



LANDES-  
UND STADT-  
BIBLIOTHEK  
DUSSELDORF







## MODES

### NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

L'année 1875 est enterrée... Salut à l'année 1876. Et profitons de ce que notre courrier arrive chez nos lectrices précisément dès l'aurore de cette nouvelle année, pour leur offrir nos vœux de circonstance.

Dieu vous garde, mesdames! Que les heures, les jours, les mois s'écoulent pour vous doux et heureux durant cette année! Que votre cœur soit satisfait, votre santé bonne, votre position prospère! Enfin, mesdames, que l'amère déception ne vienne jamais tromper vos espérances!...

Ce jour, qui commence une nouvelle année, est empreint d'une certaine solennité. En face de l'avenir insondable qui se présente, on éprouve un vague besoin de se rapprocher les uns des autres, de compter les sympathies sur lesquelles on pourra s'appuyer. Chacun se rappelle au souvenir de ses parents, de ses amis, et de toutes les personnes que les circonstances ont mises sur son chemin. Lettres, cartes, embrassades, poignées de mains, tout est employé en vue du mutuel hommage que l'on se rend; et, malgré la mobilité et l'inconstance de la mode, personne n'a pu faire varier cet usage immémorial.

La poignée de mains, le *shake-hand* des Anglais, est aujourd'hui passée dans nos mœurs; le faubourg Saint-Germain, ce véritable centre des traditions de la civilisation française, en a sanctionné l'usage. Il est donc parfaitement admis qu'une maîtresse de maison tende la main à tous les visiteurs.

Pourtant il est certaine mesure à garder: d'abord un homme ne doit jamais commencer à offrir la main à une femme; c'est à celle-ci à prendre l'initiative. La galanterie française, considérant cet acte comme une faveur accordée par la femme, veut au moins lui en laisser la liberté.

L'usage de baiser la main des femmes s'est perpétué dans les familles anciennes, où tous les hommes de la société baissent la main des douairières. Les jeunes garçons rendent le même hommage à toutes les femmes, sans distinction d'âge.

Le mois de janvier est tout entier consacré aux visites de nouvelle année, et les « jours » des femmes du monde sont extrêmement élégants. Les maîtresses de maison voient défiler dans leurs salons toutes leurs relations: de là, de part et d'autre, un véritable assaut de toilettes.

A cette occasion, on ne se présente qu'avec une mise très-soignée. Aussi les belles soies brochées (lampas ou brocart), les velours

unis et les superbes velours frappés, les jolies dentelles ou plutôt les riches fourrures, — en un mot tout ce que la mode, si riche en éléments fastueux, peut fournir aujourd'hui, — tout est mis à contribution par les femmes pour faire « bonne figure » dans le monde.

La façon dominante du costume sera, pendant l'année 1876, ce qu'elle était durant l'année 1875, c'est-à-dire toujours collante. La couturière, de nos jours, est forcément une artiste, dans le sens sérieux du mot: toute son ambition tend à atteindre la pureté de la ligne, l'idéal de la forme. Elle moule le corsage, elle drape les plis du jupon; nous revenons à l'antique. La robe princesse, avec sa longue traîne, son corsage ouvert en carré, ses manches bouffantes et cerclées de bracelets, nous renvoie bien au moyen-âge: surtout avec le système, fort employé en ce moment, de relever la robe d'un côté sur un faux jupon; on établit celui-ci en toute autre étoffe, avec garnitures de volants, tandis que le reste de la robe est à traîne unie. Cette façon

est bien appréciable pour les beaux tissus, que l'on ne taillade pas ainsi mal à propos.

Il existe plusieurs autres manières de faire la robe princesse, celle-ci d'abord: devant de la robe et dos du corsage cuirasse en velours noir, par exemple, et jupon à traîne derrière, en lampas gris perle, avec manches assorties. Une garniture de plumes de paon suit le milieu des devants et tous les bords du velours; elle forme également un bracelet sur les manches. — Voici une combinaison d'un autre genre: jupon à traîne, devants



P. N° 293. — CHAPEAU Chambellan.



princesse ornés de bouillons et de ruches en faille crème ; dos de cuirasse allongé et haut de corsage devant en velours marron, se prolongeant de chaque côté en larges pans jusqu'au bas de la traîne du jupon. Des franges de plumes d'autruche noires ornent tous les bords du velours, encadrant la traîne et le devant du jupon. Les manches sont assorties à la taille. Une poche de velours et de plumes garnit le côté du tablier.

Le paletot russe est le favori de la saison, qu'on le surnomme *Czarine, Moscovite, Sibérienne*, etc.

Pour patiner au bois de Boulogne ou au *Skating-Ring*, les femmes portent de gentils costumes de circonstance : jupons un peu écourtés, dont le bord effleure le haut de la petite botte garnie de fourrure ; bandes de fourrure sur tout le costume, jusqu'à la coiffure qui consiste souvent en une toque de loutre.

Pour répondre à une aimable correspondante, qui veut bien nous questionner au nom de son frère, disons que les modes pour l'homme, en l'an de grâce 1876, seront fort élégantes. Nous avons vu notamment des gilets qu'une petite maîtresse ne remèterait pas : les uns en belle soie brochée, à revers de velours ou de peluche ; les autres en velours frappé, à revers de loutre, etc. Tous les vêtements, depuis le gilet jusqu'au grand paletot, s'ouvrent en châle, et ce châle, formant revers, est en soie, en velours ou en loutre. Le paletot à taille et longue jupe a tout à fait grand air pour la ville. Pour l'intérieur, on portera la longue redingote, ou la jaquette assortie au pantalon et au gilet, le tout bordé de galons de même nuance.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 293.

**CHAPEAU Chambellan.** — Feutre marron, à calotte et passe plates, doublé de faille couleur mastic. La calotte est entourée de bandelettes en velours assorti, liséré de faille mastic, lesquelles sont réunies sur le côté par une clef d'or. Coques de velours au sommet, cachant le pied d'une plume marron dont les pointes grisâtres retombent bas derrière.

DG. N° 583.

#### COSTUMES DE PATINAGE ET TOILETTES DE PROMENADE.

1. Costume *Hongrois*, grosse vigogne bleu marin. — Robe princesse courte, garnie de bandes de marmotte, qui encadrent le milieu de la robe et suivent la tête de l'ourlet dans le bas. — Veston ajusté, fermé jusqu'à la taille devant par deux bandes supplémentaires, sur lesquelles sont posés les boutons de nacre et les boutonnières. D'autres boutons semblables ornent le bas des devants. Bandes de marmotte sur tous les bords du vêtement, y compris le haut et le bracelet des manches. — Toque hongroise en velours bleu, bordure de marmotte et aile bronzée sur le côté.

2. Costume *Moscovite*, en drap gris. — Jupon court terminé par une bande de sibérienne. — Polonaise fermée sur le côté à partir de la poitrine ; à cet endroit, le corsage continue tout droit en-dessous et c'est la bande de fourrure qui dissimule ce point de jonction. La partie croisée de la polonaise est coupée en pointe vers le milieu ; deux boutons de passementerie noire, reliés à la ceinture par de doubles cordelières à glands flottants, fixent cette pointe sur le côté. — Toque de loutre garnie d'une plume lancée en arrière et de nœuds de ruban tombant sur le chignon.

3. Costume *Czarevitch*, en velours noir. — Jupon court, entouré de rouleaux de satin. — Polonaise de forme princesse devant, où elle est fermée par des boutons de satin. Les côtés sont coupés tout droits à partir du bas jusqu'à une certaine hauteur ; le dos, de forme princesse également, est relevé en pouff. Boutons et boutonnières simulées sur les côtés et derrière. Bandes de renard bleu sur tous les bords ; des bandes de même fourrure encadrent le milieu du dos, servent d'épaulettes et garnissent les manches de forme *Haydée*. — Toque de velours noir, garnie devant d'un bord de renard bleu, avec plume blanche et plume noire réunies sur le sommet pour retomber derrière.

4. Costume *Baby*. — Toilette d'une petite fille de six à sept ans, en vigogne bleu pâle et écossais mélangé de bleu semblable. — Robe de forme princesse devant et plate jusqu'aux côtés ; par derrière, jupe plissée. Ceinture-écharpe en écossais, coupée en plusieurs languettes bordées de bleu

uni et reliées les unes aux autres par des boutons et des boutonnières. — Petit carrick à trois pélerines en écossais bordées chacune de bleu. — Manchon de chat russe blanc. — Chapeau de feutre noir, garni d'une plume blanche et d'un nœud de faille noire.

5. Costume *Czartoriski* en velours marron et drap gris. — Jupon à courte traîne uni. — Polonaise coupée de forme princesse devant ; le corsage est garni devant de brandebourgs en passementerie marron, et fermé sur le côté sous une bande de fourrure. Une basque supplémentaire est ajoutée au dos où elle forme un large postillon, et vient se terminer en carré sur les bords du devant. Les bords de cette basque sont entourés d'une double bande de renard argenté, séparés par deux rangs de passementerie marron dont les extrémités sont fixées par des boutons. Cette même disposition de garniture termine le bord inférieur de la polonaise. Le haut des manches, ainsi que le parement, sont rayés de cette passementerie avec boutons assortis ; bandes de fourrure encadrant les parements. — Manchon et collier en renard argenté. — Chapeau de velours marron, garni de ruban crème pour le bandeau et les coques de dessus ; plume posée en aigrette sur le sommet, roses et oiseaux des îles en cache-peigne.

6. Costume *Figaro*, en diagonale gris fer. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant plissé formant la pointe vers le milieu et dont la tête est soulignée par une bande de sibérienne. — Polonaise doublée de flanelle, fermée devant jusqu'à la taille, où elle s'écarte pour découvrir le devant du jupon qui est garni de galons et de franges. Une bande de sibérienne dessine un col carré dans le haut du corsage avec brandebourgs et boutons noirs. La même garniture se répète dans le bas des devants de la polonaise ainsi qu'au milieu derrière ; la fourrure suit tous les bords. Plissés au bas des manches, surmontés de fourrure. — Chapeau de feutre pelucheux, à calotte arrondie et passe plate relevée d'un côté ; bandeau de velours bleu et nœud de faille crème. Sur le sommet, plume amazone tombant derrière.

7. Costume du *Protecteur*, tout en velours de chasse vert bouteille. — Robe de forme princesse devant, à jupe plissée derrière et ceinture *baby* en velours noir. — Polonaise montée avec une petite pélerine dans le haut et un col à revers de velours noir. A partir de là le vêtement est boutonné jusqu'en bas. — Manchon de renard blanc. — Chapeau *baby* en velours assorti, à fond mou et passe coulissée ; petite guirlande de fleurs mignonnes autour de la calotte et plumet blanc.

#### Description de la gravure coloriée n° 1287.

##### COSTUMES DE TRAVESTISSEMENT.

1. Brunchaut (costume historique du sixième siècle).
2. Costume de fantaisie style Louis XV.
3. Papillon butinant parmi les fleurs.
4. Bouffon style Henri III.
5. Anne de Beaujeu (costume historique du seizième siècle).
6. Paquita (costume tiré de la pièce *Giroflé-Girofla*).

#### A PROPOS DE DENTELLES

Nous recevons d'une de nos abonnées la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de vous raconter une petite histoire que je crois intéressante pour les personnes qui aiment à se rendre compte de l'origine et de la valeur des choses. Elle m'est revenue à la mémoire à propos de la dentelle de Colville dont vous parlez.

Cette dentelle m'a rappelé que, dans ma jeunesse, ma mère, qui allait à la cour, eut connaissance, par son journal de modes, d'une dentelle nouvelle ne se froissant pas et pouvant, par sa nature, être portée malgré la sévérité qu'exigeait le deuil du roi Louis XVIII. A cette époque, il était de bon ton de suivre celui de la cour, alors même qu'on n'y allait pas. En petite fille gâtée que j'étais, j'eus le caprice de vouloir, pour orner mon corsage, de cette dentelle de laine, nommée « réseau d'Argos », sans doute par allusion à la Toison d'or. Mais il arriva que, la nouvelle dentelle ayant été présentée à la duchesse de Berri, celle-ci ne voulut point l'admettre pour un deuil aussi sévère. J'eus beau demander, du moment qu'elle n'était pas admise, on me la refusa impitoyablement. Je dus m'en consoler, mais sans l'oublier ; je conservai le journal et la gravure.





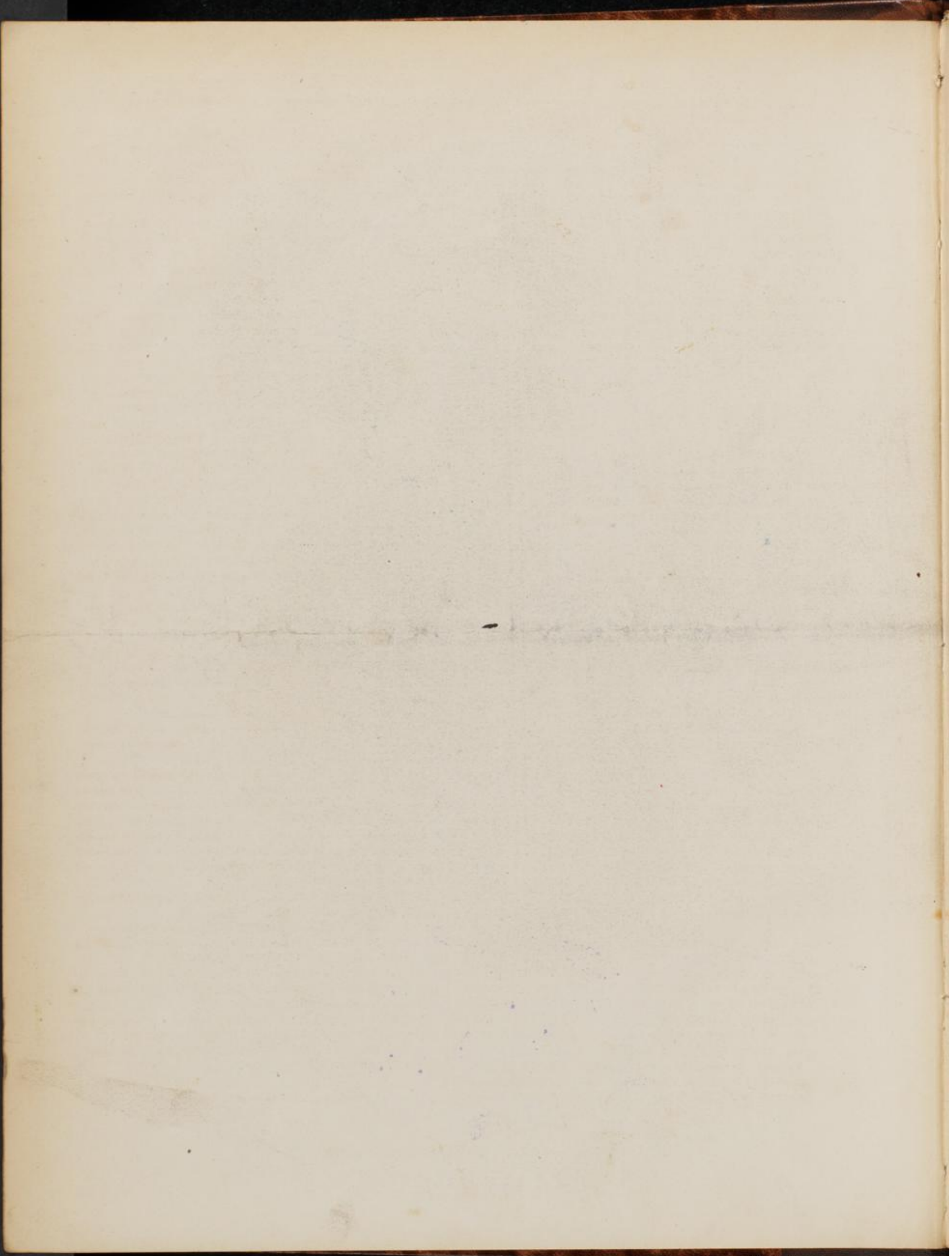
M. Goussier & Fils, 12<sup>e</sup> Rue

LE MONITEUR DE LA MODE

Costumes de la M<sup>lle</sup> Delphine Baron, Boulevard Montmartre, N<sup>o</sup> 21.

J. Goussier, Paris







Depuis, le nom du fabricant fut rendu célèbre par ses inventions, malgré le peu de succès qu'avait eu sa dentelle de laine.

Je dois ajouter qu'ayant conservé mon goût pour les dentelles, j'ai toujours trouvé chez ce fabricant des types de la plus grande distinction. Il m'a appris que, de même qu'il y a tissus et tissus et que l'étoffe de soie ou le velours portés par le monde élégant se distinguent de ceux de laine et de coton, il y a aussi différentes sortes de dentelles : celles de l'aristocratie et du monde élégant, qui se transmettent par héritage dans les familles, et les dentelles établies pour le commerce, que les confectionneurs emploient en concurrence avec celles d'imitation, pour répondre aux besoins de la consommation générale ainsi qu'aux demandes de l'étranger.

Agréez, Monsieur, etc.

Marquise C. D'ORVILLE.

Renseignements pris, nous savons aujourd'hui que l'inventeur du « réseau d'Argos » dont parle notre correspondante n'est autre que M. Violard, fabricant de dentelles (rue de Choiseul, 6), dont le nom est en effet bien connu de nos élégantes.

Ch. D.

## CAUSERIE

Ce qu'il y a de plus nouveau à Paris, pour le moment, c'est sans contredit l'année 1876. Puisse-t-elle être pour tous ceux qui nous lisent le présage de longs et heureux jours ! L'an de grâce 1875 lui a donné d'excellents exemples en ne ménageant pas les brevets d'immortalité ; espérons qu'en fille pieuse elle s'empressera de les sanctionner.

L'Académie française, pour son compte, s'est enrichie de deux immortels : un savant, M. Dumas, appelé à remplacer M. Guizot ; et un philosophe, l'honorable M. Jules Simon, succédant à M. de Rémusat. Etre appelé à siéger parmi les Quarante de l'Académie, c'était déjà un heureux sort ; l'auteur du *Devoir* ne s'en est point tenu là, et l'Assemblée nationale a mis le comble à sa fortune en le comprenant, le même jour, parmi les sénateurs inamovibles dont elle a gratifié la République. Si maintenant M. Jules Simon se fatigue d'assister au banquet de la vie et « se lève avant la fin », — comme disait l'infortuné Gilbert, — il faudra qu'il y mette de la mauvaise volonté... car, entre nous, il est impossible d'être mieux assis !

Parmi les sénateurs élus par l'Assemblée se trouve aussi le comte de Douhet de Romanange. L'inamovibilité, il en faut en convenir, était bien due à M. de Douhet, ne fût-ce que pour avoir inventé les pillules de vie éternelle. Quand nous disons inventé, c'est retrouvé qu'il faut écrire.

Chimiste distingué, consacrant ses loisirs et sa grande fortune à des expériences scientifiques, M. de Douhet a découvert, paraît-il, le secret de vie du fameux comte de Cagliostro, — de ce Cagliostro dont jamais on ne put connaître l'âge. Comme on interrogeait une fois à ce sujet son valet de chambre :

— Je ne sais pas, répondit le Frontin, voilà cent cinquante ans, que je suis à son service.

Les *Charmeuses*, c'est ainsi que M. de Douhet a baptisé les pastilles qu'il a renouvelées de Cagliostro, et franchement, si elles tiennent tout ce que promet leur origine, le nom est bien imaginé.

Mais ce n'est pas tout. Non content d'avoir détérioré le secret de Cagliostro, le nouveau sénateur a trouvé le moyen de faire des diamants noirs. Si, pour étrennes, il donne à ses collègues une garniture de boutons d'uniforme, le Sénat français n'aura rien à envier comme pierreries aux rajahs de l'Inde. C'est, du reste, le moins qu'il puisse faire pour eux.

Rarement le monde aura été aussi terne à cette époque de l'année qu'à présent. A part la politique à la fourchette, qui s'exerce dans les Ministères et à la Présidence, les salles à

manger particulières n'ouvrent leurs portes que pour de petites réunions.

Le Président de la République et la duchesse de Magenta se sont installés à l'Elysée pour y passer les fêtes du jour de l'an. Afin de donner un excitant au commerce de luxe à Paris et de satisfaire toutes les ambitions, sans cependant amener la cohue à la Présidence, il est question de donner quatre bals, cet hiver, à l'Elysée.

On espère que l'Hôtel-de-Ville suivra l'exemple de la Présidence et que le préfet de la Seine fera danser au Luxembourg. D'autre part, le jeune monde officiel espère que M<sup>me</sup> Léon Renault ajoutera également, quelque beau soir, à ses cartes d'invitation ces mots significatifs : *On dansera*. Et pourquoi pas ? Les violons à la préfecture de police, c'est de rigueur !...

En attendant ces divertissements sur des airs connus, Paris se trouve en possession d'un nouveau cirque, installé dans le local des Magasins-Réunis. Nous voudrions bien vous rendre compte de l'ouverture de ce Cirque américain, mais force nous est d'avouer qu'à l'heure même où elle avait lieu, nous étions tranquillement installé dans un fauteuil du Théâtre-Miniature. Que voulez-vous ! nous nous plaisons au spectacle de ces marionnettes animées par des fils que la moindre bonne volonté rend invisibles. Comme un enfant, nous rions à leurs entrechats et nous trouvons que la physionomie de certaines d'entre elles s'anime par moments et devient intelligente ; mais ce que nous aimons dans cette petite salle, c'est son petit public. Toutes ces mines éveillées, attentives, qui s'étagent derrière nous, nous ravissent. Les têtes sont portées en avant, les yeux dilatés, les bouches ouvertes, et de ces bouches s'échappe, par instants, un rire joyeux, bruyant et sans contrainte, ou un grand cri d'horreur et d'indignation. Aux entr'actes, M. Tomy partage son sucre d'orge avec Mlle Lili, et les plus grands, tout fiers, s'en vont prendre l'air dans le passage.

Nous fallait-il, cependant, venir au Théâtre-Miniature pour rencontrer une pièce où le crime n'est pas puni et se trouve, au contraire, récompensé tout comme s'il était vertu !

Le fils de Clairette et de Pomponnet est un affreux galopin qui jette à son père les quolibets les plus irrévérencieux et toutes les impertinences que lui inspire l'argot des halles. Au lieu des foudres que pareille conduite semblerait devoir attirer sur sa tête, c'est un fort bel héritage qui lui tombe du ciel...

Qu'en dira Polichinelle, monsieur l'auteur, ce Polichinelle, ami de la morale, qui, de la scène, distribue cadeaux et compliments aux plus sages de ses jeunes spectateurs ?

Pendant cette distribution, une petite fille auprès de nous, toute jolie et d'une mine charmante, s'était levée, prêtant une oreille attentive à l'appel de Polichinelle ; à chaque nom, son anxiété semblait redoubler. Lorsque ce fut fini, elle se rassit, toute rouge et confuse : elle n'avait pas été appelée. Ses parents avaient oublié peut-être, ou ne savaient pas, et nous leur en voulions ; nous sommes certain qu'elle méritait mieux.

Nous nous penchâmes vers elle :

— Vous n'êtes donc pas sage, mademoiselle, que Polichinelle n'a pas prononcé votre nom ?

Elle leva vers nous son grand œil quelque peu sournois :

— Oh ! si, dit-elle ; seulement... je commence à être un peu grande...

Sortant du théâtre et remontant le boulevard, nous fîmes devant Barbedienne la rencontre de notre ami X<sup>\*\*\*</sup> qui s'était arrêté là en compagnie de Calino.

X<sup>\*\*\*</sup> montrait à ce dernier un bronze dont il avait envie. Une glace placée derrière le bronze en réfléchissait l'image.

— A votre place, fit Calino, j'achèterais la glace ; comme cela, j'aurais les deux.

Ludovic SAUVEUR.



## MON JARDIN

« Dieu tout-puissant a commencé par planter un jardin ; c'est là, en effet, un des plaisirs les plus purs que puisse se procurer l'homme ; c'est là qu'il peut se délasser, et sans un jardin ses édifices et ses palais ne sont rien. » Ainsi s'exprimait lord Bacon, le grand philosophe du seizième siècle, pour montrer le cas qu'il faisait des jardins.

On pourrait, pour peu qu'on y tint, retrouver le même sentiment, sous une forme différente, dans les écrits des anciens auteurs ; mais il est inutile de remonter aussi loin, car voici que nous le rencontrons dans un livre récemment publié, qui prouve que les jardins sont toujours en honneur et que, depuis lord Bacon, d'autres sont venus qui ont également professé pour la nature un culte passionné.

« C'est moi, dit l'auteur de ce livre, qui ai planté mon jardin, et bien que, comme le philosophe, j'aie toujours trouvée au milieu de mes plantes un grand délassement, je me suis arrangé



Tonnelle dans mon jardin.

cependant pour que, tout en me procurant un plaisir, mon jardin pût en même temps me servir à continuer des études commencées et à m'être de quelque profit. »

M. Alfred Smee (c'est le nom de notre auteur) a fait plus encore qu'il ne dit, car en publiant le livre qu'il a intitulé *Mon Jardin* (1), il a partagé d'avance avec quiconque le lira le plaisir et le profit que lui ont procurés ses études. C'est avec le vif désir d'y faire participer tous ceux qui nous lisent nous-même que nous leur signalons ce magnifique volume, édité avec un soin jaloux par M. Germer Baillièrre, et que nous considérons comme un des plus beaux parmi les beaux livres éelos à propos des étrennes.

M. Smee, il faut le dire, a réalisé un véritable tour de force en faisant, dans le domaine de la science, une œuvre tout à la fois sérieuse et charmante, variée comme la nature dont elle reproduit les créations et les tableaux, intéressante comme un roman ou plutôt comme un attrayant chapitre d'histoire. Son

(1) *Mon Jardin* (géologie, botanique, histoire naturelle, culture), par Alfred Smee, membre de la Société royale de Londres et de la Société d'horticulture ; traduit sur la seconde édition anglaise par Ed. Barbier ; contenant 4,300 gravures sur bois et 25 planches hors texte. — Paris, 1876. Librairie Germer Baillièrre, rue de l'École-de-Médecine, 17.

but, il l'a lui-même indiqué en deux mots : « Je me propose dans cet ouvrage de décrire « Mon Jardin », les plantes les plus importantes qui y poussent, leur mode de culture ; en un mot, tout ce qui se rapporte au jardin. » Et dans ce vaste cadre se déroulent, en effet, logiquement groupés et toujours présentés de façon ingénieuse, mille détails concernant la situation, la géologie, le plan général dudit jardin ; les principes du jardinage ; les instruments qu'il nécessite ; les chassis et les serres ; la mul-



Le héron.

tiplication des plantes ; les légumes de « mon jardin » ; « mes arbres fruitiers, mes parterres, mes fleurs spéciales, mes arbres forestiers ; » puis le règne animal, le climat, les gelées du printemps ; enfin, pour terminer, une étude trop courte sur les jardins des différents peuples. Joignez à tout cela d'admirables gravures semées à profusion dans le texte, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de l'œuvre heureusement menée à sa fin par M. Smee.

En attendant que nos lecteurs fassent avec *Mon Jardin* plus ample connaissance, nous devons à l'obligeance de l'éditeur de pouvoir placer sous leurs yeux, aujourd'hui et dans un de nos prochains numéros, plusieurs des charmantes illustrations qui ornent cet ouvrage : d'abord la vue d'une tonnelle sous laquelle on voudrait s'asseoir, un héron immobile au milieu de l'étang, et le portrait de Gyp, l'un des fidèles gardiens du jardin de M. Smee ; car l'aimable écrivain n'a rien oublié, et le chapitre qu'il consacre à « mes animaux » n'est pas le moins intéressant de son livre. Voyez plutôt comment il parle de ses chiens :

« J'ai ordinairement un chien ou deux dans mon jardin, et parmi eux j'en ai eu de fort curieux, mais aucun ne peut se comparer à Jack.

» Jack était un terrible mâtin qui avait l'habitude d'aller visiter tous les chiens du voisinage ; un jour, il se rendit dans



Portrait de Gyp.

une propriété où se trouve une meute ; il y eut un terrible combat. Jack tua ou blessa deux ou trois chiens, mais fut enfin accablé par le nombre et littéralement mis en pièces ; il ne resta de lui que sa queue que je possède aujourd'hui montée sur un bâton et qui nous rappelle la misérable fin de la pauvre bête.

» J'ai eu un autre chien appelé Gyp, qui avait aussi un singulier caractère. Il n'aboyait jamais, mais mordait toujours à



la moindre provocation. Il ne tolérait pas qu'un étranger sortit du jardin avec un sac; il allait droit à lui et l'empoignait par le fond de sa culotte jusqu'à ce qu'il eût déposé le sac. Enfin, il avait grand soin que ni porcs, ni canards, ni oies, ni poulets n'approchassent jamais de sa pâtée.

Mon chien de chasse Sherry était aussi aimable que Gyp était batailleur. Il était si bon pour toutes les créatures, que les chats, les poulets, les canards et les oies venaient partager sa nourriture et sa niche, et le domestique qui le soignait était obligé de veiller avec soin à ce qu'il lui restât quelque chose à manger.

On voit que, comme le veut Boileau, M. Smee cultive tous les genres, hors le genre ennuyeux. Un second article nous permettra de lui emprunter encore quelques jolies anecdotes, et nous n'aurons vraiment que l'embarras du choix.

Robert HYENNE.

## L'HOTEL DES VENTES

Si la pensée pouvait venir à quelqu'un de recommencer Balzac, — je ne conseille à personne de tenter l'entreprise, — et si quelque téméraire...

Jeune, et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte,

voulait substituer le roman vraiment social, le roman de mœurs, au roman d'alcôve ou de bains de mer, parmi les nouveaux cadres qu'il conviendrait d'adapter au vieux tableau de la *Comédie humaine*, l'hôtel des ventes ne serait pas le plus mauvais.

Il y a là tout un monde à étudier, depuis les collectionneurs jusqu'aux marchands, depuis les amateurs venus pour les objets d'art ou les vieilles estampes, jusqu'aux Auvergnats attirés par les lits de fer ou par les vieux cuivres. Et que de drames ou de comédies, si l'on voulait observer ce capharnaüm des mobiliers parisiens, remonter jusqu'à l'origine, chercher enfin les tenants de ces ventes dont on ne voit tout d'abord que les aboutissants.

Que de variétés, que de degrés! Voyez d'abord, au rez-de-chaussée, le mobilier du « faiseur » qu'on vient de saisir et qu'on vend dans la cour même: coffre-fort dont la serrure est vierge, mais qui faisait si bien pour la montre; bureau-ministre qui pliait sous le faix des dossiers remplis de papier blanc; cartonniers dont les cases vides portent des inscriptions fulgurantes: ici « Mines d'or du Guipuzcoa », là « Pétrôle de la Nouvelle-Zélande », plus bas « Société de l'isthme de Java ».

Mercadet a succombé; ni Java, ni la Nouvelle-Zélande, ni le Guipuzcoa n'empêchent de vendre ses meubles. On les vend même plus vite que d'autres, pour éviter les frais: « Au comptant, messieurs, cinq pour cent en sus des enchères, et vous êtes tenus d'emporter tout de suite. » Ainsi parle le crieur, de sa voix nazillarde; et les Auvergnats se réjouissent, car ces ventes au pied levé, dans la cour, sous la cloche et en plein courant d'air, n'attirent pas le bourgeois. La concurrence est tout-à-fait illusoire. Les marchands s'entendent entre eux et paient ce qu'ils veulent.

Au premier palier, on vend dans les salles, à couvert et méthodiquement. C'est le domaine des mobiliers sérieux, généralement des mobiliers de famille, antiques et solennels, bons, mais communs. Lits, toilettes, secrétaires, canapés, tout ce qui constitue le ménage bourgeois y garde son allure solide, mais prend un air plus ou moins fané dans ce pêle-mêle de toutes les formes et de tous les styles. L'hôtel Drouot n'est pas une école de respect.

Eh quoi! c'était là le mobilier que nous avons si longtemps admiré! Ce lit à colonnes, majestueux et lourd, que nous mesurons tout petits, d'un œil craintif, et qui était le lit d'une grand-mère ou d'un aïeul, n'est-ce pas lui qu'un ébéniste en vieux « pousse » jusqu'à soixante-quinze francs, non sans grommeler et, parce qu'il a, dit-il, une commande? Ce guéridon à dessus de marbre, mais nous le reconnaissons: nous avons joué, enfants, autour de ses pieds roides et secs comme un embryon de dessin linéaire! A peine dépasse-t-il vingt francs. — Et ce piano à l'X sur lequel quelque vieille tante nous a « interprété » pour la première fois ce refrain de l'âge d'or: *O ma tendre musette...* c'est un maître d'hôtel garni qui l'achète, afin de meubler une antichambre.

Tout cela est vieux, usé, fané; tout cela ne valait que par les souvenirs du cœur, article qui n'a pas cours à l'hôtel Drouot.

Montons encore un étage. Nous sommes dans le quartier aristocratique, dans le faubourg Saint-Germain des ventes. Quand je dis Saint-Germain... le faubourg Saint-Honoré et la Chaussée-d'Antin y tiennent bien leur place. Tout le luxe y fraternise, quelle que soit son origine. C'est le quartier des objets d'art, bronzes, tableaux, collections de gravures, livres rares, chinoïseries, le bric-à-brac des salons du grand et du demi-monde.

Je ne sais si l'hypothétique continuateur de Balzac fera jamais son apparition, mais à tout hasard je lui recommande cette double catégorie des ventes de l'hôtel Drouot: ce ne sera pas le chapitre le moins intéressant de son livre.

Baron SHOP.

## THÉÂTRES

SALLE VENTADOUR. — M. Rossi a fait sa rentrée dans *Macbeth*, et cette nouvelle incarnation est venue montrer une fois de plus la variété dans le génie tragique, qui caractérise le célèbre artiste italien. Son succès a été immense, et après l'avoir admiré dans *Otello*, dans *Hamlet*, dans *Kean*, dans le *Roi Lear*, on ne pourrait que regretter de ne l'avoir pas vu dans ce rôle superbe et si terrible pour toute autre taille que la sienne.

ODÉON. — En attendant *les Danicheff*, ce théâtre, depuis sa réouverture, tue le temps à force de reprises. C'est une manière de vivre comme une autre, par le temps qui court; cependant il serait sage de ne pas en abuser.

VARIÉTÉS. — Une pièce de MM. Clairville, Cogniard et Siraudin, donnée en ce moment, ne peut pas être autre chose qu'une revue d'année. C'est le cas des *Bêtises d'hier*. Pièce gaie et sans prétention, d'ailleurs, émaillée de nombreux couplets chansonnant à vol d'oiseau les curiosités et les excentricités du jour, qui seront encore celles du lendemain. Le titre est franc, s'il n'est pas toujours flatteur pour quelques-uns des petits incidents contemporains.

L'idée première est assez originale. Guignol et son ami Gnafron, les deux artistes de la parade de Lyon, quittent leur baraque de toile et viennent à Paris récolter un ample sujet de scènes divertissantes pour varier leur répertoire de marionnettes. Devant eux défilent, sous de coquets et légers costumes et personifiés par de jolies filles, les faits divers et les inventions plus ou moins heureuses qui ont eu en 1875 leur quart d'heure d'intérêt et de célébrité.

Des couplets, des calembourgs, des éclats de rire, il y en a à revendre. En somme, spectacle amusant d'une lanterne magique animée.

HOP-FROG.





PLANCHE DG. N° 583. — COSTUMES DE PATINAGE ET TOILETTE





GE ET OILETTES DE PROMENADE. DESCRIPTION, PAGE 2.



## LE CONCERT POUR LES PAUVRES

(NOUVELLE.)

A Monsieur le marquis de Belloy.

## I

Vous, ami, qui l'avez connue, vous savez que de longtemps on ne trouvera pas sa pareille. Elle est restée dans notre mémoire à tous, comme une des plus charmantes figures qui aient brillé en ce temps-ci. Elle avait le génie, la beauté, la jeunesse avec la grâce et la bonté qui font qu'on pardonne à la gloire. Elle a filé comme une étoile, mais on peut voir encore le sillon lumineux qu'à laissé son passage. Puisqu'il vous plaît d'entendre parler d'elle, et que tout ce qui se rattache à son souvenir a pour vous un attrait toujours souriant et toujours nouveau, je veux vous conter comment il me fut donné de la voir pour la première fois.

Il y a bien quelques années de cela. J'étais jeune et ne connaissais guère alors que mon village. Un ami de ma famille, qui me tenait en grande affection, ayant parlé de m'emmener dans le midi de la France, où l'appelaient des affaires de succession, on pensa qu'avant de me lâcher dans la vie, il ne serait pas mal de me faire courir un peu le monde. Je partis donc par une belle matinée d'avril, en compagnie de l'ami Jacques, dans une petite carriole qui jouait la chaise de poste à s'y méprendre, attelée d'une petite jument aux jarrets de fer, que son maître appelait *Bergère*. Vous jugez quel voyage enchanté! Le printemps partout, en moi, autour de moi : tout fleurissait, bruissait, verdissait dans mon cœur comme sur la terre, et mes seize ans mêlaient leur ramage aux gazouillements des oiseaux dans les bois.

Nous allions à petites journées, à la façon des *vetturini*, partant le matin au soleil levant, prenant nos repas au hasard, couchant le soir à la grâce de Dieu. Mais, très-cher, rassurez-vous, vous n'avez point à redouter de nouvelles impressions de voyage. On ne m'a jamais vu parmi ces pèlerins indiscrets et bavards, qui vont frappant à toutes les portes, et secouant sans façon à tous les foyers la poussière de leurs sandales. Que raconter, d'ailleurs, et que dire? Il y a des gens heureux : l'imprévu jaillit sous leurs pas ; le fantastique et le pittoresque les escortent le long de la route ; touristes prédestinés qui, de Paris à Saint-Cloud, trouveront le moyen d'écrire une *Odyssée*. Moi, mon ami, tout au rebours, je crois sérieusement que je ferais le tour du monde sans apercevoir la queue d'une aventure. J'ai quelquefois voyagé à pied, à cheval, en voiture ; lancé, comme une flèche, par la vapeur, j'ai descendu le cours des fleuves ; comme Annibal, j'ai franchi les Alpes ; comme le pieux *Enée*, j'ai navigué sur la mer azurée ; l'Océan m'a porté sur sa croupe verdâtre. Eh bien ! je le confesse en toute humilité, rien ne m'est advenu d'étrange ni de romanesque ; sur l'onde, bon vent et flot paisible ; sur terre, jamais d'autre drame que les accidents du paysage, et toujours devant moi le sentier sûr et battu de la réalité, s'allongeant inflexible et nu comme le rail d'un chemin de fer.

Les départs au matin, par l'air frais et sonore ; les haltes au milieu du jour ; les pèlerinages aux vieux murs ; le salut échangé avec le contadin qui se rend à la ville ou retourne au hameau ; les conversations silencieuses de l'âme avec la nature ; les rêves confiés à la nuée qui passe ; les rencontres bienveillantes ; les arrivées le soir à l'hôtellerie ; l'accueil de l'hôte, la curiosité, parfois la sympathie qu'éveille presque à coup sûr un visage étranger et jeune : tels sont, à vrai dire, les incidents solennels qui ont jusqu'à présent signalé mes voyages ; c'est, en

quelques mots, tout le poème de ma première campagne, moins l'épisode que je veux vous conter.

Mon ami Jacques parlait peu. Entre le lever et le coucher du soleil il fumait de quinze à vingt pipes et dormait le reste du temps. *Bergère* faisait de huit à dix lieues par jour, plus ou moins, suivant les étapes. Tout m'était nouveau et tout me ravissait, excepté pourtant les villes que nous traversions et qui toutes me semblaient affreuses. Je me demandais s'il était possible que des êtres organisés comme mon ami Jacques et moi consentissent librement à traîner leur vie dans ces hideux repaires, auxquels je comparais avec orgueil le trou natal où j'avais grandi. Charme de la patrie ! puissance des lieux où s'est écoulée notre enfance ! magie du coin de terre où nos yeux se sont ouverts à la lumière des cieux ! Je me souviens de m'être rencontré, voilà quelques années, dans un coupé de diligence, avec un élève du collège Saint-Louis, qui, pour la première fois depuis cinq ans, allait passer les vacances dans sa famille. Malgré la différence de nos âges, nous nous primes bientôt d'amitié l'un pour l'autre. C'était un aimable jeune homme, presque un enfant encore, turbulent, expansif et tendre. Il me parlait avec une joie pétulante de sa mère, de ses deux sœurs, du domaine où il était né et qu'il allait revoir après cinq années d'absence. Je me plaisais à l'écouter : en l'écoutant, je me reportais avec bonheur et mélancolie aux jours heureux de ma jeunesse. Comme nous venions de gravir à pied une côte rapide, arrivé sur le plateau, je ne pus m'empêcher de me récrier en voyant le paysage qui se déroulait à nos pieds. C'était merveilleux en effet : des bois diaprés de mille couleurs, des côteaux couronnés de pampres rougis par l'automne ; la rivière qu'enflammait le couchant ; des villages fumant çà et là ; des clochers perçant le feuillage éclairci ; l'ombre des peupliers s'allongeant sur l'herbe des prés ; puis, de la vallée montant jusqu'à nous, tous les parfums, toutes les rumeurs, toutes les harmonies du soir. Mon jeune gars hocha la tête.

— Si vous voulez voir quelque chose de beau, me dit-il, il faut venir avec moi à Fresnes.

— Qu'est-ce que Fresnes ? lui demandai-je.

— Fresnes, répondit-il, c'est où je vais, c'est le domaine où je suis né, où m'attendent ma mère et mes sœurs.

— Et c'est beau ?

— Oui, c'est un peu beau, ajouta-t-il avec un fin sourire.

— Vous avez des bois ?

— Des forêts.

— De l'eau ?

— Un lac, une rivière.

— Des côteaux ?

— Vous pouvez dire des montagnes.

— Ce doit être en effet un beau pays, lui répliquai-je.

Le reste de la journée, il ne fut question que de Fresnes entre nous. Le lendemain, dans la matinée, la diligence relaya devant la porte du Lion d'Or, dans une méchante ville, appelée, je crois, Saint-Maixent, à deux petites lieues de Fresnes ; c'était là que mon jeune ami et moi devions nous séparer. Un domestique l'attendait en effet au débotté, avec deux chevaux. Le conducteur ayant déclaré que la voiture, par je ne sais quel vice d'administration, s'attarderait à Saint-Maixent au moins durant quatre heures, je cédai aux instances de mon jeune camarade, et me décidai à l'accompagner jusqu'au domaine de ses pères. J'étais curieux de visiter cet Eden, et d'en emporter l'image dans mon souvenir. J'enfourchai donc le cheval du serviteur, et nous partimes au galop de nos bêtes. Nous avançions au milieu d'un pays plat, nu, sec et morne ; mais je me rassurai en songeant à Vauluse, où l'on arrive par enchantement, au détour d'un rocher aride. Enfin, après une heure de galop, nos chevaux s'arrêtèrent au bout d'un village, devant une grille de bois peinte en vert ; mon compagnon se jeta à bas



de sa monture, tomba dans les bras de trois femmes qui pleuraient de joie, et ce fut pendant quelques minutes des embrassements que la parole humaine ne saurait exprimer. Bien que fort ému et véritablement attendri, je cherchais du regard le lac et la rivière, les montagnes et les forêts. A franchement parler, c'était un pays infâme. Les premiers transports apaisés, l'enfant me prit par la main.

— Tenez, me dit-il, les yeux mouillés de larmes, voici nos forêts, nos montagnes, et là-bas notre lac et notre rivière. Hier, avais-je raison ? savez-vous rien au monde de plus beau ?

J'ouvris de grands yeux pour mieux voir. Le lac était une mare où barbotaient une douzaine de canards ; la rivière, un filet d'eau malsaine ; la forêt, un bouquet de chênes au feuillage rongé moins par l'automne que par les chenilles ; les montagnes, quelques quartiers de roc à moitié ruinés par les mineurs. Charme du pays natal ! ainsi que je m'écriais tout-à-l'heure ; et vous-même, mon cher Auguste, sous le ciel bleu de l'Italie, au milieu des orangers de la rivière de Gênes, n'avez-vous pas regretté parfois le parfum de vos pommiers en fleurs, votre maison près du bord de la Seine, les allées de votre verger ? Ne vous êtes-vous jamais oublié à chercher du regard le clocher de votre village, ce clocher déjà historique, et qu'à votre tour vous deviez illustrer plus tard !

## II

Cependant, plus nous approchions du Midi, plus les villes prenaient une tournure coquette, un aspect élégant et propre. C'était toujours moins beau que la patrie, et certes j'aurais donné de grand cœur toutes les cités se mirant orgueilleusement dans le Rhône pour mon village, qui baigne modestement ses pieds dans les eaux de la Creuse ; mais c'était beau pourtant, j'en convenais. Vers la fin d'avril, par une soirée chaude et dorée comme un soir d'été, *Bergère*, la carriole, l'ami Jacques, sa pipe et moi, nous entrâmes triomphalement dans Carpentras. Voilà, par exemple, une ville charmante qui partage, je ne sais pourquoi, avec Brives-la-Gaillarde, Pézenas et Landerneau, le privilège de fournir tous les niais et tous les jobards que sacrifie la littérature à l'amusement du public. Je ne connais ni Landerneau, ni Pézenas, ni Brives-la-Gaillarde, mais je certifie que Carpentras, au pied du mont Ventoux, blottie dans son enceinte de remparts crénelés, comme une perdrix dans une croûte de pâté, est une des plus poétiques villes de France qui rôtissent au soleil du Midi. Nous descendîmes à l'hôtel des *Trois Chats qui miaulent*. Sur l'enseigne en plein vent, un artiste de l'endroit avait peint trois chats dans un état d'exaltation difficile à décrire, et qui semblaient exécuter le trio le plus infernal qui se puisse imaginer.

A peine descendus de notre char, nous remarquâmes autour de nous une agitation qui ne devait pas être habituelle. Des groupes animés stationnaient devant l'hôtel et sur la place du théâtre. Il y avait, avec l'air du printemps, je ne sais quel air de fête répandu dans l'atmosphère. Des voitures arrivaient de toutes parts et se croisaient en tout sens. Nécessairement il se préparait là quelque chose de joyeux et d'étrange que nous ignorions, car *Bergère*, mon ami Jacques et moi, nous étions trop inconnus et d'ailleurs trop modestes pour attribuer ce mouvement et ce concours des citoyens à notre passage en leurs murs. Il était clair qu'on attendait un prince du sang ou un acteur en représentation.

La cloche du diner interrompit brusquement les commentaires auxquels nous nous livrions depuis quelques instants. A table d'hôte, j'observai pour la première fois une nouvelle espèce de bipèdes dont je n'avais même pas jusqu'alors soupçonné l'existence, M. de Buffon et les autres naturalistes ayant omis d'en faire mention dans leurs histoires. Mon ami Jacques m'assura que

ces êtres bizarres étaient des commis-voyageurs. Ils nous apprirent qu'on donnait le soir même à Carpentras, dans la salle du théâtre, un concert au profit des pauvres. Un concert ! A ce mot je rougis de plaisir, ce que voyant, mon ami Jacques se prit à pâlir d'épouvante ; car il y avait au monde deux choses qu'il avait en haine profonde : la première, sa femme, et la seconde, la musique. La musique était le seul point sur lequel nous différions de sentiment.

Il faut bien se dire qu'alors un concert était chose rare en province. A cette époque, l'éducation musicale de la France commençait à peine. et, pour ma part, je n'avais entendu d'autres concerts que ceux des oiseaux dans nos ramées. Depuis ce temps, nous avons fait en ceci des progrès rapides : la France est devenue musicienne pour le moins autant que l'Allemagne. La mélomanie a tout envahi, et il est difficile de prévoir où s'arrêtera le mal. Il n'est pas dans nos départements une ville de quatre mille âmes qui n'ait une fois par semaine son concert d'amateurs, et, tous les jours, à toute heure, deux ou trois cents mains occupées à tapoter sur le clavier de cet instrument sans âme et sans cœur qui s'appelle un piano. C'est une rage, une maladie. Dernièrement, j'ai revu mon village. Autrefois, voici vingt ans à peine, on n'y comptait qu'un clavecin, le clavecin de ma pauvre marraine. Je vois encore ses doigts blancs et secs se promenant sur les touches d'ivoire ; j'entends encore sa voix mélancolique et tendre chantant les vieux airs de *Richard*. J'ai retrouvé mon endroit infesté de pianos, de cornets à pistons, de basses énormes, de trompettes colossales et d'autres instruments antédiluviens. Le jour de mon arrivée, il y avait concert chez M. le Maire ; le lendemain, on donnait une sérénade à un député de l'opposition. Dieu me pardonne, je parierais qu'à cette heure la fille de ma nourrice a un piano et que mon frère de lait joue de la flûte ou de la clarinette ! Autrefois Toinette chantait les airs du pays en patois, et François nous faisait danser le dimanche sur la place aux ormeaux, aux sons de la musette. Soyez sûr que la musique a déjà tué parmi nous beaucoup de bonnes choses qui la valaient peut-être. Elle a tué la comédie, la tragédie, le drame, le théâtre en un mot. Aux plaisirs de l'intelligence, qui demandent toujours un certain travail, elle a substitué un délassement qui n'en exige aucun. Pour en jouir, il suffit d'ouvrir les oreilles. Dans les familles, le piano a tué le silence d'abord, le recueillement, puis l'amour des livres et les lectures qui charmaient jadis les soirées d'hiver.

## III

Les concerts sont aujourd'hui un divertissement assez commun et assez vulgaire, à la portée de tout le monde ; on les donne à la douzaine. Je ne parle pas seulement de Paris, où nous avons des concerts en veux-tu, en voilà ; je parle aussi de la province, où il est bien difficile de passer entre deux rangées de maisons sans recevoir une sonate dans la poitrine. Mais au temps où je voyageais avec mon ami Jacques, dans la carriole trainée par *Bergère*, un concert était un événement, quelque chose de rare et de solennel. On s'y prenait trois mois à l'avance, et quand le grand jour avait lui, c'était de toutes parts une affluence pareille à celle qui encombrait Carpentras à l'heure dont nous parlons. Il faut tout dire : à ce concert au profit des pauvres, on devait entendre plusieurs amateurs célèbres dans le département et aux alentours, entre autres un flageolet de Tarascon dont on racontait des merveilles. Mais l'attrait le plus vif, l'appât le plus séduisant, le vrai charme de cette fête, c'était la comtesse de R..., qui avait promis d'y concourir de sa grâce, de sa beauté, de sa voix et de son talent.

Or, il y avait sur la comtesse de R... toute une histoire, qu'on racontait de façons diverses. A ce propos, les êtres étranges que



mon ami Jacques appelait des commis-voyageurs s'en donnaient à cœur joie et se permettaient une foule de traits subtils et de plaisanteries ingénieuses que je ne saurais trop redire. Toutefois, ce que j'entendais piquait au vif ma curiosité. J'appris que la comtesse de R... était, quelques années auparavant, une cantatrice célèbre; son nom, que n'a point dévoré l'oubli, résonne encore aujourd'hui, entre les noms de Pasta et de Catalani, comme une harpe éolienne. N'ayant pu parvenir autrement à faire de la prima donna la compagne de sa vie, le comte de R... en avait fait sa femme. On ajoutait qu'amant jaloux autant que mari sévère, après l'avoir enlevée au théâtre il la tenait dans son château où elle se mourait de regrets, de tristesse et d'ennui.

Peut-être n'était-ce là que des fables inventées à plaisir. Toujours est-il que depuis trois ans que la comtesse habitait le pays, on l'avait à peine entrevue. Si les uns vantaient sa jeunesse et sa beauté, d'autres affirmaient qu'elle n'était rien moins que jeune et belle. D'autres enfin prétendaient qu'elle avait perdu sa voix après quelques mois de mariage. A l'unique fin de savoir à quoi s'en tenir sur toutes ces questions, le pays, qui d'ailleurs n'aimait point le comte de R... à cause de sa grande fortune, de son grand nom, de son rare esprit et de ses belles manières (j'ai su tout cela plus tard), le pays, dis-je, avait imaginé de donner un concert pour les pauvres, et de prier la comtesse de R... de concourir à cette œuvre de charité. Le fait est que la charité n'entraîne pour rien dans cette bonne œuvre; c'était tout simplement un prétexte pour arriver jusqu'à la mystérieuse châtelaine, un piège que lui tendait la curiosité des méchants et des sots, qui n'étaient pas fâchés en même temps de rappeler à M. le comte qu'il avait épousé une chanteuse, et de lui prouver qu'on était dans le secret de sa mésalliance. Une députation de notables s'était donc rendue au château. A leur grand désappointement, ils n'avaient pu pénétrer jusqu'à la comtesse, mais le comte les avait accueillis avec toutes sortes de bonnes grâces, et s'était empressé de promettre le concours de sa femme à l'œuvre charitable. La nouvelle s'en était répandue bientôt à dix lieues à la ronde, et voilà pourquoi l'on accourait de toutes parts à cette fête.

Décider l'ami Jacques à prendre un billet de concert, il n'y fallait pas songer. Rien qu'à l'idée qu'on allait faire de la musique à Carpentras, il voulut atteler *Bergère* et s'enfuir à la hâte. J'eus bien de la peine à l'en dissuader. Sur le coup de huit heures, il alla se coucher, et moi, conduit par la foule, je pris, libre et joyeux, le chemin du théâtre. La salle était déjà pleine. Les concertants et leurs instruments occupaient la scène, ornée de fleurs et de guirlandes de feuillage. Un piano, destiné à la comtesse de R..., était placé près de la rampe en face de l'assemblée. Tout le monde était à son poste; nul ne manquait que la comtesse. Déjà on s'interrogeait avec inquiétude; tous les regards erraient çà et là; la comtesse de R... ne paraissait pas. Après une heure de vaine attente, comme des murmures d'impatience commençaient à circuler dans la salle, l'orchestre prit le parti de commencer.

## IV

On joua d'abord l'ouverture de la *Caravane*. Je trouvai l'exécution parfaite et d'un effet magique; je ne me doutais pas jusqu'alors que douze hommes étant donnés, on pût arriver à produire un pareil tapage. Flûtes, violons, basses et clarinettes rivalisèrent d'énergie et de bon vouloir; j'en suis pour eux à grosses gouttes. Il n'est pas besoin d'ajouter que ce morceau fut couvert d'applaudissements frénétiques: les mères, les sœurs, les épouses, les cousines des exécutants sanglotaient à pierre fendre et pleuraient comme des robinets ouverts. La dernière mesure achevée, tous les yeux cherchèrent la comtesse de R...; point de comtesse.

Au bout de quelques minutes de répit, un monsieur gros et court, habit noir et cravate blanche, s'avança sur le bord de la scène, salua gracieusement, tira de sa poche trois ou quatre morceaux de bois; puis, après les avoir ajustés les uns aux autres, il annonça qu'à l'aide de ce léger instrument, il allait imiter le chant de tous les oiseaux, depuis le chant du rossignol jusqu'au croassement du corbeau. A ces mots, il courut dans l'assemblée un murmure de flatteuse approbation, auquel succéda presque aussitôt un profond et religieux silence. Ce monsieur gros et court était le flageolet de Tarascon.

Il imita d'abord le gazouillement du rossignol, puis successivement le ramage de la mésange et de la fauvette, le sifflement du merle, le cri de la chouette, le roucoulement de la colombe, le gloussement de la poule, le chant aigu du coq, et comme il l'avait promis, le croassement du corbeau. Ce flageolet était à la fois une volière et une basse-cour. Après une heure de cet agréable exercice, que sembla goûter fort le public de Carpentras, le monsieur remit en morceaux son précieux instrument, les fourra dans sa poche, et se retira au milieu des applaudissements de la foule. Mon voisin de droite, qui ne pouvait croire aux merveilles qu'il venait d'entendre, assurait qu'il y avait des oiseaux cachés dans les coulisses. Mon voisin de gauche, aimable et fin railleur, était d'avis que ce monsieur envoyât son flageolet, pour le faire empailler, à M. Dupont, le naturaliste.

Au monsieur gros et court succéda un autre monsieur, long et mince. Celui-ci était d'Avignon. Il annonça qu'il allait, à l'aide d'un simple violon, imiter tous les instruments, depuis la flûte jusqu'au tambour, ce qu'il fit en effet avec les meilleures intentions du monde. Il joua de tous les instruments, excepté du violon. En y songeant, je me suis dit plus tard qu'il est ainsi beaucoup d'artistes chez qui le talent d'assimilation a tué l'individualité, habiles à tout reproduire, si ce n'est leur propre nature, échos de tous, si ce n'est d'eux-mêmes.

Au monsieur long et fluet succéda un troisième monsieur, chevelu, barbu, frisé, pompadé, bichonné, gants queue de serin, manchettes relevées sur le poignet; un beau, un dandy; le lion n'était pas encore inventé. Il avait la taille d'un tambour-major, des mains à assommer un bœuf d'un coup de poing, des épaules à rendre jaloux Hercule. Il se mit au piano, et chanta *Fleuve du Tage*, d'une voix amoureuse qui nous plongea dans le ravissement. Des lors, j'ai toujours professé une profonde admiration pour la valeureuse jeunesse qui charme ainsi les soirées du monde. Aller sur le terrain, essayer sans pâlir le coup de feu de son adversaire, assister vaillamment à une bataille rangée, charger l'ennemi d'un pied ferme, marcher sans faiblesse au supplice, tout cela n'a rien qui m'étonne. Mais en présence de deux ou trois cents personnes, se camper bravement devant un piano, et chanter dans sa barbe: *Je vais revoir ma Normandie*, ou toute autre complainte analogue, c'est le plus haut point d'héroïsme où l'homme puisse arriver. Ces messieurs ont fait leurs preuves de courage, et sont en droit de refuser un duel. Les femmes en ceci partagent mon opinion, et comme, en général, elles aiment les héros, il est bien rare qu'un chanteur de romances ne l'emporte pas auprès d'elles sur un homme d'esprit.

Jules SANDEAU.

(La suite au prochain numéro.)

## LES PAROLES D'OR

C'est un grand supplice de sentir que l'on a méconnu qui nous aimait sincèrement.

Louis DÉPRET.



## LA PARESSEUSE ET SES TANTES

(LÉGENDE IRLANDAISE.)

Une pauvre veuve de Limerick avait une fille nommée Anty, belle comme le jour, mais paresseuse à l'excès, qui se levait tard, passait le temps à se parer et flânait tout le jour. La pauvre mère la gourmandait souvent, mais ses reproches ne servaient de rien. Un matin qu'elle criait après elle comme d'habitude, passe le fils du roi, qui l'entend.

— Bonne femme, lui dit-il, vous devez avoir une bien méchante enfant pour la traiter ainsi. Ce ne peut être la belle enfant que voilà qui soit si méchante?

— Ah! Votre Majesté, répondit la veuve, je lui reprocherais au contraire de trop travailler. Croiriez-vous qu'elle file trois livres de lin en un jour, les tisse le second, et en fait des chemises le troisième?

— Voilà bien la femme qu'il faut à ma mère, qui est la plus grande fileuse du royaume. Donnez à votre fille sa mante et son bonnet, et qu'elle monte à cheval derrière moi. Quand ma mère aura vu son travail, qui sait si elle ne me l'accordera pas pour épouse?

Grand fut l'étonnement de la reine de voir arriver la jeune paysanne montée derrière son fils. Mais quand elle eut vu sa belle figure et qu'elle apprit ce dont Anty était capable, elle lui fit bon accueil. La soirée se passa en causeries, et les deux jeunes gens se plurent l'un à l'autre.

Quand vint l'heure du coucher, la reine, enmenant la fille dans une belle chambre, lui montra un paquet de lin et un rouet.

— Voilà, lui dit-elle, trois livres de lin que vous transformerez demain en fil bien blanc.

Après son départ, la pauvre Anty pleura, regrettant de n'avoir pas mieux écouté sa mère.

Cependant, de grand matin elle se leva et se mit à l'ouvrage. Mais elle eut beau s'appliquer et faire de son mieux, le fil cassait à tout coup entre ses doigts inhabiles. A la fin, elle laissa tomber ses mains et fondit en larmes. A ce moment parut devant elle une vieille femme, aux pieds énormes, qui lui dit:

— Pourquoi pleurer? Si tu consens à m'inviter, moi, la pauvre Cushmor, au repas de tes noces, je filerai le lin et tu pourras dire à la reine de venir chercher son fil dès demain.

On pense bien qu'Anty ne se fit pas prier; la vieille tint parole et le fil était prêt avant l'heure. Quand la reine le vit, elle fut contente et dit à la jeune fille:

— Reposez-vous aujourd'hui; demain vous tisserez ce fil et nous verrons à vous récompenser.

Mais ce travail était plus difficile encore et la pauvre enfant bien incapable de le faire. Aussi elle restait assise, les yeux pleins de larmes et maudissant sa paresse, quand une seconde vieille, appelée Granmor, affreusement déhanchée, lui apparut et promit de tisser le fil, pourvu qu'on l'invitât au mariage. Anty fut trop heureuse de s'en tirer à si bon marché, et la reine, enchantée de cette belle toile blanche, promit à la jeune fille la main de son fils si elle convertissait la toile en belles chemises.

Anty se mit au travail, mais elle n'y entendait rien. Heureusement elle vit venir une troisième vieille, Mor Rua, dont le nez était rouge comme une tomate, et qui, au même prix que les autres, consentit à fabriquer les chemises.

Quand elles furent prêtes, on commanda la noce. Jevouslaisse à penser si elle fut brillante et nombreuse. Au moment de passer à table, on vint dire à la jeune reine que sa tante Cushmor demandait à entrer. Anty rougit et se crut perdue. Mais le prince répondit au valet chargé du message:

— Dites à cette dame que les parents de ma fiancée seront toujours les bienvenus.

On vit alors entrer la vieille aux grands pieds, qui alla s'asseoir près des époux. La vieille reine en fut honteuse, et de dépit elle lui demanda:

— Pourquoi avez-vous le pied si grand?

— C'est à force de presser la roue de mon rouet, dit Cushmor.

— Je jure bien, dit le prince en se tournant vers sa femme, que je ne vous laisserai une heure à votre rouet.

Un moment après, le valet annonça la tante Granmor, qui vint s'asseoir à son tour et but à la santé de la société. La vieille reine lui ayant demandé pourquoi elle était si déhanchée:

— C'est, répondit-elle, que je reste tout le jour assise à mon métier.

— Par mon sceptre! dit le prince, ma femme n'y restera pas une heure.

Enfin, Mor Rua se fit aussi annoncer et chacun éclata de rire en la voyant entrer avec son grand nez rouge.

— Dites-nous, la vieille, lui demanda la reine, pourquoi avez-vous un pareil nez?

— C'est que, pour coudre, il me faut tenir sans cesse la tête penchée et tout le sang de mon corps me monte à la figure.

— Ma chère, s'écria le prince, si jamais je vous vois une aiguille à la main, je jette votre ouvrage par la fenêtre.

Anty fut si contente qu'elle se jeta au cou de son époux et promit de faire tout ce qu'il voudrait.

SNOP.

## REVUE DES MAGASINS

Si le *Paradis des Dames* (rue de Rivoli, 8 et 10) était comme la plupart des maisons de nouveautés, ses concurrentes, on verrait affichées ou écrites en grosses lettres sur de grandes pancartes proménées par des fiacres ces lignes: « Grande Exposition d'objets d'étranges, bon marché réel, sans précédents... » et il n'y aurait là aucun mensonge. Mais le *Paradis des Dames* n'aime pas le bruit: sa vieille réputation de maison de confiance lui suffit et ses clients se succèdent de générations en générations. C'est par une exception flatteuse et dont nous sommes heureux de faire profiter nos lectrices, que le directeur de cette maison a bien voulu nous autoriser à donner, de temps à autre, quelques renseignements sur les avantages qu'elle présente. De là les visites assidues que nous lui faisons et qui nous permettent de garantir la nouveauté et le bon marché de tous les articles du *Paradis des Dames*.

Le salon de confection présente toujours les séries les plus complètes de costumes charmants et inédits, de manteaux aux formes variées, — de rotondes de cachemire ou de soie, doublées de fourrure, depuis 49 francs, — de waterproffs, de robes de chambre parfaitement confortables, depuis 13 fr., — de boas, manches, bandes de fourrure à des prix exceptionnels, — de sorties de bal charmantes en cachemire blanc ou bleu ciel, doublées et capitonnées de blanc et entourées de cygne, etc.

Au rayon de soieries, vous trouvez en tissus courants (tels que failles noires et velours tramés), comme dans les brochés et les velours de soie, des occasions vraiment remarquables et que nous nous ferons un plaisir d'indiquer plus clairement lorsque le moment des soieries sera venu. En attendant, nous noterons un joli choix de cravates très-nouvelles, dont les prix sont étonnants, puisqu'il y en a à 0, 65 cent.

Au comptoir des tissus de fantaisie, nous avons vu des coupes de robes préparées en vue de cadeaux à offrir et qui ne ruineront personne. Qu'on en juge: — Croisé *Glascow* d'un joli coloris: la robe par 10 mètres, 5 fr.; *Biarritz* rayé, tissu mélangé, par 10 mètres, 6 fr.; *Norvégienne* beige, nouveauté unie, rayée, à carreaux, par 10 mètres, 7 fr. 50; un choix varié de différentes nouveautés unies, à rayures, à carreaux, par 10 mètres, 9 fr. 50; drap de Wurtemberg, étoffe pure laine en toutes nuances, par 10 mètres, 12 fr.; grande variété d'écossois les plus nouveaux et du plus frais coloris qu'on puisse désirer, depuis 0, 50, jusqu'à 1 fr. 45; etc.

A la lingerie, toujours des nouveautés en fait de parures coquettes, de coiffures, de fichus et de nœuds de toutes sortes.

N'oublions pas les jolies boîtes en cartonnage avec glace, lesquelles contiennent six mouchoirs de batiste pour 4 fr. 90.

— Le talent d'une femme élégante, mais raisonnable, est de savoir rajouter ses toilettes; elle a, pour paraître convenablement dans le monde, une foule de petites combinaisons qui lui permettent de montrer le même costume transformé. Nos visites mensuelles à la *Ville de Lyon* (rue de la



Chaussée d'Antin, 6) n'ont pas d'autre but que de servir les intérêts de nos lectrices sous ce rapport.

A ce sujet, nous reviendrons sur le compte du tulle uni et brodé et de la dentelle Colville, qui se prêtent à un grand nombre de dispositions élégantes. Avec le tulle, la *Ville de Lyon* organise des écharpes *Haydée*, qui se drapent délicieusement sur un jupon. Cette maison emploie la dentelle, en même temps que le tulle, pour faire des fichus de toutes formes; nous avons particulièrement admiré une parure de dentelle de ce genre, mélangée de ruban crème, avec nœuds papillon et groupes d'oilets rouges, et deux rangs de plissés en crêpe lisse festonné pour l'intérieur.

Nous apprécions également pour les grandes toilettes de théâtre la blonde espagnole jaune. On nous a montré, dans ce genre, à la *Ville de Lyon*, la commande importante d'une de nos grandes élégantes: deux écharpes *Haydée*, destinées à se croiser sur le devant d'une robe de velours grenat foncé, pour se nouer derrière et retomber sur la traîne; puis, une mantille *Castillane*, assez ample pour former le gracieux capuchon que l'on connaît, couvrir les épaules nues et se fixer sous un bouquet de camélias de trois nuances, placé sur le côté du corsage.

Avec les beaux rubans de la *Ville de Lyon* une femme adroite peut changer complètement un costume. Le ruban l'*Archiduc* est le roi du ruban, par la magnificence de son tissu et la beauté éclatante de ses couleurs: aussi constitue-t-il un élément des plus précieux et des plus élégants. Ses 22 cent. de largeur le rendent propice à toutes les draperies imaginables, et comme il existe en largeur de 10 cent., on peut en faire également les nœuds les plus variés de forme et de genre.

Ajoutons que sous ce double rapport: rubans et gants, la *Ville de Lyon* n'a pas d'égale.

### SPÉCIALITÉS

A l'occasion des étrennes, la maison VIOLET a réuni dans le *Palais des Abeilles*, cette rotonde si célèbre du Grand-Hôtel, tous les éléments artistiques dont elle dispose, et pendant la dernière quinzaine de décembre les salons du boulevard des Capucines n'ont pas désempé.

On s'arrêtait avec plaisir devant les jeux de broches en ivoire vert, uni ou sculpté, en écaïlle brune ou blonde et en émail limousin, une nouveauté rééditée de l'ancien et fort appréciée des gens élégants. On admirait une foule de jolies châtelaines: les unes en vieil argent, avec initiales, supportant d'un côté un flacon et de l'autre un double miroir; d'autres en vieil argent, illustrées d'émaux Louis XVI, avec flacon et cornet.

Nous avons remarqué, pour notre part, une cave à odeurs, superbe coffret de cristal taillé, à galerie d'or, contenant six flacons; une glace entourée d'une guirlande de roses d'argent; des bonbonnières à poudre de riz et des flacons de sels anglais, avec émaux Louis XV, collier de rubis et de turquoises, incrustations d'or et d'argent, etc. Nous citerons particulièrement des cassolettes Pompadour dont le modèle appartient exclusivement à la maison Violet.

Parmi les éventails, nous signalerons l'éventail Pompadour comme étant le plus riche et le plus élégant de tous.

Mais ce qui a surtout captivé l'attention d'un grand nombre de personnes, ce sont les boîtes de parfumerie contenant les cosmétiques les plus délicats à l'usage d'une élégante. Entre autres parfums à la mode, citons les *Brises de violettes*, l'oppononax, le gardénia et le bouquet *Medina-Cali*, ainsi désigné en souvenir de la belle duchesse de ce nom.

M. D'A.

### GRANDE PRIME-ETRENNE

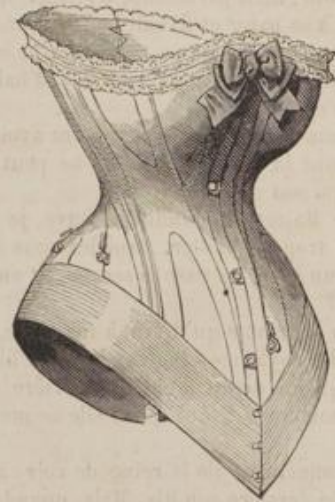
Une prime est toujours une bonne fortune pour les abonnés d'un journal. Aussi sommes-nous particulièrement heureux de pouvoir annoncer à nos lectrices que nous sommes à même de leur en offrir une qui ne peut manquer de leur être agréable.

Sur nos instances, l'excellente maison DE PLUMENT a bien voulu mettre à notre disposition, en nous autorisant (ce qui constitue de sa part un grand sacrifice) à le délivrer à nos seules abonnées à titre de PRIME, son fameux CORSET *Sultane* rajeuni selon la mode, c'est-à-dire allongé, baleiné et utilement modifié par l'adjonction de la ceinture *Jeanne d'Arc*. On sait qu'il s'agit d'une ceinture de caoutchouc qui a, entre autres mérites, celui d'effacer complètement les hanches et le corps.

Mais donner le moyen d'avoir une jolie taille, svelte et cambrée, sans fournir en même temps ce qui peut procurer une tournure véritablement élégante, eût été une faute que ne pouvait commet-

tre M. de Plument. C'est pourquoi il a bien voulu ajouter au corset *Sultane* (à ceinture *Jeanne d'Arc*) la *TOURNURE Violette*, gentil modèle à ressorts gansés, qui favorise le développement des jupes.

Pour résumer ce qui précède, voici en deux mots la combinaison qui constitue notre PRIME:



Corset Sultane à ceinture Jeanne d'Arc.

Par faveur spéciale et seulement pendant les mois de décembre 1875 et janvier 1876, toute Abonnée du journal recevra sur sa demande, moyennant 30 francs, c'est à dire pour un prix représentant à peine la moitié de la valeur ordinaire des deux objets: 1<sup>o</sup> le CORSET *Sultane* (à ceinture *Jeanne d'Arc*); 2<sup>o</sup> la *TOURNURE Violette*.

Chaque demande adressée à M. DE PLUMENT (rue Vivienne, 33) devra contenir un mandat sur la poste de 30 fr., avec les



Tournure Violette.

mesures exactes prises sur la personne habillée: largeur de poitrine, tour de taille, tour de hanches.

L'envoi sera effectué *franco* pour toute la France, les colonies exceptées. Pour la Belgique, 2 fr. devront être adressés en plus.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les visites échangées à l'occasion du nouvel an et la célébration de l'antique fête des Rois, voilà ce qui constitue généralement l'occupation des mondains pendant la première semaine de janvier. Ce double thème a été suffisamment exploité par les chroniqueurs au grand et au petit pied, il a servi de prétexte à une assez large consommation de phrases depuis longtemps rebattues, pour que nous nous empressions d'en faire grâce à nos lectrices. Ne savent-elles pas que la fête des Rois, par exemple, ramène invariablement la même chose ? c'est le signal des réceptions et comme le prélude du carnaval. Maintenant on est en mesure de recevoir : la maison est montée, les salons sont d'une élégance incomparable, les invitations sont lancées... C'est le vrai mouvement mondain qui commence, et voilà maintenant les heureux de la capitale en fête pour quelque temps.

Les COUTURIÈRES se plaignent amèrement du cercle vicieux dans lequel la mode les fait tourner à propos des robes de bal. D'un côté, celles-ci doivent offrir à la vue cette pureté de ligne si chère aux artistes, et d'autre part, l'ensemble d'une toilette de ce genre doit présenter un caractère vaporeux et chiffonné. Pour réunir des qualités aussi extrêmes, — on pourrait dire inconciliables, — on se sert de moyens énergiques, en mariant les tissus les plus épais aux garnitures les plus légères. De cette façon, cuirasses moulées et jupons majestueux sont taillés dans le lampas, la brocatelle, le velours, les soies lamées or et argent, tandis que les draperies, les écharpes, les bouillonnés, les coquillés qui forment le complément de la toilette sont exécutés en gazes diaphanes, en tulles nuageux, en dentelles légères.

La cuirasse décolletée est donc enjolivée d'une garniture aérienne qui, fixée par des fleurs, des nœuds de ruban, des galons d'or, d'argent, etc., serpente gracieusement autour des

épaules, en carré, en long ou en biais, selon le goût et la fantaisie.

Mettez des mentonnières à vos chapeaux, mesdames : ainsi le veut le monde élégant, et les MODISTES de s'incliner ; agir autrement aujourd'hui prouverait qu'on ne fréquente pas la bonne compagnie. Cette mesure est arrivée inopinément et s'est imposée avec une ténacité extrême. Au surplus, il est facile d'expliquer comment : c'est à la dentelle Colville que nous le devons. Ce ton crème est si doux à la peau, si seyant au visage, que pas une femme n'a résisté au plaisir de porter une barbe de cette nature. Il n'y a, on le sait, que le premier pas qui coûte ; donc on s'est si bien habitué à porter des mentonnières, qu'on ne veut plus s'en passer. De là sont venues les barbes noires en tulle et dentelle, et les brides de ruban assorties aux chapeaux ; celles-ci fort courtes, par exemple, n'ayant que dix centimètres de long, une fois le nœud fait.

Ce serait une erreur de croire que les vieilles femmes seules acceptent cette mode, tandis que les jeunes continuent à porter le chapeau enlevé. Nous avons été à même d'observer que les très-jeunes femmes de la société ont adopté en masse ce parti, et nous ajouterons que beaucoup préfèrent le ruban aux barbes.

Certaines brides taillées en plein biais d'étoffe sont entourées d'un volant « frémis-sant », c'est-à-dire à peine indiqué. Au théâtre, nous avons vu des chapeaux de tulle rose, ou d'un bleu pâle, avec barbes pareilles, et nous devons à la vérité de déclarer qu'ils coiffaient à ravir.

Ajoutons que la révolution annoncée par nous dernièrement est un fait accompli : la capote règne en souveraine ; c'est absolument la nouveauté élégante et de bonne compagnie. Aux personnes qui nous objecteraient qu'on ne rencontre pas une



P. N° 294. — SPENCER DE VELOURS.



seule capote dehors, nous répondrons que nous ne cherchons jamais la nouveauté et le bon ton dans la rue!

Nous allons trahir le secret de certaines LÉGÈRES au profit de nos lectrices, en quête de savoir comment donner la nuance crème à des dentelles blanches. Il suffit simplement de remplacer le bleu, dans lequel on trempe en dernier lieu tout savonnage bien fait, par une eau de café claire et limpide. Voilà tout le mystère; et nous l'a assuré, du moins.

Le mélange de dentelle noire et de dentelle crème est fort en faveur; nous en avons vu des parures complètes: fichus et sous-manches, cravates, barbes et pouffs pour les cheveux. Quelques galons lamés cachent le pied des dentelles ou scintillent au milieu des coquilles, et puis un gracieux bouquet vient donner le ton en complétant l'harmonie de l'ensemble.

Mary D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 294.

SPENCER DE VELOURS. — Corsage de velours se détachant du reste de la toilette, qui peut être claire ou sombre à volonté. La forme en est très-ajustée; elle comporte sept coutures derrière, où le corsage est lacé, et cinq devant. Ce spencer est décollé en carré; ses bords sont recouverts de belle dentelle de nuance crème, avec fichu intérieur en tulle à gros réseau du même ton que la dentelle. Branche de roses et coques de velours placées à l'angle de l'ouverture. Les manches, arrivant au coude, sont terminées par un grand volant de dentelle pareille à la précédente. — Ce gracieux modèle convient pour réunion élégante et au théâtre dans une loge.

DG. N° 585.

TOILETTES DE BAL. — 1. Toilette blanche et or. — Jupou à traîne, en taffetas blanc recouvert de tulle blanc bouillonné sur toute la hauteur derrière et maintenue par des barrettes en ruban lamé rose et or. Le tulle blanc forme également trois coulissés et un plissé plat au bas du jupon devant. — Tunique en gaze rayée blanc et or, entourée d'un bouillonné et d'un volant; elle est relevée sur les côtés de façon à draper le tablier, et cette partie est recouverte d'une traîne de roses retenue dans le haut par un nœud de ruban assorti. Les côtés de la tunique retombent en longues pointes qui encadrent les bouillons de derrière. — Cuirasse en taffetas blanc et gaze à rayures d'or, ayant un dos en tulle blanc bouillonné coupé par des barrettes roses qui rappellent et continuent l'effet du jupon. Nœud de ruban rose au milieu du corsage et sur les manches. Pouff de roses et bouclettes de ruban dans les cheveux.

2. Costume en faille crème et gaze blanche. — Jupou à traîne, en faille, garni devant de gaze drapée et retenue de place en place par des roses thé dont le feuillage se prolonge en traîne. Cette draperie se termine par un petit bouillonné et une frange de soie blanche. Trois ruchés de gaze superposés forment la tête de la draperie. Par derrière, le jupon est recouvert de gaze disposée en « vagues houleuses », entremêlée de blonde espagnole blanche et de coques de ruban crème. — Tunique princesse formant corsage et tablier, en faille crème, entourée de trois guirlandes de roses thé et d'une frange de soie. Une blonde espagnole et deux rangs de ruchés en gaze entourent le devant du corsage, comme une berthe, et redescendent jusqu'au bas du dos dont ils encadrent le milieu en plastron. La dentelle fait, à partir de la taille, un double coquillé rejoignant le bas du tablier. — Anneaux d'or dans les cheveux et roses thé sur le sommet.

3. Costume en tarlatane blanche et surah bleu. — Jupou à traîne, en tarlatane toute bouillonnée dans le bas où elle se termine par un volant. — Tunique formant tablier, en surah bleu, partant du haut du jupon d'un côté et coupant le devant en biais, avec une frange de soie assortie, pour se fixer dans le bas de l'autre côté. Ici une pointe de surah bleu continue de garnir ce côté, avec un groupe de roses de teintes variées formant traîne sur le bord de cette pointe qui tombe en avant. Le bas du tablier et de cette pointe sont ornés de volants de dentelle blanche. — Cuirasse en surah bleu, formant peplum devant, entourée d'un liséré blanc et garnie de ruches de gaze dans le haut. Nœuds de surah à bords lisérés, maintenus par des roses sur les épaules. — Roses dans les cheveux devant et derrière.

4. Costume bayadère en faille blanche et vert lumière. — Jupou blanc, à traîne, entouré d'un volant dont les bords, en haut et en bas, sont ornés de rouleautés verts et de dentelle d'argent. — Tunique princesse en faille verte avec broderies de soie et d'or dans le bas. — Le corsage, décollé en carré, est encadré d'une galerie à jour, formée de faille verte découpée, qui repose sur une chemisette en crêpe lisse blanc plissé et dépassant. — Manches à la juive en gaze blanche avec semis de pois d'argent. — Echarpe en gaze semblable, posée à la bayadère et nouée sur le côté, un peu bas. — Rose au corsage et dans les cheveux; cette dernière accompagnée d'une plume blanche.

5. Costume en faille caroubier et gaze crème. — Jupou à traîne, complètement recouvert derrière de gaze maintenue dans le haut par des barrettes caroubier et se terminant par trois volants ruchés; les côtés de la gaze sont ornés d'un volant de dentelle crème dont le pied se cache sous une guirlande de roses variées suivant tout le tour de la traîne. — Tablier en gaze légèrement drapée, se perdant de côté sous la dentelle crème. — Cuirasse caroubier, rayée de gros plis de gaze; les côtés du dos sont ornés d'une dentelle. Epaulettes en dentelle coquillée et roses variées. Petite dentelle dépassant le haut du corsage. — Roses dans les cheveux.

G. N° 593.

1. Chapeau de feutre crème, garni dessous d'une guirlande de feuillage en velours de cette nuance. Un large ruban crème forme une draperie autour de la calotte et un nœud derrière. Le chapeau est, en outre, garni de deux plumes marron.

2. Chapeau de velours bleu marine. Fond mou et passe diadème, celle-ci doublée à moitié de faille crème. Bandeau de faille bouillonnée et nœud de velours fixé au milieu par un double croissant d'or; une plume grise part de ce point, recouvrant le chapeau et tombant derrière. Autour de la calotte, un ruban crème drapé et noué sur le côté.

3. Chapeau de velours noir, à passe et calotte plates, bordé d'un galon d'acier. Ruban gris acier bouillonné autour de la calotte et noué derrière, où il forme un large nœud à pans flottants. Plume grisaille jetée de côté.

4. Col *Merveilleuse* en toile, à doubles bords festonnés, et nœud de cravate en gaze crème.

5. Sous-manche assortie.

6. Bas de jupon en fine percale. Le bord est brodé au plumetis et à l'anglaise, avec bouillonné au dessus de l'ourlet, petits plis et œillets brodés. — Cette disposition doit se répéter pour le pantalon.

7. Collier *Douairière*, composé d'une large coulisse formant ruche sur les deux bords, en peluche (bleu ciel, rose ou crème, au choix), avec collerette de dentelle pour l'intérieur. Nœud de ruban formant le collier.

8. Nœud de cravate en velours frappé écossais sur fond crème.

Voir les descriptions les autres gravures à la page 23.

#### ÉCHOS DE LA MODE

À Paris, la vogue est toujours aux réceptions de cinq heures, dont nous avons déjà donné l'ordre et la marche.

Pour ces réceptions, quelques femmes de haute élégance ont adopté une mode charmante et qui mérite d'être propagée. Elles arrivent à ces réunions avec un petit mantelet à capuchon assorti à leur robe, et à peu près de la même coupe que celui que porte Mme Céline Chaumont au second acte de la *Cruche cassée*. Ce délicieux mantelet, tout garni de fourrure et de dentelle, de passementerie ou de broderie, et dont le mignon capuchon forme une coiffure seyante à souhait pour sortir le jour en voiture, est laissé aux mains d'un valet de pied, et nos visiteuses apparaissent dans le salon, en taille et coiffées en cheveux. Une fleur, un nœud de ruban, un bijou posé avec goût, composent tout l'ornement de cette coiffure.

Rien d'élégant comme ces assemblées de femmes dégagées du manteau et du chapeau, et prenant le thé ou un verre de Xérès tout en causant sur les faits du jour et les menues nouvelles à l'ordre mondain.

L. S.





*A. Long, imp. r. des Muses, 66*

*Jus. David*

*Ad. Goubaud, & Fils Ed. Paris*

1288<sup>c</sup>

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

*Coiffettes de M<sup>lle</sup> Adolphe Koenig, rue 4 Septembre, (Angle de la r. Monsieur)*

*Etoffes des Magasins du Paradis des Dames, r. Rivoli, 8-10 - Corsets de P. de Plument, rue Vivienne, 33.*

*Parfumerie Oriza de L. Segrand, r. P. Honoré, 207.*

*Entered at Stationer's Hall.*







PLANCHE G. N° 593. — DESCRIPTION, PAGE 14.



CHAPEAUX, LINGERIE, DÉTAILS DE MODES



## CHRONIQUE MONDAINE

« Parlez-moi de Paris et rien que de Paris, » — écrivait de Londres, en 1831, le prince de Talleyrand dans une de ses lettres familières qui, si elles étaient publiées, formeraient la préface par excellence de ses fameux *Mémoires*. — « Dites-moi qui vit et qui meurt, chez qui on aime et chez qui on dine. Surtout pas un mot de politique. Paris en politique n'est qu'un sot. Il n'a de bon que le cœur et le ventre. Pour la tête, il n'en a point. » Suivons pour aujourd'hui le programme du prince, et comptons d'abord ceux dont la mort est venue coup sur coup attrister Paris.

En première ligne, nous trouvons M. Charles Laffitte, qui avait su rester jeune, non-seulement d'extérieur, mais d'esprit et de manières. C'était le type accompli du *gentleman* de 1840, et il semblait qu'il eût arrêté sa physionomie à cette date. L'un des fondateurs du Jockey-Club, il affectionnait l'air anglais et avait bien plutôt l'apparence d'un membre de la Chambre des communes que celle d'un financier français.

Avec lui disparaît une des physionomies parisiennes les plus marquantes de ce temps. C'est le représentant de toute une génération, de tout un mode d'existence et de beau-vivre, qui s'en va. On sent que le siècle se fait vieux et touche à ses derniers chapitres : les héros des premiers s'éteignent tour à tour, et bientôt il n'en restera plus.

M. le vicomte de la Guéronnière appartenait trop à la politique pour que nous puissions librement nous occuper de lui, et bien que M. Achille Jubinal ait joué, lui aussi, son petit bout de rôle sur ce terrain scabreux, nous nous trouvons plus à l'aise avec lui.

Ancien professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, M. Jubinal a sa place marquée comme érudit et comme collectionneur. Sa publication de l'*Armerial real*, collection des principales pièces de la galerie royale des armes de Madrid, ses travaux sur les *Anciennes tapisseries historiques de France*, ses éditions du *Théâtre français au XV<sup>e</sup> siècle* et des *Œuvres de Rutebeuf*, trouvère de la cour de Saint-Louis, l'avaient classé parmi les curieux d'art et de lettres les plus distingués de notre époque.

Une physionomie plus populaire et plus sympathique encore est celle du marquis de Saint-Georges, né à Paris en 1801 et qui débuta, à vingt ans, par un roman : *les Nuits terribles*, puis travailla pour le théâtre où il trouva le succès du premier coup. Depuis, il a signé, seul ou en collaboration, la plupart des ballets, opéras et opéras-comiques qui ont le plus réussi depuis quarante ans sur nos scènes lyriques, et son nom vivra aussi longtemps que les noms d'Auber, d'Halévy et de Grisar.

M. de Saint-Georges laisse un œuvre considérable, et ces poèmes charmants, chefs-d'œuvre d'esprit, de grâce et d'art dramatique, ressemblent bien peu aux *libretti* insipides dont les compositeurs actuels se contentent le plus souvent par vanité malentendue. Il nous suffira de citer : *la Reine de Chypre*, *Guido et Ginevra*, *les Mousquetaires de la Reine*, *l'Eclair*, *la Magicienne*, *le Val d'Andorre*, *les Diamants de la Couronne*, *le Juif-Errant*, *les Amours du Diable*, *le Lazzarone*, *le Corsaire*, *la Bohémienne*, *le Château de Barbe-Bleue*, *l'Ambassadrice*.

M. de Saint-Georges était classé parmi les plus charmants esprits de notre époque. On l'aimait à cause de ses aimables qualités de cœur, et on l'écoutait toujours avec un plaisir infini. Le trait suivant le peint tout entier.

Peu de jours avant sa mort, comme il était question d'une reprise qu'allait donner l'Opéra-Comique, voyant un de nos confrères prêt à émettre son avis sur cette œuvre presque oubliée : « Prenez garde ! — dit-il, avec ce fin sourire qui lui était

familier, — si vous avez à la critiquer, attendez que je ne sois plus là, car il est plus que probable que je suis l'auteur du livret. »

Si, continuant le programme du prince de Talleyrand, il nous fallait vous dire maintenant comment vit Paris, nous nous trouverions fort embarrassé. Paris ne vit guère ou du moins vit fort mal. L'apparition du jour de l'an — le jour le plus ennuyeux de l'année, disait Mme de Girardin — y a rendu chacun affairé et morose. Le mouvement mondain n'existe pas, et les gens dont la cheminée se garnit ordinairement le plus de cartes d'invitations en sont réduits au théâtre ou à quelques réunions intimes.

Pendant ce temps, la vogue du *Skating-Rink* s'accroît de jour en jour. Le *Skating* est devenu comme un club où se retrouve journellement tout un groupe social. On s'y donne rendez-vous comme à un cercle ; on y lunche, on y soupe, et, en plus du club, on y trouve l'élément féminin qui ajoute un grand charme à ce sport et à ces réunions. C'est un des lieux de distraction les plus particuliers de Paris et les plus dignes du succès qu'il rencontre.

P. DE LUCENAY.

## HISTOIRE DES JOUETS

Joujoux, jouets, cerceaux, crécelles, chevaux de bois, billes, balles, tambours, sifflets, poupées, etc., sont, comme on le sait, et comme le crient les marchands de Paris, la joie des enfants et la tranquillité des parents ; mais ce que l'on ne sait pas peut-être, c'est que ces joujoux et ces jouets dont s'amuse nos bébés sont exactement les mêmes que ceux dont s'amuseraient les bébés des peuples les plus anciens.

Certains musées d'archéologie en Europe présentent des objets destinés à des jeux du premier âge, ayant appartenu aux Egyptiens.

Parmi ces joujoux figure la balle bourrée de matières élastiques, enveloppée de peau, absolument semblable aux balles élastiques à l'usage des collégiens ; puis des poupées plus ou moins grossièrement articulées ; des pantins dont on fait mouvoir les bras et les jambes au moyen de fils qu'on tend et qu'on détend ; des animaux ayant la tête mobile au moyen d'un contre-poids, et, entre autres, des crocodiles en bois dont la gueule s'ouvre et se ferme mécaniquement.

On a trouvé dans les tombeaux des premiers chrétiens un certain nombre de jouets, tels que cerceaux, toupies, poupées, hochets et, chose remarquable, de petits ustensiles représentant ceux qui composent les ménages d'enfants.

Chez les Romains, il y avait les marionnettes articulées qui attiraient la foule au Forum, et parmi ces jouets de grands enfants figurait un croquemitaine nommé Manducus, dont l'immense bouche s'ouvrait et se fermait, avalant de petits bonshommes et fonctionnant à la manière de ces croquemitaines en carton dont les articulations de mâchoires sont mises en mouvement par une chute de sable.

Chez les Grecs, un joujou fort à la mode, du temps d'Alcibiade, était une colombe de bois qui volait, et à l'imitation de laquelle on fit ensuite diverses figures d'oiseaux que les enfants lançaient en l'air. Le cerceau était aussi en usage, et Alcibiade enfant, jouant dans les rues d'Athènes, se plaisait à lancer son cerceau dans les jambes des passants. — Ce n'est pas d'hier que cet âge est sans pitié !

Les jouets usités à la fin de la Renaissance étaient la crécelle, le cheval de bois, le tambour, le cercle, les billes, les quilles.

La toupie d'Allemagne, grossièrement façonnée, a été à peu près abandonnée pour un autre genre d'invention parisienne,



plus petite, faite en feuille métallique produisant un son plus aigu et plus long.

Un autre jouet fort suivi depuis la fin du dernier siècle, et qui a servi d'amusement à tous nos grands hommes modernes, est le *Diable*. — Le diable se fourre partout. — C'est une toupie double que l'on fait tourner horizontalement sur une ficelle adaptée à deux baguettes, et qui ronfle avec beaucoup de bruit. Il est en bois de buis ou en métal. Cet objet, qui semble mis de côté aujourd'hui, était le jouet des collégiens et exigeait la force et l'adresse. C'était un amusement qui provoquait entre les jeunes gens une véritable rivalité. Plusieurs exécutaient avec le diable des tours fort ingénieux; ils le promenaient de baguette en baguette, le lançaient en l'air et le recevaient sur la ficelle sans que le diable cessât de tourner et de ronfler.

La poupée est un type très-ancien d'amusement et de distraction pour les petites filles; on pourrait dire pour les grandes personnes.

Le musée Campana, au Louvre, possède des poupées gréco-romaines en terre cuite; quelques-unes sont articulées avec des fils de fer.

Perse assure que ce genre de jouets était très-usité chez les Romaines, qui, une fois mariées, allaient suspendre leurs poupées aux autels de Vénus... *Veneri donata à virgine pupa!*

Enfin, il était d'usage, à Rome, d'ensevelir les enfants avec les jouets dont ils s'étaient servis.

Charles Nodier prétend que les poupées furent inventées pour divertir l'intéressante et délicate Poppée, la triste épouse de Néron. Cette douce créature coupait, cousait et brodait les vêtements de ses poupées, les fardait, les *cosmétisait*; puis, une fois celles-ci *maquillées*, elle se fardait et se *maquillait* à leur image. Les dames romaines imitaient, du reste, en cela la trop célèbre femme de l'empereur romain.

De nos jours, les dames parisiennes en particulier ne le cèdent point à celles de l'antiquité pour le soin qu'elles mettent à habiller les poupées. L'industrie, d'ailleurs, s'en est mêlée, et nous avons déjà constaté que les poupées habillées à Paris font le tour du monde, comme modèles des vêtements confectionnés à la mode de Paris.

On fabrique avec plus ou moins d'adresse, au-delà du Rhin et de la Manche, des pantins et des poupées; mais on ne sait nulle part, comme à Paris, donner à ces figures cette grâce et ce costume mignon qui les font admirer partout.

En résumé, ce charmant petit joujou a été de tout temps l'agrément et l'amusement préférés.

De tous temps il y a eu des poupées, petites pour les petits enfants et grandes pour les grands, dont elles ont fait les délices. De ces dernières on a beaucoup parlé et l'on parle encore. Moralistes et philosophes ont longuement discuté à ce sujet sans rien changer à leur nature...

Mais nous n'avons à nous occuper ici que des petites: elles ont fait faire et font faire encore bien moins de sottises que les autres à la pauvre humanité.

Ch. DAVID.

### LES PAROLES D'OR

Rien de plus émouvant que de constater par ses regrets et ses admirations la brièveté de la vie humaine.

Mme Edgar QUINET.

Quel père oserait comparer sa tendresse à la tendresse d'une mère?

Ernest LEGOUVÉ.

L'habitude de bien faire est aussi favorable à porter que l'autre.

Jamais nonchalant ne fit rien qui vaille, ni l'homme soigneux rien de tout à fait mal.

VINET.

## THÉÂTRES

THÉÂTRE-ITALIEN. — Rossi a reparu, avec éclat, dans le *Macbeth* de Shakespeare, et cette belle représentation a ravivé toutes nos impressions sur ce terrible chef-d'œuvre. Du reste, c'est le côté militant et violent du rôle que Rossi rend surtout dans *Macbeth*. Il a des éclats sauvages, des élans soudains, des sursauts de fougue, d'une incomparable énergie.

A côté de Rossi, Mme Girch Paretti s'est fait chaleureusement applaudir dans *lady Macbeth*; et il est juste de constater que Mme Ristori, en ses meilleurs jours, n'aurait pas mieux joué la scène du somnambulisme.

*Macbeth* fait partie, avec *Hamlet*, *Othello* et *Roméo et Juliette*, d'une remarquable traduction en vers des *Chefs-d'œuvre de Shakespeare* (2 vol. in-8°), par M. Alcide Cayrou, que M. Plon vient de publier. M. Cayrou a tenté, en vers, l'œuvre que M. François-Victor Hugo a si merveilleusement accomplie en prose, celle d'une version scrupuleusement fidèle de Shakespeare. Il a voulu rendre, trait pour trait, sans suppression ni atténuation, le mouvement, le rythme, l'esprit, le lyrisme, la majesté et la trivialité également grandioses de son style. C'est assez le louer que de dire qu'il y a souvent réussi.

RENAISSANCE. — M. Ch. Lecocq peut détacher de son chapeau de compositeur le triste pompon qui le déparait, et mettre à sa place, sinon un panache éclatant, tout au moins un joli plumet. *La Petite mariée*, opéra-comique en trois actes de MM. Leterrier et Vanloo pour le livret, a remporté, en effet, — paroles et musique, — un très-agréable succès à la Renaissance. La pièce a du mouvement et des situations; elle se tient lestement en équilibre entre les folies à cascades de l'opérette et les gaietés courantes de l'opéra-comique. Et comment ne pas rire en écoutant cette nouvelle italienne agréablement assaisonnée de gros sel gaulois!

Tout n'est pas distingué, ni original, dans la partition de M. Lecocq: bien des airs y sont fredonnés sur le flageolet de la musquette. Mais l'esprit y court, la verve y circule, et chaque acte a eu son morceau applaudi, ses morceaux bissés.

C'est Mlle Jeanne Grahier qui tient le rôle de la petite mariée (dont nous renonçons à narrer les aventures) avec sa finesse naïve, ses grâces enfantines, sa gentille façon de jouer aux jeux de l'équivoque. Quel babillage pétulant que le sien, quelle verve légère! C'est un vrai tire-d'aile. — Vauthier a partagé son succès dans un rôle de podestat dont la composition lui fait grand honneur. — Enfin Mlle Alphonsine, costumée et panachée en *Bradamante* bouffe, met constamment la salle en joie avec ses fureurs excentriques et ses points d'orgue fantasques.

PORTE-SAINT-MARTIN. — Après le *Tour du Monde*, ce théâtre, autrefois voué au drame, n'a rien trouvé de mieux à faire que de reprendre la *Jeunesse des Mousquetaires*, un des grands triomphes de son répertoire. Ce drame mouvementé, intéressant et fort bien interprété, a retrouvé tout son succès d'autrefois. C'est un regain de vie pour les fameux Mousquetaires d'Alexandre Dumas, — ces immortels, d'ailleurs, du roman et du théâtre.

HOP-FROG.





PLANCHE DG. N° 585. — TOILETTE  
Modèles de Mme B. Halvy





— TOILES DE BAL. — DESCRIPTION, PAGE 14  
des de Riez (rue Halevy, 8).



## LE CONCERT POUR LES PAUVRES

(NOUVELLE. — FIN.)

## V

Cependant la comtesse n'arrivait pas. Il était près de dix heures : raisonnablement on ne devait plus compter sur elle. Toutefois on attendait, on espérait encore, lorsqu'un quatrième monsieur, — de Carpentras celui-là, — le chef d'orchestre, le meneur de la fête, s'approcha de la rampe, et après-trois saluts compassés, communiqua à l'assemblée une lettre qu'il venait de recevoir à l'instant. C'était une charmante petite lettre, par laquelle Mme de R... s'excusait de ne pouvoir se rendre au concert, et priait MM. les commissaires de vouloir agréer son offrande avec ses regrets. Cette lettre était accompagnée d'un billet de mille livres.

On pense si ce dut être un cruel désappointement pour les curieux, les sots et les méchants. Ce fut un tohu-bohu général, un tolle universel. Que ne dit-on pas ? que n'entendis-je pas ? Il était assez clair que la comtesse était vieille et laide, puisqu'elle refusait de se montrer ; qu'elle avait perdu sa voix, puisqu'elle refusait de se faire entendre. Mais ce fut l'envoi du billet de mille livres qui surtout échauffa la bile de ces honnêtes gens. Il convenait bien à une chanteuse des rues de prendre ainsi des airs de princesse ! Les indigents de Carpentras avaient-ils besoin des munificences du château de R... ? La ville ne suffisait-elle pas à nourrir ses pauvres ? On était d'avis que ce billet de mille livres fût immédiatement renvoyé à l'orgueilleuse donatrice. En même temps, comme le plus grand nombre n'avait payé que pour voir et pour entendre chanter la comtesse, ce n'étaient de toutes parts que gens qui se disaient volés et réclamaient impérieusement leur argent : si bien que de ce concert donné au profit des pauvres, les pauvres couraient grand risque de ne retirer d'autre bénéfice que l'avantage de n'y avoir pas assisté. L'indignation allait croissant, l'exaspération était au comble. Vainement, pour apaiser les passions déchaînées et couvrir le bruit de l'orage, l'orchestre attaqua, avec une vigueur peu commune, l'ouverture de *Lodoïska* ; l'orage couvrait le bruit de l'orchestre. Il m'est arrivé, depuis cette soirée mémorable, d'assister à bien des concerts, mais je ne pense pas avoir jamais entendu un pareil vacarme. On sifflait, on hurlait ; une demi-douzaine de chiens, qui avaient suivi leurs maîtres, poussaient des aboiements plaintifs, auxquels de mauvais plaisants répondaient par des miaulements lamentables. Les enfants piaulaient, les femmes criaient, les hommes menaçaient de jeter les banquettes sur le théâtre, et, au milieu de la tempête, l'ouverture de *Lodoïska* allait toujours son train ; les Tartares étaient dans la salle.

Il était difficile de prévoir comment se terminerait cette scène de confusion et de désordre, quand soudain les flots en fureur retombèrent silencieux et immobiles, comme si le doigt de Dieu leur eût commandé de se taire et de se calmer.

Une jeune étrangère avait d'un pied léger, sans que nul ne s'en fût aperçu au milieu du trouble général, franchi les degrés qui séparaient le parquet du théâtre, et soudain on la vit apparaître assise devant le piano destiné à Mme de R..., comme un ange descendu du ciel. N'était-ce pas un ange en effet ? Elle touchait à peine aux premiers jours de la jeunesse ; les grâces naïves de l'enfance ornaient encore son charmant visage ; mais déjà l'éclat du génie illuminait son front et ses regards. Elle se tenait simple et grave, sans embarras et sans hardiesse, la bouche demi-souriante. — A cette apparition, tout fit silence. Quelle était cette femme ? Personne n'aurait pu le dire. Tous les yeux étaient rivés sur elle : calme et sereine, elle paraissait

remarquer à peine la foule qui la contemplant. Elle dénoua les rubans d'une capote blanche, qu'elle déposa négligemment à ses pieds. Sa coiffure était basse ; ses cheveux séparés sur le front s'abattaient le long de ses tempes, lisses et noirs comme des ailes de corbeau. Elle ôta ses gants ; et ses petites mains coururent sur le clavier. Enfin, après avoir préludé durant quelques instants, la jeune étrangère chanta.

anges et séraphins aux ailes frémissantes, qui tenez là-haut les harpes d'or et chantez en chœur aux pieds de l'Eternel, comment donc chantez-vous, harmonieuses phalanges, si l'on chante ainsi sur la terre ! J'écoutais, éperdu, sans haleine, immobile, et tous écoutaient comme moi. Ce que j'ai entendu, nul ne saura jamais l'exprimer. Elle chantait dans cette douce langue que les femmes et les enfants gazouillent sur les bords de l'Arno. Ce furent d'abord de suaves ondulations qui s'épandirent comme de belles nappes d'eau sous de frais ombrages, pour s'égarer bientôt en de gracieux méandres, telles qu'un fleuve au cours lent et paisible entre des rives embaumées. Je crus voir, je vis un instant les flots mélodieux s'échapper de ses lèvres, je les sentis me soulever et m'emporter dans les célestes espaces. Magie du chant ! puissance de la voix ! dans cette salle enfumée, à la lueur des quinquets huileux, sur une banquette poussiéreuse, il me sembla que j'assistais pour la première fois aux splendeurs de la création. Elle disait, sur un ton doux et grave, le charme des nuits sereines, les mutuelles tendresses à la clarté des astres d'argent, la barque sillonnant en silence le miroir du lac endormi, et moi, la tête entre mes mains, je voyais, comme dans un rêve, les montagnes d'azur au travers des roses vapeurs du couchant ; je respirais les parfums du soir ; j'entendais s'éveiller les brises, et les soupirs amoureux se mêler au murmure de l'onde et au frissonnement du feuillage.

Ce premier chant achevé, l'assemblée resta silencieuse, immobile ; pas un bruit, pas une rumeur, pas un mouvement dans la salle, suspendue tout entière aux lèvres de l'enchanteresse. On écoutait encore. La jeune femme avait laissé ses doigts sur les touches d'ivoire. Après les avoir tourmentés au hasard et d'un air distrait, elle s'abandonna de nouveau à l'inspiration de ses souvenirs. Que vous dirai-je ? vous voyez bien que je suis là comme un pauvre diable de muet que les émotions étouffent, et qui n'a qu'un cri pour les exprimer. J'ai toujours aimé la musique, et n'ai jamais pu rien entendre au vocabulaire musical. Cette langue, hérissée de bémols et de bécarres, m'est aussi familière que le sanscrit et le persan. J'aime la musique à la façon des lézards, qui seraient fort en peine, j'imagine, de dire si la symphonie qui les charme est en *ut* majeur ou en *si* mineur. Comment donc vous rendrais-je les effets de cette voix qui, tour à tour vive et légère, tendre et sonore, grave et profonde, jaillissait, éclatait, se brisait en cascades de notes cristallines, coulait à flots harmonieux, grondait comme le torrent dans l'abîme ? Il y avait en elle la grâce des jeunes amours et l'énergie des passions terribles. Ainsi, la belle inspirée exprima tour à tour les joies naïves, les coquetteries agaçantes, les emportements jaloux, les transports brûlants, les douleurs éplorées ; j'entrevis pour la première fois l'image des poétiques héroïnes dont le nom ne m'était point encore révélé, Rosine, Anna, Juliette, Elvire. Elle chanta la romance du *Sau'e* que j'avais entendu chanter à ma marraine ; j'entendis cette fois la Desdemona de Shakespeare, métacolique comme la nuit qui semble gémir avec elle, présentant sa terrible destinée, la prédisant dans chacun de ses accents, la racontant dans chacun de ses regards, Desdemona près de mourir. Qu'elle était belle alors et touchante ! Puis elle chanta des chants du Tyrol, agiles et bondissants comme le chamois sur la neige des cimes alpestres : car cette voix, qui savait descendre si profondément dans les cœurs, savait aussi se jouer en fantaisies éblouissantes.

Après nous avoir tenus durant près d'une heure dans un eni-



vrement que je ne cherche pas à décrire, elle se leva calme et souriante. En cet instant, la salle éclata, et je pensai que la voûte s'effondrerait sous les applaudissements de la foule. J'ai cru dès lors à tout ce qu'on nous a raconté de l'influence d'Orphée sur les bêtes de son pays. Tous les cœurs étaient émus, tous les yeux étaient mouillés de larmes. J'ai plus tard assisté à bien des triomphes de ce genre. J'ai vu des pianistes épileptiques exciter des admirations effrénées; j'ai vu lancer des roses et des camélias à la tête de gros ténors bien portants; jamais je n'ai retrouvé les émotions de cette soirée, si grotesque au début, et qui finissait d'une façon si imprévue et si touchante. On ne songeait même pas à se demander quelle était cette jeune femme que personne ne connaissait; l'enthousiasme avait absorbé la curiosité. Cependant, toujours calme et sereine, la bouche épanouie dans un demi-sourire, elle ne paraissait pas se douter de ce qui se passait autour d'elle. Le flageolet de Tarascon s'étant avancé pour la féliciter, elle lui rit gentiment au nez; le génie que nous venions d'entendre n'était plus qu'un enfant espiègle. Au milieu des applaudissements, sous le feu de tous les regards, elle remit tranquillement ses gants et sa capote de voyage; puis, ouvrant un petit sac de velours vert qu'elle avait gardé jusqu'alors suspendu à son bras par une torsade de soie à glands d'or, elle le façonna comme une bourse de quêteuse, et le présentant dans le creux de sa main aux personnes qui l'entouraient:

— Messieurs, pour les pauvres de votre ville! dit-elle de cette voix qui savait si bien le chemin des âmes.

## VI

Vous pensez si les applaudissements redoublèrent et si chacun s'empressa de mettre la main à sa poche. Les pauvres de Carpentras firent là une belle soirée. Ce fut une averse de blanches petites pièces qui tomba de toutes parts dans le sac de la belle quêteuse. Je vis une femme élégante et parée, tout émue encore et toute frémissante, détacher de son bras un riche bracelet, le glisser dans la bourse, puis baiser la main qui la lui présentait. Je vis une jeune fille, simplement vêtue, et qui sans doute n'avait rien à donner, y déposer en rougissant le bouquet de violettes qu'elle tenait à la main et qu'elle avait mouillé de ses larmes. Quelle pluie de fleurs valut jamais cette modeste offrande? La quête achevée, l'étrangère, après en avoir versé le produit sur la table du piano, retira le bouquet de violettes qui s'y trouvait mêlé, et l'ayant mis à sa ceinture, elle offrit à la jeune fille son petit sac vert en échange. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le concert n'alla pas plus loin; les violons étaient rentrés dans leurs boîtes, les clarinettes dans leurs étuis. Appuyée sur le bras de sa femme de chambre, la belle inconnue se retira à travers les flots empressés qui s'ouvrirent pour la laisser passer. Déjà les musiciens complotaient une sérénade et les jeunes gens de Carpentras se proposaient de lui offrir un banquet patriotique. Malheureusement une chaise de poste de quatre chevaux attendait à la porte du théâtre, les postillons étaient en selle. Elle monta dans la voiture, et, au moment où M. le Maire s'avancait pour la complimenter, les fouets claquèrent, les chevaux partirent au galop, et la chaise disparut bientôt au milieu des cris et des bénédictions de la foule.

Était-ce un rêve? je ne savais. J'étais ivre. Il faisait une nuit magnifique; je m'échappai de la ville et ne rentrai qu'à l'aube naissante. Mon ami Jacques dormait encore. Je l'éveillai brusquement et lui sautai au cou; mais lui, voyant que c'était de musique qu'il s'agissait, m'envoya à tous les diables, remit sa tête sur l'oreiller et se prit à ronfler de plus belle.

Une indisposition de *Bergère* nous obligea à prolonger notre séjour à Carpentras. Durant les quelques jours que nous y restâmes, il ne fut question que du concert pour les pauvres, de la

comtesse de R... et de la mystérieuse étrangère. Chacun se perdait en commentaires plus absurdes lés uns que les autres. Comme il n'y avait pas d'autre sujet de conversation à la table d'hôte des *Trois chats qui miaulent*, mon ami Jacques était d'une humeur de sanglier. Las d'entendre parler musique, un beau matin il attela *Bergère*, qui entra à peine en convalescence, et nous partîmes au petit trot, lui jurant bien de ne jamais remettre les pieds dans cette ville de malheur, et moi emportant un des plus charmants souvenirs que devait me laisser ma jeunesse. Aussi, vous ai-je toujours défendue contre les railleurs, ô ville aux remparts crénelés! Aussi, m'apparaissez-vous toujours pleine de grâce et d'harmonie, ô cité que Pétrarque aimait! Je n'ai jamais écrit votre grand nom qu'avec respect, ô Carpentras, et, tant que je vivrai, vous aurez une plume amie pour répondre à vos détracteurs.

Notre voyage s'acheva comme il avait commencé, l'un rêvant, l'autre fumant. Nous visitâmes Nîmes, Arles, Montpellier, Marseille. Nous eûmes la douleur de perdre *Bergère* à Alais; la bête creva sur la paille. Après avoir terminé ses affaires et recueilli çà et là quelques milliers de francs qui lui revenaient de l'héritage d'une vieille tante, l'ami Jacques acheta un petit cheval qu'il baptisa du nom de *Bistouri*, en mémoire de son premier maître, chirurgien terrible et barbare, et nous retournâmes à notre village avec ce nouveau compagnon. C'était un animal aux jarrets moins solides que ne l'étaient ceux de la défunte (c'est *Bergère* que je veux dire), entêté, capricieux, fantasque, ne se gênant pas pour flâner le long des haies vives et se rouler gaiement dans la poussière du chemin, buvant à tous les ruisseaux, tondant tous les gazons, ruant, reniflant, gambadant, partant au vent, au demeurant le meilleur fils du monde. Ainsi je m'en revins comme j'étais allé; mais ému, mais troublé, plongeant un regard avide dans toutes les chaises de poste qui filaient près de nous sur la route, et rapportant dans mon cœur des voix confuses et de vagues images qui ne s'y trouvaient pas au départ. *Bistouri* nous versa trois fois, et nous arrivâmes sans plus d'accidents au pays.

## VII

L'année suivante, on me mit la bride sur le cou et on me lâcha dans Paris. Je hantai l'Opéra, les concerts; mais la voix que je cherchais, je ne l'entendis nulle part, si ce n'est dans mes songes, où je l'entendais toujours. Les talents les plus admirés me faisaient sourire; les chants les plus applaudis me trouvaient distrait et indifférent; les idoles des loges et du parterre me paraissaient indignes des ovations qu'on leur décernait. Malgré leur pompe et leur éclat, toutes ces représentations où je courais avec la foule me laissaient triste et désenchanté. J'avais alors un petit camarade, grand amateur de musique, passionné pour les beaux chants et pour les belles voix. Nous allions ensemble aux théâtres lyriques, et nous en revenions ensemble, la nuit le long des quais, bras dessus bras dessous, lui joyeux et plein d'enthousiasme, moi chagrin et le front baissé. Lorsqu'il me demandait pourquoi j'étais ainsi, je répondais par cette moitié de phrase, devenue proverbiale entre nous: « Ah! si tu avais assisté, l'an passé, à un concert pour les pauvres qui s'est donné à Carpentras... » Et lui de m'interrompre et de rire à votre nom, ô ville éternellement chère, où j'entendis pour la première fois chanter cette âme mélodieuse qui n'est restée sur la terre, comme dans vos murs, que le temps de charmer le monde.

Découragé, j'avais pris le parti de m'en tenir au chant de mes souvenirs, et depuis quelques mois je n'accompagnais plus mon petit camarade dans ses excursions. L'hiver arriva; c'était le premier que je subissais à Paris. Un jour, mon petit ami entra



dans ma chambre, radieux et triomphant comme Christophe Colomb après la découverte de l'Amérique. Il avait, lui aussi, pas plus tard que la veille, découvert un nouveau monde; il avait découvert le Théâtre-Italien. L'enfant m'en raconta des merveilles, et m'assura qu'on pouvait s'y risquer, même après avoir assisté au concert pour les pauvres qui s'est donné à Carpentras. Je branlai la tête d'un air incrédule. Il insista, mais vainement; je n'avais point goût à de nouvelles expériences; d'autres soins, d'ailleurs, m'occupaient; enfin, faut-il le dire? j'étais jaloux pour la voix qui chantait dans mon cœur, jaloux comme un amant pour la beauté de sa maîtresse, et je sentais que je souffrirais si je rencontrais sa rivale.

Dès lors, il ne s'écoula guère de jours sans que mon petit dilettante revint à la charge. Tous les soirs de Bouffes, il arrivait, passé minuit, s'asseyait sur le pied de mon lit, et Dieu sait tout ce qu'il me fallait essayer de pamoisons et d'enthousiasme. Plus d'une fois je fus tenté d'en agir avec lui comme mon ami Jacques avait agi avec moi à Carpentras. Je dois convenir cependant qu'il avait fini par piquer au vif ma curiosité et réveiller en moi la fibre musicale. Il me parlait surtout de deux reines du chant qui se partageaient la couronne; je brûlais et je tremblais en même temps de les voir et de les entendre.

Un soir, enfin (je m'en souviendrai toute ma vie), j'avais lu *Otello* sur l'affiche; par un de ces brouillards compactes qui parfois enveloppent Paris comme un linceul, j'allai m'ajouter à la file qui assiégeait la porte du Théâtre-Italien. Après une heure d'attente, sous la brume fine et glacée qui me transperçait jusqu'aux os, la file ondula lentement, comme les anneaux d'un serpent qui s'allonge. Je pénétrai un des derniers dans le sanctuaire; disons mieux, je n'y pénétrai pas. Je trouvai le temple envahi, et ce ne fut pas sans peine que j'obtins la faveur d'un tabouret dans un couloir. Sur le coup de huit heures, je sentis un frisson passer sur toutes les âmes. Le rideau se leva, et tel était le religieux silence, que je pus entendre longtemps frémir les derniers accords de l'orchestre, qui s'élevèrent légers comme un nuage, planèrent sur la foule immobile et se brisèrent à la voûte, comme l'onde émue contre la pierre du bassin qui l'enferme. Je ne voyais rien, mais tous les sons arrivaient jusqu'à moi. J'écoutais dans le ravissement, je croyais écouter aux portes du ciel, et, je l'avoue, ingrat, j'oubliais Carpentras, quand tout d'un coup un mouvement se fit dans la salle, et une triple bordée d'applaudissements salua l'apparition de Desdemona. Je cherchais du regard la jeune Vénitienne, mais une muraille vivante me cachait le théâtre et la scène. La foule était redevenue muette. Desdemona chanta.

Aux premiers accents de cette claire voix, je tressaillis des pieds à la tête. Était-il vrai? ne me trompais-je pas? n'étais-je pas le jouet d'une illusion? était-ce bien la voix de mes rêves? J'essayais de rompre le rempart qui me fermait l'entrée de la salle; je l'essayais vainement, et je retombai sur mon siège. J'hésitais, je doutais encore; mais lorsque j'entendis la romance du *Saule*, je ne doutai plus, c'était elle! Après la chute du rideau, je me jetai, par un effort désespéré, dans l'orchestre. Bientôt la toile se releva aux acclamations de l'assemblée, qui rappelait Desdemona sur la scène; Desdemona parut. La clarté des lumières vacilla au bruit de longs cris d'enthousiasme; les fleurs pleuvaient, les loges étincelaient de pierres, les écharpes blanches et roses s'agitaient dans l'air embaumé. Simple et naïve dans son triomphe, je la reconnus bien: c'était elle, c'était l'ange voyageur qui, parfois, sur sa route, s'amusait à chanter pour les pauvres.

Le nom qu'avait crié les loges et le parterre, je ne l'avais pas entendu.

— Monsieur, demandai-je à mon voisin, comment appelez-

vous la cantatrice qui vient de chanter le rôle de Desdemona? Mon voisin me regarda d'un air curieux, comme si j'arrivais du Congo.

— Marie Malibran, me dit-il.

Hélas! rien n'a pu attendre la mort inexorable, ni tant de génie uni à tant de grâce, ni l'amour du public, ni l'éclat de la gloire et de la beauté! C'est que la cruelle, comme l'a dit le vieux poète, s'est bouchée les oreilles; autrement elle n'eût point osé la frapper.

Jules SANDEAU.

## UN CINQUIÈME AU WHIST

C'était au fort de Laramie, où je me trouvais en 1867. Nous avions joué au whist toute la soirée; notre enjeu était un dollar pour les points et vingt pour le tout. Max, qui était toujours heureux, avait gagné cinq fois de suite; cette bonne action avait donné à sa figure un air de satisfaction qui était loin de nous faire rire, au contraire, nous qui étions les perdants. Tout à coup nous le vîmes changer de couleur: il hésitait à jouer; cela nous surprit d'autant plus que personne ne jouait plus vite ni mieux que lui, tant il possédait son jeu.

— Jouez donc, Max, à quoi pensez-vous? demanda impatientement Baker, un autre officier de l'armée américaine des frontières.

— Chut! dit Max, d'un ton qui nous fit tressaillir, et en devenant d'une extrême pâleur.

— Vous êtes indisposé? dit un autre qui s'appretait à se lever, croyant que notre ami se trouvait mal.

— Pour l'amour de Dieu, restez assis, ne bougez pas, reprit Max, d'un ton de voix qui annonçait tout à la fois la terreur et la souffrance. Et, laissant tomber ses cartes, il ajouta:

— Si vous tenez à ma vie, ne bougez pas.

— Que peut-il avoir en tête? a-t-il perdu la raison? demanda Baker en s'adressant à moi.

— Ne vous levez pas, ne remuez pas, s'écria de nouveau Max, d'une voix basse et terrifiée, avec un accent que je n'oublierai de ma vie. — Si vous faites un seul mouvement, je suis un homme mort.

Nous échangeâmes quelques regards; il continua:

— Restez immobiles, et peut-être tout se passera-t-il bien... Je sens un *rattle snake* autour de ma jambe...

Notre premier mouvement fut de reculer nos chaises, mais un regard effrayé de la victime nous commanda l'immobilité, — bien que convaincus que si le reptile venait à s'attacher à l'un de nous, celui-là serait un homme mort, tant est terrible et fatale la morsure de ce monstre.

L'infortuné Max, vêtu comme la plupart des officiers des frontières de l'Est le sont encore aujourd'hui, avec de larges pantalons de toile, pouvait sentir tous les mouvements du serpent. Son visage était devenu livide, des paroles sortaient de sa poitrine sans que sa bouche fit un mouvement, tant il craignait que le moindre frémissement de ses muscles n'effrayât le reptile et ne hâtât sa morsure fatale.

Quant à nous, nous ressentions pendant cette terrible scène une agonie presque aussi atroce que la sienne.

— Il m'entortille, murmura Max; je le sens... froid... glacé, sur ma jambe... il me serre... Pour l'amour du ciel, faites apporter du lait... Je n'ose pas élever la voix... Qu'on place le lait près de moi... qu'on en répande un peu par terre...

Baker transmit l'ordre avec précaution, et un domestique sortit pour l'exécuter.

— Ne faites point de bruit, Williams... vous avez remué la tête; par tout ce qu'il y a de plus sacré, je vous en conjure, ne

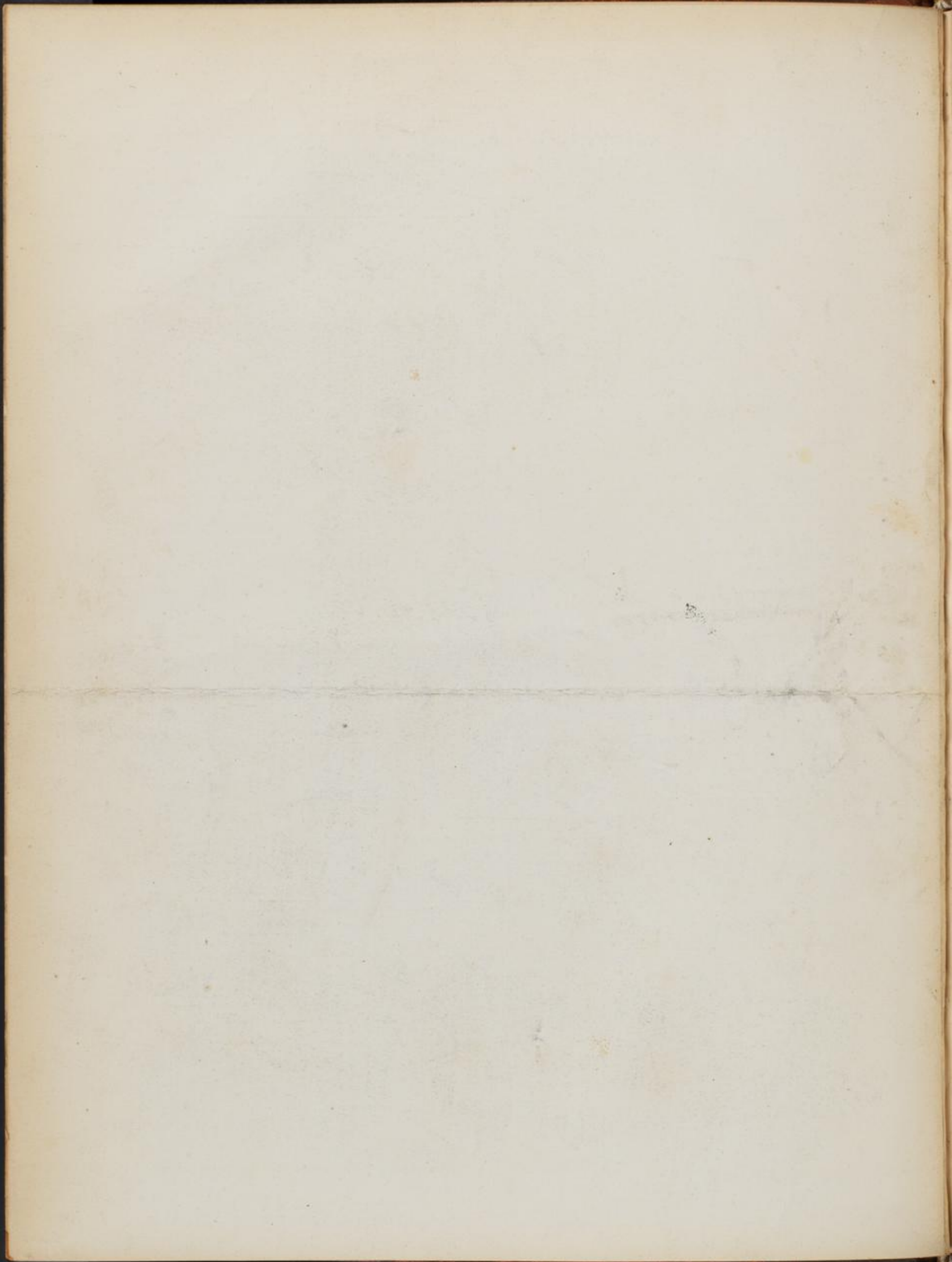




Imp. Lemercier & C<sup>o</sup> Paris

L. N<sup>o</sup> 65







recommencez pas. Mon sort sera bientôt décidé... J'ai laissé à New-York une femme et deux enfants : dites-leur que je suis mort en les bénissant... que mes dernières paroles ont été pour eux... Le serpent enveloppe mon genou... Je leur laisse tout ce que je possède... Je crois même que je sens sa respiration... Grand Dieu ! mourir de cette manière !...

En ce moment on apporta le lait, on en répandit sur le plancher ; le vase fut doucement posé à terre, et le domestique s'éloigna plein de frayeur.

Max parla de nouveau :

— Non ! non ! cela ne fait aucun effet !... Au contraire, il se resserre davantage... Il vient de dérouler son anneau supérieur... Je n'ose me baisser pour regarder... mais je suis sûr qu'il vient de reculer la tête pour faire avec plus de précision sa morsure...

Il s'arrêta encore. Après un moment de silence :

— Je meurs sans faiblesse... mais cette agonie surpasse tout ce qu'il est possible de souffrir... Ah !... le voilà qui déroule un autre nœud ; il me quitte... peut-être va-t-il s'attacher à quelque autre...

Nul d'entre nous ne put s'empêcher de frissonner à ces paroles.

— Pour l'amour du ciel, ne faites aucun bruit, ou je suis perdu. Le voilà qui me lâche encore... Va-t-il me mordre ? Ne remuez pas, mais soyez attentifs. Baker, il descend de votre côté... Oh ! cette agonie est par trop longue... encore une étreinte, et ce sera fini... Mais non... il me quitte tout à fait.

Alors l'infortuné Max osa regarder à ses pieds. Le serpent était descendu ; le dernier anneau venait de se dérouler, le reptile allait vers le lait.

Et notre ami fut emporté dans son lit plus mort que vif.

Pour moi, jamais je ne pourrai oublier cette scène.

BÉNÉDICT.

#### A TRAVERS LES LIVRES

M. Henri Martin aura eu le rare mérite de rendre à la fois service au peuple et aux gens du monde, souvent aussi peu informés l'un que l'autre de ce qu'il importe le plus de savoir. Comprenant que sa grande *Histoire de France*, qui s'arrête en 1789, n'était pas accessible à tous les lecteurs, l'éminent historien a entrepris de la résumer en la continuant jusqu'à nos jours. Quatre volumes de cette édition populaire ont déjà paru chez MM. Furne, Jouvet et C<sup>ie</sup>, éditeurs (45, rue Saint-André-des-Arts, à Paris), et tous présentent une lecture facile et attachante ; de nombreuses et très-belles gravures, — scènes, portraits, monuments, — animent et éclairent le texte. On est ainsi conduit, sans fatigue, à travers vingt-trois siècles, de l'époque et du lieu où se forma le berceau de nos ancêtres jusqu'aux premières années de l'ère moderne.

Le tome IV, qui vient de paraître et qui est le plus important de l'ouvrage, offre d'autant plus d'intérêt qu'il traite d'une période moins éloignée de nous : il comprend l'histoire entière de la première République et résume, d'après des documents qui ont jeté de nouvelles lumières sur les personnes et les faits de cette grande époque, la lutte des Girondins et des Montagnards, les guerres de la Révolution, l'histoire du gouvernement révolutionnaire, celle du Directoire à laquelle se mêle la carrière militaire et politique du général Bonaparte, jusqu'au jour où ce dernier renverse l'ordre de chose établi et lui substitue sa domination consulaire et bientôt impériale.

Dans ce défilé rapide d'événements néfastes, d'épreuves désastreuses, dont le résultat pourtant est de démontrer la vitalité du peuple français, M. Henri Martin est resté un guide

sûr et consciencieux. Son œuvre reflète d'un bout à l'autre l'honnêteté de son âme loyale, l'amour de l'humanité et de la patrie. Ces qualités suffiraient à recommander son *Histoire de France populaire*, qui se trouve ainsi recommandable sous tous les rapports.

A cette belle publication, MM. Furne, Jouvet et C<sup>ie</sup> en ont joint une autre, d'un caractère différent, mais qui a également pour objet l'instruction rapide et commode du lecteur. Il s'agit des *Merveilles de l'Industrie*, de M. Louis Figuier, qui ne se lasse pas de poursuivre la série de ses vulgarisations scientifiques. Son volume de cette année, accompagné de trois cents gravures, est bien rempli, et nous ne doutons pas que l'on n'y lise avec fruit l'histoire des diverses industries de l'eau, des boissons gazeuses, du blanchissage, de la fabrication artificielle de la gaze, des allumettes chimiques, de l'asphalte et du bitume.

Dans l'immensité des connaissances acquises et appliquées par les hommes, combien de spécialités nous échappent, auxquelles nous devons le bien-être et le progrès de la civilisation, l'agrément particulier et la richesse nationale ! On jouit de leurs bienfaits sans se rendre un compte même approximatif du génie, de la patience infinie qui nous les ont procurés. C'est ce que s'est dit M. Figuier, et il a fait en sorte de nous donner le moyen de ne demeurer étrangers à aucune de nos ressources, à aucun de nos intérêts vitaux. De là le succès constant qui semble s'être attaché à ses entreprises.

Les *Merveilles de l'Industrie*, dont nous venons d'analyser la troisième série, sont le complément des *Merveilles de la Science*, du même auteur, — ouvrage en quatre volumes, accompagné de plus de dix-huit cents gravures, lequel est considéré, à juste titre, comme l'une des plus belles et des plus utiles publications de la science vulgarisée.

En terminant, donnons une mention à l'*Encyclopédie des beaux-arts plastiques*, de M. Auguste Demmin, publiée par les mêmes éditeurs et qu'enrichissent également plusieurs milliers de gravures formant comme un véritable musée.

Robert HYENNE.

#### Description de la gravure coloriée n° 1288 C.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Robe princesse, en drap gris perle, toute plissée devant, corsage et jupon, et unie derrière. — Grand paletot de sicilienne noire, de forme demi-ajustée, droite devant, cintrée derrière, avec pli Watteau partant du cou. Ce pli est étroit sur le dos, large dans le bas, et des coques de ruban s'échappent des côtés du pli. Une passementerie dentelée orne toutes les coutures du vêtement de côté et derrière ; le pli Watteau, ainsi que le milieu des devants, est garni de deux passementeries posées pied contre pied, avec des boutons sur le milieu. Même garniture sur le col et au bas des manches. Poche recouverte de nœuds de ruban. — Chapeau de velours noir, à passe inclinée sur le front et relevée derrière ; liséré rouge sur les bords. Draperie de velours assorti à cette nuance tout autour de la calotte ; touffe de plumes noires posée en arrière et tournant sur le sommet. Cache-peigne formé de coques de velours rouge.

2. Costume en matelassé de laine gris feutre et faille havane. — Jupon à traîne, entouré d'un plissé de 40 cent. coupé par de petites ruches assorties. — Tunique entourée de plissés de faille, drapée en plis remontants devant. L'un des côtés tombe naturellement en plis gracieux ; l'autre est relevé et sa pointe extrême est fixée sous la poche. Celle-ci est recouverte d'une patte de même étoffe bordée de faille, avec boutonniers et boutons havane. — Corsage cuirasse ayant cinq coutures dans le dos et un postillon au milieu. Double liséré de faille sur les bords inférieurs. Un capuchon pointu, fermé derrière par un nœud, descend sur les devants du corsage où il se termine de même. Manches de faille et double volant plat, en matelassé dans le bas, avec nœud de ruban assorti aux autres. — Chapeau de velours noir, garni de faille réséda nouée derrière, et d'une plume de nuance assortie, formant plumet sur le sommet.

3. Petite fille de 4 ans. — Manteau Ulster en drap bleu. — Ce vêtement a la forme d'une capote toute droite devant et garnie d'une double rangée de boutons ; il est plissé, ou plutôt reserré à la taille derrière par un petit bout de ceinture boutonnée. Un petit collet supplémentaire, bordé de



faillie complète le *Ulster*; bordure semblable aux parements des manches.  
— Chapeau de velours bleu, doublé et garni sur le sommet de faille assortie à pans flottants.

#### Description de la gravure colorisée n° 1289 D.

Substituée à la gravure colorisée N° 1288 C pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Gilet de cachemire blanc, à col rabattu et revers en surah jaune pâle. Bande plissée faisant deux fois le tour des épaules, avec nœud sur le côté et boutons en soie assortie. Plissé en crêpe lisse blanc pour le tour du cou.
2. Chapeau de velours noir, à passe relevée et fond mou, bordé de velours bleu. Bande de velours bleu, avec nœud au milieu, garni d'un croissant d'or. Une écharpe de velours, drapée autour de la calotte, forme un simple nœud derrière où les pans retombent naturellement. Plume bleu prise dans la draperie sur le côté.
3. Chapeau de velours épinglé gris, à fond mou, bordé de velours groseille. Draperie en velours des deux couleurs, croisée et réunie sur le côté derrière où elle forme un nœud; plume amazone grise prenant pied sous ce nœud et rejetée sur l'autre côté. Bande de velours avec motif doré sur le milieu et plume grise, rejoignant derrière un nœud à pans flottants.
4. Matinée Watteau en nansouck. Tous les bords sont entourés d'un bouillonné bordé de lisérés lilas, lesquels se terminent en bas par un volant brodé. Le col est fait d'une même bande brodée. Cravate en ruban lilas, nouée devant, et groupes de nœuds pareils posés en échelle sur les devants. Double volant brodé au bas de la manche; plissé plat et nœud de ruban lilas.
5. Fichu de soirée et sous-manche en crêpe lisse blanc plissé à larges plis; garniture de blonde espagnole blanche. Echarpe en surah groseille autour du fichu, à pans frangés croisés dans le bas sous une lyre en or. Colletette plissée, en crêpe lisse, dans le haut du fichu. — Même écharpe au bas de la sous-manche.
6. Fichu *Merveilleuse* en velours bleu, plat, sur lequel se rabat un col de toile à bord festonné de bleu, entouré d'une dentelle blanche épaisse. Nœud de velours au bas du col. — Sous-manche assortie, en toile bordée de bleu, et dentelle placée entre les deux bords.

#### Description de la figurine colorisée L. n° 63.

Annexe de l'édition n° 3.

COSTUME DE THÉÂTRE. — Costume en velours noir. — Jupon à traîne, monté plat devant et sur les hanches, et à plis nombreux derrière. Des galons d'acier simulent le bord d'un tablier en dessinant une arabesque sur le milieu; des franges grisaille entourent cette garniture. Aumôniers en velours, garnie de franges semblables et encadrée de cordelières grises, avec nœud en galon placé au sommet de l'ouverture. Cette aumôniers est pendue au côté par des cordelières. — Cuirasse décolletée, entourée dans le haut et dans le bas de trois rangs de garniture semblable et de six galons pour le milieu. Les manches sont ornées de même, avec une frange pour le bas. Dentelle blanche dans le haut. — Coiffure de plumes et de fleurs.

### REVUE DES MAGASINS

Il nous a été donné, à l'occasion des étrennes, de visiter les magasins de la maison CALISTE (rue Neuve-Saint-Augustin, 23, à l'angle du passage Choiseul); cela fait, nous ne pouvons qu'engager nos lectrices, amies de l'élégance et du bon ton, à profiter sans retard des charmantes nouveautés que leur offre en ce moment cette importante maison.

Comme actualité, pour la période des soirées et des bals, nous signalons particulièrement à leur attention les fichus paysanne, les écharpes à capuchon pour sorties de bal. Ces objets, en dentelle de cachemire ou de soie crème, sont d'une coquetterie ravissante.

Les mêmes dentelles font fureur comme garniture de costumes et ornements de chapeaux.

— A l'arôme, on distingue la fleur... au parfum, on reconnaît la femme. En effet, une personne qui se pique d'être comme il faut ne porte sur soi aucune odeur violente; la violette de Parme, le bouquet d'Ixora, tels sont ses parfums préférés. Ajoutons que la *Corbeille fleurie* (boule-

vard des Italiens, 30) est à même de fournir tout ce qu'il est possible de désirer sous ce rapport.

Nous appellerons particulièrement l'attention des gens de goût sur la série des cosmétiques au *Bouquet d'Ixora*, préparés avec un si grand soin par MM. PINAUD-MEYER. On y trouve absolument tout ce qu'on peut désirer comme eaux de toilette, pommades, cold-cream, poudres, essences pour le mouchoir, etc. Avons-nous besoin d'ajouter que, s'il est de bonne compagnie de savoir choisir ses parfums, il l'est encore plus peut-être de mettre de l'harmonie dans son choix, c'est-à-dire de se tenir à l'unité en achetant toutes les préparations dont on a besoin au même parfum.

Nous ne saurions trop recommander la *Crème neige*, excellent cold-cream dont les propriétés adoucissantes sont connues de tout le monde. C'est surtout en hiver que le concours en est précieux; grâce à lui, on peut affronter les temps les plus rudes, l'air le plus humide et le plus froid, sans avoir jamais de gercures. Et si l'on n'a pas eu la précaution de prévenir le mal, on peut encore le combattre avec la *Crème neige*; il suffira d'en enduire les parties gercées soir et matin: la guérison ne se fera pas attendre.

### SPECIALITÉS

Qui donc pourrait hésiter à se teindre les cheveux ou la barbe si le besoin s'en faisait sentir, puisqu'il y a maintenant des teintures inoffensives et infailibles?

L'*Eau Figaro* répond parfaitement à ce programme et quiconque veut en essayer n'a qu'à s'adresser à la Société d'hygiène française (boulevard Bonne-Nouvelle, 1). A peine né, ce produit a déjà conquis une réputation universelle. Il y en a trois catégories au choix:

1° L'*Eau Figaro* qui demande huit jours pour donner un résultat complet.

2° L'*Eau Figaro* qui teint en deux jours et qui est spécialement destinée aux personnes dont les cheveux ne sont encore que grisonnants.

3° L'*Eau Figaro* dont l'effet est immédiat et que les gens pressés apprécieront pour cette raison.

Ajoutons encore que la Société d'hygiène française possède encore la *Pommade Figaro*, laquelle s'adresse principalement aux personnes délicates qui ne peuvent supporter des ablutions répétées en hiver. Cette pommade possède les mêmes qualités que l'*Eau Figaro* et offre les mêmes avantages; les cheveux sont aussi parfaitement teints avec l'une qu'avec l'autre.

Les demandes adressées boulevard Bonne-Nouvelle devront indiquer le degré d'*Eau Figaro* que l'on désire; cette désignation est de toute nécessité. Un prospectus détaillé contenant le mode d'emploi accompagne toujours l'envoi de la commande, lequel est fait aussi rapidement que possible.

M. D'A.

### UN CONSEIL PRATIQUE

Nous ne saurions trop recommander aux jeunes femmes le *Journal illustré la JEUNE MÈRE*, ou *l'Éducation du premier âge*, publié à la librairie E. Plon et Co (10, rue Garancière, Paris) par le DOCTEUR BROCHARD \*, bien connu par ses travaux précieux sur l'hygiène et les maladies des enfants. Ce journal, couronné par l'Académie de médecine, et qui a obtenu la couronne civique de la Société nationale d'encouragement au bien, paraît une fois par mois et coûte six francs par an.

Remédier à l'inexpérience des jeunes mères, leur donner un guide qu'elles pourront consulter toutes les fois qu'elles auront un nouveau-né dans les bras, les mettre à même de donner à leurs enfants une santé et une constitution qui feront plus tard leur gloire et leur bonheur, tel est l'objet de cette publication, qui n'a aucune prétention scientifique et qui n'a qu'un but, vulgariser l'hygiène de l'enfance, et aider ainsi à diminuer la mortalité excessive des jeunes enfants.

Un numéro spécimen est envoyé gratis sur toute demande par lettre affranchie.

C. G.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La société est régie par certains usages qu'il importe de connaître et qu'il faut suivre sans discuter. Nous en avons de nouvelles preuves tous les jours et nous sommes à même d'en citer une toute récente. Un mariage superbe a été rompu, à notre connaissance, pour un manque d'observance à ce sujet, et une simple carte de visite, portant armes et couronne de comte, en a été la cause. En effet, il n'est point reçu de mettre sur les cartes de visite autre chose que le titre et le nom : comte Paul, marquise de X... suffisent, sans écusson ni couronne. Agir autrement indique une personne prétentieuse, ou tout au moins ignorante des usages de la bonne compagnie.

Que de blâmes on s'attire encore à propos de cartes, lorsqu'on oublie de les envoyer en temps et lieux ! Toute lettre de faire-part ayant trait à une naissance, à un mariage, à un décès, exige l'envoi de cartes. Quand on reçoit une lettre d'invitation pour un dîner, un bal, une réunion quelconque, et qu'on ne peut faire la visite obligatoire avant et après la réception, il est indispensable de remplacer cet acte de politesse par des cartes. Celles-ci expriment toujours l'acceptation, car en cas de refus, on est tenu de le motiver par une lettre.

L'année 1876 n'a pas encore fait éclore beaucoup de nouveautés dans le champ si fertile et si vaste de la mode, — qui, du reste, était en pleine floraison à la fin de l'année, — et 1875 nous a laissé, sous ce rapport, trop de pain sur la planche pour qu'on puisse en désirer encore.

Le costume de laine est parfaitement reçu comme toilette de visite; aujourd'hui, on le mélange tellement de velours et de soie, on le garnit si bien de fourrures et de belles franges, que son caractère de simplicité primitive disparaît tout-à-fait.

Le velours de chasse à petites ou larges côtes jouit d'une grande faveur en ce moment pour le costume de ville. Tantôt on l'emploie en longue polonaise garnie de lisérés de soie, avec

manches et nœuds de faille; tantôt on en fait le jupon à traîne et les manches de la polonaise, qui dans ce cas est en cachemire ou tout autre tissu de laine.

Ce genre est fort adopté pour les jeunes filles et nous avons remarqué sur une d'elles un costume de chasse Louis XV, dont la forme était bien en harmonie avec l'étoffe: — Gilet à longues basques et veston ouvert, garnis tous deux de revers et de

poches de soie, avec parements assortis aux manches et boutons d'or. Tunique longue devant, drapée et croisée en biais, et relevée sur le côté derrière où elle retombe en pans carrés sur la traîne du jupon. Celui-ci était en velours de soie marron, tandis que le reste était en velours de chasse gris cendré.

La *Neigeuse* est, parmi les nouvelles fantaisies, l'une de celles qui sont le plus en vogue: c'est un gros lainage à fond uni et pointillé inégal tout blanc, imitant les flocons de neige. Il offre ainsi un caractère d'actualité.

La polonaise a repris triomphalement sa position de favorite et tout le monde en est enchanté, car s'il fut un vêtement commode pour toutes les femmes, sans distinction c'est certainement celui-là. Elle est à la fois simple et élégante, et qu'elle soit exécutée en drap ou en velours, elle présente dans tous les cas les mêmes avantages, faisant ressortir les grâces d'une jolie taille.

Sous prétexte de « bal blanc », de sauterie intime, on a organisé, dans

ces derniers temps, de véritables bals où, il est vrai, les très-jeunes étaient en majorité. Nous avons été particulièrement charmés, à l'une de ces réunions, de l'application de la tunique juive aux toilettes du soir. Qu'on se figure cette forme ravissante en blonde espagnole crème, posée sur une robe de faille bleu lumière, décolletée et sans autre manche que l'épaulette coquillée de la tunique. Des camélias rouges, retenant les draps de la dentelle, donnaient un cachet de grande originalité à cet ensemble charmant.



P. N° 292. — CHAPEAU Créole.



La dentelle espagnole noire, blanche ou jaunée, fait florès le soir, soit pour fichus, écharpes ou garnitures variées, applicables au velours comme à la soie; c'est extrêmement joli. Nous recommandons cette innovation, ainsi que la tunique Juive, aux femmes de goût, comme moyen élégant et pratique de renouveler une toilette déjà portée. Cette forme Juive s'adapte aussi bien aux gazes transparentes, aux tarlatanes légères, aux tulles brodés qu'à la dentelle; nous ajouterons même qu'une tunique Juive en tarlatane blanche garnie de plissés nous a paru délicieuse sur une robe de faille rose que portait une gentille jeune fille.

Encore une bonne note à l'avoir de la mode: c'est la faveur croissante qui se manifeste pour les belles dentelles. Réjouissez-vous, magnifiques volants de Chantilly, d'Alençon, de Malines, qui restiez enfermés dans vos cartons: voici une nouvelle ère qui s'ouvre pour vous! Il est question, en effet, d'enrichir les toilettes de bal et de soirée de ce nouvel élément. On en formera des draperies pour le tablier ou bien encore des coquillés gracieux pour toute la longueur du jupon derrière, y compris la traîne.

Mais où le retour de la riche dentelle se fait surtout sentir, c'est dans les corbeilles de mariage. On nous citait, à ce propos, le fait d'une jeune Hollandaise à qui un oncle généreux a offert, le jour de la signature de son contrat, un carton contenant dix mètres de volants de Malines, ayant coûté deux mille francs le mètre! Quel tourment pour cette jeune femme, lorsqu'elle portera cette garniture posée sur une robe, et combien elle devra redouter les talons de ses danseurs, si jamais elle se hasarde à danser avec une semblable richesse! On nous a montré la dentelle équivalente: c'est vraiment merveilleux de dessin et d'exécution.

Que toutes les imitations qui jouissent d'un si grand succès aujourd'hui paraissent misérables à côté des vraies dentelles, et combien on s'aperçoit que le goût du beau s'est perdu peu à peu parmi nous! Pourtant, ainsi que le vrai, le beau seul est aimable.

Mary d'ACBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 292.

**CHAPEAU Créole.** — Grand feutre crème, à calotte arrondie et passe soulevée, très-relevée d'un côté. Le bord est garni d'un biais de turquoise et d'une dentelle Colville tombante. Grande plume amazone, de nuance crème, faisant le tour de la calotte et flottant derrière; des coques en faille assortie dissimulent le pied de cette plume. Bandeau et coques en faille pour le dessous.

G. N° 591.

**TOILETTE DE RÉCEPTION.** — Costume en faille havane et velours frappé marron et havane. Jupon à traîne, entouré d'un volant ayant 25 cent. devant et 40 derrière; la tête en est soutenue devant par une draperie et deux nœuds. — Une longue écharpe en velours frappé, fixée derrière, entoure le haut du jupon, et ses deux bouts, croisés devant, vont se réunir sur les côtés de la traîne en y formant un nœud. — Cuirasse en lampas havane, ouverte en cœur et garnie sur tous ses bords d'un velours marron. Les manches à sabot sont en faille, bordées de velours, et s'ouvrent sur des bandes de broché qui terminent deux plissés de faille. — Lingerie ouverte, en crêpe lisse blanc festonné de soie.

G. N° 592.

**TOILETTE POUR VISITE DE CÉRÉMONIE.** — Costume en velours frappé, velours uni et faille, couleur prune de plusieurs tons. — Jupon à traîne, en velours frappé. — Tunique duchesse en velours uni, entourée d'un large coulissé de faille et de belles franges à tête de passementerie. Le tablier, drapé et relevé, se fixe derrière sous un pouff en faille coulissée qui borde le dos, de forme cuirasse; une ruhe encadre ce pouff et un

nœud de ruban le termine. Manches en velours frappé, ornées d'un jockey dans le haut, et dans le bas d'un volant en faille coulissée. Collier en faille également coulissée. — Chapeau de velours bleu et panache de plumes crème sur le dessus. Bandeau en turquoise crème, avec boucle dorée et aile bleutée sur le côté.

#### Description de la gravure coloriée n° 1290.

**TOILETTES DE BAL.** — Costume en taffetas rose de Chine et tarlatane rose pâle. — Jupon à traîne en tarlatane, entouré d'un volant plissé de 25 cent. devant et 40 derrière, surmonté d'un volant en taffetas plissé. — Tunique princesse en tarlatane, s'ouvrant sur le côté dans toute sa longueur; liséré de taffetas au bord, avec boutonnières et larges boutons de roses de nuance assortie. Le bord de la tunique est garni de volants de tarlatane et de plissés de taffetas. Une écharpe drapée à plis remontants, ornée d'un volant, bride le devant de la tunique et la renvoie derrière où elle reste assujettie. Une autre écharpe en taffetas, part de l'épaule gauche, traverse en biais le haut du corps et va se fixer sur le côté de la tunique; là elle forme un large nœud à double coque et bout pendant, orné au milieu d'un groupe de petites roses avec feuillage. Épaulette de roses sur la manche droite, et bandes plissées en crêpe lisse débordant du corsage sur les épaules et les bras. — Roses assorties dans les cheveux. — Gants longs à 9 ou 11 boutons.

2. Costume de jeune fille. — Robe de dessous, de forme princesse, en taffetas blanc, entourée d'un grand volant plissé à larges plis, puis d'un bouillonné à deux têtes plissées; le tout en tarlatane blanche. — Tunique Juive en tarlatane, garnie de blonde blanche sur tous les bords. Cette tunique forme le cœur sur le devant du corsage et dégage les dessous de bras; une ceinture de large ruban bleu pâle sort de cette ouverture pour relever le vêtement en pouff drapé, avec coque et pan tombant dessous. Un pli Watteau ajouté au dos forme une basque gracieuse. Les manches, bouillonnées, sont ornées d'épaulettes en bluets. Touffes de mêmes fleurs dans les cheveux.

#### Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

**SORTIE DE BAL.** — Ce joli modèle se fait en cachemire capitonné; est taillé droit devant et le dos est légèrement cintré au milieu. La manche se fixe dans l'entournure, aux crans indiqués sur le patron; à partir de l'épaule, elle suit le dos jusqu'à la couture du milieu; puis elle se drapè légèrement aux crans indiqués à cet effet. Cette manche est ouverte dessus au pointillé et ornée de trois pattes retenues au milieu par des boutons. Le col est en pointes ouvertes derrière et arrondi devant.

Notre patron se compose des quatre pièces suivantes:

1° Devant. — 2° Dos. — 3° Manche. — 4° Col.

(Voir pour ce modèle la gravure dans le texte G. n° 587, qu'on trouvera dans notre prochain numéro, à la page 83.)

#### ECHOS DE LA MODE

Les visites ne sont plus trop ennuyeuses. D'abord, — c'est la *Vie parisienne* qui le constate, — les hommes consentent à en faire.

Celles de cinq heures, par exemple, font un joli tableau: on se passe les tasses à thé, on boit en jasant et en mordillant un gâteau; les dents blanches croquent les petits pains au foie gras: partout règne le désordre d'un goûter, les chuchotements, la gaieté d'une dinette; ce sont des gants ou des doigts poissés auxquels s'offre un mouchoir de bonne volonté, les bavardages du coin, des demi-teintes brusquées tout à coup par les lampes qu'on apporte, une mélodie jouée au piano sans prétention, un air fredonné, les impressions du matin, les souvenirs de la veille.

\*  
\*  
\*

Quant aux costumes de cette heure-là, beaucoup de fourrures en harmonie avec leurs couleurs: de la martre zibeline en larges



bandes sur du cachemire de l'Inde blond, du renard argenté sur un mantelet-duchesse en peluche ardoise, du chinchilla sur de la dauphine cendrée, de la loutre sur du velours marron ou sur du drap couleur d'acier, tout galonné d'argent; enfin, des pelisses qui permettent de porter, le jour, des costumes clairs: par exemple, un fourreau de drap blanc ou de grandes polonaises Révolution, en cachemire de l'Inde, rose ou crème, à revers de pékin velouté.

\* \* \*

Une toilette type, c'est celle-ci:

La jupe trainante en pékin rose et marron, garnie de deux volants unis de velours marron. La tunique en cachemire de l'Inde rose pâle, garnie à l'espagnole de très-hautes franges mélangées de soie et chenille marron; la poche de côté en velours marron avec des passementeries et des glands de chenille; des cordages marron relevant la jupe de cachemire de l'Inde, qui est à plis plats derrière. Un corsage de cachemire de l'Inde à ceinture de velours marron, fermée par une agrafe d'argent Renaissance; les manches, moitié cachemire et moitié pékin, agrémentées d'une passementerie de chenille et soie, fine comme une dentelle; le grand col marin en pékin bordé de passementerie marron. La capote Bébé en velours épinglé rose à bordure de peluche marron. La veste en cachemire de l'Inde, chamarrée de passementeries et de franges comme la robe. Le tout enveloppé dans une pelisse de loutre.

Quand on retire la pelisse, vous voyez l'effet.

\* \* \*

Pour les diners, on a toujours ce charmant corsage fermé au cou et coquettement entr'ouvert sur la poitrine, avec une gaze intérieure.

Pour les nuances, on va du rubis au blanc crème; souvent on mélange les deux. Sur du satin rubis, on jette une tunique de broderie orientale, toute en soie blanche, carrée devant et faisant la pointe derrière; c'est fait avec certains châles de Perse brodés sur tulle.

On remplace les pouffs de fleurs par des nids d'oiseaux. Gentils tout à fait, ces colibris nichés dans la mousse. Le même colibri étincelle dans les cheveux.

Le seul bouquet bien à la mode, c'est la touffe de roses de la reine ou de roses du roi, qu'on agrafe à gauche par un nœud de diamants, et sur laquelle pleuvent des gouttes de rosée en diamants.

Jolis aussi, ces bijoux nouveaux, en émail translucide de différentes couleurs, s'étalant en queue de paon comme les pendants d'oreilles de la Renaissance, et tout saupoudrés de diamants. La brutalité du bijou est corrigée par la recherche de l'art. J'aime assez les porte-bonheur en brillants avec les quatre signes des cartes (cœur, carreau, pique et trèfle) ciselés en agathe rouge et en jaspe noir au milieu du cordon de diamants.

\* \* \*

Pour les bals, on a renouvelé la banalité de la robe blanche. La longue traîne de satin blanc, drapée par une main d'artiste, est nouée simplement de trois nœuds à longues coques; le devant, brodé de perles fines à dessins Henri II, a des revers qui s'entrouvent sur le tablier; le corsage serre toujours la taille, à croire moulée sur la femme cette cuirasse emperlée. Une fleur pourpre à l'épaule gauche, une autre fleur dans les cheveux, et la tête givrée de diamants.

L. S.

## TOILETTES D'ARTISTES

Le succès que viennent d'obtenir à l'Odéon *les Danicheff*, comédie russe de M. Pierre Newski (et de M. Alexandre Dumas), n'a pas porté seulement sur le mérite de l'œuvre et le talent des interprètes; il s'est étendu aussi à la mise en scène et aux costumes, et l'on nous saura gré certainement de nous en faire l'écho.

Les costumes nationaux sont peu nombreux, — car l'action se passe le plus souvent dans le grand monde où l'on porte l'habit noir, comme à Paris, et où l'élégance féminine est poussée dans ses dernières limites, — mais ils sont d'une exactitude parfaite, ayant été exécutés sur les indications et d'après les dessins d'Adolphe Yvon, l'un des hommes qui connaissent le mieux la Russie moderne.

Quant aux toilettes des dames, elles méritent une mention particulière, à cause de leur richesse exquise et de leur cachet de distinction. On voit que tous les dieux et les déesses de la mode ont passé par là.

Mlle Antonine (*la princesse Lydia*), jolie comme un ange sous sa perruque blonde, a deux toilettes merveilleuses, que nous recommandons aux dilettanti.

La première est une toilette de soirée. Elle se compose d'une robe Louis XVI, à pans relevés et à revers, en satin blanc broché de fleurs et d'ornements en velours bleu faisant relief, avec garniture de boutons en métal ciselé et nœud de satin rouge. Jupe de dessous en faille crème. — Bandeau de velours rouge pour coiffure, avec aigrette de plumes blanches.

La seconde, qui est une toilette de voyage, — même forme de robe, toujours du Louis XVI, mais plus courte, — est en étoffe de soie fond vert, avec écaille de satin vert plus clair, écharpes et garnitures en étoffe orientale. Boutons de nacre noire. — Pour coiffure, un délicieux toquet garni de plumes de paon.

Mme Elise Picard, elle, n'a pas moins de quatre toilettes, et quelles toilettes!.. C'est la plus élégante des douairières.

Première toilette: Robe de chambre en soie gaufrée, violet foncé, avec revers de soie mauve brodée de pensées en chenille, formant relief. Garnitures en guipure d'Anvers. — La tête est enveloppée de guipures, comme celle de la *Vieille dame* de Chardin.

Deuxième toilette: Robe de satin marron foncé, garnie de point d'Angleterre. — Coiffure en velours bleu ciel.

Troisième toilette: Robe de velours nacarat, forme Louis XVI, dite à la *vénérable*, avec jupe de dessous en faille nacarat plus foncé. — Coiffure en diadème de feuilles assorties à la robe, avec baies en or. — La robe est bordée de martre zibeline.

Quatrième toilette: Robe de voyage en drap gris-fer, formant pelisse à brandebourgs de soie de deux gris nattés, avec bordure de chinchilla. — Chapeau très-élégant, en forme de capote, plissé à la vieille, en satin gris et garni de chinchilla pareil à celui de la robe.

Citons aussi pour mémoire les toilettes très-brillantes de Mmes Gravier et Eiram et les costumes tout à fait réussis de Mlle Hélène Petit.

F.



## MON JARDIN

### II

Continuons, en compagnie de M. Smee, l'agréable promenade qu'il veut bien nous permettre de faire à travers son jardin. Rien de plus intéressant, de plus instructif et de plus pratique que les indications réunies dans le chapitre intitulé : *Plan général de mon Jardin*.

L'opinion commune est qu'il faut, dans les jardins, tout sacrifier à l'effet général; mais, dit M. Smee, « on n'obtient ainsi qu'un seul résultat : embrasser tout le jardin d'un coup d'œil. Ce plan, selon moi, engendre la monotonie et je préfère de beaucoup les petits tableaux. J'ai donc adopté un plan tout contraire et les visiteurs de mon jardin doivent marcher longtemps avant d'admirer tous les points pittoresques qu'il présente; ils rencontrent à chaque pas, là où ils s'y attendent le moins, des endroits qui semblent sauvages, tout en étant cultivés, et des cultures spéciales qui présentent un grand intérêt.

« J'ai voulu, partout les plans que j'ai réalisés dans mon jardin, suggérer à l'esprit que l'arrangement adopté est le seul réellement praticable, de telle façon que, dans les endroits mêmes qui doivent le plus à l'art, tout parait naturel.

« J'ai distribué mes légumes, mes fleurs, mes arbres fruitiers

de manière qu'ils forment un tout harmonieux. En elles-mêmes une planche de carottes, ou une rangée de pois en fleurs, sont de magnifiques spectacles : aussi ai-je fait alterner des planches de légumes et des arbres fruitiers avec des plates-bandes et des massifs de roses, de fougères et de plantes alpines. »

Dans le tracé de son jardin, M. Smee a fait en sorte d'éviter, en général, la ligne droite et les figures géométriques telles que les ovales, les cercles, les octogones, qu'il croit peu convenables pour l'horticulteur et peu pittoresques, sauf dans les endroits où elles paraissent naturelles.

« Les plates-bandes placées devant la maison affectent la forme de parallélogrammes, ce qui prête à l'harmonie. L'endroit destiné au jeu de croquet est aussi disposé en parallélogramme, parce que les cerceaux qui servent au jeu faisant une figure géométrique, l'œil serait choqué s'ils se trouvaient entourés par des lignes courbes. »

Au-dessous d'un grand saule, M. Smee a fait disposer un berceau pour s'abriter contre les rayons du soleil. Les rossignols, les fauvettes et les roitelets aiment cet endroit; leur chant, se mariant au murmure éternel du ruisseau, forme un concert qui calme délicieusement le système nerveux agité par les excita-

tions d'une journée passée dans la ville. Les branches inférieures du saule ont été abaissées pour former cette tonnelle (on peut la voir dans notre avant-dernier numéro); sur ces branches grimpent les roses, le chèvrefeuille et la clématite. On pourrait donc s'écrier avec Shakespeare : « C'est un véritable » dais de sombre chèvrefeuille, de délicieuses roses musquées » et d'églantine. »

C'est dans une autre partie du jardin que se trouve le terrain mis à part pour le jeu de croquet : car rien ne manque dans la propriété ou plutôt dans le paradis terrestre de M. Smee. Cet endroit a été choisi à cause de l'ombre que projettent quelques beaux tilleuls dans l'après-midi, heure à laquelle on se livre ordinairement à ce délassement. Tout auprès se trouve un kiosque couvert de chaume, où l'on sert des rafraîchissements lorsque quelques amis viennent visiter le jardin.

Après du terrain réservé aux plantes alpines, se trouve un pont pittoresque; là on peut admirer de splendides spécimens d'*Arundo donax* et de beaux roseaux indigènes; le fond du ta-

bleau est formé par un massif de digitales. Répondant à la pensée de Walter Scott, « la digitale et » la belladonne » vont côte à côte, emblèmes » de l'orgueil et » du châtiment. »

Lorsque M. Smee veut changer quelque chose au plan de son jardin, il commence, nous dit-il, par porter sur du papier quadrillé les dimensions exactes du terrain sur lequel s'étendront ces modifications. Cela fait, il trace ce qu'il désire, et



Le Jeu de Croquet.

le jardinier exécute le dessin sous la direction de l'auteur.

« Mon jardin, ajoute M. Smee, bien que de dimensions fort modérées, présente une grande variété de scènes. Deux endroits séparés par un espace de quelques pieds diffèrent du tout au tout. Le vrai principe à suivre pour construire un jardin est de se pénétrer de l'aspect du paysage et des objets naturels les plus frappants. Sans doute, il faut de grands efforts d'imagination pour produire des tableaux variés; mais quiconque a le goût du beau peut facilement faire exécuter les scènes qu'il conçoit; sans doute aussi cela coûte quelques soins, mais n'est-on pas ensuite amplement récompensé par la jouissance que procure la contemplation de scènes aussi pittoresques et aussi délicieuses? »

Après nous avoir montré son jardin au point de vue de l'ensemble, M. Smee nous fait passer en revue tout ce qu'il contient, en commençant naturellement par le règne végétal, et il faut lui rendre cette justice qu'il sait donner de l'intérêt à ce qui offre d'ordinaire le plus d'aridité. S'il décrit un arbre, une fleur ou un fruit, et que l'occasion se présente de faire une remarque piquante, il n'a garde d'en priver le lecteur. Parlant, par exemple, de l'absinthe « que les Français emploient beaucoup aujourd'hui, » il ajoute bien vite : « Le mal fait aujourd'hui



par cette plante est incalculable, et je la cultive pour la montrer à mes amis anglais et les avertir de ne jamais introduire une si horrible drogue dans notre pays. »

A propos du melon, il reproduit un rapprochement philosophique que beaucoup d'entre nous pourraient méditer avec fruit :

« Les melons sont comme les amis ; on en trouve à la douzaine, mais il n'y en a pas un sur vingt qui vaille quoi que ce soit. »

La tulipe, on le sait, a sa place marquée dans l'histoire. Francis raconte, dans ses « Chroniques et Caractères de la Bourse », que, en 1634, éclata, dans les principales villes de Hollande, ce qu'on pourrait appeler la fièvre des tulipes.

Le prix de ces plantes dépassa bientôt leur poids en or ; dans une certaine occasion, on donna en échange d'un seul oignon des marchandises ayant la valeur de 2,500 florins ; une autre fois, on paya un oignon six hectares de terre. La spéculation s'en mêla, et des milliers de florins changèrent de mains pour des tulipes que ni courtiers, ni acheteurs, ni vendeurs n'avaient jamais vues. Et M. Smee de faire malicieusement observer qu'aujourd'hui la spéculation est tout aussi effrénée à la Bourse sur des choses qui ont encore moins de valeur qu'un seul oignon de tulipe.

A cette réflexion, on reconnaît un ami passionné des plantes. Aussi notre auteur déclare-t-il que toutes celles qu'il cultive sont pour lui, chaque fois qu'il visite son jardin, une source d'intérêt et de grande satisfaction. Et, à l'appui de cette déclaration, il cite un passage de Longfellow qui suffirait, en effet, à faire aimer les fleurs.

« Nous voyons, a dit le poète, avec une sorte d'affection crédule, de joie enfantine, s'ouvrir leurs tendres boutons, emblèmes de notre propre résurrection ; emblèmes d'une demeure meilleure et plus brillante. »

Les fougères sont, de la part de M. Smee, l'objet d'une prédilection toute particulière. Une des espèces qu'il affectionne le plus est l'*Athyrium Filix-Femina*. Plusieurs variétés de cette fougère dévient si considérablement du type naturel qu'il est fort difficile de les reconnaître. Aussi, dit M. Smee, « je ne manque jamais de faire remarquer à mes visiteurs qu'elles rappellent un peu ces costumes excentriques que les dames portent souvent au bal : quelque extravagantes qu'ils soient, on arrive cependant à reconnaître que ce doivent être des robes. »

Restons sur cette réflexion tout anglaise ; ce n'est évidemment point à nos lectrices qu'elle s'applique, et elle ne diminue en rien le mérite du beau livre édité avec tant de soin par M. Germer Baillière.

Robert HYENNE.

## THÉÂTRES

ODÉON. — Après avoir vécu de reprises depuis sa réouverture, l'Odéon s'est enfin décidé à nous donner du nouveau, ce qui prouve qu'il en est encore au monde. A la vérité, il a fallu aller jusqu'en Russie pour le trouver, mais aujourd'hui, M. Alexandre Dumas aidant, Saint-Petersbourg n'est guère plus loin que l'Odéon !

L'œuvre nouvelle, qui est en même temps le grand succès du jour, est une comédie en quatre actes, dont l'auteur russe s'abrite sous le pseudonyme de Pierre Newski. Elle a pour titre le nom d'une famille de haut rang : *les Danicheff*.

C'est une pièce d'un caractère étrange et profondément original ; elle révèle au public des mœurs qu'il connaît peu ; elle lui présente des tableaux auxquels il n'est pas habitué ; enfin, elle est d'un bout à l'autre attachante à la fois et touchante, parce qu'elle est humaine et vraie. De là le très-grand effet qu'elle a produit.

Au point de vue de l'interprétation, on a surtout applaudi, à côté de Mmes Antonine et Elise Picard, un jeune débutant d'un talent presque égal à celui de Worms. M. Marais est un comédien d'avenir et sa place nous paraît marquée déjà à la Comédie-Française.

AMBIGU. — D'un roman de cape et d'épée qui fut le plus grand succès d'Amédée Achard, M. Paul Féval a tiré un drame en cinq actes et huit tableaux, qui, quoique monté avec beaucoup de luxe, pourrait bien ne pas fournir une très-longue carrière. Ce malheureux *Belle-Rose*, en

passant du livre à la scène, a perdu plus qu'il n'a gagné. C'est, en général, le sort des héros de roman condamnés à subir pareille opération.

Quoi qu'il advienne de celui-ci, rendons justice aux efforts de M. Paul Deshayes, au talent de Mlle Marie Grandet et à la verve spirituelle de Mlle Reynard.

FOIES-DRAMATIQUES. — Sur cette scène où fleurit l'opérette, — laquelle n'a absolument rien de commun avec l'oranger, — nous retrouvons *la Belle-Poule*, c'est-à-dire Mlle Schneider. Tout a été fait pour elle, la pièce aussi bien que la musique, et tout disparaît devant elle. S'il resté quelque chose de l'œuvre de MM. Crémieux et Saint-Albin, même de l'aimable partition de M. Hervé, ce sera certainement le souvenir de Mlle Schneider. Mais à qui la faute ?

Hor-Frog.



Pont pittoresque.



PLANCHE G. N° 591. — DESCRIPTION, PAGE 26.



TOILETTE DE RÉCEPTION





*Jules David*

*Bonnard 1290*

*A. Levy, imp. r. des Math. 66.*

*Al. Goubaud & Fil. Ed. Paris*

**LE MONITEUR DE LA MODE**

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M<sup>lle</sup> M<sup>re</sup> Bataillon, 5, Chérese - Eau Figaro, B<sup>t</sup> Bonne-Nouvelle, 1.

Ceinture Régente de M<sup>re</sup> De Vertus Sœurs, y. Aubert, 12 - Parfums de Pinaud & Meyer, B<sup>t</sup> des Italiens, 30.

Machines à coudre, H Seeling, B<sup>t</sup> Sébastopol, 70, et y. N<sup>o</sup> des P<sup>ts</sup> Champs, 37.

Entered at Stationer's Hall.







PLANCHE G. N° 592. — DESCRIPTION, PAGE 26.



TOILETTE POUR VISITE DE CÉRÉMONIE



## THÉÂTRE DE CAMPAGNE

L'un des membres les plus sympathiques de l'Académie française, M. Ernest Legouvé, exposait dernièrement dans une lettre adressée au journal le *Temps*, une idée qui nous a paru heureuse. L'ingénieur écrivain, ayant en vue ce qu'il appelle le *Théâtre de campagne*, proposait de demander à quelques auteurs dramatiques « une suite de pièces courtes, faciles à monter, à la fois agréables et honnêtes, de façon que toutes les oreilles puissent les entendre, et que toutes aussi aient plaisir à les écouter. » C'était le moyen d'arriver à composer pour les châteaux, par exemple, un répertoire d'œuvres s'harmonisant avec l'horizon restreint d'un salon, se trouvant là dans leur cadre, y prenant leur véritable physionomie et peut-être y rencontrant leurs plus naturels interprètes.

De cette idée émise par M. Legouvé est née, sous la plume fine et délicate de Mme George Sand, une de ces œuvres exquises dont elle a le secret. Nous ne pouvons mieux la signaler à l'attention de nos lecteurs et de nos lectrices qu'en la plaçant sous leurs yeux, et c'est ce que nous nous empressons de faire.

Robert HYENNE.

## LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

SAYNÈTE

## Personnages :

PERRETTE, PIERROT (1), M. CROCHARD, MADELON.

## SCÈNE PREMIÈRE

Dans la salle à manger de M. Crochard, à la campagne, porte au fond donnant sur une cuisine. Porte à droite allant chez M. Crochard, cheminée à gauche, une table avec un couvert.

Madelon, puis Perrette.

MADELON

De la crème sans lait et du lait sans eau ! aux environs de Paris ! suis-je sorcière, moi, suis-je fée pour trouver ça ? Ah ! tiens, voilà Perrette ; peut-être... Bonjour, Perrette, comment ça va-t-il, Perrette ?

PERRETTE, avec un pot au lait sur la tête.

Ça va bien ; et vous, madame Madelon ?

MADELON

Oh ! moi, je ne suis pas madame et ne le serai jamais.

PERRETTE, posant son pot au lait sur la table.

Bah ! qui sait ? un bourgeois peut bien épouser sa gouvernante, ça s'est vu !

MADELON

J'ai affaire à un maître trop difficile à contenter. Un gourmand... ça n'est pas un mal, un cordon bleu aime à être apprécié. Mais celui-là, s'il a de bons moments, il a encore bien plus de caprices ; il demande des choses impossibles, et avec ça, monsieur ne veut pas payer le prix des choses. Il épluche les notes, faut voir !

PERRETTE

Il est chiche. Je sais ça, mais je croyais que, pour sa bouche, il ne se refusait rien.

(1) En costume de domestique villageois, ou en pierrot de la comédie, au choix.

MADELON

Pas grand'chose, mais il est méfiant et dit qu'il ne veut pas être volé. Par exemple, il prétend que toutes les laitières du pays sont des empoisonneuses.

PERRETTE

Dame ! il y a du vrai !

MADELON

Mais toi, Perrette, tu es une honnête fille, tu ne voudrais pas...

PERRETTE

Moi, je n'empoisonne pas mon lait, mais quelquefois, dame ! il le faut bien, j'allonge la sauce avec de l'eau ; ça n'est pas malsain, on a tant de pratiques à contenter !

MADELON

Mais ça ne les contente pas ! Monsieur dit que sa crème est du lait, et que son lait n'est que de l'eau. J'ai beau lui dire que c'est la faute des herbes du pays, qui sont fades, il ne se paye d'aucune raison. Voilà huit laitières que nous faisons ! Mais toi, Perrette, si tu voulais y mettre de la bonne foi, tu aurais la pratique.

PERRETTE

Et je ne serais pas payée plus cher que les autres ?

MADELON

Si fait ! j'y mettrais du mien, pour contenter monsieur, sauf à me rattraper sur autre chose.

PERRETTE

Combien donneriez-vous ?

MADELON

Pour aujourd'hui, tout ce que tu voudras. Je n'ai pas le temps de marchander. Monsieur va demander son café ; si je pouvais le servir à son gré, il serait aimable pendant huit jours et je pourrais lui demander tout ce que je voudrais !

PERRETTE, à part.

Ah ! oui dà ! (*Haut.*) Je ne puis pas vous contenter aujourd'hui, Madelon. (*Montrant son pot.*) Toutes mes vaches sont tirées et tout ce lait-là est baptisé. Puisqu'il s'y connaît... mais demain...

MADELON

Ah ! bien oui, demain, voilà déjà neuf heures ! Dans une demi-heure, il va sonner. Il faut que je coure chez la Claudine, je lui ferai tirer sa vache devant moi et je payerai ce qu'elle voudra. Adieu, Perrette. (*Appelant.*) Pierrot ! Pierrot... (*Elle va à la porte de la cuisine.*) Pierrot ! m'entends-tu ? répondras-tu ? (*Regardant dans la cuisine.*) Personne ! le drôle est sorti ! Juste au moment où j'ai bescin de lui pour garder la maison !

PERRETTE

Vous allez le trouver par là en sortant. Allez, allez, Madelon, je reste jusqu'à ce qu'il revienne.

MADELON

Ah bien, merci, Perrette, tu me rends service. Mais si monsieur sonnait... n'y vas pas, tu m'entends ! Envoie-lui Pierrot.

PERRETTE

Il est donc...



MADELON

Oui, oui, très-entreprenant.

PERRETTE

A son âge!

MADELON qui a pris son panier dans la cuisine.

Oui, oui! c'est comme ça! *(Elle sort.)*

## SCÈNE DEUXIÈME

**Perrette, puis Pierrot.**

PERRETTE

Quelle bonne idée j'ai eue! et comme le hasard m'a bien servi! Faut dire aussi que j'ai bien manœuvré ça! Tiens, voilà Pierrot.

PIERROT, venant de l'intérieur.

Ah! ma Perrette! *(Il veut l'embrasser.)*

PERRETTE

Non! c'est trop tôt! Notre mariage n'est pas si décidé!

PIERROT

Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc?

PERRETTE

Il y a que mon pauvre père ne peut pas me marier sans un sou.

PIERROT

Qu'est-ce que ça me fait?

PERRETTE

Ça me fait à moi. Je ne peux pas m'établir comme une malheureuse, sans un brin de toilette et sans une seule vache. M. Crochard, ton maître, menace de tout faire saisir chez nous, parce que nous lui devons mille écus. Il ne veut plus attendre, l'usurier, et il fera vendre notre bétail aux enchères. Comme ça, nous serons ruinés.

PIERROT

Ah! le vilain homme, le mauvais cœur! *(Il pleure.)*

PERRETTE

Voyons, ne te déssole pas! J'ai eu une idée qui peut nous sauver. Mais il faut que tu m'aides.

PIERROT

Tout de suite, voyons.

PERRETTE

Fais-moi avoir une entrevue, tête à tête, avec ton maître.

PIERROT

Tête à tête... une... quoi?

PERRETTE

Une entrevue, une conversation.

PIERROT

J'ai bien compris; j'en serai?

PERRETTE

Non, ce ne serait plus un tête à tête.

PIERROT

Tu as donc des secrets que je ne sais pas?

PERRETTE

Non, mais... il est libertin, tu sais?

PIERROT, soupirant.

Oh! oui!

PERRETTE

C'est un vieux fat, affreux, qui veut faire croire à ses bonnes fortunes. Avec lui, pour peu qu'on se défende, on ne court pas grand risque, je sais cela par la petite Charlotte qui a tenté l'épreuve et qui s'en est bien tirée. Elle l'a giflé en douceur et sans bruit; sans bruit, remarque bien! Ton maître lui a remis les intérêts de sa dette, et, comme elle lui a laissé espérer qu'elle serait plus patiente une autre fois, elle espère se faire exempter de la dette entière. Tu vois, c'est bien simple!

PIERROT

C'est bien simple, c'est bien simple!... pas tant que ça, peut-être!

PERRETTE

Ce sera tout simple avec moi, car j'ai plus d'un moyen de séduction... Tiens! regarde ce pot, c'est pure crème, tout ce qu'il y a de plus frais, de plus moelleux, une vraie fleur!

PIERROT

Ah? Voyons! *(Il touche le pot.)*

PERRETTE

Laisse ça, ce n'est pas pour ton bec! Figure-toi que justement la Madelon en cherche partout, elle n'en trouvera pas, et moi je tiens mon gourmand...

PIERROT

Par le bec! c'est ça!

PERRETTE

Tu comprends, avec cette friandise, quelques jolies paroles...

PIERROT

Des paroles?

PERRETTE

Quelques doux regards au besoin...

PIERROT

Des regards?

PERRETTE

Il n'en faudra guère, va! la crème est si bonne!

PIERROT

Elle est donc bien bonne? Laisse-moi goûter pour voir! *(Il veut boire à même le pot.)*

PERRETTE

Prends une tasse au moins! Tu as peut-être mangé de l'oignon, tu ferais tourner...

PIERROT, apportant une tasse.

Je n'ai rien mangé encore, et j'ai grand soif!



PERRETTE, lui versant un peu de crème.

Oh! je ne t'en donnerai guère!

PIERROT

Rien qu'une goutte? (*Il l'avale.*) C'est... comme tu dis, une vraie fleur! un sirop de toutes les herbes des prés! (*Il veut s'en verser encore.*)

PERRETTE

C'est assez, gourmand! Tu es donc gourmand aussi, toi?

PIERROT

Oh! non! Mais quand je pense que tout cela a passé par tes jolis doigts! — Tiens? ils sont tout froids. Tu es glacée, ma Perrette, chauffe-toi donc! (*Il met du bois dans la cheminée.*)

PERRETTE, à la cheminée.

Sais-tu, Pierrot, que si je réussis à attendrir l'usurier, nous en aurons aussi, nous, du bon feu, dans notre petite maison, et du bon temps quelquefois, pourquoi non?

PIERROT, qui est retourné auprès du pot au lait.

Pourquoi non? Certainement! Mais... (*Il se verse encore de la crème.*)

PERRETTE, sans le voir.

Mais quoi? Nous avons à nous deux pour dix mille francs de terres et de bétail. Tu es bon jardinier et je m'entends à soigner les bêtes.

PIERROT, qui a avalé la tasse pleine.

Les bêtes! les bêtes! est-ce pour moi que tu dis ça?

PERRETTE, se retournant.

Quelle idée! Viens donc te chauffer aussi. On dirait que tu es contrarié?

PIERROT, s'approchant, et parlant le dos à la cheminée pendant qu'elle est assise devant le feu.

Non, mais je pense...

PERRETTE

A quoi?

PIERROT

La crème est bonne... je pense, moi, sais-tu, Perrette? je crois que ça suffirait. (*Il retourne à la table.*)

PERRETTE

Tu te trompes, il faut que je parle à ton patron.

PIERROT

Ah oui! tu veux lui plaire! (*A part.*) Ah bien, alors... (*Il boit la seconde tasse de crème et s'essuie du revers de sa manche dès que Perrette le regarde.*)

PERRETTE

Dis donc, Pierrot, sais-tu une chose, toi?

PIERROT, inquiet, regardant le pot au lait.

Tu t'imagines?...

PERRETTE

J'en suis sûre, tu es jaloux!

PIERROT

Ah dame! je ne dis pas! si...

PERRETTE

Si... si je te trompais, n'est-ce pas? Je n'appelle pas ça être jaloux. Tu serais dans ton droit de me mépriser et de me battre. J'appelle jaloux un ingrat, un injuste, un fou, qui se méfie d'une honnête femme et qui, pour un mot, un regard, une apparence, un rien, l'accuse d'être infidèle et la tyrannise. Je t'avertis, Pierrot, que si tu es comme ça, je ne serai jamais ta femme.

PIERROT, allant à elle.

Jamais ma femme? qu'est-ce que tu dis là?

PERRETTE

Oui, oui, je vois bien que tu as du souci parce que je veux parler à M. Crochard.

PIERROT

Mais non, mais non, Perrette! ça m'est égal, va! Je sais bien que... seulement je trouve que... c'est à cause des choses que...

PERRETTE

Que, que, que... t'expliqueras-tu?

PIERROT, à part.

Je ne saurai pas dire... (*Versant de la crème dans la tasse.*) Allons! pour me donner du courage! (*Il avale.*)

PERRETTE

Parleras-tu, à la fin?

PIERROT, revenant à elle.

Voilà ce que c'est, Perrette; quand on aime, on est jaloux de tout. Je suppose que mon patron te regarde... comme je te regarde à présent, comme ça, tiens! qu'il examine ton joli menton, ta jolie bouche...

PERRETTE

Eh bien? c'est ce qu'il faut!

PIERROT

D'accord! mais s'il a envie de tâter ta main douce, comme ça... de la baiser, comme ça! et de regarder de plus près tes beaux yeux, comme je fais à présent...

PERRETTE

Après?

PIERROT

Après, après... s'il lui prend envie... ça lui viendra bien sûr, de baiser tes beaux cheveux, comme ça, et ton front blanc, comme ça, et puis...

PERRETTE

En voilà assez. A l'idée de ces hardiesses-là, je sens pousser mes ongles pour le griffer.

PIERROT

Bien! Mais si tu griffes, il sera furieux, parce que ça se verra, et il ne pourra pas faire croire que tu as été aimable avec lui. Donc, tu n'obtiendras rien, à moins de lui laisser prendre quelques baisers, et tu n'as pas ce droit-là. Tu es ma promise et je



te veux avec toute ta dot d'agrèments et de primeurs. Tes mains, tes yeux, ton front, tes joues, tout cela est à moi et je ne veux pas en céder l'étréne au patron, tu m'entends ? Je ne veux pas !

PERRETTE

Et si je veux, moi, qu'est-ce que tu feras ?

PIERROT

Je mourrai de chagrin, et tu seras bien avancée !

PERRETTE

Ne meurs pas et ne sois pas si simple. Comment peux-tu croire... Voyons, mon pauvre Pierrot, faut-il te jurer qu'il ne me touchera pas seulement du bout du doigt ? Je m'en tirerai par des promesses.

PIERROT

Eh bien, voilà ce qui est plus mauvais que tout. Tu ne peux pas promettre ce que tu m'as promis.

PERRETTE

Mais songe donc ! Pas de mariage sans ça. Au lieu qu'avec du temps, en deux ou trois ans, nous serions quittes. Oui, je t'en réponds, avec mes œufs, mes fruits, mon laitage, je te jure que nous payerons les mille écus sans nous gêner. Mon père m'a dit que si je voulais me charger de la dette, il me donnerait son plus beau pré avec la petite maison. Elle n'est pas grande, c'est vrai, mais tu bâtiras à côté une étable pour trois vaches, un appentis pour le cochon gras et les poules ; avec ça, nous aurons la maison à nous seuls. Elle n'est pas jolie, nous planterons une vigne, une belle vigne pour l'enguirlander, et des rosiers pour qu'il y sente bon... *(Elle s'est approchée de Pierrot pour lui parler, et s'interrompt tout à coup en entendant remuer au-dessus.)* Ah ! mon Dieu, voilà ton maître qui est levé ! Est-ce qu'il va venir ?

PIERROT

Sans doute ! aussitôt éveillé, il crie la faim ! Il ne faut pas qu'il te trouve ici. Emporte tes sabots et va-t'en dans la cuisine.

PERRETTE

Tu vas lui demander de me recevoir ?

PIERROT

Oui, va ! dépêche-toi !

PERRETTE

Je ne trouve pas mon autre sabot ! *(Elle cherche dans la cheminée.)*

PIERROT, à part.

Elle y tient, à le voir. Eh bien, moi, je n'y tiens pas... Attends, attends ! *(Il avale lestement le reste de la crème et verse la carafe dans le pot au lait.)* *(A Perrette.)* Eh bien, va donc ! il sera de mauvaise humeur s'il te trouve ici...

PERRETTE

C'est mon sabot... le voilà... *(M. Crochard paraît.)*

PIERROT, à part.

Trop tard !

George SAND.

*(La fin au prochain numéro.)*

## LES ANNIVERSAIRES

M<sup>me</sup> de Sévigné dit qu'elle en fait de tout, et ce trait seul donnerait la note de son cœur. Anniversaires de joie et anniversaires de deuil, souvenir du bonheur envolé, consécration de celui qui dure encore, étapes du cœur où il fait bon se retenir dans la route aride de la vie ; véritables oasis de l'âme fatiguée, où celle qui aime ou qui a aimé vient reprendre ses forces, oublier un instant et revivre ce qui a été vécu. Ah ! les mères les auraient inventés si nul autre n'y avait pensé.

Celle qui a tenu un homme tout petit sur ses genoux, qui l'a bercé, qui l'a nourri, celle-là veut revoir, veut évoquer souvent ces heures délicieuses ; elle voudra toujours dans son fils retrouver « son petit », mot délicieux dans sa simplicité, et qui est sorti tout pur du cœur maternel.

Quoi ! il grandirait, il partirait, il lui ferait verser des larmes, et elle ne pourrait pas lui dire une fois au moins chaque année : « Tel jour, à telle heure, je t'ai mis au monde ; j'ai souffert » et alors et bien souvent encore pour toi. Je t'ai couché dans » ton berceau, j'ai veillé bien des nuits. Que les autres voient » en toi un homme ; tu es, à travers les longues années, mon » petit enfant. Tel jour je t'ai donné à Dieu, tel jour les vieux » parents t'ont béni. »

Anniversaire, tout cela, — anniversaire dont le souvenir est aussi long que la vie.

Et n'est-ce point quelque chose dans cette course si souvent douloureuse d'avoir connu le bonheur même le plus fugitif, et de posséder ce don, vrai présent du ciel, qui permet de le faire revenir, de faire apparaître, de ressaisir en quelque sorte un fantôme évanoui. — « Souvenir, jeunesse sans fin qui nous accompagne jusqu'au terme de la vie. » — Non, le poète ne dit pas vrai : dans la tristesse, la pire douleur n'est pas le souvenir des jours heureux ; une bien pire encore serait d'en avoir perdu la mémoire : ce serait alors véritablement la nuit sans un rayon.

Vieux, il est doux de se dire qu'on a été jeune ; malheureux, il est consolant de se rappeler qu'on a été heureux ! Et si ces anniversaires de jours passés à jamais font couler des larmes, ce sont des larmes qu'il est juste de pleurer. Les plus tristes, les plus déchirants anniversaires ont leur consolation. Comme une lampe dont la lumière pâlit pendant une longue veille et menace de s'éteindre, mais dont une main vigilante vient renouveler l'huile, ils jettent une clarté, ils font brûler plus vivement dans le cœur des souvenirs qu'on ne veût point laisser disparaître. Oui, il est juste que même dans la mort tout soit consacré ; c'est comme une voix qui s'en va dire à ceux qui ne sont plus que leur place dans la tendresse est gardée.

Pour les peuples, pour les hommes, pour les forts et pour les faibles, les anniversaires sont salutaires, et le plus banal, celui de l'année qui commence, par exemple, n'est-il pas plein d'enseignements sans nombre ? Est-il un cœur à qui il ne vienne crier quelque chose ? Où est-elle la vie qui se retrouve toute pareille ? Ou joies, ou peines, ou larmes ou sourires, chacun a reçu de ce temps mystérieux quelque présent qu'il n'attendait point. On en a vu tomber sur la route, et on en a vu naître, et nul ne se retrouve à la même place.

Mais les meilleurs de tous sont les anniversaires d'enfant : dans les larmes, ils consolent ; dans le bonheur, ils font pleurer. Quelle joie, quel tendre orgueil à voir croître ces êtres charmants, à se sentir toujours plus enlacé par ces petites mains aimantes ! Quelle volupté même de sentir qu'on a souffert pour eux.

B. V.-P.



## REVUE DES MAGASINS

A voir les costumes de Mlle Marie BATAILLON, on devine la femme qui devra les porter. Cette couturière émérite se pénètre si bien des qualités de sa cliente qu'elle l'habille toujours d'une façon parfaitement en harmonie avec son caractère et son genre. Mlle Marie Bataillon sait donner un ensemble grave et respectable à la toilette d'une femme âgée; le costume d'une jeune fille est, au contraire, empreint de grâces toutes juvéniles; pour une jeune mondaine, elle saura trouver un tour gracieux et inédit plein de charme. Tout cela explique de reste le chassé-croisé des visiteurs dans les salons de la rue Thérèse, 5.

La tunique Juive, qui est fort goûtée de nos Parisiennes, est parfaitement rendue par Mlle Bataillon, et nous en avons vu un charmant spécimen dernièrement. Ce modèle était en velours bleu, découpé très-bas sur les côtés depuis l'épaule, également échancré en cœur et prolongé pour le milieu devant. Sur tous les bords, un galon d'argent et de larges palmes brodées d'argent, qui remontaient en mourant du bas vers le haut.

Comme toilette de bal, nous recommandons à l'attention de nos lectrices le modèle suivant: — Robe de faille rose tendre, décolletée et recouverte d'une seconde robe de crêpe blanc. Celle-ci forme cuirasse devant; le dos est de forme princesse; longue traîne de bouillons houleux à la façon des vagues. Une guirlande de pensées sauvages borde la cuirasse et les côtés de la traîne blanche, encadrant ainsi le devant de la robe rose. Sur les manches courtes, en crêpe blanc bouillonné, repose une épaulette de mêmes fleurs.

Mlle Marie Bataillon possède un talent très-personnel; jamais on ne trouvera chez elle des copies d'une autre maison.

— Vouloir prouver à nos lectrices qu'une machine à coudre est aujourd'hui un meuble de première nécessité, que toute femme doit avoir chez elle, serait un non-sens, car c'est une vérité incontestable pour elles et pour nous. Aussi n'est-ce pas notre intention, et si nous abordons ce sujet, c'est uniquement pour leur donner des indications indispensables et les guider sur un point aussi important.

Il ne suffit pas, en effet, de vouloir un objet de cette valeur pour se le procurer; il faut encore posséder certaines connaissances et ne pas faire à la légère une acquisition qui doit durer si longtemps. Mais les femmes ne sont généralement pas très-versées dans la mécanique; aussi, ne pouvant se rendre compte assez exactement de la valeur des machines à coudre que tout le monde leur offre, doivent-elles s'en rapporter aux pièces officielles, aux rapports des Jurys de différentes Expositions industrielles. Ces jugements, rendus par des hommes compétents et d'une honorabilité reconnue, établissent la réputation des fabricants d'une manière qui ne peut soulever aucune objection.

La compagnie *Wheeler et Wilson* a, sous ce rapport, les meilleures pièces à produire et nous nous contenterons de citer le *Rapport officiel du Jury de l'Exposition universelle de Paris en 1867*. Ce sera notre conclusion et le meilleur éloge que nous puissions faire de ces machines.

« Le jury de 1867, comme ceux de 1855 et 1862, considère la machine *Wheeler et Wilson* comme la plus simple: elle est construite suivant les règles de la bonne mécanique et dans les meilleures conditions... Ces machines, étant indépendantes des cames à rainures, sont légères et fonctionnent sans bruit. Il faut, du reste, que les fabricants soient bien sûrs de l'excellence de leurs produits, puisqu'ils garantissent leurs machines pendant cinq ans, non-seulement contre tout vice de construction, mais encore contre l'usure et tous frais de réparations. »

Suivent les noms et la déclaration de la Médaille d'or accordée à la compagnie *Wheeler et Wilson*, comme la récompense la plus haute qui ait été donnée à une machine à coudre.

L'agent de la compagnie est pour la France M. Henri Seeling; les dépôts pour Paris: boulevard de Sébastopol, 70; boulevard Bonne-Nouvelle, 37; rue Neuve-des-Petits-Champs, 97.

## SPÉCIALITÉS

Connaitre un moyen infailible pour entretenir la beauté de la chevelure et ne pas l'indiquer à qui vous intéresse serait une faute dont nous ne voulons point nous rendre coupable envers nos lectrices.

Nous sommes à même, en effet, de leur indiquer une merveilleuse découverte faite par les Indiens et rapportée en France par le savant docteur Nakson.

L'Eau indienne, la Pommade indienne et la Liqueur indienne de Marie Goa sont des produits exclusivement composés de plantes aromatiques; on connaît l'instinct et la sagacité des Indiens au sujet des milliers de plantes qui poussent sous leur climat et dont ils connaissent si bien les propriétés.

Ces trois produits ont une vertu incontestable sur les cheveux et la barbe même, qu'ils fortifient; sous leur action bienfaisante et après un traitement assidu, les cheveux cessent de tomber, et au bout de quelque temps on s'aperçoit d'une croissance sensible.

L'Eau et la Pommade indiennes s'emploient simultanément; la Liqueur indienne remplace la pommade pour les personnes qui n'aiment pas les corps gras sur la tête.

En envoyant un mandat de poste de 10 fr. à l'adresse de M. Marie Goa (rue d'Amboise, 5) on recevra franco les deux flacons.

— Le Lait antéphélique de CANDÈS, nous ne saurions trop le répéter, est une lotion extrêmement tonique et rafraîchissante pour la peau, qui devient souple et lisse sous cette action hygiénique. Rougeurs, boutons, plaques jaunes et défauts de tous genres disparaissent au bout de quelque temps de son application répétée.

Mais où le résultat est immédiat, c'est chez les personnes dont la peau est naturellement belle et qu'une cause accidentelle (fatigues, veilles prolongées, etc.) a momentanément déflorée; le Lait antéphélique de Candès rétablit l'ordre naturel et les chairs reprennent leur éclat primitif.

En dehors de ces cas urgents, le Lait antéphélique est encore la meilleure eau de toilette qu'une femme délicate puisse adopter pour son usage journalier. Ce serait, du reste, un tort de penser que ce lait virginal soit simplement un remède; on l'a tellement recommandé ainsi que sa réputation s'est étendue en ce sens, mais il importe de rétablir les faits.

Adresser les demandes à M. Candès (boulevard Saint-Denis, 26).

M. D'A.

## GRANDE PRIME-ETRENNE

Sur nos instances, l'excellente maison DE PLUMENT a bien voulu mettre à notre disposition, en nous autorisant (ce qui constitue de sa part un grand sacrifice) à le délivrer à nos seules abonnées à titre de PRIME, son fameux CORSET *Sultane* rajourné selon la mode, c'est-à-dire allongé, baleiné et utilement modifié par l'adjonction de la ceinture *Jeanne d'Arc*. On sait qu'il s'agit d'une ceinture de caoutchouc qui a, entre autres mérites, celui d'effacer complètement les hanches et le corps.

Mais donner le moyen d'avoir une jolie taille, svelte et cambrée, sans fournir en même temps ce qui peut procurer une tournure véritablement élégante, eût été une faute que ne pouvait commettre M. de Plument. C'est pourquoi il a bien voulu ajouter au corset *Sultane* (à ceinture *Jeanne d'Arc*) la TOURNURE *Violette*, gentil modèle à ressorts gansés, qui favorise le développement des jupes.

Pour résumer ce qui précède, voici en deux mots la combinaison qui constitue notre PRIME:

Par faveur spéciale et seulement pendant les mois de décembre 1875 et janvier 1876, toute Abonnée du journal recevra sur sa demande, moyennant 30 francs, c'est à dire pour un prix représentant à peine la moitié de la valeur ordinaire des deux objets: 1° le CORSET *Sultane* (à ceinture *Jeanne d'Arc*); 2° la TOURNURE *Violette*. — Cette prime ne peut se diviser.

Chaque demande adressée à M. DE PLUMENT (rue Vivienne, 33) devra contenir un mandat sur la poste de 30 fr., avec les mesures exactes prises sur la personne habillée: largeur de poitrine, tour de taille, tour de hanches.

L'envoi sera effectué franco pour toute la France, les colonies exceptées. Pour la Belgique, 2 fr. devront être adressés en plus.

Nota. — Pour couper court à certaines correspondances, M. de Plument a l'honneur d'informer nos lectrices que la Prime ne peut subir aucun changement, et que, d'autre part, il faut de huit à dix jours pour l'envoyer, le corset ayant besoin d'être modifié selon les mesures de chaque personne, et les demandes étant fort nombreuses.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il y a un grand défaut dans la forme du costume actuel, et il saute aux yeux de quiconque y prend garde : c'est le manque d'harmonie existant entre la largeur du haut du buste et celle du bas. Grâce aux nouveaux corsets, très-perfectionnés au point de vue de l'effacement du corps, et grâce aux combinaisons des couturières, les femmes qui se soumettent à ce « lami-noir » de la coquetterie paraissent presque sveltes, et les femmes maigres ont l'air de sylphes !

Il en est ainsi, du moins, à partir de la taille : car, pour les épaules, on n'a encore rien obtenu, et cela s'explique. Malgré la nouvelle coupe de corsage, qui consiste à tellement épauler la manche que celle-ci empiète et sur le dos et sur les devants, il est impossible d'amoindrir en réalité la largeur des épaules. De là cette monstruosité — que nous déplorons — du développement trop prononcé du haut du buste par rapport au bas. C'est même à cette cause que nous devons attribuer la faveur du corsage montant pour le soir et, dans tous les cas, la préférence accordée aux décolletés carrés comme s'harmonisant le mieux avec le reste de la toilette. En résumé, il faut proportionner le collant des jupons en raison des exigences naturelles du sujet et ne pas trop comprimer sur un point alors qu'on ne peut établir l'équilibre du côté opposé. « Chassez le naturel, il revient au galop, » a-t-on dit à propos de caractère. Cette vieille et célèbre métaphore pourrait tout aussi justement s'appliquer au sujet dont nous parlons.

Voici, comme toilette de soirée, un modèle empreint d'un grand caractère d'élégance : — Robe princesse à traîne, en velours vert émeraude, ouverte en carré devant, où elle ne forme qu'une cuirasse. Le tablier, en lampas crème légèrement bouillonné, est encadré par la cuirasse et le jupon, et tous les bords du velours, y compris la traîne, sont ornés d'une dentelle en filigrane d'or rabattue sur l'étoffe. Les manches, en même lampas crème, sont froncées et coupées de place en place par des bra-

celets de velours vert émeraude garnis de la même dentelle.

Enregistrons à l'avoir des COUTURIÈRES une nouveauté qui ne manque pas de charme, celle des manches courtes adaptées aux corsages du soir ; c'est-à-dire une manche s'arrêtant avant le coude, avec un volant de dentelle rejoignant celui-ci. — Voilà les gants longs plus que jamais de mise et le retour de la mitaine de soie à peu près assuré.



P. N° 304. — COSTUMES D'ENFANTS.

est, en dépit de son nom, une parure de jeune femme très-seyante ; elle se compose d'une large ruche à plis doubles, faite en velours ou peluche et doublée de soie. Une ruche en plissé de crêpe lisse festonné forme collerette intérieure ; un groupe de fleurs et de ruban clôt le bas du fichu. Nous en avons aperçu de gracieux modèles : un en peluche blanc crème, doublé de satin rose, avec bouquet de pensées sauvages, nœuds bleus et dentelles crème ; un autre en peluche rouge, doublé de faille crème, fermé par deux camélias et une dentelle d'or.

Les LINGÈRES parisiennes poussent à la coquetterie d'une façon si séduisante qu'il est presque impossible de résister. Ce sont de délicieuses chemises de jour en batiste, percale ou foulard, sans manches et boutonnées sur les épaules, encadrées de riches dentelles et d'entre-deux formant quelquefois plastron devant. Des pantalons « zouave » assortis aux chemises et garnis de rubans nouant sous le genou ; d'autres en flanelle rouge, rose, bleue, à volants festonnés ; d'autres encore en foulard, avec volants et entre-deux de valenciennes. De mignons jupons de dessous accompagnant les pantalons et disposés de la même façon ; quelques-uns, plus élégants encore, sont en satin ouaté et piqué. Le tout, parfumé à l'iris, réjouit également la vue et l'odorat.

Le col Louis XIII, en toile et haute guipure Renaissance, est fort goûté pour bébés et fillettes ; il se termine devant par la même dentelle formant barbe.

La collerette Douairière



La capote de tulle blanc et velours noir est une innovation due à l'une de nos plus célèbres MODISTES; cette nouveauté obtient un succès étonnant. Le tulle est bouillonné, le velours forme le bord et les brides, et une dentelle blanche constitue le bavot. Des fleurs, un oiseau, une touffe de plumes servent à l'orner, mais d'une façon calme.

Il y a une certaine tendance à revenir au « tour de tête », mais rien dans ce renouveau ne rappelle l'antique ruche de nos mères. Il est aujourd'hui en tulle neige, délicatement tuyauté et sans alliance aucune. Ajoutons que, comme le chapeau moderne est petit et se place au sommet de la coiffure, le tour de tête n'a pas l'inconvénient de former une auréole désagréable.

Les barbes de dentelle crème, toujours si goûtées, ne se posent plus de la même façon: au lieu de les croiser négligemment derrière, on les place sur le haut du chapeau, en formant un nœud alsacien; elles descendent ensuite tout naturellement sur les côtés pour former la mentonnière. Nous avons vu une autre disposition qui consiste à faire de ces barbes un coquillé formant une sorte de fond derrière, dans lequel on place une plume, des fleurs, un oiseau; après quoi les barbes suivent le cours de leur destinée ordinaire.

L'or, l'argent, l'acier continuent d'entrer pour une large part dans l'ornementation des chapeaux; on en abuse même, selon nous, mais cette « fantasia » sera de courte durée, comme tout ce qui est de mauvais goût.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 301.

**COSTUMES D'ENFANTS.** — 1. Petit garçon de 5 à 6 ans: costume hongrois en velours marron. — Pantalon zouave boutonné sous le genou et fermé à la taille par une ceinture boutonnée sur le côté. — Long paletot sac croisé devant par deux rangées de boutons de nacre; col, bordure du vêtement et parements des manches en renard argenté ou fourrure blanche. — Calotte en velours assorti et même fourrure. — Grandes guêtres en tricot double de laine blanche et petits boutons de nacre.

2. Petite fille de 2 à 3 ans. — Robe en molleton de laine damassé et blanc, de forme princesse devant, avec une double rangée de boutons de nacre encadrée de bandes de cachemire écossais. Col rabattu, poches et parements des manches en écossais semblable. Ceinture en ruban rouge maintenant les plis plats de la jupe par derrière. — Chapeau de peluche blanche; fond mou et coulissé au bord formant ruche. Nœuds de ruban sur le côté et derrière, avec plume blanche retombant sur le côté opposé.

G. N° 387.

**TOILETTES DE BAL.** — 1. Costume en faille et gaze crème. — Jupou à traîne, garni devant d'un tablier de gaze toute bouillonnée, entouré d'un plissé et d'un volant froncé, avec guirlande de feuillage de houx formant la tête. Deux autres guirlandes surmontent celle-ci de distance en distance. — Le reste de la toilette se compose d'un corsage en faille, recouvert d'une gaze, lequel forme tunique princesse derrière et petit tablier. Ce tablier est entouré d'un volant et d'une guirlande de houx faisant suite aux autres. Les côtés de la tunique sont découpés en larges coquilles entourées de petits biais de faille et d'un volant; ces coquilles, drapées sur elles-mêmes, sont fixées à la tunique par des branches de houx, et les dernières forment traîne sur la jupe de soie. Le haut du corsage est entouré d'un volant ruché, avec plissé de crêpe lisse sortant du bord et épaulettes en feuilles de houx. C'est par derrière qu'il est lacé, et la tunique, forme au bas de la fente, un pouff soutenu par un nœud à large ruban.

2. Sortie de bal en cachemire blanc. — Sa forme est celle d'un ample paletot dont les manches sont prises sous un pli Watteau placé au milieu du dos. Un capuchon simulé, ayant deux pointes, tombe sur le pli Watteau; il est composé de velours noir et de cachemire, avec des glands aux pointes et des franges sur les bords. Les manches sont fendues dans leur largeur; des pattes de velours noir, avec un bouton au milieu, en rapprochent les bords. Galons et franges au bord des manches et au bas du vêtement. — Garniture en soie blanche, en or, en argent ou acier.

G. N° 396.

**TOILETTES D'INTERIEUR.** — 1. Robe de chambre à courte traîne, en molleton de laine gris perle. Ce vêtement est de forme princesse, tout droit devant, cintré avec pli Watteau derrière. Le milieu est fermé par des pattes bordées de soie, avec boutons assortis sur chaque extrémité. Les poches, ouvertes sur le côté, sont ornées d'une patte pareille aux précédentes. Trois revers bordés de soie et superposés terminent le bas des manches. — Une pèlerine-carrick, à cinq collets et col montant brodés également, complète l'ensemble de la toilette.

2. Costume de faille et cachemire vert bouteille. — Jupou de faille, à traîne entourée d'un volant terminé par un plissé; la tête du volant est ornée d'un bouillonné coupé en biais par des bandes étroites coulissées. — Tablier en cachemire, drapé à plis remontants et fixé derrière, avec une haute frange postillon sur le bord inférieur. Une largeur de faille montée avec trois plis simule autant de coques; cette largeur est ensuite rassemblée en une seule coque, et le reste retombe tout plat avec une frange assortie aux précédentes. — Corsage de cachemire, à basque pointue devant et derrière, garni dans le haut d'un col double en plissés de faille. Les manches sont moitié en laine et moitié en faille; cette dernière partie, bouillonnée vers le coude, est rayée de coulisses; deux volants plissés terminent le tout.

#### Description de la gravure coloriée n° 1291.

**TOILETTES DE BAL.** — 1. Costume en satin et gaze bouton d'or. — Jupou à traîne, recouvert tout autour de gaze coulissée en long et garni dans le bas de volants alternés en satin et gaze, avec ruche de gaze formant tête. — Tablier en satin et gaze, drapé et tendu jusque derrière, où il se fixe en formant une large coque à bout pendant. Une guirlande de fleurs des champs borde le tablier, se groupe sur le nœud derrière et retombe en traîne. — Cuirasse en satin recouverte de gaze, bordée d'un rouleauté et lacée derrière. Le haut est entouré d'une guirlande de fleurs des champs formant sur le côté devant un bouquet et de petites traînes. Manches bouillonnées, terminées par un plissé en crêpe lisse. — Dans les cheveux, semis de baguettes d'or et bouquet assorti aux guirlandes.

2. Costume en tarlatane blanche et taffetas rose. — Jupou à traîne, garni dans le bas d'un plissé de 40 cent. pour le milieu devant, de trois plissés superposés et placés en biais pour les côtés, et de trois volants froncés pour la traîne. — Tunique très-longue, entourée d'un volant et formant tablier devant; second tablier court pour le haut, également garni d'un volant. Des guirlandes de roses de mai forment la tête des deux volants. Un ruban rose s'échappe du dessous du premier volant et vient soutenir les draperies de la tunique par derrière en y formant un nœud. — Cuirasse en taffetas rose, décolletée et boutonnée devant; un bouillonné de tarlatane blanche, garni de dentelle, s'échappe du haut et forme les manches avec épaulettes de roses. Berthe en taffetas, drapée devant et derrière, avec nœud au milieu. Des côtés fendus de la cuirasse partent deux rubans roses qui entourent la tunique, la relevant en pouff sous lequel ils forment un nœud. — Groupes de roses sur le sommet de la coiffure devant et dans le bas derrière.

#### Description de la figurine coloriée L. n° 68.

Annexe de l'édition n° 3.

**TOILETTES DE VISITE.** — Costume en faille et broché de deux tons gris souris. — Jupou à courte traîne, monté à larges plis derrière, entouré devant de trois ruchés. — Tunique formant un tablier et trois largeurs indépendantes. Le tablier est drapé et réuni sur les côtés aux deux largeurs voisines, qui sont pliées et resserrées dans le bas par une poche coulissée et se terminent en larges coques. La largeur du milieu, également drapée, est fixée dans le bas par un gros nœud à bouts flottants. — Corsage à basques d'habit derrière, fendues au milieu, avec liséré sur les bords. Les manches entourées d'un ruché et d'un parement mousquetaire. — Chapeau assorti, en velours et turquoise de deux tons, avec plume rose.

#### DÉTAILS DE MODES

G. N° 594.

#### MODÈLES DE CHAPEAUX, COIFFURES, LINGERIE, ETC.

1. Colletterie en toile blanche ruchée, montée sur un corps de fichu arrondi comme une pèlerine; nœud de cravate en surah crème. Ce genre de col a cela de commode qu'on le met et le retire sans défaire son corsage.

2. Coiffure de femme âgée. Écharpe en dentelle espagnole noire, posée



simplement en frileuse sur la tête et nouée sous le menton; un nœud de ruban cardinal orne le sommet de la coiffure. — Ce modèle sort de la maison Day-Falette.



1. Collerette ruchée.

3. Coiffure *Lamballe* pour jeune femme. — Châle de tulle et dentelle Colville; la pointe du milieu, posée en arrière, reste ainsi maintenue par



2. Coiffure de dame âgée.

un ruban crème qui entoure la tête et se noue derrière. Les deux autres pointes retombent en barbe sur les côtés. Nœud de papillon, fixant un groupe d'œillets roses mélangés de bruyère, posé sur le côté. — Modèle de Mme Day-Falette.

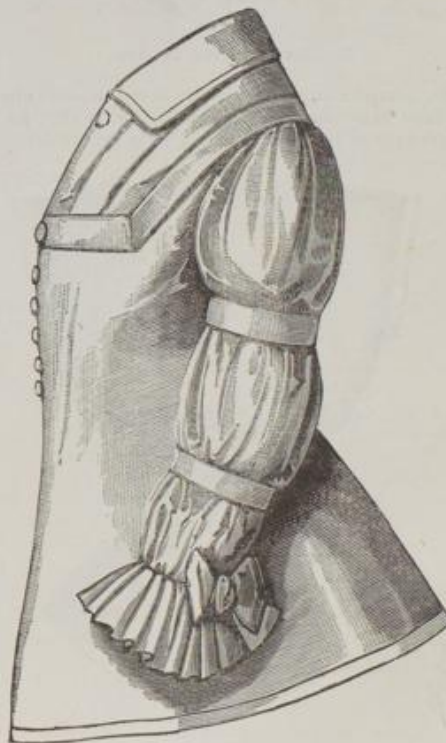
4. Matinée en basin blanc demi-ajustée. Le col rabattu et le haut du vêtement sont en batiste d'Irlande rose chair, avec de gros plis creux encadrés par une bande piquée formant le carré. Manches de batiste rose fron-

cée en haut et en bas où elles se terminent par un plissé et un nœud;



3. Coiffure *Lamballe*.

deux bracelets de même étoffe entourent le milieu du bras, formant ainsi trois bouffants.



4. Matinée en basin blanc.

5. Chapeau de feutre bleu marine. — Passe relevée d'un côté, où elle

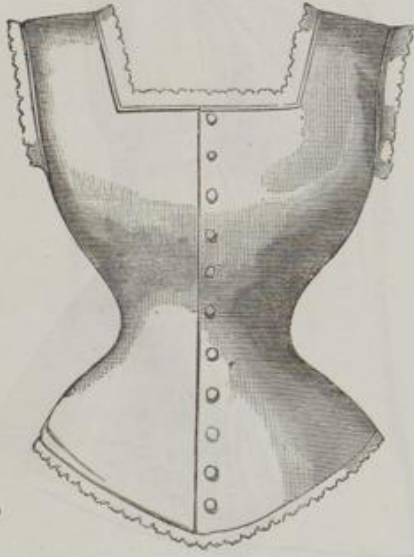


est maintenue par des roses, et bordure de galon d'acier. Coques de tur-



5. Chapeau de feutre.

quoise grisaille, groupées au sommet contre la calotte, avec une branche de roses et une plume grise dont la pointe tombe sur le côté. La même disposition de garniture se répète dans le bas de la calotte derrière.



6. Corsage de dessous.

6. Corsage de dessous (cache-corset) en fine percale, sans manches et décolleté en carré. Bande festonnée sur tous les bords et boutons de percale pour fermer devant.

7. Col rabattu et bouts de cravate en toile fine, entourés de broderie sur même étoffe. — Sous-manche assortie.



7. Parure en toile fine.

8. Chapeau de velours caroubier foncé. Passe doublée de turquoise cré-



8. Chapeau de velours.

me faisant bordure sur le dessus. Bandeau de même soie et groupe de roses thé. Écharpe crème autour de la calotte, formant au sommet plusieurs coques qui dissimulent le pied d'une touffe de plumes de coq.



## CHRONIQUE MONDAINE

Voilà l'hiver pour de vrai, — l'hiver poétique et charmant, — avec le ciel bleuté plein de lumière, et le sol net et glacé. Le bois sans feuille prend un aspect particulier qui, pour le laisser sans mystère, ne le laisse pas sans attrait. C'est la saison des patins et des fourrures, des courses à pied et des pelisses. Les femmes sont ravissantes à voir trotter, marchant solidement sur la terre bien sèche, talonnant de la bottine comme pour marquer le pas et pelotonnées dans leurs paletots, le petit manchon serré contre la poitrine.

C'est temps d'élection pour les jolis pieds, et si vous voulez voir comment on se chausse à Paris, vous n'avez qu'à faire le tour du lac par une de ces après-midi ensoleillées au ciel et glacées sur la terre. La pantoufle de Gendrillon, à la microscopie légendaire, n'est qu'une savate, comparée aux bottines qui piaffent, en se hâtant, le long de la contre-allée du lac. Les Parisiennes n'ont rien à envier, ni aux héroïnes des contes de fée, ni aux Andalouses, pour la ténuité des extrémités.

Et quels costumes affriolants enfante cette saison de bise ! Le printemps a inspiré bien des idylles ; je trouve que le temps de la froydure, — comme disait Clement Marot — pourrait aspirer au dithyrambe. Il chanterait les plaisirs de l'hiver au dehors, les sports qu'il comporte, le patinage, les courses en traîneau ; puis il célébrerait les charmes du foyer qu'il entraîne : le coin du feu et ses douces causeries, les soirées et les fêtes. Dans le calendrier mondain, chaque saison, je pourrais dire chaque mois, correspond à des plaisirs et à des luxes. La saison où nous sommes a sa large part des deux, et si l'on en doutait, on n'aurait qu'à se rendre au *Skating-Club*. On verrait comme on s'y amuse et comment on s'y habille.

Le Cercle des patineurs est en liesse, et l'on y forme sur la glace les projets les plus merveilleux. Pourvu que les belles idées n'aient pas le sort du pot au lait de Perrette et que le dégel ne vienne pas les rejeter à l'eau ! En attendant, le *Skating-Club* a une animation charmante et est devenu le centre de réunion du Paris élégant. Les femmes s'y montrent intrépides sur la glace et y rivalisent de grâce et d'habileté. Si la jeune Amérique multiplie ses représentations au *Skating*, la France n'y figure pas sans avantage.

Comme vous le pensez, les jolis costumes ne manquent pas sur les laes du bois de Boulogne. Il y en a de toutes les coupes et de toutes les étoffes, drap et velours. Un des plus charmants est en gros drap anglais : la jupe faite simplement à plis à la religieuse, avec la veste-cantinière serrée à la taille ; un large galon de laine tressée pour toute garniture. Très-jolis aussi les costumes de serge à la russe à double jupe, la seconde formant tunique, et garnis de galons de métal alternant avec des bandes de fourrure. Une toilette de patinage, qu'il ne faut pas non plus oublier, rappelle les costumes du commencement de ce siècle en Angleterre : la robe est faite en redingote à double petit collet, le tout orné de fourrures ou de bandes de broderie de perles de Bliard sur velours assorti à la nuance de l'étoffe. Cette façon de costume est des plus seyantes pour les femmes sveltes et élancées. Nous verrons bientôt les nouveautés dans les toilettes de patinage que vont enfanter les grandes fêtes de nuit qui se préparent au *Skating*, — si toutefois le thermomètre daigne le permettre.

La glace aidant, le monde reprend ses quartiers d'hiver à Paris, et quelques salons, plus hardis en hospitalité que les autres, ont ouvert leurs portes. La princesse Troubetzkoi a promis de faire trêve à ses *ruouts* politiques par une soirée dansante, et Mme Alexandre de Girardin annonce une seconde édition de son bal costumé, si réussi, de l'hiver dernier.

A propos de cette sympathique et distinguée personnalité de la haute société française, il nous faut noter un événement qui intéresse un détail très-important de la toilette féminine.

M. Gabriel Coffinières, le maître aquarelliste, vient de révolutionner le genre adopté pour la peinture des éventails. Il les rend personnels aux doigts qui les manie, et spirituels comme une Parisienne qui a de l'esprit. Il en fait des nouvelles à la main, au pinceau, étincelantes de verve et de brio. C'est ainsi qu'il a fait, pour Mme Alexandre de Girardin, un éventail qui forme les mémoires de toute la villégiature passée pendant la dernière saison à son château d'Agnetz, cette terre pittoresque près de Clermont, d'où M. Émile de Girardin écrivait, cet automne, ces fameuses *Lettres d'Agnetz* publiées par la France.

Vous voyez là le château et toute l'existence qui s'y menait avec ses incidents imprévus et ses gaités champêtres. Les châtelains et leurs hôtes y sont représentés avec une ressemblance étonnante, d'un coup de pinceau. C'est amusant comme une revue de fin de saison réussie. Rien n'est omis de ce qui a particularisé la villégiature dans cette charmante résidence, et tout cela est traité avec un art, un entrain merveilleux. Cet éventail est une des œuvres les plus artistiques et les plus originales que j'aie vues, et il serait à souhaiter que Mme de Girardin s'en dessaisît quelque temps au profit du prochain Salon de peinture.

Eugène CHAPUS.

## LA MAISON MORTE

Le *Court Journal*, de Londres, a révélé une excentricité comme on n'en voit guère qu'en Angleterre.

Au centre de Norfolk street, Strand, dans un des quartiers les plus peuplés de Londres, il existe un singulier « monument commémoratif », inconnu cependant des passants si nombreux dans cette rue.

Au coin de Howard street, on remarque une grande maison qui semble presque abandonnée. Les jalousies du premier étage, hermétiquement closes, sont recouvertes d'une épaisse couche de poussière et toutes moisisées par la vétusté. C'est que depuis un demi-siècle personne n'y a touché ; nul pied humain n'a pénétré dans l'appartement qui est situé au premier étage.

On raconte qu'il y a cinquante ans, lord M... était sur le point d'épouser miss V... Le jour était fixé, le matin de la célébration du mariage était arrivé. On avait préparé un déjeuner somptueux dans le grand *Dining hall*, où les convives étaient déjà réunis. Tout à coup on vint annoncer que la fiancée renonçait au mariage et quittait l'Angleterre.

Lord M... ne dissimula aucune irritation ; il se dirigea immédiatement vers la salle où le repas avait été servi, et, sans prononcer une parole, il tira les rideaux et ferma les volets ; puis, faisant sortir les invités, il mit les clefs des serrures dans sa poche. Enfin, sur son ordre et sous ses yeux, les issues furent condamnées, clouées et verrouillées, afin qu'âme qui vive n'y pût jamais entrer.

Depuis cette étrange histoire, la maison a été louée ; mais lord M... a stipulé que les pièces qu'il avait occupées resteraient dans l'état où il les avait laissées, et une somme de 5,000 fr. a été payée chaque année comme indemnité au locataire.

En 1870, lord M... est mort, mais personne n'a encore osé ouvrir les portes de son appartement, où la table du banquet nuptial est telle qu'au jour fixé pour le mariage : couverte de fleurs et de mets que la poussière doit maintenant recouvrir comme dans le silence du tombeau.

Ch. D.



PLANCHE G. N° 592. — DESCRIPTION, PAGE 38.



## TOILETTES D'INTÉRIEUR

Modèles de Mlle Adolphine Koenig (rue Monsigny, 19).





1291

*Jules David*

*A. B. J. J.*

*A. Leroy, imp. r. de Navais, 66.*

*Ad. Goussard, 8, File Ed. Paris*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de bal de M<sup>lle</sup> Adolphine Koenig, rue Monsigny, 19.

Cinture-Rigante de M<sup>me</sup> De Vertus Soeurs, r. Aubert, 12. Eau Figaro B. B. Nouvelle, 1.

Machine à coudre de H. Seeling, B. Sebastopol, 70 et N. des P. Champs, 97.

Entered at Stationer's Hall.







PLANCHE G, N° 587. — DESCRIPTION, PAGE 38.



TOILETTES DE BAL



## LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

SAYNÈTE

SCÈNE TROISIÈME

Crochard, les précédents.

CROCHARD (sans voir Perrette qui est à la cheminée, il va vers la table.)

Eh bien, ce premier déjeuner? Où est-il? Où est Madelon? Réponds donc, animal! Es-tu sourd? Dors-tu encore à l'heure qu'il est, paresseux? Va chercher mon café.

PIERROT

Oh! oui, monsieur, merci de vos bontés, j'ai très-bien dormi.

CROCHARD

Est-il devenu fou? (*Il voit Perrette.*) Ah! oui dà! Je surprends monsieur en bonne fortune... avec Perrette! (*A part.*) Un beau brin de fille! (*Haut.*) C'est donc pour ça, petite, que Pierrot perd la tête et répond de travers?

PERRETTE

Pardon, excuse, monsieur Crochard, je le tourmentais pour qu'il me procurât le plaisir de vous voir.

CROCHARD

Et il ne voulait pas? (*A part.*) Je comprends ça! (*Haut.*) Je vais le renvoyer et tu me conteras tes petites affaires. (*A Pierrot.*) Va-t'en dire à Madelon que je ne prends pas de café ce matin, qu'elle me fasse une tasse de chocolat. Allons, réveille-toi, obéis. (*Il le secoue et le pousse vers la cuisine.*)

PIERROT, effrayé.

Voilà, monsieur, j'y vas! (*Il sort, mais il reste derrière la porte et montre sa tête de temps en temps.*)

CROCHARD

Je devine ce que tu me veux, poulette?

PERRETTE

Poulette? (*Haut.*) Je m'appelle Perrette, monsieur Crochard; c'est moi la fille au grand Jacques, à qui vous avez prêté dans le temps...

CROCHARD

Je sais ton nom, je sais tout ça, ton père ne veut pas paye.

PERRETTE, tristement.

Il ne peut pas, monsieur!

CROCHARD

Vas-tu pleurnicher? Non, je t'en prie! Ça enlaidit, les larmes, et une fille qui n'a que sa beauté doit toujours sourire. Voyons, souris-moi un peu et ne baisse pas tes yeux si tu veux que j'en voie la couleur! Souris-moi donc!

PERRETTE, à part.

Je ne peux pas! (*S'efforçant pour prendre un air riant.*) Monsieur, pardonnez-moi... j'ai peur de vous!

CROCHARD

On peut m'appivoiser, c'est ton affaire! Tu ne dis plus rien,

es-tu si sotté que cela? (*Pierrot passe sa tête, et montre le poing à Crochard sans que celui-ci le voie.*)

PERRETTE

Que voulez-vous que je vous dise, monsieur Crochard? mon pauvre père...

CROCHARD

Laisse-là ton père, parle de toi!

PERRETTE

Eh bien, moi... je serai bien à plaindre si vous ne voulez pas me faire crédit, car c'est moi et Pierrot qui allons être vos débiteurs.

CROCHARD

Tu épouses cet âne de Pierrot?

PERRETTE

Pierrot n'est pas un âne, monsieur Crochard! c'est un bon et brave garçon que j'aime et qui vous paiera bien, si vous voulez attendre encore deux ans, trois tout au plus! (*Même jeu de Pierrot, qui, sans être vu de Crochard, envoie un baiser à Perrette.*)

CROCHARD

Pas une semaine, pas un jour. Tu te maries, tu prendras sur ta dot. Tu aimes Pierrot? Tant mieux pour toi. Mille écus pour avoir ce beau mari, ce n'est pas trop cher! Ton père verra les huissiers aujourd'hui.

PERRETTE, à part.

Vieux monstre, va!

CROCHARD

Tu dis?

PERRETTE

Je dis que vous me ferez peut-être grâce quand vous aurez goûté ma crème.

CROCHARD

Ah! tu as de la crème? de la vraie?

PERRETTE

Goûtez, monsieur, et si vous n'êtes pas trop méchant, vous en aurez de la même tous les jours.

CROCHARD

Voyons d'abord. Oh! c'est qu'on ne me trompe pas, moi! mais quelqu'un l'a déjà goûtée! on a bu dans ma tasse! Est-ce ce polisson de Pierrot?

PIERROT, paraissant.

Monsieur?

CROCHARD

Je ne t'appelle pas.

PIERROT

Monsieur a demandé une tasse? (*Il va en chercher une au buffet.*)

CROCHARD, à part.

Le drôle écoute aux portes et la petite me tend un piège. (*A Pierrot qui lui présente une tasse.*) Qui a bu dans ma tasse?



PIERROT

Moi, monsieur. Vous dites que le lait du pays est empoisonné. Mon devoir était de ne pas vous en laisser boire une goutte sans avoir fait l'épreuve sur moi-même; je peux vous répondre de celui-ci, monsieur. Goûtez, goûtez!

CROCHARD, après avoir goûté la crème (en colère).

C'est de l'eau, et de l'eau claire! Ah! on se moque de moi? (Il veut jeter le reste de la tasse à Perrette, il se ravise et le lance au nez de Pierrot qui fait semblant de pleurer.)

PIERROT

Oh là là! Oh là là! (A part.) Ça va bien, il est furieux!

CROCHARD, le poussant dehors et fermant la porte au verrou.

Toi! je te chasse, et je te retiendrai sur ton compte tout le mobilier que tu m'as usé et toute la vaisselle que tu m'as cassée! (A Perrette.) Quant à vous, la belle, vous ne sortirez pas d'ici sans m'avoir payé votre malice.

PERRETTE, ramassant son sabot, qu'elle n'a pas eu le temps de remettre.

N'approchez pas, ou je cogne!

CROCHARD

Elle le ferait comme elle le dit! Voyons, Perrette, es-tu folle? qu'espères-tu de moi avec ces manières-là?

PERRETTE

Rien, je n'espère plus rien! j'étais venue avec l'espérance de vous attendre...

CROCHARD

On peut toujours m'attendrir. Promets-moi...

PERRETTE

Rien, vous dis-je! j'ai eu une mauvaise idée, le bon Dieu m'en punit.

CROCHARD

Quelle idée avais-tu? Elle était peut-être bonne?

PERRETTE

Non! elle était indigne de moi! je voulais faire la coquette avec vous, j'avais oui dire... c'était mal, je n'ai pas pu seulement vous faire un sourire.

CROCHARD

Donne-moi un baiser, je te tiens quitte du sourire! (Pierrot paraît à la porte de droite armé d'un manche à balai.)

PERRETTE

Et de la dette?

CROCHARD

Et de tout, si...

PERRETTE

Assez! vous êtes un vieux coquin, laid, bête et méchant! N'avez-vous pas de honte de ruiner le pauvre monde? Ah! vous faites le brave homme, vous, et il y a des gens qui croient que vous rendez des services! Ah! vous voulez être conseiller municipal, vous faites même le généreux quand on vous regarde? Vous diriez volontiers que vous avez fait grâce à beaucoup de débiteurs. Je me le suis laissé dire aussi, à moi; mais je vois comment vous agissez! vous prêtez aux maris et aux pères avec

l'espoir de perdre et d'avilir leurs femmes et leurs filles? Eh bien, je vous le dis, vous êtes un infâme et je vous méprise!

CROCHARD

Sotte fille! (A part.) Elle me fera du tort, il faut... (Haut.) Oui, tu es une sottise, Perrette! une prude qui monte sur ses grands chevaux et qui fait d'une plaisanterie une grosse affaire. La preuve que je ne te faisais pas de conditions, c'est que je consens à ce que tu désires, et que je ne prétends pas à ta reconnaissance. Je te donnerai du temps, mais tu payeras l'intérêt?

PERRETTE

En argent, oui, monsieur!

CROCHARD

Est-ce que je te demande autre chose? Tu n'es pas déjà si belle! (A part.) Si, elle est belle, mais l'argent est plus beau que tout. (Il va pour sortir à droite et trouve Pierrot sur le seuil.) Eh bien, qu'est-ce que tu fais là, toi?

PIERROT, grattant le plancher avec le bout de son manche à balai.

Je balayais votre escalier, monsieur, je balaye!

CROCHARD, à part.

Il m'aurait bien balayé les côtes! Allons, soyons généreux! (Haut à Perrette.) Je te donne quatre ans et j'augmente l'intérêt tous les ans.

PERRETTE

Soit, monsieur. (Il sort.)

## SCÈNE QUATRIÈME

Perrette et Pierrot

PIERROT

Eh bien?

PERRETTE

Peu importe l'intérêt, c'est du temps qu'il nous fallait.

PIERROT

Et la crème? que veux-tu? elle était trop bonne pour ce vieux gueux.

PERRETTE

Comment! c'est toi... Eh bien, tu m'as rendu un grand service, Pierrot!... tu m'as avertie et protégée. Sans toi, je me serais peut-être décidée à lui sourire, et rien que pour ce sourire-là, j'aurais été honteuse devant toi et en colère contre moi tout le reste de ma vie!

George SAND.

## LES PAROLES D'OR

Au début de la jeunesse, on cherche l'emploi de ce que l'on sait et de ce que l'on peut, de ses aptitudes et de son caractère. Cela t'ou (quand on le trouve), on se case, on se marie, on travaille, on a des succès, des revers, on éprouve quelques joies, on pleure souvent; et puis, tout surpris, on s'aperçoit qu'on est vieux, très-vieux, et que l'écheveau de la vie est bien près d'être dévidé. Quel vieillard n'a éprouvé cette surprise? Et quel, dans cette voie descendante, n'a été tenté de dire comme Voltaire octogénaire: « Quand j'étais à l'âge heureux de soixante-dix ans! »

LITTRÉ.



## LA ROSE \*

Quand sa tunique de verdure  
S'ouvre pour livrer au matin  
Tous les trésors dont la nature  
Prodigue orne son jeune sein ;

Quand sa corolle fraîche et pure  
Exhale des parfums divins,  
Elle se redresse, bien sûre  
D'être reine de nos jardins.

Rose blanche, pourpre ou noisette,  
Avec tes grâces de coquette,  
Qui pourrait lutter, dis-le moi ?

Nulle, et pourtant la violette,  
Qui se cache aimante et discrète,  
O rose ! nous plait mieux que toi.

Germain PICARD.

## LE GARDE-CHASSE

(NOUVELLE.)

## I

Le 15 septembre 18... vers quatre heures du matin, une femme d'un certain âge suivait l'unique rue — la Grande Rue — du village d'Essertennes, dans le Jura.

Elle marchait vite. Ses vêtements en lambeaux, blancs de poussière; ses cheveux épars sur son cou, ses yeux hagards, noyés de larmes; ses plaintes, ses sanglots lui donnaient un aspect vraiment effrayant.

Parfois elle s'arrêtait. Elle essuyait les larmes qui inondaient ses paupières, elle cherchait à comprimer les battements de son cœur; puis elle reprenait sa marche ou plutôt sa course.

Au bout de la rue se dressaient les vieilles tours crénelées du château d'Essertennes.

Elle se dirigea vers la porte, contre laquelle elle frappa à coups redoublés. Les aboiements des chiens lui répondirent. Enfin la porte s'ouvrit.

— Comment ! c'est vous, la Simone, à cette heure ? dit un individu qui s'avança sur le seuil.

La Simone était haletante.

— Ce n'est pas vous que M. Édouard et ses amis attendaient... Où est votre mari, où est Claude ? Il devrait être ici pour conduire ces messieurs à la chasse...

La Simone éclata en sanglots.

— Vous pleurez ?... Pourquoi ?

Elle le repoussa brusquement en s'écriant :

— Je veux voir M. Édouard, réveillez-le !...

— Ah ça, vous êtes donc folle ?

Et comme elle courait, sans vouloir l'entendre, il lui cria :

— M. Édouard et ses amis sont en train de manger un morceau, en attendant Claude, votre mari...

La Simone se précipita vers le château, grimpa les escaliers du premier étage et entra dans une vaste salle au milieu de laquelle, autour d'une table, quatre jeunes gens étaient assis.

\* Sous ce titre : *Vous les connaissez !...* lequel vise au réalisme et à la fantaisie, M. Germain Picard vient de publier quatre nouvelles en prose et en vers dont il nous serait difficile de recommander ici la lecture complète. Mais nous ne résistons pas au plaisir d'en extraire le joli sonnet ci-dessus, en ajoutant que le volume, orné de quatre mignons portraits gravés à l'eau-forte par M. Guillomot fils, est un véritable chef-d'œuvre de typographie; on y reconnaît partout le goût éclairé de M. Motteroz, qui n'a point failli à sa belle devise : *Tu penses, j'œuvre.* — R. H.

— Tiens ! c'est toi, Simone... et Claude ?

La femme fit un faux pas en avant, essaya de comprimer les sanglots qui l'étouffaient, et tomba à la renverse en poussant un grand cri.

— Eh bien ! merci, mon cher Édouard, si c'est là la surprise annoncée !...

— Mes amis, répondit celui qu'on appelait Édouard, la Simone vient nous apprendre un malheur, j'en suis certain.

La pauvre femme était en proie à une violente attaque de nerfs. Ses mains étaient crispées. Ses bras se tordaient, sa bouche était écuméeuse. Elle criait.

Les témoins de cette scène, un moment surpris, émus même, ne tardèrent pas cependant à prodiguer des soins à la Simone.

La crise se passa, mais la Simone tomba dans un accablement profond.

— Simone, disait Édouard avec anxiété, Simone, où est Claude ?

La Simone ouvrit les yeux.

— Mon Claude, fit-elle tout à coup, en regardant ceux qui l'entouraient d'un air étonné... où il est ? Je n'en sais rien... Il a disparu... Claude ! Claude ! appela-t-elle.

## II

Édouard d'Essertennes avait trente ans. C'était un fort gaillard, d'un grand cœur, d'une nature un peu sauvage, et qui n'aimait passionnément que deux choses au monde : la solitude et la chasse.

Orphelin à l'âge de quinze ans, Édouard avait été élevé par un sien parent, son tuteur, qui, un beau jour, s'était débarrassé de lui en l'envoyant étudier à Paris.

Là, il vécut tristement, laborieusement aussi, car, pour oublier ses belles et chères montagnes, il se consacra à l'étude et ne connut que fort peu ce qu'on est convenu d'appeler la *vie parisienne*.

Puis, quand il fut maître de sa destinée, il s'en retourna dans son pays, s'ensevelit dans son vieux château d'Essertennes, ayant pour compagnons ses livres, ses chevaux, ses chiens et son garde-chasse, — le vieux Claude.

Édouard avait arrangé sa vie de telle sorte qu'il ne pouvait trouver l'ennui : le matin, en été, après quelques heures de travail, c'étaient les longues promenades à cheval, à travers bois ou dans les vallées; en hiver, les promenades en traîneaux dans les montagnes; et presque en tout temps, la chasse.

Sa réputation de chasseur était si bien établie qu'on voulait lui faire l'honneur, dans son canton, de le nommer capitaine de l'ouvetier; mais Édouard repoussa cet honneur, et se contenta de tuer loups, sangliers et lièvres pour son seul plaisir.

Cependant, il arriva un jour où il se souvint de ses amis, certains chasseurs parisiens.

— Mon garde, mes chiens, ma maison sont à vous, leur écrivit-il.

Trois d'entre eux acceptèrent son invitation.

Le soir de leur arrivée, il leur dit :

— Depuis huit jours, Claude vit dans les bois, chassant non pas les lièvres, mais les braconniers. Ah ! les braconniers... Il y a trente ans qu'il les hait et qu'il leur fait la chasse. Demain, à l'aurore, Claude vous réveillera.

Édouard se leva avant le jour.

Il appela ses amis qui, malgré tous les plaisirs promis à la chasse, trouvèrent l'heure du réveil un peu matinale et ne manquèrent pas d'en faire la réflexion.

— Déjeunons ! il faut prendre des forces, car nous irons loin. Claude va venir.

Or, Claude ne vint pas.

Depuis un certain temps déjà, nos jeunes gens étaient en



train de savourer le petit vin blanc d'Arbois, tout en *cassant la croûte*, comme disent nos montagnards franc-comtois, lorsque survint la Simone.

Dans la maison du bon Dieu, — ainsi appelait-on le château d'Essertennes, au village, — chacun s'était mis en quatre pour secourir la pauvre femme.

— Ah ! monsieur Édouard, s'écria-t-elle dès qu'elle put parler, je vais vous raconter l'affaire. Il y a huit jours, mon mari partit en me disant :

« — Simone, monsieur attend des amis ; je vais veiller au grain. »

Au grain, c'est-à-dire qu'il voulait empêcher les braconniers de chasser chez vous. Un matin, il me quitta comme d'habitude ; le soir, il ne rentra pas. C'est qu'il a couché à Pressiat, pensai-je. Cela lui arrivait souvent. Du reste, s'il lui était advenu quelque chose, je m'imaginai que Tom, son chien, vous savez ? serait revenu au logis. Je l'attendis toute la nuit. Au jour, je n'y tins plus ; j'étais effrayée, j'allai chercher Auguste Grobourg, le fiancé de ma petite Claudie. Mais Auguste est en Suisse et je ne trouvais que ses trois gredins de frères, de mauvais drôles, ceux-là, et qui détestent Auguste parce qu'il est le fiancé de Claudie et que c'est un bon sujet. Je partis seulement à la recherche de Claude. Je rentrai tard : personne que Claudie. Je crus que j'allais devenir folle. Je courus, avec ma fille, au hasard, à travers les bois, appelant : « Claude ! Claude ! »

Rien !

A Pressiat, on ne l'a pas vu.

« Oh ! alors, me dis-je, c'est qu'on l'a tué, qu'on a tué aussi son chien ! Il faut que je les retrouve... »

Et j'ai passé toute la journée d'hier à sa recherche, et... et... et...

— Oh ! monsieur Édouard, s'écria-t-elle à la fin en fondant en larmes, venez avec moi, je vous en prie... Claude vous aimait tant !

Édouard essaya de la calmer.

— Et Claudie ?

— Claudie a voulu rester à la cabane du bois ; la pauvre petite est malade de fatigue et d'émotion.

— Eh bien, toi, Simone, tu vas rester ici, tu ne pourrais plus marcher. Je vais partir avec mes amis. Pour nous guider, nous prendrons en passant les frères Grobourg ; ceux-là connaissent les bois comme leurs poches...

— Mais, monsieur, Auguste n'y est pas. Ah ! s'il était ici ! Quand même ce seraient ses frères qui... Mais il n'y est malheureusement pas, le brave garçon...

— Nous nous passerons de lui, et nous forcerons bien les trois gredins, comme tu les appelles, à marcher avec nous.

### III

Vingt minutes après, Édouard frappait à la porte de la maison des Grobourg. Comme on hésitait à ouvrir, Édouard frappa de nouveau. Cinq ou six chiens de forte taille essayaient, tout en hurlant, de franchir le treillage qui entourait la maison.

— Ouvrez, ou je tire sur vos chiens ! cria Édouard.

La porte s'ouvrit et les trois frères firent taire leurs chiens en les poussant du pied vers le chenil.

Édouard leur apprit ensuite le but de sa visite. Ils hésitèrent à répondre.

— Venez, et non-seulement je vous payerai cette journée, mais je vous permettrai de chasser sur mes terres pendant toute la semaine.

Ils refusèrent.

Camille ETIÉVANT.

(La suite au prochain numéro.)

## L'APPUI MORAL

(SIMPLE RÉCIT.)

### I

Ceci, disons-le tout de suite, est une histoire vraie.

Brunet appartenait à cette classe de travailleurs infatigables à qui le labeur non interrompu procure, à Paris, la plus forte rémunération.

Hors l'époque du chômage pour lui, chaque journée amenait avec elle six à huit francs de gain. Huit francs ! une fortune, il y a trente ans ; huit francs ! aujourd'hui, un revenu à peine suffisant pour faire vivre une famille.

Mais Brunet venait d'entrer dans la période cruelle où l'ouvrier sent sa vigueur l'abandonner ; ses mains hésitaient en manœuvrant les lourds ciseaux du découpeur, il ne taillait plus le drap avec assurance, il le morcelait. Le patron fronçait le sourcil à chaque nouvelle maladresse du vieux découpeur, et Brunet essayait une larme furtive chaque fois qu'il gâtait une pièce.

Chez l'homme, les pleurs sont l'indice d'un découragement profond ou de l'absence complète de virilité.

Brunet ne manquait certes pas d'énergie, mais il commençait à douter de ses forces.

Sur ces entrefaites, sa femme meurt, une précieuse ménagère. Brunet, en proie à la douleur la plus vive, a déserté l'atelier pendant huit jours ; son patron l'envoie chercher. Enfin, le voici, il reprend ses outils. Malheureusement, ses doigts crispés peuvent à peine faire mouvoir les branches des ciseaux. Il jette l'instrument de travail à terre ; puis, honteux de son emportement, il s'écrie :

— Quoi ! je viens de maltraiter ce qui m'a si longtemps nourri. Ingrat que je suis !

### II

Brunet présumait trop de lui-même. Malgré toute sa bonne volonté et son assiduité, le produit de ses journées n'était plus le même que par le temps passé.

Le soir, rentré chez lui, l'ouvrier se trouvait seul. Seul ! mot qui renferme tant de tristesse sombre, pour qui a vécu pendant vingt-cinq ans avec une femme aimée.

Le découpeur envisageait donc, dans sa plus navrante réalité, la solitude où désormais devait s'écouler et se terminer sa misérable existence.

Afin de mettre ses dépenses en rapport avec ses ressources amoindries, il est obligé d'abandonner le logement propre où florissait jadis son heureux ménage ; il loue un cabinet exigü, situé rue Saint-Jacques, dans une maison voisine du noir édifice qui porte inscrit sur sa façade : « Lycée Louis-le-Grand. »

Manquant d'argent, le pauvre veuf est forcé de vendre ses meubles pièce à pièce. Il ne lui reste qu'un chétif lit en fer, une chaise boiteuse, des hardes au fond d'un coffre ou appendues à la muraille, et quelques pieux souvenirs de celle qui n'est plus.

Les amis du misérable devinrent plus rares, leurs visites plus courtes. Bref, l'heure sonna bientôt où Brunet ne vit plus âme qui vive.

La solitude est mauvaise conseillère. Dégoûté de la vie et attristé, les idées les plus folles traversent la tête du vieil ouvrier ; le désespoir s'est emparé de lui. Il est perdu !

Le mardi 25 décembre 187..., il ne restait plus à Brunet que quelque menue monnaie, il n'avait pas mangé depuis quarante-huit heures, et il était resté comme plongé dans un en-



gourdissement bestial. Tout à coup, il sort de chez lui éperdu, il se rend chez le marchand de vin qui fait le coin de la place Gerson et de la rue Saint-Jacques; il absorbe, coup sur coup, cinq verres de cette liqueur létifère et verdegriée qu'on nomme absinthe.

Brunet s'est enivré pour la première fois de sa vie.

Il franchit rapidement les six étages qui donnent accès dans son galetas; il s'enferme, bouche les fissures de la porte et de la fenêtre avec des chiffons, transforme en fournaise le réchaud qui ne doit plus servir à préparer ses aliments; il embrasse le portrait de sa femme et se jette sur son lit.

La mort l'attend là; une mort certaine. Brunet a lu cela quelque part. Il ferme les yeux.

### III

Au chevet du lit du suicidé, une jeune fille est assise. Elle veille. Pleine de douceur et d'empressement, elle soigne Brunet.

Les amis du découpeur ne sont pas venus au secours du malheureux; c'est sa voisine, une orpheline, qui est accourue et a forcé la porte pour porter secours au pauvre homme dont les gémissements sont parvenus jusqu'à elle.

Digne et courageuse fille! Il aurait fallu entendre avec quels accents chaleureux elle parla au vieillard dès qu'il eut repris ses sens; comme elle lui reprocha avec fermeté l'acte coupable qu'il venait de commettre en cherchant à éteindre une vie qu'il n'appartient pas à l'homme de s'arracher.

Brunet écoutait la jeune fille avec attendrissement; il lui prend la main, la baise à plusieurs reprises, et lui dit:

— Enfant! vous êtes mon bon ange et mon sauveur. Je vous jure de ne plus rien tenter pour me détruire. J'étais fou, vous m'avez rendu la raison; j'étais faible, vos conseils m'ont ramené. Soyez ma fille, ne me quittez plus.

Depuis, le découpeur a recouvré la santé, il a repris ses ciseaux.

Le soir, la petite voisine travaille à ses côtés et ne le quitte qu'au moment où le sommeil s'empare de lui.

L'appui matériel des hommes n'avait pu soutenir Brunet dans les luites de la vie; l'appui moral d'une jeune fille l'a sauvé.

Albert CAISE.

## REVUE DES MAGASINS

Le joli costume de faille noire de Mme DALTROPE-VORMUS, dont le *Moniteur de la Mode* a donné dernièrement le dessin, a fait sensation, nous pouvons le dire, et son prix exceptionnel de 200 fr., a tenté plus d'une de nos abonnées. — Nous sommes même chargée d'annoncer aux personnes qui pourraient trouver leur commande un peu en retard que c'est là un fait exceptionnel, car Mme Daltrophe-Vormus met un soin tout particulier à servir ses clientes dans le plus bref délai. Autant que possible elle aime à avoir une limite déterminée: elle s'arrange alors en conséquence et travaille d'abord pour les plus pressées. Il est donc prudent de lui fixer le délai maximum et minimum.

Le costume ordinaire, du prix de 150 fr., peut être exécuté en lainage de fantaisie ou velours de chasse, selon qu'on le préférera; dans ce dernier cas, il n'y a d'autre garniture que des boutons noirs assortis, ou en métal.

Mme Daltrophe-Vormus est toujours disposée à accorder à nos abonnées les avantages que nous avons signalés dernièrement; il suffit, pour cela, de lui écrire « rue Vivienne, 14 », en se recommandant de nous, et de bien désigner ce que l'on veut: dire clairement le genre de toilette, le prix qu'on veut y mettre, puis envoyer un corsage et des mesures de jupe, avec les indications personnelles à chaque femme et que celle-ci seule peut donner.

Mme Daltrophe-Vormus se chargera également de faire une robe de bal, de soirée, etc., et en fixera d'avance le prix d'après le choix des étoffes et des garnitures. Elle saura parfaitement copier un dessin et reproduire

exactement la toilette, et si l'on s'en rapporte à son goût pour créer un joli modèle, on n'aura pas lieu de le regretter.

— Il n'est pas de concurrence sérieuse à craindre pour la *Ceinture Régente*, parce qu'elle est unique au monde, et que Mmes DE VERTUS sœurs possèdent seules le secret de sa coupe. Cette ceinture est à la fois un corset hygiénique approuvé par les médecins de la Faculté, et un corset élégant et coquet, apprécié de toutes les jolies femmes. Qu'elle soit établie en beau coutil, en moire ou en satin, sa forme, sa façon restent les mêmes. Mmes de Vertus sœurs apportent un soin égal dans la confection de chaque modèle.

Nous avons déjà signalé à nos lectrices les importantes modifications apportées dans la coupe et la fabrication de ce corset célèbre. Il est à même d'allonger, d'amincir et de cambrier la taille autant que la couturière la plus exigeante peut le souhaiter pour la cliente qu'elle habille. Mais, tout en apportant à leur *Ceinture Régente* les changements nécessités par la mode, Mmes de Vertus n'en tiennent pas moins à maintenir ses précieuses qualités; celles surtout qui rendent ce corset si utile aux personnes délicates, aux jeunes filles, et le font choisir de préférence à tout autre par les mères vigilantes.

La maison de Mmes de Vertus sœurs (rue Auber, 12) est un rendez-vous aristocratique où les femmes de la société sont heureuses de se rencontrer; personnel, salons, installation et produits, tout est à la hauteur de la clientèle qui lui a donné sa confiance, et d'une direction qui, par son honorabilité, l'a méritée à tant de titres.

— La saison des bals est pour la maison LASSALLE et Cie une occasion de signaler son goût exquis. Les toilettes expédiées depuis quelques jours en province et à l'étranger par cette importante maison sont des types de grâce et de distinction. Le mélange heureux du satin, du taffetas et du crêpe, avec ornementation de guirlandes de fleurs, l'harmonie des teintes, la nouveauté des garnitures, sont dignes des plus grands éloges. Quelques toilettes pour jeunes filles sont en tulle lamé, très-vaporeuses et simplement décorées en traîne de feuillage.

Les prix de la maison Lassalle sont beaucoup moins élevés que ceux des grandes couturières et l'on a aussi l'avantage de n'avoir jamais que des toilettes tout-à-fait comme il faut, aucune excentricité n'étant admise par la clientèle que la maison Lassalle a l'habitude de fournir. On peut se faire envoyer des renseignements et connaître exactement les prix des costumes qu'on désire se procurer.

Nous avons vu aussi, dans les envois dont nous venons de parler, de très-jolies sorties de bal en cachemire brodé, avec franges de plumes ou bordure de cygne.

On sait que la maison Lassalle excelle à organiser les trousseaux et les corbeilles de mariage. Toutes les acquisitions de fourrures, cachemires, bijoux, étoffes de tous genres et objets de toilette, peuvent lui être confiés; la rapidité de l'exécution des commandes; quelle qu'en soit la difficulté, tient à une excellente organisation dans laquelle figure un personnel nombreux et intelligent.

Le prospectus de chaque saison est envoyé gratuitement à qui le désire. Adresser toutes les lettres et demandes à la maison de commission Lassalle et Cie (rue de Grammont, 21, à Paris.)

## SPÉCIALITÉS

Nous recommandons comme un excellent produit l'*Huile de Macassar*, dont le succès ne s'est jamais démenti pendant la longue durée de son existence. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure qu'il rend soyeuse et souple et à laquelle il donne un lustre admirable. L'*Huile de Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles; enfin cette composition extra-délicate qui vient directement d'Angleterre, offre encore l'avantage de prévenir la *décoloration des cheveux*. De pareilles qualités dispensent de tout commentaire en faveur d'un produit aussi rare.

Les personnes qui désirent se le procurer demanderont le *Rowland's Macassar Oil*: à Londres, Hatton Garden, 20; — à Paris, chez Mme veuve Lamar, rue Saint-Denis, 151 (dépôt principal pour la vente en gros); Guerlain, rue de la Paix, 45; Hogg, rue Castiglione, 2; Robertis, place Vendôme, 23; Swann, rue Castiglione, 2; C. Fay, rue de la Paix, 9; et enfin chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France.

Se bien défier des produits vendus sous le nom de Bowlands. Les flacons de l'*Huile de Macassar* sont recouverts de la signature: A. Rowlands and sons, en encre rouge.

M. D'A.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

A quelque chose malheur est bon ! Plus il fait froid, plus il y a de gens heureux. Voyez plutôt pendant les fortes gelées : tout Paris était aux patins. La masse des patineurs s'ébattait sur les grands lacs du Bois de Boulogne autour desquels une quantité de curieux ne craignait pas de stationner. Mais où le coup d'œil était surtout pittoresque, c'est à l'enceinte réservée du Skating-club (à Madrid). — On sait que pour y être admis il faut être présenté par un membre du cercle. — Donc, public d'élite ; quant à l'installation, elle est parfaite : de bons paillasons bordant le lac pour les promeneurs ; des cabanes, garnies de sièges et de chancelières, servant d'abri aux plus frileux ; des brasers brûlant de place en place sur la glace où les patineurs viennent se grouper et se chauffer les doigts... Une excellente musique avec cela et un buffet des mieux organisés. N'oublions pas que la part des pauvres est largement comprise ; on ne voit que pièces d'or ou billets de banque sur les plateaux tendus à leur intention.

L'ensemble de ces réunions est charmant à voir : femmes et hommes élégamment habillés de velours et de fourrures, fendant la glace en tous sens, formant de gracieux balanciers, tournoyant avec rapidité, exécutant des zig-zags étranges. Ici c'est un traîneau dont la marche cadencée ne gêne en rien une causerie intime ; là, au contraire, c'est un traîneau lancé à toute vitesse par un trop galant cavalier, malgré les petits cris d'effroi des jolies peureuses. Enfin, il y a dans tout cela un mouvement, une gaieté et un entrain extraordinaires qui expliquent parfaitement la vogue de ces réunions dorées.

Parmi les costumes que nous avons remarqués nous citerons : celui de la princesse de Sagan, tout en velours noir et broderies d'or, légères comme une dentelle. Celui de la duchesse de Mouchy, en drap marron garni de martre zibeline et d'or. Au bas du jupon court une bande de 40 cent. environ. Lady Churchill était

en drap gris jaunâtre, son jupon de velours noir avec bande de martre et boutons dorés ; la coiffure était une toque de loutre. Ces trois dames comptent parmi les patineuses émérites et l'on faisait cercle près d'elles.

Nous avons également noté la toilette de deux ravissantes jeunes filles, sœurs sans doute et dont tout le monde admirait les gracieux débuts : Jupon court — jusqu'à la cheville, du moins — en velours marron. Polonaise et veston en velours de chasse gris souris, avec poches plates aux deux vêtements et parements aux manches. Des boutons dorés ornent sur deux lignes le devant de la polonaise et maintiennent derrière un relevé original ; les manches, les poches et le veston sont garnis des mêmes boutons et celui-ci est fermé par des cordelières en soie, formant des brandebourgs croisés. Lingerie plate en toile ; cravate en velours marron et dentelle crème ; toque en loutre posée bas sur le front, garnie derrière de coques en ruban assorti posées en catogan avec une aile bleutée formant aigrette.

Nous ajouterons comme observation générale que dans toutes ces réunions de patinage, semi privées ou tout à fait publiques, femmes et hommes font assaut de fourrures, c'est une véritable exhibition de peaux sur toute la ligne... Les gens de goût évitent avec soin l'excentricité et les costumes extraordinaires ; on en voit certainement, mais c'est de mauvais ton. Ce qu'il y a de plus élégant, c'est la toilette de ville chaude et confortable ne gênant aucun mouvement. Il est à noter aussi que les hommes de bonne compagnie patinent en chapeau à haute forme et non pas avec ces calottes hongroises que portent les écuyers. Les coiffures favorites pour femmes sont le chapeau rond et la toque. Les bottes à doubles semelles très-fortes sont boutonnées haut sur la jambe et les bottines sont entourées de fourrure. Pour les gants, des mitaines de laine nous ont paru une mesure excellente contre le froid ; nous nous faisons un devoir de le signaler.



P. N<sup>o</sup> 296. — CHAPEAU Marie-Adelaïde.

Modèle de la maison Mélanie Percheron (rue de la Paix, 24).



A propos de mitaines, on y revient décidément pour le soir cela devait être; puisqu'il est admis de faire des manches courtes, et d'aller bras nu dans les réunions intimes, il faut bien accepter la mitaine longue. Plusieurs de nos plus élégantes mondaines en ont donné l'exemple; on les a vues avec des mitaines de soie noire, des mitaines de soie crème, et la beauté de leurs bras a été si bien mise en évidence par ce fait, que la cause des mitaines a été gagnée. Cela rappelle bien un peu 1836; mais comment faire? la mode est une roue tournante qui ramène infailliblement les idées anciennes.

Cela est si vrai qu'aujourd'hui les bijoux se font à l'instar de ceux d'autrefois; mais qu'ils sont jolis et combien on leur pardonne! Nous avons vu des Saint-Esprit avec cœur pendant, composés de diamants montés sur argent et à jour, d'un éclat merveilleux; d'autres en pierreries de toute espèce et de toutes couleurs offrant une vivacité de feux éclatante.

Il est à remarquer que la mode nous conduit de plus en plus à une somptuosité déraisonnable. Après avoir épuisé toutes les ressources de la fantaisie pour l'ornementation de nos toilettes, on s'est blasé et il a fallu autre chose. De sorte qu'aujourd'hui on ajoute les bijoux au reste; de là les imitations dans ce genre, car les fortunes ne suffiraient plus à pareille prodigalité. Les diamants, les roses, les rubis, les émeraudes, etc., étincellent au milieu des choux de dentelle qui ornent les corsages, et quoique la plupart soient faux, nous n'en dirons pas moins que les femmes en deviennent folles.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 296.

**CHAPEAU Marie-Adélaïde.** — Capote en peluche blanc ivoire, à fond mou et bavolet, avec passe de faille assortie et toute plissée. Des plumes de même nuance ornent le chapeau en tous sens, et sur le sommet un oiseau des îles semble faire son nid. Barbe en dentelle Colville coquillée sous le bavolet et servant de mentonnières devant. Trois roses placées derrière complètent ce gracieux ensemble.

G. N° 601.

**TOILETTES DE RÉCEPTION.** — 1. Costume en vigogne avec garnitures de faille bleu prune. — Jupon à traîne, garni derrière de quilles de plissés, et devant d'un volant plissé de 25 cent. — Tunique froncée au milieu devant, où elle est ornée de nœuds de ruban; les côtés sont drapés et le reste forme un pouff très-chiffonné. — Cuirasse ornée de trois cols étagés, fermés devant par un nœud. Deux volants plissés terminent la manche, avec trois biais de faille formant des boucles plates sur le dessus. — Lingerie ouverte en toile ruchée.

2. Costume de cachemire rouge cardinal. — Jupon à traîne et pli Bulgare, garni de boucles plates en velours noir, groupées trois par trois sur le milieu. Le bas du devant du jupon est entouré d'un volant à tête bouillonnée et ruche de velours noir. — Trois tabliers superposés, drapés et entourés de dentelle noire, vont se fixer derrière sous le pli. — Cuirasse unie; manche garnie d'un haut volant plissé, d'un coulissé de velours noir et d'une ruche remontante.

M. N° 11.

**TOILETTES DE DEUIL.** — 1. Deuil sévère en crêpe crépé noir. — Jupon à courte traîne, entouré d'un biais sur les largeurs de derrière. — Tunique princesse drapée en long tablier devant et montée à pli Bulgare derrière; le bord inférieur est garni d'un large biais de crêpe. — Veston demi-ajusté, complètement encadré de biais de crêpe, ainsi que les manches rondes. — Col et sous-manches en crêpe plissé. — Chapeau de crêpe, à fond mou et passe coulissée, orné devant de fleurs de crêpe avec nœuds de même étoffe sur le côté et derrière. Long voile terminé par un grand ourlet. Gants de laine noire. Bas noirs.

2. Deuil moins sévère, en alpaga noir. — Jupon à traîne, uni devant, garni derrière de deux volants plissés posés au-dessus de l'ourlet. — Ta-

blier et tunique garnis d'un galon de soie à grille et de volants plissés. La tunique forme deux longues pointes qui tombent sur les côtés, et le tablier, qui les recouvre dans le haut, se drape avec elles par derrière en pouff modéré. — Corsage à basque un peu pointue au milieu devant et derrière, entourée de la même garniture. Col rabattu formé par le galon en question, et double plissé de crêpe lisse avec nœud de cravate en faille noire. Plissés en crêpe lisse au bas des manches, nœud et grille de soie. — La poche, ornée comme la toilette, est coulissée par un ruban uni sur le dessus. — Chapeau de feutre formant bavolet derrière; fond mou en grenadine de soie noire, ainsi que les nœuds et le voile flottant derrière. Le bandeau est formé d'une draperie de grenadine, ornée de raisins avec feuillage, le tout en soie. — Gants de Suède. — Bas rayés noir et blanc.

#### Description de la gravure coloriée n° 1292.

**TOILETTE DE RÉCEPTION ET TOILETTE DE VISITE.** — 1. Costume en faille noire et velours frappé bleu. — La jupe à traîne est composée d'un devant de velours frappé encadré de deux bandes de faille; les pointes de côté sont en velours frappé, ainsi que le pli Bulgare qui s'y trouve relié par des largeurs de faille plissée en éventail. — Tablier de faille noire, entouré de hautes franges à tête grillée en soie bleue, drapé en biais sur le devant du jupon; il est fixé d'un côté au bas de la bande noire et de l'autre dans le haut. Ces bandes sont recouvertes de cordelières bleues simulant un lacet croisé, qui se terminent par un nœud et deux glands tombants. — Corsage en velours frappé et faille; celle-ci forme les dessous de bras et tous les plissés qui rayent le devant et le dos dans la largeur. Manches de faille terminées par deux volants plissés, surmontés d'un large bracelet de velours frappé, garni d'un nœud de cordelière bleue à deux glands. — Lingerie en crêpe lisse festonné et plissé.

2. Costume en drap vert bouteille. — Jupon uni, à courte traîne. — Tablier plat et arrondi, s'arrêtant court sur les côtés d'une tunique plus longue, qui passe dessous. Celle-ci tombe en plis droits derrière. — Le corsage présente cette même disposition dans la coupe; c'est-à-dire que les devants, de forme cuirasse, se fixent sur les côtés du reste de la basque, qui constitue une petite jupe derrière. Le haut du corsage forme un carré de faille noire avec col montant et pointes rabattues; des bandes de marmotte encadrent cette faille, ainsi que tous les bords du corsage, du tablier et de la tunique. Par derrière, ces bandes sont surmontées de petits galons noirs. Coques de faille noire dépassant les bords du tablier et de la basque. Les manches, coupées dans le bas et croisées sur le dessus, sont garnies de la même façon. — Lingerie en toile et broderie anglaise. Chapeau capitaine Fracasse: feutre gris à passe enlevée d'un côté, avec bandeau de velours noir et branche de roses; plumes noires autour de la calotte.

La direction du Skating-Rink (au Cirque d'Été) a inauguré une série de neufs bals masqués, dédiés au *high-life* parisien. Les deux premiers ont été donnés les vendredis 21 et 28 janvier; les autres auront lieu les 4, 11, 18, 25 février, et dans les nuits du Mardi-Gras et de la Mi-Carême.

La salle du Skating-Rink et tout l'établissement sont admirablement appropriés pour ces fêtes; des décorations somptueuses et de bon goût, des fleurs en profusion, un éclairage splendide, un charmant Jardin d'hiver, un orchestre de premier ordre, tout est préparé pour offrir le confortable le plus élégant.

On peut retenir à l'avance des loges et des fauteuils; on trouvera au Skating-Rink un magasin de dominos, masques, etc.

Les dames sont reçues en domino ou costume travesti; les hommes en travesti ou en tenue de bal, avec ou sans le manteau vénitien.

#### COIFFURES DE BAL

G. N° 595.

1. Coiffure de jeune femme. — Les cheveux de devant, divisés en mèches passées au fer, forment des boucles sur le haut, sur les côtés et sur le front, où les cheveux, étant plus courts, tombent en fines mèches. Une natte encadre la tête en ovale et le milieu de la coiffure, par derrière, est composé de coques. Le bas des cheveux tombe en boucles à peine bouclées — Pouff de ruban et de plumes entremêlées de perles fines ou autres.



2. Coiffure de jeune fille. — Les cheveux de devant, séparés par une

un large rouleau. Quelques mèches folles et légèrement ondulées courent sur le front. Les cheveux de derrière sont ensuite divisés en mèches crépées



1. Coiffure de jeune femme.

raie frontale, forment un bandeau plat « à la Vierge ». Une grosse natte dessine une couronne autour de la tête depuis le bas. Le milieu derrière



3. Coiffure de jeune femme.

à l'intérieur pour former des coques irrégulières. On pose au milieu de la tête un catogan de cheveux tordus et roulés, maintenu par un nœud. Un



2. Coiffure de jeune fille.

est rempli de boucles tombantes. — Bouquet de fleurs des champs sur le sommet.

3. Coiffure de jeune femme. — Les cheveux de la raie frontale et des côtés, après avoir été ondulés, sont relevés en racines droites pour former



4. Coiffure de jeune fille.

mèche de cheveux du bas de la tête constitue une boucle tombante. — Pouff en fleurs et plumes sur le haut de la coiffure.

4. Coiffure de jeune fille. — Cette coiffure n'est autre que celle de la figure 2, vue de face.



## LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

Je lisais, il y a quelques jours, dans un journal sérieux le plaisant « fait divers » qui suit :

« Les habitués d'un café très-fréquenté au boulevard Montmartre viennent d'avoir la douleur de perdre le superbe *toutou* si fort amateur de kirsch que, chaque jour, il en vidait un grand carafon, et qui encore, non content de cela, allait de table en table quémendant un peu de sa liqueur favorite. Il est mort, maigre comme un clou. Paix à sa cendre !

» Mais ce n'est pas le seul ivrogne de son espèce que voient fleurir nos boulevards : on cite un autre chien d'une grande brasserie du boulevard Saint-Michel, qui ne le cède en rien au défunt dont nous venons de parler, sinon pour le kirsch, au moins pour la bière. On dit qu'il est Prussien.

» C'est un grand roquet à pelure fauve, à poil rude. Offrez lui du sucre, des gâteaux, même un morceau de viande, il détournera la tête d'une façon fort dédaigneuse ; mais payez-lui un bock, et vous verrez comme il l'avalera ! Les habitués de cette brasserie, rudes buveurs pourtant, ont quelque peine à lui tenir tête ; ainsi dix ou douze bocks ne font pas peur à cet ivrogne qu'on s'amuse à griser : aussi est-il devenu poussif au point de ne pouvoir plus se trainer. »

Je vous donne tel quel ce récit auquel, pour ma part, j'attache toute confiance, car je crois, et cela par expérience, que les chiens ont beaucoup plus que de l'instinct, c'est-à-dire que, de même que l'espèce humaine, ils ont des sentiments, des qualités et partant des vices. Ainsi j'ai connu un chien philanthrope, un chien mélomane, un chien avare. Et si vous me le permettez, pour me reposer un peu des hommes, je m'en vais vous raconter l'histoire de ces trois intéressants animaux.

Le premier ne faisait point partie de ma société ; c'était une des connaissances de mon mari. Il appartenait au maître du café de l'estaminet de Valois, au Palais-Royal, fort achalandé à l'époque de ma jeunesse.

*Favori*, c'était son nom, était un superbe caniche, toujours lavé, poudré, frisé et très-aimé des habitués de l'établissement ; mais sa beauté physique n'était rien auprès de celle de son esprit et de son âme. Aussi jouissait-il de la confiance entière des maîtres auxquels il appartenait, lesquels lui avaient donné un emploi fort important dans la maison : celui d'aller chercher chaque matin chez le boulanger tous les petits pains dont on faisait provision pour la journée.

Ainsi, dès l'aube, un grand panier à la gueule, *Favori* partait pour remplir sa mission de confiance et, d'une probité rare, il rapportait avec une scrupuleuse exactitude le dépôt qui lui était confié. Un jour, pourtant, il manqua un petit pain.

Il n'était certainement pas possible d'accuser la probité du chien : aussi on suspecta celle de la boulangère et on alla lui faire des reproches ; elle s'excusa sur une négligence possible et promit de veiller sur la livraison, le lendemain, avec la plus grande attention. Mais, hélas ! le lendemain, même erreur ; il n'y avait plus moyen de se faire illusion : *Favori* était gourmand ! *Favori* était voleur ! *Favori* était perdu !...

Cependant, comme avant de punir le crime il faut confondre le coupable, on se promit de le suivre et, en le prenant sur le fait, de le corriger de façon que toujours il s'en souvint. Donc, le lendemain matin, quand *Favori* prit son panier, son maître le guetta, puis suivit à pas de loup le pauvre chien qui s'en allait tranquillement comme un cœur sans remords.

Le maître voit compter les pains, garnir le panier du caniche qui sort, toujours suivi, sans s'en douter ; mais, au lieu de revenir à la maison, *Favori* prend une autre route, bientôt entre

dans une cour, s'arrête devant une porte d'écurie, dépose son panier, y prend un petit pain qu'il place délicatement devant une chatière, puis reprend son fardeau et, cette fois, retourne à la maison.

Alors le maître, étonné de ce singulier manège, voulut en éclaircir le mystère, et voici ce qu'il découvrit : dans l'écurie il y avait un vieux chien malade et c'était à lui que le bon *Favori* apportait ainsi la nourriture pour la journée.

Vous comprenez si le brave homme fut touché de l'action généreuse du caniche : aussi le laissa-t-il continuer tant que le pauvre infirme eut besoin de lui, ce qui ne fut pas long ! Un jour, *Favori* rapporta tous les petits pains : son misérable pensionnaire était mort !

Que pensez-vous de ce que je viens de vous raconter, chères lectrices ? Ne trouvez-vous pas que Mme de Staël n'avait pas tout à fait tort, quand elle disait « que Dieu n'avait pas donné la parole aux chiens pour ne pas faire de tort aux hommes ; » car connaissez-vous beaucoup de gens capables d'une action semblable à celle que je viens de vous raconter ?.. Mais, sans plus de réflexions, si vous le voulez bien, nous passerons au chien mélomane.

Dans mon enfance, j'ai connu celui-ci. C'était un beau griffon blanc, coiffé de brun ; il appartenait à la comtesse Regnault de Saint-Jean-d'Angely et s'appelait *Tampon*. Or, ledit *Tampon* était un amateur passionné de musique, et comme sa maîtresse l'aimait beaucoup, lui, et qu'elle était alors une de ces très-grandes dames qui peuvent tout se permettre, elle l'emmenait avec elle dans sa loge tous les soirs d'Opéra. Là, il fallait voir ce chien, assis gravement sur une haute chaise, placée pour lui tout au beau milieu du devant de la loge, écouter la musique tout en dodelinant de la tête et fermant à moitié les yeux pour mieux se recueillir, et cela avec une attention si grande que ni paroles, ni bonbons, ni gimblettes, ne pouvaient lui faire perdre une seule note. Ce n'était que dans les entr'actes qu'en chien bien appris il acceptait des rafraichissements.

Durant l'été, comme le château de sa maîtresse était situé dans les environs de Paris, maître *Tampon* partait régulièrement tous les jours d'Opéra. Quand le théâtre ouvrait, il entrait comme un personnage, montait tout droit à la loge de sa maîtresse, dont on lui ouvrait la porte avec empressement ; et là, il grimpait sur sa chaise, assistait à toute la représentation, puis, dès qu'elle était achevée, il reprenait le chemin du château.

Le troisième, l'avare, dont j'ai promis de vous parler, je l'ai aussi connu dans ma jeunesse. C'était un petit terrier anglais, noir et feu, à la mine rusée ; on l'appelait *Fly*, et il appartenait au docteur Magendie. Sa seule et unique passion était l'argent qu'il préférait à tout, si ce n'est à l'or. Ainsi ce n'était jamais du sucre ou du gâteau qu'il sollicitait de vous, quand il vous faisait des caresses ; c'était une pièce de monnaie.

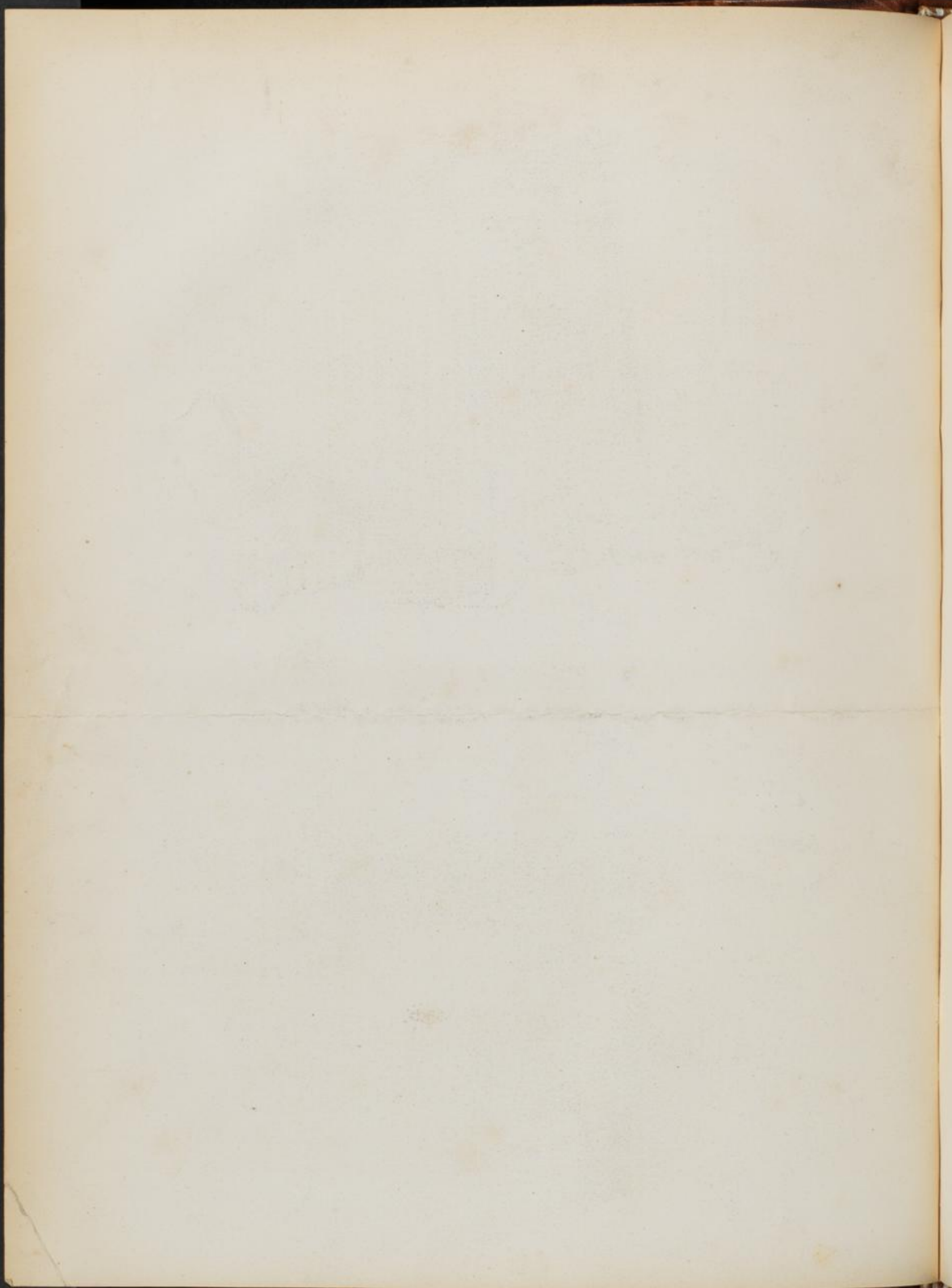
Si vous en mettiez plusieurs dans votre main, il n'hésitait jamais à prendre l'or s'il y en avait, et alors il frétillait de la queue d'un air de très-grand contentement ; mais s'il n'y avait pas d'or, il prenait la plus grosse pièce d'argent entre toutes ; puis, faute d'or ou d'argent, il prenait le cuivre : seulement alors il baissait la queue et grognait entre ses dents d'un air de fort maussade humeur.

Une fois en possession de sa pièce, *Fly* se sauvait comme un voleur jusque dans la chambre de sa maîtresse, sous le lit de laquelle il avait caché un vieux bas dans lequel il mettait son argent ; mais ce n'était qu'une cachette provisoire à laquelle il se fiait peu, car tous les samedis, quand madame Magendie partait pour sa campagne où elle allait avec son mari passer le dimanche, au moment où ses maîtres montaient dans la calèche pour partir, *Fly* allait chercher son











vieux bas, bondissait avec lui dans la voiture, le cachait sous un coussin sur lequel il se couchait; aussitôt qu'on était arrivé, il reprenait son argent, sautait de la calèche pour aller enterrer son trésor dans l'endroit le plus reculé du jardin. Puis, la semaine suivante, il recommençait le même commerce, volant à sa maîtresse un gant ou un bas pour en faire sa tirelire.

Et qu'on vienne nous dire que les chiens n'ont que de l'instinct !...

COMTESSE DE BASSANVILLE.

## NOS GRANDS POÈTES

Tous les journaux ont parlé de la « matinée littéraire » organisée au théâtre de la Porte-Saint-Martin, au profit de la souscription ouverte pour élever une statue à Lamartine sur une des places publiques de Paris. La partie principale du programme de cette belle séance, affectée au culte d'un grand nom et aux jouissances de l'esprit, a été la conférence de M. Ernest Legouvé sur l'illustre poète. Cet entretien, que sa longueur ne nous permet pas de reproduire intégralement, a été du plus vif intérêt. Les jolis mots, les anecdotes caractéristiques y abondaient; les jugements littéraires y étaient justes et fins; on y sentait passer, semblable à un souffle vivifiant, la libre expression d'un sentiment généreux.

Dans cette conférence, trois noms ont été tour à tour évoqués par M. Legouvé, dans des termes éloquentes et qu'il importe de retenir. Impossible de mieux juger en peu de mots les trois grandes figures qui personnifient la poésie française depuis le commencement de ce siècle : Alfred de Musset, Lamartine, Victor Hugo. Il suffira, pour le prouver à nos lecteurs, de mettre sous leurs yeux quelques passages du bel entretien de M. Legouvé; nous les ferons suivre d'une remarquable étude consacrée à Victor Hugo, et nous aurons ainsi passé en revue, à notre tour, ceux à qui nous devons de les réunir sous ce titre : *Nos grands Poètes*.

Voyons d'abord comment M. Legouvé a été amené à parler d'Alfred de Musset et comment il le juge :

### I

ALFRED DE MUSSET

Messieurs, je vous demande la permission d'être complètement sincère. La gloire de Victor Hugo a pris de telles proportions, elle se ramifie si profondément dans toutes les couches sociales, qu'elle constitue un phénomène à part. Quant à Lamartine, il faut oser le dire, son astre a pâli! Il n'occupe plus dans l'admiration générale la place qui a été si longtemps la sienne.....

Ah! certes, vous avez raison, messieurs, de vouloir lui élever une statue, nul n'y contredira et beaucoup y contribueront; mais il en avait naguère une autre, bien plus belle, une autre placée en un lieu plus sacré que toutes les places publiques de la ville... dans le cœur de la jeunesse! Hé bien! cette statue, il ne l'a plus! Ce sanctuaire, il n'y règne plus! Un autre poète y a pris sa place. Le chancre de *Rolla* a détrôné le chancre d'*Elvire*!

Est-ce juste? est-ce un bien pour la jeunesse? A-t-elle eu raison de changer de religion?

J'aborde là une question bien périlleuse; je touche à une idole, et à une idole qui est la mienne. Personne ne place plus haut que moi le poète des *Nuits*; j'ai la mémoire et l'imagination toute peuplée de ses vers, et l'un de mes chers plaisirs est de me les redire à moi-même dans les bois ou sur les bords de la mer. Mais quand je compare Alfred de Musset à la place

qu'il occupe, au grand homme qui occupait cette place avant lui, et surtout à l'influence immense qu'il exerce, je ne puis me défendre de voir et de juger.

Alfred de Musset est un peintre incomparable de la passion : il y déploie tous les genres de talent; il a de la grâce, de l'émotion, de la profondeur, de l'esprit, de la vérité! Ce sont de vraies larmes qui coulent de ses yeux! Ce sont de vrais cris de douleur qui sortent de sa bouche! Ce sont de véritables sanglots qui soulèvent sa poitrine! Mais pour qui ces sanglots, pour qui ces larmes? Toujours pour des créatures plus ou moins dégradées, pour des Belcolor ou des Namouna! Manon Lescaut est son Elvire. Il ne peint dans l'amour que ce qu'il y a de maladif et de fatal! Il ne poétise dans la passion que le côté par où elle touche au vice! Il ne décrit dans le cœur humain que les fièvres du cœur humain!

C'est éloquent, c'est touchant, c'est poignant; mais ce n'est ni simple, ni sain.

Bien des personnages de femme traversent ses poèmes; cherchez-y l'image vraie et pure d'une jeune fille, d'une sœur, d'une mère, d'une aïeule, d'une femme croyante, d'une femme dévouée, d'une femme honnête, vous ne l'y trouverez pas!

Je vais plus loin. Demandez-lui la peinture d'un des grands et éternels sentiments de l'âme, l'amour paternel, l'amour filial, le patriotisme, la charité, l'amour de la liberté, l'amour de l'humanité, vous ne l'y trouverez pas! Ce grand poète, car c'est un très-grand poète, n'est ni citoyen, ni père, ni fils, ni homme même dans le sens divin du mot. Son œuvre est un admirable paysage... sans ciel!

Hé bien! lorsque par la pensée j'évoque devant moi les poètes immortels qui sont dignes de figurer dans le plafond d'Homère de M. Ingres, lorsque je commence par le commencement même de toute poésie, par les chants d'Orphée, par Pindare, par l'*Illiade*, quand je passe à Eschyle et à Sophocle, quand j'arrive de Sophocle à Virgile, et de Virgile à Dante, à Pétrarque, j'entre dans une atmosphère saine et fortifiante. Je respire un air qui m'épure et me nourrit! Mon front se relève, mon cœur s'élève, je me sens dans la famille des bienfaiteurs de l'humanité! Hé bien! messieurs, Lamartine appartient à cette famille-là. Il peut se présenter devant ces grands hommes avec la *Prière de l'enfant à son réveil*, avec *Milly*, avec les *Etoiles*, avec le *Crucifix*, avec le *Chant des Moissonneurs*, et ils lui diront tous : — Entre, entre! tu es un des nôtres! car tu as toujours été grand et pur!...

En peut-on dire autant du poète de *Rolla*? A Dieu ne plaise que j'essaie de le renverser de son piédestal, je ne suis pas iconoclaste. Mais je ne puis m'empêcher de croire et de répéter que le génie qui console et qui ennoblit est supérieur à celui qui désespère et qui rabaisse, que la véritable immortalité ne s'accorde qu'à la peinture de ce qui est éternel, et qu'enfin, dieu pour dieu, le dieu de notre jeunesse valait mieux que celui de la vôtre!... Restez fidèles à votre culte; mais, croyez-moi, ne désertez plus l'autre! Rouvrez vos cœurs à celui qui n'a jamais fait que du bien! Reprenez pour guide la voix qui conduit dans les sentiers qui montent; elle vous rendra dignes de cette terre en vous élevant au-dessus d'elle!

Ernest LEGOUVÉ.

## LES PAROLES D'OR

Les succès tardifs ont cela de particulier que, n'éveillant pas dans l'âme une ambition qui serait sans avenir, ils demeurent sereins comme la vieillesse quand elle est sage.

LITTRÉ.



PLANCHE M. N° 11. — DESCRIPTION, PAGE 50.



## TOILETTES DE DEUIL

Modèles des Magasins du Cyprés (rue de la Chaussée-d'Antin, 5).





*A. Leroy, sup. r. des Marrais. 66.*

*Jules Darrat*

*A. Boissy 1292*  
*Ad. Goubaud & Fils Ed<sup>rs</sup> Paris*

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

*Etoffes des Magasins du Paradis des Dames, Rue Rivoli, 8 et 10.*

*Supens et Cournures de P<sup>de</sup> Plument, r. Vivienne, 33. Rubans et Passementerie Ala Ville de Lyon*

*Lait Antéhelique de Candès & C<sup>ie</sup>. Parfums de la M<sup>me</sup> Violet. Potondo du G<sup>l</sup> Hôtel.*

*Entered at Stationer's Hall.*







PLANCHE G. N° 601. — DESCRIPTION, PAGE 50.



TOILETTES DE RÉCEPTION

Modèles de Mme Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19).



## LE GARDE-CHASSE

(NOUVELLE. — SUITE.)

Edouard les regarda étonné.

— Vous refusez de l'argent, vous refusez la permission de chasser, vous qui chassez sans permission sur les terres de tout le monde?

— Oh! pour cela non!

— Voyons, je vous connais; je sais que, si votre frère est un brave et honnête garçon, vous, vous ne valez pas grand-chose... Dans le pays, vous causez la terreur. Tout le monde vous craint, mais je ne vous crains pas, moi!..

— Monsieur, peut-on dire cela de nous?.. Oh!.. mais... Eh bien, allons! s'écria l'ainé, en faisant signe à l'un de ses frères de le suivre. Seulement nous n'irons que deux, car le cadet est malade.

Immobile dans un coin se tenait le cadet, qui cherchait à cacher sous sa blouse une main enveloppée de linge.

— Tiens! je parie que tu auras encore fait quelque mauvais tour aux douaniers? Ils t'auront envoyé du plomb...

Le cadet le regarda d'un air farouche, secoua la tête et ne répondit pas.

Edouard lui tourna le dos et sortit. Chacun le suivit.

## IV

Les deux Grosbourg eurent le soin de s'armer de leurs fusils. Edouard, en apercevant leurs armées, se promit de les surveiller de près.

Ils s'engagèrent dans les sentiers qui conduisaient vers les délicieuses avenues de la forêt d'Essertennes. Le soleil était beau. Le ciel était resplendissant.

L'avenue qu'ils suivaient tourna bientôt en se rétrécissant et devint un sentier sinueux où le soleil descendait par les déchiquetures du toit de feuillage qui l'embrassait comme un berceau.

Ces fonds frais où la verdure est humide et sombre, où la lumière se veloute en s'y perdant, avaient, pour nos Parisiens surtout, des fantaisies mystérieuses auxquelles leurs yeux n'étaient guère habitués.

Mais il est vrai qu'en ce moment nul ne songeait à admirer les splendeurs de la nature, en pleine forêt. Chacun était dispersé, chacun fouillait les fourrés, les sentiers, les endroits les plus retirés.

La pensée qu'un crime avait été commis attristait profondément Edouard et ses amis.

Edouard se souvenait du pauvre Claude, de ce vieillard qui l'avait vu naître, qui le premier avait dirigé ses pas à travers les bois et les montagnes, et ce souvenir lui causait une poignante émotion. Claude n'était-il pas victime de son dévouement pour lui? Tout en marchant, en cherchant, en réfléchissant, il en arrivait à se reprocher le malheur trop évident, hélas! qui avait dû frapper son garde-chasse. N'avait-il pas eu tort de le laisser courir seul dans ses bois, pendant si longtemps, pour lutter contre les braconniers? Que lui signifiait un peu plus ou un peu moins de gibier? Et il se rappelait la Simone, folle de douleur, et il voyait la petite Claudie malade de chagrin... Et, plus d'une fois, pendant la route, il passa rapidement les mains sur ses yeux pour essuyer des larmes.

Après quelques heures de recherches vaines, l'un des Grosbourg dit:

— Vous voyez, il n'y a rien, ce n'est pas ici...

— Marche quand même, lui cria durement Edouard. Pas un mot de plus, et en avant!

Ils marchèrent silencieusement.

Vers le soir, brisés de fatigue, il fallut songer au retour. Edouard était profondément désespéré. Il allait seul, cherchant toujours...

Tout à coup, il poussa un cri.

— Venez! venez! Oh! le malheureux!...

On se précipita vers lui.

Un spectacle affreux s'offrit à leurs yeux. Un homme, un vieillard était attaché, lié, garrotté au pied d'un chêne. Il était immobile. On eût dit un cadavre. Une sombre douleur, une immense épouvante contractaient ce visage livide.

Les cordes qui liaient les bras et les jambes s'incrustaient dans les chairs.

A ses pieds, un chien baignait dans une mare de sang.

Edouard resta un moment muet, frappé d'effroi et de terreur.

Puis:

— C'est Claude! s'écria-t-il.

Et il s'élança vers lui; il coupa, il arracha les cordes qui retenaient ce corps inerte collé contre l'arbre.

Ses amis, aussi terrifiés que lui, l'aidèrent dans ce travail.

Du reste, ils étaient seuls: les autres avaient disparu.

Quand le malheureux garde-chasse fut étendu sur l'herbe, Edouard se pencha sur lui, regarda ses yeux, ses lèvres, plaça ses mains sur son cœur, puis se relevant vivement:

— Improvisons une civière, dit-il.

En se retournant, il s'aperçut de la disparition des Grosbourg.

— Où sont-ils donc?

Il les appela.

— Nous voilà!

Ils vinrent, ils étaient pâles. Ils avancèrent en tremblant.

C'était naturel. Pensez donc... pareil spectacle!

— Que faites-vous?

— Oh! monsieur Edouard, nous attendions là... à quelques pas... parce que...

— Parce que quoi?

— Mon Dieu! je... la vue de ce pauvre Claude... et...

— Mais vous ne l'aviez pas encore vu?

— Si, mais la peur... c'est que... il est mort!...

— Il vit!

Ce fut un cri — cri effroyable — poussé par deux poitrines.

— Eh bien! on croirait que vous en êtes fâchés?

Les Grosbourg pâlirent affreusement.

— Allons! à la civière, et qu'on l'emporte!

Les Grosbourg ne bougèrent pas.

— Tonnerre! hurla Edouard menaçant.

Alors ils s'approchèrent en serrant leurs fusils entre leurs mains.

Edouard les leur arracha.

— Ça vous gênerait pour porter la civière, mes braves.

— Marchons! dit l'ainé. Ah! cela nous émeut (émeut) tellement, voyez-vous...

Le cortège se mit en marche.

## V

Edouard et ses amis restèrent en arrière. Avant de partir, Edouard regarda une dernière fois le cadavre du chien, baignant dans le sang, et il murmura:

— Pauvre bête!

— Ah ça, voyons, lui demanda-t-on, que penses-tu de cette affaire? Un crime a été commis ici, mais par qui? Tu emmènes ces Grosbourg que tu traites de gredins, tu les surveilles sans cesse... Est-ce que, par hasard?...

— Claude n'est pas mort, répéta Edouard, et j'espère même que nous le sauverons; alors...



— Oui, très-bien ! Mais qu'est-ce que ces Grobourg, sur qui, nous semble-t-il, se portent tes soupçons ?...

Après un court silence, Edouard dit :

— Ce sont les plus mauvais drôles de la création, à l'exception d'Auguste, cependant. Le père, contrebandier et braconnier, fut tué par des douaniers du côté des Verrières. La mère Grobourg resta avec quatre enfants, dont trois ont eu le temps de recevoir et de pratiquer les principes de leur père, c'est-à-dire qu'ils s'adonnèrent complètement au braconnage et à la contrebande. Un jour, la mère mourut, on ne sait trop si c'est de misère ou de chagrin...

— Oh ! de chagrin, sans doute.

— C'est possible. Elle était bonne mère et très-honnête surtout. Aussi la détestait-on dans la famille. Son fils aîné, Bruno, avait été condamné, pour vol, à quelques mois de prison. Mon père eut pitié de ce malheureux et il réussit à faire rendre la liberté au prisonnier. Bruno promit de se bien conduire, d'avoir soin de ses frères, et mon père l'employa soit dans ses bois, soit dans ses champs. Mais le travail de ce genre ne convenait guère à ce drôle. Il recommença à braconner et à voler. Il forçait ses frères à suivre son exemple. Auguste, trop jeune pour prendre une part active à leurs exploits, était devenu leur esclave, leur martyr. Figurez-vous qu'on se servait de lui pour dresser les chiens. Voici quel était son emploi : on le déguisait en douanier, on l'entraînait dans les bois et on l'obligeait à rosser d'importance les pauvres bêtes qui lui étaient confiées. Les chiens, battus, affamés, se sauvaient naturellement dès qu'ils l'apercevaient, et dès qu'ils apercevaient, du reste, des individus portant un costume semblable au sien...

— Tiens, mais c'est une éducation très originale !..

— Bref, le petit, dégoûté de ce métier de barbare, ne battait pas les chiens, et il se privait souvent d'une partie de sa nourriture quand on lui ordonnait de les affamer. Aussi les coups qu'il ne donnait pas, c'est lui qui les recevait. Claude fut une fois témoin d'une scène pareille ; il voulut prendre la défense du malheureux et il fut rossé à son tour. Enfin, un soir d'hiver, nous trouvâmes le petit Auguste à la porte du château, grelottant de froid et plein de sang. Ses frères l'avaient chassé et frappé au point de lui faire de graves blessures. C'est alors que mon père résolut de prendre ce malheureux chez lui. Claude fut chargé de le surveiller. Il vécut depuis dans la famille de Claude. Les Grobourg nous détestèrent un peu plus et nous firent tout le mal possible ; non-seulement ils braconnèrent sur nos terres, mais encore ils s'en prirent aux arbres de la forêt, aux plus beaux dont ils coupaient et arrachaient l'écorce dans le but de les faire périr...

— Mais ce sont de véritables bandits.

— Bruno et ses deux frères subirent plusieurs condamnations pour ces faits, et, en sortant de prison, ils ne cachèrent plus leur haine contre nous tous. Bien entendu, dans cette haine, Auguste se trouvait enveloppé. Plusieurs fois ils lui adressèrent des menaces de mort. Le cher garçon dut s'armer, quand il sortait, pour se défendre contre ses frères ; il en est de même pour Claude... Mais Claude croyait n'avoir rien à craindre d'eux, et...

— Et c'est lui qui a été leur première victime...

— Patience ! nous le saurons tout à l'heure. Ah ! si Auguste était ici, s'il avait nos doutes, il serait capable de faire justice de ces misérables séance tenante... Car pour lui, Claudie est sa fiancée... Tenez, la voici ! La voyez-vous, là-bas, qui accourt sur la route ?

Effectivement, les amis d'Edouard aperçurent une jeune fille, pâle, tremblante, les yeux noyés de larmes, qui se précipitait vers la civière portée par les Grobourg.

— Non, non, Claudie, ton père n'est pas mort, mon enfant,

s'écria Edouard. Ne lui parle pas, laisse-le, et surtout tranquillise-toi. Nous le sauverons...

Sur l'ordre que lui donna Edouard, elle partit en avant pour prévenir le médecin d'Essertennes.

— Mais elle est charmante, cette enfant.

— Et, ajouta Edouard, elle est aussi dévouée, aussi bonne que charmante.

## VI

Claude fut transporté au château.

Près du lit sur lequel on le déposa se trouvaient Edouard, ses amis, Claudie et le docteur qu'elle était allée chercher.

Les Grobourg se tenaient immobiles à deux pas.

— Nous partons ? dit Bruno d'un air embarrassé.

— Restez, on peut avoir besoin de vous.

— Cependant, objecta l'autre frère, nous avons à travailler, nous autres.

— Vous resterez, je le veux !

A ce moment la Simone entra. Derrière elle vint un beau et grand jeune homme qui portait le costume de garde-chasse.

— Auguste ! cria Claudie.

Auguste avait été averti, à son retour de Suisse, du crime qui avait eu lieu, et il s'était empressé d'accourir au château.

Il s'approcha du lit. Après avoir contemplé un moment le pauvre Claude étendu sans mouvement, presque sans vie, après avoir regardé Claudie et sa mère, dont la douleur et le désespoir causaient la plus vive émotion aux spectateurs de cette triste scène, il se tourna brusquement vers ses frères, et il leur dit d'un ton menaçant, terrible :

— C'est vous !

Les Grobourg répondirent vivement :

— Quoi ! quoi ! qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire, misérables, que c'est vous qui êtes les coupables.

— Nous ? tu mens ! C'est toi qui es un misérable, accusant ainsi tes frères pour soutenir des étrangers...

— Des frères, vous ? Ne me rappelez pas ce nom qui me fait rougir de honte ! Vous me tueriez, moi, comme vous avez cherché à tuer Claude...

Bruno lança à Auguste un regard plein de haine, et, s'avançant vers lui :

— Tu nous accuses pour nous perdre, car, tu as raison, nous te faisons honte, parce que nous sommes pauvres...

Edouard s'interposa pour mettre un terme à cette scène.

— Vous resterez ici ; vous n'avez rien à craindre. Mais, aussi bien que mes amis et moi, vous devez déposer devant la justice qui va venir...

A ce mot de justice, les Grobourg se reculèrent.

Cependant l'un d'eux murmura :

— C'est tout de même bien mal, après vous avoir rendu service, d'être récompensés comme cela.

Mais, comme le médecin réclamait le silence, Edouard les fit sortir et les entraîna un peu de force dans une salle voisine.

— Vous serez à merveille ici, leur dit-il. Je vais vous faire servir à boire et à manger ; cela vous aidera à prendre patience...

— Nous n'avons pas faim...

— Bah ! vous boirez alors.

— Nous n'avons pas soif...

— L'appétit et la soif vous viendront en attendant.

Et il leur fit apporter des viandes froides, du fromage et du vin.

Comme il se retirait, il aperçut Auguste sur le seuil de la porte, ayant son fusil chargé entre les mains.

— Que fais-tu là ?

— Je les garde ; soyez tranquille, ils ne bougeront pas !



Edouard voulut l'obliger à le suivre, il refusa obstinément. Certes, les Grobourg savaient à quel homme ils avaient affaire : aussi ne bronchèrent-ils pas.

Après un long silence, Bruno, regardant Auguste avec fureur, s'écria :

- Tu nous menaces, parce que tu es le plus fort !
- Parce qu'il est le plus lâche ! hurla l'autre frère.

Auguste ne répondit pas. Le malheureux garçon pensait au pauvre Claude, pour lequel il avait une affection vraiment filiale, et la crainte que son père (ainsi l'appelait-il) ne fût perdu lui causait les plus mortelles angoisses.

La vue des deux misérables qu'il retenait prisonniers lui inspirait autant de colère que de dégoût. Il les avait vus à l'œuvre, dans le temps où il était torturé par eux : aussi savait-il ce dont ils pouvaient être capables. Ce qui l'étonnait, ce fut de ne pas voir son autre frère, celui qui était resté à la maison.

- Où est Jacques ? leur demanda-t-il.

— Tu voudrais, sans doute, l'accuser aussi ? lui dit Bruno avec ironie. Il ne te suffit pas de nous avoir, il te faudrait encore Jacques... Ah ! si tu pouvais te débarrasser de nous du même coup, quelle joie ! n'est-ce pas ?

- Auguste haussa les épaules et leur tourna le dos.

Bruno se promenait à travers la salle en jurant, en gesticulant en frappant des pieds et des mains les meubles qui étaient à sa portée ; puis, de temps en temps, il s'adressait à Auguste et semblait le menacer.

Enfin il s'assit, emplit un verre de vin et le vida d'un trait. Alors il appuya ses coudes sur la table, la tête dans ses mains, et resta silencieux.

Auguste le regardait. Ce ne fut pas sans une surprise profonde, sans une émotion vraie, qu'il vit rouler des larmes dans les yeux de son frère aîné.

- Tu pleures ?
- Moi ? fit l'autre en s'essuyant les yeux. Oui, de rage !

Ce fut tout.

Une heure après, on entendit le bruit d'une voiture dans la cour du château.

- Qui peut venir ici ? demanda Bruno inquiet.

- Regarde, dit Auguste.

Et Bruno, s'approchant d'une fenêtre, vit descendre de voiture le juge d'instruction d'Arbois, le commissaire de police et deux gendarmes.

## VII

Cependant Claude avait reçu tous les soins imaginables, et le docteur, qui ne le quittait pas, fit espérer que le malade pourrait être sauvé.

Edouard et ses amis s'étaient retirés, et il ne restait dans la chambre, avec le docteur, que Claudie et la Simone. Mais, dès son arrivée, le juge d'instruction voulut voir Claude, et Edouard le conduisit auprès de son malheureux garde-chasse, en lui racontant ce qui s'était passé le matin.

— Un peu de patience, dit le docteur au juge d'instruction, et vous pourrez interroger le malade.

Effectivement, un moment après, Claude rouvrit les yeux. Edouard sauta à son cou en pleurant de joie.

Claude, étonné, comme sortant d'un songe, regarda autour de lui. En voyant Edouard, il sourit.

— Ce n'est rien, monsieur, murmura-t-il, tranquillisez-vous...

Puis, sur un signe du docteur, le juge d'instruction s'approcha du malade et lui dit :

- Racontez-nous ce qui vous est arrivé...
- Tiens ! cria Claude en faisant un brusque mouvement, comme s'il eût été effrayé.

Et ses regards se portèrent avec une ténacité étrange vers un coin de la chambre.

Peu à peu ses yeux devinrent fixes, ardents, terribles.

— Eh bien ? dit Edouard, en cherchant ce qui pouvait le frapper ainsi.

Il vit les Grobourg. On venait de les amener dans la chambre.

— Claude, Claude, fais-nous connaître tes assassins...

— Je ne les connais pas !

— Approchez ! cria durement Edouard, s'adressant aux Grobourg.

Ils s'approchèrent. Ils étaient livides.

Claude les suivait toujours du regard.

— Vous voilà ? Bonjour, les amis, murmura-t-il en souriant.

Eh ! Claude a la peau solide, hein ?

Les Grobourg trébuchèrent. On eût dit qu'ils allaient tomber.

— Bah ! c'est l'émotion, balbutia Bruno. Ce pauvre Claude !..

Mais, sur les instances du juge d'instruction, Claude raconta ce qui lui était arrivé.

Pourtant, avant tout, il tendit la main à Auguste et murmura d'une voix profondément attendrie :

- Fils, je t'aime bien, va !

Et se tournant vers le docteur :

— Monsieur, ajouta-t-il, il faut que je vive ; sauvez-moi, car je suis encore nécessaire à mon maître, à ma femme, à ma fille et à mon fils...

Son fils, c'était Auguste.

— Vous voulez que je vous raconte ce que l'on m'a fait ? Je le veux bien.

Les Grobourg, appuyés contre le mur, la tête sur la poitrine, restaient immobiles.

— Depuis huit jours, j'allais dans les bois chasser, non le gibier, mais les braconniers. Mon maître attendait des amis, et je voulais que la chasse fût bonne. Or, pendant quatre jours, tout fut pour le mieux. Avant-hier, vers huit heures du soir, — et vous savez qu'à cette heure-là il fait nuit dans la forêt, — je revenais à Essertennes par le chemin de Pressiart. Tout à coup, mon pauvre chien, Tom, se mit à courir dans les taillis en aboyant. Je l'appelais, mais il ne fit qu'aboyer avec plus de rage. C'est à ce moment (dit Claude en fixant les yeux sur les Grobourg) que la malheureuse bête reçut une balle dans le ventre. Aussitôt trois individus se précipitèrent sur moi, me renversèrent et me bâillonnèrent sans que je pusse me défendre. Mais il faut vous dire que, avant de tomber, Tom se jeta sur l'un des assassins et il dut le mordre fortement, car j'entendis pousser un cri de douleur... Vous avez connu Tom, n'est-ce pas, les Grobourg ? Aussi vous comprenez, vous, le mal qu'il a pu faire à celui qui l'a attaqué...

Les Grobourg relevèrent machinalement la tête. Leur visage était d'une pâleur mortelle.

— Enfin, continua le garde-chasse, on me lia, on me garotta et on m'attacha à un arbre. L'un des brigands a voulu me tirer dessus ; mais ses compagnons l'en empêchèrent, en disant : « Il crèvera là de faim et de froid, les loups le dévoreront : c'est assez pour lui. »

A ces mots, un cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines. Claudie se jeta au cou de son père et l'embrassa en pleurant à chaudes larmes.

— Eh bien, petiote, ne pleure pas, puisque me voilà. Tu vois que je ne suis pas mort. Mais je l'ai échappé belle.

Quand ils m'ont abandonné, quand j'ai été seul, je me suis cru perdu. J'aurais préféré, je vous le jure, une bonne balle en pleine poitrine. Faire mourir un homme ainsi ! C'est trop cruel. Je pensai à ma femme, à ma fille, à mon fils, à vous, monsieur Edouard, et aussi (dit Claude en sanglottant), à ce pauvre Tom, dont les plaintes m'arrachaient le cœur... Figurez-vous que Tom, tout ensanglanté, se traîna jusqu'à mes



— pieds... Il leva la tête, me regarda doucement et tendrement, s'appuya contre moi et... et... ce fut tout. Je ne sais plus ce qui se passa... Le sang me monta à la tête... J'étouffais de douleur et de colère... J'essayai de m'arracher à l'arbre auquel on m'avait lié... Puis, au bout de quelques heures, brisé, anéanti, mourant de froid et de faim, à bout de forces et de courage, torturé de toutes les manières, je fermai les yeux en souhaitant de m'en aller au plus tôt... Mais il paraît qu'on ne s'en va pas comme ça, car je me réveillai, ou mieux je sortis de mon anéantissement, et c'est alors que cette pensée affreuse, épouvantable, horrible, me vint : « Je vais être dévoré par les loups!... » C'est qu'il y en a des loups dans ce pays, n'est-ce pas, les Grobourg ? Oh ! si vous saviez avec quelle terreur je vis pour la seconde fois le soleil disparaître et la nuit venir!... J'en ai encore le frisson!... Je vais vous avouer une chose : pour échapper à cette mort, j'ai cherché à m'étrangler... Une corde passée autour de mon cou était liée à l'arbre... Je tirai, je tirai... Ah ! bah ! ça me fit mal, et rien de plus...

— Oh ! mon pauvre homme ! s'écria la Simone en éclatant en sanglots.

— Eh bien, ton pauvre homme, le voilà ! folle que tu es ; ne pleure pas et embrasse-moi ; ces messieurs le permettent et ça vaut mieux.

La Simone se précipita sur le pauvre malade et l'embrassa ardemment.

— A la bonne heure ! dit-il. Maintenant, je finis. Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé... Je sais que j'ai eu faim, je sais que ma soif a été d'autant plus horrible que j'étais tout brûlant de fièvre... Oh ! une goutte d'eau, comme ça me paraissait bon ! Et j'ai eu froid, froid plus qu'on ne saurait l'imaginer. Il me semblait que mon sang était gelé dans les veines... Je grelottais, mes dents claquaient et je m'en allais... Cette fois, je sentis que c'était pour de bon, et, après, au dernier effort, voyant que la lutte était impossible, je m'endormis en pensant à vous...

Quand Claude eut fini son récit, en regardant autour de lui, il s'aperçut que tous les yeux étaient pleins de larmes.

— Chers et braves amis, murmura-t-il.

Et, malgré lui peut-être, lui aussi pleura.

Dès que l'émotion fut un peu calmée, le juge d'instruction lui demanda s'il avait pu voir ses assassins et s'il pourrait les reconnaître.

Avant que Claude eût le temps de prononcer une parole, quelqu'un cria :

— Les voilà !

Ce quelqu'un, c'était Edouard, et il désignait du geste les deux Grobourg.

Ceux-ci effrayés, tremblants, éperdus, ne trouvèrent même pas un mot à répondre.

Claude les regarda un moment fixement.

— Eh bien ? fit le juge d'instruction.

Claude secoua la tête et répondit :

— Non, monsieur, les assassins étaient... masqués...

— Père, dit Auguste, je ne veux pas qu'à cause de moi...

— Tais-toi, petiot !

— Mais, observa Edouard, s'adressant aux Grobourg, votre autre frère est malade, m'avez-vous dit ce matin... Or, je crois me rappeler qu'il avait la main enveloppée de linges... Est-ce que?...

Les Grobourg le regardèrent d'un air effaré...

— Oh ! vous savez, monsieur Edouard, dit Claude, les Grobourg élèvent des chiens, et, ma foi, quelquefois les chiens mordent...

— Oui, oui, s'écria Bruno, c'est cela !

— Vous voyez, j'ai deviné juste, reprit Claude en ricanant.

Le juge d'instruction commença une enquête, mais l'enquête

n'aboutit à rien. Claude s'obstina toujours à soutenir qu'il ne connaissait pas ses assassins.

En partant, car il fallut enfin les laisser partir, les Grobourg marchaient comme des hommes ivres. Ils trébuchaient à chaque pas.

Camille ÉTIÉVANT.

(La fin au prochain numéro.)

## LES FOURRURES

Parmi les vêtements d'hiver qu'impose la mode, figurent les vêtements fourrés.

Les fourrures ! Voilà une industrie dans laquelle excelle l'artisan de Paris ! Ne cherchez pas ailleurs qu'à Paris une pelletterie parfaitement apprêtée et élégamment adaptée à un vêtement. Ce n'est qu'à Paris que se fait la pelletterie fine, et c'est la grande capitale qui tient la corde dans la préparation et la confection de ces riches et précieux produits.

La mode des fourrures, réservée jadis aux classes élevées dans la société, s'est développée depuis nombre d'années et a pris rang dans les vêtements portés par la bourgeoisie et le petit monde.

Nos élégantes de la classe moyenne, rentières, commerçantes, artistes, etc., se pavent en manteau, en pelisses, en justaucorps, manchons et manchettes, brodequins et bottines fourrés. Les pieds mignons des plus coquettes laissent voir de ravissantes babouches bordées d'hermine, d'angora, de chinchilla, de chat et de lapin.

Le lapin ! Sait-on ce que ce timide et utile animal fournit de dépouilles à la fabrication des fourrures et de la chapellerie ? On le croirait à peine. Les lapins et les lièvres réunis donnent par an 83 millions de peaux ! Nous ne connaissons pas le chiffre des peaux de chat, ces majestés fourrées, comme dit La Fontaine, mais il ne saurait être de beaucoup inférieur à ce dernier.

Nous disions que Paris avait la palme pour l'apprêt et l'application des fourrures, mais rendons justice à qui de droit, et ajoutons que beaucoup de pelletteries magnifiquement façonnées viennent de Russie. La Russie et la France sont donc les deux pays où se préparent les plus belles fourrures. Le commerce russe ne nous démentira cependant pas quand nous dirons que, toutes les fois qu'il s'agit d'un travail de choix, la Russie expédie à Paris ses peaux brutes que Paris lui renvoie admirablement préparées et façonnées. Il faut rendre hommage aussi à Lyon, où se préparent les pelletteries du meilleur goût.

Disons maintenant quelles sont les peaux le plus particulièrement estimées et recherchées comme ornement ou doublure de vêtements.

En tête de cette énumération doit figurer la peau d'agneau dont on fait un grand usage. Les plus estimées viennent du Piémont, de la Lombardie et de la Toscane ; puis celles du Béarn, de l'Espagne et de la Provence. Une grande célébrité est acquise à la peau d'agneau dite d'Astrakan.

La peau de lièvre et de lapin : celles de France sont épaisses et douces. Les plus communes servent à la chapellerie. Les angoras et les peaux de lièvres noirs de Russie et lièvres blancs de Sibérie sont réservés pour la fourrure.

Les peaux de chat sont fort employées. La variété en est innombrable : chat domestique, chat sauvage, chat angora, chat tigre ; puis le chat d'Asie, celui de l'Afrique centrale, le chat de la Cafrerie ; ceux du Bengale, d'Égypte, de Java, de la Floride. Ces peaux servent à faire des manchons, des palatines, des tours de cou, des manchettes et des bordures de souliers. On peut comprendre dans les peaux de chat celles du lynx, provenant du nord de l'Asie et de l'Europe, la Sibérie entre autres.



La peau de castor employée aux doublures de vêtements et à la chapellerie.

La peau d'hermine, appliquée aux costumes de la haute magistrature. C'est une fourrure gracieuse, d'une blancheur devenue proverbiale, et qui n'est guère employée que pour les manteaux de luxe. C'est la Sibérie qui fournit presque exclusivement l'hermine consommée dans le monde entier.

La peau de loutre. Il y a loutre de mer et loutre de rivière. La première, très-recherchée, vient de la Nouvelle-Archangel et du Kamchatka. La loutre de rivière est très-employée par les fabricants de casquettes, par les tailleurs pour garnir ou doubler les vêtements.

La peau de martre d'Europe, d'Asie et d'Amérique, très-estimée, celle surtout dite martre zibeline, qui se distingue par le brillant de son poil, qui a la propriété de rester dans le sens où on le touche. Cette espèce provient de Sibérie. Elle est fort chère.

La peau de putois, peu recherchée à cause de l'odeur qu'elle conserve indéfiniment.

La peau de renard fournit une variété considérable de fourrures très-estimées, provenant de la Virginie, de la Tartarie, de l'Amérique et du Bengale. Il est une espèce, originaire de la baie d'Hudson et du Kamchatka, qui fournit une peau exceptionnelle, d'une rare beauté. Elle est noire et se vend jusqu'à 800 fr. la pièce. Il y a, d'ailleurs, des renards de diverses origines, dont la peau est rouge, argentée, bleue et blanche.

La peau d'ours donne lieu à un commerce des plus importants. Il y a les ours de terre et les ours de mer. Les premiers sont l'ours brun et l'ours noir d'Europe et d'Amérique. L'ours de mer n'est autre que le magnifique ours blanc des mers polaires. L'ours brun est commun en Russie et en Pologne. On le rencontre dans les Alpes et dans les Pyrénées. L'ours noir, originaire des régions les plus froides d'Amérique, donne une fourrure plus belle que toute autre. On emploie généralement les peaux d'ours à doubler les vêtements et à faire des tapis.

Notons, pour terminer cette nomenclature des peaux en usage, celle de la marmotte, de la fouine, de la genette, et de certains palmipèdes, tels que le cygne, l'oie, etc.

Ch. DAVID.

Le *Sport* annonce qu'un nouveau club pour femmes vient d'être créé dans le *West-End* à Londres. Il a principalement pour but de servir de pied-à-terre aux dames qui vont passagèrement à Londres pour leurs plaisirs ou pour leurs affaires. Elles y trouvent toutes les commodités du *home* et peuvent y prendre leurs repas.

#### DEMOLITIONS \*

Les antiques hôtels noircis par les années  
Sous les coups des maçons tombent de toutes parts.  
Ils gisent sur le sol et leurs débris épars  
Ont l'aspect douloureux des choses ruinées.

Comme leurs habitants, ils ont leurs destinées.  
Leurs murs, que décoraient les chefs-d'œuvre des arts,  
Près de l'affiche énorme, étalent aux regards  
Le sillon régulier et noir des cheminées.

Au milieu des débris, aux chauds rayons d'été,  
Un carré de jardin par hasard respecté  
Sourit, insoucieux de ces métamorphoses ;

Et malgré l'air poudreux qui viendra les ternir,  
Un rosier au soleil épanouit ses roses. —  
Tel parfois dans mon âme un lointain souvenir.

Gabriel MARC.

\* Extrait des *Sonnets parisiens*, par Gabriel Marc. — Un vol. in-18, chez Alphonse Lemerre, éditeur, passage Choiseul, 27, Paris.

#### REVUE DES MAGASINS

Nous avons dit dernièrement ici tout le bien que nous pensions de la maison WHEELER et WILSON à propos de ses excellentes machines à coudre; nous avons indiqué, en outre, les témoignages d'estime et les hautes récompenses dont cette maison a été l'objet depuis nombre d'années. Aujourd'hui nous édifierons nos lectrices sur les qualités de la machine à coudre W. et W. elle-même en entrant dans quelques explications techniques.

La machine à navette circulaire inventée en 1850 par A.-B. Wilson est, de toutes les machines connues, la plus douce, la plus simple, la plus silencieuse et la plus rapide. Elle est préférable à tout autre système, et propre au service des familles, des couturières, lingères, chemisiers, corsetiers, etc. Mais spécifions quelques-uns de ses avantages si nombreux : 1° Point indécoûtable à double piqûre; 2° Vitesse dépassant de moitié celle de toutes les autres machines à va-et-vient; 3° Mouvement doux, sans bruit ni fatigue; 4° Aucune tension à régler dans la navette; 5° Simplicité, solidité et précision du mécanisme, garanti cinq ans, même contre l'usure; 6° Emploi pour tous les tissus depuis la mousseline jusqu'à la plus forte toile; 7° Impossibilité de tacher l'ouvrage; 8° Élégance parfaite; 9° Économie de fil et de soie.

La machine *Wheeler et Wilson* coûte : machine n° 1, argentée : 275 fr., — n° 2, vernie et dorée : 250 fr., — n° 3, vernie : 225 fr.

M. Henri SEELING est le seul agent de la Cie Wheeler et Wilson pour la France; ses adresses à Paris sont : boulevard Sebastopol, 70; boulevard Bonne-Nouvelle, 37; rue Neuve-des-Petits-Champs, 97.

— On a beaucoup remarqué, dans les réunions élégantes de nos salons parisiens, les charmantes nouveautés en dentelle crème de laine ou de soie, les mantelets à capuchon, les fichus à la paysanne, les barbes pour coiffures et les mantelets *Stella*. Tous ces objets en grande vogue sortent de la maison CALISTE (rue Neuve-Saint-Augustin, 23, à l'angle du passage Choiseul).

Cette importante maison, si avantageusement connue, offre en ce moment des objets de toilette ravissants; nous engageons nos lectrices à les visiter et à profiter sans retard des charmantes nouveautés qui leur sont offertes: nous ne connaissons, pour notre part, rien de plus élégant, ni de plus distingué.

M. D'A.

#### A nos Abonnées.

En raison de ses relations suivies avec les meilleures maisons de Paris, l'Administration du *Moniteur de la Mode* se trouve à même, on le comprend sans peine, d'effectuer, dans les conditions les plus avantageuses, les achats confiés à ses soins; elle offre, en outre, sous tous les rapports, par sa situation et son expérience, des garanties précieuses et exceptionnelles. — En conséquence, nous pensons être agréables à nos Abonnées en les prévenant que l'Administration du Journal se charge de tout achat dépassant le chiffre de cent francs et concernant les objets quelconques qui se rattachent à la toilette ou à la parure: tissus de toute sorte, costumes, confections, châles, dentelles, lingerie, chaussure, ganterie, bijoux etc. — Écrire directement à M. ABEL GOUBAUD, 92, rue Richelieu, Paris.

A. G.

#### A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — chalet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour tous renseignements: à Paris chez le propriétaire M. Goubaud père, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), — et à Lagny chez M<sup>e</sup> Dumont, notaire.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Qui donc ose dire que les affaires ne vont pas, que les commerçants se plaignent et que les élections font tort aux modes ? La politique cause rarement semblable dommage, et nous pourrions citer bien des événements graves qui ont, au contraire, donné naissance à des modes nouvelles. Sous Louis XIV, par exemple, les cravates à la « Steinkerque » furent ainsi nommées pour rendre hommage à la bravoure des jeunes princes de Conti, d'Enghien, de Chartres, pendant la bataille de Steinkerque. — On sait qu'après avoir eu leurs habits emportés en lambeaux dans la mêlée, ils se montrèrent enveloppés de morceaux d'étoffe arrachés à leurs tentes.

La coiffure « à la Belle-Poule », sous Louis XVI, tira son nom du combat célèbre qui eut lieu entre le bâtiment français la *Belle-Poule* et la frégate l'*Aréthuse*, au moment de la guerre de l'indépendance des États-Unis.

Plus tard, la coiffure « à la Victime », avec les cheveux coupés d'une certaine façon, avait pour but de rappeler une sanglante époque; les élégantes de la Révolution portaient alors en breloques de petites guillotines et des canons en miniature.

On pourrait ainsi trouver mille faits du même genre; mais pour en revenir aux préoccupations actuelles, soyons persuadés que les élections n'atteignent nullement le monde frivole, et rien ne prouve, au contraire, qu'un de ces jours nous ne porterons pas un vêtement, une coiffure, un colifichet quelconque dit

« au Sénateur ! » En attendant, nous tenons à constater que jamais nos fabriques n'ont été en plus grande activité qu'à présent: Lyon pour les soirées, Tulle pour les mousselines, Roubaix pour les lainages, Rouen pour les indiennes, etc., etc.; de tous côtés, le travail est lancé, et partout on nous prépare des merveilles pour la saison prochaine. Nos rapports journaliers avec des chefs d'industrie influents nous mettent à même de juger très-nettement la situation.

Ainsi nous tenons de M. Violard, qui a bien voulu nous com-

muniquer ce renseignement, que les fabricants de dentelles, à Caen surtout, sont aux expédients pour être en mesure de livrer, aux époques déterminées, les commandes qui de tous côtés leur arrivent.

On ne peut que se féliciter de la mode sous ce rapport, et la vogue attachée aux dentelles de toutes sortes est un fait assez important aujourd'hui pour que nous en parlions ici. Peu de

femmes connaissent bien la dentelle et savent distinguer les différents genres et les innombrables « points » qui existent; nous avouons même franchement la surprise dont nous avons été saisie quand il nous a été donné de voir les riches collections de la maison Violard. Nous n'avions certainement pas l'idée de pareils chefs-d'œuvre de fabrication; aussi, quand nos connaissances à ce sujet seront plus complètes, ferons-nous en sorte d'initier nos lectrices à cette étude si intéressante de la dentelle.

Le genre « Antique » et le genre « Louis XIII » nous ont particulièrement séduite; ils sont, du reste, les plus appréciés, en ce moment. Dernièrement, à l'église Saint-Philippe-du-Roule, les amateurs ont beaucoup admiré une toilette de mariée, garnie de dentelle de ce caractère, drapée et maintenue par des traines de fleurs d'orange. C'était d'une élégance achevée. Nous avons déjà signalé la tunique Juive en blonde espagnole, mais que ce modèle est vraiment plus riche exécuté en Chantilly ou en

dentelle blanche de fil! En dehors de ce gracieux modèle, nous mentionnerons une toilette digne de figurer à la cour; la robe, de forme princesse et décolletée, est en faille bleu lumière, recouverte d'une longue tunique de dentelle blanche, qui forme la cuirasse devant, ainsi que tout le dos et la traîne; au milieu de celle-ci, la tunique est resserrée et fixée par une guirlande de géraniums variés, au feuillage velouté, d'un effet ravissant. Les mêmes fleurs se répètent sur le corsage.

Les écharpes de dentelle s'emploient également avec succès



P. N° 295. — CHAPEAU DE JEUNE FEMME.



pour les toilettes de haut parage; il faut voir comme ces points merveilleux, ces applications splendides ressortent bien sur le velours, et comme les dentelles noires paraissent admirables sur les failles et soies claires. Rien de plus somptueux que les gracieuses oscillations de ces écharpes avec des mélanges de fleurs, de plumes et de perles!

La dernière quinzaine mondaine a été des plus brillantes et a donné lieu à quantité de réceptions, de diners, et de bals de toute catégorie, depuis la sauterie intime jusqu'au bal grandiose. On a remarqué, entre autres choses, que les guirlandes de feuillage bruni ou bronzé avaient plus de succès que les guirlandes de fleurs sur les toilettes de bal. Comme coiffure, on adopte une disposition analogue, s'harmonisant avec l'ensemble des garnitures. Dans tous les cas, fleurs ou feuillages se posent au corsage comme encadrement et berthe, ou bien encore en forme de simples épauettes avec groupes au milieu devant et derrière. Quant aux jupons, il est impossible de donner une règle absolue, car les guirlandes suivent absolument les caprices de l'imagination des femmes qui les emploient. Tantôt elles sont placées derrière, soulignant des bouillons de gaze, qui forment la cascade jusqu'au bas de la traîne; tantôt, les guirlandes, montées à une draperie quelconque, traversent le devant du jupon en biais et vont, après de coquets détours, se fixer très-loin du point de départ.

Les feuilles de rosier ou de vigne, les choux, le lierre sont les types les plus recherchés pour les guirlandes en question. A propos de cette mode de feuillage, on a renouvelé, certain soir, une épigramme d'une insolence extrême, qui prouve qu'une femme doit consulter son âge avant de se parer. Une baronne, tout à fait sur le retour, parut dernièrement dans un salon, couverte de lierre. « Le lierre ne pousse jamais que sur les ruines, » murmurait-on tout bas, et tous les rieurs de se moquer de la pauvre baronne.

Les sorties de bal n'ont guère varié depuis l'an dernier, et nous n'avons pas de nouveauté à indiquer sous ce rapport. Cependant, nous avons aperçu à l'Opéra un modèle assez inédit. La forme de cette sortie de bal tenait tout à la fois du dolman par les manches, du mantelet par les longs pans du devant, et de la pèlerine par le dos; l'étoffe de dessus était une peluche bleue, et la doublure une blanche hermine formant bordure sur le dessus; de longs rubans bleus formaient un nœud devant, sous une double plaque fermoir en argent ciselé.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 293.

**CHAPEAU Marie-Antoinette.** — Fond mou et passe plissé, formant bavolet, en velours marron, avec doublure de turquoise bleu pâle. Rose et myosotis groupés sur le côté, près d'une plume amazone d'un bleu effacé; celle-ci recouvre la calotte et tombe derrière à côté d'un bouquet assorti au précédent. Nœud de ruban bleu, à longs bouts flottants, s'échappant de dessous le bavolet.

G. N° 585.

**TOILETTE DE BAL.** — Costume en faille et velours caroubier, tulle et dentelle blanche. — Jupon à traîne en velours, entourée de volants plissés en faille. Au-dessus des plissés, le jupon est recouvert d'un tulle blanc brodé, gracieusement drapé et formant volant tout autour. Des nœuds de velours sont fixés de place en place sur le tulle par des anneaux d'or à glands blancs et or. Trois volants de ce même tulle ornent la traîne, étagés sur les premiers. Enfin, un volant de dentelle brodée, monté par une ruche de tulle blanc uni, forme la tête du tulle brodé qui recouvre le jupon. Nœud de velours assorti aux précédents pour le milieu derrière. — Tunique de tulle brodé formant le tablier devant, drapée derrière, où elle retombe en deux pointes. — Cuirasse de velours très-longue derrière,

ouverte devant sur un plastron de tulle blanc tout plissé. Un entre-deux et des volants de dentelle encadrent le velours. Manches de tulle et volant de dentelle avec nœud de velours et boucle d'or aux épaules. — Nœud de velours, anneau d'or et plume blanche dans les cheveux.

G. N° 602.

**TOILETTE DE RÉCEPTION.** — Costume en faille et velours bleu marine. — Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé à tête coquillée et indépendante. — Longue tunique de velours, garnie de franges à grandes grilles dentelées et dont la tête est formée de petites pomponnettes veloutées. Cette tunique est ouverte sur le côté derrière, et l'une des parties est fixée à la traîne en un gracieux bouillon; l'autre partie passe sur celle-ci en s'arrêtant sur le côté opposé par un coquillé. Le devant de la tunique est découpé dans le bas en deux larges dents; une écharpe en faille, drapée par trois plis, part de l'une de ces dents, croise le tablier en biais pour se fixer aux hanches et revenir se terminer près des coquillés indiqués plus haut. Sur le côté droit du tablier se trouve une poche de faille plissée, avec tête et nœud de ruban au bas. — Cuirasse de velours à postillon plat derrière; boutons dorés posés en deux lignes devant et sur le postillon. Col rabattu, liséré de faille sur tous les bords. Manches de faille à parements de velours-lisérés comme le reste et garnis de boutons dorés.

#### Description de la gravure coloriée n° 1296.

**TOILETTES DE VISITE OU DE PROMENADE.** — 1. Costume en cachemire et velours caroubier. — Le jupon à traîne est composé des largeurs ordinaires pour le devant et les côtés. Celle de derrière, formée de velours et faisant suite au milieu du dos du corsage, est drapée en vagues bouclées; un coquillé de plissés l'encadre à partir de la taille jusqu'en bas. Un volant plissé termine la traîne et garnit, avec un second volant, tout le tour du jupon. — Tablier simple, drapé et relevé sur les côtés derrière où il se perd sous le coquillé. — Corsage de velours, à pointe arrondie devant; col de velours montant, et franges à tête grillée posées dans le haut et le bas du corsage. Manches de cachemire à petit parement de velours et volants plissés. — Chapeau de velours noir, garni dessous et dessus de velours rouge, avec plume blanche, et groupe de roses derrière.

2. — Costume en vigogne bleu marine, faille et velours noirs. — Jupon à traîne, en faille, entouré de volants de velours montés à plis creux avec tête ruchée en faille. — Tunique de cachemire ample et longue, entourée de galons d'argent; un « panneau » de velours noir, rayé de galons d'argent, longe le côté de la tunique et la dépasse même. Le tablier, orné d'une gentille poche coulissée, est drapé et fixé sur le panneau. Une largeur supplémentaire forme derrière une seconde tunique, drapée sur le côté opposé. — Cuirasse garnie de galons sur tous les bords. Col et manches de velours, ces derniers avec bracelets en galon dans le bas. — Chapeau de feutre blanc, à large passe relevée d'un côté par des roses; deux plumes blanches forment panache sur la calotte qui est, en outre, entourée d'une double cordelière de soie blanche à glands tombant sur le bord.

#### ÉCHOS DE LA MODE

Continuation de cette charmante mode de robes de laine qui donne aux plus élégants un petit air de Mme de La Vallière, entre la cour et le couvent.

Cette robe de laine, on l'emploie un peu, on tâche de lui prêter un grain — moins que rien — de coquetterie, qui trahit la merveilleuse sous la bure. On la fait couleur carmélite, par exemple; la jupe tout unie, à traîne longue et simple. Cela glisse sur les tapis avec une douceur de plis monastiques. Le corsage à la religieuse est serré à la taille par une ceinture de gros grain carmélite. Autour de la longue basque et tout le long devant, une dentelle russe brodée en laine bleu de ciel; le plissé traditionnel en mousseline blanche et valenciennes doublant la casaque, et s'entrevoiant un peu sous la dentelle. Les manches à revers de dentelle brodée de bleu de ciel et nœuds carmélite. Une jolie tête de Parisienne, sortant de ce corsage de laine sombre, plaît davantage. La blancheur du teint, la coquetterie de la coiffure semblent rehaussées par ce costume austère.

C'est, comme le deuil, un triomphe de blonde. Les folles bou-



cles agitant leurs reflets dorés au-dessus de cette bure font songer à un ange en costume de ramoneur.

Sous Louis XVI, les plus belles et les plus évaporées avaient la passion de se costumer en capucin. On pense peut-être avec plus de plaisir au satin du corset, à la valenciennes des jupons, à la soie des bas, à tous les raffinements parfumés des vêtements de dessous, quand on voit ce dessus grave. Et puis l'éblouissement du soir est merveilleux ! Les dentelles, les satins, les pierreries miroitent avec plus d'éclat. Enfin la toilette, comme l'art, comme la poésie, doit vivre de contrastes. La monotonie tue tout, même la beauté et le bonheur.

\* \*

Rien de réussi comme les toilettes à la grecque qu'on porte à l'Opéra. La robe est en cachemire blanc, la tunique drapée à l'antique sur une première jupe de cachemire, et cette tunique garnie d'une large bande de velours noir sur laquelle sont brodés des roses de chenille avec feuillages d'automne. Le corsage tout à fait grec, à taille ronde, à gros plis godets devant et derrière, avec des bretelles en velours noir brodé des mêmes roses. Dans les cheveux, des feuillages d'automne en velours et des roses de velours également.

\* \*

Il était de bon ton, l'autre semaine, — dit la *Vie parisienne*, — de présenter ses hommages à la femme du chef de l'État. Aussi voyait-on foule à l'Élysée de trois à sept heures. Je ne sais pourquoi ces réceptions chez le Président de la République ont un certain air de premier Empire; peut-être à cause de cette manie d'uniformes, des toilettes Directoire, des longues et solennelles révérences. Du reste, un certain nombre de femmes affectent des airs de mâle énergie et de dignité qui, ma foi, ne leur vont pas mal du tout.

Voici trois toilettes prises au hasard dans cette foule élégante :

Une polonaise très-longue et très-étroite, en pékin rose pêche, sur une longue robe de velours noir. Petit chapeau Empire en pékin rose galonné d'argent, avec une grosse touffe de plumes comme ornement.

Une autre en velours nacarat, avec une longue pelisse en matelassé blanc, garnie de fourrures sombres. La toque ronde, posée en arrière, en matelassé et fourrure.

Enfin, la veuve du brillant colonel G... portait une robe de velours noir brodée de jais à l'Espagnole, et un petit chapeau de velours avec aigrette de jais plantée droite sur le front.

\* \*

Décrivons encore deux jolies toilettes de dîner :

Robe de faille vert absinthe à traîne immense, sans autre garniture qu'une triple guirlande brodée au plumetis; des roses de Bengale, au feuillage foncé, entre des feuilles de chêne avec leurs glands. La tunique, en crêpe de Chine, de même nuance, est brodée de la même guirlande et frangée de plumes roses. Les manches ont la même garniture. L'encolure du corsage se voile sous un fichu de valenciennes attaché par des roses. Dans les cheveux, roses et peigne de diamants.

Costume en velours et damassé noir. Point d'Alençon aux manches et à l'encolure. Pour éclairer cette toilette sévère, des hyacinthes énormes en bracelets, collier, pendants d'oreilles et peigne dans des cheveux blonds qui en paraissaient, pour ainsi dire, incendiés.

Ch. D.

## CAUSERIE

La parole, en ce moment, est, comme on dit dans les grandes feuilles, « au suffrage universel », et vraiment électeurs et candidats en abusent si bien pour leur compte, — les journaux politiques, de leur côté, mettent les échos d'alentour à de telles épreuves, — qu'il devrait être permis aux chroniqueurs de manquer de voix et de s'en aller à travers champs savoir si le printemps s'avance !..

Le fait est qu'en dehors de la politique il n'y a, dans le domaine habituel de la chronique, absolument rien à glaner. Cette despotique personne s'est jetée, depuis le commencement de l'année, à la traverse de l'hiver mondain et n'a point cessé d'en paralyser l'essor. Les réunions électorales ont remplacé les bals, et au lieu des valses de Strauss, on nous a servi les discours plus ou moins harmonieux de MM. X..., Y..., Z... et Cie. Cela, sans doute, a son charme, dont on ne doit dégoûter personne; mais pour ceux qui aiment à entendre plus d'une corde, un peu de vraie musique, mêlée de beaucoup de danse, n'aurait point gâté le paysage.

C'est ce que le *Skating-Rink* a compris, et nous devons rendre justice à la façon dont il a inauguré la série de ses bals masqués au Cirque des Champs-Élysées.

Grâce sans doute aux *Danicheff*, la mode est en ce moment aux choses russes. Nos amples pardessus sont copiés sur la houppelande moscovite; les fourrures dont les élégantes promeneuses de l'avenue Uhlich et des bords du lac se surchargent les épaules viennent de Pétersbourg, ou sont censées en venir. Enfin, on a pu voir le bois de Boulogne, poudré à frimas par nivôse, prendre momentanément un faux air de Tsarkoë-Selo, et la perspective Newski émigrer aux Champs-Élysées.

Les restaurants, de leur côté, ont immédiatement saisi au vol cette actualité inattendue : on ne trouve sur leurs cartes que caviar, pilaw, swetance, potages à la betterave, mouton au riz, etc. Au dessert, triomphe du kûmel sur toute la ligne.

Profitions de cette mode, qui n'aura comme toutes les autres qu'un temps, pour raconter une anecdotte peu connue sur un des grands propriétaires actuels de l'empire russe.

Ce millionnaire, nommé T..., était, il y a vingt ans, un simple serf chez un grand seigneur. Celui-ci l'emmena à Paris, où le serf, cumulant les fonctions d'intendant avec celles de secrétaire, noua de nombreuses relations avec plusieurs spéculateurs qui venaient solliciter les capitaux de son maître. Sa vive intelligence s'enflamma au contact de ces poursuivants fiévreux de la fortune; lui aussi il résolut de devenir riche. Bientôt son maître mourut, lui laissant pour prix de ses loyaux services une somme assez ronde, 50,000 francs environ.

Muni de son argent, l'ex-serf parcourait tout Paris, cherchant une affaire. Longtemps il chercha en vain. Un jour, enfin, ses yeux furent frappés par une affiche. Il poussa l'« eureka » traditionnel en son langage et courut, son argent à la main, se rendre adjudicataire d'un lot considérable de vieilles lanternes à huile, provenant des quartiers de l'ancienne banlieue de Paris, qui venaient d'être annexés et, par suite, pourvus de bees de gaz.

Le serf s'était souvenu que dans son pays l'éclairage était fait à la résine et absolument primitif. Il rentra donc en Russie avec ses vieilles lanternes, et quelques mois après, il répandait des torrents de lumière sur cinq ou six villes russes. Depuis il est devenu l'un des concessionnaires généraux de l'éclairage en Russie et a réalisé, par suite, l'immense fortune qu'il possède aujourd'hui.

Tout le monde n'a pas autant de chance que ce millionnaire : il est vrai que tout le monde n'est pas Russe, à commencer par



les auteurs du prospectus suivant, qu'on a bien voulu nous communiquer et que nous reproduisons textuellement, en respectant dans ses moindres détails la disposition typographique, ainsi que les capricieuses fantaisies du style et de l'orthographe. Voici cette pièce curieuse :

CHAMP DE FOIRE

Les amateurs sont invités à venir voir ce qui n'a  
jamais paru depuis UN SIÈCLE

La Géante

LA PLUS GRANDE DU MONDE

La belle Vosgienne

On peut le dire sans crainte d'être démenti, nous  
voulons parler de la gracieuse

DEMOISELLE ANTONIA

Elle est jeune, 20 ans, elle est grande,  
2 mètres 20 centimètres

elle est grosse, et très-bien proportionnée pour sa grandeur. Sa main très-bien faite, sa jambe, pour ne pas dire son mollet, est magnifique et son pied pourrait chasser la *Pantoufle de Cendrillon*.

Voilà déjà bien des qualités, et cependant nous n'avons rien dit de sa taille parfaitement faite et de sa poitrine splendide. ALLEZ VOUS EN ASSURER!

Mais arrêtons-nous ici dans la description de ses perfections physiques, et abordons ses perfections morales qui donnent à la plus belle moitié du genre humain, tout l'attrait et le charme qui la caractérise; elle a, en effet, en partage grâce, convenance et surtout l'esprit et l'amabilité qui font qu'un instant passé en sa société est un moment toujours agréablement employé. Après avoir vu une grandeur pareille et de semblables exceptions, inclinons-nous... Venez donc la voir et tenez-vous en garde CONTRE L'EXTASE... pas un mot de plus.

La Loge est parfaitement décorée et il règne la plus grande décence. Les pères et mères peuvent y conduire leurs enfants sans aucun scrupule.

La Géante, Mlle ANTONIA, se recommande à tous, et elle espère que nul ne regrettera de lui avoir accordé l'honneur d'une visite.

Salut et respect, GUÉRANGER et Ouvrier.

Tout en accordant aux auteurs du prospectus susdit le genre de « respect » qu'ils sollicitent, on nous permettra d'en réserver une petite part pour le médecin anglais qui vient de découvrir, dans le moustique, un bienfaiteur de l'humanité : 1° Parce qu'il éloigne le monde des lieux marécageux qu'il habite et qui engendrent la *mal'aria*; 2° Parce que, dans chaque piqûre que nous fait ce petit animal, il nous injecte une quantité infinitésimale de *quinine*. Que les savants sont donc ingénieux!

Constataz, à propos de cet ami des moustiques, que le nombre des membres de la Société protectrice des animaux se multiplie chaque jour, tant en France qu'en Angleterre, et portons à leur avoir un fait exemplaire.

Une aristocratique lady, très-connue à Londres pour son *humanity* envers les bêtes, se trouvant fort incommodée dernièrement dans sa chambre à coucher par le bourdonnement d'une grosse mouche verte, appela sa femme de chambre, puis lui commanda de se saisir délicatement de l'insecte et de le mettre dehors en liberté. Comme elle s'aperçut que sa camériste ne se décidait pas à ouvrir la fenêtre, elle voulut connaître la cause de son hésitation. — Mon Dieu! madame, dit la sympathique et tendre jeune fille qui, elle aussi, faisait partie de la Société protectrice des animaux, c'est qu'il fait bien froid et qu'il neige beaucoup en ce moment! — Oh! vous avez parfaitement raison, répondit la maîtresse... Eh bien! ouvrez-lui les portes du salon.

Avouez, chères lectrices, que bien peu de femmes seraient capables de pousser aussi loin l'*humanity*!

Ludovic SAUVEUR.

## NOS GRANDS POÈTES

### II

LAMARTINE

On a beaucoup accusé Lamartine d'orgueil. Que penserez-vous donc si je vous dis qu'il était modeste?... d'une modestie très-relative, bien entendu. Il avait même quelques amours-propres bien singuliers : il se croyait par exemple un grand économiste, un grand vigneron et un grand architecte. « Jeune homme, dit-il un jour au fils d'un de ses amis, regardez-moi bien là, au front... et dites-vous que vous venez de voir le premier financier du monde. » La gloire de Victor Hugo ne l'offusquait pas; mais le titre de premier viticulteur de France, accordé à M. Duchâtel, le taquinait! « Ce n'est qu'un amateur, disait-il; moi je suis un cep de nos collines! » Enfin, un matin, à Saint-Point, montrant avec complaisance à un visiteur un petit portique... affreux, enluminé d'un coloris criard et formé de deux colonnes appartenant à l'ordre... à tous les ordres... « Mon cher, lui disait-il, dans cinquante ans, on viendra ici en pèlerinage; mes vers seront oubliés, mais on dira : — Il faut avouer que ce gaillard-là bâtissait bien!

Se croire habile aux choses où l'on n'entend rien ne constitue pas précisément une originalité, mais ce qui en est une, c'est de ne pas se surfaire dans l'art où l'on est maître. Nous touchons là à l'un des côtés les plus singuliers de cette nature si complexe.

La modestie chez les hommes supérieurs n'est que de l'esprit de comparaison. Or, quand Lamartine se comparait à ses contemporains, il se trouvait grand; mais quand il se comparait aux génies de premier ordre, ou à lui-même, c'est-à-dire quand il mettait en parallèle ce qu'il avait fait et ce qu'il aurait pu faire, il était modeste. Un jour, j'osai lui dire : « Expliquez-moi un fait inexplicable. J'aime également les vers de La Fontaine et les vôtres; j'ai une égale facilité à les apprendre; j'ai un égal plaisir à me les répéter; mais au bout de six mois je sais encore les vers de La Fontaine, et je ne sais plus les vôtres. Pourquoi? »

— Je vais vous le dire, me répondit-il. La Fontaine écrit avec une plume, et même avec un burin, moi, avec un pinceau; il grave, je colore; ses contours sont précis, les miens sont flottants. Il est donc tout simple que les uns s'impriment et que les autres s'effacent.

Frappé, ému de tant de justesse et de tant de simplicité :

— Et cependant, repris-je avec conviction, et cependant pas un seul poète français n'a été plus richement doué que vous! Vous avez autant de génie que les plus grands. — « C'est possible, me dit-il en souriant; mais je n'ai pas autant de talent. Le talent, mon cher, c'est-à-dire ce qui s'acquiert par le travail et la volonté. Je n'ai jamais travaillé; je ne sais pas corriger. Quand j'ai essayé de refaire quelques vers, je les ai faits plus mauvais. Comparez-moi donc à Victor Hugo comme versificateur : je ne suis qu'un écolier auprès de lui! — Vous ressemblez bien plus, répondis-je, à cet autre enfant gâté de la muse, qui, comme vous, n'a jamais connu ni l'effort ni la lutte, et qui laissait tomber ses notes, comme vous vos vers, à Rossini! — Oh! ne m'égalez pas à Rossini, reprit-il vivement. Rossini a fait des œuvres, lui! Il a écrit le *Barbier*, *Othello*, *Guillaume Tell*; moi je n'ai fait que des essais. Après tout, je ne suis qu'un amateur très-distingué.

Il ne le pensait pas : il comptait bien sur son ardeur à me récrier, et je l'aurais sans doute fort étonné si j'avais pris sa définition au pied de la lettre!... Et pourtant sous cette exagération de termes, je dirais volontiers sous ce blasphème, se



cachait un sentiment vrai et sincère... Il se rendait compte qu'il n'avait pas, selon la belle expression du cardinal de Retz... qu'il n'avait pas rempli tout son mérite!

On a souvent voulu voir, dans le dédain avec lequel il parlait de ses vers, une affectation, une comédie. Jamais homme ne fut moins comédien que Lamartine. Diplomate? oui! Adroit et adroit jusqu'à la maladresse? oui. Mais ce qui se nomme vulgairement poseur, jamais! Il dédaignait sincèrement sa grandeur poétique, parce qu'il sentait en lui un poète très-supérieur à ses œuvres, et surtout un homme très-supérieur au poète. De là, dans son amour-propre d'auteur, une bonhomie, une naïveté qui en faisaient comme une grâce de plus.

Ernest LEGOUVÉ.

### FRÉDÉRIK-LEMAITRE

Le théâtre moderne vient de perdre celui qui fut son plus grand comédien, Frédéric-Lemaître.

Nous ne l'avons pas vu dans l'éclat de sa verve et de sa jeunesse, mais les grands traits de son talent qu'il avait gardés, joints aux témoignages des contemporains, suffirent amplement à l'admiration. Le mot de génie dépasse souvent la mesure, quand on l'applique aux interprétations de la scène; on n'exagérerait pourtant pas en disant que Frédéric fut un acteur de génie. Il avait toutes les cordes du jeu dramatique et toutes les notes de la gamme humaine: l'observation et l'inspiration, l'instinct et l'étude, la spontanéité et la réflexion, le don des larmes et l'éclat du rire. Par-dessus tout cela, des mouvements subits, des soudainetés imprévues, des éclairs de passion ou des fusées de caprice qui s'élançaient au sublime et vous enlevaient en plein idéal. Il taillait en grand tous ses rôles. Quand il avait à composer la création d'un vrai poète, il en tirait et il en exprimait l'âme entière; quand le rôle était vulgaire ou médiocre, il y mettait ce qu'il n'avait pas. Sa voix lui donnait du style, son geste de la fantaisie ou de la grandeur. D'un bandit de mélodrame, il faisait Robert-Macaire, un des types du siècle, le charlatanisme incarné, la philosophie du cynisme. Représenté par lui, un bonhomme de cause célèbre, — *la Dame de Saint-Tropez*, — devenait touchant comme Arnolphe, et tragique comme Othello.

Je n'ai vu Frédéric ni dans *Lucrece Borgia*, ni dans *Kean*, ni dans *Henri III*, ni dans *Richard Darlington*, ces grands drames de la révolution littéraire de 1830, qui furent les exploits et comme les faits d'armes de sa carrière dramatique. Le plus lointain souvenir qu'il m'ait laissé est de l'avoir vu dans l'avant-dernière reprise de *Ruy-Blas*, et c'est l'impression la plus frappante et la plus profonde que le théâtre m'ait jamais fait éprouver. L'art de la scène porté jusqu'au lyrisme, la poésie de la passion et de la douleur n'iront jamais au delà.

Un de ses grands succès fut *Pauillasse*, une pièce faite pour lui, où les auteurs avaient habilement fondu le grotesque et le pathétique dans le personnage d'un saltimbanque qui a épousé, sans le savoir, l'héritière d'une noble famille, et auquel on veut reprendre sa femme avec ses enfants. Il y fut d'un comique exquis et poignant, il y riait à faire sanglotter.

Dans ces quinze dernières années, je ne le revois plus, à travers des souvenirs qui pâlissent, que visiblement affaibli, et traînant, de théâtre en théâtre, à longs intervalles, sa longue décadence. La voix lui manquait, le souffle était parti, sa verve retombait après chaque élan, comme si elle avait eu du plomb sur les ailes. Quelquefois pourtant, de surprenants réveils le redressaient en sursaut. — Dans toutes ses dernières réapparitions, du reste, Frédéric jetait des lueurs de flamme

expirante d'un rayonnement imprévu. En pleine défaillance physique, sa silhouette brisée et grandiose dominait encore tous les acteurs d'aujourd'hui.

La gloire du comédien périt tout entière. Quelques années après sa mort, que reste-t-il de sa renommée? des lambeaux d'affiches, des souvenirs de vieillards, un vague écho d'applaudissements évanouis. Mais le nom de Frédéric est mêlé à la grande époque qui renouvela la littérature de la France, et on peut croire qu'il y restera attaché. Peut-être le théâtre ne produira-t-il plus d'acteurs de cette taille; la nouvelle école dramatique ne paraît pas propre à les susciter. Frédéric emporte les formes et les voix d'un art disparu; les grandes figures du drame poétique meurent et disparaissent avec lui. Elles gisent sur sa tombe, comme, sur un champ de bataille, des héros tombés autour de leur chef.

Paul DE SAINT-VICTOR.

### MARIAGE D'HIVER

Je ne connais pas de cérémonie plus douloureuse qu'un mariage à la campagne, en hiver.

Cet événement, qu'on voudrait joyeux, semble avoir pris toutes les teintes grises, tous les aspects glacés de la saison. Les amis sont plus que d'habitude prodigieux de souhaits, comme s'ils redoutaient quelque malheur. Et de fait, quand le mariage se célèbre en décembre, vous risquez d'être engloutis par les pluies torrentielles; s'il a lieu en janvier, il se pourrait que vous fussiez ensevelis sous la neige.

À la ville, les brouillards, les nuages, la pluie, la neige se font encore accepter, tolérer au moins. Les voitures vous déposent juste à la porte de l'église, de la mairie. Mais à la campagne, où les églises sont encore, pour la plupart, entourées du cimetière, il faut descendre de voiture à la porte de l'enclos funèbre, et la mariée et ses demoiselles d'honneur et toutes les dames doivent traverser, entre les tombes, sur un terrain détrempé, la distance qui les sépare de l'église. Le cortège dégénère en un défilé comique.

De légers flocons descendent un à un, lentement. Leur blancheur immatérielle et glacée fait paraître presque jaune toute cette soie blanche qui enveloppe la mariée. Les assistants se demandent ce que va devenir la longue traîne qui prendra, sur les roues de la voiture, la boue qu'elles ont ramassée sur les chemins.

Et les infortunées demoiselles d'honneur! les beaux crêpes de Chine, les failles de nuances tendres sont hors de question par un temps pareil, avec cette neige à affronter. On les oblige à se couvrir de châles, de manteaux. Convenez entre nous que c'est dur.

Enfin, tout est manqué. On prie le vieux curé, qui a baptisé la mariée, d'abrèger son discours, tout le monde grelottant. Les jeunes gens du village, qui attendaient la mariée sous le porche avec un gros bouquet de fleurs artificielles, ne sont pas admis à débiter leur compliment.

Le marié en habit, la mariée dans sa toilette relativement légère, sont certains de gagner des rhumes effrayants. Le marié aura le plaisir, durant toute la première semaine de la lune de miel, de voir ce qu'il croyait un précieux vase de Chine se changer en une commune argile. Tant les yeux gonflés, le nez rougi et les traits fatigués transforment désavantageusement une femme...

Ah! combien mieux avisés sont ceux qui choisissent le printemps.

X. V.-P.



PLANCHE G. N° 586. — DESCRIPTION, PAGE 62.



## TOILETTE DE BAL

Modèle de Mme Hermantine Du Riez, (rue Halévy, 8).





*Julien David*

*1296*  
*Ad. Goussier & Fils Ed<sup>r</sup>. Paris*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffures de Promenade de M<sup>me</sup> Morizon, et Anton 14.*

*Supplément Connaissances de P. de Plument, et Vivienne, 33. Parfums de la Maison Violet.*

*Passementerie et Garnitures de la Maison P. Valelot & C<sup>ie</sup> rue Carliquo, 59.*

Entered at Stationer's Hall.







PLANCHE G. N° 602. — DESCRIPTION, PAGE 62.



TOILETTE DE RÉCEPTION (vue de deux côtés)

Modèle de Mme Morison (rue d'Antin, 14).



## LES ÉPAULETTES DU CAPITAINE ROLAND

(NOUVELLE.)

A Monsieur Jules David.

C'était jour de gala chez le vieux colonel de B<sup>\*\*\*</sup>. Toute la maison était en joie ; on fêtait le retour du lieutenant Roland, — le neveu du colonel, — qui, absent depuis longtemps déjà, venait de se distinguer en Crimée dans plusieurs rencontres avec les Russes.

Au dessert, les dames se réunirent pour prier le sympathique officier de raconter lui-même son histoire. Il sembla consulter du regard sa cousine, Mlle de B<sup>\*\*\*</sup>, et prenant sans doute pour permission suffisante un sourire de la jeune fille, il nous dit ce que je vais écrire de souvenir.

« Vous me demandez mon histoire?... Elle est bien simple, et ne vous occupera pas longtemps.

Après la mort de mon père et de ma mère, qui me laissèrent orphelin à l'âge de cinq ans, je fus élevé sous les yeux de ma tante de B<sup>\*\*\*</sup>, et je dois le dire, jusqu'au moment où l'on a l'habitude de faire faire aux enfants leur première communion, je ne songeai nullement que je pusse un jour porter l'uniforme et commander d'autres soldats que les petits troupiers de fer blanc qui m'étaient gracieusement octroyés par ma tante, chaque fois qu'elle faisait un voyage à Paris. Je n'entrevois rien de plus beau, dans mes rêves d'enfant, que de devenir un habile médecin ou un grand avocat ; soulager les souffrances de notre pauvre humanité, arracher à la mort quelques-unes de ses victimes, affronter les dangers de la contagion, reculer les bornes de la science, ou bien défendre, au nom de la société, la veuve et l'orphelin, et, au nom de la société aussi, faire punir le coupable et réhabiliter l'innocent, tout cela me paraissait beaucoup plus glorieux que d'aller me faire tuer sur un champ de bataille, ou bien de revenir au pays avec un bras ou une jambe de moins, et par conséquent incapable désormais de servir ma patrie.

Mais voyez un peu à quoi tiennent les destinées !... Cette carrière que je dédaignais est précisément celle que j'ai embrassée, et cela parce qu'il a plu à une petite fille de la trouver de son goût. Ce qui prouve une fois de plus que ce que femme veut... l'homme doit le vouloir !

Il me semble encore revoir mes belles années d'autrefois, alors que, tout enfant, j'allais jouer sur la pelouse du château avec ma petite cousine, que j'aimais comme si elle eût été ma sœur... j'allais dire comme si elle eût été ma femme. C'est qu'en effet, dans notre enfantine affection, nous nous donnions déjà, comme en prévision de ce qui serait plus tard, le doux titre d'époux. Elle était *ma petite femme*, j'étais *son petit mari* !

Nous jouions instinctivement au mariage, comme la petite fille joue à la poupée, comme le petit garçon joue au soldat.

La jeunesse, c'est l'âge mûr en miniature. Comme j'étais l'aîné et le plus fort, ma petite cousine sentait que de mon côté il y avait une protection naturelle, un appui, un soutien pour sa faiblesse féminine, et son affection venait tout naturellement à moi.

C'était bien, du reste, la plus charmante enfant qu'il fût possible de voir... un esprit de démon et un cœur d'ange ! Souriante quand j'étais gai, elle devenait triste de ma tristesse dès qu'on faisait mine de me vouloir mettre en pénitence, et je l'ai vue se priver de son dessert pour ne pas me laisser manger mon pain

sec. Aussi, et pour ne pas être en reste avec elle, il fallait voir comme je lui apportais de belles fleurs au retour de mes promenades, comme je courais après les papillons du jardin qu'elle aimait à voir voltiger dans les serres, comme je grimpais dans les arbres pour voler aux pauvres oiseaux leurs nids, leurs œufs et leurs petits, comme j'avais soin du petit parterre qu'elle s'était réservé au milieu de la pelouse, et comme j'étais ingénieux à lui confectionner des joujoux, à l'aide de mon couteau, avec des branches de sureau, des tiges de blé, ou des noisettes cueillies le long des haies.

Un jour, — je me le rappelle encore comme si c'était hier, — je la vis arriver près de moi, au moment où, tout couvert de sueur, je faisais le jardinier, m'évertuant à arroser les rosiers, les violettes et les fraisiers de son parterre. Elle était grave, sérieuse et triste. Dans cette tête de petite fille il y avait une pensée de femme.

Aussitôt, je jetai par terre mon arrosoir, au risque de le défoncer, et je courus à elle.

— Qu'as-tu donc, ma petite femme ? lui demandai-je en l'embrassant.

— Rien, rien, me dit-elle.

Et, comme si elle eût voulu me cacher ce qui se passait en elle, elle essaya de sourire. Mais son âme était trop candide pour qu'elle pût feindre avec l'habileté d'une grande personne : le sourire ne vint pas ; ce fut une larme que je vis perler dans ses cils.

— Ah ! tu vois bien, m'écriai-je, que tu as quelque chose !... Eh bien ! puisque tu ne veux pas me le dire, puisque je ne suis plus ton petit mari, je m'en vais... Je vais aller trouver ma tante et je lui dirai que je veux entrer tout de suite au collège, là !... J'aurai des camarades bien gentils, bien complaisants, bien gais. Je leur ferai des joujoux, je m'amuserai avec eux, et je serai bien plus heureux qu'ici... Au moins, je ne penserai plus à ceux qui me font du chagrin !...

Tout en disant cela, j'avais les larmes aux yeux, et je ne m'apercevais pas que ma pauvre cousine éclatait en sanglots. Aux dernières paroles, elle se précipita dans mes bras. Alors seulement je vis que j'étais allé trop loin, que j'avais agi trop brutalement avec cette nature de sensitive, et je cherchai à la consoler par mes caresses.

Au bout d'une minute, elle releva sa petite tête blonde. D'un geste plein de grâce, elle renvoya en arrière les longues boucles de ses cheveux, dont quelques-unes étaient encore tout humides de ses larmes ; puis, essuyant ses beaux yeux, rouges d'avoir pleuré, elle passa son bras sous le mien et m'entraîna vers les serres.

A l'extrémité de l'une d'elles, se trouvait alors un frêne pleureur dont les longues poisses retombantes, soutenues par des piquets et des traverses légères, formaient un berceau presque impénétrable aux regards. Un banc rustique en rondins bizarrement contournés, une table formée d'un large tronc d'arbre encore garni de sa rugueuse écorce, un oranger riche de quelques fruits toujours verts, et posé sur la table comme sur un socle naturel, tel était l'aménagement de cette espèce de pavillon, que ma cousine et moi nous affectionnions particulièrement, à cause surtout de sa fraîcheur et de son silence.

Nous nous assimes côte à côte, les mains dans les mains, en véritables amoureux. Ma cousine ne pleurait plus ; mais il y avait toujours sur son visage cette expression de tristesse que j'y avais surprise à son entrée dans le jardin. Plus que jamais je voulus en savoir la cause : je pris un air câlin et m'adressant à Caroline :

— Voyons, petite femme, implorai-je, dis-moi que tu me pardonnes les larmes que je t'ai fait verser tout-à-l'heure, et pour me le prouver, conte-moi ta peine, ou je croirai que tu ne m'aimes plus?... Tu sais que je suis fort, moi ; et mainte-



nant que me voilà un homme, c'est bien la moindre des choses, si tu as un chagrin trop lourd, que nous le supportions de moitié. Dis, veux-tu?..

L'enfant me sauta au cou, et je sentis ses boucles blondes caresser mon visage.

— Eh bien?... demandai-je.

— Eh bien, papa ne veut plus que nous jouions ensemble, comme nous l'avons fait jusqu'à présent... N'est-ce pas qu'il est bien méchant, papa?... Il dit qu'un grand garçon de treize ans et une fille de dix doivent laisser de côté la dinette, la poupée et les quilles pour les tout petits... Et puis, il trouve que nous ne devons pas nous appeler *petit mari* et *petite femme*. Je lui ai demandé pourquoi... Il m'a répondu que, si nous n'étions plus assez enfants pour nous amuser comme des bambins, nous l'étions trop encore pour jouer au ménage comme les grandes personnes... que ce serait bon quand tu aurais des épaulettes comme lui, et quand je serais grande comme maman.

— Ah! mon oncle a dit cela?...

— Oui... « Eh bien! ai-je répondu, puisqu'il faut absolument que Roland ait des épaulettes, il en aura!... — Bon! a fait papa en souriant d'un air moqueur, si tu comptes là-dessus, tu peux bien t'attendre à rester fille toute ta vie... Roland, un soldat!... Ah! ah! ah!... Il est bien trop capon pour cela... Un gaillard qui a peur de son ombre!... » Là-dessus, papa m'a tourné les talons en riant comme de plus belle, et moi... moi, je n'ai pu m'empêcher de pleurer...

Bien que piqué au vif par l'allégation peu flatteuse de monsieur mon oncle, il y avait tant de tristesse empreinte sur la douce figure de Caroline, que pour la consoler, j'eus la force de trouver un sourire.

— Comment! m'écriai-je, c'est pour cela que tout à l'heure tu étais si chagrine?...

— Sans doute!

— Eh bien, vraiment, il n'y a pas de quoi, va!...

— Comment! tu trouves que...

— Que tu as tort... certainement. Voyons, tu m'aimes bien, n'est-ce pas?

— Méchant, qui demandes cela!...

— Et je serai toujours quand même ton petit mari?

— Oh! pour cela, non... puisque papa l'a défendu!... A moins...

— A moins?...

— A moins que tu n'aies de belles épaulettes comme lui!...

— Ah! c'est ainsi?... Eh bien, sois tranquille! On en aura des épaulettes... et bientôt!...

— Vrai? fit ma cousine.

— Vrai!

— Eh bien! merci, cousin!... car c'est ce que j'ai dit tout haut à papa quand il m'a tourné le dos, et ce qui l'a fait rire si fort! Mais je savais bien, moi, que Roland ne pouvait faire mentir sa petite femme... Ah! voilà le mot lâché!... Ma foi, tant pis!... D'ailleurs, papa n'est pas là!...

Et la folle enfant, comme pour me remercier de ma promesse, me tendit joyeusement ses deux petites jolies roses, sur lesquelles je mis aussitôt deux gros baisers.

Le lendemain matin, je déclarai à mon oncle que je voulais, sans plus tarder, entrer au collège.

Étonné de ce goût qui me prenait tout-à-coup pour l'étude, mon oncle voulut en savoir la raison.

Je lui répondis que c'était afin d'avoir bien vite des épaulettes comme lui. Sans doute ma réponse lui plut, car il m'embrassa avec une tendresse qui me fit venir les larmes aux yeux.

Quelques jours après, on me mit en pension.

Le temps me parut bien tout d'abord un peu long; mais je pensais à Caroline, cela me donnait du courage. Et puis, je me

créai une distraction: c'était de dessiner des épaulettes, des shakos, des croix de la Légion d'honneur; j'arrivai même jusqu'à faire des troupiers tout entiers, un jour que le *pion* m'avait mis en retenue, parce qu'il trouvait mes cahiers de devoirs par trop illustrés. Je ne rêvais que beaux officiers aux uniformes galonnés sur toutes les coutures. Il me semblait me voir, monté sur un cheval caparaçonné, passant en revue de nombreux régiments alignés au Champ-de-Mars, et salué par les acclamations de la foule. Je crois que, si, pour me tenter, on m'eût mis dans la même situation qu'autrefois le fils de Pélée, comme le bouillant Achille j'eusse, parmi tous les présents d'Ulysse, choisi sans hésiter l'épée.

Ce fut un bien beau jour que celui qui me vit entrer à Saint-Cyr, et un plus beau jour encore celui qui m'en vit sortir. Avec quelle joie je courus embrasser ma belle cousine!... Enfin, j'avais des épaulettes! Je n'étais encore que sous-lieutenant, et déjà je me croyais capitaine!...

Caroline, de son côté, n'avait pas perdu de temps. C'était maintenant une belle jeune fille de dix-huit ans, grande, instruite, charmante.

Ce fut une véritable douleur lorsqu'il fallut se dire adieu. Mais nous avions eu jusque-là trop de bonheur pour douter de l'avenir, et je parais pour l'Afrique, soutenu par cette douce certitude qu'aussitôt devenu capitaine, Caroline deviendrait ma femme.

Je n'entreprendrai pas de vous raconter toute mon existence de soldat. Les péripéties de la vie des camps n'ont guère d'intérêt qu'autant qu'on y est mêlé directement. Plus d'une fois j'ai failli laisser ma défroque aux Bédouins; plus d'une fois je vis mes épaulettes de capitaine sérieusement compromises. Ces diables de boulets de canon n'ont pas plus d'égard pour les gens que pour leurs espérances. A l'assaut d'une redoute, j'eus la main gauche à moitié emportée, et n'eût été un zouave qui me prit sur ses épaules, je serais resté au pouvoir de l'ennemi.

Après deux années d'Algérie, mon régiment fut envoyé en Crimée: c'était presque changer mon cheval borgne pour un aveugle. Cependant, je partis content: j'avais, il est vrai, plus de chances d'être tué, mais j'en avais davantage aussi de devenir capitaine, et cela me suffisait.

Décidément les épaulettes me trottaient par la cervelle, comme s'il n'y avait eu que cela au monde.

Bref, j'ai fait toute la campagne de Crimée, et puisque je ne suis pas mort, c'est probablement que je suis bien prêt de devenir capitaine!...

— Telle est ma conviction! ajouta spontanément et avec un sourire plein de malice le vieux colonel de B... en interrompant son neveu. C'est pourquoi je te permets d'annoncer dès aujourd'hui ton prochain mariage avec Mlle Caroline de B..., ta cousine, qui consent à accepter ta main... ta main droite, bien entendu!...

En disant cela, le vieux colonel se mit à rire comme un vrai soldat, et l'on but à la santé des futurs époux.

Quinze jours après, on lisait au *Moniteur* la promotion du lieutenant Roland au grade de capitaine, et six mois plus tard, sa nomination comme officier de la Légion d'honneur.

ROBERT HYENNE.

#### LES PAROLES D'OR

Tout le monde sait que les apparences sont souvent trompeuses, et cependant on se déclare plus facilement pour celles qui sont mauvaises que pour celles qui sont bonnes.

BEAUCHÈNE.



## LE GARDE-CHASSE

(NOUVELLE. — FIN.)

## VIII

Claude se rétablit et reprit ses courses à travers les bois. On oublia quelque peu le drame dont il avait été victime pour ne penser qu'aux noces d'Auguste et de Claudie.

Il y eut naturellement grande fête au château à l'occasion de ce mariage.

Un soir, Claude arriva en disant :

— Ah ça, monsieur Edouard, votre forêt est mauvaise, décidément... J'ai trouvé un cadavre ce matin...

— Un cadavre ?

— Oui, celui de l'ainé des Grobourg. Vous savez, Bruno ?

On alla dans la forêt, ou pour dire mieux, Claude conduisit lui-même la justice sur les lieux. Bruno était étendu mort dans un sentier. On constata qu'il avait dû être tué par surprise, car son fusil était à côté de lui, chargé et armé.

Le plus grand mystère entourait ce crime. On supposa que ce braconnier émérite avait été assassiné par quelque autre braconnier, soit par jalousie, soit par vengeance.

— Ces êtres-là, disait Claude, ça ne vaut pas grand'chose. Des voleurs, quoi !.. Vous savez le proverbe : « Qui vole une épingle, vole une aiguille. » Eh bien, monsieur Edouard, il volait vos lapins ; mais il aurait volé... mieux que cela...

— Diable ! diable ! mais ton village d'Essertennes est tout simplement un repaire de bandits, prétendaient les amis d'Edouard. Hier, c'était ce pauvre Claude, aujourd'hui, c'est un autre... Nous ne chasserons plus.

On chassa quand même.

Claude avait dit :

— Venez avec moi, vous n'avez rien à craindre.

On l'avait écouté, quoiqu'il eût été la première victime de ces assassins, qui semblaient avoir choisi la forêt d'Essertennes pour théâtre de leurs exploits.

Et, de fait, on tua des lapins, des lièvres, des sangliers même, sans accident.

On était arrivé aux premiers jours de novembre. Une grande partie de chasse devait avoir lieu.

Il s'agissait non seulement de tuer des sangliers, mais surtout de tuer les loups que la neige chassait du côté du village. Une dizaine d'invitations avaient été adressées aux chasseurs du canton.

Le matin, bien avant le jour, la cloche du château retentit pour réveiller ses hôtes, et aussitôt levés, on se mit à table en attendant Claude.

Claude arriva.

— Eh bien, nous partons ?...

— Un moment, monsieur Edouard. J'ai encore une nouvelle. Nous allons faire route avec les gendarmes.

— Comment ! avec les gendarmes ?

— Oui, je vais vous dire. Hier au soir, deux paysans qui revenaient de Pressiat ont fait une trouvaille dans votre bois... Vraiment, il n'a pas de chance, ce bois-là...

Edouard le regarda surpris.

— Figurez-vous, monsieur Edouard, qu'on a encore trouvé un cadavre...

Chacun se leva épouvanté.

— Cette fois, reprit Claude, c'est celui d'Ernest Grobourg. Son fusil était près de lui, et encore chargé... tout comme pour l'autre... vous vous souvenez ?

— Ce n'est pas possible, s'écria Edouard avec stupeur.

C'était possible... c'était vrai.

Ce nouveau crime répandit la terreur dans le pays. Il y avait de quoi. On n'osait pas sortir. On ne voyait partout que des brigands.

— Mais, disait-on à Claude, ce sont les mêmes individus qui vous ont attaqué ?

— C'est probable, répondait-il. Cependant ils ne m'ont plus attaqué, moi, ajoutait-il en clignant de l'œil et en montrant fièrement sa carabine.

— Ça ne fait rien, vous avez eu rudement de la chance, vous, de n'être pas tué...

## IX

On chercha, on ne découvrit rien. Le bois devint désert, personne n'osait s'y aventurer. La police s'installa pendant plusieurs jours au château, mais toutes les enquêtes restèrent vaines.

— Assez, assez de ton beau pays d'Essertennes, dirent les amis d'Edouard. On se croirait dans les Abruzzes !... Tu nous invites à venir chasser dans un endroit où l'on tue les hommes comme des lapins ! Demain, nous partirons pour Paris...

Cependant ils ne partirent pas ce jour-là. Ils devaient assister à un drame plus lugubre encore que ceux dont ils avaient été témoins. Voici la chose :

En voyant le cadavre de son frère que l'on rapportait chez lui, Jacques Grobourg, celui qui, selon Bruno, avait été mordu par un de ses chiens, entra dans une fureur insensée. Il menaçait de mort quiconque essaierait de l'approcher. Il avait les yeux hagards, la bouche écumante : il était horrible.

— Il est enragé ! criaient les habitants du village en se sauvant.

La police était restée au château, ainsi que nous l'avons dit. Un médecin fut appelé. On décida de se rendre maître du forcené. Le médecin ordonna l'emploi d'une forte dose de laudanum, qui serait administrée au malade. Il résolut de se rendre auprès de lui.

A force de courage et de patience, le médecin réussit, et, quelques minutes après, le malheureux Jacques était endormi. On le lia avec des cordes et on l'abandonna à la surveillance de voisins dévoués.

Mais, soudain, Jacques s'éveilla, se débattit, fit des efforts convulsifs, brisa ses liens et s'élança du lit sur lequel on l'avait étendu. Chacun s'enfuit, effrayé. L'enragé, tournant sa fureur contre les meubles, les renversa, les cassa, et, s'armant d'une pioche, il franchit une échelle et se réfugia dans un grenier.

Jacques ouvrit violemment les volets, se présenta menaçant et terrible, défiant les gendarmes et la foule armée de fusils, de bâtons, de fourches, mais prête à fuir. Cette scène atroce terrifiait tous les assistants.

— Jacques, cria le commissaire de police, rendez-vous, si vous ne voulez pas nous obliger à tirer sur vous...

Les armes furent chargées. Jacques promit de se soumettre. Au moment où on s'y attendait le moins, il franchit l'appui de la croisée et se précipita dans la rue.

La chute n'eut d'autre effet qu'un étourdissement, dont on profita pour le garotter plus solidement ; puis on lui donna des soins.

Mais la terrible maladie dont il était atteint, et la grave commotion qu'il avait subie devaient hâter le dénouement de ce drame...

Jacques, dans une dernière crise, chercha à briser ses liens. Ses lèvres étaient pleines de bave. Il hurlait, ses yeux lançaient des éclairs, le sang coulait de ses narines. Il était hideux.

Tout à coup, il bondit sur sa couche en poussant un grand cri, et tomba mort.



## IX

Le lendemain, les amis d'Edouard se mettaient en route pour Paris.

Quelques mois après, ils recevaient une lettre d'Essertennes.  
« Claude est mort... »

— Ah ça ! est-ce qu'on l'a encore assassiné, celui-là !

« Claude est mort. Avant de mourir, il m'a fait appeler. Monsieur, m'a-t-il dit, je ne vous ai jamais menti, une fois exceptée. Cette fois, c'est à propos des frères Grobourg. C'étaient de misérables drôles, qui chassaient sur vos terres et vous volaient... Souvent, je les ai pris en flagrant délit, entre autres le jour où ils ont tué mon chien et où ils m'ont lié à un arbre pour me faire dévorer par les loups... Vous m'avez sauvé et j'aurais pu les dénoncer... Mais ce n'était pas assez pour ces gre-dins-là... Et puis, à cause de mon pauvre Auguste, je ne l'ai pas voulu... Seulement, je me suis vengé et je vous ai débar-rassé de ces vauriens. J'ai tué Bruno, l'ainé ; j'ai tué Ernest... Quant à Jacques, je savais que Tom s'était chargé de l'affaire : Tom l'avait mordu de telle sorte qu'il ne pouvait en guérir... Vous savez le reste. »

Edouard, depuis longtemps, a vendu son château d'Essertennes. Il prétend même qu'il a renoncé pour toujours à la solitude et à la chasse.

La Simone, Auguste et Claudie vivent auprès de lui dans l'un des plus beaux quartiers de Paris.

Camille ETIÉVANT.

## LE CRÉPUSCULE

... Le jour baisse lentement, doucement, et le livre ouvert est mis de côté pour mieux savourer le calme recueillement de ces minutes fugitives qui sont comme le silence du temps. En effet, il semble s'arrêter un instant dans sa marche, et le remous du balancier ne se perçoit plus que comme dans un rêve ; l'ombre, en pénétrant dans la pièce, semble peu à peu l'envahir comme une chose vivante imprimant sa personnalité à tout ce qu'elle touche ; les portraits suspendus au mur ne s'aperçoivent plus que comme à travers un brouillard, et souvent un dernier rayon de lumière ou un éclat du foyer, s'accrochant à un angle, leur imprime le cachet de la vie ; l'agitation du jour semble partout apaisée, et cependant, de loin, on en savoure l'écho. Le roulement d'une voiture sur le pavé évoque un monde de souvenirs ; l'œil s'amuse à suivre les mouvements du *pierrrot* qui, le pauvre, sautillant sur l'appui d'un balcon, fait bonne mine au froid de la nuit.

Un charme semble attaché à la paix de cette halte, car il est presque douloureux de songer qu'il va être rompu.

Qu'on est bien là seul avec son cœur, avec tout ce qui y vit, avec les bonheurs espérés auxquels, à la faveur de l'obscurité, on ose donner un corps. Quoi ! tant lutter ! tant espérer ! tant vouloir ! et cependant sentir une jouissance infinie dans ce simple apaisement, dans le bruissement des étincelles du foyer, dans une ombre dansant sur le mur, dans l'écho d'un bruit lointain, — clouez les yeux à demi pour les rouvrir et percevoir la nuit qui descend toujours plus sombre.

Dans leur cage, les oiseaux familiers sautillent lentement ; les fleurs sentent bon à cette heure, la douce violette est là tout embaumée de la senteur des bois.

Ils entrent tous par la porte close, les absents et les aimés ; ils pénètrent sans bruit et s'approchent pour vous parler ; ils sont là tout près, on entend leur voix, et comme on leur répond, on leur dit ses douleurs, et ils consolent. Ils aiment ce

moment, ils savent qu'on les attend et que le cœur est prêt à les recevoir. Heures bénies qui les ramenez !.. mais toute leur s'évanouit peu à peu... ils s'en vont !..

Voici la nuit ; l'âme, détendue tout à l'heure, se sent de nouveau oppressée de son fardeau ; mais des portes s'ouvrent, un bruit de pas précipités, des voix d'enfant, un éclat de rire, le reste d'une chanson venue droit du cœur aux lèvres, tout cela se rapproche, et un filet de lumière pénètre avec ces êtres chéris : la lampe est placée à sa place accoutumée ; on roule le grand fauteuil près du feu qu'on attise ; les rideaux s'abaissent et ferment la route aux visions.

Le bruit d'une vie débordante remplit la pièce si silencieuse ; des petites mains chassent les nuages qu'ils découvrent sur le front qu'ils aiment ; on va dire bonsoir aux oiseaux, on ouvre les grands albums, on prend des crayons, et le plus osé s'approche du piano dont il frappe les notes avec une demi-crainte.

Le rêve est fini, il emporte ses chères consolations... Oui, j'aime le crépuscule, mais que l'aube naissante est donc belle !...

B.

## REVUE DES MAGASINS

Une tunique Juive brodée par la maison GESSAT ET AUBRY a obtenu un très-grand succès dans un salon de notre connaissance, et nous ne saurions mieux faire, pour recommander cette excellente maison à nos lectrices, que de leur donner la description de ce magnifique vêtement.

Qu'on se figure une tunique Juive en faille bleu lumière, complètement brodée à jour, mais non pas de ce dessin courant et si connu qui figure des *roues* ; la maison Gessat et Aubry possède des dessins à elle, ayant un caractère artistique incontestable. Tous les bords de la tunique sont festonnés, et ils sont nombreux, puisque non-seulement ce vêtement dégage en carré le devant du corsage de dessous, le dessous du bras, les côtés du dos et du jupon. Cette jolie tunique Juive était posée sur une robe princesse en faille crème, dont le bas et la traîne étaient ornés de volants de faille bleue, brodés à jour, reposant sur les plissés crème dépassant.

Cette broderie donne une très-grande valeur à une toilette, et supprime la nécessité d'une autre garniture, ce qui établit un certain équilibre dans la dépense générale. Ces broderies sur étoffe de soie, de laine, de velours, sont une innovation que nous devons à la maison Gessat et Aubry ; à peine les connaît-on que les voilà reçues par la mode et déclarées de haute élégance par les femmes de goût.

Mme Gessat, qui est encore à Nice, ne s'est rendue dans cette ville que pour être agréable à ses clientes et se trouver plus à leur portée pendant la saison des fêtes ; elle reçoit elle-même les commandes et les transmet à la maison mère de Paris (*rue Saint-Honoré, 332*) d'où on lui fait très-exactement les expéditions. La colonie niçoise profite amplement de l'installation de Mme Gessat, rue de Florence, 4, et va très-assiduellement lui faire visite. C'est chose si commode que de retrouver loin de Paris toutes les ressources de la lingerie la plus luxueuse, jointes aux éléments les plus simples dans le genre.

— A partir du 7 février, les grands magasins du PARADIS DES DAMES (*rue de Rivoli, 8 et 10*) mettent en vente des quantités considérables de toiles, calicots, linge de table, articles de bonneterie et lingerie à des prix vraiment uniques. Nous nous faisons un devoir d'indiquer à nos lectrices, dès aujourd'hui, les occasions les plus marquantes : cette exposition déjà si avantageuse.

Une toile blanche pur fil de chanvre (largeur 85 cent.) pour chemises, exceptionnelle comme prix et qualité, à 1 fr. — Toile cretonne blanche pur fil de Vimoutiers, ce qui se fait de meilleur pour grands draps (largeur 1 m. 20 cent.) à 1 fr. 85 cent. le mètre. — 140 pièces de serviettes blanches damassées pur fil, à pois, très-belle qualité (sans la nappe) à 12 fr. la douzaine. — De jolis mouchoirs blancs en toile de Cholet, très-remarquables par leur finesse, leur bonne qualité et leur grandeur, à 7 fr. 50 la douzaine. — Une occasion étonnante de mouchoirs blancs, en batiste de Valenciennes pur fil, tout à fait fins et de qualité garantie, d'un carré parfait, à 55 cent. le mouchoir.

Le *Paradis des Dames* nous offre encore du madapolam d'une qualité supérieure, tissu fort et fin pour chemises et lingerie, par pièces de 48 mètres, à 13 fr. 75., et du madapolam *Shirting*, d'une largeur de 85 cent., pour chemises et lingerie, à 50 cent. le mètre.



Nous signalerons aux mères de familles dont les filles font leur première communion cette année de fort belles mousselines suisses ayant 1 m. 65 cent., vendues 1 fr. 45 le mètre.

Au comptoir d'ameublement, nous avons trouvé une mousseline brochée pour rideaux, d'une belle qualité, avec une grande variété de dessins, à 50 cent. le mètre; une mousseline suisse brodée, avec bordure à 40 cent. le mètre; de petits rideaux encadrés, en mousseline brochée, ayant 2 m. de haut, à 1 fr. 20 chaque; de grands rideaux du même genre, également encadrés, à 3 fr. 25 le rideau; des guipures pour dessus d'édredon, à 1 fr. 40; des couvre-lits en guipure, grande taille, à 4 fr. 75.

Mais où la maison du *Paradis des Dames* mérite vraiment son titre, c'est en ce qui se rattache au comptoir de lingerie; malheureusement nous ne pouvons pas nous y arrêter longtemps. On trouve des chemises en coton écri, à 1 fr. 65; en madapolam *Shirting* à 2 fr. 90; en très-belle percale, les plis à la main et garnies de bandes brodées, à 3 fr. 90; — des chemises de nuit, à 3 fr. 90, et de plus soignées à 4 fr. 75; — des camisoles à 1 fr. 75 et 3 fr. 90; — des pantalons à 1 fr. 75, 2 fr. 45 et 2 fr. 60; des jupons, avec volants duchesse, à 2 fr. 45, et avec bandes brodées, à 6 fr. 50.

Enfin, comme occasion extraordinaire, le *Paradis des Dames* offre de délicieux bonnets de nuit, à deux rangs de feston, à 50 cent.; des bonnets du matin en mousseline, nouveau modèle, rubans et velours, à 1 fr. 25; des cols en toile d'Irlande, les coins brodés, 85 cent., et des parures en toile, avec ourlets à jour, pour 2 fr. 25.

— La maison VATELOT et Cie (rue Turbigo, 59) est, à Paris, l'une des plus importantes parmi celles qui se sont fait une spécialité de la passementerie, des franges, galons, boutons et garnitures de toute espèce pour robes et confections. On est assuré d'y trouver les premières nouveautés dans ce genre, et ses modèles, de quelque nature qu'ils soient, sont toujours empreints d'un goût parfait et d'une originalité qui les signale à l'attention des connaisseurs.

La maison Vatelot et Cie est avant tout une maison de gros, et la manière large et loyale dont elle traite les affaires lui a valu l'estime et la confiance d'une nombreuse clientèle qui depuis de longues années ne lui a jamais fait défaut. Beaucoup de nos lectrices ont avec cette maison des rapports suivis; nous avons donc la certitude qu'elles nous sauront gré de les tenir au courant des nouveautés qu'elle éditera. Aujourd'hui, nous rapportons de notre visite à la rue Turbigo beaucoup de promesses de jolies nouveautés pour un avenir très-prochain; la maison Vatelot et Cie prépare des merveilles. Nous avons déjà vu un très-bel assortiment de boutons dans tous les genres et toutes les grandeurs : en nacre de toutes teintes, ou au crochet, de toutes couleurs et brodés; puis les boutons boules (la passion du moment) en or, argent, acier, et aussi petits qu'on peut le désirer. Nous dirons confidentiellement à nos lectrices que la maison Vatelot compte sur un grand succès en faveur d'un charmant bouton *Mousquetaire*, sur lequel nous n'avons pas la permission de donner aujourd'hui d'autres détails.

On trouve dans la maison Vatelot un choix superbe de franges de laine ou de soie dans tous les genres, simples ou riches, et une quantité de dispositions. La frange *Sablée*, si coquette avec ses petites clochettes de laine, a maintenant une rivale pleine de séductions : c'est la frange *Chardon* qui consiste en un ou plusieurs glands mousseux du meilleur effet. On a déjà tant porté le « sablier » que le « chardon » nous paraît maintenant plus élégant. Il y a cependant le « sablier triple » qui tient bon dans la balance du succès.

A propos de franges, la maison Vatelot et Cie se charge du moindre réassortiment de franges, sur échantillon d'étoffe; en cela seul et pour un dépôt de dentelle qu'elle possède, cette maison aborde le détail. Ces dentelles consistent en guipures et applications de *Mir-courts*; M. Vatelot étant de ce pays et sa famille y possédant des fabriques de dentelles, il peut les céder d'une façon extrêmement avantageuse.

Signalons, en terminant, la ceinture *Alsace-Lorraine*, tour de taille de corsage exceptionnel, indechirable, avec impression dorée pour le nom de la couturière; cette ceinture se trouve uniquement dans la maison Vatelot, qui en a la propriété exclusive. Ajoutons, à toutes les qualités déjà indiquées, un prix fabuleux de bon marché.

### SPÉCIALITÉS

Il est incontestable que l'*Eau*, la *Pommade* et la *Liquueur indienne*, de Mme MARIE GOA, ont une action directe et infaillible sur les cheveux et la barbe dont ils arrêtent la chute et favorisent la pousse.

On commence par se servir de l'*Eau indienne* afin de nettoyer la tête et enlever les pellicules qui nuiraient à l'absorption de la pommade; puis on emploie la *Pommade indienne*.

Les jeunes femmes n'auront plus à redouter la perte de leurs cheveux près leurs couchés, si elles ont la précaution, avant et après ce moment, de prendre les soins que nous venons d'indiquer.

La *Liquueur indienne* remplace la pommade pour les personnes qui

n'aiment pas les corps gras, et elle doit être employée simultanément avec l'*Eau indienne*. En résumé, c'est toujours deux produits dont il faut se servir.

Un mandat de poste de 40 fr., envoyé à l'adresse de M. Marie Goa (rue d'Amboise, 5) et l'on recevra *franco* les deux flacons qu'il faut avoir soin de bien indiquer.

— En dépit de l'hiver, qui fait rage, vous pouvez transporter le printemps dans votre appartement en plein mois de février. Dans votre salon, le rossignol n'est pas sans voix, le bocage n'est pas sans mystères! Ce ne sont, si vous le voulez, que buissons épais, jardinières fleuries. Pinsons, fauvettes, chardonnerets, trompés par l'apparence, pourraient y faire leur nid, tant est luxuriante cette végétation entretenue par le *Floral*.

C'est que le *Floral* est un puissant composé chimique qui porte en soi sa force vivifiante. Il ferait pousser les plantes dont la culture est le plus difficile jusque dans le sable le plus aride. Notez que le *Floral* ne revient qu'à dix centimes par plant et par an. — On le vend par coffret de 5 fr. à l'*Agence centrale des Agriculteurs de France* (rue Notre-Dame-des-Victoires, 38).

M. D'A.

### PROLONGATION DE LA PRIME

(CORSET *Sultane* à ceinture *Jeanne d'Arc* et *TOURNURE Violette*.)

En présence du succès énorme obtenu par la Prime exceptionnelle offerte à nos abonnées par la maison DE PLUMENT, et en face des nombreuses commandes aujourd'hui en voie d'exécution, cette maison a bien voulu, sur nos demandes réitérées, prolonger d'un mois la durée de cette prime.

Il est donc bien entendu que, moyennant 30 francs, toute abonnée de ce journal pourra, pendant le mois de Février encore, réclamer de M. de Plument la prime déjà annoncée, qui comprend à la fois : 1° Le *CORSET Sultane*, embelli, modifié et augmenté de la *Ceinture « Jeanne d'Arc »* (large élastique posé sur les bords inférieurs et comprimant le corps); 2° la *TOURNURE Violette*, modèle mignon à ressorts gansés, donnant aux jupons toute la grâce et le soutien désirables.

L'envoi en est fait *franco* pour toute la France. Les abonnées de l'étranger et des colonies jouissent de tous les privilèges attachés à la Prime, seulement le port est en plus. Pour la Belgique, il suffit d'ajouter 2 fr. aux 30 fr. de la prime.

Les demandes, adressées à M. DE PLUMENT (rue Vivienne, 33), doivent être accompagnées d'un mandat de 30 fr. sur la poste.

Nous devons avertir nos lectrices que la Prime si avantageuse offerte par M. de Plument — le prix indiqué représentant à peine la moitié de la valeur réelle — ne peut être divisée; il est donc inutile de demander le corset *Sultane* sans la tournure *Violette*, ou celle-ci sans celui-là. La combinaison est ainsi irrévocablement déterminée.

Quelques personnes se sont plaintes du retard apporté dans la livraison de la Prime. Nous sommes chargés de dire ici que la maison de Plument a fort à cœur de contenter tout le monde dans le plus bref délai; mais à l'impossible nul n'est tenu. Non-seulement chaque personne envoie des mesures auxquelles il faut se conformer, mais les demandes étant fort nombreuses, il faut plus de temps pour répondre convenablement à la confiance dont la maison de Plument se glorifie d'être, comme toujours du reste, très-légitimement l'objet.

### A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — chalet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très-bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour tous renseignements : à Paris chez le propriétaire M. Goubaud père, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), — et à Lagny chez M<sup>e</sup> Dumont, notaire.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Que la mode est donc despote et singulière ! Non seulement elle gouverne nos toilettes, mais elle nous impose des lois de bienséance, et dans l'un et l'autre cas, elle frise souvent le ridicule ; malgré cela, nous nous soumettons...

Y a-t-il, par exemple, quelque chose de moins rationnel que cet usage, admis aujourd'hui dans les salons les plus aristocratiques, de ne pas annoncer ? — Faites-vous une visite, le valet de chambre qui vous précède silencieusement jusqu'à la porte du salon s'efface pour vous laisser passer, et, sans rien dire, vous faites votre entrée au milieu d'un silence quelquefois imposant. — Les conversations les plus animées arrêtent, en effet, par le fait même d'une nouvelle arrivée. — Quel embarras est le vôtre, si vous n'êtes pas comptée parmi les familiers de la maison ! La maîtresse de céans aura beau aller au devant de vous, avec les compliments les plus aimables, vous n'en serez pas moins une inconnue pour le reste de la compagnie.

En acceptant cet usage, on aurait dû en même temps interdire les malicieux propos. Il arrive, en effet, que certaines réflexions moqueuses prennent une teinte d'impertinence par suite de la présence d'une personne intéressée, qu'on ne connaissait pas ; son nom annoncé aurait mis en garde. Un duel, qu'on est parvenu à tenir caché, n'a pas eu d'autre cause, tout dernièrement.

Nous plaignons bien les maîtres et maîtresses de maison, dont le rôle, si délicat en lui-même, devient chaque jour plus difficile. Dans les réunions du soir, les malheureux n'ont pas un instant de repos, tant ils sont occupés par les présentations à faire.

Qu'il y a donc, en ce moment, de jolies nouveautés en étoffes de soirée !

Rien n'égale en élégance les crêpes de Chine Louis XV de teintes

pâles (bleu, paille, rose, vert, lilas,) à rayures brodées en relief, de nuances tellement effacées que le tout se confond et forme une harmonie et une douceur de tons enchanteresses. Nous aimons également ces luxueux pékins de toutes couleurs claires, à rayures mates et rayures satinées, que l'on mélange avec des tissus unis, assortis à l'une ou l'autre rayure.

Jamais on n'a tant porté de tulle, en robes de bal, que cette année ; c'est, du reste, l'étoffe la plus propice à ce genre de toilette, se prêtant aux draperies soufflées au vaporeux... Pour notre goût, nous préférons de beaucoup le tulle uni aux tulles brodés et lamés (or, argent, acier), lesquels cependant sont dans le goût du jour.

Nous avons vu, sous ce rapport, de vraies merveilles, que nous devons cependant signaler : de légers semis de fleurs avec guirlandes en bordure ; des dessins chargés et ténus, mêlés de soies brillantes ; enfin, des broderies tout en soies variées. Des entre-deux et des dentelles assorties forment les garnitures de ces tulles. Une couturière intelligente tire un parti admirable de ces matières, à preuve ce modèle : — Robe princesse décolletée et manches courtes en faille saumon clair ; le bas du jupon, à traîne accentuée, est entouré d'un seul volant orné d'un plissé ; celui-ci est voilé par une dentelle lamée argent et mélangée de soies vert-pâle ; une ruche assez large forme la tête du volant avec un entre-deux semblable à la dentelle et posé au mi-



P. N° 297. — SORTIE DE THÉÂTRE.

Modèle de Mme Mélanie Percheron (rue la Paix, 24, et rue Vivienne, 30).

lieu. Tunique Juive en tulle blanc, à semis de broderies argent et soies vertes, garnie sur tous ses bords d'entre-deux lamés et brodés. Feuillage brunis et groupes de fleurs « jardinière » posés avec grâce sur l'ensemble de la toilette. — Inutile d'ajouter que cette robe a obtenu un très-grand succès.

Très-accueillie en haut lieu, la capote de peluche bleu ciel,



avec son fond mou formant bavolet, sa grande plume de nuance assortie, à côté découverte, posée à plat sur la passe qu'elle recouvre presque complètement. Une dentelle crème légèrement ruchée s'échappe du bord intérieur comme un tour de tête, et une paire de brides en ruban complète ce chapeau qui ne manque pas de caractère. Cette capote convient surtout aux femmes blondes se coiffant à bandeaux plats et chignon tombant; elle n'est pas jolie posée trop en arrière.

De quelque façon que soient placées les brides ou les barbes d'un chapeau, on doit toujours s'arranger de telle sorte que les oreilles restent en dehors, c'est-à-dire découvertes. La mode veut qu'on porte des mentonnières, mais les modistes n'entendent pas qu'elles servent à quelque chose... Quelques femmes portent la barbe de dentelle noire ou crème en cravate autour du cou, faisant un large nœud devant; pour l'œil, le résultat est le même.

La LINGERIE continue d'être extrêmement luxueuse et il n'est pas de bonne maison dont la vitrine ne contienne de vraies merveilles de goût. Ce sont des parures ordinaires en batiste avec large ourlet à jour, ou en toile et broderie mate; des collerettes et sous-manches en organdi et valenciennes plissés à la paille, puis rentrés à triple pli; des colliers et bracelets (formant col et manchettes) en soie brochée bleue, rose, etc., toute coulissée, avec bords en petite valenciennes; puis des fichus de toutes formes, en carré, en châle, composés de belles dentelles Louis XIII, genre antique, genre Renaissance, vieilles valenciennes, malines, etc.: une draperie en faille, soie brochée ou velours, soutient la dentelle et constitue le corps de la parure; puis encore des manchettes Louis XV, à volant de dentelle, pour les manches de robe qui s'arrêtent au coude. Semez à travers tout cela des bouquets de fleurs pour le corsage et les cheveux, des nœuds de ruban, des pouffs, des coiffures variées, et vous aurez une faible idée du goût coquet et fécond de nos lingères parisiennes.

Mary d'AUBERVILLE.

P. S. — Depuis que la mode nous ramène au goût des vieilles dentelles, toutes les femmes sortent de leurs cartons poudreux les trésors qu'elles possèdent en ce genre. Malheureusement le temps respecte peu de choses, et la dentelle, pour sa part, en souffre grandement. Nous avons pensé rendre un très-réel service à nos lectrices en leur indiquant la maison PÉCHIN (rue de Vaugirard, 73), pour le blanchissage à neuf et les réparations de dentelles. C'est une maison fort estimée, qui date de 1827, et si les noms de Guérin et de Caillat sont honorablement connus, Mme Péchin qui leur a succédé a conservé toutes leurs excellentes traditions.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 297.

**SORTIE DE THEATRE.** — Sorte de mantille en tulle et dentelle espagnole blanche. Qu'on se figure un châle carré assez grand, une pointe plissée formant tout le haut de la coiffure; les côtés encadrent le visage et les deux pointes sont gracieusement nouées au milieu du corsage; enfin la quatrième pointe tombe derrière jusqu'au bas de la taille. Des nœuds de ruban crème ornent le haut et le bas de la coiffure.

G. N° 598.

1. Capote en velours de couleur prune. Fond mou, formant bavolet derrière, et passe drapée. Touffe de plumes ombrées sur le sommet avec rose

thé. Tour de tête en dentelle Colville et brides en surah crème nouées et passées dans un anneau d'or.

2. Bonnet du matin en tulle crème. Large fond mou et passe ronde. Ruche de dentelle crème sur les bords et barbes assorties nouées derrière. Barbe pareille sur le milieu du fond de tulle et ruban gros bleu tout autour.

3. Fichu pour robe ouverte, composé d'une dentelle Colville, d'un plissé de crêpe lisse, et d'une écharpe en ruban crème qui les sépare; simple nœud pour terminer.

4. Col paysan en toile, à bords dentelés et brodés à l'anglaise.

5 et 6. Cuirasse de cachemire blanc, nuance crème (vu de devant et de dos). Col montant, garniture de lisérés et de biais de faille crème, encadrés de dentelle Colville (ou lamée or). Cette garniture dessine un corselet derrière et devant; les boutons, très-petits, sont dorés.

G. N° 603.

**TOILETTE DE VISITE.** — 1 et 2. Costume en faille grise et fantaisie écossaise, vu sous deux aspects. — Jupon de faille, à traine, entouré d'un très-haut volant quatre fois coulissé et formant tête; deux biais de faille, assortie au jupon encadrent le coulissé. — Polonoise en fantaisie, de forme princesse devant, à basque carrée derrière où la jupe se divise en deux parties; celles-ci sont croisées l'une sur l'autre et drapées gracieusement comme l'indique la première figurine. Un col pointu, en faille, orne le haut du dos et se confond devant avec des biais de même étoffe; ceux-ci encadrent les boutons de soie des devants, et suivent tous les bords de la polonoise avec des franges « chardon » de nuances assorties à celles du costume. Poche entonnoir, terminée par un nœud de faille et des franges. La manche est garnie d'un plissé de faille soutenu par des coques; un demi parement bordé de faille et de boutons le recouvre en partie. — Lingerie plissée en toile. — Chapeau de feutre, à fond mou, en faille formant bavolet. Écharpe en gaze de soie crème, nouée sur le bavolet et fixée sur le sommet en un nœud et une boucle d'or. Bandeau assorti devant et boucle pareille.

G. N° 604.

**TOILETTE D'APPARTEMENT** (présentée sous deux aspects: de trois quarts et de face). — Costume en belle « fantaisie » de laine, de couleur prune. Jupon à courte traine, entouré d'un volant à tête coulissée quatre fois et dont les bords sont garnis de tresse mohair de teinte plus foncée. — Tablier ouvert devant, avec bords découpés en dents pointues; celles-ci sont bordées d'un galon étroit et chaque pointe est réunie au milieu par un bouton et une boucle. Une tresse encadre à plat ces bords dentelés, entourant également le tablier jusque derrière où il reste fixé. Ici une largeur unie et indépendante forme deux larges boucles qui retombent toutes plates l'une sur l'autre; le reste flotte naturellement. Longue poche bordée, toute coulissée dans le haut et placée sur le côté du tablier. — Cuirasse très-longue derrière, à basque plate et garnie de tresse mohair. Le dentelé du tablier se répète devant à partir du milieu du corsage, avec cette différence que les dents sont ajoutées sous la garniture et que les pointes se fixent aux boutons de la cuirasse. Col montant et petits revers placés sous la tresse. Le bas des manches rappelle la disposition du dentelé, reposant sur un plissé qui compose toute la hauteur de dessus. — Lingerie en toile festonnée.

#### Description de la figurine coloriée L. n° 69.

(Annexe de l'édition n° 3.)

**TOILETTE DE BAL.** — Jupon de satin blanc à traine, recouvert de tulle blanc coulissé en long et formant des rayures de bouillonnés; le bas est entouré de cinq volants de tulle ruché à bords découpés. Une écharpe en surah lilas, ornée d'application de Bruxelles, est drapée autour de la jupe en partant du bord de la basque; après avoir décrit un large cercle, elle se fixe sur le côté avec un groupe de pois de senteur roses et des boucles de ruban assorti; elle se divise ensuite en deux parties qui ornent le milieu du jupon derrière et vont se perdre de l'autre côté sous un groupe pareil au précédent. — Cuirasse en satin recouvert de tulle, décolletée en carré, lacée derrière et ayant deux pointes devant. Manches courtes, bouffantes, en surah lilas et ruché de tulle blanc. Draperie en surah formant bretelles devant et derrière; nœud de ruban et touffe de pois de senteur aux épaules et au bas de la taille.

(Voir la description des gravures coloriées à la page 83.)



PLANCHE G. N° 598. — DESCRIPTION, PAGE 74.



MODES ET LINGERIE



## CHRONIQUE MONDAINE

Le bal donné à l'Élysée par le Président de la République a recommencé, l'autre semaine, toutes les splendeurs et toutes les magnificences déjà constatées l'an passé. Il est impossible de pousser plus loin que l'a fait la maréchale de Mac-Mahon, qui a présidé elle-même à tous les détails d'organisation de cette fête, le soin d'une belle et commode hospitalité. Le promenoir, qui s'étend sur toute la longueur des salons, était passé, cette fois, du rouge au bleu ciel, et cette teinte lui allait infiniment mieux que la première. On dansait dans deux salons. L'un, tendu d'étoffe cramoisie, était rehaussé par des panneaux reproduisant, en admirables tapisseries des Gobelins, la vie de Marie de Médicis, peinte par Rubens.

On causait dans les salons du premier étage où, par parenthèse, avait été installé, cette année, dans la salle à manger particulière du président, un buffet très-visité. C'était le lieu d'élection de la conversation et comme un *raout* particulier de la fête même.

Là les robes se déployèrent plus à l'aise qu'au milieu de la foule piétinante qui encombra le rez-de-chaussée, et l'on y pouvait mieux juger de leur mérite et de leur style. C'est dans ces salons qu'il fallait se rendre pour constater l'heureuse révolution que vient d'opérer la mode.

En présence d'une assemblée qui comptait des altesses royales parmi ses membres, assemblée aussi nombreuse que choisie, a eu lieu la restauration des jupes unies.

Il en est des modes comme des coryphées de la politique. Avoir été est leur raison de redevenir. Il ne faut donc pas s'étonner si les jupes unies, en vogue auprès de nos mères et grand'mères, reprennent aujourd'hui le haut du tapis des salons parisiens.

Paniers Louis XV, retroussis Marie-Antoinette, falbalas Trianon de toute sorte, revers Directoire, sont renvoyés au musée des antiques pour faire place à la jupe unie et à son déploiement harmonieux et grandiose. A peine tolère-t-on quelques nuages de tulle pour l'agrémenter et la couper un peu.

Les étoffes « qui se tiennent debout », comme on disait naguère, les brocatelles, les velours frappés, les tissus brochés et façonnés paraissent reconquérir les suffrages féminins ; la matière va l'emporter sur la forme.

La jupe unie a pour elle la noblesse et la dignité dans la grâce : elle peut être aussi élégante, aussi riche que vous voudrez, elle ne sera jamais gaillarde ni tapageuse. Ses longs plis habillent à ravir et donnent de la distinction aux tournures les moins aristocratiques. Ajoutez qu'elle grandit et fait valoir la taille, et vous comprendrez tous ses droits à régner de nouveau. Aussi quel succès on lui a fait au bal de l'Élysée ! On n'avait d'éloges que pour ses sillons soyeux et l'harmonie de son allure.

C'est, croyez-moi, une reprise de pouvoir nettement reconnue.

Toute femme qui se présentera désormais dans un salon encotillonnée comme une marquise de l'ancien régime avouera, par ce seul fait, qu'elle use un costume d'antan : les robes neuves ne connaissent que la jupe unie. La mode le veut ainsi, et bien folle serait la femme que contredirait à son bon plaisir.

Il est bien difficile de se retrouver parmi les mille et une toilettes qui ont papillonné devant tous les yeux, dans cette nuit de fête, à l'Élysée. Comment fixer un souvenir au milieu de ce fouillis de tulle, de satin, de velours, de dentelles ? Cependant, nous noterons la toilette très-réussie de la maréchale de Mac-Mahon. La duchesse de Magenta portait une robe de satin bleu de Chine, avec flots de tulle bleu jetés sur la jupe, relevée d'un

côté par des guirlandes de roses-thé pâles, garnies de feuillage. Dans les cheveux, des roses-thé mêlées à une légère torsade de tulle bleu, et un superbe diadème en diamants. La duchesse portait en sautoir le cordon rosé de l'ordre des dames de Portugal.

La comtesse de Moltke avait une robe de satin blanc, avec seconde jupe de tulle. Du côté gauche du corsage, perdu dans les ruches et les bouillonnés qui le garnissaient, un papillon brun aux ailes de feu. C'était original et charmant.

La princesse Blanche d'Orléans était en toilette de tulle blanc d'une grâce exquise.

La princesse Radziwil, en gaze de Tiflis rayée, rose pâle, avec garniture de dentelle turque argentée.

Que d'autres toilettes à noter ! mais le nom des femmes qui les portaient m'échappe. Dans la crainte d'attribuer à celle-ci ce qui appartient à celle-là, j'enregistrerai sous le voile de l'anonyme, et au hasard : une robe de velours nacarat tout unie, véritable merveille de grand style ; une toilette de brocatelle paille sur jupe de dessus capucine, avec revers brodé d'or et d'argent ; une toilette de satin rose, avec jupe de dessus en tulle, parsemée de plumes d'oiseau mordoré, — un oiseau des îles dans les cheveux ; une robe de velours frappé bleu de deux tons, garnie en quilles de coquilles d'Alençon, mêlés à des guirlandes de géraniums. Que sais-je encore ? On ne peut tout citer et la plume se perd au milieu de ces éblouissements et de ces magnificences.

On parlait beaucoup, à l'Élysée, pour rivaliser avec les enchantements de féerie auxquels on assistait, de la fête qui se prépare pour le samedi gras à l'Opéra. On nous promet des merveilles pour cette fête de nuit, des détails sans pareils dans le décor ; nous n'en doutons pas. La salle de l'Opéra, avec son escalier à la Paul Véronèse, ses foyers, ses galeries, est en effet un cadre éblouissant pour un bal.

BACHAUMONT.

## NOS GRANDS POÈTES

### III

VICTOR HUGO

Le poète n'est point en cause, mais seulement l'homme, son esprit et son cœur. Nous n'avons pas à juger sa carrière, mais bien à montrer ce qu'il est devenu aujourd'hui, après les noires années écoulées, après les malheurs publics noyant dans leurs ombres les joies ineffables du retour, après les deuils successifs accumulés sur cette tête blanche, droite encore malgré tant de coups.

Victor Hugo a soixante-treize ans. Tout le monde connaît ses traits ; tout le monde se souvient de ces yeux petits, mais vifs et brillants ; de cette barbe blanche, large et touffue, de cette rude chevelure neigeuse, de ce front haut et de ces rides profondes et pleines de souvenirs ; mais ce que connaissent seulement ceux qui l'ont approché, c'est l'inaltérable douceur de son visage, c'est cette bonne mine souriante, aux chairs roses et fermes, à l'éclat naturel et constant.

Il faudrait le voir, lorsque, abandonnant pour quelques minutes son travail, il se retourne vers sa famille, hélas ! si réduite, et qui semble recommencer une seconde fois son développement interrompu. Alors l'auteur, l'homme politique, le poète redevient enfant, pour jouer avec les enfants, et les rires argentins éclatent, et l'auréole de cheveux blancs de l'aïeul s'incline pieusement vers l'auréole de cheveux blonds qui embellit ces jeunes têtes.

Qu'écrivait-il, quand ses petits-enfants sont entrés ? — Vite,





Imp. Lemercier & Co Paris

L. N° 69







chacun d'eux veut voir, et le garçon prend hardiment la plume abandonnée; il trace quelques jambages; puis, se tournant vers le grand-père, il lui dit: « C'est drôle, tu as de grosses mains et tu écris petit; moi, j'ai des mains petites et j'écris gros! »

Et le grand-père, qui en sait long pourtant, ne trouvant rien à répondre, embrasse tendrement le cher gamin.

Il n'a pas besoin de bâtons de vieillesse, car il est agile encore et vigoureux; aussi ces enfants sont-ils, en réalité, deux plantes gracieuses, lierre et clématite, qui montent et grandissent en s'enroulant autour du tronc noueux, et qui monteront et grandiront ainsi jusqu'à ce que chacun d'eux devienne arbre à son tour. Ils l'embrassent, et lui les soutient par leur étreinte même; mais que sa tête tende à se courber, que la sève sèche dans son écorce, que ses feuilles pâlissent et tombent, les deux plantes grimperont toujours et, devenues plus fortes, le soutiendront à leur tour.

\* Noble vieillesse que celle qui tout d'abord éveille de telles idées! L'ombre de cette gloire, qui n'a pu protéger de plus vigoureux rejetons, est bienfaisante aux jeunes pousses. Georges grandit, Jeanne embellit: voilà tout l'horizon du poète, et l'homme politique y délasse ses yeux.

On a raconté « comment travaille » Victor Hugo. Voilà bien de la prétention! Pourtant, il est vrai qu'il rêve souvent dans ses longues promenades à ce qu'il veut écrire en rentrant. Or, un jour, comme il marchait à l'aventure, par les rues, sans but, tout absorbé en lui-même, méconnaissable sous ses vêtements simples, et heurté de plus d'un passant qui se fût découvert s'il l'eût reconnu, il fut rudement frappé par une poutre que traînaient des chevaux. On s'empessa, on le releva, il put rentrer chez lui sans trop de souffrances, mais il promit alors aux siens de ne plus s'exposer à pareille aventure, et, maintenant, quand il veut s'en aller bien loin, il monte sur l'impériale des omnibus.

Bien des gens seront étonnés d'apprendre que l'on peut faire là-haut sa connaissance; mais qu'ils se détrompent: ils le verront sans qu'il les voie.

Il part de chez lui, le matin, se dirigeant vers le centre de Paris, après avoir, quand il y songe, demandé au conducteur « la correspondance » qui permet de changer de voiture, au gré du voyageur. Il en change, en effet, et s'en va bien loin, sur son nouveau véhicule, assis autant que possible tout auprès du cocher, pour n'être point trop dérangé.

Le plus souvent, il pousse jusqu'à la barrière d'Italie, ou bien encore jusqu'à Ménilmontant; puis, arrivé à ces points extrêmes, il marche quelque temps, pour se dégourdir les jambes, après quoi il remonte à sa place et revient vers sa maison.

Beaucoup d'employés de tous grades le connaissent bien, et lorsqu'ils sont assurés de n'être point vus et de ne lui point déplaire, ils le montrent orgueilleusement à leurs pratiques préférées. Tout le long du chemin, le cocher qui, dans ses mains, tient avec ses guides la vie de son illustre voisin, s'applique, sans qu'on lui en sache gré, car on l'ignore, à éviter les cahots, à tourner doucement, à s'arrêter sans secousses.

Celui qui reçoit l'argent, montre aux autres voyageurs une courtoisie inusitée, et semble leur recommander de ne point faire trop de bruit. La voiture roule sur du coton, le chemin se fait sans coups de fouet; il n'y a point de chocs, point de disputes, point de dangers, et lorsqu'on s'arrête, le conducteur salue discrètement, sans que l'objet de tous ses soins, qui lui rend poliment son coup de chapeau, se doute que ces braves gens honorent en lui autre chose qu'un habitué, et se découvrent devant sa gloire.

Rien de plus touchant que cette scène journalière. Sans que le poète s'en doute, il y a toute une conspiration ourdie

autour de lui. Conspiration du silence, conspiration du respect. On a des yeux menaçants pour les imprudents qui risquent de le déranger; on a des regards satisfaits quand il sourit. Si quelqu'un s'avisait de lui manquer, il serait rudement mené. La force physique monte jalousement la garde autour de cette force d'âme. Il y a vingt poignets pour un front.

Quant à lui, tantôt il jette au passage un regard curieux sur quelque vieux monument entrevu; tantôt il suit des yeux un enfant qui court au-dessous de lui sur le pavé; tantôt il semble considérer attentivement un être mystérieux, impalpable, qui vole et suit les mouvements de la voiture;... puis, quand il a regagné sa maison, les vers à moitié construits dans sa tête s'étendent tout de leur long sur le papier, l'anecdote ébauchée se cisèle et s'achève, ou bien il écrit tout d'un trait quelque appel magnifique à ses concitoyens.

Et puis à sa table, souvent pleine d'amis, il se retrouve entre ses deux petits enfants, siège contre siège. Il les soigne, leur parle, ne les gronde jamais et se dit en les considérant: « Georges grandit; Jeanne embellit. »

Ch. LAURENT.

## THÉÂTRES

VAUDEVILLE. — M. Emile Augier vient d'ajouter à son œuvre dramatique une pièce que le public s'est empressé d'applaudir. On n'y trouve pas la forte étude de caractères qui distingue certaines pièces de cet écrivain; mais il a rarement déployé plus d'habileté dans la conduite des scènes.

Au fond, *Madame Caverlet* représente un plaidoyer en faveur du divorce. Il s'agit d'une femme qui, mariée en France, puis séparée de son mari, voit celui-ci réparaître pour exploiter la situation de la manière la plus répugnante, en compromettant l'avenir de ses enfants. C'est par un divorce final que M. Augier les sauve et conclut sa pièce.

L'interprétation en est très-satisfaisante, et le succès a été grand, surtout pour M. Lafontaine, Mlles Rousseil et Bartet. MM. Parade, Saint-Germain, Dieudonné et Berton concourent à former un ensemble remarquable.

Le Vaudeville a retrouvé, grâce à M. Augier, de fructueuses soirées, et il se passera quelque temps avant qu'il songe à plaider en séparation contre *Madame Caverlet*.

HOP-FRAG.

## A ERNESTO ROSSI

Quand le monde réel m'est un trop lourd fardeau,  
Je voudrais bien m'en faire un autre à mon usage  
Et, comme toi, muant mon âme et mon visage,  
Devenir un autre homme au lever du rideau,

Agiter, tout un soir, plus fort, plus grand, plus beau,  
Le fantôme évoqué d'un héros et d'un âge,  
Dussé-je, aveuglément fidèle au personnage,  
Le rideau descendu, le suivre en son tombeau.

Je ne le puis. Jamais le rôle que je rêve,  
Dans l'espace où l'on marche et parle, ne s'achève,  
Et l'univers du rêve est si près du néant!

Par tes créations, tu vis plus d'une vie,  
Mais moi je n'en ai qu'une et l'épuise en créant.  
C'est pourquoi le poète, en t'admirant, t'envie.

Sully PRUDHOMME.



PLANCHE G. N° 604. — DESCRIPTION, PAGE 74.



TOILETTE D'APPARTEMENT (vue de face et de do-).

Modèle de la maison Costadau (rue des Jeûneurs, 25 et 27).





*Jules Bourd*

*V. Bonny*  
1297<sup>c</sup>

*A. Leroy, imp. r. des Mathurins, 66*

*Ad. Goubaud & Fils Ed<sup>rs</sup> Paris*

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffes de M<sup>me</sup> Morison, r. de Antin, 14 - Rubans et Passementerie - A la Ville de Lyon*

*Etoffes des Magasins du Paradis des Dames, r. de Rivoli, 8 & 10 - Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33.*

*Machines à coudre de H. Steelling, Boul. Sébastopol, 70 et rue Neuve des Petits Champs, 97.*

*Entered at Stationer's Hall.*







PLANCHE G, N° 603. — DESCRIPTION, PAGE 74.



TOILETTE DE VISITE (vue de face et de dos).

Modèle de la maison Costadau (rue des Jeûneurs, 25 et 27).



## TROP BELLE ET TROP LAIDE

(NOUVELLE.)

## I

Ce n'était pas le type que j'eusse choisi peut-être pour peindre une tête de vierge; mais, telle quelle, la « belle Toinette », comme nous l'appelions familièrement, était un type de saisissante beauté.

Le fait est qu'elle ne pouvait pas traverser une foule sans qu'on la regardât avec curiosité.

Ses grands yeux bruns, un peu trop saillants sans doute, avaient des tons de velours, et — chose rare, en cas pareil — ses regards aigus et provoquants donnaient à sa physionomie ouverte et franche des apparences d'effronterie innocente. Son nez presque retroussé, aux ailes roses, y ajoutait.

Le trait merveilleux, dans cet ensemble auquel personne n'osait rien reprendre, était un sourire incomparable. Des lèvres mignonnes, purpurines et toujours humides, laissaient voir, en s'entrouvrant, des dents petites, irréprochables, et blanches comme celles d'un jeune chien. On pouvait dire de ce sourire qu'il était un éclair illuminant un écrin de perles et un nid de grâces.

Toinette — ou, pour lui rendre son véritable prénom, Mlle Antoinette Domase — portait ses splendides cheveux châtain, crânement relevés sur des tempes veinées et sur un front admirablement modelé. Elle était de taille fine, grande, et hardiment découpée de hanches et d'épaules, avec de vrais airs et une vraie démarche de déesse. C'était le type de l'élégance physique; le velours ou la laine faisaient également merveille sur elle, et il était malaisé de pouvoir dire de quelle étoffe elle était couverte. On ne s'en souciait.

On l'apercevait toujours venir de loin. Une sorte de rayonnement la précédait et l'enveloppait dans les foules. Les voisins s'écartaient d'elle comme pour lui faire place et, chemin faisant, elle entraînait derrière soi bien des cœurs et bien des soupirs, en sus des exclamations admiratives.

Antoinette n'y paraissait pas prendre garde. Était-ce indifférence, aplomb, comme quelques-uns disaient, ou bien conscience de sa lumineuse autorité? — On ne savait trop définir ce sentiment de quiétude apparente, qui s'imposait.

Le malheur d'Antoinette était, appartenant à une famille d'honnêtes bourgeois, de n'avoir point de dot.

Ceux de ses admirateurs qui l'approchaient, dans l'intimité de la maison ou dans les salons sans éclat où elle se montrait, étaient comme effrayés de la fascination qu'elle exerçait autour d'elle.

Dans la rue, Antoinette était une reine qui passait; dans les cercles de son monde, elle devenait une paria charmante, et le vide se faisait autour d'elle.

Antoinette ne s'en émouvait ni n'en paraissait blessée. Au fond, ces défaites intimes étaient encore de véritables triomphes; elles témoignaient de sa supériorité.

Sous les yeux sévères de leur père, — et surtout de leur mère, — les jeunes gens se gardaient d'approcher Antoinette et de l'inviter à danser. C'était ainsi à peu près partout, dans le monde bourgeois et de médiocre fortune où les Domase conduisaient leur fille; car l'exiguïté de leurs ressources ne leur permettait pas d'affronter les grandes réceptions.

Si les hommes se tenaient à l'écart d'Antoinette, et ne dépassaient pas vis-à-vis d'elle les limites d'une politesse à laquelle la jeune fille avait, d'ailleurs, tous les droits possibles, les femmes redoutant son voisinage et la comparaison, s'éloignaient d'elle à distance de l'éblouissement qu'elle projetait.

Quelques-unes, — parmi les vieilles, — n'ayant plus rien à perdre, se risquaient à lui tenir compagnie, en l'enveloppant comme dans un cercle d'où il eût été difficile à Antoinette de sortir.

Dans ces âmes charitables il entraît encore du calcul. L'une avait sa fille ou sa petite-fille, l'autre son fils ou son petit-fils à défendre de l'enchanteresse.

Pour la première fois peut-être on avait pu dire d'une jeune fille parfaitement honnête « qu'elle était trop belle pour réussir dans le monde et pour y tenir sa place. »

Cette beauté d'Antoinette, toute de grâces, de séductions et d'enchantements, n'avait rien de fatal, ni de tragique. Il n'était pas de mère qui n'eût été fière d'avoir une telle femme pour belle-fille. Le grand, l'unique défaut d'Antoinette était, je l'ai dit, de n'avoir point de dot et d'être capable d'inspirer à qui l'approcherait de trop près une de ces passions auxquelles on ne peut résister.

Les sévères ajoutaient : « Que Mlle Domase étalait des dehors peu en rapport avec sa pauvreté et que c'était là une mauvaise note à mettre à son compte; qu'une telle fille, reine par la beauté, voudrait l'être par toutes les supériorités extérieures de la femme, et que toute fortune qui ne serait pas princière était destinée à fondre sur ces épaules d'une magnificence exceptionnelle. »

Quant à la vertu d'Antoinette et à sa tenue dans le monde, il n'y avait pas à mordre et personne n'y mordait.

La pauvre fille, qui portait en souriant sa couronne de reine, était donc la victime de préventions plus ou moins fondées.

## II

Antoinette avait rapporté de ses excursions dans le monde un souci qui la rongait.

Ce souci avait commencé par une aurore de joie.

A travers l'encens qui l'enveloppait, elle avait remarqué un jeune homme discret dans ses adorations, et retenu à l'écart par une de ces mères vigilantes et inquiètes dont j'ai parlé.

C'était un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, nommé Eloi Duparc, bien élevé, d'une modestie extrême, fort apprécié dans les petits cercles du monde bourgeois — où nos héros se rencontrent — pour son talent hors ligne de musicien, et pour ses jarrets de valseur.

Eloi Duparc était, en attendant mieux, simple commis dans une entreprise de transports. Ses parents, quoique jouissant d'une honorable aisance, rêvaient pour lui — comme la famille Domase pour leur fille — un bon et riche mariage qui lui permettrait de s'établir à son compte et de faire fortune. C'étaient des gens positifs, qui calculaient et visaient au solide.

Un mariage avec M<sup>lle</sup> Domase était loin de répondre à leurs espérances et eût détruit toutes leurs combinaisons. Il y avait donc pour eux un intérêt capital à défendre leur fils contre la trop belle Antoinette.

Eloi n'avait pu parvenir à danser qu'une seule fois avec Antoinette, et cette unique occasion leur avait suffi pour se comprendre. A partir de ce moment, M<sup>me</sup> Duparc, qui avait l'œil fin et le pressentiment juste, avait interdit à Eloi toute tentative d'intimité avec Antoinette.

Il arriva même que la bonne femme essaya de changer de monde, afin d'éviter les rencontres avec la jeune fille.

Un jour, il y avait sauterie et thé chez de bons petits rentiers de la rue Saint-Louis au Marais, où c'était fête de posséder les Duparc, père, mère et fils : le premier parce qu'il était un vrai boute-en-train et faisait au besoin danser les douairières, la seconde parce qu'elle était la plus passionnée joueuse de whist que l'on connût, et le troisième pour les talents que nous lui savons.



En rentrant de son bureau, Eloi, tout joyeux du plaisir qu'il se promettait, fut stupéfait de voir que son père et sa mère n'avaient fait aucun préparatif en vue de la soirée.

Il en fit la remarque.

Le père Duparc, qui s'en trouvait fort grognon, répondit en haussant les épaules :

— Ta mère est souffrante.

— Qu'as-tu, maman? demanda Eloi à sa mère.

— Moi, rien.

— Mon père me dit que c'est parce que tu es souffrante que vous n'allez ni l'un ni l'autre, ce soir, chez les Destrel.

— C'est un prétexte, fit Mme Duparc.

— Alors il y a une raison que vous ne me dites pas.

— La raison, reprit Mme Duparc, est que, ne voulant pas que tu ailles chez les Destrel, nous nous privons d'y aller.

Eloi pâlit et d'une voix inquiète :

— Pourquoi ne voulez-vous pas que j'aille chez les Destrel?

— Parce que, répondit sèchement Mme Duparc, les Domase y seront, et que j'aime autant que tu ne te rencontres pas avec eux.

— Je suppose qu'il t'est indifférent que je me rencontre avec M. et Mme Domase; c'est donc...

— Avec Antoinette, que je ne veux plus que tu te rencontres. C'est dit et entendu, n'est-ce pas? N'en parlons plus. Ton absence sera justifiée par la nôtre, puisque nous avons fait savoir aux Destrel que j'étais souffrante.

Eloi ne souffla mot et se retira tout rêveur.

On dina tristement, ce jour-là, dans la famille Duparc. La mère était visiblement agacée; le père trouva tout mauvais depuis le potage jusqu'au fromage, et le fils garda une attitude sournoise, sans souffler un mot, lui qui d'ordinaire était la gaieté de la maison.

On quitta la table rapidement, pour se retirer dans le salon où la station fut courte.

Un plaisir manqué équivalant à une fatigue, tout au moins à un trouble dans l'emploi du temps, on ne savait que se dire et chacun bâillait.

Mme Duparc, la première, parla de s'aller coucher, ce qui fut accepté par le père; le fils, leur ayant souhaité une bonne nuit, se retira dans sa petite chambre, en roulant mélancoliquement une cigarette.

Il était à peine sept heures et demie quand les trois Duparc se séparèrent pour ne se revoir, comme ils se le dirent, que le lendemain matin.

Trois quarts d'heure après, on aurait pu entendre, en prêtant bien l'oreille, la porte de l'appartement se fermer discrètement et avec d'innombrables précautions.

Antoinette ravageait la cervelle d'Eloi; il suffisait de la confiance que lui avait faite sa mère, pour que son désir de se trouver seul en présence de la jeune fille devint invincible.

Eloi arriva chez les Destrel.

— Et le papa? Et la maman? lui demanda-t-on.

— Ma mère est souffrante, vous le savez bien, — répondit Eloi du ton le plus naturel du monde, — et je suis chargé de toutes ses excuses.

Puis, sans s'apercevoir que le « vous le savez bien » dont il venait d'agrémenter sa phrase avait jeté la stupéfaction chez M. et Mme Destrel, il courut à Antoinette qui rougit d'aise.

— Vous m'accorderez la première contredanse? — murmura-t-il.

— Certainement. La voici qui commence.

— C'est pour vous seule que je suis venu à cette soirée, mademoiselle Antoinette, — continua Eloi en conduisant la jeune fille au quadrille.

Antoinette baissa ses beaux yeux et ne répondit pas. Son silence voulait tout dire. Eloi le prit, en effet, pour un aveu; le sien ayant été nettement formulé, il s'en suivait que tous deux s'étaient compris et que le nœud était fait entre eux.

Mais M. et Mme Domase à qui rien ne pouvait être plus désagréable que la perspective d'un mariage de leur fille avec Eloi, « un pauvre diable sans le sou », s'étaient interposés dans la conversation un peu animée établie entre les deux jeunes gens et trouvèrent un prétexte pour emmener Antoinette qui se laissa faire avec la plus grande docilité.

Qu'était maintenant pour elle le reste de cette petite réunion! Elle avait le cœur et la tête remplie des plus beaux et des plus séduisants rêves. Elle était aimée; — elle se sentait prête à aimer, si déjà elle n'aimait.

Elle partit emportant le ciel dans sa petite tête.

Eloi était sorti du salon en voyant Antoinette s'éloigner; il l'avait suivie à distance, et, au moment où la jeune fille, encauchonnée, se disposait à quitter l'appartement des Destrel, elle se tourna, aperçut les deux yeux d'Eloi fixés sur elle, rougit, et inclina la tête devant le signe d'adieu que lui adressa le jeune homme. Cinq minutes après, Eloi avait repris le chemin de la maison paternelle.

Pour lui aussi la fête n'avait plus ni charmes ni attraits. Les ténèbres avaient succédé à la lumière.

Au lendemain de cette soirée mémorable, Antoinette, à bout de ces affronts plus glorieux que des hommages, mais qui n'en étaient pas moins des affronts, avait pris la résolution de n'accepter plus aucune invitation de bal ou de soirée.

— Je n'entrerai pas pour cela au couvent, dit-elle à son père désolé, mais je ne vois rien de bien séduisant pour moi à me sentir traitée comme on me traite.

Il faut, pour bien comprendre le désespoir de M. Domase, savoir que ce brave homme avait accepté comme un cadeau du ciel fait à sa pauvreté cette merveilleuse beauté de sa fille et qu'il y avait fondé les espérances de quelque mariage féérique. Il était donc loin de compte, le pauvre homme; — employé dans une administration, avec des appointements honorables, mais strictement suffisants pour faire vivre sa famille et lui permettre d'élever trois enfants, car Antoinette avait deux frères plus jeunes qu'elle et encore en pension.

— Au surplus, reprit Antoinette, qu'est-ce que cela me fait de ne pas me marier? Je n'y songe pas... pas plus que je ne m'occupe à plaire ou à ne plaire pas. Je suis ce que le bon Dieu m'a faite; je ne puis rien changer à ma personne des dons que j'ai reçus, et que, en toute sincérité, je ne trouve pas aussi merveilleux qu'on le dit. Je connais, dans notre monde seulement, cent femmes plus réellement belles que moi, et je m'étonne de la terreur que j'inspire.

Les parents d'Antoinette se désolèrent de la résolution qu'elle avait prise de se séquestrer du monde; mais la jeune fille y mit tant de gaieté et une si sincère résignation qu'ils finirent momentanément par prendre leur parti.

— Au bout du compte, disait-elle, que fais-je, sinon jeter mon bonnet par dessus les moulins... de la sagesse... c'est assez rare, pour en rire plutôt que d'en pleurer.

Ce qu'Antoinette avait paru ne pas remarquer jusqu'alors, c'est que son père et sa mère faisaient des sacrifices énormes pour l'entretenir sur un certain pied de toilette et d'élégance en vue de ses succès dans le monde, et que, leur honorable spéculation étant manquée, ces sacrifices devenaient sans but et inutilement onéreux.

Antoinette y mit ordre et se fit bientôt remarquer par la simplicité de sa tenue, qui ne s'écartait pas d'ailleurs d'une décence que commandait son passé récent.

Mais, surnaturel effet de la beauté magique de cette jeune fille! elle gagna plutôt qu'elle ne perdit à ce changement, et



Antoinette ne rayonna pas moins dans ses apparitions en public.

Tout cela avait tellement dérangé les combinaisons de M. Domase que celui-ci n'avait plus qu'un refrain à la bouche.

Quand quelqu'un lui disait :

— J'ai rencontré aujourd'hui votre fille sur les boulevards; elle était charmante et a produit, comme toujours, une émeute autour d'elle.

Le père Domase répondait :

— C'est bien ! C'est bien ! Mais Toinette ne peut pourtant pas ramasser un mari dans les rues.

Le père Domase n'était point content, à vrai dire; et son autre marotte était celle-ci :

— Si je viens à mourir, que deviendra Toinette avec cette beauté, don fatal d'une mauvaise fée?

Ne pouvant décidément se consoler — quelque effort qu'il fit — de la résolution de sa fille, Domase la prit un jour à part.

— Ta décision est-elle bien arrêtée ? Antoinette, lui demanda-t-il.

— Bien arrêtée, cher père.

— Songe qu'il n'est pas possible qu'une fille comme toi devienne vieille fille.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, vraiment.

— Tu te résignerais à ne pas te marier ?

— Je m'y résignerais. Du moment que, pour des causes indépendantes de ma volonté, je ne puis pas devenir la femme de celui que je voudrais épouser, je n'ai aucune raison de me marier.

— Mais celui que tu as choisi est sans fortune.

— Je n'en ai pas non plus; sa famille est aussi honorable que la mienne; la question des convenances est sauvegardée. Je ne vois pas pourquoi un mariage entre nous est impossible. Vous le jugez ainsi, ma mère et toi, de même que M. et Mme Duparc; c'est que probablement y a des obstacles qui m'échappent. N'en parlons plus.

— Tu n'as plus revu M. Eloi ?

— Où l'aurais-je revu et comment l'aurais-je pu revoir ?

— Et si je te disais qu'il oublie les serments légers qu'il t'aura faits ?

— Je t'en demanderais la preuve, et si cette preuve m'était fournie, je répondrais que c'est tant pis pour M. Eloi.

— Si je te disais qu'il va se marier ?

Antoinette pâlit légèrement, et d'une voix émue :

— Si cela est, que veux-tu que j'y fasse ? dit-elle.

Puis, après un moment, elle reprit :

— Et qui épouse-t-il ?

— Une jeune fille de province.

— Riche, sans doute ?

— C'était le rêve des Duparc et ils y ont réussi, eux, soupira Domase.

— Cette jeune fille a la chance probablement de n'être point belle ? demanda Antoinette.

— C'est ce que j'ignore.

— Et quand se marie M. Eloi Duparc ?

— Je n'en sais rien; c'est ton oncle Dubois qui m'a annoncé cette nouvelle.

— Si tu le sais, tu me le diras ?

— Certainement. Et alors... commença Domase.

— Je ne m'engage à rien, répliqua Antoinette sur un ton ferme qui en imposa à son père.

Domase ne souffla mot pendant quelques instants. Antoinette affecta de se livrer à de petits soins de ménage dans sa chambre, afin de dissimuler son émotion et de faire paraître un calme qu'elle n'avait point.

Le bonhomme se décida à se retirer un peu capot en disant à sa fille :

— Nous reparlerons de tout cela.

— Quand tu pourras me donner les détails que je t'ai demandés.

En sortant de la chambre d'Antoinette, Domase rencontra sa femme et lui dit tout bas :

— Elle a très-bien pris la chose.

A peine son père l'avait-il quittée, qu'Antoinette, se laissant tomber sur le pied de son lit, la tête cachée dans ses deux mains, se prit à pleurer à sanglots.

Sa mère qui était dans la pièce voisine, en l'entendant, accourut précipitamment, et pressa dans ses bras cette pauvre fille, blanche comme un marbre, défaite, suffoquant à étouffer.

Mme Domase ne dit pas un mot à Antoinette, se contentant de couvrir de baisers son visage inondé de larmes et de sentir bondir contre le sien son cœur qui battait à lui briser la poitrine.

Le mouvement de Mme Domase se portant au secours de sa fille en détresse était un mouvement de mère.

Ses caresses furent un baume pour Antoinette, qui se calma peu à peu et s'assit, frémissante, haletante, les yeux encore inondés de pleurs et fixés à terre, les mains croisées sur ses genoux, la tête abattue. On eût dit la statue de la douleur.

La mère comprit qu'il n'y avait pas de consolation à donner à cette enfant, froissée dans ses plus chères illusions. L'heure n'était pas venue de panser cette blessure que le temps seul, à coup sûr, et la réflexion peut-être, parviendraient à cicatrifier.

Mme Domase se retira sans qu'Antoinette dit un mot ou fit un geste pour la retenir. Elle attendait l'un ou l'autre et s'éloigna discrètement devant le silence de sa fille.

Quand elle se vit seule, Antoinette porta ses doigts à ses yeux et pleura de nouveau, mais sans bruit. C'étaient des larmes d'une douleur résignée et qui s'écoulaient comme un orage s'éteint dans une pluie abondante.

— Est-il possible, murmura Antoinette, que Dieu m'ait fait ce cadeau, que tant de femmes m'envient, pour que j'y trouve mon malheur ! Est-il possible que cette beauté que je maudis ait inspiré à mes pauvres parents des idées d'une spéculation qui devient une source de larmes et de chagrins pour moi, et soit pour les mères de famille un sujet de craintes injustes ! Est-ce que je m'en suis jamais parée de cette beauté, moi ? Est-ce que j'en ai jamais tiré vanité ? Il a, par malheur, plu à mon père de parer cette beauté, il a plu à ma mère de s'enorgueillir... C'est tout naturel; mais eux seuls sont coupables, et non pas moi !... Ah ! ils me connaissent peu ceux qui me blâment et se défient de moi ! S'ils savaient combien j'aurais préféré demeurer dans mon obscurité, ne rien connaître de ces encens qui m'ont enveloppée sans m'émouvoir, sans me corrompre !

Antoinette s'interrompit un instant, poussa un profond soupir, puis reprit :

— Dans cette paisible obscurité que je regrette, j'aurais rencontré sans doute quelque simple garçon, comme moi sans ambition, qui eût été fier de moi peut-être, mais qui en eût été fier pour lui, et non à cause du bruit de cette beauté fatale !...

La jeune fille s'arrêta court dans ses réflexions. Il lui sembla qu'une voix murmurait à son oreille ces mots :

— J'étais celui que vous invoquez, ma chère Antoinette. C'était vous que j'aimais et non cette reine à la couronne de laquelle on attachait plus d'épines encore que de roses ! Le garçon simple et sans ambition que vous rêviez de rencontrer, c'était moi ! Comme vous je suis pauvre; mais pour être digne de vous, j'aurais travaillé de toute l'ardeur de mes jeunes bras et de ma jeune tête. Oui, j'aurais été fier de posséder cette beauté miraculeuse qui est la cause de vos tourments; mais, sans être jaloux de vous voir si belle, j'aurais fait de ces dons que vous maudissez, l'objet de mon culte, et votre autel n'eût pas été dans les salons, mais dans notre demeure modeste.

Cette voix mystérieuse qu'Antoinette écouta, ou plutôt dont



elle se répéta les paroles, était celle d'Eloi Duparc, et ces paroles étaient celles qu'Eloi lui avait dites pendant ce court entretien qui avait, hélas! décidé de leur sort.

— Oui, oui, il me disait cela, lui! Et il avait raison de le dire, — reprit Antoinette, — car c'était là ce que je rêvais d'entendre de la bouche d'un honnête homme. Mais être belle et pauvre, c'a été pour moi un double crime, que je paye et qu'Eloi paye avec moi! Oh! je ne l'accuse pas; j'ai la conviction que, victime comme moi de l'ambition de sa famille et de la passion de celle-ci pour la fortune, il ne m'a point délaissée, mais qu'il a été arraché à ses engagements. Que la volonté de Dieu soit faite!

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

## LES CIRQUES

Paris possède maintenant quatre cirques monumentaux, sans compter le futur Hippodrome, les ménageries et les nombreux établissements qui exhibent chaque soir, entre deux chansons, des gymnasiarques, des dompteurs, des danseurs de corde et des clowns.

Le goût des Parisiens pour les spectacles de ce genre, bien qu'il n'ait jamais sévi avec fureur, date de très-loin. Aucune fête publique, aucune entrée royale n'a eu lieu au moyen-âge, sans être accompagnée de tours de force, dont les vieux chroniqueurs nous ont conservé le souvenir.

En 1385, lors de l'entrée à Paris de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, un Génois fit l'admiration de la ville. Une corde ayant été tendue de l'une des tours de Notre-Dame à une des maisons du pont Notre-Dame, il descendit sur cette corde tenant un flambeau d'une main et de l'autre une couronne qu'il posa sur la tête de la reine, au moment où la princesse passa. Il reprit ensuite le chemin des airs et remonta d'où il était parti.

Christine de Pisan parle également d'un homme « qui apprise avait une telle industrie, que merveilleusement saillait sur cordes tendues haut en bas, depuis les tours de Notre-Dame jusques au Palais, et faisait tels jeux d'appertise, si qu'il sembloit qu'il volât, et aussi le voleur était appelé celui. Un jour, il faillit à prendre la corde, et de si haut tomba, que tout s'esmarmela (se broya) sur le pavé. »

Il serait facile de multiplier les exemples de ce genre et de retrouver dans les acrobates qui émerveillaient, sur la place de Grève, nos bons aïeux, les sosies des ballerines et des gymnastes d'aujourd'hui. Ils exerçaient leur art en plein air, voilà toute la différence.

Nicolet, le fondateur du théâtre de la Gaité, est le premier qui leur ait offert un asile. Chez lui, on le sait, les entr'actes étaient toujours occupés par des équilibristes, des joueurs de tambour de basque et des tourneuses dont les exercices adroitement gradués faisaient dire, d'abord à l'impresario et ensuite au public : *C'est de plus fort en plus fort!* Heureux Nicolet, c'est cet éloge, devenu proverbial, qui a sauvé son nom de l'oubli.

Seize ans plus tard, en 1870, un écuyer anglais nommé Astley, qui, en compagnie de Benoit Guerre, de Bald et d'autres écuyers et jongleurs anglais, venait de parcourir la France, en faisant partout de fructueuses recettes, eut l'idée de se fixer à Paris et ouvrit, dans la rue du Faubourg-du-Temple, un établissement destiné aux exercices d'équitation.

Ce fut là le premier cirque parisien, et ce spectacle nouveau eut tout d'abord un grand succès. Bientôt, croyant remarquer que la curiosité publique commençait à se lasser, Astley, qui s'était associé au fameux Antoine Franconi, père de la dynastie

des Franconi, joignit aux écuyers des jongleurs, des danseurs de corde et des animaux savants. Le singe *Joeko* fit alors courir tout Paris. Il eut aussi l'idée de faire venir des mimes anglais, comme on l'a fait de nos jours; mais la Révolution et la rupture de nos relations avec nos voisins l'en empêchèrent.

Vers 1800, le cirque d'Astley fut transporté par Franconi dans l'ancien jardin du couvent des Capucines; mais le percement de la rue de la Paix l'en délogea. Franconi fit alors construire, en 1807, entre les rues Saint-Honoré et du Mont-Thabor, une nouvelle salle à laquelle il donna le titre pompeux de « Cirque Olympique ».

La construction du Trésor, rue de Rivoli, contraignit encore les Franconi à quitter leur théâtre; ils retournèrent au faubourg du Temple, ancien emplacement du manège d'Astley.

En 1826, leur nouvel établissement ayant été la proie des flammes, de nombreuses souscriptions s'ouvrirent à leur profit et leur permirent d'élever l'amphithéâtre du boulevard qui devint le « Cirque national ». Là, on jouait de grandes pièces équestres, tableaux militaires baptisés du nom de *mimo-drames*.

Le théâtre du Cirque a été emporté avec ses voisins dans le tombereau des démolisseurs.

Une nouvelle salle avait été construite en 1844, par l'architecte Hittorf, aux Champs-Élysées, pour le spectacle d'été, et alternait avec le théâtre du Cirque. Les exercices équestres ne furent donc point interrompus. Mais la salle du Carré-Marigny ne pouvant être ouverte que du mois d'avril au mois d'octobre, l'administration du cirque fit construire pour l'hiver, sur le boulevard des Filles-du-Calvaire, un nouvel et grandiose établissement qui fut inauguré en 1852.

C. DE F.

### Description de la gravure coloriée n° 1297 C.

TOILETTES DE VILLE. — 1. Costume en cachemire écu et faille havane. — Jupons à traîne, entouré d'un plissé à larges plis plats d'une hauteur de 40 cent., lequel est terminé par un petit volant plissé en faille. — Polonoise avec col montant, plastron au milieu du dos et manches en faille. Un plissé très-bas encadre le plastron; des plissés alternés en soie et laine, avec parement boutonné, entourent le bas des manches. — Ceinture *baby* en faille plissée entièrement à petits plis, maintenue aux hanches par des boutons et nouée simplement derrière au bas du plastron de soie. — Chapeau de feutre noir, garni dessus d'une cordelière d'or et d'une plume « saule » de couleur marron ombré. Une draperie de velours assorti forme bandeau dessous avec boucles d'or.

2. Robe *Baby* en faille bronze et velours bronze plus foncé. — Jupons à courte traîne, entouré et garni au milieu devant d'une bande de velours, puis plissé tout autour à larges plis plats. — Cuirasse (corsage de dessous) en faille, avec collet et manches de velours; celles-ci sont terminées par trois parements superposés et alternés comme étoffe. — Corsage de dessus, (genre corselet) composé de bandes de velours et de bandes de faille dont le décolleté carré est bordé de velours; ce corsage est boutonné derrière. Une ceinture *baby* en faille est drapée autour de la robe, bordant le bas du corsage, et nouée négligemment derrière. — Chapeau de velours assorti, bordé et garni de velours bleu, avec plumet noir sur le dessus.

### Description de la gravure coloriée n° 1298 D.

Substituée à la gravure n° 1297 C, pour celles de nos abonnés qui en ont fait la demande.

1. Chapeau de feutre gris, à passe relevée sur les côtés. Bordure de velours lilas; coques de velours semblable posées en pyramide sur le côté, avec motif d'or et branche de roses dans le haut. Draperie de velours lilas autour de la calotte et plume noire sur le dessus.

2. Matinée en molleton de laine ou cachemire. Le dos est demi-ajusté, avec postillon plissé; les devants forment en même temps le gilet et le paletot. Un ruban orange entoure et dessine le bord de celui-ci, encadrant derrière le postillon et formant un nœud sur le côté. Manches froncées, entourées dans le haut et le bas de bracelets de ruban, et terminées par un bouillonné et un volant. Colletette en broderie anglaise et cravate de ruban assorti.



3. Col et sous-manche en toile blanche, dentelés et bordés d'une bande bleue, et reposant sur une seconde partie en percale à carreaux bleus et blancs, qui donne une certaine originalité à la parure.

4. Nœud de cravate en dentelle crème et ruban rose.

5. Chapeau de feutre noir, doublé et bordé de soie gris cendre. Fond mou en velours gris cendre formant un bavolet coulissé. Plume bleue sur le sommet; bandeau de roses devant et branche de roses sous le bavolet.

6. Chapeau rond, à passe enlevée, recouverte de velours noir. Le fond mou, en faille marron, est entouré d'une bande de peluche ou de loutre. Deux ailes bleutées ornent le côté du chapeau; une plume ombrée gris et marron recouvre la calotte pour retomber derrière.

7. Dessus de corsage en organdi blanc, décolleté en carré devant. Collette rose, en crêpe lisse, entourée d'un fichu de surah rose plissé et garni d'une dentelle crème. Le carré devant est orné d'une ruche et d'une double dentelle séparées par une traverse rose.

## REVUE DES MAGASINS

Nos lectrices auront une idée de l'importance de la Cie américaine WHEELER et WILSON par l'extrait suivant, emprunté à un journal du pays :

« Un violent incendie a détruit, le 16 décembre dernier, tout l'ancien établissement de la Cie Wheeler et Wilson à Bridgeport (sur la ligne de New-York à Boston) lequel comprenait 170 mètres sur 70, avec trois étages. La perte, évaluée à 3 millions de francs, n'était couverte que de moitié par les assurances. Fort heureusement pour la Compagnie, elle possède depuis quelques années deux autres bâtiments, qui ont été construits à l'aide de matériaux incombustibles. Ceux-ci servent à la fabrication de la machine à coudre elle-même, tandis que l'autre était employé à la fabrication et à l'emmagasinage des tables, et au dépôt d'huiles. » Le lendemain même de l'incendie, un journal de Bridgeport apprenait au public que la Compagnie avait passé un contrat avec un entrepreneur pour opérer le déblaiement immédiat des ruines. En outre, elle avait loué provisoirement un autre immeuble pour continuer sa fabrication, et, afin de n'éprouver aucun retard dans ses livraisons, elle avait conclu un marché avec une fabrique d'ébénisterie de la ville. »

La nouvelle de ce sinistre a jeté un certain trouble dans le commerce par la crainte qu'on a eue de voir la Cie Wheeler et Wilson dans l'impossibilité de répondre à la confiance publique. Mais nous sommes en mesure d'annoncer qu'elle est à même de recevoir et de livrer les commandes les plus importantes.

M. H. SEELING, agent principal de la Cie Wheeler et Wilson en France outre les dépôts de l'excellente machine de ce nom, possède encore deux autres machines fort recommandables, mais à main : la *Favorite des Dames*, qui mérite si bien son nom, et la *Canadienne*. La première, y compris 5 aiguilles, 1 étau, 1 tourne-vis, 1 burette, 1 guide, 1 ourlier à mouchoirs et le livre d'instruction, coûte 64 fr. La seconde, un peu plus grande et avec plus d'accessoires, vaut 100 fr.

Nous reviendrons prochainement sur les avantages précieux et incontestables que présentent ces deux petites machines que l'on peut se procurer : boulevard Sébastopol, 70; boulevard Bonne-Nouvelle, 37; et rue Neuve-des-Petits-Champs, 97.

— Avec les délicieux tulles brodés et lamés or, argent, acier, il faut de nos jours moins charmantes dentelles assorties, pour constituer des robes de bal dans le goût du jour. La *Ville de Lyon*, toujours si bien au fait de la nouveauté, possède la plus jolie variété de dentelles lamées qu'on puisse désirer; femmes du monde et couturières affluent avec ensemble rue de la Chaussée-d'Antin, 6, pour les achats de ce genre. Rien de joli comme ces dentelles posées sur le velours lorsque l'arrangement est fait avec goût.

Aujourd'hui que le « plissé » est entré dans nos habitudes, une femme qui s'habille ne saurait s'en passer, et la *Ville de Lyon* lui fournit tous les genres possible : en organdi et valenciennes, pour envers d'ourlet aux robes à traîne (indispensable); en organdi ou crêpe lisse, servant d'entre-deux à coulisse de ruban ou de velours pour corsages décolletés; en crêpe lisse, à bords festonnés de soie blanche ou noire, pour corsages ouverts, intérieur de fichus, bas de manches, etc.

Mais où la *Ville de Lyon* offre des éléments précieux à la coquetterie, à l'adresse et au goût des femmes qui aiment à varier leurs toilettes, c'est à ses comptoirs de dentelles et de rubans : le tulle et la dentelle Colville, la blonde espagnole blanche et noire, voilà pour le premier; le ruban l'Archiduc, le cuir de Cordoue, le lamé or, argent, acier, voilà pour le second.

A l'aide de tout cela réuni, combiné, puis mélangé avec des perles, des fleurs ou des plumes, on a bien vite transformé le costume le plus

simple en un délicieux composé capable de faire tourner les têtes les plus solides.

Les gants de la *Ville de Lyon* sont depuis très longtemps connus dans le monde entier pour que nous ayons besoin de nous étendre sur ce sujet; nous nous contenterons de rappeler à nos lectrices la qualité extraordinaire de leur peau, leur coupe parfaite et leur excellente fabrication. Le gant *Joséphine* à lui seul suffirait certainement pour établir la réputation d'une maison.

— On ne saurait trop insister sur le rôle important des savons dans l'hygiène de la peau; c'est, en parfumerie, le produit le plus essentiel et celui qui, par son usage journalier, est appelé à produire les plus funestes effets ou à rendre les plus grands services. Mais en s'adressant à la maison PINAUD-MEYER, on peut choisir, les yeux fermés, dans ses riches collections : savon aux violettes de Parme; au bouquet d'Ixora; savon dulcifié au suc de laitue, savon aux fleurs de mai; savon au suc de nymphea; savon à l'Ylang-Ylang; savon au baume de la Mecque; savon aux boutons de roses; savons assortis à différentes odeurs.

Comme eaux de toilettes, la *Corbeille fleurie* (boulevard des Italiens, 30) nous fournit de véritables trésors, parmi lesquels nous signalons le *Lait d'Hébé*, la plus célèbre de toutes les eaux. C'est une composition extra-hygiénique possédant essentiellement la triple vertu de tonifier, de rafraîchir et d'embellir la peau. Cet excellent produit de la maison Pinaud-Meyer convient surtout aux peaux grasses et atoniques.

La *Crème-Neige* est un cold-cream sans égal par la finesse des onctueux qui le composent et par les soins particuliers apportés à sa préparation. On en recommande surtout l'usage aux personnes dont la peau est sèche et sans souplesse. Mais quand on a le malheur d'avoir une peau farineuse la *Lotion callidermique* est sans égale et son emploi est parfait; son action s'exerce immédiatement sur l'épiderme, qui s'adoucit et blanchit sensiblement.

Voilà nos lectrices bien renseignées sur l'hygiène de la beauté, et si elles n'en profitent pas pour être charmantes, ce ne sera ni de la faute de MM. Pinaud-Meyer, ni de la nôtre!

## SPÉCIALITÉS

Il ne s'agit plus d'hésiter, de tâtonner, de se demander si l'on doit ou non se teindre les cheveux quand ils sont blancs. Dans une ère de progrès comme la nôtre, tout le monde cède au même courant. En fait d'eaux de teinture, comme en bien des choses, les dernières arrivées sont les mieux vues, et ce n'est pas sans légitime raison en ce qui concerne celles-ci. A quoi servirait l'intelligence, si l'on ne cherchait à bénéficier de l'expérience d'autrui? Donc la *Société d'Hygiène française* a bien raison de compter sur le succès de son *Eau Figaro*, teinture spéciale pour les cheveux et la barbe, puisque c'est une des dernières créations en ce genre.

L'*Eau Figaro* comporte trois degrés : — Une teinture progressive dont le résultat définitif demande huit jours, et qui plait aux personnes soigneuses. — Le second degré (eau spéciale pour la barbe) est d'un effet plus prompt : en deux jours on a obtenu avec elle tout ce qu'on pouvait désirer. — Quant au troisième degré, c'est une *Eau Figaro* instantanée pour laquelle il y a deux flacons et dont l'effet est immédiat.

Outre ces trois produits portant le même nom d'*Eau Figaro*, la Société d'hygiène française possède encore une *Pommade Figaro*, pouvant remplacer l'Eau et donnant les mêmes résultats. Très-précieuse pour les personnes qui n'aiment pas le contact de l'eau en hiver, cette pommade est encore fort appréciée en voyage.

C'est au boulevard Bonne-Nouvelle, 1 (vis-à-vis la porte Saint-Denis) que se trouve l'*Eau Figaro*.

M. D'A.

Nous avons recommandé à nos lectrices le journal *La Jeune Mère*; nous croyons leur être agréable en mettant sous leurs yeux le sommaire du n° 4 (1<sup>er</sup> février 1876).

TEXTE: Causerie du docteur. L'Éducation du nouveau-né. Les plaisirs de l'hiver. La leçon de lecture. *Le Volontaire*, poésie. Le sommeil. Les crèches de Bordeaux. Les enfants gâtés. Nouvelles. — GRAVURES. Nourrices et bonnes d'enfants. La leçon de lecture. Bébé prend son café.

Bureaux, E. Plon et C<sup>ie</sup>, rue Garancière, 10. Paris.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Ce n'est pas chose aisée que d'avoir un *salon* par le temps qui court. Mais d'abord, qu'est-ce qu'un salon? C'est, disons-le, un terrain neutre où l'homme politique, le savant, le littérateur et l'artiste se rencontrent; où l'on a le droit de tout dire, hormis quelque chose d'ennuyeux! La présence des femmes et la nécessité de parler devant elles donne à la conversation un tour plus agréable, crée un échange d'idées plus délicates. — Il est reconnu depuis longtemps, nous disait dernièrement un aimable vieil ami, qu'en France seulement on sait causer, et la Française peut prendre sa large part du compliment. Admirablement douée pour la conversation, propre à répondre aux idées les plus élevées comme aux propos les plus légers, elle a toujours répliqué à tout.

Malgré cela, il n'y a presque plus de salons en France et la conversation se meurt... A qui la faute? — A l'amour exagéré de la toilette et aux exigences de certaines modes. Comment voulez-vous, par exemple, qu'une femme habillée dans le goût du jour puisse écouter avec intérêt un interlocuteur, fût-il le plus intéressant? Sanglée par les attaches des jupons, bridée par les draperies ou les écharpes de sa robe, la malheureuse n'a qu'un souci au monde, celui de se tenir en équilibre, dans une position convenable... sur le bord de sa chaise (les fauteuils sont interdits). La moindre émotion, la plus légère manifestation, lorsqu'elle est assise, romprait le charme... qui retient l'équilibre d'une merveilleuse toilette, toute d'arrière-plan! Ce serait vraiment dommage: la gloire du... de la couturière en serait peut-être ternie, et, d'ailleurs, tout cela coûte si cher!...

En résumé, pour que les hommes de valeur fréquentent nos salons, sachons nous habiller de façon à pouvoir nous asseoir et les écouter sans autre préoccupation que de leur répondre à propos.

Ce n'est pas sans y avoir été un peu poussée que nous tenons

ce langage, nos lectrices peuvent en être convaincues; les hommes sont vraiment fatigués de la tournure actuelle des modes, et qui de nous n'a un père, un frère, un mari à contenter? Il ne s'agit, pour le moment, que de favoriser le rétablissement de la robe; on l'a bien adoptée pour les réunions de gala, pourquoi ne pas la prendre dans l'ordinaire de la vie? Cette forme simple ne convient pas seulement aux belles étoffes

de velours, de brocattelle, etc.; nous la trouvons aussi bien appliquée avec la simple sicilienne, le cachemire, ou n'importe quel autre lainage. Nous plaçons dans cet ordre d'idées la robe princesse, avec pli Watteau; la robe *baby*, toute plissée; la robe duchesse, c'est-à-dire à devants princesse et dos à basque derrière, avec traîne plissée; la robe Louis XV, à dos, petits côtés et traîne princesse, et devants d'une autre étoffe, encadrés par une garniture qui entoure également le haut du corsage derrière.

Voici, pour les femmes qui désirent changer l'aspect d'un corsage décolleté, une charmante combinaison: qu'il soit en velours, en faille ou en satin noir, il s'agit simplement de lui adjoindre une chemisette intérieure en tulle noir, crème ou blanc, plissé légèrement. Montante derrière et ouverte en carré devant, cette chemisette se termine en haut, derrière, par une ruche ou une bride qui serre le cou et se boutonne devant. C'est tantôt un velours, un ruban de couleur ou assorti au corsage, tantôt une

petite ruche, quelquefois l'un et l'autre, mais dans tous les cas étroit. Des manches très-courtes du corsage s'échappent des manches Louis XV en tulle semblable au précédent, froncées du haut et du bas, où elles forment un plissé à larges plis qui dépassent peu. Trois bandes de velours ou de soie, assorties au tour de cou, serrent les manches sous forme de bracelets; le dernier se pose comme tête du plissé. On ajoute quelquefois au jupon qui accompagne le corsage ainsi rajeuni une poche qui rappelle la disposition. Elle est faite du même tulle, quel'on plisse



P. N° 298. — CHAPEAU Madame Coverlet.



en lui donnant la forme la plus gracieuse et la plus allongée; puis on ajoute des brides et des nœuds assortis aux garnitures.

Quoique le bal masqué soit, de nos jours, à peu près banni de la bonne compagnie, nous devons cependant à certaines de nos lectrices, grandes dames étrangères, quelques renseignements qui nous sont instamment demandés. Il s'agit, en effet, de donner la description d'un *domino* élégant.

L'antique *domino*, qui comprenait une pelisse de satin avec capuchon, le tout garni de dentelle, est renvoyé aux calendes grecques, avec le célèbre mais non moins antique loup de velours. Aujourd'hui, un « *domino* noir » se compose d'une très-élégante robe noire en faille, satin ou velours, avec ornements riches, dentelles et autres. Le corsage, décolleté en carré, a des manches Louis XV et des volants de dentelle. Une mantille en blonde espagnole noire enveloppe la taille et couvre la tête sous forme de bonnet *Charlotte Corday*, avec ruban ou velours, noué à l'Alsacienne sur le sommet. Les pointes de la mantille, ramenées et croisées sur la poitrine y restent fixées par un nœud semblable au précédent. De longs gants noirs et une voilette « loup » complètent le costume; cette voilette, qui cache le front, les yeux et le nez, doit être fort épaisse. C'est une double blonde espagnole, ou bien une réunion de petites ruches de dentelles basses; dans tous les cas, cette voilette-loup est attachée derrière la tête, sous la mantille. On peut ajouter des diamants à volonté.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 298.

CHAPEAU *M<sup>me</sup> Caverlet* — Fentre gris, à passe enlevée, doublée de turquoise grise formant bordure. Ruche chicorée dessous, avec oillet jaune et feuillage. Draperie en faille grise de deux tons autour de la calotte, et coques sur le côté fixées par une boucle en nacre. Plume grise, ombrée, posée sur le côté et tombant derrière.

G. N° 600.

TOILETTES DE VILLE. — 1. Costume en faille et cachemire raisin. — Le jupon est garni devant de cinq petits volants, et sa traîne est formée par les deux largeurs de derrière, plissées à 30 cent. de la taille, avec tête dépassant, et qui s'agrafent à un haut de jupon plat. — Tablier court du milieu devant, long sur les côtés où il est coupé en pointes, garni d'un liséré et d'un volant; il est ensuite drapé sous le plissé de la traîne avec un large nœud fixé sur celle-ci de manière à la resserrer. — Corsage à basque carrée devant et habit pointu derrière, se dissimulant sous la tête plissée. Liséré sur tous les bords. Parement liséré et orné d'un petit volant pour le bas des manches. — Capote en faille raisin, à fond mou, bavolet et passe coulissée; rose et muguet sur le sommet, et autre rose sur le coin du bavolet. Barbes en dentelle crème et bandeau en dentelle assortie.

2. Costume en faille et cachemire puce. — Jupon en faille, rayé au milieu devant d'une bande de cachemire autour de laquelle rayonnent en biais de petits volants superposés qui couvrent ainsi tous les devants. Une tunique de cachemire part des côtés devant pour former une traîne plissée derrière et resserrée par un nœud de faille. Corsage genre cuirasse, à pointes arrondies devant et derrière, entourées d'un gros liséré et d'un plissé. Col rabattu et bracelet au bas des manches sur le double cornet, en cachemire liséré. — Capote en tulle et dentelle crème, coulissée et coupée par des ruches et des biais de turquoise puce; groupe de fleurs « jardinière » sur le dessus et tour de tête en tulle crème.

G. N° 605.

TOILETTES D'OPÉRA. — 1. Costume en tulle, faille et soie brochée. — Jupon à traîne, en tulle blanc, garni derrière d'un seul volant tuyauté, avec tête ruchée par le milieu; le devant est rayé de ruches fixées par des feuilles de houx bruni, et le bas se termine par trois volants plissés en « coup de vent ». Deux piliers en broché bleu électrique et argent ornent les côtés. — Demi-manteau de cour en faille rose électrique couvrant le

jupon par derrière où il est drapé et resserré au milieu dans le bas par des nœuds de ruban assorti. — Cuirasse de même soie, très-longue derrière, s'ouvrant devant sur un « devant » tout autre; des lisérés en faille bleue entourent les bords. Le plastron est en broché avec boutons en « saphirine ». Ruche de tulle bordant le haut du plastron et guirlande de houx. Une « modestie » en tulle plissé termine le haut du corsage. Bouillon et plissé de tulle formant les manches, avec épaulette de houx.

2. Costume de jeune fille, en tarlatane et faille blanche. — Jupon à traîne, entouré de cinq petits volants. — Tunique-écharpe en faille, terminée par des franges à haute tête grillée, drapée et fixée sur le côté, avec nœud de faille blanche et touffe d'oilets blancs. — Cuirasse en faille lacée devant, décolletée en carré et entourée d'un ruché de tarlatane. L'intérieur est garni d'un fichu à la paysanne, en tarlatane, croisé au milieu de la poitrine. Groupe d'oilets à l'angle du carré. Manches bouillonnées en tarlatane. — Oilets blancs dans les cheveux.

G. N° 611.

TOILETTES D'INTÉRIEUR. — 1. Petite fille de 3 à 4 ans. — Robe *baby* en velours bleu marine, de forme princesse derrière et demi-ajustée; devant, corsage à petite basque et jupon plat. De la couture de côté sort une ceinture en ruban rouge cardinal, qui se noue au milieu de la taille derrière, d'où les pans, à bouts frangés, tombent naturellement sur la robe. Un plissé de nansouck à bord festonné dépasse le bord inférieur. Col marin et parements simulés par des lisérés au bas des manches.

2. Costume de faille noire. — Jupon à traîne; le devant, bouillonné et coulissé, est orné dans le bas d'un plissé « à la vieille » formant tête et d'un volant. Par derrière, l'ampleur du jupon est froncée sur les côtés, de façon à simuler des « vagues houleuses » formant cascade. Deux montants en faille plissée recouvrent les fronces des côtés, avec trois nœuds superposés. La traîne est entourée de quatre plissés « à la vieille » avec volant ruché. — Corsage à pointes arrondies, entourées d'un double liséré. Plissés à bracelets plats au bas des manches, avec nœud assorti. — Colletette et manchettes plissées; nœud de cravate de couleur.

#### Description de la gravure coloriée n° 1299.

TOILETTES DE BAL. — 1. Costume en satin et tulle blanc. — Jupon à traîne, recouvert de tulle uni derrière et garni devant d'un plissé de tulle qui rejoint la traîne; trois coulissés et un plissé, coupés par des rouleaux de satin rose, forment le premier tablier. — Tout le reste de la toilette ne forme qu'une seule pièce: c'est, devant, une tunique princesse décolletée (le corsage doublé de satin), et derrière une tunique toute bouillonnée. Les bords de celle-ci, découpés en larges dents, sont entourés de rouleaux de satin et de blonde espagnole blanche. La dentelle et des guirlandes de roses reprennent ensemble chacun des creux du dentelé pour couper avec grâce le bouillonné de la tunique. Cette même garniture entoure le second tablier et remonte sur les côtés du corsage pour orner l'épaulette et les devants. Deux rubans de satin forment une cascade de coques retombant, sur deux lignes, au milieu de la toilette depuis la taille. — Guirlande de roses posée en couronne dans les cheveux.

2. Costume blanc en faille et pékin à rayures satin et uni. — Jupon à traîne, en pékin, entouré de plissés de pékin et d'un volant de faille bordé d'un galon vert électrique. — Tunique de faille, formée de quatre parties entourées chacune de galon semblable. Les deux bords du milieu devant et derrière sont rapprochés par trois nœuds de galon, formant ainsi trois soufflets sur les côtés; les deux bords de la tunique sont réunis dans le bas seulement par un nœud de ruban blanc. — Cuirasse lacée derrière, en faille et pékin; cette dernière étoffe est encadrée par un galon vert. Berthe drapée en pékin et galon vert dans le haut, faisant épaulette par un chou. Petites manches bouffantes, à bords découpés, et dentelle étroite tombant sur les bras et sur les épaules. — Anneaux d'or dans les cheveux et plumet blanc.

#### Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

TUNIQUE POUR COSTUME DE VILLE. — Le devant de cette tunique forme tablier à pointe, orné de lacets disposés en quadrillés, retenus par des boutons au milieu. Le derrière de la tunique est à longs pans carrés dans le bas et relevé en larges coques. Poche plissée, disposée en fichu, sur le côté de la tunique.

Notre patron se compose des pièces suivantes:

1° Devant. — 2° Derrière de la tunique. — 3° Poche.

(Voir ce modèle sur la gravure G. n° 604 dans notre numéro précédent.)



PLANCHE G, N° 611. — DESCRIPTION PAGE 82.



COSTUMES D'INTÉRIEUR

Modèles de Mme Irma Simon (rue Chabanais, 10).



## LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

Il vient de mourir un homme de talent, d'esprit et d'une distinction réelle, qui est pour moi une véritable énigme. C'est de M. de Saint-Georges qu'il s'agit.

En 1841, nous habitons tous les deux la même maison, rue Bleue, et à cette époque, qui est pourtant bien loin derrière nous, il passait pour être fort âgé, car on l'avait surnommé le comte de Saint-Germain, prétendant qu'il datait du déluge, ou tout au moins de la naissance du Christ. Je me rappelle même une plaisanterie qu'on faisait au sujet de la conservation de sa jeunesse. On racontait que, chaque soir, il couvrait sa figure de tranches de veau tout saignant pour lui garder sa fraîcheur : aussi avais-je très-formellement proscrit de ma table les escaloppes de veau et les côtelettes en papillote, dans la crainte que, tentée par le rabais de la viande, ma cuisinière ne nous servit les « joues » de M. de Saint-Georges sous ces différentes formes. Or, on prétend que le défunt dont il s'agit est né en 1801 ; cela étant, en 1841 il n'aurait eu que quarante ans, et dans tous les pays du monde, à quarante ans, si l'on n'est plus un jeune homme, on est tout au moins un homme jeune. D'où vient donc qu'on lui avait fait cette réputation de vieillesse anticipée?... Autre chose : alors il n'était pas titré, et il est mort marquis ! Serait-ce donc d'un autre Saint-Georges qu'il s'agit ? Pourtant celui que j'ai connu travaillait avec Scribe et *tutti quanti*, écrivant pour le théâtre... Enfin, je m'y perds...

Du reste, que ce fût ou non le même, c'était un charmant homme que ce M. de Saint-Georges et nous voisinions fort agréablement avec lui : car il donnait des soirées intimes délicieuses où se rencontraient les étoiles du jour, les hommes en évidence et les femmes le mieux placées dans le monde. Je me souviens, entre autres, de m'y être rencontrée un soir avec lady Blessington, cette célèbre comtesse d'outre-Manche, dont la sœur s'était mariée au prince de Piombino, et la fille, lady Henriette, au comte d'Orsay, deux hommes qui firent beaucoup parler d'eux en différents genres : l'un s'était fait le roi de la fashion ; l'autre avait été mis en fuite par un trop puissant et trop illustre voleur, lequel n'est autre que Napoléon I<sup>er</sup>, qui, un beau matin, s'imagina de prendre le nom de Piombino pour le donner à la princesse Elisa sa sœur. Le pauvre prince fit vainement remarquer que les jolis noms ne manquaient point en Italie, que celui de Piombino appartenait à sa famille depuis des siècles, qu'on voulait donc bien avoir l'obligeance d'en adopter un autre qu'il indiquerait si on daignait le lui permettre ; rien n'y fit : on lui répondit tout simplement qu'on s'en tiendrait au sien qui plaisait à l'empereur et roi.

— Mais comment voulez-vous donc que l'on m'appelle, moi ? s'écriait-il avec la même angoisse que le pauvre Sosie en pareille occurrence.

— Eh bien ! appelez-vous comme vous voudrez... Bacciochi, par exemple, puisque la princesse ne veut plus de ce nom-là, lui fut-il répondu brutalement.

Le prince se retira tout honteux en cachant son dépit, quoi qu'il ne sût pas prendre la chose en parfait courtisan, et un beau matin il décampa d'Italie pour se laisser oublier de son tout puissant voleur, dans la crainte que celui-ci n'imaginât aussi de joindre au nom de Piombino la fortune de sa maison qui était immense ; il se réfugia en Angleterre et même là, tant la crainte de Napoléon s'étendait partout, il n'osa pas reprendre son nom avant que le maître ne fût tombé.

Quant au comte d'Orsay, il gouverna pendant vingt ans la plus haute société de Londres, ayant été adopté par l'aristocratie anglaise comme roi de la mode, décidant sans contrôle

sur le domaine de l'élégance et du bon ton, et il devint aussi puissant dans les salons d'outre-Manche que le fameux Brummel qui fit tant parler de lui jadis.

Mais en adoptant le comte d'Orsay pour son favori, la mode montra au moins qu'elle avait eu bon goût dans son caprice, car notre compatriote était fort élégant de sa personne, spirituel, distingué. Tandis que ce Brummel, qui se croyait tout permis, même de commander au prince de Galles, était un jeune homme d'une naissance obscure, d'une figure peu agréable et d'un esprit fort ordinaire ; seulement il possédait une si grande confiance en lui-même qu'il sut l'imposer aux autres et, l'étrangeté de l'engouement britannique aidant, il monta jusqu'au premier échelon de la mode dont sa grossièreté le fit tomber. Traqué alors par ses créanciers, ce roi déchu dut fuir l'Angleterre et se réfugier à Calais où il mourut obscur.

Il n'en fut pas de même du comte d'Orsay qui, jusqu'au dernier jour de sa vie, conserva son élégance et sa vogue. C'est à lui qu'on doit le paletot. Est-ce un titre de gloire ? ce n'est pas à moi de décider sur ce point ; j'en appelle à de plus compétents, et je veux seulement dire comment la chose se fit.

Le comte se promenait un jour dans les environs de Londres. Surpris par une pluie torrentielle, il entre pour se mettre à l'abri dans une taverne ; mais comme ses habits étaient trempés, il demande au tavernier s'il n'aurait point par hasard un vêtement à lui vendre pour qu'il puisse quitter le sien.

— Cela se trouve à merveille, milord, répond le tavernier ; on vient de m'apporter tout à l'heure une veste pour mon fils, qui est matelot et de la taille de votre seigneurie. Si elle daigne l'accepter ?...

— Donnez, mon brave homme, fait le comte en souriant, tout heureux de pouvoir se mettre au sec et à son aise.

La veste, en effet, lui allait bien ; il se trouva original de la sorte, et, ayant la fantaisie d'essayer son pouvoir peut-être, non seulement il rentra à Londres, mais encore il alla le soir à son cercle ainsi vêtu : ce que tout le monde trouva charmant, puis voulut imiter, et le paletot eut dès lors droit de cité.

Mais je m'aperçois trop tard que ce n'est pas du comte d'Orsay que j'aurais dû vous parler ; c'est du marquis de Saint-Georges, du défunt enfin, que d'autres que moi croyaient enterré depuis longtemps. Ainsi, par exemple, on me raconte qu'une dame, qui fut de ses amies, s'écria quand elle apprit sa mort : — Comment... encore !...

Oraison funèbre qui part d'un méchant cœur, car, je le répète, c'était un homme excellent et charmant que celui qui vient de nous quitter.

Comtesse de BASSANVILLE.

## UN ROMAN EN VERS

M. le ministre de l'instruction publique, voulant sans doute causer une agréable surprise au monde des lettres, a officiellement octroyé à M. François Coppée, avec la croix de la Légion d'honneur, le titre de « poète ». Profitons de la circonstance pour signaler à nos lecteurs la dernière œuvre de l'auteur du *Passant*, publiée à la librairie Lemerre (passage Choiseul).

Cette œuvre, intitulée *Olivier*, est, croyons-nous, la plus étendue que le public doive à M. Coppée ; c'est aussi la plus méditée, celle où son talent s'est exprimé avec le plus de plénitude. L'auteur nous peint, cette fois, un poète que le courant de la jeunesse et les entraînements du succès ont jeté dans les plaisirs faciles, et qui, lorsqu'il veut revenir à une vie meilleure, à la vie de l'âme et du cœur, trouve en lui-même, dans les traces de son passé, un obstacle insurmontable. Le drame intime auquel M. Coppée nous fait assister porte en soi une pensée morale



d'une tristesse sévère, mais dont l'amertume même peut être salubre.

Olivier, poète applaudi, mais qui trouve bien insuffisant pour le bonheur le bruit qui se fait autour d'un nom, est allé chercher dans sa ville natale, une petite ville de province, des souvenirs pour se rafraîchir l'âme. Là, il rencontre un ami de sa famille, et va passer près de lui quelques mois à la campagne. Cet ami a une fille nommée Suzanne : le drame ou l'épique commence. Olivier s'encourage à aimer cette jeune fille, il rêve de retrouver sa pureté de cœur dans l'innocence de sa fiancée ; mais, entre elle et lui, se placent de soudaines apparitions de ce passé qu'il se flattait d'oublier, et, devant ces fantômes qu'il voit seul, il finit par s'enfuir.

Nous ne croyons pas devoir analyser plus longuement un ouvrage que tout le monde lira, mais nous nous faisons un plaisir d'en reproduire un extrait qui donnera une idée de la manière dont le « poète » a traité son sujet.

R. H.

## OLIVIER

... Les raisins étaient mûrs déjà sur le coteau,  
Et les feuilles tombaient dans le parc du château.  
Par une après-midi pacifique et sereine,  
Comme le mois d'octobre en a pour la Touraine,  
Ils avaient décidé de monter à cheval.  
L'automne déployait son beau ciel triomphal  
Et son dernier soleil aux chaleurs mensongères.  
De grands vols tournoyants d'hirondelles légères  
Pour le prochain départ s'assemblaient dans l'azur ;  
Et les feuillages d'or montaient parmi l'air pur,  
Balancés par le vent aux haleines moins douces.

Qu'il fait bon de courir dans les bruyères rousses  
Au trot de chasse, avec du vent dans les cheveux,  
De sentir son cheval frapper, d'un pied nerveux,  
L'élastique terrain sous les hautes futaies,  
De sauter les fossés et de franchir les haies,  
Et puis, après un long galop aventureux,  
De revenir, au pas, par quelque sentier creux,  
Laissant flotter la bride et respirer la bête,  
Qui souffle bruyamment en secouant la tête,  
Tandis qu'en lui flattant le col avec la main,  
On laisse ses regards errer sur le chemin !  
Ce plaisir, Olivier l'avait plus que personne.  
Car, près de lui, Suzanne, en sa noire amazone,  
Ses cheveux blonds massés sous un feutre élégant,  
Maintenait, par la ferme étreinte de son gant,  
Au trot doux et berceur, sa jument alezane.  
— Loin, derrière eux, suivait le père de Suzanne.  
Ils allaient donc, tous seuls, effarant les oiseaux,  
Et leurs bêtes parfois, rapprochant leurs naseaux,  
Semblaient se confier des choses à l'oreille.  
Ils s'enfonçaient ainsi dans la forêt vermeille  
Que le soleil au loin zébrait de bandes d'or,  
Dévorant au galop la route, ou bien encor,  
Leurs montures ayant de l'herbe jusqu'au ventre,  
Ils fouillaient les taillis d'où partent, quand on entre,  
Vifs et la queue en l'air, les lapins gris et blancs.  
Les chevaux écrasaient les faines et les glands,  
Et les grands champignons dans les feuilles tombées.  
Il leur fallait souvent passer, têtes courbées,  
Sous un rameau trop bas qui voulait, familier,  
Décoiffer l'amazone ou bien le cavalier ;  
Puis, quand était franchi ce pas très-difficile,  
Ils riaient, éveillant un vieil écho docile  
Qui riait à son tour, sous les chênes, là-bas.

Vers le tomber du jour, ils revenaient au pas.  
Devant eux, encadré par le berceau des branches,  
Un somptueux soleil couchant, plein d'avalanches  
De rubis, s'éroulait sur des montagnes d'or.  
Ils se taisaient, devant ce sublime décor  
Où le regard se perd et le rêve se noie,  
Quand Suzanne poussa soudain un cri de joie.  
Elle avait aperçu, sur le bord du sentier,  
Là, tout près de sa main, un buisson d'églantier

Qui, dupe d'un automne aux si belles journées,  
Se couvrait de nouveau de ses fleurs étonnées.  
Ravie, elle poussa son cheval vers les fleurs  
Dont le couchant vermeil avivait les couleurs,  
Et voulait les cueillir, en restant sur sa selle.

— Olivier, tenez-moi ma cravache, dit-elle ;  
Et, d'un geste rapide, elle la lui tendit.

Quand ce geste fut fait et quand ce mot fut dit,  
Olivier frissonna jusqu'au fond de son âme.  
Car il crut devant lui revoir cette autre femme,  
Cette duchesse, auprès de laquelle autrefois  
Il avait chevauché, de même, par les bois,  
Juste en cette saison où meurt le chrysanthème.  
Le geste était pareil, la voix était la même ;  
L'autre amazone avait voulu cueillir aussi  
Une tardive fleur sur un églantier rose.  
Sur sa selle elle avait pris cette même pose  
Pour tendre sa badine, et, d'un ton cavalier,  
Dit ces mots :

— Tenez-moi ma cravache, Olivier.

Oh ! qui dira combien est prompt la pensée ?  
Dans la minute où fut la phrase prononcée  
Et le mouvement fait, dans ce rapide éclair,  
Olivier revêcut quatre longs mois d'hiver.....  
Ceci dura le temps que brûle une étincelle.  
Il avait devant lui la jeune fille en selle,  
Les yeux baissés, groupant son bouquet comme il sied,  
Tandis que sa jument grattait le sol du pied.

Toutes les visions s'étaient évanouies.

Suzanne, souriant aux fleurs épanouies,  
Lui dit, sans voir son front et ses yeux mécontents :  
— Voyez donc, Olivier. C'est un second printemps,  
Puisque octobre permet qu'un églantier renaisse.  
Olivier répondit :

— On n'a qu'une jeunesse,  
Suzanne ; mais il faut rentrer. Le jour finit.

Le père de Suzanne alors les rejoignit,  
Et les trois cavaliers regagnèrent la plaine.

Ils ne se parlaient plus. — La nature était pleine.  
De l'immense regret du soleil disparu.  
Du côté du couchant un nuage accouru  
A peine en conservait une lueur d'opale.  
Un grand frisson courut sur la verdure pâle ;  
Le funèbre horizon devint couleur de feu ;  
Et déjà l'on sentait au loin venir l'hiver,  
Comme un homme attardé dont les pas s'accélérent  
A gauche d'Olivier, des corbeaux s'envolèrent.

François COPPÉE.

## THÉÂTRES

GYMNASÉ. — M. Louis Leroy vient d'obtenir sur cette scène un nouveau succès avec une comédie en trois actes, qui peut être considérée à bon droit comme un de ses meilleurs ouvrages. *Le Charmeur* (tel en est le titre) a rempli consciencieusement son rôle et, sous les traits de M. Worms, a charmé jusqu'au public, auprès duquel il a gagné la cause de l'auteur.

AMBIGU. — On n'a pas oublié une certaine *Miss Multon* qui fut jouée, il y a huit ans, au Vaudeville ; cette honnête personne ayant voulu suivre Mlle Fargueil sur la scène de l'Ambigu, MM. Eugène Nus et Adolphe Belot l'ont dotée de deux actes nouveaux et l'ont ainsi lancée de nouveau dans le monde dramatique, où elle a été sympathiquement accueillie.

Le grand talent de Mlle Fargueil n'a pas peu contribué à ce résultat. A côté de cette éminente comédienne, Mlle Charlotte Raynard a obtenu, à force de justesse et de sensibilité, un succès mérité dans le rôle de la petite Jeanne.

HOP-FROG.



PLANCHE G. N° 605. — DESCRIPTION, PAGE 86.



## TOILETTES D'OPÉRA

Modèles de Mme Hermantine Du Riez (rue Halévy, 8 et 10).





*Jules Davray*  
 Gravé imp. v. des Marais, 66.

1299  
 Ad. Goubaud & Fils Ed<sup>r</sup>. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Basis. Rue de Richelieu. 92.

*Coiffures de Bal de M<sup>lle</sup>. M<sup>re</sup> Bataillon. s. Chère. 5. Eau Figaro. B<sup>te</sup> Bonne Nouvelle. 1.  
 Ceinture Régente de M<sup>me</sup>. De Vertus Sœurs. s. Aubert. 12. — Lingerie et Broderies de la M<sup>me</sup>. Gessat & Aubry. s. P. Bonnet. 332.  
 Lait Antéphelique de Candès & C<sup>ie</sup>. — Parfumerie Oriza de L. LeGrand. Rue S<sup>t</sup>. Honoré. 207.*

Entered at Stationers' Hall.







PLANCHE G. N° 500. — DESCRIPTION, PAGE 86.



TOILETTES DE VILLE

Modèles des Grands Magasins du Paradis des Dames (rue de Rivoli, 8 et 10).



## TROP BELLE ET TROP LAIDE

(NOUVELLE. — SUITE.)

Deux ou trois fois dans la journée, M<sup>me</sup> Domase entra dans la chambre de sa fille, lui apportant les mêmes témoignages de tendresse et les mêmes marques de pitié maternelle. Elle trouva Antoinette toujours aussi abattue et prête à éclater en larmes. Son cœur de mère l'inspira bien en lui commandant le silence. Et au moment où M. Domase rentra de son bureau :

— Va embrasser ta fille, lui dit-elle, mais ne prononce pas un mot de toute cette affaire.

Quand Domase pénétra dans la chambre d'Antoinette, celle-ci, soit préméditation, soit que réellement son corps eût été brisé par les souffrances de son âme, avait les yeux fermés et dormait d'un sommeil qui ressemblait à de la prostration.

Domase respecta le sommeil de sa fille et se retira sur la pointe du pied.

Des semaines se passèrent.

Antoinette, prenant énergiquement son parti du malheur qui l'avait frappée, avait essuyé ses larmes et étouffé son chagrin. Mais une teinte de mélancolie s'était répandue sur son visage et ajoutait un charme de plus à sa beauté.

Certains disaient que c'était un danger de plus, et d'autres ajoutaient qu'Antoinette affectait ces attitudes mélancoliques.

Dans tous les cas, nul ne savait ce que souffrait la pauvre fille et combien peu elle songeait à faire parade de ce « nouveau charme ». Jamais elle ne se montra moins en public, et une fois, le père Domase l'ayant pressée d'accepter une invitation à une petite soirée où ils étaient priés, elle se montra inflexible dans son refus.

Dès lors, il ne fut plus question d'apparitions dans le monde et à peine de promenades. Antoinette s'était confinée dans sa chambre comme dans une cellule de couvent.

Malgré sa naturelle curiosité du premier jour, jamais elle ne demanda à son père de détails sur le mariage d'Eloi, et M. Domase eut le bon sens de ne plus parler de cette affaire.

Nous devons à la vérité de dire que du mariage d'Eloi il n'avait jamais été question bien sérieusement. Les Duparc en avaient fait un bruit qui devait arriver aux oreilles d'Antoinette dans la forme où il y arriva ; ce n'était pas qu'ils n'ambitionnassent cette union, mais elle exigeait encore des négociations. Ils avaient entretenu leur fils dans ce but entrevu, sans tenir compte du chagrin qu'il ressentait d'être séparé d'Antoinette.

Les choses en étaient là ; ces jeunes amoureux, si brusquement séparés, gémissaient chacun de son côté, lorsque deux événements que nous allons raconter survinrent presque simultanément.

## III

La mélancolie d'Antoinette que l'on attribuait à une coquetterie calculée, devait, hélas ! exercer une influence fatale sur la pauvre jeune fille.

Tout à coup sa santé dépérit ; ses joues perdirent leur éclat, ses yeux leur lumière.

Une épidémie dominante à ce moment, la petite vérole, l'envahit un jour et mordit sur elle avec d'autant plus d'acharnement, on peut le dire, qu'il s'agissait de dévorer une plus belle proie.

Le jour même où Antoinette était foudroyée par le mal, les Domase recevaient une lettre qui leur tomba comme la manne du ciel. Cette lettre, inattendue, inespérée, convoquait le mari chez M<sup>e</sup> S<sup>...</sup>, notaire à Paris, pour affaire de succession.

Domase faillit s'en évanouir. De qui et d'où lui venait cette succession, c'est ce qu'il lui était impossible de supposer même.

— Cherche bien, lui disait M<sup>me</sup> Domase.

Domase se pressait le front, levait les yeux au ciel, se creusait la mémoire, passait en revue tout ce qu'il savait de sa généalogie et répondait :

— J'ai beau chercher, je ne trouve pas, je ne vois pas...

— Si ce notaire se trompait ? reprenait M<sup>me</sup> Domase avec des airs désespérés.

Domase relisait l'adresse de la lettre. Son nom était exactement écrit, et aussi celui de la rue, et le numéro ne laissait rien à désirer.

— C'est bien de moi qu'il s'agit, tu vois, insistait-il...

— En effet ! mon Dieu ! dire qu'il n'est que neuf heures et que ce notaire te donne rendez-vous à onze heures seulement ! Que faire pendant ces deux heures-là ?

— En effet, que faire ? répétait Domase en se promenant de long en large.

— Pourvu que ce soit une vraie succession ? murmura M<sup>me</sup> Domase. Pourvu qu'il ne t'arrive pas ce que l'on m'a dit être arrivé à un monsieur !...

— Qu'est-il donc arrivé à ce monsieur ? demanda Domase plus pâle qu'un mort et suant à grosses gouttes.

— Eh bien ! il reçoit une lettre pareille à celle-ci, l'appelant en province, à soixante lieues de Paris. Ce pauvre diable, qui se croit devenu riche, ne se sent pas de joie ; il emprunte de l'argent, donne un grand diner à ses amis, part pour la ville où le notaire le mandait, arrive chez celui-ci en voiture...

— Et ? demanda Domase qui était sur des épines.

— Et, reprit M<sup>me</sup> Domase, le notaire cherche le dossier de notre homme, fait une addition, et lui dit...

— Quoi ? fit Domase anxieux.

— « Monsieur, tous comptes faits, vous me devez, sur la succession de votre tante, 12 fr. 76. »

— C'est épouvantable, cela ! murmura Domase atterré, tu aurais bien pu garder ton histoire pour toi... Me voilà sens dessus dessous. Et il n'est encore que neuf heures trois quarts !...

— Si tu parlais... tu irais doucement... à ton aise...

— Non, vois-tu, je n'aurai jamais la force d'aller là à pied ; mes jambes me refuseront le service, je prendrai un fiacre... je prendrai un fiacre...

— Comme le monsieur...

— Oh ! tais-toi... Tu me donnes la chair de poule !...

Les deux époux s'abîmèrent, chacun de son côté, dans des réflexions saugrenues, bâtissant des châteaux en Espagne et les démolissant alternativement.

Enfin l'heure de partir sonna pour Domase. Il se leva comme poussé par un ressort, tremblant, transpirant, pâle et rouge tour à tour, ahuri, titubant sur ses jambes. Il épongea son front, mit son chapeau de travers, prit sa canne, et s'appuyant au mur jusqu'à l'autre chambre :

— Oh ! décidément, dit-il en s'accrochant à la rampe des escaliers, je prendrai un fiacre, car à pied je n'arriverais jamais...

— Prends un fiacre, lui cria M<sup>me</sup> Domase, et garde-le pour revenir plus vite.

Je ne voudrais pas faire tort dans l'esprit de mes lecteurs aux sentiments maternels de M<sup>me</sup> Domase ; mais je dois raconter que, revenu au chevet d'Antoinette, et tout en se désolant sur les souffrances de sa fille, sa tête était le plus souvent ailleurs.

M<sup>me</sup> Domase suivait en imagination son mari ; elle le voyait arrivant à la porte du notaire, montant les escaliers, tournant le bouton de la porte de l'étude, déclinant son nom, s'asseyant ou plutôt s'affaisant dans un fauteuil et attendant l'arrêt du dépositaire de ce mystérieux héritage.



Là, Mme Domase porta la main à ses yeux et n'osa plus regarder dans son rêve.

Il lui semblait voir son pauvre mari s'évanouissant de déception.

Mme Domase poussa un cri qui réveilla Antoinette, somnolente dans un accès de fièvre.

— Qu'y a-t-il donc, maman? demanda la pauvre fille d'une voix à peine intelligible.

— Rien! répondit Mme Domase revenue à elle, rien, chère enfant.

— Tu m'as fait peur, reprit Antoinette. Est-ce que je suis bien malade?

— Mais non...

— Quelle maladie ai-je donc? Voilà deux jours que je n'ai pas vu mes frères...

— Tu n'as qu'une simple indisposition, répondit Mme Domase en retenant ses larmes, et comme le médecin a recommandé le plus grand calme autour de toi, nous avons éloigné tes frères, qui sont un peu tapageurs, tu sais...

Antoinette, vaincue par la fièvre et par le travail de l'horrible mal, s'assoupit.

L'imagination de Mme Domase repartit au galop à travers les espaces qui conduisaient de chez elle à l'étude du notaire, et de celle-ci dans la chambre sinistre où elle était.

L'imagination de Mme Domase l'avait exactement servie depuis le départ de son mari jusqu'à son entrée dans le cabinet du notaire, y compris l'émotion du pauvre homme au moment où il s'affaissa, en effet, dans le fauteuil qui lui fut avancé.

— Monsieur, dit M<sup>e</sup> S<sup>\*\*\*</sup> à Domase, ce qui vous arrive est si inattendu que je comprends votre émotion.

Cela ne disait encore rien à Domase. Il ébaucha un sourire, cependant, s'épongea le front pour la vingtième fois et sentit que ses cheveux déjà grisonnants blanchissaient.

— Du reste, reprit M<sup>e</sup> S<sup>\*\*\*</sup> en allongeant la main pour prendre un dossier, la nouvelle que j'ai à vous donner va mettre le comble à votre émotion.

Domase était abruti.

— Le total de l'héritage qui vous échoit, ou plutôt qui échoit à mademoiselle votre fille, s'élève au capital de sept cent mille six cent vingt-sept francs.

— Combien dites-vous? interrompit Domase, en se soulevant de son fauteuil.

— Sept cent mille six cent vingt-sept francs, répéta le notaire.

— J'avais bien entendu...

— Et des centimes, ajouta M<sup>e</sup> S...

— Je ne m'en occupe pas...

— Je le comprends... Mais remettez-vous, monsieur Domase, il ne faut pas vous évanouir pour cela.

En effet, le pauvre Domase avait voulu se lever et était retombé dans son fauteuil, anéanti.

L'officier public lui imbiba les tempes d'eau froide. Domase revint à lui promptement.

— Maintenant, dit-il, il s'agit de savoir de qui vient cet héritage.

— Vous ne vous en doutez pas?

— Pas le moins du monde.

— C'est, en effet, tout un roman.

— Voyons.

— Vous n'avez jamais ouï parler d'un monsieur de Clodion de la Lampardière?

— Jamais, monsieur.

— Eh bien! ce Clodion de la Lampardière, qui vient de mourir à l'âge de soixante-dix-sept ans, était un des plus fervents et des plus platoniques adorateurs de Mlle Antoinette, votre fille, de qui le renom de beauté est venu jusqu'à moi.

— Hélas! monsieur, fit Domase en se cachant le visage pour pleurer, elle est à la veille, la pauvre chère enfant, de la perdre sans doute, cette beauté miraculeuse. A l'heure où je vous parle, ma pauvre Antoinette est atteinte de la petite vérole.

Le notaire fut interloqué et prodigua tout aussitôt à Domase des paroles de condoléance, puis reprit:

— M. de Clodion de la Lampardière adorait votre fille; il montait faction à votre porte comme un amoureux de vingt ans. Mlle Antoinette ne faisait pas un pas dans la rue qu'il ne la suivit, comme un jaloux ou comme un indiscret. Jamais, bien entendu, et je me hâte d'y insister, il ne lui a adressé la parole. L'unique billet qu'il lui écrivit...

— Un billet à ma fille? s'écria Domase.

— Le voici, continua M<sup>e</sup> S<sup>\*\*\*</sup>, est encore cacheté; il n'a jamais été remis à son adresse. M. de Clodion hésita à vous demander la main de Mlle Antoinette, de crainte d'un refus, qui n'eût pas manqué de la part de celle-ci et de votre part à vous qui n'auriez pas voulu paraître sacrifier votre fille...

— Oh! certainement, s'écria Domase.

— M. de Clodion de la Lampardière se contenta de son rôle d'adorateur. Et, ces jours derniers, atteint d'une pleurésie à laquelle il succomba, il me dicta son testament, dans lequel il légua à Mlle Antoinette Domase, votre fille, la somme que je vous ai dite...

— Mais la famille de M. de la Lampardière, demanda avec inquiétude Domase, n'attaquera-t-elle pas ce testament?

— Rien à craindre de ce côté. M. de Clodion n'avait aucun héritier direct, et ses collatéraux s'estiment heureux de la grosse part qui leur revient.

Domase poussa un soupir de soulagement.

Il allait se lever pour rapporter au plus vite la bonne nouvelle à Mme Domase. Le notaire le retint sur son siège.

— Mon cher monsieur, lui dit-il en prenant un air souriant, je débute dans le notariat, et, comme vous voyez, d'une façon heureuse pour l'exploitation de ma charge.

— En effet, murmura Domase.

— Car, reprit le notaire, je viens d'acheter cette charge...

Domase regarda pour la première fois avec attention M. S<sup>\*\*\*</sup> et s'aperçut qu'il était jeune, bien tourné, d'un visage agréable, quoique sans expression particulière.

— Si vous venez d'acheter cette charge, fit Domase, vous ne l'avez pas payée encore...

— Non! Et... si je trouvais un bon mariage à faire, j'en serais bien heureux...

— Je le crois...

— Et si... commença M<sup>e</sup> S<sup>\*\*\*</sup>.

— Si je vous autorisais à me demander ma fille en mariage... interrompit Domase.

— Je vous en serais reconnaissant, fit le notaire en saisissant les deux mains de Domase.

— Au moins, mon cher monsieur, laissez ma pauvre fille guérir, avant que nous reparlions de cela...

— Me permettez-vous de faire prendre de ses nouvelles?

— Certainement.

Domase descendit les escaliers plus crânement et la tête plus haute qu'il ne les avait montés.

Il eût voulu donner des ailes au cheval du fiacre qui l'avait conduit et qu'il retrouva à la porte.

En arrivant chez lui, Domase enfonça discrètement la clef dans la serrure de l'appartement.

Il se trouva en face de Mme Domase, le visage bouleversé, les yeux inondés de larmes.

— Notre pauvre Antoinette est bien malade! murmura-t-elle.

Domase se laissa tomber sur un siège et sanglotta.

C'est une justice à leur rendre à tous deux: pas un mot ne fut prononcé de la visite chez le notaire.



Ce ne fut que plus tard, dans l'après-midi, sur un encouragement donné par le médecin, que Mme Domase posa des questions à son mari qui lui raconta l'entrevue à laquelle nous avons assisté.

Le même soir, M<sup>e</sup> S..., fidèle à son engagement, vint en personne prendre des nouvelles d'Antoinette, et n'y manqua plus un seul jour.

Nous devons ajouter que jamais, depuis le moment où la nouvelle de l'héritage fut connue, plus nombreux amis se donnèrent rendez-vous chez les Domase et ne se montrèrent anxieux du malheur qui les accablait juste alors qu'une joie si grande et si inattendue leur arrivait!

Il n'est pas jusqu'aux Duparc et aux Destrel qui ne s'empresèrent de s'inscrire chez le concierge de la maison, et de prodiguer charitablement des consolations au pauvre père et à la pauvre mère.

Il n'était question sur leurs lèvres que de cette « belle » Antoinette, — de cette « charmante » Antoinette, — de cette « ravissante » Antoinette.

## IV

Après bien des alarmes, la pauvre jeune fille fut enfin hors de danger de mort. Il ne restait plus qu'à attendre les effets désastreux du mal.

Ils s'annonçaient terribles, et le médecin les redoutait tels.

L'heure où la vérité allait être connue sonna.

La « belle Toinette » avait sur le visage un masque hideux qui n'en devait plus tomber.

Une de ses paupières était rongée, et le coin de l'œil demeurait sanguinolent. Son front était criblé comme si l'os lui-même avait été atteint; sa joue droite était littéralement labourée. Un seul trait — et c'était un miracle — restait intact dans ce visage contorsionné: la bouche, où brillait toujours ce sourire vraiment enchanteur qui était la lumière de la physionomie d'Antoinette.

Quand elle se regarda pour la première fois dans un miroir, Antoinette eut peur d'elle-même et sentit tout son être bouleversé; le sang se figea dans ses membres, son cœur cessa de battre. Elle fut sur le point de s'évanouir et eut besoin d'un effort presque surhumain pour ne pas défaillir.

Elle sourit, au contraire, et regardant le miroir à sa mère:

— Au moins, fit-elle, on ne dira plus maintenant que je suis trop belle.

Antoinette tourna la tête pour cacher les larmes qui lui vinrent aux yeux.

Elle songeait à quelqu'un à ce moment-là!

— Il n'importe, dit-elle en se tournant vers sa mère, cette beauté qui m'a été un si cruel supplice m'aura servi à quelque chose, puisqu'elle nous aura fait riches... romanesquement. Mais, veux-tu gager, maman, que je rencontrerai maintenant plus d'épouseurs que par le passé, à défaut d'admirateurs. Mais pas plus maintenant que par le passé, je ne songerai à me marier... moins encore, ajouta mentalement Antoinette.

La pauvre fille, dont le caractère aimable se reflétait dans ce sourire charmeur qui illuminait par moments son visage, se condamna à une retraite plus étroite encore que jadis. Elle ne sortait que coiffée d'un épais voile, et ne se montrait jamais aux personnes qui se présentaient dans sa famille.

Les Duparc notamment avaient fait des efforts inouïs pour embrasser cette « pauvre petite », cette « pauvre chère belle ». Ayant échoué, il s'en étaient allés disant:

— Il faut qu'elle soit devenue bien laide! c'est dommage quand on a une si belle dot!

Dans tout le cercle des relations des Domase, le propos des Duparc avait fait boule de neige. On ne disait même plus d'An-

toinette qu'elle « devait » être devenue laide, mais qu'elle l'était.

Les Duparc répugnèrent à l'idée de favoriser ce qu'ils avaient si fort combattu jadis, une rencontre entre Antoinette et Eloi.

La fortune d'Antoinette les tentait certes, mais de même que jadis sa beauté sans dot, aujourd'hui sa laideur, si bien capitonnée qu'elle fût d'une grosse liasse de billets de banque, était un obstacle à toute union entre les deux jeunes gens.

Le premier étranger qui vit la figure d'Antoinette fut M<sup>e</sup> S..., le notaire, et voici dans quelle circonstance:

Il avait montré une persistance digne d'un officiel ministériel en quête d'une dot, à venir prendre des nouvelles de la jeune malade; puis ses assiduités dans la famille avaient continué; il y avait ébauché une sorte d'amitié inspirée par des façons de bon enfant et par les conseils donnés sur l'emploi des 700,000 francs d'Antoinette.

Ce qui désolait M<sup>e</sup> S..., toujours caressant son rêve de devenir le gendre de Domase et de payer sa charge, c'était de n'avoir pu encore voir Antoinette.

Une après-midi, après avoir de nouveau et officiellement posé sa demande de mariage, tout à fait agréée, cette fois, sauf le consentement d'Antoinette, M<sup>e</sup> S... insista pour avoir l'honneur de présenter lui-même sa requête.

C'était le moment difficile et périlleux que redoutaient le père et la mère. Ils cherchaient des prétextes pour éviter cette rencontre, se ménageant de présenter eux-mêmes le refus d'Antoinette qui s'était très-nettement prononcée à ce sujet.

Antoinette assistait de la pièce à côté à cette conversation et avait noté l'insistance que mettait M<sup>e</sup> S... à la voir. Elle n'y tint pas, ouvrit la porte et se présenta.

Le notaire se leva, et la surprise qu'il éprouva se peignit sur son visage. C'est à peine s'il put articuler quelques paroles de politesse.

— Me voici, monsieur, dit Antoinette d'une voix calme et douce; regardez-moi bien: votre examen ne me blessera pas. Mes parents ont voulu vous ménager en vous préparant à mon refus, non point, monsieur, parce qu'il s'agit de vous, mais parce que ma résolution est formelle de ne me pas marier. Le puis-je? Vous sortirez d'ici en emportant de moi une impression telle que, si c'était moi qui vous demandais en mariage, vous refuseriez. En conscience, je ne m'y veux pas exposer.

— Mademoiselle... balbutia M<sup>e</sup> S...

— Vos excuses seront de pure politesse, épargnez-les moi. Et faites-moi l'honneur de ne plus insister; j'y verrais de votre part un sentiment que je n'ai pas le droit d'admettre chez un galant homme.

Antoinette accompagna ces paroles de son sourire enchanteur qui, à travers sa laideur, éblouit M<sup>e</sup> S... comme un éclair.

— Causons de toute autre chose, fit Antoinette en s'asseyant, de la pluie, du beau temps, du placement de ma fortune, de tout ce que vous voudrez enfin, excepté de mariage.

Le notaire passa bien une demi-heure à écouter Antoinette, à lui donner la réplique, à causer dans le bon sens du mot avec elle, regrettant, chaque fois qu'il levait les yeux, de rencontrer ce visage difforme à côté de tant d'esprit et d'intelligence.

M<sup>e</sup> S... quitta Antoinette à la fois charmé et profondément triste.

Plus d'une fois, à la suite de cette rencontre, il entendit résonner à son oreille cette voix aimable; plus d'une fois il se vit captif de ce sourire merveilleux et de cet esprit charmant qui lui avaient fait oublier les traits d'Antoinette. Il se sentait ému, ébranlé, disposé à tout braver; puis soudainement le visage de la pauvre fille lui apparaissait. Se prenant alors la tête avec désespoir, il murmurait:

— Oh! non! elle est trop laide. Elle a raison! C'est impossible! Ce serait de la folie!...



Quelques-unes des personnes intéressées à se chauffer au soleil de la fortune d'Antoinette, et qui n'étaient point parvenues encore à voir la jeune fille, vinrent, sous prétexte de consulter le notaire de la famille, lui arracher quelques détails, supposant qu'Antoinette n'avait pu se dispenser de se montrer à M<sup>e</sup> S... Celui-ci ne put que répéter l'expression que son désespoir lui avait arrachée :

— Elle est trop laide! dit-il.

Le jugement fut porté définitivement sur Antoinette, et le vide se fit autour de sa laideur comme il s'était fait autour de sa beauté.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, de même que celle-ci avait été l'objet d'inouïables poursuites moins platoniques que celles de M. de Clodion de la Lampardière, de même sa laideur avait été l'objet de spéculations écœurantes. Pas plus les unes que les autres, elles n'eurent le privilège d'émouvoir ni d'inquiéter Antoinette.

Elle était rentrée résignée dans sa retraite et vivait calme, ignorée, toute à ses regrets, mais évitant de semer la tristesse autour d'elle. De sa fortune elle avait laissé la plus grosse part aux siens; du reste, elle faisait des œuvres de bienfaisance, se contentant d'être bénie, ne pouvant plus être aimée,

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

## LE FACTEUR RURAL

(NOUVELLE.)

Vous l'avez vu souvent parcourir les campagnes d'un pas accéléré, reconnaissable non-seulement à sa blouse et à sa casquette d'uniforme, mais encore à l'activité soutenue de ses mouvements. Car pour lui les instants sont comptés et il n'a pas le droit de se ralentir. Marcheur infatigable, il accomplit sa tâche depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'année sans se reposer jamais. Qu'un soleil tropical invite toutes les créatures à l'immobilité, qu'il fasse un froid de Sibérie, qu'il vente, qu'il neige, peu importe; il faut qu'il aille jusqu'au dernier village de sa tournée porter les lettres, les journaux et les prospectus que le commerce confie par millions à la sollicitude de la poste.

Les grandes routes ne sont pas faites pour lui; ne faut-il pas qu'il aille à la traverse, au milieu des bois et des marécages, chercher la maisonnette perdue au fond de la solitude, en dehors de toute voie de communication?

Il fait dix à douze lieues par jour, traçant des méandres, franchissant les ruisseaux, escaladant les rochers, se hasardant dans les ravins, se meurtrissant aux haies et aux broussailles. La flânerie lui est interdite, car l'heure réglementaire du retour est fixée; les lettres qu'il rapporte doivent partir par le prochain courrier, on les attend au bureau, et la moindre infraction à son programme pourrait avoir de graves conséquences.

Nous ne saurions sans ingratitude méconnaître les services de cet incorruptible messager dont la probité et le zèle sont constamment mis à l'épreuve, qui nous apporte à l'heure fixe nos lettres et nos journaux, les nouvelles dont l'attente nous tient dans l'anxiété, qui contribue à adoucir pour nous l'amertume de l'absence et de l'éloignement. Vous figurez-vous le vide que laisserait dans notre existence l'absence de ces humbles fonctionnaires?

J'en ai connu un qui depuis vingt ans exerçait ce métier. Ancien militaire, grâce à d'irréprochables états de service appuyés par quelques protections, il avait obtenu l'insigne faveur d'emarger une cinquantaine de francs au bureau de poste du canton.

Le père Martin n'était pas autrement fier de cette brillante

position, mais il comprenait parfaitement sa responsabilité et ses devoirs; il ne se plaignait jamais.

Tout le monde connaissait dans le pays ce petit homme grisonnant, au teint cuivré, dont les jarrets avaient la souplesse et la solidité de l'acier; on savait l'apprécier, car scrupuleux observateur de la règle, il ne refusait jamais un service, pourvu qu'il se conciliât avec ses devoirs.

Il n'était pas un coin de sa circonscription qu'il n'eût parcouru, escorté de son chien-loup. Il connaissait à un mètre près la distance qui séparait le plus petit hameau du chef-lieu de canton, était familiarisé avec tous les sentiers, avec tous les détours.

Ce n'est pas lui qui, pour s'épargner une demi-heure de marche, aurait jeté dans un fossé quelque niais prospectus, quelque imprimé portant une adresse douteuse; s'il rapportait quelque pièce au bureau, c'est que le destinataire était introuvable. Il était esclave de sa consigne, ponctuel comme l'horloge, et d'une discrétion qui avait découragé les plus curieux. Tout le monde le saluait affectueusement lorsqu'il arrivait dans un village, les enfants venaient à lui, et les chiens même l'accueillaient avec de joyeux aboiements. C'était à qui lui offrirait un verre de cidre et un morceau de lard. Mais il acceptait rarement, le temps pressait et il n'aimait pas à contracter d'obligations gênantes.

Aussi ses notes étaient excellentes et ses chefs regrettaient que la parcimonie de l'administration ne permit de reconnaître ses loyaux services que par des gratifications dérisoires.

Par une journée du milieu d'octobre, il était parti pour faire sa tournée habituelle. Le temps était affreux, la pluie n'avait cessé de tomber depuis plus d'une semaine, les chemins étaient devenus des fondrières, les ruisseaux s'étaient transformés en torrents; ce qui restait de feuillage aux arbres était tellement imprégné d'eau, qu'il ne pouvait offrir un abri protecteur. Le facteur, trempé jusqu'aux os, marchait avec l'impassibilité d'un vieux soldat qui ne discute pas avec sa consigne.

Il avait distribué une partie de ses dépêches, mais sa tournée était loin d'être terminée, lorsqu'il passa devant une auberge, ou plutôt un misérable cabaret qui s'élevait à l'entrée d'un bois; il avait pour principale clientèle les sabotiers qui y trouvaient quelques articles d'épicerie et des boissons alcooliques.

— Holà! monsieur le facteur, arrêtez-vous donc un instant ici; en me donnant des renseignements dont j'ai besoin, vous laisserez passer l'orage.

Cette invitation lui était adressée par un homme qui, la pipe à la bouche, se tenait sur le seuil du cabaret.

La pluie faisait rage en ce moment; un vent violent la fouettait au visage du père Martin qu'il empêchait de marcher, et inclinait vers la terre les plus gros arbres.

Le facteur était un peu en avance et les exigences du service ne vont pas jusqu'à interdire d'accepter un abri momentané, quand il s'offre dans de pareilles circonstances.

Il pénétra donc dans la maison et alla s'installer auprès du feu qui pétillait dans la cheminée. Celui qui l'avait invité à entrer, y jeta quelques branches sèches qui ne tardèrent pas à flamber; une épaisse vapeur se dégagait des vêtements trempés de Martin.

L'autre l'interrogea sur les heures de départ des courriers, lui adressa une foule de questions sur lui-même, sur son service, sur tout ce qui le concernait.

— Vous me connaissez donc? dit le facteur.

— Parbleu! Tout le monde vous aime et vous estime ici; on sait ce que vaut le père Martin. J'espère que vous ne refuserez pas de trinquer avec moi. Holà! madame Rosier, deux verres, de l'eau-de-vie, et de la meilleure.

Une grosse femme vint les servir et retourna à ses occupations.



— Quel chien de métier vous faites-là, père Martin ! En avez-vous encore pour longtemps avant de terminer votre tournée ? Vous avez sans doute encore à aller à la Lande grise, au Plessis ? Je sais quelqu'un qui vous y attend avec impatience. Je suis obligé de passer par là ; si vous voulez, je me chargerai de vos dépêches.

— Merci, je les remettrai moi-même.

— On vous reconnaît bien là ; après tout, vous avez raison, c'est votre consigne.

Tout en causant avec une loquacité que n'encourageait pas le facteur, il prit le sac que celui-ci avait déposé à côté de lui, parut l'examiner pour se rendre compte du poids, et le retourna dans différents sens.

— Laissez mon sac, je vous prie, dit sèchement Martin, vous avez brouillé toutes mes dépêches, je ne saurai plus m'y reconnaître.

L'autre s'excusa humblement de sa maladresse.

— Le mal est réparable, reprit-il, mettez-vous à cette table et vous n'aurez pas de peine à classer les pièces suivant la route que vous devez parcourir.

Le facteur vida son sac devant lui et se mit à classer ses dépêches. Son interlocuteur affecta de se tenir discrètement à distance, mais il trouva moyen de jeter un regard furtif par-dessus son épaule.

Pendant que Martin était occupé de ce travail, il entendit derrière lui des grognements furieux.

— Père Martin, aidez-moi donc à empêcher votre chien d'étrangler le mien, lui dit sa nouvelle connaissance.

Le facteur se leva et alla prendre par la peau du cou son chien, dont la fureur contrastait avec sa douceur habituelle.

Ce détail lui parut bizarre ; il sentait la défiance le gagner à l'égard de cet étranger si communicatif. Il allait replacer ses papiers dans le sac, lorsque ce dernier, comme pour voir où en était le temps, alla ouvrir la porte.

Au même instant la rafale s'engouffra impétueusement dans la chambre qu'elle remplit d'une épaisse fumée et, soulevant les dépêches étalées sur la table, les dispersa.

Louis COLLAS.

(La suite au prochain numéro).

#### DERNIER AVIS AU SUJET DE LA PRIME

Parmi nos lectrices, il y en a certainement quelques-unes qui, pour une raison ou une autre, n'ont pas encore profité de la Prime si jolie et si utile que M. DE PLUMENT a bien voulu offrir aux abonnées de ce journal. A celles-là nous croyons devoir donner le conseil amical de se hâter, leur rappelant qu'elles n'ont plus que quelques jours pour profiter des conditions si avantageuses qui leur sont accordées.

Toute demande parvenue à M. de Plument avant le 1<sup>er</sup> Mars recevra bon accueil et aura droit à cette Prime exceptionnelle, même si la lettre arrivait le dernier jour du mois de Février. Mais à partir du 1<sup>er</sup> Mars, le CORSET Sultane reprendra son prix véritable, soit 30 fr. sans l'adjonction de la Ceinture « Jeanne-d'Arc », et 35 fr. avec celle-ci. La TOURNURE Violette, si légère et si gracieuse, rentrera également dans son prix normal.

Donc, et pour qu'il n'y ait aucun malentendu, toutes nos abonnées ont le droit de demander à la maison de Plument (rue Vivienne, 33), jusqu'au dernier jour du mois de Février inclusivement, la Prime ainsi annoncée :

1<sup>o</sup> Le CORSET Sultane embelli, modifié et augmenté de la Ceinture « Jeanne-d'Arc » (large bande de 10 cent. posée sur les bords inférieurs du corset et comprimant le corps sans gêne) ;

2<sup>o</sup> La TOURNURE Violette, modèle mignon qui donne une désinvolure charmante aux jupons.

Moyennant 30 fr. seulement (presque moitié prix de la valeur réelle) adressés en un mandat sur la poste à M. de Plument, la Prime sera adressée franco pour toute la France. Les abonnées des colonies et de l'étranger jouiront des mêmes avantages, à cette clause près

que le port sera à leur charge. Il n'est perçu que 2 fr. en plus pour la Belgique.

#### REVUE DES MAGASINS

Les toilettes de Mlle Marie BATAILLON sortent absolument de la note ordinaire suivie par le commun des mortelles, et personne ne pourra leur reprocher la vulgarité. Nous n'en voulons pour preuve que les costumes suivants, que nous détachons d'un trousseau de mariée. — Nous avons eu tout le loisir de l'admirer, rue Thérèse, 5, et nous pourrions, à ce sujet, donner de longs détails, mais notre droit ne s'étend pas aussi loin.

Citons d'abord la toilette virginale de la jeune épouse : — Robe princesse en sicilienne, taillée derrière avec sept coutures, lisérées dans toute leur longueur de satin blanc. Chacune des largeurs, à l'exception de celle du milieu qui forme traîne, sont indépendantes du bas, c'est-à-dire détachées l'une de l'autre, et assez longues pour être relevées sur le dessus. Les extrémités de chaque largeur sont plissées et fixées sur le dessus, de distance en distance et inégalement, par un macaron de passementerie, trois glands de soie et des fleurs d'oranger. Ajoutons qu'un faux jupon en faille compète l'aspect général du bas du jupon. Poche de faille garnie de glands et de fleurs d'oranger. Encadrement carré sur le corsage, formé par une belle maline et une guirlande de boutons d'oranger.

Pour la sœur de la mariée (une jeune femme) : — Robe de faille couleur raisin (violet rouge), de forme princesse, avec pli Watteau à partir de la taille derrière et dissimulé dessous. Un volant de malines, posé sur un plissé de faille, entoure le haut du corsage derrière, encadre les devants de la robe et termine tout le bas en deux rangs superposés. Même garniture au bas des manches Louis XV. Petit mantelet à capulet tout-à-fait assorti, ainsi qu'une capote coulissée, garnie de barbes en malines, avec guirlande de roses des haies. — Toilette absolument jolie et inédite.

#### SPÉCIALITÉS

Le Lait antéphélique de CANDÈS est, sans contredit, une véritable eau de beauté ; les femmes qui connaissent la manière de s'en servir, et le font journellement, obtiennent une fraîcheur de teint admirable.

Le Lait antéphélique de Candès s'emploie à doses inégales, selon les nécessités de chaque carnation : pour celles-ci, il faut un quart d'eau ; pour celles-là, moitié, ou trois quarts, ou quelquefois davantage. Plus la peau est belle, plus on ajoute d'eau pure, parce que dans ce cas il faut seulement entretenir une beauté naturelle. Lorsqu'on a des rougeurs, des taches, une déféctuosité quelconque, le Lait antéphélique doit être moins coupé : cela se comprend ; les taches de rousseur nécessitent une action plus directe encore, et le produit doit être mélangé de peu d'eau pure.

Le Lait antéphélique est tout à la fois une lotion agréable, fortifiante, et un remède énergique. Les femmes qui sortent beaucoup le soir, vont au bal, au théâtre fréquemment, apprécient fort les qualités réparatrices de cet excellent produit. L'éclat des lumières ternit les teints délicats et bientôt la fatigue laisse des traces indélébiles sur le plus joli visage. Avec le Lait antéphélique de Candès, on a bientôt réparé le dommage et rendu à la peau sa beauté première.

Mais il importe de ne pas attendre trop longtemps : plus le mal est enraciné, plus il est difficile à vaincre. C'est chose si vite faite que d'écrire à M. CANDÈS (boulevard Saint-Denis, 26).

M. D'A.

En raison de ses relations suivies avec les meilleures maisons de Paris, l'Administration du *Moniteur de la Mode* se trouve à même, on le comprend sans peine, d'effectuer, dans les conditions les plus avantageuses, les achats confiés à ses soins ; elle offre, en outre, sous tous les rapports, par sa situation et son expérience, des garanties précieuses et exceptionnelles. — En conséquence, nous pensons être agréables à nos Abonnées en les prévenant que l'Administration du Journal se charge de tout achat dépassant le chiffre de cent francs et concernant les objets quelconques qui se rattachent à la toilette ou à la parure : tissus de toute sorte, costumes, confections, châles, dentelles, lingerie, chaussure, ganterie, bijoux etc. — Écrire directement à M. ABEL GOUBAUD, 92, rue Richelieu, Paris.

ROUVENAT (✻) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

S'il est un âge difficile à franchir, âge que peu de femmes envisagent sans effroi, c'est bien certainement celui de quarante ans, et les meilleures comme les plus intelligentes s'y montrent rebelles. Mais puisque c'est une situation forcée que de vieillir, pourquoi ne par l'accepter avec philosophie? Il y a toujours un certain esprit à « faire contre fortune bon cœur ». Toutefois, nous ne saurions pas approuver les personnes qui jettent, à tout propos, leur âge à la tête des gens; il n'est que trop évident que le dépit seul les fait agir ainsi.

A quarante ans, la femme doit envisager la vie sous un nouvel aspect, et modifier en conséquence sa toilette et ses allures; elle ne peut ni s'habiller comme sa fille qui a vingt ans, ni danser comme à l'époque où elle-même les avait. Elle perd d'un côté, mais pour gagner de l'autre: son autorité grandit en raison des années écoulées et de l'expérience acquise; son intelligence, mûrie par le temps, est plus vive maintenant qu'autrefois et lui donne un ascendant qui a bien son charme. De là cette influence que les femmes de quarante ans savent quelquefois prendre sur leur entourage et dans les rapports sociaux. Influence qui découle autant de leur cœur et de leur caractère que de leur esprit.

Les bals de l'Élysée ont été comme le grand signal des réceptions importantes: il est peu de salons à Paris où l'on ne revive en ce moment, et voici les jours gras qui vont donner le dernier élan. Le mouvement mondain est si bien engagé, que les invitations de quinzaine se reportent jusqu'à la fin de mars. Il y a donc encore à l'horizon de belles et nombreuses soirées pour la danse. On peut être certain que les courtisanes ne s'en plaignent pas!

Toujours de la faille, du crêpe de Chine brodé, des pékins, du tulle lamé ou non, de la tarlatane: voilà pour les étoffes. Beaucoup de décolletés carrés, peu de manches, et encore la

forme collante; nous devons cependant à la vérité de déclarer que quelques femmes de goût se sont fait remarquer par des toilettes moins bridées. Citons-en une pour exemple:

Robe de cour, à longue traîne, en lampas rose et feuille morte. De forme princesse derrière, elle est taillée en cuirasse devant, où elle laisse à découvert un jupon de faille rose (qui peut être faux à volonté); des volants de malines, posés pied contre pied, ornent le bas de celui-ci et y sont maintenus par des guirlandes de feuillage bruni. Les bords de la robe, y compris la traîne, sont recouverts de dentelle pareille et de franges postillon en soie rose, du meilleur effet. Berthe de malines; franges et feuillage bruni autour du décolleté carré. Guirlande de feuillage et de roses dans les cheveux.

Ce joli modèle, très-nouveau par sa coupe particulière, était empreint d'une véritable grandeur de caractère. Suffisamment collant du haut pour les exigences de la mode, il était assez ample du reste pour former de gracieuses ondulations.

Notons, en passant, que les plissés en organdi et valenciennes, tout-à-fait indispensables au bas des robes du soir, doivent être posés de telle façon qu'on ne fasse que les deviner. L'ondoiement naturel de la traîne doit seul permettre qu'on aperçoive ce raffinement coquet.



P. N° 293. — TOILETTE DE CHAMBRE.

liers serrant le cou. Un exemple nous fera mieux comprendre. — Il s'agit d'un large plissé en broché bleu électrique, disposé de façon à faire un dessus de corsage ouvert en carré, étroit du haut et large du bas. Une plissé de crêpe lisse, festonné de soie rose, garnit l'intérieur; enfin, ce fichu est complété par un tour de cou formé d'un plissé semblable, très-bas et réuni pied contre pied sous une bande étroite de faille rose; ce collier entoure le haut du fichu et vient se boutonner au milieu du cou.

Le grand succès du jour, en fait de LINGERIE, est aux fichus ouverts, avec col-



Cette disposition avait été lancée par la mode il y a deux ans, mais sans qu'elle trouvât d'écho; aujourd'hui, au contraire, toutes les femmes la patronnent. Nous l'avons vue reproduite en tulle et dentelle noire, formant un fichu qui se nouait devant, avec un bouquet de fleurs. Une étoile en diamant fermait la ruche du tour de cou; d'autres étoiles pareilles écartaient les bords du fichu pour faire le carré sur le corsage et le fixer de chaque côté.

Voici, à la louange d'une de nos bonnes lingères parisiennes, une gentille coiffure *Marie-Antoinette*. Un grand morceau d'organdi est coupé en carré du haut et du bas, mais en définitive presque rond; les bords en sont festonnés au point de rose. De ce morceau on forme un fond mou, un bavolet, puis le devant du bonnet; une bande bouillonnée, dans laquelle est passé un ruban bleu, entoure le fond et donne le caractère propre de la coiffure en se terminant derrière par un nœud bleu à bouts flottants.

A part un très-gracieux chapeau, que nous nommerions volontiers « chapeau mantille », les modistes sont très-pauvres d'idées. Ce modèle consiste en un diadème de velours noir se reliant à un fond de dentelle; de celui-ci se détache une petite

mantille de dentelle noire à doubles pointes tombant derrière, tandis que les deux autres extrémités forment barbes mentonnières devant. Des groupes de pensées sauvages en velours ornent le sommet du chapeau.

Nous pouvons signaler aussi une recrudescence dans l'application des tours de tête aux capotes; ils sont généralement en tulle blanc simplement ruché et sans la moindre dentelle.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description de la gravure P. n° 299.

**DESHABILLÉ MATINAL.** — Peignoir en basin blanc, de forme princesse, entouré d'un très-haut volant plissé en nansouck. Un pli Watteau, de même étoffe, encadré de plissés en nansouck, est ajouté dans le haut du dos; le milieu du bord inférieur de ce pli est relevé sur le côté du vêtement en formant plusieurs drapés. Un nœud de ruban bleu marine est posé en guise d'ornement. Plissés de nansouck posés pied contre pied autour du cou et sur le bord des devants, où ils sont ornés d'une échelle de nœuds bleus. Volant plissé au bas de la manche, avec bracelet et nœud de ruban. — Bonnet d'organdi, à bords festonnés, composé d'une seule pièce ruchée à larges plis devant et formant un long bavolet coquillé. Ruban bleu resserrant le fond et nœud sur le côté.

(Voir les descriptions des autres gravures à la page 107.)

## COIFFURES & CHAPEAUX

1. Coiffure en cheveux pour jeune femme (genre *Louis XV*). — Cette coiffure, qu'on peut difficilement exécuter soi-même, est composée d'un



1. Coiffure genre Louis XV.

bandeau russe pour le devant et de deux coques enroulées pour les côtés. Avec le haut des cheveux, derrière, on fait des coques crépées extérieu-

rement et placées en tous sens sur un crépé. Les cheveux du bas, crépés en masse, sont relevés à deux reprises, de manière à former bosse à la nuque et rouleau au-dessus. Enfin, deux mèches conservées pour la fin et frisées au bâton tombent sur les épaules. — Rose thé, coques de surah et plume avec aigrette, le tout de nuance crème, formant pouff sur le côté de la coiffure. Perles d'or enroulées sur les boucles.



2. Coiffure de jeune fille.

2. Coiffure de jeune fille. — Les cheveux, partagés en deux parties derrière, sont ramenés de chaque côté en l'air, puis nattés très-largement et maintenus au milieu de la tête; les extrémités de chaque natte sont ensuite fixées par derrière avec un nœud de ruban. Une mèche bouclée tombe sur les épaules et complète l'ensemble.



3. Chapeau de feutre noisette. — La passe, doublée de faille crème, est garnie d'une guirlande de feuilles mortes en velours. Plume crème et barbes en tulle crème brodé formant le bavolet; les tuyaux de celui-ci sont maintenus par de grosses têtes de « piquants » assorties aux feuilles



1. Chapeau de feutre.

Modèle de la maison de Byster weld (rue du faubourg Saint-Honoré, 3).

4. Capote de velours ivoire. — Fond mou; passe petite, bords plissés et



2. Capote de velours.

Touffe de plumes sur le sommet; rose avec bouton et feuillage sur le côté d'avant et sur le bavolet. Brides de velours nouées sur le côté. — Modèle de la maison Mélanie Percheron (rue Vivienne, 30).

5. Capote de peluche blanche. — Fond mou et passe diadème; celle-ci, doublée de velours loutre, est garnie d'une plume blanche formant bandeau, avec un colibri sur le haut. Barbes en dentelle. Écharpe de surah,



3. Capote en peluche.

disposée autour de la calotte, avec groupe de pensées sauvages et de roses thé sur le sommet. — Modèle de la maison Mélanie Percheron (rue Vivienne, 30, et rue de la Paix, 15).



4. Chapeau de velours.

6. Chapeau de velours ananas. — Calotte plate, passe diadème et bavolet, celui-ci placé assez haut. Bandeau de velours bleu marine, noué derrière sous le bavolet. Plume assortie placée sur le dessus. — Modèle de la maison Day-Fallette (boulevard de la Madeleine, 15).



## CHRONIQUE - MONDAINE

Le grand événement de la quinzaine a été la première représentation, au Théâtre-Français, de la nouvelle pièce de M. Alexandre Dumas, *l'Étrangère*! Le nom de l'auteur, le bruit à outrance fait autour de l'œuvre, le titre même de la pièce avec ses dessous énigmatiques, tout contribuait à surexciter au plus haut point la curiosité publique.

Depuis huit jours on ne s'abordait plus, dans les salons ou les clubs de Paris, qu'en s'informant de *l'Étrangère*. « Savez-vous quand elle passera? — Irez-vous à la première? — Non, je suis de la répétition, etc., etc. »

Cette fameuse représentation a eu lieu, devant la salle la plus brillante qu'ait vue depuis bien longtemps le Théâtre-Français, et, il faut bien le dire, *l'Étrangère* a été une déception. Au lieu de l'étude puissante, originale, passionnée, à laquelle on pouvait s'attendre sur l'invasion de l'étrangère dans la haute société française, sur son rôle, sur son influence en ce milieu, on a eu un mélodrame traité, certes, avec talent, mais qui, par la banalité des types, rappelle beaucoup trop le vulgaire répertoire de *l'Ambigu*.

On a revu cette femme non moins étrange qu'étrangère, — américaine ou créole, selon les théâtres, — qui, victime de la société dès l'enfance, a déclaré la guerre à l'humanité et s'en venge sans trêve ni merci. Partout où elle passe, elle sèche, tout autour d'elle, les cœurs, les consciences; elle sème la ruine, elle enfante le déshonneur.

Elle s'est déjà appelée de mille et un noms dans le roman, dans le théâtre, avant d'apparaître dans le répertoire de M. Dumas, et *Cora*, *Fanny Lear*, *la Salamandre* et bien d'autres que j'oublie, sont ses sœurs ou ses cousines germaines.

À côté de la femme-vengeance, — qui, pour avoir beaucoup servi devant la rampe, n'en est pas plus vraisemblable, — on a retrouvé au Théâtre-Français le jeune duc du faubourg Saint-Germain, coupable de tous les vices, capable de tous les crimes, et qui meurt au dénouement, pour la plus grande satisfaction de la vertu triomphante, frappé d'un coup d'épée justicier « dans un terrain vague ».

On a renoué connaissance avec bien d'autres vieilles relations : *M. Poirier*, qui s'achète un gendre titré au prologue de la pièce, et s'en arrache les cheveux à la fin; le *docteur* si occupé qu'il ne sait pas comment faire pour manger, mais qui trouve toujours le temps de débiter d'interminables conférences; la *marquise* sur le retour, incurable évaporée qui fait des mots à propos de tout; l'*ingénieur* fatal et irrésistible, qu'on croyait disparu avec les colonels du *Gymnase*; que sais-je encore!...

Jamais M. Dumas n'avait mis son talent au service de personnages plus rebattus et moins dignes de lui. Les trois premiers actes de sa pièce sont consacrés à l'exposition du sujet. Au quatrième acte seulement, l'action se noue dans une fort belle scène où Mlle Croizette a trouvé un « *Pouah!.. Misérable!* » qui fera courir tout Paris, et qui lui a valu une ovation méritée.

Il suffit d'un de ces cris souvent pour assurer la fortune de la plus méchante pièce.

Laferrière, dans ses *Mémoires*, raconte que toute une génération a freiné à ce cri de détresse :

Que voulez-vous? Du pain?.. Du pain!.. je n'en ai pas!..

poussé par Talma dans *Charles VI*, une des plus mauvaises tragédies de ce temps-là.

*Charles VI* était d'un M. Delaville de Miremont, qui s'était fait une réputation avec le *Folliculaire*. — Qui est-ce qui se

souvient, aujourd'hui, de *Charles VI* et du *Folliculaire*? — Mais cette tragédie de *Charles VI*, qu'un élève de quatrième n'oserait pas signer, avait eu deux bonnes fortunes : Talma, d'abord, dans le rôle principal, et puis ce vers dans la bouche du grand artiste :

Que voulez-vous? Du pain?.. Du pain!.. je n'en ai pas!..

On accourut pendant des mois de tous les coins de Paris pour entendre l'inimitable artiste proférer ce cri.

Une des prétentions de l'auteur de *l'Étrangère* a été de peindre le monde du faubourg Saint-Germain, et il ne l'a guère rendu avec plus de ressemblance que, dernièrement, M. Barrière, dans les *Scandales d'hier*.

À ce propos, il est curieux de remarquer que la plupart des écrivains, en France, semblent s'être donné pour règle de parler des salons sans jamais y aller. Aussi que de sottises au sujet du monde, de ses pompes et de ses œuvres! Que de solécismes grossiers sous les plumes les plus connues, dans les romans les plus lus, dans les pièces les plus applaudies!... On dénature les usages du monde, on lui prête des mœurs, des façons qu'il n'a pas. On l'habille comme il ne s'est jamais habillé et on le travestit au physique et au moral, — sans la moindre vergogne.

Ce n'est pas cependant que le faubourg Saint-Germain — comme l'Empire du milieu pour les chrétiens — soit un pays fermé pour les écrivains. Nulle part ailleurs, au contraire, pourvu que leur plume soit sans peur et sans reproche, ils ne sont mieux accueillis et plus fêtés, et le temps n'est plus où Mme Swetchine, sollicitée de recevoir chez elle le romancier de la *Dame aux Camélias*, sous prétexte qu'il désirait connaître un salon du faubourg Saint-Germain, répondait :

— Je ne demande pas mieux, mais le jour où M. Dumas serait dedans, mon salon ne serait plus un salon du faubourg Saint-Germain.

Malgré son infériorité sur les autres œuvres de l'auteur, sur *le Demi-Monde*, voire sur *la Princesse Georges* et *Monsieur Alphonse*, *l'Étrangère* devra peut-être à ses interprètes de demeurer quelque temps sur l'affiche, Mlles Croizette et Sarah Bernhardt, Mme Madeleine Brohan, rivalisent d'efforts en faveur de la pièce de M. Dumas, et l'ensemble en est dignement complété par MM. Got, Febvre, et Thiron.

P. DE LUCENAY.

## ECHOS DE LA MODE

C'est à *l'Étrangère*, de la Comédie-Française, qu'il faut aujourd'hui demander des modèles d'élégance et de goût.

Voici la description exacte des toilettes de Mlle Croizette, dans le rôle de la duchesse de Septmonts :

1<sup>er</sup> acte. — Une robe princesse Jane, en damas broché blanc ivoire à grandes fleurs, tout unie devant, avec gros ruché de plis derrière. Le devant de la robe est garni d'une haute broderie, de cactus en perles fines et perles argentées; autour du cou, la même broderie garnissant le corsage. Toilette d'une grande simplicité et d'une élégance de forme idéale.

2<sup>e</sup> acte. — Une robe princesse en velours vert émeraude, boutonnée sur le côté par trois rangs de petits boutons grappés. Une grande draperie tournante en cachemire gris argent, garnie d'effilé andaloux partant du dos et retombant en flots sur la jupe, d'une façon on ne peut plus artistique, et relevée de côté par une cordelière.

3<sup>e</sup> acte. — Robe de visite sans relevé ni retroussis, garnie de dentelles brodées or fin, recouverte d'effilés noirs qui en atténuent l'éclat et donnent à cette robe un cachet de distinction qui en fera un grand succès.





Imp. Lemercier & C<sup>o</sup> Paris

Ad. Coubaud & Fils Edi<sup>rs</sup> Paris. L. N<sup>o</sup> 72.







4<sup>e</sup> acte. — Robe de maison, le derrière de la jupe de forme princesse, en étoffe brochée Pompadour; le devant composé d'un fouillis de dentelles, de plis, d'effilés blancs sur une jupe fond gris rose, à bandes de satin assorties de ton à la traîne Pompadour.

Comme chapeau, signalons un Léopold-Robert en crysanthèmes paille, voilé d'une écharpe de tulle finement brodée d'or et drapée devant sur le corsage, formant presque un vêtement. Ce chapeau sera une des grandes nouveautés du printemps.

Mlle Sarah Bernhardt n'a pas ses robes moins réussies que celles de Mlle Croizette. Elle en a deux, notamment, qui ont fait sensation. Celle du troisième acte, en crêpe de Chine paille très-clair, est faite à la juive, avec ceinture écharpe à l'orientale, serrant la jupe à mi-hauteur.

Au cinquième acte, elle apparaît chez la duchesse de Septmonts avec une robe fourreau de velours noir, recouverte d'une tunique entièrement perlée de jais. Le petit paletot est garni d'une bordure de fourreau noir. Chapeau de jais noir avec mantille.

Ces robes, non moins que celles de Mme Madeleine Brohan, en broché gris au premier acte, en velours frappé marron dans le reste de la pièce; — de Mlle Lloyd, bleu impératrice et de coupe Louis XV; — de Mlle Tholer, rose pâle avec fichu de gaze blanche, — feront la joie de toutes les lorgnettes féminines pendant les soirées de *l'Etrangère*.

C'est, ainsi que le fait remarquer le *Sport*, un véritable cours de la mode en cinq actes.

L. S.

### DEUX DES QUARANTE

L'Académie française, au moment où elle se prépare à recevoir M. John Lemoine, vient de perdre successivement deux de ses membres : M. le comte de Carné d'abord, puis M. Patin, son secrétaire perpétuel.

Doyen de la Faculté des lettres depuis 1865, M. Patin était né le 21 août 1793. Il s'était signalé de bonne heure à l'attention de l'Académie française par ses Eloges de l'historien de Thou, Bossuet, Bernardin de Saint-Pierre et Le Sage, et a mérité ce que vient d'écrire de lui M. Mézières, son collègue. Laissons parler ce dernier :

On ne peut juger librement les œuvres d'un écrivain le lendemain de sa mort; mais on peut parler de l'homme, dire ce qu'il a été, fixer le souvenir qu'il laissera dans la mémoire de ceux qui l'ont connu. M. Patin mérite de ne point disparaître sans qu'on essaie de saisir, au moment même où il nous quitte, les traits principaux de sa rare et aimable nature. Il réunissait dans sa personne deux qualités qui s'excluent quelquefois, mais dont la rencontre est pleine de charme, l'esprit et la bienveillance.

C'était le plus agréable et le plus délicat des causeurs, nul ne savait plus d'anecdotes que lui et ne les racontait mieux, avec plus d'aisance et de bonne grâce, sans jamais y mêler aucun propos méchant, aucune pointe d'ironie. Il avait trop de finesse pour ne pas démêler tous les travers des hommes, mais aussi trop de bonté pour ne pas les juger avec indulgence. Il était plus sensible aux qualités qu'aux défauts, et, de toute chose, comme de toute personne, il apercevait tout de suite le meilleur côté.

C'est ainsi que la vie lui a été douce, parce qu'il n'a jamais demandé à la vie plus qu'elle ne pouvait lui donner. Il ne possédait pas seulement tous les signes extérieurs du bonheur, la considération, le respect qui s'attache à la plus haute situation littéraire de notre pays, le dévouement unanime, la

vénération de l'Université et de l'Institut; il a joui de ces biens avec la plénitude d'une âme faite pour le bonheur et digne de l'obtenir. Il a été réellement un homme heureux, non parce qu'il a demandé à la fortune, mais par ce qu'il a reçu d'elle avec reconnaissance, sans aucune ambition prématurée ni aucune impatience d'amour-propre.

Le bonheur ne dépend point de notre rang dans le monde, il dépend de nous-mêmes, de la modération et de la sagesse de nos désirs. Dans quelque situation qu'il eût vécu, M. Patin eût su être heureux. L'intimité de la famille, une société choisie, le commerce de ses chers livres eussent suffi à son bonheur. Il était de ces âmes délicates et nobles, des plus rares dans notre société, dont la paix intérieure ne se laisse troubler par aucun bruit, par aucune passion du dehors. Il n'attendait point la satisfaction des biens extérieurs, il la trouvait surtout en lui-même, dans le parfait équilibre de ses facultés, dans l'accord qu'il établissait sans peine entre ce que la réalité lui offrait et ses propres vœux.

Il manquait un trait essentiel à ce portrait rapide d'un si galant et si honnête homme, si nous n'ajoutions qu'on n'a jamais surpris chez lui, dans le cours d'une si longue carrière, dans des fonctions si diverses et si activement remplies, la plus petite trace d'un sentiment mesquin, la moindre apparence de vanité ou de jalousie. Modeste pour lui-même et exempt de toute prétention personnelle, il faisait valoir avec la plus généreuse cordialité tous les mérites des autres et ne rencontrait jamais un talent sur sa route sans l'encourager d'une parole fortifiante.

Il aimait les gens de mérite, il ne craignait pas de leur dire le bien qu'il pensait d'eux, encore moins de le dire aux autres. Les éloges ne lui coûtaient pas; la critique seule lui était pénible et avait peine à sortir de ses lèvres bienveillantes. Le nombre est grand de ceux auxquels il a tendu la main, qu'il a aidés et soutenus dans des circonstances décisives. On ne pourrait pas citer une seule personne qu'il ait jamais découragée ou à laquelle il ait nuï. Il a vécu entouré d'amis; il meurt sans laisser, sans mériter un seul ennemi.

A. MÉZIÈRES.

### THÉÂTRES

VARIÉTÉS. — M. Gondinet, qui est homme d'esprit, a entrepris de faire une pièce amusante sur ce sujet: *le Dada*. Une thèse scientifique, qui est le « dada » d'un de ses personnages, lui a servi à justifier son titre, et M. Costé a mis le tout en musique. Malheureusement le public semble avoir de la peine à enfourcher ce dada qui appelle une bonne revanche.

BALS ET CONCERTS. — Frascati, qui, sous la direction d'Arban, a mené à grand orchestre le carnaval dansant, a organisé, pour le dimanche et le mardi-gras, deux bals d'enfants, avec théâtre Guignol, tombola, danse, farandole et rondes enfantines. M. Polichinelle en personne dirigera ces fêtes de familles, toujours si goûtées de ce petit monde que les parents aiment tant à costumer et à voir sauter gaiement.

A Valentino se succèdent, comme toujours, les bals annuels des corporations parisiennes. Les sociétés de secours mutuels trouvent moyen d'allier la bienfaisance au plaisir, et déjà le maestro Deransart a vu passer sous la baguette qui dirige leurs joyeux tourbillons Lisette et Frontin, c'est-à-dire les gens de maison, puis les garçons d'hôtel, les pâtisseries-glacières, d'autres encore. Le 28 février, ce sera le tour des tapissiers; enfin, le 18 mars est réservé aux fleuristes, et l'on peut compter d'avance qu'il y aura là autant de fraîches toilettes que de jeunes et jolies femmes.

HOR-FROC.



PLANCHE M. N° 13. — DESCRIPTION, PAGE 107.



TOILETTES DE VISITE





*Jules Durand*

*A. Leroy imp. r. des Math. 66*

*1300*

*Ad. Goubaud & Fils. Ed. Paris*

**LE MONITEUR DE LA MODE**

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffes d'intérieur de M<sup>me</sup> H<sup>me</sup> Du Riez, s. Halévy, s. Eau Figaro, B<sup>te</sup> Bonne Nouvelle, 1.  
 Ceinture-Régente de M<sup>me</sup> De Vertus sœurs, s. Aubert, 12 - Lingerie et Brosseries de la M<sup>me</sup> Gessat & Aubry, s. F. Honoré, 332  
 Parfums de Pinaud & Meyer, B<sup>te</sup> des Italiens, 30 - Machines à coudre de H Seeling B<sup>te</sup> Sébastopol, 70 et s. M<sup>me</sup> des P. Champs, 97.*

*Entered at Stationer's Hall.*



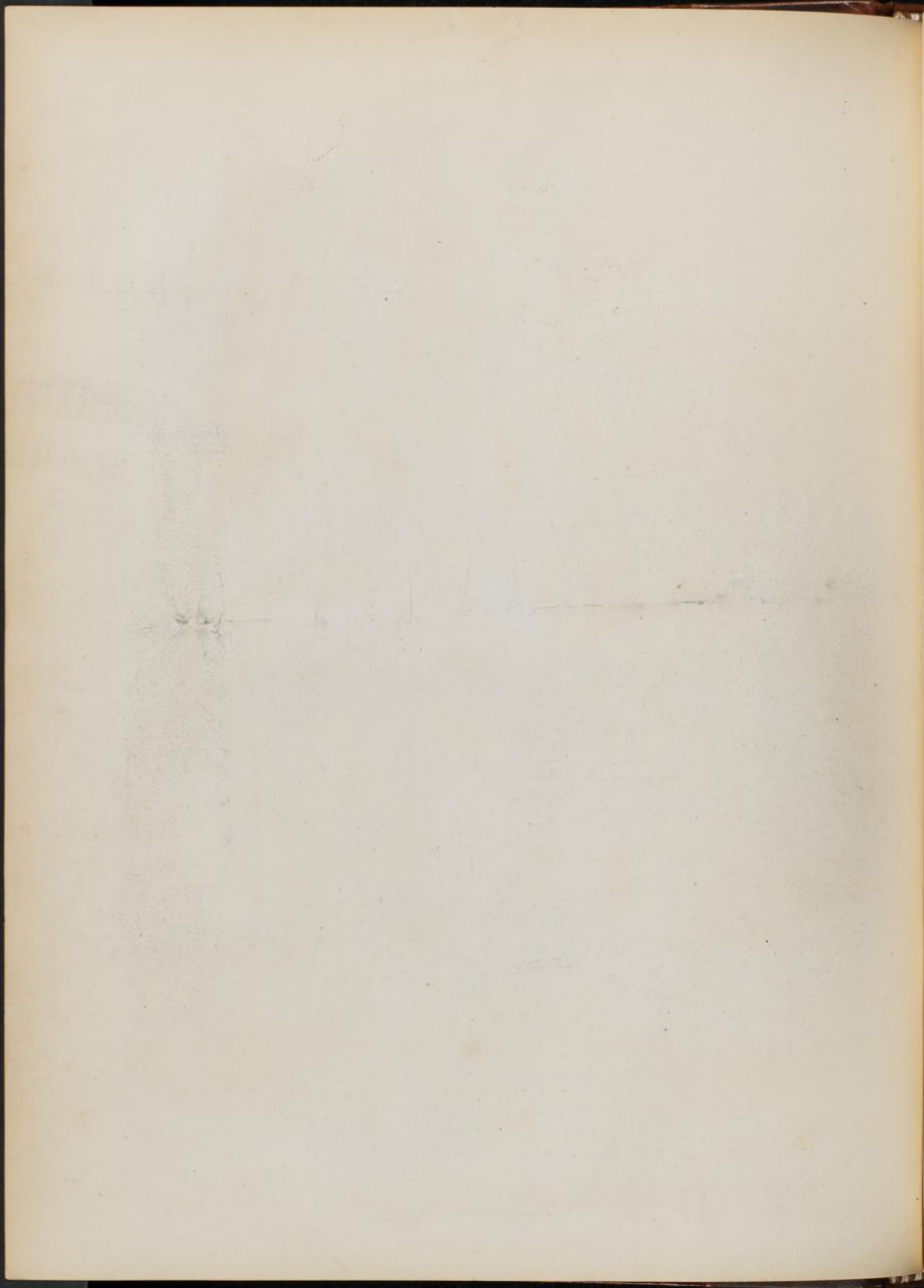




PLANCHE M. N° 15. — DESCRIPTION. PAGE 107.



COSTUMES D'ENFANTS



## TROP BELLE ET TROP LAIDE

(NOUVELLE. — FIN.)

V

Cette quiétude dans laquelle Antoinette s'était endormie, et qui était comme une sorte de bonheur, fut tout à coup troublée par la lettre que voici :

« Rappelez-vous les paroles que je vous disais, ce soir heureux où nos deux cœurs s'unirent pour ne plus se rencontrer.

» Dans l'éclat de votre beauté et de succès qui vous pouvaient rendre si fière, vous avez eu l'indulgence de m'écouter et d'accueillir mes paroles comme répondant aux aspirations de votre propre cœur.

» Vous rêviez de rencontrer un homme simple et sans ambition, — pauvre lui-même comme vous l'étiez à cette époque, — mais qui, pour s'élever jusqu'à vous, aurait travaillé de toute l'ardeur de ses jeunes bras et de sa tête, — qui eût été fier de posséder cette beauté, cause de vos tourments, mais qui sans être jaloux de vous voir si belle, aurait fait de ces dons l'objet de son culte et vous eût dressé un autel non dans les salons, mais dans votre demeure.

» J'osai vous dire que ce rêve que vous faisiez, je le faisais pareillement, et que j'étais capable de réaliser l'idéal de cet homme dévoué et modeste.

» C'est là-dessus que nos deux mains se joignirent et que nos deux cœurs s'unirent.

» J'ai conservé les liens que je m'étais donnés. Avez-vous rompu ceux qui vous attachaient à moi ? Dans la bonne et dans la mauvaise fortune qui vous sont échues, m'avez-vous rayé de votre vie et de votre souvenir ?

» Je suis demeuré le même. De vous, je connais avant tout les qualités de l'âme et de l'esprit, qui primaient à mes yeux votre souveraine beauté. Cela ne se perd pas. Le reste m'inquiète peu. Comme auparavant, aujourd'hui je ne rêve que l'obscurité pour tous deux, et pour vous l'autel que je voulais dresser dans notre demeure à votre beauté, — et que je vous y dresserai encore.

» Des ambitions auxquelles nous étions étrangers, vous et moi, nous ont séparés. Vous êtes affranchie, et moi, la liberté que me laisse la mort de mes parents me donne le droit de rouvrir le livre de ma vie au plus bel endroit, où j'y avais mis le signet. »

Cette lettre était d'Eloi Duparc.

Elle produisit sur le cœur d'Antoinette l'effet d'un coup de foudre. La communiquant à sa mère :

— Eloi n'est donc pas marié ?

— Non, répondit M<sup>me</sup> Domase. Le mariage dont il avait été question pour lui a manqué au dernier moment.

— Et la cause ?

— Eloi s'y est refusé.

Antoinette eut un ravissement qui illumina son pauvre visage et le transfigura un instant.

— Je serai heureuse de voir Eloi, dit-elle. Veux-tu, chère mère, lui faire porter ce billet ?

Le billet d'Antoinette à Eloi ne portait que ce mot : « Venez »

Peu à peu les traces les plus violentes du mal qui avait ravagé le beau visage d'Antoinette s'étaient atténuées. Il s'y était fait comme une sorte de calme qui avait enlevé à ses traits le masque hideux des premiers jours. Elle n'était point redevenue belle, la pauvre enfant, mais elle avait perdu cet aspect répugnant des premiers jours. Et disons-le, la lettre d'Eloi avait produit sur elle l'effet d'une sorte de miracle.

Eloi accourut chez les Domase, ému, pâle, préparé à toutes les déceptions.

La première personne qu'il vit en entrant dans le salon fut Antoinette, qui alla vivement au-devant de lui. Elle n'avait mis aucune coquetterie à se présenter à ses yeux dans la triste condition que ses malheurs lui avaient faite. Sa toilette était fort simple, et elle ne portait point le voile épais qui d'ordinaire la cachait à tous les yeux. Elle ne s'était parée que de son merveilleux sourire, qui lui était naturel d'ailleurs.

Eloi, dès qu'il aperçut Antoinette, se précipita vers elle, saisit ses deux mains tremblantes et froides, y colla ses lèvres avec transport et tomba à genoux devant la jeune fille.

— Regardez-moi bien, Eloi, dit Antoinette.

— De mes yeux les plus ouverts, répondit Eloi.

— Je ne vous fais pas peur ?

— En quoi, ma bien chère Antoinette ? J'ai la mémoire des yeux en même temps que celle du cœur, pour ne vous voir jamais que comme je vous voyais jadis et pour me souvenir de tout ce que j'ai aimé en vous.

— Merci, Eloi. Mais il est un aveu que je dois vous faire.

— Parlez.

— De cette fortune qu'un hasard romanesque m'a valu, je n'ai plus rien. Autant j'étais pauvre étant « trop belle », pour mériter un mari tel que vous, autant je le suis étant « trop laide » pour vaincre les répugnances que ma fortune ne parvenaient point à faire surmonter.

— Qu'est-ce à dire ? demanda Eloi.

— Cela signifie qu'ayant résolu de ne point me marier, et n'ayant que faire d'une fortune qui ne me servait de rien, je l'ai restituée aux héritiers de mon adorateur inconnu.

— Est-ce bien vrai, ce que vous me dites-là, Antoinette ?

— Quel intérêt aurais-je à vous le dire, si cela n'était ?

— Eloi réfléchit un instant, puis d'une voix émue.

— Dans le petit héritage que m'ont laissé mes parents se trouve une ferme féconde que j'affectionne beaucoup. La maison de maître, sans être élégante, est confortable; de grands et beaux arbres l'encadrent; il y a d'assez riches pâturages à l'entour où paissent trois grandes paires de bœufs et huit vaches; la basse-cour est bien peuplée et des canards nombreux barbotent dans une mare voisine. Depuis que je suis mon maître, j'ai beaucoup plus vécu sur cette ferme qu'à Paris. — J'offre à ma chère Antoinette d'y venir vivre avec moi, si elle veut bien encore m'accepter pour mari... là-bas, il y a bien assez pour deux...

Antoinette n'en écouta pas davantage et se jetant au cou d'Eloi :

— Ah ! s'écria-t-elle, le bonheur est capable de produire un miracle et de me faire redevenir belle ! Merci, mon cher Eloi ! Vous êtes un honnête homme et vous m'aimez réellement, comme je vous aimais, moi ! Apprenez tout maintenant : non, je ne suis pas pauvre. Ma fortune m'est restée...

— Tant pis ! murmura Eloi.

Ce mot, échappé sincèrement des lèvres d'Eloi, émut plus encore Antoinette.

— Je veux, dit-elle tout à coup, que nous nous mariions sans bruit, sans éclat, dans l'église du village d'où dépend votre ferme. Vous accomplissez un acte de dévouement, Eloi; il ne faut pas que les curieux jettent sur le passage de votre femme des épithètes qui sonneraient mal à votre oreille. L'obscurité me convient...

— Vous vous trompez, ma chère Antoinette, interrompit Eloi, ce n'est pas un acte de dévouement que j'accomplis, mais un acte d'amour. Je suis trop fier de vous pour que des quolibets malséants arrivent jusqu'à mes oreilles, même si on osait se les permettre. C'est donc au grand jour et en pleine foule que je désire que se fasse notre mariage.



— Après quoi nous partirons pour la ferme ?

— Soit !

Les femmes ont au service de leur coquetterie et de leur amour-propre des ressources que les hommes n'imagineraient pas.

Arriva le jour du mariage auquel avaient été conviés de nombreux assistants, qui ne se firent pas faute de s'y rendre, sans compter la foule de curieux alléchés par le bruit de la « laideur » de la mariée.

Lorsque Antoinette descendit de la voiture qui s'arrêta devant l'église, il y eut une poussée pour la voir de plus près et aussi un cri d'admiration et de surprise.

Antoinette avait si habilement disposé les plis de son long voile nuptial et ménagé les recoins qu'y faisaient de grosses fleurs brodées dans le tissu, que son visage presque tout entier se trouva dissimulé, comme sous un loup de fil qui s'arrêta à la lèvre supérieure. A travers ce voile protecteur s'échappaient des regards superbes comme des flèches enflammées, et au point où finissait le masque rayonnait cet adorable sourire qui n'avait pas son pareil dans le monde.

De là ce cri d'admiration, et il était bien mérité, qui s'échappa de la foule, et ce cri de surprise.

Quand Antoinette se trouva avec son mari dans la sacristie :

— Ah ! j'ai eu grande envie, lui dit Eloi, de déranger ce voile dont vous avez si artistement caché votre visage, tant je voulais que l'on vous vit telle que je vous prends... Si je ne l'ai pas fait, c'a été pour ménager votre coquetterie naturelle de femme.

— Vous avez eu peut-être tort, répondit Antoinette, car je me sentais belle de bonheur, et j'en étais fière pour vous.

Le jour même du mariage, ils partirent pour la ferme.

Il y a de cela cinq ans.

Eloi n'est pas revenu une seule fois à Paris.

Antoinette a deux enfants, et les paysans, quand ils parlent de ceux-ci, disent toujours :

— Les beaux petits enfants de la jolie dame de la ferme.

C'est à croire que le miracle s'est opéré.

Xavier EYMA.

### SPLEEN \*

Pourquoi l'invincible tristesse  
Accable-t-elle la raison,  
Lorsque s'évapore l'ivresse  
Vers les blancheurs de l'horizon ?

Heureux le soir, heureux l'aube,  
Pourquoi l'insurmontable ennui  
Nous prend-il au cœur, quand s'éveille  
Notre regard voilé la nuit ?

C'est que le rêve qui nous berce  
S'envole dès le jour venu,  
Ainsi qu'un verre qu'on renverse,  
En répandant son contenu.

C'est que la vie a son mystère,  
Porte que nul ne peut ouvrir ;  
Et que le vrai bonheur sur terre  
N'existe point : vivre est souffrir.

H. BAZOUGE.

(\*) *Les Victimes*, poésies, par H. Bazouge. Un vol. in-12 elzévir, chez Alphonse Lemerre, éditeur, passage Choiseul, 31, Paris.

## LE FACTEUR RURAL

(NOUVELLE.)

Le facteur laissa échapper une exclamation de colère.

— Bah ! ce n'est rien, dit l'autre ; à nous deux nous les aurons bientôt ramassées.

Et sans tenir compte du refus de Martin, qui prétendait se passer de son concours et faire la besogne tout seul, il se mit à la poursuite des dépêches.

Quand ils eurent recueilli tout ce qu'ils purent trouver, le facteur les soumit à un minutieux examen ; puis il parut soucieux, comme si son compte n'y était pas.

— Est-ce qu'il en manque ? lui dit son compagnon.

— Il me semble qu'il y avait une lettre de plus.

— Bah ! vous vous serez trompé, ou bien vous l'avez oubliée au bureau.

— C'est bien possible.

Il se dit qu'il devait en être ainsi ; cependant il reprit ses recherches et fureta sous les meubles ; il ne trouva rien et en conclut que ses souvenirs n'étaient pas bien fidèles, car il avait surveillé les mouvements de son compagnon et il ne lui paraissait pas admissible qu'il eût dérobé une lettre ; cependant il se hâta de sortir en regrettant d'avoir mis le pied dans cette maison. L'homme qui était entré en relation avec lui lui inspirait une véritable répulsion, et il avait pour principe, en raison des habitudes de discrétion que la Poste impose à tous ses agents, de tenir à distance quiconque ne lui paraissait pas mériter confiance.

L'orage s'était un peu calmé ; la pluie qui continuait toujours ne tarda pas à cesser complètement, et un brillant soleil illuminait la campagne quand le facteur arriva au village le plus rapproché.

Une femme était sur la porte de sa maison, attendant son passage. Elle était encore jeune et, sans être d'une beauté remarquable, avait une figure avenante et sympathique.

— Monsieur Martin, lui dit-elle, vous devez avoir une lettre pour moi ?

— Non, madame André, je n'ai rien.

— C'est étonnant ; mon mari devait cependant m'écrire aujourd'hui ; vous ne sauriez croire combien son silence m'inquiète.

Elle pâlit et parut avoir à peine la force de se soutenir.

Le facteur la fit rentrer et lui présenta un siège sur lequel elle se laissa tomber. Deux charmants enfants fixaient sur elle des regards tristes et troublés.

— Vous recevrez une lettre demain, madame André, lui dit le facteur ; un retard d'un jour s'explique facilement ; on est dérangé, une affaire imprévue survient, on manque le courrier.

— Non, je le connais et ne puis comprendre son silence. Vous savez qu'il est parti il y a deux mois pour la ville. Il s'agissait d'un travail qui devait lui rapporter beaucoup d'argent ; il s'agissait aussi d'un petit héritage à recueillir. Mais tout est terminé. Il m'a fait dire qu'il reviendrait ce soir ; il avait pris ses mesures pour cela. C'est demain qu'on vend la métairie de la Mare ; il est décidé à l'acheter en totalité ou en partie. C'est une occasion qui ne se retrouvera plus, mais j'aimerais mille fois mieux qu'il la manquât que de revenir sans m'avoir prévenue.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on a de méchants desseins contre lui et que la nuit un mauvais coup est bientôt porté. Vous savez qu'il y a deux routes pour revenir ici ; l'une est plus longue, mais plus sûre. J'ai peur qu'il ne revienne par le Moulin-Brûlé, d'autant



plus qu'il a quelqu'un à voir de ce côté. Je tremble rien qu'en y pensant; si je savais...

Le facteur chercha à calmer ses craintes, elle secoua la tête.

— Vous ne pouvez supposer, reprit-elle, de quoi sont capables certains hommes, quand ils en veulent à quelqu'un.

Elle parut hésiter, puis ajouta :

— Si je tremble, ce n'est pas parce que mon mari aura à traverser avec de l'argent un endroit dangereux, c'est aussi qu'il y a dans le pays un misérable dont le plus vif désir est de mettre cinq pieds de terre entre eux.

« Cette haine date de loin. Lorsque j'étais jeune fille, il voulut m'épouser, mais il me faisait horreur; il ne m'a jamais par donné d'avoir repoussé ses offres et a enveloppé dans la même rancune celui que je lui avais préféré. Il nous en veut à Georges et à moi d'être dans l'aisance, tandis qu'il végète dans la misère, comme si les honnêtes gens étaient responsables des mécomptes qui arrivent aux fainéants et aux ivrognes. Ce n'est pas tout: un crime a été récemment commis, on a eu des soupçons, mais les preuves ont manqué. Je les possède, et le coupable le sait; allez, c'est un secret dangereux pour une femme qui n'a que des enfants autour d'elle.

« Hier il m'a accostée pour me sonder; je ne lui ai pas dissimulé mon mépris. Il a bien vu qu'il était démasqué à mes yeux; il m'a prodigué les insultes et les menaces. J'ai eu la malheureuse idée de lui dire que bientôt, quand mon mari serait de retour, quand il aurait un homme devant lui, il serait moins arrogant. Si vous saviez quels regards ont lancé ses yeux, quelle expression de haine présentaient ses traits. Je sais qu'il hante souvent pendant la nuit les ruines du Moulin Brûlé. Si cet homme en a connaissance, je vous le dis, monsieur Martin, il est perdu.

— Comment s'appelle ce coquin?

— Jean Bruno. Il n'est pas étonnant que vous ne le connaissiez pas, car depuis qu'il est revenu au pays, il ne se montre guère.

Le facteur resta silencieux; il se souvint d'avoir entendu l'aubergiste appeler de ce nom celui avec lequel il s'était rencontré. Il se demanda avec effroi si la lettre ne lui avait pas été dérobée; mais il se rappela toutes les circonstances et écarta cette supposition. Il crut être certain de ne pas l'avoir apportée; il se rassura et chercha à rassurer la villageoise; toutefois il lui promit d'aller attendre son mari à son arrivée au bourg, pour lui recommander la prudence.

Il se hâta de partir et, lorsqu'il fut seul, ses craintes le reprirent; il se remit à douter et peu à peu fut dominé par une terreur qu'il ne pouvait s'expliquer. Il accéléra sa marche et trouva une légèreté inaccoutumée pour franchir les haies et les fossés; malheureusement sa tournée était ce jour-là exceptionnellement longue, et le mauvais temps l'avait encore considérablement retardé.

Il arriva un peu plus tard que d'habitude au bureau; la receveuse, consultée par lui, affirma qu'il avait emporté une lettre pour madame André; un de ses collègues confirma cette déclaration.

Ce fut un coup de foudre pour lui; il envisagea avec terreur la responsabilité dont il avait à porter le poids; ses troubles augmentèrent quand il se rappela qu'à plusieurs reprises on était venu demander, au moment de l'ouverture des paquets, s'il n'y avait rien pour madame André.

Il vola plutôt qu'il ne courut au bureau de la voiture qui faisait le service de la station la plus rapprochée du chemin de fer au bourg. Georges André était arrivé, mais il était reparti aussitôt à pied pour son village.

Cette nouvelle produisit sur lui une commotion violente; la perspective d'une catastrophe dont il avait la responsabilité se

dressa devant lui; il vit cet homme qui arrivait la joie dans le cœur, trouvant par sa faute la mort au seuil de sa demeure, l'infortune s'abattant sur la veuve et les orphelins; les plus sombres nuages troublèrent son imagination.

Il n'hésita pas, et, sans se donner le temps de rentrer chez lui, se remit en marche.

Ceux qui le virent passer absorbé dans ses pensées, ne remarquant personne autour de lui, se demandèrent quelle grave affaire pouvait provoquer cette course haletante d'un homme qui avait dû revenir brisé de fatigue.

Après avoir franchi le quart de la distance, il s'informa du voyageur et demanda si on ne l'avait pas vu.

Celui-ci avait passé quelque temps auparavant. La joie du retour donnait des ailes à l'un, comme à l'autre la pensée d'un malheur à détourner. Plus de doutes, le malheureux s'était engagé dans un sentier qui le conduisait inévitablement au Moulin-Brûlé. Le facteur calcula qu'en prenant un sentier difficile, dangereux, il pouvait encore arriver le premier.

Il hâta le pas et atteignit l'endroit fatal lorsque la nuit était déjà avancée. Le lieu était propice à un guet-apens. Une espèce de tranchée était ouverte entre des rochers; des deux côtés, des arbres touffus formaient un ombrage impénétrable; les nuages allaient vite et voilaient à chaque instant la lune, dont les rayons blafards accentuaient encore le caractère sinistre du paysage.

Il s'arrêta; au milieu du frémissement du feuillage agité par le vent, il avait cru entendre le bruit de pas qui se rapprochaient; c'était sans doute Georges André qu'il avait devancé de quelques instants seulement; il allait marcher à sa rencontre, lorsqu'un coup de feu retentit et l'atteignit en pleine poitrine.

L'assassin sortit d'un fourré voisin, mais, au moment où il s'approchait de sa victime pour l'achever et le dépouiller, il se trouva en présence d'un nouvel acteur, et sa déception se traduisit par un horrible blasphème; il avait reconnu Georges André. La lame d'un couteau brilla dans sa main, mais il n'eut pas le temps de s'en servir, et roula sur le sol, atteint à la tête d'un vigoureux coup de bâton.

Une femme, affolée de terreur, se jetait en ce moment sur le corps du facteur.

— Malheureuse que je suis! dit-elle, je le prévoyais, il l'a tué.

Madame André n'avait pu résister à son inquiétude et, à l'heure où elle supposait que son mari devait arriver, elle était venue l'attendre; au bruit du coup de feu, elle était précipitamment accourue.

— Jeanne, lui dit son mari, rassure-toi, je n'ai rien.

— Ce n'est donc pas toi?... qui donc a-t-il assassiné?

Ils se penchèrent sur le corps de Martin, et le reconnurent aux rayons de la lune qui en ce moment éclairait son visage et son uniforme.

Les deux époux le transportèrent dans leur maison où il vécut encore vingt-quatre heures. Il raconta comment il s'était laissé voler la lettre dans laquelle Georges André annonçait son retour, comment il s'était décidé à prévenir à tout prix les conséquences de sa négligence, dût-il offrir sa vie en échange de celle du père de famille qu'il avait involontairement contribué à mettre en péril.

Victime obscure du devoir, il avait ajouté un nouveau trait à la liste de ces dévouements inconnus qui s'accomplissent journellement, sans être encouragés par l'espoir d'aucune récompense, sans même avoir pour dédommagement le souvenir qu'ils laissent après eux.

Louis COLLAS.



## LA BEAUTÉ VOLONTAIRE

M. Jolly, de l'Académie de médecine, vient de produire un travail fort intéressant sur la volonté humaine. La volonté n'a pas seulement le rôle que les spiritualistes lui assignent dans l'économie humaine, mais la volonté est admise par l'illustre professeur comme un agent puissant de la thérapeutique, ce qui veut dire qu'à l'aide de la volonté, on peut obtenir la guérison d'une foule de maladies. « Il n'est peut-être aucune maladie à laquelle la volonté ne puisse apporter, dit-il, le bienfait de son intervention. »

La volonté, comme faculté hyperorganique, tient sous sa dépendance le sentiment, le mouvement et l'entendement, et il suffira d'observer son rôle d'activité dans l'état physiologique, pour connaître sa puissance dans l'état pathologique.

Toute cette théorie de la volonté est fort ingénieuse, mais elle est moins nouvelle peut-être que M. Jolly ne se l'imagine. Il y a longtemps qu'une femme de beaucoup de mérite avait pressenti les prodiges qu'on pouvait attendre de la volonté humaine dans un cercle d'application tout mondain. Sa théorie reçoit de l'œuvre de M. le docteur Jolly une confirmation telle, que nous n'hésitons pas à la résumer ici à cause du profit pratique que les uns et les autres peuvent en tirer.

« Le premier devoir d'une femme est d'être jolie, mais on n'a pas besoin d'être jolie pour le paraître, et là seulement est le devoir, car il y a deux espèces de beauté : la beauté naturelle et la beauté volontaire.

Les femmes qui ont la beauté naturelle sont en général très-honnêtes; nous ne parlons pas de l'honnêteté de la conduite, mais de l'honnêteté de caractère. Les belles femmes ont presque toujours de la droiture dans le cœur et de la naïveté dans l'esprit.

Les autres femmes, sans être tout à fait perfides, sont plus compliquées; elles ont le cœur incessamment troublé de craintes vagues, l'esprit agité d'ambitions inavouées; elles luttent enfin, elles luttent contre les femmes belles. Leur vie est une étude continuelle des secrets de la séduction, des avantages à acquérir, à imiter, à balancer, à déconcerter, et cette préoccupation transparente, mais dont on ignore toujours la cause, cette inquiétude mystérieuse à laquelle on s'intéresse malgré soi, leur donne une sorte de fièvre qu'on pourrait appeler la fièvre de la coquetterie, une sorte d'inspiration de rayonnement qui ressemble aux choses les plus séduisantes : à la beauté, à l'esprit, à l'émotion et quelquefois même à la passion.

La pensée a son influence sur le charme de la physionomie.

« L'aspiration vers la beauté est déjà une séduction. Le visage de la femme qui pense à être belle est certainement plus agréable que celui de la femme qui est belle sans y penser. »

La femme volontairement belle l'emportera toujours sur la beauté paresseuse qui négligera les accessoires de la séduction. Une ex-coquette disait un jour à sa fille, femme belle et charmante qui se complaisait dans son excessive pâleur : « Prends garde, ma chère enfant, les jeunes femmes qui ne mettent pas de rouge sont toujours quittées pour de vieilles femmes qui en mettent trop. » Et la prédiction s'accomplit. La femme vertueuse mais pâle fut trahie par son mari quelques mois après, indignement trahie pour une femme horriblement fanée, mais toujours très-parée, très-entimanchée et surtout panachée.

Cet apologue, en établissant qu'une supériorité sottement négligée ne vaut pas une médiocrité adroitement cultivée, prouve aussi d'une manière péremptoire la toute-puissance de la volonté et affirme surtout que, dans le domaine des idées, il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Eugène CHAPUS.

## Description des gravures dans le texte.

M. N° 13.

TOILETTES DE VISITE. — 1. Costume de faille et cachemire bleu marine. — Jupon uni à courte traîne, en soie. — Tunique en cachemire comprenant deux parties : l'une toute drapée, qui forme le côté; l'autre unie, qui entoure toute la jupe et se réunit à la première. Un biais et des plissés de faille entourent tous les bords de la tunique; les plissés sont coquillés sur les côtés. — Corsage en cachemire, terminé en pointe devant et derrière, et garni devant de groupes de trois boutons. Parement formant la pointe vers le coude, encadré de plissés en faille. — Lingerie plissée, à bords festonnés. Nœud de cravate crème. — Capote en faille bleu marine, à fond mou coulissé dans le bas pour former le bavolet. Tour de tête en tulle et blonde ruchée. Rose thé sur le sommet, formant le pied d'une plume crème qui retombe derrière.

2. Costume en sicilienne gris perle. — Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé maintenu par trois coulisses avec deux têtes dans le haut. — Tablier garni de franges de soie à tête grillée, drapé et fixé dans le milieu du jupon. Une bande lisérée de faille recouvre l'ouverture du tablier; un de ses bouts est coulissé sur le bord inférieur de la basque, avec nœud de faille sur le côté; l'autre bout est resserré et froncé sur la partie nouée du tablier. Poche « bonne femme » coulissée dans le haut et le bas, avec nœud de ruban. — Cuirasse à bords lisérés de faille et col rabattu; les manches sont terminées par un plissé de faille. — Lingerie en toile et ourlets à jour. — Capote en velours marron : fond mou et passe encadrant le visage; bavolet plissé derrière, maintenu par une barbe en dentelle crème qui se noue sous le menton. Tour de tête en tulle ruché devant; sur le sommet, une touffe de plumes grises dont le pied est dissimulé par un croissant d'or.

M. N° 15.

TOILETTES D'ENFANTS. — 1. Fillette de 11 à 13 ans. — Robe princesse en cachemire des Indes bleu ciel, ouverte en carré, avec plissé intérieur et broderies sur le corsage et le devant de la jupe. Volant de 15 cent. coulissé et monté à tête, posé dans le bas de la robe; même garniture au bas des manches et nœud de ruban sur le dessus. — Lingerie ouverte, en broderie an glaise (collerette et sous-manches).

2. Petite fille de 9 à 10 ans. — Costume en vigogne bleu marine. — Jupon plat devant, tout plissé derrière où les plis sont maintenus par deux pattes lisérées de faille bleu pâle, lesquelles sont boutonnées sur chaque extrémité au jupon. Poche « bonne femme » sur le côté, soutenue dans le haut par une patte pareille aux précédentes, et qui est terminée par de longues boucles de ruban. — Corsage à basques entourées d'un double liséré bleu ciel et boutons de cette nuance devant. Un plissé termine les manches; il est coupé par une patte lisérée qui se boutonne sur le dessus. (Ce costume est posé sur un jupon de vigogne bleu pâle qui le dépasse de 15 cent.) — Chapeau de feutre gros bleu à passe relevée sur le côté derrière, avec nœud de ruban. Ruban assorti entourant la calotte et noué devant sur le pied d'une plume de même teinte.

3. Jeune fille de 15 ans. — Robe princesse en sicilienne gris perle, garnie devant de boutons de nacre et serrée à la taille par une ceinture en ruban nouée derrière. Gros liséré dans le bas de la robe, formant tête à un plissé de faille. — Ruche double en organdi autour du cou et des poignets.

4. Petit garçon de trois à quatre ans. — Robe *Baby* en cachemire blanc, montée à plis creux devant et derrière, avec une rangée de petits boutons de nacre au milieu. Des jockeys de même étoffe forment le haut des manches. Ceinture en large ruban rouge, nouée derrière. Collerette et manchettes en batiste plissée.

5. Petite fille de 9 à 10 ans. — Costume en taffetas havane et velours marron. — Jupon court, garni de boutons de nacre sur la couture de côté. — Tablier entouré de velours, drapé et fixé derrière par un large nœud de ruban assorti. — Corsage de velours à basque postillon derrière manches de taffetas terminées en cornet, avec draperie et nœud de ruban sur le dessus. — Lingerie en organdi plissé et bords festonnés. — Chapeau à fond mou, en velours épinglé gris, garni derrière d'une touffe de roses de trois teintes et d'un nœud de ruban à bouts flottants.

## Description de la gravure coloriée n° 1300.

TOILETTES DE RÉCEPTION. — Costume en faille et cachemire crème. — Jupon à traîne, en faille, entouré d'un volant à bords échiquetés et tête coulissée trois ou quatre fois. — Polonaise en cachemire, de forme princesse très-collante, rayée et entourée de lacets « diamant » or, avec une dentelle crème sur tous les bords en bas et en haut, ainsi qu'au bas



des manches, celles-ci sont, en outre, garnies d'un plissé remontant en faille découpée. — Une écharpe en cachemire, entourée de lacets d'or et de dentelle, est drapée devant la polonoise comme un tablier, en formant une poche sur le côté, et revient se fixer gracieusement derrière où elle tombe sur la traîne.

2. Costume en faille et velours marron. — Jupou à traîne, garni devant d'un grand et d'un petit volant disposés en éventail. Sur les côtés du jupon, deux largeurs supplémentaires, arrondies et encadrées de velours et d'un volant, viennent se réunir et se draper au milieu derrière d'une façon originale. — Basquine formant un tablier carré devant, puis une basque plate terminée en pointe et tout en velours orné de franges; un col marin en velours semblable répète dans le haut du dos cette disposition. Parements de velours et franges au bas des manches. La basquine est terminée devant par des franges de soie, surmontées de pattes en velours faisant boutonnères et dont chaque extrémité est fixée par des boutons de soie.

#### Description de la figurine coloriée L. n° 22.

(Annexe de l'édition n° 3.)

TOILETTE DE PROMENADE. — Costume en cachemire couleur noisette et faille havane. — Jupou à courte traîne; celle-ci, montée au milieu derrière avec une tête couléssée, est soulevée un peu au-dessous par de larges coques et bouts de ruban havane. Le bas du devant du jupon est orné d'un large biais de faille et de trois biais plus petits. — Tablier court devant, tombant en pointe de chaque côté, entouré de biais et de plissés qui encadrent le milieu du jupon derrière; nœuds de faille fixant les angles du tablier à la traîne. — Corsage à devants de forme cuirasse, sans basque derrière. Col, parements aux manches et biais sur le bord inférieur du corsage, le tout en faille. — Capote en velours épiéglé havane, à fond mou formant le bavolet; plume havane ombrée sur le sommet, tour de tête et barbes coquillées sur le bavolet en dentelle d'Arkangel.

### REVUE DES MAGASINS

Une des qualités les plus prisées chez une couturière, c'est, sans contredit la modicité de ses prix. Madame DALTROPE-VORMUS — plusieurs de nos lectrices peuvent l'affirmer comme nous — est inappréciable sous ce rapport. Nouvellement établie, elle fait tout son possible pour attirer à elle une nombreuse clientèle, et sait bien qu'en se contentant de petits bénéfices, elle arrivera sûrement au but désiré. Son habitude du travail, d'ailleurs, son goût, son intelligence et son activité infatigable suffiraient à lui faire obtenir une confiance sans bornes.

Mme Daltrophe-Vormus connaît à fond l'art de la coupe, et ses corsages ont une grâce toute particulière pour mouler le corps. Quant aux jupons, personne mieux qu'elle ne sait les draper, les relever, et son imagination créatrice trouve pour chacun d'eux de nouvelles combinaisons.

Nous citerons, entre autres, une robe princesse en velours côtelé de nuance prune. Les devants sont garnis de petits boutons d'acier, dits boules, posés cinq par cinq jusqu'en bas; même garniture sur les poches et la couture des manches. Par derrière, la robe est ouverte depuis la taille, et les deux parties sont drapées et passées l'une dans l'autre dans des fentes ménagées à cet effet. Ainsi entre-croisées, ces deux parties sont tordues gentiment et fixées par une bande de velours, piquée de boutons d'acier; elles retombent ensuite en deux pointes sur une traîne de faille assortie, laquelle simule un jupon. (Écrire pour tous renseignements, Mme Daltrophe-Vormus, rue Vivienne, 14.)

— Plus une femme est délicate et plus elle doit prendre souci du choix de son corset; mal conditionné, il peut causer de si grands dommages à la santé! Nous avons connu un vieux médecin qui demandait toujours à voir le corset de ses clientes, et dans le nombre il s'en trouvait plus d'un qu'il désapprouvait.

Avec la *Ceinture Régente* il n'y a rien à redouter: c'est un corset hygiénique par excellence, qui a reçu l'approbation des plus savants médecins. En dehors de ces qualités essentielles, elle possède aussi toutes celles qui favorisent la beauté des formes. Ce mot ceinture, qui rappelle le principe même d'après lequel elle est établie, ne doit donner de craintes à personne: on aurait tort de se la figurer d'apparence exigüe, ainsi que son nom semble l'indiquer. Dans la *Ceinture Régente*, on retrouve, au contraire, toutes les qualités du corset nouveau, mais avec plus de souplesse.

Mmes DE VERTUS sœurs ont toujours eu pour règle de conduite de faire un corset proportionné à chaque taille, corrigeant et embellissant la nature, et sans gêner aucune pour le corps. Ajoutons qu'elles n'ont jamais varié dans leur manière de faire: la *Ceinture Régente* est la même aujourd'hui qu'autrefois, à part les modifications dictées par l'allongement actuel de la taille. Le succès a si bien répondu aux efforts de ces dames que nous nous plaignons à le constater ici.

*Ceintures Régente* en satin noir bleu, blanc ou rouge cardinal, toutes sortent des magnifiques salons de la rue Auber, 12.

— Ainsi que nous l'avons dit déjà, la saison des bals est pour la maison LASSALLE et Cie une occasion de signaler son goût exquis. Les toilettes expédiées depuis quelques jours en province et à l'étranger par cette importante maison sont des types de grâce et de distinction. Le mélange heureux du satin, du taffetas et du crêpe, avec ornementation de guirlandes de fleurs, l'harmonie des teintes, la nouveauté des garnitures, sont dignes des plus grands éloges.

Les prix de la maison Lassalle sont beaucoup moins élevés que ceux des grandes couturières et l'on a aussi l'avantage de n'avoir jamais que des toilettes tout à fait comme il faut. On peut se faire envoyer des renseignements et connaître exactement les prix des costumes qu'on désire.

Nous avons vu aussi, dans les envois dont nous venons de parler, de très-jolies sorties de bal en cachemire brodé, avec franges de plumes ou bordure de cygne.

On sait que la maison Lassalle excelle à organiser les trousseaux et les corbeilles de mariage. Toutes les acquisitions de fourrures, cachemires, bijoux, étoffes de tous genres et objets de toilette, peuvent lui être confiés. La rapidité de l'exécution des commandes, qu'elle qu'en soit la difficulté, tient à une excellente organisation dans laquelle figure un personnel nombreux et intelligent.

Le prospectus de chaque saison est envoyé gratuitement à qui le désire. Adresser toutes les lettres et demandes à la maison de commission Lassalle et Cie (rue de Grammont, 21, à Paris).

— La *Favorite des Dames*, gentille petite machine à coudre, à mains, mérite bien son nom; quand une femme l'a prise à l'essai, elle la garde et ne songe plus à la changer. Car il est bon de dire à nos lectrices que toute machine *Favorite* qui ne remplirait pas le but de l'acheteur est reprise, dans le courant du premier mois, au prix de facture, en échange d'une véritable machine *Wheeler et Wilson* et en déduction du prix de cette dernière, pourvu que la machine rendue soit complète et en bon état.

Quant à la *Favorite des Dames*, c'est une gracieuse petite machine à un fil, avantageusement connue, et qui rend de grands services aux familles. Très-légère, puisqu'elle ne pèse que sept livres, on la déplace aisément, et rien n'est plus facile que de l'emporter dans sa boîte en voyage. Pour s'en servir on la fixe à une table quelconque. Si l'on veut une table spéciale, il suffit d'en réclamer une à M. SEELING, qui l'adresserait en même temps que la machine. Avec ces guéridons spéciaux, dont les prix varient de 35 à 40 fr., on peut à volonté faire marcher la *Favorite* à la main ou au pied.

Mais cette gentille *Favorite des Dames* est surtout considérée comme machine travaillant à la main. Beaucoup de femmes hésitent à prendre une machine à coudre, parce que le mouvement des pieds les fatigue; c'est ce qui arrive fréquemment avec les machines mal conditionnées et dures. Mais on n'a rien à craindre avec la *Favorite*: d'une main, on tourne la roue; de l'autre, on conduit le travail, qui se fait aussi promptement qu'on peut le désirer. Avec le livre d'instruction, on apprend très-facilement à s'en servir. En résumé, la *Favorite des Dames* — y compris cinq aiguilles, un étai, un tournevis, une burette, un guide droit, un ourleur à mouchoirs et un livre d'instruction — coûte 61 fr. Elle est garantie deux ans sur facture et envoyée franco de port pour toute la France. Dans tous les cas, on peut écrire directement à M. H. Seeling, agent de la Cie Wheeler et Wilson (boulevard Sébastopol, 20).

### SPÉCIALITÉS

Le *Rowland's Macassar oil* est un spécifique infailible pour l'entretien et la beauté de la chevelure, qu'il rend souple et soyeuse; ajoutons aussi que son usage journalier arrête la chute des cheveux, en facilite la pousse et en retarde la décoloration. Un succès persistant de bientôt 80 années doit suffire à inspirer une grande confiance aux personnes qui pourraient ne pas connaître ce produit vraiment supérieur.

Le *Rowland's Macassar oil* est une huile surfinée dans laquelle on fait entrer des infusés d'herbes aromatiques possédant des vertus extrêmement tonifiantes et rafraîchissantes, dont il est bon de faire profiter les jeunes. Frotter tous les soirs la tête des enfants avec quelques gouttes de cet excellent élixir est chose excellente, et c'est bien pour ce motif qu'il a été adopté par la *Nursery royale* d'Angleterre.

Ce produit se trouve à Londres: chez Rowland and sons, Hatton-Garden, 20. — A Paris: chez Guerlain, rue de la Paix, 15; Hogg, rue Castiglione, 2; Roberts, place Vendôme, 23; Ch. Fay, rue de la Paix, 9.

M. D'A.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode se glisse si bien en toutes choses, que le langage même subit son influence; ceci se dit, cela ne se dit pas, ce mot a vieilli... et voilà autant de ridicule, si l'on s'oublie! Il est du dernier mauvais ton, par exemple, de dire à un mari en parlant de sa femme: « Votre dame, » ou, en parlant à un père de sa fille: « Votre demoiselle. » — Madame telle... Mademoiselle votre fille... voilà comment il faut s'exprimer. Combien d'autres erreurs dans lesquelles on tombe et que nous pourrions citer!

Nous nous souvenons que, dans certaines réunions où l'esprit avait une large part, de petits rires étouffés accueillaient toujours ces mots: *P'aisant!.. Délectable!..* qu'un homme vraiment savant du reste avait l'habitude d'employer pour peindre son admiration. Sa conversation, très-correcte et par fois piquante, perdait tout son prestige, lorsque ces malheureux mots démodés y apparaissaient.

De ces citations, auxquelles nous devons nous borner, nous dégagerons une observation indispensable, c'est que les oreilles délicates sont froissées aujourd'hui par certain langage de fort mauvaise compagnie qui s'est impatronisé dans les cercles d'hommes. Les jeunes gens les mieux élevés en usent et abusent, et les échos en arrivent jusque dans les familles. Appelez-le « *argot* » ou « *javanais* » (expression moderne que nous ne comprenons guère), c'est toujours un ramassis de mots incohérents, tirés du théâtre, du collège et de la rue; acteurs, collégiens et gavroches parisiens, voilà les coupables. « C'est épatant! » disent entre elles quelques jeunes filles de la bonne compagnie, par cette seule raison qu'elles ont entendu leurs frères s'exprimer ainsi et que rien ne semble plus gentil que de copier son frère! Dieu sait jusqu'où ce besoin d'imitation conduira ces jeunes ignorantes, et les énormités qui pourront leur échapper... si une mère attentive n'y veille!

La Mode, souveraine absolue dans le royaume des chiffons, nous prépare en ce moment des filets... dans lesquels certaine-

ment nous tomberons. Ce sont bien, en réalité, des filets en beau cordonnet noir piqués de petits glands de soie et entourés de franges; c'est une vraie nouveauté qu'on nomme le *filet mexicain*. Il y a des entre-deux, des bordures et des écharpes; les premiers servent à garnir les jupons et les corsages; les autres s'emploient comme écharpes, tabliers, mantilles. Une femme de goût tirera un excellent parti de ce nouvel élément auquel

sa souplesse permettra d'imprimer tous les mouvements désirables. Con tourrant les jupes, se tortillant par là, remontant à plat par ici, ces filets mexicains amèneront des effets pleins d'originalité. Cette gracieuse innovation nous plaît infiniment et nous lui prédisons un réel succès. Comme ce filet est très-maniable, on en pourra former facilement des vêtements pour la rue, ainsi que la mantille, le mantelet, le fichu *Marie-Antoinette*, etc. Enfin nous engageons nos lectrices à en prendre bonne note.

Nous signalerons également, parmi les nouvelles garnitures, les *broderies brésiliennes* comprenant des entre-deux et des dentelles; l'une de ces séries se compose de broderies pleines, l'autre d'applications; toutes deux sont sur fond de tulle à large réseaux. Les entre-deux et dentelles sont terminés par des picots. Ce genre de garniture, extrêmement joli et élégant, sera fort apprécié des femmes qui aiment le beau tranquille: il fera également très-bien, posé sur des bandes de faille



P. N° 300. — CHAPEAU DE THÉÂTRE (dit à l'Étrangère).

blanche, pour orner une robe de faille noire.

À côté des broderies, filets et franges, qui constituent les riches garnitures pour costumes, nous avons, sur toute la ligne, le galon dont la vogue est loin d'être calmée; ce sera, pendant la saison prochaine, une des grandes ressources de la couturière. Le *diagonal* broché se distingue des autres galons en ce sens qu'il n'est ni uni, ni rayé, ni à carreaux, mais broché de dessins en relief, ton sur ton, d'un charmant effet. Le galon se recommande par sa souplesse et la beauté de son tissu.



Au sujet des confections qui se préparent en silence, nous ne pouvons offrir à nos lectrices que des appréciations à nous, basées sur des essais, des on-dit, des données un peu vagues. La *visite* avec longs pans de mantelet est à peu près certaine de son existence; viendront ensuite des diminutifs ou plutôt des « augmentatifs » de toutes les formes connues, depuis l'antique mais toujours élégant dolman, jusqu'aux mantilles et mantelets, en passant par le paletot *Madame l'Archiduc* que l'on fait encore avec des devants démesurément longs. Cachemire et sicilienne, voilà les étoffes employées. Comme garnitures, des franges de toutes sortes et les ruches de petite dentelle; enfin, de belles dentelles, guipures de soie et autres, pour les vêtements habillés.

Personne ne peut se vanter de connaître à fond les ressources immenses que présente Paris, et sous ce rapport nous n'avons point la prétention de faire exception. Passant dans un quartier fort commerçant, il y a quelques jours, la curiosité nous fit entrer dans un magasin de bijouterie fausse, colliers et ornements de modes. Nous n'aurions jamais imaginé tout ce que nous y avons vu: des parures d'une variété d'aspect vraiment étonnante, d'un éclat extraordinaire, en imitation de toutes les pierres précieuses. Mais où notre intérêt a surtout été mis en éveil, c'est lorsqu'on nous a montré les immenses quantités de bijoux d'acier qu'on va débiter sur toutes les places.

Du moment qu'on veut porter des bijoux et qu'on ne peut y mettre le prix, — tout le monde n'est pas millionnaire, — l'acier fin et bien monté nous paraît une fantaisie et qu'on peut très-bien se permettre. Boucles d'oreilles de toutes dimensions, médaillons et croix, broches, porte-bonheur, épingles pour les cheveux, ceintures *Jeanne d'Arc* et boucles de ceinture pour tailles rondes, boucles de souliers, boutons à facettes pour costumes, ornements de chapeaux: c'était dans ce magasin un véritable éblouissement auquel nous ne pouvons que souhaiter bonne chance.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 300.

CHAPEAU DE THÉÂTRE. — Forme capote, en peluche blanc d'ivoire, garnie dessus de dentelle crème et d'une touffe de plumes de nuance assortie, réunies par le pied sous une plaque d'argent. Dentelle semblable, coquillée dessous, pour le bandeau, avec trois rangs de perles relevées de place en place par trois plaques d'argent. — On ajoute à ce chapeau des barbes de dentelle assortie, qu'on pose par derrière sur les cheveux avant de mettre la coiffure, et qui forment les mentonnières.

G. N° 606.

TOILETTES DE VISITE ET D'INTÉRIEUR. — 1. Costume en fantaisie laine, couleur havane, garni de plissés. — Paletot *Creole*, en sicilienne noire; les emmanchures se prolongent jusqu'au bas du dos comme dans le dolman, et l'une des manches descend en pointe sur le devant du vêtement. Un ruban venant de derrière se noue sur le côté avec un autre ruban fixé à l'extrémité de la pointe en question. Plumes d'autruche sur les bords. Petite pélerine garnie de franges, de plissés et de biais en faille dans le haut. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de crin noir, garni dessus et dessous de ruban bleu marine disposé en coques papillon sur le sommet et derrière, avec groupes de roses thé.

2. Costume en faille noire et cachemire gris perle. — Jupou en faille, entouré d'un haut volant monté par quatre rangs de coulissés et formant tête. — Tunique de cachemire à longue traîne, garnie dans le bas devant de bandes de velours noir; cette partie est drapée et fixée derrière par des cordons qui passent dans une boucle faite au jupon en dessous; la traîne est ensuite resserrée par des coques de velours noir, puis soulevée dessous jusqu'aux cordons déjà indiqués, ce qui produit un léger pouff au jupon. — Cuirasse très-longue devant, lacée derrière, avec col, manches et bandes sur les bords, le tout en velours noir. Coques plates en velours également sous la basque derrière. — Lingerie plissée.

G. N° 608.

TOILETTES DE THÉÂTRE. — 1. Costume en faille caroubier et gaze crème. — Jupou à traîne, en gaze, couvert devant de volants tuyautés, avec deux rangs seulement derrière. — Robe princesse en faille, ayant derrière cinq coutures garnies chacune de lisérés crème. Le devant, très-court, est drapé haut sur les côtés derrière, où il reste fixé par des nœuds papillon. Le reste de la jupe, dont les bords sont ornés de trois rangs de rouleautés crème, est gracieusement relevé à deux reprises différentes, de bas en haut, et retenu sur le corps de la tunique par des nœuds formant échelle descendante. Le milieu de la traîne tombe naturellement. Parements au bas des manches, garnis de rouleautés crème. — Col à jabot e sous-manches ouvertes, en belle malines.

2. Costume en faille gris argent. — Jupou uni et rond. — Le reste du costume, assez compliqué, se compose d'une tunique princesse devant, avec basque seulement derrière, laquelle recouvre une traîne indépendante. Des montants, formés de larges biais lisérés, encadrent les devants et servent de soutien aux garnitures. Celles-ci consistent en une échelle de petits biais, avec nœuds papillon pour les devants, et de plissés pour les bords inférieurs; le bas de la basque derrière est orné de biais et de plissés, qui descendent sur la tunique et viennent se perdre sous les montants. Les côtés de la tunique, drapés dans le bas, vont se réunir à la traîne indépendante, qui est resserrée à cet endroit par un large nœud. Le corsage est ouvert en châle devant et garni d'un fichu de dentelle blanche fermé par un nœud de ruban. Volants de dentelle assortie au bas des manches. — Plumet fixé dans la coiffure par un bijou.

#### Description de la gravure coloriée n° 1301.

TOILETTES DE COURSES. — 1. Costume de faille bleu pâle et cachemire des Indes saumon clair. — Jupou à traîne, tout plissé à plis plats, excepté derrière où il est monté par un pli Watteau. — Polonoise de forme originale, ayant tout un côté de forme princesse et l'autre en simple cuirasse; celle-ci, bordée d'un liséré bleu, se boutonne en biais sur le devant de la polonoise qui se prolonge comme une tunique Juive. La partie de derrière vient se réunir, en cet endroit, en plusieurs drapés, et ce point est recouvert par un nœud de ruban assorti. Le devant de la polonoise forme un long tablier pointu; des brides de ruban, maintenues chacune par un nœud et une boucle de nacre au bord de ce tablier, le tendent sur le gros pli du jupon elles se terminent. Manches de faille sous lequel plissées, avec parement plat et bracelets de ruban ornés de nœuds et de boucles. — Lingerie ouverte en crêpe lisse blanc festonné, et cravate bleue. — Chapeau *Batelière* en paille d'Italie, garni de fleurs des champs, de ruban bleu et d'une plume assortie au cachemire de la toilette. — Ombrelle bleue, doublée de soie saumon.

2. Costume de faille vert bouteille et foulard lilas presque blanc à dessin courant plus foncé. — Jupou à traîne, entouré d'un volant dont la tête est marquée par trois cordelières. De petits volants lisérés de foulard sont posés en feuillet au-dessus du premier volant, presque tout autour. Le milieu du jupon derrière est recouvert de deux traînes de foulard dont l'une est fixée sur la tête du volant; la seconde, qui repose sur celle-ci, est elle-même entourée d'un petit volant gros vert liséré de foulard. — Polonoise en foulard formant cuirasse devant, et tablier drapé sur le bord inférieur de celle-ci (le tablier tient à la polonoise par les coutures de côté, et de petites agrafes en dissimulent la fermeture). Petit volant liséré posé sur tous les bords de la polonoise, même sur les côtés. Manches de faille verte avec parements de foulard à coins cornés, montrant une doublure verte, et bracelet assorti à la manche. — Lingerie en toile et dentelle blanche. — Chapeau de faille, genre *Marie-Antoinette*, à fond mou formant bavolet doublé de turquoise blanche. Plumet blanc derrière et plume lilas ombrée sortant d'un diadème de fleurs.

#### ECHOS DE LA MODE

Rien de plus attrayant que le dernier bal de l'Élysée. On pourrait presque dire pourtant qu'il y avait trop de fleurs et de jolies femmes. On avait chaud, il est vrai; mais dans quelques salons, — par exemple, le salon rouge construit dans le jardin, — c'était charmant... à y rester toute la nuit.

Comme on eût volontiers recommandé à un metteur en scène l'aspect de l'escalier, entre deux et trois heures du matin! Les femmes, assises sur les marches, attendant leurs voitures, et groupées avec la grâce d'un décaméron. Les robes blanches ou



roses semées de guirlandes, les têtes scintillantes de diamants, le sourire endormi et rêveur d'une fin de tête et, sur le fond sombre des tapisseries, la blancheur des jeunes figures se détachant en pleine lumière.

Tout le monde, cette fois, — tout le monde qui porte un nom, — était là : les princes d'Orléans, en grand uniforme ; la princesse Blanche, en robe de tulle abricot, fleurie de trois guirlandes d'églantines, et ses cheveux blonds relevés comme ceux de Marie-Antoinette, à qui sa beauté fait songer.

La duchesse de Magenta était en tulle blanc, avec petit habit de satin blanc ; la jupe semée de touffes de chèvrefeuille et de lierre, une couronne de chèvrefeuille mêlée gracieusement aux boucles des cheveux, et un grand bouquet de roses qui embau-mait l'air sur son passage.

La comtesse de Pourtalès semblait revenir de faire sa cour à Trianon, avec sa coiffure Louis XVI à haute touffe de plumes crème, sa robe de tulle crème et ses étoiles de diamants.

La maréchale Canrobert portait une robe de faille cerise, voilée devant de trois grandes écharpes sultane en gaze blanche ; traîne de gaze blanche sur faille cerise. Fleurs de houx, couronne de houx et de fruits rouges, avec étincelles de diamants.

Qui encore ? la reine d'Espagne, en blanc ; la duchesse Decazes, la vicomtesse de Lancastre, constellée d'émeraudes.

Mme Ebrard, en bleu pâle, était jolie de la plus romanesque façon du monde ; Mlle D... avait une bien brillante cuirasse de brocart d'argent qui dessinait sa taille svelte ; enfin, Mme T..., une robe Louis XIV à faire mourir de jalousie Mme de Montepan, si elle n'avait pas déjà pris cette précaution.

\* \* \*

Une bien jolie mode, c'est celle des toilettes de nuances claires, adoptées même pour les visites du jour, à la condition qu'on ne sorte qu'en voiture, bien entendu. Quand, par un temps sombre et pluvieux, vous voyez tout à coup entrer dans un salon une jeune femme vêtue de cachemire de l'Inde gris-cendre garni de plissés rose pâli, elle vous apporte comme une lueur du printemps qui vient.

Avec ce joli costume, la jeune duchesse de E... portait, l'autre jour, la plus gracieuse capote de faille grise avec plumes roses.

Les pékins gris et bleu font aussi un charmant mélange de teintes douces ; la suprême élégance veut que l'on boutonne le corsage de ce costume de turquoises pâlies.

\* \* \*

Bien seyante, cette guirlande de fleurs qui encadre entre deux dentelles le décolleté carré des robes. Sont seules adoptées les fleurs simples et peu volumineuses : églantines, pâquerettes, violettes, bluets, myosotis, etc.

Une petite touffe des mêmes fleurs se pose au milieu d'un nœud de dentelle sur la manche ; une autre touffe sur l'éventail rond qui tombe tout ouvert de la ceinture.

\* \* \*

Très-élégante, la toilette adoptée pour les réceptions du jour chez soi. Par exemple, sur une jupe de faille rubis, améthyste, saphir, s'ouvre une robe de velours à longs plis, encadrée de dentelle cachemire posée à plat. Les manches sont larges et découvrent le bras sous un double rang de dentelle. Pas de bijoux ; un porte-bonheur en ébène, sur lequel court une devise en lettres d'argent, et souvent en langue étrangère.

Les cheveux, relevés sur le front, avec un chignon un peu abaissé et de longues boucles qui viennent se presser sur la poitrine, sont voilés d'une mantille blanche attachée par une fleur naturelle.

Vu ce costume d'intérieur exécuté en gros grains gris perle et velours noir : c'était exquis. Pour une brune, le même en velours caroubier et satin gris est d'un très-grand effet. Le bas de soie de la couleur de la jupe, la mule en velours.

X. V.-P.

## CAUSERIE

Le héros du jour — il y a toujours un héros même en temps d'élections, à moins qu'il n'y en ait plusieurs — n'est ni M. Thiers, ni M. Gambetta, encore moins M. Buffet ! C'est un simple marronnier des Champs-Élysées, qui, tenant à nous annoncer le premier la venue du printemps, a devancé son confrère le marronnier du 20 mars et montré ses premières feuilles le 24 février. Voilà un arbre qui peut se flatter de savoir faire les choses à propos !

Un côté des élections qui nous réjouit absolument, c'est qu'avec elles finit, pour les Français en général et les Parisiens en particulier, la vie politique militante. On va pouvoir enfin quitter le Forum et les choses de l'Etat pour rentrer chez soi et vaquer à ses propres affaires. La capitale ne peut que gagner beaucoup à ce changement d'allures, car Paris se ressent forcément des agitations de la politique. Les hôtels se dépeuplent, les salons n'ouvrent pas leurs portes, les femmes s'habillent le moins possible, et les hommes ne songent qu'à pérorer. Adieu les belles fêtes et les grandes élégances : la passion de parti emporte tout.

Dans ces moments-là, les conversations parisiennes deviennent d'une insipidité flagrante. On ne dit rien, on ne s'intéresse à rien, en dehors de tout ce qui touche aux candidatures électorales. Aussi ne sait-on comment s'y prendre, dans les salons, et même dans les rues, pour échapper aux redites sempiternelles des politiciens du jour.

Quelques personnes du monde ont essayé de créer contre ce danger un mode de secours mutuel. Dès que l'une d'elles se trouve engagée dans la monotonie d'un de ces inextricables entretiens, la première qui s'en aperçoit intervient et, par un mot à sensation, trouvé pour la circonstance, rompt brusquement la conversation.

Pareil procédé fut inventé un jour, dans une réunion mondaine, par Mlle Augustine Brohan. C'est là un souvenir que, très-certainement, ses biographes futurs ne seront pas fâchés de connaître.

Un jour donc, — c'était, comme aujourd'hui, à une époque d'élections politiques, — la spirituelle comédienne cherchait un expédient (et elle était à bout de prétextes) pour sortir d'un salon fastidieux où on la retenait malgré elle, quand elle vit entrer un de ses amis. En une minute, elle lui conte sa situation :

— Vous arrivez comme une providence, lui dit-elle, ne me démentez pas.

Aussitôt elle se lève et, s'adressant tout bas à son hôte, d'un grand air alarmé :

— Adieu, je pars en toute hâte.

— Que vous arrive-t-il donc ? Mais non, vous ne partirez pas, répond le maître de céans ; nous voulons connaître votre opinion sur....

— Impossible, le feu est chez moi !

— Comment ! le feu ?



— Oui, le feu, je viens de l'apprendre.

— Diable! mais c'est différent.

Elle triomphait! Malheureusement le colloque chuchoté entre Mlle Brohan et son ami avait été entendu d'un tiers; et celui-ci, continuant la comédie, arrête l'actrice par le bras au moment où elle franchissait le seuil de la porte:

— Ne vous pressez pas, lui dit-il gravement; mon oncle est chef des pompiers, et il est prévenu depuis hier que le feu doit prendre chez vous: vous pouvez rester.

L'incident était comique, et Mlle Augustine Brohan ne put s'empêcher d'en rire... et de rester.

En dépit des élections et du jour sous lequel on les présente dans certains cercles, les altesses et les majestés elles-mêmes ne boudent point la France. La semaine dernière, Paris comptait parmi ses hôtes le roi et la reine des Belges, qui de là devaient se rendre à Pau; puis le prince Frédéric de Luxembourg, qui a visité le télescope monstre de l'Observatoire, ainsi que le nouvel Observatoire de Montsouris. En même temps, on annonçait l'arrivée à Paris du grand-duc Alexis, troisième fils du czar, se rendant sur les bords de la Méditerranée pour rejoindre l'escadre russe.

Le grand-duc Alexis, le plus beau des princes de la famille impériale où la beauté est de tradition, ne se montre plus aussi fier de sa supériorité physique qu'il y a une dizaine d'années. A cette époque, entendant la femme d'un diplomate français émettre librement, dans un jardin de Pétersbourg, son avis sur les fils du czar et dire: « Le premier est agréable, le second pas mal, mais le troisième est très-gentil, » il se détacha du groupe des promeneurs où il était mêlé, alla à la dame, et la saluant d'une main, tout en se désignant de l'autre, il s'écria gaiement:

L'arrivée du grand-duc à Paris s'est trouvée retardée de quelques jours, par suite de la mort de la grande-duchesse Marie, sœur aînée de l'empereur, laquelle avait épousé en premières noces le duc de Leuchtenberg, fils du prince Eugène. Femme remarquable par la distinction de son esprit et son goût éclairé pour les arts, la grande-duchesse présidait l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg. Avec elle disparaît, dit-on, une influence puissante auprès du czar en faveur de la France, à laquelle elle s'était toujours montrée très-sympathique.

L'Institut vient de faire, lui aussi, une perte considérable dans la personne d'Ambroise Firmin-Didot, dont le nom est certainement le plus populaire en Europe parmi ceux des imprimeurs-éditeurs français. Non content d'éditer luxueusement les grandes œuvres, Didot travaillait lui-même à de sérieuses études. Il a traduit Thucydide et Anacréon. On l'appelait à juste titre « l'honneur de l'imprimerie française et de la librairie parisienne. » Il s'est éteint, — toujours travaillant, on peut le dire, — à l'âge de 86 ans.

La part faite à ceux qui ne sont plus, nous pouvons constater une fois encore que les vivants ne perdent pas une occasion de se réjouir.

L'Opéra n'a donné, cette année, qu'un bal et voici ce que daigne nous apprendre, à ce sujet, cette sèche et éloquente personne qu'on nomme la statistique. On a compté, au bas du péristyle de l'Opéra, mille neuf cent vingt-trois voitures; au contrôle, cinq mille cinquante-neuf entrées (parmi lesquelles les dames étaient en minorité); à la caisse, 83,460 francs.

Nous n'avons pas la prétention d'ajouter à ces chiffres un récit de ce qui s'est passé à ce bal, dont la description a été faite cent fois, et à une époque où, paraît-il, le foyer de l'Opéra était le rendez-vous de l'esprit français. Nous dirons seulement que la musique, sous la direction de Strauss, a été aussi tapageuse et entraînante qu'on pouvait le désirer, que la cohue a

été compacte et bigarrée, enfin qu'une partie du public a beaucoup remué les bras et les jambes, tandis que l'autre partie, silencieuse et compassée, s'est proménée de long en large en attendant le moment de s'en aller. C'est ainsi que les choses se passent d'ordinaire, et agir autrement, au risque de s'amuser davantage, serait manquer certainement à toutes les traditions.

Ludovic SAUVEUR.

### LES OPIOPHILES

Un nouveau club est en train de se mettre dans ses meubles à Paris.

Vu l'originalité de son but, il mérite tous les honneurs de la chronique. Ce club s'appellera le Club des Opiophiles.

La tristesse des temps présents, le besoin d'échapper à la réalité lui ont donné naissance. Il s'est installé dans un élégant hôtel du quartier de l'Arc-de-Triomphe et on l'a aménagé avec un goût exquis.

Sur une vaste galerie, tout festons et astragales, sont disposés des boudoirs du dernier galant, dont un canapé moelleusement capitonné forme le principal meuble. A la tête de chaque canapé, se trouve une petite veilleuse destinée à mettre le feu à l'opium pendant que le fumeur aspire.

De plus, un domestique expert en son art est attaché à chaque fumeur pour aider l'opiophile dans tous les détails de sa fumerie.

Chaque membre doit consigner sur un registre les sensations qu'il éprouve durant l'extase produite par l'opium. Ce sera le mémorial du club et on le publiera chaque année.

Quel malheur que Charles Baudelaire ne soit plus de ce monde! Avec quel empressement il se fût mis de ce club, lui, l'homme des jouissances factices et des émotions artificielles, et qui, prétendant que les particules phosphorées illuminent l'intelligence, recherchait les aliments qui en contiennent et disait un jour à table:

— Qu'est-ce que le génie? du phosphore. Il y a du génie dans cette assiette. Croyez-moi, mangez des pois verts.

A propos d'excentriques et d'excentricités, Paris a vu, la semaine dernière, un acte de haute originalité qui défraie les conversations de la colonie américaine.

Un Américain, récemment arrivé à Paris, entre chez un de ses compatriotes au moment où un jeune garçon prenait ses premières leçons d'écriture, alignant sur la feuille de majestueux bâtons unis par d'agiles déliés.

On cause à bâtons rompus, et il vient au visiteur l'idée de défier son hôte de tracer un million de ces bâtons en quinze jours! Le pari était trop extravagant pour ne pas être accepté. L'enjeu était de cent mille francs.

Dès le lendemain matin, l'exécution du pari commence.

Notre Américain va, va, aligne les bâtons. L'autre, tous les soirs, vérifie le travail et fait une addition qui lui présage la victoire.

C'est qu'en effet, au bout de huit jours, le bâtoniste n'en pouvait plus, et, à dater de ce moment même, sa tête commença à ressentir l'effet d'une besogne si abrutissante.

Il continua pourtant, mais s'abêtit de jour en jour davantage, à ce point que, n'était son obstination de parieur américain, on eût pu croire qu'il allait devenir fou. Au douzième jour il était hagard, le cerveau creux, ne dormant plus.

Depuis quelque temps déjà il fallait lui mettre la main, le bras dans un bain tonique et lui brider le poignet. Des valets entretenaient l'encre limpide, présentaient les feuilles, taillaient



les plumes en gros et totalisaient. Quoi qu'on fit cependant pour l'aider, notre homme demanda grâce avec le fort peu de raison qui lui restait encore.

La médecine dut s'emparer de son corps et la chirurgie de son bras. Ce bel état lui coûtait cinq mille livres de rentes; il manquait au million voulu 260,000 bâtons!

Avouons qu'il y a des gens qu'on bâtonne et qui l'ont moins mérité que de pareils excentriques!

BACHAUMONT.

## LES VIBRIONS

Nous avons déjà parlé de la nouvelle pièce donnée par M. Alexandre Dumas à la Comédie-Française. Mais il y a dans l'*Étrangère* une tirade qui a produit le plus grand effet et qu'on nous saura gré de citer.

Mme de Rumières, causant avec le docteur Remonin, lui déclare que Girard et Mme de Septmont s'épouseront un jour. Mme de Rumières s'étonne d'une prédiction aussi hardie, car il y a un mari qui ne semble nullement disposé à disparaître.

M<sup>me</sup> DE RUMIÈRES.

Mais le duc de Septmont est vivant et bien vivant...

REMONIN.

Il en a l'air parce qu'il mange, parce qu'il boit, parce qu'il s'agite, parce qu'il a la forme humaine; mais ce n'est qu'une apparence. Ce n'est pas un homme.

M<sup>me</sup> DE RUMIÈRES.

Qu'est-ce que c'est donc?

REMONIN.

C'est un vibrion.

M<sup>me</sup> DE RUMIÈRES.

Vous dites?

REMONIN.

Je dis : un vibrion.

M<sup>me</sup> DE RUMIÈRES.

Qu'est-ce que c'est que ça?

REMONIN.

Comment! vous dites que vous lisez mes articles et vous ne connaissez pas les vibrions! Je vous en ferai voir. C'est charmant. Ce sont des végétaux nés de la corruption partielle des corps, qu'on a pris longtemps pour des animaux à cause d'un petit mouvement ondulatoire qui leur est propre, qu'on ne peut distinguer qu'au microscope et qui sont chargés de corrompre, dissoudre et détruire les parties restées saines du corps en question.

Ce sont les ouvriers de la mort. Eh bien, les sociétés sont des corps comme les autres, qui se décomposent en de certaines parties, à de certains moments, et qui produisent des vibrions à forme humaine, qu'on prend pour des hommes véritables, mais qui n'en sont pas et qui font inconsciemment tout ce qu'ils peuvent pour corrompre, dissoudre et détruire le reste du corps social.

Heureusement la nature ne veut pas la mort, mais la vie. La mort n'est qu'un de ses moyens, la vie est son but. Elle fait

donc résistance à ces agents de la destruction, et elle retourne contre eux les principes morbides qu'ils contiennent. C'est alors qu'on voit le vibrion humain, un jour qu'il a trop bu, prendre sa fenêtre pour sa porte et se casser ce qui lui servait de tête sur le pavé de la rue; ou si le jeu le ruine ou que sa vibrionne le trompe, se tirer un coup de pistolet dans ce qu'il croit être son cœur; ou venir se heurter contre un vibrion plus gros et plus fort que lui, qui l'arrête et le supprime. On entend alors un tout petit bruit... quelque chose qui fait hu-u-u-u. (*Il souffle un peu d'air entre ses lèvres.*) C'est ce qu'on avait pris pour l'âme du vibrion qui s'envole dans l'air, pas très-haut. M. le duc se meurt! M. le duc est mort. Allons, adieu.

M<sup>me</sup> DE RUMIÈRES, lui prenant les mains.

Vous êtes complètement fou.

REMONIN.

On l'a dit, — on l'a même imprimé, — mais ce n'est pas très-sûr.

Voilà le vibrion présenté. Avec un peu de tenue et d'esprit de conduite, il aura vite fait son chemin dans le monde, et peut-être obtiendra-t-il ce privilège d'entrer dans la langue populaire et de lui fournir de nouvelles formules.

La littérature insecticide étant à l'ordre du jour, il y a lieu aussi d'espérer qu'on ne s'arrêtera pas là, et que des vibrions on passera aux divers infusoires qui agrémentent les eaux troubles et les milieux corrompus.

Ch. D.

## THÉÂTRES

OPÉRA. — Signalons, dans les *Huguenots*, le très-heureux début de M. Boudouresque. La voix est pleine, bien timbrée, et l'artiste la conduit avec beaucoup d'habileté. C'est une excellente recrue pour notre Académie de musique.

PORTE-SAINT-MARTIN. — Après la *Jeunesse des Mousquetaires*, voici *Vingt ans après*, c'est-à-dire un pendant au succès des premières aventures de d'Artagnan, mises à la scène par Alexandre Dumas d'après le roman que tout le monde a lu.

Lacressonnière, Manuel, Taillade et Mlle Dica-Petit, dans le rôle d'Henriette d'Angleterre, se montrent les dignes interprètes de cette œuvre dix fois exploitée et toujours revue avec intérêt.

THÉÂTRE-HISTORIQUE. — M. Albert Delpit a cru devoir aller jusqu'en Amérique pour trouver le sujet d'un drame nouveau: de là ses *Chevaliers de la Patrie*, où se meuvent les grandes figures d'Abraham Lincoln et du général Jackson. Nous regrettons de ne pouvoir donner ici une juste idée de ce qu'il y a d'enthousiasme, d'inspiration, de tendances élevées et d'ardent patriotisme dans cette pièce, et nous nous bornons à en enregistrer le succès.

THÉÂTRE-TAIBOUT. — Un livret un peu trop sérieux, une musique d'un style exquis et charmant, une chanteuse fort habile et de très-jolis costumes, voilà le bilan de la *Petite comtesse*, du maestro Ricci.

Après la *Cruche cassée*, la direction de ce gentil théâtre ne pouvait mieux choisir pour continuer d'attirer le public, habitué à venir applaudir Mmes Céline Chaumont et Montaland.

HOP-FROG.



PLANCHE G. N° 606. — DESCRIPTION, PAGE 110.



TOILETTE DE VISITE. — COSTUME D'INTÉRIEUR





## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu, 92

Etoffes des Magasins du Paradis des Dames, r. Rivoli, 8 & 10.

Coiffures de M<sup>lle</sup> Adolphine Koenig, rue Monsigny, 19. Supens Corsets de P. de Plument, rue Vivienne, 33.

Passementerie et Garnitures (M<sup>me</sup> Neuv<sup>ve</sup>) de la M<sup>me</sup> Valetot & C<sup>ie</sup>, Courbevoie, 59.

Entered at Stationer's Hall.







PLANCHE G. N° 608. — DESCRIPTION, PAGE 110.



TOILETTES DE THÉÂTRE



## SOMBREKER

(NOUVELLE.)

## I

A première vue, le mécanicien Léger Sombreker ne paraissait pas plus de dix-huit ans. Blond, imberbe, très-mince, avec des pieds de demoiselle et des mains d'une finesse improbable, quoiqu'elles eussent été depuis sept ans en contact perpétuel avec le fer et le feu, il avait d'abord l'aspect de ces pâles gamins des faubourgs, dont la physionomie est trop connue pour qu'il soit nécessaire de l'esquisser ici. Afin de découvrir que Léger était un homme, il fallait l'observer attentivement, et encore était-il indispensable qu'il daignât lever sur vous ses grands yeux, dans lesquels on pouvait lire, non pas son âge, mais une certaine maturité qui échappait à l'analyse.

En compagnie, Sombreker restait ordinairement silencieux ; il baissait les paupières, percevant, sans y prêter d'attention, ce qui se disait autour de lui. En revanche, on pouvait facilement juger qu'il écoutait avec une sorte d'absorption continue les choses du *dedans de soi*.

Mais lorsqu'il était ou se croyait seul, et que sous le ressort d'une de ses pensées il levait les yeux, ses prunelles, vertes comme la mer et profondes comme elle, jetaient des rayons d'un éclat fatigant, ainsi que ces plaques d'acier toutes neuves dont aucun frottement n'a encore terni le polissage.

Ces yeux avaient même une propriété singulière : ils le grandissaient ; phénomène à imposer aux incrédules.

Les yeux baissés, Sombreker était un jeune homme chétif, sans physionomie ni caractère. Il était petit de taille et le paraissait.

Philosophes, observateurs, tout le monde, y compris les sots, l'aurait coudoyé, envisagé, sans rien voir en lui d'extraordinaire. Mais s'il ouvrait les yeux et les fixait sur vous, il semblait se transfigurer. On lui croyait alors six pieds, et machinalement on levait la tête pour lui adresser la parole ou pour l'étudier.

Qu'il vint à parler, son regard s'enveloppait de flammes et l'on avait un géant devant soi. Le hasard alors plaçant cet homme en face d'un danger, il devenait surhumain.

Encore une fois, je ne veux convaincre personne, je raconte ce que j'ai vu, ce que d'autres ont observé comme moi, ce que je ne pouvais passer sous silence pour l'intelligence de ce récit, pour l'entente parfaite de ce qu'on va lire.

Né en Bretagne, sur les bords de l'Océan, il avait passé son enfance à contempler les horizons infinis. Son père, un rude pêcheur, l'avait souvent emmené dans sa barque, et à ce métier les membres grêles de Léger avaient pris de bonne heure la vigueur et la souplesse.

Un soir, le bateau que montaient les deux Sombreker fut assailli par un ouragan. Il fallut renoncer à rallier le port et gagner la grande mer. Pendant que le père s'épuisait en efforts contre la tempête, il vit son fils, debout sur la frêle embarcation qui craquait, regarder insolemment le ciel et la mer comme dans un défi. Il semblait savourer l'orage. Le vieux Sombreker se ressouvint alors que son fils avait été conçu pendant une nuit où le vent et le tonnerre faisaient fureur.

— Il sera le roi de la mer si je deviens assez vieux pour en faire un capitaine, pensait souvent le pêcheur.

Le pauvre homme ne devait pas goûter cette joie. Il fut englouti avec sa barque dans un coup de vent.

Léger venait d'entrer au collège de Saint-Malo. Il y resta, grâce à la charité du curé de son village.

Dès le début de ses études, il se jeta avec frénésie sur les sciences mécaniques, en apprit ce qu'il put et demanda à entrer

comme apprenti chez un constructeur de machines. Il y devint en peu de temps un des meilleurs ouvriers, profitant de tous ses loisirs pour s'instruire. Enfin, grâce à son mérite, à sa bonne conduite et à ses connaissances, il entra comme mécanicien au chemin de fer de Lyon.

Sobre, rangé, point coureur, ennemi de tout bruit, presque constamment muet, affamé de joies intimes, il s'était marié de bonne heure avec une belle fille du Midi à laquelle il apporta une aisance relative ; et celle-ci, en retour, lui donna un fils blond comme lui, avec des yeux verts comme les siens.

Heureux, il l'était. Il quittait sa femme pour monter sur sa locomotive, et revenait de celle-ci à celle-là sans une tentation, sans une pensée qui l'attirât ailleurs. Bien plus, il ne formait pas de souhaits.

Voir grandir son fils, vieillir avec sa femme et dévorer l'espace sur sa *Durance*, — c'était le nom de sa machine, — voilà toute sa vie. Avec cela, il se trouvait mieux partagé que les puissants de la terre.

La femme de Léger, elle, était rieuse. Comment cette nature expansive et gaie avait-elle trouvé des affinités fécondes avec ce tempérament silencieux et presque triste ? Qui le sait ? A peine oserait-on essayer de justifier ce bizarre phénomène par la loi des contrastes.

Quoi qu'il en soit, Marie entendait le silence de son mari à ce point que, souvent il était compris et obéi sur un demi-geste, sur l'ébauche d'un regard. De son côté, Léger n'était pas incommodé par le verbiage de sa femme, et d'une oreille il percevait des saillies qui le faisaient sourire, tandis que de l'autre, il écoutait ce qui se passait dans son âme.

Yvon, l'enfant adoré, était mélancolique comme son père.

A la gare, Léger était estimé de ses chefs et vénéré de ses égaux ou de ses inférieurs. Ne se faisant jamais l'écho d'un bavardage, il n'avait jamais eu d'altercation avec ses camarades. Les plus querelleurs, au surplus, savaient que, pour être mince, son bras n'en était pas moins lourd à l'occasion, et il avait déployé maintes fois un courage qui devait imposer à tous.

On citait de lui, particulièrement, un trait de sang-froid et d'audace rare.

Un jour, le train express de Paris à Lyon venait de dépasser la gare de Brunoy. Léger sondait de l'œil l'horizon, lorsqu'il aperçut à six cents mètres environ un enfant planté debout sur la voie. C'était un beau baby blond et rose, avec un petit air crâne. Il était là, entre les deux rails, plein d'insouciance et de sécurité.

Arrêter le train n'était pas possible. Effrayer l'enfant ne semblait pas probable. Et d'ailleurs on aurait pu se faire entendre et lui ordonner de fuir, qu'il n'eût pas obéi. Les enfants, roses ou pâles, blonds ou bruns, sont entêtés.

Malgré les grands gestes du chauffeur, le gamin, qui pouvait avoir trois ou quatre ans, regardait arriver sur lui ce train avec curiosité, avec intérêt même, et ne bougeait pas.

Est-il possible d'analyser ce qui se passa en une seconde dans la tête de Sombreker ? Qui dira ce qu'il fallut d'énergie et de présence d'esprit à cette nature sensible, bonne et somnolente, pour ne pas réfléchir un instant ? A-t-il jamais su lui-même comment cela s'était fait et quelle série de sensations il avait traversée ?

Toujours est-il que, prompt comme le rêve, il siffla un signal au serre-frein, renversa la vapeur, puis il se précipita à l'avant de sa locomotive, s'accroupit, emboîta son pied derrière l'une de ces énormes lanternes qui sont comme les yeux du monstre, et se laissa aller ainsi, suspendu la tête en bas.

— Vous êtes donc fou ! lui cria son chauffeur, atterré de tant d'audace. Vous allez vous faire tuer.



Inutile de dire que Léger n'entendit pas. Le sang lui battait les tempes, et de temps à autre de petits cailloux venaient lui cingler la figure. Il guettait tout de même l'enfant, qui se rapprochait.

Dans cette position, pour lui les événements semblaient être à l'envers. Quoique la vitesse du train eût été quelque peu diminuée, ce n'était plus la machine qui filait comme une hirondelle, c'était l'enfant qui paraissait arriver pour le frapper, comme s'il eût été lancé par un formidable canon imaginaire.

Chaussang, le chauffeur, était monté sur l'avant de la *Durance*. Haletant, les yeux écarquillés, la peur dans le geste, cet homme regardait en tremblant ce qu'il craignait de voir. On approcha. L'enfant chantait une berceuse. Allait-il donc s'endormir pour toujours ?

Tout à coup le chauffeur étendit les bras et ferma les yeux. C'en était fait.

Un cri retentit aux oreilles du pauvre homme, puis il entendit pleurer l'enfant. Sombreker, se relevant à moitié, s'accrocha d'une main à la lanterne ; de l'autre, il tenait pressé contre lui le petit être ahuri.

Il cria au chauffeur de venir prendre son fardeau d'un ton qui dénotait l'inconscience modeste du miracle accompli. Léger avait littéralement cueilli l'enfant avec tant de précaution et d'adresse, avec une telle puissance de muscles, que celui-ci n'avait fait qu'effleurer la machine (1).

Chaussang emporta le baby en versant des larmes de joie,

Le front rayonnant de plaisir plutôt que d'orgueil. Léger vint reprendre sa place à côté du chauffeur, embrassa tendrement le gamin, puis l'installa, le faisant asseoir sur sa blouse, à l'abri de la colonne d'air.

Enfin, il trouva dans son sac un morceau de pain et de sucre, que l'insouciant, dont les larmes étaient séchées, se mit à grignoter tranquillement. Quelques minutes après, on s'arrêta à Melun. Le petit imprudent, remis entre les mains du chef de gare, sut dire le nom de son père, à qui on le renvoya.

## II

Environ six mois après cet événement, la gare du chemin de fer de Lyon fut mise en émoi par des cris stridents, des imprécations, des injures, qui sortaient de la remise aux machines.

On accourut. Léger Sombreker fut trouver seul devant la *Durance*, gesticulant avec des sanglots dans la gorge. Chaque mot qu'il parvenait à prononcer était une malédiction ou une menace.

Sous l'empire d'une colère qui touchait aux convulsions, il montra du regard le flanc de sa locomotive. Une large tache de peinture s'y étalait. Telle était la cause de de l'exaspération dans laquelle on le surprenait.

Était-ce un pur accident ? Était-ce une mauvaise plaisanterie ? Nul ne l'a su. On a pourtant penché pour cette dernière hypothèse. La tribu des peintres barbouilleurs a toujours montré une grande inclination pour les farces d'un goût douteux. N'ayant pas la prétention d'être artistes, ils ont celle d'être rapins, et ils le sont toute leur vie.

Un de ces plaisants avait peut-être trouvé drôle de souiller la locomotive de Sombreker, précisément parce qu'il savait avec quelle sollicitude le Breton en prenait soin.

Léger appela d'une voix cassante l'ouvrier chargé de nettoyer sa machine et lui montra d'un geste violent la souillure qui

(1) Ce miraculeux sauvetage est historique. C'est un mécanicien français qui en est le héros.

l'avait tant irrité. Cet homme si doux, si bon, si humain, presque muet d'ordinaire, laissa échapper un torrent de paroles, se répandit en injures contre le pauvre manœuvre. Il jura, le sang lui monta aux yeux, et sa colère atteignit un tel paroxysme que le malheureux auquel elle s'adressait s'esquiva prudemment.

— Le misérable ! criait-il cependant, profaner ainsi ma *Durance* ! Que fait donc l'administration ? Le lâche ! je ne le vois plus. Il s'est sauvé, je pense. Il a bien fait : je lui aurais brisé ma pelle sur ses mains maudites, qui ne savent que salir. Pauvre *Durance* !

Une larme jaillit de ses yeux. Jusque-là, personne n'avait été surpris. Tout le monde savait jusqu'à quel excès les mécaniciens tiennent à la propreté de leurs machines, pour lesquelles ils ont parfois des attentions paternelles ; mais personne ne se doutait qu'on pût pousser ce sentiment jusqu'à la fureur, jusqu'à la douleur intense.

Aussi chacun regarda-t-il son voisin d'une certaine manière lorsqu'on vit des pleurs rouler sur les joues de Sombreker. Un sentiment de pitié se peignit sur tous les visages.

Mais ce fut une surprise bien autrement grande quand Léger, sautant d'un seul bond sur sa locomotive, se mit à fourbir des deux mains avec une ardeur, j'ose dire une tendresse incroyable, accompagnant son travail de mots entrecoupés, de phrases pleines de douceur, d'épithètes caressantes qui s'adressaient à la *Durance*.

A partir de ce moment, Sombreker, qui passait seulement pour un original, fut considéré comme ayant quelque chose de dérangé dans le cerveau.

Les directeurs de la Compagnie en reçurent avis par dessous main, car il se trouve partout des gens bien intentionnés. Mais Léger avait les meilleures notes du monde, et on fit de ces accusations anonymes le cas qu'elles méritaient.

Quand il eut fini la toilette de sa *Durance*, le mécanicien se releva, rouge toujours de la colère qui grondait encore dans sa poitrine, le front inondé de sueur et les yeux pleins de larmes. Il alluma ses feux.

Ce fut alors pour la première fois qu'il sembla craindre de s'être trahi. Il jeta timidement un regard autour de lui, cherchant à lire dans les yeux des personnes présentes si quelqu'un avait surpris son secret. Chacun détourna la tête sous l'acuité de ce regard.

Chaussang arriva. Descendant alors, et comme le chef de gare se promenait seul sur le quai, Léger alla vers lui.

— Monsieur, lui dit-il, je ne veux accuser ni dénoncer personne, mais je viens de trouver ma locomotive dans un état de malpropreté révoltante. Si cela devait se renouveler, je quitterais la Compagnie. J'ai donc l'honneur de vous informer qu'à l'avenir je prendrai soin de ma machine ; personne n'y touchera que moi-même.... que moi-même, entendez-vous ? ou mon chauffeur. Et encore, mon chauffeur... ajouta-t-il à voix basse.

Le chef de gare fut assurément étonné du ton sur lequel ces choses furent dites, du timbre de voix du mécanicien et des éclairs qui jaillissaient de ses yeux. Mais tout cela fut mis sur le compte de l'originalité bien connue de Sombreker. Il fut remarqué seulement que Léger avait parlé bien longtemps, contre son habitude, et l'on ajouta que les mécaniciens aussi soigneux étaient rares.

L'homme à la casquette argentée appartenait d'ailleurs à la famille des gens graves.

Le Breton retourna à sa *Durance*, attendit qu'elle fût en état de venir se mettre à la tête du train qui s'emplissait lentement de voyageurs ; puis il la lança sur les deux rubans de fer pour qu'elle accomplît les évolutions préliminaires du départ.

Enfin, elle fut attelée au convoi ; un coup de sonnette retentit ;



un sifflet aigu répondit à la sonnette. Le monstre brillant fit entendre sa respiration formidable et entraîna la file des voitures.

C'était en avril. Il faisait merveilleusement beau. Après un mois de giboulées, le printemps venait d'éclater. Le soleil, sans être gênant, était déjà chaud. Lorsqu'il fut en marche, Léger poussa un soupir de soulagement. Il était donc, comme le capitaine à son bord, maître, après Dieu, du train express !

A quoi faut-il attribuer la singulière fantaisie qui s'empara de lui presque immédiatement après le départ ? A sa colère du matin, peut-être ; au développement de son mal, à coup sûr.

Quoi qu'il en soit, les voyageurs que remorquait la *Durance* éprouvèrent ce jour-là une terrible émotion. Sombreker, à peine parti, lança sa locomotive à toute vitesse, comme s'il eût voulu essayer sa force, et, sans s'inquiéter des signaux, du règlement, de son chauffeur qui voulait le calmer, il prit une allure de vingt-cinq lieues à l'heure. Chaussang, hébété, le regardait sans comprendre, en le voyant donner au train cette vélocité inaccoutumée.

Mais où sa stupéfaction devint énorme, c'est lorsque le convoi passa avec une rapidité vertigineuse devant le nez du chef de gare de Melun et de tous les employés, qui en laissèrent tomber leurs bras de surprise.

Pendant qu'on dévorait l'espace, les voyageurs épouvantés crurent qu'un accident les avait privés du mécanicien et du chauffeur. Et c'était tout simplement que Sombreker, une fois fois lancé, avait été grisé par le printemps, par la rapidité foudroyante de sa machine, et qu'un moment il avait perdu la tête.

Sans penser davantage à la Compagnie de Lyon, à sa femme, à son fils, aux voyageurs qu'il traînait après lui, à sa propre vie, Léger avait lâché la bride au monstre et l'avait lancé sur les rails comme un cavalier fou lance son cheval sur un chemin.

Et là, les yeux ardents, le front illuminé, ses longs cheveux blonds flottants, il avait bu l'espace avec frénésie, ne se souciant ni de Melun, ni de Fontainebleau, ni de leurs habitants.

Heureusement, avant d'arriver à Montereau, le chauffeur tenta un dernier effort pour réveiller Sombreker ; mais ce ne fut pas sans peine qu'il y réussit.

On arriva dans cette dernière gare avec une avance de vingt minutes sur l'heure réglementaire. Les personnes qui portaient des billets pour les deux villes négligées par le mécanicien firent un bruit infernal de réclamations et de doléances. Plusieurs plaintes furent déposées chez le commissaire du lieu. Léger, vertement tancé par le chef de gare, reprit son sang-froid et continua son voyage sans incident.

De retour à Paris, le lendemain, Léger fut mandé près de l'ingénieur en chef, qui lui adressa les plus sévères reproches. Le mécanicien en fut presque surpris.

— Enfin, monsieur, lui dit son chef, pourquoi ne vous êtes-vous pas arrêté à Melun, à Fontainebleau ?

— Ne m'y suis-je donc pas arrêté ?

— Mais non, s'écria l'ingénieur stupéfait.

Sombreker réfléchit un instant, puis haussant imperceptiblement les épaules :

— C'est possible ! murmura-t-il.

Cette réponse était un symptôme grave. Il y a lieu de s'étonner que l'ingénieur en chef n'ait pas entrevu, dès ce moment, les terribles conséquences de l'état du mécanicien. Il crut sans doute que Léger avait eu des raisons pour agir ainsi et qu'il ne voulait pas les révéler. D'ailleurs Sombreker avait les meilleures notes. Il était empressé, fidèle, exact. Son métier, personne ne le connaissait mieux que lui ; le renvoyer eût été une maladresse et une injustice.

On se souvenait encore du courage qu'il avait déployé en sauvant l'enfant de Brunoy. Il fallut se contenter de le réprimander vigoureusement, ce que fit l'ingénieur.

En terminant sa mercuriale, celui-ci dit au mécanicien :

— Si cela vous arrivait une seconde fois, nous serions obligés de vous remplacer.

— Quitter ma *Durance* ! s'écria Sombreker. Jamais ! jamais ! monsieur. Cela ne m'arrivera plus.

### III

A partir de ce jour, Léger devint plus sombre, et s'enfonça dans l'étude de la mécanique avec un acharnement d'enragé. Uniquement préoccupé de la vapeur et de ses effets, il calculait sans cesse la force de résistance qu'il faudrait donner à une puissance presque illimitée d'atmosphères. Un désir violent l'obsédait sans relâche : c'était de faire reconstruire sa *Durance* sur des modèles fournis par lui.

— Avec ce plan, disait-il parfois, je ferais faire cent lieues à l'heure à ma machine.

Un matin, il rencontra l'ingénieur en chef et lui soumit ses idées, lui exprima le désir qu'il avait d'avoir une chaudière nouvelle.

On lui donna peu d'espoir. Une seconde fois il revint à la charge, il éprouva un refus tout net.

Ce fut comme s'il eût reçu une blessure mortelle. Chaque jour, chaque heure, chaque minute, le trouvait plus taciturne dans ses relations avec les employés de la Compagnie, avec ses amis, ses parents, et même avec sa femme et son fils.

En revanche, son affection pour la *Durance* avait pris des proportions telles que cela devenait peu à peu de la folie. Tout son temps était employé à la toilette de la machine. Il la soignait, la visitait chaque jour avec un scrupule inénarrable. Insensiblement, il s'habitua à ne voir rien de plus au monde. Il la spiritualisa, si je puis m'exprimer ainsi.

La belle *Durance* était accablée maintenant de caresses et de tendres soins. Léger lui donnait les noms les plus doux, la flattait de la main et la plaignait tout haut de ce qu'on ne voulût pas le laisser la reconstruire à son goût.

Ce fut d'abord avec une timidité d'enfant, avec une tendresse respectueuse qu'il lui parla. Puis il devint audacieux, lui confia ses secrets, se mit à l'interroger, à l'écouter, et je ne suis pas bien sûr qu'il n'ait pas entendu ses réponses.

Dans une conversation avec un de ses camarades, instruit et sérieux comme lui, il osa affirmer un jour que sa *Durance* avait une âme. Et comme son interlocuteur souriait, il entra dans une violente colère.

Hélas ! il disait presque vrai, le malheureux, car il lui avait donné la moitié de la sienne. Mais le mécanicien auquel il confia cette énormité était un homme de bon sens, il lui céda la place et garda le silence sur ce cas.

Sombreker en fut plus réservé. Il n'adressa plus un mot à personne qu'à sa machine, l'étudiant, la flâtant, sondant ses recoins, auscultant ses parois et éprouvant des joies indicibles lorsqu'il était bien certain qu'elle était la plus belle, la meilleure, la plus rapide et la *mieux portante* de la Compagnie.

Que ce dernier mot n'étonne pas le lecteur. Au point où il en était arrivé, Sombreker voyait dans sa locomotive un être vivant doué d'une force surnaturelle, d'une intelligence certaine, et ce que les autres appelaient son état était pour lui la santé de la *Durance*.

Je n'aurai maintenant pas beaucoup de peine à faire comprendre que ce Breton contemplatif était arrivé au degré de surexcitation cérébrale qui constitue la passion.

A force de s'abîmer dans des silences extatiques, il avait animé sa machine. Comme Pygmalion, il ne l'avait pas pétrie de ses mains, et c'était là son désespoir ; mais il l'avait enfantée dans son cerveau, et il l'aimait, passionnément lui aussi ; encore un jour, et c'allait être un amoureux fou, un amoureux jaloux jusqu'à la fureur.



Ne le plaignons point. Celle qu'il aimait ne pouvait, du moins, le tromper. Le pire qu'il pût lui arriver était d'être tué par elle.

Camille DEBANS.

(La suite au prochain numéro).

## NOTE D'UN FURETEUR

Trouver dans les œuvres oubliées de Pigault-Lebrun, en même temps qu'un curieux chapitre de l'histoire des mœurs parisiennes il y a soixante ans, un petit chef-d'œuvre de pure morale et de sentiment exquis, cela peut passer pour une bonne fortune. Celle-ci nous étant échue, nous croyons devoir en faire profiter nos lectrices.

La scène se passe aux Champs-Élysées d'alors, c'est-à-dire à la campagne, car en 1816 on eût vainement cherché aux abords de la grande avenue d'aujourd'hui les somptueux hôtels sans lesquels elle serait restée un désert. Échantillon intéressant de la littérature légère de ces temps qui sont à la fois si près et si loin de nous, la nouvelle qu'on va lire est en même temps un document précis; elle permet de reconstituer, dans la pensée, un coin de ce Paris du commencement de la Restauration, que Paul de Kock et Pigault-Lebrun, en attendant Balzac, avaient commencé d'observer.

A ces différents points de vue, on ne lira pas sans un vif intérêt cette œuvre qui, dans un petit cadre, apparaît comme un tableau de maître.

Robert HYENNE.

## DIMANCHE

OU

UN MARIAGE AUX CHAMPS-ÉLYSÉES EN 1816

On dine, le dimanche, comme un autre jour; on a la tête plus libre, et on digère mieux.

J'entre chez un restaurateur. Vingt à trente personnes mangent isolément, sans se parler, sans se regarder. La gaieté, le sourire ne pénètrent pas dans ce salon. Je ne dînerai pas là, je veux m'amuser.

Je vais chercher un de ces endroits où on retrouve quelques traits primitifs de l'homme, l'abandon, la franchise, la bonhomie.

Je traverse les Tuileries.

Des femmes, mieux mises les unes que les autres, sont rangées en file sur des chaises. Elles sont là pour voir et être vues.

Des hommes passent, repassent, les regardent avec une affectation offensante: on appelle cela se promener! Ce n'est pas ainsi que je me promène le dimanche.

Je passe le pont tournant, je prends les Champs-Élysées; j'entre dans ces guinguettes où l'artisan aisé se délasse des travaux de la semaine, où le modeste bourgeois arrive avec le melon sous un bras, le parasol de madame sous l'autre.

Leur fille Angélique, à qui ce nom va très-bien, est parée de sa robe de percale, si quelque chose peut la parer! L'étoffe n'est pas fine, mais elle est si blanche!

Un tablier de taffetas noir fait ressortir l'éclat de son teint; un bas de soie blanc, un soulier de prunelle pressent le pied le plus mignon, la jambe la mieux tournée.

Un petit bonnet, d'assez mauvais goût, couvre ses cheveux blonds. Qu'importe le bonnet? Angélique est si jolie!

Je la regarde, je la regarde encore; je ne peux voir qu'elle; elle baisse les yeux et rougit. Je m'éloigne, je ne veux pas embarrasser, gêner Angélique. Qu'elle jouisse sans contrainte d'un beau jour, d'un air pur, de sa tonnelle de chèvre-feuille, de son dimanche!

Je rencontre un jeune homme et une jeune fille dinant tête-à-tête; ils ne voient, ils n'entendent rien de ce qui se fait autour d'eux. Ils boivent dans le même verre; ce vin est excellent dès que l'autre y a goûté.

L'aile, le blanc du poulet passent d'une assiette sur l'autre; ils se disputent ce qu'ils ont touché.

De temps en temps ils s'arrêtent; ils se regardent; le sourire est sur leurs lèvres, la volupté dans leurs yeux... La petite personne avance la main, le jeune homme la saisit, la baise... Eh! mais... Un anneau nuptial!... Ils sont époux!...

Ah! les convenances, l'intérêt n'ont pas fait ce mariage-là. Puissent-ils s'aimer longtemps! Puisse chaque jour de l'année être pour eux un dimanche!

Plus loin règne la grosse gaieté, l'intempérance... Passons, passons.

A cette table est un jeune homme seul. Il est triste, rêveur. Souvent ses yeux se portent sur les jeunes époux, et il les détourne aussitôt. L'aspect du bonheur semble l'affliger. Il est à peine au printemps de la vie, et il est malheureux! Que de jours, que d'années il a encore à souffrir!

Quand il cesse de regarder les jeunes époux, son œil cherche à pénétrer sous la feuillée qui lui dérobe une partie des charmes d'Angélique... Ah! je devine: il est amoureux; il envie le sort de ces jeunes gens; il désespère du sien. Pauvre garçon!

Je le prie de m'abandonner un coin de sa petite table, et il se réserve à peine de quoi placer son assiette et son petit plat auquel il ne touche point.

Je demande à diner et je veux faire parler ce jeune homme. Il ne me répond que oui et non.

Oh! parbleu, il parlera!

Je passe en revue tous ceux qui nous environnent; c'est un détour que je prends pour arriver à Mlle Angélique. Je loue sa beauté, sa modestie, ses grâces. La figure de mon jeune homme se développe; son œil s'anime: son âme expansive s'ouvre... Il parle, et parle bien parce qu'il aime, je n'ai plus qu'à écouter.

C'est un garçon marchand; il ne possède au monde que ses appointements et son cœur. Le père d'Angélique n'a que quinze cents livres de rente; il ne peut rien donner à sa fille, et il a éloigné Firmin. Et Firmin et Angélique souffrent, se désolent; il n'y a plus de dimanche pour eux.

Ce matin il a vu faire les dispositions du petit diner champêtre. Il ne s'est pas écarté; il a suivi de loin, de très-loin, et ici il s'est placé à l'extrémité du jardin pour ne pas déplaire à M. Soreau.

C'est un honnête garçon que ce Firmin. Combien lui faudrait-il pour monter un petit commerce?... Douze mille francs, dit-il!... Diable! je n'en ai que la moitié, et j'en ai besoin.

Besoin!... qui en a le plus, de celui qui est amoureux, ou de celui qui ne l'est?... Mais je ne connais pas Firmin.... Hé!... s'il était mon frère ou mon ami, quel mérite y aurait-il à l'obliger? D'ailleurs, je ne l'obligerai pas seul, et sa petite Angélique est si séduisante!

Je le fais lever, et je le mène droit à la tonnelle de chèvre-feuille. Il hésite, il tremble, il recule; je le pousse devant moi; il est auprès d'Angélique!... Les pauvres enfants n'osent se regarder, et le père Soreau ouvre des yeux...

Il les ouvre plus grands encore lorsqu'il apprend que Firmin a trouvé un ami, qui lui prête six mille francs, et qui lui fera ouvrir un crédit pour six mille autres. Il n'a plus que des éloges à donner à la bonne conduite, à l'application de Firmin, à son amour constant et désintéressé.



Il lui sourit, il lui présente la main, il l'embrasse. Mme Soreau l'embrasse à son tour. Angélique s'attend bien à être embrassée aussi; Firmin en brûle d'envie, et il reste immobile devant elle!

Je le pousse encore doucement, bien doucement. Mme Soreau poussa sa fille... Ils s'enhardissent... Ils se regardent.. Ils sont dans les bras l'un de l'autre.

Le joli tableau! Celui-là est sans cadre, et il est ravissant! Nous mettons nos diners ensemble.

Firmin en retrouvera l'appétit avec la gaieté. Angélique et lui me fêtent, me caressent; ils me font asseoir entre eux. Firmin ne me remercie pas, mais il me regarde. Il n'est pas de langue qui puisse exprimer ce que dit ce regard-là. La main d'Angélique vient errer autour de la mienne. Elle m'offre franchement sa joue; je la baise avec un plaisir!... Voilà l'intérêt de mon argent.

On parle, on mange, on rit, on boit, on déraisonne: c'est dimanche, oh! bien dimanche pour tous ceux qui sont sous la tonnelle.

Demain on signera le contrat: ce sera encore dimanche!

J'irai souvent voir Angélique et Firmin; auprès des heureux qu'on a faits, c'est toujours dimanche!

PIGAULT-LEBRUN.

## REVUE DES MAGASINS

Le *Paradis des Dames* prépare une belle mise en vente de toutes les nouveautés en étoffes et costumes destinées à la saison printanière; mais, comme c'est une maison consciencieuse, on ne se hâte pas trop, afin d'être en mesure de ne donner vraiment que du nouveau. Quoique nous ayons certains renseignements à ce sujet, nous garderons encore le silence afin de ne pas déflorer cette exposition, maintenant très-prochaine, par des détails anticipés.

Nous nous contenterons, aujourd'hui, de signaler à nos lectrices une bonne occasion de robes de chambre en popeline rayée grisaille, de forme princesse, bien soignées, avec large faux ourlet, doublure au corset, col et poches, à 9 fr. 7. Nous passerons ensuite au comptoir de soieries, dont jusqu'à présent nous ne nous sommes pas occupés, et qui pourtant mérite une sérieuse attention par la façon intelligente dont il est dirigé.

Voici un aperçu de prix divers, qui édifiera nos lectrices sur les sacrifices que le *Paradis des Dames* sait s'imposer en faveur des dames qui visitent ses magasins (840, rue de Rivoli). — Une première série de failles légères, unies en toutes nuances, à 2 fr. 95 et 3 fr. 40, en 50 centimètres de largeur. Une seconde série, unie également et de belle qualité, ayant 58 et 60 centimètres de largeur, à 5 fr. 90. Ces articles sont en ne peut plus avantageux pour toilettes du soir, transparents et garnitures, ou costumes d'enfants, mélangés de cachemire.

Nous recommandons aux femmes sérieuses un taffetas noir pour jupe, jupon et plissés, à 1 fr. 95; ainsi qu'un lot de faille et taffetas noirs en 50 centimètres de largeur et d'une excellente qualité, à 2 fr. 95. Voilà de sérieux éléments pour qui sait les employer utilement; ces tissus, vendus si bon marché, sont appelés à rendre de très-grands services.

Le poult « *Paradis des Dames*, » le cachemire et le taffetas Sévigné, garantis par la maison, sont de splendides costumes riches, très-convenables pour emplettes de corbeilles de mariage et toilettes de trousseau.

Nous terminerons notre visite au *Paradis des Dames* en parlant des gentilles grisailles du même comptoir, à 1 fr. 95 et 2 fr. 95, en qualité supérieure. En réunissant ces grisailles aux jolis taffetas et failles unies par lesquels nous avons débuté, on arrive à faire de délicieuses combinaisons pour costumes de jeunes filles.

N'oublions pas de mentionner un beau lot de coupes et coupons de soieries, très-variés et qui ont subi un rabais de 2, 3 et 4 francs par mètre.

— A l'approche du renouvellement des saisons, femmes du monde et couturières se lancent à la découverte de la nouveauté; quand elles ont trouvé les tissus, les confections et les nouvelles formes de costumes, ce sont les garnitures qu'elles cherchent.

La maison VATELOT et C<sup>ie</sup> (rue Turbigo, 59) constitue une spécialité importante en ce genre, et elle offre de précieuses ressources pour tout ce qui concerne la passementerie. Nous n'en voulons pour preuve que les

notes qui vont suivre; nos lectrices y trouveront des idées toutes nouvelles pour leurs toilettes. Ce sont, d'abord, les *broderies brésiliennes*, entre-deux et dentelles en broderie pleine ou application au point de chaînette, les unes et les autres noires, sur tulle noir. — Qu'on les dispose sur costumes noirs ou sur costumes de couleur, ce sera certainement d'une élégance sévère et pleine de charme.

Vient ensuite le *filet mexicain*, propriété exclusive de la maison Vatelot, qui seule jusqu'à présent le possède. Rien de joli comme cette nouveauté. Ce filet est en beau cordonnet, semé de petits glands de soie et terminé par une haute frange; il se présente en différentes largeurs: les unes servent aux garnitures des corsages et jupons; les autres forment de véritables écharpes. Ces dernières s'emploieront comme tabliers ou comme écharpes que l'on drapera facilement sur une robe; on en formera aussi des mantilles, des mantelets, des fichus *Marie-Antoinette*, etc. Enfin, il suffira que le *filet mexicain* soit entre les mains d'une couturière intelligente pour être mis à profit d'une façon agréable.

Ne pas oublier que la maison Vatelot et Cie est une maison de gros, et que, sans préjudice de sa spécialité pour la passementerie et la garniture, elle tient tous les articles indispensables aux couturières.

— Dans un moment comme celui que nous traversons, où presque toutes les femmes vont en soirée, nous pensons qu'il est utile de parler un peu du *corset-cage* de la maison DE PLUMENT (rue Vivienne, 33), corset si favorable en ces circonstances. Ce modèle plait surtout par sa légèreté, composé comme il l'est de bandes croisées formant des jours et présentant l'aspect d'un très-large canevas. Le corset-cage a reçu toutes les modifications nécessaires pour en faire un corset suivant le goût actuel, favorisant le développement du buste, allongeant la taille, tout en la cambrant. Ainsi établi, le corset-cage coûte 18 fr.; lorsqu'on veut y joindre la ceinture *Jeanne d'Arc*, il vaut, avec cette addition, 25 fr.

Pour suivre le même ordre d'idées, nous dirons que le jupon-tournaire *Marie-Antoinette* est bien celui qui convient le mieux aux toilettes du soir et à traîne. On se rappelle que ce gracieux accessoire, pourvu d'une combinaison de ressorts qui en augmentent le volume ou le diminuent à volonté, est garni de volants bordés de valenciennes anglaises. Sa longueur est de 115 à 120 centimètres, et son prix de 35 fr.

La maison DE Plument a également édité une fort jolie jupe de lingerie. Cette jupe est en nansouck avec quatre volants de mousseline raide à carreaux superposés dans le haut derrière et formant tournaire. Un volant de nansouck garni lui-même d'une dentelle de Mirecourt (genre torchon en fil) entoure le bas de ce jupon.

M. DE Plument est toujours infatigable dans ses recherches pour apporter de nouveaux perfectionnements aux jupons, tournures ou corsets, qui composent les éléments de son industrie. Hier, c'était cette ceinture *Jeanne d'Arc*, qui ajoute de si précieuses qualités aux corsets où on la pose; aujourd'hui, c'est un *lacet hygiénique* pour corset. Cette nouveauté consiste en un caoutchouc rond en soie blanche et à bouts ferrés, ayant cinq mètres de longueur, et qui offre de très-réels avantages sur les autres lacets. On peut, en l'employant, le serrer beaucoup; son élasticité se prêtant à tous les mouvements du corps, on ne s'en trouve nullement gênée. Les personnes qui le voudraient n'ont qu'à adresser 3 fr. à M. DE Plument pour le recevoir franco.

M. D'A.

## SPÉCIALITÉS

Pourquoi le docteur Jackson ne s'est-il pas avisé plus tôt de rapporter de l'Inde son fameux secret? nous ne verrions pas, aujourd'hui, tant de têtes chauves de par le monde! Mais si le passé est irréparable, le présent et l'avenir sont à préserver. Usons donc sans hésiter de cette *Eau indienne* et de cette *Pommade indienne*, composées d'après les documents rapportés des Indes par le savant docteur Jackson et dont Mme Marie Goa possède seule la propriété.

Ces produits éminemment hygiéniques et fortifiants ont une action très-puissante sur le cuir chevelu. Les cheveux cessent de tomber après quelques applications de ces spécifiques, et ils épaississent bien vite si l'on continue le régime.

La *Liqueur indienne* contient le même suc régénérateur que la pommade et s'emploie simultanément avec l'*Eau indienne* à la place de la dite pommade: ceci pour les personnes qui n'aiment pas à se servir de corps gras.

Ces trois compositions se trouvent chez Mme MARIE GOA (rue d'Amboise, 3) à qui il faut envoyer un mandat de 10 fr. sur la poste si l'on veut recevoir les deux flacons nécessaires aux applications en question. Ne pas manquer de bien désigner les produits qu'on désire.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Quelques échos rétrospectifs sur les dernières folies du carnaval, (enterré officiellement le mercredi des cendres, mais ressuscité *incognito* le dimanche 4 mars :

Le bal de l'Opéra a présenté ce caractère particulier, que le domino classique, en infime minorité, était remplacé par des draperies mauresques d'un plus gracieux effet, paraît-il. Des reporters obligeants ont bien voulu nous édifier sur cette combinaison, qui nous semble assez ingénieuse pour être indiquée; d'autant que la Mi-Carême pourra bien amener telle circonstance où ces renseignements seront d'une certaine utilité.

Prenons pour type un costume mauresque noir : — Robe de bal en faille et tulle; corsage décolleté, avec manches duchesse à volant de Chantilly. Le haut de la tête enveloppé d'une dentelle (on prend pour cela un long volant de 40 à 50 cent. de hauteur), qui se rabat sur le front et les yeux, en ondulant à peine, et se trouve fixée dans les cheveux au-dessus des oreilles. La dentelle tourne ensuite derrière la tête dont elle voile le « coiffage » et vient couvrir le reste de la figure, de façon à ce que les bords de cette sorte de voilette se rejoignent sur le nez. La dentelle ainsi assujettie, il ne reste plus qu'à la draper mollement autour du cou et des épaules, qui se trouvent complètement enveloppées; de là elle descend sur le jupon et va se perdre dans ses plis. Une femme qui ne veut pas se laisser reconnaître est ainsi parfaitement cachée, et sa taille, si elle est jolie, ne perd aucun de ses avantages.

Dentelles blanches, gazes, barèges légers, tout cela est possible pour cet arrangement; c'est même plus coquet, plus élégant peut-être, mais cela attire davantage aussi l'attention, ce qu'en général on évite avec soin.

Nous pouvons dès maintenant tirer quelques pronostics au

sujet des modes printanières. En étoffes de laine ou de soie, ce sont les rayures qui font prime : des raies par groupes, rappelant le genre algérien, avec cette différence toutefois qu'elles se présentent en long. Quant aux nuances, le bleu marine sert de fond à une grande variété de dispositions et sera, sans contredit, la couleur à la mode. Presque tous les tissus nouveaux sont fabriqués en grande largeur, — de 1 mètre

à 1 mètre 30, — en vue de la robe princesse et de tous ses dérivatifs : la polonaise, entre autres, dont le succès ne fait que grandir.

La forme de vêtement qui nous semble devoir emporter tous les suffrages et que nous recommandons aux couturières pour compléter un costume est celle-ci : — Dos de cuirasse, demi-ajusté, avec cinq coutures; longs devants, carrés du bas, rejoignant le dos par un petit côté spécial et le dépassant de beaucoup. Col ouvert pour le haut et nœud de ruban à longs bouts pour le fermer.

On dira peut-être que ce genre est connu : nous n'y pouvons rien, et il nous faut bien indiquer ce qui a chance de succès. Au surplus, comme théorie générale, on peut tout imaginer, pourvu qu'on se rapproche du dolman, du mantelet et du paletot *Madame l'Archiduc*.

Les chapeaux de paille ne se montrent encore qu'en tapinois; pourtant nous pouvons trahir le secret de l'un d'entre eux. La

*capote* de paille (c'est d'elle qu'il s'agit) est une gentille nouveauté à laquelle on adapte un fond mou, formant bavolet coulissé, et qui a grande chance de réussite. La nuance crème, pour laquelle l'engouement de la mode n'a pas encore passé, s'allie parfaitement au ton si doux de la paille; gazes, dentelles, rubans se confondent dans un ensemble plein d'harmonie pour la garniture. Les belles gerbes d'avoine, formant la cascade de côtés et d'autres, sont fort gracieuses; et nous les recommandons.



P. N° 303. — MATINÉE ÉLÉGANTE.

Modèle de la maison Costadau (rue des Jeûneurs, 25 et 27).



Le genre veut aujourd'hui que les barbes de dentelle nouées sous le menton soient retenues par une broche de valeur; nous en ayons vu en perles fines et diamants. Il est vrai que pareil luxe reste à l'état d'exception. Cette exigence de mentonnières pour la capote va rendre celle-ci insupportable à bien des femmes pendant les chaleurs: aussi le chapeau « rond » — ainsi dénommé de tout temps parce qu'il n'a pas de brides — aura-t-il un regain de faveur auprès des jeunes.

Les bandes de broderie anglaise envahissent de plus en plus la LINGERIE enfantine: petites chemises, jupons, pantalons, robes même, il y en a partout; et rien ne saurait être mieux approprié. Les bandes festonnées, à dents mignonnes et pointues, puis plissées à la paille, sont employées comme garniture sérieuse pour le linge de trousseau, lorsque la broderie pleine n'est pas préférée. Quant à la lingerie fine, il n'y a pas de limite pour le luxe; entre-deux de dentelle et de broderie, avec dentelle assortie pour terminer, voilà le courant. Des rubans étroits, de couleur uniforme pour une série de toilettes, donnent un ton gai et charmant à l'ensemble des trousseaux.

Nous avons vu, chez une lingère émérite, de gracieux éléments pour entretenir l'instinct coquet et naturel des femmes: des dentelles de couleur (bleu, rouge, rose, etc.); des den-

telles noires, brodées d'or, et les ruches en crêpe lisse à bordure d'or. Une femme de goût tire de merveilleuses combinaisons de tout cela; pour coiffures ou fichus de soirée les dernières surtout, réunies ensemble, s'harmonisent parfaitement par leur reflets dorés.

Le mélange des dentelles de couleur avec le tulle crème amène d'heureux résultats pour former des barbes, des cravates et mille fantaisies; mais l'originalité y a une trop large part pour que nous puissions en garantir la durée.

Mary d'AUBERVILLE.

### A nos Abonnées.

En raison de ses relations suivies avec les meilleures maisons de Paris, l'Administration des *Moniteur de la Mode* se trouve à même, on le comprend sans peine, d'effectuer, dans les conditions les plus avantageuses, les achats confiés à ses soins; elle offre, en outre, sous tous les rapports, par sa situation et sa expérience, des garanties précieuses et exceptionnelles. — En conséquence, nous pensons être agréables à nos Abonnées en les prévenant que l'Administration du Journal se charge de tout achat dépassant le chiffre de cent francs et concernant les objets quelconques qui se rattachent à la toilette ou à la parure: tissus de toute sorte, costumes, confections, châles, dentelles, lingerie, chaussure, ganterie, bijoux etc. — Ecrire directement à M. ABEL GOUBAUD, 92, rue Richelieu, Paris.

## MODES ET LINGERIE

1. ÉLÉGANTE MATINÉE, (P. n° 303, page 121) pouvant servir de costume habillé. — On emploie à volonté, selon la saison et le goût de la personne,



2. Parure en toile.

de l'organdi, du nansouck, du basin, du foulard ou du cachemire des Indes; quant aux garnitures, c'est de la dentelle ou de la broderie anglaise, selon l'étoffe employée. La forme est celle d'une basquine collante, formant tablier arrondi, et plus courte derrière que devant. Trois volants de dentelle entourent le vêtement; des nœuds de ruban ornent le milieu derrière entre les dentelles. Col fichu, de même étoffe, encadré de dentelle plus

basse et fermé devant par un nœud de ruban. Manches duchesse à volant de dentelle et coques de ruban assorti.

2. Parure en toile, avec ourlets à jour: col montant, à revers devant, et sous-manche à cornet fermé par deux dents.

3. Col ouvert et rabattu « à la Colin », avec nœud de cravate à doubles coques et pans coupés. Sous-manche assortie, à cornet arrondi.



3. Col à la Colin et sous-manche.

4. Bonnet du matin en nansouck, à fond mou et passe brodée; celle-ci se rabat sur le fond comme des revers et forme bivolet derrière. Nœuds de ruban gros bleu sur le côté derrière et sur le sommet.

5. Matinée en basin blanc, de forme demi-ajustée, ciotrée derrière et sous les bras, droite devant. Ici elle est garnie de deux bandes de broderie



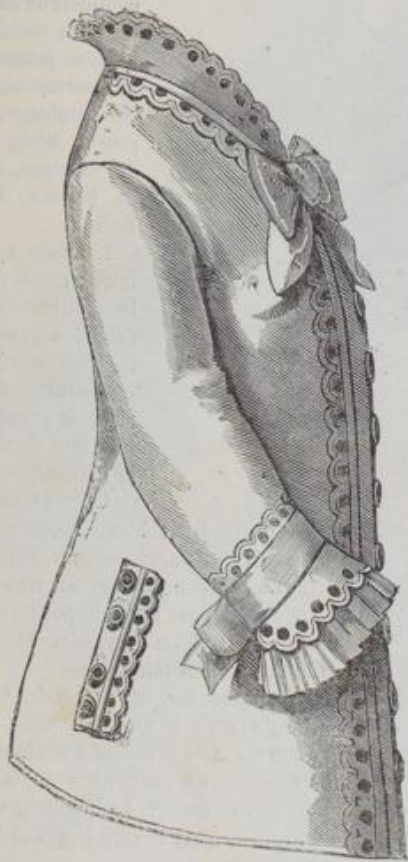
anglaise posées pied contre pied; ces bandes entourent le poignet du col montant qui est en même broderie. Nœud de cravate en ruban bleu. Le



4. Bonnet du matin.

las de la manche est garni de même et accompagné d'une manchette plissée. Poche assortie sur le côté.

6. Fichu Lamballe en tulle et dentelle crème, le tulle coulissé, la den-



5. Matinée en basin.

telle suivant tous les bords. Écharpe en gaze crème entourant la collerette et nouée devant.

7. Costume d'appartement en toile bleu marine. — Robe princesse à

devants vagues et pli Watteau à partir de la taille derrière. Le col montant et les bords devant sont ornés d'un galon blanc et bien posé à plat, dessinant un parement au bas des manches. — Vêtement additionnel,



6. Fichu Lamballe.

genre *Madame l'Archiduc*, sans manches, complètement entouré du même galon qui orne également le haut des poches.

8. Chapeau de crin noir (page 124), à passe formant bavolet et bordé d'un



7. Costume d'appartement.

galon de soie bleu marine. Sur la calotte, une plume gros bleu; et tout autour, une draperie de faille de même nuance, retenue par une boucle d'or sur le haut où elle forme des coques. Bandeau de faille de même nuance bouillonné.



## CHRONIQUE MONDAINE

La semaine grasse n'aura pas trop fait parler d'elle cette année. La folie du masque disparaît absolument de nos mœurs, et le mardi-gras n'est plus une chose, mais une date. Notre siècle transforme, réforme et déforme tout. Il abandonne et brise les traditions joyeuses, les fêtes du foyer et de la rue, les anniversaires du respect et de l'affection. Il est si affairé qu'il raye de son calendrier les jours de chômage du dedans et du dehors.

On ne fête plus le saint de l'aïeul, ni la naissance de la mère, ni les souvenirs heureux de la maison. Les dates bénies ou charmantes qui rassemblaient sous le même toit tous les membres de la famille s'effacent sous les efforts qu'on semble avoir faits pour détruire la famille elle-même. On ne rit pas plus le mardi-gras qu'on ne réveillonne à Noël, qu'on ne casse des œufs de toute couleur à Pâques. On va, on court, on s'agite, tourbillonnant et hâlant; on ne se recueille plus. La vie est une course, tandis qu'elle devrait être une marche semée de reposoirs.

Comme tous les ans, les boulevards ont vu défiler, sous prétexte de carnaval, malgré la pluie et la boue, une foule qui n'avait rien à voir. Le seul aliment offert à cette curiosité sans objet a été la vue d'agents de police en nombre, destinés à protéger et à modérer, en cas de besoin, l'écoulement de masques absents.

Les bals publics ont surtout témoigné, pour Paris, de la saison de liesse que marquait le calendrier. De compte fait, pendant les quatre jours du carnaval, il y avait soixante-dix-huit bals affichés sur les murs de la capitale. Cela parcourait une gamme des plus variées, commençant par le bal de l'Opéra, pour finir dans les plus misérables cabarets des barrières reculées.

Il y a, d'ailleurs, une remarque à faire : c'est que, lorsque les salons particuliers restent fermés, la vogue est plus ardente que jamais pour les fêtes publiques; c'est comme un dédommagement, une compensation.

Le monde a vu pourtant, la semaine dernière, quelques soirées, qui n'avaient pas, du reste, le moindre caractère carnavalesque. La comtesse de Kersaint a donné une de ces brillantes réceptions auxquelles est accoutumé l'hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque; on a dansé ensuite chez la maréchale Regnault-de-Saint-Jean-d'Angély, dont la petite-fille, Mlle Madeleine Davilliers,

va épouser sous peu le baron Mariani, officier de cavalerie.

Notons encore un cotillon dansé chez la comtesse Foucher de Careil. On sait que le comte de Careil, écrivain et diplomate, a publié d'importants travaux sur l'Amérique et vient d'être élu sénateur dans le département de Seine-et-Marne.

Bal travesti et des plus éclatants chez le baron Weisweiler, qui habite un hôtel tout rempli d'objets d'art, avenue Friedland. La reine Isabelle honorait cette fête de sa présence. Elle portait

une robe de faille blanche, à tunique garnie en tablier de larges effilés de chenille faisant torsade, avec des coquilles de point d'Angleterre. Dans les cheveux, toute une constellation d'étoiles en diamants.

Parmi les autres individualités du monde, présentes à cette fête, le *Sport* cite la princesse Marie de Hohenlohe, la marquise de Molino, chez qui on a dansé le mardi-gras; la baronne de Beyens, la marquise d'Arcicolar, la comtesse de Bannelos, la princesse Troubetzkoï, qui a remis son départ pour Nice; la comtesse de Sartiges, puis tout un essaim de gracieuses jeunes filles qui ont permis au cotillon de se prolonger jusqu'au jour : Mlles d'Arcicolar, de Sartiges, de Miranda, de Beyens, Sabatier, de Molino.

L'Elysée a clôturé ses fêtes; mais, d'autre part, le gouvernement paraît décidé à provoquer dans les ministères, dans les préfectures, dans les mairies, de grands bals à l'imitation de ceux donnés à la Présidence.

Le gouvernement veut, dit-on, que les femmes multiplient leurs robes et n'écoutent pas les voix grondeuses qui les rappellent au culte de Sainte-Mousseline. Ce qu'il faut à la France, c'est du travail : l'un des meilleurs moyens de le provoquer, c'est de pousser les femmes du monde à faire le plus de toilette possible. Plus les salons sont élégants, plus l'atelier est en fête.

Au point de vue gouvernemental, la toilette des femmes, c'est la confiance de la nation, visible à tous les yeux et incarnée sous l'aspect le plus charmant et le moins discutable. Un peuple chez lequel les femmes riches ne font plus de toilette est un peuple au désespoir ou qui se meurt. Le meilleur thermomètre de la prospérité de la France, c'est encore le grand-livre des magasins de nouveautés.

Napoléon I<sup>er</sup> était de cet avis, et il trouva, un jour, une façon bien originale de le prouver.

C'était à Saint-Cloud, à une fête donnée pour le baptême du roi de Rome. On venait d'illuminer le simulacre d'un palais pro-



D. 8. — CHAPEAU *Petite Comtesse*. (Description, page 121).



er de  
er, a  
été  
lle,  
laid,  
rtait  
nbe,  
dber  
ste-  
ave  
pont  
les  
con-  
li-  
abri-  
pe-  
e, le  
ress  
n, la  
e, des  
nari-  
e de  
d'Ar-  
se de  
ress  
remis-  
ce; à  
i, pas  
gr-  
s qui  
la à  
suis  
nlar,  
rande,  
er, de  
et us  
e par,  
parait  
dus  
as le  
es ma-  
à l'i-  
mari-  
i ven,  
cont  
d'Ar-  
na de  
con-  
sion-  
s, des  
cette  
pou-  
est un  
suis  
les su-  
-l'op-  
me de  
la pré-



1847

M. Lemercur & Co Paris

de Goussier & Co. Ed. 1847 N° 13



oit pour l'enf  
Ces coup de la  
Il y avoit la  
sur l'air sans  
sibles de volon  
de la porte se  
après de lui b  
- Mais son  
ou un autre  
l'air dit, il e  
ni s'ouvent fra  
mises d'ind  
Marie-Louise  
paul j'aim que  
peut trouver  
C'est la  
est-à

la tris-son  
honneur de l  
L'air à son  
l'exception a  
comme au cer  
l'air.  
Par suite  
l'expansion  
de la ré  
le plus app  
semble de  
ou le char  
nement de  
l'air avec  
les autres

M  
... J'ai été  
à Rome. J'a  
le temps en  
après un  
à un âge  
l'air mod  
ses premi  
l'air sur  
sur des  
l'air, l'air  
ou d'herm  
le marill  
l'air de  
mouvements  
qu'ils ont  
à travers l'  
... Ne ex  
de l'air, p  
un homme  
et qui pit  
que nous  
plus vite  
sont les  
ombres.  
Ce pot  
l'air, l'



jeté pour l'enfant-roi, en face de la grande cascade, quand tout d'un coup éclata un orage effroyable.

Il y avait là des députations de toutes les villes de l'Empire, une foule sans fin d'hommes en uniformes brodés, de femmes en robes de velours et de soie. L'empereur causait alors sur le seuil de la porte servant de communication avec le jardin. Il avait auprès de lui le maire de Lyon.

— Monsieur le maire, lui dit-il, je vais donner du travail à vos manufactures.

Cela dit, il resta debout au milieu de la porte; si bien que, nul n'osant franchir cette auguste barrière, il y eut pour quelques millions d'étoffes mises hors de service par la pluie.

Marie-Louise elle-même resta exposée à l'averse, et ce fut à grand'peine que le prince Aldobrandini, qui lui donnait le bras, put lui trouver un parapluie.

C'étaient là jeux d'empereur. Que ne s'en tint-il toujours à ceux-là!

BACHAUMONT.

## LES IMMORTELS

Un très-nombreux public, dans les rangs duquel se montraient beaucoup de femmes et des plus élégantes, se pressait le jeudi 2 mars à toutes les portes de l'Institut: il s'agissait d'assister à la réception solennelle de M. John Lemoine, qui venait prendre séance au sein de l'Académie française en remplacement de Jules Janin.

Pour célébrer le rôle du journalisme dans la société moderne, le récipiendaire (ainsi que M. Cuvillier-Fleury, qui avait mission de lui répondre) a trouvé les termes les plus heureux et les plus appropriés. L'éloge qu'il a fait de son prédécesseur, entremêlé de souvenirs intimes, a tenu également l'auditoire sous le charme. Aussi croyons-nous devoir reproduire quelques fragments de cette œuvre éminemment littéraire.

Voici comment M. John Lemoine nous présente Jules Janin à ses débuts:

Messieurs,

... J'ai été toute ma vie ce que mon prédécesseur a été toute la sienne. J'avais commencé plusieurs années après lui, et, dans les temps comme les nôtres, une douzaine d'années peuvent être appelées un grand espace de la vie humaine. Quand les hommes de mon âge entrèrent dans la vie publique, dans la vie commune, l'école moderne, féconde, désordonnée, luxuriante comme la terre première, avait déjà produit ses grands arbres qui répandaient sur nous leurs vastes ombres. Quand nous faisons encore des thèmes et des versions, nous entendions, nous écoutions, d'abord avec curiosité, puis avec transport, les échos du cor d'Hernani et des Harmonies de Lamartine qui franchissaient les murailles des collèges comme des génies enchantés; puis, au milieu de cette harmonieuse et tumultueuse symphonie, nous entendions aussi le clairon perçant, aigu, sonore, de Jules Janin qui faisait sa trouée; c'était la vraie note française qui perçait à travers l'invasion germanique et britannique.

... Né en 1804, à Saint-Étienne, il avait été élevé au collège de Lyon, puis à Louis-le-Grand. A Lyon, il eut pour condisciple un homme qui acquit aussi un nom éminent dans les lettres, et qui plus tard disait de lui: « Jules Janin était plus jeune que nous de deux ou trois ans. Ah! le bon compagnon! La jolie tête enfantine, espiègle, épanouie! Les beaux cheveux noirs bouclés! Et quels francs rires de lutin dans nos corridors sombres! Les murs doivent s'en souvenir. »

Ce portrait fut toujours vrai. Toutes les maisons, tous les foyers, tous les jardins, toutes les rues où a passé Jules Janin

ont dû conserver l'écho de son rire large et sonore. Il fut toujours le même, et pour le plaisir et pour le travail....

... Il débuta par un livre dont le titre étrange lui était resté sur la conscience, et qui pourtant contenait l'artiste tout entier, comme le grain contient la moisson. *L'Ane mort et la Femme guillotinée!* telle fut sa première irruption dans la mêlée littéraire. Plus tard, il retranchait la moitié du titre; il en restait toujours assez. Dans son âge mur, il regardait cette brûlante improvisation comme un péché de jeunesse; c'était cependant son premier feuilleton, une œuvre de critique, une satire. Après quarante ans, ce livre, qui voulait être une parodie, est devenu un roman sérieux. Lisez quelques-uns des romans d'aujourd'hui et vous verrez que la *Femme guillotinée* est devenue terne. De nos jours, les romanciers vont bien au-delà; ils suivent les cours de clinique et ils écrivent avec le scalpel. L'auteur timide de cette fantaisie, qui croyait avoir touché, en se jouant, le fond de l'horreur, a assez vécu pour voir qu'il n'avait découvert que de l'horreur à l'eau de rose.

... Cet écrivain, que l'on croyait facilement livré au caprice, à la fantaisie, presque au désordre de l'esprit et du style, avait, au contraire, un instinct inné de l'ordre, le respect de la règle, et, ce qui est le commencement de la sagesse pour les gens de lettres, la peur de la grammaire. En le suivant avec une certaine attention, on voit qu'il marchait dans des sentiers bien plus réguliers qu'on ne le croyait et que lui-même ne le laissait voir.

Il y a autre chose encore dans ce roman: la jeunesse, et soas ce rapport on peut le regarder comme n'étant pas de notre temps. Ce n'est pas d'un esprit chagrin de dire qu'aujourd'hui il n'y a plus de jeunesse. Je ne parle pas de la vie réelle, je ne parle que de la fiction. Or, dans les fictions modernes, il n'y a plus de jeunes gens, les héros et les héroïnes du roman et du théâtre n'ont plus vingt ans, on dirait que notre vie commence plus tard. Autrefois, et dans Molière, les hommes de quarante ans étaient déjà des barbons; aujourd'hui, ils sont des jeunes-premiers. Or, les personnages que créa M. Jules Janin dans tous ses romans sont toujours au printemps de la vie, et lui-même il eut toujours vingt ans, il eut toujours la gaité et l'expression de la jeunesse, et jusque dans ses cheveux blanchis on retrouvait encore ces boucles riantes dont se souvenait son ancien condisciple....

John LEMOINE.

La littérature vient de faire une grande perte.

Mme la comtesse d'Agoult, connue dans le monde des lettres et de la politique sous le nom de Daniel Stern, a succombé, le 5 mars, à une fluxion de poitrine. Elle était âgée de soixante et onze ans.

Nous reparlerons de cette femme remarquable, dont le salon était un des plus fréquentés de Paris. Elle y présidait ses soirées littéraires avec une distinction de manières et une hauteur d'esprit qui rappelaient Mme de Staël.

Mme d'Agoult laisse des *Mémoires*.

R. H.

C'est ce soir que doit avoir lieu — non pas à Valentino, comme on nous l'a fait indiquer par erreur, mais dans les salons du Grand hôtel du Louvre — le bal annuel donné par la Société des Fleuristes et Plumassiers, au bénéfice de sa caisse de secours. Nul doute que cette fête ne soit digne des organisateurs et ne réponde complètement à leur attente.



PLANCHE M. N° 14. — DESCRIPTION, PAGE 131.



TOILETTES DE RÉCEPTION





Jules Davée

1305

A. Leroy, imp. r. des Mathurins, 86.

Ad. Goubaud & Fils Ed<sup>rs</sup> Paris

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Corolles de M<sup>lle</sup> H<sup>on</sup> Du Riez, s. Malory, 8 - Chapeaux de M<sup>lle</sup> Ostrosky, s. d'Antin, 23.  
 Lingerie et Broderie de la M<sup>lle</sup> Gessat & Aubry, s. P. Honoré, 332 - Corsage de P. de Plument, s. Vivienne, 33.  
 Robans et Passementerie A la Ville de Lyon - Parfums de Pinand & Meyer, B<sup>is</sup> des Italiens, 30 - Eau Figaro, B<sup>is</sup> B<sup>is</sup> Nouvelle, 1.  
 Machines à coudre de H. Seling, B<sup>is</sup> Sebastopol, 70, et s. M<sup>lle</sup> des P<sup>tes</sup> Champs, 97.

Entered at Stationer's Hall.







PLANCHE G. N° 607. — DESCRIPTION, PAGE 131.



TOILETTES D'INTÉRIEUR



## SOMBREKER

(NOUVELLE. — SUITE.)

Ce fut à cette époque, vers la fin d'août, que ses allures devinrent suspectes à sa femme. Depuis longtemps déjà il passait peu de temps au domicile conjugal. Mais bientôt il n'y apporta plus que peu ou pas d'argent.

D'un autre côté, il engageait Marie à entreprendre avec son fils, dans le Midi, un voyage auquel il s'était vivement opposé jusque-là.

Mme Sombreker avait désiré longtemps d'aller passer un mois dans sa famille. Mais dans les circonstances présentes elle n'y tenait pas beaucoup. Léger, pour la décider, se fit bavard, persuasif, éloquent; il alléguait même des raisons que vingt fois il avait trouvées mauvaises, comme celles-ci: la mère de Marie n'avait jamais vu Yvon... ce voyage était le vœu le plus cher de Marie... il fallait l'accomplir avant la mauvaise saison... les chaleurs n'étaient plus excessives en Provence... le beau temps continuait et promettait de durer un grand mois... Et mille autres paroles qui mettaient sa femme en défiance.

C'était en effet à ne pas reconnaître le mécanicien. Evidemment ce vif désir de voir partir promptement des êtres qui lui étaient si chers trois mois auparavant avait inquiété une femme moins ombrageuse que Mme Sombreker.

Aussi chercha-t-elle à savoir. Elle épia son mari, le fit suivre et le suivit elle-même. Inutiles démarches. Il fallut se résoudre à partir sans avoir rien appris qui pût donner l'éveil à son cœur ou justifier le moindre soupçon.

Quant à Léger, il était vraiment joyeux de ce départ. Grâce à une casuistique dont il n'est pas besoin d'analyser les ressorts, son esprit se reposait dans une tranquillité complète. Il aimait ou il croyait aimer sa femme autant que par le passé.

La rage avec laquelle il se passionnait pour sa locomotive ne paraissait pas, à ses yeux, un obstacle à l'amour conjugal. Cependant il s'était bien gardé de révéler à sa femme les délicates tendresses imaginées pour la *Durance*.

Elle ignorait aussi que Sombreker consacrait presque tous ses appointements, bien peu de chose relativement, à réparer sa chaudière en cachette.

Il appliquait par-ci par-là des plaques dont le but était de doubler sa puissance. Il se flattait même de voir naître le jour où la locomotive, entièrement reconstruite d'après ses plans, pourrait dévorer l'espace sans que la vitesse la plus probable fût le dernier mot de sa marche. De plus, il la voulait inextinguible et espérait réussir.

Cette concentration de toutes ses forces, de toutes ses facultés vers un même but, vers une même pensée, développa avec une effroyable rapidité les symptômes inquiétants qu'on avait remarqués chez lui. Les yeux constamment fixés à terre, le front plissé, il avait dans la démarche je ne sais quoi de saccadé, quelque chose comme des élans subitement réprimés. Parfois un sourire de bonheur éclairait sa face et son œil lançait des flammes.

Ce ne fut qu'au moment où Marie lui donna le baiser d'adieu qu'il entrevit au fond de son cœur l'écrasement de son ancien amour.

Désormais il était tout entier à sa machine. Le démon de la vapeur l'avait conquis; il lui avait vendu son âme.

Sa joie fut immense quand il fut certain qu'il allait être libre de ne plus quitter sa bien-aimée machine pendant un grand mois. A ces mouvements de son cœur, il comprit que la *Durance* était la préférée, et peu s'en fallut que Marie et les liens qui l'unissaient à elle ne prissent dans son esprit les proportions d'une chaîne détestée.

Si sa femme et son enfant ne fussent pas partis ce jour-là, Léger n'aurait pu dissimuler un mouvement de haine, tant il s'était promis de bonheur pendant le mois de solitude qui allait commencer.

Comme on le voit, tout dans son état mental indiquait suffisamment qu'il était mûr pour une crise.

Cependant l'antagonisme de Marie et de la *Durance*, qui venait de lui être révélé par de secrets mouvements intérieurs, le préoccupa toute la nuit qui précéda le départ. Il dormit peu.

Les apprêts du voyage l'avaient obligé à rester au logis tout le jour. Un peu distrait de son idée fixe par cent occupations imprévues, il s'abandonna aux remords dès qu'il fut couché.

Certainement il se trouva coupable d'avoir été infidèle à Marie. Mais les raisonnements captieux reprirent le dessus. Il n'eut qu'à fermer les yeux pour voir sa machine glorieuse. Quel crime avait-il donc commis? Quelle conscience ne serait pas calme comme la sienne? Ne fallait-il pas rire aux larmes de ses scrupules? Enfin, cela dégénéra en une douce et amoureuse rêverie. Il s'abandonna au fantôme rapide et acheva sa nuit en rêvant aux prodiges qu'il lui ferait accomplir un jour peut-être.

L'heure d'aller à la gare sonna. La *Durance*, luisante, parée, graissée, coquette, attendait son cavalier. Le soleil frappait presque d'aplomb sur ses flancs et l'entourait d'une sorte de gloire. Elle avait pris, ce matin-là, quelque chose des yeux de son amoureux, et les éclairs qui jaillissaient de ses membres d'acier ressemblaient étonnamment aux regards aigus du mécanicien.

Léger, avant de monter sur sa machine, en fit le tour. Il la trouva plus belle aujourd'hui qu'hier. Aussi ne put-il s'empêcher de la caresser en lui murmurant quelque nom bien doux.

Par un hasard étrange, la soupape de sûreté laissa, en ce moment même, échapper un jet de vapeur en produisant un sifflement joyeux. On eût dit que le monstre tressaillait et hennissait sous la main de son maître. Sombreker, lui, n'en douta pas une minute, et ce fut peut-être là ce qui décida de sa perte.

— Où est donc l'imbécile qui prétend qu'elle n'a pas d'âme? grommela-t-il.

Une véritable surexcitation s'empara du mécanicien, et il avait déjà la fièvre lorsqu'il fit accomplir à la *Durance* les évolutions préparatoires.

La machine exécuta ces marches et contremarches qui précèdent le départ avec une prestesse, une sûreté, un fini tels qu'un observateur moins intéressé que Sombreker lui eût accordé aussi l'intelligence.

Quant à Léger, il était radieux.

## IV

Mme Sombreker et son fils prirent place dans la première voiture, immédiatement après le fourgon des bagages.

On partit.

Le chauffeur, honnête ouvrier, bien prudent, n'était pas toujours sans inquiétude quand il partait avec Léger. Depuis l'incident de Melun surtout, il manifestait un certain embarras chaque fois qu'il s'embarquait sur la *Durance*. Mais, ce jour-là, Chaussang était admirablement tranquille. La femme et l'enfant du mécanicien lui paraissaient des otages suffisants pour garantir le train des entreprises folles de Sombreker.

De plus, le temps merveilleux qu'il faisait aurait rasséréiné un hypocondriaque. Tout le monde a observé ce phénomène étrange par lequel un beau temps fait naître et persister en nous toute confiance.

On arrivait sur la gare de Melun. Léger fit le nécessaire, renversa la vapeur, serra les freins. Docile, la *Durance* s'arrêta.

Chaussang aurait accablé de quolibets les compagnies d'as-



surance sur la vie. Jamais peut-être son mécanicien n'avait été si sage. A Montereau, rien d'extraordinaire, si ce n'est l'éclat des yeux de Sombreker.

— Quelle merveilleuse et pénétrante fraîcheur ! avait-il murmuré seulement lorsque le convoi, dévorant l'espace, doublait la gare de Gesson. Puis il avait ôté sa casquette et livré son front aux baisers furieux de l'air que la vitesse du train changeait en vent de foudre. A Montereau, pendant les cinq minutes d'arrêt qu'on subit dans cette gare, Léger était descendu pour aller voir sa femme et son fils. Enfin l'on se remit en marche.

Deux ou trois minutes après, la *Durance* avançait avec une vitesse de vingt lieues à l'heure. Les paysans, étonnés de cette rapidité, levaient les yeux et suivaient les voitures du regard en pronostiquant un malheur.

Tout à coup, Sombreker redressa la tête, lança comme un défi dans l'espace, secoua sa longue chevelure dont le vent faisait fouetter les boucles derrière lui, et s'écria :

— Mais nous ne marchons pas !

Le chauffeur se sentit suer. Léger avait pris une pelle et bourrait de charbon la vaste gueule du monstre. Il empila de la houille dans le foyer, il en mit encore, et encore, et tant, qu'à peine s'il put refermer la petite porte de fer.

Dans la plupart des compartiments, et spécialement dans celui des fumeurs, on se regardait avec ce sourire jaune qui s'épanouit seulement dans les trains express, et l'on se disait, d'un ton qui réussissait mal à paraître satisfait :

— Nous allons un train d'enfer.

Et selon la coutume, il se trouvait là quelqu'un pour entamer le chapitre des accidents de chemin de fer, conversation qui enfante la terreur.

Cependant, personne encore, — de la première voiture au serre-frein, — personne ne pensait que cette vitesse fût anormale. Mais comme on arrivait à Sens, le chauffeur voulut ralentir.

Il s'approcha de Sombreker, qui dirigeait la machine.

— Quoi donc ? interrogea ce dernier en voyant le mouvement de Chaussang.

— Nous arrivons à Sens.

— Eh bien ?

— Il faut arrêter. Il y a peut-être des voyageurs pour cette station.

A cette réponse, Sombreker partit d'un éclat de rire fou. Mais ce rire était sec et faisait mal.

— Arrêter ! s'écria-t-il. C'est à peine si nous commençons à marcher. Arrêter !... Monsieur Chaussang, retenez ceci : nous nous arrêterons quand nous aurons fait le tour du monde.

Et ce fut à pleines pelletées qu'il accumula du charbon sur un brasier épouvantable. Le manomètre donnait déjà des indications inquiétantes. La soupape de sûreté laissait échapper des quantités de vapeur.

Chaussang, qui savait le mécanicien honnête homme, voulut, pour le calmer, employer le moyen qui lui avait réussi lors de la première folie de Léger.

Il lui représenta qu'en refusant de toucher à une gare quelconque il pouvait nuire à des intérêts considérables ; que, même en dehors de cette considération, il exposait la Compagnie à des procès dans lesquels elle serait condamnée, par sa faute, à payer des sommes que lui, Sombreker, ne pourrait rembourser, dût-il travailler cent ans. Le mécanicien ne sourcilla pas. Chaussang alla plus loin encore : il lui dit que sa conduite était indigne d'un homme d'honneur.

Cette injure fut inutile comme le reste. Car au moment où le chauffeur achevait sa harangue, on passa devant la gare de Sens avec tant de rapidité que Léger se redressa. Un large rire s'épanouit sur sa figure. Il poussa un cri de joie.

— Bravo ! la *Durance* ! s'écria-t-il.

En rasant un convoi de marchandises qui s'était garé pour laisser passer le train express, Sombreker venait de calculer mieux qu'il n'avait pu le faire en rase campagne la foudroyante vitesse de sa machine. Le chauffeur le regarda en face. Certes, pour un autre homme que cet ouvrier et dans toute autre circonstance, l'aspect du mécanicien eût commandé l'admiration.

Ses prunelles jetaient de véritables feux et le grandissaient outre mesure par suite du phénomène dont j'ai parlé. Son front était pâle et agrandi par la pression de la colonne d'air sur ses cheveux rejetés en arrière. Ses narines dilatées semblaient aspirer l'espace comme un parfum enivrant. Un sourire de bonheur inénarrable béatissait ses lèvres entr'ouvertes.

Du fond de son gosier sortaient, à de courts intervalles, des cris inarticulés, mais doux en même temps. De toute sa personne s'exhalait un rayonnement étrange qui s'imposait. Il y avait du Prométhée vainqueur dans toute son attitude, et plus le train se précipitait comme un cyclone des Indes avec une fureur incalculable, plus ce rayonnement approchait de la grandeur absolue.

Cependant, sur le passage du convoi, l'épouvante se répandait. C'était en effet, pour les villageois, les piétons, les employés des gares qu'on franchissait sans s'arrêter désormais, c'était un spectacle horrible et grandiose.

On devinait que l'insensé qui montait l'hippogriffe voulait à tout prix mesurer la puissance de son vol sans songer à la centaine d'existences dont il avait pris charge.

A peine si, dans cette affreuse voltige, on pouvait distinguer une tête de voyageur, excepté pourtant lorsque l'un d'eux, au comble de la terreur, se penchait à la portière en agitant sa tête et ses bras désespérés.

Car — ai-je besoin de le dire ? — la peur la plus folle s'était emparée de tous les malheureux que leur mauvaise étoile avait amenés dans ce train. D'abord c'étaient été des plaisanteries sur la vitesse. Les personnes gaies ou confiantes s'étaient permis de railler leurs compagnons de voyage sur la crainte qu'ils témoignaient déjà. Mais quand on vit que le convoi ne s'arrêtait plus ; quand les poteaux télégraphiques, fuyant avec tant de furie, firent l'effet d'une immense barrière destinée à fermer un enclos habité par des animaux gigantesques ; lorsqu'on entendit passer un train à côté de l'autre avec le sifflement strident d'un boulet de canon et la rapidité d'un éclair, il fallut bien s'avouer qu'on marchait à toute vapeur vers l'éternité ; il fallut bien se dire en tremblant : Nous sommes perdus !

Les scènes les plus affreuses commencèrent alors dans chaque wagon. Le compartiment réservé aux dames seules renfermait trois jeunes femmes. Affolées, elles résolurent de se jeter par la portière. L'une d'elles voulut l'ouvrir ; mais elle n'était pas assez grande pour atteindre au loquet inférieur.

D'ailleurs, la colonne d'air qui rasait le train avait acquis une telle puissance qu'il fallait une vigueur masculine pour seulement passer la tête au vasistas. Alors elles eurent toutes les trois un de ces accès de colère nerveuse si communs chez les femmes lorsqu'elles sont impuissantes.

Elles se ruèrent sur la portière comme pour la briser, et ce fut chez l'une d'elles le commencement d'une attaque de nerfs qui devint contagieuse.

Dans une autre partie du convoi, un jeune homme avait perdu la tête et chantait une longue et mélancolique chanson d'amour. Sa fiancée l'attendait, dit-on.

Exaspérés de cette psalmodie intempestive, les voisins de cet amoureux voulurent lui imposer silence et allèrent jusqu'à le frapper. Il ne ralentit ni n'accéléra le mouvement de sa mélodie et ne parut pas s'apercevoir de ce qui se passait.

Camille DÉBANS.

(La suite au prochain numéro).



## MIDI A QUATORZE HEURES

(NOUVELLE.)

Il y avait à peu près deux ans que Mlle de Lucenay avait fait son entrée dans le monde.

Depuis ce moment-là, il ne se passait pas de jour qu'on ne dit sur tous les tons autour d'elle :

— Comment se fait-il que cette charmante personne ne se marie pas ?

Les oisifs, qui ne font rien pour eux-mêmes, ont trouvé un moyen cruel d'occuper leurs instants ; c'est de se mêler des affaires d'autrui. Voilà pourquoi ils ont toujours l'œil chez le voisin et la langue remplie du nom des autres. A cette question si souvent faite, ils répondaient invariablement par quelque réplique peu bienveillante ou même envenimée d'ironie.

— Que voulez-vous ! Mlle de Lucenay n'a qu'une dot insignifiante.

— Autant avouer même qu'elle n'a pas de dot du tout.

Mlle Fanny de Lucenay était fille d'un ancien chef de bureau aux affaires étrangères, homme excellent, mais qui avait trop vécu à la manière de Paris. C'est dire qu'il s'était montré imprévoyant au point de ne laisser à sa veuve que la pension viagère à laquelle lui donnaient droit ses trente ans de service. Qu'on y ajoute, si l'on veut, trois ou quatre mille livres de rente, ce sera tout.

On voit que, par rapport au temps où nous sommes, la situation n'était pas des plus brillantes.

Au moment où commence ce récit, Mlle de Lucenay avait vingt-deux ans. Elle était haute de taille, brune, très-blanche, avec de grands yeux un peu tournés vers la rêverie. En tout elle rappelait ces femmes de la période romantique, têtes de 1830, que Gavarni et Achille Devéria faisaient tomber de leurs crayons sur les albums du temps.

— Que les hommes d'aujourd'hui sont donc bêtes ! disait une vieille douairière, tout en jouant au tric-trac. Elle est du petit nombre de celles qu'on doit prendre les yeux fermés.

Ce mot, si judicieux, passa comme tant d'autres.

En 1872, un soir, au commencement de l'hiver, des amis la conduisirent dans un petit salon de la rue d'Antin, chez un ancien banquier qui se reposait philosophiquement sur deux ou trois millions. On y recevait un certain monde, ni trop évaporé, ni trop collet monté. Entre autres invités, il s'y trouvait un ex-officier de marine, encore jeune, qui, après deux campagnes, avait cru devoir quitter le service. Il se nommait Carle Desjardins et avait vingt-huit ans au plus.

Carle était raisonnablement riche. Sorti du *Borda*, la frégate-école, à vingt ans, il avait déjà eu occasion de se signaler comme un marin d'avenir ; mais, pendant qu'il faisait le tour du monde, un vieil oncle qu'il avait en Bretagne soigna mal son catarrhe, et mourut en lui laissant une jolie fortune de 25,000 francs de rente. Carle avait eu une enfance des plus rudes ; sa jeunesse même avait été marquée par une série de ces chagrins intimes qui vieillissent souvent plus que les années. Aussi, cédant à un accès de misanthropie sans doute trop violent, il donna sa démission à l'heure même où le ministre se disposait à le nommer capitaine de vaisseau.

— Je veux me borner à être un homme heureux, se disait-il.

Mais comment s'y prendre pour être heureux ?

— Pardieu, reprenait-il, je ne suis pas pressé, et j'ai de quoi attendre. Je choisirai la femme qui me convient. Ce n'est pas plus difficile que ça.

Notre ancien officier était d'une taille moyenne, mais il ne manquait pas d'élégance. Sa figure annonçait une certaine dis-

tingtion ; cependant on ne pouvait pas dire qu'il fût beau. Aux rides que la tristesse avait déjà creusées sur son visage s'ajoutaient les sutures d'une cicatrice provenant d'un coup de javeline qu'il avait reçu en pleine joue dans un conflit avec des pirates de la Malaisie. Il en résultait un ensemble de physionomie qui, à première vue, ne plaisait pas à tout le monde.

Le soir où il aperçut Mlle de Lucenay, il ne put se défendre de la contempler.

— Quelle jolie personne ! dit-il.

Presque au même instant, Fanny, tout en feuilletant un cahier de musique, entrevit, comme à la dérobée, l'ancien officier de marine. Elle fut de même vivement frappée et dit à la cantonade :

— Dieu qu'il est laid !

La jeune personne n'avait pas entendu le compliment, mais Desjardins, vigilant observateur, ne perdit pas une syllabe de la remarque maligne faite sur lui. Dans le premier moment, il en fut piqué. Il s'était flatté de secouer sa tristesse ; elle reparut en un instant, mais, par un mouvement de récurrence que comprendront les gens de cœur, il s'indigna de sa propre faiblesse.

— Eh bien, s'écria-t-il en frappant du pied, il faut d'ici à que six mois, elle dise tout le contraire de l'outrage qu'elle vient de proférer.

A dater de cette sorte de serment d'Annibal, il multiplia ses visites au petit salon du banquier. En même temps, on aurait pu le voir faire peau neuve. Cet ex-loup de mer se changea presque en merveilleux. Au fond, Carle était un esprit cultivé, il avait beaucoup vu pendant ses années de service et il contenait ses impressions de voyages avec un charme auquel il était difficile de se soustraire. En prêtant l'oreille à ses causeries, Fanny fit comme toutes les femmes du salon : elle devint curieuse ; elle finit même par prendre goût aux récits de cet autre Othello qui mettait si bien en scène ses courses aventureuses sur mer.

Bien mieux, un jour, en le regardant, elle constata que la cicatrice dont il était autrefois défiguré avait presque entièrement disparu.

— Où avais-je donc la tête, dit-elle, de le trouver si laid ? Tout d'ailleurs annonce en lui un homme supérieur à ceux qui fréquentent cette maison.

Les six mois ne s'étaient pas écoulés qu'elle aimait Carle. Elle ne craignait même pas de le lui faire comprendre.

Quant à Desjardins, il était radieux de son triomphe.

— Voilà une victoire plus glorieuse que celle de Navarin, pensait-il.

S'il eût été un vrai sage, s'il eût su se contenter du possible au lieu de se jeter dans des chimères, il l'aurait demandée dès ce jour-là ; mais, par malheur pour lui, il appartenait à la tribu de ces délicats qui ne sont jamais contents de rien, pas même du succès. En se retournant vers le passé, il vint à se rappeler l'exclamation dont il avait été blessé, six mois auparavant : « Dieu qu'il est laid ! » Alors il se dit, probablement à tort, qu'une femme ne revient jamais sur son impression première et que ce que Fanny avait dit un jour, elle pourrait bien le répéter plus tard. Il passa aussitôt du dépit au dédain, à l'injustice. Il se montra froid, et, pour le coup, Fanny l'adora, en vertu de cet adage : « Courez après une femme, elle vous fuit ; fuyez-la, elle court après vous. »

Tandis qu'il était ainsi en train de se montrer injuste, on lui proposa d'aller faire un tour aux Antilles pour une affaire d'industrie ; Carle partit presque sans prendre congé.

A cette nouvelle, Mlle de Lucenay se crut méconnue et délaissée. Cette conduite de l'ancien officier ressemblait à une énigme. Pourquoi s'être montré si empressé à l'origine et pourquoi disparaître au moment où l'on était disposé à l'écouter ? Elle pleura



et tomba malade. Ce fut une affaire de trois mois. Fanny eut alors le loisir de méditer tout à son aise sur ce qui lui arrivait. Un jour de convalescence, après s'être repliée sur sa pensée, elle revint à l'indifférence.

— Puisqu'il n'a pas su m'apprécier, dit-elle, eh bien, soit; faisons comme lui, n'y pensons plus.

Une lettre d'ami, que Carle reçut pendant qu'il était à la Martinique, lui apprit la maladie de Mlle de Lucenay et la cause à laquelle on l'attribuait. Il fut touché au plus haut point. C'est pourquoi il revint en toute hâte et se présenta le plus vite qu'il lui fut possible chez la convalescente.

Au bout de cinq minutes, il comprit qu'il arrivait trop tard; Mlle de Lucenay était guérie au moral et au physique.

— Allons, tout est à recommencer, se dit l'ex-marin.

Dès ce quart d'heure, il fit d'héroïques efforts pour reconquérir ce cœur qu'il avait follement perdu.

Mais, tenez, lecteur, cette histoire de va-et-vient finirait par être trop longue. Il suffit que vous sachiez que, faute de savoir tomber d'accord une bonne fois, ils n'ont pu, elle et lui, parvenir à se rencontrer.

Un jour, la vieille douairière dont nous avons déjà parlé, impatientée de les voir se détester tout en s'adorant, imagina de les mettre au pied du mur. Après les avoir pris l'un et l'autre par la main, elle leur dit :

— Voyons, finissez-en; mariez-vous.

— Soit, répondirent-ils, mais il nous faut encore un petit bout de temps pour la réflexion.

— Combien donc?

— Trois mois, au plus.

Hélas! il se passe bien des choses à Paris en trois mois.

Le délai était sur le point d'expirer quand M<sup>lle</sup> de Lucenay se laissa aller à une déplorable imprudence. On donnait au profit des inondés du Midi un bal auquel il lui prit fantaisie d'assister. Il pleuvait, ce soir-là, une petite pluie fine, mêlée de brouillard. Fanny, comme tant de danseuses, ne prit pas assez de précautions. Après cinq quadrilles et deux valse, au moment de monter dans la voiture qui devait la ramener, elle gagna un refroidissement. Le lendemain, elle eut la fièvre, le délire, une pleurésie et mourut.

De son côté, en touchant du curare, ce poison si subtil, Carle se piqua et fut foudroyé sur place. Toutefois ils ne tombèrent pas le même jour, mais à quarante-huit heures de distance.

La bizarrerie de leur destinée voulait qu'ils ne pussent pas partir ensemble, même sur le seuil de l'autre vie.

Philibert AUDEBRAND.

#### Description des gravures dans le texte.

M. N° 14.

**TOILETTES DE RÉCEPTION.** — 1. Costume de dame âgée, en faille et cachemire bleu marine. — Jupon à traîne uni (en faille). — Tablier (en cachemire) garni de franges et drapé en larges plis remontants, lesquels sont fixés d'un côté par une traverse en faille, qui part de la ceinture et descend jusqu'en bas. L'autre bout du tablier est disposé de la même façon au milieu derrière. — Cuirasse en cachemire, entourée de franges et garnie devant de larges biais en faille posés en châle. Les manches se terminent par un volant avec parement plissé rappelant la façon du tablier. — Lingerie en organdi festonné et plissé. — Mantille de dentelle espagnole noire, fixée sur la tête par des boules de jais et fermée sur la poitrine (broche ou nœud à volonté).

2. Costume de jeune femme, en sicilienne et faille gris souris. — Jupon en sicilienne, recouvert dans le haut, comme avec un tablier, par sept volants de faille qui descendent par derrière et se terminent sous un large pli de faille coulissée, avec tête à chaque bord. — Cuirasse en sicilienne, beaucoup plus longue derrière que devant, garnie d'une double rangée de boutons-boules en nacre. — Écharpe en faille assortie, posée à cheval sur

une hanche pour venir se terminer par une poche pointue et un nœud sur le côté. Nœud de cordelière avec deux glands fixant l'écharpe au jupon presque derrière.

G. N° 607.

**TOILETTES D'APPARTEMENT.** — 1. Costume en cachemire gris perle. — Jupon à traîne, monté à pli quadruple derrière où il est garni de trois groupes de velours noirs étroits; le bas devant est orné d'un haut volant plissé. — Tunique princesse très longue devant, ayant derrière cinq coutures piquées dessus et dont les bords font saillie. Le milieu du bas de la tunique derrière est ouvert en triangle; les bords de chaque lé sont coupés en gradins. Deux rangs de velours ornent les bords inférieurs de la tunique tout autour; un seul rang raye chaque couture; de plus, des motifs de passementerie terminés par trois glands sont posés sur ces velours, dessinant le bord d'une basque. Les manches sont entourées en biais de velours semblables; un parement, à double corne sur le dessus, le termine. Même garniture de velours et glands de soie.

2. Costume en faille et sicilienne couleur cigare et velours marron. — Jupon de faille, à courte traîne, uni d'un côté, et garni devant de volants plissés qui tournent sur le côté opposé pour se fixer au milieu derrière. — Tunique princesse en sicilienne, à corsage ouvert en châle, et fermée en biais devant jusqu'au bas du tablier. Ce vêtement, d'une forme très-originale et nouvelle, n'a qu'un seul côté, qui est drapé et relevé derrière près des volants du jupon, lesquels sont laissés en évidence par le manque de tunique indiqué. Un ruban marron, noué derrière, orne la réunion des draperies de la tunique avec les volants, puis revient sur ceux-ci former un autre nœud devant pour aller se perdre sous le tablier. Col et parements aux manches en velours assortis. —

#### Description de la gravure coloriée n° 1303 C.

**TOILETTES DE PROMENADE.** — 1. Petite fille de 4 à 5 ans. — Jupon court en velours noir. — Polonaise en roulière, boutonnée derrière où elle reste ouverte du bas, avec un biais en étoffe unie sur les bords. Même garniture au bas des manches et tout autour de la pélerine. Ceinture bayadère en velours noir, entourant et relevant la polonaise derrière, avec nœud et bout flottant. — Chapeau Pifferaro en feutre gris, garni de cordelières de soie noire et d'une aile rouge posée de côté.

2. Costume de faille noire et vigogne verte. — Jupon à traîne, entouré d'un plissé et de deux volants dont le dernier est monté à tête. — Polonaise lacée derrière, avec garniture de plumes assorties posée sur la fente et pli bachelick. Le haut du cou, le bas des manches, les poches de faille plissée et le bord inférieur de la polonaise sont ornés de plumes. — Chapeau gris, bordé de velours noir, garni devant d'un large nœud alsacien en faille crème et faille lilas; plumet blanc le sommet. Coques plates assorties, formant bavolet, et barbes de dentelle nouées sous le menton.

3. Costume en cachemire des Indes gris bleu et garnitures rouges. — Jupon à courte traîne, entouré, au-dessus du bord inférieur, de deux plissés lisérés de rouge. — Tablier terminé par une frange sablier assortie aux deux teintes, se rattachant à un pouff derrière par un coulissé à bord liséré. Cuirasse entourée de franges pareilles aux précédentes; col, parements aux manches et aux poches, le tout liséré de rouge, avec boutons de même nuance et coques de ruban bleu. — Lingerie plate en toile avec ourlets à jour. — Chapeau de feutre de même teinte, relevé sur le côté, avec un groupe de coques de ruban et un oiseau (un cardinal) posé en aigrette. Nœud sur le dessus et saule bleu tombant derrière. —

#### Description de la gravure coloriée n° 1306.

Substituée à la gravure n° 1305 pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Bonnet du matin. — Un grand morceau de sansouk, brodé sur les bords, forme la passe, le fond et un bavolet-barbe par des plis prenant le tour de la tête. Ceux-ci sont soutenus dessous, par une bande étroite, qu'un caoutchouc libre ajuste solidement derrière. Guirlande de coques de velours bleu et chou assorti sur le sommet.

2. Bonnet de dîner pour dame âgée. — Fond mou, en crêpe ou tulle blanc, faisant bavolet; blonde coquillée sur le sommet, posée à plat sur les côtés et derrière. Garniture de ruban lilas, et rose aplatisant le coquillé sur le côté de la coiffure.

3. Capote Bouton d'or. — La carcasse, en tulle ferme, est recouverte de soie et de gaze bouton d'or formant ensemble la passe, le fond et le bavolet, celui-ci rajusté; tous les bords sont ornés d'un liséré lilas. Écharpe de ruban drapée autour du fond et disposée en coques entremêlées de dentelle crème sur le bavolet. Touffe de plumes assorties à la ca



pote sur le sommet; tour de tête et barbes mentonnières en dentelle pareille.

4. Capote *Bluette*. — Passe diadème, fond plat et bavolet lisse remontant comme un diadème, le tout en velours épinglé bleu. Touffe de plumes, de deux tons assortis, placée sur le sommet. Tour de tête en blonde espagnole blanche et branches de roses. Barbes de même blonde disposées en cache-peigne derrière, où elles forment un coquillé, avec des bouclettes de ruban, pour revenir en mentonnières devant.

5. Bonnet du matin en nansouck, garni d'un coquillé de broderie anglaise entremêlé de coques de ruban caroubier, avec plissé de même ruban pour le sommet. Barbes flottantes en broderie anglaise.

6 et 8. Col paysan et sous-manche en toile bleue et broderie anglaise. — Cravate bleue, en ruban ou toile assortie, garnie de broderie.

7 et 8. Colletette et sous-manche en toile fine plissée à plat sur les côtés et à plis creux derrière. Écharpes de ruban natté autour de l'encolure et du corset.

#### Description de la gravure coloriée L. n° 73.

Annexe de l'édition n° 3.

ÉLEGANTE TOILETTE D'INTÉRIEUR. — Costume en cachemire havane. — Jupons à courte traîne entouré d'un volant surmonté de deux galons, l'un rouge, l'autre noir, avec une tête ruchée en biais. — Tunique en deux parties: l'une plate, posée en biais, découvrant le côté de devant du jupon; l'autre très-drapée, tombant en coquille au milieu derrière sous la première partie. Galons rouges et noirs sur tous les bords; nœuds de faille superposés et pendant derrière; enfin, trois rangs de cordelières rouges, à glands, bridant le devant de la tunique. Cuirasse garnie autour du cou et du plastron, ainsi que sur les bords inférieurs, de larges galons assortis. Parements avec volants au bas des manches.

### REVUE DES MAGASINS

Bien jolies sont les nouvelles dentelles de la *Ville de Lyon*, de nuance bleu céleste, rose chimère, etc.; ajoutez-y la dentelle crème, la blonde espagnole blanche, les ruches en crêpe lisse à bords d'argent ou d'or, et vous aurez les nouveaux éléments de l'élégance parisienne.

Voilà de quoi flatter et encourager la coquetterie la plus raffinée; un petit effort d'imagination, et il en sortira des trésors de séduction. Le beau galon diamant (or, argent, ou acier) rentre aussi, pour sa part, dans cet ordre d'idées; on s'en sert pour les cheveux et un coiffeur intelligent peut en tirer un merveilleux parti. Nous avons également vu employer ce gracieux galon comme tour de cou et bracelet.

Reviendrons-nous sur les beaux rubans de la *Ville de Lyon*, cette importante spécialité d'une maison dont le goût est essentiellement parisien? Oui, sans doute, car il est de l'intérêt de nos lectrices de leur en remémorer les derniers spécimens. Le ruban l'*Archiduc* aux splendides reflets de plumes de paon, toujours de deux couleurs confondues: crème et rouge cardinal, bleu marine et bleu céleste, etc. Le ruban *Cuir de Cordoue*, sorte de granité très-brillant, dans toutes les nuances. Le ruban *lamé* soie et or, argent ou acier, si joli aux lumières. Inutile d'insister sur ce point que, la *Ville de Lyon* possédant tous les genres de ruban depuis l'uni simple, on trouve dans ses rayons, la plus grande variété qu'on puisse désirer sous ce rapport.

Il y a une économie réelle à prendre ses gants à la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6). Qualité exceptionnelle permettant le nettoyage, coupe et peau irréprochables, voilà des qualités plus que suffisantes pour faire accourir tout le monde.

Avec la machine *Wheeler et Wilson*, on peut entreprendre n'importe quel ouvrage de couture; sans parler des ourlets de toute dimension, pour lesquels il y a des guides variés, on donne: un guide droit, un guide à froncer, un guide à rabattre et à border, un ourateur, une boucle avec verre pour poser les dentelles, une aiguille à franger, un verre à petits plis, un verre à soutacher, un verre à ganser, etc.

Quel avantage pour une femme adroite que d'avoir une machine à coudre aussi perfectionnée! Il n'est rien au monde qu'elle ne soit capable d'entreprendre avec la machine *Wheeler et Wilson* qui exécute à la fois la lingerie la plus délicate et les costumes les plus compliqués. C'est la Providence des familles nombreuses, car au lieu de payer des notes considérables au dehors, la toilette entière est faite à la maison. La fille grandit en apprenant à faire travailler la machine, bientôt, d'élève passant professeur, elle initie ses sœurs plus jeunes qu'elle, et voilà le travail organisé en grand dans cet intérieur.

La machine à coudre *Wheeler et Wilson*, à navette circulaire, est la plus douce et la plus simple, la plus silencieuse et la plus rapide de toutes les machines à coudre. La solidité et la précision de son méca-

nisme sont tels qu'elle est garantie cinq ans sur facture, même contre l'usure.

On a le choix entre trois modèles: — N° 1, machine argentée, 275 fr. N° 2, machine vernie et dorée, 250 fr. N° 3, machine vernie, 225 fr. En s'adressant à M. H. SEELING, agent principal pour la France, de la C<sup>e</sup> Wheeler et Wilson, on obtiendra de plus amples renseignements (boulevard Sébastopol, 70).

— Jeunesse, fraîcheur et beauté, voilà les dons enchanteurs qui se trouvent au fond de la *Corbeille fleurie* de M. ED. PINAUD.

Des lotions répétées du *lait d'Hébé* font disparaître la ride précoce comme par enchantement, et la peau reprend un éclat virginal, grâce à ce contact velouté. Quelle est la femme qui, sachant cela, hésiterait à se servir d'un pareil avantage?

Recommandons aux gens de goût les séries de produits de la maison Ed. Pinaud, les unes à l'opponax, les autres à l'ylang-ylang, celles-ci aux violettes de Parme. Le monde élégant ne veut pas autre chose, aujourd'hui, que le savon dulcifié, aux violettes de Parme, la pommade fluidifiée, l'eau de toilette aux violettes de Parme, le cold-cream aux fraises et aux violettes, l'essence de violettes pour le mouchoir, les sachets de toutes formes et de diverses conditions aux violettes de Parme, etc., etc.

La marque de fabrique de tous les produits de la maison porte: ED. PINAUD, à la *Corbeille fleurie*, boulevard des Italiens, 30.

M. D'A.

### SPÉCIALITÉS

Que de gens, dans ce monde, qui voudraient se teindre les cheveux ou la barbe, et qui ne l'osent pas! — Si on le savait? se dit-on. — Mais on n'en saura rien, et l'*Eau Figaro* est si efficace! Une lettre à l'adresse de la SOCIÉTÉ D'HYGIÈNE FRANÇAISE (boulevard Bonne-Nouvelle, 1) est si vite écrite, que toute hésitation serait impardonnable.

L'*Eau Figaro* proprement dite est une eau de teinture progressive, qui réclame huit jours de traitement pour donner un résultat définitif. — L'*Eau Figaro*, deuxième degré, agit plus promptement: deux jours suffisent pour atteindre le but (cette qualité s'emploie de préférence pour la barbe). — L'*Eau Figaro*, troisième degré, est une teinture instantanée, dont les effets sont immédiats, et qui, pour cette raison, est fort appréciée des gens pressés. Deux flacons constituent cette spécialité.

Nous recommandons en même temps la *Pommade Figaro*, qui possède des propriétés analogues à celles de l'*Eau Figaro*; les personnes qui redoutent l'emploi d'un liquide pour la tête seront bien aises de trouver une pommade qui puisse si bien la remplacer.

### SOMMAIRE DU 2<sup>e</sup> N° DE MARS 1876.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary D'AUBERVILLE. — Chronique mondaine par BACHAUMONT. — *Sombreker*, nouvelle, par M. Camille DEBANS. — *Midi à quatorze heures*, nouvelle, par M. Philibert AUDEBRAND. — Description des gravures. — Revue des magasins.

ANNEXES. — Gravure n° 1305 C, dessin de M. Jules DAVID: toilettes de promenade. — Gravure n° 1306 (substituée), dessin de M. E. THIRION: détails de modes. — Figurine L. n° 73 (annexe spéciale à l'édition n° 3): élégante toilette d'intérieur.

Dans le texte: P. n° 303, dessin de M. E. PRÉVAL: matinée élégante. — G. n° 590, dessin de M. E. THIRION: modes et lingerie. — M. n° 14, dessin de M. E. THIRION: toilettes de réception. — G. n° 0, dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes d'intérieur.

Le numéro du 1<sup>er</sup> mars (n° 5) du journal *La Jeune Mère* est ainsi composé:

TEXTE: Causerie du docteur. L'éducation du nouveau-né. *Pauvre mère*, poésie. Société protectrice de l'Enfance. Frère et Sœur. *Réverie*, poésie. Dangers de l'enfance en nourrice. Nouvelles. — GRAVURES: le Jardin des Plantes. Frère et Sœur.

Bureaux: E. Plon et Cie, rue Garancière, 10, Paris.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Paris est inondé de violettes, il y en a sous toutes les portes, on les promène à pleines voitures dans les rues; leur doux parfum vous enveloppe, vous charme et vous captive. Aussi le passant, séduit, résiste-t-il rarement à la tentation d'en orner sa boutonnière, ou d'en emporter un bouquet pour faire quelque heureuse. Aucune fleur ne s'offre plus facilement que la violette et n'est reine avec plus de plaisir... don charmant et naïf tout à la fois, et qui n'engage personne.

Gentille violette aimée de toutes les femmes; fleur du logis, fleur des souvenirs et des morts regrettés; parfum délicieux dont on ne se lasse amais, qu'on voudrait partout avec soi... pourquoi faut-il que la froide politique te mêle à son existence ténébreuse? « Comment! dira celui-ci à la vue d'une boutonnière fleurie de violettes, comment! vous arborez les couleurs de l'empire? » Et l'interpellé, si la supposition lui est désagréable, lancera au loin les pauvres fleurettes, qui n'en pourront mais!

Pour Dieu, laissons donc aux fleurs leur sens naïf et n'en faisons pas un insigne de parti. Le temps des luttes de la rose blanche et de la rose rouge est loin, bien loin de nous, et puisqu'on a fait des révolutions pour abolir les préjugés, montrez-nous qu'on a réussi. Politiques de plume et d'épée, abandonnez donc les fleurs aux femmes et choisissez d'autres mots d'ordre, d'autres signes de ralliement.

Parmi les fleurs que la mode a de tout temps patronnées le plus volontiers, il faut mettre en tête la rose et la violette, dont le succès ne s'est jamais affaibli. En dehors de ces deux espèces, la vogue s'est attachée tantôt aux reines-marguerites, tantôt aux marguerites des prés ou à d'autres fleurs des champs; hier, c'était au tour des œillets de l'emporter, mais aujourd'hui le genre veut que toutes les fleurs, les feuillages les plus divers et les fruits eux-mêmes soient réquisitionnés. Apprétons-nous donc à revoir, comme l'an dernier, des groscilles, des cerises, des mûres, des

fraises et du raisin, des nèfles mêmes, ailleurs que sur notre table.

A l'époque de l'année où nous sommes, les femmes sages — et il n'en manque pas — vivent du passé sans anticiper sur l'avenir. Personne n'achète rien pour le moment actuel, on finit tout ce qu'on a en fait de costumes et de chapeaux: les toilettes de second ordre descendent au troisième, tandis que celles de première ordre, ne pouvant déroger, subissent quelques modifications qui leur permettent de faire encore bonne figure. C'est de cette façon qu'une femme soigneuse montre son savoir-faire: prendre soin de ses effets dénote une bonne éducation, et toutes tiennent à prouver qu'elle l'ont reçue.

Mais, tout en restant dans ce *statu quo*, les femmes n'en observent pas moins le mouvement des modes, et elles préparent leurs plans pour l'avenir.

Nous avons déjà touché quelques mots des étoffes nouvelles dans notre dernière causerie; nous ajouterons, aujourd'hui, que les tissus à jour seront en vogue plus que de coutume. Dans ce genre, nous comprenons surtout les broderies anglaises, si bien imitées au métier et dont on fera de délicieuses tuniques juives polonaises, etc.; les batistes, les canevases, que l'on garnira d'entre-deux de dentelle de Mirecourt, avec mélange de plissés.

Les bandes de broderies anglaises continuent d'être à l'ordre du jour pour les costumes d'enfant, auxquels on ajoute une quantité de boutons boules en métal d'or ou d'argent.

Et puisque nous avons abordé la mode enfantine, ajoutons à cette occasion, que la robe à longue taille, de forme princesse ou *baby*, est celle la seule adoptée pour filles et garçons. Quant aux vêtements additionnels pour la sortie, on les fait pour eux très-longs et amples, suivant un peu le genre de ceux de leurs mamans.

L'habit, le véritable habit, la « queue de morue » traditionnelle, voilà une nouveauté à signaler dans l'habillement féminin. Cet habit, il est vrai, ne tient de l'habit masculin que par



P. N° 302. — CHAPEAU Girofle.



ses longs pans faisant suite au dos, par conséquent coupés de forme princesse; le devant est une cuirasse boutonnée, sans manches. Cet habit, qu'on nomme le *Clarkson*, se fait à volonté ou en sicilienne noire garnie de petites dentelles (il devient alors une confection de promenade), ou bien en cachemire avec franges, ou en batiste écrue et dentelles assorties; ces derniers sont destinés à nous permettre de braver l'avenir de chaleur qu'on nous annonce. Sous l'habit en question, on mettra une robe princesse en faille, à laquelle il donnera un caractère très-particulier de simplicité.

La plume reparait à l'horizon comme garniture de costume, mais non plus frisée et rappelant le « coq en colère »; aujourd'hui, c'est une plume plate, gris naturel, ou la plume de pintade d'un aspect original, ou celle du paon avec ses reflets chatoyants. Il faut s'incliner puisque le genre le veut, mais nous avouons ne pas beaucoup aimer cette plume aplatie, dont les brins tombent tristement et semblent, pour ainsi dire, sortir d'un bain!

La vogue toujours croissante du soulier découvert, non moins que son élégance achevée même pour la rue, rend indispensable aux femmes qui l'adoptent régulièrement, de porter des bas irréprochables de finesse et d'élégance. En fil d'Ecosse de couleur, ils ne sont guère jolis que neufs; en soie de couleur, c'est extrêmement cher: aussi en est-on arrivé à porter le bas de soie noire, soit à jour, soit à coins brodés de soie de couleur assortie à la toilette.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 302.

**CHAPEAU Giroflé.** — Paille anglaise noire, avec fond mou en faille noire formant bavolet. Plume crème ornant le sommet et le côté, s'échappant d'un groupe de coques en faille crème. Bandeau de faille crème avec roses thé; bouclettes de ruban de même nuance, à longs bouts flottants derrière, et barbe en tulle et dentelle Colville.

G. N° 610.

**ÉLÉGANTES TOILETTES DE RECEPTION.** — 1. Costume de faille noire. — Jupon à traîne, entouré d'un volant formant trois rangs de coulisses, avec un plissé à la vieille à plis bouillonnés placé au-dessus. — Deux écharpes, garnies de franges postillon et drapées à plis remontants, forment le tablier et se fixent de côté sous la tunique. Celle-ci, très-longue, est garnie de franges semblables, et le haut, drapé sur les côtés, est resserré en dessous de façon à faire le pouff. — Cuirasse laccée derrière, avec nœud de ruban dans le haut. Le bas des manches, très-étroit, est orné d'un revers pointu, bordé d'un biais, avec nœud de ruban sur le dessus. — Lingerie ruchée, à bords festonnés, et jolie cravate de dentelle blanche.

2. Costume de faille crème et velours marron. — Jupon à traîne, garni devant de deux bandes de velours, et derrière d'un volant en faille et velours disposé comme celui de la poche et des manches. — Tunique montée à la ceinture derrière, indépendante devant où elle découvre le haut pour aller se perdre en biaisant sous la poche. Une frange magnifique en soie assortie entoure les bords de la tunique, avec une natte de soie qui forme la tête. La poche, en faille coulissée, est terminée par un petit volant de faille et velours, avec nœud de velours. — Cuirasse de velours boutonnée devant et manches de faille; le col et le volant du bas des manches sont établis en faille et velours. — Lingerie plissée et cravate de dentelle crème.

G. N° 612.

**TOILETTES DE COMMUNIANTS** — 1. Costume de jeune garçon: pantalon noir, gilet blanc montant, cravate blanche, et petite redingote. — Ce dernier vêtement convient surtout à un renouvelant.

2. Autre costume de communiant. — Pantalon blanc (le blanc n'est pas de rigueur) en satin anglais; gilet blanc, en fin piqué; cravate blanche et boutons de chemise en nacre blanche; veston en drap satin noir, ouvert devant, avec col rabattu et revers.

3. Costume pour fillette de 11 à 12 ans. — Robe à demi-traine, en belle mousseline des Indes, avec large ourlet dans le bas. Trois gros plis creux ornent le devant et le dos du corsage; collerette plissée dans le haut et cravate de faille blanche. Parement garni de petits plis au bas des manches. Ceinture de ruban nouée derrière. — Bonnet en tulle de soie, à fond mou, entouré de ruches en pareil; nœud de ruban derrière et brides devant. Long voile de mousseline semblable à celle de la robe, posé sur le devant du bonnet et couvrant toute la toilette.

4. Autre costume de communiant (celui-ci, un peu moins simple que le précédent, peut servir à une renouvelante). — Jupon à courte traîne, en bel organdi, garni de sept ou neuf petits plis. — Corsage rond, à plastron de petits plis devant, formés dans la largeur et encadrés par un biais remontant jusque derrière. Ruche en collerette dans le haut. Plusieurs petits plis terminent le bas des manches avec une ruche intérieure assortie. Ceinture de ruban nouée derrière. — Bonnet de tulle blanc tout coulé et entouré de ruches garnies de petites bouclettes de ruban; brides assorties. Long voile d'organdi posé sur le bonnet de façon à pouvoir être baissé devant à volonté.

Beaucoup de personnes remplacent, pour les robes de premières communiantes, la poche ordinaire par une aumônière pendue à la taille sur le côté, ou par un sac tel que l'ancien « ridicule »; ce sac, qui se fait en soie couverte d'organdi, se ferme par une coulisse et se passe autour du poignet.

G. N° 615.

**TOILETTES DE VISITE ET D'APPARTEMENT.** — 1. Costume de cachemire bleu marine. — Jupon à courte traîne, entouré de deux volants plissés, surmontés d'un large coulissé. — Tablier garni d'un plissé souligné par un liséré crème, drapé et fixé derrière. Une tunique ornée de deux lisérés crème, très-courte sur les côtés et longue au milieu, recouvre, par de gracieuses ondulations, tout le derrière du jupon. Nœuds sur les côtés, qui se trouvent ainsi fixés sur le tablier. — Cuirasse, arrondie derrière, toute lisérée; poches carrées, également lisérées. Col rabattu, garni de même, avec nœuds de faille crème au bas de l'ouverture. Volant plissé au bas des manches, coupé par trois lisérés crème. — Lingerie ouverte, en toile et broderie anglaise.

2. Costume de faille noire. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant monté par groupes de quatre plis, soutenus à la tête par trois rangs de piqûres. — Tablier étroit, terminé par un plissé; deux pointes, boutonnées de chaque côté du tablier, sont drapées et fixées derrière; une tunique garnie de plusieurs volants plissés retombe derrière sur le jupon. — Cuirasse garnie d'un double liséré, fermée devant par des boutons au crochet. Un volant monté à gros plis, surmonté d'un plissé à la vieille, orne le bas de la manche; un bracelet en ruban est noué dessus. — Lingerie en toile et broderie anglaise. — Capote en paille anglaise. Passe diadème recouverte de faille bouton d'or; barbes en tulle crème nouées devant sur le dessus. Groupe de roses variées au milieu d'une touffe de plumes jaunâtres et d'un coquillé de dentelle qui retombe de chaque côté pour former le bavolet.

#### Description de la gravure coloriée n° 1307.

**TOILETTES DE DINER.** — Costume en faille bleu pâle unie et lampas bleu sur blanc. — Jupon à traîne, entouré de volants plissés. — Polonaise en lampas, terminée par un plissé et un biais. Cette polonaise n'a qu'une seule côté qui forme traîne; l'autre, formé d'un tablier en faille, est drapé au milieu derrière et sur le côté devant. Une écharpe garnie de franges forme un revers qui entoure tout le corps de la polonaise et tombe en pointe derrière, en se fixant par un nœud sur le tablier. Le corsage, ouvert en carré devant, est encadré de plissés bleus. Manches Louis XV en faille, à revers mousquetaire et nœuds. — Ruche de dentelle au cou et autour des manches. — Plume ombrée bleue sur le sommet de la coiffure, fixée par un nœud, une fleur ou des diamants.

2. Costume en faille crème et faille groseille. — Jupon à traîne, genre manteau de cour. Le devant est garni d'un large coulissé groseille, surmontant en biais un volant plissé. Le reste du jupon est monté derrière à larges plis creux, avec des nœuds de faille groseille sur le milieu; les côtés, qui encadrent le devant, sont ornés, ainsi que la traîne, d'une bande de soie blanche brodée, maintenue par un biais groseille, et de dentelles d'Arkangel. — Corsage cuirasse en faille crème, ouverte en cœur devant, avec fichu intérieur en tulle blanc. Une bande brodée, posée comme celle du jupon, et une dentelle assortie encadrent tout le haut et le devant du corsage, faisant suite à la garniture du tablier. Dentelle en épaulette sur la manche et dans le bas de celle-ci, avec bracelet et nœud de faille groseille. — Oeillets rouges au corsage et dans les cheveux.



PLANCHE G, N° 512. — DESCRIPTION, PAGE 134.



TOILETTES DE COMMUNIANTS.



## LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

Il vient de mourir un homme de naissance et de mérite, dont la mère fut une des plus brillantes étoiles de ce fameux congrès de Vienne, qui s'était réuni pour couper tout avenir à Napoléon I<sup>er</sup>, quand celui-ci — tandis que les diplomates parlaient sur son sort — tomba comme une bombe à Paris, après s'être échappé de l'île d'Elbe où on le croyait rivé, sinon pour toujours, au moins pour longtemps.

Cette étoile était la princesse Bagration, grande dame s'il en fut, que la curiosité conduisit à Paris après le second retour des Bourbons, et qui ouvrit un salon qu'elle rendit très-brillant à l'aide de son immense fortune, et dans lequel elle déployait une grâce et une courtoisie des plus aimables pour faire les honneurs des Parisiens à ses compatriotes, et les honneurs de ses compatriotes aux Parisiens. Aussi tout le monde désirait-il être reçu dans ce charmant hôtel de la rue du *Mont-Blanc*, — c'est ainsi qu'on appelait alors la rue de la Chaussée-d'Antin, — où semblaient s'être réfugiées ces formes polies, cette aisance aristocratique de la cour de Marie-Antoinette, en un mot ces manières charmantes que la Révolution avait fait s'enfuir à tire d'aile.

La princesse était de son nom une Nariskin, famille qui tient de près à la maison impériale de Russie, puisque la mère de Pierre le Grand en descendait. Elle avait le type slave le plus pur, uni à une mollesse orientale et à la grâce andalouse; en un mot, elle avait été douée par la nature de la beauté russe dans toute sa perfection, et quand les Russes sont belles, elles n'ont pas d'égales au monde. On comprend dès lors que tous les hommes d'une valeur quelconque dussent briguer l'honneur d'être présentés à la séduisante princesse, ce qui rendait ses réunions aussi nombreuses que choisies. Ajoutons que Mme Bagration menait un train princier et affectait un luxe sans pareil, suite des habitudes de sa maison, du reste. Car son père, grand chambellan de l'empereur Alexandre, était dépensier outre mesure, ce qui le réduisait toujours aux expédients malgré son immense fortune. Ainsi, on raconte sur lui une aventure assez curieuse.

Il avait reçu de l'empereur Alexandre la plaque de l'ordre de Saint-André en diamants superbes; mais, un jour, pressé d'argent et ne sachant de quel bois faire flèche, il mit en gage ce magnifique et honorifique joyau. Hélas! le temps marche bien vite pour tout le monde, surtout pour ceux qui le mènent à grandes guides... Et voilà que la fête de l'impératrice arrive au moment où le prince s'y attendait le moins.

Or, comme un Nariskin ne pouvait manquer de paraître à la cour en cette circonstance, — comme on ne paraît pas à la cour de Russie habillé en simple mortel et qu'il faut y porter les insignes de son grade et tout ce qui s'y rattache, — la croix de l'ordre de Saint-André devait briller de tout son éclat sur la poitrine du prince. Mais comment faire? Quel parti prendre?... La retirer de l'endroit où elle sert de gage est impossible à la bourse plate du malheureux grand-chambellan. Il faudrait donc pouvoir imiter ce bijou; mais, hélas! l'empereur est le seul qui en ait un absolument semblable...

Dans cette extrémité, Nariskin s'adresse au premier valet de chambre, gardien des ordres du czar; il prie, supplie, menace ledit valet, qu'il savait être amoureux d'une des dames de la princesse; enfin, il fait tant et si bien qu'il emporte triomphalement la croix impériale pour quelques heures, tandis que le pauvre valet de chambre, effrayé de l'action qu'il venait de commettre, court, tout contrit, avouer à son auguste maître la mauvaise action dont il avait eu la faiblesse de se rendre coupable.

Alexandre était très-bon: aussi non-seulement il pardonna au repentir du dépositaire infidèle, mais encore l'unique punition qu'il imposa au prince fut de braquer impitoyablement ses regards, accompagné du plus moqueur sourire, sur la croix qui avait été fort bien imitée et qui se permettait de briller comme si elle eût été véritable.

Du reste, le prince se cachait peu, même devant l'empereur, de l'amour qu'il portait à l'argent. Ainsi, au moment du congrès de Vienne, le czar, l'ayant envoyé pour le représenter, lui fit remettre 50,000 roubles en papier renfermés dans un agenda sur lequel étaient écrites des notes particulières. Quand il vint prendre congé:

— Avez-vous reçu le petit livre que je vous ai envoyé, mon cousin? lui demanda Alexandre.

— Oui, Sire, j'ai reçu le premier volume, fit le prince en s'inclinant.

— Ah! vous croyez donc qu'il y en aura un second? dit le czar avec un sourire.

— Je l'espère, s'il plaît à Votre Majesté, répond plus respectueusement encore le nouvel ambassadeur.

— J'entends!.. fit alors Alexandre en riant avec bonté; c'est une nouvelle édition que vous désirez, mon cousin, mais vous la voulez revue, corrigée et peut-être considérablement augmentée... Eh bien! j'en parlerai à l'éditeur...

Inutile de dire que cette seconde édition ne se fit point attendre.

Donc la princesse Bagration avait hérité de la nature pensive des Nariskin; mais elle avait hérité aussi de leur esprit. Ainsi, certain soir, elle sut se tirer avec une grande finesse d'un embarras que lui causait l'un de ces grands seigneurs dilettanti qu'il fallait ménager, et qui avait offert à la princesse de se faire entendre, chez elle, dans un concert qui devait être fort brillant et où il eût fait une véritable tache.

— Monsieur le duc, lui dit-elle gaiment, votre requête me rappelle un petit conte italien: « Gilles, invité à un concert chez Arlequin, accepte avec joie en disant qu'il apportera avec lui sa clarinette. — Je n'y vois nul inconvénient, répond aussitôt Arlequin, pourvu que tu n'en joues pas. »

Le duc se le tint pour dit et n'osa point boudier la princesse.

C'est le fils de cette femme charmante qui vient de mourir ce mois-ci. Il était gouverneur de la Finlande, et avait, dit-on, toutes les qualités aimables de sa race sans en avoir les défauts: aussi est-il très-regretté de tous ceux qui l'ont connu. Il avait fait plusieurs séjours à Paris, où il semblait beaucoup se plaire, et cela se comprend, car il était toujours accueilli avec un plaisir extrême.

Comtesse DE BASSANVILLE.

## AU JOUR LE JOUR

Voici, d'après la *Vie parisienne*, comment on use la vie à Paris:

Sortir par tous les temps.

Vivre toujours pressé, déjeuner en courant et diner longuement.

Traverser tout Paris pour voir quelque chose et arriver à temps pour rencontrer qui vous plaît.

Dire des lieux communs, des banalités, ou se renvoyer la balle avec les gens d'esprit, les écouter et en tirer profit.

Donner un baiser sur un front, sur une joue, sur des lèvres, ou le refuser.

Cacher son cœur quand il bat, en faire parade quand il est gelé.



Venir pour consoler des malades, égayer ceux qui s'ennuient, porter un gâteau à un enfant.

Dire ce qu'on pense, se plaindre, se vanter et mentir en faveur de ses amis.

Rendre un service, deviner le chagrin des malheureux et avec les heureux être discret.

Se sentir léger, content et utile, laisser un bon souvenir et rapporter un peu d'amitié.

Où avoir dépensé tout son temps et n'avoir rien fait.

Être ennuyé, se sentir dans le vide, seul, un peu fiévreux, ayant eu trop chaud ou trop froid.

Rester chez soi afin de vivre pour soi, se reprendre, écrire, rassembler ses idées, se souvenir et aimer.

Dormir d'un sommeil agité, car la pensée reste éveillée.

Vivre double.

N'en pas mourir plus vite.

Rester jeune.

C'est ce que, pour notre part, nous appelons philosophiquement « user la vie, » mais il est juste d'ajouter que nombre de gens usent la leur beaucoup plus mal. Nous ne parlons pas de ceux qui abusent à la fois de leur existence et de celle des autres.

L. S.

### DANIEL STERN

Mme la comtesse d'Agout, connue dans le monde des lettres et de la politique sous le nom de Daniel Stern, était une personne d'un rare mérite, et l'on nous saura gré de lui consacrer aujourd'hui le peu d'espace dont nous pouvons disposer. Fort aimée de tous ceux qui l'avaient approchée, elle avait su résoudre le problème assez délicat d'être un écrivain de talent sans cesser d'être une femme aimable. Aussi sa mort, que nous avons annoncée dans notre dernier numéro, ne pouvait-elle manquer de provoquer des regrets unanimes, de réveiller des souvenirs doux et délicats chez ceux qui ont connu Mme d'Agout.

Cette femme distinguée était la mère de deux autres femmes d'un mérite également incontestable. L'une, Mme la comtesse de Charnacé, avait hérité surtout des remarquables aptitudes littéraires et politiques de sa mère; l'autre, élevée par Liszt, jouissait à une beauté touchante un talent artistique de musicienne hors ligne. Elle avait épousé M. Emile Ollivier, alors l'espoir de l'opposition républicaine; mais Mme Blandine Ollivier mourut, au bout de peu d'années de mariage, laissant dans un isolement où il s'est perdu l'orateur à qui la destinée la plus glorieuse semblait réservée.

Mme la comtesse d'Agout avait beaucoup écrit; la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue indépendante*, la *Presse*, le *Temps*, l'avaient comptée parmi leurs collaborateurs. Dans ses nouvelles, dans ses romans, dans ses études sur l'art comme dans ses essais philosophiques, elle fit toujours preuve d'un talent sérieux et d'un esprit vraiment libéral. Mais son titre de gloire, son œuvre durable est son *Histoire de la Révolution de 1848*, la meilleure histoire qui ait encore été faite de cette époque. En lisant ces pages, on ne s'imaginerait pas qu'elles ont été écrites par une femme, tant il y a de force dans la pensée et de sobriété dans le style. Ajoutons que cette histoire est surtout intéressante par l'abondance de détails exacts sur des événements qui s'étaient accomplis sous les yeux de l'auteur, parfois dans son salon même, et par un grand nombre de portraits d'hommes éminents avec lesquels Mme d'Agout avait été liée par une intimité constante.

Un livre plus attrayant encore peut-être est le recueil de ses souvenirs de voyage en Italie. Il est juste de dire qu'elle con-

naissait parfaitement ce pays, qu'elle l'aimait, qu'elle en avait pénétré la nature, l'histoire et les mœurs. Dans cet ouvrage, les esprits curieux à la façon de Sainte-Beuve trouveront des pages d'un intérêt profond et qui leur feront vivement désirer de connaître les *Mémoires* inédits laissés par Mme d'Agout.

C. DE F.

### THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Le succès obtenu par le *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine, a eu pour résultat la reprise du *Mariage de Victorine*, comédie en trois actes de Mme George Sand. Nous ne voulons pas rechercher les raisons pour lesquelles Mme Sand a cru devoir réaliser un mariage auquel n'avait point songé Sedaine; il nous suffit de constater que le charme du talent a su faire accepter ce qui semblait d'abord l'altération d'une figure adorable.

C'est le 26 novembre 1851 que le *Mariage de Victorine* fut donné au Gymnase, avec Mesmes Rose-Chéri, Mélanie et Figeac, MM. Dupuis, Bressant, Geoffroy et Lafontaine pour interprètes. Aujourd'hui, l'œuvre de Mme Sand est délicieusement jouée par Mlle Baretta, MM. Barré, Maubant et Laroche.

PALAIS-ROYAL. — Les auteurs du *Procès Vauradieux*, MM. Delacour et Hennequin, n'ont pas été plus heureux avec leur comédie, *Poste restante*, que M. Emile Augier ne l'avait été avec le *Prix Martin*. Comme l'auteur de *Mme Caverlet*, ils ont échoué en voulant donner, au Palais-Royal, un pendant à leur grand succès du Vaudeville. Heureusement ils sont gens à prendre leur revanche!

CLUNY. — Ce théâtre vient de faire un effort sérieux et louable pour remonter la pente sur laquelle il s'est laissé dégringoler depuis quelque temps. Nous verrons bien si, M. Crisafulli et Lord Harrington aidant, il en vient à bout!

HOP-FROG.

Tous les journaux ont raconté la terrible catastrophe dont les houillères de Saint-Etienne ont été le théâtre; tous ont dit comment un grand nombre d'ouvriers mineurs, qui travaillaient dans les galeries du puits Jabin, ont été asphyxiés et brûlés par suite d'une explosion de grison.

Pour venir en aide aux familles atteintes par ce terrible sinistre, un nouveau journal littéraire, le *Scapin*, a publié un numéro exceptionnel, qui se trouve chez tous les libraires de Paris et des départements. Ce numéro se vend par exception 50 centimes, mais il vaut beaucoup plus que cela, à en juger par le sommaire où nous trouvons: — 1° des lettres-autographes de MM. Gambetta, Louis Blanc, Ordinaire, Théodore de Banville, Joséphin Soulay, etc.; — 2° une superbe photographie (carte-album) de Victor Hugo, qui vaut à elle seule 3 francs; — 3° des vers inédits de MM. Théodore de Banville, Etienne Carjat, André Gill, Lucien Rouland, Paul Arène, Robert Hyenne, Alexis Boavier, etc.; — 4° des articles de MM. G. Puissant, G. Richardet, A. Fourès, etc.; — 5° l'autographie de la *Marseillaise* de Rouget de Lisle; — 6° enfin des dessins et croquis charmants de MM. Pépin, Bellot et Demare.

Nous ne pouvons qu'être heureux de nous associer à une bonne œuvre en recommandant particulièrement à ceux qui nous lisent le numéro exceptionnel du *Scapin*.

Ch. DAVID.



PLANCHE G. M. N° 615. — DESCRIPTION, PAGE 134.



## TOILETTE D'APPARTEMENT. — COSTUME DE VISITE

Modèles des Grands magasins du Paradis des Dames (rue de Rivoli, 8 et 10.)





*Moy imp. des Muses, 66*

*Felix David*

*1307*

*Ed. Goubaud & Fils Ed. Paris*

LE MONITEUR DE LA MODE.

Sixis, Rue de Richelieu, 92

*Cravattes de Paul de M<sup>lle</sup> Maxie, Bataillon, s. Chérisse, 5 - Lait Antepheque de Coudes & C<sup>ie</sup>*

*Cinture - Régente de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, s. Aubert, 12 - Eau Figaro, Boulevard Bonne-Nouvelle, 1.*

*Parfumerie Oriza de L. Legrand, s. St. Bonnet, 207.*

*Entered at Stationer's Hall.*



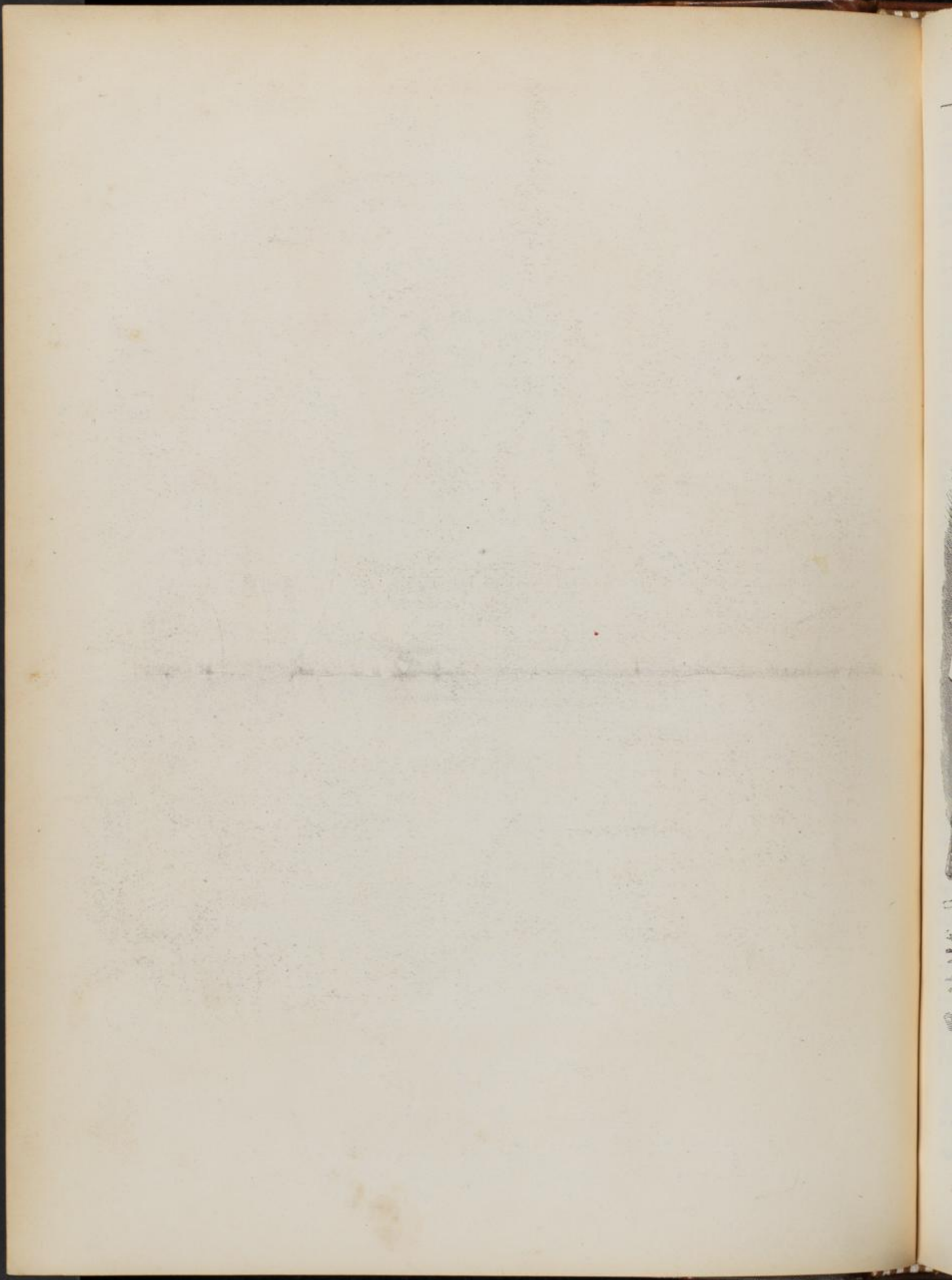




PLANCHE G. N° 610. — DESCRIPTION, PAGE 134.



TOILETTES DE RÉCEPTION  
Modèles de Mme Morison (rue d'Antin, 14).



## SOMBREKER

(NOUVELLE. — FIN.)

Toute une famille : quatre jeunes filles, le père, la mère, un fils et une servante, occupaient des places réservées. Ils s'em brassèrent les uns les autres sans oser se regarder, et se mirent à prier. Mais la prière n'était que sur les lèvres, et l'une des jeunes filles se releva pour se jeter en sanglotant dans les bras de sa mère.

— Je ne veux pas mourir, moi ! s'écria-t-elle d'un ton qui ne peut pas s'écrire.

Le plus grand nombre des voyageurs blasphémaient. Presque à tour de rôle, ils se penchaient en dehors du train, poussant des cris horribles, de ces cris qui fond froid dans les os de ceux qui les entendent et qu'on n'oublie plus jamais. Ils agitaient leurs mouchoirs du côté de la locomotive et tendaient leurs bras suppliants à tous ceux qui les regardaient passer. Les spectateurs, eux, croyaient à un cauchemar et suivaient d'un œil épouvanté le convoi-foudre jusqu'à ce qu'ils l'eussent perdu de vue, ce qui n'était pas long.

Dans un coupé, deux jeunes gens, mariés de la veille et qui fuyaient Paris pour aller passer le premier quartier de leur lune de miel en Italie, se souriaient en se racontant pour la centième fois les douces choses de l'amour. Emportés vers le but de leur voyage comme sur le dos d'une tourmente, ils se réjouissaient de pouvoir arriver plus vite. Ils se disaient tout bas les jolies choses qui font sourire la jeune épouse, se prenant les mains et se dérochant des baisers à bouche-que-veux-tu. On les eût bien étonnés en leur disant que la *Durance* avait pris le mors aux dents et que la mort, rôdant autour d'eux, les emporterait à un kilomètre de là, peut-être.

Les amoureux et les fous, c'est tout un. Sombreker et les deux mariés étaient les seuls qui fussent calmes en ce moment.

Dans toutes les gares, de Paris à Lyon, régnait un mouvement qui jetait les voyageurs dans la stupéfaction et apportait un grand trouble dans le service.

Le télégraphe ne cessait de signaler ce train fou, ordonnant de débarrasser la voie à quelque prix que ce fût. Tous les convois de n'importe quelle nature étaient arrêtés et ne repartaient pour leur destination qu'après le passage de la *Durance*. Toutes les cinq minutes on recevait à Paris des nouvelles.

On apprenait que Sombreker était toujours vivant, mais que la vitesse du train augmentait de seconde en seconde.

Le conseil d'administration, qui siégeait ce jour-là, ne voulut pas lever la séance avant de connaître le dénouement de cette lamentable histoire.

Pendant ce temps, quelques employés indiscrets se répandaient en ville et racontaient la folie de Sombreker en exagérant les faits, sous le prétexte toujours plausible que la compagnie cachait très-probablement la vérité.

Mais on arrivait à Dijon. Le chauffeur, qui avait eu pendant quinze minutes une peur indescriptible, s'était peu à peu remis. Dès que le danger fut devenu absolu, il recouvra toute sa présence d'esprit.

C'était un homme d'action. Aussi considéra-t-il comme un devoir suprême de sauver cette foule que la locomotive traînait après elle. D'abord, il avait essayé par tous les moyens possibles de calmer Sombreker. Après avoir sans succès flatté sa manie, il voulut lui persuader d'aller à l'avant du monstre, comme le jour où Léger sauva l'enfant de Brunoy, essayant de lui prouver que, de là, il saisirait bien mieux la volupté de cette course fulgurante. Mais le mécanicien refusa de quitter sa place.

Chaussang alors se jeta aux genoux du Breton, lui révéla, pour ainsi dire, de quel crime il se rendait coupable, lui parla d'honneur, de probité, des voyageurs, de Marie sa femme et de son fils Yvon. Par trois fois il répéta ce nom : Yvon ! Yvon ! Yvon ! Sombreker parut ébranlé un instant, mais ce ne fut qu'un éclair ; il remit du charbon dans le foyer. Le chauffeur pleura, supplia, baisa les mains de Léger et les inonda de ses larmes. Rien n'y fit.

Chaussang prit, en voyant cette obstination, une résolution désespérée. En ce moment, le train dépassait le disque qui précède la gare de Dijon. Une foule énorme, mise au fait par quelques bavards, était accourue de tous côtés.

Le train passa comme une étincelle électrique, mais un frisson saisit aux cheveux tous ces gens-là ; on eut le temps de distinguer sur la locomotive deux hommes qui se tenaient à bras-le-corps et qui, évidemment, voulaient se débarrasser l'un de l'autre.

Le chauffeur, las de prier, s'était relevé en furie. Il avait bondi sur Sombreker, et comme il était vigoureux autant que le Breton, il se disposa à le terrasser.

Ce fut une chose horrible que cette lutte sur cette machine, dans un espace de quatre pieds carrés, à quelques centimètres d'une fournaise et avec deux ouvertures par lesquelles le plus simple haut-le-corps pouvait jeter l'un des combattants, tous les deux peut-être, sur la voie.

La vitesse du convoi les rendait haletants, presque sans respiration ; ils s'attaquèrent. Sombreker plia du premier choc. D'abord il ne s'attendait pas à l'agression de Chaussang ; puis il était réellement moins fort que lui. Cependant il se défendit et lutta avec une rage incroyable. Sa folie était arrivée au dernier degré d'intensité ; elle décuplait ses forces et, pour lui, annihilait le danger. Il parvint à se dégager de l'étreinte.

Le chauffeur revint à la charge. Ils se saisirent de nouveau, se tâtèrent, cherchèrent le côté faible ; leurs muscles se tendirent. Sombreker mordit Chaussang à la lèvre. Ils tombèrent.

Et la rapidité du train augmentait toujours : il faisait maintenant trente-deux lieues à l'heure.

Couchés l'un sous l'autre, se roidissant et s'épuisant, Sombreker presque vaincu, ils se roulèrent dans la poussière de charbon, aveuglés par elle, presque rôtis par l'insupportable chaleur du foyer.

Le chauffeur n'y put plus tenir et lâcha prise. Il se releva furieux.

Léger fut debout aussitôt que lui, se tenant sur ses gardes, prêt à la riposte, son œil d'acier fixé sur les yeux de Chaussang.

Ce dernier était maintenant dans une colère terrible ; sans calculer, il saisit une pince en fer avec laquelle on tisonnait d'ordinaire et en porta un coup au mécanicien. Mais la fureur avait fait dévier le bras du chauffeur. Léger ne fut pas atteint.

Chaussang revint à la charge. Cette fois, son adversaire prévenu s'était armé de sa lourde pelle. Il para le second coup très-adroitement et riposta avec tant de bonheur que le malheureux ouvrier, atteint à la tête, tomba évanoui, le dos dans le charbon de terre.

Vainqueur, Sombreker dédaigna son ennemi abattu, remit du charbon encore une fois et fit pousser à sa locomotive des sifflements joyeux. Il sonnait son triomphe et celui de la *Durance*.

On doublait en ce moment la gare de Beaune.

Et dire que, depuis une heure et demie, cette épouvantable course durait, sans que le train eût rencontré un caillou, un grain de sable sur sa route pour le réduire en miettes !

Au bout de quelques minutes, Chaussang, dont la blessure



n'était heureusement pas grave, ouvrit les yeux et revint à lui. Son premier regard se porta machinalement sur Sombreker. Celui-ci, noirci par le charbon dans lequel il avait roulé pendant la lutte, était debout, les yeux démesurément agrandis, aspirant l'air qui lui fouettait la face sans en paraître incommodé, tendant les bras, comme dans une extase, à l'espace qu'il dévorait en mêlant aux sifflements continus de sa locomotive des cris d'encouragement et de triomphe.

— Hop! hop! en avant! hop! hop! hop! la *Durance!* Va toujours, ma belle. Bravo! Nous vaincrons l'électricité même. Hop! hop! encore plus vite! Nous serons les dieux de la vapeur. Va, ma fille, va, je t'aime!

Et trouvant sans doute, malgré tout, que son coursier n'allait pas assez rapidement, il choisit dans le tas un gros morceau de charbon de terre, lourd comme un pavé. Chaussang crut qu'il allait le jeter dans le foyer. Non, ce n'était plus cela qui pouvait redoubler la vitesse. Une terreur indicible s'empara du chauffeur lorsqu'il vit Léger briser la tige de la soupape de sûreté et placer son énorme poids de charbon sur celle-ci afin de donner plus de puissance aux atmosphères.

— C'est donc le diable! grommela Chaussang. Cette fois, c'est bien fini.

La machine allait sauter. Mais ne restait-il aucune espérance de dégriser cet aliéné?

— Peut-être! pensa tout à coup le chauffeur.

Se relevant alors doucement, il gagna l'arrière du tender sans éveiller l'attention du mécanicien, et là, prenant mille précautions, — sa vie à lui, dans ce moment, en valait cent autres, — il parvint à se tenir debout et à franchir d'un bond l'espace qui séparait la locomotive du fourgon aux bagages.

Une fois sur cette voiture, il s'accroupit et frappa du pied. Les employés qui se tiennent ordinairement dans ce fourgon ne devinèrent pas d'abord ce que ce pouvait être. Ils pensèrent que c'était le coup de grâce. On sait combien, dans ces circonstances où la terreur est à son comble, on sait combien le moindre bruit peut produire d'effet sur les imaginations affolées. Ils ne répondirent pas.

Chaussang se mit à plat ventre, et, s'accrochant du mieux qu'il put, avança la tête en dehors du toit, du côté où le fourgon s'ouvrait. Il appela. Le préposé aux bagages leva les yeux et reconnut le chauffeur. Il ne savait rien de la lutte qui venait d'avoir lieu. Il ne s'expliquait même pas cette fuite folle du train.

— Qu'est-ce donc, chauffeur, et où allons-nous?

— Sombreker, complètement fou, veut faire le tour du monde avec sa *Durance*.

— Vous êtes blessé?

— Ce n'est rien. Avez-vous par hasard, dans votre fourgon, une corde solide?

— Oui.

— Passez-la-moi.

Il tendit péniblement et prudemment la main, prit la corde qu'on lui offrit, l'enroula autour de son corps, et se mit à ramper vers la première voiture des voyageurs, où se trouvaient Marie et son fils.

Il parvint, grâce à son expérience et aussi grâce à un bonheur incroyable, il parvint à atteindre le toit du wagon. Puis, et voici où sa tentative paraissait folle et impraticable, il attacha solidement sa corde à la saillie produite par la cheminée de la lampe qui éclaire chaque compartiment, et, sans autre point d'appui que celui-là, il se laissa glisser le long du wagon, dont il put bientôt ouvrir la portière.

Marie et Yvon étaient là. Marie, tremblante, à genoux, serrant son fils dans ses bras, comprenant seule peut-être ce qui arrivait en ce moment, et devinant la cause des mystérieuses allures de son mari.

Chaussang la salua et lui dit :

— Madame, votre mari vient de perdre la tête...

Marie cacha sa figure dans ses mains.

— Je ne sais qu'un moyen, reprit Chaussang, de lui rendre raison, et par conséquent de le sauver, de sauver en même temps tous les voyageurs et les voitures que la locomotive entraîne, de vous sauver vous-même avec votre fils. Je viens de tenter, pour accomplir ce dernier effort, un voyage comme je ne veux plus en faire de ma vie. J'ai sacrifié mon existence. Il faut vous sacrifier aussi. Donnez-moi votre enfant.

— Mon enfant! s'écria la jeune femme, vous donner mon enfant! Jamais! Cet homme est fou, messieurs; lui donner mon enfant!

— Il le faut, reprit impérieusement le chauffeur.

— Qu'en voulez-vous faire?

— Nous n'avons pas de temps à perdre en bavardages. Votre enfant et vous, et tout le monde, ça ne sera qu'une chair à pâté dans une demi-heure, si vous ne voulez pas me le confier. Mourir pour mourir, ne vaut-il pas mieux tenter d'opérer, par sa vue inopinée sur l'esprit de son père, un effet qui lui fasse comprendre son crime et qui le ramène à la raison?

Marie, on le devine, Marie résista. Elle saisissait bien l'idée du chauffeur. Elle s'avouait même qu'il n'avait pas tort. Mais donner son enfant!

— Ne puis-je donc pas y aller à la place de mon fils? murmura-t-elle.

— Vous! répondit le chauffeur avec un haussement d'épaules. Je ne puis pas vous emporter dans mes bras comme cet enfant. Allons, viens, Yvon.

L'enfant se laissa prendre sans étonnement.

Marie alors se cramponna à son fils et ne voulut pas le lâcher. Une scène horrible commença. Le chauffeur tenait à son idée, et il s'exposait à d'assez graves dangers dans son voyage d'aller et de retour pour convaincre les plus entêtés qu'il la trouvait bonne. Il pria donc les trois ou quatre voyageurs placés dans ce compartiment de l'aider à arracher Yvon des bras de Marie, qui devenait lionne.

On sait trop ce que l'instinct de la conservation peut faire naître de férocité dans le cœur de l'homme. Sur un radeau de naufragés, chacun considère son voisin avec des yeux affamés et ne voit en lui, le plus souvent, qu'un aliment qui durera plus ou moins. Dans ce wagon, ces hommes, qui se sentaient à deux doigts de leur perte, virent une planche de salut dans cet enfant.

Brutalement, sans songer à complimenter le chauffeur sur l'excellence de son projet, sans dire s'ils le trouvaient bon, ils se jetèrent sur Marie comme des loups, et, avec cette puissance de muscles que donne quelquefois la peur, ils lui arrachèrent son enfant.

Elle cria, ou plutôt elle poussa un rugissement. Ah! bien oui! Est-ce qu'on entendait quelque chose au milieu de ce vacarme produit par la marche du train et les sifflements aigus que Léger tirait de sa machine? Marie fut terrassée, attachée pieds et mains avec des mouchoirs, reléguée dans un coin où un homme la maintenait encore.

Pendant ce temps, Yvon, suspendu par le corps, la corde lui passant sous les aisselles, fut laissé dans le wagon pour donner au chauffeur le loisir de remonter dessus sans embarras.

Une fois là, il attira l'enfant. Yvon ne pleurait pas. Ici l'entreprise du chauffeur devint impraticable. La colonne d'air offrait une telle résistance pour avancer dans la direction de la locomotive, qu'à peine si Chaussang pouvait se tenir à genoux.

Yvon avait été mis à plat ventre, toujours attaché à la corde que tenait le chauffeur.

Trois fois celui-ci essaya de passer du wagon sur le fourgon, trois fois il fut obligé d'y renoncer. Tout à coup il se laissa de



nouveau glisser sur le marche-pied et rentra dans le compartiment où était Marie.

— Mon fils ? s'écria anxieusement la pauvre femme.

Chaussang ne lui répondit même pas.

— Monsieur, dit-il à un voyageur, vous avez là, à côté de votre fusil, un bâton de houx qui sert de manche à un croc en fer. Prêtez-le moi.

— Le voici.

Il remonta alors sur le wagon, se pencha en avant et planta la pointe du croc de fer dans le bois du fourgon. En rampant, il atteignit le toit de cette voiture. De sa corde qu'il n'avait pas lâchée, il attira Yvon. Le bel enfant, sans peur, exécutait tout ce qu'on lui disait. Ses grands yeux verts prirent alors cet éclat aigu que Chaussang avait si souvent remarqué chez le père.

A ce moment on arrivait sur un pont. Le chauffeur vit un homme, — c'était l'un des conducteurs du train, — se dresser sur le dernier wagon, tête nue, les yeux hagards, les cheveux hérissés, Eperdu, et ne doutant pas, sans doute, que dans quelques minutes il ne resterait pas un seul être vivant de tous les voyageurs, il prit son élan, et, faisant trois ou quatre tours en l'air, tomba la tête la première dans le fleuve.

Dix barques se détachèrent de la rive. On le sauva. C'était peut-être le seul qui dût rester pour raconter les formidables impressions de ce voyage.

Un instant, le chauffeur regretta presque de n'avoir pas eu la même présence d'esprit. Mais cette idée passa dans sa tête comme un coup de vent, sans laisser de trace. Il s'était dévoué au salut de ses compagnons de route : il voulut aller jusqu'au bout.

Malgré le vent, Yvon et lui se trainèrent jusqu'au bout du fourgon, du côté de la machine. On ne peut pas décrire la rapidité avec laquelle tout cela s'engouffrait dans l'espace.

Pour passer du fourgon sur la machine, nouvelle difficulté. Un homme moins patient que le chauffeur en eût fini en se brisant le crâne sur la voie. Le croc ne pouvait mordre sur le fer du tender. Il fallut donc que Chaussang le plantât encore dans le toit du fourgon, mais sur le bord, et de telle façon que le manche pendit verticalement. De cette manière, il pouvait se laisser glisser, car il ne fallait plus songer à sauter sur le tender. Un chat eût été repoussé dans son élan par la colonne d'air.

Chaussang fut donc obligé de se laisser aller le long de son bâton de houx jusqu'aux tampons, sur l'un desquels il se tenait debout, prêt à monter enfin sur la locomotive, lorsqu'on entra dans un tunnel.

Malgré la vitesse du convoi, qui ne mit pas une minute à franchir cette obscurité, ce fut, je n'ai pas besoin de le dire, un horrible siècle de souffrance pour l'intrépide chauffeur.

Suspendu à son bâton, les pieds à peine appuyés sur une surface ronde à laquelle il n'osait se confier, n'y voyant pas, ne sachant ce que deviendrait Yvon, son seul espoir, pendant cette cruelle minute, se figurant à chaque bruit insolite que l'enfant était tombé, s'assurant qu'il tenait bien la corde et sentant le sang lui monter peu à peu à la tête et lui battre les tempes, il souffrit tellement que, lorsque, le jour revenu, il parvint enfin sur la *Durance* avec Yvon dans ses bras, Chaussang n'avait plus un seul cheveu noir : un homme de trente ans !

Mais ce n'était pas de cela qu'il pouvait s'apercevoir en un pareil moment. Il fallait agir et agir vite. Par un miracle, tout avait tenu bon jusque-là ; malheureusement, une seconde de retard pouvait être la mort.

Sombreker était toujours ivre. Que dis-je ? son ivresse augmentait avec la rapidité du train. Chaussang lui toucha brusquement l'épaule. Il se retourna, comme s'il eût été attaqué

encore ; mais au lieu d'un ennemi il entrevit son fils, Yvon, son enfant bien-aimé. Le rayonnement de ses yeux prit de l'intensité. Sa poitrine se souleva comme pour un sanglot. Était-il enfin désarmé ?

Tendant sa main au chauffeur, qui croyait avoir réussi, Sombreker lui dit :

— Merci, mon ami, vous ne pouviez pas me faire de plus grande joie !

Puis il prit Yvon dans ses bras, le baisa au front, et le mit debout sur la locomotive. Dans ses yeux, d'ailleurs, pas une émotion.

Il ne s'était pas aperçu de l'absence du chauffeur ; son enfant, survenant ainsi par un miracle qu'à coup sûr il ne s'expliquait pas, ne lui causa aucune surprise. Au contraire, on eût cru qu'il l'attendait pour le faire jouir du triomphe de la *Durance*.

On avait dépassé Tournus, puis Mâcon.

Chaussang s'arrachait les cheveux avec désespoir. Sa dernière espérance était envolée, son illusion suprême venait de s'évanouir. Sombreker n'avait pas été rappelé à la raison par la vue de son enfant.

Yvon, lui, digne fils de son père, souriait au milieu de cet ouragan, et, comme Léger, tendant son front aux fureurs du vent, interrogeait l'espace devant lui et frappait des mains en criant de plaisir.

C'était fini.

Le mécanicien rayonnait. On eût pensé que tout ce qu'il pouvait désirer au monde lui était survenu. Protégeant l'équilibre de son fils d'une main, il faisait de l'autre le nécessaire pour que la *Durance* ne se ralentit pas. Le charbon, presque épuisé, était toujours entassé dans le brasier. Chaussang, vaincu, s'assit en attendant la mort.

Qui dira l'angoisse des voyageurs du premier compartiment ? Ils savaient, ceux-là, qu'un effort suprême venait d'être tenté, et ils ignoraient si le chauffeur avait réussi à gagner la locomotive. Ils étaient en droit de tout supposer, jusqu'à la mort de Chaussang et d'Yvon, puisque le train ne s'arrêtait pas.

Qui dira surtout l'état de Marie ? A présent, elle luttait contre ses bourreaux pour ouvrir et sauter par la portière.

— Il m'a tué mon fils ! disait-elle. Je vous l'avais bien dit. Le convoi marche encore. Et nous sommes tous vivants ! vous des hommes, des lâches ! et moi, sa mère, moi misérable qui n'ai pas eu des bras d'acier pour le retenir sur mon cœur ! Quelle affreuse torture ! C'est dans ce tunnel qu'il l'aura laissé tomber, j'en suis sûre, pour se sauver lui-même, l'infâme !

Dans les autres wagons, la stupeur était toujours la même, mais elle n'avait pas augmenté. Un peu plus ou un peu moins de vitesse n'était guère sensible à ce degré-là. Quelques-uns même avaient commencé à concevoir des doutes sur la possibilité d'un accident, tant le cœur de l'homme est facile à l'espérance !

On se disait de temps en temps que, puisque cela durait depuis une heure ou deux sans qu'aucune catastrophe fût survenue, cela pouvait finir par un arrêt naturel de la locomotive, lorsqu'elle viendrait à manquer de charbon.

Il est bien entendu que c'étaient les plus braves qui raisonnaient ainsi, et cette vague lueur de salut n'apparaissait qu'à de rares intervalles à l'esprit des moins troublés.

La peur horrible, la peur livide régnait encore sur tous les wagons d'un bout à l'autre du convoi. Les amoureux, eux-mêmes, s'étaient réveillés de leur merveilleuse extase et tremblaient.

Heureusement pour eux, ils avaient la jeunesse et l'amour, ces deux forces qui vous font aller avec calme au-devant de la mort si l'on espère d'expirer entrelacés. Ce n'étaient point les plus malheureux.

Chez les trois pauvres femmes seules, un long évanouisse-



ment avait succédé aux attaques nerveuses. Plus d'un homme respirait des sels.

Tout à coup Marie s'élança vers un vasistas. Elle fut retenue à temps par sa robe. Mais, dans son élan, le corps à demi penché sur la voie, elle avait pu voir Léger tenant Yvon debout devant lui et elle avait poussé un cri de joie. Son fils était vivant.

Pour elle et en ce moment, c'était tout. Elle revint à sa place avec des larmes dans les yeux. Elle raconta ce qu'elle avait vu, ne se doutant pas, la malheureuse, que par son récit elle tuait cette dernière lueur d'espoir que pouvaient conserver encore ceux qui ne savaient rien de la lutte du chauffeur, de sa tentative désespérée et de son lamentable insuccès.

Aussi une terrible pensée surgit-elle dans l'esprit de l'un de ces voyageurs, celui qui possédait le fusil dont Chaussang avait parlé. Il se leva, prit son arme, y mit une cartouche, et quelques secondes après, le chauffeur entendit une balle siffler au-dessus de la locomotive.

On tirait sur Sombreker.

Mais Marie, cette fois, ne put être maîtrisée par personne. Elle avait deviné la pensée du chasseur : s'élançant vers cet homme qui se disposait à tirer un second coup sur le mécanicien, elle le saisit par le bras et le secoua avec une telle violence que son fusil lui échappa des mains et roula sous les wagons, où, par un bonheur providentiel, il tomba sans faire dérailler le train.

Chaussang, qui d'abord, ainsi que je l'ai dit, s'était assis résigné à mourir, Chaussang se révolta bientôt à l'idée de se laisser tuer ainsi sans se défendre.

Recommencer la lutte avec Sombreker, il n'y pensa pas : ce qu'il avait accompli pendant vingt minutes l'avait épuisé. Cependant il songea que s'il n'avait pu seul terrasser le mécanicien, il y parviendrait sûrement avec l'aide d'un et au besoin de deux hommes.

Des cris affreux vinrent interrompre ses combinaisons. A l'arrière du convoi, une des voitures dont les roues surmenées étaient depuis longtemps privées de graisse, une des voitures venait de s'enflammer.

Un Anglais, flegmatique, le seul des voyageurs qui n'eût pas encore poussé un « hélas ! » probablement par amour-propre national, avait le premier senti sous ses pieds le bois s'enflammer.

Il n'y eut pas de flegme possible devant ce nouvel incident ; il bondit, poussa un rugissement de terreur et ouvrit la portière, par laquelle il s'élança sur le marche-pied. Les autres voyageurs, aveuglés par la fumée, voulurent en faire autant ; et l'on vit pendant quelques minutes des grappes humaines suspendues au flanc de ce wagon enflammé, hésitant à se laisser tomber sur la voie et emplissant les airs des plus épouvantables cris de désespoir.

Chaussang s'aperçut de ce nouveau malheur et n'hésita plus. Il allait repartir pour chercher dans les wagons deux hommes déterminés qui l'aideraient à garotter le mécanicien. Mais au moment où il songeait à quitter le tender, un sifflement particulier de la *Durance*, une crépitation spéciale, vinrent faire tressaillir le chauffeur. Il était trop tard.

La catastrophe finale était proche. Tous ces gens qui criaient derrière lui allaient mourir cette fois, à moins qu'un miracle ne vint faire cesser cet horrible cauchemar. Chaussang essaya de reprendre son calme en se disant qu'après tout c'était son métier.

Mais son esprit ne voulut pas être tranquille.

En présence de cette mort certaine, il se révolta encore une fois. La sueur l'envahit dans tout son corps.

Voici ce qui arrivait : l'eau allait manquer à la chaudière. Si la machine avait subi un coup de feu quelque part, elle

devait éclater par là. Si l'on ajoutait de l'eau, l'explosion était encore plus certaine, parce que le liquide arrivant tout à coup sur les plaques rougies produirait une vapeur vingt fois plus considérable que ce que la chaudière en pouvait supporter.

Aussi, quelle que fût la force de la *Durance*, qui avait résisté pendant une heure à la destruction de la soupape de sûreté, elle devait infailliblement éclater.

Sous cette idée, aiguillonné par cette nouvelle terreur, Chaussang conçut un nouveau projet. Il avait senti que la locomotive ralentissait imperceptiblement sa vitesse, et que parfois c'étaient les wagons qui, lancés en avant, poussaient la machine. A l'aide de sa corde, il amarra solidement et avec des nœuds serrés le robinet du réservoir d'eau, que Sombreker, dans son enthousiasme, avait oublié d'ouvrir.

De cette façon, il faudrait au mécanicien le temps de dénouer cette corde, et dans cet intervalle, c'est-à-dire avant que l'explosion n'eût eu lieu, le chauffeur pourrait mettre à exécution sa nouvelle entreprise.

Une seule chose l'arrêtait. Laisserait-il l'enfant avec son père ou le prendrait-il avec lui ? Ce n'était pas le moment d'hésiter. Une seconde était sans prix. Il décida qu'il emmènerait l'enfant ; avec le reste de sa corde il se l'attacherait solidement au corps.

Le chauffeur se leva. La crépitation dont j'ai parlé venait d'attirer l'attention de Sombreker. Il était temps. Le robinet était enveloppé de cordes ; à chaque tour un nœud.

— De l'eau ! de l'eau ! s'écria Léger.

Chaussang prit l'enfant sans répondre et le serra sur sa poitrine en l'assujettissant avec sa corde.

— De l'eau, misérable ! de l'eau ! nous allons nous arrêter ! hurlait Sombreker.

Et il se précipita sur le robinet. Si le mécanicien avait le temps de l'ouvrir avant que Chaussang eût exécuté son projet, c'en était fait. Heureusement les nœuds du chauffeur étaient solides. Léger s'exténua en efforts impuissants.

Cependant le chauffeur, l'enfant suspendu à son cou, sauta à l'arrière du tender. Il saisit le bâton de houx dont le croc était resté fixé dans le bois du fourgon. Après quelques hésitations, il parvint à s'accroupir sur un des tampons. Mais ce n'était pas assez. Il ne put commencer sa besogne. En s'abandonnant à la grâce de Dieu, il lâcha son bâton de houx, se mit à califourchon sur le tampon, et là, la sueur au front, les lèvres contractées par un rictus épouvantable, à demi entraîné dans l'abîme par le poids de cet enfant qu'il avait voulu sauver, les yeux agrandis par la peur d'arriver trop tard ou de tomber sous le train, il essaya de décrocher la locomotive.

En ce même moment l'incendie du wagon prenait des proportions sinistres. Les clameurs des malheureux qui se pressaient les uns contre les autres, les cris des autres voyageurs qui hurlaient instinctivement et comme pour augmenter la confusion, tout cela était bien, avec les autres scènes propres à chaque compartiment, le plus lugubre spectacle qu'on puisse voir.

Mais à ces clameurs désespérées, un autre cri répondit tout à coup, cri de triomphe, de joie et de salut.

Chaussang avait réussi !

La locomotive essoufflée ayant elle-même été poussée par le train, le chauffeur avait pu dévisser le lien et détacher les chaînes.

Il était maintenant debout sur le tampon, cramponné d'une main à son bâton de houx, de l'autre soutenant l'enfant de Sombreker. La locomotive, dégagée du poids du train, avait pris un nouvel élan et filait avec la vitesse d'une balle.

Les wagons, par suite de la vitesse acquise, roulèrent longtemps encore, mais en abandonnant bientôt cette rapidité vertigineuse. Les serre-freins, qui virent partir la machine en avant, serrèrent les roues avec fureur, et quelques instants après, tout le monde était à terre.



Un seul homme ne quittait pas sa place. C'était Chaussang. Il regardait la *Durance*, qui était déjà à huit cent mètres. Des ongles et des dents, Léger avait fini par dégager le robinet des cordes qui l'enlaçaient. On entendit comme une décharge d'artillerie. On vit des débris s'élever vers le ciel. La *Durance* avait volé en éclats, et le mécanicien Sombreker venait de sauter avec elle en poussant des cris de victoire.

Camille DEBANS.

### Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

**CORSAGE-CONFECTION.** — Ce modèle se porte ajusté, à basques courtes derrière et devant, et à longues basques sur le côté. Il peut servir de deux manières différentes : en corsage-cuirasse pour costume de ville, et comme confection de demi-saison en cachemire noir, avec garniture de galons et de nœuds papillon. La manche est à coude, garnie d'un volant plissé et d'un nœud.

Notre patron se compose des quatre pièces suivantes :

1° Devant. — 2° Petit côté. — 3° Dos. — 4° Manche.

(Voir pour ce modèle la gravure DG. n° 609, figure 3, qu'on trouvera dans notre prochain numéro à la page 151.)

### REVUE DES MAGASINS

La mode nous prépare de ravissantes broderies pour la saison prochaine ; outre que c'est une élégance qu'on ne saurait trop approuver, c'est en même temps une industrie qu'il faut encourager : les femmes qui sont forcées de travailler en ont si peu de lucratives !

La maison GESSAT ET AUBRY, où nous avons vu des merveilles en ce genre, nous a dit combien ses ouvrières étaient occupées, et à quel point ses commandes importantes se multipliaient. Nous avons vu tous les genres : broderies en bandes pour volants et entre-deux, ou faites sur le linge confectionné lui-même (draps, taies d'oreiller, chemises, pantalons, jupons) ; des mouchoirs brodés, à vignettes mignonnes, chiffres enlacés ou petits « tableaux de genre » exécutés au point d'armes ou aux plumetis, en cordonnets, plumes, etc., de véritables chefs-d'œuvre par la façon artistique dont ils sont travaillés ; enfin des parures en batiste, avec des broderies tellement fines qu'il faut une loupe pour distinguer les différentes sortes de points.

À côté de ce vaste domaine, qui comporte le linge sérieux et la lingerie fine, Mme Gessat, avec l'habileté d'une femme d'intelligence et de goût, exploite, sur une assez vaste échelle, le costume proprement dit, en ce qui concerne la broderie. Ainsi que nous l'avons déjà expliqué à nos lectrices, ce genre de broderie ne comprend pas seulement les tissus de fil et de coton, toiles, batistes, percales et nansoucks ; Mme GESSAT l'applique à toutes les étoffes de velours, de soie ou de laine. Elle s'est attaché une coupeuse émérite, et les toilettes qu'elle fait faire sont empreintes d'un véritable caractère d'élégance. Nous entendons par ce genre la robe princesse, la tunique juive, la polonaise, la cuirasse, la matinée pour femme ou enfant. Les dessins de la maison Gessat et Aubry sont absolument inédits et constituent en même temps une propriété exclusive qui n'appartient qu'à eux.

Nous engageons nos lectrices parisiennes à visiter les magasins de cette maison (rue Saint-Honoré, 332) : elles auront plaisir à constater que nous n'avons rien exagéré.

— A la fin d'une saison, au commencement d'une autre, il fait bon avoir à sa portée une couturière intelligente, experte dans son genre et prompte à livrer le travail, car ce n'est pas une petite affaire que de renouveler, au gré de la mode, tous les vêtements qu'on a coutume de porter.

Mlle Marie BATAILLON est presque une amie pour ses clientes, qui s'adressent à elle en toute confiance, préférant lui laisser le soin et du tissu à employer et du genre de la toilette à faire. Extrêmement discrète, elle n'induit jamais personne en dépense exagérée, et elle sait trouver ce qui convient le mieux à l'âge et à la position de chaque personne.

Vent-on un costume simple ? Mlle Bataillon en trouve juste la mesure, mais non sans ajouter une certaine pointe d'originalité (le cachet particulier de son talent). — Est-ce, au contraire, une toilette habillée qu'on désire ? Ici encore l'intelligence de l'artiste se révèle : tissus de velours ou

de soie sont taillés, drapés, arrangés et garnis avec une élégance sans pareille et la femme la plus difficile a lieu d'être satisfaite.

Nous avons eu l'occasion de voir chez Mlle Bataillon (rue Thérèse, 5) quelques nouveaux échantillons de son savoir-faire : des robes princesse, d'une coupe et d'une grâce achevées ; de gentils habits *Muscadins*, pour réunions élégantes ; enfin, de bons costumes de ville, très-bien compris, polonaise et pardessus garnis de franges postillon, d'un goût de bonne compagnie et comme les femmes simples aiment à les porter.

— Peut-être nous saura-t-on gré de donner ici un nouvel aperçu des noms et prix des jupons, tournures et corsets les plus demandés de la maison DE PLUMENT. La mode, sous ce rapport a de si nombreuses exigences aujourd'hui !

Le jupon *Zanzibar*, pour robes à traine, un beau tissu blanc, ayant 1 m. 10 à 1 m. 15 ; prix : 30 fr.

Le jupon *Marie-Antoinette*, riche modèle, garni de volants et de dentelle, excellent pour faire valoir une robe à grande traine, ayant de 1 m. 15 à 1 m. 20 de longueur ; prix : 35 fr.

La jupe *Alice*, pour robe de ville, avec un seul volant, ayant de 0,90 à 95 cent. de hauteur ; prix : 15 fr. en blanc et 20 fr. en rouge.

La tournure *Jeanne d'Arc*, avec deux volants ; 18 fr. en blanc, 25 fr. en rouge.

La petite tournure *Postillon*, à un seul volant ; 6 fr. en blanc, 7 fr. en rouge.

Le corset-cage modifié, allongé, rebaleiné, vaut 18 fr. ; si l'on veut rejoindre la ceinture *Jeanne d'Arc*, il coûte 25 fr.

Le corset *Sultane*, avec toutes ses nouvelles qualités : 30 fr. ; et 35 fr., avec la ceinture *Jeanne d'Arc*.

Rappelons à nos lectrices le *lacet hygiénique*, dû aux recherches de l'infatigable M. de Plument. Ce lacet de corset, en caoutchouc rond, recouvert de cire blanche, est inappréciable par le temps qui court ; avec lui, on peut se serrer sans aucun risque, car, sa qualité étant de se prêter à la pression, le corps n'est jamais gêné : les voies respiratoires dilatent ou resserrent naturellement le cordon. Moyennant 3 fr. adressés à M. de Plument (rue Vivienne, 33), on reçoit *franco* ce gentil lacet soigneusement enveloppé dans un petit carton, portant la marque de la maison.

### SPÉCIALITÉS

Le *Lait antéphélique* de CANDÈS est une eau de toilette incomparable, et, en dépit de toutes les compositions qui surgissent chaque jour de par le monde pour l'entretien et la beauté de la peau, aucune ne saura le remplacer.

Le *Lait antéphélique* de Candès est un remède infailible contre les défauts naturels ou accidentels de la peau : boutons rouges, taches de son, marque de grossesse, qu'il atténue et fait disparaître. Cette eau est également parfaite pour les soins journaliers de la toilette ; versée dans l'eau ordinaire, elle est employée de la même façon que celle-ci. Nous connaissons des femmes âgées dont le teint frais est admirable et qui ne possèdent pas d'autre secret, pour arriver à ce résultat, que d'employer le *Lait antéphélique* matin et soir.

Cet excellent produit peut être expédié en tous lieux, sur demande affranchie adressée à M. Candès (boulevard Saint-Denis, 26)

M. d'A.

### SOMMAIRE DU 3<sup>e</sup> N° DE MARS 1876.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary D'AUBERVILLE. — Lettres d'une Douairière, par Mme de BASSANVILLE. — Au jour le jour, par L. S. — Daniel Stern, par C. de F. — Théâtres, par HOP-FROG. — *Le Scapin*, par Ch. D. — *Sombreker*, nouvelle, par M. Camille DEBANS. — Description de patron. — Revue des magasins, spécialités, et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure n° 1307, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de dîner ou de théâtre. — Patron découpé d'après la gravure D G. n° 609, fig. 5 (annexe spéciale aux éditions n° 2 et 3) : corsage-confection.

Dans le texte : P. n° 302, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau *Giroflé*. — G. n° 610, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de réception. — G. n° 612, dessin de M. E. THIRION : toilettes de communiantes. — G. n° 615, dessin de M. E. THIRION : toilette d'appartement et costume de visite.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Carême, politique, bronchite... voilà les maux dont nous souffrons aujourd'hui. Le premier se guérit à l'aide d'un régime léger, par l'abstinence de plaisirs bruyants et la patience; le second se traite par la confiance en l'avenir; quant au troisième, il suffit ordinairement, pour s'en débarrasser, de garder la chambre et de boire chaud. Peut-être n'aurions-nous rien dit de cette situation, si les modes ne semblaient en souffrir un peu, et si les femmes n'étaient là pour apporter le remède.

Lorsqu'une femme est adroite, le Carême passe presque inaperçu pour son entourage et ses amis. Pour les uns, le menu des repas est si bien soigné que « la sauce fait manger le poisson, » comme on dit vulgairement; pour les autres, les fêtes de nuit sont remplacées par des matinées: au lieu de danser, on fait de la musique ou l'on joue la comédie. De cette façon, personne n'y perd rien.

Jusqu'à un certain point une femme peut atténuer les effets de la politique quand ils sont mauvais: sa douce influence réagit sur les trembleurs, encourage les timides, relève les courages abattus. Elle prohibe de son salon toute discussion politique ou religieuse. Enfin, elle peut encore combattre la politique par la toilette; car la beauté et la grâce sont des arguments irrésistibles.

Le CHAPEAU est, en fait de modes, la question capitale du moment; les coiffures d'hiver ont fini leur carrière, une personne élégante n'en veut plus. On adopte maintenant le chapeau de demisaison, lequel s'établit en étoffe assortie à la toilette, en soie noire et dentelle blanche, ou en gaze neigeuse, délicieux tissu laine et soie, vaporeux comme un nuage. On porte encore quelques feutres avec fond mou et bavolet en étoffe. Mais, dans tous les cas, c'est la capote qui l'emporte sur toutes les formes, sans doute à cause de la variété infinie avec laquelle chaque modiste l'interprète selon sa fantaisie.

On nous saura gré de signaler quelques types, que nous avons recueillis çà et là et qui édifieront nos lectrices sur les caprices de la mode. Il en est un, par exemple, qui a tout à fait grand air: c'est une capote en gaze neigeuse de couleur crème; la passe est inclinée, à gros plis renversés sur le côté, avec tour de tête en dentelle crème coquillée et boutons de roses rouges. Le fond est mou et le bavolet ruché; puis, moitié sur l'un, moitié

sur l'autre, est posé un coquillé de dentelle avec des roses rouges tombantes. Une barbe Rachel en dentelle crème complète la coiffure; drapée à l'antique sous le menton, elle s'arrondit sur la poitrine, et les extrémités en sont fixées de chaque côté du chapeau.

Un autre modèle nous a particulièrement plu; c'est un chapeau Baby en surah broché noir: fond mou, passe ruchée, avec ondulation de valenciennes sur les bords. Comme garniture, un coquillé de valenciennes et une botte de narcisses sur le sommet, dépassant le bord inférieur derrière. De ce point partent des barbes de valenciennes que l'on croise sous le catogan pour les ramener de façon à former un nœud devant.

Citons encore un chapeau de paille tout à jour, que l'on couvre de fleurs et qui présente l'aspect d'une vraie corbeille de Flore. Le dessous est garni de ruban disposé en nœud alsacien sur le devant et qui forme derrière un nœud catogan.



P. N° 305. — TOILETTE D'APPARTEMENT.

La première communion forme actuellement la grande préoccupation de toutes les LINGÈRES, et comme il est d'usage, pour ce grand jour, d'habiller l'enfant à neuf de la tête aux pieds, c'est une grosse question de lingerie à traiter. En principe, la plus grande simplicité doit régner dans ce genre de toilette; les enfants ne doivent éclipser personne ce jour-là. A part le linge de dessous (pantalons, petits corsages, jupons) qui peut être garni de petites valenciennes suivant les habitudes d'élégance de la famille, la robe est unie. Corsage à la vierge; jupon



à petite traîne terminée par un large ourlet; ruchés en crêpe lisse ou tulle de Bruxelles au cou et aux poignets; ceinture ronde sans bouts pendants, fermée sous un chou, bonnet de tulle ruché; long voile de mousseline pareille à celle de la robe et simplement ourlé. Pas un bijou; un sac genre « ridicule » pendu au bras par un ruban ou une cordelière et dans lequel se trouvent une petite bourre blanche, un chapelet blanc et le mouchoir. Comme chaussure, le coustil est préférable.

Il nous faut bien parler du regain de faveur qui se manifeste en ce moment pour la robe princesse, dont le succès était pourtant bien affirmé. Aujourd'hui, ce sont les retardataires qui acceptent cette gracieuse forme; de là la recrudescence indiquée. Cette robe fait toujours sensation lorsqu'elle est bien interprétée. Mais aux réunions du soir, elle trouve autant de partisans que de détracteurs; pour notre goût, nous la préférons appliquée aux toilettes de jour et aux étoffes lourdes. Une jeune mondaine s'est fait beaucoup remarquer dernièrement dans le costume que voici. Robe princesse en faille crème, à longue, très-longue traîne, formée par un pli Watteau dissimulé au-dessous de la taille; corsage décolleté et pas de manche. Puis une incommensurable guirlande de franges de violettes, partant d'une grosse touffe sur l'épaule pour entourer du haut en

bas cette toilette (comme une devise de mirliton) et se terminer au bas de la traîne par une botte de mêmes fleurs.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description de la gravure coloriée n° 1308 C.

**TOILETTES DE VILLÉGIATURE.** — 1. Costume en cachemire crème et faille havane. — Jupons à traîne, entouré de trois volants plissés très fin. — Tunique très-longue, ornée d'un liséré havane, drapée d'une part jusqu'au milieu derrière; l'autre partie est également drapée, mais sur le côté, avec coquillé rajouté à cet endroit; le milieu tombe en pointe derrière. — Cuirasse bordée d'un biais de faille, avec col assorti et nœud de ruban sur la basque. Le bas des manches est garni de lisérés et de plissés de faille avec nœuds sur le dessus.

2. Costume en cachemire et faille vert bouteille. — Jupons à traîne, composé derrière d'un large pli quadruple dont le dessus est couvert de boutons assortis. Un nœud de large ruban soulève le pli en pouff. Le devant du jupon est formé de trois tabliers superposés, faits de plis remontants (5 pour le premier, 4 pour le second et 3 pour le dernier en haut); chacun d'eux est encadré de plissés en faille. — Petit habit ayant un seul pan derrière, de la largeur du quadruple pli; des boutons semblables à ceux du jupon ornent tout le dos et la basque du corsage. Même garniture sur le dessus des manches et plissés au bas de celles-ci ainsi que dans le haut du corsage. — Chapeau de crin noir garni de galon natté noir maintenu sur le côté par des boucles de nacre et disposé en bouclettes sur le sommet du chapeau. Plume verte en saule pleureur partant de côté pour retomber derrière. Bandeau de turquoise cardinal.

(Voir la description des autres gravures à la page 155).

### MODES ET LINGERIE

1. TOILETTE D'APPARTEMENT (P. N° 305, page 145). — Robe prin-



2. Parure en toile.

cesse en sicilienne grise, taillée avec sept coutures derrière; ces coutures s'ouvrent à partir de la taille, et un plissé de faille marron s'y ajoute en soufflet-éventail jusqu'en bas. Poche marron garnie de frange, posée sur le côté; de ce point partent des cordelières de soie assortie, à glands pendants, qui vont se fixer au milieu derrière et reviennent se perdre à l'épaule. Un jockey de frange filet orne le haut des manches.

2. Col paysan et sous-manche en toile blanche, entourés d'un dentelé à jour. Cravate de fantaisie.

3. Bonnet du matin en nansouck; large fond mou entouré de barbes en broderie anglaise, croisées derrière où elles retombent. Ruban rayé bleu et blanc et coques de velours noir.



3 Bonnet du matin.

4. Capote (chapeau de cérémonie) en velours épinglé de nuance crème. — Fond mou garni d'une plume tournante de même nuance. Bavolet de dentelle crème. Diadème en dentelle ruchée et coquillé, garni d'une guirlande de muguet mélangé de roses, et barbes en dentelle de même nuance que le bavolet.





A. Leroy imp. r. des Barres 66

James David

1308<sup>c</sup>

M. Goubaud Fils RM<sup>e</sup> Paris

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M<sup>lle</sup> Marie Bataillon, rue Chéreseul, 5.

Machines à coudre H. Seeling, B<sup>te</sup> Sebastopol, 70, et r. N<sup>ve</sup> des Petits Champs, 97.

Ceinture Régente de M<sup>mes</sup> De Vertus Sœurs, Rue Auber, 12.

Entered at Stationer's Hall.







5. Fichu Lamballe en crêpe lisse blanc, entouré de valenciennes, drapé et croisé devant.



4. Chapeau de cérémonie.

3. Chapeau Postillon en crin noir. Large ruban cardinal entourant la



5. Fichu Lamballe.

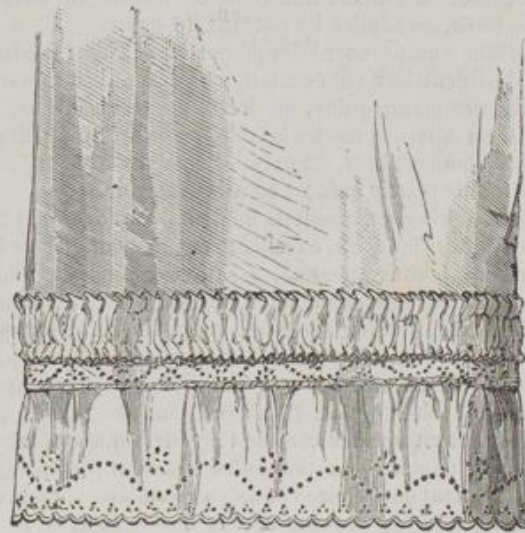
calotte et formant des coques sous la passe derrière. Plume grise fixée par une rose thé sur le sommet.

7. Bas de jupon en percale fine, ainsi composé : un haut volant en broderie anglaise et plumetis avec bord festonné; un entre-deux répétant



6. Chapeau Postillon.

le motif du volant, mais en petit, et formant tête au volant brodé; au-



7. Bas de jupon.

dessus de l'entre-deux, un volant plissé à la vieille. Ce bas de jupon est fait en vue d'une toilette habillée.



## CHRONIQUE MONDAINE

Le carême se fait sentir le moins qu'il peut, cette année, et il semble même qu'il n'ait fallu que l'arrivée du temps de pénitence pour décider le monde à s'égayer, — sans doute, d'après la loi qui veut que les extrêmes se touchent. Chacun s'est hâté d'avoir les violons avant que la venue des jours saints ne les oblige au silence. Dans certains quartiers élégants du nouveau Paris, au boulevard Haussmann, au boulevard Malesherbes, on a compté jusqu'à trois soirées par nuit dans la même maison : les invités se trompaient d'étage, les rafraîchissements d'office, les orchestres se fondaient, et le tout formait un méli-mélo comique, un charivari fort amusant.

D'abord, c'étaient la finance et le haut commerce qui tenaient la corde de l'hospitalité : puis le faubourg Saint-Germain a ouvert la porte de ses salons et commencé ses réceptions. Il ne donnera guère à danser qu'après Pâques et prélude à ses bals par des diners de haut goût. Partout on dresse la nappe et on lutte de menus : chez la comtesse de Moustier, chez la duchesse d'Uzès, chez la comtesse de Chabot, chez la duchesse de Galiera, chez la duchesse Decaze, que sais-je encore ? C'est un véritable concours gastronomique.

A son dernier dîner, la femme du ministre des affaires étrangères portait une robe de satin bleu de Chine, avec tablier frangé d'argent. Dans les cheveux, un bouquet de plumes bleues, retenues par des diamants.

On parle beaucoup, dans le monde, de l'inauguration prochaine des salons de la baronne de Courval, née princesse Bihesco. La baronne vient de terminer, rue de Grenelle, une des installations les plus grandioses, les plus fastueusement élégantes qui soient à Paris. D'autre part, le très-prochain mariage de Mlle Bettina de Rothschild avec son cousin, le baron Léopold de Rothschild de Vienne, était le sujet de toutes les conversations féminines. Les deuils qui ont frappé, dans ces derniers temps, la famille Rothschild avaient retardé jusqu'ici la célébration de cette union qui amène, tant pour la corbeille et le trousseau de la mariée que pour la toilette de celles qui assisteront à la cérémonie, un mouvement d'élégance et de luxe qui fait sensation sur la place de Paris.

Les réceptions de jour, pour cause matrimoniale, sont de plus en plus à la mode. Elles servent aux expositions de corbeille; et, tout en avalant une tasse de thé ou en buvant un verre de xérès, on admire les cadeaux de noces.

Ces exhibitions prennent des proportions extraordinaires. On dispose les dentelles en éventail, on drape les robes et les châles sur des mannequins, on dresse les services d'argenterie comme si on allait se mettre à table, on ouvre aux belles pages les livres d'heures; bref, on pare les cadeaux avec un soin qui montre tout le plaisir qu'on a eu à les recevoir.

Les jeunes filles, en cueillette de fleurs d'oranger, ont trouvé, avec ces expositions, un excellent moyen pour forcer les fils d'Adam, qui prennent femme, à resserrer un peu moins les cordons de leur bourse, sous prétexte de misère des temps.

On a vendu, l'autre semaine, la collection d'autographes laissée par M. Paul Foucher. A cette vente assistait, poussant aux enchères, un amateur qui forme, depuis longtemps déjà, une curieuse bibliothèque. Il n'admet sur ses rayons que des ouvrages portant une dédicace de l'auteur à quelque empereur, roi, prince, ministre, ou tout autre très-haut personnage.

Or, le piquant de l'affaire est de voir combien le temps arrive à métamorphoser le plus souvent le dévouement et le respect des auteurs de dédicaces. Une petite notice, ajoutée par notre collectionneur sur un feuillet accolé à la dédicace, constate ces variations le plus curieusement du monde.

L'idée de cette étrange et souvent compromettante collection vint à notre amateur en 1848. A cette époque, des milliers de volumes appartenant au roi Louis-Philippe, aux princes, à des puissants renversés, furent jetés aux quatre vents du ciel. La bourrasque souffla sur plusieurs royaumes et partout il y eut épave. Notre homme chercha, acheta, fit des échanges. Sa razzia la plus précieuse fut la vente de la bibliothèque de Neuilly. Il eut alors plus de mille volumes à dédicaces pour un milliers d'écus.

Notre bibliomane compte, dans cette collection d'autographes, des curiosités inappréciables, des monuments étranges de flatterie, de bassesse et d'imprévoyance. Mais sa recherche élargit aujourd'hui le cadre, et des modernes, ou plutôt des vivants, il remonte en ce moment au siècle dernier; déjà il a pu réunir plus de deux cents volumes dédiés par des académiciens, des poètes, des évêques, des savants, des voyageurs, aux rois Louis XIV et Louis XV, aux ministres de ces rois, bon nombre à Louvois, quelques-uns à Louis XVI et plus de cinquante à l'empereur Napoléon.

L'Institut d'alors y figure et aussi la diplomatie : tout cela est excessivement curieux et instructif. La biographie d'une foule de gens aurait à puiser, dans cette bibliothèque, des détails inconnus.

Un exemplaire très-singulier est celui de *Paul et Virginie*, offert par un parent de Bernardin de Saint-Pierre au roi Joseph d'Espagne, lequel envoya un tableau en échange à l'auteur.

A propos d'originalité, en voici une dont l'excentricité mérite qu'on s'y arrête.

Un gentleman campagnard, qui habite une ville voisine de la capitale, adore les petits oiseaux à la brochette ou à la casserolle. Sans doute, les ortolans et les bec-fignes lui plaisent par-dessus tout, mais il y a un proverbe qui assure que faute de grives on prend des merles, de sorte que notre gourmet se régale fort bien de toute la petite gent emplumée qui sautille d'arbre en arbre. Malheureusement pour lui, il y a de longs mois, comme ceux que nous traversons à présent, où la loi prohibe chasse et traquenards. Comment alors satisfaire sa passion, je veux dire son appétit ? C'est ce qu'on va savoir.

Dans un champ contigu à son jardin, sur un point à l'entour duquel croissent follement les acacias issus des graines volantes et les sureaux au fade parfum, passe, à trois ou quatre mètres de haut, une sorte de fils électriques allant de Paris vers le Nord. Notre campagnard doublé de gourmand avait remarqué que les graines rouges des sorbiers de la partie voisine de son jardin attiraient par nuées les oiseaux pillards qui, leur bec repu, faisaient des haltes imprudentes sur les fils de l'État, et disparaissaient brusquement ailleurs que dans les airs.

Que se passait-il donc ? Il passait une dépêche !.... Or, à chaque dépêche, c'était un frémissement électrique qui foudroyait, ou étourdissait tout au moins, l'oiseau imprudemment posé sur le fil et lui faisait lâcher patte !

Ceci bien observé, notre amateur de gibier nettoya l'espace renfermé dans la haie de sureaux et d'acacias, et y sema le grain préféré des volatiles, droit sous le passage des fils. Personne n'ignore que les oiseaux se renseignent amicalement sur les bons endroits de réfection. Seulement, peu avisés en physique, ils ne peuvent comprendre le danger des fils électriques, et autant d'arrivants repus sur le perfide réseau, autant de foudroyés par le passage des dépêches. Il tombent dans le champ semé d'un froment trompeur. On les ramasse par douzaines tous les jours. Notre amateur se régale et fait des cadeaux à ses voisins.

Tel est le stratagème qu'il emploie pour éluder la loi sur la chasse et satisfaire son appétit.

BACHAUMONT.



## TOILETTES DE CAREME

Le carême est le temps des pratiques édifiantes et des sermons de charité. Le droit de présenter la bourse de velours aux fidèles et aux curieux qui se pressent dans nos églises, les jours où la chaire doit être occupée par un prédicateur en faveur, est excessivement envié, et, pour obtenir ce droit, il faut au moins autant de démarches et de sollicitations que, dans le siècle dernier, pour obtenir une présentation à la cour.

La mode ne perd pas non plus à ces exercices pieux. Le sermon a ses toilettes spéciales, tout comme l'Opéra ou le steeple-chase.

La simplicité est de rigueur en pareil cas : pas de soie, pas de volants, pas de jais ni de passementerie. De la laine, rien que de la laine, comme au couvent.

Les robes courtes sont bannies : rien n'est plus laid pour se mettre à genoux.

A l'église, il faut les longs plis de la jupe, les draperies sévères du costume. Les robes se font unies, la jupe plissée en abbesse et garnie de biais. Le corsage est lacé par devant ou derrière à volonté, et ouvert en carré sur la poitrine, avec guimpe en crêpe de Chine ou de soie de la même nuance que la robe. Lacet aussi aux manches et dont le nœud, avec aiguillette, forme garniture aux poignets. Pour manteau, une sorte d'écharpe, de même étoffe que la robe ou en drap d'Ecosse, qu'on jette sans prétention haut sur les épaules.

Le chapeau fermé, à léger tour-de-tête de tulle ou de gaze blanche, vient compléter la toilette.

Il y a des étoffes d'élection pour ces costumes de carême : la bure d'Irlande, entre autres, est très-appréciée. On en fait, de la façon que nous venons de dire, des robes charmantes.

On peut bien faire pénitence sans se présenter pour cela « à faire peur » dans la maison du Seigneur ! Voilà pourquoi nous avons suivi, pour l'édification de nos lectrices, les jupes au sermon.

L. S.

## UNE FILLE DES MUSES

Mme Louise Colet, qui vient de mourir presque à la même heure que Mme la comtesse d'Agout, mérite d'être comptée parmi les lyriques de ce temps. Elle avait reçu pour la poésie des dons très-remarquables et très-singuliers, qui lui assuraient une place à part ; et tandis que d'autres femmes illustres chantaient, avec un lointain ressouvenir de la grande Sapho, les amertumes de la vie, les déceptions de l'amour, les tristesses de la jeunesse qui s'envole, le mensonge du fruit vermeil qui sur nos lèvres se dessèche et devient cendres, Mme Louise Colet était née pour célébrer naturellement l'orgueil de la jeunesse, le bonheur de vivre, l'ivresse du triomphe. Elle embrassait éperduement la nature, charmée par les forêts, par la lumière, par le ruissellement des eaux, par la splendeur des fleurs, et elle possédait, par une admirable exception, cette qualité première de toute robuste poésie : la joie ; c'est ce qui la distingue, et chez elle tranche nettement avec ces célèbres émules. En effet, chez les femmes, presque toujours, l'ode est un cri de désir et de regret jeté vers les paradis infranchissables, vers les bonheurs dont elles sont exilées, vers les visions qui se sont enfuies, et lorsqu'elles chantent, c'est en posant une main frémissante sur leur cœur brisé et saignant.

Au contraire, Mme Louise Colet était armée du talisman suprême. Souverainement belle, avec une tête imposante et char-

mante, coiffée de longues boucles d'or, réflétant le ciel dans de douces et fières prunelles, enchantant les regards par la vive pourpre de ses lèvres en fleur, reine par son cou superbe et par ses blanches mains au ongles de rose, elle était à la fois poète et sujet pour la poésie ; elle se sentait protégée par l'armure de diamant, investie de la force suprême ; elle tenait dans ses doigts de lys la puissante quenouille d'Omphale, victorieuse de la massue et de l'arc d'airain. C'est pourquoi elle a eu toutes les ardeurs et toutes les énergies du vrai poète.

Enfin, Mme Louise Colet est peut-être la seule femme moderne qui, en dehors d'elle-même et de sa propre vie, ait su trouver et concevoir des sujets de créations poétiques. Je ne sais rien de plus net, de plus lumineux, de plus sincèrement hardi que cette description de la statue d'Athénè dans le poème intitulé *l'Acropole d'Athènes* :

Entrons dans la chambre sacrée ;  
Elle est là sur son piédestal ;  
A sa belle tête inspirée  
Brille le cimier triomphal ;  
Sa bouche est souriante et fière,  
Son nez droit, son front sérieux ;  
Deux grands saphirs sous sa paupière  
Simulent l'azur de ses yeux.

Sous son casque, sa chevelure  
Vers le cou va se ramassant ;  
Sur sa taille superbe et pure  
En longs plis sa robe descend ;  
Une de ses mains tient la lance,  
L'autre la Victoire ; à ses pieds  
Git son bouclier d'or, immense,  
Où les Géants sont châtiés.

Sa chaussure, pour broderies,  
A des monstres domptés ou morts.  
L'ivoire, l'or, les pierreries,  
Les perles, recouvrent son corps ;  
Sur la beauté de la matière  
L'idéal jette son rayon,  
Et Pallas dans son sanctuaire  
Devient l'âme du Parthénon !

Après George Sand, avant toutes autres femmes poètes, à côté de Desbordes-Valmore aux accents douloureux et tragiques, Mme Louise Colet a tenu sa place enviée et justement conquise, et il me semble que sa tombe mérite une branche, si mince et frêle qu'elle soit, du divin laurier.

Théodore DE BANVILLE.

## THÉÂTRES

GYMNASÉ. — Voilà un théâtre qui se distingue heureusement des autres en multipliant les changements d'affiche. La pièce du jour est une comédie de MM. Delacour et Hennequin, *l'Oncle aux espérances*, qui, sans être bien neuve, n'en est pas moins amusante. MM. Landrol, Achard et Mlle Legault ont eu les honneurs de la première soirée.

AMBIGU. — Reprise du *Courrier de Lyon*, avec Paulin-Ménier dans le rôle de Chopart et un débutant, M. Bilher, dans celui de Dubosc. Malheureusement, en dehors de ces deux personnages, l'interprétation du vieux drame qui fit tant courir la foule laisse beaucoup à désirer.

THÉÂTRE-DES-ARTS. — Autre reprise : *le Coual Saint-Martin*, vieux mélodrame de la Gaité, joué presque comme il y a trente ans.

Hop-Frog.





DG. N° 809 - COSTUMES ET CONFECTIO







## LA MOURRE

(NOUVELLE.)

Dans les derniers jours du mois de décembre 1862, deux bersagliers de l'armée du roi Victor-Emmanuel, deux *honnêtes Piémontais*, comme les habitants du Piémont ont la modeste habitude de se qualifier entre eux, arrivèrent à Ivree par le chemin de fer de Turin, où ils avaient reçu, la veille, leur congé définitif.

L'un se nommait Ercole Zaffirini, l'autre Leandro Bertinazzi. Tous deux étaient natifs du bourg de Chivasso, situé entre Ivree et Turin, qui en est distant de trois lieues au sud; mais, au lieu de s'arrêter à Chivasso, ils avaient poussé jusqu'à Ivree, pour y revoir l'ancien vivandier de leur bataillon, un certain Amilcare Fanfuglia, homme de cœur et de ressource, dont la cordialité ne s'était jamais démentie à leur égard, quand ils n'avaient pas eu, le matin, de quoi se payer la goutte, et qui, après avoir réalisé un assez joli pécule dans les deux campagnes de Crimée et d'Italie, s'était établi à Ivree, avec sa femme, la signora Franceschina, pour y continuer son commerce de pâtisseries et de liqueurs, aux environs de la gare du chemin de fer.

La signora Franceschina n'avait pas eu le bonheur de devenir mère, et le signor Fanfuglia, désireux de l'en consoler, s'était décidé tout récemment à adopter une des nièces de sa femme, la gentille Barbaretta, petite brune au teint mat et chaud, aux yeux noirs fort éveillés et fort mutins.

Les deux bersagliers ignoraient cette circonstance. Aussi ne furent-ils pas médiocrement étonnés, en entrant dans la boutique de Fanfuglia, de trouver installée au comptoir, entre deux rangées de flacons et de verres à liqueur, cette aimable enfant qu'ils ne connaissaient pas.

— Ce n'est donc pas ici que demeure le signor Fanfuglia? demanda Ercole Zaffirini.

— Avec sa femme Franceschina? poursuivit Leandro Bertinazzi.

— Pardon! répondit Barbaretta, vous ne vous trompez pas, messieurs, c'est ici.

— Eh bien! nous sommes deux soldats du bataillon où il était vivandier, reprit Zaffirini.

— Nous venons à Ivree pour le voir, nous serions heureux de lui parler, conclut Bertinazzi.

Fanfuglia, occupé en ce moment dans la cuisine, accourut aux éclats sonores de ces deux voix, dont le timbre n'était point sorti de sa mémoire. Franceschina le suivit de près, et, remarquant que son mari gratifiait les deux soldats d'une affectueuse poignée de main, pensa que ce serait poli à elle de leur tendre sa joue à baiser, afin qu'on ne l'accusât pas de montrer moins de prévenance.

— *Basta!* dit à part lui Zaffirini, tout en troussant sa moustache et tandis qu'il guignait Barbaretta du coin de l'œil, j'eusse mieux aimé l'autre.

— Et moi donc! lui coula dans l'oreille Bertinazzi sur le même ton, pour que la signora ne pût l'entendre.

Ils s'exécutèrent, d'ailleurs, l'un et l'autre, de très-bonne grâce. Un frisson soudain les avait pâlis. Leur prunelle de chat s'était allumée. Franceschina, s'en attribuant le mérite, leur fit à chacun une de ses plus gracieuses révérences.

— Camarades, je vous retiens ce soir à diner, dit alors Fanfuglia; venez donc voir l'appétissante *pajolata* (chaudronnée) de riz à la milanaise que j'étais en train de confectionner avec ma femme.

— Oui, dit Franceschina; mais ensuite tu leur serviras, en attendant le diner, quelques rafraîchissements dans le petit salon contigu à la boutique, afin que, tout en leur tenant com-

pagnie, tu puisses surveiller l'entrée des chalands, car Barbaretta est encore bien étourdie.

— Leandro, dit Zaffirini à Bertinazzi, savais-tu qu'Amilcare eût une fille?

— Non, répondit Bertinazzi, pas plus que toi.

— Ce n'est point ma fille, c'est une nièce de ma femme, dit Fanfuglia; mais je la chéris tout autant, et le jour où elle épousera quelque brave garçon qui vous ressemble, je mettrai dans sa main une bonne dot.

— Ah! elle s'appelle Barbaretta, murmura Bertinazzi d'une voix presque tremblante d'émotion.

— Joli nom! dit Zaffirini, je n'en pourrais imaginer d'autre qui me plût davantage.

— Moins que la dot pourtant, répliqua Bertinazzi, dont la voix agressive eut une inflexion d'impertinente raillerie.

— J'aime donc bien l'argent, moi? s'écria Zaffirini, prêt à se fâcher.

Mais Fanfuglia intervint paternellement, afin de couper court à la querelle:

— Allons! allons! mauvaises têtes! C'est donc toujours comme sous le drapeau? Vous étiez inséparables dans la chambre, à la cantine, à la promenade, et l'on vous entendait sans cesse disputer; à moins que ce ne fût comme à San-Martino, où chacun de vous tâchait d'embourser fraternellement quelque balle pour le compte de l'autre, puisqu'il était impossible de se la partager. Est-ce que, par hasard, vous auriez encore votre couteau dans sa gaine au fond de votre poche?

— Pardieu! dit Bertinazzi, en exhibant avec une sorte d'orgueil ironique et triomphant un long couteau dont le ressort articulait et fixait la lame tranchante et aiguë sur le rebord supérieur du manche.

Un geste de dépit échappa à Zaffirini.

— J'ai perdu le mien! grommela-t-il d'un air sombre.

— Assez causé de cela! reprit amicalement Fanfuglia; passez dans le salon. Ma femme n'a pas besoin qu'on la complimente sur la façon dont elle apprête son riz à la milanaise. Soyez tranquilles! le parmesan n'y manquera pas; vous m'en direz des nouvelles à diner.

La porte du salon était ouverte. Les deux soldats se dirigèrent vers une table située en face du comptoir, derrière lequel trônait Barbaretta sur un tabouret de velours rouge à clous dorés, juste au point d'intersection où son charmant visage rayonnait encadré dans la lumière des deux fenêtres du magasin. Mais, à peine entrés, le choix de la place faillit être l'occasion d'un nouveau conflit de paroles, prélude obligé des voies de fait.

— Pourquoi te campes-tu derrière cette table? dit Zaffirini à Bertinazzi.

— Parce que j'ai été plus leste que toi, ce me semble.

— Oui, en me brûlant la politesse, riposta aigrement Zaffirini.

— Est-ce que je n'ai pas le droit de me reposer au lieu qui me convient?

— Qui te convient pour reluquer plus à l'aise la petite, tandis que je lui tournerai le dos!

— Tu es bien quinteux, Zaffirini!

— Si je n'avais pas perdu mon couteau...

Mais Bertinazzi, pour le narguer, se mit à siffloter en regardant tout droit devant lui.

Fanfuglia, qui ne les avait quittés un instant que pour les rejoindre aussitôt, arrivait heureusement avec deux bouteilles d'excellent vin blanc d'Asti, une sous chacun de ses bras, trois verres réunis entre les cinq doigts de sa main droite, et une corbeille de gâteaux secs dans la main gauche. Il devina d'un coup d'œil le sujet de la bouderie et dit à Zaffirini d'un ton jovial:



— Va donc t'asseoir à côté de Bertinazzi, puisque tu en meurs d'envie; n'y a-t-il point d'autres sièges aux autres tables? Laisse-moi le tien.

Zaffirini ne se le fit pas dire deux fois; il poussa brusquement une chaise en retour de celle de Bertinazzi, et s'assit à six pas de lui, presque dans l'embrasure de la fenêtre qui éclairait le salon.

Fanfuglia venait de déboucher les deux bouteilles. Les trois verres furent immédiatement remplis.

— A votre santé, camarades!

— A la santé de Barbaretta! dit Bertinazzi.

Zaffirini fronça le sourcil.

— Soit! dit Fanfuglia, mais à condition que vous choquerez vos deux verres avant de boire.

Les deux soldats obéirent, quoique en rechignant un peu, puis, après avoir bu, s'essuyèrent la moustache et échangèrent un sourire assez équivoque.

— Ercole, demanda tout à coup Bertinazzi, combien espères-tu que te laissera ton père par contrat, le jour de tes noces?

— Quatre mille *lire*, répondit Zaffirini.

— J'en aurai six! prononça victorieusement Bertinazzi.

— Toi? toi? Tu surfais au moins de moitié; nous sommes voisins à Chivasso, et je sais ce que peuvent tes parents, comme les miens.

— Pourquoi n'affirmes-tu pas tout de suite que je mens? gronda Bertinazzi, blême de colère.

— Holà! la paix! dit Fanfuglia; ce n'est point la dot qui règlera l'affaire. Ma femme et moi, nous prétendons que Barbaretta n'appartienne qu'à l'amoureux qui aura la chance de lui plaire.

— Bien parlé! tu vois, mon pauvre Ercole! ricana Bertinazzi.

— Qu'est-ce donc que je vois, riche Leandro?

— Que mes six mille *lire* n'y feront pas plus que tes quatre mille.

— Et que tu te flattes de plaire à Barbaretta mieux que moi? Ose donc t'en vanter?

— Ça se pourrait bien.

— Comment l'entends-tu?

— Comme il faut l'entendre. Nous sommes du même âge tous les deux, et assez proprement bâtis, sans vanité. Mais enfin je n'ai pas, moi, cette cicatrice au cou, qui, si glorieuse qu'elle te paraisse, ne t'embellit guère, mon pauvre ami, je t'en prévient.

— Et c'est toi qui me la reproche? repartit Zaffirini d'un ton amer; mauvais chien! cette cicatrice, c'est le trou d'une balle qui n'était point à mon adresse et que j'ai attrapée pour te défendre.

Bertinazzi pâlit affreusement. Son orgueil s'était révolté. Mais la lutte fut courte. Il tendit la main à Zaffirini et lui dit avec autant de douceur que pouvait en comporter le tremblement nerveux de sa voix:

— C'est vrai, Ercole; je te dois même la vie. Tu me rendras pourtant cette justice, que j'en aurais fait autant à ta place.

— Est-ce que j'en doute? répondit Zaffirini.

— Prends donc ma main.

— Non... pas avant que tu m'aies embrassé.

Bertinazzi se jeta dans les bras de son camarade, et celui-ci lui serra vigoureusement la main.

— De par tous les diables, quels singuliers garçons vous êtes! dit Fanfuglia; il vous serait impossible de vivre l'un sans l'autre, et pour un rien, vous vous hacheriez à coups de couteau. Or ça, qu'on m'écoute. Je suis clair. Qu'on ne m'oblige point à ratiociner davantage là-dessus. Je ne m'oppose nullement à ce que l'un de vous épouse Barbaretta, puisque sa gentillesse vous chiffonne le cœur. Mais j'exige d'avance que celui

dont elle n'aura pas voulu promette de n'en garder jamais ran cune à l'autre et reste son ami.

— J'y consens, dit Zaffirini; je m'y engage très volontiers.

— Moi aussi. Si c'est toi qu'elle aime, Ercole, je me marierai à Chivasso, et je ne reviendrai à Ivree que lorsque j'aurai un enfant de ma femme, comme toi de la tienne.

— C'est convenu, reprit Fanfuglia; maintenant, encore un verre de vin, et puis je vous laisse pour rejoindre Franceschina dans la cuisine. Vous aurez à diner: potage au macaroni, riz à la milanaise, polenta, mortadelle, poulets à la marengo, comme disent les Français, ravioli, pastafrolla, sans compter les friandises du dessert: café, liqueurs et pousse-liqueurs. *Corpo di Bacco!* vous serez geas en droit de raconter à Chivasso qu'Amilcare Fanfuglia vous a fait manger magnifiquement.

Les trois verres furent vidés en cérémonie; mais avant que Fanfuglia, qui buvait plus lentement, eût posé le sien, un jeune homme, presque un adolescent, se présenta sur le seuil du magasin. Il s'approcha du comptoir, y choisit un gâteau sec dans une assiette et commença de le croquer debout, sans façon, tout en faufilant, la bouche pleine, à Barbaretta, quelques mots qui ne parvenaient point dans le salon.

— Qu'est-ce donc que ça? dit à voix basse Bertinazzi, dont les yeux plongeaient en droite ligne dans la boutique.

Fanfuglia se retourna sur sa chaise.

— Ça? répéta-t-il; bon! c'est le petit Benedetto.

Zaffirini s'était penché vers Bertinazzi, afin de suivre plus commodément la direction de son regard; car, placé non loin de la fenêtre, il ne pouvait voir aussi bien que lui.

— Benedetto, dit-il; qu'est-ce que Benedetto?

— Le fils du coutelier d'en face, Cesare Lanza, mon compère et mon ami, répondit Fanfuglia.

Et il se leva pour sortir.

— Vous l'aurez à diner avec vous.

— Peut-on fumer ici? lui demanda Bertinazzi.

— Comme il vous plaira. Entr'ouvrez seulement la croisée. Sans adieu, et à ce soir.

Sur ces mots, l'ex-vivandier repassa dans le magasin, pinça familièrement l'oreille à Benedetto, en obliquant vers le comptoir, puis se retira dans la cuisine.

— Leandro, tu as du tabac? dit Zaffirini.

— Ma foi! non; j'ai tout brûlé. Et toi?

— Ni moi non plus. Attends un peu. Je vais en chercher.

Zaffirini traversa aussitôt le magasin, mais sans se presser, salua militairement Barbaretta, pour mieux décocher un coup d'œil furtif sur Benedetto, et disparut dans la rue. Bertinazzi, au bout d'un moment, l'aperçut par la fenêtre entrer d'abord dans un bureau de tabac contigu à la maison du coutelier, puis chez le coutelier lui-même, où il avait sans doute une affaire bien plus importante à régler, car sa visite s'y prolongea pendant un quart d'heure. Quand il fut revenu dans le salon, Bertinazzi, sans desserrer les dents, enleva de quoi fumer dans le paquet de tabac que lui offrait son ami; et tous deux, ayant roulé une cigarette entre le pouce et l'index, se mirent à la fumer d'un air pensif.

Ce fut Zaffirini qui rompit le premier le silence.

— Leandro, sais-tu ce que j'ai été faire chez le coutelier d'en face, Cesare Lanza, qui doit être bientôt notre convive?

— Je le devine. Tu as été y remplacer ton couteau. Je ne t'en blâme point. C'est fort juste.

— Oh! le couteau que j'ai perdu ne valait pas grand'chose, dit avec beaucoup de calme Zaffirini; mais celui-ci...

Et il étala, la lame ouverte, son couteau neuf sur la table.

— Je ne le crois ni pire ni meilleur que le tien, Leandro; en tout cas, il n'est pas plus long: mesure.

— En effet, dit Bertinazzi, après l'avoir minutieusement



comparé avec le sien; tu as raison, Ercole, l'un et l'autre sont égaux, ils sont excellents. Eh bien ?

Son regard anxieux se reportait en même temps sur le petit Benedetto, qui continuait de causer avec Barbaretta.

— Eh ! fi ! un *bambino* ! dit Zaffirini en haussant les épaules; est-ce qu'on songe à ça ?

— Alors je ne comprends plus, dit Bertinazzi.

— Si ! si ! tu comprends parfaitement.

— Non. Parle. Explique-toi.

AUGUSTIN CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)

## LE COMTE JOSEPH

(SOUVENIR DE 1789.)

### I

Dans l'un des faubourgs de la ville de Vienne, un homme d'une cinquantaine d'années marchait enveloppé dans son manteau et paraissait en proie à de sombres préoccupations et à un profond sentiment de tristesse. Il sortait de l'église Saint-Étienne. Pendant la longue station qu'il y avait faite, la neige était tombée à gros flocons et couvrait le sol. Sans en être autrement contrarié, il se dirigea lentement du côté du *bourg*; c'est ainsi qu'on appelait, à Vienne, le palais impérial.

Au détour d'une rue, il aperçut un petit garçon de douze à treize ans, qui était appuyé sur une borne et pleurait à chaudes larmes.

La gentillesse de cet enfant, sa voix entrecoupée de sanglots, lui firent une vive impression; il s'approcha aussitôt, et, prenant dans les siennes ses mains glacées par le froid, il lui demanda la cause de son chagrin.

— Tu ne sembles pas né pour le métier que tu fais, dit-il, en le voyant solliciter timidement un secours.

— Oh ! certainement non, répondit l'enfant en poussant un gros soupir, les malheurs de ma mère ont pu seuls m'y forcer.

— Et quel est donc ton père, mon pauvre enfant ?

— Mon père est un Français.

— Un Français ?... à Vienne ?... Et ta mère ?

— Ma mère est Allemande. Elle était heureuse et à l'aise, car mon père était bon ouvrier, mais les événements de France l'ont forcé de partir... Et depuis lors, ajouta l'enfant en sanglotant plus fort, ma mère est tombée malade de chagrin. Alors... nous avons manqué de pain... et, la voyant si faible et si triste, je suis sorti pour demander un secours aux passants... mais tous, jusqu'à présent, ont été indifférents à mon malheur et je n'ose plus...

— Pauvre petit ! tiens, porte cette pièce d'or à ta mère et donne-moi son adresse.

L'enfant secoua joyeusement la neige qui le couvrait et partit en courant, après avoir baisé la main de son bienfaiteur inconnu.

— Bon ! dit celui-ci ; voilà maintenant qu'il se sauve sans me donner le renseignement que je lui demande ; et, le rappelant aussitôt :

— Etourdi, fit-il, et l'adresse ?

— Oh ! pardon, dit l'enfant honteux, la joie me l'a fait oublier. Ma pauvre mère était si mal, si mal, quand je l'ai quittée, que j'étais pressé de la revoir et de lui porter ce ducat tout brillant neuf.

— Bien, mon enfant ! très-bien ! et tu dis donc qu'elle demeure...

— Au coin de la rue Impériale, près le palais Estherazy, une

vieille maison, au cinquième étage. C'est bien haut, n'est-ce pas ?

— N'importe, mon garçon ; mais écoute bien. Tu me dis que ta mère est malade ?

— Oui, mon bon monsieur.

— Qu'elle a besoin d'un médecin ?

— Oh ! oui, monsieur.

— Eh bien ! cours d'abord derrière l'église Saint-Étienne, tu demanderas l'hôtel du docteur Sternn, et tu le prieras, de la part... de la part du comte Joseph, d'aller voir ta mère aussitôt qu'il le pourra. Tu as entendu, pars.

Et l'enfant se sauva en courant.

Aussitôt qu'il fut parti, l'homme au manteau réfléchit un instant, et puis se dirigea vers la demeure qu'on venait de lui indiquer.

### II

Arrivé sur le seuil de la vieille maison, il gravit les cinq étages, lentement et avec peine, comme un homme peu habitué à de pareilles ascensions. Il frappa discrètement à la porte ; un bambin de quatre ans à peine vint lui ouvrir et l'introduisit, sans autre cérémonie, dans la chambre de sa mère.

A l'aspect de ce pauvre logis, il fut saisi de pitié : la malade, à bout de ressources, avait peu à peu vendu ses bijoux de mariée, ses meubles, et jusqu'aux objets les plus nécessaires ; on n'y voyait qu'un grabat, deux matelas à terre pour les enfants et trois chaises de paille.

Il s'approcha du lit de la malade qui le prit pour un médecin qu'elle avait fait prier de venir.

— Ma pauvre femme, quel est le mal que vous ressentez ? lui demanda-t-il avec intérêt, en la laissant dans son erreur.

— Hélas ! monsieur, répondit-elle, j'ai bien peur que la mort seule puisse m'en délivrer ; il est là surtout, ajouta-t-elle en montrant sa tête et son cœur, et cela ne se guérit pas. Oh ! mes pauvres enfants !

— Il faut prolonger au moins pour eux une vie qui leur est si précieuse ; mais je ne vois pas votre mari, où donc est-il ?

— En France, où l'ont appelé des malheurs de famille et de graves dangers à courir. Peut-être est-il déjà perdu pour moi et pour ses fils.

— Des dangers ! fit le comte en frissonnant, des dangers... en France ! et de quelle nature ?

— Hélas ! mon bon monsieur, son père, dévoué au roi Louis XVI, est mort en voulant le défendre ; mon mari aura suivi ou suivra bientôt son exemple et y trouvera la même fin. Et moi, pauvre veuve, sans ressources, sans travail, sans force pour en chercher, je mourrai ici de besoin et d'inanition... Mais, mon mari, appelé par un père, a fait son devoir, je ne puis l'accuser. Dieu aura pitié de ces pauvres innocents. Il ne vaudra certainement pas qu'une action généreuse soit si mal récompensée.

— N'en doutez pas, ma pauvre femme, dit vivement l'étranger, en se découvrant avec respect devant une si grande infortune, si noblement supportée. Mais revenons à vous : je ne suis pas médecin, comme vous le pensez, votre fils m'a rencontré... par hasard... dans la rue ; il pleurait, je l'ai consolé et lui ai indiqué la demeure d'un excellent docteur ; il va rentrer avec lui, et voici de quoi acheter les remèdes qu'il ordonnera, ajouta-t-il en posant quelques ducats dans la main décharnée de la pauvre malade. Vous voyez que Dieu vous a déjà entendue et a commencé à vous exaucer. Ayez donc confiance en lui et donnez-moi des détails sur la mort de votre beau-père et les récits que vous fait de France votre mari. Je m'y intéresse au plus haut degré.

— Monseigneur, lui-dit la malade en se soulevant avec





Imp. Lemerrier & C<sup>o</sup> Paris

Ad. Coubaud & fils Editeurs Paris. Z. N. 78.







peine, que vous êtes charitable et que Dieu qui vous a envoyé vers moi est bon !

— Dites, dites, ma pauvre femme, donnez-moi vite les détails que je vous demande.

— Mais, monseigneur, vous avez donc aussi des parents là-bas ?

— Oui, j'y ai des parents... une sœur chérie et qui court aussi... les plus grands dangers.

En disant ces mots, il laissa tomber sur la main desséchée que la malade lui tendait une grosse larme.

— Que Dieu nous bénisse donc tous deux alors, puisque notre malheur est commun ! reprit celle-ci.

Et elle raconta en sanglotant les détails des affreuses journées des 5 et 6 octobre, la disette de Paris, les ouvriers en marche sur Versailles sous la conduite de Maillart, l'envahissement des Tuileries, la fuite de Marie-Antoinette dans l'appartement du roi... Mais lorsqu'elle fut arrivée à cette réponse de la reine à Lafayette : « Je sais le sort qui m'attend, mais mon devoir est de mourir près du roi, » elle fut interrompue par les sanglots de son visiteur qui semblait ne pouvoir plus contenir sa douleur.

Etonnée à son tour de cette émotion si grande, elle s'arrêta et se prit à considérer l'homme dont la figure noble et digne lui avait d'abord imposé, mais dont la douleur était si profonde qu'elle lui faisait oublier sa propre infortune. Elle n'osait cependant l'interroger et restait pensive, examinant tour à tour la figure de l'étranger et les pièces d'or qu'il lui avait mises dans la main...

Mais le visiteur inconnu, se levant tout à coup de la chaise de paille sur laquelle il s'était assis, prit sur la cheminée une plume et le cahier où l'ainé des enfants avait essayé de tracer des mots en allemand, en coupa une feuille, puis après y avoir écrit quelques lignes, la tendit à la malade et partit précipitamment, sans prendre congé, pour cacher les larmes qui inondaient sa mâle figure.

### III

Peu de temps après, le petit garçon rentra et présentait en même temps à sa mère sa pièce d'or et le docteur Stern.

Celle-ci, stupéfaite de ce qu'elle voyait depuis une heure, mais reconnaissant dans son nouvel hôte un véritable médecin, répondit à toutes les questions qu'il lui adressa.

Quand l'interrogatoire fut terminé, les pulsations comptées, le docteur réclama à son tour du papier et une plume pour écrire son ordonnance.

Fritz se mit en devoir de le satisfaire; mais, voyant son cahier en pièces, il s'emportait déjà contre son jeune frère quand il aperçut un billet sur le lit de sa mère.

— Qui donc est venu ici, dit-il, et qui a déchiré mon cahier ?

— C'est un étranger, répondit-elle; il a écrit quelques mots sur ce chiffon de papier et a recommandé qu'on le remit au docteur qui viendrait.

— C'est le monsieur que j'ai rencontré dans la rue, au milieu de la neige, et qui m'a enseigné la demeure du médecin. Oh ! je voudrais bien le revoir !

Pendant qu'il parlait avec une volubilité enfantine et un accent joyeux, le docteur ouvrait le billet qui était en effet à son adresse; à son tour, son œil s'illumina et son accent trahit une vive émotion.

— Oh ! mon bon souverain, s'écria-t-il, je vous reconnais bien là ! Madame, cet hôte que vous avez reçu, ce généreux inconnu qui est venu vous visiter dans votre mansarde et soulager votre misère, c'est Joseph II, c'est l'empereur d'Autriche, c'est le bienfaiteur du peuple d'Allemagne...

— Et cette sœur dont le sort lui arrachait des larmes ?

— C'est Marie-Antoinette, c'est la reine de France !

Le billet écrit par l'Empereur contenait le don d'une pension de deux mille florins sur sa cassette et demandait à la pauvre femme de joindre aux vœux qu'elle faisait pour son mari des prières pour une sœur chérie, dont la vie aussi était en grand danger...

Une année plus tard, l'empereur Joseph s'éteignait au palais de Schönbrunn.

Une grande douleur peut être mortelle, hélas ! même sur le trône !

H. ROUX-FERRAND.

### Description des gravures dans le texte.

DG. N° 609.

#### COSTUMES ET CONFECTIONS DE PRINTEMPS.

1. Costume *Arabella* en faille noire. — Jupou à courte traîne, garni au milieu derrière d'un volant plissé à larges plis. — Tablier à la Juive, encadré de lisérés en faille crème et d'une dentelle crème, serré derrière au-dessus du volant par un nœud de faille. Des pointes de faille, lisérées de crème, sont fixées au bas des côtés du tablier. — Corsage *Madame l'Archiduc*, à basques longues devant, courtes derrière, garnies comme le tablier; deux étages de coques en faille noire, placées sous la basque derrière, rappellent la disposition du jupon. Les manches, fendues sur le dessus, sont ornées de lisérés et de dentelle crème avec coques de faille dépassant. — Lingerie en organdi et dentelle crème ruchée.

2. Costume en faille marron et cachemire havane. — Jupou de faille, à traîne unie, garni devant de plissés de faille et de volants de cachemire posés pied contre pied. — Tunique de cachemire entourée d'un biais de faille, montée à la ceinture à partir des côtés seulement, avec pli quadruple derrière. Un large ruban de faille assortie part de chaque côté pour soulever la tunique en pouff et former un nœud. — Vêtement en cachemire, genre peplum, plus court derrière que devant et s'allongeant en pointes sur les côtés. Le dos est rayé de biais en faille avec nœuds dans le bas; les bords du vêtement sont garnis de même. Col plissé en faille et nœuds de ruban à l'angle des pointes. Manches de faille ouvertes sur la couture de dessus par un dentelé qui repose sur des volants de cachemire; nœuds de faille sur les dents. — Chapeau en velours épinglé crème, à passe enlevée et fond mou formant bavolet. Coquillé de dentelle sur le sommet, et demi-guirlande de roses, à feuillage sombre, contournant le fond pour se terminer derrière.

3. Mantille *Rachel* en sicilienne noire. — Sa forme devant est celle d'un mantelet, et derrière celle d'une pèlerine ouverte en cœur dans le haut. Ici vient s'ajouter en biais un châle dont une des extrémités est fixée à l'épaule par un macaron en passementerie et des glands; l'autre extrémité est drapée au bas de la pèlerine, et la pointe du milieu tombe naturellement en dépassant le vêtement. De doubles biais de faille et de belles franges de cordonnet entourent tous les bords de la mantille. — Chapeau rond, en feutre blanc, bordé de velours noir. Plume blanche fixée par une boucle noire, et catogan de coques de velours placé derrière.

4. La *Belle-Poule*, confection en cachemire noir, consiste en trois écharpes garnies de velours noir, réunies ensemble sous les velours à l'exception du milieu derrière. Ici on fait un pli en dessus à chaque velours, ce qui donne vaguement l'aspect de trois petits capuchons. Par cette disposition, l'ensemble du vêtement présente l'aspect d'un burnous derrière et d'une pèlerine devant. — Chapeau de feutre crème, à fond mou en faille bleu marine. Nœud alsacien dans le haut et catogan de ruban noué dans le bas. Clochettes crème, à cœur noir, tombant sur le côté.

5. La *Charmeuse*, vêtement de sicilienne noire. — Sorte de mantelet à dos un peu pointu du milieu, duquel partent deux pans de cachemire, qui viennent se réunir au bas des devants sous un nœud de faille. Un col plissé, en faille, ferme le haut de la *Charmeuse*; au-dessous du col, les devants sont échancrés et ouverts, puis resserrés à la taille, où ils s'agrafent avec un nœud. Petits rouleautés de faille et franges à grille sur tous les bords du vêtement. — Chapeau de velours épinglé bleu turquoise; passe enlevée et fond mou faisant bavolet. Bandeau de faille crème et roses thé. Guirlande de mêmes fleurs, à feuillage brun, formant demi-cercle autour du fond et finissant sur le bavolet.

6. Costume dit *l'Etrangère*, en cachemire crème et faille prune. — Jupou à traîne, garni devant de plis remontants, encadrés de biais en faille terminés de même avec franges nouées assorties. Par derrière, le jupon



est orné de volants plissés, à tête formée d'un biais. Deux écharpes en faille, l'une partant du côté de la ceinture, l'autre du milieu devant, entourent le haut du jupon, qu'elles soulèvent derrière en pouff, et se nouent sur le côté. Le bas de ces écharpes est terminé par une frange. — Corsage cuirasse uni et long devant, formé de plis faits en biais et pris dans les coutures du milieu et des côtés. Biais en faille encadrant le dos et suivant le bord inférieur des devants; franges tout autour. Doubles manches de faille et de cachemire: la première, froncée et presque courte, est entourée de franges avec nœud sur le dessus; la seconde est ornée de plis dans le bas. — Chapeau de feutre crème, entouré dessus d'une écharpe de gaze prune, formant longue crête de coq derrière. Plume bleue sur le sommet et bandeau en gaze prune coquillée.

#### Description de la figurine L. n° 76.

Annexe de l'édition n° 3.

**TOILETTE DE COURSES.** — Costume de jolie fantaisie soyeuse, rayée écarlate et saumon, avec mélange de faille saumon. — Jupon princesse devant, c'est-à-dire très-plat; le devant est garni d'un volant coulissé, surmonté d'une frange à très-haute grille postillon. Gentille poche sur le côté, formée en soufflet, avec galerie coulissée dans le bas. Le haut du jupon derrière est en faille et bouffant, avec volant froncé retombant sur la traîne; celle-ci, très-drapée, est ajoutée sous le volant; le bas est garni d'un volant plat en faille. Deux galeries coulissées, avec volant liséré de faille, encadrent toute cette partie du jupon, qui se détache ainsi beaucoup mieux. — Cuirasse avec plastron de faille se prolongeant dans le haut du dos sous forme de pointe; cette disposition se répète en plus petit au bas du dos avec un petit volant sur le bord. Les manches, en faille, sont terminées par un cornet tout coulissé. — Lingerie en batiste et valenciennes. — Chapeau rond en feutre blanc, entouré d'un ruban assorti à la toilette, drapé et fixé derrière par une boucle en argent. Plume ombrée tournant dessus.

### REVUE DES MAGASINS

On est toujours disposé à recommander qui le mérite, parce qu'on est assuré de n'en avoir aucun désagrément. Telle est notre situation à l'égard de Mme DALTROPHE-VORMUS, dont nous avons déjà eu bien des fois l'occasion de louer le gracieux talent.

Mme Daltrophe-Vormus se met parfaitement à la portée de ses clientes, et sa discrétion est assez grande pour qu'on ne doive pas hésiter à s'adresser à elle. Jamais on ne lui reprochera de lancer les femmes dans des dépenses excessives; en un mot, il est facile de parler économie avec elle: ses conseils ont été plus d'une fois fort appréciés en ce sens.

En visitant ses salons (rue Vivienne, 14), nous avons aperçu une foule de jolis modèles, soit en toilettes, soit en confections. Citons, entre autres, une robe de faille noire: — Jupon à traîne plissé, avec deux tabliers tout galonnés d'acier, drapés et fixés derrière par des traverses galonnées. Poche et aumônière garnies de même et retenues à la taille par des galons. Cuirasse rayée devant et derrière par des galons semblables.

Parmi de ravissants costumes de jeunes filles, nous avons remarqué celui-ci: — Robe princesse en cachemire blanc crème, avec traîne éventail prise en plis nombreux au-dessous de la taille, au milieu du dos, sous un nœud de faille bleu tendre; un autre nœud pareil resserre tant soit peu le bas de la traîne.

— Qu'obtient-on généralement avec les corsets de pacotille qui se vendent un peu partout? Une étoffe très-ordinaire, une coupe sans grâce et qui convient à tout le monde; enfin, au lieu de baleines, des baguettes de jonc, qui, sous prétexte de redresser votre taille, vous meurtrissent les chairs! Il est vrai que ces corsets, d'apparence élégante, coûtent fort bon marché et durent... l'espace de quelques soirées.

Combien il est préférable de mettre le prix à un objet aussi utile que l'est un corset! On y gagne au double point de vue de la solidité et de l'élégance. La *Ceinture Régente* de Mmes DE VERTUS sœurs, pour sa part, n'a jamais dérogé; c'est un corset aristocratique, le dernier mot du perfectionnement dans cet art, qui embrasse à la fois l'art de la statuaire et celui de la couture. Que de jolies tailles lui doivent tous leurs succès!

De toutes les beautés les plus appréciées chez la femme, il faut compter en première ligne la grâce et la désinvolture de la taille; on s'habitue facilement à un joli visage, tandis qu'une taille gracieuse plaît chaque jour davantage.

Mais nous nous arrêtons, car c'est parler dans le désert que de prêcher des convertis. Nos lectrices sont toutes de notre avis et comptent certainement un nombre des habituées de la maison de Mmes de Vertus sœurs (rue Auber, 12).

— Nous avons tenu à visiter successivement les différents dépôts de la machine *Wheeler et Wilson*, dont M. SEELING est le seul détenteur à Paris. On sait que ces dépôts sont situés: boulevard Sébastopol, 70; rue Neuves-Petits-Champs, 97; et boulevard Boine-Nouvelle, 37.

C'est pour nous un véritable plaisir que de voir fonctionner cette machine exceptionnelle dont nous avons pu apprécier le mécanisme admirable. Le système qui lui est particulier est d'une perfection et d'une solidité telles, que cela a valu à ses propriétaires la seule médaille d'or qui ait été décernée aux machines à coudre par le Jury de l'Exposition universelle de Paris en 1857.

Avec la machine *Wheeler et Wilson*, on exécute tous les travaux imaginables, depuis les articles de lingerie les plus délicats jusqu'aux objets de couture pour costume de femme ou d'homme et pour l'ameublement. En vertu de ses rares qualités, elle est considérée comme la meilleure machine à coudre de famille qui existe.

Nous ne saurions trop insister sur ce point auprès de nos lectrices, de celles surtout qui ne possèdent pas de machine à coudre; nous ajouterons que l'on garantit la machine *Wheeler et Wilson* pendant cinq ans, ce qui mérite bien d'être pris en sérieuse considération.

— « Un malheur arrive si vite! » Le proverbe a surtout raison lorsqu'il s'agit des étoffes, qui coûtent si cher et qu'une simple tache peut perdre à tout jamais.

Il est certes bien des procédés employés pour réparer le mal; mais aucun, jusqu'à présent, n'était arrivé à un résultat complet. Beaucoup dissimulent la tache, mais elle revient au bout de quelque temps avec une ténacité désespérante; sans compter que ces procédés affectent toujours plus ou moins l'odorat.

La *Dispotine*, au contraire, enlève les taches les plus invétérées, que ces taches proviennent de graisse, de peinture, de transpiration, des cheveux, des doigts, — qu'elles se produisent sur la soie, la laine, le velours, les étoffes d'ameublement, les gants, les rubans ou le papier. Les lainages blancs, nettoyés par la *Dispotine*, acquièrent un éclat qu'ils ne possédaient pas en sortant des fabriques.

Enfin, la *Dispotine* ne laisse après elle aucune mauvaise odeur. (En vente à la *Pharmacie générale*, 13, rue du 4 Septembre.)

### SPÉCIALITÉS

Vent, grêle, giboulées ou soleil âcre de mars, voilà les plus pernicieux ennemis de la beauté. La peau devient rugueuse et se couvre de rougeurs, les lèvres se fendillent: c'est une vraie désolation! Mais le *Rowland's Kalydor* est là, fort heureusement, pour prévenir ou atténuer le mal.

Cette excellente composition, qui tire son essence de substances végétales, guérit toute irritation de la peau, qu'elle raffermisse; en même temps, elle-ci acquiert une fraîcheur et un velouté remarquables.

Le *Rowland's Kalydor* doit être journellement appliqué au visage, au cou, aux bras, aux mains, parties plus ou moins exposées à l'air: c'est le plus sûr moyen d'entretenir la beauté et de donner au teint un éclat juvénile et enchanteur.

On trouve le *Rowland's Kalydor* chez tous les parfumeurs et les pharmaciens de France; et à Paris chez: Guériain, rue de la Paix, 15; Roberts place Vendôme, 23; Slogg, rue Castiglione, 2.

M. D'A.

### SOMMAIRE DU 4<sup>e</sup> N° DE MARS 1876.

**TEXTE.** — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary D'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par BACHAUMONT. — Toilettes de carême, par L. S. — Une fille des Muses, par M. Théodore DE BANVILLE. — Théâtres, par HOP-FROG. — *La Mourre*, nouvelle, par M. Augustin CHEVALIER. — *Le comte Joseph*, souvenir de 1789, par M. H. ROUX-FERRAND. — Les Paroles d'or. — Descriptions des gravures. — Revue des magasins.

**ANNEXES.** — Gravure n° 1308 C., dessin de M. Jules DAVID: toilettes de villégiature. — Figurine L. n° 76 (annexe spéciale à l'édition n° 3): toilette de courses.

Dans le texte: P. n° 303, dessin de M. E. PRÉVAL: toilette d'appartement. — G. n° 613, dessin de M. E. THIRION: modes et lingerie. — DG. n° 609, dessin de M. E. PRÉVAL: costumes et confections de printemps.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Un trousseau de 100 000 francs, voilà qui vaut la peine d'en parler, et l'occasion se présente aujourd'hui trop belle pour que nous la laissions passer. Quel joli coup d'œil pour une femme de goût, et quelle bonne fortune pour une chroniqueuse de modes, que d'avoir sous les yeux tant de trésors d'élégance!

Le trousseau de M<sup>lle</sup> Bettina de Rothschild, car c'est de lui qu'il s'agit en ce moment, nous a laissé une profonde impression, par sa richesse et son élégance incontestable, avec un genre tranquille que l'on sentait dicté par un principe arrêté.

Tout se compte par six et douze douzaines dans ce beau trousseau. Tous les objets, sans exception, sont garnis de plissés, de broderies des plus variées, ou de dentelles; la valenciennes domine. Ajoutons à ces garnitures des écussons avec chiffres enlacés, variés à l'infini comme dessins et comme points. Les taies d'oreiller sont assorties aux draps; volants plissés, volants brodés, ou volants de dentelle et broderies, se retrouvent aux uns comme aux autres. Naturellement, ces garnitures ne sont posées, pour les draps, que sur celui de dessus et à la partie qui se rabat.

Les chemises de nuit, en tissu anglais croisé pour l'hiver, en toile pour l'été, se font remarquer, ainsi que les camisoles en nansouck, par un grand nombre de dispositions différentes. Nous avons noté particulièrement des ruchés à triples plis creux, bordés de valenciennes et séparés par des entre-deux brodés; puis, retombant sur eux, des volants en valenciennes du meilleur effet. Nous aimons encore ces volants en valenciennes plissée, posés sur les volants brodés, pour tomber ensemble sur des ruchés de batiste unie.

Ailleurs, ce sont des guirlandes de broderie découpée, posées sur entre-deux de valenciennes, avec des coquillés de même dentelle, etc.

Les chemises de jour, mi-partie toile, mi-partie batiste, ont toutes la forme plate, c'est-à-dire ronde et rasant les épaules,

avec petit mancheron. Les plus simples sont bordées à même l'étoffe, avec feston de dentelle pour terminer; les autres sont garnies plus ou moins luxueusement d'entre-deux de broderie ou de valenciennes, avec dentelle au bord. La variété des dispositions et des dessins est si grande, qu'il n'y a jamais plus de deux ou trois objets qui se ressemblent.

Les pantalons, de forme ordinaire, ont des garnitures qui se rapportent à celle des jupons, et ce sont toujours des plissés, de la broderie, de la dentelle russe ou de la valenciennes, qui en font les frais. Les jupons se divisent en trois longueurs, les plus longs ayant 1<sup>m</sup>,60. Parmi ces derniers, nous indiquerons un arrangement fort ingénieux: le devant du jupon, tout plissé à plis plats arrêtés, se termine par un volant ruché à bords de valenciennes; par derrière, cinq volants depuis la taille, avec trois volants pour compléter le tout: l'un en broderie, l'autre en haute valenciennes, le dernier ruché.

Les sauts-de-lit de forme *Archiduc*, longs et amples, ont une garniture analogue à celle des jupons qu'ils doivent accompagner. Les « matinées », d'une coquetterie charmante, sont en organdi très-fin et doublées de soie blanche, bleue ou rose. Leur garniture consiste en coquillés ou ruchés de dentelle, entremêlés de nœuds papillon en ruban assorti; elle court autour du cou, tout le long des devants et au bas des manches. A l'intérieur, des plissés en crêpe lisse blanc. Valenciennes,

point à l'aiguille et bruges, voilà les dentelles employées. De charmantes mantilles en organdi ou tulle malines, ornées de ces mêmes dentelles et de nœuds en ruban, accompagnent chaque matinée, et des ceintures en large ruban assorti viennent ajouter un nouveau charme à ce joli déshabillé d'appartement.

Les mouchoirs de poche, tous en batiste, se comptent par douze douzaines et sans un seul chiffre pareil; les plus simples ont un large ourlet à jour, puis c'est une variété infinie de broderies courant sur le pied de l'ourlet, avec ou sans volants de dentelle.



P. N° 306. — CAPOTE *Baby*.



La haute dentelle pour volants de robe, que comporte ce magnifique trousseau, se compose d'anglaise, de médicis, de bruges, d'application et de point à l'aiguille réunis, puis de valenciennes admirable, et telle que jamais nous n'en avons vu d'aussi haute. Il va sans dire que les belles cravates de dentelle ne manquent pas.

C'est à l'obligeance de M<sup>me</sup> Bernard que nous devons d'avoir vu en détail toutes ces belles choses, et c'est dans sa maison (rue Neuve-Saint-Augustin, 58) qu'elles ont été faites.

Plus nous avançons dans le carême et plus les réunions mondaines prennent une tournure calme. Les matinées littéraires remplacent les sauteries et, à part les infatigables de la danse, tout le monde en est content. N'est-il pas plus agréable, en effet, de voir jouer la comédie dans un salon — lorsque les acteurs sont gens de talent et sympathiques à tous — que de remuer les jambes durant trois ou quatre heures d'horloge ?

Il n'entre pas dans nos prérogatives de rendre compte ici des plaisirs de ce genre. Mais, en revanche, nous signalerons quelques jolies toilettes prises dans une de ces réunions. La maîtresse de la maison, charmante entre toutes par sa grâce et son esprit, portait une robe princesse en velours épinglé bleu pâle, garnie de point d'Alençon; celui-ci encadrant le tablier, recouvrant une poche pleine de gentillesse et formant un fichu ouvert. Les manches, en faille blanche, avaient des bouffettes Henri III, qui donnaient une certaine originalité à l'ensemble.

Citons une idéale jeune fille, blonde Ophélie, en robe princesse de baréges blanc, à longue traine et tout unie. Le corsage est ouvert en carré, un peu resserré du haut, avec collerette Médicis en baréges plissé. Crêpe lisse à l'intérieur et aux manches; bluets en touffe à l'angle de l'ouverture, ainsi que dans les longues boucles de la chevelure.

Une jolie femme, jeune encore, malgré ses cheveux tout gris, portait une robe de velours noir rayée de larges entre-deux de valenciennes; corsage ouvert en carré, avec ruches de cette même dentelle, et manches complètement en valenciennes sur les bras nus.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 306.

**CAPOTE Baby.** — Fond mou et passe plissée, dessinant un petit bavolet; le tout en faille et gaze crème, avec un plissé de crêpe lisse dépassant les bords. Guirlande de boules de neige posée en diadème devant et tournant jusque derrière; elle se mêle, de ce côté, à de longues bouclettes de ruban crème qui tombent en flot. Barbes mentonnières en dentelle crème. Voilette de gaze crème ou blanche, à volonté.

GM. N° 614.

**TOILETTES DE VISITE.** — 1. Costume en armure de laine grisaille. — Jupou à courte traine, entouré de trois volants montés par plusieurs coulisses à tête. — Polonaise cachée par le vêtement, formant un tablier rond, drapé derrière, où tout le vêtement est lacé; volant conléssé sur le bord inférieur. Parement coulissé, avec petit volant, au bas des manches. — Mantelet en sicilienne, formant le *Metternaich* derrière et maintenu à la taille par une ceinture placée dessous. Deux rangs de franges et un galon de soie suivent les bords du vêtement, dont la pointe est ornée d'un nœud à bouts flottants. La même garniture se reproduit dans le haut du dos. — Capote en armure de soie noire, à fond mou et bavolet doublé de turquoise crème. Coquillé de dentelle crème sur la passe, avec une guirlande d'œillets en boutons et de feuillage. Barbes mentonnières en dentelle semblable.

2. Costume en faille et sicilienne noires. — Jupou à courte traine, entouré d'un volant monté à plis creux, plus haut derrière que devant.

Un biais liséré forme la tête du volant devant et remonte sur les côtés; un chou de coques est posé à l'angle. — Polonaise en sicilienne formant un tablier carré devant et lacée derrière, avec nœuds de ruban au bas de la taille. — Une broderie orne le haut du corsage, ainsi que le milieu du dos et tous les bords inférieurs, qui sont terminés par un plissé de soie ou une frange. Même garniture au bas des manches. — Lingerie ruchée. — Chapeau en gaze neigeuse, de nuance crème; fond mou et bavolet; passe en dentelle crème toute coquillée et barbes assorties. Touffe de roses sur le sommet.

G. N° 619.

**TOILETTES DE PROMENADE.** — 1. Costume en cachemire crème bleu marine à rayures algériennes multicolores. — Jupou à traine, entouré de plissés en bleu uni, surmontés de biais. — Tablier-tunique, pointu devant, drapé et relevé d'un seul côté par une large coque en pareil, qu'une traverse fixe au bord du corsage; un biais en étoffe unie suit tous les bords inférieurs. — Cuirasse à taille très-longue; gros liséré dans le bas. Col montant et manches en étoffe bleue unie, que terminent des plissés accompagnés d'un nœud. — Lingerie festonnée et ruchée. — Chapeau *Niçois*, en paille bordée d'un velours bleu, à passe relevée derrière, avec un cache-peigne en dentelle écru, dont un bout va se fixer contre la calotte. Celle-ci est recouverte de plumes crème fixées devant par un oiseau bleu au bec rouge.

2. Costume en faille prune et foulard grisaille. — Jupou à traine, entouré de plusieurs volants froncés. — Tablier bordé d'un galon de soie prune et garni d'un plissé; il est noué derrière par de larges pans doubles dont les extrémités sont garnies de biais et de plissés. — Cuirasse offrant cette particularité que le dos, au milieu de la taille, forme de petites basques pointues se détachant des autres; deux rubans prune, posés dessous, vont se nouer au bas de la basque. Col et manches en faille prune; plissés et nœuds au bas de celles-ci. — Lingerie en broderie anglaise. — Chapeau *Baby* en faille prune, à fond mou et passe coulissée et ruchée, avec bavolet derrière; roses thé sur le sommet; tour de tête et barbes-mentonnières en dentelle crème.

#### Description de la gravure coloriée n° 1311.

TOILETTES DE PROMENADE ET CONFECTIONS NOUVELLES.

1. *L'Étrangère*: gracieuse polonaise en canvas-batiste écru à carreaux blancs. Le devant est garni de longs revers de faille marron, qui font suite au col et se rabattent de chaque côté jusqu'en bas où ils sont plus larges. Poche de faille garnie de nœuds assortis. Le milieu du dos de la polonaise est en faille et forme une petite basque à coins relevés en cornet avec boutons; deux larges coques de faille sortent des angles de la basque. Un léger pouff est formé derrière et retenu par un nœud à bout flottant. Parement de faille avec bouclettes au bas des manches. Franges de fil assorti au bas du vêtement. — Jupou en faille marron, à courte traine unie. — Chapeau de paille d'Italie, à large passe relevée d'un côté par une rose. Plumes marron sur le sommet et dans le bas de la calotte, avec draperies et coques de faille alentour.

2. *La Coquette*: joli paletot en sicilienne, demi-ajusté, à longs pans biaisés devant, garnis de boutons, puis encadrés de petits biais de faille et de guipure soie. Sous le col, à coins rabattus, passe un fichu faisant rabat devant et qui est garni de même. Derrière, le bord du vêtement est orné de deux rangs de dentelle et de plusieurs rangs de biais en faille. À l'angle, une poche carrée avec revers garni de boutons et de coques de faille. Parement de faille tout plissé au bas des manches, avec boutons, dentelle et groupe de coques dépassant celle-ci. — Ce vêtement est posé sur une robe princesse en taffetas de laine vert électrique, à pli bulgare derrière, garnie devant de deux rangs de hauts volants plissés. — Capote à passe en paille de riz blanche et fond mou en épingline de même nuance formant bavolet. Plume blanche sur le sommet, retombant derrière. Diadème de feuillage bronzé. — Lingerie en toile plissée.

3. *La Gracieuse*: sorte de dolman-visite en application d'étoffe brodée sur gros tulle, entourée de biais et de franges postillon. — Costume en fantaisie de laine. Jupou coulissé et bouillonné devant, avec deux volants dans le



bas, et tout uni derrière. Une tunique, prise dans la coulisse de côté des devants, forme de longues pointes entourées de franges postillon; elle retombe ensuite unie par derrière, en formant un léger pouff. Cuirasse unie. — Chapeau-capote en paille de riz à passe relevée et bavolet. Le fond, mou et chiffonné, est en gaze, avec une branche de roses sur le côté; bandeau bouffant assorti et barbes mentonnières en gaze pareille.

4. Le *Garde-chasse*: vêtement de cachemire assez ample, plus court derrière, où il est cintré, que devant. Ici, il forme un gilet carré et plat, fermé par des nœuds papillon; les plissés qu'on aperçoit sont placés sous la garniture de dentelle et de biais de faille entourant le haut du cou, laquelle encadre le gilet et suit tous les bords du vêtement. Doubles rangs de plissés et de dentelle posés pied contre pied au bas des manches. — Costume en cachemire nouveauté, de couleur tourterelle, à rayures lilas. Jupon entouré de volants plissés taillés en biais Polonaise terminée par un volant biaisé, avec nœuds à chaque angle devant, et relevée derrière par un coulé. — Chapeau de paille, genre capote, garni sur le sommet et derrière de coques en ruban cardinal clair; brides mentonnières semblables. Diadème en feuillage vert tendre dessous.

5. *Mantille Créole*: en cachemire des Indes. Les devants sont carrés comme ceux du mantelet; le dos, comme celui de la visite, forme les manches, qui se détachent cependant au bas du vêtement; c'est précisément à cette dernière partie que les côtés des devants viennent se rattacher, avec un nœud de ruban à bouts flottants. Le haut du cou, le tour des manches et le bas du dos sont garnis d'un volant plissé et d'une guipure; les devants sont encadrés de dentelle et de biais de faille. Capuchon pointu, orné de même, fixé au milieu du dos, avec nœuds de faille dans le haut et dans le bas; nœuds pour fermer le vêtement devant, et à l'extrémité des manches. — Costume en faille lilas; jupon à traîne unie, avec volant et tête coulissée devant. Polonaise formant un tablier se détachant du corsage derrière pour se nouer sur la traîne avec des bouts flottants; petit volant sur le bord inférieur. — Chapeau en paille de riz blanche, avec bavolet en faille lilas. Hautes coques de même étoffe remonant sur la calote qu'elles recouvrent et plume blanche. Bandeau de violettes de Parme.

6. La *Capricieuse*: joli pardessus en sicilienne, de forme demi-ajustée et longue derrière, à devants fuyants et plus courts. Le bas du dos, fendu au milieu, se détache par sa garniture, qui consiste en un petit volant plissé, posé vers le milieu, et un autre plus haut qui termine le bord inférieur. Une dentelle encadre cette partie du vêtement, depuis la couture des côtés, en suivant la fente du milieu; nœuds papillon en ruban sur chaque angle. Large col rabattu, orné de dentelle et de petits choux de faille d'où s'échappent des rubans, destinés à être noués devant. Petits plissés de faille et dentelle autour des devants, et poche plissée, ornée de ruban, tout à fait au bas. Les manches sont terminées par un cornet composé de plissés contrariés et d'une dentelle assortie aux précédentes; draperie de faille et nœud sur le dessus. — Robe princesse en taffetaine écru, garnie devant d'une échelle de ruban bavane formant une dent au milieu avec des nœuds à chaque extrémité. Cette disposition se répète tout autour, de place en place, jus'qu'à 50 cent. de hauteur, avec un encadrement de rubans assortis. — Chapeau de crin blanc, à passe diadème; ruban bleu céleste disposé autour de la calotte et noué derrière; barbe mentonnière en dentelle crème. Plume bleue sur le sommet, recouvrant un coquillé de dentelle crème. Même mentonnière dessous et bandeau de coques bleues.

NOTA. — Le *Garde-chasse* et la *Mantille Créole*, c'est-à-dire les nos 4 et 5, que nous avons décrits séparément et que nous présentons sous deux aspects, ne font qu'un en réalité. L'un des modèles représente le devant, et l'autre le dos du vêtement.

## CORRESPONDANCE

M<sup>me</sup> X..., à BERLIN.

Il nous est impossible de donner dans le journal le dessin et le patron de tous les vêtements qui pourraient nous être demandés par chacune de nos abonnées. Mais il suffira, pour que vous receviez le patron coupé de la polonaise ou tunique princesse dont vous nous parlez, d'adresser à l'administration du journal la somme de 1 fr. 50, en ayant soin de bien indiquer de nouveau le genre de vêtement que vous désirez.

Pour que les nombreuses coutures d'un corsage ne se déforment pas au lavage, il importe de s'adresser à une ouvrière habile, qui lave et repasse l'étoffe en suivant le sens droit et non le biais.

Par-dessus les tuniques, on porte une ceinture ronde avec jolie boucle.

Le jupon servant de robe doit être plat devant et sur les côtés, avec un quadruple pli ou plusieurs plis à volonté, formant derrière une traîne-éventail. Il ne faut pas de baleines.

Toutes les étoffes servent à faire les jupons; mais il faut connaître le tissu employé à la confection de la tunique, pour déterminer le choix de celui qui convient au jupon.

Les rubans et bandes entourant le bas des jupons sont tout à fait démodés.

M. A.

## CAUSERIE

Il paraît que le « reportage » se meurt. C'est grand dommage pour ceux qui s'étaient efforcés, voulant en vivre, de l'élever à la hauteur d'une institution. Quant au public, qui a été le premier à gâter cette petite industrie en lui accordant trop d'honneur, s'il trouve que les informations lui manquent, il a entre les mains le meilleur de tous les remèdes: c'est de se faire lui-même son propre reporter et de continuer à travailler comme il l'a fait durant la seconde quinzaine de mars.

Les feuilles à informations, dont la baisse a précédé celle de nos rivières, ont eu beau accumuler des détails de toute sorte, le public, prenant un grand parti et ne s'en rapportant point à ses fournisseurs habituels, est allé directement « visiter » les inondations. On a organisé de véritables parties de plaisir, dans les familles parisiennes, pour explorer Charenton, Alfort, Nogent, Neuilly, Asnières, Rueil, enfin tous les centres où l'inondation exerçait ses ravages. Ces petites promenades sont assez dans le tempérament local. M. Prudhomme va d'habitude, avec sa femme et ses enfants, « voir prendre des bocks » sur le boulevard. En temps de cataclysme, il est heureux de modifier quelque peu son itinéraire: il va donc « voir » les maisons dans l'eau, les mobiliers à la dérive et les cultures noyées.

Seulement — fait à noter — M. Prudhomme trouve toujours le spectacle bien au-dessous de son attente. Il espérait, il désirait mieux. A son avis, la Seine est d'une mollesse regrettable; elle coule, à vrai dire, elle inonde réellement, mais sans poésie, sans incidents, sans pittoresque. Cela manque de couleur locale. M. Prudhomme, quand il a dépensé ses quarante-cinq centimes de chemin de fer pour se rendre jusqu'au pont d'Asnières, est tout étonné qu'une ou deux maisons ne s'écroulent pas poliment en sa présence. En vain lui dira-t-on qu'il est arrivé plusieurs malheurs pendant la nuit ou au petit matin, que le fleuve est fantasque, que les accidents sont capricieux. Il s'en prend à ses quarante-cinq centimes et demanderait volontiers pourquoi la Compagnie de l'Ouest ne s'arrange pas de façon à faire coïncider les heures de trains avec les instants de tempête.

Voilà comment M. Prudhomme entend le reportage, et croyez qu'il l'a pratiqué largement pendant tout le temps que les eaux ont employé à tenir le haut du pavé.

Comme il faut toujours voir les choses au point de vue pratique et chercher à tirer parti des fléaux les plus désastreux, un de nos confrères a cru devoir engager vivement les jeunes compositeurs à entreprendre une symphonie intitulée: *Inondation*. Son idée nous paraît heureuse; elle lui a été inspirée, dit-il, par la lecture d'un article dithyrambique relatif au *Déluge* de M. Camille Saint-Saëns, partition à grand orchestre exécutée à l'un des derniers concerts du Châtelet. Voici cette perle, cueillie dans le feuilleton musical d'un grand journal parisien:



« ... Et des flots d'harmonie, soulevés des profondeurs de l'orchestre, envahirent les cimes les plus élevées des chanterelles en délire et de la petite flûte affolée, dans un bouleversement universel, avec des bruits imitatifs... Quel drame! On voyait clairement, avec les yeux de l'oreille, les édifices s'écrouler, les hommes fuir les vallées envahies, pour gravir les grandes altitudes; l'eau bouillonnante courant à leur suite, les cadavres flottant, tourbillonnant, et l'on entendait les cris désespérés des victimes couverts par la voix grave du sax-horn contre-basse, ronflant comme un écho impitoyable, des fragments caractéristiques de l'air courroucé de l'Éternel : « J'exterminerai cette race. » Tout cependant ne devait pas périr dans ce déluge, et si les paroles ne nous le disaient, la musique nous le ferait comprendre. En effet, après l'envahissement par les eaux de toute la terre (je parle suivant la légende), des accords plaqués en triolets comprenant une large étendue de l'échelle musicale peignent admirablement la masse d'eau stationnaire désormais et sur laquelle plane l'arche de Noé. »

Nous avons dit une perle; il y en a bien deux, trois, quatre, tout un collier. Mais enfin pour revenir à notre propos, puisqu'on peut joindre tant de choses avec des accords plaqués en triolets, des chanterelles en délire et des petites flûtes affolées, il suffira certainement de descendre d'un demi-ton sur l'échelle musicale, de modérer la petite flûte et de tempérer la chanterelle, pour obtenir des effets moyens propres à joindre les ravages silencieux de l'inondation. A côté du « chef-d'œuvre » de M. Saint-Saëns, il doit y avoir place pour un pendant moins sonore.

A propos de musique, il vient de mourir à Paris, assez âgé et tout à fait oublié, un homme qui a eu une heure de popularité et presque de gloire : c'est le pianiste Henri Rosellen. Qui de nous n'a entendu ou joué sur le piano sa fameuse *Réverie* en notes redoublées? Depuis la *Marseillaise* et le *Carnaval de Venise*,

Cet air mélancolique et tendre  
Par tous les violons râclés...

nul motif n'a été aussi souvent joué que cette fameuse rêverie. A vrai dire, elle mérite cet honneur : l'inspiration en est charmante, et l'exécution, sans être trop difficile, donne l'illusion d'une virtuosité exceptionnelle. Que de petits cousins se sont penchés à l'oreille de leurs cousines, en ayant l'air de tourner les pages de leur musique, pendant qu'elles jouaient la *Réverie*! Que de tendres discours elle a couverts de son murmure! Que de mains effleurées, de cheveux touchés au passage!... Ah! M. Rosellen a bien des aventures sur la conscience... Et maintenant qu'il vient de s'éteindre, plus d'un vieux couple, en lisant la nouvelle au coin du feu, dans les faits divers d'un journal, se regardera en souriant, et le mari dira à la femme ce mot mélancolique qui se trouve chaque jour plus volontiers sur les lèvres de ceux qui ont vécu : — Te souviens-tu?

Un original qui s'était beaucoup souvenu, c'est ce colporteur de Zurich dont les journaux viennent d'annoncer la mort en même temps que celle de Rosellen, et qui n'avait pas proféré une seule parole depuis trente ans. Un jour, paraît-il, voulant se punir d'avoir parlé à la légère sur le compte de sa fiancée, il fit serment de garder le silence pendant un an. Avant la fin de cette année de mutisme, sa fiancée mourut, et comme elle ne l'avait pas relevé de son vœu, il persista à tenir son serment jusqu'à ce que la mort vint l'en délier. Ce martyr du silence, « jusqu'à la tombe fidèle », se nommait Amstein.

LUDOVIC SAUVEUR.

## UN BEAU MARIAGE

Le mariage de M<sup>lle</sup> Bettina de Rothschild est le grand événement de la dernière quinzaine. On ne s'est occupé que de cela dans le grand monde de l'élégance et de la finance.

La cérémonie a été célébrée dans la synagogue de la rue de la Victoire.

Toutes les notabilités de la haute finance et de la politique, un grand nombre de dames dans des toilettes resplendissantes d'éclat et de richesse, assistaient à cette brillante cérémonie.

Les dames occupaient les tribunes de droite; les hommes, celles de gauche; comme c'est l'usage, ils gardaient le chapeau sur la tête, et l'époux même n'a pas quitté le sien.

Le chandelier d'argent à huit branches flamboyait au centre du chœur.

M<sup>lle</sup> Bettina de Rothschild portait une robe de style Henri II, en brocatelle, avec traîne garnie de fleurs d'oranger.

Puis venaient le fiancé et enfin les plus proches parents des deux familles, au nombre de quarante-huit.

Les fiancés, devant le temple, civilement mariés la veille, ont pris place sous le *houpa*, estrade élevée de huit marches et surmontée d'un dais de velours rouge, sous lequel se tiennent les rabbins.

M. Beer officiait; MM. Isidore, grand-rabbin actuel de France, et Zaddoc-Khan, grand-rabbin de Paris, ont successivement adressé aux époux des allocutions éloquentes et débitées d'un ton pénétré; puis M. Zaddoc-Khan a posé sur la tête des époux le *talet* sacré.

Le *talet* est une pièce de soie blanche, aux quatre extrémités de laquelle sont des *tzitz* de laine confectionnés de telle façon que leurs fils sont des lettres hébraïques et forment le mot *Adonai* (le Seigneur).

Puis M. Beer a récité les sept bénédictions sacramentelles, dont la première est : « Loué soit l'Éternel, roi de l'univers, qui a créé le fruit de la vigne! »

Dans les psaumes des Hébreux, et c'est à leur honneur, Noé n'est jamais oublié, et le rabbin présente aux époux une coupe dans laquelle ils boivent tous deux.

A deux heures, on quittait le temple pour aller déjeuner. Tous les assistants se retiraient ravis des paroles des deux rabbins, et des belles hymnes qu'ils avaient entendues. M. Samuel David, prix de Rome, maître de chapelle général des temples israélites de Paris, avait fait exécuter un *Chant d'Hyménée*, écrit sur un poème en hébreu, et dit avec un admirable talent par Faure.

Le *Sport* nous ouvre la corbeille de la mariée et nous initie à tous les mystères du trousseau.

Le chapitre des robes n'est pas le moins intéressant dans l'énumération de ces merveilles. Il n'y en a pas moins de vingt-quatre dans le trousseau en question.

La robe de mariage, ainsi que nous l'avons vu plus haut, est de style Henri II, en brocatelle, avec traîne garnie de fleurs d'oranger. Le voile en point d'Angleterre mêle les fleurs d'oranger aux lilas avec un art exquis.

Trois autres robes de dentelle se trouvent dans la corbeille : l'une, en chantilly, est un véritable chef-d'œuvre industriel, car on sait la difficulté de fondre les morceaux de cette dentelle pour en former un tout sur une coupe voulue; la seconde, en point d'Alençon, et la troisième en point d'Angleterre.

La robe de voyage est en sicilienne bleu de mer, faite à la fiandaise, avec garnitures de velours assorti frappé. Les plaques de la ceinture et les boutons du corsage sont en métal de Toula. Chapeau de feutre marron foncé, orné d'une plume de goéland.

Au nombre des toilettes de ville nous citerons une robe de faille



La Vallière, avec corsage et tunique de velours frappé oreille d'ours. Une autre, en reps de soie réséda, garnie de franges plumés en tablier, avec traine de brocatelle violet de deux tons, d'un goût et d'une élégance incomparables.

C. DE F.

## LE PARNASSE CONTEMPORAIN

Nous voudrions pouvoir dire : un poète nous est né... Nous sommes obligé de dire : un poète nous est révélé après sa mort.

Il y a quelques jours, a paru, chez Lemerre, en un fort beau volume, *le Parnasse contemporain*, recueil de vers nouveaux, 1876.

En parcourant les épreuves que l'éditeur a bien voulu nous communiquer, notre attention a été frappée par un nom inconnu : Saint-Cyr de Rayssac.

Les nouveaux venus dans la poésie nous attirent toujours ; nous aimons ces vaillants, fidèles à l'idéal dans notre siècle de prose ; le renouveau de succès qui accueille les vers ne peut qu'exciter les poètes.

Donc un inconnu se produisant dans un recueil où se trouvent Théodore de Banville, François Coppée, André Lemoyne, Sully Prudhomme, etc., nous avons voulu savoir s'il était de force à soutenir le voisinage, et nous avons lu avec grand plaisir des vers bien frappés, d'une superbe allure, dans une langue très-pure.

Ce n'est qu'à la seconde lecture que nous avons aperçu un mot de l'éditeur ainsi conçu :

« Saint-Cyr de Rayssac, né à Castres (Tarn) le 3 octobre 1837, est mort le 10 mai 1874. Les poètes vivants nous approuveront d'avoir fait une place parmi eux à un confrère qui, dans sa vie trop courte, ne publia rien de son œuvre. Et c'est avec un amer intérêt que le public connaîtra en même temps le talent et la mort de Saint-Cyr de Rayssac. »

On nous saura gré de faire connaître ce talent ainsi révélé et dont certainement les œuvres seront publiées.

Saint-Cyr de Rayssac, indigné des attaques dirigées contre Alfred de Musset, a soutenu la gloire du poète de la jeunesse en des vers que Musset lui-même ne renierait pas. Il conclut ainsi :

C'est léger, disent-ils, la main sur le volume ;  
Oh ! léger ! quelle gloire ! — Amis, soyons légers,  
Légers comme le feu, les ailes de la plume,  
Comme tout ce qui monte et tout ce qui parfume,  
Comme l'âme des fleurs dans les bois d'orangers.

O mon poète aimé, voilà ce qui les blesse,  
C'est ce charme attirant que le ciel t'a donné.  
C'est ton doux abandon qu'ils traitent de faiblesse,  
C'est enfin le talent, la grâce et la jeunesse  
Unissant leurs attraits sur ton front couronné.

Lorsque je lis tes vers, sympathique génie,  
Ces vers sortis si purs du fond de ta douleur,  
Ces vers où la beauté, la force et l'harmonie  
Naissent heure par heure, aux dépens de ta vie,  
Et coulent jour par jour des sources de ton cœur :

Aussitôt, malgré moi, je songe avec tristesse  
Au fils de Diomède, à cet enfant divin,  
Qui jouait au soleil dans les champs de la Grèce,  
Et qu'Apollon, trompé, dans un moment d'ivresse,  
Frappa sans le vouloir de son disque d'airain.

Renversé, le mourant tomba sur la verdure.  
Il garda son sourire en perdant sa couleur,  
Un voile doux et triste envahit sa figure,  
Et sur le sol foulé qu'imbibait sa blessure  
Chaque goutte de sang faisait naître une fleur.

Ainsi tu m'apparais dans l'ombre funéraire  
Avec ta tête blonde et ton geste éploré.  
Qu'importe sur ton marbre une tache vulgaire !  
C'est dit, — te voilà grand, quoi que l'on puisse faire,  
Et ce tertre où tu dors est à jamais sacré.

Si jadis dans le cours de tes heures troublées,  
La femme fut amère à ton cœur sans détour,  
Bien d'autres à présent, furtives et voilées,  
Viennent chercher ton nom dans les vertes allées,  
Et rêver sur ta tombe . . . . .

Et pendant ce temps-là, frissonnant autour d'elles,  
Libre et purifié sous un ciel radieux,  
Tu prends part dans la brise aux noces éternelles.  
Et passant comme l'air dans les feuilles nouvelles,  
Tu mêles ta grande âme avec l'âme des dieux.

Voilà, certes, un magnifique plaidoyer, plein de poésie et d'éloquence, — en parfaite contradiction, par exemple, sur certains points, avec l'opinion de M. Ernest Legouvé. Qui a raison, de l'honorable académicien ou de Saint-Cyr de Rayssac ? Nous laissons à nos lecteurs et à nos lectrices le soin d'en décider. Et s'ils veulent juger en complète connaissance de cause, pièces en mains et lecture faite des œuvres d'Alfred de Musset, nous leur recommandons particulièrement la superbe édition que M. Alphonse Lemerre est en train d'en donner. C'est certainement la plus belle, la plus complète aussi, qui ait été faite, et en même temps qu'elle est digne du grand poète qu'elle reproduit, elle fait, sous tous les rapports, le plus grand honneur au goût de l'intelligent éditeur qui a eu la pensée de l'offrir au public.

R. H.

## THÉÂTRES

Peu de nouvelles importantes, pour le moment, dans le monde des théâtres. Quand nous aurons dit que M. Perrin, prenant des mains de M. du Locle les rênes de l'Opéra-Comique, a eu l'excellente idée d'engager M. Léon Achard et de reprendre *la Dame blanche* ; que les Folies-Dramatiques ont exhumé *l'Œil crevé*, où M<sup>lles</sup> Preilly et Vernon font merveille à côté de Milher, toujours désopilant dans le rôle de Géromé ; que *la Laine en voyage* attire chaque soir de nombreux visiteurs dans l'élégante salle des Fantaisies-Parisiennes, — nous aurons à peu près tout dit... et il n'y a pas là de quoi détourner d'un iota la marche du globe.

Ajoutons, cependant, que la Comédie-Française est à la veille de perdre deux de ses plus éminentes sociétaires, M<sup>me</sup> Arnould-Plessy et M<sup>me</sup> Nathalie.

Nous n'avons point à rappeler ici ce qu'a été, depuis ses débuts en 1834, la carrière de M<sup>me</sup> Plessy, la dernière des *Célimène* et des *Araminte*. Très-portée aux choses de la religion et à la retraite, M<sup>me</sup> Plessy n'est, dit-on, restée à la scène que par égard pour les sollicitations pressantes de ses amis.

M<sup>me</sup> Nathalie a été peinte ainsi par Léon Gozlan, dans le *décameron* du Théâtre-Français :

C'est jalousie  
De comédie,  
Et l'on l'appelle Nathalie,  
Pour ne pas l'appeler Thalie.

Sortie du Palais-Royal pour entrer dans la maison de Molière, elle y a créé *Gabrielle*, de M. Émile Augier, et ce n'est pas son seul succès.

HOP-FROG.



PLANCHE GM N° 614. — DESCRIPTION, PAGE 158.



## TOILETTES DE VISITE

Modèles de Mlle Marie Bataillon (rue Thérèse, 5).









*Imp. H. Lefevre, Paris*

LE MONITEUR DE LA

Paris, Rue de Valenciennes, 32

*Modèles de Confections de la M<sup>me</sup> A. Costadan & des Succursales de la Compagnie  
 Ettoffes de drap des Magasins de la Seabienne, & de la rue de Valenciennes  
 Parapentierie et Garnitures M<sup>me</sup> de la*

*Entered at Stationers Hall.*





At. Goubaud & fils EA<sup>m</sup> Paris

1311

DE LA MODE

- Richelieu . 92.
- Chapeaux de la M<sup>me</sup> Moreau-Didsbury . B<sup>te</sup> des Capucines . 23.
- Jupons et Corsets de P. de Plument sur Vivienne . 33.
- Jupons de la M<sup>me</sup> Vatelot & C<sup>ie</sup> r. Turbigo . 39.







PLANCHE G, N° 619. — DESCRIPTION, PAGE 158.



TOILETTES DE PROMENADE

Modèles de la maison Costadon (rue des Jeûneurs, 25 et 27).



## LA MOURRE

(NOUVELLE. — SUITE.)

— Leandro, reprit Zaffirini d'un ton grave, après avoir ôté la cigarette de sa bouche, mais en la gardant dans sa main droite, tandis que, le pouce de la gauche appuyé sur les trois derniers doigts, il en pointait magistralement l'index vers le plafond, n'est-tu point d'avis, comme moi, qu'un coup de couteau ne prouve rien entre vrais camarades, et qu'en pareille question, les Français, non moins que les Savoyards, nos voisins, ne sont que des enfants?

— Oui, je t'approuve, répondit Bertinazzi avec une conviction réfléchie et solennelle; quel dommage qu'Amilcare Fanfuglia, notre cher hôte, se soit gâté l'esprit dans la société de tous ces *berrovieri* (hommes mal famés)! C'était jadis un véritable Piémontais par l'intelligence et par le cœur.

— Tu as raison. Mais ce n'est pas tout. Consulte-toi bien, Leandro; sois sincère: aimes-tu Barbaretta?

— J'en suis fou.

— Moi aussi.

— Nous ne pouvons cependant lui plaire tous les deux, Ercole.

— Là n'est point la difficulté, répondit majestueusement Zaffirini; ne sommes-nous point tous les deux de braves et beaux garçons?

— Évidemment! dit Bertinazzi; mais enfin ne faut-il pas que l'un de nous, si peu que ce soit, lui semble encore préférable à l'autre, pour qu'elle consente à accepter l'hommage de ses sentiments?

— Impossible, Leandro, tout choix est impossible! On nous conduirait, la nuit, les volets clos, au milieu d'une chambre sans lumière; Barbaretta s'y rendrait à tâtons, les yeux bandés; Fanfuglia, dans sa sagesse, aurait décidé que celui sur lequel s'arrêterait sa main deviendrait de droit le mari de sa nièce; le hasard n'en serait pas moins cousin germain du choix, en telle occurrence; et lui comme elle, elle comme lui, auraient toujours à s'en applaudir.

— Tu me fais toucher le ciel du doigt, Ercole. Oui, tout choix entre nous est extrêmement difficile, sinon impossible, je ne le nie point. Le cas n'en est pas moins des plus épineux. Comment sortir d'embarras?

— Voici: tu m'accorderas bien que si nous restons ici tous les deux à tourner autour de la petite, la moutarde ne tardera point à nous monter aux narines, et nous aurons la bêtise de nous assassiner?

— J'en ai peur, dit Bertinazzi.

— Moi, j'en suis certain, Leandro. Mais si nous jouions à la mourre lequel des deux cédera la place à l'autre?... Tu es homme d'honneur, comme moi; je compterai sur ta parole, comme tu devras compter sur la mienne.

Bertinazzi se frappa le front de dépit.

— Le diable m'emporte! s'écria-t-il; cette idée ne m'aurait point poussé dans la cervelle. Tu es homme de ressource, Ercole; j'ignore si je ne t'admire pas encore plus que je ne t'aime. Viens, que je t'embrasse une seconde fois.

— Attends! dit Zaffirini, ne prends pas feu si vite... Et comme il arrive assez souvent qu'on s'échauffe, qu'on s'insulte, en jouant à la mourre; qu'on tire son couteau, qu'on s'en larde un coup à travers les phalanges, sans calculer où pique tantôt le tranchant, tantôt la pointe; comme il serait, en outre, peu charitable de n'offrir à Barbaretta qu'un mari tronqué d'un œil, d'une lèvre ou d'une aile du nez, il y aura convention positive entre nous de ne frapper qu'aux bras ou aux mains, et point au cou ni au visage.

— Sublime! Tu prévois tout, dit Bertinazzi, transporté d'enthousiasme. Ah! tête et sang! Je n'y tiens plus, que je te baise, ami, sur les deux joues... Voilà qui est fait. Verse à boire, et commençons tout de suite.

— Non pas, répondit Zaffirini; le jour baisse, l'heure du dîner me talonne l'estomac: il ne serait pas décent de figurer à la table de Fanfuglia, notre hôte, avec du sang aux mains et aux habits.

Bertinazzi allait répondre, quand un nouveau personnage parut dans le magasin. C'était le divin coutelier Cesare Lanza, marchand discret et timoré, dont le registre de vente restait invariablement immaculé de tous les couteaux dangereux qu'il avait vendus.

Benedetto courut à la rencontre de son père, puis sur un mot de lui s'élança vers l'entrée de la cuisine. Presque aussitôt Fanfuglia vint avertir dans le salon les deux bersagliers que le dîner était servi.

## II

Le couvert avait été dressé dans une salle attenante à la cuisine. Une porte de dégagement, d'ordinaire entre-baillée, mettait cette pièce en communication avec le petit salon. Franceschina fit asseoir Cesare Lanza à sa droite, Benedetto à sa gauche; Fanfuglia s'installa vis-à-vis de sa femme, entre ses deux anciens clients du bataillon; de sorte que Cesare, la table étant ronde, touchait d'un côté à Bertinazzi, Benedetto de l'autre à Zaffirini.

— Comment donc! Barbaretta ne dine pas avec nous? demanda le coutelier.

— Non, dit Fanfuglia; qui garderait la boutique?

— Eh! vite, lève-toi, Benedetto; va la relayer au comptoir, dit obligeamment Cesare Lanza; il serait impoli que tu fusses de la fête, quand la fille de céans n'en est pas.

— Peine inutile! dit Franceschina, ma nièce n'a nullement le cœur à dîner aujourd'hui; elle se trouve un peu indisposée. Barbaretta, d'ailleurs, n'a guère qu'un appétit d'oiseau; c'en est assez pour becqueter quelques friandises; lorsque nous serons au dessert, Benedetto ira l'en avertir et fermera lui-même les volets.

— J'ai fermé les miens, dit Cesare, afin de banqueter avec vous l'esprit plus dispos. Quoi de plus gênant, à table, que la crainte d'être dérangé par un visiteur!

— Il est certain que tout chaland risque fort d'importuner, à ce moment, dit Fanfuglia; trop heureux encore qu'on vous laisse le temps de s'essuyer la bouche!

Sur ce, chacun se tut, afin de faire honneur à la vaste terrine de potage au macaroni, d'où s'exhalait une délicieuse odeur de parmesan. La conversation ne reprit qu'après cette réfection préliminaire. Tous les mets qu'avait pompeusement annoncés Fanfuglia défilèrent sur la table, apportés dans leur ordre de service par une servante assez accorte. C'était, à leur aspect, un intarissable concert d'exclamations, d'interjections admiratives, dont la signora Franceschina rougissait de plaisir. Rien ne délie la langue comme les satisfactions de l'estomac. Or, le festin d'Amilcare provoquait un véritable fanatisme parmi les quatre convives. Tout en élevant jusqu'aux nues les talents culinaires de leur hôte et de sa femme, ils mangeaient copieusement, ils buvaient de même. Zaffirini surtout et Bertinazzi rivalisaient d'éloges, croyant ainsi, non sans raison, que l'amour-propre flatté de Franceschina ne serait pas sans influence sur le choix de sa nièce. Cesare Lanza ne comprenait rien, malgré sa finesse, à ce tournoi de compliments exagérés; il se contentait de grimacer ce sourire indécis avec lequel les gens madrés accueillent prudemment tout ce dont leur pénétration ne réussit point encore à se rendre un compte bien exact; et Benedetto, à qui le coup d'œil méfiant de Zaffirini n'avait point échappé, lorsque celui-ci était sorti pour acheter du tabac, allongeait sournoisement ses lèvres dans le verre à pied, plein d'un vin d'*extra* que venait de lui offrir de sa blanche main la maîtresse de la maison.



— Ces poulets à la marengo sont donc du goût de ces messieurs? demanda Franceschina en minaudant.

— Par san Ereole, mon patron, qui de son temps ne fut pas un meilleur soldat que moi! dit Zaffirini, je les proclame dignes de la bouche d'un ange.

— Qu'est-ce que tu dis, d'un ange? dis d'un archange! affirma Bertinazzi; c'est le mot: à tout seigneur tout honneur! Je tiens même de notre capitaine, un luron qui ne se mouche pas du pied, que saint Michel n'a terrassé le dragon que parce que cet infâme ennemi du genre humain avait essayé de séduire saint Pierre en cuisinant un poulet à la marengo à la porte du paradis.

— Vraiment! dit Cesare Lanza d'un air bonhomme, la victoire de saint Michel n'est pas plus ancienne que la bataille de ce nom? J'aurais juré qu'elle datait de plus loin.

— En douteriez-vous, messer Lanza? s'écria Bertinazzi, dont la voix monta rapidement jusqu'au diapason le plus aigu et le plus menaçant.

— En aucune façon, signor bersagliere; je ne conteste point que votre capitaine ne soit un officier d'autant d'érudition que de bonne foi.

— Vous faites bien, dit d'un ton protecteur Zaffirini; l'honneur de notre capitaine nous est sacré.

— C'est parlé comme il faut, camarades.

— Et nous couperons les oreilles à quiconque se permettra de suspecter la moindre de ses paroles! conclut Bertinazzi.

— Ah! miséricorde! est-ce que vous allez vous prendre de querelle avec mon voisin? dit Fanfuglia.

— Bon! Je vois ce que c'est, intervint Franceschina; ces messieurs, sachant par expérience que je suis assez experte cuisinière, me font l'honneur de croire que c'est moi qui ai préparé ces poulets à la marengo.

— Qui donc? dit Cesare Lanza.

— Eh! c'est Monica, répondit-elle en désignant la servante qui rentrait dans la salle pour enlever les assiettes et servir le dessert.

— Quoi! elle-même? poursuivit le coutelier avec un accent paternel; eh bien! chère petite, si tu sors un jour de chez Amilcare, ne va point ailleurs que chez moi chercher condition; je te promets que tu seras reçue à bras ouverts.

— Qu'à cela ne tienne! observa Fanfuglia, écoute un peu, mon voisin: ton fils Benedetto touche à l'âge où les garçons ont besoin qu'on les marie; tu es veuf, tu seras seul. Je te cède très-volontiers Monica, si elle veut être ta femme.

— Et je vous garantis que vous n'aurez jamais à vous en repentir, ajouta Franceschina; n'êtes-vous pas assez riche pour suppléer aux quelques *scudi* qui peuvent lui manquer? A part la dot, qui sera mince, vous trouverez en elle tout ce qui vaut mieux que l'argent: l'économie, l'honnêteté, la piété, la complaisance, la douceur.

Le coutelier interrogea son fils du regard.

— Qu'en dis-tu, *bambino*?

— Libre à vous, *padre mio*; j'aimerais Monica comme une mère, si vous m'accordez le seul bonheur que j'ambitionne en ce monde, et qui est tout ce que je souhaite de votre amitié.

— Plus tard, *bambino*, nous en causerons plus tard. Eh bien! et toi, que t'en semble, mignonne? reprit Cesare Lanza, dont les yeux fixés sur la servante pétillaient d'une expression de tendresse et de jovialité qui ne messeyait pas trop à ses cheveux gris.

Mais au lieu de répondre, Monica, sans perdre pourtant contenance, se mit à éclater d'un petit rire argentin qui l'aidait à dissimuler sa confusion, et sortit afin d'apporter au fur et à mesure les différents plats du dessert.

Benedetto courut sur-le-champ fermer les volets du magasin; il revint, précédé de Barbaretta. Celle-ci prit la place qu'il occupait à table, tandis que lui restait familièrement debout derrière sa chaise.

Zaffirini fut ainsi coude à coude avec la nièce de leur hôte, ce qui, un quart d'heure auparavant, aurait fort irrité l'irascible Bertinazzi et suscité peut-être entre les deux amis quelque massacrante collision que tous les raisonnements de Fanfuglia eussent été impuissants à prévenir. Mais la jalousie de Bertinazzi avait décidément changé d'objet. C'était l'intimité dans laquelle le fils du coutelier paraissait être avec la jeune signora, c'était surtout la soumission mystérieuse qu'il avait faite à son père au sujet de Monica, qui le taquinaient maintenant et lui mettaient, comme on dit vulgairement, la puce à l'oreille. Zaffirini, pour sa part, n'était guère plus rassuré. Mais l'orgueil militaire se révoltait dans son esprit, à l'idée qu'un prétendant de cet âge pût être un rival dangereux pour deux soldats d'élite qui s'étaient intrépidement battus contre les Tudesques, et dont la prestance compensait au moins tous les avantages que la grâce et la fraîcheur de la jeunesse donnaient à Benedetto.

Le dessert, animé par quelques verres de vin de Marsala, semblait devoir se prolonger fort avant dans la soirée. Cependant le visage des deux soldats s'était singulièrement rembruni. Ils échangeaient des regards furtifs, où se peignait toute la colère qui commençait à fermenter dans leur âme. Fanfuglia s'aperçut de cette préoccupation, dont il ne soupçonnait pas même le motif, et leur demanda s'ils avaient hâte de déguster la liqueur et le café. Bertinazzi, trop soucieux pour imaginer un subterfuge, recourut dans son embarras à la fertilité d'invention de son camarade; et Zaffirini répondit que c'était simplement une petite affaire entre eux qu'ils étaient en train de régler au moment du diner, et que, si on le permettait, ils passeraient dans le salon, afin de s'en expliquer plus à l'aise et rejoindre ensuite la compagnie dans la salle à manger.

— Très-bien! ne vous gênez point, dit Fanfuglia; Benedetto, puisque tu es debout, prends une lampe sur la table et accompagne ces messieurs.

Bertinazzi, plus rapproché du salon, s'étant levé aussitôt, en ouvrit la porte; Benedetto passa devant lui la lampe à la main, et Zaffirini, qui le suivait, repoussa le battant après que son camarade fut entré.

— *Basta!* dit-il à demi-voix à Bertinazzi, en lui montrant du doigt Benedetto, dont le front atteignait à peine son épaule; sommes-nous donc fous, l'un et l'autre! Ne vois-tu pas que ce n'est qu'un enfant? Quelle frasque!

Benedetto, pâissant et rougissant tour à tour, fit deux pas en arrière, la tête haute, afin de se camper fièrement sur ses jarrets. L'amour qui le poignait au cœur pour Barbaretta venait de l'éclaircir tout à coup sur la jalousie des deux bersagliers.

— Vous croyez, signor? dit-il en serrant les dents, ne vous y fiez pas.

Et ses prunelles dilatées étincelaient d'une sombre flamme.

— Je sais manier le couteau tout aussi bien que vous; j'en ai un, à votre service, non moins long ni moins acéré que celui dont vous avez fait secrètement emplette chez mon père.

— Ouais! repartit Zaffirini sans se fâcher; allons! détail, ami, et promptement. A notre âge, on ne se collète pas avec un marmot.

Obligé de céder, Benedetto recula, les deux poings braqués vers le soldat; mais Zaffirini, tout en riant de la menace, le ramena doucement sur le seuil de la salle et ferma la porte.

— A nous deux, maintenant! continua-t-il d'un ton calme.

— Qu'est-ce à dire? demanda Bertinazzi, moins rassuré que son camarade.

— Je dis, Leandro, que rien n'est changé dans nos conventions. Barbaretta, sans nul doute, est une fille de sens: elle peut s'amuser parfois des fleurettes du *bambino*; mais très-certainement elle ne le mettra jamais en balance avec deux galants hommes tels que nous. Commençons notre partie.

Pendant ce colloque, Benedetto, revenu dans la salle à manger,



avait repris sa place derrière Barbaretta, qui du bout de ses jolies petites dents rondelettes, bien blanches et bien rangées, achevait de grignoter un de ces gâteaux très-sucrés et très-friables auxquels les Italiens, en l'honneur d'un de leurs diplomates, ont accolé le nom de *nigra*.

— Qu'as-tu, *bambino*? demanda Cesare Lanza, frappé du dépit dont les traits de son fils gardaient encore la trace assez visible.

— Rien. Moi? Je n'ai rien! répondit Benedetto faisant un violent effort pour dissimuler son émotion.

Et se penchant vers Barbaretta, il lui dit à l'oreille quelques mots qu'elle seule probablement était en état de comprendre, car elle feignit de tousser, ce qui, dans tous pays, est une façon bien connue de comprimer l'envie de rire.

— Allons! quelque nouvelle lubie de ces endiablés garçons! s'écria Fanfuglia; mais n'ayez souci, vous autres; ce sont des cœurs sans malice, et ils s'aiment, au fond, comme deux frères.

### III

L'entretien, cependant, continué à voix basse dans le salon, avait acquis un intérêt qui eût fort alarmé Fanfuglia, si quelques phrases du point capital sur lequel il roulait avaient transpiré dans la salle.

— C'est donc à la mourre que tu as résolu de jouer le sort de Barbaretta? dit Bertinazzi d'un air bourru.

— Un moment! dit Zaffirini, je suis homme d'ordre. Attention! Que je dispose tout pour le jeu.

Et à pas de loup il transporta la lampe près de la croisée sur la table, où étaient restés les trois verres et les deux bouteilles, afin que l'éloignement amortit le bruit.

Les deux amis, debout, se postèrent de chaque côté, l'un vis-à-vis de l'autre, dans le foyer de lumière qui les détachait en plein de la pénombre environnante, depuis le buste jusqu'à la naissance des cheveux.

Zaffirini, tirant son couteau, le mit sur la table, à portée de sa main.

— Leandro, tu te souviens, n'est-ce pas? qu'il est défendu de frapper au visage.

— Veux-tu m'insulter? Suis-je capable d'un mauvais coup? répartit aigrement Bertinazzi.

Et après avoir sur le pouce expérimenté la pointe de son couteau, il prit la même précaution que Zaffirini.

— Réglons l'affaire, Leandro. Nous sommes de force égale à la mourre! Ce sera donc partie et revanche, et la troisième comptera pour la bonne, à moins que l'un de nous n'en gagne deux de suite, ce qui n'est guère vraisemblable. Le tout peut être terminé en dix minutes.

— Mais nous n'avons pas de montre.

— N'importe! On juge de l'heure à la réflexion, comme de la distance au coup d'œil.

— Soit!

— Y es-tu?

— Oui.

— Partons.

Et sur ce dernier mot, l'un et l'autre, à demi inclinés sous le rayonnement de la lampe, levèrent ensemble leur main droite, prêts à saisir le couteau de la main gauche.

Le jeu de la mourre ou des cornes, *gioco della mora o delle corne*, comme le définit le *Dictionnaire* d'Alberti, « est un jeu » connu, que deux personnes jouent ensemble, en se montrant » les doigts d'une de leurs mains, en partie élevés, en partie » fermés, et en devinant en même temps le nombre de ceux qui » sont élevés. » Chaque joueur énonçant à la fois le nombre des doigts levés qu'on lui présente, a donc besoin d'une telle agilité d'articulation, d'une sûreté de coup d'œil si prodigieuse, qu'en avançant un ou plusieurs doigts, il ait déjà jugé combien on lui

en découvre. Des deux côtés, on se tâte d'abord, comme à l'escrime, par des passes peu compliquées. Bientôt elles se succèdent, plus pressées, plus imprévues. Le dialogue, s'animant, devient d'une célérité inouïe, d'une furie vertigineuse. Qui se trompe perd. On conteste, on se provoque, et le couteau, surtout en Piémont, se met de la partie.

Les deux bersagliers, pendant les loisirs du champ de bataille ou de la garnison, avaient raffiné, pour leur propre usage, sur le jeu de la mourre. Il ne leur suffisait pas d'énoncer réciproquement le nombre des doigts levés; à chacun incombait la tâche bien plus difficile d'annoncer alternativement la somme exacte des unités formée par les doigts levés de chacune des deux mains, depuis un jusqu'à dix.

— Deux! prononça tout bas Zaffirini, pour que, son camarade se conformant à l'intonation, le timbre de leur voix ne pût pas éclater au dehors.

— Trois! riposta Bertinazzi, l'index et le médius écartés, de manière à décrire un angle aigu.

Le nombre y était encore, Zaffirini n'ayant tendu que le petit doigt.

— Cinq!

— Huit!

— Quatre!

— Neuf!

— Six!

— Sept!

— *Tutta la baracca* (toute la boutique, c'est-à-dire dix, ou les cinq doigts de chacune des deux mains)! dit à Leandro, en ouvrant les cinq doigts de la sienne, Zaffirini, dont le regard exercé surprenait au vol toutes les évolutions de ceux de son adversaire.

— Non, ce n'est que neuf, répliqua Bertinazzi; tu as perdu.

Pour lui faire pièce, il venait de replier traitreusement le pouce sous la première phalange de l'index. Mais Zaffirini, qui l'épiait, était trop fin et trop habile pour ne pas le prendre en flagrant délit de mauvaise foi.

Augustin CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)

## LES FRÈRES VAN BUCK

(LÉGENDE ALLEMANDE.)

Dans une ville allemande, non loin des bords du Rhin, vivaient les deux frères van Buck, qui passaient avec raison pour deux habiles graveurs.

Ils avaient l'habitude d'aller presque tous les soirs, après dîner, chez un vieil orfèvre, leur voisin. Ce brave homme, dont le nom est Thomas Heermans, les recevait dans son arrière-boutique, au coin de son feu, et sa grande pipe à la bouche; leurs soirées, qui se passaient entre eux trois seulement, n'étaient pas fort animées; les deux frères étaient d'un naturel assez taciturne, et pour l'orfèvre, bien qu'il eût l'œil vif, il était rare que les travaux auxquels il s'adonnait le jour ne le préoccupassent pas au point de le rendre presque distrait et tout au moins fort peu bavard. Cependant, ils se convenaient et ne s'en aimaient que mieux, à cause de leur conformité d'humeur; il était bien rare qu'en passant près de la boutique d'Heermans, le soir, on n'aperçût pas à travers les vitres les têtes des trois amis autour d'une lampe, et, la plupart du temps, d'un grand pot de bière.

Un soir (il y a peu de temps de cela), le vieux Heermans se montra plus gai qu'à l'ordinaire.

— Qu'avez-vous donc? lui dirent les graveurs; il y a parbleu une joyeuse nouvelle écrite sur votre figure.



— Mes enfants, répliqua le bon orfèvre, ma fille sort demain du couvent; son éducation est terminée, et vous m'en voyez, ô mes dignes amis, mes chers voisins, dans une joie qui me donne des envies de danser sur ma table.

Il faut remarquer que l'honnête Heermans avait toujours aimé les ecclésiastiques à l'égal de la peste. Mais une vieille sœur, riche et dévote, avait exigé le couvent pour sa nièce, et le sage calculateur y avait consenti à regret.

— Oui, mes enfants, vous la verrez; il me tarde de lui pincer les joues.

Les graveurs lui serrèrent la main affectueusement, et le reste de la soirée fut employé à parler de M<sup>lle</sup> Wilhelmine.

Le pot de bière fut remplacé, ce jour-là, par une bouteille bien cachetée, et il fut entendu que les deux voisins viendraient dîner le lendemain.

Ils n'eurent garde d'y manquer. Vêtus de leurs habits des dimanches, ils se rendirent, au coucher du soleil, chez leur vieil ami, et l'on se mit à table presque aussitôt. A peine Thomas Heermans eut-il frappé sur la table de manière à casser les verres, afin de témoigner sa belle humeur, que la jeune fille, avec une démarche timide et les coudes serrés contre le corps, vint s'asseoir en rougissant entre les deux jeunes gens.

Le dîner, en dépit des efforts de l'orfèvre, fut silencieux. Lui-même, après avoir épuisé sa première gaieté, fut obligé de se contenter de regarder sa chère fille en souriant. Les graveurs gardaient une contenance froide, et n'échangeaient pas entre eux un seul regard. Le soir, lorsqu'ils rentrèrent chez eux, ils se mirent au lit sans dire une parole, contre leur habitude qui était de causer sur les événements ou le travail de la journée, et même, comme ils couchaient dans la même chambre, de prolonger leur conversation fort avant dans la nuit.

Les deux frères van Buck s'aimaient tendrement; on les voyait partout ensemble: à la promenade, aux fêtes, à la chasse qu'ils aimaient beaucoup. Ils avaient le même talent, et l'ouvrage de l'un était quelquefois signé par l'autre. D'ailleurs on eût dit que le visage du second était sculpté sur celui de son frère. Jamais plus belle union ne s'était vue sous le ciel. Il était donc très-étonnant qu'ils évitassent de se parler et même de se regarder. Leur conduite avait mortifié leur bon voisin. Toutefois leur nuit se passa ainsi, bien que chacun d'eux pût s'apercevoir que l'autre ne dormait point. La lune éclairait leur chambre, et à tout moment ils s'agitaient en soupirant. Il était évident que tous deux avaient reçu en même temps un coup profond: ils aimaient Wilhelmine.

Une semaine entière suivit, pendant laquelle ils ne se serrèrent pas la main. Un silence opiniâtre régna dans leur atelier, et chacun, courbé sur sa planche de cuivre, ne détourna pas la tête un seul instant.

Le dernier jour de cette triste semaine, le vieil Heermans était assis sur le pas de sa porte, en face de sa fille:

— Ne m'aviez-vous pas dit, mon chère père, que nous verrions les deux frères van Buck tous les soirs?

— Hélas! répondit l'orfèvre, il est vrai qu'ils n'ont point paru de ce côté depuis huit jours; cela est bien singulier.

— Est-ce donc moi qui en suis cause? dit Wilhelmine; c'est depuis mon arrivée qu'ils ont cessé de venir.

A ces paroles prononcées naïvement, le vieillard baissa la tête et demeura longtemps sans parler.

— O ma fille, ô ma chère fille, s'écria-t-il enfin en pressant de ses lèvres flétries la main potelée et fraîche de son enfant. Ton sourire est bien doux, il est doux comme le miel. Dieu veuille qu'il ne se change jamais en larmes!

— Hélas! mon père, me croyez-vous si belle pour devoir être si malheureuse?

En ce moment, les deux graveurs parurent devant lui. Après que Wilhelmine se fut retirée modestement à leur approche:

— Nous avons vu ta fille, Heermans, et nous avons perdu tous deux le sommeil. Quand il vient, nos rêves nous trahissent l'un à l'autre. Parle-nous franchement: veux-tu de l'un de nous pour ton gendre? Demande-lui alors celui qu'elle préfère, et quel qu'il soit, elle deviendra sa femme. Nos ateliers sont remplis d'ouvriers aussi nombreux que les tiens; notre clientèle est magnifique. Vois ce que tu décides.

L'orfèvre leur tendit ses deux mains.

— Je vous demande trois jours, dit-il. Est-ce trop? Vous êtes amoureux, je le vois.

— Il est vrai, répondirent les graveurs; nous aimons ta fille; il ne faut pas nous laisser le temps de l'aimer sans espoir de guérison.

Le soir, à peine la jeune fille osa-t-elle lever les yeux. Elle savait qu'elle devait choisir.

Le lendemain, le vieil Heermans envoya aux deux frères une lettre ainsi conçue:

« Ma fille vous a vus tous deux; elle chérira Tristan comme un époux et Henri comme un frère. Puisse cet aveu, que je lui arrache avec peine, être reçu par vous comme il doit l'être! Votre vieil ami vous attend pour serrer dans ses bras sa famille tout entière.»

Ces nobles cœurs étaient convenus que, l'un accepté, l'autre se tairait à jamais. Hélas! tels sont les pactes que l'on fait avant de connaître son sort. Henri, qui avait pris la lettre de l'orfèvre pour la lire, ne put l'achever; il la posa sur la table, et pâle comme la neige, il tomba sur son escabeau.

Cependant ils continuèrent à vivre en bonne intelligence. Ils se rendaient même, comme de coutume, tous les soirs chez l'orfèvre. L'heureux fiancé y faisait sa cour à sa prétendue. Henri, lui-même, s'efforçait de témoigner de la joie, et sa pâleur seule démentait le calme qu'il affectait.

Un jour que les deux frères étaient à la chasse, ils s'arrêtèrent dans la clairière d'un bois; fatigués de leur marche, ils s'étendirent sur le gazon.

— Tristan, dit Henri van Buck, voilà assez longtemps que je me tais; il faut que je t'ouvre mon âme. Il m'est impossible de te laisser épouser la fille de cet orfèvre.

— Mon frère, répondit Tristan, est-ce ainsi que vous vous souvenez des lois de l'honneur?

— Je sais que je manque à ces lois; j'y ai réfléchi longtemps avant de parler; mais regardez-moi, je ne vis plus; je me sens m'en aller, et cependant le peu de sang que j'ai dans les veines me ronge comme du feu.

— Je le vois, répondit Tristan; croyez-vous que je n'endure pas de grandes douleurs à vous réduire à cette extrémité? Hélas! j'en perds aussi toute ma joie, mais quel remède?

— Aucun, mon frère, je ne veux de vous qu'une chose, et je vous supplie de me l'accorder. N'épousez pas cette jeune fille avant que je sois mort.

— Mort! s'écria l'autre.

— Oui, mon cher Tristan, il le faut. Je vous conjure de me donner votre parole, car s'il me fallait signer votre contrat...

— Non, mon frère, il est impossible que vous mouriez ainsi de votre désespoir. Voulez-vous que je vous promette une chose qui me glace le cœur en y pensant?

En disant ces paroles, Tristan regarda son frère; il vit la pâleur de la mort sur ses lèvres.

— Mon cher Henri, s'écria-t-il, plutôt que de vous laisser périr, je vous céderai mes droits. Épousez-la, je vous en prie, je m'en irai par delà les mers.

— Que je l'épouse! s'écria l'autre. Me transmettez-vous son amour, en me transmettant vos droits? Il faut pourtant que l'un de nous deux en meure, ajouta-t-il d'une voix sombre. Sa main tremblait et battait contre son couteau de chasse.

— Oui, répondit Tristan.

Ils se levèrent machinalement tous deux.



— Je ne vois qu'un moyen, dit Henri.

Tous deux tirèrent leurs couteaux, et se mirent en garde. Mais accoutumés à faire des armes ensemble, et connaissant tous leurs coups, ils ne pouvaient s'atteindre que rarement. Pendant une heure entière, ils se portèrent des coups furieux, et de temps en temps ils se reposaient épuisés de fatigue, et les flancs ouverts par de larges blessures.

Pendant l'une de ces pauses, ils entendirent les tambours avertir les citoyens de rentrer dans la ville. C'était l'heure où tant de fois ils étaient rentrés ensemble, en se tenant le bras, tristes ou gais, les pieds couverts de poussière; ils s'entretenaient alors de leurs plus secrètes pensées. Toute leur jeunesse se déroula en eux en cet instant.

Le soleil allait disparaître; ses rayons glissaient entre les sapins décharnés, sur le terre couvert de feuilles sèches. La rosée du soir faisait plier l'herbe, et les oiseaux saluaient la nuit.

Tristan détourna la tête; il vit dans la vallée les clochers de la ville natale sortir du brouillard, et la rivière s'étendre sur la prairie comme une couleuvre blanche dans les herbes. Ses entrailles s'é-murent, il fit un pas vers son frère en lui tendant la main. Mais une faiblesse mortelle lui saisit l'âme; il s'appuya sur un arbre; ses épaules glissèrent sur l'écorce raboteuse; il tomba.

Henri contemplant avec horreur les derniers efforts de son frère pour ressaisir la vie; il eût voulu marcher vers lui, mais lui-même ne pouvait bouger. Noyé de sang, debout et immobile, il vacillait comme un homme ivre.

Ces deux infortunés avaient eu une mère qui les avait tendrement aimés. Du fond de la vallée, dans le crépuscule, une forme vague sembla tout à coup se détacher et s'avança vers eux. Elle montait lentement la colline, et à mesure qu'elle approchait, les fils reconnaissaient leur mère.

Au moment où le spectre parut entièrement visible et reconnaissable, celui qui était debout, quitta par un dernier effort la place où il était cloué, et alla se jeter dans les bras de celui qui gisait à terre.

Ainsi tous deux, couverts de sang et de larmes, expirèrent dans un dernier embrassement.

Alfred de MUSSET.

## REVUE DES MAGASINS

Il est sage de se prémunir contre toute éventualité fâcheuse, d'autant plus que presque toujours le malheur arrive au moment où l'on s'y attend le moins. Nous savons, d'ailleurs, combien il est douloureux d'avoir à s'occuper des mille détails de la toilette, lorsque le cœur est brisé par la mort d'un être aimé. Il nous a donc semblé utile d'indiquer à nos lectrices une bonne maison où, en toute confiance, elles puissent commander un deuil, le cas échéant.

La *Scabiouse* (rue de la Paix, 10) s'est acquis à juste titre une réputation européenne, par l'excellente qualité de ses tissus, le grand choix et aussi l'élégance particulière de ses costumes et confections. La façon intelligente et loyale dont la *Scabiouse* est dirigée inspire une si grande confiance aux clients, que la plupart des dames continuent de se servir dans cette maison lorsque leur deuil est terminé.

La *Scabiouse* se recommande par les tissus exceptionnels exclusivement fabriqués pour elle et dont voici un rapide aperçu : — Pour grand deuil : le Radzimir, le Barpoor, le Paramatta et la Bombazine. — Deuil ordinaire : taffetas Angora, poil de chèvre, taffetas de Nice, taffetas de Marx, brillante. — Tissus légers : baréges de Bagnos (indéchirables), crêpe de laine, crêpe toscan. Enfin, une superbe collection de tissus riches pour demi-deuil.

Ajoutons que la *Scabiouse* est fort bien assortie en étoffes à bon marché, et qu'elle se charge aussi des costumes de deuil pour domestiques.

En résumé, on trouve dans cette maison tout ce que comporte un habillement de deuil, y compris la parure, les modes et les bijoux noirs.

— Nous devons à nos lectrices de les avertir que la maison VATELOT rue Turbigo, 59) possède en ce moment tous ses assortiments de passe-

menterie et garnitures de robe, et qu'il y en a un choix immense. Nous n'y comprenons pas seulement les longues séries de galons de toutes sortes, de franges de toute hauteur, mais aussi le gracieux filet *mezicain*, que nous avons signalé dernièrement comme étant le succès du jour, et une grande variété de broderies.

Dans cette dernière catégorie se placent des applications blanches et noires sur gros tulle, formant entre-deux et dentelle, puis des broderies anglaises en blanc et de couleur; sans compter les plissés pour volants de robe, que la maison Vatelot se charge d'exécuter sur échantillon. Rappelons également que cette maison est fort bien assortie de dentelles noires et applications, et qu'elle peut les livrer à d'excellentes conditions par suite de la situation qu'elle a su se faire à Mirecourt où ces dentelles se fabriquent.

La maison Vatelot et C<sup>ie</sup> est essentiellement une maison de gros; c'est par pièces et par grosses qu'elle fait ses affaires, ce qui donne un avantage réel de bon marché à l'acheteur. Tout ce que comporte le travail de la couturière se trouve réuni dans ses magasins, qu'il s'agisse de mercerie ou de garnitures.

— L'infatigable M. DE PLUMENT est au moins récompensé de ses peines et de ses recherches. S'il travaille pour augmenter la grâce naturelle des femmes, — la leur donner quelquefois, — ces dernières ont en lui toute la confiance désirable et s'en rapportent entièrement à ses décisions.

Le succès étonnant du corset *sultane* à ceinture « Jeanne d'Arc », et du *corset-cage* avec ses nouvelles modifications en serait une preuve suffisante. Mais n'a-t-on pas encore la longue série de ses jupons-tournures pour en témoigner, et ne suffit-il pas que M. de Plument lance une gentille nouveauté pour qu'on l'accepte immédiatement?

Le *lacet hygiénique*, annoncé par nous dernièrement, fait le bonheur de toutes les femmes qui l'ont adopté: elles s'en trouvent fort à l'aise; le corset ne les gêne plus, grâce à lui (nous le savons par expérience). Et puisqu'il en est ainsi, on aurait tort vraiment de s'en priver. Qu'est-ce que la modique somme de 3 francs pour recevoir ce joli lacet de soie blanche en caoutchouc? une misère, et pas une de nos lectrices ne doit hésiter à le demander à M. de Plument (rue Vivienne, 33), qui l'expédie franco par toute la France.

## SPÉCIALITÉS

Combien les jeunes mères devraient bénir le docteur Nakson, de leur avoir rapporté de l'Inde, ces précieuses liqueurs et pommades indiennes! Grâce à elles, leurs gentils babies auront une chevelure luxuriante, et de longues boucles soyeuses couvriront abondamment leurs épaules.

La *Pommade* et l'*Eau indiennes* s'emploient simultanément, et l'on doit en user avec régularité pour que le tube capillaire en bénéficie complètement. Les mille plantes indiennes dont le suc constitue en partie la composition de ces produits offrent une garantie suffisante de leur innocuité et de leur efficacité. Les mères peuvent donc en toute sûreté se servir de l'*Eau* et de la *Pommade indiennes* pour l'entretien de la chevelure de leurs enfants.

La *Liqueur indienne* remplace la pommade, mais non pas l'eau avec laquelle il faut également l'employer.

## SOMMAIRE DU 1<sup>er</sup> NUMÉRO D'AVRIL 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Correspondance. — Causerie, par M. Ludovic SAUVEUR. — Un beau mariage, par C. DE F. — Le Parnasse contemporain, par R. H. — Théâtres, par HOP-FROG. — *La Mourre*, nouvelle, par M. Augustin CHEVALIER. — Les frères Van-Burk, légende, par Alfred de MUSSET. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure n° 1311, dessin de M. E. PRÉVAL: manteaux et confections. — Planche de patrons tracés.

Dans le texte: P. n° 306, dessin de M. E. PRÉVAL, capote *Baby*. — G. M. n° 614, dessin de M. E. THURION: toilettes de visite. — G. n° 619, dessin de M. E. PRÉVAL: costumes de promenade.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous sommes arrivés à l'une des époques de l'année où les **MODISTES** de province et de l'étranger viennent à Paris prendre le courant de la mode, voir la nouveauté et choisir des modèles. Les modistes parisiennes, qui s'y attendent naturellement, s'arrangent en conséquence, et voilà pourquoi nous voyons tant de chapeaux de paille depuis quelque temps. Beaucoup d'entre eux ont des fonds mous en faille, foulard ou gaze, formant bavolet. Inutile d'ajouter que les brides sont en ruban assorti.

Toujours une profusion de fleurs sur les chapeaux, et parmi celles-ci, les préférées du jour sont les boules de neige, les violettes blanches, les giroflées, les primevères. On les dispose en guirlande, en fond de chapeau, en touffes, en bandeau, en cache-peigne. Mais en voici une nouvelle application que nous recommandons à nos lectrices : supposons une délicate guirlande de pâquerettes des prés et de brins d'herbes très-variés ; cette guirlande se pose sur le pied d'une dentelle crème, préalablement cousue à une bande de faille, et voilà la plus charmante mentonnière qu'on puisse désirer ; son point de départ est pris dans un cache-peigne de fleurs semblables, ou dans le bavolet. L'idée nous a paru assez heureuse pour l'indiquer à nos lectrices, qui pourront l'appliquer à de mignonnes fleurs des champs, à de gentils boutons de rose, à du muguet, des violettes, des boutons d'or, etc. La dentelle noire s'emploiera aussi coquettement que la blanche ; ajoutons, à ce propos, que la blonde de soie remplace absolument la dentelle lama devenue commune.

Vous a-t-on dit que le ruban de gaze est le favori de la mode actuelle ? Certainement non, puisque nous-même nous ne le savons que d'aujourd'hui. Ce nouveau ruban est une gaze exceptionnelle, brochée de gros cordons soyeux, lui donnant un caractère d'une élégance toute particulière. Il existe en toutes couleurs, mais nous accordons toutes nos préférences au rouge cardinal, au blanc d'ivoire, et au bleu électrique. Ce gracieux

ruban de gaze formera, avec les fleurs qu'on lui adjoindra, une charmante garniture de chapeau de paille.

Une **LANGÈRE** émérite doit s'appliquer, aujourd'hui, à varier infiniment ces deux gentils vêtements qu'on nomme « saut-de-lit »

et « matinée ». Celui-là, — son nom l'indique suffisamment — étant le premier vêtement qu'on endosse, n'exige aucune mise en scène de garnitures mirobolantes. Sa forme est ample et longue, l'étoffe est un piqué, un molleton ou une flanelle ; enfin, les ornements plats sont choisis de préférence. On ne se montre guère en « saut-de-lit ». La « matinée », au contraire, doit être fort élégante, ou bien on n'en met pas ; une jeune femme ainsi habillée peut fort bien recevoir et paraître au déjeuner. La « matinée » se fait, en ce moment, comme un paletot court et flottant, avec de larges manches ; tantôt elle est établie en organdi formant transparent, sur un doublure de taffetas souple, bleu, rose, etc., avec un coquillé de dentelle mélangé de rubans assortis ; cette garniture entoure le cou et les devants seulement ; le bord inférieur est souvent uni. Tantôt les « matinées » sont en foulard blanc, bleu, rose, noir, etc. ; dans ce cas, le jupon doit être de même étoffe, et la garniture, pour l'une et l'autre, consiste en plis-

sés de foulard coupés d'entre-deux de valenciennes et terminés par une dentelle analogue. Plusieurs rangs de ces plissés entourent le jupon, un seul encadre le paletot.

Nos lectrices trouveront peut-être que nous nous répétons à propos de ce qui précède et dont nous avons déjà parlé ; mais le genre actuel est, à ce sujet, tellement formel, qu'une femme élé-



P. N° 307. — COSTUMES D'ENFANTS.



gante ne saurait se passer de ces vêtements, qui figurent dans le moindre trousseau. Ils s'imposent donc malgré tout. Le peignoir et la robe de chambre sont par trop tombés dans le domaine public pour qu'on ne veuille pas autre chose. Il y a pourtant une certaine robe de chambre, relevée derrière par une ceinture et des boutons, qui ne manque pas d'élégance et pour cela est assez appréciée. Nous pouvons même en citer un joli modèle établi en popeline gris poussière. Elle est de forme princesse et flottante; des pattes de velours noir à bouts triangulaires, fixées à chaque extrémité par des boutons d'acier à mille facettes brillantes forment la garniture, laquelle est posée sur les devants, les poches, le bas des manches et derrière, pour chaque drapé. Ajoutons que ces boutons valent quinze francs pièce et qu'un beau jupon de velours noir à traine complète le costume.

Le désir de donner à nos lectrices, au début de la saison, des indications précises et pratiques, nous a engagée à faire une visite générale dans les principaux ateliers de Paris. Il en est résulté pour nous la conviction que, de toutes les maisons du même ordre, celle de M<sup>me</sup> DALTROPE-VORMUS (rue Vivienne, 14) se recommande particulièrement aux femmes raisonnables. Nos lectrices en jugeront par l'aperçu suivant des prix de robes, costumes et confections, fixés par cette habile couturière pour la saison prochaine.

Costume en lainage de fantaisie, sans garnitures : 120 fr.; avec garnitures : 150 fr. — Voici, parmi ces derniers, un charmant spécimen. L'étoffe est un gentil matelassé de laine bleu marine. Jupon à courte traine, entouré de deux volants à plis plats, surmontés chacun d'un plissé formant tête. Polonaise très-longue, dont les bords sont garnis d'un *dépassant* de faille assortie. Le col montant, les plissés du parement des manches et de la poche sont en faille.

Nous signalerons également le prix de 180 fr. pour un genre de costume plus élégant, en ajoutant à l'appui un gracieux modèle qui comporte une tunique, une cuirasse et un petit vêtement additionnel. L'étoffe est un beau cachemire drapé, couleur cendre de cigare. La tunique est composée de largeurs coupées en pointes dans le bas, encadrées d'une garniture de velours noir et de sou-taches d'acier et d'argent. Cette même garniture se répète au bas de la cuirasse, aux manches, aux poches et au bord du vêtement doublé de soie, qui complète cet ensemble.

Une magnifique toilette en faille et lampas crème mérite encore d'être indiquée, quoiqu'elle sorte un peu de la vie ordinaire. Jupe à traine, terminée par un petit plissé. Long habit cuirasse tout rehaussé de blondes crème d'un effet splendide, avec poche amônière, réunie et pendue à la taille par de belles cordelières de soie assortie. Le prix de ce beau costume (500 fr.) nous a paru vraiment modeste, vu la richesse du tout.

À côté de ces différents modèles, M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus nous a montré plusieurs confections de demi-saison aux prix les plus avantageux : un élégant mantelet-visite, un paletot *l'Archiduc*, en beau cachemire garni de deux rangs de dentelle séparés par un galon à jour : 125 fr. Les mêmes vêtements en drap léger, grisaille ou autre, simplement ornés de franges assorties : 80 fr.

Nos lectrices nous sauront gré certainement de leur avoir fourni ces renseignements dont elles ne manqueront pas de faire leur profit.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 307.

COSTUMES D'ENFANTS. — 1. Baby de trois ans. — Costume en drap léger bleu marine. Devant plat, dos à longue taille et petite jupe plissée. Un biais en cachemire écossais encadre le devant et suit l'ourlet dans le bas de la robe et sur le bord des manches. Ceinture en même étoffe écossaise, nouée

derrière. Lingerie ou broderie anglaise. — Chaussettes en tricot de nuances écossaises. — Calotte écossaise en drap gros bleu et houppette sur le sommet.

2. *Petite fille de sept à neuf ans.* — Robe princesse, en cachemire gris. — Plastron-tablier faisant saillie devant et boutonné derrière; tous les bords sont ornés d'un velours caroubier, ainsi que la poche de côté, le col et le parement des manches. — Lingerie plissée, à bords festonnés. Chapeau de paille anglaise, à passe relevée derrière, avec cache-peigne de ruban caroubier. Même ruban autour de la calotte et plume sur le dessus.

3. *Petite fille de cinq à sept ans.* — Robe de chambre, de forme princesse, en toile d'Oxford à mille raies. Volant plissé dans le bas, avec galon plat pour la tête. Un plissé à la vieille entoure le haut de la robe et le milieu devant; galon et plissé au bas de la manche.

G. N° 618.

1. Fichu de soirée, pour robe ouverte en châle, composé d'un large biais en faille crème à bords dentelés et festonnés, puis d'une écharpe en surah bleu électrique, drapée au milieu et terminée dans le bas par un nœud. L'intérieur est en dentelle légèrement ruchée.

2. Capote en faille bleu marine. — Fond mou formant bavolet; passe diadème toute coulissée. Touffe de plumes assorties sur le sommet; bandeau de feuillage de roses et roses sur le côté; barbes de dentelle crème partant du pied des plumes pour suivre la passe par derrière et former des mentonnières.

3. Chapeau de paille. — Fond plat, bavolet et passe renversée. Guirlande de fleurs des champs posée à cheval sur la calotte et se répandant par derrière; bandeau semblable dessous et barbes de tulle blanc.

4. Chapeau de paille à calotte pointue et bords plats. — Guirlande de primevères de toutes couleurs et large nœud de ruban paille à bouts flottants. Tour de tête en dentelle crème et touffe de primevères sur le côté.

5. *Matinée en twill* (gentil tissu anglais en coton), garnie de broderie anglaise posée au bord du col rabattu, sur les devants, derrière et au bord du parement.

6. Col et manchette mousquetaire en toile, à bords dentelés irrégulièrement, sous lesquels sort une bande de batiste plissée à bords de valenciennes.

DG. N° 620.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Paletot *Bettina*, en sicilienne noire, de forme demi-ajustée, à dos cintré et petits côtés, avec les bords inférieurs coupés en dents crénelées reposant sur deux volants de guipure de soie. Boutons boule, au crochet, posés trois par trois sur la ceinture du milieu du dos, garnissant chaque intérieur de dent et surmontant les creux. Dentelle semblable aux bas des manches, suivant la couture du coude, et boutons assortis. — Robe princesse en mohair gris, terminée derrière par un volant froncé, garni devant de deux volants surmontés de petits plis. — Chapeau de paille de riz, à passe formant bavolet, doublé de faille rose à bord dépassant. Bandeau d'azalées roses dessus; mêmes fleurs recouvrant le fond de la calotte et nœud de ruban rose sur le côté.

2. Mantelet «bonne femme», en cachemire noir, entouré d'un volant plat liséré de faille; biais de faille dans le haut du vêtement, avec une colerette de dentelle ruchée, fermée devant par un nœud de ruban. — Costume en barège tourterelle, jupon et polonaise, le tout garni de volants. — Capote de paille marron, patte relevée doublée de velours marron, avec bordure en galon d'argent; bandeau de coquelicots. Calotte formant bavolet, garnie dessus d'une plume marron retenue par un bouquet de coquelicots.

3. Même toilette que le n° 1, vue par devant, ce qui permet de mieux comprendre le joli paletot *Bettina*. Le devant, de forme flottante, se termine en bas par un écart; le milieu est garni d'un coquillé de guipures entremêlé de coques de ruban, lequel est encadré de deux rangées de trois boutons chacune. — Cravate en dentelle crème.





A Paris, imp. chez M. J. Bache, 11, rue de la Harpe. Jules David

1312<sup>c</sup>

Bonnard

M. Goussier & Fils 151<sup>er</sup> Paris

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffures de M<sup>lle</sup> M<sup>me</sup> Bataillon, r. Chérese, 5. Rubans et Passementerie Ala Ville de Lyon  
 Lingerie et Broderies de la M<sup>lle</sup> Gessat & Aubry, r. S. Honoré, 332. Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33.  
 Parfums d'Ed. Pnaud. B<sup>te</sup> des Italiens, 30. Eau Figaro de Viquier. B<sup>te</sup> Bonne Nouvelle, 1.  
 Machines à coudre de H. Seeling. B<sup>te</sup> Sebastopol, 10. et r. M<sup>me</sup> des P<sup>tes</sup> Champs, 97.







4. Fillette de quatorze ans. — Costume en cachemire gris à rayures algériennes multicolores. — Jupon demi-long, entouré d'un haut volant coupé en biais à tête coulissée, garni d'un biais de faille unie assortie et d'un plissé. — Tablier en biais également, garni de même, avec poche sur le côté, lacée et terminée par un nœud de ruban. Ce tablier est fixé derrière avec de longs pans ornés de même. — Longue cuirasse entourée de deux volants plissés et d'un biais de faille, lacée au milieu derrière par un ruban étroit qui se termine en bouts flottants. Même disposition aux manches et parement encadré de plissés. Chapeau de paille de riz, à passe ronde retournée et fond mou en foulard bleu. Bouton de roses et nœud de velours dessous; guirlande de mêmes fleurs autour du fond et nœud de velours derrière.

5 et 6. Même toilette, vue de face et de dos. — Paletot *Marie-Antoinette*, en faille noire, de forme ajustée. Le devant se ferme dans le haut par un grand col rabattu, garni d'un riche galon en passementerie et d'une dentelle noire. A partir du col, le paletot s'ouvre en carré pour se fermer de nouveau à la poitrine sous des brides de faille négligemment jetées et garnies de galons et de dentelles. Les devants forment des pans fuyants sur les côtés derrière, lesquels sont encadrés de galon et de dentelle. Cette garniture suit les bords inférieurs du vêtement par derrière et remonte sur les côtés depuis la ceinture du milieu avec de larges bouts de ruban à boucles tombantes. Le bas des manches est garni de même avec chou de dentelle et nœud de ruban sur le dessus. — Robe princesse en sicilienne crème, à traîne unie. — Lingerie en dentelle. — Capote de crin blanc, à fond mou formant bavolet en gaze de soie. Large nœud alsacien en velours marron sur le sommet. Tour de tête en tulle de soie et guirlande de feuillage bronzé. Barbes en dentelle crème se mettant à volonté.

7. Costume de baby de deux ans. — Robe de cachemire bleu pâle, rayée d'entre-deux de broderie anglaise; ceinture en ruban bleu, et broderie assortie au bord du corsage décolletée dans le bas. Chapeau mou, en cachemire bleu pâle doublé de soie blanche, tout ruché et coulissé, et garni de plumes blanches.

8. Costume de nourrice. — Robe et grande pèlerine en toile d'Oxford. — Tablier de nansouk blanc avec ourlet à jour. — Bonnet *auvergnat* en organdi et bandes ruchées, entouré d'un large ruban bleu formant un double nœud alsacien sur le dessus.

#### Description de la gravure coloriée n° 1312 C.

TOILETTES DE COURSES. — 1. Costume en faille gris perle et sicilienne de même couleur. — Jupon uni en faille, à traîne. — Polonaise en sicilienne, carrée devant, tombant à pans coupés dans le bas derrière, avec pouff soutenu par une draperie de velours. Les bords sont tous garnis de velours caroubier et de franges de soie. Double draperie plate, servant de poche (celle de dessus disposée en pointe), entourée de franges et garnie de velours. Plissés de faille dans le haut du corsage, et petit capuchon derrière, encadrant devant ce plissé au bas duquel il se ferme par un nœud de velours à pans frangés. Ce capuchon est garni de velours et de franges. — Lingerie en crêpe lisse festonné de soie. — Chapeau de feutre blanc, à passe de faille blanche. Grande plume assortie, fixée sur le côté par une écharpe en velours caroubier, nouée derrière, où elle retombe en bavolet. Tour de tête en blonde espagnole blanche coquillée; nœud de velours sur le côté et barbes mentonnières en même dentelle.

2. Costume en faille de couleur écarlate foncé et garnitures en faille marron. — Jupon à traîne, entouré d'un volant à tête bordée, avec seconde tête formée de bandes alternant de nuances. — Tablier pointu et ouvert au milieu devant, entouré d'un petit volant dentelé et bordé que soutient un biais assorti au bord. Une échelle de bandes marron orne le devant et ferme le tablier. Poche sur le côté, garnie comme ce dernier. Par derrière, une tunique garnie comme le tablier est drapée sur celui-ci avec des nœuds et retombe ensuite sur la traîne. — Cuirasse ornée devant comme le tablier, avec échelle semblable. Les manches sont rayées de garnitures semblables aux autres. — Col-cravate de jube et sous-manche en blonde espagnole blanche. — Chapeau de velours épinglé assorti à la toilette, garni dessous d'une guirlande de clochettes bleues, et dessus d'une plume bleue fixée par des fleurs semblables.

#### Description de la gravure coloriée N° 1313 D.

*Substituée à la gravure 1312 C, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.*

1. Fichu en dentelle crème, garni intérieurement de dentelles blanches et noires, et fermé devant par un large nœud.

2. Chapeau de paille grise, à passe très-petite; celle-ci est recouverte d'une blonde blanche posée à plat sur les côtés, ruchée au milieu devant. Large nœud alsacien, composé de coques de velours noir et de ruban rose, placé au sommet; un velours noir relie ce nœud, de chaque côté du chapeau, à un autre nœud assorti placé au bas de la calotte derrière.

3. Chapeau *Baby* en épingline bleu pâle. Fond mou et passe doublée de soie blanche ruchée tout autour. Plume marron posée à plat sur le sommet, s'échappant d'une rose placée sur le côté. Barbe mentonnière en blonde blanche coquillée légèrement derrière sur le bavolet.

4. Capote en gaze de soie écrue, doublée de surah léger assorti. Fond mou formant le bavolet par une coulisse qui se serre à volonté dessous, et bordure en faille bleue. Sur la passe devant, un diadème de myosotis se perdant sur le bavolet. Plume bleue en panache sur le sommet. Barbe écrite s'échappant des bords du bavolet pour faire les mentonnières.

5. Mantille de blonde espagnole noire, garnie dans le haut d'un nœud alsacien en faille lilas. Rose sur le côté; nœud et brides placés derrière.

6. Fichu formant gilet ouvert, en faille rose. Celui-ci est composé d'un plissé fixé au fichu par un biais au bord duquel se rattache une blonde blanche. Même dentelle légèrement soutenue dans l'intérieur du fichu.

#### Description de la figurine coloriée L. N° 77.

*Annexe de l'édition n° 3.*

TOILETTE DE VISITE. — Costume en faille cendre de cigare et fantaisie à rayures bleues. — Jupon à traîne unie, garni devant d'un plissé très-fin, puis d'un volant coulissé formant un bouillon. — Polonaise tout à fait plate, plus courte devant que derrière, terminée par une belle frange assortie aux deux couleurs. Une draperie de même étoffe orne le milieu et le côté où elle retombe en coquillant avec un long pan de faille; le tout est fixé par un nœud de ruban. Poche « bonne femme » sur le côté, garnie de franges et d'un nœud pour le bas. Un col de franges orne le haut du corsage. Manches de faille larges du bas, où elles sont garnies, sur le dessus et en fer à cheval, de coulissés avec nœud de ruban au milieu. — Lingerie en dentelle ruchée. — Chapeau genre *Watteau*, en épingline grise; la passe, relevée d'un côté, est doublée de faille bleue. Bandeau drapé en faille grise, et nœud sur le côté. Même ruban autour de la calotte, et plume amazone de même nuance fixée par des roses.

#### A NOS ABONNÉES

Nous appelons l'attention de nos lectrices sur les importantes modifications que nous sommes en train de réaliser, dans le but de rendre vraiment digne d'elles le journal qu'elles veulent bien honorer de leur patronage. La nécessité de remédier à certaines déficiences de tirage, ainsi qu'à des retards qui ne provenaient non plus de notre fait, nous a amenés à prendre une mesure radicale en ce qui concerne l'impression du journal; composé en caractères nouveaux, il ne laissera désormais, sous ce rapport, rien à désirer. Quant à la rédaction et aux illustrations, qui sont également l'objet de nos soins les plus attentifs, nos efforts tendront toujours, comme par le passé, à satisfaire complètement nos abonnées, et elles peuvent être certaines que nous n'épargnerons rien pour arriver à ce résultat.

Ad. G. ET FILS.



PLANCHE G. N° 618. — DESCRIPTION, PAGE 170.



NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX ET LINGERIE



## CHRONIQUE MONDAINE

Le calendrier a eu beau marquer des jours d'abstinence, les salons n'ont voulu rien entendre et ont continué à nous faire des nuits grasses. On a dansé à l'hôtel Heine, chez M. Jules Brabant, ancien député du Nord, et chez la comtesse Pilet-Will, dans le bel hôtel Louis XIII de la rue Moncey. C'est dans les salons de la comtesse qu'eut lieu naguère, à Paris, la première audition du *Requiem* de Rossini.

Si nous entreprenions la liste des *raouts* de la quinzaine, nous en pourrions remplir cette chronique tout entière. Bornons-nous à constater que ce qui a dominé, au point de vue mondain, les divertissements et réceptions du moment, c'est la récente célébration à Saint-Roch d'une union brillante entre toutes : le mariage de M<sup>lle</sup> Louise Blanc avec le prince Constantin Radziwill.

Le nom de M. Blanc est connu de tout le monde financier, comme un des plus prestigieux de la France millionnaire. Les pauvres ne l'ignorent pas non plus, — ce qui est encore un titre meilleur, — car cette grande fortune se répand libéralement sur toutes les misères, toutes les souffrances qu'elle rencontre.

M<sup>lle</sup> Louise Blanc n'a pas seulement les grâces extérieures qui attirent, elle possède les qualités sérieuses de l'esprit et du cœur qui retiennent. Elle portera très-brillamment et très-noblement le grand nom que lui apporte son mariage. Il n'en est guère de plus illustre en Europe, et la couronne princière des Radziwill va de pair avec celle des maisons souveraines.

Le prince Constantin Radziwill est le septième des huit enfants nés du mariage du prince Constantin-Nicolas Radziwill — mort en 1869 — avec la comtesse Adèle Karnicka. D'une tournure élégante, aimant passionnément les lettres, les arts, tout ce qui est le beau, le bien, c'est un des jeunes hommes les plus sympathiques de l'aristocratie du Nord.

A l'occasion de son mariage, le prince se fait naturaliser Français. Notre pays ne peut que s'enorgueillir de voir devenir française une branche de cette illustre race et fleurir avec elle toutes les traditions de grandeur, de bravoure, de loyauté qui caractérisent le nom des Radziwill.

Cette famille a toujours eu, d'ailleurs, des liens avec la France, et Paris en garde le témoignage par le curieux passage de la rue de Valois auquel est attaché son nom.

L'origine de ce passage est des plus originales.

C'était sous le Régent. Le prince Radziwill, à la suite de démêlés avec le roi de Pologne, était venu à Paris, prenant, pour y arriver plus vite, un moyen assez étrange. Il voyageait avec ses propres chevaux, une centaine au moins, et, ne voulant pas dormir sous le toit d'autrui, avait ordonné d'acheter autant de maisons qu'il y avait de relais.

A Paris, le prince se lia de grande amitié avec le Régent, qui ne pouvait se lasser de le voir absorber des quantités étonnantes de vins de Hongrie, en alternant, pour se reposer et se calmer, avec des rasades d'eau-de-vie. Chaque jour, le duc d'Orléans recevait le prince au Palais-Royal, et, lorsque le magnat tardait à venir, c'était message sur message. Ayant un jour à répondre au Régent, Radziwill appela un des Cosaques de sa suite pour qu'il portât sa lettre au Palais-Royal.

— Sais-tu, lui dit-il, où demeure le Régent?

— Non, prince.

— Connais-tu le Palais-Royal?

— Non, prince.

— Eh bien, tu t'informerai sur ton chemin : c'est tout près d'ici.

Le Cosaque revient triste ; il n'a pu trouver le Palais-Royal. Le prince le fait venir.

— Regarde par cette fenêtre : vois-tu cette grande maison ?

— Oui, prince.

— C'est là que demeure le Régent ; il est ici comme notre roi, comprends-tu ? Et c'est son palais. Fais vite.

Le Cosaque, dès qu'il sortait de la maison, perdait le Palais-Royal. Il revint, sans avoir trouvé le Régent, dans un tel état de désespoir, qu'il fit quelques préparatifs pour se pendre.

Le prince était de bonne humeur. Il fit venir son intendant et lui ordonna d'acheter ce qu'il fallait de maisons pour pratiquer un passage entre son hôtel et le Palais-Royal. Lorsque le passage fut terminé, le prince, raconte Herzen, s'écria radieux : « Maintenant, cet animal de Cosaque saura trouver au moins son chemin jusqu'au Palais-Royal ».

Parmi les attractions de ces derniers jours, il ne faut pas oublier la venue du soleil. Nous avons le printemps dans le ciel et le calendrier. Le fameux marronnier des Tuileries fleurit dans tous les journaux et les oiseaux font leur nid ailleurs que dans les romances de salon.

Ah ! le soleil, ce premier soleil du printemps, — qui rend fou, disent les bonnes gens, tant le corps est joyeux d'en être enveloppé, — qui en chantera jamais assez le charme et la poésie ?

Une pensée vague flotte dans le cerveau, elle a peine à se condenser, à se formuler ; elle est prête à retomber dans le néant... Voilà un rayon de soleil, et aussitôt l'expression vient, qui permet de saisir cette pensée flottante. Elle est fixée du coup, comme s'il s'agissait de photographie !

Le corps languit, énérvé, sans ressort, accablé plutôt que réconforté du poids des vêtements. L'œil regarde indifféremment autour de lui où tout est gris, terne et effacé. Arrive le bienfaisant rayon, et soudain tout en vous et autour de vous s'anime et se transforme. Cet éclat, c'est la vie !.....

Paris tout entier a été à la joie de revoir ce soleil régénérateur, et la moitié de ce même Paris grippé, haletant, toussant, époumonné, en attend sa remise sur pied. Grâce à lui, M. Halanzier n'aura plus à craindre de faire relâche par suite de l'enrouement de ses *prime-donne*, et les courses d'Auteuil auront d'autre résultat que d'encourager les coryzas.

Elles étaient charmantes, l'autre dimanche, ces courses. Le bois avait pris un air de fête, qui prouvait que le loup n'y était plus. On pouvait pressentir déjà la sortie des fraîches toilettes et les manifestations de la mode dont le concours hippique va être le théâtre. Pourvu maintenant que la pluie ne vienne pas bouleverser tous ces beaux projets et qu'à la place de fêter le printemps, nous ne soyons pas obligés de fêter les manteaux et les pardessus.

C'est un temps si étrange que le nôtre. On n'y est pas plus sûr du lendemain au point de vue du baromètre et du thermomètre qu'à celui de la Bourse et de la politique.

Aimez-vous le *skating* ? on en fourre partout... Le succès obtenu par la tentative faite, cet hiver, au Cirque des Champs-Élysées, fait éclore sur les divers points de Paris des *skating-rinks* de tout genre. La jeunesse des écoles va avoir le sien sur le boulevard Saint-Michel, et c'est là une fondation excellente pour les milliers de jeunes gens amateurs de ce sport et qui en étaient privés sur la rive gauche de la Seine.

Tandis qu'on organise ce *skating* de la jeunesse, M. Franconi n'attend que l'émigration de sa troupe aux Champs-Élysées, pour installer au Cirque du boulevard du Temple un *skating* populaire qui développera, dans ce quartier, le goût d'un exercice salubre et fortifiant, et le *skating* des Champs-Élysées se fait construire une installation, digne du public qui l'a adopté, auprès de l'Arc-de-Triomphe.

Le patinage règne sur toute la ligne. Nous vivons dans le siècle des glissades.

BACHAUMONT.





PLANCHE DG. N° 620. — TOILETTES DE PROMENADE  
Modèles nouveaux de Mlle





ROMENA CONFECTIONS NOUVELLES. — DESCRIPTION, PAGE 170.  
MAISON de M<sup>lle</sup> Koenig (rue Monsigny, 19).



## LA MOURRE

(NOUVELLE. — FIN.)

— Comment ! tu triches, Leandro ! dit avec indignation Zaffirini.

— Je triche ! moi ? moi ? riposta Bertinazzi.

— Oui, toi !

— Tu en as menti.

— Fripon !

— Gredin !

Et les deux tendres amis, croisant les bras, se labourèrent simultanément le revers de la main gauche avec la pointe de leur couteau.

En voyant couler le sang de son camarade, Bertinazzi, honteux, en éprouva sans doute un vif remords, car il lui dit avec beaucoup de douceur :

— J'ai tort, Ercole, c'est toi qui gagnes. Que veux-tu ? la tête se monte. On n'est plus maître de soi. On a de l'amour-propre. On ne sait plus ce que l'on fait. Je t'en prie, une autre fois ne me traite pas de fripon.

— Soit ! répondit Zaffirini, la revanche... Tiens ! voici mon monchoir ; donne-moi le tien, pour étancher le sang.

— Ah ! tu es vraiment un brave cœur, Ercole. Tu n'a pas de rancune.

— Ni toi non plus, Leandro ?

— Non.

— Eh bien ! à toi d'ouvrir le jeu.

Et la revanche commença. Elle ne fut pas longue. Est-ce parce que Zaffirini se piqua de courtoisie ? Toujours est-il qu'à la cinquième passe, il ne tendit que deux doigts, en prononçant huit, tandis que son ami y allait de toute la main.

— Or, à présent, la belle ! dit-il du ton de la plus grande assurance ; mais d'abord buvons un coup : il doit y avoir deux verres dans la seconde bouteille.

— Tu m'excuseras de ne pas boire à la réussite de ce que tu souhaites ! objecta timidement Bertinazzi. Souffre que je ne boive qu'à ta santé.

— A la tienne, Leandro ! Et maintenant la bonne. C'est moi qui débute,

Tout en parlant, Zaffirini s'était rapproché de la lampe, afin de surveiller les mouvements, et Bertinazzi, un peu confus de sa première faute, l'avait imité, dans le louable dessein de n'autoriser du moins aucun soupçon.

— Six !

— Huit !

— Neuf !

— Quatre !

— Trois !

— Cinq !

— Deux !

— Sept !

— Deux !

— Trois !

— Trois !

— Deux !

— Ah ! tu essayes de me dépister !... Eh bien ! *tutta la baracca !* dit Zaffirini d'une voix triomphante.

Bertinazzi, en effet, espérant qu'un subit écart de nombre pourrait le mettre en défaut, avait sournoisement allongé les cinq doigts de sa main.

— *Tutta la baracca !* dit-il à son tour.

— *Tutta la baracca !* riposta Zaffirini, haletant.

Fasciné, étourdi par cette répétition, Bertinazzi tomba, comme

un sot, dans le piège. Il garda toute sa main ouverte et dit une fois encore : *Tutta la baracca !* sans remarquer à temps que son camarade avait instantanément fermé trois doigts de la sienne.

— Tu as perdu, *mio caro*, lui dit gaiement Zaffirini.

— J'ai perdu ? moi ? Non, je n'ai pas perdu !

— J'entends bien. Mais les conventions font tout. La troisième partie est à moi. Ce devait être la belle. Donc, si je gagne, c'est toi qui perds.

— Et tu t'imagines qu'on joue sérieusement une femme à la mourre ?

— Puisque tu as accepté !

— Mais nous n'avons pas joué le véritable jeu.

— Qu'importe !

— Il importe si bien, que c'est à recommencer.

— Nenni.

— Alors je ne retourne point à Chivasso.

— Prétendrais-tu demeurer à Ivree ?

— Tant qu'il me plaira.

— Pour flâner dans le magasin d'Amilcare, n'est-il pas vrai ?

— Pourquoi non ?

— Mais tu n'as donc plus d'honneur, Leandro ?

— Je n'ai plus d'honneur ! Rétracte tout de suite ce vilain mot, Ercole.

— Volontiers, si tu pars.

— Je ne partirai pas.

— Adieu, Leandro ! Il est temps de rentrer dans la salle.

Et Zaffirini, après avoir remis son couteau dans sa poche, se dirigea soudainement vers la porte ; mais d'un bon de chat, Bertinazzi y fut avant lui.

— Tu ne passeras point !

— Ote-toi de là, Leandro !

— Non ! ou reconnais que je suis homme d'honneur.

— Tu veux donc que je te marche sur le corps ?

— Toi ? toi ?

— Oui ! moi ! s'écria Zaffirini, furieux.

Le geste avait suivi la parole, plus prompt que l'éclair. Sa main droite frisait déjà Bertinazzi à l'épaule, afin de l'appréhender au collet. Celui-ci l'évita en se jetant de côté. Il avait emporté, lui aussi, son couteau. Il en lança un coup oblique, la poitrine effacée, à hauteur de visage, et frappa l'agresseur à la joue. Zaffirini, blessé, sauta d'un pas en arrière, à son tour, pour rouvrir son couteau.

— Brigand !

Et de la main gauche il en porta à Bertinazzi, en allongeant le bras, un coup violent, mais si bien calculé qu'il l'atteignit au-dessous de l'œil.

Tous deux aussitôt s'étant rués l'un sur l'autre et s'étreignant d'un bras nerveux, sans pouvoir se terrasser, allèrent, tout en pirouettant et battant les murs, culbuter la table où était posée la lampe. La lampe tomba, elle s'éteignit. La lutte, plus acharnée et plus terrible, acheva de s'exaspérer dans les ténèbres, et ce fut un vrai carnage.

## IV

Au cris, aux hurlements, entrecoupés de jurons effroyables, que leur arrachaient la rage et la douleur, Fanfuglia, saisi d'épouvante, s'était précipité dans le salon. Franceschina le talonnait, soutenant de ses deux mains tremblantes la lampe qui éclairait la salle. A sa suite s'avançait, d'un pas prudent et en roulant sur une jambe, Cesare Lanza, non moins effaré qu'elle. Barbaretta et Benedetto s'étaient curieusement arrêtés sur le seuil.

En un tour de main, la lampe qui gisait à terre fut redressée et rallumée. Un double filet de lumière se répandit dans tous les recoins de la pièce. On aperçut les deux joueurs couchés sur le



flanc, l'un tout près de l'autre. Leurs doigts, leur visage, leurs habits dégouttaient de sang; la table, les chaises, le pavé, le papier des murs en étaient souillés.

— Miséricorde! mais qu'est-ce que tout cela signifie? demanda Franceschina d'une voix étranglée d'émotion par l'horreur d'un pareil spectacle.

— Je parie qu'ils avaient en tête une partie de mourre; ils nous ont quittés pour la finir, dit Fanfuglia, et les malheureux très-certainement se sont égorgés sur un coup douteux.

— Non! pas douteux! sur mon nom, sur l'honneur, j'ai gagné, je le jure! s'écria Zaffirini.

— Hélas! j'en conviens, dit Bertinazzi; je ne puis pas faire que ce ne soit la vérité pure: il a gagné.

— Gredin! C'était bien la peine de m'assassiner, dans ce cas?

— Tu oublies que c'est toi qui m'as assailli le premier, Ercole.

— Parce que j'étais indigné de ta mauvaise foi.

— Un peu de mauvaise foi n'est pas si criminelle, pauvre ami, lorsque pour une simple distraction l'on perd une aussi jolie fille que Barbaretta.

— Quoi! vous avez joué la petite à la mourre? dit en pouffant de rire Fanfuglia.

— Oui! partie, revanche et la belle! Est-ce donc si risible? repartit Zaffirini. N'avais-tu point exigé de nous, Amilcare, que celui des deux qui n'aurait pas le bonheur de plaire à Barbaretta, loin d'en conserver rancune, y renoncerait de bonne grâce? Nous avons cru simplifier la chose, en chargeant le sort, ou notre adresse, du soin de décider auquel écherrait l'obligation de laisser le champ libre à l'autre.

— Mais il y a longtemps que j'ai promis en secret ma nièce au fils de Cesare, intervint avec quelque hésitation Franceschina.

— Puisque c'était en secret, je m'en lave les mains, ma parole se trouve ainsi dégagée, dit Fanfuglia; allons, appelle Monica. Qu'elle apporte de l'eau, une éponge, des serviettes. Le mal qu'ils se sont fait n'est peut-être pas si grand qu'il le semble.

Monica, sur l'ordre de sa maîtresse, accourut, munie de tout ce qu'il fallait pour nettoyer et bander les blessures des deux illustres champions. Elles n'offraient heureusement aucune gravité. Leur visage était moins endommagé que le sang qui en coulait avec abondance n'avait donné lieu d'abord de le craindre. Le moral souffrait en eux bien plus que le corps. On les aida à se relever, pour les assoier chacun sur une chaise; et Bertinazzi, qui ne perdait pas des yeux Benedetto, toujours debout sur le seuil du salon, à côté de Barbaretta, immobile et muette d'étonnement, dit à son camarade d'un ton de doux reproche:

— Avais-je donc tort, Ercole, de me défier du *bambino*?

— Basta! répondit Zaffirini, puisque la charmante Barbaretta ne peut être ni à l'un ni à l'autre, tant vaut-il, après tout, puisqu'il est bien bâti, le morveux, qu'elle appartienne à messerino Lanza!

Mais Bertinazzi, de plus en plus mélancolique, ne pouvait se faire à l'idée qu'il dût retourner à Chivasso sans avoir pris femme à Ivree.

— Encore, soupira-t-il de sa voix la plus suppliante et la plus persuasive, pendant que Monica lui appliquait une compresse d'eau salée au-dessous de l'œil, si la charitable signora, dont la main est si délicate, daignait agréer l'hommage de ma reconnaissance, en m'accordant le don inappréciable de son cœur!

— Votre servante, signor! repartit Monica, je ne suis pas d'hommeur qu'un homme, quel qu'il soit, me joue à la mourre.

— Bien répondu! dit le coutelier; souviens-toi, chère enfant, qu'à dater de ce soir tu es ma femme.

— O Ercole! tout le monde se marie donc, excepté nous! reprit Bertinazzi, inconsolable. Comme on va nous tympaniser à Chivasso, lorsque quelque méchante langue y aura conté notre aventure d'Ivree!

A ce moment, trois coups secs, frappés à intervalles réguliers

sur les volets de la maison, eurent leur écho dans la solitude du magasin, et de là se propagèrent distinctement dans le salon. C'était évidemment un signal convenu avec quelque personne du dehors.

— Merci de nous! s'écria Zaffirini, qui s'était levé d'un soubresaut, afin de chercher une issue plus facile pour s'évader du logis; ne serait-ce point que la police nous a entendus quereller peut-être et vient nous arrêter?

— Eh! non; rassurez-vous, dit Fanfuglia; ce sont les deux autres nièces de ma femme, qu'elle avait averties de vous céder leur place à mon *pasto per convito* (repas prié, banquet, festin), parce que la table n'est pas assez grande pour plus de six convives, et qui viennent causer au dessert avec Barbaretta. Ne vous lamentez plus ainsi, pardi! Tout peut encore s'arranger... Va leur ouvrir, Benedetto, et amène-les ici toutes les deux.

Presque immédiatement, on discerna le bruit de la porte, dont le battant entre-bâillé était discrètement repoussé à l'intérieur, puis des chuchotements, des pas indécis, de petits cris étouffés; et enfin on aperçut, derrière Barbaretta, dans la pénombre de la salle, deux frais minois encadrés d'un capuce de soie noire, qui se faufilaient devant Benedetto, à l'entrée du salon.

C'était, comme l'avait dit Fanfuglia, les deux autres nièces de sa femme, Giacinta et Chietta: l'une, l'aînée des trois sœurs; l'autre, la plus jeune, seize ans au plus. Elles avaient la physiologie spirituelle de leur sœur et toute la flamme humide de son regard. Mais Giacinta, svelte et souple, alerte dans ses allures, dépassait de toute la tête Chietta, dont les traits, un peu trop pouspous pour son âge, ne différaient en rien de ceux d'un enfant, ce qui l'avait fait affubler, par sa tante, du sobriquet de *Bambolona*.

— Venez donc! leur dit paternellement Fanfuglia; voyez-vous ces deux hommes? Ce sont deux anciens amis de mon bataillon. Celui-là s'appelle Ercole Zaffirini, celui-ci Leandro Bertinazzi, et je sais que leur famille, qui est établie à Chivasso, ne lésinera pas sur la dot, le jour de leurs noces. Mais ce n'est point l'essentiel. Devinez-vous pourquoi tous les deux ont les mains et le visage en sang? Ils raffolaient de votre sœur Barbaretta, ils se la sont disputée à coups de couteau. Mais Franceschina l'avait promise à l'aimable Benedetto, fils unique de notre voisin Cesare Lanza; il est équitable, par conséquent, que Benedetto devienne son mari. O Giacinta! ô Chietta! sans mentir, sans vous flatter, vous êtes tout aussi aimables l'une que l'autre, chères nièces; et Bertinazzi et Zaffirini s'ennuient extraordinairement d'être célibataires. Quels vaillants époux s'offrent à vous, grâce à la Providence! Et comme ils seront tendres, passionnés, obéissants, quand vous aurez acquiescé à la brûlante déclaration de tous les vœux qu'ils vous adressent par ma bouche! Choisissez ou qu'ils choisissent!

Mais ladite déclaration, si éloquente et si pathétique qu'elle fût, ne provoqua qu'un bruyant éclat de rire de la part de Giacinta et de Chietta, qui se laissèrent tomber, toutes rougissantes, dans les bras de Franceschina.

— Rire n'est pas répondre! dit avec un mécontentement affecté Fanfuglia.

— Si! si! dit Franceschina; remarque bien que si ce n'est pas oui, ce n'est pas non.

— A la bonne heure! reprit Fanfuglia, se radoucissant aussitôt. Et sans désemparer, interpellant Zaffirini, puis Bertinazzi, il leur dit galamment:

— Puisqu'elles refusent de choisir, choisissez, vous!

— Je prends la grande, dit d'un ton imposant Zaffirini, toujours debout.

Bertinazzi s'était tenu jusque-là tranquille sur sa chaise. Cette fière initiative l'indisposa sans doute, car, d'un brusque haut-le-corps, il fut sur pied à côté de lui, afin de mieux protester.

— Tu prends! tu prends! grommela-t-il; je ne dis pas que la petite ne me plaise, au fond, et beaucoup. Mais tu n'as pas le droit de trancher, comme tu le fais. Nous pourrions, ce me semble, pour



vider le débat, commencer une autre partie de mourre, le véritable jeu, cette fois-ci, et...

— Tu perdrais! répliqua sans se déconcerter Zaffirini.

— Tu crois? eh bien! d'accord. J'aime autant ne pas jouer. D'ailleurs, je n'aurai pas, au moins, la mortification de quitter Ivree sans quelque jolie fille à mon bras.

— Tu te trompes, Leandro, si tu supposes que ce soit par esprit de domination que j'ai jeté mon dévolu sur la grande, poursuivait Zaffirini; non: c'est simplement par esprit de justice, et afin que tout demeure égal entre nous, puisque nous avons l'un pour l'autre une amitié qui n'est pas seulement à toute épreuve, mais encore parfaitement égale.

— Je ne comprends pas.

— Écoute-moi bien. Peux-tu nier, en comparant notre taille, que je n'aie deux pouces de moins que toi?

— Je ne m'en estime pas davantage, Ercole.

— Et tu as raison. Or, n'est-il pas lumineux comme le soleil en plein midi que, nous mariant tous les deux, le même jour, dans la famille d'Amilcare, nous devons épouser, moi la grande, et toi la petite, afin que la balance soit rétablie entre conjoints et entre amis?

— Je n'y avais pas songé, Ercole; je me rends. Pardonne-moi. C'est clair, c'est admirable. Je n'ai certes pas moins de cœur que toi, mais le Ciel l'a départi un génie supérieur. Je t'adresserai les paroles que le roi Galant-Homme dit aux bersagliers de notre bataillon, le soir de San-Martino: « Enfants du Piémont, vous êtes grands comme le monde! »

— Eh! vive, vive l'Italie! s'écria Fanfuglia, transporté d'allégresse; quatre mariages en un jour! Quel fameux repas de noce ça va me faire! Trente couverts au moins, en nous comptant, ma femme et moi, et tous les membres de la famille, car je veux, entendez-vous bien? que la cérémonie ait lieu ici même. Je me distinguerai. Le banquet sera magnifique. On en parlera dans la ville. J'obtiendrai la concession du buffet de la gare... Ah! ah! c'est que je me sens autant d'appétit que peuvent en avoir les princes de la maison de Savoie. Ils sont en train de croquer feuille à feuille l'*artichaut* tout entier de l'Italie. Je finirai, moi, par accaparer, un jour, les buffets de toutes les gares de la Péninsule!

— Amen! dit Franceschina, corroborant son pronostic d'un irréprochable signe de croix; nous serons tous millionnaires.

Augustin CHEVALIER.

#### LA MENDIANTE

Cette mendiante farouche,  
Adossée à l'angle d'un mur,  
Contemple un morceau de pain dur  
Avant de le mettre à sa bouche.

Pour elle, pauvre, ou pour un chien,  
Cette croûte, aumône bourrue  
Du hasard, gisait dans la rue;  
Cette croûte vaut mieux que rien.

D'ailleurs, midi flambe et l'inonde,  
— Car midi luit pour tout le monde; —  
Il étale un rayon vermeil

Sur ce pain: — et la vagabonde,  
Dans un flot de lumière blonde,  
A l'air de manger du soleil.

André GILL.

## LA DERNIÈRE CLASSE

(RÉCIT D'UN PETIT ALSACIEN.)

Ce matin-là j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers champs. Le temps était si chaud, si clair! On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandature; et je pensai sans m'arrêter: « Qu'est-ce qu'il y a encore? » Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria: — « Ne te dépêche pas tant, petit; tu y arriveras toujours assez tôt à ton école. » Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entraî tout essouffé dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire, au commencement de la classe il se faisait un grand tapage qu'on entendait jusque dans la rue: les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très-haut tous ensemble en se bouchant les oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables: « Un peu de silence! » Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu; mais justement ce jour-là tout était tranquille, comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leurs places, et M. Hamel, qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez, si j'étais rouge et si j'avais peur. Eh bien, non, M. Hamel me regarda sans colère et me dit très-doucement: « Va vite à ta place, mon petit Frantz; nous allons commencer sans toi. » J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous, le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords, qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit: « Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs. »

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie.

Ma dernière leçon de français!... Et moi qui savais à peine écrire. Je n'apprendrais donc jamais. Il faudrait donc en rester là... Comme je m'en voulais maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar! Mes livres que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux,





Imp. Lemercier & Co Paris

Ad. Coubaud & fils Editeurs Paris L. N. 77







si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte me semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Pauvre homme ! C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait...

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute ; mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait : « Je ne te gronderai pas, mon petit Frantz, tu dois être assez puni... voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit : « Bah ! » j'ai bien le temps. J'apprendrai demain. » Et puis tu vois ce qui arrive. Ah ! c'a été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire : « Comment ! vous prétendiez être Français et vous ne savez ni parler ni écrire votre langue ! » Dans tout ça, mon pauvre Frantz, ce n'est pas encore toi le plus grand coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire. Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aimèrent mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures pour avoir quelques sous de plus. Moi-même, n'ai-je rien à me reprocher ? Est-ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin au lieu de travailler ? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est-ce que je me gênais pour vous donner congé ?... »

Alors, d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide ; qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison... Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté, et que lui non plus n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller le pauvre cher homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde : *France, Alsace, France, Alsace...* Cela faisait comme des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence ! On n'entendait rien que le grincement des plumes sur le papier. Un moment des hannetons entrèrent, mais personne n'y fit attention, pas même les tout petits qui s'appliquaient à tracer leurs bâtons, avec un cœur, une conscience, comme si cela encore était du français... Sur la toiture de l'école, des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant : « Est-ce qu'on ne va pas les obliger à chanter en allemand eux aussi ? »

De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel, immobile dans sa chaire et fixant les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école... Pensez ! depuis quarante ans, il était là, à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement les bancs, les pupitres s'étaient polis, frottés par l'usage, les noyers de la cour avaient grandi, et le houblon qu'il avait planté lui-même enguirlandait maintenant les

fenêtres jusqu'au toit. Quel crève-cœur ce devait être pour ce pauvre homme de quitter tout cela, et d'entendre sa sœur qui allait, venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles ! car ils allaient partir le lendemain, s'en aller du pays, pour toujours.

Tout de même il eut le courage de nous faire la classe jusqu'au bout. Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire ; ensuite les petits chantèrent tous ensemble le BA BE BI BO BU. Là-bas au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes, et, tenant son abécédaire à deux mains, il épelaït les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait lui aussi ; sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre, que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah ! je m'en souviendrai de cette dernière classe...

Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angelus. Au même moment les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres... M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand.

« Mes amis, dit-il, mes amis, je... je... »

Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait achever sa phrase. Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put : « VIVE LA FRANCE. » Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main il nous faisait signe : « C'est fini... allez-vous-en. »

Alphonse DAUDET.

## LEÇONS DE BONTÉ

La bonté s'étend beaucoup plus loin que la justice. Les animaux eux-mêmes doivent être l'objet de notre bonté. Ainsi nourrir des chevaux lorsqu'ils sont épuisés de travail, des chiens lorsqu'ils ont vieilli avec nous, c'est le propre d'un homme bon et digne d'estime.

Le peuple d'Athènes, après avoir bâti le Parthénon, décida que toutes les bêtes de charge qui avaient travaillé à la construction de cet édifice paîtraient en liberté le reste de leur vie. Un de ces animaux vint un jour, de lui-même, se présenter au travail ; il se mit à la tête des bêtes de somme qui traînaient des chariots à la citadelle, et, marchant devant elles, semblait les exhorter et les animer à l'ouvrage. Les Athéniens ordonnèrent par un décret que cet animal serait nourri jusqu'à sa mort aux dépens du trésor public.

Près du tombeau de Cicéron, on voit encore la sépulture des juments qui lui avaient fait remporter trois fois le prix aux jeux olympiques.

Lorsque le peuple, sur le conseil de Thémistocle, quitta la ville, à l'approche de Xerxès dont l'armée avait forcé les Thermopyles, pour se retirer sur les vaisseaux à Salamine, et que Xantippe l'Ancien, père du célèbre Périclès, s'embarqua avec tous les autres citoyens, son chien suivit à la nage la galère où était son maître, et expira en atteignant le rivage. Xantippe l'inhuma sur la côte, où l'on voit encore son tombeau, qu'on appelle *Cynoséma* (la sépulture du chien).

On doit s'accoutumer à être doux et humain envers les animaux, né fût-ce que pour faire l'apprentissage de l'humanité à l'égard des hommes. Pour moi, je ne voudrais pas même vendre un bœuf qui aurait vieilli en labourant mes terres ; à plus forte raison, je me garderais bien de renvoyer un vieux domestique, de le chasser de la maison où il a vécu longtemps et qu'il regarde comme sa patrie...

PLUTARQUE.



## XAVIER EYMA

En publiant, il y a quelques jours, une charmante nouvelle intitulée : *Trop belle et trop laide*, nous ne pensions pas avoir si tôt à enregistrer la mort de l'auteur. Xavier Eyma a succombé à une pleurésie aiguë dont les effets ont été foudroyants. Il était né à la Martinique le 16 octobre 1816.

Après avoir prêté aux journaux dont nous nous occupons une collaboration assidue, il en avait été séparé par la politique jusqu'au jour où le journalisme l'avait rendu au roman. C'était un homme aimable, que ses amis tenaient en grande estime et dont ils garderont longtemps le meilleur souvenir.

Il avait fait plusieurs voyages en Amérique et en avait rapporté le sujet de divers romans, tels que les *Peaux rouges*, les *Peaux noires*, la *Chasse à l'esclave*. Il a laissé, en outre, de bonnes études sur les institutions et les mœurs américaines.

R. H.

## REVUE DES MAGASINS

Il va falloir se regalonner sur toutes les coutures; la *Ville de Lyon* s'est prononcée à ce sujet en se pourvoyant d'une quantité et d'une variété infinie de galons. Les femmes n'ont plus qu'à s'incliner et à rendre visite à ce magasin (rue de la Chaussée-d'Antin, 6), sachant bien qu'en matière de garnitures nouvelles et élégantes, il est impossible de trouver mieux ailleurs.

Énumérons la série des galons nouveaux: *galon chevron* en noir et en couleur, sur commande et échantillon, existant en toutes grandeurs; *galon broché* à dessins en relief, et en plusieurs jolies dispositions; *galon mohair à jour*, charmant modèle, d'une souplesse précieuse, auquel un grand succès est assuré. Ces différents modèles sont en laine. En outre, la *Ville de Lyon* possède un grand choix de franges en laine, aussi soyeuses que si elles étaient en soie, très-bien assorties de genre et de finesse aux différents galons que nous venons de nommer. N'oublions pas un élégant *galon de velours*, à jours de soie, auquel on ajoute à volonté des soutaches d'or, d'argent, d'acier, passées dans les jours et qui donnent beaucoup de richesse à ce galon déjà si riche par lui-même. Enfin, nous citerons le galon tout à jour en or et le même modèle en argent, avec de jolies dentelles assorties, tous deux d'une extrême délicatesse de réseau.

Nous devons ajouter que la *Ville de Lyon* offre des boutons assortis à ces divers galons; la forme boulé domine; il y en a en mohair, quadrillés, en or et argent.

Nous ne ferons qu'indiquer aujourd'hui de merveilleux rubans de gaze brochée, le succès du jour, et une gaze en pièce, tout à fait exclusive à la *Ville de Lyon* qui en tire mille fantaisies fashionnables sur lesquelles nous reviendrons prochainement.

— Quand on arrive au renouvellement d'une saison, on s'aperçoit vite qu'une machine à coudre est un meuble de première utilité pour une famille. Avec ce précieux concours, une femme adroite se passe de couturière et de lingère. Nos lectrices le pourraient mieux que personne, vu la grande quantité de modèles et de patrons que le journal leur donne. Aussi, ne craignant pas de répéter plusieurs fois le même conseil, nous insisterons sur les qualités de la machine à coudre *Wheeler et Wilson*, l'une des meilleures qui existent, sinon la plus parfaite (sa fabrication annuelle atteint le chiffre de 176 088 machines). C'est, du reste, la seule qui ait obtenu une médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris en 1867. En 1862, à Londres, on lui avait décerné le premier prix.

La machine *Wheeler et Wilson* se distingue particulièrement de toutes les machines à coudre ordinaires par la facilité avec laquelle on peut la faire fonctionner; au besoin, le mouvement d'une seule des pédales suffit. Avec cela, elle est silencieuse, avantage inappréciable dans une famille, où l'on peut la faire manœuvrer par la personne la plus délicate et en présence de tous sans fatiguer personne.

Le prix de cette gentille machine est de 225, 250, ou 275 fr., selon qu'on choisit le n° 3 (machine vernie), le n° 2 (machine vernie et dorée) ou le n° 1 (machine argentée). Les demandes doivent être adressées à M. Henry Seeling, agent pour la France de la compagnie *Wheeler et Wilson*, boulevard Sébastopol, 70; boulevard Bonne-Nouvelle, 37; ou bien rue Neuve-des-Petits-Champs, 97: ce sont les trois dépôts de Paris.

— La parfumerie Ed. PINAUD a des procédés particuliers pour donner à tous ses produits (savons, eaux de toilette, crèmes froides, pommades, essence de mouchoir, sachets, sultanes, etc.) la quintessence parfumée d'une plante ou d'une fleur.

Pour peu qu'on ait des habitudes élégantes, on mettra une certaine harmonie dans l'ensemble des parfums qui servent aux soins habituels de la toilette. Telle personne choisira la *violette de Parme*, telle autre le *bouquet d'Ixora*; celui-ci préférera l'*Oppopanax*, celui-là le *Ylang-Ylang*.

C'est afin de répondre à ces légitimes désirs que la maison Ed. Pinaud a composé plusieurs séries de produits aux différents parfums que nous venons d'énumérer. Il suffit donc de bien spécifier en ce sens dans la demande qu'on adressera boulevard des Italiens, 30, ou boulevard de Strasbourg, 37, pour obtenir ce qu'on veut.

Le *lait d'Hébé*, comme eau de toilette, et le *savon au suc de laitue* sont deux préparations exquis dont M. Ed. Pinaud peut se montrer fier: aucune composition de ce genre n'a rendu de plus réels services à la beauté. Sous leur salutaire influence, la peau s'adoucit, prend une souplesse, une blancheur et un éclat enchanteurs. Avis à toutes les femmes!

— Au milieu de toutes les dentelles blanches, crème écrue, qui sont le succès du jour, la *dentelle Clovis* mérite d'être signalée par ses qualités exceptionnelles. Elle est en vrai fil *cou de lin*, par conséquent d'une solidité parfaite qui lui permet de supporter tous les blanchissements possibles. La maison CALISTE (rue Neuve-Saint-Augustin, 23) en a la propriété exclusive; on trouve donc chez elle un choix très-varié de dentelle, d'entre-deux et même d'écharpes en *dentelle Clovis*, en blanc écrue et en un mélange de ces deux teintes.

Envoi d'échantillons contre un timbre de 25 centimes.

## SPÉCIALITÉS

L'*Eau Figaro* se distingue, entre toutes les teintures pour les cheveux, par des qualités assez sérieuses pour que le public la prenne en considération. Les substances qui la composent sont hygiéniques et approuvées par des chimistes et des médecins compétents; enfin, ses vertus comme teinture sont incontestables.

Une fois la confiance bien établie et la résolution prise de profiter de l'occasion, il ne faut plus que choisir le numéro d'ordre de cette *Eau Figaro*; car il y en a trois, répondant chacun à un degré de force, qui amène un résultat définitif plus ou moins vite.

L'*Eau Figaro 1<sup>er</sup> degré* est une teinture progressive pour laquelle huit jours d'emploi sont nécessaires. Pour l'*Eau Figaro 2<sup>e</sup> degré*, deux jours suffisent; tandis que l'effet de l'*Eau Figaro 3<sup>e</sup> degré* est instantané.

C'est à la SOCIÉTÉ D'HYGIÈNE FRANÇAISE (boulevard Bonne-Nouvelle, 1), qu'on doit adresser toutes les demandes, en les formulant avec clarté afin d'éviter toute erreur. La *Pommade Figaro* possède les mêmes propriétés que l'Eau.  
M. D'A.

SOMMAIRE DU 2<sup>e</sup> NUMÉRO D'AVRIL 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBREVILLE. — A nos abonnés. — Chronique mondaine, par BACHAUMONT. — *La Mourre*, nouvelle, par M. Augustin CUEVALIER. — *La Mendicante*, poésie, par M. André GILL. — *La dernière classe*, récit d'un petit Alsacien, par M. Alphonse DAUDET. — Leçons de bonté, d'après Plutarque. — Xavier EYMA, par R. H. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure n° 1312 C, dessin de M. Jules DAVID: toilettes de courses. — Gravure n° 1313 D (substituée), dessin de M. E. THIROX: chapeaux et lingerie. — Figurine L. n° 77 (annexe spéciale à l'édition n° 3): toilette de visite.

Dans le texte: P. n° 307, dessin de M. E. PRÉVAL, costumes d'enfants. — G. n° 618, dessin de M. E. THIROX: chapeaux et lingerie. — DG. n° 620, dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes de promenade et confections nouvelles.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Impossible de laisser passer le jour de Pâques sans s'en occuper : cette grande solennité religieuse s'impose malgré tout, et voulût-on se montrer indifférent, le joyeux carillon des cloches vous ferait revenir à d'autres sentiments.

Pâques et Noël sont les deux plus grandes fêtes du monde chrétien, et elles ont l'une et l'autre plusieurs points de rapprochement. Chacune marque une époque pleine de changements : la nature, les habitudes de la vie, les modes subissent de nouvelles influences et obéissent à de nouvelles lois.

Ces deux fêtes se ressemblent encore en ce qu'elles sont également bénies des enfants, et personne ne saurait dire lequel, du *soulier de Noël* ou de l'*œuf de Pâques*, est attendu le plus impatientement par ces chers bien-aimés.

Combien on gâte les enfants aujourd'hui, et comme on a raison de le faire ! Le gentil soulier de Noël est le prélude des gâteries dont les enfants sont l'objet à ce moment de l'année ; le jour de l'an vient ensuite leur en fournir un nouveau contingent. A Pâques, l'œuf traditionnel est également suivi ou précédé du fameux *poisson d'avril*, cette vieille mystification devenue une gracieuse surprise pour laquelle on fait aujourd'hui des dépenses folles. Voilà encore une source de joies entourée de mystère qui en double le charme.

Nous n'oublions jamais l'émotion d'un baby de quatre ans à la vue d'une énorme bourriche de paille, bien ficelée et portant un papier marqué au timbre d'une messagerie de fantaisie. Le déballage dura quelques minutes, pendant lesquelles l'impatience du pauvre petit ne faisait que croître à faire craindre les larmes ; enfin un cri de bonheur lui échappa et vint prouver que l'attrape n'était que simulée. Un beau poisson, aux brillantes écailles, reposait tout au fond de la bourriche. Le baby ne savait d'abord s'il devait rire ou pleurer : un poisson n'a rien de bien divertissant, c'est un mets sérieux... Mais, lorsqu'on eut enlevé la tête de l'animal, et qu'une pluie de bon-

bons s'échappa du trou béant, la gaieté de l'enfant tourna au délire...

Les œufs de Pâques s'offrent de nos jours aussi facilement à une femme qu'à un enfant et nous savons pertinemment que l'un de ceux qui viennent d'être offerts contient un cadeau de grand prix. Un jeune mari a profité de cet à-propos de fête pour donner à sa femme une magnifique garniture en point d'Alençon ; nous avons

assisté, dans la maison Violard, à la prise de possession de ce présent superbe par un œuf magistral. C'est M<sup>me</sup> Violard elle-même qui, après avoir plié la dentelle, l'a enrubbannée de faveur bleue, — emblème de fidélité, — puis placée dans l'œuf. N'est-ce par là une pensée délicate et jeune ?

Depuis que M. Violard a repris la direction de sa maison (rue Monsigny), il semble que la dentelle y ait gagné un regain de succès. En aucun temps on n'en a plus porté qu'aujourd'hui, et ce commerçant nous disait lui-même : « La dentelle sera d'autant plus à la mode, que toutes les bourses pourront y atteindre, et nous nous faisons une loi d'en avoir à tous les prix. » Impossible de mieux comprendre l'intérêt général : aussi voyez s'il a réussi.

Les imitations ont cours à présent, tout comme la vraie dentelle, car la mode n'a aucun parti pris. Les plus jolies confections de la saison, que l'on établit en faille ou en sicilienne, sont garnies, à profusion même, de dentelles peu hautes et ruchées, avec un mélange de bouclettes de

ruban d'un gracieux effet, ou séparées par des galons et de riches passementeries. Ce genre fait florès auprès des élégantes ; il suffit d'aller au Bois, et mieux encore aux courses, pour le voir. En un mot, la dentelle est à l'ordre du jour de la toilette ; couturières usent et abusent du « coquillé » sous ce rapport, et mettent de la dentelle partout : robe princesse, habit muscadin, polonaise, chapeaux, et jusqu'aux ombrelles, aux barrettes même des souliers... il n'est pas un objet de la toilette d'une femme qui soit oublié.



P. N° 309. — CHAPEAU Baretta.

Modèle de M<sup>me</sup> Selle, maison Moreau-Didsbury  
(Boulevard des Capucines, 23).



Abordant la garniture du costume à un autre point de vue, nous dirons à nos lectrices que le galon soutient bien son rôle de favori. A côté des différentes espèces que nous avons déjà signalées, nous placerons un galon mohair à jour, fort remarquable par sa souplesse et un brillant exceptionnel. Posé sur une étoffe claire, ce galon forme transparent d'une façon charmante. Généralement on joint à cette garniture une frange postillon en laine assortie. Cette frange, qui constitue une vraie nouveauté, est admirablement faite et elle existe en toutes grandeurs; nous avouons la trouver aussi soyeuse et aussi belle que la plus jolie des franges de soie. Cette garniture offre, en outre, cet avantage de mieux s'harmoniser avec les tissus de laine.

Un autre galon issu de la saison nouvelle mérite également d'être mentionné; il est composé de côtes de velours et de galeries en cordonnet faisant jours. Très-élégant ainsi, il le devient plus encore, si l'on ajoute une soutache d'or ou d'argent passée en reprise à travers les jours.

Les boutons entrent pour une si large part dans les ornements d'une toilette, que nous devons nous en occuper un peu. On en porte beaucoup de tout petits et en forme de boule généralement; ils se placent souvent trois par trois sur les devants; dans ce cas, on les retrouve ainsi disposés sur les poches et le long de la couture des bras. Ou bien on voit une disposition de boutons formant lignes derrière, parce que la cuirasse ou la polonaise se ferme de ce côté. Nous en avons vu également qui, après avoir dessiné le plastron sur toute la hauteur des devants, se rencontraient sur une fente qui suivait le milieu derrière. Les passementiers parisiens ont une grande variété de boutons, on doit le penser; mais nous donnons nos préférences à ceux de mohair, comme étant fort solides, et à ceux de nacre pour leur grâce coquette.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 309.

CHAPEAU BARETTA. — Chapeau de paille paillason, à calotte basse et fuyante vers le bas; passe relevée en diadème devant, doublée de faille crème, avec bandeau semblable et nœud papillon sur le milieu. Echarpe de gaze crème entourant la calotte, nouée et pendante derrière. Groupe de bluets sur le sommet.

DG. N° 627.

1. Jolie passementerie formant dentelle, en galon et crochet de soie.
2. Aiguillettes en gros cordons de soie servant à fermer le haut d'un vêtement.
3. Broderie brésilienne, application de cachemire sur gros tulle, encadrée de crochet.
4. Petite passementerie composée d'anneaux et de boules sur galon étroit.
5. Petite passementerie, moitié cordon et crochet, dont les bords sont terminés par des houpettes.
6. Grosses houpettes de soie floche maintenues sur galon par un cordon. (Ces trois derniers modèles sont employés comme cache-points.)
7. Frange riche, composée de chardons et de glands d'un beau travail.
8. Frange grillée formant de grandes dents, terminée par de petites olives-glands.
9. Nœud de passementerie servant d'applique ou se mélangeant aux coquillés de dentelle.
10. Frange grillée avec postillon et chardon, formant une garniture fort élégante.
11. Frange de lacets ondulés réunis en groupes dans chaque creux des

dents de la tête. Celle-ci est formée d'un galon à jour à la barre; c'est la nouveauté de la saison.

12. Motif de passementerie pour confection, en tresse et galon de soie.
13. Galon natté, soie noire et argent, formant des carreaux alternés.
14. Passementerie à jour, marguerites en tresse à cœur d'argent, avec olives pendantes.
15. Galon mohair encadré d'un dentelé au cordon avec petites houpes et semé de losanges en tresse.
16. Galon genre diagonale, orné d'olives de soie, avec bordure dentelée au crochet.
17. Frange riche à jour, formant des carreaux à groupes de petits damiers, terminée par des glands de soie se présentant deux par deux.
18. Frange à doubles chardons et houpettes avec tête grillée.
19. Marabout frange en galons de soie ondulés, gracieux et nouveau modèle.
20. Frange passementerie, très-compiquée: mélange de chardons avec ou sans houpette et postillon, reliés par de gros cordons; tête plate en galon et natte de soie.
21. Haute frange à grille, garnie vers le milieu de marguerites en passementerie fine, dont le cœur est formé d'un anneau d'acier. Elle est terminée par des glands de cordonnet.

#### Description de la gravure coloriée n° 1314.

TOILETTES DE MARIAGE. — 1. Mariée: costume de faille. — Jupou à longue traîne, composé ainsi qu'il suit: pli bulgare derrière formant l'éventail; le milieu devant est monté par un quadruple pli aplati; les côtés sont ornés, en biais, de bouillons coupés par des guirlandes de fleurs d'oranger alternant avec des volants de dentelle. — Cuirasse boutonné devant, ouverte en châle, avec fichu de crêpe lisse drapé à plis plats; ce fichu est orné intérieurement de dentelles assorties aux précédentes et qui se terminent par un nœud. Plusieurs rangs de plissés en crêpe lisse terminent le bas des manches, qui sont, en outre, garnies d'un chou de dentelle maintenu au milieu par des fleurs d'oranger. — Fleurs d'oranger posées au sommet de la coiffure et faisant traîne derrière.

2. Demoiselle d'honneur: joli costume de faille vert d'eau. — Jupou à courte traîne, uni devant où il est encadré par des plissés mignons et des grecques en faille rose. Monté à pli bulgare derrière, le milieu est en faille rose avec une échelle de cordelières vertes posée dessus. — Deux écharpes entourées de petits volants sont croisées, drapées et relevées en pouff sur le jupon derrière. — Cuirasse garnie derrière de deux petites écharpes, rappelant la disposition précédente et fixées chacune aux côtés de la basque par des traverses de faille rose. Col rabattu en faille rose dans le haut, formant rabat devant avec un nœud. Crêvés de faille rose sur la couture de la manche, soutenus par des cordelières vertes, fixés aux manches par des boutons. — Lingerie en batiste à jour et valenciennes. — Capote en turquoise rose et tulle de même nuance, celui-ci tout bouillonné et tout ruché, avec plumes sur le sommet. — Large natte diadème en velours noir et barbes de tulle blanc.

#### Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

CONFECTION EN FAILLE NOIRE, garnie de volants de dentelle et de petits boutons. — Ce modèle est ajusté derrière, vague devant et fermé sous un coquillé de dentelle mélangé de coques de ruban. Le bas est découpé à larges dents carrées. La manche, très-étroite du bas, est ouverte et garnie de dentelle remontant jusqu'au coude. Petit col droit.

Notre patron se compose des pièces suivantes:

1° Devant; — 2° petit côté; — 3° dos; — 4° col; — 5° manche.

(Voir pour ce modèle notre gravure DG. n° 620, fig. 1 et 2, qu'on trouvera dans notre précédent numéro, pages 174-175.)





*Julius David*

*H. Bodey 1314*

*A. Leroy, imp. r. des Marais, 66.*

*Ad. Goubaud & Fils, Ed. Paris*

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Costume de Mariée de M<sup>me</sup>. Breant-Castel, r. des P<sup>tes</sup> Champs, 28. Stoffes des Magasins du Paradis des Dames  
r. de Rivoli, 8 & 10. Ceinture Régente de M<sup>me</sup>. De Vertus Sœurs, r. Anber, 12. Eau Figaro de Vigier, B. B. Nouvelle, 1.  
Lait Antéphelique de Candès & C<sup>o</sup>. Parfumerie Oriza de L. Legendre, r. St. Honoré, 207.*

*Entered at Stationer's hall.*







## CHRONIQUE MONDAINE

La première quinzaine d'avril a vu quelques très-belles réceptions, notamment chez la comtesse de Virieu, chez la marquise de Nicolaï et chez la vicomtesse de Janzé. La vicomtesse, qui appartient à la branche des Choiseul-Gouffier, tient aux lettres. Elle a publié en Belgique, entre autres travaux, un très-gracieux roman intitulé : *Magnolia*.

L'autre dimanche, le ministère des affaires étrangères était en fête. A l'issue d'un dîner offert au corps diplomatique, il y a eu grande réception dans les salons de l'hôtel du quai d'Orsay. L'élément féminin se montrait très-nombreux à cette réception et ajoutait à la soirée un prestige d'élégance trop rare dans les réunions officielles.

Beaucoup de causerie dans les salons. On y rapportait un mot charmant du jeune prince royal Charles de Portugal. Il vient de faire, dans la partie sud du royaume, un voyage où son jeune âge ne lui a pas épargné les harangues officielles. Comme, au retour d'une de ces réceptions oratoires, il passait, tête-à-tête avec son précepteur, dans une allée solitaire, celui-ci se mit à lui dire :

— Eh bien ! Monseigneur, êtes-vous content de cette promenade ?

— Oui, certes, répondit le prince, les arbres au moins ne font pas de discours.

La soirée costumée de la baronne de Poilly défrayait aussi très-fort les conversations. A défaut de costume, les hommes sont obligés, pour cette fête, au manteau vénitien. Pour que ce manteau ait bon air, il faut qu'il soit porté selon la règle : c'est-à-dire avec l'habit noir, la culotte courte, noire ou blanche, et les bas de soie. Le claque, les ordres, les plaques sont de mise.

En Italie, le manteau se fait plus court que chez nous ; on le double d'ordinaire d'une seconde couleur, ce qui le rend sans envers et permet de le porter tantôt rouge ou bleu, tantôt vert ou gris ; et au lieu de le nouer au col, comme on le fait encore à Paris, on le fait passer de l'épaule droite sous l'aisselle gauche, ce qui dégage la poitrine, démasque les croix et donne une allure plus pittoresque, plus cavalière.

Le jeune duc Torlonia figurait parmi les hôtes du ministère des affaires étrangères. Le duc Torlonia, titré encore duc de Poli et de Guadagnolo, n'a que vingt-trois ans et a été élevé à Paris. Par sa mère, il est petit-neveu de Mgr Chigi, l'ancien nonce du pape à Paris.

La fortune des Torlonia est de notoriété proverbiale comme celle des Rothschild, et son origine n'est pas moins curieuse, ni moins obscure. Elle ne remonte pas au delà du commencement de ce siècle. Son fondateur, le bisaïeul du jeune duc actuel, était simple colporteur, chaudronnier auvergnat, et s'appelait Torlogne. Venu en Italie à la suite des armées de la République, il y commença une suite de trafics que la guerre et la conquête rendaient à la fois plus faciles et plus fructueux. A la tête d'un petit pécule, il se fixa à Rome, devint fournisseur des armées, puis fonda la maison de banque qui, en lui donnant la colossale fortune que l'on sait, en fit une des puissances du marché européen.

Son fils aîné, le duc Marius Torlonia, ne continua par les affaires paternelles. Il s'adonna aux arts, aux lettres et vécut en grand seigneur, tel que le Saint-Siège l'avait fait, bien plus qu'en fils de banquier.

Son frère, don Alexandre, chef de la ligne princière et aujourd'hui âgé de soixante-quatorze ans, n'agit pas de même, et, par

ses heureuses spéculations, a poussé à un chiffre fabuleux la somme de l'héritage paternel. De son mariage avec la princesse Colonna-Doria, il n'a eu que deux filles : la princesse Jules Borghèse, duchesse de Ceri, et dona Caroline Torlonia.

Les majestés et les altesses royales ont traversé Paris à l'envi la semaine dernière. On a eu la reine de Hollande, le duc d'Edimbourg, le prince de Hesse, le prince Charles de Bavière, la princesse de Thurn et Taxis, que sais-je encore ? Toutes ces grandeurs en voyage ont logé à l'auberge ni plus ni moins que les simples mortels.

A propos de déplacement, de temps en temps on lit dans les journaux une nouvelle dans le goût de celle-ci :

« Le ministre vient d'envoyer en Sicile M. Chrysostome, chargé d'une mission ayant pour but de rechercher quelle a été, sur les mœurs du moyen âge, l'influence du cidre importé par les Normands. »

Ce qui peut se traduire ainsi : — Le ministère ne sachant que faire de M. Chrysostome, qui est une médiocrité appuyée de beaucoup de protections, et M. Chrysostome voulant passer les fêtes de Pâques à Rome, celui-ci va voyager en Italie, aux frais du gouvernement.

Il fera l'important sur la route, il ennuiera nos ambassadeurs par ses indiscrétions, cherchera des aventures légères, des exploits politiques, et créera des difficultés diplomatiques. De plus, comme il est inepte, il aura un album de voyage. Son absence durera six mois, total 6000 fr.

Voilà pour les missions archéologiques et artistiques de l'étranger ; mais les mêmes missions s'exercent aussi à l'intérieur, et alors c'est bien plus fort encore. Elles se déguisent, en ce cas, sous le nom d'inspections, et ne sont plus seulement à titre temporaire, mais pour la vie.

J'avoue qu'il y a deux classes d'hommes que j'ai toujours considérées comme phénoménales : la classe des tambours-majors et celle des inspecteurs des monuments publics. La condition surhumaine de sangfroid qu'exigent ces deux fonctions m'a toujours fait craindre que bientôt leur race ne s'éteigne, et qu'il faille renoncer à en remplir les cadres.

L'inspection des monuments publics réclame peut-être encore plus d'audace que le tambour-majorat, car ce dernier a des traditions qui portent avec elles le respect dû à l'usage. Ses membres sont peu novateurs ; ils se baissent en passant sous la porte Saint-Denis, parce que les précédentes générations de tambours-majors ont fait de même, mais ils n'ont aucune controverse à soutenir.

Tandis que l'inspecteur des monuments, qui arrive en chemin de fer près d'une basilique ou d'un dolmen, est là sur le terrain, sous la dent de vieux rats de bibliothèques départementales, en présence des Caleb de l'archéologie, nourris de chroniques et oints de dates.

Un inspecteur des monuments, écrivant sur une ville du Midi, disait, à propos de barreaux de fer qu'on trouve dans presque toutes les rues basses de cette ville : « Aux barreaux de fer qui protègent un grand nombre de fenêtres des rues, j'ai reconnu le caractère d'une ville espagnole. »

— Et moi, lui répliqua alors un des habitants de cette ville, le spirituel comte de C..., j'ai un peu voyagé et je puis affirmer à monsieur l'inspecteur qu'il n'y a rien d'espagnol ni de maure dans ces barreaux... Je les ai trouvés à la même hauteur et tous de la même forme dans les villes de France... où l'on craint les voleurs.

BACHAUMONT.



## PROPOS DE SAISON

Le carnaval n'est plus, les roses vont éclore ;  
Sur le flanc des coteaux déjà court le gazon.  
Cependant du plaisir la frileuse saison  
Sous ses grelots légers rit et voltige encore,  
Tandis que, soulevant les voiles de l'aurore,  
Le printemps inquiet paraît à l'horizon.

Saluez ! c'est du Musset, et du meilleur.  
Que les jours de printemps et de soleil soient les bienvenus !  
Nous ne craignons pas, un de ces jours, de souffler dans les pi-  
peaux de l'idylle.  
Que voulez-vous ? *Mon grand-père était rossignol*, comme dit la  
chanson...

C'est un Allemand qui a dit le premier au rossignol : « *Tais-  
toi, vilaine bête !* »

Il s'est trouvé, au xviii<sup>e</sup> siècle, un Français pour lui faire écho.  
C'est Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*.

A bout de paradoxes, après avoir appelé Racine et Boileau « *ces  
pestiférés de la littérature* », après avoir traité Newton d'*absurde*,  
après avoir voté la suppression de toutes les peintures et de toutes  
les sculptures, Mercier imagina de s'en prendre au rossignol. Dans  
une page ou deux, il se mit sérieusement à *démolir* la réputation  
musicale de cet oiseau.

« D'où vient, dit-il, cette espèce d'opiniâtreté à louer le chant  
du rossignol, à le prôner le premier des chantres des bois ? Qu'une  
oreille impartiale l'écoute avec attention ; qu'elle entende ses sons  
souvent aigus, sans variété, sans modulation, sans nuance, et elle  
éprouvera une *sensation désagréable*. Que peut-on comparer au  
clappement dur et déchirant que l'oiseau tant vanté fait en-  
tendre au milieu ou à la fin de son chant *inphrasé* ? Je souffre  
quand je réfléchis aux efforts des muscles de son gosier..... »

Pauvre rossignol ! le voilà bien loti, en vérité !

En revanche, si Mercier dénigre le rossignol, il s'empresse de  
réhabiliter la grenouille ; il se pâme d'aise à ses coassements.  
Quel charme ! quelle douceur ! quelle poésie agreste et mélanco-  
lique ! Il n'y a réellement que la grenouille au monde !

Louis Bouillhet seul a été plus loin que Mercier. Il a *apothéosé* le  
crapaud dans une pièce remarquable, qui se termine par ce vers :

Roméo sinistre et gluant !

Il est vrai que Victor Hugo, qui est de l'Académie française, a  
écrit aussi au sujet du crapaud une de ses plus belles et de ses plus  
poétiques pages.

Puisque l'Académie française est sur le tapis, parlons de l'Aca-  
démie française. Il y aura toujours des anecdotes sur elle.

C'était à l'une de ses séances privées, il y a... longtemps. On  
travaillait au dictionnaire. Un membre proposa de joindre à la  
définition de je ne sais plus quel mot un exemple tiré de Racine,  
soit ces vers de Phèdre à Thésée, qu'il se mit à réciter :

Épargnez votre sang, j'ose vous en prier.  
Sauvez-moi la douleur de l'entendre crier ;  
Ne me préparez pas la douleur éternelle  
De l'avoir vu répandre à la main paternelle !

Il est bon de savoir qu'à l'Académie on professait et l'on pro-  
fesse encore un fétichisme absolu pour Racine.

Cela n'empêcha pas M. Victor Hugo, qui avait écouté ces vers

avec une extrême attention, de se lever et de demander la parole.

— Messieurs, dit-il avec sa bonhomie terrible, veuillez me per-  
mettre une humble question.

— Parlez ! fit-on.

— L'Académie pense-t-elle que dans ces vers la répétition du  
mot *douleur* fasse beauté ?

Ce fut un chœur général.

— Comment donc, monsieur Hugo ! En doutez-vous ? Si cela  
fait beauté, dieux immortels ! Vous ne comprenez donc pas comme  
c'est gradué admirablement : la douleur d'abord... la simple dou-  
leur... puis la *douleur éternelle*. Quelle savante progression !

— Je ne suis pas très-convaincu...

— Impiété ! sacrilège !

Et les orthodoxes, les puristes, les classiques de lever les bras  
et les yeux vers le ciel.

— Avant de m'accabler, reprit Victor Hugo en souriant, dai-  
gnez souffrir que je hasarde une seconde observation.

Murmures désapprobateurs.

— *Sauvez-moi la douleur* paraît-il à l'Académie d'un français  
bien irréprochable ? Est-ce que vous n'aimeriez pas mieux, gram-  
maticalement parlant : *Sauvez-moi de la douleur* ?

Le même chœur, avec indignation :

— Horreur ! accuser Racine de ne pas parler français ! Cela dé-  
passe toute mesure. Assurément, monsieur Hugo, vous n'êtes pas  
en possession de votre bon sens.

— Messieurs, calmez-vous, et laissez-moi m'expliquer. Si je  
blâme le *sauvez-moi la douleur*...

Nouveaux murmures.

— .... Ce n'est pas parce qu'il est dans *Phèdre*, c'est au con-  
traire parce qu'il n'y est pas. Racine, j'en suis certain, n'aurait  
pas commis une semblable faute. Faites apporter un exemplaire  
de Racine.

— Oui ! oui ! s'écria la légion classique, et que ce soit pour  
votre confusion, monsieur Hugo !

Un exemplaire des œuvres de Racine est apporté.

Impétueux, un académicien s'en empare, et voici la version  
qu'il lit en pâlisant :

Respectez votre sang, j'ose vous en prier.  
Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier ;  
Ne me préparez pas la douleur éternelle  
De l'avoir fait répandre à la main paternelle !

Victor Hugo souriait toujours.

Charles MONSELET.

## CRITIQUE DE LA MODE

A propos des modes féminines, on a pu constater aux grands  
dîners, aux réceptions qui ont eu lieu depuis quelque temps, l'in-  
troduction dans la parure des femmes, à côté des perles et des  
diamants, des bijoux de fantaisie en or et en émail.

Dans une magnifique et terrible apostrophe, Isaïe, s'adressant  
aux filles d'Israël, qui cherchent à être plus belles en s'attachant  
aux oreilles l'or de la Phénicie et les perles d'Ophir, leur crie :  
« Vous êtes la ruine d'Israël. » Nous ne sommes pas prophète, —  
puisqu'on ne saurait l'être que hors les frontières de son pays, —  
et nous n'avons pas la moindre intention de prétendre que les  
pendants d'oreille de telle ou telle forme, de tel ou tel métal,  
soient une cause de dépérissement absolu pour la patrie française.  
Cependant, il y a quelque chose à dire sur ce caprice de la mode,  
— un peu venu de l'invasion de Paris par la jeune Amérique, —  
qui pousse vers les oreilles de nos mondaines, sous prétexte de  
pendants, toute la ménagerie du Jardin d'acclimatation et tous



les ustensiles du bazar des ménages. Ce ne sont que singes et marmites, lézards et lustres avec leurs bougies, coléoptères et cages d'oiseau avec leur hôte emplumé, tortues, pelles et pin-cettes, etc., etc.

Nous comprenons encore, malgré leur volume, les pendants d'oreilles renouvelés des bijoux étrusques du musée Campana ou des modes d'Athènes et de Rome, qui avaient la vogue en ces dernières années. Il y avait un certain cachet artistique, dans la résurrection de ces vieilleries, qui en excusait la forme massive et quelque peu disgracieuse. Mais à quoi répondent les innovations grotesques que nous venons de citer ?

A la soirée donnée le mois dernier par le général de Cissey, une des femmes le plus en vue du monde militaire portait comme boucles d'oreilles un canon en or, évidemment inspiré par le milieu guerrier où elle se produisait. Nous avouons que cet amour de la couleur locale nous paraît singulièrement excessif. Et puis, où se trouve la véritable élégance dans le fait d'avoir aux oreilles des canons dont la forme est si peu en harmonie avec cette situation ?

D'autres femmes arborent à leur cou des cascades de rondelles d'or, qui suggèrent l'idée d'une pluie de pièces d'or.

Cette fois, ce n'est plus l'effrayant prophète hébreu, c'est Juvenal, le satirique romain, qui appelle l'invocation. Il a crié, on le sait, avec la plus humble éloquence et une énergie aussi héroïque que stérile, contre tout ce qui peut corrompre l'œil de la femme, et en première ligne, il place l'or et l'argent monnayés. Ces pendants d'oreilles, qui éveillent la pensée du luxe à tout rompre, sont donc encore une chose à condamner par le goût.

C'est à nos grandes élégantes, aux femmes d'un discernement reconnu par tous, si sûr qu'il fait loi dans l'empire de la mode, que nous nous adressons pour faire rentrer dans l'écrin toute cette bijouterie bonne pour les personnages allégoriques des fêtes ou des revues de fin d'année.

L. S.

## JEANNE D'ARC

La représentation d'une œuvre nouvelle à l'Académie de musique est toujours un événement, d'autant plus important qu'il est plus rare. Or, depuis six ans que M. Halanzier dirige l'Opéra, voici, par ordre de date, les nouveautés qui se sont produites sur notre première scène lyrique : en 1871, *Erostrate*, deux actes de M. E. Reyer ; en 1873, *la Coupe du roi de Thulé*, trois actes de M. Diaz ; plus un ballet en un acte, *Gretna-Green*, de M. E. Guiraud ; en 1874, *l'Esclave*, quatre actes de M. E. Membrée ; enfin, le 5 avril 1876, *Jeanne d'Arc*, grand opéra en quatre actes et six tableaux, paroles et musique de M. A. Mermet. C'est de ce dernier ouvrage que nous avons aujourd'hui à nous occuper.

Disons tout de suite que la salle du nouvel Opéra avait pris, pour cette solennité musicale, un aspect de fête et brillait d'un éclat extraordinaire. Le maréchal président de la République et la reine des Pays-Bas, en élégante et simple toilette bleue, occupaient la loge officielle de gauche ; dans l'avant-scène de droite se trouvaient la reine Isabelle avec les infantes. Les loges du premier étage et du second laissaient voir, au milieu de flots d'or, de diamants et de fleurs, l'élite de la haute société parisienne.

La pièce de M. Mermet n'est autre chose que la mise en scène des principaux épisodes de la légende qui a fait de la vierge de Domremy une inspirée, une envoyée de Dieu.

La France, en 1429, était presque tout entière au pouvoir des Anglais. Charles VI mort, sa veuve, Isabeau, avait vendu le trône de France au roi d'Angleterre. Le nouveau roi, non encore sacré, errait de ville en ville, n'ayant qu'une armée indisciplinée. C'en

était fait de la France. Partout la dévastation, les ruines, le désespoir!...

L'opéra de M. Mermet commence.

Le premier acte se passe à Domremy, jusqu'alors épargné. Mais l'ennemi approche. Déjà on aperçoit du village les lueurs de l'incendie allumé par les Anglais. Une ferme est en flammes. Jeanne résistait aux voix qui lui ordonnent de partir ; elle n'hésite plus. Elle quitte son père, et, sous la protection de Gaston de Metz, se rend à Chinon.

Dans ce premier acte, on remarque un chœur de paysans, un quatuor, des couplets dits par Jeanne :

Une femme a perdu la France,  
Une vierge la sauvera...

et le grand air final, écrit dans un sentiment très-doux :

Vallon, ruisseau, sombre feuillage,  
Non, je ne puis vous dire adieu!

L'acte suivant nous transporte dans les jardins de Chinon. Charles VII chante son amour à Agnès Sorel, ne prêtant que peu d'attention aux sages conseils qu'elle lui donne. Il refuse de recevoir Jeanne. Mais un soldat blessé à mort vient tomber aux pieds du roi ; il a été frappé sous les murs de Chinon. L'étranger est là. Gaston de Metz somme Charles de recevoir l'envoyée du ciel. Alors la scène légendaire : Jeanne reconnaît le roi, caché derrière ses courtisans, et offre de délivrer Orléans.

Au troisième acte, deux tableaux : la tente de Jeanne d'Arc d'abord, puis le camp français sous Blois, avec la Loire à l'horizon. Menés par le traître Richard, les soldats ne songent qu'à boire, jouer et faire sauter les ribaudes. Jeanne survient et fait tout rentrer dans l'ordre. Un seul soldat résiste ; il tombe mort à ses pieds. Toute l'armée s'incline, prie et se redresse pour marcher sur Orléans. L'héroïne, inspirée, frémissante, donne elle-même l'exemple :

Prêtres, marchez en tête et portez ma bannière!

Le dernier acte est également divisé en deux tableaux. Sous les murs même d'Orléans, que montre le premier, une embûche est dressée à Jeanne, qui va tomber entre les mains des Anglais. Gaston de Metz la sauve au prix de sa vie ; il est assassiné par Richard. Jeanne entend ses voix pour la dernière fois. Alors des nuages envahissent la scène ; ils se dissipent et laissent voir l'extérieur de la cathédrale de Reims ; puis une nouvelle toile se lève, et l'on a devant soi l'intérieur de l'église où a lieu le sacre de Charles VII. Jeanne voudrait retourner auprès de son vieux père ; mais, cédant aux prières du roi, elle promet de demeurer auprès de lui, bien qu'elle voie déjà le bûcher sur lequel elle montera bientôt.

Telle est, en peu de mots, la pièce imaginée par M. Mermet et sur laquelle il a échafaudé sa partition. La critique s'est montrée fort sévère pour l'auteur de *Roland à Roncevaux*, et pourtant il y a dans son œuvre de belles pages, qui méritent d'être jugées autrement que sur une première audition.

L'interprétation, dans son ensemble, était bien faite pour conquérir le public. On ne peut que féliciter M<sup>lle</sup> Krauss, superbe de sentiment et d'énergie dans le rôle de Jeanne, où elle a obtenu le succès de la soirée. Salomon (Gaston de Metz), Gailhard (le traître Richard), Faure (le roi Charles VII) et M<sup>lle</sup> Daram (Agnès Sorel) ont fait aussi tout ce qu'il était possible de faire.

Mais ce qui doit être loué sans réserve et fait le plus d'honneur à M. Halanzier, c'est la richesse de la mise en scène, le luxe des costumes, la splendeur des décors. Celui qui représente les bords de la Loire est une toile de maître, qu'on ne saurait trop admirer. En résumé, il nous paraît impossible qu'avec de tels éléments, l'œuvre de M. Mermet ne fournisse pas une carrière honorable.

Robert HYENNE.



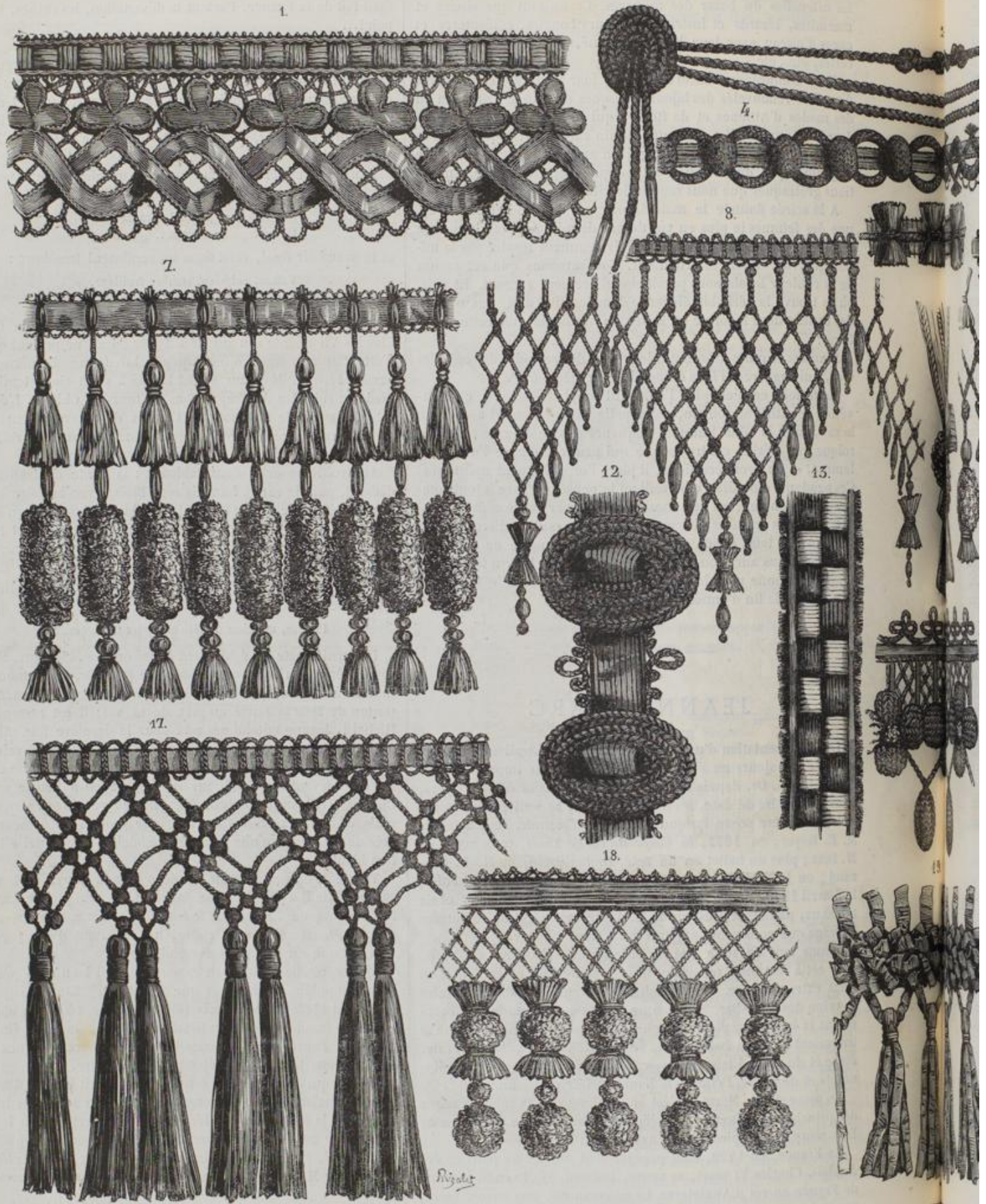
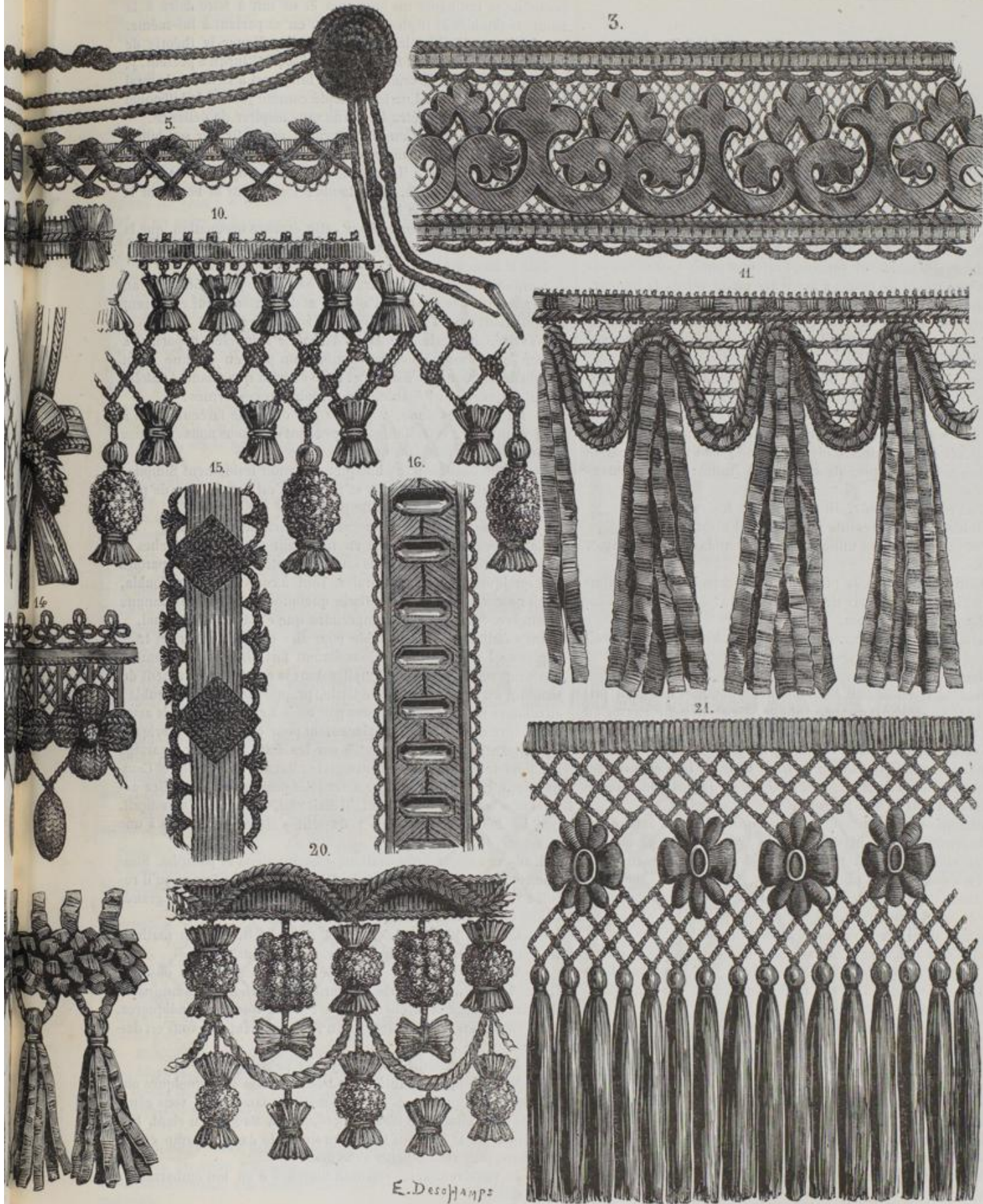


PLANCHE DG. N° 627. — ORNEMENTS ET GARNITURES EN PASSERIE  
Modèles nouveaux de la passementerie





E. Desobry

DES EN PASSEMENTERIE. — DESCRIPTION, PAGE 182.  
chez Vatelot (rue Turbigo, 59).



## LA MORALE DU BILBOQUET

(NOUVELLE.)

I

Quoiqu'il fût près de deux heures, on était encore à table dans la salle à manger de la fabrique de parfumerie Carle Maudan et Anatole Friquet, située à Noisy-le-Sec, quand un jeune homme d'un extérieur modeste et aux allures timides s'y présenta, le 14 de juin 1857.

Le déjeuner s'était prolongé, car c'était un dimanche. Deux hommes, qui paraissaient avoir dépassé la quarantaine, devisaient les coudes sur la table, en fumant l'un une pipe, l'autre un cigare, et en sirotant de temps à autre des petits verres de liqueur. Une femme de trente à trente-cinq ans, très-brune, aux yeux noirs fort vifs, courte de taille, rondelette et dont les manières annonçaient une extrême pétulance, allait et venait en s'éventant à tour de bras.

La conversation des deux hommes, qui semblait fort animée, presque orageuse, s'interrompit soudain à l'entrée du visiteur. Tous deux se levèrent et saluèrent.

— N'est-ce pas un de vous, Messieurs, dit le jeune homme, qui a fait insérer cette annonce dans *les Petites-Affiches* : « On demande un associé avec un apport de vingt mille francs; bénéfices assurés? »

— C'est nous, Monsieur, dit un des deux hommes.

— Eh bien, je me présente pour être cet associé.

— Vous avez les vingt mille francs? demanda l'autre homme.

— Oui.

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Peut-on vous offrir un cigare et un verre de quelque chose?

— Merci, je ne fume pas.

— Mais, un petit verre... du cognac... du kirch... Il est excellent.

— Merci, je suis venu...

— Pour autre chose, dit celui des deux hommes qui avait pris la parole le premier; sans aucun doute. Mais on peut causer en buvant; cela facilite les affaires. Cependant si vous êtes pressé, nous pouvons passer tout de suite au bureau.

Le jeune homme, qui s'était à peine assis, se leva et suivit ses deux interlocuteurs dans une petite pièce, sur la porte de laquelle était peint en noir le mot : BUREAU.

Aussitôt que les trois hommes eurent quitté la salle à manger, la petite femme brune fit signe à une bonne de débarrasser la table, et elle continua à se promener de la salle à manger au jardin en s'éventant de plus belle. Puis, fatiguée sans doute de cet exercice et de la chaleur torride de la température, elle se jeta sur un divan et s'endormit.

L'examen des livres de commerce ne fut pas long, et l'affaire se conclut sans doute sans discussion; on peut même supposer que le jeune homme était décidé à l'avance, car, au bout d'une demi-heure, les deux industriels le ramenaient dans la salle à manger, et l'un d'eux lui disait :

— Puisque tout est arrêté, on vous préparera l'acte pour demain.

— J'aime mieux tout de suite, répondit laconiquement le jeune homme.

— Soit, s'empressa-t-on de lui répondre. Nous allons l'écrire au bureau.

— Je vous attends, dit le jeune homme.

Les deux hommes sortirent, et Simplic Rigat, l'aspirant associé de la maison Maudan et Friquet, resta seul avec la femme endormie.

Aussitôt que ses futurs associés furent sortis, Simplic tira de la

poche de sa redingote un bilboquet et se mit à faire faire à la boule de doubles et triples évolutions, en se parlant à lui-même.

— Allons, dit-il, voici le moment d'appliquer la théorie de Jean-Jacques Rousseau, *la morale du bilboquet*. Jusqu'à présent, je n'ai pas trop parlé, je crois; mais, le bilboquet à la main, je serai bien plus sûr de moi. Une fois accepté comme joueur de bilboquet forcené, j'ai le droit d'être taciturne sans inspirer de défiance.

En ce moment, tout en se retournant pour attraper son bilboquet qu'il avait fait tournoyer en l'air, il s'aperçut de la présence de la dame endormie; il craignit d'en avoir trop dit et se mit à jongler avec frénésie, faisant retomber tour à tour la boule sur la quille et la quille sur la boule.

Ce fut en cet état, absorbé par cette étrange occupation, que la petite femme brune l'aperçut en ouvrant les yeux.

Elle le contempla avec curiosité.

Simplice, se sachant regardé, ne se laissa pas intimider; au contraire il fit des prodiges d'adresse et de dextérité qui excitèrent au plus haut point l'admiration de la spectatrice.

L'arrivée de Carle Maudan et d'Anatole Friquet, apportant à signer l'acte d'association, ne troubla non plus en aucune façon le solo de bilboquet de Simplic. Il ne s'arrêta que quand Anatole, en lui frappant sur l'épaule, l'apostropha en ces termes :

— Ah ça, dites donc, vous êtes un drôle de farceur; voilà à quoi vous passez votre temps ici, pendant que nous nous éreintons à vous préparer votre fortune!

— J'aime beaucoup le bilboquet, répondit froidement Simplic en remettant son joujou dans sa poche; c'est mon plaisir de prédilection, quand je ne travaille pas.

— C'est un plaisir bien innocent, dit Carle en riant.

La petite brune riait aussi en montrant ses dents blanches et en s'éventant de rechef, mais sans faire entendre d'autres paroles que quelques syllabes gutturales. Tout à coup son rire redoubla, et elle sortit en adressant à Carle quelques mots en une langue étrangère. Simplic crut comprendre que c'était de l'espagnol.

On s'assit auprès de la table pour lire et collationner les trois triples de l'acte. Les conditions étaient fort simples : versement des vingt mille francs de Simplic dans la caisse, prélèvement du montant du loyer au profit de Carle, propriétaire de l'immeuble; attribution de cinq cents francs par mois à chacun des trois associés à titre d'appointements; logement pour chacun à la fabrique; nourriture en commun imputée sur les frais généraux; partage par tiers des bénéfices; raison sociale : Maudan, Friquet et Compagnie, etc., etc. C'était une assez jolie position que Simplic acquiesçait à bon marché, surtout s'il était vrai, comme on l'annonçait, que les bénéfices à partager dussent s'élever au moins à une vingtaine de mille francs.

Il n'y eut aucune observation. Chacun signa et parapha. Simplic tira de son portefeuille vingt billets de mille francs qu'il remit à Carle Maudan, et que celui-ci alla placer dans la grande caisse en fer scellée dans le mur du bureau.

— Eh bien, dit Simplic, voilà qui est fait. Demain matin je ferai apporter mes meubles et je viendrai m'installer.

— Vous n'avez pas à vous occuper de vos meubles, fit observer Carle. La voiture de la maison, qui fait le service des commissions de Paris, les prendra chez vous à l'heure que vous indiquerez. Mais vous n'avez seulement pas vu l'appartement qui vous est destiné : vous n'êtes pas curieux.

— Peu importe, dit Simplic, je n'y pensais pas.

— Nous allons vous le faire voir, et si vous avez quelques objections à faire, quelques réparations à demander, ne vous gênez pas, le propriétaire est bien disposé, ajouta Maudan en riant. Ensuite nous irons faire un tour de promenade dans le jardin et aux environs, puis vous dinerez avec nous.

— Je vous remercie, répondit Simplic d'un ton embarrassé; je ne sais si...

— Comment donc? dit Anatole, est-ce qu'on signe un traité



comme celui-là sans l'arroser de quelques fioles ? Et puisque c'est sur les frais généraux... à moins que vous ne soyez attendu à Paris...

— Personne ne m'attend, dit Simplicie un peu sèchement, et je resterai.

On visita l'appartement destiné à Simplicie, on visita les autres appartements, on visita toute l'usine, en accompagnant ces visites de forces explications ; on visita le jardin en compagnie de la petite femme, qui prit le bras de Maudan pour aller dans le village, longer la rue de Paris, et pousser jusqu'au pont du chemin de fer, du bout duquel on admira le beau panorama qui se déroule devant les yeux : d'un côté les rochers sur lesquels est assis le fort, d'un autre la ligne argentée du canal, puis encore les riantes villas qui égayaient, et les fabriques qui animent les abords de la forêt de Bondy et du parc du Raincy.

Quand, après avoir fait les honneurs du paysage à leur hôte, Anatole et Carle, donnant le bras à la dame, reprirent le chemin de la fabrique, ils échangèrent quelques paroles, auxquelles se mêlèrent des interjections espagnoles de leur compagne. Simplicie, qui, du reste, n'avait guère parlé, ne trouvant plus rien à dire, prit son bilboquet et, demeurant en arrière de quelques pas, commença à le faire évoluer tout en marchant.

— Mais c'est donc une vraie passion que vous avez pour le bilboquet ? s'écria Carle en se retournant.

— Ah ça, est-ce que vous y jouez aussi au lit ? demanda Anatole en riant.

— Quelquefois, répondit Simplicie sérieusement.

On se mit à table en arrivant. Le dîner fut très-gai. On fit force utopies et châteaux en Espagne sur l'avenir et la fortune probable de l'association. On but beaucoup et souvent à la prospérité de la fabrique. Mais Simplicie mélangea d'eau, même son vin de champagne. Au dessert, la petite brune dont les yeux pétillaient, chanta d'une forte voix de contralto quelques couplets espagnols, roula et fuma une cigarette, et se remit à s'éventer. Anatole balbutiait et comblait le nouvel associé de poignées de main. Carle, quoique un peu ému, cherchait à mettre une digue au torrent de paroles d'Anatole.

Ce que voyant Simplicie, il prit son bilboquet et s'assura, par la précision de ses doubles et triples tourniquets, qu'il n'avait en aucune façon compromis la justesse de son coup d'œil. La petite Espagnole, à ce spectacle, se pâma de rire sur son divan. Anatole parla de faire un punch.

Simplicie regarda à sa montre, et se leva pour aller chercher son chapeau.

— Attendez-nous donc, dit Carle, nous partons ensemble. Nous allons prendre le train de dix heures.

Simplicie parut surpris. Néanmoins il ne dit pas un mot.

Carle prit le bras de la petite femme. Anatole voulut embrasser Simplicie en lui faisant ses adieux, et l'on se dirigea vers la station.

Simplicie ne dit rien pendant le voyage, qui dura un quart d'heure. Toutefois, arrivé dans le faubourg Poissonnière, à la porte de la maison qu'habitait M. Maudan, il lui dit d'une voix ferme et d'un ton doux, mais qui ne souffrait pas de réplique :

— Notre traité porte que nous avons chacun notre habitation à la fabrique ; vous ne m'aviez pas dit, monsieur, que vous n'y demeuriez pas.

— Mais je suis libre, dit Maudan, et j'aime mieux...

— Alors je pourrais aussi me dispenser de résider à Noisy. Il vaut mieux que nous y soyons tous les trois. D'ailleurs, *il le faut*, prononça-t-il avec une sorte d'accent autoritaire. Adieu... à demain.

Maudan ne répondit pas. Il le regarda s'en aller.

— Voilà un drôle d'homme, murmura-t-il en poussant devant lui la petite femme, qui paraissait harassée de fatigue et à moitié endormie.

## II

Noisy-le-Sec, 22 juin 1857.

*Simplicie Rigat, à Madame Ducerceau, née Honorine Maudan.*

Madame,

Voilà deux jours que je suis installé à la fabrique de parfumerie Maudan et Fricquet, et, bien que je n'aie pu recueillir aucun indice, je suis assez satisfait jusqu'à présent de la marche de ma bizarre et aventureuse entreprise.

Ce n'est pas que j'aie l'espérance de voir, comme me le promet M. Fricquet, mon mince patrimoine se décupler en quelques années. Car, entre nous, mes deux associés me paraissent des parfumeurs à peu près de la même force que moi ; et, vous le savez, je connais de cette chimie odorante et hygiénique tout juste ce que m'en ont appris les manuels que j'ai étudiés pendant huit jours pour me mettre à même de me présenter à eux d'une façon sortable. Précaution bien inutile, du reste, puisqu'ils ne m'ont même pas demandé si j'étais au courant de la partie. Néanmoins je ne regrette ni mes livres, ni mon temps. Ma science de fraîche date m'a permis de me poser devant mes associés et devant le contre-maitre praticien, qui mène tout ici, en théoricien capable. Je lui devrai peut-être aussi de voir gaspiller l'argent de la société avec une certaine connaissance de cause.

Mais peu m'importe de perdre ce qui me reste et que j'ai aventuré ici, pourvu que je réussisse. Le prix que vous et monsieur Ducerceau avez mis à mon succès, n'est-il pas pour moi au-dessus de toutes les fortunes ?

Quoi qu'il en soit, mon savoir superficiel en parfumerie me servira bien moins efficacement, je le crois, que mon habileté sur le bilboquet et que ma passion pour cet exercice réputé, bien à tort, abrutissant. Rousseau a cent fois raison de dire qu'on devrait enseigner le bilboquet aux enfants dès l'âge le plus tendre... Le bilboquet doit être, à mon avis, un des principes fondamentaux de toute bonne éducation.

Vous verrez vous-même, quand vous viendrez passer une journée à la fabrique, comment je suis un grand bêta naïf, tellement absorbé par ses boules et ses quilles de buis, de palissandre et d'accajou, qu'on peut tout dire et tout faire devant lui.

Ce qui ne m'a pas empêché, dès le premier soir, de prendre un tel ton de fermeté sérieuse pour affirmer à M. Maudan la nécessité de son installation à demeure à l'usine, qu'il est venu y planter sa tente le lendemain. Il y a des moments où l'on dirait presque qu'il a peur de moi.

Donc vous pouvez venir tel jour que vous voudrez sans prévenir ; vous le trouverez toujours. J'espère que monsieur Ducerceau et mademoiselle Fabienne seront de la partie. Recommandez-leur de ne pas me reconnaître et de ne pas trop me rire au nez.

La seule découverte importante que j'aie faite, c'est qu'il y a un fond de mésintelligence entre M. Maudan et M. Fricquet, et qu'ils étaient sur le point de se brouiller tout à fait quand mon arrivée a un peu raccommoqué les choses. M. Maudan, qui est peut-être porté à avoir peur de tout le monde, semble parfois mal à son aise quand le terrible Fricquet le regarde d'une certaine façon. Quel est le secret qu'il y a entre eux deux ? Mon bilboquet me permettra peut-être de le découvrir.

En attendant, je crois deviner que ce Fricquet serait d'un tempérament à dévorer plusieurs capitaux industriels comme celui de la maison, et à engager toute la fortune de M. Maudan dans les engrenages, mais que celui-ci refuse de laisser entamer sa réserve. Vous jugez si j'aurai soin de l'entretenir dans ces bonnes dispositions.

J'ai quelque idée aussi que le susdit Fricquet, qui tient à la



fois du Machiavel et du Don Juan de bas étage, n'aurait pas été fâché de se donner pour complice, dans ses entreprises sur la fortune de son ami, la pétulante senora Mouna, votre rieuse belle-sœur. Mais la coquette créole paraît avoir pour lui la plus radicale antipathie.

Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu, que cette sémillante personne ne disait pas un mot de français? Quel dommage! Une petite femme qui semble être possédée du désir de parler et avoir tant de choses à dire! Tudieu! quelle privation ce doit être pour elle!

Faudra-t-il donc que j'apprenne l'espagnol, ne fût-ce que le fond de la langue, comme j'ai appris le fond de la parfumerie?

Truc, le chien de la fabrique, est le trait d'union entre les deux amis. Chacun d'eux l'aime à sa manière. Fricquelet le choye et le comble de friandises, ce qui n'empêche pas l'animal de lui montrer parfois les crocs. Maudan lui allonge souvent des coups de pied, ce qui n'empêche pas la pauvre bête de le lécher à tout propos. Encore un être dont maître Carle a l'air d'avoir peur!

En attendant de nouveaux éclaircissements je vous prie, Madame, d'agréer, pour vous et les vôtres, mes très-humbles civilités.

SIMPLICE RIGAT.

### III

Ainsi qu'on l'a vu d'après sa lettre, Simplicie était en fonctions d'associé dans la fabrique de parfumerie Maudan, Fricquelet et Cie, dont les vastes ateliers et la pompeuse enseigne: « *Au domaine de Flore*, » faisaient à cette époque l'orgueil de Noisy-le-Sec.

Son entrée dans la maison avait imprimé une activité nouvelle au travail, et les voisins avaient constaté, depuis quinze jours, un mouvement de production tout à fait inusité. Des ouvriers et des ouvrières avaient été embauchés, et chaque jour la voiture emportait à Paris des ballots de savons, de pommades, d'huiles, d'eaux de toute sorte et surtout de *crème de Phryné*, spécialité de la maison.

Il y avait à peine dix-huit mois que les habitants de Noisy-le-Sec avaient vu arriver dans leurs murs M. Carle Maudan, acquéreur d'une vieille maison depuis longtemps inhabitée et dont les murailles tombaient en ruines. Le jardin, assez étendu, était loué à l'année à un maraîcher qui occupait un petit pavillon et cultivait plus de choux et de laitues que de rosiers et de jasmins.

Le nouveau propriétaire avait transformé les cultures, planté des bosquets, dessiné des allées, des pelouses, des massifs de fleurs, remis la maison à neuf, fait élever des ateliers et des hangars, établi tout l'outillage de fourneaux, d'alambics, de cornues, d'étuves et d'emballage d'une usine de parfumerie et établi là son ami et associé Fricquelet en compagnie du jeune contre-maître Pichard et du vieux chien barbet Truc. Lui-même venait de temps à autre avec sa petite femme espagnole dans la voiture de service de la maison, particulièrement les dimanches d'été, passer la journée à la fabrique.

Sans entreprendre d'écrire par le menu l'histoire de la maison du *Domaine de Flore*, nous devons dire qu'elle ne jouissait pas d'une très-bonne réputation dans le pays, si ce n'est dans le cercle restreint de quatre ou cinq marchands de vin ou restaurateurs du voisinage, chez qui Fricquelet et Pichard faisaient de fréquents pèlerinages. Établie dans l'origine à grands frais par Maudan, qui y avait dépensé beaucoup d'argent, l'usine avait commencé par fabriquer en masse, et par se créer un stock considérable de marchandises; après quoi elle s'était ralentie; la voiture n'avait plus fait que trois, puis deux, puis un seul voyage à Paris par semaine; on avait congédié des ouvriers et ouvrières, on avait fêté religieusement le lundi, puis le mardi, on avait fait souvent des demi-journées.

En revanche, Fricquelet et Pichard avaient fréquemment reçu des amis de Paris ou d'ailleurs, et le *Domaine de Flore* s'était parfois transformé en domaine de Bacchus et de Comus.

On s'était demandé à quoi aboutirait le système de cette fabrique de qui l'originalité consistait à ne presque plus rien fabriquer. Mais on avait constaté que l'argent ne manquait jamais pour la banque de quinzaine des ouvriers, que les achats de matières premières se faisaient au comptant et que les remboursements d'effets ou de traites, quand il y avait lieu, s'exécutaient à caisse ouverte.

— Ah! le Maudan a de quoi, répondait Pichard quand on le plaisantait sur les chômages de la fabrique.

Cependant Carle Maudan, prévenu par des lettres anonymes (les braves gens ont toujours des amis et des ennemis inconnus), avait, à trois reprises, fait des irruptions soudaines dans l'établissement et surpris son associé et son contre-maître en flagrant délit de saturnales absolument contraires au règlement d'ordre affiché dans les ateliers. Il s'en était suivi des scènes violentes. Les voisins avaient entendu des cris confus; le chien avait aboyé plus fort que de coutume; puis Maudan s'en était allé; le travail avait repris pendant quelques jours; mais, la semaine suivante, les noces et festins avaient recommencé comme de plus belle.

— N'empêche que je crois que tout ça finira mal, disait le garde-champêtre de la commune au chef de la station du chemin de fer, le lendemain d'une altercation des plus vives occasionnée par une célébration par trop bachique du joli mois de mai 1857.

C'était à la suite de cette scène qu'on s'était décidé à demander, par la voie des *Petites-Affiches*, un associé avec un apport de 20,000 francs.

Julien LEMER.

(La suite au prochain numéro)

## MASCARADE

(SOUVENIR DU CARNAVAL.)

François est fou des masques, il en a un superbe à bec recourbé et qui représente, au naturel, un perroquet formidable; mais cela ne lui suffit pas: il veut être un masque lui-même, comme l'explique la petite sœur qui, elle aussi, veut qu'on l'habille, et, surtout, sonner du corps de chasse! Enfin le carnaval leur monte à la tête et on épie à la fenêtre pour le voir apparaître, le *Carnaval*; il ne vient pas, on le trouve très-paresseux.

Ils ont la promesse d'être déguisés.

— En quoi, maman?

La maman, qui n'en sait rien elle-même, prétend que c'est un secret.

— Et nos costumes?

— Nous les fabriquerons!

« Nous les fabriquerons. » Ce mot plonge François dans une véritable perplexité. Faudra-t-il aller à la cuisine pour les fabriquer? Il est inquiet, mais il a confiance.

A table, la maman se décide enfin:

— Toi, tu vas être en Turc.

— Et moi en *Turquoise*, crie la petite sœur. Oh! oui, en *Turquoise*.

C'est de l'ivresse.

— Les Turcs ont un sabre?

— Certainement.

— Et des pantoufles rouges?

— Comment donc!

— Et les *Turquises*? les *Turquises*, qu'est-ce qu'elles ont?

— Tu verras plus tard.



- Alors je serai un masque pour de vrai.  
 — Tout à fait sérieux.  
 — Est-ce que j'aurai des moustaches ?  
 — Je crois bien ! Qui a jamais vu un Turc sans moustaches ?  
 — Et les *Turquises* ? Quest-ce qu'elles ont ?  
 — Tais-toi donc.

François prend tout de suite une autorité à l'orientale.

Ce sera pour ce soir... les petits visages s'assombrissent, enfin on se fait une raison ; ce sera pour ce soir, en même temps que la lampe.

La maman dit un secret tout bas à sa fillette, et elle de proclamer :

— Je ne serai pas en *Turquise*, mais en bergère !

Qu'ils sont contents ! le monde, avec tous ses plaisirs, est à eux ! C'est à qui des deux parlera le plus vite ; ils vont, ils viennent, ils annoncent à chacun la grande nouvelle.

— Vous savez que je vais être un Turc.

— Et moi une bergère.

Ils dansent, ils s'embrassent ; les yeux bleus sont humides du plaisir entrevu en si peu de temps ; ces petites imaginations traversent tout un pays. Un Turc, c'est-à-dire un homme fabuleux comme on en voit sur les images, comme le Turc du magasin ! Et une bergère ! quel mouton enrubanné conduira-t-elle ?

Mais François, qui est positif, répète :

— Mais maman a dit une bergère.

N'importe, ce sera quelque chose de charmant, de gai, de joyeux. L'heure ne viendra jamais assez vite. Enfin elle arrive, c'est un moment mystérieux et doux ; la maman les appelle l'un après l'autre. François est entré ; la porte est fermée, il va en ressortir un Turc ; pour un rien la bichette aurait un peu peur et pourtant elle voudrait déjà le voir ; comment va-t-il être ? Elle entend sa voix, ses exclamations, la voix de la maman, le bruit des tiroirs qui s'ouvrent et enfin François qui crie très-fort :

— Les pantoufles de papa !

Elle répète plus fort encore : « Les pantoufles de papa, » et court haletante les lui chercher.

— N'entre pas, bébé, n'entre pas.

Elle n'entre pas, mais la porte a été entre-baillée et elle a aperçu quelque chose de blanc ; elle frappe ses mains de bonheur, elle trépigne d'attente. Enfin, il apparaît. Ah ! qu'il est changé ! Elle reste interdite, ne sachant pas si elle le reconnaît ou non. Quel beau Turc tout emmitouffé dans une vaste chemise de nuit ; la taille ceinte d'une de ces écharpes à elle ; sur la tête, le plus magnifique des turbans, une serviette blanche dont les pans retombent majestueusement de chaque côté du visage, et un superbe cache-nez comme burnous, le drapant royalement ! François traîne sa robe de chambre mise à l'envers et agrafée sur ses épaules ; son cimenterre est un coupe-papier ! La petite sœur ne peut ouvrir ses yeux assez grands : ce sont les moustaches et les sourcils formidables qui, pour elle, sont quelque chose d'étonnant, et de fait, c'est que cela lui donne, à ce chéri, un petit air vieux qui fait presque peur. La mère dit : « Qu'il sera beau quand il sera un homme ! » Lui l'est déjà par son air digne : il traverse le salon lentement, traînant ses grandes babouches rouges, noble et sérieux comme un vrai fils de Mahomet.

Pendant qu'il se laisse voir, on habille la bergère ; et jamais Watteau ne fit mieux. Elle revient, sa petite robe troussée sur un jupon blanc, un fichu de *maman* noué à la taille, une petite fanchon dont la pointe retombe sur la frange de cheveux blonds, les boucles relevées et la nuque comme garnie d'une pluie d'or que chaque vent fait frissonner, une mouche au coin de l'œil, le velours noir au col, la rose à l'entre-baillement du fichu, un petit sourire composé sur les lèvres. Elle se fait admirer, elle se retourne, elle fait la révérence, elle savoure l'admiration qu'elle lit dans les yeux, elle ne veut pas rire tout à fait : les bergères ne rient pas dans le pays de ses songes !

Et comme cela ils se mettent à table. François est tellement occupé de sa moustache que, pour un rien, il se contenterait de regarder les autres manger ; mais on l'assure que les Turcs dînent et cela lui fait prendre courage. Au dessert, la petite sœur, qui est friande, s'empare d'un gâteau de son frère ; il proteste de sa bonne voix éplorée, et elle, levant vers tous des yeux assurés :

— N'est-ce pas que les Turcs sont toujours aimables pour les bergères?...

BRADA.

### LES PAROLES D'OR

Celui qui manque d'humanité envers les bêtes sera cruel envers les hommes.

L'abbé GREGOIRE.

La perfection de la bienfaisance consiste à s'effacer, si bien que l'obligé ne se croie pas inférieur à celui qui l'oblige ; et ce dévouement caché comporte des douceurs infinies.

BALZAC.

Dans le langage oriental, une femme est une fleur qui parle.

M<sup>me</sup> SWETCHINE.

Les femmes qui se font remarquer, au milieu des enivrements d'une fête, par l'éclat de leur beauté ou les splendeurs de leur toilette, se persuadent aisément qu'elles y occupent toutes les pensées, comme elles y captivent tous les regards. Il faut bien leur dire, cependant, que celles qu'on voit ainsi dans le tourbillon du monde font songer à celles qu'on n'y voit pas.

F. SAUVAGE.

### REVUE DES MAGASINS

A mesure que nous avançons en la saison printanière, la toilette s'impose à nous par de nouvelles exigences. La broderie, ce luxe de la femme de goût, se place ici en première ligne dans notre esprit. En effet, la mode actuelle est à la broderie sous beaucoup de rapports, soit qu'on l'emploie à la garniture du linge et de la lingerie, soit qu'on la dispose autour du costume, ou bien qu'on en constitue complètement celui-ci. La maison GESSAT et AUBRY est à même de fournir, en ce sens, tout ce qu'il est possible de désirer ; c'est une des plus importantes spécialités de broderies que nous connaissons et nous nous plaisons à le constater ici.

M<sup>me</sup> Gessat, qui s'y connaît admirablement, choisit elle-même tous les dessins de broderie et les fait exécuter par des ouvrières à elle dans le pays même de la broderie par excellence, en Lorraine. On trouve donc dans ses magasins (rue Saint-Honoré, 332) les plus jolies broderies en bandes confectionnées : polonaises, cuirasses, tabliers, tuniques ou écharpes, en toile et broderie anglaise, d'un travail merveilleux et de dessins nouveaux, exclusifs à la maison Gessat et Aubry. Ces vêtements sont garnis de plissés de toile et de valenciennes, recouverts de volants brodés ; des nœuds papillon en ruban de gaze — haute nouveauté — ajoutent un charme de plus à l'ensemble.

Charmantes encore, ces coquettes « matinées » en baptiste rose, bleue, etc., complètement brodées à l'anglaise, formant un élégant transparent sur une doublure de soie. Les bords brodés sont découpés et reposent sur un plissé de soie et de valenciennes.

Gentilles parures, cols et manches, bonnets du matin, — tout l'article de linge, chemises, camisoles, pantalons, etc. — mériteraient d'être signalés d'une façon toute particulière pour leurs broderies si bien appropriées à chacun de ces objets.

Enfin les mouchoirs simplement ornés de chiffres enlacés ou couverts de broderies délicates, véritables tableaux artistiques, méritent par dessus tout l'attention des connaisseurs.



— Les courses de Longchamps font tourner la tête aux couturières, et M<sup>lle</sup> Marie BATAILLON nous a confié ses angoisses à ce sujet. « Il faut une toilette élégante sans exagération de prix; » ou bien encore : « Une certaine originalité de caractère sans perdre un instant de vue le plus strict bon goût. » Toutes choses qui ne peuvent guère marcher de pair; pourtant notre habile couturière arrive à contenter ses clientes, mais à quel prix? en y perdant son repos.

Nous avons remarqué dans les salons de la rue Thérèse, 5, quelques-uns des mirobolants costumes dont nous parlions. L'un est en faille crème et pékin à rayures de satin prune et crème. Le jupon, en faille, est à longue traîne terminée par un plissé à larges plis fixés au milieu; ce plissé est en pékin. Poche et aumonière en pékin, posées l'une au-dessous de l'autre sur le côté, ornées de nœuds de ruban prune et réunies par des attaches semblables. Habit en pékin, à corsage cuirasse devant, formant de longs pans carrés derrière, séparés au milieu depuis la taille; les manches sont en faille, avec parement de pékin garni de nœuds.

Une autre toilette est en faille noire, de forme princesse devant, collante comme une cuirasse et ouverte en biais avec une garniture de cinq soutaches d'acier posées les unes près des autres. Une aumonière, avec chiffre, couronne et blason brodés en acier, est pendue sur le côté par des soutaches d'acier qui se reliait à une ceinture en lamé-acier. Du milieu du dos partent cinq soutaches d'acier qui descendent jusqu'au bas du dos, très-long; ici la jupe est montée par trois plis creux formant éventail du bas et rayés chacun de mêmes lacets d'acier. La toilette se complète d'une pélerine *Petit-abbé*, en faille noire, entourée d'acier, fixée dans le haut du corsage par trois plis, ne couvrant que le dos.

— Voici de nouveaux éléments d'élégance parisienne qui nous sont fournis par la maison DE PLUMENT. C'est une longue série de jupons et tournures admirablement compris pour faire ressortir les avantages d'une élégante toilette et la grâce d'une jolie taille.

Le jupon *Caverlet* en fin brillant, véritable jupon de lingerie avec tournure étroite et longue derrière, maintenue dans cette position par un intérieur lacé. Il est entouré d'un haut volant de nansouck, de 50 cent., terminé par un plissé garni lui-même de valenciennes. Ce jupon est monté à une large ceinture, — la *ceinture cuirasse*, — qui emboîte le tour des hanches sans plis, par conséquent favorable au collant des corsages actuels. Ce joli modèle, destiné aux toilettes de ville, dont il soutient la traîne, coûte 35 francs.

Le jupon *Croizette*, à ceinture cuirasse, est établi de la même façon que le précédent, avec cette différence que sa longueur, étant destinée à soutenir les robes à traîne, est plus grande; il en est de même du volant qui l'entoure puisqu'il a 65 cent. Ce volant est, en outre, garni d'une belle broderie et d'un plissé.

Le jupon *Marie-Antoinette*, que nos jeunes lectrices connaissent toutes par les descriptions que nous en avons déjà faites, continue d'être fort demandé; les personnes qui voudraient se le procurer, avec l'adjonction de la ceinture cuirasse, n'auraient qu'à le spécifier à la maison de Plument (rue Vivienne, 33). Pour fournir convenablement cette ceinture, il faut connaître la grosseur exacte de la personne à qui elle est destinée.

Nous continuerons prochainement cette intéressante nomenclature des jupons et tournures de la maison de Plument; ajoutons, toutefois, qu'aujourd'hui les femmes ne savent pas plus se passer d'une tournure que du *corset sultane* ou du *corset-cage*, tous deux à ceinture *Jeanne d'Arc*. Il en est ainsi encore du gentil *lacet hygiénique* en caoutchouc et soie blanche, expédié *franco* dans toute la France pour 3 francs et dont on ne peut plus se passer.

### SPÉCIALITÉS

Pour acquérir ou conserver un joli teint, plein de fraîcheur et d'éclat, il n'est pas de meilleur procédé ni de plus délicate composition que le *lait antéphélique* de CANDÈS. Cette lotion virgine s'emploie mélangée d'eau ordinaire à des degrés différents, c'est-à-dire plus ou moins coupée d'eau selon les exigences de la peau. Lorsque celle-ci est couverte de taches de rousseur, de boutons, de rougeurs ou de rugosités quelconques, prendre le *lait antéphélique* presque pur vaut mieux; mais si le teint n'est que terni par quelques dartres sans conséquence, alors on le coupe fortement d'eau. Enfin, dans l'habitude de la vie et pour les femmes de complexion délicate, il suffit de verser du *lait antéphélique* dans l'eau de la cuvette, de façon à la blanchir, pour obtenir la mesure voulue.

Le flacon de *lait antéphélique* coûte 5 francs, qu'il suffit d'envoyer en un

bon sur la poste ou en timbres, à l'adresse de M. Candès (boulevard Saint-Denis, 26) pour le recevoir *franco*.

— Combien les jeunes mères devraient bénir le docteur Nakson, de leur avoir rapporté de l'Inde, ces précieuses liqueurs et pommades indiennes! Grâce à elles, leurs gentils babies auront une chevelure luxuriante, et de longues boucles soyeuses couvriront abondamment leurs épaules.

La *Pommade* et l'*Eau indiennes* s'emploient simultanément, et l'on doit en user avec régularité pour que le tube capillaire en bénéficie complètement. Les mille plantes indiennes dont le suc constitue en partie la composition de ces produits offrent une garantie suffisante de leur innocuité et de leur efficacité. Les mères peuvent donc en toute sûreté se servir de l'*Eau* et de la *Pommade indiennes* pour l'entretien de la chevelure de leurs enfants.

La *Liqueur indienne* remplace la pommade, mais non pas l'*Eau* avec laquelle il faut également l'employer.

Adresser les demandes à M<sup>lle</sup> Marie GOA (rue d'Amboise, 5).

M. D'A.

### UN CONSEIL PRATIQUE.

Nous ne saurions trop recommander aux jeunes femmes le *Journal illustré LA JEUNE MÈRE ou l'Éducation du premier âge*, publié à la librairie E. Plon et C<sup>o</sup> (18, rue Garancière, Paris) par le DOCTEUR BROCHARD \*, bien connu par ses travaux spéciaux sur l'hygiène et les maladies des enfants. Ce Journal, couronné par l'Académie de médecine, et qui a obtenu la couronne civique de la Société nationale d'encouragement au bien, paraît une fois par mois et coûte six francs par an.

Remédier à l'inexpérience des jeunes mères, leur donner un guide qu'elles pourront consulter toutes les fois qu'elles auront un nouveau-né dans les bras, les mettre à même de donner à leurs enfants une santé et une constitution qui feront plus tard leur gloire et leur bonheur, tel est l'objet de cette publication, qui n'a aucune prétention scientifique et qui n'a qu'un but, vulgariser l'hygiène de l'enfance, et aider ainsi à diminuer la mortalité excessive des jeunes enfants.

Un numéro spécimen est envoyé gratis sur toute demande par lettre affranchie.

Voici le sommaire du n<sup>o</sup> 6 (1<sup>er</sup> avril 1876) :

TEXTE : Causerie du docteur (*Les robes trop longues*). L'Éducation du nouveau-né (*De la viande crue chez les enfants*). Une vocation. La crèche de Namur. Les vacances de Pâques. Le petit doigt de maman, enfantine. Dépopulation de la France. Nouvelles. — GRAVURES : Le premier pas. Les éléphants du Cirque américain. Le retour de la Crèche. Le retour des cloches. Les œufs de Pâques.

### SOMMAIRE DU 3<sup>e</sup> NUMÉRO D'AVRIL 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>lle</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par BACHAUMONT. — Propos de saison, par M. Charles MONSELEY. — Critique de la mode, par L. S. — *Jeanne d'Arc*, par M. Robert HYEXNE. — *La morale du bilboquet*, nouvelle, par M. Julien LEMER. — Mascarade, par BRADA. — Les Paroles d'or. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure n<sup>o</sup> 1314, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de mariage. — Patron découpé (annexe spéciale aux éditions n<sup>o</sup> 2 et n<sup>o</sup> 3) : modèle de confection.

Dans le texte : P. n<sup>o</sup> 309, dessin de M. E. PRÉVAL, chapeau *Baretta*. — DG. n<sup>o</sup> 627, dessin de M. RIGOLET : ornements et garnitures en passementerie.

ROUVENAT (☼) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les modes sont à présent bien assises ; on peut dire et indiquer avec certitude non-seulement ce qui se porte, mais ce qui se portera.

Tissus de soie, de laine, de toile ou de coton, offrent des caractères analogues : rayures, carreaux et chinés, parcourant toute la gamme des nuances dans les unis, comme assortiment. Car il est bon d'ajouter que la règle de l'assortiment dure toujours.

Quant à la forme, elle reste plate sur toute la ligne ; si plate même, qu'un humoristique étranger nous disait dernièrement, à la vue d'une jeune femme en robe princesse sanglée, et dont la traîne seule ondulait : « Croyez-vous que ce soit une femme ? N'est-ce pas plutôt une sirène ? Voyez son corps, on dirait une queue de poisson ! »

Dans tous les cas, cette platitude se présente sous plusieurs aspects ; la cuirasse se prolongeant en pans d'habit derrière, avec une foule de fioritures, en est un des plus nouveaux. La redingote, sorte de polonaise qui tombe carrément, avec un dos princesse faisant traîne, est également une des dernières inspirations dans ce sens : ces deux types, tirés eux-mêmes de la robe princesse et de la cuirasse, servent de principes fondamentaux à une foule de combinaisons fantaisistes.

Nous citerons, par exemple, deux forts jolis costumes qui viennent à l'appui de ce que nous indiquons.

L'un se compose d'un jupon de faille gris ardoise, entouré d'un volant plissé et d'une ruche à la vieille, le tout en bourrette de laine grise. Un tablier de cette même étoffe, encadré de franges chardon de nuance assortie, est drapé et demeure sur le jupon de façon à ne pas faire épaisseur sous la cuirasse ; ce tablier est gracieusement relevé derrière où il s'agrafe comme la jupe. Il y a ensuite un habit en bourrette, dont le devant est une cuirasse en faille, ainsi que les manches, le col rabattu et la cravate. L'habit est plissé, à plis fins et pressés au milieu du dos ; les pans, entourés de franges, sont croisés, et l'un d'eux forme sur l'autre un pli

bachelick plein d'originalité. L'ensemble est tout à fait élégant.

Le second costume comprend un jupon de faille bleu marine et une redingote en cachemire crème à rayures multicolores où le rouge domine. Le jupon à traîne est garni d'un volant de cachemire taillé en biais avec deux « dépassants » de faille bleue et rouge, celui-ci à peine visible. Ce volant est pour la moitié coulissé. La redingote, en cachemire, n'est redingote que pour

moitié ; le milieu du dos forme traîne princesse, et le reste est une cuirasse avec tablier. Celui-ci, drapé derrière, est fixé à la traîne par une torsade de faille ; les bords inférieurs de l'un et de l'autre sont terminés par des franges assorties aux rayures. La partie redingote est ornée d'un revers de faille, dans le bas, faisant équerre, et dont la pointe arrive au bord de la cuirasse. Elle est fermée en biais sur la cuirasse et le tablier ; les boutons, tantôt bleus, tantôt gris, avec boutonnières de soie assortie, se détachent, par opposition, de l'étoffe de soie ou de laine sur laquelle ils sont posés. Le haut de ce corsage compliqué est coupé en carré sur un plastron de faille, lequel est encadré de plissés remontant autour du cou. Deux poches en faille, — l'une petite et carrée avec flots de ruban au bas du dos, l'autre oblongue et garnie de boutons, sur le côté de la redingote, — forment le complément de cette gracieuse toilette, d'une originalité de bon ton et qui a tout à fait grand air.

Le carrousel donné dernièrement au Palais de

l'Industrie par l'École de Saumur nous a fourni quelques observations intéressantes au sujet des modes. Nos lectrices savent par elles-mêmes, ou d'après les on-dit, combien la réunion était élégante. Ce qui nous a particulièrement frappée à ce point de vue, c'est le grand nombre de toilettes où le bleu et le rouge dominaient ; la combinaison de ces deux couleurs est bien réellement admise. Jusqu'à présent nous n'avons pas voulu nous avancer à ce sujet, trouvant l'association de ces nuances un peu risquée ; maintenant il faut bien en parler, puisque le fait est



P. N° 304. — CHAPEAU Créole.



accompli. Un chapeau de paille noire orné de ruban bleu et de coquelicots est chose fort élégante. Une robe en cachemire et faille bleu marine un peu sombre, ornée de « dépassants » de faille rouge, est également fort goûtée ; nous en avons aperçu une, entre autres, qui nous a paru très-réussie ; il y avait surtout des coques de ruban bleu, doublées de ruban rouge à peine visible, qui donnaient un grand charme à l'ensemble. La sobriété du rouge suffisait pour lui enlever ce qu'il y avait de trop vif dans son éclat, atténué déjà du reste par la masse du bleu de la toilette.

Beaucoup de bouquets de corsage à ce carrousel, et rien de plus coquet, selon nous. La fleur naturelle est si bien imitée qu'il est peu de femmes qui n'adoptent l'imitation. Lilas blanc, boutons de roses et réséda, voilà quels étaient les groupes préférés.

Nous signalerons encore comme étant fort gracieuses les manches de soie de nuance claire, crème ou autre, formant bouffettes sous des bracelets en velours ou en étoffe pareille au corps de la robe.

Mary d'AUBERVILLE.

### PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

#### Grand Panorama des modes de Printemps et d'Été 1876.

Le renouvellement des saisons amène naturellement avec lui la nécessité, pour toutes les personnes qui s'occupent de la confection des toilettes féminines, de se procurer des modèles nouveaux, assez variés et assez nombreux, pour satisfaire à toutes les conditions de goût et d'élégance qui s'imposent.

A ce point de vue, — toujours soucieux que nous sommes d'être agréables à nos lectrices et de leur rendre service, — nous avons fait établir et nous mettons dès aujourd'hui à leur disposition une GRANDE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. On pourra s'en faire une idée en songeant qu'elle ne contient pas moins de quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, et représentant un ensemble de quatorze toilettes inédites du meilleur goût et de la dernière élégance, pour le PRINTEMPS et l'ÉTÉ de 1876. — (Voir la description, page 215).

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver une collection de toilettes de ville, visite, réception, soirée, mariage et de costumes d'enfants, plus habilement reproduite et plus pratiquement utile. Aussi ne saurions-nous trop conseiller à nos abonnés de faire sans retard l'acquisition de cette magnifique planche, d'un si grand intérêt en ce moment et si avantageuse.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton pour éviter qu'elle arrive en mauvais état, il suffit d'adresser trois francs en timbres-postes ou en un bon de poste au nom de MM. GOUBAUD et fils, 92, rue Richelieu, à Paris.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 304.

CHAPEAU *Créole*. — La passe renversée est en paille de riz ; le fond mou, en foulard crème quadrillé de bleu pâle, forme le bavolet par une coulisse. Une traverse en foulard recouvre, à cheval, le milieu de la passe, séparant deux pointes de plumes bleues qui retombent de chaque côté ; une branche de roses est glissée dans cette traverse. Roses assorties sur le bavolet derrière et mentonnières en foulard.

G. N° 624.

1. PETITE FILLE DE DIX A ONZE ANS. — Robe princesse en étoffe vénitienne bleu marine, garnie devant, en tablier, de galons en vieil argent, avec boutons assortis au milieu. Même garniture au bas des manches. Une ceinture en ruban bleu sombre soulève la jupe par derrière en formant un léger pouff. — Lingerie en organdi, festonnée et ruchée ; nœud de cravate gros bleu. — Chapeau *baby*, en même étoffe que la robe ; fond mou, passe doublée de velours noir et ruchée à gros tuyaux. Pompon de velours au sommet et nœud assorti derrière.

2. PETITE FILLE DE QUATRE A CINQ ANS. — Costume en armure rosée. Jupou garni devant de petits rouleaux de faille rose, posés deux par deux, avec boutons de nacre à chaque extrémité ; volant formé dans le bas et tête roulée en faille. Corsage genre veston rayé au milieu du dos et garni sur tous ses bords, y compris les manches, de rouleaux de faille ornés eux-mêmes de petites guipures blanches. — Chapeau *niçois* en paille recouverte de mousseline blanche, formant à la fois le fond et la passe ; celle-ci, toute ruchée, est relevée derrière avec un gros chou de velours noir. Ruban de velours coulissé autour de la calotte et boutons de rose sur le côté.

3. PETITE FILLE DE SEPT A HUIT ANS. — Costume en armure quadrillée bleu et rouge. Jupou court, uni devant, monté à gros plis derrière. — Corsage très-long devant, avec une pointe arrondie très-marquée ; ce devant est garni de galons bleus, comme le dos, et orné de trois rangs de boutons boule en soie rouge (celui du milieu servant à boutonner). — Poche profonde et carrée, rayée de galons. Le dessus seul de la manche est garni de galons pendants. — Chapeau de paille et surah bleu assorti ; passe plate et bordée de bleu ; fond mou avec groupe de coquelicots sur le sommet, dont le rouge rappelle celui de la toilette. — Un plissé de surah orné de valenciennes entoure la calotte et se fixe derrière sous un petit nœud.

4. PETIT GARÇON DE QUATRE A CINQ ANS. — Costume en sicilienne havane. Jupou court, tout plissé. Gilet et veste Louis XV, ouverts tous deux dans le haut sur une chemisette blanche à col rabattu ; nœud de cravate rouge. Tous les bords de ces deux vêtements sont ornés d'un galon de soie marron, ainsi que le parement des manches. — Béret en paille de riz, garni, au milieu, d'un pompon de plumes marron, du pied duquel partent, pour retomber derrière, deux bouts de velours de même nuance. Les bords de la coiffure sont entourés de trois rangs de ce velours.

5. PETITE FILLE DE TROIS A QUATRE ANS. — Robe de cachemire écossais, de nuances vives, montée devant et derrière par trois plis. Un ruban rose, étroit et bordé de velours noir, orne le bord du corsage décollé, deux plis sur trois du devant et du dos, ainsi qu'une aumônière à trois « rabattants » placée sur le côté. La petite manche bouffante est en nansouck, terminée par une broderie anglaise, avec la même garniture de soie et de velours. Broderie au bord du corsage. — Large ceinture en velours noir, nouée derrière, à bouts frangés.

G. N° 628.

TOILETTES DE SOIRÉE. — 1. Costume de faille et foulard raisin de Corinthe. — Jupou à traîne unie, entouré d'un volant que surmonte un large ruché à la vieille. Deux écharpes de foulard, garnies chacune de franges à tête quadrillée, sont drapées autour du jupon, puis nouées derrière l'une au-dessus de l'autre avec bouts pendants. — Une aumônière garnie de franges et de nœuds de velours noir pend dans le bas du jupon, et les velours qui la soutiennent passent en *reprise* sous les écharpes et dessus pour se fixer à la ceinture. — Cuirasse unie, ouverte en châle et encadrée d'un fichu en foulard bordé de franges. Les manches duchesse sont terminées par un ruché à la vieille et des franges. — Lingerie en crêpe lisse plissé. — Gants de Suède paille, à neuf boutons. — Velours noir passé dans les rouleaux des cheveux, avec nœuds sur le côté et derrière.

2. Costume en faille et foulard saumon. — Jupou à traîne unie, garni devant de trois volants plissés, montés à tête, avec chacun deux têtes supplémentaires (ce qui en forme trois). — Tablier en foulard, court et drapé, assez haut sur les côtés, entouré d'une dentelle noire. Echarpe de foulard entremêlée de dentelle semblable, disposée en « vagues bouleuses » derrière ; la dentelle garnit à plat le côté touchant le tablier et termine le tournant de l'écharpe. — Cuirasse unie à manches duchesse en foulard et volants de dentelle avec nœuds papillon. Un nœud de dentelle sur le devant du



corsage rappelle la disposition de la toilette. — Lingerie en crêpe lisse plissé. — Couronne de feuillage dans les cheveux.

#### Description de la gravure coloriée n° 1316.

TOILETTES DE COURSES. — 1. Costume en foulard nankin, avec garnitures de faille marron. — Jupon plissé à la religieuse devant, garni sur le côté d'une poche entonnoir; celle-ci, toute plissée, est bordée de rubans marron, avec nœud dans le bas. — Cuirasse à dos de forme princesse, se prolongeant en une traîne soulevée en pouff par un nœud de faille assortie. Des biais de faille marron forment le col, ornent le milieu des devants et suivent tous les bords de la cuirasse, ainsi que ceux de la traîne princesse. Aumônière, sous forme de parement, placée à l'angle de la cuirasse, sur le côté. Tout le bas des manches plates est en faille marron, avec une garniture de boutons boules assortis. Mêmes boutons devant et sur l'aumônière. — Lingerie en batiste et valenciennes. — Chapeau à bord de paille et fond mou en turquoise crème. Nœuds de ruban bleu au sommet et groupes de coques pareilles dans le bas derrière. Dentelle crème dépassant la passe et bandeau de ruban bleu.

2. Costume en faille vert réséda. — Jupon à traîne, entouré de volants et de plissés bordés de faille rouge cardinal. — Tablier arrondi, entouré d'un biais semblable et d'une frange assortie aux deux nuances. Il est drapé derrière en larges plis réguliers, fixés par des biais rouges, cloués de boutons. Poche sur le côté, rayée de petits biais rouges, entourée de franges et garnie de nœuds en ruban dans le haut et le bas. De cette poche partent trois cordelières rouges, qui vont se fixer derrière sur une des traverses. — Cuirasse garnie, dans le haut, d'un col de faille, ouvrant par des revers, avec nœud au bas. Boutons rouges et double biais rouges sur le bord inférieur. Les manches se terminent par un plissé rouge, avec parement bordé comme le reste. — Lingerie ouverte, en dentelle crème. — Capote en soie; fond mou à passe renversée et bavolet, tous deux tuyautés. Bandeau de feuillage, avec bouquet de fleurs jardinière; barbes Rachel, en dentelle crème, gracieusement drapées sous le cou et fixées de côté.

#### Description du modèle de chapeau GC. n° 7.

Substitué à la gravure 1313 C, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

CHAPEAU Métella. — Chapeau de paille de riz blanche, à bords verdâtres (forme Ophélie). Ruban crème drapé autour de la calotte, formant un nœud à coques plates, avec bouts flottants négligemment noués derrière. Deux bouts de ruban partent de ce nœud pour passer à cheval sur le bord inférieur et se fixer dessus. Guirlande de fleurs des champs sur le côté de la passe et bandeau de mêmes fleurs devant.

#### ÉCHOS DE LA MODE

Parmi les femmes du vrai monde qui assistaient à la première représentation de *Piccolino* à l'Opéra-Comique, on a particulièrement remarqué, au point de vue de l'élégance, M<sup>me</sup> A. L..., qui portait une toilette de faille bleu nuage avec touffes de rosés blanches dans les cheveux; M<sup>me</sup> T..., toute en gris feutre et argent, avec un très-joli chapeau Longueville à galon d'argent et plumes grises; la baronne de B..., en faille et velours de Gênes noir, la toilette garnie de venise et rehaussée de nœuds pourpre.

De quoi va se composer cet été la toilette des vraies élégantes qui font la mode? A cette question, voici la réponse de la *Vie parisienne*:

Chemise en soie azur, plastron à entre-deux, volants valenciennes;

corset satin chair; un jupon surah ou taffetas blanc à trois entre-deux valenciennes et garnitures; haute tournure; second et dernier jupon en mousseline à entre-deux et garnitures riches; bas de soie rose entièrement à jours; jarrettières à roses et franges, souliers en satin avec une barrette bouclée sur le cou-de-pied; gants clairs à cinq boutons.

Avec cela, chapeau de campagne; ombrelle idem; et... un costume de cinquante francs.

N'est-ce pas là le véritable luxe et une recherche légitime et bien placée?

La robe fourreau, souvent portée sans « rien » dessous par nos grand'mères qui s'y entendaient, ne comporte, on le voit, que deux jupons « tout au plus ». Par contre, la chemise se porte longue et à volants garnis, et comme jupe et jupons sont également longs et, de plus, noués très-serrés autour des jambes, ce qui est très-chaud, les femmes qui ont « du genre » et un soin particulier de leur personne adopteront par la grande chaleur, dans la maison, la chaussette baby et le soulier d'enfant enguirlandé de fleurs ou d'acier.

X. V.-P.

#### CHRONIQUE MONDAINE

Pâques s'est passé, cette année, avec une température de Noël. Nous avons eu la neige comme si l'on n'eût pas été dans le mois d'avril, et l'on grelottait en dépit des fleurs qu'exhibaient les marionniers. Dimanche et lundi encore, il n'y avait pas une seule toilette légère aux courses, et l'assistance en était aux robes de drap et aux paletots fourrés.

Les lustres ont profité de cette éclipse du soleil. Les salons se sont montrés extrêmement brillants et animés l'autre semaine. Le lundi, on a signé, chez la maréchale Regnault de Saint-Jean-d'Angély, le contrat de mariage de sa petite-fille, M<sup>me</sup> Madeleine Davilliers, avec le baron Mariani.

Le même soir, il y avait un très-beau concert chez la duchesse de Galliera.

Si l'on cause de tous et de tout dans ces réunions dont la plupart des membres sont mêlés par eux-mêmes ou par leurs proches aux affaires de l'Europe, on peut le penser! On y démentait, cette semaine, le bruit, qui a couru les journaux, du mariage du prince d'Orange avec la seconde fille du roi de Hanovre. Par contre, on y annonçait les fiançailles de M<sup>lle</sup> Marie de Biron avec le prince de Ligne.

L'état de santé du général Changarnier, qui donne les plus sérieuses inquiétudes, faisait aussi l'objet des conversations. Le général ne s'illusionne pas sur la gravité de sa situation et disait l'autre jour:

— Je crois que je vais laisser vacant mon Sénat à vie.

Beaucoup de souvenirs également à l'adresse du baron Sina, qui vient de mourir laissant à chacune de ses quatre filles, la comtesse Wimpfen, la princesse Irène Mavrocordato, la princesse Ypsilanti et la duchesse de Castries, quinze cent mille livres de rentes.

Le but par excellence des déplacements, cet été, sera l'exposition de Philadelphie. Dans le beau monde, on s'organise en caravane pour aller passer deux mois en Amérique, de même qu'on va à Luchon ou à Ostende. Déjà, en prévision de l'ouverture de l'exposition, qui a lieu le 1<sup>er</sup> mai, quelques impatients ont pris la route du nouveau-monde. Un de ceux-là nous envoie un assez amusant souvenir de sa traversée.

Les cabines, on le sait, sont généralement à deux lits. Un voyageur anglais, peu désireux de partager avec un inconnu celle où son bagage était déposé, en avait pris possession de la manière suivante: il avait mis sa carte de visite sur le lit supérieur, sur le



lit inférieur, sur la toilette, dans la cuvette, dans le pot à l'eau... partout!

On a eu beaucoup de peine à lui faire comprendre que cette prise de possession par droit... de carte de visite ne pouvait engager l'administrateur du bord, et un compagnon de cabine lui a été donné. C'était notre Français.

L'Anglais s'est obstiné à ne pas lui adresser un mot durant toute la traversée; il affectait soigneusement, et avec des difficultés extrêmes, d'éviter tout contact avec lui, le traitant comme un ennemi ou un pestiféré.

Pour en revenir à Philadelphie, il paraît qu'on y verra, entre autres choses curieuses, l'exposition d'un million en numéraire d'or. On payera à peu près un franc pour le contempler.

La spéculation se base sur le retentissement, de plus en plus grand, que les faits de justice et de commerce donnent à ce mot « million, » les fuites des caissiers à la T'kindt, et les faillites des banquiers.

A chaque instant, vous voyez les millions énumérés par brassées. Il n'y a pas de magasin de nouveautés en liquidation qui n'affiche ses soieries, ses châles, ses toiles par millions de valeur: million par-ci, million par-là, million partout!... Mais cela toujours au figuré. Quel est le millionnaire qui a jamais vu un de ces millions?

Or, c'est d'en réaliser, d'en monnayer un qu'il s'agit à Philadelphie. L'exposition en question mettra un million sur table, en belles pièces d'or agglomérées par monceaux. Un million visible à l'œil nu, palpable, tangible, manifeste... cette chose, enfin, dont toutes les têtes sont tournées, et que nul n'a jamais vu s'il n'est caissier à la Banque de France!

Pour un franc on verra le monstre, le dieu, l'infâme, ce représentant condensé de tant de joies, de tant de bassesses, de tant de jouissances, de tant de consciences.

L'invention est bien américaine et nous lui prédisons un grand succès.

Nous vivons, du reste, en un siècle de *puffs* et de réclame à outrance. Chaque jour amène quelque invention nouvelle pour attirer les badauds au comptoir.

L'Angleterre vient de trouver, sur ce point, quelque chose qui mérite d'être signalé à l'attention publique.

En plein Oxford-Street, c'est-à-dire dans le quartier le plus effréné du commerce et de la flânerie, on pouvait voir, la semaine dernière, deux files de vingt-cinq individus chacune qui s'avançaient dans la direction d'*Hyde-Park*, portant de grandes dalmatiques en papier noir, historiées de caractères blancs. La tête seule et les bras de ces individus passaient en liberté hors de ces surtoutis étranges.

Ce n'était ni plus ni moins que des affiches!...

Ceux qui les portaient avançaient l'un derrière l'autre, emboîtant le pas en cadence et se livrant à tous les signes, à toute la pantomime du plus violent désespoir. C'étaient des regards lancés au ciel d'un air navré, des bras exprimant la détresse, des têtes penchées de la façon la plus désespérée du monde.

Or, voici le mot de ce larmoyant spectacle. Un grand magasin de deuil vient d'ouvrir, à Londres, sa vente d'acquisitions nouvelles en fabrique. Ne sachant à quelle sainte réclame se vouer, à quelle nouvelle rouerie de publicité s'adresser, il lui est venu à l'idée de faire promener ainsi cinquante pleureurs habillés de ces grandes affiches noires et blanches, et portant par la ville, étonnée et curieuse, le spectacle funèbre des déchirantes douleurs qui ne veulent pas être consolées, mais qui veulent qu'on prenne note de leur adresse.

Convenez que nous ne sommes pas encore de cette force de ce côté du détroit!...

BACHAUMONT.

## ÉLOGE DE L'ESCRIME

Le premier mérite de l'escrime (1) est, à mes yeux, d'être un art national, un produit de notre pays, un fruit du sol, comme la conversation. Qu'est-ce en effet que faire des armes? c'est causer. Car, qu'est-ce que causer? n'est-ce pas parler, riposter, attaquer... toucher surtout... si l'on peut? et Dieu sait qu'à ce jeu-là la langue vaut bien le fleuret!

Je parle du fleuret; mais que dire de l'épée? Les Allemands ont le sabre, les Espagnols le couteau, les Anglais le pistolet, les Américains le revolver, mais l'épée est l'arme française...

J'aime encore les armes comme auteur dramatique.

Que deviendrions-nous, je vous le demande, nous pauvres auteurs de comédies, sans le duel à l'épée? Le pistolet est un brutal qui ne convient qu'aux drames bien noirs et aux dénouements! Mais l'épée!... elle est de fête partout, elle sert aux expositions, aux déclarations, aux réapparitions! Que voulez-vous qu'on fasse, dans une comédie, d'un homme blessé au pistolet? Il n'est plus bon à rien. Mais à l'épée, il revient deux minutes après, la main dans le gilet et essayant de sourire. La jeune fille ou la jeune femme lui dit: « Comme vous êtes pâle, monsieur! — Moi, mademoiselle... » Alors paraît, par hasard, un petit bout de taffetas d'Angleterre... « Ciel! Henri, vous vous êtes battu! » Ah! messieurs, l'admirable verbe que le verbe se battre! Tous les temps en sont bons. « Vous vous battez?... Battez-vous!... Ne vous battez pas!... » Et comme il va bien avec les exclamations!... « Mon ami! par grâce! — Monsieur, vous êtes un lâche!... — Arthur! Arthur!... je me jette à tes pieds! » Ne me parlez pas de théâtre sans ces deux collaborateurs indispensables... l'épée et l'amour!

J'aime encore l'escrime comme observateur. Une salle d'escrime est une salle d'armes où abondent des originaux aussi amusants qu'au théâtre. Il y a d'abord la classe nombreuse des tireurs qui ne tirent pas, et qui ne tireront jamais. Puis, les tireurs pour cause de ventre, ceux à qui leur médecin ou leur femme ordonne de maigrir et qui, après avoir pendant deux heures sué comme des bœufs, soufflé comme des phoques, fumé comme des puddings bouillis, vous disent de bonne foi: « Je viens de faire des armes! » Il y a aussi les maîtres d'armes, je me trompe, les professeurs d'escrime! Ils sont généralement gais, bonnes gens, dévoués corps et âme à leurs élèves. Mais leur côté faible... c'est la véracité... le fleuret à la main, bien entendu! Il est vrai que les amateurs pourraient bien réclamer aussi! Je n'ai guère rencontré de tireur qui ne niât au moins un coup par assaut! Que voulez-vous? un coup nié ne compte pas. Et il est si facile de dire: Je n'ai pas senti! Ah! si quand nous tombons, nous autres, auteurs dramatiques, nous pouvions annuler les sifflets en disant: Je n'ai pas entendu!... Enfin, quand cela arrive, on se console en venant faire des armes et en écoutant les histoires du maître?

Je m'en rappelle une assez plaisante. J'ai eu pour premier professeur un vieux maître qui s'appelait le père Dulaurier. Il avait une fille qui faisait sa gloire. « Ah! ma fille! messieurs, nous disait-il, elle est faite!... elle est faite... comme un saumon. » Elle était donc faite comme un saumon, et de plus elle était demoiselle dans un magasin de modes, ce qui inquiétait un peu son père; il avait tort, mais enfin cela l'inquiétait. Ne pouvant plus supporter cette inquiétude, il va se poster un soir d'été au coin de la rue Traversière (elle travaillait rue Saint-Honoré), et là il l'attend enveloppé dans son manteau. « Vous pouvez juger, nous dit-il, si le cœur me battit quand je la vis paraître; je m'approchais d'elle, et, cachant ma figure pour qu'elle ne me recon-

(1) Nous croyons être agréable à nos lectrices en empruntant à une charmante et spirituelle causerie de M. E. Legouvé, sur l'escrime, l'article qu'elles vont lire et qui les met en cause. — R. H.



« nût pas, je lui glisse à l'oreille une petite drôlerie vraiment très-gentille... O bonheur! elle se retourne et me lance à toute volée « une giroflée à cinq feuilles... *Je pare tierce*, et je lui dis : Ma fille, « tu es vertueuse! »

L'escrime a encore sa valeur utilitaire... Elle vous apprend à juger les hommes. Il n'y a pas de dissimulation possible le fleuret à la main. Après cinq minutes d'assaut, le faux vernis de l'hypocrisie mondaine tombe et coule avec la sueur comme le fard, et au lieu de l'homme du monde, poli, en gants jaunes, au parler de convention, vous avez devant vous l'homme véritable, réfléchi ou étourdi, faible ou ferme, rusé ou naïf, sincère ou de mauvaise foi... L'âme ne se voit jamais mieux qu'à travers les mailles serrées de ce petit masque de fer.

J'en ai tiré un jour un singulier profit. Je faisais des armes avec un fort courtier en eaux-de-vie, rhums et vins de Champagne. Avant l'assaut, il m'avait offert ses services pour quelques fournitures, et je les avais à peu près acceptés... L'assaut fini, je vais au maître de la maison, et lui dis : « Je n'achèterai pas de vin de Champagne à ce monsieur-là... — Pourquoi? — Son vin doit être frelaté... il nie tous les coups! »

Appliquez mon principe, et vous vous en trouverez bien... Quelques-uns de vous sont déjà mariés... Vous aurez quelques jours des filles à marier... Eh bien! qu'il se présente un prétendu, ne perdez pas votre temps à prendre des informations trop souvent menteuses... et dites simplement à votre gendre futur : Voulez-vous faire une botte? Au bout d'un quart d'heure vous en saurez plus sur son caractère qu'après six semaines d'investigations.

Les mères, cependant, sont en général pleines de préventions contre l'escrime; leur tendresse voit toujours une épée dans un fleuret, et elles craignent que la salle d'armes ne fasse de leurs fils des duellistes. Qu'elles se détrompent! Je ne connais pas un seul spadassin parmi les habiles tireurs de Paris. Un lâche seul peut provoquer une lutte où il n'y a de péril que pour son adversaire. Un homme de cœur trouve dans sa force même le droit et le devoir de rester modéré en étant ferme; et, comme cette force conseille également aux autres la modération envers lui, il s'ensuit que l'habileté en escrime est une double raison pour se battre plus rarement. Je dirai encore aux mères : Vous ne prétendez pas que vos fils n'aient pas de passions, vous désirez seulement qu'ils aient les bonnes, c'est-à-dire celles qui tuent les mauvaises... Eh bien, croyez-moi, l'amour de l'escrime est une de celles-là. Montesquieu a écrit quelque part qu'il n'avait jamais eu dans sa vie un chagrin dont une heure de lecture ne l'eût consolé. Dieu me garde d'en dire autant de l'escrime! Il y a des douleurs dont rien ne console; mais ce que je puis certifier, c'est que je ne connais pas de préoccupation qu'un assaut vigoureux ne dissipe, ni de mauvaise tentation dont il ne vous délivre.

Ernest LEGOUVÉ.

### AVANT LE SALON

En attendant l'ouverture du Salon, le public n'a que l'embarras du choix entre les expositions dues à l'initiative privée. C'est d'abord M. Edouard Manet, le peintre réaliste, qui a cru devoir en appeler au souverain juge — l'opinion publique — du jugement qui l'a brutalement exclu du prochain Salon. Il a pris le parti, et il a bien fait, d'exposer dans son atelier les deux tableaux qu'il avait présentés au jury : un portrait d'homme (vrai type d'artiste), debout, roulant une cigarette, tandis qu'un levrier lappe derrière lui un verre d'eau posé à terre, — et une jeune femme lavant du linge dans un jardin, au printemps, sous un coup de soleil, tandis que son enfant joue avec le morceau de savon.

Déjà un groupe de peintres qui marchent d'un pas plus ou moins fantaisiste dans les mêmes sentiers que M. Manet avait sol-

licité la curiosité des amateurs, et l'on peut voir encore, rue Laflite, ce qu'ils ont eux-mêmes intitulé l'exposition des « impressionnistes ». Nous nous bornerons, pour notre part, à mentionner quelques études très-sincères dues au pinceau de M. Degas.

Une exposition bien autrement intéressante est celle que fait en ce moment l'éditeur L. Berville, dans ses magasins de la rue de la Chaussée-d'Antin, des fusains de M. Maxime Lalanne, reproduits en *fac-simile* au moyen de procédés de pantotypie de Thiels aîné. Nous avons dit ici même en maintes occasions ce que nous pensons de l'œuvre de M. Lalanne, dont nous tenons le talent en haute estime : aussi avons-nous été charmé de retrouver dans les copies de fusains dont nous parlons toutes les qualités qui distinguent les originaux, et qui ne nous paraissent pas devoir supporter l'épreuve de la reproduction. Cela fait, sans doute, le plus grand honneur au procédé découvert par M. Thiel; mais le degré de perfection auquel il est arrivé nous paraît dû surtout à la puissante intensité de ton, qui rend si vivantes les remarquables compositions de M. Lalanne.

En résumé, la pantotypie appliquée à la reproduction du fusain nous paraît appelée à rendre de précieux services, et l'on peut dire déjà que l'auteur de cette importante découverte a bien mérité de l'art et des artistes.

Robert HYENNE.

### THÉÂTRES

OPÉRA-COMIQUE. — Nous sommes heureux de constater que le succès de *Piccolino* ne s'est point démenti. M. Guiraud peut en être fier. Voilà le véritable opéra-comique, tel que doit l'entendre notre époque, avec la distinction dans la verve, la grâce dans le rire. Au premier acte de sa partition tout rempli de la chaste poésie du foyer, l'habile musicien en a ajouté deux autres qui le disputent en charme mélodique et en entraînent toujours marqué au coin d'un style pur et exquis.

M<sup>me</sup> Galli-Marié compte une création mémorable de plus avec *Piccolino*. Il est impossible de déployer plus de pittoresque dans la composition d'un rôle qu'elle n'en a mis dans celui du héros de M. Sardou.

L'ensemble de l'interprétation autour d'elle est excellent, et voilà l'affiche du théâtre Favart désengouonnée pour cent représentations.

VAUDEVILLE. — Succès encore avec *les Dominos roses*. La grosse gaieté plutôt que l'esprit assaisonne la pièce de MM. Delacour et Hennequin; mais l'imbroglio qui en forme la trame est conduit, trois actes durant, avec un tel entrain qu'il emporte à sa suite le spectateur; aussi ce dernier, ravi de trouver à rire, ne cherche-t-il point à discuter ses applaudissements.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Jean la Poste*, interprété par les principaux artistes de la création, Dumaine en tête, a repris le cours de ses fructueuses représentations d'autrefois. On sait quelle vogue obtint à son apparition ce drame intéressant et bien fait : la direction a donc été bien inspirée en le faisant succéder aux exploits des *Mousquetaires*.

FOLIES-DRAMATIQUES. — *Les Mirlitons*, musique de M. Cordès, ont pris la suite des affaires de l'*Oeil crevé*. La pièce n'est guère qu'un cadre dans lequel les artistes de M. Cantin déploient tous leurs talents.

Le sujet est une rivalité de cercle à cercle, du cercle de Château-Thierry au cercle de Soissons, le premier faisant tout au monde pour éclipser les splendeurs du second.

S'il y a succès, Milher et Luco peuvent en revendiquer une large part.

HOP-FROG.



PLANCHE G. N° 628. — DESCRIPTION, PAGE 206



TOILETTES DE SOIRÉE OU DE THÉÂTRE  
Modèles de M<sup>me</sup> Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19).





*Jules David*

*A. Bonnet 1316*

*A. Levy, imp. r. des Arts et. 66.*

*Ad. Blanchard, 20, Rue de la Harpe, Paris*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

*Coquette de Courus de M<sup>lle</sup> Adolphe Koenig r. Monsigny 19.*

*Entered at Stationer's Hall.*







PLANCHE G N° 624 — DESCRIPTION, PAGE 206.



COSTUMES D'ENFANTS

Modèles de la maison du Petit-Saint-Jean (rue du Quatre-Septembre, 11).



## LA MORALE DU BILBOQUET

(NOUVELLE. — SUITE.)

## V

Deux mois s'écoulèrent sans apporter de changements à la situation des personnages. Simplicie continuait à tenir M<sup>me</sup> Ducerceau au courant de ce qui se passait à la fabrique, de ses progrès lents dans l'étude de la langue espagnole et des observations que lui permettait de faire son rôle de bilboquet.

Ainsi il lui avait conté, entre autres choses, ses vaines tentatives auprès d'Anatole Fricquet, avec qui il était très-bien ; il en avait tiré toutefois ce renseignement, qu'Anatole devait sa belle position d'associé dans la fabrique de parfumerie à une rencontre analogue à celle du Marseillais et à l'excellente mémoire de Truc. Seulement c'était son maître lui-même que le chien fidèle, abandonné à Anatole, avait reconnu après dix ans d'absence.

Pourquoi cette circonstance avait-elle valu à l'ami une situation si magnifique : 6000 francs d'appointements, le logement et la table pour un travail insignifiant, et la moitié de la propriété d'un établissement industriel qui aurait pu rapporter des bénéfices ? Anatole était donc maître d'un secret bien important ? Probablement le véritable nom de son ami et les détails de l'acte criminel auquel il devait sa fortune ?

Ce secret, Simplicie avait employé tous les moyens pour le découvrir ; il était allé, et il se le reprochait, jusqu'à donner à entendre à Fricquet qu'il serait largement récompensé de sa trahison. Tout avait été inutile, et le joueur de bilboquet avait fini par en conclure que l'associé pouvait bien être aussi le complice du faux Carle Maudan.

Mais il s'était bien gardé de faire part à la mère de Fabienne des progrès qu'il avait faits dans le cœur ou plutôt dans l'imagination fantasque de la passionnée Mouna. Ces progrès étaient si sensibles et M<sup>me</sup> Mouna dissimulait si peu son goût prononcé pour le joueur de bilboquet, que celui-ci se félicitait *in petto* de la répugnance qui tenait la famille Ducerceau éloignée de Noisy-le-Sec et la faisait renoncer à toute nouvelle visite. Il sentait que le cœur de sa jeune promise n'aurait point manqué de deviner instinctivement cette rivale.

Ce n'est pas qu'il voulût encourager en aucune façon ce caprice, ni s'y prêter positivement en quoi que ce fût, mais il se disait qu'il pouvait y avoir, un jour ou l'autre, quelque parti à tirer de cette bienveillance, dans l'intérêt de la cause si juste qu'il servait.

Donc Simplicie se tenait sur la réserve et n'opposait aux regards et aux sourires de M<sup>me</sup> Mouna qu'une force négative de chaste inertie.

Mais cette inertie même n'est-elle pas le plus actif de tous les stimulants pour les natures passionnées comme l'était celle de l'inflammable Espagnole ? Loin de se laisser dépiter et décourager par la froideur qu'on leur oppose, elles s'abandonnent alors aux démarches les plus inconsidérées.

C'est ce qui arriva à M<sup>me</sup> Maudan. Elle fit tant et si bien que Fricquet, en sa qualité de soupissant évincé, se sentant aiguillonné par la jalousie, se prit à observer et fut bientôt au courant de tout ce petit roman intime. Il lança à ce sujet quelques épigrammes à Simplicie, qui fit l'ignorant ; mais il se garda d'en parler à Carle, voulant attendre que les choses fussent, comme il le disait, à maturité.

M. Maudan, lui, ne partagea pas longtemps l'aveuglement commun à nombre de maris : il constata, un beau jour, que sa femme avait pour son jeune associé des attentions exagérées ; mais, comme il la connaissait bien, comme il se crut certain que non-seulement Simplicie ne partageait pas, mais encore ignorait absolument les sentiments qu'il avait inspirés, il ne trouva pas la

situation alarmante ; il jugea toutefois qu'il était à propos de préparer un dérivatif.

Le dérivatif choisi par Maudan fut un mariage pour Simplicie.

Et d'abord, afin de se confirmer dans ses présomptions sur l'état du cœur de sa femme, ce fut à elle qu'il parla de ce projet comme d'une chose arrêtée. La petite femme jeta les hauts cris, en espagnol, protesta que c'était chose imprudente au premier chef que de se mêler de marier les gens, et demanda si le jeune homme aimait la jeune fille qu'on lui destinait. Carle répondit à tout hasard affirmativement et conclut de l'attitude de Mouna que le dérivatif n'arrivait que juste à temps. Elle voulut savoir de quelle femme il s'agissait. Son mari, qui aurait été bien embarrassé de lui nommer quelqu'un, répondit évasivement qu'il ne la connaissait pas, que c'était la fille d'un client de Paris.

C'était bien en effet dans le cercle assez restreint des parfumeurs et des commissionnaires en marchandises que Maudan comptait chercher une femme pour Simplicie.

Dès le lendemain il se mit en campagne, en déclarant que, pendant quelques jours, il se chargerait de toutes les courses. Il se renseigna sur les demoiselles à marier comme un père qui a un fils à établir, et n'eut pas lieu d'être satisfait de sa tentative. En effet, après dix jours de circulation dans tout le périmètre de ses relations, il n'avait pu découvrir un parti sortable. Il lui prit envie de s'adresser à une agence matrimoniale, mais il se dit que son jeune rival pourrait bien se trouver offensé de ce mode de placement conjugal.

Il rentra chez lui excessivement perplexe et un peu inquiet des conséquences que pouvaient avoir ses absences quotidiennes. Mais l'attitude de fleur penchée de sa femme, qui affectait avec Simplicie des airs boudeurs, le rassura bientôt complètement, au moins pour le passé.

Cependant, comme elle lui demanda le lendemain, d'un ton d'ironie très-marqué, en le voyant rester à la fabrique, s'il ne continuait pas à aller faire la cour à la future de M. Rigat, il comprit qu'il était indispensable d'aviser.

En conséquence, il se livra à une longue méditation, examina, étudia sous toutes ses faces le difficile problème qu'il avait à résoudre, se demanda plusieurs fois s'il ne chercherait pas à se débarrasser du malencontreux associé en lui remboursant son apport et en lui offrant une indemnité, s'il n'enverrait pas à tous les diables la fabrique et l'association en faisant cadeau de sa part à Anatole et à Simplicie, pour se retirer à Paris ou à la campagne, près de sa sœur...

Tout à coup, au moment où il cherchait un moyen de colorer aux yeux de sa femme le mensonge qu'il lui avait fait, une idée merveilleuse illumina son cerveau.

— C'est cela ! c'est cela ! s'écria-t-il ; de cette façon tout ira pour le mieux. Comment n'ai-je pas trouvé cela tout de suite ?

## VI

— Il y a bien longtemps que je n'ai eu de nouvelles de ma sœur, dit Carle Maudan à sa femme, un matin en se levant. Voilà plus de six mois qu'elle est venue avec sa famille nous faire une visite, que nous ne lui avons pas rendue. Précisément nous sommes encore dans la semaine du premier jour de l'an ; c'est une excellente occasion d'aller nous rappeler à son souvenir. Prépare-toi donc à partir après déjeuner avec moi pour Villepreux. Sur-tout couvre-toi bien, car il fait froid, et nous avons une heure de voyage en chemin de fer et peut-être autant en omnibus.

Ce retour imprévu de tendresse pour sa sœur surprit bien quelque peu la petite femme ; mais comme elle aimait prodigieusement la locomotion, comme elle avait d'ailleurs peu d'occasions de satisfaire son goût pour le mouvement, elle fut enchantée de la partie et ne pensa qu'au plaisir de se mettre en toilette et de changer de place pour un jour entier.



Grande fut la surprise de M<sup>me</sup> Ducerceau et de sa fille Fabienne en voyant entrer dans leur maison de Villepreux M. et M<sup>me</sup> Carle Maudan. La réception fut polie, mais froide et embarrassée.

M. Maudan commença par s'excuser d'avoir attendu si longtemps pour rendre à sa *chère* sœur sa *bonne* visite, puis s'informa de la santé de M. Ducerceau, qui, suivant son habitude, était allé faire sa petite promenade dans le pays. La conversation roula ensuite sur les banalités ordinaires, la situation des affaires, assez difficile au commencement de cette année 1858, où le taux de l'escompte était, on se le rappelle, fort élevé.

Ce lieu commun financier offrit pourtant à Carle l'entrée en matière qu'il cherchait pour aborder le sujet délicat qui l'amenait à Villepreux.

— Heureusement, dit-il, la prospérité de notre industrie et notre situation pécuniaire à tous trois nous dispensent d'avoir recours au crédit. Achetant nos matières premières au comptant, nous les avons à très-bon marché, et nous gardons nos valeurs en portefeuille; au besoin, je les prends pour mon compte, et je fais à la maison les avances d'espèces dont elle peut avoir besoin. Aussi notre nouvel associé, M. Rigat, est-il très-content de la situation qu'il s'est faite avec son simple versement de vingt mille francs.

— Quel associé? Ce jeune homme que j'ai vu chez vous? affecta de demander M<sup>me</sup> Ducerceau, de l'air d'une personne que cette question intéresse médiocrement.

— Oui, répondit Carle, une très-jolie position: six mille francs d'appointements, un tiers dans les bénéfices, qui dépasseront peut-être vingt mille francs dès la première année, logé et nourri, sans compter que, s'il venait à se marier, nous n'y regarderions pas, et sa femme, ses enfants seraient nourris comme lui, en famille. C'est ce que je lui dis souvent: Mariez-vous donc!

Fabienne ne pouvait tenir en place. Elle se leva et alla près de la fenêtre regarder les tristes squelettes d'arbres qui dressaient dans le jardin leurs têtes dépouillées.

— Et même, continua Carle, comme il est très-timide et incapable de se chercher une femme, j'ai pensé pour lui à un très-bon parti. Je me suis dit que je n'avais qu'une nièce et que je serais heureux de lui donner pour mari un bon sujet dont l'avenir est assuré, de resserrer ainsi les liens de la famille, et de lui faire par avance un joli cadeau de noces, en attendant que ma femme et moi nous lui laissions tout ce que nous avons.

Aux premiers mots de cette dernière phrase, M<sup>me</sup> Ducerceau fit un mouvement de colère indignée, qu'elle comprima aussitôt. Fabienne s'était retournée et regardait son oncle avec une curiosité inquiète; mais à l'expression d'inquiétude succéda une expression de mépris haineux lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur M<sup>me</sup> Maudan et qu'elle vit la petite femme rougir, pâlir et adresser à son mari, qui ne pouvait la voir, un geste d'une énergie tout espagnole.

D'un coup d'œil Fabienne avait lu sur la physionomie de M<sup>me</sup> Mouna la fureur jalouse de sa passion; d'un coup d'œil M<sup>me</sup> Mouna avait reconnu en Fabienne une rivale. Car, bien qu'elle ne sût pas le français de façon à pouvoir le parler, ni même comprendre une conversation ordinaire, elle avait une telle habitude du langage de son mari, qu'elle saisissait à peu près tout ce qu'il disait, surtout quand il parlait posément et distinctement.

Tout cela s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour le lire.

Carle, interdit, attendait une réponse, non sans s'étonner de l'attitude de sa sœur, de sa nièce et de sa femme. M<sup>me</sup> Ducerceau se demandait si cette démarche était un piège, si elle était concertée avec Simplicie, s'il n'y avait pas là-dessous quelque trahison. Cependant elle comprit que son silence ne pouvait se prolonger et elle répondit:

— Cette ouverture est si imprévue pour moi, pour nous, que je ne sais... je dois en parler à mon mari, à ma fille... Ce jeune homme, il vous a chargé alors?...

— Non pas, il ignore ma démarche, mais je crois pouvoir répondre de lui.

M<sup>me</sup> Ducerceau respira. Un éclair illumina les yeux de M<sup>me</sup> Mouna. Fabienne s'en aperçut et tressaillit. En voyant son oncle se lever, elle comprit que le moment des adieux était venu; elle s'esquiva sans rien dire pour ne pas être exposée aux tendresses des visiteurs, et se réfugia dans sa chambre, où elle se prit à pleurer, ce qui est la première ressource de toutes les jeunes filles en pareille circonstance.

Carle prit congé de M<sup>me</sup> Ducerceau en témoignant son regret de ne pas avoir vu son beau-frère et en priant sa sœur de lui communiquer sa proposition et de répondre le plus tôt possible.

En route, M<sup>me</sup> Mouna fit une scène de jalousie à son mari et lui déclara que jamais elle ne consentirait à voir une autre femme habiter la fabrique. Carle lui dit qu'elle était folle, qu'il saurait bien se faire obéir, et rentra chez lui plein d'espoir dans le succès de son ingénieuse combinaison.

Le lendemain matin, au moment où Simplicie, en faisant des exercices de bilboquet, semblait ne prêter aucune attention aux phrases espagnoles que débitait M<sup>me</sup> Mouna en les accompagnant d'une pantomime expressive, Carle entra et manifesta un certain mécontentement de les voir seuls ensemble. Il adressa rapidement quelques mots de reproche à sa femme et voulut l'emmener. Mais Simplicie le pria d'admirer un nouveau tour d'adresse très-compliqué et encore inconnu de tous les joueurs de bilboquet. Carle sourit de l'innocence de son associé et le regarda s'escrimer, tout en écoutant le bavardage espagnol auquel sa femme se livrait avec une volubilité étourdissante. Il y répondit d'un ton très-décidé et en termes que Simplicie comprit à peu près, quoiqu'il ne fût pas encore très-fort en espagnol.

Le joueur de bilboquet remarqua surtout une phrase dont le sens était: Quand j'aurai marié la demoiselle en lui donnant une dot, si jamais on venait à découvrir quelque chose, on ne nous perdrait pas.

Cette phrase lui fit manquer son coup, qu'il recommença alors avec le plus grand sang-froid et réussit, aux applaudissements de Carle. Puis il se sauva aussitôt pour aller dans la solitude réfléchir à la portée de ce qu'il venait d'entendre.

Il avait, le soir même, l'explication de ce mystère en recevant à la fois deux lettres, l'une de M<sup>me</sup> Ducerceau, l'autre de Fabienne. Dans toutes les deux on lui faisait part de la proposition de son associé. Mais la lettre de la jeune fille était écrite d'un ton aigre et irrité et se terminait ainsi:

« J'en ai assez de toute cette comédie. Je vous donne un mois pour rompre votre association et quitter cette maison, où je regrette que vous soyez entré. Que *mon oncle* garde son argent, bien ou mal acquis. Je n'en veux pas. Je prierai si bien mon père et ma mère qu'ils consentiront à agir comme si vous aviez réussi. Songez que si dans un mois vous n'êtes pas sorti de là, je croirai *tout ce dont je veux douter encore*. »

Cette phrase soulignée était la seule allusion un peu directe à la jalousie dont la lettre tout entière était imprégnée.

Simplicie comprit et n'en fut que plus embarrassé. Il connaissait le père Ducerceau et savait qu'il se laisserait difficilement toucher par les prières de sa fille. Puis, il était piqué au jeu; il tenait à réussir et trouvait cruel et ridicule même d'abandonner la partie, après avoir conquis tant de terrain. Il répondit en homme sûr de lui-même et annonça sa prochaine visite à Villepreux.

## VII

Les explications loyales de Simplicie, le jour où il put se rendre à Villepreux, ne suffirent point pour calmer les appréhensions de Fabienne. Elle se montra fort sèche et fort résolue.

En vain le jeune homme prêta-t-il, pour l'avenir, comme pour le passé, les serments de fidélité les plus énergiques, en vain affir-



ma-t-il qu'il touchait presque au but, qu'il lui faudrait désormais peu de temps pour l'atteindre, et exposa-t-il le danger de voir M. Maudan manger toute cette fortune dérobée s'il était abandonné à lui-même et aux suggestions perfides de Friquet. En vain M<sup>me</sup> et M. Ducerceau voulurent-ils faire intervenir leur autorité et essayèrent-ils de la persuasion; Fabienne déclara catégoriquement à Simplicie que s'il n'avait pas à jamais rompu avec la maison Maudan avant le 10 février, il devait renoncer à son affection et par conséquent à sa main. Peu lui importait de sacrifier une fortune, pourvu qu'il ne lui restât aucun doute sur le dévouement absolu de celui qui prétendait l'aimer.

Le jeune joueur de bilboquet ne laissait pas que d'être au fond assez flatté de l'inflexibilité de sa fiancée; il y voyait une preuve irrécusable de son amour, mais il n'était pas sans inquiétude sur le bon vouloir du père Ducerceau, qu'il savait très-âpre en matière d'intérêt et fort entêté. Le bonhomme avait combattu la résolution de sa fille, et s'était bien gardé de rien promettre pour le cas où on laisserait échapper la fortune du faux Maudan; il avait même paru un instant disposé à ne pas trop dédaigner l'offre de la dot. Qui sait ce qu'il pourrait dire s'il voyait abandonner une partie aux trois quarts gagnée?

En outre, Simplicie ne se dissimulait pas la difficulté de rompre tout à coup, sans motif, sans prétexte même, avec un associé de qui le seul tort apparent, à son égard, était d'avoir voulu le marier avec une jeune fille qu'il aimait, en la dotant libéralement.

Il lui semblait aussi entrevoir dans cette proposition un acte de machiavélisme très-habile, imaginé vraisemblablement en raison d'un péril imminent qui menaçait M. Maudan. Le jeune homme était si peu fat qu'il ne pensa qu'à l'éventualité de la découverte du faux et oublia complètement la cause réelle, la passion fantasque de M<sup>me</sup> Mouna.

Il était encore en proie à ces perplexités lorsqu'il se retrouva trois jours après, son bilboquet à la main, dans le bureau de la fabrique, entre ses deux associés.

Ils causaient d'un événement qui s'était passé la veille au soir, à Paris, et avait jeté une grande perturbation dans le monde, l'attentat d'Orsini. On racontait des détails horribles; on parlait du nombre des victimes; on parlait aussi du peu de sécurité qu'offrait aux affaires un état de choses qui dépendait de la balle d'un assassin ou de la bombe d'un scélérat.

La politique, à l'usine de Noisy-le-sec, n'avait jamais été envisagée qu'au point de vue des affaires, et Simplicie ne savait rien des opinions de ses associés. Aussi ne s'inquiétait-on des conséquences de l'attentat qu'en raison du trouble qu'il devait apporter dans l'échéance et dans les recouvrements du 15 janvier. Maudan disait que bon nombre de débiteurs gênés allaient peut-être profiter de la panique pour ajourner leurs paiements, et que, par suite, on pourrait bien se trouver gêné pendant un ou deux mois.

Simplicie, suivant son habitude, ne se mêlait pas de la conversation; il compulsait les livres ou faisait quelques tours de bilboquet, mais sans perdre un mot de ce qui se disait.

— Bon, pensa-t-il, on va être gêné; voilà un prétexte pour me retirer à la fin du mois, si, d'ici-là, je n'ai pas trouvé mon moyen.

Les jours suivants, l'événement du 14 janvier devint l'unique sujet des conversations de l'usine de Noisy-le-Sec. Maudan et Friquet tarissaient d'autant moins en commentaires qu'ils n'étaient pas tout à fait d'accord sur les causes et sur les effets probables du crime. Friquet ne voyait dans l'attentat qu'une action isolée dont il fallait punir tous les auteurs. Maudan, plus sévère, enveloppait dans sa réprobation tous les ennemis du gouvernement et surtout ces « abominables socialistes », ces « infâmes républicains », et il proclamait hautement que le gouvernement ferait bien de profiter de l'occasion pour débarrasser le pays de cette

« lèpre ignoble », ainsi qu'avait fait Napoléon I<sup>er</sup> après la machine infernale du 3 nivôse, conception et œuvre du parti légitimiste.

On sait, hélas! que Maudan n'était pas seul de cet avis. Peut-être même n'était-il que l'écho de déclamations lues dans quelques journaux ou entendues dans des cafés de Paris, où il allait presque chaque jour faire une petite tournée.

Simplicie écoutait tout cela fort attentivement, mais en paraissant redoubler de passion pour son bilboquet, et, si on lui demandait son avis, il répondait uniformément par ces mots peu compromettants :

— Moi, je ne sais pas; je trouve que c'est bien malheureux!

Julien LEMER.

(La suite au prochain numéro.)

## LE PERCEPTEUR DANS L'EMBARRAS.

(HISTOIRE DE PETITE VILLE.)

### I

Les curieux s'arrêtaient, au dernier Salon, devant un joli tableau de chevalet signé Ludovic Flamart. Cette petite toile représente l'intérieur d'un bureau: un monsieur en robe de chambre est assis à une table où, sur un papier, sont posés les chiffres d'une division. Un autre personnage, vêtu d'une longue redingote olive, le contemple avec de gros yeux hébétés.

Le reproche le plus sérieux qu'on puisse faire à ce tableau, c'est que le sujet ne se devine pas du premier coup d'œil et qu'on a besoin de recourir au livret. Le livret ne donne que ces trois mots: *Fort en calcul*, mais cela suffit et on comprend tout de suite qu'ils sont pris en sens ironique.

On remarque que le calculateur promène autour de lui un regard vague et embarrassé, qu'il mâchonne sa plume et se gratte l'oreille avec fureur; bref, éclairée par ces trois mots, sa physiologie révèle une angoisse telle qu'on ne peut s'empêcher de sourire.

Le tableau est vivant. C'est qu'en effet le peintre, comme on dit, l'a vécu, et ses amis y reconnaissent la scène principale d'une aventure qui lui est jadis arrivée.

### II

Vers 1845, Ludovic Flamart était un honnête garçon qui ne manquait pas d'avenir, mais qui manquait de modestie, grâce à une imagination ardente et à une verve intarissable.

Il peignait peu; en revanche, il raisonnait peinture mieux qu'un critique de grand format, je veux dire plus longuement; en outre, il parlait d'abondance sur n'importe quel sujet: littérature, arts, sciences, hormis pourtant les sciences exactes, qu'il méprisait souverainement. Ludovic se faisait gloire d'ignorer jusqu'aux premières règles de l'arithmétique.

Il passait son temps à rêver des sujets extraordinaires, qu'il n'exécutait pas. En attendant, le futur grand homme peignait la nature morte, et il courait sur son compte par les ateliers une charge dont lui-même riait le premier.

Ludovic, disait-on, avait conçu un grand tableau, un tableau splendide, original, un tableau à lui et qui n'avait jamais été fait: *les Quatre Saisons*. Il devait figurer le printemps par des lilas, l'été par des roses, l'automne par des grappes de raisin, et l'hiver par une volée de canards sauvages.

Un seul point l'embarrassait: il ne savait quelle saison choisir pour peindre son tableau d'après nature. Au printemps il manquait de raisins, en été de canards, de lilas en automne et de roses en hiver.



Ludovic devait consacrer sa vie à chercher la solution de ce problème, après quoi il mettrait son chef-d'œuvre au jour.

A cette époque il y eut une recrudescence de politique dans les ateliers. Ce fut pour l'imagination de l'artiste un nouvel aliment, et il mêla aux théories sur l'art les théories républicaines, socialistes, phalanstériennes et autres. Il aborda la grande peinture : il fit plus, il inventa la peinture de l'avenir, qui consistait en la représentation matérielle des idées par des procédés inconnus jusqu'alors.

On n'a jamais pu savoir quels étaient ces procédés. La faute en est à l'administration, qui ne voulut pas confier à Ludovic les palais royaux : il promettait de les rendre couverts d'allégories monumentales.

La révolution de 1848 éclata comme le bouquet de ce feu d'artifice. Les révolutions sont en général de rudes moments à passer pour les artistes.

Cette année-là, comme le salon s'ouvrait à toutes les œuvres indistinctement, Ludovic exposa deux grandes toiles intitulées la *Passionnelle* et la *Papillonne*. Quelques-uns les regardèrent sans rire; mais les deux toiles lui restèrent pour compte, et le nouveau gouvernement eut l'ingratitude de ne lui donner aucun palais à illustrer.

Comme il ne savait pas de métier et que d'autre part il avait usé la confiance de son restaurateur, il se décida, pour vivre, à chercher une place. Il ferma son atelier, courut les clubs et pérorait tant et si bien, qu'il finit par accrocher l'emploi de percepteur à Saint-Amand-les-Eaux.

### III

« Je vais leur montrer un percepteur comme ils n'en auront jamais vu, se dit Ludovic en montant dans le chemin de fer du Nord; ils seront joliment épatés! »

Il débarqua à Saint-Amand dans un costume où l'art se mariait agréablement à la politique : feutre à larges bords, cheveux longs, col rabattu sur une ample cravate rouge, vareuse et pantalon à carreaux.

A peine installé, il alla faire sa visite à M. le maire et lui tint à peu près ce langage :

— La République, citoyen, ne songe pas seulement à percevoir l'argent de ses enfants : en bonne mère, elle croit que son devoir est de leur donner la lumière en échange de l'or. Voilà pourquoi elle m'a envoyé vers vous. Oui, monsieur, je suis artiste, et j'ai exposé cette année deux grandes toiles, l'une intitulée la *Papillonne*, et l'autre la *Passionnelle*, qui ont fait, j'ose le dire, une certaine sensation.

Et comme M. le maire le regardait bouche bée, il ajouta :

— Ah! nous allons révolutionner Saint-Amand! Avez-vous ici une académie de dessin?

— Non, monsieur.

— Bien, j'en fonderai une. Avez-vous une galerie de tableaux, un musée?

— Non, monsieur.

— J'en fonderai un et, pour le commencer, je ferai hommage à la ville de mes deux grandes toiles.

Ludovic répéta ce discours avec quelques variantes chez tous les notables, et les Amandinois trouvèrent que la République leur avait envoyé là un drôle de percepteur.

### IV

Trois jours après, les contribuables furent avertis que la caisse était ouverte. Le père Béguinet, vieux propriétaire riche et maniaque, fut la première personne qui s'y présenta.

Monté comme un chronomètre, le père Béguinet était la régu-

larité en personne. Il se levait à six heures, déjeunait à sept, dînait à midi, soupa à huit et se couchait à dix depuis trente ans, sans varier d'une minute.

Il passait les intervalles de ses repas dans quatre estaminets qu'il visitait aux mêmes heures, où il se mettait à la même table, fumait le même nombre de pipes et buvait la même quantité de chopes, — quinze par jour, ni plus ni moins. C'était ce qu'on appelle à Saint-Amand un homme rangé, et il payait ses contributions à jour fixe.

Ludovic prit le rôle et chercha la lettre B.

— Nous disons, fit-il, 539 francs 37 centimes.

— Je paye par quarts, murmura le père Béguinet.

— Par quarts! s'écria l'artiste.

Ludovic avait obtenu son emploi sans subir l'examen de capacité qui eût été de rigueur en d'autres temps. Pensant que qui peut le plus peut le moins, et qu'un peintre de sa valeur ne pouvait manquer d'être un excellent receveur des contributions, il ne s'était pas autrement préoccupé de se mettre au fait de sa besogne.

Il resta confondu devant le chiffre fatal. Une idée venait de traverser sa cervelle comme une décharge électrique. Il avait une division à faire; or, quand il se vantait d'ignorer les quatre règles, le malheureux ne disait que trop vrai.

Il chercha à rappeler ses souvenirs. Il voyait vaguement avec les yeux de l'esprit, sur son traité d'arithmétique tout maculé, la ligne perpendiculaire coupée à angle droit par une ligne horizontale : c'est là que se posaient les chiffres, mais dans quel ordre? Il retrouvait tout au fond de sa mémoire les mots de dividende, de diviseur et de quotient, mais quel était le sens de ces termes?

Il se mit à mâcher sa plume et à se gratter la tête. Mille pensées s'y croisaient, rapides comme des éclairs, et elles aboutissaient toutes à celle-ci : « Après s'être posé comme un homme supérieur, échouer misérablement sur une division! Qu'allait penser de lui les naturels de l'endroit? Que dirait-on à Paris? En fallait-il davantage pour être destitué comme incapable? »

Une sueur froide perlait sur son front. Il leva les yeux et vit la figure bête du père Béguinet qui le regardait sans idée. Il se rappela Claude Frolo se tordant sur la gouttière au haut des tours de Notre-Dame.

La figure du père Béguinet lui semblait aussi formidable que le visage de Quasimodo. Il abaissa les yeux sur son papier, le nombre 539,37 y luisait en caractères de feu.

Il chercha à faire l'opération de tête, à la manière des gens qui ignorent l'arithmétique; mais, outre qu'il n'avait aucune habitude du calcul mental, il était si troublé, qu'il avait beau recommencer, il s'embrouillait constamment.

Il fit un demi-tour sur sa chaise, toussa, cracha, se moucha, déchira son papier, le roula en boulettes et... il ne trouva rien.

— Pascal a inventé la géométrie, se dit-il enfin, mais quand je chercherais deux heures, je n'inventerais pas la division. Tâchons de trouver un prétexte pour renvoyer cet imbécile.

Charles DEULIN.

(La fin au prochain numéro.)

## GRAND PANORAMA DES MODES DE 1876

TOILETTES DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ.

1. TOILETTE DE JEUNE FEMME. — Costume en faille écru. — Jupon à traîne unie. — Tablier entouré d'une dentelle crème montée sous un double liséré rouge; ce tablier est drapé et relevé sur le côté par un nœud assorti à pans tombants. — Cuirasse ouverte en châle, encadrée de dentelles réunies pied contre pied sous un double liséré rouge. Volants de dentelle au bas des manches, avec parement liséré garni de dentelle et remontant.



2. TOILETTE DE DAME D'UN CERTAIN AGE. — Costume en cachemire et faille vert réséda de deux tons. — Jupou à traîne, entouré de deux volants plissés. — Tunique formant un tablier arrondi et une partie retombant simplement derrière, avec deux plissés l'ornant dans sa longueur et un tout autour. Un double nœud aux deux nuances retient une réunion de plis de la tunique au milieu. — Cuirasse simplement lisérée, avec nœud au bas de la taille rappelant le précédent. — Chapeau de paille grise; passe relevée sur le côté, bordée de ruban vert, avec roses dessous et dessus. Coques de ruban sur la calotte et dans le bas derrière; grande plume entourant le chapeau et barbes mentonnières en tulle crème.

3. TOILETTE DE JEUNE FEMME. — Costume en faille et crêpe de Chine de deux tons bleus. — Jupou à traîne unie. — Tunique entourée d'une écharpe frangée, drapée assez bas derrière, avec un gros nœud à bouts tombants. — Cuirasse lacée derrière, terminée par une écharpe frangée pareille à la précédente, et formant un nœud au bas de la taille. Le haut de la cuirasse, ouvert en châle, est encadré de dentelles crème formant ruche Médicis; une écharpe de crêpe de Chine frangée, posée sur le côté, forme un nœud au milieu, devant et derrière. Même garniture au bas des manches à jabot.

TOILETTE DE MARIÉE. — Costume en faille blanche. — Jupou à longue traîne. — Tablier entouré de volants, de biais et de coulissés, drapé et fixé derrière par un autre coulissé couvert de fleurs d'oranger. — Corsage à pointe derrière, ouvert devant sur un gilet garni de boutons plats. La manche, assez compliquée, se compose d'un jockey plissé très-fin, terminé par un bracelet de faille. Le milieu de la manche est coulissé et bouillonné en biais; le bas se termine par un volant et un nœud. — Plissé en crêpe lisse autour du cou. Broche en fleurs d'oranger; bouquet de corsage assorti. Sous-manche en point d'Alençon. Guirlande mignonne de fleurs d'oranger dans les cheveux et voile à la juive en tulle dentelle.

5. TOILETTE POUR LA SOEUR DE LA MARIÉE. — Costume en faille et foulard rose de deux tons. — Jupou à traîne, entouré d'un plissé et d'un volant à tête coulissée. — Tunique assez longue derrière, dont le bas tout autour est seulement liséré, ainsi que le milieu devant; cette partie est dentelée et garnie de nœuds. — La tunique, par derrière, est ornée de plissés montés à des biais qui forment trois étages et remontent sur les côtés devant. — Cuirasse lisérée comme la tunique, ouverte en châle, avec une gracieuse draperie ornée de plissés et fermée devant sous un nœud. Un plissé de crêpe lisse s'échappe de ce fichu et forme le col. La manche, de forme pagode, est ornée intérieurement d'un volant de dentelle et extérieurement d'un plissé de crêpe lisse soutenu par un bracelet de ruban formant un nœud.

6. TOILETTE DE DAME DE TRENTE ANS. — Costume en faille et cachemire gris garni de bleu. — Jupou à traîne, uni derrière, garni devant de deux volants, le dernier à tête coulissée. — Tablier entouré de deux rangs de franges, relevé d'un côté par un nœud de ruban, pendant en carré de l'autre côté, où il est maintenu à la jupe par une poche gracieuse. — Corsage peplum à deux pointes sur les côtés, entouré de biais, avec nœuds de ruban sur l'épaule. Plissés en pareil autour du cou et dans le bas des manches; trois bracelets de ruban; nœud à bouts flottants et volant pour terminer le tout. — Lingerie en dentelle de Mirecourt. — Chapeau en étoffe pareille à la robe; fond mou coulissé, passe et bavolet en faille bleue avec boucles pendantes. Plume grise sur le sommet et barbes mentonnières en dentelle crème. — Gants de Suède assortis à la toilette.

7. TOILETTE POUR LA MÈRE DE LA MARIÉE. — Costume en faille havane. — Jupou à traîne plissée derrière, avec devant uni. — Corsage peplum liséré sur les bords inférieurs. Pouff de dentelle monté à la taille avec un nœud de ruban, relevé d'un côté par un nœud de ruban, pendant en carré de l'autre côté, où il est maintenu à la jupe par une poche gracieuse. — Corsage peplum à deux pointes sur les côtés, entouré de biais, avec nœuds de ruban sur l'épaule. Plissés en pareil autour du cou et dans le bas des manches; trois bracelets de ruban; nœud à bouts flottants et volant pour terminer le tout. — Lingerie en dentelle de Mirecourt. — Chapeau en étoffe pareille à la robe; fond mou coulissé, passe et bavolet en faille bleue avec boucles pendantes. Plume grise sur le sommet et barbes mentonnières en dentelle crème. — Gants de Suède assortis à la toilette.

8. TOILETTE DE JEUNE FEMME. — Costume en cachemire et faille vert électrique. — Jupou à traîne, encadré, à partir des côtés, d'un volant coulissé qui fait tout le tour par derrière. Le devant est garni de nœuds au milieu et terminé par un haut volant à tête coulissée. — Corsage à longue pointe arrondie derrière, ouvert modérément dans le haut, avec un biais et un nœud. Bracelets de ruban et volant plissé au bas des manches. — Colletterie et sous-manche en dentelle de Bruges. — Chapeau baby en surah assorti; fond mou faisant bavolet, passe coulissée. Plumes et roses sur le dessus, nœud dans le bas derrière.

9. AUTRE TOILETTE DE JEUNE FEMME. — Costume en cachemire beige et jupon de faille havane. — Le jupon est entouré de deux volants alternés en laine et en soie, avec tête coulissée en laine. — Polonaise en forme d'habit derrière, tombant à mi-jupe, et tablier devant entouré de cinq petits volants ruchés. Le tablier est drapé de façon à se fixer au bout de l'habit avec un nœud de ruban havane. Poche carrée sur le côté, encadrée de biais et d'un ruché. Un biais orne l'ouverture du corsage, ainsi que le bas des manches, qui se termine par un plissé. — Lingerie en dentelle de Bruges. — Chapeau de paille bise, à fond mou en foulard assorti. Guirlande de roses sous la passe et dessus avec plume rose ombrée tombant sur la calotte.

10. PETITE FILLE DE SEPT A NEUF ANS. — Costume en sicilienne grise. — Jupou et tunique princesse unis tous deux. Celle-ci est ouverte sur les côtés et au milieu derrière; ses bords sont rapprochés par des nœuds de ruban rose. Ceinture de ruban rose entourant le bas de la taille et formant un beau nœud derrière. — Lingerie plissée en mousseline festonnée.

11. DAME PARENTE DE LA MARIÉE. — Costume en faille vert réséda de deux tons. — Jupou à traîne, entouré d'un volant plissé surmonté d'une guirlande de « langues de chat » posées deux par deux et montées sur une ruche. Un autre rang de cette garniture orne le devant du jupon un peu plus haut. — Polonaise formant un écart devant et tombant en pointe de chaque côté. — Le milieu derrière est drapé et fixé assez haut sous un nœud de ruban. — Large poche boutonnée sur le côté. Boutons sur la couture des manches; plissés et « langues de chat » dans le bas. — Colletterie et sous-manches en dentelle. Fichu de dentelle noire fermé devant par un nœud. — Chapeau de paille grise, genre pifferaro; un ruban drapé, avec nœud devant et derrière, remplace la passe. Rose thé, avec son feuillage, fixée sur la calotte.

12. TOILETTE TRÈS-ÉLÉGANTE. — Costume en faille et cachemire cardinal. — Jupou à longue traîne, entouré d'un volant plissé et d'un volant à tête coulissée. La même garniture entoure le jupon vers le milieu. — Tablier à draperies pressées et ramassées derrière sous un pouff de foulard saumon garni de plissés. Une poche « à la bonne femme », en foulard de cette nuance, orne le côté du tablier avec des nœuds de ruban assorti pendant très-bas. — Cuirasse unie; manches terminées par un volant de foulard saumon à tête coulissée. — Ruche au cou et sous manches en valenciennes. — Chapeau en gaze et dentelle crème, orné de ruban de même nuance; double bandeau de dentelle cardinal et dentelle crème avec roses devant et barbes mentonnières assorties.

13. PETIT GARÇON DE SEPT A NEUF ANS. — Costume en drap havane. — Pantalon demi-court. Veston cuirasse devant, à dos plissé, serré à la taille par une ceinture. Col marin en toile et cravate en foulard rouge.

14. FILLETTE DE DOUZE A TREIZE ANS. — Costume en faille violette et cachemire mauve. — Jupou demi-long, uni. — Tablier entouré d'un petit volant drapé, fermé derrière sous de larges coques de ruban lilas. — Corsage à basque amazone, fermé derrière par des boutons violets. Parement de faille violette au bas des manches.



#### SOMMAIRE DU 5<sup>e</sup> NUMÉRO D'AVRIL 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Prime offerte à nos abonnées. — Échos de la Mode, par X. V.-P. — Chronique mondaine, par BACHAUMONT. — Éloge de l'escrime, par M. Ernest LEGOUVÉ. — Avant le Salon, par M. Robert HYENNE. — Théâtres, par HOP-FROG. — *La morale du biboquet*, nouvelle, par M. Julien LEMER. — *Le Percepteur dans l'embaras*, histoire de petite ville, par M. Charles DEULIN. — Description du grand panorama des modes.

ANNEXES. — Gravure n° 1316, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de courses. — Modèle de chapeau GC n° 7 (substitué pour certaines abonnées à la gravure n° 1316).

Dans le texte : P. n° 304, dessin de M. E. THIRION : chapeau *Créole*. — G. n° 624, dessin de M. E. PRÉVAL : costumes d'enfants. — G. n° 628, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de soirée ou de théâtre.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode est en ce moment dans tout son éclat : riche du passé, riche du présent, riche de l'avenir, elle embrasse à la fois toutes les splendeurs et ne se dessaisit d'aucune. Il n'y a plus, aujourd'hui, de préjugés en fait de modes, et l'on voit, au commencement des saisons, d'étranges amalgames de toilettes. Ainsi, aux courses du bois de Boulogne, — on sait qu'il faisait beau, mais froid, — les femmes avaient recouvert leurs jolis costumes de chauds vêtements, en même temps qu'elles avaient adopté les chapeaux les plus frais, les plus coquets, les plus fleuris. Nos mères et nos grand'mères n'auraient certes jamais osé s'émanciper à ce point. Pâques venu, tout objet de toilette ayant servi à la saison précédente était irrévocablement mis à l'index.

Les magasins de nouveautés, qui deviennent de véritables bazars de la toilette, sont splendides à voir ; c'est un des attrait du jour, et les femmes s'y précipitent en foule. Nulle part on ne se rend mieux compte de la quantité d'étrangers qui traversent Paris depuis quelque temps. Jamais non plus nos fabriques françaises n'ont déployé plus d'activité, d'intelligence et de goût que pour la saison présente. Il y a une variété inouïe dans les dispositions des étoffes de soie, de laine, de fil et de cotonnade : ce sont des rayures avec une harmonie de tons à faire tourner les têtes les plus solides ; des carreaux mignons de deux nuances, d'un ensemble si frais et si délicieux qu'on en a l'esprit obsédé ; enfin, des toiles brodées, des batistes de couleurs tendres et des gazes en quantité. Ce dernier genre est la grande nouveauté, et il y en a un choix tel qu'on le peut désirer ; la gaze pékin à rayures de velours est particulièrement d'une élégance incontestable.

Les rubans, suivant cette même voie de progrès, s'offrent à nos yeux éblouis sous des aspects d'une richesse de coloris et de dessins inaccoutumés : rubans brochés ton sur ton ou miroitant de deux nuances ; rubans à rayures vives de trois ou quatre couleurs, groupées au milieu d'un fond uni ; rubans de gaze d'as-

pects différents, fort appréciés pour nœuds de costumes, garnitures de chapeaux, cravates et parures coquettes.

La Folie est ordinairement représentée sous les traits d'une jeune femme couverte de grelots, tout le monde sait cela. Amère dérision : la mode du jour nous habille ainsi ! Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur un élégant costume moderne : on y verra des grelots de passementerie en si grande pro-

fusion, souvent, que l'œil en est choqué. La frange en question est une des plus charmantes garnitures du moment, quand on n'en abuse pas ; mais elle devient ridicule lorsque, suivant toutes les sinuosités ou les coquilles des étoffes, elle forme trop de cascades. Nous signalons l'écueil, rien de plus facile que de l'éviter.

La frange *muguet*, la frange *postillon*, la frange *chardon*, etc., dont nous avons maintes fois parlé, se font en laine, en soie et en fil. Ces dernières franges remplaceront, pour les robes de toile, batistes et jolies cotonnades, les plissés devenus un peu vulgaires par suite du succès même qui les soutient encore. Si la dépense première est plus forte, elle sera bien vite compensée par la simplicité et la facilité du blanchissage.

La dentelle de Mirecourt (pur fil) est fort appréciée pour les costumes de batiste ; quelquefois on la brode en laine de couleur assortie à celle-ci, ce qui produit un effet très-heureux. C'est un ouvrage amusant à faire, car la laine est simplement passée en reprise et toutes les

femmes peuvent se livrer à cette fantaisie. Nous avons vu, entre autres, un costume de ce genre qui nous a laissé une délicieuse impression. La batiste est à rayures bleu pâle et rose tendre sur fond blanc. Jupon à traîne entouré de deux volants, coupés chacun par un entre-deux en dentelle de Mirecourt et terminés par une dentelle assortie, se répétant à la tête de deux volants. Polonoise à devants non ajustés, dont le dos à traîne se détache du reste du vêtement par un entre-deux et une dentelle qui l'encadrent à partir du bas de la taille. La même garniture suit les



P. N° 310. — BONNET ÉGHARPE.



bords inférieurs des devants et remonte en coquillant sur le milieu et autour du cou. Grand col marin de même étoffe, orné de même, ainsi que les manches, de forme duchesse, et la poche simulée; celle-ci consiste en un revers posé de biais sur le côté; on communique ainsi avec la poche sérieuse du jupon. Ajoutons que toute cette dentelle de Mirecourt est brodée de laine bleue et que des nœuds papillon en ruban rose pâle viennent ajouter une coquetterie mutine à l'ensemble du costume.

Nous citerons encore un modèle de polonaise qui mérite bien de fixer l'attention de nos lectrices; ce vêtement n'a pas de manches et se pose sur une robe de faille dont la couleur puisse s'harmoniser avec lui. La polonaise dont il s'agit est en gros tulle lama, de nuance crème, rayé de soutaches de laine assortie et très-rapprochées. Très-ajustée et fermée derrière par des boutons boules en nacre, cette polonaise est en outre garnie, dans le milieu du dos, de plusieurs galons crème formant éventail dans le haut et au-dessous de la taille. Un entre-deux en dentelle lama, auquel sont adaptées des bouclettes de galon terminées chacune par un gland, forme coquillé depuis la taille derrière, avec flots de ruban crème; cette garniture se partage ensuite pour suivre à plat le bas de la polonaise. Le haut du corsage ouvert en carré et la poche très-gracieusement agencée sont ornés de même.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 310.

**BONNET-ÉCHARPE.** — Une carcasse en tulle soutient l'échaffaudage de la coiffure. C'est une sorte de mantille en blonde crème, gracieusement drapée et fixée par des fleurs de muguet mêlées de feuillage de velours marron et de coques de faille crème. Ces feuilles forment bandeau plat devant, avec rose thé sur le côté. Les extrémités de la mantille sont noires derrière.

G. N° 616.

**TOILETTE DE VISITE.** — Costume en faille marron et armure de laine écru. — Jupon à traîne, entouré d'un grand volant plissé formant des tuyaux derrière. — Tunique divisée en deux parties: le tablier et la traîne; l'un et l'autre sont complètement encadrés de plissés de faille et réunis en gracieuses draperies sur les côtés par des nœuds papillon. Dans le haut de la tunique, par derrière, se trouve un nœud de ruban dont les deux bouts tortillés vont se fixer sous un autre nœud, à bouts flottants, qui resserre le bas de la tunique. — Cuirasse arrondie devant et lacée derrière où elle se termine en pointe sur le nœud de la tunique. Col de faille plissé et liséré sur les bords, se rabattant sur la cuirasse et l'ouvrant par un revers devant. Plissé de faille dans le bas des manches, maintenu par un bracelet en armure. — Lingerie en toile, col et cornet plats. — Chapeau de paille, à passe diadème et fond mou. Celui-ci, en foulard écru, forme le bavolet; petite blonde sur les bords. Coquillé de dentelle sous la plume écru placée au sommet du chapeau. Bandeau de fleurs jardinière et barbes de dentelle négligemment nouées devant.

G. N° 617.

**TOILETTE DE PROMENADE.** — Costume en faille prune et cachemire écru. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant plissé et d'une large ruche à la vieille. — Polonaise formant un tablier drapé, relevé assez haut derrière et terminé par une frange à tête grillée. Une écharpe en ruban assorti est drapée autour des hanches, avec franges au bord, marquant la cuirasse; cette écharpe se fixe derrière sous un motif de passementerie; ses bouts flottants sont ornés de passementerie et de franges. Poche en faille, drapée négligemment sur le côté du tablier, avec franges au bas. Bretelles en ruban assorti à la faille, faisant pointe au milieu du dos, avec un motif de passementerie; elles sont croisées au bas de la taille devant de la même façon. Le bas des manches, assez large, est entouré d'un plissé de faille formé

d'un seul morceau faisant soufflet; il est terminé par une frange et resserré sur la couture intérieure de la manche par un motif de passementerie. — Lingerie élégante en dentelle. — Chapeau de paille à passe relevée et bavolet; ruban crème placé autour de la calotte et disposé en coques sous le bourrelet. Rose thé sur le côté avec plume crème remontant. Barbes en dentelle crème et bandeau de roses assorties.

#### Description de la gravure coloriée n° 1320.

**ÉLÉGANTES TOILETTES DE COURSES.** — 1. Toilette en faille bleu-ciel et tunique en tulle avec lacets de soie crème. — La robe de dessous, en faille bleue et de coupe princesse, est terminée devant par un plissé très-serré; derrière, grande traîne plissée en éventail, sur laquelle s'ouvre légèrement la tunique en tulle, garnie de petits lacets de soie crème très-rapprochés; trois rangs d'effilés de soie, avec entre-deux grillés, garnissent les pans de la tunique. L'ouverture du corsage et les entourures sont garnies d'entre-deux. Nœuds crème sur le devant et derrière. — Chapeau en paille d'Italie, très-chargé de roses mélangées de jasmin. — Ombrelle duchesse assortie à la toilette.

2. Robe en taffetas rose, garnie de dentelle et de soie blanche. — La jupe, à longue traîne, est garnie par devant d'un biais de soie blanche et d'une garniture dentelée; chaque dent est fendue et a son revers en soie blanche. La seconde jupe vient se perdre derrière, sous une cascade de dentelle blanche coquillée, et s'entr'ouvre gracieusement de côté où elle est lacée. La traîne, très-longue et d'un seul morceau, est conlissée cinq fois à deux reprises; elle est ornée de la même garniture de dents à revers blancs. — Le corsage, formant complètement cuirasse, s'attache derrière, de façon à paraître lacé. Manche très-élégante, à brassard, avec garniture lacée. — Capote en faille blanche avec touffe de panaches blancs. Dessous garni de faille rose et de géraniums roses. Brides en valenciennes.

#### Patrons tracés annexés à ce numéro.

Pour répondre au désir exprimé par un certain nombre de nos abonnées, nous donnerons désormais ici l'indication sommaire des patrons tracés qui constituent notre annexe mensuelle.

La feuille de patrons tracés annexée au numéro de ce jour contient les modèles suivants :

1. Toilette de courses.
2. Casaque pour petite fille de 7 ans.
3. Parure en guipure.
4. Toilette de promenade.
5. Confection d'été pour toilette de ville.
6. Chapeau à fond mou.

#### PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

##### Grand Panorama des modes de Printemps et d'Été 1876.

Le renouvellement des saisons amène naturellement avec lui la nécessité, pour toutes les personnes qui s'occupent de la confection des toilettes féminines, de se procurer des modèles nouveaux, assez variés et assez nombreux, pour satisfaire à toutes les conditions de goût et d'élégance qui s'imposent.

A ce point de vue, — toujours soucieux que nous sommes d'être agréables à nos lectrices et de leur rendre service, — nous avons fait établir et nous mettons dès aujourd'hui à leur disposition une **GRANDE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. On pourra s'en faire une idée en songeant qu'elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, et représentant un ensemble de **quatorze toilettes inédites** du meilleur goût et de la dernière élégance, pour le **PRINTEMPS** et l'**ÉTÉ** de 1876.



Nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver une collection de toilettes de ville, visite, réception, soirée, mariage et de costumes d'enfants plus habilement reproduite et plus pratiquement utile. Aussi ne saurions-nous trop conseiller à nos abonnées de faire sans retard l'acquisition de cette magnifique planche, d'un si grand intérêt en ce moment et si avantageuse.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton pour éviter qu'elle arrive en mauvais état, il suffit d'adresser **trois francs** en timbres-postes ou en un bon de poste au nom de MM. GOUBAUD et fils, 92, rue Richelieu, à Paris.

## ÉCHOS DE LA MODE

Souvenir d'une brillante représentation à l'Opéra :

Une gerbe de jolies femmes, parmi lesquelles la belle comtesse de P..., en fourreau de satin blanc, à traîne étroite, coiffée d'une petite couronne de plumes blanches à pouff, avec plumes blanches de côté, parsemée d'étoiles de diamants. La duchesse d'E..., en robe de pékin vert lumière, coiffée d'une guirlande de feuillage, avec gouttelettes de diamants. M<sup>me</sup> C. D..., en robe Marguerite (de *Faust*), crêpe de Chine blanc et faille blanche, avec un large collier de chine à losange de diamant et grosses perles. Dans la même loge, une ravissante brune en bleu pâle, avec tablier de crêpe blanc à franges de perles, et une autre, M<sup>me</sup> L..., coiffée en Sulamite, avec girandoles et festons de diamants, et rubis dans ses cheveux noirs. Enfin, la princesse T..., en satin noir, à corsage antique, laissant voir la blancheur des épaules.

\* \* \*

Rien de joli comme les petits chapeaux de printemps avec leur calotte élevée et pointue, un tout petit bord abaissé sur le front, et trois petits bouquets placés l'un au milieu, l'autre bien haut de côté et le troisième par derrière.

Ou bien c'est une forme Marie Stuart. Les cheveux crépés s'élèvent des deux côtés de la pointe. La paille est dentelée et porte à gauche une demi-guirlande de reines-marguerites crème sans feuillage, à droite une touffe allongée de taffetas noir découpé, et dessus des coques crème et noires faisant un nœud.

Un troisième chapeau a sa calotte allongée et couchée. Pas de bord. Une guirlande d'épines-vinettes tombe sur les cheveux. Par derrière, un double voile revient sur la poitrine et croise sous le menton.

Enfin, un quatrième, à bord relevé, n'a sur le dessus qu'une grosse guirlande posée en sens inverse, la touffe par derrière et les deux petits bouts attachés sur le devant par un rebord.

Comme les coiffures, les chapeaux s'en vont en arrière et se rapprochent le long des joues. Voilà la roue qui tourne ou s'achemine en louvoyant, mais fatalement, aux formes encadrant le visage, comme il y a vingt ans.

\* \* \*

Une jolie mode... Si, le soir venu, on fait une promenade en voiture aux Champs-Élysées, on ne pose pas sur sa tête un de ces petits chapeaux bons à préserver le haut du chignon; on s'encoqueluchonne de dentelle de laine crème, à la fois légère et chaude, bonne pour défendre des fraîcheurs du soir. Sous ce coqueluchon, qu'ont porté les grandes dames d'autrefois, il faut être bien dépourvue de grâces pour ne pas paraître charmante.

X. V.-P.

## CAUSERIE

En attendant que 1878 réalise le programme de l'Exposition universelle qui doit avoir lieu à Paris, celle de Philadelphie sollicite activement l'attention publique. Elle nous a valu, au cours de ce rude avril qui vient de finir, une imposante manifestation. Deux grands orateurs, Victor Hugo et Louis Blanc, ont fait éloquentement les frais d'une conférence qui a eu lieu au théâtre du Château-d'Eau, au profit de la souscription ouverte pour l'envoi d'une délégalion ouvrière à Philadelphie.

Paris a rarement la bonne fortune d'entendre de tels conférenciers: aussi ont-ils été acclamés par plus de trois mille personnes. Le discours de M. Louis Blanc a été une éloquente justification des expositions universelles; celui de M. Victor Hugo, une admirable apologie du travail, en même temps que la glorification de la paix.

A l'entrée des deux élus de Paris dans la salle du Château-d'Eau, une magnifique couronne leur avait été offerte. M. Victor Hugo, mu par une délicate et touchante attention, s'est empressé de l'envoyer à M<sup>me</sup> Louis Blanc, depuis plusieurs mois malade. « Ce sera pour ma tombe, » a dit la noble femme en la recevant. Quelques jours plus tard, en effet, Victor Hugo et Louis Blanc se trouvaient réunis de nouveau pour la conduire à sa dernière demeure.

Quelque tristesse qu'on éprouve à parler de la mort, c'est un devoir que nous aimons à remplir chaque fois qu'il s'agit d'une femme qui fut l'honneur de son sexe. Il en fut ainsi de M<sup>me</sup> Louis Blanc, comme il en avait été auparavant de M<sup>me</sup> Victor Hugo, et nous sommes heureux, pour notre part, de rendre hommage à de si nobles et si sympathiques figures.

Ainsi que l'a proclamé M. Victor Hugo, — le grand poète s'étant chargé de dire au nom du grand historien l'adieu suprême à l'être aimé qu'il venait de perdre, — M<sup>me</sup> Louis Blanc fut la compagne modeste d'un illustre exil, et c'est à elle que le glorieux proscrit dut d'en pouvoir supporter les rigueurs et les amertumes.

Ce douloureux sujet a amené sur les lèvres de Victor Hugo, parlant du rôle de la femme, d'admirables paroles qu'il nous est impossible de ne pas citer :

« Ah! s'est-il écrié, vénérons la femme. Sanctifions-la. Glorifions-la. La femme, c'est l'humanité vue par son côté tranquille; la femme, c'est le foyer, c'est la maison, c'est le centre des pensées paisibles. C'est le tendre conseil d'une voix innocente au milieu de tout ce qui nous emporte, nous courrouce et nous entraîne. Souvent, autour de nous, tout est l'ennemi; la femme, c'est l'amie. Ah! protégeons-la. Rendons-lui ce qui lui est dû. Donnons-lui dans la loi la place qu'elle a dans le droit. Honorons, ô citoyens, cette mère, cette sœur, cette épouse. La femme contient le problème social et le mystère humain. Elle semble la grande faiblesse, elle est la grande force. L'homme sur lequel s'appuie un peuple a besoin de s'appuyer sur une femme. Et le jour où elle nous manque, tout nous manque. C'est nous qui sommes morts, c'est elle qui est vivante. Son souvenir prend possession de nous. Et quand nous sommes devant sa tombe, il nous semble que nous voyons notre âme y descendre et la sienne en sortir. »

Victor Hugo seul pouvait exprimer d'aussi belles pensées en un si beau langage, et ce doit être une des consolations de Louis Blanc que la mort de sa compagne en ait été l'occasion.

Quittons maintenant ces sommets et rentrons dans la terre à terre de la causerie.

Il y a quelques jours, un crime affreux a été commis aux environs de Prague. D'audacieux bandits, voleurs et assassins de profession, se sont introduits, au milieu de la nuit, dans une maison de campagne habitée par deux vieillards: le mari et la femme. Le lendemain, on trouvait deux cadavres dans la petite maison.



L'une des victimes de ce drame, le vieillard, s'appelait Neruda. C'était un musicien tchèque, un de ces improvisateurs comme nous en avons entendu à l'Exposition de 1867, exécutant passionné, se courbant sur le violon avec la furie de l'Arabe couché sur son cheval, et paraissant armé d'un archet magique.

Neruda eut son heure de célébrité. C'est lui qui mit à la mode en Europe une danse dont la vogue existe encore : la polka.

Cette danse existait depuis un temps immémorial en Bohême. Elle faisait la joie des fêtes de village. Son rythme sautillant, sa vivacité convenaient bien à ces populations amoureuses du bruit, de l'éclat, du mouvement. Neruda, qui avait assisté à plusieurs fêtes bohémiennes, fut frappé du caractère de la polka. Il retint quelques-uns des airs populaires qui accompagnaient les pas.

Ce fut à Prague, en 1835, que le musicien tchèque produisit pour la première fois la polka. Elle obtint un grand succès. On en parla dans toute l'Allemagne. Les Viennois, très-amateurs de danse, s'empressèrent d'adopter le pas nouveau. Paris ne resta pas en arrière. La polka y fut introduite par Raab, qui la dansa pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon.

De la scène, la polka se répandit dans les salons. L'auteur des *Lettres parisiennes*, Mme de Girardin, le constate en ces termes :

« Il faut vous dire que la danse à la mode, cet hiver, est la polka : c'est une sorte de danse nationale originaire de la Bohême, où, là même, elle est prohibée; c'est la danse des paysans. Ici, tout le monde veut l'apprendre, et Cellarius ne peut suffire au nombre toujours croissant de ses élèves. »

La polka n'est cependant pas une danse appropriée à notre caractère ni à notre climat. Il est à remarquer, en effet, que toutes les anciennes danses françaises sont d'un mouvement lent, majestueuses et gracieuses tout ensemble; elles conviennent à un pays tempéré, où l'on danse pour se distraire et non pour se réchauffer. Notre antique pavane, vraie danse de paon qui fait la roue, notre chaconne, notre menuet qui n'est autre chose que le branle du Poitou, si joliment rythmé par les sabots claquant des Poitevines, enfin, la bourrée d'Auvergne, sont des danses calmes.

Il a fallu que l'importation étrangère s'en mêlât, pour que nous adoptions des pas précipités, pour que nous abandonnions nos marches cadencées et solennelles, pour nous lancer dans le vertige des valse, le sautilllement des polkas, des schottischs et des mazurkas.

Aujourd'hui, dans les villes, on ne connaît plus que ces danses étrangères. Le quadrille seul donne une idée de ce que pourrait être la danse française d'autrefois.... à condition, cependant, qu'on n'aille pas le voir danser dans les bals publics!...

Comme conclusion, voici un petit apologue que nous empruntons au général Daumas et que nous vous engageons, mesdames, à mettre en réserve pour le raconter, à votre tour, aux braves gens qui croient conquérir un vernis de gravité en affichant le détachement de ce qu'ils nomment les plaisirs frivoles.

Un cheick était assis au milieu d'un groupe nombreux, quand un homme qui avait perdu son âne se présenta à lui, demandant si quelqu'un n'avait pas vu l'animal égaré.

Le cheick, se retournant vers ceux qui l'entouraient, leur adressa ces paroles :

— Est-il quelqu'un d'entre vous auquel le plaisir de la chasse soit inconnu, qui n'ait jamais poursuivi le gibier au risque de se blesser ou de se tuer dans les ravins?

Un des auditeurs lui répondit :

— Moi, je n'ai jamais rien fait ni éprouvé de ce que tu dis là. Alors le cheick regarda le maître de l'âne :

— Voilà, lui dit-il, la bête que tu cherches; emmène-la!

Ludovic SAUVEUR.

## LE SKATING-PALAIS

Après le *Skating-rink* des Champs-Élysées, le *Skating-palais* de l'avenue du bois de Boulogne; l'appellation est barbare, mais la chose est excellente : c'est une consolation. Et puis, de l'aveu de tous les connaisseurs, Paris possède à présent, avec le nouveau *Skating*, un établissement de patinage qui laisse loin derrière lui les *Rinks* de Londres et des États-Unis. Aussi les journaux de sport, les organes du *high-life* chantent-ils à l'envi la nouvelle création.

« Cela va comme sur des roulettes. » Cette expression familière, s'écrie un de nos confrères, me hantait en contemplant le mouvement des patineurs du *Skating-rink*, il y a quelque temps. Quelle joie de ne plus se sentir pesant, attaché à la terre ! D'un simple effort de jarret, qui permettrait à peine un médiocre saut de trois pas à un mortel ordinaire, celui qui a des roulettes devore et avale l'espace. Il est transformé en flèche, il glisse, il file, il vole. La grande volupté du patinage, c'est d'être débarrassé d'entraves. Aussi les poètes, Goethe, Lamartine, l'ont-il adoré.

Quoi de plus joli que les jeunes filles de la Frise glissant sur les glaces de leurs marais, les ailes de leur bonnet et les plis de leur jupe battant au vent ? Quoi de plus joli que la femme lancée, droite, fine sur son pied chaussé d'un patin d'argent, passant comme un oiseau, en riant, rendue plus fine, plus mince, plus élégante que l'air qui siffle autour d'elle, qui agite ses vêtements comme des ailes, qui entre dans sa poitrine, rend ses joues joyeusement roses, ses yeux brillants ? Tout le charme, toute l'animation de l'exercice étincelaient dans une volée de jeunes patineuses parties comme une bande d'hirondelles caquetantes, tournoyant, s'entrecroisant, décrivant des traits de toutes ces. C'est certainement le plus entraînant des plaisirs. On se sent fier. Il semble qu'il n'y a plus d'obstacles, et que la vie elle-même s'étendra comme une allée d'asphalte où l'on courra toujours avec des roulettes.

Et puis le mouvement, la rapidité dépend de soi-même, et il y a ce bonheur, après avoir donné le coup de jarret, de se laisser emporter sans effort. Non, on n'appartient plus à la terre, on n'a plus cette chaîne et ces poids qu'on porte ou qu'on traîne dans la marche, ou même dans la course qui vous brise si tôt.

Les Anglais, on le sait, sont gens pratiques et réfléchis : aussi le patinage, avec ou sans roulettes, fait-il fureur dans la sage Angleterre.

Nous qui manquons trop souvent de glace, profitons des surfaces d'asphalte, à notre tour. Le patinage n'est pas trop violent pour les femmes. C'est bien ce qu'il leur faut. Il a l'avantage d'être très-gracieux et par conséquent agréable pour les spectateurs. Si l'on croit devoir prendre un costume spécial pour patins, il faut bien prendre garde aussi, et ne pas s'en venir avec des vestes et des pantalons de gymnastique, étriqués et ridiculement collants. Le patinage, même à roulettes, veut des voiles qui s'agitent, se balancent; il est d'origine aquatique, ne l'oublions pas, et doit faire penser aux cygnes, aux navires, au *beau navire* auquel le poète Baudelaire comparait une femme dans une de ses poésies.

On vient de construire, dans l'avenue du bois de Boulogne, un magnifique *Palais* pour les patineurs. A côté de tous les agréments que promet ce palais, son grand avantage sera de donner enfin beaucoup d'espace. Et c'est le nécessaire pour un exercice où justement le plaisir est de franchir l'espace. Pouvoir aller loin, droit devant soi, pouvoir *assouvir* son élan, décuplera les jouissances de ceux qui aiment à aller sur des roulettes. La musique continuera à les accompagner, et la musique est bonne comme complément aux exercices du corps : elle y ajoute un sentiment de rythme, et même un sentiment de gloire, de triomphe.

Rien de tout cela assurément ne vaudrait un grand lac de



Norvège, entouré de hautes montagnes couvertes de neige, bordé de grands pins, où l'on glisserait vingt lieues en deux heures, au milieu des solennités silencieuses de la nature, et en entendant pour applaudissements le fracas des ailes battantes des grands oiseaux rentrant dans les forêts. Cela ne vaudra pas non plus la Néva gelée, ruisselante des reflets de torches, bruissant des voix de la foule fourrée, fourmillant de jambes bottées et de traîneaux à couvertures emplumées. Mais nous sommes gens malins et, ne pouvant employer directement la nature, nous la tournons : au patin coupant, nous substituons le patin à roulettes ; à la glace, le bitume ; aux montagnes, des gradins ; aux rivières, des buffets et des cafés pleins des meilleurs rafraîchissements ; aux harmonies des forêts et des monts, celles d'un orchestre ; au lieu de patiner l'hiver, nous patinerons sous des arbustes, au milieu de corbeilles de fleurs, en évitant ainsi la chance des refroidissements et des fluxions de poitrine. Tout cela, décidément, va comme sur des roulettes ! Et le *Skating-palais* est une bonne invention.

Si bonne, faut-il le dire, que déjà l'on ne compte plus à Paris les établissements envahis par le *Skating*. Mabelle, qui vient de faire brillamment sa réouverture, Valentino où l'on a fini de danser, la Closerie des lilas elle-même, ont cru devoir sacrifier au dieu du jour : le patinage. Vous verrez que bientôt on ne pourra plus aller nulle part sans être irrésistiblement attiré par ces mots : *Ici l'on patine !...*

E. B.

## LES HANNETONS

Enfants, réjouissez-vous : les hannetons sont signalés dans nos murs.

Dans une de ses plus jolies nouvelles genevoises, Topfer s'écrie que « la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, c'est certainement le hanneton ! » Ajoutons que celui de ses héros dans la bouche de qui il met cette apostrophe enthousiaste est un jeune garçon de dix ans qui vient d'obtenir une page d'hieroglyphes en lâchant, sur une feuille de papier blanc, un hanneton dont les pattes ont effleuré son encrier. (Je sais des écrivains à deux pattes, comme vous et moi, qui arrivent au même résultat sans passer par cet intermédiaire.)

Le hanneton est, en effet, un délicieux joujou offert à la cruauté instinctive des enfants. Un des grands scandales de ma première jeunesse fut la série de supplices que je lui vis infliger inutilement et iniquement par des petits camarades moins humains que moi. J'en vois encore des paires accouplées sur une planchette, brandissant des sabres de bois taillés dans des allumettes, et des attelages reliés par des fils à des carrosses en carton dans lesquels d'autres hannetons se prélassaient. Comme si nous avions besoin d'apprendre aux bêtes à s'opprimer mutuellement ! Qui donc ignore aujourd'hui qu'elles sont nos maîtres à ce point de vue et, pour ne citer qu'un exemple, que la fourmi compte à son service cent trente-deux variétés d'animaux domestiques ? Il est vrai d'ajouter que, s'il en faut croire le microscope, elle les traite avec infiniment plus d'égards que nous, se contentant de les tondre, de les haïr et ne les tuant que rarement.

J'ai souvent réfléchi depuis au sort du hanneton, à son rôle dans la vie scolaire et à son influence sur les études du premier âge. Je crois que le grand malheur de cet insecte est de n'être pris au sérieux par personne. Ses goûts bourgeois le désignent par avance à la risée publique. Il est pourtant bien propre dans son petit habit marron, avec sa petite casquette noire et l'air de pipe qu'il donne à ses antennes. On dirait un de ces modestes employés dont les habitudes régulières donnent volontiers lieu à d'injustes sarcasmes. Fort sensible avec cela, et quand un vent de gloire enfle ses ailes luisantes, bourdonnant comme un clairon.

Ce qui lui a même valu, de la part du *Dictionnaire de Trévoux*, une étymologie d'une fantaisie abracadabrante : *alistonans*. Moi qui avais la détestable habitude d'écrire son non avec un *h* !...

Le seul reproche sérieux qu'on lui puisse faire est la manie de se déguiser en ver blanc, de deux ans l'un, pour manger les racines des fraisiers et des laitues. Cette plaisanterie de mauvais goût lui a valu la haine des jardiniers. C'est par avance qu'ils le poursuivent sous sa forme la plus inoffensive et en prévision de ses futurs méfaits. Pour le moment, il se contente de trouer les feuilles nouvelles comme des cribles et de les découper en dentelles. Il est d'une habileté merveilleuse à ce travail et en remonterait à nos plus habiles ouvrières.

Ce qui est le plus net en lui, c'est un dégoût profond pour la société de l'homme. Autant les enfants recherchent sa compagnie, autant on le voit fuir la leur. J'en ai même connu qui se vengeaient des mauvais procédés dont ils avaient été l'objet en grimant hardiment dans les chausses de leurs ennemis. Rien de plus affreusement désagréable que le pincement imperceptible de leurs petites pattes crochues. Aucune résistance sérieuse, d'ailleurs, dans ces membres démesurément faibles, eu égard au volume du corps de l'insecte. C'est ce qui fait qu'on le secoue si aisément des feuilles sur lesquelles il est posé et qu'il est si maladroit pour se relever, une fois à terre.

On entendait, l'autre soir, sur les boulevards et dans les squares, la classique chanson :

Hanneton, vole, vole, vole !

Il y en a pour quinze jours de ce jeu périodique dont la nature fait les frais. S'il était possible toute l'année, les enfants en seraient las bientôt.

G. DE B.

## THÉÂTRES

THÉÂTRE-ITALIEN. — La salle Ventadour a rouvert ses portes pour nous faire entendre *Aïda*, ce chef-d'œuvre de Verdi, si chaleureusement applaudi en Italie et à Vienne : c'est le 22 avril qu'a eu lieu la première représentation de cette œuvre, donnée pour la première fois au Caire en 1872.

Le sujet d'*Aïda* appartient, comme couleur orientale plutôt que comme vérité, aux récits épiques de l'ancienne Egypte. L'action s'y promène du palais des Pharaons au temple de Vulcain, puis aux bords du Nil, de Thèbes aux cent portes à Memphis aux six cents sphinx. Elle puise son intérêt dans la rivalité qui met aux prises la fille des Pharaons, Amnéris, et l'esclave Aïda, fille du roi des Éthiopiens.

Nous n'avons pas à analyser ici la partition de M. Verdi ; nous nous bornerons à constater qu'*Aïda* renferme de nombreuses et réelles beautés, et dénote chez son auteur des efforts sérieux pour atteindre à une manière d'écrire plus élevée comme style et plus perfectionnée comme facture. Aussi le public de Paris n'a-t-il pas hésité à ratifier d'une manière éclatante le jugement porté par l'Italie.

Le succès obtenu par le maestro, qui dirigeait lui-même l'exécution de son œuvre, a été partagé par ses vaillants interprètes ; M<sup>me</sup> Thérésina Stoltz (*Aïda*), M<sup>me</sup> Waldmann (*Amnéris*), MM. Masini, Medini et Pandolfini.

Les décors, les costumes et la mise en scène, quoique moins luxueux que ceux de la Scala et du Caire, sont cependant suffisamment riches et d'un bel effet. Quant aux ballets, ils sont pleins d'originalité et parfaitement réglés.

HOP-FROG.



PLANCHE G. N° 616. — DESCRIPTION, PAGE 118.



TOILETTE DE VISITE





A. Levy imp. r. des. Marchés. 66.

*F. L. L.*

*A. Bodry*

1320

Ad. Goubaud & Fils Ed. Paris

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Modes et Coiffures de M<sup>me</sup> Morison, r. d'Anin 14 - Etroffes de Dent des  
Magasins de La Scabieuse, r. de la Paix 10 - Jupons et Corssets de P de Plument, r. Vivienne 23  
Passementerie et Garnitures (M<sup>me</sup> V<sup>te</sup>) de la M<sup>me</sup> Vatelot, rue Cambige 52

Entered at Stationer's Hall.



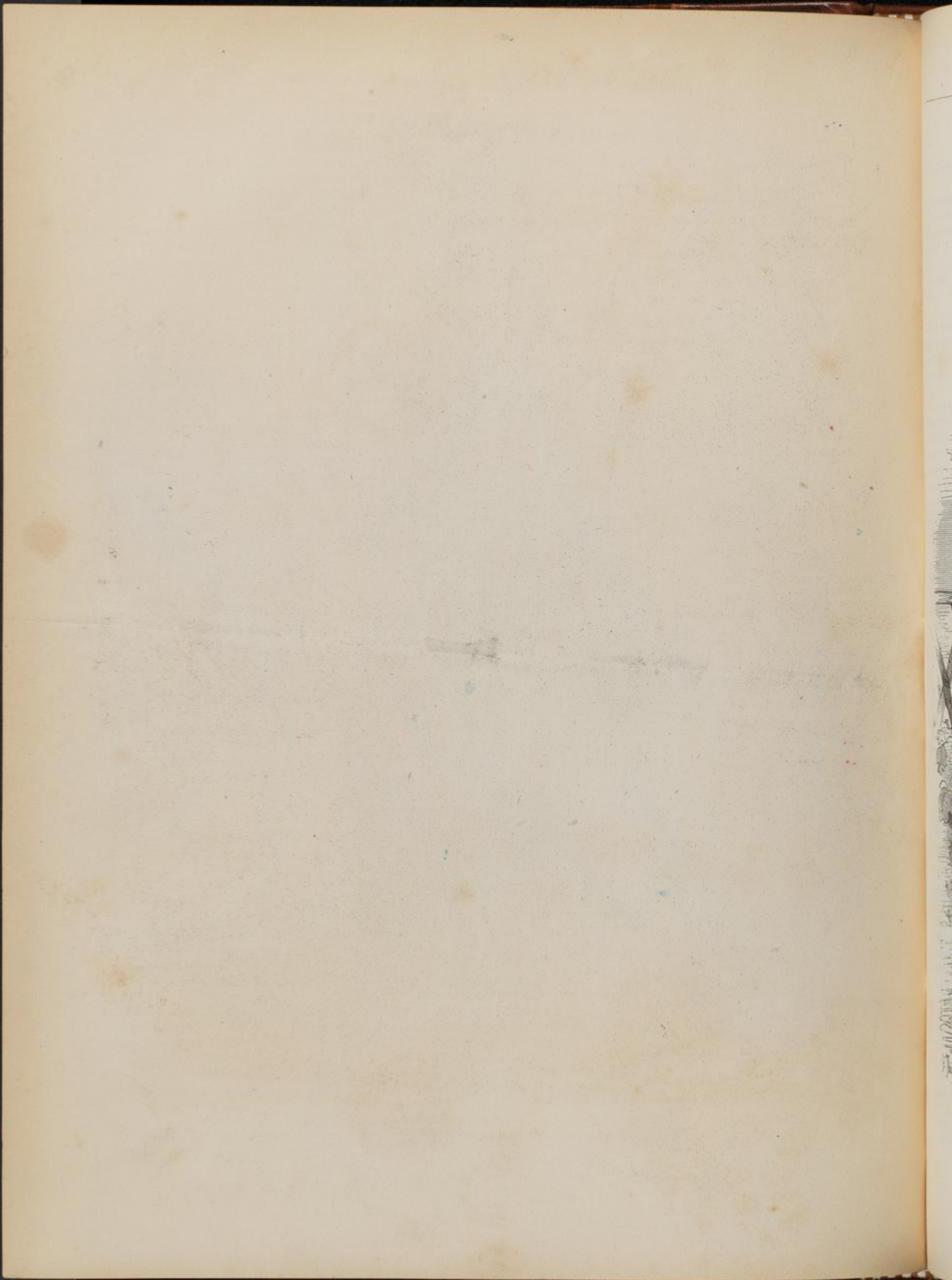




PLANCHE G. N° 617. — DESCRIPTION, PAGE 118.



TOILETTE DE PROMENADE



## LA MORALE DU BILBOQUET

(NOUVELLE. — FIN.)

Chaque soir, en rentrant dans sa chambre, Simplicie repassait un à un dans son esprit tous les événements de la journée, les agaceries de la petite femme, les questions politiques d'Anatole, les discussions aigres de ses deux associés, les fureurs vengeresses de l'impitoyable Carle qui, absorbé par sa soudaine passion politique, paraissait oublier le projet de mariage si machiavéliquement imaginé au commencement du mois, et voyant avec terreur s'écouler le délai assigné par Fabienne, se demandait si de cette situation il pouvait tirer la solution qu'il cherchait, et qu'il lui semblait flâner dans ces complications et ces discordes politiques.

Il espérait vaguement, en voyant, chaque jour, s'accroître de plus en plus les dissentiments de Carle et d'Anatole, qu'à un moment donné ces discussions violentes dégénéraient en rixes et qu'on en viendrait à une séparation pour cause d'incompatibilité d'opinions. Bien naïf en cela, il ignorait que les injures les plus énergiques échangées sur le terrain de la politique n'empêchent pas les hommes des partis les plus opposés d'être les meilleurs amis du monde et les associés les plus unis.

Il attendit donc en vain jusqu'au commencement de février la rupture qui devait fournir un prétexte plausible de dissoudre la société. Ce fut seulement quand il reçut de Fabienne une lettre bien froide, l'avertissant de l'échéance très-prochaine du délai fixé par elle, qu'il reconnut qu'il avait fait fausse route. Il se résigna, honteux et confus, à aller à Villepreux demander une prolongation, ne sachant comment il aborderait la question et craignant de se voir perdre sans ressource dans l'esprit de celle qu'il aimait.

Fut-ce le sentiment de sa situation désespérée, fut-ce l'amour qui l'inspira? Nous ne saurions le dire. Ce qu'il y a de certain, c'est que, semblable à ces généraux dont le génie excelle surtout à improviser les conceptions qui leur font gagner des batailles perdues, il trouva le plan si longtemps cherché dans les profondes méditations de ses nuits d'insomnie, au moment même où la voiture l'arrêtait à Villepreux.

Sa timidité, ses craintes firent place à la plus ferme assurance, et ce fut l'œil fier et le front radieux, comme si sa victoire était un fait consommé, qu'il entra chez les Ducerceau et, après les premières salutations d'usage, dit avec aplomb à la famille assemblée :

— Avant quinze jours toute la fortune de M. Maudan vous sera rendue. Il est nécessaire seulement que M<sup>me</sup> Ducerceau me donne quelques renseignements sur les causes du départ de son frère.

Les yeux de Fabienne scintillaient, illuminés de fierté et d'amour, en voyant la contenance de son fiancé. Il ne lui vint pas à la pensée de douter que le succès ne fût pleinement assuré.

— Mais, par quel moyen?... voulut demander le curieux Ducerceau.

— Vous saurez tout un peu plus tard, dit Simplicie l'interrompant. Laissez-moi simplement aujourd'hui prendre les notes que M<sup>me</sup> Ducerceau voudra bien me donner.

Il eut avec sa future belle-mère un assez long entretien. En sortant avec elle, il lui dit :

— Je n'aurais osé rien faire, sans être autorisé par vous; mais puisque vous voulez bien me prêter votre concours, tout se passera le mieux du monde.

Il fit ses adieux, osa demander à Fabienne un baiser de fiancé qui ne lui fut pas refusé, et repartit pour Noisy-le-Sec, plus heureux qu'il ne l'avait jamais été.

## VIII

Le 18 février 1858, la loi de sûreté générale, motivée par l'attentat du 14 janvier, fut votée par le Corps Législatif.

Le lendemain, vers la fin du déjeuner, Carle en analysait les dispositions d'un air triomphant, malgré les protestations énergiques d'Anatole; la discussion menaçait de devenir orageuse, lorsque le facteur apporta une lettre à l'adresse de M. Maudan (personnellement).

A peine l'eut-il ouverte et parcourue des yeux qu'il pâlit, chancela, s'essuya le front et, jetant la lettre sur la table, se laissa tomber sur sa chaise.

Si absorbé que fût Simplicie par ses études quotidiennes de bilboquet, aucune des impressions éprouvées par Carle ne lui échappa. Il n'en parut que plus attentif à son jeu, ce qui ne l'empêcha pas de voir Anatole se lever pour lire la lettre et de l'entendre dire à Carle à demi-voix :

— Qu'est-ce que cela peut te faire, puisque ce n'est pas toi?

Le parti de Simplicie fut bientôt pris. Désormais il ne pouvait plus lui rester aucun doute. Coûte que coûte il était résolu à démasquer l'usurpateur qui avait volé le nom et probablement la fortune du frère de M<sup>me</sup> Ducerceau; il lui répugnait de faire intervenir soit la police, soit la justice, lesquelles du reste se refusaient à agir en présence de papiers d'état civil parfaitement réguliers. Il fallait donc amener le faux Maudan à se trahir, à se livrer lui-même, ou tout au moins à reculer et à transiger devant la perspective d'une poursuite judiciaire.

Simplicie connaissait à Paris un de ces agents d'affaires audacieux et souples qui doivent le succès de leurs négociations plutôt à leur expérience des hommes, à leur connaissance des faiblesses humaines qu'à une étude approfondie des lois, gens aptes et habiles à jouer tous les rôles, ingénieux à inventer et à mener à bonne fin les combinaisons les plus tortueuses.

Il prétextait un voyage indispensable à Paris, prit le premier train qui passa et se rendit chez M. Blandin.

Il lui expliqua nettement la situation, lui dit tout ce qu'il avait fait et ne lui cacha même pas que c'était lui qui avait eu l'idée de faire écrire par M<sup>me</sup> Ducerceau la lettre reçue le matin même, rappelant à Carle Maudan qu'il tombait sous le coup de la loi de sûreté générale, sans préciser le motif, en lui offrant seulement l'intervention de M. Ducerceau pour lui faciliter une expatriation momentanée.

— Le vrai Maudan, dit Simplicie, qui ne s'est jamais occupé de politique et n'a quitté la France que par suite d'un dépit amoureux, n'aurait pas manqué de se récrier en recevant cette lettre, tandis que notre homme a pâli, chancelé et n'a repris un peu d'assurance qu'en entendant le propos de son ami.

— Alors, c'est vous qui avez inventé le Maudan insurgé? demanda M. Blandin. Mais c'est un trait de génie que vous avez fait là. Avant quatre jours, j'aurai votre faussaire dans la main, et, puisque vous ne lui voulez pas de mal, nous ne lui ferons rendre gorge que jusqu'au point que vous indiquerez vous-même. Seulement, comme il ne faut pas que, d'ici là, il se défie de vous, rentrez tout de suite à la fabrique, et trouvez-vous ici à deux heures dans trois jours. C'est aujourd'hui vendredi, donc à lundi, et munissez-vous des pouvoirs de M<sup>me</sup> Ducerceau pour conclure toute transaction.

Simplicie lui expliqua comme quoi sa passion pour le bilboquet le mettait à l'abri de toute défiance, ce qui fit beaucoup rire l'homme d'affaires, ordinairement sérieux. Il écrivit immédiatement à M<sup>me</sup> Ducerceau pour lui demander la procuration nécessaire et repartit aussitôt pour Noisy-le-Sec, où son absence avait été à peine remarquée.

Le soir même, Carle reçut la visite d'un ami et coreligionnaire politique de Maudan, qui l'emmena sur la route de Paris pour



pouvoir causer plus librement. Quand il rentra, il paraissait fort ému, et Simplicie l'entendit distinctement dire à sa femme en espagnol :

— Je ne puis pourtant pas renier le nom que je porte.

Pendant deux jours, le samedi et le dimanche, les visites mystérieuses se succédèrent presque sans interruption. C'était à croire que le vrai Maudan connaissait tous les gens compromis dans toutes les insurrections et les échauffourées politiques de 1848, 1849 et 1851, qu'il avait été affilié à toutes les sociétés secrètes. Le malheureux Carle ne savait plus où donner de la tête et ne pouvait dissimuler son inquiétude. Simplicie remarqua qu'il ne mangeait plus, et qu'il éprouvait des tiraillements nerveux chaque fois qu'on lisait dans les journaux et qu'on racontait devant lui quelques faits relatifs à des arrestations politiques, ce qui nécessairement se produisait à chaque instant.

Une dernière visite, faite le dimanche soir par un homme âgé, de mine très-vénéralable, parut décider Carle à prendre un parti héroïque. Après avoir reconduit le vieillard, il rentra au salon tenant à la main une carte et s'écria en espagnol :

— Il faut en finir, je ne puis rester dans cette situation. J'ai tout dit au brave homme que je viens de quitter. J'irai demain chez l'homme d'affaires dont voici l'adresse.

La petite femme se prit à sangloter, en balbutiant aussi en espagnol :

— Tout est perdu, perdu !

Simplicie ne put se défendre d'une certaine émotion. Pour éviter un attendrissement inexplicable, puisqu'il était censé ne pas comprendre l'espagnol, il eut recours à son bilboquet.

Le lundi, il partit de grand matin sous prétexte d'une tournée de commissions, alla chercher la procuration qu'il avait demandée chez le notaire de M. Ducerceau et se rendit à une heure et demie chez M. Blandin. Carle y était déjà venu et avait été ajourné à trois heures.

Quand il se présenta de nouveau, l'homme d'affaires avait installé Simplicie dans une pièce attenante à son cabinet, de façon à ce qu'il pût entendre tout ce qui se dirait.

## IX

En homme bien appris, M. Blandin épargna à son nouveau client les préliminaires embarrassants de sa confiance.

— Je connais votre situation, lui dit-il. Elle pourrait être grave et vous auriez parfaitement raison de vous en alarmer, si vous aviez à faire à des gens indiscrets et capables d'en abuser.

Carle fit un geste de surprise.

— Ne me demandez pas comment j'ai découvert votre secret, je ne vous répondrais pas. Qu'il vous suffise de savoir que je suis bien au courant et que vous n'avez rien à me cacher. Vous n'êtes pas Carle Maudan. Vous avez usurpé le nom et la fortune d'un autre, vous avez joui paisiblement de cette fortune et vous avez porté ce nom sans remords et sans crainte, jusqu'au moment où vous avez su que ce nom, fatalement compromis dans nos troubles politiques, pouvait mettre votre liberté, votre vie même en danger.

Carle frissonna.

— Mais vous l'avez donc bien peu connu ? reprit M. Blandin ; il ne vous avait donc pas dit ses antécédents, le malheureux que vous avez dépouillé, assassiné ?

— Moi, assassiné, dépouillé, non, non ! c'est faux, s'écria Carle avec un énergique accent de vérité.

— Je vous crois, je veux bien vous croire, dit l'homme d'affaires, mais je ne suis peut-être pas seul à connaître votre secret, et si vous voulez que je vous sauve du péril qui vous menace, il faut que vous me disiez tout et que vous me donniez des preuves...

— Oh ! oui, je vous dirai tout et je vous prouverai tout, interrompit Carle vivement ; aussi bien, il y a assez longtemps que cela

me pèse, et sans la crainte de la misère, de la honte, j'aurais déjà réparé. J'ai même essayé, pour ma nièce...

— Je sais, je sais, dit M. Blandin ; mais il ne s'agit pas de cela. Comment et où avez-vous rencontré M. Maudan ?

— A Santiago de Cuba, répondit Carle, une délicieuse ville, où il était venu passer quelque temps dans l'espoir de rétablir sa santé altérée par son séjour dans l'Amérique du Sud. Moi, j'étais venu de la Havane, que j'habitais et où je faisais quelques affaires de commerce. Nous entrâmes en relations, à propos d'une forte partie de vanille qui formait à peu près la moitié de sa fortune. Il me la vendit moyennant cent cinquante mille francs que je lui réglai en billets. Nous nous liâmes, et il me proposa d'habiter avec lui une charmante villa qu'il avait achetée à quelque distance de la ville. Il n'y avait pas huit jours que nous y étions, lorsque son état s'aggrava subitement. En quelques minutes il sentit sa fin approcher, m'appela près de son lit, me parla de sa famille, de sa sœur, me chargea de réaliser ce qu'il avait et de rapporter à sa sœur tout ce qui resterait après avoir prélevé pour moi vingt mille francs qu'il me donna par testament écrit de sa main.

Mais cette somme était loin de suffire pour payer les créanciers que j'avais à la Havane et arranger mes affaires, qui étaient fort embarrassées. Je résolus de n'y pas retourner ; puis la pensée me vint qu'on pourrait me faire poursuivre à Santiago et même en France, et je me dis que si c'était moi qui étais le mort, on ne me poursuivrait pas. Personne ne me connaissait dans le pays. Du reste, je ne pris pas le temps de la réflexion, et quand le médecin arriva ce ne fut pas le décès de M. Carle Maudan, mais le décès de M. Clovis Méchain, qu'il constata. Je pris donc tous les papiers de M. Maudan, et mort sous le nom de Méchain, je devins moi-même M. Maudan. Toutefois je ne voulus rester à Santiago que le temps nécessaire pour vendre la villa et réaliser toute cette fortune devenue mienne.

— Comment se fait-il, demanda M. Blandin, qu'une fois en possession de cette fortune monnayée, vous ayez eu l'audace de venir en France ? Vous deviez bien penser...

— Ah ! voilà, on n'est pas maître de la destinée, dit mélancoliquement celui qui ne doit plus porter que le nom de Clovis Méchain, je vous ai dit que je ne connaissais personne ; hélas ! par malheur, je connaissais la Mouna, la Mouna Grimaldez, une excellente fille, mais exigeante en diable. Je ne pouvais lui dissimuler mon changement de nom ; ce nom nouveau, que j'avais acquis, Dieu sait à quel prix, elle voulut le porter, le porter légitimement, elle ; j'eus beau regimber, il me fallut subir le conjugo et je me mariaai devant le consul de France, sous le nom de Carle Maudan. A peine mariée, la Mouna voulait venir en France, à Paris, « voir sa famille », disait-elle. Je voulus résister. Elle était dans son pays, menaçant de me trahir... et puis, j'étais fou de cette créature. Je ne pus obtenir de tranquillité que quand nous fûmes à bord d'un paquebot en route pour la France. Je me promettais bien de ne pas voir M<sup>me</sup> Ducerceau, de me perdre à Paris dans la foule et, au besoin, de n'y pas séjourner longtemps, de me retirer en Suisse ou en Belgique.

— Eh bien ? demanda M. Blandin.

— Je comptais sans la fatalité, répondit Clovis, sans la justice peut-être, sans la Providence qui ne voulait pas me laisser jouir en paix du fruit de mon mensonge. A peine arrivé à Paris, où j'espérais passer inaperçu, je fus reconnu par mon chien Truc, un excellent barbet qu'en quittant Paris, dix ans auparavant, j'avais donné à mon camarade Anatole Fricquet. Le fidèle animal me sauta au cou, me tira par les pans de mon paletot jusqu'à ce qu'il m'eût conduit en face d'Anatole. Il ne m'aurait pas reconnu, lui ; mais en présence des manifestations si claires de Truc, il ne pouvait hésiter ; je ne pouvais le renier non plus. Il fallut bien lui expliquer et mon changement de nom et mon mariage, tout enfin. Ce fut donc un second confident que j'eus en lui, un confident pire que la Mouna, que son mariage avec



moi avait rendue ma complice. Anatole entreprit de m'exploiter. Toute la fortune que j'avais apportée y aurait passé. Il vivait de moi et sur moi, je ne pouvais me débarrasser de lui comme de la Mouna en l'épousant. J'entrepris de lui créer une position; je me l'associé dans l'établissement industriel que je fondai à Noisy-le-Sec. Là, nouveau supplice pour moi entre ma femme et mon ami, ces deux témoins exigeants...

— Mais vous ne parlez pas de madame votre sœur, demanda M. Blandin, de M<sup>me</sup> Ducerceau ?

— Ce fut une autre anicroche. Je savais bien que M. Maudan avait une sœur, mais la dernière lettre d'elle que j'avais trouvée dans les papiers datait de trois ans et était assez froide. Je croyais donc pouvoir me dispenser de la voir, espérant qu'elle aurait bientôt oublié ce frère dont elle ne recevait plus de nouvelles. La publication légale de notre acte de société vint lui donner l'éveil. En voyant dans un journal le nom de Carle Maudan, elle accourut à Noisy-le-Sec, où elle fut reçue par Anatole, qui lui fit les honneurs de la maison, et lui affirma impudemment que j'étais bien le frère qu'elle croyait mort en Amérique. Je fus bien forcé d'aller au-devant d'une seconde visite, en me rendant moi-même chez M<sup>me</sup> Ducerceau. Elle reconnut de prime abord mon imposture, mais devinant sans doute que j'étais bien en règle, elle m'accepta pour frère et se borna à m'accueillir très-froidement. Elle ne s'est pas départie de cette froideur, même lorsque j'ai proposé de doter sa fille, pour la marier avec mon associé...

— Anatole? demanda en souriant M. Blandin.

— Oh! non, par exemple, répondit Clovis avec un geste d'indignation. Mais je ne vous ai pas parlé de mon troisième associé, celui que j'ai cru devoir prendre pour contraindre Anatole à faire quelque chose et l'empêcher de ruiner et de discréditer la maison, un jeune homme nommé Rigat, une espèce de niais, de toqué, heureusement...

— Heureusement? interrompit M. Blandin; pourquoi donc?

— Parce que autrement je ne sais pas trop ce que la Mouna aurait fait de lui et de moi. Mais en dehors des affaires, qu'il conduisit bien, il ne pense qu'à une seule chose, jouer au bilboquet.

— Au bilboquet? dit M. Blandin.

— Rien n'est plus vrai. Ainsi j'ai voulu le marier avec M<sup>me</sup> Ducerceau, en la dotant, malgré les récriminations de ma femme. Eh bien, il ne s'en est pas même occupé. Il est vrai que la mère n'a pas paru non plus m'en savoir beaucoup de gré. Elle n'a agi en sœur à mon égard qu'à propos de cette loi qui devait menacer son frère. Elle m'a écrit pour m'offrir un asile ou me faciliter une fuite. J'en ai été fort surpris. Mais ce n'est point à elle que je puis, que je veux avoir recours pour sortir de l'étrange position que me fait le nom de Carle Maudan, exposé à être emprisonné, transporté pour des faits auxquels je suis étranger; et je viens à vous, parce qu'on m'a affirmé...

— On vous a dit vrai, interrompit M. Blandin; je puis arranger votre affaire, si délicate qu'elle paraisse. Mais il faut d'abord que vous me prouviez votre identité, que vous établissiez la vérité de tout ce que vous venez de me raconter. Le testament de M. Maudan, l'acte qui constate le décès de Clovis Méchain et la maladie dont il est mort...

— Tenez, tenez, s'empressa de répondre Clovis en tirant de sa poche une liasse de papiers et en l'éparpillant sur le bureau de l'homme d'affaires.

Celui-ci examina les papiers un à un, les classa méthodiquement, puis les serra dans un carton.

— Et maintenant, dit-il à Clovis, écrivez une déclaration constatant que vous avez usurpé les noms et qualités de M. Carle Maudan, et que vous vous êtes approprié sa fortune.

— Mais, cependant... essaya de dire Clovis.

— Aimez-vous mieux être arrêté et transporté sous son nom?

Clovis écrivit, signa et remit sa déclaration à M. Blandin, qui reprit ainsi :

— Ce n'est plus à moi seulement que vous allez avoir à faire désormais, mais aussi au fondé de pouvoirs de M. et de M<sup>me</sup> Ducerceau.

En ce moment, Simplicie ouvrit la porte du cabinet. Clovis, qui s'était levé, retomba anéanti sur sa chaise.

Le jeune homme s'approcha de lui et lui dit d'un ton doux et presque affectueux :

— Ne vaut-il pas mieux pour vous avoir à traiter avec un associé, un ami, un joueur de bilboquet, qu'avec un magistrat sévère? Du reste, soyez tranquille, je me souviendrai que vous n'avez eu pour moi que de bons procédés, et l'acte de réparation qui va s'accomplir ici sera un acte de justice indulgente.

En effet, par la transaction que Simplicie conclut avec Clovis au nom de M<sup>me</sup> Ducerceau, on laissa au faux Maudan l'usufruit de la maison de Noisy-le-Sec et d'une rente de quatre mille francs; les titres de neuf mille francs de rentes sur l'Etat restant de la fortune de Carle furent remis à Simplicie. En outre, Clovis fut autorisé à continuer de porter le nom de Carle Maudan, puisqu'il était impossible de détruire l'effet de l'acte de décès de Clovis Méchain.

— Mais, dit le faussaire, avec ce nom de malheur, je vais être obligé de quitter la France, sous peine d'être poursuivi comme insurgé?

— Rassurez-vous, répondit Simplicie en riant, les prétendus méfaits politiques de Carle Maudan, son dossier d'insurgé, sont de l'invention du niais joueur de bilboquet.

Clovis ouvrit de grands yeux et, regardant Simplicie avec attention, reconnut en lui un maître.

M. et M<sup>me</sup> Ducerceau furent enchantés de ce dénouement; quant à Fabienne, son affection pour Simplicie se changea en une profonde admiration, un véritable culte.

Quelques jours après, Clovis, redevenu Carle Maudan, et affranchi de toute terreur, avait remercié son ex-associé Anatole, désolé de n'avoir plus de vache à lait, et restait seul à la tête de la fabrique. La Mouna avait bien un peu pleuré, mais elle était femme à se consoler rapidement.

Le mois suivant, on célébrait à l'église de Villepreux le mariage de M. Rigat et de M<sup>lle</sup> Ducerceau, laquelle apportait en dot à son mari les neuf mille francs de rente si adroitement retrouvés.

Au fond de la corbeille de noce, Simplicie avait placé son bilboquet en ivoire. Fabienne parut surprise.

— C'est à lui que nous devons notre bonheur, dit Simplicie, et aussi à la morale du bilboquet.

— Mais où avez-vous donc appris cette morale du bilboquet? demanda la jeune mariée.

— Je l'ai découverte, répondit Simplicie, dans les *Œuvres* d'un nommé Jean-Jacques Rousseau, et l'instrument étant donné, vous voyez, chère Fabienne, que j'en ai assez bien joué.

Julien LEMER.

#### A TRAVERS LES LIVRES

La Librairie de l'Écho de la Sorbonne vient de mettre en vente *le Scarabée d'or*, par EDGAR POE, traduit de l'anglais par M. Alphonse Pagès, élégant petit volume à un franc qui sera le premier d'une collection intitulée : « *Bibliothèque des jeunes filles, récréations littéraires, les chefs-d'œuvre du conte dans tous les pays.* »

Les éditeurs ne pouvaient faire, pour mettre en fête d'une pareille collection, un meilleur choix que *le Scarabée d'or*, récit attachant, instructif, d'une moralité irréprochable, et qu'on peut considérer comme le chef-d'œuvre du célèbre conteur américain.

Ch. D.



## NE PAS BRULER VIF

Il vaut mieux, dit-on, *prévenir que guérir*. Ce proverbe est vrai au point de vue moral : il vaut mieux instruire des enfants que d'emprisonner des criminels ; il est vrai au point de vue médical : il vaut mieux, par une hygiène bien entendue, éviter des maladies que d'être obligé de s'en débarrasser ; il est vrai dans d'autres cas et en particulier dans celui-ci : il vaut mieux ne pas s'exposer à être brûlé vif que de chercher des remèdes contre les brûlures.

Or, chaque année, les journaux contiennent les récits d'accidents où des femmes, des enfants ont péri dans d'horribles souffrances, parce qu'un morceau de robe, un bout de rideau ont pris feu par le contact soit d'un foyer de cheminée, soit d'une lampe ou d'une bougie. Au théâtre, les actrices et spécialement les danseuses sont exposées à être les victimes de pareils événements, et souvent les femmes du monde, se parant pour le bal, ont vu les flammes les atteindre et les immoler. On se rappelle Emma Livry, la gracieuse danseuse de l'Opéra, dévorée par les flammes ; la femme du préfet de Versailles, brûlée pour avoir voulu porter secours à son institutrice dont la robe venait de prendre feu ; enfin, cet hiver encore, les journaux ont rapporté l'histoire de deux danseuses qui ont péri dans les tortures sans nom que de graves brûlures produisent toujours.

Il serait pourtant bien facile de se garantir de ces affreux accidents.

Tout le monde a pu remarquer que, quand on enflamme une allumette ordinaire, il se forme à l'extrémité où était le phosphore un petit champignon dont la combustion est très-pénible et que l'on est souvent obligé de faire tomber, si l'on veut que l'allumette brûle complètement. Que s'est-il passé ? Le phosphore en brûlant a donné de l'acide phosphorique qui a fondu et verni le bois, l'isolant alors de l'air et l'empêchant de brûler. Ce serait un mauvais moyen que celui qui consisterait à imprégner de phosphore les étoffes, pour les empêcher de brûler ; mais on peut mettre l'acide phosphorique tout fait et même le prendre à l'état de sel pour lui donner plus de fixité. En d'autres termes, et pour bien préciser nos idées, il suffit, pour rendre un tissu incombustible, de le tremper dans une solution concentrée de *phosphate d'ammoniaque*.

L'expérience est facile à faire : on prend une bande de tissu léger et facilement inflammable, du tulle, de la mousseline, de la gaze ; on en trempe une moitié dans la solution préservatrice et on laisse sécher. La portion préparée est devenue un peu plus roide que l'autre, ce qui dans presque tous les cas est un avantage puisque l'on empêche ces étoffes, mais la couleur n'a pas changé

et la solidité a presque augmenté. Si l'on place dans une flamme la partie non préparée, on la voit brûler, mais la combustion s'arrête, suivant une ligne bien marquée à la séparation des deux régions. Si ensuite on pose sur une flamme la portion imprégnée de phosphate d'ammoniaque, on coupe la flamme comme avec une toile métallique, l'étoffe se carbonise, noircit, mais ne donne plus de flamme.

Le prix du phosphate d'ammoniaque est peu élevé, et il le serait encore moins si la consommation augmentait ; la manipulation est des plus faciles ; rien ne s'oppose donc à l'emploi de ce procédé qui éviterait de bien grands et de bien tristes malheurs, à moins qu'on ne lui oppose cette grande chose que l'on appelle la routine, et qui a de si nombreux adorateurs en France.

Les réflexions qu'on vient de lire, et qui émanent de la *Pharmacie de Lyon*, ont paru si justes au journal *la Jeune mère*, qu'il s'est empressé de les reproduire, comme nous le faisons nous-même aujourd'hui en lui empruntant également la jolie vignette qui les accompagne.

Le nombre des enfants qui sont brûlés chaque année dans leurs berceaux, ajoute à ce propos notre confrère, est considérable. Presque toujours ces accidents sont occasionnés par une bougie, une chandelle, une allumette, qui ont communiqué le feu aux rideaux. M. le docteur Brochard dit avoir été bien souvent témoin d'accidents semblables. Il en cite un qui a eu lieu, il y a déjà de longues années, dans son service de nourrissons, et qui renferme un grave enseignement pour les mères et les nourrices :

« Une de mes meilleures nourrices, au milieu de la nuit, croit entendre crier son nourrisson, couché près d'elle dans un berceau. Elle prend une allumette, regarde l'enfant qui dort paisiblement, jette l'allumette à terre et se rendort. Tout à coup, des cris perçants la réveillent ; le berceau est en

feu : l'allumette, tombée dans les rideaux, les avait enflammés. Le nourrisson avait les deux mains brûlées ; il était estropié pour la vie. »

Si le procédé indiqué par la *Pharmacie de Lyon* est aussi sûr, aussi pratique qu'elle le dit, il est vivement à désirer qu'il soit promptement appliqué aux étoffes légères qui forment les rideaux de presque toutes les berceuses d'enfants. On évitera ainsi bien des accidents, en attendant que les femmes se décident à mettre le procédé à profit pour elles-mêmes.

Et tenez, au moment où nous publions cet article, ne vient-on pas d'apprendre que le Théâtre-des-Arts, de Rouen, a été détruit complètement par un incendie où plus de vingt personnes ont péri ? Ah ! le beau rôle préventif qu'eût pu jouer là le phosphate d'ammoniaque !

J. M.



AU FEU !



## REVUE DES MAGASINS

La maison de *la Scabieuse*, dont nous entretenions dernièrement nos lectrices, possède, outre ses magasins du rez-de-chaussée (rue de la Paix, 10), de vastes salons au premier étage : ces salons, vrai centre d'élégance, sont le rendez-vous favori d'un public de choix, qui se plaît dans ce milieu de bonne compagnie et s'y sent attiré. C'est là que nous voulons introduire nos lectrices.

Chapeaux, confections et costumes, telles sont les ressources que nous offrent ces salons ; pour aujourd'hui, nous nous contenterons de parler des costumes comme étant le point capital du moment ; les chapeaux et confections viendront à leur tour. Mais, avant d'entrer dans les détails particuliers, embrassons d'un coup d'œil général l'aspect de tous les modèles. Les costumes de *la Scabieuse* sont empreints, les uns d'un caractère élégant et sévère à la fois comme il convient aux grands deuil, les autres d'une gracieuse originalité, sanctionnée par le bon goût.

Deux costumes de demi-deuil démontreront à nos lectrices l'exactitude de nos indications.

Le premier est en faille gris ardoise et bourrette grisaille. — Jupons entourés de plissés à plis creux, l'un en laine, l'autre en faille, lesquels, pour la traîne, remontent sur les côtés. — Une tunique-tablier, en bourrette garnie de franges, est assujettie au jupon, de façon à toucher le bord de la cuirasse. Celle-ci, en faille, se prolonge par derrière en long habit, et son extrémité est fixée au-dessous de la taille, un peu de côté, en formant un pli bachelick. — Col rabattu et cravate, tous deux en faille.

Le second costume (costume *Duchesse de Longueville*) est en faille noire et tissu de fantaisie gris à rayures. — Le jupon se termine par deux volants en soie et en laine. — Polonoise tombant d'un côté devant, comme une redingote boutonnée en biais sur l'autre devant, lequel est composé d'une cuirasse et d'un tablier ; celui-ci, orné de franges, est drapé et relevé derrière, contre la traîne princesse. Le milieu du dos forme cette traîne, qui est relevée et fixée sur le carré de la redingote avec des boutons noirs. — Ce qui donne une originalité à l'ensemble de ce costume, ce sont des revers et des parements de faille noire agréablement distribués et garnis de boutons gris. Les boutons qui posent sur la laine sont tous noirs. Le bas de la manche mériterait à lui seul une description en règle.

— Avant de continuer les renseignements que nous avons à donner à nos lectrices sur les nouveaux jupons et tournures de la maison de PLUMENT, nous rappellerons rapidement les modèles dont nous avons parlé la dernière fois.

Le jupon *Caverlet*, élégamment garni de volants, de plissés et de valenciennes, avec aciers renfermés à l'intérieur.

Le jupon *Croizette*, avec ceinture cuirasse, faisant plat sur les hanches et tout autour, garni de plissés et de broderie.

Le jupon *Marie-Antoinette*, couvert de volants, et très-demandé depuis quelque temps.

La tournure *Clara*, en brillant, arrondie par devant, avec cercles et intérieur lacé ou fermé par des bouclettes ; d'une bonne dimension pour les costumes de ville ; prix : 20 fr.

La tournure *Baretta*, ayant 50 à 60 cent. de hauteur de cercles, avec volant dissimulant ceux-ci et garni lui-même d'un volant plus petit.

La tournure *Clackson*, de 90 à 100 cent. de hauteur, possède deux bas de jupons, ce qui permet de remplacer l'un par l'autre pour le blanchissage.

La maison de Plument (rue Vivienne, 33) possède encore un très-grand choix de petites tournures, de dispositions variées, valant de 6 à 8 fr. Elles sont extrêmement étroites, de façon à ne soulever précisément que le milieu des trains de jupons.

Le *corset-cage* avec toutes ses modifications de longueur et de ceinture *Jeanne d'Arc*, et le corset *Sultane*, avec même appoint, sont devenus les inséparables d'une femme vraiment élégante.

Ajoutons que le *lacet hygiénique*, cédé par M. de Plument au prix de 3 fr. et envoyé *franco* par toute la France, est aussi indispensable que les corsets dont nous venons de parler. — Joindre à la demande de celui-ci le montant en timbres-postes.

— Il faut compter comme une ressource extrêmement précieuse les plissés tout préparés par la maison VATELOT ET C<sup>ie</sup> (rue Turbigo, 59). Les couturières d'abord, puis les femmes qui font elles-mêmes leurs toilettes,

seront enchantées de trouver la besogne aussi simplifiée. Inutile de se livrer à des calculs ennuyeux afin de savoir combien d'étoffe il faut employer pour telle quantité de plissés : calculs toujours nouveaux et appropriés à chaque nouveau modèle. On mesure exactement la place maintenant et tout est dit.

Broderies anglaises, applications et dentelles de Mirecourt sont les éléments de haut goût parisien pour l'ornementation des costumes en toile ou batiste ; nos lectrices trouveront dans la maison Vatelot la plus grande variété et le plus beau choix que l'on puisse désirer sous ce rapport.

Franges muguet, franges postillon, franges chardon ; franges nouées, franges à glands, franges frisées, franges droites ; franges grillées et filets mexicains ; franges de soie, de laine ou de fil ; voilà ce que la mode et la maison Vatelot et C<sup>ie</sup> décrètent comme garnitures riches, élégantes et solides. Aussi toutes les femmes de se soumettre et toutes les toilettes de se montrer ainsi garnies.

De tous les galons qu'on nous a montrés rue Turbigo, c'est la série des galons mohair crème qui nous plaît le plus. Il y en a de toutes grandeurs, avec des franges et des boutons boules assortis. Ces garnitures spéciales font un effet merveilleux sur les corsages, polonoises, etc., en gros tulle crème. Nous en avons vu et admiré l'application.

Les assortiments de boutons de toute nature sont immenses dans la maison Vatelot : boutons mohair, boutons crochet, boutons soie, boutons métal, boutons de nacre, le succès du jour pour les toilettes d'été. Les commandes doivent être faites en partant de ce principe que cette maison est une maison de gros, ne livrant que par grosses ou demi-grosses.

— La dentelle Clovis est la grande nouveauté de la saison. En vrai fil cœur de lin, elle se blanchit comme de la toile. La maison CALISTE (rue Neuve-Saint-Augustin, 23), qui en est la créatrice, envoie des échantillons sur demande accompagnée d'un timbre-poste de 25 centimes.

Cette dentelle se fait en blanc, en bis, en gris, et en un mélange de bis et blanc ou de gris et blanc.

La cravate-écharpe existe en même dentelle Clovis, avec encadrement de batiste assortie à la nuance de la dentelle. Cette écharpe est établie en trois prix, de 5 à 7 francs.

## CORRESPONDANCE

M<sup>me</sup> LOUISE B., A SAINT-GERMAIN-LEMBRON.

« Quand il ne fait pas froid, peut-on sortir sans vêtement supplémentaire ? Ce vêtement est-il facultatif ou indispensable ? »

« A notre avis, il vaut mieux sortir avec un vêtement additionnel quelconque que *taille nue* ; c'est plus comme il faut. Ce vêtement est souvent en étoffe pareille à celle du costume ; autrement il est noir, en cachemire ou sicilienne. Le crêpe de Chine noir et la dentelle, employés sous forme de châle paysan, mantille, écharpe, fichu, etc., remplacent à volonté le vêtement proprement dit. »

SOMMAIRE DU 1<sup>er</sup> NUMÉRO DE MAI 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary D'AUBERVILLE. — Échos de la mode, par X. V.-P. — Causerie, par M. Ludovic SAUVEUR. — *Le Skating-palais*, par E. B. — Les hennetons, par G. de B. — Théâtres, par HOP-FROG. — *La morale du bilboquet*, nouvelle, par M. Julien LEMER. — A travers les livres, par Ch. D. — Ne pas brûler vif, par J. M. — Revue des magasins. — Correspondance.

ANNEXES. — Gravure n° 1320, dessin de M. Jules DAVID : élégantes toilettes de courses. — Planche de patrons tracés.

Dans le texte : P. n° 310, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau-écharpe. — G. n° 616, dessin de M. E. THIRION : toilette de visite. — G. n° 617, dessin de M. E. THIRION : toilettes de promenade.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La saison parisienne, comme disent les Anglais, est en ce moment pleine d'attraction : l'exposition de peinture aux Champs-Élysées, la nouvelle et luxueuse installation du Skating-Palais aux portes du bois de Boulogne, et les courses hippiques de plus en plus suivies, tels sont les plaisirs qui passionnent la société la plus élégante et la plus cosmopolite qui se puisse rencontrer. La mode siège en reine dans ces centres fashionnables, et femmes de tous mondes et de tous pays y déploient un luxe de toilette sans pareil.

D'un autre côté, les soirées sont aussi bien remplies : diners de gala, bals, même travestis, spectacles intéressants, voilà des aliments plus que suffisants pour satisfaire la soif la plus insatiable de plaisirs mondains, pour répondre au goût de la toilette et faire le bonheur des marchandes de modes et des couturières.

A travers ce vaste champ, si fertile en renseignements variés, nous avons glané à notre aise ; cependant nous sommes fort embarrassée pour résumer, au profit de nos lectrices, un ensemble pratique de tout ce que nous avons vu. Nous passerons rapidement sur les trop superbes costumes, et ne dirons rien de ces foulards de Chine avec écharpes brodées à l'orientale, en soie et filigrane d'or ou d'argent, non plus que de ces failles et gazes brodées de soies plates d'une richesse extrême. Nous signalerons plutôt les jolies polonaises, habits, redingotes, etc., en un tissu anglais à jour, de couleur crème ou noir, imitant une belle guipure, d'un effet ravissant enfin et dont on tire des merveilles. Pour un vêtement de ce genre, aussi transparent, une belle robe de faille ou de foulard est indispensable.

Mais voici deux costumes complets qui entrent bien dans l'ordre d'idées que nous venons d'émettre :

Le premier consiste en une robe de faille noire : jupon à traîne, entouré d'une quantité de petits volants ruchés, en ruban de gaze noire, dont les lisières forment les deux bords. Habit de

cachemire noir des Indes, souple comme la soie, couvert de broderies magnifiques au plumetis et point d'arme, à travers lesquelles un semis de pointillés de soie blanche et noire simule des perles ; cet habit s'ouvre devant sur un gilet Louis XIV en faille. Deux écharpes en cachemire brodé de même, garnies de franges noires et blanches et drapées sur le devant du jupon, vont se perdre sous les pans d'habit. Les bords de ceux-ci sont ornés de

boutons boule en nacre et restent fixés aux côtés. Manches duchesse en faille, terminées par un volant plissé et un parement de cachemire brodé. Une écharpe en crêpe de Chine noir, entourée de franges, complétait l'aspect de ce costume ; elle était posée comme un fichu Marie-Antoinette dans le haut du cou et nouée de la même façon devant.

Le second costume est en lainage bleu terne, à petit quadrillé imitant la toile. Jupon sans traîne, monté derrière en plis à la religieuse. Polonaise-blouse devant, avec dos de forme princesse plissé au milieu jusqu'en bas, où les plis très-pressés sont terminés par un gros nœud de ruban assorti. Paletot paysan assez long, tombant droit, avec large col rabattu tout plissé et cravate en ruban ; parements carrés et plissés aux poches. De petits boutons boule en nacre égaient l'ensemble du costume, ornant les devants des deux vêtements, les manches, poches et les côtés de la polonaise.



P. N° 315. — TOILETTE DE CÉRÉMONIE.

Modèle de la maison Costadon (rue des Jeûneurs, 25 et 27).

saison nouvelle n'en a vu tant apparaître. Il est vrai qu'un œil exercé reconnaît bien vite, au milieu de cette avalanche de nouveautés, les bases fondamentales qui ont servi de point de départ.

On pourrait ainsi résumer la question : *Rabagas* (éternel en ceci comme le dolman pour la confection), *Angot*, *capote*, voilà pour le chapeau fermé. *Cavalier*, *Jockey-Club*, *toque*, voilà pour le chapeau rond. Les mille autres exemplaires de chapeaux dérivent de l'un ou l'autre de ces modèles, chaque modiste ayant

Les chapeaux sont variés à l'infini et jamais



pour habitude — heureusement — de transformer les formes premières selon le genre, l'âge et le caractère de beauté de ses clientes. A l'aide d'un « coup de pouce » intelligemment donné, on obtient des changements notables : la passe s'incline au milieu à la Marie-Stuart, se renverse crânement en arrière, se soulève coquettement de côté, etc. Le fond de la calotte subit également toutes les transformations désirables : on le verra tantôt mou, tantôt rond, bas ou élevé, mais jamais deux fois pareil. Le grand talent d'une modiste se révèle dans ces mille détails aussi bien que dans l'arrangement du chapeau, côté artistique de l'œuvre.

Le paillason l'emporte en élégance sur les autres pailles : c'est le goût du jour, les femmes de bon ton l'ont accepté d'emblée. Un modèle entre autres : capote en paillason blanc ; la passe doublée de velours noir, avec un bandeau formé d'une guirlande de bluets de deux tons. Sur la calotte, une réunion de coques soufflées, en gaze blanche ornée de valenciennes, et piquées de bluets avec coques de velours noir sur le côté du bavolet ; valenciennes coquillées au bord, barbes de gaze et de même dentelle.

Un autre paillason, de forme Marie-Stuart, nous a frappée d'une façon particulière par l'opposition extrême de son ornementation. Sous la passe, une pointe de dentelle très-fine en point à l'aiguille, gracieusement drapée jusque derrière où les bouts, dépassant le bavolet, étaient réunis par un nœud de ruban canevas bleu marine. Coques de ruban assorti gentiment disposées sur le côté,

avec touffe de coquelicots rouge sombre placée au sommet. Brides mentonnières en ruban encadré d'un volant de dentelle basse.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description de la gravure dans le texte, P. N° 315

TOILETTE DE CÉRÉMONIE. — Costume en faille crème et tissu broché de nuance crème à dessins bleus. — Jupou à traîne, terminé par un volant assez haut, orné d'un biais bleu uni et surmonté d'un second volant de faille bleu uni. — Habit en broché ouvert et boutonné sur un tablier de faille crème, lequel est garni de biais bleus. L'habit se termine derrière au bas du dos ; là se rattache une tunique en faille crème, fendue au milieu et formant deux pointes dans le bas. Les bords de cette tunique sont entourés d'un biais bleu et de franges muguet en soie assortie aux deux nuances. Poche bleue plissée, garnie de boutons crème avec un nœud de soie brochée ; ce nœud se trouve relié par un long pan à un autre nœud placé au bas de la tunique. Les pointes de celles-ci sont drapées et croisées, puis fixées au milieu de la traîne du jupon. — Deux biais bleus entourent le bas des manches. — Lingerie riche en vieille dentelle. — Chapeau en gaze et dentelle crème, tout bouillonné et ruché, avec plumes et barbes assorties.

Voir les descriptions des autres gravures à la page 238.

### MODÈLES DE LINGERIE

1. Coiffure d'appartement. — Ce modèle est celui d'une gracieuse man-



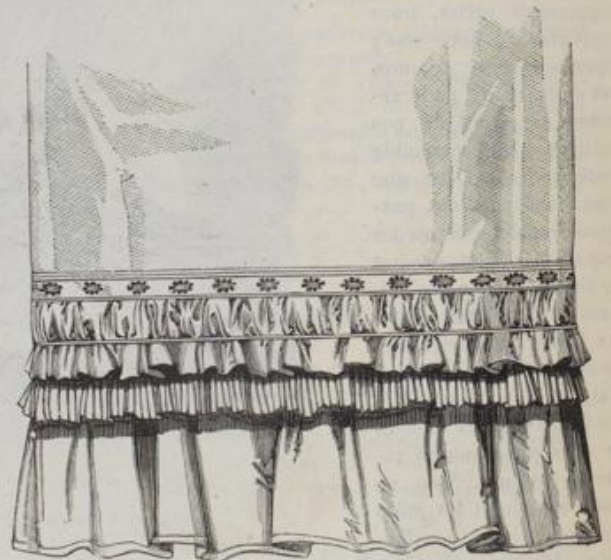
1. Coiffure d'appartement.

tille en organdi dont les bords sont brodés et qui est montée devant sous un diadème de broderie coulissée ; les extrémités de la mantille forment bar-

bes et se nouent sous le menton. Nœuds de velours sur le sommet ainsi qu'au bas derrière.

2. Bas de jupon composé d'un volant avec plissé, coulissé et entre-deux brodé pour la tête.

3. Bonnet du matin en organdi. Large fond mou terminé en pointe derrière ; bande de mousseline brodée faisant le tour du bonnet et coquillée



2. Bas de jupon habillé.

en catogan sur une longue boucle de velours noir à bouts tombants. De là partent les brides de mousseline brodée. Un velours noir entoure le fond du bonnet et forme un nœud au sommet.

4. Col ouvert et sous-manche en batiste et broderie anglaise.

5. Bonnet de tulle et dentelle crème. Fond mou très-allongé et rétréci dans le bas ; dentelle froncée tout autour et ruban crème tordu sur le pied,





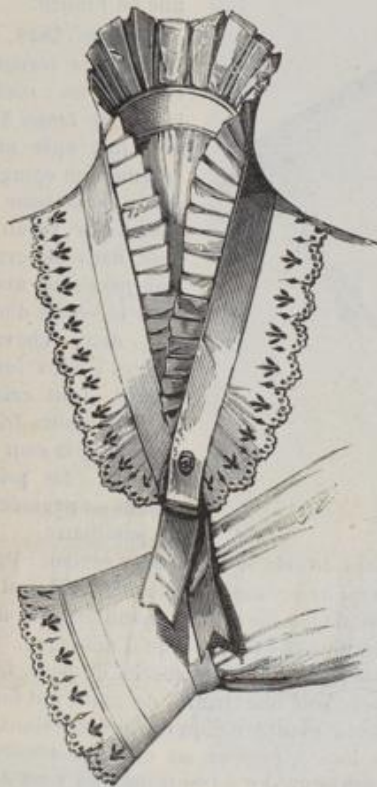
3. Bonnet du matin en organdi.

Une guirlande de myosotis, enroulée sur ce ruban, se termine derrière sur un groupe de coques à bouts flottants. Barbes de tulle et dentelle.



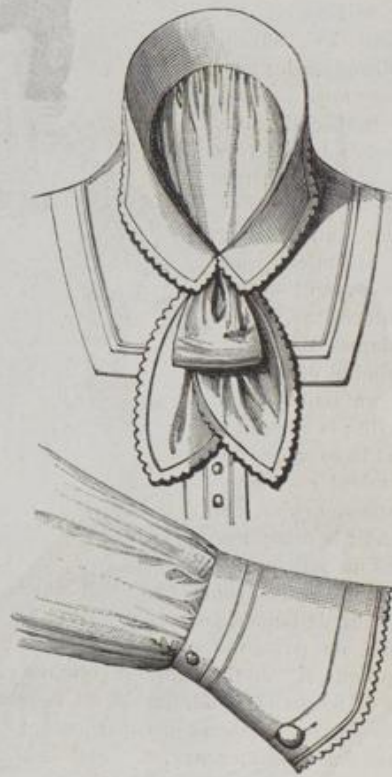
5. Bonnet de tulle et dentelle.

7. Bonnet monté en tulle dentelle. — Fond mou et passe diadème formée par deux rangs de dentelle application, dont une guirlande de muguet



4. Parure en batiste.

6. Col et sous-manche en toile à bords festonnés. Nœud de cravate assorti.



6. Parure en toile.

et de roses dessine le pied. Bavolet coquillé en dentelle assortie et barbes mentonnières en tulle à bords d'application.



## CHRONIQUE MONDAINE

Le grand événement mondain de ces derniers temps a été le bal costumé donné par la baronne de Poilly. Depuis longtemps le beau monde n'avait été convié en ce genre à une fête aussi bien ordonnée et aussi élégante. L'hôtel de M<sup>me</sup> de Poilly se prête très-heureusement à un bal déguisé. Le premier étage semble un véritable musée avec ses statuettes, ses émaux cloisonnés, ses tableaux, ses glaces aux cadres sculptés. Une salle de bain, dont la baignoire de marbre avait été transformée en une jardinière toute pleine de plantes rares et de fleurs, a soulevé l'admiration générale.

Les costumes étaient à l'avant du cadre où ils se mouvaient. C'était un éblouissement qui tenait de la féerie. La maîtresse de la maison portait un superbe costume de merveilleuse. Sa fille, M<sup>lle</sup> de Brigode, était charmante en arlequine blanche. La comtesse Edmond de Pourtalès était en moissonneuse, la duchesse de Mouchy en paysanne de Gainsborough, la marquise d'Hervey-Saint-Denis en bergère Watteau; son mari portait un costume mexicain d'un grand caractère.

La duchesse de Bisaccia, en vivandière Louis XV, offrait avec une grâce exquise des petits verres à ses amis. La baronne A. de Rothschild lui donnait la réplique de générosité gastronomique en distribuant sans compter des poisons en chocolat. La marquise d'Aoust et la vicomtesse de Puy-Montbrun avaient drapé leur beauté aristocratique dans le peplum des dames romaines.

M<sup>me</sup> Bichoffsheim était costumée à ravir en habit Louis XVI de grand style; la comtesse de Fitz-James et la comtesse de Montesquiou étaient en Egyptiennes; la comtesse Lehon, en costume Louis XV; la marquise d'Albuféra, dans un délicieux justaucorps rose de la même époque; la marquise de Louvencourt, en Espagnole; la marquise de Trévis, en costume de fantaisie du temps de la Régence; la comtesse de la Poëze, en paysanne romaine; la princesse A. Troubetzkoi, en papillon; M<sup>me</sup> de Girardin, en polichinelle.

La princesse de Sagan était admirable en Elisabeth d'Angleterre et la princesse Lise Troubetzkoi, superbement diamantée en neige. La duchesse de Montmorency, M<sup>me</sup> Standish et M<sup>me</sup> Octave de Béhague avaient choisi dans les modes du Directoire leurs costumes très-réussis. Enfin, M<sup>lle</sup> de T... figurait un ange, en costume céleste et d'une transparence très-remarquable.

Du côté de la barbe, grand succès pour le comte d'Osmond, d'une verve intarissable sous le blanc de Gille ravisseur, ayant

sur l'habit frois pantins avec cette inscription: « J'en ai plein le dos », et pour MM. de Grétry et Le Harivel, en gendarmes Louis XV, faisant leur entrée sur l'air du fameux duo.

MM. Baignière étaient l'un en marchand de coco, l'autre en Turc à la baisse. Le comte Jacques de Ganay portait l'uniforme d'un grognard impérial. M. de Fitz-James était en nègre muet très-original; le comte de Lubersac en vieil académicien, le vicomte de Kersaint en mandarin, M. Laugier de Villars en garde-française, le prince d'Orange en Charles II, etc.

C'est M. de Janzé qui a conduit le cotillon, habillé avec beaucoup de style en mignon Henri III vert.

Le souper, servi en porcelaine de Chine, était dressé au premier étage, et la table disparaissait sous les fleurs et les plantes rares qui la couvraient, mêlées aux cristaux et aux candélabres. On cueillait les cerises à même aux branches qui les avaient vues naître et les grappes de raisins aux ceps où ils avaient mûri.

Pendant que le prince Arthur arrive à Paris, que le prince de Galles quitte l'Espagne sans avoir assisté — *par ordre maternel* — à une course de taureaux, et que M. Nigra fait ses malles pour Saint-Petersbourg au grand désespoir de nos salons diplomatiques, le général Tom Pouce s'apprete, dit-on, à une dernière campagne en France.

C'est en 1846, couvert d'un habit à la française, poudré comme un cordon-bleu du temps de Louis XV, ayant au côté une épée en or grande comme une épingle de cravate, qu'il parut pour la première fois. On le voyait traverser les rues dans un grand carrosse, qui paraissait avoir été taillé dans le ventre d'une citrouille. Les deux chevaux ressemblaient à deux levrettes héraldiques. Tout cela enchantait Paris, toujours friand de nouveautés. A la cour du roi Louis-Philippe, les princesses donnaient au pygmée des bonbons en papillottes.

Il y a trente ans de cela et Tom Pouce revient! Paris ne le reconnaîtra plus et il ne reconnaîtra plus Paris. Il s'est marié à une naine; il est père de famille; il a un nanillon pour fils. C'est pour présenter son héritier aux Français qu'il débarque.

Je doute que le fils obtienne le succès du père. Les lauriers de 1846 sont coupés. Voir une trinité de nains qui font commerce des disgrâces de la nature n'a qu'un intérêt relatif. Ajoutez que le général Tom Pouce, ridé et en cheveux blancs, ne saurait trouver aussi tendres qu'il y a trente ans les yeux de notre génération. Et puis la monstruosité peut être une bonne chose, mais il ne faut pas en abuser.

BACHAUMONT.



G n° 638 (fig. 7). — BONNET MONTÉ.





Imp. Lemercier & C<sup>ie</sup> Paris.

L.N. 81

Ad. Boubaud & fils Editeurs, Paris.



As ab  
pas n'es  
pas pour  
certain.  
malheur  
même, a  
quasi il  
pas à s  
terme de  
l'apicul  
et plus  
le le  
pas la  
inter.  
Karl  
pas son  
seier à  
vires.  
sonner  
de la ter  
re bas-  
Après  
le moli  
in, all  
rière o  
C'est. la  
donnait  
epend  
orte d  
de mi  
ses el  
courr  
givre  
dépos  
trillé,  
Son  
sain.  
grand  
heures  
blots.  
dun la  
Il ve  
qui are  
sonde  
ber qu  
Cicéron  
et de  
répond  
w gra  
ute d  
De  
ocard  
bride-  
village  
C'est  
passe  
un pe  
man  
qu'on  
Al  
dorm  
sage



## JADIS

Nos absences prolongées ont démocratisé nos campagnes. Le pays n'est plus reconnaissable, nous sommes devenus des étrangers pour nos paysans. Au fond, je ne suis plus que le locataire du château. Autrefois, on n'aurait pas remué un fétu dans tout l'arrondissement sans consulter mon père. Sous Louis-Philippe même, autant qu'il m'en souvient, les préfets prenaient son avis, quoiqu'il fût un démissionnaire de 1830. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée il y a dix ans, mon père ne quitta jamais Permadec que pour aller à Londres et à Paris aux expositions d'agriculture. Il vint aussi à Dijon pour mon mariage. Sa mémoire est plus vivante ici que la personne de son fils.

Je le vois encore tel qu'il était en hiver. On passait les soirées dans la salle à manger où flambait du matin au soir un opulent brasier. Nous étions bien heureux, et, quand il m'a fallu aller à Stanislas pour terminer mes études, je regrettais surtout nos longues soirées d'hiver. Ma mère dressait dans le coin, à droite, son métier à tapisserie qu'elle quittait à tout instant pour donner des ordres. Ma grand-mère, qui vécut fort vieille, passait le temps à tisonner avec d'énormes pincettes, en nous racontant des histoires de la terreur... ou bien disant son office dans un livre de prières en bas-breton.

Après dîner, mon père, toujours en hautes guêtres bretonnes de molleton blanc soutachées, qu'il mettait par-dessus son pantalon, allait fumer sa pipe à la cuisine sur une chaise en bois de chêne où personne parmi nos gens ne se serait permis de s'asseoir. C'est là qu'il causait avec eux du travail de la journée et qu'il donnait ses ordres pour le lendemain. Pendant les gros froids, qui cependant ne sont jamais excessifs sur cette côte, il portait une sorte de houppelande en peau de loup et une casquette à oreilles de même fourrure. Quand le temps était pluvieux, pour visiter ses champs et ses bois, il chaussait de gros sabots jaunes sans courroies. Je le vois encore revenir de ces excursions avec du givre sur ses favoris, le nez bleui par le froid et l'œil larmoyant, déposant dans un coin du vestibule son grand bâton de houx brûlé, terminé par une fourchette en fer à deux dents...

Son cabinet était dans la tour carrée où nous avons fait le petit salon. Il y recevait ses fermiers et les gens d'affaires devant son grand bureau d'acajou à cylindre. Invariablement, de cinq à six heures, pendant qu'on servait le dîner, il lisait le *Journal des Débats*. La *Quotidienne* était lue par ma mère, à haute voix, pendant la soirée.

Il venait assister à mes leçons, données par le bon abbé Jégu, qui avait une grosse loupe sur le front et qui, par habitude de scander Virgile, scandait aussi ses paroles. Mon père était tout fier quand il pouvait écorcher une réminiscence d'Horace et de Cicéron. Au déjeuner, il me faisait souvent des questions d'histoire et de géographie, et il choisissait des minuties, afin d'avoir à répondre lui-même..., et alors c'était plaisir de le voir triompher; sa grosse voix remplissait le château, car il avait gardé la haute note des commandements de cavalerie.

De son fauteuil, ma mère, toujours en bonnet de guipure à cocarde violette, gouvernait la maison. Elle avait une voix nazillarde, trainante, qu'imite en parlant, à s'y méprendre, notre vieille servante, qu'elle a gardée vingt-cinq ans à son service. C'était, auprès d'elle, une allée et une venue perpétuelles de paysans et de pauvres gens qu'elle recevait tous avec une grâce un peu raide, et qu'elle renvoyait toujours satisfaits... Grand-maman trouvait à redire à tout et donnait toujours des ordres qu'on n'exécutait jamais.

Ah! quels bons feux de chêne, devant lesquels mon père s'endormait souvent!... Quelles causeries simples où l'on revenait toujours sur les mêmes sujets, le temps, la chronique de Roscoff

de Lesneveu, les dernières nouvelles de Prague, la chute prochaine de Louis-Philippe.

De temps à autre, par les gros temps, en pleine nuit, tous nos gens partaient au sauvetage, avec des paquets de cordes et de longues perches sur les épaules, mon père et l'abbé en tête. Ma mère préparait sa pharmacie. Nous n'avons jamais recueilli qu'un seul naufragé. C'était un pauvre matelot suédois. Dans ces nuits affreuses, la mer semblait gronder sous nos fenêtres; c'était comme des écroulements de rochers: on aurait dit que dans les combles passaient en vociférant des charges de cavalerie, et des promenades de géants dans les hautes futaies et les bois verts...

S.

## THÉÂTRES

La saison théâtrale s'avance d'un pas rapide. Quinze scènes annoncent leur fermeture pour fin juin: l'Odéon, le Théâtre-Italien, le Lyrique, les Bouffes, la Renaissance, l'Ambigu, le Palais-Royal, les Folies-Dramatiques, le Théâtre-Historique, etc. Quatre théâtres seulement sont assurés de ne pas fermer leurs portes: le Châtelet, la Porte-Saint-Martin, l'Opéra et la Comédie-Française.

A propos de la Comédie-Française et de la retraite de M<sup>me</sup> Arnould-Plessis, il nous revient un mot bien charmant recueilli par un de nos confrères. On faisait effort tout dernièrement encore pour nous conserver l'excellente comédienne.

— Non, dit-elle, ne me pressez pas.

— Cependant...

— Je ne me dédirai pas.

— Et pourquoi?

— Parce que je suis résolue à me retirer avant que l'indifférence du public me signifie mon congé. Je veux donner une *représentation de retraite* et non une *représentation de déroute*.

L'image est juste et la pensée profonde. Heureux le comédien que des dieux amis rappellent ou qui se retire de lui-même, à l'apogée de son talent, avant l'âge terrible où, au lieu de brûler les planches, on y glace le parterre! S'il dépasse cette extrême limite, il est perdu. Combien en voyons-nous qui n'ont pas voulu tirer entre eux et la foule le rideau protecteur de la gloire acquise, et qui viennent étaler à la fois toutes les ruines et toutes les prétentions? Rien ne les avertit, rien ne les décourage. L'éloge banal des amis, la sévérité brutale des ennemis, la justice cruelle des indifférents, ils acceptent tout pêle-mêle, et cette première aumône qui est encore un souvenir, et ces premiers sifflets qui sont toujours un écho...

Bressant se retire, lui aussi, c'est-à-dire qu'il ne tardera pas à faire ses adieux officiels au public. Quant à ses adieux réels, ils datent de longtemps. Voici deux ans, à peu près, que le Louis XIII de *Marion Delorme*, que le Richelieu de *Mademoiselle de Belle-Isle* se borne à de courtes apparitions. L'âge vient quelquefois ainsi, tout d'un coup et sans transition sensible.

Hier, on se sentait encore le jeune premier du Gymnase, et même de Saint-Petersbourg. Aujourd'hui, le jarret est moins obéissant, et l'on se retrouve tout simplement professeur, heureux encore de l'être... Ainsi le veut la destinée!

Le Gymnase, lui, vient de faire une perte considérable. Lesueur, un des meilleurs comédiens de notre époque, a succombé, à l'âge de cinquante-sept ans, aux atteintes de la phthisie qui le minait depuis longtemps. Il avait débuté, vers 1840, au théâtre Montpensier, dans les *Brodequins de Louise*. Depuis lors, plus d'une création remarquable était venue révéler en lui un grand artiste.

Hop-Frog.



PLANCHE G. N° 630. — DESCRIPTION, PAGE 239.



## COSTUMES DE PROMENADE

Modèles de la maison Costinani (rue des Jeûneurs, 25 et 27).





*Jules David*

*Ed. Bonheur 1321*

*A. Leroy, imp. r. des Miroirs, 66.*

*Ad. Bonheur, 8, Filles St. Pierre, Paris.*

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coutures de la Maison Costadon, r. des Fourniers, 25 & 27. Rubans et Tisseries à la Ville de Lyon*

*Cosset de P. de Plument, r. Vivienne, 33. Parfums de Ed. Pinaud, R. des Italiens, 30. Eau Figaro, R. Bonne Nouvelle, 1.*

*Parfumerie Oriza de L. Legrand, r. St. Honoré, 207. Machines à coudre de H. Seeling, R. Sebastopol, 70, et r. N. des F. Champs, 37.*

Entered at Stationer's Hall.







PLANCHE G. N° 623. — DESCRIPTION, PAGE 218



TOILETTES DE CAMPAGNE

Costumes d'enfants et toilette de jeune femme.



## LE PERCEPTEUR DANS L'EMBARRAS

(HISTOIRE DE PETITE VILLE. — FIN)

## V

Ludovic se tourna vers le père Béguinet et engagea la conversation.

— Asseyez-vous donc, monsieur Béguinet, lui dit-il avec son sourire le plus agréable. Comment se porte M<sup>me</sup> Béguinet? Le bonhomme fit un soubresaut à cette politesse inattendue.

— M<sup>me</sup> Béguinet? répondit-il d'un air aburi, M<sup>me</sup> Béguinet? mais je ne suis pas marié!

— Ah! vous n'êtes pas marié! Tiens! pourquoi donc?

Cette question saugrenue ajouta à l'hébètement du contribuable. Il parut d'abord ne pas comprendre, puis il balbutia :

— C'est que... j'ai mes petites habitudes, voyez-vous, et... une femme, ça dérange.

— Vous avez pourtant une jolie fortune, à en juger par vos impositions.

— Heu! heu! fit le père Béguinet, qui n'aimait pas à conter ses affaires.

— Et il y a de charmantes personnes à Saint-Amand, autant que j'ai pu voir.

Le vieux célibataire ne répondit rien.

Ludovic eut l'idée de passer dans la chambre voisine et d'envoyer sa gouvernante annoncer à M. Béguinet qu'on l'attendait chez lui sur-le-champ, mais il n'était pas sûr de la discrétion de cette femme, et d'ailleurs, arrivé chez lui, que penserait M. Béguinet de cette mauvaise plaisanterie?

Les deux hommes se regardaient en silence.

— Si vous vouliez bien me dire combien je vous dois? demanda le bonhomme.

— Vous le savez : 539 francs 37 centimes.

— Mais par quarts?

— Ne pourriez-vous pas payer l'année entière? Cela vous dispenserait de revenir. C'est une règle que je veux établir à Saint-Amand, dans l'intérêt de tout le monde.

— Impossible, monsieur. J'ai mes petites habitudes, voyez-vous, et... Si vous vouliez me dire combien je vous dois?

— Vieux maniaque! murmura Ludovic entre ses dents; puis, tout haut : Vous êtes bien pressé, monsieur Béguinet. Laissez-moi profiter de cette occasion pour lier connaissance avec un des habitants les plus imposés de Saint-Amand. J'irai vous voir : je n'ai pas encore fait toutes mes visites. Vous devez aimer les arts, monsieur Béguinet. Il faut que je vous montre mes croquis, car je suis artiste, moi! Je n'étais pas né pour faire des divisions. Oh! la division! quelle stupide invention! Je voudrais ne pas savoir la division! Car, voyez-vous, monsieur Béguinet, comme j'avais l'honneur de le dire dernièrement aux membres du gouvernement provisoire, la division est la ruine des États!

Et, en parlant ainsi, il bouleversait ses cartons et étalait ses esquisses sous les yeux du brave homme.

— Êtes-vous phalanstérien? Vous devez être phalanstérien. Ceci vous représente la Passionnelle.

— Phalanstérien? la Passionnelle? répétait le père Béguinet, qui ne lisait jamais un journal et pour qui ces mots étaient du sanscrit.

— Et voilà la Papillonne.

— La Papillonne?... C'est une danse? Mais je ne vois pas de papillons, objecta timidement le père Béguinet, qui ne savait que répondre.

— Votre observation est juste : il faudra que j'en ajoute, fit l'artiste, si heureux de le voir mordre à la conversation qu'il ne songea pas à faire poser son bourgeois.

## VI

Mais la visite des cartons ne pouvait durer éternellement, et bientôt l'entêté bonhomme recommença sa phrase.

— Si vous vouliez bien me dire...

Ludovic la coupa en deux et, prenant un journal sur la table :

— Êtes-vous abonné au *Moniteur de la Betterave*?... Un bien joli journal, n'est-ce pas? Tenez, écoutez le feuilleton : c'est palpitant d'intérêt.

Et il se mit à lire un fragment d'un de ces longs romans absurdes qui commençaient alors en province la fortune qu'ils ont faite depuis au bas des grands journaux parisiens. Il espérait avoir raison de son homme par l'ennui : les deux bras lui tombèrent quand, la lecture finie, il l'entendit s'écrier :

— Oh! oui, c'est une bien belle histoire! Et comme c'est écrit!

— Le déjeuner est servi, vint dire la vieille gouvernante.

— J'y vais, cria Ludovic, saisissant ce prétexte au vol. Au plaisir de vous revoir, monsieur Béguinet.

Il se leva et lui tendit la main.

Mais le père Béguinet avait l'habitude de payer son quart ce jour-là, et il n'était pas homme à s'en retourner avec son argent.

— Vous oubliez notre petit compte, dit-il.

Et il commença de trouver fort peu sérieuse cette manière de percevoir les contributions.

Ludovic se rassit, consterné.

Tout à coup, il se releva ou plutôt il bondit : il venait de trouver son moyen. Il se précipita sur le contribuable et, lui pressant les mains avec effusion :

— Mon cher monsieur Béguinet, s'écria-t-il, faites-moi un plaisir : déjeunez avec moi.

Le père Béguinet marchait de surprise en surprise; il murmura :

— Merci! j'ai pris ce matin mon café au lait.

— Ah! c'est vrai, vous dînez à midi, habitude du Nord. Mais il est onze heures passées, ce sera un déjeuner dinatoire, comme on dit. J'ai reçu hier vingt-cinq bouteilles d'un petit vin sur lequel je veux avoir votre avis.

Le bonhomme se défendit comme un beau diable, mais, après toutes les cérémonies qui sont de politesse en province, il se laissa faire.

— Ajoutez un convert et montez quatre bouteilles, cria Ludovic triomphant. Je vais le griser abominablement, se dit-il, et il oubliera son petit compte.

## VII

A table, pour distraire son convive de son idée dominante, l'artiste déploya toutes les grâces de son esprit. Le père Béguinet n'avait qu'un mérite, mais solide : il buvait comme une éponge. Le vin imbibait sa tête sans l'étourdir. Au dessert, Ludovic, qui se grisait à parler autant qu'à boire, chanta des refrains qui effarouchaient le digne homme.

A force de pousser à la consommation, il avait oublié tout et jusqu'à la division. Il eut même l'imprudence de repasser dans son bureau pour y fumer un cigare.

M. Béguinet jeta par hasard les yeux sur la pendule.

— Une heure et demie! s'écria-t-il. Que va dire Anastasie?

Depuis plus de trente ans, c'était la première fois qu'il ne rentrait pas pour dîner, et il redoutait les reproches de sa vieille sœur.

— Si vous vouliez bien me régler mon petit compte? dit-il en prenant son chapeau.

— Quel petit compte? Ah! oui, la division! Mais je m'en moque comme d'une bouteille vide, de votre division! Est-ce que je sais la division!



— Vous ne savez pas la division ? dit le père Béguinet, tombant des nues.

— Ah ! est-il bon enfant ! Si, si, père Béguinet. Qui est-ce qui ne sait pas la division ? Est-ce que vous ne la savez pas, vous ?

— Je l'ai sue un peu.

— Eh bien ! faites celle-ci.

— Vous plaisantez.

— Je parie dix bouteilles que vous ne la faites pas.

— Voyons, monsieur, je suis un homme sérieux. J'ai mes petites habitudes. Si vous voulez bien...

— Régler mon petit compte, mironton mirontaine, acheva Ludovic sur un air connu.

Il alluma un cigare et, par mégarde, jeta l'allumette enflammée dans le panier du bureau.

— Que faites-vous donc ? Vous allez mettre le feu ! lui cria le contribuable en lui montrant les chiffons de papier qui commençaient à brûler.

— Tiens ! le feu ! Au fait, c'est une idée, se dit Ludovic, et il saisit au collet le père Béguinet, qui se précipitait pour éteindre l'incendie.

— Laissez-moi donc ! qu'est-ce qu'il lui prend ? Au feu ! au feu ! criait l'autre d'une voix étouffée.

Plus il criait, plus il se débattait, plus Ludovic l'étreignait, et cependant les papiers brûlaient.

La gouvernante accourut au bruit, vit le panier en flammes, s'élança dans le corridor, ouvrit la porte de la rue et cria : « Au feu ! » de toute la force de ses poumons.

Quelques voisins accoururent, d'autres allèrent sonner la cloche d'alarme et les pompiers arrivèrent quand tout était fini. Il avait suffi d'un seau d'eau pour éteindre l'incendie. Ludovic se croyait sauvé.

Quand la foule se fut un peu écoulée, le père Béguinet s'approcha de lui, le chapeau à la main :

— Monsieur le percepteur, dit-il, si vous voulez bien régler mon petit compte ?

— Oh ! mais non ! s'écria Ludovic furieux.

— C'est que, voyez-vous, j'ai mes petites habitudes, et...

Ludovic le prit à part, le regarda dans les yeux et lui dit :

— Vous allez me laisser tranquille, n'est-ce pas ? Et ne revenez que dans huit jours, sinon je vous dénonce comme incendiaire.

Le père Béguinet se le tint pour dit et s'en alla. Le soir, il raconta à l'estaminet que le nouveau percepteur était un bon garçon, mais qu'il avait un coup d'aile ; à preuve que sans lui, Béguinet, il aurait incendié son bureau.

Ludovic, de son côté, affirma que c'était l'imprudence du père Béguinet qui avait mis le feu. Les gens de Saint-Amand n'ont jamais bien su à quoi s'en tenir.

## VIII

Le soir même, Ludovic emprunta, pour l'aider, le troisième clerc d'un notaire de l'endroit ; mais, auparavant, il eut soin de s'assurer que son scribe savait à fond les quatre règles. Le lendemain, il se rendit secrètement à Valenciennes et y fit emplette d'un petit traité d'arithmétique. Il se renferma pour le méditer et, au bout de huit jours, il sortit de sa retraite ferré sur la division.

Ludovic Flamart passa quatre années à Saint-Amand. Il n'y fonda ni un musée, ni une académie de dessin, mais il y calma son imagination et mit un frein à sa nature exubérante.

L'amour de son art le rappela plus tard à Paris, où il reprit définitivement ses pinceaux. Je l'ai rencontré ces jours derniers, et c'est lui-même qui m'a conté cette histoire, en me permettant de vous la redire.

Charles DEULIN.

## A DOUARNENEZ

(NOUVELLE.)

## I

A une époque où les miracles, les enchantements, les korigans, les teuz, les sorciers étaient aussi nombreux en Bretagne que les menhirs et les dolmens, vivait à Douarnenez un gars de vingt ans nommé Stevan, qui adorait une jolie *penneréz* du village de Kerlas, appelée Tinah.

Tinah était la fille d'un riche fermier, Stevan, le fils d'un riche poissonnier ; mais Tinah avait encore son père, Antoine Gorou ; Stevan était orphelin.

Fiancés l'un à l'autre, tous deux se fréquentaient comme jeunes gens destinés à être prochainement mari et femme, quoiqu'un événement imprévu fût venu récemment mettre des bâtons dans les roues de leur mariage.

Au commencement de l'année, au moment où le vent souffle en tempête sur les côtes finistériennes, le bâtiment du vieux Mao, le père de Stevan, s'était perdu sur les roches de Penmarch avec un chargement de sardines ; et comme un malheur n'arrive jamais seul, peu après ce désastre qui lui enlevait la moitié de sa fortune, le poissonnier avait vu s'effondrer en une nuit, dans un incendie, le reste de son pécule, et il en était mort de chagrin, ne laissant à son fils, pour tout héritage, qu'une barque de pêcheur.

Stevan, qui précédemment passait pour un des bons partis du district de Pont-Croix, était ainsi devenu un parti détestable, au point de vue de l'argent s'entend, car pour le cœur nul n'était plus riche que lui dans le pays.

Mais le cœur est une chose qu'apprécient généralement fort peu les gens qui aiment l'argent avant tout, et le père de Tinah était de ceux-là.

Le surlendemain de l'enterrement de Mao, Antoine Gorou avait tenu ce langage à Stevan qui était venu chercher auprès de lui des consolations :

— Mon gars, te voilà pauvre comme un mendiant, et cela modifie forcément mes projets, pour l'instant du moins. Ton père était un honnête homme, nous étions amis, je t'avais promis ma fille, mais parce que Mao, Dieu ait son âme ! avait promis de son côté de te donner quatre mille livres de dot, et que tu devais hériter de son bâtiment de cabotage et de son établissement de Douarnenez, aujourd'hui, sa mort et ta ruine me dégagent de ma parole. Écoute-moi cependant : s'il ne me convient pas de vous laisser, toi et Tinah, comme on dit dans le pays,

Frirer les poux de la pauvreté  
Sur la poêle de l'amour (1),

je ne refuse point de vous marier. Il suffit, pour cela, que tu te procures les quatre mille livres que ton père devait te donner, de quoi acheter deux ou trois vaches noires et une demi-douzaine de pourceaux dont j'ai besoin à la ferme, et qu'ensuite tu consentes à quitter la mer pour m'aider à exploiter mes champs, car j'ai besoin d'un second. Ce sont là, je l'espère, des conditions raisonnables. Au reste, rien ne presse : tu as vingt ans, ma fille en a dix-huit, vous pouvez attendre l'un et l'autre. Va ; cherche avec l'aide de monseigneur Jésus-Christ et de saint Vouga, et quand tu auras trouvé, reviens me demander la *penneréz* : nous dresserons aussitôt la table et nous appellerons les *sonneurs* (les musiciens).

(1) Textuellement :

Frita Irwën pawrentez,  
Var ar billig a garantez.



Stevan n'avait pas répliqué ; il connaissait Antoine Gorou, il savait qu'il était superflu de discuter avec lui lorsqu'il avait prononcé son *dieu* ; il s'était contenté de baisser la tête et de murmurer : « Je chercherai. »

A vingt ans, on ne doute de rien, surtout quand on n'a jamais manqué de rien et qu'on est amoureux. Stevan crut donc tout d'abord qu'il lui serait facile de se procurer les quatre mille livres, les vaches noires et les pourceaux, et il *chercha* en se rappelant les paroles du divin Rédempteur, souvent citées par le recteur de l'église de Douarnenez : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. »

Mais il eut beau demander, on ne lui donna rien ; il eut beau chercher, il ne trouva rien ; il eut beau frapper, on ne lui ouvrit pas.

Cela dura de la sorte pendant quatre mois.

Enfin, perdant patience, il se dit que peut-être le champ de ses recherches était trop limité, et il résolut de l'étendre.

Stevan était un peu sceptique ; comme tous les matelots, il avait un culte profond pour la Vierge, mais il riait quand on lui parlait de saint Honoré et de la fontaine de Languengar ; de saint Éloi, patron des chevaux (1), de saint Hervé, protecteur des troupeaux lorsqu'on lui offre du beurre frais ; de sainte Gertrude, guérisseuse des rhumatismes et des maladies de langueur quand on lui apporte des poulets ; de saint Trégaré, dont l'intervention dissipe la surdité et les maux d'oreilles ; de saint Didier, qui fait parler les enfants au berceau ; de saint Isidore, qui tue les taupes ; de saint Yves, qui fait lever la pâte ; de saint Herbot, qui aide à faire le beurre ; et il croyait si peu à la puissance des vénérables célébrités du paradis breton, que, six mois avant la mort de son père, il avait donné à une mendiante de Saint-Pol-de-Léon, en pèlerinage à Saint-Nic, un morceau de la robe de saint Guenolé, trois poils de la barbe de saint Corentin, un clou de l'un des sabots de saint Jacut et la moitié d'un ongle de saint Tugdun, reliques qu'il tenait d'une grand'tante très-superstitieuse.

La misère, l'anxiété, l'amour avaient modifié ses idées, et s'il dédaignait toujours les saints, il s'enflammait facilement à la pensée des merveilles opérées par les mains qui dansent, la nuit, sur les landes bretonnes.

Le surnaturel est le mirage des malheureux.

« Non, se disait-il, quand bien même je remplirais ma barque de maquereaux, de merlans, de soles, de turbots, de raies, de morues, de sardines, chaque fois que j'irais pêcher sur les côtes ; quand bien même je vendrais régulièrement ma pêche à Landerneau ou à Brest le double de sa valeur, je ne pourrais, en dix ans, amasser les quatre mille livres, les vaches et les pourceaux qu'exige Antoine Gorou. Voilà quatre mois que je travaille sans relâche et je n'ai pu épargner que douze livres, quoique je me sois privé de tout, quoique je n'aie mangé que du pain noir. En suivant le même régime, si tant est que je puisse le suivre, j'économiserais ainsi trente six livres par an, c'est-à-dire qu'il me faudrait cent trente ans pour me procurer ma dot ! C'est trop. »

Convaincu qu'il devait prendre une autre voie pour obtenir Tinah, il résolut de se lancer dans les aventures, et se rendit à Kerlas pour en aviser sa bien-aimée.

Le dimanche de Quasimodo, après la grand'messe, il sortit de Douarnenez la tête remplie de chimères, les nerfs agités, l'œil en feu.

La route était pleine de mendiants montrant leurs plaies, leurs difformités, faisant retentir l'air de plaintes monotones, et demandant un petit morceau de pain, *eur tamic bara*, un petit liard, *eur liardic*.

(1) Autre part, en Italie, par exemple, le patron des chevaux est saint Antoine et les orfèvres revendiquent saint Éloi ; en Bretagne, les rôles sont intervertis.

« Voilà des gens qui sont encore plus désespérés que moi, pensa Stevan ; bah ! qui sait... ils n'aiment, pas eux !... »

Et comme les mendiants le poursuivaient de leurs cris, le prenant pour un seigneur parce qu'il avait des souliers, une veste propre et des braies non rapiécées, il leur distribua deux sous en liards, et passa.

Au moment où il traversait Plouaré, à un quart de lieue de Douarnenez, il vit un affreux chat noir qui s'apprêtait à dévorer un rouge-gorge qu'il avait surpris becquetant au pied d'un pommier.

D'un coup de son penn-baz, il mit le chat en fuite et dégagna l'oiseau.

— Cher petit être du bon Dieu, dit-il en le mettant dans sa main et en l'embrassant, tu ne fais de mal à personne, tu aimes et tu chantes : reprends ta liberté.

Le rouge-gorge secoua ses ailes meurtries sur lesquelles les dents du chat avaient fait jaillir deux gouttelettes de sang, leva sa petite tête vers son sauveur comme pour le remercier, frétila et s'envola par-dessus le joli clocher de l'église de Plouaré, le plus lesté et le plus élégant de Bretagne.

Stevan le regarda s'éloigner, raffermir son chapeau sur sa tête et continua son chemin.

Avril commençait ; le ciel était bleu, le soleil doux, la campagne verte.

Stevan marchait d'un bon pas ; il eut bientôt quitté les bruyères sablonneuses qui bordent le fond de la baie de Douarnenez, et s'enfonça dans un sentier ombreux et désert où l'on n'entendait que les sérénades des fauvettes, des bergeronnettes, des merles et des pies-grièches.

L'exemple est contagieux. En écoutant ces mille voix étincelantes, Stevan sentit comme une brise parfumée passer sur son cœur, et il se mit à chanter une de ces chansons amoureuses dialoguées que tous les gars et toutes les *penneréz* savent, de l'évêché de Cornouailles à l'évêché de Léon.

Armand DUBARRY.

(La suite au prochain numéro.)

#### Description des gravures dans le texte.

G. N° 623.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Petite fille de cinq à six ans. — Robe *Boby* en toile écrue. Les devants, y compris les petits côtés, sont de forme princesse, et au bas du dos très-allongé vient se rattacher une petite jupe plissée à gros plis faisant tête ruchée. Boutons de nacre sur les parements des manches et de la poche, ainsi que pour fermer la robe devant. — Lingerie en mousseline plissée à bords festonnés. — Chapeau d'étoffe pareille à la robe ; fond mou et passe plate, avec ruches dessous et dessus et nœud derrière.

2. Petit garçon de deux ans. — Robe de basin blanc ; bandes festonnées autour du jupon, encadrant le cou et les devants du corsage. Manches courtes bouffantes. Large ceinture en ruban bleu, nouée derrière. — Chaussettes de fil d'Écosse blanc et souliers en verni bleu.

3. Toilette de jeune femme : costume en toile d'Irlande bleu pâle. — Jupon à traîne, entouré de trois volants plissés finement et dont les plis sont maintenus à la tête et au milieu. — Tunique garnie de deux volants de broderie anglaise, avec poche ornée de même et d'un nœud de ruban ; elle est relevée derrière par plusieurs drapés que soutiennent des nœuds de ruban. Cuirasse ouverte en châle, complètement encadrée de broderie anglaise ; volants de manches pareils et nœuds de ruban dessus. — Chapeau paillason, à passe inclinée sur le devant et calotte haute, orné de fleurs des champs et d'une écharpe en gaze crème posée à cheval sur la calotte pour nouer sous le chignon derrière.



G. N° 630.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en faille lilas et foulard à dessins imprimés lilas sur fond crème, avec biais et plissés en faille violette. — Jupons garni devant d'un volant ruché, puis d'un plissé qui remonte sur les côtés. La traîne est formée tout entière par un haut volant à tête bordée, lequel est garni dans le bas d'un large biais de foulard encadré de plissés. — La tunique est ornée de bandes violettes dont les bords sont garnis de franges *chardon*, très-riches et de nuances assorties au costume; cette double garniture raye la tunique en biaisant, de façon à simuler plusieurs tabliers superposés et se terminant en pointes. Flots de nœuds de ruban sur le côté. — Longue cuirasse terminée par un liséré et des franges; le haut du corsage est garni d'un col rabattu fermé par un nœud de cravate, puis ouvert en carré au-dessous, avec encadrement de plissés. Manches en étoffe unie, garnies, dans le bas, d'un bracelet en foulard, avec plissés aux bords et nœud de ruban sur le dessus. — Lingerie plissée en crêpe lisse. — Chapeau de crin noir, à passe diadème doublé de violet. Bandeau de violettes blanches; feuillage et rose sur le côté, haut perches dans un chou de valenciennes, avec des nœuds de petit ruban lilas. La valenciennes, toute coquillée, forme ensuite le bavolet et remonte en courant autour de la calotte.

2. Costume en grenadine noire. — Jupons à traîne, entouré d'un volant monté à gros plis. — Polonaise de forme princesse, s'arrondissant en un long tablier devant et tombant en carré derrière. Une poche fermée d'un gros pli, doublée de soie et garnie de nœuds de ruban, orne le côté de la polonaise en fixant les drapés du tablier; un nœud de ruban la relève au milieu derrière. Un parement simplement boutonné avec plissé sur le dessus termine le bas de la manche. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille de riz blanche, entouré de giroflées et de dentelle crème coquillée, formant une guirlande épaisse. Bandeaux assortis dessous.

#### Description de la gravure coloriée n° 1321 C.

COSTUMES DE PROMENADE. — 1. Costume en lainage à carreaux noirs gris et bleus. — Le bas de la jupe est terminé par un plissé très-fin, en taffetas bleu pâle argenté, surmonté d'un biais. Derrière, volant assez haut, terminé en tuyaux d'orgue. Sur le devant, seconde répétition d'un biais avec plissé. Tunique très-longue devant, drapée en pointe derrière, garnie de biais de taffetas et d'une riche frange assortie. Le corsage, de forme cuirasse, est orné d'un double revers, dont l'un en taffetas. La manche est la seule partie de la toilette faite avec de l'étoffe à rayures; elle est garnie d'un double revers en taffetas. — Chapeau en gaze blanche coulissée, avec plumes blanches; dessous tout en bluets de deux tons.

2. Toilette en étoffe de laine fond crème avec rayures marron et filet bleu. — La jupe est garnie de deux plissés crème surmontés d'un double ruché crénelé et bordé de marron. — La tunique princesse derrière s'étale en un grand pan carré qui tombe sur la traîne; elle est garnie de biais en faille marron, qui sont disposés devant de façon à simuler des basques. Riche effilé assorti. Les manches sont en étoffe crème, avec parements plissés en faille marron et nœuds de faille et d'étoffe. — Chapeau en paille blanche, avec fond mou en faille bleu ciel. Guirlande de chèvrefeuille rosé.

#### Description de la gravure coloriée N° 1322 D.

Substituée à la gravure 1321 C, pour celles de nos abonnés qui en ont fait la demande.

1. Chapeau Marie-Stuart en paille anglaise. Passe ouverte légèrement inclinée au milieu et doublée d'une bande de gaze de soie bleue coulissée. Gaze crème quadrillée, drapée autour de la calotte, avec coques sur le côté et dans le bas du bavolet; même tissu pour les mentonnières qui partent précisément de ce point. Une guirlande de roses de mai forme frange sur le bord de la passe.

2. Fichu-pèlerine en foulard écru, avec col rabattu en toile brodée à jour, s'ouvrant en châle, et bande brodée sur les bords extérieurs. Le fichu

se termine par deux pointes négligemment nouées; traverse en ruban assorti noué de droite et de gauche.

3. Colletterie à revers et manche duchesse, en batiste rayée rose et blanc, avec bandes de broderie anglaise.

4. Capote à fond mou, en gaze crème. La gaze, coulissée dans le bas, forme un bavolet. Ruban rouge cardinal disposé en coques alsaciennes sur la passe, qu'elles recouvrent au sommet, descendant ensuite sur les côtés pour former des boucles à bouts flottants sous le bavolet. Guirlandes de roses avec feuillage sur le devant du chapeau, et barbes mentonnières en dentelle espagnole noire.

5. Chapeau rond. Passe plate, en paille de riz blanche, bordée d'un velours bleu. Fond mou en gaze crème brochée, tordue sur le côté derrière en un nœud dont les bouts retombent assez bas; les bords de ceux-ci sont dentelés. Guirlande de volubilis bleus entourant le fond jusque derrière. Bandeau de mêmes fleurs sous la passe.

6. Col montant en toile, à coins brodés en laine de couleur et rabattus.

#### Description de la figurine coloriée L. N° 81.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE PROMENADE. — Costume de mohair. — Jupons à traîne, entouré de deux volants plissés, à tête marquée par un biais. — Tunique garnie de même, drapée par un coulissé très-serré sur le côté et retombant en une seule pointe. Nœud de ruban au milieu de la turiquie derrière; poche garnie d'un ruché et de nœuds de ruban. — Cuirasse plate devant, offrant cette particularité derrière que le bas de la basque est coulissé dans sa longueur, ce qui produit un coquillé de la couture du milieu. Biais et plissé dans le bas et autour du cou. Le bord du dessus de la manche est légèrement ondulé sur le dessus; le bas est garni d'un parement avec plissé et nœud. — Lingerie en broderie anglaise. — Chapeau de paille à passe diadème; bandeau en foulard. Sur le sommet, contre la calotte, une plume et des roses; par derrière, des coques de ruban.

### REVUE DES MAGASINS

En annonçant dernièrement les jolis rubans de gaze de la *Ville de Lyon*, nous promettons à nos lectrices de revenir une autre fois sur un sujet aussi intéressant, n'ayant pas alors des renseignements aussi précis qu'elles eussent pu le désirer; aujourd'hui, nous sommes en mesure de les édifier à cet égard.

L'aspect de ces gazes est assez particulier pour que nous le décrivions: c'est tantôt une sorte de canevas très-léger, sur lequel se détache un quadrillé satiné; tantôt c'est un damier mat et à jours, ce sont enfin des losanges et différentes dispositions plus jolies les unes que les autres. Nous mentionnerons encore une gaze à tissu extrêmement fin, formant le fond de rayures ou de quadrillés satinés qui semblent se tenir en équilibre comme par enchantement. Ces gazes existent en toutes couleurs, y compris le noir.

La *Ville de Lyon* a tiré de délicieuses combinaisons de ce charmant tissu: des écharpes notamment et des fichus entourés de franges de chenille; les premières ont trois mètres de long, les autres deux. C'est une ressource précieuse et une élégance de plus à noter pour la toilette d'une jolie femme; rien de plus élégant et de plus coquet. Ajoutons, mais cela va sans dire, qu'il y a des cravates et nœuds assortis.

Quand on arrive à la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6), on s'arrête toujours un moment devant les vitrines du magasin, qui offrent, en définitive, un résumé assez complet des nouveautés de la saison. A côté des écharpes dont nous venons de parler on y voit des mantilles en tulle espagnol, avec volant de dentelle assortie, tenant lieu d'écharpe et fort gracieuses à la taille. Les barbes et violettes en tulle-dentelle noir et application de dentelle d'or — la fureur du moment — étalent leurs grâces brillantes au soleil; enfin, au milieu de nœuds, de cravates, de plissés, de dentelles, de fleurs et de chapeaux, pleins de grâces séduisantes, on aperçoit de coquettes résilles *Mazaniello*. Cette gentille innovation consiste en un filet de lacet de soie noire, marron, bleue, etc., garni d'un nœud alsacien en ruban assorti; un ruban drapé sur les côtés forme ensuite un autre



nœud qui serre le milieu du filet, de façon à marquer le catogan; puis les cheveux tombent naturellement dans le bas de la résille et de là sur les épaules.

— Lorsque pour 225 francs on peut se procurer une excellente machine à coudre offrant toutes les garanties désirables, on aurait bien tort d'hésiter à faire une emplette aussi nécessaire.

La gentille machine *Wheeler et Wilson*, que nous avons l'habitude de recommander à l'attention de nos lectrices, se trouve dans ces conditions. A navette circulaire (inventée en 1850 par A.-B. Wilson), elle est la plus douce, la plus simple, la plus silencieuse et la plus rapide de toutes les machines à coudre. On peut la considérer comme préférable à tout autre système; familles, couturières, lingères, chemisiers, corsetières, etc., se félicitent de ses services.

La machine *Wheeler et Wilson* offre mille avantages: point indécoûtable à double piqûre; vitesse extrême dépassant celle de toutes les machines à navette de va-et-vient; un mouvement qui s'opère sans bruit et sans occasionner la moindre fatigue, un seul pied suffisant à volonté, et l'être le plus faible étant capable de la faire mouvoir; mécanisme d'une simplicité, d'une solidité et d'une précision extraordinaires, garanti pendant cinq ans par la compagnie.

On peut, avec la machine *Wheeler et Wilson*, entreprendre toute espèce de travail, depuis la mousseline la plus fine jusqu'au drap le plus épais.

Il y a des guides d'une variété infinie: pour les ourlets de toute dimension, les coutures rabattues, les surjets, les plissés, etc.; sans compter des brodeurs avec lesquels on accomplit de vrais prodiges.

Il faut s'adresser directement à M. Henri SEELING, agent de la Cie *Wheeler et Wilson*, pour la France: à Paris, boulevard Sébastopol, 70; boulevard Bonne-Nouvelle, 37; rue Neuve-des-Petits-Champs, 97.

— Peut-on prolonger la jeunesse et paraître encore jeune longtemps après l'âge mûr? « Oui, sans doute, si l'on veut prendre des soins hygiéniques pour la santé intérieure et extérieure du corps. » Ainsi nous parlait un vieux docteur de nos amis, frais, pimpant et alerte en dépit des années qu'il a traversées gaillardement. Il ajoutait: « La santé extérieure du corps se traite par une parfumerie saine dont les principes fondamentaux sont tirés du règne végétal. »

La maison Ed. Pinaud procède en ce sens avec une conscience, une intelligence et un savoir-faire qui assurent à ses nombreux produits le succès sans précédent dont ils jouissent. Le *savon au suc de laitue*, le *lait d'Hébé*, la *pâte callidermique*; les séries de parfums à la *violette de Parme*, au *bouquet d'Izora*, à l'*opoponax*, à l'*Ilang-Ilang*, les poudres et veloutines diverses: voilà quelles sont les principales compositions de M. Ed. Pinaud, les plus estimées du monde élégant.

La maison Ed. Pinaud n'a conservé une si grande notoriété, au milieu des nombreuses maisons de parfumerie parisiennes, que parce qu'elle n'a négligé aucun soin à donner, aucune peine à prendre, aucun perfectionnement à apporter dans la fabrication de ses parfums. Elle résume donc pour nous les idées émises par notre vieil ami, le docteur cité plus haut, et c'est en toute confiance que nous conseillons à nos lectrices de s'adresser à elle (boulevard des Italiens, 30, ou boulevard de Strasbourg, 37). Grâce à l'usage journalier et bien compris d'une saine parfumerie, la ride n'ose se fixer, l'éclat et la fraîcheur du teint demeurent immuables et la jeunesse semble éternelle!

### SPÉCIALITÉS

Nous arrivons d'un pays où l'on ne jure que par l'*Eau Figaro*; à la bonne heure, on se teint les cheveux et la barbe par là avec un entrain extraordinaire!

Cela vient de ce que l'*Eau Figaro* est la dernière des teintures qui aient été faites et que, par conséquent, ses inventeurs ont dû profiter de l'expérience acquise; le public intelligent et raisonneur a donc en elle plus de confiance que dans les autres.

Cette confiance est, au surplus, parfaitement méritée, puisque les matières premières qui lui servent de base sont toutes parfaitement inoffensives et que son essence puise sa principale force dans le suc de plantes spéciales.

Les trois degrés de l'*Eau Figaro* répondent bien aux différents besoins de la chevelure et aux idées particulières de chaque personne. Le premier degré réclame une huitaine de jours pour produire le résultat définitif de l'opération; le deuxième degré en demande deux; le troisième degré amène une teinture immédiate.

La SOCIÉTÉ D'HYGIÈNE FRANÇAISE, propriétaire de l'eau et de la pommade *Figaro*, fait des expéditions en tous pays; c'est à elle-même (boulevard Bonne-Nouvelle, 1) qu'il faut adresser les demandes.

M. D'A.

### PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

#### Grand Panorama des modes de Printemps et d'Été 1876.

Le renouvellement des saisons amène naturellement avec lui la nécessité, pour toutes les personnes qui s'occupent de la confection des toilettes féminines, de se procurer des modèles nouveaux, assez variés et assez nombreux pour satisfaire à toutes les conditions de goût et d'élégance qui s'imposent.

A ce point de vue, — toujours soucieux que nous sommes d'être agréables à nos lectrices et de leur rendre service, — nous avons fait établir et nous mettons dès aujourd'hui à leur disposition une GRANDE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. On pourra s'en faire une idée en songeant qu'elle ne contient pas moins de quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, et représentant un ensemble de quatorze toilettes inédites du meilleur goût et de la dernière élégance, pour le PRINTEMPS et l'ÉTÉ de 1876.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver une collection de toilettes de ville, visite, réception, soirée, mariage et de costumes d'enfants, plus habilement reproduite et plus pratiquement utile. Aussi ne saurions-nous trop conseiller à nos abonnées de faire sans retard l'acquisition de cette magnifique planche, d'un si grand intérêt en ce moment et si avantageuse.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton pour éviter qu'elle arrive en mauvais état, il suffit d'adresser trois francs en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. GOUBAUD et fils, 92, rue Richelieu, à Paris.

### SOMMAIRE DU 2<sup>e</sup> NUMÉRO DE MAI 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par BACHAUMONT. — Jadis, par S... — Théâtres, par HOP-FROG. — *Le Percepteur dans l'embarras*, histoire de petite ville, par M. Charles DEVLIN. — *A. Donarnez*, nouvelle bretonne, par M. Armand DEBARRY. — Description des gravures. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure n° 1321 C, dessin de M. Jules DAVID: costumes de promenade. — Gravure n° 1322 D (substituée sur demande), dessin de M. E. THURIX: détails de modes. — Figurine coloriée L. n° 81 (annexe spéciale à l'édition n° 3): toilette de promenade.

Dans le texte: P. n° 315, dessin de M. E. PRÉVAL: toilette de cérémonie. — G. n° 623, dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes de campagne, enfants et jeune femme. — G. n° 630, dessin de M. E. PRÉVAL: costumes de promenade.

Voici le sommaire du journal *la Jeune Mère*, pour le numéro du 1<sup>er</sup> mai 1876. Rédacteur en chef, Dr Brochard.

TEXTE: Causerie du docteur (*Médecine maternelle. Vomitifs*). L'Éducation du nouveau-né (*De l'éducation*). *Le troisième enfant*, poésie. Les Crèches de Paris. La Production des oiseaux. Avis aux mères qui envoient leurs enfants en nourrice. Nouvelles. — GRAVURES: Rose Pompon, d'après le tableau de M. J. Bertrand. Crèche Sainte-Henriette, de Clignancourt. Le Bon Lait.

Bureaux: E. Plon et Cie, éditeurs, rue Garancière, 10, Paris.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



## MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il faudrait bien s'entendre une bonne fois et savoir quelle toilette il convient de faire dans telle ou telle circonstance; les plus mondaines ne s'y trompent guère et les femmes de cette catégorie s'habillent toujours avec une sûreté et un tact qui leur sont propres. Mais, en dehors de ce petit nombre, combien n'y a-t-il pas d'ignorances de toute sorte, soit par suite du manque d'habitude, soit trop souvent par indifférence complète?

Ces réflexions nous sont venues à propos d'une matinée et d'un concert du soir, réunions fort élégantes toutes deux, auxquelles nous assistions dernièrement et où plusieurs des assistants faisaient absolument tache par leur mise sans gêne. Nous avons donc pensé qu'il ne serait pas hors de propos d'émettre ici quelques principes généraux, d'une façon très-succincte toutefois, sur le genre de toilette qui convient le mieux à cet égard.

Une « matinée » offerte dans un salon particulier (nous ne parlons pas de celles qui sont données par les théâtres) réclame une toilette extrêmement soignée; une femme doit y paraître avec toute l'élégance que comporte la mode actuelle appropriée à sa position et à celle de ses hôtes. Agir autrement serait une impolitesse envers qui invite. Le corsage décolleté, toutefois, ne convient pas; l'ouverture en châle ou en carré va mieux. Le corsage montant est également reçu lorsque l'étoffe en est belle et de couleur claire; le blanc crème est aujourd'hui fort employé dans ce

cas et sa vogue ne se peut comparer qu'à celle dont le gris-perle a joui autrefois. C'était à ce point que toute femme, la plus simple même, possédait de fondation une robe gris-perle pour parer aux éventualités et aux cas douteux. Disons encore qu'il faut être coiffée pour assister à ces matinées; un chapeau serait ridicule.

Quant aux concerts, il y a plusieurs considérations à envisager; si le concert est ou non une œuvre de charité, — parce que dans ce dernier cas on doit faire une toilette plus élégante, — si c'est un concert particulier ou public; le cas échéant, pour celui-ci, il

convient de prendre un costume de ville. En province, dans certaines localités où les distractions et les occasions de toilette manquent, un concert est une véritable fête, et un prétexte pour l'exhibition de blanches épaules et de diamants. A Paris, le concert de la Miséricorde (en faveur des pauvres honteux) est presque le seul dont on en puisse dire autant; c'est le plus élégant et le plus aristocratique de la capitale, nos lectrices le savent sans doute.

En consultant nos dernières notes, nous trouvons, à ce sujet, quelques détails de toilette intéressants. D'abord, comme coiffures: le nœud alsacien en velours ou ruban, fixé sur le devant de la tête et sur les côtés par des épingles en diamant; puis la couronne de fleurs, additionnée d'un fond mou en tulle, légèrement bouillonné.

Nous avons remarqué aussi une robe *baby* en barège blanc crème, montante et ornée de nœuds de velours grenat fixés par des baguettes en or et diamants sablés. Demi-guirlande d'épis de blé en argent et diamants dans les cheveux. — Un costume en tulle noir et velours en bande combinés, garni de dentelle et d'entre-deux d'or. Au cou, un collier, d'un nombre indéfini de rangs, de petites perles d'or; et dans les cheveux, une couronne-diadème en or et perles fines. — Ces deux toilettes avaient beaucoup de caractère et d'originalité.

Nous citerons également un fichu de jeune fille, en gaze argentée et drapé de façon à s'arrondir sur la

poitrine; des biais de crêpe de Chine rose pâle, plissés sur les deux bords du fichu, avec franges roses, complètent ce tout charmant et d'un vaporeux idéal.

Dans un autre ordre d'idées et comme nouveauté de lingerie, nous devons indiquer à nos lectrices un large col rabattu (ou plutôt roulé sur lui-même, car il n'a pas de poignet) qui vient d'être adopté d'emblée par la mode. Rien n'est plus propre et plus seyant que ce modèle, auquel on adjoint, par opposition, un large nœud de cravate en gaze. Les combinaisons de batiste blan-



P. N° 311. — CHAPEAU Alsacienne.



che et batiste de couleur, ou de batiste de couleur et fine dentelle de Mirecourt, pour cols, manches et cravates, sont tout à fait reçues; les femmes les plus élégantes les recherchent.

C'est en assistant aux courses du bois de Boulogne que nous nous sommes le mieux pénétrée de la grave question du chapeau, et nous pouvons hardiment le dire: chaque femme a le sien, c'est-à-dire un modèle se rapportant spécialement à son goût et à son genre de beauté. N'est-ce pas un fait curieux à noter? Il nous paraît donc impossible de nous étendre sur la forme plus que nous ne l'avons fait dans nos précédents articles; nous nous contenterons d'enregistrer, à titre de spécimen, un gros paillason doublé tout autour de soie rouge cardinal et garni dessus d'une couronne d'épis se répandant sur la passe; plusieurs chapeaux de paille de formes variées, garnis de bleu marine et de rouge, rubans et fleurs mélangés.

Le nœud alsacien se reproduit avec une persistance étonnante sur une quantité de chapeaux nouveaux. Il est souvent disposé ainsi: fond mou en gaze crème et passe de paille; nœud alsacien en velours marron pour le sommet, cache-peigne et bandeau de boutons d'or très-touffus; mentonnières de velours.

Disons un mot du filet *Mazaniello*, le succès du jour, dont une femme ne peut plus se passer quand elle en a essayé. C'est un filet en lacet de soie assorti à la nuance des cheveux, ou bien bleu, rose, blanc, etc.; il doit être pareil, dans ce cas, à la couleur de la toilette; un ruban assorti l'entoure, formant un nœud alsacien sur la tête et un autre plus bas derrière; celui-ci resserre le filet, de façon à fixer le catogan formé par les cheveux qui pendent dans le bas du filet.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 311.

CHAPEAU A L'ALSACIENNE. — Paille paillason noire; fond arrondi, passe élevée et bavolet plat. La passe est doublée de soie bleu marine, avec liséré crème au bord tout autour. Une ruche en gaze de soie crème, garnie de blonde espagnole de même teinte, entoure le pied de la calotte, couvre presque le bavolet et sert ainsi à dissimuler la naissance des barbes en dentelle assortie. Fouillis de coques en ruban gaze bleu marine sur le sommet du chapeau; bandeau de seringat avec nœud papillon en ruban. — Ce chapeau convient particulièrement à une femme de quarante ans.

DG. N° 625.

TOILETTES DE COURSES. — 1. Petite fille de quatre ans. — Robe princesse en sicilienne blanche, plate devant, avec pli Watteau derrière. Large col marin de même étoffe, garni, ainsi que les bords inférieurs de la jupe et des manches, de broderie anglaise. — Ceinture en ruban rouge moiré derrière. — Chapeau de paille garni de ruban blanc dessus et derrière.

2. Jeune maman. — Costume en faille et sicilienne gris argent. — Jupons uni, à traîne resserrée à deux reprises par plusieurs coulissés. — Polonaise genre peplum, sans longueur derrière et formant des pointes sur les côtés. Trois bandes de gaze bleu marine roulée ornent le bas du vêtement avec des franges à glands de même nuance. Deux écharpes, également en gaze bleue et à bouts frangés, sont drapées sur le devant du corsage; elles passent ensuite sur les épaules, se croisent au bas du dos et vont se fixer de chaque côté de la basque pour flotter librement après. Parements drapés à plis remontants au bas des manches et volant plissé pour terminer. — Chapeau de paille à passe diadème recouverte de gaze bleue. Ruban crème disposé en coques sur le sommet devant et derrière où elles sont fixées par un oiseau bleu.

3. Paletot de chasse en sicilienne noire. Long gilet carré devant, encadré de revers s'élargissant du bas et qui se fixent sous les bras. Des rouleautés et des plissés de faille entourent les bords de ces deux parties du vêtement. Les mêmes garnitures le terminent derrière et dessinent une sorte de basque au bas de la taille. — Col montant et parement garni de plissés pour les manches. — Ce paletot est posé sur une robe en olie

fantaisie laine et soie, terminée par des volants plissés et un haut ruché à la vieille. — Chapeau de paille anglaise noire, à fond mou formé par un foulard noué dans le bas. Groupe de giroflées dans le haut et bandeau de mêmes fleurs devant.

4. Paletot l'*Archiduc* en gros tulle canevas brodé ou application, ouvert en chèle; il est orné d'une dentelle assortie sur tous les bords; la même dentelle forme un jockey pour la manche. — Ce vêtement est posé sur un costume en foulard écri, composé d'un jupon et d'une polonaise. Le jupon, à traîne, est entouré d'un volant froncé, surmonté d'un double bouillonné et d'une bande dentelée. — La polonaise est unie et relevée par quelques pinces derrière. Volant et bouillonné dans le bas des manches, avec bande dentelée posée en bracelet. — Chapeau rond en paille, à bords relevés derrière, garni dessus de coques de foulard écri, avec cache-peigne en fleurs des champs.

5. Costume en jolie fantaisie écri et havane. — Jupon à courte traîne, entouré d'un grand volant plissé, bordé et coupé à deux intervalles de couleur écri. — Polonaise en deux étoffes; le devant, en écri, est très-collant et forme deux tabliers dont les bords sont ornés d'un rouleauté en faille havane. Le dos, de nuance havane, est celui d'une polonaise ordinaire, garnie dans le bas d'un biais en écri. Chaque tablier se prolonge en deux pattes qui se réunissent par un bouton sur le milieu de la polonaise derrière. Les manches sont faites de deux étoffes: le dessus est écri et plat, le dessous havane et tout bouillonné, avec volant plissé pour terminer. — Chapeau rond en paille, garni de coques de ruban havane, avec groupe de marguerites des prés placé derrière.

6. Costume en armure prune et mantille en cachemire noir. — Jupon à traîne, celle-ci coulissée à 50 centimètres de hauteur et sans garniture, avec un haut volant plissé devant et deux bouillonnés. — Cuirasse unie et volant plissé au bas des manches. — Mantille ouverte devant par de larges revers fixés de chaque côté, dans le haut, par des motifs de passementerie et des glands. Deux autres revers, rayés de velours et bordés de franges grelot, partent de chaque côté des premiers pour remonter aux épaules et se fixer sous une haute frange qui entoure le dos comme une berthe. Frange pareille dans tout le bas du vêtement. — Chapeau de paille à passe renversée, doublée de gaze assortie à la nuance de la robe, avec bandeau de même étoffe et roses de haies. Gaze coquillée sur le dessus et fleurs semblables. Barbes mentonnières en gaze pareille.

7. Costume en grenadine gris perle et vêtement de sicilienne. — Jupon à courte traîne, garni derrière de six volants plissés et devant d'un seul ayant 40 centimètres. — Tablier drapé en plis remontants et fixé derrière. — Corsage à plusieurs pointes, avec manches complètement plissés et terminés par un volant plissé. — Le vêtement a la forme d'un paletot droit devant, coupé en carré sur les côtés derrière, avec dos court et légèrement cintré. Les manches consistent en une longue bande, assujettie aux coutures de côté jusqu'en bas où elle se termine par une pointe. Un caoutchouc relie l'extrémité de cette manche à la couture qui se trouve sous les bras. Des bandes de velours frappé ornent tous les bords du vêtement, avec des glands de chenille sur les devants et aux manches. — Chapeau de paille brune avec bandeau de bluets. Nœud alsacien en ruban marron sur le sommet, avec couronne de bluets fermée derrière par un nœud. Barbe de dentelle crème.

G. N° 626.

TOILETTES DE PROMENADE (mêmes modèles, vus de dos, que ceux de la gravure coloriée n° 1323). — 1. Costume en jolie fantaisie de laine à rayures vertes de deux tons. — Jupon à traîne. — Polonaise à dos de forme princesse, relevée en pouff modéré, avec de larges coques de ruban gros vert sur les côtés. Bande de ruban pareil sur les bords et franges muguet. — Chapeau à fond mou en gaze crème, avec barbes de dentelle.

2. Costume en mohair glacé écri. — Jupon à traîne, terminé par un plissé, avec petit plissé marron surmonté d'un bouillon. — Longue tunique formant traîne, plissée au pouff en plis plats maintenues de côté par un nœud de ruban marron. Franges grelot sur le bord inférieur. — Cuirasse offrant derrière cette particularité que, dans le bas, les deux petits côtés sont beaucoup plus amples que d'ordinaire; ils dépassent le milieu, où ils sont assujettis à la basque par trois plis formant tête. — Chapeau rond en paille de riz blanche.

Voir à la page 251 la description de la gravure coloriée n° 1323.





*Jules David*

*A. Levy imp. r. des Marais. 66.*

1323

*J. Bonnet*

*Ad. Goussard & Fils. N.° Paris*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu. 92

*Coiffes de M<sup>lle</sup> Adolphe Kienig, 10. Monsieur 12. Lingeries et Broderie de la M<sup>me</sup>  
Gessat & Aubry, rue S. Honoré. 332. - Cinture - Regente de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs. 2. Aubry. 12.  
Lait Antéphélique de Caudes & C<sup>o</sup>. - Eau Figaro. B<sup>is</sup>. B<sup>is</sup>. Nouvelle. 1.*

*Entered at Stationer's Hall*



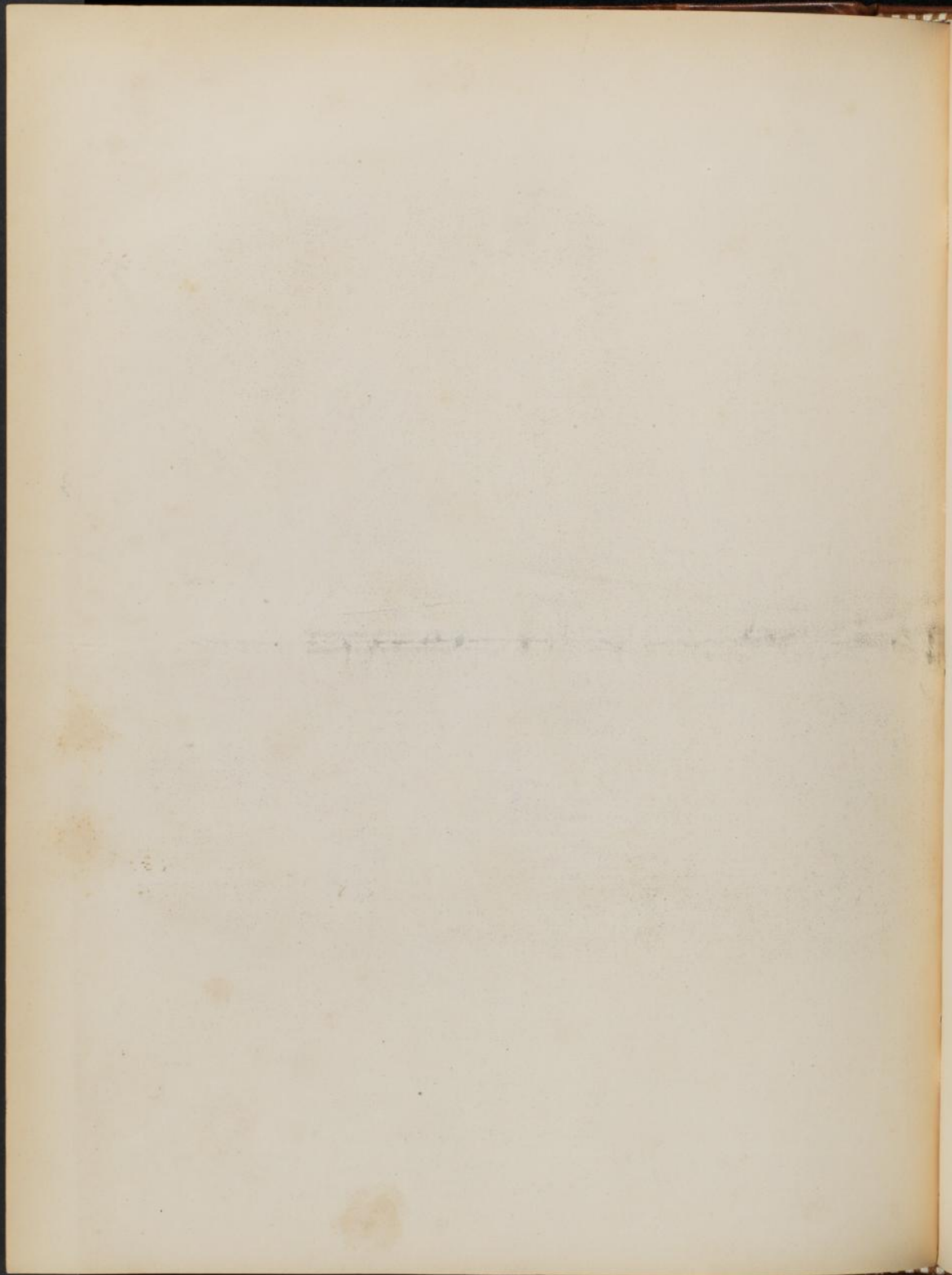




PLANCHE G. N° 626. — DESCRIPTION, PAGE 242.



TOILETTES DE PROMENADE



## LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

On aurait dit, en vérité, il y a deux mois, qu'on battait le rappel là-haut pour les femmes de lettres, car coup sur coup il en mourut deux et des plus célèbres. Elles le furent à des titres différents, j'en conviens, mais qui firent beaucoup parler d'elles sous le règne du roi Louis-Philippe. C'était la comtesse d'Agout (Daniel Stern) et M<sup>me</sup> Louise Collet, née, ou plutôt morte Revoil, comme disait si finement Alphonse Karr.

La première, la comtesse d'Agout — à tout seigneur tout honneur — était une fille de qualité, de la maison de Flavigny; elle fut élevée au Sacré-Cœur, et elle est morte protestante! Comment cela se fit-il? explique qui voudra, ou qui pourra, une aussi étrange chose: pour moi, j'en suis incapable et je constate le fait, voilà tout.

Elle était d'un esprit rêveur et sérieux et d'une beauté froide: aussi est-elle restée belle longtemps. J'ai eu, du reste, souvent l'occasion de remarquer que, chez les femmes, l'absence de physiologie conserve la beauté des traits; elles passent à l'état de statue, se font marbre et jaunissent sans que la forme s'altère.

Elle fit beaucoup jaser sur elle au moment de sa séparation, il y a bientôt une quarantaine d'années; les mauvaises langues eurent-elles raison ou tort? je l'ignore... Comme M<sup>me</sup> d'Agout était fort belle alors, le péché d'envie fit peut-être jouer la corde sensible chez beaucoup d'entre les parleuses; il faudrait donc croire tout au plus la moitié de ce qui se disait et laisser le reste. On prétendait alors que le roman de Balzac intitulé *Beatrix*, roman qui parut à ce moment-là, était l'histoire de la belle séparée et d'une femme de lettres du plus grand talent. Ceci est-il plus vrai que le reste? J'en donne encore ma langue, ou plutôt ma plume au chat, et je me fais l'éditeur non responsable des vieux cancanes que je vous raconte là: car jadis on était bien aussi cancanier qu'aujourd'hui, seulement c'était d'un autre genre; maintenant ce sont les journaux, jadis c'étaient les salons qui colportaient la médisance. Lequel vaut le mieux? c'est à vous de décider, mesdames; car lorsqu'on est vieille comme moi, on préfère toujours le temps passé au temps présent, et je serais femme à donner raison aux salons.

Quant à M<sup>me</sup> Louise Collet, c'est tout une autre histoire.

Je la vis souvent dans un salon qui était fort à la mode, celui de M. Benoît, avocat, lequel avait épousé une femme riche, très-spirituelle, appelée M<sup>me</sup> Champy. Sous l'empire, il devint M. Benoît de Champy, gros comme le bras, fut d'abord ministre plénipotentiaire à Florence, puis premier président du tribunal de première instance. Il avait mérité ces faveurs en cachant le prince Louis-Napoléon pendant un de ses séjours à Paris, quand celui-ci y venait conspirer sous le règne trop débonnaire de Louis-Philippe.

M<sup>me</sup> Louise Collet était une étoile de ce salon. C'était le moment de sa vogue; elle était belle et portait beau, avec une fierté sans pareille. « Ce n'est cependant pas le roi qui est son cousin! » disaient les méchantes langues, et les méchantes plumes n'étaient point en reste pour la draper à l'occasion. A preuve cette petite historiette bien jolie sur les mœurs académiques du temps, que je cueille dans un feuilleton de Sainte-Beuve datant de la même époque:

« On a eu à l'Académie la grande séance annuelle. On a entendu les vers de M<sup>me</sup> Collet, couronnés, sur Molière. Philarète Chasles en a dit quelque chose d'assez piquant dans les *Débats*. La poésie de M<sup>me</sup> Collet, c'est, en effet, un je ne sais quoi qui est parfois le simulacre du bien, qui a un faux air de beau. Sa poésie a un assez beau *busc* ou buste, si vous voulez. C'est comme la dame elle-même. — La trouvez-vous belle? me demandait-on un jour. —

Oui, ai-je répondu: elle a l'air d'être belle. — Voilà ce qu'il faut à l'Académie française prise en masse. Oh! chantons pour les bois et pour l'écho, comme La Fontaine.»

Elle fit aussi parler d'elle ailleurs qu'à l'Académie, la pauvre femme, quand elle eut la maladresse de vouloir jouer la tragédie chez Alphonse Karr, alors dans tout l'éclat de son talent et de sa vogue. C'était le moment où il publiait ses jolies *Guêpes* si piquantes, mais que tout le monde voulait avoir. Il l'avait livrée à ses bourdonnantes ailées, à l'occasion de je ne sais quoi, c'est vrai; mais, hélas! au lieu d'avoir, si ce n'est la sagesse, au moins la prudence de prendre l'air de ne rien savoir, il passa par la cervelle de M<sup>me</sup> Collet la fatale idée d'aller *poignarder* celui qui avait été assez osé pour se permettre une pareille irrévérence envers elle. Le poignard était fort à la mode à cette époque-là! Seulement, au lieu d'un poignard, la malheureuse créature eut la maladresse de prendre un couteau de cuisine, ce qui enlevait tout le côté poétique de son action; une plus grande maladresse encore, ce fut de laisser ce malencontreux couteau entre les mains d'Alphonse Karr, qui avait facilement désarmé son ennemie et qui eut la malice d'exposer cette arme culinaire dans son cabinet, au milieu d'une foule d'objets d'art, sous cette grotesque inscription: « Couteau offert par M<sup>me</sup> Louise Collet... dans le dos. » Vous comprenez que tout le monde voulut aller voir l'instrument, et chacun de rire de la pauvre femme qui, de dépit, en eut une jaunisse.

De ce moment, sa gloire commença à baisser. On s'en occupa beaucoup moins comme muse, puis on ne s'en occupa plus du tout, malgré tous les efforts qu'elle fit pour ressaisir l'inconstante déesse; elle sacrifia à tous les dieux, s'en alla courir le monde, chanta Garibaldi, voulut se faire la reine des lazzaroni à Naples, et ne parvint qu'à mener une vie fort triste et très-désenchantée de tout et de tous. Cependant, c'était une femme d'un talent réel, d'une imagination charmante, et qui eût occupé une place fort honorable dans les lettres si elle n'avait pas voulu monter plus haut que ses forces ne pouvaient le lui permettre. Le génie de Georges Sand était son objectif; elle voulait y atteindre, c'est ce qui l'a perdue. On raconte aussi une triste histoire sur sa fin; est-elle vraie? je l'ignore, et vous la donne comme je l'ai prise, c'est-à-dire en n'y attachant nulle importance.

On raconte donc que, se sentant gravement malade, elle voulut revenir à Paris pour y mourir, pensant que ses funérailles feraient du bruit, qu'elle serait ainsi rappelée à cette foule inconstante et oublieuse qui l'avait tant acclamée jadis et si complètement oubliée aujourd'hui; mais, hélas! comme si elle devait trouver encore une déception dans sa mort, elle s'éteignit un ou deux jours après son retour, et sa fille l'emporta pieusement dans la campagne qu'elle habite, où elle la fit enterrer sans pompe, ne voulant plus livrer son nom à la publicité: ce dont elle fut fort approuvée par tous ceux qui la connaissent et qui avaient conservé de bons sentiments pour sa mère.

Vous le voyez, entre M<sup>me</sup> d'Agout et M<sup>me</sup> Collet, la plus heureuse fut la première, parce qu'elle sut rester, sinon à sa place, au moins dans sa sphère.

Comtesse DE BASSANVILLE.

## LES PAROLES D'OR

La vieillesse ne vaut que par la bonté. Quel plus triste spectacle qu'une vieillesse aride, ou faible, ou égoïste?

CH. DOLLFUS.

Ne craignons pas de vieillir, car la souveraine bonté n'est possible qu'à la vieillesse, et la souveraine bonté, c'est le souverain bonheur des nobles âmes.

Daniel STERN.



## LE SALON DE 1876

(PREMIER ARTICLE.)

Voici la fête annuelle des peintres et des sculpteurs. Comme toujours, le public se presse au Palais de l'Industrie, et la critique remplit son devoir en distribuant à qui de droit l'éloge, le blâme et les conseils. A vrai dire, public et critique ont fort à faire : le livret que nous avons sous les yeux ne comprend pas, en effet, moins de 4033 numéros (celui de l'année dernière n'en comptait que 3862), dont 2095 pour la peinture, 934 pour les dessins, cartons, etc. ; 622 pour la sculpture et 382 pour la gravure et la lithographie. On voit que la quantité ne fait pas défaut ; la qualité y répond-elle ? c'est ce qu'il nous reste à examiner.

Glorifiée avant d'être ouverte, l'exposition de 1876 devait, d'après les gazettes, nous étonner par sa richesse ; l'affiche promettait des merveilles ; dans la séance consacrée à l'installation du jury, le directeur des beaux arts, M. Ph. de Chennevières, avait annoncé que le nombre des médailles serait exceptionnellement augmenté, la provision de lauriers devant grandir avec le nombre des victorieux. C'était là d'excellentes nouvelles. Par une heureuse fortune, l'événement a donné raison à ces acclamations anticipées. Le Salon mérite toutes les galanteries qu'on lui adressait par avance. Il abonde en œuvres intéressantes ; il révèle une fois de plus l'énergie de notre vitalité, l'immense labeur, la fantaisie persistante de nos sculpteurs et de nos peintres. Il montre des audaces de bon aloi, des éclosions inespérées, des conversions inattendues. C'est, ainsi qu'on l'a dit, un nouveau et brillant chapitre de l'histoire de l'art français, et ce chapitre, à tous égards, mérite qu'on le raconte.

M. Puvis de Chavannes a, selon sa coutume, accaparé en partie le haut du grand escalier ; impossible d'arriver au salon carré sans apercevoir sa *Sainte-Geneviève*, destinée à la chapelle dont la décoration lui a été confiée au Panthéon. Mais cette composition de haut style n'arrête guère le commun du public, empressé d'aller droit aux œuvres qui répondent le mieux à ses préoccupations favorites.

Une des toiles qui tout de suite ont semblé s'imposer à ses suffrages, c'est le *Quai aux fleurs*, de M. Firmin Girard. Imaginez-vous le quai aux fleurs, par une belle matinée de juin, avec un grand soleil, un flot de monde, le va-et-vient de Paris, les omnibus, les voitures, les piétons, les acheteurs, les vendeuses, et autour de tout cela de véritables tas de roses, de fuchsias, de volubilis, de rhododendrons, de marguerites et de giroflées. Sur la chaussée, plusieurs familles bourgeoises, composées de jolies jeunes femmes, de bébés joufflus, de nourrices, marchent les fleurs et font des mines de poupées dans des toilettes irréprochables au point de vue de la mode et qui ont dû exiger de l'artiste les études les plus sérieuses et les plus soutenues. Tout cela est pimpant, peigné, pommadé, léché avec un scrupule et une exactitude parfaits. Le malheur, c'est que l'œil, sur cette petite toile où il n'y a que des groupes ou des portraits en quelque sorte photographiés, cherche vainement un ensemble. De plus, la lumière y a été jetée avec une prodigalité vraiment funeste ; elle est blanche et crue, répandue partout, sans adoucissant, sans ombre : il en résulte un effet uniforme et criard qui est tout ce qu'il y a d'agaçant au monde.

Il y a, dans le salon carré, des toiles qui, moins fêtées, méritent cependant à plus de titres qu'on s'y arrête. Citons d'abord le *Mohammed II*, de M. Benjamin Constant, faisant son entrée à Constantinople le 29 mai 1453. Un peu trop d'éclat et de fouillis peut-être, mais de la couleur, du relief et de la vie. Cela rappelle un peu la première manière du regretté Henri Regnault et constitue en somme un bon tableau.

Il n'en est pas tout à fait de même de l'*Harmonie* de M. Bin (plafond pour le palais de la Légion d'honneur), de la *Filleule des fées*, de M. Mazerolle, et de la *Jeanne d'Arc* de M. Monchablon, laquelle se lance à l'assaut d'Orléans, en criant à ses chevaliers ces mots qui se détachent en belles lettres d'or sur le bas du cadre : « Entrez là hardiment ! » On ne peut guère louer, dans ces trois œuvres, que certaines qualités de faire, que le travail a pu développer, mais qu'il ne développera vraisemblablement plus.

Les grandes toiles abondent à la suite de ces peintures monumentales. M. Prosper Guérin offre tout d'abord à nos regards les *Danaïdes*, dont le tonneau est poétiquement devenu, avec raison, un vase de marbre ou de terre cuite. Les filles de Danaüs, avec une visible expression de fatigue désespérée, vident tour à tour le contenu de leurs urnes dans ce tonneau fêlé, d'où l'eau s'échappe éternellement et se précipite en cascade au pied d'un ravin. Ce tableau présente de très-réelles qualités et l'on y reconnaît un élève de Flandrin. Il y a là deux ou trois bonnes académies, un sentiment vrai, fidèlement et poétiquement rendu, une teinte généralement harmonieuse, une œuvre enfin à laquelle il ne manque guère qu'un peu de vigueur dans l'ensemble.

Robert HYENNE.

## THÉÂTRES

OPÉRA-COMIQUE. — A côté de *Piccolino*, voici les *Amoureux de Catherine*, c'est-à-dire un nouveau succès... en un acte. Décidément le départ de M. du Locle a porté bonheur à ce théâtre !

M. Jules Barbier a eu l'heureuse idée de mettre à la scène une jolie nouvelle de MM. Erckmann-Chatrian, et M. Henry Maréchal a adapté au livret une musique charmante, sans grande originalité, mais toujours pleine de distinction.

Les interprètes aussi ont droit à tous nos éloges : M. Nicot, pour son talent de comédien et de chanteur ; M<sup>lle</sup> Chapuy, pour sa jolie voix, ses vocalises merveilleusement égrenées, en même temps que pour le charme candide et le sentiment exquis avec lesquels elle a rendu le rôle de Catherine.

THÉÂTRE-LYRIQUE (Gaité). — La transformation du théâtre de la Gaité en scène lyrique, sous la direction de M. Albert Vizentini, a été heureusement inaugurée par la représentation de *Dimitri*, grand opéra en cinq actes et sept tableaux, poème de MM. H. de Bornier et A. Silvestre, musique de M. V. Joncières.

Le sujet, emprunté à une tragédie non achevée de Schiller, avait déjà été traité aussi dans une tragédie de M. Léon Halévy. Dimitri est-il ou n'est-il pas le fils d'Yvan ? D'après l'histoire, ce personnage, d'ailleurs intéressant, n'est rien de plus qu'un des nombreux imposteurs qui ont successivement tenté de s'emparer de la couronne impériale de toutes les Russies. Sa mort est la conclusion du drame actuel, dont l'intrigue est, du reste, fort compliquée.

La partition marque chez M. Joncières un grand progrès, par rapport à *Sardanapale* et au *Dernier jour de Pompéi*. Le style a soulevé beaucoup d'élévation et d'expression dramatique. On pourrait, il est vrai, demander un peu plus de personnalité réelle à l'ensemble qui constitue l'opéra de *Dimitri*, mais qui ne sait aujourd'hui que les plus grands génies — Mozart, Beethoven, Rossini, Meyerbeer en sont des exemples — ont toujours commencé en procédant par imitation ? Ce qu'il importe d'ajouter, c'est que l'œuvre de M. Joncières présente, d'un bout à l'autre, un intérêt indiscutable.

Hop-Frog.





PLANCHE DG. N° 625. — TOILETTES DE COURSES CO





TUMES ET CONFECTIONS). -- DESCRIPTION, PAGE 242.



## A DOUARNENEZ

(NOUVELLE. — SUITE.)

Voici la traduction de celle qui lui vint aux lèvres; on l'appela : *le Garçon et la Fille*.

LE GARÇON. — Bonjour, ma mie, mon cœur, ma bien-aimée.

LA FILLE. — Mon amour, à quelque instant que vous veniez, je vous attends.

LE GARÇON. — Mon âme est languissante, je meurs si je ne vous épouse.

LA FILLE. — Je suis mineure, je dépends de mes parents.

LE GARÇON. — Je vais les rassembler à table avec les miens; c'est à table qu'on cause. Adieu!

LA FILLE. — Ami, le soleil est haut, la lune sera claire; je vais te servir quelques fruits.

LE GARÇON. — Manger, je n'en ai pas l'envie, mais j'en ai de vous embrasser.

LA FILLE. — Arrêtez! nous nous embrasserons un jour à notre aise. Bonsoir, prends ton sac et va-t'en.

— Ah! Tinah, ma chérie, soupira Stévan lorsqu'il eut fini sa chanson, puisse ce jour venir vite pour nous!

Il approchait de la ferme d'Antoine Gorou qui passait pour la plus belle de Kerlas. On y arrivait par un labyrinthe de chemins creux bordés de haies vives. Ses bâtiments étaient plus vastes, plus propres, mieux meublés que ne le sont, d'ordinaire, ceux des métairies bretonnes. Tout y respirait l'aisance et l'ordre. Comme c'était dimanche, les charrettes, les herses, les charnes traînaient sous la grange ouverte; les chevaux étaient à l'écurie, les vaches à l'étable; seules les poules allaient et venaient en gloussant, en picotant, de l'aire à la meule de paille, de la meule de paille au tas de fumier, tandis que le chien fauve et hargneux grondait à sa chaîne.

Tinah était occupée à préparer le repas du soir avec Glauda sa vieille servante, quand Stévan se présenta.

— Ah! fit-elle en rougissant, je ne vous attendais pas.

— Est-ce que ma venue vous fâche?

— J'ai bien envie de vous punir pour cette méchante parole.

— Tinah, pardonnez-moi; j'ai le cœur gros, et c'est plutôt d'une récompense que j'aurais besoin aujourd'hui que d'une punition.

— Oui-dà!

— Votre père est-il ici?

— Non, il est chez le meunier Postik avec les garçons de la ferme, et ne reviendra que ce soir.

— Alors je ne le verrai pas avant de partir.

— Avez-vous quelque chose à lui dire?

— Je voulais lui annoncer mon voyage...

— Votre voyage?...

— Je quitte Douarnenez.

— Pour aller où?

— Où Dieu me mènera: s'il écoute ma prière, dans un pays où je trouverai les quatre mille livres, les vaches noires et les pourceaux que votre père exige de moi pour faire de vous ma femme.

— Jésus!

Stévan s'assit, déposa son chapeau, son penn-baz à côté de lui et s'essuya le front, car il avait chaud.

Tinah prit dans un bahut de chêne un pot de lait, du beurre, une miche de pain bis, alla chercher au fond d'une armoire un flacon d'eau-de-vie (d'eau-de-feu), et plaça le tout sur la table, devant le gars.

Stévan but une gorgée de lait, cassa une croûte, puis baissa la tête, car deux grosses larmes venaient de tomber sur ses joues.

Tinah sentit son cœur battre.

— A quel propos cette idée de partance précipitée? dit-elle en essayant avec le coin de son tablier blanc ses beaux yeux rouges.

— C'est que je vous aime de toute la force de mon âme, Tinah, et que si je persiste à attendre la fortune sur mon bateau, dans la baie, jamais je ne vous épouserai.

— Comment?

— Voilà quatre mois que j'économise religieusement tout ce que je peux sur le produit de ma pêche, et je n'ai encore amassé que douze livres; si bien qu'à ce compte il me faudrait cent trente ans pour me procurer la dot que m'a demandée votre père.

— Sainte Vierge!...

— C'est trop long, n'est-ce pas?...

— Oh! oui, fit Tinah avec conviction.

— Il faut donc essayer d'un autre moyen, et c'est ce que je vais faire.

— Quel est votre projet?

— Monter sur ma barque et me rendre aux Glénans.

— Chez la Groac'h? s'écria Tinah avec effroi.

— Oui, chez la fée qui habite sous l'étang de l'île du Lok et dont les trésors surpassent ceux du Pérou et de Golconde.

— Y songez-vous, et ne savez-vous point que tous les chrétiens qui ont tenté de s'emparer des trésors de la Groac'h ont péri misérablement?

— Je le sais.

— Et vous voulez marcher sur leurs traces?

— Pour l'amour de vous.

— Mais si vous mourez à la peine?

— J'aime mieux mourir que de vivre sans vous.

Tinah frissonna de plaisir et se sentit toute fière d'être aimée ainsi.

— En huit jours je puis aller aux Glénans et en revenir après avoir visité le palais de Grenac'h, reprit Stévan; si je succombe, Dieu m'ait en pitié! si je sors vainqueur de l'aventure, la reine sera moins parée que vous, Tinah; si je reviens sans avoir trouvé le palais enchanté que je vais chercher, alors j'attendrai jusqu'à la Pentecôte qui tombe le 19 mai prochain, et j'irai à la Lew-Dréz, au pied de la dune de Saint-Efflam, sur le sable qui recouvre la cité maudite, ou au bord de la baie de Douarnenez, près de l'endroit où s'éleva jadis l'opulente ville d'Is; et quand sonnera minuit, je me précipiterai dans le passage souterrain qui s'ouvre, à ce moment, devant chacune des deux antiques métropoles, et j'irai chercher la baguette de noisetier qui donne tout pouvoir.

— Hélas! pourrez-vous l'atteindre? Le passage souterrain qui y conduit s'ouvre au premier coup de minuit, il est vrai, mais il se referme au dernier coup pour ne se rouvrir qu'à la Pentecôte suivante. Si vous alliez être englouti sous la dune de Saint-Efflam ou sous les sables d'Is!...

— A la grâce de Dieu! J'irais même aux enfers pour vous posséder, mon adorée.

En prononçant ces mots, Stévan reprit son chapeau et son penn-baz et se disposa à s'en retourner.

Tinah pleurait. Stévan lui prit la main, et tous les deux restèrent ainsi pendant un long moment sans parler, et en se tenant par le doigt du cœur (1).

— Vous m'aimerez toujours?... balbutia le gars qui suffoquait.

— Toujours, répondit la *penneréz* en sanglotant.

— Quoi qu'il advienne?

— Quoi qu'il advienne! je le jure sur cette croix d'argent que vous m'avez achetée au pardon de Notre-Dame de Rumengol.

— Vous m'attendrez?

— Sur mon salut!

(1) Celui auquel on passe l'alliance.



— Merci, ma bien-aimée; je m'en vais plus calme et plus fort.

Et attirant à lui la *penneréz*, il lui donna un baiser brûlant que celle-ci n'eut pas le temps de refuser, mais qu'elle eut le temps de rendre.

— Adieu, adieu!... lui cria-t-elle le cœur palpitant, tandis qu'il s'éloignait: que la sainte Vierge vous protège, que saint Corentin vous accompagne et que saint Vouga vous ramène!...

Puis elle tomba sur un escabeau, et ses beaux yeux fondirent en eau.

Stévan ne s'arrêta pas en route, ne s'amusa pas aux buissons et revint d'un trait à Douarnenez.

Il avait hâte de partir pour les Glénans, afin de revenir plus vite.

Sa barque était amarrée à un piquet et asséchée sur le sable, en dehors du port; il courut la mettre à flot, la parer; ensuite il alla acheter des vivres.

Son voyage devant durer au moins huit jours, dans des parages où le ravitaillement était impossible, il fallait, de toute nécessité, qu'il soignât sa cambuse; aussi la soigna-t-il.

Après une demi-heure d'exploration en ville, il revint chargé de deux meules de pain bis, d'un paquet de biscuits, d'un morceau de lard fumé, d'une fiole d'eau-de-vie, déposa le tout dans la caisse de son bateau, à côté de son baril d'eau douce, cargua sa voile et partit en s'aidant de ses rames.

Le temps était superbe, la brise faible, la mer ridée seulement par les bandes de marsouins qui culbutaient à sa surface; les deux jetées qui s'étendaient devant le quai de Douarnenez étaient couvertes de bourgeois, de bourgeois, de marchands, de pêcheurs, de pêcheuses, d'hommes du port sortant de vêpres et venant flâner un peu devant la baie avant de diner. Pas une voile à l'horizon, pas un batelier en rade.

Les côtiers bretons chôment religieusement le dimanche.

Quand Stévan passa devant les jetées en ramant vigoureusement vers le large, il y eut, dans la foule, un *Ah!* d'étonnement.

— Où vas-tu donc? lui cria, en se précipitant pour le voir, Margaridd, la fille du poissonnier Matelinn, le plus riche de la commune depuis que Mao était mort.

— Aux Glénans! répondit le gars.

— Aux Glénans?...

— Oui, chez la Groac'h de l'île du Lok.

— Il est fou!... dit Margaridd en le suivant des yeux.

— Il est fou! répétèrent après elle les gens de Douarnenez.

## II

Stévan était né marin; il avait, comme dit l'expression bretonne, *de l'eau de mer autour du cœur*. Il manœuvra avec tant d'habileté que, malgré le calme persistant, à deux heures du matin, il atteignit le *Pont des Chats*, et à trois heures, l'île de Sein où il passa le reste de la nuit dans une crique déserte.

Après avoir dormi cinq heures dans le fond de sa barque, enveloppé dans un vieux morceau de toile à voile, il se réveilla, frappé par les rayons du soleil et ballotté par la houle.

Il s'étira, bâilla, se leva reposé et dispos, but un trait d'eau douce à même son baril, coupa avec son eustache un croûton à l'une de ses meules de pain bis, entama sa provision de lard fumé, et déjeuna assis à l'arrière de son bateau, en soupirant de temps à autre: « *Tinah!* »

Tinah!... Le joli nom, le doux nom, et comme il tintait délicieusement dans son cœur!...

— Ah! que je t'aime! que je t'aime!... susurrail-il; pour toi, je bouleverserais le monde! comment ne viendrais-je pas à bout de la sorcière de l'île du Lok?...

Son repas terminé, il avala une gorgée d'eau-de-vie, cargua de

nouveau sa voile et mit le cap sur les Glénans, sans avoir été aperçu par les habitants de Sein qui, on le sait, sont de bonnes gens.

La brise était plus vive que la veille; comme elle venait du nord, notre gars put courir grand largue; cependant, ce n'est guère que vers le crépuscule qu'il quitta la baie d'Audierne et doubla la pointe de Penmarch.

A ce moment, le ciel se couvrit de nuages noirs, la mer devint lourde, le vent souffla.

« *Hô! hô!* fit Stévan, il paraît qu'il va en fusiller dans le nord; heureusement j'approche du terme de ma navigation. »

Les vagues grossissaient, la vergue fatiguée criait contre le mât, la barque bondissait de lame en lame.

La tempête venait d'éclater au large; elle s'approchait de la côte en grondant; Stévan fuyait devant elle, à mât et à cordes; mais elle l'atteignit et l'enveloppa en vue des roches de Penmarch avant qu'il eût eu le temps de se mettre à l'abri.

La nuit était venue, la grande terre avait disparu, le gars naviguait dans l'obscurité.

Les vagues, fouettées par la bourrasque, déferlaient sur la barque, la secouaient, tantôt l'engloutissant dans leurs plis, tantôt la lançant à leurs crêtes écumantes.

Stévan voulut prendre des ris; il ne put y parvenir et dut se cramponner à son mât pour ne pas être enlevé par des paquets de mer.

Cela dura ainsi pendant quatre heures.

A la fin, la barque fut jetée par une saute de vent sur un rocher, et s'y brisa comme verre.

— Par saint Elme! cria Stévan en se cramponnant où il tomba, il vente la peau du diable, cette nuit!

La tempête disparaissait vers le continent, la mer se retirait en mugissant, les nuages s'écartaient, les étoiles reparaisaient.

Stévan se tâta, car il avait été si terriblement secoué qu'il n'était pas sûr d'avoir encore tous ses membres.

— Dieu soit loué! fit-il en se retrouvant au complet.

Et il se leva, mouillé comme un poisson, mais enchanté d'en être quitte à si bon marché.

Où était-il? il n'en savait rien.

Il regarda autour de lui, s'orienta, explora l'endroit où son bon génie l'avait déposé un peu rudement, et finit par s'écrier: « *Je suis aux Glénans!* »

En effet, il était sur l'un des îlots de ce petit archipel: les côtes échanquées de l'arrondissement de Quimper, qu'il aperçut quand le jour pointa, le lui prouvèrent.

Les Glénans sont un groupe de rochers dangereux; sept de ces rochers qu'on nomme: Guyotek, Guinonek, Drenek, Penfret, Saint-Nicolas, le Lok, la Cigogne, ont quelque étendue. On y trouve de l'eau douce, des pâturages, des asperges qui y croissent spontanément, des lapins, la cane royale, un des plus beaux oiseaux de l'Europe, des nuées de pluviers à collier interrompu, des pipis spionnelles, hardis et remuants comme des passereaux qu'ils sont, des bruants de neige, etc.

Anciennement, ces îles étaient habitées; aujourd'hui, elles ne le sont plus; l'une d'elles, la Cigogne, qui domine tout l'archipel et le sépare en deux parties égales, a un petit fort renfermant ordinairement une garnison d'une cinquantaine d'hommes.

C'est le seul ouvrage de défense des Glénans.

A l'époque où notre gars y naufragea, ces côtes maritimes étaient entièrement abandonnées, et l'on n'y rencontrait de temps en temps, particulièrement à Penfret et à Saint-Nicolas, qui possèdent de bonnes anses, que des pêcheurs venus pour y chercher un refuge momentané contre un grain trop *carabiné*.

C'est sur la Cigogne que se trouvait Stévan.

Quand il se fut rendu compte de sa position, il regarda les épaves de son bateau dispersées sur le sable.

L'avant et tout le corps de la frêle embarcation avaient été bri-



sés en mille miettes ; mais, par un hasard providentiel, l'arrière, la soute aux provisions, était à peu près intact.

— Allons, madame la Vierge me protège ! dit Stévan en retirant de la petite cambuse sa fiole d'eau-de-vie, son lard fumé et ses deux meules de pain en bon état.

Et, comme il n'avait rien de mieux à faire, il s'assit par terre et mangea de bon appétit ; après quoi il chercha dans sa tête le moyen de se rendre à l'île du Lok qu'il apercevait devant lui, au sud.

Deux idées se présentèrent tout d'abord à son esprit : celle d'attendre l'arrivée de quelques pêcheurs, celle de gagner le Lok à la nage, en se reposant sur les îlots intermédiaires.

Cette dernière lui paraissant la plus prudente et la plus pratique, c'est à elle qu'il s'arrêta.

Vers midi il se déshabilla, mit ses effets et ses provisions dans l'arrière de sa barque, qui formait une caisse, se jeta à l'eau et poussa cette caisse devant lui.

Il lui fallut trois heures pour atteindre le Lok où il prit pied triomphalement, par un soleil splendide qui remplissait de joie les oiseaux de l'île et leur faisait prodiguer leurs trilles les plus brillants.

— J'y suis ! s'écria-t-il en se dressant sur la grève ; à moi maintenant les trésors de la Groac'h !

Et, prenant ses vêtements, il se rhabilla à la hâte.

Armand DUBARRY.

(La suite au prochain numéro.)

## RONDELS

### LE JOUR

Tout est ravi quand vient le Jour  
Dans les cieux flamboyants d'aurore.  
Sur la terre en fleur qu'il décore  
La joie immense est de retour.

Les feuillages au pur contour  
Ont un bruissement sonore ;  
Tout est ravi quand vient le Jour  
Dans les yeux flamboyants d'aurore.

La chaumière comme la tour  
Dans la lumière se colore,  
Les oiseaux chantent, fous d'amour.  
Tout est ravi quand vient le Jour.

### LA NUIT

Nous bénissons la douce Nuit,  
Dont le frais baiser nous délivre ;  
Sous ses voiles, on se sent vivre  
Sans inquiétude et sans bruit.

Le souci dévorant s'enfuit ;  
Le parfum de l'air nous enivre ;  
Nous bénissons la douce Nuit,  
Dont le frais baiser nous délivre.

Pâle songeur qu'un dieu poursuit,  
Repose-toi, ferme ton livre.  
Dans les cieux blancs comme du givre  
Un flot d'astres frissonne et luit ;  
Nous bénissons la douce Nuit.

Théodore DE BANVILLE.

## LE BOHÉMIEN D'IRLANDE

Sur ce chemin poudreux, à l'heure de midi, tandis que dans la campagne embrasée par les feux d'un étincelant soleil de juillet, tout dort ou se tait sous l'abri des arbres et des buissons, un homme s'avance d'un pas allègre, bravant la fatigue et la chaleur.

C'est une étrange figure avec sa grande taille, sa mine hardie et sa démarche insouciant. Il porte fièrement les haillons multicolores qui le couvrent sans le vêtir, et le sac au dos ou l'épaule chargée du bissac traditionnel, il s'en va tête haute, frappant le sol avec son bâton d'un geste magistral et prenant possession du chemin comme de son domaine.

Le chemin du roi n'est-il pas, en effet, le domaine du mendiant ?

Examinez ce visage qu'encadrent de longs cheveux gris couverts d'un feutre déteint crânement posé sur l'oreille. L'intelligence en éclaire les traits, mais de lueurs fauves et sombres. Comme ce regard effronté sait toiser un homme et jauger sa bourse, et comme son expression ironique est bien d'accord avec le sourire narquois de sa bouche sensuelle ! Même lorsque le rire l'illumine, cette sombre physionomie colorée par le whisky et comme tannée par les intempéries de l'air a, sous son masque de bonne humeur, quelque chose de sinistre. Elle porte l'empreinte visible des passions mauvaises, et il y a dans ses traits fortement accentués et dans le jeu mobile de ses muscles amaigris je ne sais quoi de faux et de menaçant qui met en défiance.

On sent d'instinct qu'il ne ferait pas bon rencontrer cet homme la nuit, au coin d'un bois ou dans un chemin désert. Et l'on dirait, à son air de froide bravoure et à sa mine impérieuse qu'il a conscience de l'impression qu'il produit. Ce qu'il désespère d'obtenir de la sympathie, il le réclame de la peur.

Le corps est, du reste, en harmonie avec le visage. Il est robuste, mais usé, cela se voit, plus par les excès que par l'âge et le travail. Cet homme est une ruine, mais une ruine encore solide ; et sa charpente vigoureuse, le vice l'a ravagée sans pouvoir la détraire.

Il vient de s'arrêter à l'entrée d'une avenue et s'accoude sur la barrière qui la ferme après avoir laissé glisser son bissac à terre. Son regard, auquel rien n'échappe, a vu le vieux lord et sa fille descendre du château.

Ne croyez pas qu'il aille à leur rencontre. Il sait trop bien que la compatissante jeune fille ne laissera pas échapper cette occasion de faire l'aumône et il n'a garde de lui éviter un seul pas. Le bienfait glisse sur ce cœur sans y laisser de traces, et il se rit en lui-même comme d'une duperie, de la charité dont il profite.

Il a pris, sans embarras ni fausse honte, comme une chose attendue, la pièce blanche qu'elle lui présente et il repart, laissant, en guise de remerciement, à la jeune fille un compliment qui la fait rougir, au vieux lord un bon mot qui le déride.

Quelquefois il échange avec ce dernier deux ou trois phrases sur la moisson, sur l'événement du jour, et si vous l'entendiez, vous seriez surpris de la pureté de son langage, de l'à-propos et de la convenance de ses réparties. Il parle la langue du vieux lord comme tout à l'heure il parlait celle de ce paysan qu'il a rencontré sur la route.

C'est qu'il n'est point né mendiant. Il a tenu son rang dans la société et pouvait s'y faire la place-belle. Mais le vice, qui l'étreignait dans sa robe de Nessus, l'a fait rouler de chute en chute jusqu'à ce dernier degré d'abjection. Il n'en est que plus redoutable. Dans cette âme aigrie, l'intelligence, morte pour le bien, a conservé toute sa puissance pour le mal.

Cependant le soleil baisse, et du haut de cette côte où il s'arrête pour souffler, il promène son regard sur la campagne, cherchant le gîte où il passera la nuit. Il n'a que l'embarras du choix. Partout on l'aime ou on le redoute et partout il sera bien accueilli.



Il vient de se décider et s'engage dans le sentier qui conduit à cette ferme qui se mire dans l'eau dormante d'un ruisseau dont la chaleur a tari la source.

La porte est ouverte; il entre, et chacun s'empresse à sa rencontre. L'homme avance une chaise, la femme prend son bissac pour le mettre en lieu sûr, la jeune fille lui sourit, et lui, répondant à peine aux bienveillantes questions dont on l'accable, s'empare l'été du coin le plus frais, l'hiver de la meilleure place au foyer.

Comment ne serait-il pas le bienvenu? Au mari il apporte, dans une poche cachée de sa souquenille, une bouteille de whisky de contrebande; à la femme, un lièvre, un coq de bruyère pris au collet dans la réserve du vieux lord. Une autre fois, c'est un saumon qu'il a dérobé de nuit dans le filet toujours tendu des pêcheurs, et — chose que la ménagère n'apprécie pas moins — il a dans son bissac un vieux livre de cuisine sale et gras, où il a bientôt fait de trouver une recette pour apprêter ces mets inconnus sur la table du pauvre.

Est-elle embarrassée? Il lui donne un coup de main, et le voilà qui plume, vide, apprête et se démène activement devant le foyer, dont la clarté joyeuse illumine la cabane et d'où s'élève bientôt une odeur inaccoutumée de ripaille.

Il est homme de ressources, on le voit, ennemi de la tristesse, avant tout, et la chassant en un tour de main, s'il la trouve au gîte qu'il a choisi.

Alors, à la femme qui pleure auprès de son enfant malade il promet un remède d'une efficacité douteuse, peut-être, mais il a dans la voix une assurance qui l'apaise et la reconforte; au mari dans l'embarras, il donne un conseil qui lui rend l'espoir.

La jeune fille, mélancoliquement assise à l'écart, avait l'air soucieux. Depuis qu'il a échangé avec elle ce regard d'intelligence, voyez comme son front s'est éclairci, comme elle trotte légèrement par la chambre, empressée à le servir et riant aux éclats de ses moindres saillies. Soyez sûr qu'il lui apporte la bonne nouvelle qu'elle n'espérait plus, et qu'il a déjà trouvé moyen de lui en glisser quelques mots à l'oreille.

Mais la table est servie, et chacun y prend place. C'est lui qui a donné le signal et c'est lui qui préside, faisant à chacun la part abondante et large, et versant le whisky d'une main généreuse sans s'inquiéter du lendemain. Il est là dans son élément. Bientôt les voix se mêlent, les cris, les éclats de rire, les chansons jaillissent de toutes parts et l'orgie commencée se prolonge bien avant dans la nuit...

Le jour est venu; il a cuvé son ivresse dans un coin de la cabane, et reprend, après un léger repas, sa course vagabonde à travers le pays. Il n'ira pas loin sans être arrêté. Au détour du chemin la jeune fille l'attend. Elle l'aborde avec anxiété.

Lui, qui sait bien ce qu'elle lui veut, sourit et ne se presse pas.

Il apporte des nouvelles, une lettre de celui qu'elle aime et qu'on ne lui permet pas de voir, ou bien il doit emporter une réponse. Au besoin même il l'écrit; il a, caché dans un coin de son bissac, tout ce qu'il faut pour cela.

Il y cache aussi un vieux jeu de cartes, interprète infailible de l'avenir, qui lui sert à calmer les craintes de cœur de la naïve enfant. Qu'elle se console et espère: son amoureux lui sera fidèle et l'épousera. Les cartes sont trop bien apprises pour dire autre chose. Alors, tout heureuse, elle glisse quelques gros sous dans la main du vagabond qui s'en va riant sous cape à la recherche d'autres dupes.

C'est là sa vie, vie de paresse, de débauches et d'aventures, qu'il aime et qui suffit amplement aux besoins de chaque jour. N'est-il pas assuré, la nuit venue, de trouver partout un souper et un gîte?

Encore ce gîte, ne le réclame-t-il pas tous les soirs. Il a plus d'un métier qui s'accommoderait mal du grand jour.

C'est la nuit qu'il visite les réserves de chasse, les filets de pêche ou les jardins clos de murs; c'est aussi la nuit qu'il prend part à de pires expéditions.

Si l'on croit ce que l'on conte tout bas, il est aux voleurs de grand chemin ce que le chacal est au tigre. Il flaire et prépare les bons coups. Il en dresse le plan. Aussi parmi ces pièces d'or qu'il entasse, une à une, dans la ceinture de cuir cachée sous ses haillons, s'en trouve-t-il qui sont tachées de sang.

Ernest FALIGAN.



#### Description de la gravure coloriée n° 1323.

TOILETTE DE PROMENADE (mêmes modèles, vus de face, que ceux de la gravure G. n° 626). — 1. Costume en mohair glacé écreu. — Jupon à traîne, terminé par un volant plissé dont la partie supérieure est en faille marron. — Tunique très-ample formant un tablier carré, garni au milieu d'une pointe en faille marron plissée très-finement, avec nœud de ruban à son extrémité. Cuirasse à plastron pointu et plissé, en faille marron, terminé par un nœud de ruban et rappelant la disposition du tablier. Le dos de la cuirasse, très-long, se perd et se confond avec la tunique. Petit parement garni de boutons au bas des manches, avec plissés et nœuds marron sur le dessus. — Lingerie en organdi festonnée. — Chapeau rond en paille de riz, à bord relevé d'un seul côté, et bordé de marron. Ruban marron autour de la calotte et bout flottant derrière; plume grise sur le sommet et plume marron derrière; cocarde de ruban marron contre la partie relevée de la passe.

2. Costume en jolie fantaisie de laine à rayures vertes de deux tons. — Jupon à traîne, entouré d'un haut volant plissé, surmonté de trois bouillons coulissés, avec tête plissée. — Polonaise de forme princesse sur tout un côté derrière et devant, tandis que l'autre côté constitue une cuirasse et une tunique. La partie de forme princesse, drapée gracieusement en tablier devant, passe sur la tunique pour se fixer sur la hanche avec un nœud de ruban vert foncé. La tunique, qui tombe droite sous ce tablier, est garnie comme lui d'un large ruban gros vert et d'une frange muguet assortie à la rayure claire du tissu. — Chapeau de gaze crème garni dessus de dentelles et de plumes crème; barbes mentonnières assorties et bandeau de géranium au milieu de dentelles crème.

#### Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

POLONAISE, genre *Peplum*. — Cette polonaise est montante, très-ajustée à la taille et fermée devant par des boutons. Le dos est cintré par une couture au milieu. Le devant et le petit côté sont taillés d'une seule pièce. Une pince est ménagée sous le bras.

Notre patron se compose des pièces suivantes :

1° Devant et petit côté taillés ensemble. — 2° Dos. — 3° Manche.

(Voir ce modèle sur la gravure DG. n° 625, fig. 2.)

#### REVUE DES MAGASINS

La maison GESSAT ET AUBRY a reçu de plusieurs de nos abonnés des commandes d'une certaine importance, en voie d'exécution maintenant ou déjà livrées. A ce sujet, on nous prie d'annoncer que cette maison se fait un plaisir d'envoyer des échantillons de ses broderies, afin de faciliter aux clients le choix des dessins. M<sup>me</sup> Gessat, avec les indications nécessaires et de bonnes mesures, se charge ensuite de faire exécuter n'importe quel modèle appartenant au costume proprement dit: robe, jupon, polonaise, pèlerine, matinée, ombrelle, chapeau. (Ecrire directement à M<sup>me</sup> Gessat, rue Saint-Honoré, 332).

La broderie à jour de la maison Gessat et Aubry a un caractère très-particulier, et ne peut se comparer à toutes ces broderies banales et à bon marché faites au métier. Une femme vraiment élégante n'hésitera jamais entre les deux; pour notre compte, nous préférons nous passer d'un objet



quand nous ne pouvons nous le donner dans toute sa valeur. La broderie au métier est à l'autre ce que l'imitation est à la dentelle.

Pour en revenir à M<sup>me</sup> Gessat, elle s'est surpassée pour cette nouvelle saison ; rien de plus séduisant que les polonaises complètement à jour qu'elle nous a montrées. Posées sur soie de couleur, elles sont garnies de bandes brodées faisant volant sur des plissés de soie assortie. De gentilles poches, des manches duchesse, des coquillés de broderies et de plissés, tantôt au milieu devant, tantôt au milieu derrière où elles forment la cascade avec des flots de rubans, voilà qui complète d'une façon ravissante ces jolies toilettes. Le chapeau et l'ombrelle qui les accompagnent viennent aussi en augmenter le charme.

— Nous avons, ce nous semble, donné déjà tant de détails sur les nouveaux modèles de jupons, tournures et corsets de la maison DE PLUMENT (rue Vivienne, 33), qu'il nous paraît étonnant de n'avoir pas été comprise. Mais puisqu'il en est ainsi, nous allons nous répéter et passer rapidement une revue générale de nos derniers renseignements.

Nous commencerons par le *lacet hygiénique* en caoutchouc rond et soie blanche, avec lequel, paraît-il, on peut se serrer sans danger, et dont le prix est de 3 fr. (boîte et port compris). Le *corset-sultane*, à ceinture Jeanne d'Arc, fait valoir si bien la taille, qu'il transforme et moule au goût du jour et des tailles longues. Le *corset-cage*, à ceinture Jeanne d'Arc également, offre les mêmes avantages que le précédent, avec ceci de plus qu'étant à jour, il est d'un usage plus agréable pendant les chaleurs.

Voici maintenant la série de jupons : le *Caverlet*, le jupon *Croizette*, le jupon *Marie-Antoinette*, trois modèles inédits, offrant divers avantages que nous avons indiqués déjà, celui-ci entre autres : ils sont montés, à la volonté de la cliente, avec une ceinture *cuirasse* qui prend à plat le tournant des hanches et supprime du coup les fronces faisant épaisseur sous la cuirasse de la robe. — Il est bon d'indiquer qu'on désire cette ceinture en faisant les commandes de jupons à la maison de Plument.

Comme tournures les plus nouvelles, citons : la tournure *Clara*, la tournure *Baretta* et la tournure *Clackson*, possédant toutes des qualités particulières qui les font préférer l'une à l'autre selon les goûts. Nous pourrions encore mentionner une quantité de petites tournures ne servant absolument qu'à soulever le milieu du jupon, dont la forme allongée et étroite convient fort bien au costume actuel et qui ne coûtent que 6 ou 8 francs.

— Nous ne saurions mieux remplir notre mission d'interprète des sentiments de quelques-unes de nos lectrices qu'en témoignant, par la voie du journal, à M<sup>me</sup> DALTROPE-VORMUS (rue Vivienne, 14) leur entière satisfaction pour les jolis costumes qu'elle leur a faits. Nous les avons vus et nous tenons à sanctionner cette appréciation par notre approbation personnelle ; ils étaient charmants, et nous n'avons qu'un regret, qui est de ne pouvoir les décrire.

M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus aborde en ce moment le costume de voyage en fantaisie de laine et le costume de toile. Pour le premier, elle a des combinaisons d'étoffes qui nous plaisent beaucoup : de bleu marine, par exemple, garni de bandes plates à petit damier noir et blanc disposées de plusieurs façons originales ; ou bien de gracieux assortiments d'étoffes unies et d'étoffes à rayures ou à carreaux, tels que celui-ci : — Dos de forme princesse, en popeline à petits damiers noirs et blancs ; traîne détachée, sous forme de volant, coulissée d'une façon très-resserrée au milieu, avec tête et bord inférieur bordés de faille bleu marine. Les devants, de forme princesse également et de même étoffe, s'ouvrent du haut en bas sur un milieu de faille bleue, garni de boutons de nacre et faisant tablier du bas. Les devants sont alors drapés de chaque côté et vont se fixer près de la tête de la traîne ; un volant de faille monté à plis creux forme le bas des devants à partir du tablier bleu. Les manches sont en faille avec bracelet en popeline et boutons de nacre. Poche allongée, en faille, formée d'un quadruple pli avec nœuds en popeline. — Cette toilette est plus élégante qu'il ne convient pour ce qu'on appelle costume de voyage.

Un corsage allant bien ou des mesures bien prises suffisent à M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus.

### SPÉCIALITÉS

Avec l'ardeur du soleil qu'on nous annonce, gare aux taches de rousseur, ce cruel ennemi de la beauté ! Heureusement que, grâce à un remède anticipé, on peut tout braver ; n'avons-nous pas à notre disposition le *lait antéphélique* de CANDÈS ? Plusieurs de nos lectrices savent par expérience

combien cette lotion est agréable, saine et rafraîchissante ; non-seulement elle fait disparaître les taches de rousseur, mais encore elle en prévient le germe. Ce cosmétique puissant dissipe, en outre, les rougeurs, plaques de grosseur et rugosités quelconques.

Le *lait antéphélique* n'est pas seulement un moyen curatif ; c'est aussi la plus excellente des eaux de toilette. Employé assidûment, il embellit le teint et donne à la beauté un charme incomparable. Nous connaissons particulièrement des femmes dont la fraîcheur de visage persistante en dépit des années est due à l'usage journalier de ce cosmétique admirable.

Dépôt général chez l'inventeur, M. Candès (boulevard Saint-Denis, 26).

M. n<sup>o</sup> A.

## PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

### Grand Panorama des modes de Printemps et d'Été 1876.

Le renouvellement des saisons amène naturellement avec lui la nécessité, pour toutes les personnes qui s'occupent de la confection des toilettes féminines, de se procurer des modèles nouveaux, assez variés et assez nombreux, pour satisfaire à toutes les conditions de goût et d'élégance qui s'imposent.

A ce point de vue, — toujours soucieux que nous sommes d'être agréables à nos lectrices et de leur rendre service, — nous avons fait établir et nous mettons dès aujourd'hui à leur disposition une GRANDE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. On pourra s'en faire une idée en songeant qu'elle ne contient pas moins de quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, et représentant un ensemble de quatorze toilettes inédites du meilleur goût et de la dernière élégance, pour le PRINTEMPS et l'ÉTÉ de 1876.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver une collection de toilettes de ville, visite, réception, soirée, mariage et de costumes d'enfants plus habilement reproduite et plus pratiquement utile. Aussi ne saurions-nous trop conseiller à nos abonnées de faire sans retard l'acquisition de cette magnifique planche, d'un si grand intérêt en ce moment et si avantageuse.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton pour éviter qu'elle arrive en mauvais état, il suffit d'adresser trois francs en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD et fils, 92, rue Richelieu, à Paris.

### SOMMAIRE DU 3<sup>e</sup> NUMÉRO DE MAI 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> MARY D'AUBERVILLE. — Lettres d'une donataire, par M<sup>me</sup> DE BASSANVILLE. — Les Paroles d'or. — Le Salon de 1876 (1<sup>er</sup> article), par M. ROBERT HYENNE. — Théâtres, par HOP-FROG. — *A Douarnenez*, nouvelle bretonne, par M. ARMAND DEBARRY. — Rondels : *le Jour, la Nuit*, par M. THÉODORE DE BANVILLE. — *Le Bohémien d'Irlande*, par M. ERNEST FALIGAN. — Description des gravures. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure n<sup>o</sup> 1323, dessin de M. JULES DAVID : toilettes de promenade. — Patron coupé (annexe spéciale aux éditions n<sup>o</sup> 2 et n<sup>o</sup> 3) : polonoise de la gravure DG. n<sup>o</sup> 625, fig. 2.

Dans le texte : P. n<sup>o</sup> 311, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau *Alsacienne*. — G. n<sup>o</sup> 626, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de promenade (mêmes modèles que ceux de la gravure coloriée n<sup>o</sup> 1323). — DG. n<sup>o</sup> 625, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de courses (costumes et confections).

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Depuis 1738 que Séguin, de Mende, a établi l'industrie des fleurs artificielles à Paris, ce commerce a pris une singulière importance. On peut dire que la *fausse fleur* — ainsi l'appelaient nos grand'mères — a atteint aujourd'hui l'apogée de la perfection, puisqu'on la confond facilement avec la fleur naturelle. Même apparence, même parfum souvent, le toucher seul diffère : aussi peut-on les placer de pair en élégance et les faire marcher de front dans le royaume de la mode.

Cela est si vrai, que la fleur artificielle suit la marche de la nature, c'est-à-dire l'éclosion des fleurs nouvelles. Les violettes, les coucous, les giroflées, les primevères ont été les premières faveurs du printemps, et les fleuristes se sont mises d'accord en se montrant aussi habiles créatrices que lui. Puis on a successivement vu apparaître la rose de mai, le muguet, le lilas, qui pendant quelque temps ont été les fleurs favorites. Ensuite sont arrivées l'aubépine, le coquelicot, le bluet, le bouton d'or, la petite marguerite des prés, avec toutes les variétés de fruits des haies, qu'on imite dans la perfection. Enfin nous voici à l'époque de l'année où la nature est si prodigue en fait de fleurs et bientôt de fruits; eh bien, les maisons de fleurs artificielles ne sont pas en arrière, ce qui permet au monde élégant de porter autant de fleurs qu'il peut lui convenir de le faire; les occasions et les prétextes ne manquent pas, on le sait. La fleur fait partie intégrante de la toilette pour hommes, femmes, domestiques et chevaux!... On l'aime et l'on en met partout.

Nous ajouterons quelques mots à ce qui précède en faveur des modistes, car de tous les corps d'état mis en réquisition par les modes, c'est celui qui emploie le plus de fleurs. Au surplus, nous devons déclarer, à leur louange et en faveur de leur bon goût, qu'elles se conforment très-attentivement au précepte émis

par nous en commençant. Elles ne commettront pas volontiers l'hérésie de garnir un chapeau avec d'autres fleurs ou fruits que ceux de la saison. Quant à ces derniers, comme les cerises sont les seuls fruits du moment, les modistes n'en prennent pas d'autres; bientôt viendront les groseilles, puis le cassis et le raisin auront leur tour, mais en août seulement.

La rose, cette reine des fleurs, avec ses mille et mille variétés qui causent d'indicibles émotions à l'amateur, n'a pas été mentionnée par nous à dessein, parce qu'en matière de modes elle est comptée comme étant de toute saison. Il n'y a pas, pour la porter, d'époque déterminée.

Le bleu marine et le rouge continuent de faire prime et voici, sous ce rapport, un chapeau qui ne manque pas de caractère : — La passe de capote est en paille; le fond mou est en gaze quadrillée, bleu marine, formant un petit bavolet tout plissé; une traverse en paille sépare le fond du bavolet, rejoignant la passe. Touffe de cerises, de plusieurs teintes, groupées sur le sommet un peu de côté; autre touffe dans le bas du chapeau sur le côté du bavolet. Des barbes mentonnières en gaze, bordées de franges, prennent pied sous le bavolet dont elles garnissent le dessous. Bandeau de cerises coupant une ruhe de gaze pour le devant du chapeau.

Décidément cette gaze est charmante, de quelque façon qu'on l'emploie; rien de joli, par exemple, pour un chapeau de jeune



P. N° 313. — TOILETTE DE JARDIN.

femme, comme une couronne de muguet très-fournie, encadrant un fond mou en gaze bleue ou rose. Pour un chapeau de demi-deuil, nous recommandons ce modèle : — Paille de forme capote, garni d'un large nœud alsacien en gaze quadrillée noire, mélangée de valenciennes; sous le bavolet, une ruhe de valenciennes, et dessus, un nœud de gaze coquettement fait. Sous la passe doublée de gaze, un tour de tête en valenciennes ruchée; des barbes de même dentelle sont disposées de façon à être nouées sur le côté avec un petit nœud de



gaze, et l'une d'elles doit être rejetée sur l'épaule d'où elle retombe derrière.

L'année dernière, nous signalions à nos lectrices de jolies coiffures du matin, pour jeunes femmes, composées de foulard et de dentelle ou broderie anglaise. Aujourd'hui, nos LINGÈRES parisiennes nous fournissent de ravissants modèles dans lesquels la gaze susdite entre comme principe fondamental. Citons une petite fanchon Marie-Stuart en gaze bleu ciel, garnie de guipures de soie crème et de ruches de même étoffe, que l'on fixe derrière la tête au moyen d'un nœud assorti formant le catogan; des barbes mentonnières encadrées de dentelle assortie complètent la coiffure.

Ce sont encore des pouffs et coiffures d'aspects variés, mélangés de velours et de dentelle épaisse, faisant opposition à la gaze transparente et de nuance vive, rouge par exemple.

Le large col rabattu est de nouveau sur le tapis; on en parle, on le voit, on le porte, et il faut ajouter qu'il est seyant. Que faut-il donc de plus pour le faire réussir? Bien des tentatives infructueuses ont été faites pour établir ce col au nombre des élus de la mode; mais les femmes ont montré trop de mauvais vouloir pour l'accepter. Impossible de leur faire abandonner le col droit à coins brisés. Cependant, nous réussirons peut-être à en tenter quelques-unes, en annonçant les larges cols de guipure, avec manchettes « mousquetaire » assorties. Un beau nœud de

cravate en gaze avec cela, et voilà une parure complète, dont nous conseillons l'adoption.

La broderie envahit de plus en plus le domaine de la mode. Les costumes en toile sont tout en broderie, ou garnis de volants brodés; on les mélange souvent de dentelle de Mirecourt, ce qui est très-élégant. Il y a des galons brodés en relief de deux tons, en soie plate, pour garnir les robes de soie; c'est une nouveauté extrêmement riche, quoique simple d'apparence.

Le galon chevron ombré est de la dernière nouveauté; on le fait assortir à la toilette. Il y a aussi des galons à jour en acier, et de toutes couleurs, avec franges assorties.

A propos de franges, il s'en fait tous les jours de nouvelles; la frange de chenille est une nouveauté à indiquer; nous mentionnerons également un modèle de frange de soie vraiment superbe, surnommé « sablier-pomponnette ». Les hautes franges à petits glands, pour écharpes-tabliers, fichus et garnitures diverses, ayant cinquante centimètres de largeur, sont fort appréciées par les couturières, qui en tirent de gracieuses combinaisons.

Nous avons commencé notre revue en parlant de fleurs; terminons-la de même, en citant une toilette de courses qui a fait sensation dernièrement dans l'enceinte du pesage: elle était en faille lilas, garnie de branches de lilas blanc... Que n'ose-t-on pas aujourd'hui!

MARY D'AUBERVILLE.

## MODES ET LINGERIE

G. N° 641.

1. Chapeau rond pour petite fille. — Paille anglaise bordée et entourée de ruban bleu marine, avec plume teintée placée derrière.

2. Chapeau de paille pour petite fille. — Calotte arrondie et passe relevée d'un côté. Celle-ci est doublée d'un ruban rouge coulé, avec groupe



1. Chapeau rond pour petite fille.

de muguet contre la partie relevée et nœud de ruban sur l'arrière. Ruban assorti drapé autour de la calotte, avec des bouclettes posées droites sur le côté. Fine guirlande de muguet courant tout autour.

3. CHAPEAU Marie-Stuart. — Le fond arrondi est en paille, la passe en soie et gaze crème coulé; le bord est soutenu par un fil de laiton recouvert en bleu ciel et fortement incliné au milieu. Ruche de crêpe lisse crème sous la passe, avec roses d'un côté et nœud de ruban bleu pâle de l'autre. Groupe de coques de gaze bleue disposées sur le sommet de la coiffure et boucles pendantes derrière, avec branche de roses.

4. Coiffure d'appartement en tulle crème. — Fond mou, étroit des côtés, se prolongeant bas derrière; celui-ci est entouré d'un double rang de

dentelles crème, cousues pied contre pied, avec un ruban rose tordu et noué derrière, de manière à former des boucles et bouts pendants. Nœud



2. Chapeau de paille pour petite fille.

de ruban sur le côté de la passe, soulevant la dentelle en un coquillé; barbes assorties fixées derrière.





3. Chapeau Marie-Stuart.

5. Bonnet-coiffure. -- Double couronne de feuillage et de roses variées,



5. Bonnet-Coiffure.

6. Fichu et sous-manche en guipure de soie de couleur crème, posée



4. Coiffure d'appartement.

contournant un fond de dentelle crème, et barbes de dentelle assorties.



6. Parure en guipure de soie.

pie contre pie avec une natte de gaze bleue se terminant par un nœud.



## CHRONIQUE MONDAINE

Avec le soleil sortent les fraîches toilettes et les modes nouvelles. Chacun veut se mettre à l'unisson de la saison et faire sa cour au renouveau, à ce point que la préoccupation dominante du jour est encore la coupe d'une jupe ou la nuance d'un pantalon.

Parlons donc modes. Quel sujet, d'ailleurs, est mieux fait pour ranger du côté de la chronique l'attention du lecteur? Il met immédiatement de votre côté les femmes, car leur attention s'attache, comme leur corsage, avec un nœud de ruban, et aussi les hommes, puisqu'il est question d'elles. Il est bien certain que ce qui intéresse le plus une femme est encore sa robe, et de là sans doute la place si grande que tient l'article toilette dans les conversations de salon. S'il ne sait pas traiter à propos ce chapitre, le causeur le plus brillant peut être sûr qu'il lassera bien vite son auditoire et verra les suffrages féminins s'éloigner de lui. Nos pères, bien autrement raffinés que nous dans l'art de plaire, n'ignoraient pas cette nuance, et ils s'appliquaient à poser une mouche à point ou à dissenter à souhait sur un bout de dentelle.

Les correspondances privées de l'ancien régime témoignent, à chaque page, de la sollicitude des hommes pour la parure des femmes. Louis XVIII se ressentait de ces habitudes de la vieille monarchie quand il inspectait la toilette de la comtesse de Cayla, toutes les fois que celle-ci devait paraître à quelque grande réception. C'est ainsi qu'un soir il plaça dans les cheveux de la comtesse, se rendant chez la duchesse de Berry, une anémone en diamants qui mit en émoi, huit jours durant, la cour et la ville.

Le duc d'Orléans était, en matière de toilette féminine, de l'école de Louis XVIII. N'a-t-il pas dit, en effet, qu'on n'était un parfait gentilhomme, — mettez *gentleman*, puisque nous sommes en République, — que lorsqu'on savait donner au besoin un coup d'épée aux hommes et poser à propos un nœud de ruban aux femmes?

Il faut aimer la mode parce qu'elle donne constamment aux femmes une nouvelle jeunesse, et celles qui la dédaignent conspirent contre leur véritable intérêt. C'est la mode, en effet, qui est le principe de la beauté factice, bien plus attrayante que la beauté naturelle, parce qu'elle est variée. C'est grâce à elle, et à elle seule, qu'on peut plaire beaucoup et longtemps; car une femme qui s'y connaissait l'a remarqué: il vaut mieux n'être jamais que charmante, mais de mille façons, que d'être toujours superbe de la même manière.

La grande attraction du moment est le Salon de peinture; c'est là le *raout* par excellence, le centre où afflue chaque jour la vie sociale de onze à cinq heures, le terrain où se déploient les manifestations de la mode. Là on rencontre ses amis, on noue des relations ou on en retrouve d'anciennes qu'on croyait perdues, on apprend à mettre des noms sur des visages, on présente, on est présenté, et ainsi allant de tableau en tableau, de statue en statue, assis, levé, arrêté, ambulante, dans le jardin ou dans les salles, on vit en quelques heures plus qu'ailleurs en un mois.

Il y avait, tous ces jours-ci, abondance de jolies toilettes au Salon, de style original et de coupe choisie. Les rayures étroites, le ton tranchant sont fort à la mode et donnent des costumes d'un effet charmant. Les rayures amincissent et font valoir la taille en l'allongeant. Par contre, les carreaux, les grands dessins à arabesques, à bouquets, conviennent surtout aux femmes grandes, car ils étouffent et diminuent la taille en apparence.

Il y a, d'ailleurs, sur tout ceci des principes qu'une femme soucieuse de bien s'habiller et de faire valoir sa beauté doit connaître. Ainsi le blanc grossit et le noir amincit; les corsages plats sont favorables aux femmes qui ont de l'embonpoint, et les corsages froncés à celles qui sont maigres. Les visages allongés doivent adopter les bandeaux relevés, les coiffures bouffantes; et les vi-

sages ovales, plutôt celles qui encadrent. Que sais-je encore? C'est tout un code de l'art de se rendre belle, que les jolies mondaines doivent savoir par cœur.

Le beau monde n'est pas seulement représenté brillamment chaque jour au Salon devant la cimaise, il l'est encore au-dessus. Le nombre des exposants qui appartiennent aux classes sociales les plus élevées de la société augmente chaque année. L'aristocratie a ses Rosa Bonheur et ses Meissonnier, et se pique tout à la fois d'aimer les arts et de les cultiver.

Le grand événement de la quinzaine a été la mort inattendue de M. Ricard. Je n'ai point à juger ici, au point de vue politique, le ministre de l'intérieur à qui il a été fait, du reste, de sympathiques et pompeuses funérailles; je raconterai seulement un trait de l'homme qui peindra ses qualités privées et pourra faire apprécier son caractère.

Une fois, de grand matin, son domestique entra dans son cabinet de travail, lui disant qu'il y avait un sergent-fourrier qui demandait instamment à lui parler.

M. Ricard était fort occupé. Cependant, rompant lui-même la consigne qui le rendait inaccessible au premier venu, dans ce point d'interrogation: « Que peut me vouloir ce soldat? » il se leva de son bureau et alla au-devant du visiteur.

— Que me voulez-vous, mon brave? demanda-t-il au militaire qui portait la capote d'infanterie aux doubles galons d'or.

Celui-ci semble d'abord paralysé par l'émotion. Son hôte l'encourage. Il finit par murmurer quelques mots:

— Vendéen!... la grenouille mangée!... fusillé avant huit jours.

— Voyons, remettez-vous, je ne suis pas votre colonel. Vous êtes venu pour me parler, je vous écoute.

Alors le sergent-fourrier raconte, d'un accent tout ému, que passionnément épris d'une jeune fille qu'il veut épouser, son temps fini, il s'est laissé entraîner dans quelques dépenses... et qu'il manque trois cents francs à la masse qu'il est chargé d'administrer pour le compte de sa compagnie. Il supplie M. Ricard de les lui prêter s'il ne veut pas voir un compatriote, un soldat déshonoré, un homme perdu et une pauvre fille à la rivière.

M. Ricard, touché par cet accent, par la sincérité de cet aveu, par la pensée des terribles conséquences que peut avoir la faute, va prendre quinze louis dans son bureau, les enveloppe dans un morceau de papier et les porte au soldat, qui les reçoit avec une effusion de reconnaissance presque mêlée de larmes.

— Ah! monsieur! s'écrie-t-il, vous sauvez deux existences... et plus encore que cela, l'honneur des galons; je vais écrire à mon vieux père, un ancien soldat comme moi... et, avant huit jours, je viendrai vous rapporter cet argent, faute duquel j'étais ce soir un homme perdu!...

Tandis qu'il parle, le donateur regarde machinalement, tout ému lui-même, le chiffre d'ordre du régiment saillant sur les boutons. Il ne pense pas à demander son nom à ce soldat qui se dit de son pays... D'ailleurs, une semblable précaution n'était pas du ton de l'entrevue, et, eût-il songé à la prendre, il eût craint d'offenser un coupable aussi repentant en forçant son incognito. Il le laissa donc partir et alla reprendre son travail.

Huit jours, quinze jours, un mois, deux mois se passent et d'autres mois encore: pas de sergent-fourrier, pas de trois cents francs! Un jour, le chiffre du bouton revient à l'esprit de M. Ricard en même temps que le souvenir de l'entrevue. Il lui prend l'idée de s'informer de ce régiment.

Depuis plus de deux ans, il n'avait pas paru à Paris: M. Ricard avait été dupe d'un habile voleur.

— Ma foi! je n'ai pas regretté mon argent, disait-il, à propos de cette histoire. Ce gaillard, avec son désespoir, m'a donné de l'émotion pour plus de quinze louis.

BACHAUMONT.



## PORTRAITS D'ENFANTS

I

Chacun de nous a dans la mémoire et dans le cœur toute une galerie de portraits d'enfants. Ces petites figures, rieuses ou sérieuses, fraîches ou pâles, naïves ou pensives, mais toujours mystérieuses... car l'enfance est le plus grand de tous les mystères, puisqu'elle est pleine d'avenir, et contient à l'état de germe tout ce qui éclora ou, hélas! avortera en nous... Ces petites figures, dis-je, ont passé ou posé devant nos yeux, comme une joie, comme une espérance, comme une consolation, comme une leçon.

Je voudrais aujourd'hui évoquer quelques-uns de ces souvenirs. Ce qui m'y encourage, c'est que chacun de ces portraits pourra nous offrir l'occasion d'aborder familièrement quelques problèmes d'éducation, ou de pénétrer dans quelques doux secrets de la vie de famille.

Le premier de mes héros est bien jeune. Il n'avait pas un an. J'ai pourtant dû beaucoup à cette chère petite créature. Ceux d'entre nous qui sont restés à Paris pendant le siège savent que les plus dures épreuves n'ont pas été le danger, la fatigue des gardes aux remparts, les privations matérielles, mais surtout les privations morales, c'est-à-dire l'absence de la femme et des enfants, la maison vide, la table à un seul couvert, et les longues soirées passées dans l'isolement. Eh bien, ce petit enfant d'un an reforma pour moi un centre de famille, voici comment. Sa mère l'ayant mis au monde quelques jours après l'investissement, il lui fut impossible de s'éloigner, et elle resta à Paris avec son nouveau-né et son mari. Pour échapper à la tristesse de ma solitude, j'offris aux parents de cet enfant, qui comptent parmi mes plus chers amis, de réunir mes modestes provisions de siège aux leurs, et d'aller dîner avec eux. Ils acceptèrent, et j'arrivais chaque jour à sept heures, transi de froid et tout assombri par les malheurs publics.

Hé bien, lorsqu'en entrant je voyais au coin du feu ce petit enfant sur les genoux de sa mère et éclairé par la clarté de la lampe de famille, il me semblait retrouver un chez moi, et mon noir chagrin se calmait. Il y a toujours, dans l'aspect de ce qui est innocent et pur, un certain charme apaisant. Mais dans les circonstances où nous nous trouvions, cet apaisement était presque une joie!

Jamais je n'ai rien vu de si aimable que ce visage. Dès que j'arrivais, il me souriait, on eût dit qu'il voulait me consoler. Avec ses regards tendres, ses lèvres roses et entr'ouvertes, ses petits cheveux châtains tout frisés, et sa tête qui s'avavançait affectueusement vers moi, il ressemblait à un Corrège. Il avait les yeux bruns de son père, mais tout baignés de la limpide clarté des yeux bleus de sa mère. Si douce était l'expression de sa figure, si douce était sa petite âme qu'au lieu de lui donner son nom de Marcel, je l'appelais toujours Abel. J'eus le bonheur de lui être utile un jour.

Nous touchions à la fin de novembre. Nos provisions s'épuisaient, l'enfant commençait à souffrir un peu des privations de la mère. Dès que le lait de la nourrice s'appauvrit, le nourrisson pâlit... et Marcel pâlisait. Un jour donc, je traversais la rue, une femme jeune encore sort vivement de sa boutique et vient à moi; je reconnais la bouchère de notre quartier:

— Monsieur, me dit cette femme tout émue, il faut que vous me permettiez de vous serrer la main. J'assistais, jeudi dernier, à votre conférence sur l'alimentation morale; je suis revenue toute ranimée. Cet homme-là m'a rendu le courage, ai-je dit à mon mari... c'est fini! je ne me plaindrai plus! Voilà ce que je vous dois, monsieur. Puis, tournant tout à coup à droite et à gauche un regard inquiet, comme lorsqu'on a peur d'être dénoncé, elle me dit tout bas:

— Voulez-vous un gigot?

Vous jugez si j'acceptai! Jamais droits d'auteur ne m'ont été si doux à toucher.

J'arrivai dans la soirée chez notre hôtesse, enveloppé dans mon manteau jusqu'au menton; puis l'ouvrant tout à coup, comme Almaviva dans le *Barbier de Séville*, je brandis en l'air mon gigot cru..., qui fut salué d'un cri universel d'admiration, et, dès le lendemain, l'enfant avait repris, ce me semble, un peu plus de vivacité. Et ce bien-être se prolongea plusieurs jours!... Et j'eus ainsi le bonheur d'être pour quelque chose dans les sourires qui refléorissaient sur ses lèvres.

Après le siège vint la Commune: j'offris un asile dans notre petite maison de campagne au père, à la mère et à l'enfant; je pus leur rendre l'hospitalité qu'ils m'avaient donnée à Paris, hospitalité également utile pour nous et pour eux. Une partie de la maison était occupée par des officiers prussiens, et nous entendions, le soir et le matin, le bruit sourd de la canonnade des forts... Hé bien, quand l'angoisse nous saisissait trop violemment, quand ces bruits sinistres, et cette vue odieuse, nous faisaient trop mal, nous emmenions l'enfant au fond du bois, là où nous ne pouvions rien voir et rien entendre... nous l'asseyions au milieu des violettes qui commençaient à s'ouvrir et sous les arbres dont les bourgeons s'épanouissaient en petites feuilles, nous nous rangions autour de lui, comme dans les tableaux de Pérugin les fideles se penchent et s'agenouillent autour de la crèche, et le doux rayon de ses yeux souriants luisait dans nos âmes comme une clarté divine. A Paris, je l'appelais la *petite lumière du siège*; là, à la campagne, son regard nous consolait encore, nous rassurait encore...

Vous devinez le dénouement, vous vous apercevez que je dis: je l'appelais, il souriait, il était... Hélas! C'est qu'en effet tout cela n'est plus! Cette pauvre petite fleur brisée est-elle une victime de plus à ajouter à tout ce que nous a ravi cette horrible guerre? Les rigueurs du siège l'ont-elles atteint jusque dans le sein et dans les bras de sa mère? Je ne sais; mais bientôt un coup terrible l'a emporté presque subitement.

Il est bien rare que les enfants aussi jeunes aient une physiologie particulière; cet enfant d'un an en avait une, il était déjà quelqu'un; son regard me reste devant les yeux, comme le sillon lumineux que trace derrière elle une étoile filante en traversant le ciel. Il a laissé cette impression même chez des enfants. Quelque temps après sa mort, une petite fille de quatre ans, sa cousine, était assise un peu songeuse près de sa mère. Tout à coup, relevant la tête: « Dis donc, maman! il pousse maintenant des ailes à Marcel, n'est-ce pas! »

E. LEGOUVE.

## LE CIRQUE AMÉRICAIN

Pendant que la plupart des théâtres se disposent à prendre de prudentes vacances, le Cirque américain poursuit avec un succès chaque soir renaissant le cours de ses représentations. M. Myers, à la vérité, ne néglige rien de ce qui peut attirer le public, et il est en cela merveilleusement servi par ses artistes, écuyers, gymnasiarques, clowns... et quadrupèdes!

Parmi les premiers brillent des sujets qui n'ont certainement de rivaux dans aucun autre cirque: les frères Wilson, par exemple. Rien de plus hardi, de plus original et de plus intéressant que les exercices de ces incomparables sauteurs aériens.

Quant aux chevaux et aux éléphants, ce sont les animaux les mieux appris qu'on puisse voir et ils font en conscience tout ce qui concerne leur état. Nous les recommandons particulièrement à l'attention de nos lecteurs.

Robert HYENNE.



PLANCHE G. N° 631 — DESCRIPTION, PAGE 263.



TOILETTE DE VISITE ET COSTUME D'ENFANT  
Modeles de la maison Costadau (rue des Jeuneurs, 25 et 27).





A. Leroy, impr. des Muses, 66.

*Paris*

*M. Goubaud & Fils Filz Paris*

1324

# LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

Coiffures de M<sup>me</sup> Bréant-Castel, rue du Quatre Septembre 19.

Cointures-Régents de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, r. Aubert 12 - Machines à coudre de

H. Seeling, B<sup>te</sup> Sebastopol 70, et r. Neuve des Petits Champs 97.

Entered at Stationer's Hall







PLANCHE G. N° 632. — DESCRIPTION, PAGE 263.



TOILETTES DE VILLÉGIATURE

Modèles de M<sup>me</sup> Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19).



## A DOUARNENEZ

(NOUVELLE. — SUITE.)

L'île du Lok, située au-dessous de celle de Penfret, n'a guère qu'une demi-lieue de tour; ce qui la distingue des autres Glénans, c'est qu'elle renferme un étang (d'où son nom) d'eau saumâtre de deux cents pas de long sur cent cinquante de large, étang au fond duquel une légende, perpétuée par les *Discrevellers* et les *Marvailhers*, les conteurs, les rapsodes bretons, place le palais enchanté d'une sorcière de la pire espèce, cent fois riche comme feu Crésus.

L'histoire de la Groac'h de l'île du Lok est très-populaire dans le Finistère; de Quimperlé à Morlaix, de Carhaix à Brest, chaque mère de famille est à même de la raconter à ses enfants, avec plus ou moins de variantes; mais tout le monde ne la connaissant pas, nous la résumerons ici pour nos lecteurs, d'après Émile Souvestre, un Breton bretonnant, qui a recueilli et traduit avec un soin particulier les meilleurs contes des *quatre évêchés* (1).

Il s'agit d'une servante et d'un garçon de ferme, promis l'un à l'autre dès le berceau, mais qui, faute de quelques écus, se voient forcés de reculer indéfiniment leurs épousailles.

« Si nous avions seulement de quoi acheter une petite vache et un pourceau maigre, disait Houarn (le garçon), je louerais à notre maître un morceau de terre, le curé nous marierait, et nous irions demeurer ensemble.

» Et sur ce, malgré les prières de sa promise, il s'en va à la recherche du pécule qu'il lui faut, et en entendant, par hasard, causer de la Groac'h, se rend bravement à l'île du Lok conduit par un batelier de la baie de la Forest.

» Il trouva sans peine l'étang placé au milieu de cette île et qui est entouré de gazons marins à fleurs roses. Comme il en faisait le tour, il aperçut, vers une des extrémités, à l'ombre d'une touffe de genêts, un canot couleur de mer qui flottait sur les eaux dormantes. Ce canot avait la forme d'un cygne endormi, la tête sous son aile.

» Houarn, qui n'avait jamais rien vu de pareil, s'approcha avec curiosité et entra dans la barque pour mieux la voir; mais à peine y eut-il mis le pied que le cygne eut l'air de s'éveiller; sa tête sortit de dessous ses plumes, ses larges pattes s'étendirent sur l'eau, et il s'éloigna brusquement du rivage.

» Le jeune homme poussa une exclamation d'effroi; mais le cygne avança plus vite vers le milieu de l'étang. Houarn voulut se jeter à la nage; alors l'oiseau enfonça son bec dans les eaux et plongea en l'entraînant avec lui.

» Le Léonard (Houarn), qui ne pouvait crier sans boire la mauvaise eau de l'étang, fut forcé de se taire, et parvint ainsi à la demeure de la Groac'h.

» C'était un palais de coquillage qui surpassait tout ce que l'on pouvait imaginer. On y arrivait par un escalier de cristal fait de telle manière que, lorsqu'on y posait le pied, chaque marche chantait comme un oiseau des bois! Tout autour on voyait d'immenses jardins où grandissaient des forêts de plantes marines et des pelouses d'algues vertes toutes parsemées de diamants au lieu de fleurs.

» La Groac'h était couchée dans la première salle, sur un lit d'or. Elle était habillée d'une toile vert de mer, fine et souple comme une vague; ses cheveux noirs, entremêlés de corail, tombaient jusqu'à ses pieds, et son visage blanc et rose ressemblait, pour l'éclat, à l'intérieur d'un coquillage.

» Houarn s'arrêta, tout ébloui de voir une créature si belle; mais la Groac'h se leva en souriant et s'avança vers lui.

» Sa démarche était si souple, qu'on eût dit un des flots blancs qui courent sur la mer. Elle salua le jeune Léonard.

» — Soyez le bienvenu, dit-elle en lui faisant signe d'entrer; il y a toujours place ici pour les étrangers et pour les beaux garçons.

» Le jeune homme rassuré entra.

» — Qui êtes-vous, d'où venez-vous et que cherchez-vous? ajouta la Groac'h.

» — On m'appelle Houarn, répondit le Léonard. Je viens de Lanillis, et je cherche de quoi acheter une petite vache et un pourceau maigre.

» — Eh bien! venez, Houarn, reprit la fée, et ne vous inquiétez plus de rien, car vous aurez tout ce qui pourra vous réjouir.

» Elle l'avait fait entrer dans une seconde salle tapissée de perles, où elle lui servit de huit espèces de vins dans huit gobelets d'argent sculptés. Houarn but d'abord des huit vins, puis il les trouva si bons qu'il en rebut huit fois de chacun, et, à chaque coup, il trouvait la Groac'h plus belle.

» Celle-ci l'encourageait en lui disant qu'il ne devait point avoir peur de la ruiner, puisque l'étang de l'île du Lok communiquait avec la mer et que toutes les richesses qu'engloutissaient les naufrages y étaient apportées par un courant magique.

» — Sur mon salut, dit Houarn que le vin avait rendu gai, je ne m'étonne plus si les gens de la côte parlent mal de vous; les personnes si riches ont toujours des jaloux; quant à moi, je ne demanderais que la moitié de votre fortune.

» — Vous l'aurez si vous voulez, Houarn, dit la fée.

» — Comment cela? demanda-t-il.

» — Je suis veuve de mon mari le Korandon, reprit-elle, et si vous me trouvez à votre gré, je deviendrai votre femme.

» Le Léonard fut tout saisi de ce qu'il entendait. Lui, se marier à la Groac'h qui lui semblait si belle, dont le palais était si riche, et qui avait de huit espèces de vins qu'elle laissait boire à discrétion!...

» Il avait, à la vérité, promis à Bellah de l'épouser; mais les hommes oublient facilement ces espèces de promesses: ils sont, pour cela, comme les femmes.

» Il répondit donc poliment à la fée qu'elle n'était pas faite pour qu'on la refusât, et qu'il y avait joie et honneur à devenir son mari.

» La Groac'h s'écria alors qu'elle voulait préparer, sur-le-champ, le repas de la *velladen* (1). Elle dressa une table qu'elle couvrit de tout ce que le Léonard connaissait de meilleur (entre beaucoup de choses qu'il ne connaissait pas); puis elle alla à un petit vivier qui était au fond du jardin, et elle se mit à appeler:

» — Hé! le procureur! Hé! le meunier! Hé! le tailleur! Hé! le chantre!

» Et, à chaque cri, on voyait accourir un poisson qu'elle mettait dans un filet d'acier.

» Lorsque le filet fut rempli, elle passa dans une pièce voisine et jeta tous les poissons dans une poêle d'or.

» Mais il sembla à Houarn qu'au milieu des petillements de la friture de petites voix chuchotaient.

» — Qui est-ce donc qui chuchote dans la poêle d'or, Groac'h? observa-t-il.

» — C'est le bois qui petille, dit-elle en attisant le feu.

» Un instant après, les petites voix recommencèrent à murmurer.

» — Qui est-ce donc qui murmure, Groac'h? demanda le jeune homme.

(1) Dol, Tréguier, Léon, Cornouailles.

(1) Le repas de nocce.



» — C'est la friture qui fond, répondit-elle en faisant sauter les poissons.

• Mais bientôt les petites voix crièrent plus fort.

» — Qui est-ce donc qui crie, Groac'h ? reprit Houarn.

» — C'est le grillon du foyer, répliqua la fée en chantant si haut que le Léonard n'entendit plus rien.

» Mais ce qui venait de se passer lui avait donné à réfléchir, et, comme il commençait à avoir peur, il commença à sentir des remords.

» — Jésus-Marie ! se dit-il, est-ce bien possible que j'aie oublié si vite Bellah pour une Groac'h qui doit être la fille du démon ? Avec cette femme-là, je n'oserai même pas faire mes prières du soir, et je suis sûr d'aller en enfer comme un langueyeur de porcs.

» Pendant qu'il se parlait ainsi, la fée avait apporté la friture, et elle le pressa de diner en lui disant qu'elle allait chercher pour lui douze nouvelles espèces de vivres.

» Houarn tira son couteau tout en soupirant, et voulut commencer à manger ; mais à peine la lame, qui détruisait les enchantements, eut-elle touché au plat d'or, que tous les poissons se dressèrent et redevinrent de petits hommes, portant chacun le costume de son état. Il y avait un procureur en rabat, un tailleur en bas violets, un meunier couleur de farine, un chantre en surplis, et tous criaient à la fois, en nageant dans la friture :

• — Houarn ! sauve-nous, si tu veux toi-même être sauvé !

» — Sainte Vierge ! quels sont ces petits hommes qui chantent dans le beurre ? s'écria le Léonard stupéfait.

• — Nous sommes des chrétiens comme toi, répondirent-ils ; nous étions venus aussi à l'île du Lok pour chercher fortune ; nous avons consenti à épouser la Groac'h, et, le lendemain du mariage elle a fait de nous ce qu'elle avait fait de nos prédécesseurs qui sont dans le grand vivier.

• — Quoi ! s'écria Houarn, une femme qui paraît si jeune est déjà la veuve de tous ces poissons !

• — Et tu seras bientôt dans le même état, exposé aussi à être frit et mangé par les nouveaux venus !

» Houarn fit un saut comme s'il se fût déjà senti dans la poêle d'or, et courut vers la porte, ne songeant qu'à s'échapper avant le retour de la Groac'h ; mais celle-ci, qui venait d'entrer, avait tout entendu. Elle jeta son filet d'acier sur le Léonard qui se transforma aussitôt en grenouille, et elle alla le porter dans le vivier où se trouvaient déjà ses autres maris. »

On le voit, l'aventure qu'allait tenter Stévan offrait d'effroyables dangers, car il était sûr d'avance d'être frit comme tous les audacieux qui l'avaient précédé, s'il ne parvenait à arracher à la Groac'h le filet d'acier dans lequel elle prenait ses maris, et à l'y enfermer jusqu'au jour du jugement dernier, transformée à son tour en crapaud.

Ce filet magique, elle le portait à sa ceinture, et il était difficile de le lui enlever autrement que par surprise. Pour cela, il fallait ne point se laisser séduire par les charmes trompeurs de la sorcière, ne point se laisser éblouir par ses richesses, ne point s'enivrer de ses vins.

Or Stévan s'était juré d'être froid comme marbre, de résister à toutes les séductions.

Quoiqu'il n'eût aucun talisman à sa disposition, il ne doutait pas de vaincre en agissant ainsi, persuadé que la tentation est l'arme la plus redoutable de Sa Majesté le diable.

Il était quatre heures quand il arriva au bord du fameux étang.

Mais il eut beau chercher, écarquiller ses yeux, il ne vit rien que des gazons marins, des touffes de genêts et de l'eau saumâtre.

Quant au canot couleur de mer, en forme de cygne, qui devait le transporter au palais de la fée, il n'y en avait pas plus que d'éléphants dans les landes de Cornouailles.

— Le cygne est sans doute chez la Groac'h, se dit le gars ; attendons-le.

Et il s'assit à l'ombre de la touffe de genêts qui marquait l'une des extrémités de l'étang.

À la nuit close, comme rien n'apparaissait, il se coucha sur l'herbe, la tête appuyée sur ses bras croisés, et s'endormit.

Le lendemain, le cygne ne se montrant pas plus que la veille, l'inquiétude l'envahit.

— Ho ! ho ! murmura-t-il, est-ce que les *Discrevelers* et les *Marvailherrs* auraient menti ? est-ce que la Groac'h de l'île du Lok ne serait qu'un mythe ?...

Il attendit vainement encore toute la journée, toute la soirée, toute la nuit suivante et jusqu'au dimanche.

Alors, ses provisions étant épuisées, il tenta un dernier effort, un effort suprême.

— Le cygne est peut-être mort, pensa-t-il ; dans ce cas, je pourrais me morfondre ici pendant mille ans ; cherchons seul le palais de la Groac'h ; aussi bien le temps me presse.

Et, se débarrassant de ses vêtements, il plongea et replongea dans l'étang où il ne trouva partout qu'un fond de vase et de hautes herbes aquatiques.

— Sainte Vierge ! s'écria-t-il après plusieurs heures de cet exercice et en s'affaissant sur le gazon marin, je suis perdu !...

À ce moment, le souvenir de Tinah revint plus vif à sa pensée, le désespoir le saisit, et il se mit à sangloter.

La réalité ne tarda pas à le ramener au calme, sinon à la tranquillité absolue.

— Il ne s'agit pas de pleurer, fit-il en se relevant résolument ; il s'agit de quitter cette île maudite, de retourner au plus vite sur le continent, et, en attendant, de trouver de quoi manger.

De quoi manger !... Là était le hic.

Heureusement Stévan savait se débrouiller.

L'île était couverte de pousses d'asperges, d'excellentes herbes, de bons champignons ; il cueillit un peu de tout cela et fit un souper à faire dresser les oreilles à une vache ou à un lapin.

Cet ordinaire alla bien pour une fois, même pour deux, voire pour trois ; mais, à la quatrième, le gars prit à désirer follement un morceau de pain noir et une tranche de lard rance.

Son estomac se creusait, ses tempes battaient, il avait la fièvre de la faim.

Pourtant il lui fallut se contenter de ce régime frugal, auquel il ajouta un jour deux jeunes lapins et trois passereaux qu'il était parvenu à attraper et qu'il dut dévorer crus, n'ayant point de feu pour les faire rôtir. Par une fatalité cruelle, aucun pêcheur, aucun bâtiment ne passait devant l'île du Lok depuis qu'il y végétait.

Il y avait cinq semaines qu'il menait cette existence de sauvage, de ruminant, et déjà il commençait à croire qu'il mourrait abandonné aux Glénans, lorsqu'il aperçut, un matin, à l'est-sud-est du Lok, un caboteur de Douarnenez, un navire appartenant au poissonnier Matelinn, le père de Margaridd, qui revenait de Nantes et courait au plus près, tribord amures sous ses deux focs.

Casser une branche d'arbrisseau, attacher sa veste au bout, monter sur le rocher le plus élevé du bord de l'île, hélér le navire de toute la force de ses poumons, fut pour le pauvre naufragé l'affaire d'une minute.

Tout d'abord on ne le vit pas, on ne l'entendit pas ; mais, comme il est rare qu'un bâtiment passe près d'une terre sans que son équipage examine cette terre, à la fin un matelot le découvrit, et une barque vint le chercher.

— Ayol (1) !... soupira Stévan, pâle comme un mort, en posant le pied sur le pont du navire et en se laissant choir sur un paquet de câbles, près du grand mât.

(1) Exclamation familière en Bretagne.



Un verre de cognac, des soins pressés, un peu de nourriture, lui rendirent quelque force.

Dès qu'il put causer, on l'interrogea.

Il raconta son odyssée en rougissant.

— Encore un cadeau à saint Pierre! s'écrièrent en riant les matelots lorsqu'il eut fini, et comme si une rafale eût enlevé le suroît de l'un d'eux.

Stévan baissa le nez, car il sentait que son roman prenait une tournure peu héroïque; d'ailleurs l'équipage, qu'il connaissait, venait de lui rendre un trop grand service pour qu'il songeât à se fâcher. Il fit contre fortune bon cœur, avoua qu'il avait été sot d'ajouter foi à l'histoire de la Groac'h de l'île du Lok, accepta avec empressement le hamac que lui offrit le quartier-maître, vieux cheniqueur que son père avait employé pendant une dizaine d'années, et, comme il ne tenait plus sur ses jambes, alla se reposer.

Quand il se réveilla, après un somme réparateur et sempiternel, le navire entra dans le port de Douarnenez.

Armand DUBARRY.

(La suite au prochain numéro.)

## TIGRE OU LION ?...

On vient de juger à Genève un procès qui n'agitera pas l'Europe, mais qui amusera certainement nos lecteurs. Il rappelle à la fois la comédie des *Plaideurs* et celles des *Ménechmes*. Voici les faits tels qu'ils se sont passés et sans le moindre enjolivement :

Un aubergiste de Villeneuve (canton de Vaud) avait deux chiens jumeaux qui venaient de naître. Il en vendit un au propriétaire de l'hôtel Byron, à Chillon (canton de Vaud), et le second à un cabaretier de Genève. C'étaient deux magnifiques bêtes de la race du Saint-Bernard, exactement pareils : pelage tigré, taches blanches sur le corps et à l'extrémité de la queue. L'un des frères avait reçu le nom de *Tigre*; l'autre, celui de *Lion*. Mais *Tigre* ou *Lion*, on ne sait lequel, était insupportable à l'hôtel Byron; il criait, hurlait toute la nuit et ne laissait pas dormir les voyageurs. Le propriétaire, assailli de plaintes, offrit sa bête à l'un de ses amis, fabricant de vermouth à Genève. La bête fut acceptée, et ce fut ainsi que *Tigre* et *Lion*, nés ensemble à Villeneuve, se retrouvèrent ensemble dans la cité de Calvin.

L'un et l'autre avaient des idées d'indépendance. Ils quittèrent leurs nouveaux maîtres à peu près en même temps, et l'un d'eux échappa, dit-on, à toutes les recherches. L'autre, retrouvé dans un quartier de la ville, fut ramené chez le fabricant de vermouth.

Les deux chiens, je le répète, se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. On alla dire au cabaretier, qui pleurait le sien, que ce bel animal était retrouvé, qu'on l'avait vu à l'attache devant la cave où se débitait la liqueur piémontaise et que, par conséquent, il pourrait être revendiqué et reconquis. Il résulta de tout ceci de longues discussions d'abord, puis une accusation de vol; mais, comme les deux prétendants étaient l'un et l'autre de fort honnêtes citoyens, le juge d'instruction décida que la Cour d'assises n'aurait point à se mêler de ce prétendu délit. Le chien fut cependant mis en fourrière, et l'action criminelle ne fut plus qu'une affaire civile.

Les deux parties plaidaient devant le juge de paix. Chacun des plaideurs semblait avoir raison, avait un grand renom de probité, montrait une touchante affection pour sa bête, prouvait qu'il l'avait possédée et gardée, la décrivait avec une exactitude désespérante, amenait des témoins irrécusables qui tous confirmaient ces faits par des déclarations unanimes et avec l'autorité d'une parfaite conviction.

Que faire? Le juge de paix, M. Louis Vaucher, qui est un homme de beaucoup d'esprit, eut une idée digne du roi Salo-

mon : il ordonna la « comparution personnelle » du chien à l'audience. Il fut décidé qu'on placerait l'animal entre les deux hommes qui se le disputaient et qu'on observerait avec le plus grand soin ses mouvements et sa physionomie. Le chien ne pouvait, à moins de manquer à tous ses devoirs et de faire mentir tout le bien qu'on a dit de ses pareils, ne pas reconnaître et ne pas désigner son maître.

Tigre ou Lion fut donc cité, et je vous laisse à penser s'il y avait foule à l'audience. Les plaideurs, leurs témoins et leurs amis, la magistrature, le barreau de Genève, quantité de curieux affluaient au prétoire. On attendait avec anxiété le témoignage du quadrupède, et il y eut un frémissement dans l'assemblée lorsque le superbe animal, plus haut que la table où j'écris, fut amené. Il avait été mis en fourrière, comme je vous l'ai dit, et confié aux soins de M<sup>me</sup> Michard. M<sup>me</sup> Michard, femme accorte et vaillante, est spécialement chargée par le gouvernement de faire recueillir les chevaux morts et les chiens vagabonds. Aussi l'appelle-t-on officiellement : « M<sup>me</sup> Michard, valet de ville. »

L'attente fut déçue. Le chien rendit suspectes toutes les traditions de sa race, toutes les légendes qui remplissent les poèmes et les romans étrangers. Arrivé devant le juge, il fit des caresses à tout le monde, alla d'un maître à l'autre, et de ceux-ci aux avocats, aux témoins des deux parties, même au greffier, qu'il n'avait jamais vu de sa vie, et qu'il combla de politesses comme s'il s'adressait à un ancien ami. Il répondit à ses deux noms, il aurait répondu à tous les noms du monde. Jamais chien si Philinte ne montra tant de complaisance banale pour tout le genre humain.

Il fallut suspendre l'audience et ajourner le jugement. Il y eut une nouvelle enquête, de nouvelles plaidoiries, et l'affaire, qui traînait depuis plusieurs mois, eût risqué de devenir éternelle comme les anciens procès savoyards. Par bonheur, un collier donna raison au vermouth contre le cabaret. Ce collier avait été mis au chien dès son arrivée à Genève, et cet ornement s'étant trouvé trop large, il fallut le rétrécir sur-le-champ. On s'était adressé à cet effet à un cordonnier qui avait fait ce travail à l'emporte-pièce. Le cordonnier a comparu avec son instrument, et l'emporte-pièce a emporté la balance. Le collier depuis lors n'ayant pas quitté le cou du chien (il y est encore), c'est le vermouth qui a pour lui le droit « et l'équité », comme disent nos gouvernants.

Il reste cependant un mystère. Le collier n'a-t-il jamais quitté le cou du chien? Une femme a déclaré qu'elle avait vu un jour le chien sans collier. Mais cette femme est morte. L'homme qu'elle a laissé veuf est venu le dire à l'audience, et il aurait ajouté (au moins on nous l'assure) que ce furent les dernières paroles de sa femme à son lit de mort. Ce témoignage a paru suspect. Il semble qu'au moment de quitter la vie on doit avoir de plus sérieuses préoccupations, et le vermouth, comme je vous l'ai dit, a eu gain de cause.

J. DES D.

### Description des gravures dans le texte.

P. N° 313.

TOILETTE DE JARDIN. — Costume en linon bleu et mousseline blanche. — La robe princesse, ouverte en carré devant, est en linon, avec traîne et volant plissé tout autour. — Tunique princesse en mousseline, ouverte sur toute la longueur du milieu du dos, et formant carré devant comme le corsage de la robe. Un volant de broderie à jour garnit tous les bords de ce vêtement, y compris la manche duchesse. Le bas de la tunique, coupé en carré devant, remonte, par des drapés, se fixer au milieu de la traîne où elle est fixée par un nœud de velours. Poche de broderie anglaise sur le côté, très-bas, avec nœuds de velours. — Chapeau *Bergère* en paille d'Italie, garni de velours noir, avec nœud de paille à bouts tombants posé en aigrette sur le côté.



G. N° 631.

**TOILETTE DE VISITE.** — 1. Costume en faille et grenadine noires, celle-ci à larges réseaux et filets argentés. — Jupon à traîne, garni devant d'un volant à gros plis, surmonté d'un bouillon et d'un coulissé. La traîne est ornée d'un volant semblable, dont la tête est formée par une ruche chicorée; une seconde traîne, qui tombe sur celle-ci à 30 cent. de distance, est encadrée d'une ruche pareille. — Tunique entourée d'une haute frange postillon, drapée et relevée d'un côté par une grappe de bouclettes de ruban; l'autre côté est soutenu par une poche gracieusement coulissée, avec encadrement de franges. — Cuirasse en grenadine, doublée de faille, avec manches de faille. Une ruche chicorée entoure le cou et suit le milieu des devants, tandis que le bord inférieur est terminé par une frange. Nœuds de ruban dans le haut et le bas du corsage; plissés à bords festonnés posés dans le bas des manches, et bracelet de ruban noué sur le dessus. — Lingerie en organdi festonné et plissé. — Chapeau *Baby* en gaze crème. Fond mou et passe ruchée à gros tuyaux, entourée de valenciennes coquillée et formant bavolet tombant. Feuillage de plusieurs tons et raisin noir entremêlé de roses variées.

2. Petite fille de trois ans. — Robe *Baby* en mohair écru, rayé de bleu pâle et rose groupés ensemble. Le devant est très-plat, le dos très-allongé, avec petite jupe plissée à plat. Une bande en biais, coupée par un plissé de faille bleue, dessine une basque devant jusqu'aux côtés, avec nœud de ruban bleu derrière. Même garniture autour du cou et au bas des manches. — Lingerie plate en toile. — Chapeau *Niçois* en mousseline blanche doublé de soie rose, garni sur le fond mou de nœuds de velours noir et de roses.

G. N° 632.

**TOILETTES DE VILLÉGIATURE.** — 1. Costume en fantaisie de laine unie et rayée, de couleur écru et havane. — Jupon à traîne, entouré d'un plissé surmonté de ruchés et d'un large bouillon. — Polonaise avec manches en uni et paletot sans manches, garnis tous deux de franges boule de couleur havane. La jupe de la polonaise, ouverte au milieu derrière, forme deux pointes qui sont entre-croisées et dont l'une est relevée sur le côté. Poche triangulaire avec de petits revers et des nœuds de ruban. — Lingerie plissée. — Chapeau rond en paille, à passe relevée d'un côté, où il est garni d'un bouillonné de gaze crème et de fleurs des champs; celles-ci passent à cheval sur le bord, traversent la calotte et se perdent sur le côté. Nœud de gaze placé derrière et barbe flottante.

2. Costume en zéphirine unie, de couleur gris tourterelle, à rayures lilas rosé. — Jupon sans traîne, entouré d'un volant plissé qui laisse le bord inférieur à découvert. — Polonaise bordée d'un rouleau violet; elle est ouverte sur le côté; les deux parties sont croisées et celle de dessus est relevée en pouff par des nœuds de ruban. Les manches, en étoffe unie, sont terminées par des volants plissés, dont la tête est formée d'un bracelet de ruban, terminé par un nœud. — Lingerie plissée. — Les cheveux sont renfermés dans un filet en lacet de soie, de nuance assortie aux cheveux. — Chapeau rond en paillason, garni dessus d'un pouff de mousseline avec nœuds de velours. Des nœuds pareils ornent le dessous de la passe relevée derrière.

#### Description de la gravure coloriée n° 1324.

**TOILETTES DE VILLE D'EAUX.** — Toilette en gaze écru à rayures vert d'eau. — La jupe, en gaze unie, est ornée d'une quantité de tout petits volants bordés de taffetas vert d'eau. — La tunique, entourée d'un plissé, s'ouvre en formant cascade et est retenue par des nœuds de taffetas vert. — Corsage cuirasse ouvert en cœur. Les manches à mi-bras sont garnies de plissés. — Grand chapeau en paille norvégienne, relevé d'un côté par une touffe de ruban noir faisant pied à une longue plume blanche. Dessous, rose rouge et rose rose. — Gants de Saxe à dix boutons.

2. Costume en toile de soie à rayure gris sur gris. — La jupe est ornée d'un haut volant ayant un bouillonné pour tête. — La tunique, tout unie, est drapée artistement par une écharpe rouge qui passe sur le devant de

la toilette; une pochette rouge, s'échappant en dessous de la cuirasse, orne le côté gauche. — Cuirasse ajustée dont la basque forme un double pli derrière. Manches marquise avec brassard rouge. — Chapeau en paille anglaise; torsade de soie blanche venant former bavolet derrière d'où s'échappe un nœud de ruban rouge. Roses de mai mélangées de feuillage et de brins d'herbe garnissant tout le dessus du chapeau. Dessous, une torsade de faille rouge.

#### Description de la figurine coloriée L. N° 82.

Annexe de l'édition n° 3.

**TOILETTE DE JEUNE FILLE.** — Costume en mohair écru, rayé de marron et blanc, avec ornements de faille grise. — Jupon à traîne, entouré de volants taillés en biais, dont les bords sont garnis d'un double liséré gris et blanc avec un plissé. Il n'y a qu'un seul volant devant; la tête en est formée par une frange en mohair assortie aux couleurs de la robe et fixée par un double liséré. — Tunique princesse coupée en carré dans le haut, sur un montant de corsage en faille, avec encadrement de plissés. Manches de faille et parement de mohair garni de lisérés et de petits boutons. La tunique est ouverte à partir du milieu du tablier, et les bords, retournés sur eux-mêmes, forment un parement; celui-ci est recouvert de faille et garni de boutons boule en nacre. A partir des côtés, la tunique se détache en formant une traîne arrondie, entourée d'un double liséré et de franges; une bande de faille en relie le haut, avec nœuds assortis. Poche en biais au bas de la manche, formée de biais, de lisérés, de nœuds et garnie de boutons. — Lingerie en broderie à jour. — Chapeau assorti, à fond mou et passe en paille de riz, bordé et garni de faille grise, avec branches d'au-bépine rose placées au sommet du chapeau et dans le bas derrière.

#### Description du modèle de chapeau GC. n° 8.

Substituée à la gravure n° 1324, pour celles de nos abonnés qui en ont fait la demande.

**CAPOTE Bettina.** — Chapeau de paille ondulée, de teinte bleuâtre. Passe relevée devant et petit bavolet derrière, avec doublure de soie blanche. Joli bandeau diadème composé d'un coquillé de crêpe lisse plissé et de fleurs variées: myosotis, fleurs de fraisier et marguerites. Ruban de gaze bleu pâle broché et plissés de crêpe lisse assujettis à ses bords, formant ensemble un coquillé sur le dessus du chapeau. Une guirlande de fleurs pareilles aux précédentes est placée derrière ce coquillé et retombe de chaque côté. Les mentonnières, composées des mêmes éléments, prennent pied sous le coquillé en question.

## REVUE DES MAGASINS

Joindre la perfection de la forme à l'élégance du modèle, tout en observant les principes les plus stricts d'hygiène, telles sont les lois d'après lesquelles la *ceinture Régente* a été créée et a vécu jusqu'à nos jours. Et si le succès le plus complet n'a jamais cessé d'accueillir ce gracieux modèle, c'est que M<sup>mes</sup> DE VERTUS sœurs, ne se sont jamais départies de leur première manière de faire.

En créant la *ceinture Régente*, ces dames ont opéré une véritable révolution dans l'ordre d'idées en cours à cette époque. Depuis lors, tout le monde est entré dans cette voie de progrès, et bien des imitations ont surgi dans le commerce. Mais aucun corset n'a pu reproduire cette précision de coupe, cette perfection de travail et cette grâce achevée qui font de la *ceinture Régente* un type introuvable ailleurs que dans la maison de M<sup>mes</sup> de Vertus sœurs (rue Auber, 12).

Elle est très-recommandée par les médecins, cette gentille ceinture, et une frêle adolescente dont la taille n'est pas encore formée peut sans crainte la porter; elle trouvera en elle un appui certain et bienfaisant pour la bonne direction à donner à son corps. Combien n'y a-t-il pas, de par le



monde, de pauvres petites dont la taille a dévié, faute de s'y être pris à temps!

La question du jupon est traitée de main de maître chez M<sup>mes</sup> de Vertus; on trouve dans leur maison de nombreux modèles, parfaitement inédits, et dont elles possèdent seules la forme. La coupe, la façon et la tournure en sont exceptionnelles comme élégance et désinvolture charmante; ce sont les auxiliaires indispensables de la *ceinture Régente* dont ils complètent la grâce.

— Une visite chez M<sup>lle</sup> Marie BATAILLON est toujours pour nous une bonne fortune; nous y puisons de précieux renseignements de modes d'abord, et puis nous y rencontrons des femmes charmantes et nous y voyons de délicieuses toilettes. Aussi, n'étant point égoïste, nous en faisons profiter nos lectrices.

Voici d'abord un gentil costume « courant », de fantaisie laine et soie grisaille. — Jupon à courte traine, tout plissé derrière, garni devant de trois écharpes; celles-ci, terminées par des effilés pomponnette, sont drapées et fixées sous les plis indiqués du jupon. — Habit à la française, formant gilet devant, avec petits goussets et boutons boule en mohair assorti. Les pans, garnis de boutons semblables, sont réunis, au milieu du jupon, par un nœud de ruban. — Vêtement moitié mantelet, moitié visite, en même étoffe, avec franges semblables.

Citons également une délicieuse robe de bal destinée à une toute jeune fille. — Jupon de faille blanche à traine, entouré de bouillonnés et de ruchés en tulle blanc, avec tunique vaporeuse en tulle pareil, drapée par une écharpe en tulle sur laquelle court une guirlande-frange de marguerites des prés. — Le corsage, un bijou, est en faille, pointu devant et derrière, avec une sorte de plastron pour les deux milieux (dos et poitrine); ce plastron est formé de tulle plissé; draperie et ruches de tulle autour des épaules et formant la petite manche.

De tels modèles ne sont-ils pas mieux faits que toutes les recommandations pour engager nos lectrices à s'adresser à M<sup>lle</sup> Marie BATAILLON (rue Thérèse, 5)?

— La prise de possession de la *Colonie des Indes* (rue de Rivoli, 114) par de nouveaux propriétaires vient de donner à cette maison une nouvelle impulsion de vitalité, qu'il est bon de signaler à nos lectrices. M. et M<sup>me</sup> LEXON apportent avec eux l'élément jeune qui plaît à tous, l'intelligence et l'habitude des affaires, qui font réussir, et des principes de loyauté et de délicatesse bien arrêtés, qui inspirent une confiance absolue. Après une longue conversation avec eux, nous sommes sortie enchantée de leur manière de voir; aussi pensons-nous qu'il est impossible de mieux faire que de s'adresser à cette maison, tout nouvellement réorganisée, pour les acquisitions de foulard de quelque nature que ce soit.

Le système de la *Colonie des Indes* n'est pas de faire de la réclame à outrance; elle aime mieux dépenser moins d'argent et vendre moins cher. Toutefois, on ne la verra jamais annoncer à bas prix des étoffes qu'elle ne pourrait pas donner.

Les nouvelles collections de foulards de la *Colonie des Indes* sont extrêmement belles et variées; nous avons sous les yeux la série de leurs échantillons et nous avouons franchement notre embarras, car nous les trouvons tous beaux. Ces échantillons, du reste, chacun peut se les procurer; il suffit, pour cela, d'en faire la demande à la *Colonie des Indes*, qui les expédie franco.

Nous citerons cependant quelques spécimens parmi ces foulards: de délicieux imprimés à 6 fr. 50 le mètre sur 0,80 e. de largeur, et des unis dans toute la gamme des tons, depuis les plus douces nuances jusqu'aux plus vives, à 4 fr. 75. En combinant les deux, on peut établir de ravissants costumes. Des grisailles en surah à 8 fr. 50, où l'on trouve les éléments de polonaises, tuniques ou écharpes. Nous citerons aussi des surahs unis, qui remplacent avec avantage la flanelle de santé et qui pour cela sont extrêmement appréciés; on s'en sert pour gilets et chemises. Mais la merveille des merveilles, c'est le *Shang-Hai*, le foulard le plus magnifique que nous connaissions; c'est un quadrillé à la façon du chausson de lisière, en soie la plus brillante de Chine, et dans les nuances les plus idéales: bleu-ciel, crème, blanc d'argent (pour mariées), rose, havane, gris, etc. Payer une étoffe pareille 14 fr. 50 n'est pas trop cher et personne ne songera à regretter une acquisition de ce genre.

— En tête de tous les meubles que peut ambitionner une femme d'intérieur, une bonne mère de famille, il faut placer la machine à coudre, surtout celle qui porte le nom de *Wheeler et Wilson*.

Parmi les machines à coudre que nous connaissons nous plaçons la *Wheeler et Wilson* en première ligne, parce que c'est celle dont le mécanisme est le plus perfectionné; parce que son mouvement est facile et n'occasionne aucune fatigue; parce qu'elle fonctionne sans bruit; enfin, parce que c'est celle qui offre le plus de garanties de toutes sortes.

La machine *Wheeler et Wilson*, en effet, a obtenu à l'Exposition de 1867 la récompense la plus flatteuse qui ait été accordée à une machine à coudre. Le rapport du Jury à cette occasion est même chose à reproduire pour l'édification de qui nous lit. On verra, de cette façon, que nous n'exagérons rien.

« Le Jury de l'Exposition universelle de Paris de 1867, comme ceux de 1855 et 1862, considère la machine *Wheeler et Wilson* comme la plus simple; elle est construite suivant les règles de la bonne mécanique et dans les meilleures conditions... Ces machines, étant indépendantes des comes à rainures, sont légères et fonctionnent sans vibration et sans bruit. Il faut, du reste, que les fabricants soient bien sûrs de l'excellence de leurs produits, puisqu'ils garantissent leurs machines pendant cinq ans, non-seulement contre tout vice de construction, mais encore contre l'usure et tous frais de réparations. »

Ce sont ces motifs qui ont décidé le Jury de 1867 à accorder à la machine *Wheeler et Wilson* la seule médaille d'or, la plus haute récompense, et par cela même à la proclamer la meilleure de toutes, ce qui était déjà constaté par le premier prix de Londres en 1862.

S'adresser à M. Henri SEELING, à Paris: boulevard Sébastopol, 70; boulevard Bonne-Nouvelle, 37, et rue Neuve-des-Petits-Champs, 97.

## SPÉCIALITÉS

On ne saurait donner un meilleur conseil à toutes les personnes que celui d'employer le *Rowland's Macassar oil*, si elles veulent avoir une belle chevelure; ce produit, d'une composition extrêmement saine et soignée, toute végétale en un mot, doit être compté comme un des plus remarquables en son genre. Sa très-longue existence et les succès non interrompus qui l'ont accueilli aux quatre coins du monde suffiraient pour le prouver, s'il était besoin d'exciter la confiance à cet égard.

Londres est le siège natal et principal de l'*huile de Macassar*, et, en dépit du proverbe: « Nul n'est prophète en son pays, » ce produit y est si bien apprécié, qu'on l'a adopté pour les enfants de la famille royale. Ce haut patronage constitue le plus grand éloge qu'on en puisse faire.

Le *Rowland's Macassar oil* est en vente à Paris: chez Guerlain, rue de la Paix, 15; Hogg, rue Castiglione, 2; Roberts, place Vendôme, 23; Ch. Fay, rue de la Paix, 9, etc. On le trouve également chez tous les parfumeurs de France.

M. D'A.

## SOMMAIRE DU 4<sup>e</sup> NUMÉRO DE MAI 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par BACHAUMONT. — Portraits d'enfants, par M. E. LEGOUÉ. — Le Cirque américain, par M. Robert HVENNE. — *A Douarnenez*, nouvelle bretonne, par M. Armand DUBARRY. — Tigre ou Lion? par J. DES D. — Description des gravures. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure n° 1324, dessin de M. Jules DAVID: toilettes de villes d'eaux. — Modèle de chapeau GC. n° 8 (substitué sur demande à la gravure n° 1324): capote *Bettina*. — Figurine coloriée L. n° 82 (annexe spéciale à l'édition n° 3): toilette de jeune fille.

Dans le texte: P. n° 313, dessin de M. E. PRÉVAL: toilette de jardin. — G. n° 641, dessin de M. E. TAURION: modes et lingerie. — G. n° 631, dessin de M. E. PRÉVAL: toilette de visite et costume d'enfant. — G. n° 632, dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes de villégiature.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les réunions élégantes n'ont pas manqué depuis quelque temps; il y en a eu pour tous les âges et tous les goûts: en plein air, dans les salons et dans les églises. Courses de Chantilly, Derby; exposition de peinture très-suivie, exposition de fleurs, sans compter de superbes exhibitions de trousseaux dont nous reparlerons; fête de charité au jardin Besselièvre; bals grandioses et bals intimes, matinées d'enfants et mariages de haute volée: voilà le menu affriolant de ces assemblées et jamais carrière de mondanité n'a été plus fournie pour le coup d'œil de l'observateur et du chercheur; nous ajouterons même que la mesure finissait par être comble pour celui qui suivait tout. Nous éprouvons, pour notre compte, ce curieux sentiment d'une fatigue extrême, à la vue de tant de jolies choses. Et de fait, cette recherche du bon goût, qui existe vraiment aujourd'hui dans tous les cercles dont nous parlons, — cet ensemble harmonieux et cette perfection absolue dans le luxe, — le beau enfin qui règne dans les arts, la mode, etc., tout cela finit par lasser la vue et l'entendement, comme toute sensation agréable trop longtemps prolongée.

« Vous vous plaignez que la mariée est trop belle! » nous dira-t-on. C'est peut-être vrai, mais ce serait alors le cas de rappeler le cri de plainte de Bossuet à Louis XIV: « Toujours de la perdrix, toujours de la perdrix! » parce que le roi, par malice et pour le punir de ses sages remontrances, lui avait fait servir invariablement pendant plusieurs jours de la perdrix à tous ses repas.

Nos lectrices ne nous en voudront pas trop, si nous ne leur détaillons pas les brillants costumes des réunions que nous avons signalées en commençant. C'étaient, au surplus, comme elles peuvent bien se le figurer, de superbes amalgames de soies brochées et unies, de gazes aériennes et de dentelles, avec des mélanges de bandes brochées et de fleurs.

Nous signalerons plutôt la « rentrée » de la chenille dans le domaine de la mode. L'écharpe en filet de chenille noire, en-

tourée de franges assorties, est très-élégante et bien portée. On la dispose en tablier ou en draperies sur un jupon; on en fait une sorte de mantille jetée sur les épaules, ou bien on la met à la façon de l'ancienne écharpe: c'est-à-dire qu'on la pose au ras des épaules, et puis, au lieu d'en laisser pendre les pans, on les croise devant pour les fixer sous les bras. Nous devons, à ce sujet, faire observer que le goût du jour est tout à fait en faveur de l'écharpe;

outre celle que nous venons de mentionner, il y en a en gaze de toutes nuances, encadrées de franges de chenille assorties; il y a ensuite l'écharpe en tissu pareil au costume et garnie de la même façon: celle-ci doit être pliée sur elle-même dans le haut, et la garniture qui se répète sur ce point fait un très-bon effet, surtout lorsque ce sont de ces jolies franges que l'on porte tant aujourd'hui. Nous avons remarqué, à ce propos, de ravissantes toilettes de jeune fille en beau cachemire bleu; volant et coulé au bas de la première jupe; franges « sablier-pomponnette » à la polonaise, à la poche et à l'écharpe, s'entrecroisant avec une grâce infinie.

Nous voici arrivés à l'époque où le costume léger l'emporte sur tous les autres: grenadines, gazes, batistes, linons et toiles brodées, voici pour l'habillement élégant; baréges, toiles fortes, oxford, zéphir, madras, voilà pour l'ordinaire. L'assortiment des étoffes unies avec les tissus à dispositions se fait, cette année, sur une plus large échelle encore que les années précédentes.

Pour un uni, il y a trois ou quatre variétés de dispositions. Nous avons en ce moment une série d'échantillons de linons sous les yeux, et nous y trouvons, pour un bleu uni d'une teinte des plus délicates, un autre échantillon à large rayure pleine, bleu uni, alternant avec deux rayures de guipures blanches; puis une autre du même genre, avec une rayure rose entre les deux guipures. Ces combinaisons harmonieuses se retrouvent en d'autres nuances: marron uni avec rayures mates et guipures; rose, grisaille, etc. Parmi les madras, les zéphirs, les cretonnes, les oxford, on trouve une plus



N° 312. — CHAPEAU Fashion.

Modèle de M<sup>me</sup> Solle, maison Moreau-Didsbury  
(Boulevard des Capucines, 23).



grande variété de dessins : écossais délicieux, damiers et carreaux mignons, fleurs ombrées, la nouveauté du moment, etc. Pour peu qu'une femme soit douée d'un peu de goût, elle peut se faire de fort jolis costumes, simples et point coûteux, par le choix et l'heureuse combinaison de ces étoffes, sans employer de garnitures spéciales. Nous pourrions même citer quantité de modèles à l'appui, dont la grâce était tout entière dans l'arrangement en question. Rappelons un principe fondamental, cependant, et qui ne varie pas : c'est que l'uni constitue la base du costume, servant au jupon et aux manches, aux poches, aux parements et aux cols, s'il y en a. Le tissu façonné fait le reste : tunique et corsage, ou polonaise et vêtement additionnel.

Nous avons déjà dit, au commencement du printemps, que la « confection » était tout à fait rentrée dans nos mœurs; nous le répéterons encore, il le faut. Les femmes qui n'ont pas voiture sont presque forcées de porter un vêtement quelconque, et comme il est difficile d'en avoir un pour chaque robe, la nécessité, faisant loi, a remis la confection noire en jeu. Il y en a de fort élégantes, naturellement, et qui sont établies en sicilienne ou cachemire, — nous l'avons déjà dit, — avec des garnitures de dentelles basses, des effilés, des broderies de soie et perles, mêlées d'acier, etc. Les plus simples, parmi ces vêtements, sont ornés de galons et de franges mohair; quelques-uns sont entourés de marabout en ruban gaufré, d'un très-bon effet, ayant de plus le mérite de n'être pas trop cher.

Le cache-poussière, affectant la forme de l'ulster, avec l'adjonction d'une pèlerine et d'un grand col marin, est le vêtement, fort commode, adopté pour le voyage et les excursions. Pas lourd, pas embarrassant du tout, ce vêtement; il pourrait être en même temps un cache-misère, car le costume disparaît complètement sous cette grande houppelande. L'étoffe employée pendant la saison d'été est un beau mohair ou un drap léger.

Le luxe des belles cravates, porté si loin aujourd'hui par les femmes, a probablement tourné la tête à toute la *gentry* masculine qui fréquente les réunions publiques un peu élégantes. C'est à qui, parmi ces beaux messieurs, portera la cravate la plus fantaisiste, la plus invraisemblable parfois; mais, dans ce cas, on l'arbore uniquement aux courses. Autrement, ce sont les gazes crème, blanche, gris perle, qui l'emportent en élégance de bon ton.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 342.

CHAPEAU *Fashion*. — Paillason à calotte pointue et passe de capote; coulé crème tout autour dessous et bandeau de raisin noir. Écharpe en gaze crème drapée autour de la calotte, nouée et pendante derrière; nœud alsacien de même tissu, placé au sommet. Une plume amazone crème part de l'un des côtés pour tourner tout autour derrière.

C. N° 635.

TOILETTE D'EXPOSITION. — 1 et 2. Même costume vu sous deux aspects différents. — Jupon en faille havane, à traine unie, garni dans le bas devant d'un volant plissé, dont la tête est soulignée par un coquillé de faille crème. — Tablier en faille crème entouré d'un volant de valenciennes, drapé et fixé d'un côté (1<sup>re</sup> figurine) par un coquillé de cette dentelle, avec boucle de faille havane et pan frangé en faille crème. De l'autre côté (2<sup>e</sup> figurine), le tablier n'est pas drapé; il est maintenu à la couture de la jupe et garni d'une poche recouverte de valenciennes coquillée faisant suite au volant du bas. Nœud de ruban crème et havane placé au bas de la tête. — Habit en faille havane, bordé de biais crème, faisant cuirasse devant; les côtés de la basque sont fendus et garnis de boutons crème. Une draperie en faille, bordée d'un volant de valenciennes, forme le châle sur le corsage devant et derrière; les boutons qui ferment celui-ci sont de couleur

crème. Deux plissés terminent le bas des manches, avec écharpe en faille crème bordée de valenciennes et drapée en biais sur le dessus; même dentelle coquillée, entremêlée de boucles de faille crème, au bas de l'écharpe. — Chapeau de paille à passe Marie-Stuart baissée au milieu devant, avec bandeau de valenciennes et de feuillage. Coquillés de dentelle assortie sur le dessus, roses de haies et coques de ruban crème se terminant derrière, Barbes en valenciennes.

G. N° 639.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en jolie fantaisie laine et soie, de couleur bleu uni et bleu à rayures gris et or. — Jupon à traine très-ample du bas, avec un milieu de tablier étroit et droit, encadré d'un biais de rayures. De ce point partent, de chaque côté dans le bas, deux rangs de franges assorties aux couleurs, qui remontent en biais se perdre derrière. — Tunique ouverte au milieu devant, et dont les bords sont relevés et drapés sur le côté, ainsi qu'au milieu derrière, par des nœuds de ruban. — Cuirasse en étoffe unie, à manches duchesse et col rabattu faits de l'autre étoffe. — Lingerie en mousseline et valenciennes. — Chapeau en étoffe pareille à la toilette, garni d'un diadème de roses et de plumes sur le sommet.

2. Petite fille de neuf ans. — Costume en mohair glacé saumon. — Robe princesse entourée d'un volant froncé et garnie de boutons de nacre. Le bas des manches est garni de velours dessinant un parement pointu, avec boutons de nacre. — Veston sans manche, ouvert par un col de velours formant revers. Tous les bords sont garnis de même, ainsi que le haut des poches. — Colerette plissée; manchettes plates. — Chapeau *Ophélie* en paille, garni et bordé de velours, avec une couronne de fleurs des champs placée en bandeau.

#### Description de la gravure coloriée n° 1328.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Robe princesse en faille bleu azur, à traine resserrée dans le bas derrière par un coulissé. Un volant de spongée de Chine (nuance écrue) entoure le bord inférieur de la robe. Les manches sont composées d'une partie en faille bleue, plissée à plis remontants, et d'une partie unie en spongée, laquelle est encadrée de dentelle noire; corset plat et volant plissé dans le bas, avec nœud sur le dessus. — Tunique princesse, en spongée de Chine, formant un plastron allongé devant, qui descend sur le jupon de la robe en tablier pointu; le dos se prolonge en deux longues pointes dont le bas est drapé sur le côté et réuni au bord du tablier par un nœud de ruban assorti. Une dentelle noire suit tous les bords de ce vêtement; trois nœuds de ruban s'échelonnent sur le milieu derrière. — Lingerie élégante en broderie fine. — Chapeau paillason noir à large passe plate, relevée d'un côté; ruban rouge cardinal disposé en nœuds et coques sur le côté et dessus avec guirlande de fleurs.

2. Costume en faille mauve et crêpe de Chine brodé lilas. — Jupon à traine, entouré d'un volant plissé et d'un haut bouillonné coupé par des bandes brodées avec tête plissée; des bandes plus larges, également brodées, retombent en coques tout autour depuis le bord inférieur de la tête. — Polonaise de forme princesse très-tendue, ouverte derrière, avec une bande brodée sur le milieu du dos, formant petite basque et terminée par des franges. Le bas du vêtement est entouré de deux bandes brodées et de franges assorties. Une écharpe part de cette basque, avec trois coques de ruban, en relevant un côté de la polonaise; elle est drapée ensuite tout autour du vêtement et se perd au milieu derrière; un nœud à bout pendant est posé sur le côté. Enfin une frange entoure tous les bords de l'écharpe. — Lingerie en crêpe lisse plissé. — Chapeau en paille de riz blanche à rayures lilas; bandeau de boutons d'or dessous et groupe de mêmes fleurs dessus. Voilette en gaze blanche nouée derrière.

#### Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexés au numéro de ce jour contient les modèles suivants :

1. Costume pour toilette de plage.
2. Tunique juive.



3. Fichu-gilet en organdi.
4. Tunique polonaise.
5. Casaque pour demi-toilette.
6. Chapeau Niçois.

## ÉCHOS DE LA MODE

Les derniers bals ont vu une nouveauté, la robe Valois, décolletée. Avec cette nouvelle forme, le corsage tient à la robe ; il a un nombre considérable de coutures qui s'éventaillent sur la poitrine et les hanches pour en saisir les contours. Le corsage Valois exige, ainsi que le fait remarquer la *Vie parisienne*, la femme mince et souple, la nymphe de la Renaissance. Le devant de cette robe n'est pas garni. Seulement, au bas, on met une frange, une broderie, des fleurs, de la dentelle.

Autre originalité, l'habit Richelieu. Un habit à la française en écailles de poisson vert mousse ou gris perle ou bleu céladon, avec le gilet de satin blanc à broderies de roses avec leur feuillage, à jabot, à poches, comme le gilet des roués de la Régence. Joli au théâtre et aux courses, sur une jupe de faille assortie à l'habit.

Moins de galons d'or, mais des galons de toutes sortes, surtout le galon fleur. Ce sont des guirlandes brodées en soie plate sur velours noir : œillets pourpres et violets à feuillage sombre, marguerites ombrées, boutons de roses, tournesols aux longs pétales dorés. Il y a une série de reines-marguerites s'enchaînant. Dans toutes les nuances, c'est de l'aquarelle à l'aiguille. C'est d'une richesse et d'une douceur de tons incroyables. Très-chers, ces galons, mais si jolis !

Il y a aussi les fleurdelysés sur velours noir : le Saint-Louis, qui reproduit la fleur de lys droite et toute simple ; le Valois, dont la fleur en argent noirci est accompagnée de deux fleurs bleu foncé et bleu pâle, toutes trois penchées à la Valois ; le Gaston de Foix, copié au château de Pau.

Et puis les galons sur toile écrue brodés, pour garnir les costumes de taffetas noir.

Avec le printemps ont commencé, pour les Anglais, les *garden-parties* (parties de jardin). Ils reçoivent au milieu du jour, à l'air libre, en pleine lumière, sous de beaux arbres parés de la nouvelle verdure. On danse, et l'orchestre est accompagné par la chanson des oiseaux, qui se mettent à sautiller de branche en branche, pour faire comme « la compagnie d'en bas. » Le lunch est servi à l'abri d'un mur de lilas ; le soleil vient de quitter la place, échauffée pour une heure encore. On amène les enfants à ces parties, et, tout en dansant, on les voit qui jouent sur les pelouses voisines.

Quels jolis costumes, encore chauds, déjà légers, imaginés pour ces réunions ! Des laines blanche, rose de Bengale, bleu azur, etc., brodées, en nuances naturelles, des fleurs du printemps. Et que dire de ces joues en fleurs, frappées par l'air pur, de ces yeux brillants, des mouvements vifs et gracieux du corps, auquel le soleil donne un redoublement de vie ! Il faut que la nuit tombe, que le vent fraîchisse, pour que l'on se décide à se séparer. Ces élégantes se retrouveront à l'Opéra, couvertes de diamants, et après qu'elles auront embrassé les babies dans la *nursery*.

X. V.-P.

## CAUSERIE

Vous ne devineriez jamais, amis lecteurs et aimables lectrices, dans quelle serre chaude s'épanouissent maintenant les plus belles fleurs de l'esprit français, les plus brillants cactus de l'imagination parisienne !... Ce n'est plus, comme autrefois, dans la littérature de feuilleton ou de théâtre, mais dans la littérature industrielle et commerciale. Affiches, réclames, prospectus, — la petite monnaie et les grandes médailles de cette circulation incessante, — voilà où se révèlent et s'affirment les jeunes talents. Autrefois, on faisait sa tragédie au sortir du collège, au seuil de la rhétorique : c'était l'entrée dans la vie intellectuelle, la formalité indispensable, le passeport nécessaire. Nous avons changé tout cela ; maintenant le bon début doit avoir un caractère pratique : on broche son prospectus, on vole sur les ailes de la réclame, et l'on arrive... où le vent vous pousse.

Ces réflexions nous sont suggérées par un prospectus que nous avons vu distribuer dans la rue et qui ne laisse rien à désirer comme spécimen. Voyez plutôt :

JE VOUS PROMETS DE DOUCES ÉMOTIONS,  
MAIS POUR CELA IL FAUT M'ÉCOUTER  
AVEUGLÉMENT.

*Si vous avez déjà fait votre budget pour la saison d'été, vérifiez la somme que vous avez affectée à votre toilette, prenez-en simplement LA MOITIÉ et rendez-vous sans plus tarder à la maison du....*

N'est-ce pas là un joli début et une suite de formules propres à frapper l'esprit ? Voilà un auteur qui connaît bien le cœur humain. Il a remarqué, sans aucun doute, avec quelle froide indifférence la plupart des promeneurs regardaient ce chiffon de papier que leur imposent des distributeurs patentés. La grande majorité le prend par charité, y jette un coup d'œil rapide, le froisse et le jette sur l'asphalte ou dans l'eau du ruisseau. Comment s'y prendre pour fixer l'attention de ces promeneurs négligents ? Où trouver l'appât nécessaire ?

L'auteur du prospectus a longuement médité ; de là ce chef-d'œuvre : « *Je vous promets de douces émotions !* » Ne vous y trompez pas, c'est ingénieux et profond. Il n'y a qu'un poète pour trouver des inspirations semblables. Parler d'abord de bon marché ? c'est vieux, et puis personne n'y croit plus. Parler de liquidation forcée et de rabais sous le coup de faillite ? le public se moque bien des déconfitures ! Mais parler d'émotions, et d'émotions douces, au printemps, en plein mois de mai, quand la nature se réveille et que la campagne fait sa toilette, c'est aller droit au cœur de ses contemporains, c'est saisir le défaut de leur cuirasse et réaliser ce miracle : piquer deux minutes la curiosité d'un Parisien, le plus blasé des animaux curieux.

Où, ce prospectus est un chef-d'œuvre. Pourquoi faut-il, hélas ! qu'il soit si mal tombé et que la température automnale de ces derniers temps soit venue ôter quelque à-propos aux « émotions douces » si éloquentement promises ? Quand l'auteur de la réclame a composé ce morceau littéraire dans le recueillement du cabinet, il s'attendait sans doute à un mois de mai ordinaire, ce qu'on appelle « un joli mois de mai, » chaud et fleuri, poétique et nuancé. La pluie, la neige, le vent du nord lui ont répondu. On ne peut pas tout prévoir !

C'est du Nord que nous viennent aujourd'hui les piquantes anecdotes. On connaît l'inflexibilité de la consigne russe, et il a été donné déjà des exemples de la façon dont les inférieurs savent l'observer ; on n'en lira pas moins avec un vif intérêt le récit d'un fait caractéristique arrivé au général Klinger.

Le général parcourait un jour les jardins de Tzarskoë-Cælo,



lorsqu'il se trouva en face d'une sentinelle dans un endroit où rien ne semblait motiver sa présence. C'était une simple pelouse entourée d'une balustrade, sans édifice, sans rien d'apparent à garder. Il s'arrêta devant l'énigme. Le soldat était roide et taciturne, continuant sa marche isochrone dans les dix pas que lui mesuraient les règlements militaires.

— Pourquoi es-tu de faction à cette place? interrogea le général.

— Parce qu'on m'y a mis, répliqua l'autre après s'être posé respectueusement au port d'armes.

Bien persuadé par là qu'il n'en apprendrait pas davantage, le général chercha par l'observation à découvrir le mystère, mais ce fut vainement. Le soir, à dîner, se trouvant devant l'officier de garde, il poussa de nouveau l'affaire et l'interrogea.

— Qui a mis là cette sentinelle?

— La consigne de la place.

— Mais pourquoi?

— Nous n'avons pas à nous en enquérir... cela regarde le commandant.

Le général Klinger, stimulé par cette réponse et plus désireux que jamais de pénétrer le mystère, se rendit chez le commandant. Il ne fut pas plus avancé.

— Il y a bien des années qu'on pose là cette sentinelle parce que le règlement de la place dit : « Posez une sentinelle à cinq cents pas du Pavillon de l'Est... » Je n'en sais pas davantage, répondit le commandant.

Le général se mit alors à interroger toutes les personnes de la cour, tant et si bien que sa curiosité devint contagieuse et que le fait, auquel personne n'avait pris garde jusqu'alors, commanda l'attention de tout le monde, même celle de la famille impériale.

Un soir, l'impératrice fit un signe au général et, l'ayant pris à part, elle lui dit :

— Vous désirez absolument savoir pourquoi ce soldat a été mis en faction là-bas?

— Ardemment, Madame.

— Ecoutez donc, on m'en a fait un rapport que je veux vous communiquer. Il paraît que l'impératrice Catherine, un jour qu'elle se promenait dans les jardins de Tzarskoé, y vit une rose mousseuse, épanouie avant le temps. Et comme le lendemain était le jour anniversaire de la naissance d'un de ses petits-fils, l'impératrice voulut se réserver cette rose pour lui en faire présent... Or, pour que personne dans l'intervalle ne vint la cueillir, elle ordonna qu'une sentinelle fût posée tout auprès, qui la lui gardât. Le lendemain arrive... mais l'impératrice ne pensait déjà plus à la rose. Quant au soldat, personne, sans ordre exprès, n'aurait osé le relever. La rose s'était fanée, effeuillée; depuis longtemps il ne restait trace d'elle ni même du rosier!... Mais la sentinelle restait toujours de garde et y était perpétuellement restée, sans que personne au monde, vous excepté, se soit jamais demandé : « Mais qui donc l'a mise là? » La faction a duré près de cent ans.

Un mot d'enfant pour terminer.

Un chat était assis devant la cage d'un serin, plongé dans une de ces contemplations extatiques qui sont chez les félins le signe d'un désir redoutable.

La maîtresse de la maison passe, et chasse l'animal.

— Que c'est donc ennuyeux! dit-elle; je croyais le chat ne pensait plus à cet oiseau, et voilà que maintenant...

— Pardon, maman, fait observer M<sup>lle</sup> Béatrice, âgée de huit ans; pourquoi aussi m'as-tu raconté hier, devant Minet, l'histoire du Petit Chaperon rouge?... Tu dis toi-même que les animaux comprennent tout!

Ludovic SAUVEUR.

## LE SALON DE 1876

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Dans notre premier voyage à travers l'Exposition de peinture, nous avons pu voir, en quittant le grand salon, bon nombre de tableaux excellents, et quelques-uns d'une inspiration tout à fait supérieure. Nous ne manquerons pas de les signaler à mesure qu'ils se rencontreront devant nous, mais il nous faut procéder par ordre.

Voici d'abord les souvenirs militaires de M. Protais, immuables et comme photographiés : *la Garde du drapeau*, et un *Souvenir de l'armée de Metz*. — Non loin de là, peints par M<sup>me</sup> Peyrol, née Bonheur, des moutons florissantes dans un paysage à la Boucher. — *Saint Jean le Précurseur*, de M. Perrault, se présente sous la forme d'une académie beaucoup trop conventionnelle; en revanche, il y a de la grâce dans *l'Oracle des champs*, du même peintre : on devine qu'il s'agit d'une jeune fille effeuillant un à un les pétales d'une marguerite; c'est une jolie idylle. — Passons devant le joli portrait de M<sup>me</sup> la comtesse Potocka, peint par M. Pérignon, et laissons la foule contempler d'un œil curieux *la Question*, de M. Olivié : cette scène d'inquisition donne la chair de poule. — Mieux vaudrait, ce semble, respirer au milieu des magnifiques *Pavots* de M. Philippe Rousseau.

Une toile de grande dimension, de M. Robert-Fleury, nous montre *Pinel, médecin en chef de la Salpêtrière, en 1795*. Voici ce que dit l'histoire : « Pinel protesta d'une manière éclatante contre les traitements odieux dont les aliénés étaient victimes; il eut le courage de faire tomber leurs chaînes, et, au milieu du mouvement social qui se prononçait de toutes parts, il invoqua en leur faveur les lois de l'humanité. » C'est bien effectivement dans le préau d'une maison d'aliénés que nous introduit M. Robert-Fleury, mais ces infortunés nous ont semblé lourdement dessinés. Il y a dans tout cela quelque chose d'intentionnellement mélodramatique qui fatigue. Pourtant le médecin Pinel est solidement peint et il y a comme un ressouvenir de Greuze dans la jeune folle qu'on délivre à ses côtés.

*La Chasseresse*, de M. Roll, dénote chez l'auteur un talent de coloriste, de l'aisance et de la facilité d'invention. Cette femme nue, à cheval, n'est pas sans élégance, mais c'est un type imaginaire de féerie, et nous lui préférons *la Circé* de M. Rouffio. — « Circé sortit de son palais, tenant une baguette à la main. » Ainsi parle Homère en son *Odyssée*. L'enchanteresse, sous le pinceau de M. Rouffio, est devenue peut-être la meilleure étude de nu du Salon; non qu'elle soit sans défaut, mais le modelé en est nerveux et ferme. Le portrait de *Fanchon*, du même artiste, est aussi l'un des meilleurs, des plus aimables qui soient à l'Exposition.

C'est toujours avec intérêt qu'on se retrouve en présence des œuvres de M. Ribot, de ce peintre qui semble plutôt appartenir à l'ancienne école espagnole qu'à la nouvelle école française. Ses *Portraits*, une collection de têtes groupées dont l'originalité vigoureuse n'a pas le don de séduire le public, présentent une intensité de vie et d'expression extraordinaire. Non moins chaud de ton, le *Portrait de M<sup>me</sup> Gueymard-Lauters* accuse les blancs comme des plaques de blanc de perle, et les veinules roses comme ces taches qui marbrent les feuilles de la vigne aux premiers froids de l'automne. Mais, si l'on veut bien juger de l'effet des œuvres de M. Ribot, il est nécessaire de s'éloigner un peu du cadre.

Une excellente toile, c'est celle de M. Ségé : *Les ajoncs en fleurs*. Ce paysage des Côtes-du-Nord est plein de grandeur. — *La Flirtation* de M. Toulmouche, scène de salon, vaut mieux que sa jeune femme cueillant des fleurs (*L'été*), laquelle nous semble bien pré-tentive pour un portrait.

Voici M. Gustave Doré, avec une incommensurable toile repré-



sentant l'Entrée de N.-S. Jésus-Christ à Jérusalem. Tous ceux qui le précédaient et le suivaient criaient : « Hosannah au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosannah au plus haut des cieux ! » Si, par la dimension, ce tableau rappelle les *Damnés*, exposé par M. Doré au précédent Salon, il faut reconnaître que le sujet de son nouvel ouvrage est plus gai, mais sans être plus vrai. Que de talent gaspillé sans raison ! Jésus, arrivant dans un flot de population, est entouré de groupes diversement éclairés. Cette foule bariolée, étincelante s'agite en divers sens, tendant les yeux et les mains vers un point unique qui est le Christ. Malheureusement ce Christ n'est d'aucun style et l'expression lui fait complètement défaut. La lumière diffuse, venant de partout et de nulle part, le manque d'air et de vérité dans le mouvement, ce sont là des défauts que l'envergure de certains agencements de personnages ne saurait suffire à racheter, surtout chez un artiste de la valeur de M. Doré.

Signalons, en terminant cet article, une vue de *Bruges*, par M. Clays, qui constitue une excellente marine, et les *Bords de l'Oise*, de M. Beauverie.

Robert HYENNE.

### LES POISONS INTIMES

On ne sait pas tout ce dont sont capables certains cosmétiques ! Grâce à ces « talismans de beauté », on est parfois empoisonné sans le savoir. La poudre de riz, par exemple, dont la blancheur immaculée semble défier le soupçon, peut devenir, à l'occasion, tout aussi redoutable que les pains à cacheter rouges. A celles de nos lectrices qui en douteraient, nous recommandons le fait suivant, cité par notre savant confrère M. Henri de Parville dans sa revue scientifique :

« Une épidémie assez grave sévissait sur une de nos colonies. Une famille entière, déjà atteinte par le mal, s'embarqua pour la France. Un jeune enfant venait de mourir. La famille se composait encore du père, de la mère et de deux jeunes filles. Le père allait bien, mais la mère et les jeunes filles souffraient de douleurs intestinales aiguës. La mère offrait déjà une paralysie des muscles extenseurs des doigts de la main ; la plus jeune des deux filles était frappée d'une paralysie assez avancée des extenseurs aux quatre membres.

Le séjour de Paris n'amena aucune amélioration dans la maladie.

Un jour, la plus jeune malade fut affectée d'un orgelet ; elle appliqua sur ses paupières, comme cela se pratique aux colonies, la moitié du blanc d'un œuf cuit dur. Le médecin de la famille, M. Gubler, aperçut le lendemain un cercle noir autour de l'œil, et, après chaque application de blanc d'œuf, la coloration se montrait plus nettement. La coloration noire devait être produite par un sulfure métallique, le soufre provenant du blanc d'œuf et le métal ayant pour origine un cosmétique quelconque.

La mère et les jeunes filles se servaient, en effet, d'une poudre de riz préparée dans leur pays ; elles en avaient apporté un énorme approvisionnement. M. Chevalier analysa la poudre : elle renfermait vingt pour cent de céruse. L'immunité du père s'expliquait d'elle-même, puisqu'il ne faisait pas usage de poudre de riz ; les accidents chez la mère et les jeunes filles n'avaient pas d'autre origine qu'une intoxication saturnine.

Toute la colonie était empoisonnée par cette poudre de riz. Lorsque M. Gubler eut prévenu la Direction générale du service de santé de la marine et qu'on eut interdit la vente de cette poudre, l'épidémie disparut de la colonie comme par enchantement.

Morale : avoir soin de ne jamais se servir de poudre de riz contenant du plomb.

Moyen de s'assurer qu'une poudre n'en contient pas : verser

un peu d'iodure de potassium dans un verre sur la poudre de riz soupçonnée. S'il y a du plomb, la poudre se teindra fortement en jaune.

Ch. DAVID.

### PROPRIÉTÉ A VENDRE

J'ai voulu tout revoir. Les ronces, la bruyère  
Ont détruit le sentier tant parcouru naguère.  
Je marchais, hésitant. De même qu'autrefois

J'entrai furtivement par la porte du bois,  
Et je fus obligé de m'asseoir sur la pierre.  
Devant moi, la maison, plus brune sous le lierre.  
— Après douze ans, autant ! — Tout à coup une voix...

C'était le jardinier, un bonhomme narquois.  
Du dernier maître mort ensemble nous causâmes.  
« Ah ! ses filles, monsieur ! c'étaient deux tendres âmes,  
» Une surtout, si belle ! » Et me voyant trembler,

Il leva son regard, et crut se rappeler.  
Quand, arrivés tous deux devant son toit de chaume,  
Je lui saisis la main : « Adieu, mou vieux Guillaume ! »

Charles MONSELET.

### A TRAVERS LES LIVRES

M. Emmanuel Gonzalès vient de publier, chez Dentu, un nouvel ouvrage que son titre pittoresque recommande tout d'abord ; il est intitulé : *les Danseuses du Caucase*.

Ce joli volume, orné de deux charmantes vignettes d'Ed. Yon, renferme les récits et les aventures de voyage les plus variés ; mœurs bizarres, chasses étranges, coutumes singulières, drames de la vie exotique sont retracés avec une vigueur et un éclat de style qui n'excluent ni l'esprit ni l'ironie mordante. L'auteur des *Frères de la Côte* et des *Jardins de Monaco* a su joindre constamment l'élégance de la forme à l'intérêt de l'action et à la finesse de l'observation.

L'éditeur, en faisant illustrer et imprimer avec luxe ce livre si curieux de M. Emmanuel Gonzalès, a dû compter sur un succès certain. Son attente ne sera point trompée.

Nous avons naguère entretenu nos lecteurs et lectrices des piquants mémoires de M<sup>me</sup> d'Aulnoy, relatifs à son voyage en Espagne. MM. E. Plon et C<sup>ie</sup> viennent de faire paraître sous ce titre : *La Cour de Madrid vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle*, la suite de cette relation. Ces tableaux si curieux des intrigues et des convoitises des grands d'Espagne sont publiés, avec de précieuses annotations, par M<sup>me</sup> B. Carey.

Écrit dans la langue si vive du siècle de Louis XIV, ce livre est l'œuvre d'un observateur des plus fins et des mieux informés. Pas une intrigue qui échappe à M<sup>me</sup> d'Aulnoy, pas un fait qu'elle ne consigne sur ses tablettes. Ses mémoires sont précieux à consulter pour qui aime étudier l'histoire d'un pays qui occupe à un si haut point, de nos jours, l'attention de l'Europe.

A propos d'histoire, nous recommandons vivement la lecture de l'ouvrage de M. P.-W. Cocheris : *L'empire d'Allemagne*, que vient de publier la librairie de l'Écho de la Sorbonne. Ce précis historique et géographique, accompagné de cinquante-trois portraits et de trois cartes, est un livre éminemment utile.

HOP-FROG.



PLANCHE G. N° 635. — DESCRIPTION, PAGE 266.



TOILETTE D'EXPOSITION, VUE DE DEUX COTÉS

Modèle de M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).





1528

*Jules Bache*

*J. Bonnet*

*A. Leroy, imp. r. des Mathurins, 116.*

*Ad. Goubaud & Fils, 2577, Paris.*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffettes de plume de M<sup>lle</sup> Marie Bataillon, r. Chéres, 5. Cloffes de Dent*

*des Magasins de la Seubienne, r. de la Paix, 10. Jupons et Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33.*

*Passementerie et Garnitures (B<sup>tes</sup> N<sup>tes</sup>) de la M<sup>me</sup> Vatelot & C<sup>ie</sup>, r. Turbigo, 32.*

*Entered at Stationer's Hall.*







PLANCHE G. N° 639. — DESCRIPTION, PAGE 266.



TOILETTES DE PROMENADE



## A DOUARNENEZ

(NOUVELLE. — SUITE.)

## III

Stevan remercia le capitaine, promit aux matelots de leur payer de l'eau-de-vie, le lendemain, à l'auberge du *Grand-Saint-Nicolas*, sauta dans la chaloupe qui venait d'être mise à l'eau pour former le va-et-vient entre le bâtiment et le quai, et, dès qu'il eut pris terre, se sauva, comme si le diable l'eût poursuivi, dans la direction de Plouaré.

Une puissance secrète le poussait.

Où allait-il? A Kerlas, par Dieu!

— Tinah! Tinah! murmurait-il en dévorant l'espace.

Et, sans qu'il sût pourquoi, son cœur se serrait, son cerveau s'enflammait, ses yeux se mouillaient de larmes.

Il traversa Plouaré sans ralentir son allure, et enfila le chemin qui conduisait à la ferme d'Antoine Gorou, chez sa *penneréz* bien-aimée!

Le soleil était chaud, la route poussiéreuse, la campagne toute fleurie.

Il s'arrêta pour reprendre haleine sous un buisson d'aubépine, d'où il apercevait : d'un côté le toit rouge de la ferme de Tinah, de l'autre le clocher de Kerlas.

Là il réfléchit un instant sur sa situation.

Il s'était embarqué le dimanche de Quasimodo, le 7 avril, et il revenait la veille de la Pentecôte, le 18 mai. Dans quel état? Hélas! il n'osait y songer.

Il était parti plein d'espoir, avec douze livres dans sa poche, un bateau solide (son gagne-pain depuis la ruine et la mort de son père), un habit à peu près neuf, et il reparaisait désespéré, hâve, décharné, ne possédant plus que six livres, désillusionné sur les contes de fées, sans chapeau, sans souliers et avec des habits en lambeaux!...

— J'ai l'air d'un mendiant, dit-il navré en se regardant. Tinah voudra-t-elle me reconnaître? Allons, je la calomnie. Elle m'aime, elle m'a juré de n'être qu'à moi; douter d'elle, autant vaudrait douter de Notre-Dame la Vierge!... Mon voyage aux Glénans n'a pas avancé notre mariage, il est vrai, mais tout n'est pas fini. D'ailleurs Tinah m'a promis de m'attendre; elle m'attendra.

— Elle ne t'attendra pas, glapit une petite voix derrière le buisson.

— Qui est là?... s'écria Stevan effrayé en se dressant d'un bond.

— Moi, répondit la voix au milieu d'un éclat de rire.

— Qui, toi?

— Un teuz qui te veut du bien.

— Où es-tu?

— Dans ce bouquet d'aubépine, regarde.

Stevan avança la tête et vit, entre deux touffes de fleurs, l'oiseau que le bon Dieu appelle dans le paradis pour lui sucer le sang, lorsqu'il en est incommodé, l'oiseau qu'on ne peut tuer sans péché, en Bretagne : la fauvette rouge-gorge.

— Je ne vois qu'une fauvette, reprit le gars.

— C'est moi.

— Les teuz sont-ils donc devenus des oiseaux du paradis?

— Les teuz ont le pouvoir de prendre la forme qui leur convient, répliqua l'oiseau. Il existe, tu le sais, deux familles de nains, dans notre Bretagne : les korigans ou poul-piquets, et les teuz. Les premiers, horribles petits monstres, noirs comme leurs âmes, sont les génies du mal, les ennemis acharnés des hommes et les serviteurs de Beezébuth. Ils hantent les landes de Crozoz, les bois de Luzuen, les campagnes de Rosporden et d'autres lieux encore; ils dansent, la nuit, en rond devant les dolmens et les menhirs,

contraignent les voyageurs égarés à danser avec eux jusqu'à ce que mort s'ensuive, et ne sont occupés qu'à nuire aux honnêtes gens. Les teuz, au contraire, chérissent l'humanité, la servent et la soulagent chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion. Je suis un teuz : sois sans crainte. Si j'ai pris ce plumage, c'est parce que j'aime les oiseaux. Lorsque les korigans de Cornouailles déclarèrent la guerre à notre race sous le prétexte que nous les empêchions d'accomplir leur mission malfaisante en travaillant la nuit pour les paysans les plus dignes d'intérêt, ce qui éloignait d'eux la misère et conséquemment le mal, car la misère est la mère de tous les maux; lorsque nous dûmes nous cacher ou fuir pour échapper à nos implacables ennemis, je me transformai en oiseau du bon Dieu, et depuis je ne reprends mon apparence naturelle que quand j'y suis obligé.

— Et d'où te vient l'intérêt que tu me portes? demanda Stevan émerveillé.

— Tu te rappelles qu'en te rendant à Kerlas pour dire adieu à ta *penneréz*, le dimanche de Quasimodo, tu sauvas la vie à un rouge-gorge qu'un chat noir, le diable sans doute, s'appêtait à dévorer?...

— Oui, je me le rappelle; le cher petit s'envola par-dessus le clocher de l'église de Plouaré, en gazouillant comme pour me remercier.

— C'était moi.

— Toi?...

— Je suis donc ton ami, et j'espère te le prouver. Pour commencer, si tu veux m'en croire, tu ne chercheras pas à revoir Tinah, et tu retourneras à Douarnenez où je pourrai probablement faire quelque chose pour toi.

— Ne pas revoir Tinah!... exclama Stevan en blêmissant; pour quel motif?...

— Si tu promets d'être calme, je te dirai tout.

— Tout!... Quoi, tout? s'écria le gars, l'œil en feu.

— Voilà déjà que tu t'emportes...

— Non, teuz, reprit Stevan haletant et suppliant, non, je suis calme; parle, parle, je t'en supplie!...

Le rouge-gorge battit des ailes, sortit du bouquet d'aubépine et s'approcha du gars.

— Il faut l'armer de courage, mon cher sauveur, dit-il, et ne pas tomber en pâmoison comme une petite-maitresse de la cour. Au reste, ton cas est commun, que cela te console!

— Je t'en conjure, explique-toi!... articula Stevan avec une poignante anxiété.

— M'y voici. Le jour où tu lui dis adieu, Tinah pleura et promit un ex-voto à Notre-Dame de Rumengol si tu revenais le dimanche suivant, ainsi que tu le lui avais annoncé; puis elle sécha ses yeux, car les larmes les rougissaient. Le dimanche, comme tu ne revins pas, elle consentit à danser, le soir, avec le meunier Postik qui la courtisait depuis plusieurs mois et abreuvait, à son intention, le père Gorou et ses garçons de ferme de flacons d'eau-de-vie. Le lundi, la vieille Glauda, gagnée par Postik, lui répéta sur tous les tons qu'elle était bien simple de t'attendre, que tu ne l'épouserai jamais, parce que tu ne pourrais jamais gagner les quatre mille livres, les vaches noires et les pourceaux; et le soir même, Tinah ôta l'anneau de promesse que tu lui avais donné et le jeta dans un coin.

— Dieu!...

— Le dimanche suivant, le meunier, fort de l'appui du père Gorou, fit de nouveau danser la *penneréz* et lui parla mariage. Tinah l'écouta attentivement et l'invita à venir, le lendemain, à la veillée, causer avec son père. Le meunier n'eut garde d'y manquer, et, le lendemain soir, Tinah jura à Postik qu'elle serait sa femme.

— Oh!... s'écria douloureusement Stevan en portant sa main gauche à son cœur pour en comprimer les battements précipités.

— Deux jours après, le père Gorou, sollicité par le meunier,



fixa, de concert avec sa fille, l'époque de la noce ; les invitations furent lancées, les préparatifs commencés, et...

— Et?... dit Stevan palpitant.

— Et le mariage a lieu en ce moment, ajouta le teuz.

— En ce moment?... répéta le gars affolé.

— Tiens, voilà les mariés qui reviennent de l'église précédés par les ménétriers. Le sacrifice est consommé. Ils retournent à la ferme pour le repas et vont passer devant nous avec leur bande de convives. Tu vas les voir.

— L'infâme!... vociféra Stevan, les poings crispés.

— Du calme, tu me l'as promis. A quoi te servira la colère? Le recteur du village a prononcé les paroles sacramentelles : tout est fini à présent.

Le bruit des binious, des chants, des éclats joyeux se rapprochait; Stevan, affreusement pâle, la sueur au front, la poitrine débraillée, attendait, debout contre la haie.

Le cortège, masqué jusque-là par un coude de la route, parut.

Tinah, délicieusement jolie sous sa riche coiffe de noce, donnait le bras à Postik et semblait aussi heureuse que son seigneur et maître le meunier.

Derrière le marié et la mariée venaient les grands-parents, les cousins, les cousines et une ribambelle d'amis.

Stevan étouffait, sa gorge était serrée, ses dents claquaient, il souffrait comme un damné.

Cloué à sa place, les mains crispées, la tête tendue, on l'eût pris, avec ses vêtements en lambeaux, pour un de ces pauvres idiots, enfants des landes, qu'on recueille parfois dans les fermes en Bretagne et qu'on emploie à garder les troupeaux.

— Tiens, *Lauvik* (petite vermine)! lui cria gaiement Postik en le saluant du sobriquet méprisant donné d'habitude aux jeunes mendiants et en lui lançant une pièce de six blancs, il faut que tout le monde soit heureux aujourd'hui à Kerlas!...

Stevan frémit, un voile rouge tomba devant ses yeux, il fit un mouvement pour sauter à la gorge du meunier, mais au même instant deux poignets de fer le saisirent par les épaules, le maintinrent contre la haie, et une voix murmura à son oreille :

— Patience, je te vengerai!

Quand la noce fut loin, Stevan sentit ses nerfs se détendre, sa poitrine se gonfler et les sanglots se presser à sa gorge.

Il se jeta par terre et pleura comme un enfant.

— Voyons, dit le teuz ému, ne te désespère pas ainsi; une *penneréz* de perdue, deux de retrouvées. D'ailleurs une fille qui n'a pas pu l'attendre seulement six semaines est indigne de tes regrets. La conscience des femmes, cher sauveur, est fragile comme la constance des hommes; bien fol est qui s'y fie, a dit un roi de France qui aimait à papillonner. Allons, sois homme. Vraiment, si on te voyait te lamenter de la sorte pour une coquette, que ne dirait-on pas! Pense à ton avenir, cela vaudra mieux; je t'aiderai à le faire, et puisse ton infidèle crever un jour de dépit en te sachant riche comme tous les meuniers des six évêchés!

Mais Stevan n'entendait rien. Tout à son désespoir, il continuait à sangloter et à se tordre les bras en appelant celle qui l'avait trompé. Enfin il se leva, jeta un regard inexprimable du côté où la noce avait disparu, et s'enfuit, tête baissée, dans la direction de Douarnenez, en criant au rouge-gorge :

— Adieu, teuz, adieu, tu ne me verras plus, je vais mourir!...

— Pauvre garçon!... murmura l'oiseau en le suivant des yeux.

#### IV

Le lendemain, c'était grande fête, c'était la Pentecôte.

Il y avait foule autour de l'église de Plouaré, foule de matelots, de gens de mer surtout, car le gracieux sanctuaire appartient particulièrement aux côtiers de la baie de Douarnenez, qui la bâtirent, au xvi<sup>e</sup> siècle, avec le produit des pêches faites *ad hoc* dans la baie.

Des enfants en haillons se pressaient sur la route au-devant de ceux qui venaient faire leurs dévotions à l'église, en leur demandant un petit liard à cause du bon Dieu, et en psalmodiant le vieux refrain breton :

An ini goz va doue  
An ini goz e zur.

(C'est la vieille qui est ma bonne amie;  
C'est la vieille, j'en fais serment.)

Des femmes, des filles de matelots se rendaient, un cierge en main, à la chapelle de la Vierge pour accomplir un vœu en faveur d'un père, d'un mari, d'un frère embarqué depuis longtemps et dont le retour tardait; des mendiants s'offraient aux riches poissonniers pour faire un tour d'église, pieds nus ou à genoux, à leur intention; des marchands d'images coloriées, de foulards, de mouchoirs de couleur, de petits pains blancs, de merises sèches, de gâteaux cuits, criaient leurs étalages; des marchands de chapelets, de couteaux à deux sous, d'épinglettes de laiton, parcouraient les abords de la place avec leurs éventaires, crochant au passage qui un pilote, reconnaissable à l'ancre d'argent pendue à sa boutonnière, qui un pêcheur d'Audierne avec sa veste bleue et son chapeau de paille, qui une femme de Douarnenez avec son bonnet plat, ses souliers découverts, ses habits éclatants de rouge, de jaune et de violet, qui un paysan des environs de Quimper, etc.

Un soleil magnifique égayait ce tableau auquel se mêlèrent bientôt les gens de la noce de Tinah et de Postik, qui se rendaient au service funèbre qu'il est d'usage de faire célébrer à la mémoire des *pauvres parents défunts des deux époux*, le lendemain du mariage, après qu'on a mangé les restes du repas de la veille.

Ce service devait avoir lieu dans la chapelle consacrée aux morts, la plus remarquable de l'église de Plouaré.

Armand DUBARRY.

(La suite au prochain numéro.)

## PORTRAITS D'ENFANTS

### II

La seconde figure que je veux vous montrer est celle d'une petite fille de quatre ans, mais bien vivante, Dieu merci, et n'ayant nulle envie de mourir. Je l'ai rencontrée, il y a quelques mois, dans un petit port de Bretagne, nommé le Pouliguen. Elle m'a mis sous les yeux, elle m'a fait voir en action un des petits faits caractéristiques de l'éducation moderne, une des préoccupations des mères d'aujourd'hui : je dis d'aujourd'hui, car sans doute le cœur maternel ne change pas, mais il change d'objets de sollicitude. Les mères de nos jours n'ont pas pour leurs enfants les mêmes désirs, les mêmes craintes, les mêmes ambitions que les mères d'autrefois.

Que Marguerite fût la plus mignonne petite fille de la plage, c'est ce que sa mère, M<sup>me</sup> Dubreuil, pensait sans le dire, et ce que tous ses amis disaient en le pensant. Pourtant Marguerite a un grand défaut : elle ne veut pas absolument parler anglais. En vain a-t-on fait venir pour elle une bonne de Londres, en vain sa mère lui parle-t-elle anglais le plus qu'elle peut; la malicieuse fillette écoute sa mère, écoute sa bonne, les regarde, les comprend, se met à rire; mais quant à prononcer elle-même un seul mot : jamais! Pourquoi?... Oh! pourquoi!... Devinez donc pourquoi les enfants font ou ne font pas les choses; ils n'en savent rien eux-mêmes.

Ce qu'on peut dire, c'est que ce n'est pas, de la part de Marguerite, fétichisme national, culte exagéré pour sa langue maternelle! Oh non! Elle en use très-familièrement avec l'idiome



de ses pères... La grammaire régente peut-être jusqu'au rois, comme dit Molière, mais elle ne régente pas Marguerite.

L'autre jour, elle arrive à sa mère, un peu honteuse. Son petit pantalon était déchiré et déchiré non pas aux genoux, non pas aux jambes, non pas sur le devant... où donc alors? Devinez... Quand un pantalon déchiré ne l'est ni à droite, ni à gauche, ni par devant... il faut nécessairement qu'il le soit au... autre part! Marguerite avait donc sa petite culotte déchirée... là! Etonnement de M<sup>me</sup> Dubreuil, gronderie de M<sup>me</sup> Dubreuil. « Maman! ce n'est pas ma faute! nous jouions sur la grande côte. Il y avait de grands rochers. J'ai été forcé de descendre en m'assoier. » Que voulez-vous répondre à cela?... Marguerite a aussi du goût pour les néologismes. Si elle est trop près de la table, elle dit : *Déproche-moi*. Marguerite apporte encore une logique rigoureuse dans les conjugaisons. Sous prétexte qu'on dit : Je viens, tu viens, elle dit toujours à sa bonne : *Vienez donc!* Quelquefois c'est à nos grands poètes du dix-septième siècle qu'elle emprunte ses expressions, et quand approche l'heure du coucher, elle se rappelle sans doute la fable du *Savetier et du Financier*, car elle dit qu'elle a les yeux *pleins de dormir*. Le croiriez-vous? Il n'y a pas jusqu'aux règles de la grammaire latine dont elle ne s'inspire pour colorer son langage, et, avant-hier, ayant reçu de sa mère un catalogue de fleuriste enrichi d'images de plantes et de fleurs : « Je le cache, a-t-elle dit, parce que si les bourdons *viendront*, ils mangeront mes fleurs. »

Comment expliquer qu'avec cette liberté dans l'emploi de la langue française, on ne veuille pas absolument parler une autre langue. Je n'en sais rien, mais cela est.

M<sup>me</sup> Dubreuil a cependant employé un moyen tout-puissant. La grande joie de Marguerite, sa grande récompense... quand elle a été très-sage toute la journée, c'est d'aller trouver sa mère dans son lit le matin. Elle arrive, marchant tout doucement sur le tapis, en chemise, pieds nus, vers les sept heures, et vient regarder si sa mère dort encore. Je dois ajouter que, pour en être plus sûre, si les yeux sont fermés, elle les ouvre tout doucement avec ses doigts, et à peine le sourire a-t-il paru sur les lèvres de la mère, à peine le *je veux bien* prononcé, Marguerite se glisse dans le lit... Non! s'y glisse n'est pas le bon mot, il faut dire qu'elle s'y fourre, s'y niche, s'y blottit!... Nous sommes forcés d'emprunter des comparaisons aux petits oiseaux, quand nous voulons peindre un enfant dans les bras de sa mère, d'autant plus que les mères ont un art merveilleux pour faire un nid avec leurs bras. Une fois là toutes deux, côte à côte, les grandes causeries commencent.

— Raconte-moi des histoires de *quand tu étais petite!*...

Rien n'amuse autant Marguerite que de se représenter sa mère à son âge à elle, de se la figurer en robe courte, ses cheveux sur les épaules, et surtout en pénitence! M<sup>me</sup> Dubreuil est très-habile à se donner dans le passé des défauts qu'elle n'a jamais eus, pour corriger Marguerite de ceux qu'elle a, et Marguerite se prête très-bien à la fiction, sans en être dupe.

— Je me rappelle, disait M<sup>me</sup> Dubreuil, qu'un jour maman m'a bien grondée!

— Est-ce que ta maman était sévère?

— Ah! je crois bien!

— Plus sévère que toi?

— Bien plus sévère!

— Ah! qu'est-ce que tu avais donc fait?

— J'avais dit à un monsieur qui m'avait apporté un joujou : « Merci, monsieur, ton joujou est bien laid!... »

Marguerite avait fait précisément cette réponse la veille.

— Mais, maman, si tu le trouvais laid!

— C'est égal! Quand quelqu'un vous fait un cadeau, on doit toujours avoir l'air de le trouver beau, on doit toujours avoir l'air d'être contente!

— Ah!... mais comment fait-on pour avoir l'air? Moi je ne sais pas...

Qui fut bien embarrassée? Qui fut bien heureuse d'être embarrassée? Qui eut une folle envie de baiser bien tendrement sa petite Marguerite pour cette réponse?... M<sup>me</sup> Dubreuil. Mais elle se contient. Une de ses maximes était de ne jamais louer dans sa fille un mot gentil et surtout un mot naïf. Louer la naïveté, c'est la détruire. Enfin un jour, avec cette persévérance qui fait des mères de si admirables institutrices, M<sup>me</sup> Dubreuil pensa que son lit serait peut-être une excellente salle d'anglais, et qu'à l'aide de ces causeries du matin, elle pourrait arracher à son entêtée, sans qu'elle s'en aperçût, quelques *should*, quelques *could* et quelques *the*. La voilà donc qui entame une histoire où elle entremêle d'abord habilement les deux adjectifs qui enchantaient le plus Marguerite. C'était l'adjectif *petit* et l'adjectif *grand*. Quand sa mère lui parlait d'un grand... grand arbre de Noël, ou d'un grand... grand ogre, Marguerite ouvrait les yeux, Marguerite ouvrait la bouche, Marguerite étendait les bras, comme si elle avait voulu se hausser jusqu'à la taille de ce géant!... Puis, quand M<sup>me</sup> Dubreuil passait à la description d'une petite fée... d'un petit oiseau...

— Petit comme quoi? disait Marguerite.

— Tout petit! tout petit!

— Comme ça? disait l'enfant en montrant son petit doigt.

— Encore plus petit!

— Comme ça? reprenait-elle en descendant jusqu'à l'ongle.

— Encore plus petit!...

Et, à mesure que la mère rapetissait l'objet, Marguerite tâchait aussi de se rapetisser!... Elle rapetissait ses yeux en les clignant; Elle rapetissait sa bouche en la plissant comme un petit o tout rond; elle rapetissait ses bras en les serrant contre son corps; elle rapetissait sa voix en parlant tout bas... tout bas!... on aurait dit qu'elle avait peur de faire trop de bruit et d'effrayer la petite créature imaginaire que sa mère lui décrivait!... Ce que voyant, et voyant aussi l'indescriptible émotion de plaisir où elle était arrivée Marguerite, M<sup>me</sup> Dubreuil jugea le moment favorable pour jeter adroitement, c'est-à-dire comme par hasard, quelques petits mots d'anglais et en provoquer d'autres... Mais Marguerite, se révoltant, s'écria :

— Ah! si tu me prends *tout mon amusant* pour ton ennuyeux d'anglais, ce n'est pas juste!...

Et voilà encore une fois la descente en Angleterre manquée!

Sur ces entrefaites, M<sup>me</sup> Dubreuil vint s'établir pour deux mois au Pouliguen.

Le Pouliguen est un séjour de bains de mer fort original. Figurez-vous sur une plage toute de sable, juste en face de la mer, une suite de petits chalets élevés sur de petites terrasses et entourés de verdure. A l'heure de la pleine mer, les baigneurs et baigneuses, en costume de bain, sortent par une porte percée au bas de chaque terrasse, ou même enjambent la balustrade (je parle des garçons), courent à la mer, s'y jettent, puis, le bain pris, ils remontent, tout ruisselants, par le même chemin, et vont se rhabiller chez eux. Cette façon de se baigner ajoute beaucoup à la facilité des relations; se rencontrer une fois par jour dans ce costume abrégé forcément le cérémonial des présentations, et c'est ce qui fait qu'on peut vraiment appeler le Pouliguen une plage de famille.

Vous devinez donc sans peine l'accent de joie de M<sup>me</sup> Dubreuil lorsqu'un jour, rentrant dans son petit chalet, elle dit à son mari :

— Bonne nouvelle!... le chalet voisin du nôtre est occupé depuis hier par une famille anglaise.

— Eh bien?

— Eh bien, il y a dans cette famille une petite fille de l'âge de Marguerite.

— Eh bien?...

— Eh bien, je vais tâcher que Marguerite fasse connaissance avec cette petite fille... joue avec cette petite fille.

— Je comprends, s'écria M. Dubreuil, et qu'elle parle anglais



avec cette petite fille !... Parfait ! Rien n'apprend une langue étrangère aux enfants comme de la parler avec d'autres enfants. Cela vaut toutes les gouvernantes du monde. Six semaines de conversation lui en enseigneraient plus qu'un an de leçons. Seulement les Anglais ne se lient pas facilement, et j'ai bien peur....

— Laisse-moi faire ! répondit M<sup>me</sup> Dubreuil avec confiance.

Voilà donc M. Dubreuil plein d'espoir, et voilà M<sup>me</sup> Dubreuil descendant sur le grand champ de manœuvres des mères, sur la plage. La dame anglaise y était déjà avec sa petite fille. M<sup>me</sup> Dubreuil s'installe... ni trop près, ni trop loin, juste à la distance convenable pour ne pas trop marquer l'intention d'entrer en relations, et en même temps pour saisir l'occasion si elle se présente. Le bonheur veut que la petite Anglaise ait oublié sa pelle pour creuser le sable; ses doléances commencent.

— Prête ta pelle à la petite fille, dit tout bas et vivement M<sup>me</sup> Dubreuil à Marguerite.

Marguerite hésitant, M<sup>me</sup> Dubreuil dépouille sans pitié sa progéniture... au profit de l'étrangère. La progéniture crie bien un peu, mais la mère lui renforce ses cris en lui en promettant une plus grande. La petite Anglaise demeure tout interdite devant la pelle qu'on lui a mise dans la main; mais la mère, saluant M<sup>me</sup> Dubreuil de l'air le plus gracieux, dit à l'enfant :

— Remerciez madame, Mary.

Mary répond par un gentil petit *thank you, madam!* qui fait bondir de joie le cœur de M<sup>me</sup> Dubreuil : le *thank you* était de l'accent le plus pur !... Un instant après, la dame vint remettre elle-même la pelle à Marguerite, en y ajoutant de très-aimables remerciements. M<sup>me</sup> Dubreuil rentra triomphante chez elle... et du plus loin qu'elle aperçoit son mari :

— Le premier pas est fait !... La glace est rompue ! s'écrie-t-elle.

— Et moi, reprend le mari, j'ai joliment travaillé de mon côté.

— Comment cela ?

— En allant pêcher à la loubine, j'ai vu un monsieur qui pêchait en face de moi... c'était le père !... la chance a voulu qu'il ait perdu tous ses cancre mous.

— Qu'est-ce que c'est que cela, les cancre mous ?

— L'appât pour la loubine... Je lui offre les miens, il les accepte... avec reconnaissance, et nous échangeons quelques paroles de bonne grâce.

— Cela va ! s'écrie M<sup>me</sup> Dubreuil, cela va !... Demain je dirai à Marguerite de demander à la petite fille la permission de jouer à son tas...

— Qu'est-ce que c'est que cela, son tas !

— Son tas de sable... puis ensuite nous verrons !

En effet, après quelques jours de saluts gracieux d'une terrasse à l'autre, de bons services de voisinage offerts à propos par M. et M<sup>me</sup> Dubreuil, et acceptés avec un empressement tout à fait antibritannique par la dame anglaise, M<sup>me</sup> Dubreuil jugea l'affaire mûre et tenta un coup décisif. Voyant la petite Anglaise sur la plage avec sa bonne, elle dit à Marguerite :

— Va lui demander si elle veut venir goûter avec toi aujourd'hui dans notre jardin.

Marguerite part courant et revient bientôt.

— Eh bien ?

— La dame veut bien.

— Dubreuil ! Dubreuil !... s'écrie M<sup>me</sup> Dubreuil, la mère consent ! la mère consent !

— Tu en es sûre ! dit le père ; c'est bien étonnant de la part d'une Anglaise !...

— Demande-le à Marguerite !

— Oui, dit Marguerite, c'est vrai ! La dame veut bien ! et je suis joliment contente ! car elle consent à la condition que nous ne parlerons jamais que français !...

M<sup>me</sup> Dubreuil tomba consternée sur son siège.

— Je comprends ! s'écria M. Dubreuil en éclatant de rire. Voilà le pourquoi des saluts gracieux de notre voisine !... Vous jouiez toutes deux le même jeu !... C'est admirable !...

A ces éclats de rire, la dame anglaise s'était rapprochée de la terrasse. M. Dubreuil alla vers elle et lui dit gaiement :

— Mes rires vous étonnent, madame, et vous désireriez peut-être en savoir la cause.

— C'est vrai !...

— Eh bien, je ris de ma femme !

— De votre femme ?... répondit en souriant la dame anglaise ; de votre femme et de moi.

— Oh ! madame !

— Convenez-en !... j'ai tout deviné !...

— Eh bien, avouez que c'est une très-amusante histoire !... Ma femme rêvant une maîtresse d'anglais dans votre petite fille, pendant que vous rêviez une maîtresse de français dans la nôtre !

— Et nos politesses mutuelles !... reprit la dame anglaise.

— Deux diplomates en face l'un de l'autre : Talleyrand et Metternich !...

Cette bonne humeur inattendue les ayant tous mis à l'aise, M. Dubreuil reprit :

— Eh bien, madame, si vous m'en croyez, changeons de théorie ! Une véritable Anglaise comme vous ne peut pas être pour le système prohibitif ! Vous ne pouvez pas vouloir mettre l'embargo sur la bouche de votre fille et défendre l'exportation des jolies petites marchandises anglaises qui en sortent : ce serait du blocus continental !

La dame anglaise se mit encore à sourire.

— Faisons mieux : rendons la liberté à nos enfants ! Laissons-les parler comme elles voudront ! Aucune n'y perdra et une au moins y gagnera. Si on ne parle qu'anglais, ce sera ma fille ; si on ne parle que français, ce sera la vôtre ; mais, ou je me trompe fort, ou ce sera toutes les deux.

— Vous croyez ?

— Sans doute !... Pourquoi miss Mary refuse-t-elle de parler français, et pourquoi Marguerite a-t-elle horreur de prononcer un mot d'anglais ?... Parce que nous le leur imposons comme une leçon. Mettons de côté le règlement, le commandement, la contrainte !... Au lieu d'une surveillante rébarbative chargée de les rappeler à l'ordre, laissons venir entre nos deux enfants un intermédiaire aimable comme elles, d'autant plus instructif qu'il n'enseigne jamais, d'autant plus persuasif qu'il ne prêche jamais... et grâce auquel les enfants s'instruisent de la façon où ils s'instruisent le mieux, sans s'en apercevoir...

— Et quel est donc cet intermédiaire ? reprit la dame anglaise.

— Le jeu, madame, le jeu ! On ne le bénit pas assez ! on ne l'honore pas assez ! on ne s'en sert pas assez ! Fions-nous à lui ! vous verrez ce que le jeu en commun fera en six semaines pour nos fillettes, vous verrez quel joli article il ajoutera pour elles au traité du libre échange !

Ainsi fut fait ; mais qu'arriva-t-il ? Bien autre chose que ce qui avait été prévu. La dame anglaise était, ainsi que M<sup>me</sup> Dubreuil, une de ces mères pour qui l'amour maternel n'est pas une affaire de vanité ou de plaisir, ni même seulement un devoir, mais un sujet perpétuel de sérieuses et tendres préoccupations ; toutes deux avaient sans cesse la conscience en éveil. Le rapprochement de leurs filles les rapprocha ; elles se confièrent leurs craintes, leurs espérances, leurs désirs. Différentes de caractères, elles s'éclairèrent, elles se consolèrent, elles se rassurèrent, elles se soutinrent l'une l'autre ! Et quand l'arrivée de l'automne les sépara, petits et grands emportaient une bien précieuse acquisition : les filles savaient une langue de plus, les mères avaient une amie de plus ; amitié sainte et toute semblable à l'affection des fidèles qui s'aiment en Dieu : elles s'aimaient en leurs enfants.

E. LEGOUÉ.



## REVUE DES MAGASINS

Par le gracieux costume que le journal donne aujourd'hui sous le n° 635 et qui sort des ateliers de M<sup>me</sup> DALTROPHE-VORMUS (rue Vivienne, 44), on peut se faire une idée du talent original et du bon goût de cette couturière émérite. Mais ce qu'on ne peut deviner et dont nous nous faisons un devoir de parler, c'est le côté raisonnable de son caractère.

Ne sacrifiant point au luxe par une installation trop élégante, insensée même ainsi qu'on le voit chez plusieurs de ses confrères, M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus peut se contenter de prix relativement médiocres, puisqu'elle n'a pas à compenser des frais trop considérables. Ces prix sont suffisants pour elle et non exorbitants pour les clients. Nous n'en voulons pour preuve que le prix du costume indiqué ci-dessus, qui est de 250 fr. en noir et 300 fr. en faille de couleur.

Cette digression terminée, on nous saura gré de parler un peu de tout ce que M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus prépare en ce moment pour les départs prochains. Ce sont d'abord de grandes confections pour les soirées et matinées fraîches; sortes de dolman-visite en drap léger, garnis de passementeries et de franges, des *ulster* en mohair ou petit drap, avec pélerine et col marin, fort agréables en cas de mauvais temps; des mantilles, des écharpes, — la passion du jour, — et une foule de gracieux modèles tenant du vêtement *l'Archiduc* et du mantelet.

Quant au costume proprement dit, nous en avons vu en lainage de fantaisie, avec mélanges de faille et franges qui nous ont beaucoup plu; l'un, entre autres, offrait cette particularité d'une bande de faille posée sur le milieu des devants de la polonaise, avec un lacet croisé dont les bouts ferrés, noués au bas du vêtement, pendaient ensuite. Même disposition au bas des manches. — Les costumes de toile sont ravissants; or, M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus possède une imagination et un tact extrêmes pour les combiner dans leurs assortiments et les orner de broderies, de dentelles de Mirecourt ou de franges. D'un mélange de toile bleue unie et de quadrillé bleu pâle et blanc, elle a tiré une merveille.

C'est donc en toute sûreté qu'on doit s'adresser à M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus; un vieux corsage bien ajusté à la taille, ou des mesures précises lui suffisent pour faire à distance n'importe quelle toilette.

— La maison VATELOT et C<sup>ie</sup> continue de se signaler par le choix, la bonne qualité et la nouveauté de ses passementeries, galons, franges, etc. Le succès du jour est aux filets et aux franges de chenille; des premiers on fait des écharpes; à l'aide des autres on constitue des garnitures. Il y a de la chenille noire, blanche et de toute couleur; rien n'est plus joli.

Le filet mexicain de la maison Vatelot et C<sup>ie</sup> est à l'ordre du jour de la mode; c'est à la fois une garniture riche et simple, dont les femmes élégantes ne manquent pas de profiter.

La frange muguet, la frange postillon sont tellement tombées dans le domaine public, par suite d'une vogue sans pareille, que la haute élégance n'en veut plus. C'est la frange pomponnette et la frange chardon qui sont en ce moment les plus recherchées; ces jolis modèles sont exécutés en laine ou en soie et sur échantillon. A ce sujet, indiquons à nos lectrices que la maison Vatelot et C<sup>ie</sup> se charge de tous les réassortiments de ce genre; en lui adressant (rue Turbigo, 59) l'échantillon de l'étoffe pour laquelle on désire une frange, un galon, une passementerie quelconque, on est sûr d'être bien servie et promptement.

Mais il est un point essentiel sur lequel nous devons insister tout particulièrement, à la fois dans l'intérêt de la cliente et du marchand. La maison Vatelot et C<sup>ie</sup> est avant tout une maison de gros; c'est donc par quantités de grosses et de demi-grosses qu'il faut lui faire les commandes; on y trouve naturellement un grand avantage. Les couturières le savent et ne manquent pas d'en profiter; ajoutons qu'elles trouvent dans cette maison tout ce qui concerne leur métier en mercerie, doublures et garnitures.

— Avec les chaleurs, le corset devient pour beaucoup de femmes un sujet de gêne et de fatigue. — A qui le dites-vous! pense déjà plus d'une de nos lectrices. — Nous croyons devoir rappeler, à ce propos, les avantages inappréciables que présentent, sous ce rapport, le *corset-cage* de M. de PLEMENT (rue Vivienne, 33).

Ce gentil modèle est, en effet, établi dans des conditions exceptionnelles par une habile combinaison de forts galons croisés, formant un quadrillé à jours; ce corset ne gêne en rien la transpiration et la prévient même. Ce tissu à claire-voie n'enlève aucune des grâces de coupe que M. de Plument

sait donner à tous ses corsets, et le *corset-cage* ne le cède à aucun autre corset en bonnes qualités et en perfection de forme. Avec l'addition de la ceinture *Jeanne d'Arc*, il défie le corset *sultane* lui-même! Nous le conseillons aux femmes un peu fortes.

Le *corset sultane*, de son côté, avec la ceinture *Jeanne d'Arc*, n'a pas encore vu son succès s'amoinrir; de combien de choses en ce monde en pourrait-on dire autant? Pour notre compte personnel, nous ferons toujours tout ce qu'il faudra pour lui assurer une longue existence encore, car nous ne le dissimulerons pas, le *corset sultane* est notre favori. Il refait merveilleusement la taille, forçant le corps à prendre une impulsion gracieuse, amincissant, cambrant, développant le tout en un mot, selon les dernières règles de l'art et sans l'ombre d'une fatigue.

M. D'A.

## PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

## Grand Panorama des modes de Printemps et d'Été 1876.

Le renouvellement des saisons amène naturellement avec lui la nécessité, pour toutes les personnes qui s'occupent de la confection des toilettes féminines, de se procurer des modèles nouveaux, assez variés et assez nombreux pour satisfaire à toutes les conditions de goût et d'élégance qui s'imposent.

A ce point de vue, — toujours soucieux que nous sommes d'être agréables à nos lectrices et de leur rendre service, — nous avons fait établir et nous mettons dès aujourd'hui à leur disposition une GRANDE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. On pourra s'en faire une idée en songeant qu'elle ne contient pas moins de quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, et représentant un ensemble de quatorze toilettes inédites du meilleur goût et de la dernière élégance, pour le PRINTEMPS et l'ÉTÉ de 1876.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver une collection de toilettes de ville, visite, réception, soirée, mariage et de costumes d'enfants plus habilement reproduite et plus pratiquement utile. Aussi ne saurions-nous trop conseiller à nos abonnés de faire sans retard l'acquisition de cette magnifique planche, d'un si grand intérêt en ce moment et si avantageuse.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton pour éviter qu'elle arrive en mauvais état, il suffit d'adresser trois francs en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD et fils, 92, rue Richelieu, à Paris.

SOMMAIRE DU 1<sup>er</sup> NUMÉRO DE JUIN 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Échos de la mode, par X. V.-P. — Causerie, par M. Ludovic SAUVEUR. — Le Salon de 1876, deuxième article, par M. Robert HYENSE. — Les poisons intimes, par Ch. DAVID. — *Propriété à vendre*, poésie, par M. Charles MONSELET. — A travers les livres, par HOP-FROY. — *A Douarnenez*, nouvelle bretonne, par M. Armand DUBARRY. — Portraits d'enfants (11), par M. E. LEGOUÉ. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1328, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de plage. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. n° 312, dessin de M. E. PRÉVAL : Chapeau Fashion. — G. n° 635, dessin de M. E. PRÉVAL : toilette d'Exposition, vue de deux côtés. — G. n° 639, dessin de M. E. THIBON : toilettes de promenade.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



## MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le *Derby*, dans la série des courses de Chantilly, est aujourd'hui encore une actualité assez palpitante pour qu'on en puisse parler. Nous manquerions même à tous nos devoirs de chroniqueuse si nous n'indiquions immédiatement les couleurs du vainqueur de la journée, de *Quill*, le cheval de M. de Rothschild. Ces couleurs, le bleu et le jaune, auront le privilège d'être très-haut cotées par la nouvelle mode, jusqu'à ce qu'elles soient détrônées par celles d'un nouveau triomphateur, que le Grand Prix nous fournira prochainement.

Les courses de Chantilly diffèrent absolument, comme ton, des courses du bois de Boulogne. Elles ont lieu à la campagne, d'abord, ce qui autorise un certain laisser-aller; puis l'entrée du pesage est ouverte à tout le monde moyennant un louis. La société est, par conséquent, fort mêlée, et les femmes comme il faut y sont en minorité; ajoutons que les jeunes filles s'y font remarquer par leur absence complète.

Le *Derby* est pourtant une réunion curieuse et un spectacle amusant à voir, surtout s'il y a autant de monde que cette année. C'était un brouhaha, une mêlée indescrivable pour les départs: ainsi il est arrivé que des jeunes gens du meilleur monde, la fine fleur de l'aristocratie, ont dû, faute de places, se contenter des marches d'un escalier extérieur, et cela jusqu'à Paris.

Nous sommes allée à Chantilly pour l'acquit de notre conscience et pour qu'il ne fût pas dit qu'une nouveauté, en fait de modes, pût nous avoir échappé; mais nous avouons franchement n'avoir découvert aucune merveille. Des extravagances dont on ne parle pas, comme une certaine toilette couverte de broderies de perles bleu turquoise, et c'est tout.

Nous avons cependant glané quelques indications relatives aux COSTUMES, et nous allons les résumer rapidement. Nous citerons d'abord un veston que nous avons déjà vu ailleurs, en même

éttoffe que le reste de la toilette, ayant tout à fait la forme du veston d'homme et qui ferme par un seul bouton sur un gilet blanc.

Un détail à retenir en fait de garnitures: c'est que la frange muguet ou chardon, ou grelot quelconque, en laine de couleur rouge, bleu, marron, etc., fait très-bon effet sur une étoffe de toute autre couleur, non assortie, par conséquent. Rien ne nous a semblé plus ravissant qu'un costume marron garni de franges bleues.

Nous avons remarqué une disposition fort heureuse pour des franges à glands. Le costume est en foulard grisaille à petits carreaux mignons. Jupons à traine, entourés de plissés noirs et grisailles alternés, polonaise ouverte sur les côtés et garnie de franges noires à glands. Le milieu du dos, le dessus des manches et le milieu des devants, tout cela est garni de franges noires placées par groupes, les glands alignés les uns au-dessous des autres, simulant des brandebourgs dont la longueur va en diminuant.

Nous noterons également quelques simulacres de costumes bretons, des «semblants», plus ou moins bien réussis; de petits corselets formant le cœur et se détachant, par des galons brodés et des boutons de nacre, d'un corsage montant placé dessous. Les galons brodés se répètent à la jupe, ainsi que les boutons. Mais nos lectrices verront bien mieux que cela prochainement, par une gravure du journal représentant un costume



P. N° 317. — GILET Louis XV.

«bretonnant» au goût du jour, dont nous serons heureux de leur offrir la primeur.

LES CHAPEAUX du *Derby*, comme ceux de toutes les réunions en plein air sont, cette année, particulièrement séduisants, et nous en faisons notre sincère compliment aux MODISTES de tous lieux. Nous aimons, par exemple, ces fonds soufflés, en blonde anglaise crème, entourés d'une auréole de muguet, avec les barbes de



dentelle assortie, ou la bride de ruban crème, — ce qui est plus nouveau.

Très-crâne, le chapeau *Pifferaro* en gros paillason, doublé dessous et garni dessus d'un simple velours marron.

Rien de plus coquet, de son côté, que cette mignonne coiffure de jeune fille, en paille anglaise noire : Fond bombé assez haut ; la passe recouverte à moitié de faille bleue, avec deux volants plissés en crêpe bleu et une draperie de faille sur le pied. Nœuds de faille dans le haut et groupes de reine-marguerites rosées ; même répétition au bas derrière, sur un petit bavolet de crêpe lisse plissé.

Nous aimons aussi, et beaucoup, les fleurs en franges formant diadème ou couronne rabattue autour du chapeau. Ces franges sont faites de fleurs mignonnes ou de boutons, et nous signalerons particulièrement des fleurs de haies, du corail, des boutons de coquelicot. La nuance vert-gris un peu veloutée de l'enveloppe de ce bouton, ainsi que son feuillage, forment une harmonie de tons très-seyante. Nous recommandons cette disposition de garniture aux chapeaux faits d'étoffe assortie à la toilette : c'est une façon heureuse d'égayer l'ensemble de la coiffure.

Mary d'AUBERVILLE.

Un certain nombre de nos abonnées ont réclamé de nous des indications au sujet des toilettes de deuil. Pour répondre à leur désir, nous avons demandé à la *Scabieuse*, une des premières maisons de Paris dans cette spécialité, divers modèles de costumes de deuil et demi-deuil, du meilleur goût et d'une élégance parfaite. Nos abonnées les trouveront réunis sur la gravure DG n° 633.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 317.

GILET *Louis XV*. — Ce gracieux fichu forme, en même temps qu'un long gilet, une sorte de petite pèlerine derrière. L'étoffe est de la faille crème ; les rouleautés et les boutons sont en faille bleu marine. Dentelle crème ou guipure de soie sur tous les bord intérieurs. Nœuds papillon sur le côté, dans le bas et le haut.

DG. N° 633.

TOILETTES DE DEUIL ET DEMI-DEUIL. — 1. Paletot *Givalda* en faille noire, de forme demi-ajustée, plus long devant que derrière. Double poche sur le côté, haut et bas, et large col rabattu, le tout garni de dentelle noire et de passementerie de jais. Cette même garniture entoure le bas du vêtement et le côté de l'ouverture en simulant un revers posé en biais. Même répétition au bas des manches. — Le costume sur lequel est posé ce vêtement est en vigogne et se compose d'un jupon uni derrière, tout plissé devant, puis d'une polonaise entourée de franges boules. — Lingerie en valenciennes ruchée. — Chapeau de paille de riz blanche, garni de velours noir, avec plume blanche et cache-peigne de coques.

2. Redingote *Merveilleuse* en sicilienne noire et jupon de faille ; ce dernier est à traîne, entouré de volants et de plissés alternés. Polonaise redingote, faisant plastron devant, où elle ferme de côté jusqu'au bas de la taille ; à partir de là, ce vêtement est divisé en pans de redingote sous lesquels se perdent les draperies du tablier. Riches franges grillées formant une dent pointue et passementerie au bas du tablier. Les bords de la redingote, à partir de la taille devant, sont couverts d'une belle broderie en relief qui suit la fente du milieu derrière ; le haut de cette fente est garni d'un coquillé de soie et dentelle servant de poche et garni de nœuds de ruban au bas. Manche à jabot, ornée de volants de dentelle et de broderie pareille à la précédente. — Ruches de dentelle au cou et aux bras. — Chapeau couronne à fond de tulle ; dentelle et guirlande d'épis de jais avec feuillage de soie formant la passe et fixés derrière. Barbes de dentelle.

3. Costume *Haydée* en faille pensée et lilas mélangés. — Jupon à très-longue traîne, entouré de volants plissés. — Le tablier et la tunique sont composés d'écharpes drapées l'une sur l'autre, se perdant et s'entre-croisant derrière le plus gracieusement du monde. Ces écharpes sont garnies de dentelle crème et de belles franges à glands tombant dessus. — Cuirasse à dos tranchant par sa nuance lilas, formant basque postillon très-allongée. Les manches, en faille assortie au dos, sont terminées par des plissés, avec coquilles de dentelle crème et nœuds de faille pensée. — Riche lingerie en dentelle. — Chapeau à fond mou en gaze de soie lilas, et passe en paille de riz. — Demi-guirlande de marguerites blanches à feuillage noir sur le côté derrière ; bandeau assorti devant.

4. Costume *Duchesse de Longueville*, en faille grise pour le jupon, avec garnitures noires, et faille grisaille rayée pour le reste. — Jupon à traîne, entouré de volants garnis de plissés. — Redingote formant d'un côté une cuirasse et un tablier très-distincts. — La cuirasse est décolletée en carré sur un dessous de faille noire, avec un petit plissé sur le bord ; elle est ouverte et boutonnée en biais, puis les bords inférieurs, coupés en biais, sont ornés de franges jusqu'au milieu derrière. Un revers de faille noire, garni de boutons de nacre, vient orner le bord de l'ouverture de la redingote, en rejoignant la cuirasse ; cette partie du vêtement est garnie, sur la couture de côté, d'une poche droite garnie de faille noire, avec boutons et nœuds papillon à chaque extrémité ; des franges partent de ce point pour suivre tous les bords inférieurs. C'est au milieu derrière, sous une gentille poche carrée en faille noire et garnie de nœuds, que vient se draper le tablier. Manches noires terminées par un parement gris, ouvert sur des plissés noirs à la couture de dessus. — Lingerie plissée. — Chapeau de paille à passe relevée d'un côté, garnie d'une ruche de gaze, avec guirlande de feuillage gris et noir se perdant sur un bavolet de même étoffe.

5. Costume riche. — Robe princesse en faille « prune de Monsieur », terminée par plusieurs coulissés bouillonnés et un volant garni de plissés. — Tunique princesse en belle guipure crème, ouverte sur le dos, fermée seulement sur la jupe, avec de longs nœuds et bouts de ruban. Une sorte de revers ajouté au bas de la taille se rabat sur les nœuds avec des coques allongées, fixées par des anneaux, et des glands de soie. Poche sur le côté, garnie de nœuds dans le haut et le bas. Plissés et nœuds de ruban au bas des manches de faille. — Lingerie en crêpe lisse plissé. — Chapeau de paille d'Italie à fond mou en foulard crème ; guirlande de coucous blancs sur le fond et sous la passe.

6. Costume formé d'un jupon de faille noire et d'une polonaise en limousine, à rayures violettes. Jupon à traîne, entouré de plissés formant la dent, — Polonaise fermée derrière par de longues boutonnières et de petits boutons, et entourée de franges pomponnette assorties. Sur le côté, une poche garnie de plissés et de franges. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille, couvert de plumes mélangées lilas et noir. Barbes en ruban lilas et franges noires, formant derrière un petit bavolet. Franges noires bordant la passe et relombant sur un bandeau de muguet.

G. N° 642.

1. Chapeau de paille ondulée. Passe inclinée sur le front et calotte bombée ; une écharpe de gaze crème entoure la calotte et forme un nœud derrière. Bouquet de fleurs des champs sur le côté et cache-peigne assorti sous le bavolet.

2. Fichu ouvert en châle, composé d'un entre-deux de valenciennes encadré de bandes de velours grenat, avec volants de même dentelle aux deux bords. Nœud de ruban crème pour fermer le fichu.

3. Col-fichu ouvert en châle, formé de batiste ou de ruban de couleur au choix, avec des bandes de broderie anglaise sur les bords. Un nœud assorti ferme le fichu.

4. Bonnet du matin en nansouk. Fond mou formé d'un volant de broderie et entouré d'un velours noir noué derrière. Brides en nansouk.

5. Ombrelle-canne en batiste écrue, brodée sur les bords et garnie d'un volant de dentelle de fil, avec chou de même dentelle dans le haut et bouts de rubans flottants.

6. Matinée en basin ou nankin, tout à fait ajustée, avec manches à sabot et broderie à jour sur tous les bords, y compris les poches. Des bandes de même broderie ornent le milieu des devants et, passant sur l'épaule, vont garnir le dos en y formant le cœur jusqu'à la taille. Large nœud de ruban.





A. Leroy imp. r. des Miroirs, 66

1329<sup>e</sup>

Ad. Goussard & Fils Ed. Paris

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Corsets de P. de Plument, à Vivienne, 33. Rubans et Passementerie Ala Ville de Lyon  
 Parfumerie de E. Pinaud, B<sup>is</sup> des Halles, 30. Parfums Oriza de L. Legrand, r. S<sup>t</sup>. Boneri, 207.  
 Machines à coudre de H. Seeling, B<sup>is</sup> St. Sébastien, 70, et N<sup>os</sup> des Petits Champs, 97.

Entered at Stationer's Hall.







PLANCHE G. N° 642 — DESCRIPTION, PAGE 278.



CHAPEAUX, LINGERIE, DÉTAILS DE MODES.



## CHRONIQUE MONDAINE

Il ne s'est rien passé de bien nouveau dans la grand'ville en ces derniers temps, parce qu'au total il n'y a, comme on dit, jamais rien de nouveau sous le soleil. L'arrivée de la grande-duchesse Constantin, avenue Friedland, où elle va suivre un traitement pour sa santé profondément ébranlée; l'enterrement au Père-Lachaise de l'illustre historien Michelet; des mariages, des spectacles, des bals; c'est assez le train ordinaire. Parmi ces fêtes *in extremis* de la saison mondaine, une mention est due à la soirée donnée, l'autre vendredi par la baronne Thérèse de Rothschild, et à celle qui a eu lieu le lendemain, chez le général de Ladmirault. Beaucoup d'animation et d'élégance dans ces deux réunions dont, pour la seconde, la jeune comtesse de la Roche-Brochard faisait les honneurs avec une grâce charmante.

Le vendredi suivant on a dansé chez la duchesse d'Uzès, et le dimanche, le comte d'Osmond conviait ses amis à la représentation d'une comédie-ballet de sa composition: *la Fête au couvent*. Encore quelques cotillons et quelques tours de valse, puis les salons éteindront leurs lustres et le beau monde se dispersera dans les stations thermales.

Le comte d'Osmond, qui vient d'ajouter avec sa *Fête au couvent* un nouvel ouvrage à son bagage musical déjà assez considérable, est, en compagnie du marquis d'Ivry, du prince de Polignac et du marquis d'Aoust, un des compositeurs les plus distingués sortis des salons de Paris.

A propos de musique, une douzaine de jeunes gens donnant les plus belles espérances sont, en ce moment, sous les plombs du Conservatoire, séparés du reste des humains. Soumis au régime cellulaire et au secret, ils n'ont pour toute distraction qu'un morceau de papier et de l'encre. C'est à faire frémir!

Le crime de ces jeunes gens est d'avoir montré plus de dispositions que d'autres à combiner les croches et doubles-croches, les blanches et les noires; de là leur claustration.

Ce n'est pas tout. Au sortir de sa cellule, l'un de ces prisonniers trouvera l'exil. Deux ans de déportation à Rome, ni plus ni moins. Par exemple, à son retour, il verra toutes les portes fermées devant lui, et il aura le droit de se livrer, jusqu'au restant de ses jours, à la confection d'opéras en chambre.

Et voilà ce que c'est que de concourir pour le grand prix de Rome chez le peuple le plus musical de la terre!

Nous allions oublier le plus joli. Comme ce peuple n'est pas seulement le plus musical, mais le plus libéral de la terre, savez-vous ce qu'il exige des concurrents?... Qu'ils apportent, en même temps que leur bonnet de nuit, le mobilier de la cellule qui leur est octroyée pendant le concours. L'État généreux leur cède les murs nus, — et c'est tout. Il faut qu'ils fournissent, eux: lit, matelas, draps, table, chaises, cuvette et... le reste. Chaque aspirant au prix de Rome est obligé de se présenter au Conservatoire escorté de son mobilier. Autant d'aspirants, autant de voitures de déménagement.

La France, qui est assez riche pour se donner tous les luxes, même celui d'une salle d'Opéra de cent millions, manque de ressources pour meubler la chambrette des candidats au prix de Rome. Notez que ces concours ont lieu tous les ans et que la dépense serait insignifiante au prix de la perpétuité du service.

M. Strauss et M. Musard, deux compositeurs millionnaires, devraient bien vendre un des quinze chevaux qui piaffent dans chacune de leurs écuries, pour donner une paille à leurs jeunes confrères du Conservatoire. Par la même occasion, ils pourraient offrir à l'État de lui louer, dans quelqu'un des nombreux bâtiments qu'il possède en bon air et en riant situation, une douzaine de chambres qui seraient affectées exclusivement aux concours pour le prix de Rome.

Jusqu'ici les candidats sont placés dans des conditions immobilières telles, qu'il est étonnant qu'ils puissent produire quelque chose. Au Conservatoire, leurs cellules sont à la portée de toutes les chambres d'entraînement vocal et instrumental. Vous figurez-vous la situation d'un candidat obligé de composer son morceau avec des gammes et des exercices variés qui cacophonent tout autour de lui?

Ah! l'art musical est une douce carrière en France et nous nous entendons à l'entourer de roses!....

L'exposition des tableaux a été, durant toute cette quinzaine, le théâtre par excellence des manifestations de la mode et un véritable congrès d'élégance. Nous y avons noté au hasard quelques toilettes non moins dignes d'être regardées que les tableaux qui s'étaient au-dessus de la cimaise.

Voici la jeune princesse Radziwill; jupon de faille, plissé alternativement bleu marin et bleu plus clair. Blouse de linon frappé bleu marin, garnie d'un biais bleu d'autre ton en tablier; jaquette pareille à la tunique, comme par-dessus. Chapeau de paille noire, garni de boules de neige retenues par un gros nœud de taffetas bleu, de même ton que la jupe.

La maréchale de Mac-Mahon: robe de faille noisette à tunique pareille, garnie de plissés. Mantelet de cachemire noir, légèrement cambré à la taille et orné d'une bordure de jais surmontant une dentelle très-courte. Chapeau de tulle avec guirlandes de roses de plusieurs tons.

La comtesse d'Argy: robe de faille feuille morte avec col en guipure de Gènes. Ravissant chapeau avec garniture de plumes assortie à la robe.

La comtesse de La Rochefoucauld: tunique à la polonaise, en cachemire noir, relevée légèrement de côté par une écharpe écossaise. Chapeau rond avec un gros nœud frangé de taffetas écossais.

La baronne de Rothschild: toilette de taffetas quadrillé noir et blanc, avec mantelet écharpe noir, orné de ruchés de dentelles. Un chapeau couronne de marguerites à cœur noir complète la toilette.

La princesse Czartoryska: costume de cachemire gris bleuté avec tunique retroussée à la paysanne. Chapeau noir et blanc avec touffe de primevères.

La princesse de Broglie également en gris, mais d'un ton ardoise; toute la tunique garnie de cinq rangs d'effilés minuscules d'un effet charmant.

La comtesse de Gontaut: toilette violet deux tons avec garniture de dentelles de Binche. Les pensées veloutées sur le chapeau de paille blanche, mêlées à la dentelle en torsade, forment une garniture exquise.

La princesse Wittgenstein: robe de cachemire écru sur jupon de faille écossais. La tunique, garnie de broderies en perles de couleur, est relevée de côté par un pouff en taffetas pareil au jupon. Le chapeau de paille belge est orné d'une plume bise.

Que d'autres toilettes à enregistrer! Que d'autres tableaux en faille et en crêpe de Chine à admirer! Mais il faut se borner et nous remettrons la suite à notre prochaine promenade à l'Exposition.

Le *Skating-Palais* a donné, l'autre samedi, une fête de charité qui peut compter parmi les plus brillantes.

Cette fête, on peut le dire, a été organisée avec une entente et un soin qui font honneur au directeur de cet établissement. Le jardin, avec ses arbres couverts de verres de couleur, représentant des fruits et des fleurs, avec ses parterres lumineux, avait l'air d'un véritable jardin de féerie; c'était d'un aspect charmant et élégant au possible.

Il paraît que le *Skating-Palais*, qui a complété maintenant ses annexes, s'occupe de l'établissement d'un *Skating-Club*, fondation très-importante et qu'on dit appelée à donner les meilleurs résultats.



En attendant, la fête dont nous venons de parler engage le *Skating*. Peut-être en voudra-t-il donner une seconde édition, — cette fois, à son bénéfice, — le soir solennel du *Grand Prix de Paris*.

BACHAUMONT.

## CHEZ LES IMMORTELS

L'Académie française ayant élu M. J.-B. Dumas à la place devenue vacante par la mort de M. Guizot, l'illustre savant — ainsi l'a qualifié M. Saint-René Taillandier dans sa réponse — a pris séance le 1<sup>er</sup> juin et, devant une assemblée nombreuse, a prononcé l'éloge de son prédécesseur. De ce discours, qui donne à la critique plus de prise qu'il ne conviendrait, on nous saura gré pourtant de citer le passage suivant :

Pendant les années de calme et de retraite que M. Guizot consacrait à l'étude de ces questions de religion et de morale, il écrivait les *Mémoires pour servir à l'histoire de son temps*, dans lesquels il raconte sa vie politique. L'impartialité de ses jugements, sa déférence pour les personnes, l'esprit de droiture répandu sur l'œuvre entière inspirent toujours le respect, même quand on n'accepte ni le point de vue de l'auteur ni ses conclusions. Que de préjugés cette lecture a dissipés ! Combien elle a justifié l'accueil fait à l'illustre homme d'Etat, lorsqu'après deux ans d'exil il reparut triste et grave, mais digne et fier, dans les rues de ce Paris où son nom avait retenti comme un outrage, où sa personne n'inspirait désormais qu'un sentiment de sympathie et de vénération !

Il vécut alors beaucoup pour sa famille et un peu pour le monde, car, à côté du professeur, du premier ministre et de l'orateur, il y avait le patriarche aimant et laborieux, l'hôte délicat et recherché des salons. Dans son intérieur, au milieu de sa famille, cet austère mais attrayant esprit se déployait dans toute sa liberté et laissait voir alors la richesse inépuisable de sa mémoire. Permettez-moi ce détail intime, qui n'est peut-être pas inutile à connaître, quand on veut pénétrer le secret de sa large forme oratoire. M. Guizot avait tout lu ; il n'avait rien oublié ; dans ses heures de repos, il répétait volontiers une tragédie entière de Racine ou de Corneille, n'ayant jamais besoin qu'on vint au secours de sa mémoire troublée. Un jour cependant, et ce fut le premier avertissement pour ses proches de l'état grave auquel il devait succomber, cette mémoire si sûre laissa voir une certaine défaillance ; redisant à demi-voix quelques morceaux de *Nicomède*, qu'il affectionnait, et arrivé à ce passage :

Attale doit régner, Rome l'a résolu ;  
C'est aux rois d'obéir, alors qu'elle commande...

au lieu d'ajouter avec Corneille :

Attale a l'esprit grand, le cœur grand, l'âme grande,

il murmurait avec anxiété, hésitant devant la rime :

Attale a l'esprit grand, le cœur beau, l'âme belle.

Hélas ! il s'était appliqué jadis, avec une religieuse émotion, à l'occasion de la perte prématurée de son fils aîné, les vers touchants que Molière adressait à son ami La Mothe-le-Vayer, frappé d'un deuil semblable :

Je sais bien que mes pleurs ne ramèneront pas  
Ce cher fils que l'enlève un imprévu trépas ;  
Mais la perle, par là, n'en est pas moins cruelle.  
Ses vertus de chacun le faisaient révérer ;  
Il avait le cœur grand, l'esprit beau, l'âme belle,  
Et ce sont des sujets à toujours le pleurer.

Les pressentiments d'une fin prochaine font revivre aux yeux

des mourants le souvenir de ceux qu'ils ont aimés ; il était parvenu à ce moment solennel où la mémoire de l'intelligence s'obscurcit, tandis que la mémoire du cœur se réveille plus lucide.

J.-B. DUMAS.

## THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Heureux théâtre ! on y fait salle comble aussi bien avec les nouveautés de l'année qu'avec des reprises sagement combinées, alors que tant d'autres scènes sont obligées de fermer prudemment leurs portes.

Les nouveautés du jour sont *la Cigale chez les Fourmis*, comédie en un acte, en prose, de MM. Ernest Legouvé et Emile Labiche, et *le Luthier de Crémone*, un acte en vers de M. François Coppée.

Comme conception, l'œuvre de M. Coppée est un peu naïve ; le dialogue proprement dit s'embarrasse assez souvent, mais il est rehaussé par quelques jolis traits et surtout par un grand nombre de morceaux brillants. Avec l'aide de Coquelin, de Thiron et de M<sup>lle</sup> Baretta, le succès a été très-chaud, et il y a longtemps que M. Coppée n'avait eu une aussi bonne fortune.

*La Cigale chez les Fourmis* est une allusion remplie de finesse et de bon goût. Interprétée avec une délicatesse exquise par De-launay, la pièce de MM. Legouvé et Labiche a été en même temps gaiement jouée par Barré et M<sup>me</sup> Jouassain. Elle restera certainement au répertoire et n'y fera pas tache, malgré quelques points d'analogie avec un sujet déjà connu.

THÉÂTRE-LYRIQUE. — Pour alterner avec *Dimitri*, M. Vizzini a donné plusieurs auditions du *Bourgeois gentilhomme*, de Molière, avec la musique de Lulli, pages intéressantes au plus haut point, sinon tout à fait au goût actuel ; *Une heure de mariage*, un petit acte de Dalayrac, vieilli, mais toujours rempli de naïveté charmante et d'un sentiment vrai ; *le Sourd*, d'Adolphe Adam, opéra-comique si plein de verve et d'entrain ; enfin *les Erynnies*, de M. Leconte de Lisle, que M. J. Massenet a transformées en un mélodrame où se retrouvent le savoir et l'habileté connus de l'auteur d'*Eve*.

Entre temps on a pu voir apparaître enfin *le Magnifique*, de M. Philpott. Le sujet a été emprunté par M. Jules Barbier à l'un des plus jolis contes de La Fontaine, et M. Philpott a brodé sur ce thème une partition tantôt un peu languissante, tantôt pétillante d'esprit mélodique. Les applaudissements qui l'ont accueillie ont dû consoler l'auteur de la longue attente que son ouvrage, couronné en 1869, a subie avant de voir le feu de la rampe.

PORTE-SAINT-MARTIN. — M. Ernest Blum vient de faire jouer sur cette scène un grand drame historique, ou plutôt un drame de cape et d'épée, qui n'en finit pas et paraît cependant, au goût du public, finir beaucoup trop tôt.

L'action de *l'Espion du roi* se passe sous le règne du Danois Christian II, oppresseur imbécile et cruel à la fois, qui en fit voir à la Suède de toutes les couleurs. Aussi, sous son règne, les conspirations et les rébellions se succédèrent-elles avec une continuité qui ne pouvait manquer, à la longue, de tenter un auteur dramatique.

M<sup>me</sup> Marie Laurent, MM. Taillade et Paul Deshayes ont grandement contribué au succès remporté par les héros du drame de M. Blum.

ATHÉNÉE. — Une joyeuse reprise, c'est celle de *En classe, mesdemoiselles*, folie désopilante qui fit florès jadis aux Champs-Élysées. M<sup>me</sup> Macé-Montrouge, revenue du Caire, a prouvé qu'elle peut voyager loin de Paris sans rien perdre de son esprit bouffe ni de sa verve affilée.

HOP-FROG.





H. DUBOIS

PLANCHE DG. N° 633. — TOILETTES DE DEUIL ET DE  
Modèles nouveaux des grands magasins de la S





DEMI-DEUIL. — DESCRIPTION, PAGE 278.  
LA SCABIEUSE (rue de la Paix, 10).



## A DOUARNENEZ

(NOUVELLE. — SUITE.)

Les nouveaux mariés précédèrent de trois ou quatre pas les membres de leurs familles et leurs amis ; on remarquait que leurs allures étaient singulièrement maussades et embarrassées pour des amoureux à peine entrés dans la lune de miel.

Tinah s'appuyait à peine sur le bras de Postik ; de son côté, Postik semblait honteux comme un renard à qui on a coupé la queue.

Qu'était-il advenu ?

Au moment où les deux époux franchirent le portique, un petit rire moqueur retentit entre eux.

Ils tournèrent vivement la tête, mais ne virent rien.

Tinah se mordit les lèvres ; Postik écarquilla ses yeux qui de rusés étaient devenus bêtes, et la noce, interpellée par une légion de mendiants, s'engouffra dans l'église.

Pendant ce temps Stevan, qui avait erré toute la nuit comme un fou, tombait épuisé sur le bord de la route, à l'entrée du village.

Son aventure, publiée par ceux qui l'avaient recueilli à l'île du Lok, en faisait depuis la veille la fable du pays ; aussi les passants l'examinaient-ils curieusement.

Vaincu par la fatigue et par les angoisses, il s'assoupit sur l'herbe.

— Stevan ! Stevan ! que fais-tu là ? lui cria Margaridd, la fille du riche poissonnier de Douarnenez, qui venait d'accomplir un vœu à l'église de Plouaré et s'en retournait chez elle.

Stevan rouvrit les yeux et rougit.

Margaridd l'avait connu riche, heureux ; il n'osait la regarder en face.

— J'ai appris ton désastreux voyage, ajouta-t-elle avec douceur ; je sais que ton cœur souffre ; chacun ici-bas doit porter sa croix ; mais ne te laisse pas aller au désespoir, et tu reverras des jours meilleurs. Mon père était l'ami du tien ; il a reçu de Nantes une forte commande de sardines qu'il craint de ne pouvoir livrer, faute de pêcheurs : va le voir, il t'accueillera avec plaisir et te fera gagner de bonnes journées. Voilà pour le plus pressé. Plus tard, la fortune reviendra peut-être à toi... qui sait ?..

Margaridd prononça ces derniers mots avec un sentiment pénétrant qui remua le gars, et s'éloigna en lui disant : « Au revoir ! »

— Voilà une excellente fille, fit, à cet instant, une voix déjà chère à Stevan, qui sortait du bec d'un rouge-gorge perché tout près de là sur un bouquet de genêt.

— C'est toi, teuz ?

— Oui. Je t'ai suivi toute la nuit pour te protéger contre toi-même. Ah ! que les amoureux sont de pauvres cervelles ! Qu'as-tu ?... reprit-il en voyant Stevan se dresser, la rage dans les yeux.

— Là !... repartit le gars étendant le bras vers l'église.

— Ha ! ah ! ricana le teuz, Tinah et Postik qui reviennent du service funèbre en l'honneur de leurs parents défunts !... hé bien ! regarde-les, ces beaux tourtereaux.

Les mariés traversaient la place, à cent cinquante pas de Stevan ; ils ne se donnaient plus le bras, se regardaient de travers et semblaient avoir hâte de se dérober à la curiosité de la foule.

Le teuz éclata de rire en les voyant.

— Ont-ils l'air heureux !... dit-il en donnant un libre cours à sa gaieté.

— S'ils ne sont pas heureux, répliqua Stevan en se sauvant à travers les bruyères, que dirai-je donc, moi ?..

— Ah ! murmura le teuz, combien avait raison celui qui écri-

vit : Amour et crainte sont le témoin et le fouet du charroi humain !... Heureusement :

Amours nouvelles  
Oublient les vieilles.

Sans cela, que deviendrait le monde ?.. La noce retourne à Kerlas ; je ne l'y rejoindrai point ; j'ai vengé mon cher sauveur, je n'ai plus rien à faire dans ce village ; en revanche, je crois que je vais avoir une grosse besogne à Douarnenez.

Ce disant, il s'envola du côté de la mer.

Stevan était moins ému, mais beaucoup plus exalté que la veille. La fièvre le dévorait, sa tête était en feu, mille projets plus insensés les uns que les autres bouillaient dans son cerveau. Il avait désiré la richesse ; il la voulait maintenant, il la voulait pour l'étaler aux yeux de l'infidèle, pour lui faire honte, pour se venger !

— J'irai ce soir à la ville d'Is chercher la baguette de noisetier qui donne tout pouvoir, disait-il en vaguant à l'aventure ; et si je n'y peux parvenir, malheur à moi, je me damnerai !..

Puis il s'arrêtait, pressait dans ses mains son front brûlant, sanglotait le nom de Tinah et repartait comme une flèche, ou chantait d'une voix entrecoupée ces strophes d'un vieux *sonc* armoricain :

Les petits oiseaux qui sont dans les bois sont joyeux pour leur âge !

Quand je les entends chanter, j'ai regret du temps que je passe à pleurer. Pourquoi pleurer le temps passé ? Hélas ! il ne revient point ! Les petits oiseaux ne pleurent pas.

Mais la roche laisse couler son eau goutte à goutte ; ainsi il faut que le cœur de l'homme laisse couler sa source de larmes.

Comme une plume sur l'eau, l'amour des jeunes filles est léger.

Comme une pomme mûre sur une branche, l'amour des jeunes filles est solide.

Et comme une pomme piquée des vers, l'amour des jeunes filles est loyal.

J'ai appris qu'il ne fallait pas se confier au vent du moulin ni aux paroles des jeunes filles.

Le vent du moulin change souvent, mais le cœur des jeunes filles change toujours !..

Lorsqu'il avait fini, il répétait avec une sombre énergie : « J'irai ce soir à la ville d'Is ! » et recommençait sa course fantastique par les bruyères ou le long de la grève.

Ici, qu'on nous permette quelques mots sur cette mystérieuse ville d'Is et sur la cité maudite de la dune de Saint-Efflam, dont il a été question dans le cours de ce récit.

La Bretagne n'a pas seulement des dolmens et des menhirs ; ses côtes possèdent des ruines qui attestent des splendeurs passées.

Avant la conquête de la Gaule par les Romains, le littoral armoricain était couvert de villes si riches, qu'une tradition montre leurs bourgeois mesurant le grain avec des hanaps d'argent.

De l'embouchure du Guer au goulet de Brest, à Lorient et à Nantes, on ne pouvait courir la bouline pendant deux heures sans signaler une cité maritime. Les ports les plus riches se trouvaient entre la baie actuelle de Douarnenez et les roches de Penmarch, en face de l'île de Sein, le sanctuaire du druidisme.

L'apparition de César glaça l'antique civilisation gauloise.

Les légionnaires de la matrone du monde avaient détruit Corinthe et pillé la Grèce ; ils bouleversèrent et dévastèrent avec la même sauvagerie nos centres populeux, nos provinces fertiles, nos ports de mer de l'Océan et de la Manche qui fournissaient les marins les plus hardis et les meilleurs bâtiments, et ces ports tombèrent en ruines, et les flots, après les avoir rongés, finirent par les recouvrir.

Parmi celles de nos villes maritimes qui disparurent après la conquête, il en était une qu'on nommait Is, Is la superbe, comme Gènes depuis qu'elle a des palais de marbre.



Is occupait l'espace où s'étend la baie de Douarnenez. La légende raconte ainsi sa destruction :

Les habitants d'Is, pourris par l'opulence, étaient plongés dans la débauche. La princesse Dahut, fille du roi, le vertueux Grallon, donnait l'exemple de la dépravation et du crime; elle attirait chez elle les plus brillants seigneurs, et, lorsqu'ils avaient partagé ses plaisirs, les faisait précipiter dans un gouffre, entre Huelgoat et Poulaoûn. En vain les évangélistes, les missionnaires prêchaient-ils les gens d'Is; saint Guenolé lui-même y perdait son latin. Seul le roi Grallon se montrait résolu à suivre la voie du bien; malheureusement il était extrêmement faible d'esprit, de sorte qu'il n'avait aucune autorité sur son entourage.

Un jour saint Guenolé vint rapidement à lui et lui dit d'un ton inspiré :

« Sire, la mer se gonfle; cette ville va disparaître sous la colère de Dieu; prenez bien vite ce que vous avez de plus précieux et fuyez. »

Grallon obéit, se chargea de son trésor, monta à cheval, et prit sa fille en croupe.

A ce moment les flots envahirent Is et montèrent jusqu'au poitrail du cheval du roi.

« A moi! » s'écria Sa Majesté épouvantée.

« Si tu veux te sauver, secoue le diable qui te suit en croupe, » répondit saint Guenolé qui fendait l'air comme une mouette.

Le roi ne savait à quoi se résoudre, quand le saint vint à son secours en touchant la princesse du bout de sa crosse.

Aussitôt l'infâme Dahut glissa dans la mer et disparut à l'endroit appelé aujourd'hui Poul-Dahut, et le cheval de Grallon, débarrassé de ce fardeau maudit, s'élança sur le rocher de Garrec, où l'on voit encore la marque d'un de ses fers.

Les *Discrevellers* et les *Marvailhers* bretons ajoutent que la ville d'Is était si splendide que nos pères, pour donner à la capitale de la France un nom digne d'elle, ne trouvèrent rien de mieux que de changer son nom de Lutèce en celui de Paris, *Paris*, c'est-à-dire l'égalé d'Is. Nous laissons aux étymologistes le soin d'apprécier leur assertion.

Cette légende, commune à la plupart des somptueuses cités des côtes armoricaines, entre autres à celle engloutie sous les sables de la grève de Saint-Michel, a un épilogue, celui-ci :

Le sceptre du roi de la ville détruite était une baguette de noisetier qui donnait tout pouvoir et qui est restée suspendue dans la dernière salle du palais royal.

Chaque année, à la Pentecôte, un passage s'ouvre, au premier coup de minuit, à travers la dune, et permet d'arriver jusqu'à ce palais; mais, pour atteindre la baguette, il faut se hâter, car le passage se referme au dernier coup de minuit et ne se rouvre qu'à la Pentecôte suivante.

Or, c'est cette baguette que Stevan voulait aller prendre!

« Aurai-je le temps de parcourir l'espace qui sépare l'entrée du palais de la salle où est suspendue la baguette magique? se demandait-il en arpentant fiévreusement la grève. Oui, oui, je serai de granit contre les séductions qui s'offriront à mes yeux, sur ma route, et je courrai avec tant de rapidité que j'enlèverai le puissant talisman avant que le douzième coup de minuit ait résonné! Alors, oh! alors, tu me reverras, Tinah, tu me reverras!... »

Tandis qu'il vaguait ainsi, en proie au plus violent désespoir, le jour déclina.

Il pensa à revenir à Douarnenez, dont il s'était éloigné de plus de deux lieues, car il se rappelait qu'il avait promis à l'équipage du navire qui l'avait ramené de l'île du Lok de le *biturer* avec quelques bouteilles d'eau-de-vie, à l'auberge du *Grand-Saint-Nicolas*, et il tenait à dégager sa parole.

Il reprit donc hâtivement le chemin de la ville, où il arriva à la nuit close.

## V

L'auberge du *Grand-Saint-Nicolas* était située à l'angle d'une des rues qui aboutissaient sur le quai. On y logeait à pied, on y servait à boire et à manger, surtout à boire, car elle était achalandée par les gens de mer qui, on le sait, ne font pas la petite bouche sur l'article de la boisson.

Quand Stevan y entra, les matelots du navire étaient attablés devant une forêt de pots et de bouteilles, « affourchés à quatre amarres, » fumant, chiquant, braillant, et, pour la plupart, ayant déjà leur « guigne. »

L'arrivée de Stevan provoqua un tonnerre de hourras.

— De l'eau-de-vie! dit le gars en mettant dans la main de l'aubergiste les six livres qui lui restaient, de l'eau-de-vie pour cette somme!

Puis il s'attabla à son tour, prit un gobelet, versa à la ronde, trinqua et but.

Comme l'abîme appelle l'abîme, la boisson appelle la boisson : c'est pour cela que les ivrognes ont toujours soif.

Stevan, que la fièvre dévorait, but et fuma avec une sorte de rage, lui qui n'était habitué ni à boire ni à fumer. Après le premier gobelet de tafia, il en avala un second, puis un troisième, puis un quatrième, si bien que, lorsqu'il fut temps pour lui de partir, il était ivre au point que les yeux lui sortaient de la tête.

Cependant, quand onze heures sonnèrent à l'église de Douarnenez, il se leva comme s'il eût été mu par un ressort, laissa ses camarades, et quitta l'auberge en courant des bordées de tribord à bâbord.

Le grand air le saisit; il frissonna, chercha vainement à mettre un peu d'ordre dans ses idées, et marcha d'instinct, la tête lourde comme une masse de plomb, vers l'endroit de la grève où devait s'ouvrir, au premier coup de minuit, le passage conduisant à la ville d'Is.

La mer grondait, la brise fraîchissait, la nuit était noire.

Stevan parvint tant bien que mal à son poste, s'assit sur le sable et attendit.

Il était onze heures et demie.

Son cœur battait violemment, et il lui semblait que la surface de la mer était pleine d'apparitions fantastiques.

Là, c'était une sirène posée sur un débris de navire; plus loin, le feu de Saint-Elme sautant sur les rochers de la côte; ailleurs, saint Gildas luttant contre une légion de démons, et renouvelant son fameux miracle de navigation connu de tous les vieux pêcheurs bretons et que raconte ainsi Albert de Morlaix :

« Le diable depescha à Blavet quatre démons accoustrez en moynes qui se disoient religieux de saint Philibert (avec lequel saint Gildas avait contracté une étroite amitié lorsqu'il alla en Hibernie), lequel, disoient-ils, estoit nouvellement décedé, et qu'on ne faisoit que l'attendre pour l'inhumer; partant, le supplioient de s'embarquer hastivement dans un vaisseau qu'ils avoient amené. Le saint abbé alla à l'église faire sa prière, et sceut par révélation quels étoient ces faux moynes; néanmoins il le dissimula pour lors, et, ayant pris le livre des Évangiles, qu'il avoit escrit de sa propre main, il le remit révéremment en une petite caisse qu'il cacha en son sein, au desçu de ces faux moynes, prit son bréviaire, son chapeau, son manteau et son bourdon, et s'embarqua : et, les ancres levées, les voiles tendues, le vaisseau s'élargit en pleine mer; de sorte que, sur l'heure de prime, ils se trouvoient avoir perdu terre de vue de toutes parts. Alors saint Gildas dit : — *Or ça, frères, que l'un de nous tieme le gouvernail et les autres disent les primes, et, pour plus hâtivement nous en acquitter, baïssons la vergue du grand mast.* Ces faux frères lui répliquèrent : — *Si vous retardez tant soit peu nostre course, vous n'arriverez pas à temps au monastère.* — *N'importe,* répond saint Gildas, ne



manquons pour cela à rendre nos vœux à Dieu. Alors l'un d'eux, se mettant en colère contre le saint, lui dit brusquement : — Ah ! que tu nous romps la teste avec tes primes ! Saint Gildas, voyant qu'il ne gaignoit rien, commença le *Deus in adjutorium*, s'estant jeté à genoux, et, tout à l'instant, la barque et tout son attirail, et les quatre moynes, disparurent, et le saint se trouva seul sur les vagues de la mer. Se voyant en ce danger, il se recommanda à Dieu et acheva ses primes; puis, ayant osté son manteau ou froc, se mit dessus et en attacha le bout à son bourdon pour cueillir le vent, s'en servant de voile, et cingla en cette sorte jusqu'à la côte d'Hibernie, et arriva au monastère de saint Philibert, auquel ayant raconté toute l'histoire de son voyage, ils en rendirent grâces à Dieu. »

Stevan voyait passer toutes ces visions devant lui; il voyait saint Gildas courant grand largue sur son froc, les diables se précipitant dans la mer et soulevant une bourrasque, saint Elme promenant son feu follet jusque sur les ormeaux rabougris épars le long de la côte, le roi Grallon fuyant sur son cheval blanc, protégé par saint Guenolé filant dans l'air, la princesse Dahut roulée par les flots et se tordant dans les convulsions de l'agonie; il apercevait les cimes des édifices de la ville engloutie, il entendait des bruits étranges mêlés de bourdonnements, de cris, de vociférations, de blasphèmes; puis le vent lui apportait le tintement du premier coup de minuit qui sonnait à quelque église lointaine!...

Alors il se dressait frémissant, et s'avançait sur le chemin étroit qui venait de s'ouvrir au milieu des sables de la grève et qui conduisait droit au palais royal d'Is la superbe.

Les vagues mugissaient au-dessus de sa tête et formaient, en se séparant, deux montagnes écumantes prêtes à se briser l'une contre l'autre.

Au second coup de minuit, il atteignait la première salle du palais qu'éclairaient cent lampes brûlant de l'huile parfumée, et toutes remplies de coffres d'ébène d'où s'échappaient des piles d'écus neufs.

Il hésitait, et entraîna vivement dans la deuxième salle en entendant résonner le troisième coup.

là, ce n'étaient plus des piles d'écus, mais des piles de louis d'or qui tombaient sur le parquet en mosaïque.

Il s'arrêta et allait remplir ses poches, quand le quatrième coup le chassa brusquement dans la troisième salle où il heurtait des monceaux de diamants, de rubis, d'émeraudes, de topazes, d'améthystes, de perles blanches et de perles noires.

Ebloui, il ferma les yeux pour conserver sa fermeté, pour pouvoir parvenir jusqu'à l'extrémité de la dernière salle où était suspendue la magique baguette de noisetier, et c'est en tremblant et après avoir compté le cinquième coup qu'il franchissait le seuil de la quatrième salle.

Celle-là surpassait en splendeur tout ce qu'on pouvait rêver : ses piliers étaient d'or, ses murailles de pierreries aux couleurs les plus brillantes et les plus harmonieuses, ses lampes de diamant, ses tapis de la soie la plus fine qui eût jamais été filée; on y respirait les parfums les plus doux et les plus enivrants; mais ce qui dépassait encore ces merveilles, c'étaient douze filles plus belles que l'aurore, à demi nues et dont le sourire eût fait palpiter même les statues de marbre des saints qu'on voit dans les cathédrales de Quimper, de Saint-Pol-de-Léon, dans les églises de Kreisker, de Plougastel et de Plouaré.

Stevan étouffait un cri d'admiration et demeurait immobile, sans voix, sans force, oublieux de la baguette de noisetier qu'il aurait pourtant pu voir, attachée à un mince fil d'or, dans la dernière salle.

Mais il n'avait plus d'yeux que pour les célestes créatures qu'il venait de rencontrer sur son chemin et qui s'avançaient vers lui avec des guirlandes de fleurs et des coupes remplies d'un breuvage divin.

Il n'avait plus d'oreilles que pour le bruissement de leurs pas et les suaves murmures de leurs lèvres.

Le sixième coup tintait et il l'entendait à peine; il n'entendait pas le septième; pourtant il semblait que le battant de la cloche frappât à ce moment avec une force décuple sur l'airain.

Le huitième coup n'arrivait point jusqu'à lui; le neuvième, le dixième, le onzième le trouvaient également sourd et sous le charme des enchanteresses qui l'entouraient et l'enlaçaient.

Enfin tintait le douzième coup, comme un glas funèbre!...

Revenu à lui, il essayait de fuir, ne pouvant plus parvenir jusqu'à la baguette de noisetier, mais le passage par lequel il était venu disparaissait sous une avalanche de sable que la mer nivelait, les lampes s'éteignaient, une odeur sépulcrale remplaçait leurs parfums, et les douze houris se changeaient en douze monstres de granit grimaçant horriblement!...

Éperdu, suffoqué, les pieds cloués au sol, il s'épuisait en efforts désespérés, puis tombait par terre, étouffait et râlait! . . .

Armand DUBARRY.

(La fin au prochain numéro.)

## LES DEUX RATS

Nous avons sous les yeux une magnifique édition des œuvres de La Fontaine, dont MM. Garnier frères viennent d'achever la publication, et nous nous empressons de la signaler aux amateurs.

Cette édition est due aux travaux de M. Louis Moland. Les annotations sont on ne peut plus intéressantes, et rien n'est plus curieux que de suivre, dans leurs modifications et leurs développements, des mythes, des légendes qui se sont condensées en cette forme magique que leur a donnée La Fontaine.

A propos de la fable intitulée : *Les deux rats, le renard et l'œuf*, nous trouvons dans les notes une historiette qui prouve que le récit du fabuliste est fort admissible; elle est extraite des œuvres de Joseph Pardewe.

« J'étais ce matin dans mon lit à lire : j'ai été interrompu tout à coup par un bruit semblable à celui que font les rats qui grimpent entre une double cloison; j'observais attentivement. Je vis paraître un rat sur le bord d'un trou; il regarde sans faire aucun bruit et, ayant aperçu ce qui lui convenait, il se retire. Un instant après, je le vis reparaitre; il conduisait par l'oreille un autre rat plus gros que lui et qui paraissait vieux.

« L'ayant laissé sur le bord du trou, un autre jeune rat se joint à lui; ils parcourent la chambre, ramassent des miettes de biscuit qui, au souper de la veille, étaient tombées de la table, et les portent à celui qu'ils avaient laissé au bord du trou. Cette attention dans ces animaux m'étonna. J'observais toujours avec plus de soin.

« J'aperçus que l'animal auquel les deux autres portaient à manger était aveugle et ne trouvait qu'en tâtonnant le biscuit qu'on lui présentait. Je ne doute pas que les deux jeunes ne fussent ses petits qui étaient les pourvoyeurs fidèles et assidus d'un père aveugle. J'étais dans une rêverie agréable, admirant toujours ces petits animaux, que je craignais qu'on n'interrompît.

« Une personne entra dans ce moment; les deux jeunes rats firent un cri pour avertir l'aveugle, et malgré leur frayeur, ne voulurent pas se sauver que le vieux rat ne fût en sûreté. Ils rentrèrent à sa suite et ils lui servirent, pour ainsi dire, d'arrière-garde. »

Est-il rien de plus touchant que ce petit récit, et cette belle action ne vaut-elle pas, dans le monde des rats, celle d'Antigone conduisant Œdipe aveugle?

Ch. DAVID.





L. N° 83

Imp. Lemercier & C<sup>o</sup> Paris

Ad. Goubaud & fils Editeurs Paris







**Description de la gravure coloriée n° 1329 C.**

COSTUMES D'ENFANTS ET TOILETTE DE CAMPAGNE. — 1. Petit garçon de huit ans. — Costume en drap léger gris ardoise clair. — Pantalon court, bou-tonné sur le côté, dans le bas. — Gilet à châle, ouvert sur une petite che-mise à plastron, dont le col est rabattu sur une cravate bleue. — Paletot sac formant revers dans le haut, avec deux rangées de boutons. Poches à parements rabattus placées au bas du vêtement. Galon de soie assorti au drap sur tous les bords. — Chapeau *Pifferero* en paillasson, entouré d'un ruban bleu, avec une aile bronzée sur le côté.

2. Petite fille de dix ans. — Costume en limon rose et mousseline blan-che. — Robe princesse, garnie d'un volant froncé au bas de la jupe; plissé au bas des manches. Redingote croisant en biais devant et ouverture de-puis la taille derrière, avec poches dans le bas des devants. Tous les bords du vêtement sont ornés de plissés, y compris les entourures des bras; des nœuds papillons en ruban rose suivent les deux ouvertures devant et der-rière, ainsi que le dessus des poches. — Chapeau *Ophélie* en paille à jour, complètement doublé de soie paille, avec ruche de tulle dessous et nœuds de ruban rose dessus.

3. Toilette de jeune femme en linon écri. — Jupou à traîne, entouré devant de deux volants plissés, et d'un autre volant froncé dont le bord est garni de soutaches rouges avec bouillonné à tête dentelée en rouge. Trois hauts volants, soutachés en rouge et terminés par un plissé, forment la traîne. Tunique à bords dentelés, entourés de dessins à la grecque en sou-tache rouge; drapée en biais par un relevé fixé assez haut de côté, elle couvre le devant du jupon en formant trois plis assez creux, retenus et fixés sur l'autre côté; elle est relevée en trois coques plates derrière. — Cui-rasse unie, ouverte en châle et garnie d'un fichu Marie-Antoinette de même étoffe et à bords dentelés comme la tunique; ce fichu est négli-gemment noué au bas de l'ouverture. Plissé et ruche à la vieille, à bords soutachés, placés au bas des manches. — Lingerie ouverte, en mousseline plissée. — Chapeau rond, en paille noire, garni de ruban crème et d'une plume de même nuance sur la calotte. Cache-peigne en ruban et groupe de roses rouges. — Ombrelle canne en linon, brodée de rouge et entourée d'un volant de broderie anglaise.

4. Baby de deux ans. — Robe de basin blanc, plate devant, toute plis-sée derrière, décolletée en carré avec manches courtes, et garnie de bandes brodées sur tous les bords. Ceinture en large ruban natté souplé blanc. — Chapeau rond, en paille de riz, orné dessous et dessus de ruban blanc pa-reil à la ceinture. — Petites chaussettes en fil d'Écosse blanc. Bottines en peau blanche.

5. Petit garçon de cinq ans. — Costume en toile bleue, composé d'une robe et d'un paletot sans manches. Le corsage de la robe est long et plat, la jupe toute plissée, avec ceinture de ruban bleu. Le paletot sac est fendu au milieu derrière, ouvert devant, avec une garniture de boutons et bou-tonnières sur les deux bords. Boutons aux poches et aux manches. Col marin et béret assortis, avec ruban et houppette d'un bleu plus foncé.

**Description de la gravure coloriée n° 1330 D.**

*Substituée à la gravure n° 1329 C, pour celles de nos abonnés qui en ont fait la demande.*

1. Chapeau *Bergère* en paille d'Italie, à passe inclinée devant, et dont la calotte est recouverte par la garniture. Celle-ci consiste en plume blan-che, nœuds de ruban bleu à bouts flottants derrière et groupe de margue-rites simples sur le devant. Bouquet de myosotis, avec rose, placé sur le côté dessous.

2. Fichu de diner, composé de bandes de mousseline brodée et feston-née, posées pied contre pied; une de ces bandes forme une ruche inté-rieure, et les deux autres des volants extérieurs. Ce fichu est garni de gaze écrie, laquelle forme des pans coupés en pointe et entourés de la même broderie. Chou de broderie et nœuds de gaze formant le fichu.

3. Bonnet du matin en organdi. Fond mou et passe formée de volants brodés entre lesquels s'échappe une ruche d'organdi unie. Écharpe de

gaze rose entourant le fond, nouée sur le côté, avec nœuds de broderie et pans flottants.

4. Ombrelle-canne en soie lilas doublée de soie crème, entourée d'un volant dont la tête est formée d'une cordelière dessinant des trèfles.

5. Aumônière en foulard écri, garnie de blonde anglaise et de ruban bleu.

6. Ombrelle-canne en soie rosée, entourée et garnie de petits volants de soie noire à tête coulissée et bandes assorties rayant chaque couture sur le bord.

**Description de la figurine coloriée L. N° 83.**

*Annexe de l'édition n° 3.*

TOILETTE DE JEUNE FEMME. — Costume en faille marron et foulard chiné. — Jupou de faille à traîne, entouré d'un volant à plis creux dont la tête est garnie, dans chaque angle des plis, d'un petit soufflet plissé en faille. — Cuirasse extra-collante, sur le bord de laquelle vient s'adapter un large galon marron et havane qui tient à la tunique. Celle-ci s'agrafe de côté devant, et le galon suit le bord de l'ouverture jusqu'en bas; cette partie est croisée sur l'autre et toutes deux sont fixées au jupon par des nœuds de faille. Lisérés de faille sur tous les bords de la tunique et de la cuirasse. — Lingerie élégante en batiste et valenciennes; cravate assortie. — Cha-peau de paille de riz. Bandeau de gaze havane avec branche de roses; draperie de gaze pareille autour de la calotte, nouée dans le bas derrière, et plume écrie sur le sommet contre la passe.

**REVUE DES MAGASINS**

La *Scabieuse*, comme nous le disions dernièrement, est une maison de spécialité de deuil où l'on trouve non-seulement toutes les étoffes désirables sous ce rapport, ainsi que la confection dans la plus large acception du mot, mais aussi la parure, la coiffure et le chapeau, tels qu'une femme vraiment élégante peut les souhaiter.

La visite que nous ferons aujourd'hui rue de la Paix, 10, aura surtout pour but d'apprécier les avantages que la *Scabieuse* peut offrir à nos lec-trices pour cette partie de la toilette. Il y a d'abord celui-ci : c'est qu'on y trouve toujours un joli choix de chapeaux tout faits, appropriés au carac-tère particulier des différents degrés de deuil, ce qui est fort commode dans les moments où l'on est pressé. Puis les chapeaux de la *Scabieuse* ont fort bon air et coiffent à ravir. Voici quelques modèles parmi ceux qui nous ont été présentés :

Capote diadème en crêpe anglais; le diadème formé de draperies super-posées et de coques roulées, disposées avec goût; double bavolet derrière et barbes assorties prises dessous.

Capote à fond mou, formé par un voile de crêpe lisse qui flotte très-bas et qui est retenu par un nœud cache-peigne en crêpe anglais. Une natte en crêpe lisse et en crêpe anglais forme la passe; les barbes mentonnières sont assorties aux deux étoffes.

Un autre chapeau, très-élégant, est composé d'une passe en paille de riz blanche et d'un fond mou en soie violette, recouvert d'un tulle résille de nuance crème. Des barbes en ruban, garnies de franges crème, forment le bavolet; des violettes de teinte foncée, entremêlées de blonde anglaise, complètent le tout.

Citons encore une couronne composée d'épis et de feuillage noirs, enca-drant un fond mou en tulle résille noir avec barbes de dentelle anglaise.

En voilà plus qu'il ne faut, sans aucun doute, pour engager nos lectrices à ne pas oublier la *Scabieuse*.

— Il est impossible de ne pas reconnaître qu'on trouve à la *Ville de Lyon* les plus jolies garnitures de robe, les plus coquettes parures de gaze ou de dentelle, les plus superbes rubans, les meilleurs gants et la mercerie la plus fine qu'une femme de goût puisse désirer. Nous sortons toujours de plus en plus ravié de nos visites à la rue de la Chaussée-d'Antin, 6, parce que nous en tirons des éléments de nouveautés très-précieux pour nos lectrices.

Aujourd'hui, par exemple, nous signalerons : le galon *chevron* ombré, en toutes teintes, très-recherché pour le costume; le galon à jour, en laine et soie, que l'on assortit aux étoffes; le galon à jour en acier, avec frange



pareille, constituant la plus élégante des garnitures. La frange « tablier et pomponnette » est extrêmement riche. La frange écharpe, ayant 50 centimètres de hauteur, est également très-précieuse comme ornement de robe; on la dispose en draperies, de mille façons différentes, et nous l'avons vue employée comme véritable écharpe *Clarisse Harlowe*. Cette frange écharpe ne coûte que 20 fr. le mètre à la *Ville de Lyon*, ce qui n'est pas énorme, vu le parti qu'on en peut tirer. Nous citerons encore le marabout de soie gaufrée, faisant l'effet de plumes et infiniment plus léger, dont le prix de 8 f. 75 le mètre mérite d'être retenu. Enfin, le galon frange offre cette particularité que, dans quelque sens qu'on le place sur un vêtement, les grelots tombent toujours gracieusement.

Il faut mentionner également les écharpes en guipure de soie crème, qui donnent un si vil éclat d'élégance à la toilette qui en est ornée; puis les écharpes en gaze de toutes nuances, frangées de chenille, et les écharpes *Clarisse Harlowe*, formées d'un filet de chenille noire et de franges assorties: c'est la vraie passion du moment.

— Vive le foulard! Par sa souplesse il se prête à toutes les combinaisons de chiffonnés, de coquillés et de drapés; par la beauté de son tissu, il convient aux plus riches toilettes; par l'éclat et la fraîcheur de son coloris et de ses nouvelles dispositions, il devient l'égal des tissus de soie les plus recherchés.

La *Colonie des Indes* (rue de Rivoli, 414), grâce à l'habile direction de M. et de M<sup>me</sup> LEXON, est admirablement assortie de nouveautés en ce genre. On trouve dans cette maison la plus grande variété et le choix le plus coquet de tout ce qui concerne le foulard des Indes et de Chine; il suffit de demander la collection des échantillons pour se rendre compte de la beauté et de la variété de ces magnifiques séries d'étoffes.

Nous recommandons à l'attention des femmes économes une bonne qualité de foulard uni, ayant 90 centimètres de largeur et ne coûtant que 4 fr. 75. Beaucoup de personnes le prennent pour faire un joli jupon, et complètent le costume par cinq ou six mètres de foulard de fantaisie, à gentils dessins de rayures, flèches, pois, etc., coûtant 6 fr. 50, en 80 cent. de largeur. Mais si l'on veut faire une polonaise élégante, on prend une jolie grisaille à 8 fr. 50, ou bien un beau broché, sorte de matelassé de même prix, et par d'heureuses combinaisons de couleurs, on arrive à faire de superbes costumes qui ne coûtent pas plus de 100 francs.

Avec le mélange du cachemire de l'Inde, si fort à la mode aujourd'hui, et du foulard de l'Inde, on fait des costumes d'une élégance achevée et la *Colonie des Indes* nous en fournit tous les éléments. M<sup>me</sup> Lenoir nous montrait récemment les richesses qu'elle possède à ce double point de vue et nous sommes persuadés qu'on ne peut mieux faire pour une emplette de cette sorte que de s'adresser et se confier à elle.

— Voici la saison qui s'avance et bientôt nos jolies Parisiennes prendront leur volée vers les champs. Il est si bon de se reposer à la campagne des fatigues de la vie mondaine!... Mais que les journées seraient longues si l'on ne savait se créer des occupations! Une bonne machine à coudre, voilà pour beaucoup de femmes une vraie ressource de distraction. Madame, qui ne fait rien de ses dix doigts en ville, trouve fort amusant de faire travailler sa machine à coudre à la campagne. Avec de bons patrons fournis par son journal, elle taille, prépare, coud et termine des costumes pour les enfants, pour elle-même; et, ma foi, personne n'est plus content qu'elle ni plus fière de son travail. Les jeunes filles se mettent également de la partie, et il arrive qu'au bout d'un mois on a abattu de l'ouvrage pour lequel il eût fallu tout une année à Paris.

Seulement, nous devons ajouter que toutes les machines à coudre ne rendraient pas des services aussi signalés. En parlant ainsi, nous songeons exclusivement à la machine *Wheeler et Wilson* que nous connaissons par expérience et qui n'a pas sa pareille, sans contredit. C'est la véritable machine de famille, parce qu'avec elle on peut exécuter n'importe quel ouvrage, faire tous les points et toutes les coutures, ourlets, plis, fronces, bouillonnés, coulissés, etc., en employant quelque tissu que ce soit.

Moyennant 225 francs, on peut se procurer ce trésor de famille, en s'adressant à M. Henri SEELING, l'agent français de la compagnie *Wheeler et Wilson*, boulevard Sébastopol, 70; rue Neuve-des-Petits-Champs, 97; ou boulevard Bonne-Nouvelle, 37.

— Avant de partir pour les eaux ou la campagne, il ne faut pas oublier de se précautionner contre les deux plus grands ennemis de la beauté: l'air et l'eau, que l'on combat par les ablutions fortifiantes et rafraichissantes, les corps gras et les poudres diaphanes; en d'autres termes, une parfumerie saine et délicate, comme celle de la maison Ed. PINAUD.

La *Corbeille fleurie* est une marque de fabrique bien connue du monde élégant, qui prend sans autre examen tous les produits ainsi apostillés. C'est un passeport auprès de tous les connaisseurs en parfumerie. Le *lait d'Hébé*, la *crème neige*, le savon dulcifié aux violettes de Parme, voilà des compositions qui jettent un défi aux ans et semblent crier: On ne passe pas! Il suffit de faire un usage constant de ces trois produits pour conclure un pacte avec la jeunesse.

La maison Ed. Pinaud à la *Corbeille fleurie* (boulevard des Italiens, 30) offre cette particularité, qu'elle procède par séries pour tous ses cosmétiques, et que chacune affecte un parfum particulier. Les unes sont à l'opoponax, les autres à l'ylang-ylang, aux violettes de Parme, au gardenia. Dans le choix à faire de sa parfumerie, il est nécessaire d'indiquer le parfum qu'on préfère, afin d'avoir le même pour tous les produits: savons, cold-crème, poudres dentifrices, pommades, etc.

## PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉS

### Grand Panorama des modes de Printemps et d'Été 1876.

Le renouvellement des saisons amène naturellement avec lui la nécessité, pour toutes les personnes qui s'occupent de la confection des toilettes féminines, de se procurer des modèles nouveaux, assez variés et assez nombreux pour satisfaire à toutes les conditions de goût et d'élégance qui s'imposent.

A ce point de vue, — toujours soucieux que nous sommes d'être agréables à nos lectrices et de leur rendre service, — nous avons fait établir et nous mettons dès aujourd'hui à leur disposition une GRANDE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. On pourra s'en faire une idée en songeant qu'elle ne contient pas moins de quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, et représentant un ensemble de quatorze toilettes inédites du meilleur goût et de la dernière élégance, pour le PRINTEMPS et l'ÉTÉ de 1876.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver une collection de toilettes de ville, visite, réception, soirée, mariage et de costumes d'enfants plus habilement reproduite et plus pratiquement utile. Aussi ne saurions-nous trop conseiller à nos abonnés de faire sans retard l'acquisition de cette magnifique planche, d'un si grand intérêt en ce moment et si avantageuse.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton pour éviter qu'elle arrive en mauvais état, il suffit d'adresser trois francs en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. GOUBAUD et fils, 92, rue Richelieu, à Paris.

### SOMMAIRE DU 2<sup>e</sup> NUMÉRO DE JUIN 1876

**TEXTE.** — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> MARY D'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par BACHAUMONT. — Chez les immortels: Guizot, par M. J.-B. DUMAS. — Théâtres, par HOPFROG. — *A Douarnenez*, nouvelle bretonne, par M. Armand DUBARRY. — Les deux rats, par M. Ch. DAVID. — Description des gravures. — Revue des magasins et renseignements divers.

**ANNEXES.** — Gravure coloriée n° 1329 C, dessin de M. Jules DAVID: costumes d'enfants et toilette de campagne. — Gravure n° 1330 D (substituée sur demande à la gravure n° 1329 C): détails de modes. — Figurine coloriée L. n° 83 (annexe spéciale à l'édition n° 3): toilette de jeune femme.

Dans le texte: P. n° 317, dessin de M. E. PRÉVAL: Gilet Louis XV. — DG. n° 633, dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes de deuil et demi-deuil. — G. n° 642, dessin de M. E. THIRION: chapeau, lingerie, détails de modes.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



## MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Parmi les mariages de la quinzaine, il en est un qui a passé presque inaperçu malgré la haute naissance des contractants; c'est celui du prince de Ligne avec M<sup>lle</sup> Charlotte de Biron. Les Biron étant encore en deuil du jeune comte Armand, — mort pendant son volontariat, il y a huit mois environ, — la bénédiction nuptiale a été donnée dans la chapelle de l'Archevêché, en présence des témoins et de quelques hauts personnages.

C'est un usage fort ancien, que la société observe fidèlement, de se marier dans une chapelle particulière pendant un deuil et pendant le carême, afin d'éviter toute ostentation. Nous connaissons même une grande dame qui a été mariée dans un salon, converti en chapelle pour la circonstance, parce qu'on était à la fin du carême.

Splendides étaient les magnificences de la corbeille et du trousseau de M<sup>lle</sup> de Biron. On ne savait où arrêter son admiration: le regard et le goût, flattés à l'unisson, se portaient avec autant de plaisir sur les dentelles, les bijoux, les pièces de soie et de velours, les éventails, que sur les toilettes et la lingerie. Pourtant on éprouvait de véritables éblouissements en considérant la pièce capitale de la corbeille: une parure très-complète en grosses émeraudes et diamants d'une valeur considérable, et que le chef de famille qui l'a offerte n'a pas mis moins de vingt-huit ans à composer. Il y avait encore des volants de point d'Alençon brodé, qui faisaient l'admiration de tous les connaisseurs. Mais nous renonçons à donner de plus amples détails sur toutes ces merveilles, car le trousseau à lui seul demanderait plus de place que nous n'en avons à notre disposition.

Nous nous contenterons de signaler la coquette pensée de mettre de petits rubans roses partout, pour servir de coulisses... puis l'assortiment des bas de soie pour les différents costumes. Enfin, au milieu de quinze toilettes confectionnées, toutes plus jolies les unes que les autres, nous en citerons une seulement, parce qu'elle sera peut-être, pour certaines de nos lectrices, un élément

d'inspiration. C'est une tunique et une cuirasse faites d'un châle de l'Inde; les franges sont employées comme garnitures pour les bords des deux vêtements et des poches, qui sont ornées de riches passementeries assorties; des cordelières relèvent les draperies de la tunique. Les manches sont en faille noire, ainsi que le jupon sur lequel cette toilette est posée.

Puisque nous parlons mariage, nous ne sortirons pas de notre sujet en faisant quelques observations qui serviront de réponse à deux lettres reçues. La question posée est celle-ci: — Quelle toilette convient le mieux à une veuve et à une vieille fille qui se marient?

La robe de soie grise constituait autrefois une tradition dont on ne se départait pas; aujourd'hui, pourvu que la toilette soit élégante, on peut à peu près tout mettre. Nous avons même vu, cet hiver, une jeune et jolie veuve se marier en robe princesse de velours marron et garnitures de dentelles blanches; une mantille de dentelle blanche posée sur une couronne de roses thé remplaçait le chapeau. — Ces jours derniers, nous avons assisté au mariage d'une autre jeune veuve dont le costume de faille havane clair, à longue traîne, était garni de volants et de franges superbes; belles valenciennes au corsage et aux manches. Comme chapeau, une couronne de muguet encadrant un fond de tulle crème sur lequel tombaient en cascade plusieurs petites roses de nuances variées. Des brides en faille crème complétaient



P. N° 314. — CHAPEAU Aïda.

Modèle de M<sup>me</sup> Hermantine Du Riez (rue Halévy, 8).

l'ensemble de la coiffure, qui était très-seyante.

Une fille qui se marie après trente ans doit généralement renoncer au costume tout blanc; elle adopte une robe de soie très-claire, de nuance crème, si elle le veut. Mais son chapeau doit être blanc et garni de la fleur d'oranger traditionnelle; elle devra également porter le bouquet assorti, placé sur le côté de son corsage. Nous ajouterons, toutefois, que lorsque la demoiselle est restée jeune en dépit des années, rien n'empêche qu'elle ne bénéficie de la robe virginale.



Le costume d'enfant — des *babies*, nous entendons — est entré depuis quelque temps dans une phase des plus heureuses. Cette forme princesse demi-ajustée, ces longues tailles, ces petites jupes, ces garnitures de broderie, ces grands cols marins, ces boutons boules si mignons, ces larges nœuds de ruban, tout cela convient merveilleusement à ces petits personnages. Leur taille carrée, leur corps souvent trop rebondi s'accrochent bien mieux de vêtements flottants que de corsages ajustés. Citons, entre autres, une ravissante robe de popeline bleue pour une petite fille de quatre ans : robe de forme princesse non ajustée, encadrée devant de guipures irlandaises, avec rangées de boutons de nacre; tout le milieu du dos coulissé très-finement depuis le haut du cou jusqu'à mi-jupe, où un plissé, remplaçant le jupon, vient compléter la robe. Des dentelles pareilles aux précédentes encadrent cette partie coulissée du dos, dont le bas, au point de jonction du plissé, est garni d'un nœud de ruban. Col marin en guipure; même dentelle aux poches et aux manches.

Le chapeau *Nicois*, en paille recouverte de mousseline garnie de plissés et de valenciennes, avec ruban ou velours et fleurs mignonnes, jouit d'une grande faveur auprès des petites filles. Quant aux garçons, c'est le béret marin qui l'emporte; on l'établit en gros drap ou en toile écrue, sans autre garniture qu'un petit pompon de couleur vive placé juste au sommet de la calotte.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 314.

CHAPEAU *Aida*. — Paillason à passe diadème devant, formant bavolet derrière et calotte bombée. Une ruche en tulle crème entoure l'intérieur du chapeau; un nœud de ruban de gaze bleu marine, avec rose et feuillage, orne le côté du diadème. Ruban pareil autour de la calotte, qu'il couvre à moitié, formant un large nœud dans le bas sur le bavolet. Tout le dessus de la coiffure est couvert de muguet se répandant sur la calotte et tombant derrière.

G. N° 637.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Mantelet *Archiduchesse* en sicilienne noire, garni de passementeries riches et de guipures de soie. Sa forme est celle d'un mantelet dont les pans très-longs croisent au bas de la taille devant pour retourner se fixer au bas de la jupe derrière; des nœuds de ruban en garnissent les extrémités. Le haut du dos est orné d'un capuchon pointu, terminé par un nœud de ruban; un pli Watteau, qui prend naissance sous ce nœud, donne une gracieuse ampleur à la pèlerine. Un pan supplémentaire, garni comme le reste et partant du dessous, retombe sur les deux pans fixés au milieu du jupon. — Sous ce vêtement élégant, il y a un costume en armure de laine : jupon à traîne, entouré d'un volant à tête plissé. Tablier garni de même, lacé derrière par une cordelière qui le fronce et forme un nœud au bas. Cuirasse sans garniture, lacée par derrière comme le tablier; des plissés terminent le bas des manches. — Lingerie plissée. — Chapeau à fond mou formé par un foulard écri et passe de paille. Raisin et feuillage groupés dans le haut de la calotte et disposés en bandeau devant.

2. Costume *Boyadère*. — Robe princesse en sicilienne havane clair, à traîne très-accentuée; un plissé orne le tour de cou et le bas des manches, avec un parement clos par des glands. — Deux écharpes en foulard bleu marine, garnies de lisérés et de plissés, entourent, l'une au-dessus de l'autre, le devant de la robe et s'entre-croisent à plusieurs reprises derrière, où elles se fixent en dernier lieu par un anneau et une cordelière deux fois nouée dont les deux glands pendent sur le côté. Un fichu en crêpe de Chine noir, garni de dentelle noire, est gracieusement noué devant. — Lingerie en broderie anglaise légèrement ruchée. — Chapeau de paille ondulée, à calotte ronde et passe relevée presque tout autour. Guirlande de volubilis de plusieurs couleurs et feuillage sombre, disposé autour de la

calotte et en bandeau devant. — Gants de Turin. — Ombrelle en soie assortie à la robe avec volant découpé.

G. N° 640.

TOILETTE D'INTÉRIEUR ET TOILETTE DE VISITE. — 1. Costume en fantaisie de laine et faille bleu marine. — Jupon très-ample derrière et sans garniture. — Polonoise de forme princesse, très-ajustée sur le buste et boutonnée derrière sur toute la hauteur. Drapée sur les côtés, elle y est fixée par une poche très-allongée, plissée dans le haut et le bas, d'où le morceau de faille qui la forme pend ensuite naturellement. Volant froncé suivant le bord inférieur, et nœud de ruban assorti formant l'ouverture du bas. Volant froncé au bas des manches. — Lingerie en broderie anglaise.

2. Costume en cachemire et foulard crème. — Jupon à courte traîne, garni de quatre volants plissés. — Echarpe de foulard garnie de plissés, drapée sur la jupe à partir de la poche, au bas de laquelle elle revient se fixer sous un nœud, pour pendre ensuite assez bas. — Cuirasse garnie dans le haut de plissés en foulard et d'un col qui se rabat sur les côtés en formant revers. Même arrangement, au bas des manches, de plissés et de parement avec nœud de ruban. — Lingerie ouverte et plissée. — Chapeau de paille garni dessous de fleurs des champs. Le fond est recouvert d'une dentelle de lama gentiment drapée et dont une pointe flotte derrière. — Plume crème sur la calotte.

#### Description de la gravure coloriée n° 1331.

TOILETTES DE BAL DE CASINO. — 1. Robe princesse en faille blanche, recouverte de tulle. Le bas de la longue traîne est garni de plissés et de bouillons alternés. Sur le devant du jupon, le tulle est coulissé dans la hauteur et ainsi maintenu par des guirlandes mignonnes de fleurs jardinière. Une bande coulissée et une blonde blanche encadrent ces devants et entourent le bas des côtés plats. — Le tulle recouvre le haut de la robe en suivant la forme princesse et constitue un tablier court et arrondi devant, puis une ample et longue tunique derrière, où elle est toute bouffante. Une blonde et une guirlande de fleurs jardinière entourent les bords du tablier, en se fixant sur le côté de la hanche sous un large bouquet à traîne; de ce bouquet sortent trois coques de ruban de gaze blanche avec bout tombant. Même garniture de fleurs et de dentelle au bas de la tunique; un groupe pareil, posé au milieu du bord, derrière, assujettit la tunique à la traîne avec un nœud de ruban-gaze. — Le corsage décolleté est encadré des mêmes fleurs posées sur une dentelle qui festonne sur les épaules. — Cache-peigne de fleurs assorties posé au milieu du chignon. — Gants de Suède blancs à neuf boutons.

2. Costume de jeune fille, en faille et tarlatane blanche. — Robe princesse à traîne, garnie derrière d'un volant (en tarlatane) plissé, puis d'un second volant plus petit et coupé au milieu par un ruban bleu. Tarlatane plissée à plis plats maintenus devant sur une hauteur de 50 centimètres. — Tunique juive en tarlatane toute plissée, formant un long tablier devant et deux pointes derrière. Une broderie bleue court sur tous les bords, avec petit ruban bleu posé à plat et valenciennes. Une écharpe *Haydée* en surah bleu entoure tout le corps par dessus la tunique juive. Bouclettes assorties s'échappant du milieu des deux pointes de la tunique. — Touffe de volubilis bleus au sommet de la coiffure, se répandant en traîne derrière.

#### Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

TUNIQUE JUIVE. — Cette tunique forme un long tablier devant et deux pointes derrière; elle est très-décolletée devant et derrière. Trois plis plats sont formés de chaque côté, devant et derrière, et vont en s'évasant du haut ainsi que du bas de la taille. Les deux côtés (ou un seul, à volonté) sont relevés par une écharpe.

Notre patron se compose des pièces suivantes :

1° Devant. — 2° Dos.

(Voir ce modèle sur notre gravure coloriée n° 1331.)



## ÉCHOS DE LA MODE

Au dernier bal de M<sup>me</sup> de R..., de magnifiques toilettes : diamants, perles, rubis versés à flots sur les épaules ; mais ce n'est pas par la plus brillante qu'on était ébloui.

Imaginez une simple robe de faille blanche, sculptée sur une très-belle personne. Pas une couture ; impossible de voir comment on était entré dans cette robe qui moulait si merveilleusement la taille et n'avait pour tout ornement qu'une draperie prise dans l'étoffe même du corsage ; sur la jupe, des écharpes de crêpe blanc, jetées en tuniques avec doubles rangs de coques Louis XIII, à envers de satin, frissonnant au bas. La traîne unie, un coulissé très-large de faille, simulant la basque, et remontant sur les hanches. A gauche, une énorme touffe de fleurs de tilleul et rose-thé. Les mêmes fleurs dans des cheveux blonds. Un succès fou, bien mérité.

Très-réussis un autre fourreau de faille rouge cardinal, drapé en longueur, et une robe en faille crème, rehaussée de nœuds de velours rubis et d'écharpes de gaze brodées de fleurs de soie multicolores.

Pour la promenade à pied, le matin, toujours et plus que jamais les costumes bretons.

On remplace le drap par de la sicilienne, du crépon de soie, de la dauphine. On les fait marron, avec le col, les manches et les poches brodés de lilas blanc vert mousse, en sicilienne avec broderies de *ne m'oubliez pas*, gris argent en fine laine anglaise avec oeillets cerise, et on ajoute autour du cou la cravate flottante en foulard cerise.

Le chapeau, très-simple, en grosse paille paysan, peut être orné d'un large nœud à damier, assorti aux couleurs du costume bleu marine et blanc, mousse et bleu de ciel, cerise et gris, etc.

On est bien fatigué des galons. Il faudrait laisser cela aux sergents-majors et aux fauteuils. D'ailleurs, pour l'été, c'est très-lourd. Comme les broderies sont plus élégantes ! surtout les broderies de soie sur batiste écrue et sur gaze.

Rien de plus réussi que les grandes écharpes-tuniques qu'on drape et qu'on noue à sa fantaisie sur n'importe quelle jupe. Il y en a en laine simple brodée de laine pour le costume du matin, en foulard d'Orient à touffes de fleurs, en arabesques de soie pour la toilette de jour habillée, en canevas de soie, en crêpe de Chine, en gaze de Chambéry.

Pour les courses, l'écharpe-tunique en laine écrue avec guirlandes de pervenches descendant en longueur et très-serrées les unes contre les autres de manière à couvrir toute l'étoffe ; au bord, bouquets de pervenches jetés au-dessus d'une dent ronde à frange bleue.

Ou bien encore en crêpe de Chine blanc, la dent du bord scintillante de jais et de broderies de lis d'eau blanc, oiseaux-mouches voltigeant au-dessus des lis et petites bêtes à bon Dieu parsemées sur l'écharpe. Elle a été envoyée ainsi à la princesse de Galles. Avec des hirondelles de grosse soie et chenille, sur crêpe gris, elle a été portée à un grand dîner par lady D...

Entrevu le plus charmant des chapeaux de printemps sur la tête blonde de la plus jolie des baronnes. — Une petite capote en lophophore, à fond plat, bavolet pareil et diadème de lophophore. Sur le côté, une touffe de *ne m'oubliez pas* et de résédas fraîchement cueillis. Brides de ruban mousse.

X. V.-P.

## LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Chaque circonstance, quelque légère qu'elle soit, sert à me faire voyager à reculons dans le jardin fleuri de ma jeunesse ; de cette jeunesse que désormais, hélas ! je ne peux plus revoir ailleurs que dans mes souvenirs. Ainsi un article de journal, fort peu important cependant, a réveillé ma mémoire et m'a montré, comme si je le voyais encore, le personnage dont il était question. Il s'agissait de l'éloge de Dupin aîné, éloge qui fut prononcé, il y a quelques jours, devant l'Académie des sciences.

Mais, pour ma part, ce ne sont pas des éloges qui sous ma plume viennent saluer le souvenir de Dupin aîné, de cet homme qui joua un rôle si triste, pour ne pas dire autre chose, lors du coup d'État du 2 décembre !

Il était alors président de la Chambre des députés. — Quand on vint pour envahir avec trahison notre Corps législatif, au lieu de se montrer comme il devait le faire, Dupin se cacha honteusement, à l'indignation générale : aussi ces messieurs s'étaient-ils promis de lui en témoigner hautement cette indignation la première fois qu'ils le rencontreraient après leur sortie de prison. Ce fut M. de Montalembert à qui échut cette tâche, et c'est, je crois, dans le salon de M<sup>me</sup> de Lieven qu'ils se rencontrèrent. Le comte parla haut et ferme, mais Dupin s'en tira par une pasquinade qui eut du reste fort peu de succès.

— Eh ! mon cher, vous en parlez fort à votre aise ! fit l'ancien président de la Chambre envahie ; j'étais seul ! tout seul !... Certainement, si j'avais eu le moindre soldat près de moi, je l'aurais fait tuer avant de me rendre, mais...

M. de Montalembert interrompit Dupin par une exclamation fort énergique, puis lui tourna le dos avec mépris.

Du reste, c'était un homme très-léger que ce grand héros de la basoche, et il traitait à coups de langue nos députés avec une désinvolture incroyable.

— La tribune, disait-il un jour avec son sourire aigre, me fait l'effet d'un puits ; aussitôt qu'un sceau (sot) descend, il en remonte un autre.

Un jour deux députés se disputaient le droit de monter à la susdite tribune : l'un était M. Antony Thouret, homme très-gros, très-grand, très-bien portant, tandis que son concurrent était au contraire long, fluet, malingre.

— N'est-ce pas, monsieur le président, que c'est à moi de monter ? disait M. Thouret en invoquant l'appui du président pour soutenir sa prétention.

— Du tout ! du tout ! exclama Dupin, c'est à M. X... : c'est aujourd'hui un jour maigre !...

Du reste, il ne traitait pas mieux les hauts dignitaires de la Chambre que les autres députés. Ainsi le général Bedeau était vice-président de l'Assemblée ; or, en 1849, en février, on voulut fêter l'anniversaire de la Révolution ; pour cela, il devait y avoir grande messe chantée avec pompe, etc. J'étais allée, pour voir passer le cortège, chez la baronne de Montfort, amie de Dupin ; tout à coup celui-ci arriva comme un simple mortel.

— Oh ! monsieur le président, exclama la baronne, je n'espérais pas le bonheur de vous voir ; je pensais que vous deviez marcher à la tête de l'Assemblée.

— Pas si bête ! fit en souriant Dupin, j'ai envoyé mon bedeau à ma place.

Cependant, après le coup d'État, Dupin eut un moment de courage parlé ; ainsi c'est à lui qu'on attribuait ces deux mots si sanglants, qui saluèrent la saisie des biens de la maison d'Orléans :

« C'est le premier vol de l'aigle. »

« Napoléon I<sup>er</sup> était le coupeur de têtes de la branche aînée, Louis Bonaparte est le coupeur de bourses de la branche cadette. »



Vous voyez « comme avec irrévérence, parlait des dieux ce maraud! »

Mais tout à coup, — fut-il converti ou séduit? — Dupin passa avec armes et bagages dans le camp de celui qu'il appelait « le coupeur de bourses » et accepta ou sollicita la haute position de procureur général à la cour de cassation.

Alors le tolle fut général aussi, et la petite fronde des salons qui florissait à ce moment-là, les journaux ne pouvant plus rien dire, fit paraître sous forme de nouvelles à la main une foule d'épigrammes assaisonnées d'esprit gaulois et qui couraient de poche en poche. Le nom de Dupin (du pain) prêtait fort à la circonstance. Voici quelques-uns de ces traits que je recueille à votre intention, en glanant dans le vaste champ de ma mémoire :

Ce héros de la basoche  
S'est terriblement fondu ;  
Et de brioche en brioche  
Le voilà Dupin perdu.

Le feu d'enfer étant aux gredins départi,  
Le diable à son souper aura Dupin rôti.

Pour reprendre son siège il n'est point indécis,  
Mais soixante-quinze ans... c'est bien Dupin rassis !

Du citoyen, de l'homme, il n'est qu'un faux semblant ;  
Il fut rouge, il fut bleu : nous aurons Dupin blanc.

Que d'un heureux espoir le peuple se repaïse :  
Si tout le reste est cher, voilà Dupin qui baisse.

Notre gouvernement a fait là fausse route,  
Car en prenant Dupin, il n'a pris qu'une croûte.

La dernière journée fut pour lui tout exprès ;  
Mais tout cela, morbleu ! ne fait pas Dupin frais.

Je m'arrête, car je n'en finirais pas. Le pauvre Dupin eut connaissance de ces choses : il y a des amis si charitables en ce monde ! Il sut aussi qu'on en avait ri dans l'entourage impérial ; peut-être l'empereur lui-même trouva-t-il cela drôle : il méprisait tant les hommes ! Et il avait bien raison quand il jetait les yeux autour de lui ! Aussi notre malheureux procureur général en prit, paraît-il, ou un chagrin ou une rancune qu'il conserva jusqu'à sa mort.

En Dupin il y avait deux hommes : l'homme politique sans conviction et sans conscience, et le magistrat le plus éclairé et le plus capable. Sous cette dernière figure, il avait tout pour lui : aptitude merveilleuse aux affaires, connaissance approfondie des lois, coup d'œil juste et pénétrant, dextérité parfaite à diriger un débat, et la force physique pour en soutenir les fatigues. Quand il laissait de côté son esprit sarcastique, les jours d'agitation à la Chambre, avec de foudroyantes apostrophes et une inébranlable fermeté il rappelait à l'ordre tout le monde, soutenait un orateur ou le redressait, et réprimait le désordre avec sa voix stridente. Mais si parfois il voyait la victoire pencher du côté qu'il eût voulu voir abattre, il bondissait de son fauteuil, s'élançait à la tribune et là, par une charge à fond de train, impétueuse autant qu'habile, l'orateur complétait, dans un discours merveilleux, l'œuvre que n'avait pu accomplir le président sur son fauteuil.

Ce fut le conseiller et l'ami de Louis-Philippe, qui prisait fort les qualités solides du brillant avocat. Le roi déchu le nomma même un de ses exécuteurs testamentaires ; aussi vous devez comprendre la stupeur et l'indignation de ceux qu'il devait défendre et qu'il abandonna pour passer à l'ennemi ! Encore s'il avait été pauvre : ayant des enfants à nourrir, on eût pu trouver là des circonstances atténuantes ; mais il n'avait pas d'enfants et sa fortune était immense : il ne fut donc ni excusable ni excusé. L'opinion générale est toujours juste !

Comtesse DE BASSANVILLE.

## L'EXPOSITION DES FLEURS

Voilà le Palais de l'Industrie transformé momentanément en Jardin des Fleurs.

Elles sont charmantes, à dix heures du matin, dit la *Vie parisienne*, alors qu'on est à peu près seul avec elles, que les pompes d'arrosage viennent de les couvrir de rosée, que le soleil les chauffe assez pour qu'elles exhalent leur parfum, pas assez pour les flétrir ; alors que les moineaux, hôtes du Palais, les traversent à tire-d'ailes ou sautillent en piaillant, et que les vrais amateurs, un carnet à la main, vont de fleur en fleur reconnaître les espèces nouvelles.

Ici, la race *Caroline de Sansal*, les lèvres purpurines et le cœur sanglant, est une des plus belles. Le *triomphe d'Amiens* laisse à désirer ; les pétales sont fanés et passent du ponceau au rouge violacé. *M<sup>lle</sup> Lorpin* baisse timidement la tête : elle a soif. Tandis que l'*abbé Bronius* éclate de santé et des plus fraîches couleurs.

Là, les rosiers à haute tige : un bouquet planté au haut d'un bâton. Rien de laid comme cette culture qui pousse la sève à la tête, et ce pied qui ressemble à du bois mort. Mille fois plus jolis les rosiers qui grimpent le long d'un mur, mêlent leurs fleurs au feuillage du voisin et laissent tomber leurs branches de ci, de là, en accrochant tout ce qui passe.

Encore un perfectionnement de la culture : ces plantes, ramenées sur elles-mêmes, resserrées dans des limites, se tournant et se tordant au milieu d'un cercle de jonc qu'elles ne doivent pas franchir.

Et ces pauvres petits boutons de roses qu'on aligne pour leur faire écrire un mot et une date sur un tapis de pensées !

Et le palmier du désert, le pied dans un pot... et le cèdre du Liban pour mettre sur une étagère !

Si la culture rapetisse les uns, elle agrandit les autres pour embellir un coin d'appartement. Après les chênes, les hêtres, les marronniers microscopiques, voilà les azalées gigantesques à l'ombre desquelles on peut s'asseoir, et les buissons impénétrables de marguerites des champs.

Puis les calcéolaires, qui ressemblent à des cochenilles grossies à la loupe, autant de variétés qu'il y a de couleurs ; mais un air de famille : elles sont toutes tigrées de la même manière. Les clématites aux fleurs pareilles à des étoiles, attachées à une tige aussi déliée qu'un fil. Les tulipes assorties, privées de leurs feuilles et pressées l'une contre l'autre pour tenir dans un goulot de bouteille. La marenta virginale, au feuillage si velouté, si épais, si régulièrement nuancé qu'on le prend pour des fleurs imitées.

Enfin, dans un coin bien sombre et bien humide, tout ce qui est bon à manger à l'Exposition.

Des asperges géantes, des fraises colossales, couchées dans une corbeille ou mises en bouquet, les feuilles retroussées et ficelées pour livrer les fruits aux baisers du soleil.

Des raisins primes, des abricots hâtifs, à côté des fruits conservés du Canada, d'Angleterre, et des reinettes toutes ridées, dont la chair s'est retirée sous la peau ; qui ont perdu leur goût, leur jus et leur couleur, mais se sont conservées jusqu'au premier juin ; une rareté, que l'on place à côté du melon d'Espagne, et en face les romaines panachées et les laitues pommées.

Et les propriétaires restent ébaubis devant ces merveilles, et pour arriver à ce perfectionnement ils achètent des graines, des greffes, des boutures, et prennent des conseils, et se retirent enthousiasmés, pour laisser la place aux curieux et aux curieuses.

Les femmes arrivent parce qu'elles aiment les fleurs, et les hommes viennent parce qu'ils aiment à voir les femmes.

Au bout d'une demi-heure, il y a trop de monde. On monte



aux tableaux. Ils ne sont plus à leur place habituelle, l'ennui de les chercher vous arrête au premier pas. Les artistes veulent retrouver leurs œuvres; les bourgeois veulent voir les médaillés. Ils s'extasient et ne regardent plus que ceux-là; comme si le tableau d'à côté avait perdu de sa valeur!

Enfin la visite au Salon aura été la dernière occasion de se trouver au milieu de ce monde qu'on va quitter et dont on s'arrache à regret. Le jour du Grand-Prix passé, tout le monde part pour la campagne.

Vous voilà pour huit mois séparé de vos amis.

NYL.

## GEORGE SAND

Triste nouvelle, hélas! George Sand est morte au château de Nohant, le 8 juin, à l'âge de soixante-douze ans. Cette mort est un grand deuil pour le monde des lettres, où M<sup>me</sup> Sand occupait depuis plus de quarante ans une place considérable et comme il n'en échoit que rarement à une femme.

M<sup>me</sup> Sand était née en 1804; son premier livre, *Indiana*, est de 1832, et depuis lors jusqu'à la maladie qui vient de l'emporter elle n'a cessé de produire des ouvrages dont le nombre témoigne d'une fécondité extraordinaire, dont beaucoup sont des chefs-d'œuvre, et dont aucun n'est indigne de son talent. Ceux des contemporains qui formaient le public des débuts de George Sand n'ont pas oublié l'enthousiasme avec lequel furent lus *Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, *André*, les *Lettres d'un voyageur*, l'étonnement que causait une succession si rapide d'écrits où la verve et l'éclat ne se démentaient pas un instant, enfin l'espèce d'émotion produite par les paradoxes de l'auteur, joint à ce qu'on savait de son sexe, de sa jeunesse, de sa beauté. Mais George Sand était destinée à se transformer sans cesse. Après les premiers romans de passion, de fantaisie, de vague protestation contre toutes choses au monde, vinrent, grâce à des influences diverses et successives, les romans de philosophie religieuse, de politique sociale, de développements esthétiques. Arrivée à l'âge mûr, l'auteur revint à l'art pur, et c'est alors qu'elle donna ses pastorales, qui restent les plus désintéressés et, pour cela peut-être, les plus parfaits de ses ouvrages. Quant à ceux des dernières années et de la dernière manière, le talent n'y est pas moindre, mais il y est davantage à l'état de lumière diffuse, et d'ailleurs le lecteur y est désormais accoutumé. Ajoutons qu'ils sont remarquables par l'apaisement qui y respire. Le bon sens et la santé de l'esprit y ont pris la place des rêveries d'autrefois.

La carrière de George Sand ressemble par quelques côtés à celle de Jean-Jacques, son vrai père spirituel. Comme lui, elle a commencé par rompre en visière à tout l'ordre social, pour finir par la vertu; on pourrait ajouter: et par la botanique, tant le goût des sciences naturelles est un trait distinctif des romans de George Sand depuis une quinzaine d'années. On reconnaît à ce trait l'intelligence curieuse, active, avide, qui a voulu tout connaître comme tout sentir, qui savait s'intéresser à un caillou et à une plante aussi bien qu'à des théories musicales et à l'étude des questions sociales.

Au milieu des diverses transformations de son talent, et des diverses applications qu'elle en a faites, George Sand reste l'un des plus grands romanciers de notre temps et de tous les temps. Sa prodigieuse fertilité, tout en donnant quelque chose de phénoménal à une pareille carrière d'écrivain, n'accroîtra peut-être pas la réputation de l'auteur. Il y aura un choix à faire dans cette bibliothèque de romans dus à la même plume. Il n'est rien de tel que de passer à la postérité avec un ou deux chefs-d'œuvre; mais dix, mais vingt, mais tout un monde de créations dont aucune n'est tout à fait indifférente!

A dire vrai, George Sand ne possédait pas toutes les qualités du romancier: personne ne les a jamais toutes réunies. Il lui manque des caractères très-étudiés et très-profonds; le dialogue, chez elle, n'a pas beaucoup de variété, d'inattendu; le tempérament intellectuel de l'auteur s'éloignait trop, enfin, de cette précision réaliste qu'on demande aujourd'hui aux œuvres d'art. Ce qui, en revanche, distingue George Sand et la place au premier rang, c'est la vivacité de la narration, c'est un charme de description qui n'a jamais été surpassé, des paysages enchanteurs vus à travers un rayon de soleil et qui font sourire, ou à travers un rêve et qui font rêver; c'est l'éloquence de la passion, c'est toute la manière d'écrire, un style à elle, clair, rapide, coulant de source, enveloppant tout de lumière, entraînant avec lui le lecteur émerveillé. George Sand n'est pas seulement un grand romancier, c'est l'un des écrivains de notre langue.

George Sand avait assez vite traversé la période de rhétorique et d'emphase par laquelle elle avait commencé, mais le fond premier avait persisté. C'était, en définitive, une nature de croyant, avec de l'absolu dans les convictions, une tendance moralisante et didactique; nous allions dir: apostolique. Elle parle quelque part, dans un charmant livre, trop peu lu, l'*Histoire de ma vie*, d'une idée fixe produite chez elle « par une faculté idéaliste prononcée ». Elle avoue ailleurs qu'elle a « toujours été tourmentée des choses divines ». C'est bien cela. George Sand est un optimiste que préoccupe la conciliation de l'idéal et du réel, et qui s'obstine à voir un gros, un terrible problème là où il y a peut-être tout simplement la nature des choses.

Cette disposition ne faisait qu'un d'ailleurs avec l'absence d'esprit critique et la générosité qui caractérisaient presque également George Sand. Elle n'était pas très-observatrice, très-pénétrante. Elle avait plus de bienveillance que de finesse dans les jugements. Elle a subi des engouements dont elle a eu à revenir et des influences dont sa supériorité, semble-t-il, aurait dû la préserver. Sa nature morale, en revanche, était des plus nobles. On sent que chez elle c'est l'âme qui était l'âme du génie. De tout temps étrangère aux ruses et aux vanités des femmes, pleine de pitié pour tous les maux, bonne, vraie, affectueuse, elle n'était à son aise que dans une atmosphère de bonhomie et de simplicité. Elle a pu dire d'elle-même, en terminant l'histoire de sa vie: « En tâtant mon cœur, je le trouve épris d'innocence et de charité comme aux premiers jours de mon enfance. » C'est ainsi que s'explique le contraste touchant des orages de sa jeunesse avec la sérénité de sa vieillesse, de l'émotion produite par ses premiers écrits avec le respect qui a entouré ses dernières années.

On pourra dire d'elle, en raison de cela, qu'elle a été autant aimée qu'admiree.

Retirée le plus souvent, depuis 1870, en son château de Nohant, elle se livrait, malgré son âge, à d'incessants travaux qui ne tardèrent point à compromettre sa santé et qui ont hâté sa fin.

Jusqu'au dernier moment, elle a prouvé que ses qualités de cœur étaient à la hauteur de son génie d'écrivain. Déjà les esprits les moins sympathiques à son œuvre sont amenés à avouer que « sur sa physionomie la bonté avait étendu son charme. Elle était bonne, accueillante à tous, timide parfois devant son œuvre. Elle avait large cœur, charitable intelligence, bourse percée pour les pauvres. Ce n'est que pour les malheureux qu'elle restait véritablement sur la terre. »

R. T.

Le devoir, auquel nous ne pouvions manquer, de rendre un suprême hommage à la femme éminente que vient de perdre la France, nous oblige à renvoyer au prochain numéro la suite de nos observations sur le Salon de peinture.



PLANCHE G. N° 637. — DESCRIPTION, PAGE 290.



TOILETTES DE PROMENADE.





1331

A. Levy, imp. r. des Muses, 66.

*Jules David*

*Ed. Goussier*  
M. Goussier & Fils, Ed. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Saxis, Rue de Richelieu, 92

Lingerie et Broderies de la Maison Gessat & Aubry

rue St. Honoré, 332 - Ceinture Régente de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, r. du Sabot, 12

Lait Antéphélique de Candès et C<sup>ie</sup> Boul. St. Denis, 26.

Foulards de la Colonie des Indes, r. de Rivoli, 114.

Entered at Stationers' Hall.



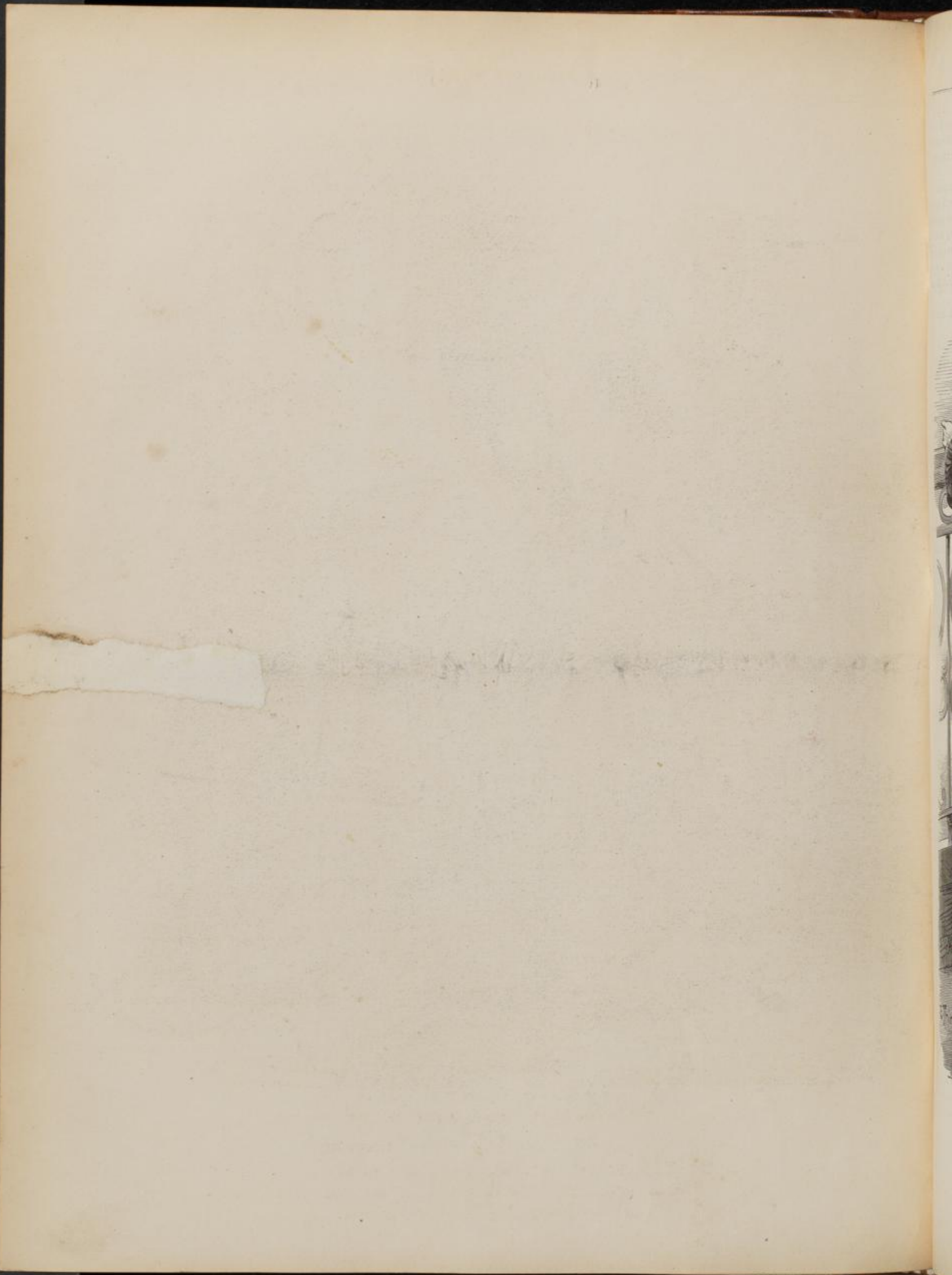




PLANCHE G. N° 640. — DESCRIPTION, PAGE 290.



TOILETTE D'INTÉRIEUR. — TOILETTE DE VISITE.



## A DOUARNENEZ

(NOUVELLE. — FIN.)

— Hé bien?... fit tout à coup une petite voix joyeuse près de Stevan.

— C'est toi, teuz?... dit celui-ci en rouvrant les yeux.

— Oui.

— Où suis-je?...

— Sur la grève, devant les sables de Ris.

— Qui m'y a amené?

— Toi-même. Tu t'étais si bien *lesté*, hier au soir, à l'auberge du *Grand-Saint-Nicolas*, que tu marchais à l'aveuglette quand tu en es sorti, la tête emportant le reste du corps.

— Hier au soir?... quelle heure est-il donc?

— Cinq heures du matin du lundi de Pentecôte.

— Ainsi j'ai dormi?...

— Et d'un sommeil très-agité. Je t'ai suivi pendant ton trajet de l'auberge ici où tu es tombé vaincu par l'alcool; je t'ai veillé et j'ai compris à tes cris étouffés que tu avais le cauchemar.

— Et la baguette de noisetier?... exclama Stevan avec un accent déchirant.

— La baguette de noisetier, répondit le teuz qui avait encore sa forme préférée de rouge-gorge, il y a longtemps, mon pauvre ami, qu'elle est loin.

— Comment?...

— C'est un des chevaliers de la Table-Ronde qui l'a enlevée, il y a mille ans, à la barbe de l'enchanteur Merlin; si tu ne t'étais pas assoupi au beau moment, tu aurais constaté qu'aucun passage ne s'ouvrait dans le sable, ni ailleurs, au premier coup de minuit, et que rien ne venait troubler au fond de la baie le tombeau de la ville d'Is. Il en est, pour toi, de ce fameux talisman comme de la Groac'h de l'île du Lok que tu es allé chercher aux Glénans, lorsque depuis quatre siècles elle habite l'île de Ceylan, en Asie.

Stevan regardait le teuz avec effarement.

— Alors, que vais-je devenir?... s'écria-t-il d'un ton poignant.

— Écoute, reprit le teuz de sa voix la plus douce et en même temps la plus ferme, et prépare-toi à exécuter ponctuellement ce que je vais te dire, si tu veux reconquérir une existence heureuse.

— Parle.

— Margaridd, la fille du poissonnier Matelinn, une brave fille, la meilleure de Douarnenez, t'a engagé hier à aller voir son père qui manque de pêcheurs de sardines?

— Oui.

— Va le voir ce matin, à son réveil, et tiens-lui ce discours : « Matelinn, j'ai appris que vous avez une grosse commande de sardines pour Nantes, une commande qui est une fortune, et que vous êtes dans l'impossibilité de la livrer, tous les pêcheurs de la baie se trouvant engagés avec les poissonniers vos concurrents et le poisson étant rare cette année. Il est donc clair que vous ne pourrez remplir vos engagements. Hé bien! si vous le voulez, je me charge de vous fournir, avant la fin de juin, deux fois autant de sardines qu'il vous en faut, et des plus belles. Je ne vous demande, en échange, que le quart du produit de ma pêche. » Matelinn se montrera incrédule, tu insisteras et lui demanderas sa plus grande barque; il te la donnera, et... le reste me regarde.

Stevan aurait désiré avoir de plus amples détails, mais le teuz lui montra le jour, lui dit que le temps pressait, et ajouta :

— Quand Matelinn t'aura donné sa plus grande barque, tu te rendras à l'île Tristan où je t'attendrai avec tous les teuz du district. Va et dépêche-toi.

Stevan obéit.

Le père Matelinn le reçut comme une vieille et bonne connais-

sance, sourit d'abord, quand il lui offrit de se charger, lui tout seul, d'une fourniture de sardines de plus de cinquante mille livres, et finit par accepter son marché et par lui confier une barque en lui disant : « A la grâce de Dieu, et puisses-tu réussir, pour toi et pour moi! »

L'île Tristan n'est qu'à deux portées de fusil de Douarnenez; elle a un quart de lieue de circuit, et l'on peut s'y rendre à pied sec, à marée basse. On y voit quelques peupliers, quelques arbres fruitiers, des pâturages nourrissant parfois des chevaux et des vaches maigres, et plusieurs magasins à sardines. Ces magasins appartenaient, en ce temps, au père de Margaridd. C'était là que Stevan devait porter chaque soir ou chaque matin le produit de sa pêche.

Les teuz l'attendaient au fond d'une anse tapissée de verdure et ombragée par des noyers et des poiriers.

Quand il aborda, son protecteur bondit près du gouvernail et appela à lui vingt autres teuz chargés de filets, qui gambadaient autour des rochers.

Le rouge-gorge avait repris sa forme ordinaire et apparaissait, aux yeux de son sauveur, sous la figure d'un aimable nain, frais, rose et pimpant.

— Prends terre, dit-il au gars; il y a là, sous les arbres, du pain blanc, du bon vin, du bon mouton rôti; mange, bois, dors, et ne t'inquiète de rien.

Stevan n'eut garde de se faire prier; il sauta sur l'île, et au même instant la barque, dirigée par les nains, gagna le large.

Le soir, les petits hommes déposèrent dans les magasins un millier de livres de magnifiques sardines, tandis que le gars dormait comme un bienheureux, et le lendemain matin ils en apportèrent deux fois autant.

— Par Jésus!... s'écria Stevan émerveillé lorsque, à son réveil, il vit le travail de ses amis.

Mais ce n'était pas assez; les teuz voulurent compléter leur œuvre, et ils décidèrent qu'une partie d'entre eux resteraient dans l'île pour préparer les sardines, les mettre en boîtes ou en barils, pendant que les autres pêcheraient.

Le dimanche suivant, le père Matelinn, qui n'avait pas revu Stevan depuis le lundi, profita de la basse marée pour aller visiter ses magasins.

Le gars recommandait une écoute de sa barque que les teuz venaient de ramener et de décharger.

— Te voilà, fameux pêcheur! lui cria-t-il d'un ton narquois.

— Dieu vous bénisse, père Matelinn!

— Ça a-t-il été?

— Hé! hé! pas mal.

— Nous allons voir.

Et le poissonnier se dirigea vers ses magasins.

Les teuz, réunis derrière les barils de sardines et invisibles d'ailleurs quand ils le veulent, se tenaient les côtes de rire.

— Ah!... exclama Matelinn la bouche béante devant le travail des nains.

— Êtes-vous content?... lui demanda en souriant Stevan qui l'avait suivi.

— Si je suis content?... hurla le poissonnier fou de joie, si je suis content?... quand il y a là plus de la moitié du chargement de mon grand navire!...

— Le reste sera fait dans quinze jours.

— Et c'est toi qui as pêché et préparé tout cela?

— Avec l'aide de Dieu et de mes bons génies, répondit Stevan.

— C'est miraculeux!... fit Matelinn qui n'avait pas inventé la poudre.

Quinze jours après, en effet, les magasins étaient comblés et le poissonnier pouvait remplir, jusqu'à la ligne de flottaison, ses deux navires des plus belles sardines qu'on eût pêchées dans la baie de Douarnenez depuis que cette baie existait.



Au commencement de juillet, ces navires partirent pour Nantes où ils arrivèrent dans la saison la plus favorable, et le 1<sup>er</sup> octobre ils rentrèrent à Douarnenez avec soixante et dix mille livres, prix de la vente de leur magnifique chargement, sur lesquelles Stevan toucha de suite quinze mille livres.

Le père Matelinn était dans la jubilation.

— Or ça, dit-il le soir même à Stevan qu'il avait invité à un copieux dîner, te voilà maintenant revenu au vent de ta bouée; je t'aime beaucoup, ma fille t'aime encore plus que moi: si tu veux, tu seras mon gendre.

— Si je veux?... répondit le gars chez qui le souvenir de l'ingrate Tinah s'effaçait chaque jour sans qu'il s'en aperçût.

— Dans ce cas, tope-là, fit le poissonnier en lui tendant sa main ouverte.

— C'est signé! dit joyeusement Stevan en topant.

Le mariage fut célébré le 9 novembre, jour de la saint Mathurin, patron du père Matelinn.

Margaridd, fraîche comme une pomme d'api, était charmante sous sa coiffe de dentelle, et Stevan paraissait aussi heureux qu'on peut l'être quand on épouse une femme qu'on aime.

Le bonheur l'avait guéri de son premier amour.

C'est un grand médecin, le bonheur!

Au moment où le couple fortuné sortait de l'église, après la cérémonie, pour se rendre à la maison paternelle où était préparé un repas dont on devait parler dans Douarnenez, un rouge-gorge vint voler au-dessus de lui.

« C'est mon ami le teuz, » pensa Stevan en le voyant.

L'oiseau accompagna les mariés jusqu'à leur demeure et alla se percher sur un ormeau planté en guise de mai contre le mur de la maison, et dont les branches touchaient la fenêtre de la chambre de Margaridd.

Stevan comprit qu'il avait à lui parler; il monta dans la chambre et entr'ouvrit la fenêtre.

— C'est toi, teuz, mon bienfaiteur? dit-il à mi-voix.

— Oui, répondit l'oiseau.

— Que je te remercie pour tous les biens dont tu m'as comblé!

— Tu n'es pas ingrat, je le sais: les bons cœurs ne sauraient l'être; je ne t'oublierai jamais, car tu m'as sauvé la vie! De ton côté, pense quelquefois à moi. Adieu!

— Adieu?

— Oui; les korigans nous poursuivent aux environs de Douarnenez: il nous faut chercher un autre asile contre ces démons implacables. Nous nous reverrons peut-être un jour. En attendant, je pars content, car j'ai fait ton bonheur et je t'ai vengé.

— Vengé?... reprit Stevan; tu ne m'as jamais raconté comment. T'en iras-tu donc sans me confier le secret de cette vengeance?...

— Non, répartit gaiement l'oiseau. Je croyais que les indiscretions qui circulent depuis quelques jours parmi les meuniers et les commères du pays t'en avaient instruit; puisqu'il n'en est rien, je vais te renseigner.

Stevan était tout yeux et tout oreilles.

— Tu connais l'histoire de cette sainte qui, exposée à Rome dans le cirque d'Alexandre pour subir les derniers outrages, échappa miraculeusement à cet odieux supplice parce que les soldats et les gladiateurs brutaux qu'on lui envoya furent frappés, les uns de cécité, les autres de paralysie?

— Sainte Agnès! dit le gars; M. le recteur de Douarnenez en a souvent parlé en chaire.

— Eh bien, j'ai rendu à Tinah un service analogue, fit le rouge-gorge. Adieu; sois heureux!

Et, battant des ailes, il s'envola.

— Sois heureux!... murmura Stevan en le suivant des yeux. Ce souhait s'accomplit au delà des espérances du gars, Margaridd étant aussi bonne que jolie, et la fortune continuant à lui sourire.

Ajoutons qu'on ne put jamais lui appliquer ce proverbe gouailleur dont les mauvaises langues accablaient Postik! « Le fléau se fatigue plus tôt que l'aire, » car tandis que l'infortuné meunier, ne comprenant rien à son cas, séchait sur pied, tandis que Tinah jaunissait comme un coing, se ridait comme une pomme cuite, se lamentait, maudissait le jour où elle avait oublié Stevan, Margaridd devenait mère de beaux enfants.

Elle en mit au monde une douzaine en trente ans, et eut la joie de les voir tous autour d'elle, aussi bien portants, aussi bons, aussi loyaux que leur père.

Tinah ne put supporter longtemps la vue du bonheur de Stevan et de Margaridd; elle mourut au bout de six ans d'une union infernale.

Ce qui prouve que la trahison, en amour, ne profite pas toujours à son auteur.

Armand DUBARRY.

## PORTRAITS D'ENFANTS

### III

Notre troisième portrait est celui d'un petit garçon de sept ans. Mais cette fois notre sujet est plus grave, la question s'élève, et nous voilà conduits à un des points les plus délicats et les plus importants de l'éducation. En effet, ce point ne touche pas seulement à l'enfance, mais il regarde l'homme tout entier, il n'embrasse pas moins que la direction générale de l'âme.

On vante, avec grande raison, l'alliance toute nouvelle de l'éducation de famille et de l'éducation de collège: j'y vois pourtant un danger, je devrais dire deux. Le premier (tout le monde le signale), c'est que la présence des enfants à la maison les rend trop souvent les maîtres de la maison. Le second, plus rare, mais très-réel, c'est que quelques parents, et surtout quelques pères, depuis qu'ils sont mêlés à l'éducation de leurs fils, s'en mêlent trop et s'en mêlent mal; ils sont trop réglementateurs et trop autoritaires; ils oublient trop que l'enfant n'est pas à eux, mais à lui, qu'il n'est pas créé pour eux, mais pour lui, et que par conséquent au physique comme au moral, pour la santé du corps comme pour celle du caractère, l'objet de toute bonne éducation est celui de toute bonne politique: enseigner aux gouvernés le *self-government*. En un mot, les pères dont je parle sont trop éleveurs et pas assez éducateurs.

Un entretien où j'ai été mêlé vous expliquera ma pensée.

J'avais, il y a quelque temps, le plaisir de voir à ma table un voisin de campagne dont je fais grand cas. Je ne sais pas de père plus systématique, plus dogmatique, plus méthodique, voire plus despotique; mais je ne sais pas de père plus tendre, et son despotisme même n'est qu'une des formes de sa tendresse.

J'étais donc à table auprès de lui et il avait à sa droite son fils qui a l'âge respectable de mon petit-fils, huit ans.

— Papa, lui dit l'enfant, puis-je avoir encore du rôti?

— Tu en as mangé six bouchées, c'est assez.

L'enfant rengaina son appétit.

Passe un plat de carottes:

— Papa, puis-je prendre des carottes?

— Jamais!... s'écria le père. Des carottes! un paquet de ficelles rouges et indigestibles! Jamais!...

L'enfant regarda mélancoliquement le plat s'éloigner et se tut.

Arrive le dessert:

— Papa, puis-je prendre du raisin?

— Oui! sept grains...

L'enfant en prit une petite grappe, en détacha sept grains, et remit le reste sur l'assiette avec autant de conscience que de regret.

Le dîner fini, l'enfant s'élança vivement sur la pelouse.



— Edouard ! dit le père.

L'enfant s'arrêta net.

— Traverse cette pelouse au pas.

L'enfant se mit au pas. Arrivé aux deux tiers du gazon, se croyant hors du regard paternel, et ses petites jambes de huit ans commençant à lui démanger, il prit tout doucement le petit galop.

— Edouard, lui cria..., non, je me trompe, lui dit son père, car il ne crie pas; crier, c'est supposer un commencement de révolte chez celui à qui l'on s'adresse; l'autorité, sûre d'elle-même, ne crie pas; elle parle seulement un peu plus haut si elle est un peu plus loin, mais juste ce qu'il faut pour être entendue. Ainsi fit mon ami Raymond; et l'enfant, au mot... « Edouard ! » reprit immédiatement le pas.

Son père, se tournant alors vers moi, m'interpella avec cet air de triomphe et de dédain qu'affectent volontiers les gens qui se croient pratiques, envers ceux qu'ils appellent des utopistes :

— Hé bien ! qu'est-ce que vous dites de cela ?

— Je dis que c'est absurde.

— Je l'espère bien ! Je ne serais pas sûr d'avoir raison si vous ne me trouviez pas absurde.

— Ho ! ho ! répondis-je en riant, la bataille !

— C'est que je voudrais bien savoir en quoi et pourquoi vous blâmez ma conduite ?

— Je vais vous le dire. Il y a dans tout enfant deux êtres : d'abord, un petit animal...

— Vous voulez dire, répondit mon ami Raymond, un grand animal ! un grand animal très-malfaisant, et que, par conséquent, il faut mater, dompter et museler !... Continuez !

Je repris froidement.

— Il y a dans tout enfant deux êtres, un petit animal et un homme. Hé bien, avec votre système d'éducation, vous tuez à la fois en lui l'homme et le petit animal !

— Ah çà ! qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que ce petit animal ?

— J'appelle ainsi, repris-je, cette qualité irréfléchie mais toute-puissante que Dieu a donnée à l'homme comme aux autres créatures, pour lui apprendre à distinguer ce qui lui est bon de ce qui lui est mauvais, l'instinct ! Hé bien, nous oublions trop l'instinct dans l'éducation. Nous ne respectons pas assez la bête dans l'homme...

— Vous ne trouvez pas l'homme assez bête ? s'écria mon ami Raymond. Vous êtes bien difficile.

— Parlons sérieusement, comme il convient à des pères qui s'entretiennent de leurs enfants. Que faites-vous avec votre fils ? Vous vivez à sa place ; vous vous installez dans son estomac ; vous décidez quand il a faim, quand il n'a plus faim, de quoi il doit avoir faim.

— Eh ! voulez-vous donc, reprit mon ami impétueusement, que je lui permette de se gorger jusqu'à étouffer, de se nourrir de fruits verts, voire même, si l'envie lui en prend, de champignons vénéneux ? Voulez-vous que je laisse si bien la bride sur le cou à ce que vous appelez son instinct, et à ce que je nomme, moi, son appétit bestial, qu'il ruine sa santé présente et future, et qu'au lieu d'un enfant vigoureux et bien portant comme est le mien, je fasse cadeau à la société d'un petit être souffreteux, malingre, nerveux et victime de sa glotonnerie native de petit animal, puisque animal il y a ? C'est là votre système d'éducation, grand merci !

— Qui vous dit cela, créature têtue et fourchue ? repris-je en riant. Je vous pose seulement cette question : Si la gourmandise est un défaut inné chez l'enfant, n'est-ce pas une raison de plus pour l'habituer à s'en défendre ?

— Ah ! le bon moyen de guérir les gens d'un vice que de leur laisser toute liberté de s'y livrer !

— Hé ! sans doute, c'est un bon moyen, non pas de les y livrer

sans contrôle, mais de les laisser entrer en lutte avec leur ennemi, de leur faire sentir par expérience les inconvénients de leurs défauts pour les en corriger.

— Ainsi, vous laissez vos enfants manger tout ce qu'ils veulent et tant qu'ils veulent ?

— Oui ! je les avertis seulement que tel aliment est lourd, que l'excès de tel autre est nuisible, puis je les livre à eux-mêmes.

— Mais, malheureux ! reprit Raymond vivement, si, malgré vos avis, ils abusent ?

— Hé bien, ils se font mal. Tenez, je vais vous faire frémir en vous racontant l'expérience que j'ai tentée sur ma fille. Nous voyagions. Le mouvement de la voiture et la chaleur excessive l'avaient mise en mauvaise disposition. Une petite marchande nous apporte des fraises à la portière. Ma fille en désire. — Tu n'es pas bien portante, lui dis-je, j'ai peur de ces fraises pour toi. — Non, donne-m'en ! — Prends garde, tu t'en repentiras. — Je suis sûre du contraire, donne-m'en. — Tu en veux ? — Oui ! — Soit, je vais t'en donner.

— Et vous lui en avez donné ? reprit M. Raymond.

— Sans doute. Pas assez pour que le mal fût bien grand, mais assez pour que la leçon fût complète, si c'était elle qui avait tort... car enfin, il était possible que son instinct fût plus perspicace que mes craintes, que son estomac fût de force à supporter l'épreuve, et je n'étais pas fâché de le constater.

— Et le résultat quel, fut-il ?

— Celui que j'avais prévu... un désarroi complet.

— Bravo ! s'écria mon ami, j'en suis ravi !

— J'en fus ravi de même, répondis-je, car ma fille avait appris trois choses par cette petite expérience : à croire un peu plus en moi, à croire un peu moins en elle, et à résister à un mouvement de gourmandise, en s'apercevant que le châtement est au bout. Cette leçon vaut bien un malaise, sans doute ! Aussi, depuis ce jour, je vous réponds qu'elle ne s'est pas fait mal une fois... Elle est d'une prudence ! Du reste, Montaigne nous a donné la règle en son admirable chapitre sur l'éducation : « Laissons trotter devant nous le jeune esprit », a-t-il dit. Eh bien, il faut laisser trotter devant soi non-seulement le jeune esprit, non-seulement le jeune caractère, mais le jeune estomac, l'observer, l'initier à l'usage de sa liberté. Vous étouffez, vous, le cri de la nature, ou bien vous parlez à sa place ; moi, je l'interroge, et je lui obéis. Lequel des deux systèmes est le plus propre à former des enfants vigoureux ?

— Lequel ? répondit vivement mon ami ; lequel ? La réponse est dans un fait indiscutable et péremptoire. Quand un agriculteur veut produire de bons bestiaux, que fait-il ? Quand un éleveur veut créer de bons et beaux chevaux, que fait-il ? Il nourrit ses bêtes tous les jours avec les mêmes aliments et avec la même quantité d'aliments. Il décide souverainement qu'elles ne mangeront que de l'avoine et tant d'avoine ; que de la paille et tant de paille ; que du son, et tant de son ; qu'elles en mangeront à telle heure ; qu'elles ne boiront que tant de litres d'eau, et à telle température. Il fait enfin ce que je fais : il s'installe, comme vous dites, dans l'estomac d'autrui ; et, grâce à ce despotisme, il obtient des chevaux de sang, des chevaux de course, des bêtes de trait, de labour et de consommation dix fois supérieures aux bêtes ordinaires. Employez la méthode opposée, qu'obtiendrez-vous ? des rosses ? Voilà ma réponse.

— Mais, malheureux, m'écriai-je, vous n'oubliez qu'une chose, c'est que vos bêtes sont en esclavage, et y resteront toujours ; c'est qu'elles sont élevées dans des écuries, dans des étables, dans des boxes, et qu'elles vivront et mourront dans des boxes, dans des étables, dans des écuries ! C'est qu'elles auront toujours à côté d'elles un maître chargé de leur mesurer leur avoine et leur son ! Mais votre fils ! votre fils ! il ne dépendra que de lui un jour ! Apprenez-lui donc à se gouverner ! apprenez-lui donc à nager, puisque demain il sera jeté à la pleine mer sans autre sauveur



que lui-même ! J'en dirai autant de tous les autres actes de sa vie, de toutes les autres manifestations de son esprit et de son caractère, où votre intervention despotique et systématique anéantit en lui toute personnalité ! Tout à l'heure, vous l'avez forcé à traverser la pelouse au pas : savez-vous ce que vous lui apprenez par là ?

— Je lui apprends, répondit vivement M. Raymond, ce qu'il y a de plus utile et de plus rare aujourd'hui : l'obéissance.

— L'obéissance du cheval de manège ! l'obéissance du chien couchant ! mais non pas l'obéissance de l'homme ! Toujours l'élevage au lieu de l'éducation ! Oh ! certes, personne n'estime mieux que moi l'obéissance ; j'y vois la clef de voûte de la famille comme de la société. Sans obéissance, pas d'éducation. L'enfant doit obéir aveuglément, passivement. Mais à côté de ces principes rigoureux qui sont la loi de l'être qui obéit, il y a les devoirs de celui qui commande. Or le premier de ces devoirs, c'est de ne promulguer que des lois justes et de les appliquer toujours justement. J'ignore ce que votre fils pense aujourd'hui de votre despotisme sur ses petites jambes de huit ans : mais ce que je sais bien, c'est que dès qu'il pourra raisonner il le trouvera absurde ; il y verra un pur caprice d'autocrate qui veut faire parade de sa toute-puissance, vous aurez discrédité en lui le principe d'autorité par l'abus tyrannique et arbitraire que vous en aurez fait.

Mon ami se tut et parut réfléchir. Nous avons bien dépassé la question toute particulière de l'alimentation pour entrer dans le grand problème de l'éducation générale.

L'ai-je convaincu ? je n'ose le croire, il est trop vieux, mais je tiens à vous convaincre et j'ajoute :

Tout père raisonnable doit se dire, selon moi : Je veux implanter dans le cœur de mon fils le respect de mon pouvoir en le lui montrant toujours équitable et désintéressé. Je veux qu'il se soumette à mes ordres avec plaisir, même quand il ne les comprend pas, à force de les avoir toujours trouvés sages quand il a pu les comprendre ! Je veux qu'il y ait une part d'adhésion dans son obéissance, et qu'il fasse pour ainsi dire ce qu'il veut en faisant ce que je lui ordonne. Car enfin, j'en reviens toujours au même point, puisque c'est à ce point que tout doit aboutir : l'enfant n'est pas à nous, n'est pas fait pour nous, n'est pas destiné à vivre toujours sous notre loi ; c'est une créature née libre, née pour être libre ; sa grandeur, comme son malheur consiste à avoir été créé pour faire sa volonté. Habituez-le donc à vouloir ! Et rappelons-nous que l'éducation peut se définir d'un seul mot : « L'art d'apprendre à notre enfant à se passer de nous. »

E. LEGOUVE.

## A TRAVERS LES LIVRES

La librairie Ducrocq vient de publier un livre d'un intérêt tout particulier et que nous signalons avec plaisir.

*A travers les mots* n'est point une œuvre de haute science ou de pédagogie, et l'ennui ne trouve point de place dans ce volume de 400 pages. L'auteur, homme d'esprit autant que d'érudition, est déjà connu par deux excellents ouvrages, dont le plus récent, *la Bonté*, a obtenu les suffrages de l'Académie. Dans son nouveau livre, il nous promène, au gré de son ingénieuse fantaisie, à travers les choses de la vie de chaque jour. Les étoffes, les cartes et les échecs, les devinettes, la barbe, les danses, le calendrier, les pierres précieuses, les meubles, les titres de noblesse, les petits poèmes, etc., passent successivement sous nos yeux et forment autant de chapitres curieux.

M. Rozan nous fait l'historique des divers objets qui appartiennent à chacun de ces groupes, et étudie les mots qui servent à les exprimer en nous révélant le secret de leur origine et de leur signification. C'est ainsi que le livre justifie son titre. Il est d'une

lecture très-agréable et d'un profit sérieux. Nous le recommandons à tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'esprit.

M. Armand Lapointe vient de publier, chez Dentu, un nouveau volume intitulé : *la Chasse aux Fantômes*. Ce roman, considérablement augmenté, a déjà obtenu un grand succès en feuilleton.

C'est une action où le drame et la comédie surgissent à chaque page ; toutes les passions humaines sont en jeu dans ce livre et s'y livrent bataille. Ses personnages comme son titre n'ont rien de fantastique ; c'est la vie réelle, la vie moderne fouillée avec soin, dramatisée et présentée sous une forme heureuse qui en augmente encore l'intérêt.

Ch. DAVID.

## REVUE DES MAGASINS

Au nombre des maisons que nous avons coutume de recommander à nos lectrices, la maison Duboys (rue d'Anjou-Saint-Honoré, 31) mérite de fixer leur attention d'une façon très-particulière. Par son installation élégante, son mérite incontestable et sa clientèle de femmes comme il faut, elle marche de pair avec les premiers ateliers de couture de Paris. Un seul point l'en sépare : ses prix, qui sont fort modérés. Nous n'en voulons pour preuve que l'aperçu suivant : — Costume ordinaire, 150 fr. ; costume de demi-toilette, 200 et 275 fr. ; belle robe de faille noire, 400 fr. ; costumes, mélangés de faille et brocart, 500 fr. Quant aux polonaises en linons et batistes brodées à jour ou en grenadine noire, garnies les unes de dentelles suédoises blanches, les autres de belles imitations de Chantilly, avec nœuds de ruban, la maison dont nous parlons se charge, pour 200 fr., de faire une merveille.

Tout récemment M<sup>me</sup> Duboys nous a montré une tunique juive en tulle guipure, garnie de faille rouge cardinal, qui est un bijou ; la décrire serait impossible : c'est une disposition particulière, un « entre-mêlé » d'étoffes que nous n'avions pas vu jusqu'à présent et qui forme un ensemble ravissant. Ce vêtement aura, nous le croyons, un succès énorme de salon, et son prix (200 fr.) ne peut être un obstacle pour une femme élégante.

M<sup>me</sup> Duboys a inauguré l'écharpe en filet de soie blanche, toute couverte de glands floches, pour une toilette de mariée ; elle l'a disposée d'une façon coquette et modeste tout à la fois, qui a été fort remarquée. Nous ajouterons que cette couturière possède un tact tout particulier pour ces toilettes de circonstance, et qu'elle a la réputation d'habiller les jeunes filles à ravir.

La maison Duboys se fait encore remarquer par le choix et la beauté de ses étoffes achetées directement en fabrique, ce qui permet de les faire payer moins cher. M. Duboys, qui fait lui-même tous les marchés, est un fin connaisseur qui ne manque aucune bonne occasion.

En s'adressant à cette maison de notre part, on a la certitude d'être parfaitement accueillie.

— Sans un corset bien fait, qui fasse valoir la taille ou en corrige les défauts, — sans une tournure établie au goût du jour, pour imprimer aux jupons le mouvement et la ligne idéale que réclame la mode, — en un mot, sans l'adjonction de ces deux auxiliaires, il n'est pas d'élégance possible.

Une fois bien pénétrée de cette vérité, une femme n'a plus qu'à faire un choix raisonné de ces deux appoints indispensables, le corset et la tournure, et, selon nous, à s'adresser à la maison de PLUMENT (rue Vivienne, 33), où l'on trouve amplement tout ce qu'il est possible de désirer sous ce rapport.

Nos lectrices sont déjà fort au courant des nouveaux modèles créés pour la saison par l'infatigable M. de Plument et nous pourrions en rester là ; mais il est des indications sur lesquelles nous aimons à revenir, dans la conviction qu'elles peuvent être utiles ou agréables à quelqu'une de nos lectrices.

Rappelons donc que le corset *sultane* (à ceinture *Jeanne d'Arc*) est le modèle par excellence des corsets ; qu'il refait le mieux une taille en l'allongeant, l'amincissant, la cambrant, la développant, selon les dernières règles de l'art, car c'est aujourd'hui un art que de savoir se donner une jolie taille !

Le corset *cage*, quoique à jour, possède des qualités presque analogues au précédent, tout en offrant des avantages particuliers ; formé d'un qua-



drillé de bandes solides, le corset cage, ainsi à claire-voie, facilite la transpiration et établit un courant d'air fort agréable en été. Nous le recommandons aux femmes grasses que les autres corsets incommode souvent. On ajoute la ceinture *Jeanne d'Arc* à ce corset comme aux autres.

Nos lectrices n'ont pas oublié la longue nomenclature des nouveaux jupons et tournures de la maison de Plument; aussi ne reviendrons-nous pas sur ce sujet aujourd'hui. Nous nous contenterons de leur rappeler l'innovation de M. de Plument à propos de la *ceinture-cuirasse* jointe aux jupons, parce que c'est une idée excellente à propager. Avec le collant du costume actuel, il faut éviter les épaisseurs accumulées à la taille: voilà le but et la raison d'être de la ceinture en question.

— De tous les luxes de la toilette, celui que nous mettons en première ligne, parce que nous le comprenons mieux, c'est le luxe appliqué à la lingerie. Ajoutons que la fréquentation de la maison GESSAT ET AUBRY suffirait seule à nous donner ce goût, s'il était nécessaire. C'est en effet dans ses magasins (rue Saint-Honoré, 332) que nous avons vu les plus jolies broderies; rien ne saurait donner une idée de l'exécution et du fini de ce travail, si on ne le connaissait pas. Les dessins sont exclusifs à la maison, et M<sup>me</sup> Gessat, avec un sentiment et un goût artistiques qu'on ne saurait trop reconnaître, met un soin extrême dans le choix de ceux-ci et la direction de ses ateliers de broderie.

Ce qu'on lui demande le plus en ce moment, ce sont les tuniques et les écharpes brodées à jour, que l'on pose sur robes de soie; les robes blanches en fin organdi avec volants magnifiquement brodés, que l'on dispose de mille façons différentes. M<sup>me</sup> Gessat nous a montré aussi une robe avec pèlerine complètement à jour, ravissante sur un dessous de couleur.

Quand on ne veut pas commander un costume, on peut choisir des bandes brodées sur écarpe ou blanc, et dans toutes les dimensions, depuis 60 centimètres de hauteur. Ces bandes s'ajoutent de façon imperceptible et peuvent former un tout complet au besoin. Mais, à notre avis, il est préférable de choisir des bandes moins hautes et de les monter sur soie directement, soit qu'on les dispose en écharpes, soit qu'on en fasse des volants ou des tabliers.

M<sup>me</sup> Gessat se charge de tous les trousseaux de mariée et de toutes les layettes de baby qu'on est disposé à lui confier. Dans ce cas, on dresse généralement un devis, dont le prix fixe n'est jamais dépassé.

### SPECIALITÉS

La *crème Simon* est un produit de parfumerie élégante à cause de son excellent parfum et de son influence considérable sur la beauté et la blancheur du teint.

Mais c'est aussi et c'est surtout un produit de haute hygiène en raison de sa supériorité incontestée pour guérir et prévenir les « gerçures », les crevasses et toutes les « flétrissures de la peau. » A ce point de vue encore il est précieux.

C'est un composé très-délicat dont la *glycérine* est la base principale et qui ne contient aucun corps gras. Il ne s'altère jamais, ni pendant les chaleurs, ni sous l'influence des plus grands froids, et supporte les plus longs voyages.

Nous en conseillons d'une façon particulière l'usage journalier à toutes nos lectrices.

On trouve ce produit: maison Simon, rue de Lyon, 83; dépôt à Paris: rue Beautreillis, 23.

— Aux personnes dont la peau s'écaille au contact de la poudre de riz ou de la veoutine, nous conseillerons l'usage du *lait antéphélique* de CANDÈS. Avec lui, rien à craindre de ce genre; c'est une eau de toilette plus blanche que les autres, que l'on mélange d'eau ordinaire, en plus ou moins grande quantité selon les besoins de la peau, et dont on se lotionne tous les matins.

Grâce à ce régime, le teint le plus rebelle, le plus hâlé, est complètement transformé; il devient d'un blanc lacté et la complexion tout entière acquiert une fraîcheur enchantée.

En voyage, aux eaux, à la mer, alors que le teint a si fort à souffrir de l'air plus ou moins vif, âcre, etc., ainsi que du soleil trop ardent, l'emploi du *lait antéphélique* est excellent: c'est un puissant préservatif qui s'oppose comme un rempart aux maléfices des temps. Il est donc urgent de se précautionner de plusieurs flacons de ce précieux spécifique avant de se mettre en route, et c'est à M. CANDÈS lui-même (boulevard Saint-Denis, 26) qu'il faut s'adresser pour cela.

### PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

#### Grand Panorama des modes de Printemps et d'Été 1876.

Le renouvellement des saisons amène naturellement avec lui la nécessité, pour toutes les personnes qui s'occupent de la confection des toilettes féminines, de se procurer des modèles nouveaux, assez variés et assez nombreux pour satisfaire à toutes les conditions de goût et d'élégance qui s'imposent.

A ce point de vue, — toujours soucieux que nous sommes d'être agréables à nos lectrices et de leur rendre service, — nous avons fait établir et nous mettons dès aujourd'hui à leur disposition une GRANDE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. On pourra s'en faire une idée en songeant qu'elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, et représentant un ensemble de **quatorze toilettes inédites** du meilleur goût et de la dernière élégance pour le PRINTEMPS et l'ÉTÉ de 1876.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver une collection de toilettes de ville, visite, réception, soirée, mariage et de costumes d'enfants plus habilement reproduite et plus pratiquement utile. Aussi ne saurions-nous trop conseiller à nos abonnées de faire sans retard l'acquisition de cette magnifique planche, d'un si grand intérêt en ce moment et si avantageuse.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton pour éviter qu'elle arrive en mauvais état, il suffit d'adresser **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. GOUBAUD et fils, 92, rue Richelieu, à Paris.

### SOMMAIRE DU 3<sup>e</sup> NUMÉRO DE JUIN 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> MARY D'AUBERVILLE. — Échos de la mode, par X. V.-P. — Lettres d'une douairière, par M<sup>me</sup> DE BASSANVILLE. — L'Exposition des fleurs, par NYL. — George Sand, par R. T. — *A Douarnenez*, nouvelle bretonne, par M. ARMAND DUBARRY. — Portraits d'enfants (III), par M. E. LEGOUVÉ. — A travers les livres, par M. Ch. DAVID. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1331, dessin de M. Jules DAVID: toilettes de bal pour casino. — Patron découpé (annexe spéciale aux éditions n° 2 et n° 3): tunique juive.

Dans le texte: P. n° 314, dessin de M. E. PRÉVAL: chapeau *Aïda*. — G. n° 637, dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes de promenade. — G. n° 640, dessin de M. E. THIRION: costume d'intérieur et toilette de visite.

Voici le sommaire du journal *La jeune Mère*, (n° du 1<sup>er</sup> juin 1876).  
Rédacteur en chef, D<sup>r</sup> Brochard.

TEXTE: Causerie du docteur (*l'eau de guimauve*). L'Éducation du nouveau-né (*les accidents du berceau*). Les hochets. Les crèches de Paris et de Belgique. *Le petit Chaperon rouge*. *Triste souvenir*, poésie. Société protectrice de l'enfance. Nouvelles. — GRAVURES: Les prémices de l'amour-propre. Crèche Sainte-Rosalie. Le petit Chaperon rouge. La grand-mère. Le loup.

Bureaux: E. Plon et C<sup>ie</sup>, éditeurs, rue Garancière, 10, à Paris.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes occupés de toilettes de bal ; ce n'est pas, pourtant, que les occasions en aient manqué... surtout depuis un mois environ, où les réunions de ce genre se sont multipliées à Paris, comme jamais cela ne s'était vu à cette époque de l'année. Mais nous avons autre chose à dire ; et le plus pressé, comme le plus intéressant pour nos lectrices, était de les renseigner sur les modes nouvelles, que le printemps fait éclore en même temps que ses fleurs.

Aujourd'hui, c'est bien différent, car si la saison parisienne est terminée, celle des villes d'eaux va commencer, et les violons des casinos ne tarderont pas à retentir. Il y a, par conséquent, presque urgence pour nous à parler de toilettes de bal, puisqu'il va falloir se parer de gazes et de fleurs à nouveau. Les écharpes en filet blanc et semis de glands floches, les écharpes en guipure de soie crème, les blondes anglaises, les tulles brodés en couleur ou à la paille, les écharpes en gaze de toutes nuances ou en chenille, tout cela va servir sur de nouveaux frais.

Au surplus, nous signalerons, dans le vaste domaine des *COUTURIÈRES*, trois costumes de circonstance, complètement inédits et dont nous avons beaucoup admiré le caractère.

Le premier costume, pour jeune fille, se compose d'une robe vraiment virginale, en faille et tulle blancs. Le jupon, à traîne courte, garni de volants ruchés en tulle, à bords découpés ; une écharpe de même étoffe voile une partie de la jupe, en l'entourant légèrement, et se fixe sur le côté avec un groupe de marguerites des prés. Franges de fleurs semblables sur les bords de l'écharpe. Corsage décolleté en carré, en faille et tulle ; celui-ci forme une sorte de plastron coulissé et bouillonné devant et derrière, d'une façon très-serrée, et qui s'allonge en pointes au milieu ; la manche courte, bouillonnée, avec ruche au bord. Un bouquet de mêmes fleurs pour le corsage et une guirlande pour la coiffure complétaient l'ensemble.

La seconde toilette, d'une originalité extrême, est en faille et gaze à damiers bleu pâle ; cette gaze forme un assez large coulissé qui raye le milieu du jupon de faille et dont les bords sont ornés d'une double ruche en ruban noir et rouge cardinal. Cuirasse-habit en faille et gaze ; les bords encadrés de ruches semblables aux précédentes et les deux pans drapés et réunis à leur extrémité par un nœud de mêmes rubans. Poche-gousset sur les côtés der-

rière. Le devant du corsage s'ouvre en châle par des revers pareils à ceux des habits d'homme et lisérés de noir et de rouge ; une ruche en crêpe lisse blanc, à bords festonnés aux trois couleurs, orne l'intérieur de l'ouverture, avec un nœud assorti dans le bas. Les manches, en faille et gaze, sont coulissées sur le bras, avec des ruches doubles rappelant la disposition du jupon.

Quant à la troisième toilette, c'est un délicieux composé de faille crème et de tulle noir brodé de paille, disposé en larges bouillons derrière, sous forme de « vagues houleuses », avec des dentelles de même genre encadrant le tout, y compris le corsage ouvert en carré et les manches duchesse.

Les *MODISTES* parisiennes, d'accord en cela avec les modistes londoniennes, nous ramènent, en vue des départs prochains sans doute, le chapeau *Gainsborough* si fêté déjà l'automne dernier. C'est généralement un gros paillasson à fond pointu, aux larges ailes semblant déployées pour s'envoler. Ses bords sont doublés de ve-

lours ou de soie coulissée, puis relevés d'un côté où ils restent fixés par un nœud ou des fleurs. Le caractère de cette coiffure, — rendue célèbre par le portrait de Georgiana, duchesse de Devonshire, peinte vers 1770 par Thomas Gainsborough, — comporte une garniture *elevée* (des plumes en panache, par exemple), et comme l'ensemble en est assez excentrique, une personne jeune et très-élégante peut seule se le permettre. Une personne de quarante ans, qui se coifferait ainsi, se couvrirait de ridicule, et cependant on en voit !



P. N° 319. — CHAPEAU *Clarisse Harlowe*.



Nous avons parlé dernièrement, à propos de LINGERIE, de la *modestie*, ce gentil plastron de mousseline et dentelle ou tout en dentelle, comme d'un « renouveau » auquel il fallait applaudir. Aujourd'hui, nous parlerons des *guimpes*, abandonnées depuis vingt ou vingt-cinq ans, croyons-nous, et que la mode reprend en ce moment avec un enthousiasme que nous comprenons. Ces guimpes, ainsi que les modesties, sont exclusivement adoptées pour les corsages ouverts, ce qui permet de mettre ceux-ci en plein jour et aux réunions publiques.

Les festons et les broderies de couleur sur batiste blanche sont de plus en plus au goût du jour pour cols et manches, et l'on emploie souvent, pour cela, des cotons, fils ou laines de plusieurs teintes effacées. Avec ce genre de parure, le nœud de cravate et le mouchoir doivent être assortis.

Mentionnons encore, à l'avoir de la lingerie, le col *Mazarin* en guipure, ainsi que la manchette qui se pose sur la manche de robe et le nœud de cravate, assortis tous deux au col.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 349.

CHAPEAU *Clarisse Harlowe*. — Paille d'Italie et large passe relevée d'un côté, avec bouquet de fleurs des champs. Une écharpe en gaze crème entoure le côté de la calotte; elle flotte derrière et est ramenée devant. Un groupe de fleurs des champs cache devant le point de départ de l'écharpe; une guirlande tourne sur le côté opposé jusque derrière où elle s'arrête en formant un autre groupe.

G. N° 634.

COSTUMES D'ENFANTS. — 1. Petit garçon de cinq ans. — Costume en cachemire gris, composé d'une jupe courte sans plis devant, et d'un long paletot demi-ajusté. Celui-ci est garni d'un biais de faille gris foncé, faisant le tour du vêtement, et de boutons assortis. Echarpe de même soie posée « à l'Ecosaise », fixée à l'épaule par un nœud et retenant, sur le côté, une aumônière ornée de biais et d'un nœud. Manche garnie d'un biais bordant la couture du coude et formant bracelet dans le bas; nœud sur le dessus. — Toque de paille bordée d'un velours noir et entourée de plumes.

2. Petit garçon de trois à quatre ans. — Costume en toile bleu marine. Jupon court plissé derrière, encadré devant de boutons noirs. — Paletot à châle rabattu, croisé et fermé devant par deux rangs de boutons, s'évasant ensuite de façon à découvrir le devant du jupon; le dos, plus court, est terminé au milieu par un nœud de ruban noir; les côtés sont garnis de boutons. Parement bordé de noir au bas des manches et boutons dessus. — Chapeau marin en paille, bordé et garni de velours noir.

3. Baby (garçon) de deux ans. — Robe anglaise en coutil blanc, de forme princesse devant et toute plissée derrière, mais non ajustée. Un empiècement brodé formant la pointe orne le haut du corsage devant et derrière; jockey de manche brodé de même et nœuds papillon en ruban rouge aux épaules. Broderie assortie sur le bord inférieur de la robe. Ceinture de ruban rouge nouée derrière. — Béret blanc en coutil, entouré d'une ruche de même étoffe, avec nœud papillon en ruban rouge.

4. Petite fille de six à sept ans. — Costume en cachemire rose. — Jupon plat devant, garni de boutons de nacre et plissé derrière; large nœud de faille assortie au milieu. — Veston ouvert en châle devant, avec écart du bas, formant pan carré sur les côtés et dos plus court. Plissé de mousseline blanche sur tous les bords, y compris l'encolure, et flot de bouclettes de ruban rose pour le fermer. Manche garnie de même. — Chapeau pouff, à fond mou en soie rose; passe ronde en paille, relevée derrière. Groupes de marguerites des prés dessus et dessous.

5. Petite fille de cinq à six ans. — Costume en cretonne à rayures bleues et blanches. Robe princesse demi-ajustée, garnie devant de deux tabliers de toile bleu uni, entourés de plissés ou de franges en fil. Ces tabliers se boutonnent derrière à une traverse bleue bordée de blanc; boutons de nacre comme ceux de devant. Nœud de ceinture en ruban bleu. Col marin et parements plissés en toile bleue bordée de blanc. — Chapeau de paille à fond *Pifferaro*; passe recouverte d'une bande en mousseline ruchée tout autour. Plumes grises et bleues avec nœud de faille bleue derrière.

G. N° 636.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — Costume en cretonne à rayures rouges sur un fond écru. — Ce costume est de forme princesse derrière, avec une ampleur ménagée sur les côtés afin de former une sorte de pouff soutenu par un nœud de faille noire. Le devant fait cuirasse et le tablier est formé de biais, groupés deux par deux, avec plissés de percale noire; cette disposition est répétée trois fois. Deux plissés noirs, un bouillon fait en biais, et un autre plissé ornent la robe dans le bas tout autour. (Nous devons faire observer que les biais du tablier sont posés sur une grosse mousseline; ce serait trop chaud si l'on employait la même étoffe.) La cuirasse se ferme en biais, avec une garniture de boutons noirs et de plissés en percale, ceux-ci faisant aussi le tour du cou. Manches de percale noire et parements de cretonne encadrés de plissés. — Lingerie plissée. — Chapeau rond en paillason; calotte ronde, passe baissée devant et relevée derrière. Une écharpe de gaze rouge entoure le chapeau et se termine par un nœud derrière. Ailes d'oiseau grisâtres placées en aigrettes devant.

2. Costume en batiste écru et batiste à carreaux bleus de deux tons. — Jupon à courte traîne, entouré de deux volants plissés et d'un bouillonné. — Tablier rayé devant de trois ruches, terminé par une bande plate et des franges grelot assorties. — Cuirasse ouverte en châle et fermée par des boutons noirs; un plissé de mousseline blanche encadre l'ouverture et se ferme par un nœud de velours. Manches de même étoffe que le jupon, ornées dans le bas d'un plissé et d'un petit parement. — Chapeau *Auvergnate* en paillason, garni de velours noir et de fleurs des champs.

G. N° 645.

COSTUMES DE BAINS DE MER. — 1. Bonnet de toile cirée, entouré d'une ruche de dentelle en laine de couleur.

2. Chapeau de bain. La passe est en jonc natté à jour, le fond en batiste bleue, les brides et les nœuds également.

3. Chapeau de bain, en bois indien, doublé de batiste rose et garni de bandes assorties, avec nœuds et bouts flottants derrière.

4. Costume de bain, pour femme; ce costume est en escot bleu marine. — Pantalon fermé à la taille par une ceinture coulissée, assez large du haut pour n'avoir besoin d'aucune autre ouverture. Le bas des jambes est orné de galons blancs posés à plat, avec trois gros boutons blancs sur les côtés. — Blouse demi-ajustée, croisée devant et boutonnée sur le côté, avec une ancre faisant broche et des boutons blancs. Large col rabattu, manches courtes et galons blancs sur tous les bords.

5. Costume de bain en serge blanche pour fillette. — Pantalon coulissé à la taille (comme le précédent), entouré d'un galon rouge posé à plat et d'un autre plus étroit ruché. — Blouse plate à manches demi-courtes, fermée au milieu devant par des galons rouges et des boutons de coquillage. Même garniture qu'au pantalon sur tous les bords.

6. Burnous en flanelle à carreaux rouges et bleues.

7. Soulier assorti au costume de fillette, blanc et à cothurnes rouges.

8. Soulier de bain pour accompagner le costume de femme; ce soulier est bleu avec nœud blanc et cothurnes bleus.

#### A NOS ABONNÉES

Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire, mais le mal vient trop souvent de ce qu'en nous écrivant, soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal. Il en est même qui oublient de signer leurs lettres. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. AD. GOUBAUD ET FILS et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

AD. G. ET FILS.



PLANCHE G N° 645. — DESCRIPTION, PAGE 302.



DÉTAILS DE COSTUME POUR LES BAINS DE MER



## CHRONIQUE MONDAINE

La journée du Grand-Prix de Paris a dominé tous les événements de la quinzaine et concentré les préoccupations générales. Chaque année, on peut constater davantage combien cette journée devient pour la France le pendant du jour d'Epsom pour l'Angleterre : une sorte de solennité publique à laquelle prennent part tous les ordres de la nation. C'est en 1863 que fut couru pour la première fois le Grand-Prix de Paris. Si l'on compare l'assistance qui se pressait le dimanche 14 juin sur la pelouse de Longchamps à celle qui y figurait il y a treize ans, on pourra juger des progrès faits auprès de la nation par l'institution des courses.

Des hautes sphères de la société, ainsi que le constate le *Sport*, le goût des courses est passé maintenant à toutes les classes, même les plus humbles. La généralité de la population s'intéresse, se passionne pour ces spectacles hippiques. Cette fois, en dépit du temps qui menaçait et de la fraîcheur de la température, la foule s'était portée à Longchamps avec un entrain universel. Elle était là, sur la pelouse, frémissante, émue, montrant autant de fièvre que le sportman le plus convaincu de la tribune du Jockey-Club.

L'incertitude du temps et la bise qui soufflait n'avaient pas donné à l'enceinte du pesage le caractère d'élégance à outrance, dans la toilette des femmes, qu'on y trouve ordinairement le jour du Grand-Prix. Les robes les plus affriolantes, les costumes les mieux combinés se dérobaient sous les pardessus. Par exemple, la fête était complète pour les chapeaux et vraiment on n'avait avec eux que l'embarras du choix dans l'admiration. Les femmes se coiffent à merveille, cette année, et semblent renoncer aux échafaudages si prodigieusement malencontreux qui surchargeaient leurs chevelures les autres saisons.

Les petits chapeaux sont en faveur et on les fait, dans leur forme variée, plus charmants les uns que les autres. Il y a de mignonnes capotes dont la passe seule est de paille très-étroite et le fond tout entier de fleurs, de jacinthes, de marguerites, de primevères. C'est élégant au possible et seyant à ravir. D'autres, tout en étoffe, rappellent un peu les coiffures des Arlésiennes ou des Bordelaises. Ceux-ci en paille, ronds, ont le bord légèrement retroussé, garni d'un ruché de tulle, et sont entièrement recouverts de plumes d'oiseaux des îles; ceux-là, en forme de bonnets de police, sont ornés d'une aigrette sur le côté en guise de gland. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les têtes, et la mode, cette fois, a eu la trouvaille heureuse.

Une ingénieuse innovation à signaler. Les jours de courses, nos jolies mondaines ne savent souvent où poser leur programme, leur éventail, voire leur carnet de paris. Une d'elles, qui portait avec une grâce parfaite une robe de soie rayée bleu et blanc, a imaginé d'agrémenter la jupe d'écharpes en cramoisi, dont les plis, habilement agencés, permettent d'y loger ces divers objets qui embarrassent parfois beaucoup leurs petites mains, fraîchement gantées.

Le nom de M. Baltazzi, l'heureux propriétaire de *Kisber*, qui a si vaillamment enlevé le Grand-Prix, était dans toutes les bouches. Originaire de Smyrne (*Kisber*, lui, est hongrois), il appartient à une des plus grandes familles de banquiers grecs et de négociants du Levant. Passionné pour les chevaux et sportman émérite, il a fixé son installation en Angleterre.

À l'issue du Grand-Prix, toute une caravane d'individualités du beau monde se sont rendues à Boulogne chez la baronne James de Rothschild, où un *lunch* était préparé. Le duc d'Aumale, le duc de Nemours, le duc de Chartres assistaient à cette réunion aussi élégante que choisie.

On y a beaucoup parlé de l'importation en France d'un genre

de sport très-apprécié en Angleterre, les courses de lévriers. Un club spécial serait formé pour l'organisation de ces courses. S'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des *Kisber* à l'écurie, nombre de gens peuvent posséder un lévrier au chenil, et le *coursing* deviendrait facilement une source de très-vives distractions. Nous ne parlons point de la question des paris, qui tient en Angleterre une place fort importante et fort attractive dans ce sport.

Les hôtes souverains se multiplient à Paris. Le grand-duc Michel et sa femme la grande-duchesse Olga sont actuellement en déplacement sur les bords de la Seine. Lundi de la semaine dernière, le maréchal de Mac-Mahon leur a offert un grand déjeuner à Versailles, et le soir Leurs Altesses assistaient à la représentation de la *Petite mariée* à la Renaissance.

Le grand-duc Michel, troisième frère du czar, est un des officiers les plus braves et les plus instruits de l'armée russe. Né en 1832, il a épousé en 1857 la grande-duchesse Olga, fille de feu Léopold, grand-duc de Bade, qui lui a donné six enfants, le chiffre consacré dans la famille impériale de Russie.

Nous parlions tout à l'heure chiens. Le grand-duc Michel pousse la canophilie jusqu'à l'excès. Les appartements de son palais de Saint-Petersbourg sont infestés de chiens, et plus d'un mollet diplomatique a eu maille à partir avec les animaux favoris de Son Altesse. Le grand-duc s'égaie assez volontiers des exploits de ses préférés. Du temps où M. de Bismarck était à Saint-Petersbourg, il trouva plaisant, une fois, de lâcher sur son visiteur, au départ, un de ses *bulls* les moins aimables. Le pantalon du futur grand-chancelier de l'empire d'Allemagne faillit y rester. L'affaire fit tapage et le czar dut s'en mêler, mais M. de Bismarck ne parut plus jamais, durant tout son séjour à Pétersbourg, chez le grand-duc.

Les salons sont tout à fait sur leur déclin. On a dansé chez la comtesse de Croix et chez la comtesse de Béhague, où la réunion se montrait fort brillante. M<sup>me</sup> Ratazzi a donné une fête costumée à l'hôtel d'Aquila, et nous ne voyons maintenant plus rien à l'horizon.

Paris va se disperser à tous les points de la carte.

À Londres, la saison se montre assez ternie, ce qui tient peut-être à la température qui est abominable cette année.

La nouvelle du moment est celle des fiançailles du prince Arthur d'Angleterre avec la princesse Frederika de Hanovre. Le prince a vingt-six ans. La princesse vingt-huit. Tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher dans le salon du roi de Hanovre, à Paris, ont pu apprécier le charme de sa personne, la grâce de son esprit, et combien est éclairé son goût pour les arts. Ils s'expliquent facilement le choix du duc de Connaught et l'alliance qui réjouit la famille royale d'Angleterre et la nation anglaise.

Constatons, en terminant, que la fête de nuit donnée au Skating-Palais, à l'occasion du Grand-Prix de Paris, a été très-réussie. Les illuminations multicolores du jardin et de l'intérieur de ce bel et riant établissement produisaient des effets vraiment féériques.

Il serait impossible de composer un programme plus attractif et plus varié que ne l'ont fait les organisateurs de cette réunion : deux excellents orchestres alternant avec le choral de l'Odéon, sous la direction de M. Delafontaine; exercices exécutés par l'élite des patineurs des deux sexes; décorations sportives aux couleurs des grandes écuries connues; bouquets aux dames; courses au patin menées avec un entrain endiablé par des femmes d'abord, puis par des hommes, tous entraînés de façon à faire illusion aux spectateurs des assemblées du Bois de Boulogne et de Chantilly.

Rien, on le voit, n'a manqué à l'ensemble de cette fête qui restera parmi les souvenirs de la saison.

BACHAUMONT.





L. N° 84

Ad. Coubaud & fils Editeurs Paris

Imp. Lemercier & C<sup>ie</sup> Paris







## LE SALON DE 1876

(TROISIÈME ARTICLE.)

Avant de terminer les observations que nous ont suggérées nos visites au Salon, indiquons tout de suite comment se sont réparties les récompenses décernées par le jury des beaux-arts, sous la présidence de M. le marquis de Chennevières.

La médaille d'honneur, dans la section de sculpture, a été décernée à M. Paul Dubois. Quant à la section de peinture, pas plus que l'année dernière elle n'a été jugée digne de cette haute récompense.

Le prix du Salon a été donné à M. Sylvestre pour son tableau représentant *Locuste*, au moment où elle essaye, en présence de Néron, le poison préparé pour Britannicus.

Les médailles (première, deuxième et troisième classe) ont été réparties ainsi :

PEINTURE. — *Première classe* : MM. Paul Dubois, Lematte, Pelouse, Sylvestre. — *Deuxième classe* : MM. Ferrier, Albert Maignan, Gros, Perrault, Adrien Moreau, Mols, Ronot, Benjamin Constant, Herpin. *Rappels* : MM. Guillemet, Gervex, Wauters. — *Troisième classe* : MM. Emile Renard, Rixens, Mengin, Léon de Rose, Henri-Eugène Delacroix, de Nittis, Olinié, Charnay, Mathey, de Mortemart, Morot, Gonzalez, Toudouze, Watelin, Amédée Rosier, Van Haanen, Pelez. — *Mentions honorables* : MM. Durangel, Pointelin, Damoye, Pio Joris, Wencker, Capdevielle, Rouffio, Jules Garnier, Jeannin, Vimont, Clairin, Escalier.

SCULPTURE. — *Première classe* : MM. Coutan, Marqueste, de La Vingtrie. — *Deuxième classe* : MM. Lefèvre, Hugoulin, Hoursolle, Marquet de Vasselot, Cordonnier. *Rappels* : MM. Chrétien, Aubé. — *Troisième classe* : MM. Paris, Icard, Christophe, Cougny, Tournoux, Ferru, Pousin, Allouard. — *Mentions honorables* : MM. Peiffer, Basset, Lemaire, Guglielmo, Dupuy, Beylard, A. Garnier, A. Marcello, Jouneau; M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt; David, L. Mabile, Fannièrre, Lorrain, Caggianno, Lassaux.

ARCHITECTURE. — *Première classe* : MM. Hermant, Thomas. — *Deuxième classe* : MM. Boudier, Formigé, Scellier. *Rappels* : MM. Baillargé, Selmersheim. — *Troisième classe* : MM. Alfred Bénouville, Pons, Bruneau, Chardon, Guérinot.

GRAVURE ET LITHOGRAPHIE. — *Première classe* : M. Biot. — *Deuxième classe* : MM. Pannemaker, Potémont, Greux. *Rappel* : M. Jacquet. — *Troisième classe* : MM. Alf. Annedouche, Lalauze, Monziès, Ciceri, Mongin, Lurat. — *Mentions honorables* : MM. Leveillé, Thiriart, Lamotte, Boilvin, Sargent, Toussaint.

Revenons au Salon et constatons que M. Sylvestre doit s'estimer heureux d'avoir conquis les suffrages du jury. On a blâmé avec raison, comme une faute contre l'histoire et le goût, la familiarité qu'il a cru devoir établir entre Néron et Locuste, quand il nous la montre appuyée sur le genou du prince. L'esclave qu'ils suivent des yeux tombe et se tortille en cadence : on ne reconnaît guère là les effets stupéfiants du poison.

Décidément M. Bonnat réussit mieux les portraits que les sujets de genre. Sa *Lutte de Jacob avec l'Ange*, malgré les qualités qu'on y retrouve, est une œuvre d'une exécution inférieure au portrait de M<sup>me</sup> Pasca. Nous y voyons des académies convenablement dessinées, mais non la lutte d'un berger contre une résistance divine.

M. Bouguereau, de son côté, nous a donné un *Christ mort*, dont on peut dire qu'il est bien mort, et même qu'il n'a jamais vécu.

Plus estimable est le tableau de M. Falguière, *Abel et Cain*. Selon une légende arabe, Cain erra pendant quarante jours et quarante nuits, portant sur son dos le cadavre de sa victime. Cette scène a inspiré le sculpteur-peintre, dont le pinceau, courant sur le muscle dans la façon des artistes du siècle dernier, mérite d'être étudié par ceux d'aujourd'hui.

Une œuvre d'une réelle valeur est celle de M. Villon. Sa *Femme du Pollet*, à Dieppe, se recommande à l'attention des connaisseurs. C'est une fort belle étude et comme on en a peu vu depuis bien des années.

M. Gervex a envoyé deux tableaux : une *Autopsie à l'Hôtel-Dieu* et une *Femme nue dans les bois*. L'un et l'autre dénotent une touche solide, raisonnée, un certain savoir anatomique et quelque entente de clair-obscur. L'ensemble pourtant laisse encore à désirer.

Arrêtons-nous, en passant, devant *Un après-dîner*, de M. Jules David. Il s'agit d'un bonhomme de curé peu pressé de quitter la table, et d'un jeune vicaire qui, pour charmer la fin du repas, chante à son ancien quelque vieille romance en s'accompagnant sur la guitare. Rien de charmant comme cette scène d'intérieur dont tous les détails semblent étudiés sur le vif. On retrouve bien là toutes les aimables qualités de l'artiste, toute la science et l'habileté du maître.

Les paysagistes ont fait de leur mieux et nous devons tout d'abord une mention à M. Pelouse pour son tableau représentant *Une coupe de bois à Sentis*. Le titre dit le sujet : un bûcheron, sur la lisière extrême d'un bois, travaille résolument à ses coupes. On entrevoit une échappée lumineuse à travers les arbres déjà clair-semés, et le ciel, d'une tonalité chaude, colore toute cette nature exubérante et suave. M. Pelouse a donné là un sérieux effort et l'on ne peut que s'en réjouir.

M. Guillemet a également bien mérité de la critique. Ses *Falaises de Villerville* et le village de pêcheurs qui les couronne semblent le montrer préoccupé de la méthode actuellement un peu pesante de Daubigny ; mais la mer et surtout les nuages gris qui s'avancent comme une colossale fumée trahissent une organisation que touchent à fond les grands aspects de la nature.

M. Lansyer a choisi cette année un superbe motif : *Un grain sur les côtes du Finistère*. De longues lames viennent se briser en poussière irisée sur les reliefs granitiques de la côte. C'est une étude réfléchie et sincère.

Énumérons rapidement, comme œuvres de mérite, *Amers en 1875*, de M. Mols ; *Un naufrage* et les *Barques trouillaises*, de M. Gallard-Lépinay ; *Une matinée de printemps au bocage de l'Isle-Adam*, par M. Péraire ; enfin, *la Seine entre Chartrettes et Bois-le-Roi*, et *la Première neige dans le taillis*, deux toiles de M. P.-E. Berton.

Robert HYENNE.

## TERRAIN VAGUE

Hier, près des Champs-Élysées,  
En plein Paris, j'ai reconnu  
Des fleurs des prés dépayés  
Au bord d'un terrain maigre et nu.

Complice des amours des plantes,  
Le vent, baisant les gazons mûrs,  
En porte les graines tremblantes  
Dans les crevasses des vieux murs ;

Et, derrière un enclos de planches,  
D'un peu de sable soulevé  
Jaillissent des fleurettes blanches  
Aux fentes mêmes du pavé.

Arrachez-les, mettez des pierres  
En tas sur leurs frêles pâleurs,  
Elles rouvriront leurs paupières :  
On ne supprime pas les fleurs.

Il n'est muraille qui s'effrite,  
Ni sol pelé, ni coins étroits,  
Où, par quelque humble marguerite,  
L'été ne reprenne ses droits.

Albert MÉRAY.



PLANCHE G. N° 634. — DESCRIPTION, PAGE 302.



## COSTUMES D'ENFANTS

Modèles des magasins du Petit-Saint-Jean (rue du Quatre-Septembre 11).





*Julius D. 1832*

*A Paris sur les Bains 1832*

*M. Drey*

1332

*Ad. Goussier & Fils Ed. Paris*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Croisire Regente de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, Rue Suber, 12.

Machines à coudre de H Seeling, Boul. Sébastopol, 70 et y. M<sup>me</sup> des P<sup>tes</sup> Champs, 97.

Entered at Stationer's Hall



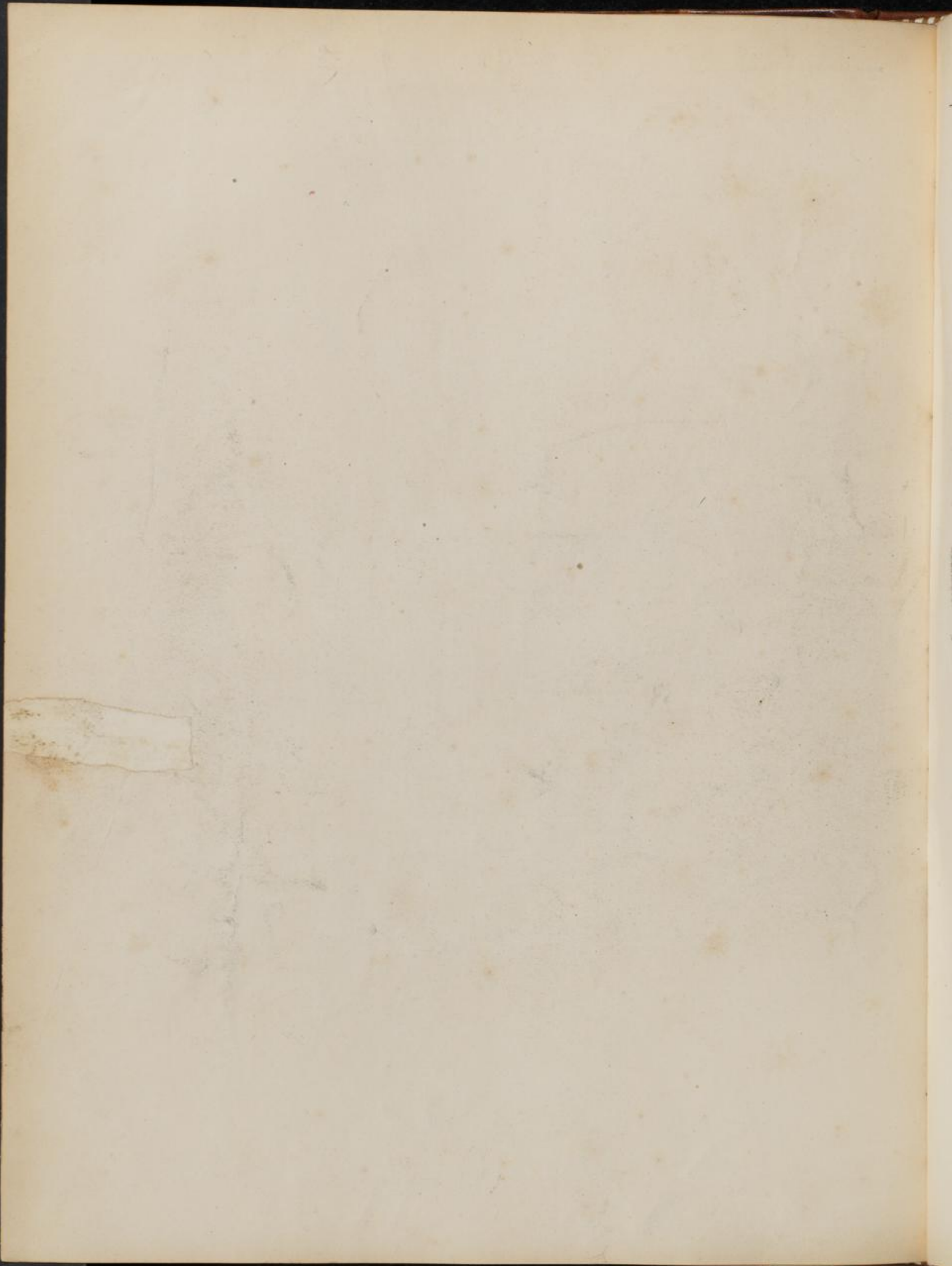




PLANCHE G. N° 636. — DESCRIPTION, PAGE 302.



TOILETTES DE JARDIN

Modèles de la maison Costadau (rue des Jeûneurs, 25 et 27).



## HISTOIRE DES AMOURS

### D'UN ROSSIGNOL ET D'UNE ROSE

Dans un délicieux jardin du pays d'Occident, une jeune rose, l'honneur de sa tige, voyait croître chaque jour son bonheur avec sa beauté. Chaque jour, pour s'en faire aimer, le soleil l'échauffait de ses plus doux rayons; chaque nuit, la rosée la baignait de ses larmes les plus pures; et à toute heure, la brise la caressait de ses plus molles haleines.

Mais elle n'aimait ni le soleil, ni la rosée, ni la brise; insouciant et joyeuse, elle jouissait de la journée présente sans regrets de la veille et sans désir du lendemain, laissant dormir l'amour au fond de son âme, et les parfums au fond de son calice.

Cependant, des contrées les plus chaudes de l'Orient, où il était né, un rossignol était parti au loin, poussé par une vague inquiétude et une immense curiosité. Il avait quitté, pour des plages inconnues et pour un avenir incertain, le bosquet de jasmins qui l'avait couvert de son feuillage et embaumé de ses fleurs, le nid mystérieux où il avait dormi sous l'aile de sa mère, et l'amour de sa famille, et les jeux de ses compagnons, et l'arbre sur lequel il avait essayé ses ailes, et l'écho qui avait répété ses premières chansons.

Et il courait le monde, regardant, écoutant, rêvant, chantant, ne s'attachant à rien, ne s'arrêtant nulle part.

Vers la fin d'un beau jour, il arriva, fatigué de la route et découragé par la solitude, dans le jardin où était la rose, et alla tristement se poser sur la branche d'un sycamore, qui lui rappelait les champs de la patrie. Au moment où, plein d'une mélancolique sympathie, il allait dire à son frère d'exil son ennui de la terre étrangère, la brise capricieuse vint se jouer autour de lui, apportant sur ses ailes les parfums qu'elle avait enlevés à la reine du jardin.

Le rossignol tourna la tête et aperçut tout à coup la rose qui se balançait mollement sur sa tige, comme pour saluer le soleil couchant, qui la dorait de son dernier rayon.

Et le rossignol aima la rose.

Il resta d'abord fasciné; ses yeux se fermèrent, sa voix s'éteignit, son cœur se serra, et sa vie, un instant suspendue, tourbillonna dans un vertige.

Puis, quand il fut revenu à lui, quand, les yeux ouverts, il se fut bien assuré que cette fleur, au milieu de ce jardin, n'était pas une apparition céleste dans un songe bienheureux, il prit soudain son vol vers elle, abandonnant le pauvre sycamore qui frémit tristement sur son espérance déçue.

Alors il se mit à voltiger autour d'elle, admirant la grâce de son port, l'éclat voilé de ses couleurs, la divine élégance de ses formes aériennes, la délicatesse infinie de ses pétales transparents, noyant son regard dans sa beauté.

Et quand la brise revint éveiller et recouer devant lui les parfums paresseusement endormis dans le sein de sa bien-aimée, il se laissa aller à une ivresse profonde, dans laquelle s'engloutirent à la fois ses souvenirs, ses douleurs, ses désirs et sa raison. Il oublia tout, sa patrie, sa mère, le monde; il ne vit plus qu'un être, la rose; il ne pensa plus qu'à une seule chose: se faire aimer de la rose...

La rose remarqua à peine qu'il y avait près d'elle un oiseau, faible de corps, pauvre de plumage, et privé de voix, car le rossignol n'avait pas dérogé à sa fière habitude de se taire le jour, au

milieu du bruit confus des chanteurs vulgaires; et, le crépuscule tombé, elle ferma peu à peu son calice et s'endormit joyeuse et insouciant comme les autres soirs.

Mais quand la nuit eut étendu sur les choses visibles un impénétrable manteau de ténèbres, et que le sommeil eut étouffé dans son sein tous les bruits de la nature, le rossignol, roi du silence et de l'ombre, sentit que l'heure était venue, et commença de chanter.

D'abord, il préluda par des sons vagues et capricieux, jetés comme au hasard de toutes les parties de sa voix merveilleuse, avec la négligence habile d'un musicien qui essaie à la fois son instrument et sa force pour éveiller la curiosité et commander l'attention. Puis il se tut un instant comme pour se recueillir.

A ces accents inouïs, le jardin s'éveilla. Les brins d'herbe, qui s'étaient couchés pour dormir, relevèrent, pour écouter, leurs têtes effilées; les fleurs, entr'ouvrant leurs calices, laissèrent, pour cette fois, leurs pistils délicats s'exposer au frais de la nuit; les arbres secouèrent leurs grandes chevelures, et les oiseaux, reconnaissant en sursaut leur maître, tremblèrent d'admiration et d'envie.

La rose, éveillée comme les autres, regretta son tranquille sommeil, murmurant contre le maladroit qui l'avait interrompu, et, forcée de l'entendre, s'y prépara avec une nonchalante résignation.

Elle n'attendit pas longtemps.

La même voix s'éleva dans l'air, grave et plaintive, faisant vibrer lentement la mélancolie de ses notes les plus basses; et parcourant, sur quelques tons seulement, tous les degrés de la douleur, depuis le tremblement sourd du regret jusqu'au morne déchirement du désespoir, elle alla tomber sur un long soupir qui sembla le dernier adieu d'un mourant.

L'écho n'avait pas répété le dernier son, les auditeurs n'avaient pas encore soulevé l'émotion qui les oppressait, que déjà la voix s'était perdue, comme un éclair, dans les cieux. Au chant d'ineffable douleur avait succédé, sans intervalle ni transition, un chant de folle joie. Ce fut une mélodie bizarre, éparse et fougueuse, courant çà et là dans la plaine, comme une cavale échappée, bondissant de pointe en pointe, roulant d'abîme en abîme, montant, descendant, se perdant elle-même et se rejoignant sans cesse, impossible à fuir comme à rencontrer; — un feu roulant de notes pétillantes, une éclatante orgie de cris désordonnés, de sifflements sauvages et de rires insensés; — une gamme infinie, allant d'une extrémité à l'autre et se renouant comme un cercle; — un sublime chaos d'harmonieuses dissonances.

Puis, tout à coup, la voix s'apaisa, et, comme une mer irritée qui, le vent calmé, vient caresser d'un flot tranquille la plage qu'elle avait battue de ses vagues furieuses, entonna doucement un hymne d'amour et de bonheur. La fauvette y retrouva sa gazouillante canzonette, la colombe son roucoulement voluptueux, le merle ses accents passionnés, et les oiseaux pleurèrent de s'entendre tous surpasser en même temps. Tout ce que la prière a d'éloquence, tout ce que l'extase a de ravissements, tout ce qu'ont d'ivresse l'espérance et l'amour heureux de délices, le merveilleux chanteur l'avait fait passer en quelques instants dans l'âme de ses auditeurs qui, longtemps après qu'il eut fini, l'écoutaient encore avec un frémissement d'enthousiasme.

La rose avait entendu comme les autres; peu à peu elle avait relevé sa tête penchée, élargi ses pétales, ouvert ses pores, et savouré de tous ses sens la musique divine.

Elle avait pleuré aux accents de cette désolation profonde



elle s'était laissé emporter au vol fantasque de cette éblouissante folie; elle s'était enivrée à cette coupe magique qui débordait de mélodie et d'amour.

Et quand, une heure après, le rossignol fit le tour du jardin pour voir qui dormait et qui veillait dans le silence, il ne trouva d'éveillée que la rose, qui tremblait sur sa tige, toute palpitante encore et à demi pâmée d'émotion.

Et, sans le connaître, la rose aimait le rossignol.

Celui-ci, certain de n'être plus entendu que d'elle seule, se remit à chanter, de sa voix infatigable, un nouveau chant qui ne s'adressait qu'à elle, un chant plus beau que tous les autres, où il lui raconta sa vie, son amour, ses désirs et ses espérances.

Quand le jour parut, la rose chercha des yeux son vainqueur parmi tous les oiseaux qui voltigeaient autour d'elle, et ne le trouva pas. Déjà elle commençait à craindre qu'après l'avoir séduite, il ne se fût envolé loin d'elle, quand le rossignol, s'approchant doucement, lui demanda son nom. Au premier son de sa voix, la rose le reconnut et lui dit en frémissant :

— Mon nom est Gul.

— O Gul, je t'aime.

— Et le tien ?

— Bulbul.

— Je t'aime, ô Bulbul !

Ils furent tirés de leur extase par un grand bruit d'ailes et virent un esprit qui planait au-dessus d'eux.

— Me reconnaissez-vous ? dit l'esprit d'une voix sévère.

— Non, dit le rossignol.

— Moi, je vous connais, dit la rose ; vous êtes le génie auquel est confiée la garde de ce jardin. C'est à vous qu'appartiennent ici tout droit et tout pouvoir, et votre volonté est la loi de nos existences.

— C'est bien. Et tu connais les coutumes du jardin ?

— Toutes.

— Quand un oiseau et une fleur s'aiment, et qu'ils veulent être l'un à l'autre, tu sais ce qu'ils doivent faire ?

— Oui.

— Et toi, étranger ?

— Moi, dit le rossignol, je sais que, dans mon pays, nous aimons comme il nous plaît et faisons comme il nous convient; notre vie est simple comme l'onde et libre comme l'air.

— Ici toute chose a sa règle et toute action sa loi. Quand deux êtres veulent être l'un à l'autre et savourer ensemble les douceurs de l'amour, il faut qu'ils jurent de rester éternellement unis et qu'ils se laissent accoupler par moi à une chaîne indestructible, quoique invisible. Veux-tu te soumettre à nos usages ?

— Je ne veux pas renoncer à la liberté.

— Alors quitte à l'instant ces lieux et n'y reviens plus.

Le rossignol ouvrit lentement les ailes en jetant à la rose un regard de désespoir, et commença de s'élever dans les airs. La rose pâlit et laissa tomber sa tête mourante. Le rossignol s'arrêta en planant.

— Pars, dit le génie.

— Jamais, dit le rossignol en se précipitant vers la rose. Lève ta tête, ô Gul, et regarde ton amour qui revient à toi pour toujours. Je sens que la moitié de ma vie est en toi, ma bien-aimée, et loin de toi je ne respirerais plus qu'à moitié. Que m'importe maintenant la liberté ? La liberté est bonne aux malheureux et aux inconstants; elle est inutile aux heureux et aux fidèles. Vivre avec toi toujours, c'est être éternellement heureux. Et qui peut se plaindre de l'éternité du bonheur ?

— O Bulbul, sois béni, dit la rose. Tu viens de me rappeler à l'existence : toi parti, je mourais.

— Ainsi, reprit l'implacable génie, vous jurez de rester éternellement unis ?

— Nous le jurons, dit vivement la rose.

— Je le jure, répéta plus gravement le rossignol.

— Et tous deux vous consentez à porter ensemble la chaîne indestructible ?

— Nous y consentons.

A peine eurent-ils achevé ces mots qu'ils se sentirent accouplés à un lien invisible et insonore. Ils levèrent les yeux pour voir encore une fois le puissant génie dont la volonté s'accomplissait si vite. Il avait disparu.

Cette journée et les suivantes s'écoulèrent pour les deux amants avec une charmante rapidité. Tout leur était bonheur.

Aux premières lueurs de l'aube, ils buvaient ensemble les larmes que la rosée jalouse avait laissé tomber dans le sein de la fleur bien aimée; ils se balançaient ensemble au souffle de la brise qui venait interrompre leur voluptueux sommeil de la nuit pour les convier aux actives jouissances du jour; ils saluaient ensemble le soleil levant qui revenait chaque matin leur rappeler les délices de la veille et leur présager celles du lendemain.

Durant le jour, ils regardaient les nuages passer à l'horizon, tantôt lentement, comme des navires qui cherchent leur route, tantôt avec une rapidité furieuse, comme des fantômes poursuivis par la colère divine, et leurs grandes ombres qui se promenaient sur les campagnes, y traçant mille formes fantastiques, chassant et fuyant tour à tour la lumière, diaprant la terre de leurs taches mobiles. Ils suivaient des yeux les troupes d'oiseaux voyageurs, qui traversaient le ciel en poussant des cris sauvages, et le rossignol s'étonnait avec joie de ne plus sentir bouillonner en lui le désir des courses lointaines. C'étaient aussi de grands troupeaux, dont ils admiraient la marche cadencée dans les plaines ou le puissant repos; ou bien encore les vastes ondulations des forêts se courbant sous l'effort des vents. Parfois, un simple brin d'herbe suffisait à leur contemplation.

Cette vie si humble et si tranquille, cette douce verdure, cette grâce de port, cette mollesse de mouvement, les plongeaient ensemble dans une nonchalante et délicieuse rêverie qui si terminait toujours par un baiser. Vue au travers de leur amour, toute chose leur paraissait belle, tout être heureux. Quelquefois l'orage venait bien déranger leur facile existence, quelquefois le tonnerre les épouvantait de ses horribles mugissements, et la pluie les pénétrait de ses froides ondées; mais ils n'en étaient que plus empressés à saluer le retour du beau temps, et plus amoureux peut-être, en voyant que chacun n'avait eu peur et n'avait souffert que pour l'autre.

Le rossignol ne chantait plus, et remerciait presque le génie de la chaîne qu'il lui avait donnée.

Cependant le temps s'avancait, et peu à peu les amants s'accoutumèrent à leur bonheur. Leur union avait toujours son charme, mais elle n'avait plus sa nouveauté. A l'ivresse de la première possession, succéda bientôt un sentiment aussi doux, mais plus calme. La passion faisait insensiblement place à la tendresse, comme les rayons brûlants du soleil aux lueurs délicates de la lune. D'abord, cette transition fut tout intérieure, et rien ne fut changé dans les rapports, ou du moins bien peu de chose.

Le rossignol, qui était toujours resté près de sa Gul bien-aimée, se mit bien à voler autour d'elle, mais sans s'éloigner seulement de la longueur d'un roseau. Pourtant, quand la rose qui dormait — chose étrange ! — en plein jour, s'éveilla au bruit des ailes, elle fut saisie d'une vague terreur en voyant son cher Bulbul si loin d'elle. Heureusement Bulbul, qui ne la quittait pas des yeux, remarquant qu'elle pâlisait, se hâta d'accourir et de la rassurer.



Plusieurs jours se passèrent ainsi. On se disait toujours les mêmes douceurs, on se faisait toujours les mêmes caresses, et le changement intérieur se déguisait à merveille sous la parfaite uniformité de l'extérieur. A la fin cependant, quelques symptômes vinrent accuser cette situation.

Un soir, la rose s'était endormie avant l'heure accoutumée. La lune jetait ses pâles clartés sur le jardin silencieux. L'air était tiède et immobile. Le rossignol, cédant peu à peu aux charmes d'une soirée magnifique, se prit à rêver aux nuits de son pays. Il se rappela l'azur profond de son ciel étincelant du feu d'innombrables étoiles, et le bruissement infini de la mer sur le sable retentissant du rivage. Et après les nuits, les jours : il revit les vastes champs inondés de la lumière ardente du soleil, et les croupes blanches des montagnes se découpant sur les horizons bleus, et les grandes masses noires des forêts vierges dominant au loin les plaines jaunes de maïs.

Et dans ces immensités, il retrouva, près d'un élégant palmier, sur les bords d'une fontaine murmurante, un petit bosquet de jasmins où se jouait une famille de rossignols, sa famille, hélas ! Là était sa mère qui l'avait nourri, et qu'il ne verrait pas mourir, et ses frères qui grandissaient sans lui et n'apprenaient pas à l'aimer. Le pauvre Bulbul sentit le mal du pays lui venir, et, se rappelant dans sa douleur le sycomore qu'il avait abandonné dans ses transports d'amour, prit brusquement son vol vers lui, et alla se poser sur une de ses branches. L'arbre transplanté accueillit son compatriote avec de doux frémissements et sembla l'inviter à lui parler de leur commune patrie. Le rossignol ne se fit pas prier, et élevant tout à coup la voix dans le silence de la nuit, se mit à chanter les ennuis de l'exil et les tourments de l'absence.

Le jardin tout entier l'écouta avec la même admiration que la première fois. Seule, la rose, qui s'était éveillée à ces accents bien connus, ne les entendit que pour souffrir. Elle trouva bien, comme les autres, la voix du rossignol aussi mélodieuse qu'autrefois, et ses modulations aussi pures, mais elle comprit que le cœur de Bulbul n'était plus aussi plein. Puisqu'il avait besoin de chanter, c'est qu'aimer ne lui suffisait plus ; puisqu'il regrettait les vastes horizons de sa patrie, c'était qu'il se sentait à l'étroit dans leur petit jardin.

Et elle se prit à pleurer.

Le rossignol chanta longtemps.

Longtemps pleura la rose.

Le lendemain matin, en s'éveillant, Bulbul trouva Gul pâle et fatiguée. Il n'en fit rien paraître, mais il se dit à lui-même : « Elle est moins belle aujourd'hui qu'elle n'était hier. » Et par une transition naturelle : « Et si demain elle allait être moins belle qu'aujourd'hui ! Si elle allait se flétrir ! »

Tout le jour, ils furent tristes. L'un craignait d'arriver à moins aimer ; l'autre se croyait déjà moins aimée.

Félicien MALLEVILLE.

(La fin au prochain numéro.)

### LES PAROLES D'OR

Les maux viennent bien vite et les consolations bien tard.

VOLTAIRE.

Les belles âmes arrivent difficilement à croire au mal, à l'ingratitude : il leur faut de rudes leçons avant de reconnaître l'étendue de la corruption humaine. Puis, quand leur éducation en ce genre est faite, elles s'élèvent à une indulgence qui est le dernier degré du mépris

H. DE BALZAC.

### LA MENDIANTE

(SIMPLE RÉCIT.)

La nuit venait ; c'était l'hiver. Elle marchait toujours, suivant la route devant elle, retenant sur ses membres amaigris un vieux châle de laine, les pieds nus sur la terre dure.

Depuis huit jours, elle allait ainsi, au hasard, sur le grand chemin qui s'étendait sous ses pas, sans savoir où le vent qui soufflait conduisait sa misère, traversant les villages sans en demander le nom. Vieille et cassée, et ne pouvant plus travailler à la ferme, le maître, qui comptait son or et qui ne voulait pas nourrir une bouche inutile, un matin l'avait chassée. Elle avait baissé la tête, et dit : C'est bien ! — puis, franchissant le seuil, sans regarder en arrière, elle avait quitté pour toujours cette maison où elle avait espéré mourir. D'une branche d'arbre s'étant fait un bâton, sous le ciel ouvert, elle avait jeté sa tête blanche. — Comme elle était toute seule sur la terre, et qu'elle savait bien qu'elle n'avait plus pour longtemps à trainer son âme éteinte dans son corps usé, elle ne voulut pas se donner la peine de chercher à s'assurer la vie. Quand on lui refusait une aumône, elle riait ; elle ne tendait la main que pour éprouver les hommes, et mangeant le pain qu'on lui jetait, elle pensait : « A quoi bon ? » Le soir elle s'étendait sous l'abri d'un rocher, sans songer au lendemain. Elle était résignée à tout, et tout lui était devenu indifférent. Elle attendait sans impatience le jour de la délivrance, et elle était plus forte que l'épreuve, prête, lorsqu'elle en sentirait la fin, à se coucher le long d'un fossé les mains sur la poitrine.

Ce jour-là, elle avait marché sur une route déserte, tracée dans la montagne et tellement resserrée qu'elle en était assombrie. La mendicante n'avait rencontré personne. Depuis la veille où une petite pauvre avait partagé son dîner avec elle, elle n'avait rien pris : elle n'y pensait pas, et elle allait toujours. Elle arriva jusqu'à une sorte de gorge profonde, dont l'aspect était si triste et si désolé, qu'elle eut, malgré elle, un frisson. A ce moment, une neige épaisse commença à tomber et à couvrir les rocs sombres. Cette solitude était effrayante. La vieille femme sentit qu'elle avait peur, et instinctivement chercha des yeux une retraite où se cacher. Des deux côtés, les masses de granit s'élevaient droites et sans aspérités ; il eût fallu pouvoir les gravir pour trouver peut-être dans les cavités de l'étage supérieur un abri : elle n'en avait pas la force. — Tout à coup, elle chancela, la tête lui tourna, elle se trouva si faible qu'elle crut que tout son sang se retirait ; elle ne vit plus, n'entendit plus rien ; ses jambes fléchirent, elle tomba glacée, épuisée de fatigue et de besoin sur le chemin blanchi, sans pouvoir se retenir, sans pousser un cri, tandis que les flocons s'amassaient à ses côtés.

Pendant deux heures elle resta ainsi, immobile, inerte ; à la fin, elle rouvrit les yeux et eut conscience de ce qui était arrivé ; elle voulut faire un mouvement pour se relever et était comme clouée sur le sol. Un froid mortel la saisit ; elle jeta sur la route un regard désespéré, puis retomba dans son engourdissement. La nuit était tout à fait venue, un vent glacial poussait la neige avec furie ; il y avait une véritable horreur dans cette obscurité...

Cependant, un homme passa. C'était un bûcheron qui revenait chez lui, et qui, les sentiers descendant la montagne n'étant plus praticables, avait pris, pour rentrer, la grande route. Son pied, en passant, se heurta contre le corps de la mendicante étendue et, en frappant sa poitrine, arracha à celle-ci un faible cri. L'homme recula, puis, se penchant vers la terre, reconnut qu'un être vivant gisait là. Dans ses bras, il enleva cette femme évanouie et courut jusqu'à la colline où se dressait, isolée au milieu de la campagne, sa cabane. Il jeta sur un brasier quelques morceaux de bois et les alluma, puis il porta la vieille jusqu'à son lit. La chaleur la ranima ; il lui fit boire quelques gouttes d'eau-de-



vie et lui défendit de parler. Pendant trois nuits, le bûcheron veilla auprès d'elle! Enfin elle put se lever et elle le bénit.

— J'étais sans parents, dit-il en lui tendant la main, Dieu m'a envoyé une mère.

Dès lors, tous deux vécurent ensemble.

Or, un jour, cet homme se maria. Il agrandit sa cabane et donna à la vieille le meilleur coin. C'était une heureuse maison : tous s'aimaient et ne vivaient que les uns pour les autres. Un petit enfant vint et ce fut un grand bonheur. Le père voulut qu'on l'appelât Jean, parce que Jeanne était le nom de celle que son fils devait regarder comme son aïeule. La pauvre femme tenait à la vie maintenant ; elle eut pour son Jean une adoration ; c'était elle qui l'habillait, qui le sortait, qui voulait chaque soir l'endormir ; elle le disputait à sa mère. En voyant ce tableau, le bûcheron souriait et se disait : « J'ai bien fait. » Quand l'enfant fut plus grand, c'est Jeanne qui lui fit faire son premier pas et dire sa première parole. Elle ne le quittait pas. Pendant que les parents travaillaient, ce vieillard et ce petit garçon jouaient ensemble. Ils étaient tristes quand ils étaient un instant séparés. Lorsqu'il eut quatre ans, elle se mit à lui apprendre ses lettres ; il ne voulait écouter qu'elle : elle en était fière, elle oubliait son âge pour courir avec lui dans la montagne, et quand il était fatigué, elle le prenait dans ses bras en l'embrassant. Elle se faisait son esclave et se plaignait de ne pas l'être assez.

Un soir, Jeanne venait de rentrer avec Jean, et, comme il était tard, elle le déshabillait pour le coucher. Tout à coup l'enfant se mit à pleurer. La vieille, qui ne pouvait pas lui voir verser une larme sans que son cœur se brisât, se mit à le questionner et voulut savoir la cause de son chagrin.

— Ah! dit-il en sanglotant, la pluie va m'abîmer mon beau livre d'images que j'ai oublié, comme nous étions assis là-haut, tu sais, sur le grand rocher d'où l'on voit tant de pays.

— Dors, mon petit ange, répondit Jeanne. Tu verras que non : n'aie pas peur, tu le retrouveras demain et je t'expliquerai encore les longues histoires qu'il contient.

L'enfant croyait toujours ce que lui disait Jeanne. Elle essuya ses pleurs, et il ferma bientôt les yeux.

Quand elle se fut bien assurée qu'il dormait, elle ouvrit sans bruit la porte et se glissa dehors. Il faisait une nuit obscure ; la lune était cachée par les nuages, une pluie fine et pénétrante tombait depuis deux heures. Jeanne essaya de s'orienter, puis se dirigea vers le rocher, dont elle distinguait vaguement la silhouette sombre. Le chemin était glissant ; plusieurs fois, elle perdit l'équilibre. Mais le dessein de faire plaisir à son petit Jean la soutenait ; elle voulait lui rapporter son livre. Cependant, elle s'arrêta encore, car il y avait un réel danger à s'aventurer ainsi dans la montagne ; puis, après avoir un peu hésité, elle reprit le sentier, en marchant lentement et en s'appuyant sur les rocs avec la main. Elle approchait. Elle respira un instant, secoua la pluie qui inondait sa robe et gravit la pente rapide. Enfin elle arriva ; le livre avait été abrité par des pierres et n'était pas mouillé. Elle le prit en souriant, pensant au bonheur qu'elle allait faire à l'enfant ; elle se remit alors à descendre. Épuisée de fatigue, elle voulut prendre un chemin plus court, et, comme elle croyait se reconnaître, elle s'engagea dans une route étroite qu'elle pensait mener directement à la maison. L'obscurité était encore augmentée par l'ombre des masses énormes de rochers entre lesquelles elle se glissait. Tout à coup elle poussa un cri terrible... la terre venait de manquer sous ses pas, elle était tombée d'une hauteur de cinquante pieds. — Elle s'était trompée de route.

Le lendemain matin, on la trouva au fond d'un ravin, horriblement ensanglantée, le corps en lambeaux, la tête fracassée...

Dans ses mains elle tenait encore le livre d'images.

Paul GINISTY.

#### Description de la gravure coloriée n° 1332.

TOILETTES DE VILLE D'EAUX. — 1. Costume en barège blanc et foulard à rayures mauves. — Jupou à traîne, entouré de deux volants plissés et de deux bouillons en faille mauve et barège blanc alternés. — Polonaise en foulard, tombant droite devant, avec poche plissée garnie de bouclettes de ruban lilas ; biais de faille lilas sur tous les bords inférieurs du vêtement. Le petit côté de la polonaise est drapé dans les environs de la poche et les plis se perdent dans la couture. Un biais de faille, formant épaulette, suit les coutures du second petit côté, encadrant le dos, jusqu'en bas. Vers le milieu derrière, la polonaise est relevée en pouff. — Lingerie brodée. — Chapeau de paille anglaise, avec fond mou en gaze blanche ; coques de ruban maïs et guirlande de clochettes mauves. Tour de tête en tulle de soie et nœud papillon assorti au précédent.

2. Costume en mohair glacé écri et faille marron. — Jupou de faille entouré d'un volant découpé en longues dents à bouts carrés, lesquelles découvrent le bas de la jupe. — Polonaise de forme princesse devant, découpée dans le bas de la même façon que le volant du jupon. Le dos de la polonaise ne se prolonge qu'à moitié de sa longueur habituelle ; les bords en sont relevés dessous de façon à ne former qu'une basque ; ils se fixent à la ceinture *baby*, en faille marron, qui entoure le devant de la polonaise. Des pans de faille marron, disposés en longues boucles, se perdent sous la basque. Une autre largeur de faille, prise dans la couture du petit côté, recouvre une partie de la basque et se relève comme elle en dessous pour retomber ensuite tout droit sur la traîne. Plissés et cornet de faille, avec nœud et parement de mohair découpé sur celui-ci. — Lingerie plissée. — Chapeau de crin noir, à fond de gaze blanche. Guirlande de fleurs des champs autour de ce fond et nœud de gaze dans le bas derrière. Sous la passe devant, des fleurs semblables et un joli nœud papillon en ruban rouge.

#### Description de la figurine coloriée L. N° 84.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE VILLE D'EAUX. — Costume en toile d'Irlande. — Jupou à traîne, entouré de deux grands plissés très-fins. — Polonaise en toile grise à rayures bleues : le dessus de la manche, le haut du corsage et le milieu des devants sont en toile bleue ; sur cette dernière sont posés, comme ornement, des brandebourgs formés des rayures découpées dans la toile d'Irlande. Une bande bleu uni, avec des franges postillon en fil assorti aux nuances, garnit le bord inférieur de la polonaise, remontant en coquillés au milieu derrière. Large poche coulissée sur le côté, avec tête doublée de bleu et nœud de ruban bleu au bas. Double parement gris orné de petits boutons. Le col rabattu et formant trois angles est bordé de bleu. — Lingerie en broderie anglaise. — Chapeau de paille à fond mou en gaze bleue, formant bavolet derrière, avec coques plates tout autour. Bandeau de reines-marguerites rosées sous la passe et groupe de mêmes fleurs derrière.

#### Description du modèle de chapeau GC. N° 9.

Substitué à la gravure n° 1332, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

CHAPEAU BOND A LA *Marie-Stuart*. — Paille d'Italie ; fond bas et plat, et large passe inclinée devant. Cette passe est doublée d'une soie bleue coulissée, dont le bord ruché dépasse tout autour. Bandeau formé d'une draperie assortie nouée derrière, avec bouts flottants. Guirlande diadème de fleurs jardinière, posée autour de la calotte et faisant traîne derrière.

### REVUE DES MAGASINS

Le côté vraiment séduisant du talent de M<sup>lle</sup> Marie BATAILLON, c'est cette piquante originalité dont les costumes qui sortent de ses ateliers sont revêtus : originalité qui marche toujours de pair avec le bon goût et que ne renierait pas la femme le plus comme il faut.

Qu'ils sont ravissants, ses derniers costumes de toile ! Personne mieux que M<sup>lle</sup> Bataillon ne sait mélanger les dispositions des tissus et garnir celui-ci avec celui-là. Nous avons vu rue Thérèse, 5, des volants de percale



noire festonnés qui faisaient merveille; ils étaient posés sur une robe en oxford à carreaux bleus, rayés de rose, de noir et de blanc, et tranchaient fort agréablement sur ces nuances tendres.

Nous citerons encore une robe de cotonnade à petits damiers marron et blanc, garnie de volants tout blanc et tout marron, s'alternant assez haut sur le jupon, par derrière. Aux bords de la polonaise, y compris le bas des manches, le col marin et le petit vêtement court, un biais blanc piqué de marron.

M<sup>lle</sup> Marie Bataillon accompagne toujours chacune de ses toilettes d'un vêtement additionnel (matelot, écharpe, fichu, etc.) de même étoffe qui en complète le caractère. Elle se charge, en outre, de faire n'importe quel vêtement de demi-saison, de voyage, d'excursion. Les deux formes qu'elle préfère sont le paletot demi-long, qui a fort bon genre avec ses deux rangées de boutons et ses garnitures de galons, et l'écharpe *Clarisse Harlowe* qu'elle entoure de franges en chenille.

— En réponse à une abonnée qui trouvera ici les indications qu'elle nous a demandées, nous dirons qu'un joli trousseau ne saurait se passer de deux corsets soignés: l'un pour la toilette de ville, l'autre pour celle du soir; ce dernier doit être rigoureusement blanc.

M<sup>mes</sup> DE VERTUS sœurs en savent quelque chose, car il leur arrive à tous moments des commandes de cette sorte. Elles nous ont montré, ces jours passés, une belle expédition de *ceintures Régentes*: l'une en faille blanche garnie de peluche assortie, avec belles valenciennes et ruban blanc dans le haut; une autre, très-gracieux modèle, était en satin noir, orné de broderies de soie avec bordure de peluche rouge cardinal; dans le haut de ce corset, il y avait une dentelle noire posée sur un transparent rouge; enfin, une troisième *ceinture Régente* était en modeste coutil anglais, garni de rubans bleus et de dentelle de Mirecourt.

Le corset de M<sup>me</sup> de Vertus est si bien celui qui convient à une jeune fille devenant jeune femme, que dans les trousseaux élégants et confortables on ne songerait pas à en choisir un autre.

Les mesures à envoyer rue Auber, 12, sont: la longueur du busc, la largeur de poitrine, le tour de taille et des hanches, que l'on prend sur la personne habillée.

— M. Henri SEELING est, à Paris, le seul détenteur de l'excellente machine à coudre *Wheeler et Wilson*. C'est après avoir vu fonctionner cette travaillieuse inappréciable que nous avons pu nous en faire une juste idée. On nous a expliqué tous les mystères de sa construction admirable: le système en est unique dans son genre, d'une perfection et d'une solidité achevées; ce qui le prouve suffisamment, du reste, c'est que l'agent de la C<sup>ie</sup> *Wheeler et Wilson*, M. Henri Seeling, garantit cette machine pendant cinq ans. Cela doit inspirer une confiance légitime à tout acheteur.

Avec ce gentil instrument, on exécute tous les travaux imaginables; c'est bien la *Wheeler et Wilson* qu'il faut avoir dans les familles, car on peut, avec son aide, faire des robes, de la lingerie, broder, ourler, froncer, piquer, coulisser, rucher, surjeter, etc.

Pour plus amples renseignements, s'adresser à M. Seeling, boulevard Sébastopol, 70.

— Vent-on se prémunir le teint contre les ardeurs d'un soleil dangereux, l'âcreté des vents et les intempéries des saisons, dont on est sûr de rencontrer les atteintes en voyage, aux eaux, à la mer? On y parviendra en employant le *Rowland's Kalidor*, dont l'action rafraîchissante pénètre dans les chairs, bouche les pores et forme sur la peau un enduit b'ensaisant.

Le *Rowland's Kalidor* est à la fois un curatif et un préservatif puissant, dont les femmes soucieuses de leur beauté ne doivent pas négliger l'usage. Dans leur intérêt, nous leur conseillons vivement de ne pas se mettre en route sans un secours aussi précieux.

On peut demander le *Rowland's Kalidor* chez tous les pharmaciens et parfumeurs de France, et à Paris particulièrement chez Guerlain, rue de la Paix, 15; Roberts, place Vendôme, 33; Hogg, rue Castiglione, 2; et C. Fay, rue de la Paix, 9.

### SPÉCIALITÉS

Nombreux sont les produits créés en vue de protéger la beauté des femmes contre les agents de destruction qui nous entourent. Mais combien sont inefficaces ou même dangereux!

L'heureux inventeur de la *crème Simon*, — M. Simon, pharmacien et chimiste distingué, — a voulu compléter son œuvre pour la beauté du

teint en créant la *poudre Figaro* qui est le complément indispensable de la crème Simon.

La poudre Figaro est adhérente et invisible; elle ne contient pas de bismuth. Son effet, très-remarquable, donne l'éclat et la blancheur; en même temps elle rafraîchit, empêche les efflorescences et les rougeurs du visage. Elle est particulièrement nécessaire pendant la saison des bains parce qu'elle empêche toute humidité; elle préserve aussi du hâle, toujours redoutable à la campagne et sur les plages.

Cet excellent produit se trouve, comme la *crème Simon*, chez M. Simon (rue de Lyon, 83), à Lyon, et au dépôt principal à Paris (rue Beaubreuil, 23).

M. D'A.

## PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

### Grand Panorama des modes de Printemps et d'Été 1876.

Le renouvellement des saisons amène naturellement avec lui la nécessité, pour toutes les personnes qui s'occupent de la confection des toilettes féminines, de se procurer des modèles nouveaux, assez variés et assez nombreux pour satisfaire à toutes les conditions de goût et d'élégance qui s'imposent.

A ce point de vue, — toujours soucieux que nous sommes d'être agréables à nos lectrices et de leur rendre service, — nous avons fait établir et nous mettons dès aujourd'hui à leur disposition une GRANDE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. On pourra s'en faire une idée en songeant qu'elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, et représentant un ensemble de **quatorze toilettes inédites** du meilleur goût et de la dernière élégance, pour le PRINTEMPS et l'ÉTÉ de 1876.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver une collection de toilettes de ville, visite, réception, soirée, mariage et de costumes d'enfants, plus habilement reproduite et plus pratiquement utile. Aussi ne saurions-nous trop conseiller à nos abonnées de faire sans retard l'acquisition de cette magnifique planche, d'un si grand intérêt en ce moment et si avantageux.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton pour éviter qu'elle arrive en mauvais état, il suffit d'adresser **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD et fils, 92, rue Richelieu, à Paris.

### SOMMAIRE DU 4<sup>e</sup> NUMÉRO DE JUIN 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par BACHAUMONT. — Le Salon de 1876 (III), par M. Robert HYENNE. — *Terrain vogue*, poésie, par M. Albert MÉRAT. — *Histoire d'un Rossignol et d'une Rose*, par Félicien MALLEVILLE. — *La mendicante*, simple récit, par M. Paul GINISTY. — Les Paroles d'or. — Description des gravures annexes. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1332, dessin de M. Jules DAVID: toilette de ville d'eaux. — Figurine coloriée L. n° 84 (annexe spéciale à l'édition n° 3): toilette de ville d'eaux. — Modèle de chapeau GC. n° 9 (substitué sur demande): chapeau rond à la *Marie Stuart*.

Dans le texte: P. n° 319, dessin de M. E. THIMON: chapeau *Clarisse Harlowe*. — G. n° 645, dessin de M. E. THIMON: détails de costume pour les bains de mer. — G. n° 634, dessin de M. E. PRÉVAL: costumes d'enfants. — G. n° 636, dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes de jardin.

ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



## MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le nom de *Kisber* est encore à l'ordre du jour, et c'est justice. La victoire du cheval de M. Baltazzi, le triomphateur acclamé du Grand-Prix, est de celles qu'on aime à saluer, car elles n'ont rien en elles qui puisse troubler plus tard la paix des nations. *Kisber*, d'ailleurs, a des droits particuliers à nos sympathies, sa gloire touchant de fort près au domaine que nous cultivons, c'est-à-dire à la mode. Sans cela, peut-être n'aurions-nous eu pour ce héros qu'une silencieuse indifférence, sachant trop bien que les souvenirs, les renommées, les gloires même, ne vivent, comme les roses, que l'espace d'un matin !

Au point de vue de la mode, il est intéressant de voir ce qu'a été la journée du Grand-Prix, ce Longchamp d'autrefois, en tant que toilettes à sensation. Pour ne rien perdre, nous sommes allée en voiture au-devant de ce fameux « retour des courses », et le spectacle en valait vraiment la peine. Jamais nous n'avions vu pareille avalanche d'équipages et de véhicules de toute sorte ; rarement aussi nous avions assisté à un plus intéressant défilé de toilettes. Nous allons essayer de dire ce qui nous a le plus frappée ; comme c'est un récit que nous allons faire, et non des conseils que nous donnerons, on ne nous en voudra pas trop de l'élégance souvent outrée des modèles que nous citerons.

Comme physionomie générale, en ce jour solennel, nous voyons les nuances claires dominer et le rouge cardinal accentuer de sa note tranchante la couleur d'ensemble.

Chose étrange que la mode, êtres bizarres que les femmes !... A peine la première ombrelle rouge inaugurée par la comtesse de P... a-t-elle étonné tout Paris et soulevé un monde de réflexions, que voici les ombrelles rouges décrétées de haute élégance. On en a vu deux, trois, et au retour du Grand-Prix on ne les comptait plus... Toutes les brebis de Panurge ne sont pas mortes !

Nous remarquons un certain nombre de chapeaux *Marie-Amélie* très-bien portés. Cette coiffure prend son nom de sa

vague ressemblance avec les chapeaux de 1830 ; comme la leur, sa calotte est pointue et garnie à l'extrémité de panaches de plumes ou de fleurs. Nous sommes portée à croire que cette forme sera adoptée l'hiver prochain.

Comment décrire toutes les toilettes qui nous ont charmée à ce fameux défilé ? Les détails seront incomplets forcément, car c'est presque à vol d'oiseau que nous les prenons. Voici, par exemple,

un costume gros bleu couvert de guirlandes de broderies bouton d'or ; le chapeau assorti est orné de ruban bleu et de boutons d'or en touffes.

Ici c'est une robe extracollante, en faille rose chair, avec écharpes et franges de même teinte placées très-bas sur le jupon. Chapeau *Gainsborough* en paille, doublé dessous de soie assortie et garni dessus de plumes de même teinte posées en panache.

Là c'est un costume en faille gris perle et rose, gracieux mélange de volants plissés en cornet et de dentelle crème. Fichu et chapeau assortis. Ombrelle crème et haute dentelle.

Plus loin c'est une magnifique toilette composée d'écharpes en mousseline blanche des Indes brodée ; ces écharpes, garnies de valenciennes recouvrent une robe de faille bleu pâle. Fichu *Marie-Antoinette* en mousseline pareille aux écharpes, fixé à la taille par un bouquet de roses. Guirlande de roses pâles pour le chapeau. Ombrelle toute blanche avec volant de valenciennes.

Voici une toilette fort excentrique : c'est un mélange de faille chair pour la robe et de faille rouge cardinal pour une tunique-écharpe et une écharpe-*Clarisse Harlowe* ; toutes deux sont garnies de franges grelot couleur chair. La dernière, posée au ras des épaules, est fixée au milieu de la poitrine par un nœud. Le devant du corsage est fermé par des étoiles de diamants ! Quant au chapeau, c'est une calotte russe en paillason, rayée de velours rouges étroits, avec bouquet de plumes de mêmes teintes sur le côté. L'ombrelle est de couleur chair dessus et rouge pour l'intérieur.



P. N° 316. — TOILETTE DE PLAGE.



Nous devons citer, comme très-réussie, une toilette rose pâle, garnie devant de volants de velours violet et d'une étole de velours au corsage.

Une autre toilette de circonstance, en faille bleu électrique, garnie derrière de petits volants froncés, n'était pas moins heureusement combinée. Tunique duchesse en crêpe de Chine faisant le vide sur les volants qu'elle laisse à découvert. Blonde espagnole sur tous les bords. Mantille de même étoffe, encadrée de dentelles assorties, se fixant au milieu de la taille derrière et nouée devant. Chapeau formé d'une couronne de muguet, avec fond de tulle blanc, couvert de roses de mai; barbes en tulle blanc nouées devant.

Nous avons encore vu des toilettes entièrement blanches ou crème, mélange de faille et de laine avec plissés et dentelles, ou riches franges. Une, entre autres, était égayée par un bouquet de corsage composé de myosotis; chapeau *Pifferaro*, en crin blanc, orné d'écharpes de tulle blanc et de bouquets détachés de myosotis.

Nous terminerons cette « revue » en constatant que beaucoup de jolies toilettes étaient en partie cachées par d'élégants burnous et dolmans des Indes. Quelquefois ces vêtements descendaient visiblement d'un châle de l'Inde, antique et solennel, sans pour cela perdre le moins du monde en élégance.

En dehors de toutes ces splendeurs, la mode est aux petits châles, ainsi que nous l'avons déjà annoncé; nous nous plaignons à en signaler de nouveau le succès. Ces châles, soit en crêpe de Chine, soit en cachemire, sont ornés de franges ou de dentelle. La petite pointe, tout en dentelle blanche, se met aussi dehors; lorsqu'on sait porter le châle, rien n'est plus gracieux.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 316.

TOILETTE DE PLAGE. — Costume en armure de laine bleu mode et faille plus foncée. (Se reporter, pour l'explication complète, à la gravure coloriée n° 1335 C annexée à ce numéro.) Jupons à traîne, entouré d'un volant plissé. — Tunique très-ample et longue, terminée par un biais de faille; le milieu derrière forme une cascade de pouffs. — Tablier-écharpe en faille, garni de franges à tête grillée assorties autour de la laine. Ce tablier s'allonge en biais sur le devant de la tunique, qu'il traverse également en biais pour se fixer au bas sur le côté. — Cuirasse encadrée, dans le haut, d'un col-fichu en faille, lequel se croise devant. Plissés de faille au bas des manches. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille à double bavolet de paille et de faille bleue. La passe renversée est garnie sur le côté d'une grosse touffe de géraniums roses.

G. N° 643.

TOILETTE DE SOIRÉE POUR CASINO. — Costume en cachemire des Indes crème et faille assortie. — Jupons à traîne, complètement coulissé et rayé de bandes de faille encadrées de blonde anglaise crème. Une écharpe en gaze rouge cardinal entoure en biais le devant de la jupe pour se fixer au bas, sur le côté, en formant un large nœud. — Cuirasse plus courte derrière que devant, où elle s'allonge en une pointe arrondie entourée de dentelle. Un fichu, formé d'un ruban rouge et de dentelles, encadre l'ouverture du corsage et se termine par un nœud. Manche duchesse, avec dentelle crème formant la tête du volant; un bracelet de ruban noué dessus complète le tout. — Sous-manche de dentelle assortie. — Pouff de muguet en coiffure.

G. N° 647.

TOILETTES DE RÉCEPTION À LA CAMPAGNE. — 1. Costume en linon crème et faille marron. — Jupons à courte traîne. — Tunique toute plissée devant, avec poche coulissée sur le côté où elle se termine par un nœud de ruban

assorti au jupon. La tunique est gracieusement drapée derrière et tous ses bords sont garnis d'un volant à tête coulissée. — Veston demi-ajusté, ouvert en châle; l'écart du bas laisse apercevoir un gilet-cuirasse garni de petits boutons de nacre. Broderie festonnant sur les bords du veston, y compris l'ouverture du haut, laquelle est encadrée par une draperie de faille brune fermée par un nœud. (Notons, en passant, que l'encolure du gilet est entourée d'une valenciennes avec cravate assortie aux garnitures.) Le bas des manches est un volant brodé dont la tête est formée d'un brassard de ruban noué sur le dessus. Sous-manches en mousseline et valenciennes.

2. Costume en toile et faille bleu marine. — Jupons à courte traîne, entouré de volants froncés. — Tablier drapé bas derrière, avec un large nœud et un long pan triangulaire rayant le côté plissés sur tous les bords. — Cuirasse à col rabattu faisant revers, fermée devant par deux rangées de boutons, dits « de soutane »; un plissé termine la cuirasse tout autour. La manche duchesse est garnie d'un volant plissé avec brassard de ruban noué dessus. — Aumônière en faille, garnie de nœuds et de glands et suspendue à une ceinture de velours qui fait le tour de la taille. — Col de toile ouvert, à châle. Sous-manches plissées.

#### Description de la gravure coloriée n° 1335 C.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Costume en armure de laine bleu mode et faille d'un ton plus foncée. (Se reporter à la gravure P. n° 316, représentant le même costume pour le côté opposé à celui que nous allons décrire.) — Jupons à traîne, entouré d'un volant plissé, avec biais de faille formant tête. — Tunique très-longue derrière, où elle tombe en pouff, et pan carré bordé d'un biais. Le devant de la tunique est relevé en draperies fixées sous le pouff. Une écharpe en faille part du côté de la tunique pour traverser en biais le devant du jupon et se fixer derrière, à la ceinture, comme un tablier ordinaire. Une frange assortie à la laine du costume orne les bords de l'écharpe, avec boutons assortis sur le côté. — Cuirasse très-longue derrière, ornée dans le haut d'un fichu de soie croisé sur la poitrine et dont les bouts sont garnis de boutons. Les petits côtés de la basque derrière sont en faille et en dépassent les bords. Le bas de la manche est garni d'un plissé de faille. — Lingerie ruchée en organdi festonné. — Chapeau de paille à passe très-renversée d'un côté, avec tour de tête en blonde ruchée et touffe de roses. Dentelle crème, coquillée au sommet, ainsi que sur le bavolet; ruban bleu autour de la calotte. — Ombrelle-canne en soie assortie à la toilette.

2. Costume en foulard façonné, couleur crème, avec garnitures de faille marron. — Jupons à traîne, entouré de deux volants plissés par groupes de quatre plis et surmontés d'un biais. — Tunique ouverte et drapée au milieu, devant, sous une patte garnie d'un alignement de trois boutons de nacre. Ses bords sont ornés de biais marron et les deux parties se confondent par derrière sous un pouff coquillé, d'où s'échappent de larges coques de faille. Une sorte de pli bulgare termine le bas de la tunique avec une boucle plate. — Cuirasse fermée par des boutons de nacre et ornée d'une étole de faille; cette dernière est terminée par un gousset crème et trois boutons. Le bas des manches est encadré de biais marron remontant vers le coude. — Lingerie en blonde anglaise. — Chapeau « fermé » en crin noir; tour de tête en dentelle crème et bluets. Barbes mentonnières en dentelle. Nœud de ruban bleu sur le dessus et demi-guirlandes de bluets tournant sur le bavolet.

#### Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au numéro de ce jour contient les modèles suivant :

1. Élégante polonaise pour toilette de campagne.
2. Costume de plage.
3. Parure en organdi et dentelle.
4. Costume de bains de mer.
5. Mantille-fichu.
6. Chapeau en tulle.



## ÉCHOS DE LA MODE

Il y a dans les modes parisiennes, cette année, une lacune dont souffre le sentiment de la vraie élégance : c'est la disparition presque complète de la mousseline dans l'ordonnance des toilettes de femme. Les robes de mousseline, dans leurs variétés infinies, ne se montrent plus qu'accidentellement.

La mousseline est cependant, parmi toutes les étoffes qui servent à la toilette des femmes, la plus souple, la plus gaie, la plus jeune, la plus seyante. Elle s'assouplit aux adaptations, elle se drape, elle se bouillonne, elle admet toutes les garnitures possibles, s'amalgame, se combine à merveille avec le tulle et les dentelles. Le charme de la mousseline est surtout dans la condition qui lui est imposée d'être toujours propre, nette et lissée avec soin. La robe de mousseline, fraîchement repassée, fleurit comme haume; elle peut s'assimiler, dans le blanchissage, plus d'un parfum : l'iris, la violette, la rose. Aucun autre tissu n'offre cet avantage, et cependant, nous le constatons, son emploi se fait de plus en plus rare. Il y a certainement une raison à cela, et peut-être ne faut-il pas la chercher en dehors du prosaïsme d'un entretien coûteux. Telle robe de mousseline, en effet, qui n'a été mise que deux fois, exige un blanchissage nouveau, et le prix de toutes choses, à Paris, est devenu tellement exagéré, que la femme régulièrement posée, celle qui vit de sa fortune à elle, hésite à se faire une habitude d'un vêtement dont la valeur ainsi n'est jamais bien déterminée.

Au lieu de mousseline, les femmes, en ce moment, s'habillent de soie; elles emploient le châlis, le crêpe, le cachemire, la gaze, etc. Les teintes vives sont assez recherchées : le bleu ciel, le rose Pompadour, le jaune Dubarry, le vert céladon; c'est quelque peu théâtral, — opéra-comique; — aussi sont-elles plutôt adoptées par les femmes qui visent à l'effet que par les femmes de goût.

Cependant, parmi les costumes qui composent le bagage de plusieurs dames de notre plus beau monde en partance pour les champs et les eaux, nous avons remarqué quelques jolis spécimens de toilette.

Une toilette demi-deuil, entre autres, dont nous allons essayer de donner une idée exacte. Elle est de forme princesse; corsage devant recouvert de mousseline unie, ouvert en cœur, croisé sur le côté avec draperie de mousseline et dentelles; nœud faille pékin noir et blanc, ornant l'ouverture du corsage. Le dos, finissant en pointe, est un assemblage de plissés en mousseline rayée noire et blanche, retombant avec ampleur sur la jupe et faisant retroussis sur le côté de la jupe par un nœud faille pékin noir et blanc. Le devant de la jupe est garni de hautes broderies anciennes frangées de plissés mousseline unie et valenciennes. Le bas de la jupe porte un plissé de mousseline rayée noire et blanche; derrière il y en a trois. Cette robe est un fouillis ravissant; elle est destinée à l'une des exquisités notoriétés de l'élégance parisienne, une duchesse dont la gracieuse désinvolture en rehaussera le charmant et poétique aspect.

Un autre costume dans lequel s'est montrée la grande-duchesse Michel de Russie, la veille de son départ de Paris, mérite aussi, à plus d'un titre, d'être noté. Il est d'une grande simplicité et facile à porter : c'est un plissé de linon, — on pourrait, avec un égal succès, employer ou la mousseline, ou la toile, ou le foulard, — garnissant tout autour une jupe ronde; entre chaque plissé, une dentelle; au corsage, une large ceinture forme algérienne de couleurs différentes.

Nous indiquerons, enfin, la toilette dans laquelle la princesse de Galles s'est montrée aux courses d'Ascot.

Parmi les cadeaux précieux que le prince lui a rapportés des Indes se trouvent des châles d'un tissu merveilleux; l'un d'eux, de 3 mètres de long sur 2 mètres de large, de nuance crème très-claire, a été choisi pour être mis en costume, et (il faut le dire à

l'honneur de Paris) il a été, à cet effet, confié à l'une de nos spécialistes le plus en renom. On a dit que tout beau châle de cachemire doit pouvoir passer à travers une bague; l'épreuve en a été faite sur celui-ci, et elle a pleinement réussi. Qu'on juge d'après cela de la légèreté et de la souplesse de l'étoffe! Pour en faire valoir tout le mérite dans la transformation désirée, on a fait sur le devant du costume un mouvement de plis, et derrière une longue traîne relevée légèrement sur un plissé de faille. Voilà tout. La jeune princesse de Galles avait l'air ainsi d'être drapée de son étoffe; c'était l'effet qu'il fallait produire et qui a obtenu le suffrage unanime de l'aristocratique assistance de la réunion d'Ascot. Cette initiative semble vouloir mettre à la mode les costumes en châle de cachemire de nuance très-claire.

E. CHAPUS.

## CAUSERIE

Un chroniqueur de beaucoup d'esprit confessait dernièrement que, quoique Racine soit bien démodé, — les Parnassiens du moins le déclarent et le prouvent tous les jours, — il s'était pris à relire *Bajazet*, ayant été mis en goût de turc par les phases intéressantes que vient de traverser la question d'Orient. Pour nous, tout en reconnaissant que cette lecture a son intérêt, nous trouvons qu'elle manque absolument d'opportunité.

D'abord il n'y avait pas de question d'Orient du temps de Racine, et le grand siècle s'occupait du Grand-Turc tout juste autant que s'il n'eût pas existé; ce monde à perruque ignorait le monde à turban, qui le lui rendait bien. C'est même la raison qui paraît avoir déterminé Racine à écrire *Bajazet*. Voyez plutôt ce qu'écrivit le poète en sa préface : « On peut dire que le respect qu'on a pour ces héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous. L'éloignement du pays répare, en quelque sorte, la trop grande proximité des temps... » Racine, on le voit, raisonnait sur l'éloignement. S'il eût pu croire que son sujet comportât la moindre actualité, il eût laissé là le tendre *Bajazet*, l'altière *Roxane*, le brave *Acomat*, le fier *Oscar*, pour revenir à *Tacite* ou à la *Bible*, à *Britannicus* ou à *Esther*.

Aujourd'hui, le calcul est différent; on aime à servir l'actualité toute chaude, — saignante, pourrait-on dire, — et, grâce à cette même question d'Orient si heureusement épargnée à Racine, il est permis de compter que la mode théâtrale va revenir aux Turcs.

Il est vrai que nous ne voyons pas les choses tout à fait au même point de vue que le poète classique : nous avons perdu le respect du Turc avec tant d'autres respects, et il est à craindre que les prochains « héros » à turban ne soient que des héros de vaudeville, de revue ou d'opérette, plutôt que de drame ou de tragédie. Nous vivons dans un siècle d'irrévérence. Et pourtant ils n'ont guère changé, ces excellents Osmanlis! Vieux ou jeunes Turcs, ils sont restés les mêmes, et c'est plaisir de voir avec quel attachement ils s'accrochent aux vieilles traditions. Voilà un pays où l'on n'aime pas l'encombrement, où l'on veut des situations nettes, simples et bien tranchées! Ainsi, par exemple, il convient qu'il n'y ait pas deux sultans à la fois, et que toute abdication se résolve en suppression définitive? Eh bien! *Abdul-Aziz* est mort et *Mourad* est monté sur le trône. On a enterré l'un à grande pompe et célébré l'autre avec toutes les trompettes de la renommée. Il y a encore dans le *Times* et ailleurs des colonnes entières sur son mérite. Racine aurait dit tout cela en moins de mots :

Bajazet est aimable; il vit que son salut  
Dépendait de nous plaire, et bientôt il nous plut.

C'est exactement comme l'Académie française, à qui il faut céder la palme en fait d'oraisons funèbres. Nulle part on ne s'entend mieux à embaumer les défunts! L'ombre austère de M. Gui-



zot et l'aimable figure de M. de Rémusat pourraient en témoigner au besoin. Toutes deux ont dû se sentir renaitre en se voyant habillées de la prose de leurs préparateurs, quoiqu'il y ait loin des formules plus hardies que logiques de M. J.-B. Dumas aux clairs et puissants procédés de M. Jules Simon.

Notez que nous sommes loin d'en avoir fini. Grâce à la récente et double élection de MM. Charles Blanc et Gaston Boissier parmi les Quarante, nous avons à l'horizon la perspective de deux éloges d'immortels : M. de Carné et M. Patin. Que leur oraison funèbre nous soit légère !

Nous avons annoncé comme il convenait la perte irréparable qu'a faite la France dans la personne de George Sand, cette femme de génie dont Paris donnera sans doute le nom à l'une de ses rues avant que l'Institut ait songé à placer son buste sous la coupole du palais Mazarin. Mais il est une autre femme, à la destinée plus humble, qui mérite aussi un dernier hommage : c'est la veuve de Ponsard, dont le nom de jeune fille était Marie Dormoy, et qui s'est éteinte il y a peu de temps.

C'est dans le salon de M. Jules Sandeau que Mlle Marie Dormoy rencontra Ponsard. Elle avait vingt-quatre ans; il en avait quarante-huit. Elle rêva de devenir le bon ange du poète, de lui inspirer de nouvelles œuvres, de lui faire une vieillesse heureuse. C'est à elle que le Théâtre-Français doit le *Lion amoureux* et *Galilée*. Hélas! à peine marié, le pauvre Ponsard tomba malade d'un mal terrible, qui tue lentement, d'un cancer. Du moins il ne souffrit pas seul; il eut près de lui jusqu'à son dernier jour une compagne et une amie. Veuve après ces trois années de travail, de gloire et de douleur, Mme Ponsard se consacra tout entière à la mémoire de son mari et à son unique enfant, un fils, devenu la consolation, l'espoir suprême de sa vie. On peut saluer en elle l'image rayonnante du devoir accompli.

Paris a vu débarquer, le mois dernier, un personnage appelé à y faire quelque sensation : Si-El-Hadj-Mohammed-ben-Zabbi, ambassadeur extraordinaire de l'empereur du Maroc.

Malgré l'accueil empressé qui ne pouvait manquer de lui être fait de la part des autorités françaises, il aura été loin de se voir l'objet des mêmes raffinements d'hospitalité dont fut entouré un de ses prédécesseurs d'ambassade, sur lequel les mémoires si peu connus et si intéressants pourtant du baron de Breteuil donnent tant de curieux détails.

Louis XIV reçut cet envoyé exotique dans la grande galerie du palais de Versailles. Le roi était sur son trône, et son habit était tellement couvert de pierreries, qu'à peine pouvait-on en soutenir l'éclat. Le dauphin, alors âgé de cinq ans, et qui n'allait pas tarder à être Louis XV, avait sur la tête un bonnet de velours noir, disparaissant sous les diamants. Les princes et les courtisans avaient leurs habits surchargés également de pierres précieuses, et cela sur l'ordre exprès du roi.

Tout le long de la galerie, du côté qui est opposé aux fenêtres, on avait mis des gradins sur lesquels les princesses du sang étaient assises incognito. Tout autour d'elles étaient placées les dames de la cour.

Le roi avait témoigné à celles-ci le désir que, tout en étant en robes de chambre, comme à Marly, leurs habits fussent d'une magnificence extraordinaire et qu'elles sortissent toutes leurs pierreries. On pense si le roi-soleil fut obéi.

A propos de mémoires, nous avons sous les yeux ceux de la comtesse d'Aulnoy sur *la Cour et la ville de Madrid vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle*, ouvrage publié par la librairie Plon et qui fait suite à la *Relation d'un voyage d'Espagne* du même auteur parue l'année dernière. Rien d'intéressant, de curieux même comme ces deux volumes.

A vrai dire, il ne faut pas demander à Mme d'Aulnoy autre chose que des anecdotes et des détails intimes sur les princes, les princesses et les grands seigneurs. Elle s'attache tout naturellement au côté romanesque de l'histoire. Mais ce ne sont pas toujours les

faits signalés par les historiens qui font le mieux connaître l'esprit et les mœurs d'une époque, le caractère des personnages qui occupent la scène. Les romanciers et les dramaturges le savent bien : aussi est-ce dans les « mémoires » qu'ils vont chercher les traits qui leur permettent de rester fidèles à ce qu'ils appellent la *couleur locale*.

Ainsi, c'est dans Mme d'Aulnoy qu'ils ont pu apprendre que deux jeunes seigneurs, qui, voyant la reine Marie (Marie d'Orléans, nièce de Louis XIV et femme de Charles II) emportée par son cheval, avaient couru à son secours et l'avaient dégagée en ôtant avec adresse le pied de la princesse pris dans l'étrier, auraient perdu la vie peut-être si l'on n'eût intercédé auprès du roi en leur faveur. C'est de ce petit événement qu'est sorti le drame qui a pour titre : *Ne touchez pas à la Reine*. Or les mémoires de Mme d'Aulnoy sont pleins d'indications de ce genre.

LUDOVIC SAUVEUR.

## LA JOURNÉE D'UNE MONDAINE

Voici le tableau, — un véritable tableau de genre, — que nous en fait la *Vie parisienne* :

Madame se lève de bon matin. De huit à neuf heures, vous la trouverez à la Halle ! Elle porte une robe en cachemire bleu marin tout unie, très-longue derrière et courte devant, de façon à pouvoir la relever facilement. Un fichu de linon blanc noué derrière, bordé d'un petit plissé. Un chapeau Empire en paillason, avec une grosse guirlande de boutons d'or.

Madame achète, marchande, examine tout avec un petit air de connaisseur. Elle présente et recommande ses bonnes amies à ses fournisseurs, répond avec à-propos aux quolibets des haren-gères, sourit des compliments que les forts de la Halle lui adressent.

— Une fière femme ! C'est pas que c'est gros, mais c'est délicat !

La victoria est pleine de paniers de fraises et de cerises, de petits pots de crème fraîche. Dans la capote, de grosses bottes de fleurs achetées à la criée. Enfin, voilà tout casé, et madame a encore une petite place.

Madame se fait conduire dans quelques magasins pour finir la matinée. Elle rentre à onze heures. Le temps de passer un peignoir de batiste, et la voilà dans la « nursery ». Cette pièce est toute tendue de couil blanc et rose. Tous les meubles sont capitonnés, arrondis ; Bébé peut se rouler, tomber, il ne trouvera pas un angle où se blesser. Le grand bassin d'argent est au milieu, plein d'eau de son, pour le bain du baby. Sur le grand bassin, comme sur toute la petite batterie de cuisine, le nom de *Madeleine* est gravé en entier. Madame assiste au bain tous les jours ; on fait nager des canards, des poissons rouges pour calmer un peu les cris de l'enfant.

Au sortir de l'eau, madame le saupoudre elle-même de poudre d'amidon parfumée ; après quoi on le roule dans une grande robe de flanelle.

On déjeune à midi, à la mode anglaise.

Après le déjeuner, madame a une longue conférence avec la femme de charge ; on parle des réformes à faire dans la tenue de la maison, etc.

Madame a mille choses à faire ; elle peint un éventail pour une tombola. Elle a entrepris des vitraux pour l'église de son village. Et puis, elle veut faire aussi une couronne de roses blanches pour la



vierge miraculeuse de Saint-Germain-des-Prés. « Bébé a eu la rougeole, il s'en est guéri »; c'est en remerciement que cette couronne est offerte.

A partir de quatre heures, madame se consacre aux devoirs du monde : les visites à faire ou à recevoir.

Pour les visites, une jolie toilette fleur de pêcher en drap de soie, la robe et le petit mantelet garnis de malines. Une petite guirlande de fleurs de pêcher avec des brides de malines forme le chapeau.

Après le dîner, madame s'enveloppe dans un cachemire et va faire une promenade au Bois, seule avec monsieur, comme de nouveaux mariés.

W.

## LE TRAIN-ÉCLAIR

L'exposition de Philadelphie, au moins pour ses débuts, ne paraît pas susciter de la part des Européens tout l'empressement sur lequel on comptait. Les touristes français ne se décident pas à traverser l'Océan en faveur de l'exposition et, d'autre part, les affaires politiques de l'Europe, l'inquiétude née des événements survenus en Orient ne prédisposent pas les autres nations à courir l'Atlantique.

La fête se passe entre Américains, et vraiment on peut dire qu'ils s'entendent à la rendre complète. Voici un fait inconnu tout à fait en France, et qui en donnera une idée.

MM. Palmer et Jarrett, propriétaires de *Booth's-Theatre*, à New-York, ont convié plusieurs de leurs amis à traverser le continent jusqu'à San-Francisco sur un train engagé à leurs frais, c'est-à-dire une distance de 5300 kilomètres en quatre-vingt-quatre heures. Que dites-vous du prodige?...

Le train a quitté la station de New-York à 1 heure, le premier juin, et a fait jusqu'à Pittsburg un trajet de 700 kilomètres sans arrêt.

Six minutes ont suffi pour changer de locomotive, et le train est reparti pour Chicago, — une distance de 1460 kilomètres, qu'il a effectuée en vingt heures, — et ainsi de suite jusqu'à l'arrivée à San-Francisco, atteinte en quatre-vingt-trois heures cinquante-cinq minutes, c'est-à-dire cinq minutes avant le temps fixé.

Voilà un sport tout à fait nouveau et qu'on peut recommander aux amateurs de grande vitesse.

L'organisation de cette curieuse partie est digne d'être racontée.

Les invités de MM. Palmer et Jarrett étaient au nombre de vingt-cinq. Au train se trouvait annexé un wagon-restaurant où l'on pouvait consommer tout ce que l'on souhaitait.

Les grandes prairies du Far-West furent illuminées en l'honneur de cette entreprise vraiment extraordinaire.

MM. Palmer et Jarret avaient donné le nom de *train-éclair* à ce train vertigineux.

Le *New-York Herald* et le *Baltimore Sun* étaient les seuls journaux dont ils avaient bien voulu accepter de prendre le courrier sur le train. Le *Baltimore Sun* a envoyé ses journaux par train express spécial de Baltimore pour rencontrer le *train-éclair* à Harrisbourg, où les paquets y ont été transférés pendant le mouvement du train, à la vitesse de 40 kilomètres par heure.

C'était là la vitesse minimum du train. Sa vitesse maximum a été de 100 kilomètres par heure, et la vitesse moyenne de 64 kilomètres, y compris tous arrêts et pour une période de 84 heures.

On voit que tout cela tient de la féerie et peut le disputer au coup de baguette des fées. Il n'est pas sans intérêt de porter ces miracles d'au delà de l'Océan à la connaissance de notre vieille France, ne fût-ce que pour stimuler un peu la marche de nos locomotives en cette saison de déplacements et de voyages.

B. S.

## THÉÂTRES

OPÉRA. — Le répertoire de l'Académie de musique vient de s'enrichir d'un ballet digne de ses aînés. Le livret de *Sylvia*, emprunté à la mythologie, est quelque peu terne et monotone, mais les décors sont ravissants, surtout celui du premier acte, et les costumes réussis à souhait. Quant à la musique, due à M. Léo Delibes, elle est d'un caractère charmant et poétique, et elle permet d'espérer que *Sylvia* fera longtemps les beaux soirs de l'Opéra.

M<sup>lle</sup> Sangalli a été vivement applaudie dans l'œuvre nouvelle. C'est une danseuse d'une rare valeur qui, sans avoir le charme et la grâce de M<sup>lle</sup> Beugrand, sait plaire par une force intrépide et une distinction exquise.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Notre première scène de comédie n'a point produit de nouveau chef-d'œuvre, mais a fait un acte qui mérite des éloges sans restriction.

M. Barré et M<sup>lle</sup> Baretta ont été élus sociétaires, et élus tous deux à l'unanimité, ce qu'on peut presque considérer comme exceptionnel. Les deux nouveaux sociétaires doivent leurs remerciements, pour cette unanimité, à Sedaine et au *Philosophe sans le savoir*, dont ils ont si bien rendu les deux principaux personnages. L'adorable Victorine et le bon Antoine se trouvent ainsi avoir remporté une victoire de plus.

THÉÂTRE-LYRIQUE. — Pendant que la plupart des scènes parisiennes fermaient leurs portes au public, celle-ci multipliait ses efforts pour l'attirer et le retenir. Le dernier fruit de cette activité vraiment digne d'éloges a été la représentation d'*Oberon*.

L'opéra de Weber est une œuvre admirable, bien plus connue par la partition même que par l'exhibition scénique. A Paris, on ne l'avait point vue depuis la fermeture du premier Théâtre-Lyrique.

Le poème d'*Oberon* est assez nul, malgré la succession de tableaux qu'il présente; mais combien la partition rachète les défauts du livret! Quelle poésie, quel charme mêlés aux effets dramatiques les plus puissants!

La jeune troupe de M. Vinentini a vaillamment combattu et s'est tirée à sa gloire de l'interprétation de cet ouvrage si difficile à chanter.

AMBIGU. — Spartacus est essentiellement un personnage de tragédie, mais il ne fournit qu'un personnage et non une pièce. Aussi, même aux beaux temps de la tragédie n'a-t-il guère tenté les auteurs. Nous ne connaissons aucun *Spartacus* dans nos annales dramatiques avant celui de Saurin, qui date de 1760.

Aujourd'hui nous voici en présence d'un nouveau *Spartacus*, en quatre actes et en vers, présenté sous forme de drame par M. Georges Thalray. Malheureusement cet essai d'amateur laisse à désirer par plus d'un côté; et cependant tel est le goût du public, par le temps qui court, pour la déclamation versifiée, que cette pièce informe a recueilli, par intervalles, des applaudissements que nous portons avec impartialité à son avoir. Puissent-ils être de longue durée!

HOP-FROG.



PLANCHE G. N° 647. -- DESCRIPTION, PAGE 314.



TOILETTES DE RÉCEPTION A LA CAMPAGNE





A. Levy, imp. v. des Marais, 66

Jules David

A. Bodin, 1335<sup>e</sup>

M. Goubaud, B. Pils, Ed<sup>r</sup> Paris

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Etouffes pour deuil des Magasins de La Scabiense, v. de la Paix, 10.

Passementerie et Garnitures (H. N. N. N.) de la M<sup>me</sup> Vatelot & C<sup>ie</sup> rue Turbigo, 59.

Supenset Corsettes de P. de Plument, v. Vivienne, 33.

Entered at Stationer's Hall.



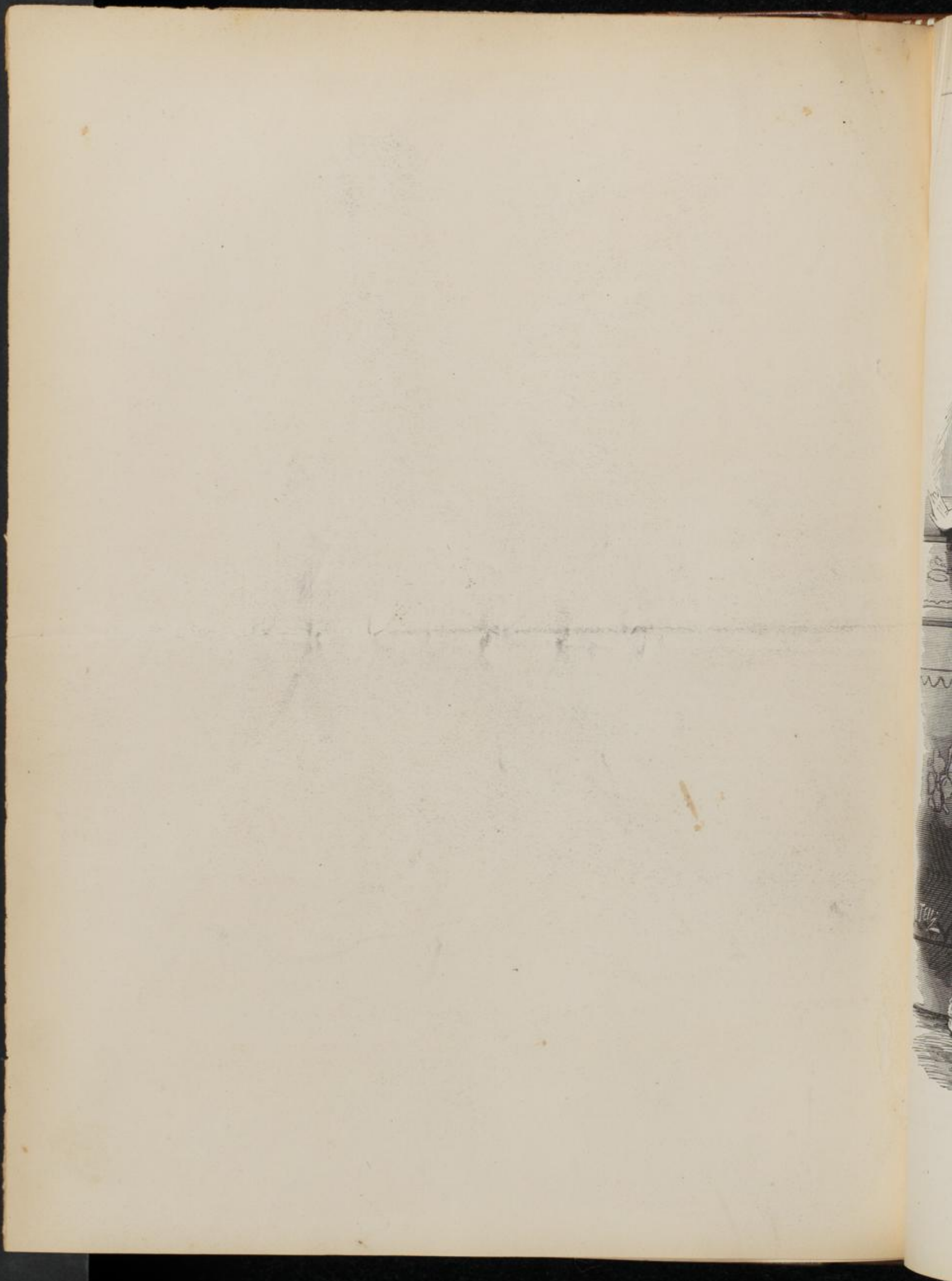




PLANCHE G, N° 643. — DESCRIPTION, PAGE 314.



TOILETTE DE SOIRÉE POUR CASINO



## HISTOIRE DES AMOURS D'UN ROSSIGNOL ET D'UNE ROSE

(SUITE ET FIN.)

Plusieurs jours et plusieurs nuits se passèrent de même, les choses s'aggravant cependant par leur continuité. Un matin, le rossignol, après avoir considéré la rose qui était encore plus pâle et plus abattue que de coutume, s'avisait de regarder tour à tour les divers couples du jardin unis, comme eux, par la chaîne indestructible : il vit partout les fleurs étiolées et flétries avant l'âge, les oiseaux ennuyés, taciturnes et sombres. Au contraire, toutes les fleurs libres s'épanouissaient gaiement au soleil, resplendissantes de vie et de fraîcheur, et les libres oiseaux remplissaient à la fois le feuillage de leurs turbulents ébats et l'air de leurs joyeuses chansons.

— Chère Gul, dit-il à sa compagne, remarquez-vous la différence qui existe entre les couples unis du jardin et ses autres habitants ?

— Quelle différence ? demanda timidement la rose, qui ne la voyait que trop bien.

— Ne les trouvez-vous pas moins beaux et ne vous semblent-ils pas moins heureux ?

— Si, hélas ! répondit la pauvre fleur qui ne savait pas mentir.

— Et savez-vous pourquoi ?

— Sans doute, parce qu'ils ne s'aiment pas.

— Ce n'est pas cela. C'est parce qu'ils ne sont pas libres.

La rose baissa tristement la tête sans répondre. Le rossignol avait dit trop vrai. C'était la liberté qui manquait aux autres couples pour être heureux ; et à eux aussi, hélas ! manquait la liberté.

Ce n'était pas que la rose regrettât la sienne. La liberté, pour elle, c'était l'insouciance. Elevée dans son petit jardin, elle n'avait rien vu au delà de son horizon, et rien désiré au delà de son enceinte ! Tous ses jours s'étaient écoulés dans le calme et l'immobilité. Dormir la nuit, se chauffer le jour aux rayons du soleil, entendre la brise et voir le ciel, c'étaient là tous ses besoins. Elle passait sa vie à se sentir vivre, sans s'inquiéter d'autre chose, et du jour où elle avait connu l'amour, son existence avait été complète.

Mais pour le rossignol, c'était bien différent. Accoutumé, dès l'enfance au mouvement et à l'activité, il avait contracté une profonde et continuelle inquiétude. Le présent n'était pour lui que le chemin de l'avenir. Il semblait, en un mot, né pour le désir, comme la rose pour la jouissance. Aussi aimait-il avant tout la liberté. La liberté pour lui, c'était la capricieuse volée au travers des plaines, et la course emportée sur l'aile des vents, c'était le doux repos sous une roche inconnue, c'étaient les folâtres ébats parmi les branches des arbres, c'était la poursuite des fuyantes harmonies, la surprise des parfums cachés, et l'éternelle recherche des choses nouvelles.

Dès qu'il eut prononcé et entendu ce mot de liberté, toute sa vie d'autrefois lui revint à la pensée, et, avec ce souvenir, arrivèrent mille regrets et mille désirs.

Il resta tout le jour silencieux et morne, à côté de la rose silencieuse et pleurante. Le soir, la fleur épuisée s'endormit, et l'oiseau, exalté par la contrainte, se mit à chanter, avec un sauvage enthousiasme les délices de la liberté. Peu à peu, il s'enivra de son chant, et s'irritant lui-même par la colère de ses accents, fit éclater son âme en harmonieux délires.

Dans un instant où il s'arrêtait pour reprendre haleine, il entendit tout à coup, au milieu du profond silence de la nuit, une voix pareille à la sienne, qui répétait joyeusement sa chanson et semblait l'inviter à un fraternel voyage. Alors, oubliant tout, il s'élança à pleine aile vers son ami inconnu. Mais à peine s'était-il envolé, qu'une violente secousse le jeta sans mouvement à côté de la rose.

Celle-ci avait été réveillée en sursaut par le contre-coup de la chaîne qui la liait au rossignol, et elle entendit le cri déchirant qu'il poussa en tombant. Elle se pencha sur lui, pleine d'épouvante et de désespoir, chercha à le ranimer par ses caresses et ses baisers. Quand elle le vit revenir à lui, elle oublia tout ce qu'elle avait souffert, et sentit son cœur se remplir d'une ineffable joie. En cet instant, il n'eût tenu qu'au rossignol de faire renaître d'un mot pour tous deux le bonheur passé. Je ne sais quelle misérable fatalité l'en empêcha.

Lorsqu'en revenant à lui il aperçut la rose penchée mollement sur lui et toute palpitante encore d'amour et de terreur ; son premier mouvement fut la reconnaissance, et sa première pensée fut de la lui prouver par un baiser. Il se mit à la regarder tendrement ; elle attendit avec une profonde anxiété. En ce moment, le rossignol libre, qui avait répété tout à l'heure le chant de son frère captif, lui jeta de bien loin un adieu mélancolique. Le son en avait été si faible que l'écho ne l'entendit pas. Mais Bulbul l'avait entendu ; il poussa un soupir désolé, et se détourna lentement de la rose.

Celle-ci perdit alors tout espoir et murmura péniblement ces mots :

— Vous avez voulu me quitter, Bulbul.

— Et vous, Gul, répondit le rossignol, vous m'avez retenu de force.

Quand cette parole eut été dite, c'en fut fait pour eux de l'amour et du bonheur. Tous deux blessés, l'un dans sa liberté, l'autre dans son plus légitime orgueil, trouvèrent également odieuse la chaîne qui les attachait l'un à l'autre. Leur douleur fut égale, mais la manifestation en fut différente. Le rossignol devint emporté, fantasque et amer. Il chantait parfois son ennui avec une ironie si colère et si âpre qu'il faisait pâlir sur leurs tiges toutes les jeunes fleurs du jardin. La rose, au contraire, resta calme et douce, et couva en silence sa désolation.

En la voyant chaque jour pâlir et s'étioler, elle naguère si fraîche et si belle, les jeunes oiseaux frémissaient de douleur et n'osaient plus s'abandonner à l'amour.

— Qui donc sera heureux, se disaient-ils, si Gul n'est pas heureuse !

Et ils passaient ainsi tous leurs jours dans la tristesse, n'espérant rien et ne sachant que désirer.

Un jour cependant le rossignol sembla se ranimer. Ses yeux, qu'il tenait presque constamment fermés, se rouvrirent au jour et brillèrent de leur ancien éclat ; ses ailes s'agitèrent bruyamment, et sa voix, qu'il semblait même avoir perdue, lui revint tout à coup. La nuit tombée, il se remit à chanter comme dans les premiers jours, et comme alors, chose bizarre, il chanta l'amour.

La rose reconnut ces accents chéris et crut voir luire un dernier éclair de bonheur. Tant que le rossignol chanta, elle s'enivra des plus douces rêveries, et, quand il eut cessé, elle s'endormit, bercée par les plus heureux songes.

Hélas ! son réveil fut aussi triste que son sommeil avait été joyeux. Elle vit bien le rossignol s'agiter comme la veille, en proie à la même exaltation, mais elle reconnut bien vite qu'elle



n'en était pas la cause. Il tenait ses yeux sans cesse fixés sur une petite pâquerette qui brillait au milieu d'une prairie voisine, et sans cesse il s'élançait vers elle de toute la longueur de sa chaîne invisible, en poussant des cris de désir et de rage.

A cette vue, la pauvre Gul ne se posséda plus.

— Pourquoi, dit-elle au rossignol, regardez-vous toujours cette pâquerette?

— Parce qu'elle me plaît, répondit-il.

— Et pourquoi peut-elle vous plaire? Par sa beauté? Mais ne suis-je pas cent fois plus belle? Par son parfum? Mais à peine exhale-t-elle une odeur agreste et timide, tandis que moi, d'un seul mouvement de mes pétales, j'embaume le jardin tout entier. Est-ce par sa jeunesse? Mais elle était née au printemps, et moi, je ne suis éclos qu'aux rayons de l'été. Dites, qu'a-t-elle pour vous plaire?

— Je ne sais, mais je l'aime.

— Vous l'aimez! et moi?

— Vous, je vous hais.

Tous les ressentiments de la fierté outragée, tous les tourments de la jalousie, toutes les angoisses du désespoir s'emparèrent à la fois du cœur de l'infortunée Gul. Elle sentit du premier coup qu'elle en mourrait, et cette pensée fut sa seule consolation. Mais, arrivée là, elle résolut de finir dignement, et s'adressant au rossignol :

— Je ne veux pas vous retenir de force, dit-elle. Je répudie votre amour, je vous rends votre serment; partez, vous êtes libre.

Le rossignol hésita un instant, étonné de ce calme et de cette fermeté. Puis il reprit :

— Tout ne dépend pas de votre volonté. J'ai promis au génie.

— Appelez-le.

Averti par la voix puissante de l'oiseau, le génie arriva.

— Que me voulez-vous? leur demanda-t-il durement.

— Le rossignol et moi, répondit la rose, nous ne voulons plus vivre ensemble, et nous vous prions de rompre la chaîne invisible qui nous unit.

— Impossible, dit le génie.

— Pourquoi?

— Parce que...

— Mais nous ne nous aimons plus, dit la rose.

— Tant pis.

— Mais si vous nous forcez à rester ensemble, dit le rossignol, nous mourrons.

— Mourez, leur répondit-il en s'envolant.

La rose remplit trop bien la prédiction du rossignol. En peu de jours elle tomba dans un état de langueur désespérée; ses couleurs se ternirent tout à fait, ses feuilles la quittèrent une à une, et sa tête, d'heure en heure plus penchée vers la terre, sembla chercher une tombe. Elle ne proféra pas une plainte, ne versa pas une larme, et se mit à mourir aussi tranquillement qu'elle avait vécu.

Quand le moment suprême fut arrivé, le rossignol, qui avait suivi avec une douleur toujours croissante les progrès de son mal, se sentit saisi d'une horrible désolation.

— O Gul, s'écria-t-il en éclatant en sanglots, c'est moi qui t'ai tuée! Toi, tu m'as donné le bonheur, et moi je t'ai donné la mort. O misérable! misérable que je suis! pourquoi me suis-je rencontré avec toi? pourquoi suis-je venu troubler cette vie si douce et si pure? Sans moi, tu aurais vécu heureuse, ma rose chérie. Et pourtant, je t'aimais! Je n'ai jamais aimé que toi! Je ne sais quel horrible vertige m'a poussé à te torturer, mais je

t'aimais. Reviens, oh! reviens à la vie, et tu verras si je t'aime! Reviens, pour être heureuse. Reviens, pour que moi je ne meure pas en proie au remords et au désespoir.

— Merci, lui répondit-elle en relevant doucement sa tête pâlie, merci de tes doux chants; mais ils ne serviront qu'à adoucir ma dernière heure. Elle est venue, je le vois bien; n'aie pas de remords; ce n'est pas ta faute si j'ai souffert: c'est celle de cette terre malheureuse; si tu n'avais pas été forcé de m'aimer, tu m'aurais toujours aimée, je le sens, mon Bulbul; ce n'est pas le cœur qui t'a manqué, c'est la liberté. N'aie pas de désespoir... Nous nous reverrons dans un monde meilleur, où les âmes ne seront pas enchaînées. Adieu! Je meurs en t'aimant.

Et se penchant avec un divin sourire sur le corps de son ami, elle expira.

En ce moment, le génie passa au-dessus avec un grand bruit d'ailes.

— Tu es libre, cria-t-il au rossignol.

— Merci, répondit celui-ci.

Il ne versa pas une larme, donna à la rose un baiser, s'éleva en droite ligne au-dessus d'elle, les ailes ouvertes, jusqu'à une très-grande hauteur; puis, les fermant tout à coup, il se laissa tomber mort à côté de sa compagne.

Félicien MALLEFLE.

## CHEZ GEORGE SAND (1)

Il y a quelques jours je dormais d'un sommeil pénible; j'étais sous l'impression d'un cauchemar biographique, dont Dieu vous garde! car c'est le plus atroce de tous les cauchemars, lorsqu'on m'éveilla pour me remettre une lettre que j'ouvris machinalement; elle était ainsi conçue:

« Madame Dudevant (vous savez que c'est le nom légal de » George Sand) vous prie de passer chez elle pour une petite » *commande* qu'elle a à vous faire. »

Suivait l'indication du lieu et de l'heure.

Je relus le billet; je me frottai les yeux; il me paraissait évident que je ne dormais pas, et pourtant le contenu de la lettre me déroutait complètement. Je connais bien, à la vérité, certaines illustrations hétéroclites qui m'auraient volontiers, comme cela se pratique souvent, *commandé* une biographie; mais, outre que je n'accepte pas de *commande* de ce genre, ce ne pouvait être le fait d'une véritable illustration.

Je me perdais en conjectures, quand j'eus la pensée (il fallait être ou stupide ou endormi pour ne pas l'avoir eue plus tôt) de jeter les yeux sur la suscription du billet; il était adressé à M..., *poëlier fumiste*. Le mystère me fut dès lors expliqué. Trompés par une certaine ressemblance de nom, le Mercure de George Sand, qui est, sans doute, un subtil enfant de la Creuse, et mon portier, qui est un non moins spirituel enfant de l'Auvergne, s'étaient compris du premier mot; ils avaient peut-être lu quelque part des vers charmants de Voltaire sur la *fumée et la gloire*; ils en avaient judicieusement conclu qu'entre un fumiste et un historiographe de célébrités contemporaines il n'y a pas, pour me servir du mot de M. Viennet, le *diamètre de la terre*; et, grâce à

(1) De 1840 à 1847, M. de Loménie, aujourd'hui membre de l'Académie française, publia, sous le pseudonyme d'*Un homme de rien*, une galerie des contemporains illustres, qui eut le plus vif succès. Il n'existe pas, dans cette galerie, un portrait mieux dessiné que celui de George Sand. Et puis il est piquant de voir M. de Loménie, le futur académicien, obligé, pour pénétrer dans l'intérieur de George Sand, de se travestir en fumiste.



cette ressemblance d'attributions, je me trouvais ainsi nanti d'un autographe destiné à une sorte de collègue.

Heureux fumistes ! me disais-je, en pensant d'abord tout honnêtement à restituer la lettre à qui de droit, tu vas voir le génie en déshabillé ; on ne pose pas devant un industriel de ton espèce, on se drapé toujours plus ou moins devant un biographe ! Au fait, pourquoi ne serais-je pas fumiste ? Je connais des avocats devenus hommes d'État, du soir au matin. J'ai quelques notions de physique ; j'ai là, sous la main, une *Encyclopédie des sciences usuelles*, je vais étudier l'article *fumée*, et je pourrai enfin savoir à quoi m'en tenir sur tous les récits fantastiques qui se font par le monde au sujet de Lélia.

On m'a parlé de son regard féroce et fascinateur, de sa voix sombre et terrible ; on m'a dit qu'elle habitait, ainsi que Siméon le Stylite, un lieu élevé où l'on ne parvient qu'à l'aide d'une échelle, et je viens de lire, dans une gazette de Saint-Petersbourg, qu'elle a cinq pieds six pouces, qu'elle se fait habituellement une redingote de sa chevelure, qu'elle porte un feutre pointu sur l'oreille, des moustaches et des éperons. Comme je suis de nature sceptique et douteuse, tout cela me paraît bien un peu apocryphe ; et je ne vois jusqu'ici rien de bien incontestablement acquis à la biographie, à l'histoire et à la postérité, sinon que c'est un grand poète, et que les cheminées de son domicile sont en mauvais état. Quelle plus belle occasion de vérifier le reste !

Une fois que cette idée fut entrée dans mon cerveau, elle s'y fixa ; le rendez-vous était désigné pour le jour même ; la tournure de la lettre indiquait qu'on ne connaissait pas celui à qui elle était adressée ; je me lève, je m'habille à la hâte, je me pose devant une glace ; je m'aperçois avec plaisir que j'ai tout juste ce qu'il faut de distinction et d'élégance à un ramoneur ; je lis mon article *fumée* ; je mets dans ma poche un superbe pied métrique, et je pars, bien décidé à affronter toutes sortes de fonctions plutôt que de laisser échapper l'occasion d'enrichir ma notice de tous ces détails intimes dont le bon public est si friand.

J'arrive bientôt au fond de la Chaussée-d'Antin, dans une rue silencieuse et solitaire, que je ne vous nommerai pas, par la raison que je ne suis pas le dictionnaire des 25 000 adresses ; j'entre dans une maison de belle apparence ; on me conduit dans un jardin ; au fond de ce jardin, à droite, on m'indique un petit pavillon isolé ; je frappe à la petite porte d'un pavillon ; on m'ouvre, on me fait monter par un tout petit escalier, et je me trouve dans une petite antichambre qui ressemble à l'antichambre de tout le monde.

Là on me demande mon nom ; j'hésite un instant, mais bientôt, appelant à mon aide tout mon fanatisme de biographe, je consomme intrépidement mon forfait en volant le nom de l'honnête fumiste, qui très-probablement ne se doutait guère en ce moment de la concurrence. On me prie d'attendre. En vérité, je ne demandais pas mieux ; car j'avais à peine eu le temps d'apprendre mon rôle, et je n'étais pas fâché de le répéter un peu avant la représentation.

Cependant, l'attente se prolongeant indéfiniment, mon ardeur première s'en allait peu à peu, et ce rôle improvisé, dont je n'avais jusqu'ici envisagé que les avantages, commençait à se présenter à moi avec tous ses inconvénients. Je voyais passer et repasser autour de moi une charmante enfant aux cheveux bouclés, dont le regard inquisiteur me mettait assez mal à mon aise ; c'était mademoiselle Solange, la jolie fille de l'illustre écrivain.

De plus, tout *homme de rien* que je suis, je croyais entendre à travers les portes une voix d'artiste qui m'était bien connue, et je me disais que si mon larcin allait être découvert, je ferais certainement une triste figure. Au total, la perspective d'une cheminée à ramoner me paraissait un peu inquiétante, vu mon inexpérience. D'autre part, au point où j'en étais, c'eût été une honte de reculer.

Dans cette perplexité, je me décidai tout à coup à m'adresser à

la duègne qui m'avait introduit, et je pensai que c'était sans doute cette digne Ursule des *Lettres d'un Voyageur*, qui prend la Suisse pour la Martinique, et cette pensée m'enhardit un peu. Je lui contai le *quiproquo* qui m'avait inspiré l'audace de ma visite ; j'ajoutai d'un ton doucereux que j'étais un simple amateur de choses étranges ; qu'à ce titre, je ne serais pas fâché de voir sa maîtresse, et que, si elle voulait bien m'en faciliter les moyens, je lui ferais hommage de la collection complète de mes œuvres.

Cette offre parut la flatter sensiblement ; elle me sourit d'un air agréable, se glissa mystérieusement dans le sanctuaire, en me faisant un signe qui voulait dire : Attendez ! et moi, tremblant, j'attendis la venue de la grande, de la terrible Lélia, en recommandant mon âme à tous les saints du Paradis, et récitant mentalement, sous forme d'invocation, le flamboyant dithyrambe d'un éloquent professeur : « Voici venir la vraie prêtresse, la véritable proie de Dieu ; le sol a tremblé sous le pied impétueux de Lélia, etc., etc. » J'entendis, en effet, un grand tremblement de chaises ! une interjection énergique de la prêtresse sur la maladresse de ses serviteurs arriva jusqu'à moi ; la porte s'ouvrit brusquement, et je fermai les yeux dans un accès d'épouvante.

Quand je les rouvris, je vis devant moi une femme de petite taille, d'un embonpoint confortable et pas du tout *dantesque*. Elle portait une robe de chambre, assez semblable par la forme à la huppelande dont je fais usage, moi, simple mortel ; de beaux cheveux, encore parfaitement noirs, quoi qu'en disent les mauvaises langues, séparés sur un front large et uni comme un miroir, retombaient sur ses joues à la manière de Raphaël ; un foulard se nouait négligemment autour de son cou ; son regard, que quelques peintres s'obstinent à charger en force, avait au contraire une remarquable expression de douceur mélancolique ; le timbre de sa voix était moelleux et un peu voilé, sa bouche surtout était singulièrement gracieuse, et il y avait dans toute son attitude un frappant caractère de simplicité, de noblesse et de calme. A l'ampleur des tempes, au riche développement du front, Gall eût deviné le génie ; dans la direction franche du regard, sur le galbe arrondi et les traits purs, mais fatigués, du visage, Lavater eût lu, ce me semble, un passé douloureux, un présent un peu aride, une propension extrême à l'enthousiasme, et par suite au découragement... Lavater eût pu lire encore bien des choses, mais à coup sûr il n'eût aperçu ni détour, ni amertume, ni haine, car il n'y en avait pas trace sur cette physionomie triste et sereine à la fois. La Lélia de mon imagination disparaissait devant la réalité, et c'était tout simplement une bonne, douce, mélancolique, intelligente et belle figure que j'avais devant les yeux.

En continuant mon examen, je remarquai avec plaisir que la *grande désolée* n'avait pas encore complètement renoncé aux vanités humaines ; car sous les manches flottantes de la robe, à la jonction du poignet à une main fine et blanche, je vis briller deux petits bracelets en or d'un travail exquis. Cette parure féminine, qui faisait très-bon effet, me rassura beaucoup, touchant la teinte sombre et l'exaltation politico-philosophique de quelques récents travaux de George Sand. Une des mains que j'examinais cachait un *cigarito*, mal caché du reste, car la fumée s'élevait derrière la prophétesse en petits flocons révélateurs.

Il est bien entendu que, durant ce minutieux inventaire, ma langue ne chôma pas. Pleinement rassuré par l'abord gracieux de Lélia, et désireux d'ailleurs de profiter de l'occasion pour compléter en tous points ma perfidie biographique, j'entortillai, à dessein, l'histoire du fumiste de périphrases et de parenthèses qu'elle écoutait avec une bienveillante et courtoise indulgence.

Enfin, quand il me parut que l'image était nettement tracée dans mon cerveau, je coupai court à mon imbroglio, et je m'empressai de m'esquiver, enchanté de pouvoir vous déclarer que la *Gazette de Saint-Petersbourg* ne sait ce qu'elle dit ; que les trois quarts de ceux qui jasant sur George Sand s'amuse à vos dépens ; qu'il est bien vrai que la prophétesse fume volontiers un ou plu-



sieurs *cigaritos*; qu'elle daigne même, parfois, endosser notre absurde redingote; que dans son cercle intime on l'appelle George tout court, mais que tout cela n'est pas défendu par la Charte, et qu'il y a loin de là aux puérides monstruosité qui se débitent en tous lieux. J'ajouterai même, si j'en crois des gens bien informés, qu'il est quelques salons de Paris où l'on voit l'illustre écrivain allier au prestige du génie la simplicité, la modestie, et les grâces décentes de la femme.

DE LOMÉNIE.

## UTILITÉ DES MOUCHES

L'opinion généralement admise sur les mouches est que ces insectes constituent un de ces maux de la vie auxquels il est impossible de parer complètement, quoi qu'on fasse. Quand elles salissent nos peintures et les décorations de nos maisons, quand elles tombent dans notre lait ou nous empêchent de dormir avec leur bourdonnement agaçant et leurs piqûres incessantes, nous remercions le destin de ce que le froid nous débarrasse de cet ennemi de tous les instants. On se demande à quoi sert cet insecte, si ce n'est à nous exaspérer. Eh bien, la mouche, si incommode qu'elle soit, a, comme tout ce qui vit ici-bas, une mission à remplir, et une mission fort importante qui doit lui faire pardonner les attaques obstinées dont nous sommes l'objet de sa part.

Regardez attentivement une mouche qui vient se reposer après avoir volé pendant quelque temps; vous lui verrez exécuter une série de mouvements qui vous rappelleront ceux du chat qui fait sa toilette, ou de l'oiseau qui lustre ses plumes. Ce sont d'abord les pattes de derrière qui sont frottées l'une contre l'autre; puis chacune de celles-ci passe sur une aile; puis c'est au tour des jambes de devant de se frictionner; enfin, vous verrez la trompe passer sur les jambes et sur toutes les parties du corps qu'elle pourra atteindre.

Ce manège est-il fait dans un but de propreté seulement? on l'avait cru jusqu'ici; mais M. Emerson, un chimiste anglais, est venu démontrer qu'il en était tout autrement. En plaçant sous un microscope une mouche qu'il venait de prendre, il vit qu'elle était couverte de poux d'une petitesse incroyable; il renouvela son expérience sur d'autres mouches, et constata qu'il en était de même pour toutes.

Il remarqua ensuite que ces insectes passaient leur trompe sur leur corps là où il y avait des poux et que les divers mouvements de pattes dont nous avons parlé n'avaient d'autre but que de rassembler en un même point le plus de ces animalcules possible pour n'en faire qu'une bouchée. M. Emerson crut d'abord que c'était leur progéniture que dévoraient les mouches, car on sait qu'elles portent leurs petits attachés à leur corps, mais de nouvelles expériences le tirèrent bientôt de cette erreur.

Il mit en effet sous le microscope un morceau de papier blanc sur lequel s'étaient posées deux mouches, qui semblaient très-occupées à manger quelque chose. Il constata sur le papier la présence des mêmes animalcules. Il essuya alors le papier et le plaça en un lieu dont il prit soin qu'aucune mouche n'approchât; au bout d'un certain temps, il remit le papier sous le microscope et vit avec étonnement qu'il était couvert de poux. Ce n'étaient donc pas leurs petits que les mouches mangeaient, mais des animalcules qui flottaient dans l'air et qui s'accrochaient aux ailes, aux pattes, au corps de celles-ci.

L'expérimentateur renouvela ses expériences en un grand nombre d'endroits. Dans les lieux sales, où l'air était vicié, il constata que les myriades de mouches qui se pressaient étaient littéralement couvertes d'animalcules. D'autres mouches, capturées dans des endroits propres et bien aérés, étaient, au contraire, maigres et presque complètement dépourvues d'animalcules. Ainsi, là où

la corruption existait, les germes animés pouvant déterminer des maladies existaient de même, et de même aussi les mouches qui leur faisaient la chasse. Là où la propreté régnait, on ne voyait pas d'animalcules et les mouches étaient rares et affamées.

C'est ainsi que M. Emerson conclut que les mouches ont en ce monde une mission autre que celle de nous agacer.

Par ses intéressantes recherches, cet observateur a mis au jour un nouvel anneau de cette chaîne nécessaire de destruction qui existe dans la nature animée. Ces corps microscopiques servent de nourriture à la mouche, celle-ci à l'araignée, l'araignée à l'oiseau, l'oiseau aux quadrupèdes ou à l'homme.

De leur côté, ces animalcules animés ont des besoins. Comment se nourrissent-ils? Ont-ils à l'égard d'autres animalcules invisibles le même rôle que les mouches ont vis-à-vis d'eux? Voilà ce qu'on ne saurait dire et ce que la perfection des instruments ne permettra jamais de constater. Ce que l'on peut avancer sûrement, c'est que ces animalcules doivent avoir leur utilité en ce monde, la nature ne faisant rien sans cause.

S. A.

## A TRAVERS LES LIVRES

L'heure présente est aux voyages et à la villégiature, par conséquent aux livres qui font paraître le chemin plus court. Aussi en paraît-il à foison en ce moment.

Parmi les romans, nous signalons en première ligne *le Reliquaire de Hautecloque*, œuvre originale et charmante de M. Ernest Billaudel, et *le Fiancé de M<sup>lle</sup> de Saint-Maur*, un entraînant et délicieux récit, plein d'intérêt et d'humour, comme l'auteur du *Comte Kostia*, M. Victor Cherbuliez, sait en écrire. Enfin, un volume de M. Fiévée: *Le Sergent d'Armagnac* (1). Ce dernier ouvrage de M. Fiévée se compose de souvenirs militaires amalgamés à des événements historiques et à une très-intéressante étude de mœurs espagnoles.

Nous empruntons au *Journal officiel* les lignes qu'on va lire :

« Sous le titre séduisant pour l'enfance de *Soirées amusantes* (2), M. Émile Richebourg a publié quatre séries de nouvelles correspondant aux quatre saisons de l'année. Chaque série contient trois volumes, ce qui donne un total de douze petits volumes remplis de récits honnêtes, et qui, pour beaucoup, seront l'agréable passe-temps des longues soirées d'hiver au coin du feu.

» A côté de l'éblouissement causé sur de jeunes imaginations par les contes de Perrault, les *Mille et une Nuits*, les histoires de fées, etc., il est bon d'habituer les enfants à envisager les côtés pratiques de la vie, et de leur en enseigner de bonne heure les douleurs et les joies.

» L'auteur s'est efforcé, non sans mérite, d'atteindre ce but par des histoires simples, vraisemblables, touchantes, où la note émue domine, et dans lesquelles grands et petits puiseront plus d'une leçon.

» A ce titre, nous croyons devoir signaler aux mères de famille cette charmante publication, dont le succès est déjà assuré. »

Dans un autre genre, — la gamme des romans a plus de nuances encore que celle des couleurs, — nous devons mentionner, parmi les dernières nouveautés écloses, *les Nuits du boulevard*,

(1) *Le Sergent d'Armagnac*, par A. Fiévée, 1 vol. in-18. E. Plon et C<sup>ie</sup>, éditeurs.

(2) *Les Soirées amusantes*, lectures des familles: *Contes d'hiver*, *Contes de printemps*, *Contes d'été*, *Contes d'automne*, par Émile RICHEBOURG. 12 jolis volumes in-32. — E. Plon et C<sup>ie</sup>, éditeurs, 12, rue Garancière, Paris. — Prix de chaque volume: 75 centimes.



de M. Pierre Zaccone (1), roman mouvementé qui défie l'analyse, et *les Femmes fatales* (2), de M. H. Escoffier. Cet ouvrage paraît être le premier anneau d'une série attachante, dont l'intérêt sera d'autant plus vif que le pinceau de l'auteur s'applique à mettre en lumière les mœurs actuelles et les caractères du temps.

Robert HYENNE.

## REVUE DES MAGASINS

Lorsqu'une maison réunit, comme *la Scabieuse* (rue de la Paix, 40), tous les éléments de toilette nécessaires à un deuil, il est vraiment bien plus agréable pour une femme de s'adresser à elle que partout ailleurs. Les maisons spéciales offrent cet avantage incontestable de fournir, dans leur genre, tout ce qu'il y a de mieux et de meilleur.

Nous avons déjà dit à nos lectrices combien les tissus de *la Scabieuse* sont choisis avec soin. Il y en a pour tous les goûts et toutes les positions.

Les salons de la confection présentent toutes les garanties désirables d'élégance sérieuse et de genre sévère que réclame le deuil, sans perdre toutefois cette grâce et cette originalité de bon aloi qui forment un ensemble de qualités inappréciables. Les toilettes de *la Scabieuse* sont empreintes de ce caractère honnête et distingué qui lui a valu la clientèle d'élite qui fréquente ses salons.

Nos lectrices ont pu, du reste, se faire une idée du genre de cette maison, d'après ceux de ses modèles (costumes, chapeaux et confections) que le *Moniteur de la Mode* a reproduits dernièrement sur une de ses grandes planches insérées dans le texte. En se recommandant du journal, on peut être assurée de recevoir un accueil très-favorable des directeurs de *la Scabieuse*.

Nous avons oublié de parler de la variété et du gracieux choix des parures de *la Scabieuse* : cols unis ou plissés, ruches pour garnitures, collerette en crêpe lisse blanc ou noir, fichus et manches de mille sortes appropriées au deuil. Nous ajouterons que ces parures, ainsi que les bonnets et coiffures, sont établis avec un goût parfait.

— Les femmes qui travaillent beaucoup par métier, par devoir ou par goût, trouvent un avantage énorme à prendre en gros leur mercerie et les différents matériaux qui servent à la couture. Outre l'agrément et la commodité qu'il y a à posséder de pareilles fournitures, on paye le tout beaucoup moins cher. Une mère de famille, aussi bien qu'une couturière, doit être de cet avis, et si, parmi nos lectrices, il en est qui n'y aient pas songé, nous les engageons vivement à prendre bonne note de cette indication.

Nous leur conseillerons en ce cas la fréquentation de la maison VATELOT ET C<sup>ie</sup> (rue Turbigo, 59), laquelle s'est fait une spécialité de tous les articles concernant le travail de la couturière, depuis le simple fil à coudre et la doublure la plus courante, jusqu'aux garnitures de robe et passementeries les plus riches. Ajoutons seulement que la vente se fait en gros, à l'exception toutefois des assortiments.

Comme qualité supérieure et comme choix de marchandises, cette maison de passementerie se recommande entre toutes.

Les assortiments de passementerie, galons, franges et boutons, de la maison Vatelot et C<sup>ie</sup> sont considérables et leur nouveauté ne laisse rien à désirer. Leurs fameuses franges-écharpe, que nous avons annoncées au début de la saison, ont eu jusqu'à ce jour un succès énorme et qui continué d'aller en augmentant. C'est une garniture riche et simple tout à la fois, qu'on dispose en tous sens sur une toilette. Avec des échantillons d'étoffe, la maison Vatelot se charge de faire faire des franges dans toutes les couleurs voulues.

Nous signalerons à l'attention de nos lectrices la jolie collection de boutons boule et boutons de « soutane » de cette maison, et plus particulièrement ceux en nacre.

— Il ne faut pas songer à avoir la grâce et la tournure voulue dans une jolie toilette, si l'on ne possède l'art de bien choisir son corset et de bien établir son *juponage*. Tout le secret de la femme élégante est là; les moyens étant connus, rien n'empêche de les appliquer.

(1) *Les Nuits du boulevard*, par Pierre Zaccone, 2 vol. in-18, chez Dentu, au Palais-Royal.

(2) *Les Femmes fatales*, par H. Escoffier, 1 vol. in-18, Paris, Dentu.

C'est à cette seule fin que nous insistons particulièrement sur l'urgence de s'adresser à une maison spéciale et bien connue, comme l'est la maison DE PLUMENT (rue Vivienne, 33). On y trouve en ce genre un choix d'excellentes formes de modèles, d'une variété et d'une grâce qui ne laissent rien à désirer.

Beaucoup de nos lectrices connaissent le joli *corset sultane*, parce qu'elles le portent depuis longtemps; elles savent combien ce précieux soutien transforme la taille, l'allonge, la cambre, etc., surtout avec l'adjonction de la ceinture Jeanne d'Arc; — et qui voudrait se passer de ce supplément aujourd'hui? Cette innovation a pour but, on le sait, d'effacer les hanches et de répondre parfaitement aux exigences de la mode actuelle.

Le *corset cage* se présente encore à notre esprit en vue des grandes chaleurs qui nous menacent. Fait à claire-voie, tout en étant baleiné comme il doit l'être, pourvu aussi de la ceinture « Jeanne d'Arc », il offre des garanties suffisantes pour qu'on n'hésite pas à le choisir en été.

En dehors des nombreux modèles de fourrures et jupons-tournures éditées par la maison de Plument pour cette saison, et dont nous avons détaillé plusieurs fois les mérites, nous rappellerons à nos lectrices un point très-important qu'elles ont peut-être oublié: c'est que M. de Plument a entrepris la confection du jupon, proprement dit, sur une large échelle: jupons de percale, de nansouck, de mousseline; à traîne ou non, avec garnitures variées de coulissés, bouillonnés, volants, broderie, dentelle, etc. Ajoutons que la coupe en est excellente, et qu'une coulisse avec cordons permet de resserrer par derrière toute l'ampleur du jupon.

## SPÉCIALITÉS

La *crème Simon* est un produit d'une élégance parfaite. En même temps, il réunit toutes les qualités hygiéniques qu'il est possible de désirer. La glycérine, qui sert de base à cette remarquable composition, la rend très-onctueuse; il ne s'y trouve aucun mélange de corps gras. Enfin, ce produit se conserve indéfiniment sans subir aucune altération, ni par les temps chauds, ni par suite de la gelée ou des voyages les plus lointains.

Nous recommandons l'emploi journalier de la *crème Simon* pour préserver la peau du hâle, des rousseurs, de l'action irritante de la bise et du soleil.

Cette crème merveilleuse blanchit le teint et lui donne à la fois l'éclat et la fraîcheur; son parfum est délicieux. On doit en faire usage en même temps que de la *poudre Figaro* du même préparateur.

On trouve la *crème Simon* et la *poudre Figaro* à Lyon, chez M. Simon, rue de Lyon, 83. — Dépôt à Paris, rue Beautreillis, 23, et chez tous les principaux coiffeurs et parfumeurs.

M. D'A.

## SOMMAIRE DU 1<sup>er</sup> NUMÉRO DE JUILLET 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Echos de la mode, par M. Eugène CHAPUS. — Causerie, par M. Ludovic SAUVEUR. — La journée d'une mondaine, par W. — Le train-éclair, par B. S. — Théâtres, par HOP-FROG. — Histoire d'un Rossignol et d'une Rose, par FÉLICIE MALLEFLE. — Chez George Sand, par M. DE LOMÉNIE. — Utilité des mouches, par M. Ch. DAVID. — A travers les livres, par M. Robert HYENNE. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 4335 C, dessin de M. Jules DAVID; toilettes de plage. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte: P. n° 316, dessin de M. E. PRÉVAL: toilette de plage. — G. n° 647, dessin de M. E. THIRION: toilettes de réception à la campagne. — G. n° 643, dessin de M. E. THIRION: toilette de soirée pour casino.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il est plus facile de s'abstenir que de se contenir, a-t-on dit quelque part. Voilà, à propos de toilette, le plus sage des préceptes, et nous engageons les femmes sensées à l'étudier sérieusement. Quand une mode excentrique apparaît sans transition, subitement, il faut attendre et voir comment elle se comportera. Il est toujours désagréable, en effet, de faire fausse route; et comme, en fin de compte, d'après le dicton populaire, « il faut boire le vin quand il est tiré », ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ne pas le tirer! En d'autres termes, il convient de ne pas s'emparer trop tôt d'une mode nouvelle.

En raison de cela, nous sommes tentée de crier : Gare! devant cette tendance de la mode actuelle, ce courant rouge qui, semblable à la marée montante, gagne de jour en jour plus de terrain dans le domaine de la mode. Cela a commencé par de timides lisérés rouges faisant garniture de robe, et maintenant on en est aux ombrelles rouges, aux plastrons de corsage écarlate! Enfin la caisse de voyage d'une femme élégante doit contenir aujourd'hui un carton rempli de nœuds, dans le but de pouvoir ajouter un surcroît d'éclat à des toilettes qui s'en passeraient fort bien. On nous a montré, entre autres exemples, une charmante polonaise en canevas de fil blanc, tout agrémentée d'écharpes de gaze noire; sur celles-ci, on devait, en temps et lieu, placer de coquets nœuds papillon en gaze cardinal. Nous avons assisté à la « répétition générale » de cet habillement, et nous devons à la vérité de déclarer que le tout était à ravir.

Les MODISTES trouvent dans cette couleur rouge un élément précieux à exploiter, et elles ne s'en privent pas. Ce sont des franges de boutons de coquelicots dont elles forment une gracieuse auréole à quelque fond mou en gaze bleue, ou crème, ou noire, etc., avec ou sans dentelle. Le nœud alsacien, formé de

deux rubans dont un rouge, joue également un rôle important comme arrangement de chapeau de voyage. Les touffes d'œillets rouges de plusieurs tons sont également fort recherchées, avec les longues écharpes de gaze crème, s'enroulant autour d'une toque ou d'une « auvergnate ». Pour cette dernière coiffure, l'écharpe est chiffonnée en pouff cache-peigne, sous la passe relevée derrière.

Cette gentille « auvergnate » est bien mignonne, en paille à jour, sorte de jonc d'une ou deux couleurs, avec une garniture composée de coquillés de valenciennes et de volubilis variés. Nous citerons également une de ces coiffures garnie sur le côté devant d'un large nœud papillon en ruban crème, fixé par un bouquet de bluets sombres et de coquelicots tout ouverts. Même réunion de rubans et de fleurs placés en cache-peigne derrière, sous le bord relevé.

La grosse question du moment est le chapeau rond, qui offre une très-grande variété de formes; il y en a pour tous les goûts, tous les genres de beauté et tous les âges : car il est admis en principe, depuis plusieurs années, que le chapeau rond étant par excellence le meilleur des chapeaux de voyage, toutes les femmes peuvent le porter. *Gainsborough*, *Pifferaro*, *Cavalier*, calotte russe, toque, et une foule de diminutifs ou d'augmentatifs, à volonté : voilà ce que la mode nous offre en ce sens.

La paille noire est fort adoptée pour la route et les excursions. Il en est de même des garnitures de velours, particulière-

ment commodes, parce qu'elles n'ont besoin que d'un coup de brosse pour être toujours propres. Le lophophore, en tant que plume, est de fort bon ton, et si l'on veut ajouter une aigrette rouge, on sera tout à fait dans la note du jour. La giroflée et les fruits de haies doivent être compris parmi les ornements à choisir de préférence pour les coiffures en question.

Le bérêt marin, en paille ou en toile, entouré d'un ruban étroit à bouts flottants et garni d'une houppette de soie floche assortie,



P. N° 322. — MANTELET.



semble être la coiffure favorite des jeunes enfants, filles ou garçons.

Il nous faut, chaque jour, enregistrer quelque nouveau saut en arrière de la part de nos LINGÈRES les plus habiles, quelque nouveau retour vers les régions où se plaisait autrefois la mode. Aux modesties et aux guimpes, par nous signalées déjà, nous devons ajouter le *canzou*, ce fichu blanc d'autrefois dont les mérites rajeunis reçoivent en ce moment un accueil des plus flatteur. Nous en avons vu qui étaient composés d'entre-deux de broderie et de valenciennes réunis en pointes devant et derrière et clos sur le corsage par un nœud de ruban, ou un bouquet. Un fichu de ce genre dispense une jeune femme de mettre un autre vêtement pour sortir pendant les grandes chaleurs. Il remplit le même office que le petit châle paysanne en dentelle blanche de lama, en Chantilly, etc., le favori du jour.

Les cols et manches en linon de couleur, garnis de dentelle, sont fort à la mode et présentent un aspect tantôt ruché, tantôt plat. Il y a même des combinaisons dans ces deux sens, lesquelles sont fort agréables. Le genre veut que la cravate, assortie de tout point, vienne en compléter le caractère. Pour bien faire, il faut

encore que le mouchoir de poche en batiste blanche se terminât par un ourlet avec dentelle, l'un et l'autre semblables à la parure.

L'assortiment comme toujours et en tout, voilà la mode. C'est à ce point, qu'il n'est pas jusqu'aux bas et aux ombrelles qui ne soient assortis au costume.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 322.

MANTELET-FICHU en cachemire noir. — Le dos, tout plissé, est maintenu ferme à la taille par un cordon. Les devants se rattachent au dos et se nouent négligemment comme un fichu ordinaire. Tous les bords sont garnis de dentelle noire légèrement ruchée.

G. N° 651.

CHAPEAU DE PAILLE GENRE MARIN. — Haute calotte et passe enlevée. Guirlande de roses et de feuillage pour le bandeau. Velours noir et plumes grises sur le dessus.

MODES ET LINGERIE

1. Bonnet « à la bonne femme » en nansouk. Fond mou, entouré de bandes de broderie anglaise faisant barbes tombantes derrière; ruban gros



1. Bonnet « à la bonne femme. »

bleu plié sur lui-même autour du fond, disposé en coques montantes et descendantes sur les barbes.

2. Saut du lit en piqué blanc. Plastron formé d'entre-deux de broderie

anglaise dans le haut des devants; petite bande brodée faisant dentelle sur tous les bords du vêtement, y compris le col montant et le bas des manches.

3. Chapeau de fillette, en paille de riz blanche. Bordure et garniture de velours grenat formant des coques au sommet.



2. Saut-du lit en piqué blanc

4. Fichu en linon rose, à bords dentelés, avec col rabattu en batiste blanche, festonné de rose. Bouclettes de ruban rose pour fermer le tout.





3. Chapeau de fillette.



5. Chapeau « l'Auvergnate ».

5. Chapeau « l'Auvergnate » en paille de riz blanche. Passe inclinée sur

6. Bonnet du matin en nansouk. Fond fuyant vers le bas derrière; large



4. Fichu en linon rose.



6. Bonnet du matin.

le front et relevée derrière, bordée de velours noir. Fond mou en gaze blanche. Groupe de muguet sur le côté et plume blanche tortillée derrière.

bande coulissée, encadrée de broderie anglaise, formant la passe, et barbes derrière avec coques de ruban bleu. Mentonnières en nansouk.



## CHRONIQUE MONDAINE

Cette fois, le signal des déplacements de villégiature est bien donné. Le décampement est général. Rien de changé dans nos goûts et nos habitudes aristocratiques, si ce n'est qu'ils sont plus accusés que par le passé. C'est bien le cas de dire que tout marquis veut avoir des pages. Les marquis aujourd'hui appartiennent à toutes les classes.

La fureur des déplacements de vie élégante a gagné tout le monde. Nos villes côtières les plus en vogue et nos stations hydrominérales les plus modestes, les plus humbles, les plus ignorées, peuvent être certaines d'être débordées par les visiteurs.

Les départs se multiplient. Le bienheureux chemin de fer de l'Ouest emporte, chaque jour, des milliers de touristes vers les bords de la mer et ces riches pays de Normandie et de Bretagne si pittoresques. La ligne du Nord conduit les pérégrineurs plus osés, qui veulent connaître la Belgique et la Hollande. L'Est mène sur les poétiques bords du Rhin. Par Lyon et par Orléans on gagne les Pyrénées et la Suisse, l'éternel rendez-vous du tourisme cosmopolite.

Beaucoup de familles russes se trouveront mêlées aux visiteurs de nos villes d'eaux. Maintenant que Ems et Bade ont cessé d'être des colonies françaises, les Russes viennent de préférence passer les beaux jours dans nos riantes campagnes de France. Ils savent que nul autre pays ne laisse à ceux qui les visitent des impressions plus douces et plus variées que le nôtre, plus intéressant par ses paysages, les produits diversifiés et gastronomiques du sol.

Comme tout est prétexte à cet engouement si généralisé pour les déplacements d'aquillégiature, il y a eu, ces jours derniers, bon nombre de curieux qui ont pris la route de Saint-Malo; ils allaient s'assurer, par leurs propres yeux, de la réalité de la découverte d'un trésor apporté par l'une des dernières marées sur les grèves du Vivier. Il s'agit d'un million et demi enfermé dans un coffret. C'est l'enfant d'un pêcheur qui a recueilli cette épave miraculeuse.

On raconte que, l'attention de l'enfant ayant été éveillée par la vue de cet objet, il essaya aussitôt de le saisir; mais, le coffret étant trop lourd pour ses forces, il appela sa mère, laquelle appela son mari, et voilà la famille émerveillée de la trouvaille.

C'est là tout ce qu'on sait jusqu'ici de l'incident. Il n'en a pas fallu davantage pour que des lecteurs assidus des *Mille et une Nuits* se missent immédiatement en route pour Saint-Malo, afin de se procurer le plaisir de constater ce fait miraculeux.

Ce coup de foudre de l'opulence rappelle l'une des œuvres dramatiques les plus fantaisistes de Shakespeare : *La Méchante femme corrigée*. Puisse notre pauvre pêcheur de Bretagne, comme le personnage du poète anglais, ne point sortir brusquement du rêve de bonheur où le hasard l'a plongé!

On dirait à cette manie des voyages qui s'empare de tout le monde, que tout le monde veut se modeler sur sir John Olibry, ce célèbre type d'ubiquisme anglais que nous avons beaucoup connu nous-même, lequel était voyageur d'habitude, de passion et de routine. Les voyages étaient son idée fixe. Si on lui avait demandé : « Pourquoi Dieu vous a-t-il créé et mis au monde? » il aurait répondu : « Pour voyager. »

Le moraliste qui a dit : « En France, les prétentions tiennent lieu de passion, » a exprimé une vérité caractéristique, pour Paris surtout. Du moment qu'il y a eu un air d'aristocratie et de haute existence à respirer en courant les villes d'eaux, les villes d'eaux sont devenues le rendez-vous naturel de toutes les cohues, orthodoxes, douteuses ou profanes.

Il en est des déplacements de vie élégante comme de la toilette, à laquelle toutes les femmes de Paris sacrifient, avec un égal emportement, sans distinction de rang ou de fortune. Que de vanité au fond de cette ruineuse émulation vestimentale!

Rappelons, en terminant, que le roi et la reine de Grèce doivent nous arriver très-prochainement. Dès que la nouvelle de ce voyage a été connue officiellement, M<sup>me</sup> la maréchale de Mac-Mahon s'est empressée d'écrire à Leurs Majestés pour leur annoncer que le palais de l'Elysée serait mis à leur disposition. On espère que cette gracieuse initiative sera favorablement accueillie. M<sup>me</sup> la maréchale s'attache, avec une sollicitude toute patriotique et dans l'intérêt de nos industriels, à attirer à Paris les princes et



G N° 651. — CHAPEAU DE PAILLE GENRE MARIN.

les rois en voyage. Si, par impossible, tous ne nous venaient pas en 1878, lors de l'Exposition, ses efforts réitérés n'auraient pas moins tenté d'obtenir un tout autre résultat.

Le monde franco-américain de Paris va perdre un de ses plus gracieux ornements. M<sup>lle</sup> Julia d'Almbert, fille du sympathique écrivain de ce nom, vient d'être unie à M. le baron Trèves de Bonfili, de Padoue. Cette union atteste que le romanesque et le sentiment ont, à notre époque, des affinités plus fréquentes qu'on ne le pense avec les destinées humaines.

Le jeune baron occupe, à Padoue, la situation la plus élevée par sa fortune, son rang et sa naissance. Un jour, il quitte l'Italie en célibataire, peu soucieux de changer de condition. L'an dernier, séjournant à Paris, il fut présenté dans la famille d'Almbert, où se trouvaient trois sœurs, toutes également charmantes. Dès sa





A. Hebebrand

L. N° 85

Ad. Coubaud & fils Editeurs, Paris

Imp. Lemercier & C<sup>o</sup> Paris

autres des  
ante fran  
me le per  
nt du tre  
  
re de tel  
er se les  
nos uns  
d'habitu  
e. Sa  
e et au u  
  
qui a dit  
e pénétra  
passion, a  
été caracté  
risé par  
l'absence  
de la rai  
son et de  
la moralité.  
Les révo  
lutions de  
tous les  
siècles, dans  
le monde  
entier, ont  
été le résultat  
de la même  
cause.  
  
Abandonner  
comme elle  
l'est, la  
raison, c'est  
se livrer à  
l'empire  
des passions.  
C'est ce qui  
a eu lieu  
dans toutes  
les révo  
lutions.  
C'est ce qui  
a entraîné  
la destruction  
de toutes  
les institutions  
sociales.  
C'est ce qui  
a plongé  
l'humanité  
dans le chaos.  
C'est ce qui  
a fait de  
la terre  
un lieu  
d'horreur.  
C'est ce qui  
a rendu  
la vie  
impossible.  
C'est ce qui  
a fait  
de l'homme  
un animal  
brute.  
C'est ce qui  
a fait  
de la civilisation  
un jeu  
d'enfant.  
C'est ce qui  
a fait  
de la religion  
un mensonge.  
C'est ce qui  
a fait  
de la morale  
un vain  
sonne.







seconde visite, l'une d'elles avait fait sa place, avec un irrésistible empire, dans le cœur du jeune touriste. Tout fut promptement convenu. Demande en mariage, acceptation, présents de fiançailles, se succédèrent rapidement, si bien qu'à l'heure qu'il est, l'Italie compte une étoile de plus et Paris une étoile de moins.

Eugène CHARLES.

## LA SAISON A LONDRES

Pour les gens de haute existence, la saison de Londres qui tient jusqu'à fin juillet et celle de Brighton, qui se prolonge jusqu'en septembre, réunissent de très-vives attractions. Londres est radieux à l'heure présente; il a d'incomparables réunions. Brighton est la ville par excellence des sports.

Cette année, ce sont les artistes français qui font les honneurs de la grande capitale des Trois-Royaumes. Les représentations du théâtre français y sont fort suivies, et nos chanteurs, M. Faure en tête, très-applaudis, à côté de M<sup>me</sup> Patti et Nilsson qui luttent de virtuosité.

Le retour du prince de Galles avive la splendeur des fêtes; le prince est aimé de tous; on voit en lui, se développant et se confirmant de plus en plus, les qualités, l'esprit et l'intelligence d'un souverain distingué. La nationalité anglaise est flattée et fière de ces heureux pronostics.

Les salons de notre ambassade sont très-recherchés, les assemblées élégantes, les dîners réputés excellents. Les grands bals, les *entertainments*, les raouts, les concerts se succèdent sans interruption. A chaque nuit, vingt bals. Tous ces jours, on a dansé et l'on dansera chez la duchesse de Cleveland, chez la duchesse de Leinster, chez la marquise de Ripon, chez M. Disraeli, chez lady Gerard, lady Drake, lady Carew, chez le duc de Devonshire, chez la baronne Burdett Coutts, chez la duchesse de Northumberland, chez la duchesse de Westminster, chez lady Dashwood, lady Skel, lady Skelmersdale, lady Clarence Paget, etc., etc. Le 1<sup>er</sup> juillet, il y a eu, dans Hyde-Park, une grande revue de volontaires, et très-incassablement viendront les célèbres courses de chevaux à Goodwood.

Parmi les visiteurs distingués de Londres en ce moment, celui à qui il est donné le plus d'attention est sir Salar Jung. C'est le même qui, le mois dernier, s'est arrêté quelques jours à Paris en se rendant en Angleterre. Tombé malade pendant son court séjour ici, c'est à peine si les Parisiens les plus *inquisitifs* l'ont aperçu. Sir Salar Jung est premier ministre du Nizam de Hyderabad, un des États de l'Inde et le foyer le plus ardent de l'islamisme, d'une population d'environ 9 000 000 d'habitants.

C'est un homme de grande taille, d'une capacité hors ligne comme politique et comme administrateur. Il a beaucoup de noblesse et d'aisance dans la démarche; il porte à merveille le pittoresque costume de son pays, cause avec grâce et s'exprime facilement en anglais. Très-souffrant lors de son arrivée à Londres, sa santé, paraît-il, est entrée dans une période d'amélioration très-marquée sous l'influence du climat de l'Angleterre. Il a profité de cette amélioration pour se rendre au grand dîner donné, l'autre jour, à Marlborough-House, par le prince de Galles. Cette circonstance a mis fin au bruit fantaisiste qu'on avait répandu que sir Salar Jung ne gardait la chambre qu'afin d'obliger le ministre anglais, secrétaire d'État aux affaires de l'Inde, à lui rendre visite le premier.

Sir Salar Jung occupe, dans Piccadilly, la belle résidence qui se voit au coin de Hamilton-Place, en face de la demeure du comte Eldon.

Deux de nos compatriotes, M<sup>me</sup> de la Chère et M<sup>me</sup> Alphonse de Rothschild, qui vient d'arriver à Londres, apportent un appoint

considérable d'élégance et d'aimables causeries dans toutes les belles réunions dont elles font partie.

On ne peut contester que Londres, par ses institutions et son sentiment aristocratique, ne soit une ville où la grande existence rayonne d'un plus vif éclat qu'à Paris; cependant Paris prévaut sur Londres par un indicible et mystérieux prestige. C'est le Paris intellectuel et moral qui appelle.

L. S.

## HISTOIRE D'UN VIEIL ANE

Il y avait à la maison un âne, le meilleur âne que j'aie jamais connu; je ne sais s'il avait été malicieux dans sa jeunesse comme tous ses pareils; mais il était vieux, très-vieux; il n'avait plus ni rancunes, ni caprices. Il marchait d'un pas grave et mesuré; respecté pour son grand âge et ses bons services, il ne recevait jamais ni corrections, ni reproches, et s'il était le plus irréprochable des ânes, on peut dire aussi qu'il était le plus heureux et le plus estimé.

On nous mettait, Ursule et moi, chacune dans une de ses bannes, et nous voyagions ainsi sur ses flancs sans qu'il eût jamais la pensée de se débarrasser de nous. Au retour de la promenade, l'âne rentrait dans sa liberté habituelle, car il ne connaissait ni corde ni ratelier. Toujours errant dans les coins, dans le village ou dans la prairie du jardin, il était absolument livré à lui-même, ne commettant jamais de méfaits, et usant discrètement de toutes choses.

Il lui prenait souvent fantaisie d'entrer dans la maison, dans la salle à manger et même dans l'appartement de ma grand'mère, qui le trouva un jour installé dans son cabinet de toilette, le nez sur une boîte de poudre d'iris, qu'il respirait d'un air sérieux et recueilli. Il avait même appris à ouvrir les portes qui ne fermaient qu'au loquet, d'après l'ancien système du pays; et comme il connaissait parfaitement tout le rez-de-chaussée, il cherchait toujours ma grand'mère, dont il savait bien qu'il recevrait quelques friandises.

Il lui était indifférent de faire rire; supérieur aux sarcasmes, il avait des airs de philosophe qui n'appartenaient qu'à lui. Sa seule faiblesse était le désœuvrement et l'ennui de la solitude qui en est la conséquence.

Une nuit, ayant trouvé la porte du lavoir ouverte, il monta un escalier de sept ou huit marches, traversa la cuisine, le vestibule, souleva le loquet de deux ou trois pièces et arriva à la porte de la chambre à coucher de ma grand'mère; mais trouvant là un verrou, il se mit à gratter du pied pour avertir de sa présence. Ne comprenant rien à ce bruit, et croyant qu'un voleur essayait de crocheter sa porte, ma grand'mère sonna sa femme de chambre, qui accourut sans lumière, vint à la porte et tomba sur l'âne en jetant les hauts cris.

George SAND.

## LES PAROLES D'OR

Quelle plus belle vengeance à prendre de la sottise et de la superstition que de les éclairer?

VOLTAIRE.

C'est le trait des grandes âmes d'être incapables de haïr. Elles voient du bien partout, et elles aiment le bien en tout.

E. RENAN.



PLANCHE G. N° 664. — DESCRIPTION, PAGE 335.



TOILETTES DE CAMPAGNE





LE MONITEUR DE LA MODE  
*Journal du Grand Monde*

Paris, Rue de Richelieu, 92

1336

Entered at Stationer's Hall.



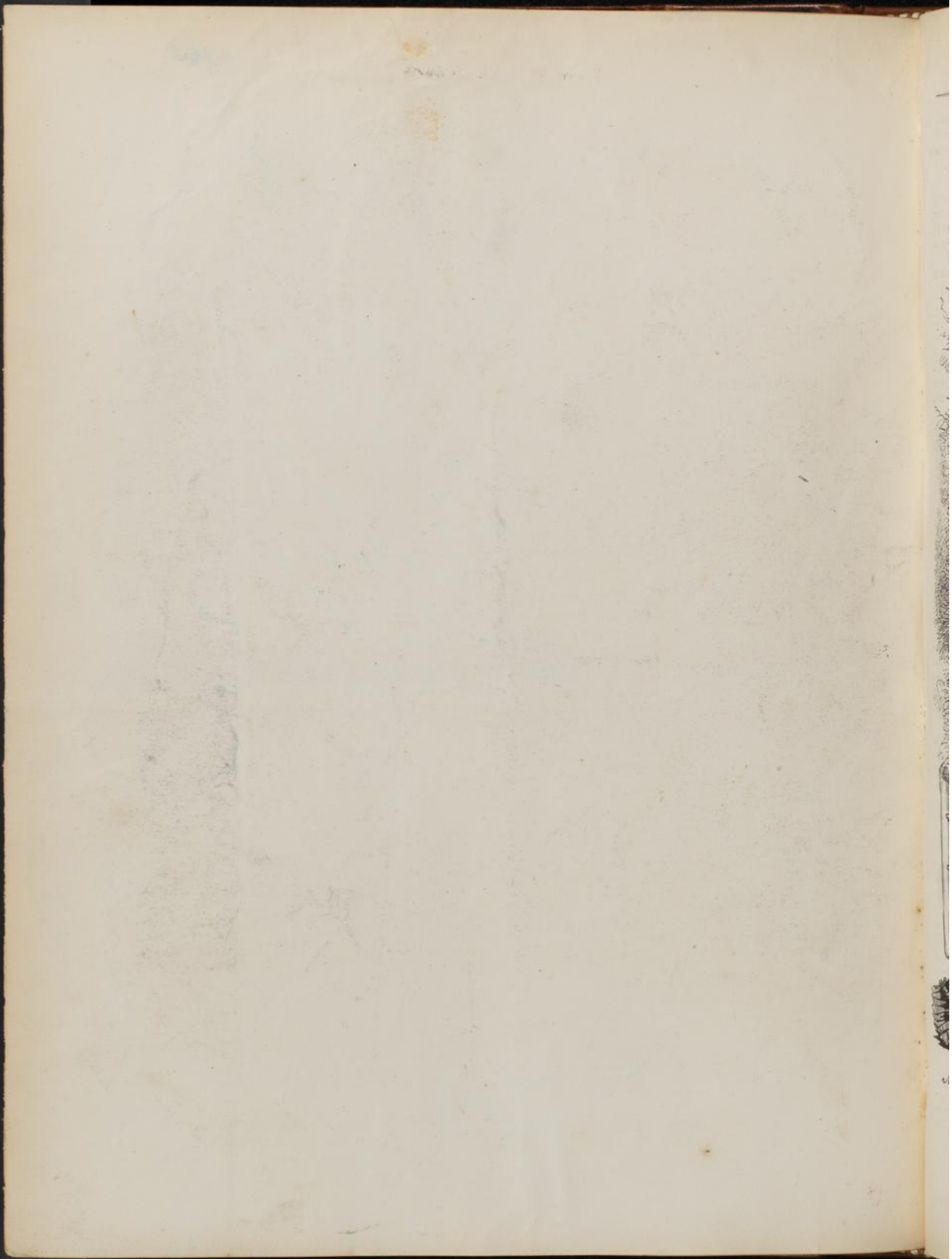




PLANCHE G. N° 663. — DESCRIPTION, PAGE 335



TOILETTES DE VILLES D'EAUX





## LA DÉVOTE DU SOLEIL

(LEGENDE GUÈBRE) \*

Mon cousin Cornélius est arrivé il y a huit jours d'un pays assez fabuleux, et il m'a raconté des histoires qui ressemblent à des romans.

Il pleuvait; le vent faisait rage, et Cornélius soupirait au coin du feu en regrettant l'Asie, son ciel inconnu des peintres de l'école flamande, ses nuits propices aux astronomes, et même ses déserts fréquentés par des fauves ou des nomades plus féroces que les fauves.

— Oh! me disait-il dans un élan de lyrisme, si tu avais vu Malte et ses roches féériques, les Géorgiennes, les Murides, les puits de naphte, le temple du feu...

Je l'interrompis en haussant les épaules.

— Mon cher cousin, je reçois le *Tour du monde*; j'ai lu Moynet et le comte de Gobineau; je connais toutes ces merveilles et tu ne m'apprendras rien de nouveau.

— Bah! lire, ce n'est rien. Si tu avais parcouru ce merveilleux pays au prix de souffrances et de fatigues inouïes, tu partagerais mon enthousiasme. On jouit mieux de ce qu'on a payé cher. D'ailleurs, n'est-ce pas chose curieuse de côtoyer les vieilles civilisations que le souffle moderne n'a pas touchées?...

Donc je devais partir d'Astrakan pour visiter le littoral de la mer Caspienne et traverser la Géorgie de Bakou à Trébizonde. On avait cru m'épouvanter en me parlant de dangers étranges. Cela m'enhardit à aller en avant. Cependant je dus me résigner à faire des préparatifs pendant plusieurs jours. Nous avions le désert à parcourir...

Je ne quittai pas sans regret Astrakan, cette ville cosmopolite située aux confins de l'Europe. Elle est habitée par un singulier mélange de Russes, d'Arméniens, de Tartares et de Kalmouks, et, de plus, au printemps les caravanes de l'Inde ou de la Chine l'envahissent très-régulièrement. Les rues sont pavées de sable; les édifices, couronnés de coupes, offrent des styles d'architecture très-variés. Le jour, elle semble endormie comme une posada de l'Estramadure; le soir elle fourmille d'une population qui court à ses affaires comme les citadins de Londres, ou à ses plaisirs comme les Parisiens du boulevard. L'Europe et l'Asie s'y donnent la main dans les bazars.

Après avoir dit adieu à cette ville fantastique, nous traversâmes le Volga, ce grand fleuve qui ressemble à une mer, et nous montâmes à cheval pour nous lancer dans un désert émaillé de bruyères roses.

A l'extrémité de la chaîne du Caucase, Bakou nous attendait, Bakou, bâtie sur des couches de naphte, pourrait se nommer la ville de feu et l'asile des guèbres. Tu me comprendras si tu sais ce que c'est que le naphte et si tu connais l'histoire des parsis,

— Modérément, répondis-je avec modestie.

— Le naphte, reprit Cornélius d'un ton doctoral, est un liquide bitumineux et très-inflammable. Donc, à Bakou, on n'a qu'à planter un bâton en terre pour faire un trou d'où s'échappe un jet lumineux, et le sol brûle comme une torche de résine dès qu'on le met en contact avec le feu.

— Diable! m'écria-je, voilà un pays où les pompiers doivent être recherchés.

Mon cousin me foudroya du regard.

— Tu comprends donc, Parisien endurci, pourquoi Bakou a été choisie par les guèbres, adorateurs du feu et descendants des anciens Mages, comme la ville sainte par excellence. Le nom de parsis qu'on leur donne est tout simplement un dérivé de celui de persan. Les disciples de Zoroastre, persécutés dans leur patrie, vivent aujourd'hui en paix à Bakou, sous la protection de la Russie.

Pendant mon séjour à Bakou, j'allais souvent visiter le temple d'*Asteh-Gah*, le fameux sanctuaire où brûle le feu éternel; j'étais escorté d'un vieux guèbre à qui j'avais servi d'intermédiaire dans un litige avec un négociant russe. Il m'avait témoigné une sympathie des plus franches. Je pus juger que les parsis sont les plus doux des hommes. Leur religion, très-noble, très-pure et très-élevée, leur défend de verser le sang et de rien manger de ce qui a vécu.

A propos de cette loi et pour me donner un exemple frappant de l'attachement de ses frères à leur croyance, le bonhomme me fit un jour le récit suivant, tandis que nous étions assis dans la vaste plaine où s'élève *Asteh-Gah*. Partout, autour de l'étrange édifice crénelé comme une forteresse, nous voyions jaillir la flamme. Il étendit vers le temple sa main ridée et tremblante :

— Autrefois, dit-il, quand nous subissions la dure loi musulmane, ces flammes nous ont sauvés de nos persécuteurs. Nous vivions paisibles comme toujours, occupés de nos rites et peu soucieux de nos maîtres, quand un fils du moullah remarqua la beauté extraordinaire d'une de nos jeunes filles et en devint amoureux.

Nos femmes jouissent d'une assez grande liberté; notre religion ne les oblige pas à se voiler et nous ne les considérons pas comme des êtres inférieurs, ainsi que le font les mahométans. Elles sont donc responsables de leurs actes, et par cela même plus attachées à la famille et à la religion.

Le fils du moullah, d'un de ces prêtres qui ont abandonné la pure doctrine du magisme pour conserver leur puissance, jugea facile de séduire Zélidah, la simple fille guèbre.

A cette époque l'islamisme, violemment répandu en Perse par la conquête arabe, avait allumé bien des haines secrètes dans les cœurs en troublant toutes les croyances. Les guèbres, persécutés, trahis par leurs prêtres ambitieux, apostasiaient en masse.

Les vrais guèbres eurent beaucoup à souffrir, surtout quand une loi inique vint les diviser plus profondément que jamais. Elle attribuait la totalité des héritages aux membres de la famille qui pratiquaient l'islamisme. La pauvreté, ce fardeau si triste à porter dans tous les temps et chez tous les peuples, nous humilia aux yeux de la foule ignorante. Notre décadence fut donc rapide.

Le vieux conteur soupira et une larme brilla dans ses grands yeux à l'expression mélancolique.

Pour détourner le cours de sa pensée, je lui dis que j'avais hâte de connaître l'histoire de la jolie fille guèbre.

Le vieux guèbre sourit et commença :

Hadji habitait à Bakou une maison qui touchait à celle de Zélidah. Il avait vu souvent la jeune fille se promener sur sa terrasse et s'y livrer nonchalamment à quelques travaux d'intérieur. Elle

\* Extrait du nouvel ouvrage de M. Emmanuel Gonzales : *Les Danseuses du Caucase*. — Un vol. in-18, chez Dentu, Paris, 1876.



allait et venait en liberté, se croyant à l'abri de tout regard importun.

Dans nos pays de soleil, les maisons voisines communiquent entre elles par ces terrasses qui les couvrent comme des turbans de pierre. Néanmoins nul ne se permet d'user de cette facilité architecturale pour entrer chez son voisin.

Les femmes seules en profitent pour se visiter et se livrer aux puériles médisances qui forment le fond de leur conversation; comme elles y paraissent à visage découvert, les hommes s'abstiennent scrupuleusement de profaner ces parloirs par une indiscretion qui ne resterait pas impunie.

Mais la passion du pauvre Hadjy était de celles qu'irritent les obstacles. Pour voir la fille du vieux guèbre, il eût bravé la loi sacrée, quoique pieux; lâche, il eût bravé la torture. Caché derrière un vieux pan de mur, il épiait Zélidah, comme un astrologue épie une étoile; il admirait la grâce de ses mouvements et la souplesse de sa taille, débarrassée des voiles longs et épais qui enveloppent nos femmes dans les rues.

Cette contemplation l'enivra. Il finit par se cacher de moins en moins, et comme elle ne paraissait pas s'apercevoir de sa présence, il s'enhardit, s'avança davantage et se montra si témérairement qu'il lui arracha un petit cri de surprise.

Ce fut tout ce qu'elle lui accorda de sympathie et d'attention. Puis elle s'éloigna avec une lenteur pleine de dignité et rentra dans son appartement. Hadjy crut que le soleil s'éclipsait sous un nuage noir. Pendant plusieurs jours elle ne reparut pas sur la terrasse. L'amant désolé avait beau tenir bon à son poste d'observation, il en était pour ses frais de constance. Un soir enfin, à la nuit tombante, la jeune effarouchée se hasarda à reparaitre. Alors Hadjy ne perdit pas de temps en vaines supplications de geste. Craignant d'être découvert et de la voir disparaître comme la première fois, il voulut lui adresser la parole pour la rassurer sur ses intentions, mais elle se détourna d'un air indigné.

Le cœur d'Hadjy se serra dans sa poitrine. Déjà elle faisait un mouvement pour se retirer. Il lui cria d'une voix suppliante :

— Voulez-vous donc que je meure ?

Elle ne parut pas l'entendre. Il se dit qu'elle était perdue pour lui. Il ne put supporter cette idée; au risque de se rencontrer face à face avec un membre de la famille outragée, il enjamba le mur qui séparait les deux maisons, s'élança à la poursuite de la jeune fille, pénétra dans l'escalier et la rejoignit dans la chambre.

Zélidah se retourna avec colère, rose comme une rose d'avril. Elle était si belle et si terrible que l'audacieux s'agenouilla :

— Je suis votre fiancé, murmura-t-il, et je jure que vous serez ma femme.

Elle lui montra l'escalier d'un geste dédaigneux.

Le fils du moullah sentit l'orgueil de sa race brûler comme une flamme dans son cœur.

— Je ne partirai pas ainsi, dit-il en relevant la tête, je suis dans mon droit. Je joue le jeu du fiancé. Pour vous voir j'use de mon adresse et de ma force. N'est-ce point dans nos usages ? Je vous aime et je risque ma vie à vous suivre jusqu'ici. Me croyez-vous un menteur.

Elle ne quitta pas son impérieuse attitude.

— Mon père est dans la maison, dit-elle d'une voix parfaitement calme. Me forcerez-vous à l'appeler ?

— Demain je vous demanderai à votre père.

Elle secoua la tête et reprit sèchement :

— Je suis la fille d'un guèbre. Un fiancé guèbre m'attend.

— Je le tuerais ! s'écria impétueusement le bel Hadjy.

Zélidah ne pâlit pas; elle sourit comme aux menaces d'un enfant gâté.

— Ah ! tu as un cœur de neige et tu n'aimes personne, dit d'un ton douloureux le fils du moullah.

— N'es-tu pas musulman ? répliqua-t-elle.

Ce cri avait échappé naïvement à la pauvre fille. Hadjy se

persuada facilement que le cri de l'enfant était l'expression d'un regret.

Il reprit donc avec un sourire :

— Ma femme vénérera comme moi le Prophète et les imans. Mon père est un moullah; sa protection s'étendra sur ta famille, pour peu que tu paraisses accepter ma religion.

La jeune fille rougit de colère et de honte.

— Va-t'en, dit-elle en frappant le tapis de son petit pied chaussé d'une babouche de maroquin doré, tu es Ahriman, le génie des ténèbres; tu n'es bon qu'à inspirer le mal; va-t'en, je ne veux pas t'écouter.

Hadjy la regardait avec une admiration involontaire; comme il l'aimait réellement, ses insultes mêmes avaient un charme pour lui; il eût voulu sentir les petites mains de Zélidah, aux ongles jaunies par le hennel, meurtrir son visage. Il ne désespéra pas de la convaincre de son erreur.

— Tu te trompes, dit-il avec douceur, mon père a gardé le souvenir d'Ormuzd, le dieu de la lumière; il récite encore des fragments de l'Avesta, notre livre sacré des temps anciens. Mais, tu le sais, nos maîtres sont cruels. Il suffit d'un mot en l'honneur du Prophète, dans nos prières, pour éviter la persécution.

— Ce mot est une apostasie, répondit fièrement Zélidah. Qui donc entretiendrait le culte du feu, si nous imitions tous cet exemple d'insigne lâcheté ? Oserais-tu encore saluer le soleil sans craindre d'être aveuglé par ses rayons, toi qui as renié sa grandeur et dédaigné sa gloire ? Respectes-tu le feu, ce saint élément que les disciples de Mohammed détruisent à toute heure ? Te souviens-tu de nos lois ? Enfin, ajouta-t-elle avec un accent d'indignité mépris, peux-tu aimer une femme, toi qui as le droit d'en épouser plusieurs ?

Atterré par ces cruels reproches, Hadjy garda le silence.

— Va-t'en, dit Zélidah avec un rire ironique, et ne me parle jamais de ton faux amour.

Mille sentiments confus troublaient le cœur du jeune homme. Il voyait avec consternation le mur de glace qui le séparait de celle qu'il aimait si éperdument. L'âme de cette créature si parfaite était possédée tout entière par la haine mortelle qui divisait les guèbres et les musulmans. Tous les raisonnements, tous les efforts, toutes les tendresses devaient s'anéantir devant cette volonté aveugle et obstinée.

Hadjy regardait la jeune fille avec une sorte de rage.

— Puisque tu refuses mon amour, dit-il sourdement, tu voudras peut-être de ma haine.

Elle ne répondit pas, restant immobile et froide comme une statue de marbre. Le malheureux se retira, le désespoir dans le cœur.

Hadjy était le fils unique et bien-aimé du moullah. Celui-ci lut bientôt son chagrin sur son visage altéré et pâli comme à la suite d'une longue maladie. Il lui en demanda tendrement la cause. Le jeune homme ne lui cacha rien, mais, faiblesse indigne d'un homme, il pleura en racontant la résistance altière et dédaigneuse de la fille guèbre à l'aveu de son amour. Malgré lui, tout en maudissant sa propre lâcheté, il exaltait la beauté de Zélidah et sa vertu.

Le moullah souriait en l'écoutant. Lorsqu'il eut fini, le bon père sourit encore.

— Ainsi, dit-il, tu aimes la fille de ce vieux guèbre notre voisin; c'est un pauvre rebelle exposé à tous les outrages, tu le sais !

Hadjy baissa humblement la tête.

— Cependant, reprit le moullah, toute réflexion faite, le guèbre est riche et il a été puissant; à son âge, il doit tenir à garder ses richesses et à recouvrer sa puissance. Tu seras heureux, mon fils. Ne t'abandonne pas au désespoir.

Emmanuel GONZALEZ.

(La suite au prochain numéro.)



## LA CHIENNE DE JEMMAPES

(SIMPLE HISTOIRE.)

Le régiment d'Auxerrois faisait partie de la belle armée que commandait, en 1792, le général Dumouriez. Ce régiment fut un de ceux qui se signalèrent à la fameuse bataille de Jemmapes et qui, par l'impétuosité de son attaque et son héroïque résistance, assura le succès de cette journée, qui valut aux Français la conquête de la Belgique.

La bataille commencée à midi était gagnée à deux heures.

Les Autrichiens, culbutés et mis en déroute, se sauvaient dans le plus grand désordre du côté de Liège.

Au moment où le lieutenant-général de Chartres écrasait le centre des Autrichiens, pendant que Baptiste Renard, valet de chambre de Dumouriez, après avoir rallié sept escadrons, s'élançait à leur tête au milieu des rangs ennemis, un intéressant épisode de cette mémorable bataille se passait près du village de Quaragnon.

Le vivandier du régiment d'Auxerrois, qui s'était prudemment mis à l'abri des boulets et des balles derrière un bouquet d'arbres, se trouva tout à coup entouré par une douzaine de soldats autrichiens.

Il était seul, éloigné de tout secours, et n'avait à opposer à l'attaque de l'ennemi qu'un fût de vin et deux barils d'eau-de-vie, derrière lesquels il s'était retranché.

Certes, le danger était grand; le vivandier le comprit et il se considérait déjà comme un homme mort.

A ce moment suprême, il tourna ses regards désespérés dans la direction de l'armée française, espérant voir apparaître des libérateurs. Hélas! il ne vit rien, mais le secours lui arriva d'un autre côté.

Il avait avec lui une forte chienne liégeoise nommée Rivière. Voyant son maître assailli de toute part et sur le point d'être bachelé à coup de sabre, Rivière, qui a appris, en suivant nos soldats, à être brave et intrépide, Rivière gronde sourdement et bondit au milieu des Autrichiens en ouvrant une gueule énorme.

Le premier ennemi qu'elle atteint tombe aussitôt en poussant un cri de douleur. Elle saute sur un second et l'étrangle sur place.

Au même instant elle reçoit deux coups de baïonnette, son sang coule en abondance, mais elle ne tombe pas. Sa fureur augmente et double ses forces. Elle se retourne, l'œil terrible et sanglant, vers ceux qui viennent de la frapper. Elle choisit sa victime et s'élança; elle saisit l'Autrichien à la gorge et tous deux roulent dans la poussière.

Au bout d'une minute, Rivière se releva seule.

Le vaillant animal se dispose à continuer le combat, mais les Autrichiens saisis de frayeur prennent la fuite en emportant une partie du bagage du vivandier.

Le combat finissait faute de combattants.

Il était temps pour Rivière, car la pauvre bête aurait infailliblement succombé devant une plus longue résistance. Dès qu'elle ne vit plus l'ennemi, son irritation se calma et elle tomba hale-tante, épuisée, aux pieds de son maître, le regardant avec ses grands yeux doux.

Le vivandier avait reçu un coup de sabre sur la tête, mais, en voyant dans quel piteux état se trouvait l'excellente bête qui l'avait si bien défendu, il oublia son propre mal pour porter secours à Rivière.

Il mit une belle chemise de toile en pièces et en fit de larges bandes qu'il lia solidement autour du corps de la chienne. Il la plaça ensuite dans son chariot sur des bottes de paille.

Rivière ne paraissait pas souffrir, car la joie pétillait dans ses yeux. Peut-être s'efforçait-elle de cacher sa souffrance, croyant récompenser ainsi son maître des soins affectueux qu'il lui prodiguait.

Le vivandier se mit en devoir d'opérer sa retraite, afin de se placer plus directement sous la protection de l'armée française. Il ne s'était pas éloigné de plus de cent pas, lorsqu'il se vit arrêté par une troupe de cinquante à soixante uhlans.

Aussitôt la chienne redevint furieuse. Oubliant ses blessures, elle sauta de la charrette et se précipita comme la foudre sur un Autrichien qu'elle mit hors de combat. Mais la partie était par trop inégale. L'avantage, cette fois, devait rester à l'ennemi. Le vivandier fut pris et emmené prisonnier.

Rivière se voyant seule, abandonnée sur le champ de bataille, se mit à hurler de toutes les forces qui lui restaient. Deux heures plus tard, elle fut recueillie par des soldats français.

En moins de trois semaines, Rivière fut guérie de ses blessures. Elle n'avait pas oublié son maître le vivandier, mais, comme elle ne savait où le retrouver et qu'elle avait besoin d'aimer quelqu'un, elle s'attacha momentanément à un des soldats qui l'avait recueillie dans la plaine de Jemmapes.

Elle suivit ce militaire et revint avec lui à Paris trois mois plus tard.

Rivière avait un grand appétit et mangeait à proportion de sa grosseur. Comme elle n'avait plus d'Autrichiens à dévorer, elle coûtait cher à son nouveau maître. Celui-ci comprit qu'un chien de la taille de Rivière n'était pas un luxe qui lui fût permis. Il alla trouver un riche carrossier qu'il connaissait, et lui proposa de lui vendre la chienne de Jemmapes.

On tomba d'accord sur le prix et Rivière passa aux mains du carrossier. Elle n'eut pas à se plaindre de son changement de position. Caressée par le maître et surtout par la maîtresse, choyée par les enfants, bien nourrie, bien logée, ayant toutes les jouissances d'une vie facile, elle ne tarda pas à faire parade d'un superbe embonpoint.

Malgré tout, elle n'était pas heureuse. Elle avait des jours d'ennui et de profonde fritesse. Nonchalamment étendue au soleil, devant la porte de la maison, on la voyait regarder les passants d'un œil obscurci.

Regrettait-elle sa vie aventureuse d'autrefois, au milieu des camps ou sur les champs de bataille? Était-elle désolée de n'avoir plus à donner des coups de dents aux ennemis de la France? Ou bien cette langueur, cette tristesse étrange n'était-elle pas le signe d'un souvenir?

Deux ans s'étaient écoulés!

Un jour que Rivière était couchée comme d'habitude devant la maison du carrossier, elle vit venir de loin un homme couvert de vêtements sordides. Aussitôt ses yeux mornes devinrent étincelants. Elle bondit sur ses quatre pattes, aboya joyeusement, et s'élança au-devant de l'étranger. C'était le vivandier.

Arrivée près de lui, elle se dressa sur ses pattes de derrière et parut vouloir l'étreindre avec celles de devant. Pour l'homme et l'animal, ce fut un instant de folle joie. Le vivandier pleurait. La chienne, non moins émue, sautait autour de lui, frottait sa tête contre ses jambes, se roulait à ses pieds, aboyait, dressait la queue, et ne croyait pas faire assez encore pour lui témoigner toute sa joie.

Instruit de ce qui se passait, le carrossier accourut.

— Cette chienne est à moi, dit le vivandier.

— Je l'ai achetée et payée, répliqua le carrossier.

— Ainsi vous refusez de me la rendre?

— Oui. Ma femme et mes enfants ne sauraient se passer d'elle.

— Mais, moi aussi, je l'aime, cete bonne Rivière, qui m'a sauvé la vie à Jemmapes. D'ailleurs, je n'ai qu'à lui dire: « Viens, » et elle me suivra.

— Si j'en juge par votre costume, vous n'êtes pas riche? reprit le carrossier.

— Je suis même sans ressource. J'ai perdu à l'armée tout ce que je possédais.

— Eh bien, acceptez cinq cents livres et renoncez à toute prétention sur la chienne.



— Je refuse! s'écria le vivandier : on ne vend pas un ami.  
Il s'en alla, et Rivière le suivit.

Le carrossier en appela aux juges. Le vivandier fut condamné à rendre la chienne, mais le lendemain elle quitta la maison du carrossier pour aller rejoindre le vivandier et partager son pain noir avec lui.

Alors, conseillé par sa femme, le carrossier vint trouver le vivandier et lui dit :

— Malgré les juges, malgré tout, vous l'emportez; je ne vois qu'un moyen de conciliation : venez chez moi, vous y trouverez du travail, le repos et la tranquillité, et Rivière, près de son maître, sera le chien de la maison.

Émile RICHEBOURG.

#### Description des gravures dans le texte.

G. N° 663.

**TOILETTE DE VILLES D'EAUX.** — 1. Costume en foulard des Indes à rayures violettes sur fond gris. — Jupou à traîne, entouré d'un volant plissé; un velours violet marque le mouvement de la traîne, qu'il encadre jusqu'à la ceinture. — Deux tabliers arrondis, ornés de velours et de dentelle de Mirecourt, enveloppent le jupon; ils sont fixés sur le côté derrière sous un nœud de velours auquel se relie une aumônière pendante, assortie au reste. — Cuirasse simulant un petit vêtement par des bandes de velours; ces bandes encadrent le haut du corsage, les devant et le bas, jusques et y compris les côtés, ainsi que l'entournure des manches. Le milieu des devant de la cuirasse, simulant un gilet, est plus court; il est rayé en largeur, ainsi que tout le dos, de velours violets très-étroits. Le bord inférieur de ce corsage est orné de dentelles pareilles aux précédentes. La manche, rayée d'un large velours, se termine par un cornet de même étoffe. — Lingerie ouverte, en dentelle assortie, et nœud de cravate en gaze crème. — Chapeau de paille anglaise, à passe doublée de velours violet; calotte arrondie. Plumes grises, nœuds de velours et groupe de coquelicots.

2. Costume en faille havane et linon écri à rayures assorties. — Jupou à traîne, entouré d'un volant plissé et d'un bouillon. Cette garniture, devant, tourne en s'arrondissant sur les côtés et donne l'impulsion du tablier. — Tunique divisée en deux parties devant où elles se croisent l'une sur l'autre et en biais; franges de fil sur tous les bords et nœud de ruban havane fixant, sur le côté, le relevé de la tunique. — Cuirasse formant devant un plastron ouvert sur le côté, avec rangée de boutons à droite et à gauche. Petits biais de faille et franges sur tous les bords. Manches de faille terminées en cornet, garnies de deux bracelets en linon. — Lingerie ouverte, en blonde anglaise légèrement ruchée. — Chapeau rond à la *Marie-Stuart*; fond mou en gaze écru et bords en paille anglaise brune relevés sur les côtés. Guirlande de fleurs des champs tout autour et retombant derrière. — Ombrelle-canne assortie au costume, de même étoffe si l'on veut.

G. N° 664.

**TOILETTE DE CAMPAGNE.** — 1. Blouse anglaise en toile bleue pour petit garçon de cinq ans. — Le devant, plat, est fermé par des boutons « corozo »; le dos, à longue taille, se termine par une jupe formant trois gros plis. Un large galon blanc à jour encadre les devant et suit les bords inférieurs de la robe, ainsi que le bas des manches. — Col marin en toile blanche; cravate et ceinture en ruban rouge. — Chapeau marin en paille marron, avec ruban bleu et rouge.

2. Costume en limousine (fil) à rayures roses sur fond écri, et garnitures en linon bleu uni. — Jupou à traîne, entouré d'un volant froncé, taillé en biais, avec plissés et bande plate au-dessus. — Polonaise à manches bleues et paletot « l'Archiduc » à col rabattu, garnis de plissés sur tous leurs bords; la poche « entonnoir », — toute plissée, est ornée de deux nœuds de ruban. Autre nœud semblable au bas du col. — Parure ouverte : col et sous-manche en toile. — Chapeau de paille à jour, orné d'un bandeau et d'un cache-peigne de roses variées, avec écharpe de filet bleu sur la calotte. — Gants de Suède. — Ombrelle-canne en limousine et broderies bleues, doublée de soie bleue.

#### Description de la gravure coloriée n° 1336.

**TOILETTE DE CONCERT POUR CASINO.** — 1. Costume en faille marron et foulard des Indes damassé crème. — Jupou à traîne, entouré d'un haut volant garni lui-même d'un biais de foulard et d'un plissé crème; ce volant est monté sous un biais pareil au précédent, et il est surmonté d'un coquillé formé d'un plissé crème soulevé sur le côté par un petit bouffant marron. Deux écharpes (l'une en foulard des Indes, de nuance crème, garnie de franges assorties; l'autre en foulard damassé), sont réunies l'une sur l'autre et drapées en tablier sur le devant du jupon; elles se terminent par un gros nœud sur le côté du jupon dans le bas. — Cuirasse ornée de franges crème sur le bord inférieur, avec boutons et col ouvert en châle, de même nuance. Les manches, en faille marron, sont garnies de la même façon que le bas de la jupe. — Lingerie riche en dentelle. — Pouff de marguerites dans les cheveux.

2. Costume en faille bleu tendre et foulard crème à rayures bleues. — Jupou à traîne derrière, couvert de plis faits en biais devant; ces plis sont terminés par un volant assorti, avec plissé et coquillé de dentelle, tous deux de couleur crème. Le devant du jupon est, en outre, rayé sur le côté de coquillés de dentelle crème, entremêlés de nœuds papillon en ruban bleu. — Le second vêtement forme devant une cuirasse décolletée en carré dans le haut, et derrière une robe princesse à partir du dessous des bras. Tous les bords sont garnis d'un liséré bleu et d'une dentelle crème; les côtés sont relevés de place en place et fixés au jupon par des nœuds de ruban bleu. Manche duchesse avec volant à tête, garni de dentelle aux deux bords, et nœud papillon sur le dessus. — Fichu paysanne en tulle et dentelle crème s'arrêtant en carré. — Plume bleue dans les cheveux, fixée par une agrafe d'or. — Eventail et velours de médaillon assortis au bleu.

#### Description de la gravure coloriée n° 1337 D.

Substituée à la gravure n° 1336, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Fichu de surah rose ouvert en châle, avec plissé de crêpe lisse à l'intérieur et blonde anglaise sur les bords. Un nœud assorti le termine au bas.
2. Chapeau rond en paille de fantaisie. Guirlande de volubilis et roses de haies derrière, avec large nœud de ruban bleu.
3. Chapeau de paille d'Italie. Passe-dic-dic garnie de fleurs des champs; fond élevé et arrondi, entouré d'un côté de fleurs des champs et d'épis, de l'autre de velours noir; ce velours, disposé en coques couchées au sommet, est drapé ensuite jusque derrière, où il forme un cache-peigne de coques.
4. Matinée en nansouk, lisérée de faille bouton d'or et garnie de bandes brodées ou de volants de dentelle. Nœud de ruban assorti, à longs bouts flottants, pour terminer.
5. Col-fichu pour robe ouverte. Bande de linon rose, plissée à plis remouants, encadrée de valenciennes. Sous-manche assortie.
6. Fichu de surah bleu formant col rabattu, à bords lisérés de même étoffe. Blonde anglaise à l'intérieur et boucles de ruban assorti terminant le tout.

#### Description de la figurine coloriée L. N° 85.

Annexe de l'édition n° 3.

**TOILETTE DE PROMENADE.** — Costume en faille mauve et foulard fleur de marronnier rosé. — Jupou à traîne, entouré d'un volant plissé et d'un bouillonné. — Polonaise de forme princesse très-ajustée, s'ouvrant par un grand écart dans le bas devant, de façon à former deux pans carrés encadrés de plissés. Le dos de la polonaise est boutonné en biais jusqu'à la poche avec un *bordé* de faille et des boutons assortis. Cette poche, intérieure, est garnie d'un plissé dentelé avec coques de ruban sur les côtés. Le bas de la polonaise est drapé et tortillé et reste ainsi fixé par un nœud de ruban. Plissés sur le bord inférieur. Les manches, en faille comme le jupon, sont terminées par un parement formant deux dents et garni de boutons avec un plissé. — Lingerie élégante. — Chapeau à fond mou en foulard et passe de paille de riz. Plume blanche sur le sommet et bouton de rose niché dans une dentelle derrière.



## REVUE DES MAGASINS

Nous signalerons à l'attention de nos lectrices, avant leur départ pour la campagne, le salon de modes de la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6), où elles trouveront un délicieux choix de chapeaux de voyage et de campagne. Forme, garnitures, genre, rien ne laisse à désirer. Nous savons pertinemment que des femmes de la société, qui s'adressent généralement aux modistes le plus en renom de Paris se sont laissées tenter, cette année, par les gentils chapeaux de la *Ville de Lyon*. Elles y ont gagné de payer infiniment meilleur marché, tout en étant aussi bien coiffées.

L'écharpe *Clarisse Harlowe* est la grande actualité du jour, et cette maison primesautière en possède un choix remarquable : écharpes de chenille, écharpes de guipure de soie, de blonde anglaise, de blonde espagnole, de gaze avec franges de chenille, etc., viennent s'offrir à vos regards, vous fasciner et troubler vos décisions.

Que de nouveautés gracieuses on rencontre à la *Ville de Lyon*, aux comptoirs des fichus, cravates et parures de toute espèce, édités et renouvelés si souvent ! Il est impossible de ne pas trouver là tout ce que la coquetterie la plus raffinée peut souhaiter. Ces différents mélanges de gaze, de dentelle, de ruban et de plissés festonnés en couleur ou en or forment un spectacle des plus attrayants pour une femme de goût. Il est rare qu'elle n'y trouve pas quelque combinaison économique pour rajeunir une toilette un peu sur le retour.

La spécialité de la *Ville de Lyon* pour ses excellents gants, ses rubans merveilleux et sa mercerie de premier choix, en fait une maison précieuse entre toutes et qu'on aime à visiter plusieurs fois avant de quitter Paris.

— Voilà qui est bien entendu : on a décidé en haut lieu que les mariées d'été choisiraient de préférence, pour leur robe virginale, le beau foulard de l'Inde, comme étoffe plus légère. C'est au mariage de M<sup>lle</sup> de L..., célèbre à Saint-Philippe du Roule, qu'on a décrété cela, et vous verrez qu'on n'a pas eu tort, car nous allons vous décrire la toilette en question, dont le détail nous a été donné par M<sup>me</sup> Lenoir qui en avait fourni l'étoffe.

Robe princesse en foulard quadrillé, ton mat et ton brillant, d'un éclat superbe : très-longue traine entourée d'un plissé en crépon uni. Les manches, le col montant à revers abattus, l'aumônière pendue à la taille par une ceinture, tout cela en crépon et orné de boutons de fleurs d'orange, formant un ensemble plein de charme et de simplicité riche que nous nous plaisions à constater.

M<sup>me</sup> Lenoir nous a montré, facture en main, combien de commandes du même genre cette toilette de mariée lui avait valu ; sa maison de la *Colonie des Indes* (rue de Rivoli, 114) deviendrait célèbre à ce seul titre, si elle ne l'était déjà.

Le foulard, au surplus, est bien la seule soierie que nous comprenions pendant les chaleurs ; c'est à la fois léger comme une mousseline et soyeux comme un satin. Les belles qualités de foulard, celles qui coûtent de 10 à 15 francs le mètre, se teignent aussi facilement que les autres étoffes et mieux que la faille.

Rien de jeune comme un costume de foulard ; il n'est pas de tissu qui lui soit préférable pour les fillettes, les jeunes filles et les jeunes femmes. Il en est particulièrement ainsi cette année, où la fabrication des Indes s'est signalée par des tissus d'une fraîcheur de coloris et d'une nouveauté de disposition qui ravissent les plus insensibles.

On ne doit pas hésiter à demander la collection d'échantillons de foulards des Indes et de Chine, que M. et M<sup>me</sup> Lenoir envoient *franco* sans aucun retard.

— De toutes les machines à coudre, la *Wheeler et Wilson* est la meilleure qu'une couturière ou une lingère puisse choisir, puisqu'en l'employant on peut conduire n'importe quel travail de couture à bonne fin.

La machine à coudre *Wheeler et Wilson* est une travailleuse émérite, qui marche avec une vitesse incalculable, sans bruit ni fatigue aucune, et dont le point à double piqûre est indécoussable.

A ce précieux modèle, qui ne coûte que 225 fr., s'adaptent tous les guides imaginables : pour ourler les différentes catégories d'étoffes et dans toutes les dimensions d'ourlets ; pour faire les coutures rabattues dans les mêmes proportions, pour surjetter, froncer, coulisser, ouater, etc. Enfin, il y a des guides à broder, avec lesquels on exécute de charmants ouvrages de lingerie.

Il est essentiel de constater que toute machine *Wheeler et Wilson* porte l'empreinte de la marque de fabrique deux *W* entrelacés.

Pour tous les renseignements, s'adresser à M. Henri Seeling, le seul

agent de la Compagnie en France, au siège principal, boulevard Sébastopol, 70.

## SPÉCIALITÉS

La maison Ed. PINAUD vient d'enrichir la collection de ses nombreux produits d'une série de compositions sérieuses au *phénol*, créés dans un but hygiénique dont le sens n'échappera à personne. Avec une parfumerie de ce genre on conserve non-seulement la beauté dans tout son éclat, mais on l'entoure d'une sorte de talisman qui prévient toute atteinte pernicieuse et toute mauvaise influence.

Nous engageons nos lectrices à s'adresser directement au siège principal de la maison Ed. Pinaud (boulevard de Strasbourg, 37), pour plus amples renseignements.

Avant le départ pour la campagne et les eaux, il est bon de se prémunir par de sages précautions contre les piqûres des insectes malins, cousins, guêpes, etc., et nous croyons, que les eaux et vinaigres de toilette au phénol sont appelés à rendre d'importants services à cet égard.

Nous connaissons un vieux docteur qui a une foi aveugle dans l'acide phénique ; il est convaincu que là se trouve le remède à tous les maux et qu'il suffit de répandre des gouttes de ce liquide dans ses appartements, d'en imbiber des papiers qu'on place près de son lit le soir, pour se prémunir contre les maladies dangereuses. Il appelle cela se *phéniquer*. — La maison Ed. Pinaud, partant du même principe, rend le régime bien plus agréable puisqu'elle en constitue une série de parfums. On ne saurait mieux faire que d'en profiter.

M. d'A.

## UN CONSEIL PRATIQUE

Nous ne saurions trop recommander aux jeunes femmes le *Journal illustré LA JEUNE MÈRE ou l'Éducation du premier âge*, publié à la librairie E. Plon et C<sup>e</sup> (10, rue Garancière, Paris) par le DOCTEUR BROCHARD, bien connu par ses travaux spéciaux sur l'hygiène et les maladies des enfants. Ce Journal, couronné par l'Académie de médecine, et qui a obtenu la couronne civique de la Société nationale d'encouragement au bien, paraît une fois par mois et coûte six francs par an.

Remédier à l'inexpérience des jeunes mères, leur donner un guide qu'elles pourront consulter toutes les fois qu'elles auront un nouveau-né dans les bras, les mettre à même de donner à leurs enfants une santé et une constitution qui feront plus tard leur gloire et leur bonheur, tel est l'objet de cette publication, qui n'a aucune prétention scientifique et qui n'a qu'un but, vulgariser l'hygiène de l'enfance, et aider ainsi à diminuer la mortalité excessive des jeunes enfants.

Un numéro spécimen est envoyé gratis sur toute demande par lettre affranchie.

SOMMAIRE DU 2<sup>e</sup> NUMÉRO DE JUILLET 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par M. Eugène CHARFUS. — La saison à Londres, par L. S. — Histoire d'un vieil âne, par George SAND. — *La Dévote du soleil*, légende guèbre, par M. Emmanuel GONZALÈS. — *La chienne de Jemmapes*, simple histoire, par M. Emile RICHEBOURG. — Description des gravures. — Revue des magasins.

ANNEXES. — Gravure coloriée n<sup>o</sup> 1336, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de concert pour casino. — Gravure n<sup>o</sup> 1337 D (substituée sur demande), dessin de M. E. THURON : détails de modes. — Figurine L n<sup>o</sup> 85 (annexe spéciale à l'édition n<sup>o</sup> 3) : toilette de promenade.

Dans le texte : P. n<sup>o</sup> 322, dessin de M. E. PRÉVAL : Mantelet. — G. n<sup>o</sup> 663, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de villes d'eaux. — G. n<sup>o</sup> 664, dessin de M. Guido GOSIX : toilette de campagne.

ROUVENAT (☼) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nos voisines d'outre-Manche, qui n'aiment pas les demi-mesures et interprètent les modes à leur façon, portent en ce moment des robes complètement rouges. Espérons que l'anglomanie dont nous sommes possédés en France ne nous poussera pas jusque-là !...

Les Parisiennes, elles, n'en sont encore qu'aux garnitures mélangées de rouge, et c'est assez; d'ailleurs, les tissus de la saison ne comportent pas cette nuance, en uni du moins: grenadines, lins, toiles, etc., on ne sort pas de là. Nous devons avouer pourtant qu'on nous a montré de superbes percales rouges, destinées à des garnitures de jupons.

Le jupon de percale est un point fort important de la mode actuelle, par cette raison bien simple qu'une polonaise supporte plusieurs changements de jupons. Lorsqu'on habite la campagne, rien n'empêche de faire cette économie. Supposons la polonaise grise, écru, bleu marine, d'une nuance unie dans tous les cas, on peut choisir alors quelques-uns de ces charmants jupons de percale rayée, dans toutes les couleurs, garnis de plissés mélangés de noir, dont les dispositions sont si heureuses cette année. Voilà un costume très-frais, d'une combinaison facile, peu coûteuse et que l'on peut rehausser de nœuds de velours noir ou de ruban assorti à chaque jupon. — Quand nous songeons à ces jolis costumes de linon qui ne coûtent pas moins de cinq cents francs, nous supposons bien que toutes les bourses ne peuvent pas y atteindre et qu'alors il est bon de pouvoir reporter son choix sur les autres.

Ce qui enchérit autant ces riches toilettes de linon, c'est que d'abord on les établit sur un « fond » de faille ou de taffetas, avec garniture de belles broderies. Exemple: Jupon de faille bleu marine entouré de plissés de linon assorti; tunique princesse, en linon, à manches de soie, avec garniture de broderies blanches sur linon bleu et flots de ruban. L'aspect de ce costume est d'une grande simplicité, mais la voie est ruineuse, il ne faut pas se le dissimuler.

Les plissés continuent d'être comptés parmi les plus charmantes

garnitures de ce qu'on appelle d'une façon générale « le costume de toile » et qui comporte toutes les cotonnades du monde. Ces plissés sont exécutés soit avec des unis, soit avec des rayures; souvent les deux éléments sont réunis: on obtient alors de gracieuses combinaisons. La dentelle de Mirecourt, autrement dite « torchon », s'emploie beaucoup pour ce genre de costume, et souvent on l'allie aux plissés. La broderie anglaise est abandonnée presque exclusivement à l'habillement des enfants.

La broderie pleine (plumetis, point d'arme, passé, etc.), teintée de plusieurs nuances, constitue, avec le mélange de valenciennes, la garniture la plus élégante, ainsi que nous l'avons fait comprendre par la toilette décrite ci-dessus.

Le petit mantelet-fichu complète généralement l'ensemble des costumes de la saison; c'est le vêtement parisien par excellence et toutes les femmes le portent. Léger, point embarrassant, il est arrêté derrière par une ceinture fixée à la taille et les deux pointes sont nouées devant. Cachemire, étoffe pareille au costume, grenadine, dentelle, tout lui convient.

Le gilet blanc, assez bien accueilli, nous semble important à mentionner de nouveau, car il y a toujours des amateurs pour ce genre de vêtement. On le fait à châle et croisé, avec deux rangs de boutons de nacre. Grâce au veston avec lequel il est porté, une femme ainsi parée possède une sorte d'aspect masculin qui ne manque pas de crânerie; cela surtout avec certain

chapeau rond à petits bords et que nous serions tentée d'appeler « melon ». Ajoutons qu'il faut être très-jeune pour pouvoir se permettre une pareille mise.

De tous les côtés on nous écrit pour avoir des renseignements sur le costume de voyage. Il nous semble bien difficile, pour ne pas dire impossible, de répondre catégoriquement à cette demande. Comment, en effet, avec les éléments si divers que nous offre la mode actuelle, pouvoir établir un type exact et donner une juste mesure pour chaque personne?



P. N° 318. — CHAPEAU Cloche.



D'abord il n'y a plus de robe de voyage proprement dite : les voyages sont assez rapides aujourd'hui pour qu'on n'ait pas la crainte de perdre un costume frais pendant la route. On s'habille donc comme pour une promenade ordinaire, avec des vêtements simples, sombres toutefois de préférence. Dans tous les cas, le lainage est préférable à la toile, même s'il fait chaud ; le mauvais temps peut vous surprendre, et rien n'est plus triste que la toile qui, ayant perdu son apprêt, tombe flasque et fripée.

La saison des départs a amené une foule de cache-poussière, de *duster-coats*, etc., qui constituent à eux seuls le véritable costume de voyage. Établis en drap léger ou bel alpaga (gris, écru, etc.), de formes amples et rasant la robe, ils offrent divers aspects. Le plus nouveau modèle se compose d'une longue robe d'ulster, avec de grandes manches terminées en carré ; ces manches sont boutonnées sur le vêtement par une ligne de boutons qui passe près du milieu du dos, sur l'épaule presque au cou, et assez avant sur la poitrine.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 318.

CHAPEAU *Gloche*. — Paillason ondulé à calotte haute et bombée. Passe fuyante doublée de faille rose. Le dessus est entouré d'une guirlande de roses avec feuillage, dont l'extrémité retombe sur le côté du chapeau.

G. N° 644.

TOILETTE DE CASINO. — Costume en faille bleu marine. — Jupou manteau de cou à traîne unie. Le devant, tout drapé, est garni d'un plissé et d'une dentelle crème, surmontée d'une guirlande de roses et de clématite. Une dentelle semblable encadre les côtés, en se rabattant sur le manteau ; deux écharpes garnies de même se croisent sur le tablier ; l'une se fixe sur le côté avec des pans de dentelle, un nœud de faille et un groupe de fleurs pareilles à celles du jupon ; l'autre écharpe se termine dans le bas du jupon sur le côté opposé. — Cuirasse à pointe arrondie devant, lacée derrière, entourée dans le bas d'une dentelle assortie aux autres. Plissé et coulissés en crêpe lisse crème formant « modestie » dans le haut de la cuirasse avec dentelle rabattue. Fleurs sur l'épaule. — Gants de Suède crème sans boutons. — Fleurs en pouff dans les cheveux.

G. N° 652.

TOILETTES DE BAINS DE MER. — 1. Costume en linon écru uni et linon à rayures bleu pâle. — Jupou à traîne, entouré d'un volant à tête deux ou trois fois coulissée. — Tunique toute garnie de franges de fil, divisée devant en deux parties qui sont croisées l'une sur l'autre pour former le tablier ; celle de dessus retombe en pointe sur le côté et se drape un peu en arrière sous un nœud de ruban cardinal. — *Justaucorps* (long corsage très-collant) garni de boutons de nacre et de franges, avec col montant à pattes croisées devant, de la même nuance que le nœud de la tunique. Le bas des manches est entouré d'un double cornet recouvert de rouge, avec un bracelet cloué de boutons de nacre. — Lingerie plissée. — Chapeau *Gainsborough*, en paille marron, orné d'une grande plume écru, avec ruban rouge et petites fleurs rouges de haies.

2. Costume en linon gros bleu et linon bleu pâle. — Jupou à courte traîne, sans garniture. — Moitié de tunique montée à la ceinture du jupon derrière où elle est relevée en pouff. — Polonaise ornée devant et derrière d'un plastron faisant gilet et postillon ; des boutons de nacre suivent les bords du plastron. La polonaise est ouverte sur la tunique ; de la poche, placée sur le côté, s'échappe une écharpe bleu pâle qui recouvre le pouff et va se fixer en un nœud simple au bas, de l'autre côté de la polonaise. Les manches, composées avec les deux nuances de linon, se terminent par un dentelé avec bracelet de ruban assorti à l'écharpe. Collerette et sous-manches en organdi plissé. — Chapeau genre *Pifferaro*, en paillason garni de ruban gros bleu et d'une plume bleu pâle. Rose dans le bas de la calotte et bandeau de roses devant.

G. N° 657.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Costume en faille bleu pâle et foulard broché. — Jupou à traîne, entouré d'un volant à tête bouillonnée et ruchée. Des écharpes garnies de hautes franges et entre-croisées devant viennent par derrière se croiser de nouveau, se tordre et se réunir au bas de la traîne par un nœud. — Cuirasse formant une pointe dans le milieu du dos, avec deux petits soufflets de plissés alternés de dentelle blanche. Le bas des manches est garni de même de plissés et de dentelle avec nœud sur le dessus. — Lingerie de batiste et valenciennes avec nœud jabot devant. — Chapeau de paille à calotte assez haute, garni de ruban crème et d'une rose thé faisant pied derrière à une plume de même nuance qui remonte au sommet.

2. Costume de faille bleu prune. — Jupou à traîne, garni derrière de trois volants superposés. Un tablier en filet crème, orné de dentelés entourés de franges blanches, se relie dans le haut à un drapé de faille, et le tout se perd sur le côté sous des volants. Écharpes de même étoffe partant des hanches pour venir former un large nœud sur le milieu du jupon derrière. — Cuirasse plus longue derrière que devant, où le milieu présente la même disposition de pointe et de plissés observée dans le costume de la première figurine. Plissés et bracelet de ruban avec nœud au bas des manches. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille anglaise noire, garni de ruban assorti à la robe, noué très-bas derrière et formant des coques dans le haut, avec un bouquet de jasmin. Tour de tête en tulle d'Bruxelles blanc.

#### Description de la gravure coloriée n° 1338 C.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Costume de faille marron et limousine de laine et soie à rayures marron. — Jupou à traîne, entouré de deux volants taillés en biais francés, avec un bouillon à tête ruchée. — Polonaise à dos d'habit. Les pans de celui-ci sont entourés de franges pomponnette, avec nœuds de ruban marron au milieu derrière et boutons de même nuance. Franges assorties au bas du tablier ; poche plissée sur le côté et nœuds de ruban. Plissés marron au bas des manches. — Lingerie en organdi festonné. — Chapeau à fond mou en foulard crème formant bavolet, garni sur le dessus de géranium rouge.

2. Costume en toile écru à rayures bleues. — Jupou à traîne, entouré d'un grand volant taillé en biais, lequel se termine par deux plissés en écru. — Tunique drapée en pouff derrière où elle est soutenue par un nœud de ruban bleu. Elle forme un tablier arrondi devant et qui se perd sous la partie précédente. Plissés sur tous les bords. — Corsage à basque toute fendillée derrière, avec petits goussets sur les côtés, garnis de nœuds papillon. Manches en écru terminées par des plissés et un nœud de ruban. — Lingerie en batiste plissée. — Chapeau *Bergère* en paille d'Italie à passe doublée de bleu et relevée derrière. Écharpe de gaze drapée autour de la calotte en coquilles derrière et plume assortie. — Ombrelle-canne en soie écru, bordée et garnie de bleu.

#### Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

PALETOT GENRE LOUIS XV. — Ce vêtement, sans manche, est très-ajusté derrière et droit devant ; il s'en va en fuyant. Une poche est posée sur la pointe du bas du paletot.

Notre patron se compose des cinq pièces suivantes :

1° Devant. — 2° Dos. — 3° Côté du devant. — 4° Côté du dos. — 5° Poche.

(Voir ce modèle sur notre gravure G. n° 664, fig. 2, publiée dans le texte du 2<sup>e</sup> numéro de juillet.)

On me demande où commence et où finit la politesse. — La politesse doit commencer toujours et ne finir jamais.

COMTESSE DE BASSANVILLE.



PLANCHE G. N° 644. — DESCRIPTION, PAGE 338.



TOILETTE DE CASINO

soient braché.  
et traché. Les  
viennent par  
as de la traché  
u du dos, avec  
be. Le bas des  
e nasal sur le  
bok devant. —  
risme et d'ane  
ce qui remonte

mi derrière de  
de dentelle es-  
pi de toile, et  
éne étoile pe-  
nalisée du type  
de mille pro-  
dans le costume  
seul au bas de  
l'anglaise sans,  
et format de  
tête en toile

338 C.  
et l'homme à  
i de deux vis  
Polonoise à de  
exposante, ou  
e même amou-  
rité et noblé  
en regard le  
et baroche, pro

la traché, entre  
deux plumes  
excellent par sa  
et et qui se jet  
Cervage à long  
garnis de dent  
e nasal de robe  
de d'Italie à pas  
per autour de la  
lle-croix et se

est drapée  
est point sur à  
de la de-  
publique d'un à

l'issue. — Li  
MAYVILLE



## CHRONIQUE MONDAINE

Nos touristes mondains, nos coureurs d'eaux, de villes de plai-sance et de rians paysages, nous permettront de les arrêter par le bras, et de les tenir un instant à la porte entre-bâillée du wagon qui va les emporter, pour leur donner une intéressante information.

Il ne serait pas impossible qu'aux Eaux-Bonnes il y eût bien-tôt un *skating-rink*, car le docteur Cazenave, qui est le médecin consultant de cette station hydro-minérale, vient de démontrer que ce sport était l'un des auxiliaires les plus efficaces de la thé-rapeutique pour triompher de plus d'une affection très-grave. Le *skating à roulettes*, selon lui, combat victorieusement l'anémie et les maladies de poitrine, et son travail appuyé sur l'observation n'a d'autre but, dit-il, que d'appeler l'attention de tout le corps médical sur ce bienheureux moyen d'hygiène, qui met en jeu les forces de l'organisme et qui en modifie puissamment les conditions normales.

Maintenant, nous dirons à nos belles lectrices, ces femmes d'élégance correcte, que, pour toilette sur les bords de la mer, le foulard à petits carreaux bleu marin et blanc sera digne d'être porté par elles. La jupe de cette étoffe sera retenue sur une faille bleu marin unie. Le devant du relevé sera garni de flots de ru-bans de moyenne largeur bleu marin et bleu ciel, et une dentelle brodée bleu ciel et bleu marin coquillée, faisant un ravissant fouillis, devra compléter le charmant aspect de ce costume. Le corsage sera en étoffe rayée et serré par un tour de taille en faille bleu marin; sur le devant, deux rangs de rubans, bleu marin et bleu ciel, formeront gilet et bretelle et retomberont en flots sur la jupe.

Les robes de lainage blanc seront également portées cet été par des femmes de goût en villégiature. On en fait de charmantes qui sont garnies de dentelles de fil; le devant de la jupe est légè-rement drapé; derrière, les relevés, placés un peu plus bas, sont retroussés par des nœuds de nuance caroubier, qui se détachent fort gracieusement sur ces robes.

On annonce l'arrivée du comte Karolyi à Paris. On ajoute que la visite du comte pourrait bien avoir un caractère officiel et sa nomination au poste d'ambassadeur en France n'être pas impro-bable. Si ces bruits devenaient une réalité, Paris se trouverait dans la situation étrange de regretter le départ du comte Appo-nyi et de se féliciter de l'arrivée de son successeur.

Ce sont deux hommes distingués à des titres égaux. Le comte Karolyi est de belle taille; sa tenue excellente. Son visage est calme et presque impassible; il est blond et porte toute sa barbe. Il passe, à bon droit, pour une des grandes notoriétés de la diplo-matie européenne. Sa jeunesse a été brillante: c'était un des hommes les plus recherchés des salons de Vienne. Après la guerre de Crimée, il fut envoyé à Saint-Pétersbourg comme ambassa-deur, puis à Berlin, où il est encore.

C'est à Kissingen, il y a quelques années, que nous avons eu l'honneur de le voir. Il était accompagné de ses enfants et de la comtesse sa femme, en qui se réunissent les plus rares qualités de l'esprit. La comtesse Karolyi reçoit à merveille, son aménité est celle du cœur. Elle est jolie, belle, extrêmement belle, élégante et gracieuse.

La société parisienne a été bien péniblement affectée de la mort de M<sup>lle</sup> de Brigode, fille aînée de M<sup>me</sup> la baronne de Poilly, issue de son premier mariage.

Les amis et même ceux qui n'étaient point dans les relations de vie intime avec la baronne de Poilly, comprenant sa douleur, — une de celles dont ni le courage ni l'énergie ne triomphent, — se sont empressés, d'un mouvement unanime, de témoigner à cette pauvre mère, à cette femme aimable et bonne, aimée et recher-

chée de tous, la part immense que chacun prenait à son mal-heur.

M<sup>lle</sup> de Brigode était douée d'une physionomie heureuse, sur laquelle se reflétaient l'esprit, les grâces et la modestie charmante de son caractère. Elle entraînait à peine dans la vie, où une place éminente lui était marquée, et par les rares qualités qui la distin-guaient et par son immense fortune patrimoniale. Sa mère sou-riaient à l'avenir de sa fille, et, en quelques jours, toutes ses joies, ses espérances se sont évanouies.

Pour M<sup>me</sup> la baronne de Poilly, la perte de sa fille, c'est pour longtemps l'isolement, peut-être pour toujours, et l'éternelle tris-tesse de l'âme.

Eugène CHAPUS,

## LE CÉLIBAT ET LE VEUVAGE

Jusqu'à ce jour nous ne connaissons guère que l'assurance sur la vie, contre l'incendie et contre les risques provenant des trans-ports maritimes surtout. Il était réservé à l'Union américaine de nous prouver que le champ de l'assurance est à peu près illimité et de nous en donner des preuves singulières.

On vient d'y créer l'assurance contre le célibat et le veuvage (*against celibacy and widowhood*). Le siège de la Compagnie est à New-York, mais elle opère dans toute l'étendue des États-Unis.

La considération morale et philosophique sur laquelle se base l'entreprise, c'est que le célibat est un mal, un danger, ou pour employer le vocabulaire technique du prospectus, un sinistre! Nous ne voudrions pas demander l'avis sur ce point des 6 000 per-sonnes qui en France se séparent volontairement ou judiciaire-ment, ni provoquer un vote — un vote au scrutin secret, bien entendu — des six millions de couples mariés dans notre pays. En France, on se marie mal généralement et l'on ne peut juger du mariage qu'avec prévention. Il en est autrement aux États-Unis.

Quoi qu'il en soit, cette compagnie d'assurance contre le céli-bat s'engage à procurer autant que possible un mari aux filles et veuves et, conséquemment, une femme aux garçons et veufs, moyennant le paiement d'une prime ou annuelle ou payée en une seule fois. Si, par des circonstances imprévues, elle n'a pas pu tenir son engagement, elle résilie la police d'assurance et restitue à l'assuré le capital de ses primes. Nous ignorons comment le taux de la prime est fixé. Il entre tant d'éléments dans l'appré-ciation du risque (jeunesse, beauté, rang, fortune, esprit), qu'il doit être bien difficile d'arriver sur ce point à une solution satis-faisante. Pourtant, si les mathématiciens du pays ont pu calculer un tarif de primes qui tienne compte de tous ces aléas, ils sont bien près de trouver la quadrature du cercle.

Pour se créer une clientèle, la compagnie a fait placarder ses prospectus par millions jusque dans les moindres hameaux de l'Union: par ce prospectus, elle invite les célibataires veufs ou di-vorcés des deux sexes qui veulent goûter pour la première fois ou à nouveau le charme du mariage, à lui envoyer *franco*, avec leur photographie, un bulletin contenant les renseignements suivants: nom, prénoms, adresse, âge, profession, revenu, puis indication de leurs prétentions au point de vue des avantages *de toute nature*, fantaisistes ou non, qu'ils voudraient trouver dans le conjoint désiré.

La compagnie enregistre par ordre alphabétique ce bulletin sur son répertoire de comptes courants, et, de cette sorte, elle est en mesure de répondre à toutes les demandes, de satisfaire tous les goûts. Par exemple, un célibataire de New-York désire épouser une jeune fille brune, aux yeux bleus, de dix-huit à vingt ans au plus, ayant reçu une bonne éducation, sachant coudre, broder, repasser, faire la cuisine (avantage fort recherché aux États-Unis). La compagnie ouvre son répertoire et lui remet, avec l'adresse



d'une miss qui habite San-Francisco, une reproduction de sa photographie, parfois colorée; afin de donner une idée encore plus précise de la personne.

Dans le cas où le parti convient, le célibataire examine s'il peut entreprendre le voyage de trois jours et trois nuits sur le chemin de fer interocéanique qui relie les deux villes. La compagnie tient d'ailleurs à la disposition de ses clients, soit à New-York, soit dans ses agences de province, de vastes salons de conversation où ils peuvent se voir et s'apprécier.

Dans un pays où les mariages se nouent et se dénouent, par consentement commun, avec la même facilité qu'une affaire purement commerciale, une compagnie de cette nature a certainement des éléments de succès qu'elle ne trouverait pas ailleurs. On assure cependant que si elle réalise les hautes destinées auxquelles elle aspire, elle étendra ses opérations sur les deux mondes avec l'intention de travailler ainsi au croisement des races et au bonheur de l'humanité tout entière sous l'égide du mariage. Ainsi soit-il!

L. SPORT.

## AUTOUR DU MONDE

On organise en ce moment la SOCIÉTÉ DES VOYAGES D'ÉTUDES AUTOUR DU MONDE. Avez-vous entendu parler de cela?

Il s'agit d'enlever pour dix mois aux agitations de l'existence parisienne, à l'atmosphère capiteuse des boulevards, tous ceux qui ont besoin de se retremper dans l'absence, dans l'étude, dans une longue admiration des splendeurs de la nature, ou tous ceux qui ont besoin de se tremper pour la vie. Les jeunes qui veulent savoir, ... les moins jeunes qui veulent oublier.

Songez donc : faire le tour du monde en quelques mois, à son aise, sur un bâtiment confortable, avec tout ce qui rend l'habitation à bord agréable, tout ce qui transforme ce voyage fatigant en partie de plaisir, et tout ce qui permet l'étude la plus complète et la plus fructueuse. Des cartes, des livres, des entretiens à bord avec des hommes de science, un journal rédigé jour par jour et auquel chaque passager pourra collaborer, de grands salons calmes pour le travail... Et puis, quand on arrive à terre, toutes les recommandations qui ouvrent les portes et permettent de voir non-seulement le pays, mais les habitants.

Rien que de lire l'itinéraire, l'imagination se sent soulevée par des ailes. Lisbonne, les Bermudes, New-York, la Havane, la Martinique, Rio-Janeiro, Buenos-Ayres, Valparaiso, Taïti, Nouméa, Melbourne, Shanghai, Hong-Kong, Canton, Singapour, Batavia, Bombay, Aden, Jérusalem, le Caire, Alexandrie, Naples, Marseille.

Tout cela ouvrant des horizons aux voyageurs, à l'artiste, au savant. Tout cela plein d'aspects nouveaux, de paysages enchantés, d'oiseaux, de fleurs inconnues, de peuples singuliers, d'armes, d'objets d'art, de trésors bizarres.

Vous voyez d'ici le passionné bibelotier ne songeant qu'aux porcelaines, aux soieries lamées, brodées, brochées, — aux idoles à cinq bras, à douze cœurs enfilés, incrustées de pierreries, — aux éventails chinois, aux armes indiennes, aux topazes brésiliennes, aux plumes étincelantes des sauvages.

Et le jeune gommeux qui part pour dire : J'ai été là!... Et le jeune imitateur qui s'embarque pour dire : J'étais avec le petit marquis, le fils du grand banquier... Et le père commerçant qui se rengorge et s'écrie : « Les Tape-à-l'œil, les Fonsac, les La-Tour-Prends-Garde, les Château-Biscuit ont envoyé leurs garçons faire le tour du monde : je devais envoyer le mien... Quand on est dans les affaires!... »

Et le brillant héros de quelque roman parisien, qui se sauve pour échapper au dénouement préparé par trop de péripéties.

Et le jeune écrivain à ses débuts, qui s'envole léger d'argent, riche d'espérance, et qui nous rapportera le *Monde contemporain* pris sur nature.

Et l'Anglais pétri d'amour-propre national, qui ne veut point que pareille expédition se fasse sans lui.

Et le Russe fantaisiste qui, n'ayant pu épouser une soubrette du théâtre Michel, s'est promis de faire trois mille cigarettes entre le ciel et l'eau.

Et le chasseur enragé qui veut chasser les mouettes et les pingouins sur mer, les tigres aux Indes, — l'ennui partout.

Et le viveur qui veut faire des économies. — On ne demande que vingt mille francs pour exécuter en dix mois ce prodigieux voyage.

Faut-il parler et des curieux qui veulent voir de près les couronnes blanches des noires filles de Taïti, et des collectionneurs, des botanistes, des marchands qui gagneront mille pour cent à s'être éloignés bravement, et des ingénieurs, des chercheurs de tout ordre et de tout pays?...

Enfin ne pensez-vous pas que ce bâtiment, qui ne veut accepter que cinquante passagers, sera dix fois trop petit s'il accueille tous ceux qui se présentent?

D'abord construit dans le but d'emmener des jeunes gens à la fin de leurs études, il emportera tant de cœurs vaillants, tant de brillantes et hardies intelligences, qu'en le voyant fendre les flots nous pourrions lui crier : « Hurrah ! va ! navire, va porter partout les chères couleurs françaises et apprendre une fois de plus au monde que les grandes et fécondes idées viennent toujours de la France ! »

V. P.

## THÉÂTRES

THÉÂTRE D'ENGHEN. — La plupart des scènes parisiennes ayant jugé à propos de fermer leurs portes, la critique à son tour est bien forcée d'émigrer et de prendre son bien où elle le trouve. C'est ce qui nous amène à parler d'une intéressante représentation donnée, l'autre soir, au théâtre d'Enghien devant un public tout à fait choisi.

Le programme se composait de trois opéras-comiques en un acte, interprétés, s'il vous plaît, par ces excellents artistes de l'Opéra-Comique : MM. A. Potel, Barnolt, Davoust et M<sup>lle</sup> Jeanne Nadaud. M<sup>lle</sup> Julia Potel, qui se montre digne de son père et promet de devenir une artiste de réelle valeur, affrontait la rampe à côté de cette petite troupe, qu'accompagnait un orchestre très-bien dirigé par M. Ch. Hubans, des Bouffes-Parisiens.

Après *les Deux chasseurs et la Laitière*, de Duni, où M<sup>lle</sup> Nadaud a déployé, dans le rôle de Perrette, toutes les ressources de sa jolie voix, et où MM. Potel et Davoust ont rivalisé de verve comique, — deux œuvres inédites se sont succédé : *Pierrot ténor*, un acte de M. Jules Ruelle, musique de M. Ch. de Lajarte, et *Deux loups de mer*, un acte de M. Delarue, musique de M. Ch. Hubans. Les livrets n'ont rien de bien extraordinaire, mais la musique de l'un et de l'autre est d'une bonne facture ; celle de M. Hubans surtout nous a laissé une agréable impression. Il est vrai que M<sup>lle</sup> Potel a chanté avec beaucoup de grâce, mêlée d'une émotion pleine d'à-propos, les jolis couplets de Jeannette, et que M. Potel, qui remplissait un double rôle, a dit très-finement un récit de marin tourné en forme de rondeau.

Qu'on ajoute deux ou trois chansonnettes comiques vivement enlevées par M. Barnolt, et l'on comprendra que le public ne se soit point fait faute, la soirée durant, d'applaudir ces aimables artistes.

Robert HYENNE.



PLANCHE G. N° 657. — DESCRIPTION, PAGE 338.



## TOILETTES DE PLAGE

Modèles de M<sup>me</sup> Duboys (rue d'Anjou-Saint-Honoré, 31.)





1338<sup>c</sup>

*Jules David*  
A. Leroy, imp. r. des Mathurins, 66.

*F. Bonnart*  
M. Goubaud & Fils, Ed. de Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M<sup>me</sup>. Costaud, r. des Jeuneurs, 25-27 - Lingerie et Broderies de  
la M<sup>me</sup>. Gessat & Aubry, r. St. Honoré, 332 - Foulards de la Colonie des Indes, r. Rivoli, 114.  
Couture Régente de M<sup>me</sup>. DeVertus Sœurs, r. Aubert, 12 - Lait Antéphélique de Candiac & C<sup>ie</sup>.

Entered at Stationer's Hall.







PLANCHE G. N° 652. — DESCRIPTION, PAGE 338.



E. Juvier

TOILETTES DE BAINS DE MER





## LA DÉVOTE DU SOLEIL

(LÉGENDE GUÈBRE. — SUITE.)

Le lendemain, le père du jeune homme fit demander à son voisin le rebelle, comme il l'appelait, s'il pouvait lui accorder un entretien.

Mirza-Agassy, c'était le nom de mon coreligionnaire, répondit avec cette courtoisie calme qui est dans nos habitudes.

Le moullah ne voulut pas se faire accompagner de ses serviteurs chez le Guèbre, afin que sa visite ne s'ébruitât pas dans la ville. Mirza le reçut sur le seuil de sa maison pour lui faire honneur; puis, selon la formule de la politesse persane, il lui dit :

— Comment ta seigneurie a-t-elle la pensée miséricordieuse de visiter cet humble logis ?

Le moullah s'empressa de répondre :

— Comment as-tu daigné venir au-devant de ton esclave ?

— Tu es ici chez toi et tous les miens sont à tes ordres.

Et comme le moullah se défendait contre tant de civilités, Mirza-Agassy quitta ses chaussures pour introduire son hôte dans une salle où les hommes de sa famille étaient réunis; mais son visiteur lui fit comprendre qu'il sollicitait de sa bonne grâce un entretien particulier.

Alors le Guèbre le fit entrer dans un cabinet orné de tapis et de divans, après que le moullah se fut également déchaussé. Là, Mirza borna le cérémonial à offrir le haut bout de la pièce à son hôte.

Mirza était extrêmement surpris de la démarche du père d'Hadjy, mais il n'en fit rien paraître. Il attendit poliment que celui-ci lui fit part de ses intentions.

Le moullah commença par vanter la sagesse et la prudence de son hôte et par lui prédire toutes sortes de bonheur. Il lui rappela que leurs pères avaient été liés autrefois d'une étroite amitié, quand tous deux servaient le même autel et veillaient à l'entretien des mêmes feux.

— Alors, ajouta-t-il, ton père espérait pour toi, Mirza-Agassy, de hautes destinées. Il disait que tu possédais le génie de la lumière. Il ne s'est pas trompé; il dépendrait de toi d'être un des grands du royaume.

Mirza répondit humblement qu'il se sentait incapable de réaliser l'horoscope paternel, ce qui satisfit médiocrement le moullah. Son interlocuteur était avare de paroles et paraissait toujours attendre qu'il expliquât le but de sa visite. Il fallait s'exécuter. Le père d'Hadjy le fit de bonne grâce, prétendant qu'il voulait renouer d'anciennes relations amicales interrompues par les dissensions religieuses.

— Nos discordes auront un terme, continua-t-il. Nous devrions nous unir pour repousser nos ennemis. A quoi bon affecter une

obstination rigide qui ne peut que nous nuire et retarder notre triomphe? Que nous demande-t-on d'ailleurs? de sauver les apparences. Les Arabes nos maîtres sont peu exigeants. Courbons la tête aujourd'hui; nous la relèverons demain.

Mirza-Agassy gardait le silence et commençait à embarrasser son hôte beaucoup plus que s'il fût entré en discussion avec lui. Enfin, par courtoisie, il laissa tomber ces mots de ses lèvres, comme s'ils lui eussent été arrachés par la torture :

— Nous n'avons pas la même manière de voir, Giaffir.

— Cependant nous sommes tous deux d'une race noble, nous faisons partie du même peuple et de la même communauté. Nos intérêts sont semblables; semblables aussi nos croyances, à part quelques différences insignifiantes.

— Dis qu'elles l'étaient autrefois, fit observer Mirza.

— J'aime mieux espérer qu'elles le seront. Tu as de fausses idées sur tes devoirs, Mirza. Le premier de tous, c'est de résister aux conquérants qui, sous prétexte de religion, veulent détruire notre puissance. Il s'agit de conserver notre grandeur et notre prestige. Le peuple est habitué à nous croire et à nous obéir. Il nous suivra où nous voudrions le mener. Sois des nôtres, car nous sommes de cœur avec toi et les tiens, Mirza-Agassy. Les mots et les protestations ne signifient plus rien; il faut pour cimenter notre accord des preuves plus positives. Eh bien! je te propose d'unir nos deux familles. Mon fils Hadjy aime ta fille Zélidah qu'il a vue, grâce au hasard, sans son voile. Accorde-la lui pour épouse. Elle sera heureuse. Moi j'aurai acquis un ami et un allié de plus. J'ai dit.

Mirza-Agassy s'inclina gravement et répondit :

— Ce serait un grand honneur pour moi, Giaffir, de nommer ton fils mon gendre.

— Alors tu acceptes ?

— Cela dépend de toi, vénérable moullah.

— Sois tranquille, dit en souriant le visiteur, la dot de ta fille sera de quarante tomans, somme honorable, n'est-ce pas? Que la mère de Zélidah ferme seulement les yeux pendant un mois sur le jeu du fiancé de mon fils Hadjy, qu'elle lui permette ainsi d'entrer dans ta maison et de voir librement sa future épouse, en attendant les fêtes du mariage!

— Tout cela est possible, répliqua le Guèbre, mais tu dois auparavant, mon hôte, remplir une formalité indispensable.

— Laquelle? demanda le moullah surpris.

— Va prendre ton plus beau cheval, choisis tes plus fidèles serviteurs et dispose-toi à partir avec moi.

— Où irons-nous? Il est bien tard aujourd'hui pour se mettre en route, fit observer le moullah, qui se souciait peu de se montrer en public avec le Guèbre tant que celui-ci n'aurait pas reconnu que Dieu seul était Dieu et que Mohammed était son prophète. Où irons-nous? répéta-t-il.

— A vingt verstes seulement de la ville, au temple d'Atesh-Gah.

— Au temple! s'écria le moullah effrayé, et pourquoi faire?

— Pour y adorer le Dieu du feu et de la lumière, pour y répéter les hymnes que prescrivent nos livres sacrés.

— Tu veux donc ma perte et la tienne, vieillard aveugle et obstiné!

— Je veux que tu commences par rendre hommage à mon Dieu qui fut ton Dieu, avant de me soumettre à celui de nos conquérants.

Le moullah se leva.

— Insensé, tu périras par ta faute! N'as-tu donc pas connaissance de la nouvelle loi qui te frappe, toi et tous les Guèbres?

— Je vis paisible, suivant nos coutumes, Giaffir.

— Eh bien, sache donc le sort qui t'est réservé si tu persistes dans ta sottise rigidité. Tu es riche encore, et crois pouvoir attendre patiemment des temps meilleurs. Détrompe-toi. Ta richesse sera enlevée à tes enfants. Un de tes proches, Baba-Taber, vient de



reconnaître l'Islam. C'est lui qui héritera de tous tes biens au préjudice de tes fils. La belle Zélidah, ta fille, ne trouvera pas un mari dès que la nouvelle loi sera proclamée.

— Peu m'importe ! répliqua Mirza-Agassy. Ma foi n'est pas à vendre, mon âme n'est pas un bazar. Je ne puis faire pour toi ce que tu refuses de faire pour moi. Tu tiens à ton nouveau Dieu ; permets à ton hôte de garder le sien.

Le moullah devint rouge de colère ; son orgueil s'irritait de s'être abaissé sans succès à supplier un méprisable Guèbre.

— Prends garde ! s'écria-t-il ; si tu ne veux pas être mon ami, je serai forcé de te considérer comme mon ennemi.

— Je n'ai de haine pour personne, protesta humblement le Guèbre, pas même pour nos persécuteurs.

— Mais, malheureux, reprit Giaffir, les tiens sont détestés et honnis, exposés aux avanies et aux affronts, désarmés contre le vol et l'outrage ! Tu trouverais un défenseur inespéré dans mon fils, grâce à cette passion soudaine et indomptable que les yeux de Zélidah ont allumée dans son cœur. Je n'ose lui apprendre ton refus, car sa colère sera terrible. Tu n'ignores pas que c'est mon fils unique et que je mourrais de son désespoir. Si tu lui refuses le bonheur, comment pourrai-je te pardonner ?

— Vous pouvez tous deux vous venger de moi sans danger. Tu sais que notre religion nous défend d'user de violence.

La douceur inaltérable de Mirza-Agassy exaspéra le moullah, qui s'éloigna avec précipitation ; mais au moment de franchir le seuil de la maison, il vit Zélidah qui venait au-devant de son père.

Elle lui parut si radieuse dans sa pureté candide, qu'il s'émut et se tourna vers son hôte.

— Mirza, lui dit-il avec un tremblement dans la voix, ne sois pas inexorable. Cède à ma prière ; si ce n'est pour toi-même, si ce n'est pour mon fils, que ce soit pour elle. Ne laisse pas l'espérance de sa jeunesse se faner et se flétrir ! Ne la sacrifie pas à ton absurde fidélité pour le vieux culte de Zoroastre ! Interroge-la, écoute-la ! Sache si elle préfère la ruine, la misère, à un riant avenir de richesse et d'amour.

Zélidah rougit d'indignation et ne laissa pas au vieillard le temps de répondre.

— De quel droit cet homme vous adresse-t-il cette insolente question ? demanda-t-elle avec une sorte de fierté méprisante.

— Le moullah est le père de Hadjy et Hadjy veut l'épouser, répondit le Guèbre avec calme.

La jeune fille devint pâle comme une morte et se jeta dans les bras du parsi, comme si elle eût senti le besoin d'un protecteur. Puis se sentant plus rassurée ou plus forte, elle regarda le moullah en face :

— Mon père n'avait qu'une réponse à te faire, dit-elle : je suis et je mourrai Guèbre comme lui.

— Sois donc maudite et misérable comme lui ! s'écria avec fureur l'orgueilleux Persan, en quittant la maison.

Hadjy faillit perdre la raison quand le moullah lui apprit l'insuccès de sa démarche. Il se livra à des transports de rage, et des projets de rapt traversèrent son esprit. Un jour, avec la mobilité de sentiment particulière aux amoureux, il prétendit que la jeune fille ne pouvait partager les idées de son père. Il jura de s'en faire aimer et de l'obtenir pour femme malgré tout.

Le moullah lui conseilla cependant la prudence. Le moment n'était-il pas très-mal choisi pour s'allier à une famille d'infidèles ? Hadjy resta intraitable. Il voulait absolument revoir Zélidah et se croyait sûr de vaincre sa résistance.

Il n'avait plus l'espoir de la rejoindre sur la terrasse, mais il pénétra hardiment dans la maison, comme s'il eût été accepté par la famille en qualité de fiancé.

Ce ne fut pas par la porte, comme vous le pensez, mais il ne s'arrêta pas à cet obstacle. D'après nos coutumes, un fiancé a le droit d'escalader les murs, de passer par les fenêtres, de prendre

tous les chemins en un mot pour pénétrer jusqu'à sa future, excepté celui qui serait le plus naturel. Il se dirigea donc vers la chambre de Zélidah, craignant seulement d'y rencontrer une autre femme de la maison. Cela aurait dérangé tous ses plans, quoiqu'il fût arrivé à cet état d'exaltation qui dédaigne ou supprime tout obstacle.

La chambre était ouverte et vide.

Il se sentit légèrement troublé ; si quelqu'un entra avant la jeune fille, il pouvait être pris pour un voleur. Au moment où il faisait cette réflexion, il entendit un bruit de pas légers et traînants. Des babouches de femme battaient le sol en cadence, des voix douces se répondaient en se rapprochant. Malgré sa résolution, il eut envie de fuir. Il s'avança vers la porte. Hélas ! il était trop tard. Hadjy faillit se heurter à deux femmes enveloppées de leurs voiles ; il recula vivement et se dissimula derrière un grand tapis qui séparait la chambre en deux ; il s'affaissa sur un large divan qui servait sans doute de lit à la jeune fille, dont il entendit aussitôt la douce voix résonner à son oreille.

— Ne torturez pas mon cœur, dit-elle ; que je l'aime ou que je ne l'aime pas, qu'importe ! Je suis la fille de Mirza-Agassy et je connais mon devoir.

Le jeune homme frissonna. Était-ce de lui qu'il s'agissait, ou bien proposait-on à Zélidah un autre fiancé ? Il faillit pousser un cri de rage, mais il se contint. La mère de sa bien-aimée répliqua :

— Chère enfant, c'est de ton bonheur que je veux te parler. Il est beau, jeune et puissant ; il t'aime et tu dois être fière de son choix. Vous êtes séparés par vos croyances ; mais pour nous autres femmes, nous aimons avant de croire, nous sentons au lieu de raisonner. Si je parlais à un de tes frères, je lui dirais : Sois fort ! A toi, je pardonnerai d'être faible.

— Ah ! ne me tourmente pas davantage, dit la jeune Guèbre avec un accent de douleur qui frappa Hadjy. Si je l'aimais, je serais bien à plaindre.

La mère n'insista pas et quitta sa fille en poussant un profond soupir, tandis que l'amoureux, tremblant moitié de crainte et moitié de bonheur, se demandait s'il oserait aborder celle qu'il considérait comme sa fiancée ; mais il la vit revenir si triste et si pensif, qu'il ne put se contraindre plus longtemps et, au risque de l'effrayer, il se précipita vers elle.

— O ma bien-aimée Zélidah, lui dit-il avec un transport passionné, je t'ai entendue ! Ce que ta mère n'a pu comprendre, ce que tu as eu la force de lui cacher, je l'ai deviné...

— Ton action est indigne d'un homme loyal, s'écria-t-elle d'une voix indignée où perçait cependant un certain intérêt pour l'audacieux qui la surprenait.

— Non, répliqua Hadjy, je fais mon devoir comme tu prétends faire le tien. Je veux te sauver, malgré toi s'il le faut.

— Je ne te demande rien, dit Zélidah d'un air plein d'indifférence.

— Mais si je t'abandonnais, chère et aveugle fille, que deviendrais-tu ? Les familles guèbres sont menacées par nos maîtres qui veulent les anéantir.

— Je ne te crois pas. Tu cherches à m'effrayer. Tu as une étrange façon d'aimer une femme et de vouloir l'en faire aimer.

— Oh ! reprit le fils du moullah, tu sais bien que mon âme t'appartient et que je ne suis plus le maître de ma volonté. Tu es la magicienne qui m'a ensorcelé et tu me changeras, à ton caprice, en héros ou en lâche. Je te défendrai jusqu'à mon dernier souffle et nul ne touchera à un de tes cheveux avant d'avoir marché sur mon corps. Me prends-tu donc pour un menteur, Zélidah ?

— Non, dit-elle, je ne doute plus de ton amour, Hadjy ; mais il faut l'oublier, ou nous serons malheureux tous deux.

— Jamais ! jamais ! Je veux te servir comme un esclave, mais je ne pourrai veiller sur toi à toute heure que si tu deviens ma femme. Et alors, tu adoreras, si tu veux, le soleil et les astres en



secret. Je n'en exige pas davantage. D'ailleurs, tu seras bien forcée d'agir avec mystère, lorsque votre dernier sanctuaire, le temple d'Atesh-Gah, sera détruit.

— S'il en était ainsi, les dernières Guèbres s'enseveliraient sous ses ruines.

— Fille entêtée ! tu te plais à me désespérer, mais je ne t'écoute plus. Mon parti est pris. Je vais m'occuper de ton salut. A demain !

— Je ne te comprends pas, Hadjy.

— Tiens-toi prête, si tu m'aimes. Demain tu me reverras.

Il la quitta aussitôt, la laissant beaucoup plus troublée et émue qu'il ne le croyait.

Emmanuel GONZALÉS.

(La suite au prochain numéro.)

## PORTRAITS D'ENFANTS

### IV

Notre quatrième portrait se composera de deux portraits. Nous allons faire ce qu'on faisait autrefois dans les écoles primaires, nous allons mettre ensemble les filles et les garçons, ou, pour mieux dire, un garçon et une fille. Mais le point singulier de cette alliance, c'est que celui de mes deux petits acteurs qui joue dans les deux scènes, celui qui a treize ans dans la première et quarante ans dans la seconde, celui qui est l'enfant dans l'une et le père dans l'autre, a été un écrivain fort connu, dont le nom est certes parvenu jusqu'à vous, et qui a été, dans le genre de littérature destinée à l'enfance, l'élève de Berquin et le précurseur de notre cher et spirituel Hetzel... c'est M. Bouilly.

Resté seul tout enfant avec sa mère veuve, puis remariée, M. Bouilly trouva un père dans son beau-père. Arrivé à l'adolescence, il éprouva un sentiment à la fois naturel et singulier. Son nom de Bouilly commença à l'ennuyer. Les plaisanteries de ses camarades de classe lui avaient appris que ce nom prêtait à rire; il avait plus d'une fois été forcé de se battre parce qu'on se moquait de son nom, et la vanité lui poussant au cœur en même temps que le duvet au menton le faisait rougir tout bas de ce nom comme d'un ridicule. Il alla donc trouver son beau-père, et avec ce mélange de diplomatie et de câlinerie qui est très-familier aux enfants, il lui demanda, en l'embrassant, la permission de s'appeler désormais Bourgoïn comme lui. Le beau-père le regarda entre les deux yeux :

— Eh ! pourquoi veux-tu t'appeler Bourgoïn ?

— Pour m'appeler comme vous.

— Ah ! répondit le beau-père, rien que pour cela ! rien que par affection ?

— Oui ! répliqua l'enfant en balbutiant un peu.

— Allons, mon petit Nicolas, dit le beau-père, je vois avec plaisir que tu ne sais pas mentir, même quand la vérité n'est pas claire pour toi... Je vais donc te dire ce que tu ne t'es pas dit à toi-même. Tu veux t'appeler Bourgoïn, parce que tu es embarrassé de t'appeler Bouilly. Eh bien, mon enfant, écoute-moi. Un honnête homme ne quitte jamais le nom de son père, et quand ce nom semble un peu ridicule, on n'a qu'une ressource, c'est de le rendre célèbre, si l'on peut; honorable et honoré, on le peut toujours. D'ailleurs un nom est ce qu'on le fait. Celui qui le porte le transforme à son image. Quand Racine, Boileau, Corneille et La Fontaine étaient obscurs, leur nom était certes tout aussi vulgaire que le tien; après leur gloire, il devint rayonnant comme eux. Te le dirai-je ? Parfois la bizarrerie de votre nom vous loge dans le souvenir des hommes; témoin les sobriquets, qui sont comme des clous brillants auxquels vos contemporains, et parfois la postérité, accrochent votre mémoire; témoin ce

grand peintre vénitien qui a immortalisé le surnom de Tintoretto, petit teinturier. Eh bien, mon petit Nicolas, ou je me trompe fort, ou ton nom de Bouilly t'aidera à être de ceux qu'on remarque. La réputation se compose de toutes sortes de choses. Si ton père ne t'avait pas donné ce nom-là, je ne te dirais pas de le prendre, mais tu l'as, garde-le; et si tu sais t'en servir, il te servira.

Le brave homme avait vu juste. Pas un des ouvrages de M. Bouilly qui, en paraissant, n'éveillât des plaisanteries qu'il tournait à son avantage, par sa bonne humeur à y répondre ou sa bonne grâce à les accepter. Son nom et lui ne firent bientôt qu'un; on trouva qu'ils se ressemblaient, c'est-à-dire qu'ils rappelaient tous deux quelque chose de sain, de bon et de tendre; son nom fit partie de sa réputation de sensibilité. Mais voici qui est plus curieux. Le hasard lui donna pour contemporain et pour collaborateur M. Pain. Ils composèrent ensemble une comédie mêlée de vaudevilles, qui eut cinq cents représentations : *Fanchon la Vieilleuse*. L'année suivante, M. Pain fit jouer un vaudeville signé de lui seul et qui n'obtint qu'un médiocre succès. — Ha ! dit-on, on voit bien que c'est du Pain tout sec, il n'y a pas de Bouilly là-dedans.

M. Bouilly eut un rare bonheur dans sa vie littéraire, c'est d'avoir deux réputations. Ces deux réputations s'ajoutèrent si heureusement l'une à l'autre, que la seconde commença quand la première finissait, de sorte que cette arrière-saison, si cruelle pour les artistes, la saison de la décadence, ne fut pour lui qu'une transformation de talent et un changement de succès. Auteur dramatique fort applaudi jusqu'à quarante-cinq ans, il devint alors conteur populaire. Conteur, grâce à qui ! Grâce à sa fille.

Si le très-court récit que je vais faire méritait un titre, je l'intitulerais : « De l'avantage pour une fille d'avoir pour père un auteur dramatique, et de l'avantage pour un père auteur dramatique d'avoir une fille qui ne veut pas apprendre l'orthographe ! Vous voyez que nous voilà ramenés à l'éducation. M. Bouilly eut une fille charmante d'esprit, d'intelligence, de vivacité; mais, arrivée à douze ans, elle ne savait pas l'orthographe et ne voulait pas l'apprendre.

On avait pourtant employé pour l'instruire tous les moyens et tous les professeurs des deux sexes. Le maître d'école y avait échoué; après le maître, une maîtresse; après la maîtresse, le curé; après le curé, une sœur; sans compter, bien entendu, la mère et la grand-mère. Enfin, un jour, le père s'écria : « J'ai le moyen !... » Il la fit donc venir un matin dans son cabinet et lui dit : « Mets-toi là et écris. » Elle savait écrire. Toute fière, elle s'assied devant son pupitre; le père commence à lui dicter l'histoire d'un sanzonnet. Le père inventa mille détails amusants ou intéressants sur le caractère, sur le naturel de cet oiseau; il en dicta à sa fille de quoi remplir deux pages. Enfin le voilà arrivé au moment où l'histoire commence; la petite fille est tout oreilles, mais le père s'arrêtant brusquement : « Je continuerai quand tu m'apporteras ces deux pages recopiées, et sans une seule faute d'orthographe ? » Qui fut stupéfaite ? Qui fut désappointée ? je vous le demande. Comme M<sup>lle</sup> Flavie, — elle s'appelait Flavie, — était habituée à ce qu'on fit toutes ses volontés, elle pria, elle pleura, elle trépigna, puis elle se calma, attendu que les enfants se calment toujours quand les parents restent calmes, et son père lui ayant permis de demander des conseils pour son travail, la voilà consultant sa mère, le dictionnaire, allant même frapper à la porte de sa vieille tante, et arrivant enfin, après trois jours d'études, avec deux pages irréprochables comme écriture et comme orthographe.

« Bravo ! dit le père, continuons ! » Les efforts de sa fille l'avaient touché. Son succès personnel l'avait flatté, si bien que, son imagination se montant, il inventa, il improvisa une histoire très-piquante; et la petite fille, tout en écrivant, riait aux éclats.



Mais tout à coup, au moment le plus intéressant, le narrateur s'arrête.

— Va donc! père! va donc!... la fin!... la fin!

— La fin, répondit froidement le père, je te la dirai quand tu m'auras recopié sans faute ces quatre nouvelles pages.

— Père! père! je t'en supplie, dis-moi la fin!

— Non!

— Je te promets que j'apprendrai par cœur quatre pages de grammaire.

— Non!

— Je prendrai des leçons tous les jours.

— Non, je ne te dirai pas la fin avant que tu m'apportes cette seconde dictée sans faute; d'abord, je serais bien embarrassé de te la dire aujourd'hui, attendu que je ne la sais pas encore moi-même. »

Il fallut bien se résigner et se mettre au travail; et comme le père, traitreusement, avait intercalé dans les phrases bon nombre de difficultés grammaticales, il ne fallut pas moins de dix jours pour que la petite fille mit son devoir en règle et fût digne d'entendre le dénouement. Enfin! l'y voilà! L'histoire s'achève, et avec un tel succès, de telles exclamations de plaisir de la part de l'enfant, que le père lui dit: « Or donc, écoute-moi bien!... Je n'ai plus peur que tu n'apprennes pas l'orthographe; tu as compris que la fille d'un homme de lettres qui ne sait pas sa langue rend son père même ridicule; mais cela ne me suffit pas: tu m'as fait honte; il faut que tu me fasses honneur; il faut que d'ici à deux mois je puisse dire à notre ami le professeur de la Sorbonne, qui se moque toujours de toi: Interrogez donc ma fille!... et que ton interrogatoire soit un triomphe. »

Ainsi arriva-t-il. Mais voici un autre dénouement bien inattendu, et qui vous expliquera ce long récit dont vous me demandez sans doute compte tout bas.

M. Bouilly était membre d'une société littéraire qui subsiste encore et qui s'appelle la Société philotechnique. Un jour, il raconta à un de ses collègues sa petite invention paternelle.

« Lisez-nous donc un de ces contes à une de nos réunions particulières.

— Y pensez-vous? lire un conte fait pour une petite fille à une assemblée d'hommes graves!

— Ces hommes graves sont des hommes, sont des pères, et d'ailleurs, entre nous!

— Soit donc; mais à vous la responsabilité! »

Trois jours après, la lecture a lieu. Succès complet! Si complet, qu'on demande à l'auteur de lire ces deux contes (il en avait lu deux) à la grande séance annuelle, au Conservatoire.

« Y pensez-vous? s'écrie-t-il. Lire ces enfantillages devant six cents personnes! Entre un fragment de poème épique (on faisait encore des poèmes épiques dans ce temps-là) et une scène de tragédie (on faisait énormément de tragédies dans ce temps-là), une telle disparate... »

— Raison de plus. Le contraste est la meilleure condition de succès. D'ailleurs, nous ne sommes pas plus bêtes que nos six cents auditeurs, et puisque ces deux contes nous ont plu, pourquoi ne leur plairaient-ils pas?

— Soit donc, dit encore l'auteur; mais je vous déclare que ma première phrase sera pour expliquer au public que c'est vous qui l'avez voulu. »

Lecture publique... succès complet!... Attendez, attendez, vous ne devinez pas tout. Le lendemain matin, l'auteur écrivait dans son cabinet; on lui annonce un monsieur qui désire lui parler.

« Son nom?

— Il dit que monsieur ne le connaît pas.

— Qu'il entre.

— Monsieur, lui dit l'inconnu, vous avez lu hier, à la séance publique du Conservatoire, deux contes charmants

— Vous êtes bien bon, monsieur.

— Il est évident que vous avez dû en écrire d'autres?

— Oui, une demi-douzaine environ.

— Eh bien, monsieur, je suis éditeur, e viens vous les acheter.

— Hein! s'écrie l'auteur, marchant de surprise en surprise, publier de telles babioles! Vous n'y pensez pas!

— J'y pense si bien, que je vous offre 1200 francs de la première édition.

— Jamais! je suis trop honnête homme pour vous laisser faire un tel marché.

— Cela me regarde, répond froidement l'éditeur; je vous réponds que le marché est bon; veuillez y réfléchir, je reviendrai savoir votre réponse. »

Et il sort.

Y réfléchir! il appelle sa femme, il appelle sa fille, il leur raconte... ce conte, bien plus extraordinaire que tous les siens... quand, au bout de deux heures, un nouveau coup de sonnette les fait tressaillir... C'est sans doute l'éditeur impatient qui venait chercher sa réponse? Du tout: c'était un second éditeur qui offre 2600 fr. au lieu de 1200. Concurrence! enchères! et, le soir, le livre était vendu pour 2500 fr. par édition, et sous le titre: *Contes à ma fille*.

Sa fille grandit, et, après les *Contes*, il lui fit deux volumes de *Conseils*. Ce n'est pas tout! Elle se maria; il écrivit pour elle deux autres volumes intitulés: *Les Jeunes femmes*. Après les *Jeunes femmes*, les *Jeunes mères*. Après les *Jeunes mères*, sa réputation s'étant encore agrandie, il fut chargé par la famille royale d'écrire pour les deux enfants de la duchesse de Berri, c'est-à-dire pour le comte de Chambord et sa sœur, un recueil qui eut pour titre: *Les Contes aux enfants de France*, et qu'on lui paya 24000 francs. Vous comprenez qu'il eut tous les courtisans pour lecteurs, de façon qu'en quelques années il publia douze volumes, qu'il doubla la fortune de sa fille... grâce à quoi? grâce à ce qu'elle n'avait pas voulu apprendre l'orthographe. Seulement n'allez pas en conclure qu'il faut laisser la grammaire et syntaxe; cela ne rapporterait pas autant à tous les pères, et c'est aux parents de tirer de ce petit récit l'affabulation convenable. Cette affabulation, la voici: c'est que nous ne remercions jamais assez Dieu de nous donner des enfants; car, même en tenant compte du désespoir que nous causent leurs maladies, et parfois même, hélas! leur perte, leurs insuccès, et plus encore leurs défauts, ils n'en restent pas moins la plus pure et la plus féconde des joies de ce monde. Oui, nous trouvons tout en eux, si nous savons tirer d'eux tout ce qu'ils peuvent nous donner; nous y trouvons plaisir, consolations, enseignements, perfectionnement, et comme le prouve l'exemple de M. Bouilly, lors même que nous travaillons pour eux, nous nous trouvons bien souvent travailler pour nous-mêmes et pour les autres.

E. LEGOUVE.

## L'ESPRIT DES BÊTES

Leibniz assurait, en 1715, qu'il avait vu à Zeitz un chien qui prononçait trente mots. En 1720, on montra, à Berlin, un chien qui en prononçait soixante!

Maintenant, voici qu'un sportman anglais affirme que le cheval témoigne fréquemment qu'il comprend le langage des hommes.

Ce gentleman possède une jument qui ne manque jamais, lorsqu'il demande son chemin en campagne, de prendre d'elle-même la direction que lui indique son maître. Il cite à l'appui une circonstance remarquable. Un jour, dans un carrefour, en présence de dix routes, il en indique une à sa bête et lui dit à haute voix: « Je veux m'arrêter à l'extrémité de cette allée, vas-y; quand tu seras à la grille, arrête-toi. » La-dessus la jument, dont la bride



n'était pas tenue, partit et fit halte exactement à la porte qui lui avait été désignée.

Ce fait est rapporté, avec le plus grand sérieux, par un journal anglais.

L. S.

## REVUE DES MAGASINS

La robe blanche en mousseline brodée constitue en ce moment la grande élégance pour les réceptions de campagne et les réunions des villes d'eaux. Aussi n'hésitons-nous pas à indiquer à nos lectrices l'excellente maison GESSAT ET AUBRY (rue Saint-Honoré, 332) comme possédant les plus délicieux assortiments en ce genre.

C'est un rêve que ces mousselines brodées; on en cueillerait volontiers les fleurs au plumetis et les fruits au *passé*! Il y a, dans ces cartons et dans ces vitrines, tous les matériaux voulus pour la toilette la plus complète: robe, mantelet, fichu, chapeau et ombrelle. M<sup>me</sup> Gessat, en femme intelligente et de bon goût, réussit à merveille toute les combinaisons de ce genre; le taffetas et le ruban de couleur tendre, ainsi que la dentelle, lorsqu'on lui laisse absolument carte blanche, viennent donner le ton et accentuer l'élégance hors ligne de ces toilettes de grande dame.

Mais nous avons vu, entre autres, une alliance merveilleuse de faille crème, de mousseline brodée et de nœuds assortis, avec mélange de ruban rouge — la note obligée. — Un autre mélange de foulard marron, mousseline brodée et ruban bleu pâle, nous a également frappée.

Mais à côté de ces splendeurs, la maison Gessat-Aubry est pleine de ressources pour la lingerie sérieuse et la broderie simple; on est assuré de trouver en ce sens tout ce qu'il est possible de désirer, depuis le mouchoir à simples initiales entrelacées, la chemise de jour et celle de nuit, jusqu'au bas de pantalons, de jupons, etc.; c'est-à-dire tout ce qui constitue le trousseau proprement dit.

M<sup>lle</sup> Marie BATAILLON excelle dans ce que l'on veut bien appeler le costume de voyage; à force de simplicité et de bonne coupe, elle parvient à faire accepter des étoffes qui sans cela passeraient inaperçues.

Par un tour original, une coupe excellente, un je ne sais quoi d'indéfinissable dans les drapés et les garnitures, M<sup>lle</sup> Marie Bataillon a su donner à sa maison (rue Thérèse, 5) une réputation exceptionnelle. On chercherait vainement ailleurs de semblables qualités. Comme elle a en horreur la copie, on ne trouvera jamais deux fois le même modèle dans ses ateliers; aussi sa clientèle, très-ancienne, lui est-elle restée toujours fidèle.

Nous citerons d'elle une délicieuse toilette de jeune fille, remarquable par sa simplicité. L'étoffe est une grisaille de laine, à tout petits damiers noirs et blancs. Jupons à courte traine, entouré de trois volants plissés dont la tête est formée de bandes plates en cachemire bleu marine. Tunique princesse entourée de franges bleues; poche très-gracieuse et petit mantelet-fichu ornés de franges semblables.

De toutes les actualités de la mode, la plus importante aujourd'hui c'est le jupon. Avec une polonaise d'étoffe unie et de ton neutre, on fait passer une série de jupons présentant divers aspects, ce qui donne à bon compte une grande variété de costumes.

Nos lectrices — femmes raisonnables et économes, nous n'en doutons pas — profiteront certainement du conseil; nous le compléterons, du reste, en parlant de la nouvelle spécialité de la maison DE PLUMENT, c'est-à-dire du jupon d'été. La dernière visite que nous avons faite rue Vivienne, 33, nous a complètement ravie, par suite du joli choix de jupons de percale fine que nous y avons vu, en toutes couleurs, à rayures et plissés variés. Ils sont vraiment pleins de coquetterie, ces gracieux modèles; ici c'est une rayure rouge et blanche avec de fins plissés, la rayure en travers alternant avec des plissés en percale noire; là, c'est une rayure bleue et blanche: les plissés, se présentant sous deux aspects, sont surmontés de bandes plates, en bleu uni, qui les soulignent gentiment. Nous n'en finirions pas s'il fallait tout citer: on ne peut en effet imaginer un plus grand nombre de combinaisons différentes de couleurs, de rayures et d'unis; tout a été mis en œuvre par M. de Plument. Nous aimons particulièrement le volant à rayures auquel est adjoint de l'uni et qui forme un tout plissé.

Le succès de cette tentative a décidé cette maison à tenir, l'hiver prochain, le jupon de laine et celui de soie. C'est là une précieuse ressource pour les nombreuses clientes de M. de Plument; corsets, jupes, tournures et jupons, voilà l'indispensable de la toilette réuni dans un même centre et, par suite, bien des courses évitées.

Rappelons, en terminant, que le corset *sultane*, à ceinture *Jeanne d'Arc*, est le seul corset admis par les femmes qui veulent s'habiller au goût « colant » de l'époque.

## SPÉCIALITÉS

Voulez-vous à jamais faire disparaître les rougeurs, boutons, taches de rousseur, masque de grossesse, etc.? Employez matin et soir le *lait antéphélique* de CANDÈS. C'est le seul produit qui remplace avantageusement la poudre de riz pour les personnes dont la peau se refuse à l'usage de celle-ci.

On coupe le lait antéphélique d'un peu d'eau, chaque fois qu'on veut s'en servir; on en imbibe ensuite un linge que l'on passe sur la peau, après quoi on s'essuie légèrement. Le teint se transforme alors d'une façon visible et le résultat est vraiment merveilleux.

Le *lait antéphélique* se trouve chez l'inventeur, M. Candès, boulevard Saint-Denis, 26.

M. D'A.

## A NOS ABONNÉES

Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire, mais le mal vient trop souvent de ce qu'en nous écrivant, soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. AD. GOUBAUD ET FILS et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

AD. G. ET FILS.

## SOMMAIRE DU 3<sup>e</sup> NUMÉRO DE JUILLET 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> MARY D'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par M. Eugène CHARPES. — Le célibat et le veuvage, par M. L. SPORT. — Autour du monde, par V. P. — THÉÂTRES, par M. Robert HYENNE. — *La Dévote du Soleil*, légende guèbre, par M. Emmanuel GONZALES. — Portraits d'enfants (IV), par M. E. LEGOUVE. — L'esprit des bêtes, par L. S. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1338 C, dessin de M. Jules DAVID: toilettes de campagne. — Patron découpé (annexe spéciale aux éditions n° 2 et n° 3): paletot genre Louis XV.

Dans le texte: P. n° 318, dessin de M. E. PRÉVAL: chapeau *Cloche*. — G. n° 644, dessin de M. E. THURION: toilette de casino. — G. n° 652, dessin de E. THURION: toilettes de bains de mer. — G. n° 657, dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes de plage.

Voici le sommaire du journal *La Jeune Mère* pour le numéro du 1<sup>er</sup> juillet 1876. Rédacteur en chef, D<sup>r</sup> BROCHARD.

TEXTE: Causerie du docteur (*Des bains de mer chez les enfants*). L'éducation du nouveau-né (*Allaitement mixte*). Le réveil de l'enfant. Les trois mères. *Berceau improvisé*, poésie. La petite vérole et la vaccine. Rétablissement du tour. — GRAVURES: Crèche Sainte-Rosalie (le lavabo). Jeune fille aux mains jointes, d'après Greuze. Plaisirs de l'enfance.

Bureaux: E. Plon et Cie, éditeurs, rue Garancière, 10, Paris. Prix d'abonnement: un an, 6 fr.

ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.







Le chapeau rond, avec toutes ses combinaisons de paille et ses mille formes différentes, voilà ce que l'on porte en voyage sur les plages et à la campagne. Le chapeau mou, autrement dit *baby*, en tissu assorti à la toilette ou en dentelle avec rubans et fleurs choisis d'après le costume, telle est encore la coiffure du jour. Dans ces deux genres, on peut résumer l'avis actuel des MODISTES.

Quant aux LINGÈRES, leurs vitrines et les cartons de leurs magasins sont au contraire pleins de renseignements, car aujourd'hui les éléments ne manquent pas. Les dentelles de toutes sortes, les broderies de tous points, les *festons*, les *pois*, les *oilets*, tout cela efface et laisse de côté les simples parures de toile. La belle lingerie, en un mot, est à l'ordre du jour. Jolies guimpes, ruches *Médicis*, modesties, canezous, manches ouvertes à volants somptueux, voilà les modèles favoris et qui attirent l'attention.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. 321.

TOILETTE DE JARDIN. — Costume de toile bleu marine. — Jupon à traîne, entouré de volants plissés bordés d'une petite dentelle de Mirecourt. — Tunique longue et draperie derrière, garnie de même. — Matinée en forme de paletot demi-ajusté, ouvert en châle, avec écart du bas, encadré de plissés pareils aux précédents et fermé par un nœud de ruban à longs bouts flottants. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau genre *Chinois*, en paillasson noir. Le fond couvert de boutons, avec nœud derrière.

G. N° 646.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Fillette de dix ans. — Robe et vêtement de mohair gris. — Le vêtement est entouré de lisérés de soie et de plissés. Col marine et poche sur le côté, encadrée de plissés avec nœud de ruban au milieu.

2. Fillette de huit à neuf ans. — Robe princesse en cachemire, ouverte en carré dans le haut et encadrée de broderie anglaise. Le bas de la jupe, qui est demi-courte, est orné de même.

3. Jeune fille de quinze à seize ans. — Jupon de taffetas gros bleu rasant la bottine et sans garniture. — Polonaise en cachemire bleu électrique, ouverte sous forme de V derrière et devant, où elle est garnie de lisérés de faille et de valenciennes. Le haut du corsage, formant l'intérieur du V, est en foulard rayé bleu et blanc. La polonaise est drapée et relevée derrière au milieu, avec une large coque et un nœud garnis de dentelle. Même garniture sur les bords inférieurs. La manche est terminée par un volant, une valenciennes et un bracelet de ruban. — Chapeau *Bergère* en paille d'Italie, entouré de marguerites des prés avec nœuds de gaze crème derrière.

4. Petite fille de quatre ans. — Ulster en alpaga marron, garni devant de deux rangs de boutons « boule de loto » bruns, serré à la taille derrière par une ceinture en pareil boutonnée sur elle-même. — Chapeau marin en paille anglaise, garni de velours marron noué derrière.

5. Fillette de onze ans. — Costume en cachemire bleu marine. — Jupon court, entouré d'un volant plissé et d'un bouillon coulissé serré derrière par un nœud de ruban bleu. — Paletot demi-ajusté, de même étoffe, garni de lacets de laine blanche, avec nœud de ruban au milieu de la taille. — Lingerie ruchée en dentelle anglaise. — Chapeau de même étoffe que la robe. Fond mou et passe plissée. Plume gris naturel avec boucles de ruban au bas derrière.

6. Jeune garçon de dix à onze ans. — Costume en coutil anglais blanc. Pantalon à sous-pieds, gilet ouvert en châle, veston court et demi-ajusté. — Cravate bleue à nœud marin. — Chapeau rond en paille marron, entouré d'un galon bleu.

G. N° 653.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Costume de linon écri. — Jupon à traîne, entouré de plusieurs volants froncés. — Polonaise à traîne, à bords festonnés et garnis de franges de fil; elle se ferme en biais, par des boutons de nacre, jusqu'aux hanches où le tablier se trouve fixé en deux ou trois drapés. La manche duchesse se termine par deux volants plissés, avec brassard de ruban rouge noué dessus. — Colerette et sous-manches en nansouck brodé; cravate de ruban rouge. — Chapeau *Bergère* en paille d'Italie; plume rouge sur la calotte et groupe de coquelicots sous le côté de la passe.

2. Petit garçon de six à sept ans. — Costume de toile bleu marine. — Pantalon demi long. Blouse anglaise à col marin, fermée devant par des boutons de nacre et serrée à la taille par une ceinture de laine rouge, nouée et pendante sur le côté. Col marin en toile blanche et sous-manche assortie. — Chapeau marin en paille anglaise, entouré d'un ruban rouge.

3. Petite fille de sept à huit ans. — Costume en « zéphir » (cotonnade fine) écri uni et à rayures roses. — Jupon court garni de volants. — Polonaise fermée devant par des boutons de nacre, entourée d'un volant coupé en biais, puis relevée et fixée derrière sous un nœud de ruban rose. Les manches, en uni, sont garnies d'un volant de rayures, avec brassard de ruban rose noué dessus. — Lingerie en broderie anglaise et nœud de cravate rose.

#### Description de la gravure coloriée n° 1339.

TOILETTES DE BAL D'ÉTÉ (*Casino*). — 1. Costume de faille blanche recouvert de tulle blanc. — Jupon à traîne et pli bulgare derrière, garni d'un volant plissé devant. — Tunique très-vaporeuse comprenant deux tabliers superposés, dont les bords sont garnis de volants de blonde à tête de ruban bleu; puis, derrière, deux pointes encadrées de dentelle et de ruban pareils; une de ces pointes est drapée sur le côté et s'y trouve fixée, en haut et en bas, par des groupes de volubilis variés. Corsage décolleté en faille, recouvert de tulle et terminé par un ruban bleu faisant le tour de la taille. Draperies en tulle faisant postillon derrière, avec encadrement de dentelle et bouquet de fleurs à la taille. Mêmes fleurs aux épaules; manches de dentelle; ruban et plissé de tulle dans le haut du corsage. — Pouff de volubilis dans les cheveux.

2. Robe princesse en faille noire, à longue traîne, terminée par un volant plissé. — Tablier de tulle noir, tout bouillonné, entouré de guirlandes de roses au feuillage sombre, avec volant de dentelle noire et or. — Tunique de tulle ornée de trois galons d'or à jour et d'une dentelle noire et or, s'étalant sur la traîne de la robe. Deux écharpes, l'une en tulle garnie de galons et de dentelle, l'autre en gaze rose à bout frangé, se réunissent sur le côté en un large nœud fixé à la tunique. — Peplum en tulle recouvrant le corsage de la robe, lequel est décolleté en carré. Ce peplum est rayé de galons d'or qui vont se perdant en haut et en bas sous un autre galon et bordent le corsage, de petits nœuds papillon sont posés sur chacun d'eux. Plissés de tulle dans le haut du corsage et jockey de manche terminé de même. — Rose et galons d'or dans les cheveux.

#### Description de la figurine coloriée L. N° 86.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE VILLE D'EAUX. — Costume en limousine. — Jupon à longue traîne et pli bulgare derrière, mais peu creusé. Petits volants garnis de broderie anglaise au bas tout autour, avec tête formée d'une bande pareille et coulissée au milieu. — Une écharpe, ornée d'un volant pareil aux précédents, entoure la jupe, en passant sous le pli bulgare, et vient se nouer devant avec boucle et pans tombants. Même disposition d'écharpe un peu au-dessus. — Tunique garnie d'un volant à tête avec broderie anglaise, couvrant le milieu du jupon derrière. — Cuirasse taillée en biais derrière, garnie de bandes grises au milieu devant, ainsi que sur les bords inférieurs qui se terminent par une broderie. Le haut du corsage est orné de plissés et de broderies avec nœud de cravate assorti. Même garniture au bas des manches et parement gris. — Chapeau de paille à passe enlevée; celle-ci est doublée de soie rose avec tour de tête en limousine. Echarpe de limousine autour de la calotte et bouquet de roses.



## LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Comme il est, en ce moment, très-fort question de Constantinople, et comme je tiens à être agréable à mes lectrices, je me suis mise à fouiller non dans mes souvenirs, mais dans mes tiroirs, pour y retrouver la correspondance d'une mienne amie du temps jadis. Cette amie, pour obéir à la prescription des médecins qui lui avaient ordonné de changer d'air après une maladie qu'elle avait faite, n'avait rien trouvé de mieux que de s'embarquer pour Constantinople, absolument comme elle fût partie pour Nice ou Hyères, avec des femmes de chambre et un grand nombre de caisses renfermant robes, rubans, fanfreluches, chapeaux, etc.

Ce sont donc des descriptions vraies que je vais donner ici, car j'ai copié textuellement des passages de ses intéressantes lettres, et je crois bien que rien n'a été changé depuis qu'elles sont écrites, car le progrès est chose parfaitement inconnue dans ce pays-là.

« Mon Dieu, écrit mon amie, que Constantinople est sale !... Fiez-vous donc aux voyageurs, aux livres et aux images qui vous racontent à l'envi que rien n'est beau comme la vue du Bosphore... que ce panorama est magique... enfin qu'on voit là ce qu'ailleurs on ne peut que rêver !... Eh bien ! ce qu'on appelle le Paris de la capitale du Croissant est un infâme cloaque qui a pour quais des planches mal étayées posées sur des supports de bois pourri, et dont l'asphalte est remplacé par une fange infecte composée de poussière détrempee et mélangée d'immondices de tout genre. La voirie et les balayeurs publics sont chose parfaitement inconnue dans les Etats de la Sublime-Porte. Aussi les promenades à pied sont-elles une distraction qu'il est impossible de se permettre. En ce pays, on patauge à cheval à travers les rues, et comme les maisons sont rapprochées en face les unes des autres et que les balcons y sont placés bas, quand on a pris son parti sur les contusions qu'on attrape à la tête contre tous ces balcons-là, on y voit une foule de choses qui sont les plus curieuses du monde à observer.

« Ces balcons ressemblent, comme forme, à nos petites serres parisiennes, où nous mettons des fleurs rares durant l'hiver. Ils sont tout entourés de vitres et fermés de portes. Seulement, au lieu de fleurs, ce sont des femmes arméniennes que l'on y voit. Assises à la manière turque sur des coussins, elles regardent en rêvant ce qui se passe autour d'elles, tout en conservant une immobilité si complète, qu'on les dirait mortes et embaumées; aussi ces balcons font-ils l'effet de tombeaux vitrés; et ces rues vous rappellent les villes enchantées des contes arabes, car les femmes qui se montrent ainsi sous verre, si elles cachent leur figure, vous laissent voir leurs bijoux et sont couvertes de brocard d'or et de pierreries, comme les héroïnes de la sultane Schéhérazade. »

Dans une autre lettre, la baronne du Ch... me racontait la connaissance qu'elle avait faite du premier ministre turc à l'ambassade de France, où elle était reçue intimement comme amie de l'ambassadrice.

« Un matin, je me rencontrai à l'ambassade, écrit-elle, avec le personnage le plus important du pays, qui est un homme fort aimable pour un Turc. Figurez-vous un petit vieillard à l'air fin, pour ne pas dire rusé, qui parle très-correctement le français, mais qui le parle très-lentement, moins, je crois, pour chercher des mots que pour ne pas laisser percer sa pensée. Il me proposa de me faire connaître l'intérieur des maisons de son pays et, pour cela faire, il m'invita à aller déjeuner avec lui le lendemain avec le premier secrétaire d'ambassade et l'ambassadrice, l'ambassadeur étant empêché : j'acceptai, cela va sans dire, avec grand empressement.

« Nous fûmes reçues par le pacha dans un salon plus que simple, tout garni de toile perse... parisienne, blanche avec fleurs et

oiseaux, couvert sur le parquet d'un tapis de Smyrne et ayant tout à l'entour un divan fort bas. A peine fûmes-nous entrés qu'on apporta le déjeuner, servi sur un énorme plateau de cuivre doré posé sur un tabouret. On plaça ce tabouret au beau milieu de la salle, on l'entoura de chaises à l'euro péenne, qu'on alla chercher je ne sais où; puis, le pacha m'ayant prise par la main pour me faire les honneurs, nous nous plaçâmes autour de ce plateau qui contenait, comme milieu, un grand plat de ragoût, et qui était garni tout à l'entour de gâteaux, de fruits, de confitures... Il n'y manquait absolument que des assiettes.

« Le pacha offrit une cuiller à l'ambassadrice, au secrétaire d'ambassade, à moi, en prit une également, puis il me pria de commencer à manger. Je regardai autour de moi avec inquiétude, n'osant pas encore comprendre que nous étions condamnés à manger à la gamelle. L'ambassadrice souriait finement... Mon Dieu, pensai-je alors, que souvent les honneurs coûtent cher !... Et le secrétaire d'ambassade, qui paraissait fort embarrassé, chercha à faire comprendre à notre amphytrion que, nouvellement arrivée dans ce pays, je n'en connaissais pas encore les usages, etc., etc., bref, que je ne savais pas manger sans assiette... Le pacha me regarda alors d'une façon fort dédaigneuse et donna l'ordre de m'apporter ce que je désirais, ce qui fut fait trop bien, car on posa devant moi une pile entière d'assiettes qui me montait jusqu'au nez. Alors, ma foi, sans respect pour les trois queues de pacha de mon hôte, je me pris à partir d'un franc éclat de rire si français, qu'il faillit faire perdre au pauvre secrétaire d'ambassade sa gravité diplomatique. Heureusement pour lui qu'il s'aperçut à temps du courroux qui brillait dans l'œil du pacha, auquel il s'empressa de raconter en turc, sans doute, que j'étais folle, car ce fut un regard de pitié jeté sur moi qui remplaça les éclairs. »

Plus loin, ma correspondante me parle de la surveillance de la ville :

« A Constantinople, me dit-elle, on économise sur le budget de la ville les balayeurs, les sergents de ville, les gens de police, etc., et ce sont les chiens qui remplacent tout cela; mais ne plaisantons pas : les chiens sont une véritable puissance dans la capitale turque où ces animaux règnent et gouvernent sans contrôle. Ils se sont partagé les quartiers de la ville et chacun doit rester dans le sien sous peine de mort, car ils se dévorent fort bien entre eux à l'occasion; là ils vivent d'ordures et de restes de mets qui leur sont jetés par des gens charitables, ce qui se fait sur une grande échelle. Ici on a ses chiens comme on a à Paris ses pauvres. Pendant le jour, ces braves chiens se promènent tranquillement comme de bons bourgeois qui flânent à l'aventure; mais quand la nuit est arrivée, ils deviennent féroces et font la police d'une façon très-dangereuse, menaçant d'étrangler toute personne qui leur paraît suspecte. On assure que c'est pour cela qu'on ne vole jamais à Constantinople; mais, pour moi, je crois bien plutôt que c'est parce que tous les voleurs y sont en place.

« Du reste, ces chiens sont originaires d'Asie; ils descendent, prétendent les Turcs, de ceux qui arrivèrent avec l'armée conquérante de Mahomed vers 1453, et, pour ce motif, ils leur portent un très-grand respect mêlé de superstition, puisqu'ils croient que tant que les chiens garderont leur ville, les chrétiens ne pourront pas la prendre...

« En terminant son récit, la vieille musulmane qui vient de me raconter une légende interminable sur leurs caniches s'écria, en me montrant des ongles et des dents à faire reculer les plus braves : — « Allah ! Allah ! que le Prophète nous conserve nos gardiens et nous serons toujours les maîtres !... »

Ne serait-ce point le cas de dire ici avec Ninon de Lenclos : « Oh le bon billet qu'a la Châtre ! » en changeant le billet en chien et le duc de la Châtre en Turc ?

Comtesse de BASSANVILLE.



## DETAILS DE MODES

1. Chemisette de nansouck pour petite fille de quatre ans. — Petits plis



1. Chemisette pour petite fille.

alternant avec des rangs de jours. Entre-deux de broderie anglaise encadrés de jours, avec valenciennes au bord extérieur, formant le tour du cou en carré et le bas des manches.

derrière, et deux cardinaux aux ailes complètement déployées sur le côté de la calotte.

3. Chemisette en nansouck pour petite fille. — Petits plis devant. C



3. Chemisette pour petite fille.

rabattu et poignets des manches formés de bandes plissées coupées de jours et terminées par une valenciennes.

4. Chapeau Pifferaro en paille anglaise. Passe plate et ronde, fond



2. Chapeau « Auvergnat ».

2. Chapeau *Auvergnate* (spécial pour voyage et villes d'eaux), en paillason noir. Passe inclinée sur le front, relevée derrière, et fond pointu. Comme garniture, une écharpe en gaze crème, à bouts frangés tombant



4. Chapeau Pifferaro.

pointu. Garniture de plume crème sous la passe, faisant traine derrière, e groupe de boutons d'or au milieu devant. Même ornementation autour de la calotte, avec une aile verte en aigrette sur le côté.



5. Fichu pour toilette de jour, composé de bandes de velours noir et de blonde anglaise blanche, fermé devant par un nœud.

6. Bonnet de tulle blanc pour dame un peu âgée. Fond peu développé; passe composée de deux volants de blonde anglaise. Ruban caroubier entourant le bonnet et noué derrière; coques dans le haut et rose épanouie dessus. Les mentonnières sont formées de cette même dentelle posée pied contre pied.

7. Bonnet du matin en nansouck. Large fond soutenu par des plis disposés de place en place tout autour. Une bande de broderie entoure ce fond et forme bavolet avec un tour de ruban noué sur le sommet. Deux barbes pointues en même étoffe et broderie, avec deux boucles de ruban, ornent le dessous du bavolet.

## ÉCHOS DE LA MODE

L'aspect de la salle de l'Opéra, lundi dernier, ne manquait pas d'une certaine coquetterie. Quoiqu'on jouât le chef-d'œuvre de Weber, *Freischütz*, il y avait peut-être moins de monde qu'à l'ordinaire; mais, çà et là, on remarquait de jolies toilettes: une surtout de gaze et de soie rose, très-élégante, portée par une jeune femme aux cheveux châtain. Elle avait des roses artistement mêlées à sa coiffure, un bouquet de roses à son corsage et un autre à la main; c'était charmant et frais comme personnification du printemps mondain.

La grande sensation du moment, en matière de mode, est la tunique en filet de soie ou de chenille, avec les longs effilés pareils. C'est d'une excessive élégance et qui n'est pas à la portée de toutes les bourses, ce qui gardera à cette mode son caractère aristocratique.



6. Bonnet de dame âgée.

Le grand rink de l'avenue du bois de Boulogne, qui compte un nombre considérable d'Américains des deux sexes dans sa clientèle, ne pouvait

manquer, à l'aide d'une fête, d'apporter son appoint à la solennité du centenaire de l'indépendance des Etats-Unis, et de l'anniversaire de la naissance de Washington. Il y a donc eu grande séance de patinage, courses de bague sur patin, simulacre de carrousel, courses de vitesse pour les dames et pour les hommes. L'assistance n'a pas fait défaut.

Ce qui manque à l'aspect de cette vaste enceinte du Skating-Palais, à l'heure des réunions, c'est la variété et l'élégance des costumes. Ce sport comporte une grande recherche dans la mise de ceux qui s'y livrent. On l'a bien compris en Angleterre, où le rink est devenu pour tous une émulation de toilette.

Ce n'est pas chose facile, à la vérité, que de s'approprier le caractère du costume qui convient à ce sport. Il est essentiellement individuel, sans pourtant s'éloigner de certaines généralités dans ses proportions, qui sont de rigueur.

Ainsi tout costume de ce genre doit être court; il n'admet d'ampleur que celle qui est nécessaire aux mouvements du corps; aucune draperie, si elle n'est adhérente à la jupe jusqu'au genou; le buste doit être également dégagé de tout ornement; la tête, ornée soit d'un chapeau sommaire, soit d'un voile encadrant le visage. Une écharpe en sautoir pourrait s'adapter avec succès à ce costume, aux couleurs plutôt chatoyantes que calmes, et combinées de manière à ce que leur mélange produise dans la perspective de la salle, pendant les évolutions des patineurs, les effets d'un kaléidoscope en mouvement.

Le même soir, tandis que la fête américaine suivait son cours, de l'autre côté de l'avenue du bois de Boulogne, la fête de bienfaisance organisée par M<sup>me</sup> Rattazzi au profit des pauvres du XVI<sup>e</sup> arrondissement,



5. Fichu pour toilette de jour.



7. Bonnet du matin en nansouck.

réalisait des merveilles au point de la variété, de l'élégance et de la grâce des costumes.

L. S.



PLANCHE G N° 653. — DESCRIPTION, PAGE 350.



TOILETTES DE CAMPAGNE (JEUNE FEMME ET ENFANTS).





1339

*Jules David*  
A. Leroy, imp. r. des Marais 26

*Ad. Goubaud & Fils, Ed. Paris*

# LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M<sup>lle</sup> M<sup>me</sup> Bataillon, r. Cherson, 5 - Coiffure - Régente de  
M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, r. Anvers 12 - Parfumerie de Ed. Finand, Boulev. des Italiens 30.  
Machines à coudre de H. Seeling, 13, Solovotopol, 70, et r. M<sup>me</sup> des F<sup>es</sup> Champs 97.

Entered at Stationer's Hall:







PLANCHE G. N° 646. — DESCRIPTION, PAGE 356.



TOILETTES DE CAMPAGNE (JEUNE FILLE ET ENFANTS).



## LA DÉVOTE DU SOLEIL

(LÉGENDE GUÈBRE. — SUITE.)

Hadji, plus résolu que jamais, ne voyait d'autre solution possible qu'un enlèvement. Zélidah pouvait l'aimer sans oser exprimer sa pensée au milieu d'une famille opposée à cette union. D'ailleurs il n'y avait pas à hésiter; sous quelques jours la loi qui allait frapper les Guèbres dans leurs biens donnerait le signal de mille persécutions qui les frapperaient peut-être dans leurs personnes.

Hadji connaissait déjà plus d'un exemple de famille guèbre emprisonnée ou condamnée, sous les prétextes les plus dérisoires, à d'horribles supplices ou à l'exil. Aussi voulait-il séparer sa bien-aimée des siens, afin qu'elle ne courût pas les mêmes dangers.

Il fit donc en toute hâte ses préparatifs, réunit quelques-uns de ses amis les plus vaillants et les plus dévoués, et leur communiqua son projet pour qu'ils pussent lui prêter main-forte au besoin. Les chevaux furent choisis capables de fournir une course longue et rapide.

Le lendemain, ayant distribué tout son monde autour de la maison de Mirza-Agassy, il frappa hardiment à sa porte.

C'était l'heure où le Guèbre se rendait habituellement au temple du feu; mais Hadji ne l'avait pas choisie comme un lâche, pour éviter la lutte; il voulait seulement éviter à Zélidah de trop cruelles émotions, n'espérant pas qu'on le laisserait exécuter sa résolution sans lui opposer une vive résistance.

Au même instant le moullah traversa la rue.

— Que fais-tu? demanda-t-il sévèrement à son fils.

Hadji ne répondit pas et continua à frapper avec une sorte de fureur. Son père l'arrêta par le bras.

— Ne t'occupe plus de cette fille, mon enfant, reprit-il avec plus de douceur. Une grande agitation va troubler la ville aujourd'hui. De sinistres rumeurs éveillent déjà les places et les bazars. Nos maîtres ont amenté la populace contre les Guèbres et leur culte abhorré. Si tu fais parade de ton amour pour Zélidah dans ce jour de malédiction, tu pourras être enveloppé dans le châtiement qu'on réserve à tous ceux de sa race.

Hadji, frappé de stupeur, regarda fixement le moullah, pour voir s'il ne le trompait pas; mais l'anxiété crispait les traits du vieillard.

— Mon père, se hâta de dire l'amoureux, j'ai lu dans les yeux de Zélidah. Elle va me suivre de gré ou de force. Je vous jure de la convertir au culte des imans.

— Bien, dit le moullah, seulement n'oublie pas que je répons de toi et de ta fidélité. Si tu entres dans cette maison proscrite, tu ne peux en sortir qu'avec ta fiancée devenue musulmane ou avec la tête de son père et celles de ses frères à ta ceinture, sinon tu seras condamné comme un traître et pendu aux créneaux des murailles.

Hadji sourit dédaigneusement et il allait entrer dans la maison dont la porte s'ouvrait devant lui, lorsqu'une grande clameur s'éleva tout à coup de la ville tout à l'heure paisible, et le retint sur le seuil.

— Entends-tu? lui dit son père. C'est la loi contre les Guèbres que les crieurs publics proclament au son des trompettes. Si la colère du peuple s'en mêle, leurs maisons ne seront pas debout dans une heure.

C'était la mère de Zélidah qui avait ouvert la porte à Hadji; elle le connaissait un peu, car elle l'avait remarqué dans la rue, à travers son voile, pour la richesse de ses vêtements et sa fière attitude.

Elle recula à sa vue, stupéfaite d'une si grande audace; le jeune homme profita de sa surprise, il s'élança dans la maison, traversa plusieurs chambres et arriva à celle de Zélidah.

— Hâte-toi de me suivre, dit-il, les Guèbres de Bakou sont en danger de mort; mais avec moi tu n'auras rien à craindre.

— La mort ne m'épouvante pas, répondit-elle. Crois-tu donc que toutes les femmes ont le cœur lâche et que je vais abandonner ma famille pour me sauver seule avec un étranger?

Elle resta assise sur la pile de coussins entassés dans un coin de sa chambre et son visage ne changea pas de couleur; sa voix ne semblait pas altérée; une vaillante résignation rendait impassibles ses traits purs et candides, comme si elle eût été sourde et aveugle.

Hadji ne répliqua rien, mais il l'attira vivement dans ses bras robustes et l'enleva avant qu'elle eût songé à se défendre.

Chargé de ce doux fardeau et marchant avec la rapidité d'un coureur russe, il se dirigea vers la porte extérieure de la maison. La mère de Zélidah, revenue de sa stupeur, l'avait suivi en jetant des cris lamentables. Comme il franchissait le seuil, un homme parut et lui barra le passage. C'était un des frères de Zélidah, suivi de Mirza-Agassy; la mère alors se suspendit de toutes ses forces au caftan de Hadji, et en même temps la jeune fille, glissant de ses bras, se dégagea de son étreinte.

Hadji, qui se croyait triomphant, comprit qu'il était vaincu s'il ne parvenait à se débarrasser de ses adversaires; Zélidah n'avait pas pris la fuite et le regardait toujours avec ses grands yeux si calmes et si limpides, comme si elle eût attendu avec indifférence le résultat de la lutte qui allait s'engager.

L'attitude des Guèbres n'avait rien de menaçant. Ils n'avaient pas d'armes et ne criaient pas à l'aide. Seulement le vieux Mirza se plaça devant sa fille en lui disant avec douceur:

— Retire-toi! rentre à la maison.

Zélidah ne bougea pas.

— Elle m'appartient, s'écria Hadji. Elle m'appartiendra malgré vous. Voyez ce groupe d'hommes qui occupe la rue; ce sont mes amis. Ils accourront au premier appel. Prenez garde! vous connaissez leur haine pour les adorateurs du feu.

Les Guèbres restèrent calmes.

— Nous ne te voulons aucun mal, Hadji, repartit Mirza; mais Zélidah est ma fille, et tu n'as pas le droit de l'arracher de nos bras. Jamais nous ne t'avons outragé ni en parole ni en action. Jamais nous ne t'avons fait tort d'un para. Pourquoi t'es-tu introduit dans ma maison comme un voleur de femmes?

— Je ne suis pas un voleur, Mirza-Agassy. Je suis venu chercher mon bien, comme c'est mon droit, mon bien que tu m'as refusé. Ta fille garde le silence, tu le vois. Elle ne joint pas ses plaintes aux tiennes. Elle m'aime comme son fiancé. Elle me suivra comme son époux.

Alors le vieillard étonné, branlant la tête et se tournant vers sa fille, lui demanda d'une voix assourdie par l'émotion:

— A-t-il dit la vérité? l'aimes-tu?

La jeune fille s'appuya sur l'épaule de sa mère, et, cachant sous le voile son visage contracté par un effort de volonté:

— Je suis votre fille, répondit-elle, gardez-moi!

— Elle ment, cria Hadji furieux; elle ment, ou, si elle ne ment pas, malheur à vous!

Puis il s'élança dans la rue pour appeler à l'aide ses amis; mais aussitôt il se vit entouré par les sœurs et les frères de Zélidah qui sortirent des diverses salles de la maison pour se réunir au groupe des guèbres. Ils s'agenouillèrent en cercle devant la porte de la maison, les mains étendues vers la jeune fille, comme pour la protéger.

— Foule-nous donc aux pieds, Hadji, reprit Mirza; loup ravisseur, enlève donc cet enfant après l'avoir tachée du sang de ses parents! Tu n'as pas besoin de demander l'aide de tes amis. Tu suffiras seul à cette facile besogne. Tu sais bien que notre religion nous interdit de verser le sang pour la défendre.

Cette parole humble et ironique à la fois le remplit de confusion. Il jeta un rapide regard sur cette famille agenouillée et ren-



contra l'œil humide de Zélidah qui lui adressait une muette supplication. Il eut honte d'user de violence envers des gens qui ne se défendaient pas. Il eut peur aussi de blesser le cœur d'une femme dont il était sans doute aimé.

Il revint sur ses pas.

— Ma chère âme, dit-il d'un ton plus doux, mes amis attendent la fiancée du fils du moullah. Si tu ne me suis pas, ils croiront que j'ai trahi la foi des imans, et je ne serai plus à leurs yeux que l'amant repoussé d'une fille guèbre...

Il n'avait pas achevé, que des rumeurs confuses s'élevèrent dans les rues voisines. Les compagnons de Hadjy furent rejoints par un grand nombre d'hommes du peuple, de portefaix, de mendiants, de bateliers et de chanteurs de carrefour. Cette foule semblait plus joyeuse que menaçante; mais sa bruyante gaieté commençait à dégénérer en tumulte; ses vociférations étaient entremêlées de railleries brutales, parmi lesquelles circulaient les mots de guèbres et de maudits; le rire grimaçait sur ces lèvres qui parlaient de mort et de vengeance.

Il ne fallait évidemment qu'un chef à cette populace ameutée pour que son délire tournât au tragique.

Hadjy vit d'un coup d'œil le danger. Zélidah faisait encore bonne contenance; mais elle avait pâli. Le moment était décisif. Il redressa sa haute taille, jeta un sourire à sa bien-aimée, et, le visage resplendissant d'une joie étrange, il lui dit :

— A tous ces fous il faudra tout à l'heure une victime; ce sera moi. En te rendant à ta famille, je me perds. Puissé-je détourner ainsi la mort qui vous menace! Puisque tu le veux ainsi, Zélidah, adieu! Accorde-moi un dernier regard d'amour et de pardon. Pendant que je lutterai contre vos ennemis, tâchez de fuir, et bénissez Hadjy, le fils du moullah, au lieu de le maudire.

Puis, prenant le bras de la jeune fille, il la poussa doucement dans le vestibule de la maison, suivi de Mirza et de tous les guèbres, stupéfaits de cette conduite héroïque chez un de leurs ennemis.

La jeune fille avait obéi à la prière de son amant; mais lorsqu'il voulut la quitter pour s'élancer au devant de la foule irritée, elle fondit tout à coup en larmes, et, le retenant d'un geste désespéré :

— Hadjy, s'écria-t-elle, tu ne sortiras pas. Cette maison est la tienne. Je t'aime!

En même temps, elle ferma la porte avec une sorte de colère.

— Zélidah! dit le fils du moullah en la saisissant dans ses bras et la serrant contre son cœur, tu me donnes le droit de défendre ma fiancée. Ecoute! je veux te prouver que mon amour est plus grand que le tien. Je ne sais pas marchander le bonheur. Je suis à toi corps et âme. Tu peux faire de ton esclave ce que tu voudras, même un Guèbre, ajouta-t-il en souriant.

Pour toute réponse elle l'emmena dans la cour intérieure, et, lui montrant le soleil radieux :

— Adore comme moi, dit-elle en s'inclinant.

Comme elle Hadjy se courba devant le Dieu de lumière.

Au même instant, des coups violents ébranlèrent la porte. La multitude appela du dehors le fils du moullah. Elle ordonnait aux Guèbres d'ouvrir et de rendre leur otage, avec force vociférations et menaces terribles. Tout ce tapage ne put troubler la sérénité de Mirza-Agassy.

— Tu es mon fils, dit-il à Hadjy; nous nous sauverons ensemble. Viens.

La maison du vieillard était balafnée de quelques lézardes. Une de ces fissures formait une petite porte dont la famille seule savait le secret. Cette porte, basse et soigneusement cachée à l'intérieur par des coffres et des tentures, ouvrait une issue sur une longue rue solitaire encombrée de ronces, d'herbes et de plantes parasites, mais aboutissant à la vaste pleine d'Atesh-Gah. Ce fut par là qu'ils s'échappèrent et gagnèrent le temple, où depuis longtemps les prêtres guèbres de Bakou avaient mis une partie de leurs richesses en sûreté.

Le mariage de Hadjy et de Zélidah fut célébré devant les feux éternels, pendant que ses amis, qui avaient forcé la porte du logis de Mirza, se livraient à de longues explorations pour découvrir les traces des fugitifs. On supposa qu'ils s'étaient sauvés par les terrasses. Les compagnons du jeune homme accusèrent les parsis de l'avoir entraîné de force. Cette accusation fut appuyée par les musulmans, qui en profitèrent pour se donner le droit d'attaquer nos prêtres dans leur dernier asile.

D'un autre côté, le père de Hadjy, exaspéré de la disparition de son fils, communiqua sa colère aux moullahs de Bakou. Tout cela produisit dans la ville une grande effervescence. Petits et grands s'excitèrent à marcher contre nous.

Jusqu'alors nous avions conservé quelque prestige aux yeux du peuple, grâce à l'ancienneté de notre race et aux traditions du passé. Notre Atesh-Gah, entouré de feux qui brûlaient nuit et jour, lui inspirait une certaine vénération. Si les moullahs ne s'étaient pas mis à la tête de ces furieux, ils n'auraient jamais osé venir nous attaquer dans notre sanctuaire.

Mais le vieux Giafir voulait à tout prix retrouver son fils, et il n'épargna ni l'or ni les promesses ni les menaces d'anathème pour rallumer le courage de ses coreligionnaires. Il partit à la tête d'une multitude effrénée et passa le premier à travers les feux qui formaient comme une barrière de serpents rouges gigantesques autour du temple. Un petit nombre de gens hardis le suivirent; mais ce fut bien inutilement.

Une masse de pierre carrée et sans issue apparente se dressa devant eux comme l'autel inviolable du Dieu. Des flammes sortaient de la faite de ce carré impénétrable. De l'intérieur on entendait s'élever un murmure de voix; c'étaient les parsis qui chantaient des hymnes et des prières tirées de l'Avesta.

La troupe des assaillants hésitait, ne sachant quel parti prendre, quand Giafir émit à haute voix l'avis de brûler le temple même avec tous ses prêtres, qui se réjouiraient sans doute de ce suprême holocauste au soleil.

A peine cette proposition avait-elle été accueillie par de féroces éclats de rire, qu'un des musulmans, nommé Hyder-Ali, s'écria :

— Je connais l'entrée secrète des souterrains du temple d'Atesh-Gah; je suis un renégat du culte de Zoroastre. Il nous faudra ramper comme des reptiles dans un passage où il n'y a place que pour un seul homme; mais nous surprendrons les parsis.

Tous le suivirent, et l'Arabe les conduisit jusqu'à la muraille, devant une colonne de marbre rouge à laquelle pendait un anneau de fer.

Il imprima une secousse à l'anneau; un bloc se déplaça dans le mur et laissa voir une ouverture béante et sombre par laquelle un homme pouvait en effet se glisser.

Mais au moment où Hyder-Ali allait se hisser jusqu'à ce trou noir, il vit un Guèbre qui le bouchait de son corps.

Cet homme, semblable aux prêtres du feu quand ils célèbrent leurs rites, portait sur sa bouche un bandeau, de peur que son haleine ne ternit l'élément sacré.

Personne ne douta que ce ne fût un parsi d'humeur belliqueuse qui, au moment du danger, oubliait ses pacifiques habitudes. Cependant, chose singulière, aucune arme ne brillait dans ses mains, et il était difficile, dans l'obscurité du couloir, de distinguer sa mine fière et sa haute stature.

Hyder-Ali se retourna en riant vers ses compagnons et leur dit, le poignard à la main :

— Le cadavre du Guèbre nous servira de marche-pied pour pénétrer dans son antre.

Presque au même instant il poussa un cri terrible et tomba renversé au pied de la muraille, les yeux ouverts, les bras étendus, agité par une convulsion désespérée. Une sorte de fouet brillant avait sifflé autour de son cou.

Les assaillants reculèrent épouvantés.



Le Guèbre se pencha un peu hors de l'ouverture, et, promenant sur la troupe un regard dédaigneux :

— Voilà, dit-il à haute voix, le sort réservé aux impies qui profaneront le temple du feu.

Ce fut un cri de surprise parmi les Arabes et les moulahs. Ils avaient pu s'apercevoir que si le jeune défenseur des parsis n'avait pas d'armes, il n'en était pas moins redoutable.

Trois serpents verts de la plus dangereuse espèce, aux yeux brillants comme des charbons ardents, allongeaient leurs têtes longues et plates vers nos ennemis, en s'enroulant autour du bras du guèbre comme s'ils jouaient entre eux.

— C'est un charmeur de serpents ! s'écria Hyder-Ali en vomissant une écume sanglante : laissez-moi mourir et sauvez-vous.

Et il se débattit dans les affres de l'agonie.

— Un charmeur de serpents ! répéta la foule en commençant à se disperser sous l'impression d'une terreur instinctive.

— Êtes-vous donc des lâches ? dit Giaffir exaspéré en essayant de les rallier. Osez-vous rentrer à Bakou et vous vanter d'avoir été vaincu par un seul homme ? Mais les petits enfants vous couvriront de huées, et vos femmes rougiront de vous, car des enfants et des femmes auraient plus de courage. Allons, fidèles croyants, vengez votre religion outragée ! vengez votre compagnon Hyder-Ali traîtreusement tué ! et, si la peur glace le sang dans vos cœurs, eh bien, moi qui ne suis qu'un vieillard, je vous donnerai le bon exemple.

Emmanuel GONZALÈS.

(La fin au prochain numéro.)

## LE PÈRE DE L'ENFANT

(NOUVELLE.)

### I

Jean-Etienne Franck, né à Saverne (Alsace), remplissait les très-modestes fonctions de maître d'étude à Paris, dans l'institution Brissaud, où j'étais élève vers 1830, et qui florissait au beau milieu du quartier Saint-Marcel.

Nous l'aimions beaucoup, ce maître d'étude. Chacun le respectait, le vénérât tellement, quoiqu'il atteignit alors vingt-huit ans à peine, que jamais il n'arriva à un élève de le désigner par cette qualification de « pion, » si insultante et pourtant si usitée dans les collèges.

Nous l'appelions invariablement « monsieur Franck », et tous, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, nous suivions assidûment ses répétitions de mathématiques. Les uns « piochaient » par goût, par amour de l'*x*, les autres savaient vaincre leur inaptitude ou leur paresse, afin de ne pas causer de peine à ce brave répétiteur dont la conscience était au niveau des talents, et qui s'intéressait à notre bien, à nos études et à nos progrès.

C'était un très-fort mathématicien, qui avait l'algèbre pour beau idéal. Ses penchants, ses pensées, ses rêves s'en tenaient à l'examen des formules algébriques. Il ressemblait à un mystique de la science, vivait en dehors de l'existence commune, gardait une timidité d'enfant, accomplissait sans broncher tous ses devoirs de répétiteur, et savait inculquer à ses élèves un certain amour pour son enseignement. Bref, Franck n'avait pas son pareil.

Il parlait peu. Son visage était sévère, mais sympathique. Ses cheveux presque blancs, ses yeux gris, son teint pâle, tout accusait sa nature alsacienne, tempérée par l'éducation parisienne. Sa mise, exempte de coquetterie, surtout de luxe, se distinguait par l'exquise propreté.

Quelques petites rentes, provenant d'un capital déposé chez le meilleur notaire de Strasbourg, — car Franck, il faut le dire,

était un enfant non reconnu par ses parents, — se joignaient à des appointements plus que médiocres, et lui permettaient de vivre sans trop de gêne. Il s'étudiait, d'ailleurs, à modérer ses désirs, conséquemment à diminuer ses besoins. Ne se soumettant pas aux tyrannies du superflu, il ne connaissait ni les fantaisies ni les caprices coûteux.

Franck ne mettait jamais le pied dans un café. Deux ou trois fois par an, en ces temps de romantisme, il allait classiquement au Théâtre-Français voir jouer une pièce du vieux répertoire, une comédie de Molière, une tragédie de Corneille ou de Racine, qu'il écoutait livre en main.

Sa plus grande débauche de dépense consistait dans l'achat de livres techniques venant de France et de l'étranger, qu'il consultait avec fruit, et dont l'étude approfondie le charmait pendant de longs jours.

Peut-être eût-il dû viser et atteindre à de hautes destinées, dans le monde de la science. Mais Franck était absolument exempt d'ambition, à plus forte raison d'esprit d'intrigue. Voué aux théories, sans rechercher les gens pratiques, il manquait de savoir-faire et ne frayait pas avec les savants qui lui eussent ouvert la carrière de l'enseignement supérieur.

C'était un homme à part, content de vivre et de mourir humble, ignoré, indépendant; une victime de la société, qui ne haïssait pas le monde dont sa naissance le séparait.

Un matin, comme la cloche annonçait la descente du dortoir, il se passa un événement tout à fait extraordinaire dans la pension Brissaud, un de ces événements qui laissent de longs souvenirs aux cœurs jeunes et généreux.

Les domestiques, en balayant la cour des récréations, trouvèrent, le long d'un mur mitoyen, un énorme panier sans couvercle, mais pourvu de linge comme un berceau.

Ayant soulevé ce qui formait une espèce de rideau en gaze, ils virent une créature humaine, — un enfant nouveau-né, dont les petits cris ne tardèrent pas à se faire entendre.

M. Franck fut aussitôt appelé par les domestiques. Nous descendîmes du dortoir avec lui, et nous le suivîmes dans la cour.

Quelle fut la surprise générale ! Chacun s'empressa autour du pauvre innocent, et, d'un commun accord, tout d'une voix, on déclara :

— Gardons-le, adoptons-le, ce petit enfant trouvé !

— Cela est très-facile à dire, objecta M. Franck. Mais nous ne pouvons prendre aucune décision, à cet égard, avant que le chef de la maison ait parlé. Il y a des formalités à suivre, mes amis !

— Nous les suivrons ! s'écrièrent les élèves avec un vif enthousiasme, avec un superbe élan de cœur.

— Il sera l'enfant de la pension, de même qu'il existe des enfants de régiment, adoptés par les soldats, ajouta notre plus savant camarade.

Il fallut que M. Franck nous rappelât avec autorité les leçons à apprendre ; il fallut que le son de la cloche se fit entendre de nouveau pour nous indiquer l'entrée en étude.

Encore fûmes-nous fort distraits et fort dissipés. Ce que comprit et excusa M. Franck, car il ne décréta pas le moindre pensum.

Notre chef d'institution et sa digne épouse, ayant appris l'événement du matin, s'étaient déjà occupés de découvrir comment le nouveau-né avait pu être descendu dans la cour. Mais ils ne savaient pas plus que nous d'où venait le précieux dépôt envoyé par un inconnu. Ils approuvèrent notre résolution, dont M<sup>me</sup> Brissaud, principalement, s'empressa de nous féliciter.

Les formalités qu'avaient indiquées M. Franck furent remplies exactement. On chercha bien vite une nourrice.

M. Brissaud parut moins favorable à nos desseins que sa femme. Il alléguait de bonnes raisons. N'avait-il pas deux fils, l'un de sept



ans, l'autre de cinq ans ? Pourtant, cédant à nos pressantes sollicitations, il consentit à se charger du pauvre abandonné.

Notre maîtresse de pension et un camarade que le sort désigna tirèrent sur les fonts baptismaux le nouveau-né, qui reçut les noms d'Adolphe-Étienne. Ce dernier nom, nous l'avions choisi en l'honneur de notre excellent répétiteur, dont il était un des prénoms.

Au retour de l'église, M. Franck, assez préoccupé, nous dit d'une voix attendrie :

Mes chers amis, je ne puis m'empêcher de réfléchir sur le sort probable de notre enfant. Puisque l'on a bien voulu l'appeler Étienne, je ne me considère pas comme lui étant étranger.

— Aucun de nous ne lui sera étranger ! s'écria un élève.

— Eh bien ! messieurs, reprit le maître d'étude, je vais vous faire une proposition qui, je l'espère, ne sera pas mal accueillie. Cette proposition, je vous l'adresse sous forme de problème...

Un éclat de rire général interloqua d'abord M. Franck.

Le mathématicien demeura muet un moment ; puis il reprit avec un sang-froid qui nous désarçonna :

— Voici le problème, messieurs : — Étant donné un chétif petit enfant, délaissé de son père et de sa mère, seul au monde, sans un sou vaillant, que peut-il devenir au milieu d'une société dont chaque membre est classé, aidé, dirigé, protégé plus ou moins ?

— Nous cherchons l'inconnue, dis-je à Franck.

— Un vers de Racine répond à cela, remarqua un rhétoricien en déclamant :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?  
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,  
Et sa bonté...

— Il suffit, interrompit M. Franck.

Puis, poursuivant l'idée qui venait d'être émise :

— Oui, observa l'heureux parrain d'Adolphe-Étienne. Mais il y a un proverbe qui dit : Aide-toi, le ciel t'aidera. Il ne faut pas que nous laissions toute la besogne à la Providence. Si vous le voulez bien, nous allons organiser dans la pension une souscription en faveur de mon filleul.

— Très-bien ! très-bien ! s'écrièrent les élèves.

— Je m'inscris pour vingt francs, déclara Franck.

— Bravo, monsieur Franck !

Sur une feuille de papier que le mathématicien présenta tour à tour à chacun de nous, les noms des élèves figurèrent pour des sommes diverses. Il y eut une puissante émulation parmi les protecteurs du petit Adolphe-Étienne.

En très-peu de temps la souscription atteignit le chiffre respectable de trois cent vingt-six francs.

Nous sautâmes de joie en apprenant le total. L'accomplissement de cette bonne œuvre rendait heureux tout le personnel de la pension Brissaud.

On chargea M. Franck de résoudre lui-même, par la suite, le problème qu'il avait posé.

Le digne homme accepta non-seulement sans hésitation, mais avec une ardeur que nous n'eussions pas soupçonnée en lui.

Depuis le jour où nos camarades accomplirent cette action louable, les uns sont morts, les autres sont allés par le monde fournir des carrières plus ou moins brillantes. Tous savaient Adolphe-Étienne placé entre bonnes mains. Son sort ne les occupa jamais. Franck supporta toute la charge, veilla sur l'enfant, l'instruisit, se signala par un dévouement sans limites.

Il y a quelques mois, j'ai revu M. Franck parvenu à la soixantaine. Le temps et les événements l'ont changé à son avantage, quant au physique. Sa figure est plus souriante, sa démarche plus vive qu'autrefois. Il a rajeuni sous ses cheveux blancs.

D'où vient cette métamorphose ? Vous vous l'expliquerez bien vite. Je puis, d'après des renseignements authentiques, vous ra-

conter son histoire et celle de notre protégé ; je puis vous faire connaître la solution définitive du problème posé par notre ancien répétiteur.

Augustin CHALLAMEL

(La suite au prochain numéro.)

## VIEUX MURS

(FRAGMENT.)

...Je ne sais rien de triste comme ces rues nouvelles qui ont labouré le champ de tant de souvenirs. Hier, je passais par là et j'en cherchais en vain la trace. Chère maison de mon enfance, petit jardin aux grands arbres au-dessus desquels le ciel paraissait si bleu, vieille rue dont il reste encore le sillon, mais qui ne conduit plus à rien et qui est là comme un bas-fond qui va disparaître... Comme je l'aimais cette rue, et que ses pavés raboteux étaient doux aux pieds ! J'aimais le calme parfait de ce quartier silencieux ; on se sentait tellement chez soi, tellement clos !

Il n'y a pas tant d'années de ces souvenirs, et cependant cette pauvre rue n'avait jamais connu le gaz ; les quinquets s'y balançaient le soir avec un air familier et bon enfant. Tout à l'entrée, il semblait déjà qu'on avait laissé le monde extérieur derrière soi et qu'on pénétrait dans une autre région. Elle allait tout en pente cette rue, roide et abrupte ; aussi comme on arrivait vite devant la porte... *l'unique porte !* c'était là. Rien maintenant qu'un grand talus qui soutient *l'autre rue*, celle qui nous a volé la nôtre.

Je la revois, cette grille doublée de ses volets verts ; le bruit de ce timbre qui résonnait comme nul autre tinte encore à mes oreilles... la porte était lourde, elle s'ouvrait lentement et retombait avec un grand bruit. Je ne sais pourquoi il y avait toujours du soleil dans cette cour ! Comme la grande chienne *Miss* jappait d'une bonne voix, mettant ses pattes familièrement sur mes épaules d'enfant ! J'aimais tant l'embrasser entre les yeux, sur son beau front luisant ! La volière était là, au bon coin, pour recevoir tous les rayons du midi. On entendait toutes sortes de bruits qui disent la vie : la voiture qui roule sous la remise, les seaux qui se posent à terre, la porte de l'écurie qui s'ouvre.

Chère maison si blanche avec toutes ses fenêtres qui semblent me sourire ! Voilà ce perron gravi tant de fois, *toujours* avec bonheur ; je repasse à travers chacune des pièces : la chambre de la mère où l'on entrait toujours en courant ; je revois sur les murs les grands personnages de la tapisserie, avec qui tant de fois, dans les maladies de l'enfance, j'ai causé et rêvé : ils faisaient partie de la vie et des amis, on les connaissait, on leur aurait presque donné un nom. Qu'il fait bon dans cette grande pièce où le jour arrive tamisé par les arbres du jardin ! Que c'était délicieux de s'enfoncer le dimanche dans une de ces grandes bergères tellement profondes qu'on y disparaissait, de soulever le rideau de mousseline et de lire quelque livre charmant ! Y avait-il une brique des murailles de cette pièce qui ne me fût chère ? Comme on y était bien à l'abri de tout, comme on y dormait paisible sous l'aile de ce grand lit maternel ! Quoi ! de toutes ces pièces plus une pierre debout ! Cette autre chambrette où s'entassaient les premiers trésors ; ce coin où posait la petite bibliothèque, objet de tant de soins et d'orgueil ; ce petit nid de la verte jeunesse, cet asile des meilleurs jours... rien, pas même un pau demur !

Et le jardin, un peu sombre, car les arbres y avaient des siècles et d'autres jardins l'enclavaient aussi de leur ombre... Mais que le printemps y était ravissant, que la pelouse était verte et unie, qu'il était charmant de voir repousser le gazon naissant et de regarder le merle qui venait chaque jour sautiller sur les plates-bandes ! J'y suis dans ce cher jardin ; j'entends le sable criant



sous nos pas, les fenêtres de la maison qui s'ouvrent, l'aboïement de nos petits chiens, se roulant en jouant. Dieu! que l'air était donc pur et vivifiant, que les premières brises du printemps enivraient! Ces arbres-là verdissaient plus tôt que les autres et on les a abattus sans pitié. Je les aimais tous, pas un arbuste qui ne fût connu! Dans ce coin il y avait un seul lilas, mais que les grappes en étaient parfumées! Et le vieux mur sombre de la maison mitoyenne tout tapissé de lierre: c'était là que se faisait le tir! Chères parties si gaies entre le père et l'enfant, les doux entretiens!

Tout cela est donc évanoui et nos enfants ne l'auront pas comme nous, cette chère maison. C'est en vain que je la cherche, les voitures roulent maintenant sur ce sanctuaire de nos pensées. Adieu donc, mais tu étais ici, et je m'en souviens; adieu, mon *home*; adieu, murs bénis qui m'avez abrité... revenez quelquefois dans mes rêves, je vous aimais tant!

BRADA.

## REVUE DES MAGASINS

Le mignon corset de M<sup>mes</sup> DE VERTUS sœurs, la *ceinture Régente*, possède une puissance vraiment merveilleuse: il fait croire à des perfections qui parfois n'existent pas. En effet, et c'est là sa raison d'être, la *ceinture Régente* est surtout une réformatrice; par d'heureuses combinaisons de coupe, de pinces habiles et de bonne direction dans la couture, elle rend d'éminents services aux femmes qui s'en revêtent. Grâce à elle, la nature se trouve n'avoir jamais eu de torts et toutes les tailles sont à souhait. Aussi voit-on les femmes qui fréquentent les salons de la rue Auber, 12, rester fidèles à cette maison, et il est certain qu'elles ne changeraient leur corset pour rien au monde.

Cette élégante affluence qui encombre par moments les salons de M<sup>mes</sup> de Vertus en dit plus que tous les éloges qu'on pourrait leur adresser.

Parmi les nombreux mérites de la *ceinture Régente*, il faut placer en première ligne ses qualités hygiéniques si appréciées des médecins; à les entendre, jeunes filles et femmes délicates ne devraient jamais en porter d'autre.

Si, à côté de tout cela, on considère l'élégance achevée du modèle, on sera convaincue sans peine qu'on ne saurait payer trop cher une merveille aussi complète.

— M<sup>me</sup> DALTROPE-VORMUS ayant reçu quelques demandes de renseignements au sujet des derniers costumes que nous avons publiés venant de sa maison, nous prie de répondre d'une façon générale.

D'abord, le modèle dont il s'agit vaut 250 fr. établi en faille noire, 275 fr. en noir et couleur, et 300 fr. en couleur seulement. La dentelle qui l'orne est une imitation, belle il est vraie, qu'on nomme valenciennes anglaise et qui ressemble dans son neuf à la vraie valencienne de façon à s'y méprendre.

Cela dit, voici les prix très-modérés que M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus prend pour des costumes de jeune fille: 120 fr. en fantaisie; 180 fr. en soie grisaille; 220 fr. en faille noire. Elle nous charge d'être son interprète auprès de celles de nos lectrices qui lui ont écrit, pour les remercier respectueusement de la confiance dont on l'honore et qu'elle s'efforcera de justifier.

Linons, batistes, grenadines, canevàs et broderie à jour se transforment, grâce au goût et la coupe habile de M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus, en polonaises, tuniques duchesse, cuirasses et écharpes, etc., selon sa fantaisie originale et le désir de ses clientes. L'habit, le gentil habit est admirablement réussi par elle; nous l'avons vu dans ses salons (rue Vivienne, 14) sous un aspect des plus séduisants.

Ce modèle, tout en guipure écrue brodée de rouge, formant cuirasse devant et pans d'habit derrière, accompagnait une robe princesse en faille bleu marine. Le milieu du dos de celle-ci était coulissé du haut en bas dans la largeur, et l'habit de guipure s'ouvrait sur ce coulissé avec un encadrement de petites garnitures. Des nœuds de ruban rouge, artistement placés, donnaient un ton plein de coquetterie à l'ensemble.

— Nous engageons nos lectrices à refuser énergiquement toute machine à coudre qui ne porterait pas l'empreinte *W et W*, marque de fabrique de la célèbre maison américaine Wheeler et Wilson. Une machine à coudre

qui serait vendue comme sortant de cette maison et ne porterait point l'empreinte en question doit être considérée comme fautive.

Quand une machine à coudre offre des avantages aussi sérieux que celle dont nous parlons, — au nombre desquels il faut placer en première ligne la garantie de cinq années de service offerte à tout acheteur, — on n'est nullement étonné des succès obtenus et de l'immense débit qui en résulte. Cela explique également la *contrefaçon*, cette imitation déloyale qui a pour but de tromper le public en profitant des inventions d'autrui. On nous a compris, un bon averti en vaut deux!

La machine à coudre *Wheeler et Wilson* est la joie du foyer; indispensable aux familles, elle supprime d'un coup l'ennui qui naît de l'oisiveté. Cette précieuse travailleuse est encore et surtout le gagne-pain de l'ouvrière; c'est son amie, son aide active dans les moments où elle est pressée.

Pour toutes les demandes il faut s'adresser à M. Henri SEELING, agent pour la France de la C<sup>ie</sup> Wheeler et Wilson. A Paris: boulevard Sébastopol, 70; boulevard Bonne-Nouvelle, 37; rue Neuve-des-Petits-Champs, 97.

## SPÉCIALITÉS

Veut-on se prémunir le teint contre les ardeurs d'un soleil dangereux, l'âcreté des vents et les intempéries des saisons dont on est sûr de rencontrer les atteintes en voyage, aux eaux, à la mer? On y parviendra en employant le *Rowland's Kalidor*, dont l'action rafraîchissante pénètre dans les chairs, bouche les pores et forme sur la peau un enduit bienfaisant.

Le *Rowland's Kalidor* est à la fois un curatif et un préservatif puissant, dont les femmes soucieuses de leur beauté ne doivent pas négliger l'usage. Dans leur intérêt, nous leur conseillons vivement de ne pas se mettre en route sans un secours aussi précieux.

On peut demander le *Rowland's Kalidor* chez tous les pharmaciens et parfumeurs de France, et à Paris particulièrement chez Guerlain, rue de la Paix, 15; Roberts, place Vendôme, 33; Hogg, rue Castiglione, 2; et C. Fay, rue de la Paix, 9.

— La *poudre Figaro*, composée sans bismuth, est faite avec de la fleur de riz à laquelle on a ajouté un parfum très-fin. Impalpable, invisible et très-adhérente, elle blanchit et rafraîchit l'épiderme, faisant ainsi l'office d'un vrai talisman de beauté.

Toutes les personnes qui en font usage sont unanimes dans leurs éloges: aussi son succès ne fait-il que croître.

La *poudre Figaro* est le digne complément de la *crème Simon*. Ces deux produits de parfumerie élégante sont la création d'un de nos plus savants chimistes, M. Simon, pharmacien, qui s'est attaché surtout à mettre à la portée de toutes les femmes des compositions salutaires et bienfaisantes, et qui y a merveilleusement réussi.

La *poudre Figaro* se trouve, ainsi que la *crème Simon*, chez l'inventeur, rue de Lyon, 83, à Lyon. — Dépôt principal à Paris, rue Beaubreuil, 23. — On trouve également ces deux produits chez les coiffeurs et parfumeurs de la province et de l'étranger.

M. D'A.

## SOMMAIRE DU 4<sup>e</sup> NUMÉRO DE JUILLET 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Lettres d'une Douairière, par M<sup>me</sup> DE BASSANVILLE. — Échos de la mode, par L. S. — *La Dévote du Soleil*, légende guèbre, par M. Emmanuel GONZALES. — *Le Père de l'Enfant*, nouvelle, par M. Augustin CHALLAMEL. — *Vieux murs*, fragment, par BRADA. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1339, dessin de M. Jules DAVID: toilettes de campagne. — Figurine coloriée L. n° 86 (annexe spéciale à l'édition n° 3): toilette de concert pour casino.

Dans le texte: P. n° 321, dessin de M. E. PRÉVAL: costume de jardin. — G. n° 653, dessin de M. E. THURON: toilettes de campagne (jeune femme et enfants). — G. n° 646, dessin de E. THURON: toilettes de campagne (jeune fille et enfants.)

ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gerants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

« Tout le monde à la mer! » Ainsi devons-nous dire aujourd'hui pour nous servir d'une expression consacrée depuis peu à propos des bains de mer. Et, de fait, il ne peut être question d'autre chose en ce moment; non-seulement de Paris, mais de partout ailleurs, on est parti, on part, ou l'on partira pour telle ou telle station balnéaire plus ou moins en vogue.

Les côtes normandes sont le point de mire le plus attrayant :

Dieppe pour les Anglais, les gens paisibles et les familles; Trouville pour l'élégance tapageuse; Deauville pour l'élégance sentimentale; Villers pour l'aristocratie; Bougival pour les gens de lettres; Étretat pour les artistes; et une foule d'autres plages pour le reste des humains.

C'est toujours la même chose que cette vie des bains de mer; la mer et le casino absorbent tous les instants : on sort le matin aussitôt après le petit déjeuner, en simple toilette, pour aller à la plage prendre son bain, causer un peu en regardant les vagues, puis on rentre pour le second déjeuner. L'après-midi, après une sieste presque nécessaire, on fait une toilette soignée pour le concert de trois heures du casino, on écoute ce concert avec le groupe dont on fait habituellement partie; et là, comme dans toute société, on habille et l'on déshabille ses voisins; pour parler plus clairement, on s'amuse aux dépens du prochain. Tout le monde se quitte ensuite pour l'heure du diner. Le soir, à moins d'être confortablement installé chez soi, en famille, on retourne

au casino contempler de nouveau la mer, spectacle dont on ne se lasse jamais, et assister au concert de nuit en continuant la conversation interrompue avant le diner. Assaisonnez le tout de quelques excursions dans le pays, de bals, de représentations théâtrales, de courses, et vous aurez le menu le plus affriolant de la vie des baigneurs.

Les modes sont des plus variées là-bas, et les hommes ne sont pas moins élégants que les femmes. Commençons par eux : — Chapeau de feutre bas de forme, calotte ronde et bord petit, re-

levé des côtés, quand il n'est pas en feutre mou. Costume complet (on dit maintenant *un complet*, tout court, pour désigner le veston, le gilet et le pantalon pareils) en drap à carreaux, de teintes claires et souvent fort originales. Col de chemise très-évasé et cravate *idéale*, pour nous servir d'une expression de chemisier, parce que ces messieurs ont adopté les nuances les plus claires, les plus rosées, les plus nuageuses.

Quant aux femmes, au premier abord voici ce qui saute le plus aux yeux sur une plage très-fréquentée : — Trois couleurs bien caractérisées : le bleu, le rouge, le blanc; ces couleurs sont d'autant plus apparentes qu'elles sont traduites par les grandes ombrelles à la mode, si favorables pour abriter contre le soleil, la bise et même la pluie.

Comme petits détails, avant d'aborder le costume proprement dit, signalons la vogue toujours croissante du bas de couleur assorti à la toilette; le soulier gris, presque blanc; les gants longs, indispensables avec la manche ouverte et très-raccourcie des robes. Gants de Suède ou en filet de soie, telle est la dernière expression de la mode.

En dehors du paletot-cuirasse, long et demi-ajusté, qui se porte en tissu pareil au costume, on ne voit qu'écharpes assorties, fichus-mantilles en crêpe de Chine ou cachemire des Indes brodé avec franges, châles à la paysanne en dentelle de lama crème, fixés au corsage par le bouquet traditionnel. — Celui-ci, dit-on, reflète la

pensée intime de la personne qui le porte! Le vocabulaire du langage des fleurs va donc revenir sur l'eau, sans aucun doute, et voilà une perspective de jugements téméraires qui pointe à l'horizon...

Le chapeau le plus en relief sur les plages est un gros paillason qui tient à la fois du *Pifferaro* et de la *Timbale*. La garniture consiste en écharpes de gaze s'enroulant autour de la calotte, avec touffe de plumes au sommet.

Citons encore le *Duster-coat* comme rendant d'inappréciables



P. N° 320. — CAPELINE Napolitaine.



services pour le bain du matin, les excursions et les promenades sur la jetée.

La toilette blanche se fait remarquer dans les casinos et sur les plages, tout comme à Paris, d'où l'exemple en est venu. Deux entre autres nous ont particulièrement charmée. L'une était en joli matelassé de laine crème. Jupon à traîne rajoutée comme un haut volant, — ce qui se fait beaucoup aujourd'hui, — entouré d'un volant froncé, lequel est terminé par un plissé de taffetas bleu glacé et surmonté d'une frange muguet en laine bleue. Polonaise fermée en biais devant par deux rangs de boutons boule en mohair bleu; une frange muguet orne les bords inférieurs du vêtement; celui-ci est drapé d'une façon très-originale derrière, au milieu d'un « flot » de franges d'où s'échappe une écharpe en franges assorties qui forme tablier et se termine, sous la poche en cornet d'abondance. Ces franges sont si coquettes, la disposition du costume est si nouvelle, l'ensemble si doux et si harmonieux, que le regard en est littéralement ravi.

Autre toilette blanche: la jupe, en faille couleur vieux bois, est garnie d'un volant plissé à la vieille dont la tête est coupée par un galon de soie broché blanc sur bois. Il y a ensuite une polonaise et un paletot-cuirasse descendant à mi-jupe, en cachemire blanc, entourés tous deux de ce même galon, avec deux rangs de boutons boule en soie pareille bordée de blanc et laissant au milieu un espace de 10 centimètres de largeur. Le chapeau qui accompagne ce charmant « habillé » est une toque (dernier genre) en paille anglaise brune, dont le bord est recouvert de velours assorti; le dessus est garni de petites plumes blanches et bois tenant tout un côté et dépassant les bords derrière.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 320.

*CAPELINE Napolitaine.* — Grand tricot bleu pâle, à carreaux pleins et quadrillés à jour, garnie de franges blanches avec tête à jour et de glands assortis. Cette capeline forme d'abord une pèlerine ronde, puis un capuchon qui se rabat sur lui-même au sommet et forme une pointe de châle derrière; le tout est retenu ensemble autour du cou par un ruban blanc que l'on noue devant.

D. G. N° 659.

*TOILETTES DE PLAGE.* — 1. Costume en foulard de deux tons de bleu, l'un foncé, l'autre très-pâle. — Jupon à traîne, entouré derrière d'un haut plissé, dont la tête est coupée par une ruche que fixe un rouleauté. Le devant du jupon est garni de deux plissés et d'une ruche semblable à la précédente. Même garniture au-dessus, formant le tablier, avec une écharpe de deux nuances drapée en plis remontants et qu'une blonde anglaise termine. Deux pouffs superposés ornent le jupon par derrière; sur le côté, pend une pointe de foulard encadrée de dentelle plissée sous le pouff. — Cuirasse lisérée et lacée derrière, en bleu pâle, avec manches de même teinte. — Barbe de dentelle crème soutenue autour du cou et nouée devant. — Chapeau *L'auvergnate* en paille anglaise noire, garni de plumes crème et d'œillets variés, avec ruche de blonde crème dépassant les bords.

2. Costume en beige gris et velours noir. — Jupon à traîne, entouré devant d'un seul grand volant plissé et derrière de trois volants du même genre surmontés de petits velours. — Un premier tablier, à bords dentelés et garnis de velours, est assujéti au bas du jupon et fixé derrière. — Avant de décrire le second tablier, nous devons dire un mot du corsage sur lequel il est posé: ce corsage consiste en une longue cuirasse dont le milieu du dos est en velours; cette partie, encadrée de deux rangs de dentelés, est boutonnée et se prolonge en deux pans noués sur le côté du jupon. — Le second tablier, dentelé comme le premier, est drapé sur le corsage; chaque pli est fixé derrière par un bouton. — Lingerie en belle broderie et valenciennes. — Chapeau de paille anglaise, à passe relevée et haute calotte, bordé et garni de velours noir, avec groupes de chardons lilas.

3. Costume en mohair écri. — Jupon à traîne, garni devant d'un volant plissé à gros plis, d'une frange et de trois bouillons arrêtés par des bandes plates, formant tout ensemble un tablier avec encadrement de biais depuis la ceinture jusqu'au bord inférieur du jupon dont ce biais contourne la traîne. Poche formée de trois revers sur le côté, dont l'un, celui de dessus, se boutonne en se rabattant; nœuds de ruban et franges au bas. — Habit *Directoire* croisé devant par deux rangs de boutons boule, à pans carrés derrière et revers boutonnés sur les côtés, avec nœuds de ruban à chaque angle. Le bas des manches est entouré d'un parement à plis remontants, garni de boutons assortis. Petit collet à col montant et revers boutonnés comme le reste. — Colletterie ruchée et rabat de mousseline festonnée avec pois brodés. — Chapeau de paille garni de velours noir et de guirlandes de marguerites.

4. Costume de faille marron et foulard crème, avec garnitures de velours marron. — Jupon à traîne, entouré devant d'un seul volant plissé et derrière de trois volants du même genre. — Tablier carré, encadré de blonde anglaise crème et de ruban de velours, et orné de deux pointes simulées par la garniture. De chaque côté de ce tablier sortent les deux parties de la tunique, garnies comme lui et drapées au milieu derrière sous un large nœud de velours. — Cuirasse boutonnée devant, avec écart sur la poitrine, découvrant un plastron intérieur en faille marron; velours et blonde anglaise sur tous les bords et collier formé des mêmes éléments dans le haut du corsage. Les manches, très-courtes, sont ouvertes en sabot sur un dessous marron; les bords sont tous garnis de velours et de blonde. Grands volants de blonde pour les terminer. — Chapeau en couronne de dentelle noire, de feuillage et de mûres des haies, avec nœud alsacien en ruban rouge au sommet.

5. Costume en jolie fantaisie bleu pâle, avec garniture de foulard bleu marine. — Jupon à traîne entouré d'un volant plissé que surmonte un biais et une dentelle de Mirecourt. — Tablier plat, creusant du milieu et long des côtés où il est arrondi; trois rangs de plissés et de lisérés gros bleu marquent cette disposition de forme du tablier. Une écharpe de ruban part de la ceinture et vient, par un nœud, soutenir une sorte d'équerre de même étoffe qui orne les côtés. Cette équerre est garnie de dentelle de Mirecourt et l'angle de derrière est fixé au jupon par un autre nœud de ruban. — Cuirasse arrondie devant, fendue sur la hanche et plus courte derrière; lisérés gros bleu et blonde anglaise sur les bords. Même garniture disposée en fichu ouvert dans le haut; arrangement du même genre sur les manches avec plissé au bas. — Chapeau *Pifferaro* en paille de riz blanche, garni de velours et d'une plume gros bleu, avec plume blanche tombante.

6. Costume de faille et sicilienne bleu marine. — Robe princesse en faille, à courte traîne, sans garniture dans le bas, ornée dans le haut du corsage de petits biais de faille marquant un dessin. — Tablier en sicilienne, encadré de plissés de faille, drapé gracieusement derrière, une partie sur l'autre. Un pan carré, garni de même, tombe de dessous le tablier. — Chapeau de paille ondulée, garni de plumes de coq posées pied contre pied et tenant toute la coiffure. Bandeau de lophophore devant.

#### Description de la gravure coloriée n° 1340.

*TOILETTES DE PLAGE.* — 1. Costume en faille et mousseline de laine rayée de deux tons vert réséda. — Jupon à traîne entouré d'un volant plissé que recouvre à moitié un volant plat découpé en pans carrés. La tête de l'ensemble est formée d'un petit plissé. — Tunique ouverte devant sur le jupon et lacée par une cordelière grise se nouant au bas. Cette tunique, terminée par un plissé, est relevée de côté. Une aumônière encadrée de plissés et garnie de glands est suspendue à la ceinture de taille par des cordelières grises. — Cuirasse à plastron de faille grise et lacets en cordelière continuant l'aspect du tablier. Manches de soie à parement festonné d'une cordelière assortie. — Lingerie plissée en batiste. — Chapeau à la *Marie-Stuart*, en paille de riz blanche. Un coquillé de blonde anglaise, mélangé de velours noir et de ruban rose, orne la calotte. Tour de tête en tulle blanc et nœud papillon en ruban rose.

2. Costume en foulard havane et lampas de Chine crème. — Jupon à traîne, garni dans le bas d'un haut volant monté à gros plis et qui se termine par un petit volant plissé. Deux ou trois rouleautés, soutenant deux petits plissés, forment la tête de ce volant. — Polonaise se détachant en





*Jules Davin*

*1340*  
*Ad. Gouhaud & Fils Ed. Paris*

*Alroy imp. r. des Marais. 66.*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Robes de M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus, rue Vivienne, 14.

Sold at Stationer's Hall







deux parties à partir des côtés; des volants de dentelle crème courant sur tous les bords, faisant coquilles au milieu, devant et sur les côtés, avec flots de ruban assorti au jupon. Un large nœud drapé la tunique au milieu derrière (genre *baby*). Volants de dentelle au bas des manches. — Lingerie festonnée. — Chapeau genre *pifferaro*, garni de ruban havane et de boutons de violettes.

#### Description de la figurine coloriée L. N° 88 (\*).

Annexe de l'édition n° 3 (4° n° de Juillet).

TOILETTE DE VILLE D'EAUX. — Costume en linon rayé et taffetas havane. — Jupon à traîne, garni derrière d'un haut plissé et devant d'un petit volant plissé que surmonte un autre volant coulissé par moitié. — Tunique princesse à traîne, terminée par un petit volant et garnie d'une échelle de nœuds bleus sur les devants. Le côté de la tunique est ouvert par deux revers bleus boutonnés sur le vêtement; c'est au bas de cette ouverture que se fixe le relevé. Col rabattu en bleu assorti au reste. — Lingerie ouverte, en dentelle anglaise. — Ombrelle-canne bleue à bandes écruées. — Chapeau de paille d'Italie, genre *Pifferaro*. Calotte pointue et passe relevée devant, avec bandeau de fleurs jardinière. Gaze rose et plume blanche pour le dessus.

### CHRONIQUE MONDAINE

A cette période de l'année, le joli monde de Paris se divise en trois catégories bien distinctes : le monde sédentaire, le monde voyageur et le monde ubiquiste.

Le sédentaire aime Paris par-dessus tout autre lieu, il n'en bouge jamais; c'était à cette classe qu'appartenaient l'aimable Mme Ancelot, le spirituel Léon Gozlan et Auber.

Les voyageurs, — comme certains oiseaux erratiques qui prennent leur essor à jour fixe, à l'imitation de Mme la comtesse de Fougainville ou de la princesse de la Trémoille, — séduits par le mirage des lointaines perspectives, partent pour ne revenir, eux aussi, qu'à certaines dates, et après avoir parcouru de grandes distances.

L'ubiquiste est le plus curieux à étudier. Le mouvement lui est indispensable; vivre, pour lui, c'est être en tous lieux à la fois, courir d'ici et delà, respirer toutes les atmosphères. L'ubiquiste est intéressant, car il voit beaucoup et il retient beaucoup : c'est un précieux informateur; ce qui le caractérise par-dessus toute chose, c'est son goût pour Paris. Il est comme ces ballons captifs qui ne s'éloignent de leur point de départ que pour y revenir sans cesse. L'ubiquiste est à Londres, à Bruxelles, à Boulogne, à Trouville, aux Pyrénées, à Aix, à Royan; mais la corde qui l'attache ne s'étend pas au delà de cette limite, et tout à coup, au moindre incident qui le sollicite, il n'est plus là-bas, il est à Paris.

Ainsi s'expliquent ces foules, si souvent observées dans les solennités parisiennes, aux époques où Paris est censé désert, et où, en effet, son monde de belle élégance rayonne aux champs, dans les châteaux, sur tous les horizons de nos villes d'eaux et de plaisance. Eh bien! que l'Académie française ait une séance de quelque intérêt, même en plein août; que l'Opéra donne un bon spectacle; que M<sup>me</sup> Carvalho chante; que la Nilsson survienne spontanément; que Faure fasse son apparition; que l'Élysée donne une fête présidée par Mme la marquise de Mac-Mahon; qu'un brillant soliste du concert Besselièvre se fasse entendre;

(\*) Nos abonnées de l'édition n° 3 du *Moniteur de la Mode* ont pu remarquer que la description donnée, dans notre précédent numéro, comme étant celle de la figurine annexe, ne concordait point avec cette dernière. Une erreur a effectivement été commise, et nous nous empressons de la réparer en donnant ici la véritable description de la figurine L. n° 88.

que le cirque produise quelque phénomène nouveau du règne animal ou *gymnastique*; qu'une première représentation de valeur soit annoncée à un théâtre aimé; que le public présente qu'un orateur éloquent ou tapageur interpellera le gouvernement sur une question passionnante, et partout vous verrez affluer, non une foule incolore, non des badauds desheurés, mais de belles assemblées, des notoriétés du monde plus ou moins blasonné, de jolies femmes, de brillants cavaliers, — en un mot, des individualités de bon goût, estampillées de beaux noms.

Ainsi s'explique aussi la présence du monde qui, le jeudi de la semaine dernière, assistait à la première représentation, au théâtre du Gymnase, de la pièce de Mme la comtesse de Mirabeau. Que de gracieux groupes disséminés dans toutes les parties de la salle!

Seulement, il faut le reconnaître, l'ubiquiste, qu'on pourrait à l'occasion surnommer le prince Alibi, est essentiellement quinqueteux; parfois il se montre et parfois il s'abstient sans que l'on sache jamais pourquoi.

Bon nombre, parmi ceux qui connaissent le charmant esprit de Mme de Mirabeau, étaient venus à l'appel de cette première représentation. Pour les uns, c'est un succès contesté; pour les autres, un succès réel et mérité.

Un de ces aimables ubiquistes dont nous parlions tout à l'heure, qui a consacré sa vie à courir d'un lieu à un autre, s'étant trouvé pendant tout un été arrêté dans le cours de ses habitudes nomades et ne voulant perdre aucun des avantages qu'il s'était acquis comme joli causeur, nouvelliste charmant et bien informé, avait eu momentanément recours à un expédient des plus ingénieux pour suppléer à ces voyages.

Chaque jour, il se rendait au grand bureau de la télégraphie et s'y installait, et là se mettait en rapport avec plusieurs des villes d'eaux les plus courues et même avec deux et trois grandes capitales de l'Europe; comme, dans chacun de ces centres, il avait des amis, il les interrogeait sur ce qui se passait dans les régions de la société auxquelles ils appartenaient, et, à titre d'échange, il leur envoyait la nouvelle de Paris qui pouvait les intéresser. Les plaisants l'avaient surnommé le marquis de Saint-Electre. Il consacrait quatre et cinq heures à cette correspondance électrique, et, dès qu'il avait recueilli son butin de nouvelliste friand, il s'en allait le distribuer à ses amis, chez lui s'il recevait, en ville si quelque invitation le sollicitait.

M. le comte de Wimpffen, le nouvel ambassadeur d'Autriche à Paris, a présenté, au cours de la quinzaine dernière, ses lettres de créance au maréchal de Mac-Mahon. C'est un de ces hommes que la diplomatie européenne tient en très-grande estime. Il a été successivement conseiller d'ambassade à Londres, ambassadeur à Rome et à Berlin. Après la guerre d'Italie et la cession de la Vénétie à la France, qui l'offrit ensuite à l'Italie, il fut chargé avec le ministre italien de la délimitation des nouvelles frontières de l'empire.

Le comte de Wimpffen avait suivi avec éclat la carrière militaire jusqu'au moment où il fut appelé à remplir d'importantes missions diplomatiques. Plus d'une grande dame de la cour de Vienne se souvient du joli uniforme bleu que portait, il y a bien des années, un jeune officier avec lequel elles ont dansé, et qui depuis est devenu successivement général, comte et trois fois ambassadeur.

Il est de taille moyenne, plutôt grand que petit, ses traits sont extrêmement fins, sa physionomie agréable; ses cheveux châtain, ceux du moins qu'a épargnés une légère calvitie. Quand on parle de lui comme homme du monde, on dit : il est très-bien; quand c'est comme homme de cabinet, on dit : il est très-fort. Il a pour nous une qualité qui le recommande par-dessus toutes les autres : il aime la France, où l'on dira toujours de lui : c'est un homme comme il faut.

La femme du comte de Wimpffen est une princesse saxonne;



elle est d'une rare beauté, d'un grand air et d'un esprit qui lui gagne toutes les sympathies. Dès le lendemain de son arrivée en Autriche, elle se sentait un grand attachement pour sa nouvelle patrie et subissait le charme qu'exerce sur ceux qui l'habitent, ce pays avenant, hospitalier et bon.

Plus que jamais, cette année, les voyages en Suisse sont une obligation pour nos touristes. Il est de bon ton de se rencontrer naviguant sur le lac ou bien courant les montagnes, les vallées et gravissant les pics célèbres. On y va beaucoup aussi pour ses fontaines minérales et les cures au petit lait que les médecins mettent à la mode, mais surtout pour s'émotionner à Saxon. Tandis que nos villes de plaisance en sont réduites à cette traitreuse petite roulette, qu'on tolère sous son apparence de jeu innocent et sous le nom de course de salon, Saxon attire des foules avec son trente-et-quarante et sa roulette plus francs d'allures.

Les bons hôtels de la Suisse, cette année, paraîtrait-il, auraient fait fléchir leur tarif en vue de multiplier leur clientèle, et cette détermination leur a pleinement réussi, puisque tout le monde va visiter la Suisse.

A ce sujet, c'est un véritable à-propos que le livre que vient de publier M. Viollet-le-Duc : « Une étude sur le Mont-Blanc, sur sa constitution géodésique et géologique, sur ses transformations et sur l'état ancien et moderne de ses glaciers, » mais un à-propos pour ceux surtout qui aiment les ouvrages substantiels, car celui-ci est savant. Les femmes et les gens du monde le liront par aventure avec intérêt, mais il fera très-certainement les délices des Humboldt et des Hubner.

L. SPORT.

## MODES COMPARÉES

Les modes, cette année, sont hésitantes. Elles ne se produisent point sous une forme généralisée; elles se font de plus en plus individuelles.

Celles des hommes sont stationnaires. En ville, c'est toujours, pour les uns, le veston écourté; pour les autres, la redingote vaste de galbe et aux épaulettes tombant au-dessous de l'articulation.

Il en est de même en Angleterre où la redingote longue est plus généralement adoptée par les hommes d'une élégance sérieuse. Elle a un seul rang de boutons pouvant se fermer jusqu'à la cravate; pas un pli, pas un *ambut* ni aux manches ni à la taille. Pour soirée et dîner d'apparat on a produit un gilet modérément évasé, se lançant par derrière comme un corset. Ce modèle s'adapte merveilleusement au corps. C'est un progrès dans l'ordonnance de la mise des hommes ultra-élégants, comme il s'en trouve dans le haut monde anglais, allemand ou russe.

Nous ne saurions trop nous étonner qu'à Paris, pays du goût et de l'esprit, parmi ceux qui s'occupent professionnellement de l'art du costume pour hommes, il y en ait si peu qui possèdent un génie inventé. Il est bien vrai de dire que la plupart des hommes de notre temps sont mal habillés, ou qu'ils le sont bourgeoisieusement, sans originalité, sans initiative.

Les femmes françaises, au contraire, grâce à l'habileté des ouvrières qu'elles occupent, priment par l'élégance et le bon goût de leurs toilettes toutes leurs émules de l'étranger, soit qu'elles prennent l'initiative d'une couleur ou d'une forme, soit qu'elles adoptent une mode due à l'importation.

D'où naît cette différence? Serait-ce seulement parce que notre époque n'a pas de chefs dirigeants dans l'art de s'habiller?

Cette cause a son action, mais elle n'est pas la plus influente. Il existe deux raisons importantes et toutes philosophiques pour que les choses soient ainsi. L'une, c'est que les hommes de fortune et de rang, aujourd'hui, manquent de caractère fortement

marqué, ou, pour mieux dire, d'individualité; l'autre, que nos ouvriers n'ont pas d'initiative et ne sont pas assez spéciaux dans leur art.

Sans caractère décidé, point d'élégance; c'est à peine si aujourd'hui un homme jeune, joli garçon, bien fait et de bonne tournure oserait, à l'imitation de Charles Laffitte, de récente mémoire, se montrer avec la boutonnière de son habit de ville agrémentée d'une simple fleur. Il courrait le risque de passer pour un chevalier du comptoir endimanché ou fourvoyé. De l'effacement individuel résulte forcément le nivellement de la toilette.

Maintenant, si de l'homme du monde on passe à l'appréciation du tailleur, on trouvera la confirmation de cette vérité qu'en France peu de gens savent leur métier. A ce point de vue, les choses empirent chaque jour. Ainsi, vous croyez que votre tailleur est tailleur tout simplement et que son art est sa seule préoccupation? vous vous méprenez; aucune vocation véritable ne l'a conduit à cette industrie; il l'a prise pour arriver à la fortune, voilà tout. Il est tout autre chose: il est boursier d'abord, banquier, artiste, et passe une partie de son temps à l'hôtel Drouot où il brocante; il est mélomane, amateur de peinture; il disserte sur l'art dramatique, parle religion et politique comme un grand journal dont il répète les articles en croyant penser par lui-même; il est chasseur et fait régulièrement l'ouverture de la saison chaque année sur ses terres. Il est même écrivain, rédige des mémoires ou compose des vaudevilles. En un mot, votre tailleur est un encyclopédiste; c'est Voltaire à l'état infiniment petit. Ces préoccupations nuisent naturellement à ses succès dans la carrière industrielle pour laquelle il a pris patente; son esprit, sans cesse distrait par les prétentions qui l'obsèdent, ne sait rien créer dans ce qui devrait être sa spécialité; c'est à peine s'il peut ajouter un perfectionnement à l'idée qu'il prend aux autres.

Et la preuve que là réellement est une des causes de la disparition de l'élégance de la toilette des hommes, c'est que l'ouvrière qui, chez nous, possède plus d'unité dans l'esprit que l'ouvrier, qui n'a pas les mêmes folles ambitions que lui, réussit mieux dans son art. Une couturière, une modiste, n'a de prétentions que très-exceptionnellement en dehors de son état; elle en fait l'apprentissage de bonne heure et y persévère, sans viser à paraître autre chose. De cette unité d'idées résulte la perfection à laquelle ses travaux atteignent.

Remarquons aussi que nos *dames*, de leur côté, si distinguées par l'excellence de leur toilette, s'en font une occupation constante, qui explique leur succès et leur prééminence. On dirait qu'elles ont médité sur le mot de Newton, à qui l'on demandait comment il avait fait pour trouver le système de l'attraction et qui répondit: « C'est en y pensant sans cesse. »

Le jour où les tailleurs célèbres seront simplement des tailleurs et où ils ne courront point, en dehors de leur spécialité, après le talent et le savoir qu'ils n'ont pas, nos habits seront mieux faits et leur forme s'éloignera parfois de la routine.

Eugène CHAPUS.

## UN MENU DE GARGANTUA

Plusieurs journaux ont adopté l'usage d'indiquer régulièrement à leurs lecteurs le menu du dîner du jour. La méthode peut être louable et même précieuse pour les gourmands qui aiment les bons plats, et les cordons bleus qui n'aiment pas réfléchir et choisir longtemps. Néanmoins, l'uniformité doit nécessairement s'introduire dans cette liste quotidienne et incessante de choses bonnes à manger. Donc, si nous donnons aujourd'hui le détail d'un menu, c'est qu'il sort un peu de l'ordinaire.

C'est tout bonnement le menu quotidien de la ménagerie du Jardin des plantes. Les convives sont nombreux, et variant géné-



ralement de onze à douze cents; leurs goûts sont naturellement différents, suivant les divisions et les ordres auxquels il appartiennent.

En premier lieu viennent messieurs les carnassiers, les lions, les tigres et les ours; ils consomment huit kilogrammes de viande en vingt-quatre heures. L'hyène, quoiqu'elle soit relativement beaucoup plus petite, en reçoit cinq à cause de sa voracité. Il n'est alloué que quatre kilogrammes à la panthère.

Le grand mangeur de la maison, c'est l'éléphant; il consomme par jour soixante-quinze kilogrammes de pain, carottes, sainfoin, luzerne, paille et son; après un semblable repas, il est permis d'avoir soif: huit à dix seaux d'eau sont prêts pour satisfaire ce besoin.

L'hippopotame le cède en taille à l'éléphant, mais non en appétit. La ration égale celle de son voisin à trompe; seulement le son est remplacé par un remoulage en pâtée. Les ours s'accommoderaient aussi de ce régime; mais on leur donne des viandes qui sont moins chères. La ménagerie reçoit toutes les viandes saisies pour diverses causes; elle achète aussi du cheval qui est à bas prix.

Le rhinocéros absorbe journellement cinquante kilogrammes de la même nourriture environ; on lui donne aussi du riz. Les autres quadrupèdes, tels que la girafe, les hémionnes, les bisons, malgré leur grande taille, exigent des quantités bien moins considérables: l'orge, l'avoine et le son forment les éléments de leurs repas.

Les cerfs, antilopes, chèvres et moutons reçoivent du foin et de la luzerne.

Il ressort des notes qu'a bien voulu nous fournir M. Milne-Edwards que la consommation annuelle comprend 73 000 kilog. de viande, 113 000 kilog. de pain, 10 000 kilog. de carottes; il faut ajouter du chènevis, du millet, du lait, des fruits secs, des lapins, pour les reptiles, singes, oiseaux, etc. La dépense annuelle pour la nourriture des hôtes nombreux du musée monte à 42 000 fr., c'est-à-dire près de 120 fr. par jour.

Le menu du Jardin zoologique de Londres ne diffère pas sensiblement de celui de Paris; les poissons y jouent cependant un rôle plus considérable. Ils sont destinés aux oiseaux et aux animaux marins, qui en font leur nourriture à l'état de liberté. Tous les poissons donnés en pâture doivent être soigneusement examinés, car il est arrivé un jour qu'un chien marin a failli s'étrangler avec un poisson qui avait plusieurs hameçons dans la bouche. Les chiens marins mangent, en effet, très-gloutonnement; la loutre, au contraire, mange très-lentement et mâche soigneusement avant d'avaler.

Les plus avides amateurs de poissons sont les pélicans; le gardien jette le poisson dans un étang, puis il ouvre une porte et laisse le passage libre aux pélicans qui se précipitent avec une rapidité inouïe sur l'eau et ont dévoré le tout en un instant.

On réserve généralement toutes sortes de friandises pour les singes; on leur donne des navets, des pommes, des noix, des oranges, des pommes de terre cuites, le tout divisé en petits morceaux. Les singes mangent généralement ensemble, ce qui donne souvent lieu à des disputes fort comiques qui font la joie des spectateurs.

Les oiseaux de proie sont nourris de lapins, de cochons d'Inde, d'œufs, d'insectes et parfois de petits oiseaux.

Les serpents ne font généralement qu'un repas par semaine. Leur diner, qu'ils mettent sept jours à digérer, comprend parfois jusqu'à douze lapins, vingt jeunes cochons d'Inde et autant d'oiseaux, de rats ou de souris, qu'on leur donne vivants: ce qui est essentiellement nécessaire pour la santé et la conservation de ces terribles reptiles.

Les serpents venimeux ne se nourrissent que de rats et de cochons d'Inde; ces pauvres petites bêtes succombent rapidement dès que le reptile les a mordues.

Les grands pachydermes, tels que le rhinocéros, l'hippopotame et l'éléphant, sont nourris à Londres comme à Paris.

Ce dernier reçoit parfois des choux et un peu de biscuit, une friandise qu'il paraît croquer avec beaucoup de plaisir. Tous les soirs, on lui donne une bonne litière; le matin, sa cellule est complètement nettoyée: il faut renouveler la paille.

Un visiteur en fit un jour l'observation à un gardien.

— Voici une bête bien propre et bien soignée de son logement; elle ferait une excellente femme de ménage!

— Oh! que non, répondit le gardien; tous les matins, elle mange sa paille.

Georges STENNE.

## THÉÂTRES

**GYMNASÉ.** — Les seules nouveautés qui aient vu le jour en ces derniers temps appartiennent au Gymnase: c'est d'abord une pièce en trois actes, de Mme la comtesse de Mirabeau, intitulée: *Châteaufort*; puis une petite comédie en un acte, de M. Paul Ferrier: *Les cinq filles de Castillon*.

Mme de Mirabeau a voulu simplement démontrer, paraît-il, que le talent et l'intelligence sont insuffisants quand le caractère n'est pas à la hauteur de l'esprit, et aussi qu'un père a toujours tort de se remarier. Ce qui est de la morale quintessenciée!

A tout prendre, ce drame n'est point sans mérite; on y sent un certain instinct du théâtre; des lueurs d'observation s'y font jour, et certaines scènes sont enlevées comme il convient. Ce n'est qu'un premier pas, et il y aurait injustice à décourager l'auteur.

Castillon, l'homme aux cinq filles, est un veuf, bourgeois retiré, peu fortuné, mais orné de cinq demoiselles qu'il s'est mis en tête de marier par ordre de primogéniture, et suivant une loi de progression qu'il s'est imposée, — à savoir que la seconde fera un meilleur mariage que la première, la troisième un meilleur mariage que la seconde, et ainsi de suite. Il en a déjà casé trois selon ses principes: l'aînée a épousé un notaire, le seconde un commandant, la troisième un vicomte. Il lui en reste deux au lever du rideau, et c'est avec l'aide d'un agent matrimonial du nom de Puygarand qu'il parvient à les établir. Il voudrait bien finir de même, mais Puygarand, qui est devenu son cinquième gendre, n'a garde de se doter d'une belle-mère, et Castillon est forcé de rester veuf comme devant.

La comédie de M. Paul Ferrier est plutôt un aimable vaudeville qui, pris pour ce qu'il est, ne mérite que des éloges. L'interprétation en est bonne et fait honneur au talent d'Achard, de Mlles Legault, Monnier et Persoons.

HOP-FROG.

## LES PAROLES D'OR

J'ai vu souvent des hommes incivils par trop de civilisé, et importuns de courtoisie.

MONTAIGNE.

Si l'on pouvait avoir un peu de patience, on s'épargnerait bien des chagrins.

M<sup>me</sup> DE SEVIGNE.

Rien n'est plus dangereux que le travail discontinué. Habitude facile à quitter, difficile à reprendre.

VICTOR HUGO.





PONTENIER & CO

PLANCHE DG. N° 659. — TOILETTES DE PLAGE DE





AINS DE MER). -- DESCRIPTION, PAGE 362.



## LA DÉVOTE DU SOLEIL

(LÉGENDE GUÈBRE. — FIN.)

Le moullah s'avança vaillamment vers la colonne de marbre rouge, tandis qu'un morne silence accueillait ses paroles. Les assaillants se consultaient du regard avec une sorte d'anxiété; enfin l'un d'eux encouragé par les signes de ses amis dit doucement à Giaffir :

— Prends garde! prends garde! tes yeux sont affaiblis par l'âge et tu n'as pas reconnu le traître; mais nous pouvons te dire son nom, et alors tu fuiras plus vite que nous, la tête enveloppée dans ta robe et maudissant le jour où tu es né.

Le moullah tressaillit.

— Quel est donc cet ennemi de notre foi? demanda-t-il d'une voix troublée. Parle, Abou-Hassan.

L'Arabe hésita un instant, baissa les yeux devant le regard inquiet de Giaffir, et répondit :

— C'est ton fils Hadjy.

— Mon fils! répéta douloureusement le vieillard blessé au cœur. Puis faisant un effort sur lui-même : — Mon fils! Oh! tant mieux! il n'osera me résister. Il ne repoussera pas son père. Il m'écouterà. Et s'il n'obéissait pas à ma voix, je n'hésiterais pas à le frapper moi-même comme un rebelle.

Il fit quelques pas en avant et tendit ses mains suppliantes vers le jeune homme :

— Hadjy, dit-il d'une voix tremblante, reviens à nous! Fais libre passage à tes frères! Ces maudits parsis auraient-ils asservi ton cœur par quelque magie? Es-tu leur prisonnier? Ne me reconnais-tu pas?

Il n'était pas plus pâle que le guèbre qui le regardait avec une muette terreur, et cherchait à paralyser avec une baguette flexible les serpents verts sifflant sur son bras nu; mais tout en les charmant, il sentait ses genoux chanceler sous lui.

— Mon père! s'écria-t-il enfin avec angoisse, retirez-vous! fuyez loin du temple du feu! Non, les parsis ne me retiennent pas prisonnier! ils ne m'ont versé aucun philtre pour me séduire et m'entraîner; ils ont horreur de la violence et ne se défendent que par des prières.

— Pourquoi est-ce mon fils que je retrouve gardien de la porte d'Atesh-Gah? demanda durement Giaffir.

— C'est volontairement que j'ai suivi Zélidah jusqu'à ce refuge, après l'avoir sauvée de la mort.

Le moullah s'avança encore tandis que les serpents fixaient sur lui leurs yeux irrités et brillants, en faisant des bonds désordonnés.

— Malheureux! reprit-il, préféreras-tu une femme impie au père qui t'a aimé plus que lui-même, à tous ces braves gens qui devraient trouver en toi un chef et non un ennemi. Aie pitié de moi, Hadjy! oseras-tu porter la main sur ton père, ou crois-tu que je reculerai devant toi?

Le guèbre entortilla autour de sa baguette les serpents qui y enfoncèrent leurs dents venimeuses, et répliqua vivement :

— Ayez pitié de moi, mon père. Ne me forcez pas à vous désobéir. Zélidah est une fille pieuse et innocente. Je vous demande grâce pour elle, usez de votre influence sur ces insensés pour leur faire renoncer à leur abominable dessein; mais surtout n'approchez pas, mon père.

Le moullah leva les mains au ciel comme pour le prendre à témoin de l'aveuglement et de la folie de son fils, puis il regarda ce dernier, et en le voyant si beau, si fier, si hardi, il sentit un trouble étrange dans son cœur et regretta de ne pouvoir l'embrasser; mais tous les yeux de la foule qu'il avait ameutée suivaient ses mouvements avec une curiosité cruelle et son orgueil de prêtre étouffa l'élan de l'amour paternel.

— Sois donc maudit, fils ingrat! s'écria-t-il d'une voix forte, et touche à ton père si tu l'oses!

Il s'avança encore; une sueur froide mouilla le front blême du jeune guèbre, et il entendit derrière lui une voix douce comme un souffle murmurer ces mots :

— Hadjy, laisse-nous périr et obéis à ton père. C'est la loi de Dieu.

Il tourna aussitôt la tête, stupéfait comme s'il se fût cru assailli par un ennemi invisible, et reconnut Zélidah; mais pendant ce court moment de préoccupation, un des serpents verts que sa baguette n'agaçait plus s'élança d'un bond prodigieux et mordit le vieillard à la joue.

La face de Giaffir se gonfla aussitôt et devint violacée; ses membres roidis se glacèrent, et il tomba foudroyé comme Hyder-Ali, en s'écriant :

— Parricide!

Puis il jeta à son fils un dernier regard empreint d'une expression de tendresse suprême, et ses lèvres, que frangeait une écume rougeâtre, murmurèrent :

« Hadjy, je te pardonne! Puisses-tu te pardonner toi-même. »

Les moullahs et les Arabes se dispersèrent, saisis d'horreur et d'épouvante en voyant le dénouement terrible de cette lutte sacrilège entre un père et un fils qui s'aimaient. Les serpents affamés s'étaient déroulés du bras de Hadjy et faisaient rutiler leurs anneaux sur le sable.

Cependant le guèbre était resté immobile, livide, atterré comme un criminel frappé par la foudre de Dieu. Pas une larme n'avait coulé de ses paupières rigides; pas un cri ne s'était échappé de son gosier desséché.

Peu à peu nos ennemis se rassurèrent et s'enhardirent en voyant son accablement; ils pensèrent que le malheureux ne pourrait se défendre; les plus braves et les plus adroits tuèrent les serpents à coups de sabre et de bâton, puis ils se rapprochèrent silencieusement de la muraille du temple.

Hadjy, absorbé dans son désespoir, ne bougeait pas; mais Zélidah appuya sur son épaule une main tremblante et lui dit :

— Il faut me suivre. Veux-tu m'abandonner comme une proie à la rage de ces bandits?

Sa voix réveilla l'âme de Hadjy de sa stupeur mortelle; il regarda la jeune fille avec une sorte de ravissement égaré, saisit sa main et de ses pieds chancelants la suivit comme un enfant docile.

Les compagnons de Giaffir poussèrent des cris de fureur, et, sans s'inquiéter du cadavre du moullah, ils escaladèrent le mur afin de poursuivre Hadjy dans le sombre couloir.

Sans nul doute ils seraient entrés un à un dans le sanctuaire où nos prêtres, les pieds nus, la bouche et les mains couvertes, jetaient dans le feu du bois et des parfums, si Mirza-Agassy n'avait donné l'idée aux guèbres de se réfugier derrière la pierre d'un pied et demi de haut qui sert d'autel et qui porte le vase d'airain d'où sort le feu sacré.

Les plus agiles des profanateurs purent voir Hadjy chercher à suivre les prêtres et tomber tout à coup sur l'autel, qu'il rougit de son sang; mais Zélidah saisit dans ses bras l'homme qu'elle aimait, l'emporta par un effort surhumain, et s'enfonça avec lui sous la pierre sainte, sans que les Arabes pussent se rendre compte de cette disparition étrange.

Les guèbres se trouvaient alors dans une petite salle basse et étroite, sorte d'étuve mystérieuse pratiquée sous l'autel et où les prêtres du feu avaient l'habitude de préparer les parfums. Une épaisse fumée de myrrhe et d'encens, des émanations violentes, des senteurs pénétrantes comme des poisons semblaient devoir y rendre la respiration impossible.

Hadjy exténué s'affaissa sur ses genoux.

— C'est ici que nous allons mourir, dit-il avec un sourire amer : toi, parce que tu dois échapper aux outrages de nos ennemis, moi



ajouta-t-il d'une voix presque inintelligible, parce que j'ai tué mon père! Mais dis-moi, Zélidah (et il la regarda fixement), que tu ne me hais pas, que tu ne me méprises pas, que tu n'as pas horreur de moi.

La pauvre fille lui baisa la main.

— Tu es mon seigneur et maître, Hadjy. C'est moi qui suis coupable, puisque c'est moi que tu défendais contre ton père. D'ailleurs qui oserait t'accuser? C'est le dieu du feu, ce dieu irrité de l'audace des mollahs, qui a excité la rage des serpents. Toi, Hadjy, tu n'as pas levé la main sur Giaffir! tu l'as conjuré, avec d'humbles instances, de s'éloigner. Hadjy, tu es innocent de cette mort.

Ainsi elle le consolait, elle le justifiait, elle le relevait à ses propres yeux, sans s'apercevoir qu'ils étaient restés seuls dans la salle des parfums, tandis que les prêtres s'enfuyaient par une issue secrète connue d'eux seuls.

Mais au moment où Hadjy disait : « Oui, il est doux de mourir ensemble, Zélidah, afin d'être à jamais réunis dans l'éternelle lumière » Mirza-Agassy apparut sur le seuil de l'étuve. Il s'était étonné de l'absence de sa fille, et revenant sur ses pas, il regardait avec douleur ces deux êtres si jeunes et si beaux qui se laissaient entraîner par le découragement de la vie.

Il saisit impérieusement sa fille par le bras et lui dit :

— Je t'ordonne de me suivre. Notre dieu n'accepte pas de victimes même volontaires. Il vous défend de vous abandonner vous-mêmes. Si vous restez quelques instants de plus dans cette salle, vous serez empoisonnés par ces vapeurs terribles. Venez.

Zélidah n'osa désobéir, elle prit le chemin que lui montrait son père, et Hadjy, qui semblait privé d'âme et de volonté, la suivit sans dire un seul mot.

Pendant que les mollahs et les Arabes erraient tumultueusement dans le temple en poussant des imprécations et des cris de mort, il advint une chose merveilleuse et horrible, dont le souvenir est toujours vivant chez les guèbres de Bakou.

Un vent violent s'éleva et courba en les fouettant tous les feux d'Atesh-Gah. On vit à l'intérieur et à l'extérieur des flammes courir, semblables à des génies lumineux, et diriger leurs lances brûlantes sur nos ennemis.

Partout, sous leurs pas, les couches de naphte s'enflammèrent; des flaques, des étangs, des lacs phosphorescents s'allumaient çà et là comme des torches gigantesques qui illuminaient le ciel. Le feu poursuivait nos adversaires avec une rapidité implacable, s'attachait à leurs vêtements et s'enroulait autour de leurs corps. Ils hurlaient et couraient, insensés de douleur, dans un bain de flammes, pendant que le feu épargnait les guèbres et leur temple. En vain les misérables essayèrent de s'enfuir; presque tous périrent brûlés dans d'atroces convulsions.

— Mais, dis-je à mon narrateur dont la voix s'était peu à peu élevée jusqu'au ton de l'enthousiasme, comment les Arabes et les mollahs ont-ils pu pardonner un si vilain tour à vos débonnaires parsis?

Le vieux guèbre soupira et répondit avec moins de lyrisme :

— Seigneur étranger, il faut avouer que les prêtres du feu furent forcés de ne pas reparaitre à Bakou pendant quelque temps, et qu'ils se gardèrent surtout de reparaitre autour d'Atesh-Gah. Cependant les feux du temple étaient soigneusement entretenus. On sut plus tard qu'un souterrain creusé à côté de la pierre même de l'autel s'étendait au loin, sous la plaine et les ruines, jusqu'à Kizliar. Ce fut ainsi qu'ils vécurent protégés par ces feux qu'ils vénéraient.

— Et que devint votre fabuleux Hadjy, ce parricide sans intention? demandai-je en souriant.

Le guèbre parut blessé de ce ton d'ironie; cependant il répliqua avec douceur :

— Le fils du mollah, déjà malade de sa blessure, fut atteint d'une des fièvres pernicieuses de notre pays. Le souvenir de la

mort de son père aggrava ses souffrances. Il serait mort sans l'amour et les soins de Zélidah. Ils passèrent leur vie à Kizliar, cachés et ignorés. On respectait leur malheur et ils ne furent pas tourmentés. Leur histoire a été si souvent racontée dans les familles guèbres, qu'ils sont devenus des personnages légendaires. Leur mort est même devenue mystérieuse dans ces récits, car ils y disparaissent au milieu des flammes, enlevés par des génies.

J'ai pu mieux qu'un autre vous faire connaître leurs véritables aventures, seigneur étranger, acheva le vieux guèbre en redressant sa tête ridée avec une vanité enfantine, car je suis un de leurs descendants. Le souvenir de leurs malheurs et de leurs amours m'est parvenu dans son exacte simplicité, et je vous proteste que l'histoire de Hadjy n'a rien de fabuleux.

Malgré la confiance que m'inspirait cet honnête parsi, continua Cornélius en buvant à petites gorgées une tasse de thé, je trouvai, mon cousin, son simple récit singulièrement relevé de merveilleux.

— Les Orientaux ne manquent pas d'imagination ni les voyageurs non plus, répondis-je à Cornélius avec une finesse dont je me sus un gré infini.

— Bah! dit mon cousin; quelques jours après nous fîmes gréer un canot pour jouir en mer du spectacle des feux de naphte. Un de nos matelots alluma de gros paquets d'étope et les jeta à la mer, à l'endroit où elle semblait bouillonner. A l'instant la mer s'enflamma. En plusieurs endroits la même expérience amena le même résultat. Ce fut une féerie, une débauche d'illuminations et de décors splendides. Pauvres feux de Bengale, que devenez-vous à côté des feux de Bakou!

Nous nous promenions sur un océan de feu; nous voyions la ville à travers de grands éventails de flammes qu'on ne put éteindre qu'en quinze jours à l'aide d'un vent favorable. Voilà, mon cher cousin, ce qui peut s'appeler une partie de plaisir. Voilà ce dont la lecture des voyages de M. Moynet et de M. de Gobineau n'avait pu vous donner une idée.

Je compris alors que le vieux parsi ne m'avait pas exagéré les merveilleux effets des feux de naphte, et j'ajoutai foi à l'intéressante histoire de Hadjy et de Zélidah comme à celle de Geneviève de Brabant.

Emmanuel GONZALES.

## RENAISSANCE

A. G. PUISSANT.

Voici l'an neuf : adieu Décembre et ses misères,  
Avril au loin sourit... Salut, cieus étoilés!  
Mais que sera demain? Qui dira tes mystères,  
O muet horizon, à nos regards troublés?

Réponds, sombre avenir, Sphinx aux grands yeux sévères!  
Seras-tu plus clément que les temps écoulés?  
Ou bien nous gardes-tu de nouvelles colères  
Et de longs jours encor de tristesse voilés?

Tu te tais... Eh bien, soit! Amertume et souffrance,  
Qu'importe, si, toujours plus vaillante, la France  
Lutte pour le bon droit jusqu'à son dernier jour...

Si, par les uns chassée et par d'autres meurtrie,  
La Liberté rayonne enfin sur la patrie  
Et, toute haine éteinte, y fait fleurir l'amour!

Robert HYENNE.



## LE PÈRE DE L'ENFANT

(NOUVELLE. — SUITE.)

## II

Étienne commença, acheva ses études dans notre pension. Chose particulièrement agréable à Franck, il montra de bonne heure de rares dispositions pour les mathématiques.

Il entra d'emblée à l'École polytechnique, où il obtint un rang très-honorable; il en sortit comme élève des ponts-et-chaussées.

Aucun professeur ne manquait de prédire au jeune homme un avenir hors ligne. On avait les yeux sur lui.

Doté d'une figure agréable, possédant le regard vif et l'air intelligent, s'exprimant avec une facilité naturelle, Étienne plaisait de prime-abord. Il commandait la sympathie.

Quelque mélancolie régnait en lui, — sans doute parce qu'il n'ignorait pas les circonstances malheureuses qui avaient accompagné son début dans la vie; ou bien parce qu'il éprouvait, peut-être, de tristes pressentiments sur sa destinée future.

Notre chef d'institution avait vendu son établissement. Mais Étienne allait passer près de lui ses jours de sortie, sans oublier que M<sup>me</sup> Brissaud lui avait prodigué des soins maternels.

Puis M. Brissaud mourut, assez jeune encore. Par testament, il laissa une somme ronde à celui que ses élèves avaient adopté.

Étienne reporta sur Franck toute sa tendresse véritablement filiale; d'autant plus que les deux fils de M. Brissaud, ayant pris de la jalousie à l'égard d'Étienne, le voyaient de temps à autre seulement, et que M<sup>me</sup> Brissaud, veuve, s'était retirée dans une campagne du Jura, son pays natal.

Étienne entretenait correspondance avec cette excellente femme, qu'il alla voir une ou deux fois, à l'époque des vacances.

Mais ce fut tout. Les relations directes, intimes, cessèrent peu à peu entre M<sup>me</sup> Brissaud et son filleul.

Franck, au contraire, demeura sans cesse avec l'ingénieur, et le suivit dans les postes divers où celui-ci fut placé par le ministre des travaux publics.

Revenus à Paris, Franck et Étienne ne se quittaient guère. Mêmes goûts, mêmes plaisirs, même direction d'esprit. Jamais l'ombre d'une discussion amère ne s'était élevée entre eux.

Quelques salons s'ouvrirent, peu à peu, devant Étienne. Sa renommée, allant croissant, l'y faisait admirer. O prodige! Franck ne résista pas aux invitations qui venaient le chercher, lui aussi. Le vieux maître d'étude parut presque mondain.

— Bah! disait-il fréquemment, il faut voir ce que mon cher Étienne accomplira, et ce que la destinée lui réserve. Je ne dois rien négliger des choses qui peuvent m'aider à résoudre mon problème. Il me semble, d'ailleurs, qu'Étienne se trouve en assez bon chemin. Les journaux parlent à tout instant de lui.

En effet, grâce à sa supériorité marquée, le jeune ingénieur avait des admirateurs fervents, par conséquent des rivaux, des jaloux, des ennemis toujours prêts à contester ses talents.

Oui, des ennemis qui ne lui pardonnaient pas ses succès éclatants, mais bien mérités. Dans le monde, dans toutes les carrières, quiconque s'élève au-dessus de la foule, même par l'effet des dons naturels et d'un travail opiniâtre, compte aussitôt quelques méchants dénigreur. Ceux-ci attaquent les célébrités pour se faire connaître au moyen de leurs critiques sans vergogne. Ils prennent plaisir à jeter leur bave sur le héros loyal, sur le savant acclamé, sur le radieux écrivain. Ces hommes-là ont un public de sots prétentieux, qui les croit sur parole et qui les applaudit de confiance. Ils fondent habilement leur renommée de mauvais aloi sur les ruines des renommées honnêtes.

L'État avait confié à Étienne le soin de diriger une de nos grandes usines.

Sa réussite semblait complète, telle qu'on ne la pouvait méconnaître sans injustice et mauvaise foi. Étienne justifiait la confiance que le ministre avait eue en lui.

Tout à coup, un article de journal parut, signé d'un nom redoutable dans le bataillon des critiques. L'article était écrit assez habilement pour ne pas enfreindre la loi qui punit les diffamateurs. Il contenait des insinuations perfides, touchant à l'honneur de l'ingénieur rapidement parvenu.

Chaque matin, Franck se rendait dans un cabinet de lecture voisin de son logis. Il y passait une bonne heure, pour se mettre au courant des discussions politiques, scientifiques ou littéraires.

Naturellement, l'article injurieux ne lui échappa point. Il le lut avidement, éprouva une commotion indicible, pâlit d'une telle façon que des lecteurs assis près de lui remarquèrent son trouble extrême.

Franck se leva tout d'une pièce et sortit en parlant haut, en gesticulant comme un fou.

— On insulte mon Étienne! Un misérable attribue publiquement aux effets de la basse intrigue des succès dus à un talent réel... Si ce cher garçon apprend cela, il en demandera raison... qui sait? il se fera tuer; peut-être, par l'insolent... O mon Dieu! que deviendrai-je, moi!

Et le mathématicien marchait à pas pressés dans la rue. Les oisifs, en le regardant, riaient sans trop savoir pourquoi. C'est si drôle de rencontrer sur son chemin un homme violemment agité, en proie à une peine inconnue!

Indifférent à toute chose extérieure, Franck arriva promptement devant sa maison, grimpa l'escalier comme un malfaiteur poursuivi, ouvrit avec grand bruit la porte de son appartement, et tomba énérvé sur un fauteuil en face du bureau de noyer où ses livres gisaient pêle-mêle.

— Voilà une carrière brisée! s'écria-t-il en cachant sa tête dans ses mains. Étienne peut perdre le fruit de quinze années d'un travail opiniâtre... pour un mot équivoque, pour une insigne calomnie!

Puis Franck resta presque immobile, médita pendant plus d'un quart d'heure, avec de nombreuses exclamations.

Étienne était absent pour la journée entière.

Franck résolut de mettre à profit cette absence. Il redescendit de sa chambre, courut au bureau du journal où l'article avait paru, demanda le signataire des lignes calomnieuses, mais apprit que celui-ci venait de quitter la salle de rédaction.

On devine assurément le projet du mathématicien. Attaquer Étienne, c'était meurtrir la chair de sa chair, c'était anéantir son œuvre, c'était le frapper au cœur.

Aussi Franck voulait-il se substituer à l'offensé, demander réparation par les armes. Il frémissait de colère.

— Vous arrivez trop tard, monsieur, lui dit un garçon de bureau, le sourire aux lèvres, car les façons de Franck révélaient ses intentions hostiles.

— Comment, trop tard!

— Oui, monsieur... Rendez-vous est pris... Je crois qu'ils se batront demain matin. Ah! par exemple, je ne sais pas où le duel aura lieu... On ne m'a rien dit à cet égard.

— Le duel! le duel! s'écria Franck au comble de l'abattement. c'est impossible! Étienne ne se battra pas. O mon Dieu!... J'empêcherai tout... C'est mon affaire, à moi... Adieu, coquin!

En jetant ces mots à la face du garçon de bureau, Franck sortit, et ferma la porte avec fracas.

Cet incident motiva, de la part du subalterne, l'observation suivante, accompagnée d'un gros rire:

— Voilà qui est singulier... Depuis dix ans que j'appartiens au journal, je n'ai pas encore vu un homme prendre si chaudement fait et cause pour l'attrapage d'un autre.

Franck rentra chez lui: Étienne n'était pas revenu.

Il l'attendit jusqu'au soir. Vers dix heures seulement, le jeun e





L. N° 88

Imp. H. Lefevre Paris

Ad Goubaud & fils Editeurs







ingénieur apparut, calme comme d'habitude, et prompt à se diriger vers sa chambre, après avoir donné une poignée de main à Franck...

Mais celui-ci barra le passage à son fils d'adoption.

— Étienne, lui dit-il d'une voix émue et pénétrante, Étienne, tu me caches quelque chose ! Je m'en aperçois. J'en suis certain...

— C'est vrai, répondit le jeune homme avec la plus complète franchise,

— J'ai deviné...

— J'ai été grossièrement insulté, et je me bats demain au bois de Vincennes avec le drôle qui s'est permis d'attaquer mon honneur.

— Il te tuera, mon ami... il te tuera !

— Dieu merci, je sais tirer. Qu'importe, d'ailleurs ? Je ne dois pas supporter cet outrage, mon brave Franck. Mes témoins sont trouvés... deux camarades d'école... Cet homme s'est refusé à publier la rétraction que j'exigeais... Il faut que le sort des armes décide entre nous. Je me bats demain.

— Mon pauvre enfant ! mon pauvre enfant ! répéta Franck. Je veux t'accompagner, demain, jusqu'à Vincennes...

— Non, non, dit Étienne avec vivacité... Mes deux témoins suffisent. Sois tranquille ! Je ferai de mon mieux...

Étienne alluma une bougie et se dirigea de nouveau vers la porte de sa chambre, sans rien perdre du calme qu'il avait jusque-là montré.

Mais soudain il s'aperçut que Franck pleurait.

Il revint près de cet homme qui lui avait toujours été si dévoué.

— Pourquoi ces larmes ? demanda-t-il. Vois donc, tu trembles !

— Ah ! mon ami, s'il t'arrivait malheur ! Ne t'en va pas comme cela, sans m'embrasser ! Car tu es comme mon fils, Étienne. Ma vie dépend de ta vie. Toutes mes dernières espérances résident en toi. La balle qui l'atteindrait me tuerait ?

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Le vieux Franck sembla reprendre courage.

Quand Étienne l'eut quitté, ce ne furent pas des pleurs qui inondèrent le visage du mathématicien. Des éclairs et comme des rayons de bonheur jaillirent de ses yeux.

Cette douce étreinte faisait vibrer son âme. Bientôt le sommeil, rebelle d'abord, le vint bercer doucement en lui apportant un heureux songe.

### III

Le lendemain, dès la pointe du jour, Étienne alla au rendez-vous assigné.

Franck resta au logis, sur les pressantes instances du jeune homme, à la volonté duquel il ne savait pas résister. Mais il soupirait incessamment.

— C'est moi, répétait-il, qui devrais être là-bas ! Moi, un vieux, un homme fini, dont la vie ne peut plus servir à rien !

Il ne tenait pas sur place, et il disait tout haut les coups les plus savants de l'escrime, art sur lequel il possédait, d'ailleurs, les connaissances les plus rudimentaires.

Vers huit heures, un fiacre s'arrêta devant la maison de Franck.

L'ancien répétiteur ouvrit précipitamment sa fenêtre, regarda dans la rue, jeta un cri éclatant.

Deux jeunes gens, — les amis et témoins d'Étienne, — portaient l'ingénieur, dont le bras était enveloppé d'un linge ensanglanté.

Un chirurgien suivait.

Franck alla au-devant du blessé qui, épuisé par la souffrance, ne proférait pas même une parole.

Avec les plus grandes précautions, on plaça dans un lit Étienne, dont l'épaule droite était à demi fracassée par une balle. Il fallait prendre des mesures promptes et efficaces ; il fallait empêcher

les complications, qui pouvaient entraîner des conséquences fatales.

Lorsque sa visite fut terminée, le chirurgien sortit, en promettant de revenir le lendemain matin. Il avait dicté aux amis d'Étienne des instructions précises sur la médication qu'il convenait de suivre.

Presque aussitôt, la sonnette retentit à la porte d'entrée.

Un des amis d'Étienne alla ouvrir. Quelqu'un demanda :

— Monsieur le professeur Franck.

— Entrez, madame ! dit Franck s'adressant à l'inconnue qui se présentait.

C'était une femme de quarante-cinq ans environ, aux traits amaigris, assez pâle, et dont les cheveux grisonnaient.

Sa mise, des plus simples, était celle d'une ouvrière. Sous son brun costume on devinait cette pauvreté propre, ordonnée, sympathique, trop souvent compagne du travail, et à laquelle tout le monde se plait à rendre hommage.

Mademoiselle Rosalie — ainsi déclara-t-elle se nommer — passa dans une petite chambre de l'appartement, présenta une lettre à Franck, et s'assit en attendant la réponse, non sans manifester quelque inquiétude sur le résultat de sa démarche.

Un fournisseur du mathématicien recommandait M<sup>lle</sup> Rosalie comme garde-malade, dans une circonstance où les soins méticuleux d'une femme semblaient indispensables.

L'affaire se conclut. Immédiatement Rosalie devait s'installer auprès du blessé, transformer la cuisine en une espèce de laboratoire. Elle accomplit ponctuellement sa tâche et ne tarda pas à rendre à Franck de précieux services.

Tout marcha d'abord comme le chirurgien l'avait espéré. On pouvait compter sur la guérison plus ou moins prompte d'Étienne.

Franck et Rosalie suffirent aux besoins du malade.

Bientôt Étienne toucha à l'époque de la convalescence.

Rosalie s'était signalée par une activité et une douceur peu communes. Il n'y avait pas eu un seul mot à lui dire, pas la moindre observation à lui faire. Le moindre désir du blessé et de Franck était aussitôt réalisé par cette garde-malade sans pareille, qui même prévenait la plupart des ordres qu'on lui donnait, avec une intelligence au-dessus de tout éloge.

— En vérité, se dit maintes fois le bon Franck, nous sommes bien heureux qu'on nous ait adressé M<sup>lle</sup> Rosalie ! Une sœur de charité ne remplirait pas mieux son office.

Comme Franck félicitait Rosalie sur sa manière d'agir, celle-ci se contenta de répondre :

— Monsieur, je fais volontiers ce que le devoir et le besoin m'ordonnent.

— Bientôt vos excellents soins deviendront superflus, madame, reprit le mathématicien, Étienne va de mieux en mieux. Encore une huitaine de jours, et nous réglerons notre compte, car...

— Ah ! monsieur, interrompit vivement Rosalie, notre malade est donc guéri ?

— Certainement, ou à peu près.

Rosalie n'ajouta rien. Mais la joie brilla dans ses yeux, quand ses lèvres firent une petite moue. Ce que Franck sut remarquer, puisque, en sortant de la cuisine pour retourner au chevet d'Étienne, il se dit intérieurement :

— Allons, c'est singulier et c'est rare. Voilà une garde-malade qui, d'une part, manifeste un contentement véritable en voyant son tributaire revenir à la santé, et qui, d'autre part, semble attristée de quitter notre maison... Il y a là-dessous quelque chose de mystérieux... d'autant plus que, bien sûr, je connais de vue M<sup>lle</sup> Rosalie. Il y a déjà longtemps que j'ai rencontré pour la première fois cette bonne figure.

Augustin CHALLAMEL.

(La suite au prochain numéro.)



## UN MARIAGE EN 1886

Il s'agit d'un drame qui n'a pas été représenté et ne le sera pas, de longtemps du moins; mais il mérite d'être lu par tous ceux qui aiment les beaux vers exprimant de patriotiques pensées. Nous-même qui sommes de ceux-là, mais qui croyons qu'on doit laisser dormir les idées de revanche à main armée, nous ne résistons pas au plaisir de signaler cet acte en vers, de M. Jules Bailly, publié par M. Victor Palmé.

L'auteur suppose qu'en 1886 a eu lieu la guerre de la revanche (ô puissance de l'imagination!) et que l'Alsace et la Lorraine sont redevenues françaises. Aux souvenirs lugubres de cette année 1870 que Victor Hugo a si magistralement baptisée « l'année terrible », à ces souvenirs éloquemment retracés, M. Jules Bailly oppose les triomphantes victoires qu'il lui semble entrevoir.

Quinze ans ont sous mes yeux disparu comme un rêve.  
Que le temps est rapide et que la vie est brève!  
Quels changements partout! — Les empereurs d'alors  
Sont tombés dans la nuit redoutable et sont morts.  
Chez nous, avant les jours vengés de nos revanches,  
L'arbre de la famille a vu choir bien des branches:  
D'oncles et de cousins, du père, des aïeux,  
En quelques pas du temps, la mort a clos les yeux. —  
Le ciel n'a pas trompé ma fidèle espérance:  
Debout au premier rang a reparé la France!

Au dénouement, M<sup>me</sup> Burner, Alsacienne, marie sa fille Louise à M. d'Hauterive, officier lorrain, qui vient de se distinguer dans la glorieuse guerre. Ce sont ces deux sympathiques figures qui, sous la plume du poète, personnifient justement et délicatement l'Alsace et la Lorraine.

Le drame finit sur ces beaux vers que M<sup>me</sup> Burner adresse aux jeunes époux:

Mes deux enfants chéris, vous êtes l'avenir  
Se levant devant moi qui suis le souvenir;  
Vous êtes la jeunesse aux riantes années  
De lumière et de joie ici-bas couronnées.  
Le soleil du couchant est pour vous deux lointain,  
Et vous verrez s'ouvrir le grand siècle prochain.

Vous êtes la Lorraine et ma fille est l'Alsace.  
Unissez donc, enfants, en unissant la race,  
Ces deux sœurs qui vers nous tendaient leurs bras meurtris  
Et que nous écroulions sangloter de Paris.  
Couple heureux, que la haute et vieille cathédrale  
Soit pour vous, dans un mois, brillamment nuptiale...  
Quand j'irai retrouver le toit de mes aïeux,  
La joie au fond du cœur et des pleurs dans les yeux,  
Maintenant (c'était là ma fidèle espérance)  
Que Metz nous est rendue et que Strasbourg est France!

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que M. Jules Bailly n'a voulu faire qu'œuvre de poète, et non d'homme d'État; il sait, comme nous, que la France doit se consacrer tout entière à sa réorganisation et ne plus se laisser aller à des idées d'un autre temps. Mais il s'est souvenu que l'espérance est un généreux excitant, et il a écrit ce rêve patriotique: *Un mariage en 1886*.

A défaut de cette œuvre, nous avons vu de M. Jules Bailly d'autres productions qui suffiraient à prouver que nous sommes en présence d'un poète. Telle est cette pièce intitulée: *Terre et Ciel*, qu'il a consacrée à la mort de ses deux enfants, deux charmantes petites filles, et dans laquelle on trouve à un haut degré le sentiment poétique le plus pur et le plus vrai.

Mes deux enfants vers Dieu tout à coup remontées,  
Par la mort de la terre en deux mois emportées,  
— L'une en juin rayonnant, morte un lumineux soir;  
L'autre, un blanc matin d'août, ne voulant pas surseoir,  
Disparue à son tour, tremblante clématite;  
La plus grande envolée avant la plus petite, —  
O célestes clartés de mes jours les plus beaux,  
Je m'incline à genoux devant vos deux tombeaux!

Ainsi débute l'épigramme de ce père si cruellement éprouvé, et il faut le voir ensuite évoquer les moindres détails qui peuvent, pour un instant, faire revivre devant lui ces deux êtres qu'il pleure.

Il est, à tout moment, des pleurs que je dérobe  
Quand le petit soulier ou la petite robe,  
Ou le livre illustré que leur main a touché,  
M'apparaît tout à coup dans quelque coin caché.  
Je me rappelle alors leur charmante attitude,  
Combien chacune aimait le travail et l'étude;  
Comment, en se prenant l'une à l'autre la main,  
De l'école adorée on faisait le chemin;  
Combien l'une était vive, enjouée et riieuse;  
Combien Angèle était chétive et sérieuse,  
Et combien Julia, touchante en sa douceur,  
Veillant toujours sur elle, était tout pour sa sœur!

Bientôt, s'arrachant à ces vains souvenirs et faisant un retour sur lui-même, le poète se retrouve en présence des terribles événements au milieu desquels il fut frappé et qui n'ont épargné personne. — Seigneur! s'écrie-t-il...

Seigneur, autour de moi que tout s'écroule et meure,  
Je resterai debout fidèle en ma demeure,  
Sans vous abandonner, murs où mes deux enfants  
Ont souffert sous le pied des Germains triomphants,  
Franchissant par milliers colline ou monticule,  
Allumant leurs canons dans le noir crépuscule,  
Et marchant sur Paris (oh! souvenir amer!)  
Comme un débordement sinistre de la mer.  
Cet affreux siège, effroi des mères désolées,  
Du champ des morts partout a rempli les allées,  
Et combien d'êtres chers, vers le tombeau penchés,  
Ont été par la mort dès ce moment touchés!...

En lisant ces derniers vers, on s'explique, — et c'est pour cette raison que nous les avons cités, — le courant d'idées qui a poussé M. Jules Bailly à écrire le drame patriotique dont nous avons parlé tout d'abord. Rapproché de cette touchante épigramme, il nous paraît lui emprunter une couleur particulière et tout à fait sympathique.

Robert HYENNE.

SOMMAIRE DU 5<sup>e</sup> NUMÉRO DE JUILLET 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par L. SPORT. — Modes comparées, par M. Eugène CHAPUS. — Un menu de Gargantua, par M. Georges STENNE. — Théâtres, par HOP-FROG. — *La Dévoite du Soleil*, légende guèbre, par M. Emmanuel GONZALES. — *Renaissance*, sonnet, par M. Robert HYENNE. — *Le Père de l'Enfant*, nouvelle, par M. Augustin CHALLAMEL. — *Un mariage en 1886*, par M. Robert HYENNE. — Renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1340, dessin de M. Jules DAVID: toilettes de plage.

Dans le texte: P. n° 320, dessin de M. E. THURION: capeline *Napolitaine*. DG. n° 659, dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes de plage (bains de mer).

ROUVENAT (☼) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

« Jamais les femmes n'ont été mieux habillées qu'aujourd'hui ; leur costume est moulé sur leur personne, dont il fait admirablement valoir les grâces (lorsque le sujet y prête !) C'est un mélange et un assortiment de tissus et de couleur qui charme, une disposition de garnitures qui étonne, une variété infinie d'aspects qui enlève toute monotonie à l'œil et le captive. La coiffure est elle-même à l'unisson de ce progrès dans le goût et jamais le chapeau n'a été plus séduisant ni plus coquet. On peut affirmer qu'à aucune époque de l'histoire le costume féminin n'a réuni un ensemble de qualités aussi séduisantes. En un mot, une femme jeune qui n'est ni bossue, ni bancale, est à mon avis impardonnable si elle ne sait être ravissante par sa toilette. »

Voilà un premier son de cloche, écoutons-en un autre :

« Je regrette beaucoup la tendance des modes actuelles, dont le tour exagéré est de plus en plus tapageur et provoquant. Une jeune femme strictement habillée au goût du jour, avec sa robe extra-collante et son air hardi, semble vouloir renouveler le fameux défi de la pomme : — Quelle est la plus belle ? voyez et jugez ! — Mais nous ne sommes plus aux temps fabuleux (quoique les notes à payer soient de nature souvent à le faire croire) ; notre siècle est, au contraire, très-positif. Donc, une femme qui se respecte préfère s'abstenir et paraître *démodée* que de sortir de la note calme du genre comme il faut, qui est le propre du caractère de la grande dame et qui la distingue absolument des autres. »

Nos deux aimables correspondantes ont également raison ; nous admirons nos modes avec la première, car il est impossible de ne pas reconnaître qu'elles sont seyantes aux jeunes ; mais avec la seconde, nous en déplorons les excès. Seulement nous n'y pouvons rien personnellement, et en présence de deux opinions aussi opposées, nous voulons mettre notre responsabilité à couvert. Notre rôle est celui d'un miroir fidèle qui reflète les traits, rendant fidèlement ce qu'il voit ; nous nous contentons de suivre

le courant de la mode, son flux et son reflux, et d'en relever les points saillants. Il nous faut tout dire pour être fidèle ; c'est, d'ailleurs, le meilleur moyen de donner à nos lectrices un choix suffisant et favorable à tous les goûts.

La mode n'étant plus à Paris, mais dans tous les endroits où se trouvent les baigneuses et buveuses d'eau, c'est là qu'il nous faut prendre nos renseignements. La haute élégance est aux écossais, genre madras, et aux palmes anciennes ; mouchoirs à tabac ou vieilles indiennes créoles, voilà les types favoris. Les garnitures de taffetas uni rouge ou gros bleu, les franges et même la dentelle donnent le ton moderne à ces dispositions rococo.

Le modèle suivant suffira pour faire apprécier cette nouveauté : — Sur un jupon de taffetas bleu marine (le taffetas est fort à la mode), il y a une polonaise en oxford à fond bleu et dessin cachemire aux palmes saillantes. Le bas du jupon est entouré d'un volant taillé en biais et froncé, dont la tête est soutenue par un biais d'oxford tout coulissé. La polonaise affecte une forme très-particulière ; elle est tout en oxford, à l'exception des manches qui sont en taffetas. Le dos de ce vêtement n'est pas plus long que celui d'un pale-tot un peu long ; tandis que les devants, boutonnés en biais, forment un double tablier croisé l'un sur l'autre, se prolongeant en deux longues bandes. Ces bandes entourent le jupon en se croisant derrière, puis reviennent se

croiser devant pour faire un beau nœud sur le côté. Cet arrangement, très-original, est d'un goût excellent. Pour le costume en question, les bords de la polonaise, y compris les bandes, étaient ornés de biais de taffetas rouge et de dentelle de Mirecourt.

Indiquons, à l'usage des jeunes filles, le corsage à la suisse, ouvert en carré et lacé sur une chemisette de fine mousseline, faite avec les antiques petits plis doubles.

Le velours noir et le ruban de faille rouge, bleu ou crème,



P. N° 324. — TOILETTE D'EXCURSION.



voilà des appoints indispensables aux toilettes de la saison, qu'elles soient en oxford, en zéphir ou en toile.

Le petit châle à la paysanne est toujours de mise, et nos élégantes ne s'en privent pas au bord de la mer. A tous ceux que nous avons précédemment indiqués, nous ajouterons le châle de mousseline à double pointe entouré de dentelle avec un velours posé sur le pied. Nous citerons encore le petit châle en vrai cachemire de l'Inde, dont les bords sont brodés de guirlandes de fleurs et de feuilles en soies effacées : véritables fichus Marie-Antoinette dans le style du temps.

Pour prendre le bain, beaucoup de femmes ont trouvé comode de se vêtir d'un *duster* en toile grise, simplement piqué et garni de boutons de nacre. Il y a aussi le peignoir, genre *ulster*, en oxford quelconque, ayant deux rangs de boutons aux devants et formant blouse avec grand col marin ; on le relève derrière par des ganses aux boutons de la taille, ce qui permet de mettre ce peignoir sur un jupon de soie. Un capulet, ou une mantille en tricot de laine, jeté sur les épaules, complète pour le matin ce négligé fort avenant.

Les cabines d'osier font florès sur les plages et dans les montagnes, pour abriter des courants d'airs les gentilles malades. A l'intérieur, ces cabines sont capitonnées de soie bleue, rouge, etc., avec siège confortable, tablettes de chaque côté pour lire ou travailler. Tout enfin a été prévu pour donner à ce « box » l'agrément et l'élégance voulus.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 324.

TOILETTE D'EXCURSION. — Costume en toile de Vichy écrie et à rayures bois. — Jupon et cuirasse formés de l'étoffe rayée, avec plissés à la vieille formant tête à deux volants ; même plissé dans le haut du corsage. — Tunique et manches en étoffe écrie ; plissés et nœud de ruban au bas des manches. Poche sur le côté du tablier, avec nœuds de ruban assorti. — Chapeau *Policeman*, en paille anglaise ; passe plate et fond pointu. Écharpe de gaze crème autour de la calotte, passant sous le cou et nouée derrière, avec bout flottant.

G. N° 661.

TOILETTES DE BAL POUR VILLE D'EAUX. — 1. Costume en taffetas rose et gaze bleu pâle. — Robe princesse (en taffetas rose) à traîne unie, garnie devant d'un volant plissé. — Premier tablier (en gaze bleue) à bords dentelés et garnis de guirlandes de feuillage brun, brodées en soie plate, avec liséré de soie brune. — Polonaise décolletée en carré comme la robe, bordée de marron dans le haut, avec « modestie » intérieure en tulle blanc plissé et rayé de lisérés marron. Ce vêtement est lacé dans toute sa hauteur derrière (la robe est fermée de la même façon) et il se termine en deux pointes sur la traîne de soie. Le côté de la polonaise est drapé de façon à relever le tablier et tous deux retombent en pointes. Mêmes lisérés et broderies de marron sur tous les bords. — Souliers de taffetas rose à barrettes marron et bouffettes bleues.

2. Costume en taffetas blanc recouvert de tarlatane blanche. — Jupon à traîne, entouré d'un grand volant plissé en tarlatane. — Tablier et tunique en tarlatane, bouillonnés l'un et l'autre, avec montant de même étoffe. Des guirlandes de lisérons de toutes couleurs, avec feuillage, ornent et traversent le jupon en biais. — Cuirasse en taffetas et tarlatane, encadrée du haut et du bas de blonde anglaise blanche ; mêmes fleurs sur les épaules, au milieu, devant et sur le côté. — Lisérons assortis posés en guirlande et en traîne dans les cheveux.

G. N° 666.

TOILETTES DE VILLÉGIATURE. — 1. Costume en linon bleu pâle et dentelle noire. — Robe princesse (formant le dessous) garnie d'un très-haut plissé maintenu par plusieurs fils passés à l'envers. Même garniture au bas des manches, qui sont presque plates. — Tunique de dentelle noire s'ouvrant

en châle sur la robe et fermant en biais sur le côté de la hanche, où elle est garnie d'un nœud de ruban bleu. — Lingerie plissée en crêpe lisse blanc.

2. Petite fille de six ans. — Costume de toile écrie. — Jupon court uni et polonaise garnie devant d'une double rangée de boutons de nacre. — Paletot anglais sans manches, avec col marin garni d'une petite guipure écrie sur tous les bords.

3. Costume en taffetas rose et filet de soie blanche. — Robe princesse pour le dessous, garnie dans le bas de tous petits volants froncés. Le corsage est décolleté sur une guimpe de mousseline faite à petits plis, avec ruche et jabot de dentelles. Le bas des manches est orné d'un revers encadré de plissés, avec nœud de velours sur le dessus. — Polonaise en filet, décolletée dans le haut comme la robe, avec franges dessinant une berthe. Mêmes franges sur les bords inférieurs et nœuds de velours avec franges posés en échelle sur le milieu de la polonaise. Boucles de ruban rose, plates et à bouts flottants, fixant le relevé de la tunique sur le côté.

#### Description de la gravure coloriée n° 1344.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Costume Breton, composé de faille marron et de limousine grisaille à rayures multicolores. — Jupon à traîne, uni derrière, tout plissé devant où il est coupé par cinq galons de broderie bretonne. — Cuirasse-habit se prolongeant en longs pans sur les côtés, lesquels soulèvent le jupon en pouff par un galon ; des groupes de boutons de nacre, placés trois par trois, ornent les bords de l'habit, ainsi que la petite poche carrée qui est garnie d'un galon. Le corsage est ouvert en biais sur un devant de corselet en velours noir découpé en forme de cœur (selon le caractère du costume breton). Des galons ornent le corselet et le corsage sur lequel sont posés des groupes de boutons. L'intérieur de ce corsage, ainsi complété, est rempli par une chemisette d'organdi, toute bouillonnée et coulissée, avec ruche dans le haut fermant derrière. Velours noir avec cœur et croix d'or soutenant la ruche. Le galon breton entoure le haut et le bas des manches, ainsi que les bords inférieurs de la cuirasse. — Chapeau *Watteau* en paille d'Italie, garni d'un large nœud alsacien en velours noir et d'une plume blanche. — Ombrelle-canne en faille rouge avec volant de dentelle noire.

2. Costume en faille et armure de laine *car de Russie* de deux tons. — Jupon à traîne, entouré d'un haut volant monté à tête. — Cuirasse garnie devant et derrière de galons brodés ; plissés et volants au bas de la manche, reliés par un galon semblable. Le tablier est drapé, ainsi que la tunique, sur la cuirasse dont ils cachent le bord inférieur ; la tunique est entrecroisée derrière sous forme de pouff. Galons brodés sur tous les bords. — Lingerie plate en toile. — Chapeau noir en paillasson, garni d'une couronne de plumes. Tête d'oiseau dans le bas derrière et plume rouge dans le haut.

#### Patrons tracés annexés au journal.

La feuille de patrons tracés annexée à notre 1<sup>er</sup> numéro d'août contient les six modèles suivants :

1. Polonaise pour toilette de ville ou de plage.
2. Corsage de bal.
3. Chapeau, genre capote.
4. Costume Breton pour plage.
5. Blouse croisée pour petit garçon.
6. Robe en nansouck, garnie de broderie, pour enfant.

#### LES PAROLES D'OR

Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne savent pas les porter.

LA ROCHEFOUCAULD.

On a toujours plus d'esprit et d'agrément quand on s'abandonne dans la conversation, sans faire aucun calcul de vanité ou d'amour-propre.

M<sup>me</sup> NECKER.



## CAUSERIE

Le soleil, voilà l'actualité véritable. Bonne ou mauvaise, avantageuse ou néfaste, n'est-ce pas l'influence de la chaleur qui régit tout en ce moment? Tandis qu'on l'injurie,

Le dieu, poursuivant sa carrière,  
Verse des torrents de lumière  
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Il verse même des torrents de copie. Nous en appelons aux reporters attirés, aux spécialistes de faits divers. La chaleur est une collaboratrice précieuse.

Enfin, le voici revenu, le beau temps des chiens enragés, des insolations subites, des apoplexies foudroyantes.

C'est aujourd'hui qu'on peut sortir les antiques clichés sur le dogue hydrophobe qui pendant toute une après-midi a « semé la terreur » dans un quartier « d'ordinaire paisible », — sur le « courageux sergent de ville » qui a « tenu tête » pendant dix minutes à l'animal venimeux et qui est sorti vainqueur de la lutte. C'est le moment de reprendre les vieilles tirades sur le danger de boire froid quand on a chaud, et l'histoire classique du monsieur qu'on a vu « tressaillir tout à coup » et « tomber soudainement sur le trottoir » après avoir ingurgité un bock à la glace. N'oublions pas le cortège habituel des malheureux qui, sous le coup de la fièvre chaude, — la fièvre la plus naturelle en ce moment, — se sont précipités du cinquième étage dans la rue en s'imaginant piquer une tête dans un bain froid.

Chiens enragés, insolations, suicides, voilà pour le courant et pour la bonne moyenne du reportage d'été. Mais ce n'est pas tout : il reste l'imprévu, et le regain vaut souvent la moisson. Elle est fournie, cette semaine, la chronique de la chaleur; tout en vient, tout y revient : on n'a qu'à choisir.

Choisissons au hasard parmi les effets du soleil de juillet. Voici d'abord l'apparition de l'*Etoile* éclosée à ses premiers rayons, — pardon pour la métaphore : elle est incohérente, mais il fait si chaud ! — L'*Etoile* est le journal des cafés, restaurants et autres établissements du même genre. Orgeat, limonade, bière, voilà sa devise. L'*Etoile* veut combler une lacune, et nous osons lui affirmer qu'elle la comble avec le plus remarquable à-propos. C'est dans un instant comme celui-ci qu'on s'aperçoit que les sodas manquent d'organe et que les mazagrans réclament depuis longtemps un moyen de correspondre directement avec le public. L'*Etoile* tombe donc à merveille, et nous lui souhaitons de grand cœur de filer le plus tard possible.

Ceci, c'est un des bons effets de la chaleur. Il y en a de mauvais ; car il ne respecte rien, ce soleil torride ; il s'attaque aux plus hauts personnages : on l'a bien vu au Sénat !

C'est encore la chaleur qui a fait baisser les eaux de la Seine, sans considération pour le voyage entrepris par le conseil municipal de Paris, et qui a forcé nos édiles à dîner à minuit sonnant. Vous pensez si les plats étaient trop cuits, et le gigot brûlé :

Un dîner réchauffé ne vaut jamais rien...

Surtout quand il se termine à une heure du matin, comme celui-là !

Ce sont là quelques échantillons des méfaits de la chaleur actuelle ; mais qui pourrait tout relever ? Parmi les résultats les plus curieux de la température, nous voulons encore citer l'exemple d'un grand magasin qui annonce un rabais considérable pour cause d'expropriation. En fait, le rabais de moitié consiste en une augmentation d'un tiers sur les marchandises. Le phénomène est surprenant. Que voulez-vous, c'est la chaleur !

Nous allons oublier la grande victime du moment, c'est-à-dire le théâtre. Toutes les autres infortunes réunies ne sont rien à

côté de celle-là ! Quand le thermomètre monte, le niveau diminue chaque jour dans la caisse, qu'il s'agisse de drame ou d'opérette, qu'on ressorte les mannequins empaillés de *Louis XI*, ou les husards légendaires de la *Fille Angot*. Remarquez cependant que, grâce à la température actuelle, on a en outre de sa stalle un bain de vapeur, un bain complet, sans augmentation de prix ; mais le public est ainsi fait qu'au lieu de goûter ce supplément, il s'éloigne des théâtres transformés en hammams pour se porter en foule aux cafés-concerts.

Ah ! le café-concert, c'est le triomphateur du jour, — ou plutôt du soir. — Mauvaise bière, mauvaise musique, orchestre de contrebasse, chanteuse à tout faire, le public se jette sur cet amalgame équivoque, — le mêlé-cassis de l'art, — avec une soif que rien ne rebute. Pourvu qu'on lui serve le grand air, la belle étoile et le plein vent, il ne se montre pas difficile sur le reste. Aussi en abuse-t-on pour lui repasser tout le vieux fonds des romances sentimentales et des grivoiseries d'opérette, tous les ténors éraillés dont la province ne veut plus, toutes les nudités suspectes dont l'hôpital ne veut pas encore. Il est ainsi fait, ce cher, intelligent et spirituel public parisien, qu'il accepte, sans protester, ce ragoût indéfinissable et même qu'il y applaudit. Il va là en famille : femmes, enfants, frères et sœurs. Nous y avons vu jusqu'à des nourrices.

Et cependant il y aurait quelque chose à faire pour concilier les deux hygiènes, celle du corps et celle de l'esprit. Puisque le public veut un théâtre d'été, il conviendrait de lui donner un spectacle d'été qui ne fût pas un pot-pourri des refrains de barrière. Ce spectacle-là est tout trouvé. Nous y pensions hier en relisant le dernier livre de Théodore de Banville, ces *Esquisses parisiennes* où, descendu de l'Olympe, il a semé à pleines mains, sur le simple canevas de la prose, tous les trésors d'une imagination féérique. Ah ! les poètes ! laissez-les faire, et, à force de jeter, en enfants prodiges, les perles et les rubis, ils feront passer pour des avarés les prosateurs vulgaires, incapables de servir aux lecteurs un menu de pierres précieuses.

Donc, nous nous étions promené, en compagnie de l'auteur, à travers le monde couchant des Parisiennes de Paris, et ce monde panaché n'avait plus de mystères pour nous, grâce à notre guide. Nous avons vu le décor et la coulisse, le dessus et le dessous des cartes. Restait la conclusion, le dernier chapitre. Celui-ci s'appelle *l'illustre théâtre* et parle du vrai théâtre d'été.

C'est la comédie italienne : c'est Colombine, toute pomponnée de rubans qui volent à la brise ; c'est Cassandre, c'est le doux et naïf Pierrot, c'est le souple Arlequin. Voilà le théâtre qui conviendrait aux spectacles en plein air, avec son cadre élastique, ses scénarios faciles et la trame légère de ses intrigues.

« Ecoutez-moi, mes bons serviteurs. A défaut de *Plutus* et des *Oiseaux*, qu'on se rappelle la tragédie de Scapin et de Zerbinette. Arlequin, reprends la rose qui fait aimer, et toi ta face clair de lune ! Il me faut la vie, la passion, le regard flamboyant, le mot rapide, épigramme au tranchant d'acier, le vin dans les verres et le rire aux dents blanches, la lyre harmonieuse et le fouet sanglant, la joie bien portante et la sainte ironie. Souvenez-vous que je viens d'Athènes ! »

Ainsi parle la muse de M. de Banville, et l'écho lui apporte le refrain de quelque ineptie... Hélas ! c'est un rêve.

Arlequin et Colombine  
Vers le pays où l'on dine  
Hier se sont envolés...

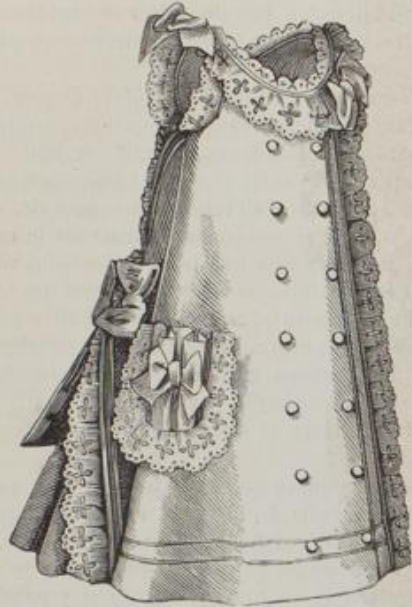
Ce n'est pas ce cher, intelligent et spirituel public parisien qui leur fera un pont d'or pour revenir. Il est habitué au mêlé-cassis et ne veut pas sortir de là. — C'est la chaleur !

LUDOVIC SAUVEUR.



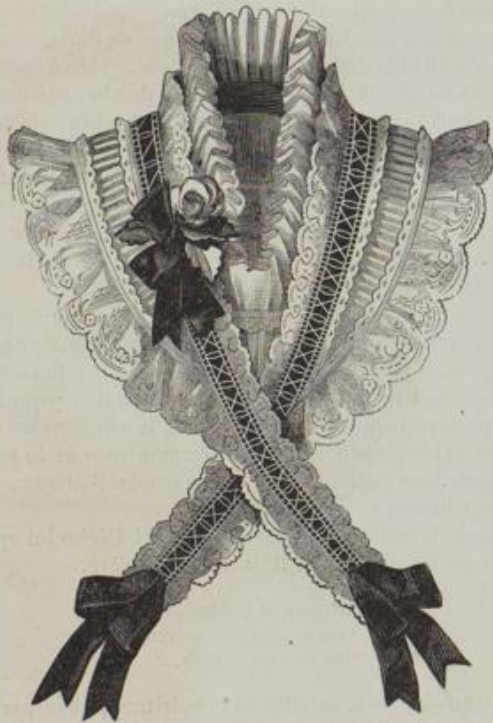
## DETAILS DE MODES

1 et 3. Robe de piqué blanc pour fillette de cinq à sept ans. — Cette



1. Robe pour fillette (vue de devant),

robe dont le devant est de forme princesse, est boutonnée sur le côté par deux rangs de boutons de nacre; dos plat et jupe froncée. De grands revers sur les côtés, se réunissent en pointes au bas de la taille avec un



2. Fichu pour robe ouverte en carré.

nœud de ruban bleu. Des bandes de broderie anglaise ornent l'ouverture de la robe devant, les bords des revers, le haut du corsage et l'entournure du bras. Nœuds papillon sur les épaules.

2. Fichu pour robe ouverte en carré. Le corps principal est en organdi, plissé à petits plis maintenus, formant une « modestie » carrée devant. Ruche de tulle ou crêpe lisse à l'intérieur et volant de valenciennes sur le bord extérieur. Un entre-deux bordé de mêmes dentelles, avec un velours noir posé dessous, entoure le haut du fichu pour croiser dans le bas et se



3. Robe pour fillette (vue de dos).

terminer par des nœuds papillon. Nœud semblable groupé avec une rose sur le côté de la ruche.

4. Fichu de dîner ou de soirée. Le corps principal, en crêpe lisse, est drapé en trois plis se prolongeant en pointes devant. Par derrière, une



4. Fichu de dîner ou de soirée.

couture faite au milieu donne à ce fichu le caractère d'une petite pèlerine, deux volants de blonde anglaise en marquent le tournant. Une dentelle semblable, mais plus basse, garnit les pans, qui se réunissent à la taille sous un nœud de ruban bleu pâle; ces derniers se relient, par une traverse de ruban tordu, à un autre nœud placé de côté.



5. Calotte russe en paille anglaise : coiffure de fillette. Un large entourage de myosotis forme, sur le bord du chapeau, l'unique et gracieuse garniture de ce modèle.

6. Chapeau « à la jeune femme », en paille anglaise grise. Passe très-renversée et calotte melon. Ruche de ruban de gaze bleue autour de la calotte et bavolet plissé de même étoffe. Large bandeau de fleurs des champs sur le devant.

7. Capote de paille de riz formant bavolet plissé. Nœud alsacien en ruban rouge, avec traverse et brides se nouant devant. Bandeau de coquelicots sous la passe devant.

ÉCHOS DE LA MODE

Ceux qui affirment que les modes sont stationnaires en ce moment, se trompent. Les chaleurs, les voyages, la vie aux champs, surtout les exercices équestres auxquels se livrent constamment les femmes du grand monde, ont amené des changements notables dans leur manière de se coiffer et de s'habiller.

Pour la ville et les sorties du matin, la robe adaptée n'est plus du tout de mise; elle a fait place à la blouse, serrée à la taille, garnie de broderies, à col marin, et aussi à la robe avec paletot demi-ample. Toutefois, la robe adaptée et à traîne a conservé tout son prestige pour les salons. Les femmes bien faites n'ont aucune tendance à répudier une forme qui

Dans les hautes régions du monde, les femmes se coiffent maintenant sans le secours des chignons grotesques que les coiffeurs de profession avaient eu l'art de leur imposer. Elles se contentent de leurs propres cheveux qu'elles portent très-courts, comme cela s'est pratiqué sous le premier Empire, comme les portaient M<sup>me</sup> Récamier et la reine Hortense, en un mot à la *Titus*; désignation qui fut donnée au genre de coiffure que le futur successeur de Vespasien avait empruntée, avant son avènement au trône, à la belle Bérénice.

Il est évident que cette mode ne peut être adoptée que par les femmes dont les cheveux frisent ou bouclent naturellement. C'est très-séant, à la condition que ce genre de coiffure soit accompagné d'un chapeau Louis XIII, surmonté d'une longue plume et crânement relevé à l'un de ses bords.

Lorsqu'une femme est en grande toilette, elle tirera parti de cette coupe de cheveux à l'aide de gracieuses bandelettes et de fleurs naturelles artistement placées. Cela est d'un bien autre effet que des fleurs mises dans de faux cheveux amoncelés sur la tête.

Le style de cet attifet exige comme corollaire ou la robe amazone ou la robe à longue traîne. Généralement il convient que la robe soit d'étoffe foncée ou de piqué blanc; l'effet produit alors par l'ensemble de cette tenue est tout à fait gracieux et digne d'un portraitiste à la façon de Carolus Durand aujourd'hui, de Watteau plus anciennement



5. Calotté russe pour fillette.



6. Chapeau « à la jeune femme ».

leur sied à merveille et qui leur donne tant d'avantages sur des émules corpulentes.



7. Capote de paille de riz.

encore, ou de Landseer, le peintre de la salle des beautés au palais de Windsor. Eugène CHAPUS.



PLANCHE G. N° 666. — DESCRIPTION, PAGE 374.



TOILETTES DE VILLÉGIATURE





1344

*Jules David*

*Boisjoly*

*A Long, imp. v. des Marais, 66*

*Ad. Goubaud & Fils, Ed. Paris*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffures de M<sup>lle</sup> Marie Bataillon, r. Chérese, 5. - Toiles pour deuil des  
Magasins de La Scabiouse, r. de la Puce, 10. - Supens et Commures de P. de Plument, rue Vivienne, 33.  
Passementerie et Garnitures (N<sup>os</sup> 76<sup>es</sup>) de la M<sup>me</sup> Vatelot & C<sup>ie</sup>, r. Embury, 39.*

*Entered at Stationer's Hall*



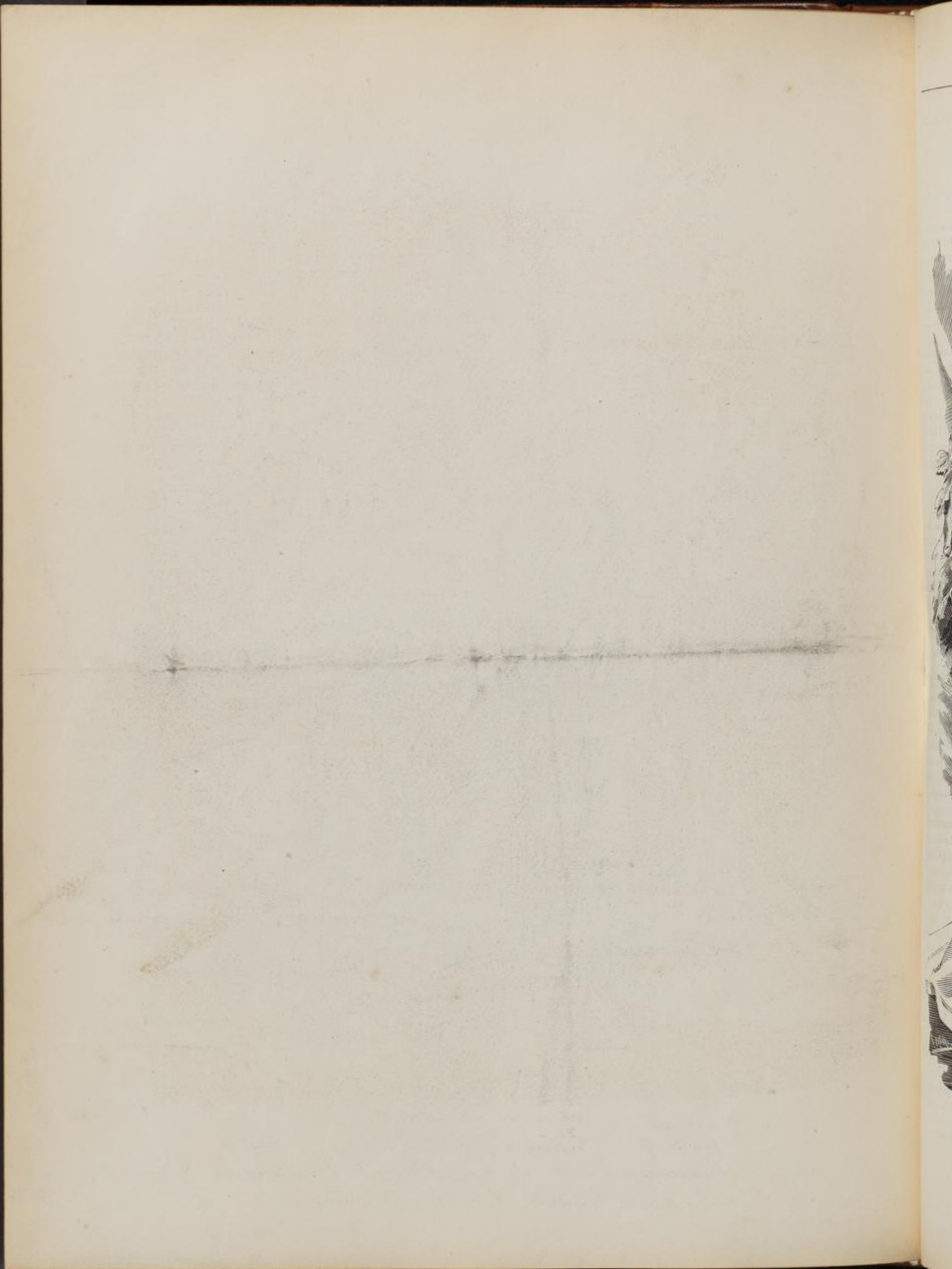




PLANCHE G, N° 661. — DESCRIPTION, PAGE 374.



TOILETTES DE BAL POUR VILLE D'EAUX



## LE PÈRE DE L'ENFANT

(NOUVELLE. — SUITE.)

Enfin Rosalie n'eut plus qu'une nuit à passer près d'Etienne. Cette nuit-là fut tout à fait réparatrice pour le blessé, qui s'était endormi plus promptement et plus profondément que d'habitude.

Vers deux heures, Franck, désireux de savoir comment Etienne se reposait, se leva bien doucement, revêtit sa robe de chambre, marcha sur la pointe des pieds, et, par un vitrage qui permettait d'apercevoir le malade dans son lit, il regarda.

O surprise! Comme Etienne sommeillait de la façon la plus calme, Franck vit Rosalie se pencher sur le front du jeune homme et y déposer un baiser..

Après, la garde-malade revint s'asseoir en face d'Etienne, qu'elle contempla silencieusement.

Quand le premier moment de surprise fut passé, Franck, cédant à une pensée subite, tourna ses regards vers Rosalie, qu'il observa pendant quelques minutes.

De grosses larmes coulaient le long des joues de cette femme.

Franck se retira, retenant son souffle jusqu'à ce que, en se recouchant, il s'estimât assez édifié par cet incident pour conclure :

— Assurément il existe une certaine ressemblance entre Rosalie et Etienne... Et ce baiser tout maternel et si tendre! Ces soins si diligents!... Je le parierais : Etienne est le fils de Rosalie!... Oui, oui, je me rappelle bien avoir rencontré la fausse garde-malade... soit dans le quartier Saint-Victor, il y a vingt ans, soit en province, soit dans la rue que nous habitons aujourd'hui. Cela mérite une attention soutenue. Il convient que j'en aie bientôt le cœur net...

Le lendemain, en réglant ses comptes avec Rosalie, qui paraissait fort émue, Franck lança cette interrogation soudaine :

— Madame, n'avez-vous pas connu, naguère, dans un quartier ort éloigné de notre demeure actuelle, une institution de jeunes gens dirigée par M. Brissaud?

A ces mots, Rosalie éprouva un trouble très-visible. Elle balbutia :

— Je ne me rappelle pas bien... oui... peut-être... Depuis longtemps j'habite une maison proche de la vôtre...

— Recueillez vos souvenirs, madame, reprit le mathématicien, qui énonça la date précise du jour où un panier contenant un enfant avait été descendu dans la cour de l'institution Brissaud.

Aussitôt Rosalie poussa un profond soupir. Elle trembla de tous ses membres, et, surmontant sa timidité :

— Monsieur! monsieur! Épargnez-moi, dit-elle avec une agitation qui achevait de divulguer, malgré elle, son secret déjà à demi surpris par l'ami d'Etienne.

Franck fit un geste bienveillant qui rassura Rosalie. Sans insister, il alla droit à son secrétaire, pour y prendre une petite somme d'argent qu'il présenta à son interlocutrice.

Mais celle-ci :

— Il m'est absolument impossible d'accepter, dit-elle. Je ne puis ici recevoir un salaire... Oh! non non! Etienne est sauvé! Etienne vivra! Cela me suffit... Cela me paie amplement des soins que je lui ai donnés.

En vain Franck insista, cherchant à la faire changer de détermination. Elle repoussait la main qui lui offrait de l'argent.

Comme Franck considérait Rosalie avec attendrissement, et avec une certaine sévérité tout ensemble, la garde-malade ne songea point à se retirer.

Loin de là, ayant fermé la porte qui donnait dans la chambre d'Etienne, elle supplia le mathématicien de daigner l'entendre, parce qu'elle devait lui expliquer les causes de sa conduite coupable.

— J'attends votre récit, madame, dit l'ancien répétiteur... Regardez-moi comme un discret confident.

## IV

Rosalie, après avoir fait un suprême effort sur elle-même, commença ainsi :

— Je demeurais avec ma mère dans une maison contiguë à celle qu'occupait M. Brissaud. J'avais dix-sept ans. On me disait jolie. Nous travaillions dans les châles, pour un marchand en gros de la rue de Cléry. Dans plusieurs circonstances, M. Brissaud eut occasion de me voir, de me parler. Je lui plus et bientôt, dans des lettres que j'ai conservées, il me déclara son amour, il me fit les promesses les plus positives. Il se présentait en futur mari...

— C'est bien l'éternelle histoire de la séduction!

— A l'aide d'un véritable roman, trop long à vous raconter, imaginé pour triompher de mon inexpérience, et aussi, je dois l'avouer, en caressant le désir que j'avais de m'élever au-dessus de ma condition, cet homme devint l'unique objet de mes pensées... Puis je me berçais d'une folle espérance. Je ne doutais point de devenir bientôt la femme de celui qui m'avait fait de si beaux serments... Oh! monsieur, il faut que vous ayez été l'ami le plus constant d'Etienne pour que je vous fasse de si pénibles aveux!...

— Parlez, dit Franck, j'ai maintenant hâte de tout savoir.

— Ma mère mourut, continua Rosalie. Une maladie foudroyante l'enleva. Elle mourut ignorant mon malheur. Mais à peine elle eut fermé les yeux que je pus mesurer l'étendue de mes maux. J'étais mère, hélas!... A dix-neuf ans, seule sur terre, abandonnée par l'homme que j'avais tant aimé, je ne gardai plus aucune foi en l'avenir. Je me sentais écrasée sous le poids de ma faute... Mais je voulus me venger!... J'exécutai un projet dont vous connaissez quelques détails, et qui a eu pour conséquence l'adoption d'Etienne par les élèves de l'institution Brissaud.

— Comment vous est venu l'idée de nous confier votre enfant? demanda Franck ému de compassion.

— Vous la trouverez naturelle, reprit Rosalie, quand vous saurez la suite de mon histoire, quand vous aurez appris le nom du père d'Etienne... Oh! je ne vous cacherai rien, monsieur! Vous me commandez? Vous flétrissez de toutes les forces de votre âme, si généreuse et si belle, l'indigne mère qui manqua de courage après avoir failli au devoir, et qui, ayant un fils, ne sut pas réparer du moins sa faute en élevant elle-même cet enfant qui, lui, n'était pas coupable de sa naissance?...

— Tout dépend des circonstances, observa gravement Franck.

— Oh! merci pour votre indulgence!... Un mot suffira pour que vous compreniez ma conduite... Le père d'Etienne s'appelait Brissaud!

— M. Brissaud! s'écria Franck au comble de l'étonnement. Oh! oh! qui l'aurait cru! oh! l'hypocrite!

— Lorsqu'il m'eut lâchement délaissée, je le menaçai de poursuites incessantes... Mais il implora ma pitié, pour ainsi dire... Et je n'eus pas la force de le perdre, en frappant sa femme, innocente de son crime!

— Vous avez eu raison d'agir ainsi.

— Cependant la pauvreté m'étreignait, et je me débattais en vain sous les griffes de la misère... Je voulus que mon fils ne partageât pas mon sort... J'usai d'un stratagème. Me rendant chez une amie, qui habitait notre ancienne maison, à côté de la pension Brissaud, je l'intéressai à mon malheur, je la fis complice de mon désespoir. De très-grand matin, après avoir passé la nuit chez elle, je plaçai le petit innocent dans un panier et je le descendis dans votre cour. Personne ne se douta de la chose... Quant à M. Brissaud, il dut bien se rendre compte de mon acte prémédité, du dépôt que je lui confiais... Mais il se garda de faire des



recherches, de me trahir, de me dénoncer. Qui sait? ses entrailles de père s'émurent... Il donna asile à son enfant! Maintes fois j'ai résolu de me faire connaître au fils qui, par vos soins, grandissait de corps et d'intelligence. Plus j'étais ignorante, misérable, anéantie, plus je savourais la joie de le savoir instruit, hors de peine, destiné à une carrière honorable... Jamais, depuis, je n'ai revu M. Brissaud... L'homme qui s'est joué de mon amour, qui par caprice a torturé mon cœur, n'existe plus... Je reste dans ma pauvreté humiliée, douloureuse, je combats toute pensée de troubler la vie d'Etienne, en me nommant à lui... Ne vous figurez pas, monsieur, que j'aie de l'indifférence pour ce fils déjà glorieux, envié par ses rivaux, aimé d'une femme qui aura le bonheur pur de vivre auprès de lui... Depuis le jour où j'ai eu la triste courage de m'en séparer, j'ai cherché, j'ai multiplié les occasions de l'apercevoir... Quand il passait, tout jeune, pour aller, sous votre conduite, au collège Henri IV ou à la promenade, je le couvais du regard, et je pleurais. Plus tard, où qu'il fût, je vins loger dans les environs, de manière à me tenir au courant de ce qui lui arrivait. Oh! souvent, quelles muettes et profondes jouissances j'ai intérieurement éprouvées! Chacun de ses nombreux succès compensait une de mes tortures, effaçait un de mes remords, me payait tous les sacrifices que je m'étais imposés pour ne pas lui dire, en implorant mon pardon: « Je suis ta mère! »

— Et aujourd'hui?..

— Aujourd'hui, lorsqu'il vient d'échapper à un si grand danger, je remercie le ciel d'avoir connu sa maladie, pour lui prodiguer, en cachette, des soins maternels!...

— C'est bien, dit Franck en se frappant le front.

— Vous respecterez mon secret, monsieur, et vous continuerez de guider Etienne jusqu'au jour où vous déciderez que je puis lui avouer...

— Oh! oh!... Je verrai... je ne dirai rien... répondit Franck en hochant la tête.

Ces quelques mots percèrent le cœur de Rosalie.

Elle rompit l'entretien en disant:

— Je reviendrai quelquefois, n'est-ce pas? pour voir mon fils, pour le voir seulement!

Et Rosalie prit congé de Franck. Elle n'était pas sans inquiétude sur les déterminations ultérieures du mathématicien.

Celui-ci, resté seul se rappela les paroles de cette femme. Il décida, dans sa sagesse, qu'il convenait de disposer toute chose de manière à préparer un dénouement heureux pour la mère et pour le fils.

Telle fut la première pensée du mathématicien.

Mais lorsque, complètement revenu à la santé, Etienne reprit sa vie ordinaire, un sentiment nouveau s'empara de Franck.

Il conçut une sorte de jalousie. Il craignit que, tôt ou tard, Rosalie ne revendiquât ses droits imprescriptibles, et que, en conséquence, la parenté entre lui et Etienne ne s'altérât sérieusement. Ce fils pouvait le sacrifier à sa mère, aller vers elle, le quitter, préférer à tous la femme qui lui tendait les bras.

Rosalie dérangeait donc le problème de Franck. Selon lui, elle avait le droit, elle aurait la volonté de détruire, par un mot, l'ouvrage de vingt années. Jamais Etienne ne s'était appesanti sur la question de sa naissance. Lui en parler, qu'elle imprudence insigne!

Qu'advierait-il de Franck, au cas où l'influence d'un véritable parent annihilerait la sienne? Il ne posséderait plus que la moitié, à peine, du cœur de celui dont il avait fait son idole. A coup sûr, il en mourrait de chagrin.

Aussi, loin d'engager Rosalie à se nommer, Franck, la première fois qu'il revit cette rivale, lui donna presque à entendre que le jour où Etienne saurait la vérité, elle n'aurait plus à compter sur un dévouement absolu de sa part.

C'était mal sans doute. Mais cela s'accordait avec le caractère de cet homme bizarre, n'agissant en rien comme les autres, et

poursuivant à outrance une idée fixe. Etienne était sa chose, sa propriété, — disons le mot: son problème vivant.

## V

Cependant l'ingénieur, guéri, avait repris ses travaux. Son talent grandissait, et sa position, comme spécialiste, devenait considérable.

Dans les réunions officielles du ministre, il paraissait toujours entouré d'un groupe de notabilités industrielles, qui le tenait en haute estime. Plusieurs invitations privées le faisaient, en outre, pénétrer dans les intérieurs opulents, où il était fort recherché.

De temps à autre, Rosalie venait visiter Etienne et Franck, en gardant la plus complète réserve. Si l'un d'eux avait besoin de quelque aide, soit pour le linge, soit pour certains soins domestiques, il consultait l'excellente femme dont la valeur était justement appréciée.

Les choses ne cessaient de marcher au gré d'Etienne.

Franck, lui aussi, ne se sentait pas d'aise, tant Rosalie avait exactement suivi ses injonctions.

Plusieurs années s'écoulèrent, marquées par les fortes œuvres et les succès croissants d'Etienne, désormais passé à l'état de savant non contesté. Honneurs, récompenses, gains superbes, tout semblait vraiment lui tomber du ciel. Chacun citait son heureuse fortune.

Mais, tout à coup, le front de l'ingénieur se rembrunit.

A son air inquiet, parfois troublé, incessamment nerveux, Franck devina quelque contrariété nouvelle, dont, selon l'usage, il voulut avoir sa part.

Il interrogea Etienne sur ce point délicat.

— Je n'ai aucun chagrin, mon cher Franck, répondit l'ingénieur. Seulement je te dois un aveu qu'il ne me coûtera pas de te faire.

— De quoi s'agit-il donc? Allons, avouez, monsieur, avouez! dit Franck un peu rassuré.

— Volontiers. Je suis amoureux... déclara Etienne.

— Amoureux, toi! s'écria Franck, comme s'il n'eût pu admettre une telle énormité. Voilà, en effet, du nouveau. Etienne donne dans le travers! Etienne est amoureux!

— Ah! dame, tu ne t'attendais pas à cela?

— Non, certes. L'amour est un méchant bambin muni d'un carquois, et aux traits duquel j'ai toujours su me dérober. L'amour horreur des mathématiques; celles-ci le lui rendent bien. Les mathématiques ne peuvent s'accorder avec le dieu qui inspira Anacréon.

— Sur ce point, cher Franck, il me semble que tu émettes des idées fausses. Pour être mathématicien, on n'en est pas moins homme.

— Parfait!... Mais...

— Je te le répète, interrompit brusquement Etienne, tu émettes de fausses idées... Tu sais pourtant, Franck, que j'ai un esprit sérieux, un cœur qui ne joue pas avec les sentiments.

— Est-ce que tu ne me l'as pas prouvé?

— Eh bien! laisse-moi achever ma confidence, repartit vivement Etienne assez radouci.

Le jeune homme annonça à l'ancien maître d'étude qu'il avait rencontré, dans les salons d'un inspecteur des mines, une personne charmante, avec laquelle il avait fréquemment dansé, et dont la conversation lui avait révélé le vif et rare esprit. Mademoiselle Blanche Guérin était jolie, aimable, gracieuse au suprême degré; peu riche, heureusement, car sa très-mince fortune permettait qu'il la demandât en mariage...

— Patatras! voilà mon échafaudage qui s'écroule, dit Franck avec une gaieté railleuse... Baste! j'avais disposé tout pour que monsieur Etienne vécût en célibataire, comme moi; je m'étais bercé du doux espoir qu'il suivrait mes traces et ne voudrait que



la science pour compagne de ses jours et de ses nuits!... Mais les deux yeux d'une jeune fille ont brisé cet espoir...

Tout bas le mathématicien ajoutait :

— Et rendu mon problème insoluble!...

— Ainsi, tu serais mécontent si je me mariais?

— Je ne dis pas cela, Etienne. Ta volonté est libre, *liberum arbitrium*. Si tu crois que l'amour et la science puissent faire bon ménage, marie-toi, mon garçon. Je n'y mets aucun obstacle...

— Merci, Franck, grand merci... Des difficultés s'élèveront peut-être... Sans famille, seul au monde, j'ai trouvé en toi un guide, un protecteur, un père... Je chercherai à nouer des relations avec les parents de mademoiselle Blanche Guérin, et au moment propice je te chargerai d'aller demander la main de celle que j'aime...

— On ira. Qu'importe la différence de nos manières de voir! Il faut que tu sois heureux... Il me semble certain d'ailleurs, que mademoiselle Blanche sera fière de devenir ta femme.

— Bon Franck! que Dieu l'entende!

L'heure du dîner ayant sonné, les deux amis s'apprêtèrent pour aller prendre leur repas chez le restaurateur, comme les étudiants, comme les Parisiens qui n'ont pas maison montée. Ni l'un ni l'autre ne soufflèrent mot sur le sujet en question. Un accord tacite existait entre eux. Etienne avait gagné sa cause.

Huit jours après, Franck s'habilla, le matin de la façon la plus irréprochable, avec habit et pantalon noir, avec gants et cravate blanche.

Eh quoi! Franck mettait des gants!... Cela signifiait qu'il devait rendre une visite de cérémonie.

Les voisins, qui le connaissaient, sourirent légèrement en le voyant passer. Depuis bien longtemps notre original n'avait fait pareille toilette.

Il était brillant de la tête aux pieds. On eût dit qu'il allait assister à une distribution de prix et déposer des couronnes sur le front des lauréats, ou bien qu'il avait audience chez un ministre. En réalité, il se dirigeait vers la demeure de M. Clovis Guérin, petit propriétaire, habitant la rue Saintonge, au Marais.

Bientôt Franck demandait pour Etienne la main de mademoiselle Blanche Guérin, exposait avec orgueil, avec franchise, la valeur du jeune prétendant, et croyait fermement avoir réussi dans sa négociation, quoiqu'il n'eût pas reçu de réponse immédiate.

Était-il possible de refuser un gendre tel qu'Etienne? Aucun ingénieur ne possédait un avenir plus assuré, ne promettait de plus brillants travaux.

Refuser Etienne! Non, non : le soupirant de mademoiselle Blanche avait toujours marché à la tête de sa promotion, en laissant fort loin de lui ses rivaux.

Il ne connaissait pas d'obstacle; il triompherait dans cette circonstance comme dans tous ses concours.

Voilà ce que M. Franck posait en principe.

Le mathématicien n'imaginait pas que M. et M<sup>me</sup> Guérin gardassent quelque préjugé à l'endroit de la naissance d'Etienne. Il leur prêtait volontiers ses sentiments propres.

— Donc, se plaisait-il à conclure, donc, mon laborieux Etienne goûtera tout le bonheur auquel il aspire. Plus favorisé que moi, lui, il aura place entière au banquet du monde.

S'occuper de Rosalie, admettre les droits de cette femme à se déclarer hautement mère d'Etienne, cela n'entraînait pas dans l'esprit de Franck.

— Plus tard, décida-t-il tout d'abord, les événements indiqueront la marche à suivre, quant à la filiation de mon fils d'adoption.

En attendant, et d'une manière absolue, puisqu'Etienne aimait Blanche Guérin, il fallait vite célébrer le mariage. Rien ne pouvait empêcher ce dénouement. Une fois marié, Etienne deviendrait chef de famille, d'une famille légitime. Le problème de Franck allait se résoudre.

Quelle joie sans mélange ressentait le digne Franck!

Oui, le pauvre enfant recueilli par des écoliers devait enfin conquérir un rang dans la société.

Et qui avait accompli la noble mission d'élever, d'instruire, de diriger Etienne? Qui avait patiemment cultivé son intelligence? Qui avait fait de lui un homme remarquable.

C'était Franck, toujours Franck, dont l'œuvre s'achevait d'une façon transcendante.

Augustin CHALLANDEL.

(La suite au prochain numéro.)

## HISTOIRE D'UNE VILLE D'EAUX

### I

*Où allons-nous?* Tel est le cri de la population parisienne, de ce tout Paris fashionable, — vingt mille personnes à peu près, — essaim doré qui s'apprête à quitter le nid hivernal et à s'envoler aux quatre coins de l'horizon. *Où allons-nous?* A Trouville, au Tréport, à Dieppe, à Biarritz! En Suisse, en Italie, aux Alpes, aux Pyrénées, à Aix, à Cauterets? Allons, dépêchez-vous de choisir.

Pour moi, je ne choisis pas, je suis blasé depuis longtemps sur les charmes de nos stations balnéaires; j'ai dans le passé un souvenir qui me désillusionne à jamais de nos modernes villes d'eaux. Trouville, Dieppe, Aix, Cauterets, qu'êtes-vous en face du plus célèbre, du plus brillant, du plus confortable des casinos passés, présents et à venir! je veux parler du casino de Martingaf!

Peut-être n'avez-vous pas connu Martingaf; c'était pourtant la création suprême du célèbre X..., une des illustrations germaniques, que l'art de Mengin regrette encore plus que la grande finance. Je vous en parlerai donc.

Quand vous sortez de la ville de Carlsruhe, cet immense éventail en pierre de taille, vous vous trouvez, en vous dirigeant vers Stuttgart, sur une route jaune, sinueuse, bordée de sapins, qui vous conduit droit à une grande plaine d'une aridité peu commune. Cette plaine, sèche comme le cœur d'un agent de change, c'est le pays de Martingaf. Vous découvrez la Forêt-Noire, qui forme à l'horizon une magnifique tenture de ténèbres; les cimes des Alpes grimpent dans les nues, tristes, imposantes et sourcilieuses comme la barbe d'un vieux sculpteur; on entend par moments les vagues mugissantes du Rhin, qui exécutent des points d'orgue, des notes élégiaques et d'énormes ballades.

L'illustre X..., ayant remarqué ce pays de Martingaf en se rendant un certain été à Baden-Baden, s'était dit qu'un homme intelligent qui aurait beaucoup roulé dans l'existence, pourrait fonder sur ce terrain quelque chose de neuf et de grandiose qui éclipserait certainement Hombourg, Spa, Bade, Aix-la-Chapelle, etc. Du reste, quand le célèbre inventeur vint poser les jalons de son entreprise sur cette terre de Martingaf, il n'y avait absolument, en fait d'habitants, que deux lapins allemands, élèves de Jean-Jacques Rousseau, établis là pour ne pas payer de contributions. Des savanes d'orties et de chardons couvraient une partie du sol. Pas la moindre végétation gracieuse, pas un rameau vert, pas même la queue d'un pierrot. Mais ces difficultés même excitaient l'incomparable faiseur.

— Vous verrez, disait-il, quand nous aurons ouvert les becs de gaz de l'annonce et de la réclame, vous verrez comme ce morceau de parchemin qu'on appelle Martingaf paraîtra tout d'un coup animé, plein, verdoyant d'ombrages, de fleurs et de villanelles.

### II

Mais nous n'en sommes pas encore aux camélias de l'entreprise. Procédons par ordre.

X... commença par ramasser de l'argent; vous pensez bien



qu'il n'eut pas beaucoup de peine. Il lui suffit d'un simple coup de tantam pour faire venir à lui une foule de capitaux naïfs. Les *Eaux de Martingaf* et X... à leur tête, quelle amorce irrésistible! Lesté du nerf de la guerre, il partit en campagne, et une fois sur le terrain : — Il s'agit, dit-il à son architecte, de me construire pour maison de conversation un local excessivement élégant et fantastique. Pour cela, je ne vous accorde que deux matières, le verre mousseline et le fil d'archal. Quant aux autres constructions, aux hôtels destinés aux touristes et aux joueurs, continuez sur le même plan.

Tout cela n'était que le prélude, la préface. Pour poser devant le public les eaux de Martingaf, encore fallait-il qu'il y eût des eaux. L'*impresario* ordonna donc à ses ingénieurs de creuser de toutes leurs forces à un certain endroit qu'il leur désigna. Quand l'entonnoir lui parut avoir acquis une profondeur suffisante, il les fit descendre avec une échelle de cordes et des lanternes, et leur cria du haut du trou :

— Ohé! là bas, avez-vous découvert quelque chose?

— Oui.

— Est-ce de l'eau minérale?

— C'est du charbon de terre!

X... ne se laissa pas décourager par cette tentative. C'était un esprit ferme.

— Nous exploiterons le charbon de terre plus tard, dit-il en redressant son col de chemise. Au surplus, je suis bon d'égarer mes recherches dans ces régions mystérieuses où la nature a enfoui ses « trucs... » restons à la surface du sol. Qu'on me construise ici un petit bassin. Je loue à Paris, place Maubert, un certain nombre d'auvergnats, qui seront chargés de remplir toutes les nuits, à deux lieux de là, leurs tonneaux, qu'ils viendront vider dans le bassin. J'institue ainsi les eaux de Martingaf. Je puis y mettre tout ce que je voudrai : du sel, du poivre, du clou de girofle.

Homme de tête, homme d'exécution! Deux jours plus tard, X... lançait dans le public un prospectus énorme, surmonté d'une vignette éblouissante, représentant un château, sur le frontispice duquel on lisait en grosses lettres :

#### EAUX DE MARTINGAF

« L'efficacité de ces eaux pour toutes sortes de maladies, monomanies, malaises intérieurs et extérieurs, vient d'être universellement constatée par toutes les Académies de l'Europe, facultés, pharmacies, illustrations médicales des quatre parties du monde. Les eaux médicinales connues jusqu'à ce jour ont la funeste habitude d'exhaler toutes sortes de parfums assez désagréables en société : c'est l'hydrogène sulfuré, c'est l'ammoniaque, le chlore, l'œuf pourri, une foule d'horreurs que les médecins attachés aux établissements d'eaux thermales conseillent aux gens délabrés d'ingurgiter pour recouvrer la fleur, le coloris, toutes les roses du printemps et de la santé.

« Les eaux de Martingaf ont, au contraire, la prétention de n'offrir au goût et à l'odorat que des principes agréables. Essence de truffes, coulis d'écrevisses, sauce Robert, sauce aux crevettes, bouillon de faisan, voilà leur composition. Ces eaux conviennent surtout aux jeunes littérateurs étiolés par la muse, qui ont consacré la plus belle partie de leur jeunesse à courir après des éditeurs. Elles conviennent également aux pianistes voyageurs qui ont failli recevoir le knout pour avoir fait trop de victimes dans la haute société russe; aussi aux ténors italiens qui portent des corsets et se mettent, à la ville, du blanc de céruse sur le visage. Puis aux financiers, aux coulisiers expulsés de la Bourse, qui ont attrapé des rhumes de cerveau en faisant leurs affaires à la belle étoile.

« Les cures opérées par les eaux de Martingaf sont déjà si nombreuses qu'il faudrait plusieurs millions de rames de papier pour

les énumérer. Vous ne voyez pas autour de nos sources ces fantômes inclinés sur eux-mêmes, ces physionomies blêmes et chétives comme on en rencontre dans les établissements ordinaires. Tous nos malades rient, chantent à tue-tête, improvisent des ponts-neufs... »

#### III

Voilà pour la partie sérieuse et pratique des eaux de Martingaf. Reste maintenant le côté pittoresque, la physionomie des lieux, les sites, les promenades. Un pays d'eaux qui ne serait pas posé dans la publicité comme la vallée de Tempé, le bocage des bocages, l'oasis des oasis, serait bien assuré d'avance de n'avoir aucune notoriété. Les forêts d'orangers, les buissons de tubéreuse s'ouvrirent donc chaque jour... à la quatrième page des grands journaux. Toute la presse répéta que pour rêver, pour aimer, pour effeuiller les roses de l'existence, il n'y avait au monde que les eaux de Martingaf, les sinuosités ombreuses, les sites enchantés, les rameaux verts de Martingaf.

Tous les jours, nouvelles formules, nouveaux coups de trompette :

« Grandes chasses de Martingaf! C'est décidément le 1<sup>er</sup> septembre prochain que doivent s'ouvrir les solennelles et magnifiques chasses de Martingaf. L'Europe entière va monter à cheval. Des meutes innombrables de caniches parfaitement dressés seront mises à la disposition de messieurs les touristes qui pourront chasser à loisir sous les auspices de ces intéressants animaux. Du reste, dans les chasses de Martingaf, vous n'avez à essayer aucune des fatigues ni des vicissitudes qui accompagnent ordinairement ce genre d'exercice. L'administration du casino a pris d'avance toutes les mesures pour que le gibier fût plein d'égards envers messieurs les étrangers qui lui feront l'honneur de le poursuivre. Il s'offrira à leurs coups en temps et lieu convenables... »

Le succès répondit pleinement à l'attente de X..., et il ne tarda guère à récolter le fruit de ses annonces prestigieuses. En vain quelques vieux Spartiates élevaient de temps en temps la voix pour tonner contre ces « infâmes tripots ». Tripot, grand Dieu! parce que le célèbre X..., homme de progrès, n'avait pas voulu négliger le jeu, le fond essentiel, le thème principal de tous les pays d'eaux... On jouait donc à Martingaf comme partout ailleurs, mais quelle supériorité dans les détails! comme on sentait bien, jusque dans les moindres particularités, la touche d'une organisation vigoureuse capable de renouveler tout ce qu'elle manie!

Vous ne voyiez que bien rarement autour des tapis verts de Martingaf de ces physionomies empreintes de fatalité, qui ont jeté un si mauvais vernis sur les anciens tripots parisiens. X... voulait que l'assemblée eût toujours, autant que possible, un air de bonne humeur et de folâtrerie. Les grincements de dents, les anathèmes étaient sévèrement interdits. Les tragédies étaient on ne peut plus mal vues. Du reste, latitude complète pour les mises, les enjeux. La banque de Martingaf tenait tout ce qu'on voulait. Dans les autres établissements, on vous limite à une certaine somme; dans les salons de Martingaf, vous pouvez risquer non-seulement votre argent, mais même vos effets de corps, vos bottes, votre gilet de flanelle, votre chemise.

Mais, parmi tous les établissements d'utilité publique dont l'heureux X... dota le plus heureux pays de Martingaf, il en est un surtout que je recommande à l'attention des directeurs de jeu. Ce bâtiment, ou plutôt cette enceinte, était un cimetière à l'usage des joueurs malheureux qui se décidaient à se couper la gorge ou à se faire sauter la cervelle à la suite de spéculations aventureuses. La vérité avant tout! Je ne puis pas dissimuler qu'il n'y eût à Martingaf, comme ailleurs, à enregistrer tous les ans un certain nombre de petits accidents. Mais quels progrès! On était sûr d'être enseveli, sans aucune rétribution, dans un terrain parfaitement ombragé, orné de cyprès et de saules pleu-



reurs en plein rapport. On vous garantissait une épithète soit en vers, soit en prose; vous pouviez même la commander d'avance à un littérateur très-distingué attaché pour cela à l'établissement.

Cœurs élevés, intelligences supérieures, vous me demandez ce que sont devenues les eaux de Martingaf? Hélas! faut-il l'avouer? lorsque la guerre se déchaîna sur l'Europe, et promena le long du Rhin ses canons Krupp, cet établissement incomparable fut un des premiers détruits. On osa accuser d'immoralité ces eaux de Martingaf si pures et si bienfaisantes! Qu'on dise encore que nous ne sommes pas dans un siècle sacrilège! Aux temps de crise et d'effervescence, on ne s'arrête pas même devant les établissements de jeu, ces hauts foyers de civilisation et de morale! On les rend responsables des légers accidents que la roulette occasionne par hasard dans le sein des familles. Il n'est que trop vrai qu'il faut désespérer de l'avenir du monde, puisque le casino de Martingaf, comme toutes les nobles choses de ce temps-ci, a péri sous la faux de la révolution.

Et le vieux cliché n'a pas tort: *Où allons-nous*, puisqu'on ne peut plus aller à Martingaf?

Baron SHOP.

## REVUE DES MAGASINS

En vue des voyages et séjours dans les villes d'eaux, la *Scabiouse* (rue de la Paix, 10) a successivement établi les plus jolies séries de costumes de deuil et demi deuil, de vêtements et de chapeaux que l'on puisse désirer.

Parmi les derniers modèles édités, nous citerons un costume beige, gris deuil: — Jupon à traîne, entouré de plissés de laine et de plissés de taffetas glacé, de nuance assortie, alternés et surmontés d'un bouillon. Le dos de ce vêtement est orné d'un V en taffetas, formant un col rabattu devant. Un autre V constitue la poche sur le côté du tablier, avec nœuds de ruban à longs bouts flottants. Le devant de la polonoise est orné, dans le bas, de deux biais de taffetas terminés par des franges; ces devants, drapés sur les côtés, se rattachent à la tunique, qui tombe en carré. Les petits côtés du dos se détachent à partir de la taille et forment des pans de ceinture, se nouant au bas de la tunique pour retomber sur la traîne. C'est extrêmement joli.

Tous les costumes de la *Scabiouse* offrent, du reste, un caractère très-particulier d'originalité de bon aloi, qu'accepte sans hésitation la femme le plus comme il faut.

Le grand paletot *Duchesse*, dont nous avons parlé dernièrement, a un grand succès pour les eaux et les promenades du soir en voiture. C'est une sorte de mac-farlane en drap du Thibet ou de l'Inde garni de riches passementeries et franges de nuance assortie.

Le *duster-coat* de la *Scabiouse* est le vêtement indispensable pour le voyage. Etabli en jolie étoffe anglaise, à petit damier noir sur noir, un peu brillante, et d'une forme peu ordinaire, il séduit qui le voit. Les manches sont boutonnées sur le vêtement devant et derrière.

Comme chapeaux, la forme amazone, la forme capeline, la toque, le bérêt, le tyrolien, voilà les modèles favoris, toujours en vue des eaux. Quant à l'ornementation, on peut sans crainte s'en rapporter à cette excellente maison: il n'y aura aucun regret à redouter.

— Il y a passementiers et passementiers: ceux qui sont à l'affût des productions de la mode et qui innovent constamment, comme le fait la maison VATELOT et Cie; et ceux qui se contentent de suivre les sentiers battus, changeant rarement leurs habitudes et n'étant jamais disposés à renouveler leurs modèles avant épuisement complet. N'olons encore cette différence, que les maisons de gros du genre de celle de la rue Turbigo, 59, offrent de plus réels avantages à l'acheteur que les maisons de détail; il y a un bénéfice net et clair, pour une couturière ou une mère de famille, à pouvoir prendre les boutons par grosses ou demi-grosses, les galons par métrage de 25, 50 ou 100 mètres, etc., etc. Nous insistons beaucoup sur ce point parce qu'en province il y a souvent des femmes qui n'y songent pas; elles se contentent d'acheter leurs fournitures (mercerie et garnitures de robe) chez les merciers de leur localité, plutôt que de s'adresser à Paris dans une maison respectable et bien posée où, malgré le prix du transport, elles paieraient moins cher, tout en ayant la dernière nouveauté parue.

La maison Vatelot et Cie, que nous avons pris l'habitude de recommander à nos lectrices, possède de superbes assortiments en galons, passementeries, franges, filet, chenille, etc.; des collections de boutons de toute dimension et pour tous les genres; des dentelles de Mirecourt, des broderies à l'anglaise, des plissés de mousseline et de soie, etc.; tout ce qui forme, en un mot, la garniture de costume et constitue l'élément indispensable à l'état de couturière.

— L'innovation si heureuse apportée par M. DE PLUMENT à sa vente ordinaire de corsets et de tournures a eu le plus grand succès. L'annonce seule que nous avons faite dernièrement de cette jolie collection de Jupons de percale a attiré un monde énorme dans les magasins de la rue Vivienne, 33.

Nos lectrices ont pris au sérieux nos conseils économiques à ce sujet, et bon nombre d'entre elles ont choisi chez M. de Plument jusqu'à trois de ces gentils Jupons. Elles se trouvent ainsi à la tête de trois toilettes différentes avec la polonoise de ton neutre que nous leur indiquions. La toile grise est même fort appréciée à ce propos et d'un usage excellent. Le prix de ces Jupons, qu'on nous reproche de n'avoir pas indiqué, varie entre 8 et 18 francs. Ce n'est pas ruineux!

M. de Plument, qui suit et connaît la mode aussi bien que nous, n'a pas manqué d'employer l'élément rouge pour quelques-uns de ses Jupons; tantôt c'est un grisaille dont les plissés sont lisérés et coupés de bandes rouges; tantôt c'est le jupon lui-même qui est composé de plissés noirs et rouges alternés. Enfin, les combinaisons ne manquent point, ni le bon goût non plus.

— Avis! Toutes les personnes qui tiennent à être bien gantées doivent exiger absolument que leurs gants soient cousus par les excellentes *surjeteuses* de MOUX de Grenoble (Isère). Cette couture est incomparablement supérieure à toutes les autres; elle est très-solide, très-souple, très-mince, et réunit ainsi toutes les qualités désirables.

M. d'A.

## A NOS ABONNÉES

Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire, mais le mal vient trop souvent de ce qu'en nous écrivant, soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. AD. GOUBAUD ET FILS et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

AD. G. ET FILS.

## SOMMAIRE DU 1<sup>er</sup> NUMÉRO D'AOUT 1876

**TEXTE.** — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Les Paroles d'or. — Causerie, par M. Ludovic SAUVEUR. — Echos de la mode, par M. Eugène CHAPUS. — *Le Père de l'Enfant*, nouvelle, par M. Augustin CHALLAMEL. — *Histoire d'une ville d'eaux*, par le baron SHOP. — Revue des magasins et renseignements divers.

**ANNEXES.** — Gravure coloriée n° 1344, dessin de M. Jules DAVID: toilettes de plage. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte: P. n° 344, dessin de M. E. PRÉVAL: toilette d'excursion. — G. n° 664, dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes de bal pour ville d'eaux. — G. n° 666, de M. E. PRÉVAL: toilettes de villégiature.

ROUVENAT (☼) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

L'île de Jersey est maintenant presque aussi fréquentée que les ports de la Normandie ou de la Bretagne; elle est même le point de mire des baigneurs qui aiment les excursions. Climat tempéré, sol montagneux, côtes escarpées, végétation luxuriante, et des promenades si belles, si verdoyantes qu'elles ont valu à cette île d'être surnommée « l'Émeraude de l'Angleterre » : voilà des avantages qu'on ne trouve pas partout.

Saint-Hélier, la capitale de l'île, est dans une position délicieuse, sur la baie Saint-Aubin, défendue par le fort du Prince-Régent et le château d'Elisabeth. On y prend des bains, et la plage, à l'heure de la musique, offre l'aspect d'une promenade vraiment parisienne, tant les femmes y sont jolies et les toilettes élégantes; d'ailleurs, on y parle plus français qu'anglais.

De grands cars à trois chevaux, des *mail-coach* à quatre chevaux, sans compter une foule de voitures particulières, emmènent chaque jour un nombre infini d'étrangers visiter les plus beaux endroits de l'île. Parmi les sites remarquables, et ils sont nombreux, nous nous rappelons particulièrement : le Mont-Orgeuil Castle, vieux château bâti sur un roc dont le pied baigne dans la mer; les gorges de Pley-mout, avec leurs énormes rochers minés par la mer, à travers lesquels passe le cable télégraphique sous-marin; le trou du Diable, véritable gouffre où s'enfoncé la mer à marée haute. Enfin, l'île de Jersey, avec ses routes ombragées comme les allées d'un parc, ses villas riantes et couvertes de fleurs, nous semble un Eden ravissant qu'on ne se lasse point d'admirer.

Qu'on aille à Londres ou qu'on séjourne à Paris, qu'on visite telle plage ou telle ville d'eaux, — en un mot, qu'on se trouve dans n'importe quel lieu où le mouvement mondain est un peu accentué, — l'observateur est frappé de l'élégance coquette de la toilette des petits enfants,

Ce sont de délicieux mélanges de tissus, des combinaisons de garnitures et des profusions de dentelles, de broderies et de rubans, à rendre ces chers mignons idéalement jolis, — ou bien du dernier grotesque. Il n'y a pas de milieu : les babies sont aujourd'hui, selon le goût qui domine dans leur toilette, ou de gracieux amours ou des singes grimaçants.

Nous approuvons complètement, nous l'avons maintes fois dit,

la forme actuelle de leur habillement; ce vague, ce flottant de la robe anglaise, qui domine aujourd'hui, convient à leur petit corps de forme indécise, toujours trop gros ou trop maigre. Sur ce point essentiel, personne, à peu près, ne se trompe; c'est le choix et l'emploi des garnitures qui laissent plutôt à désirer. Aujourd'hui, par exemple, que le courant rouge domine si impérieusement la mode, on se sert de cette couleur d'une façon aveugle pour ces pauvres innocents qui n'en peuvent mais! Rien ne nous choque plus qu'une large ceinture rouge enveloppant le corps d'un baby; tant de rouge sur si peu de hauteur nous effraye. Au contraire, un nœud de ceinture rouge, ne faisant que relier les côtés de la robe et tombant derrière, nous paraît chose charmante et toute naturelle. Nous n'approuvons pas non plus les robes rouges qu'on leur fait; les broderies anglaises blanches dont on les garnit n'en atténuent pas suffisamment l'éclat. En revanche, de petits nœuds papillon en ruban rouge, posés en échelle sur le devant d'une robe anglaise

blanche, avec nœud plus large, mais sans pans au bas du dos nous semblent ravissants.

Le foulard imprimé, en petits dessins ou fines rayures, s'emploie fort bien avec des cachemires unis pour costumes d'enfants. La robe anglaise est ouverte tantôt devant, tantôt derrière, et ces deux étoffes servent l'une pour le fond, l'autre pour le dessus.

LES MODISTES ont admirablement compris, en cette saison, le



P. N° 323. — MANTELET-CAPELINE.



caractère mutin de la physionomie enfantine et leur série de coiffures est créée avec un goût et un tact parfaits. Quoi de plus espiègle que le *Pifferaro*, de plus mutin que le *béret*, de plus naïf que la *cloche*, de plus champêtre que le chapeau *Niçois*? Mouseline et valenciennes bouillonnées et ruchées, rubans rouges et bleu marine, voilà le fond des garnitures employées.

La toque de lophophore et la toque bordée de velours noir, avec aigrette blanche, constituent la coiffure élégante d'une jeune fille, lorsque celle-ci n'est point passionnément éprise du chapeau tyrolien à fond pointu. Mais qu'on se défie bien du rouge à ce sujet; le chapeau est, par lui-même, d'allure assez osée pour qu'on ne doive point chercher à le rendre impertinent! Nous trouvons du dernier mauvais goût le chapeau en question entouré d'une écharpe de dentelle rouge qui, croisée derrière, vient ensuite se nouer par devant.

Le genre *coulissé* est fort employé, en ce moment, par les LINGERES parisiennes, qui l'utilisent à propos de modesties, de guimpes et de canezous; sans compter les sous-manches, dont l'élégance augmente en raison de l'importance donnée par le raccourcissement des manches de robe. Les coulissés, très-rapprochés, sont unis quelquefois par des entre-deux de guipure avec velours ou ruban étroit passé dedans; ce genre convient particulièrement à la modestie.

Nous indiquerons à nos lectrices de gentilles parures, — col et manchettes, — en organdi ruché à plis creux, dont les petits ourlets sont recouverts de mignons points de Saxe en coton de couleur. C'est d'un effet et d'une douceur de ton délicieux, — un vrai nuage bleu, rose ou lilas, autour du cou.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 323.

MANTELET-CAPELINE pour soirées de bains de mer. — C'est un élégant tricot bleu pâle et blanc, formant une mantelet avec capuchon. Les bords de celui-ci, coquillés naturellement par leur ampleur, se rabattent devant comme un col, avec nœud de ruban pour fermer le tout. Même nœud dans le haut du capuchon.

G. N° 665

ÉLÉGANTES TOILETTES DE VILLE D'EAUX. — 1. Costume en foulard bleu uni et foulard broché de deux tons bleu pâle. — Jupou à traîne, entouré d'un volant froncé. — Polonaise très-ample et très-longue de façon à ce que le tablier soit drapé et ramené par-dessus la traîne de la polonaise, pour être fixé sur le côté, sous un nœud de ruban assorti au bleu du foulard uni. La couture de ce côté est ouverte et forme soufflet sur le jupon qu'on aperçoit. Franges pomponnettes sur les bords inférieurs. La manche est ouverte au coude par un crevé de foulard bleu pâle; elle est terminée par un cornet plissé. — Petit col montant, en foulard uni, dans le haut du corsage. — Lingerie élégante, en dentelle ruchée, et barbe cravate. — Chapeau, genre *Tyrolien*, à calotte haute et passe très-relevée derrière, avec large cache-peigne de roses. Écharpe de gaze blanche autour de la calotte.

2. Costume en taffetas marron et taffetas à rayures blanches et bois. — Jupou à traîne, entouré d'un volant plissé que surmontent deux biais. — Tunique à traîne bordée de biais marron, formant la pointe au milieu devant, drapée en pouff et relevée près de la poche par une patte de foulard uni clouée de boutons boules. La poche, en forme de cornet, est ornée d'un plissé et de biais en uni, avec petit chou de ruban au bas. — Veston demi-ajusté, plus long devant que derrière, ouvert sur un gilet assorti au jupon et que ferment des boutons boules. Le veston, encadré de bardes unies, est fermé au cou et à la taille par des nœuds de ruban. Manche duchesse entourée de deux volants plissés, avec brassard de ruban noué sur le des-

sus. — Lingerie élégante, collerette et sous-manches de dentelle. — Chapeau *matelot*, en paille noire, garni dessus et dessous d'écharpes en foulard à rayures bois et blanc, avec groupe de mûres.

G. N° 668.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en cachemire gris et taffetas caroubier. Jupou à courte traîne, entouré d'un volant dont le bord est dentelé et chaque dent ornée d'une corne de taffetas se rabattant sur l'un des côtés. Un plissé de taffetas termine le jupon. — Tunique-tablier à bords dentelés et de tout point semblables à ceux du volant précédent; deux écharpes, l'une en taffetas, l'autre en cachemire, sont drapées au milieu derrière, puis croisées l'une sur l'autre pour soutenir la tunique. — Cuirasse sans autre garniture qu'un plissé de taffetas posé en éventail au bas du milieu du dos; la couture s'ouvre par des revers boutonnés dessus. Col de taffetas et, dans le bas des manches, un plissé avec une écharpe de soie. — Lingerie plate en toile. — Chapeau paillason noir entouré d'une écharpe de gaze crème, bouillonnée et soutenue derrière par une boucle de nacre.

2. Costume en lainage de fantaisie bleu pâle uni et à rayures bleues et bois. — Jupou à traîne, entouré de deux volants bordés de biais en lainage bois. — Polonaise formant un tablier assez long, se détachant par les côtés de la tunique, et tombant en traîne sur le jupon. — Le tablier, qui est coupé de façon à ce que l'un de ses côtés soit ample et long, est drapé assez haut, puis ramené derrière; où il forme une sorte d'écharpe à plis maintenus au bas du dos; il retombe ensuite en pointe de châle sur la tunique. Des bandes de lainage bois, avec des franges assorties à toutes les nuances de la toilette, entourent les bords de la polonaise. Nœuds de ruban sur les angles de l'écharpe. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille à larges bords doublés de soie couleur bois, garni d'une écharpe en gaze bleu pâle avec un cardinal pour ornement.

#### Description de la gravure colorisée n° 1346 E.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Petit garçon de cinq à six ans. — Costume de cachemire blanc. — Pantalon court, bordé de velours noir sur les côtés, avec boutons assortis. Blouse décolletée en carré, ouverte en biais, bordée de même, ainsi que la ceinture ronde, et boutons semblables; la manche, ouverte vers le coude, forme le soufflet. Chemisette en nansouck, à petits plis et ruche de même étoffe, simplement ourlée; boutons de velours sur le pli du milieu. — Béret de cachemire, entouré de velours noir et garni sur le côté d'un œillet rouge.

2. Costume de jeune fille, en beau foulard gris. — Jupou à courte traîne, entouré d'un grand volant plissé, et garni d'une écharpe de même étoffe, drapée en biais sur le devant du jupon. Un nœud de ruban gris foncé orne le milieu de l'écharpe, et un autre nœud plus volumineux fixe les deux bouts de celle-ci sur le côté près de la traîne. — Cuirasse ouverte en châle, garnie de boutons gris foncé, et plissés de cette nuance au bas des manches. — Fichu en foulard assorti aux nœuds, garni de franges et noué sur le milieu de la poitrine. — Lingerie ouverte en broderie et valenciennes. — Chapeau de paille à passe inclinée sur le front et relevé derrière. Nœud alsacien sur le devant de la calotte et plume blanche sur le côté derrière. — Gants de Turin. — Ombrelle assortie à la toilette, pour le dessus, et doublée de soie rose.

3. Petite fille de huit ans. — Costume en cachemire rose. — Jupou complètement plissé et corsage rond également plissé devant et derrière, où il est fermé et garni, ainsi que le jupon, de boutons de nacre. Paletot tout à fait décolleté sur le corsage, encadré sur tous ses bords d'une cordelière de soie rose et blanche, lacé derrière par une cordelière de même sorte, avec glands aux deux extrémités, laquelle est nouée dans le bas. Les manches, montées à volonté au corsage ou au paletot, sont garnies d'une cordelière sur la couture; le parement est lacé sur le dessus de la même façon que le paletot. — Lingerie composée de ruches de dentelle anglaise. — Chapeau de paille anglaise, à passe baissée devant, garni de marguerites des prés et de ruban rose.

4. Toilette de femme âgée. — Costume en matelassé bleu marine et même étoffe rayée de blanc et bleu pâle. — Jupou à traîne, bordé d'un liséré de soie blanche et entouré d'un volant plissé. — Polonaise lisérée de blanc et garnie de franges. La partie de derrière, bien plus longue, est doublée de blanc sur les bords des côtés, où elle est relevée en coques de



façon à laisser voir cet intérieur. Poche garnie de ruban gros bleu et nœuds de large ruban derrière. Le bas des manches est orné d'un parement uni et de boutons de nacre. — Vêtement additionnel entouré d'un liséré et de franges; une petite poche carrée sur le côté, lisérée de blanc et garnie de nœuds. — Lingerie plate. — Capote de paille de riz blanche, garnie de faille bleue, avec bavolet et barbes de dentelles blanches.

#### Description de la gravure coloriée n° 1345 D.

Substituée à la gravure n° 1346 E, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Chapeau *Pifferaro* en paille grise. La calotte est entourée, d'un côté, d'un ruban rouge cardinal formant des boucles plates dans le bas derrière; l'autre côté est garni d'une guirlande de roses. Même garniture en bandeau devant.

2. Fichu en ruban pékin bleu et blanc, entouré extérieurement de blonde anglaise, et intérieurement de plissés en crêpe lisse. Nœud assorti pour clore le fichu.

3. Fichu-plastron en linon blanc, liséré de rose sur le bord extérieur. Col rabattu formant revers, en linon rose, à bords rouleautés. Ruche de mousseline brodée dans l'intérieur du fichu et doubles coques de même broderie pour fermer le tout.

4. Col *Mario-Amélie* en linon rose, bordé d'une mousseline brodée faisant dentelle, et recouvert d'un col de même mousseline brodée. Nœud de ruban rose pour terminer.

5. Chapeau de paille d'Italie à calotte arrondie, passe enlevée et bavolet ondulé. Petite dentelle noire au bord de la passe et bandeau de ruban violet faisant nœud catogan derrière. Même ruban autour de la calotte, avec touffe de plumes grises au sommet, et barbes de dentelle noire formant deux coques soufflées sur le bavolet.

6. Chapeau *Duchesse*. Passe diadème en paille d'Italie, bordée de velours bleu, et bandeau de même étoffe. Une mantille de surah bleu ou de gaze recouvre la calotte, ainsi que tout le chapeau, et retombe sur les épaules derrière. Une guirlande de marguerites entoure le haut de la mantille; celle-ci, au bas de la calotte, est plissée et retenue par une chaîne avec des glands.

#### Description de la figurine coloriée L. N° 89.

Annexe spéciale de l'édition n° 3.

TOILETTE DE VISITE A LA CAMPAGNE. — Costume de batiste à rayures rose et bleue. — Japon à traîne, entouré de deux volants taillés en biais et coupés de place en place par des bandes de linon bleu uni posées à plis fixes. Au-dessus de cette disposition, derrière, il y a un grand volant bleu et plissé. — Tunique princesse, avec longue bande bleue ajoutée au milieu devant, boutonnée derrière jusqu'à mi-jupe où se pose un nœud de ruban bleu à pan tombant. Col rabattu et parements aux manches en même étoffe que le costume. Poche plissée en linon bleu et dentelle de Mirecourt sur tous les bords. — Chapeau genre *Pifferaro*, en paille de riz, garni d'un bandeau de petites roses et de myosotis, et entouré dessus d'une écharpe de gaze rose.

### ÉCHOS DE LA MODE

Malgré l'émigration générale de cette fraction du monde parisien qu'on est convenu d'appeler « *Tout Paris* », il reste encore à peu près deux millions de chrétiens dans le cirque brûlant des fortifications: aussi, en dépit de la température agréable aux vers à soie qui liquéfie le bitume des boulevards, l'asphalte du *Skating-Palais*, grâce à un système de ventilation puissante, est-il toujours sillonné par les jarrets solides des skatineurs et les jambes élégantes des jolies skatineuses.

Le soir, la façade, éclairée *a giorno*, jette ses reflets sur la file des équipages et des voitures qui stationne dans la contre-allée de

la Grande-Avenue du Bois de Boulogne, après une promenade nocturne au bord des lacs.

Un air plus frais, venant du jardin et de la terrasse, circule dans la vaste enceinte du Rink, dominé par le Divan-Café, où les élégantes viennent écorcher une glace en regardant le tourbillon mouvant qui glisse au son de la musique, et qui rappelle aux paresseux ce souvenir de *Galatée*:

Ah! qu'il est doux de ne rien faire,  
Quand tout s'agite autour de nous!

Un bien joli costume de visite, qui a reçu le nom de robe Abeillard, — nous serions bien en peine de dire pourquoi.

Le corsage, très-long naturellement, est lacé derrière et ouvert en carré devant très-bas. Le carré est rempli par un grillé de velours noir. C'est réellement d'un très-joli effet.

La jupe est un fourreau très-étroit, ouvert d'un côté, toujours par une grille de velours, sur un second fourreau de soie couleur chair.

Une chose d'un goût extrême, c'est le petit châle ou fichu d'Alsacienne en crêpe de Chine tout brodé avec longue frange muguet. Ce petit châle est d'un effet charmant, disposé par une main savante, la pointe devant sur la poitrine, les deux pans noués derrière, le châle drapé sur chaque épaule, et un bouquet de fleurs sur l'épaule gauche.

Vu dans Paris, — porté par une Anglaise, nous nous hâtons de l'ajouter, — un chapeau de tulle blanc, orné de dentelle blanche (de Honiton, une dentelle royale) et... d'une botte de cresson de fontaine!

Il est vrai qu'au dernier siècle, les Françaises tombèrent, un instant, dans de pareils errements de goût. La vicomtesse de Laval ne se montra-t-elle pas, à la cour, avec un napperon damassé sur la tête et *mis à pouf*, ce qui fut trouvé d'une folie charmante! On alla jusqu'à se coiffer de carottes, de choux, etc., et l'on se pâma d'aise, disant: — Cela a l'air si *simple!* des légumes, cela est plus *naturel* que *les fleurs!*...

Faisons une excursion d'un moment sur une de nos plages.

Rien de plus drôle que ces petits kiosques de paille, doublés de soie ou de perse, dans lesquels les femmes s'enferment sous prétexte d'être à l'ombre. Elles font toutes l'effet de marchandes de journaux. Un ami arrive, s'accoude et cause avec madame, qui passe son joli minois à la fenêtre. Quelques-unes ajoutent un moustiquaire.

Deux et trois fois par jour, les valets de pied viennent et tournent le kiosque le dos au soleil.

On porte toujours beaucoup de toile à carreau, unie, etc.; pour les jours froids, quelques tuniques de cachemire crème, parme ou rose-thé.

Les costumes de toile ou de batiste se garnissent toujours avec de grandes dentelles de fil très-hautes. D'autres effilent la toile de 30 centimètres à peu près. On noue de façon à imiter les franges espagnoles.

On a définitivement adopté le chapeau pointu, en gros paillasson, retroussé hardiment d'un côté. On le double de velours nacarat, prune ou vert sombre.

X. V.-P.



## CHRONIQUE MONDAINE

Ce que nous disions, tout récemment, de l'affluence du beau monde à Paris dans toutes les solennités de quelque éclat, s'est splendidement confirmé au mariage de M. le comte Antoine de Gontaut-Biron avec M<sup>lle</sup> Cécile de la Panouse. Quelle belle assemblée, quelle sélection ravissante de femmes élégantes et blasonnées! C'étaient M<sup>mes</sup> la maréchale de Mac-Mahon, la duchesse Pozzo di Borgo, la comtesse et le comte de Damas d'Hautefort, la duchesse et le duc de Fezensac, le prince d'Orange, le comte d'Abzac, le duc de Montesquiou, la duchesse et le duc d'Araray, le prince de Beauvau, la duchesse de Fitz-James, la comtesse Armand de Maillé, etc.

On le voit, c'était bien du beau Paris! Cependant, selon l'idée commune, il devrait être partout ailleurs qu'à Paris en ce moment, et voilà qu'il n'est nulle part, si ce n'est qu'à Paris! Cela ne s'explique, comme nous l'avons dit, que par l'ubiquisme de ce monde. Plusieurs, en effet, dans cette assistance, la veille du mariage, étaient à plus de cent lieues de Paris; et ils sont accourus à l'indication précise de la lettre de faire part.

Les toilettes étaient exquises. La jeune mariée était surtout remarquée pour son gracieux maintien. Sa robe, d'une simplicité de bon goût, lui seyait à merveille. D'ordinaire, ces toilettes nuptiales forment un cadre dans lequel les plus jolies physionomies s'effacent quelque peu; cette fois, c'était tout différent, ainsi que toutes les dames de l'assemblée en faisaient l'observation.

Un autre mariage, qui mérite qu'on s'y arrête, est celui de M<sup>lle</sup> Maréchéwitch avec le baron Isakoff. La fiancée est l'une des nièces du baron Stieglitz, dont la fortune est peut-être la plus considérable de toute la Russie. Elle dépasse dix millions de revenu. Veuf aujourd'hui, le baron Stieglitz a vu successivement mourir ses quatre enfants et n'a plus que des neveux ou nièces sur lesquels il a reporté toute son affection.

On juge, dès lors, du trousseau et de la corbeille de M<sup>lle</sup> Maréchéwitch. Même dans la colonie russe, où l'on ne s'émeut pas facilement du faste déployé, on n'en revenait pas des raffinements de luxe montrés à cette occasion.

Il n'y avait pas moins de quarante toilettes complètes dans le trousseau de la fiancée, de toutes couleurs et de toutes formes. Les réminiscences de la garde-robe de *Peau-d'Ane* ont été dépassées en cette occasion. D'après cela on peut juger des splendeurs de la corbeille. En dehors des dentelles, réunissant les différents genres de dentelles connues dans leurs spécimens les plus achevés, des éventails, des châles de l'Inde et de Perse, les bijoux formaient une collection d'un attrait inépuisable. Il y avait deux rivières en diamants, dont l'une à deux rangs, incomparable; une parure de turquoises, d'une dimension invraisemblable, avec diadème digne d'une impératrice; des perles blanches et des perles roses d'une eau merveilleuse; un médaillon orné d'un saphir, qui, à lui seul, serait une fortune pour bien des gens; un bouquet de fleurs en diamants, se démontant et pouvant former une couronne; puis toute une suite de bijoux byzantins d'un fini et d'une recherche de travail sans prix.

La cérémonie religieuse avait réuni à l'église de la rue Daru toutes les hautes individualités de la société russe encore présentes à Paris et offrait une assemblée de toilettes plus élégantes les unes que les autres.

Les meilleures choses ne se perfectionnent qu'avec le temps. On a fait du bois de Boulogne une promenade délicieuse, bien que toutes les opinions ne soient d'accord ni sur le mérite des eaux qu'on y a fait venir, ni sur le bon choix des arbres par lesquels on a remplacé ceux qui avaient été dévastés par la guerre. La plupart de ces plantations auraient pu être plus belles, celles

surtout qui ornent l'entrée du bois à l'avenue de l'Impératrice; mais là n'est pas la question qui nous occupe.

Ce que l'on pourrait reprocher à l'ordonnance de cette promenade aimée des Parisiens, c'est le manque d'originalité et d'innovation. Les modèles de ce qu'on a fait, existaient un peu partout en Angleterre et en Allemagne. Il fallait autre chose.

Un de nos amis avait des idées et un plan à ce sujet: cela nous revient en mémoire par les chaleurs foudroyantes tombées sur nous, depuis le commencement de juillet, et qui, s'il faut en croire les Mathieu de la Drôme les plus accrédités, menacent de se prolonger encore pendant tout le mois d'août et une partie de septembre. Il aurait voulu que le bois de Boulogne devint, comme certaines promenades d'Espagne et de Portugal, un endroit où l'on dresserait des tentes pour les nuits brûlantes. Les fidèles habitués de ce parc délicieux, au lieu de s'en aller quand l'aiguille de leurs montres s'achemine vers minuit, se retireraient sous ces tentes fixées dans quelques parties agrestes du bois aux vastes enceintes, et la poursuivraient jusqu'aux premières lueurs du jour, de campement en campement de leurs gais propos, leurs conversations, leurs intimités, leurs rêveries. On se visiterait, on s'inviterait à des collations charmantes. Il y aurait des concerts sous ces retraites mystérieuses. C'est au plus beau de la nuit qu'on quitte ordinairement le bois de Boulogne; ce serait au plus beau de la nuit que, dans ce projet, imité des habitudes heureuses des nations méridionales, on préluderait à l'installation d'autres jouissances, jouissances moins creuses que celle de se promener toujours et toujours! Combien d'étrangers, si cette attraction existait, seraient retenus l'été à Paris!

L'idée, aujourd'hui, est à qui veut la prendre, la développer. L'embellir, surtout à qui pourrait la mettre à exécution, car elle n'est pas sans difficulté à réaliser, ainsi que notre ami lui-même en convenait, à cause de certaines immixtions de l'autorité municipale. Mais cette autorité, toujours si impartiale, permet bien, après tout, les cafés et les foires! Pourquoi ne permettrait-elle pas des réunions, tout aussi recommandables, dont l'ingéniosité assurerait au programme des plaisirs de Paris une piquante attraction de plus.

Le départ de Paris de la reine de Grèce a eu lieu avec quelque précipitation. Sa Majesté devait passer plusieurs jours auprès de sa mère avant de se rendre en Angleterre auprès de son mari; mais tout à coup un télégramme envoyé par le jeune roi est arrivé appelant la reine en toute hâte. Trois fêtes allaient être successivement données à l'intention de Leurs Majestés: une, notamment, était la matinée offerte par le prince et la princesse de Galles dans les jardins de Chiswick.

La raison de haute convenance avait parlé, et la reine quitta Paris dans l'espace de quarante-huit heures; mais elle avait eu le temps de commander et d'emporter avec elle trois toilettes destinées à paraître dans les trois assemblées.

L'une de ces robes était en tulle garnie de grands plissés dans le bas, formant ruche autour d'un cordon de roses brodées sur de la gaze, et le relevé en faille, également garni d'une bordure de ces roses brodées. Toilette d'un caractère tout particulier: quelque chose de nuageux et d'aérien comme le duvet, auquel se seraient merveilleusement associés des nuages de cheveux parfumés et poudrés du dix-huitième siècle.

Une seconde toilette consistait en une cascade de muguet, relevée par des rubans caroubier tombant sur une jupe de gaze blanche satinée. Tout le devant de la jupe ne formait qu'un bouquet de muguet; le corsage, également couvert de ces fleurs et arrêté sur le côté par une touffe de fleurs mélangée de ruban caroubier.

La jeune reine a quitté Londres; elle se rend à Copenhague et de là en Russie, où elle passera l'hiver jusqu'au 1<sup>er</sup> février. La grande-duchesse Constantin, sa mère, a mis son palais de Saint-Pétersbourg à la disposition de Sa Majesté.





L. N° 89

Imp H. Lefevre Paris

Ad Goubaud & fils Editeurs.



On peut, du  
pas près ternair  
à que la bonn  
es-alleux, se c  
débélime. Lon  
ment, la série d  
se interrompue  
A Londres, le  
nouvelle invent  
na. Ce jeu cot  
divisée en diver  
sité. On fait u  
les autres. Il s'  
possible, et, pot  
de s'opposer  
riment à s'été  
et gagné la pa  
lque commen  
et ingénieux et

U

Sous le soleil  
un ulu, cot  
teles.  
La harque fen  
laine blancs.  
le cheval tir  
sieur est assi  
les boulear  
dits, et un ve  
louis, seome  
dites à l  
prie nait, ell  
de bruit  
sont en bleu  
dans le pa  
na, et, sur le  
la grasse cl  
la barre frô  
dans le ches  
ment, emp  
qui se bal  
ent.  
La journée  
les lertes on  
pales de soc  
sommelles s  
troupe de car  
l'air.  
L'oise, à  
pales et emp  
l'air s'élanc  
les avec fure  
se par en-di  
là, pendu  
et la harque  
des jambes pe  
pener et son  
si les heur  
La pensé  
n'est pas l'é  
possibilité d



On peut, du reste, considérer la saison de Londres comme à peu près terminée. Les courses de Goodwood ont eu lieu, et c'est là que la bonne compagnie anglaise se rencontre pour se faire ses adieux, se donner des rendez-vous de villégiature et de vie châtelaine. Londres, pour cela, n'est pas encore déserté; seulement, la série des bals, des réunions de salon et des grands diners est interrompue.

A Londres, le jeu impérial de l'Indostan fait fureur. C'est une nouvelle invention qui se répand et qui devient presque nationale. Ce jeu consiste en une vaste carte topographique de l'Inde, divisée en diverses zones, comprenant chacune une ville importante. On fait mouvoir des jetons rouges et blancs les uns contre les autres. Il s'agit, pour les blancs, de couvrir le plus d'espace possible, et, pour les rouges, de s'emparer de certaines positions et de s'opposer à l'envahissement des blancs. Si les blancs parviennent à s'étendre sur dix villes, c'est-à-dire à les prendre, ils ont gagné la partie. C'est un jeu d'allusion, dont le but est d'indiquer comment l'Empire de l'Inde peut être gagné ou perdu. Il est ingénieux et très-récréatif.

Eugène CHAPUS.

### UNE JOURNÉE SUR L'EAU

Sous le soleil qui l'éclaire, le canal semble endormi entre ses deux talus, comme dans un lit de verdure bordé de grandes herbes.

La barque fend l'eau, qui bouillonne à la proue et s'éparpille en flocons blancs.

Un cheval tire la corde attachée au mât; il trotte, et son conducteur est assis sur son dos.

Les bouleaux, les pieds dans l'humidité, poussent hauts et droits, et un vent frais anime toute la nature. Il fait tourner les feuilles, secoue les branches, penche les tiges, et leur murmure mille choses à l'oreille, paroles douces, tendres ou violentes; dès qu'il se tait, elles reprennent leur immobilité.

Pas de bruit, la berge est déserte. De loin en loin, une maison peinte en bleu vif, avec son toit de briques rouges, fait une tache crue dans le paysage; un moulin, comme un muet, agite ses grands bras, et, sur le canal, un chaland barre le passage.

La grosse cloche retentit: c'est le signal pour qu'il se range, et la barre frôle les grandes herbes avec un bruissement d'ailes.

Mais le cheval s'est arrêté, la corde s'est laissée choir. Elle se redresse, emportant une brassée de longue mousses fines et fri-sées qui se balancent un instant dans l'air et retombent au fond de l'eau.

La journée s'avance, le soleil descend à l'horizon. Dans l'eau, les herbes ont la tête en bas; le cheval marche sur les quatre jambes de son reflet. Les hirondelles vont et viennent, les berge-ronnettes sautent de crainte de se mouiller les pieds, et une troupe de canards se laisse porter sans mouvement d'une rive à l'autre.

L'écluse, avec un bruit de vanes et de chaînes, ferme ses portes et emprisonne la barque. A travers les planches mal jointes, l'eau s'élance impétueuse, blanche d'écume, se jette dans le gouffre avec fureur, puis elle se calme, monte, monte, comme poussée par en-dessous et soulève son fardeau.

Là, pendant un quart d'heure, on entend parler, jurer ou rire, et la barque traverse le village; les enfants sont assis sur le quai les jambes pendantes. Le pont est ouvert, une charrette attend pour passer et vous marchez toujours, sans compter ni les kilomètres ni les heures.

La pensée chemine le long du canal: rien ne la distrait, et ce n'est pas l'ennui! c'est le repos du corps et de l'esprit, c'est l'impossibilité de faire autre chose et de faire mieux.

On se laisse aller: la vie est douce, l'air pur vous grise, le mouvement vous berce et, par-dessus la tente, le soleil vous réchauffe.

Mais la barque quitte le canal et entre dans le marais qui, comme en route, partage les champs et en fait des îles. L'eau est envahie et massée par la végétation. Les algues, les joncs, les paresseux nénéfars, se couchent sur la proue, le canot remplace la charrette et se charge de foin ou de légumes qu'il amène devant la maison.

Chaque habitant a son jardin, ses prairies et ses grandes vaches brunes, qui paissent tout le jour et toute la nuit, et à la mi-octobre se jettent à la nage et rentrent à l'étable.

Le marais s'élargit tout d'un coup, l'eau s'est répandue et forme un lac. Des jeunes filles et des jeunes garçons luttent de vitesse à l'aviron. Les filles ont ôté leur casaquin et, en corset de fil gris, la chemise coulissée et serrée autour du cou, les bras nus, les joues pourpres, elles rament vigoureusement. On les excite du rivage: « Allons, Catherine, allons, courage! » Et Catherine, la patronne, penche le corps en avant.

Les garçons les dépassent et chantent déjà victoire quand les filles vont droit au but sans tourner le poteau. Elles rient, la galerie applaudit, les garçons se fâchent. Mais la barque sépare les deux camps. Elle tourne le champs, quitte le marais et rentre dans le canal: c'est le port.

Le soleil n'éclaire plus qu'une ligne rouge à l'horizon, l'eau est sombre, la barque accoste: elle vient de Calais.

NYL.

### LA PRÉDICTION

Un poète allemand raconte, dans un livre de légendes, une étrange histoire:

Lorsque la belle Nanette était encore enfant, sa grand'mère l'emmena chez le bourreau où elle allait acheter, comme fait le peuple en Allemagne, quelques onguents efficaces pour les brûlures et pour les coupures.

A peine était-elle entrée dans la chambre au plafond bas et au vitrage trouble, que l'on entendit quelque chose remuer dans l'armoire devant laquelle se tenait la belle Nanette.

L'enfant, effrayée, se mit à crier: « Une souris! une souris! »

Mais le bourreau s'effraya encore d'avantage, devint triste comme un mort, et dit à la grand'mère:

— Ma chère femme, dans cette armoire est accroché le sabre avec lequel j'exécute, et ce sabre s'agite de lui-même, chaque fois que quelqu'un qui doit être décapité s'en approche. Mon sabre à soif du sang de cet enfant, permettez que je m'en serve pour égratigner seulement un peu le cou de la petite. Le sabre se contentera d'une seule goutte de sang, et il n'aura plus envie de répandre le reste.

La grand'mère ne voulut point écouter ce sage conseil, et, plus tard, la belle Nanette, accusée d'infanticide, fut décapitée, ainsi qu'il lui avait été prédit, par le grand sabre du bourreau.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

### LES PAROLES D'OR

Pour gouverner quelqu'un longtemps et absolument, il faut avoir la main légère, et ne lui faire sentir sa dépendance que le moins qu'il se peut.

LA BRUYÈRE.

On n'oserait pas vivre si l'on songeait à tous les accidents dont la vie humaine est semée.

J.-J. ROUSSEAU.



PLANCHE G. N° 668. — DESCRIPTION, PAGE 386.



## TOILETTES DE PROMENADE

Modèles de la maison Costadau (rue des Jeûneurs, 25 et 27).





*Jules Davy*

1346<sup>F</sup>

*L'Éclair, imp. des Marais, 66.*

*H. Goubaud & Fils E<sup>ts</sup> Paris*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu. 22

*Étoiles de M<sup>me</sup> Breant-Castel, n. du 4 Septembre. 19 - Rubans et Passementerie A La Ville de Lyon.  
Corsets de P. de Plument, n. Vivienne. 33 - Parfumerie ORIZA de L. Legrand, rue S. Honoré. 207.  
Machines à coudre de H. Seeling, B. Sébastopol. 70. et n. des P. Champs. 37.*

Entered at Stationer's Hall







PLANCHE G. N° 665. — DESCRIPTION, PAGE 386.



ÉLÉGANTES TOILETTES DE VILLE D'EAUX  
Modèles de M<sup>me</sup> Du Riez (rue Halévy, 8).



## LE PÈRE DE L'ENFANT

(NOUVELLE. — SUITE.)

Dans la soirée qui suivit la demande en mariage, notre homme « marcha vivant dans son rêve étoilé, » comme dit le poète. Pendant la nuit, il ne put dormir, tant il pensait au bonheur prochain de son cher Étienne.

Celui-ci se laissait aller au même rêve, sous l'influence des éloquentes paroles avec lesquelles Franck raconta les détails de son ambassade.

L'un et l'autre, ne doutant pas du résultat, roulaient dans leur tête une foule de petits projets pour l'avenir. Après les tristesses et les luttes, on se jette si aisément dans les bras de l'espérance !

À la première heure, le lendemain, une lettre fut montée par le concierge, et remise à Franck, qui l'ouvrit, lut rapidement, et éprouva des éblouissements. Elle contenait cette seule phrase :

« Monsieur,

» Après nous être consultés, ma femme et moi, sur la proposition que vous m'avez faite, nous avons le regret de vous apprendre qu'il ne nous semble pas possible d'y donner suite.

» Agrérez, je vous prie, etc.

» CLOVIS GUÉRIN. »

Il restait à savoir comment Étienne accepterait ce congé en bonne forme. De plus, le mathématicien s'imposa la tâche pénible d'aller chez M. Guérin, pour obtenir quelques explications.

## VI

Le premier point ne tarda pas à être éclairci, car bientôt s'établit entre Étienne et Franck la conversation suivante :

— Mon cher Étienne, dit Franck, la nuit porte conseil. Or, après mûres réflexions, j'estime que nous nous sommes trop hâtés dans nos projets de mariage...

— Que veux-tu prétendre ? s'écria Étienne avec agitation, l'œil en feu, la voix altérée.

— Je... ne... prétends rien..., balbutia Franck..., assurément, non. Je m'en garderais bien... Mais j'ai obtenu, ce matin, des renseignements sur la famille Guérin, et...

— Et... ? parle, achève... ! reprit Étienne dont l'impatience redoubla.

— Ces gens-là, ce me semble, mènent une vie différente de celle à laquelle nous sommes accoutumés.

— Comment cela... ? fit Étienne en levant la tête... Quelle vie mènent-ils donc ?

— Ah ! je ne sais pas... car... certes, ajouta Franck avec force *qui et que*, comme on en trouve tant dans certaines harangues de préfets embarrassés pour expliquer une mesure inexplicable.

— Franck, la nuit t'a donné un mauvais conseil, je te l'assure. Les façons d'être de M. et Mme Guérin sont très-respectables. Je n'ai point à les juger... Leur fille possède mille qualités... Je l'aime, et si elle refuse de m'accepter pour mari, j'en mourrai de désespoir.

— Ah ! les grands mots, toujours... ! Que diable ! on aime, rien de mieux ; mais quand on n'a plus dix-huit ans, on raisonne.

— Raisonner ! Hier soir, tu ne tenais pas ce langage, remarqua Étienne. Tu m'approuvais ; tu déclarais que la réussite de mes projets assurerait mon avenir ; enfin tu te montrais aussi enthousiaste que moi, sinon davantage... Voilà bien les hommes, même les meilleurs ! Ils manquent de foi et de persévérance. Puis, quand vous leur exposez un amour vrai, lorsque vous livrez votre âme à l'espoir de toucher le but, lorsque vous avouez que

l'insuccès vous causerait un chagrin au-dessus de toute consolation, ils prétendent que ce sont là de grands mots et qu'il faut raisonner... Ah ! mon cher Franck, je ne te croyais pas si insensible... !

— Allons, allons, calme-toi, Étienne, dit l'ancien maître d'étude, fort affecté par ces reproches, et mordant sa lèvre inférieure, comme il faisait ordinairement quand il voulait résoudre une équation...

— Du calme ! répliqua l'ingénieur. Puis-je rester froid, en entendant un tel langage... ? Si tu parles ainsi pour m'effrayer, c'est un triste jeu, mon bon Franck. J'aime, j'adore Mlle Blanche Guérin, je te le répète... J'espère qu'elle partage mes sentiments... On ne s'y trompe guère, Franck, lorsqu'on adresse ses hommages à une jeune fille... J'ai su lire dans les regards de Blanche, et je puis croire, sans fatuité, que je ne lui suis pas indifférent... Demain, je la rencontrerai au bal. J'oserai l'interroger. Tout s'expliquera, mon cœur y compte bien... Et alors, juge de ma joie, quand ses parents m'auront permis de lui déclarer franchement mon amour... D'ailleurs, ma position plaît beaucoup à M. Guérin. Le directeur général l'a dit à quelqu'un qui me protège...

Franck ne prolongea pas cet entretien, car il comprenait l'inutilité de ses paroles.

— Attendons le résultat définitif, pensa-t-il.

Le second point à éclaircir, pour notre mathématicien, c'était l'objet même de la lettre qu'il avait reçue de M. Clovis Guérin.

Franck voulut savoir le motif du refus, ainsi que nous l'avons dit. Il retourna chez le rentier de la rue de Saintonge.

Le père de Blanche était seul, et lorsqu'on lui annonça la visite de Franck, il fit un geste de mécontentement. Toutefois, il ne put se dispenser de recevoir ce galant homme, dont il appréciait les mérites, et dont l'abord « lui revenait », disait-il.

M. Clovis Guérin se tint sur la défensive. Plus Franck l'interrogeait avec insistance, plus il évitait, lui, de répondre catégoriquement, en rappelant seulement, à plusieurs reprises, les termes laconiques de sa missive.

Poussé à bout par le vieil ami d'Étienne, M. Guérin termina pourtant la discussion par cet aveu :

— Malgré notre estime pour M. Adolphe-Étienne, malgré les avantages que son union avec Blanche nous présenterait dans l'avenir, tout nous impose le devoir de ne pas prendre comme gendre un jeune homme sans parents... dont quelque mystère enveloppe la naissance.

— Ce mystère, rien ne m'empêche de vous le dévoiler, reprit Franck ; mais, monsieur, je ne le ferai que si je puis espérer de vaincre vos préventions...

Puis, soudainement dominé par une arrière-pensée encore indécise, le mathématicien s'arrêta, non sans demander à M. Clovis Guérin le parti qu'il prendrait, dans le cas où les parents d'Étienne seraient d'humbles personnages.

Il résulta des affirmations du vieux rentier que les talents d'Étienne étaient bien certainement de ceux qui conduisent à la fortune, ce qui souriait fort à M. Guérin ; que le refus de celui-ci était bien réellement motivé par la situation de l'ingénieur au point de vue social.

Un enfant sans nom de famille ! Pas de père ni de mère !

— C'est un préjugé, pensa Franck en prenant congé de M. Clovis Guérin. Hélas ! moi-même, aussi malheureux sous ce rapport que mon cher Étienne, combien il m'a fallu de philosophie pour accepter mon sort, et pour me venger de ceux qui m'avaient laissé seul dans la vie par une affection sans bornes donnée à l'enfant dont la condition ressemblait à la mienne ! Ce préjugé, que les bons bourgeois trouvent enracinés dans le milieu où ils végètent, je dois le respecter. Mais aujourd'hui, par devoir et par amitié, je veux le vaincre. Les obstacles augmentent mon désir d'aidier sans cesse le vaillant jeune homme qui, après tout, est le fils de ses œuvres.



Rentré en sa demeure, Franck garda un profond silence sur son entrevue avec M. Clovis Guérin.

Il évita de voir Étienne toute la journée.

Le soir, vers huit heures, après avoir dîné ensemble, Franck et Étienne sortirent en même temps. Étienne, en costume de bal, prit un coupé pour se faire conduire chez l'inspecteur des mines, où il devait rencontrer Blanche. Franck, toujours contenu, serra très-cordialement la main d'Étienne, et se dirigea à pied vers le réduit de Mlle Rosalie.

Rosalie habitait au cinquième étage d'une maison de la rue Baillet, dans un de ces vieux bâtiments qui, n'ayant ni air ni clarté, contrastent avec les palais du Paris moderne.

Au moment où Franck frappa à sa porte, Rosalie travaillait, en face d'une petite lampe dont l'abat-jour vert empêchait toute lumière de se répandre dans la plus modeste des chambres.

En apercevant Franck, la pauvre ouvrière jeta un léger cri :

— Vous! monsieur Franck! dit-elle avec une fiévreuse anxiété.

— Moi, répondit le mathématicien comme en murmurant.

— Est-ce que... M. Étienne...?

Franck brisa l'interrogation :

— Ne craignez rien... Il n'est pas malade... Au contraire, il danse probablement à cette heure. Le gaillard cultive Terpsichore.

Rosalie, aussitôt calmée, offrit une chaise à Franck, en reprenant :

— Que monsieur Franck veuille bien me dire le motif de sa visite. Seulement, qu'il ne se formalise pas si je continue mon ouvrage en sa présence. On attend ce châle brodé, demain, chez le patron pour lequel je travaille depuis nombre d'années, depuis ma jeunesse... Vous le savez, monsieur.

— Ne vous gênez pas, répondit Franck.

— J'aurai beaucoup à faire pour arriver à temps, dit Rosalie en poussant son aiguille.

— Veuillez, à votre tour, être fort attentive, ajouta Franck avec la brusquerie qui le caractérisait.

— Parlez, parlez, monsieur! fit l'ouvrière. Je vous écoute.

— Et surtout ne m'interrompez pas, madame... cela prolongerait notre entretien.

— Je vous le promets.

— J'y compte.

A peine eut-elle prononcé ces mots que Franck s'approcha un peu de Rosalie, et que, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, il déclara :

— Voici le fait, madame, le fait indispensable au bonheur d'Étienne...

— Au bonh...

— Ah! vous m'interrompez...!

Rosalie se tut, ouvrant les yeux, prêtant l'oreille.

— Or, continua Franck, je suis d'avis que un et un font deux, que deux et deux font quatre, etc. Je suis d'avis que la ligne droite... Vous me comprenez?

— Sans doute...

— Ne m'interrompez pas... Madame, tout problème appelle une solution... La solution de mon problème, je vais vous la donner... Écoutez bien.

Franck, tout à coup, quitta ces façons embarrassées. Il lança avec une étonnante volubilité, et sans préparation les phrases qui suivent :

— Madame, il faut pour le bonheur d'Étienne la chose la plus simple. Vous êtes sa mère. Vous aimez votre fils. Vous l'avez soigné, il y a quelque temps, comme un enfant chéri... Mais pour moi, dans les circonstances présentes, une mère seulement ne suffit pas... Plus tard, je vous expliquerai pourquoi... Il convient qu'Étienne nomme son père... un père vivant... un père qui ne soit pas feu M. Brissaud!

Rosalie cacha sa tête dans ses mains.

— Eh bien! madame, ce père qu'il convient de faire connaître au monde scrupuleux et injuste, toujours prêt à rendre les enfants responsables de leur naissance... Ce père, ce n'est pas M. Brissaud... c'est moi!

— Vous!

— Pour le monde avec lequel Étienne doit compter, vous dis-je, il faut que ce soit moi. Donc, c'est moi qui vous propose de devenir ma femme pour que j'adopte votre fils...!

Rosalie laissa tomber son aiguille et son ouvrage. Elle n'en pouvait croire ses oreilles. Toute ébaubie, elle regardait Franck avec de grands yeux effarés... Ses lèvres murmurèrent :

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, madame... Je vous apprends la pure vérité. Pour Étienne, il existe une mère malheureuse, tendre, repentie : c'est vous. M. Brissaud n'a jamais été que son maître de pension, son protecteur. Moi, je me déclare son père... Oui, madame. Et nous embrasserons tous deux, demain, votre fils, à qui je révélerai ce qu'il croira la vérité. Ainsi, tout ira bien... Certes, madame, je n'ai ni richesse ni beauté. Par goût, je n'étais point porté vers le mariage... à cause des embarras... Pourtant, je ne suis pas rebelle aux jouissances de la paternité. Je l'ai prouvé. Vous le dirai-je sans modestie? Je n'imagine pas que personne, personne, excepté vous, ait aimé Étienne autant comme je l'aime.

— C'est vrai!...

— Grâce à ce lien d'affection, nous vivrons en bonne intelligence, comme frère et sœur, ayant l'un pour l'autre une amitié inépuisable. Nous nous estimerons l'un l'autre. Car je vous estime, Rosalie, je vous estime infiniment.

Le mathématicien, en prononçant cette dernière phrase, saisit les deux mains inoccupées de Rosalie, toujours aussi étonnée, mais entraînée par l'éloquence de Franck.

L'ouvrière, alors, ne put maîtriser sa joie concentrée, qui déborda. Son cœur s'épanouissait avec délices.

— Oh! s'écria-t-elle bruyamment, je pourrai donc l'appeler mon fils! Et il ne me maudira pas!...

— A moi seul il reprochera le passé... Mais comme j'ai été bon pour lui, il me pardonnera... Rosalie, est-ce convenu?

— Vous le demandez!... Je ne puis croire encore à la réalité de votre offre généreuse.

— Consentez-vous à vous appeler madame Franck, à porter le nom d'un ancien maître d'étude, d'un homme tout absorbé par les mathématiques, d'un abruti dont la seule œuvre appréciable est la personnalité rayonnante d'Étienne?

— Oui, mille fois oui! murmura Rosalie en regardant Franck avec admiration... Mais, monsieur, me donner votre nom...

— J'ai dit, déclara Franck à la façon des personnages d'Homère.

— Oh! pourquoi suis-je indigne de vous? reprit Rosalie de plus en plus émue.

— Je ne partage pas avec vous, madame, cette sorte de mépris pour vous-même. Trente années de chagrins, de lutttes et de misères vous restituent le droit de lever la tête devant moi et devant votre fils. L'expiation a dépassé la faute... N'ajoutez rien... Il me reste à vous expliquer les causes qui dictent ma conduite; il me reste à vous apprendre la position critique dans laquelle se trouve *notre fils* Étienne.

Ici, le mathématicien demeura stupéfait à son tour, car Rosalie était presque au courant de ce qui se passait. Elle avait suivi du cœur et du regard toutes les actions d'Étienne. Elle avait su son amour pour Blanche Guérin. Elle avait prévu les obstacles, et elle comprenait, en la trouvant héroïque, cette démarche de Franck résolu à se dévouer pour le protégé de la pension Brissaud.

A toute heure du jour, la pauvre femme s'enquerrait du sort d'Étienne, et son esprit savait inventer mille moyens de le con-



naître. Jamais la maxime « vouloir, c'est pouvoir » n'avait semblé plus vraie.

Que de fois Rosalie avait négligé son travail, dont elle vivait difficilement cependant, pour suivre de loin son fils, pour le contempler!

Auguste CHALLAMEL.

(La fin au prochain numéro.)

## DEUX BUVEURS D'EAU

(NOUVELLE.)

I

RENCONTRE

Le village est à trois lieues de la ville.

A vrai dire, il existe une station de chemin de fer qui l'avoisine beaucoup plus; mais chaque fois que je retourne là-bas, ce qui ne m'arrive guère que tous les trois ou quatre ans, j'aime à faire comme au temps où la locomotive n'avait pas encore mugé dans nos vertes vallées. La ville atteinte, je mets pied à terre, et de ce même pied, je m'en vais par le chemin de trois lieues.

C'est que sur ce chemin, montant, descendant, sinueux, coupant à travers prés, glissant à travers bois, ici planant tout en l'air, là plongeant dans les gorges, il me semble rencontrer à chaque pas quelque bien lointaine, mais bien vivante souvenance.

Non qu'il me soit jamais arrivé la moindre aventure notable en suivant ce chemin. — que je suivis autrefois. — Aussi ne sont-ce pas des faits que je retrouve, mais des pensées... Et quelles pensées! celles qui m'accompagnaient à seize ans, à vingt ans... Ah! qu'il fait bon les retrouver au long de cette vieille route comme au long des buissons! Où elle passa le matin, la brebis peut, le soir, revoir les flocons de sa laine... Ah! la rare occasion de rajeunir, qui donc la voudrait laisser échapper quand elle se présente!...

A moitié distance, un peu en contre-haut de la route, au pied d'un grand chêne, dont on voit les racines bossues embrasser le rocher, se trouve une fontaine, où, quand il fait chaud, presque tous les passants montent boire, parce que, si froide que soit cette eau, on la dit si saine et si bonne, qu'il n'y a pas d'exemple qu'elle ait causé du mal à personne. On monte, on se baisse, on prend l'eau dans le creux de la main; et ensuite, comme il y a là une sorte de banc taillé naturellement dans la pierre, il arrive souvent qu'on s'asséoit un moment à l'ombre du grand chêne. Cette halte est de tradition parmi les gens du pays.

La dernière fois donc que je fis les trois lieues, c'était vers la fin d'une belle et chaude après-midi de juillet. Je ne pouvais guère passer devant la fontaine sans y monter.

Un homme m'y ayant devancé, qui avait pris place sur le banc. Je le saluai. Il se leva pour me rendre mon salut. Pendant que je buvais, il parla du temps qu'il faisait.

Après l'échange de quelques mots, je redescendis sur la route. L'homme y descendit aussi et se mit à marcher dans le même sens que moi.

Cet homme ayant tout d'abord paru m'être complètement étranger, j'eusse autant aimé qu'il me laissât cheminer seul. Machinalement, cependant, je regardais de son côté, car il poursuivait le banal entretien, et de même qu'il semblait parler, je répondais pour répondre.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années. Sa mise qui, en réalité, était celle d'un citadin aisé, avait je ne sais quel cachet manifeste de rusticité qu'il eût été difficile d'indiquer en détail, mais qui ressortait de l'ensemble, ou plutôt de la tournure, des manières du personnage.

Carré des épaules, large des reins, ferme du pied, court des

bras, crâne épais, oreilles au vent, cheveux drus, allure lente et soutenue... Au surplus, sa parole, d'une incorrection évidemment normale, était affectée d'un accent dont je cherchais vainement à déterminer le singulier caractère. — ce qui fut cause que, l'homme me présentant de face son visage, je l'examinais plus attentivement.

Alors il me sembla que j'avais déjà vu ces traits, mais où! à quelle époque? ..

L'homme m'ayant encore regardé: Eh! pardieu! fis-je, m'y voilà!... Ne vous appelez-vous pas Pierre Martois?

Alors lui, me tendant la main en souriant:

— Ah! tu m'as donc enfin reconnu! Moi aussi je te reconnais, mais je voulais savoir... Je dois être bien changé cependant, et pour quelqu'un qui ne m'a pas vu depuis trente ans...

— Trente ans! Y a-t-il déjà trente ans que tu as quitté le pays?

— Un peu plus même, aussi je m'étonne...

— Que je t'aie reconnu. Pourquoi donc? Quand on a été, comme nous, proches voisins, camarades d'enfance et de jeunesse, et qu'on a, comme moi, la mémoire particulière des physionomies... D'ailleurs ne m'avais-tu pas reconnu de ton côté?

— Oui, bien! mais c'est que toi, tu n'as sûrement pas couru le monde comme moi, enduré ce que j'ai enduré... Ah! j'en ai vu de rudes, va!... et tout ça ne conserve pas.

— Non, sans doute. Quoi qu'il en soit, on t'a cru perdu, mort, car il y a bien longtemps que tu n'as envoyé de tes nouvelles.

— Au moins vingt ans. Quand on me fit savoir la mort de ma mère, je ne répondis pas; outre que j'étais alors très-malheureux, et que je ne l'aurais pas voulu dire, comme il ne restait que mon frère avec qui...

— Tu n'étais pas au mieux, car tu avais quitté le pays à la suite d'une affaire dont il m'a souvent reparlé.

— Ah! il t'en a reparlé, fit vivement Pierre Martois, et qu'est-ce qu'il en disait?

— Il avouait que les torts étaient de son côté.

— Ch non! pas tous; sans ma fierté et mon emportement, ça n'aurait rien été.

— Il se reprochait cependant d'avoir été cause de ton départ. D'ailleurs, je me rappelle parfaitement dans quelles circonstances...

— Ah! tu t'en souviens?

— Certainement. En ce temps-là, Claude, qui était jeune et d'humeur fort joyeuse, s'enivrait quelquefois; tu le lui reprochais un peu durement.

— Oui, très-durement, car, pour ça, c'est plus fort que moi; la seule vue d'un homme en ribote m'a toujours mis hors de mon caractère. Que veux-tu! pas plus aujourd'hui qu'alors, jamais je n'ai pu comprendre qu'on s'abêtisse de cette vilaine façon.

— A moins toutefois que ce ne soit par accident, par entraînement de camaraderie: c'était ce que ton frère te disais pour sa défense, mais tu n'en voulais rien entendre, tu affirmais qu'en veillant honnêtement sur soi...

— Oui, et alors ses camarades et lui se promirent de me prendre en défaut. Un dimanche que j'étais avec eux, tout en parlant, tout en chantant, un verre de trop me tourna la tête; je ne m'arrêtais plus; ils durent me rapporter à la maison, et Dieu sait s'ils riaient en me montrant aux gens que ça faisait rire aussi.

— Au fond, la plaisanterie était bonne, mais tu l'as pris mal.

— Oui, ma fierté souffrait. Je ne réfléchis pas davantage; je partis dans un mouvement de honte et de colère. Je partis sans savoir où j'irais, ce que je deviendrais, mais en me faisant bien la promesse que jamais une goutte de vin n'entrerait plus dans mon corps, et, cette promesse, je l'ai tenue, comme j'espère la tenir encore jusqu'à mon dernier souffle. L'homme qui se met en ribote n'est plus un homme.

Pierre avait donné à ces dernières paroles un accent de véritable solennité.



— Mon Dieu, repris-je, il y a, je crois, un terme moyen entre le jugement que tu portes, avec raison, sur l'homme qui s'enivre et l'abstinence complète d'une boisson souvent bienfaisante.

— Que veux-tu, c'est mon idée ainsi, dit Pierre. Je m'en suis fait l'esclave; mais je ne l'ai jamais imposée à personne.

— J'entends bien. Toujours est-il que le brave Claude que, par parenthèse, à dater de ton départ on ne vit plus jamais animé par la boisson, avait gardé de cette aventure un vil regret. « J'aurais mieux fait de l'écouter; il avait raison, me disait-il, et il ne serait pas parti... car qui sait ce qu'il est devenu? les misères qu'il a peut-être subies? Ah! les jeunes gens devraient réfléchir! »

— Il te disait ça?

— Oui, ma foi, et il me le répétait encore quelque temps avant sa mort...

— Sa mort! répéta Pierre en s'arrêtant comme douloureusement atteint au cœur; il est mort! J'étais pourtant l'aîné, moi Je ne le reverrai pas! Pauvre Claude!

Après un instant de silence :

— Depuis quand mon frère n'est-il plus de ce monde? demanda Pierre.

— Depuis environ dix ans, répondis-je.

— Mais il a laissé de la famille, n'est-ce pas?... une femme, des enfants?

— Il était déjà veuf, et il n'avait eu qu'un enfant, un garçon.

— Qui n'est pas mort, j'espère?

— Je l'espère aussi; car lors de mon dernier voyage ici, il y a trois ans...

— Tu n'habites donc plus le pays?

— Non, mais j'y reviens de temps en temps. A mon dernier voyage, te disais-je, ton neveu Jean Martois était le plus gaillard, comme aussi le plus honnête, le plus aimable garçon de la commune.

— Ah! tant mieux! fit l'oncle Pierre, avec un rayonnement dans le regard.

— Et depuis, il n'a rien dû lui arriver de fâcheux, car je l'aurais appris. Ma famille, en m'écrivant, me tient assez au courant des événements du pays, et l'on aurait d'autant moins oublié de me parler de ton neveu, que j'ai mainte fois témoigné combien ce jeune homme me paraissait digne d'intérêt. Il est, en un mot, le portrait vivant de son père. Quand tu le verras, tu croiras certainement revoir ton frère à l'âge où tu l'as quitté.

— Ah! tant mieux! fit encore mon compagnon de route.

— Au moral, la ressemblance n'est pas moins grande: même douceur, même amour du travail. Quand ton frère est mort, ne lui laissant guère d'autre bien que les bons exemples qu'il lui avait donnés, Jean avait au plus quatorze ans et n'était pas encore bien fort; il s'est pourtant tiré d'affaire tout seul.

— Ah! le brave enfant! s'écria l'oncle Pierre.

— Il ne tarda pas à passer pour un des plus vigilants et des plus habiles travailleurs; la condition de valet de ferme ne lui plaisait pas, il est resté simple journalier, mais c'est à qui l'emploiera. D'ailleurs, comme il avait appris à lire, il s'est quelque peu instruit pendant ses loisirs, le dimanche, aux veillées, et il raisonne assez bien sur toute chose.

— Ainsi, remarqua l'oncle Pierre dont la satisfaction allait croissant, me voilà certain qu'il ne perd ni son temps ni son argent au cabaret.

— Au cabaret! oh! non, certes! et pour une raison qui va bien rentrer dans tes vues, j'imagine. Le cher enfant est venu au monde avec une aversion instinctive du vin. Une ou deux fois, je me suis trouvé à la même table que lui; on le plaisantait parce qu'il ne voulait boire que de l'eau. « Riez, si ça vous amuse, disait-il, mais la vue d'un verre de vin me soulève le cœur, et si je me penchais dessus, l'odeur seule, je crois, me ferait tourner la tête. »

— A la bonne heure! fit Pierre.

— Tu vois que vous pourrez trinquer copieusement en l'hon-

neur de ton retour, sans laisser, comme on dit, la raison au fond du broc.

— La fête n'en sera pas moins joyeuse, je te jure, car sur ce que tu m'apprends de mon neveu, je sens que mon cœur est déjà tout à lui. J'aurai d'autant plus de plaisir à lui faire du bien, que ce sera mieux placé, et après avoir tant couru de droite et de gauche, après tant de misères et de tracas, j'aurai une tranquille fin de vie. Dans ce que je ferai pour Jean, — c'est bien Jean qu'il s'appelle, n'est-ce pas? — il y aura surtout pour moi comme un rachat des regrets que j'avais laissés à mon pauvre Claude.

— Tu veux lui faire du bien, dis-tu?... Ça, mon ami Pierre, aurais-tu donc trouvé le moyen de mettre doublement en défaut le proverbe! demandais-je en souriant.

— Quel proverbe?

— « Pierre qui roule... »

— Je sais: « n'amasse pas mousse, » acheva-t-il. Mon Dieu! j'ai une double réplique à te faire. Oui et non. Non, tant que j'ai roulé d'ici et de là; oui, quand j'ai pu une fois me tenir en repos. Ah! j'ai bien changé de pays, et j'ai eu bien du mal aussi pendant longtemps!

Eugène MULLER.

(La suite au prochain numéro.)

## REVUE DES MAGASINS

Quand on croit un conseil sage et profitable pour autrui, il faut le donner et le répéter à l'occasion. Partant de ce principe, nous avouons le plaisir que nous éprouvons à recommander les maisons et les produits qui offrent quelque utilité à nos lectrices, et nous ne craignons pas de revenir sans cesse sur le même sujet.

L'atelier de couture de M<sup>me</sup> DUBOYS, dont nous n'avons encore parlé qu'une fois, est tout à fait digne d'être mis en évidence et signalé comme offrant de grands avantages, tant par la qualité des étoffes que par la façon des costumes.

Ce qu'il importe aussi de noter, c'est que leurs prix exceptionnels les rendent abordables même aux bourses moyennes.

Voici, du reste, une série de costumes, avec prix à l'appui :

Un délicieux modèle en joli lainage bleu marine; deux volants à larges plis et tête plissée formant un autre volant. Polonaise très-longue avec dépassants de soie sur les bords; col, poche et plissés au bas des manches, le tout en soie. Prix : 150 fr.

Costume en drap d'été très-fin, gris cendre : jupe, tunique, tablier, cuirasse; chaque largeur de jupe encadrée de velours gros bleu, avec des lacets d'argent et d'acier au-dessus; tout le bas de la cuirasse et du vêtement bordé de soie, ainsi que la poche. Prix : 130 fr.

Autre costume en toile oxford, avec volants plissés : 80 fr.; le même, avec broderie : 100 fr.

Mantelets ou visites en cachemire, garnis de dentelles avec galons au milieu, de formes très-gracieuses : 125 fr.; en petit drap, doublés de soie et garnis de franges : 80 fr.

Enfin, un costume très-riche en faille crème, garni de dentelles montantes et descendantes, avec tunique à traîne : 500 fr.

Ajoutons que, M<sup>me</sup> Duboys agissant beaucoup par elle-même, le travail de sa maison est extrêmement soigné; c'est elle qui taille, décide du choix des garnitures, fait les relevés et donne en dernier ressort ce « coup de pouce » (expression vulgaire, mais rendant bien notre idée) qui imprime à l'ensemble de la toilette un caractère particulier; c'est, pour ainsi dire, la signature de l'œuvre.

Nous devons déclarer que, dans l'élégant hôtel de la rue d'Anjou-Saint-Honoré, 31, on ne voit jamais de ces costumes extravagants et d'un goût médiocre, que tant de couturières se plaisent à établir pour flatter la coquetterie de certaines femmes.

— La *Colonie des Indes* (rue de Rivoli, 114), depuis qu'elle est passée entre les mains de M. et M<sup>me</sup> LESOIN, a subi d'importantes améliorations que nous nous plaisons à constater. Les nouveaux propriétaires de cette maison, tout jeunes qu'ils sont, raisonnent la question commerciale comme des vétérans. « *Chi va piano va sano e chi va sano va lontano*, » dit un proverbe italien : telle est leur devise; ne s'engager qu'après mûres réflexions et tenir fidèlement tout ce qui a été promis.



Malgré la hausse sensible que la perte des récoltes de Chine fait subir aux soies, M. et M<sup>me</sup> Lenoir viennent de s'imposer de réels sacrifices en diminuant le prix de leurs foulards, les considérant comme articles de fin de saison.

Les gentils foulards imprimés, à petits dessins et rayures fines, sont marqués par eux à 3 fr. 75 c., ce qui constitue un bon marché sans pareil, vu que l'étoffe a 80 centimètres de largeur, c'est-à-dire 30 centimètres de plus que la soie ordinaire, et dans une qualité excellente. M. et M<sup>me</sup> Lenoir ne vendent point ces foulards comme dernière nouveauté, mais nous pouvons certifier qu'il y a dans ces séries les éléments de charmantes toilettes d'enfant et de jeune fille.

Le *Shang-hai*, joli pointillé, à 7 fr. 50; les *surahs* aux nuances fines, à 6 fr. 50; le matelassé, grande et riche nouveauté, à 12 fr., — témoignent des efforts que font les nouveaux propriétaires de la *Colonie des Indes* pour contenter les dames.

— La *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6) possède tous les monopoles, en fait de goût parisien, lorsqu'il s'agit de ces mille fantaisies et auxiliaires charmants de la coquetterie féminine. Ce sont, tous les jours, de nouvelles innovations, marquées au coin de l'élégance et du bon goût. Dans le compte rendu de nos visites mensuelles, nous n'avons point encore parlé des voilettes nouvelles qui pourtant font florès; elles sont en tulle dentelle noir et uni, avec une dentelle noire et or sur les bords; quelques-unes sont brodées à la paille.

Une réforme importante à signaler et que nous tenons de la *Ville de Lyon*, c'est la substitution du voile à la voilette. Plus de tulle tendu et noué derrière; il est maintenant ballant sur le visage, qu'il dépasse en longueur, et lorsqu'on veut se dévoiler, on rejette le voile sur le chapeau ou sur le côté.

Les mantilles, barbes et fichus en tulle-filet, avec application espagnole sur les bords, sont fort à la mode et des plus seyants; nous les recommandons particulièrement. Insistons aussi sur la mantille en tulle espagnol, avec volant de dentelle assortie, ayant deux mètres de longueur et qui fait écharpe.

On trouve également à la *Ville de Lyon* des écharpes en gaze garnies de franges de chenille, et d'autres tout en chenille, la fureur du jour.

Nous signalerons, en passant, le joli choix de gaze canevas, à damier épais et clair, dans toutes les nuances; les gazes en filet broché et une gaze à petites rayures satinées, employées les unes et les autres à faire des cravates, des nœuds de corsage, des écharpes pour garniture de chapeaux.

Le filet *Mazaniello*, création de la *Ville de Lyon*, est maintenant un succès accompli; pas une femme élégante qui n'en ait plusieurs pour assortir à ses différentes toilettes. Le nœud *alsacien* et le nœud *catogan* forment le caractère propre de cette coiffure.

— Il est bon et même intelligent de se rendre compte de toutes choses, c'est le moyen de savoir beaucoup et de se prémunir contre les surprises.

Y a-t-il, par exemple, un grand nombre de femmes qui s'occupent des baleines qu'on prodigue à outrance dans les toilettes actuelles? Savent-elles que des baleines mal préparées abîment et usent les étoffes d'une façon presque instantanée?

Nous avons étudié sérieusement cette question importante et sommes très à même maintenant d'instruire nos lectrices sur ce sujet: La baleine coupée par machine est préférable à tout autre comme étant parfaitement égale, lisse et douce au toucher. C'est du reste, une nouvelle découverte que celle de couper les baleines à la machine et la maison *Ledoux aîné* qui, en possède une fabrique spéciale, nous a montré la preuve évidente, de ce fait par les diverses catégories de baleines dont elle dispose.

Autrefois on coupait simplement les baleines avec un couteau et cela se fait même encore, mais le résultat est loin d'être satisfaisant. La baleine est inégale, dure, raboteuse et s'effile, etc.

Nous avons donc acquis la ferme opinion que la baleine coupée par la machine est la seule admissible.

Femmes du monde, couturières, corsetières adressez-vous rue Rambuteau 92 (entrée 9, rue Pierre Lescaut), à la maison *Ledoux aîné*, où la vente des baleines se fait en gros soit au poids par kilog., demi-kilog.; soit par grosses, demi-grosses. Les baleines de cette excellente maison, digne de la confiance dont elle est l'objet, ont depuis 85 jusqu'à 120 cent. de longueur, et de 4 millimètres jusqu'à 9 pour la largeur. Leurs prix varient suivant la largeur, l'épaisseur et la couleur de la baleine.

— Le mécanisme et les rouages de la machine à coudre *Wheeler et Wilson* n'ont plus de secrets pour nous, depuis qu'on nous les a expliqués aussi clairement que si nous les avions fabriqués nous-même. Rien de plus

simple, de plus précis, de plus parfait: la construction de cette machine est admirable, son système unique dans son genre et sa solidité à toute épreuve. Tant de perfections amènent la fabrication annuelle de *Wheeler et Wilson* à atteindre le chiffre de 176 000 machines.

Les personnes qui ne veulent pas commencer leur apprentissage de machine à coudre avec un grand modèle peuvent essayer de la *Favorite des dames*, qui ne coûte que 64 fr. C'est une gracieuse petite machine à un fil, qui est avantageusement connue et rend de réels services dans une famille. On l'attache à une table quelconque pour la tourner à la main, et nombre de femmes préfèrent ce système au mouvement imprimé par le pied, comme moins fatigant.

Au bout du premier mois, si la *Favorite des dames* ne remplit pas le but qu'on s'était proposé, elle sera reprise au prix de facture en échange d'une *Wheeler et Wilson*.

Pour plus amples renseignements, s'adresser à M. Henri SEELING à Paris: boulevard Sébastopol, 70, et rue Neuve-des-Petits-Champs, 97.

— La maison Ed. PINAUD, en créant des produits de toilette au phénol, a fait franchir à la parfumerie la ligne banale des sentiers battus. Il faut applaudir à tout progrès, et celui-ci appelle l'attention d'une façon si particulière qu'il est bon de s'en bien pénétrer afin d'en apprécier la valeur comme il le mérite.

Voici donc les savons, les eaux de toilette, les dentifrices, les poudres, etc., etc., appelés à jouer un rôle tout pharmaceutique. Grâce à M. Ed. Pinaud, ces compositions serviront en même temps à l'entretien de la beauté et à l'hygiène protecteur de la santé. En faisant un usage constant de cette nouvelle parfumerie, on se trouvera comme enveloppé d'une atmosphère factice, toute « phéniquée »: ainsi les airs viciés et malsains n'auront plus aucune mauvaise influence.

Entrepôt général de la maison Ed. Pinaud: boulevard Sébastopol, 37. — Détail: boulevard des Italiens, 30.

## SPÉCIALITÉS

La *crème Simon* est un produit d'une élégance parfaite. En même temps, il réunit toutes les qualités hygiéniques qu'il est possible de désirer. La glycérine, qui sert de base à cette remarquable composition, la rend très-onctueuse; il ne s'y trouve aucun mélange de corps gras. Enfin, ce produit se conserve indéfiniment sans subir aucune altération, ni par les temps chauds, ni par suite de la gelée ou des voyages les plus lointains.

Nous recommandons l'emploi journalier de la *crème Simon* pour préserver la peau du hâle, des rousseurs, de l'action irritante de la bise et du soleil.

Cette crème merveilleuse blanchit le teint et lui donne à la fois l'éclat et la fraîcheur; son parfum est délicieux. On doit en faire usage en même temps que de la *poudre Figaro* du même préparateur.

On trouve la *crème Simon* et la *poudre Figaro* à Lyon, chez M. Simon, rue de Lyon, 83. — Dépôt à Paris, rue Beautreillis, 23, et chez tous les principaux coiffeurs et parfumeurs.

M. D'A.

## SOMMAIRE DU 2<sup>e</sup> NUMÉRO D'AOUT 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'ACBÉVILLE. — Echos de la mode, par X. V.-P. — Chronique mondaine, par M. Eugène CHAPUS. — Une journée sur l'eau, par NYL. — La Prédiction, par M. Paul DE SAINT-VICTOR. — Les Paroles d'or. — *Le Père de l'Enfant*, nouvelle, par M. Augustin CHALLAMEL. — *Deux buveurs d'eau*, nouvelle, par M. Eugène MULLEN. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1346 E, dessin de M. Jules DAVID: toilettes de promenade. — Gravure n° 1345 D (substituée sur demande), dessin de M. E. THURION: détails de modes. — Figurine coloriée, n° 89 (annexe spéciale à l'édition n° 3), dessin de M. NERAUDAU: toilette de visite à la campagne.

Dans le texte: P. n° 323, dessin de M. E. PRÉVAL: Mantelet-capeline. — G. n° 665, dessin de M. Jules DAVID: élégantes toilettes de ville d'eau. — G. n° 668, dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes de promenade.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le discernement dans le choix des couleurs n'est pas donné à tout le monde, tant s'en faut, et nous en avons la preuve tous les jours. Du reste, le discernement en ce cas s'appelle goût et rien n'est moins commun que cette qualité.

La mode nous offre aujourd'hui une si grande variété de couleurs, qu'il est bien plus facile de s'égarer et de se tromper dans le choix à faire que si le cercle était plus restreint. En effet, chaque jour voit naître une nuance nouvelle et la gamme des tons augmente dans des proportions étonnantes. Avec cela, il est élégant de faire des mélanges de couleurs et le genre osé est celui qui a le plus de succès en ce moment. Aussi en arrive-t-on à des assemblages choquants de teintes mal combinées, à des rapprochements grotesques et à des essais tellement hardis, qu'ils en deviennent impertinents.

Une femme doit, avant tout, ne porter que des couleurs lui allant bien au teint et se défier des nuances insaisissables, vraies couleurs de malades : gris brouillé, blanc sale, vert grisâtre, bleu terne, etc.; sans compter ces jaunes malheureux et toutes ces teintes indécises qui paraissent minées par le temps et communiquent au visage des tons livides, qui enlaidissent les femmes les plus charmantes.

Peut-être ne sera-t-il pas sans utilité de rappeler à nos lectrices quelles sont les notes concordantes des différentes couleurs. Le blanc et le noir, étant neutres, vont avec tout. Le rouge, — la couleur du riche, d'après un dicton populaire, — s'accorde avec le marron, le gris, le jaune. Le bleu, — couleur du pauvre, suivant le même principe, — s'harmonise avec le jaune, le marron, le gris. Le rose, qui est la nuance des jeunes, s'allie heureusement au vert, au violet, au gris, au marron et même au bleu pâle.

Le vert ne peut s'accorder ni avec le bleu, ni avec le rouge, ni avec le jaune. Le violet jure à côté du bleu et du vert; au contraire, rien n'est plus agréable que la réunion du violet et du jaune.

Parmi les combinaisons de couleurs à la mode en ce moment, on peut citer : le bleu et le rouge; caroubier et crème; capucine et lilas; vert bouteille et vert pomme, sur fond crème; rose et prune de Monsieur.

On peut dire que ce mélange des couleurs est la question palpitante du jour, en même temps que l'écueil où viennent sombrer les meilleures intentions. Non-seulement les étoffes sont de

deux teintes, souvent extrêmes, mais il en est de même des garnitures; sans compter les dépassants, les rouleautés, les lisérés, etc., lesquels sont quelquefois combinés en trois tons gradués, sinon dissemblables, mais dans tous les cas harmonieux.

Le nombre trois est un chiffre cabalistique, tout le monde sait cela! Sorcières et diseuses de bonne aventure comptent beaucoup avec lui et sur lui. La mode, cette autre sorcière, fait également grand cas du nombre trois, et les adeptes de cette magicienne n'ont garde de l'oublier. Il est en effet plus agréable à l'œil de voir trois rangs de garnitures à un costume que deux ou quatre rangs; rarement on ne voit que deux volants à une jupe, mais trois, c'est chose ordinaire.

Il nous faut revenir encore sur le fichu à la paysanne, pour la ville; il est peu de femmes qui n'en possèdent au moins un. Les très-jeunes le portent en dentelle blanche, les autres en dentelle noire. C'est du petit châle à double pointe, en blonde espagnole ou dentelle de lama, que nous parlons,

parce que son prix le met à la portée de presque toutes les bourses. Noué au milieu de la poitrine avec le bouquet de fleurs assorties à celles du chapeau, ce fichu est fort gracieux; nous nous plaisons à le reconnaître de nouveau. Quand on veut le faire soi-même, on achète du tulle au mètre, brodé et en grande largeur. Plié en deux, le châle doit avoir deux mètres de long, dans son biais; quant à la hauteur de pointe, en la prenant double, elle est de cinquante à soixante centimètres seulement.

Une gracieuse innovation à signaler à nos lectrices, c'est la voi-



P. N° 327. — TOILETTES DE CAMPAGNE OU DE JARDIN.



lette-écharpe, qui se compose d'une longue bande (trois mètres à peu près de longueur) de tulle blanc « poudre de riz. » On s'en couvre le haut du visage, puis on en reporte les bouts en arrière, où on les croise sur les cheveux pendants, pour les ramener devant de manière à faire office de barbes mentonnières. Rien n'est plus suave.

La voilette-écharpe se fait également en tulle noir. Supposons une capote de tulle noir toute bouillonnée, légère et vaporeuse, avec la garniture d'œillets rouges un peu trop prodiguée : la voilette noire en question sera un appoint, et comme un correctif discret, très-apprécié.

Que de choses il y aurait à dire sur tous ces menus objets de la toilette d'une femme élégante, dont le nombre grandit chaque jour et dont le besoin se fait de plus en plus sentir ! Les colliers et chaînes de cou pour médaillon, qui remplacent le velours traditionnel ; les porte-bonheur, bracelets ou amulettes, que l'on orne de sequins depuis les événements d'Orient ; l'éventail devenu l'inséparable de toutes les femmes, depuis la plus simple des ouvrières jusqu'à la plus grande dame, et que l'on porte suspendu à la ceinture par des rubans ou des cordelières assortis à la toilette, — à moins qu'on ne possède une châtelaine artistique avec tout l'attirail de flacons de sels anglais, de bourse et d'étuis pour compléter la série d'accessoires.

Ces cordelières, la nouveauté du moment, sont en soie, l'un des bouts est terminé par un joli gland, l'autre par un crochet auquel on adapte l'éventail. Cette cordelière entoure la taille et se serre à volonté par un nœud coulant. Il y en a de toutes les couleurs, mais la couleur noire et la couleur rouge sont le plus généralement adoptées.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 327.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Costume en zéphir à carreaux rouge et blanc. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant taillé en biais, avec tête-ruchée. — Tunique derrière seulement, entourée de velours noir et de franges pomponnette. Tablier garni de même, formant d'un côté une petite tunique par-dessus la précédente ; l'autre côté se prolonge en une longue pointe qui relève la première tunique en pouff et vient se fixer au milieu du tablier devant. Même garniture partout. — Corsage à petites basques plates, bordées de velours. Nœud de ceinture assorti derrière. La manche, à sabot, est ornée de velours et de franges. — Col ouvert, à coins cornés, et sous-manche en toile fine. — Chapeau *Gretchen* en tulle noir, à fond mou, entouré d'une double rangée de marguerites. Tour de tête ruché, en tulle de Bruxelles, et nœud de velours noir derrière.

2. Baby en robe de piqué blanc, bordée dans le bas et autour des manches d'un galon rouge ; la ceinture et la poche sont garnies de même. — Chapeau marin, garni d'une ruban rouge.

G. N° 650.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Costume en toile bleu marine et linon écru. Jupon sans traîne entouré d'un volant froncé puis d'un plissé fixé par le milieu. — Tablier long et large encadré de franges, fermé derrière sous un bouffant et un nœud de ruban composé de quatre coques. — Cuirasse entourée de franges avec col montant derrière et revers s'ouvrant en châle devant. Les manches sont ouvertes au coude avec un soufflet de toile bleu, lequel forme ensuite un plissé, qui se réunit au cornet du bas de la manche. Une traverse de ruban et un nœud soutiennent le plissé. — Lingerie en organdi plissé. — Chapeau de paille-paillason, garni dessus de plumes crème et dessous d'un bandeau de fleurs des champs.

2. Costume composé d'une jupe de batiste rose et d'une polonaise en batiste crème avec ornements roses. — Jupon à traîne entouré de petits

volants montant assez haut devant. — Polonaise plus longue derrière que devant, se fermant de côté avec de gros boutons de nacre. Le haut du corsage est garni d'un col rabattu rose, avec plissés au bord ; des plissés semblables entourent la polonaise. Braclet en ruban rose sur le pied du cornet de la manche, avec nœud dessus. Même garniture aux poches. — Lingerie plissée en organdi. — Gants de Suède longs.

G. N° 654.

TOILETTES DE VOYAGE. — 1. Costume en faille marron et cachemire havane. Jupon à courte traîne plissé dans le bas sur une hauteur de 40 centimètres. — Polonaise ouverte en châle, avec col et revers rabattus en faille ; les devants sont croisés et le bord du milieu découpé en dents crénelées, avec liséré et olives marron. Les manches en faille sont plissées sur toute leur hauteur et terminées par un cornet en cachemire à bords crénelés, avec nœud de ruban sur le dessus. Une ceinture en ruban entoure la taille et soutient l'aumônière pendant sur le côté. — Lingerie plate en toile fine et cravate crème. — Chapeau de paille marron garni de surah et de plumes crème. — Gants de fil d'Écosse marron.

2. Costume en armure de laine bleu marine. Jupon à courte traîne entouré d'un volant. — Longue tunique boutonnée au milieu devant, et dont un côté, beaucoup plus large, vient redoubler la tunique et former devant un tablier écharpe. Des franges de nuance assortie ornent tous les bords de la tunique avec un double liséré de soie. Poche sur le côté avec nœuds de ruban dessous et un peu plus bas. — Corsage à pointes arrondies devant et derrière, entouré d'un double liséré de soie. Parements garnis de franges au bas des manches. — Lingerie plate en toile fine et cravate crème. — Chapeau de feutre blanc garni d'une écharpe en gaze de soie blanche à bout flottant. — Burnous en cachemire blanc avec bordure cachemire des Indes.

#### Description de la gravure coloriée n° 1347.

TOILETTES DE SKATING-PALAIS. — 1. Costume en faille raisin de Corinthe et foulard grisaille. — Jupon à traîne unie, tout bouillonné au milieu devant, avec une échelle de nœuds de ruban crème et de ruban assorti au jupon. — Tunique *Merveilleuse* composée d'un corsage cuirasse et d'un dos de forme princesse, avec revers de faille Corinthe sur les côtés. Ceux-ci sont rabattus sur l'arrière et garnis d'une rangée de boutons assortis. Une petite tunique, ajoutée de chaque côté à ces revers et formant quelques draperies, encadre le bouillonné et le bas du jupon ; toute cette partie de la tunique est ornée de franges pomponnette. Le corsage est ouvert du haut par un col et des revers *Merveilleuse* bordés de ruban raisin de Corinthe. Le bas du corsage s'écarte sur le jupon en formant deux pointes ; les bords sont lisérés de soie Corinthe. Deux rangs de boutons ferment le corsage. Les manches sont terminées par un double parement assorti aux deux étoffes, avec nœuds de ruban crème. — Lingerie plissée. — Chapeau de paille d'Italie, à passe relevée d'un côté, avec grappe de volubilis roses. Coques de faille Corinthe sur le sommet et plume blanche tombant derrière.

2. Costume en taffetas bleu marine et foulard à rayures bleues et blanches. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant plissé très-bas devant, assez haut derrière, lequel est surmonté d'une ruche à la vieille. — Tunique formée de deux pièces : l'une part du milieu du jupon devant et l'entoure d'un côté jusque derrière où elle reste fixée ; l'autre partie est drapée comme un tablier ordinaire, depuis une poche plissée garnie de franges (qu'on ne voit pas sur la gravure) jusqu'au nœud pouff placé sur le côté derrière. Velours noir étroit et franges sablier pomponnette assorties aux couleurs de la toilette. — Cuirasse de forme ordinaire pour le dos, mais fermant en biais devant avec un côté tournant et se prolongeant assez bas. Même garniture qu'au tablier et boutons noirs. Les manches, en taffetas bleu uni, sont ornées de plissées de deux bleus avec bracelet de foulard. — Colletette de crêpe lisse sortant du col rabattu de la cuirasse et sous-manche assortie. — Chapeau à passe de paille de riz ; le fond mou est en foulard blanc. Plume blanche et groupe de coques de velours noir et de ruban bleu, avec branche de roses sur le côté.



## LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Maintenant que non-seulement les fanfares, mais même les échos se taisent sur George Sand, je me crois permis de venir, à mon tour, parler de cette femme extraordinaire que j'ai quelque peu connue dans notre jeunesse à toutes deux. Je la rencontrais de temps à autre chez une dame vénitienne amie de la princesse Beljiosso, qui s'était retirée à Paris, où elle recevait Manin, Mazzini et nombre d'autres personnages de même opinion; là on broyait les rois, on redressait les peuples, on arrangeait la république, toutes choses qui, à cette époque, me semblaient du chinois et qui me paraissent, aujourd'hui que l'expérience m'est venue, ce qu'il y a de plus sage au monde, — le premier point excepté, bien entendu!

Donc, c'est de ce salon que le souvenir de George Sand sort pour se présenter à ma mémoire: ce qui me gêne et m'ennuie, car je suis une très-grande admiratrice de ce talent merveilleux, de cet admirable génie, de cette plume d'or incrustée de diamants, de celle enfin qui reste la première gloire littéraire féminine de la France, comparée à toutes les femmes qui ont illustré ce pays depuis le commencement des siècles. Sans doute, je ne saurais méconnaître qu'il y ait des choses à blâmer dans ses écrits; mais, de même qu'il y a des taches dans le soleil, il peut bien y en avoir dans ses livres, et je me permets de croire que, sous certains rapports, ce grand génie manquait de bon sens. Balzac peignait l'humanité comme il la voyait, George Sand comme elle la rêvait: or, il faut bien l'avouer, la morale ne se trouve pas toujours dans les rêves.

Cela dit, et mon admiration pour l'auteur illustre étant bien comprise, ce qui me contrarie, c'est de me souvenir d'elle matériellement, de me la rappeler sous une forme peu gracieuse et encore moins agréable. La société des femmes ne lui plaisait pas, et elle n'y brillait pas non plus, car rien n'était féminin dans son aspect: elle avait l'air d'un vrai garçon manqué. Et puis elle nous regardait avec tant de dédain, que sa grande bouche, son teint jaune et sa taille qui semblait avoir été taillée à la serpe, nous rendaient très-fiers de nos attraits; d'autant que les hommes s'occupaient alors bien plus de nous que d'elle. Elle commençait seulement sa carrière littéraire à ce moment-là... mais comme elle s'est rattrapée depuis!...

Du reste, il paraît qu'elle était très-peu parleuse, ce qui est encore tout à fait antiféminin, ce me semble! Ainsi, même quand elle trônait dans toute sa gloire, elle écoutait toujours et ne parlait jamais; les uns prétendaient que c'était par timidité, ce dont je doute, les autres par suite d'un certain embarras de langue qui ne lui permettait pas de s'exprimer avec facilité; pour moi, je n'en connais pas la cause, mais je constate le fait. Ainsi, on raconte qu'un jour, ayant demandé et obtenu une audience de Napoléon III, après les révérences d'étiquette, elle pria l'empereur de lui permettre de lire ce qu'elle avait à lui dire; celui-ci ayant accueilli cette singulière requête, elle sortit de sa poche un petit papier couvert de diamants et de perles dont elle fit scintiller tous les feux aux yeux du souverain, si bien qu'il accéda à la demande de la solliciteuse en la priant de lui laisser son petit papier en guise de remerciement.

Comme preuve de véritable esprit encore, personne n'a su mieux vieillir que George Sand. Elle portait ses cheveux blancs et ses nombreuses années avec un courage de Romaine; sa main seule s'était sauvée du naufrage, et elle la soignait, paraît-il, avec une coquetterie toute particulière: il faut bien toujours rester femme par un petit coin!... Mais son cœur aussi avait gardé le côté féminin et elle était d'une bonté réelle pour les malheureux qui imploraient son secours. Elle ne payait pas seulement de son argent, mais aussi de sa personne, dans les services

qui lui étaient demandés. Un jour, à Nohant, une vieille femme couverte de haillons se présenta devant elle, car là tout le monde était reçu indistinctement; on entra chez « la bonne dame de Nohant » comme dans un moulin.

— Tenez, ma bonne dame, dit la pauvre en écartant ses guenilles, *je n'ai pas de dégoût de vous; voyez mon pauvre corps, comme il est malade!*...

Et elle montra sa poitrine couverte d'une espèce de lèpre.

Alors George Sand, — au lieu de se récrier avec horreur, comme l'eussent fait beaucoup d'autres à sa place, — dit en souriant de bonnes paroles à la malheureuse, lui promettant de la guérir; puis elle donna ordre d'ouvrir une chambre vacante, y conduisit la pauvre créature, la fit coucher et voulut elle-même panser ses plaies, jusqu'à la guérison complète qui eut lieu en effet.

En bonne conscience, ne croyez-vous pas, chères lectrices, qu'une telle action soit de nature à racheter beaucoup de fautes?...

Mais puisque nous sommes à Nohant, restons-y encore un moment, si vous le voulez bien, car la vie qu'on y menait était si fort en dehors des choses ordinaires, qu'il est curieux d'en faire un peu la connaissance.

Ce château n'est point une demeure seigneuriale, et il y régnait au contraire une simplicité presque vulgaire. Son mobilier surtout satisfaisait à peine mesdames nos concierges d'aujourd'hui. Mais, en revanche, la table y était abondante et délicate, non que M<sup>me</sup> Sand fût gourmande: c'était là son moindre défaut, et elle était au contraire d'une sobriété lacédémonienne; mais elle voulait ainsi plaire et faire honneur à ses hôtes. Notez qu'elle avait toujours beaucoup de monde chez elle, recevoir étant un de ses plaisirs.

Une coutume très-bizarre, par exemple, c'est que c'étaient de jeunes et jolies filles qui seules faisaient ou du moins semblaient faire le service du château, — les hommes de peine qui les aidaient restant toujours complètement invisibles. — Elles portaient un petit costume de fantaisie, servaient à table, annonçaient les visiteurs, en un mot allaient et venaient tout le jour autour de leur maîtresse comme des nymphes autour d'une déesse: c'était vraiment très-gentil à voir.

La châtelaine de Nohant dormait très-peu, — cinq heures de sommeil au plus lui suffisant, — mais elle n'imposait ce régime à aucun de ses hôtes. Pendant que ceux-ci dormaient, elle travaillait, se soutenant à l'aide de café qu'elle prenait en quantité très-grande, car son travail durait fort longtemps: elle n'assistait même pas au déjeuner, afin de ne point l'interrompre. Mais quand ses hôtes quittaient la table, ils la trouvaient devant le château, les attendant pour aller faire une promenade n'importe par quel temps. On marchait une heure, puis elle rentrait travailler encore, n'appartenant réellement à ses amis qu'à partir du dîner qu'elle présidait, mais auquel elle faisait peu d'honneur comme mangeuse.

Ce repas terminé, on se promenait encore; puis on rentrait au salon, où chacun faisait ce qui lui plaisait. On jouait, on dessinait, on causait, on pianotait, on chantait, Nohant étant le château de la liberté par excellence. De temps en temps, on donnait une fête, avec danses et comédies, aux paysans des environs: aussi aimaient-ils tous leur *bonne dame*, et combien aujourd'hui la pleurent!...

Maintenant, que fera Paris pour la mémoire de George Sand? Donnera-t-il à l'une de ses rues ce nom illustré par elle?... lui élèvera-t-il une statue?... Il me semble, quant à moi, que l'Académie française s'honorerait en plaçant son buste dans cette compagnie où son talent marquait sa place et où son sexe seul l'empêchait d'entrer.

Comtesse de BASSANVILLE.



## DÉTAILS DE MODES

1. Nœud de corsage ou pouff de tête en dentelle anglaise et ruban vert bronzé.



1. Nœud de corsage ou pouff.

2. Chapeau pour femme de quarante ans. — Paillason à passe *Marie-*



2. Chapeau « Marie Stuart ».

*Stuart*. Deux plumes crème séparées par des nœuds de ruban rouge avec boucle noire dessus ; coques assorties dans le bas derrière. Tour de tête en tulle résille, nuance crème, et barbes de dentelle assorties.

3. Chemisette de percale pour petit garçon de trois à cinq ans. — Petits

plis devant, avec ourlet au milieu. Col marin et poignets des manches en fine toile ; le tout brodé d'un point anglais et garni d'une bande brodée dépassant les bords.



3. Chemisette pour petit garçon.

4. Chapeau de jeune fille. — Paille de riz blanche. Haute calotte en-



4. Chapeau de jeune fille.

tourée d'une écharpe de gaze blanche, avec plume blanche dans le haut. La doublure de la passe toute coulissée.

5. Chapeau de fillette. — Paille anglaise et forme *Pifferaro*, doublé dessous de soie bleu pâle. Dessus, un ruban de même couleur et une guirlande de roses.



6. Saut-du-lit en basin blanc, de forme droite devant et derrière. Colletette et manchettes en broderie anglaise. Un ruban rouge disposé en collier, bracelet et nœuds papillon complète le tout.

7. Col montant et sous-manche en toile blanche.

## ÉCHOS DE LA MODE

Le Skating est un des seuls endroits, si ce n'est le seul, où il fasse encore frais. On y peut passer une heure avant de rentrer chez soi. Pendant l'été, c'est sur le chemin de tout. Dinez-vous aux Champs-Élysées, vous vous y arrêtez en allant au Bois; dinez-vous à la cascade, vous ne pouvez faire autrement que d'y aller constater les braves qui sont encore à Paris: c'est pour chacun une petite revue de ses connaissances à passer.

Samedi dernier, on y voyait beaucoup de monde et il était très-difficile de s'y asseoir. Il y avait de grands prix à disputer. Nous ne pensions pas que cet exercice pût se maintenir par ces chaleurs torrides; eh bien, nous avons constaté que la rapidité, la prestesse des skatineurs et des skatineuses leur procurait, au contraire, une agréable fraîcheur. Vous n'auriez pu voir personne



5. Chapeau de fillette.

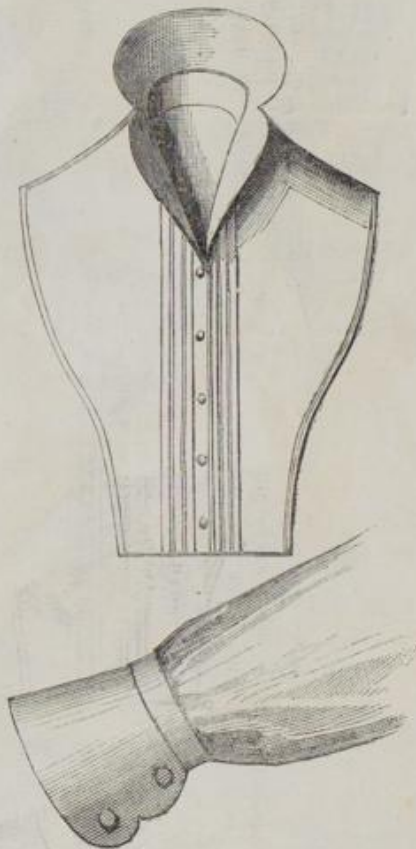
L'Opéra, sans doute à cause de la prochaine reprise du *Prophète*, y avait envoyé ses plus agréables sujets: M<sup>lle</sup> R..., M<sup>lle</sup> P..., la jolie M<sup>lle</sup> M..., qui ne perdaient pas un pas de roulettes. Nous ne savons si c'est en l'honneur de ces dames, mais, à leur entrée, l'orchestre s'est mis à attaquer la mazurka du second acte de la *Source*. Elles nous auraient fait grand plaisir en dansant les variations.

Le jeu des petits chevaux, — représentation de courses en miniature, — a fait son apparition. On s'y porte en foule comme à Vichy et à Trouville. Seulement on y joue de l'argent, — vingt-cinq sous la partie, — mais on n'y gagne que des éteignoirs en porcelaine représentant des Turcs ou des pots à tabac. Ceci a jeté un froid et la foule s'est écoulée en silence.

Nous demanderons, en passant, une amélioration à qui de droit. Les banquettes sont bien basses et les barres bien hautes. A moins d'être de la taille d'un dragon ou d'un carabinier, vous n'avez sous les yeux que le velours rouge de ces barres; il faut lever la tête comme au Salon pour voir courir les petits chevaux montés par leurs jockeys de bois. Au bout d'une heure c'est bien fatigant. Ajoutez à cela les skatineuses qui tournent



Saut-du-lit en basin blanc.



Parure de toile blanche.

s'éponger le visage et s'arrêter court. Une fois qu'on est lancé, de neuf heures à onze heures, on patine sans désemparer.

et retournent toujours dans le même sens... image gracieuse, mais étourdissante du mouvement perpétuel.

X. V.-P.



PLANCHE G. N° 650. — DESCRIPTION, PAGE 398.



TOILETTES DE CAMPAGNE





*A. Levy, impr. des Muses, 66.*

*Jules David*

*1347*  
*Ad. Goubaud, R. Pile 84<sup>e</sup> Paris*

**LE MONITEUR DE LA MODE**

Paris, Rue de Richelieu, 92.

*Coiffures et Accessoires des Magasins Aux Elegants, Boulev. des Filles du Calvaire, 5.*

*Couture Régente de M<sup>me</sup> de Vertus Sœurs, 4, Rue de Valenciennes, 12. Foulards de la Colonie des Indes, rue Rivoli, 114.*

*Parfums de F. Pinaud, 13, des Filles du Calvaire, 30. Lait Antéphélique de Candès et C<sup>o</sup>, R. St. Denis, 26.*

*Entered at Stationer's Hall.*







PLANCHE G. N° 654. — DESCRIPTION, PAGE 388.



TOILETTES DE VOYAGE



## LE PÈRE DE L'ENFANT

(NOUVELLE. — FIN.)

Rosalie et Franck ne tardèrent pas à s'entendre au sujet de l'ingénieur. On n'eût pu établir sûrement lequel des deux l'aimait le plus. Tout ce que Franck recommanda à Rosalie de faire fut promis sans hésitation; tout ce que Rosalie demanda à Franck en faveur d'Étienne fut accordé sur-le-champ.

Ils convinrent que le lendemain, après midi, à l'heure où Étienne se trouvait chez lui, Rosalie commencerait son rôle de mère. Car, dès le matin, Franck aurait tout appris à son fils; il aurait aplani les difficultés, s'il s'en était élevé; il aurait disposé le jeune homme à l'entrevue décidée.

En quittant Rosalie, Franck lui baisa solennellement la main, assez gauchement, il faut en convenir. Puis il tira de son portefeuille un billet de banque de mille francs qu'il plaça sur la table de l'ouvrière.

Elle fit un geste de refus. Il insista. Il ordonna même.

— Rosalie, dit-il, cette fois vous ne pouvez me refuser, comme lorsque je vous payai les soins donnés à Étienne malade. Voici votre premier cadeau de noces. Vous m'excuserez: je ne me connais guère en objets de toilette; je ne me charge pas d'acheter des robes ou des châles, ni des bijoux, ni les fariboles nécessaires aux femmes. Je vous prie d'agir à votre guise, et de venir nous voir, demain, vêtue sans luxe, mais néanmoins parée comme il convient à la mère d'Étienne.

— Ne craignez rien, répondit l'ouvrière, donnant le dernier coup d'aiguille au châle commencé, Étienne n'aura pas à rougir de moi... Ma joie m'inspirera.

Aussitôt que Franck eut refermé la porte derrière lui, Rosalie fondit en larmes de ravissement, d'ivresse indescriptible.

— Oh! s'écria-t-elle, est-ce un rêve?... Vit-on jamais un homme aussi parfait que M. Franck, — mon mari!

## VII

Il était assez tard quand le mathématicien revint dans sa chambre. La nuit était calme. Pensant qu'Étienne en passerait une bonne partie dehors, Franck songea à se mettre au lit. Il s'estimait content de sa journée, et il réservait pour le lendemain la nouvelle qu'il voulait apprendre au fils de Rosalie.

Cependant un léger bruit se fit entendre. Franck écouta.

Étienne était déjà rentré.

Le mathématicien alla bien vite vers le jeune homme, qu'il trouva assis, les coudes sur une table. Étienne, en apercevant Franck, s'écria avec douleur:

— Mon ami, tout est rompu entre mademoiselle Blanche et moi... Il y a plus, non-seulement son absence m'a frappé au cœur, mais de tous les côtés, dans les salons où j'espérais la voir, j'ai surpris des paroles désobligeantes à mon égard. On parlait, à voix basse, de M. Guérin et de nous. Une invitée, me montrant à sa voisine, déclara à celle-ci, — je l'ai bien entendu! — que je ne pouvais prétendre à la main de M<sup>lle</sup> Blanche, parce que je n'avais pas de nom!... Pas de nom! toujours cela!... Moi qui ai tant travaillé sous ta direction, depuis mon enfance, pour arriver au poste que j'occupe! Moi qui ai conquis une certaine supériorité sur mes collègues! Moi qui ai obtenu mon rang dans le monde scientifique en dehors des intrigues!

— Je comprends, et je ne m'étonne pas, observa très-froidement Franck. M. Clovis Guérin appartient à cette classe de gens qui se gardent soigneusement de braver les préjugés. Ceux-ci, apparemment, sont tout-puissants chez lui, puisqu'ils l'emportent sur son désir de marier sa fille avec un homme distingué, marchant sur la route de la fortune.

— Eh bien?...

— Eh bien! nous allons le satisfaire...

— Que veux-tu dire?

— Ton père triomphera des obstacles...

A ces mots, Étienne se leva tout d'une pièce:

— Mon père! mon père!... Tu le connais, Franck?... s'écria-t-il. Oh! ne prononce pas de légères paroles... Dis... Mon père existe?

— Oui, et ta mère aussi. Ils te serreront dans leurs bras!

— Est-il possible! Ne me trompe pas, Franck; ne te joue pas de moi... Je te regarderais comme mon plus cruel ennemi, si tu retournais le poignard dans mes plaies... Hélas! elles saignent depuis que j'ai l'âge de raison...

— Étienne! s'écria le vieux répétiteur avec un ton de reproche très-accentué, t'ai-je jamais trompé? Ce que je t'annonce est la vérité. Demain, tu verras ta mère, que tu connais déjà...

— Quoi! je la connais!...

— Oui... quant à ton père, embrasse-le...

Étienne éprouva une commotion électrique.

La parole expira d'abord sur ses lèvres; puis, maîtrisant un peu son agitation, il dit, à phrases entrecoupées:

— Toi! toi!... Franck! mon bon Franck! tu es mon père! Oh! je suis vraiment ton fils! Répète cela... Je veux te l'entendre répéter... Je suis ton fils!...

Pour toute réponse, Franck s'élança dans les bras d'Étienne.

Tous deux, enlacés, s'étreignaient avec une indicible tendresse. Le mathématicien n'exagérait point son émotion. Il ressentait réellement toutes les joies de la paternité. A le voir, on eût pu dire, comme les légistes romains, que « l'adoption imite la nature. »

Il se fit un long silence. Après quoi Franck avoua, ainsi qu'il l'avait déclaré à Rosalie, la prétendue faute par lui commise.

Et le jeune homme mesura soudain l'influence heureuse qu'une pareille révélation devait désormais exercer sur sa vie. Avoir des parents! Être doucement aimé, caressé, consolé! Ne plus subir les terribles atteintes d'un préjugé odieux! Il y avait, dans ces pensées nouvelles, de quoi l'attendrir et le reconforter en même temps. L'amoureux, tout à l'heure vaincu par le désespoir, ne voyait plus maintenant le moindre obstacle à son mariage. Blanche partagerait son bonheur; Blanche serait à lui. L'avenir, enfin, était souriant et magnifique.

Franck alla au-devant des désirs d'Étienne:

— Aussitôt, dit-il, que le temps légal sera écoulé pour l'accomplissement de notre propre union, ta mère et moi nous irons officiellement redemander pour notre fils la main de M<sup>lle</sup> Blanche. M. Guérin ne pourra nous éconduire, car je lui ai arraché des promesses par avance... Tout dépendait de tes parents...

— Tu espères?... Il reviendra sur son refus?

— J'en suis à peu près sûr, te dis-je. Ah! mon cher Étienne, combien je te remercie du pardon que tu m'accordes, et combien ta mère, elle aussi, te remerciera!

Étienne serra de nouveau la main de Franck.

— Mais, observa celui-ci, nous achèverons demain la conversation. L'heure du repos a sonné pour toi et pour moi. Bonne nuit, Étienne!

— Bonne nuit, mon père! répondit Étienne en embrassant de plus en plus étroitement son ancien répétiteur.

— J'ai toute confiance en toi, maintenant, ajouta Franck, le sourire sur les lèvres.

— Tu as raison, Franck... mon père, répondit Étienne, se retenant.

Il devait garder quelque temps encore l'habitude de traiter le mathématicien en vieil ami.

Ils se séparèrent, toujours agités, toujours étonnés du changement qui venait de s'opérer dans leurs destinées. L'espoir les enivrait. Particulièrement, sur la figure de Franck apparaissait une animation qu'on n'y avait jamais remarquée.



Le sommeil se fit attendre pour eux. Il vint, néanmoins, après qu'Étienne eut répété mille fois peut-être :

— Blanche m'aime, et je l'épouserai!...

Franck, de son côté, redit aussi fréquemment sur tous les tons : — C'est égal, me voilà mari et père... Il faudra m'accoutumer à cette double fonction. Je la crois difficile, mais non pas impossible, après tout.

## VIII

Le dénouement de cette histoire fut simple, tel que nos lecteurs l'ont sans doute deviné, en conséquences des résolutions prises par le mathématicien.

Rien ne dérangerait les calculs de Franck. Trois semaines après l'entretien qui précède, Rosalie s'appelait madame Franck.

Tout aussitôt, les époux rendirent visite à M. Clovis Guérin.

Celui-ci apprit de leur bouche que tout l'avoir de Franck, ou à peu près, passerait à Étienne. Rosalie exigeait cette clause, dût-elle plus tard recommencer à travailler.

D'ailleurs, comme Blanche n'avait pas caché ses sentiments à l'égard d'Étienne, comme Étienne était à la veille d'obtenir un poste très-élevé dans l'administration, le mariage des deux jeunes gens fut promptement conclu.

M. Guérin avait cédé avec une facilité d'autant plus grande que son gendre ne pouvait manquer d'arriver un jour au million, cette étoile sans égale des bourgeois passés, présents et futurs.

Le problème de Franck fut résolu à sa complète satisfaction.

Voici comment il se le posa souvent à lui-même :

— Étant donné un chétif petit enfant, délaissé de son père et de sa mère, seul au monde, sans un sou vaillant, que peut-il devenir au milieu d'une société dont chaque membre est classé, aidé, dirigé, protégé plus ou moins?

Solution : Il suffit qu'une seule personne le prenne en pitié d'abord, puis en affection, se dévoue à lui, et, le cas échéant, épouse sa mère, pour lui créer une famille.

Et Franck ajoutait :

— C'est ainsi que j'ai triomphé de la société, qui m'avait refusé, à moi comme à Étienne, les joies du foyer paternel!

Augustin CHALLAMEL.

## LA CHANSON DE L'ENFANT

## DÉTACHEMENT

« C'est le sang de mon sang, c'est la chair de ma chair;  
» Je l'attends et je l'aime.  
» Ah! je sens qu'il tressaille et qu'il m'est déjà cher!  
» C'est un autre moi-même. »

... Pas d'accord plus intime et pas d'amour plus grand.  
Mais enfin, joie amère!  
L'enfant naît; en naissant il pleure: il se comprend  
Séparé de la mère.

Désormais chaque jour tu l'en éloigneras.  
Laisse que demain vienne:  
D'abord, elle te prend sur son cœur, dans ses bras;  
Ta vie est encor sienne.

Elle t'a; tu la suis où va sa volonté;  
De tes lèvres vermeilles  
Tu pends à son sein mûr, — où tu bois sa beauté,  
Comme la grappe aux treilles.

Puis te voilà, nourri du meilleur de son sang,  
Déjà lourd, baby rose;  
Déjà dans ton berceau ta mère en gémissant  
Plus souvent te dépose.

Et là, tu sens encor, même au fond du sommeil,  
Que ton âme est suivie  
Par le doux bercement régulier, tout pareil  
Au souffle de sa vie.

Là, tu te meus encor par elle, à son désir;  
Elle inspire ton somme; ;  
Mais demain tu voudras marcher, c'est ton plaisir,  
Être à terre, être un homme!

La mère en a pleuré; mais l'enfant à l'envi  
Va, gauche et plein de grâce,  
De sa mère inclinée à son père ravi  
Qui se baisse et l'embrasse.

S'il ne s'écarte pas dans ce premier chemin,  
C'est qu'il chancelle encore;  
Mais hélas! il voudra courir, — vienne demain, —  
Vers tout ce qu'il ignore.

Hier l'enfant sans répondre entendit ton appel,  
O mère désolée;  
Il était, sans rien dire, allié seul, le cruel,  
Tout au bout de l'allée!

Il s'éloigne, il te fuit, te dis-je, à chaque pas;  
Le temps te le dérobe;  
Il refuse ta main, lui qui ne lâchait pas,  
Hier, les plis de ta robe.

Les enfants sont un jour trop grands pour les berceaux;  
Les fleurs sont éphémères;  
Et dans les nids d'antan il n'y a plus d'oiseaux...  
C'est le souci des mères!

Jean AICARD.

## DEUX BUVEURS D'EAU

(NOUVELLE. — SUITE.)

Pierre fit une pause, puis il reprit :

— J'ai fait un peu tous les métiers qu'on fait quand on n'en a point et qu'on veut rester honnête. J'ai parlé tous les baragouins. Trois fois j'ai failli mourir : une fois de faim, en Russie; une fois de maladie, en Egypte; une fois d'accident, en Espagne. Enfin, étant passé chez les Anglais, je me suis laissé emmener dans les Indes, où un trafic que j'ai essayé m'a réussi... Je ne suis pas millionnaire, oh! non! je le serais peut-être devenu si j'avais voulu; mais, outre que j'étais las, à quoi bon avoir tant d'ambition? Tant qu'avait duré la gêne, tu penses bien que l'idée ne m'était point venue de me faire une famille; l'aisance arrivée, j'étais trop vieux pour m'en aviser. Alors j'ai songé ainsi : « Une famille! mais tu dois en avoir une là-bas au pays, et là-bas au pays, il ne faut pas des millions pour vivre en paix et en contentement. » Et, ayant ramassé le joli peu que j'avais, j'ai dit : « Allons y voir! » Et je suis parti, et me voilà; et m'est avis que je n'ai plus rien à désirer, puisque je vais pouvoir faire, à ce que je crois, du même coup, le bonheur de mon neveu et mon bonheur à moi.

— A merveille!

— Il y a dix ans, dis-tu, que mon frère est mort : l'enfant en avait alors quatorze, ça fait vingt-quatre; à cet âge, l'idée a bien dû lui venir de... s'établir.

— Eh! eh! fis-je, je crois qu'il n'a pas même attendu jusque-là.

— Ah! fit Pierre avec un élan de joyeuse curiosité... Est-ce que tu saurais?...

— Comment donc; mais il y a trois ans, ce n'était déjà plus un secret pour personne. Malheureusement...

— Malheureusement! répéta l'oncle, dont le regard s'assombrit soudain; qu'est-ce donc? un mauvais choix, peut-être; quel-



que fille... pas comme il faut. — C'est presque toujours les plus honnêtes, les meilleurs garçons qui se laissent prendre à celles-là.

— Eh! non! fis-je, tout au contraire, la plus honnête, la plus gentille... et la plus jolie fille de l'endroit, — qui, entre nous, ne faisait pas mystère de son inclination pour lui; mais...

— Mais?...

— Mais... Tu as connu le père, il est de notre âge: Jérôme Drevon.

— Ah! j'y suis! fit Pierre avec un soupir de soulagement, les Drevon sont riches.

— Oui, et comme Jean Martois n'a rien que ses deux bras, quand il a voulu risquer une première demande, il a été assez rudement éconduit. Tout d'abord, il parut fort affecté de cette déconvenue, car il avait espéré que sa bonne et laborieuse conduite lui serait comptée; mais, ensuite, il s'est persuadé que le temps lui viendrait en aide, et d'autant mieux que la jeune fille partageait ses espérances et promettait d'attendre comme lui. Les choses en étaient là lors de mon dernier voyage, et rien ne doit être changé probablement, car je l'aurais su.

— Dieu de Dieu! s'écria l'oncle Pierre en frappant ses mains l'une contre l'autre dans un accès de joie naïve, comme j'arrive bien!... Ah! les Drevon font les fiers! Ah! ils dédaignent mon brave neveu!... Eh bien! nous allons voir ça!... Mon Dieu, ce n'est pas que je leur en veuille! ce qu'ils en font, c'est par sagesse, par amitié pour leur fille. Si l'argent ne fait pas le bonheur, il n'y porte pas préjudice. Ah! c'est égal, ça va être drôle!... Tu dis donc qu'elle est gentille, cette petite?

— Charmante en tous points.

— Comment l'appelle-t-on?

— Georgette.

— Tiens, un joli non! ça m'amusera d'avoir une nièce de ce nom... « Eh! Jean! Eh! Georgette! » Je m'entends déjà les appelant, dans la belle et grande maison que je leur aurai montée... Et pour peu que vienne par là un petit Pierre ou une petite Pierrette, ou même les deux... Eh bien! ma foi! rien ne me manquera... Ça sera drôle comme tout; Dieu de Dieu! que ça sera drôle!

En s'exprimant ainsi, l'ami Pierre, dont la parole avait acquis une extrême volubilité, y conformait si bien la vélocité de ses jambes, que j'avais toutes les peines du monde à le suivre, — ce dont je crus pouvoir faire la remarque.

— Ah! tu comprends, me répliqua-t-il, tant de satisfaction m'attend là-bas, que je voudrais avoir des ailes pour y arriver plus tôt.

Et pendant la grande heure que dura encore la route, tout en répondant aux mille questions qui finissaient toujours par aboutir à son neveu et à sa future nièce, plus d'une fois, lorsqu'il se reprenait à jouir par anticipation du bonheur intime qui venait de lui sourire, je dus enrayer l'essor de cet oncle qui aspirait aux allures de l'oiseau.

## II

### GEORGETTE

Mais il s'arrêta bien de lui-même au moment où nous atteignîmes le versant du coteau, du haut duquel la vue plonge tout à coup dans le vallon feuillu qui cache le village.

Il s'arrêta, saisi d'une émotion puissante, et s'appuyant d'une main sur mon bras, portant l'autre sur sa poitrine:

— Ah! fit-il, avec une sorte de suffocation, quel curieux effet ça me produit, je n'aurais pas cru!... Ça me serre le cœur; les jambes me manquent; quelque chose tourne dans mes yeux... Je suis tout... je ne sais comment. Tu comprends, après trente ans... quand on revient du bout du monde... Ah! laisse-moi m'asseoir un peu!

Et il gagna une saillie de rocher qui était au bord de la route.

— Tiens! reprit-il, en passant ses doigts sur ses joues, voilà que je pleure à présent. Est-ce nigaud, ça!

— Non! dis-je, ce n'est pas nigaud, c'est naturel, car moi qui ne tarde jamais plus de quatre ans, chaque fois que je me retrouve là, eh bien! le cœur me bat, je m'arrête pour regarder, pour me ressouvenir...

— Oui, n'est-ce pas! Ah le pays! le pays! J'ai entendu des gens dire que ça ne signifiait rien... J'en ai bien vu, des pays, plus curieux, plus beaux que celui-là, je n'ai jamais rien senti de pareil... On est triste, on a mal, et c'est bon... Mon Dieu! je ne sais pas expliquer ça, moi!...

Il disait cela en s'essuyant les yeux, en riant d'un rire grimaçant, en tirant du fond de sa poitrine de longs soupirs qui sifflaient dans sa gorge serrée.

— Ah! fit-il soudain, le doigt tendu, les yeux allumés, les lèvres béantes, voilà le toit de notre ancienne maison. C'est le même, je le reconnais à sa lucarne ronde... Je m'étais fait là une petite chambre... Plus personne des miens là-dedans à cette heure! ajouta-t-il, en laissant retomber sa main et en éteignant son regard. Dans cette chambre, qui est-ce qui y couche?

— Qui? Ton neveu Jean, pardieu!

— Lui! Comment donc ça? Nous n'étions là qu'en louage, et à la mort de mon frère...

— A la mort de ton frère, un de nos amis, Benoît Favier et sa femme, ayant loué la maison, n'en voulurent pas chasser le petit. Ils lui laissèrent cette chambre qui a été la tienne. L'enfant prenait d'ailleurs ses repas avec eux, et il était encore en famille.

— Ah! les braves gens!

— C'est d'autant plus beau de leur part, qu'ils ne sont pas bien riches non plus, les Favier.

— Oui, sans doute... Mais je me souviendrai qu'ils ont été bons pour mon neveu... Dis donc, crois-tu qu'il y ait moyen d'acheter la maison?

— Pourquoi non! Elle appartient, je crois, au fils de l'ancien maire, qui n'habite plus le village, et qui n'a aucune raison pour ne pas te la céder.

— Oh! je l'achèterai! je l'achèterai!... Allons, allons!

Et voilà mon homme qui, de nouveau sur pied, de nouveau se prend à brûler le chemin.

Mais bientôt encore je crus devoir enrayer sa course.

— Attends, fis-je, en lui prenant le bras et en l'attirant pour pouvoir lui parler à mi-voix, ne va pas si vite, et regarde là-bas à gauche, sous les pommiers, en avant du taillis.

— Sous les pommiers, là?

— Oui, que vois-tu?

— Je vois venant vers nous une grande fille, les bras nus, un tablier plein d'herbe sur la tête, sa serpe à la ceinture; le soleil, qui se couche, lui rougit la figure et brille dans ses yeux, en faisant tout d'or son cotillon noir et sa chemise rousse... Allons, allons, il y a encore de la brave et fraîche jeunesse en mon vieux pays.

— Eh bien! mais, dis donc, oncle Pierre... c'est elle.

— Elle?...

— Eh! oui! Georgette.

— Georgette!...

Et l'oncle Pierre, comme cloué en place par le saisissement:

— O Dieu de Dieu! fit-il en se pressant contre moi, est-ce possible!... elle, que je rencontre d'abord! Tu vois, tout me réussit; mais je vas devenir fou de plaisir... Oh! laisse-moi la bien regarder! Elle vient... restons là! Ne lui dis pas encore que c'est moi. Mais c'est, pardieu! la plus jolie fille que j'aie vue jamais!... Et quel air honnête! Et comme elle marche vaillante sous son faix lourd! Sais-tu qu'il n'a pas mauvais goût, ce coquin de Jean!... La voilà. Tu vas lui parler, n'est-ce pas? Je veux l'entendre; sa voix doit être douce comme les regards de ses yeux... Parle-lui, oui, parle-lui; mais ne lui dis pas que c'est moi.



— Sois tranquille.

La jeune fille, qui n'était plus qu'à quelques pas de nous, venait de témoigner par un sourire qu'elle m'avait reconnu.

J'allai au devant d'elle.

— Bonsoir, Georginette, on n'a pas besoin de te demander comment tu te portes ?

— Merci, fit-elle, en jetant de côté un regard gêné vers mon compagnon, qui la dévorait des yeux.

— Et si tes parents vont de même...

— Oui, de même, dit-elle. Vous voilà encore une fois au pays, monsieur. Tant mieux !

J'observais sur l'oncle Pierre l'effet de cette voix qu'il avait voulu connaître, et qui semblait le plonger dans un véritable ravissement.

— Tu rentres bien chargée, dis-je encore ?

— Oh ! non ! ce n'est rien !

Et l'oncle Pierre me lança un coup d'œil qui signifiait : Hein ! est-elle courageuse !

— A propos, repris-je, donne-moi des nouvelles de...

Elle me regarda avec une fixité inquiète.

— De Jean Martois, achevai-je ; j'ai hâte de savoir ce qu'il devient. Il va toujours bien, n'est-ce pas ?...

Comme ces mots venaient de sortir de mes lèvres :

— Ah ! pardon, fit-elle d'une voix troublée, en se détournant tout à coup pour jeter à terre son fardeau, j'ai oublié là-bas quelque chose que je ne voudrais pas perdre. Je vais le chercher. Excusez-moi !

Et elle s'éloigna rapidement, sans nous avoir de nouveau laissé voir son visage.

Nous pûmes remarquer qu'au lieu de s'arrêter sous les pommiers, à l'endroit où une place rase indiquait qu'elle avait dû former là son faux d'herbe, elle s'enfonça en pressant encore le pas, dans la profondeur du taillis.

— Qu'a-t-elle donc à s'enfuir de cette façon, quand tu lui parles de Jean ? dit Pierre à qui le prétexte allégué par la jeune fille n'avait évidemment pas donné le change, et qui venait de la suivre mélancoliquement des yeux.

— Je crois comprendre, répondis-je après un peu d'hésitation, car mes paroles étaient loin de traduire fidèlement ma pensée ; je l'aurai intimidée, effarouchée, en abordant ainsi cette question devant un étranger. Si elle se fût trouvée seule avec moi, il n'en eût rien été. Je m'étais dit que tu aurais plaisir à tenir d'elle les premières nouvelles de ton neveu, et je n'ai réussi qu'à la mettre en fuite. J'ai eu tort.

— Oui, ce sera ça, fit machinalement Pierre, qui ne paraissait pas non plus bien convaincu de l'opinion qu'il exprimait. Au surplus, reprit-il, en affectant de sourire, il y a peut-être quelque brouille passagère ; nous tombons mal, voilà tout.

— Oui, ce sera ça, dis-je à mon tour.

— Mais je suis là pour arranger les choses.

— Certainement.

Et nous poursuivîmes notre route, mais lentement et en gardant le silence.

III

JEAN

Nous marchâmes ainsi pendant deux ou trois minutes et déjà nous approchions des premières maisons du village quand, apercevant un jeune homme assis, à une trentaine de pas devant nous, sur une borne faisant saillie à une encoignure :

— Ah ! pardieu ! dis-je, si je ne me trompe...

Mais je m'interrompis brusquement, car ce jeune homme que je m'apprétais à désigner de la main, je venais de le voir se lever et s'appuyant au mur pour ne pas perdre l'équilibre, diriger vers nous ce regard morne et voilé qui est celui de la lourde ivresse :

— Quoi donc ? demanda Pierre qui, marchant la tête baissée, absorbé dans ses réflexions, n'avait pas d'ailleurs aperçu encore le jeune homme.

— Oh ! rien, répliquai-je, je voulais dire que ce coucher de soleil, tout rouge, nous promet du beau temps pour demain.

— En effet, dit Pierre du même ton.

Le jeune homme, qui s'était péniblement échappé à son appui, marchait vers nous en vacillant sur ses jambes qui ployaient ; ses bras retombaient inertes au long de son corps, son menton touchait sa poitrine, son visage était perdu sous ses longs cheveux, qui pendaient en mèches désordonnées... Ses habits étaient déchirés, ses pieds posaient nus dans de mauvais sabots.

— Qu'est-ce donc que cet ivrogne ? me dit Pierre avec un accent d'amer dégoût. Il n'a pas l'air bien vieux, le connais-tu ? Est-il du pays ?

— Non, je ne crois pas, répondis-je en affectant l'indifférence ; et prenant encore Pierre par le bras pour le tirer d'un côté de la route, en hâtant le pas : — Ça, dis donc, maintenant que nous sommes arrivés, laisse-moi te demander où tu comptes aller loger...

— Ma foi, je ne sais pas, me répondit-il : et tenant son regard obstinément attaché sur le jeune homme avec lequel nous allions nous croiser : Est-il possible qu'on se mette en cet état ! grondait-il.

— Eh bien ! repris-je, je t'emmène ; mes parents sont pour toi de vieux amis, tu ne doutes pas du plaisir qu'ils auront à...

Je n'achevai pas. Le jeune homme, qui passait alors près de nous, venait, en relevant la tête et en repoussant à deux mains ses cheveux, de découvrir son visage où ne se lisait que la plus ignoble hébétude.

— O mon Dieu ! s'écria Pierre, lui ! c'est lui ! Je le reconnais ! Tu m'as dit qu'il ressemblait à son père ? Oh !...

Le jeune homme, qui nous avait regardés sans nous voir sans doute, prit une sorte de course folle vers un champ, au milieu duquel il alla tomber accroupi, et où il ne parut plus que comme une masse informe.

— Mon Dieu ! répéta Pierre, que je fus obligé de soutenir, car il semblait prêt à défaillir, voilà donc pourquoi je suis revenu de si loin ; mon Dieu !...

Il sanglotait ; de grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Voyons, voyons, Pierre, que fais-tu ? qu'as-tu ?

— Ce que j'ai, répliqua-t-il ; ce que je fais !... tu le demandes. Et s'adressant à une femme qui passait : — Comment, s'il vous plaît, s'appelle ce garçon qui est là plein de vin ?

— Jean Matois, monsieur...

— C'est par hasard, sans doute, qu'il est ivre, voulus-je objecter.

— Par hasard, oh non ! répliqua la femme ; depuis environ un an, nous ne le voyons guère autrement, quand nous le voyons ; je dis quand nous le voyons, parce que, au lendemain de ces choses, il a honte, et il s'en va du pays pour une semaine, deux semaines... Mais sitôt qu'il y revient, oh ! ce n'est pas long ! Il ne lui faut d'ailleurs qu'un verre ou deux pour être ainsi....

— Qu'est-ce qui peut l'avoir poussé à cela ? demandai-je.

— Eh ! le goût du vin, pardienne ! Figurez-vous que jusqu'à l'an dernier il n'en avait jamais bu ; tout par un jour ça l'a pris, mais fortement, comme vous voyez... D'ailleurs, il dit lui-même qu'il ne tient pas à se corriger... Il était si gentil autrefois ! mais à présent, c'est franchement un garçon perdu.

Et la femme continua son chemin.

Je croyais vraiment rêver, et je ne savais guère ce que je pourrais dire au pauvre homme qui était là comme anéanti. Tout à coup :

— Fais-moi une promesse, me dit Pierre, qui venait de prendre ma main et la serrait avec une fiévreuse énergie.

— Une promesse ?



— Oui, je te le demande par notre vieille amitié.  
 — Si c'est quelque chose de possible?  
 — Oui.  
 — Alors, c'est convenu.  
 — Ne dis à personne que tu m'as vu.  
 — Quelle idée?  
 — Non, à personne, n'est-ce pas? tu viens de me le promettre.  
 Puis m'ayant de nouveau serré la main, et la quittant :  
 — Adieu, dit-il.  
 — Comment, adieu ! où vas-tu ?  
 — Je n'aurais pas dû revenir, je m'en retourne.  
 — Y penses-tu ?  
 — C'est tout pensé !  
 — Mais voyons, cette femme exagère sans doute ; il faut voir, savoir... Du reste, à cet âge on n'est pas incorrigible, comme elle veut bien le dire.  
 — Adieu ! répéta Pierre.

J'allongeai le bras pour saisir le sien ; mais il avait déjà fait plusieurs pas.

— Pierre ! appelai-je.

Il se retourna, un doigt significativement posé devant ses lèvres, et j'entendis qu'il disait encore :

— Adieu !

En quelques instants il eut disparu au détour du chemin. Et comme, tout ému de cette singulière aventure, je restais là regardant, certain qu'il devait se raviser, je pus bientôt voir se profiler sur le dos sombre du coteau une noire silhouette qui se perdit rapide dans la pourpre du couchant...

Eugène MULLER.

(La suite au prochain numéro.)

#### Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

TUNIQUE POUR TOILETTE DE VOYAGE. — Ce patron se rapporte à la première figurine de la gravure coloriée n° 1348, qu'on trouvera annexée à notre quatrième numéro d'août. Il se compose de quatre pièces :

1. Lé du devant, qui est tout droit.
2. Côté du devant, formant cinq plis drapés sous lesquels se posent les plissés. Des boutons simulés, avec boutons dessus, ornent de place en place les drapés. Les plis sont marqués par un pointillé à la roulette.
3. Lé de derrière, assez large pour se passer de second côté. Il est drapé sous la poche. Des crans marquent les plis.
4. Poche plissée, garnie de deux nœuds et de boutons simulés avec boutons dessus.

#### REVUE DES MAGASINS

On est littéralement émerveillé lorsqu'on visite les salons de la maison GESSAT ET AUBRY (rue Saint-Honoré, 332) et qu'on est admis à voir sa riche collection de broderies. Peu de choses montées : les modèles changent si souvent de formes et chaque personne a un goût si différent ! Mais il y a là tous les éléments nécessaires à la confection des trousseaux ou des layettes les plus confortables et les plus luxueux, — soit qu'on en fasse la commande à M<sup>me</sup> Gessat, qui s'en acquittera avec un zèle, une conscience et un bon goût incomparables, soit qu'on veuille entreprendre soi-même ce travail, ce que certaines femmes et bonnes mères de famille préfèrent.

Dans ce cas, on aura toujours raison de venir prendre dans la maison Gessat et Aubry les broderies et les dentelles qui doivent garnir les divers objets du trousseau ou de la layette : car cette maison met tous ses soins à contenter ses clientes en leur offrant des conditions de prix raisonnables.

D'un autre côté, il y a là un choix immense de bandes brodées d'entre-deux et de volants de toutes grandeurs ; sans compter tous les objets mi-confectionnés, comme devants de chemise, empiècements de toutes formes, sauts-de-lit, peignoirs, robes de baptême, etc., etc.

— M. de Plument nous prie de faire observer à nos lectrices que la *Ceinture-cuirasse*, dont les avantages sont de tous côtés fort appréciés, fait partie intégrante du jupon *Coverlet* ou du jupon *Croisette* et ne peut être vendue séparément.

Lorsque nous avons dit que cette ceinture pouvait être adaptée à tout autre jupon, nous exprimions mal notre pensée ; ce que nous voulions dire, c'est que, le modèle en étant donné par l'acquisition d'un de ces Jupons, il est facile d'exécuter des fac-simile de cette ceinture pour n'importe quel autre.

La *ceinture-cuirasse* est si précieuse pour l'effacement des hanches, qu'une femme élégante ne doit point hésiter à faire l'acquisition du *Coverlet* ou du jupon *Croisette*, qui possèdent, en outre, des qualités d'un autre genre et que nous avons déjà eu l'occasion de signaler. Nous nous contenterons de rappeler que le premier convient aux robes de ville, le second aux robes de salon.

Il est indispensable d'adresser à M. de PLUMENT (rue Vivienne, 33), la grosseur du tour des hanches, lorsqu'on demande l'un ou l'autre de ces Jupons, la *ceinture-cuirasse* devant être ajustée proportionnellement à chaque personne.

#### SPÉCIALITÉS

Le *lait antéphélique* de CANDÈS est une eau de toilette essentiellement hygiénique. Son usage constant fait disparaître, sur le visage, non-seulement toute trace de fatigue, mais encore les tâches de rousseur, plaques jaunes ou rouges, et jusqu'au masque de grossesse.

Le *lait antéphélique* de Candès rend en même temps au teint toute sa fraîcheur disparue, et les joues, sous sa bienfaisante action, se couvrent de lys et de roses, symboles de la jeunesse.

De crainte d'erreur, s'adresser directement à M. CANDÈS, l'inventeur de cette précieuse composition, boulevard Saint-Denis, 26.

M. D'A.

#### A NOS ABONNÉES

Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire, mais le mal vient trop souvent de ce qu'en nous écrivant, soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. AD. GOUBAUD ET FILS et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

AD. G. ET FILS.

#### SOMMAIRE DU 3<sup>e</sup> NUMÉRO D'AOUT 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary D'AUBERVILLE. — Lettres d'une douairière, par M<sup>me</sup> DE BAS-SANVILLE. — Échos de la mode, par X. V.-P. — *Le Père de l'Enfant*, nouvelle, par M. Augustin CHALLAMEL. — *La Chanson de l'Enfant*, poésie, par M. Jean AICARD. — *Deux buveurs d'eau*, nouvelle, par M. Eugène MULLER. — Revue des magasins, descriptions et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1347, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de Skating-Palais. — Patron coupé (annexe spéciale aux éditions n° 2 et n° 3) : tunique pour toilette de voyage.

Dans le texte : P. n° 327, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de campagne ou de jardin. — G. n° 650, dessin de M. E. THIRION : toilettes de campagne. — G. n° 654, de M. E. THIRION : toilettes de voyage.

ROUVENAT (☼) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
 Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Depuis huit jours on s'est mis sérieusement à refaire ses malles et à dire adieu aux plages et aux villes d'eaux. L'ouverture de la chasse n'appelle-t-elle pas, de tous les côtés, les maîtres de maison au logis, les chasseurs à la plaine ?

Ceux-là se préparent à recevoir. Il faut mettre l'habitation en ordre, veiller avec sollicitude au confortable des chambres d'amis, être en mesure, pour tout dire, de suivre dignement les aimables lois de l'hospitalité.

Les chasseurs, de leur côté, passent en revue leur toilette, qui doit être avant tout simple et commode pour n'entraver aucun mouvement ; ils visitent avec soin, avec minutie même, leurs armes, de qui dépendent le succès de l'entreprise et leur réputation de bon tireur. — Adieu succulents pâtés, salmis appétissants, civets réconfortants et rôtis délicats, si les coups visés viennent à rater ! Un canotier vide désole la maîtresse de maison, change la disposition d'un menu et fait le désespoir du cuisinier : car celui-ci, pour n'être pas un Vatel capable de se tuer faute du plat attendu, n'en a pas moins une réputation à sauvegarder.

Enfin, la vie du monde élégant a changé de face : les plaisirs champêtres en occupent et en absorbent tous les loisirs maintenant. Chasse, vendanges, belles promenades, excursions, douces relations de voisinage, tout cela donne au cœur et à l'esprit un calme plein de douceur et de charme, qui fait oublier bien vite le brouhaha des villes. Aussi, la toilette ne tenant plus qu'une place très-restreinte dans la vie de gens à ce point accaparés, la mode y perd-elle une bonne partie de ses droits.

Paris seul est l'endroit du monde où l'empire de la mode ne subit aucun abandon. A cette époque surtout de l'année, fabricants, couturières, modistes, lingères, tous travaillent à préparer

les nouveautés en étoffes, vêtements et coiffures que la saison prochaine verra éclore.

Nous pouvons, dès maintenant, déclarer que les étoffes lourdes et riches seront favorites ; que les galons brodés, les dentelles, les effilés, les passementeries constitueront la majorité des garnitures à employer ; que la forme du costume sera peu compliquée et plate, conséquence logique de ce qui précède, car de

belles étoffes exigent des garnitures peu nombreuses et plates dans tous les cas.

Nous savons également qu'on apporte déjà des modifications sensibles dans la coupe des corsages, mais nous n'en informons nos lectrices que lorsque nos renseignements seront tout à fait complets.

Les tuniques et les polonaises se font de plus en plus longues ; elles envahissent tellement la jupe, que la garniture de celle-ci ne doit plus comporter que de 25 à 30 centimètres de hauteur. Cette disposition, qui est actuellement déjà un fait accompli, sera maintenue par les COUTURIÈRES, — nous pouvons le préjuger presque infailliblement, — durant la saison prochaine.



P. N° 325. — COSTUME DE JARDIN.

Le chapeau de paille noire et marron foncé peut se porter fort avant dans l'arrière - automne ; mais les femmes très-élégantes qui aiment à remplacer leurs coiffures au commencement de toutes les saisons adoptent le chapeau de feutre dès le mois de septembre.

Nos MODISTES parisiennes patronnent particulièrement, parmi ces derniers, les formes toque, *Pifferaro* et *Marie-Amélie*, qu'elles bordent et garnissent de velours et de plumes de coq. Ces plumes, très-fines, sont parfois entremêlées de plumes jaunes ou blanches. Le lophophore est également très-employé. Ainsi garni, le chapeau de feutre vous conduit jusqu'aux grands froids, à l'époque desquels le velours règne sans partage.

Disons, en passant, que le chapeau à passe de feutre et fond mou en faille, surah, épingline ou velours, sera très-élégant ;



nous le croyons, du moins. Les nouveautés, en fait de modes, se reportent en effet presque toujours d'une saison sur l'autre et le genre actuel, — passe de paille et fond mou en gaze, — a été trop bien accueilli cet été pour qu'il n'en soit pas ainsi.

LES LINGÈRES, nous ne savons pourquoi, ne nous donnent rien de nouveau; les éléments, cependant, ne leur manquent pas. Belles dentelles, broderies magnifiques, elles peuvent tout employer, puisqu'aujourd'hui on ouvre les corsages et qu'on porte des manches larges et presque courtes.

Nous citerons cependant un amour de petit bonnet, genre pouff, en organdi très-fin et couvert de broderies de toutes couleurs avec des guirlandes de fleurs jardinière, chef-d'œuvre de goût et de travail.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 325.

TOILETTE DE JARDIN. — Costume en toile zéphir à rayures rouges sur fond écru. — Jupon à traîne, entouré d'un volant froncé dont la tête est formée par un ruché en linon bleu sombre. — Tunique assez longue devant, drapée en tablier jusque derrière où elle est plus courte. Une écharpe en linon bleu soutient cette partie et ses deux bouts croisés se perdent en dessous. Poche en linon bleu terminée par un nœud de ruban. Un volant écru, brodé de rouge et de bleu, forme dentelle sur le bord inférieur de la tunique. — Veston demi-ajusté, encadré d'un volant brodé comme le précédent. Manches en écru uni, terminées par un parement simple et un nœud de ruban. — Lingerie ruchée. — Chapeau paillason, garni dessus de gaze bleue, et derrière d'un cache-peigne de coquelicots.

G. N° 662.

ÉLÉGANTES TOILETTES DE VOYAGE. — 1. Costume en foulard à rayures noires et petit quadrillé marron. (Même modèle, vu de dos, que celui de la 2<sup>e</sup> figurine de la gravure coloriée n° 1348.) — Jupon à traîne, entouré d'un volant et d'un bouillon à deux têtes. — La polonaise est ornée, sur le côté du corsage, d'écharpes de foulard uni, dont les drapés sont fixés sur le devant par des boutons; ces écharpes, rasant les hanches, vont se croiser au milieu derrière sous une traverse en foulard quadrillé, pour envelopper la polonaise et se perdre sous elle. — Lingerie plate en toile. — Chapeau en paillason noir, garni à l'alsacienne de coques de velours noir. Bandeau de giroflées dessous.

2. Costume en cachemire bleu marine et cachemire à rayures d'un gris bleuâtre. — Jupon à traîne, entouré d'un plissé maintenu jusqu'à moitié et surmonté d'un volant de rayures taillé en biais et froncé. — Polonaise formant un tablier détaché de côté, puis drapé et relevé sous la tunique. Celle-ci est soulevée dessous par des cordons, puis resserrée encore par un autre cordon, ce qui donne une sorte de pouff. Franges pomponnettes sur tous les bords. La manche est formée des deux étoffes, bleu uni et bleu rayé; celle-ci, posée en travers, est garnie de boutons sur le côté. — Petit paletot assorti, sans manches et demi-ajusté. Poche à parement boutonné sur le côté, et nœud papillon en ruban sur l'autre. Franges sur les bords du vêtement. — Lingerie plate en toile et cravate blanche. — Chapeau Tyrolien en feutre noir, entouré d'une écharpe de gaze blanche, avec aile bleutée posée en aigrette sur le côté.

G. N° 660.

1. Petite fille de six ans. — Robe de cachemire gris fer, plate devant et demi-ajustée, à dos allongé et petite jupe à plis plats. Galon bleu marine encadrant devant les boutons en acier bleuté, et suivant le bas de la taille derrière. Un plissé bleu termine le bord inférieur de la robe et des manches. — Large ceinture bleu damassé, nouée derrière. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau Beryère en paillason, à fond pointu, garni de ruban bleu.

2. Petite fille de quatre à cinq ans. — Costume de piqué blanc. — Jupon court fixé à la taille par une ceinture ordinaire. — Paletot anglais demi-ajusté, boutonné au milieu devant un peu plus bas que la taille, et formant un écart à partir de ce point; poches en biais sur les côtés. Un large nœud de ceinture, en ruban cardinal, relie au milieu derrière les deux poches. Entre-deux et bandes brodées sur tous les bords du vêtement. — Chapeau paillason garni, au sommet, d'une couronne de marguerites avec bouclettes de ruban rouge.

3. Petite fille de sept ans. — Robe anglaise en cachemire bleu pâle, garnie de boutons de nacre et de galons crème devant et sur les poches de côté. Ceinture de faille crème nouée au milieu derrière. Col marin tenant à la robe. — Comme lingerie, un col marin en toile blanche et sous-manches assorties. — Chapeau Cloche en paille ondulée et bord à jour, garni sur le sommet d'un pouff de cerises avec feuillage et larges bouclettes de ruban crème.

4. Petit garçon de six ans. — Robe anglaise en popeline gros bleu, formant à la fois un devant de forme princesse, un paletot et une petite jupe plissée. Le devant est garni de nœuds de velours noir; le paletot et les manches sont bordés de velours pareil avec nœud sur l'épaule. — Bérêt bleu assorti, bordé d'un velours noir et orné d'une pomponnette noire au milieu.

#### Description de la gravure coloriée n° 1348.

ÉLÉGANTES TOILETTES DE VOYAGE. — 1. Costume en taffetas marron et lainage chiné couleur tourterelle. — Jupon à traîne, entouré d'un volant composé de plissés de taffetas et de bandes de laine froncées. La tête de ce volant est formée d'un plissé coupé par deux coulisses. — Tunique garnie devant de volants plissés entre lesquels sont intercalés des « simulants » de boutonniers avec boutons marrons; les draperies de la tunique, par derrière, viennent se fixer sous une poche de taffetas toute plissée, garnie de boutonniers et de nœuds papillon. — Cuirasse à plastron de taffetas dans le dos et encadrement plissé. Col rabattu fait avec les deux étoffes et garni de plissés; liséré marron sur le bord inférieur; boutons et boutonniers de même nuance devant. Les manches, en taffetas, sont terminées par des plissés, avec parement bordé de soie et boutonné sur le dessus. — Lingerie fermée, en batiste blanche. — Chapeau à fond mou en épinglé de soie noire et petite passe coulissée en faille mais. Guirlande de fleurs en soie bleue et marron. Une blonde anglaise blanche dépasse les bords de la passe.

2. Costume en foulard à rayures noires et rayures de petits quadrillés couleur bois. (Même modèle, vu de face, que celui de la première figurine de la gravure sur bois G n° 662.) — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant froncé et de deux bouillons à double tête ruchée. — Polonaise ouverte en carré dans le haut sur une « modestie » de foulard bois, garnie de petits boutons; un plissé de foulard noir encadre ce carré; des nœuds formés par des bandes plissées garnissent en échelle le milieu de la polonaise. Plissés noirs sur les bords inférieurs ainsi qu'au bas des manches. La poche est faite de biais de foulard noir superposés. — Lingerie plissée. — Chapeau de paille noire, à bords relevés, garni de velours rouge, avec un oiseau (un cardinal) dessus. Voile de tulle noir flottant derrière.

#### Description de la figurine coloriée L. N° 92.

Annexe spéciale à l'édition n° 3.

TOILETTE DE CÉRÉMONIE. — Costume en faille marron et garnitures de surah bleu. — Jupon à traîne, entouré d'un volant à tête coulissée devant, surmonté derrière de dentelle blanche et d'un rouleauté bleu. Le devant est garni de dentelle posée pied contre pied avec rouleauté dessus; ce dernier encadre le milieu pour se perdre sur le côté. De larges revers en surah bleu, ornés de dentelle blanche, simulent de chaque côté du jupon le genre du manteau de cour. Les plis du milieu du jupon, par derrière, sont groupés sous une sorte de soufflet bleu d'où s'échappent deux longs pans de ruban. — Basquine (long vêtement ajusté) avec ouverture triangulaire sur les côtés, bordée de soie bleue. Un plastron de surah bleu, formant petite pèlerine derrière et encadré de dentelle blanche, orne ce vêtement. La manche ronde est terminée par un parement bordé comme le



reste et garni d'une pointe de surah avec nœud sur le dessus. — Lingerie en dentelle assortie à celle de la toilette. — Chapeau à fond mou en surah bleu, entouré d'une couronne de roses et garni de plumes blanches.

## ÉCHOS DE LA MODE

Décidément c'est une épidémie. La première, la seconde, la troisième ont fait encore plaisir, mais aujourd'hui!... c'est un uniforme.

Nous voulons parler des robes bleues de toutes nuances, de toutes étoffes, — faille, taffetas, mousseline, toile, jaconas, foulards, mouchoirs à carreaux, madras, à raies grandes ou petites, — agrémentées invariablement de nœuds de faille rouge. Qui nous en délivrera? Et les petits voiles rouges tortillonnés autour de la tête?...

A Paris, vous pouvez en sortir, en vous risquant entre chien et loup au Bois, ou au Concert des Champs-Élysées. Vous reconnaissez que ce n'est plus portable : vous en faites don à votre femme de chambre et vous en ôtes quitte pour inventer autre chose ; mais aux bains de mer tranquilles, où les mamans, voire les élégantes, n'ont emporté pour toute la saison qu'une demi douzaine de costumes, c'est navrant. Qu'est-ce que nous allons devenir? C'est impatientant, agaçant à crier, d'avoir toujours la même chose sous les yeux.

Dimanche dernier, à la grand'messe, — on ne va qu'à la grand'messe qui dure environ deux heures et demie, car la messe basse est dite de trop bonne heure, — à la grand'messe, dis-je, nous avons compté seize costumes bleus à nœuds rouges, et autant de chapeaux, à peu près les mêmes, bleu-marin et rouge foncé!

Les petites filles s'en mêlent aussi. Nous avons devant nous une collection de petits chapeaux *Molda* semblables, en plus petit, à ceux des mamans.

Nous avouons préférer, et de beaucoup, la couleur crème. Aussi avec quelle joie avons-nous aperçu une toilette qui sortait complètement du costume d'ordonnance : crêpe de Chine blanc ivoire (on ne dit plus crème maintenant) avec franges légères comme un duvet ; le petit courant d'air salin qui passait sous les fentes de la porte de l'église les faisait agréablement balancer, courant en étages et en spirales sur la jupe. Le corsage plat par devant, à petites basques ; le dos à plis imperceptibles, creux. Basque carrée derrière et ceinture attachée devant. — Grande ombrelle en étoffe semblable, avec manche d'ivoire. — Chapeau de la duchesse de Devonshire (du portrait peint par Gainsborough, qui a tué décidément le Titien) en grosse paille jaune, couvert d'un buisson de roses de Provins.

Si toutes les femmes étaient coquettes, elles adopteraient le blanc. Il y a quelques hivers, le noir faisait rage et était aussi très-avantageux ; mais dans le blanc, quelle variété de nuances ! Il y en a pour tous les genres de beauté.

Au château de N..., la maîtresse de la maison et tous ses invités n'ont pas voulu interrompre le patinage. On a fait installer dans une des salles basses un Rink tout revêtu de stalactites de marbre rose. Dans les coins, des vasques d'eau glacée, des plantes marines ; un système de ventilation entretient la fraîcheur.

Rien de plus gracieux que ces couples patinant, l'éventail à la main. Il y a surtout parmi les invitées deux ou trois belles Suédoises qui patinent à merveille.

L'uniforme de cet élégant Skating (car il y a un uniforme adopté) consiste en une petite robe de laine blanche très-fine qui empêche toute transpiration dangereuse.

Les cheveux, séparés en deux grandes nattes, se portent sur le dos et sont noués de rubans de couleurs vives.

X. V.-P.

## CHRONIQUE MONDAINE

La seconde quinzaine d'août a vu commencer le branle-bas des vacances législatives. Adieu paniers... la France gastronomique s'est mise en campagne et chacun de rejoindre le sol électif pour y puiser une nouvelle sève.

Les solennités scolastiques ont eu, cette année, leur physiologie habituelle ; rien de plus, rien de moins. C'est la fête non des élèves, mais des parents ; pour les mères, ce sont des occasions de belles toilettes et d'émotions prévues. Il en est des distributions de prix comme des bals d'enfants : il n'y a que les mères qui s'y amusent.

Galvanisé par les lieux et les circonstances, un bourgeois, l'autre jour, dans la salle des distributions de prix d'un de nos collèges, s'était lancé à perte de vue dans une suite de conversations plus ou moins scientifiques. Il avait lu très-certainement les diatribes paradoxales de Gozlan et de Nestor Roqueplan contre le soleil et il se mettait tout simplement à leur remorque. On parlait donc du bel été que nous parcourons, du temps, de la chaleur, et par conséquent du soleil, de ses bienfaits, et l'on répétait à qui mieux mieux toutes les banalités que peut inspirer ce thème.

— Messieurs, dit notre bourgeois avec un certain air important, tout ce que vous dites en faveur du soleil est certainement très-bien ; mais, enfin, vous ne dites rien de la lune, c'est une injustice. Les services que le soleil nous rend ne sont rien en comparaison de ceux de la lune. Le soleil nous éclaire, il est vrai, mais remarquez que ce n'est qu'en plein jour qu'il nous apparaît ; le beau mérite!... tandis que la lune, elle... la lune nous gratifie de sa lumière pendant la nuit : cela ne peut pas se comparer.

Si, en vous parlant de ce qui se passe en ce moment dans nos villes d'eaux, on vous répète que le grand monde et les jolies femmes ont quitté Paris, n'en croyez rien ; et pour vous édifier, allez au concert Besselièvre : vous vous convaincrez que, s'il est avéré que le beau Paris est en villégiature, il n'est pas moins certain que le beau Paris est toujours à Paris. L'autre soir, ce n'était pas seulement en un salon de conversation que toute cette vaste enceinte du concert était convertie, c'était aussi en une sorte de galerie de beautés et d'élégantes toilettes comme à Windsor, mais à l'état réel.

Deux femmes résumeront nos impressions de la soirée de vendredi dernier. L'une, plutôt grande que petite et svelte, brune de cheveux ; la physionomie brillante et symétrique, un air de fête, la démarche facile et gracieuse ; beauté française par la vivacité et l'enjouement ; anglaise par la distinction correcte : 25 ans. L'autre, étrangère, blonde et d'un éclat inouï : 20 ans à peine. Dans notre assimilation de cette assemblée à une galerie d'œuvres d'art, celle-ci serait signée Dieu : car nul peintre au monde, ni Lawrence, ni Boucher, ni Greuze, ni Watteau, ni Isabey l'aquarelliste, ni Pommerac le miniaturiste hors ligne, ni Winterhalter, ne seraient capables de combiner dans un même portrait aux yeux bleu d'azur le rose, le blanc et le blond avec une aussi poétique profusion.

Toutes deux passaient dans cette assemblée à la grande satisfaction des spectateurs, et toutes deux, inconscientes de leur beauté, pouvaient entendre cette exclamation répétée par les uns et par les autres : « Qu'elles sont belles! »



La réunion de Deauville ne pouvait manquer d'être le grand objectif de la quinzaine pour le monde du sport. Elle prime toutes les autres. Se montrer à Deauville et faire, au besoin, bon marché des autres rendez-vous de vie élégante, voilà le mot d'ordre.

A Deauville il y a un grand air d'aristocratie et d'élégance à respirer, et qui donc voudrait s'en priver?

Le programme des courses de Deauville est un des plus riches de France. Ses prix éveillent vivement l'émulation parmi ces vaillants produits du sol normand.

Le Casino est bâti et orienté, ainsi qu'un grand hôtel qui en est comme l'annexe, avec un sentiment tout à fait artistique. On a eu soin que ce caravansérail, ouvert aux gens du monde, offrît, dans ses moindres détails, l'élégance s'alliant au confortable.

Il nous manquait un Brighton sur les côtes de France, et tout indique que Deauville sera notre Brighton. En attendant que ce séjour prenne le caractère grandiose qui lui est réservé, le plaisir y secoue ses grelots, surtout pendant la durée des luttes hippiques, avec une verve indicible de jeunesse.

Autrefois, à la réunion des courses, on allait passer à Chantilly toute une semaine; on y louait une maison, où l'on colonisait son luxe; on y avait ses gens, ses chevaux, ses voitures. C'est à Deauville maintenant que se fait cette installation. La pelouse est remplacée par la plage. Deauville est vraiment unique, pendant ce court espace de temps, par la bizarrerie, le pêle-mêle de ses visiteurs qui font contraste entre eux: gentilshommes de bon aloi, grandes dames, comtesses et duchesses, haute bohème et cohues profanes. Tout se meut là, mais, nous le répétons, seulement pendant la période que dure l'ivresse de la réunion hippique. Puis Deauville reprend sa tenue de ville d'eau incomparable, élégante, aristocratique et calme. Les choses sont si intelligemment réglementées, au Casino de Deauville, que même pendant la période tumultueuse des fêtes, les femmes les plus correctes, le plus comme il faut, peuvent s'y procurer les plaisirs du bal. Les heures sont distribuées en conséquence.

Encore quelques années, et cette ville suprême de bains, de sport et de villégiature, entrera dans sa grande phase de prospérité, qui rejaillira sur la contrée tout entière.

On a beaucoup parlé, tous ces temps derniers, dans les salons de Paris, de deux mariages, notamment de celui de M. le comte d'A..., dont le nom est bien ancien... Pierre l'Hermitte était de cette famille, et depuis Pierre l'Hermitte il y a toujours eu un d'A... chambellan du pape.

Le premier de ces deux mariages est à la veille de s'accomplir, disent tous les journaux de la presse parisienne; le second est brisé par suite d'un événement bien inattendu.

Le comte d'A... va souvent à Rome, où l'appellent ses fonctions. A Rome et à Paris, il avait rencontré la mère du prince Milan, qui est aujourd'hui à la tête de la Serbie. La princesse, qui n'a que trente-huit ans, est une femme fort belle et d'une intelligence très-supérieure; elle en a fait preuve dans toutes les cours de l'Europe, pour amener son fils au pouvoir. Le comte d'A... s'éprit d'elle et, après de longues péripéties, parvint à se faire agréer comme prétendant à sa main. Le pape lui-même y avait aidé en donnant le titre de prince au comte d'A...

Le mariage était décidé, quand, il y a quelques semaines, la princesse, très-fatiguée de ses nombreux voyages nécessités par le mariage de son fils et les événements de guerre qui ont suivi, fut atteinte d'un refroidissement dont elle est morte à Wurtzbourg, en Bavière.

Le duc d'Oxford est arrivé ces jours derniers à Paris. Il est descendu au Tattersall avec sa suite. — Quelle singularité! un duc logé au Tattersall! — Disons, en outre, qu'il a l'œil brillant, qu'il est grand, gros, fort et si beau qu'il se fait admirer de tous ceux qui le voient. Certes, M<sup>me</sup> Rosa Bonheur et bien d'autres seraient éprises de la splendeur de ses formes. Il n'est évidemment en France que pour y chercher des alliances et peut-être

s'y fixer à jamais. Ce qui est encore plus curieux, c'est que le duc est blanc de la tête aux pieds. Est-il albinos, est-il Anglais descendant de ces ducs célèbres?

Après information, il se trouve que le duc d'Oxford, fils de la duchesse du même nom, ayant la plus magnifique généalogie, est le fameux taureau dont le frère s'est vendu cent mille francs à M. Fox pour feu Stuart de New-York, qui ne s'est pas contenté, comme on voit, de payer trois cent mille francs un tableau de M. Meissonnier. Le duc est très-accessible et reçoit chaque jour de nombreux visiteurs.

Eugène CHAPUS.

## DINER AU CHATEAU

Voulez-vous savoir quelles sont les prétentions d'une châtelaine et son degré de vanité quand elle donne à diner?

Regardez comment elle passe du salon dans la salle à manger.

L'une prend le bras de son voisin de droite avec dignité et emphase: c'est la marche triomphale de l'orgueil.

L'autre veut seulement qu'on s'amuse. Elle rit et cause tout en marchant, pour entraîner la conversation qui vient de commencer.

Celle-ci est inquiète et embarrassée du choix qu'elle est obligée de faire; elle s'excuse du regard près des autres convives.

Celle-là n'ose pas passer la première. Elle se rapetisse et marche dans sa robe: signe de modestie ou manque d'habitude.

Mais toutes ces femmes jettent un regard prompt comme l'éclair sur l'ensemble du service et des domestiques, et si tout leur plaît, un air de satisfaction éclaire leur visage.

Sur la table, le parfum des fleurs, des compotes d'ananas et de framboises se mêle à l'odeur du vinaigre aromatisé et des truffes, qui filtre à travers les portes.

Les fruits de primeur, les raretés se montrent aux meilleures places et alternent avec les figurines et les ornements de surtout.

Les fondants cristallisés, les petits fours brillent au feu des bougies avec les confitures des cinq parties du monde, qui teintent des couleurs du prisme les coupes en cristal taillé. La nappe, souple et satinée, laisse tomber ses franges et ses coins brodés. Elle est resplendissante, et les petites mains dégantées luttent de blancheur avec elle.

Au milieu du petit nuage blanchâtre qui monte des assiettes à soupe, les convives s'observent. La satisfaction ou le désappointement de la place qu'on leur a désignée paraît sur leur physionomie. Les regards de regret traversent la table, ou un sourire à l'adresse de la maîtresse de maison semble dire:

« Merci du gros bouquet de fleurs qui me sépare du voisin d'en face, un jaloux et un curieux. »

« Merci d'avoir mis loin de moi M. X... ou M<sup>me</sup> Z..., qui écoute tout ce que je dis. »

« Merci, enfin, du voisinage que vous m'avez donné, qui me fera trouver tout excellent et me mettra de bonne humeur pour la soirée. »

Et tandis que M<sup>me</sup> \*\*\* soupire, que sa voisine boude, une femme sensée se laisse aller à sa gaieté; elle se s'amuse pas pour son propre compte, mais de la mine que font les invités.

Quelque bien placée qu'on soit, il y a toujours un côté qui vous plaît, et aussi un côté qui vous gêne: c'est celui du monsieur qui





H. Verandau

L. N° 92

Imp. H. Lefevre, Paris.

Ad Goubaud & fils Editeurs.



vous adresse  
sont traverse  
ent dans la  
l'ennemi.  
Il a près de  
l'anne d'esper  
ance. Modam  
l'esse de l'au  
Bourensem  
u le pétant,  
le monde, et  
prieux souri  
Quant au n  
n plus, le di  
s'amusent  
dit.  
après le dir  
ent bar: le j  
en mal, et le  
sont entre e  
cappent po

les salons s  
se qui fait  
ent, il a un  
e pu pour la  
tres pour l'  
les autres e  
t.  
li attendan  
se l'un air  
se regardent  
l'inst. Il  
"Vier?"  
en à Moz  
qu'il est  
l'énigme:  
s'il l'a fait  
sais; il env  
li l'oum  
sieurs l'err  
ment et reb  
en. C'est sa  
sont:  
Le pianiste  
sont encore  
sais, et c'é  
Les femmes  
dant le st  
salle. La ph  
l'un se cont  
sont d'autre

Les plate  
servi...  
Tout le  
traitement su  
l'ormant; o  
Pendant  
en leur fai  
leur s'obri  
est pris, le



vous adresse la parole quand il vous voit attentive à écouter. Il vient traverser l'entretien par une question oiseuse, ou jette un mot dans la conversation pour prendre sa place, parce qu'il s'ennuie.

Il a près de lui une jolie femme qui ne le regarde pas ou une femme d'esprit qui ne veut pas lui répondre. Si, par condescendance, Madame l'écoute enfin, le voisin qui était privilégié s'adresse de l'autre côté et voilà le tête-à-tête rompu.

Heureusement que pour les déshérités il y a toujours le bavard, ou le pédant, ou l'homme important qui parle tout haut pour tout le monde, et auquel la maîtresse de la maison adresse ses plus gracieux sourires, pour le remercier des frais qu'il fait.

Quant au maître de la maison, s'il a près de lui la femme qui lui plaît, le dîner ne le préoccupe guère. Tant pis pour ceux qui ne s'amuse pas. Il les reçoit royalement. C'est tout ce qu'il leur doit.

Après le dîner, les amis séparés se rapprochent et se plaignent tout bas : le jaloux prouve son mécontentement, le méchant dit son mot, et les heureux se quittent à regret. Puis les femmes admirent entre elles leur toilette ou se tournent le dos, et les hommes s'esquivent pour aller fumer.

Les salons se remplissent pour la soirée. On a promis un pianiste qui fait grand bruit. Il est artiste et il est encore autre chose. Il a une position, mais il ne faut pas lui en parler : il ne vit que pour la musique. Des compositeurs viennent d'Allemagne exprès pour l'écouter ; ceux de France lui demandent son avis, et les autres exécutants n'osent pas jouer après lui... à ce qu'il dit.

En attendant qu'il veuille bien se faire entendre, il traverse le salon d'un air indifférent et va de groupe en groupe. Les femmes s'en emparent ; elles ont l'usage des illustrations, et elles le complimentent. Il sourit ; que va-t-il jouer ?

Du Weber ? il n'est pas en train. Du Beethoven ? c'est trop sérieux. Du Mozart ? cela plaît rarement. Il va jouer du Chopin, parce qu'il est triste aujourd'hui, et la marche funèbre encore.

Il prélude : il trouve que le piano n'étouffe pas. Madame assure qu'elle l'a fait accorder. Ce n'est pas suffisant : il faut une réparation ; il enverra quelqu'un de chez Erard...

Et il commence : le corps loin du piano, les bras étendus, les paupières fermées... Puis les yeux s'entr'ouvrent, les épaules se lèvent et retombent comme anéanties : la marche est terminée. C'est superbe ! quel jeu ! quelle mémoire ! Tout cela par cœur !

Le pianiste fait observer que le mécanisme n'est rien, la mémoire encore moins ; qu'il n'y a que l'interprétation qui ait de la valeur, et c'est elle qu'il faut juger.

Les femmes, qui ont entendu, profitent de la leçon. Elles déclarent le style incomparable et d'une vigueur à nulle autre pareille. La phrase circule, mais elle s'arrête au second salon où l'on se contente de dire : — Certes, il a du talent, mais il y en a bien d'autres comme lui.

Les plateaux de glaces passent et font diversion. Le thé est servi...

Tout le monde en profite pour se lever. Les longues robes se traînent sur le tapis, les hommes se rapprochent, les groupes se forment ; on est bien aise de causer un peu et d'autre chose.

Pendant ce temps, les derniers arrivés sont les premiers servis, on leur fait les honneurs, et les convives se font remarquer par leur sobriété. Ils songent à partir sans être vus, et quand le thé est pris, les salons sont presque déserts.

La maîtresse de maison cherche à rassembler son monde, elle espère que l'artiste voudra bien jouer encore quelque chose ; mais il s'excuse... le piano n'étouffe pas.

NYL.

## LES MUSES DU THÉÂTRE

La pièce récemment représentée au Gymnase sous le titre de *Châteaufort* est venue ajouter un joli nom de plus à la liste des femmes qui, chez nous, ont écrit pour le théâtre. M<sup>me</sup> de Mirabeau termine chronologiquement cette théorie de Muses qui commence par Marguerite de Valois.

Cette Marguerite de Valois était l'aïeule de Henri IV, celle qu'on avait surnommée la Marguerite des Marguerites, la dixième Muse, la quatrième Grâce. Elle était la sœur de François I<sup>er</sup> et la femme de Henri d'Albret, roi de Navarre. Elle fit jouer, entre autres pièces de théâtre, mystères et farces, une tragédie ayant pour titre : *les Innocents*, puis la *Nativité de Jésus-Christ*, l'*Education des Mages*, le *Désert*, et la farce de *Trop prou peu moins*.

Puis vint, en 1574, Catherine de Parthenay, dame de Soubise, qui fit représenter en public, à La Rochelle, une tragédie intitulée : *Holopherne*.

M<sup>me</sup> de Villedieu, plus connue sous le nom de M<sup>lle</sup> Desjardins, fille du prévôt d'Alençon, fit jouer, à partir de 1664, les tragédies suivantes : *Mamius*, *Nithétis et Carmante*, *le Favori*, *Alcibiade*.

En 1650, M<sup>me</sup> de Saint-Balmont fit jouer une tragédie, *les Juiveaux martyrs*.

En 1668, M<sup>lle</sup> Bernard, qui était de Rouen et parente de Corneille, fit jouer une tragédie intitulée : *Laodomie*, et une autre tragédie, *Brutus*, qui eut du succès tant à la représentation qu'à l'impression. La parenté de Corneille lui avait porté bonheur.

En 1680, M<sup>me</sup> Deshoulières, qui était de son nom Antoinette de la Garde, si connue par ses poésies, fit jouer par la troupe royale de l'hôtel de Bourgogne une tragédie sous le titre de : *Genséric, roi des Vandales*.

En 1694, M<sup>lle</sup> de Saintonge fit représenter le ballet de *Circé*, qui est le 33<sup>e</sup> des opéras joués en France, puis l'opéra de *Didon* et le ballet des *Saisons*, en concurrence avec celui de Benserade, qui avait été dansé par le roi Louis XIV à Fontainebleau.

En 1702, M<sup>lle</sup> Barbier fit jouer : la tragédie de *Arie et Pétus* ; puis *Cornélie, mère des Gracques* ; *Thomiris, la Mort de Jules-César*, *le Faucon* ; et trois opéras : *les Fêtes de l'Été*, *le Jugement de Paris*, *les Fêtes de la Campagne*. — A la même époque, M<sup>lle</sup> Cosnard fit jouer une tragédie : *Les chastes Martyrs*.

En 1703, M<sup>lle</sup> Jeanne Bisson de la Coudraye donna une tragédie : *Saint Jean-Baptiste*.

En 1714, M<sup>me</sup> de Gomez fit représenter une tragédie : *Habis* ; puis *Sémiramis* ; *Cléorqué, tyran d'Héraclée* ; et les *Epreuves*, ballet héroïque. Elle était fille du célèbre comédien Poisson.

En 1724, M<sup>lle</sup> de Monicau fit jouer une comédie en trois actes et en prose : *les Dédains affectés*, bien reçue du public.

En 1726, la dame Flamina, dont le vrai nom était Hélène Ballette de Ferrare, fit jouer, au Théâtre-Italien, une comédie en français : *le Naufrage*, tirée du *Mercator*, de Plaute.

Cette liste, à laquelle il manque peut-être quelques noms, se complète, sous la Révolution, par celui de M<sup>me</sup> Olympe Degouge, et au dix-neuvième siècle par des talents plus fins, parmi lesquels se placent successivement : M<sup>me</sup> Vanhove, la seconde femme de Talma ; Julie Candeilh, M<sup>me</sup> Claire Brune, M<sup>me</sup> Casamayor, M<sup>me</sup> de Bawr, M<sup>me</sup> Sophie Gay, M<sup>me</sup> Ancelot, M<sup>me</sup> Emile de Girardin, M<sup>me</sup> Sand, M<sup>me</sup> Augustine Brohan, M<sup>me</sup> Figuier, M<sup>me</sup> de Prébois, et enfin la comtesse de Mirabeau.

L. SIBERT.



PLANCHE G. N° 662. — DESCRIPTION, PAGE 410.



E. DESCHAMPS

## TOILETTES DE VOYAGE

Nouveaux modèles de M<sup>me</sup> Morison (rue d'Antin 14).





*A. Long, imp. à des Mores, 66.*

*Jules Davray*

*A. Rochy 1368*

*M. Goubaud & Fils Ed. Paris*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffures de M<sup>me</sup> Morison, s. d'Antin, 14 - Lingerie et Broderies de la M<sup>me</sup> Gessat & Aubry, s. P. Hovior, 332 - Ceinture Régente de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, s. Auber, 12. Machines à coudre de H. Seeling, B<sup>te</sup> Sebastopol, 70, et s. M<sup>me</sup> des P<sup>tes</sup> Champs, 97.*

*Entered at Stationer's Hall.*







PLANCHE G. N° 660. — DESCRIPTION, PAGE 410.



COSTUMES D'ENFANTS

Modèles des magasins du Petit-Saint-Jean (rue du Quatre-Septembre, 11).



## DEUX BUVEURS D'EAU

(NOUVELLE. — FIN.)

## IV

## UN MATIN

Huit jours plus tard, un matin... Lié par la parole donnée, je n'avais fait savoir à personne ma rencontre avec Pierre; mais il va de soi que j'avais tâché d'être exactement renseigné sur le triste changement survenu dans la vie de son neveu.

— Un nouveau refus du père de Georgette l'aura sans doute désespéré, avais-je dit au parent avec qui je causais de cette étrange affaire, et il aura cherché l'oubli dans l'abrutissement de l'ivresse.

— Point, me fut-il répondu, car nous savons qu'au contraire le père de Georgette, touché enfin de sa constance, et rendant justice à ses bonnes qualités, lui avait laissé entendre qu'il ne serait pas loin de consentir à ce mariage, du moment où telles semblaient être les vues de sa fille. A vrai dire, le père Drevon a, paraît-il, des raisons pour rabattre un peu de sa fierté. Il aurait voulu spéculer sur les grains, et son avoir s'y serait à peu près englouti. On prétend même qu'il ne lui reste plus maintenant, entre les mains, que les biens qui, après avoir formé l'apport dotal de sa femme, aujourd'hui morte, constituent la dot de sa fille unique.

— Toujours est-il qu'il s'amendait.

— Oui, et c'est alors que Jean a tourné comme tu vois, ce qui fait dire à tous qu'il était vraiment destiné à devenir ivrogne. Au reste, on a vu des choses plus extraordinaires. Ayant un jour, par hasard, vaincu son aversion pour le vin, le goût, ou plutôt les effets lui en auront semblé bons... Et ç'a été fait de lui... Un défaut est vite pris... Et souvent on ne le perd qu'à la mort...

Je n'avais rien à objecter à ce raisonnement. J'aurais voulu rencontrer le jeune homme, — à jeun, bien entendu, — je l'aurais interrogé, il aurait été certainement sincère avec moi, et peut-être aurais-je su...

Mais, au bout de la semaine, Jean n'avait pas encore reparu, ce qui d'ailleurs n'étonnait personne, puisque chacune de ses journées d'ivresse était ordinairement suivie d'une pareille absence.

Une fois encore, ayant rencontré Georgette sans témoins, j'avais tenté d'aborder de nouveau la question qui l'avait si fort effarouchée le jour de mon arrivée; et tout aussitôt elle m'avait faussé compagnie...

Un matin donc j'accomplissais ma promenade favorite, c'est-à-dire la lente ascension du coteau, au haut duquel j'avais coutume de m'asseoir pour jouir, en me reposant, du charmant point de vue qui se déroule dans la vallée.

Ayant pris pour siège cette même saillie de rocher où Pierre s'était assis, je retournai par la pensée aux incidents de cette joyeuse arrivée, si rapidement changée en départ désespéré.

J'entends un bruit de pas, je regarde... C'est Pierre.

— Toi! fait-il en m'apercevant. Eh bien! tu vois, je reviens. L'autre soir, ma diablerie de tête avait encore fait un de ses coups; mais heureusement, avec l'âge, elle n'est plus restée si obstinée... Bien m'en a pris, vraiment!... Allons, allons, j'ai hâte.

Et comme il passait son bras sous le mien:

— Où veux-tu que nous allions? demandai-je.

— C'est vrai, tu ne peux pas savoir, continua-t-il, tout en pressant le pas. Il faut que je t'explique... Donc, l'autre soir, quand je t'eus quitté, sous l'effet du profond émoi que m'avait causé la rencontre que tu sais, je vins tout d'un trait jusqu'ici...

— Oui, je l'ai vu.

— Jusqu'ici, où un je ne sais quoi me fit me retourner pour donner un dernier regard à mon pays, dont je n'avais tant approché que pour n'y pas entrer. Mon cœur se serra bien fort alors, je me sentis comme retenu, comme arrêté; mais le coup de fouet du chagrin me poussa encore cependant. Je marchai d'une haleine une centaine de pas peut-être... mais là, ma foi! regardant de nouveau derrière moi, et mes yeux ne trouvant plus ce pays dont la vue avait mis tant de fête dans mon vieux cœur si las, je ne pus plus avancer, mes jambes ne voulaient plus me porter; j'étais en ce moment au petit bois, j'y entrai en m'appuyant d'arbre en arbre, et je me laissai tomber sur l'herbe... Et, étendu tout de mon long, perdu, seul dans les coudres, dans les petits chênes qui me cachaient, la tête sur mes mains, je me pris à pleurer, à pleurer comme je n'avais jamais pleuré de ma vie...

« Combien de temps je fus ainsi, dans cette désolation où je n'avais plus conscience de moi, je ne saurais le dire au juste. Toujours est-il qu'il faisait nuit, quand je relevai mon visage.

» Alors les pensées m'étant revenues, je me dis: Que feras-tu? Prendras-tu conseil de ton seul dépit?

» La réflexion ne fut pas longue. Je sortis du bois, je redescendis le coteau et j'allai jusqu'au champ où j'avais vu mon neveu s'abattre. J'entrai dans ce champ, et, la nuit n'étant pas bien noire, je pus voir qu'il était là encore, couché, accroupi... Je l'appelai. Point de réponse. Je le pris par le bras et je le soulevai comme je pus... Je lui fis faire quelques pas, en lui parlant; mais s'il entendait ce que je lui disais, il n'en comprenait rien. C'était par un petit rire tout insensé qu'il me répondait... Je l'amenai ainsi au bord de la route, sans qu'il sût que quelqu'un était avec lui... Et j'étais là me demandant ce que je ferais, quand passa une carriole qui s'en allait du côté de la ville.

» Je priai l'homme qui conduisait d'arrêter. Je lui dis: — Êtes-vous du pays? — Non, mon patron m'a envoyé ici amener des cheminées de marbre pour une maison bourgeoise qu'on bâtit; je m'en retourne à la ville. — Puisque vous êtes à vide, voulez-vous nous emmener, moi et ce garçon, mon neveu, qui est fatigué? vous aurez dix francs. — Dix francs, c'est un bon pourboire, et après tout ça ne peut rien faire au patron; montez.

» Il m'aida à mettre Jean sur la paille qui était dans la carriole, puis je m'assis à côté de lui; il fouetta sa bête, et une heure et demie plus tard nous arrivions à la ville.

» Chemin faisant, j'avais dit à l'homme de me mener à quelque auberge convenable. Je pris là une chambre à deux lits. Sur l'un de ces lits, je couchai Jean, et, gardant une lumière dans la chambre, je me mis sur l'autre lit, et Dieu sait que je n'eus pas envie de dormir.

» Vers trois heures du matin seulement, Jean s'éveilla, l'effet du vin étant à peu près achevé. Je le vis qui se mettait sur son séant, et je l'entendis qui disait, en regardant tout effaré autour de lui: — Ça mais, où donc suis-je ici?...

» Je me levai et allant près de lui: — N'aie pas peur, tu es chez quelqu'un qui te veut du bien, et qui t'en fera si tu veux promettre d'être sage.

» Alors, sautant vivement à bas du lit, et passant les mains devant ses yeux, avec une manière de grande frayeur: — Sage!... fit-il, du bien!... Qu'est-ce que ça veut dire?... Est-ce que je serais devenu fou? est-ce qu'on m'aurait enfermé?

» Peut-être avait-il entendu conter quelque chose de pareil, et l'idée lui en revenait.

» C'est pourquoi, voyant combien il semblait frappé, effrayé, je ne tardai pas davantage à lui dire qui j'étais, à lui expliquer comment il se trouvait là.

» Alors le cher enfant fondit en larmes, et, comme dirait un prêtre, je le reçus en confession. Puis...»

Pierre en était là de son récit, quand, nous trouvant presque arrivés à l'endroit où, le premier jour, je lui avais fait remarquer Georgette:



— Ah! qu'est-ce que je vois? dit-il, la main tendue vers les pommiers. Oui, c'est bien la jeune fille de l'autre jour; mais cet homme qui fauche l'herbe qu'elle ramasse, serait-ce Jérôme Drevon, son père?

— C'est lui, répondis-je.

— Alors, viens.

Et marchant à grands pas, Pierre m'entraîna vers le père et la fille qui, nous voyant approcher, interrompirent leur travail. L'un, les bras posés sur le manche coudé de sa faux luisante, l'autre, les mains croisées devant sa ceinture, ils nous attendaient étonnés.

Pierre s'arrêtant à deux pas de l'homme :

— Jérôme Drevon, dit-il en se découvrant, regarde-moi. Me reconnais-tu?

— Il me semble bien, fit Jérôme, qui ajouta après un court instant de silence : — Oui, tu es Pierre Martois.

— A la bonne heure! dit Pierre. Oui, c'est moi Pierre Martois. On m'a cru mort, enterré, mais je ne l'étais point, — et j'espère bien ne pas l'être encore de quelques jours, ajouta-t-il avec une sorte de rire saccadé, rien ne presse.

— Non, sûrement, dit Jérôme, qui eut un sourire gêné.

— Me voilà, reprit Pierre, je reviens au pays avec l'intention d'y vivre tranquille du revenu assez... joli que j'ai eu le bonheur d'amasser, — honnêtement, comme tu le penses bien...

— Oh! je n'en fais point doute, dit Jérôme, répondant au regard interrogatif qui avait accompagné la dernière phrase de Pierre.

— Pour toute famille présente, moi qui ne suis plus d'âge ni de goût à me marier, continua Pierre, je n'ai qu'un neveu, avec qui — plus tard tu sauras comment — je viens de passer une semaine. Donc, mon intention est de ne pas attendre d'être défunt pour faire que ce neveu soit un fort paysan de la paroisse. Je pense lui acheter en propre une maison, des terres, des animaux, afin qu'il se trouve à peu près aussi riche qu'il s'est trouvé pauvre... J'ai ces intentions-là.

Pierre s'étant arrêté :

— Eh bien? dit Jérôme avec une calme dignité.

— Eh bien! je te le fais savoir, parce qu'il peut être bon que tu le saches. Une fois, mon neveu, qui était pauvre, s'est ouvert à toi de ses visées sur ta fille, tu lui as répondu : Non.

Jérôme allait parler.

— Attends, reprit Pierre. C'était ton droit, et, je crois même, ton devoir : — notre ami est là comme témoin que j'ai trouvé que tu avais eu raison. — Une autre fois, comme Jean l'avait de nouveau fait connaître ses désirs, tu lui as répondu : « Je ne veux pas contrarier ma fille; elle te convient; je sais que tu ne lui déplais pas; tu es un honnête garçon, un bon travailleur : travail et bonne conduite valent richesse; nous pourrions arranger l'affaire. » N'est-ce pas encore mot pour mot ce que tu lui as répondu ?

— Oui, dit Jérôme.

— Et je t'en remercie, parce que c'était parler en homme juste, et parce que tu faisais ainsi honneur à mon pauvre neveu de sa vraie richesse. Oui, tu lui as répondu ainsi, et, m'a-t-il dit, le jour où tu lui as fait entendre ces paroles a été le plus beau jour de sa vie. Pourtant, deux jours plus tard, c'était fait de son bonheur, et au lieu du brave jeune homme qui t'avait gagné par sa droiture, et que tout le monde estimait, il n'y avait plus dans le pays qu'un malheureux garçon faisant dégoût à tout le monde, et gagnant de plus en plus la honte et le mépris. Et ça étonnait tout le monde, toi le premier peut-être. Dis, est-ce que ça ne t'a pas étonné ?

— Si fait! répondit franchement Jérôme.

— Et, reprit Pierre, tu t'es sûrement demandé comment ce triste changement avait pu survenir. N'est-ce pas que tu te l'es demandé ?

— Oui, repartit encore le père de Georgette.

— Je savais bien!... Ah! c'est que, vois-tu, Jérôme, il y a là-dessous une chose que je ne comprends pas, que tu ne comprendrais certainement pas plus que moi, si tu la savais... et que j'ai besoin de comprendre, et qu'il faut que je comprenne. Jean, lui, ne voulait pas me laisser faire; il me disait toujours : « A quoi bon, mon oncle? vous ne saurez rien, il n'y a rien à savoir. » Mais enfin, hier au soir, je l'ai fait consentir; il m'a dit : « Faites ce que vous voudrez, mais vous verrez que vous ne saurez rien. »

Donc ce matin, avant le jour, je suis parti de la ville, où j'ai passé une semaine avec mon neveu; et me voilà, j'arrive, et puisque je te trouve avec ta fille, avec ta fille à qui je voulais parler, je suis aise que tu sois là pour entendre ce que j'ai à lui dire, ça vaut mieux ainsi; il faut qu'il n'y ait rien de caché, entre gens de droit cœur et d'honnêteté.

A ces mots, que l'oncle Pierre n'avait pas articulés sans une certaine animation, la jeune fille s'était soudain rapprochée de son père; appuyée des deux mains sur une épaule de celui-ci, elle avait incliné sur ses mains son visage, et nous ne voyions plus que son front teint d'une vive rougeur.

Le père l'écarta doucement de lui en la prenant par les mains, et la regarda tout ébahi, tout inquiet.

— Oh! s'écria Pierre, ne baisse pas les yeux, brave enfant! Oh! n'aie pas tant de confusion! vu que de toi, après tout ce que m'a dit Jean, et ce que m'avait dit aussi, avant lui, l'ami qui est là, je n'ai rien de mauvais à croire. Ce que tu as fait, tu l'as sûrement fait en pensant faire bien, tes raisons ne peuvent qu'être bonnes; mais tu comprends, moi qui suis tout amié pour mon neveu, eh bien! je ne peux pourtant pas prendre comme ça mon parti de son grand, de son profond chagrin, de son renoncement à tout, et du malheur qui s'ensuit, car enfin, à cette heure, mon bonheur va dépendre de son bonheur, à ce petit. Il ne faut pas m'en vouloir, pas plus que je n'en voulais à ton père, quand j'ai su qu'il t'avait refusée à mon neveu. D'un mot tu vas pouvoir me répondre. Écoute. Dans un temps, alors que ton père ne croyait pas faisable ce mariage, tu disais à Jean : « Attends, attendons! » Et il attendait, ta parole d'amitié lui faisant une vaillante patience; mais voilà que le jour où ton père a dit : « Nous pourrions voir, » toi, tout d'un coup, tu as dit à Jean : « Ne pense plus à moi; il ne faut plus. » Et, quand il t'a demandé pourquoi, tu lui as hautement répondu : « Parce que je ne veux plus... »

— Quoi! tu as dit ça, Georgette? fit le père avec une profonde surprise; mais...

— Laisse, Jérôme, interrompit Pierre, pendant que la jeune fille cachait de nouveau son visage en se serrant contre son père; pardonne-moi de te commander, alors qu'il s'agit de ta fille; mais laisse-moi encore lui parler. Voyons, réponds-moi, Georgette, et pense que je suis comme le père d'un garçon qui t'aime, à ce point que, du moment où il a cru que tu ne lui serais jamais rien, il n'a plus tenu à tout ce qui est au monde. Quand tu as dit à Jean : « Je ne veux plus », est-ce vraiment ton cœur qui disait la chose? Tu peux me répondre sans crainte; je sais, va, que les sentiments du cœur ne se commandent pas, et si, comme Jean le croit, tu...

— Eh! à quoi bon qu'elle réponde? interrompit assez brusquement Jérôme, qui ne laissait pas d'être vivement affecté par l'extrême embarras où les paroles de Pierre jetaient sa fille, et qui semblait vouloir lui épargner la continuation de ce fâcheux entretien. Oui, à quoi bon? Du moment où tu es riche, — très-riche, selon ce que tu dis, — et que ton neveu est participant à cette grosse richesse, nous sommes, nous, petites gens qui n'avons plus à le rechercher...

— De quoi vas-tu parler? fit l'oncle.

— De ce qui est, Pierre. J'avais du bien, je n'en ai plus; je ne m'en suis pas caché à ton neveu.



— C'est vrai, il me l'a dit.

— A cette heure même, ce n'est plus ma fille qui vit chez moi, c'est moi qui vis chez elle ; car de tout ce que nous avons, il ne reste que les quelques terres et la maison qu'avait apportées ma défunte femme, en nous mariant. Ça sera l'apport de ma fille. Tant qu'elle ne sera pas mariée, nous vivrons, je pense, ainsi, parce que je sais bien qu'elle ne voudra pas me le reprocher ; mais quand elle se mariera, son apport devant la suivre, moi, je verrai à m'arranger... Je peux encore travailler, et j'espère bien...

— Oh ! taisez-vous, père, taisez-vous ! interrompit la jeune fille qui sanglotait. Allons-nous-en ! allons-nous-en !

Et cramponnée au bras de Jérôme, qu'elle entraînait, elle fit avec lui quelques pas...

Mais Pierre s'élançant au-devant d'eux, et leur posant à chacun une main sur une épaule :

— Vous en aller ! s'écria-t-il ; vous en aller ! Oh ! non, par exemple ! T'en aller, toi, Georgette, alors que je n'ai plus besoin de ta réponse pour savoir le beau secret de ton cœur ! T'en aller, toi, Jérôme, alors que tu ne parais pas voir toute la belle et sainte amitié de ta fille...

— Si, Pierre, je viens de la voir, répliqua Jérôme ; je viens de comprendre que, par crainte de me laisser seul, sans rien, elle renonçait de son chef à un mariage selon son goût. Je n'y avais pas pensé ; mais de sa part, ça ne m'étonne point...

— Eh ! quoi ! s'écria de nouveau Pierre, ému jusqu'au transport, alors que ces enfants n'auront nul besoin de cet apport pour vivre à l'aise, alors que tu peux, toi, Jérôme, du consentement de tous, en garder la tranquille jouissance, ta vie durant, sans honte comme sans fierté, car est-ce que les enfants ne doivent pas tout à leur père ?... Quoi ! alors que les choses se peuvent si bien arranger, cette brave, cette bonne, cette vaillante et belle fille ne serait pas la femme de mon brave neveu !... Ah ! je voudrais bien voir ça... oui, je voudrais bien voir ça !...

— Tu lè verras, dit gravement Jérôme.

— Hein ! comment dis-tu ?

— Je dis qu'avec le défaut que malheureusement ton neveu a pris...

Sur quoi Pierre, jetant un grand éclat de rire qui fit que Jérôme et Georgette — qui jusque-là avait gardé les yeux baissés — le regardèrent curieusement en face :

— Son défaut, répéta-t-il, son défaut ; mais il n'a point de défaut, entendez-vous ! pas plus que vous et moi. Il avait au cœur une rude maladie, dont il avait pensé trouver le remède, en prenant — comme il me le disait encore hier — le vin en façon de drogue. Voilà tout ! Quand il avait bu, paraît-il, ce n'était qu'avec Georgette qu'il se trouvait dans son espèce de songe... et c'était pourquoi il buvait de nouveau, d'abord pour oublier son mal, qui le tuait de douleur, et aussi pour avoir ce songe... Mais, pour ce qui est du vin, il ne l'aime pas plus qu'auparavant ; au contraire, il n'en déteste que davantage et le goût et l'odeur. Combien de fois m'a-t-il dit, durant cette semaine passée avec lui : « Ah ! que je serais donc heureux si je pouvais n'avoir plus besoin d'en boire ! » — Et n'est-ce pas, Georgette, ajouta l'oncle Pierre, en prenant avec une tendresse paternelle la main de la jeune fille, n'est-ce pas qu'il n'en boira plus ?...

Georgette ne retira pas sa main...

.....

Au repas des fiançailles, qui eut lieu la semaine suivante, l'oncle et le neveu faisaient bravement raison aux santés en choquant des verres où brillait de l'eau pure, ce qui ne les empêchait pas d'être les plus joyeux de tous les convives.

Eugène MULLER.

## HISTOIRES BUISSONNIÈRES

### PETITS REMORDS

A mon ami A. Léon Noël.

Il faisait très-chaud. La côte était presque à pic, sablonneuse, cuite au soleil. — Pas même un brin de genêt aux gousses jaunes sur le bord du chemin. — Au loin, çà et là sur la montagne gauleuse, quelques maigres touffes de bruyères desséchées.

Un petit âne, tout calleux, sec à prendre feu sous le bâton, hissait péniblement un tonneau rempli d'eau, sous la conduite d'une vieille ployée en deux par l'âge et par la peine.

Nous gravissions, Pierre et moi, la côte derrière l'équipage depuis plus d'une demi-heure, depuis la *Fontaine-des-Prêtres*, de toute l'énergie de nos jambes de dix ans.

Devant nous, les petites cicindèles vertes, ivres folles de soleil, s'élançaient à chacun de nos pas comme pour nous porter défi, et les criquets semblaient se moquer de nous, attendant presque d'être écrasés sous nos souliers pour développer d'un jet brusque dans l'air leur double éventail bleu ou rouge.

Nous n'avions plus la force de gravir, inondés par la sueur, aveuglés par la reverberation, les pieds brûlés par le sable.

Sans le tonneau, la vieille et l'âne, nous eussions depuis longtemps lâché la partie ; mais, machinalement, nous suivions l'âne, la vieille et le tonneau.

La vieille tirait sur le licou pour avoir sa part du faix.

— Hi ! criait-elle, — et le roussin tendait les jarrets, les roues mal graissées grinçaient, et au-dessus, le tonneau, cahin-caha, chancelait comme ivre.

Tout à coup je me mis à rire : — une fameuse idée venait de me traverser la cervelle !

— Pierre ! lui dis-je tout bas, si nous lâchions le robinet ?

Pierre me regarda de son œil éveillé ; — il n'était plus las.

Il rejeta résolument en arrière ses cheveux blonds, courut à pas de loup jusque derrière le tonneau et mit la main sur le bouchon qui servait de bonde.

Puis il se retourna, me regardant. Je lui fis un signe... L'eau jaillit en colonne de cristal sur la poussière du chemin...

Pierre était déjà près de moi, le pied levé pour la fuite. Nous guettions la vieille, — mais elle ne se détourna pas. Elle était sourde.

Le fou rire nous prit, et, d'accord sans nous consulter, nous continuâmes à marcher derrière la vieille et le tonneau, — pour voir... — Seulement nous nous tenions à distance prudente.

L'eau coulait toujours.

Peu à peu, le pas du petit âne devint plus assuré, moins lent. Le tonneau moins lourd dansait gaiement au moindre accident du chemin entre les roues allégées qui ne geignaient plus. — Arriva enfin le moment où, au lieu que la vieille tirât l'âne, ce fut l'âne qui traina la vieille. Le chemin avait bu tout ce que le tonneau avait pu verser. C'était la péripétie.

La vieille s'aperçut qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Alors elle s'arrêta, laissant avancer l'âne, pour voir ce dont il s'agissait.

Nous nous étions arrêtés aussi, vous pensez !

— Sauvons-nous ? me dit Pierre.

— Bah ! répondis-je.

— Hue-oh !... cria la vieille pour que l'âne ne bougeât plus.

Elle venait de voir le trou béant qui bavait quelques dernières gouttes... Ce fut alors qu'elle se retourna et nous aperçut.

Nous ne l'avions encore vue que de dos, avec sa jupe en cotonnade rayée, son fichu à fleurs de faïence et le mouchoir rouge sur sa tête courbée.



Elle nous observa un instant ; sa figure morne et hâlée ne témoignait ni indignation, ni colère, ni surprise. On eût dit ces têtes bronzées qui dorment depuis des siècles sous leurs bandelletes dans les tombeaux égyptiens.

Sans prononcer une parole, elle fit péniblement tourner bride au petit âne et redescendit, du même pas lent et résigné, à la fontaine.

Quand elle passa devant nous, elle ne parut même pas nous voir.

Nous nous regardâmes, honteux...

## II

## L'ONGLE D'ENFANT

A mon ami regretté Gérard de Nerval.

— La Mort, l'implacable Mort, te guette...

La jeune mère, rose et blonde, penchée en arrière, soutient de ses bras tendus le petit enfant tout nu, blanc et rose.

Elle le fait gravir cent fois sur ses seins, de sa ceinture à sa bouche, baisant et mordillant les petits pieds tout ronds et lui souriant de toutes ses dents blanches.

Le tout petit grimpe de son mieux avec ses jambes hésitantes et il commence à sourire au sourire de la mère, surtout quand un des petits pieds joufflus est happé entre les lèvres.

Mais elle vient de remarquer quelque chose à l'un des petits pieds bien-aimés et elle suspend le jeu.

Elle prend des ciseaux fins ; avec précaution infinie, elle coupe l'ongle du petit enfant, et, toujours souriante, contemple un instant cette première moisson, — l'infinitésimal croissant, diaphane comme l'opale.

Et la mère, qui squirait toujours, ne pense pas que cette première épave détachée du nouveau-né, — atome de vie tout à l'heure, — est le premier gage donné au sépulcre, à la hideuse décomposition finale...

— La Mort, l'implacable Mort, te guette...

NADAR.

## LA PIERRE DES BAVARDES

Calomniez, calomniez, dit Basile, il en restera toujours quelque chose.

L'éditeur de ce célèbre précepte ne croyait pas, certes, si bien dire, et il ne prévoyait pas que la calomnie laisserait en certains lieux des restes palpables et visibles, même après des siècles.

A Mulhouse, entre autres, la calomnie a légué à la postérité une pierre, la pierre des mauvaises langues : cette pierre est encore visible aujourd'hui ; elle est suspendue au moyen d'une chaîne à l'une des fenêtres de l'hôtel de ville, qui est lui-même un reste remarquable des temps passés.

Les peines et les supplices au moyen âge affectaient souvent un caractère cruel et bizarre à la fois. Telles étaient les promenades à rebours sur un âne, le pilori tournant, le bonnet vert, la pierre des mauvaises langues, etc.

Cette dernière pénalité n'atteignait que les femmes qui étaient convaincues d'avoir diffamé d'autres personnes. C'était un véritable supplice, car la marche était parfois longue et la pierre à porter fort lourde. Celle qu'on voit à Mulhouse pèse au moins douze kilogrammes ; elle représente une tête de femme grossièrement sculptée, ouvrant de grands yeux et tirant la langue. La condamnée devait porter par la ville cette lourde charge, attachée à une chaîne autour du cou ; elle était escortée par les gens de justice,

qui sonnaient de la trompe. Il est inutile d'ajouter qu'ils étaient suivis de la foule qui insultait la patiente.

Parfois, la peine était plus sévère : la condamnée devait suivre la procession ; elle était revêtue d'une longue chemise et traversait ainsi toute la ville d'une extrémité à l'autre, et finissait par s'agenouiller à la porte de l'église où s'arrêtait la procession.

Si elle ne marchait pas assez rapidement, la femme qu'elle avait calomniée, et qui la suivait, avait le droit de la piquer avec une aiguille pour la faire avancer, droit dont plus d'une a sans doute usé pour se venger.

La pierre conservée à Mulhouse porte une inscription de quatre vers allemands, dont voici la traduction :

Je suis nommée la pierre des bavardes,  
Fort bien connue des mauvaises langues.  
Qui cherche les haines et les querelles  
Me portera à travers la ville.

Les femmes du moyen âge — je ne parle que de celles-là, — ont dû avoir un grand penchant pour la médisance. Dans certaines villes, on avait deux pierres pour punir la calomnie ; d'ailleurs un règlement avait prévu le cas où deux calomniatrices devaient subir leur peine en même temps avec une seule pierre. L'une portait le collier lourd et infamant depuis la place publique jusqu'à l'une des portes de la ville ; l'autre portait, attaché au dos, un large écriteau indiquant le nom et le délit des deux bavardes ; au retour, la pierre et l'écriteau faisaient un chassé-croisé. On conserve à la mairie de Mulhouse un de ces placards ; il est en papier très-fort et couvert d'une écriture en caractères romains assez gros.

La peine de la pierre était en usage dans toute l'Allemagne, en Flandre, en Suède, en Norvège et dans le Danemark. Elle fut appliquée dès le XIII<sup>e</sup> siècle. L'instrument du supplice s'appelait aussi la pierre d'infamie, du vice, le violon, le sifflet, etc.

Une légende touchante s'attache à la disparition de cette pierre dans plusieurs villes.

Une femme de Mulhouse avait été accusée par une autre de l'avoir calomniée ; elle allait être condamnée, lorsque sa fille, inspirée par un dévouement sublime, vint soutenir que c'était elle qui avait prononcé les paroles calomniatrices : elle dut subir la peine à la place de sa mère. La courageuse jeune fille ne recula pas devant cette honte : elle allait terminer la pénitence qu'aurait dû faire sa mère, quand, au détour d'une rue, elle aperçut son fiancé, qui revenait de voyage le jour même et beaucoup plus tôt qu'elle ne pensait. A sa vue, elle resta pétrifiée de honte et de saisissement.

La femme calomniée qui la suivait, en la voyant s'arrêter, la piqua, suivant son droit, pour la faire avancer, mais ce fut en vain. La pauvre fille chancela et tomba pour ne plus se relever. Quand la mère apprit ce malheur, elle s'accusa hautement d'avoir causé la mort de sa fille. Depuis ce jour, la peine de la pierre fut abolie.

Je dois dire que cette poétique légende ne s'appuie sur aucun document. Le savant archiviste de la ville de Mulhouse a établi irréfutablement que dans cette ville la peine de la pierre fut appliquée jusqu'en 1798, époque de sa réunion à la France. Il y a même encore des vieillards qui prétendent avoir vu et connu la dernière mauvaise langue qui encourut cette peine ; et à les entendre, ce n'était rien moins qu'une jeune fille enthousiaste et portée aux plus grands sacrifices.

Quoi qu'il en soit, la pierre des bavardes est un des restes les plus curieux des bizarreries fort souvent inexplicables de la législation et des mœurs d'autrefois.

Georges STENNE.



## UN BON LIVRE

L'ouvrage que nous voulons recommander aujourd'hui à nos lectrices, d'une façon toute particulière, n'est ni un roman, ni un livre d'histoire ou de religion : c'est un simple *Manuel de cuisine* (1); mais quel manuel précieux ! Imaginez tout un recueil de recettes choisies, disposées en tableaux par ordre d'opérations, c'est-à-dire indiquant de la façon la plus claire les différentes phases de toute préparation culinaire : ingrédients divers avec leurs quantités proportionnelles, ordre d'emploi, degré de cuisson, etc. On voit tout de suite que ce manuel-là ne ressemble à aucun autre, et de fait il est de beaucoup supérieur comme méthode à tous les livres de cuisine passés et présents dont la cuisine s'est enrichie depuis feu Carême.

— Pour faire un civet, disent à l'envi toutes les *Cuisinières bourgeoises*, prenez un lièvre !... Mais si l'observation de cette condition première peut conduire à un excellent civet, elle peut très-bien être aussi le commencement d'un exécutable ragoût. Le lièvre n'est rien sans la manière de s'en servir, et c'est ici que se fait sentir la nécessité de posséder un guide accessible à toutes les intelligences, que puissent consulter utilement et la servante novice, et la maîtresse de maison encore inexpérimentée, et la mère de famille obligée de tout faire par elle-même.

Le nouveau *Manuel* que nous avons signalé répond à cette nécessité. Voici comment l'auteur lui-même fait ressortir le but de son ouvrage :

« Ne rien changer aux recettes connues, mais les réunir et les simplifier, en les présentant sous une forme méthodique, avec les mots les plus courts et les plus clairs, pour en rendre l'usage pratique et facile au premier coup d'œil.

» Quel est, en effet, le but d'un recueil de recettes ? N'est-ce point qu'on puisse les mettre en pratique au moment même où l'on en consulte quelqu'une, en n'ayant qu'à suivre exactement ce qui doit y être indiqué dans l'ordre voulu pour une bonne réussite ? »

Tel est le but, en effet. Le mérite de notre auteur est de l'avoir compris et, le problème posé, d'en avoir trouvé la solution. Nous estimons que la publication de son excellent *Manuel* est un service rendu à toutes les personnes qui s'occupent de cuisine, et nous croyons nous-même en rendre un à nos lectrices en le signalant à leur attention.

R. H.

## REVUE DES MAGASINS

Nous ne cesserons de conseiller aux femmes délicates d'adopter la *Ceinture Régente* ; c'est de tous les corsets celui qui leur convient le mieux, car c'est un corset hygiénique par excellence. Avec ce gentil modèle, point de maux d'estomac à craindre ; il a été créé par M<sup>mes</sup> DE VERTUS sœurs dans le seul but de soutenir le corps sans aucune fatigue, tout en communiquant à la taille cette grâce et cette sveltesse réclamées par la mode.

Ainsi entrevue, la *Ceinture Régente* est unique dans son genre et le succès persistant qui l'accompagne et l'accueille en tout pays prouve une supériorité évidente, que personne du reste ne cherche à contester.

Les médecins, ennemis jurés du corset, en général, font une exception en faveur de la *Ceinture Régente*. Nous en connaissons un particulièrement qui ne veut pas d'autre corset pour les jeunes filles auxquelles il donne ses soins. M<sup>mes</sup> de Vertus sœurs ont reçu de ce côté-là de nombreuses félicitations et de précieux encouragements. Un pareil concours est le plus bel éloge que l'on puisse adresser à cette maison.

Avons-nous besoin de rappeler à nos lectrices que toute demande de *Ceinture Régente* doit être adressée à M<sup>mes</sup> de Vertus sœurs, 12, rue Auber.

(1) Un volume de 570 pages, du prix de 4 francs, en vente à la *Librairie illustrée* de M. Georges Decaux, rue du Croissant, 16, Paris.

— En visitant ces jours passés les ateliers de M<sup>me</sup> DALTROPHE-VORMUS (14, rue Vivienne), nous avons été frappée de la simplicité vraiment élégante et de bon ton des toilettes, robes et confections qu'elle nous a montrées. Toujours des polonaises et des tuniques, mais si longues et si amples que la jupe se voit à peine. D'autant plus que cette couturière a le bon goût de faire les costumes d'arrière-saison pour la campagne sans traine ; c'est fort bien vu. Il est inadmissible, en effet, qu'une femme d'ordre laisse aller un jupon, quelque simple qu'il soit, dans la poussière des chemins.

Voici donc comment M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus comprend le costume de campagne, prenons au hasard : L'étoffe est en fantaisie de laine et soie marron, à rayures quadrillées de rouge, d'un charmant aspect. Le jupon, rasant le pied, est entouré d'un volant taillé en biais et d'un bouillon formant à eux deux 30 centimètres de hauteur. La polonaise est boutonnée en biais et la partie du devant, qui croise sur l'autre, est fort longue ; on s'en sert pour la draper et la venir fixer au bas du dos sous un macaron de passementerie et un gland. Cette polonaise est très-longue derrière, et les bords sont garnis d'un large biais de faille brune lisérée de rouge. Col et parements aux manches formés par des biais semblables.

L'ensemble de ce costume est ravissant de simplicité, de bon goût ; nous le recommandons vivement à nos lectrices.

— Les dépôts de l'excellente machine à coudre *Wheeler et Wilson* ne manquent pas en France, et Paris n'est pas la seule ville privilégiée sous ce rapport. Voici, au surplus, et pour l'édification de quelques-unes de nos lectrices qui nous l'ont demandé, le tableau détaillé des maisons de vente où l'on trouve les machines à coudre, véritables américaines de la compagnie *Wheeler et Wilson* : Bordeaux, 41, cours de l'Intendance (bien faire attention au numéro impair). — Toulouse, 70, rue de la Pomme. — Lyon, 91, rue de l'Hôtel-de-Ville. — Marseille, 59, rue Saint-Ferréol. — Lille, 106, rue Nationale (angle du square Jussieu). — Troyes, 79, rue Notre-Dame. — Clermont-Ferrand, 10, rue de l'Écu (bien noter que le n° 10 est près de la place de *Jauvé*).

Rappelons également qu'à Paris il y a deux dépôts : 70, boulevard Sébastopol ; 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

M. Henri Seeling est l'agent principal de la Compagnie *Wheeler et Wilson* pour la France, et c'est à lui qu'il faut envoyer toutes les demandes à l'une des adresses indiquées ci-dessus pour Paris.

## SPÉCIALITÉS

La *poudre Figaro* est le complément obligé de la *crème Simon*. C'est une poudre de riz très-fine, très-diaphane et tout à fait invisible. Cette poudre n'a aucune addition de bismuth. Elle est néanmoins très-adhérente, rafraîchit l'épiderme et fait disparaître les rougeurs et les éphélides.

C'est le grand succès de la *crème Simon* qui a décidé l'inventeur à compléter son œuvre en comprenant une poudre perfectionnée pour assurer la beauté du teint et combattre les mauvais effets du fard et des poudres de riz ordinaires.

La *poudre Figaro* se trouve, comme la *crème Simon*, chez l'inventeur M. SIMON, pharmacien, rue de Lyon, n° 83, à Lyon. Dépôt principal, rue Beaureillis, n° 23, à Paris, et chez les parfumeurs de province et de l'étranger.

M. D'A.

SOMMAIRE DU 4<sup>e</sup> NUMÉRO D'AOUT 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'ATBERVILLE. — Echos de la mode, par X. V.-P. — Chronique mondaine, par M. Eugène CHAPUS. — Un dîner au château, par NYL. — Les Muses du théâtre, par L. SPORT. — Deux buveurs d'eau, nouvelle, par M. Eugène MULLER. — *Histoires buissonnières* (Petits remords, — l'Ongle d'enfant), par M. NADAR. — La pierre des bavardes, par M. Georges STENNE. — Un bon livre, par R. H.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1348, dessin de M. Jules DAVID : élégantes toilettes de voyage. — Figurine coloriée (annexe spéciale à l'édition n° 3) : toilette de cérémonie.

Dans le texte : P. n° 325, dessin de M. E. PRÉVAL : costume de jardin. — G. n° 660, dessin de M. E. PRÉVAL : costumes d'enfants. — G. n° 662, dessin de M. E. PRÉVAL : élégantes toilettes de voyage.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les réunions élégantes manquent totalement à Paris en ce moment; n'était l'Exposition des Champs-Élysées (exposition des arts appliqués à l'industrie), laquelle attire beaucoup de monde, et l'Opéra dont le succès de curiosité s'est accru en raison des vacances, on ne saurait que faire dans ce grand Paris.

L'aspect de cette belle salle de l'Opéra en été ne ressemble en rien à celui de l'hiver; on n'y voit guère que loges vides, et celles qui sont occupées ne le sont point par les titulaires. De là un caractère très-spécial, dans l'ensemble des toilettes, qu'il est bon d'observer: la robe montante y est en majorité, à ce point que dernièrement nous n'avons compté que deux corsages décolletés sur toute la ligne des premières loges. Les deux dames faisaient très-triste figure, malgré leurs atours, et elles nous semblaient même assez ridicules; d'autant plus que, l'une étant trop maigre et l'autre trop forte, elles prêtaient généreusement à une critique dont personne ne se privait. Nous entendions, dans les loges contiguës à la nôtre, les réflexions les plus malignes à leur sujet; les hommes surtout étaient impitoyables.

Le genre de toilette qui convient à ces soirées d'été peut se résumer en ceci: étoffes claires et fraîches, dentelles autant qu'on veut; corsage ouvert, transparent même; coiffure en cheveux et branche de fleurs sur le côté, rappelant le bouquet de corsage. Dans les premières loges et dans les fauteuils d'amphithéâtre, le chapeau, si élégant qu'il soit, ne nous semble pas convenable.

Nous avons assisté à la reprise du *Prophète* et nous avons remarqué, entre autres toilettes, un costume rose rempli de grâce et d'élégance. Le jupon, en taffetas glacé, est à longue traîne fort peu garnie: un volant ruché et un petit bouillonné. Une écharpe, en foulard matelassé rose et blanc, forme devant un long tablier, puis retombe derrière sur la traîne en draperies arrondies; une autre écharpe relève le tablier en le drapant sur le côté et va se fixer, au milieu derrière, à la ceinture du jupon. Le corsage

Louis XV, en taffetas, est garni d'un fichu de valenciennes; les manches sont moitié en foulard matelassé, moitié en entre-deux de valenciennes, avec volants et nœuds de ruban dans le bas. Enfin, un gentil tablier en dentelles assorties — véritable genre soubrette de comédie — vient recouvrir le tablier de soie et le bas du corsage, en se fixant de côté derrière sous des flots de ruban.

Que dire des modes à venir? — *That is the question!* dirait un

Anglais. — Oui, certes, c'est la question, et palpitante encore, qui préoccupe aujourd'hui un grand nombre d'industriels. Les fabricants ont, pour leur compte, à peu près résolu le problème; ils maintiennent le *statu quo*, ou à peu près: unis dans les tons neutres, rayures et carreaux pour le reste; c'est toujours la même chose. Les dispositions seules varient et la note rouge n'a pas été oubliée.

Quant aux grandes maisons de couture, elles ont résolu de donner à l'ensemble de la toilette une allure des plus calmes: jupes à traîne pour l'appartement, rasant la bottine seulement pour la rue, et dans tous les cas peu garnies. Le genre polonaise et tunique reste en faveur... jusqu'à plus ample information et nouvelle idée de la mode; et ce vêtement, de plus en plus long, se garnira de larges biais de faille ou de soie brochée se rapportant au jupon. On dit même que celui-ci sera garni de cette façon.

On a tellement usé et abusé des franges depuis six mois, que leur vogue semble décroître; il est

vrai que les belles broderies, si recherchées en ce moment, les remplacent avec avantage. En dehors des galons brodés déjà signalés par nous, il y a des broderies découpées dont le travail est superbe. Elles sont exécutées en laine ou en soie, généralement de deux tons, et bien en relief. On les applique à même le bord du costume et l'étoffe fait le fond, ou bien on les pose sur des bandes de velours, de soie ou de laine, qui, ne formant plus qu'un avec les broderies découpées, complètent l'ensemble de la garniture.



P. N° 328. — CHAPEAU *Catarina*.

Modèle de M<sup>me</sup> Selle, maison Moreau-Didsbury  
(Boulevard des Capucines, 23).



Il y a là des éléments pour mille combinaisons, et l'imagination la plus tourmentée trouvera de quoi se satisfaire. Le choix des couleurs aura une grande importance : d'après lui, le tout sera d'une simplicité relative, d'une élégance parfaite, d'une originalité charmante, ou d'un mauvais goût achevé. Il en sera de cela, du reste, comme de tout ce qui est laissé à l'initiative individuelle.

Les imitations de dentelle vont leur train et il y en a de fort belles : aussi est-ce là encore un des ornements favoris pour le costume. Le chantilly vrai ou faux, la valenciennes française ou anglaise, la blonde espagnole, la blonde anglaise, la dentelle torchon, etc., tout est employé, tout sert et l'on en tire le meilleur parti. Le mélange du noir et du blanc, sous ce rapport, est de fort bon ton ; c'est peut-être un peu vieux sur une toilette noire, mais c'est chose si commode : quelques nœuds de ruban, d'un ou deux tons, et l'ensemble prend un air coquet tout à fait agréable à voir.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 328.

CHAPEAU *Catarina*. — Fentre noir à fond pointu. La passe est doublée d'un surah bleu pâle légèrement coulé et ondulé sur les bords. Ruban de faille noir drapé autour de la calotte, avec rose et feuillage dans le haut. Nœuds catogan sous la passe derrière.

G. N° 669.

TOILETTE DE VISITE A LA CAMPAGNE. — Costume de mohair gris argent et foulard quadrillé bleu et blanc. — Jupou à courte traîne, entouré d'un volant monté par gros plis creux et plats, alterné avec un plissé composé de trois ou quatre plis. Un biais et un plissé ornent le dessus du volant, avec une autre bande de foulard posée à plat et surmontant le tout. — Tunique-tablier formant le carré dans le bas, avec biais bleus sur tous les bords. Un large pan de foulard, encadré de lisérés unis et de guipure blanche, recouvre la fermeture de la tunique en formant de larges coques tombantes. De chaque côté, les hanches sont ornées de biais et de guipure disposés en pointe et remplaçant la poche traditionnelle. — Cuirasse à plastron, col et manches en foulard, avec bandes assorties sur les bords inférieurs. Le bas de la manche est garni d'un volant gris rappelant la disposition de celui de la jupe ; biais de foulard au-dessus et nœud de ruban. Une pointe formée d'un morceau de mohair liséré de bleu et garni de dentelle complète le tout. — Lingerie plate en batiste. — Chapeau *Russe* en paillason ; valenciennes anglaise ruchée légèrement tout autour en colimaçon. Cache-peigne de fleurs des champs et de ruban crème. — Ombrelle-canne assortie au costume, c'est-à-dire gris et bleu, avec volant de dentelle.

2. Costume de faille noire. — Jupou à traîne, entouré d'un volant ruché, avec tête semblable, surmonté derrière de deux autres volants de même genre. Le milieu du jupon, derrière, offre cette particularité importante qu'il forme le dos du corsage, prenant ainsi le genre « princesse ». Le devant du jupon est orné en biais par deux écharpes garnies de franges riches et d'un plissé avec coulé. Ces écharpes commencent au milieu derrière sous une draperie et se terminent sur le côté, l'une sous le bas de la poche, l'autre au bas de la jupe où elle est fixée par un nœud de ruban ; ce dernier se relie à la poche par une bride de ruban. Cette poche, toute plissée, est terminée par deux nœuds. — Corsage formant cuirasse devant jusqu'au second petit côté du dos exclusivement. Plissé coulé sur les bords dans le bas de la manche. — Col, cravate et sous-manche en dentelle blanche. — Chapeau en paillason avec tour de tête en tulle crème ruché. Plume crème, velours noir et roses variées.

G. N° 670.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Costume en taffetas rosé et foulard broché de nuance crème. — Jupou à traîne, orné devant d'un volant surmonté d'un autre volant plus petit et ruché ; la tête du tout est composée de rouleautés

et d'un bouillonné de faille crème unie. — Écharpe en foulard broché, garnie de franges à tête grillée ; elle est posée en biais sur le devant du jupon qu'elle relève en pouff derrière et au bas duquel elle est croisée. — Corsage en foulard, à plastron rose et basque genre peplum très-courte devant et derrière ; un biais rose entoure le bord de la basque et deux autres biais s'étagent par derrière avec une frange crème. Des glands de soie crème terminent les pointes des côtés. Nœuds de ruban dessus et sous la basque derrière. La manche est composée d'un dessus et d'un dessous roses, avec toute la partie du coude en foulard crème bouillonné. Le bas se termine par un cornet plissé coupé par un bracelet de biais roses à glands crème. — Lingerie en blonde anglaise. — Chapeau de paille garni devant d'une guirlande de mûres sauvages, et dessus de ruban et d'une plume crème.

2. Costume de toile bleu marine. — Jupou à traîne, entouré de deux volants plissés dont le premier est liséré de taffetas rouge sur le bord inférieur et sous la tête. — Polonaise avec basque derrière ; cette basque, prise dans la couture du petit côté de devant, est garnie d'un plissé et d'un liséré rouge. Des nœuds de ruban rouge sont posés en échelle sur le milieu des devants. Nœud semblable sur le côté de la polonaise, qu'il relève un peu. Un plissé à tête lisérée termine le bord inférieur de ce vêtement. La manche ronde est ornée d'un parement liséré et garni de boutons. — Col de toile et cravate de dentelle ; sous-manches plissées. — Chapeau genre *Pifferaro*, en paillason, garni d'une aigrette et de sorbier des oiseaux.

#### Description de la gravure coloriée n° 1351 C.

TOILETTES DE RÉCEPTION POUR L'AUTOMNE. — 1. Costume en taffetas marron et lainage quadrillé gris sur gris. — Jupou à traîne, entouré de volants ruchés et de plissés. — Polonaise faisant traîne sur le jupon ; les petits côtés, pris sur les devants, sont en taffetas et se prolongent en pan carré, avec une garniture de boutons sur les bords. Les drapés du tablier et de la tunique se trouvent maintenus par ce pan. La poche est posée dessus ; parement garni de petits plissés, avec nœud de ruban et trois volants plissés. Sur les bords inférieurs de la polonaise, une frange pomponnette en laine assortie. Dans le haut, petit col montant et double col rabattu en taffetas et laine. Les manches, en taffetas, sont terminées en sabot sur un cornet de laine ; nœud de ruban et patte de taffetas boutonnée dessus. — Ruches de crêpe lisse blanc festonnées de soie pour le cou et les poignets.

2. Costume en taffetas gris. — Jupou à traîne, entouré de deux volants montés à plis creux, l'un plus petit surmontant l'autre, avec tête plissée et nœuds papillon de place en place. — Tunique dont le bas est découpé en deux dents sur le côté devant ; double liséré sur les bords et haute frange à tête grillée. A partir du creux formé par les deux dents, se trouvent deux nœuds de ruban, passés l'un au-dessus de l'autre, pour fixer les plis du tablier. Par derrière, la tunique n'est pas fermée, et les deux parties, dont les bords sont lisérés, se croisent l'une sur l'autre un peu de côté ; des choux de ruban maintiennent les drapés. — Cuirasse à postillon derrière, ornée de petits plissés maintenus par un liséré, encadrant le devant et le dos du corsage. Col rabattu, entouré d'un double liséré. Le bas de la manche forme le sabot, avec parement boutonné sur le dessus et trois volants plissés pour terminer. — Colletette et sous-manches assorties en dentelle blanche.

#### Patrons tracés annexés au journal.

La feuille de patrons tracés annexée à ce numéro contient les modèles suivants :

1. Tunique *Merveilleuse*, empruntée à la gravure n° 1347, fig. 1 (annexe du 3<sup>e</sup> n° d'août).
2. Cuirasse à col et plastron de taffetas, de la gravure n° 1352, fig. 2 (2<sup>e</sup> n° de septembre).
3. Chapeau.
4. Cuirasse nouveau genre, empruntée à la gravure n° 1347, fig. 2 (3<sup>e</sup> n° d'août).
5. Paletot de petite fille, de la gravure G. n° 655 (détails de mode, 2<sup>e</sup> n° de septembre).



## ÉCHOS DE LA MODE

La mode des cheveux à la Titus, adoptée par plusieurs grandes notoriétés de l'élégance parisienne, et dont nous parlions dernièrement, marque le commencement d'une réaction qui se fera à peu près complète avant longtemps. Les femmes intelligentes tendent à revenir à l'usage exclusif des cheveux naturels et elles sont amenées à cette détermination par des considérations qui ont une indiscutable valeur.

La science a démontré victorieusement que l'emploi des cheveux postiches était déplorable au point de vue hygiénique. Ils entretiennent une chaleur dangereuse sur tous les points où on les applique, interceptent la transpiration si nécessaire à la belle venue des cheveux, fatiguent la tête par leur poids, provoquent la migraine. Ils sont la cause de la plupart des cas d'alopécie dont les femmes s'effrayent et souffrent. Plus elles ont recours à cette auxiliaire de la coiffure, suggérée par d'habiles spécialistes et accueillie par une coquetterie maladroite, plus elles diminuent les chances que les femmes auraient de raviver la fécondité du cuir chevelu, là où il se fait stérile par une cause ou par une autre. Aussi la science indique-t-elle aux femmes que le moyen de se donner de beaux cheveux consiste à les couper fréquemment, l'air et la lumière étant les deux éléments principaux de la vie.

Mais l'argument le plus décisif en faveur de la répudiation complète du grotesque chignon, sous quelque forme qu'il soit employé, c'est celui qui résulte d'un travail de statistique fort curieux. Il est établi, en effet, que c'est aux époques où les faux chignons entrent avec le plus de profusion dans l'ordonnance de la coiffure des femmes, que l'on compte le plus de séparations de corps entre époux, le plus de querelles ou de ruptures en amour. Le faux cheveu, à tout bien considérer, est un subterfuge contre lequel l'homme se révolte tôt ou tard, après qu'il en a subi la fascination, qui est toute de surprise. Lorsqu'il en vient de sang-froid à l'examiner, à le considérer, le faux cheveu, pour lui, est une déception, même une déloyauté dont il a été victime, et dont il se venge par l'indifférence.

En outre, le chignon, en privant la tête d'une masse d'air qui lui est indispensable, produit une odeur fade plus ou moins accusée, contre laquelle, à la longue, les délicats se fatiguent, souvent même avant qu'ils se soient rendu compte de la cause de cette impression. Il y a une heure fatale où la femme qui s'est montrée sous un chignon fallacieux est obligée de s'en séparer, et c'est là une épreuve terrible qu'elle ne brave pas impunément toujours. Le chignon tombe et la tête reste. Il n'en faut pas davantage pour que les femmes, dûment édifiées sur ce point, ne soient vite tentées — on le conçoit — de renoncer à l'usage des faux attifets.

La coiffure à la Titus n'est qu'un moyen transitoire pour revenir à la coiffure naturelle. Elle est très-séante parfois et son prestige ne peut être que durable, puisqu'elle est sincère.

E. C.

## LES PAROLES D'OR

Il n'y a pas de bonté comparable à celle d'une bonne femme, en prenant le mot dans sa véritable acception.

BEAUCHÈNE.

Vous dites que vous aimez, et beaucoup de vos frères manquent de pain pour soutenir leur vie, de vêtements pour couvrir leurs membres nus, d'un toit pour s'abriter, d'une poignée de paille

pour dormir dessus, tandis que vous avez toutes choses en abondance.

LAMENNAIS.

## CAUSERIE

Il était temps!... Quelques jours encore de la chaleur que nous prodiguait, avec une générosité tout orientale, S. M. le Soleil, et nous séchions sur pied. Heureusement la pluie tant désirée est venue et nous nageons maintenant dans un océan de fraîcheur... dont nous ne manquerons pas de nous plaindre avant peu. Tant il est vrai que l'homme (y compris la femme) n'est jamais content!

Pourtant, sans ces bienfaisants orages, Paris étioilé, affaibli, ruisselant de sueur, se voyait sur le point de ne plus savoir que devenir; encore un peu, il n'aurait plus eu de cœur, même au plaisir. Paris, en effet, — on l'a remarqué avec beaucoup de raison, — ne se complait pas dans ces exagérations de température. « Ce qu'il lui faut, c'est le climat doux et voilé des soirées de la vallée de Tempé, des matinées du Vigan. On le retrouve le même dans toutes ses prédilections, dans ses modes, en littérature, en gastronomie. Il aime les vers de Lamartine, de Musset, les opéras comiques de Scribe, qu'il n'a plus et qu'il regrette; il mange sans sel et sans poivre, sans haut goût. Sa mise aussi est calme; il répudie les couleurs tranchées, pour adopter les teintes et les demi-teintes. » Enfin, nous n'avons jamais mieux compris que cette année la colère que professait un homme d'esprit de notre connaissance, qui prétendait n'aimer les gens qu'à l'ombre. Jamais il n'avait pu rendre un service, étant placé sous les rayons ardents du soleil. Par bonheur pour ses obligés, il y a tantôt cent soixante-quinze ans que Paris n'avait passé par les rigoureuses épreuves d'un été aussi chaud que celui-ci.

En guise de compensation, sans doute, jamais automne ne s'est présenté sous de plus riants auspices aux yeux des touristes et des chasseurs: aussi les installations se font-elles, à l'heure qu'il est, dans bon nombre de châteaux. Depuis quelques jours aussi, la plupart de nos belles résidences voisines de la mer ont déjà des visiteurs. Il en est ainsi sur les côtes de Normandie et surtout sur celles de Bretagne, où l'on souffre moins de la chaleur que dans nos provinces centrales ou sur les bords de la Méditerranée.

A défaut de distractions mondaines, de réceptions et de visites plus ou moins futiles, Paris se rejette avec un empressement de bon aloi sur l'Exposition ouverte, au Palais des Champs-Élysées, par l'Union centrale des arts appliqués à l'industrie. On sait que le but de l'Union est de faire naître, au moyen de ces expositions bisannuelles (elle en est actuellement à la cinquième), une noble émulation et d'entretenir parmi nos travailleurs l'amour du beau, qui a toujours placé la France à la tête du mouvement artistique et industriel.

Cette fois, l'admiration est sollicitée de tous les côtés. Ici, c'est la riche série des cartons de nos monuments historiques, églises, abbayes, palais, châteaux forts, hôtels de ville, tombeaux, mosaïques, fresques, etc. Là, des tableaux, des vues de l'ancien Paris, composant en quelque sorte les mémoires peints ou gravés de la grande capitale. Puis vient l'histoire de la tapisserie retracée, dans une exhibition sans précédents, à l'aide des spécimens les plus beaux et les plus rares, prêtés par le garde-meuble, les manufactures nationales, l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, la Belgique et les particuliers. On peut suivre là tout au long le magnifique développement de cet art, aux Gobelins et à Beauvais pendant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, et précédemment dans les Flandres.

Pour rompre le vide des salles, la Commission a eu l'heureuse idée de placer çà et là quelques meubles, entre autres un lit



Louis XVI, d'une délicieuse élégance; puis, sur des étagères, des séries de bronzes et de porcelaines du Japon et de la Chine, prêtées par M. Bing, et qui égalent les types de la collection Ceruuschi.

Nous en avons assez dit pour montrer que cette exposition offre un intérêt de premier ordre, et que c'est à bon droit qu'elle sollicite la curiosité publique.

Une collection qu'on devrait bien exposer, — non pour entretenir parmi nos contemporains l'amour du beau, mais plutôt pour leur inspirer l'horreur du laid, — c'est celle que composent les individus du genre « concierge. » Tous les jours, on en découvre quelque variété nouvelle qui surpasse en singularité les types déjà connus de l'espèce. C'est surtout aux approches du terme qu'on voit se réveiller cette éternelle question des concierges, qui peut marcher de pair avec l'interminable question d'Orient. Les plaintes contre la tyrannie du cordon se renouvellent avec non moins de persistance que celles des opprimés de la Porte. Cela s'explique: les termes viennent, les locataires passent, les concierges restent. La « conciergerie » parisienne est une institution, sans caractère politique heureusement, mais d'autant plus solide et plus fortement enracinée.

Pour le moment, voici qu'on signale un nouveau mode d'exploitation découvert par l'un de nos autocrates de la loge. Ce portier ingénieux a fait afficher l'avis suivant sur le palier de sa maison :

« Les nouveaux locataires sont prévenus qu'il est interdit de rentrer dans la maison après minuit, sous peine d'amende, à moins de raisons urgentes dont le concierge aura été prévenu la veille. »

*Prévenu la veille* est un pur chef-d'œuvre. Mais ce n'est pas le seul qui soit arrivé à éclosion chez ces déplaisants personnages. Il en est qui ont imaginé de taxer le denier à Dieu suivant le prix de la location: la cote actuelle est de 2 0/0, en attendant la hausse. D'autres avertissent leurs locataires qu'ils ne se chargent pas de monter les lettres; d'autres interdisent l'escalier « d'honneur » aux visiteurs qui ne leur paraissent pas dignes de cette faveur.

A ces derniers le tribunal de la Seine a répondu par plusieurs jugements très-positifs, établissant la stricte obligation pour tous les concierges de monter toutes les lettres à toute heure. Quant à l'escalier « d'honneur », il a un caractère banal et ne peut être interdit qu'aux fournisseurs chargés de paquets et dans l'exercice de leurs fonctions.

Voilà ce que déclare le tribunal de la Seine; mais il faudra encore plus d'un jugement de ce genre pour réduire ces tyrans domestiques qui, de leur autorité privée, s'érigent aussi en juges et finalement rendent plus d'arrêts que de services.

Pour finir, un horrible mot d'avare noté au passage par un chroniqueur :

Harpagon reçoit la visite de son médecin.

— Eh bien, vous êtes mieux ?

— Oui, docteur.

— De quoi vous plaignez-vous ?

— Tout est bien cher !

— Bon, je vous demande si vous souffrez ?

— Non, mais je n'ai pas faim.

— Ce n'est pas étonnant, vous avez eu beaucoup de fièvre.

— Qu'est-ce que cela fait ?

— La fièvre nourrit beaucoup.

Après un moment, l'avare se soulève et réitère sa question.

— Comment, la fièvre nourrit ?

— Énormément.

— Eh ! dites-moi, docteur, est-ce qu'on ne pourrait pas en donner aux domestiques ?

Ludovic SAUVÉUR.

## LES ALLIANCES MALHEUREUSES

Il existe dans nos mœurs françaises une étrange et fâcheuse anomalie à propos de mariage; c'est que chez nous où il est plus difficile de se marier que partout ailleurs, les mariages sont les moins heureux. La France est le pays où il y a le plus de séparations de corps, et, chose plus grave, ces désunions se présentent plus fréquemment encore dans les couches sociales élevées que dans les autres.

Le monde français, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, se divise de fait en plusieurs catégories; une sommitale d'abord, qui embrasse les grandes familles dont les alliances se basent sur l'homogénéité pure des rangs: noblesse et noblesse. Il n'y a presque rien à dire de celles-là. On y a pour règle le devoir, et même alors qu'on s'est trompé, on se résigne, et le sacrifice prévaut sur les convenances personnelles.

Puis vient le grand monde aux alliances mixtes, c'est-à-dire noblesse et finance. Ensuite la haute et petite bourgeoisie se marient entre elles; enfin, le prolétariat. Les nuances sont nombreuses.

Pour toutes, les entraves au mariage sont les mêmes, mais les résultats sont bien différents, et c'est dans la seconde que nous venons d'indiquer que s'offrent le plus de désunions. Cela est d'un fâcheux exemple, et il conviendrait de chercher le moyen de remédier à un tel état de choses. Nous dirons tout à l'heure notre opinion à ce sujet.

En France, les anciens procureurs au Châtelet qui ont rédigé le code civil ont subordonné le mariage à un luxe inouï de formalités aussi longues qu'onéreuses. En vérité, le législateur eût considéré le mariage comme une mauvaise action, qu'il n'eût pas fait de plus grands efforts pour en détourner les célibataires. S'il vous plaît de vous édifier sur ce point, consultez un ouvrage qui a pour titre: *La Justice civile en Europe*, — Imprimerie nationale, 1876, — vous y trouverez d'assez curieux renseignements sur les conditions exigées.

La loi anglaise est beaucoup plus simple que la nôtre et laisse une bien plus grande part à la liberté humaine. Les futurs se présentent, à leur choix, devant le clergyman ou devant le registre, car la loi accorde la même valeur au mariage religieux qu'au mariage civil. Là ils affirment, sur la foi du serment, qu'ils se trouvent dans les conditions légalement requises pour contracter mariage au point de vue de l'âge, du degré de parenté et du consentement des familles; et après la lecture de la loi qui punit le parjure, on les unit.

A la vérité, en Angleterre, sauf quelques cas excessivement rares, les femmes, de même que dans le haut monde français, ont trop le sentiment de ce qu'elles doivent à leur naissance et à leur famille, pour qu'elles soient tentées d'y déroger par des entraînements irrésistibles.

Comme la cause la plus impulsive des alliances mixtes chez nous, c'est-à-dire entre finance et noblesse, c'est d'une part le désir chez l'homme de se faire une fortune et chez la femme celui de porter un titre, il arrive parfois, après l'accomplissement du mariage, que les incompatibilités d'humeur nées d'origines et d'habitudes contractées éclatent; les sympathies de cœur n'existant pas, chacun des époux tend au plus vite à se faire par une rupture le genre de vie qui lui convient le mieux: le mari aspire à jouir de la fortune, la femme à se faire appeler baronne, comtesse, marquise ou duchesse. Ils se séparent, et la fréquence de ces séparations devient un scandale auquel il conviendrait de remédier.

Eh bien! le moyen serait bien simple. Il consisterait à faire intervenir dans la loi du mariage un paragraphe par lequel, en cas de séparation, la femme cesserait de porter le nom et par conséquent le titre de son mari.



Comme la transmission d'un titre de noblesse en faveur d'une femme devenue veuve n'est pas exactement un droit, mais seulement une courtoisie, une coutume, une tradition, et ne constitue pas une noblesse, la menace de cette interdiction légale aurait pour résultat certain d'empêcher les riches héritières d'échanger sans réflexion suffisante leur fortune contre un titre qui, dans un cas donné, pourrait leur échapper.

Les femmes quelque peu vaniteuses regarderaient aussi à deux fois avant de compromettre la paix du ménage, et, de cette sorte, les mariages mixtes seraient loin d'aboutir, comme ils le font si fréquemment, à des scissions et à d'autres inconvénients dont la morale ne s'aurait s'accommoder.

Eugène CHAPUS.

## NOTES D'UN FURETEUR

J'aime beaucoup à rencontrer des livres qu'ont annotés des inconnus, exprimant naïvement leurs sentiments.

De ma jeunesse, je me rappelle un certain roman d'Eugène Sue criblé d'annotations. Un premier lecteur avait écrit en marge ses impressions, et par là en avait agacé un second qui le contredisait note à note; un troisième, enfin, n'avait pu y résister non plus et les traitait tous deux du haut en bas.

Ce souvenir m'a remis en joie, l'autre jour, tandis que j'ouvrais un petit livre de 1769, intitulé : *l'Élu et son Président*, commenté par un lecteur du temps du Directoire, à en juger sur ce qu'il parle par moments des incroyables, et qui a laissé parfois son âme à nu le long des marges. — Le livre est de troisième ordre; néanmoins j'y ai glané quelques pensées ou observations assez curieuses, et diverses notes du commentateur assez bizarres.

J'oubliais de dire qu'un Élu était un membre d'une petite cour des finances, instituée pour les provinces, qu'on appelait l'élection et qui formait, avec le bailliage, la principale juridiction dans les petites villes.

Cette explication donnée, je détache du livre diverses petites choses.

C'est d'abord une assez singulière observation pour l'époque :

« Le nombre de ceux qui vivent chez les autres est considérable à Paris; mais il le serait bien plus encore, et bien d'honnêtes gens qui n'ont pas de maison l'augmenteraient, s'il n'était pas triste de payer son dîner, ou en argent avec les gens dont le jeu est la passion, ou en esprit avec des sots. »

Voici encore sur les hommes (les femmes viendront après) :

« L'homme est un animal bien difficile à contenter. Dans la jeunesse, il se plaint que les occupations qu'on lui conseille sont un obstacle à ses plaisirs; et dans l'âge mûr, il trouve que les plaisirs l'empêchent de se livrer à ses occupations. Jeune, il ne s'occupe point; vieux, il ne s'amuse plus. »

« Il y a des gens qui sont si bêtes ou si niais qu'ils prennent au pied de la lettre tout ce qu'on a la faiblesse de leur dire d'obligeant. Ils ne voient pas qu'ils mettent un honnête homme dans la nécessité de leur répondre un mensonge ou une grossièreté. »

« Les querelles des grands ne ressemblent point à celles des petits. Les petits se disent des injures, et les oublient; les grands se disent des choses piquantes, et s'en ressouvient. »

Maintenant, les femmes et les hommes :

« Un problème qu'il n'est point aisé de résoudre, serait de savoir si les femmes sont plus sensibles à l'éloge que l'on fait de leurs charmes, qu'à la critique qu'elles entendent faire d'une autre femme. Pour décider cette question délicate, il faudrait savoir si elles ont plus d'amour-propre que de jalousie. »

« On reproche les fantaisies et le caprice aux femmes, mais si l'on entend par caprice et fantaisies une volonté bizarre qui ne tient à aucune cause, le reproche est mal fondé. Les femmes ont toujours un motif qui les détermine; ce motif peut être caché, il n'en existe pas moins. »

Le commentateur met ici en note : *Je ne sais quoi dire.*

Le héros du livre, l'Élu, s'appelle Eraste. L'annotateur inconnu, sensible et certainement infortuné, ne manque pas une occasion de se comparer à Eraste.

L'auteur dit de celui-ci : « Il baillait à table, où il était très-gauche. » — *Comme moi*, inscrit l'autre.

X. V.

## LE CORBEAU

Ce facétieux personnage a dans la plaisanterie l'avantage que donne le sérieux, la gravité, la tristesse de l'habit.

J'en voyais un tous les jours dans les rues de Nantes, sur la porte d'une allée, qui, en demi-captivité, ne se consolait de son aile rognée qu'en faisant des niches aux chiens. Il laissait passer les roquets; mais, quand son œil malicieux avisait un chien de belle taille, digne enfin de son courage, il sautillait par derrière, et, par une manœuvre habile, inaperçue, tombait sur lui, donnait (sec et dru) deux piqûres de son fort bec noir; le chien fuyait en criant. Satisfait, paisible et grave, le corbeau se replaçait à son poste, et jamais on n'eût pensé que cette figure de croque-mort vint de prendre un tel passe-temps.

On dit que, dans la liberté, forts de leur esprit d'association et de leur grand nombre, les corbeaux hasardent des jeux téméraires, jusqu'à guetter l'absence de l'aigle, entrer dans son nid redouté lui voler ses œufs. Chose plus difficile à croire, on prétend en avoir vu de grosses bandes qui, l'aigle présent et défendant sa famille, venaient l'assourdir de cris, le défier, l'attirer dehors, et parvenaient, non sans combat, à enlever un aiglon.

Leur sagesse paraît en mille choses, surtout dans le choix raisonné et réfléchi de la demeure.

Ceux que j'observais à Nantes, d'une des collines de l'Erdre, passaient le matin sur ma tête, repassaient le soir. Ils avaient évidemment maisons de ville et de campagne. Le jour, ils perchaient en observation sur les tours de la cathédrale, éventant les bonnes proies que pouvaient offrir la ville. Repus, ils regagnaient les bois, les rochers bien abrités où ils aiment à passer la nuit.

Ce sont gens domiciliés, et non oiseaux de voyage. Attachés à leur famille, à leur épouse surtout, dont ils sont époux très-fidèles, l'unique maison serait leur nid. Mais la crainte des grands oiseaux de nuit les décide à dormir ensemble vingt ou trente, nombre suffisant pour combattre s'il y avait lieu.

Leur haine et leur objet d'horreur, c'est le hibou; quand ils le trouvent le jour, ils prennent leur revanche pour ses méfaits de la nuit; ils le haïent, lui donnent la chasse; profitant de son embarras, ils le persécutent à mort.

J. MICHELLET.



PLANCHE G. N° 670. — DESCRIPTION, PAGE 422.



## TOILETTES DE PLAGE

Nouveaux modèles de M<sup>me</sup> Hermantine Du Riez (rue Halévy, 8).





1351<sup>e</sup>

A. Levy, imp. s. des Minnes. 66.

Jules David

Del. Gombaud & Fils Ed. 7. Paris

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M<sup>me</sup> Morison, s. d'Autier, 14. - Etoffes pour deuil des Magasins  
de la Seabieuse, s. de la Paix, 10. - Jupons et Couvrures de P. de Plument, rue Vivienne, 33.  
Passementerie et Garnitures (36<sup>te</sup> N<sup>o</sup> 6) de la M<sup>me</sup> Vatelot & C<sup>ie</sup>, s. Courty, 59.

Entered at Stationer's Hall







PLANCHE G. N° 669. — DESCRIPTION, PAGE 422.



D

C. DECHAMPS

TOILETTES DE VISITE A LA CAMPAGNE  
Modèles de M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).



## LES ABSENTS N'ONT PAS TORT

(HISTOIRE PARISIENNE)

Pour les imaginations poétiques, les absents ont raison : le souvenir ne garde en amour que le côté charmant ; c'est un miroir magique où les mauvais tableaux ne se reflètent jamais.

Arsène HOUSSAYE.

## I

Lettre à la princesse Olga L...

« Je pars dans une heure, Madame; je pars le cœur brisé. Vous avez froidement épuisé sur moi tous ces raffinements de coquetterie qui font des blessures mortelles. Pour me subjuguier, vous avez tout mis en œuvre; et au milieu de cette flamme dévorante allumée par vous et attisée avec tant d'art et de patience, vous avez su rester glacée comme les neiges de notre Russie. C'est donc un bien grand triomphe pour une femme que d'arracher des cris au désespoir, que de compter les larmes qui peuvent tomber des yeux!... — Jouissez de l'aveu que je fais en rougissant, mais dites-vous aussi que j'ai surmonté ma faiblesse; si j'emporte un amour malheureux, du moins n'ai-je pas gardé une seule illusion. — Je vous connais maintenant, Madame... et je vous fuis! et je voudrais pouvoir mettre tout un monde entre nous deux! — Ah! que ne puis-je aussi me fuir moi-même! Que ne puis-je, quand je renonce à votre vue, étouffer le souvenir!... Mais il n'y a de possible pour moi que le silence, et croyez, Madame, que jamais je ne troublerai la sérénité de vos jours.

» Adieu pour la vie.

» DIMITRI. »

Nous ouvrons ce récit contrairement aux règles voulues, c'est-à-dire en transcrivant une lettre d'adieu étrangère aux faits qui suivront. Ceci n'est cependant pas inutile pour exposer sans plus de commentaires comme quoi le baron Dimitri de Schouloff, l'un des plus jeunes et des plus brillants colonels de l'armée russe, se trouvait à Paris où, malgré son rang, sa fortune et son mérite, il menait depuis quelques mois une existence obscure.

Pour qui a souffert, pour qui a gardé sa plaie saignante, nous n'admettons pas la retraite dans une Thébaidé : on y retombe trop sur soi-même, on s'y examine et se sonde trop bien et trop constamment. — Cette retraite, nous la comprenons mieux dans une ville comme Paris; là, en effet, on s'isole aisément en face du mouvement perpétuel; là, le chagrin des gens du monde se tempère par l'élégance du cadre. Werther, s'il avait vécu à Paris, eût pu multiplier ses élégies et se soulager par des strophes bien rimées, au lieu de se tuer dans un village allemand, remède héroïque mais absurde.

Donc le baron Dimitri avait jugé avec raison que Paris était la seule ville où l'on pût convenablement vivre avec un beau chagrin d'amour.

Sérieusement, il aimait beaucoup l'éblouissante princesse Olga L... Sur un signe d'elle, il eût été capable d'aller défier Schamyl en pleins défilés du Caucase.

Pourquoi était-il parti alors? demandera dame Objection. — Pourquoi? Parce que sa lettre avait annoncé cette détermination avec un espoir secret qu'il y serait répondu : « Restez. »

Pauvre Dimitri! Quelle illusion suprême! Est-ce que le plus grand triomphe d'une coquette n'est pas de causer un brusque départ?

Tout s'était passé selon l'usage : à la notification du voyage avait succédé le voyage.

Mais ne plaignez pas Dimitri; il s'était donné le luxe d'un désespoir fashionable; il marchait gracieusement appuyé sur l'épaule de la Douleur.

## II

C'est un soir d'hiver.

Il fait froid dehors, — il fait bon au coin du feu.

Dans la jolie cheminée en marbre turquin, la flamme brille et ondule capricieusement. — Sur une petite table ronde, couverte d'un riche tapis, est posé un candélabre à trois branches. — Un jeune homme, étendu près de la table dans un moelleux fauteuil de style Louis XV, lit avec l'attention du plaisir le roman de la veille.

De temps en temps, il interrompt sa lecture, pose le livre sur le tapis, s'accoude, rêve, roule une cigarette, trempe ses lèvres dans une tasse de thé, rapproche ses pieds du feu, et revient tantôt à sa lecture, tantôt à sa rêverie... Qui sait? peut-être à toutes les deux à la fois. Quand l'âme est prise, elle suit sa pensée à travers toutes les distractions possibles. Il en est de cette double opération de l'intelligence comme des flots du Rhône, qui traversent le lac de Genève sans se confondre avec l'onde calme du miroir azuré.

Il ne faut donc pas qu'on s'étonne si le jeune homme, tout en paraissant goûter les aventures émouvantes qui passaient devant ses yeux, revêtues de toute la magie et de tout le coloris du style moderne, se prenait parfois à jeter cette courte et uniforme exclamation : *Olga!* — Mais si le mot ne changeait pas, l'inflexion de voix variait à l'infini. *Olga* répondait parfois à tendresse, parfois à dépit, parfois à jalousie, parfois à indignation, parfois à ironie, et toujours à regret.

Obsédé par cet idée fixe, Dimitri, — car c'était lui, — Dimitri se leva et parcourut la chambre en agitant les bras comme pour écarter une vision importune. Sa course errante le ramena près de la cheminée, où ses yeux tombèrent sur le cadran émaillé de la pendule. Au même instant, neuf heures sonnèrent et l'étranger frémit. Il se rappela une soirée où il lui fallait absolument paraître, quelque soin qu'il eût pris, depuis son arrivée à Paris, de se soustraire à tout engagement de ce genre. Mais c'était chez des compatriotes que le bal devait avoir lieu; impossible de manquer à ce devoir presque national. Son pauvre livre! son cher coin du feu! ses bonnes pantoufles! sa robe de chambre de cachemire! quitter tout cela, et s'habiller! et s'en aller chercher au loin un plaisir douteux, tandis qu'il avait ici la volupté du recueillement et de la mélancolie!

Cependant, plus il creusait le sujet, plus il sentait que l'on ne peut fouler aux pieds toutes les obligations de société. Coûte que coûte, il sonna son domestique Ivan Ivanowitch et procéda à sa toilette. La dixième heure n'était pas arrivée quand Dimitri monta dans un coupé de remise pour se rendre rue de Varenne. L'imprévu — si souvent mêlé aux choses humaines — allait jouer son rôle dans l'affaire du bal russe.

Contre l'ordinaire, la porte cochère n'était pas ouverte. Obligé de mettre pied à terre sur le trottoir, de sonner et de s'enquérir, le jeune homme apprit du grave fonctionnaire du rez-de-chaussée que son Excellence le prince de Kiraskinski avait été saisi, après son diner, d'un coup de sang, — pour ne pas dire d'une indigestion; — que le prince allait un peu mieux, mais que le bal avait dû être contremandé sans qu'on eût eu le temps de prévenir les invités. « Et, ajouta le même fonctionnaire avec une mauvaise humeur assez commune à ceux de son espèce, c'est très-désagréable, car on ne cesse de sonner, et il faut raconter l'histoire à tout venant. »

Dimitri se trouva d'abord partagé entre deux idées : une certaine satisfaction d'être délivré d'un bal qu'il avait considéré comme une corvée; puis un certain ennui de s'être dérangé pour un pareil



résultat. Au moment où il allait remonter en voiture, une inspiration soudaine lui vint, inspiration d'autant mieux agréée qu'elle était plus fantasque, plus en dehors des conventions étroites que le beau monde s'est fixées.

— Ecoute, mon garçon, dit-il à son cocher. Je ne veux pas m'être déplacé pour rien. En conséquence, tu vas prendre la direction qu'il te plaira et m'introduire dans quelque hôtel où se donne une fête. Le reste me regarde. Choisis à ta guise, je te laisse maître.

Le cocher était de cette race parisienne qui connaît à fond les hommes et les choses. Il avait roulé au service de tant de passions, il avait conduit au Bois tant de mystères, il avait vu du haut de son siège passer tant de petits secrets! Rien ne l'étonnait. Cet ordre ne fit que l'amuser. Il releva vers l'oreille un des coins de sa bouche, répondit par un : « Monsieur sera content... j'ai de l'œil! » et fouetta vivement son cheval, qui partit comme un trait.

Notre homme quitta le faubourg Saint-Germain, passa le pont et gagna rapidement la chaussée d'Antin : là, il modéra sa course et étudia le dehors des hôtels splendides, le plus ou moins d'éclat de l'illumination, le nombre des voitures qui stationnaient. Enfin il se décida pour une des plus riches habitations de la rue de Provence.

Tant d'équipages se pressaient aux abords que le coupé dut attendre une demi-heure à la file. Dimitri pestait ; mais il se dit aussi que plus il y avait foule à cette fête, moins il aurait à craindre d'être forcé de décliner son nom. Il se réjouissait intérieurement à l'idée de passer incognito dans le flot des vrais invités et d'assister à ce bal sans être connu, — ou reconnu. Il verrait les gens s'aborder, se complimenter ; il les entendrait se déchirer par derrière ; il serait témoin des rivalités féminines ; il saisirait au vol les regards frondeurs, au passage les épigrammes acérées. Et lui, il resterait étranger à toute cette petite comédie parisienne, — nous devrions dire plutôt cosmopolite : car les passions mesquines et les rivalités sont de tous les pays comme de tous les temps.

Par bonheur, on n'annonçait plus, l'heure étant avancée et les salons regorgeant de monde. L'intrus réussit à se glisser aussi inaperçu que s'il avait eu au doigt l'anneau de Gyges. Franchement, cela ne demandait pas grande dextérité. Il lui en fallut davantage pour pénétrer dans les divers salons, à travers une foule de plus en plus compacte. Il n'eut garde de s'informer du maître de la maison ; et tandis qu'ordinairement on s'efforce de percer la presse pour arriver jusqu'à ce personnage et lui serrer la main, le baron de Schouloff n'ambitionnait nullement cet honneur : au contraire, il tenait à sortir de cet hôtel sans savoir où il s'était trouvé, de même qu'il comptait bien n'y pas laisser de souvenir ; ombre parmi des marionnettes, il se contenterait d'observer. Il lui fut aisé de distinguer des nuances qui s'accusaient d'elles-mêmes. Les diverses classes sociales se coudoyaient dans les salons somptueux, trop somptueux peut-être, car aujourd'hui on abuse de l'or. Les hommes de bourse et d'affaire paraissaient composer la majorité absolue ; les chiffres raisonnaient à travers les propos enjoués des jeunes beaux ; les questions d'art n'étaient risquées que par de rares invités qui se tenaient modestement dans les angles ; çà et là, des moustaches grises posaient le thème politique, et des diplomates tenaient gravement le whist.

« Suis-je chez un homme d'État ? suis-je chez un banquier ? » demanda le Russe. Mes conjectures ne me précisent rien. Cependant les dorures m'annoncent un roi de la finance. Et puis, il y a ici bien des journalistes : le maître de céans tient à ce qu'on parle de son bal... ce doit être un banquier. »

Ces réflexions ne l'avaient pas empêché de s'acheminer vers le fond des appartements. Il arriva à un salon encore plus éclairé que le reste et coupé en deux par un charmant petit théâtre dont la toile était baissée.

Une véritable consternation régnait dans le salon. Un Monsieur de bonne mine, chargé de chaînes d'or et de breloques, allait de groupe en groupe, disant avec un désespoir véhément :

— Concevez-vous mon embarras !... Le *Caprice* ne pourra pas être joué !... M. de Lestang nous manque de parole !... Il a été obligé de partir ce soir même pour la Saxe, avec une mission particulière. Ces secrétaires d'ambassade, on ne peut jamais compter sur eux !... Ma fille est désolée... Ses deux meilleures amies ont des rôles dans la pièce.

Pour le coup Dimitri ne put méconnaître dans ce gros monsieur le maître de la maison et, de plus, un banquier passablement millionnaire. Il n'en prit pas plus de soin de se tenir à l'écart pour conserver son précieux incognito.

Mais voilà qu'une jeune fille tout aimable, toute rose, toute modeste, vint se joindre à son père pour exprimer son désappointement : et Dimitri demeura ébloui. C'était, par une rareté remarquable aujourd'hui, une tête blonde avec la teinte du Nord, quelque chose de suave comme les rêves de Novalis et les poétiques créations de Stagnelius. Sa taille élancée avait une grâce ondoyante ; et ce qui ajoutait à son charme, c'était la simplicité exquise de sa toilette blanche, à laquelle se joignaient, pour tout ornement, une longue ceinture et une couronne de marguerites. La pauvre enfant paraissait en peine ; elle s'excusait de son mieux auprès de plusieurs dames dont le rire ironique manquait à peu près de bienveillance.

Derrière elle, deux messieurs faisaient les empressés. L'un était le type du *gentleman rider* : il parlait du bout des dents et avec cet accent qui caractérise le « parfait gentilhomme » ; l'autre posait pour la gravité affectueuse et sentimentale.

« Deux aspirants, » se dit l'étranger. Et, nous ne savons pas pourquoi, ces messieurs lui déplurent au premier abord. Ceci rentre dans le chapitre des antipathies naturelles. Quand une jolie femme est en scène, les antipathies se manifestent tout de suite entre les hommes. Guerre partout, guerre toujours autour des jolies femmes.

Tout à l'heure, Dimitri recherchait les coins et se dissimulait le plus possible : maintenant, par instinct dont il ne se rend pas compte, il commence à s'ennuyer de son obscurité. Autant il avait aspiré à garder sa position d'observateur, autant il éprouve le besoin de se produire. C'était assurément chez lui un besoin très-vague : nous nous hâtons de le déclarer, afin de répondre à celles de nos lectrices qui en concluraient, bien à tort, que Dimitri avait été frappé des beautés de la jeune fille et était tombé *innamorato* à première vue. Non, non, les choses n'avaient pas marché si vite.

Ces incendies subits rentrent dans le domaine des tendres histoires d'autrefois. Aujourd'hui le cœur se garde, — et souvent même il se garde trop bien. Chez le baron, ce qui domina surtout, ce fut un mouvement d'obligeance ; il n'avait qu'un mot à prononcer pour être extrêmement agréable au maître de la maison. Après s'être un peu combattu, il hasarda sa proposition.

— Monsieur, dit-il en s'inclinant gracieusement, si vous êtes embarrassé pour le rôle de *Chavigny*, je puis aisément vous tirer de peine. J'ai joué ce rôle dans plusieurs châteaux et je crois pouvoir vous affirmer que je le possède parfaitement.

Le banquier ouvrit de grands yeux, fit danser ses breloques, se recula pour mieux envisager son interlocuteur, et appelant sa fille :

— Albertine, ma chère enfant, nous sommes sauvés !... Voici monsieur qui a la bonté de se proposer pour le rôle de *Chavigny*, qu'il a joué nombre de fois avec le plus grand succès !

— Monsieur !... se récria Dimitri.

— Avec le plus grand succès ! répéta le banquier, tandis que le cercle se rapprochait curieusement, que le *gentleman rider* affectait un sourire dédaigneux, et que le jeune monsieur grave plissait ses lèvres.



— Comment! dit ingénument Albertine, monsieur voudrait bien prendre cette peine!

— Je serais trop heureux, répondit l'étranger, de faire quelque chose qui puisse vous être utile.

— Hé bien! s'écria le banquier ne perdons pas une minute. Veuillez m'accompagner, monsieur, je vais vous présenter aux dames qui doivent jouer avec vous. Bientôt nous frapperons les trois coups.

— Les trois coups solennels, dit le *gentleman rider*, content d'avoir trouvé l'épithète.

Albertine salua Dimitri et rejoignit ses amies, qui de loin avaient vu la scène sans se l'expliquer. La jeune fille était tout agitée de ce qui venait de se passer, et elle n'avait pu répondre que par un mouvement de tête aux paroles courtoises de ses deux chevaliers, qui l'avaient ramenée à sa place.

Le *gentleman rider* se répandit parmi les groupes, disant à qui voulait l'entendre :

— Nous allons bien nous amuser, palsembleu!... Un monsieur inconnu a eu l'aplomb de se proposer pour le rôle de *Chavigny*! Ces amateurs ne doutent de rien... Nous allons rire!

— Je crains, disait de son côté le jeune homme grave, que ce ne soit une déconvenue pour l'excellent M. Ristain. Il me semble, sauf meilleur avis, qu'il eût dû pour ce soir renoncer à la pièce, quitte à la donner à son mardi prochain.

— Bon! dit un vieux colonel, M. Ristain a bien fait. Il ne faut jamais rien remettre. A la guerre comme à la guerre!

Les avis étaient fort divisés; cependant la majorité opinait pour la représentation.

« Mais parlez-nous donc d'Albertine!... » murmurent les lectrices qui doivent plus s'intéresser à la jeune fille qu'aux *chitchats* des salons du banquier.

Que dire? Nous ne savons rien. Jamais on ne sait ce que pense une jeune fille bien élevée, une Parisienne surtout: car nulle femme plus que la Parisienne distinguée n'excelle à contenir ses impressions.

Albertine, jusque-là très-expansive avec ses amies, était devenue un peu rêveuse. Mais on pouvait admettre qu'elle n'attendait pas sans une certaine inquiétude le résultat de l'incident imprévu qui venait de se produire.

Les trois coups solennels furent frappés. Chacun prit place; on pressa les rangs; selon l'usage, les portes se garnirent de messieurs debout. Il y avait deux groupes bien distincts, et recrutés l'un par le *gentleman rider*, l'autre par le jeune homme grave. L'opposition narquoise y avait aiguë ses armes.

La toile se lève... — N'analysons pas l'œuvre d'Alfred de Musset, mais constatons que la représentation fut un triomphe, et qu'au dénouement les bravos se produisirent sous forme d'explosion. La scène fut inondée de bouquets. Dimitri les présenta à *Mathilde* et à madame de Léry...

De retour dans le salon, il se vit félicité cordialement, entouré, pressé, accablé de paroles charmantes par une foule de maîtresses de maison qui le suppliaient toutes de leur accorder la même faveur: car le monde, ce vaste théâtre, se subdivise maintenant en une quantité de petites scènes. Le baron salua à droite et à gauche; il promit d'avance tout ce qu'on lui demandait, sachant d'avance qu'il ne tiendrait rien, puisqu'il ne voulait pas prendre racine dans la société parisienne.

Mais voilà le bal qui s'ouvre. En homme poli, le baron devait inviter les deux dames qui avaient joué avec lui; la politesse lui fit également un devoir d'engager Albertine, qui l'accueillit très-gracieusement et, pendant le quadrille, le remercia beaucoup de la complaisance qu'il avait montrée.

— Je n'ai pas grand mérite, dit-il; j'ai été si bien traité par vos amis!

— Ce n'était que justice, monsieur. Si l'auteur eût été là, il vous eût applaudi tout le premier.

— Pauvre Musset! dit l'étranger. Dans mon pays il y a peu de noms qui aient conquis plus de sympathie.

— Votre pays, monsieur?... répéta Albertine, étonnée de ce qu'un cavalier qui parlait si bien le français n'était pas un compatriote.

— Oui, mademoiselle, je suis Russe.

Albertine s'inclina, n'osant poser d'autres questions. De son côté, Dimitri ne jugea pas à propos d'entrer dans de plus amples explications. Mais, sans le savoir, ils se trouvaient bons amis; une sorte de confiance mutuelle s'était établie. Dimitri n'avait pas craint de demander à cette pure et aimable enfant si elle allait déjà beaucoup dans le monde, si elle aimait cette existence d'agitation. Il avait été satisfait d'apprendre qu'Albertine n'éprouvait qu'un médiocre penchant pour une vie où l'on ne s'appartient pas.

— Il y a peu de temps, lui dit-elle, que je suis sortie du couvent où j'ai été élevée, ayant eu le malheur de perdre ma mère dès le bas âge. Je le regrette, mon cher couvent. Le monde m'effraie. J'y ai pourtant d'excellentes amies; et puis, mon père m'aime tant.

— Je crois sans peine qu'il doit vous aimer, mademoiselle.

La jeune fille fit un mouvement et interrogea le regard du colonel, qui s'empressa d'ajouter :

— Oh! ceci n'est pas un compliment. Je n'en fais jamais. Cette petite monnaie n'a pas cours auprès de moi. Qu'est-ce que je voulais donc dire? Que vous avez le plus grand de tous les bonheurs, la tendresse d'un père. Je l'apprécie d'autant plus que j'en suis privé.

— Déjà, monsieur!

— Oui, je suis seul... avec quelques titres, de la fortune, c'est vrai... mais seul, et la vie est lourde dans la solitude du cœur.

Albertine n'eut pas le temps de répondre. La contredanse était terminée, et aussitôt le *gentleman rider* et le jeune homme grave s'étaient établis en croisière devant mademoiselle Ristain.

Encore une fois, voilà le banquier qui parcourt ses salons d'un air désolé.

— Décidément je n'ai pas de chance ce soir! s'écriait-il; mademoiselle Indiana Demante est venue par pure obligeance pour chanter le grand duo des *Huguenots* (il n'ajoutait pas qu'il lui donnait 500 francs, mais tout le monde le savait bien), et ce diable de Luccardini me fait fiasco en m'écrivant qu'il est enrhumé! Ne pouvait-il donc pas attendre à demain pour avoir mal à la gorge!...

— C'est incroyable, en effet, dit le vicomte de Beauséjour, le *gentleman rider*. On ne s'excuse pas ainsi au dernier quart d'heure. Ce Lucardini est un fat! Je le ferai éreinter par tous les petits journaux que je protège.

— Ce n'est pas un remède, dit M. de Francastel, le jeune homme grave.

— Non, non, répéta le banquier, ce n'est pas un remède. Ma soirée sera boiteuse. On trouve un *Chavigny*, et la preuve, c'est que notre comédie a marché admirablement, et que jamais, même chez le comte de Castellane, le *Caprice* n'a été si bien joué. Mais un *Baoul*! cela ne s'improvise pas.

En parlant ainsi, il avait rencontré le regard de l'étranger, qui n'était qu'à deux pas de lui et souriait d'une façon bizarre. M. Ristain eut une illumination et se frappa le front, comme s'il venait de découvrir une sixième partie du monde.

— Ce serait extraordinaire, murmura-t-il; mais ce sourire de sphinx...

Et allant droit à Dimitri, à qui il prit les mains:

— Est-ce que par hasard vous imagineriez un moyen de me tirer de ce nouvel embarras? Un duo promis, attendu!... Diable de Lucardini!

— S'il faut avouer la vérité, monsieur, répondit le baron, qui



commençait à s'amuser de son propre manège, je connais quelqu'un qui sait très-bien ce duo, et l'a chanté fréquemment.

— Serait-ce vous? grand Dieu! s'écria le banquier, aussi stupéfait que si Méphistophélès en personne était sorti de sa tabatière.

— Moi-même, dit le Russe avec calme.

— Vrai!... un morceau si difficile dont je n'ai pu retenir une note!

— Vous ferez une annonce. Je n'ai pas la prétention de valoir le signor Lucardini.

— Vous l'y surpassez... puisque vous êtes là. Eh bien! ne perdons pas une minute.

Et entraînant Dimitri vers la cantatrice, de même qu'il l'avait entraîné vers les comédiennes de salon, il le présenta comme un homme de bonne volonté phénoménale. Mademoiselle Indiana Demante regarda le baron à travers son énorme bouquet, et parut satisfaite de l'examen. C'était une femme très-brune, d'un âge indéfini; ses sourcils se rejoignaient, peut-être à coups de pinceau, et son teint était d'une pâleur qui sentait la poudre de riz. Elle posait pour l'excentricité, et portait dans sa chevelure crépue des grappes de grosses perles et de fleurs, sans compter les rubans, le tout amalgamé violemment pour produire plus d'effet.

— Êtes-vous sûr de votre mémoire, monsieur? dit-elle. Je chante toujours sans musique.

— Moi de même, dit-il avec intrépidité. J'ai dans la tête tout mon répertoire.

— Ah! c'est un chanteur de profession, chuchota M. de Beau-séjour. Je ne m'étonne plus s'il se met en avant... Il vient se faire ici du prospectus. Nous allons rire, palsambleu!

Cette fois, Dimitri l'avait entendu. Il se souvint qu'il était avant tout gentilhomme et colonel. Aussi, tournant lentement la tête vers lui, il le toisa depuis les escarpins jusqu'à la pointe des cheveux, et redescendit depuis la pointe des cheveux jusqu'à celle des escarpins, tandis que le vicomte, enchanté, se flattait d'avoir vexé cet intrus; puis le baron présenta la main à mademoiselle Indiana et la conduisit au piano.

Si l'on avait apprécié Dimitri dans le *Caprice*, on l'admira dans le duo. De tous les arts, la musique est celui qui cause les impressions les plus fortes, et rien n'égale la puissance d'une voix sympathique. Chacun s'emparait de Dimitri; les louanges pleuvaient; il ne savait où se réfugier; mademoiselle Indiana, avec son enthousiasme d'artiste maigre, s'était prise de fanatisme pour lui. Elle l'accablait de questions; elle déclarait ne vouloir plus chanter qu'avec lui seul. Il s'excusait de son mieux, et était bien en peine pour conserver son précieux incognito, d'autant plus que la fouguese cantatrice tenait absolument à lui persuader qu'il était chanteur de profession, et qu'il avait dû occuper quelque grande scène, la *Scala* ou Rouen...

A travers ce flot de compliments et ces investigations importunes, Dimitri cherchait par instinct le regard modeste d'Albertine. Il le rencontra enfin, et ce regard disait: « Moi aussi, j'ai admiré. Je vous remercie, monsieur. »

Ce fut sur ce regard que l'étranger voulut sortir de la maison. Il profita du moment où l'on frappait les premiers accords du cotillon, et où l'agitation s'introduisait dans les fauteuils, pour s'esquiver habilement. Mais quand il eut rejoint son coupé, quand il fut de retour à l'*Hôtel du Louvre*, quand son valet de chambre lui eut servi le thé, quand auprès du feu il eut un peu calmé son agitation, il ne fut point tenté de reprendre le roman quitté depuis quatre heures. Lui-même il avait introduit un roman dans sa vie, un roman étrange, le roman du hasard cherché et bien combiné. Dimitri vit passer devant ses yeux toutes ces figures étonnées, et il ne put réprimer un éclat de rire.

Sa fuite avait dû mettre le comble à la surprise générale. Il s'amusa d'avoir laissé derrière lui tant de gens intrigués. Mais alors sa pensée le ramena vers cette bonne fille qui lui avait

témoigné une confiance si touchante, et, sans même s'en être rendu compte, il murmura: « Albertine! »

« Qu'est-ce que je fais là? se dit-il aussitôt. Suis-je donc fou! Pour moi, il n'est qu'un nom, le nom de mon supplice, le nom qui me brûle le cœur comme un fer rouge, et que je n'en veux cependant pas retirer... Olga!... Olga qui ne m'a pas aimé! Olga qui se croit oubliée par moi, mais que j'aimerai toujours! »

Il alla enfin prendre du repos; et, comme il s'endormait en croyant murmurer, selon son usage, le nom d'Olga, il se trouva qu'il avait prononcé le nom d'Albertine.

Alfred DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)

## A TRAVERS LES LIVRES

« Des mots, des mots, des mots!... » Ainsi répond Hamlet, dans la pièce de Shakespeare, lorsque Polonius, le rencontrant un livre à la main, lui demande ce qu'il lit. Au dédain affiché par le jeune prince pour ce qu'il appelle « des mots », on voit bien qu'il n'était pas forcé de cultiver les lettres, ni de pratiquer l'art d'écrire. Lire des mots lui eût alors paru, comme à Théophile Gautier, un plaisir et une nécessité. Ce maître, en effet, ne s'est-il pas imposé pendant vingt ans de ne jamais se coucher sans lire tous les soirs une page de dictionnaire? De là cette richesse d'expression qu'on rencontre dans ses écrits.

Mais si tout homme qui a le goût des lettres, ou qui subit la nécessité d'écrire, doit toujours avoir sous la main un dictionnaire qu'il puisse feuilleter et consulter au besoin, s'il est vrai que le plus savant n'en saurait lire une page sans rencontrer des mots nouveaux pour lui, ou présentant des acceptions variées dont il ignorait le sens précis, combien un tel guide n'est-il pas plus indispensable encore à la masse du public, à tous ceux qui n'ont de leur langue qu'une connaissance plus ou moins superficielle!

A ce point de vue, d'inépuisables éditeurs, dont on n'en est plus à compter les services rendus en matière de publications, — MM. Hachette et C<sup>o</sup>, — viennent d'ajouter encore aux motifs de reconnaissance qu'ils avaient accumulés. Après avoir doté le monde savant du magnifique *Dictionnaire de la langue française* de M. Littré, si manifestement supérieur par la méthode et l'exécution à tous ceux qui l'ont précédé, ils ont tenu à le mettre à la portée du public scolaire, de la jeunesse studieuse, en le réduisant à des proportions maniables, en le faisant paraître dans un format portatif et de prix restreint. La tâche d'effectuer et de mener à bien cette réduction a été confiée à M. Beaujean, un de nos universitaires les plus distingués, qui fut le collaborateur assidu de M. Littré dans la confection du grand dictionnaire. S'inspirant des principes du maître, résumés dans la préface qui accompagne cette nouvelle édition, M. Beaujean a suivi la nomenclature de l'Académie, à laquelle il a ajouté près de neuf mille mots empruntés au grand dictionnaire, n'élaguant que ce qui est technique ou de nature à choquer la jeunesse. A chaque mot il a joint la prononciation, lorsqu'elle présente quelque difficulté, puis l'étymologie. Son consciencieux travail, digne de son éminent collaborateur et de lui-même, a obtenu le succès qu'il méritait, et il ne contribuera pas peu à répandre l'amour et le respect de cette langue à laquelle la France doit tant.

Mais ce n'était pas encore assez pour MM. Hachette, qui estiment sans doute que rien n'est fait, tant qu'il reste quelque chose à faire. Embrassant dans leur sollicitude éclairée les écoliers, les gens du monde, les hommes de bureau, tous ceux enfin qui ont besoin de se renseigner rapidement sur l'orthographe ou sur le sens réel et la valeur littéraire d'un mot, ils ont songé à rendre d'un usage plus pratique encore l'ouvrage de MM. Littré et Beaujean. Avec le concours de ce dernier, voici qu'ils viennent de



mettre au jour un vocabulaire de petit format (1), où l'on retrouve les rares et précieuses qualités du travail primitif, et qui surpasse de beaucoup, sous tous les rapports, les nombreux petits dictionnaires qui l'ont précédé. Il comprend la langue française, la mythologie, l'histoire de tous les peuples et de tous les temps, la biographie des personnages célèbres, la géographie comparée, ancienne et moderne. La partie française ne contient pas seulement tous les mots qui se trouvent dans le *Dictionnaire de l'Académie*, mais aussi un grand nombre de termes d'art, de science, et de néologismes autorisés par l'usage ou par nos meilleurs écrivains. La partie historique et géographique n'est pas moins complète dans sa forme abrégée : elle comprend 12 245 noms, et elle a été rédigée d'après les travaux et les documents les plus récents. Dans ces conditions, le succès de l'excellent ouvrage de M. Beaujean est assuré d'avance.

On sait que Paul-Louis Courier et, avant lui, Fénelon, ont recommandé le commerce habituel des vieux écrivains comme un moyen de retremper la langue à ses sources, de la préserver de la dégénération à laquelle l'exposent l'emploi des expressions vagues et impropres dans la littérature et l'abus des à-peu-près dans la conversation. Aujourd'hui que cet abus est arrivé à son apogée, on doit savoir un gré particulier à MM. Hachette d'avoir tout fait pour que l'œuvre de M. Littré, mise à la portée de tous, puisse être de plus en plus répandue et consultée. Les mots conduisent aux idées, et l'on a eu raison de dire que, lorsqu'on arrive à les bien comprendre, on est en bon chemin pour bien s'en servir.

Robert HYENNE.

## REVUE DES MAGASINS

Il est bon de savoir, avant le début d'une saison, quelles sont les nouveautés créées par les différentes industries parisiennes, qui concourent à l'organisation des modes nouvelles. La visite que nous avons faite pour ce mois-ci à la maison VATELOT ET C<sup>ie</sup> (rue Turbigo, 59) nous met à même de fournir de précieux renseignements à nos lectrices sur la passementerie et la garniture pour robes.

Naturellement les assortiments ne sont pas complets ; d'ailleurs, nous n'avons pu voir tout en une fois, mais voici les points saillants : une grande variété de broderies découpées, en laine ou en soie de deux ou plusieurs tons, en un nombre infini de dessins. Sur un échantillon d'étoffe, la maison Vatelot se charge de faire exécuter les broderies dans les nuances voulues. C'est une des plus jolies garnitures que nous ayons vues.

On nous a montré également des volants brodés sur grenadine noire ou blanche et sur crêpe noir, d'un aspect charmant et qui doivent orner délicieusement des toilettes habillées.

M. Vatelot, qui possède un assortiment complet de dentelles de toute sorte nous a fait remarquer de fort belles imitations de chantilly, admirablement exécutées et en soie. Nos lectrices se feront une idée de l'avantage qu'elles présentent par la seule indication du prix qui est de 2 fr. le mètre sur une largeur de 12 centimètres.

Parmi les nouveaux boutons de la maison Vatelot et C<sup>ie</sup>, nous citerons le bouton boule, troncé par conséquent et très-solide, connu sous le nom de *camée* (terme de métier) et d'une teinte rosée; son succès est certain, car il est déjà fort demandé.

Nous reviendrons bientôt sur le galon velours et chenille, la frange chenille (peu solide, par parenthèse), la frange satin à tête de velours, sans compter une foule de galons et d'autres passementeries encore sur le métier.

La maison Vatelot est une maison de confiance, où l'on peut acheter en gros tout ce que comporte l'état de couturière.

— Nous tenons à rappeler à nos lectrices que la *Scabiouse* (rue de la Paix, 10) est avant tout une maison spéciale d'étoffes et de costumes de deuil

(1) *Petit Dictionnaire universel ou abrégé du Dictionnaire français de E. Littré, de l'Académie française*, par A. Beaujean, professeur au lycée Louis-le-Grand. — Un vol. in-18, cartonné, prix : 3 francs. — Paris, librairie Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain, 79.

et demi-deuil. Il est vrai que les clientes de cette maison continuent presque toujours à s'y faire habiller, une fois leur deuil terminé, et cela vaut tous les éloges du monde.

Aujourd'hui, nous insisterons particulièrement sur la beauté, la bonté et le choix exceptionnel des étoffes de la *Scabiouse*. Le propriétaire de la maison, fin connaisseur en tissus et bon acheteur, ne s'en rapporte à personne sur le choix et les acquisitions à faire. Une femme peut donc en toute confiance s'adresser à la *Scabiouse*, et c'est pour elle une précieuse garantie que cette assurance de trouver tout réuni : qualité et nouveauté. On est si souvent trompé sur les soies noires, par exemple, — sur la faille surtout, — que pour notre compte nous irions au bout du monde pour une acquisition un peu importante dans ce genre. En dehors des belles failles de M. C.-J. Bonnet, la *Scabiouse* tient une série de soies de différentes provenances et parfaitement recommandables.

La traditionnelle robe de soie noire est un peu démodée et, quoiqu'il soit toujours bon d'en posséder une en vue de toute éventualité, il est plus élégant de porter un costume mélangé de laine et de soie. Dans l'un et l'autre cas, la maison que nous recommandons est fort entendue sur ce point et les modèles qu'on exécute dans ses ateliers sont d'une élégance parfaite.

Rien de plus facile que de s'entendre avec la *Scabiouse*; soit qu'on lui commande à distance un costume en choisissant les étoffes d'après l'envoi d'échantillons, soit qu'habituant Paris on aille en personne rue de la Paix. Dans tous les cas, la femme la plus difficile aura lieu d'être satisfaite.

— Les jupons de percale de la maison de PLUMENT (rue Vivienne, 33) sont depuis longtemps à l'ordre du jour de la nouveauté élégante. Les relations si étendues de la maison, le bien que nous en avons dit et que nous en pensons, tout cela a fait connaître ces jupons et donné un résultat des plus satisfaisants. Il n'est pas une femme, aujourd'hui, qui n'en possède un ou plusieurs; ils sont si frais et si coquets, tout en étant d'une grande simplicité, qu'on ne peut hésiter à s'en procurer.

La question de repassage, en ce qui les concerne, est même fort simple, et nous indiquerons à nos lectrices un petit système que nous avons imaginé, — pour lequel nous n'avons pris aucun brevet, — et qui permet de faire laver et repasser un jupon chez soi, par la bonne ou la femme de chambre, sans la moindre difficulté. Il s'agit simplement, avant de les laver, de passer un faux fil sur les bords de chaque plissé, de façon à ce que les plis restent formés; cela ne nuit en rien au blanchissage et facilite grandement le repassage.

La personne qui fait les jupons de percale en question possède un goût parfait pour combiner les rayures, les couleurs et les mélanges d'unis. A partir de 10 fr., on peut avoir de très-jolis modèles; c'est un prix assez insignifiant pour qu'on n'hésite pas à en commander au moins un à M. de Plument. Au-dessus de vingt-cinq francs, on expédie *franco* dans toute la France; il serait donc avantageux de prendre immédiatement plusieurs jupons, soit qu'on les garde pour soi ou qu'on s'arrange avec quelque amie. C'est un très-bon système à employer, quand on habite la province, que de s'entendre à plusieurs pour les eplettes à faire à Paris; c'est le moyen de recevoir toujours les objets *franco*. Autrement le port vient augmenter d'une façon notable le prix de l'achat et il n'y a presque plus d'avantage.

M. D'A.

## SOMMAIRE DU 1<sup>er</sup> NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Échos de la mode, par E. G. — Les Paroles d'or. — Causerie, par M. Ludovic SAUVEUR. — Les alliances malheureuses, par M. Eugène CHAPUS. — Notes d'un fureteur, par X. V. — Le corbeau, par J. MICHELET. — *Les absents n'ont pas tort*, histoire parisienne, par M. Alfred DES ESSARTS. — A travers les livres, par M. Robert HYENNE. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1354 C, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de réception pour l'automne. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. n° 328, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau *Catarina*. — G. n° 669, dessin de M. J. DAVID : toilettes de visite à la campagne. — G. n° 670, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de plage.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous voici arrivés à l'une des époques de l'année où les modes acquièrent une plus grande importance par les transformations qu'elles sont appelées à subir. Couturières, modistes, lingères, toutes sont sur le qui-vive, et prêtes à mettre en ligne leurs créations nouvelles.

Quoique nos renseignements ne soient pas encore au complet, nous pouvons pourtant donner quelques indications importantes sur lesquelles nous appellerons toute l'attention de nos lectrices.

La coupe est un point capital dans la confection du costume, et ce qui donne tant de suprématie aux modes parisiennes, c'est précisément le soin scrupuleux de toutes les couturières parisiennes à bien observer les modifications que la mode y apporte. En province, on suit trop souvent les vieilles routines, et l'on ne prend pas assez garde aux petits détails : les pinces plus ou moins hautes d'un corsage, le dos divisé en trois ou cinq morceaux, etc., etc., tout cela n'est rien, et pourtant suffit à changer complètement l'aspect d'ensemble d'un costume.

Aujourd'hui, le corsage subit précisément une de ces transformations : la couture d'épaule est plus tombante et la manche moins « épaulée », ce qui la rend plus facile à poser ; ajoutons, pour celle-ci, que le liséré, qui était tout à fait abandonné, est repris pour l'entournure du bras. Les devants du corsage changent également de caractère : les pinces se font toujours hautes, mais le « coup de sabre » de l'entournure du bras est supprimé ; à sa place, on laisse subsister le pli que l'évasement de la poitrine produit naturellement. Ce pli, facile à former, rappelle les corsages d'un autre temps et bon nombre de femmes doivent s'en souvenir. Les jeunes, qui ne sauraient ce que nous entendons par là, n'ont qu'à interroger une femme plus expérimentée. Surtout, pas d'exagération dans tout ceci : la mode nouvelle consiste dans l'exécution stricte de ces différentes indications, ni plus, ni moins.

En résumé, nous indiquerons les éléments dont se compose le

corsage de robe actuel. Le genre cuirasse, dont la basque se fait plus courte, comprend huit morceaux : deux pour le dos qui est cintré, deux petits côtés de devant, et les deux devants. On met de longues baleines à toutes les ceintures, et il faut avoir bien soin de ne pas trop brider le bord inférieur du corsage, pour que les baleines ne regimbent pas en l'air et ne retournent pas la basque, ce qui est d'un effet déplorable. Pour obvier à cet inconvénient, qui se présente trop souvent, on met aussi des petits plombs dans la bordure. Les manches, toujours étroites, sont en deux morceaux : celui de dessus très-épaulé, c'est-à-dire très-arrondi du haut, et celui de dessous très-creusé. La grâce d'un corsage dépend beaucoup de la pose des manches, dont le droit-fil doit tomber d'aplomb à partir de l'épaule. Il y a quelques années, les couturières bасаient ainsi la pose de la manche : la couture intérieure en droite ligne avec le quatrième bouton du devant de corsage, et la ceinture du coude entre le petit côté et l'épaulette. Mais alors les boutons étaient toujours de même grosseur, et le dos avait une forme invariable. Aujourd'hui ces règles seraient imparfaites. Ce qui est immuable, c'est que le froncé du haut de la manche doit s'égaliser entre les deux ceintures, tandis que le dessous de la manche est simplement soutenu à l'entournure.

Nous croyons avoir réglé la conformation d'un corsage dernier modèle ; disons encore que, pour être dans le goût du jour, le haut du buste doit être très-développé (c'est pour cette raison que l'on dégage les épaules) et que la taille doit être mince, mais non pas, comme certaines personnes le comprennent, en se pinçant tellement qu'elles ont l'air d'être coupées en deux.

Veut-on savoir quelles sont les nouveautés que nous préparent les modistes ? C'est d'abord le « turban », importation des bains



P. N° 326. — MODÈLE DE SKATING-COSTUME.



de mer, où il était arrivé par bateau à vapeur des Indes mêmes, dit-on. Ce nom, du reste, résume très-imparfaitement l'objet, qui consiste en une écharpe en gaze de couleur drapée en diadème sur le devant d'un chapeau, croisée derrière et nouée ensuite devant comme la plus simple des mentonnières. Nous avons presque indiqué cette coiffure dernièrement sous le nom de voilette-écharpe; la seule différence qu'il y ait entre les deux, c'est que celle-ci, en tulle blanc, enveloppe le haut de la tête et du visage, à plat comme une voilette ordinaire.

Un succès qui s'affirme de plus en plus, c'est celui de la toque, cette gentille coiffure que la mode n'a pas plus tôt quittée qu'elle la veut prendre encore. Toque de velours avec bordure de plumes; toque de feutre à bordure de velours et aile d'oiseau; toque de velours épinglé, recouverte de lophophore; toque de feutre pour le skating: ce sont partout et toujours des toques.

Le fond pointu paraît adopté pour les chapeaux de feutre comme il l'a été pour ceux de paille. C'est jeune et coquet, mais nous en déplorons l'application aux coiffures des mères de famille. Il est vrai que pour celles-ci il y a la forme *Marie-Amélie*, un simulant de capote qui porte en soi une excentricité dont certains âges ne peuvent s'accommoder.

Jusqu'à présent, il n'y a que la capote qui nous semble la coiffure sérieuse, et il y en a de très-gentilles en feutre gris. Une d'elles entre autres, garnie de velours marron rouge, avec plumes assorties posées en touffes sur le côté, bavolet derrière et brides devant, nous a particulièrement charmée.

Pendant que les couturières et les modistes font tous leurs efforts pour arriver à de nouvelles créations, les LINGÈRES parisiennes se distinguent par une mollesse de conception étrange. C'est à peu près toujours la même chose: des cols montants à coins rabattus et des sous-manches en cornet. Les bordures seules diffèrent: tantôt c'est une broderie blanche ou de couleur, tantôt ce sont des bandes en batiste de couleur rapportées et piquées sur les bords; et c'est tout. Les parures plissées, festonnées en plusieurs tons, sont également là toujours, et nul autre modèle ne cherche à les détrôner.

Nous en sommes réduites aujourd'hui à ne citer à nos lectrices que quelques jolies cravates nouvelles: les unes d'organdi blanc, entourées de biais écossais en foulard, — ce qui est original et coquet; — d'autres en organdi, à bouts triangulaires, brodées de de rouge cardinal: très-voyant, mais seyant. Citons encore des nœuds de cravate tout préparés, composés de coques en batiste blanche, surah gros bleu et rouge sombre, avec un coquillé de dentelle de fil. Enfin, la cravate « Petit abbé », dernier genre, se fait en linon blanc, bleu ou rose, dans les teintes pâles; elle consiste en un tour de cou simple et un rabat double, plissé très-finement, avec dentelle de fil basse et fine sur les bords.

Mary D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 326.

SKATING-COSTUME. — Jupe de faille bleu marine toute plissée. — Tuniquette en filet de soie blanche, entourée de franges assorties, drapée et relevée sur le côté, avec nœud de ruban bleu à bouts flottants. — Cuirasse de faille noire, recouverte de filet blanc; double liséré bleu et blanc sur le bord inférieur. Boutons d'acier bleuté sur le milieu des deux vêtements. — Lingerie plate en batiste blanche, avec cravate rouge, nuance « cuir de Russie ». — Chapeau de paille noire. La passe, renversée, est doublé d'un coulé de faille bleue, avec groupe d'œillets rouges au milieu. Voile de gaze bleue enroulé autour de la calotte et mêmes fleurs au bas. — Souliers à bouffettes et bas de soie bleue à jours.

G. N° 667.

TOILETTES DE VOYAGE. — 1. *Duster-coat*, grande confection de drap léger, couleur feutre; sa forme est celle d'un *waterproof*, dont il ne diffère que par les manches. Celles-ci rappellent un peu la disposition des manches de la « visite »; elles font pèlerine comme ces dernières et se boutonnent sur le dos et le devant du vêtement. Les boutons, en os ou en nacre, se répètent au bas des manches, en deux rangées sur le milieu des devants, et en travers de la poche où ils sont posés sur un biais soulignant la tête ruchée. — Chapeau de paille à bordure de velours. Une écharpe de gaze écru entoure la calotte, se drapant derrière, avec une aile noire sur le côté.

2. Costume en faille gris foncé et filet de soie grise. — Juppon à traîne, entouré de deux volants plissés et d'un autre volant froncé faisant le milieu. — Tablier et tunique réunis sur les côtés, avec encadrement de glands. — Cuirasse lisérée de gris clair et lacée devant par un lacet de cette nuance. Une pèlerine-écharpe en filet assorti, négligemment nouée devant, complète l'ensemble du costume. — Lingerie en organdi plissé. — Chapeau à fond de surah noir et passe de feutre gris; celle-ci, très-relevée au milieu, est bordée d'un galon noir et acier, avec groupe de géranium rouge. Mêmes fleurs au sommet de la coiffure, formant traîne derrière.

G. N° 671.

CHAPEAUX ET LINGERIE. — 1. Garniture de coiffure ou de corsage, composée de longues bouclettes de ruban bleu, réunies en deux groupes avec des roses en branches. — Pour un corsage, il faudrait poser la garniture de l'épaule gauche au milieu du buste.

2. Chapeau de velours marron. Le fond, légèrement pointu, est entouré d'une écharpe en surah crème nouée derrière; un nœud alsacien de même ruban et une ruhe de blonde anglaise garnissent le sommet. Bandeau de même dentelle et rose au milieu.

3. Chapeau de feutre gris (même modèle, vu de trois quarts, que le n° 6). La passe est ronde, le fond pointu, et sur le bord court une broderie légère. Coques de ruban caroubier fixées par un motif oxydé au pied d'une plume grise dont la pointe vient retomber sur le fond du chapeau. De ce point partent d'autres coques caroubier, qu'entoure une double chaînette assortie au motif oxydé, auquel elle est, du reste, assujettie. Un ruban entoure l'autre côté de la calotte, se retournant sur lui-même.

4. Toque de velours bleu marine, garnie sur le sommet d'un groupe de quatre coques en ruban assorti, d'une aigrette et d'une touffe de plumes de coq de bruyère. Boucles plates tombant derrière.

5. Fichu de dîner, composé d'une bande plissée et d'un col rabattu à deux pointes, en surah cardinal. Dentelles blanches à l'intérieur et à l'extérieur, et nœud assorti fermant le tout.

6. Chapeau de feutre gris (même modèle, vu de derrière, que le n° 3).

G. N° 681.

TOILETTES D'AUTOMNE. — 1. Costume de taffetas noir. — Juppon à traîne, entouré d'un volant plissé à tête bouillonnée et ruchée. Deux écharpes superposées forment le tablier; leurs bords sont garnis de blonde anglaise noire et blanche; elles sont drapées à plis remontants, puis fixées toutes deux derrière. Un montant de taffetas, coulé aux deux bords, orne le côté du tablier et constitue la poche; l'ouverture de celle-ci est garnie de dentelle assortie avec flots de ruban noir et blanc. Une tunique formant pouff et encadrée de dentelles semblables recouvre le juppon par derrière. — Cuirasse à pli postillon dans le bas du dos, entourée des mêmes dentelles formant fichu dans le haut. Manches étroites, ornées comme le reste.

2. Robe anglaise en drap du Thibet de couleur neutre. — Le devant, de forme princesse, est orné d'un pli creux au milieu et d'olives avec brides en passementerie noire. Au dos, qui est long et plat, se réunit une petite jupe à plis plats, avec nœud de ruban noir sur la couture. Poches sur les côtés et parements aux manches, le tout bordé de faille noire avec olives et brides assorties. — Chapeau de feutre, forme *Pifferaro*, garni d'un large velours caroubier soutenu par une boucle de jais.



PLANCHE G. N° 671. — DESCRIPTION, PAGE 434.



CHAPEAUX, LINGERIE, DÉTAILS DE MODES.

Modèles de chapeaux de M<sup>me</sup> Crotté et Moussy (58, rue Neuve-des-Petits-Champs).



## CHRONIQUE MONDAINE

Les voyages en France se multiplient de plus en plus, surtout depuis ces dernières années et en raison des facilités qu'offre l'organisation de nos lignes de fer. A peine les déplacements d'été sont-ils terminés, que, pour le beau monde, ceux d'automne commencent avec la vie de château, la chasse; puis vient le mouvement animé de la villégiature d'hiver, s'orientant vers les bords de la Méditerranée.

En attendant, les environs de Paris sont déjà envahis par la nuée des petits chasseurs dont le spirituel crayon de Cham nous a conservé les types variés, grotesques, naïfs et drôlatiques. Exemple :

Il est trois heures du matin, jour de l'ouverture. Monsieur s'est levé; tout son ménage est sur pied; il est à la recherche de son équipement de chasse. Que lui manque-t-il donc? Peu de chose: son fusil! Sa femme vient à son aide. — Croirais-tu que je ne peux pas retrouver mon fusil, lui dit-il, le visage blanc de désappointement. — Ce serait bien extraordinaire qu'il eût quitté la maison, répond la femme en souriant finement... un fusil qui ne veut jamais partir!

A Dieppe, on est voisin du plus beau pays de chasse *libre* qui se puisse rêver. En un tour de roue, on atteint le Tréport; de là au bourg d'Aulx, il n'y a qu'une heure de voiture; puis vient la baie de Saint-Valery, où l'on peut se livrer à la chasse de toutes les variétés possibles de sauvagines.

La réunion de Dieppe, sans arriver à la hauteur aristocratique de celle de Deauville, cette année, a été des plus remarquables par le nombre et le cosmopolitisme des visiteurs.

On y a vu des costumes de femme très-variés et tout à fait appropriés aux circonstances et à la température automnale qui nous est venue tout à coup.

Quelques-uns des mieux portés se composaient d'une jupe de soie foncée et d'un pardessus en drap, brodé de soie jaune, ou gris de fer, ou bleu marine. Les jupes étaient plutôt courtes que longues, calculées de manière à découvrir des brodequins brodés, au talon d'argent massif et très-haut chaussés, en cuir de nuance correspondant à celle du pardessus. Pour coiffure, une calotte de feutre également assortie à l'étoffe du pardessus, mais plus généralement grise ou bleue, enveloppée d'un long et large voile vert, faisant turban tout à la fois et écharpe, cette dernière croisée sur la poitrine et tombant très-bas de chaque côté; au côté gauche du chapeau, un bouquet de pensées sauvages amalgamées et avivées de mimosa, le tout retenu par un écusson d'argent massif de forme similaire à celle de l'agrafe du corsage.

Cet ensemble est jeune, frais, coquet, imprévu, charmant.

Quand on parle d'élégance et de bonne élégance, il serait bien difficile de ne pas rappeler cette succession de jolis mariages qui ont été célébrés à Paris dans ces derniers temps. Mais nous devons d'abord constater que la pluie ne fait pas rentrer seulement les bergères et les blancs moutons, elle fait aussi revenir les Parisiens. Il y a, depuis quelques jours, une reprise très-marquée dans la vie mondaine à Paris, et les clubs, qui étaient déserts, commencent à se repeupler. Nombre d'individualités parisiennes reparaisent çà et là dans les endroits publics, et l'Opéra revoit des visages connus.

Ces retours étaient faciles à constater, l'autre jeudi, à la cérémonie du mariage de Mlle Stolépine avec le comte Augustin Branicki, cérémonie qui a eu lieu à l'église Saint-Philippe du Roule.

Le comte Xavier Branicki, père du marié, est une des grandes honorabilités de la société parisiennne au milieu de laquelle ses travaux littéraires, ses exploitations agricoles, l'aménité de son caractère, la valeur de sa conversation et sa très-grande fortune lui donnent un relief particulier.

La corbeille de la fiancée met en émoi toutes les cervelles féminines en ce moment. Il y a surtout le chapitre des diamants et bijoux, qui semble la nomenclature de l'écrin d'une fée, à en juger d'après ce qu'en dit le *Sport* :

« En dehors des maisons souveraines, le comte Xavier Branicki est peut-être en Europe le plus grand possesseur de pierreries et de perles. Le cardinal Antonelli, dont la collection de gemmes est cependant célèbre et qui se meurt si malheureusement en ce moment, n'a rien à côté du comte, et les fameux bijoux du feu duc de Brunswick n'étaient que de la pacotille à côté des siens. Il arrive souvent que des marchands s'adressent à lui pour compléter une parure, assortir un diamant, composer un collier de perles.

» D'après cela, on peut juger des bijoux offerts à la fiancée du comte Branicki. Il y a entre autres deux colliers de perles, l'un à plusieurs rangs, l'autre formé de paragonnes incomparables, grosses comme des noisettes et serrant le cou en collier de chien. Un collier de diamants à trois rangs. Une parure d'émeraudes, qui n'a d'égale que celle justement célèbre de la baronne de Seebach. Une aigrette, qui est un éblouissement de rubis, d'émeraudes, de diamants et de saphirs. Que sais-je encore?

» Un seul médaillon offert à sa bru par le comte Branicki, n'est pas estimé moins de cent quarante mille francs. Ce sont les mines de Golconde métamorphosées en corbeille de noces. »

Parmi les bijoux héréditaires de cette famille, il en est deux que nous croyons exceptionnels dans le monde: ce sont deux saphirs dont l'origine est intéressante.

L'un d'eux fut donné à Jean Sobieski, roi de Pologne, lorsqu'en 1683, appelé au secours de l'Autriche, il délivra Vienne, assiégée par Kara-Moustapha, dont les bagages et le trésor avaient été mis à sac. La famille de Branicki s'allia aux Sobieski et devint, par cette alliance, possesseur de cet admirable joyau.

L'autre saphir fut acheté, il y a dix-huit ou vingt ans, par la mère du comte Branicki actuel. Il provenait du pillage d'un temple hindou lors de la prise de Delhi par les Anglais au moment de la révolte des cipayes, et ce saphir était l'ombilic de la divinité. Lorsqu'il fut vendu, on mit pour condition que pendant dix ans ce saphir ne paraîtrait pas en Angleterre.

On a vu ces deux joyaux, il y a quatre ou cinq ans, à Vienne, lors du mariage d'une des nièces du comte Branicki. Ils sont grands, chacun, comme une pièce de cinq francs en argent, et n'ont pas de similaires connus; par conséquent, la valeur ne peut pas en être fixée commercialement.

La noblesse de France n'est pas en reste de beaux mariages avec la noblesse polonaise. Mlle de Chaumont-Quitry, parente de la maréchale de Mac-Mahon, une des plus jolies et des plus spirituelles jeunes filles du faubourg Saint-Germain, devient la femme du comte de Lubersac. La maison de Lubersac est une des plus anciennes du Limousin.

L. S.

## ECHOS DE LA MODE

Jolis les costumes de Deauville, mais un peu cherchés. Lorsqu'on cherche et qu'on trouve, il n'y a que demi-mal. Le genre bergerie semble avoir été choisi entre tous. Des casques rouges et des bas bleus à ressusciter George Sand, des vestes bretonnes à enivrer Paul Féval. Autrefois, à Trianon, on enrubanait sa houlette, on était dans l'idylle; à présent, on est dans le champêtre. De la toile bise, de la vendéenne à raies roses, des corsages de laine coquelicot sur des costumes de jaconas. L'année prochaine, on verra des sabots.

A la fête de jour du Skating, toutes fermières ou gardeuses de moutons, peut-être bien quelques gardeuses d'oies. — La comtesse T... ou la Meunière du Moulin-Joli: jupe blanche en linon,





L. N° 93.

Imp. H. Lefevre Paris.

Ad. Goubaud & fils Editeurs.



relevé  
de pag  
blens  
en lit  
couteur  
ferrière  
la poch  
au la  
suis. T  
e nous  
cimes,  
et, bla

Toilet  
lue le  
pour ne  
digne  
l'opent.  
grin. d  
l'été, s  
un poi  
de d'un  
l'opent.  
l'opent.  
le mét  
ne trad  
la Dyk  
cisme  
un rou  
On lui  
t de B.  
pe un  
vtr ax

R. de l  
bons,  
pouvoir s  
C'est tr  
licier et  
liberté p  
biles et  
stienne  
Les ho  
pe subit  
par les  
ripandu  
dans l'es  
le respec  
Ce qui  
c'est l'im  
attention  
digne e  
sone. )  
En v  
à sortir  
employ  
heuter  
sous, r  
Les  
nombre



relevée en laveuse et toute doublée de popeline rouge; corsage de paysanne à petites basques carrées; chapeau de paille à plumes bleues et rouges. — La princesse de S... ou la Laitière et le Pot au lait: en toile bleu paysan, avec une casaque rouge; de vraies couleurs de faïence vieux Delf. — La baronne de X... ou la Fermière a des écus: en batiste écrue, la tunique relevée dans les poches.

Au bal, autre genre, mais une invasion conquérante de la fantaisie. Tous les corsages différents des robes. Enormément de jupes de mousseline blanche avec des broderies anglaises, des valenciennes, des malines, et le corsage laitière en faille rose, bleu de ciel, blanc ivoire.

#### Toilettes d'automne pour châteaux :

Une longue jupe tout unie, en velours léger gris-cendre, qui, pour ne pas gêner la marche, se relève, à l'aide d'une agrafe en filigrane d'argent, sur une jupe de satin gris trois fois galonnée d'argent. Avec cela, l'habit Louis XIII en épaisse soie grise à grains, délicatement brodé en fil d'argent. Les manchettes, en batiste, sont plissées; sous le col pareil se noue une cravate en vieux point. Le feutre gris Louis XIII, gansé d'argent et empanaché d'une immense plume grise. Les gants en daim gris brodés d'argent. Le soulier Molière en peau grise, avec nœud en ruban d'argent.

Le même costume est reproduit en marron d'une teinte chaude, avec broderies et agréments d'or, et en nuance caroubier ou rouge Van Dyck (c'est tout un), brodé d'argent. La jupe de ce dernier costume est en velours noir, le jupon sur lequel elle se relève en satin rouge Van Dyck.

Ces toilettes sont destinées à trois sœurs: M<sup>me</sup> de R..., de V... et de B..., qui ont toutes les trois la même tournure, le même type un peu fier, le même grand air, absolument requis pour porter avec aisance ce simple et noble costume.

X. V.-P.

## LE RESPECT D'AUTRUI

M. de Marcère, ministre de l'intérieur, a tracé, dans un récent discours, des enseignements utiles, à l'aide desquels chacun doit pouvoir se conduire soi-même, vivre par soi-même.

C'est très-bien, mais ce que personne n'a encore songé à populariser chez nous, c'est le savoir-vivre et les vraies notions de la liberté pratique, celle qui contribue à rendre les relations sociales faciles et douces, et qui atteste qu'une nation, par ses mœurs, est réellement digne de la liberté que lui octroient les institutions.

Les hommes de notre temps se figurent qu'être libres, c'est ne pas subir de contrôle, c'est pouvoir agir à sa guise et sans égard pour les convenances d'autrui. Cette erreur capitale est très-répandue et il serait bien à souhaiter qu'on parvint à la modifier dans l'esprit des foules. La véritable loi de toute sociabilité, c'est le respect d'autrui.

Ce qui s'oppose le plus en France à l'expansion de cette vérité, c'est l'infatuation individuelle. Vous dites à un monsieur: « Faites attention, il y a un fossé dans ce chemin! » — Il prend un air digne et vous répond: « Monsieur, je ne reçois d'avis de personne. »

Un voyageur est monté sur l'impériale d'un wagon, il s'obstine à sortir sa tête et son bras hors du wagon: « Monsieur, lui dit un employé, prenez garde, le convoi de retour en passant peut vous heurter et vous broyer le bras ou la tête. — J'ai payé mes trente sous, répond le voyageur, j'ai le droit de faire ce que je veux. »

Les Anglais et les Américains eux-mêmes admettent des limites nombreuses dans l'usage des libertés.

C'est en vertu du principe de la vraie liberté qu'il ne vous est pas permis, par exemple, si vous occupez une chambre au-dessus de la mienne, d'y mouvoir à votre gré, c'est-à-dire bruyamment, de bousculer vos meubles, et même de marcher fort et de troubler ainsi mon repos!

Vous vous imaginez certainement aussi, mais à tort, que le droit de fumer implique celui de fumer au nez d'autrui. Eh bien! vous appartiendriez bon gré malgré à la catégorie des hommes mal élevés et tout à faits ignorants de ce qu'est la liberté, si, profitant des immunités que vous accorde la sordidité calculatrice d'un maître de café ou de restaurant, vous fumiez à table sans égard pour la convenance de votre voisin.

Il ne vous est pas loisible, sachez-le, au théâtre, d'arriver à l'heure qu'il vous plaît, si cette convenance personnelle peut devenir une nuisance pour les autres. Il faut arriver à la place qui vous est réservée avant le lever du rideau ou dans les entr'actes, et ne point se permettre d'interrompre l'intérêt d'une situation scénique. Celui dont vous troublez le plaisir a le droit de protester et de vous empêcher de passer.

Plus encore, vous n'avez pas le droit, quelque rigoureux que cela vous paraisse, de vous faire suivre de votre chien dans un établissement public, encore moins dans un compartiment de voiture. Le chien là est une nuisance pour tout autre que pour vous. Le chien est nauséabond, importun et empucé. Gardez cela pour vous et n'en réglez pas autrui.

Encore plus fort! Vous n'avez pas même le droit de parler haut avec un des vôtres dans une voiture publique, diligence ou chemin de fer, de manière à ce que les étrangers entendent votre conversation; ils n'ont que faire d'être mis au courant de vos affaires ou d'entendre les propos qu'il vous plaît de débiter. Votre entretien à haute et intelligible voix n'est qu'une intrusion. Jugez, d'après ces babilloles, si vous avez les vraies notions de la liberté.

En un mot, il n'y a pas de liberté en vertu de laquelle on puisse nuire aux autres ou même contrarier leurs convenances.

Le respect d'autrui est la règle et la mesure de toute liberté possible. Ses applications sont nombreuses, trop nombreuses même pour qu'on essaye de les indiquer ici, mais il suffit de porter en soi ce sentiment, d'en avoir le culte, pour être digne des libertés d'un autre ordre dont en France on se préoccupe souvent outre mesure en faisant trop bon marché de celles qui assurent la douceur, le calme et la dignité dans les relations sociales.

Eugène CHAPUS.

## A FÉLICIEN DAVID

Belles et calmes nuits, cieus chargés d'indolence,  
Toujours bleus, toujours purs et toujours étoilés!  
Jours torrides, rayons ardents, jamais voilés,  
Feux dont rien n'adoucit jamais la violence!

Harems voluptueux, hamaes où se balance  
Doucement la sultane aux regards emmiellés,  
Insondables déserts dont les sables brûlés  
N'ont jamais entendu qu'un horrible silence!

Maître, tout l'Orient se révèle à ta voix;  
Oui, je ne l'entends pas seulement, je le vois:  
Ses merveilles pour moi ne sont plus lettres closes.

Ta musique me fait rêver d'étranges choses;  
Elle jette en mon cœur ému, tout à la fois,  
La clarté des soleils et le parfum des roses!...

Paul COLLIN.



PLANCHE G. N° 681. — DESCRIPTION, PAGE 434.



## TOILETTES D'AUTOMNE

Modèles de M<sup>me</sup> Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19).





*Jules David*

*Chaplain*

1352

*A. Leroy, imp. r. des Mathis, 66.*

*M. Goubaud & Fils Ed<sup>rs</sup> Paris*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffures de M<sup>lle</sup> Batallon, s. Chérisse, 5, Rubans et Passementerie A La Ville de Lyon.*

*Corsets de P. de Plument, s. Vivienne, 33. Parfumerie Oriza de L. Bogrand, rue S. Honoré, 207.*

*Machines à coudre de H. Seeling, B. Sébastopol, 10, et s. M<sup>lle</sup> des Petits Champs, 97.*

Entered at Stationers' Hall







PLANCHE G. N° 667. — DESCRIPTION, PAGE 434.



TOILETTES DE VOYAGE

Nouveau modèle de « Duster-coat » ou cache-poussière.



## LES ABSENTS N'ONT PAS TORT

(HISTOIRE PARISIENNE)

## III

Le lendemain matin, chez Tortoni, le vicomte Gontran de Beauséjour et M. de Francastel déblatéraient entre eux contre cet inconnu, ce monsieur... chose, qui s'était glissé dans une maison honorable en s'y donnant les airs d'homme essentiel. Ils étaient d'autant plus furieux qu'il leur avait été impossible de se procurer aucun renseignement sur cet intrus, et que, tout en l'accusant d'indiscrétion, ils étaient obligés de rendre justice à son mérite.

A la même heure, une autre conversation avait lieu entre M. Ristain et sa fille. Toute la matinée, Albertine avait paru soucieuse, inquiète, d'autant plus qu'elle ne pouvait parler du sujet qui la préoccupait, et qu'il lui fallait assigner à son ennui un motif de fantaisie. Malheureusement il faisait très-beau : impossible de se plaindre du mauvais temps. La fête de la veille s'était très-bien passée : impossible d'en déplorer l'ordonnance. Et puis, quelle raison Albertine pouvait-elle avoir d'être triste, avec un père qui l'idolâtrait et ne lui laissait pas même former un désir, au sein d'une vie toute dorée, en face des exquises superfluités du luxe et de l'art? Vraiment, elle était trop heureuse, chose effrayante : car, lorsqu'on arrive à cette limite d'un terrain toujours fleuri, un ravin coupé à pic en forme nécessairement la bordure.

Contre sa coutume, Albertine, avant l'heure du déjeuner, avait été trouver M. Ristain dans son cabinet. L'excellent homme reçut cette visite comme une bonne fortune ; il leva sa tête penchée sur un bataillon de chiffres, et prit un sourire qui commençait à une addition pour aboutir au charmant visage d'Albertine. Celle-ci ne souriait pas : quelque effort qu'elle fit pour apporter un air de bienvenue, elle était préoccupée. Cela expliquera que, après avoir tendrement embrassé son père, elle alla sans parler toucher à tous les registres, et remuer les papiers couverts des hiéroglyphes de la Banque.

M. Ristain la suivait par-dessus ses lunettes, d'un œil investigateur et malin. Pourquoi était-elle venue ? pourquoi paraissait-elle porter tant d'intérêt aux paperasses du cabinet ? Ni l'un ni l'autre ne se hasardait à rompre le silence : car il en est de ce silence mystérieux entre un père et sa fille comme de cet intervalle qui sépare les premiers éclairs du premier coup de tonnerre. On attend... le cœur bat... Qu'est-ce qui va se passer ?

Cependant Albertine comprit qu'il lui appartenait d'aborder l'entretien ; l'aborder de front, c'eût été démentir la vieille tactique féminine : elle prit donc un léger détour.

— Cher père, dit-elle en s'asseyant et croisant ses blanches mains, je viens de recevoir un billet de la marquise de Floréac. La bonne marquise doit quêter aujourd'hui même à Saint-Louis d'Antin, à la suite d'un sermon de charité pour les jeunes détenus, œuvre bien intéressante, tu sais. Elle me propose de m'associer à la quête.

— A merveille, dit M. Ristain, c'est chose que j'approuve fort, et je suis enchanté que tu quêtes. Tu auras soin de mettre deux cents francs dans le fond de la bourse, cent pour toi et autant pour moi.

— Que tu es généreux !... s'écria la jeune fille, sautant au cou de son père.

Le sujet était épuisé, et pourtant Albertine ne se sentait pas encore le courage d'aborder ce qu'elle était venue dire. Quant au banquier, il attendait autre chose ; car, évidemment, Albertine eût bien pu, à table, parler du sermon de charité et de la quête qui lui était proposée.

— A propos... dit-elle, irons-nous, ce soir, chez la baronne de Ponthieu ?

— Pourquoi pas, mon enfant, si cela te plaît et si tu n'es pas trop fatiguée de notre fête !

— Cela ne me déplairait pas, mais j'avoue que j'éprouve un peu de lassitude. Nous avons eu tant d'émotions !

— Comment ? des émotions charmantes ! Tout a tourné au mieux, grâce à l'obligeance de M. X...

— De M. X... ?

Le banquier se gratta le front.

— J'avoue à ma honte que j'ai oublié de finir par où j'eusse dû commencer. Croirais-tu, chère petite, que je n'ai pas songé à m'enquérir du nom de ce mystérieux et aimable inconnu qui est venu si gracieusement à notre secours !

— Ah ! vraiment ?... dit Albertine d'un air fâché. Mais d'abord explique-moi donc comment il se trouvait chez nous ?

— Il me serait d'autant plus difficile que je l'ignore complètement moi-même ; mais voici ce que je suppose et ce qui arrive quelquefois : un de ses amis lui avait sans doute donné rendez-vous chez moi pour me le présenter, à titre d'étranger. Ce Russe, n'ayant pas rencontré ledit ami, se sera hasardé à entrer seul, et, une fois dans la foule, il aura craint de se présenter lui-même. Il était là, poussé par les uns, poussé par les autres, regardant et écoutant, lorsqu'a eu lieu notre double aventure de la comédie et du duo.

Albertine avait réfléchi.

— Ne penses-tu pas comme moi, ma mignonne ? demanda M. Ristain.

— Eh bien ! non, répondit la jeune fille. Quelque chose me dit que les causes ne se sont pas ainsi enchaînées. Cet étranger n'avait pas l'air d'avoir songé à se procurer un introducteur. Mais comment était-il chez nous ? voilà ce que je ne m'explique pas, quelque vraisemblables que soient tes suppositions.

Le banquier ne put s'empêcher de bondir sur son fauteuil avec un mouvement d'indignation.

— Alors ce monsieur se serait donc moqué de nous !

Mais, à l'instant même, il remarqua sur les traits de sa fille un certain trouble triste.

— Non, non, dit-il, se ravisant aussitôt, je ne puis me l'imaginer.

— Et tu as raison, cher père ; car, si tu es juste, tu avoueras que cet étranger a été d'une convenance parfaite, d'une obligeance au-dessus de tout éloge. Quelles bonnes manières ! comme il cause bien ! La plupart des jeunes gens à la mode sont loin de lui ressembler.

— Voyez-vous ça !... J'espère que tu l'apprécies !

— Oui, parce que je sais que plusieurs personnes ne se feront pas faute de le décrier.

— Qui donc ?

— Ah ! ne me force pas à les nommer. Tes préférés, par exemple.

— Là ! encore de l'injustice ; tu n'es pas équitable pour eux. De Beauséjour et Francastel sont tous les deux fort bien, chacun dans son genre.

— En effet, si l'un manque de raison, l'autre s'en est fait une d'emprunt.

— Ces petites pensionnaires sont d'une sévérité !... Je me garderai bien de rapporter à ces messieurs ton jugement sur leur compte, car il est dur. Comment, au contraire, peux-tu être si indulgente pour un inconnu, pour un héros de bal que tu ne reverras sans doute jamais ?

— C'est là ce qui te trompe. Cet étranger est un homme poli, qui ne manquera pas d'envoyer sa carte chez nous.

— Je n'en répondrais pas, dit le banquier en se levant. C'est, avant tout, un original, et je me suis toujours méfié des originaux, comme des poètes et des artistes.



Albertine ne jugea pas à propos d'insister : elle comptait sur la carte, et elle s'en remit au temps pour lui donner raison.

La carte ne vint pas dans la journée... Le soir, Albertine n'alla pas chez la baronne de Ponthieu !

## IV

Cependant Dimitri avait, au réveil, repassé dans sa mémoire les événements de la veille, et il frémit de sentir combien il en était préoccupé.

L'image d'une jeune fille blonde et douce revenait sans cesse devant ses yeux. Vainement s'efforçait-il de l'en éloigner ; elle s'y replaçait toujours avec l'autorité de la grâce et de la modestie.

« C'est étonnant, se dit-il, je n'eusse jamais imaginé qu'un simple badinage pût entraîner des suites sérieuses. Non, je m'exagère les choses. Je n'aime pas, je ne saurais aimer, je ne veux pas aimer cette jeune fille. A quoi bon ? Ce serait folie. Il y a un monde entre nous. Cependant ce monde moral, quelque étendu qu'il soit, ne suffit pas à la prudence. Je ferai bien d'y ajouter une petite distance de trois à quatre cents lieues. Mon permis de séjour à l'étranger embrasse l'Italie. Je partirai pour Rome. Il y a longtemps que je rêve une visite à la ville éternelle. J'ai besoin de voir si Saint-Pierre vaut le Kremlin. »

Il s'affermir dans cette résolution par des moyens factices, par des raisons artificielles. Son simple bon sens lui disait qu'il n'y a pas un monument, si beau qu'il soit, — fût-il Saint-Pierre de Rome, fût-il le Kremlin ou le Louvre, — qui vaille le regard, la présence et la voix d'une femme aimée. Mais il était décidé à étouffer les raisonnements de ce genre.

Seulement il ne fit pas ce qu'il eût dû faire en face d'une détermination aussi politique : à savoir, de partir le jour même. A-t-on deux fois de l'énergie dans sa vie ? Déjà il lui en avait tant coûté d'être fort auprès de la princesse Olga.

Non pas qu'il songeât à revoir Albertine. Mais il était dans la même ville qu'elle ; il respirait le même air, et loin de tenter de la revoir, il résista à la loi des convenances, qui lui prescrivait de mettre sa carte chez M. Ristain. Bien plus, de peur d'être rencontré et reconnu, il n'alla nulle part durant quelques jours.

## V

— Eh bien ! ma chère enfant, disait le banquier à sa fille, tu vois que l'étranger ne connaît pas les usages ; sa carte n'est pas venue.

Albertine baissa la tête. Était-ce pour cacher une larme furtive ?

Elle croyait l'avoir cachée. Un père s'aperçoit de tout. M. Ristain avait vu cette larme... Elle lui était tombée brûlante sur le cœur.

Il comprit en ce moment pourquoi, depuis six jours, sa fille n'avait témoigné que de la répugnance pour les plaisirs qu'autrefois elle acceptait, sinon avec empressement, du moins avec soumission et déférence. Il fut tenté de prendre les mains d'Albertine et de la questionner, mais au même instant on annonça la visite de M. le vicomte de Beauséjour.

M. Ristain laissa s'échapper un « Ah ! » de satisfaction. Le vicomte lui apparaissait comme un sauveur. Pourtant M. de Beauséjour n'avait rien sauvé, à commencer par sa fortune.

— Enfin, c'est vous, dit le banquier ; il y a des siècles qu'on ne vous a vu !

— Deux jours, cher monsieur, et je n'eusse pas fait attendre ma visite suivante, n'était la crainte que j'avais de vous importuner.

— Vous... jamais ! Allons donc !

— Pardon... mais il m'avait semblé que la conversation fatiguait mademoiselle.

Gontran interrogea du regard le visage d'Albertine, qui resta froide sans démentir l'interprétation.

— Ne faites pas attention, se hâta de dire M. Ristain ; je crois me rappeler que ma fille avait la migraine.

— Pardon, papa, dit Albertine, jamais je ne me suis mieux portée que ces jours derniers.

Il y eut un moment de silence et d'embarras.

— Venez-vous me demander à déjeuner ? dit le banquier.

— Non, merci ; je viens seulement vous avertir, — ou vous rappeler, — qu'il y a aujourd'hui *steeple-chase* à la Marche, et que ce sera magnifique. Vingt-quatre chevaux sont engagés ; les plus célèbres écuries seront représentées ; lord Cockburn fait courir *Alcibiade* et *Tom-Patrick* ; hein ? le comte des Autours envoie *Miss-Petticoat* et *Evelina*... Voyez ! Tout ce qu'il y a de pur-sang sur le *turf*. Je compte que vous viendrez à cette fête hippique avec mademoiselle, qui est une de nos amazones les plus gracieuses et les plus accomplies.

— Comment donc ! s'écria M. Ristain, vous savez ma passion pour le cheval. Quant à ma fille, je pense qu'elle se fera un plaisir de m'accompagner.

— Si tu le veux absolument, dit Albertine, je ferai cette promenade, mais j'avoue que cela me fatiguerait. Depuis quelque temps...

— Jamais votre santé n'a été meilleure, interrompit le vicomte. De grâce, mademoiselle, ne m'inspirez pas d'inquiétude.

Albertine sentit le persiflage et le repoussa en disant avec fierté :

— Je puis quelquefois accompagner mon père au Bois ; mais je trouve que la place d'une femme de mon âge n'est pas dans une course.

— Allons, allons, dit le banquier, pour ne pas refuser complètement ce pauvre vicomte, qui est l'obligeance même, je lui tiendrai compagnie...

Le vicomte dissimula une grimace.

— Mais, toi, il faut que tu lui promettes d'aller ce soir à l'Opéra, où il y a un début intéressant et où, depuis une semaine, tu n'as pas mis le pied.

— Soit, mon cher père, dit Albertine.

Et, saluant M. de Beauséjour, elle fit un mouvement pour se retirer.

— A propos, dit Gontran, est-ce que vous n'avez plus entendu parler du mystérieux étranger ?

Albertine, qui allait sortir, resta près de la porte, paraissant chercher quelque chose sur le piano.

— Ma foi, non, dit M. Ristain.

— Je le crois bien, si ce qu'on raconte est exact. Les avis sont partagés... Vous savez qu'on ne l'appelle que *M. de Chavigny*... *Chavigny*, ça lui fait toujours un nom. Il y a des paris : les uns prétendent qu'il loge dans le palais de la Belle au bois dormant ; d'autres, qu'il a été arrêté pour dettes le lendemain même de votre bal... et ce n'est pas invraisemblable, si c'est vrai. D'autres enfin affirment (et je ne serais pas éloigné d'être de leur avis) que c'est tout bonnement un affidé secret d'un gouvernement étranger, lequel se glisserait dans les maisons honnêtes, afin d'y récolter d'utiles découvertes...

C'en était trop. Albertine ouvrit vivement la porte du salon et rentra dans sa chambre, où, devant sa gouvernante, elle fondit en larmes, sans que la bonne M<sup>me</sup> Dubuisson pût obtenir d'elle un seul mot d'explication.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! pensait la brave dame dans sa petite philosophie, si les opulentes héritières se mettent aussi à pleurer, que restera-t-il donc aux pauvres filles sans dot, qui n'ont pas d'autre consolation que de s'affliger?... »



## VI

Fidèle à la promesse qu'il avait faite au vicomte, M. Ristain partit avec lui vers midi, et ils prirent ensemble le chemin du Bois de Boulogne. C'était une occasion précieuse pour Gontran ; il ne manqua pas de la mettre à profit, et, tout en marchant au pas, d'étaler ses parchemins, de vanter ses alliances, de faire parade de ses protecteurs, de se poser, en un mot, comme un gendre indispensable.

Dans un autre temps, Ristain l'eût écouté avec intérêt et faveur. M. de Beauséjour était loin de lui déplaire, et le banquier se sentait d'ailleurs en état de payer quelques dettes du jeune homme. Mais maintenant, il ne pouvait se dissimuler que sa fille bien-aimée avait du chagrin : or c'était la première peine qu'il lui eût vue. Il s'était trop habitué à lui faire fouler un tapis de roses, et il ne s'était pas plus préparé qu'il n'avait su la préparer elle-même à ces épreuves cuisantes, qu'il faut envisager d'avance, afin d'être assez fort pour les soutenir, au jour où elles se produisent. C'est un fort de se faire la vie trop belle et de ne pas s'attendre à l'ouragan. La joie ne doit être considérée que comme l'avant-goût de la douleur.

Ce qui désolait surtout M. Ristain, c'est qu'il ne pouvait se dissimuler la véritable cause du chagrin de sa fille, et qu'en sa qualité de banquier, cette cause lui paraissait tout simplement absurde ; outre qu'il y avait impossibilité de satisfaire la curiosité d'Alber-tine. L'étranger avait disparu, et les recherches que M. Ristain avait fait faire sous main pour découvrir sa trace étaient restées infructueuses.

Soudain il tressaille... Un cavalier lancé au grand trot vient de passer près de lui, et M. Ristain croit l'avoir reconnu. Il pique vivement son cheval, qui se cabre et part... Mais l'autre avait déjà une grande avance. Le banquier ne se décourage pas ; il prend le galop et rejoint au tournant de l'allée celui qu'il poursuivait.

— Monsieur !... s'écria-t-il, bien qu'essoufflé.

Le cavalier se retourna. C'était Dimitri.

Non, Christophe Colomb, en face de son monde nouveau, ne dut pas ressentir plus de joie que n'en éprouva le pauvre père en tenant ce fugitif, ce mythe, cette ombre, cet être sans nom. Assurément ce n'était pas pour lui-même qu'il se sentait heureux et qu'il remerciait le ciel, — c'était pour son enfant.

Dimitri ne songea plus qu'à s'exécuter de bonne grâce.

Arrêtant aussitôt son cheval, il se pencha et tendit la main au banquier en disant avec son plus aimable sourire :

— Pardon, monsieur, mille fois pardon de vous avoir fait courir ainsi. Croyez que si j'avais eu le plaisir de vous apercevoir...

— Ne vous excusez pas, je vous prie, dit M. Ristain. Ne voyez dans cette course qu'un désir très-naturel de vous remercier des services que vous avez bien voulu me rendre.

— Ah ! par exemple ! s'écria M. de Schouloff, vous me comblez de confusion, moi qui ai tant d'excuses à vous faire ! J'eusse dû, dès le lendemain de votre bal, mettre ma carte chez vous. C'était le plus simple devoir de politesse.

— N'en parlons pas... interrompit M. Ristain, craignant que son homme ne lui échappât encore ; mais soyez assez bon pour me dire maintenant qui j'ai eu l'honneur de recevoir chez moi.

— Très-volontiers, monsieur, et il en est bien temps. Je suis le baron Dimitri de Schouloff, colonel aux cuirassiers de la garde de S. M. l'empereur de Russie ; je demeure à l'Hôtel du Louvre, et si je ne vous ai pas donné signe de vie, c'est que chaque jour je croyais partir pour l'Italie.

— Ah ! vous partez pour...

— Oui, oui, des raisons impérieuses m'y obligent.

— Eh bien ! si vous pensez avoir un tort envers moi, il faut le réparer aujourd'hui même.

— Fournissez-m'en l'occasion, et je la saisirai avec empressement.

— Il faut, ce soir, venir à l'Opéra dans ma loge. Me le promettez-vous ?

Le baron hésita un moment, puis répondit :

— Je vous le promets.

Tout cela s'était passé rapidement, pas assez cependant pour que le vicomte, qui s'était mis à la poursuite de M. Ristain, ne fût arrivé au moment où s'échangeaient les dernières paroles. Il frémit de dépit, car il avait reconnu l'étranger, et il lisait la satisfaction sur le visage du banquier.

— Fort bien, se dit-il, toutes les faveurs, toutes les gracieusetés pour les nouveaux venus.

Dimitri pressa la main de M. Ristain, adressa un léger salut au vicomte, et prit la direction du lac.

— Ah ! ah ! dit Gontran, vous avez donc enfin retrouvé votre homme !

— Précisément, et ce n'est pas malheureux.

— Peste ! on croirait que vous avez découvert le plus riche placer de toute la Californie. Franchement, monsieur Ristain, vous êtes de bonne composition. Il me semble que ce monsieur ne mérite guère vos avances.

— Des avances !... répéta le banquier choqué ; je ne lui en ai point faites.

— Quoi ! n'est-ce rien que d'admettre cet inconnu dans votre intimité, que de l'inviter à venir dans votre loge ce soir même.

— Tiens, vous aviez entendu ?

— Parfaitement, et je vous ai admiré, après le sans-gêne que ce monsieur avait déployé envers vous.

— Écoutez, mon cher, ne vous hâtez pas de le condamner, quelque irrégulière que sa conduite ait pu vous paraître.

— C'est pour vous que je dis ça.

— Je vous en remercie ; mais attendez les explications qu'il me donnera.

— Parbleu ! il aura toujours d'excellentes raisons.

— Vous avez de l'humeur ?

— Non, mais je suis jaloux de votre considération.

— Soyez tranquille, je saurai la faire respecter moi-même. Quant à la personne que vous criblez de vos traits, c'est un gentilhomme russe, un colonel.

— Un prince sans doute !... Ils sont tous princes, en Russie.

— Il se contente d'être baron ; et pour vous dire son nom, c'est M. de Schouloff.

Gontran se mordit les lèvres et garda le silence. Il flairait un rival des plus dangereux.

De son côté, M. Ristain roulait une idée dans sa tête, et, bien qu'il lui en coûtât de l'exprimer, il ne put la contenir davantage.

— Cher ami, dit-il, je vais vous paraître un peu étrange ; mais, tenez-vous absolument à ma compagnie pour le *steeple-chase* de la Marche ?

— Comment donc ? J'y tiens beaucoup ; elle m'honore trop...

— Ce sont des compliments. Mais allons au fond des choses et soyons sincères. J'aimerais assez retourner chez moi en ce moment, et si vous me permettiez de vous quitter, vous m'obligeriez.

Le vicomte sentit qu'il était en face d'un désir prononcé, et il se garda bien de contrecarrer un homme qui donnait 600 000 francs de dot à sa fille. Aussi fut-ce de l'air le plus gracieux du monde qu'il répliqua :

— Dès que vous avez affaire, cher monsieur, je ne veux du tout vous imposer ma compagnie et changer en gêne un plaisir. Je vais poursuivre seul ma route, vous laissant libre de revenir à Paris.

Ils se séparèrent ainsi, l'un ravi de rapporter le plus tôt possible une bonne nouvelle à sa fille, l'autre maudissant de tout son cœur la Russie et les Russes.

Alfred DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)



**Description de la gravure coloriée n° 1352 C.**

TOILETTES D'AUTOMNE. — 1° Costume en armure grise et sicilienne noire. — Jupon à traîne, entouré d'un premier volant qui est surmonté devant d'un autre volant plus petit, puis d'un large bouillon à tête coulé et rentrée; derrière se trouvent deux bouillons placés de la même façon. — Confection *Inès*, se prolongeant en pointe assez bas sur le devant du jupon, tandis que le dos est comparativement court. Dentelle, petite frange et passementerie sur les bords. Une bande plastron, garnie de brandebourgs en passementerie, ferme le vêtement. — Pélerine courte (qu'on met à volonté), coupée dans le bas devant pour simuler un col dont les bords sont marqués par un double rouleauté. Passementerie et dentelle au bas de la pélerine. Les manches sont ornées de plissés et d'un parement entouré de dentelle. — Capote à fond mou, en épingline grise, et passe de feutre crème, ornée d'une guirlande de pensées. — Tour de tête en tulle et petite blonde; barbes mentonnières en dentelle noire.

2° Costume en taffetas brun tourterelle et limousine grise à rayures assorties. — Jupon à traîne, entouré d'un volant froncé qui se trouve séparé d'une tête rentrée par un large biais. — Tablier carré, boutonné au jupon sur les côtés, de manière à soutenir les plis qui forment le pouff. — Cuirasse à col et plastron de taffetas; celui-ci, placé au milieu du devant et du dos, est encadré de boutons. Les parements des manches et les poches sont en taffetas, avec boutons semblables aux autres. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre noir, garni de marguerites dessus et dessous, avec barbes mentonnières en gaze crème.

**Description de la gravure coloriée n° 1353 D.**

Substituée à la gravure n° 1352 C, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Nœud de corsage ou de coiffure, à volonté, composé d'une barbe de dentelle coquillée dans le haut et pendante au bas. Quatre coques de velours écarlate s'appuient sur le coquillé, et une bride de velours forme le centre en enveloppant le tout.

2. Chapeau en velours épinglé couleur tourterelle. Fond mou et passe plate bordée de velours noir. Un velours bouillonné entoure le fond; une plume rose orne le côté du sommet. Barbe de dentelle placée derrière et formant un nœud; tour de tête en tulle ruché, bandeau de velours et roses.

3. Chapeau de feutre gris. Passe large et enlevée, calotte assez haute. Deux rubans bleus bordent et entourent le dessous de la passe; celle-ci est, en outre, garnie d'un bandeau de faille drapée, sur laquelle court une guirlande de mûres. Large ruban autour de la calotte, avec deux plumes grises posées pied contre pied sur le côté sous un nœud.

4. Chapeau *Monténégro* en feutre gris fer. Calotte pointue et passe diadème bordée de velours cardinal; celle-ci, relevée derrière, est doublée de rouge et ornée d'un nœud appliqué tout contre. Large velours de même nuance autour de la calotte; plume grise au sommet, fixée sous une boucle, et autre boucle sur le côté dans le bas. Bandeau de dentelle noire ruchée, avec nœud papillon sur le côté et barbes mentonnières en dentelle.

5. Fichu en matelassé de soie blanche. Les bords intérieurs sont dentelés et bordés de surah bleu, avec ruche de dentelle dépassant. Une écharpe en surah bleu, drapée sur les bords extérieurs, se termine en pointe devant, avec nœud à l'extrémité.

6. Fichu en surah lilas, doublé de foulard bouton d'or, formant col rabattu. Ruche de nuance bouton d'or tout autour et plissé de crêpe lisse à l'intérieur.

**Description de la figurine coloriée L. N° 93.**

Annexe spéciale à l'édition n° 3.

TOILETTE DE MARIÉE. — Jupon de faille à traîne, entouré d'un volant plissé avec tête bouillonnée et ruchée. — Longue tunique en gaze de soie, ornée de dentelle blanche sur le bord inférieur et un peu au-dessus, de façon à simuler une seconde tunique. Ce vêtement, qui fait traîne comme le jupon, est drapé de côté assez haut et maintenu ainsi par un bouquet de fleurs d'oranger. — Cuirasse de faille, garnie de dentelles posées pied contre pied, avec rouleauté de gaze dessus, et qui, partant du bord inférieur de la basque devant, remontent entourer le haut du dos. Bouquet au cor-

sage et en broche au pied de la ruche de crêpe lisse. Un volant coulé au milieu termine la manche. Sous-manches de dentelle. — Diadème de fleurs d'oranger et voile de tulle dentelle.

**REVUE DES MAGASINS**

C'est une erreur commune à un certain nombre de femmes de croire qu'il y a un grand avantage à faire faire ses toilettes par de « petites » couturières, — c'est-à-dire par des couturières de troisième ou quatrième ordre, plutôt que de s'adresser à des maisons dont la réputation est bien établie.

Le prix des façons est peut-être moindre, pas autant toutefois qu'on se le figure; mais que la coupe du costume est mauvaise, les retroussis sans grâce, l'ensemble sans élégance!

Une robe bien faite, taillée dans de bonnes étoffes solidement cousues, et d'une jolie forme, outre qu'elle vous fait honneur, dure deux fois plus longtemps qu'une autre.

Les toilettes de M<sup>me</sup> Dubois, par exemple, sont inusables. Son mari choisit avec un soin extrême les tissus qu'elle emploie, les prenant dans les meilleures maisons; il en est de même des garnitures, passementeries, etc.; d'autre part, M<sup>me</sup> Dubois taille, coupe et prépare tout elle-même (ce qui est un point capital, car une personne inhabile pourrait prendre le mauvais sens de l'étoffe et ce serait désastreux pour sa durée). C'est encore M<sup>me</sup> Dubois qui relève les draperies et les tuniques, place les écharpes et les garnitures. Cette couturière est à tout et partout: aussi peut-on prendre sans crainte le costume qui sort de sa maison, car il est soigneusement revu et corrigé. C'est solide, c'est bon et véritablement beau.

Nous revenons chaque fois plus satisfaite de nos visites à l'hôtel de la rue d'Anjou-Saint-Honoré, 31, parce que notre bonne opinion sur le travail de M<sup>me</sup> Dubois se confirme de plus en plus. La grande dame, la femme modeste, la femme économe, toutes peuvent s'adresser sans crainte à cette habile et consciencieuse couturière.

— Les bons renseignements que nous avons donnés le mois dernier sur les nouveaux propriétaires de la *Colonie des Indes*, M. et M<sup>me</sup> LENOIR, ont produit le meilleur effet auprès de nos lectrices: notre correspondance journalière nous l'a prouvé; et comme on a la bonté de prendre en considération les avis que nous donnons, bon nombre de femmes ont voulu profiter de la baisse de prix qui a été inaugurée sur les foulards de cette maison et que nous nous étions empressée d'indiquer. Ajoutons que ces dames ont eu tout lieu d'être satisfaites de leurs acquisitions, ce dont nous sommes heureuse pour M. et M<sup>me</sup> Lenoir. L'un et l'autre, nous le savons, ont pour principes absolus de ne jamais tromper personne, même dans la plus faible mesure, ne vantant pas plus qu'il ne faut telle ou telle étoffe, ne promettant jamais ce qu'on ne peut donner, montrant enfin des habitudes peu communes aujourd'hui dans le commerce.

Les gentils foulards à dessins mignons, dont nous vantions dernièrement le bon marché sans précédent, commencent à devenir rares à la *Colonie des Indes*; on en a tant vendu depuis un mois! Si l'on veut profiter des dernières coupes, il est temps de s'y prendre; elles sont si avantageuses que nous engageons vivement les mères de famille à profiter de l'occasion.

On trouvera aussi de gracieux éléments pour foilettes de fillettes et d'enfants avec mélanges de foulard uni ou de lainages unis. Les biais étant, comme garniture, la fureur du jour, on peut utiliser ces foulards de cette façon, aussi bien pour costumes de femme que pour toilettes d'enfants.

Ces foulards imprimés, malgré la hausse des soies se vendent à raison de 3 fr. 75 sur 80 cent. de large, et ils sont en un tissu de première qualité.

— La *Ville de Lyon* possède, cela va sans dire, tous les éléments gracieux susceptibles d'augmenter l'élégance d'une toilette et d'en raffiner l'ensemble. Nous n'avons pas encore dit à nos lectrices que c'est de cette maison (6, rue de la Chaussée-d'Antin) que les jolies baigneuses, au moment des courses de Deauville, ont fait venir leurs turbans nuageux, qui ont été le succès du moment.

Comment a-t-on imaginé de donner le nom de turban à ces écharpes de gaze rouge, bleue ou crème, que les élégantes posent sur le devant de leur chapeau en draperies serrées, les croisant derrière pour les ramener en forme de mentonnières devant? Nous ne savons trop, mais va pour le turban, puisque turban il y a!

La maison de la *Ville de Lyon*, qui est une des premières spécialités de Paris pour les galons, passementeries et garnitures riches de costumes et confections, est déjà en mesure de fournir quelques belles nouveautés en



ce sens. Vers le 15 septembre, les assortiments en tous genres seront tout à fait complets; dans tous les cas, nous allons résumer ici les indications que nous pouvons donner aujourd'hui.

Ce sont des quantités de broderies, galons brodés, lacets brodés, tresses milanaises brodées, ton sur ton; — des échantillons étant donnés, la *Ville de Lyon* se charge de tous les assortiments; — c'est en un mot, un mélange de couleurs et une diversité de genres de dessins, à jeter l'acheteur dans le plus grand embarras.

On nous a montré de belle passementeries et franges de tons mats, d'un aspect extrêmement riche. Les femmes de goût trouveront matière à combinaisons élégantes.

— Nous avons déjà dit à nos lectrices que les baleines coupées par machines sont les meilleures de toutes les baleines; nous avons ajouté que la maison LEDOUX AÎNÉ, qui s'est fait de cette industrie une importante spécialité pour robes et corsets, a particulièrement adopté la coupe par machines pour les baleines et en débite des quantités considérables.

Nous avons vu les immenses provisions de baleines de cette maison dans ses magasins (rue Rambuteau, 92; entrée, rue Pierre Lescot, 9), et nous sommes à même d'apprécier la différence qui existe entre les baleines coupées par machines et celles qui ont été coupées à la main. Les premières sont égales, unies, douces au toucher; les autres, au contraire, sont rudes, inégales, bossues, d'un usage incommode par conséquent. Cette différence est manifeste, quelle que soit la qualité de la baleine: pour la baleine blanche, qui est la plus rare et la plus chère, comme pour la grise qui, très-mince, se vend à plus bas prix.

M. Ledoux aîné, qui fournit toutes les principales maisons de couture, de confection, de corsets, etc., vend ses baleines en gros (à partir d'un demi-kilogr. et par grosse). Grâce à ce système, on obtient une baisse très-sensible par rapport aux conditions des maisons de détail. Couturières et corsetières ont donc parfaitement raison d'acheter leurs baleines chez M. Ledoux aîné, assurées qu'elles sont de pouvoir se procurer ainsi des baleines coupées par machines, lesquelles seules ont l'inappréciable avantage de ne point déchirer les étoffes. On n'en saurait dire autant des baleines en acier, particulièrement incommodes, dangereuses même parfois, et auxquelles nous ne saurions trop conseiller de renoncer.

— Une nouvelle abonnée nous demande quels sont les mérites particuliers et si recommandables de la machine *Wheeler et Wilson*; nous nous contenterons de lui mettre sous les yeux le rapport officiel du jury de l'Exposition universelle de Paris, 1867:

« Le jury de 1867, comme ceux de 1855 et de 1862, considère la machine *Wheeler et Wilson* comme la plus simple: elle est construite suivant les règles de la bonne mécanique et dans les meilleures conditions... Ces machines, étant indépendantes des cannes à rainures, sont légères et fonctionnent sans vibrations et sans bruit... Il faut, du reste, que les fabricants soient bien sûrs de l'excellence de leurs produits, puisqu'ils garantissent leurs machines pendant cinq ans, non-seulement contre tout vice de construction, mais encore contre l'usure et tous frais de réparations. »

Ce sont ces motifs qui ont décidé le jury de 1867 à accorder à la machine *Wheeler et Wilson* la seule médaille d'or, la plus haute récompense, et par cela même à la proclamer la meilleure de toutes: ce qui était déjà constaté par le premier prix obtenu à Londres en 1862.

Maintenant, il ne nous reste plus qu'à donner à notre aimable correspondante l'adresse du dépôt central de la machine *Wheeler et Wilson* et le nom du représentant de la Compagnie: M. Henri SEELING, boulevard Sébastopol, 70, à Paris.

— La maison Ed. PINAUD est, sans contredit, une des plus anciennes maisons de parfumerie de Paris. Elle doit la réputation incontestable dont elle jouit à la bonne fabrication de ses produits, à l'excellence des matières premières, toujours de premier ordre, et à la finesse de ses parfums.

M. Ed. Pinaud procède surtout par séries de compositions, chacune de ces séries comprenant les eaux de toilette, savons, pommades, dentifrices, poudres et essences pour le mouchoir. C'est ainsi qu'il y a la série à l'opoponax, très-appreciée de « la gentry » masculine; la série aux violettes de Parme, que préfèrent surtout les femmes délicates; la série au bouquet d'Ixora, celle que les élégantes choisissent entre toutes.

En dehors de ces séries avantageuses, comme harmonie et unité de parfum, nous rappellerons à nos lectrices que le *lait d'Ilébé* est encore une production de la maison Ed. Pinaud, qui en a la propriété exclusive. Cette eau de toilette magique répare non-seulement « des ans irréparables outrage, » — parce qu'elle donne au teint une fraîcheur toute juvénile, — mais calme aussi les irritations, rougeurs et boutons de l'extrême jeunesse.

Enfin, c'est un produit dont les qualités sont si exceptionnelles que toute femme soucieuse de sa beauté doit en posséder un flacon.

Entrepôt général de la maison: boulevard Sébastopol, 37; — dépôt: boulevard des Italiens, 30.

M. D'A.

## PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueillie le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnées, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était ressenti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le *Panorama des modes d'automne et d'hiver* que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de quatorze toilettes complètement inédites, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser trois francs en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

### SOMMAIRE DU 2<sup>e</sup> NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'ACBÉVILLE. — Chronique mondaine, par L. S. — Echos de la mode, par X. V.-P. — Le respect d'autrui, par M. Eugène CHAPUS. — *A Félicien David*, poésie, par M. Paul COLLIN. — *Les absents n'ont pas tort*, histoire parisienne, par M. Alfred des ESSARTS. — Description des gravures annexes. — Revue des magasins.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1352 C, dessin de M. Jules DAVID: toilettes d'automne. — Gravure coloriée n° 1353 D (substituée à la précédente sur demande spéciale), dessin de M. E. THIRION: détails de modes. — Figurine coloriée L. n° 93 (annexe spéciale à l'édition n° 3), dessin de M. NÉRAUDAU: toilette de mariée.

Dans le texte: P. n° 326, dessin de M. Jules DAVID: modèle de *Skating-costume*. — G. n° 667, dessin de M. G. GONIN: toilettes de voyage. — G. n° 681: dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes d'automne. — G. n° 671, dessin de M. E. THIRION: chapeaux, lingerie, détails de modes.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



## MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

A propos des mille et une sortes de broderies que la mode, avec son engouement habituel, propage si ardemment aujourd'hui, nous signalerons à nos lectrices le genre dit *application*.

Les applications brodées sur linon et tulle dentelle à gros réseaux sont charmantes; aussi, dès leur apparition, les premières maisons de couture parisiennes s'en sont-elles emparées.

Les linons de cette année, avec leurs carreaux entre-croisés, ombrés, aux fraîches et fines couleurs, offrent une variété et une harmonie de nuances incomparables qui séduisent toutes les personnes de goût. Rien de joli et d'original comme un large dessin Renaissance courant sur le linon et découpant en tous sens les carreaux et les lignes. On ne sait au juste tout d'abord quelle sorte de dentelle étrange on a sous les yeux.

Ces applications offrent en même temps ce double avantage d'être seyantes et fort solides. Constatons encore, — comme un point fort important, — qu'elles sont plus légères que la plupart des garnitures. On les pose aussi bien sur la laine et la soie que sur le velours, où naturellement l'application se détache plus richement.

Nous répéterons, au sujet de cette jolie broderie, ce que nous avons dit maintes fois en pareille occasion: c'est que des jeunes filles adroites, qui disposent de tout leur temps, trouveront là un ouvrage charmant à faire et de gracieuses surprises à ménager.

Revenons maintenant, si

vous le voulez bien, à ce qui constitue la toilette proprement dite.

« Chez les peuples de l'antiquité, le costume était mis au nombre des beaux-arts, ses principes étaient définis, son influence sur la morale était appréciée, et des officiers publics veillaient pour qu'on n'en violât pas les lois fondamentales. » Ainsi s'exprimait M. Eugène Chapus, en 1844, dans une de ces causeries où il est passé maître. Hélas! nous aurions fort à faire, de notre temps, s'il fallait édicter les lois de l'élégance et les déterminer. L'initiative personnelle a trop de prise dans nos modes actuelles;

chaque femme s'habille comme il lui plaît, ou du moins comme elle le peut, et il en résulte une variété de modes infinie.

Notre toilette reflète absolument notre caractère propre: aussi peut-on très-bien nous juger d'après elle. Dis-nous comment tu t'habilles, nous te dirons qui tu es! Il est donc raisonnable de réfléchir à ce que nous faisons lorsque nous nous habillons, et de peser tout à la fois ce qui convient le mieux à notre âge, à notre

constitution plus ou moins svelte, à notre genre de beauté, même à notre laidet, — ce qu'on n'avoue pas et ce qu'il faut pourtant observer. — Nous laissons de côté les considérations de position, de fortune et de pays; nous ajouterions volontiers, à l'exemple de M<sup>me</sup> de Girardin, « et de quartier » si l'on habite Paris, mais cela nous entrainerait trop loin.

Le bon sens amène naturellement à suivre les règles que nous indiquons, mais qui peut se vanter d'en avoir aujourd'hui? Les vieilles femmes nous semblent encore plus folles que les jeunes, car elles sont tout aussi extravagantes et n'ont pas pour excuse l'ignorance et le manque d'expérience de la jeunesse. Dernièrement, dans une ville d'eaux que nous traversions rapidement, nous aperçûmes la célèbre comtesse L..., dont la beauté et l'élégance ont occupé jadis... tous les échos. — Quelle ruine! dit une personne placée près de nous. — Que de fard! fit une autre. — Quelle perruque! s'écria une troisième. Quant à nous, nous courons en-

core, honteuse pour l'inconscient objet de tant d'épigrammes.

Les amateurs de la couleur rouge peuvent suivre leur penchant; elle continue d'être fort à la mode et, qui plus est, de bon ton. D'après les « on-dit », nous en verrons de belles, à ce propos, l'hiver prochain. Cette nuance est, en effet, la plus richement belle; les rois seuls, autrefois, pouvaient revêtir la pourpre. Avec elle, on peut presque se passer d'ornements; mais si l'on y joint le velours, les dentelles blanches et les bijoux, ce sera alors un véritable éblouissement.



P. N° 329. — ROBE PRINCESSE.

Modèle de M<sup>me</sup> Hermantine Du Riez (rue Halévy, 8).



Le mélange des étoffes continue à se produire dans les nouveaux modèles de costume et de confection, et le genre veut même que ce soit plus élégant que la soie seule. Ce goût favorise étrangement les « rafistolages » des vieux débris; comme c'est toujours le jupon qui s'use le plus vite, on le remplace par un neuf que l'on assortit en beaucoup plus foncé, et l'on fait la cuirasse pareille, sauf les manches. Celles-ci sont prises dans l'ancien costume d'où l'on tire la tunique, les écharpes, ou le tablier, ayant au choix ces différentes combinaisons.

Nous avons vu, dans ce genre, un jupon et une cuirasse en velours de chasse bleu marine; celle-ci boutonnée en biais avec de tout petits boutons rosés. Les manches et la tunique étaient en lainage de fantaisie, d'un bleu terne, comme il s'en est tant porté il y a deux ans. Les manches absolument plates et boutonnées jusqu'au coude, avec les mêmes boutons que ceux du corsage. La tunique très-longue et ample, soulevée en vagues frémissantes devant, ouverte au milieu derrière dans toute sa longueur; puis les deux extrémités réunies en un nœud marin, avec les pointes flottant sur la traîne.

Aux personnes qui sont embarrassées sur le genre de toilette à se faire pour l'hiver, nous conseillerons une polonaise en drap de billard gros vert, d'une forme nouvelle. Comme garniture, des broderies découpées et de plusieurs tons de vert, avec « dépassants » de faille sur les bords. Les manches en faille et plissées dans leur longueur en feuillets de livre, avec un jockey de drap dans le haut. Le jupon supportant cette polonaise devra être en faille assortie et entouré de biais en drap.

Il faut constater que les biais sont remis en vigueur. Est-ce tant mieux pour la simplicité? A notre avis, ce serait plutôt tant pis, car c'est de la fausse simplicité. Les biais n'ont aucune grâce; ce sont des lignes droites et plates, et ils emploient tout autant d'étoffe qu'auparavant.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 329.

ROBE PRINCESSE, en cachemire gris réséda. — Le devant est fermé en biais par une rangée de trois boutons; par derrière, l'ampleur de la jupe est ménagée par des plis creux partant de la taille et se dissimulant en dessous. La poche et le bas des manches sont ornés d'un plissé de faille de nuance assortie, avec flots de ruban. Lingerie plate en toile fine avec ourlets à jour.

G. N° 673.

TOILETTE DE RÉCEPTION ET TOILETTE DE VISITE. — 1. Costume de taffetas rose glacé. — Jupon à traîne, sans garniture. — Tunique drapée en biais devant où elle forme le tablier, avec deux rangs de blonde anglaise. Une large dentelle assortie forme d'élégantes draperies derrière, retombant jusque sur le bas de la traîne du jupon. — Corsage à basques pointues devant et derrière, ouvertes au milieu du dos jusqu'à la taille, avec nœud de ruban. Blonde anglaise sur les bords; même dentelle en fichu dans le haut, coupée par un ruban rose, et dont les deux bouts se réunissent sur la poitrine sous un nœud de même ruban. La manche, assez courte, est ouverte par deux pointes vers le coude, et le bord, entouré de dentelle, repose sur une sous-manche en dentelle assortie. Nœud de ruban sur le dessus.

2. Costume en faille bleu marine. — Jupon à courte traîne, entouré d'un bouillon et d'un petit volant bordé de taffetas crème. (A partir d'ici, on peut faire le reste du jupon en grosse mousseline, puisqu'il se trouve complètement recouvert.) Deux tabliers superposés, entourés de plissés crème, vont se perdre dans la couture des côtés du jupon. Derrière, le jupon est recouvert par deux grands volants garnis de plissés crème et d'une pointe plate qui forme le milieu dans le haut. Une draperie retombe sur cette partie avec un flot de ruban crème. — Cuirasse bordée devant d'une

bande plate, et garnie derrière d'une bande pareille et d'un plissé. Le col montant, doublé de taffetas crème, s'ouvre sur le corsage au moyen de revers qui se terminent par un flot de ruban. Dans le bas des manches court un volant plissé en taffetas crème, avec flot de ruban sur le dessus. Boutons de nacre. — Lingerie en crêpe lisse crème. — Chapeau de feutre bleu marine, bordé de velours assorti et garni dessous et dessus de gaze crème, avec touffe de plumes pour le sommet.

G. N° 674.

TOILETTES DE BISEZ. — 1. Costume en faille vert bouteille et garnitures vert lumière. — Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé de 25 cent. devant; ce volant est surmonté d'une large garniture bouillonnée, coupée par trois lisérés de soie claire, avec une ruche assortie sur le bord intérieur; cette garniture remonte ensuite sur les côtés, encadrant ainsi un large tablier. Derrière, le jupon est terminé par un grand plissé coupé dans le haut par trois lisérés vert tendre. — Habit à deux pans pointus dont les bords du milieu, découpés en trois larges dents, se rabattent sur le dessus et y restent fixés par trois boutons; de petits biais vert pâle en ornent tous les bords, ainsi que ceux du corsage. Celui-ci est ouvert en entier sur un gilet de soie assortie aux garnitures, lequel est orné dans le haut de dentelés qui se rabattent sur le corsage. Les manches, bouillonnées sur le coude, sont rayées d'une bande claire que recouvrent trois dents boutonnées rappelant le reste de la garniture; enfin, le bas se termine par un volant ruché à tête plate. — Lingerie en crêpe lisse plissé.

2. Costume en faille caroubier et faille crème (pour les parties claires). — Jupon en forte mousseline faisant doublure, recouvert devant par un volant plus bas au milieu que sur les côtés; ce volant est surmonté d'un large coulissé coupé de ruches formant le rond du tablier. Au-dessus de cette garniture se trouve un tablier de faille, drapé en trois plis creux fixés intérieurement à la mousseline, avec franges assorties au bas. — Le devant du corsage est celui d'une cuirasse dont le bord inférieur s'engouffre dans le premier pli creux du tablier. Ajoutons que le corsage est boutonné par des boutons pareils à ceux qui se trouvent sur les côtés de la toilette; ceux-ci boutonnent réellement, d'un côté du moins (sans cela, on ne pourrait pas entrer dans la robe). Le dos du corsage est de deux étoffes; à la taille viennent se fixer trois gros plis de faille formant la partie de derrière du jupon et la première traîne avec franges au bas. La seconde traîne, en faille crème et très-ample, est réunie à la précédente en dessous, précisément à la partie plissée que montre la gravure. Deux revers crème, ajoutés aux côtés du tablier, se rabattent sur le milieu derrière et sont réunis par deux boutons et des ganses de même ton. Les manches, complètement plissées, sont entourées dans le bas d'une écharpe à bout frangé, drapée en plusieurs plis fixés par un bouton pareil aux précédents. Un petit plissé de faille crème termine le tout. — Lingerie en dentelle blanche.

#### Description de la gravure coloriée n° 1354.

TOILETTES DE CHATEAU. — 1. Costume en vigogne grise à rayures plus foncées. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant taillé en biais, monté par une tête coulissée et garni dans le bas d'un petit volant à tête également coulissée. — Polonaise longue et assez ample, dont les bords sont ornés à l'intérieur de biais de faille marron, formant des « dépassants » et piqués sur le dessus par deux rangs de points. Une frange de laine, genre pomponnette, complète cette bordure. Les relevés de la polonaise sont fixés par des nœuds de ruban marron; la poche et les manches sont garnies de même. — Mantelet de sicilienne noire, entouré d'un galon et d'une frange or et noir; une cordelière assortie encadre les devants et tourne autour du cou derrière, où, après avoir formé le point de Saxe, elle retombe en deux bouts garnis de glands. Bouclettes « mousquetaire » en ruban ou galon et glands sur l'épaule gauche. — Lingerie en linon blanc et bien combiné avec de la valenciennes, et cravate semblable. — Chapeau de paille noire; passe renversée devant, doublée de faille marron et garnie d'un bandeau de fleurs jardinière. Coques de ruban marron au sommet et dans le bas de la calotte avec fleurs assorties.

2. Costume en foulard uni et façonné, de nuance prune de Monsieur. — Jupon à traîne, entouré de volants plissés et garni de deux écharpes ornées de franges. Ces écharpes sont drapées en biais sur le devant et fixées de



côté par un montant qui simule un natté et dont les bords sont garnis de plissés; le haut du montant se termine par une ruche et forme la poche. Les écharpes reparaissent après ce montant et se perdent de côté, sous les plis du milieu de la jupe. De l'autre côté, l'écharpe supérieure est drapée très-haut derrière par des flots de rubans, pour retomber sur le milieu comme une tunique. — Cuirasse avec col, manches et milieu du dos en uni. Le bas des devants est orné de franges; près du milieu du dos retombe une patte de foulard façonné. Plissés avec bracelet et nœud au bas de la manche. — Lingerie plissée et ouverte, en batiste blanche. — Chapeau *Baby* en gaze et dentelle crème, garni d'un nœud alsacien en ruban de même teinte, avec traîne de fleurs sur le dessus.

#### Description du patron coupé.

MODÈLE DE *duster-coat* OU CACHE-FOUSSIERE. — Ce patron est celui du vêtement de la gravure G. n° 667, figure 1, insérée dans ce numéro, et dont la description se trouve ci-dessus.

Notre patron se compose de quatre pièces :

1. Devant de la confection, droit comme celui des *waterproofs*.
2. Dos cintré. Des points tracés à la roulette indiquent l'endroit où se monte la manche.
3. Manche. Celle-ci est repliée aux points marqués à la roulette; la couture de la saignée se rapporte aux crans indiqués sur le patron. Une pince est faite sous le bras pour ôter l'ampleur de cette manche.
4. Poche sur laquelle se trouve un biais coupant la tête ruchée de la poche.

Notre patron étant coupé pour une femme de petite taille, on devra y ajouter en longueur selon la grandeur de la personne à laquelle le vêtement sera destiné.

### PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

#### GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueillie le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnées, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était ressenti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le **Panorama des modes d'automne et d'hiver** que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de **quatorze toilettes complètement inédites**, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

### ÉCHOS DE LA MODE

L'autre semaine, a eu lieu à l'église Sainte-Clotilde le mariage de M<sup>lle</sup> de Chaumont-Quitry, nièce du maréchal président de la République, avec M. le comte de Lubersac. Assemblée brillante s'il en fut, à laquelle, à l'imitation du duc de Magenta, on était accouru de bien loin.

Les mariés sont arrivés à l'église dans le carrosse du maréchal, attelé de deux chevaux noirs au harnais plaqué d'argent, aux panneaux armoriés ayant pour devise : *Sic nos sacra tuemur*.

La jeune mariée a été conduite à l'autel par le maréchal en habit de ville, portant le grand-cordon de la Légion d'honneur.

Dans l'assistance on remarquait la comtesse de Gontaut, la duchesse de Fezensac, la comtesse de Castries, la comtesse de Chazelles, la marquise des Roys, la comtesse de la Rochefoucauld, la comtesse de Gramont, la comtesse de Montesquiou, la comtesse de Balleroy, etc., etc.

Après la cérémonie, les mariés sont montés dans un landau très-correct de coupe et d'attelage appartenant au comte de Lubersac, et sont partis le soir même pour la Suisse.

On a pu remarquer dans l'assemblée une série de jolies toilettes, notamment celle de la comtesse de Balleroy, une des proches parentes de la mariée. M<sup>me</sup> la comtesse de Balleroy est actuellement en deuil. C'est une jeune femme d'élégance irréprochable, et la première du monde parisien qui ait supprimé la *cage* d'horrible mémoire et qui ait inauguré la jupe à fourreau.

Le trousseau de la jeune mariée est une merveille de goût. Sans l'énumérer en entier, nous en donnerons une idée sommaire à l'aide de laquelle on pourra aisément se figurer ce qu'il est dans son ensemble.

La robe de mariage est en satin blanc, boutonnée devant par une rangée de boutons, sans relevés, sans plissés, à traîne très-longue et toute unie; le col et les poignets seuls sont entourés d'une ruche mousseuse de crêpe lisse, dans laquelle sont posées de petites touffes de fleurs d'oranger formant agrafe; le voile, — voile héréditaire, — en point d'Angleterre, est formé d'un tulle réseau. Il était jeté tout simplement sur la couronne et retombait en flots derrière, rattaché sur chaque épaule par un bouquet de fleurs d'oranger, et l'un des pans venant entourer la taille était retenu également par un bouquet de fleurs.

La veille, au mariage civil à la mairie, la jeune mariée portait une robe de sicilienne myrthe, garnie de liséré de faille bleu pâle. Tunique très-longue devant, garnie d'un bel effilé très-peu relevé sur un jupon de faille myrthe tout uni, orné seulement dans le bas d'un gros ruché de faille avec petit plissé bleu dépassant en dessous du jupon. Corsage croisé sur le côté, avec petite ruche de faille bleue formant jabot; derrière, très-longue basque formant ceinture.

Parmi les autres pièces de ce trousseau, nous indiquerons une robe en faille bleu ardoise, forme princesse, garnie sur le côté de trois rangs de petits boutons en or. Une grande draperie tournante en crêpe de Chine de la même nuance, partant du dos du corsage et retombant en flots sur la jupe, relevée sur le côté par une cordelière.

Robe en faille rose et crêpe de Chine; derrière, une longue traîne carrée, garnie de malines, formant traîne de cour. La jupe pincée sur les côtés et garnie de bouillonnés de crêpe de Chine



devant, un fouillis de dentelles et de nœuds ; robe à deux corsages.

Une autre robe, qui certes sera remarquée, est en cachemire blanc ivoire, de forme princesse tout unie ; le corsage sans aucune garniture devant ni derrière, s'agrafant sur le côté, et laissant à la taille toute sa souplesse et ses avantages. Cette robe de cachemire blanc est relevée sur un jupon de faille blanc très-pâle.

Robe de gaze noire, garnie de plissés et entre-deux de dentelle, brodés de jais.

Robe de faille noire, garnie de vraies dentelles ; corsage croisé devant, garni d'une grosse ruche de faille, découpée et formant derrière habit Louis XV, sur un jupon de faille, garni de trois grosses ruches de faille noire ; volant de dentelles entre chaque ruche.

Robe de mousseline blanche et valenciennes.

Robe de gaze rayée forme Watteau, etc., sans compter une foule de ces robes en coupes, velours et satin, qu'il est toujours d'usage d'insérer dans les riches corbeilles.

Enfin plusieurs costumes de voyage et costumes de courses.

Citons encore un costume, genre breton, qui sera une des plus jolies fantaisies de cette saison. Une veste en vigogne bleu marine, garnie de deux barrettes en broderies crème devant, et de deux rangées de boutons, côte à côte ; boutons aux manches.

Tous les chapeaux sont assortis aux toilettes ; en outre, un chapeau de dentelle noire en forme de capuchon et un capulet de crêpe de Chine noir.

E. C.

## LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Puisqu'il est toujours question de Constantinople, nous en parlerons encore un peu ensemble, si vous le voulez bien, aimées lectrices ; et nous suivrons, cette fois, notre baronne voyageuse dans une visite qu'elle fit au harem du pacha à trois queues qui lui avait donné un si singulier déjeuner.

« Les maisons turques se divisent en deux parties tellement distinctes, raconte-t-elle, qu'elles forment des maisons complètement séparées : l'une occupée par les femmes, l'autre habitée par le maître. Sa vieille nourrice, que le pacha m'avait donnée pour guide, me conduisit donc à la première de ces maisons, me fit passer sous une petite porte très-basse, cachée dans un grand mur, après quoi nous traversâmes une fort belle cour tout ornée de fleurs ; nous gravâmes un superbe escalier en bois de santal, garni de nattes indiennes ; puis nous nous trouvâmes dans un immense vestibule dont le plancher était couvert de tapis sur lesquels dormaient une foule d'esclaves, à la façon des chiens.

» A notre approche, ils se redressèrent en grognant ; mais, sur un mot que leur dit ma conductrice, ils se mirent à battre des mains en cadence et se rangèrent pour nous laisser passer. A ce bruit, plusieurs portes s'entr'ouvrirent et un grand nombre de visages féminins plus ou moins laids et plus ou moins blancs se montrèrent dans ces entrebâillements ; mais mon guide, après s'être acheminée vers la porte qui nous faisait face, la seule qui fût restée fermée, la poussa, et nous entrâmes dans une vaste salle dont les fenêtres étaient si multipliées et si larges, qu'elle ressemblait bien moins à un salon qu'à une lanterne. Enfin, jugez de ma stupeur, — à moi qui arrivais en ce lieu la tête farcie des merveilles des *Mille et une Nuits*, ne rêvant que cachemires semés de pierreries, brocard d'or, etc., — en ne voyant ce salon tendu que de toile perse parisienne aux fenêtres et simplement garni de meubles parisiens en bois d'acajou, le tout fort en désordre. Je n'en croyais pas mes yeux.

» Je fus tout à coup rappelée à moi par un bruit de voix et de rires qui n'avaient rien de gracieux. Plusieurs femmes tur-

ques, entrant comme un ouragan, m'entourèrent, tout en gesticulant et marquant une curiosité très-grande, absolument comme si, de spectatrice, j'étais devenue spectacle.

» La nourrice du pacha les gronda, je suppose, sur cette façon d'agir, car elles se reculèrent vivement comme des enfants pris en faute, et je les suivis dans la pièce qui était le lieu de leur séjour habituel. Là régnaient le même chaos, la même simplicité le long des murs, la même malpropreté partout ; mais le lieu était orné d'innombrables coussins en brocard d'or, jetés en piles sur le parquet. Au milieu, était posé un énorme *mongos* en or massif, dans lequel brûlaient et fumaient, en répandant une odeur capable de donner la migraine à tout un régiment de cuirassiers, des pastilles du sérail semblables à celles que vendent de faux Turcs sur nos boulevards parisiens. Enfin, je découvris aussi, à travers tout ce gâchis... devinez quoi?... un piano!

» Là se trouvaient d'autres femmes, — l'aristocratie de l'endroit, sans doute, — lesquelles, étendues sur leurs coussins, me regardèrent de l'air le plus dédaigneux du monde. Et j'avoue que je le leur rendis en toute conscience. Figurez-vous d'énormes créatures peintes et fardées comme des masques, que l'habitude de rester toujours sans corsets, de beaucoup manger, de ne pas marcher et de rester couchées nuit et jour, déforme complètement : vous aurez ainsi une fidèle image de ce que je vis. De plus, ces créatures portent les cheveux coupés courts sur le devant de la tête, à la façon des brosses, tandis que le reste de leur chevelure tombe en lourdes tresses, de toute leur longueur et aussi loin qu'elle le leur permet. Pour orner cette étrange coiffure, elles campent sur leur tête une espèce de grosse pelote ayant absolument la forme de ces lourds bourrelets que les enfants portent encore dans les villages... pelotes, bourrelets ou turbans, dans lesquels elles plantent tout ce qu'elles peuvent avoir de diamants ou de pierreries : c'est là leur plus grand luxe, et quel luxe, mon Dieu ! Des diamants et pierreries vulgaires, mal montés, mal taillés, couverts de poussière... tout cela accompagné de dorures partout : chaînes d'or dans les tresses, autour du cou, des bras, des jambes ; des bagues à tous les doigts de leurs mains et de leurs pieds... Puis, pour compléter la toilette, des robes de jaconas anglais ou de mérinos français taillées à la diable, n'ayant ni forme ni façon, et formant le dessus d'un large et bouffant pantalon de *baby*... C'était affreux !... Aussi, croyez-moi, il vaut beaucoup mieux voir la Turquie à l'Opéra qu'à Constantinople !

» Je restais bouche bée devant cette singulière exhibition, quand il entra dans la salle une femme fort belle et moins ridiculement costumée que les autres : c'était la favorite. Elle demanda sans doute qui j'étais ; puis elle s'avança rapidement vers moi, et avec l'adresse et la rapidité du singe, elle détacha mon chapeau, l'enleva de dessus ma tête, et se mit à le tourner et le retourner en tous sens avec beaucoup de curiosité. A son exemple, les autres femmes bondirent, s'élançèrent autour de moi et, sans la vieille nourrice qui les menaça du maître, elles m'eussent bien certainement totalement déshabillée.

» Alors, la belle sultane frappa vivement dans ses mains d'un air d'humeur, et je fus prise d'une peur affreuse en songeant aux muets de Roxelane ; mais, fort heureusement, c'était la collation qu'elle demandait,

» On m'offrit d'y prendre part. Cela se composait de riz sucré, de confitures, de compotes, enfin d'une foule de chatteries que ces dames avalaient à pleines mains et à pleine bouche, tandis que je me contentais de grignoter une pâtisserie pour me donner une contenance, pensant qu'un refus complet aurait pu les blesser.

» Une fois cette collation achevée, la glace était rompue, et nous étions devenues intimes. Aussi, voyant un théorbe accroché au mur, je fis comprendre que je serais très-heureuse d'entendre cet instrument. Alors plusieurs de ces femmes se disputèrent le bonheur de me donner ce plaisir, ce que je vis à l'animation de leurs gestes ; mais l'une d'elles, ayant remporté la victoire, prit l'instru-



ment, en tira quelques accords, puis se mit à chanter d'une voix gutturale une sorte de complainte, entremêlée de sons fort discordants et très-nasillards : chant affreux, que toutes les autres femmes me parurent écouter d'un air ravi en dodelinant la tête à la façon des magots de la Chine.

» Enfin, heureusement, la chanteuse se tut. Je la complimentai comme je pus, ce qui parut rendre jalouse la sultane favorite, car elle me prit brusquement par la main, me mena près du piano, l'ouvrit, se plaça devant et, tapotant dessus à la façon des enfants, se mit à chanter l'air de *Partant pour la Syrie*, en écorchant les paroles, en écorchant la musique, et par-dessus tout en écorchant mes pauvres oreilles.

» La scène était si burlesque que je dus me pincer presque jusqu'au sang pour ne pas rire. Quand elle eut fini, je fis à la chanteuse des compliments à l'impossible, dont elle fut charmée ; alors, triomphante, elle retourna s'étendre sur les coussins près de ses compagnes et, au bout d'un instant, toutes s'étaient endormies, sans plus s'inquiéter de moi que si j'eusse été un des meubles du salon. Devant cet étrange spectacle, je me pris, pour le coup, à rire du meilleur de mon cœur, et la vieille nourrice, me croyant folle, s'empressa de m'emmener loin de ce séjour enchanteur. »

Que dites-vous de ce récit, chères lectrices ? Comme il prouve, n'est-ce pas, que les poètes sont menteurs en tous pays !..

COMTESSE DE BASSANVILLE.

## LE NID

Il est perché sur une des hautes falaises qui entourent Fécamp. Il s'appuie frileusement contre la roche.

On aperçoit ses balcons, déchiquetés à jour comme une dentelle, au travers d'un rideau de sapins. Dans le creux du rocher, çà et là quelques buissons de roses mousseuses sont venus malgré le vent.

Devant, une prairie naturelle, semée de touffes de digitale pourprée, de gueules-de-loup et de pâquerettes. Un petit sentier descend en tournant jusqu'à la mer.

Un perron de six marches conduit dans un spacieux vestibule tendu de vieilles tapisseries italiennes aux tons chauds et vifs.

Quatre bahuts en chêne massif, très-bas et fouillés avec une perfection inouïe, sont couverts de vieilles faïences normandes des formes les plus bizarres.

A droite, vous entrez dans la salle à manger. Les murs, le plafond et le plancher disparaissent sous des nattes de fine paille de Manille.

Les chaises, tables, dressoirs, etc., sont également en paille tressée. Le service de table est en vieux Rouen rouge à coqs. Les fenêtres ouvrent sur un large balcon-terrasse.

Nous y voilà : de grosses hottes ventruées, pleines de fleurs, sont accrochées partout. Une volière en fil d'or contient les plus beaux oiseaux des îles.

Derrière la salle à manger, l'office et les communs.

Re traversez avec moi le vestibule, et nous voilà dans le grand salon.

Il est lambrissé très-haut en chêne sombre, presque noir. Les tentures sont de soie rouge, brochées de monstrueux chardons d'argent. Les portières et les rideaux sont de même étoffe.

Voici une splendide garniture de cheminée en vieil argent.

Le petit salon est d'un tout autre genre. Il est tendu de soie de Perse brodée de toutes couleurs.

Portières et rideaux en satin blanc. Des meubles de toute espèce, guéridon de malachite, coupe de platine incrusté de topazes, etc.

L'escalier est en bois, style quinzième siècle, avec ornement et lanternes en cuivre rouge.

La chambre du maître de la maison a la forme d'une tente des chefs arabes ; elle est tapissée de châles de l'Inde les plus fins. Une peau de lion, des coussins, voici tout l'ameublement.

La chambre d'apparat de la maîtresse de la maison : jonquille et violet sombre rehaussé d'or.

Le lit est à baldaquin carré avec panaches, derrière lesquels se cache une nichée de petits Amours.

Tout cela forme un nid plein de charme, d'élégance et de poésie.

V. P.

## THÉÂTRES

ODÉON. — Réouvertures et reprises sur toute la ligne : tel est en deux mots le programme des théâtres parisiens, empressés de profiter du passage des étrangers qui traversent la capitale en septembre.

L'Odéon n'a pas manqué de saisir cette précieuse occasion, et les *Danicheff*, dont le succès n'était point épuisé, sont rentrés en scène pour la plus grande gloire de l'auteur, M. Newski, et de ses interprètes : M<sup>lle</sup> Elisa Picard, MM. Marain, Porel et Régnier ; ce dernier venu de l'Ambigu et remplaçant M. Massé dans le rôle d'Osip.

THÉÂTRE-LYRIQUE. — La reprise de *Dimitri*, où nous avons retrouvé M. Duchesne, M<sup>lle</sup> Dalti et M<sup>lle</sup> Engalli, a été un succès pour M. Melchissédec qui remplace M. Lassalle dans le rôle de Lusace.

*Obéron* a également reparu, et avec une interprétation qui prouve que M. Vinentini n'est point sourd aux observations de la critique. Nous ne pouvons que l'en féliciter.

OPÉRA-BUFFE. — Après s'être appelée successivement Menus-Plaisirs et Théâtre-des-Arts, la petite salle du boulevard de Strasbourg porte maintenant le nom d'Opéra-Bouffe. Le nouveau directeur, M. Gardel Hervé, a inauguré sa direction par une œuvre de son père, *Estelle et Némorin*, trois actes de M. A. de Jallais.

Le premier acte est une idylle charmante, où le berger de Florian déclare son amour à la bergère et se plaint des rigueurs d'un père impitoyable. Au second acte, les amants sont séparés. Estelle, prise par des soldats de Gaston de Foix, est forcée de se déguiser en général pour remonter le courage des troupes démoralisées. Némorin, désespéré, consent à se faire tuer sous les ordres de ce bel officier qui ressemble pour tout le monde à Gaston de Foix absent, mais dont les traits ne lui rappellent, à lui, que la bien-aimée. Au troisième acte, reconnaissance et embrassade finale.

Des mots fort gais, des couplets bien tournés ont assuré le succès du livret. Quant au compositeur, il a trouvé, comme toujours, d'adorables motifs.

L'interprétation est satisfaisante. A côté de M<sup>lle</sup> Matz-Ferrare grave tout un bataillon de jolies femmes, et M. Gabel anime toute la pièce de sa verve comique et de sa gaieté communicative.

BOUFFES-PARIISIENS. — Pendant que les Variétés reprenaient, avec M<sup>lle</sup> Thérèse, *la Boulangère à des écus*, les Bouffes ressuscitaient, sans M<sup>lle</sup> Chaumont et Van Ghell, *la Princesse de Trébizonde*. M<sup>lle</sup> Paola Marié, Douvé, Preziosi, M<sup>lle</sup> Aline Duval dans le rôle créé par M<sup>lle</sup> Thierret, MM. Daubray et Colombey : tels sont les interprètes actuels de cette bouffonnerie qui n'en est pas à sa dernière représentation.

THÉÂTRE-HISTORIQUE. — Notons, de ce côté, la reprise de *Marcéau ou les Enfants de la République*, cinq actes de MM. Anicet Bourgeois et Michel Masson, représentés pour la première fois en 1848.

C'est une pièce populaire et patriotique dans toute la force du terme. Le chant de la *Marseillaise* y a été remplacé, on ne sait trop pourquoi, par un autre chant de gloire qui n'est pas sans mérite.

HOP-FROG.



PLANCHE G. N° 674 — DESCRIPTION, PAGE 446.



## TOILETTES DE DINER

Modèles de M<sup>me</sup> Marie Bataillon (rue Thérèse, 5).





*M. Bonnet* 1354

A. Leroy, imp. r. des Mathurins, 66.

*J. de Courville*

Ad. Goubaud, R. Filo-Ed. Paris.

# LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M<sup>me</sup> Bréant-Castel, r. du Quatre Septembre, 19. Lingerie et Broderies  
 de la M<sup>me</sup> Gessat & Aubry, r. S. Honoré, 332. Ceinture Régente de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, rue d'Anjou, 12.  
 Foulards de la Colonie des Indes, r. Rivoli, 114. Lait Antéphélique de Candès & C<sup>ie</sup>.

Entered at Stationer's Hall







PLANCHE G. N° 673. — DESCRIPTION, PAGE 446.



TOILETTE DE RÉCEPTION. — TOILETTE DE VISITE.

Modeles de M<sup>me</sup> Hermantine Du Riez (rue Halévy, 8).



## LES ABSENTS N'ONT PAS TORT

(HISTOIRE PARISIENNE. — SUITE.)

## VII

Albertine était à son piano : elle jouait une étude de Mozart, mais avec nonchalance ; et parfois, d'une page à l'autre, elle s'arrêtait toute pensive, et, s'appuyant sur le dossier de la chaise, laissait son esprit flotter dans le bleu des rêveries.

— Allons, mademoiselle, lui disait sa gouvernante, qui, assise auprès d'une croisée, brodait un col ! allons, du courage ; Autrefois vous aviez tant d'ardeur pour la musique !

Sans lui répondre autrement que par sa docilité, Albertine reprenait l'étude et jouait de son mieux. Mais il lui en coûtait : son âme n'était plus là...

Tout à coup elle aperçut son père dans la glace et elle se leva tout interdite.

— Déjà de retour ! dit-elle. Serais-tu malade ?

— Non, certes, répondit-il joyeusement en embrassant sa fille au front ; mais j'avais hâte de te revoir... J'ai à t'apprendre du nouveau.

La jeune fille devint rouge. Le « nouveau », pour elle, ne pouvait se rapporter qu'à une pensée unique.

Elle ne fit cependant aucune question et elle se borna à incliner la tête. La bonne gouvernante avait compris que peut-être le père et la fille avaient quelque confiance à échanger, et donnant par dignité à sa sortie un air de vraisemblance elle s'arrangea pour s'éloigner.

Cette fois, M. Ristain embrassa plus cordialement sa fille, puis il se jeta sur un divan, fit asseoir auprès de lui Albertine, et lui prenant les mains :

— Peut-être m'as-tu deviné déjà, dit-il. La plus forte passion des femmes, c'est la curiosité. La tienne sera satisfaite ; et je ne suis pas fâché en même temps que nous ayons une réponse à faire à tous ces bruits injurieux que répandaient la malignité et la médisance. Je sais à présent quel est le mystérieux personnage qui s'est si fort distingué dans notre soirée.

Albertine fut prise d'une espèce de tremblement. Elle avait peur d'une découverte qui fût loin de réaliser son idéal. Et, à présent qu'elle allait être instruite, c'est tout au plus si elle ne regretterait pas l'ignorance et le rêve où elle était restée jusque-là.

— Eh bien?... dit-elle pour la forme et en affectant l'indifférence.

— Eh bien ! tous les bruits qu'on avait colportés contre lui étaient autant de fables. C'est un homme bien né, charmant, appartenant à la meilleure société en Russie... car décidément c'est un Russe, le baron Dimitri de Schouloff, colonel aux cuirassiers de la garde de S. M. l'Empereur... Voici sa carte qu'il m'a remise.

Albertine jeta les yeux sur la carte, puis les reporta vers le ciel.

— Elle l'aime ! pensa le banquier. Pauvre enfant !... Et s'il était marié !...

Cette idée lui causa une sueur froide.

— Dis-moi, demanda la jeune fille, comment tu as pu obtenir ce renseignement.

Et le banquier se mit à raconter au long son aventure du Bois. Il eût recommencé dix fois son récit, que l'auditoire n'en eût pas été fatigué. La candide Albertine ne cessait de lever les yeux au ciel, — c'est-à-dire au plafond. La terreur qui avait envahi l'esprit du père avait respecté celui de la fille. Albertine n'en était qu'à la douce idée du *riverdarsi*, sans y mêler aucune combinaison d'avenir. C'était, — du moins elle en jugeait ainsi, — une simple satisfaction qu'elle allait donner à son cœur ; et peut-être eût-elle été fâchée contre elle-même d'avoir à s'avouer qu'elle pût aimer

un inconnu, — inconnu encore, bien qu'elle sût son nom. Mais enfin on allait le revoir, cet invisible, le ressaisir, ce sylphe, l'entendre de nouveau, ce ténor qui s'était envolé comme les ténors des bois. Que dirait-il pour son excuse ? Comment parviendrait-il à se faire pardonner, — lui à qui l'on avait pardonné d'avance ? Ce qu'il y avait de plus sûr, c'est que le brillant officier avait accepté l'invitation pour l'Opéra. M<sup>lle</sup> Ristain ne fit qu'une question à son père ; mais elle la fit avec une certaine émotion.

— Est-ce que tu as engagé M. de Beauséjour à venir dans notre loge ?

— Non, mon enfant, mais...

Le front d'Albertine se rembrunit.

— Mais tu ne peux oublier que le vicomte a sa stalle, et qu'à chaque représentation il nous favorise de sa visite.

— C'est vrai.

Déjà Albertine se demandait comment elle éloignerait cet importun lorsqu'on annonça M. de Francastel.

L'auditeur parut, avec son éternelle cravate blanche. Il était radieux, autant que peut se le permettre un jeune homme grave par caractère et par habitude.

— Je sors du conseil d'Etat.

C'était toujours son premier mot.

— Chemin faisant, j'ai recueilli d'étranges notes sur l'inconnu du bal, et j'avais hâte de vous les communiquer.

— Voyons, dit avec bonhomie M. Ristain.

Et le père et la fille échangèrent un coup d'œil et un sourire.

— Ah ! ah ! c'est curieux, et si je n'avais lieu d'ajouter foi pleine et entière à la véracité de la personne qui m'a fourni ces renseignements précieux...

— Voyons les renseignements, dit le banquier.

— D'abord, notre homme n'est pas le moins du monde un Russe.

— En vérité !... Comme on se trompe !...

— C'est un Belge.

— Je ne m'étonne pas, dit Ristain. Il y a des Belges très-bien élevés...

— Mais celui-ci n'est pas bien élevé, témoin la conduite qu'il a tenue envers vous.

— Oh ! je ne lui en veux pas du tout.

— Je le crois, vous avez une si merveilleuse indulgence !... Je continue : notre Belge donc... on doit me donner le nom...

— Ah ! vous ignorez le nom ?

— Comme vous, monsieur Ristain.

— Comme moi ?...

Albertine fit un signe à son père.

— Parcourt l'Europe pour y faire des dupes. Si vous le revoyez jamais, je vous prie de remarquer les croix dont il est bariolé. Il se dit comte, et ne serait pas fâché, pour arriver à la députation dans son pays, de trouver une riche héritière.

— Eh ! mais, c'est grave, dit M. Ristain.

Cette fois, l'excellent homme ne riait plus. La calomnie avait entamé son cœur, et tout ce qu'il avait entrevu des dispositions de sa fille commençait à l'effrayer. Si par hasard Francastel avait dit vrai ! si le prétendu Russe s'était forgé une carte de contrebande ! s'il n'existait pas de baron de Schouloff ! si, ce soir, un misérable aventurier venait dans la loge de famille !... Malgré lui, le banquier se sentit frémir. En face du danger, il s'avisa soudain d'un expédient. Il fallait que sa fille ne s'en doutât point, et M. Ristain mit en usage tout ce qu'il possédait de ruse pour masquer son inquiétude.

— Fillette, dit-il, je te laisse à tes petits travaux et aux soins de ta toilette ; je vais passer dans mes bureaux, puis faire un tour à la Bourse ; je serai rentré de bonne heure pour dîner.

Et se mettant à rire bruyamment :

— J'aime beaucoup l'histoire du Belge... pour faire suite aux grandes découvertes du vicomte de Beauséjour.



Par bonheur, la jeune fille ne s'était doutée de rien, et elle retourna dans sa chambre sans avoir perdu un seul des fils de soie et d'or de son doux rêve.

A peine Albertine fut-elle sortie, que le banquier sonna vivement. Un domestique accourut.

— Justin, qu'on attelle tout de suite mon petit coupé... Tout de suite, vous entendez?... — Non, je prendrai un cabriolet de remise, ce sera plus tôt fait.

Et se tournant vers Francastel :

— Pouvez-vous me dire, mon cher monsieur, demanda-t-il en le regardant fixement, si vous tenez ces renseignements d'une source sûre, et si, au besoin, vous nommeriez la personne qui vous les a fournis ?

Le jeune homme grave parut légèrement déconcerté.

— Je... ne puis rien affirmer... On m'a dit... C'est chez Torton que j'ai appris...

— Ah! ah! des propos de café.

— Pardon, mais la vérité peut, là comme ailleurs, se faire jour.

— Il est un endroit où elle brillera bien davantage, et vous trouverez bon que nous y allions ensemble.

— Où donc ?

— A l'ambassade de Russie.

— Quoi!...

— Ayez la complaisance de m'y accompagner. J'ai besoin d'un témoin... Et puis, vous êtes trop sérieux pour vouloir en rester aux médisances qui se débitent entre un cigare et une glace. Je le répète, nous en saurons beaucoup plus long à l'ambassade, et nous serons fixés sur le compte de cet étranger dont, après tout, vous vous êtes peut-être trop occupé.

— C'était pour vous, monsieur Ristain, par zèle pour vous.

— Je vous en remercie, dit le banquier d'un ton bref.

L'auditeur ne répliqua rien. Il suivit docilement celui qu'il aspirait à appeler du doux nom de beau-père, et bientôt ils furent arrivés à l'ambassade russe.

M. Ristain demanda à parler au premier secrétaire. Son titre de banquier millionnaire lui fit ouvrir toutes les portes.

Admis auprès du diplomate, il exhiba la carte que lui avait donnée M. de Schouloff.

— Monsieur, dit-il, j'ai le plus grand intérêt à savoir si une personne que je vais vous dépeindre est celle à qui appartient légitimement cette carte.

Il fit le portrait de son inconnu, — une véritable photographie où l'amour paternel avait joué le rôle du soleil.

Bien que ne saisissant pas l'intérêt que le banquier pouvait avoir à éclaircir cette question d'identité, le diplomate sourit de la façon la plus gracieuse, et répondit :

— Le portrait que vous venez d'esquisser est d'une ressemblance merveilleuse. Je demanderai seulement la permission de le compléter en vous disant que la personne en question est bien le baron Dimitri de Schouloff, allié à tout ce que la Russie compte de plus beaux noms, militaire distingué, possesseur d'une immense fortune, tant en paysans qu'en mines; de plus, un noble cœur, une tête un peu romanesque, une âme loyale et inflexible sur les questions d'honneur. Il occupe, en effet, un appartement à l'hôtel du Louvre, où je lui fais souvent visite, car il a été mon camarade dans les chevaliers-gardes.

— Vous voyez!... dit froidement le banquier en se tournant vers Francastel, qui était plus mort que vif. Monsieur, dit-il au secrétaire d'ambassade, oserai-je vous adresser une prière, une prière instante? Ce serait de ne point parler à M. de Schouloff de la conversation que nous avons eue ensemble. Je serais aux regrets qu'il en fût informé. Si je suis venu prendre auprès de vous ces renseignements, c'a été bien moins par méfiance personnelle que pour confondre victorieusement des bruits méchants qu'on fait courir sur le compte de votre compatriote.

— Je vous en suis obligé au nom de l'honneur national, répondit le diplomate, et je vous promets complète discrétion.

Le banquier sortit enchanté.

## VIII

La description a tant de fois abusé des magnificences de l'Opéra, que nous ne nous sentons pas le courage de tirer une millième épreuve de cette planche usée.

Dans une des loges du balcon, il y eut, ce soir-là, une jeune fille très-émue et très-heureuse. Elle avait au cœur une espérance et une crainte : c'est assez pour un cœur de jeune fille.

Albertine n'avait pas renoncé à sa simplicité habituelle. Pas un seul bijou, sauf une rangée unique de perles autour de son poignet gauche; pas de boucles d'oreilles, ni de collier, ni de fleurs; son éventail à branches de nacre n'avait pas une seule dorure. Il en coûte cher pour être aussi simple; mais c'est un luxe que pouvait se donner la fille de M. Ristain.

Celui-ci parlait peu; il était préoccupé.

Le premier acte de *Guillaume Tell* était commencé : le trio marchait, quand la porte fut discrètement ouverte. Un bruit de pas se fit entendre dans le salon attenant; le banquier et Albertine se retournèrent vivement; quelqu'un salua : c'était la tête de M. de Beauséjour.

L'apparition classique de la tête de Méduse ne produisit jamais pire effet, s'il est vrai que ce redoutable chef avait le privilège de pétrifier ceux auxquels on le présentait.

— Ah! c'est vous, vicomte!... murmura M. Ristain sans lui indiquer de la main un fauteuil.

— Oui, oui, c'est moi. Bonsoir, cher monsieur. Mademoiselle, veuillez agréer mes hommages.

Albertine s'inclina gravement.

— Je ne suis pas indiscret, j'espère? ajouta le vicomte, qui ne fit pas mine de se retirer.

— Comment donc! dit le banquier; pas du tout. Asseyez-vous, je vous prie.

— C'est que, autrement, je vous laisserais avec Rossini.

— Nous aurons Rossini et vous, dit M. Ristain, payant de contenance.

Le silence se rétablit dans la loge. Nous gagerions bien qu'aucun des trois spectateurs ne s'intéressa aux douleurs de l'Helvétie.

De nouveau la porte de la loge fut ouverte. M. de Beauséjour observa la façon dont M. Ristain et sa fille se retournaient. Ceux-ci l'avaient peut-être deviné : ils se continrent.

Le baron — c'était lui cette fois — parut; le banquier se leva pour le recevoir; Albertine fit un salut gracieux et se détourna presque aussitôt vers la scène, sans changer de position jusqu'à la fin de l'acte.

Dimitri se contenta de remercier M. Ristain de l'hospitalité qu'il voulait bien lui accorder, puis il sembla sérieusement occupé d'écouter le chef-d'œuvre, qu'il savait par cœur.

Comme le matin, il avait adressé à M. de Beauséjour une très-légère inclination de tête. Il était évident qu'il ne tenait pas à être agréable au vicomte. Le vicomte, il est vrai, ne tenait pas à être agréable au baron.

Sitôt l'acte fini, on alla s'asseoir dans le petit salon, et ce fut alors que la conversation s'engagea. Il appartenait au baron de commencer, car il devait des explications qui, du reste, ne coûtaient pas à sa franchise.

— Je crois rêver, dit-il, quand je me vois dans cette loge, en votre aimable compagnie. Dieu sait si je désirais une telle bonne fortune, et si cependant je ne l'eusse pas plutôt fuie!

— Ce monsieur est solennel, pensa de Beauséjour.

— Je vous avouerai, monsieur, que je suis venu ici les mains pleines de confidences. Ailleurs, et avec d'autres personnes, elles



m'eussent été pénibles; mais je sais qui vous êtes, combien vous avez de bonté, d'indulgence, et je me suis dit qu'un père aussi excellent que vous pouvait devenir un ami sûr.

— Ce monsieur est pathétique... pensa de Beauséjour.

— J'ignore encore quelles peuvent être vos confidences, répondit M. Ristain; mais je vous remercie d'avance de vouloir bien m'en rendre dépositaire, et je suis certain qu'elles sont de nature à être entendues de tout le monde.

Il regarda alternativement sa fille et le vicomte avec un sentiment différent, facile à comprendre. Mais décidément M. de Beauséjour ne comprenait pas.

Le vicomte avait affaire à plus forte partie que lui. Pour Dimitri, il s'agissait d'expliquer sa position sans se compromettre vis-à-vis d'un ennemi; nous disons un ennemi, car il sentait la griffe sous les gants paille de Gontran. Il retira donc de son récit toute allusion à la cause réelle qui l'avait fait partir de Russie, parla vaguement de chagrins, d'ennuis, insista sur le désir qu'il avait conçu de vivre à Paris dans le plus strict incognito, en vint à l'incident du bal, exposa la façon bizarre dont il avait été conduit à entrer dans la première maison venue, la répugnance qu'il avait éprouvée à se nommer, le malin plaisir qu'il avait eu ensuite à laisser un mystère planer sur son individualité; et, après avoir dit et répété au banquier et à Albertine combien il avait regretté que ce tour de page se fût adressé à des personnes aussi parfaites et aussi dignes de son respect, il termina d'une manière bien inattendue :

— Je n'ai, dit-il, ignoré aucun des bruits méchants qu'on s'est plu à faire courir sur mon compte, dans les salons de Tortoni et au Jockey-Club. J'y ai des amis qui se sont contentés de relever ces propos et de m'en faire part. J'eusse pu en rire; je n'en ai même pas ri: je les ai méprisés, — cela valait mieux.

M. de Beauséjour devint de couleur pourpre.

Sans paraître s'en apercevoir, le baron continua ainsi :

— Maintenant que je n'ai plus intérêt à garder le voile de l'anonyme, ceux qui me donnaient pour Tourangeau ou Belge, peut-être même pour Chinois, pourront savoir que je suis le baron de Schouloff et que je demeure, pour quelques jours encore, à l'hôtel du Louvre.

Cette dernière déclaration tomba au milieu d'un silence pénible. Le sens n'en était un mystère pour personne. Heureusement, le deuxième acte commençait: ce fut une diversion. Le vicomte, au lieu de rentrer dans la loge, prit congé avec un sérieux qu'on ne lui avait jamais connu.

Albertine, tout émue, pressa furtivement la main de son père, qui lui fit signe de ne pas s'effrayer.

— Tenez vous beaucoup à entendre la fin de l'opéra? demanda Dimitri.

M. Ristain et sa fille répondirent négativement. Tous trois restèrent dans le petit salon. Sous la lueur douce et argentée du globe dépoli, Albertine était d'une beauté admirable, et les impressions de la soirée l'avaient rendue plus touchante que jamais. Dimitri la regardait avec un intérêt profond. Elle lui paraissait si *bonne*!... Ce fut ce qu'il lui exprima.

— J'ai vu beaucoup le monde, dit-il; j'y ai trouvé l'éclat, la beauté, l'esprit, le désir de plaire, la coquetterie... mais la bonté, la bienveillance, la modestie, que c'est rare! et quelles armes ce seraient si les femmes en connaissaient le prix!... Mais puisque nous voilà enfin tous trois ensemble, — et cela m'est bien agréable, car je me sens auprès de vous comme un ancien ami, — je compléterai mes aveux. Je tiens à passer à vos yeux pour un homme rempli de franchise et non pour un être fantasque, courant le monde par désœuvrement. Dieu merci, j'ai assigné à ma vie un but plus noble. Je désire être utile à mon pays; et si je me suis momentanément éloigné de l'existence active que j'y menais, c'est pour la reprendre quand je serai bien certain que mon cœur soit apaisé.

— Votre cœur?... répéta M. Ristain.

Albertine ne dit rien, mais elle porta à son visage le frais bouquet de violettes de Parme qu'elle tenait à la main.

— Oui, monsieur... et je me hâte de le dire, c'est fini, j'ai repris possession de moi-même, de ma dignité; j'ai abjuré l'amour fatal qui m'a forcé de quitter Pétersbourg.

Albertine détourna la tête. Cette fois, M. Ristain ne vit pas la larme qui mouillait ses yeux, mais il la devina.

Dimitri l'avait-il devinée aussi, lorsqu'il reprit en accentuant d'un ton plus ferme :

— J'ai abjuré, complètement abjuré cet amour. La femme qui me l'avait inspiré n'est plus qu'un pâle souvenir pour moi. Je me croyais mort à la vie, et j'ai découvert depuis que la vie ne m'avait pas dit son dernier mot, donné son dernier sourire. J'ai aspiré un vrai parfum de vertus. J'ai reconnu que le cœur fait plus sagement de ne pas chercher un éclat dangereux, de ne pas se prendre à des dehors éblouissants, mais perfides. Parfois il y a, dans une région modeste, un être charmant qui a entre les mains des trésors de bonheur à prodiguer; un être qui croit en vous, qui vous sollicite du regard, qui vous demande appui, qui ne craint pas de vous avouer sa faiblesse, qui vous est reconnaissant de votre affection et vous paye au centuple en fidélité et en dévouement. J'ai observé tout cela, et j'en ai fait mon profit.

Tandis que Dimitri parlait, les traits d'Albertine avaient pris quelque chose de suave et de rayonnant. La douce enfant réparait telle que l'avaient faite ses mères du couvent; c'était quelque chose de si adorable, de si semblable à la *Rosa mystica*, que peut-être Dimitri allait se laisser tomber à ses pieds, quand la porte s'ouvrit de nouveau...

« Encore! » murmura M. Ristain. Et, allongeant le cou, il s'écria :

— M. de Francastel!

— Bonsoir, dit celui-ci d'une voix qui avait tout le charme de la crécelle. Ah! vous n'écoutez point l'opéra?... Pourtant la débutante fait merveille. Pardon, vous étiez en conversation. Eh! mais, c'est M. le baron de Schouloff... C'est parfaitement lui... On nous a bien renseignés à l'ambassade russe, mon cher monsieur Ristain...

Cela dit, et le dernier trait lancé, le Parthe à la cravate blanche s'esquiva, pensant, à défaut de succès personnel, avoir ruiné les plans du banquier.

Alfred DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)

## LE SULTAN PINCE-OREILLE

(CONTE.)

I

Le sultan Pince-Oreille n'était certes pas un méchant homme, et si on empalait, pendait, bâtonnait dans ses États, ce n'est pas qu'il eût un goût déterminé pour ces genres d'exécution, c'était tout simplement parce qu'il avait des ministres, des gens d'affaires, des avocats qui lui faisaient entendre que telle était la coutume du royaume. Il n'était pas permis au prince de transgresser les lois constitutionnelles de l'empire.

N'étant pas non plus un de ces débonnaires qui font reculer les supplices, il répondait à ses conseillers, touchant le droit public et gouvernemental: « Peut-être avez-vous raison... » et il laissait faire par habitude ce qu'il ne pouvait empêcher par la puissance de caractère.

Cependant il advint, en ce temps-là, que le sultan Pince-Oreille fut arraché à une grave occupation :

Il fumait!



— Homard, demanda-t-il à son chambellan vêtu d'écarlate, quel est donc cet imbécile qui hurle au pied de mon palais, comme un chien qu'on fouette ?

— Que Sa Grandeur ne se mette point en peine, répondit l'homme rouge ; ce n'est qu'un pêcheur de corail que nous bâtonnons selon la loi, parce qu'il se refuse de payer l'impôt, sous le méchant prétexte que, le commerce n'allant pas, il n'a pas d'argent et qu'il a cinq enfants à nourrir.

— Diable ! de méchants prétextes !... allait répondre le prince Pince-Oreille, — quand Ondinette, la fille du jardinier du palais, entrant comme une douce brise et tenant à la main un joli bouquet de roses de Damas, se jeta tout en larmes aux pieds du sultan, le suppliant, puisqu'il était le roi, de faire cesser le supplice d'un pauvre homme que des gens cruels bâtonnaient dans la rue.

Malheureusement, le sultan, qui était aux prises avec la raison d'Etat, reçut mal la supplique. Pour toute réponse, il saisit avec humeur l'oreille de la petite solliciteuse, ne voyant dans cet appel à la commisération qu'une atteinte aux lois du royaume.

— Pincez ! prince, mais lâchez l'homme, s'écria la petite fille du jardinier.

— Est-ce un défi ? se demanda le bon sultan, qui cette fois pinça véritablement.

— Vous lâchez l'homme ? continua Ondinette sans s'émouvoir.

Pince-Oreille fut saisi d'étonnement. Cependant l'homme criait toujours.

« Ces rustres vont tuer cet imbécile, » se dit le sultan pris de réflexion. Il lui vint même à la pensée qu'Ondinette pourrait bien avoir raison ; alors, se tournant vers l'homme rouge :

— Homard, dit-il, arrête les bâtons.

Homard se mit à la fenêtre, fit un signe et les cris cessèrent. Le sultan continua :

— Tuer ce pauvre, cela ne rapportera pas grand'chose au trésor ; le mieux serait d'en tirer un parti utile à la société et profitable au prince. Tu vas — dit-il à Homard — conduire ce drôle aux mines, d'où il tirera de l'or pour l'Etat et des diamants pour ma couronne. N'est-il pas humiliant pour les sujets de mon empire que, de tous les empereurs et rois d'Orient et d'Occident, ce soit moi qui aie la moins brillante ; mon orgueil s'en révolte, je ne saurais supporter plus longtemps une telle infériorité. Tu diras donc à ce grâcié qu'il sortira des mines le jour où il découvrira le plus beau des diamants qu'on ait tirés jusqu'ici des entrailles de la terre.

— Oui, ô le plus généreux des princes ! répondit l'homme rouge.

Et il s'éloigna pour exécuter les ordres de son maître.

## II

Il est certains caractères, certaines physionomies à qui l'on passe toutes les audaces, les plus étranges familiarités. Il suffit pour cela de les voir une minute, de les entendre une seule fois. Telle était Ondinette, nommée ainsi pour l'ardeur avec laquelle elle arrosait tulipes, œillets, laitues que son père cultivait.

Le sultan Pince-Oreille avait pour cette petite fille, enjouée, babillarde et vive comme un oiseau, une de ces faiblesses inexplicables. Cela tenait peut-être à ce qu'il l'avait vue, tout enfant, jouer, jaser, s'asseoir sur les marches de son palais ; et, quand on saura que ce prince avait près de quatre-vingts ans, on comprendra qu'il était tout naturel qu'il s'amusât au babillage, et qu'il tolérât les familiarités de cette ravissante petite créature qui s'appelait Ondinette.

## III

C'était par un beau jour de fête. Tout le monde était gai, tout le monde endimanché. Cependant, tout le monde n'était pas heureux.

Cinq enfants et leur mère, la face au soleil, les genoux dans la poussière, imploraient la charité publique, plus du regard que de la parole. De temps en temps ils murmuraient : « Allah ! gloire au prophète ! » Cette mère et le spectacle de cette tristesse faisaient véritablement pitié, et prouvaient une fois de plus combien les cœurs sont durs aussi bien en Asie qu'ailleurs. Les bourses ne se déliaient pas volontiers pour ces malheureux, dont le père fouillait les mines au profit du prince et de l'Etat.

Comme tout bon musulman, le sultan Pince-Oreille se rendait à pied à la sainte mosquée. Ondinette s'y rendait de son côté, bien simplement vêtue. Fort riche, en revanche, était le costume du sultan. Le visage du prince, encadré dans une barbe blanche, longue et ondulée, rayonnait alors d'une sorte de douceur majestueuse.

Cependant il jeta sur le groupe infortuné un regard indifférent. Ce n'était pas chez lui dureté de cœur ; mais, n'ayant jamais réfléchi sur les avantages de la fortune, ni sur les inconvénients de la pauvreté, sans penser que tout était pour le mieux, il ne pensait pas non plus que tout fût si mauvais.

« L'humanité a ses malheureux, se disait-il en ce moment ; elle a ses abjections, ses misères, comme le ciel a ses grêles et ses orages, comme le sol qui produit les grands cèdres a ses champignons vénéneux, selon les lois de la fatalité. Qu'y faire ? »

Il allait donc passer outre, après ce beau raisonnement, quand la petite Ondinette, qui ne raisonnait pas du tout, se jeta résolument en avant et, pour ainsi dire, sous les pas du sultan Pince-Oreille, lequel alors avait aux pieds de magnifiques babouches de velours cramoisi, toutes brodées de soie et d'or et semées de pierres précieuses.

Ondinette, à genoux dans la poussière, porta ses lèvres sur la pantoufle du sultan Pince-Oreille, qui souriait et la regardait faire avec curiosité. Alors Ondinette se mit à cueillir tranquillement non des roses, mais quelques-uns des diamants qui brillaient dans la soie et l'or dont était chaussé le sultan Pince-Oreille ; puis, se relevant avec agilité, elle courut les offrir à ces pauvres, leur disant :

— Mes chers petits amis, remerciez notre bon sultan qui vous donne ceci au nom du saint prophète.

Cette leçon et cette audace, qui eussent fait tomber même la tête d'un derviche, firent sourire Pince-Oreille. Cela lui parut si original, si gai, qu'il entra dans la sainte mosquée comme s'il eût été porté dans les bras de quelque bon génie ; et quand il passa sous ces hauts portiques, il lui sembla qu'il avait grandi d'une soudée.

Au même instant, une vieille esclave, d'autres disent une fée, nommée Panama, s'approcha d'Ondinette et dit en lui présentant une rose blanche :

— Bonne petite fille, prends cette fleur. Selon l'usage que tu en sauras faire, tu seras reine, riche et aimée ; mais à peine auras-tu formé deux souhaits que cette fleur perdra sa puissance occulte. Adieu, ma chère enfant !

— Merci, bonne Panama ! fit Ondinette en souriant d'un petit sourire d'incrédulité.

Cependant elle fixa la rose mystérieuse à sa ceinture, et suivit la foule à la sainte mosquée.

Savinien LAPOINTE.

(La fin au prochain numéro.)



## REVUE DES MAGASINS

Aujourd'hui que le règne de la broderie est proclamé par la mode, les femmes n'ont plus qu'une seule préoccupation : trouver de jolies broderies, de nouveaux dessins et des aspects différents.

Non-seulement la broderie est, comme par le passé, appliquée à tous les objets de linge et de lingerie, mais encore elle est employée à garnir le costume. Polonaises, cuirasses, écharpes, robes princesse, etc., sont tantôt brodées à même l'étoffe, tantôt ornées d'entre-deux et de volants brodés. Les genres de broderies sont assez variés : plumetis bien bourré, passé, jours et applications, voilà les principaux. Ces dernières surtout jouissent d'un succès particulier. Nous en avons vu de charmants spécimens dans la maison GESSAT-AUBRY, parfaitement outillée pour tout ce qui concerne la broderie.

En s'adressant à cette maison (rue Saint-Honoré, 332), nos lectrices sont assurées d'y trouver le choix, la variété et la nouveauté en fait de broderies; il y en a de noires, de blanches, de couleur même. Le goût seul décide de ce qu'on doit adopter, et les dames qui le veulent n'ont qu'à se confier entièrement à M<sup>me</sup> Gessat, dont le concours est extrêmement précieux en cette circonstance. L'expérience qu'elle a de la broderie, les nombreuses commandes qu'elle reçoit journalièrement la mettent à même de mieux juger les effets qu'une autre personne.

Nous ajouterons que M<sup>me</sup> Gessat se charge de faire broder sur n'importe quelle étoffe qu'on voudra lui fournir.

— Le *Corset Sultane* se fait toujours très-long et presque toujours avec la *Ceinture Jeanne-d'Arc*, indispensable, à notre avis, pour allonger la taille. A la chaleur du corps, cette ceinture se dilate et en suit tous les mouvements. Un corset tout en coutil, et aussi long que le corset *Sultane*, complété par la ceinture cuirasse, n'offrirait pas les mêmes avantages de souplesse. Nous nous plaisons à le constater pour la glorification de M. DE PLUMENT et le plus grand avantage de nos lectrices.

N'oublions pas de noter, en passant, que le *corset-cage*, d'un « porter », si agréable pendant les chaleurs de l'été et en soirée, a subi les mêmes modifications heureuses que le corset *Sultane*, et, par conséquent, allonge la taille au goût du jour. Nous ajouterons aussi que les femmes dont la position intéressante exige certains ménagements trouveront chez M. de Plument des corsets spéciaux, avec de larges élastiques devant et ouverts sur les hanches.

Le succès obtenu par les gentils jupons de percale de cette maison lui a donné l'idée de tenir le jupon d'hiver : elle en a en soie, en cachemire et en alpaga, avec garnitures et dispositions variées de volants, de plissés, de bouillons et de coulissés. M. de Plument a eu, en outre, une heureuse idée, celle de faire des volants séparés, se montant à la robe en dessous, ce qui soutient la traîne et évite de mettre un lourd jupon.

Nous terminerons notre visite rue Vivienne, 33, en revenant sur ce que nous avons dit et redit des ceintures cuirasses indépendantes. La maison de Plument, d'après les nombreuses demandes qui lui sont parvenues à ce sujet, s'est décidée à en établir; on peut donc sûrement lui en faire la commande aujourd'hui. Le modèle qu'on nous a montré est une ceinture plate de 25 à 30 centimètres qui emboîte bien les hanches, et à laquelle on peut coudre n'importe quel jupon.

— Nous ne saurions trop le répéter, le *lait antéphélique* de CANDÈS n'est pas un fard, c'est une excellente eau de toilette, qui enlève à la peau toutes ses déficiences et lui donne une blancheur et une fraîcheur délicieuses.

Pour tirer un certain fruit du *lait antéphélique*; il faut s'en servir journalièrement après qu'on s'est préalablement débarbouillée. On mélange ce produit de trois quarts d'eau ordinaire, qui devient toute blanche; puis on lotionne légèrement avec cette mixture, laquelle pénètre si bien dans les pores que la peau sort transformée de ce bain virginal.

Contrairement à bien d'autres produits non moins célèbres, le *lait antéphélique* est encore entre les mains de son inventeur, M. Candès (boulevard Saint-Denis, 26), qui se plaît à constater le succès sans pareil dont jouit ce produit, non-seulement en France, mais partout à l'étranger.

L'usage seul du *lait antéphélique* dispense de l'emploi des poudres de riz; c'est, pour bien des personnes, une raison suffisante pour employer ce liquide de préférence. Il coûte 5 francs le flacon : ce n'est pas énorme pour arriver à de si beaux résultats.

## SPÉCIALITÉS

Nous recommandons comme un excellent produit l'*Huile de Macassar*, dont le succès ne s'est jamais démenti pendant la longue durée de son existence. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure qu'il rend soyeuse et souple et à laquelle il donne un lustre admirable. L'*Huile de Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles; enfin cette composition extra-délicate qui vient directement d'Angleterre, offre encore l'avantage de prévenir la *décoloration des cheveux*. De pareilles qualités dispensent de tout commentaire en faveur d'un produit aussi rare.

Les personnes qui désirent se le procurer demanderont le *Rowland's Macassar Oil* : à Londres, Hatton Garden, 20; — à Paris, chez M<sup>me</sup> veuve Lamar, rue Saint-Denis, 151 (dépôt principal pour la vente en gros); Guérlain, rue de la Paix, 15; Hogg, rue Castiglione, 2; Roberts, place Vendôme, 23; Swann, rue Castiglione, 2; C. Fay, rue de la Paix, 9; et enfin chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France.

Se bien défier des produits vendus sous le nom de Bowlands. Les flacons de l'*Huile de Macassar* sont recouverts de la signature : *A. Rowland and sons*, en encre rouge.

## A NOS ABONNÉES

Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire, mais le mal vient trop souvent de ce qu'en nous écrivant, soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. AD. GOUBAUD ET FILS et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

AD. G. ET FILS.

SOMMAIRE DU 3<sup>e</sup> NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Échos de la mode, par E. C. — Lettres d'une douairière, par M<sup>me</sup> DE BASSANVILLE. — Le nid, par NYL. — Théâtres, par HOP-FROG. — *Les absents n'ont pas tort*, histoire parisienne, par M. Alfred DES ESSARTS. — *Le sultan Pince-Oreille*, conte, par M. Savinien LAPOINTE. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1354, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de château. — Patron coupé d'après la gravure G. n° 667, fig. 1 (annexe spéciale aux éditions n° 2 et n° 3) : modèle de *Duster-coat*.

Dans le texte : P. n° 329, dessin de M. E. PRÉVAL : robe princesse. — G. n° 673, dessin de M. E. THURIX : toilette de réception et toilette de visite. — G. n° 674 : dessin de M. E. THURIX : toilettes de diner.

Voici le sommaire du numéro 10 du journal *La Jeune Mère* (1<sup>er</sup> août 1876.) Rédacteur en chef, D<sup>r</sup> BROCHARD.

TEXTE : Causerie du Docteur (*Avec du vinaigre*). — L'éducation du nouveau-né (*Bains de mer*). — Règles à suivre. — Les Grèches de Paris. — Société nationale d'encouragement au bien. — Correspondance. — *Le Nid*, poésie. — Nouvelles.

Bureaux : E. Plon et C<sup>ie</sup>, éditeurs, rue Garancière, 10, Paris. — Prix d'abonnement : un an, 6 fr.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode, qui se pique de politique, — à sa façon, — a depuis quelque temps porté ses regards vers l'Orient; elle a été jusqu'à fouiller dans le passé et le présent des harems, avec l'espoir d'y trouver des éléments nouveaux dignes de son imagination fantaisiste. Qu'en sortira-t-il? nous ne savons trop; pourtant nous pouvons prévoir que les turbans de gaze, les broderies d'or, les sequins, etc., seront fort en jeu dans les prochaines créations de la mode.

Nos lectrices connaissent déjà le chapeau *Serbe*, sorte de calotte grecque, en feutre ou velours, entortillée de gaze ou de tulle formant turban et qui revient se nouer devant. Un essai un peu imparfait en a été tenté aux bains de mer, comme nous l'avons déjà dit, et il y a pleinement réussi.

Les sequins d'or disposés en franges seront fort bien utilisés, cette saison, par les monstres; elles comptent s'en servir pour border la passe de certains chapeaux élégants: les chapeaux de théâtre, par exemple. Ces sequins, tombant sur un tour de tête bien vapoureux, en tulle blanc ruché, ne manqueraient pas de charme, il nous semble; mais il ne faudrait pas qu'on en abusât.

Ce ne sera pas, du reste, la seule façon d'employer le sequin, qui certainement trouvera sa place en collier, en bracelet, en boucles d'oreille — nous en avons déjà beaucoup vu — et en garniture originale de vêtement ou de costume. On nous a même signalé une nouvelle création dont le nom est bien de circonstance: c'est la veste *Validé*. Nous aurons sans doute occasion d'en reparler.

Le plus grand succès attend le chapeau de feutre à long poil soyeux et le chapeau de peluche; ce dernier surtout est plein de coquetterie et seyant au possible. Ce tissu est doux au visage, agréable à l'œil. Qu'elle soit blanche ou brune, rose ou bleue, rouge ou vert bouteille, la peluche offre toujours ce même *bourru* soyeux, aux reflets chatoyants, qui forme son caractère propre. Un des avantages du chapeau de cette nature, c'est qu'il demande peu de garnitures.

Le col et la manchette Louis XIII, dont nous avons annoncé l'apparition à la fin de l'hiver dernier, se montrent de nouveau à l'horizon. Espérons que, cette fois, on les accueillera plus favorablement; il y a assez longtemps — les *LINGÈRES* peuvent en témoigner — que les femmes portent des cols d'homme, pour qu'elles reviennent à des allures plus féminines. Un col rabattu, dégageant le cou et laissant voir un peu de beau linge avec broderie ou dentelle, nous semble plus favorable à la beauté.

Le col Louis XIII moderne, monté sur un poignet, est large et rabattu tout autour, en s'arrondissant jusqu'au bouton qui le ferme devant. On le fait en fine toile, entouré de deux rangs de piqûres, ou garni de dentelle épaisse. Ce serait d'une rare élégance que de le porter en guipure ancienne. La manchette, assortie nécessairement au col, se porte sur une manche de robe boutonnée au poignet.

D'autres cols rabattus se recommandent à l'attention de nos lectrices; nous citerons, entre autres, le col *Adélaïde*, dont le genre rappelle la mode de 1830. Ce modèle, en organdi très-fin, brodé et garni de valenciennes, est posé sur un col de foulard blanc ou rose, sur lequel il forme transparent; le devant se prolonge comme une sorte de barbe double que l'on noue devant en guise de cravate.

Pour dîner, lunch, théâtre, etc., on fait de gracieuses collerettes et de jolis fichus. Les premières se composent d'un plissé de crêpe lisse ruché, voilé

de dentelle, avec un jabot faisant suite pour le devant du corsage. Ce jabot est composé d'un bouillonné de gaze argentée, de nuance très-pâle, bleue, rose, etc., entremêlée de dentelle et terminé par un nœud. Voilà le genre, mais on en varie la disposition, et toujours la sous-manche ou la manchette s'y rapporte complètement.

Comme fichu, nous signalerons un gracieux modèle qui nous a plu tout de suite: sur un poignet d'organdi de cinq centimètres est monté un plissé de crêpe lisse; puis vient se fixer au pied du



P. N° 331. — FICHU-MANTILLE POUR DINER OU SOIRÉE.



plissé, par derrière, un chou de blonde blanche. La blonde forme ensuite un coquillé qui côtoie le plissé, les coquilles s'inclinent de chaque côté à plat, et le tout se termine par un nœud de ruban. C'est extrêmement simple à faire et d'un ensemble charmant. La sous-manche est combinée de la même façon pour manche de robe Louis XV, la seule admise le soir.

On nous écrit de tous côtés pour savoir quelle sera la forme des manteaux d'hiver; nous ne saurions mieux faire que de répondre ici à nos aimables correspondantes.

Et d'abord, vidons une question toute particulière. — Une ronde en velours, garnie de zibeline, peut-elle se porter dans la rue? — Oui et non. Un vêtement de cette nature, s'il est beau, se porte à Paris le soir, pour aller dans le monde ou au théâtre; mais il ne serait pas élégant de le mettre dans le jour, à moins qu'on ne soit plus jeune.

Quant à la nature des nouvelles confections, ainsi que nous le pressentions, la plupart sont longues et amples.

Le paletot droit en faille, doublé de dos de gris et bordé d'une belle fourrure, sera toujours fort bien porté par les jeunes. Le paletot-cuirasse, forme sac, descendant aux genoux et fermé devant par deux rangs de boutons, est le vêtement courant, celui que portent la généralité des Parisiennes.

Enfin, il y a un nouveau et très-joli modèle que nos lectrices pourront voir sur notre grand Panorama des modes d'automne et d'hiver et qui a nom: manteau *Douairière*. La forme en est très-ample; elle comprend des devants tout droits, un dos et des manches, genre dolman, avec une jupe ronde et plate, montée sous cette espèce de dolman. Cette dernière partie ne dépasse pas en longueur les devants, auxquels elle est assujettie par la couture de côté. De petits galons étroits et une jolie fourrure ornent tous les bords de ce riche manteau, qui convient surtout à une femme sortie de la seconde jeunesse.

— Portera-t-on encore la poche? nous demandent quelques-unes de nos lectrices. — Oui, certes, et très-variée. Elle constitue même un des côtés piquants de la physionomie du costume actuel, et sa garniture doit se rapporter entièrement à celle de la manche. Plus une polonaise, par exemple, offre de simplicité, et plus la poche et la manche devront être garnies.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 331.

FICHU-MANTILLE POUR DINER OU SOIRÉE. — Ce joli modèle est en blonde espagnole blanche et surah cardinal. Le corps principal est une pèlerine à pans arrondis, dont l'un est beaucoup plus long que l'autre. Un double col de surah orne la partie supérieure, avec des ruches intérieures en tulle de soie; des nœuds papillon en ruban de même nuance s'étagent sur l'épaule gauche. Les pans du fichu sont noués au bas du col; l'un retombe flottant, l'autre est drapé de côté au bas de la taille, où il se trouve fixé avec la poche. Celle-ci, en surah cardinal, est un véritable sac garni dans le haut d'un parement rabattu, et dans le bas d'un nœud de ruban; deux montants de ruban fixent le sac à la taille du corsage. Les sous-manches de la robe sont assorties aux ruches du fichu.

DG. N° 682.

NOUVEAUX MODÈLES DE COSTUMES, CONFECTIONS ET MODES D'AUTOMNE. — 1. Jeune garçon de sept ans. — Costume en drap bleu marine, garni de galons blancs. — Pantalon court dépassant seulement le genou, fendu sur le côté, dans le bas, avec deux boutons de nacre. Blouse droite, sans autres

coutures que celles des épaules et des dessous de bras. Le bas, fendu sur les côtés comme le pantalon, est comme lui orné de boutons. — Ceinture de cuir blanc serrant la taille. — Large col à la Colin, en toile bleue lisérée de blanc, formant deux pans (à la façon d'une cravate) négligemment noués devant. — Chapeau genre *Béarnais*, en feutre bleu, garni de velours noir et de houppettes de soie assortie.

2 et 3. — Paletot *Montenegro* (vu de face et de dos). — Ce vêtement est en drap velours gris. Les devants sont ceux d'un paletot ordinaire, à l'exception de la partie droite, qui se prolonge au milieu en longue pointe; celle-ci va jusque derrière se boutonner au milieu en réunissant les plis. Le dos du paletot est fait avec un pli Watteau, que l'on retourne vers le milieu de la hauteur en le fixant par un bouton de velours. Un velours très-étroit suit tous les bords du vêtement en soulignant l'ourlet. Col rabattu en velours. Parement de velours aux manches; poche carrée, également en velours, dans le bas du vêtement; nœuds de ruban gris comme ornement. — Cette jolie confection est posée sur un costume de cachemire et faille noire, dont le jupon est entouré d'un volant et d'un bouillonné à double tête. — Lingerie plate en toile et cravate à nœud marin. — Chapeau de feutre noir; passe diadème; le fond pointu, arrondi à l'extrémité. Ruche en faille crème dessous, tout autour; torsade et nœuds de ruban dessus, avec plumes de coq ou héron.

4. Costume *Hongrois* en drap du Thibet vert bouteille. — Jupon ras-terre, sans garniture, ample et très-ondoyant du bas. — Seconde jupe courte et ronde jusque derrière, où elle forme une traîne qui se relève en passant dans un anneau de fourrure. — Paletot cuirasse demi-ajusté, garni devant de deux bandes de renard argenté; ces bandes passent sur les épaules en formant, d'un côté, l'anneau ci-dessus indiqué, et de l'autre plusieurs boucles plates. Un bracelet de même fourrure entoure le bas de la manche. — Lingerie en toile. — Capote de velours gros vert. Fond mou formant bavolet; passe coulissée, doublée dessous de satin vert clair. Bandeau de feuillage en velours de plusieurs teintes sur le sommet, et touffe de roses rouges sur le côté derrière. Brides mentonnières en ruban gros vert assorti.

5. Manteau *Abbesse* en velours côtelé marron foncé. — La forme de ce vêtement est celle d'un paletot non ajusté devant et derrière, et fendu par en bas de chaque côté. La manche, très-compiquée, comprend une manche pagode large du bas, à laquelle tient, du haut jusqu'à la couture du coude, une autre partie terminée en carré. Une cordelière se déroule en anneaux entrelacés entre les deux parties de la manche. Une belle passementerie à jour, avec haute frange grillée, orne tous les bords du vêtement. — Robe de cachemire gris feutre, entourée dans le bas d'un volant dont la tête est soutenue par un biais. — Lingerie plissée et festonnée, en fine percale à mille raies rouges et blanches. — Capote de velours noir à passe diadème, bordée de faille caroubier; plume de cette nuance posée à cheval sur le dessus, avec réunion de coques de ruban assorti, disposés au pied de la plume.

6. Costume *Capitan* en velours frappé et faille réséda. — Jupon à traîne, avec grand volant plissé derrière, garni devant d'un petit volant plissé, puis de trois volants plats à bords découpés. — Grande confection non ajustée. Le milieu devant est en velours frappé; il se termine en pointe arrondie. Les côtés de ce même devant, drapés et relevés dans la couture de côté, sont en cachemire. Le dos a une couture au milieu; deux revers de velours frappé se rabattent de chaque côté, en soulevant le bas en plusieurs drapés qui se répètent sur le côté avec ceux des devants. Manche du dolman et pèlerine drapée derrière, avec cordelière à glands sur l'épaule. Une belle frange à double grelot orne tous les bords du vêtement. — Lingerie en organdi ruché. — Chapeau de feutre à passe relevée d'un côté. Une plume blanche part de ce point et s'en va serpentant sous le chapeau jusque derrière; plume semblable dessus.

7. Paletot de jeune fille, en drap gris foncé. — Ce vêtement est de forme demi-ajustée, fendu dans le bas derrière, et à manches rondes. Le milieu du dos, en velours côtelé, forme deux petites basques superposées. Des bandes étroites de même velours sont posées sur les bords et encadrent la partie du dos que nous venons d'indiquer. La poche est faite de ce velours, ainsi que le parement et les manches. — Robe princesse en drap bleu pâle, sans garniture. — Lingerie festonnée et ruchée. — Chapeau à passe de velours bleu et fond mou en surah gris, orné dessus et dessous de clochettes de velours rosé.





1355<sup>F</sup>

*Jules David*

*L'Éclair, imp. r. de la Harpe, 66*

*Bonnard*

*M. Goussard & Fils Ed<sup>rs</sup> Paris*

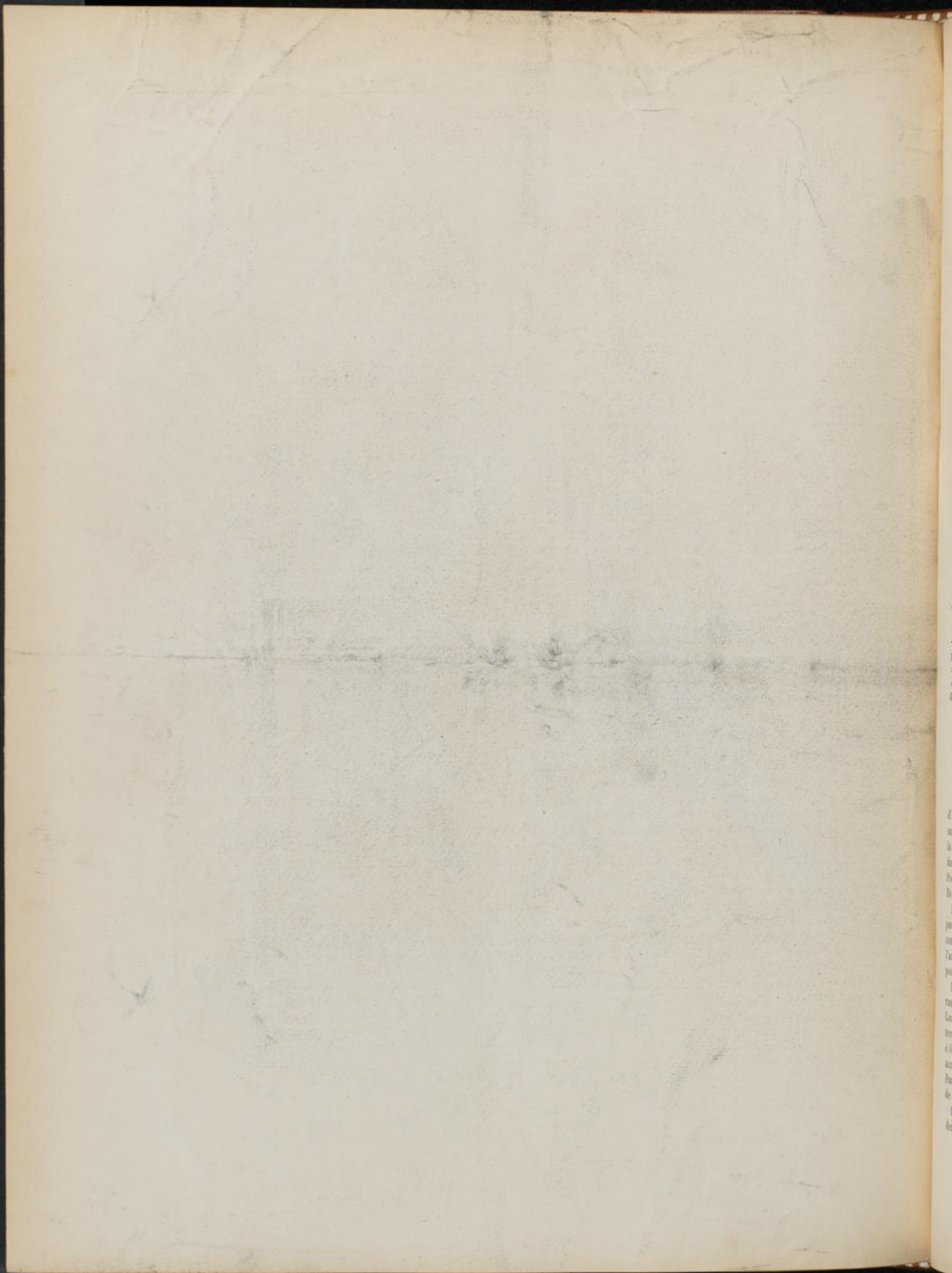
## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffure de Femme, Paroisse et Costumes d'Enfants de M<sup>r</sup>. Morison, r. d'Antin, 14.  
 Couture-Rigente de M<sup>me</sup>. De Vertus Sœurs, r. Aubert, 12 - Parfums de Ed. Pinaud, Boul. des Filles-du-Calvaire, 30.  
 Machines à coudre de H. Seeling, B<sup>te</sup>. Sebastopol, 70, et r. N<sup>o</sup>. des P<sup>tes</sup>. Champs, 79.*

Entered at Stationer's Hall







## Description de la gravure coloriée n° 1355 E.

## TOILETTES D'AUTOMNE.

1. Costume en sicilienne grise de deux tons, pour fillette de sept à huit ans. — Robe princesse devant avec garniture de boutons; dos à basque et jupe plissée au milieu derrière. Deux plissés ornent le bas de la jupe avec un rouleauté au-dessus; ce rouleauté encadre les devants et, bordant les épaules, va surmonter deux plissés qui terminent la basque. Nœud de ruban sous cette dernière, ainsi qu'en haut et en bas de la poche. Double plissé autour des manches. — Lingerie en nansouck festonné. — Chapeau de feutre entouré de ruban gris et garni d'une rose. — Bas écossais et demi-bottes en chevreau noir.

2. Costume en cachemire brun carmélite et cachemire vert électrique. — Jupou à traîne, entouré d'un volant dont le bord est «roulé», puis d'un plissé, tous deux surmontés d'un ruché de cachemire vert à bords rouleautés, lequel est fixé par le milieu au moyen d'un liséré. De ce ruché, par derrière, s'échappe un coquillé de plissés. Deux écharpes aux deux couleurs, drapées ensemble et terminées par une frange verte, garnissent en biais le devant du jupon, qu'elles soulèvent en pouff derrière. Poche garnie de franges vertes sur le côté. — Cuirasse à plastron vert devant, où elle est couverte d'un grillage en cordelières marron. Même disposition pour le dessus des manches, qui se terminent en sabot avec un plissé garni d'un nœud de ruban. — Lingerie plissée en batiste. — Chapeau de feutre crème, incliné à la *Marie-Stuart*. Garniture de velours noir disposé en nœud alsacien et de fleurs jardinière.

3. Costume en foulard bleu marine de deux tons, pour fillette de huit à dix ans. — Jupou entouré derrière de trois petits volants à tête, avec «montants» coulissés sur les côtés et nœuds en échelle au milieu. — Cuirasse avec léger écart dans le bas devant et nœuds de ruban continuant la disposition du jupon. Un volant à tête coulissée simule la herthe dans le milieu du corsage; même garniture au bas des manches. — Lingerie festonnée et ruchée. — Chapeau de feutre blanc, garni de ruban de velours bleu et d'une plume blanche. — Bas de fil d'Ecosse à rayures bleues.

4. Costume en drap-feutre havane, pour petit garçon de quatre à six ans. — Vêtement de forme princesse demi-ajustée, semblable à un paletot. Des pattes bordées de soie le ferment par devant et ornent le dessus des manches avec de petits boutons de soie. Plissé de soie au bas du vêtement derrière et nœud de ceinture en velours noir. — Lingerie fermée en toile fine. — Chapeau de feutre havane et ruban de velours noir.

## CHRONIQUE MONDAINE

Il y a beaucoup d'étrangers en ce moment à Paris, beaucoup d'Anglais, d'Américains, d'Espagnols et d'Allemands. Les Anglais surtout sont très-nombreux. On en rencontre partout; ils exploitent la capitale et ses banlieues. Nous en avons vu qui pérambulaient dans la vallée de l'Étang, un lieu ignoré même de la plupart des Parisiens, et pourtant c'est joli, ombreux et frais comme la Suisse. Ils affluent sur le boulevard et dans nos promenades.

Il y a dans les habitudes parisiennes quelque chose qui leur plaît par-dessus tout: c'est la vie du *déhors*. Les Anglaises sont heureuses comme des écoliers en congé, lorsqu'elles peuvent s'asseoir sous l'auvent d'un de nos cafés en vogue pour y prendre des glaces ou pour déjeuner en plein air!

La liberté octroyée aux femmes de hanter les cafés et les restaurants commence à se pratiquer même en Angleterre. Les dames, à Londres, ne vont pas encore dans les tavernes, mais elles se montrent volontiers dans un ou deux restaurants en vogue pour y dîner à la française. Elles ont de plus une tendance aujourd'hui très-accusée, non-seulement à modeler leurs toilettes sur celles des Parisiennes, mais à prendre le plus possible de leurs manières et de leur tenue.

Il y a là un motif pour les dames françaises de s'observer et de perfectionner même le mérite qui leur vaut une si flatteuse dis-

inction. A ce point de vue, peut-être conviendrait-il de rappeler certaines petites assertions critiques qui ont été parfois risquées à leur sujet par des observateurs étrangers. Elles jugeraient de l'importance qu'elles doivent y attacher.

Le prince de Ligne, tout en rendant pleine justice à la grâce des femmes françaises, prétendait cependant que cette grâce avait souvent quelque chose de *prévu* qui nuisait à son effet. Il assurait qu'on pouvait toujours voir venir, en causant avec elles, un mouvement de bras ou une inclinaison de tête.

Nous ne croyons cette observation rigoureusement vraie qu'à l'égard des Françaises qui manquent d'esprit, et nous dirons, dans leur intérêt, en quoi il leur serait facile de ne pas toucher aux limites du reproche qu'elles justifient exceptionnellement. Le moyen consisterait, entre autres, à éviter le retour trop fréquent de certains gestes pour lesquels elles semblent avoir une prédilection étudiée: par exemple, croiser les bras de manière à ce que l'extrémité des doigts d'une main touche au coude de l'autre bras; se déganter sans propos, quand elles ont une jolie main, pour rajuster quelque désordre supposé dans leur coiffure; jouer en causant avec les doigts, en promenant le pouce itérativement sur le médium ou l'annulaire; se toucher machinalement le menton, ou bien encore se passer un doigt sur le haut du front.

Tout cela est de pratique habituelle chez une foule de Parisiennes. Cela leur est aussi familier que certaines façons de parler qui, par l'exagération creuse des épithètes et des adverbes, donnent à leur phrase une sonorité vide de sens qui fatigue. Les mots dont elles font un emploi machinal, tels que «délucieux, épouvantable, fabuleux, spécial, *c'est-à-dire que*,» sont en très-grand nombre. Mais là n'est pas le plus sérieux reproche qui ait été formulé.

Aujourd'hui, les femmes, par suite des notions encyclopédiques qu'on fait entrer dans l'éducation qu'elles reçoivent, commencent à parler de tout avec une verve qui ne perdrait rien à être modérée: politique, sciences, beaux-arts, voyages, etc. Elles parlent de tout comme en peuvent parler des personnes douées d'imagination, mais à qui le temps ou la vocation vraie manquent pour approfondir. Leur conversation perd ainsi de ce charme qu'elles savent si bien jeter sur des questions qui tiennent à l'esprit et au sentiment. Il est probable qu'elles gagneront beaucoup à comprendre tout le préjudice qu'elles se causent en se laissant aller au désir de paraître érudites et savantes. Les femmes, il ne faut pas l'oublier, sont des ornements dans la vie, et il est dans la nature et le caractère de tout ornement d'être léger et charmant, qu'il soit de marbre, de bois ou d'or.

Les étrangers qui visitent Paris à cette période de l'année sont bien avisés. Paris, au mois de septembre, a une physionomie particulière. Ce n'est pas encore l'automne et ce n'est plus l'été. La température est douce. Ceux qui reviennent du Midi la trouvent rafraîchissante, ceux qui arrivent du Nord la trouvent tiède et bien-faisante. Les théâtres inaugurent leur saison et combinent à qui mieux mieux leurs attractions. Septembre est le mois où les richesses gastronomiques abondent. Les courses au bois de Boulogne, qui nous reviennent, rappellent à Paris bon nombre de nos notoriétés, et lui rendent épisodiquement de son animation et de son élégance; enfin, les excursions campagnardes ont encore de très-vives attractions.

Nous sommes presque à la fin de septembre, et les derniers échos de la saison des bains de mer nous arrivent de Dieppe. Cette station thermale a été moins fréquentée que l'année dernière, et, selon le mot d'une dame appartenant au *high life*, on n'y a trouvé «presque pas d'élégance.»

Cependant Dieppe a été doté d'un *Bank* touchant au Casino et fort bien établi; le Casino a été remis à neuf, embelli, orné. Mais la mode a ses caprices.

Eugène CHAPUS.



## DÉTAILS DE MODES

1. Robe de nansouk pour baby de six mois. — Corsage tout plissé, se boutonnant derrière, et jupe froncée, brodée de trois rangs de larges étoi-



1. Robe de nansouk pour baby.

les à jour. Une broderie assortie forme berthe autour du corsage. — Pour compléter la toilette on ajoute une ceinture en large ruban.



3. Costume de petite fille (vu de face).

2. Tablier en nansouk, plissé devant et froncé derrière où il boutonne ; bandes plissées, garnies de dentelles basses, faisant berthe dans le haut et formant la manche. Quatre rangs de piqûres au-dessus de l'ourlet. Ceinture en nansouk et petite dentelle nouée derrière. (Ce modèle sort, ainsi que le précédent, de chez M<sup>me</sup> Gervais, 9, rue Dauphine.)

3 et 4. Costume de petite fille de quatre à cinq ans, vu de face et de dos. — Il se compose dessous d'une robe anglaise bleu marine et dessus d'un paletot. — La robe, en toile, est garnie d'un haut plissé simulant la jupe. — Le paletot, en alpaga gris, est droit devant et légèrement cintré der-



2. Tablier en nansouk.

rière, où il s'ouvre à partir de la taille. Le haut du dos est décollé en carré ; puis une bande plate, entourée de plissés et formant un col rabattu



4. Costume de petite fille (vu de dos).

devant, encadre et garnit le dos. Ruban bleu au bas des manches et nœuds sur le dessus.

5. Capote de velours épinglé gris perle. Fond mou, plissé dans le bas derrière, terminé par deux rangs de blonde anglaise faisant bavolet : deux rubans gris, noués au milieu derrière, simulent une coulisse. Blonde légè-



rement soutenue au bord de la passe, grimant sur un nœud de velours

ailes aux reflets chatoyants, assorties aux nuances diverses des autres plu-



5. Capote de velours épinglé.

rouge cardinal; celui-ci, pris dans la passe, va se fixer au sommet du chapeau. Brides de ruban assorti au velours.

6. Chapeau tout en plumes. La carcasse en tulle forme un fond bombé

mes, ornent les côtés en aigrette. Barbes mentonnières en gaze blanche.

7. Col montant à coins cornés. Cravate à nœud marin et sous-manche, le tout en toile blanche à bordure de percale écossaise.

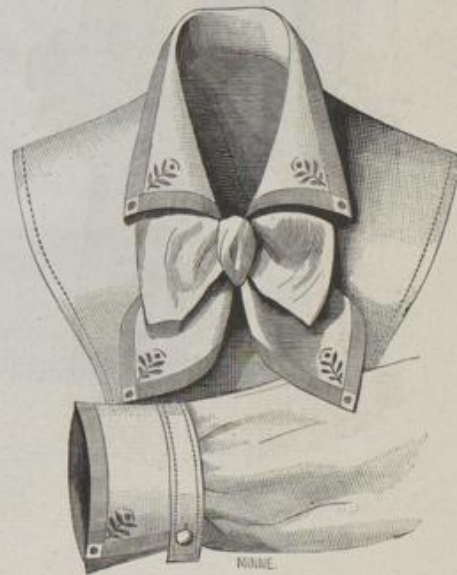


6. Chapeau tout en plumes.



7. Col montant à coins cornés.

et une passe diadème. Sur celle-ci court une bordure en lophophore, tandis que le fond est complètement recouvert de plumes de coq rouges; deux



8. Col paysan en toile.

8. Col paysan en toile, avec bordure imprimée. Nœud de cravate et sous-manche assortis.





PLANCHE LG. N° 682. — NOUVEAUX MODELES DE COSTUMES.





E. DESCHAMPS

REVISIONS ET MODES D'AUTOMNE. — DESCRIPTION, PAGE 458.



## LES ABSENTS N'ONT PAS TORT

(HISTOIRE PARISIENNE. — SUITE.)

Le baron était devenu pâle comme la mort : M. Ristain ne l'avait pas cru sur parole !

— Mon Dieu ! murmura Albertine, qu'avez-vous, monsieur le baron ? Vous paraissez souffrir ?

— Ce n'est rien..., dit avec effort Dimitri, rien du tout, mademoiselle. Peut-être la chaleur... Ne faites pas attention.

Quelques instants après, il demanda la permission de se retirer en promettant au banquier d'aller lui faire sa visite.

A peine fut-il parti qu'Albertine fondit en larmes. La pauvre enfant ! son secret lui pesait trop ; le chagrin l'avait trahi.

— Ma fille ! ma chère fille ! pourquoi pleurer ? De grâce, calme-toi... Voyons, sois raisonnable. Je t'en prie, remets-toi...

Et autres discours qui sont le vocabulaire en usage devant une grande peine, mais qui échouent infailliblement. Est-ce que l'affliction sérieuse entend les paroles consolantes ?

M. Ristain, qui s'épuisait en exhortations, finit par comprendre qu'il devait laisser à cette douleur son libre cours : c'était le meilleur moyen d'en finir. En effet, quand Albertine eut versé à peu près toutes ses larmes, elle se pencha sur l'épaule de son père et lui dit d'une voix toute brisée.

— J'ai honte de moi... Que penseras-tu de ta fille ?

— Remets-toi, et n'envisage pas ainsi les choses. Ta sympathie pour cet étranger n'était pas ignorée de moi. Je ne te la reprocherai pas. Ce serait absurde ; seulement, il est à regretter que tu aies fait porter ton choix sur un homme qui, pour une cause ou pour une autre, vous échappe toujours.

— Tu as raison, cher père, mais ce n'est pas ma faute.

— Nous verrons ce qu'il y aura à faire. Sèche tes yeux. Je t'ai toujours dit que je ne contraindrais en rien ta liberté quant au mariage. Ainsi, mon enfant, si tu penses être heureuse en épousant M. de Schouloff, je n'y mettrai pas d'empêchement.

— Oui, se dit Albertine, mais voudra-t-il de moi ?

## IX

Au moment où le baron rentrait chez lui, Ivan lui remit une lettre portant le timbre de Russie.

Dimitri reconnut tout de suite l'écriture d'Olga ; mais il fut surpris de se sentir à peu près sans émotion. Il posa près de lui, sur sa table, cette lettre qu'il eût précipitamment ouverte, quinze jours auparavant, et il se mit à réfléchir sur les incidents de la soirée.

Il était partagé entre deux sentiments bien distincts : l'enivrement que cause un amour vrai, naïf, profond, — et ensuite la révolte que son honneur éprouvait de la méfiance conçue par M. Ristain à son égard. Il ne se disait pas, — ce qui eût été plus juste, — que lui-même il avait pu donner lieu à cette méfiance, puisqu'il s'était présenté sans titres, ne s'était pas nommé, et n'était pas revenu. Non, il soutenait sa fantaisie dans ce qu'elle avait de bizarre, et il n'en admettait pas les conséquences naturelles. Songeait-il au pauvre M. Ristain, Dimitri s'indignait et frappait du pied ; ramenait-il sa pensée sur l'image touchante d'Albertine, il s'attendrissait et tombait dans la muette contemplation de son rêve intérieur...

Mais cette lettre, cette lettre de Russie, ne l'ouvrirait-il donc pas ? Il allongea négligemment la main, prit la lettre, rompit le cachet et lut ce qui suit :

« Après ce que vous m'avez écrit, après votre départ, ou plutôt votre fuite, je devrais considérer tout comme fini entre nous.

Je me l'étais promis du moins, et je cède, et ma faiblesse l'emporte. Revenez, Dimitri ; je n'ai pu m'habituer à votre absence. Ne soyez pas impitoyable envers une femme qui n'a eu d'autres torts envers vous que ceux de sa jeunesse et d'une coquetterie naturelle à son sexe. Revenez..., ma main est à vous !

» OLGA. »

Quinze jours plus tôt, comme nous le disions tout à l'heure, cette lettre eût jeté Dimitri dans l'enivrement, dans le vertige ; il eût immédiatement pris le chemin le plus court pour retourner à Saint-Petersbourg. Et maintenant, il demeurait froid à côté de cette fougue brûlante ; il ne paraissait plus croire à l'amour, lui qui avait tant souffert !

Il fit l'examen de son cœur, il n'y trouva plus que les cendres de son ancien amour. Et pourquoi ? Parce qu'en vertu de la loi de rénovation, à l'ancien amour avait succédé l'amour nouveau. Dimitri ne pouvait pas même se rejeter sur des remords ; ce nouvel amour, il ne l'avait pas cherché, il l'avait rencontré et subi. Comment cela s'était-il fait ? il l'ignorait. Beau sujet pour devenir fataliste. Vainement, afin de se combattre un peu lui-même, évoqua-t-il Olga dans sa fierté d'autrefois, en lui prêtant le charme inconnu de la soumission ; le masque de la douceur éclatait sur ce visage altier. Malgré lui, le jeune homme se disait « cela n'aurait qu'un temps. »

Mais en revenant à Albertine, il sentait une blessure toute fraîche, une blessure bien cruelle. « Quelle opinion aurait-on de lui plus tard, lorsque, dès à présent, on l'avait estimé assez peu pour mettre en doute sa bonne foi ! Pouvait-il être aux yeux de M. Ristain un gendre sérieux, celui dont la parole avait été récusée ? »

Si Dimitri avait eu un cœur vraiment généreux, il n'eût songé qu'à la jeune fille qu'il avait laissée émue et interdite, pauvre colombe effarouchée ; il n'eût envisagé que la peine d'Albertine ; il eût voulu tarir ses larmes innocentes ; en un mot, il eût été grand et digne.

Il y a si peu d'hommes qui soient grands ! ou bien tant d'hommes le paraissent d'abord, qui bientôt se lassent de leur rôle !...

Dimitri resta donc sous le coup de l'affront qu'il s'exagérait, et cette violente préoccupation lui fit passer une nuit d'insomnie.

Nous ne nous hasarderions pas à parier que, de leur côté, M. Ristain et Albertine eussent dormi beaucoup.

Le lendemain matin, on annonça au baron qu'un monsieur désirait lui parler. Il se dit : « Ce ne peut être que M. de Beauséjour. » Il ne s'était pas trompé.

Le vicomte avait déposé son air folâtre.

— Monsieur le baron... dit-il, après avoir accepté un siège.

— Pardon, interrompit M. de Schouloff, je sais d'avance que vous allez me proposer une rencontre.

— Tout juste. Mais qui vous le fait présumer ?

— Votre visite matinale à un homme qui n'est pas votre ami ; puis le blâme un peu vif que j'ai infligé hier aux gens qui vont à la piste de ceux qu'ils ne connaissent pas.

— Ce sont ces paroles de blâme que je viens vous prier de rétracter.

— Quelle plaisanterie ! dit le baron sans s'émouvoir. Je n'ai jamais rien rétracté, et je ne commencerai pas quand j'ai raison.

— Alors nous nous battons, monsieur. Et comme je suis l'offensé...

— Vous, l'offensé ?

— Je choisis l'épée.

— Cela m'est parfaitement indifférent, dit M. de Schouloff.

— Ah ! ça, se demanda Gontran, est-ce qu'il tire l'épée comme Grisier, lui qui joue la comédie comme Bressant et chante comme Mario ?

Mais, malgré ses travers et sa légèreté, le vicomte était brave, et il dit en se levant :



— Mes deux témoins sont dans votre antichambre. Voulez-vous fixer avec eux le jour, l'heure et le lieu?

— Très-volontiers.

Les arrangements furent conclus, et les témoins se retirèrent enchantés du bon accueil de M. de Schouloff.

Ce dernier, rendu à lui-même par cet incident, dont les conséquences pouvaient être si funestes, n'eut plus qu'une pensée, celle d'écrire une lettre, non pas à Albertine, mais pour Albertine, — ce qui n'est pas la même chose. S'il triomphait, il partirait immédiatement après avoir brûlé ce papier. S'il succombait, son domestique remettrait la lettre à M<sup>lle</sup> Ristain, pour que celle-ci connût combien elle avait été vénérée et aimée.

Cet amour, que Dimitri n'avait pas voulu s'avouer à lui-même, il en sentait dans son cœur le palpitant témoignage, depuis qu'une alternative de vie ou de mort s'était placée devant ses yeux.

## X

Cependant le banquier, comme s'il n'avait pas assez de tourments, recevait du jeune homme grave un billet conçu en ces termes :

« Monsieur,

« D'après la façon dont vous m'avez traité hier au soir, il m'est facile de juger que certaines espérances sont détruites pour moi. Peut-être, en considérant la carrière sérieuse que je suis, pourriez-vous regretter un jour d'avoir repoussé un homme qui ne recherchait la main de mademoiselle votre fille que pour les motifs les plus purs. Quoi qu'il en soit, et afin de vous prouver que je n'ai point de rancune, je puis et veux vous donner un petit avis assez utile. Une rencontre est projetée pour demain entre M. de Beauséjour et le baron de Schouloff. Le sujet est une altercation qui aurait eu lieu hier à l'Opéra, sans doute avant mon arrivée. Je vois avec peine que M. de Schouloff est un duelliste : c'est fâcheux. S'il m'avait défié pour ce que j'ai dit, je l'eusse confondu par mon calme : mes principes immuables condamnent formellement le duel. Je pense, Monsieur, que vous ferez tous les efforts possibles pour arrêter cette malheureuse affaire.

» Agréez, etc.,

» DE FRANCASTEL »

Si M. Ristain n'avait pas dormi, il déjeunerait moins encore. Que faire? Sa perplexité était sans égale. Connaissant maintenant la fierté du baron, il craignait de l'irriter par une intervention malencontreuse. Instruit des sentiments de sa fille, il s'accusait d'inertie s'il n'agissait pas. Des deux côtés il y avait péril : péril à remuer, péril à rester immobile.

Dans cette perplexité, le pauvre homme passa la journée entière enfermé au fond de son cabinet, tournant, retournant le dilemme de vingt façons, de cent façons plutôt, sans aboutir à aucun résultat pratique. Ce n'était plus le *To be or not to be*; c'était le *To go or not to go*. Donnerait-il l'alarme? Garderait-il le silence?

Ce qui l'étonna le plus, ce fut de trouver Albertine très-calmée. Dans la matinée, la douce enfant avait été voir ses bonnes mères du couvent; elle leur avait exposé sa peine et avait reçu d'elles les avis les plus sages et les plus propres à armer le cœur de patience.

— Tiens, dit-elle, sois heureux, cher père, je ne suis plus triste. Ma folie s'en va. Je t'avais affligé, n'est-ce pas?

— O mon enfant!...

— Je t'en demande sincèrement pardon. Cela ne se produira plus jamais. Je serai forte, je serai courageuse. Si le baron renonce à nous voir, s'il part, eh bien! je pourrai garder de lui un

bon souvenir, mais je surmonterai le regret et je me rappellerai qu'avant tout je dois me consacrer à mon père.

Ces paroles, au lieu de consoler M. Ristain, ne servirent qu'à l'épouvanter.

— Mon Dieu! mon Dieu! se dit-il, elle est tranquille aujourd'hui parce qu'elle a reçu d'utiles conseils; elle est tranquille parce qu'elle ignore ce qui se passe. Mais qu'elle vienne à être informée de ce drame, adieu sa placidité, adieu ses belles résolutions. Ah! funeste bal! funeste bal!...

Et le malheureux père était d'autant plus triste que sa fille était plus souriante, d'autant plus terrifié qu'elle avait plus de confiance.

La scène changea le lendemain. — Ce fut Albertine qui, éplorée, une lettre à la main, traversa les appartements, arriva à la chambre de son père, et se laissa tomber à genoux, les deux bras désespérément tendus vers le lit où le banquier venait de s'éveiller en sursaut.

— Mon père, mon père, c'est fini, il va se battre, il s'est battu... Il est mort!

Elle s'affaissa sur elle-même. Aussitôt M. Ristain sonna à briser le cordon. Les domestiques accoururent; on rapporta la jeune fille dans sa chambre; le médecin fut appelé en toute hâte. Albertine avait le délire...

M. Ristain, on le pense, ne s'amusa pas d'abord à lire la lettre qu'il avait ramassée sur le tapis. Plus tard, quand les premiers soins eurent été donnés par le docteur, il voulut, pour juger de l'effet qu'avait pu produire cette lettre, voir ce qu'elle contenait. C'était l'adieu tracé en ces termes par Dimitri :

« Chère Mademoiselle,

« Je ne suis presque pour vous qu'un inconnu, et je n'aurais pas la témérité de vous écrire si je ne trouvais mon excuse dans une circonstance pénible qui peut-être me séparera de vous à jamais. J'ai été provoqué en duel. Il est possible que l'issue de cette rencontre me soit défavorable et je regretterais en mourant de vous laisser sous l'impression de la façon des plus brusques dont je vous ai quittée à l'Opéra. Je l'avoue, j'avais été froissé d'une précaution qui ne m'avait pas paru devoir être prise à l'égard d'un gentilhomme : mais si j'avais mieux réfléchi, je me fusse dit que ce gentilhomme avait eu le premier tort, celui d'avoir agi un peu légèrement envers un homme respectable comme votre père. Je vous prie donc, bonne et aimable demoiselle, de me servir d'interprète et de transmettre toutes mes excuses à M. Ristain.

« Maintenant, laissez-moi vous dire, — et ce ne sera pas choquant pour vous, puisque cette lettre n'est destinée à vous être remise que comme adieu, — laissez-moi vous dire combien j'ai été charmé de votre candeur, si rare en ce siècle. Il est aujourd'hui peu de femmes qui veuillent rester femmes; la plupart abjurent leur plus beau titre et foulent aux pieds leur plus brillant fleuron. Restez toujours ce que vous êtes, Mademoiselle : heureux l'homme dont vous consentirez à partager le sort!

» Adieu. — Celui qui veut vous donner sa dernière pensée.

» DIMITRI. »

Le sens de la lettre de Dimitri, comme on a pu le voir, indique bien qu'elle ne devait être remise à Albertine que si le baron succombait dans le duel. Telle avait été la recommandation faite par M. de Schouloff à son valet de chambre. Or, comment la lettre était-elle arrivée si promptement à son adresse?

Était-ce donc que l'épée du vicomte avait frappé au cœur le malheureux Russe?

Rassurez-vous, lectrices : le cœur du brillant colonel n'avait pas été atteint.



Nous ne vous raconterons pas le duel : car si le public est justement fatigué des descriptions de l'Opéra, il ne l'est pas moins des détails minutieux de pareilles rencontres. Qu'il nous suffise de dire que le baron eut le bras gauche traversé, et que le vicomte eut la main droite percée de part en part. M. de Schouloff eût pu continuer la lutte, mais il eut la générosité de s'en abstenir, le vicomte n'ayant pas l'habitude de tirer de la main gauche. Les témoins déclarèrent l'honneur satisfait, et les deux adversaires allèrent se faire panser.

Mais, encore une fois, comment, après ce résultat, la lettre avait-elle été remise à Albertine ?

Tout simplement parce que le valet de chambre du baron, le plus débonnaire moujik que le sol de la Russie ait jamais porté, avait perdu la tête. Le pauvre garçon ne vit pas plus tôt son maître parti, qu'il se mit à éclater en sanglots et brouilla les recommandations que le baron lui avait faites. Ainsi, il se persuada qu'il était de son devoir de porter au plus vite la lettre destinée à M<sup>lle</sup> Ristain. Il s'élança vers la rue de Provence, et ne s'arrêta pas avant d'avoir remis la missive aux mains de la gouvernante. Après quoi, il s'en revint d'un trait à l'hôtel du Louvre, en pleurant et mugissant tout le long de la route : ce qui ne laissa pas que d'étonner les passants, qui voyaient dans un si terrible désespoir un grand gaillard de cinq pieds dix pouces, vêtu du caftan moscovite, avec ceinture serrée, pantalon flottant, bottes de cuir violet, bonnet fourré. Ce ne fut qu'au moment où son maître lui apparut vivant encore, quoique blessé, que le pauvre Ivan Ivanowitch sentit l'énormité de sa bévue. Il se prosterna aux pieds du baron, et confessa sa faute en recommençant à gémir. Dimitri n'était pas de ces boyards irascibles qui raisonnent d'abord avec le knout. Il sourit tristement et dit :

— Tu as fait une chose fâcheuse. Mais, qui sait ? peut-être Dieu a-t-il voulu se servir de toi, — instrument grossier, — pour un de ses desseins secrets. Seulement (et la commission n'est pas difficile à remplir) tu vas retourner bien vite à l'hôtel de M. Ristain, annoncer que, loin d'être mort, je ne suis que légèrement blessé. Tu m'entends ?

Alfred DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)

## LE SULTAN PINCE-OREILLE

(CONTE. — SUITE ET FIN.)

### IV

Ondinette allait avoir quinze ans. Il y en avait cinq que le pêcheur de corail était aux mines.

Le sultan Pince-Oreille était de plus en plus possédé du désir de voir briller sur sa tête le diamant qui devait humilier les empereurs et rois de l'univers. A mesure qu'il vieillissait, cette passion devenait une véritable maladie, de sorte que pour un oui ou un non il aurait envoyé aux mines ses sujets les plus dévoués.

Personne n'osait l'aborder.

Un jour qu'il s'était emporté jusqu'à menacer son ministre du commerce de l'envoyer rejoindre le pêcheur de corail, Ondinette intervint et dit :

— Bon sultan, apaise ta colère. Je sais où est enfoui le plus beau des diamants que recèlent les entrailles de la terre. Fais-moi conduire aux mines et tu verras.

— Vraiment ! Ondinette, fit le sultan ; serais-tu fée ou magicienne ?

— Peut-être bien, répondit Ondinette en jouant avec la rose blanche que lui avait donnée la vieille esclave.

— Tu me réponds du diamant ?

— Oui, prince.

— Sur tes deux oreilles ?

— Sur mes deux oreilles.

— Que je couperai, si tu mens ?

— Oui, prince.

Le ton résolu d'Ondinette, qui mettait ainsi ses oreilles en gage, séduisit l'imagination du sultan. Ondinette fut conduite aux mines selon son désir. Que s'y passa-t-il ? Nous l'apprendrons bientôt. Toujours est-il que, le jour suivant, elle présentait au sultan enchanté et ravi le diamant merveilleux.

### V

Cependant, chose singulière, à partir de ce jour l'existence du sultan Pince-Oreille ne fut plus qu'un long cauchemar. A peine endormi, il était troublé dans son sommeil par des soupirs, par des plaintes qui s'élevaient de tous les coins et recoins de ses appartements, éclairés par les feux du resplendissant diamant. Le prince, éveillé en sursaut, appelait ses gardes ; on faisait des recherches dans le palais ; mais tous ces soins demeuraient stériles. On ne découvrait rien de la cause de ces plaintes lamentables. Cela dura plusieurs semaines ; de sorte que beaucoup de gens commençaient à se dire tout bas : « Il se pourrait bien que notre bon sultan fût en proie à quelque vision. »

Bientôt un bruit circula autour du palais : c'était qu'Ondinette était une petite sorcière qui avait jeté un mauvais sort au prince Pince-Oreille. Un vieux charlatan, attaché au palais comme médecin des ménageries de Son Altesse, se fit l'interprète des envieux et des jaloux, pour dénoncer la fille du pauvre jardinier au sultan.

— Vous croyez, docteur, répondit Pince-Oreille au savant, vous croyez que cette petite fille, si jolie, si gaie, si aimable, m'a jeté un mauvais sort, et que je dois la faire mourir sous les verges ?

— Oui, prince, répondit sans sourciller l'homme des ménageries impériales.

— Eh ! bien, docteur, s'il en est ainsi, nous allons confondre la drôlesse et jeter ses oreilles aux chiens ; j'ordonne que tous les savants de mon empire, juges et hommes d'État, s'assemblent dès demain dans notre palais, où nous ferons comparaître la coupable ; ensuite nous aviserons.

Le jour venu, toute la cour rassemblée, tous les lettrés, tous les savants réunis, même les favorites, le sultan sur son trône, Ondinette fut introduite.

Un mouvement d'étonnement se produisit dans l'assistance à la vue de cette belle et gracieuse petite personne qui n'avait pour toute parure qu'une simple robe blanche et une rose à sa ceinture ; mais Ondinette avait un talisman irrésistible : la jeunesse, qui vaut bien l'empire du monde, sans parler des qualités du cœur et de l'esprit, qui valent bien des armées.

Autour du prince Pince-Oreille, ce n'étaient que perles, pierres, dentelles, broderies, or et panaches. Les dames ne concevaient pas qu'on fût si jolie avec si peu d'atours. Le sultan Pince-Oreille même, comme subjugué par la beauté et la sérénité de la jeune fille, ne dédaigna point, au grand scandale de ses courtisans, de tendre la main à l'accusée, déclarant cette petite sorcière la plus jolie personne de son royaume.

— Ondinette, lui dit-il, l'État se porte mal, les savants ne comprennent rien à ma maladie ; n'aurais-tu pas dans tes connaissances, parmi les gardeuses d'oies et de pourceaux, quelques-unes de ces sorcières qui savent nous jeter des sorts et qui savent aussi nous en délivrer ?

— Il n'y a rien au monde au-dessus de la puissance des rois, répondit Ondinette avec un petit sourire ironique qui embarrassa Sa Grandeur. Si Son Altesse consultait son vétérinaire ? observa-t-elle avec malice, en jetant un regard de côté sur le charlatan qui l'avait accusée.

Le sultan saisit l'oreille de la jeune espiègle, mais il n'eut pas



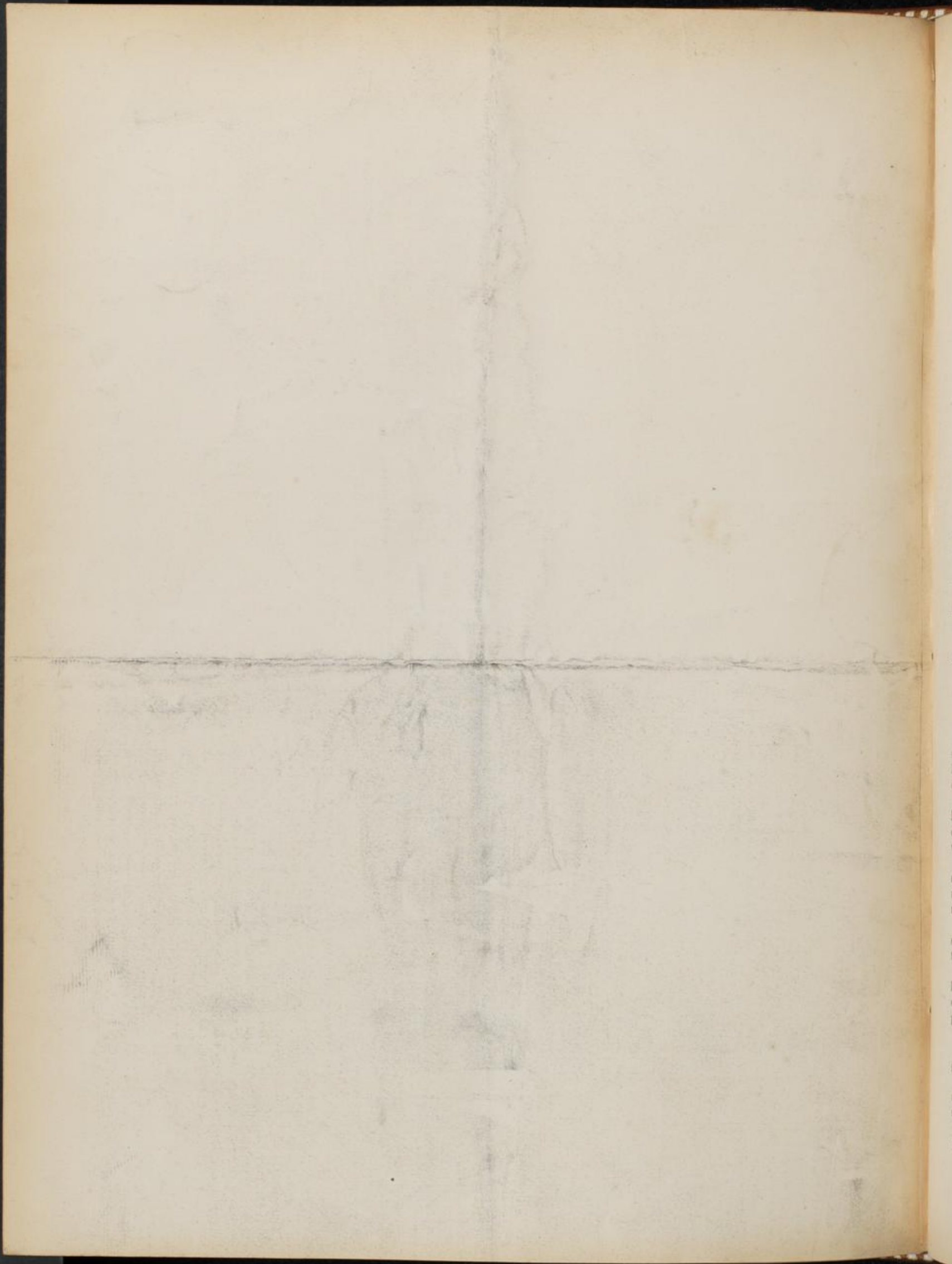


L. N° 97.

Ad Goubaud & fils Editeurs

Imp. H. Lefevre Paris







le courage de la pincer; il se prit lui-même à sourire, mais si tristement, que la petite fille du jardinier en fut émue jusqu'aux larmes.

## VI

Le savant s'empressa de prendre la parole pour justifier son accusation et aussi son ignorance. Il enfla sa voix et dit, avec un geste presque menaçant, à la fille du jardinier :

— Toi, dont le regard surnaturel sait découvrir les diamants enfouis dans les plus sombres profondeurs de la terre, dis-nous quelle est la maladie de Son Altesse ? Tu la connais, nous le savons.

Ondinette, sans se déconcerter, répondit :

— Autrefois, quand les rois étaient malades, leurs peuples avaient la fièvre; de nos jours, quand les peuples ont la fièvre, ce sont les rois qui sont malades.

Cette fière réponse d'Ondinette souleva dans l'assemblée des murmures d'indignation : n'était-ce pas déclarer avec effronterie que, les sujets du bon sultan n'étant pas heureux, les remords troublaient la conscience royale ?

Alors ce dialogue rapide s'établit entre le savant et la gentille bouquetière :

— Pourquoi les nuits du prince sont-elles troublées par le bruit des soupirs et des sanglots ?

— Ne seraient-ce pas, répondit Ondinette, les soupirs et les sanglots de quelque pauvre diable qu'un injuste ministre aurait fait jeter aux mines ?

— Pourquoi Sa Majesté a-t-elle des pesanteurs de tête abominables ?

— C'est peut-être parce que les mineurs du prince manquent d'air.

— Pourquoi Sa Majesté souffre-t-elle nuit et jour, enfin ?

— C'est parce que les douleurs du pauvre sont de tous les instants.

— Quand notre bon sultan cessera-t-il de souffrir ?

— Quand le diamant fixé à sa couronne cessera de briller.

— Qui donc a fait au prince ce présent fatal ?

— Moi.

A ce moment, le prince, qui avait la couronne au front, sentit son visage inondé d'une sueur froide. Il jeta la couronne loin de lui avec épouvante; le diamant s'en détacha et roula aux pieds du sultan.

L'assemblée fut comme frappée de terreur. Ondinette souriait; le savant triomphait. L'homme rouge s'avançait pour s'emparer d'Ondinette et la livrer aux verges; toutefois, on attendait la volonté du maître.

Pince-Oreille se leva lentement et dit d'une voix assez altérée en s'adressant à la jolie fille du jardinier, dont le visage rayonnait d'un éclat vif et doux entre les tresses de ses beaux cheveux noirs :

— Ondinette, si tu peux nous prouver que pleurs, soupirs, sanglots, fatigues et larmes sont contenus dans ce beau diamant, tu auras ta grâce.

Ondinette fut un moment troublée. Une légère brise, qui s'éleva soudain, vint à son secours en passant sur la fleur d'églantier que la jeune fille avait à sa ceinture; elle en agita et vivifia les pétales, et murmura à l'oreille d'Ondinette :

— Songe au talisman ! mais songes-y pour la dernière fois...

— Merci ! bonne Panama, répondit Ondinette à la brise légère.

Alors, s'approchant des marches du trône, où brillait le diamant superbe, elle toucha le joyau de la fleur d'églantier en disant :

— Pauvre pêcheur, pour t'enlever au dur travail des mines, pour te rendre à la liberté, j'ai dû te changer en pierre brillante;

mais aujourd'hui, aux pieds du plus juste, du meilleur des souverains, renais à l'humanité !

Et voilà que le joyau, d'éclatant qu'il était, devint noir; puis, le diamant s'étant dissipé comme une lumière insaisissable, un pauvre homme en surgit et apparut dans l'attitude des suppliants, embrassant avec transport les pieds du sultan Pince-Oreille.

— Quoi ! le pêcheur de corail ici ? s'écria l'homme rouge.

— C'est une trahison, hurla le vétérinaire.

— Messieurs, le prince est guéri de la folie des diamants, s'écria Pince-Oreille.

Puis, allant lui-même relever la petite bouquetière agenouillée et la prenant dans ses bras presque centenaires, il dit :

— Oui, ma fille, les grandeurs peuvent avoir leur orgueil, mais elles n'ont point d'éclat sans la justice. Tu es digne d'entrer dans la famille et les conseils des rois; tu seras riche, reine et aimée, ajouta-t-il en lui présentant son fils.

Et tout le monde se précipita aux fenêtres du palais pour voir le pêcheur de corail, qui à toutes jambes courait au rivage revoir sa pauvre cabane, sa femme et ses chers petits enfants.

Savinien LAPOINTE.

## Description de la figurine coloriée L. N° 97.

Annexe spéciale à l'édition n° 3.

TOILETTE DE VISITE D'AUTOMNE. — Costume en armure de laine grise et faille de ton assorti, mais plus foncé. — Jupon à traine, garni devant de deux volants plissés, et derrière d'un seul grand volant monté par deux coulisses. — Le tablier, très-long et terminé par des franges, se perd en drapés par derrière. Une écharpe de faille bride le tablier en entourant le corps et se noue sur le côté. — Habit *Garde-française* présentant dans le haut de larges revers dont les pointes sont fixées au corsage par des boutons de nacre; de belles franges accompagnent le bas de la basque; les deux pans de l'habit sont ornés de revers de faille qui se rabattent sur le dessus et y restent fixés par un bouton. Le bas de ces pans est tout plissé. Les manches, en faille, sont entourées d'un parement rond en laine, sur lequel se rabat une pointe de faille avec bouton à l'extrémité. Poche s'allongeant sur le côté, garnie de plissés et de franges, avec plaque de faille au milieu et boutons aux deux extrémités terminées en pointe. — Collerette à jabot et manchettes en dentelle de Bruges. — Chapeau à fond mou en feutre gris et passe *cabochée* en velours épinglé de même ton. Grappes de raisin avec feuilles de vigne dessus et dessous.

## PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueillie le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnées, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était senti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le **Panorama des modes d'automne et d'hiver** que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer



dans nos bureaux, est une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de **quatorze toilettes complètement inédites**, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

### REVUE DES MAGASINS

M<sup>me</sup> DALTROPHE-VORMUS sait parfaitement se plier aux exigences des différentes positions, et ses conseils sont, sous ce rapport, très-précieux. En s'adressant à elle pour un costume ou une confection, il suffit de lui donner une limite minimum et maximum; on peut être assuré qu'elle ne dépassera jamais la moyenne.

Nous avons vu chez cette habile couturière (14, rue Vivienne) de charmants costumes de ville empreints de ce caractère simple et vraiment parisien qui la fait tant rechercher. Prenons-en un au hasard: il est en cachemire des Indes marron. Jupons à courte traîne entouré de deux plissés « coup de vent » posés l'un près de l'autre, avec une séparation de velours de même nuance. Longue polonaise boutonnée derrière, ornée dans le bas d'un large biais de velours, et au milieu devant d'un « grillé » de velours étroit. La manche, plate et boutonnée jusqu'au coude, est ornée sur la couture de dessus d'un « grillé » de velours. Poche de cachemire couverte de la même garniture.

M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus nous montrait dernièrement une idéale toilette de jeune fille, dont toute l'élégance était dans la façon et la simplicité. C'est une robe moyen âge, en cachemire des Indes crème, à longue traîne ondoyante, mais presque collante du haut. Le corsage est ouvert en carré par des plissés qui remplissent une partie du vide; crêpe lisse à l'intérieur et manches Louis XV, ornées de même. Une aumônière en faille rouge et faille crème, plissées l'une dans l'autre, est suspendue au côté par une cordelière assortie aux deux nuances. Des nœuds de même nature ornent le corsage et les manches.

— M<sup>mes</sup> DE VERTUS sœurs ont été assez intelligentes et assez habiles, dans la transformation subie par leur *Ceinture Régente*, pour ne pas sortir des règles d'hygiène qu'elles se sont imposées dans la création de leur œuvre.

Avec ce gracieux modèle, on a l'assurance de suivre les préceptes de la mode actuelle, qui pousse toujours à l'effacement des bandes et à la compression du corps, sans nuire en rien à la santé. Chose rare, la coquetterie est ici mise d'accord avec la sagesse, et c'est à M<sup>mes</sup> de Vertus que nous devons ce miracle. Aussi que de visites dans les salons de la rue Auber, 12! Une société choisie s'y renouvelle chaque jour, et l'élégance de l'installation ne le cède en rien à celle des femmes qui se rencontrent en ce lieu ou des jolis modèles de *Ceinture-Régente* qu'on y vient chercher.

Nous recommandons aux femmes un peu fortes un choix de ceintures de toute nature, parfaitement comprises par M<sup>mes</sup> de Vertus et qui sont appelées à rendre d'importants services.

Tournures et jupons sont établis avec le même soin scrupuleux et l'élégance la plus achevée.

— Quand on arrive de la campagne, le premier souci d'une bonne mère de famille doit être de songer à visiter les vêtements de tous les siens. Les uns, bien nettoyés, peuvent encore être utilisés, en y apportant certaines modifications; d'autres sont mis au rebut et remplacés par des étoffes qui, sous les doigts d'une ouvrière habile, seront vite transformées en objets d'habillement de toute nature.

Si l'on possède une bonne machine à coudre, un travail de cette nature n'est qu'un jeu; mais lorsqu'on est obligée de ne compter que sur ses doigts, il y a de quoi se décourager, car on n'en finit pas.

Nous croyons donc de notre devoir de rappeler aux femmes sérieuses la machine à coudre *Wheeler et Wilson*. Rien de meilleur en son genre que ce précieux instrument de travail, vraie machine à coudre de famille avec laquelle on peut exécuter tous les ouvrages du monde, depuis la lingerie la plus fine, en passant par tous les objets de linge de corps ou de table, jusqu'aux vêtements de laine et de drap les plus forts.

Ecrire directement à M. Henri SEELING, agent unique, pour la France, de la C<sup>ie</sup> Wheeler et Wilson: 70, boulevard Sébastopol; 97, rue Neuve-des-Petits-Champs.

### SPÉCIALITÉS

Nous recommandons comme un excellent produit l'*Huile de Macassar*, dont le succès ne s'est jamais démenti pendant la longue durée de son existence. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure qu'il rend soyeuse et souple et à laquelle il donne un lustre admirable. L'*Huile de Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles; enfin cette composition extra-délicate, qui vient directement d'Angleterre, offre encore l'avantage de prévenir la décoloration des cheveux. De pareilles qualités dispensent de tout commentaire en faveur d'un produit aussi rare.

Les personnes qui désirent se le procurer demanderont le *Rowland's Macassar Oil*: à Londres, Hatton Garden, 20; — à Paris, chez M<sup>me</sup> veuve Lamar, rue Saint-Denis, 151 (dépôt principal pour la vente en gros); Guerlain, rue de la Paix, 15; Hogg, rue Castiglione, 2; Roberts, place Vendôme, 23; Swann, rue Castiglione, 2; C. Fay, rue de la Paix, 9; et enfin chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France.

Se bien délier des produits vendus sous le nom de Rowlandz. Les flacons de l'*Huile de Macassar* sont recouverts de la signature: *A. Rowland and Sons*, en encre rouge.

M. D'A.

### SOMMAIRE DU 4<sup>e</sup> NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par M. Eugène CHARRUS. — *Les absents n'ont pas tort*, histoire parisienne, par M. Alfred DES ESSARTS. — *Le sultan Pince-Oreille*, conte, par M. Savinien LAPOINTE. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1355 E, dessin de M. Jules DAVID: toilettes d'automne. — Figurine coloriée L. n° 97 (annexe spéciale à l'édition n° 3), dessin de M. NÉRAUDAU: toilette de visite d'automne.

Dans le texte: P. n° 331, dessin de M. E. PRÉVAL: Fichu-mantille pour dîner ou soirée. — DG. n° 286, dessin de M. E. PRÉVAL: nouveaux modèles de costumes, confections et modes d'automne.

Voici le sommaire du numéro 11 du journal *La Jeune Mère* (1<sup>er</sup> septembre 1876.) Rédacteur en chef, D<sup>r</sup> BROCHARD.

TEXTE: Causerie du Docteur (*La chaleur. — Diarrhée infantile*). L'éducation du nouveau-né (*Médecine maternelle*). — Académie de Mâcon. — Le Progrès et la Routine. — La Crèche de Namur. — L'Eloquence des chiffres. — Bibliographie. — Nouvelles. — GRAVURES: Crèche. — L'Escarpolette.

Bureaux: E. Plon et C<sup>ie</sup>, éditeurs, rue Garancière, 10, Paris. — Prix d'abonnement: un an, 6 fr.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La grande question du moment, en fait de modes, pour une femme économe, c'est de tirer parti du passé au profit du présent. Étant donné un costume démodé, en faire un costume nouveau : voilà l'énoncé du problème ; cherchons-en la solution.

La chose n'est pas si difficile qu'elle le paraît à première vue ; n'a-t-on pas la facilité de faire tunique et cuirasse d'une même étoffe, tandis que les manches et le jupon sont d'une autre ? Ou bien encore d'établir corsage et jupon d'une façon, manches et tunique d'une autre ? Ces deux combinaisons sont également acceptées par la mode actuelle, et nous n'avons pas à nous prononcer sur leur mérite relatif : c'est affaire de goût personnel.

De ce que les manches assorties au jupon répondent bien au sentiment de la mode, il ne faudrait pas appliquer ce système à la polonaise, dont le caractère spécial consiste à être une, c'est-à-dire à former un vêtement complet, qui se puisse mettre sur n'importe quel jupon.

La polonaise se fait si longue, aujourd'hui, que c'est presque une robe princesse ; d'autant plus qu'elle suit le mouvement de la traine et que la hauteur de 15 à 20 centimètres de jupon qu'on aperçoit seulement se conserve tout autour. C'est encore là, pour l'économie, un moyen de pactiser avec la mode et d'utiliser de vieux jupons, que l'on rend neufs en en rafraichissant simplement le bas.

Voici, au surplus, une toilette dans le dernier genre : — Polonaise en drap militaire bleu, gar-

nie sur tous les bords de dépassants de faille rouge « légion d'honneur », lesquels sont répétés à une distance de cinq centimètres. Deux rangs de boutons lisérés de rouge ornent les devants ; de chaque côté, la poche intérieure est marquée par une fente en biais, ornée d'un revers. Celui-ci est découpé en dents très-creuses, bordées de rouge, avec un bouton assorti sur chaque pointe ; même revers au bas des manches. Par derrière, la polonaise est soulevée en pouffs successifs, cascading à peine, accentués et soutenus par des biais dentelés pareils aux garnitures précédentes.

Un paletot cuirasse accompagne ce vêtement ; garniture analogue, y compris les deux rangs de boutons qui font suite. Quant au jupon, que l'on voit à peine, nous nous contenterons de citer le volant de velours noir qui l'entoure.

Voici comment on pourrait résumer la physionomie du costume actuel :

La sobriété des ornements, la bonne coupe du vêtement et la netteté de l'ensemble sont des signes distinctifs auxquels on reconnaît, à la promenade, une femme de bonne compagnie. Les garnitures voyantes, les formes excentriques, le genre ébouriffant ne sont supportables que dans un salon.

Maintenant, glanons un peu çà et là dans le champ si vaste de la fantaisie parisienne.

Le fichu est, sans contredit, passé dans les habitudes de la vie d'une élégante ; pas un corsage sur lequel on ne jette, une fois rentrée chez soi, un gentil fichu que l'on noue sans façon, en le fixant par un nœud de ruban ou une fleur. Les fichus le plus en faveur à présent sont en filet de chenille, avec franges assorties, soit noirs, blancs, ou de toute autre couleur. La blonde anglaise noire, crème ou de n'importe quelle autre nuance, forme d'autres fichus très-recherchés pour le soir ; il y en a de charmants, de couleur bleu pâle et rose. Nous avons indiqué la dernière nouveauté sous ce rapport.

Avec le mélange de blondes de couleur et de dentelles noires brodées de

paille, on arrive à des résultats ravissants, lorsque les nuances sont bien choisies ; on ajoute à ces parures des ruches intérieures en tulle ou crêpe lisse blanc, quelques nœuds de velours ou de ruban et des fleurs.

A propos de ces ruches, nous signalerons celles de tulle blanc gaufré, avec brins de soie blanche ondulant sur les bords, d'un nuageux plein de douceur. Il y a encore les nouveaux plissés de crêpe lisse crème, garnis de deux rangs de petites valenciennes de même teinte ; ces plissés ne manquent pas de charme



P. N° 330. — CHAPEAU Francesca.



et sont bien faits pour fixer l'attention des femmes qui se piquent d'avoir du goût.

La broderie a pris un tel pied, dans le domaine de la mode, qu'on en met partout; voici un paletot cuirasse en belle faille noire, chaudement doublé, ouaté, capitonné, tout à fait confortable. Son aspect serait des plus simples, puisque ses bords sont unis, s'il n'y avait un col, des revers, deux poches et des parements au bas des manches, le tout en velours noir brodé d'acier. En voyant le vêtement, on ne s'attend guère à ce genre de garniture; c'est pourtant joli.

*Duster-coat* et *ulster* sont maintenant comptés parmi les manteaux les plus commodes, et les femmes qui les dédaignaient le plus, à leur apparition, s'en montrent maintenant les plus zélés partisans. Le *duster-coat* ou cache-poussière n'a vraiment plus sa raison d'être; mais, établi en fort cachemire, il est encore assez chaud; et puis on s'est si bien habitué à lui pendant les voyages et aux eaux, qu'on a peine à s'en passer. L'*ulster*, lui, est peut-être trop lourd pour le moment, mais son tour viendra; parmi les plus fashionables, il faut citer ceux en drap à carreaux, garnis d'assez gros boutons de bois ou d'os assortis à la teinte de l'étoffe. On nous permettra de dire que ces derniers modèles sont affreux sur le dos d'une femme; nous préférons de beaucoup l'*ulster* en drap uni. Ce vêtement, comme le *waterproof*, n'a rien d'élégant par sa coupe; il enveloppe son sujet complètement, faisant de lui une machine longue ou large, selon sa disposition particulière; il ne faut donc pas lui donner le ridicule d'une excentricité risquée.

Tous les magasins d'étoffes ont des comptoirs merveilleusement approvisionnés de cachemires; ceux-ci les disent des Indes, ceux-là les appellent cachemires français. Qui a raison? — Nous autres femmes, qui les achetons de part et d'autre avec la plus naïve confiance! — Quelle que soit leur provenance, ces cachemires sont d'un usage excellent; les nuances en sont belles et variées, et rien ne vaut leur souplesse pour les plissés, les coulissés, les tuniques, les écharpes et, en général, tous les drapés de nos toilettes actuelles.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 330.

CHAPEAU *Francesca*. — Passe arrondie en velours noir et tour de tête en crêpe lisse bouillonné. Un ruché fait auréole sur le velours et une branche de feuillage en velours noir orne le côté. Calotte assez élevée en pointe, garnie de ruban et de coques de ruban noir, avec touffe de roses blanches au sommet. Une écharpe en gaze noire, drapée derrière sur un petit bavolet, vient devant pour entourer le cou et former un nœud sur le côté.

G. N° 676.

TOILETTES DE SOIRÉE OU DE THÉÂTRE. — 1. Costume en faille prune de Monsieur et faille crème. — Jupon à traîne, entouré de volants froncés et de volants plissés alternés. — Tablier garni d'un liséré et d'un plissé, avec poche toute plissée sur le côté et coupée par un ruban assorti noué de côté. — Corsage-habit formant un seul pan à traîne arrondie. Le milieu du dos est orné d'un V rempli par un plissé étroit. Cette partie est encadrée d'un volant plissé disposé en pointe dans le bas et qui s'élargit vers les épaules. Le devant du corsage, ouvert en châle, est encadré d'un plissé de même nature terminé par un nœud. Ce plissé descend ensuite sur le dos en formant la pointe vers la taille d'où il suit le contour d'un coulissé de faille crème formant le milieu du pan d'habit. Les bords extérieurs du vêtement sont garnis d'un liséré et d'un plissé. Au bas de la manche, assez courte, se trouve un double plissé coupé par un bracelet de ruban noué sur le dessus.

Plissé de crêpe lisse à l'intérieur du corsage et jabot de dentelle. Sous-manche en même dentelle. — Rien de plus facile, si l'on veut, que de sup-

primer le tablier de cette toilette en le simulant simplement à l'aide de la garniture posée sur le jupon.

2. Costume en faille caroubier pour la partie foncée, en taffetas bouton d'or pour la partie claire. — Jupon à traîne, tout uni. — Tablier court, monté devant au bord du corsage, auquel il fait suite, et pour le reste fixé derrière. Ce tablier est complètement recouvert de volants de taffetas et de blonde anglaise alternés. — Tunique tombant de la ceinture sur le jupon derrière, encadrée de blonde et dont les plis sont retenus au milieu par un large ruban formant une coque sur le côté. — Cuirasse très-prolongée par devant et lacée derrière. Des entre-deux de blonde entourent le haut du cou et rayent tout le devant; un liséré et une blonde garnissent les bords inférieurs. Dans le bas de la manche, un parement et un ruché, avec nœud de ruban. — Double plissé de crêpe lisse autour du cou et cravate caroubier; volant de blonde sous la manche.

G. N° 687.

TOILETTES DE DINER. — 1. Costume de maîtresse de maison, en faille grise pour les parties claires, en cachemire des Indes couleur prune de Monsieur pour les parties foncées, avec bandes de velours assorti. — Jupon à courte traîne, garni par derrière de bandes de velours simulant une bordure de biais avec boutons à l'extrémité, de chaque côté. Le bas du jupon, par devant, est garni d'un volant surmonté de la même disposition de velours et de boutons; deux volants plissés, à tête analogue, complètent le tablier. — Cuirasse-tunique ondulante derrière, entourée de deux bandes de velours et d'une dentelle de Mirecourt écrue. Une écharpe de faille entoure le devant et les hanches, formant un nœud à pans flottants derrière. Col rabattu en faille, entouré extérieurement de dentelle, et intérieurement de crêpe lisse festonné, avec nœud de ruban en bas. Plissés, dentelle et nœud de ruban au bas des manches.

2. Costume d'invitée, en soie brochée violette sur fond crème et faille violette unie. — Jupon à traîne, sans garniture, composé avec les deux étoffes et rayé devant de biais unis. — Première écharpe entourée d'un double volant violet et crème à bords dentelés, posée en tablier vers le bas et fixée derrière par un nœud de ruban. Seconde écharpe plus petite, mais absolument semblable, posée par-dessus les pointes du corsage et fixée derrière comme l'autre. — Corsage à longs pans devant, genre *peplum*, creusés vers le milieu et formant la pointe de côté. Volants dentelés sur les bords (la couleur crème dessus). Le haut et le devant du corsage sont ouverts et encadrés très-bas par une garniture pareille à celle des écharpes; cette garniture laisse à découvert un gilet de faille crème, garni de nœuds de ruban violet. La manche, terminée en cornet, est fendue jusqu'au coude sur un bouffant de faille crème, puis serrée au bras par une écharpe brochée, laquelle est fixée derrière sous un nœud violet. Même garniture aux bords des manches qu'aux écharpes. Colletette et sous-manches plissées en crêpe lisse.

#### Description de la gravure coloriée N° 1356.

TOILETTE DE RÉCEPTION ET TOILETTE DE VISITE. — 1. Costume en surah bleu pâle uni et surah broché de même teinte. — Jupon en soie unie, dont la traîne, rajoutée depuis le milieu de la hauteur par derrière, est en broché et se compose de trois volants superposés. Une écharpe en filet *mexicain* rose pâle, à triple rang de franges, est gracieusement drapée dans le bas du tablier, et trois nœuds de rubans assortis aux deux nuances soutiennent les drapés, sur les côtés et au milieu de la tête. Une autre écharpe pareille entoure à plat le haut du jupon. — Cuirasse garnie de lisérés et de petits boutons en soie rose. Les manches ont un parement liséré et garni de ruban rose et bleu. — Lingerie en crêpe lisse festonné et roché. — Souliers Louis XV en peau de gant bleu pâle et nœuds de ruban rose.

2. Costume en faille bleu prune et surah rayé prune clair et crème. — Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé et d'un bouillon à tête ruchée. — Tunique terminée par un volant plissé, ornée sur le côté d'une poche formée par trois plis creux faisant soufflet, avec boutons de nacre au milieu et flots de ruban dans le bas. — Cuirasse à plastron en faille unie, garnie de biais en surah et de boutons de nacre. Le bas de la manche est orné d'un parement de surah liséré de bleu prune, avec nœud de ruban de cette



couleur. — Une écharpe en faille prune entoure le bord inférieur de la cuirasse devant; l'un des côtés est maintenu par des coques de ruban, tandis que l'autre va derrière soulever la tunique pour retomber en bout flottant. — Lingerie ruchée en mousseline et valenciennes. — Capote en surah bleu prune, garnie d'un nœud alsacien, de blonde anglaise et de fleurs de genêts; tour de tête assorti et barbes mentonnières.

## PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

### GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueillie le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnées, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était senti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le **Panorama des modes d'automne et d'hiver** que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de **quatorze toilettes complètement inédites**, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

(Voir la description des quatorze toilettes à la page 479.)

## A NOS ABONNÉES

Quelques-unes de nos abonnés se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire, mais le mal vient trop souvent de ce qu'en nous écrivant, soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. AD. GOUBAUD ET FILS et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

AD. G. ET FILS,

## CHRONIQUE MONDAINE

Si nous n'avions les courses de la Société d'encouragement à cette période de l'année, Paris resterait dans un effacement déplorable. Il n'aurait absolument pour tout plaisir que ses restaurants et ses théâtres. C'est quelque chose, mais pas assez pour une capitale qui se pose d'elle-même en première ligne, en Europe, comme ville suprême de plaisirs et qui veut qu'on croie à la réalité de la renommée qu'elle se fait.

En septembre, même le Paris des arts et de l'intelligence est loin d'être en possession de toutes ses attractions: les académies, les tribunaux, les musées, les bibliothèques ferment. Le beau monde est rare, et lorsqu'il est présent, il ne se montre pas. On s'ennuierait presque à Paris, si ce n'était de temps à autre les incidents bizarres ou imprévus qui surviennent, les commérages qu'on y met en circulation, les comédies qui s'y produisent ou dont on y entend parler, avec force commentaires plus drôlatiques encore que le fond même des choses.

La première journée de courses a été belle de par la température, mais fort insignifiante quant à l'assistance. C'est à peine même si l'on y comptait une quarantaine de personnes appartenant au Jockey-Club: assemblée sans effigie. La date de ces courses d'automne est malencontreuse au point de vue de l'éclat mondain. Pour peu qu'elle soit maintenue, ces réunions n'auront plus qu'un intérêt technique.

Il y a bon nombre de belles terres sur lesquelles on n'a pas encore chassé. Les maîtres sont en voyage; ou bien leur installation n'est pas complète et les invités pour la saison d'automne ne sont pas réunis; mais ces ouvertures retardataires seront faites d'ici la fin du mois. A cette époque, le faisan fera son entrée sur les marchés où il s'est montré rare jusqu'à présent.

Malgré le sentimentalisme bien connu des Anglaises, les idées positives ne se rencontrent pas moins fréquemment parmi elles, et parfois à forte dose. Un de nos amis nous en rapporte un exemple des bords de la Solway, où il avait été en déplacement de chasse.

La baie est fort large, la traversée parfois dangereuse. Un jeune couple nouvellement marié était venu en Ecosse passer la lune de miel. Ils avaient leur habitation presque à l'opposé, sur les terres anglaises. Le mari, étant dans la nécessité de se rendre en Angleterre pour affaire urgente, annonça son départ pour le lendemain. Le temps était mauvais, et, pour mettre à l'épreuve la sensibilité de sa jeune femme, il lui dit qu'en partant il avait la préoccupation de s'embarquer à bord d'un yacht à vapeur dont la coque n'était pas des plus solides.

— Dans ce cas, cher, lui dit sa femme, vous ne feriez pas mal de me laisser les clés de la maison et même de vous faire assurer.

Autrefois, il y avait à la fête de Saint-Cloud une cohue franche et naïve, des saltimbanques et des acrobates d'une certaine rareté, des monstres recrutés avec zèle, des bals auxquels la foule allait pour s'amuser. Les grisettes étaient en toilettes appropriées à leur tournure et à leurs façons. Tout cela s'est modifié. La foule pose aujourd'hui; elle est guindée, prétentieuse; les grisettes et les cuisinières qu'on y voit ont des robes fourreaux, des chignons et des chapeaux *Leopold-Robert* qui hurlent sur leur tête, et c'est ce public, le dimanche, qui est devenu la partie la plus divertissante de la foire.

Du vieux Saint-Cloud, il ne reste plus en quelque sorte qu'un souvenir: c'est la maison qu'on trouve tout près de la cascade, un peu en retraite et derrière laquelle est la rotonde d'un bal qui s'est maintenu là, en dépit des années et des révolutions, car il date de 1787, et son origine est toute royale.

L'existence de ce bal est une manifestation intéressante de la charmante aménité de la reine Marie-Antoinette. Elle habitait



parfois Saint-Cloud et se promenait dans le parc où les paysans endimanchés des environs s'assemblaient pour danser. Ce spectacle amusait la reine, dont la présence devenait une grande émulation pour les danseurs, d'autant plus grande que Sa Majesté ne se retirait jamais sans laisser aux danseurs des marques de sa munificence, et que tous les ans, à la fête de Saint-Cloud, il arrivait à la reine de venir se mêler à ces assemblées et même d'y danser.

Marie-Antoinette y prit tant de plaisir, qu'un jour elle fit appeler l'entrepreneur de ce bal en plein air et s'informa de l'état de ses affaires. L'homme répondit que le bal donnait quelques bénéfices dont il se contenterait, mais que d'un moment à l'autre son bonheur pouvait s'évanouir, parce qu'il ne tenait l'autorisation de faire danser sur la pelouse du château qu'à titre précaire.

La reine le rassura sur l'avenir et confirma ses gracieuses paroles en lui disant qu'elle lui faisait concession à perpétuité, pour lui et ses descendants mâles, par ordre de progéniture, du terrain qu'il occupait, à la condition d'y organiser un bal également à perpétuité. Huit jours après, il en avait le parchemin. Il aurait, en outre, la faculté de faire bâtir une maison d'habitation, à laquelle un vaste jardin serait annexé, attenant à l'enceinte destinée à ses assemblées du dimanche; le tout exonéré d'impôts, sauf une redevance annuelle de six francs, dont le but était d'enlever à la concession royale son caractère de gratuité. Cet homme s'appelait Bourgeois. Son bal fut mis sur un pied définitif, et la reine manquait rarement, les dimanches soir d'été, d'y venir faire son apparition. Deux descendants, depuis lors, se sont succédé dans l'exploitation de ce bal.

Après la mort de la reine, la réunion, quelque temps interrompue, rouvrit ses portes, et, chose extraordinaire, bien digne d'être rapportée, les divers gouvernements qui se sont suivis ont respecté scrupuleusement les immunités fiscales dont jouissait le terrain depuis 1787. Ni l'Empire, ni la Restauration, ni le règne de Louis-Philippe, ni la République de 1848, ni l'Empire, ne songèrent à revenir sur les termes de la concession royale. Ce n'est que depuis quelques années seulement que le domaine est intervenu et que le propriétaire actuel, — un monsieur Bourgeois, bien entendu, — a dû se soumettre, à l'égard des contributions, au droit commun, tout en restant en possession, néanmoins, de l'espèce de fief qui lui avait été octroyé par la reine.

Le grand événement mondain de la quinzaine est la célébration du mariage de M<sup>lle</sup> Lejeune avec le prince Alphonse de Chimay. La cérémonie a eu lieu à Epinay, où M<sup>lle</sup> Lejeune possède une admirable propriété. La mariée portait une robe de satin blanc princesse, d'une simplicité de grand ton et dont les longs plis unis s'harmonisaient bien avec sa taille élégante. Le voile était en point d'Angleterre posé un peu en arrière de la tête, à l'italienne.

Le trousseau de M<sup>lle</sup> Lejeune aurait mérité une exposition publique pour l'honneur de la mode et de l'industrie française, tant il était merveilleux et composé avec soin. Le chapitre seul des robes ne comprend pas moins d'une trentaine d'articles. Toutes les personnes qui ont présidé à la confection de ce trousseau ont reçu de M<sup>lle</sup> Lejeune, comme cadeau, des bijoux d'une grande richesse.

On sait que la nouvelle mariée apporte en dot à son mari sept cent mille livres de rentes, un hôtel à Paris et un hôtel à Bruxelles, aménagé avec un luxe royal et qui est un véritable musée, tant il est rempli d'objets d'art et de tableaux de prix.

La cérémonie du mariage a eu un caractère tout à fait intime. M<sup>lle</sup> Lejeune a doté, à cette occasion, plusieurs jeunes filles pauvres, et d'abondantes aumônes ont été distribuées aux diverses œuvres de bienfaisance qu'elle patronne.

Eugène CHAPUS.

## LES TRAVAUX DES FEMMES

A L'EXPOSITION DE PHILADELPHIE

Il serait à souhaiter que les femmes pussent, comme le demandait Michelet, passer leur vie exclusivement occupées de leurs devoirs d'épouses et de mères.

Malheureusement les exigences de la vie condamnent la plupart d'entre elles à des travaux dont le produit est indispensable pour équilibrer le budget du petit ménage. La raison dit qu'en cette occurrence il faut distinguer, parmi les industries, celles auxquelles la femme peut s'employer sans inconvénient et celles dont, à raison de son sexe, elle doit être écartée.

Les organisateurs de l'Exposition de Philadelphie ont ouvert aux économistes qui étudient cette question une source précieuse de renseignements; ils ont eu l'ingénieuse idée de rassembler dans un endroit spécial les travaux respectifs des femmes du monde entier.

L'Espagne et ses colonies y exposent de belles dentelles, des broderies de soie, de curieux objets de Santiago, chapeaux, portemonnaies ornés d'une image brodée en soie; de curieux vêtements faits par de jeune Indiennes et ornés de pierreries et de perles, provenant des Philippines.

Le travail le plus important des femmes dans ces colonies est celui des cigares. Manille y emploie 25 000 femmes.

Dans la partie suédoise figurent des groupes très-bien faits de paysans en costume national. Parmi les nombreux spécimens d'ouvrages de femmes, on remarque des étoffes de laine brune, brodées en couleurs voyantes, et qui ont plutôt l'apparence d'objets orientaux que de produits du Nord.

Il y a de belles dentelles et surtout des ouvrages rappelant l'ancienne mode du Nord, travail patronné et encouragé par une société qui s'est fondée en 1874 pour développer l'industrie des travaux féminins sur la base du goût national. Cette société a pleinement réussi à appliquer aux usages modernes d'anciens modes de travail et procure de l'ouvrage à beaucoup de femmes.

La sculpture sur bois est un travail très-répandu parmi la population féminine en Norvège. Il y a également à l'Exposition plusieurs spécimens de médailles frappées à la Monnaie de Stockholm et gravées par une femme qui a succédé à son père dans l'emploi de graveur du gouvernement.

La Suède nous montre les œuvres de femmes employées dans une foule de professions, gravure, cartes, lithographie, xilographie, photographie. Un certain nombre, paraît-il, y sont dentistes, chirurgiens, employés de banques, d'assurances, de chemins de fer; beaucoup sont dans les affaires commerciales, quelques-unes comme propriétaires de grands établissements industriels.

Une grande quantité de peintures, de dessins, d'ouvrages à la main de toute sorte tapissent les murs.

Ici, une dame expose un nouveau poêle breveté; là, une autre explique le fonctionnement de sa machine à laver la vaisselle; ailleurs, c'est un lit formant commode, armoire, que sais-je encore? Une autre femme, assise devant une petite machine, fait courir ses doigts avec agilité sur des touches et écrit par ce moyen avec une rapidité très-grande, en caractères d'imprimerie, tout ce qu'on veut lui dicter. Le mécanisme de cet appareil est assez intéressant; outre les leviers qui viennent appliquer chaque lettre contre le papier, il a y un mouvement de translation de la feuille qui espace convenablement les lettres et les mots, et un mouvement dans un sens rectangulaire pour faire avancer le papier après la fin de chaque ligne. Une personne exercée peut écrire, paraît-il, 80 à 100 mots par minute.

Dans la partie brésilienne abondent les ouvrages de crochet, de broderie; il y a, en outre, des fleurs artificielles en plumes faites avec beaucoup d'adresse.



Le nombre des inventions provenant de femmes est trop considérable pour qu'on puisse essayer d'en donner la liste. Pourtant quelques-unes méritent d'être citées, par exemple : le matelas de sauvetage, qui a été approuvé par la chambre des inspecteurs de steamboats aux États-Unis; des appareils électriques exposés par deux femmes-médecins, une machine à coudre; encore un appareil de sauvetage en caoutchouc, se gonflant seul en une demi-minute; un métier à tisser les tapis, qu'on voit fonctionner; des fers à repasser perfectionnés, etc., etc.

Des dents artificielles très-bien faites sont exposées par une femme, dentiste, régulièrement diplômée de l'important collège de dentistes de Philadelphie.

L'exposition de l'institution des Aveugles de New-York, qui représente le travail d'une quarantaine de pensionnaires, étonne par le nombre et la variété des ouvrages qui ont pu être créés sans le secours des yeux par des mains patientes et habiles: broderies, ouvrages au crochet, fleurs en cire, travaux exécutés à la machine à coudre et à broder.

Tout cela forme un ensemble des plus intéressants.

Ch. DAVID.

### MADAME A SES NERFS

De tout temps, il y a eu des maladies à la mode. Les Françaises du dix-huitième siècle avaient adopté celle des « vapeurs ».

Déjà, au dix-septième siècle, quand Louis XIV n'avait que vingt-cinq ans, on parlait beaucoup des vapeurs de ce prince, c'est-à-dire des affections nerveuses — hypochondrie, névropathie, etc., — qui parfois jetaient du trouble dans son cerveau. Le mot était fort employé.

Dans le *Mariage forcé*, Molière fait dire à Sganarelle: « Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête. » A quoi Dorimène répond: « C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens. »

Mais, en vieillissant, Louis XIV ne s'en plaignit plus; aussi madame de Maintenon écrivait-elle à Dangeau: « Avez-vous des vapeurs? Vous savez que je ne les souffre point aux personnes raisonnables. »

Sous Louis XV, les vapeurs redevinrent à la mode, sans doute parce que le jeune roi en était fréquemment tourmenté, comme son bisaïeul.

Les dames de la cour et de la ville ne manquèrent pas d'en avoir. Elles envoyaient chercher leur médecin pour qu'il les guérît d'un mal qui n'existait pas, remarque Voltaire. Elles prenaient des laquais spéciaux pour soigner ces vapeurs, « qui étaient une hydre pour la meilleure médecine ».

Cette manie des vapeurs désola bien du monde.

« Il fallait, dit Caracioli, dans le *Livre à la mode*, il fallait des doses continuelles d'hypochondrie, surtout chez les sages de vingt ans, et des magasins de vapeurs chez les prudes de dix-sept. »

« On était malade sans savoir où l'on avait mal; on souffrait sans s'apercevoir qu'on souffrait; mais on le disait, et, le visage s'ajoutant au discours, on mourait à chaque quart d'heure, en mangeant et vivant toujours. »

« Une dame singulièrement aimable arrangeait sa vie avec un art et une prévoyance si admirables, que rien n'était plus délicieux que le tissu des quarts d'heure qui formaient la chaîne de ses beaux jours. »

Le plus souvent, les vapeurs servaient de prétexte afin de ne pas recevoir tel fâcheux, tel importun. Ou bien cette maladie donnait aux dames un air sentimental qui ressemblait aux airs « byroniens » que nos jeunes gens se sont permis sous la Restauration.

En réalité, les vapeurs étaient la maladie des gens heureux, des riches, et principalement des oisifs. Les approches de 1789 la

firent disparaître. Beaumarchais mit dans la bouche de Suzanne ces mots caractéristiques: « Est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs, donc? C'est un mal de condition qu'on ne prend que dans les boudoirs. »

Les vaporeuses et les vapoureux n'ont que changé de noms, à notre époque où les « crises de nerfs » ont remplacé les vapeurs chez les personnes du bon ton, pour permettre une foule d'excentricités, de doléances, de faux-fuyants et de petites malices plus ou moins innocentes.

P. X.

### THÉÂTRES

VAUDEVILLE. — Pendant que le Gymnase prodigue à ses habitués les *Compensations* en vers que M. Paul Ferrier a délayées pour lui en trois actes, le Vaudeville appelle le public à juger sur la scène une œuvre qui a eu déjà du retentissement sous forme de livre: *Fromont jeune et Risler aîné*.

Il n'est guère de roman en vogue dont l'auteur, — sauf à se faire aider par quelque charpentier patenté, — n'essaye de tirer une pièce. Le procédé a ses inconvénients: celui, entre autres, de dérouter le public en lui présentant, sans annonce préalable, sans préparation, des personnages qui lui sont complètement inconnus. Ajoutons que cet inconvénient est moins grave, au point de vue du succès tout au moins, quand il s'agit de romans que chacun a lus, et quand la représentation n'est, pour la plupart des spectateurs et surtout des spectatrices, qu'une agréable occasion de relire, en se montrant belles, sans avoir la peine de tourner les pages, un livre déjà su par cœur.

Tel est le cas de la nouvelle pièce: *Fromont jeune et Risler aîné*, pour laquelle M. Alphonse Daudet a cru devoir s'associer comme collaborateur M. Adolphe Belot. Mais que de regrets, si l'on songe au roman, et que de jolies choses perdues!

Le roman de M. Daudet, plus pénétrant que dramatique, vaut précisément par l'observation et le paysage. C'est un parc sur les bords de l'Orge; c'est Asnières et sa fausse campagne; c'est surtout un coin ignoré encore de ce Paris qui a compté tant d'explorateurs: le Marais des grands seigneurs et des belles présidentes, devenu le Marais bourgeois et commerçant. Dans ce cadre, le monde des petits bourgeois et des ouvriers parisiens, leurs ridicules et leurs vertus, leurs douleurs discrètes et leurs humbles joies, tout cela vu de près, très-précieusement rendu, et caricaturé sans aigreur, d'un style à la fois comique et ému, avec ce don bien particulier d'une observation en même temps cruelle et attendrie qui fait jaillir les larmes du rire. C'est là ce qui dans le roman intéresse, bien plus que les aventures de M<sup>lle</sup> Sidonie, devenant sans amour M<sup>me</sup> Risler aîné, parce qu'elle n'a pu être M<sup>me</sup> Fromont jeune, ruinant l'homme qu'elle aime, tuant son mari et s'éclipsant, étoile crottée, dans un nuage de nicotine, au fond d'on ne sait quel infime café chantant.

M<sup>me</sup> Blanche Pierson, embarrassée sans doute de l'illogisme du personnage, a pris un grand parti et, franchement, a fait de l'héroïne une véritable « cocotte ». Nous voilà loin du milieu bourgeois! Quoi qu'il en soit, la pièce a réussi; pour beaucoup de gens, c'est l'essentiel.

Les rôles sont tous excellemment tenus. Delannoy est à voir dans le personnage du comédien qui, ne jouant plus depuis vingt ans, promène à travers la vie ses gestes ronds, ses attitudes et ses intonations de théâtre. Munié a vraiment créé le personnage du caissier Sigismond Planus. Mais le triomphe sera pour M<sup>lle</sup> Bartet qui, en petite ouvrière infirme, est exquise d'amour timide et de douceur souffreteuse.

HOP-FROG.



PLANCHE G. N° 687. — DESCRIPTION, PAGE 470.



TOILETTES DE DINER





F. PÉREZ.

1356

*Alfred de*

*3, Longue rue des Marais, 66.*

*Ad. Goubaud & Fils Ed<sup>r</sup> Paris*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffettes de M<sup>me</sup> Morison, rue d'Antin, 14.

Entered at Stationer's Hall



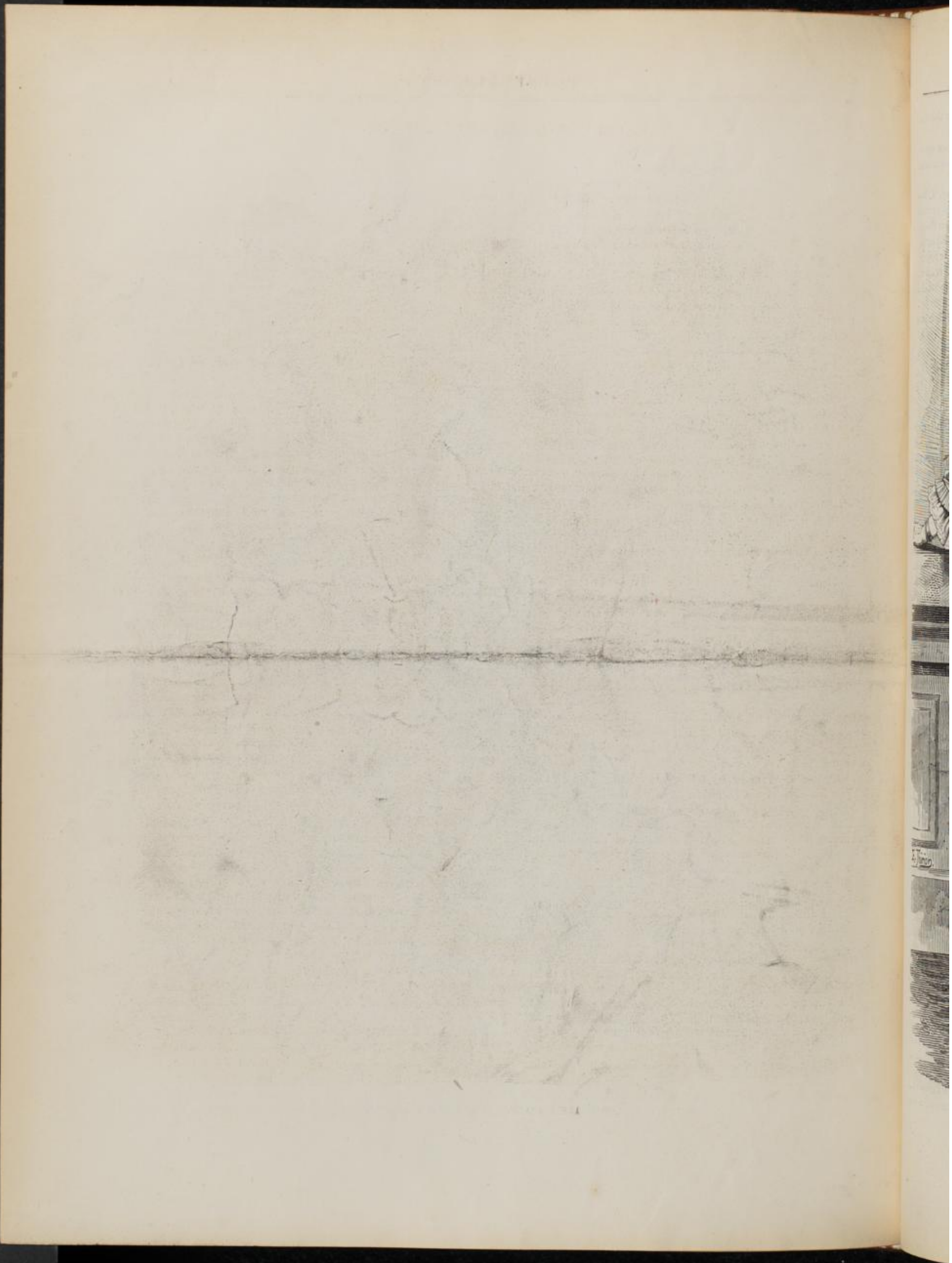




PLANCHE G. N° 676. — DESCRIPTION, PAGE 470.



TOILETTES DE SOIRÉE OU DE THÉÂTRE



## LES ABSENTS N'ONT PAS TORT

(HISTOIRE PARISIENNE. — SUITE.)

Ivan était trop heureux d'avoir à remplir une telle commission pour ne pas se dépêcher. Le concierge flaira une nouvelle qui ferait plaisir au banquier; il s'empara d'Ivan et le fit monter chez M. Ristain. Au bruit qu'il entendait, ce dernier se présenta, et d'abord il eut peine à comprendre, car le concierge et le moujik parlaient à la fois; mais quand il eut acquis la certitude que le baron n'était pas mort, il fut tenté d'embrasser les porteurs d'une aussi bonne nouvelle, et, dans sa joie, il vida entre leurs mains tout l'or que contenait sa bourse. Puis il s'élança vers la chambre de sa fille en criant :

— Il n'est pas tué!... Il n'est pas tué!...

— Imprudent! lui dit le docteur qui se trouva sur son passage. Qu'allez-vous faire?... Ignorez-vous que le bonheur doit être annoncé quelquefois avec précaution? Il faut préparer mademoiselle votre fille à cet heureux événement.

On ne réussit à tromper Albertine qu'au bout de quelques jours, et l'on usa de ménagements infinis. La jeune fille ne comprit pas; puis, quand elle eut compris, elle douta; ce ne fut donc que peu à peu, par l'insistance et l'autorité de son père, qu'elle se laissa convaincre. Alors ce fut merveille de voir comme elle reprenait goût à la vie, dès que cette vie n'avait pas été retirée à Dimitri.

Dans son lit de convalescente, elle arrangeait l'avenir. Entr'ouvrez la portière de velours et regardez. Le banquier est assis au chevet de sa charmante enfant qui, pâle encore, repose entre ses blancs coussins, protégée par des rideaux de tulle doublés de soie bleu céleste. Albertine tient de ses deux mains la main droite de son père; elle la presse et la baise de temps en temps. Comme elle est confiante et expansive, la jeune fille! comme elle est douce et souriante!... Ah! ce sourire faible et résigné vous arracherait des larmes. Mon Dieu! que c'est douloureux, ce calme apparent après un tel orage; et qu'il est à craindre que ce pauvre ange, qui renait à l'existence, ne renaisse en même temps aux peines et aux angoisses du monde!

— Écoute, cher père; j'ai encore à te dire que...

— Ne parle pas tant, mon trésor; tu te fatigues.

— Non, je ne me fatigue jamais de parler, à toi qui es si bon!... Je disais qu'il faut que nous soyons bien contents, bien heureux à présent.

— Bien heureux!... et tu pleures!

— Un reste de larmes... Celles-ci sont des larmes de joie, cher père, parce que je te suis rendue. J'ai donc été gravement malade?

— Oui, mon Albertine, répondit M. Ristain avec effort.

— Mal passé, mal oublié, dit-elle gaiement. Nous reprendrons nos habitudes, tu verras; je te tiendrai compagnie; je ferai tout ce que tu voudras; j'irai partout où tu me diras de te suivre. Et... puisque ce rêve était une folie... puisqu'il ne faut pas s'attacher à qui ne s'attache pas à vous, je tâcherai d'effacer ce rêve de ma mémoire.

M. Ristain pencha tristement le front.

— Mais oui, cher père; j'aurai de la raison. Dès que je serai complètement rétablie, tu me conduiras, n'est-ce pas, chez mes mères? Oh! mes saintes protectrices, vous avez sans doute bien prié pour moi... J'ai besoin de vous embrasser, de verser mon âme dans la vôtre.

Ces paroles aboutirent à une espèce de contemplation extatique; puis, fatiguée, Albertine inclina le front, et ses mains se détendirent... Le sommeil venait.

Le banquier se retira sur la pointe du pied. Le docteur, qui

était dans le salon voisin, fut charmé d'apprendre qu'Albertine s'était endormie.

— C'est excellent, dit-il; ce repos va durer trois ou quatre heures, il complétera la guérison. Demain matin, mademoiselle votre fille pourra sortir.

Depuis le commencement de la maladie d'Albertine, M. Ristain ne s'était pas éloigné une minute de l'hôtel. Sa première pensée, en se voyant libre, fut pour Dimitri. Il avait son dessein.

Il se jeta dans sa voiture, et en quelques minutes il fut arrivé à l'Hôtel du Louvre. Le moujik, qui n'avait pas perdu le souvenir de la pluie d'or, fit force démonstrations à M. Ristain, et lui dit, dans un français peu intelligible, que son jeune maître venait de se lever pour la première fois.

— Quelle sympathie!... pensa M. Ristain. Mais, dit-il, le baron voudra-t-il me recevoir?

— Oui, oui... moi en est sûr.

Ivan revint et fit signe au banquier d'entrer.

## XI

Dimitri était étendu sur un canapé bas, à côté de la table ronde où, le premier soir, il s'accoudait en lisant un roman. Il était pâle et amaigri. Sa manche gauche avait été décousue et rattachée par des nœuds de ruban noir.

— Eh bien! cher monsieur, dit-il, nous nous revoyons donc!... Pardonnez si je ne me lève pas.

— Monsieur le baron, murmura le banquier tout ému, que j'éprouve de peine à vous retrouver dans cet état!

— Il n'y a pas de mal, puisque la vie est sauve. Et encore, il eût peut-être été plus heureux pour moi d'en finir tout de suite.

— Pouvez-vous parler ainsi, bon Dieu!... se récria M. Ristain. A votre âge, avec tant d'espérances, tant de réalités même, la vie n'a dit que son premier mot.

— Le premier suffit parfois pour qu'on n'aime pas à en entendre d'autres. Mais je ne veux pas vous attrister, et nous avons à nous dire des choses plus positives que ces banalités sentimentales.

— J'en veux beaucoup à M. de Beauséjour de vous avoir provoqué.

— Vous auriez tort, M. Ristain. Le vicomte était dans son droit, et il n'a fait que son devoir dès qu'il jugeait que j'avais pu porter atteinte à sa considération.

— Quoi! n'est-ce pas lui qui avait semé sur votre compte des fables dérisoires!...

— C'est possible; mais l'expression de « mépris » dont je me suis servi voulait du sang.

— Loi barbare de l'honneur!... s'écria tragiquement M. Ristain, qui n'avait jamais combattu qu'à la corbeille des agents de change.

— Le vicomte est brave, et cela ne m'étonne pas chez un gentilhomme français. Je regrette seulement que sa blessure soit plus grave que la mienne. Il commence, du reste, à se rétablir, et il m'a écrit de sa main gauche un petit billet charmant. Lisez-le.

M. Ristain lut ou plutôt parcourut le billet avec indifférence. Il s'occupait bien de Gontran!

— Tenez, continua le baron, si vous me permettez de vous donner un avis, ce sera noble à vous de rendre votre amitié au vicomte. Il a pu être étourdi, inconsidéré; mais il a du cœur.

Le banquier parut inquiet.

— Je réfléchirai, dit-il, je réfléchirai... J'ai besoin, avant tout, de savoir si sa vue ne serait pas pénible à ma fille. Ma pauvre Albertine a encore la tête si faible, après cette secousse de délire...

Dimitri bondit.

— O ciel! qu'est-ce que vous me dites-là!... Je l'ignorais... cette fièvre m'avait absorbé... Comment! M<sup>lle</sup> Albertine a été malade?



Devant cette preuve d'intérêt, M. Ristain ne put retenir ses larmes. Il pressa silencieusement la main du baron et voulut répondre; mais l'émotion le suffoquait.

— Remettez-vous, cher monsieur, dit M. de Schouloff. Je suis désolé d'apprendre cela. J'ai lieu de craindre que ma lettre, ajouta-t-il avec une certaine confusion, n'ait troublé cette douce enfant. Suis-je assez imprudent! Qu'avais-je besoin de lui écrire, de lui envoyer des adieux, moi qui ne suis rien, qui ne serai jamais rien dans sa vie!

Ces derniers mots accrurent le trouble et le découragement de M. Ristain. Il ne doutait pas que son Albertine n'eût inspiré à M. de Schouloff une amitié réelle, un intérêt profond; mais de cette amitié, de cet intérêt à de l'amour et à une demande en mariage, il y avait loin.

Nous ne savons si Dimitri lut dans l'âme de son interlocuteur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se recueillit comme un homme qui s'appête à faire une importante communication, et, après avoir, selon sa coutume, absorbé une tasse de thé, il pria le banquier de l'écouter attentivement.

M. Ristain fit de la tête et de la main signe qu'il écoutait, et il ferma les yeux, ce qu'il pratiquait dans les occasions importantes.

— Je reviendrai d'abord sur le chapitre du vicomte. Ce qu'on m'a dit de lui me porte à croire qu'il a d'excellentes qualités, à travers les défauts de sa jeunesse et de la vie parisienne. Il suffit qu'il se soit dignement comporté vis-à-vis de moi, sur le terrain, pour que je m'attache à lui. J'ai une fortune considérable dont je ne fais pas grand-chose. Mon intention est, si M. de Beauséjour se marie, de lui adresser, sous le voile de l'incognito, une somme suffisante pour acquitter ses dettes. Je vous confie cela secrètement, car je ne voudrais pas lui faire contracter envers moi une reconnaissance qui pourrait l'embarrasser.

Le banquier fit un mouvement, mais ne parla point. Tant qu'il ne s'agissait pas directement de sa fille, il restait à l'état passif.

— A présent, occupons-nous de votre Albertine. Ce que je lui ai écrit de ses admirables qualités n'est que la faible expression de ce que je pense. Il m'a suffi de l'entrevoir pour l'apprécier et la juger. Vos millions, monsieur, et tous les millions de vos confrères ne valent pas une seule des vertus de votre enfant.

— Eh bien?... murmura M. Ristain, ayant peine à respirer.

— Eh bien... c'est pour cela que j'ai compris à temps que le devoir me prescrivait, de la manière la plus impérieuse, de prendre garde à l'impression qu'il n'était pas impossible de produire sur cette pure et noble jeune fille. Savez-vous, monsieur, ce qu'il faut à l'homme qui aura le bonheur et l'honneur de la conduire à l'autel? Il faut que cet homme n'ait pas eu le cœur troublé violemment par un autre amour, par une passion désordonnée; que cet homme ne lui apporte pas des débris, des épaves, des ruines; que cet homme puisse lever la tête sans se dire: « J'ai usé mes facultés dans des rêves insensés, j'ai passé des nuits de délire en face d'un fantôme, j'ai plissé mon front, vieilli ma jeunesse, défloré mes illusions à la poursuite d'une chimère impitoyable!... »

Il se tut, incapable d'en dire davantage, et se cacha le visage contre l'oreiller de son canapé.

Le banquier n'essaya pas de lutter contre la fatalité.

— Albertine en mourra, se dit-il, mais je ne puis descendre à mendier la vie de ma fille...

Se levant alors et se rapprochant de Dimitri :

— Adieu. Après cette conversation, j'ignore si nous sommes destinés à nous revoir; mais croyez que jamais je n'aurai de ressentiment contre vous.

— Monsieur Ristain, dit le baron, vous êtes le plus généreux des hommes. Permettez-moi de vous presser contre mon cœur.

Ces deux cœurs brisés se réunirent dans une même étreinte; ces deux hommes se mesurèrent encore du regard, puis la séparation eut lieu.

## XII

Après la conversation qu'ils avaient eue ensemble, M. de Schouloff et M. Ristain ne pouvaient plus se revoir. Ils le sentirent l'un et l'autre, et n'essayèrent même pas de se rencontrer de nouveau. Le terrain était trop brûlant sous leurs pieds; chaque mot eût porté: il valait mieux se taire et s'éloigner.

Le moins à plaindre des deux, c'était peut-être le père d'Albertine, bien qu'il eût certainement la plus grande part de souffrance, la souffrance de l'être aimé. Sa conscience était satisfaite; elle lui disait qu'il avait agi dans toute la mesure de ses moyens: qu'il avait été dévoué, tendre, soucieux du bonheur de son enfant. Ah! comme il eût donné avec joie toute cette fortune qui, maintenant, n'était plus qu'un mensonge de prospérité, pour sécher une larme de sa fille! Comme il eût consenti à s'en aller vivre dans un coin tout seul, avec les ressources d'un capitaine en retraite, pour que son Albertine fût brillante et fêtée au bras du baron de Schouloff!... Chimère! chimère que le père devait repousser désormais, puisque sa fille, plus sage que lui, ne paraissait plus y penser.

Albertine, en effet, avait obtenu de Dieu, en quelque sorte, tout ce qu'elle désirait. Depuis qu'elle avait été instruite du salut de Dimitri, elle n'avait pas adressé d'autre prière au ciel: sa prière était exaucée; et pas une fois le banquier n'entendit sa fille se plaindre du silence de l'étranger. Il y avait des moments où, confondu de surprise, il se demandait si tout cela avait été bien réel; s'il était vrai qu'Albertine eût failli mourir de la mort supposée du baron, s'il était possible qu'elle eût conçu de l'amour pour lui. Cependant il se rappelait la douleur et les aveux de la jeune fille. « A cette même place, se disait-il, elle m'a ouvert son âme. J'en suis certain, elle l'aime!... »

Mais c'est qu'il commençait à n'en plus être certain du tout. Il avait pris sur lui de raconter à Albertine sa conversation avec de Schouloff. Albertine l'écouta d'un air d'intérêt et même de reconnaissance, mais ce fut tout. Elle ne fit qu'une observation: c'est qu'on devait se conformer au vœu du baron, et rouvrir la maison à M. de Beauséjour. Cette amende honorable fut un peu rude pour M. Ristain; cependant il céda, et le vicomte rentra triomphant dans la forteresse. Il va sans dire que Gontran était l'homme le plus heureux du monde, et qu'il n'avait jamais tant donné de poignées de main, tant distribué de cigares, tant fréquenté Tortoni et le club. Il se voyait marié pour l'été prochain. « Je n'ai plus que quatre ou cinq mois à être jeune », disait-il à tout venant. Et comme le banquier ne lui avait pas laissé ignorer la bienveillante intervention du baron en sa faveur, Gontran s'en allait aussi disant partout: « J'avais mal jugé de Schouloff... C'est un original, mais c'est, palsambleu! un bon enfant. »

Chez M. Ristain, on avait repris le train ordinaire, cette nécessité de la fortune; on retournait dans le monde, à l'Opéra, et on recevait tous les mardis.

Alfred DES ESSARTS.

(La fin au prochain numéro.)

## LES PAROLES D'OR

Le bon goût est autant dans la connaissance des choses qu'on doit taire que dans celle des choses qu'on peut dire.

H. DE BALZAC.

Toute la science de la vie et tout l'art de la bonté tiennent en deux lignes: se mettre en la place des autres, et se souvenir de soi-même.

LOUIS DÉPRET.



## HISTOIRES BUISSONNIÈRES

## III

## L'ARAIGNÉE

A mon ami regretté Charles Baudelaire.

Comme la pleine nuit était venue, j'ai allumé une bougie dont je protège la flamme avec ma main et je m'engage dans le vieux jardin.

Depuis cinq ans et même un peu plus personne n'y a pénétré, si ce n'est peut-être quelque maraudeur à la saison des fruits. Les allées ont disparu sous l'envahissement des plantes parasites : les vignes rampent sous les orties qui se dressent, les ronces étouffent les groseilliers affolés, et mon pied, quand il se pose, fait craquer le bois mort des branches tombées... J'avance dans la nuit humide, par le silence et l'abandon, pénétré du frissonnement secret de la solitude.

Je suis parvenu jusqu'au cellier. La clef rétive grince dans la serrure mangée de rouille ; je tire avec peine la lourde porte qui semble adhérer pneumatiquement, — et j'entre...

A la subite clarté reflétée par les plâtres, un fourmillement général se produit : la lumière a dissous le sombre conclave, et toute une génération détestée,

Tout un peuple muet d'horribles araignées,

frémit, s'agite et s'enfuit éperdument, comme les vibrations d'un soleil noir, se précipitant à grande hâte vers les angles.

Tout s'est tapi, tout a disparu. — Un seul de ces monstres, énorme celui-là, velu, affreux, formidable, a dédaigné la fuite. Il est resté sur place, immobile et noir, au milieu de la muraille blanche, campé sur ses huit pattes membrues. Assurément, il me regarde et m'attend, — comme un défi !...

Plus vite encore que ma pensée, ma main a répondu. La bougie, horizontale, comme une lance, flambe le réprouvé : il crépite, il se tord, — il tombe...

Et tandis que, la glace dans la moelle de mes os, je contemple l'agonisant qui se débat convulsivement dans ce qui lui reste de corps et de pattes, j'entends alors, — oui, j'entends d'une oreille sûre, — l'Esprit de mon supplicé qui me dit :

« Je ne te demande rien, je ne te coûte rien, je te sers gratuitement comme un de tes alliés les plus fidèles, et tu me hais, homme d'iniquité !

» J'ai pris pour tâche de te délivrer des mouches et cousins qui te dévoreraient sans moi ; je te donne autant que je le peux le repos de tes nuits d'été, la volupté des crépuscules du soir, — et tantôt j'ai arrêté court la terrible charbonneuse qui allait inoculer la mort inexorable à ton enfant bien-aimé...

» Mais tu me trouves laide, ce qui t'appartient vraiment, étant si joli ! et pour récompenser mes services, tu m'assassines sans danger — et de ton plein droit, étant le plus fort !

» Meurtrier, lâche, ingrat, — imbécile !!! »

## IV

## LE CRICRI

A mon ami regretté Charles Asselineau.

Je suis sûr, Anthelme, que tu n'as pas plus que moi oublié les temps détestés de notre enfance, ce Versailles maudit, et nos tristes et longues confidences sous les acacias, dans la cour de cette exécration pension H...

L'acacia ! Encore à cette heure, après tant d'années, je ne puis regarder sans oppression de cœur cet arbre antipathique, au

feuillage maigre et avare d'ombre, au tronc épineux, qu'en bonne analogie passionnelle on aurait choisi comme premier emblème de la captivité, que l'on retrouve inexorablement dans la cour de chaque collège, dans le préau de chaque prison.

Mais aussi quelle joie à nos deux promenades du dimanche et du jeudi ! Tes parents étaient pauvres, comme les miens, et nos semaines étaient maigres : Te rappelles-tu comme nous restions tous deux isolés pendant nos excursions sans fin dans les allées du parc ? — Mais ni notre pauvreté, ni la mélancolie pénétrante de ces allées humides, aux charmilles galeuses, ne pouvaient prévaloir, à ces heures de liberté relative. Si nous avions étouffé un soupir en détournant nos yeux de la marchande de pain d'épices, à la grille, entourée de nos camarades plus fortunés, nous courions bien vite nous offrir le régal gratuit d'une chasse aux cricris sur cette grande pelouse qui sépare le Tapis-Vert du Char-de-Neptune.

C'était toujours la même chose, notre chasse, mais nous y trouvions un plaisir sans cesse renaissant et toujours égal. Toi et moi, nous nous penchions pour chercher horizontalement ces petits repaires où l'insecte bruyant fait tout à coup silence à la moindre approche. Quand nous avions découvert un de ces petits trous ronds qu'on dirait moulés sur un doigt dans la terre mate et grasse, avec joie nous mettions genou en terre et, tantôt toi, tantôt moi, nous insinuions un brin de paille ou une tige d'herbe.

Immédiatement le petit animal noir sortait effaré de son trou, avec ses gros yeux et ses antennes couchées sur le corselet ; nous le saisissions, il se débattait plein d'angoisses, et parfois le pauvre, animal en se débattant, nous abandonnait bravement une de ses pattes pour sauver le reste. Nous le remettions à terre : il se précipitait au fond de son trou. — De nouveau nous fourrions la paille, de nouveau le cricri sortait. — Et dix fois, vingt fois de suite, chaque fois pris, chaque fois il se faisait reprendre.

Et comme nous admirions cette persistance de l'innocent à se laisser toujours attraper au même tour ! — Et te rappelles-tu comme nous nous disions l'un à l'autre : — « Est-il bête, ce cricri ! »

Qu'es-tu devenu depuis ces temps déjà si lointains, mon petit Anthelme ? Je l'ignore, mais assurément, si tu ne m'as devancé déjà vers la suprême auberge où l'on n'entre pas deux fois, à quelques pieds au-dessous de ce niveau où nos cricris faisaient leurs trous, tu reconnaîtras avec moi que ta vie tout entière, ainsi que la mienne, s'est exactement passée comme celle de nos cricris. — Ne sommes-nous pas toujours et tous pris au même piège naïf, — cent fois pardonnés, cent fois retombant ?...

L'enfant pouvait rire du cricri ; combien, mon Anthelme, le cricri doit-il se moquer de l'homme !

## V

## CHEZ CARÈME

A mon ami Auguste Préault.

Les deux belles dames étaient en vérité d'une bonté sans égale et d'une largesse sans pareille chez ce pâtissier ; mais il faut dire aussi que ces deux amours de petites filles le méritaient bien, étant si jolies.

Les assiettées de gâteaux délicats et multicolores, depuis le rose tendre jusqu'au vert pâle et au gris perle, sans négliger les jaunes d'or et les blancs, étaient picorées à l'envi par les petites ; mais les deux jeunes mamans ne négligeaient pas d'en prendre leur très-bonne part. — Et c'était plaisir de contempler ces quatre êtres charmants, tout soyeux et pimpants dans le velours et les fourrures, gazonillant, chipotant, becquetant et même baffrant — absolument comme chez eux, — remplissant à eux quatre la boutique de Carème.



Je jouissais de cette fête des yeux quand, tout au contraire, j'aperçus en dehors de la boutique deux autres enfants, des petits mendiants, — évidemment le frère et la sœur.

Immobilisés et muets, les joues violacées par le froid, ils oubliaient, ils ne sentaient pas le froid, ils écrasaient leurs deux nez mouillés contre les glaces de la devanture, comme irrésistiblement aspirés du dehors par l'attraction des voluptés intérieures, écarquillant tout ronds leurs quatre yeux stupéfiés, fascinés, — et admirant qu'il y eût des êtres assez supérieurs à eux pour s'offrir d'aussi extraordinaires jouissances...

Une des deux jeunes femmes fouilla à sa poche; — mais l'autre, qui mordait de toutes ses jolies dents blanches de jeune requin dans un dernier « méringué », s'interrompit, comme suffoquée par un coup, pour lui dire :

— A quoi pensez-vous, en vérité, chère? Ne voyez-vous donc pas comme ces petits gourmands nous dévorent des yeux depuis une heure? Mais, avec votre argent, ils courraient tout de suite s'acheter des gâteaux!

## VI

## LE BONHEUR

A mon ami Eugène Labiche.

Qu'appellez-vous le bonheur? — Où le prenez-vous?

Il était notaire et considéré dans le pays: un brave homme! Par malheur, il est devenu veuf. Quand on perd une bonne femme qu'on aimait et qui ne vous laisse pas d'enfants, que voulez-vous qu'on fasse! Le pauvre homme s'est mis à boire. Il a tant bu qu'il a tout bu, l'étude, les clients, les cartons.

Aujourd'hui, quand vous le rencontrez, toujours dans son vieil habit noir devenu roux, portant autour du cou comme une tradition un lambeau roulé, jadis blanc, le pauvre homme est saoul, saoul toujours. Il s'est tout entier, et comme en retour, donné à cette passion qui lui a versé l'oubli. Il passe en trébuchant devant le petit café de l'endroit, détournant froidement son regard des vieux habitués qui le suivent de l'œil, pour aller quêter l'invitation d'un verre dans les cabarets borgnes de l'autre côté du pont; — et quelle béatitude, quelle extase quand il vide lentement ce verre dénué de profondeur!

Il est heureux...

Le voici, par un beau jour de marché et d'été, étalé sur le plein dos, dans la boue grasse. Un villageois, de ses anciens clients, saisi d'un vieux restant de respect, veut le relever :

— Ah! monsieur Benoist! un ancien notaire! Un homme comme vous! Et un jour de marché, encore! Tout le monde va vous voir!

NADAR.

## DESCRIPTION DU PANORAMA DES MODES

(Voir les conditions de la prime à la page 471.)

NOUVEAUX MODELES DE MODES, CONFECTIONS ET COSTUMES POUR LA SAISON D'AUTOMNE. — 1. Le *Kamtschatka*, grand paletot de drap matelassé havane clair, de forme demi-ajustée, avec une seule couture derrière, cintrant le dos et s'ouvrant en biais dans toute sa longueur devant. Les manches vont en s'élargissant du bas où elles sont rondes. Une passementerie à jour, de ton blanchâtre, et des bandes de renard doré entourent tous les bords du vêtement; de plus, des macarons de passementerie, avec glands assortis au drap, suivent les bords de l'ouverture. Sur le côté, poche de faille toute plissée dans la largeur et formant la hotte, entourée d'une natte blanchâtre et terminée par un nœud de ruban. Trois chaînons de passementerie, sortant d'un macaron placé au coin de la poche, traversent le bas du dos

pour aller se fixer de l'autre côté du paletot. — Robe en sicilienne bleu électrique, sans garnitures. — Chapeau *Baby* en velours épinglé assorti au manteau. Fond mou et passe plate, recouverte d'une fourrure; nœud de ruban derrière et groupe de petits œillets rouges dans le haut.

2. La *Bérénice*, confection en matelassé noir de soie et laine. C'est d'abord un paletot *l'Archiduc*, avec grand écart devant, et qui semble doublé d'un autre vêtement sur lequel il repose. Cette partie, de même étoffe, complète les devants et s'allonge en longs pans carrés, bordés d'un biais de faille noire; deux biais semblables et superposés continuent le dos; nœud de ruban sur le milieu. Belle frange de laine et soie sur les bords inférieurs du vêtement. Les contours de la poche sont découpés en arabesques et bordés de faille; le haut est un parement de faille avec nœud dessus. Double parement au bas des manches, l'un en faille, l'autre en matelassé et dentelé, avec nœud de ruban. — Robe de faille caroubier à traine, sans garnitures. — Capote en épingline de même nuance que la robe. Fond mou, bavolet et passe coulissée; bandeau de velours épinglé lilas, et demi-guirlande de seringat passant dessous et dessus, Brides mentonnières assorties.

3. Costume *Reine d'un jour* en faille noire, broché bleu et velours noir. (Ce costume est présenté de dos par la figure 3, et de devant par la figure 14, auxquelles on devra se reporter pour pouvoir suivre la description que nous donnons ici complète.) — Jupons à traine, coulissés derrière jusqu'à une certaine hauteur et garni d'un volant monté à tête, dont le bord inférieur est lui-même orné d'un petit volant. — Tablier de soie brochée, garni d'une longue pointe de velours noir, qui forme le milieu; le bas du tablier est également en velours et va en s'élargissant des côtés. Une frange bleue à glands et haute tête grillée orne le bas du tablier, lequel, ainsi complété, est tendu et fixé derrière. Des pans de velours, doublés de faille bleue bordant le dessus, sont drapés, l'un au bas du tablier, l'autre un peu plus haut; tous deux tombent sur la traine du jupon. Le pouff de faille noire qui complète la physionomie de cette partie du costume se compose d'une largeur de faille noire, doublée de faille bleue faisant bordure, et coupée en pointe à son extrémité inférieure; cette largeur est montée comme un pli Watteau, au bas du dos du corsage; un cordon placé dessous la relève en pouff, et l'extrémité tombe sur le jupon. — Cuirasse faite de trois étoffes: le milieu du dos est en faille noire, le reste du dos en velours et les côtés en faille. Les devants sont en soie brochée bleue, avec pointe de velours noir au milieu, comme pour un tablier. Les manches, en velours, sont terminées par un volant de faille foncée au milieu, où il est soutenu par un bracelet de faille bleue. — Chapeau de feutre noir, à fond élevé et pointu; double écharpe de surah bleu et de velours noir autour de la calotte, et plume amazone blanche prenant pied devant sous une grande boucle de nacre.

4. Costume le *Sans pareil*, en faille, velours uni et velours frappé, violet foncé. — Jupons à traine; celle-ci, rajoutée depuis le milieu derrière, est toute coulissée et terminée par un volant de velours qui forme l'éventail (mais, quoique ajoutée, la traine ne fait qu'un avec les lés du bas du jupon; on évite ainsi un excès d'ampleur dans le haut). Un volant bordé de velours et monté par groupes de trois plis orne les côtés du jupon. — Long tablier de velours frappé, entouré de riches franges à perles de satin, fixé derrière et tombant en carré sur les côtés. — Basquine de velours violet. Les devants, par un large écart, vont se réunir au milieu derrière, sur la jonction de la traine. Des revers de faille, pris dans les coutures des petits côtés du dos, se rabattent sur eux; grâce à l'ampleur de ces derniers, on rapproche les pointes des revers sous des boucles plates en velours; le milieu du dos se trouve ainsi enserré et le bas dissimulé. Les manches de faille ont un parement de velours frappé, garni d'un nœud de faille sur la pointe. — Chapeau de feutre, de couleur naturelle, orné dessus d'une plume violette ombree et le ruban assorti formant des coques au sommet. Bandeau de blonde blanche et de pensées de velours; brides en ruban.

5. Costume la *Superbe*, en velours côtelé (dit velours de chasse), de couleur vert bouteille, faille assortie et brocart à fond vert et dessins jaunâtres. — Jupons à traine. Le bas devant est découpé en dents pointues, dont les creux sont remplis par des plissés de faille faisant soufflet. Par derrière, l'ornementation du bas consiste en bandes de brocart posées à plat et en long, lesquelles s'élargissent du bas, et sont alternées avec des pointes découpées dans le jupon lui-même; ces dernières sont ornées de plissés de faille. Tablier écharpe en velours, drapé et tendu en trois ou quatre plis. Le bas est entouré d'une haute bande de brocart, et le tout réuni va se perdre et se fixer derrière. — Tunique de velours entourée de bandes de brocart et de plissés de faille. Drapée, chiffonnée et entrecroisée, elle est pendante der-



rière, où elle reste fixée depuis le bas du dos du corsage. — Cuirasse en velours, comme tout le costume, à l'exception du milieu de la poitrine et du dos qui sont rayés d'une bande de brocart. Manches de brocart terminées par un plissé de faille et un nœud. — Capote de satin réséda; fond mou tout plissé, bavolet encadré de blonde anglaise, et passe coulissée garnie de même dentelle. Bandeau de sorbier des oiseaux et même garniture sur le sommet de la calotte. Barbes mentonnières en blonde assortie.

6. La *Capricieuse*, vêtement de drap noir côtelé. Le dos et la manche forment le dolman, tandis que les devants tombent en carré et beaucoup plus bas. Des biais de faille dessinent au milieu du dos un long V terminé par des bouclettes de rubans. Un nœud « fourragère », fait de cordelière avec gland à l'extrémité, remplit l'intérieur du V. Le bas de la couture des manches est marqué par un macaron de passementerie, d'où pendent deux rangs de glands; un biais de faille suit la couture du dessous de bras. Les manches sont entourées de biais de faille avec bouclettes plates à l'extrémité. Même garniture pour les devants, avec franges en plus. — Robe de velours épinglé lilas, sans garniture. — Chapeau de velours noir; fond plat et fuyant vers le bavolet, avec coques de faille dans le bas et le haut; passe diadème, recouverte d'une draperie lilas, et tour de tête en blonde. Brides mentonnières en ruban noir.

7. Costume pour petite fille de sept ans. — Robe anglaise en velours bleu. — Devant de forme princesse demi-ajustée; dos ajusté, se prolongeant dans la forme princesse et complété dans le bas par un volant plissé. Une bande de chinchilla entoure le bas de la robe et garnit une petite poche plissée placée sur le côté. Ceinture *baby* en faille toute plissée, et grand col marin de même nature. La robe est lacée derrière. — Boa de fourrure assortie. — Toque de velours bleu entourée de chinchilla, avec une aile d'oiseau bleutée sur l'arrière.

8. Costume le *Cardinal*, en drap rouge, pour petit garçon de cinq ans. — Jupou court, plissé derrière seulement. Gilet de chasse boutonné dans toute sa longueur et formant un petit écart dans le bas. Paletot-sac ouvert en s'écartant devant; les bords sont garnis de bandes de velours noir plus étroites à mesure qu'elles se rapprochent du col. — Col marin et cravate de velours noir. — Bas de laine rouge. — Bêret rouge entouré de velours noir et orné d'une houpette noire.

9. Manteau *Douairière*. Grande confection en drap velours noisette. Les devants flottants descendent en pointe jusqu'au bas de la robe et sont encadrés de galons marron étroits. La poche, disposée sur le côté, est formée de deux écharpes de faille plissées et entourées de galon marron; elles se réunissent en pointe dans le bas de la poche sous un macaron de passementerie terminé par trois glands. Le dos, demi-ajusté, est assez court; il forme une basque sur une jupe plate et qui est prise dans la couture des côtés avec les devants. La manche, dans le genre dolman, est prise dans le dos; un macaron avec de beaux glands marque le bas de la couture. Petite pèlerine en faille assortie au drap, et entourée de belles franges. Mêmes franges et galons marron sur tous les bords du vêtement. — Robe de satin noir fort ample derrière, garnie dans le bas devant d'un volant plissé. — Capote de velours vert; fond mou et passe diadème arrondie. Ruche de ruban autour de la calotte et grande plume noire; barbe de dentelle noire pendante derrière, formant mentonnières devant. Bandeau de velours violet ruché.

10. Paletot la *Charmeuse*, en sicilienne et velours noir. C'est encore le genre de *M<sup>me</sup> l'Archiduc* très-long devant. Des plaques de velours noir, larges du bas, se rétrécissant vers le haut, ornent les devants; les bords du velours se rabattant sur le drap sont découpés alternativement en dents aiguës et carrées; un petit bouton est fixé sur chaque dent carrée. Le bas de ces plaques est terminé par une frange à glands. Le dos du vêtement, demi-ajusté, est rempli au milieu par un plastron de velours dont les bords découpés rappellent les précédents; ce plastron, qui ne descend pas complètement jusqu'au bas du dos, se termine par une frange semblable à celle ci-dessus mentionnée. Une bordure de fourrure, placée sur le bord supérieur du dos et des côtés, complète la garniture de ce paletot. Le bas des manches est entouré d'un parement de velours à bords découpés comme le reste. — Costume de faille bleue. Au bas du jupon devant, un volant à tête bouillonnée et ruchée, puis un large bouillon fixe et tendu, avec tête semblable à la précédente. — Tablier drapé derrière, et corsage-habit dont les pans se nouent, comme une ceinture, sur la traîne. — Tour de cou en fourrure assortie à celle du manteau, fermé devant par un nœud de ruban bleu. — Chapeau de feutre, à passe enlevée de côté et doublée de surah bleu coulissé; fond pointu, entouré d'un ruban bleu formant un groupe de coques sur le côté avec une aile verte ou aigrette.

11. Costume de petite fille de trois à quatre ans. — Robe anglaise en drap velours gris. Le devant, tout droit, est fermé par des boutons de nacre et rayé de deux bandes de velours noir aboutissant au col, de même étoffe. Montants de velours terminés en pointe sur la couture des côtés. Au dos ajusté se joint par en bas la petite jupe plissée; groupe de coques « sur pied » en ruban gris, posé au point de ralliement, et coques plates en velours noir. Le bas des manches est un cornet plissé vers la couture du coude et entouré d'un bracelet de velours. — Chapeau de feutre noir, bordé d'une ruche de ruban rouge et garni d'une écharpe grise nouée autour de la calotte. — Guêtres de drap gris assorti à la robe.

12. Costume *Princesse Béatrix*, en faille violette et lampas de nuance assortie crème. — Jupou à traîne éventaillé, rapportée; les coutures de côté sont froncées vers le bas, de façon à draper l'ampleur. Un volant sur lequel retombent de larges dents de lampas, avec tête plissée, garnit le bas du jupon. La traîne est entourée d'un petit volant ruché, dont la doublure crème s'aperçoit à la tête; un nœud de faille violette, doublé et bordé de soie crème, termine le bout du volant sur le côté, ainsi que le tournant de la traîne. — Tunique encadrée de biais en lampas doublés de faille crème, et fixée derrière au bord du corsage. De là, cette tunique se déroule en coquillant d'un côté, tandis que de l'autre elle est drapée en plis fixes et s'arrête au bord du volant. — Cuirasse de faille allongée par deux pointes de lampas faisant suite aux devants et tombant sur le tablier du jupon. Le dos est rayé par deux bandes de lampas qui rejoignent dans le bas celles de la tunique. Les manches, faites de cette étoffe, sont terminées en sabot; un plissé de faille, avec un nœud de ruban, les complète. Col montant en faille, d'où s'échappe, de chaque côté devant, une pointe de lampas courant vers l'épaule. — Col de toile à coins rabattus; sous-manches en nansouk festonné et plissé. — Chapeau de feutre noir, à fond pointu et passe soulevée. Celle-ci est doublée de velours et garnie d'un tour de tête en crêpe lisse plissé. Écharpe de surah assorti à la robe, drapée autour de la calotte et formant deux coques en éventail derrière, avec une touffe de genêts.

13. Le *Scandinave*, grand paletot de velours marron. Ce vêtement présente la forme sac, avec pli Watteau au milieu du dos; un motif de passementerie noire est appliqué moitié sur le dos et moitié sur le pli, dont il dissimule le raccord; deux rubans de faille noire, partant du haut du bras, vont se réunir à ce point même. Un peu plus bas, le pli Watteau est encore garni d'une large boucle plate en ruban, avec bouts flottants, le tout soutenu par une traverse plissée. Le bas du vêtement est fendu sur le côté; les bords sont garnis de fourrure, puis reliés ensemble par des brandebourgs. La même disposition se répète sur le dessus de la manche. Celle-ci est longue, presque autant que le paletot, et le bas est large en proportion. Bandes de chinchilla sur tous les bords, y compris ceux du cou. — Capote de satin noir; fond mou formant bavolet et nœud derrière, petite passe lisse bridée par un velours noir [plat, formant les brides. Plume bleu électrique sur le sommet.

14. Même modèle, vu de face, que la figure n° 3. Voir la description que nous avons donnée complète sous ce numéro.



#### SOMMAIRE DU 5<sup>e</sup> NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par *M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE*. — Chronique mondaine, par *M. Eugène CHAPUS*. — Les travaux des femmes à l'Exposition de Philadelphie, par *Ch. DAVID*. — Madame a ses nerfs, par *P. X.* — Théâtres, par *HOP-FROC*. — *Les absents n'ont pas tort*, histoire parisienne, par *M. Alfred DES ESSARTS*. — *Histoires buissonnières* (l'Araignée, le Cricri, Chez Carême, le Bonheur), par *M. NADAR*. — Description du Panorama des Modes.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1356, dessin de *M. E. PRÉVAL*: toilette de réception et toilette de visite.

Dans le texte: *P. n° 330*, dessin de *M. E. PRÉVAL*: chapeau *Francesca*. — *G. n° 676*, dessin de *M. E. THIRION*: toilette de soirée ou de théâtre. — *G. n° 687*, dessin de *M. E. PRÉVAL*: toilette de diner.

**ROUVENAT** (☞) et **CH. LOURDEL**, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

*Ad. GOUBAUD et FILS*, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La dentelle a toujours joué un très-grand rôle dans la toilette des femmes; c'est un de ces accessoires dont la valeur intrinsèque double l'importance d'un vêtement. C'est comme un meuble de famille qu'on passe à ses enfants; ou bien c'est un présent qui fait autant de plaisir à la personne qui le reçoit que d'honneur à celle qui l'offre. Enfin, la dentelle peut être placée dans la catégorie des bijoux, parce que, comme eux, elle n'a pas d'âge et que la mode a peu de prise sur elle. Il est à remarquer, en effet, que dans les moments où la dentelle paraissait le plus mise de côté, il ne se serait pas accompli un seul mariage sans qu'elle figurât pour une part importante dans le trousseau et la corbeille.

Il faut dire aussi que si la dentelle a été parfois mise de côté, en apparence du moins, à d'autres époques, comme sous Louis XIII et Louis XIV, on en usait... au point d'en abuser, puisque les hommes eux-mêmes en portaient au bord de certains vêtements. Aujourd'hui, sans tomber dans un pareil excès, on porte cependant beaucoup de dentelle, et par cela même les imitations ou dentelles de fantaisie sont fort nombreuses. D'abord il y a bien plus de petites bourses que de grosses, et puis les belles dentelles représentent un capital qu'il ne faut pas gaspiller. Une femme sensée ne consentira jamais à mettre des volants de 2000 francs en pouff, en traîne ou partout ailleurs, s'il y a danger pour eux. La dentelle de fantaisie trouve là précisément un emploi convenable.

C'est absolument le cas d'une très-grande dame de notre connaissance, dont les beaux diamants sont proverbiaux, et qui pourtant porte de préférence du strass; personne ne songe à l'en blâmer. Une femme élégante et raisonnable a soin de mettre ses dentelles de valeur en tablier, sur le devant de sa robe, à son corsage, à ses manches, en fichu, etc., partout enfin où elle peut exercer une sage surveillance.

Voilà donc la raison de ces nouvelles dentelles à bon marché dont le nombre ne fait qu'augmenter chaque jour, et voilà pour-

quoi aussi des maisons de premier ordre, comme la maison Violard (rue de Choiseul, 6), se sont décidées à tenir également la dentelle de prix et la dentelle de fantaisie; il suffit, pour s'en convaincre, d'aller visiter cette maison, que M. et M<sup>me</sup> Violard dirigent de nouveau en personne et à laquelle on peut, par conséquent, s'adresser en toute confiance. Quel choix admirable de dentelles on y trouve! dessin, travail, fabrication, variété de genre, tout est

hors ligne; avec d'aussi fins connaisseurs il ne peut en être autrement.

Jamais les femmes n'ont été plus coquettes de leur pied qu'aujourd'hui: bas et chaussure, tout est charmant. Le bas de soie est assorti à la toilette ou à la garniture; tantôt uni, tantôt à rayures: celles-ci en large pour les jambes un peu grêles, celles-là en long pour les autres. Il y a encore la rayure croisée, simulant les cothurnes noués vers le milieu de la jambe, offrant beaucoup d'originalité. Le bas de soie noire, à lui seul, offre toute une variété de dispositions, des coins brodés en n'importe quelle couleur, ou une partie de nuance vive et tranchante, couverte de fines rayures d'un autre ton, laquelle forme le dessus du pied, et les coins montant haut sur le côté de la jambe, où elle se termine en pointe aiguë.

A son tour, la chaussure de luxe ne laisse rien à désirer. Bottines et souliers Louis XV sont également à hauts talons et découverts sur le bas, qu'on aperçoit à travers leurs élégantes barrettes. Le soulier *Fénelon*, avec son large nœud

de ruban noir et quelquefois sa boucle brillante, n'offre qu'une feinte modestie, car il fait ressortir plus que tout autre la coquetterie d'un bas élégant. Enfin, la mule *Pompadour*, — cette délicieuse pantoufle de chambre, qu'avec ses étoffes de velours ou de satin, ses broderies de soie, d'or, d'argent, d'acier, ses bouffettes de ruban et ses dentelles, on a rendue si luxueuse qu'elle semble un bibelot d'étagère, — cette mule complète les différents genres de chaussure à l'ordre du jour de l'élégance actuelle.



P. N° 332. — CHAPEAU *Milady*.



Le costume breton est loin d'avoir dit son dernier mot : le printemps l'a vu naître, l'automne le voit s'épanouir ! En voici un charmant spécimen ; il se compose d'une tunique et d'un long corsage en serge bleu marine foncé. Un lacet crème forme le dépassant au bord de la tunique. Celle-ci porte un gros pli tout plissé derrière, lequel est soulevé en pouff à la paysanne par une large bande de broderie crème faite sur serge et encadrée de galon mohair crème ; chaque extrémité de la bande est ornée d'une ligne de boutons de nacre. Sur les côtés de la tunique, de longs parements de poche avec boutons de nacre. Le corsage est plutôt un paletot cuirasse entouré de dépassants crème, et qui s'écarte devant pour montrer un gilet. Celui-ci, qui tient par un côté aux devants, est orné dans le haut d'une broderie crème, encadrée de galons assortis formant le cœur ; une garniture pareille termine le bas du gilet. Le corsage s'agrafe dans toute la longueur du côté. Sur le bord du corsage, encadrant le gilet, se trouve une ligne de boutons de nacre posés par groupes. D'autres boutons suivent le pied d'un col rabattu. Parements aux manches et boutons assortis.

En remplaçant la nuance crème par le rouge sombre ou caroubier, on donnerait plus d'originalité au costume sans lui enlever aucun de ses mérites.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 332.

CHAPEAU *Milady*. — Grand feutre noir à large passe et fond bombé. Un large ruban de velours royal, de couleur caroubier, entoure la calotte. Une plume noire, dont le pied se perd sous ce ruban, garnit le dessus du chapeau en retombant derrière.

G. N° 688.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX POUR LA SAISON D'AUTOMNE. — 1. Capote de feutre bleu foncé. Calotte bombée et passe diadème. Cette passe est recouverte de surah de même nuance formant bordure tout autour. Tour de tête en tulle crème ruché et branche de roses au milieu. Une draperie de gaze bleue entoure la calotte, cachant le pied de deux plumes bleues qui retombent librement de côté. Branche de roses derrière et mentonnières en gaze bleue. — Cette coiffure convient également à une jeune femme et à une femme plus âgée.

2. Chapeau de jeune femme en feutre gris. La passe est arge et baissée sur les yeux ; le fond haut et pointu. Echarpe en armure de soie bleu marine, nouée devant, avec bout faisant éventail. Plume bleue se rabattant sur le bord de la passe et aile rouge posée en aigrette.

3. Toque de jeune fille, en velours épinglé gris. Des plumes de coq recouvrent tout le fond du chapeau ; une plume d'autruche de couleur naturelle recouvre la passe tout autour. Aile rougeâtre posée en aigrette sur le côté.

4. Toque de fillette, en velours noir. Draperie de gaze bleu pâle entre la passe et la calotte. Plumes de coq de même teinte fixées par un nœud sur le dessus de la toque et retombant derrière.

G. N° 689.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX POUR LA SAISON D'AUTOMNE. — 1. Capote de velours royal (épinglé) marron. Le fond mou, formant bavolet, est rayé au milieu par une grosse ruche doublée de soie crème et maintenue par des lisérés de même nuance. Une plume marron ombrée part du coin du bavolet pour retomber au milieu derrière. La passe est doublée de soie crème toute plissée, puis garnie d'un tour de tête en tulle crème ruché, avec bouclettes de ruban sur le côté et branche de roses. Mentonnières en gaze crème.

2. Toque « à la hussarde », en velours noir, entourée d'une bande de plumes bleu pâle. Un bonnet pointu en surah bleu, fixé d'un côté par une aile rougeâtre, retombe avec deux petits glands de l'autre côté.

3. Chapeau de feutre blanc ivoire (vu par derrière), garni de ruban de velours épinglé, nuance caroubier. Groupe de coques sur le côté, faisant pied à une plume caroubier qui tourne sur le sommet ; ici un autre nœud fixe une seconde plume qui retombe derrière.

4. Même chapeau que le précédent (vu par devant). La passe, inclinée d'un côté et relevée de l'autre, est bordée de velours caroubier. Elle est, en outre, ornée d'une torsade de ruban assorti, avec nœud papillon sur le côté et bouts flottants derrière.

#### Description de la gravure coloriée n° 1359.

NOUVEAUX MODÈLES DE CONFECTIONS, MANTEAUX ET ROBES. — 1. Paletot de velours noir ajusté, à jupe arrondie devant et entourée de rouleautés de satin noir et de franges grillées. Les petits côtés et les deux morceaux formant le milieu du dos sont taillés en pointe par le bas, chacune dépassant l'autre. Les coutures de droite sont garnies de deux lisérés, tandis que celles de gauche sont sans ornement. Des franges terminent tous les bords. Col de satin rabattu dans le haut, fermé devant par un nœud de ruban. Trois biais de satin entourent le bas des manches ; chacun d'eux est garni, sur le dessus, d'un bouton. Petit parement triangulaire sur la couture du coude, orné de trois boutons ; franges assorties aux précédentes pour terminer. — Costume en cachemire et faille havane, garni de volants plissés. — Chapeau de velours noir ; fond pointu et passe plate arrondie. Un velours rouge entoure la calotte d'un côté ; une plume havane, avec rose thé sur le pied, orne l'autre côté.

2. Paletot cuirasse, en sicilienne noire, entouré de hautes franges à glands. Les devants sont ornés de deux biais garnis de boutons, dont l'un sert d'ouverture au vêtement ; le milieu est rempli de petits triangles formés par des lisérés de faille et posés pointes contre pointes. Même garniture sur la manche, avec parement dentelé et boutons dans chaque dent ; un nœud de ruban complète le tout. (Ce vêtement se fait généralement plus long et plus collant ; dans ce cas, il ne se termine pas par des franges). — Costume de faille et cachemire des Indes lilas, garni de coulissés, de volants et de plissés, avec franges à la tunique. — Lingerie plissée. — Chapeau de feutre gris, orné dessus d'une plume ombrée lilas et de ruban épinglé de même nuance.

3. Costume de cérémonie, en sicilienne et faille lilas. — Jupon à traîne, entouré de coulissés et d'un volant découpé en dents triangulaires. — Robe de dessus figurant tablier et traîne. Le corsage, ouvert en biais devant, est boutonné jusqu'au côté ; le milieu du tablier est coupé en biais par une frange rose jusqu'à la poche, qu'elle entoure et qui est terminée par des nœuds de ruban rose. Le bord inférieur du tablier est découpé en dents pareilles à celles du jupon. Par derrière, la partie du milieu est bouillonnée jusqu'en bas de la traîne, et les côtés plats, rappelant des pans d'habit, se réunissent par des nœuds de ruban rose au dessus. Tous les bords sont dentelés comme le reste. Col montant dentelé et cravate rose ; parement de même nature en bas des manches sur un double plissé. — Lingerie en crêpe lisse plissé, à fonds festonnés.

4. Manteau de drap velours, couleur noisette, de forme longue et demi-ajustée. Le milieu du dos est rayé de deux bandes de velours marron, dessinant un pan sur chaque côté et dont l'intérieur est rempli par un dessin soutaché. De petites boucles de soutache encadrent le dessin et les velours ; de hautes franges terminent le tout. Le coude de la manche est soutaché comme le reste et le bas est orné de velours avec des boutons boules sur le dessus. — Costume en armure de laine bleu marine. La traîne est formée par un pli bulgare uni ; le jupon et le tablier sont ornés de plissés. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre noir, garni dessus d'une plume havane et d'une plume blanche à pointe bleutée. Coques de ruban bleu sortant de la passe derrière.

5. Paletot la *Czarine*, en drap velours gris foncé, beaucoup plus long devant que derrière, entouré de velours et de martre. Une bande de velours entoure le cou et descend sur les devants, de chaque côté, encadrant les boutons. Le bas des manches est orné comme le reste ; la poche, en velours, est encadrée d'un biais de drap et ornée d'une bande de fourrure dans le haut. Collier de fourrure fermé par un nœud de ruban devant. — Robe princesse en cachemire vert bouteille, entourée de coulissés avec volant au bas. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre gris, à large



passé et fond pointu, garni de ruban gros vert et d'une plume de couleur naturelle.

6. Paletot de velours noir, de forme l'Archiduc devant, c'est-à-dire ouvert avec écart. Le bas du vêtement, formant comme une petite jupe à part, est réuni aux devants par une couture de côté. La manche, genre dolman, est prise dans la couture du dos; celui-ci est recouvert par un plastron de faille encadré de petits boutons. Le bas de la manche est en faille plissée comme un soufflet, avec parement rabattu sur le velours et garni de petits boutons; nœud de ruban sur le dessus. Col de faille et nœud de ruban devant. — Costume en faille et cachemire noirs. La jupe ample et très-drapée; la tunique entourée de volants et de plissés, tordue par un nœud derrière. — Lingerie plate. — Chapeau de feutre noir; passe enlevée, doublée de velours, avec bande de velours rouge. Le fond recouvert de velours rouge, avec nœud dans le bas et plume noire dans le haut.

#### Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexés au présent numéro contient les modèles suivants :

1. Tunique représentée sur la gravure coloriée n° 1361, fig. 1, annexée au 2<sup>e</sup> numéro d'octobre.
2. Manteau *Abbesse*, d'après la gravure DG. n° 682, fig. 5, publiée dans le 4<sup>e</sup> numéro de septembre.
3. Manteau de voyage, dit paletot *Montenegro*, d'après la gravure DG. n° 682, fig. 2 et 3.
4. Paletot représenté sur la gravure coloriée n° 1359, fig. 1, annexée au 4<sup>e</sup> numéro d'octobre.
5. Forme de chapeau.

#### A NOS ABONNÉS

Celles de nos Abonnées qui suivent depuis longtemps nos journaux savent que, préoccupés avant tout du désir de les satisfaire, nous nous sommes toujours empressés d'apporter à notre œuvre les modifications qui pouvaient tendre à l'améliorer en lui donnant un caractère d'utilité réelle et complète. C'est dans ce but encore que nous voulons introduire, à partir de ce jour, dans nos diverses publications, une pratique qui, bien comprise et soigneusement appliquée, ne peut manquer de devenir, pour nos Abonnées et pour nous tout à la fois, une source de renseignements nombreux et de précieuses indications.

Désormais, chaque numéro du journal contiendra, sous la rubrique : **Correspondance**, des réponses sérieuses aux lettres que nos Abonnées voudront bien nous adresser. Soit qu'elles aient un renseignement quelconque à nous demander en matière de modes, à propos de nos gravures ou de nos patrons, soit qu'elles aient une réclamation à nous adresser relativement au service du journal, elles seront sûres de trouver dans nos colonnes l'indication désirée, la réponse précise que pourra comporter leur lettre. De notre côté, nous sollicitons d'elles toutes les observations qu'elles pourraient avoir à nous faire au sujet du journal, les priant de nous dire par où il leur semble pécher, afin que nous y puissions remédier en rendant notre publication de plus en plus intéressante, utile et pratique.

Cette correspondance, faite comme nous l'entendons, aura l'avantage de pouvoir profiter à toutes nos Abonnées, et nous ne saurions trop les engager à la lire attentivement alors même qu'elles ne nous auraient point écrit personnellement.

La réponse demandée se trouvera toujours dans le premier ou le second numéro qui suivra la réception de la lettre, pourvu toutefois que l'auteur de cette dernière ait eu soin de bien indiquer le titre du journal auquel elle est abonnée.

AD. G. ET FILS.

#### ÉCHOS DE LA MODE

Les caniches reviennent à la mode parmi nos élégantes mondaines. Elles n'en laissent plus le privilège aux seuls aveugles des portes d'église.

C'est M<sup>me</sup> la duchesse de Chartres qui est cause de ce retour. Elle possède un caniche dont la beauté extérieure répond à l'intelligence et qui fait l'admiration de tous ceux qui sont admis à l'approcher. La princesse, qui peint avec talent, a peigné ce chien modèle, et ce tableau, dans son genre, est une véritable œuvre d'art.

Ce sont les caniches noirs qui ont la vogue dans le beau monde. On se les dispute maintenant au poids de l'or et ils font véritablement prime.

Le vicomte et la vicomtesse Castelreagh sont en déplacement à Paris revenant des eaux des Pyrénées et se rendant pour le moment en Suisse.

Le vicomte de Castelreagh est fils du marquis de Londonderry qui a résidé longtemps en France autrefois. C'est sa mère qui imagina le fouet-ombrelle qui fit une si grande sensation sur les promenades parisiennes.

On portera beaucoup, cet automne, pour garniture, de très-hautes franges quadrillées, mouchetées très-sobrement d'argent, d'or ou de soies vives.

Aux courses du Havre, il y avait deux costumes de ce genre qui avaient beaucoup de cachet. Le premier était de cachemire gros vert, avec franges vert sombre toutes mouchetées de vert très-clair. Des centaines de petits boutons vert clair complétaient la garniture. L'autre était absolument dans le même genre, en drap de soie noir avec petits boutons cerise.

On a tout de suite baptisé ces deux costumes du nom de *robe Roquelawre*, en souvenir des innombrables boutons qui couvraient toute la personne du jovial duc de ce nom.

Un baptême « est une fête pour les parents, pour les amis, » chante-t-on dans la *Dame blanche*, et aussi pour l'industrie. — La layette destinée au nouveau-né de la princesse de Saxe en ferait foi, au besoin.

Elle se compose d'une douzaine de chemises en batiste, garnies de feston; de trois autres douzaines de chemises disposées pour le premier, le deuxième et le troisième âge, garnies de broderies et de valenciennes; et d'une douzaine de chemises anglaises d'après un nouveau modèle, pour le moment où l'enfant essayera les premiers pas.

Nous ne dirons rien des brassières, des petits bonnets, des draps et des taies d'oreiller brodés, pour arriver aux robes: l'une d'elles vaut une description. Elle est en mousseline décorée d'un double tablier, composé d'entre-deux de broderie et d'entre-deux de valenciennes, alternant avec des bandes de petits plis.

Le transparent de la robe est en taffetas blanc. Le petit bonnet est en broderie et valenciennes, avec couronne de ruban blanc et de valenciennes, en guise de ruhe.

Si les *babys* ne sont pas jolis à croquer avec cela, ce ne sera vraiment pas la faute de leurs costumes.

H. de M.



## CAUSERIE

C'est l'automne... Changement à vue, comme au coup de sifflet du machiniste : une nouvelle toile de fond remplace l'ancienne; un autre décor s'est brusquement substitué au précédent. Il y a un mois, c'était la chaleur écrasante, l'atmosphère de plomb, l'éteve permanente, et chacun gémissait. On soupirait après les fraîcheurs de la saison nouvelle, on maudissait la canicule persistante. L'automne est venu plus tôt qu'on ne l'espérait; une saute de vent a tout à coup bouleversé la température; les natures les plus incandescentes ont à peine sujet de se plaindre d'avoir trop chaud, et l'on gémit encore! Le même concert de lamentations a recommencé avec de faibles variantes. On se plaint d'avoir obtenu ce qu'on réclamait avec tant d'ardeur; on accuse les soirées fraîches comme on accusait les journées brûlantes. Nous sommes évidemment des ingrats et nous mettons la patience du Temps à une rude épreuve, en le sollicitant sans cesse pour l'injurier après.

Le principal objet des colères du moment, c'est la pluie. C'est à elle qu'on s'en prend, et nous soupçonnons fort les Parisiennes d'être à la tête de ce mouvement insurrectionnel contre les premières ondées. Et pourtant, de tous les animaux créés, la Parisienne — sans doute parce qu'elle est tout esprit — est encore celui qui traverse le mieux les flaques d'eau, les torrents de boue. Elle se tire à merveille de cet océan vaseux en éclaboussant à peine les hauts talons de ses bottines. Elle possède une grâce d'état pour traverser les sables mouvants du macadam où se perd si aisément le Parisien de l'autre sexe.

Pour nous, s'il faut l'avouer, macadam à part, ce Paris des premiers jours d'automne est encore celui que nous préférons, au point de vue de la couleur locale et de l'harmonie générale. Le Paris d'été, dans sa lumière vive, avec ses pavés ardents, son atmosphère lourde, la réverbération de ses façades brûlées par le soleil de midi, n'offre guère que des contours durs, d'après reliefs, des oppositions violentes d'ombre et de clarté, tout un décor découpé à l'emporte-pièce, grossièrement badigeonné. Au contraire, ce Paris que nous rendent les premiers jours de demi-saison — « Paris mouillé » — comprend toute une série de couleurs tendres, toute une gamme de nuances apariées qui viennent se fondre et s'harmoniser dans une teinte générale de gris argenté, la note dominante de ce vaste accord.

Ne semble-t-il pas qu'avec cette pluie si méconnue renaisse toute l'activité de Paris endormi pendant les longues journées et les longues soirées d'été? A vrai dire, la vie ne s'épanche plus au dehors, ne s'étale plus en pleins trottoirs, ne se met plus à la fenêtre comme durant la saison chaude; mais on la sent puissante et concentrée dans les maisons bien closes dont les locataires reviennent un à un, et dont la façade entière s'illumine quand arrive le soir; on la sent dans les étalages des marchands qui ont rentré toutes les bagatelles de l'été, les gazes, les mousselines, les nœuds de ruban, pour sortir les étoffes d'automne souples et chaudes, le décor solide, l'honneur de la montre; on la sent dans le fourmillement des fiacres plus nombreux et plus serrés, dans l'escadron des voitures fermées qui succèdent aux voitures ouvertes, remisées jusqu'à l'été prochain...

Maisons fermées, voitures fermées, toilettes fermées. On dit adieu aux fichus légers, aux guimpes transparentes, etc., etc. Bon gré malgré, les dames commencent à se rhabiller; la température le veut ainsi. Le froid est un grand moraliste; il ramène les costumes sérieux. Ces jours-ci, on a pu voir des fourrures! La précipitation est excessive; voilà cependant un signe des temps. Aussi tous les ateliers de modes traversent-ils leur coup de feu!

Cette année, on nous promet des toilettes simples, — nous verrons bien, — ou du moins d'une simplicité relative. Ainsi, plus de pouffs et peu de trains. Le collant sera maître absolu, mais il

ne doit pas trop s'enorgueillir de cette victoire; s'il l'a emporté, c'est grâce à l'alliance de la *skating-manie*. Le patinage à roulettes demande, en effet, un costume ajusté, d'une coupe « sobre et sévère », c'est-à-dire un sac collant, sans pouff qui fasse contre-poids et sans traine qui balaye le sol. De là le triomphe complet du collant pur et simple. Preuve nouvelle de l'utilité des alliances.

Il est certain, du reste, que la mode traverse une période de simplification. Ainsi, les chapeaux extravagants, les jardinières gigantesques, les fontaines ambulantes de ces dernières saisons ont diminué de volume dans des proportions considérables. La dernière coiffure, la plus nouvelle, est une sorte de toque à fond de soie, avec très-légère garniture de fleurs ou de plumes. Le point fâcheux est que cela ressemble indifféremment à un bonnet ou une coiffure de soirée, mais pas du tout à un chapeau.

Quant au côté des hommes, il paraît qu'on s'enfermera de plus en plus dans la mode des redingotes longues et des paletots longs.

Ce développement du costume masculin ferait le bonheur de Donizetti, s'il pouvait ressusciter pour cette saison d'automne. Il avait deviné la redingote lorsque personne n'y pensait encore. Un jour, passant à Paris, il fait venir un tailleur à son hôtel. L'ouvrier arrive pendant que le compositeur, assis au piano, s'abandonnait à l'inspiration avec toute la mise en scène de circonstance. Cependant il se lève pour qu'on lui prenne mesure, mais toujours inspiré et les yeux au ciel. Le tailleur n'en fait pas moins ses premiers calculs, puis il interroge timidement son client d'occasion sur la longueur du vêtement :

— Faut-il descendre jusqu'au genou?

— Plus bas, dit le compositeur.

Le tailleur descend encore.

— Plus bas, répète Donizetti.

Le malheureux touchait aux chevilles.

— Mais, monsieur, vous ne pourrez plus marcher!

Alors Donizetti reculant de deux pas, et foudroyant l'ouvrier d'un regard olympien :

— Marcher! marcher!... Est-ce que je marche!...

Ce pauvre Félicien David, qui, le mois dernier, a succombé à Saint-Germain aux dernières atteintes d'une maladie de poitrine dont il souffrait depuis longtemps, n'aurait pas trouvé cette réponse phénoménale, digne de l'auteur du *Tannhauser*, si elle n'appartenait à celui de la *Norma*. Ce compositeur de premier ordre, ayant eu cette rare fortune d'être goûté à la fois du public et des dilettantes, n'avait rien changé, la gloire venue, à la simplicité de ses manières. Causeur sobre, esprit délicat, ennemi des gros compliments comme des gros orchestres, il fuyait la réclame et ses manifestations diverses. L'âme poétique, l'imagination aux teintes douces, aux nuances tendres que nous révèlent le *Désert*, la *Perle du Brésil* et *Lalla-Roukh*, il les portait dans cette vie paisible de Saint-Germain, où la culture des roses était devenue sa dernière passion, où s'est écoulée sa dernière heure.

Passons, pour terminer, du sévère au plaisant. Vous n'imaginerez jamais de quel innocent petit jeu l'honorable M. Talon, représentant du Puy-de-Dôme, vient de doter les salons! Cela s'appelle le *Jeu des combles*, et nous vous livrons le modèle, — attribué également à l'ingénieur inventeur de cette honnête distraction, — qui court actuellement le monde, sous le titre de « comble de la patience. » Le comble de la patience, d'après M. Talon, consiste à frotter un réverbère jusqu'à ce que le nez du directeur du gaz vienne à rougir.

Voilà le jeu à la mode dans les salons « du meilleur monde. » Et qu'on dise, après cela, que le peuple français n'est pas le plus spirituel de la terre!

Le comble de l'impudence vient d'être atteint par un débiteur qui s'est permis de tuer son créancier. Et pourquoi? Parce que ce créancier se permettait de venir lui réclamer trop souvent une bagatelle de 57 000 francs. Où allons-nous, grand Dieu! si les débiteurs ne laissent même plus à leurs créanciers la satisfaction pla-



tonique de monter de temps en temps réclamer leur dû? Qu'on ne paye pas ses dettes, rien de plus explicable, mais au moins il faut des égards. Pour certains, néanmoins, la petite promenade régulière chez les débiteurs récalcitrants fait partie du programme hygiénique; ils n'en rapportent guère d'argent, mais ils en rapportent de la santé. Cela les distrait, les amuse.

Un de ces « promeneurs » disait un jour à Gavarni, son débiteur pour une assez faible somme: « Savez-vous, monsieur Gavarni, quel petit calcul j'ai fait en route? Si vous m'aviez seulement donné 5 centimes à chacune de mes visites, je serais en retour de trois cents francs. » Et Gavarni de répondre avec son flegme imperturbable: « Voyez, cher monsieur, comme cela se trouve bien que je ne vous aie jamais rien payé, car vous seriez mon débiteur, et, vu l'état de mes finances, je me trouverais obligé de vous poursuivre avec la plus grande rigueur. »

Voilà la bonne, la saine tradition, celle qui ne tarderait pas à disparaître si le crime de Neuilly venait à se généraliser.

Ludovic SAUVEUR.

## L'AMOUR DES PORCELAINES

Dans une vente publique qui s'est faite il y a peu de temps à Londres, après le décès de M. Callender, membre du Parlement, élu par Manchester, on a réalisé cent mille francs rien que pour un petit lot de porcelaines de fantaisie.

C'est une véritable passion que celle qu'inspire la céramique, une convoitise folle, irrésistible chez certains individus. Partout en Europe on la retrouve extravagante au même degré: à preuve l'aventure qui se produisit à Dresde, il y a bon nombre d'années, et dont l'un de nos plus aimables écrivains a fait une charmante nouvelle.

Des médecins physiologistes affirment que l'amour exagéré des porcelaines est le même que celui qu'on a pour les livres, pour les antiquités, pour les curiosités scientifiques ou artistiques. Cela trouble souvent les esprits les mieux faits, dérange leur sens moral et constitue l'une des maladies passionnelles les plus étranges, contre laquelle la science est forcée de reconnaître toute son impuissance.

On se souvient du procès du bibliothécaire de Troyes, qui moisonnait pour sa collection privée dans celles dont la garde lui avait été confiée. Comme lui, beaucoup d'antiquaires, de collectionneurs, de chercheurs d'objets d'art et même de simples bibelots n'ayant qu'une valeur conventionnelle, deviennent maniaques à tel point que, pour les obtenir et se procurer ces fantaisies, ils ne reculent devant aucune compromission. Si on laissait libre l'accès des armoires, des rayons de bibliothèque, des collections de médailles, des vitrines enfermant des antiquités au Louvre et ailleurs, tout serait bientôt dévalisé et peu à peu enlevé. Un amateur forcené ne connaît de bonheur, de satisfaction, que dans la possession des objets de son culte fanatique. Il les lui faut à tout prix, prix d'argent ou autre. C'est ce qui fait que sur les terrains où on exécute des fouilles à Rome, dans les palais, les églises, les bibliothèques, les musées d'Italie, on surveille avec la plus grande méfiance les visiteurs, on a les yeux dans leurs mains et leurs poches. On peut dire plaisamment de lord Elgin qu'il s'est montré en Grèce l'un de ces amateurs dangereux, ainsi que l'atteste la fameuse collection d'antiquités grecques à laquelle on a donné son nom.

La plupart des antiquaires ont une morale à eux; tant qu'ils peuvent acheter, ils le font avec acharnement. Mais dès que le démon de la poursuite des œuvres d'art s'est emparé du collectionneur, il faut s'attendre à tout de sa part. Il n'est pas une extravagance qu'il ne commette pour satisfaire sa passion dominante.

Mais il n'est jamais excité par un intérêt de lucre. Il prend pour garder, pour posséder; tout est là pour lui. Sans doute, nous ne saurions trop le répéter, tous les amateurs et collectionneurs ne poussent pas également loin l'exagération de leur manie. Mais il n'est pas mal, lorsqu'on est amateur soi-même et passionné, de ne pas trop s'y fier.

Il n'y a pas d'amitié qui puisse prévaloir sur la convoitise archéologique ou artielle. Et, à ce sujet, voici notre aventure de Dresde:

Un colonel en retraite possédait une merveilleuse tasse de vieux Sèvres, ardemment convoitée par deux de ses amis, ses anciens compagnons d'armes. Ils le voyaient souvent, l'accablaient de soins et de prévenances, dans l'espoir que s'il venait à mourir avant eux, la tasse leur serait laissée par testament. Il mourut en effet le premier, mais ni l'un ni l'autre des deux survivants n'héritait du défunt. Le colonel avait fait sa légataire universelle une vieille cuisinière qui avait été à son service pendant de longues années.

Ce qu'il advint après, on va le voir. Les deux amis devinrent les assidus de l'héritière du colonel; ils lui firent même résolument la cour, et, comme ils étaient tous deux reçus par elle avec une égale bienveillance, le plus osé, le plus ardent à la poursuite de la tasse, alla plus loin et se posa en prétendant. A tout prix, il fallait avoir la tasse, et, pour triompher de son concurrent, il se maria. Il se croyait à jamais maître de son trésor, mais toute femme varie, mal habile qu'y s'y fie. Le rival éconduit se fit un plan de conduite désespéré. Lui aussi pensait qu'à tout prix il lui fallait avoir la tasse, et un beau jour il y eut enlèvement. La femme et la tasse disparurent du domicile conjugal.

Le mari trompé ne tarda pas à retrouver les fugitifs. Un duel terrible était inévitable. Il avait lancé sa provocation, lorsqu'il apprit que la tasse avait été volée par un autre convoiteur, qui, le plus habile des trois, était parvenu à se l'approprier sans s'embarasser de la femme.

— Je l'aurais mieux aimée cassée, fit-il tristement: avec ses débris je me serais peut-être consolé d'être marié.

Eugène CHAPUS.

## THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Le vent est aux œuvres sérieuses. *Rome vaincue*, tragédie en cinq actes, de M. Parodi, est à la fois un début et une victoire. C'est tout ce que nous en pouvons dire aujourd'hui, faute d'espace. Le caractère de l'ouvrage et la place que s'y est faite M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt valent une appréciation que nous réservons pour un autre article.

VARIÉTÉS. — *La Belle Hélène*, nouvelle édition, non corrigée, avec M<sup>lle</sup> Judic au lieu de M<sup>lle</sup> Schneider. Terrible épreuve pour la sympathique artiste des Bouffes, mais épreuve salutaire et qui lui fait honneur.

CHATEAU-D'EAU. — *Le Crime de Villefranche*, drame posthume en cinq actes, de Maurice Coste. Gros mélodrame de l'ancienne école, qui, à l'aide de tout le personnel usité en pareil cas, marche dans les sentiers battus des modèles du genre. Point de prétentions littéraires, par conséquent. Bonnes conditions pour plaire au public de l'ancien boulevard du Crime.

ATHÉNÉE. — *Il signor Pulcinella*, en français *Monsieur Polichinelle*. Pièce réussie de MM. Beauvallet et Leprévost, importée du théâtre Déjazet et agrémentée depuis par M. Varney d'une musique aimable. Polichinelle, c'est naturellement Montrouge; battu comme personnage, mais content comme directeur, il est, on le voit, à la hauteur des deux rôles.

Robert HYENNE



PLANCHE G. N° 688. — DESCRIPTION, PAGE 482.



NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX









*E. Cuffand*

119 Lefevre imp. Paris

LE MONITEUR DE LA

Paris, Rue de la Harpe

Modeles de Confections de la Maison  
 des Magasins de La Scabiense, rue de la Paix, 10  
 Passementerie et Garnitures (H. M.)

Entered at Stationer's Hall.





1359

*Ad. Goubaud & Fils Ed<sup>r</sup> Paris*

DE LA MODE

Richelieu 92

au rue des Feneurs 25-27 - Stoffes pour deuil

bons et Courures de Pde Plument Rue Vivienne 33.

de la Maison Vatelot & C<sup>ie</sup> rue Carbigy 59.







PLANCHE G. N° 689. — DESCRIPTION, PAGE 482



NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX



## LES ABSENTS N'ONT PAS TORT

(HISTOIRE PARISIENNE. — FIN.)

## XIII

C'est le soir, un vrai soir d'hiver, sans étoiles. La brume enveloppe la terre; le pavé est glissant; le gaz jette une lueur blafarde à travers le voile de brouillard. Les faubourgs sont mornes et déserts; la vie semble s'être retirée des extrémités de la grande ville. — Vous qui partez, blottissez-vous dans le fond de votre voiture et ne regardez ni à droite, ni à gauche : vous emporteriez une impression trop pénible.

Il existe donc encore des voyageurs qui ont le courage d'affronter, dans une chaise de poste, la sauvage monotonie de la route?

Il y en a un; c'est le baron de Schouloff.

Le dessin en est pris, je pars, cher Thérémène.

Son Thérémène, c'est Ivan Ivanowitch. Il a donné ses ordres à son confident; il a fait boucler ses malles; il s'est enveloppé d'une vaste pelisse fourrée; il est monté dans une bonne berline; et fouette, postillon!

Tout cela est très-facile : avec de l'argent et de la liberté on prend, au jour qu'on veut, la direction de l'Italie. Mais ce qui n'est pas facile, c'est, au dernier moment, d'imposer silence à tous ses souvenirs, de maîtriser toutes ses émotions, de dire à sa mémoire : « Oublie! » à son cœur : « Ferme-toi! »

A chaque tour de roue, Dimitri se sentait plus seul, et se reconnaissait plus ingrat. Plus il avançait, plus il se disait : — Où vais-je? vers l'inconnu! Et je laisse derrière moi une charmante créature qui n'a eu d'autre tort que de me trop estimer, que de m'accorder une pensée dont je n'étais pas digne!... Elle m'a aimé peut-être parce que mon absence me prêtait à ses yeux une sorte d'idéal; et moi je comprends que l'absence indéfinie ne fera que me la rendre plus chère. Vais-je mettre résolument entre elle et moi une distance que je n'oserai plus franchir en sens contraire? Oh! comme cette voiture va vite! c'est odieux! Non, je n'y puis plus tenir... Postillon, arrêtez. A combien sommes-nous de Paris?

— Monsieur, nous sommes à douze kilomètres.

— A douze kilomètres!... déjà!

— Oui, monsieur. Faut-il continuer?

— Attendez... attendez donc!

Ivan, qui venait de sortir d'un bon somme, se pencha et demanda :

— Monsieur le baron, est-ce que nous *être* arrivés?

Sans lui répondre, Dimitri cria au postillon de rebrousser chemin et de ne s'arrêter que rue de Provence. La voiture tourna et refit le chemin qu'elle venait de parcourir. Ivan avait repris son somme.

Soudain Dimitri se rappela que c'était le jour de réception du banquier. Il n'était pas homme à s'intimider des regards et des chuchotements; grâce à une petite valise qui était à ses pieds, il trouva un habit un peu démodé; pour le reste il garda sa cravate noire, ses gants de couleur, ses bottes à double semelle, et se dit : « Tant pis pour qui jugera ma tenue peu convenable... Si je suis encore aimé, je serai toujours bien!... »

Avec quelle impatience il fit ces trois lieues; et comme cependant elles lui parurent courtes, maintenant qu'il y avait un but devant lui!

La marquise de Floréac n'entraît jamais comme d'autres, sim-

plement et sans bruit. Elle parut d'un air rayonnant, riant à haute voix, et dit en abordant le banquier :

— Mon cher monsieur, vous avez donc invité des gens de province?

— Pourquoi, madame?

— C'est qu'il y a dans votre cour une chaise de poste à quatre chevaux, qui arrivait au moment même où je descendais de ma voiture.

Cette nouvelle se répandit comme par un courant électrique; tout le monde se porta vers le premier salon.

M. Ristain avait tressailli. Il ne comprenait pas, et pourtant il devinait... Une chaise de poste!... Il se précipita vers sa fille, qui dissimulait un tremblement nerveux.

— Quoi que ce soit, lui dit-il tout bas, rappelle-toi le soin de ta dignité.

— Oui, mon père, je ne l'ai pas oublié depuis un mois!

Avant que M. Ristain eût eu le temps de réfléchir sur le sens de ces paroles, un valet annonça :

— M. le baron de Schouloff.

## XIV

Tous les assistants frémissaient de surprise. Le plus calme, du moins en apparence, c'était Dimitri.

Il alla droit au banquier et à sa fille, les salua gracieusement et leur dit :

— Excusez ma tenue de voyage. J'eusse eu trop de regret de partir sans vous avoir fait de vive voix mes adieux.

Albertine balbutia un remerciement. Tous les yeux étaient fixés sur elle. Elle domina ces regards par son air modeste et presque indifférent. Il n'y eut que Dimitri qui put lire dans son âme.

Se rejetant sur le négligé de sa toilette, il se retira dans un angle sans vouloir danser, et cherchant même à se faire oublier, ce qui était impossible, car l'histoire de la chaise de poste avait produit trop d'effet pour qu'une foule de jeunes gens ne fussent pas successivement descendus dans la cour, afin de contempler cet étrange véhicule. Chacun revenait en disant avoir vu un postillon et un Cosaque endormis et ronflant tous deux à qui mieux mieux.

Un homme seul n'avait pas été contempler la chaise de poste, mais il ne quittait pas des yeux Dimitri : et quand il dut s'approcher et le saluer, ce fut d'une manière contrainte. On a nommé Gontran de Beauséjour. En retournant auprès de ses amis, il leur dit :

— Je suis ruiné! Adieu mes espérances!

— Allons donc! lui dirent ses amis. Ne comprends-tu pas que c'est une visite d'adieu? La dernière aura eu lieu, comme la première, dans une fête. Ce Schouloff est si excentrique!

— Eh bien! s'il part... décidément, je m'engage à vous payer demain, chez Véfour, un déjeuner sardanapalesque.

— Accepté. Vive Beauséjour!

Dimitri, appuyé contre une colonne, était tout entier à Albertine, qui passait, gracieuse et émue, dans les méandres de la danse.

M. Ristain put enfin s'approcher de lui. Le baron lui serra les mains en le regardant avec une amitié si vraie, si profonde, que le banquier fut aussi frappé que charmé.

— Est-ce que vous resterez ainsi dans ce coin toute la nuit? demanda M. Ristain.

— Pourquoi pas?... Je me sens heureux. — Cependant, ajouta le baron avec un sourire, êtes-vous plus libre maintenant?

— Oui.

— En ce cas, vous plaît-il que nous allions faire une partie d'écarté?

— Très-volontiers.



Ils s'acheminèrent vers un petit salon faiblement éclairé, où étaient dressées les tables de jeu.

Précisément, les amateurs de whist y étaient peu nombreux; et d'ailleurs, absorbés par la gravité du *trick*, ils ne prêtaient pas l'oreille à ce qu'on disait autour d'eux.

Le banquier et le baron entamèrent leur partie. Dimitri retourna le roi, mais ne pensa pas à le marquer; et leurs cinq cartes à la main, ils abordèrent l'entretien.

— Ce n'est pas un départ, monsieur Ristain, c'est un retour... Jamais je ne voudrais vous tromper.

— Je l'avais compris à plusieurs indices, répondit M. Ristain. Je vous remercie de cette pensée bienveillante.

— Vous n'avez aucun remerciement à me faire, monsieur. Croyez-vous que j'aie l'intention généreuse de vous être agréable? Non, j'ai agi en égoïste.

— Allons donc!... Vous n'avez pas marqué votre roi de retourne.

— C'est possible... Tenez, je n'ai que de l'atout.

— Cela vous fait trois points. C'est à moi de donner.

Le banquier prit les cartes, mais il les garda sans les faire couper à son partenaire.

— Voici, dit M. de Schouloff, comment j'ai obéi à un désir égoïste. Vous voyez un homme qui a lutté, lutté contre son propre vœu, lutté contre le bonheur, lutté comme Jacob entre les deux anges, mais qui revient vaincu...

Le banquier laissa tomber les cartes.

Quelqu'un s'approcha et dit :

— Vous oubliez de jouer.

— C'est vrai... murmura M. Ristain.

Et, à son tour, il amena un roi.

L'entretien recommença.

— Décidément, dit le baron, ce soir nous avons de la chance.

— Oh! c'est moi surtout...

— Et moi donc! s'écria Dimitri. J'avais peur de ne plus retrouver ce que j'avais paru dédaigner. Le meilleur des hommes m'a tendu la main.

M. Ristain laissa encore tomber ses cartes et pressa la main du baron.

— L'absence, reprit celui-ci, a fortifié mes sentiments. Ce qui était de la vénération est devenu un culte. Tenez, regardez, comparez-vous?

Il plaça un roi et une dame l'un auprès de l'autre, et dit à demi-voix :

— Il y a un jeu où cela s'appelle *mariage*... Ce jeu peut devenir une réalité si le père d'Albertine daigne m'accepter pour gendre...

Le banquier jeta un cri, s'élança et pressa le baron entre ses bras.

Les joueurs de whist crurent que leur hôte était devenu fou. Mais comme les partenaires étaient en train de se disputer les honneurs, ils ne se dérangèrent pas.

La partie d'écarté était finie.

Le bon M. Ristain dit à Dimitri de l'attendre dans la galerie des Bustes, où il n'y avait personne que des grands hommes en marbre. Au bout de quelques moments, il reparut conduisant sa fille par la main.

— Albertine!... s'écria Dimitri en l'apercevant.

Et quand elle fut près de lui, il mit un genou à terre et dit :

— Ma femme!

Albertine ne fit pas comme les héroïnes de romans ou de drames : elle ne s'évanouit pas; mais elle répondit avec un sourire honnête et un accent candide :

— Ami, je vous attendais!...

Alfred DES ESSARTS.

## L'ARTICLE 214

(NOUVELLE.)

I

UN PETIT COIN DE LA SUISSE.

La ville de Genève est la plus importante de la Suisse par sa population et l'étendue de son commerce, qui rayonne sur tous les autres cantons, la France, l'Italie et la Prusse. Située à l'extrémité sud-ouest du lac qui porte son nom, divisée en trois parties par le Rhône, elle offre à l'industrie tous les moyens de débouchés désirables, et aux touristes les charmes de son lac dont les bords sont parsemés d'élégantes villas. Genève est le centre et l'entrepôt général, pour ainsi dire, de l'important commerce de l'horlogerie, de la bijouterie et de l'orfèvrerie. On a beaucoup plaisanté, dans une pièce du Palais-Royal, de l'amiral suisse. La chose est cependant moins extravagante qu'on ne le suppose, par la raison que Genève possède un port très-fréquenté, et que sa flottille de bateaux à vapeur et de barques justifierait, jusqu'à un certain point, la création fantaisiste des auteurs de la *Vie parisienne*.

Le matin, à l'heure où partent les Messageries fédérales, les Messageries impériales, les Messageries générales, les diligences de Genève pour la Cagne, Annecy et Aix, Saint-Gervais et Chamounix, les bateaux à vapeur qui sillonnent le lac, les services de navigation sur le Rhône qui desservent Marseille, Gênes, Livourne, Naples et Civita-Vecchia, la place de Genève qu'on nomme le grand quai et où se trouvent réunies toutes ces entreprises de transport, offre le coup d'œil le plus pittoresque et le plus animé, et la ville qui vit naître la Réforme et donna naissance à Rousseau, Necker et M<sup>me</sup> de Staël, a tout l'aspect des grandes cités commerçantes.

Un matin du mois de juillet 1873, à l'heure où l'*Helvétie*, le dernier des bateaux à vapeur qui quitte le grand quai pour le voyage du lac, allait lâcher ses amarres, un voyageur, portant à la main un simple sac de voyage, se présenta au bureau de l'*Helvétie* et demanda à quelle heure partait le paquebot.

— A l'instant même, monsieur, répondit un des employés.

— Donnez-moi un billet pour Evian, je vous prie.

On lui délivra le ticket demandé, et le voyageur s'empressa de gagner le bateau.

Cinq minutes plus tard, la puissante machine de l'*Helvétie* entraînait ce bâtiment dans les eaux du lac.

A ce moment même un nouveau voyageur apparut à l'extrémité du quai. Il était suivi d'un commissionnaire portant une malle assez volumineuse.

Ce voyageur arriva au bureau de l'*Helvétie* et demanda, comme celui qui l'avait précédé, à quelle heure partait le bateau pour Evian.

— Il vient de partir, répondit le même employé d'un ton gouguenard.

Le voyageur laissa échapper un geste de désappointement.

— Et à quelle heure le plus prochain départ? fit-il.

— Demain, à huit heures du matin.

— Existe-t-il un chemin de fer de Genève à Evian?

— Parfaitement.

Le voyageur se tourna vers le commissionnaire et lui dit :

— A la gare.

Mais le commissionnaire ne bougea pas et se contenta de sourire.

— Seulement, reprit l'employé de l'*Helvétie*, le chemin de fer n'est encore qu'en construction.

Le voyageur jeta vers l'employé un regard de souverain mé-



pris, un de ces regards qui, lorsqu'ils viennent d'une femme, font rougir un homme jusqu'à la racine des cheveux, et, tournant le dos au mauvais plaisant, il se contenta de donner l'ordre au commissionnaire de retourner à l'hôtel de la *Couronne*.

L'homme de peine regagna immédiatement l'hôtel qu'il avait quitté un quart d'heure plus tôt en compagnie du voyageur.

## II

## LA PUCE A L'OREILLE.

Ce n'est pas sans raison qu'on a dit que Paris était le paradis des femmes. A coup sûr, il est un Eden pour celles qui sont à la fois jeunes, jolies et riches.

C'était la condition dans laquelle se trouvait M<sup>me</sup> Valentine Ferrier.

Pas encore vingt ans, brune piquante avec des cheveux d'un noir d'ébène, des dents ravissantes, un teint ambré, une taille flexible, des mains et des pieds de vraie duchesse, et mariée depuis six mois à un mari de trente ans, beau garçon, éperdument amoureux de sa femme et l'un des plus riches commissionnaires de Paris.

Certes, avec tous ces avantages, ne pas être heureuse eût été une chose difficile.

Et cependant, M<sup>me</sup> Ferrier ne l'était point aussi complètement qu'elle l'eût désiré. Elle adorait son mari et eût voulu l'avoir toute la journée à ses côtés.

Or M. Jules Ferrier, qui possédait maison de ville pour l'hiver et maison des champs pour la saison chaude, — ce qui est le rêve de tous les Parisiens, — était contraint, par les affaires, de quitter sa chère Valentine tous les matins à huit heures, de la laisser seule dans son joli cottage des fonds de Saint-Germain et de venir passer la journée à Paris. Il est vrai qu'à cinq heures sonnant, M. Ferrier reprenait le chemin de fer et revenait vers sa femme.

Mais cela ne suffisait point à celle-ci; son cœur avait de plus grandes exigences, et ce qui eût fait le bonheur d'une autre, moins sensible ou plus raisonnable, causait le désespoir de M<sup>me</sup> Valentine.

Hélas! il n'est point de bonheur parfait!

M<sup>me</sup> Ferrier avait un côté vulnérable: elle était un peu jalouse! Que Dieu vous préserve, mesdames, de ce vilain défaut qui, s'il est une preuve d'amour, est également une cause de grands soucis.

Au début de son mariage, M. Ferrier, cédant aux questions curieuses de sa femme, à ce désir d'initiation qui est la passion de toutes les jeunes épousées, s'était laissé entraîner à faire confiance à Valentine de quelques-unes de ses fredaines de jeune homme, et, excité par elle, il ne se gênait nullement pour exprimer son opinion sur la beauté et les grâces des femmes que le hasard mettait en leur présence. Cela, à coup sûr, n'avait aucune gravité; mieux vaut, sur ce point comme sur bien d'autres, la franchise que les réticences. D'autant plus que, dans l'espèce, la comparaison qui ne manquait pas de s'établir en ces rencontres était toujours à l'avantage de M<sup>me</sup> Ferrier.

Cependant, en ces heures de solitude et de rêverie, Valentine n'était pas sans concevoir quelques alarmes des souvenirs et des admirations de son mari. « — Quand je suis là, se disait-elle, il est possible que Jules me préfère à toutes les autres femmes; qu'il me trouve plus belle, plus aimable, plus gracieuse que toutes celles qu'il a connues autrefois ou qui apparaissent aujourd'hui à ses yeux, mais quand je ne suis pas là!... »

Ce doute fâcheux mettait dans son esprit mille préoccupations pénibles, mille tortures qu'elle supportait difficilement.

Pour se distraire, pour échapper à des pensées qui gâtaient son bonheur, Valentine voisinait un peu: elle faisait et recevait quelques visites, — féminines bien entendu.

Quand elle voyait de jeunes femmes, tout allait pour le mieux: celles-ci faisaient l'éloge de leurs maris et des charmes de la vie conjugale: Valentine se mettait de la partie, renchérissait sur ces éloges et sortait de là souriante et sans point noir dans l'esprit. Mais il n'en était pas de même lorsqu'elle recevait ou visitait les femmes mûres et les vieilles filles. La vie n'est pas sans désillusion, et il est bien rare d'arriver à une certaine période de l'existence sans avoir trempé parfois ses lèvres dans un breuvage amer. Les unes, — et c'est là une des faiblesses les moins excusables chez la femme, — se plaignaient de leurs maris, les accusaient sans cesse de torts, souvent imaginaires, et vilipendaient le mariage comme s'il était une autre condition possible pour la femme; les autres, l'âme pleine de fiel parce que leur jeunesse s'était écoulée froide et solitaire, médisaient des hommes en général, jalouaient un bonheur qui leur avait échappé et, par leurs incessants discours, roulant toujours sur le même thème, semaient l'inquiétude, l'effroi et le soupçon dans le cœur de Valentine.

Un mari prudent et soigneux de son bonheur devrait interdire l'accès de sa maison à ces sortes de créatures; malheureusement, on redoute d'être taxé de tyrannie, et souvent cette indulgence apporte au foyer conjugal les résultats les plus graves.

Le jour où commence l'histoire véridique dont nous sommes fait le narrateur, un garçon de bureau de la maison de commerce de son mari se présenta, vers dix heures du matin, chez M<sup>me</sup> Ferrier; il était envoyé par son patron et porteur d'une lettre pour Valentine.

C'était la première qu'elle recevait de son mari.

La jeune femme en fut tout émue; elle crut à un accident, et rompit l'enveloppe avec une précipitation qui faisait honneur à son affection.

« Ma chère Valentine, écrivait M. Jules Ferrier, le courrier du matin m'apporte une mauvaise nouvelle. On me donne avis que M. Klappermans, de Genève, mon débiteur pour une somme de cinquante-cinq mille francs, réalise discrètement toutes les valeurs de sa maison: on suppose qu'il se prépare à la fuite. La perte de cette somme, sans nuire grandement à mon commerce, me serait cruelle, et bien qu'il m'en coûte de me séparer de toi, ne fût-ce que pour quelques jours, je prends l'express de onze heures et je pars pour Genève afin de conjurer, s'il se peut, la perte dont je suis menacé... »

La fin de la lettre, écrite à la hâte, contenait mille protestations de tendresse.

L'annonce de ce départ subit causa la surprise la plus douloureuse à M<sup>me</sup> Ferrier, non pas à cause de la nouvelle fâcheuse qui le rendait nécessaire, — les jeunes femmes qui n'ont pas connu la bataille de la vie sont, le plus souvent, insensibles aux pertes d'argent, — mais bien à cause de la séparation qu'elle lui imposait.

Toutes les pensées de jalousie qui l'assaillaient parfois, toutes les histoires de femmes trompées qu'elle avait entendu raconter par ses voisines *malheureuses* lui revinrent à l'esprit, et elle crut que, à l'exemple de certains maris, M. Ferrier, fatigué d'elle et abusant de sa simplicité, de sa confiance, allait courir la prettaine en Suisse, en compagnie de quelque drôlesse. Elle se souvint même — les femmes jalouses ont toujours une excellente mémoire pour ces sortes de choses — que son mari lui avait avoué qu'il avait dû, à une époque de sa vie, se marier en Suisse. De là à des inductions folles, il n'y avait pas l'épaisseur d'une feuille de rose!

Voilà donc M<sup>me</sup> Ferrier faisant appel à ses souvenirs de la veille et du matin et croyant se rappeler que son mari avait été, vis-à-vis d'elle, préoccupé, froid, indifférent, c'est-à-dire préméditant une infidélité, et parfaitement convaincue qu'il la trompait.

On ne sait ce que cette conviction peut faire naître, dans l'imagination d'une jeune femme, de projets insensés!

C'est dans cet état d'esprit qu'elle reçut la visite de M<sup>lle</sup> Adé-



laide Dubuisson, une vieille fille de quarante-cinq ans, qui montrait en graine, laide, sèche, noire comme une taupe, à la figure émaciée, au nez pointu faisant commerce d'amitié avec un menton plus pointu encore, d'humeur acariâtre, jalouse et médisante, tenant en haine le sexe masculin, parce qu'il ne s'était trouvé aucun homme qui eût eu le courage de l'épouser.

Elle arrivait, la malheureuse, comme marée en carême.

Valentine n'avait eu ni la volonté ni la force de cacher son inquiétude. M<sup>lle</sup> Adélaïde Dubuisson, aussi curieuse qu'elle était mauvaise, flaira un incident et s'appréta à en jouir.

— Vous êtes préoccupée, distraite, chère madame, dit-elle, et moi une indiscrette : je vous laisse.

— Non, répliqua Valentine, restez, au contraire, je vous en prie ; votre présence me sera un soulagement dans mon chagrin.

— Un chagrin ! s'écria la vieille fille en levant au ciel ses longs bras décharnés, et qui peut vous le causer, grand Dieu ?

— Peu de chose, peut-être ; et, en vérité, je ne sais quelle folie me pousse à m'affecter d'un fait qui, en réalité, n'a rien d'extraordinaire.

— Vraiment ?

— Oui, je viens de recevoir une lettre de mon mari, qui m'annonce son départ pour la Suisse, — un départ subit, motivé par la crainte d'une perte d'argent assez considérable que sa présence là-bas peut-être conjurer.

— C'est la menace de cette perte qui vous affecte ?

— Non ! répondit naïvement Valentine ; c'est cette absence imprévue de mon mari, absence qui est la première depuis notre mariage et à la pensée de laquelle je ne puis m'habituer.

— En effet, répliqua méchamment M<sup>lle</sup> Dubuisson, un voyage dont la nécessité surgit si promptement est bien fait pour inspirer des inquiétudes et même des soupçons à une jeune femme.

— N'est-ce pas ? dit Valentine, qui trouvait dans les paroles de la vieille fille un écho de ses pensées.

— Les hommes sont si perfides et de goûts si changeants !

M<sup>me</sup> Ferrier eût pu demander à M<sup>lle</sup> Dubuisson où elle avait acquis cette expérience, elle qui avait vécu confite dans son titre de demoiselle ; elle n'y songea pas.

— Mais, dit-elle avec un certain trouble, ne vous ai-je pas appris que ce voyage était un voyage d'affaires ?

— Vraiment si. Le difficile est d'y croire. Pauvre petite ! ajouta la vieille fille avec des larmes feintes et une indignation d'un comique achevé, après six mois de mariage, être abandonnée pour quelque gourgandine ! Oh ! les hommes ! quels monstres !

— Mais, mademoiselle, demanda Valentine très-émue, que croyez-vous donc ?

— La vérité, ma mignonne. Vous êtes trahie, sacrifiée ! Votre mari voyage, non pour ses affaires, mais pour son agrément, et point seul, je vous le certifie.

— C'est impossible !

— Impossible ! dites-vous, chère petite ? Que vous êtes naïve ! Moi aussi j'ai dit cela un jour. C'était à la veille d'une union qui réalisait les plus doux espoirs ; et j'ai vu, j'ai vu, entendez-vous, tout ce que le cœur de l'homme contenait de noirceur, de perfidie et de lâche trahison.

Valentine était atterrée.

M<sup>lle</sup> Dubuisson reprit avec plus de véhémence en ricanant :

— Impossible ! Ah ! pauvre innocente ! C'est avec ces mots-là qu'on endort les plus justes griefs... Ah ! si j'étais à votre place... — Que feriez-vous ? demanda M<sup>me</sup> Ferrier.

— Ce que je ferais?... je me donnerais la satisfaction de surprendre mon mari dans ses débordements ; je le suivrais à Genève. C'est votre droit.

— Mon droit ! fit la jeune femme avec hésitation. Comment cela ?

— Certes oui, ma chère belle. La loi vous protège. Voyez l'article 214 du Code : « La femme est obligée de suivre son mari

partout où il lui plaira de résider ; le mari est obligé de la recevoir... »

— Je n'oserai jamais, fit Valentine.

— Eh bien, moi, j'oserais, et il arriverait ceci : c'est que si j'étais aimée de mon mari, — chose bien improbable, hélas ! car ces messieurs abandonnent toujours la proie pour l'ombre ! — il serait joyeux de me voir et tout serait pour le mieux. S'il avait oublié ses serments et ses devoirs, s'il m'avait trompée, je ferais constater le crime, je l'accablerais de mon mépris et je plaiderais en séparation. Voilà ce que je ferais et ce que vous devez faire.

L'idée sembla piquante à M<sup>me</sup> Ferrier, et puisque le droit était pour elle, puisque l'article 214 l'autorisait à suivre son mari ; que celui-ci, s'il n'était pas coupable, ne pouvait trouver mauvais qu'elle lui donnât cette preuve d'amour, elle se décida à ce voyage. En conséquence, elle prit immédiatement le train et arriva à Paris.

Mais là, elle faillit être arrêtée dans l'exécution de son projet par une pensée inquiétante. Elle n'avait jamais voyagé en chemin de fer, si ce n'était pour aller de Saint-Germain à Paris et de Paris à Saint-Germain. Or cette fois il s'agissait d'un voyage de cent soixante lieues au moins, avec changement de wagon, séjour à l'hôtel, et tous les embarras qui sont la conséquence d'un voyage sérieux. Pouvait-elle, dans sa condition de femme et à son âge, s'engager dans une pareille aventure ? Cela lui parut d'une témérité inouïe, et elle ne se sentit pas le courage d'affronter, sous les habits de son sexe, les périls d'une semblable entreprise.

Toutefois ce qui était impossible à une femme de vingt ans, mariée seulement depuis six mois, n'avait rien de très-facile pour un jeune homme. Elle était grande, élancée, sans trop d'embonpoint ; la nature avait orné sa lèvre supérieure d'un léger duvet brun ; à coup sûr, sous les vêtements masculins, elle pouvait passer pour un beau garçon de dix-sept à dix-huit ans.

La possibilité de ce travestissement fit cesser ses hésitations.

Elle cacha sa soyeuse chevelure sous une perruque aux cheveux demi-longs, comme en portent encore beaucoup de jeunes hommes, se vêtit d'habits masculins très-simples, cacha ses mains sous des gants de peau de daim afin d'en dissimuler la finesse, se coiffa d'un chapeau mou dont les bords pouvaient au besoin voiler le haut de sa figure, et, ainsi costumée, se fit conduire à la gare de Lyon.

N'oublions pas d'ajouter que la malle qui la suivait contenait au moins deux ou trois robes et tous les accessoires qui composent habituellement la toilette d'une femme élégante.

Armand LAPOINTE.

(La suite au prochain numéro.)

#### COMMUNICATION

Nous recevons d'une de nos abonnées la lettre qu'on va lire et que nous insérons à titre de renseignement :

« Monsieur le Rédacteur,

» Je vous prie d'insérer dans votre journal ces quelques lignes :  
 » Ma mère avait au sein une glande cancéreuse qui nous désespérait ; j'en cherchais partout la guérison sans opération. J'écrivis à M. le curé de Lumigny-en-Brie dont la mère avait été guérie dans la maison de santé du docteur Cabaret, et, après conseil, je me hâtai de faire venir ma mère dans cette maison, rue d'Armaillé, 19, à Paris. Elle fut parfaitement guérie en deux mois et sans opération. Je ne puis exprimer notre joie, notre reconnaissance, et nous désirons vivement que toutes les personnes atteintes de ce mal qui ne pardonne pas aient recours aux mêmes moyens.

» M. CARLIER,

» A Mourmout, Besançon, Doubs. »



## REVUE DES MAGASINS

Comment choisir un modèle lorsqu'on en a sous les yeux un certain nombre qui vous plaisent uniformément ? Voilà le problème qui fait notre préoccupation pendant nos visites aux salons de la *Scabieuse* (10, rue de la Paix). Mais, comme il faut se décider, voici deux costumes qui devront plaire à nos lectrices :

L'un est noir. Sur le jupon en faille, à longue traîne, entouré de deux volants plissés très-finement, se trouvent drapés le tablier et la tunique en brocatelle gris deuil. Le tablier, disposé en plis remontants et fixés, se termine au bas par un galon de soie noire à jour; les côtés sont garnis d'un revers de même étoffe, rayé en biais par des bandes de galon. Par derrière retombe la tunique, de même étoffe que le tablier, entourée de galons et de plissés de faille noire et faille grise. Le corsage est en brocatelle, encadré devant de galons noirs à jour qui descendent sur le dos de manière à former un V. Trois volants plissés noirs et gris ornent le bas de la basque derrière.

L'autre costume est un costume breton en serge bleu marine, composé d'une tunique et d'une longue cuirasse (propriété exclusive de la *Scabieuse*). Des dépassants de couleur crème ornent tous les bords des deux vêtements, et les bandes de serge brodées de laine crème, encadrées de galon de mohair assorti, constituent avec des boutons de nacre le caractère breton. Cette garniture relève le milieu de la tunique à la paysanne; elle forme le cœur traditionnel sur le haut d'un gilet et le termine dans le bas. Ajoutons qu'il y a un col, des parements aux manches et aux poches, avec des groupes de boutons de nacre un peu partout.

Les chapeaux de la *Scabieuse* sont tout aussi remarquables que ses costumes; esquissons-en rapidement deux modèles: une couronne de feuillage en velours noir, avec cache-peigne en chenille et pampilles de jais; une fanchon à diadème de fleurs de jais, avec une pluie d'herbes en taffetas et gerbes par derrière.

— On nous demande quelques explications sur la *ceinture cuirasse*, dernière innovation de la maison DE PLUMENT.

Le but de cette ceinture, qui a de 25 à 30 cent. de hauteur, est d'éviter que les fronces du jupon ne fassent épaisseur sur le corset; le jupon, cousu au bas de la ceinture, est donc bien éloigné de la taille, que rien par conséquent ne vient épaissir: considération extrêmement précieuse, par le temps d'aplatissement qui court. On peut, sans pour cela acheter un jupon, faire prendre chez M. de Plument (33, rue Vivienne) une ceinture cuirasse seule, à laquelle on coudra n'importe quel jupon.

La série de jupons élégants dont nous avons annoncé dernièrement la création est maintenant fort complète, et l'heureuse idée de M. de Plument est couronnée de succès: la quantité de demandes qu'on lui adresse et les nombreuses visites de dames qu'il reçoit le prouvent chaque jour. Il y en a, du reste, pour tous les goûts et toutes les bourses: en alpaga, en cachemire, en soie; les garnitures, très-variées, se composent de volants, de plissés ou de coulissés, et sont toutes parfaitement disposées, avec plus ou moins d'élégance selon le prix. Quand on possède un bon jupon de cette nature, il est facile de varier le complément de la toilette, tunique avec cuirasse ou polonoise. Aux femmes économes de méditer la question.

Le *corset sultane* à ceinture *Jeanne d'Arc* est toujours fort demandé; c'est qu'il prend si bien la taille, l'allonge, la cambre, et donne à l'ensemble du buste de si élégantes proportions, qu'une femme soucieuse de sa personne ne peut hésiter un instant à se le procurer. Son prix n'est d'ailleurs un obstacle pour personne, et 35 francs semblent une somme insignifiante en face des services que le *corset sultane* est appelé à rendre.

— Il nous paraît utile de rappeler de temps en temps aux travailleuses, aux femmes qui font beaucoup de robes, de costumes, soit pour elles, soit pour les autres, l'adresse de la maison VATELOT ET CIE (59, rue Turbigo). Elles y trouveront tous les éléments nécessaires à la couturière, en mercerie, en garnitures de costumes, et dans des prix exceptionnels, puisque ce sont des prix de gros.

La maison Vatelot et Cie est avant tout une maison de gros; cependant elle cesse de l'être pour vendre en détail lorsqu'il s'agit d'assortiments. Avec un échantillon, elle fait fabriquer tout ce qu'on peut désirer en galons, passementerie et franges. Les jolis galons brodés, si fort à la mode aujourd'hui, doivent être assortis aux étoffes qu'ils sont appelés à garnir: aussi est-il nécessaire de voir celles-ci pour les faire. Il en est de même pour certaines franges et pour les boutons façonnés.

En dehors de ces riches garnitures, on trouve dans la maison Vatelot et Cie de beaux assortiments de garnitures plus ordinaires dans les tons unis; des

dentelles de Mirecourt, belles imitations Chantilly, etc.; des plissés de faille pour volants de robes, tout préparés et prêts à poser. Ce dernier point est capital pour bon nombre de couturières; les ouvrières emploient à faire les plissés un temps considérable qu'on peut mieux utiliser: *times is money*, disent les Anglais, et ils ont raison.

M. D'A.

## PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

## GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueillie le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnées, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était ressenti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le *Panorama des modes d'automne et d'hiver* que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de quatorze toilettes complètement inédites, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser trois francs en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

SOMMAIRE DU 1<sup>er</sup> NUMÉRO D'OCTOBRE 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Échos de la mode, par H. DE M. — Causerie, par M. Ludovic SAUVEUR. — La passion des porcelaines, par M. Eugène CHAPUS. — Théâtres, par Robert HYENNE. — *Les absents n'ont pas tort*, histoire parisienne, par M. Alfred DES ESSARTS. — L'article 214, nouvelle, par M. Armand LAPOINTE. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1359, dessin de M. E. THIRION: nouveaux modèles de confections, manteaux et robes.

Dans le texte: P. n° 332, dessin de M. Jules DAVID: chapeau *Milady*. — G. n° 688 et n° 689, dessins de M. E. THIRION: nouveaux modèles de chapeaux.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



## MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le sort en est jeté : le genre breton nous envahit et tout va « bretonnant » autour de nous ! C'est la passion du jour et, comme toutes les passions, celle-ci est des plus absorbantes. Il n'est pas de maison de couture un peu importante qui n'ait une variété de costumes bretons à vous montrer ; ou bien c'est la veste bretonne, la tunique bretonne avec son gros pli relevé à la paysanne. Enfin, c'est le genre breton que l'on retrouve partout !

Un aussi grand succès nous impose l'obligation de déterminer nettement la forme et le caractère de cette nouveauté. Voici donc en quoi consiste le costume breton proprement dit :

La tunique, plate devant et sur les côtés, est montée derrière par un large pli creux, sous lequel se perdent plusieurs autres plis. Le tout est ensuite relevé en pouff et soutenu par une large garniture plate, dont chaque extrémité est ornée d'une ligne de boutons de nacre ou autres, pourvu qu'ils soient plats. Des bandes simplement lisérées indiquent les poches. — La veste bretonne comporte une longue cuirasse avec gilet rajouté devant ; cousus d'un côté, ils s'agrafent de l'autre. — Le gilet, un peu plus court, est encadré du haut et du bas par des bandes plates, pareilles à celle de la tunique ; des lisérés assortis suivent tous les bords. Col rabattu, avec double ligne de boutons tout autour, suivant le pied même du col. Des groupes de six à neuf boutons ornent les devants de la veste, encadrant le gilet. Même garniture de bandes simplement lisérées et de boutons pour la manche ronde.

Voilà le type. Ce n'est pas très-compiqué, et le caractère du costume breton, tout en affectant une certaine originalité, ne laisse pas pourtant d'être de bon ton ; il sort d'ailleurs de la routine ordinaire. L'étoffe employée doit être unie ou à peu près ; c'est généralement une belle vigogne de couleur feutre, marron, gros bleu, vert sombre, que l'on prend. Les garnitures consistent en broderies de laine, galons mohair, velours, avec des lisérés de même nuance dépassant les bords.

Parmi les jolis modèles qu'on nous a montrés sous ce rapport, nous citerons l'heureuse combinaison suivante : vigogne vert bouteille, avec bandes de velours noir encadrées de lisérés rouges, ceux-ci se répétant sur les bords des deux vêtements. Quant aux boutons, ils sont en nacre verdâtre. Le tout réuni présente un aspect calme et charmant.

Les COUTURIÈRES tirent un superbe parti des nouvelles et très-riches franges que la mode vient d'éditer ; nous voulons parler du mélange harmonieux de chenille, de soie et de jolies petites boules satinées. Il y a de ces boules en toutes couleurs : blanches, jaunes, rouges, bleu pâle, etc. ; elles donnent une note gaie aux franges noires, et l'on a soin d'en assortir la nuance à la couleur dominante du costume.



P. N° 333. — CHAPEAU Sidonie.

Nous applaudissons fort à l'idée des MODISTES d'appliquer la chenille à leurs chapeaux élégants. En voici, par exemple, une gracieuse application : — Passe du chapeau en feutre blanc et fond mou en velours noir. Sur le bord court une grosse torsade de chenille rouge et noire du meilleur effet. Touffe de plumes, l'une rouge, l'autre noire, sur le côté, avec un nœud de velours et un motif doré, argenté ou autre. Grandes brides de velours noir, ornées de franges de chenille, rappelant la bordure du chapeau.

Les ornements figuratifs sont tout à fait dans le goût

du jour, en tant que garnitures de chapeau, du moins. On nous a montré, dans ce genre, toutes sortes de choses, soit en or, soit en argent, et surtout en acier : de larges anneaux, des épées, des étoiles, des clefs... Signes mystérieux, symboles énigmatiques que nous ne nous chargeons point de traduire... Plaisanterie à part, ces ornements d'acier ne manquent ni de charme ni d'une certaine crânerie élégante, pourvu qu'ils soient disposés de manière à ne pas trop prêter aux interprétations malignes.

Voilà le satin et la peluche rentrés dans les bonnes grâces de la



mode; personne ne s'en plaindra, car ce sont de précieux éléments pour une modiste connaissant son art. Le satin a des reflets d'une douceur caressante, si nous pouvons nous exprimer ainsi; en rose clair, les reflets du satin illuminent si bien la peau, qu'ils s'identifient avec elle. Il faut employer des garnitures légères pour ce joli tissu: par exemple, la dentelle et les plumes.

La peluche, avec son duvet chatoyant, n'est jamais semblable à elle-même; son aspect varie suivant la lumière et le mouvement. On doit employer de préférence, avec elle, des garnitures lourdes comme le velours: car l'opposition des tons, le contraste des couleurs produisent une harmonie d'ensemble qu'il est bon de ne pas oublier.

S'il faut en croire M. Charles Blanc, qui est fin connaisseur, « la grâce d'une tête dépend en grande partie de son support. Il faut donc regarder de près à la forme du col et de la collerette, qui dégagent les attaches du cou, les accompagnent, les encadrent, les font valoir par opposition ou par consonnance, et forment la première transition entre la tête et les épaules, entre le nu et le vêtement. »

Que les LINGÈRES méditent ces lignes: elles y trouveront le secret du défaut caractéristique de la lingerie actuelle, en ce qui est du col, du moins. Il faut, en effet, établir un grand nombre de cols de différentes formes pour que les femmes puissent en trouver un qui convienne à la conformation de leur cou.

Un cou long et délicat demande à être encadré; il lui faut une lingerie montante, un peu volumineuse: des ruches, par exemple. Si le cou est court, au contraire, ce sont des parures rabattues qui conviennent le mieux, avec de larges encolures pour que le cou se dégage à l'aise.

On fait des cols rabattus, nous avons déjà eu occasion de le dire, mais ils ont un défaut selon nous: c'est de ne pas bien tomber, et cela parce que le poignet sur lequel ils sont montés est trop haut. Nous conseillons beaucoup, parmi ces cols, ceux qui sont entourés de petits volants finement plissés en organdi; ce genre est d'une simplicité à la fois élégante et très-seyant au visage, surtout si l'on ajoute une cravate de même nature. Une dentelle de Mirecourt (genre torchon), très-délicate et plissée, entourant un large col rabattu, est d'un bon effet encore. Les manchettes sont semblables aux cols.

Faut-il rappeler à certaines mamans que les lingères font des amours de tabliers d'enfants? Pour fillettes, même jusqu'à neuf ans, ils sont en linon ou nansouck, avec plastron, brassière et gros nœud derrière; le tout orné de petits plis, d'entre-deux, de broderie à jour ou de valenciennes, avec petits volants assortis. Les petites poches sont de tout point semblables.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 333.

CHAPEAU *Sidonie*. — Chapeau de velours marron, à fond pointu. Passe inclinée du côté droit, relevée du côté gauche, garnie d'une guirlande de raisins noirs et de feuillage en velours vert de plusieurs tons. Cette guirlande se masse ensuite vers la calotte, dont elle envahit le sommet; groupe de coques en velours marron et faille nuance fleur de tilleul. Brides en velours marron.

G. N° 691.

NOUVEAUX MODÈLES DE VÊTEMENTS, CORSAGES ET DÉTAILS DE MÔDES. — 1 et 2. Veste d'appartement en drap gris (vue de face et de dos). — La forme de ce vêtement est ajustée comme celle d'un corsage ordinaire et le devant simule un gilet; des brandebourgs en galon de soie, avec boutons

et ganses assortis, ferment la veste sur le gilet. Col rabattu dans le haut, orné de brandebourgs et de boutons semblables. Dos à basque postillon, ouvert au milieu; poche carrée; parement assez haut dans le bas des manches: le tout garni de brandebourgs avec ganses et boutons de soie.

3. Manche de robe en faille, ornée dans le bas de plissés en faille d'un autre ton, posés en trois groupes qui se trouvent ensuite réunis en un seul par un biais assorti aux deux couleurs et cloué de jolis petits boutons de soie ou de nacre. Chaque extrémité des groupes de plissés est retournée sur elle-même, de manière à former trois cornets s'évasant avec grâce.

4. Manche de robe en cachemire, garnie en forme « sabot » d'une bande brodée au passé, de laquelle sortent des bouclettes de ruban. Une manchette brodée de même entoure le bord inférieur.

5. Corsage *Figaro* en faille crème. Des bouquets en passementerie entourent la basque, avec de belles franges à tête de passementerie sur le bord. Mêmes motifs dans le haut du dos, le bas de la taille et de la basque, avec glands assortis sortant d'un anneau. Une passementerie pareille à la précédente orne l'entournure avec franges dans le haut.

6. Veste d'appartement en drap du Thibet. La forme de ce vêtement est demi-ajustée, ouverte dans le haut, avec col de velours noir. Grille en velours sur la poitrine. Bordure de velours au bas du vêtement et des manches, avec grille de velours au coude et sur la poche. Tous les boutons sont en nacre et de forme étoile.

7. Corsage *Figaro* en velours vert bouteille. Le devant est taillé en cuirasse et fermé jusqu'en bas; le dos s'allonge en longues pointes séparées depuis la taille; il est orné, à cet endroit, de boutons de jais avec brides de cordonnet. Des bandes de chinchilla garnissent tous les bords et encadrent la partie boutonnée.

8. Nœud de ruban noir soutenu par un motif de passementerie composé d'un croissant et de glands. Ce nœud peut servir à la garniture d'un vêtement quelconque, confection ou robe.

9 et 10. Paletot d'appartement en drap crème (vu de face et de dos). Forme demi-ajustée, ouverte depuis la taille derrière et fermée en biais devant. Col rabattu; le haut du vêtement forme un large revers qui se rabat également. Tous les bords, y compris les revers du bas des manches et de la poche, sont ornés d'un galon crème à damiers. Trèfles en passementerie et glands de soie sur les galons de l'ouverture et aux manches.

G. N° 692.

NOUVEAUX MODÈLES DE CORSAGE ET GARNITURES POUR COSTUMES. — 1. Nouveau modèle de corsage, formant cuirasse devant et boutonné derrière jusqu'à la taille. Ici, le dos se prolonge d'un côté et la basque est entourée d'un volant de faille, tandis que l'autre côté est coupé en biais et fort raccourci. Une poche, véritable cornet ruché, est assujettie à la pointe de cette partie du dos et un nœud de ruban en termine l'extrémité. Au bas de la manche, parement drapé en trois plis, entouré d'une ruche et terminé par un nœud de ruban au-dessous du coude.

2. Garniture de jupon. Volant de 30 cent. monté à doubles plis creux dont la tête est rabattue en coquille; un espace sépare chaque pli et il est garni d'un double nœud de ruban. — Ce ruban doit être assorti à la soie qui double la tête du volant.

3. Garniture de jupon ou de robe. Volant composé de pièces rapportées présentant l'aspect de larges dents et boutonnées les unes sur les autres. Chaque pièce est plissée au milieu par un pli creux dont la tête est rabattue; une bordure de faille de nuance claire orne tous les bords.

4. Garniture pour jupon et costume (pouvant se répéter en plus petit). On l'exécute en faille, velours ou laine. Elle se compose de feuillets s'emboîtant les uns dans les autres. Chaque feuillet est taillé en pointe du bas, biaisé du haut, avec côté arrondi et se rabattant sur lui-même.

5. Volant pour jupon, monté par groupes de plis plats d'égale largeur entre eux. Ce volant est coupé par deux bandes festonnées à dents rondes et dents pointues alternées, dont la base est une ligne droite festonnée. Les deux bandes sont placées à une certaine distance l'une de l'autre, de façon à laisser voir le volant entre elles; la bande inférieure est garnie d'un effilé à bouts torsés.

6. Poche de faille plissée, à large ouverture, et terminée en pointe. Une bande de renard argenté en entoure les bords, et un biais de faille souligne



a tête. Cordelières et montants en passementerie avec nœuds de velours sur les côtés.

7. Nœud de faille et passementerie pour confection ou robe.

8. Revers de velours et plissés de faille, le revers boutonné sur les plissés. Ce revers peut également être employé comme poche.

9. Ruche de ruban de gaze disposée en zigzags.

10. Poche de velours frappé, ornée d'une ruche de faille dans le haut, avec revers de même étoffe placés sur le côté. Une cordelière de soie noire réunit les deux revers en formant un nœud à trois anneaux terminés par des glands et tombant sur le velours.

11. Volant de jupon à très-haute tête formant de larges dents. L'étoffe en est plissée et des bouclettes de velours noir suivent le mouvement du dentelé avec nœud dans le bas.

12. Poche de ruban en bandes de faille nattées ensemble, avec nœuds en haut et sur les côtés.

13. Volant de 40 cent. plissé en quatre plis avec espace plat et natte de ruban sur le dessus. Un rouleau de faille soutient la tête du volant en passant sur les nattes.

#### Description de la gravure coloriée N° 1361.

TOILETTES DE CÉRÉMONIE. — 1. Costume de faille noire. — Jupon à courte traine, entouré d'un volant plus haut derrière que devant; ici le volant est surmonté d'un bouillonné dont le bas est garni d'un plissé et dont la tête ruchée est doublée de bleu. — Tunique drapée derrière en vagues houleuses, soutenue dans le haut par une écharpe garnie de dentelle bleue et de franges rouge cardinal. Les bords de l'écharpe, réunis sur le côté, encadrent une poche plissée en éventail. L'un des pans tombe ensuite tout droit et carrément sous la poche, avec des flots de ruban noir. — Cuirasse à cinq coutures dans le dos, bordée dans le bas par des lisérés bleus et rouges. Autour du cou, une dentelle et des franges; au bas des manches, un grand et double cornet avec nœuds de ruban rouge et dentelle bleue. — Lingerie en toile brodée sur les bords. — Capote de velours noir; fond mou, bavolet et passe *Marie-Stuart*, garnie d'un tour de plumes bleu pâle. Roses rouges au sommet et derrière; barbes mentonnières en blonde anglaise blanche.

2. Costume en faille et broché noisette très-clair et faille unie de nuance plus foncée. — Jupon à traine, garni tout autour de deux volants plissés très-finement et posés pied contre pied; celui de dessus est bordé de faille foncée. Un bouillon et deux têtes ruchées et bordées également surmontent ces plissés. — Deux écharpes, ornées de franges, superposées et faisant le tablier devant, se fixent derrière sur la tunique, où elles s'entre-croisent mais sans offrir rien de particulier. — La cuirasse est ornée, dans le haut et dans le bas, d'un volant composé de petites languettes de faille assortie aux deux nuances de la toilette. Le bas des manches est terminé de même, avec nœud de ruban dessus. — Lingerie plate. — Chapeau de feutre blanc, genre *Marie-Amélie*. Un nœud alsacien en ruban havane orne le sommet; une plume d'un ton plus clair est placée derrière. — Bandeau d'immortelles de plusieurs couleurs; mentonnières en ruban havane.

#### Description de la gravure coloriée n° 1362 D.

Substituée à la gravure n° 1361, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

CHAPEAUX ET LINGERIE. — 1. Chapeau de feutre gris, genre *Pifferaro*. La passe est doublée de surah bien faisant bordure dessus. Plume plate marron ombré, entourant la calotte, et plume bleue sur le dessus, avec nœuds de ruban derrière. Bandeau d'immortelles dessous.

2. Chapeau de feutre gris foncé. La passe, doublée de velours noir, est ornée d'un plissé blanc et d'une guirlande de roses variées, avec nœuds de ruban et de velours derrière. Plume blanche autour de la calotte et chou de ruban rose sur le côté.

3. Fichu de diner pour corsage ouvert en châle. C'est sur une bande assez étroite et en tulle redoublé que sont posées pied contre pied deux blondes anglaises blanches; une autre blonde forme volant tout autour;

un ruban lilas, à plis pincés de place en place, orne le milieu du fichu en formant un nœud dans le bas.

4. Chapeau à passe de feutre gris et fond mou en velours noir tout plissé formant bavolet; liséré jaune sur tous les bords. Velours jaune et plume ombrée dans les mêmes teintes autour de la calotte, avec motif oxydé sur le pied de celle-ci.

5. Col ouvert en batiste, montant derrière, à pointes écartées devant, avec broderie fine sur les bords. Cravate de ruban rose nouée devant. Un second col, en linon rose, encadre le précédent, faisant le châle. — Sous-manche assortie.

6. Col *Marie-Amélie* en mousseline brodée, composé de deux parties: l'une se rabattant sur une soie bleue et formant un nœud avec barbe; l'autre fixée en volant par-dessous.

7. Col de fillette en toile, garni de ruban rose.

#### Description de la figurine coloriée L. N° 96.

Annexe spéciale à l'édition n° 3.

TOILETTE D'AUTOMNE. — Costume en cachemire gris et faille bleue. — Jupon à traine, avec grand volant derrière, plissé et bouillon à tête bordée de bleu devant. Un petit volant doublé, posé pied contre pied, marque le milieu du tablier avec un cordon bleu. — Corsage à taille ronde, serré par une ceinture plate à boucle (qu'on ne voit pas). Le bas de la manche est entouré d'un parement garni de revers, avec petits boutons de nacre et nœud de ruban. — Redingote de même étoffe, ouverte devant et derrière par de longs et larges revers de faille; ces revers sont garnis, eux aussi, de petits boutons, et leurs pointes se réunissent dans le bas, de chaque côté, sous un nœud de large ruban. Des bandes lisérées de bleu relient par derrière les pans de la redingote, tout en laissant voir le jupon; la derrière bande, qui se confond avec le bord inférieur du vêtement, est ornée comme lui de plissés en faille. Le haut de la redingote a de beaux revers se rabattant à la Robespierre, avec boutons et nœud. Au lieu de manches, un simple jockey plissé. Poche sur le côté, en laine et faille, terminée par un nœud. — Lingerie en broderie fine et cravate de soie bleue. — Chapeau de feutre garni de ruban bleu et d'une plume de même teinte.

#### CORRESPONDANCE

— A NOS ABONNÉES DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE.

Quelques-unes de nos Abonnées nous écrivent pour nous réclamer le premier numéro d'octobre, qu'elles s'attendaient à recevoir le 1<sup>er</sup> de ce mois. Il y a là de leur part une erreur qui pourrait se reproduire et contre laquelle nous croyons devoir les prémunir. Notre journal ne paraît pas à une date, mais à un jour fixe: le samedi; cette année, le premier samedi du mois d'octobre tombe le 7: nous ne pouvions donc raisonnablement expédier le journal le 1<sup>er</sup>. En résumé, nous engageons nos Abonnées à toujours consulter le calendrier avant de nous adresser une réclamation à laquelle nous pourrions être dans l'impossibilité de faire droit.

— M<sup>lle</sup> NOËMI L..., à Cantelou.

Vous voulez bien vous en rapporter à notre opinion pour le choix de votre coiffure d'hiver; nous vous en remercions et vous donnerons le conseil que nous croyons le meilleur. Vous êtes jeune, donc charmante; vous vivez dans un milieu élégant: la position étant ainsi bien déterminée, nous vous conseillons la toque. Choisissez un feutre gris, avec large bordure de velours et une touffe de petites plumes noires posées en aigrette.

— M<sup>me</sup> ARSÈNE Z..., à Limoges.

La robe *Baby* ou robe anglaise, — ce qui est synonyme, — constitue en ce moment presque la seule toilette d'enfant. On en modifie la garniture, la petite jupe est plus ou moins longue derrière: toute la différence est là. Vos préférences sont donc justifiées.

— M<sup>me</sup> ARNOLD H..., à Gand.

Les dentelles de lama sont en laine et, par conséquent, ne doivent pas être lavées à l'eau trop chaude; qu'elle soit à peine tiède, c'est assez. Il n'y a rien à faire pour leur conserver leur couleur jaunâtre, mais il faut se garder de les mettre au bleu. En ayant soin de les repasser un peu humides, la partie saillante du dessin reposant sur un drap de laine bien tendu, on obtient le meilleur résultat.



## CHRONIQUE MONDAINE

Tout Paris sait à quoi s'en tenir sur la tragédie de M. Parodi, *Rome vaincue*, représentée au Théâtre-Français et dont nous avons constaté le succès.

Le public qui assistait à la première représentation n'était pas le public habituel. Sa physionomie était autre. Il était moins mondain et moins fantaisiste. C'était une assemblée sérieuse, lettrée, d'aspect quasi-bourgeois. Les universitaires y abondaient; la version latine, le discours français, la dissertation philosophique y étaient personifiés. Dans plus d'une loge, on reconnaissait, à des signes non douteux, des vétérans de l'école, des versions et des thèmes embaumés.

On se demande par quel miracle la salle de la rue de Richelieu ne comptait pas de ces célébrités du monde profane qui sont, d'ordinaire, l'ornement fastidieux de toutes les premières représentations dans les théâtres de Paris? Le fait mérite d'être signalé.

Le général Cialdini et tout le personnel de son ambassade étaient au nombre des notoriétés de cette assemblée. Il était fort entouré.

Le général est très-connu à Paris; il l'est par lui-même et par Alexandre Dumas père, qui parlait souvent de lui à son retour du fameux voyage que notre illustre romancier avait fait en Italie lors de l'expédition garibaldienne en Sicile. Il se rattache à cette circonstance un épisode et un mot du général Cialdini qui réclament leur petite place dans les volumineux mémoires d'Alexandre Dumas.

L'auteur de *Monte-Cristo* avait quitté la France pour aller prêter l'appui de sa plume aux entreprises qui se poursuivaient dans le royaume de Naples. Il fut accueilli en véritable camarade par Garibaldi, et, dès son arrivée, un palais lui fut accordé pour demeure.

Tant que les événements à Naples n'eurent pas un caractère décidé, on ne songea pas à troubler Alexandre Dumas dans la paisible possession de son palais: mais cette demeure avait une destination officielle à laquelle il convenait de la rendre. Quelques intimités à ce sujet furent risquées auprès de Dumas; mais celui-ci, déjà très-accoutumé à sa demeure et dont la poétique nonchalance redoutait les ennuis d'un déménagement, avait trop d'esprit ou trop de distraction pour comprendre la portée précise de ces insinuations.

Le général Cialdini prit le parti de charger spécialement une personne de négocier l'affaire et de l'enlever. Elle se rendit auprès d'Alexandre Dumas, qui avait eu vent de la visite et qui s'était armé pour la recevoir de tout l'esprit dont il disposait. Dumas fut aimable pour dix, — il n'avait qu'à le vouloir, — et courtois comme un grand seigneur d'autrefois. Il parla de la pluie et du beau temps, de pièces nouvelles, de Venise, d'histoire et de théâtre, de guerre, de stratégie et de vaudeville, il monographia plusieurs des célébrités contemporaines, sans oublier le général Cialdini lui-même, dont il fit l'éloge dans les termes les plus heureux et les plus mérités: si bien que l'envoyé, enchanté de son hôte, se vit dans l'impossibilité d'aborder son message avec autant de netteté de langage qu'il l'aurait souhaité.

Le soir, le général s'informa du résultat de la fameuse négociation.

— Eh bien, votre cher Dumas, demanda-t-il, a-t-il déménagé, le palais est-il libre?

— Oh! pas encore.

— Comment pas encore, qu'avez-vous donc été faire auprès de M. Dumas, que lui avez-vous dit?

— Tout ce dont j'étais chargé.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Tout ce qu'il y a de plus gracieux et de plus spirituel sur le

compte de tout le monde, et sur le vôtre en particulier, mais rien, absolument rien qui fût relatif à l'objet de ma visite. Tenez, général, M. Dumas est un homme charmant, sans doute; mais franchement, on peut dire que c'est un drôle de pistolet.

— Drôle de pistolet en effet, observa le général en souriant, puisqu'il ne veut pas partir...

L'ouverture du congrès d'Hygiène et de Sauvetage, à laquelle assistait le roi des Belges, s'est faite dernièrement à Bruxelles. L'assemblée était nombreuse. Le soir, il y eut grand *raout* chez M. le bourgmestre.

Un fait a été remarqué à cette réunion, on y a dérogé à l'habitude traditionnelle d'y prononcer les discours en français. L'exception est venue de M. le délégué de Berlin, M. Virchow nous a-t-on dit, qui a cru devoir se servir de l'idiome de son pays, quoique parlant très-facilement le français. L'assemblée y a perdu, car tout l'auditoire n'était pas suffisamment familiarisé avec l'allemand pour apprécier son allocution fort substantielle et fort intéressante. Entre autres assertions qu'elle contenait, on a pu savoir que le mot *sauvetage* n'existe pas dans la langue allemande, si riche cependant, « mais, aurait ajouté avec esprit l'orateur déjà cité, si nous n'avons pas le mot, nous en avons du moins le sentiment. »

Ce fait se relie à tout un système que M. le prince de Bismarck est en train d'élaborer. Il occupe ses loisirs de Varzin, paraît-il, en ce moment, à préparer un nouveau dictionnaire allemand sévèrement expurgé de tous les mots français que, par une coupable condescendance, ses compatriotes y auraient admis, et à les remplacer par des équivalents beaucoup plus longs sans doute, moins clairs, mais empreints du plus pur teutonisme. Nous voudrions bien savoir ce que deviendra *sauvetage* dans ce vocabulaire.

Le grand chancelier est au plus haut degré l'homme de l'objectif et du subjectif, du concret et de l'abstrait, de l'inductif et du déductif et il entend que rien, absolument rien de la clarté, de la précision française, ne puisse pénétrer dans le domaine sacré de la sainte obscurité allemande.

C'est ainsi que l'administration postale de son pays avait commis l'acte grave d'impatriotisme, de nous emprunter, comme on l'avait fait de *sauvetage* et de cent autres, presque toute notre technologie spéciale: *Lettre affranchie, chargée, recommandée, de rebut, bureau restant*, etc. M. de Bismarck a invité le directeur général de l'établissement, M. Stephens, à changer tout cela, et tout cela a été changé. A ces dénominations si simples, si brèves, si concises, ont été substitués des équivalents d'une dimension telle, que nous craindrions, en les reproduisant, de par trop multiplier de sacrilèges mutilations, car nous allons en risquer quelques-unes seulement dans un autre ordre d'idées, plus saisissant encore.

Les Sociétés savantes ne pouvaient manquer de suivre un exemple parti de si haut, et toutes, en effet, se sont mises à courir sus aux mots français. Ce que la Société de chimie, par exemple, a innové à ce sujet, est quelque chose de désopilant et bien fait pour provoquer un sourire de satisfaction de l'homme de fer (*Eisemann*), selon l'expression allemande par laquelle on désigne M. de Bismarck. Un des derniers numéros de son journal nous apprend qu'un savant de Berlin étudie en ce moment l'acide *orthoumidocresylparosulfureux* qu'il entend transformer en *trichlorotholaquinone*. On voit par cet échantillon avec quel succès les Allemands pourront se passer de nos nomenclatures scientifiques, et encore est-il à remarquer que, malgré leur velléité d'émancipation à cet égard, ils n'ont pu éviter, dans la confection du mot que nous venons de citer, de recourir à une désinence toute française, qui seule donne un sens à ce mot!

Eugène GRAPUS.





*H. Girardon*

*L. N° 26.*

Imp. H. Lefevre, Paris.

Ad. Goubaud & fils Editeurs.







## ROME VAINCUE

La tragédie de M. Alexandre Parodi, *Rome vaincue*, récemment représentée à la Comédie-Française et dont nous avons signalé le succès, n'est pas une tragédie, au sens noble et classique de ce vieux et beau nom : c'est un drame, conçu dans les données modernes.

D'où est venue cette pièce? On le devine aux quatrième et cinquième actes, quand on se trouve en présence du personnage émouvant que M. Parodi a imaginé. Avant d'en arriver là, on ne voit que des tableaux en vers qui offrent sans doute de l'intérêt, mais qui ne touchent pas, car le théâtre ne vit que d'action. M. Parodi a voulu peindre l'amour maternel poussé jusqu'à l'exaltation furieuse, et il s'est arrêté à l'idée de mettre à la scène une mère qui tue sa fille par amour pour elle. Voilà le sujet, le nœud de la pièce.

*Rome vaincue*, c'est Rome après la bataille de Cannes, le plus grand désastre militaire qu'ait subi le peuple-roi. Comment Rome a-t-elle pu être vaincue par un barbare, ce barbare fût-il Annibal? Le peuple se le demande; au milieu des larmes des vieillards, des terreurs des femmes, de l'effroi et du deuil de la cité tout entière, le sénat le recherche, dans une délibération imposante et grave; les prêtres le proclament, en disant que si la victoire a été infidèle aux légions, la faute n'en saurait être ni à l'impéritie du consul Varron, ni aux manœuvres imprudentes et chevaleresques de l'autre consul Paul-Émile, mais à l'impiété criminelle qui s'est attaquée à l'honneur et à la virginité de l'une des vestales, gardiennes du palladium romain. Il faut que la déesse soit vengée. La vestale coupable doit périr du supplice affreux imaginé par le fanatisme romain pour la punition des vierges sacrilèges. On cherche la criminelle, on la trouve : c'est Opimia, la nièce de Fabius Cunctator, le consulaire qui a tant de fois sauvé Rome, la petite-fille de la patricienne aveugle, Posthumia, à qui cette enfant a été enlevée contre sa volonté et qui la regrette toujours. Il s'agit de savoir si Opimia périra. Les prêtres veulent sa mort. Fabius, Romain des temps antiques, n'ose disputer cette fille de son sang à Rome qui la réclame comme une victime expiatoire. Posthumia, l'aïeule, essaye de fléchir non pas les juges d'Opimia, — la pauvre prêtresse n'a pas de juges, — mais les sacrificateurs de son enfant, et, ne pouvant les attendrir, elle tue la vestale outragée, afin de la soustraire à un supplice ignominieux et horrible.

Voilà le drame. Il est simple et poignant. Le public l'a vu se dérouler devant lui sans paraître choqué des mauvais vers qui fourmillent dans le récit et dans le dialogue, et qui ont jeté les poètes dans la stupéfaction et dans la colère, sans s'apercevoir de l'in vraisemblance de certains personnages qui n'ont aucun rôle dans l'action, de certaines scènes qui gagneraient à être raccourcies.

*Rome vaincue* est jouée avec soin par l'élite des acteurs tragiques du Théâtre-Français : MM. Maubant, Laroche, Dupont-Vernon, Mounet-Sully.

Opimia, la jeune vestale, était représentée par M<sup>lle</sup> Dudlay, qui a fait dans ce rôle des débuts pleins de promesses. Elle a de la tenue, du goût, un art véritable dans le geste et dans les attitudes.

La grande curiosité de la pièce, c'est le rôle de Posthumia, l'aïeule romaine, tenu par M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt. Tous les admirateurs de son beau talent sont unanimes à dire que dans ce personnage, si ingrat pour une femme jeune, belle, séduisante, habituée à triompher par le charme et la grâce, M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt s'est surpassée elle-même comme tragédienne. Mais ce n'est pas assez dire. M<sup>lle</sup> Bernhardt n'a pas été admirable, comparée seulement à elle-même dans d'autres rôles; elle a touché à la grande et supérieure région de l'art dans ses plus hautes expressions et s'y est fait une place qu'on ne lui ôtera plus. Elle n'a que deux scènes. Sa douleur est pathétique et sa colère terrible. Elle touche et elle

emporte l'auditoire; elle le remue, en l'effrayant et en le faisant pleurer. Ah! ce masque aux yeux blancs de l'aveugle patricienne de Rome, comme il sied à ce visage enchanteur et doux d'une comédienne de race qui sacrifie avec joie sa beauté à son art!

R. F.

## UN HÉRITAGE MONSTRE

Au seul mot d'héritage *monstre*, on se prend tout de suite à rêver aux nababs de l'Inde; et c'est de l'Inde, du reste, qu'arrive cette nouvelle fabuleuse d'un héritage de cent vingt millions de francs.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Quelque fantastique qu'elle paraisse, ladite nouvelle est pourtant tout à fait authentique, et voici le texte même du document qui, depuis six mois, est inséré dans tous les journaux de la presqu'île indienne :

CHARLES-ROBERT O'KEEFFE, *décédé*. — Avis est ici donné aux héritiers naturels de CHARLES-ROBERT O'KEEFFE, *décédé* le 20 février dernier dans la province du Bengale, à Allahabad, Victoria street, d'avoir à se faire connaître, dans le délai fixé par l'acte du Parlement, à MM. GEORGE CARRINGTON et WILLIAM WIGLEY, *solicitors* à Calcutta, *Prince of Wales Square, E. C.* — Il est indispensable de se présenter muni de tous les papiers et pièces établissant l'identité et la filiation, ou de donner procuration bonne et valable à un sujet de Sa Majesté, résidant depuis au moins cinq ans dans la Présidence du Bengale. — MM. GEORGE CARRINGTON et WILLIAM WIGLEY croient devoir par le présent avis informer le public qu'il n'existe vraisemblablement pas dans la présidence du Bengale ni dans l'Inde d'héritiers naturels du défunt CHARLES-ROBERT O'KEEFFE. — Des renseignements qui leur sont dorés et déjà parvenus font qu'ils recommandent tout spécialement la lecture du présent avis aux lecteurs européens, les héritiers naturels du défunt devant, selon les probabilités, habiter l'Angleterre et la France. Toute personne pouvant donner à ce sujet des informations propres à conduire à la découverte de l'héritier ou des héritiers recevra une récompense élevée, proportionnée à l'importance de la succession, laquelle est évaluée approximativement à QUATRE MILLIONS HUIT CENT MILLE LIVRES STERLING (cent vingt millions de francs).

Voici comment jusqu'à ce jour MM. GEORGE CARRINGTON et WILLIAM WIGLEY ont pu établir la filiation de la famille du défunt CHARLES-ROBERT O'KEEFFE. — En l'année 1803, le colonel O'KEEFFE, descendant direct d'une famille qui a régné sur l'Irlande, habitait Londres avec quatre enfants : 1<sup>o</sup> son fils, le défunt CHARLES-ROBERT O'KEEFFE, lequel épousa en 1810, MISS MAC PERSON qui mourut sans enfant; 2<sup>o</sup> ses trois filles, CATHERINE, MARGUERITE et ELISABETH O'KEEFFE. La première mourut non mariée; la seconde épousa un chimiste français, dont le nom n'est pas parvenu à MM. GEORGE CARRINGTON et WILLIAM WIGLEY; la troisième épousa le DOCTEUR ES LOI GILLIESS, qui eut d'elle un fils, le défunt COLONEL GILLIESS, des Gardes de Sa Majesté, en son vivant demeurant à Londres, Porchester House, Bazwater, W. E.

Adresser tous renseignements à l'étude des susnommés :

GEORGE CARRINGTON WILLIAM WIGLEY,  
*Solicitors chargés de ladite succession,*  
Prince of Wales Square, E. C. CALCUTA.

D'après un des journaux de Paris, l'héritier introuvable ne serait autre qu'un de nos grands constructeurs mécaniciens : M. Cail, directeur des usines de Grenelle. Cet infortuné est déjà affligé d'une quarantaine de millions... Il va être bien embarrassé de cette nouvelle aubaine! Mais il faut bien que le proverbe qui dit que « l'eau va toujours à la rivière » reçoive sa confirmation.

On cite aussi, comme héritiers, MM. Charles et Bernard Derosne et M. Duckett, c'est-à-dire de simples gens de lettres. Est-ce que la bonté du Dieu qui donne la pâture aux petits des oiseaux voudrait sérieusement s'étendre à la littérature?

Ch. DAVID



PLANCHE G. N° 691. -- DESCRIPTION, PAGE 493.



*E. Deming*

*E. Deming*

MODÈLES DE VÊTEMENTS, CORSAGES, DÉTAILS DE MODES





*Henry imp. des Brevets. 60.*

*Jules Davray*

*A. Bober s.c. 1361*

*Ad. Goubaud. E.Pile. 60<sup>es</sup> Paris*

LE MONITEUR DE LA MODE

Saxis, Rue de Richelieu, 92.

*Crochettes de M<sup>me</sup> Morison, rue d'Anjou, 14. Rubans et Passementerie Ala Ville de Lyon*

*Corsets de P. de Plument, rue Vivienne, 33. Parfumerie Oriza de L. Legrand, rue S. Honoré, 207.*

*Machines à coudre de H. Seeling, 13. Sébastopol, 70, et r. N. des P. Champs, 97.*

*Entered at Stationer's Hall.*



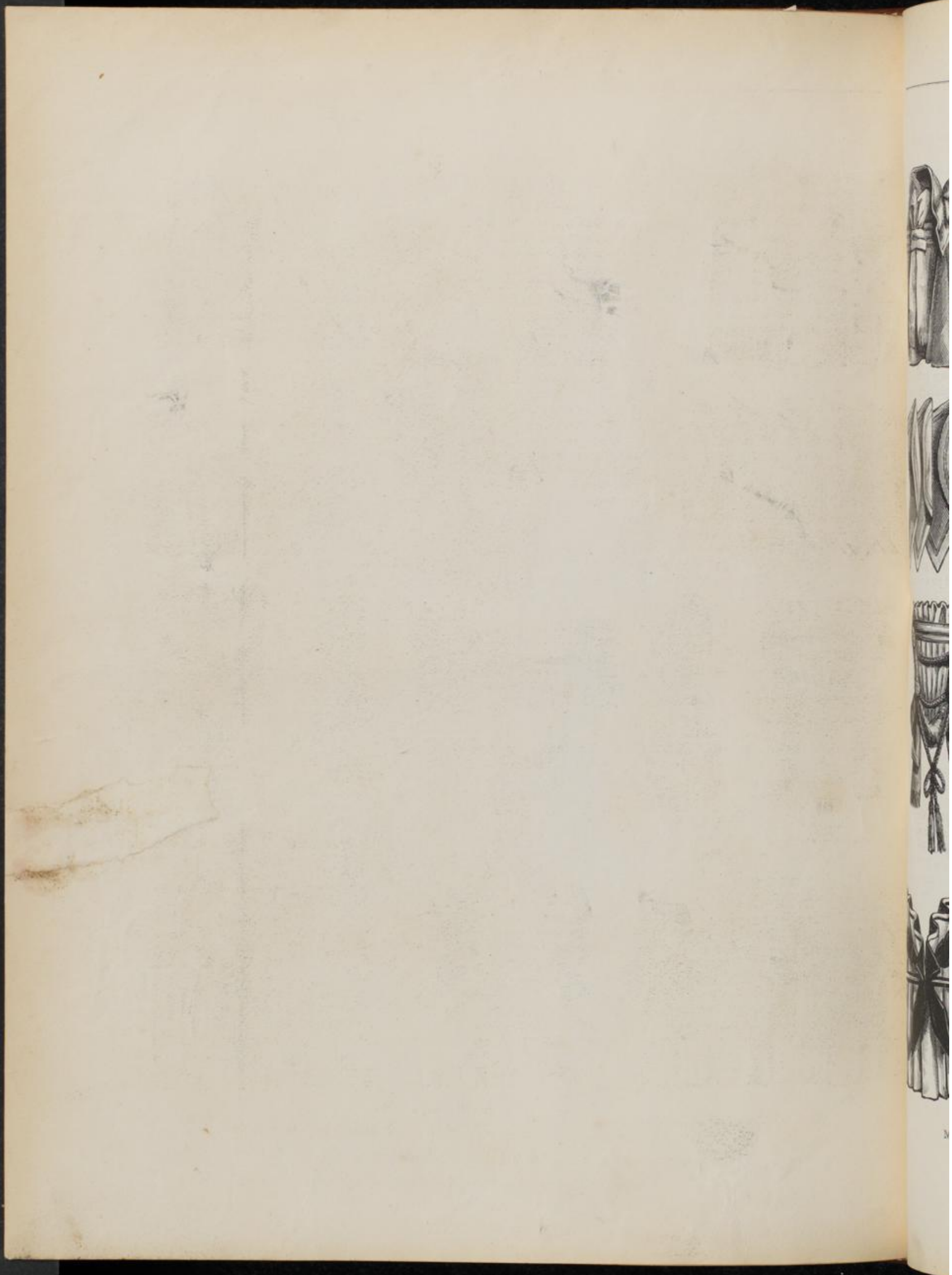
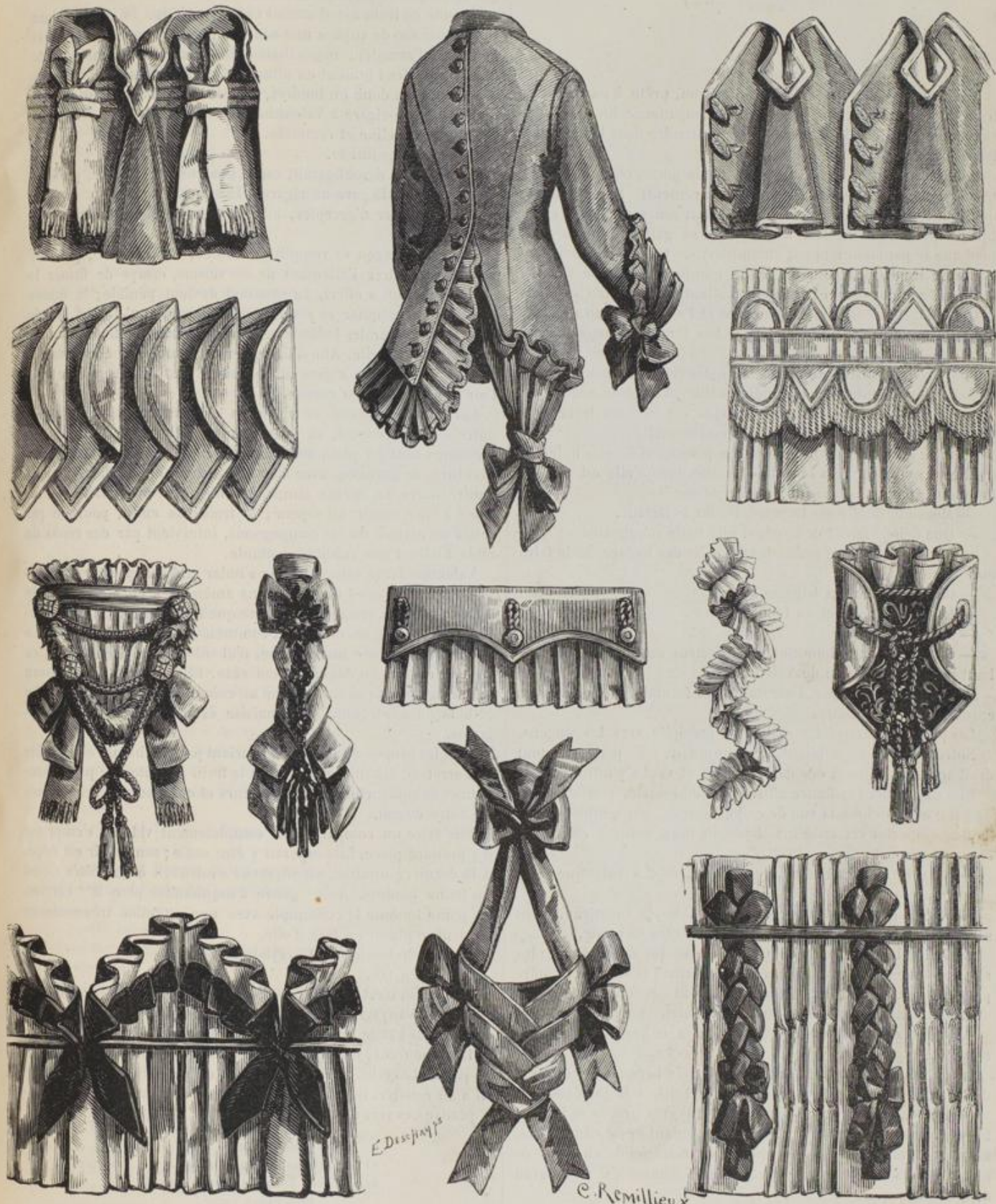




PLANCHE G. N° 692. — DESCRIPTION, PAGE 493.



MODÈLES DE CORSAGE ET DE GARNITURES POUR COSTUMES



## L'ARTICLE 214

(NOUVELLE. — SUITE.)

## III

EN WAGON.

Voilà donc Valentine à la gare de Lyon, prête à partir par le train de trois heures cinq minutes. Son impatience lui a fait avancer l'heure, et elle est contrainte d'attendre dans la salle des Pas-Perdus.

Point accoutumée aux vêtements qu'elle porte, elle est embarrassée dans ses gestes et dans ses mouvements. Elle s'imagine que tout le monde la regarde et reconnaît son sexe sous ses habits d'emprunt; et de fait, sa rougeur, sa gaucherie, son petit pied que le pantalon ne peut dissimuler, ses traits fins et délicats, vraiment trop beaux pour un jeune homme, attirent le regard, font naître la curiosité et amènent l'attention. On chuchote autour d'elle. Des curieux s'approchent et l'examinent en souriant d'une façon qui frise l'impertinence. Les femmes rougissent devant ce joli garçon.

Pour se débarrasser de toutes ces indiscrettes curiosités, et ne laisser aucun doute sur son individualité, Valentine achète un cigare et l'allume; mais l'âcreté du tabac corrode ses lèvres mi-gnonnes et les premières bouffées l'étourdissent.

Enfin le guichet s'ouvre, elle est en possession de son billet.

Elle va se diriger vers la salle d'attente, lorsqu'elle est arrêtée au passage par un facteur du chemin de fer.

— Monsieur oublie ses bagages, lui dit le facteur.

— Que dois-je faire? demande-t-elle toute rougissante.

— Reconnaitre votre malle dans la salle des bagages et la faire enregistrer.

— Où est la salle des bagages?

— Là-bas, à droite et au fond.

— Merci.

— Singulier jeune homme! dit le facteur en souriant, et assez haut pour être entendu de Valentine.

M<sup>me</sup> Ferrier s'empresse d'accomplir les formalités et de gagner ensuite la salle d'attente.

Les portes sont ouvertes et l'on se précipite vers les wagons.

Notre voyageuse, oubliant le costume qu'elle porte, va tout droit au compartiment des dames seules et veut s'y introduire.

Une dame, dont la figure affirme le demi-siècle, pousse un cri de paon effarouché à la vue de ce joli garçon, qui semble ne pas vouloir respecter cet asile inviolable du beau sexe; à ce cri, un employé accourt:

— Vous ne pouvez rester là, monsieur, dit-il à Valentine.

— Pourquoi donc?

— C'est le compartiment des dames. Voyez l'écriteau. Vous savez lire, je suppose! Descendez vite, le train va partir.

Et Valentine, de plus en plus rougissante, de plus en plus ahurie, descend du compartiment, et, perdant la tête, va prendre place, devinez où?... dans le compartiment des fumeurs!...

Il faut convenir que cette pauvre M<sup>me</sup> Ferrier n'a pas de chance!

Le sifflet de départ se fait entendre et le convoi se met en marche.

Aux côtés de Valentine se trouvent trois personnes: un chef de bataillon à la moustache grise, à l'œil vif, à la joue colorée, un vrai type de joyeux soldat, aimant les gros propos et les histoires salées; un armateur de Marseille, enfant de la Cannebière, bavard et familier, et un fournisseur de matériel de chemins de fer, gros personnage qui se met à l'aise comme s'il se trouvait dans sa maison.

— Entre hommes, dit-il, et lorsqu'on se prépare trente heures de chemins de fer, il ne faut pas se gêner.

Valentine trouve, en effet, que ce monsieur ne se gêne pas assez.

Le train de trois heures cinq minutes est un train direct qui ne fait arrêt qu'aux grandes stations.

A peine ce train a-t-il atteint Charenton, que le commandant tire de son sac de voyage une superbe pipe kummer, la bourre et l'allume; l'armateur marseillais et le fournisseur de matériel de chemins de fer l'imitent en allumant leurs cigares.

— Acceptez donc un londrès, monsieur, dit l'armateur en tendant son porte-cigare à Valentine.

Celle-ci s'incline et remercie.

Le Marseillais insiste.

Un refus me désobligerait, car je sais que vous fumez, puisque je vous ai vu à la gare un cigare à la bouche.

Et M<sup>me</sup> Ferrier d'accepter, afin d'éviter de nouvelles observations.

Bientôt le wagon se remplit de fumée, et Valentine, pour ne point trop attirer l'attention de ses voisins, essaye de fumer le cigare qu'on lui a offert. La situation devient pénible; la fumée la grise, son estomac se révolte; il lui semble qu'elle est lancée dans l'espace par les balancements d'une escarpolette et que tout tourne autour d'elle. Afin d'échapper à ce supplice, elle se met à la fenêtre, jette son cigare sur la voie et reste là jusqu'à ce que l'air frais l'ait un peu remise.

Lorsqu'elle reprend sa place, la conversation s'est engagée entre ses trois voisins, et quelle conversation, grand Dieu! Ces messieurs sont en plein souvenir de jeunesse. L'un raconte ses aventures de garnison avec des expressions de tambour-major; l'autre narre en même temps des histoires marseillaises d'un épicé à faire rougir un sapeur; le troisième enfin, pour ne pas rester en arrière de ses compagnons, intervient par des récits de table d'hôte d'une crudité révoltante.

Valentine tente vainement de s'isoler et d'échapper à ces propos, les gauloiseries de ses voisins amènent à chaque instant le pourpre sur son visage; elle trouve que son costume est trop compromettant pour ses oreilles et commence à comprendre qu'elle a commis une grosse imprudence, d'abord en s'engageant dans ce voyage, ensuite en déguisant son sexe. Elle enfonce son chapeau sur sa figure, se pelotonne dans un coin et simule le sommeil. De cette façon son trouble, son malaise échapperont à ses compagnons.

Mais les propos de ceux-ci ne varient pas de thème, elle profite de l'arrêt de dix minutes que fait le train à Montereau pour abandonner le compartiment des fumeurs et chercher un refuge dans un autre wagon.

Elle avise un compartiment complètement vide et s'empresse d'y prendre place. Elle espérait y être seule; son espoir est déçu. A la dernière minute, un voyageur s'introduit à ses côtés: c'est un jeune homme. Autre genre d'inquiétudes pour M<sup>me</sup> Ferrier. Le jeune homme la contemple avec une attention très-soutenue et vient se placer en face d'elle.

Serait-elle tombée de Charybde en Scylla?

Pas tout à fait.

Son voisin n'est autre qu'un amoureux qui cherche un confident.

Ce jeune voyageur se rend également en Suisse; il va y voir sa fiancée qui habite non loin du lac de Genève.

Les amoureux, on le sait, sont bavards; ils éprouvent le besoin de parler de celles qu'ils aiment, et à défaut d'un confident attentif à les écouter, ils s'adressent volontiers à la lune et aux étoiles. A preuve ces vers du poète:

Petite étoile,  
Si beau que soit ton rayon d'or,  
Je sais deux beaux yeux sous un voile  
Plus beaux encor!

et mille autres que nous pourrions citer.



La conversation s'engage donc, un peu contre le gré de Valentine, entre elle et son compagnon de voyage.

Celui-ci exprime ses sentiments et ses projets, dit ses vœux et ses désirs, et, parfois, la forme qu'il emploie est si familière, si imagée, si expressive, que Valentine en est troublée et émue. Cela arrive au point de lui faire presque regretter la compagnie du commandant, de l'armateur marseillais et du fournisseur de matériel de chemins de fer.

Puis, l'amoureux ne raconte plus, il interroge, et Valentine, mise sur la sellette, ne sait comment répondre à l'indiscrète curiosité de son voisin; elle balbutie, rougit et étonne son interlocuteur par sa timidité et son ignorance des choses les plus élémentaires de la vie d'un jeune homme.

— Allons donc! s'écrie son compagnon avec un ton d'incrédulité et de moquerie. Vous n'avez donc jamais quitté les jupes de madame votre mère! Quel âge avez-vous?

— Dix-huit ans.

— Vous êtes un surnois, réplique en souriant le jeune homme, et me dites des choses impossibles.

Enfin, la nuit arrive et fait cesser la conversation.

Valentine est fatiguée et voudrait bien dormir, mais elle n'ose!...

A Mâcon, il faut changer de train. M<sup>me</sup> Ferrier se trouve séparée de l'amoureux. Elle prend place dans un wagon à moitié plein, se glisse au milieu des voyageurs endormis et s'endort elle-même. Mais quel mauvais sommeil, et combien elle regrette sa jolie chambre des fonds de Saint-Germain.

Vers sept heures du matin, elle arrive à Genève, pâle, brisée par les émotions et la fatigue...

## IV

## SUR LE LAC.

A sa descente dans la gare de Genève, M<sup>me</sup> Ferrier se trouva fort embarrassée à propos du choix d'un hôtel, et il lui apparut que l'exercice du droit que lui conférait l'article 214 n'était pas, dans sa situation, aussi simple qu'elle l'avait d'abord supposé.

Toutefois, au moment où elle allait dire au cocher de la conduire au premier hôtel venu, elle se souvint que son mari, dans le récit de ses voyages en Suisse, lui avait parlé de l'hôtel de la *Couronne*, et c'est cette indication qu'elle donna au cocher.

Le premier soin de M<sup>me</sup> Ferrier fut de s'enquérir de son mari.

— M. Jules Ferrier, de Paris? demanda-t-elle au garçon qui se présentait.

— Il quitte l'hôtel à l'instant même.

— Il va revenir?

— Non, M. Ferrier part pour Evian.

— Mais il reviendra à Genève?

— Je l'ignore.

— Où est situé Evian?

— Sur le lac. Il y a sur le grand quai des services de bateaux à vapeur qui y conduisent.

— Ai-je le temps de m'y rendre pour l'heure du départ?

— Monsieur a trois quarts d'heure à lui, et il ne faut qu'un quart d'heure pour aller au grand quai. Monsieur veut-il qu'on lui serve quelque chose?

— Donnez-moi une chambre et faites-m'y servir une tasse de chocolat.

— A l'instant.

— Un mot encore. M. Ferrier voyage seul?

Le garçon se fit répéter la question.

— M. Ferrier est descendu seul à l'hôtel, se contenta-t-il de dire. Valentine vit une réticence dans cette réponse, et ses soupçons jaloux prirent une consistance plus sérieuse.

Elle monta à la chambre dont on lui remit la clef, baigna sa

figure dans l'eau fraîche, rajusta sa perruque, avala sa tasse de chocolat et se fit conduire au grand quai par un commissionnaire qui portait sa malle.

Le lecteur se souvient qu'elle arriva en retard de cinq minutes pour profiter du départ de l'*Helvétie* et qu'elle donna l'ordre au commissionnaire de revenir à l'hôtel de la *Couronne*.

Il fallait attendre jusqu'au lendemain, c'est-à-dire passer la journée et la nuit à l'hôtel, seule, dans sa chambre, tête-à-tête avec ses pensées, car elle n'osait, sous son costume masculin, ni s'aventurer à la table d'hôte, ni se promener à travers la ville. Quant à reprendre les vêtements de son sexe, c'était bien impossible. Que penserait-on, à l'hôtel, de son travestissement! Il faudrait l'expliquer, et elle ne le voulait pas.

Mais n'existait-il point d'autre moyen que le bateau à vapeur pour se rendre à Evian?

Elle prit des renseignements.

On lui répondit que le chemin de fer pouvait la mener de Genève à Lausanne, de Lausanne à Vevey; mais qu'arrivé là, il fallait, pour se faire transporter à Evian, attendre les bateaux revenant par Genève ou trouver une voiture qui la conduisit de Vevey à Evian. C'était prendre par Pontoise pour aller à Chartres! Elle y renonça. Au surplus, si elle se sentait une grande aversion pour le chemin de fer, la voiture lui semblait encore plus à redouter.

M<sup>me</sup> Ferrier se résigna donc à rester toute la journée enfermée dans sa chambre et à s'y faire servir ses repas, ce qui intriguait singulièrement l'hôtelier et ses garçons, car cette réclusion paraissait bien extraordinaire de la part d'un voyageur de dix-sept à dix-huit ans qui devait être curieux et amoureux du bruit et du mouvement.

Jamais journée ne lui parut ni plus triste ni plus maussade.

Lorsque la nuit arriva, Valentine fut prise de peurs effroyables. Sa chambre donnait sur un vaste corridor dans lequel allaient et venaient voyageurs et garçons. On entendait le bruit des voix, des rires bruyants, des portes qui s'ouvraient et se refermaient, les cris des servantes effarouchées.

Si quelqu'un, se trompant de porte, allait entrer chez elle!...

Elle s'enferma à clef, mais au moment où elle introduisait la clef dans la serrure, elle découvrit, sous la saillie de la serrure, un tout petit trou qui permettait parfaitement de voir du dehors ce qui se passait dans la chambre.

— Oh! oh! se dit-elle, on est curieux dans ce pays!

Elle ignorait que ce genre de curiosité existe à peu près dans tous les hôtels, — avis aux dames qui voyagent. Elle mit une serviette sur le dos d'une chaise et plaça la chaise devant la serrure.

Puis, pour plus de sûreté, elle éteignit la bougie et se coucha.

Vers onze heures, on heurta violemment à la porte.

Elle s'éveilla craintive et anxieuse.

On frappa de nouveau.

— Qui est là? demanda-t-elle d'une voix qui n'était pas exempte de frayeur.

— Vous avez oublié de mettre vos chaussures à la porte, dit le garçon.

Ses chaussures! de mignonnes bottines! Elle n'avait garde de les livrer aux mains du domestique! Aucun pied d'homme, si jeune et si délicat qu'il fût, n'eût pu avoir la prétention de s'y introduire. Livrer ses bottines, c'était dévoiler son sexe!...

— C'est inutile, répondit-elle.

La nuit s'acheva sans aucun autre incident; et bien avant que l'heure du départ du bateau à vapeur eût sonné, M<sup>me</sup> Ferrier se trouva sur le grand quai.

Les bateaux à vapeur sont, à notre avis, le mode de locomotion le plus agréable. Là, point de fatigue, point de voisinage ennuyeux, point de promiscuité pénible. On s'assied ou l'on reste debout, on se promène ou l'on se repose, à son choix. Si le temps est mauvais, si l'air est trop vif, on abandonne le pont, et les salons



offrent un refuge où l'on trouve des journaux, des revues, des albums, mille ressources, en un mot, qui distraient du voyage. En est-il une plus délicate que la vue du panorama mouvementé qui se déroule sous les regards charmés et surpris du voyageur? Le lac de Genève surtout offre à l'œil un paysage ravissant et des sites toujours nouveaux.

Valentine resta sur le pont et s'absorba dans la contemplation des coquettes villas, des jardins enchantés qui surgissaient à chaque instant à ses yeux.

Tout à coup, quelqu'un vint prendre place à ses côtés, et un soupir bruit à ses oreilles.

— Aoh! jaoli! bien jaoli! disait une voix de femme avec cet accent britannique qui se reconnaît entre tous les accents.

Valentine tourna la tête et se vit en présence d'une Anglaise jaune, maigre, sèche, anguleuse, ayant des dents larges comme des dominos et un nez couleur de rubis. Mon Dieu! qu'il fallait que le *lunchage* jouât un grand rôle dans l'existence de l'insulaire pour que son nez eût acquis cette vive nuance!

Cette Anglaise n'avait pas d'âge: on pouvait lui donner aussi bien soixante ans que trente ans.

Mais elle était affreusement laide.

Elle esquissa un sourire; c'était une grimace sans nom!

— Aoh yès! jaoli! bien jaoli! répéta-t-elle en regardant Valentine.

Ce compliment s'adressait-il au paysage ou à M<sup>me</sup> Ferrier?

La jeune femme pensa qu'il s'agissait du paysage, et, par politesse, dit à son tour:

— Très-beau, en effet!

— Yès, yès, très-admirablement biautiful, my dear!

— Hein! fit Valentine toute surprise de la familiarité et des regards de carpe pâmée de sa voisine.

Celle-ci continuait à rouler ses yeux de la façon la plus inquiétante.

— Est-ce que vous vous trouvez indisposée, madame? demanda Valentine.

— No! no! fit l'Anglaise en essayant de rougir, au contraire...

Cet « au contraire » donna beaucoup à réfléchir à M<sup>me</sup> Ferrier.

Elle se leva et voulut changer de place.

— Aoh! restez encore, fit l'Anglaise.

— Que me veut cette vieille folle? se demanda Valentine.

L'Anglaise sembla faire un violent effort sur elle-même, et, baissant pudiquement ses yeux bleus de faïence, ajouta:

— Demandez la main de moa à sir Walter Temple, mon cher frère.

En même temps elle désigna du doigt un gros homme qui, assis sur un pliant et un télescope à la main, contemplait le rivage sans s'occuper en quoi que ce soit des faits et gestes de miss Pénélope Temple, sa sensible sœur.

— Mais, madame, c'est impossible! s'écria Valentine.

— Aoh? pourquoi?

En ce moment, un employé du bateau parcourait le pont et criait:

— Evian! Evian!

Valentine eut un sourire plein de malice, et, se penchant vers l'Anglaise, elle lui dit à l'oreille:

— Parce que je suis une femme!...

— Schoking! fit miss Pénélope en rougissant cette fois pour tout de bon.

Le bateau abordait.

La révélation que M<sup>me</sup> Ferrier venait de faire à l'Anglaise avait été entendue. Un personnage qui suivait et examinait Valentine depuis qu'elle avait mis les pieds sur le bateau à vapeur était en possession de son secret.

## V

## COMPLICATIONS.

Evian est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Thonon; sa population n'est que de 2500 habitants, mais comme il est une des curiosités du pays et que les touristes y abondent, il compte six grands hôtels.

Au moment où M<sup>me</sup> Ferrier, suivie d'un commissionnaire qui portait sa malle, mettait pied à terre, le personnage en possession de la confiance qu'elle avait faite à miss Pénélope s'approcha d'elle et la saluant avec beaucoup de politesse, lui dit à mi-voix:

— Madame, permettez-moi de vous offrir mon bras et de vous servir de cicérone.

La foudre fût tombée aux pieds de Valentine qu'elle n'eût pas été plus effrayée.

Toutefois, elle se remit promptement. M<sup>me</sup> Ferrier avait ses heures de poltronnerie, mais elle avait aussi ses heures de courage.

Elle jeta un regard de profond dédain vers le quidam, et sans s'occuper autrement de lui dit au commissionnaire:

— En route pour l'hôtel.

— Lequel, monsieur? Nous avons à Evian le grand hôtel de Fontbonne, l'hôtel du Nord, l'hôtel de France, l'hôtel du Cheval-Blanc, l'hôtel des Bains et l'hôtel des Alpes.

Le cas était embarrassant.

Il lui importait surtout de ne pas subir les persécutions de l'importun qui semblait ne pas vouloir la quitter, et pour cela il n'y avait qu'un moyen. C'était de descendre dans l'hôtel où se trouvait son mari.

Mais dans lequel de ces six hôtels devait-elle rencontrer M. Ferrier?

A tout hasard, elle répondit:

— Grand hôtel de Fontbonne.

— Bien, fit le commissionnaire.

L'inconnu était derrière elle.

— Je suis décidé, madame, dit-il à Valentine, à vous suivre jusqu'au bout du monde.

C'était sans doute fort exagéré.

Valentine garda le silence.

Au grand hôtel de Fontbonne, M. Jules Ferrier, de Paris, était inconnu.

— Allons à l'hôtel du Nord, dit la jeune femme au commissionnaire.

L'étranger, tenace comme un recors, ne quittait pas ses talons.

A l'hôtel du Nord, on fit à Valentine la même réponse qu'au grand hôtel de Fontbonne, il en fut ainsi à l'hôtel de France, à l'hôtel du Cheval-Blanc et à l'hôtel des Bains.

L'inquiétude commençait à gagner M<sup>me</sup> Ferrier.

Elle était toujours suivie par le personnage du bateau à vapeur. A quel moment s'arrêterait cette persécution!

Restait l'hôtel des Alpes.

Elle s'y rendit sans tarder et poussa un soupir de satisfaction lorsque, ayant demandé M. Jules Ferrier, on lui répondit:

— Au n° 9.

Mais sa joie fut de courte durée, car aussitôt la personne qui tenait le bureau de l'hôtel reprit:

— Pardon, monsieur. J'oubliais que M. Jules Ferrier est parti ce matin pour Thonon.

Valentine faillit se trouver mal.

— Seul? demanda-t-elle pour se donner le temps de réfléchir?

— Non, monsieur. Il était en compagnie de M. Klappermans, de Genève, qu'il a rencontré ici.

Klappermans! C'était bien le nom qui se trouvait dans la lettre de M. Ferrier; il ne l'avait donc pas trompée!

Elle eut des remords de ses soupçons jaloux, et son imprudente équipée lui apparut avec toutes sortes de suites fâcheuses.



Que faire maintenant?

Rejoindre son mari à Thonon? Mais si elle ne l'y trouvait pas!...

Il ne lui restait d'autre sage parti à prendre que de revenir au plus vite à Paris.

— Je reprendrai le bateau à-vapeur, et demain je serai chez moi. Dieu veuille que j'y arrive avant mon mari.

Elle demanda une chambre et pria qu'on lui fit monter à déjeuner.

— Nous allons vous mettre au n° 9.

— Soit.

Le garçon prit sa malle.

— Suivez-moi, monsieur, dit-il.

Ils montèrent.

A cet instant, l'inconnu, qui était resté à la porte de l'hôtel, entra dans le bureau et demanda une chambre.

Le n° 9 de l'hôtel des Alpes se composait d'un petit salon et d'une chambre à coucher.

— Monsieur déjeûne chez lui, demanda le garçon?

— Oui.

— Monsieur n'aura qu'à sonner quand il voudra être servi.

— C'est bien. A quelle heure passe le bateau revenant vers Genève?

— A cinq heures.

Mais il arriva ceci, c'est que, lorsque M<sup>me</sup> Ferrier voulut déjeuner, elle s'aperçut que le cordon de la sonnette avait été brisé juste à l'endroit où il s'attachait au fil de fer.

Elle fut donc obligée de sortir dans le corridor pour appeler le garçon.

Or, à ce moment là, une porte s'ouvrit, et elle se trouva face à face avec le monsieur qui se proposait de la suivre jusqu'au bout du monde.

Surprise de cette apparition, elle poussa un cri de frayeur et voulut rentrer chez elle; mais l'inconnu s'était jeté en avant et barra la porte.

— Madame, dit-il, accordez-moi la faveur d'un instant d'entretien.

Et il s'avança vers elle.

Alors M<sup>me</sup> Ferrier perd la tête, et, fuyant vers l'extrémité du corridor, elle arriva jusqu'à une porte qui s'ouvrit devant elle et qu'elle ferma promptement au nez du personnage.

Valentine jeta un regard autour d'elle, et vit qu'elle se trouvait dans un salon sur lequel s'ouvraient deux portes; l'une d'elles était entrebâillée.

Une voix de femme demanda aussitôt :

— C'est toi, père?

M<sup>me</sup> Ferrier, un peu interdite, n'osa répondre.

Alors surgit par la porte entrebâillée une fort jolie jeune fille, qui poussa un cri de terreur en apercevant un homme dans son appartement.

Elle se précipita vers l'entrée du salon et voulut l'ouvrir.

Mais Valentine l'en empêcha. Elle lui prit les mains et lui dit toute suppliante :

— Par grâce, mademoiselle, n'ouvrez pas! Écoutez-moi...

A coup sûr, on ne l'écoutait guère.

La jolie fille poussait des clameurs folles et appelait au secours.

Bientôt tout le personnel de l'hôtel, tous les voyageurs, affluèrent dans le corridor.

— Ouvrez! disait une voix.

— Enfoncez la porte! disait une autre.

Bref il fallut bien que M<sup>me</sup> Ferrier se décidât à laisser ouvrir.

Il se fit une irruption de tous les curieux dans l'appartement.

La jeune fille, toute rougissante, se cachait la figure dans ses mains, et Valentine, plus confuse encore que la jeune fille, se tenait dans un coin, la tête basse.

— Un jeune homme enfermé avec ma fille! s'écria un bonhomme d'une cinquantaine d'années. Jour de Dieu! en voici de belles!... la veille d'un mariage se compromettre pareillement!

Les curieux se retirèrent en riant sous cape.

— Qu'est-ce que j'apprends, s'écria un nouveau personnage qui fit soudainement irruption dans le salon, M<sup>lle</sup> Julie... ma fiancée, surprise en tête-à-tête avec un galant!...

— Calmez-vous, Paul, fit le bonhomme.

Mais l'amoureux, tout désespéré, n'entendait rien.

— Ah! mademoiselle! dit-il à la jeune fille avec des larmes dans la voix, une pareille trahison!...

— Mais, monsieur Paul...

— Je sais ce qui me reste à faire.

Et s'adressant à Valentine :

— Quant à vous, monsieur, c'est, entre nous, un duel à mort!

Armand LAPOINTE.

(La fin au prochain numéro.)

## REVUE DES MAGASINS

Faut-il encore revenir sur le galon brodé, plein ou à jour? Eh! oui, sans doute, puisque telle est la garniture favorite du jour. Il y a donc le galon mohair, en laine ou en soie, brodé de guirlandes en relief, avec nuances graduées dans le ton de l'étoffe qu'il doit garnir. Cet article est spécial à la *Ville de Lyon*, qui le fait sur commande et envoi d'échantillon.

Nous n'entrerons pas dans le détail de tous les spécimens de galons brodés qu'on nous a montrés; nous irons droit aux broderies découpées formant des grecques exécutées en bouclettes de soie et perles assorties dans toutes les nuances, depuis le blanc.

Une autre actualité de la mode, que nous trouvons rue de la Chaussée-d'Antin, 6, c'est le fichu en filet de chenille, avec frange assortie (blanc, noir ou de couleur), que l'on va porter avec une ardeur incroyable. Le fichu, le petit châle sont la fureur du jour; il n'est guère de femmes, même parmi les plus simples, qui n'en aient plusieurs à leur disposition. C'est maintenant un appoint presque nécessaire à la toilette actuelle.

La blonde anglaise, qui ressemble assez à la blonde espagnole, est en ce moment fort à la mode, et la *Ville de Lyon* en tire des merveilles de goût; c'est son habitude, au surplus: mantilles andalouses, fichus coquets, cravates seyantes, etc., tout est prévu; il n'y a plus que les nœuds de ruban à ajouter, et cette maison est à même de les fournir. La blonde anglaise est, au choix, blanc crème, bleue, rosée, ou de toute autre couleur.

M<sup>me</sup> Dubois s'est encore surpassée par le choix, la nouveauté et la beauté des tissus dont elle a doté sa maison pour la saison d'automne et d'hiver. Nous avons remarqué, entre autres, de jolis lainages de fantaisie, étoffes mouliées, larges rayures chinées ou pointillées, de teintes peu marquées, sur fond bleu, marron, vert, etc.; le tout assez sombre, avec des assortiments en tout uni. La cachemirienne, que M<sup>me</sup> Dubois tient en grande considération, est un délicieux cachemire à dessin couvert, en laine et soie; il y en a de deux tons, et d'autres ton sur ton. Nous avons vu chez elle des polonaises très-réussies en cette étoffe.

La maison Dubois possède, en soieries, des modèles qui sont sa propriété exclusive; elle ne se contente pas de suivre la mode sous ce rapport, elle la devance plutôt. On peut dire que, l'an passé, M<sup>me</sup> Dubois a donné le ton pour les soies brochées; cette année, c'est le pékin à rayures satin et armure qu'elle patronne. C'est un avantage réel pour une femme que de pouvoir du même coup choisir son étoffe et commander sa robe sans bouger de place; c'est à la fois moins fatigant et moins long; les clientes de M<sup>me</sup> Dubois le comprennent: aussi apprécient-elles fort l'élégant hôtel situé au n° 31 de la rue d'Anjou-Saint-Honoré.

M<sup>me</sup> Dubois procède d'une façon qui lui est propre, et ses costumes ont un caractère d'élégance sévère qui plaît aux femmes de bonne compagnie. On ne verra jamais chez elle des costumes en ces fantaisies qui n'ont qu'un temps; aussi sa clientèle est-elle des plus choisies. Il lui arrive pourtant de toucher parfois à l'originalité, lorsque par hasard, comme cela est arrivé dernièrement, on lui demande un costume à effet; nous pourrions même citer certain gilet de faille rouge qui a été fort remarqué.

— Au moment où paraîtront ces lignes, les assortiments en foulards et en cachemires de la *Colonie des Indes* seront à peu près au complet, et nos lectrices pourront s'en rendre compte en allant elles-mêmes rue de Rivoli, 114. Elles y trouveront un joli choix des nouveautés dernières, soit en cachemire, soit en foulard de véritable provenance des Indes, d'une richesse de coloris ou d'une finesse de tissu ne laissant rien à désirer.



M. et M<sup>me</sup> LENOIR ont commencé par liquider un stock important de marchandises de la saison dernière, ce qui leur a permis de faire des commandes considérables dans les Indes et de renouveler tous leurs cartons d'une façon très-avantageuse. On peut donc dès maintenant s'adresser à la *Colonie des Indes* pour un costume de cachemire shoudas ou rampour, un beau drap du Thibet, une jolie vigogne, etc.

La mode est tellement favorable aux étoffes de l'Inde, que nous ne saurions trop insister sur le choix de la maison qui peut les fournir. M. et M<sup>me</sup> Lenoir sont jeunes; ils commencent un nouvel établissement, sur d'anciennes bases il est vrai, mais avec une nouvelle manière de faire, et pour nous qui les voyons à l'œuvre, nous avons plaisir à constater les efforts qu'ils font pour satisfaire aux demandes qui leur arrivent.

— Les façons des robes ne seraient ni si compliquées ni si élégantes, sans le concours actif des machines à coudre; que de robes en tissus à bon marché ne doivent leur charme gracieux qu'à la façon dont elles sont faites! Jamais couturières et maisons de couture n'arriveraient à exécuter leurs nombreuses commandes sans l'aide puissante des machines à coudre; mais faut-il encore choisir un mécanisme parfait, doux et facile à manœuvrer. Sous ce rapport, la machine à navette circulaire, inventée par WHEELER ET WILSON, est la plus douce, la plus simple, la plus silencieuse, la plus rapide; on peut donc la considérer comme préférable à tout autre système, pour familles, couturières, etc.

La maison Wheeler et Wilson met également en vente une petite machine à main, dite *Favorite des Dames*, et elle mérite bien son nom. C'est une gracieuse petite machine à un fil, avantageusement connue, et qui rend de grands services dans une famille. Ne pesant que sept livres, on l'emporte facilement en voyage dans sa boîte. Pour la tourner à la main, il suffit de l'attacher à une table quelconque; en la fixant sur un guéridon spécial, que la maison vend de 35 à 40 francs, on peut la faire marcher soit au pied, soit à la main. La *Favorite des Dames* est garantie deux ans et livrée franco dans toute la France, moyennant 64 francs. Avec le livre d'instruction, on apprend très-facilement à s'en servir.

S'adresser à M. HENRI SEELING, agent général de la C<sup>ie</sup> Wheeler et Wilson en France, boulevard Sébastopol, 70, à Paris.

— Il arrive bien souvent qu'en achetant un corset on ne songe qu'à son apparence plus ou moins élégante, sans se préoccuper des éléments bons ou mauvais qui le composent. Par exemple, l'emploi de l'acier dans le corset est des plus préjudiciables: sa dureté blesse le corps et déchire l'étoffe qui le recouvre; à la moindre transpiration, l'acier tache le coutil d'une façon désagréable. Avec les baleines, on évite tous ces inconvénients, surtout si elles sont coupées par machine et non à la main.

Nous avons voulu nous rendre compte par nous-même de la différence qui existe entre ces deux genres de baleines, et nos visites à la maison LEDOUX (rue Pierre-Lescot, 9, et rue Rambuteau, 92) n'ont pas d'autre but. Nos lectrices peuvent s'en rapporter à nous; la différence est notable, et une personne sensée ne peut vraiment et ne doit pas hésiter à employer de préférence la baleine coupée par machine.

Les cuirasses, les polonaises, — le costume actuel, pour tout dire, — n'ont de grâce, d'élégance, de *collant*, que si les baleines sont habilement employées, et à profusion; il importe, par conséquent, de choisir celles-ci avec soin. Dames et couturières qui nous lisez, prenez donc bonne note de la maison Ledoux: c'est une des spécialités importantes de Paris pour la baleine. Il y a chez elle le choix et la qualité; de plus, c'est une maison de gros, ne vendant que par grosse, demi-grosse, kilogramme ou demi-kilogramme; il en résulte que la baleine simple revient à un prix insignifiant, surtout quand on le compare à celui des maisons de détail ou de nouveautés.

### SPÉCIALITÉS

Les propriétés de l'acide phénique sont *anti-miasmiques*, nos lectrices le savent; aussi, depuis quelques années, en fait-on un usage fréquent pendant les chaleurs, les épidémies, et auprès des malades. En temps ordinaire, il n'est rien de plus sain que l'emploi des eaux de toilette légèrement phéniquées. M. ED. PINAUD (57, boulevard de Strasbourg), pénétré de l'efficacité de cet acide, a composé toute une série de nouveaux produits, sous le nom de: *Parfumerie phénique*.

L'eau de toilette est, parmi les compositions de parfumerie, celle qu'emploient le plus fréquemment femmes et enfants; aussi ne doit-elle renfermer que des substances toniques, balsamiques et rafraîchissantes.

L'eau de toilette de la *Pharmacie phénique* de M. Ed. Pinaud réunit toutes les qualités requises. Employée dans les ablutions journalières, elle

raffermit les chairs et leur donne un éclat, une transparence dignes du jeune âge; elle rafraîchit le teint, blanchit et adoucit la peau; elle guérit les inflammations, fait disparaître les taches de rousseur, les boutons, les démangeaisons, dissipe les rides; enfin elle calme, par son application sur le front et les tempes, les migraines, les maux de tête et les névralgies.

Étendue d'eau, elle prévient également l'inflammation des yeux, fortifie la vue et guérit la rougeur des paupières.

M. D'A.

## PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉS

### GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueilli le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnés, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était senti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le *Panorama des modes d'automne et d'hiver* que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de **quatorze toilettes complètement inédites**, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

### SOMMAIRE DU 2<sup>e</sup> NUMÉRO D'OCTOBRE 1876

**TEXTE.** — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> MARY D'AUBERVILLE. — Correspondance. — Chronique mondaine, par M. Eugène CHAPUS. — Rome vaincue, par R. F. — Un héritage monstre, par M. Ch. DAVID. — L'article 214, nouvelle, par M. Armand LAPORTE. — Revue des magasins et renseignements divers.

**ANNEXES.** — Gravure coloriée n° 1361, dessin de M. Jules DAVID: toilettes de cérémonie. — Gravure coloriée n° 1362 D (substituée sur demande à la gravure n° 1361), dessin de M. E. THIRION: modèles de chapeaux et lingerie. — Figurine coloriée L, n° 96 (annexe spéciale à l'édition n° 3), dessin de M. NÉRAUDAU: toilette d'automne.

Dans le texte: P. n° 333, dessin de M. E. PRÉVAL: chapeau *Sidonie*. — G. n° 691 et G. n° 692, dessins de M<sup>me</sup> C. REMILIEUX: modèles de vêtements, corsages, garnitures de costume et détails de modes.

**ROUVENAT** (✱) et **CH. LOURDEL**, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



## MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Pas un mur de Paris où ne soient placardées d'alléchantes affiches annonçant à la fois des agrandissements considérables et l'exposition des dernières nouveautés pour la saison d'hiver. « Les magasins, déclarent les uns, seront uniques dans le monde, autant par leur étendue que par leur magnifique installation. » — « Nos agrandissements sont importants et ajouteront beaucoup au confortable de notre installation, » disent plus modestement les autres. — Au milieu d'annonces aussi engageantes, comment résister, lorsqu'on est femme, c'est-à-dire curieuse, que la mode vous invite, que la saison oblige et que l'occasion... ou plutôt les occasions vous tentent?

On se laisse donc entraîner. Il faut voir alors avec quelle ardeur fiévreuse on se faufile à travers les rayons de soieries, de lainages, de lingerie, tournoyant autour des costumes et des confections, s'arrêtant à tout bout de champ devant les « bibelots », l'article de Paris, les chiniseries, remontant jusqu'aux meubles, — qu'on n'a pas envie d'acheter, grands dieux! — pour finir par les tapis et tentures d'Orient.

Deux grandes maisons surtout se partagent, en emps ordinaire, les faveurs du public parisien; chacune a ses partisans. Mais, au moment de ces expositions générales, il n'y a plus de parti pris: on partage également ses visites, on veut tout voir afin d'établir de justes comparaisons.

Aujourd'hui, comme toujours en pareille circonstance, nous indiquerons

à nos lectrices les nouveautés de la saison en fait de tissus; nous commencerons par le lainage et la *fantaisie*, nous réservant de parler une autre fois de la soierie et du velours.

La plupart des étoffes ont 1 mètre 20, ce qui est une largeur commode pour la polonaise et la robe princesse, favorites actuelles de la mode. Nous citerons en unis: le drap, la vigogne, le chevron, la diagonale, le cachemire, etc., que la mode, en ses décrets, entend mélanger avec la soie et le velours. La fantaisie comporte une variété plus grande de tissus. En ce sens, la nou-

veauté comprend: le cachemire broché soie, figurant des rayures pointillées de deux tons; le matelassé nouveau genre, dont les carreaux sont marqués à fils tirés, avec des filets imperceptibles de soie pâle; le matelassé à carreaux entrecoupés, crème sur gros bleu, marron sur brun foncé, etc.; le cachemire à rayures algériennes de deux teintes, rouge et bleu marine par exemple; le broché soie granité, d'un charmant caractère, représentant des

rayures régulières de pointillés en soie (rouge et crème sur fond prune, crème et bleu pâle sur fond marron, etc.); des brochés soie sur matelassé de différents genres, à rayures très-originales en soie sur fonds de toutes nuances. Enfin, nous noterons une armure veloutée à rayures délicates et pointillées de plusieurs nuances.

En général, ces différents tissus sont d'un aspect fort sobre, et la femme la plus sérieuse ne saurait refuser de s'en habiller, malgré les pointillés brillants de plusieurs d'entre eux. Pour garnir les costumes de ce genre, nous conseillons les bandes de velours noir, lisérées de faille assortie aux nuances claires de l'étoffe, ou des biais de faille de deux tons choisis dans le même sens. Le costume breton est souvent coupé dans un de ces brochés; mais il faut avoir soin de le prendre parmi ceux qui sont le moins à effet, ce costume ayant par lui-même assez d'originalité pour qu'on ne doive pas y ajouter.

Une jolie nouveauté, c'est le gilet Louis XV en peau de gant, couvert de

belles broderies en toutes nuances; des bandes assorties servent de garniture pour le costume qui accompagne le gilet. On peut, dès maintenant, prédire que cette mode ne tombera pas dans la vulgarité, car peu de bourses pourront y atteindre. Nous n'avons jamais parlé des cuirasses en chevreau uni, ne trouvant pas l'idée heureuse: cette peau se flétrit assez vite, se froisse et prend des reflets pitoyables, surtout la peau noire que nous avons vu plus souvent porter. Quant à l'innovation que nous venons de signaler, c'est tout différent; d'abord il n'y a que des devants de gilet, puis



P. N° 337. — CHAPEAU DE THÉÂTRE.

Modèle de la maison Mélanie Percheron (rue de la Paix, 24).



les bandes sont étroites et le tout très-orné. Si cela coûte cher, c'est du moins beau et solide.

Le relevé à la paysanne s'accroît beaucoup, en dehors du costume breton, pour la tunique et même la jupe à traîne qui, de cette façon, devient courte.

Les boutons de nacre sont également employés en toute occasion; il en est de bien jolis dans le nombre: de tout blancs, de bleutés, de verdâtres, de jaunes marbrés, etc. Nous indiquerons encore, si nous ne l'avons déjà fait, le gentil bouton *camée*, petite boule rosée qui forme de si gracieuses garnitures.

Puisque nous en sommes aux menus détails des garnitures, nous signalerons aux femmes de goût, pour accompagner les boutons de luxe dont nous venons de parler, les boutonnières, réelles ou factices, exécutées en soie de couleur. Nous en avons vu en cordonnnet rouge, bleu, crème et autres nuances, qui tranchaient le plus coquettement du monde sur l'étoffe unie et sombre du costume.

Le galon à jour brodé de perles, — que l'on assortit à la toilette ou qui tranche sur elle, selon qu'on le préfère, — acquiert une grande autorité dans les modes parmi les garnitures à succès. L'effet en est, du reste, fort élégant, et le scintillement de la perle égaye la toilette et le teint de la personne ainsi habillée. Nous avons beaucoup félicité une de nos grandes couturières à la vue d'une toilette de ce genre qu'elle nous montrait dernièrement: c'était une composition de faille noire et casimir gris perle, cette dernière étoffe disposée en un long et large gilet très-découvert, et bas de manches avec galons gris brodés de perles de même nuance merveilleusement placés.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 337.

CHAPEAU DE THÉÂTRE. — Capote en peluche rose, à passe et fond lisses. Une écharpe en gaze crème entoure la calotte; elle se croise derrière pour venir former des mentonnières devant. Deux plumes, de nuances assorties aux couleurs de la gaze et de la peluche, ornent le fond du chapeau, sur le devant duquel elles retombent. Bandeau de gaze bouillonnée sous la passe.

G. N° 677.

TOILETTES DE VISITE. — 1. Paletot de velours noir et sicilienne, de forme demi-ajustée. Sur le devant, long plastron faisant tablier dans le bas et pointe de châle dans le haut, retombant derrière, avec des franges sur les bords. Ce plastron se ferme de côté par des boutons de nacre, qui se répètent de l'autre côté avec des lacets blancs croisés. Des bandes de plumes noires traversent les côtés dans leur largeur, depuis la couture du petit côté du dos, ornant le dessus de poche; ces bandes descendent ensuite sur les bords du plastron et forment tête à la frange qui termine le vêtement. Par derrière, le paletot est orné d'une longue bande de sicilienne, pointue à son extrémité; elle se relie aux côtés par deux bandes plus étroites qui semblent l'ouvrir. La même disposition de boutons et de lacets semblables aux précédents se répète sur le milieu de cette bande. Au bas des manches, large parement de sicilienne à bouts garnis de franges et pendant vers le coude; au-dessus de celui-ci, un brassard de plumes. Collier de plumes dans le haut du vêtement. (Pour le devant de ce paletot, consulter la figurine n° 2 qui représente le même modèle vu de face.) — Robe princesse en sicilienne grise, formant courte traîne, sans garniture. — Chapeau de feutre blanc, garni de ruban bleu et d'une longue plume de même couleur.

2. Paletot de velours et sicilienne (même modèle, vu de face, que celui de la figurine n° 1.) — Jupou à courte traîne, en faille noire, entouré de coulissés et d'un volant. — Chapeau de feutre noir, orné de ruban caroubier et d'une plume assortie.

G. N° 690.

TOILETTES D'APPARTEMENT. — 1. Costume en cachemire crème. — Jupou à traîne, entouré d'un volant de 15 centimètres, surmonté de plusieurs bandes de velours marron. — Polonaise de forme particulière; le milieu du dos ne forme qu'une longue basque qui disparaît sous les draperies de la tunique. Celle-ci, ajoutée au petit côté du devant (côté gauche), est en effet drapée et relevée sur le côté droit de la basque, avec nœud de velours assorti. Trois galons de soie marron rayent le dos; trois autres galons entourent, de distance en distance, le bas du tablier, s'arrêtant à la jonction de la tunique; dentelle noire sur le bord. Un seul galon avec dentelle autour de la tunique. Même garniture au bas des manches et nœud de velours sur le dessus. — Dentelle noire coquillée autour du cou avec ruches de crêpe lisse crème à l'intérieur.

2. Costume de cachemire bleu marine et jupon de faille de même nuance. — Ce jupon, à traîne, est plissé à plis plats devant; les plis sont retenus vers le bas par un ruban boutonné dessus et tombant en coques sur le côté. — Polonaise de forme nouvelle: le corsage formant la pointe au milieu devant, est ouvert de façon à faire la courbe; il est garni de boutons en nacre; un col rabattu en faille orne le haut du corsage. Cette partie seule de la polonaise est détachée du bas, qui s'ouvre sur le jupon en formant un long revers de chaque côté. Ce revers est orné de boutons de nacre posés sur des boutonnières simulées. Une poche en faille toute plissée, formant écharpe du bas, orne le côté du vêtement. La tête de la poche est soulignée par un ruban cloué de boutons. La manche est entourée de brassards et de bracelets de même nature.

#### Description de la gravure coloriée n° 1363.

TOILETTE D'APPARTEMENT ET TOILETTE DE VISITE. — 1. Robe *Orientale*, en cachemire violet, avec jupon de faille assortie. — Le jupon, à traîne, est entouré d'un haut volant plissé, coupé par trois biais, dont le dernier souligne la tête. — Robe de forme princesse presque collante, se fermant de côté; un revers de faille blanche galonné d'or se rabat sur le corsage en l'ouvrant dans le haut. Les bords des devants sont, l'un richement brodé d'or, l'autre découpé en dents bordées d'un galon d'or; chacune de ces dents se boutonne au moyen d'un bouton assorti. Deux galons de même nature suivent, à quelque distance l'un de l'autre, le bord inférieur de la robe, qui se termine par une haute et riche frange de cordonnnet jaune et fils d'or. Poche sur le côté, toute brodée d'or et garnie de franges, avec revers de faille blanche se rabattant sur le dessus. La manche, ouverte vers le coude, avec revers semblables aux précédents, est également brodée et garnie de galon sur le bord. — Colletterie et sous-manche en batiste festonnée et plissée. — Mules Louis XV en velours violet brodé d'or, avec gland retombant sur le cou-de-pied.

2. Costume de drap gris réséda, avec garnitures de faille assortie, mais un peu plus foncée. — Le jupon ras-terre est orné d'un volant de faille, avec bouillon à plis creusés (fixés par des points et s'adaptant les uns dans les autres) et tête ruchée. — Polonaise s'agrafant devant sur toute sa longueur et sans boutons. Le côté gauche de ce vêtement ne fait qu'un avec le milieu derrière, où vient se draper et se fixer à la taille sous un nœud de ruban le devant droit de la polonaise; mais la première partie se continue depuis la taille seulement, formant la traîne, et vient se fixer à la ceinture placée dessous. Le nœud de ruban dont nous venons de parler se relie par une traverse à un autre large nœud placé de côté. Aumônière en drap à revers et attaches de faille, avec boutons assortis. Plissés de faille au bas de la manche et revers par-dessus. Une pèlerine courte complète le costume; elle est garnie de franges grelot en laine sur tous les bords. — Capote de feutre à petit bavolet derrière. Groupe de coques de faille noire dans le haut, avec une plume rouge cardinal et des brides de faille noire.

#### Description du patron coupé.

Annexe des éditions nos 2 et 3.

ROBE *Orientale*. — Ce patron est celui du vêtement représenté sur notre gravure coloriée n° 1363, figure 1, annexée à ce numéro et décrite plus haut. Il se compose de quatre pièces:



1. Devant de gauche et petit côté du devant s'ouvrant en châle, en formant un revers cassé dans le haut. — Le devant de droite se taille sur celui que nous devons décrire et se coupe en droit fil à partir du cran indiqué au bas du patron.

2. Côté du dos.

3. Dos.

4. Manche à coude.

NOTA. — Ne pouvant, vu la dimension du papier, donner à chacune des pièces la longueur réelle qu'elle doit avoir, nous prévenons nos lectrices qu'elles devront tenir toutes les pièces plus longues de dix centimètres.

## CORRESPONDANCE

M<sup>me</sup> VICTORINE C..., au Puy.

Merci de votre observation au sujet de patrons d'enfants. Nous ferons en sorte de vous en donner aussi souvent que nous le pourrons, en tenant compte de la nécessité de donner à nos abonnées des patrons variés et répondant à tous les besoins.

— M<sup>me</sup> S. M.-E..., à Malte.

Les costumes de bal pour l'hiver ne se produisent pas d'ordinaire avant le mois de décembre. Pour vous être agréable, nous verrons cependant à en donner dans le courant de novembre.

— M<sup>me</sup> G..., à Poitiers.

Le prix de nos journaux n'est pas assez élevé pour nous permettre de donner à nos abonnées des primes complètement gratuites; mais nous leur faisons une grande concession en leur laissant pour 3 francs une magnifique planche comme le *Panorama des Modes*, qui ne contient pas moins de quatorze toilettes inédites.

— M<sup>me</sup> Louise B..., à Saint-Germain-Lembron.

La ceinture-cuirasse en percale coûte 6 fr.; en flanelle, 10 fr. Cette ceinture ne peut en aucune façon s'adapter au corset *Sultane* et tenir lieu de ceinture *Jeanne d'Arc*. Celle-ci est en caoutchouc et se trouve cousue au bord inférieur du corset qu'elle allonge naturellement; de plus, elle emboîte et comprime les hanches avec force, ce que l'autre ne fait point. Le seul but de la ceinture-cuirasse est de supprimer les plis et froncés du jupon à la taille en les reportant 25 centimètres plus bas. En la demandant, il faut nécessairement envoyer la mesure du corps.

— M<sup>me</sup> Ivon K..., à Saint-Brieuc.

Le *Paletot-Cuirasse*, qui a tant de succès en ce moment, est un vêtement demi-ajusté et demi-long, qui rappelle la forme et le genre cuirasse, quoique moins collant. On le fait d'étoffe pareille au costume, ou bien en drap pouvant aller avec tout. Une garniture plate, galon ou velours, est ce qui convient le mieux à ce genre de paletot, pour lequel deux rangées de boutons assez gros et plats sont indispensables. Nous ne connaissons pas de vêtement plus convenable et de meilleur goût pour une toilette de jeune personne.

## ÉCHOS DE LA MODE

Il faut la circonstance d'un contrat de mariage pour qu'en cette saison le Paris mondain soit convoqué à une soirée. A l'occasion du mariage de sa fille avec M. Porgès, le baron de Weisweiler a donné une charmante réunion qui a prouvé que le beau monde n'était pas tout entier en déplacement de chasse. M. de Weisweiler ayant longtemps résidé à Madrid, la colonie espagnole y comptait de nombreux représentants.

Soirée de contrat de mariage, la réunion de l'hôtel Weisweiler avait un caractère charmant de jeunesse. Elle était toute pleine de jeunes filles: M<sup>les</sup> Troubetzkoï, de Sartiges, de Molins, de Beyens, etc., gravitant autour de M<sup>lle</sup> de Weisweiler, habillée à ravir dans une toilette d'une exquise simplicité.

Quelques robes mêlaient au tulle et à la gaze le taffetas pour le corsage et la tunique, mais celle-ci sans pouff ni retroussis, le plus

souvent seulement très-chargée d'ornements. Plusieurs, à petits volants jusqu'à la taille, avaient un corsage de crêpe de Chine, à tablier court collant par devant, et aux pans allant se perdre noués haut et fort longs par derrière.

Une ravissante toilette bouillonnée de tulle bleu pailleté d'argent, avec guirlandes montantes de feuillages de velours bleu foncé, emportait les suffrages unanimes, non moins qu'un fourreau de satin paille, avec garniture de plumes capucines diamantées.

Grand succès aussi pour la reprise des étoffes moirées et brochées, pour les tuniques et les trains. On produit, avec ces étoffes, des combinaisons de toilettes à la fois d'une grande richesse et d'un goût exquis.

La corbeille de la fiancée était exposée au premier étage de l'hôtel et c'était un va-et-vient charmant de femmes en grande parure, pour aller en admirer les merveilles. Les bijoux nombreux et superbes excitaient tout particulièrement des cris d'admiration. Parmi les cadeaux envoyés à M<sup>lle</sup> de Weisweiler, on remarquait celui de la baronne douairière de Rothschild, ainsi qu'un médaillon ancien d'un travail admirable.

H. DE M.

## LES COIFFURES D'ANTAN

Les campagnardes ont été longtemps réfractaires à l'empire de la mode; il y a vingt ans, dans chacune de nos provinces, elles portaient encore le costume traditionnel si pittoresque et si caractéristique. Le nombre toujours croissant des jeunes filles que la domesticité exilait loin du pays a rapidement conquis des prosélytes aux ajustements de la femme de la ville, dont elles multipliaient les spécimens à leur retour dans les villages. L'invasion a commencé par la coupe, la forme de la robe, le choix du vêtement de dessus, la substitution d'un affreux paletot, taillé sur une guérite, à ce manteau, à cette mante à capuchon qui avaient leur élégance. Cependant, durant quelques années encore, nos villageoises sont restées fidèles à leurs coiffures, généralement assez typiques pour établir nettement la nationalité de celle qui la portait; puis, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, en réalité parce que personne ne voulait être *moins belle* que l'heureuse créature qui affichait la mode de Paris, celles-ci ont disparu à leur tour.

Aujourd'hui, ce n'est guère que dans le pays d'Arles, en Alsace, à Bordeaux, dans quelques cantons retirés de la Bretagne, qu'une coquetterie intelligente a sauvé la coiffure locale. Partout ailleurs le nivellement s'est établi: bonnets cauchois, normands, berrichons, picards, chapeaux du Bourbonnais, du Nivernais, de la Franche-Comté, de l'Auvergne, tous ont été abandonnés pour la coiffe de linge, pour celle de tulle enrubanée ou enguirlandée de fleurs de papier.

A la ville, les variations de la mode représentent des moyens différents d'être jolies: pour nos pauvres paysannes, elles n'auront eu, hélas! d'autre privilège que celui de les enlaidir. Si celles qui les ont adoptées étaient témoins du succès que leur constance à garder l'ornementation du pays réserve, dans nos villes elles-mêmes, aux Alsaciennes, Arlésiennes, Bordelaises, que nous citons tout à l'heure, elles regretteraient probablement d'avoir déserté les vieilles coutumes, comme nous le regrettons au seul point de vue de l'esthétique champêtre.

Les plus mal partagées par le goût du jour, ce sont probablement les Normandes. Nos contemporains n'ont peut-être pas oublié le majestueux édifice de fil d'archal, de toile fine ou de batiste qu'elles arboraient le dimanche, vestige précieux de l'ajustement du moyen âge, couronnant superbement un joli visage, ajoutant aux magnificences de la taille un appoint qui n'était pas à dédai-



gner; assez incommode, il est vrai, quand il ventait frais, mais charmant en somme avec ses barbes flottantes en dentelle et l'énorme chignon qui servait d'assises à cette cathédrale. Eh bien, elle est absolument réformée; de Lisieux à Valognes, vous auriez beau chercher, vous n'en rencontreriez pas le plus modeste échantillon; elle n'existe plus que dans les magasins de gravures et sur les têtes des poupées que quelques négociants du cru débitent aux touristes curieux de couleur locale.

Pendant que ce chef-d'œuvre sombrait misérablement, son bumble collègue des jours de travail, le classique, le prosaïque, l'horrible bonnet de coton, non-seulement lui survivait, mais rayonnait d'un plus vif éclat; c'est de lui évidemment que s'est inspiré le créateur ou la créatrice de l'affreuse calotte de tulle qui a remplacé l'ancien bonnet de grande tenue et, en dépit de leur beauté proverbiale, fait ressembler les femmes de la Normandie à des champignons, infligeant un si éclatant démenti aux médisants qui prétendraient encore que l'instinct de la coquetterie est inné dans le sexe faible.

J. DE T.

## LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Le mois dernier, on a dû exhumer les restes de Bellini, mort en 1836, pour les transporter à Catane, son pays, qui les réclamait à juste titre. Cette triste cérémonie m'a prouvé que l'art d'embaumer les corps, au lieu de progresser, dégénère: car celui du maître italien n'était pas très-bien conservé, paraît-il, puisqu'on n'a pas pu lui découvrir la figure; tandis que le cercueil de Bossuet, qui avait été embaumé sous Louis XIV, quand il fut ouvert, laissa parfaitement voir le visage de l'illustre orateur chrétien. J'ai eu le triste honneur de le voir en personne, et voici comment:

C'était en 1854. Des travaux importants devant être faits dans la cathédrale de Meaux, le cercueil de Bossuet, ancien évêque de cette ville, dut être mis à découvert; il était entr'ouvert et, avant de le faire refermer, il fut permis à quelques personnes de contempler les traits vénérés du grand orateur. Je fus du nombre des privilégiés, non-seulement parce que mon fils faisait partie du régiment de cuirassiers alors en garnison dans cette ville, mais encore parce que, se trouvant être un des officiers désignés pour commander le détachement de troupes qui assistait à cette cérémonie, il eut l'heureuse idée de me faire venir. Je peux donc parler du fait *de visu*.

Bossuet était excessivement petit, mais il avait la tête grande, le visage très-long, avec un nez busqué; on voyait encore sa royale et ses dents; enfin, le tout était fort bien conservé. C'eût été ou jamais le moment d'organiser une manifestation religieuse: on n'y songea point; il est vrai qu'on n'avait pas encore, à cette époque, l'habitude d'en faire à propos de tout et à propos de rien.

Mais laissons Bossuet dormir en paix dans sa gloire chrétienne, et revenons à Bellini que j'ai connu de son vivant.

C'était un habitué du salon de la comtesse Merlin, dont j'avais également le plaisir de faire partie. A ce propos, ne vous étonnez pas, chères lectrices, de m'entendre toujours parler des gens d'autrefois comme de personnes de ma connaissance; c'est qu'autrefois Paris n'était point, comme il l'est aujourd'hui, le caravansérail du monde entier; on ne formait pas alors trente-six sociétés dans lesquelles le roi Dollar vous donne seul le droit d'entrer. Il n'y en avait qu'une véritable: on y était reçu selon ses talents, sa position ou son mérite; et tout ce monde-là se connaissait, parlait la même langue, en un mot était uni par cette qualité charmante, la politesse, qui en engendre tant d'autres. Donc je voyais Bellini dans ce monde d'alors.

C'était un délicieux jeune homme, physiquement et moralement, car il joignait à une figure expressive, à une taille élégante, toutes les qualités aimables qui attirent et fixent les cœurs. La nature l'avait doué du caractère le plus sympathique et le plus heureux, celui qui fait accepter de la vie toutes les peines et jouir de toutes les joies. Il était coquet sans être fat, malin sans être méchant, gai sans être insouciant, susceptible d'un vif sentiment d'émulation sans jamais éprouver d'envie, et d'une modestie bien rare malgré ses succès en tous genres: aussi ne souffrait-il pas trop des méchantes intrigues qui furent ourdies contre lui, alors qu'il était dans toute sa gloire, intrigues que des gens malveillants, ou de ces amis maladroits toujours prêts à vous lancer à la tête le pavé de l'ours, ne lui laissaient pas ignorer.

Très-content de ses succès heureux, il applaudissait aussi bien franchement à ceux des autres, « succès — disait-il en se frottant les mains — qui entretenaient son talent par l'émulation qu'ils excitaient en lui. » Le fait est qu'il se croyait bien loin d'avoir atteint encore à l'apogée de cet admirable talent, car chaque jour il s'occupait davantage du soin de varier ses mélodies, de perfectionner son instrumentation: aussi sa mort a-t-elle non-seulement privé ses amis d'un homme bon, spirituel et aimable, mais encore le monde entier d'incomparables chefs-d'œuvre.

Bellini avait beaucoup d'esprit naturel et plaisantait fort bien à l'occasion. Ainsi je me souviens qu'il disait en riant d'une pauvre dame qui s'était affolée de lui, quand on lui reprochait la froideur avec laquelle il accueillait un sentiment si tendre:

— Que voulez-vous! elle est de ces personnes dont les parfums n'ont pas d'odeur, dont les diamants n'ont pas d'éclat, dont les soins n'ont pas de charmes, enfin qui savent rendre tout désagréable, même l'amour.

En lui, il y avait tout à la fois la paresse et l'agitation des Italiens: aussi le *dolce far niente* lui semblait-il la plus délicieuse chose du monde.

— Vous avez en France, disait-il, un singulier proverbe qui peint bien l'ambition de votre nation: *Heureux comme un roi*. Mais je ne trouve pas les rois heureux du tout! S'ils sont comme les corps célestes, s'ils jettent un grand éclat, comme eux aussi ils n'ont point un moment de repos, et sans le repos où est le bonheur?

Ses idées, comme ses paroles, étaient fort libérales, ce qui fait que l'empereur de Russie était sa bête noire: aussi, pour rien au monde, ne voulait-il aller à Saint-Pétersbourg, quoique les offres les plus brillantes lui fussent faites à ce sujet au nom même du czar Nicolas.

— Les despotes, disait-il, ne peuvent être ni bien conseillés ni bien servis, et je me méfie d'eux plus encore que du diable! Messire Satanas, on le connaît, on sait de quoi il est capable; tandis qu'eux, on ne peut jamais deviner quel tour ils cachent dans leur gibecière!

En revanche, il aimait beaucoup la France, il y venait souvent et y restait longtemps; on prétendait même qu'il avait l'intention de s'y fixer quand, hélas! cette belle vie encore si courte, mais déjà si glorieuse, fut brisée tout à coup par une chute de cheval. Bellini alors n'avait encore que trente-trois ans, et l'avenir s'ouvrait si beau devant lui!...

Lorsque ce charmant maître fit paraître son premier ouvrage, Rossini, quoiqu'il fût encore dans toute la force de l'âge et à l'apogée de sa gloire et de son talent, voulut se retirer de la lutte et déclara renoncer à son art. N'en pouvant deviner le motif, on l'attribua à la prévision du rival dangereux qui se présentait devant lui et qui était salué avec un enthousiasme immense. Mais il faut dire, à l'honneur du cygne de Pezzaro, que, loin de chercher à nuire au nouveau venu, Rossini se déclara hautement un de ses plus fervents admirateurs; et quand Bellini vint à Paris, il le rechercha et le présenta partout, ce qui était joindre une grande finesse à beaucoup de cœur.



On ne saurait imaginer jusqu'où allait l'enthousiasme qui accueillit alors le jeune compositeur : tous les théâtres se disputaient ses œuvres ; en même temps, il se vit recherché, fêté par la haute société des villes et presque porté en triomphe par le populaire. On raconte même qu'après la *Norma*, les dames milanaises de l'aristocratie brodèrent pour lui un immense tapis de pied et lui en firent l'hommage de la façon du monde la plus flatteuse.

Je vous laisse maintenant à penser comment, après tous ces hommages, il fut particulièrement accueilli par nos salons et notre public parisiens.

Comtesse de BASSANVILLE.

## LES CARTES A JOUER

Parmi les rues de Paris qu'on a dû démolir pour le percement de l'avenue de l'Opéra, il en est une qui rappelle d'assez curieux souvenirs : c'est la rue de l'Anglade, qui allait de la rue Molière à la rue Sainte-Anne. Elle a disparu avec les premiers numéros de ces deux dernières voies publiques, lors de la construction, en 1866, de l'amorce de l'avenue de l'Opéra et des travaux exécutés pour le dégagement des abords du Théâtre-Français. La rue de l'Anglade, qui mesurait 37 mètres, ne comptait que quelques maisons ; elle avait été ouverte au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle.

Cette rue avait tiré son nom d'un sieur Gilbert Anglade, maître cartier, qui s'y était établi en 1639.

Sur les enveloppes des cartes à jouer qu'il vendait, il écrivait comme devise :

Anglade je me nomme,  
Et vous prie de jouer et n'offenser personne.

Les maîtres cartiers-papetiers, qu'il ne faut pas confondre avec les papetiers-colleurs, formaient à Paris une importante corporation ; ils avaient seuls le droit de fabriquer et de vendre des cartes à jouer.

Cette communauté avait des statuts et règlements fort anciens, renouvelés par édit de Henri III, en 1581 ; ils furent confirmés en 1594 et augmentés par Louis XIII et Louis XIV. L'apprentissage durait quatre ans, le compagnonnage, trois ans. Le brevet coûtait 30 livres, la maîtrise 700 livres. Les cartiers avaient pour patrons les rois, et leur bureau était chez le juré en charge. Les filles de maîtres jouissaient du droit d'affranchir ceux qui les épousaient de l'apprentissage, et pouvaient travailler elles-mêmes chez les maîtres, en qualité de compagnons.

Autrefois la fabrication des cartes était longue et difficile. Avant d'être mis en vente, un jeu passait cent fois dans les mains du cartier ; il y avait donc peu d'objets dont le travail de main-d'œuvre fût aussi multiplié.

L'origine des jeux de cartes est antérieure à Charles VI. Le synode de Worcester défend, entre autres jeux de hasard, celui du *roi et de la reine*. Dans la vie du peintre italien Berna de Sienne, parmi les instruments de jeu brûlés sur la place publique, on cite des figures peintes et des cartes de triomphe ; or, Berna, qu'on a mal à propos appelé saint Bernard de Sienne, était contemporain de Charles V, qui n'a pas compris les cartes dans la nomenclature des jeux interdits par lui en 1370, uniquement parce que ce jeu n'était pas encore assez répandu pour attirer sur lui les rigueurs de la proscription. Il est donc inexact de soutenir que ce jeu ne date que de la folie du roi Charles VI, en 1393.

Sainte-Foix, dans ses *Essais historiques sur Paris*, nous a laissé de curieux détails sur la composition des figures des jeux de cartes, sur leur valeur, et sur les personnages allégoriques qui y sont représentés.

Les droits que les cartiers étaient tenus d'acquitter sur chaque

jeu de cartes étaient affectés à l'École royale militaire par l'édit de fondation de cet établissement, janvier 1751.

B. F.

## THÉÂTRES

THÉÂTRE-LYRIQUE. — Pendant que l'Opéra-Comique, réorganisé par M. Carvalho, demande un regain de succès à *Piccolino* et à *Fra Diavolo*, M. Vinentini nous rend *Giraldi*. Quoi qu'en puissent penser les amis de M. Charles Lecocq et les fanatiques partisans de M. Offenbach, il faut bien reconnaître que la partition d'Adolphe Adam est une œuvre fine, distinguée, où les jolis morceaux abondent. L'ouverture, entre autres, est un chef-d'œuvre.

M. Bouhy a eu les honneurs de cette reprise, et à côté de lui M. Angel, un nouveau ténor qui promet... ce que tant d'autres ont si peu tenu !

M<sup>lle</sup> Perret est bien jolie, et M<sup>lle</sup> Singelee bien faible... Hélas ! nous nous souvenons encore de celle qui n'était alors que M<sup>lle</sup> Miolan.

ODÉON. — *L'Alerte*, comédie en un acte et en vers libres, de M. Max Le Gros, a pris une liberté grande : celle de réussir en ressemblant à bon nombre de comédies qui avaient l'avantage d'être écrites en prose. Une débutante, M<sup>lle</sup> Volsy, y a eu un succès de beauté, et M. Porel, qui n'en est plus à ses débuts, un succès de verve.

Le *Repentir*, comédie également en un acte, mais en prose, de M. Aurélien Scholl, a des visées plus dramatique que *L'Alerte*. Il semble qu'on y entende comme un écho des *Jeux de l'amour et du hasard*. Cette pièce porte, du reste, l'empreinte du talent incisif que l'on connaît à son auteur et elle est, en outre, fort bien jouée par M<sup>lle</sup> Chartier et M. François.

GYMNASÉ. — *Andrette*, un acte encore, fait le plus grand honneur à M. Charles de Courcy et nous sommes heureux de pouvoir porter à l'avoit du Gymnase un succès aussi franc et aussi mérité.

L'espace nous manque pour raconter cette jolie scène de coquetterie parisienne, esquissée avec tant d'esprit, de grâce, de finesse ingénieuse et légère ; mais nous dirons, du moins, que jamais le marivaudage moderne n'a été tissé avec une soie plus brillante et d'une main plus agile.

Ajoutons que, dans cette bluette exquise et charmante, M<sup>lle</sup> Legault et Jeanne Bernhardt sont parfaites, comme Saint-Germain est sans pareil.

PORTE-SAINT-MARTIN. — Le *Coq-Hardy* de M. Louis Davyl a installé en pleine histoire de la Fronde son amusante et brutale fantaisie et son profond mépris de la plate vérité. Il ne faut pas demander de vraisemblance à ce hardi joûteur qu'on prendrait pour un frère de d'Artagnan et qui en eût remontré à tous les mousquetaires d'Alexandre Dumas. Entre autres exploits, M. Davyl lui a prêté la bonne fortune de sauver la vie à Louis XIV enfant, et il a eu la chance non moins heureuse de s'incarner à la scène sous les traits de Dumaine, ce qui lui promet un triomphe d'une certaine durée.

Ce drame mouvementé et vivant, encadré dans de beaux décors, est interprété à souhait par M<sup>lle</sup> Dica-Petit, Meyer, Raynard, R. Cassothy et M<sup>lle</sup> Murray, ainsi que par MM. Laray, Martin, Gobin et Murray.

FRASCATI. — Entregistrons la réouverture de ce temple parisien dont le plaisir est le dieu et Arban le prophète. Le maestro, retour de Russie, y a retrouvé les bravos avec lesquels nous payons en France le mérite, qu'on solde ailleurs en roubles ou en dollars.

HOP-FROG.



PLANCHE G. N° 677. — DESCRIPTION, PAGE 505.



## TOILETTES DE VISITE

Nouveau modèle de confection (devant et dos).





Longue imp. des Marais, 66.

Jules Bacheval

H. Bonnet 1363

M. Goubaud & Fils Ed<sup>rs</sup> Paris

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M<sup>lle</sup> M<sup>me</sup> Bataillon, s. Chaussée, s. Lingerie et Broderies de la  
 M<sup>me</sup> Gessat et Aubry, s. S. Honoré, 332 - Ceinture Régente de M<sup>me</sup> De Vertus, Seurs, s. Aubert, 12.  
 Fourneaux de la Colonie des Indes, s. de Rivoli, 114 - Lait Antéphélique de Candès et C<sup>ie</sup>.

Quartier des Stations, s. Gall.







PLANCHE G. N° 690. — DESCRIPTION, PAGE 505.



TOILETTES D'APPARTEMENT

Modèles de M<sup>me</sup> Breant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19).



## LA MÈRE AUX CHATS

(NOUVELLE.)

*(Honora patrem tuum et matrem tuam.)*

I

C'était à Villerville, il y a quatre ou cinq années de cela.

Dans la maisonnette voisine de la nôtre habitait une bonne vieille femme dont j'avais remarqué tout d'abord la singulière physionomie, les allures encore plus étranges.

Elle était grande, extrêmement maigre et se tenait très-droite encore malgré son grand âge : soixante-dix ans pour le moins. Pauvre mère François ! Jamais je n'oublierai son front haut et étroit, sur lequel la coiffure normande laissait à peine s'égarer quelques cheveux blancs ; ses petits yeux vert-clair, tout pleins de bonté malicieuse ; ses joues parcheminées et ridées comme les vieilles pommes de rainette ; sa bouche profondément rentrée ; son nez mince, à la forte courbure, et son menton de galoche.

Je ne voudrais pas faire rire à ses dépens, mais la vérité me force à le confesser, et c'était d'ailleurs l'un des traits caractéristiques de sa physionomie : ce nez, ce menton se touchaient presque.

Quant au costume, notre voisine était des plus propres. Rien de blanc comme le bonnet de coton qu'elle conservait durant toute la matinée, comme la *canipette* qui le remplaçait vers le midi. Son caraco d'antique mode, ou sa *dodotte* — espèce de camisole calvadocienne, — ainsi que ses longues jupes d'ancienne étoffe à grands ramages, n'avait jamais un accroc, jamais une tache. Le dimanche, pour aller à la messe, elle mettait un châle.

Dans tout cela il y avait beaucoup de la paysanne, mais beaucoup aussi de la petite bourgeoise, de la dame.

Souvent je l'apercevais dans son jardinet, tantôt bêchant et sarclant, comme si elle n'eût fait autre chose de sa vie ; tantôt se promenant avec la lente gravité d'une vieille marquise. Deux ou trois fois je l'avais entendue fredonner, non point des airs villageois, mais de *rococottes* romances datant pour le moins du Directoire ; sa voix était si cassée, si dolente, que je m'en étais senti le cœur tout ému.

A l'exception de ces rares murmures, un silence profond régnait dans sa demeure, où jamais personne, ni parent ni ami, ne semblait lui rendre visite : un isolement complet. Ajoutez à cela la bizarrerie de son aspect, la réserve de son maintien, l'espèce de mystère qui se présentait dans sa destinée, la tristesse de son regard et de son sourire, la belle révérence bien polie par laquelle elle répondait ordinairement à mon salut... Bref, sans trop savoir pourquoi, je m'intéressais de plus en plus à ma vieille voisine. Oui, la mère François m'inspirait de la sympathie et surtout, j'en dois faire l'aveu, énormément de curiosité.

Un soir donc, rencontrant ma propriétaire, — à laquelle j'avais à adresser je ne sais plus quelle réclamation, — je me dis : Par la même occasion, faisons-la jaser un peu.

C'était une accorte et franche commère de vingt-cinq ans, qui ne devait pas mieux demander que de se dégourdir la langue.

De plus, elle était assise sur le vert rebord du sentier de la dune, ou de la falaise si mieux vous aimez, et regardait au loin en mer si la barque de son mari ne revenait pas ce soir-là.

Le moment et l'endroit me parurent on ne peut plus favorables pour « tailler une bavette ».

Je pris place à ses côtés, et tout en allumant un cigare :

— Madame Guillemain, débutai-je, c'est à vous aussi, n'est-ce pas, la maisonnette de la mère François ?

— Oui, m'sieur... une bien brave vieille tout d'même !

— Ah ! ah ! vous la connaissez ?

— Pardine !

— Depuis longtemps ?

— Depuis son arrivée au pays.

— Ce n'est donc point une Villervillaise ?

— Oh ! que non. Ça vient de loin... des villes.

— De quelle ville ?

— On ne sait point.

— Bah !

— Comme j'ai l'honneur... Oh ! oh ! c'est toute une histoire.

— Eh bien !... cette histoire, racontez-la-moi, madame Guillemain ?

— Ne m'appellez donc point madame... mais tout bonnement, à la façon de chez nous, la Guillemaine.

— La Guillemaine, soit ! Mais arrivons, je vous prie, à la mère François.

« — M'y voici. Dix ans et plus de cela... j'étais encore une jeunesse... une voiture nous arriva par un beau matin de Pont-l'Évêque.

» Dans cette voiture deux voyageuses et, derrière, des malles. L'une des deux dames — elles avaient à peu près même âge — était la maîtresse, et l'autre la servante, mais quasiment une amie... Vous verrez plus tard.

» V'là donc qu'elles demandent l'adjoint Prentout, qu'était mon père, sauf votre respect, et qu'elles lui remettent une lettre de m'sieu Chrétien, le notaire de Pont-l'Évêque.

» Dans cette lettre, le notaire disait :

« Si vous avez une maison de vacante, et qu'elle soit en bon état de demeure, faites accord avec la personne que je vous adresse et tout particulièrement vous recommande. C'est une vieille dame qui a eu bien des malheurs, et qui mérite le respect, les égards, la bonne amitié de tout un chacun. »

» Oh ! pour ce qui est de ça, monsieur, c'est bien vrai. Mais ne languons pas le filet avant que d'arriver au poisson, comme dit mon homme... qu'est pêcheur, et qui ne m'a pas l'air de vouloir revenir aujourd'hui, car je ne reconnais pas encore sa voile parmi celles qui tirent leurs bordées là-bas, vers l'atterrissage de La Capelle.

» Pour lors, la petite maison qu'habite encore la mère François se trouvait précisément à louer, bien propre, ben gentille, je m'en vante. Mon père s'empressa de la montrer à la dame étrangère, qui répondit : — Ça nous va comme un gant.

» On convient de prix.

» Puis vint la question du meuble, qui se régla de même aussitôt, vu qu'il y avait une occasion dans le pays ; la dame acheta pour elle un lit de bois blanc, et pour sa servante, qui l'exigea ainsi, un simple baudet.

» Un baudet, — soit dit en vous respectant, monsieur, — c'est un lit de sangle.

» Avec ça, il ne leur fallut pas grand'chose, allez. Une vieille armoire en chêne, deux grands fauteuils encore plus anciens que l'armoire, une commode, quelques tables et quelques chaises, un bout de miroir, un peu de vaisselle et de dindanderie... qu'est la batterie de cuisine... et voilà tout.

» Le soir même, tout étant paré, les deux vieilles bonnes femmes s'installaient dans la maisonnette.

» Mon père n'avait pas même eu le temps de demander le nom de la dame.

» — Comment donc que vous vous appelez ? lui dit-il dès le lendemain, en allant s'informer si tout était à son bon plaisir.

» — François, qu'elle répondit.

» — François... qui?... voulut insister le bonhomme.

» — Madame François, répéta-t-elle d'un ton à faire comprendre qu'elle ne voulait plus s'appeler autrement.

» M'est avis cependant que François... c'est un nom chré-



« tien, je ne dis pas... mais ce n'est qu'un nom de baptême. Elle doit avoir un nom de famille, et elle le cache, elle le *muche*. Enfin, que voulez-vous, c'est son affaire.

» Par exemple, ça ne fit point celle des commères du pays. Vous comprenez, chacun se connaît au village, et l'on aime à savoir.

» Mais ici, bernique ! Ce fut en vain qu'on tourna tout à l'entour des deux nouvelles venues, en vain qu'on les espionna, qu'on les *teornifla*, comme on dit à Villerville. Personne ne découvrit rien, *absolument* rien.

» Quant à les interroger, ou du moins à leur arracher par surprise le moindre petit renseignement sur l'endroit d'où elles venaient, sur la façon dont elles avaient vécu jusqu'alors, sur les motifs qui les avaient fait s'expatrier ainsi, on l'essaya bien tout d'abord... et des curieuses, et des acharnées, et des malignes. Ah ! ouiche ! défunt ma mère elle-même y perdit son temps... et Dieu sait que c'était une rusée Normande !

» Non pas cependant que M<sup>me</sup> François se montrât fière ou point parlante. Bien au contraire, elle rendait bonne mine et franc entretien à tous ceux qui lui faisaient politesse. Elle avait même des conseils au service des malades et des pauvres d'esprit, car je la crois un tantet savante, voyez-vous bien.

» Mais quand on visait à l'amener en douceur sur son propre chapitre, sitôt qu'on en arrivait à lui demander avec adresse si elle connaissait les grandes villes, — Honfleur ou Lisieux, — si elle avait eu des enfants, si elle avait été heureuse ou malheureuse durant sa vie... brout ! elle vous glissait dans la main ni plus ni moins qu'une anguille, virant aussitôt la conversation sans en avoir l'air.

» Oh ! la vieille fûtée ! elle vous questionnait à son tour sur ceci ou sur cela, ou bien se mettait à vous causer morale et religion... Car, au demeurant, monsieur, c'est une vraie bonne femme du bon Dieu !

» Je ne voudrais pas dire du mal non plus de la servante... Oh ! non... oui-da !... mais sous le rapport du mystérieux, elle est bien pire encore que sa maîtresse, allez ! Il y avait des jours cependant où elle aimait à jaser, comme une femme naturelle... il y en avait d'autres, lorsque précisément on se croyait sur le point de la prendre en défaut, où tout à coup, sans dire ni pourquoi ni comment, elle devenait sourde et muette.

» Mais comme elle se montrait prévenante envers sa dame ! comme elle la soignait ! comme elle la veillait !... Quel dévouement ! quelle amitié !... On eût dit quasiment de la vénération !...

» C'était donc deux vertueuses femmes que celles-là. Néanmoins, à cause de leur réserve, il y eut contre elles un premier mouvement de dépit, de rancune. On leur fit un crime de ce qu'elles taisaient, on voulut se venger par la médisance.

» Heureusement, les deux pauvres vieilles étaient d'un âge qui ne prête guère à ce jeu-là. Mais rien ne brida les mauvaises langues. On imagina des histoires ; on prétendit que la maîtresse avait commis quelque forfait, que la servante était sa complice, que c'était par punition ou par crainte qu'elles se séquestraient ainsi toutes les deux. Que sais-je, moi ? Des menteries, des misères. Mais ça ne dura guère ; elle était si évidemment innocente, la mère François, si charitable et si bonne !

» Vers ce temps-là, d'ailleurs, il lui arriva grand chagrin. Sa seule confidente et compagne, son amie, sa servante, tomba malade et mourut.

» Elle l'avait soignée, elle la pleura comme une sœur bien-aimée, et maintenant encore, chaque dimanche, après la messe, elle va lui faire visite au cimetière.

» Il n'y a rien de tel qu'un malheur, — pas vrai, monsieur ? — pour qu'on rende justice au monde. La mort de la servante occasionna un retour général envers la maîtresse.

» Les plus curieux eux-mêmes oublièrent leur curiosité, et se dirent avec tout le pays : Après tout, qu'est-ce que ça nous fait ?

Puisqu'il n'y a moyen de rien savoir, puisqu'elle ne veut pas se laisser connaître davantage, eh bien ! acceptons-la, adoptons-la, aimons-la comme ça. Pour sûr et certain, elle le mérite.

» Et depuis cette époque-là, monsieur, tout un chacun l'a traitée, l'a considérée comme une vraie Villervillaise de Villerville.

» Il est juste de dire que, de son côté, elle se faisait de plus en plus pareille à nous autres, les paysannes de l'endroit. Lors de son arrivée, on l'avait surnommée la dame, car elle portait chapeau. Mais le chapeau étant venu à s'user, elle ne le remplaça pas. Il en fut de même des quelques objets apportés de la ville ; elle en commanda d'autres à la Jeanneton, la modiste du village ; des canipettes, quoi... des coiffes normandes. Un jour, enfin, elle se montra en bonnet de coton ; à partir de ce jour-là, nous ne l'avons plus appelée que la mère François !

» Elle s'est entêtée à ne pas prendre une autre servante, mais c'est à qui fera ses petites commissions, ira remplir sa cruche à la fontaine, et lui rendra les mille petits services que son grand âge exige.

» Ce n'est pas qu'elle manque de force, au moins, ou qu'elle soit mauvaise marcheuse ! Faut la voir trotter menu quand elle s'en va, pour ses provisions, tantôt à Trouville et tantôt à Honfleur, voire même jusqu'à Pont-l'Évêque, lorsque vient le temps de sa rente !

» Cinq cents francs, et pas davantage. Je sais le chiffre, parce qu'autrefois mon père et maintenant mon mari ont souvent, à l'occasion, touché chez le notaire pour elle.

» Ils ont bien tâché tous les deux, de ce côté-là encore, d'obtenir quelques petites révélations, mais pas moyen non plus ; c'est si cachotier, ces notaires !

» Voilà donc tout ce que je puis vous apprendre, monsieur. Depuis plus de dix ans que la mère François habite Villerville, jamais personne d'étranger au pays n'est venu la voir, ni même s'informer d'elle. Faut croire que sa famille, que tous ses amis et connaissances d'autrefois l'ont complètement oubliée !

» Pauvre vieille, son secret est fièrement gardé !

» Un jour cependant...

» Oh !... mais quant à ça, je me suis bien promis de n'en jamais parler à personne...

» Et puis, d'ailleurs, je crois que là-bas... tout là-bas... voilà enfin le bateau à Jean-Louis !..... »

## II

A ces derniers mots, la Guillemaine s'était levée tout à coup, et venait de bondir jusqu'à l'extrême bord du chemin.

De là, à demi penchée en dehors de la falaise, et des deux mains s'abritant le regard contre les trop vifs rayons du soleil couchant, elle cherchait à reconnaître une dernière voile qui, pas plus grosse encore qu'une mouette, commençait à se détacher en noir sur l'horizon enflammé, dans les lointains presque bleus de la mer.

Quant à moi, immobile et tout songeur, je restai à la même place.

C'était l'heure où tout se tait, où tout s'endort dans la nature, mais où le cœur de l'homme devient plus impressionnable et plus facile à s'attendrir.

L'intérêt que m'inspirait la mère François venait de s'accroître encore par le récit de la Guillemaine, et surtout par sa restriction finale, par ce mystérieux appât qu'elle avait laissé à mon avide convoitise de tout apprendre.

— Que sait-elle donc de plus ? me disais-je à part moi. Pourquoi ce secret comme péroration à cette confidence ? Oh ! je veux qu'elle achève !

— Ça n'est pas encore notre *plate* ! dit-elle en se retournant soudain vers moi.



Nos yeux se rencontrèrent. Elle me devina, car elle se prit à sourire.

Je l'imitai, voyant bien qu'elle n'avait pas moins envie de parler que moi d'entendre.

(La suite au prochain numéro.)

Ch. DESLYS.

## L'ARTICLE 214

(NOUVELLE. — FIN.)

M<sup>me</sup> Ferrier, à cette voix qu'elle croyait reconnaître, leva la tête.

Deux exclamations s'échappèrent en même temps :

— Mon voyageur de Mâcon !

— Le jeune Parisien !

— Ah ! petit misérable ! s'écria l'amoureux, ce n'était pas assez de vous être moqué de moi en chemin de fer, il fallait encore que vous me voliez mon bonheur ; je vous tuerai, et, en attendant, je ne vous quitte pas d'une semelle.

— Et moi, dit le père, je ne quitte ni l'un ni l'autre ; ma fille est compromise, il faut que l'un de vous deux l'épouse.

— Jamais, maintenant ! s'écria M. Paul.

— Impossible ! dit à son tour Valentine.

M<sup>lle</sup> Julie pleurait comme une Madeleine et son papa s'arrachait les cheveux.

— Sortons, monsieur ! fit l'amoureux en s'adressant à M<sup>me</sup> Ferrier.

— Un instant, monsieur, répondit la jeune femme. Essayez vos larmes, mademoiselle... Voulez-vous me suivre, messieurs ?

— Où cela ? demanda le bonhomme.

— Chez moi, au n° 9. L'explication ne sera pas longue. Je vous affirme, monsieur Paul, que l'innocence de M<sup>lle</sup> Julie... et la mienne vous seront clairement démontrées.

— Dame ! fit le père, je ne demande pas mieux, moi.

— Oh ! ne croyez pas m'échapper, dit l'amoureux.

— Soyez tranquille... j'espère même que vous et monsieur votre futur beau-père voudrez bien m'accompagner tantôt jusqu'au bateau à vapeur.

— Finissons-en.

— Je ne demande pas mieux. Mademoiselle Julie, prenez le bras de votre papa et veuillez nous suivre.

M<sup>me</sup> Ferrier avait pris un parti héroïque et était toute souriante.

— Allons ! se dirent les trois personnages.

Ils traversèrent le corridor et entrèrent au n° 9.

— Veuillez vous asseoir dans ce petit salon et m'attendre quelques minutes. Mais, auparavant, monsieur Paul, assurez-vous qu'il n'y a pas de porte de sortie dans la chambre voisine.

M. Paul, très-intrigué de ce qu'il allait apprendre, jeta un coup d'œil dans la chambre à coucher.

— Vous êtes satisfait ? demanda Valentine.

— Oui.

— Eh bien, patientez un instant.

Elle entra dans la chambre voisine et en ferma la porte.

Il s'écoula dix minutes environ.

Tout à coup, la porte se rouvrit, et à la place du jeune voyageur surgit, dans le petit salon, une charmante femme dont l'épaisse chevelure brune, mal contenue par le peigne, s'épandait en boucles soyeuses sur son cou et sur ses épaules.

Elle fit la plus irréprochable révérence aux trois personnages qui la regardaient ébahis et leur dit :

— Je vous fais mes excuses, à vous d'abord, mademoiselle, pour la peur bien involontaire que je vous ai causée ; à vous en-

suite, monsieur Paul, pour l'émoi douloureux que vous avez éprouvé, et j'espère que vous n'insisterez plus pour vous battre avec moi. Quant à vous, monsieur, ajouta M<sup>me</sup> Ferrier en s'adressant au père, si vous voulez bien m'offrir votre bras, nous allons descendre tous les quatre dans la salle à manger afin de montrer à tout le monde que M<sup>lle</sup> Julie ne pouvait pas être compromise en ma compagnie.

— Ah ! je disais bien que vous étiez un petit sournois ! s'écria M. Paul, ravi de la tournure que prenait l'affaire... Mais comment n'ai-je pas deviné en chemin de fer.

Il n'acheva pas : la belle Julie eût pu concevoir quelque jalousie de ses regrets.

Le bonhomme s'était avancé et arrondissait son bras.

— Madame... ? fit-il.

Le temps suspensif n'était autre qu'une interrogation.

— Une Parisienne, qui a eu le tort d'être jalouse de son mari et de prendre au pied de la lettre l'article 214 du code, répondit M<sup>me</sup> Ferrier.

— Que dit donc cet article ? demanda curieusement M<sup>lle</sup> Julie.

— Vous l'apprendrez le jour de votre mariage, mademoiselle.

A cinq heures, ainsi que l'avait prédit Valentine, elle arrivait au bateau à vapeur en compagnie des trois personnages, et tous quatre débarquaient peu après sur le grand quai de Genève.

Le même soir, cette fois sous les habits de son sexe, elle s'installait dans le compartiment des dames seules au train qui partait pour Paris, et le lendemain, vers dix heures, elle arrivait à sa villa des fonds de Saint-Germain.

Son cœur battait bien fort au moment où elle franchit la grille de sa charmante habitation. Si son mari était de retour, comment lui expliquerait-elle son absence ?...

## VI

### CONCLUSION ET MORALE.

Mais à la place de M. Ferrier, Valentine trouva deux lettres de son mari. L'une lui annonçant la rencontre qu'il avait faite à Evian de son débiteur et le remboursement de sa créance de 55 000 francs ; l'autre, la prévenant qu'il arriverait le lendemain dans la soirée.

Or, le lendemain était ce jour-là.

— Il était temps ! murmura Valentine.

Le convoi de six heures avait amené M. Ferrier à Saint-Germain.

— J'avais tellement hâte de te revoir, ma chère Valentine, dit-il à sa femme en l'embrassant, que je ne me suis même pas arrêté à Paris. Du chemin de fer de Lyon, je me suis fait conduire en voiture à la gare de l'Ouest.

— Que tu es aimable et que je t'aime ! dit la jeune femme toute joyeuse.

— Chère Valentine !... Tu as été bien inquiète, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui ! bien inquiète et bien tourmentée !

— Il faut que je te raconte un incident vraiment inexplicable de mon voyage. Après avoir quitté Thonon, où j'avais été contraint de me rendre pour obtenir le remboursement de la somme qui m'était due, j'ai regagné Genève pour y prendre le chemin de fer, et, tout naturellement, je suis descendu à mon hôtel ordinaire. — On est venu vous demander durant votre absence, me dit le propriétaire de l'hôtel de la Couronne. — Moi ? — Oui... un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, brun, très-beau garçon ; il arrivait de Paris, et, apprenant que vous étiez parti pour Evian, il s'est fait conduire immédiatement au bateau à vapeur ; mais l'*Helvétie* venait de quitter le grand quai et il est rentré à l'hôtel. — Pour m'y attendre ? — Non ! pour attendre le départ du lendemain. C'est un singulier jeune homme... il est resté toute la journée enfermé et s'est fait servir dans sa chambre.

J'ai vainement cherché qui pouvait être ce jeune homme de



dix-sept à dix-huit ans, brun et très-beau garçon, qui courait après moi, dit M. Ferrier. Tu ne t'en doutes pas, toi, Valentine?

— Était-ce avec intention que M. Ferrier adressait cette question à sa femme?

Elle rougit et se troubla, mais répondit :

— Non, mon ami.

— L'été prochain, si cela te plaît, je t'emmènerai avec moi à Genève; nous descendrons à l'hôtel de la Couronne, on y est très-bien.

— Non, non! fit vivement M<sup>me</sup> Ferrier, je t'assure que je n'ai nulle envie d'essayer de la vie d'hôtel: j'aime mieux notre maison.

M. Ferrier sourit: il avait compris, mais il n'en fit rien paraître, ce qui était à la fois une preuve d'esprit et une preuve de sagesse.

— Et la morale de cette histoire? me demanderont mes lectrices.

— Oh! mesdames, vous êtes bien trop intelligentes pour que j'ajoute un mot de plus à ce récit!

ARMAND LAPOINTE.

## LA JEUNE FILLE

Une de nos abonnées veut bien nous communiquer la lettre suivante qu'elle a reçue et qui intéresse un certain nombre de nos lectrices :

MADemoiselle HÉLÈNE T..., A GRENOBLE.

« Chère petite sœur,

» Tu veux que je profite de ce court séjour à Paris pour te chercher « quelques livres nouveaux et intéressants ».

» J'allais te répondre que, parmi les livres à la fois nouveaux et agréables, je n'en vois guère qui soient destinés aux jeunes demoiselles, quand le hasard m'a fait découvrir justement ce que tu demandes.

» En flânant aux vitrines du boulevard, j'ai vu dans un étalage de livres plus ou moins jaunes, rouges ou bleus, un volume à couverture glacée d'un blanc vif, — on eût dit du satin, — avec ce titre : *La Jeune fille, lettres d'un ami*, par M. C. Rozan (1). Ce livre en robe blanche m'a réjoui l'œil; le titre m'a intrigué... J'ai acheté, j'ai lu, et je t'envoie ma trouvaille.

» C'est d'une nouveauté qui m'a plu beaucoup. En seras-tu aussi contente que moi? je l'ignore. Vous autres, femmes, vous avez une manière à vous de juger. Mais, au moins, petite sœur, la maturité de tes dix-huit ans devra reconnaître l'opportunité d'un tel ouvrage et le talent de l'auteur. N'est-ce pas une excellente idée de faire dire par un vieil ami à une jeune fille qui va entrer dans le monde toutes les vérités sévères ou douces qu'elle doit graver dans sa tête et dans son cœur pour se diriger dans la vie?

» Certes, il n'était pas facile, mesdemoiselles, de vous dire toutes ces vérités, avec une franchise absolue, sans vous irriter ou vous déplaire, — même en adoucissant cette pilule un peu amère par un chaleureux éloge des qualités et des vertus qui sont votre apanage. Aussi je ne saurais assez louer l'esprit, le tact, toutes les qualités de forme dont l'auteur a su envelopper les idées solides et justes de son livre.

» Si tu communique *La Jeune fille* à ta tante Claire, elle y

(1) Un volume in-18 anglais, imprimé avec luxe par J. Claye; prix : 3 fr. 50. — Chez M. Ducrocq, éditeur, rue de Seine, 55, Paris.

trouvera une lettre vinaigrée sur le *Masque physique* (veloutine, fard et autres ingrédients), qui, je t'assure, la fera bondir. Je sais que ce chapitre te laissera indifférente, et pour cause; mais en sera-t-il de même de ceux qui ont pour titre : M<sup>lle</sup> Péronnelle, les *Négligences du langage*, le *Masque moral*. De ceux-là tu pourras, si je ne m'abuse, tirer quelque profit personnel.

» Ne crois pas toutefois, petite sœur aimée, que je t'envoie ce livre dans une intention méchante. Si j'ai reconnu quelques-uns de tes travers dans certaines pages d'une critique un peu piquante, j'ai retrouvé aussi tes meilleures qualités, décrites avec une saveur de style que tu goûteras certainement comme moi, dans les lettres consacrées à la douceur, à la simplicité, à la modestie et à la bonne grâce.

» Donc, lis *La Jeune fille*. Tu te laisseras, j'en suis presque sûr, gagner et entraîner par la conviction de l'auteur, par son style, facile et rapide sans la moindre tache, par sa verve tour à tour émue, railleuse, éloquente, — j'ajouterai par ce ton de bonne compagnie qui prête tant de charme au langage familier.

» A bientôt, etc.

» R. T... »

## REVUE DES MAGASINS

Une femme prudente n'attend jamais au dernier moment pour organiser ses toilettes d'hiver; elle s'y prend d'avance, au contraire: c'est le moyen de ne pas être prise au dépourvu. Nous voyons, par les lettres qui nous arrivent, que nous ne sommes pas seule de cet avis.

On nous demande beaucoup de renseignements sur les nouvelles façons des robes, sur le choix des étoffes, etc.; enfin, on nous prie de nous informer auprès de M<sup>me</sup> Duboys de ses prix et d'en donner un aperçu.

Nous sommes à même de répondre catégoriquement sur ce dernier point, en ajoutant que M<sup>me</sup> Duboys nous a gracieusement fait des prix exceptionnels. Mais avant de les indiquer, nous devons rappeler à nos lectrices que cette maison possède les plus belles étoffes et les meilleures que l'on puisse désirer, ce qui donne à ses toilettes une valeur particulière.

Un costume en fantaisie de laine, excellent ordinaire, d'une simplicité élégante, est coté par M<sup>me</sup> Duboys de 200 à 250 francs, selon les garnitures.

Une jolie polonaise (nouveau modèle), en beau cachemire noir et très-bien conditionnée : 125 fr.

Un paletot ou confection, de genre simple, bien établi : 200 fr.

Un costume riche, pour dîner ou cérémonie : 500 fr.

Nous insisterons particulièrement sur ce point que, chez M<sup>me</sup> Duboys, tout est comme il faut, élégant, sans tapage; nous ajouterons que son hôtel (31, rue d'Anjou-Saint-Honoré) est fréquenté par les femmes du meilleur monde, et que la toilette la plus simple est soignée avec le même zèle que la toilette riche.

— En vue des froids futurs, M. DE PLUMENT a établi de gentilles ceintures cuirasse en flanelle blanche ou de couleur, pour trois tailles différentes. Ces ceintures, qui ont 25 centimètres de hauteur, sont doublées de flanelle ou de cotonnette au choix, et balaïnées ou non. Lorsqu'on en désire une, on doit indiquer son goût en ce sens, et donner en même temps le tour de taille et des hanches.

La maison de Plument réussit à merveille le jupon blanc, — comme tout ce qu'elle entreprend, du reste, — nous avons eu plus d'une fois occasion de le constater. Parmi ses dernières créations en ce genre, nous citerons le jupon *Récamié* monté à plat et se boutonnant au bas de la *Ceinture Jeanne d'Arc* du corset, ce qui supprime du coup toute épaisseur sur les hanches. Un volant garni de dentelle de Mirecourt entoure le bas du jupon; un second volant s'ajoute au-dessus de celui-là pour la traîne. Grâce à une coulisse placée près du second volant, l'ampleur du jupon est ramenée en arrière. Ce joli modèle coûte 20 francs.

La traîne dite *Parisienne* est une traîne indépendante qui recouvre tout le milieu du jupon par derrière et s'adapte par des boutons à la ceinture sur les côtés. On peut aussi la relier à la traîne du costume par des cordons, ce qui leur imprime un mouvement uniforme et permet de les relever du même coup. Le jupon *la Parisienne* est justement établi en vue de la traîne *Parisienne*.



On ne peut mieux faire que de s'adresser à M. de Plument (rue Vivienne, 33) pour le grand jupon de soirée. On nous en a montré de plusieurs genres, un entre autres : le jupon *Sidonie*, en fort bon nansouck, d'une excellente coupe, avec volants garnis de petits plis, d'entre-deux et de dentelle ou de plissés. Nous reviendrons sur cette question.

— Un des premiers devoirs d'une marraine consiste à faire un joli cadeau à l'enfant qu'elle va tenir sur les fonds baptismaux. Cet heureux sort incombe presque toujours à l'une des grand'mères du cher petit être : aussi s'acquitte-t-elle bien souvent de ses obligations en offrant la layette.

Cette layette, s'il est question d'un premier enfant surtout, est l'objet de tous les soins de la bonne grand'mère, et si sa fortune est à la hauteur des désirs de son cœur, le choix des mignons objets sera magnifique.

Nous en avons eu la preuve tout dernièrement, grâce à l'obligeance de M<sup>me</sup> GESSAT, qui nous avait mandé en grande hâte, rue Saint-Honoré, 332, pour examiner avant le départ la plus ravissante exposition de layette que nous ayons jamais vue.

Petites chemises de quatre grandeurs en fine batiste, garnies toutes différemment de broderie à même l'étoffe, de plissés et de valenciennes. Dans les petites coulisses, des faveurs roses (on voulait une fille).

Petites flanelles aux bords festonnés de laine de toutes nuances, d'un aspect fort coquet. Les brassières en piqué, en basin et en cachemire rose, voilé de foulard blanc, avec des dentelles tuyautées sur les bords, et ornée de petit rubans ou coulissés. Un grand nombre de robes longues, très-joliment garnies : les plus simples en nansouck coulissé, garnies de volants de même étoffe finement plissée, alternant, sous forme de tablier, avec encadrement pareil.

### SPÉCIALITÉS.

L'automne, en même temps que la chute des feuilles, nous ramène les longues veillées, le travail en famille, les lectures sans fin autour de la lampe, les soirées, le théâtre, etc. Que de plaisirs en perspective, mais aussi que de fatigues ! La fraîcheur du teint n'y résisterait pas, si l'on n'avait à sa disposition certains talismans, le *lait antéphélique* de CANDÈS, par exemple.

Ce lait virginal, qui donne à la peau une fraîcheur juvénile, communique au teint une transparence et un éclat des plus flatteurs.

L'antique réputation du *lait antéphélique* de Candès, qui compte près de quarante ans d'existence, se maintient toujours au même niveau, en dépit des mille et un produits du même genre qui se sont manifestés depuis. Le secret de ce succès sans précédent tient à ce que l'inventeur, M. Candès, n'a cessé de s'occuper lui-même de la composition de cette eau, qui n'a, par conséquent, rien perdu de sa valeur.

C'est donc à M. Candès lui-même (26, boulevard Saint-Denis) qu'on doit adresser les demandes, surtout si l'on tient à éviter de recevoir une de ces contrefaçons que suscitent les meilleurs produits.

M. D'A.

### PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉS

#### GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueilli le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnés, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était ressenti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté ; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le **Panorama des modes d'automne et d'hiver** que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de **quatorze toilettes complètement inédites**, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle **PRIME**, expédiée *franco* et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de **MM. AD. GOUBAUD ET FILS**, 92, rue Richelieu, Paris.

### UN CONSEIL PRATIQUE

Nous ne saurions trop recommander aux jeunes femmes le *Journal illustré LA JEUNE MÈRE ou l'Éducation du premier âge*, publié à la librairie E. Plon et C<sup>e</sup> (10, rue Garancière, Paris) par le **DOCTEUR BROCHARD** \*, bien connu par ses travaux spéciaux sur l'hygiène et les maladies des enfants. Ce Journal, couronné par l'Académie de médecine, et qui a obtenu la couronne civique de la Société nationale d'encouragement au bien, paraît une fois par mois et coûte six francs par an.

Remédier à l'inexpérience des jeunes mères, leur donner un guide qu'elles pourront consulter toutes les fois qu'elles auront un nouveau-né dans les bras, les mettre à même de donner à leurs enfants une santé et une constitution qui feront plus tard leur gloire et leur bonheur, tel est l'objet de cette publication, qui n'a aucune prétention scientifique et qui n'a qu'un but, vulgariser l'hygiène de l'enfance, et aider ainsi à diminuer la mortalité excessive des jeunes enfants.

Un numéro spécimen est envoyé gratis sur toute demande par lettre affranchie.

Voici le sommaire du numéro 12 (1<sup>er</sup> octobre 1876) :

Causerie du Docteur (*Médecine maternelle : la Dentition*). De l'éducation. Le Faon et le Nourrisson. Les petites voitures. Nouvelles. Table des matières. Gravures. — La tasse de lait. Jeu breton.

#### SOMMAIRE DU 3<sup>e</sup> NUMÉRO D'OCTOBRE 1876

**TEXTE.** — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'ACBERVILLE. — Correspondance. — Echos de la mode, par H. DE M. — Les coiffures d'antan, par J. DE T. — Lettres d'une Douairière, par M<sup>me</sup> DE BASSANVILLE. — Les cartes à jouer, par B. F. — Théâtres, par HOP-FROG. — *La Mère aux chats*, nouvelle, par M. Charles DESLYS. — *L'article 214*, nouvelle, par M. Armand LAPOINTE. — *La jeune fille*, par R. T. — Revue des magasins et renseignements divers.

**ANNEXES.** — Gravure coloriée n° 1363, dessin de M. Jules DAVID : toilette d'appartement et toilette de visite. — Patron coupé (Annexe générale aux éditions n° 2 et n° 3). *Robe orientale*.

Dans le texte : P. n° 337, dessin de M. J. ROCAULT : chapeau de théâtre. — G. n° 677 et 690, dessins de M. E. THIRION : toilettes de visite et d'appartement.

**ROUVENAT** (\*) et **CH. LOURDEL**, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les femmes du monde se rendent-elles compte de leurs exigences en fait de costume, et du travail intellectuel, artistique et manuel, auquel se livre celle qui l'entreprend ?

Une dame arrive chez sa couturière; elle commence par choisir l'étoffe, sans s'apercevoir peut-être que bien souvent on est obligé de guider son goût. « Pour madame, qui est blonde, cette rayure bleue ira à merveille. — Si j'avais un conseil à donner à madame, je lui dirais de prendre... » Enfin l'étoffe est décidée, et la dame de poser invariablement l'indispensable question : « Comment allez-vous me faire cela ? » La couturière montre alors à sa cliente tous les modèles qu'elle possède, soit en faisant défiler devant elle un essaim d'essayeuses, soit en habillant des mannequins. Tout est trouvé charmant; seulement... l'objet rêvé manque tout à fait : « Ce relevé est lourd, cette garniture est trop bariolée, ceci est excentrique... Décidément, il n'y a rien là qui puisse me convenir; il faut absolument que vous me fassiez quelque chose de plus joli, de plus nouveau; vous connaissez mon genre, évitez le banal; du reste, je m'en rapporte à vous. »

Voilà donc tout à recommencer, et la couturière mise en demeure de faire une nouvelle création d'après les données très-vagues de sa cliente. Si encore cela n'avait lieu qu'une fois en passant! Mais la même scène se reproduit journellement avec la plupart des femmes. Ah! chères lectrices, c'est un métier bien difficile, en vérité, que celui de couturière!

Tout l'art du costume est dans la coupe et le relevage; le « genre » veut, aujourd'hui, que l'aspect d'une polonaise ou d'une tunique soit simple, pour la toilette de jour, et varié en même temps. Pour obtenir ce double résultat, la mode abandonne à l'imagination le vaste champ de la fantaisie et c'est là qu'il faut glaner sans relâche.

Le jupon n'est qu'un enfantillage : une largeur pour la traîne, un ou deux petits côtés, une largeur taillée en tablier pour le de-

vant, et tout est dit. Le jupon, terminé et garni, est posé sur un mannequin, car c'est là-dessus qu'on va esquisser la composition. Une pièce de mousseline et des épingles sont les instruments nécessaires. Il est clair qu'on ne va pas gâcher une belle étoffe par des tâtonnements à n'en plus finir : on coupe donc cette mousseline suivant une idée préconçue; puis on essaye un drapé par-ci, un relevé par-là, fixant chaque idée à l'aide d'une épingle, — cherchant, pour résumer, des effets nouveaux, et ne s'arrêtant que lorsqu'on peut s'écrier : « Eureka... j'ai trouvé! »

Supposons qu'il s'agisse d'une polonaise, nous taillons d'abord des devants princesse, bien ajustés, que nous épinglons à l'épaule et sous le bras du mannequin; nous ajoutons ensuite un petit côté au devant, lequel se prolonge par le bas en longue écharpe dont nous disposerons en dernier lieu. Le dos princesse, cintré, avec des petits côtés partant de l'épaule, forme une longue traîne. A partir du bas de la taille, les petits côtés écharpes ne sont pas cousus derrière; les deux bouts sont ramenés et croisés l'un sur l'autre de façon à soulever le milieu de la polonaise en pouff; puis chaque bout, orné d'un gland, passe dans un large anneau disposé sur les côtés du jupon.

En continuant à nous substituer à la couturière, nous établirons le jupon en faille marron avec trois plissés recouverts de franges de chenille, la polonaise en cachemire crème entourée d'effilés en chenille marron, et nous ajou-

terons des anneaux et des glands de même nature.

Le paletot cuirasse continue de faire son chemin dans le monde, on le rencontre partout, son succès est complet. Nous en donnons aujourd'hui un gracieux spécimen qui permettra à nos lectrices de se rendre un compte bien exact et de la forme et de l'effet produit.

On ne peut pas plus raisonner avec la mode qu'avec la peur :



P. N° 339. — PALETOT-CUIRASSE.  
Modèle de la Scabieuse (rue de la Paix, 40).



bon gré malgré il faut suivre le courant. Nous n'en voulons pour preuve que la toque en plumes pointillées de nacre ou de perles, que l'on voit maintenant partout. C'est la coiffure la plus populaire du monde : on la promène en voiture, à pied, à la ville, à la campagne ; on la conduit en visite, on la mène en voyage. Les jeunes femmes portent la toque sur le haut de la tête ; les femmes qui ne sont plus jeunes la mettent un peu en arrière, ajoutant des brides ; les jeunes filles l'inclinent sur le front. Mais bientôt la plume sera remplacée par la fourrure sur ce gentil chapeau ; nous pouvons même ajouter que ce modèle existe et que nous l'avons vu.

L'élément *chenille* offre des ressources à l'infini aux modistes : il y a des gazes à rayures chenillées du plus gracieux effet pour turban et barbes ; des tulles chenillés, des dentelles brodées de chenille pour fonds et garnitures de chapeaux ; sans compter les voilettes et mantilles de même genre.

Étant donnés, pour le chapeau d'hiver, le velours, le satin, la peluche, la blonde, la dentelle, les plumes, les fleurs, de jolis feuillages en soie ou en velours, des ornements d'acier, d'argent ou d'or, etc., si la modiste n'en tire pas, comme chapeau, des merveilles de goût, c'est qu'elle n'a pas le feu sacré dans son art. D'autant plus qu'on a aujourd'hui des carcasses de chapeaux de toutes les formes, qu'il ne faut plus que recouvrir, ou bien des chapeaux de feutre n'attendant plus qu'une garniture.

Ce n'est pas sans un certain étonnement, — nous croyons devoir le faire remarquer, — que nous rencontrons des coiffures aussi complètement laides. Certains contre-sens nous choquent beaucoup : des plumes qui sont trop droites ou dont le pied ne se perd pas habilement ; c'est par un nœud de ruban, un chou de dentelle, une boucle ou un ornement de métal, qu'on en dissimule le point de départ. Autre chose encore : c'est une large boucle de nacre ou de métal plantée sur le devant d'une calotte sans qu'on sache vraiment pourquoi. Il faut toujours un semblant de raison à toutes choses ; la boucle en question sera parfaitement légitimée si elle traverse un nœud ou bien si elle fixe le pied d'une plume.

Nous voyions dernièrement le trousseau d'une fillette qu'on envoyait en pension ; il était extrêmement soigné, mais simple et tel que nous le comprenons. Chaque objet de linge, chemises, pantalons, etc., était garni de bandes d'*indeplissables* à bords festonnés, présentant un caractère tout mignon. Les cols de toile étaient les uns unis, les autres festonnés à petites dents pointues, avec les manchettes assorties.

Le feston, au surplus, est bien dans la note élégante de la lingerie actuelle, et l'on fait, en ce sens, de délicieuses parures comprenant une collerette, des manchettes, la cravate et le mouchoir de poche. Leur charme est tout entier dans la garniture, qui consiste en bandes festonnées de plusieurs couleurs, puis ruchées, le tout se confondant et s'harmonisant le mieux du monde.

Une des coiffures les plus seyantes pour de beaux cheveux blancs, c'est la couronne de dentelle blanche. Qu'on se figure une mousse de ruches de blonde débordant d'une couronne de tulle laitonné, terminée derrière par des barbes que l'on croise sur la nuque pour les ramener ensuite devant. On ajoute des fleurs, des plumes ou des nœuds de ruban.

Voici deux nouveautés que nous nous plaisons à recommander en terminant :

La première est un fichu « à la vierge ». Une *modestie* en tulle dentelle, garnie de petits ruchés, forme l'intérieur du fichu ; celui-ci est composé de cinq ruches de tulle qui forment collerette ouverte, avec trois larges plis plats faisant le V derrière, se terminant également en pointe par-devant.

Quant à la seconde nouveauté, nos lectrices la connaissent sans

doute : ce sont des cols *Angot* (conspirateurs) faits en peluche bleue, rouge, etc., avec cravate de même étoffe mélangée de soie.

Mary d'AUBERVILLE.



#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 339.

PALETOT-CUIRASSE. — Vêtement de forme demi-ajustée, en drap côtelé gris, croisé et fermé devant par deux rangs de gros boutons noirs. Col à revers en velours noir liséré de blanc ; même liséré sur les bords du devant. Poche carrée en velours, garnie de lisérés blancs et de boutons assortis à ceux du vêtement. Parement de velours au bas des manches. — Tunique de cachemire noir, entourée d'un plissé de faille que surmonte un biais de même nature liséré de blanc. — Jupou de faille, à traîne, garni d'un plissé coupé par un biais liséré de blanc. — Lingerie en toile blanche. — Chapeau de feutre blanc, genre *cloche*, entouré d'une écharpe en gaze et chenille bleu marine, formant un large nœud derrière.

G. N° 675.

TOILETTE DE MARIÉE. — Robe princesse en belle faille, à longue traîne rajoutée faisant éventail, et volant plissé dans le bas devant. Une écharpe en gaze de soie, toute coulissée et entourée d'un volant de valenciennes, entoure le jupon, simulant un tablier. Cette garniture se termine derrière par un nœud de satin et un coquillé de valenciennes qui retombe jusque sur la traîne avec des fleurs d'oranger. Une dentelle assortie à la précédente, mais plus basse, entoure à plat le haut du corsage, encadre le milieu des devants, et forme le carré sur le coulissé de gaze. Même dentelle au cou et au bas des manches, avec rubans et boutons de satin. La poche « à la bonne femme » est également en satin, avec nœud dans le bas et tête ruchée en valenciennes. Bouquet de fleurs d'oranger sur le côté du corsage. — Voile à la juive en tulle dentelle.

G. N° 693.

TOILETTES DE DEUIL. — 1. Costume en cachemire noir avec garnitures plissées en crêpe anglais. — Jupou à traîne, entouré devant de deux volants plats ornés de plissés et de trois volants semblables derrière. — Deux tabliers superposés à plat et garnis de même recouvrent le devant du jupon, se perdant sur les côtés. Une tunique encadrée de plissés pareils tombe derrière en cascade un peu, et se fixe sur les côtés du tablier. — Cuirasse très-longue derrière, presque courte devant, terminée par des plissés de crêpe. Des revers de crêpe semblent ouvrir le haut du corsage, qui est, en outre, orné sur le milieu devant, de trois nœuds de crêpe. Un plissé encadre cette disposition depuis le bas jusqu'en haut, puis tourne sur le dos. Volant plissé et nœud de crêpe au bas de la manche. — Col et sous-manches en crêpe noir. — Chapeau de crêpe anglais, à fond mou et petite passe plate, entouré d'une guirlande de feuillage et de raisins noirs. Barbes mentonnières en crêpe. — Gants de Suède noirs. — En-cas de faille noire à manche d'ébène.

2. Costume de jeune fille, en armure de laine noire et lisérés de foulard. — Jupou à traîne, entouré d'un plissé très-bas, surmonté d'un volant à tête. — Tunique sans autre garniture qu'un liséré de foulard, fixée derrière sous une écharpe de même étoffe, lisérée comme le jupon. Cette écharpe est entortillée et disposée en coques plates avec deux pans retombant sur la traîne. — Cuirasse découpée dans le bas derrière en languettes à bouts carrés, le tout liséré de foulard. Dans le bas de la manche, un plissé de même étoffe soutenu par une petite écharpe de foulard nouée dessus. — Col et sous-manches en crêpe lisse, à bord festonné, et cravate de foulard. — Chapeau de velours noir épinglé ; fond et passe lisses. Une guirlande de fleurs en soie noire entoure le fond, sur lequel sont fixés des nœuds papillon en faille noire ; mêmes fleurs dessous, et brides de ruban se réunissant derrière par un nœud sur le catogan.



## Description de la gravure coloriée n° 1364 E.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Petite fille de neuf à dix ans. — Robe *baby*, en sicilienne vert bouteille, de forme princesse devant et derrière, où elle est plus courte et terminée par un plissé de cachemire assorti. Une bande de dos de petit-gris, posée vers le bas, découpe la robe, simulant une seconde jupe, et se fixe derrière sous un second nœud de ruban. Même garniture dans le haut du corsage, sur la couture des manches et dans le bas de celles-ci. — Col et sous-manches en broderie anglaise. — Toque de velours épinglé, entourée de fourrure assortie, et garnie sur le côté d'une touffe de plumes de coq. — Hautes guêtres noires en tricot à côtes, boutonnées de côté.

2. Petite fille de cinq ans. — Robe anglaise en belle flanelle rouge, rayée devant et dans le dos de galon noir à jour. Petite jupe plissée, partant du bas du dos pour se réunir aux devants par les coutures de côté, avec nœud de ruban au milieu derrière. — Lingerie de toile, entourée de plissés. — Chapeau de feutre, genre *cauchoise*, entouré d'une guirlande toulfue de sorbier des oiseaux. — Bas de cachemire à raies rouges. Demi-bottes de chevreau.

3. Petite fille de six ans. — Robe anglaise en velours de chasse bleu marine, garnie de revers de cachemire blanc à longues pointes, lesquels sont pris dans les coutures de côté et noués derrière; un velours bleu orne les bords de ces revers. Pointe de cachemire blanc dans le haut du corsage, nouée sur le devant, se rapportant aux revers de la jupe et dont les bords sont garnis de même. Parement semblable au bas des manches, avec nœud sur la couture. Celle-ci est ornée de boutons sur toute sa longueur. — Lingerie en toile brodée. — Chapeau de feutre marron, à passe doublée d'un coulé de surah gros bleu et relevé sur le côté; la calotte entourée d'une écharpe blanche et garnie d'une aile brune. — Bas de laine blanche à rayures bleues, et petites bottes de chevreau.

4. Costume de jeune mère. — Paletot en sicilienne noire, demi-ajusté et long. Le devant, croisé, se ferme sur le côté, et le bas de cette partie, garni d'une poche « carnier », va se fixer derrière. Le dos est rayé de biais de faille noire couverts de boutons, lesquels forment le V jusqu'au bas de la taille et s'écartent ensuite du bas. Galon à jour sur tous les bords du vêtement, y compris le « carnier » qui est, en outre, entouré de franges. Parement garni de même, boutonné sur la manche. Col montant et col rabattu en faille. — Jupons de faille uni derrière, entouré devant d'un plissé de cachemire traversé en biais par des pattes de faille. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre noir, genre *Marie-Amélie*, entouré dessus de ruban broché cardinal et d'un bouquet de petites plumes assorties. Sorbier des oiseaux sur la passe.

5. Jeune garçon de huit à dix ans. — Costume complet en drap havane. — Pantalon d'homme s'arrêtant au-dessus du genou. Gilet montant, fermé par une rangée de boutons. Paletot évasé du bas par devant, et à dos cintré, avec trois coutures saillantes et deux boutons à la taille. — Col de chemise genre anglais. Béret de drap garni de bleu.

## Description de la figurine coloriée L. N° 102.

## Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE PROMENADE. — Jupons à traîne, en faille noire entouré d'un volant plissé très-fin. — Polonaise en sicilienne noire, fortement ajustée du haut, tombant tout droit du bas. — Une tunique courte, de même étoffe, fendue sur les côtés et garnie d'un galon rouge, est drapée sur la polonaise autour des reins, d'où elle retombe carrément. Une écharpe garnie de galon rouge maintient la tunique dans cette position; un nœud de même étoffe est posé derrière. Les galons rouges de la tunique remontent sur le côté en formant deux lignes qui se fixent sur l'écharpe. Petit col droit et parement croisé aux manches, l'un et l'autre garnis d'un plissé rouge. — Lingerie plissée. — Chapeau *Postillon* en feutre blanc, entouré d'une écharpe en foulard rouge, formant un nœud alsacien devant. Cette écharpe se termine derrière par un nœud d'où sort une aile aux plumes noires.

## CORRESPONDANCE

A nos Abonnées d'octobre. — Par suite du grand nombre d'abonnements qui nous sont arrivés au commencement du mois, les deux premiers numéros d'octobre se trouvent complètement épuisés. En conséquence, nous prévenons celles de nos abonnées qui ne nous ont pas envoyé leur renouvellement en temps opportun que, *par exception*, nous devons faire partir du 15 octobre les abonnements qui nous sont demandés du 1<sup>er</sup>. Le premier numéro à recevoir sera donc, pour ceux-ci, le troisième d'octobre.

— M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> L..., à Saint-André de Fontenay.

Avec votre jupon et votre paletot de velours marron, nous vous conseillons de choisir un cachemire ou une jolie vigogne beige. Vous garirez la polonaise avec une frange pomponnette, surmontée de plusieurs petits velours marron. Pour les boutons, choisissez-les en nacre de couleur jaunâtre.

— M<sup>me</sup> E. V..., à Lyon.

Les vêtements pareils au costume sont parfaitement reçus; témoin le paletot-cuirasse, que l'on fait aussi bien en noir, en gris, etc., qu'en étoffe assortie à la robe.

— M<sup>me</sup> D'I..., à Potsdam.

Pour rajeunir une polonaise de soie noire sans grande dépense, du moment que vous proposez vous-même une dentelle blanche, voici notre avis: un mélange de dentelle noire et blanche, cette dernière placée dessous. Ce ton grisaille est d'un caractère à la fois doux et simple. On peut égayer le tout par des nœuds de ruban jaune, couleur qui jusqu'à présent n'est pas tombée dans le domaine vulgaire.

Le mélange du satin avec le velours étant d'un effet très-heureux, nous conseillons beaucoup cette combinaison pour le jupon de velours en question: de simples biais de satin posés à plat; des volants de velours bordés de satin, avec tête ruchée en satin; ou bien de petits volants de velours et de satin alternés.

Quant à indiquer une nuance de polonaise pour accompagner un jupon de soie feuille morte, nous ne voyons que le blanc crème, le bleu pâle en cachemire fin de l'Inde, qui puissent bien convenir, la polonaise, en principe, devant toujours être plus claire que le jupon.

— M<sup>me</sup> P. K..., à Gènes.

Le prix de la ceinture-cuirasse pour jupon est de 6 fr. en coton, et 10 fr. en laine. Il est indispensable d'adresser à M<sup>me</sup> de Plument (33, rue Vivienne) la grosseur du tour des hanches.

— UNE DE NOS ABONNÉES, à Naples.

La dentelle découpée dont nous avons parlé, et qui a eu un si grand succès de salon à la fin de l'été, est une application de linon de couleur sur tulle blanc à larges réseaux. On choisit des linons rayés ou ombrés de plusieurs nuances sur lesquels on fait mettre un dessin renaissance: il ne reste plus alors qu'à le broder au cordonnet ou au feston, comme pour toutes les broderies d'application; puis on découpe le linon autour de la broderie. On obtient ainsi des entre-deux d'un aspect fort original et qui constituent de très-élégantes garnitures de costume. Ornant le velours, l'effet de cette broderie est superbe.

— M<sup>me</sup> ANGELE A..., à Bédarieux.

Impossible de vous envoyer le patron demandé comme annexe du journal, mais vous pouvez vous le procurer au prix du tarif en vous adressant à notre atelier de patrons (rue Richelieu, 92). Joindre le montant en timbres-poste.

— M<sup>me</sup> P. SAN-C..., à Palerme.

Le modèle du paletot le *Kamtschatka* ne pourra être donné dans le journal ni comme patron coupé, ni comme patron tracé; mais vous pouvez vous procurer l'un ou l'autre de ces patrons en le demandant à notre atelier de coupe, rue Richelieu, 92. Il vous suffira d'adresser 1 fr. 50 en timbres-poste pour le recevoir immédiatement.

Quant au costume le *Sans-Pareil*, que vous désirez faire reproduire, vous pouvez sans hésitation vous adresser à la maison Charles LEGRAND (boulevard Poissonnière, 20) où il a été dessiné. Cette maison, l'une des meilleures de Paris, se recommande par la grâce de ses modèles, la beauté des tissus qu'elle emploie, et le fini du travail, sans pour cela demander des prix trop élevés.

A. Z.



## DETAILS DE MODES

1. Robe de flanelle bleue pour petit garçon de trois à quatre ans.—Devant princesse, dos avec petits côtés et jupe plissée se reliant au tout. Biais en



1. Robe pour petit garçon.

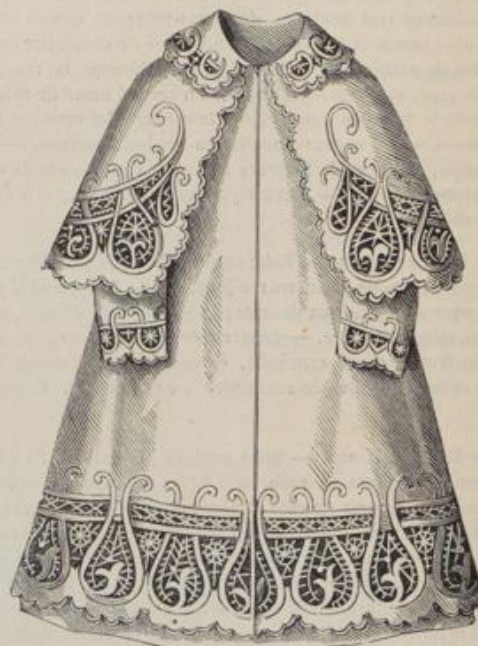
pareil, liséré de blanc sur tous les bords et remontant devant pour encadrer les boutons blancs. Une broderie guipure entoure le col rabattu, garnit



2. Fichu de soirée.

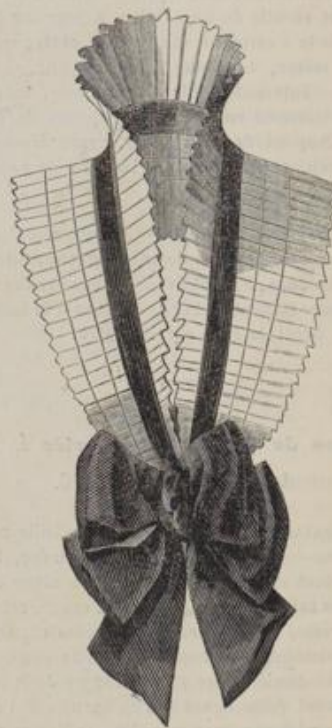
les devants et entoure les poches sur le côté (Modèle de M<sup>me</sup> Gervais, rue Dauphine, 9).

2. Fichu en tulle dentelle blanc coulissé et dentelle application. De l'intérieur s'échappent une ruche de blonde noire et une dentelle blanche. L'un des bouts du fichu est orné d'un nœud de ruban noir, l'autre d'une rose.



3. Douillette pour bébé.

3. Douillette en cachemire blanc pour enfant de six mois à deux ans. Le col rabattu, les bords de la pèlerine, ceux du bas des manches et du bas du



4. Fichu de jeune fille.

vêtement, sont ornées de belle broderie genre guipure (Modèle de M<sup>me</sup> Gervais, rue Dauphine, 9).





L.N. 102

Imp. H. Lefevre, Paris.

Ad. Goubaud & Fils Editeurs.



Le site de grande taille  
est possible, servent main

Le site de grande  
de la dentelle, ru  
en tout derrière  
que sur des ce  
est d'ailleurs rel  
Le site de grande  
comet de la tête  
de la sur

7. Côté de la  
entre-deux de  
de l'ouverture  
au bas.



4. Fichu de jeune fille, en organdi, tout plissé; les plis, d'une régularité parfaite, seront maintenus et garnis de velours noir. Nœud dans le bas.

8. Bonnet du matin en mousseline. Fond mou et volant de dentelle de Mirecourt. Celle-ci, réunie bord à bord, forme une barbe tombante. Un



5. Bonnet de dame âgée.

5. Bonnet de dame âgée, en tulle et jolie dentelle. La dentelle, ruchée légèrement tout autour, forme bavolet derrière. Barbes de tulle et dentelle groupées avec des coques de ruban bleu sous le bavolet, d'où elles retombent gracieusement ensemble.

6. Nœud de tête en ruban crème et velours caroubier. Ce nœud se place au sommet de la tête, en faisant prendre aux deux premières coques la disposition du nœud alsacien; ou bien on le fixe au catogan.



6. Nœud de tête.



8. Bonnet du matin.

ruban de nuance caroubier entoure le bonnet et vient former derrière un nœud avec bouts flottants, qui se trouve rappelé sur le côté.

9. Fichu de jeune fille, composé de trois biais de tulle, séparés par de mignonnes applications de broderie. Valenciennes ruchée à l'intérieur, formant volant extérieur et chou de gaze rose au bas du fichu. Sous-manche assortie. — Le même modèle peut s'exécuter tout en tulle; le remplacement des applications et des den-



7. Parure pour jeune femme.

7. Col de toile fine avec ourlets à jour, ouvert en châle et rabattu. Un entre-deux de broderie forme le poignet du col et se continue jusqu'au bas de l'ouverture; ruche de valenciennes à l'intérieur et nœud de faille crème au bas.



9. Parure pour jeune fille.

telles par de mignonnes ruches donnera un aspect des plus vaporeux. Dans ce cas, il faudrait changer la forme des sous-manches et leur donner la forme duchesse, c'est-à-dire ouverte et plissée. Des nœuds de gaze et quelques fleurs mignonnes compléteront coquettement le tout.



PLANCHE G. N° 693. — DESCRIPTION, PAGE 518.



## TOILETTES DE DEUIL

Nouveaux modèles des magasins de la Scabieuse (rue de la Paix, 10).





1364 F

Jules David

Edouard

Longue et des Merveilles 66.

Ad. Goubaud & Fils, Ed. Paris

# LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

Couture-Regente de M<sup>me</sup> De Vertus Soeurs, rue Aubert 12

Parfumerie de la M<sup>me</sup> Ed. Pinaud, Boul. des Nations 30. Machines à coudre

de H. Seeling, B. Sebastopol 30, et rue N<sup>o</sup> des P. Champs, 27.

Entered at Stationer's Hall.







PLANCHE G. N° 675. — DESCRIPTION, PAGE 518.



J. Nitoy

TOILETTE DE MARIEE

Modèle de M<sup>me</sup> Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 10).



## LA MÈRE AUX CHATS

(NOUVELLE. — SUITE.)

Sans dire un mot, je me rangeai quelque peu de côté; je l'invitai du geste à se rasseoir.

— Oh!... fit-elle d'un air bon enfant, les hommes sont encore plus curieux que les femmes... surtout ces Parisiens!

— Quant à ce qui concerne la mère François, je l'avoue! répondis-je avec une impatiente franchise. Voyons! voyons ce que vous n'avez jamais dit à personne.

— A personne... parole d'honneur!... si ce n'est à quelques amies... des intimes.

— Traitez-moi donc en intime... je vous en prie!

— Eh! vous voyez bien que j'y souscris, puisque je commence.

Là-dessus, ma commère villervillaise se rapprocha quelque peu plus, et, d'une voix toute grosse de mystères:

« — C'était trois ou quatre ans pour le moins avant mon mariage, on m'appela dans ce temps-là Mariette la Rieuse!... Non point que je manque de contentement avec mon Jean-Louis... Oh! dà non!... Mais ce n'est point d'ça qu'il s'agit. Pour lors, la mère François n'était guère ancienne encore dans le pays, et si elle intriguait fortement les vieilles, elle ne piquait pas moins les jeunes. Nous étions surtout quelques fillettes, de quatorze à quinze ans, qui grillaient de découvrir le pot aux roses, ou tout au moins de pénétrer dans la chambre du premier étage de la maisonnette que vous savez. Jamais personne n'y avait été admis, dans cette chambre-là; jamais autre que l'étrangère, ou sa défunte servante, n'en avait depuis des années franchi le seuil. On se figurait qu'il devait s'y trouver des choses extraordinaires, diaboliques... comme qui dirait l'autre d'une sorcière, quoi!

» — Gageons que je m'y faufille tout de même? dis-je un jour à mes compagnes.

» — Gageons que non!

» Ceci se passait précisément à quelques pas de la maison. La porte qui donne sur la rue se trouvait ouverte, et l'autre aussi, celle du jardin.

» Tout au fond de ce jardin, on apercevait la vieille qui, tournant le dos à la rue, paraissait cueillir des fleurs.

» M'élançant aussitôt dans la salle basse, je la traverse à pas de loup, j'entrebâille tout doucement la porte de l'escalier, je la referme sans bruit sur moi, et crac! en trois bonds, me voici sur la dernière marche.

» Mais là, je m'arrêtai, toute surprise de ma hardiesse, et n'osant pas même toucher le loquet. Peut-être qu'il allait me brûler la main!

» Nonobstant, je pris mon courage à deux mains... j'ouvris... j'avançai tout d'abord la tête... Puis, peu à peu, avec toutes sortes de précautions, le reste.

» Rien que de très-naturel ne m'apparut: rideaux blancs comme neige aux deux fenêtres, pas un pli à la couchette, de l'ouvrage en train sur la table, dans les moindres détails infiniment d'ordre et de propreté... Voilà tout ce qu'il y avait de merveilleux... pas autre chose!

» Vous jugez du désappointement, n'est-ce pas? Ce fut au point que je m'en allai vers le miroir, afin de regarder la mine que je devais faire et de me rire au nez à moi-même.

» Alors seulement je remarquai qu'aux côtés de ce miroir il y avait deux portraits.

» L'un représentait un monsieur d'un certain âge, l'autre un tout jeune homme. Une telle ressemblance existait entre eux, que je me dis aussitôt:

» — Assurément, voilà le père... et voici le fils?

» Puis, avec la réflexion:

» — Le vieux, c'était probablement le mari à la dame. Il est

peut-être mort, celui-là... Mais l'autre, le fils, il doit être encore de ce monde... et s'il vit, alors...

» Tout à coup, j'entendis dans l'escalier le bruit des pas de la mère François.

» Elle montait, j'étais prise!

» Non... car il y avait dans la chambre une seconde porte, celle par où on va au grenier.

» En un clin d'œil, je fus cachée, blottie derrière. Et voyez un peu la chance, monsieur, c'est une porte vitrée.

» De plus, son rideau — un rideau de serge verte... oh! je le vois encore — se trouvait être de mon côté. J'en écarte un petit coin, je regarde.

» La mère François arrivait précisément dans la chambre, avec un gros bouquet dans chaque main.

» Elle sortit de l'armoire deux beaux vases de porcelaine, elle les remplit d'eau fraîche, elle y mit des bouquets.

» Puis, se rapprochant de la cheminée, elle posa un vase devant chacun des portraits; et, les regardant tour à tour avec une tendresse attristée, bien que souriante:

» — C'est demain la Saint-François, je vous souhaite à tous deux votre fête.

» Décrochant ensuite l'un des cadres, celui où se trouvait l'image de l'homme âgé:

» — Mon pauvre ami, dit-elle, pourquoi donc ne sommes-nous pas réunis dans la tombe, ainsi que nous l'avons été durant notre vie! Jamais tu ne m'as causé un chagrin, tu m'as rendue bien heureuse, ô cher mari... et mon souvenir, mon amour... ce n'est que de la reconnaissance!

» Tout en parlant ainsi, elle tenait le portrait à deux mains, elle l'approchait lentement de ses lèvres, et, finalement, à plusieurs reprises, elle le baisa.

» Après quoi, passant à l'autre, à celui du jeune homme:

» — François, dit-elle, ma tendresse pour toi, c'est presque du pardon. Tu m'as fait verser bien des larmes... mais il n'est pas de jour où je ne prie le bon Dieu d'oublier à ton égard le quatrième commandement:

» Tes père et mère honoreras,

» Afin de vivre longuement...

où je ne lui demande de t'accorder longue prospérité, ainsi qu'à celles qui m'ont pris ton cœur. Il n'était pas méchant, je le sais... et je t'aime aussi, va... Oh! oui, je t'aime bien, mon fils!

» Son fils, son mari... vous le voyez, monsieur, j'avais deviné juste...

» Quand la mère François se retourna de mon côté, elle avait les yeux tout en larmes. Mais les essuyant aussitôt:

» — Allons! reprit-elle d'un air guillerat, allons! plus de tristesse... un jour comme aujourd'hui, un jour de fête!

» Là-dessus, elle débarrassa la table, et la recouvrit d'une nappe bien blanche.

» Puis, s'adressant de rechef aux portraits:

» — Mes deux François, fit-elle avec un sourire, nous allons dîner ensemble tous les trois... comme jadis à pareil anniversaire, comme au bon temps qui n'est plus... et jamais ne reviendra... Ah!

» Elle soupira, fit le geste de quelqu'un qui veut écarter le souci, et s'empressa de redescendre.

» A franchement parler, monsieur, je n'en fus point mécontente du tout, d'abord et d'une parce que j'étais fort mal à mon aise; ensuite j'étais d'envie de pleurer aussi.

» Car je ne puis vous dire tout ce qu'il y avait de doux, d'attendrissant, de navrant, dans la tristesse de la pauvre vieille, et surtout dans sa joie. C'est au point, monsieur, que ses moindres paroles sont encore gravées là, que je crois encore les entendre, et que je vous les rapporte à peu de chose près... parole!



» Après deux ou trois voyages dans la salle basse, la table se trouva mise au grand complet. Il y avait trois couverts. Au milieu, celui de la mère François ; à droite, celui de son mari ; à gauche, celui de son fils.

» Sur la serviette qui restait toute ployée dans l'assiette de chacun d'eux, elle avait bien soigneusement placé, ici le portrait de l'absent, là le portrait du mort.

» Elle s'assit, et le repas de fête commença.

» Sans cesse elle parlait à ses deux convives, sans doute du passé, mais à voix basse maintenant, de sorte que j'entendais à peine et ne comprenais plus du tout.

» De plus, elle avait entr'ouvert la fenêtre par laquelle arrivaient un beau rayon de soleil et toutes sortes de chansons d'oiseaux. Oh ! c'était bien triste, je vous le jure.

» Quant à la dinette en elle-même, ce ne fut pas une débauche, allez ! Quelques cuillerées de potage, un œuf à la coque, un gâteau d'un sou et deux demi-verres d'eau rougie qu'elle vida tour à tour à la santé de ses deux François.

» Se relevant enfin :

» — Mes bien-aimés, dit-elle à voix haute, autrefois, lorsque vivait le père et que le fils était encore un enfant, nous avions coutume de finir la journée par une promenade... Allons nous promener comme autrefois, mes amis ; allons nous promener ensemble sous les grands arbres.

» Effectivement, après avoir une seconde fois embrassé son mari, une seconde fois embrassé son fils, elle mit le portrait de celui-ci dans sa poche gauche, dans sa poche droite le portrait de celui-là, et s'en fut avec eux.

» Je sortis alors de ma cachette, je m'aventurai jusqu'à la fenêtre entr'ouverte, et j'aperçus la pauvre vieille qui, lente et recueillie, peut-être heureuse en rêve, se dirigeait à pas tremblotants vers le bois.

» Ses deux bras restaient enfouis dans les plis de son châle, dont elle venait de se parer comme en grande cérémonie. Sans doute qu'elle donnait la main à ses deux bien-aimés, sans doute qu'en marchant elle caressait leur image.

» Quant à moi, je m'empressai bien vite de redescendre l'escalier, de sortir de la maison.

» Au-delà du seuil, je respirai enfin, et je me pris à sangloter comme un enfant.

» Passait une de mes parieuses, qui me demanda vivement :

» — Hé donc ! la Mariette, qu'est-ce qui t'est arrivé la-haut?...

» — Rien.

» — Qu'as-tu vu, entendu ?

» — Rien... rien!...

» Et je devais avoir un air farouche en lui répondant ainsi... et je m'enfuis sans vouloir ajouter un mot... et durant je ne sais plus combien de temps, ni à celle-là ni à d'autres, je ne fis confiance de mon aventure chez la mère François.

» Ce ne fut que plus tard, et tant seulement lorsqu'on me tourmenta... comme vous tout à l'heure, que je me décidai à tout dire.

» Oh ! mais, dame... c'est que ça m'avait émotionnée fameusement, et que depuis ce jour-là je l'aime tout plein... la mère François... pauvre bonne vieille !

» Quant à vous instruire touchant ce qu'a été son mari, touchant ce qu'est son fils, n'y comptez pas, monsieur... vu que je n'en sais pas davantage.

» Mais... Dieu me pardonne!... voici déjà la nuit close. Bien décidément, il n'y a plus à espérer Jean-Louis... Je m'en retourne.

» Est-ce que vous ne rentrez pas aussi, monsieur le Parisien... monsieur le curieux ?

A cette dernière boutade, la Guillemaine se leva, et, tout en s'attifant quelque peu, me donna l'exemple de la retraite.

Machinalement, car j'avais encore l'esprit tout en émoi du récit qu'elle venait de terminer, je la suivis.

Nous ne tardâmes pas à arriver à l'encoignure de la grande rue de Villerville.

Dans toute la montée, on ne voyait encore de lumière qu'à une seule fenêtre, celle du rez-de-chaussée de la maisonnette à la mère François.

Il n'y avait là rien que de très-simple, et néanmoins je ne pus retenir un premier mouvement de surprise, car, revenant d'ordinaire beaucoup plus tard, tout se trouvait alors éteint chez ma voisine.

— C'est là !... murmura la Guillemaine en me poussant du coude.

— Oui, c'est là ! répétais-je de plus en plus songeur.

Et, sans trop savoir pourquoi, je m'arrêtai.

La Guillemaine, au contraire, pressa le pas, et, longeant la muraille, arriva promptement à la fenêtre éclairée.

Là, je la vis avancer la tête en silence, et plonger dans l'intérieur un regard indiscret.

Elle se redressa presque aussitôt, m'appelant du geste.

Avouons-le sans fausse honte, je ne me fis nullement prier pour accourir et pour *ecornifler* à mon tour.

Seulement, comme la chose était nouvelle pour moi, j'eus peine à retenir un premier cri de surprise.

Quel singulier spectacle venait de frapper mon regard !

## III

La salle basse n'était éclairée que par une mince chandelle et par quelques brindilles flambant dans l'âtre.

Ces deux lueurs, de teintes différentes, laissaient dans l'ombre les quatre angles, et dans la partie la plus rapprochée du centre, allumaient à peine quelques vagues reflets, çà et là, dans des ferblanteries ou des faïences.

Toute la lumière se concentrait aux abords de la haute cheminée, car c'était là, sur une petite table où se voyaient les débris du souper, qu'était posé le flambeau.

À côté de cette table, dans un vieux fauteuil de forme antique, la mère François était assise ou plutôt étendue, la tête renversée en arrière, les bras à l'abandon, les yeux tout grands ouverts, mais le corps tellement immobile qu'on eût dit une morte.

La chandelle qui brûlait précisément à la hauteur de son visage en faisait ressortir davantage encore le pâle décharnement, la fantastique silhouette.

N'eût été la morne désolation de la pauvre vieille, — désolation dont la vue seule vous serrait le cœur, — on eût vraiment dit une sorcière.

Ce qui lui donnait surtout cette apparence, c'était l'étrange et nombreuse compagnie qu'elle avait en ce moment.

Sur le dossier de son fauteuil, un gros chat noir... un second sur ses genoux, un rouge... trois ou quatre devant elle, à l'entour d'une sorte de poëlon, sur le bord de l'âtre... d'autres encore sur la table, sur des chaises, partout... ceux-ci soupant, ceux-là dormant ou se chauffant... et des petits, et des moyens, et des gigantesques... mais presque tous d'un aspect incivilisé, sauvage. En moins d'une seconde, j'en comptai treize.

Sans y comprendre quelques paires d'yeux qui flamboyaient çà et là dans l'ombre.

Je n'en pouvais revenir encore.

— Eh quoi ! fit la Guillemaine à demi-voix, vous n'aviez donc pas remarqué les commensaux de votre voisine... Vous ne saviez donc pas qu'on l'appelle la Mère aux chats?...

— Aux chats ?

— Oui, aux chats.

— Non, je ne lui soupçonnais même pas cette vilaine passion-là.



Et je devais avoir l'air déjà tout, refroidi à l'égard de la Mère aux chats.

Mais la Guillemaine répliqua vivement :

— Une passion!... elle... la pauvre femme!... Oh! que nenni!... C'est de la pure bonté de cœur.

— Comment cela?

La Guillemaine ne me répondit pas tout d'abord : elle se contenta de me regarder avec son malicieux sourire, son sourire normand.

Puis, se penchant vers moi tout à coup, un œil à demi clos, une main sur la hanche :

— Qu'est-ce que vous me donneriez, fit-elle, si je m'arrangeais de telle manière que cette explication-là vous fût donnée par la vieille elle-même?

— Par la mère François?

— Oui... Et ça dès ce soir, à l'instant.

— Mais il faudrait d'abord...

— Attendez-moi là... je reviens.

Elle ne m'avait pas permis d'achever, elle disparut en courant.

Resté seul, je me retournai vers la fenêtre, et contemplai de nouveau le bizarre tableau de genre qu'elle encadrait.

Rien ne semblait avoir bougé, tout était encore à la même place. Seulement, l'âtre flambait moins, et la mèche allongée de la mince chandelle ne projetait plus que de douteuses lueurs.

Quant à la maîtresse du logis, elle gardait la même attitude, la même immobilité, le même silence.

Il y eut un bruit de sabots derrière moi : c'était la Guillemaine qui m'annonçait ainsi son retour.

Au moment où j'allais l'interroger, elle me mit dans les mains quelque chose de velu, de vivant.

— Eh... bon Dieu!... m'écriai-je. Qu'est-ce que c'est que ça?

— Ne le laissez pas s'enfuir... c'est un *p'tit kat*.

— Un petit chat?

— Oui... Les enfants devaient aller le jeter ce soir même à la grève, et c'est tout justement une occasion de lui sauver la vie. En voilà un qui aura eu de la chance!

— Mais expliquez-moi donc au moins...

— Non, puisque je vous ai dit que c'était le tour à la mère François.

Elle ouvrit soudain la porte, et me poussant malgré moi dans la maison :

— Mère François, ajouta-t-elle d'une voix retentissante, c'est votre voisin qui vient de trouver à la dane un pauvre petit abandonné... il vous l'apporte.

— Permettez...

Mais déjà la Guillemaine était ressortie, me laissant seul avec la mère François, qui, bien que toute ébaubie de cette brusque intrusion, m'accueillit cependant avec une de ses plus belles révérences.

#### IV

Quelques minutes plus tard, la salle basse n'avait plus du tout le même aspect, la mère François non plus.

Son visage avait repris quelques couleurs, l'expression de ses traits s'était adoucie, elle semblait avoir oublié ses chagrins, elle souriait.

Quant à son entourage, grâce à deux ou trois poignées de bois sec, le feu s'était remis en joie; les mouchettes venaient de rendre quelque éclat à la lumière, et les moindres objets, visibles maintenant, reprenaient peu à peu leur bonne et simple physiologie villageoise.

Il n'était pas jusqu'aux chats qui, vus de plus près et réveillés par l'espèce de panique dont j'avais été la cause, ne me semblaient une très-admissible compagnie, une société presque égayante.

Elle était un peu trop nombreuse, voilà tout.

Mais j'aurais eu mauvaise grâce à le dire, moi qui en apportais un de plus.

La mère François venait de me le prendre des mains, et tout en le caressant :

— Pauvre petite bête! disait-elle; et vous l'avez trouvé comme ça, jeté dans la falaise, à l'entrée de la nuit, mourant de froid, de faim peut-être...

Elle se pencha pour le placer devant l'assiette qui était à terre. Pendant ce temps, je lui dis :

— Vous aimez les chats, voisine?

— Moi!... se récria-t-elle d'un ton presque guilleret, mais pas du tout... c'est un animal que je n'ai jamais pu souffrir.

— Il me semble, cependant, qu'en voici une certaine quantité...

— Oh!... ce n'est pas à moi, monsieur.

— A qui donc?

— A tout le village.

Et, comme je la regardais, étonné :

— Mon Dieu! oui, reprit-elle, il est peu de Villervillais dont le chat ne vienne plus ou moins rendre visite à la mère François. La preuve en est que je les reconnais, que je les appelle chacun par le nom de son maître. Celui-ci, c'est Pierre Aubert; celui-là, c'est Charles Francin; ce gros noir, feu Prentout; cette petite blanche, la Guillemaine.

Et puis, il y a les autorités : je vous présente M. l'adjoint, M. le maire; un peu plus loin, ce sont les deux Lamidey... Je compte jusqu'à trois Manoury... Allons! Manoury premier, faites place à monsieur mon voisin... Allons donc!

Le Manoury en question, superbe matou à l'œil vert, se cramponnait énergiquement à la chaise sur laquelle il feignait de dormir encore d'un sommeil hypocrite; ce ne fut qu'après un assez long combat qu'il consentit à me la céder enfin.

Ch. DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

## L'HOMME VERT

(CONTE.)

Par un beau jour d'été, deux enfants, le frère et la sœur, jouaient au bord d'une grande rivière et s'y promenaient gaiement. Ils s'étaient fort éloignés de la demeure paternelle. La petite fille en fut alarmée et dit à son frère :

— Mon frère, retournons chez nous, maman nous a défendu d'aller jouer au bord de l'eau.

Le petit garçon répondit :

— Ma sœur, allons encore là-bas, sous les saules, nous reposer un peu dans l'herbe, nous nous en retournerons après. Et, voyant une nacelle amarrée au tronc d'un vieil arbre, il s'écria :

— Oh! le joli bateau, avec ses rames bleues et ses voiles blanches. Ah! ma sœur; si nous avions ce joli bateau!

Les enfants accoururent dans les saules, au bord de l'eau. A peine y furent-ils assis, qu'un homme leur apparut, se dressant au milieu des herbes et des joncs.

C'était l'homme vert!

Cette apparition leur fit peur, aussi leur premier mouvement fut-il de s'enfuir. Mais l'homme vert les regarda si tendrement, d'un air si bonhomme, que les enfants, rassurés, revinrent au rivage en souriant.

L'homme vert leur dit alors :

— Pourquoi vous enfuir, enfants? ne craignez rien, je vous aime. Je suis le roi des eaux, j'aime les petits enfants. Venez à moi!

En même temps, il leur tendit les bras. L'eau tombait de sa



barbe, de ses cheveux, et ruisselait sur ses bras, sur son corps comme des larmes d'argent et des perles blanches.

Ce spectacle attachait les enfants au rivage. Cependant la petite fille, inquiète, dit à son frère :

— Frère, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau. Revenons chez nous.

Le petit garçon, qui avait grand plaisir à voir tomber l'eau de la barbe et de la chevelure de l'homme vert, n'entendit pas la voix de sa sœur.

L'homme vert dit aux enfants :

— Venez à moi, et je vous donnerai tous les coquillages bariolés qui sont dans mes sables. En même temps il plongeait et retirait des coquillages pleins ses deux mains, les laissant ensuite retomber et aller au fil des eaux.

Les enfants avaient bien envie de ces jolis coquillages, mais ils n'osaient approcher, et la petite sœur ne cessait de répéter :

— Frère, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau. Revenons chez nous.

L'homme vert leur dit encore, en leur montrant les fleurs blanches et roses qui flottaient à la surface des eaux : venez à moi et je vous donnerai toutes ces fleurs blanches et roses que vous voyez, avec ce roseau flexible qui se courbe sur les flots. Venez à moi, je vous donnerai toutes ces libellules, fleurs vertes, bleues et argentées qui volent dans les airs. En même temps, l'homme vert agitait les herbes, les joncs, les roseaux, et les libellules s'élevèrent, voltigèrent et vinrent se poser dans la barbe et dans les cheveux de l'homme vert. Les enfants en étaient fort réjouis.

Cependant la petite fille dit encore à son frère :

— Mon frère, revenons chez nous, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau.

Le petit garçon fit quelques pas vers la rive.

L'homme vert leur dit encore :

— Enfants, j'ai là, au milieu des joncs, un joli bateau avec des rames bleues et des voiles blanches; si vous voulez venir à moi, je vous le donnerai.

Il leur dit encore :

— La chaleur est grande, le soleil darde fort. Vous avez bien chaud, venez à moi, je rafraichirai votre gai visage, vos mains si blanches et vos pieds si mignons. Cette onde est claire comme le cristal même et son gravier est aussi fin que la poussière.

La petite, tout en pleurs, dit à son frère :

— Allons chez nous, frère, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau.

Le petit garçon s'avança encore un peu pour laver son visage, ses mains et ses pieds :

Alors l'homme vert leur dit d'une voix plus caressante :

— Si vous voulez venir à moi, je vous donnerai tous ces beaux poissons si vifs, qui nagent au fond de la rivière. Tous ces jolis poissons rouges, bleus, verts et argentés.

Et l'homme vert fit passer sous les yeux des enfants une grande quantité de petits poissons, qui frétilaient, tournoyaient et sautillaient.

Le petit garçon ôta ses souliers, releva son pantalon, et s'avança dans l'eau. Puis il se mit à cueillir les fleurs blanches et roses, il s'avança encore pour prendre les libellules qui fuyaient. Il allongea les mains pour attirer à lui le joli bateau aux rames bleues, aux voiles blanches. Il avança enfin pour prendre les petits poissons qui fuyaient sous les eaux. Alors, l'homme vert agitant les vagues, l'enfant, qui avait de l'eau passé le genou, fit un cri, perdit pied et glissa, glissa sous les ondes.

— Mon frère, revenons chez nous, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau ! lui criait sa sœur tout en larmes.

Le petit garçon reparut un moment à la surface pour s'écrier :

— Adieu, ma sœur ! l'homme vert m'étouffe !...

Et l'enfant disparut une seconde fois sous les flots pour ne plus reparaitre.

Un long rire, un rire infernal comme celui des enfers, se mêla aux cris désespérés de la petite sœur, qui vainement implorait du secours sur le rivage tranquille.

Son frère dormait au fond des eaux, la face dans le sable. Il était mort. L'homme vert l'avait étouffé sous les ondes, au bord de la rivière.

Savinien LAPOINTE.

### LES PAROLES D'OR

Ne soyez ni confiant, ni banal, ni empressé, trois écueils. La trop grande confiance diminue le respect, la banalité nous vaut le mépris, le zèle nous rend excellents à exploiter.

La politesse exquise, les belles façons, viennent du cœur et d'un grand sentiment de dignité personnelle; voilà pourquoi, malgré leur éducation quelques nobles ont mauvais ton, tandis que certaines personnes d'extraction bourgeoise ont naturellement bon goût et n'ont plus qu'à prendre quelques leçons pour se donner, sans imitation gauche, d'excellentes manières.

H. DE BALZAC.

### REVUE DES MAGASINS

Le chapeau ! parlons de ces jolis chapeaux tels que les comprend la mode. Mais cette charmante chose se vend son pesant d'or quand on va la chercher dans une des maisons dorées des rues aristocratiques.

Pourquoi payeriez-vous le luxe des lambris somptueux ? Adressez-vous à M<sup>me</sup> Rosa Decotte (rue Meslay, 69), avant qu'elle n'aille à son tour s'établir en plein quartier de l'Opéra. N'imitiez pas les moutons de Panurge qui suivent inconsciemment la foule. Allez où le talent est à son éclosion et profitez de ses premières œuvres qui sont toujours des plus belles. Adressez-vous donc à M<sup>me</sup> Rosa Decotte chez qui vous payerez une trentaine de francs un chapeau qu'on pourrait fort bien vous vendre 100 francs chez une modiste d'une réputation sur le retour, pour peu qu'elle soit princièrement installée dans le quartier de la Madeleine.

De la plus savante coquetterie est le chapeau *Selika* composé par Rosa Decotte. Ce n'est, en apparence qu'un délicieux fouillis de plumes, mais chaque détail est ravissant. Sur le front s'arrondit un bouillonné en faille ciel. Audessus, mince ruban de lophophore d'où s'éclaire une auréole de plumes beige. Sur la tempe retombe, comme pour l'embrasser, une touffe de plumes bleues et beige. Barbes vaporeuses en dentelle crème. Suave au possible, le séraphique chapeau *bébé* en peluche ciel, avec léger tour de tête en tulle ruché sur le front, touffe de satin bleu céleste et fine aigrette dans un fouillis de plumes bleues. Derrière, nœud épanoui et brides flottantes s'agitant comme des ailes.

Pour planter en arrière, ultra-élégante, la timbale en velours tilleul, autour de laquelle serpentent des jarrettières de lophophore superposées.

En écrivant à M<sup>me</sup> Rosa Decotte pour un de ses jolis chapeaux, il est bon de lui envoyer une photographie; suivant l'âge, le teint, la coiffure, la physiologie, elle compose le chapeau qui doit vous aller à ravir.

— La *ceinture Régente* de M<sup>mes</sup> DE VERTUS sœurs résiste au temps qui tue et à la concurrence qui étouffe. C'est toujours et malgré tout le corset aristocratique et hygiénique par excellence. La femme élégante, la jeune fille délicate s'en trouvent toutes deux à merveille et ne s'auraient s'en passer impunément.

C'est que ce gracieux modèle prend la taille et la cambre à faire envie à une Andalouse. Sous sa douce pression, le corps se moule et s'assouplit, sans éprouver la moindre fatigue.

M<sup>mes</sup> de Vertus sœurs n'ont qu'une seule et même coupe; on peut leur demander des *ceintures Régente* en satin ou en coutil: elles seront aussi soigneusement établies les unes que les autres; le prix seul différenciera.

Les mesures à envoyer doivent être prises sur la personne tout habillée; on donne le tour de la taille, le tour de la poitrine, celui des hanches. Ces indications, accompagnées du nom et de l'adresse bien lisiblement écrits, seront envoyées à M<sup>mes</sup> de Vertus sœurs (12, rue Auber) qui y feront le meilleur accueil.



— Au moment où toutes les femmes s'occupent d'organiser leurs toilettes pour la saison d'hiver, nous croyons devoir leur rappeler les avantages sérieux qui leur sont assurés par l'intermédiaire de la maison de commission LASSALLE ET C<sup>ie</sup> (rue de Grammont, 23).

La maison Lassalle, qui fournit la clientèle élégante de la province et de l'étranger, a par ses nombreuses relations la facilité d'établir les toilettes les plus élégantes à un prix bien moins élevé que celui des bonnes maisons de Paris. En même temps, elle se charge généralement de tous les assortiments : chapeaux, coiffures, confections, chaussures, etc. L'harmonie est ainsi complétée dans tous les détails du costume, ce qui est bien précieux pour les personnes éloignées de la capitale qui sont souvent obligées d'écrire à différentes maisons, de renvoyer les objets qui ne conviennent pas, et de subir par suite de nombreuses déceptions.

Le concours de la maison Lassalle évite tous ces ennuis et assure la prompte et parfaite exécution de tout ce qu'on peut souhaiter.

Pour avoir des renseignements plus complets et un aperçu des modes les plus distinguées pour la saison où nous allons entrer, il est important de demander à la maison Lassalle son prospectus d'hiver. C'est un bulletin complet des modes de la bonne compagnie et de la vraie toilette des femmes élégantes.

— M. SEELING, l'agent général en France de la Compagnie *Wheeler et Wilson*, nous a initiée à tous les mystères de construction de son excellente machine à coudre. Mécanisme irréprochable, mouvement doux et facile, élégance et solidité, tout est parfait. On l'a trouvé avant nous, du reste, puisque les jurys des différentes Expositions de produits de l'industrie française et étrangère se sont plu à le proclamer. Les récompenses de premier ordre que la machine *Wheeler et Wilson* a obtenues sont là pour attester le mérite ; le retentissement occasionné dans le commerce par la médaille d'or obtenue, la seule qui ait été décernée aux machines à coudre en 1867, n'est pas encore oublié. Enfin, tout dernièrement à Philadelphie un nouveau succès a mis le dernier sceau à sa légitime réputation.

Des titres aussi incontestables, offrant de si sérieuses garanties, nous font un devoir de rappeler à nos lectrices la précieuse machine qui a été l'objet de tant d'éloges, et d'indiquer les endroits où on peut se la procurer : c'est, à Paris, boulevard Sébastopol, 70, et rue Neuve-des-Petits-Champs, 95. Avoir soin d'envoyer les demandes à M. Henri Seeling.

### SPÉCIALITÉS

Nous recommandons comme un excellent produit l'*Huile de Macassar*, dont le succès ne s'est jamais démenti pendant la longue durée de son existence. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure qu'il rend soyeuse et souple et à laquelle il donne un lustre admirable. L'*Huile de Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles ; enfin cette composition extra-délicate, qui vient directement d'Angleterre, offre encore l'avantage de prévenir la décoloration des cheveux. De pareilles qualités dispensent de tout commentaire en faveur d'un produit aussi rare.

Les personnes qui désirent se la procurer demanderont le *Bowland's Macassar Oil* : à Londres, Hatton Garden, 20 ; — à Paris, chez M<sup>me</sup> veuve Lamar, rue du Quatre-Septembre, 22 (dépôt principal pour la vente en gros) Guerlain, rue de la Paix, 15 ; Hogg, rue Castiglione, 2 ; Roberts, place Vendôme, 23 ; Swann, rue Castiglione, 2 ; C. Fay, rue de la Paix, 9 ; et enfin chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France.

Se bien défier des produits vendus sous le nom de Bowlands. Les flacons de l'*Huile de Macassar* sont recouverts de la signature : A. Bowland and Sons, en encre rouge.

M. D'A.

Les Almanachs pour 1877 ont pris leur essor. La librairie E. PLOU et C<sup>ie</sup> leur a ouvert ses portes et ses fenêtres. L'Almanach est une encyclopédie portative et à bon marché ; il est la joie des familles, et là où aucun livre ne pénètre, l'Almanach trouve un public.

Dans cette grande collection pour 1877, nous signalerons principalement : l'*Annuaire* et les *Almanachs Mathieu (de la Drôme)*, si précieux pour leurs prédictions atmosphériques et leurs excellents calculs sur le rendement des récoltes ; le *Petit Almanach National de la France*, recueil patriotique plein de faits et d'anecdotes ; l'*Almanach des Célébrités contemporaines*, renfermant la galerie des illustrations de nos jours ; l'*Almanach du Savoir-*

*Vivre, l'Almanach-Manuel de la Bonne Cuisine* ; celui des *Dames et des Demoiselles*, le *Prophétique*, le *Parisien*, l'*Astrologique*.

L'*Almanach illustré de la Jeune Mère*, par le docteur BROCHARD, doit désormais se trouver, à la ville comme à la campagne, entre les mains de toutes les jeunes femmes ; nous le recommandons spécialement. Citons encore le vieux *Mathieu Lansberg* ou *Almanach Liégeois* ; le *Charivarique* ; le *Pour Rire*, le *Comique*, illustré par BERTALL et GRÉVIN, etc.

### PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉS

#### GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueilli le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnés, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était senti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté ; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le *Panorama des modes d'automne et d'hiver* que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de quatorze toilettes complètement inédites, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser trois francs en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

#### SOMMAIRE DU 4<sup>e</sup> NUMÉRO D'OCTOBRE 1876

**TEXTE.** — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Correspondance. — Détails de modes. — *La Mère aux chats*, nouvelle, par M. Charles DESLYS. — *L'homme vert*, conte, par M. Savinien LAPOINTE. — Les Paroles d'or. — Revue des magasins et renseignements divers.

**ANNEXES.** — Gravure coloriée n° 1364 E, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de promenade. — Figurine coloriée L. n° 102 (annexe spéciale à l'édition n° 3), dessin de M. NÉRAUDAU : toilette de visite.

Dans le texte : P. n° 339, dessin de M. Jules DAVID : paletot-cuirasse. — G. n° 675, dessin de M. E. THURON : toilette de mariée. — G. n° 693, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de deuil.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



## MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le costume de la femme se divise, selon nous, en trois ordres : toilette de ville, toilette d'intérieur, toilette de soirée. Chacun de ces ordres se divise lui-même en trois genres : le genre simple, le genre élégant, le genre somptueux.

La toilette de soirée comprend la tenue de dîner, de théâtre, de bal.

Dans la toilette d'intérieur, nous plaçons la mise de *petit lever* — de chambre, en un mot, — et la tenue de maîtresse de maison dans toutes les circonstances où elle est appelée à remplir ce rôle.

Enfin, la toilette de ville, qui est précisément le sujet que nous nous proposons de traiter aujourd'hui, s'étend au costume des petites et des grandes sorties, au costume de promenade, de visite et d'église.

Pour les sorties matinales, le bon goût le plus élémentaire indique suffisamment à une femme de ne se vêtir qu'avec la plus grande simplicité. Ni soie, ni velours, ni dentelle, et jamais une forme excentrique ou une couleur voyante. L'après-midi, au contraire, on s'habille avec recherche, choisissant de belles étoffes pour le costume, des mélanges de laine et velours ou de faille et laine, en ayant soin d'observer cette maxime parfaitement juste que nous devons à M. Charles Blanc :

« Il est de bon goût que la partie la plus riche du costume soit précisément celle qu'on montre le moins. »

Précepte très-bien observé par la mode actuelle, du reste, puisque dans les mélanges dont nous venons de parler, les étoffes de velours et celles de soie sont employées pour le jupon, tandis que les lainages constituent la tunique, la polonaise et le paletot. La tenue d'après-midi s'applique également aux courses dans les magasins et aux visites de société. Avec l'institution des réceptions à jour fixe, il est impossible qu'on n'ait pas une amie à visiter tous les jours : aussi organise-t-on ses sorties en conséquence.

Quant à la mise qu'il convient de faire pour l'église, elle est

assez variée et se règle d'après le caractère de la cérémonie pour laquelle on est conviée. Le simple bon sens semble indiquer, par exemple, qu'on ne doit pas s'habiller de la même façon pour une messe d'enterrement que pour une messe de mariage ; nous avons vu cependant commettre cette hérésie tout dernièrement. La cérémonie, il est vrai, était pleine de pompe, l'assistance aussi nombreuse que choisie ; le catafalque, couvert de fleurs, était

entouré de hauts personnages, et la musique militaire alternait ses fanfares éclatantes avec les accords majestueux de l'orgue et les chants de la maîtrise. Mais une toilette presque blanche, accompagnée d'un chapeau garni de roses, au milieu des tentures noires et du deuil général, nous a choquée comme un blasphème. Lorsque ces roses sont venues s'incliner devant la dépouille mortelle, au moment de jeter l'eau bénite, nous ne pouvions en croire nos yeux !

Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons de pareils non-sens ; nous pourrions en citer maint autre exemple, nous nous contenterons d'en signaler un. Trois dames, la mère et ses deux filles, ont assisté, quoiqu'en deuil, à une messe de mariage où nous nous trouvions : rien n'était plus attristant que de voir ces trois longs voiles de crêpe noir faire tache au milieu de jolis chapeaux empanachés, enrubanés et fleuris.

Au résumé, il est aussi ridicule, aussi déplacé même, de paraître gai à côté de gens tristes que de se montrer larmoyant

quand les autres chantent. Conclusion : s'habiller de noir pour assister à un service funèbre ; se faire belle et élégante lorsqu'on est conviée à une bénédiction nuptiale ou à un baptême, puisqu'il est bien entendu que « c'est une fête pour les parents, pour les amis. »

La toilette de quêteuse à l'église est encore une pierre d'achoppement ; mais on peut déterminer la question tout entière par ces mots : il faut plaire beaucoup pour recueillir le plus d'argent possible. Par conséquent, on doit avoir soin de ne mettre que des



P. N. 334. — CHAPEAU Olga.



cloques très-seyantes, tout en fuyant l'excentricité, les couleurs voyantes, le genre tapageur. C'est à cette occasion qu'on arbore la soie et les belles dentelles noires en été, le velours et la fourrure en hiver.

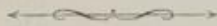
Nous terminerons ces conseils à nos lectrices par une pensée de M. Eugène Chapus : « Le costume exprime tour à tour la richesse, la prétention, la coquetterie, l'austérité, la modestie, c'est-à-dire qu'il a son caractère. » Puis nous décrirons quelques costumes typiques répondant à quelques-unes de ces situations.

Pour sortie matinale, costume en sergé brun. Jupon *ras-terre* (on y revient lentement), garni d'un haut plissé plat. Polonaise entourée d'un galon mohair assorti. Paletot russe en drap bleu marine presque noir, ouvert en biais sur toute la hauteur des devants; une garniture de large tresse noire et de brandebourgs en passementerie, avec de gros boutons fermant le vêtement, dont les bords inférieurs, le col et le bas des manches, sont ornés du même galon. Capote en feutre marron, bordée et garnie de velours brun, avec touffe de plumes sur le côté.

Toilette d'après-midi, promenade ou visite. Jupon à traîne, en faille prune, terminé par un volant plissé à gros plis creux, moitié faille et moitié lainage damassé, et pointillé de soie blanche. Polonaise faite en cette dernière étoffe, de forme princesse devant et sur les côtés, jusque derrière où le dos se sépare en formant une basque au milieu. La polonaise est drapée d'une façon très-plate au bas de la basque; les bords en sont ornés, à cinq centimètres de distance, d'un galon broché soie et laine assorti aux nuances de l'étoffe. Les manches, en faille comme le jupon, sont garnies d'un bracelet formé de ce galon. Des boutons de nacre blanche terminent le costume. Un paletot-cuirasse de même tissu, garni comme la polonaise, complète l'ensemble. Chapeau de peluche prune, à fond mou et passe assez enlevée; dessous, un bandeau de peluche avec une rose thé au milieu d'un nœud; dessus, un drapé de peluche et une grande plume assortie s'enroulant jusque derrière. Des brides en satin crème servent de mentonnières et se nouent à volonté sous le menton ou de côté.

Toilette noire très-élégante, pouvant servir pour fin de deuil. Jupon de faille noire, à traîne, entouré de trois petits volants de 8 centimètres chacun, avec deux volants en plus pour la traîne. Un long tablier en cachemire noir broché de soie grise est coulissé au milieu, puis drapé en plis réguliers fixés sur le milieu du jupon derrière. Une belle frange noire, à pomponnettes de satin gris perle, orne les bords du tablier. Gilet Louis XIV, en faille noire, fermé par des boutons gris. Habit en étoffe semblable au tablier, fermé dans le haut devant, de façon à faire un grand écart sur le gilet et le tablier, qui restent à découvert. Un biais étroit en faille grise suit tous les bords de l'habit, remontant au milieu derrière, avec des boutons gris sur ces derniers bords. Les manches sont en faille noire, ornées d'une draperie de faille grise nouée sur le dessus. Comme chapeau, une toque de plumes noires pointillées de gris; et comme vêtement, une visite de velours noir, doublée de soie grise et garnie de galon marabout en soie noire.

MARY d'AUBERVILLE.



Description des gravures dans le texte.

P. N° 334.

CHAPEAU *Olga*. — La passe est en feutre gris, le fond mou en velours caroubier. Celui-ci est drapé, noué et tordu derrière où l'extrémité va se perdre sous le bord de la passe. Deux plumes grises sont groupées sur le devant de la calotte; le pied de ces plumes est caché sous une boucle d'acier. Bandeau de velours caroubier, avec nœud sur le côté, traversé d'une flèche d'acier.

G. N° 684.

TOILETTES DE DINER. — 1. Costume en velours noir pour les parties sombres, velours rouge broché et franges rouges pour les parties claires. — Jupon à traîne, entouré de volants de faille plissée bordés de rouge, avec tête ruchée. Une coulisse placée dans le haut du jupon ramène l'ampleur derrière. — Tablier encadré de franges et drapé de côté sous des rubans de velours rouge; ceux-ci se réunissent au milieu du jupon en formant un nœud simple couvert de franges. Entre les deux rubans, une large crête de coque velours rouge orne le haut du jupon. — Cuirasse formée de cinq coutures pour le dos et d'un petit côté se rajoutant aux devants. Plissé de velours dans le haut; petit fichu en filet et franges, formant la pointe derrière, noué devant. Les manches, en étoffe brochée, sont garnies de plissés, avec ruches et nœud vers le coude. — Collerette et sous-manche en crêpe lisse festonné.

2. Costume en faille crème pour la robe, et surah de même nuance pour le dessus et les garnitures. — Robe princesse, garnie sur le milieu du corsage de nœuds en surah, et terminée dans le bas devant par trois volants plissés dont le dernier forme tête. La traîne éventail est rajoutée, comme un haut volant, et tient aux devants par les côtés. — Tablier entouré de hautes franges grillées et d'un riche galon de soie broché, drapé à plis remontants et fixé derrière. La poche placée sur le côté est ornée d'un plissé dans le haut, de nœuds de ruban et de galons au milieu, avec franges dans le bas. La tunique, dont les bords sont pareils à ceux du tablier, est drapée à plis fixes au bas du dos de la robe, d'où elle retombe en léger pouff, formant traîne sur le bas de la robe. Un pan de faille plissé, avec bout frangé, tombe sur le côté. Le bas de la manche est entouré en biais d'un parement plissé, coupé de galon broché. — Lingerie de batiste fine et nœud de cravate assorti au reste. — Nœud pareil dans les cheveux et boutons de rose.

G. N° 700.

TOILETTES DE VILLE ET DE RUE. — 1. Costume en vigogne grise et velours prune, composé d'une robe princesse et d'une tunique écharpe. — La robe princesse est formée derrière de trois pointes en velours et de trois pointes en vigogne, lesquelles, réunies et plissées à larges plis plats, se terminent en traîne éventail. Deux des pointes de velours constituent les petits côtés du dos et rejoignent, à l'épaule, une disposition analogue produite par les devants. Deux volants de velours entourent le bas de la robe par devant. — La tunique écharpe est bordée de belles franges pomponnettes en laine grise et soie prune; elle est drapée en trois plis creux et remontants, fixés sur les côtés de la robe pour retomber en larges coquillés derrière. Deux bandes de franges retiennent les parties plates des coquillés, avec de gros boutons de passementerie; une troisième bande de frange relie, à la taille, les deux bandes de velours. Le bas de la manche est orné de trois plis *feuilletés*, fixés à chaque extrémité sur la couture du coude par un bouton et un gland bleu et gris; un ruché de velours complète cette garniture dans le haut. — Lingerie ruchée en nansouck. — Chapeau de velours épinglé gris, à fond mou et passe diadème en velours prune. Plumes grises placées l'une sur le sommet, l'autre dans le bas derrière.

2. *Ulster* en drap havane. — Devants tout droits; dos plissé à plis plats, cousus jusqu'au bas des reins et libres à partir de ce point. Deux bandes de même étoffe maintiennent les plis au-dessous de la taille et plus bas. Ces deux bandes sont fixées chacune par deux boutons placés sur les plis; leurs extrémités forment deux boucles plates à pans flottants. La poche « à la bonne femme » est maintenue sous la tête par une bande de même nature que les précédentes; le bas des manches est orné en biais d'une bande semblable. — Jupon de faille noire, entouré de volants ruchés. — Lingerie en toile et broderie anglaise. — Chapeau *Montenegro*, en feutre gros vert, à large passe relevée d'un côté et fond pointu. Une écharpe en gaze chemillée, de ton assorti, se drape autour de la calotte, formant derrière un nœud d'où s'échappent quelques plumes de coq.

Description de la gravure coloriée n° 1369.

TOILETTES DE SORTIE. — 1. Costume en faille marron uni et lainage de fantaisie broché à dessins bleus sur fond marron. — Jupon à courte traîne, entouré de deux volants ruchés, dont l'un forme la tête. — Polonaise plus courte au milieu devant, où elle est rayée par un plastron de faille; ce



plastron, étroit et garni de boutons bleus, se termine en deux pointes. La première de ces pointes clôt le bas de l'ouverture de la polonaise, qui se ferme un peu de côté par des agrafes posées sous le bord du plastron. (On peut, à volonté, répéter cette disposition de plastron dans le dos du vêtement.) — La polonaise est relevée et drapée par derrière, assez bas; les plis sont fixés par des cordons placés dessous, qui soutiennent le poids de l'étoffe; tous les bords sont entourés de franges assorties. Le bas des manches est coupé par un parement de lainage que retient un nœud de ruban. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de velours noir, à passe enlevée et fond arrondi en pointe. Velours marron disposé en coques sur le côté et dessus, avec branches de laurier rouge dans le haut et le bas derrière. Tour de tête en gaze bleue ruchée et mêmes fleurs en bouton.

2. Costume en faille bleu marine et droguet de laine, dont le fond bave est converti de dessins multicolores. — Jupou à traîne, entouré d'un volant plissé à plis creux et doubles, dont la tête est lisérée de rouge. Par derrière, ce volant est surmonté d'une large bande découpée sur les deux bords en dents longues et très-pointues qui sont bordées de rouge. — Tunique-écharpe drapée à plat d'un côté, avec large nœud formé de plusieurs coques bleues et rouges; de l'autre côté, elle est drapée et ses plis sont tendus dessous par un cordon qui se rattache à l'autre partie. Le milieu de cette tunique-écharpe forme pouff sur une longue pointe de châle de même étoffe, laquelle est rajoutée dessous à poste fixe. Tous les bords de ce vêtement sont garnis de belles franges de laine assorties à toutes les nuances. — Corsage-cuirasse en faille, avec plastron de droguet devant et derrière; les bords sont découpés en longues dents bordées de rouge. Un liséré rouge suit également les bords du plastron et coupe en biais le dessus des manches. Col rabattu en faille bleue, liséré de rouge, et fermé devant par un nœud aux deux couleurs. La manche est composée des mêmes étoffes, faille et droguet, avec un liséré rouge pour les séparer. Parement bleu dans le bas, encadré de lisérés. — Lingerie brodée à jour. — Chapeau de feutre noir, garni dessous d'un bandeau de velours rouge. Velours rouge posé à plat autour de la calotte avec nœuds papillon et ruban bleu de plaçe en place. Plume blanche dans le haut et grande plume semblable retombant derrière en spirale.

#### Patrons tracés annexés au journal.

La feuille de patrons tracés annexée à ce numéro contient les modèles suivants :

1. Paletot, emprunté à la gravure coloriée n° 1364 E, fig. 4 (annexe du 4<sup>e</sup> numéro d'octobre).
2. Paletot-basquine, emprunté à la gravure coloriée n° 1370, figure 2 (annexe du 2<sup>e</sup> numéro de novembre).
3. Tunique, d'après la gravure coloriée n° 1370, fig. 2.
4. Tablier-tuniquette, d'après la gravure G. n° 684, fig. 2, illustration du 1<sup>er</sup> numéro de novembre.
5. Robe *baby*, pour petite fille de neuf ans, d'après la gravure coloriée n° 1364 E, fig. 1.
6. Cuirasse nouvelle, empruntée à la gravure coloriée n° 1369, fig. 2.
7. Capuchon.
8. Chapeau *timbale*.

#### CORRESPONDANCES

M<sup>me</sup> LÉONIE C., à Semur.

Pour petits garçons ou petites filles, jusqu'à cinq ans, la robe anglaise convient également; à celles-ci on tient le plissé servant de jupon derrière un peu plus long. Mais c'est surtout par le chapeau qu'on établit la différence: celui du garçon doit être plus sobre de garnitures que celui de la petite fille.

— M<sup>me</sup> STÉPHANE M., à Nantes.

La pelisse fourrée est toujours à la mode, par cette raison bien simple que c'est le vêtement le plus chaud et le plus commode qu'on puisse désirer. Nous ajouterons seulement que le « genre » ne veut plus de capuchon, mais un large col *Angol* de fourrure sombre, avec bandes assorties sur le bord tout autour.

— M<sup>me</sup> DE L..., à Limoges.

La peluche et la chenille, le satin et le velours, la blonde anglaise et la gaze chenillée, voilà le choix que nous pouvons vous offrir pour les chapeaux de mariage dont vous parlez. Mais si vous voulez plus de précision, voici notre conseil: satin caroubier, plumes et blonde blanches pour la mère; peluche crème, plumes crème et rose thé, pour la jeune épousée à ses visites de noce.

— M<sup>me</sup> SOPHIE P..., à Dijon.

Le renard argenté et doré, le castor argenté sont les fourrures à la mode, et un peu pour cela coûtent très-cher. La marmotte, tout en étant bien portée, est bon marché. Vous ne pouvez mieux choisir pour habit de jeune fille.

— M<sup>lle</sup> MARIE T..., à Bayeux.

Le galon marabout consiste en rubans étroits et courts, qui sont ondulés et très pressés les uns contre les autres. Vous pouvez fort bien en garnir le veston en matelassé dont vous parlez.

#### ÉCHOS DE LA MODE

Une mode ravissante, dont l'initiative est due à la princesse Radziwill :

La mante fourrée avec le capuchon enfouissant la tête dans un duvet seyant au possible au visage. La pèlerine est très-courte et ne dépasse pas la taille; les pans du vêtement se croisent en fichu par devant et vont ensuite se rejoindre très-larges par derrière sur la jupe.

Pour les promenades à la campagne, dans ces temps de froidure et de bise, on ne saurait rien imaginer de plus élégant et de plus confortable.

Le drame donné par M. Louis Davyl à la Porte-Saint-Martin, sous le titre de *Coq-Hardy*, a fait un instant sensation: la preuve en est dans ce fait que la mode s'en est inspirée. On a créé déjà deux chapeaux baptisés du nom de *Coq-Hardy*.

L'un d'eux a la forme d'une toque tout en plumes de coq; on voit distinctement les ailes et la queue de l'animal, et sa tête, crânement surmontée d'une crête d'un rouge vif, donne à l'ensemble de cette coiffure un cachet de mûnerie tout à fait charmant.

Grâce donc à la pièce de M. Davyl, Paris est pourvu d'une mode nouvelle. Il était temps, car, pendant les deux mois qui viennent de s'écouler, Paris était resté sans aucune initiative de ce genre. Quelques femmes s'étaient vues réduites à se coiffer du fez musulman, cette horrible chose qui fit spirituellement dire dans le temps, lorsque les Turcs l'adoptèrent, que ce pays se décivilisait. Nous ne savons si le *Coq-Hardy* tiendra encore longtemps, mais voilà que le fez s'en va.

La mode du patinage à roulettes n'est pas près de s'éteindre. Dans un des plus beaux hôtels de Paris, on installe un *rink* pour lequel on a dû prendre une grande partie du jardin annexé à l'hôtel. Ce *rink* sera placé dans un jardin d'hiver qui fait suite aux salons.

À l'hôtel en question, on donne comme prétexte à ce *rink* le plaisir des enfants; mais vous verrez qu'il fera aussi la joie des parents et qu'on donnera maintenant des soirées de patinage comme on donne chez soi des concerts ou des intermèdes dramatiques.

H. DE M.



## CAUSERIE

On sent que la fin de l'année approche. Les ouvriers de Paris ont commencé, depuis quelque temps déjà, à fabriquer les jouets qui seront donnés, le 1<sup>er</sup> janvier prochain, en étrennes à nos bambins. C'est qu'il est temps de songer à l'exportation, puisque, grâce aux chemins de fer et à la navigation à vapeur, l'industrie des joujoux de Paris est destinée désormais à faire la joie des enfants et à procurer la tranquillité aux parents dans le nouveau monde.

Rien n'est plus intéressant d'ailleurs, rien n'est plus curieux que de voir travailler les milliers d'ouvriers que fait vivre ce commerce. A quoi peuvent servir tous ces débris de porte-monnaie amoncelés dans un coin de l'atelier? A fabriquer les bottines des poupées qui disent papa et maman, et ne coûtent que 500 fr. Il faut surtout admirer les doigts de fée des jeunes ouvrières transformant les détroques des artistes dramatiques de nos théâtres les plus modestes comme les plus grandioses, depuis l'Opéra et le Théâtre-Français jusqu'aux scènes de la banlieue, en pimpantes toilettes de Colombines et en magnifiques costumes de Polichinelles, de Cassandres et d'Arlequins.

Les roues sur lesquelles s'avance majestueusement ce Jeannot-lapin frappant, avec ses pattes transformées en baguettes, sur un timbre sonore, ou sur un étourdissant tambourin, ne sont autre chose que des rondelles de bois découpées dans les porte-huiliers pour faire place aux burettes, pendant que les vieilles boîtes à sardines servent à faire les canons de fusils dernier modèle, que les vieilles gouttières et les toitures hors de service sont employées pour les ménages à treize sous, et que les nombreuses rognures de zinc sont utilisées en Allemagne pour la confection des soldats de Nuremberg.

Les économistes citent souvent la fabrication d'une épingle ou celle d'une aiguille, mettant dix, quinze et même trente ouvriers en mouvement, comme exemple de la division du travail. Eh bien! il est des jouets qui passent dans plus de cent mains avant de pouvoir être mis dans celle de nos bébés.

Certains d'entre eux, comme les ingénieux et délicats instruments de physique amusante, exigent une précision véritablement mathématique; d'autres, comme les singes musiciens et les oiseaux automates, nécessitent tant de travail et de soins, qu'ils ne peuvent être établis qu'au prix de plusieurs centaines de francs.

On n'estime pas, du reste, à moins de 718 millions la valeur des joujoux de toute sorte qui se fabriquent annuellement à Paris. Et voilà pourquoi, pendant que le bruit de la question serbe agace les habitants de l'un et l'autre continent, les inventeurs s'exercent à trouver un jouet qui fasse fureur et réalise enfin leurs espérances de fortune; et les ouvriers parisiens préparent silencieusement les étrennes qui s'étaleront dans les avenues de New-York et dans les bazars de Constantinople, en même temps que sur nos boulevards, le 1<sup>er</sup> janvier 1877.

Si la question des jouets d'enfants est intéressante pour les bébés, en voici une qui ne l'est pas moins pour les grandes personnes. Il s'agit de savoir — et ce n'est pas chose facile — si l'on peut vivre sans la rate?

Ce problème a souvent été posé en médecine. On sait que la rate est un organe dont le rôle actif n'est connu que de date récente. C'est sans doute à cette longue ignorance qu'il faut attribuer les imaginations vulgaires qui font de la rate l'élément du rire ou de la fatigue; de là ces locutions: *se désopiler la rate*, *se fouter la rate*.

Toujours est-il que non-seulement on peut vivre sans rate, mais qu'un très-habile chirurgien, M. Péan, est arrivé à extraire cet organe et à rendre une complète santé à ses malades. Il n'est pas

le premier, d'ailleurs, qui ait réussi dans cette opération. Dès 1836, Quittenbaum, chirurgien de Rostack, réussit à enlever une rate hypertrophiée qui ne pesait pas moins de cinq livres. L'opération se fit à merveille, mais la malade mourut quelques heures après. Ce détail, on le sait, n'empêche pas un chirurgien de se féliciter d'avoir fait manœuvrer son couteau suivant toutes les règles de l'art.

Les malades de M. Péan ne meurent pas; c'est un progrès. Il y a peu de temps, il présentait à l'Académie des sciences une jeune fille de vingt ans et une jeune femme de vingt-quatre ans, pleines de vie et de santé, après avoir subi cette cruelle épreuve. Nous devons ajouter, si nous ne nous trompons, que ce sont là les deux seuls succès de bon aloi que la science ait enregistrés jusqu'ici; nous appelons succès de mauvais aloi, — ou succès malheureux, — celui qui ne respecte pas la vie de la malade.

Nous ne pouvons prononcer ce mot de rate sans nous souvenir d'une réponse épique qu'on nous pardonnera de rappeler dans un sujet aussi sérieux. C'était à l'École de médecine. Un examinateur venait de poser à l'un des candidats, élève de première année, la question suivante:

— Voulez-vous me dire ce qui détermine le gonflement de la rate?

— Monsieur, répondit l'étudiant sans sourciller le moins du monde, c'est le rat!

Nous ne sortirons pas du sujet en citant, après ce spécimen du genre naïf, un mot plus profond et très-fin du regretté Sainte-Claire Deville que la science vient de perdre.

Il causait avec un de nos grands médecins, qui lui vantait les progrès de la science anatomique:

— Sans doute, lui répondit le savant chimiste, vous avez fait du chemin; cependant, vous êtes encore comme les cochers de Paris, qui connaissent bien toutes les rues, mais qui ne savent pas ce qui se passe dans les maisons.

Plus avancés que les cochers et les médecins, les chroniqueurs pénètrent partout et n'ignorent rien de ce qui peut intéresser le public. Nous allons le prouver sur l'heure en rendant compte d'un brillant concert donné, l'autre jeudi, par le savant et sympathique M. Eugène Paz dans son magnifique établissement de gymnastique et d'hydrothérapie de la rue des Martyrs.

L'immense gymnase remis à neuf, élégamment décoré à l'aide des attributs de la gymnastique et splendidement éclairé, contenait une nombreuse société parmi laquelle on remarquait beaucoup de jolies femmes.

Les éminents artistes qui se sont fait entendre ont tous été chaleureusement applaudis. Du reste, pour expliquer l'enthousiasme du public, il suffit de citer les noms de M<sup>lle</sup> Fouquet et Daram, de MM. Ismaël, Melchissédec, Bosquin, Stéphane et Manoury. Un jeune garçon d'une douzaine d'années, nommé Eugène d'Engremont, a joué d'une façon merveilleuse un concerto de Bériot.

Si nous nous sommes plu à parler de ce joli concert, c'est surtout dans la pensée d'appeler l'attention des personnes qui nous lisent sur l'utilité des exercices gymnastiques aussi bien pour les jeunes filles que pour les garçons, — exercices trop longtemps négligés dans notre cher pays et qui n'y ont été guère remis en honneur qu'il y a une quarantaine d'années. Digne continuateur des Amoros et des Trial, M. Eugène Paz, par son intelligence et son patriotisme, a rendu et est appelé à rendre encore de grands services à la nouvelle génération en faisant progresser l'art de fortifier le corps, la gymnastique en un mot.

Au gymnase est jointe une salle d'hydrothérapie très-bien disposée: c'est encore la santé rendue aux malades sous une autre forme.

Ludovic SAUVREUR.



## SOLEIL D'AUTOMNE

Brumes et rosées précèdent maintenant le lever du soleil.

C'est dans un nuage d'encens et d'un lit de diamants que monte le souverain lumineux que presque tous les peuples adorent, à l'origine, comme le dieu du monde.

Je ne sais rien de plus grandiose, en effet, que le spectacle donné, en cette saison, par l'aurore attardée dans les brouillards, puis s'épanouissant largement à l'horizon. On dirait une urne de flamme qui se penche et se vide dans la nue. Mille feux scintillants comme des étincelles s'allument sur la plaine humide et dans les verdure mouillées, et de longs fils d'argent épars sur les gazons semblent la robe de gaze que l'aube a déchirée en s'envolant dans l'azur. On sent déjà qu'il faut un effort à la lumière pour vaincre l'ombre persistante et les premières enveloppes dont l'hiver l'enchaînera bientôt. Elle n'en paraît que plus triomphante et plus victorieuse.

La nature l'attend, d'ailleurs, avec des coquetteries infinies, et a revêtu, pour la recevoir, sa plus éclatante parure. Les bois n'offrent plus l'aspect uniforme des verdure tendres et printanières. Une variété infinie de tons colore leur masse profonde. L'or bruni, la pourpre, les chaudes clartés du bronze s'y mêlent dans un ensemble étrangement harmonieux. Les saules et les bouleaux ont des frissons argentés qui courent sur ce fond magnifique. Tous les grands paysagistes ont particulièrement aimé ce temps de l'année. Notre Théodore Rousseau en fut le poète le plus accompli et en fit l'occasion de chefs-d'œuvre immortels.

Comme tes caresses sont douces, ô soleil d'automne !

Arrivant après les nuits fraîches, tû sembles venir de plus loin que le soleil d'été, comme un ami plus persévérant et plus fidèle. L'inattendu de ta chaleur pénètre plus profondément. Elle étonne et charme comme la gaieté de certains vieillards attardés joyeusement au déclin de la vie. Tu es d'ailleurs un astre de luxe, car tu ne fais plus rien mûrir, soit dit sans reproche, aimable soleil d'automne.

Mais quelle illusion de richesse tu répands sur ton passage ! Tu parais d'autant plus charmant, que tu es plus inutile. C'est un faste à la portée de tous que tu nous apportes sur tes rayons. Tu donnes aux haillons mêmes un certain air de fête, comme le ciel d'Espagne qui trouve des splendeurs pour la misère elle-même.

Combien de temps te garderons-nous encore ? Combien de jours ? Combien d'heures peut-être ? car tu traînes sur tes pas quelque orage, sans doute, dans lequel tu disparaîtras sans retour, parmi les éclairs et les ondées. J'ai donc voulu te saisir au passage pour te faire un compliment reconnaissant, fugitif et doux soleil d'automne !

G. B.-F.

## HYGIEA

Une conception théorique fort étrange va être réalisée de l'autre côté du détroit. Il y a un an, le docteur Richardson, célèbre médecin anglais, a publié dans le *Times* et dans plusieurs journaux médicaux des lettres sur la construction d'une ville où l'on puisse réunir toutes les chances de devenir centenaire, et à laquelle il a donné le nom de *Hygiea*.

Le docteur Richardson a décrit minutieusement toutes les précautions nécessaires pour entretenir immaculée la pureté de l'eau et de l'air, bannir tout courant d'air, toute sensation brusque, tout bruit désagréable, donner assez de chaleur en hiver et de fraîcheur en été; enfin éviter les accidents qui moissonnent tant de vieillards et de valétudinaires. Il n'y aura, dans tout Hygiea, aucune tuile qui puisse se décrocher; les pots de fleurs seront

tous attachés aux fenêtres; les joueurs d'orgue et les mendiants seront poursuivis avec autant de soin que les courants d'air. Quant aux morts, on ne les enterrera que dans les paroisses voisines.

La perspective de prolonger la vie au delà du terme ordinaire a séduit des capitalistes qui viennent d'acheter, sur les bords de Sussex, un vaste territoire destiné à la construction de cette ville modèle.

Un architecte habile, M. Franck E. Thiekle, a été chargé du soin difficile de construire des maisons possédant les innombrables détails imposés par le système de conservation à outrance des locataires.

R. F.

## THÉÂTRES

OPÉRA-COMIQUE. — M<sup>lle</sup> Derval, la fille du sympathique secrétaire du Gymnase, a fait, dans le rôle d'Isabelle du *Pré-aux-Clères*, un début plein de promesses. Elle a plu dès qu'elle a paru, et le succès qui l'a accueillie fait honneur à Duprez, son professeur.

RENAISSANCE. — M. Lecocq tient décidément à rester en permanence dans cette jolie salle : *Kosiki*, opéra comique en trois actes de MM. W. Busnach et Liorat, vaudra certainement à M. Koning une nouvelle série de fructueuses représentations:

*Kosiki* n'est pourtant pas une bonne pièce; s'il fallait lui rendre complète justice, on dirait même qu'elle est médiocre. Mais qu'importe: il ne s'agit ici que de fantaisie, de danses, de musique, de mise en scène; il s'agit surtout de Mlle Zulma Bouffar, et tout cela est réussi. C'est une maîtresse comédienne, qui chante et joue à ravir. A la vérité, M. Lecocq s'est surpassé.

M<sup>lle</sup> Zulma Bouffar est la raison d'être de cette pièce, elle y fait valoir toutes les heureuses intentions des auteurs et sauve les insignifiances de l'œuvre.

GYMNASÉ. — L'heureux auteur d'*Andrette*, M. Ch. de Courcy, vient de donner, en collaboration avec M. Eugène Nus, une pièce qui n'est pas sans mérite, tant s'en faut, mais dont la première partie seulement intéresse et amuse. Il faut voir pourtant cette M<sup>lle</sup> Didier à cause de certains jolis détails, et surtout parce qu'elle est supérieurement jouée par M<sup>lle</sup> Legault, MM. Landrol, Pujol, Saint-Germain et Achard.

FOLIES-DRAMATIQUES. — Depuis la *Fille de M<sup>me</sup> Angot*, ce théâtre semblait brouillé avec le succès. Le raccommodement s'est fait par la joyeuse entremise de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*. Il y a cent représentations dans ce gai trio, qui nous reporte au temps de Louis XV et nous met en présence de la Du Barry et de la Guimard.

M. Lacombe a enguirlandé le petit trumeau de MM. Clairville et Delacour d'une musique alerte et vive, fleurie et légère, où la mélodie s'enroule en spirales d'une souple abondance. Ce qui nous plaît surtout dans cette partition qui révèle un compositeur de race bien française, c'est son élégance soutenue. Le rire y est fin, la gaieté courtoise, une nuance de sensibilité s'y fait jour.

Ajoutons que M<sup>me</sup> Stuart, M<sup>lle</sup> Geliber et M<sup>me</sup> Preilly forment un trio à faire tourner toutes les têtes.

THÉÂTRE-HISTORIQUE. — Grand succès encore pour MM. Dennery et Davyl. Il n'y a pourtant qu'une scène, admirablement jouée par une grande artiste, dans leur drame la *Comtesse de Lérins*. Cette scène est forte et poignante, et M<sup>lle</sup> Fargueil y est admirable; elle y prend un de ces élans qui emportent tout.

A côté de cette grande artiste, la pièce est jouée avec un ensemble qui depuis longtemps manquait au drame.

HOF-FROG.



PLANCHE G. N° 700. - DESCRIPTION, PAGE 530.



TOILETTES DE VILLE ET DE RUE

Modèles de M<sup>me</sup> Marie Bataillon (rue Thérèse, 5).





*J. B. Drey* 1369

*Illegible small text*

*Jules Drey*

*Ad. Goubaud & Fils Ed<sup>rs</sup> Paris*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffes de M<sup>lle</sup> Marie Bataillon, rue Chérese, 5 - Etroffes pour deuil des magasins  
de La Scabiouse, rue de la Paix, 40 - Passementerie et Garnitures de la Maison Vatelot & Comp<sup>te</sup>  
r. Carlsruhe, 59 - Jupons et Couvrures de P de Plument, rue Vivienne, 33.*

Entered at Stationer's Hall







PLANCHE G. N° 684. — DESCRIPTION, PAGE 530.



TOILETTES DE DINER

Modèles de M<sup>me</sup> Morison (rue d'Antin, 44).



## LA MÈRE AUX CHATS

(NOUVELLE. — SUITE.)

Je m'assis donc ; la singulière vieille continua :

— Il faut d'abord que vous le sachiez, monsieur, les chats de Villerville ne sont pas des chats comme les autres chats. On ne songe nullement à leur gîte, à leur nourriture encore moins. Attrapez des souris, et dormez à la grâce de Dieu ! Des chats sauvages, monsieur, de vrais petits léopards. Et des mœurs ! Aussi malgré la famine, la froidure, les batailles et les persécutions de toute espèce, la gent féline se multiplie dans des proportions effrayantes. Ils sont maigres !... Ah ! si je n'étais pas là ! Le premier sur lequel je m'apitoyai, ce fut un certain matou qui semblait en avoir vu des grises. Œil poché, oreille en lambeaux, train de derrière hors de service. Je le recueillis presque mourant, je le soignai, je le remis sur ses pattes. Il commençait même à engraisser, lorsqu'un beau matin il disparut. « Tant mieux ! me disais-je, m'en voici débarrassée ! » Hélas ! non, monsieur. Le soir même, il revint... et pas seul. Il me ramenait un camarade, auquel il avait sans doute vanté le logis, et qu'il se permit de me présenter sans façon. Je voulus tout d'abord chasser l'un et l'autre... mais il gelait à pierre fendre. Je me résignai à attendre jusqu'au lendemain... Imprudente ! Ce second chat, c'était une chatte... Cette chatte, c'était l'épouse du premier chat. Oui... monsieur... le lendemain matin, je trouvais six petits chatons dans mon coffre à bois. La mère et les enfants se portaient bien ; le papa se prélassait fièrement, et semblait me dire merci. Comment renvoyer cette famille ? Les petits, d'ailleurs, étaient si gentils ! Je les élevai donc. Je les adoptai. Ils égayaient ma solitude, ils causaient et jouaient avec moi, ils me faisaient sourire. Et c'est si bon, quand on n'en a plus l'habitude ! Néanmoins, je ne voulais pas les impatroniser chez moi, et sitôt qu'ils eurent grandi, je les donnai dans le voisinage. Mais ils agirent comme monsieur leur père, ils m'amènèrent à leur tour leurs enfants. De plus, ils jàsèrent dans les environs, ils apprirent à tous leurs pareils que la maison était bonne, hospitalière, bien fournie en pâtée, toujours chaude en hiver. Il en résulte que lorsque ces messieurs se trouvent par trop mal chez eux, lorsqu'ils ont par trop à souffrir du froid ou de la faim, lorsque les matous se sentent indisposés, les chattes dans une situation intéressante, ils se disent tout simplement : Allons chez la mère François !

— Mais c'est effrayant ! me récriai-je enfin. Comment... tous les chats du village ?...

— Oh ! non, monsieur... pas tous ; les négligés seulement et les malheureux. Ils ne viennent d'ailleurs que de temps en temps, chacun à son tour ; ils s'entendent pour ne pas être indiscrets. Quant aux petits, sitôt qu'ils peuvent courir tout seuls, ils s'en vont d'eux-mêmes, et parfois sans me dire adieu, ni à moi ni à leur mère, les ingrats ! Hélas ! c'est là l'histoire aussi de nos enfants, à nous autres pauvres femmes ! Il ne faut pas compter sur la reconnaissance des gens, à plus forte raison sur celle des animaux. Je ne leur en veux donc pas, et leur fais bonne mine au retour. Par exemple, défense expresse de monter là-haut ; c'est ma chambre à moi, c'est mon sanctuaire ! Ici, libre entrée, table ouverte. Les voisins m'apportent leurs reliefs, et chaque matin, régulièrement, j'en compose une soupe spéciale pour mes pauvres amis affamés. Ce n'est pas tout : l'hiver, par les rudes temps de neige et de bise, je leur fais du feu, s'il vous plaît ! et pour la nuit tout entière. Ils le savent bien, allez ! et, j'en suis certaine, entre eux, dans leur langage, ils m'appellent aussi la mère aux chats. Ça a tant d'instinct, ces bêtes-là ! ça devine si vite ! Voyez plutôt le dernier venu, votre protégé. Il a le ventre plein maintenant... Le voilà qui s'étire et se poulèche tout à son aise, le voilà qui se couche sur la brique chaude et qui s'endort

en faisant ronron. Ne dirait-on pas qu'il se sent déjà chez lui ?... Pauvre petit... Parisien ! Vous permettez que je le baptise ainsi... n'est-il pas vrai, monsieur ? C'est l'habitude de la maison.

Je m'empressai de donner mon consentement, et durant quelques minutes encore l'entretien continua sur ce ton de plaisanterie. Dire ce qu'il y avait de naïve originalité, de bonhomie touchante dans le babillage de la mère François, ce serait impossible. Je me retirai donc, enchanté d'elle, et me disant :

— Quelle bonne vieille !... Me voilà devenu presque son ami... Ce sera bien le diable si, d'ici à la fin de la saison, je n'ai pas découvert toute la vérité !

V

En dépit de cette assurance quelque peu présomptueuse, des semaines, des mois s'écoulèrent sans que je fusse plus avancé que le premier jour.

J'étais au mieux, cependant, avec la mère François ; je causais souvent avec elle, tantôt par-dessus la haie qui séparait nos deux jardins, tantôt au seuil de sa porte ou dans les fréquentes rencontres que le hasard nous ménageait aux environs.

A mesure que nous devenions plus intimes, les prétextes d'entretien se multipliaient tout naturellement. D'abord, elle me donnait des nouvelles de mon protégé, qui grandissait à vue d'œil et paraissait devoir être un chat de la plus belle espérance. Un peu plus tard, je fus assez heureux pour lui rendre un petit service, je ne sais plus lequel. En revanche, chaque fois qu'elle avait un beau fruit, une fleur curieuse, bien vite elle me les apportait. Je lui prêtai des journaux, des livres. Mais, quant à obtenir une confiance, quant à pénétrer dans la chambre du premier étage, — dans le sanctuaire, — impossible !

Parfois aussi je rencontrais la Guillemainé et sa grimace normande. Elle devinait bien que, moi aussi, j'en étais pour mes frais de curiosité.

Cependant, vers la fin de septembre, il y eut comme un trait de lumière dans cette nuit obstinée. Ce fut à propos d'un incident imprévu.

L'expédition de Crimée venait de finir, et Villerville avait l'honneur de posséder l'un des héros de cette rude guerre, le général... ; je tais à regret son nom. C'était un enfant du peuple qui, comme tant d'autres partis le sac au dos, avait conquis tous ses grades à la pointe de l'épée, et s'en faisait gloire.

Il avait avec lui sa vieille mère, une simple paysanne restée fidèle au costume franc-comtois, et, sans ostentation, tout simplement, il lui donnait le bras pour aller à la promenade, à l'église.

Le premier dimanche où la mère et le fils passèrent ainsi devant notre porte, il y avait là plusieurs amis qui, tous, admirèrent et furent profondément émus, hormis un de ces esprits chagrins qui, même dans un lis, verraient du noir.

— Bah ! fit-il dédaigneusement, c'est de l'orgueil !

Ce ne fut aucun de nous qui lui répondit, ce fut la mère François... qui, elle aussi, se trouvait là, sur le seuil de sa demeure, et que personne encore n'avait remarquée.

— De l'orgueil ! se récria-t-elle avec une exaltation étrange. Oui... Mais du noble et saint orgueil, celui-là ! Oh ! que sa vieille mère doit être heureuse !

Et, comme en proie à une sorte de crise nerveuse, elle éclata en sanglots.

Nous nous empressâmes de la rentrer dans sa maison, de la faire revenir à elle.

— Ce n'est rien, balbutia-t-elle alors d'une voix brisée... Non... rien... je vous remercie, messieurs... mais laissez-moi... je n'en veux pas moins aller à la messe !

Vainement on tenta de s'opposer à son dessein. Elle supplia, elle exigea qu'on lui permit de partir, et, bien qu'à pas chancelants, elle monta vers l'église.



Quelques minutes plus tard, j'y étais aussi, moi, et caché derrière un pilier, je regardais la mère François.

Constamment tournée vers la place qu'occupaient le général et sa mère, elle ne les quittait pas des yeux, et dans son regard tout plein d'une envie aussi pure qu'ardente, dans toute sa personne fiévreusement agitée, il y avait encore ce cri d'un cœur méconnu :

— Oh ! le bon fils !... Oh ! l'heureuse mère !

Il y a des choses qui sont toute une révélation, il y a des instincts qui ne peuvent pas tromper.

— Plus de doute ! me disais-je : l'exil de la mère François, ses chagrins, lui viennent de son fils... et ce fils est un ingrat !

Mais pourquoi ? mais comment ? Je pressentais tout un drame, qui restait encore dans l'ombre.

## VI

Un jour je ne vis personne dans le jardin, je n'entendis aucun bruit dans la maison.

— Serait-elle malade ? pensai-je avec effroi... Serait-elle?...

Tout à coup, sa fenêtre s'ouvrant, elle vint s'accouder au chambranle.

— Eh bien, donc ! mère François, qu'est-ce qu'il y a ?

— Je me suis sentie trop faible aujourd'hui pour descendre, me répondit-elle, et ce soir encore...

— Voulez-vous que j'aie un peu vous tenir compagnie là-haut ?

Quelque chose comme un sourire passa sur son blême visage. Après un silence, elle me fit signe de monter. Je vous laisse à penser si je m'empressai d'obéir.

La fameuse chambre du premier étage était bien telle que la Guillemaine me l'avait décrite : ameublement d'une simplicité presque monastique, ordre parfait, propreté flamande.

Assise sur une chaise basse, la mère François tournait le dos à la fenêtre, au rebord de laquelle, sur un oreiller plus blanc que neige, elle appuyait sa tête à demi renversée en arrière.

Au-dessus de cette pauvre vieille tête, qu'un peintre aurait pu souhaiter comme le modèle d'une sainte Anne à l'agonie, les rideaux s'agitaient au vent du soir sur les pampres d'une vigne déjà bronzée par l'automne.

Dans l'éloignement, par-delà les arbres du verger, on apercevait l'embouchure de la Seine, en ce moment d'un ton grisâtre, et plus haut, à l'extrémité des falaises crayeuses de l'autre rive, les deux phares de la Hève qui s'allumaient au milieu d'un ciel presque violet. Tout cela était calme, silencieux, vaguement triste.

— J'ai bien mal à la tête, me répondit la mère François, tandis que je serrais sa main froide et sèche comme un vieux parchemin ; mais il n'y paraîtra plus demain, vous verrez. Oh ! les femmes de ma trempe ont la vie dure !

— Je l'espère bien ! m'écriai-je. Oh ! oh ! vous irez jusqu'à cent ans.

— Je ne le souhaite pas, fit-elle.

— Mais pourquoi donc ça ?

Elle se contenta de lever les yeux au ciel et de sourire. Que de découragement dans ce sourire-là !

Je m'efforçai de l'égayer un peu, de la faire causer... mais inutilement. La morne atonie dans laquelle elle restait plongée ne semblait pas vouloir du réveil.

Cependant, je ne perdais pas de vue les deux portraits que j'avais bien reconnus dès mon entrée, mais dont je n'osais pas me rapprocher encore.

Je me levai enfin, et marchant çà et là par la chambre :

— Mère François, hasardai-je, vous êtes par trop mystérieuse... voyez-vous bien... avec moi surtout qui suis un ami... un véritable ami... parole d'honneur ! Si je connaissais la véritable cause

de votre mélancolie, je trouverais peut-être quelque bon raisonnement capable de la dissiper?... Qui sait même?... il doit y avoir un moyen de vous refaire une heureuse vieillesse !

Elle ne répondit pas ; m'avait-elle entendu ?

J'étais arrivé à la cheminée, je m'y accoudais maintenant, le regard au niveau des portraits. C'étaient deux miniatures peintes avec assez de talent et dans lesquelles, sans même connaître les originaux, on sentait la ressemblance.

Tout en continuant de parler de choses et d'autres, j'examinais attentivement les traits du vieillard, puis ceux du jeune homme ; je cherchais à deviner leur caractère, leur position sociale, leur histoire.

Le père avait une de ces bonnes figures bourgeoises, un peu éteinte, un peu marquée au coin de la routine et de l'entêtement, mais franche, loyale, avenante. Un honnête homme.

Était-ce par suite de mes soupçons à l'égard du fils ? le second portrait fut loin de m'impressionner aussi favorablement que le premier. Ainsi que le pensait la Guillemaine, un certain air de famille existait cependant entre eux. De plus, ce jeune homme avait été peint à vingt et quelques années tout au plus, à l'âge où le vice et les mauvais sentiments n'ont pas encore gravé sur le visage leur flétrissante empreinte.

Mais il suffisait de voir cet œil en saillie, ce nez presque droit, cette lèvre déjà hautaine, ce menton extraordinairement développé, pour pressentir un naturel égoïste et vaniteux à l'excès, de la sottise et de l'ambition, des instincts despotiques en même temps qu'une extrême faiblesse. Il n'avait rien de repoussant, loin de là ; moins la grandeur et le génie, cette tête rappelait celle de Louis XIV.

Tandis que mon examen se prolongeait ainsi, la mère François demeurait immobile ; elle semblait de plus en plus m'oublier. Je résolus de renouveler l'attaque, et directement cette fois.

— C'est là votre mari... demandai-je tout à coup... votre mari, n'est-ce pas, mère François ?

— Oui... répondit-elle enfin d'une voix lente et comme on parle en un rêve... oui... un bon mari... le meilleur des hommes... Ah !... pourquoi donc m'a-t-il laissée seule ici-bas ? Ce fut là mon premier malheur !

— Allons ! allons ! repris-je en m'armant de courage ; vous n'êtes seule que parce que vous le voulez bien... Il vous reste un fils, car c'est votre fils, ce beau jeune homme-là, n'est-ce pas ?... et s'il vous savait souffrante, il accourrait. Voulez-vous que je lui écrive, à votre fils ?

A ce mot, sur lequel j'avais élevé la voix à dessein, la pauvre vieille se réveilla comme en sursaut, se redressant de toute la hauteur de sa taille :

— Mon fils ! s'écria-t-elle avec une expression déchirante. Qui vous a dit que j'avais un fils ?... Un fils, moi ! ça n'est pas vrai... je n'ai plus de fils... je n'en ai jamais eu, jamais !

Elle était devenue livide, un tremblement convulsif l'agitait, son regard m'effraya. Je m'élançai vers elle et la soutins dans mes bras ; il était temps, elle tombait...

Ce ne fut pas sans peine que je parvins à la calmer, à la rasseoir sur la chaise basse, à reposer sur l'oreiller sa pauvre tête éperdue.

Alors, comme éternuée par cet accès de désespoir, elle redevint complètement immobile, elle se prit à pleurer ainsi qu'un enfant.

Et c'était mon indiscretion, ma maudite curiosité, qui lui avaient fait tant de mal ! Je m'agenouillai devant elle, et, réchauffant dans les miennes ses deux mains glacées, je lui dis :

— Pardon, mère François, pardon !... je vous promets maintenant de respecter votre secret... je ne vous parlerai plus de cela... jamais... je vous le jure !...

Elle se souleva à demi sur le coude, et, me regardant avec l'expression d'un doux reproche :

— A cette condition-là, nous resterons amis, murmura-t-elle.



Mais, je vous en supplie, tenez votre promesse. Il y a des jours où ma pauvre tête est bien faible... Il y a des souvenirs qui tuent !

Quelques minutes plus tard, obéissant à sa prière, je me retirai.

Pauvre mère François ! toute brisée qu'elle était, elle avait voulu m'accompagner jusqu'à la porte de sa chambre, et comme preuve qu'elle ne me gardait pas rancune, au moment où déjà je redescendais l'escalier, elle me rappela pour me tendre la main.

— Non ! me disais-je alors, oh ! non, je ne toucherai plus à ce douloureux passé, à cette mystérieuse blessure qui saigne toujours ! Je ne saurai rien, soit !... Je ne veux rien savoir... mais, comme dit la Guillemaine, je n'en aimerai pas moins la mère François !

Hélas ! je ne me doutais guère qu'à quelques jours de là ce drame allait se dénouer, et d'une façon terrible.

## VII

C'était par une belle matinée de septembre ; je venais de louer une carriole et m'en allais à Trouville.

Au premier détour du chemin, je rencontrai ma vieille voisine qui, pédestrement et dans sa toilette des dimanches, semblait commencer la même excursion.

— Hé ! bonjour, mère François... Est-ce que vous partez pour Trouville, aussi ?

— Oui..., voisin...

— Ça se trouve à merveille. Montez donc avec moi, je vous mène et vous ramène.

Après une courte résistance, elle se décida à accepter la place offerte. Le voyage s'effectua on ne peut plus gaiement.

Rien de plus charmant, d'ailleurs, que cette route qui serpente constamment entre de grandes haies vives, à travers lesquelles on aperçoit, dans de vastes cours plantées de pommiers, de bonnes grosses vaches normandes au regard amical et curieux.

D'un côté, ce sont des collines et des vallons du plus pittoresque effet, une petite Suisse ; de l'autre, de fréquentes échappées sur la mer.

Çà et là, des bouquets de bois ou de riantes chaumières à demi cachées dans le feuillage. Partout de frais ruisseaux qui, tantôt cascading sur les cailloux, tantôt se jouant parmi les herbes, égayent de leur chanson le chemin que parfois ils traversent. Et toute cette admirable nature commençait à revêtir sa belle robe diaprée de l'automne ! Et sous les rayons d'un resplendissant soleil, c'étaient partout de magiques reflets : diamants sur les eaux, émeraudes parmi la verdure, topazes et rubis aux flancs déjà replets des fruits presque mûrs. Jamais on n'avait vu voler plus d'insectes s'enivrant de lumière, jamais on n'avait entendu plus de gazouillements d'oiseaux. Le moyen de ne pas oublier toutes ses tristesses au milieu de ce paradis !...

Aussi la mère François n'était-elle plus la même femme. Elle causait, souriait, s'animait ; elle semblait rajeunie de vingt ans.

Nous arrivâmes donc à Trouville dans les meilleures dispositions du monde.

Il fut convenu que chacun irait à ses petites affaires et que, vers trois heures, on se retrouverait à l'auberge où je laissais le cheval.

J'eus terminé mes visites plus tôt que je ne l'espérais, je fus de retour le premier au rendez-vous.

A cette époque de la saison, à cette heure du jour, Trouville offre le spectacle le plus mouvementé, le plus chatoyant, le plus merveilleux que puisse donner une ville de bains. En attendant, je regardais défilé devant l'hôtel cette joyeuse foule accourue de tous les pays, cette cohue brillante où se parlent toutes les langues. Luxueux équipages, chars à banes babillards, cavalcades de chevaux, cavalcades d'ânes, alertes piétons, couples joyeux, fa-

milles en fête... combien en vois-tu passer dans tes rues, dans tes promenades et sur la plage, ô Trouville, durant ces deux mois, chacun composé de trente dimanches !

J'en étais là de mes réflexions, lorsque, trois heures sonnantes, je vis arriver enfin la mère François.

— Avez-vous terminé toutes vos petites commissions, voisine ?

— Il m'en reste encore une... mais c'est là, presque en face, chez ce pharmacien, pour la Guillemaine dont l'enfant est malade.

— Très-bien ! ne vous gênez pas... je vais faire atteler.

Elle traversait déjà la rue. En ce moment arrivait à toute bride un fringant équipage de fantaisie, conduit par le maître en personne.

La mère François avait juste le temps de passer, mais au cri de gare que jeta le gentleman automédon, elle releva tout à coup la tête, et, chose étrange, resta immobile.

Effrayé de cette imprudence, je me précipitai vers elle, je la saisis vivement, je la contraignis à reculer. Elle s'affaissa dans mes bras en murmurant :

— Lui ! lui ! Mon fils !

Je regardai aussitôt le maître de la voiture, et quelque rapidement qu'il précipitât la course de ses chevaux, je reconnus en lui l'original de l'un des deux portraits.

Le malheureux ! peu s'en était fallu qu'il n'écrasât sa mère !

Peut-être même l'avait-il blessée ! Car elle ne donnait aucun signe de vie, car rien ne me prouvait encore qu'elle n'eût pas été atteinte.

Ainsi qu'il arrive en semblable circonstance, un groupe nombreux s'était rapidement formé, dans lequel chacun gesticulait et parlait à la fois. Aidé de quelques bras obligeants, je transportai la pauvre femme chez le pharmacien.

Il s'empressa de la secourir, et tout d'abord, comme elle restait sans connaissance, de rechercher en quel endroit elle pouvait avoir été frappée. Tout à l'entour, un anxieux et profond silence.

— Rien ! dit enfin la voix dont on attendait l'arrêt. Absolument rien. Sa robe a été à peine effleurée par la roue. La surprise seulement... la terreur.

— Ah ! fit quelqu'un à côté de moi. Ah ! tant mieux... C'eût été horrible !

Je regardai celui qui parlait ainsi, et reconnus Ernest T..., un de nos anciens confrères qui, désertant la littérature, s'était lancé depuis longtemps déjà dans le hasardeux tourbillon de la Bourse.

— Tu connais donc cette femme ? lui demandai-je.

Et comme une certaine hésitation se lisait sur son visage, j'ajoutai :

— Oh ! tu n'as pas besoin de faire le discret avec moi... je sais... je devine... Hormis le nom d'un fils ingrat.

— Eh !... c'est l'un de nos plus fameux boursiers... le baron des Genets !

— Un millionnaire... un baron... Et sa mère ?...

— Chut !...

Nous nous retirâmes à l'écart, et tandis que le pharmacien faisait prendre un cordial à la mère François, Ernest T... poursuivit à voix basse :

— D'abord et d'une, il n'est pas plus baron que toi et moi. L'orgueil, la vanité, les prétentions aristocratiques de madame son épouse et de mademoiselle sa fille, deux grandes dames... comme il y en a tant !

— Mais il est riche, au moins ?

— Oh ! quant à cela, très-riche. Il vient d'acheter ce magnifique château, à deux pas d'ici... près d'un million ! Comme ils vont enrager en retrouvant pour voisine la veuve du bonhomme François Bacherot, le maître maçon du Petit-Montrouge !

— Quoi ! c'était là l'obscur profession du père ?...

— Eh ! mon Dieu ! oui... Mais des écus. La bonne femme abandonna tout à monsieur son fils, afin qu'il pût réaliser ce qu'on



appelle un beau mariage. De ce mariage, la terre des Genets. On signa d'abord Bacherot des Genets... puis B. des Genets... puis enfin, baron, baronne des Genets. Et les flatteurs ont applaudi, moi tout le premier : il me fait gagner de l'argent.

« Mais après cela, comment ne pas rougir de la maman Bacherot, qui s'obstinait à rester fidèle à sa toilette moins que bourgeoise ? On la contraignit bien à porter chapeau, cachemire, etc. Elle était ridicule ainsi. On commença donc par la consigner dans sa chambre, les jours de grand gala. Puis, peu à peu, comme sa chambre avoisinait trop le salon, et que d'ailleurs elle ne se plaignait jamais, on la relégua dans les combles.

« Oh ! ce qu'elle a enduré d'avaries, de misères... ce qu'elle a dû souffrir... c'est incalculable. Le baron et la baronne y mettaient cependant encore quelque retenue, quelque pudeur ; mais leur fille !... mais Athénais ! En voilà un monstre ! Elle n'avait pas dix ans qu'elle dédaignait déjà sa grand'mère et la tenait à distance... comme indigne d'elle. Un jour elle la renia. « C'est ma vieille bonne !... » dit cette petite harpie. Elle allait avoir quinze ans !

« Bref, M<sup>me</sup> Bacherot disparut tout à coup. « Elle s'est retirée dans une de nos terres, » dit le baron à ses anciens amis, mais avec un certain embarras. Oh ! j'en étais bien certain, moi, qu'à bout de patience enfin, à bout de forces et de larmes, elle avait rompu son ban, elle s'était affranchie d'un supplice d'autant plus cruel qu'elle chérissait encore ses bourreaux !

« Mais, chut ! j'ai besoin de M. le baron, et ne veux pas même qu'il puisse soupçonner que j'ai reconnu sa mère... Adieu ! »

A ces mots, Ernest T... me serra furtivement la main, et se perdit dans la foule qui encombraient encore la pharmacie.

Étonné de cette brusque retraite, je me retournai vers la porte qui se refermait au même instant, et je compris.

Le baron des Genets revenait sur ses pas.

## VIII

Pour tout autre que pour moi, la seule émotion qui se lût sur son visage était l'hésitation, l'embarras du gentleman qui, craignant d'avoir occasionné un malheur, s'est imposé le devoir de venir aux informations lui-même.

Quelques mots suffirent pour le rassurer, quant au côté matériel de l'aventure. Restait le danger moral, l'appréhension de se voir démasqué, de s'entendre dire tout à coup : François Bacherot, c'est ta mère !..

Aussi son regard, errant çà et là, questionnait-il tour à tour chacun des visages inconnus qui se trouvaient là. Ce fut à qui lui rendrait son salut, le plus grand nombre avec déférence, les autres pour le moins avec politesse.

Quant à moi, je me tenais à l'écart ; quant à la mère François, elle était toujours évanouie.

— Mais où donc est cette pauvre femme ? osa demander enfin le baron des Genets avec une bonhomie presque souriante.

L'assistance tout entière s'était écartée ; le fils et la mère se trouvaient face à face, après une séparation de dix ans !

M. François Bacherot ressemblait encore à son portrait, mais dans des proportions très-développées. Figurez-vous une sorte de Joseph Prud'homme, au large poitrail, à l'abdomen proéminent, au visage tout boursoufflé de sa prétendue importance. Il était vêtu avec une extrême recherche et tout en nankin.

Ce n'était pourtant qu'un sot, ce ne devait pas être un méchant homme. A la vue de celle qu'il avait sans doute promis de ne pas reconnaître tout haut... à l'aspect de ce blême et maigre visage si profondément altéré par le chagrin, un remords soudain s'éveilla dans son cœur. Il rougit et pâlit tour à tour, il eut comme un premier mouvement pour s'élançer vers la pauvre femme, pour tomber à ses genoux, pour lui demander pardon.

Mais non... tous les regards étaient fixés sur lui... L'orgueil fut le plus fort.

Il détourna donc la tête, et tout en cherchant son portefeuille afin de se donner une contenance :

— Messieurs, demanda-t-il, quelqu'un de vous connaît-il... cette personne ?

Je m'avançai, je répondis :

— Cette personne... se nomme M<sup>me</sup> François. Elle habite Villerville, et, dès qu'elle sera en état de remonter en voiture avec moi, je compte l'y reconduire.

— Ah ! c'est donc vous qui l'avez amenée ici ?

— Oui, monsieur.

Ses regards n'avaient pas quitté les miens, comme s'il se fût efforcé d'y lire si je ne soupçonnais pas la vérité.

Contraint de baisser enfin les yeux, mais sans cesser pour cela de m'épier en dessous, il inscrivit sur son carnet le renseignement que je venais de lui donner.

— Villerville... M<sup>me</sup> François... très-bien ! disait-il en même temps. Je lui dois une indemnité, elle l'aura... mais en attendant, je vous serais infiniment obligé, monsieur, de vouloir bien lui faire accepter ceci.

Il me présentait un billet de banque.

Je refusai du geste, et répondis :

— M<sup>me</sup> François n'en est pas encore réduite à recevoir l'aumône, monsieur... c'est une âme fière !...

Cette fois il n'osa pas soutenir mon regard, et s'empressa de battre en retraite.

Malheureusement pour lui, la pauvre femme commençait à reprendre ses sens. Instinct du cœur ou vision réelle, elle entra ouvrit les yeux, elle souleva ses deux mains tremblantes, elle murmura vaguement un nom que moi seul je pus comprendre.

Déjà le baron des Genets s'était enfui.

Sa vieille mère retomba dans un autre évanouissement, encore plus profond que le premier.

Et lorsque une heure plus tard elle revint décidément à la vie, lorsqu'elle me retrouva seule auprès d'elle, ses yeux cherchèrent à l'entour, puis se fixèrent enfin sur moi avec une indéfinissable expression de curiosité, tout à la fois suppliante et craintive.

— Ami, questionna-t-elle enfin, est-ce qu'il n'est venu personne ici ?

— Si fait... beaucoup de monde... des matelots, des gens du voisinage, des baigneurs...

— Des baigneurs... Ah !... Mais celui qui a failli m'écraser... celui qui conduisait la voiture...

Avouer la vérité, c'était lui porter un coup cruel encore.

— Non, répondis-je, non, mère François... on ne l'a pas revu, celui-là.

— Ah ! fit-elle tristement, c'était donc un rêve ?...

Charles DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

## AVIS IMPORTANT

Nous avons l'honneur d'informer nos Abonnées qu'à partir du 5 décembre prochain, nos bureaux seront transférés rue Richelieu, 68 (entrée : 3, rue du Quatre-Septembre). C'est là que devront alors nous être adressées les demandes d'abonnement ou de patrons, les envois d'argent et, en général, toutes les communications qu'on aura à nous faire tenir.



## REVUE DES MAGASINS

Nous sommes arrivés à l'une des époques de l'année où malheureusement le costume noir devient une chose forcée pour bien des personnes.

A cette occasion, nous appellerons l'attention de nos lectrices sur la *Scabiouse*, qui est une maison spéciale pour deuil et à laquelle on peut s'adresser en toute confiance, le cas échéant. On ne saurait pas soi-même quel genre de deuil convient pour telle ou telle parenté, que la maison vous renseignerait à merveille.

Les étoffes de deuil de la *Scabiouse* sont toutes de premier ordre, quelle qu'en soit la qualité : on y trouve le plus grand choix, depuis le simple sergé jusqu'au cachemire des Indes le plus fin, en passant — pour ce qui est de la laine — par toutes les nouveautés noires qui soient connues; ses assortiments ne laissent pas davantage à désirer dans la soierie. Il arrive presque toujours, en commandant un deuil à la *Scabiouse*, qu'on lui fait faire également celui des bonnes, femmes de chambre et cuisinières; on voit par ce seul détail combien les prix de cette maison sont modérés.

Quant aux façons et à la coupe des robes et confections de cette maison, de ses chapeaux et de ses coiffures, nos lectrices ont pu s'en faire une idée à la vue de certaines gravures noires publiées par le journal et qui en reproduisaient les modèles.

Lorsqu'on veut un costume, il faut désigner d'abord l'étoffe, — à moins qu'on ne s'en rapporte entièrement au goût et au tact de la maison, — puis envoyer un corsage allant bien, en ajoutant le prix minimum et maximum qu'on veut y mettre. Le tout doit être adressé rue de la Paix, 10.

— Rien n'est plus joli, vraiment, comme garniture de jupon et de robe, que le volant plissé; c'est une de ces dispositions dont on ne se lasse jamais. Mais comme toute chose en ce monde offre un bon et un mauvais côté, le plissé présente une certaine difficulté comme travail et demande surtout un temps infini à celle qui le prépare.

Ces différentes considérations nous amènent naturellement à féliciter la maison VATELOT ET C<sup>e</sup> de son heureuse innovation des plissés en faille noire tout préparés. Nous en avons maintes fois parlé; mais, la mode ne se lassant pas de favoriser les plissés, nous ne pouvons mieux faire que d'insister sur la facilité de se les procurer.

Les imitations Chantilly de la maison Vatelot lui ont valu d'importantes commandes. Cette dentelle est très-bien faite et par cela même rend de grands services, soit qu'on l'emploie seule et ruchée en marabout, soit qu'on la mélange aux garnitures vrai Chantilly; dans ce cas, on la place aux endroits sacrifiés, pour ménager l'autre.

Mais ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que la maison Vatelot est avant tout une spécialité importante de passementerie et fournitures en gros et demi-gros de tout ce qui concerne le travail de la couturière proprement dite. Il y a donc pour celle-ci un avantage énorme à s'adresser rue Turbigo, 59, soit pour la mercerie, toute de première qualité, soit pour la doublure et les faux ourlets pour lesquels on trouve une étoffe spéciale.

Pour n'importe quel galon simple ou riche, brodé ou non brodé, à our, en chenille, perlé, etc.; pour des franges, des boutons, de toute nature, il suffit d'envoyer un échantillon avec la commande : la maison Vatelot se charge de tout et expédie dans le plus bref délai.

— Décidément la maison de PLUMENT est infatigable; de recherches en recherches, et de progrès en progrès, la voici qui nous offre, sous le nom de *jarretelles hygiéniques*, un nouveau système de jarretières.

Avec l'heureuse innovation de la maison de Plument, le bas des dames sera tendu par un joli cordon de soie relié à une ceinture de même nature. — La belle invention! vont s'écrier quelques lectrices; quand j'étais petite, maman attachait toujours mes bas de cette façon. — Oui, sans doute, l'idée est la même, mais bien perfectionnée, comme nous allons le prouver.

Les jarretelles hygiéniques consistent en une ceinture très-forte et satinée, se crochant solidement à la taille; deux rubans de même nature en descendant, et chacune de leurs extrémités se termine par une pince plate, qui se fixe fortement au bord du bas. Un système de boucles permet d'allonger ou de resserrer le ruban, ce qui donne le moyen de tendre plus ou moins le bas.

Toute femme élégante voudra porter ces jarretelles hygiéniques : elle évitera ainsi les inconvénients des jarretières ordinaires, dont le moindre est d'arrêter parfois la circulation du sang. Cet auxiliaire précieux de la toilette intime coûte : 3 fr. en coton, 5 et 6 fr. en soie.

Le gentil lacet hygiénique, cordon rond en caoutchouc recouvert de soie blanche, que la maison de Plument a lancé il y a quelques mois, a déjà

fait son tour du monde, et maintenant qu'il est connu et apprécié, on ne veut plus d'autre lacet pour le corset. En dehors des jupons, tournures, ceintures et corsets, voilà donc deux objets, les *jarretelles hygiéniques* et le *lacet hygiénique*, devenus parties intégrantes et de première nécessité pour toute femme soucieuse des menus soins de sa toilette.

S'adresser comme d'habitude à M. P. de Plument, rue Vivienne, 33.

## PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueilli le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnées, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était ressenti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le **Panorama des modes d'automne et d'hiver** que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de **quatorze toilettes complètement inédites**, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

SOMMAIRE DU 1<sup>er</sup> N<sup>o</sup> DE NOVEMBRE 1876.

**TEXTE.** — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Correspondance. — Echos de la mode, par H. DE M. — Causerie, par Ludovic SAUVEUR. — Soleil d'automne, par G. B.-F. — Hygiène, par R. F. — Théâtres, par HOR-FROG. — *La Mère aux chats*, nouvelle, par M. Charles DESLYS. — Revue des magasins et renseignements divers.

**ANNEXES.** — Gravure coloriée n<sup>o</sup> 1369, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de sortie. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. n<sup>o</sup> 334, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau *Olga*. — G. n<sup>o</sup> 684, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de diapr. — G. n<sup>o</sup> 700, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de ville et de rue.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



## MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les COUTURIÈRES avaient rêvé tant de « collant » pour leurs toilettes qu'elles ont commencé par tendre les robes avec des cordons afin d'en rejeter l'ampleur derrière. Mais comme les jupons s'écartaient au-dessous des attaches, elles ont inventé les coulisses resserrant les sous-jupes vers le milieu de la traine; puis elles ont appliqué le même système aux robes, reliant les deux coulisses par des cordons, ce qui était déjà un supplice. Malgré tout cet attirail, les couturières ne dormaient qu'à moitié, occupées qu'elles étaient à chercher un martyre plus complet pour les dames. Enfin, la chose a été découverte sous la forme d'un élastique très-dur, que l'on fixe d'un genou à l'autre au moyen des jarretières, ce qui ne permet plus le moindre écart. Ce sont les couturières qui sont heureuses..... mais quelle gêne pour leurs clientes! Les jupons, il est vrai, conservent toute l'intégrité de leurs draperies, et la robe fourreau a pu venir au monde!

Ce modèle, autour duquel on a fait assez de bruit, n'est autre chose qu'une robe princesse fort collante du buste, à la façon de la cuirasse, ondulante seulement vers la traine. Nous n'en avons pas encore parlé, parce qu'il n'entre point dans nos idées de prôner ce qui nous semble de mauvais goût; la robe fourreau nous paraissant inconvenante, nous jugions qu'il serait toujours assez tôt de nous en occuper. Donc, si nous nous sommes ravisés aujourd'hui, c'est surtout pour la critiquer.

Nous préférons recommander aux femmes élégantes le beau paletot russe en loutre, entouré de larges bandes de castor argenté; sa doublure de satin, toute capitonnée, en fait le vêtement le plus riche qu'il soit possible de porter en hiver.

Une idée à laquelle nous applaudissons, c'est pour les grandes maisons de couture d'avoir attaché à leur personnel un coupeur exclusivement employé pour tailler les costumes d'amazone, les paletots, ulsters, etc., — tous les vêtements, en un mot, qui affectent le caractère un peu masculin de ce genre de modes,

exigent une coupe irréprochable, et pour lesquelles la main d'une femme n'a pas l'assurance voulue.

Quand on adopte un genre on ne saurait trop en prendre... Ainsi raisonnent sans doute les LINGÈRES. Lorsque la dentelle torchon a paru, ces dames

en ont d'abord fait fi; ce n'est qu'après avoir vu les couturières en tirer un excellent parti, comme garniture de robes, qu'elles ont pensé pouvoir l'utiliser à leur tour. Aujourd'hui, linge de ménage, linge de corps et lingerie, tout invariablement se montre orné de la dentelle susdite. Il est vrai que, depuis le début de cette dentelle nouvellement née, sa beauté s'est considérablement accrue. A cette heure, il y a des dentelles torchon d'une finesse égale à celle de la plus belle valenciennes.

Pour les jupons de basin et de calicot, on emploie la dentelle torchon épaisse; les chemises de nuit, au contraire, les camisoles, les bonnets de nuit, — il y a des femmes qui ne peuvent s'en passer! — la chemise de jour, le pantalon, le dessus de corset, etc., veulent une dentelle plus fine. Quant à la lingerie (cols, bonnets et manchettes), on ne peut utiliser cette garniture que si elle mérite réellement son nom de dentelle.

La valenciennes continue à l'emporter en élégance pour les garnitures de trousseau; on lui adjoint parfois le plissé de batiste ou nansouk, ce qui est d'un effet plus riche.

Décidément le foulard entre dans toutes les combinaisons de lingerie; on place, du reste, ce tissu à côté de la flanelle, en lui reconnaissant le même principe hygiénique. De là vient sans doute, — et coquetterie à part, — que l'on fait, depuis quelques années, des chemises de jour, des chemises de nuit, des pantalons et des jupons de dessous en foulard. La chose est jolie lorsque les tons choisis sont doux; le blanc, le crème, le bleu et le



P. N° 338. — CHAPEAU Parisien.

Modèle de la maison Mélanie Percheron (rue de la Paix, 24).



rose très-pâles, nous semblent les seules nuances admissibles. Les garnitures employées sont des volants plissés de même étoffe, ornés de petite valenciennes aux deux bords.

Le chapeau blanc, qu'on avait à peu près abandonné, est maintenant consacré de nouveau par la mode. On le porte pour les cérémonies religieuses et le soir au théâtre; ce qui prouve une fois de plus que les extrêmes se touchent plus souvent qu'on ne le pense. La MODISTE doit donc s'occuper spécialement de cette coiffure et elle n'y manque pas; si sa maison est bien achalandée, les chapeaux blancs se montrent orgueilleusement au milieu de la galerie des nouveaux modèles de la saison. Un des plus jolis spécimens que nous ayons vus était en peluche blanche; le fond mou, la passe petite et plate, baissée à la Marie-Stuart. Une bande de plumes blanches bordait celle-ci; sur le côté, émergeant d'un nid de gaze chenillée, une touffe de plumes onduleuses. Des barbes mentonnières en gaze chenillée fermaient le chapeau.

Cette gaze chenillée étant une des nouveautés de la saison, nous en devons la description à nos lectrices: c'est un tissu très-moussueux et fin, à rayures de chenille, que l'on trouve en toute nuance; on l'emploie pour garnir les chapeaux, les coiffures, et l'on en fait aussi de délicieuses cravates. — Le turban, toujours à la mode, se fait avec cette gaze chenillée; il a même, ainsi composé, une couleur orientale bien plus prononcée qu'avec le tulle. Pour que nos nouvelles abonnées ne se trompent pas sur le mot turban, nous répéterons l'explication déjà donnée il y a deux mois environ: on nomme ainsi la disposition d'une écharpe de tulle ou gaze qu'on drape autour d'un chapeau, la croisant derrière et ramenant ensuite les deux bouts, de manière à ce qu'ils fassent l'office de mentonnières devant.

Passant d'un extrême à l'autre, nous constaterons que le chapeau de velours noir conserve sa suprématie d'élégance sévère. Lorsqu'il accompagne un costume de velours noir, nous ne savons point d'ensemble de toilette qui ait plus grand air. Mais pour que ce chapeau soit bien *lucé*, nous ne l'admettons que tout en velours, garnitures et brides; du jais et des plumes, seulement pour rompre la monotonie et faire ressortir le ton du noir aux reflets bleuâtres.

Entre ces deux sommités de la coiffure, le chapeau blanc et le chapeau de velours noir, il y a une multitude de classifications de chapeaux d'étoffe et de chapeaux de feutre. Parmi ces derniers, nous signalerons les feutres gris comme une bonne moyenne d'élégance convenant à tous les âges.

« Que votre chevelure ne soit jamais en désordre: c'est surtout la propreté qui nous plaît. Vos grâces dépendent de vos mains; mais il est bien des manières d'en varier la forme; que chacune consulte avant tout son miroir. Un visage allongé demande des cheveux simplement séparés sur le front: c'était la coiffure de Laodamie. Un nœud léger sur le sommet de la tête et qui laisse les oreilles découvertes sied mieux aux figures arrondies. Celle-ci laissera tomber ses cheveux sur l'une et l'autre épaule, comme Apollon lorsqu'il porte sa lyre; cette autre en relèvera les tresses, à la manière de Diane lorsqu'elle poursuit les bêtes fauves. L'une nous charme par les boucles flottantes de sa chevelure, l'autre par une coiffure serrée et aplatie sur les tempes. L'une se plaît à orner ses cheveux d'une écaille brillante, l'autre à donner aux siens les ondulations des flots. On compterait les glands d'un chêne touffu, les abeilles de l'Hybla, les bêtes qui peuplent les Alpes, plutôt que les parures et les modes nouvelles que chaque jour voit éclore. Il est beaucoup de femmes auxquelles sied une coiffure en apparence négligée: on la croirait d'hier;

elle vient d'être ajustée à l'instant même. L'art doit imiter le hasard. »

Cette traduction des vers d'Ovide sur la coiffure devrait suffire à celles de nos lectrices qui nous interrogent à ce propos, mais elles n'y trouveraient pas sans doute la réponse directe qu'elles attendent de nous. Voici donc ce que nous avons pu recueillir de mieux à ce sujet: — Le bandeau plat sur le front avec la raie un peu de côté; puis tous les cheveux tordus derrière en un gros nœud formant deux belles coques (vraies ou fausses). Une torsade de cheveux supplémentaire, dont les extrémités sont réunies et fixées près du nœud, forme le catogan, et complète ce genre de coiffure qu'on peut facilement exécuter soi-même.

Voici une autre manière: on sépare les cheveux en trois parties, une pour les bandeaux, une pour le haut de la tête derrière, une pour le bas. On ondule les mèches de la raie frontale, des côtés et du bas, ce qui augmente beaucoup le volume des cheveux. Après avoir fait les bandeaux, on les fixe aux cheveux préalablement noués derrière; ce point constitue le centre d'action autour duquel viennent rayonner une infinité de coques. Celles-ci, légèrement crépées, sont épinglées en tous sens, les unes près des autres. Quant à la forme à donner, elle est, en raison du caractère de la figure, ovale ou ronde, mais jamais trop élevée, ni tombante.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 338.

CHAPEAU *Parisien*. — Feutre gris foncé, de forme timbale. Écharpe en soie brochée, de nuance caroubier, autour de la calotte; cette écharpe, fixée en bas par une boucle d'acier, est drapée dans le haut de manière à former des coques et un chou. Grosse chenille caroubier bordant la passe. Tour de tête en tulle blanc ruché et mentonnières de même étoffe que l'écharpe.

G. N° 679.

MODÈLES DE CHAPEAUX ET BONNETS. — 1. Bonnet *monté*, composé d'une calotte en gros tulle noir, recouvert en colimaçon de ruches en surah prune, doublées de ruban de gaze rose; la dernière ruche repose sur une blonde blanche qui fait tour de tête. Une plume grise orne le sommet du bonnet; le pied en est caché par une rose entourée de feuillage; même fleur au-dessous de la plume, avec boucle de ruban prune à bout tombant.

2. Bonnet-coiffure. Chou de dentelle blanche pour le dessus de la tête, avec un groupe de coques en velours gros bleu au milieu; une rose thé avec feuillage est posée en avant des coques. Deux barbes de dentelle partent du chou pour se réunir derrière avec des nœuds de velours bleu à bouts pendants.

3. Nœud de coiffure, pour bonnet ou chapeau, en tulle et blonde plissés ensemble. Un nœud de ruban rose à boucles grimpantes et tombantes complète le tout.

4. Chapeau *Cloche*, en feutre de soie noire. Ruban de surah rouge disposé sur le côté en coques serrées par un anneau de perles noires dites *clair de lune*. Deux bouts de ruban pareil se drapent autour de la calotte, pour pendre derrière, en passant à travers deux boucles de même nature que la précédente. La passe est doublée de même soie rouge, avec un bandeau de feuillage en velours noir.

5. Chapeau de castor gris, orné de coques de velours violet foncé. Un groupe de chrysanthèmes s'appuie sur des coques plates de même étoffe. Le reste de la calotte est entouré d'un velours violet qui forme des boucles plates et tombantes; un groupe de chrysanthèmes fixe le pied de ces boucles. Mêmes fleurs sur le bandeau de velours violet faisant tour de tête.

Voir les descriptions des autres gravures et annexes à la page 551.





*Jules Davin*

1370

*Honoré*

*Ad. Goubaud & Fils Ed<sup>rs</sup> Paris*

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

*Robes et Passementerie* A. la Ville de Lyon, Chaussée d'Antin, 6.

*Corssets de* P. de Plument, s. Vivienne, 33. *Parfumerie* Oriza de L. Legrand, s. P. Honoré, 207.

*Machines à coudre* de H. Seeling, B. Sébastopol, 70, et rue N. des Petits Champs, 57.

*Magasin et Stationers* Gall



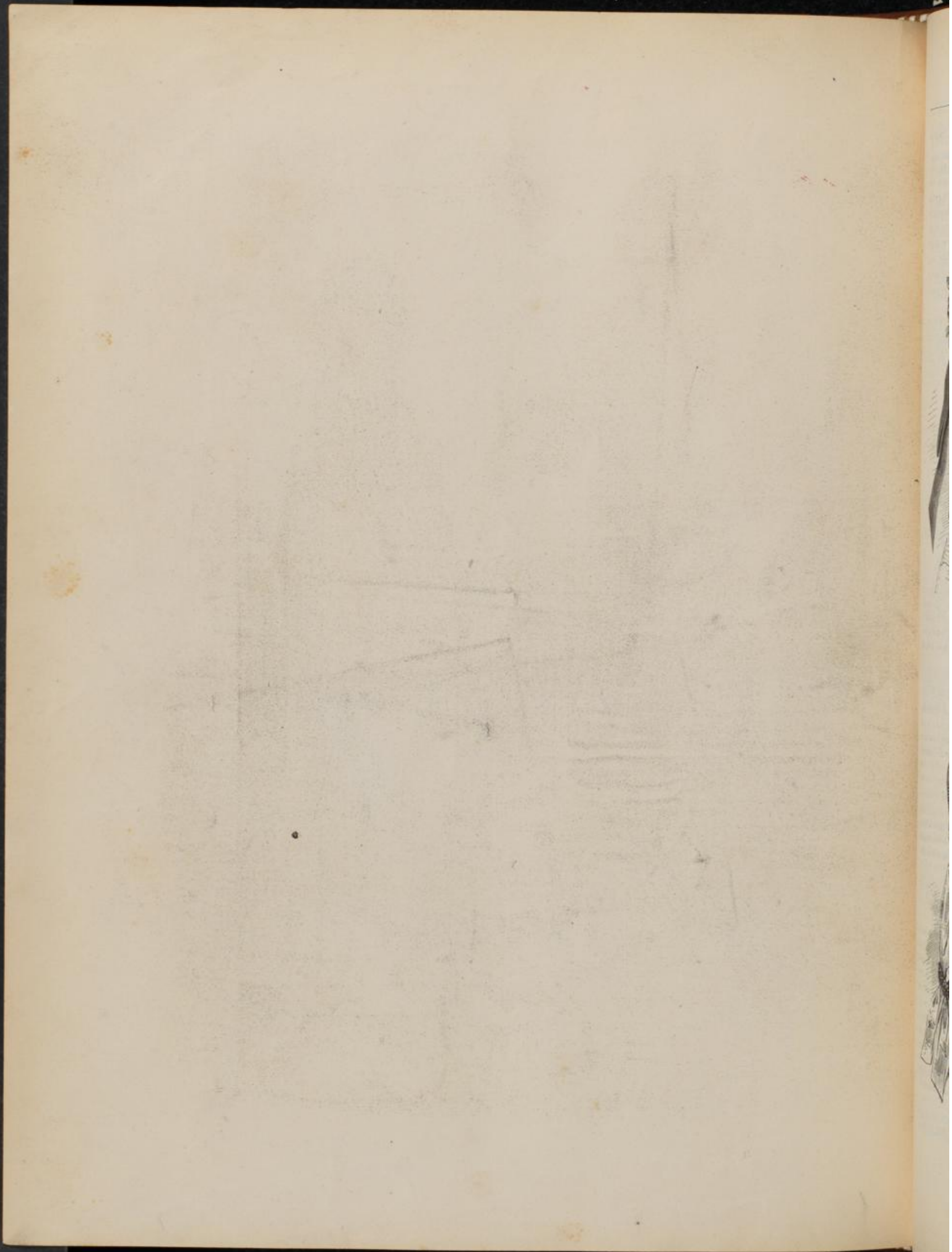




PLANCHE G. N° 679. -- DESCRIPTION, PAGE 542.



MODÈLES DE CHAPEAUX, BONNETS, DÉTAILS DE MODES.



## LA LIBERTÉ D'ÊTRE JOLIE

Les chroniqueurs n'en font jamais d'autres! En voici un qui a imaginé de mettre en présence la politique et la mode, pour la plus grande gloire de la République et de la beauté des femmes. La thèse qu'il soutient vaut la peine d'être placée sous les yeux de nos lectrices, intéressées à tout savoir sur ce sujet; nous pourrions leur dire ce que nous en pensons, mais nous tenons à ne point être soupçonnés de vouloir nous occuper ici de ce qui ne nous regarde pas. Nous leur livrons une source de réflexions; qu'elles y puisent sans scrupule et en tirent elles-mêmes la conclusion qu'elles jugeront la meilleure.

R. H.

« Quelqu'un vient de me dire en confidence que cet hiver les femmes porteraient encore les robes-fourreaux, et même plus étroites et plus ajustées que l'an passé, et je m'empresse de vous faire part de cette grande nouvelle. On ne m'a pas formellement recommandé le secret...

» Donc, on continuera à porter les corsages-fourreaux et les jupes plates, et, pour assurer cette aimable platitude, la double jupe est désormais proscrite. Ce sera le triomphe des tailles de nymphes, des hanches mythologiques, l'ère vraiment glorieuse de la perfection du maintien et de la démarche hardie et chaste, au sillage harmonieux et vainqueur... A ce propos, il faut que je dise une vérité, une vérité incontestable, une vérité éminemment utile : c'est que, sous la République, les femmes sont plus jolies que sous n'importe quel régime.

» Et ceci n'est point un paradoxe éclos dans l'hallucination d'un délire démagogique, c'est une vérité solide et démontrable par les seules lumières de l'expérience et du bon sens. Je dis, et je le prouve, qu'au nombre des libertés que la République nous apporte, il y en a une, plus rare qu'on ne le pense : la liberté pour les femmes d'être jolies ou, tout au moins, le droit de ne point s'enlaidir. Niera-t-on que la parure, le goût dans les ajustements, le choix des formes et des couleurs, soient indifférents pour donner tout son prix à la beauté des femmes, pour animer et rehausser leurs grâces? La robe légère d'une entière blancheur, qui fait soupirer les ténors, n'a rien de commun avec « la nature qui toujours embellit la beauté. » C'est l'invention d'une coquetterie raffinée, soumise, comme les plus riches atours, à l'empire de la mode. Eh bien! depuis cinq ans, depuis que la République existe, tout le monde en est frappé, personne ne le conteste : la mode est singulièrement attrayante et avantageuse pour les jolies femmes et même pour les autres, et malgré le mirage trompeur qui colore dans nos souvenirs les impressions des années écoulées, les juges les plus rogués, les esprits les plus atrabilaires sont obligés de convenir que jamais la mode n'a été plus aimable, ses évolutions plus charmantes, ses caprices plus piquants, ses folies plus décentes.

» A qui devons-nous ces bienfaits? A la République, qui rend au libre choix des jolies femmes et des femmes de goût le gouvernement de la mode et l'administration générale du chiffon, — qui les délivre de l'esprit d'imitation servile, si souvent désastreux, que le « bon ton » commande, — qui les soustrait au favoritisme et à la tyrannie des cours, aussi funeste dans le domaine du goût et de la mode que dans le domaine de la politique. Avec la République, plus de candidatures officielles ou officieuses pour la forme des chapeaux et la couleur des cheveux et des rubans plus de patronage, ou plutôt plus de *patron* imposé pour telle ou telle pièce de l'armure féminine. Quand vous voyez dans un pays quelque mode disgracieuse ou ridicule, qui fait honte au goût public, qui détonne comme une fausse note, cherchez la cour : c'est là qu'est la source du mal. C'est là qu'est la femme rousse

qui roussit toutes les chevelures du pays; c'est là que sont les épaules maigres qui font calfeutrer les belles épaules; c'est là que se cachent les vilains pieds, qui inventent l'affreuse crinoline. En vain le goût proteste et s'insurge. L'esprit d'adulation est plus fort et courbe toutes les résistances.

» Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, cela s'est ainsi passé, et de graves historiens nous racontent que les courtisans d'Alexandre-le-Grand se faisaient un devoir d'imiter leur maître en penchant la tête à gauche, et que plus tard, le hideux Caracalla ayant adopté le port de tête du héros de Macédoine, ses courtisans à leur tour se fatiguaient à singer le torticolis du monstre. Que de modistes depuis, que de tailleurs ont infligé à leurs victimes le torticolis de Caracalla!

» Mais ces temps affreux sont bien loin! L'empire de la mode aujourd'hui appartient aux plus belles et aux plus ingénieuses, et voilà pourquoi les femmes sont, sous la République, plus jolies que sous la monarchie. C'est ce qu'il fallait démontrer, et l'auteur ne redoute pas la contradiction.

» PAUL ÉMILE. »

## LES LETTRES DE BALZAC

Nous venons de parcourir la *Correspondance de Balzac* tout récemment publiée, et nous regrettons de ne pouvoir donner qu'une faible idée des détails curieux, des anecdotes intéressantes dont elle fourmille.

Ce Parisien de mœurs, d'esprit, d'inclination, comme l'a si bien dit M. Taine, s'est occupé de tout, a touché à tout, et s'est cru supérieur dans les genres les plus divers. Ce visionnaire a vécu avec ses rêves, les mêlant aux réalités, tantôt rusé comme un procureur et ne négligeant nullement les choses pratiques, tantôt perdant le sens des objets extérieurs jusqu'à ne plus se reconnaître au milieu des rues.

Rien qu'avec sa *Correspondance*, on pourrait écrire sur lui un livre riche en aperçus nouveaux. Ce n'est pas qu'il y soit prodigue en récits développés, mais les traits abondent, le détail surtout est infini.

Voici, par exemple, une consultation qui ne manque pas d'intérêt. La lettre qu'on va lire est adressée à la sœur de l'auteur, M<sup>me</sup> Surville :

« Toi qui as deux filles à marier, laisse-moi te donner une leçon extrêmement amicale et positive :

» Tu as fait une belle affaire, je suppose; tu as cent mille livres de rente, un château, et tu donnes quatre cent mille francs de dot à chacune de tes filles; naturellement, elles sont très-recherchées, les gens les plus considérables, les fils des meilleures familles demandent Sophie; mais Sophie a rencontré un sculpteur comme David, comme Pradier, elle l'aime et vous l'avez reçu chez vous; il est au château, vous vivez pendant trois ans en famille, et la vie de famille s'est si bien établie, que vous vivez cœur à cœur; rien de caché, tout est à jour, tout est à découvert.

» Alors, vous apprenez que l'état de sculpteur a des chances, que le gouvernement réduit ses commandes, que les travaux s'arrêtent, que l'artiste a eu des dettes, les a payées, mais qu'enfin il doit encore à un marbrier, à des praticiens, et qu'il compte sur son travail pour payer cela. Une lettre d'un frère marié vous révèle que ce frère lutte avec courage pour sa femme et ses enfants, et qu'il est en peine d'une sœur mal mariée qui est à Calcutta dans une profonde misère, ayant une petite place qui suffit à peine à ses besoins; et enfin une autre révélation vous arrive que le sculpteur a une vieille mère à laquelle il est obligé de faire une pension, et qui vit dans un village après avoir eu autrefois une très-belle existence, et cette mère écrit à son fils, qui est David ou Pradier ou Ingres, une lettre où elle le traite comme un gamin, et lui dit qu'elle l'aimera sous condition.

» Suppose encore que, dans ces circonstances, un autre parti se présente. Le jeune homme est bien, il n'est grevé d'aucune dette, il a trente



mille francs de rente et est avocat général. Que font M<sup>me</sup> Surville et son mari ? Ils voient d'un côté une famille pauvre, un avenir incertain ; ils trouvent des prétextes et Sophie devient femme d'un procureur général avec trente mille livres de rente.

» Le sculpteur remercié se dit : « Que diable ma mère a-t-elle fait en m'écrivant ! Que diable ma sœur de Calcutta faisait-elle de m'écrire sur sa situation ! Que mon frère ne se tenait-il tranquille ! Nous voilà tous bien avancés ; j'avais un mariage qui faisait ma fortune, mais, par-dessus tout, mon bonheur : tout est à vau-l'eau pour des vétilles ! »

» Sache qu'il en est des mariages comme de la crème, qu'un rien, une atmosphère chargée, une odeur fait tourner ; que les mauvais mariages se font avec la plus grande facilité, que les bons veulent des précautions infinies, une attention scrupuleuse, ou qu'on ne se marie pas et que je suis en train de rester garçon. »

L'histoire, malheureusement, ne dit pas quel cas M<sup>me</sup> Surville fit de ces conseils.

Ch. DAVID.

### UNE LUMIÈRE DANS LA NUIT

Nuit noire. Une immensité d'ombre plane sur la ville. Il se fait tard. Les horloges publiques sonnent lentement deux heures. Pendant quelques minutes, la même heure est répétée par cent timbres différents. Il y en a qui sonnent comme des bourdons, graves, sonores, à coups lents et mesurés. D'autres, plus petits, répondent à la voix des grosses horloges par des sonorités aigrettes, des notes piquées, précipitées, très-aiguës. C'est un concert étrange où les basses alternent avec les soprani. Puis, quand les retardataires ont chanté, tout se tait.

Les rues sont presque désertes. De loin en loin, on distingue seulement deux silhouettes d'hommes qui marchent d'un pas égal et ferme. Ce sont des gardiens de la paix qui font leur ronde.

Si le hasard vous fait traverser la ville à cette heure de la nuit, le grand silence, le calme absolu de la cité si bruyante pendant tout le jour vous impressionnent vivement. Paris endormi a quelque ressemblance avec la mer apaisée, celle que les marins appellent la mer d'huile. Là où l'on a vu la tempête, l'exubérance des forces, la fièvre, on est surpris de ne plus même trouver la vie.

Alors la pensée s'élève. L'œil la suit et va chercher, dans l'étendue du ciel, les clous d'or auxquels s'attachent les rêves humains. Mais le ciel est noir, uniformément noir. Pas d'étoiles.

Quand les étoiles célestes font défaut, il est d'autres étoiles plus rapprochées de nous vers lesquelles nos regards peuvent se diriger. Que de fois je les ai regardées, ces petites étoiles terrestres, ces lumières scintillantes qui brillent toujours quelque part dans la masse indéchiffrable des toits parisiens perdus dans l'ombre ! Que de fois je me suis demandé pourquoi elles ne s'étaient pas endormies comme les autres, à qui elles servaient, quelle veille laborieuse elles trahissaient !

Pour nous qui connaissons les dessous de la vie parisienne, toutes ces étoiles terrestres ont leur intérêt. Nous savons quels drames de travail se jouent dans les petites chambres autour de ces lumières vacillantes. Il y a, là-haut, de pauvres femmes, des mères, qui passeront la nuit pour gagner à la pointe de l'aiguille de quoi nourrir l'enfant qui dort. Il y a de jeunes hommes qui apprennent. Que de nobles ambitions, que d'efforts admirables, que de persévérance, que de vertus vaillantes, que de dévouements on devine s'abritant dans la zone lumineuse de ces lampes ! Que de souvenirs leur éclat nous rappelle ! Nous avons lu les biographies des hommes qui ont marqué dans notre histoire, dans nos arts, dans notre littérature : la plupart de ceux qui ont été grands ont commencé péniblement leur carrière, travaillant le jour pour gagner leur vie, et veillant une partie de la nuit pour conquérir leur talent.

Quand nous voyons tout à coup surgir une œuvre nouvelle, un

beau drame, un beau livre, une belle découverte, nous la saluons, en songeant à la petite étoile du cinquième ou du sixième étage qui a présidé à sa naissance. Celle-là ne brillera plus si haut désormais. Amie des heures pénibles, elle est de celles qui s'évanouissent dans le grand jour du succès.

G. B.-F.

## THÉÂTRES

THÉÂTRE-ITALIEN. — Après une interruption de six années, nous voici de nouveau en possession d'une scène italienne. Le personnel a été recruté parmi tous les bons artistes qui se trouvaient disponibles en Europe, au moment où sa reconstitution a été décidée. La haute société parisienne pourra donc, de ce côté, reprendre ses habitudes.

La campagne s'est ouverte avec la *Forza del Destino*, une des dernières partitions de Verdi, qu'il a récemment et profondément remaniée, presque refondue.

Les artistes chargés des principaux rôles sont gens de talent qui ont fait leurs preuves. M<sup>lle</sup> Ermina Borghi-Mamo, la Léonora de la pièce, possède une voix étendue et puissante. Ses notes sont d'une grande justesse.

Le rôle de Preziosilla, la Bohémienne, devait être tenu par M<sup>lle</sup> Ernestina Parsi ; mais, très-souffrante depuis son arrivée à Paris, cette jeune cantatrice s'est vue contrainte de le céder à M<sup>lle</sup> Reggiani, qui l'avait étudié à Milan sous la direction du célèbre professeur Ronconi.

Les deux rôles d'hommes, Carlos di Vargas et don Alvaro, sont remplis par deux excellents chanteurs : M. Aramburo, un ténor énergique qui rappelle les excellents ténors des belles époques du Théâtre-Italien, et M. F. Pandolfini, un chanteur correct, de la bonne et vieille école italienne.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — Paul Forestier, de M. Émile Augier, vient de reparaitre à la Comédie-Française ; il y retrouvera le succès qu'il obtint il y a dix ans. C'est le drame le plus hardi d'un homme à qui l'audace est familière. Pour notre part, nous estimons qu'il n'est pas au premier rang parmi les œuvres d'Émile Augier, l'auteur du *Fils de Giboyer* et des *Effrontés* ; mais enfin, c'est de l'Augier, et cela nous laisse encore une bien autre saveur à l'esprit que les ragôts les plus réussis des faiseurs à la mode.

M<sup>lle</sup> Favart, ayant autour d'elle M<sup>lle</sup> Baretta, Delaunay, Got, Coquelin, a fait une rentrée éclatante dans le personnage de M<sup>me</sup> de Clèves. Cette réapparition la tire de l'ombre où on la tient injustement depuis trop longtemps, et lui fera reprendre, sur une scène où aucune actrice ne l'égale, le rang qu'elle mérite de tenir par les services rendus et par le talent.

ODÉON. — Ce théâtre vient de nous donner, dans la personne du *Grand frère*, de M. Pierre Elzéar, un ouvrage dont le plus grand tort est de n'être pas en un acte. La pièce, à se dérouler en trois actes, a perdu au point de vue de l'intérêt ce qu'elle a gagné en longueur.

Par bonheur, le style a remplacé l'intérêt manquant, le détail des broderies a merveilleusement dissimulé la légèreté du canevas. M. Pierre Elzéar est un vrai poète. À défaut d'une originalité magistrale, ses vers ont de la délicatesse et de la souplesse ; ils coulent de source vive et limpide. On dirait une chanson printanière, faite de roulades et de fioritures.

M<sup>lle</sup> Hélène Petit tient la partie principale dans ce concert dont l'amour fait les frais, et vraiment elle gazouille à ravir.

ROBERT HYENNE.

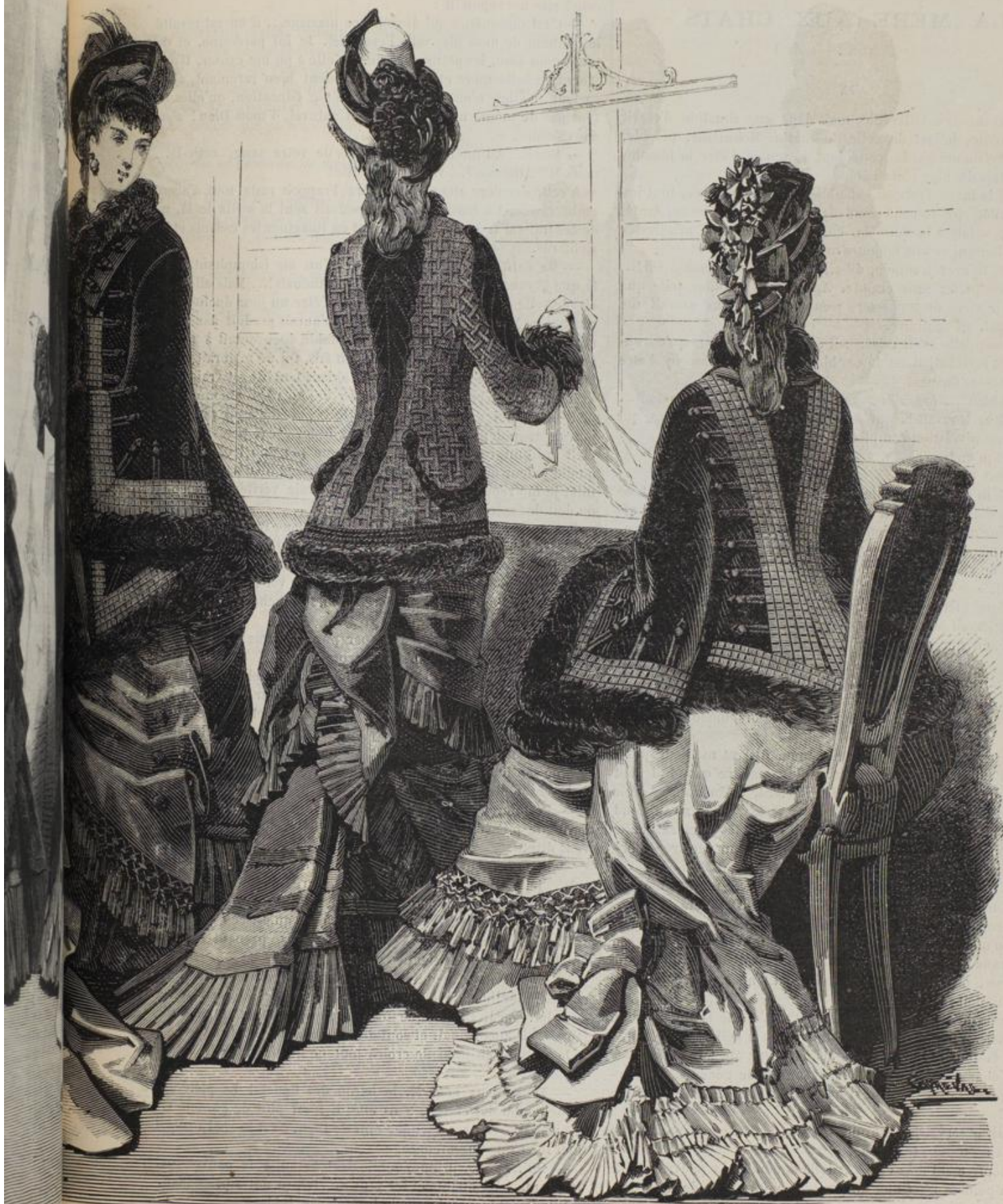




PLANCHE DG N° 694. -- COSTUMES ET CONFECTION

Nouveaux modeles de la maison





LA SAISON D'HIVER. — DESCRIPTION, PAGE 551.

...rue des Jeûneurs, 25 et 27).



## LA MÈRE AUX CHATS

(NOUVELLE. — SUITE.)

## IX

Nous revenions à Villerville, mais dans une situation d'esprit bien différente, hélas! de celle du matin. Moi-même, péniblement impressionné par la scène dont je venais d'être le témoin, je me sentais du noir plein l'âme.

Quant à la mère François, affaiblie encore, enfiévrée, tout inquiète, tantôt elle se renfermait dans un morne silence, tantôt elle me regardait à la dérobée, comme désireuse de m'adresser une question qui venait toujours mourir sur ses lèvres.

— Vous m'avez trompée, dit-elle enfin, il est venu... Oh!... vous pouvez parler sans crainte. Après une émotion telle que celle que je viens de supporter, rien maintenant ne saurait me faire de mal, au contraire.

Je sentis qu'elle avait raison : il est de ces douleurs qu'on endort en les ravivant, il est de ces blessures qui ont besoin d'être lavées avec des larmes!

— Eh bien!... oui... répondis-je, mais ce n'est pas tout... quelqu'un se trouvait là qui le connaît, qui vous a connue, qui m'a fait une révélation complète!

— Quelqu'un?

— Ernest T...

— Oh! m'interrompit-elle à ce nom, ne croyez pas tout ce qu'il vous a dit!... C'est un digne garçon, mais sa pitié... son affection pour moi, lui faisaient voir les choses trop à mon avantage. Il vous aura peut-être donné mauvaise opinion de mon fils, et je ne veux pas qu'il en soit ainsi... Non... non... je ne le veux pas!...

L'héroïque mère, tout en me regardant avec une physionomie suppliante, avait posé sa main sur les guides afin de ralentir notre marche, afin que je puisse mieux l'entendre me parler avec son cœur.

Nous arrivions, du reste, au bas d'une côte assez rapide; le cheval se mit de lui-même au petit pas.

— Je vous écoute, mère François, dis-je alors, me tournant vers elle.

— Croyez-moi, commença-t-elle, mon fils est meilleur qu'on ne vous l'a dit. Ah! si vous aviez pu le connaître quand il était enfant... quelle excellente nature! Plus tard, la fortune, le désir de briller, les mauvais conseils l'ont perverti... Mais au fin fond du cœur... j'en suis bien certaine, il aime toujours sa vieille mère! Son seul défaut, voyez-vous bien, c'est un peu trop d'orgueil.

« Eh! mon Dieu! c'est peut-être mon pauvre mari et moi qui le lui avons donné, ce défaut-là... Nous étions si fiers de lui!... Je n'ai donc pas le droit de me plaindre, et je ne me plains pas. Lorsqu'on n'est qu'une espèce de paysanne et qu'on a fait de son fils un grand seigneur, on devient comme qui dirait une tache dans sa vie, une ombre à son soleil... Et ne serait-ce que par amour, on doit se tenir à l'écart.

» J'aurais dû le comprendre plus tôt... c'est de là qu'est venu tout le mal... pourquoi n'en porterais-je pas la peine? Oui... oui... c'est ma faute à moi, je vous le dis, rien que ma faute!... »

Que d'abnégation, que de tendresse, que de générosité maternelle dans cette justification si naïve qu'elle en devenait presque sublime!

— Mais, observai-je après un silence, vous ne me parlez pas de M<sup>me</sup> la baronne des Genets?

A ce nom, celui de sa plus cruelle ennemie, la pauvre vieille parvint à peine à réprimer un premier mouvement de répulsion, de rancune.

Néanmoins, avec le même accent de mansuétude et de douceur, elle me répondit :

— C'est moi-même qui ai voulu ce mariage... il en est résulté le bonheur de mon fils, voilà l'essentiel. Je lui pardonne, et de toute mon âme, les petits chagrins qu'elle a pu me causer. D'ailleurs une belle-mère et sa bru s'entendent bien rarement, alors surtout qu'elles n'ont pas reçu la même éducation, qu'elles ne sont pas du même monde. C'est tout naturel, ô mon Dieu! c'est dans l'ordre.

— Soit!... Au moins, elle n'est pas de votre sang, celle-là... mais M<sup>lle</sup> Athénaïs?... votre petite-fille!

A cette dernière attaque, la mère François resta tout d'abord embarrassée. Un hardi mensonge pouvait seul la sortir de là, un de ces traits d'audace comme savent en imaginer les enfants et les vieillards.

— Ma petite fille!... s'écria-t-elle d'un air triomphant, c'est là que je vous attendais. Pauvre chère Athénaïs!... Mais elle a été élevée, elle a grandi dans l'espérance d'être un jour duchesse ou marquise. Voyez-vous un peu l'effet qu'aurait produit dans cette affaire la maman Bacherot?... un véritable épouvantail à maris! J'ai donc voulu disparaître, et j'ai bien fait. On ne m'aurait jamais laissé partir... elle surtout... elle m'aimait tant! Il est vrai que je le lui rendais bien... le plus tendre de tous les amours, c'est peut-être celui des grand'mères! Oh! j'ai joliment pleuré, le jour de mon départ, ou plutôt de ma fuite... car personne n'en était prévenu, car ils ne l'ont appris que par une lettre dans laquelle je leur disais : « Jusqu'après le mariage rêvé par ma petite-fille, je me rends invisible! » Voilà la vraie vérité, monsieur... on doit des sacrifices à ceux qu'on aime!...

Bonne mère François! toutes ces inventions l'avaient ranimée, elle était redevenue souriante et fière, au point qu'elle-même avait l'air d'y croire. Mais il s'en fallait de beaucoup qu'elle m'eût convaincu. Je craignis de trop le lui laisser voir, et tout en me penchant de l'autre côté, sous prétexte de rattacher quelque chose aux harnais :

— Ainsi, demandai-je, c'est par pur dévouement, c'est parce que M<sup>lle</sup> Athénaïs est demoiselle encore...

— Que je reste encore à Villerville, acheva-t-elle en s'empressant de prendre la balle au bond. Oui, monsieur... et c'est sans doute pour le même motif que mon fils a dû feindre de ne pas me reconnaître... Mais songez-y donc! Athénaïs approche de sa vingt-sixième année... dans ce moment peut-être elle touche enfin à son but. Aussi, voisin, j'exige de vous deux choses.

— Lesquelles, mère François?

— Premièrement, vous obtiendrez de M. Ernest qu'il ne se permette plus d'indiscrétion, et vous tairez tout ce qu'il a pu vous dire.

— Pour peu que vous puissiez en être contente, mère François... je vous promets cela, je vous le jure!

— Bien... merci... Mais ce n'est pas tout.

— Passons au deuxième article. Voyons, qu'est-ce?

Elle me regarda d'abord en silence. Puis, prenant ma main qu'elle serra dans les siennes :

— Ayez foi dans ce que je viens de vous affirmer et vous affirmez encore! dit-elle avec une attendrissante supplication dans la voix, dans le regard. Croyez que mon fils, que mes enfants ne m'ont jamais fait aucun mal, et sont dignes de toute votre estime!

Je promis, je jurai de croire tout ce qu'elle voulut, mais en ajoutant :

— Tant mieux pour M. le baron des Genets! La piété filiale rachète bien des choses. Sans elle, il n'est plus de pardon. C'est le plus sacré des commandements de Dieu, c'est le seul à côté duquel il ait mis une menace.

— Oui... oui... je ne l'oublie pas! balbutia la pauvre mère, qui, toute frissonnante et les yeux au ciel, se mit à prier Dieu.

Elle savait bien qu'on ne le trompe pas, lui!



## X

Le lendemain matin, comme je me promenais sur la grève, j'entendis deux de nos braves pêcheurs qui se disaient en regardant au large, du côté de Trouville :

— Voilà là-bas une barque de plaisance qui pourrait bien avoir repentance de s'aventurer au large...

— Le fait est que ça n'est guère raisonnable... un jour comme aujourd'hui.

Étonné de ce pronostic de mauvais augure, j'en demandai l'explication :

— C'est la plus forte marée de l'année, me répondit l'un.

— Marée d'équinoxe ! ajouta l'autre. Elle enjambra le galet... pour certain... et viendra peut-être bondir jusqu'au mitan de la falaise.

— Sans compter que ça monte si vite, ces marées-là ! reprit le premier.

— Et sans vous crier : « Gare, que je passe ! » renchérit encore le second.

— Cependant, observai-je, il me semble que le temps est superbe.

— Possible ! mais il vente frais déjà du Nord et... quand reviendra le flot, vous verrez !

— Ainsi donc, vous ne vous hasarderiez pas à la pêche, vous autres ?

— Assurément non... la preuve en est que toutes nos plates sont à l'abri dans le port d'Honfleur.

Effectivement le mouillage où s'attérait ordinairement la flottille villervillaise restait complètement désert ; les deux ou trois canots de débarquement avaient été prudemment remisés au plus haut des criques.

— Quant à cette péniche-là, reprit le plus âgé des marins, c'est probablement des Parisiens qui la montent et quelques risque-tout de Trouville qui les conduisent. Ah ! ça braverait le diable en personne pour gagner un écu !

— Dieu me pardonne ! s'écria l'autre, on dirait qu'ils veulent aborder l'andret !

J'avais suivi la direction de leurs regards, examinant aussi l'embarcation taxée d'imprudence.

Sa forme était des plus coquettes. Un joyeux soleil faisait briller comme jais son noir bordage, et rendait blanche comme neige sa voilure gonflée par la brise. Elle portait une demi-douzaine environ de passagers, dont deux passagères abritées sous des ombrelles roses.

Ainsi que l'avaient prévu mes deux Villervillais, nous la vîmes bientôt s'approcher du rivage, et, comme la mer était en ce moment presque basse, échouer dans l'une des petites baies sablonneuses de la moulière.

Deux matelots, ou plutôt deux lamaneurs, en descendirent alors, et l'amarrèrent à quelque pointe du rocher. Ils aidèrent ensuite au débarquement de deux hommes, dont l'un portait la livrée, puis à celui des deux dames aux roses ombrelles.

La petite caravane parut se diriger précisément vers nous ; les deux matelots marchaient en avant pour indiquer le chemin le plus sec ; les deux passagères sautillaient de droite et de gauche afin d'éviter les flaques d'eau ; le maître et le domestique formaient l'arrière-garde.

Mes Villervillais ne tardèrent pas à reconnaître les deux guides.

— Tiens ! firent-ils avec une méprisante répulsion, c'est les Guérin...

— Qu'est-ce que ces Guérin ?

— Les fils au vieux retraité de chez nous... deux mauvais gars qui se sont fait chasser du pays.

Au moment même où j'allais demander pourquoi, j'en fus dis-

trait tout à coup par une vive surprise. Moi aussi je reconnaisais quelqu'un : M. le baron des Genets !

C'était lui... c'était bien lui qui venait de débarquer sur notre plage. Ses deux compagnes devaient être sa femme et sa fille !... Quel intérêt, quelle nouvelle infamie les amenait ?

Je me dissimulai de mon mieux derrière nos deux pêcheurs, et, tout en les retenant par je ne sais quelle histoire, j'observai de loin les arrivants.

Parvenus à une sorte d'îlot sablonneux, le baron et ses deux compagnes s'arrêtèrent pour se concerter entre eux, tandis que leur valet d'une part et, de l'autre, les frères Guérin se tenaient à distance respectueuse.

Une certaine animation se remarquait dans le groupe principal ; la pantomime des trois personnages dont il était composé pouvait se traduire à peu près ainsi :

— Voici le moment de jouer votre rôle, disaient les deux femmes en indiquant le village. Voici votre chemin... allez vite !

— Au moins, venez avec moi, sollicitait le baron, en qui se devinait de la répugnance, de la honte, presque de la peur.

— Non ! refusaient obstinément la baronne et sa fille Athénaïs. Non, monsieur... c'est convenu ainsi... Nous vous attendrons à l'endroit que vous savez bien... (Elles lui montraient le sentier qui mène au hameau de Criquebœuf.) De la fermeté, du courage... Allons, allons... faites vite ! Nous le voulons !

Le fils de la mère François s'inclina enfin de l'air de quelqu'un qui se résigne, qui obéit, mais à contre-cœur, et, faisant signe aux Guérin de le précéder, il se dirigea à pas fiévreux vers la montée caillouteuse au sommet de laquelle on aperçoit les premières maisons du village.

Ce chemin l'obligeait à passer assez loin de moi. Mais il n'en fut pas ainsi des deux dames.

Précédées de leur domestique qui portait tout un attirail de paysagiste, elles ne tardèrent pas à s'offrir à mon regard. De plus, comme elles cheminaient assez lentement, avec une sorte de mystérieuse allure, j'eus tout le loisir de les examiner à mon aise.

M<sup>me</sup> la baronne des Genets conservait des prétentions au titre de jolie femme. Mais les subterfuges de sa coiffure ne parvenaient plus à dissimuler la raréfaction de ses cheveux, autrefois blonds, et qui déjà prenaient une nuance douteuse. La teinture des cils et des sourcils attestait trop vigoureusement leur absence. Imaginez du verjus sucré, tel était l'effet de son regard.

Certaines rides sont respectables, aimables même, mais non point celles qu'une humeur acariâtre, ambitieuse et despotique, avait incrustées sur la presque totalité de ce visage dont on vantait hier la fraîcheur et qui se couperosait aujourd'hui, qui se marbrait de flétrissures étranges.

Les joues enfin se tourmentaient, et les ailes des narines, se relevant outre mesure, simulaient tout à l'entour de la bouche présomptueuse une sorte d'accent circonflexe sous lequel s'éteignait le sourire.

Quant au reste de sa personne, c'était une femme petite et grasse, mais d'un embonpoint mal situé. De plus, elle portait les corsets très-montants, très-longs, très-sanglés et très-raides, qui faisaient ressembler l'étoffe plus que tendue dont ils étaient recouverts au pourpoint de quelque bourgmestre flamand, à la cuirasse bien remplie d'un gros burgrave.

Néanmoins, comme elle était luxueusement parée, comme elle s'adjoignait dès le matin beaucoup de rouge et des dents plus belles que nature, ceux qui empruntaient de l'argent à son mari lui faisaient encore la cour.

Passons à M<sup>lle</sup> Athénaïs.

Charles DESTY.

(La suite au prochain numéro.)



## HISTOIRE D'UNE HYDROCRASE

Le Domaine a fait procéder, ces jours derniers, à la vente des objets trouvés sur la voie publique et non réclamés. On a vendu également les objets provenant du greffe de la cour d'appel; ceux-ci sont bien difficiles à classer: il y a tout ce qui se vole, depuis les pierres les plus précieuses jusqu'aux fausses turquoises des filles du demi-monde.

Cette vente m'a rappelé une bien triste histoire.

En 1857, un crime horrible fut commis aux environs de Versailles. Des malfaiteurs s'introduisirent la nuit dans le château de L..., et assassinèrent dans son lit la comtesse douairière de R... Elle se trouvait seule au château avec deux de ses petits-enfants, un grand garçon de seize ans qui, entendant crier son aïeule, vola à son secours et fut assassiné aussi, et une petite fille de huit ans qui ne dut la vie qu'à un sommeil profond.

Un détail horrible: la comtesse portait au doigt une magnifique bague qui longtemps avait été unique en France. C'était une hydrocrase.

On sait que l'hydrocrase est un diamant qui contient une goutte d'eau. Pour rendre cette goutte d'eau bien apparente, le joaillier qui l'avait monté avait entouré le diamant de saphirs carrés du bleu le plus foncé.

Cette bague avait été apportée de Russie par un prince Gagarine, qui l'avait donnée ou vendue à une grande dame de la cour de Louis XVI, et elle était devenue, peu après, la propriété de la mère de l'infortunée comtesse de R...

Les assassins, qui avaient coupé le doigt de la victime pour prendre la bague, ne furent pas découverts, et dans sa douleur la famille fit bien vite son deuil de la fameuse bague, mais on parlait souvent de ce bijou légendaire.

Il est des familles sur lesquelles la fatalité semble s'attacher: la petite dormeuse, qui avait si miraculeusement échappé au massacre, perdit son père et sa mère et demeura seule, orpheline et héritière d'un beau nom et d'une grande fortune.

Un conseil de famille la mit au couvent et s'empressa de la marier aussitôt qu'elle fut en âge.

Ajoutons que jamais union ne fut mieux assortie: le jeune homme était fils unique, riche, marquis, enfin tout ce que la belle orpheline pouvait rêver. Ce qui l'avait le plus charmée, la pauvre enfant, c'était de trouver une famille. La belle-mère lui parut un ange descendu du ciel pour la protéger.

Le jeune ménage allait de bonheur en bonheur, et, vers le milieu de l'été qui suivit le mariage, la jeune marquise mit au monde un splendide héritier qui, le jour de sa naissance, « pesait autant qu'un vieux lièvre, » disait son grand-père ravi.

Pour comble de bonheur, Monseigneur, sans en avoir été prié, daigna annoncer qu'il baptiserait lui-même l'enfant dans la chapelle du château.

Ce n'est pas une mince affaire que de recevoir Monseigneur; on fit des préparatifs pendant quinze jours, et il se trouva que Monseigneur ne put venir au temps qu'il avait promis; on se consola en pensant que la jeune mère pourrait assister au baptême, et on recommença les préparatifs.

Enfin l'heureux jour arriva, tous les châteaux voisins furent conviés. La cérémonie fut magnifique; mais le déjeuner fut attristé par un douloureux événement: la jeune épouse s'étant levée de table pour aller caresser son bébé, que sa belle-mère tenait dans ses bras, pâlit tout à coup, chancela et s'évanouit. Elle venaît d'apercevoir au doigt de sa belle-mère la bague de son aïeule.

On la transporta dans son lit où, pendant trois semaines, elle fut entre la vie et la mort; elle guérit enfin, mais sa profonde tristesse étonna et alarma surtout sa nouvelle famille.

A toutes les questions qu'on lui adressait, la pauvre enfant ne

répondait rien: enfin, un jour, elle prit son courage à deux mains et demanda à sa belle mère:

— Maman, pourquoi ne portez-vous plus votre belle bague?

— Quelle bague, mon enfant?

— Votre hydrocrase.

— Hydrocrase! qu'est-ce que c'est que cela?

— Mais un diamant dans lequel il y a une goutte d'eau.

— Mon enfant, je vous déclare que je ne sais ce que vous voulez dire.

Et la bonne dame pensa avec amertume que sa belle-fille devenait folle, car jamais, au grand jamais, elle n'avait entendu parler de diamants contenant de l'eau; elle savait bien qu'on disait un diamant d'une belle eau, comme on dit une perle d'un bel orient, mais c'était tout. La jeune femme n'osa plus interroger; mais elle devenait de plus en plus triste.

Un jour de réception, quand les convives furent partis, elle s'arma encore de courage et dit à sa belle-mère:

— Voici la bague dont je vous parlais. Tenez, regardez ainsi, vous verrez la goutte.

— Mais, c'est ma foi vrai; vous connaissiez ce bijou?

— J'en avais vu un semblable. Oserai-je vous demander de qui vous tenez celui-ci?

— Ma foi, c'est mon mari qui me l'a donné, et je ne sais pas pourquoi il n'a jamais voulu me dire le prix qu'il l'avait payé et où il l'avait acheté.

La jeune femme pâlit si affreusement que sa belle-mère s'en aperçut.

— Vous connaissez cette bague! s'écria-t-elle; je me rappelle que déjà elle vous avait produit une fâcheuse impression. Parlez, parlez, chère enfant; ne suis-je pas deux fois votre mère?

— Madame, dit la pauvre enfant, pardonnez-moi; mais vous savez le drame du château de L...?

— Sans doute.

— Vous savez que ma pauvre grand-mère, la comtesse de R..., fut assassinée?

— Pendant que vous dormiez, pauvre ange!

— Les assassins ne se contentèrent pas de la tuer, ils lui coupèrent un doigt.

— Seigneur Dieu! les misérables! mais pourquoi?

— Pour lui prendre sa bague.

— Ah! c'est horrible, c'est horrible!

— Et cette bague...

— Achevez.

— C'est celle-ci, la voilà; je la reconnaitrais entre mille, quand bien même elle ne serait pas unique.

La marquise émue sonna et ordonna de chercher son mari.

Le marquis entra en souriant cinq minutes après.

— Monsieur, une question, je vous prie, mais grave et sérieuse; où avez-vous acheté cela?

— Mais, fit le marquis en souriant, je vous ai dit que j'avais des raisons pour que vous l'ignoriez...

— Mon ami, ne plaisantons pas, je vous supplie à genoux de répondre à ma demande.

Le marquis hésitait et paraissait fort mal à l'aise; les deux femmes palpitaient, et devant cette obstination mille idées étranges traversaient leur cerveau; enfin le marquis prit son parti.

— J'ai acheté cette bague à la vente du greffe de la cour d'appel; vilaine vente! Je voulais vous cacher cette particularité, craignant que vous ne voulussiez pas porter ce bijou qui est sans pareil; c'est une hydrocrase admirable, on n'en connaît que trois en Europe: celle de l'empereur de Russie, celle de la princesse Mouraviéff, et une autre qui a disparu, je vous dirai où.

— C'est celle-ci, dit la marquise, en la passant au doigt de sa bru; tenez, mon enfant, Dieu vous la rend.

Jules NORIAC.





L. N. 103

Imp. H. Lefevre. Paris.

Ad. Goubaud & fils Editeurs







## Description de la gravure dans le texte.

DG. N° 694.

NOUVEAUX MODÈLES DE COSTUMES ET CONFECTIONS POUR LA SAISON D'HIVER. — 1 et 3. Paletot *Duchesse* en velours noir, de forme demi-ajustée, longue et droite devant, courte et cintrée derrière. Des cordons placés aux coutures de côté resserrent en dessous les deux devant. Une riche passementerie à jour orne le paletot depuis les épaules, suivant tous les bords jusque derrière, avec deux rangs de franges pour le bas; cette même garniture orne les côtés du dos, dessinant une basque au-dessous de la taille, avec deux rangs de franges pour terminer. La manche, genre paletot d'homme, est garnie en biais d'une passementerie et d'un nœud de ruban. — Jupou de cachemire gris ardoise, entouré devant d'un volant plissé que surmonte un dentelé de même étoffe. Le tablier se termine en dents semblables qui reposent sur les précédentes. Par derrière, le jupon est monté avec un pli bulgare, lequel est entouré dans le bas par une écharpe de faille assortie nouée au milieu. — Chapeau (spécial à la première figurine) en velours noir; fond mou et passe inclinée devant à la Marie-Stuart. Plume noire et plume grise croisées au sommet; bandeau de plumes grises sous la passe et brides de velours nouées sur le côté.

2 et 5. Veston *Hussard* en matelassé de laine gris, de forme presque ajustée à la taille. Un galon mohair et chenille suit à plat tous les bords du vêtement, y compris le bas des manches, avec une bande de renard doré. Les devant de la veste sont, en outre, garnis de fourragères en chenille tressée, fixées à chaque extrémité par un bouton. Une longue plaque en chenille, simulant une feuille pointue, orne le dos dans toute sa longueur, ainsi que le dessus des manches depuis l'épaule, où elle est attachée par le bouton de la fourragère. Les côtés sont ornés dans le bas par des fourragères disposées comme les précédentes. — Jupou et tunique en armure de laine vert bouteille. Le bas du jupon est terminé par un volant plissé dont la tête est formée d'un galon assorti; deux galons pareils le surmontent par derrière. La tunique forme devant deux tabliers, terminés l'un et l'autre par un plissé et garnis au milieu de trois rangs de petits boutons. Ces deux tabliers se réunissent derrière sous un petit pouff. — Chapeau de feutre gros vert, genre capote (spécial à la fig. 2). Sous la passe, une guirlande de feuillage bronzé; dessus, une draperie de velours cachant le pied d'une longue plume amazone.

3. Même costume que celui de la fig. n° 1. — Chapeau à fond mou, en velours épinglé gris ardoise, et passe diadème en velours caroubier sombre. Une blonde anglaise forme tour de tête près des cheveux; une touffe de chrysanthèmes orne le côté. Plume caroubier ombrée partant du bandeau pour retomber sur le fond du chapeau; nœud de ruban assorti dans le bas.

4 et 6. *Dolman-visite* en velours noir. Dos presque ajusté et devant flottants. La manche est ouverte au bas et sur le bras, s'avancant vers la main comme la manche de *visite*. Un galon mohair souple et quadrillé orne tous les bords du vêtement, manches comprises, avec une bande de castor argenté. Le même galon forme deux lignes sur le dos, en partant des épaules, pour se réunir à la taille et s'écartier encore. Des brandebourgs semblent relier les bords du galon à des boutons placés sur le velours devant, derrière et sur les bras. — Jupou et tunique en sergé bleu marine. Le jupon à traîne est entouré d'un volant plissé. La tunique, ornée d'une frange grelot à tête grillée, est drapée en plis égaux fixés par des boutons sur le côté du jupon; elle tourne ensuite en drapés pour se perdre dans les plis de la traîne; nœud de ruban sur le côté. — Chapeau de feutre bleu marine (spécial à la fig. 4), à fond légèrement pointu et passe auréole; celle-ci est recouverte de velours bleu et garnie d'un bandeau de satin bleu, formant une boucle qui passe sur le bord. Coques de satin appuyées contre la calotte et plume en aigrette sur le côté.

5. Même costume que celui de la fig. 2. — Chapeau de castor blanc; à fond pointu; une large bande de velours vert bouteille entoure la calotte, formant un nœud sur le devant. Touffe de plumes assorties dans le bas derrière. Sous la passe, un bandeau de velours vert bouteille traversé par une épée d'acier.

6. Même costume que celui de la fig. 4. — Chapeau de velours gros bleu, à fond mou et passe plissée sur le bord. Une bande de velours bordée de faille crème entoure la calotte, formant un nœud derrière. Guirlande de clochettes bleues et blanches, en velours, retombant du sommet du chapeau sur le fond et très-bas.

## Description de la gravure coloriée n° 1370.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en vigogne grise. — Jupou à traîne, plissé à la religieuse, avec des plis tout plats. — Polonaise de forme princesse devant, ouverte derrière depuis la taille, en formant sur les deux bords un revers dentelé, fixé par une ligne de boutons marron. Un double pli creux, de même étoffe, doublé de soie marron, est formé sur le côté droit de la polonaise, avec laquelle il se confond; sa tête se cache sous un motif de passementerie à glands. Sur ce pli viennent se rabattre et se boutonner deux larges pattes prises dans le vêtement; le bas du pli s'évase en formant un soufflet à plis échelonnés. Des plissés terminent le bas des manches, avec une garniture de boutons marron et de passementerie. Un col marin orne le haut du corsage. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de velours ou de peluche marron, à fond mou, entouré d'une guirlande de feuillage et de fleurs mignonnes de teintes sombres. Brides en ruban de satin assorti.

2. Costume en faille et drap bleu marine. — Jupou rez-terre, entouré d'un volant plissé de 15 centimètres au milieu devant et de 50 centimètres derrière. Le tablier de la jupe est recouvert de draperies à plis remontants fixés de côté. — Tunique en drap, ouverte avec grand écart devant, plissée et drapée derrière sous un nœud de velours; une frange noire grillée orne tous les bords. — Basquine en drap, à dos de cuirasse et côtés allongés en pointe; le devant est croisé et garni de deux rangs de boutons. Large col de velours, bordé de fourrure dans le haut, et bandes de fourrure tout autour du vêtement. Les côtés sont remplis par les revers de la poche, qui se croisent en bas et dont les bords sont recouverts de velours et garnis de boutons. Au bas de la manche, assez étroite, se retrouve le même genre de revers. — Lingerie plate en toile et cravate rouge. — Chapeau de feutre à fond pointu. Passe relevée haut sur le côté et doublée de velours noir; un ruban de surab rouge recouvre la partie relevée, puis tourne autour de la calotte avec une guirlande de feuillage en velours. — Manchon de fourrure assortie à celle du costume.

## Description de la gravure coloriée n° 1371 D.

Substituée à la gravure n° 1370, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

CHAPEAUX ET LINGERIE. — 1. Chapeau *Japonais*, en feutre noir. — La passe et le fond sont tout unis; le bord, ondulé derrière, s'incline devant sur le front. Foulard bleu chiffonné sur le haut du chapeau et noué de côté, avec boucle d'argent pour fixer le nœud. Une tête d'oiseau, de ton bleu verdâtre, soutient une plume noire et une aigrette bleue, qui s'échappent du foulard au sommet.

2. Chapeau *Cardinal*, en feutre gris. — Calotte ronde et passe évasée. Le bord de la passe est bordé d'un velours rouge. — Le tour de tête se compose d'une draperie de même velours; il est terminé derrière par deux lignes de coques que réunit un nœud à bouts flottants. Une plume amazone noire, pointillée de rouge, entoure tout le côté de la calotte jusque derrière; une autre plume noire part du même point pour couvrir la calotte. Enfin une bande de velours rouge, posée à plat, entoure la calotte et vient dissimuler par un nœud le pied de ces plumes.

3. Chapeau de cérémonie. — Fond mou en satin lilas, serré dans le bas derrière par une boucle-agrafe en or, d'où retombe un large bout frangé. Passe diadème en velours assorti, bordée d'une torsade d'or. Torsade et nœud en satin formant le bandeau, avec roses sur le côté. Une plume grise, partant de ce point, vient retomber sur le fond du chapeau.

4. Fichu de théâtre ou de dîner. — Ce fichu est composé d'un petit châle en crêpe de Chine rose dont la pointe est supprimée. La moitié du fichu est recouverte par en bas d'un fond de dentelle blanche avec volant de dentelle assortie sur le bord. Le milieu est coulissé derrière sur trois lignes rapprochées, à partir desquelles on forme trois plis remontants, fixés par des points à l'intérieur. Les deux extrémités du fichu se nouent négligemment devant avec des branches de roses thé.

5. Col droit à coins brisés et poignets de manchettes, le tout en toile bordée de batiste bleue à broderies plus foncées sur les angles.

6. Modèle de poche élégante pour toilette claire. — Le dessous de la poche est en soie bleue, avec ruche dépassant le bord. La partie de dessus est en cachemire blanc des Indes, bordé en haut et au milieu d'un rouleauté bleu, avec deux lignes de petits boutons bleus; une frange bleue termine le bas. Nœuds de ruban bleu fixant sur les angles de la poche les montants en ruban qui vont la suspendre à la taille sous un nœud.



## Description de la figurine coloriée L. N° 103.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE *Czartoriska*. — Jupon à courte traine, en faille vert bleuté, garni devant d'un volant coulissé, haut de 15 centimètres, et derrière d'un volant de 30 centimètres. — Tunique princesse et paletot cuirasse en matelassé vert bleuté de teinte très-foncée. La tunique princesse est croisée devant, par conséquent agrafée sur le côté, avec une petite bande de marmotte sur les bords. Un des devants est plus long que l'autre; il est mis au même niveau par des drapés formés dans le bas et qui se perdent sous les bords, lorsqu'on ferme la tunique. Une large bande de marmotte orne les bords inférieurs du vêtement. — Paletot-cuirasse, gracieux et nouveau modèle en ce genre, tout à fait collant. Les devants, très-cintrés, sont croisés et, ainsi qu'un des petits côtés, beaucoup plus longs que le dos et l'autre petit côté; ceux-ci sont courts, ce qui donne au vêtement un aspect biaisé fort original. Une large bande de marmotte entoure les bords du paletot; une plus petite bande en suit l'ouverture. Le grand col rabattu et le parement des manches sont en fourrure assortie. — Lingerie en broderie rochée. — Chapeau de feutre pelucheux, à passe relevée et fond pointu peu prononcé. Une draperie de velours vert entoure la calotte; deux plumes verdâtres ornent le côté du chapeau, remontant dessus pour tomber derrière. — Gants de Suède.

## REVUE DES MAGASINS

La maison LEDOUX aîné et C<sup>ie</sup> coupant maintenant ses baleines par machine, à la longueur des ressorts, on en trouve de grands assortiments dans toutes les bonnes maisons de mercerie et nouveautés. Un commerçant au courant des progrès de l'industrie ne saurait même avoir de baleines d'une autre provenance, puisque les baleines « Ledoux » sont réputées les meilleures.

Il est bien avantageux de pouvoir se procurer des baleines toutes coupées de longueur égale; il y a à la fois économie de temps et de déchets.

Les baleines de la maison Ledoux aîné et C<sup>ie</sup> sont reconnaissables non-seulement à leur poli, à leur netteté et à leur régularité, mais encore à la marque de fabrique de l'inventeur. Nos lectrices peuvent voir cette marque de fabrique reproduite sur une des pages de la couverture du journal: ce sera pour elles un moyen de reconnaître les baleines Ledoux, lorsqu'elles voudront en acheter. Nous ne saurions trop les engager à exiger cette marque de fabrique dans tous les magasins où elles iront: c'est un moyen bien simple d'éviter les imitations des baleines Ledoux, lesquelles sont toujours de qualité inférieure.

A propos du baleinage des robes, nous donnerons quelques indications qui nous semblent précieuses. Il faut d'abord choisir les baleines minces, parce qu'elles sont plus souples et suivent mieux l'impulsion du corps: le corsage alors se déforme moins. Ensuite il faut tenir la baleine plus courte que le ruban qui la contient, afin d'éviter de forcer les étoffes.

Pour plus amples renseignements, s'adresser à la maison Ledoux et C<sup>ie</sup> (9, rue Pierre Lescot, au coin de la rue Rambuteau).

— Nous sommes maintenant en pleine « saison », comme disent les marchands, et les magasins de n'importe quelle spécialité sont en mesure de répondre à toutes les demandes qu'on pourrait leur adresser. La *Colonie des Indes*, comme ses confrères, a fait sa toilette d'hiver; elle s'est mise en frais de coquetterie pour séduire le client, et elle y arrive infailliblement car, avec sa loyauté et ses aimables façons d'agir, on n'a garde de l'oublier: elle fait si bien tout ce qu'elle peut pour vous contenter!

Donc, il y a chez elle (114, rue de Rivoli) de très-beaux cachemires, véritable provenance des Indes, présentant un choix admirable sous le rapport des couleurs et de la finesse du tissu; puis des foulards de cou et de poche, dans toutes les dispositions nouvelles et aux prix les plus avantageux. Les foulards sont livrés dans un joli carton estampillé aux armes de l'Inde avec le nom de la *Colonie des Indes*.

Il y a des foulards de toute sorte: d'abord le foulard de cou, qui comprend à lui seul tant de catégories et de genres; puis de petits foulards pour les enfants, de plus grands pour les femmes, et les cache-nez pour les hommes; des foulards fantaisistes aussi en vue de ces gentilles coiffures de chambre et d'appartement qu'une femme adroite chiffonne elle-même en un pouff avec un coquillé de dentelle torchon tout autour; enfin, le foulard de poche, qui s'étend maintenant de la poche du priseur à la poche

de côté du jeune homme élégant et à la pochette de toutes les femmes qui savent s'habiller.

Nous donnerons prochainement quelques détails circonstanciés sur ces derniers foulards, que la *Colonie des Indes* entend traiter d'une façon très-particulière.

— C'est toujours pour nous une bonne fortune que de pouvoir renseigner sûrement nos lectrices sur une acquisition importante, celle d'une machine à coudre par exemple. Aussi n'hésitons-nous point à dire que personne n'éprouvera de regret en choisissant la machine à coudre *Wheeler et Wilson*, pour laquelle on offre une garantie de cinq ans.

Cette excellente machine à coudre réunit toutes les qualités désirables pour remplir le but que se propose une mère de famille, une couturière, une lingère; elle est apte à tous les genres de travaux. Son mécanisme est des plus perfectionnés, son maniement des plus simples et des plus doux, puisque une jeune enfant peut la faire marcher sans se fatiguer le moins du monde. C'est aussi une rapide *couseuse*, à point « double piqûre » et indé-cousable; enfin, elle est *silencieuse* et ne salit pas l'ouvrage, ce qui est digne de remarque.

S'adresser à M. Henri SEELING, agent général de la C<sup>ie</sup> pour la France: 70, boulevard Sébastopol, à Paris; — 91, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Lyon; — 50, rue Saint-Ferréol, à Marseille; — 106, rue Nationale, à Lille; — 40, rue Jeanne-d'Arc, à Rouen; — 79, rue Notre-Dame, à Troyes; — 41, Cours de l'Intendance, à Bordeaux.

## CORRESPONDANCE

— M<sup>me</sup> LOUISE B., A BIENNE (SUISSE).

Pour vous procurer le velours en bande ou les effilés que vous désirez, et les avoir parfaitement assortis au vêtement qu'il s'agit de garnir, il vous suffira d'adresser un échantillon de l'étoffe, en indiquant ce que vous voulez, au magasin de la *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée-d'Antin).

— M<sup>lle</sup> ESTELLE L., AUX BATIGNOLLES.

Un chapeau de feutre gris, de forme *timbale* ou *tyrolien*, nous paraît la coiffure de jeune fille par excellence. Un large velours marron, noir ou bleu, fixé par un nœud et une boucle d'acier, suffit comme garniture.

— M<sup>me</sup> A. C., A NAPLES.

Devançant comme toujours la mode, nous avons déjà publié un modèle de costume breton il y a trois mois: vous pouvez le voir sur notre gravure coloriée n° 1344 (1<sup>er</sup> n° d'août). Du reste, nous en publierons un nouveau modèle dans le courant du mois.

— M<sup>me</sup> M., AUX PETITS-CARREUX (TRELAZÉ).

Nous regrettons vivement de ne pouvoir déférer à votre désir: nous sommes obligés, en effet, de nous renfermer dans notre spécialité, le plus grand nombre de nos abonnées réclamant avant tout et exclusivement des modèles de costumes, chapeaux et lingerie.

SOMMAIRE DU 2<sup>e</sup> N° DE NOVEMBRE 1876.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — La liberté d'être jolie, par PAUL-ÉMILE. — Les lettres de Balzac, par M. Ch. DAVID. — Une lumière dans la nuit, par G. B.-F. — Théâtres, par HOP-FROG. — *La Mère aux chats*, nouvelle, par M. Charles DESLYS. — *Histoire d'une hydrocrase*, par M. Jules NÉRIAC. — Correspondance. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1370, dessin de M. Jules DAVID: toilettes de promenade. — Gravure n° 1371 D. (substituée sur demande à la gravure n° 1370), dessin de M. E. THIRION: chapeaux et lingerie. — Figurine L. n° 103 (annexe spéciale de l'édition n° 3), dessin de M. NÉRAUDAU: toilette *Czartoriska*.

Dans le texte: P. n° 338, dessin de M. J. ROCAULT: chapeau *Parisien*. — G. n° 679 D, dessin de M. E. THIRION: chapeaux, bonnets, détails de modes. — D. G. n° 694, dessin de M. E. PRÉVAL: nouveaux modèles de costumes et confections pour la saison d'hiver.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous informons nos Abonnées qu'à partir du 4 décembre 1876, nos bureaux et ateliers de patrons seront transférés **rue Richelieu, 68 (entrée : 3, rue du Quatre-Septembre, 3)**. C'est là qu'à partir de cette époque nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

Rien qu'à voir la beauté des tissus de cette saison, il est facile de se convaincre que le costume est en train de décliner. Nous avons dit dernièrement ce qu'étaient les lainages avec leurs brochés laine et soie, etc.; nous n'y reviendrons pas. La soierie offre plus de ressources encore; ce ne sont que lampas, brocarts, brocatelles, satins, velours frappés, — *ciselés*, comme les appellent certains marchands, — ou rayures chenillées du plus bel aspect. Ces magnifiques étoffes sont ou de deux tons, ou de ton sur ton; leurs *consonnances* naturelles (style d'artiste), les étoffes unies, se joignent à elles pour l'assortiment des toilettes. De pareils tissus sont faits pour tomber en plis majestueux et flottants, et la robe princesse, la polonaise, peuvent seules, à cause de leur forme «*drapante*», entrer dans cette voie : aussi règnent-elles sans partage dans le royaume de la mode.

La robe princesse offre par elle-même peu de ressources; sa forme sévère est assez monotone pour qui aime le *flu-flu*; d'autant plus qu'il est assez difficile de la garnir. Des volants dans le bas lui donneraient l'air négligé d'un simple jupon; un coquillé courant sur le milieu des devants la feraient prendre immédiatement pour une robe de chambre; il a donc fallu trouver d'autres combinaisons. L'une d'elles consiste en ceci (nous supposons qu'il s'agit d'une robe princesse en cachemire vert bouteille, la couleur favorite du moment) : le milieu de la traîne est plissé, puis soulevé assez haut, de façon à former un léger pouff; on maintient celui-ci sur une *fausse jupe* en soie assortie, dont la traîne est couverte de plissés.

Cette *fausse jupe* est d'un précieux concours dans la variété recherchée pour la forme princesse; lorsqu'elle est placée avec

goût, l'effet en est fort agréable. Mise de côté, par exemple, — et dessous, cela va sans dire, — on ouvre la robe sur elle en draperies rejetées gracieusement derrière. La *fausse jupe*, formée d'un pli bulgare et faite de satin noir pour une robe princesse en velours assorti, donne un ensemble de toilette tout à fait riche et on ne peut mieux réussi.

La traîne est encore une des parties de la toilette qu'on ajoute le plus facilement; souvent on la met d'une couleur tranchante,

à la condition toutefois d'en voiler l'éclat. A cet effet, nous recommandons à nos lectrices le modèle suivant : — Jupon de faille noire, à traîne rajoutée en faille bouton d'or; celle-ci recouverte de plissés noirs, qui laissent à peine, et comme par surprise, entrevoir le jaune éclatant. Tunique princesse en lampas noir, faisant tablier, entourée d'un volant presqu'entièrement voilé de dentelle de chenille noire. La poche, très-gracieuse, est ornée de cette double garniture toute coquillée. La tunique se fixe au milieu derrière, et son double volant encadre la traîne. Un habit Louis XVI, en lampas noir, est le complément de cette toilette; il n'a d'autre ornement que des boutons noirs placés en long sur les pans carrés. Le bas de la manche est garni comme la poche.

Cette dentelle chenillée est une des plus jolies nouveautés de la saison; on l'utilise de mille façons différentes et toujours avec succès. Elle se complète d'entre-deux et de tulle de fond pour écharpes ou man-

tilles. La chenille est si fort à la mode, aujourd'hui, que les passementiers parisiens en ont mis partout. Le nombre de galons tout chenille, ou seulement mohair et chenille, ne peut se comparer qu'à la quantité de franges en chenille ou chenille et soie qu'on trouve dans les magasins spéciaux. En réunissant ces deux dernières garnitures, on obtient des effets superbes sur une robe de soie.

Nous préférons ce genre chenillé aux galons brodés, encore qu'il y en ait de superbes. Le malheur veut, en effet, qu'on soit



P. N° 335. — FICHU DE THÉÂTRE.



parvenu à imiter la broderie à la main et, par conséquent, à faire des galons au métier qui ont le tort de rappeler les bordures d'ameublement. On a l'air d'avoir profité d'un reste de la garniture de son salon! Voilà pourquoi ce genre est un peu tombé dans le domaine public et finira certainement par être tout à fait discrédité.

Les galons perlés résisteront davantage à la banalité, leur prix élevé ne pouvant guère se modifier. Il y en a de blancs, d'autres de couleur et de tout noirs. Parmi ces derniers, il existe une perle noire taillée, si brillante qu'on l'a nommée « clair de lune : » le jais n'est rien auprès d'elle. Le galon brodé de cette perle est d'une souplesse extrême : on l'emploie pour les confections aussi bien que pour les robes; son succès est déjà un fait accompli, mais il ne s'arrêtera pas en si beau chemin.

Dans une visite que nous faisons dernièrement à une couturière jouissant d'une grande réputation, nous nous trouvâmes en plein emballage, ce qui nous enchantait, nous donnant l'espoir de voir de nouvelles et jolies créations. On commença par apporter une robe de chambre ravissante en cachemire blanc, à pli Watteau et longue traine derrière, avec des coquillés de dentelle torchon sur le devant et autour du cou. Même garniture à la poche et aux manches, et rubans blancs partout, y compris le haut du pli derrière. Nous étions ravies, quand nous voyons arriver une jeune fille portant sur les bras une autre robe de chambre; mais quel n'est pas notre étonnement lorsque, la regardant de plus près, nous nous apercevons que c'est exactement le même modèle que la précédente! On en apporte une troisième, puis une quatrième, une cinquième, une sixième... total : six robes de chambre blanches, identiquement pareilles, pour la même famille! Il n'y a vraiment qu'en Amérique qu'on se passe de ces fantaisies-là!

Les fourrures sorties, on ne s'aperçoit guère qu'il y ait du nouveau parmi elles. Le castor argenté est la peau la plus estimée, puis viennent le renard argenté et le renard doré; le skungs est presque devenu banal, et la marmotte n'est agréable qu'employée comme garniture de costume, pourvu que les teintes de celui-ci ne soient pas trop foncées.

La vogue toujours croissante des tentures et tapisseries d'Orient a remis en jeu la grosse question du châle, et les femmes les plus élégantes ont déclaré vouloir en faire renaître les anciens beaux jours. Les confectionneurs parisiens auront beau dire et beau faire, — car ce sont eux qui ont relégué aux calendes grecques ce vêtement si commode, — le châle sera porté cet hiver et très-bien porté.

Les grandes dames, du reste, ne l'ont jamais complètement abandonné. Pendant les promenades du soir au Bois, l'après-midi aux courses d'automne et de printemps, sitôt qu'une bise un peu froide venait frapper les épaules, comme on le trouvait bon, ce châle de l'Inde! Les pauvres, eux aussi, peuvent attester qu'on le portait, car plus d'une fois leur triste foyer s'est trouvé comme illuminé par les reflets chatoyants du châle de l'Inde qui enveloppait la dame de charité.

Le moment de reprendre faveur nous semble, du reste, arrivé pour le châle : la robe princesse, la robe fourreau et même la polonaise, avec leurs plis ondoyants, demandent un vêtement facile à draper, — le châle, pour tout dire.

Un cachemire de l'Inde, un beau cachemire français sont empreints d'un caractère d'élégance sévère qu'on ne peut discuter. Ils constituent à la fois un vêtement confortable et de bon ton, pour peu qu'on le sache porter; rien, selon nous, n'est plus imposant qu'un châle, lorsqu'il est mis suivant les règles du goût, la pointe en bas. Et ce n'est pas seulement notre avis, mais l'avis aussi de toutes les femmes qui possèdent l'art de la toilette.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description de la gravure dans le texte.

P. N° 335.

FICHU DE THÉÂTRE. — Ce gracieux modèle est en crêpe lisse blanc; sa forme, emboitant bien les épaules, est arrondie derrière et présente de longues pointes devant. L'intérieur du fichu est orné de plissés de crêpe lisse, soulignés par un velours noir brodé d'acier, qui suit les deux pointes jusqu'à leur extrémité. Une blonde anglaise blanche entoure tous les bords extérieurs. Une des pointes du fichu tombe naturellement et se fixe sur le côté de la robe sous un nœud de velours et une rose; l'autre pointe est drapée au milieu du corsage, où elle reste maintenue par une rose, et son extrémité se perd sur l'épaule sous une fleur semblable; de ce point part une épaulette de dentelle. — Mêmes fleurs dans les cheveux. — Robe princesse en faille grise; les manches sont entourées de deux bracelets formés d'un ruban de faille passé dans une boucle d'or et d'un volant de dentelle assortie à celle du fichu.

G. N° 583.

TOILETTES DE VILLE. — 1. Costume en armure de laine gris foncé, faille et velours assortis. — Jupons en laine découpés en dents pointues; ces dents sont entourées d'un liséré et reposent sur trois volants de faille plissée. — Long tablier-écharpe, composé de larges droites ou faites dans la longueur de l'étoffe (moyen employé très-fréquent). Comme ornement, de larges biais de velours dont le haut repose sur la basque du corsage. Ce tablier est drapé dans le haut seulement et les plis sont tous maintenus au milieu par un bouton. Poche sur le côté, couverte de plissés et terminée par un nœud de velours. — Tunique faite d'un seul lé encadré de velours et retombant derrière en deux coques plates, avec traine. — Cuirasse longue, s'enfonçant du bas sous le tablier. Les manches, en velours, sont terminées par des plissés. — Lingerie plate en toile. — Chapeau à passe de feutre noir et fond de faille gris foncé. Feuillage de velours assorti dessous et dessus. Barbe à la juive, en tulle noir, nouée de côté.

2. Costume en cachemire des Indes havane et faille d'un brun foncé. — Jupons à traine, entourés d'un volant plissé et d'un bouillon. Robe princesse faisant polonaise, ornée devant, depuis le bas de la taille, d'un long revers de laine et faille commençant en pointe sous un nœud de ruban. Ce revers est drapé en trois plis et ainsi maintenu dans toute sa longueur pour encadrer les côtés du tablier; son extrême pointe inférieure est boutonnée à la tunique. Une ceinture de ruban, encadrée de volants dentelés et festonnés, part de la couture des dessous de bras pour venir former un nœud au bas du dos et retomber en longs pans. Haute frange de laine ondulée au bas de la robe. Parement garni de plissés et d'un chou de ruban au bas des manches. — Lingerie plate en toile et broderie anglaise. — Chapeau à fond mou et bavolet en velours épinglé marron; passe plate en velours ordinaire. Tour de tête en crêpe lisse et brides de ruban havane. Guirlande de feuillage en velours et roses blanches sur le côté derrière.

G. N° 701.

TOILETTE DE DEMI-DEUIL. — 1 et 2. Costume « Éminence » vu de dos et de trois quarts. — Jupons à courte traine, en faille violet prune, entourés de deux volants plissés dont le dernier est monté à tête. — Polonaise en armure de laine et soie de couleur assortie au jupon; le devant est de forme princesse, ainsi que les petits côtés, tandis que le dos a la forme d'une longue cuirasse. Au bas de celle-ci viennent se boutonner les pattes des deux poches carrées placées de côté, lesquelles sont lisérées de lilas clair et ornées de fausses boutonnières de même nuance. La largeur de derrière de la polonaise est froncée et montée sous la basque du dos; son extrême pointe est soulevée par une cordelière qui se suspend de côté à un large bouton lilas; deux boutons assortis, mais plus petits, soulignent les poches. Sur le côté opposé, la polonaise est également relevée par une cordelière qui va se perdre sous la basque. Le bas du vêtement est orné d'un galon broché fond blanc prune avec des franges assorties à cette dernière nuance. Le parement des manches est formé d'un galon pareil au précédent, et tous les boutons sont lilas et blanc. — Lingerie brodée et ruchée. — Chapeau à passe de feutre blanc et fond mou en faille lilas; nœud alsacien en ruban lilas dans le haut et longues boucles derrière, pouvant faire mentonnières



à volonté. Une guirlande de feuillage en velours de toutes nuances orne le chapeau dessus et dessous.

#### Description de la gravure coloriée n° 1372.

TOILETTE DE VILLE ET TOILETTE DE DINER. — 1. Costume en vigogne beige. — Juppon à courte traîne, entouré d'un volant plissé que surmonte un bouillon. Le milieu du jupon, par derrière est pour ainsi dire plissé; les plis sont resserrés dans le bas par un biais de faille marron. — Polonaise de forme princesse, plus ample derrière que d'habitude; un biais de faille marron borde le bas du vêtement, dessinant deux lignes droites au milieu devant et tournant sur le dos de manière à former une petite pointe de châle. Poche sur le côté, entourée de biais, se terminant par une longue draperie garnie de faille, dont la pointe se fixe dans la couture de côté; un nœud de faille sépare la poche de la draperie. Une écharpe en vigogne, bordée de faille légèrement tordue, part de la poche pour former une sorte de pouff derrière et retomber en un pan sur le côté opposé. Au bas de la manche, il y a un parement encadré de plissés marron. — Lingerie en batiste blanche plissée au cou. — Chapeau de feutre noir, genre *Cloche*. Un velours marron et un ruban de surah rouge s'entortillent autour de la calotte; tour de tête en tulle blanc plissé sous la passe.

2. Costume en taffetas rouge et guipure blanche. — Juppon à traîne, entouré d'un volant de 40 centimètres orné d'entre-deux et dentelle en guipure de Mirecourt. Polonaise ample du bas, entourée d'un plissé de même étoffe; tout le vêtement est recouvert de guipure blanche, à l'exception du milieu du dos qui se détache nettement; une dentelle assortie suit tous les bords de cette guipure formant un jockey dans le haut de la manche. Les côtés de la polonaise sont drapés, puis relevés et croisés derrière, où ils demeurent fixés. Poche de taffetas et guipure, garnie de nœuds. Un parement de guipure, liséré de rouge et garni de petits boutons, est placé dans le bas des manches, qui se terminent par un plissé. — Lingerie en crêpe lisse blanc.

#### Description du patron coupé.

Annexe spéciale des éditions nos 2 et 3.

DOLMAN-VISITE. — Ce patron est celui du vêtement représenté sur la gravure DG. n° 694 (figures 4 et 6), insérée et décrite dans notre précédent numéro. Notre patron se compose de six pièces :

1. Devant.
2. Petit côté, complétant le dessous de bras;
3. Dos se réunissant par une couture au petit côté;
4. Manche se posant comme la manche du dolman et s'avancant sur le bras ainsi que la manche de visite;
5. Dessous de la manche, se prenant dans la couture de la saignée pour finir à la couture du petit côté du vêtement;
6. Col carré.

(Les personnes qui voudraient changer la manche pour une autre plus ornée devront faire le dos plus large et l'entournure plus étroite.)

### ÉCHOS DE LA MODE

Grâce aux anniversaires de famille, aux contrats de mariage, aux baptêmes, le Paris mondain voit en ce moment quelques soirées. La comtesse de Maulmont en a donné une très-brillante, avec intermède dramatique et musical.

Les robes de velours — signe d'hiver — ont fait leur apparition à cette soirée.

Le velours en tunique, avec des jupes bouillonnées de tulle ou de gaze, donne des toilettes de soirée d'une rare élégance. Les velours frappés de nuance claire sont surtout en faveur et produisent des combinaisons d'un effet ravissant.

Dans les diverses réunions matrimoniales qui ont eu lieu parmi le monde élégant en ces derniers temps, on a pu remarquer des combinaisons de toilettes avec de la soie ombrée se mêlant au cachemire ou au crêpe de Chine uni. Les étoffes ombrées viennent prendre rang à côté des brochés, des frappés, des matelassés, dans la toilette féminine, et seront évidemment la nouveauté de la saison prochaine.

Les pardessus se font très-longs et se surchargent de broderies et de garnitures à ne plus laisser voir l'étoffe. Au mariage de M<sup>lle</sup> Weisweiler, la baronne Thérèse de Rothschild portait un pardessus blanc brodé d'or, d'une coupe exquise et d'une rare élégance, qui pourrait faire loi comme petit manteau de visite.

A la campagne règne pour l'instant le tricorne en feutre. Les châtelaines ressemblent ainsi à l'envi aux marquises Louis XV. Entre chaque corne, elles nichent un bouquet de fleurs, un nœud de ruban ou un pompon de plumes.

Cela vaut mieux que la coiffure éclairée au gaz, qui figure à l'Exposition de Philadelphie et n'en est pas une des moindres curiosités.

H. DE M.

### CHRONIQUE MONDAINE

Au nombre des plus bizarres anomalies de la langue française, le mot *coqueluche* réclame sa place. Il a deux acceptions très-distinctes et aussi vulgarisées l'une que l'autre. La *coqueluche*, en premier lieu, est une maladie caractérisée par une toux convulsive et passablement redoutable, lorsqu'on songe qu'elle est parfois accompagnée de grands maux de tête et que sa durée peut être de six semaines à trois mois. D'autre part : *Être la coqueluche* d'un lieu, d'un pays, d'une personne, c'est être un objet aimé, considéré, fêté et choyé. On ne saurait rien concevoir de plus antithétique, de plus violemment contrasté que ces deux applications du même mot, véritable énigme dont nous allons donner le mot à l'aide d'une très-jolie coiffure que la mode parisienne produit en ce moment et qui n'est qu'une réminiscence du quinzième siècle.

A cette époque, dit Monstrelet, — ayez quelque peu de patience, — « il régnait, par toutes les parties du royaume de France, une maladie générale qui se tenait en la teste, de laquelle moururent grand nombre de personnes tant vieilles que jeunes, et se nommait icelle la *coqueluche* », sans doute de ce que, pendant les quintes, la respiration devenait sonore et imitait le chant du coq. Comme elle affectait particulièrement la tête et le cou, et qu'elle avait le caractère d'un rhume, on imagina de faire porter à ceux qui en étaient atteints un capuchon de laine qui enveloppait la partie haute du corps.

Le capuchon, avec le temps, prit le nom de la maladie et s'appela *coqueluche*.

Plus tard, la mode de ce vêtement de tête se modifia. On en fit d'étoffe de soie, de levantine ouatée, puis de guipures, de dentelles, et la *coqueluche* devint une coiffure si élégante et un si charmant auxiliaire de coquetterie, que les femmes ne pouvaient plus s'en passer. Chacune individualisait ce vêtement selon son air et la teinte de ses cheveux. C'était la partie prestigieuse de leur toilette, et elles portaient si loin cet engouement, que l'usage fut, dès cette époque, d'appeler une *coqueluche* toute chose de prédilection. « *C'est la coqueluche* », devint une locution courante. — *Coqueluche*, dit Lesage dans *Gil Blas*, signifiant un capuchon, est une expression équivalente à *être coiffé de quelque chose*.



Telle est l'origine et la filière grammaticale du mot. Voici, maintenant, la coiffure à laquelle la mode du moment revient, en s'inspirant de celle qui existait au dix-septième siècle et dont raffolait M<sup>me</sup> de Sévigné, qui fut une des premières à s'en agrémenter.

Elle consiste en trois pointes, dont deux forment oreillons garnis de dentelles et se nouant sous le menton afin de garantir le cou et le haut de la poitrine; la troisième pointe descend jusqu'au milieu des épaules et se termine par un flot de rubans. Cette coqueluche présente une ligne carrément horizontale sur le front, et à l'aide de deux plis qui se relèvent en triangle au-dessus des tempes détache cette partie de celles des oreilles.

Ce genre de coiffure peut très-gracieusement remplacer les bonnets *hotillés* et surtout ces emphatiques amoncellements de faux cheveux auxquels on a eu beaucoup trop recours jusqu'ici, faute de mieux.

La soirée donnée par M<sup>me</sup> Anisson-Duperron, née de Barante, à l'occasion de la signature du contrat de mariage de sa petite-fille avec M. Jacques de la Faulotte, a été fort brillante. Les témoins étaient le duc de Broglie et le baron de Barante. Quelques jolies toilettes à noter :

Une robe Renaissance de brocatelle bleutée, sur dessous de faille bleue, relevée sur les côtés par des torsades d'argent.

Une toilette de faille rose de Chine : la tunique serrée à mi-jupe par un biais à cinq plis étagés, surmontant un effilé à l'andalouse excessivement haut et allant se perdre par derrière dans les flots de la robe légèrement bouillonnés.

Une robe de velours frappé Lavallière, sur dessous bleu. Le corsage et la jupe garnis de vieilles guipures à la mode du temps de Louis XIII.

Enfin, une toilette de satin broché blanc, garnie sur le côté de coquilles de point d'Alençon s'entrelaçant avec des guirlandes de feuilles de lierre en velours. Dans les cheveux, une couronne des mêmes feuilles mêlées à des diamants.

Parmi les individualités féminines qui assistaient à cette soirée, nous citerons la comtesse de Rainneville, la comtesse et M<sup>lle</sup> de Sartiges, la comtesse de Bourgoing, la marquise de Pomereu, M<sup>me</sup> Sommier, née de Barante, qui possède aujourd'hui le fameux château de Vaulx-Praslin, etc. Le mariage a été célébré à Saint-Philippe-du-Roule, au milieu d'une affluence considérable.

La date de l'union projetée entre M<sup>lle</sup> Campos de Castellorite et le comte de San-Fernando n'est pas définitivement fixée.

Le trousseau de la future comtesse contient des merveilles. Il y a, entre autres choses, une tunique de dentelle qui est un véritable chef-d'œuvre d'art à l'aiguille.

La reine Isabelle possède seule l'équivalent de cette tunique. Il n'est point de femme en-Europe qui ait une collection de dentelles comparable à celle de la reine. Elle en a pour plusieurs millions et ses dentelles forment comme un véritable musée. Il y en a de tous les pays, de tous les genres et de tous les temps, toutes parfaites comme travail et d'une richesse infinie. Il est telle robe en point d'Alençon dont la valeur dépasse cent mille francs, et des garnitures en vieux point qui sont une fortune.

Cette collection de dentelles est le pendant de la collection de cachemires de la reine Victoria, qui n'est pas estimée moins de cinq millions. Sa Majesté possède des châles de l'Inde auxquels a été consacré le travail de plus de vingt années et qui, à n'importe quel prix, ne sauraient être refaits aujourd'hui, les ouvriers actuels ayant perdu le secret d'un art pareil. Je ne parle pas de certains châles tissés de fils d'or fin et où les broderies sont agrémentées de perles et de diamants. Il est curieux de comparer ces richesses avec la simplicité de la toilette de la reine, qui depuis la mort du prince Albert, en quinze années seulement, a pu économiser sur les dépenses de son entretien près de vingt millions qu'elle consacre à la fondation et à l'entretien d'un hôpital.

Les plus belles émeraudes qu'ait jamais vues une parure fémi-

nine appartiennent à l'impératrice Elisabeth d'Autriche, de même que la plus riche et la plus parfaite collection de rubis qu'on connaisse est la propriété de la grande-duchesse de Saxe-Weimar, petite-fille de Paul I<sup>er</sup>, empereur de Russie.

Les turquoises et les perles sans rivales sont l'apanage de la famille impériale de Russie, comme les saphirs celui de la maison d'Angleterre.

Quant aux diamants, — à part ceux qui relèvent du trésor de la couronne chez les différentes nations, — les écrins particuliers peuvent lutter avec ceux des reines, et non sans avantage. Jamais on n'a vu plus de diamants qu'à notre époque. Il y a, dans les réunions mondaines, sur certains fronts et certaines épaules, des exhibitions dépassant plusieurs millions.

Eugène CHAPUS.

## LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

C'est encore la mort qui se charge d'ouvrir mon carton à souvenirs. Hélas! il s'agit aujourd'hui d'une femme bien plus jeune que moi, que j'ai connue pleine de vie et d'avenir, et qui vient de s'éteindre ces jours derniers, pleurée de tous ceux qui l'ont connue, car elle était adorablement bonne, — et la bonté n'est-elle pas le lien le plus solide pour attacher les cœurs!

La marquise du Hallay, de son nom la princesse Louise de Chimay, avait épousé, sous le règne de Louis-Philippe, un homme fort à la mode alors, faisant partie de cette bande dite « de la loge infernale » qui comptait dans ses rangs la princesse Belgiojoso, lord Seymour, d'autres encore, — bande qui fonda le Jockey-Club et qui défraya longtemps Paris par une foule d'excentricités de tout genre.

Le marquis du Hallay était un des plus ardents de la troupe; duelliste enragé, il était président du *tribunal d'honneur* qu'on avait formé alors. A cette époque, le duel était dans nos mœurs. On prenait toujours le marquis pour témoin dans ces sortes de rencontres : aussi l'appelaient-on le premier des *seconds*; mais il y a une triste justice à lui rendre : c'est qu'il arrangeait les affaires le moins souvent qu'il le pouvait, le rôle de croquemitaine étant celui qu'il avait choisi dans la comédie de ce monde. C'était pourtant un très-brave homme, au demeurant; mais on comprend qu'entre ce caractère de tranche-montagne et la douceur peut-être un peu nonchalante de la princesse Louise, une union parfaite n'était point possible : aussi, après beaucoup d'orages, le ménage fut-il brisé par un coup de foudre.

A travers tous ses défauts, le marquis était un homme de beaucoup d'ordre et savait compter, malgré son immense fortune; tandis que la marquise, au milieu de toutes ses qualités, avait éloigné celle du calcul comme tout à fait indigne d'elle. Aussi, un beau jour, fut-elle surprise par son époux au milieu d'un million... de dettes, — C'est l'avocat du mari qui déclara la chose en face du tribunal. — Cela sembla à tous un peu bien exagéré; mais comme, même en suivant la règle qui veut qu'on ne croie jamais que la moitié de ce qui vous est dit, cette moitié formait encore une somme assez rondelette, la séparation fut prononcée, et chacun vécut dès lors de son côté. Avant cet événement, le salon du marquis était fort à la mode, et il joua, paraît-il, un certain rôle lors de la petite Fronde des salons au commencement du second empire. Voici ce qui fut alors raconté à ce sujet :

Un certain soir, — on était au milieu de cette petite guerre de langue, — on se trouvait en assez nombreuse compagnie et l'on glosait avec une très-grande désinvolture sur les événements du jour, ne se croyant entouré que d'oreilles honnêtes, tant on est porté naturellement à juger les gens d'après soi-même!

— C'est un singulier homme que ce Napoléon! disait en riant une des causeuses. Il me fait l'effet d'Aladin. La France est sa



lampe merveilleuse; il la frotte, la frotte, la frotte, et il en sort tout ce qu'il veut.

— Ce n'est point à Aladin qu'il ressemble, ma très-chère, interrompit vivement une autre; pour rester dans votre citation, je le comparerais bien plutôt à Alibaba, chef des quarante voleurs...

— Oh! ils sont bien plus de quarante avec lui!... exclama une voix mordante.

Et tout le monde de rire; mais, le lendemain, on prévint la marquise de fermer son salon, si elle ne voulait pas goûter les douceurs de l'exil. Et le salon fut fermé.

M<sup>me</sup> du Hallay était fille de la célèbre Terezia Cabarrus qui, encore jeune fille, fit le charme du grand monde parisien, pendant les derniers jours de la royauté; puis, devenue marquise de Fontenay, elle sut réunir autour d'elle ce que la société française avait de plus élégant; plus tard, maîtresse d'un régicide, on la vit parler dans les clubs, apparaître à Bordeaux comme une sorte de déesse de la liberté, et, après la chute de Robespierre, donner le signal de la renaissance des plaisirs et du luxe. Sous le Directoire, elle fut l'idole des Merveilleux et des Incroyables. Enfin, après l'éclat aventureux de sa jeunesse, une transformation complète s'accomplit en elle et fit voir, sous les traits de la princesse de Chimay, une femme sérieuse, austère, pleurant ses vieux péchés et rougissant bien sincèrement de son éclat passé; d'autant plus qu'elle voyait trop bien qu'on ne l'oubliait ni autour d'elle ni au-dessus d'elle: car le roi Guillaume refusa obstinément de la recevoir à sa cour, et la position du prince de Chimay, qui était chambellan et membre de la première chambre des Etats généraux, rendait cette exclusion plus blessante encore! C'était chose dont elle ne savait pas prendre philosophiquement son parti. Pourtant, comme consolation, le prince avait fait de sa maison le rendez-vous non-seulement de tous les hommes distingués de son pays, mais de tous ceux qui y venaient de l'extérieur.

Certains romanciers de nos jours ont voulu faire de M<sup>me</sup> Tallien un type à part: une merveille, presque même une madone; l'un d'eux ne l'a-t-il pas appelée fort dévotement *Notre-Dame de Thermidor*? Mais tout cela est de la fantaisie et les personnes sérieuses qui l'ont connue, — ce n'est pas moi, cette fois, je ne date pas de si loin, — disent que, quoique peu de femmes aient été aussi célèbres, il n'est permis de lui accorder dans l'histoire qu'une place secondaire et tout à fait épisodique, attendu qu'elle n'a eu ni assez d'esprit de suite, ni assez de gravité dans le caractère pour exercer une véritable influence. Seulement on peut observer en elle un des types les plus intéressants d'une époque tourmentée, d'un temps où l'anarchie de la société produisait l'anarchie de la famille et des mœurs; et puis, comme excuse à ses erreurs, ne faut-il point aussi mettre dans la balance ce charme irrésistible qu'elle possédait et cette beauté victorieuse qui subjuguait les plus rebelles et faisait tomber à ses pieds jusqu'aux proscriptionnaires!

J'ai beaucoup entendu parler d'elle dans ma première jeunesse par Arnault, l'ancien secrétaire de l'Académie française, qui était un ami de mon père et avait été fort intime dans la maison Tallien. Les souvenirs les plus anciens, on le voit, sont ceux qui nous restent les plus fidèles et nous quittent les derniers. C'est comme les vieux amis. On se rappelle mieux son enfance que sa jeunesse, sa jeunesse que sa maturité; puis plus tard, hélas! on oublie à mesure qu'on voit et qu'on entend, car si toutes nos facultés nous abandonnent une à une, c'est presque toujours la mémoire qui conduit le défilé. Aussi est-ce presque toujours une fête de retrouver ses souvenirs présents, et on les appelle de loin pour les voir accourir en foule. Voilà pourquoi, au sujet de la mort de la marquise du Hallay, j'ai voulu vous parler de sa mère que j'ai entendu juger jadis par un homme si compétent sur l'esprit, le talent et le mérite, afin de vous la faire connaître telle qu'elle était et non comme on l'a peinte, — en un mot, afin de vous la montrer non comme une sainte devant laquelle il faut s'age-

nouiller, mais sous son jour véritable, c'est-à-dire comme un être charmant, gracieux, aimable et bon, qui fut non une divinité, mais une trop véritable femme!...

Comtesse de Bassanville.

## THÉÂTRES

BOUFFES-PARIISIENS. — M. Jules Noriac vient de rhabiller en opérette le joli vaudeville intitulé: *La Boîte au lait*, qu'il faisait jouer, il y a quatorze ans, avec la collaboration de M. Grangé, au théâtre des Variétés. La pièce est restée jeune et gaie comme devant; elle a gardé sa beauté du diable, rafraîchi ses mots et rajeuni son esprit; enfin, deux nouvelles vignettes ont pris place dans son petit cadre élargi.

M. Offenbach n'a pas dû faire de grands efforts d'imagination pour composer les airs de *La Boîte au lait*. Les réminiscences y foisonnent; cependant l'ensemble en est agréable, et quelques mélodies d'un tour neuf se font jour à travers les ariettes connues et les formules rebattues.

M<sup>lle</sup> Blanche Mirois, Paola Marié et Luigini enlèvent prestement la pièce, avec l'aide de ce popard adulte qui a nom Daubray.

PORTE-SAINT-MARTIN. — Signalons la reprise des *Bohémien*s de Paris, un mélodrame de bon vieux temps, qui se tient encore à moitié debout malgré son grand âge.

La pièce est remontée avec soin. Le tableau des *Messageries royales* est une curieuse restitution d'un coin célèbre du vieux Paris. Il faut signaler encore celui qui représente le pont de la Tournelle, avec la tribu déguenillée qui campe sous son arche, et, dans le fond, la silhouette des quais éclairée de rares réverbères.

MM. Dumaine et Paul Deshayes tiennent très-bien les principaux rôles. Quant à Gobin, il est la drôlerie de la pièce, comme M<sup>lle</sup> Céline Montaland en est la grâce et la gaieté.

CHATEAU-D'EAU. — M. Xavier de Montépin a obtenu, avec son drame le *Béarnais*, un succès bien plutôt fondé sur une belle mise en scène que sur la vérité historique. Quelques situations dramatiques, avec accompagnements de duels, de chevaux, de batailles, constituent comme toujours ce genre d'œuvre théâtrale.

La pièce, du reste, est très-consciencieusement jouée par M<sup>lle</sup> Vannoy et MM. Gravier et Pougaud.

FRASCATI. — Les concerts commencent à rivaliser d'attraction avec les théâtres. Tous les vendredis maintenant, c'est grande fête musicale à Frascati. Arban a fait sa réapparition comme virtuose, et le public a salué en lui tout à la fois le corniste incomparable et le puissant chef d'orchestre. Sous son bâton magistral, l'excellente phalange d'artistes qui l'entoure enlève d'une façon vraiment digne d'éloges les œuvres symphoniques des maîtres aimés.

SALONS SCHMIDT. — Une très-intéressante matinée musicale a eu lieu, le 6 de ce mois, rue du Quatre-Septembre, 22, à l'occasion de l'ouverture des cours de M. et M<sup>me</sup> Alard-Guérette.

Parmi les morceaux qui ont obtenu le plus de succès, nous citerons un fragment du trio en ré mineur, pour piano, violon et violoncelle, de Félicien David, remarquablement exécuté par MM. Paul Rougnon, Deledicque et Alard-Guérette; l'*Arioso de Dimitri*, chanté avec une ampleur de voix et une méthode irréprochable par M<sup>me</sup> Alard-Guérette; la *Valse des neiges*, de M. Serpette, qui accompagnait lui-même au piano M<sup>lle</sup> Sorelli, une cantatrice de bonne école; enfin, les *Chants du cœur*, de Magnier, adorablement soupirés par M. Léonce Waldeck.

Espérons que M. et M<sup>me</sup> Alard-Guérette nous donneront souvent de semblables occasions d'apprécier leur talent de virtuoses et d'organisateur.

HOP-FROG.



PLANCHE G. N° 701. — DESCRIPTION, PAGE 554.



## TOILETTE DE DEMI-DEUIL

Nouveau modèle de la Scabieuse (rue de la Paix, 10).





1372

*Bonnard*  
Ad. Goubaud & Fils Ed<sup>rs</sup> Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

Lingerie et Broderies de la M<sup>me</sup> Gessat & Aubry, rue S<sup>t</sup> Honoré, 332.

Couture Régente de M<sup>mes</sup> De Vertus Sœurs, r. Aubert, 12 - Foulards de la Colonie des Indes

r. Rivoli, 114 - Lait Antiphlogistique de Candès & C<sup>ie</sup> Boul<sup>l</sup> S<sup>t</sup> Denis, 26.

Entered at Stationer's Hall.







PLANCHE G. N° 683. — DESCRIPTION, PAGE 554.



TOILETTES DE VILLE

Modèles de M<sup>me</sup> Hermantine Du Riez rue Halévy, 8).



## LA MÈRE AUX CHATS

(NOUVELLE. — SUITE.)

C'était une grande fille osseuse et maigre, à la taille carrée, aux longs pieds plats, aux longues mains disgracieuses, une de ces créatures revêches qui ont toujours des engelures en hiver, des cors en été, en toute saison des durillons au cœur et du venin partout. Rien de franc, rien de généreux, rien de jeune.

En revanche, de l'arrogance, de mauvais instincts, un impitoyable égoïsme. Sa vue m'impressionna comme celle d'une araignée, comme celle d'une couleuvre. Elle n'était pas, cependant, d'une laideur absolue ; peut-être même que je la voyais à travers les cruelles paroles qui m'avaient été redites, à travers les larmes de la mère François ? Mais non. Il fallait bien qu'elle inspirât une répulsion générale, puisque, malgré tous les artifices de la toilette, malgré sa coquetterie et ses millions de dot, elle cherchait encore un époux... à vingt-cinq ans !

Il est vrai qu'elle ne voulait pour le moins qu'un comte ou qu'un marquis. Pauvre marquis ! pauvre comte !

Au bout de quelques secondes d'arrêt, la baronne m'aperçut tout à coup, soupçonna mon examen, et prompte à s'y soustraire :

— Hé !... cria-t-elle à son domestique, pressez donc le pas... Comtois !

On l'avait rebaptisé Comtois !... Pourquoi pas tout de suite Mascaille ou Labranche ?

Aussitôt qu'il se fut hâté d'obéir, ses deux maîtresses remirent en mouvement les innombrables flots de soie dont elles avaient escorté leurs mantilles de dentelle et leurs coiffures cavalières. Puis, se dissimulant derrière leurs ombrelles, elles s'éloignèrent rapidement.

Un instant je fus tenté de les suivre. Mais l'intérêt que je portais à la mère François m'attirant tout d'abord sur les pas de son fils, je me retournai vers le village.

Déjà M. le baron des Genêts disparaissait au tournant du chemin creux. Il ne pouvait plus me voir, je m'élançai sur sa piste.

## XI

En arrivant aux premières chaumines je retrouvai mon baron, ou du moins je l'aperçus de nouveau. Arrêté à l'angle de l'autre rue, il questionnait un paysan, sans doute sur la demeure de la mère François.

A peine eut-il pris le chemin indiqué, que je courus à mon tour jusqu'à la *carre*, comme on dit sur la côte normande, et que là, m'avançant avec précaution, je regardai.

Il allait atteindre la maisonnette ; mais sa marche, bien que rapide, devenait hésitante. Arrivé devant la porte, il fit une seconde pause... Puis, avec le geste d'un homme qui se fait violence, il entra.

Stimulé par une force inconnue, je bondis aussitôt jusqu'à la fenêtre.

Seul dans la salle basse, le baron paraissait attendre que quelqu'un se présentât à ses regards. Il alla jusqu'au jardin, il revint sur ses pas, il appela à demi-voix.

Une voix répondit d'en haut... la voix de sa mère... car il tressaillit tout à coup, releva la tête vers le plafond formé d'une seule rangée de planches, et, triomphant d'une appréhension suprême, il se dirigea vers l'escalier.

On le sait, ma maison était contiguë à celle de la mère François. Je n'eus donc que quelques pas à faire pour rentrer chez moi, pour monter également à la chambre d'en haut, pour appliquer à la cloison mitoyenne une oreille anxieuse.

Un cri m'arriva presque aussitôt... un cri déchirant... un cri de la mère François.

Puis... plus rien !

La muraille, bien qu'elle ne fût qu'un simple refend de briques, me permettait d'entendre les exclamations, non point les paroles.

J'en étais bien certain, cependant, la mère et le fils se trouvaient en présence. Quel nouveau sacrifice venait-il lui proposer ! Que se passait-il entre eux de l'autre côté de ce mur maudit ?

Le temps qui s'écoula ainsi, je ne saurais le dire. Une heure, deux heures peut-être. J'allais, je venais, j'écoutais de nouveau. Dans le murmure confus qui maintenant parvenait jusqu'à moi, — car les deux voix s'étaient graduellement élevées, — je ne distinguais rien... rien que parfois un cri d'emportement du fils ou bien un sanglot de la mère.

Je n'y pus tenir enfin, je sortis... et, guidé par le souvenir de certain geste adressé par les deux femmes à leur complice, lors du débarquement, je me mis à la recherche du rendez-vous où ils devaient se retrouver tous les trois.

— Peut-être serai-je plus heureux de ce côté-là ? pensais-je en chemin. Peut-être surprendrai-je quelque chose qui m'aidera à sauvegarder ma vieille voisine, à la défendre...

Il était environ midi. Le gai ciel du matin se voilait de nuées menaçantes. Une étrange lourdeur planait dans l'atmosphère. Le vent commençait à s'élever âpre et furtif. Les feuillages étaient frémissants, les oiseaux se taisaient, comme à l'approche d'un orage.

Quant à la mer, que j'entrevois çà et là à travers les échancrures des haies, elle remontait déjà, mais calme encore dans ses premiers flots, à peine moutonneuse, vers l'horizon.

En moins d'une demi-heure, j'arrivai à la chapelle de Criquebeuf.

Au centre d'un admirable hémicycle de collines richement boisées, figurez-vous une pittoresque ruine tout emmantelée de lierre jusqu'à la faite de son clocheton gothique. Derrière cette ruine, un étang qui la reflète, et par-delà cet étang, la plus verte et la plus gracieuse des cours normandes.

De l'autre côté, en avant de la chapelle qui domine le contour de la route, c'est un carrefour gazonneux où viennent aboutir deux jolis sentiers que bornent de grandes haies vives, un frais vallon qu'égaie un moulin, de hauts peupliers dont les cimes laissent, en s'écartant, entrevoir l'embouchure de la Seine.

Je retrouvai la baronne des Genêts et sa fille campées au bas du carrefour, tandis que plus haut, vers le bord de l'étang, M. Comtois, présentement débarrassé de son fardeau, posait dans le paysage en effeuillant des marguerites qu'il jetait aux poissons : une idylle.

Assise sur un pliant, à l'ombre du classique parasol fiché en terre, M<sup>lle</sup> Athénaïs peignait ou feignait de peindre. Pour s'abriter du vent, elle s'était établie tout contre une haie.

Cette haie se trouvait être celle d'une cour appartenant à la Guillemaine, et dont je connaissais toutes les issues. Je franchis une barrière, ou plutôt une barre, comme disent les Normands ; je me rapprochai de la chapelle sans même avoir de grandes précautions, car l'herbe assourdissait jusqu'au bruit de mes pas ; je me laissai doucement glisser dans le fossé, je m'accoudai contre le haut bord, juste en face du parasol, à dix-huit pouces tout au plus du ruban de ceinture de M<sup>lle</sup> Athénaïs.

Grâce à l'épaisseur du feuillage, personne ne pouvait me soupçonner là. J'allais tout voir, et peut-être tout entendre...

## XII

— Eh bien ! demanda la fille à sa mère qui revenait de l'angle de la route, eh bien !... vous ne l'apercevez pas ?

— Non, ma chère enfant, pas encore...

— Comme il tarde ! Je suis sur des épines. Si quelque promeneur de Trouville nous surprenait ici ?



— Oh! ce croquis justifierait notre présence.

— Oui... mais pour éviter même un soupçon, nous avons dit à tout le monde que nous n'allions qu'au Ratier...

On appelle ainsi ce long banc rocailleux qui divise la baie de Seine en deux parties à peu près égales, et qui, prétend-on, fut autrefois une île. Aujourd'hui, chaque marée le submerge de toute sa hauteur, et, dans l'intervalle, il n'est guère visité que par les canotiers trouvillais ou par les pêcheurs de moules.

Avec un dépit de plus en plus impatient, la baronne des Genêts répliqua :

— Au Ratier... je le sais... et nous ne manquerons pas d'y aborder au retour, quelque temps qu'il fasse, afin d'être vus revenant de là!...

— Assurément... Mais nous aurions bien pu nous dispenser de servir d'escorte à monsieur mon père.

— Y songes-tu? Seul, il n'eût jamais osé venir, et s'il ne nous sentait pas là!...

— C'est juste. N'importe, je lui en veux.

— De quoi?

— De sa mère!... Et à vous aussi...

— A moi?...

— A tout le monde!... Je suis dans une irritation... Oh! c'est certain... j'aurai ce soir ma crise!

— Et moi donc... ma migraine!...

— Si vous alliez regarder encore du côté du village...

— J'en arrive.

La guerre devenait imminente entre la mère et la fille, lorsque celle-ci, faisant volte-face d'un air boudeur, s'écria tout à coup :

— Le voici!

Effectivement, c'était le baron. Au lieu d'avoir pris la grande-route, il arrivait par le sentier de la dune. Sa fille bondit à sa rencontre.

— Athénaïs! fit la mère, modérez-vous... Comtois nous regarde!

M<sup>me</sup> des Genêts se rendit d'assez mauvaise grâce à cette remontrance.

— Comtois, ordonna-t-elle, nous n'avons plus besoin de vous ici. Allez prévenir les matelots que nous nous embarquerons dans un instant.

Et comme le domestique s'appretait à plier le bagage artistique :

— Qui vous a commandé de reprendre cela? reprit-elle d'un ton sec. Je n'ai pas encore terminé cette étude, mon père s'en chargera... laissez-nous!...

En laquais bien appris, Comtois ne sourcilla pas, et, saluant avec une cérémonieuse gravité ses deux maîtresses, il s'empressa d'obéir.

— Vous avez eu raison, ma fille, approuva la baronne. Tout ceci nous servirait au besoin de contenance. Faisons mieux encore, asseyons-nous.

— Oh! mes nerfs! mes nerfs! grinça la trop impatiente Athénaïs, qui, néanmoins, imita sa mère.

Quelle aubaine pour moi, que cette mise en scène-là!... J'allais me trouver aux premières loges!

En ce moment même, M. le baron des Genêts faisait son entrée. Elle n'avait rien de triomphant, au contraire. Sa démarche incertaine, sa physionomie toute confuse attestaient un homme mécontent de lui-même et qui appréhende de se voir mal accueilli.

— Eh bien? demandèrent simultanément les deux femmes, dès qu'il se fût rapproché d'elles.

Et comme le pauvre baron n'osait répondre encore :

— Eh bien donc! reprit la bouillante Athénaïs... eh bien... consent-elle à quitter ce pays?

— Oui... et non.

— Expliquez-vous.

— Immédiatement, non... un peu plus tard, oui.

— Mais c'est immédiatement qu'il faut qu'elle s'éloigne! se récria la baronne.

— Mais, ajouta de son côté Athénaïs, vous ne lui avez donc pas fait comprendre que nous venions d'acheter un château tout près d'ici, que nous voulions nous y installer tout de suite, et qu'un tel voisinage serait scandaleux?

— Je lui ai dit tout ce dont nous étions convenus ensemble; je l'ai suppliée, je me suis même emporté, et j'en ai presque regret maintenant, car, après tout, c'est ma mère...

A ce mot, qui lui méritera peut-être au tribunal de Dieu les circonstances atténuantes, sa femme et sa fille n'osèrent riposter que par un mouvement d'épaules des plus significatifs.

La mère François était condamnée par leur implacable orgueil. Elle les gênait, elle faisait obstacle à leur ambition, il fallait qu'elle disparût. Pauvre vieille! ce n'était donc pas assez qu'on l'eût bannie de la maison de son fils, de sa maison; on allait encore le chasser de l'humble retraite où tu ne pouvais même plus espérer de mourir en paix!

En échange de ce dernier sacrifice, que lui offrait-on? C'est ce qui me restait à apprendre. Comme pour achever de me satisfaire, Athénaïs reprit, après un silence :

— Vous ne lui aurez pas assez vanté les avantages de l'établissement que nous avons en vue pour elle!

— Je vous demande pardon, ma fille... mais dès les premiers mots, elle m'a arrêté, disant avec amertume : « Ah! ah! on veut donc me reléguer à Sainte-Périne! »

— A Sainte-Périne! se récria la baronne. Quelle exagération! Mais il y a même des dames titrées dans cette maison qu'on lui propose... une maison religieuse, confortable, charmante, et d'une tranquillité!... un pays délicieux... tout au fond de la Bretagne... dans le Finistère!

— Elle a trouvé que c'était un peu loin, hasarda le baron.

— Puisque je m'engage à aller lui rendre visite une fois au moins par an... s'empressa de rappeler M<sup>me</sup> des Genêts.

— Oh! fit son père, qui luttait encore contre les souvenirs de l'entretien qu'il venait d'affronter, oh! c'est bien cette promesse qui peut-être la décidera. Si tu savais comme elle aime sa petite-fille et comme elle désirerait l'embrasser!

— Je n'irai l'embrasser que dès qu'elle sera là-bas. Puisqu'elle m'aime tant, qu'elle se hâte! déclara nettement Athénaïs.

— Voilà ce que j'appelle un *ultimatum*, fit avec admiration sa mère. Et d'ailleurs, je vous le demande, qu'est-ce qui peut la retenir dans ce pays?

— Le pays lui-même, elle l'aime, elle s'y est habituée : les vieilles gens tiennent à leurs habitudes.

— Mais elle habite une misérable chaumière, et, d'après vos renseignements d'hier au soir, elle n'a d'autre société, d'autres amis que les chats du village...

— Dont elle s'est constituée la providence, précisément... C'est aussi pour qu'ils n'aient pas trop à souffrir cet hiver qu'elle voudrait différer jusqu'au printemps prochain.

— Pour des chats! se révolta superbement la baronne. Ah ça! mais elle devient folle, votre mère!

Athénaïs s'oublia davantage encore.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de la faire interdire... renfermer? proposa-t-elle audacieusement.

— Ma fille! se récria le baron, c'est odieux ce que vous venez de dire là, ma fille...

Quelque peu de cas qu'elle fit de cette velléité courageuse, l'adroite Athénaïs comprit qu'il fallait changer de batteries. Elle s'élança vers son père; elle lui prit le bras, et, tout en le promenant çà et là sur le gazon du carrefour :

— Tu vois bien que je plaisante... minaуда-t-elle d'une voix câline. Est-ce que je voudrais causer du chagrin à grand'maman, que je respecte et que j'aime... ne viens-je pas de te le dire encore tout à l'heure?... Mais il est impossible qu'elle se refuse à ce



départ... Tu le sais bien, père... car enfin, si nous sommes si impatientes de nous installer avec éclat au château, c'est afin d'y recevoir le comte Maxime... et si le comte découvrait la mère aux chats... oh!... bien assurément je ne retournerais pas à Paris comtesse!

L'accentuation toute particulière de ce dernier mot fut pour moi comme un trait de lumière : le secret de la comédie m'était connu!

— Ne souhaites-tu, donc plus ce mariage, mon bon François?... intervint la baronne.

— Il doit faire le bonheur de ton enfant, ajoutait de l'autre côté Athénaïs.

— Notre gloire à tous! reprit la mère.

— Sans compter, poursuivit la fille, les avantages honorifiques que personnellement tu dois en recueillir. Ne te souvient-il plus donc que le comte nous promet de te...

Ils s'étaient éloignés, je n'entendais plus. Au geste des trois personnages, à l'expression de leurs physionomies, il ne m'était que trop facile de deviner que les deux mégères triomphaient de la vaniteuse faiblesse de leur complice; que pour quelques hochets, — n'importe lesquels, — il achevait de leur livrer sa mère.

— Mais, s'écria-t-il enfin, mais puisque je vous dis que c'est arrêté... qu'elle partira... que je le veux!

— Quand cela?

— Demain, peut-être!

— Tu vas donc la revoir?

— Non... J'attends d'abord une lettre d'elle.

— Une lettre? mais il fallait donc nous dire cela d'abord.

— Eh! m'avez-vous laissé le temps de m'expliquer.

— Enfin...

— Elle m'a demandé jusqu'à ce soir pour réfléchir; elle doit... elle-même... aller remettre sa réponse à Comtois, que nous laissons à l'auberge du village. Je viens de lui donner mes ordres en conséquence.

— Mais si Comtois soupçonnait?..

— Oubliez-vous donc qu'il est presque idiot et pas du tout curieux? De plus, des jambes d'autruche. Une heure après la lettre reçue, nous l'aurons à Trouville.

— En ce cas, partons vite.

— Oh! nous avons du temps.

— Et notre halte au Ratier? Il faut absolument que j'en rapporte une étude... Partons.

Ils étaient parfaitement d'accord maintenant; ce fut avec des rires joyeux que l'attirail artistique ayant été repley, puis chargé sur les épaules du baron, ils disparurent tous les trois par le sentier de la grève.

Quant à moi, sortant de ma cachette, je revins par la grande route. Je n'avais plus rien à apprendre de ces gens-là, ils me faisaient horreur!

D'autre part, la pauvre mère François ne devait-elle pas avoir grand besoin des consolations de l'amitié?

A l'entrée du village, je remarquai des groupes nombreux, animés.

Dans un de ces groupes, la Guillemaine.

— Que s'est-il donc passé? lui demandai-je.

— Eh pardine! c'est encore ces gueux de Guérin!

— Les deux matelots qui ont amené ce matin une barque de Trouville?

— Ces deux gredins-là... oui... C'était déjà bien effronté de leur part que se remonter au pays!...

— Mais enfin!...

— On les en avait honteusement chassés, parce qu'ils brutalisaient leur brave homme de père, ce vieux pilote retraité qui demeure là. Pas plus tard que tout à l'heure, ivres comme des brutes, ils sont entrés de force dans sa maison pour lui demander de quoi boire encore, et, comme de raison, le vieux refusait, ils

l'ont menacé, battu, mis tout en sang... les scélérats!... Oh c'est heureux qu'on soit venu les rappeler à leur canot... nos hommes leur auraient fait un vilain parti. Mais ils ne perdront rien pour attendre, allez! c'est du ciel que leur viendra le châtiement.

— Où sont-ils?

— Avec leurs promeneurs... pardine... en mer!

Au même instant, une soudaine rafale passa sur nos têtes.

— Juste Dieu!... murmurai-je en frissonnant, juste ciel!... sur ce frêle esquif, il n'y aura donc que des enfants dénaturés!

## XIII

J'avais vainement frappé à la porte de la mère François; personne ne m'avait répondu; la maison semblait abandonnée.

— La voisine est sortie, me dit une voisine. Je l'ai vue tout à l'heure qui s'en allait vers le *bout de haut*.

Le *bout de haut*, c'est le haut du pays. Cette indication ne me servit guère. J'eus beau courir à la recherche de la mère François, je ne parvins pas à retrouver sa trace.

Découragé, je rentrai chez moi; j'essayai de me mettre au travail, mais sans pouvoir trouver une idée, une phrase. Non, je restais là, immobile dans mon fauteuil, étrangement absorbé, presque somnolent. Quelque chose de vague, de lourd, de sinistre me tourmentait l'esprit.

Combien de temps se passa-t-il ainsi?... Je l'ignore. Enfin, comme en un demi-réveil, j'entendis un bruit de sabots, de voix, de cris appelant à l'aide.

Ce bruit grandissant avec rapidité, je m'élançai vers la fenêtre, je l'ouvris.

Une foule, composée de presque tous les habitants, courait en grande émotion vers la mer. Je m'empressai de descendre, et sur le seuil même de la maison, je rencontrai l'un des deux pêcheurs avec lesquels j'avais causé le matin. Lui aussi, il se hâtait vers le rivage.

— Qu'arrive-t-il donc? lui demandai-je.

— Ah! fit-il, nous ne nous étions pas trompés dans nos prévisions de ce matin, Pierre Aubert et moi.

— Comment! il s'agirait de cette embarcation venue de Trouville...

— Directement. Oh! Pierre a bien reconnu le canot, quand le flot l'a rejeté sur la grève... il était vide!

— Vide! ô mon Dieu! et les malheureux qui le montaient?

— Ils sont sur le Ratier... la mer monte!

— Sur le Ratier... sans leur barque... et par une marée pareille!...

— Perdus! vous dis-je... à moins toutefois que Dieu ne fasse un miracle en leur faveur et ne les sauve!

— Mais, repris-je après un silence, comment expliquer une telle imprudence, un tel malheur?

— C'est bien simple : les Guérin auront répondu du voyage, et sans doute qu'eux-mêmes ils seront descendus sur le banc pour ramasser une manne ou deux de moules : or, étant ivres, ils avaient mal amarré le canot, que les premières vagues ont mis en dérive. Quant au reste... Voyez! voyez!...

Nous arrivions à ce tournant de la descente d'où l'on domine soudainement l'immensité; mon digne pêcheur me montrait au loin le noir îlot qui déjà commençait à devenir tout blanc d'écume.

Quelques minutes encore, et les eaux l'auraient complètement recouvert. Dans une heure au plus, les grands vaisseaux y passeraient, naviguant sur une mer profonde.

Les cinq naufragés étaient là! Malgré la distance, on distinguait leurs signaux de détresse... Hélas! il était impossible de leur porter secours!

Je l'ai dit : telle avait été l'appréhension de la grande marée, que pas une barque ne restait au mouillage.



Ces malheureux étaient donc perdus, perdus, perdus sans retour! Ils le savaient eux-mêmes... ils étaient en proie, sans doute, à toutes les terreurs de la mort... Et quelle mort!

Oh! l'ami de Pierre Aubert avait eu bien raison de le dire : c'était horrible à penser... horrible! Les marins, cependant, sont d'intrépides hommes, habitués à lutter corps à corps avec la tempête, et que rien n'effraye, que rien ne rebute, pas même l'impossible.

Toute la population villervillaise était sur la grève, et matelots, femmes, enfants, vieillards, s'agitaient en tous sens afin d'improviser, d'organiser quelque héroïque moyen de sauvetage. Ceux-ci rapportaient des câbles ou des avirons, ceux-là s'efforçaient de remettre à flot l'embarcation échouée, d'autres s'étaient attelés aux deux canots qui tout à l'heure encore se trouvaient au plus haut des criques, et qui maintenant déjà, poussés et tirés chacun par cent bras, avançaient avec fracas sur le galet.

Pourraient-ils arriver à temps?... Les lames, d'ailleurs, étaient si fortes!

Charles DESLYS,

(La fin au prochain numéro.)

### LES PAROLES D'OR

Le livre de la vie est le livre suprême  
Que l'on ne peut ouvrir et fermer à son choix.  
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,  
Et le feuillet fatal se tourne de lui-même.  
On voudrait revenir à la page où l'on aime,  
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

LAMARTINE.

Ne pas écouter est non-seulement un manque de politesse, mais une marque de mépris. Si d'un homme haut placé cette impertinence s'accepte sans protestation, elle engendre au fond des cœurs un besoin de haine et de vengeance; mais d'un égal, elle va jusqu'à dissoudre l'amitié. Rien ne rapporte plus dans le commerce du monde que l'aumône de l'attention.

La vie habituelle fait l'âme, et l'âme fait la physionomie.

H. DE BALZAC.

### CORRESPONDANCE

— M<sup>me</sup> LA COMTESSE D'... , A POYSDAM.

Le paletot russe est en grande faveur, on le porte beaucoup à Paris. Les plus jolis sont en sicilienne, avec doublure de fourrure, cela va sans dire; les bords extérieurs garnis d'une jolie fourrure, parements aux manches et large col rabattu. — Il n'y a pas d'âge précis pour cesser de porter une polonaise avec manches assorties au jupon, pourvu toutefois que la taille et la tournure soient élégantes.

— M<sup>me</sup> MARIE T..., A PARIS.

Nous ne pouvons malheureusement servir chacune de nos abonnées au gré de leurs convenances particulières; mais nous faisons tout ce qu'il est possible de faire pour que toutes trouvent dans l'ensemble du Journal les éléments généraux dont elles ont besoin. Nous verrons à publier les modèles que vous désirez, dans nos prochains numéros.

— M<sup>lle</sup> MARGUERITE G..., A LIEGE.

Nous ne connaissons pas de plus gracieuse coiffure, pour une jeune fille, qu'un feutre gris, de forme timbale, garni de bandes de fourrure brune.

— M<sup>mes</sup> M... SOEURS, A BELFORT.

Merci, mesdames, de vos bienveillantes observations, auxquelles nous tenons à répondre parce que cela intéresse toutes nos lectrices. Nous avons déjà donné plus d'importance que par le passé aux modèles de chapeaux; nous continuerons en publiant de temps à autre, comme nous l'avons fait dernièrement, des pages entières de modèles groupés et d'assez grand format pour qu'ils soient très-compréhensibles.

**Errata.** — Deux erreurs typographiques se sont glissées, l'une dans notre 1<sup>er</sup> numéro d'octobre, l'autre dans le 4<sup>me</sup> numéro du même mois. Nous tenons d'autant plus à les réparer qu'elles pourraient égarer nos lectrices.

La première a trait à une communication de laquelle il résulte qu'une dame atteinte d'une glande cancéreuse au sein a été guérie sans opération dans la maison de santé du docteur Cabaret, rue d'Armaillé, 19, à Paris. La lettre à nous adressée a été signée à tort M. CARLIER, au lieu de M. CUBLIER.

La seconde erreur concerne M<sup>lle</sup> Rosa Decotte, modiste, rue Meslay, 67, dont l'adresse a été donnée à tort : 69, rue Meslay.

Nous prions nos lectrices d'excuser ces lapsus, que le plus grand soin ne permet pas toujours d'éviter dans une grande publication comme la nôtre.

### REVUE DES MAGASINS

Il n'y a pas d'élégance possible sans beau linge ni belles broderies : c'est une vérité incontestable qu'aucune de nos lectrices ne voudra démentir : aussi n'hésitons-nous pas à les conduire rue Saint-Honoré, 232, dans la maison GESSAT-AUBRY. On est toujours assuré de trouver dans cette maison la dernière expression du goût et de l'élégance. M<sup>me</sup> Gessat, avec le tact d'une femme et la compétence d'une artiste, choisit elle-même les dessins de toute catégorie et les fait exécuter en broderies magnifiques, les envoyant dans ces contrées où la broderie a atteint les dernières limites du fini, la Lorraine.

En vue des assortiments si complets de bandes brodées pour entre-deux et volants de la maison Gessat-Aubry, nous conseillons vivement aux personnes qui veulent bien prendre nos avis en considération de choisir par avance les différents genres de ces garnitures pour la composition des trousseaux et layettes.

Le magnifique trousseau de M<sup>lle</sup> Bettina de Rothschild n'avait pas été autrement organisé, et Dieu sait sur quelle vaste échelle! On soumettait à M<sup>me</sup> la baronne tous les dessins et toutes les combinaisons, qui étaient ensuite exécutés d'après ses ordres. Sans vouloir dire pour cela qu'il faille donner à ses filles des trousseaux de cent mille francs, nous ajouterons cependant que le souci de la mère, dans cette circonstance, est juste : il révèle en même temps de l'ordre et du goût, qualités que toutes les femmes doivent ambitionner également.

M<sup>me</sup> Gessat ne demande pas mieux que d'expédier des cartons d'échantillons de ses broderies, — sur garanties naturellement; — il est donc fort agréable, lorsqu'on n'habite pas Paris, d'avoir des facilités de ce genre, si l'on a, comme nous le disions, une commande d'une certaine importance à faire.

— La maison de commission LASSALLE ET C<sup>o</sup> (21, rue de Grammont) a préparé depuis quelques jours des toilettes d'une ravissante distinction. Toute fantaisie excentrique en est exclue; ce sont vraiment des costumes de haute élégance et qui s'offrent comme la dernière expression du bon goût.

Les étoffes employées sont en soie façonnée, brocatelles en nuances claires et foncées d'un seul ou de plusieurs tons, lampas à teintes multicolores sur fond satin mat, velours ciselés de couleur ou noirs. Ces robes en tissus riches sont sobres d'ornements, et très-souvent la forme *princesse* est choisie comme la plus distinguée. Nous signalons d'autant plus volontiers ces toilettes, que nous pouvons affirmer à nos lectrices que les confections de la maison Lassalle sont d'un prix beaucoup moins élevé que celui des bonnes maisons de couturières, le chiffre considérable des affaires de cette maison lui permettant de se contenter d'un très-petit bénéfice.

Il est aussi très-avantageux de s'adresser à la maison Lassalle pour l'acquisition des fourrures, surtout des fourrures de prix, telles que : zibeline, martre, etc., l'achat de ces fourrures étant une affaire de confiance et exigeant des connaissances spéciales.



Enfin, pour tous les objets de toilette, — confectionnés ou non, costumes pour tous usages, etc., — la maison Lassalle mérite la réputation qu'elle a acquise dans le monde élégant.

— Nos renseignements sont à peu près au complet sur les nouveautés éditées par la *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée-d'Antin) pour la saison d'hiver; nous en avons même une si grande quantité, que nous allons suivre chaque rayon afin de ne rien oublier.

A son comptoir de passementerie, la *Ville de Lyon* a, on peut le dire, accumulé tous les éléments de fabrication qui existent en ce sens à Paris, le centre par excellence de la belle passementerie. Citons le galon mohair noir, pointillé de soie blanche, bleue, etc., pour accompagner les tissus brochés; le galon matelassé en laine, avec étoiles en soie de deux tons; le galon mohair chenillé; le galon quadrillé, mélangé de mohair et de natté; le galon tout chenille; le galon cachemire, spécial aux robes de chambre et vestes d'appartement; le galon marabout, de plusieurs dimensions et de différents aspects; enfin, et nous en oublions, un galon souple et noir, brodé de perles dites *clair de lune* à cause de leur vif éclat. Cette perle fort en vogue remplace le jais; étant plus légère et beaucoup plus brillante que lui, son succès ne peut manquer d'être complet.

Le comptoir de dentelles offre comme toujours les spécimens les plus gracieux. Ce sont d'abord les tulles dentelle et entre-deux brodés de chenille: une élégante nouveauté dont on fait des mantilles, des fichus, des écharpes, des voilettes et des barbes. Une femme de goût saura tirer un parti charmant de ce genre chenillé, en y joignant des blondes anglaises blanches, des fleurs et des nœuds de satin. Nous signalerons, au même comptoir, la série des jolies gazes, parmi lesquelles une nouveauté à rayures chenille pour barbes, turbans de chapeau, cravates en noir, blanc et toutes nuances.

— Médecins et artistes ont tous jeté feu et flammes, lancé anathèmes sur anathèmes au corset, il y a quelques années, — parce que, disaient les premiers, le corset détruit la santé; parce que, ajoutaient les autres, le corset détruit la forme! — Maintenant, ces messieurs, d'un avis unanime, approuvent les mignones proportions du corset actuel, complètement transformé, grâce au génie créateur de M<sup>mes</sup> DE VERTUS sœurs.

La *ceinture Régente*, en effet, vient ajouter à l'élégance et à la beauté naturelle du corps; M<sup>mes</sup> de Vertus sœurs, avec leur goût et leur connaissance approfondie de la forme, savent réparer tous les défauts et donner toutes les grâces.

En visitant les élégants salons de la rue Auber, 12, on y trouve, outre le choix le plus complet et le plus coquet de corsets et de ceintures régentes en simple coutil ou en satin, une série de tournures et de jupons pour toilettes de tout genre. Ajoutons que ces tournures sont établies avec l'élégance que M<sup>mes</sup> de Vertus sœurs savent donner à toutes choses.

### SPÉCIALITÉS

Quand une femme tient à conserver son teint frais et dispos en dépit de l'intempérie des saisons, il lui suffit de faire un usage journalier du *lait antéphélique* de CANDÈS. Cette eau de toilette est un cosmétique parfait pour atténuer l'effet des veilles et des fatigues; les lotions de lait antéphélique coupé d'eau tonifient les chairs et leur donnent une blancheur et une fraîcheur étonnantes.

Nous connaissons des personnes qui depuis plus de trente ans n'ont jamais employé d'autre eau pour leur toilette; l'aspect seul de leur teint frais suffirait à faire l'éloge du lait antéphélique, s'il en était besoin.

C'est toujours à M. Candès lui-même qu'il faut adresser les demandes, 26, boulevard Saint-Denis.

M. D'A.

### PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

#### GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueilli le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnées, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une

nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était senti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le *Panorama des modes d'automne et d'hiver* que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de **quatorze toilettes complètement inédites**, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

### SOMMAIRE DU 3<sup>e</sup> N<sup>o</sup> DE NOVEMBRE 1876.

**TEXTE.** — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Échos de la mode, par H. DE M. — Chronique mondaine, par M. Eugène CHAPUS. — Lettres d'une Douairière, par M<sup>me</sup> DE BASSANVILLE. — Théâtres, par HOR-FROG. — *La Mère aux chats*, nouvelle, par M. Charles DESLYS. — Les Paroles d'or. — Correspondance. — Revue des magasins et avis divers.

**ANNEXES.** — Gravure coloriée n<sup>o</sup> 1372, dessin de M. Jules DAVID : toilette de ville et toilette de dîner. — Patron coupé (annexe spéciale aux éditions n<sup>o</sup> 2 et n<sup>o</sup> 3), d'après la gravure DG, n<sup>o</sup> 694 du 2<sup>e</sup> numéro de novembre : modèle de dolman-visite.

Dans le texte : P. n<sup>o</sup> 335, dessin de M. E. PRÉVAL : fichu de théâtre. — G. n<sup>o</sup> 683, dessin de M. E. PRÉVAL : toilette de ville. — G. n<sup>o</sup> 701, dessin de M. Jules DAVID : toilette de demi-deuil.

Le journal *La Jeune Mère*, — Rédacteur en chef, D<sup>r</sup> BROCHARD, — est entré dans sa 4<sup>me</sup> année. — Voici le sommaire du n<sup>o</sup> 1 (1<sup>er</sup> novembre 1876) :

Causerie du Docteur (*Médecine maternelle : le Muguet*). La Crèche. La Vérité ou le Silence. Un vilain défaut. L'Escrime. Une légende. A nos lectrices. Nouvelles. — Gravures : L'Hôtel de Ville de Bruxelles. Fontaine de la place du Marché, à Liège.

Bureaux : E. Plon et C<sup>o</sup>., éditeurs, rue Garancière, 10, Paris. — Prix d'abonnement : un an, 6 fr.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous informons nos Abonnées qu'à partir du 4 décembre 1876, nos bureaux et ateliers de patrons seront transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là qu'à partir de cette époque nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

Pour être COUTURIÈRE, aujourd'hui, il faut être à la fois dessinateur, sculpteur et coloriste. Grâce à ces qualités d'artiste, la couturière arrive à créer et tailler de jolis modèles sans s'écarter de la ligne du beau; elle moule le vêtement sur la femme, de telle façon qu'ils ne font plus qu'un; puis elle combine les garnitures avec les étoffes en flattant le goût et en charmant le regard.

C'est dans l'essayage du costume qu'on peut mesurer le savoir-faire et l'habileté d'une couturière moderne. Voici en quoi consiste l'essayage : — Le corsage, taillé et faufilé à l'endroit, est posé sur la personne et l'opération délicate commence. On ferme les deux devants au milieu avec des épingles, puis on défait l'une des coutures d'épaule : c'est par là qu'on régularise presque tous les corsages. On renverse alors, du plat de la main, le devant sur le dos, que l'on rapproche avec l'autre main, pour les réunir et les épingler, dès qu'on a obtenu le « colant » de corsage désiré. La couture du dessous de bras subit la même opération, puis on découpe l'entournure et le tour de cou.

De cette façon, le travail de correction fait d'un côté du corsage sert à rectifier l'autre côté. — Lorsqu'il s'agit d'une polonoise, on allonge le buste en l'emprisonnant plus bas. La robe fourreau est l'exagération de la robe princesse et, par conséquent, du *moulé*, que l'on obtient par les mêmes procédés. Des cordons, intelligemment posés dessous, maintiennent et régularisent les ondulations de la jupe, qui ne doit jamais s'écarter d'une ligne déterminée, quoique fictive. Les femmes de goût règlent cette ligne sans qu'il soit besoin de leur donner d'indications précises à ce sujet.

La moindre idée suffit pour changer l'aspect d'un vêtement.

C'est par l'imagination et la variété des dispositions qu'une couturière se distingue. Nous signalerons à nos lectrices une heureuse combinaison qui, à l'aide de presque rien, a suffi pour transformer la polonoise : — Les devants longs, de forme princesse servent de tablier; le milieu du dos se prolonge en large traine; les petits côtés se détachent du reste en ce qu'ils sont courts, ne formant qu'une basque étroite et terminée en pointe. Le tablier est alors drapé de chaque côté, puis fixé à la pointe susdite par un nœud, tandis que la

traîne s'étend jusqu'aux bords du tablier qu'elle rejoint.



P. N° 310. — TOILETTE DE MARIÉE.

Modèle de M<sup>me</sup> Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19).

Le COSTUME D'ENFANT subit peu de modifications : c'est toujours la robe anglaise à devants plats et prolongés, dos de cuirasse et petite jupe reliant le tout. Parfois le dos et le devant affectent le genre princesse, tandis que les côtés font basque, avec petite jupe se réunissant au reste. La pose des boutons, suivant l'ouverture de la robe, change encore l'aspect de ce costume : les boutons sont posés tantôt au milieu sur une ou deux lignes, tantôt en biais plus ou moins prononcé.

Peu d'ulsters du côté des hommes, mais en revanche un assez grand nombre du côté des dames et des enfants. En drap à carreaux, avec deux rangs de boutons, les poches réglementaires, et de plus une petite pèlerine qui fait très-bon effet, voilà l'ulster dernier genre pour dames et fillettes.

On nous demande quelques renseignements sur les fourrures appropriées

aux individualités. L'hermine, le loup blanc, le chinchilla, le renard argenté, le renard bleu, le rat musqué, le skungs et la marmotte sont exclusivement attribués aux vêtements des femmes; ce qui n'empêche nullement celles-ci de porter la martre du Canada ou zibeline, la loutre, le petit-gris, etc., qui semblent un privilège masculin. Les jeunes filles ne peuvent porter ni chinchilla, ni martre, ni loutre, ni renard bleu; on leur accorde plus particulièrement le petit-gris, le skungs et la marmotte. Nous omettons à dessein l'astrakan qui, depuis quelques temps, est devenu tout à fait banal.



Tous les ans on essaye d'appliquer la fourrure au chapeau; on a fait de même cette année, avec la différence — tout à l'honneur des modistes, — que le succès, cette fois, est certain. Le *boyard* n'est pas autre chose qu'un feutre gris de forme timbale, bordé et garni dessus de bandes de castor argenté, avec un panache de plumes de ton assorti sur le côté.

Le feutre gris l'emporte de beaucoup en élégance sur le feutre noir, et le blanc encore davantage, cela va sans dire. Mais aux personnes qui n'aiment pas les couleurs claires nous conseillerons les feutres gros bleu, gros vert et marron foncé. La peluche assortie, en y joignant des motifs d'acier aux mille facettes brillantes, constitue la plus simple des garnitures.

Nous citerons comme charmant, pour garniture de capote jeune, les ruches et barbes mentonnières en soie effilochée sur les bords. Si l'on combine deux nuances, bleu et crème, rose et blanc, etc., pour les ruches, on obtient des effets de marabouts de la dernière coquetterie. Un exemple à l'appui : nous avons noté, ces jours passés, à une messe de mariage, le chapeau de la jeune quêteuse. C'était un chapeau de forme timbale, en peluche blanche, gentiment posé en arrière. Une ruche de foulard rose, à bords effilochés, forme un bandeau dessous; une autre ruche entoure la calotte, nouée derrière par des mentonnières assorties : ces brides sont prises dans le biais de l'étoffe, et les bords en sont effilochés; elles viennent se nouer de côté en encadrant et dégageant le menton en même temps.

Le tulle noir ou blanc chenillé et le tulle noir pointillé de jaune sont à l'ordre du jour pour les voilettes et les turbans négligemment posés. La voilette pailletée se jette sur le chapeau, qu'elle recouvre en entier; on en croise les bouts derrière et on les ramène ensuite devant pour les nouer : c'est à la fois simple, chaud et seyant.

Le turban de tulle blanc chenillé est on ne peut plus favorable au teint et à la beauté pour les sorties du soir; nous le recommandons pour le théâtre. Il n'est pas une femme un peu adroite qui ne soit capable de faire elle-même et très bien ce genre de coiffure.

Le turban, qui étonne quelques personnes et leur paraît une anomalie de la mode, n'est pas né d'aujourd'hui. C'était, tout le monde le sait, la coiffure favorite de M<sup>me</sup> de Staël; en outre, les chroniques et les mémoires de 1841 nous apprennent que le turban jouissait alors d'un certain succès comme coiffure de femme. Il n'est donc pas étonnant que la mode, qui n'oublie aucun détail du passé, essaye de faire revivre cette coiffure en la modifiant pour notre plus grande satisfaction!

La guipure d'Irlande est avantageusement employée par nos lingères parisiennes pour parures de diner, de théâtre ou de petite soirée. Citons, entre autres, un fichu ouvert, en crêpe lisse blanc, plié en plis égaux, assez larges, avec des bandes de velours marron et des volants de guipure alternés.

Cette dentelle fait encore fort bien pour garnir les *matinées* en flanelle de couleur (bleue, rouge, etc.), que toute femme élégante possède sous plusieurs aspects et dont les lingères ont à présent le monopole.

Il y a des *matinées* de forme paletot : ce sont les ordinaires; d'autres descendent jusqu'au genou, avec pli Watteau derrière pour donner l'ampleur du bas. Ce dernier modèle est à la fois le plus seyant et le plus nouveau. Pour le garnir, les ruches de dentelle légère ou de mousseline plissée sont ce qui convient le mieux avec les flots de ruban.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 340.

TOILETTE DE MARIÉE. — Robe princesse à longue traîne onduleuse, en satin, coupée en biais de côté et devant, sur une fausse jupe en faille. Celle-ci est plissée entièrement à plis plats. Une ruche de gaze blanche, piquée de bouquets de fleurs d'oranger, suit tous les bords de la robe, encadrant le jupon. Poche, sous forme de hotte, placée de côté et ornée de nœuds de gaze. — Col *Richelieu* en vieille guipure, à rabat fixé par un bouquet de fleurs d'oranger. Manchettes assorties posées sur la manche, avec un nœud de gaze. — Diadème de fleurs d'oranger et voile à la Juive en tulle léger et clair.

(Pour se rendre compte de la façon dont cette toilette est établie par derrière, nous prions nos lectrices de se reporter à la gravure G, n° 703.)

G. N° 703.

TOILETTES DE MARIAGE. — 1. Costume de mariée. — Robe princesse en satin blanc ouverte de côté sur une fausse jupe en faille, laquelle est plissée à plis plats. Une ruche en tulle de soie, piquée de bouquets de fleurs d'oranger, part du côté droit, suit tous les bords de la robe, encadrant la fausse jupe et courant le long de la traîne; elle s'arrête au commencement de la fausse jupe. La traîne est bridée par une écharpe de gaze, fixée dans le bas sous un bouquet de fleurs d'oranger, et terminée par une large boucle avec pan; cette écharpe remonte ensuite pour aller se perdre sous la poche. Celle-ci affecte la forme d'une hotte ornée de nœuds de gaze; elle est placée sur le côté gauche de la robe. — Col *Richelieu* en belle guipure, fermé par un rabat de même dentelle fixé sous un bouquet de boutons de fleurs d'oranger. Manchette de la même époque, en dentelle assortie, placée sur le bas de la manche avec un nœud de gaze. Groupes de fleurs d'oranger dans la coiffure et voile à la Juive. (Voir pour le devant de cette toilette la gravure P. n° 340.)

2. Toilette de jeune femme, en velours gros bleu. Jupon à longue traîne, genre fourreau, très-serrée derrière. — Corsage cuirasse à longue pointe arrondie devant, lacé derrière. Il est ouvert en carré et les bords du corsage, dans le haut et dans le bas, sont ornés d'une draperie de crêpe lisse et d'un volant de dentelle blanche. Le crêpe lisse est resserré de place en place par de petits motifs d'acier aux mille facettes brillantes. Le bas de la manche pagode est garni de même.

G. N° 680.

COSTUMES D'INTÉRIEUR. — 1. Petite fille de dix à onze ans. — Costume en flanelle épaisse blanche. — Jupon court, découpé dans le bas, à larges dents arrondies et bordées d'un lacet de laine; ces dents reposent sur un volant plissé posé en dessous. Un galon rouge coupe une bande de broderie anglaise placée au milieu devant. — Paletot cuirasse très-collant, de même étoffe, entouré d'un galon rouge qui remonte en suivant le bord de l'ouverture devant ainsi que le tour du cou; une bande de broderie anglaise encadre ce galon, continuant l'effet de la garniture du jupon. Le bas des manches est la répétition du bas du jupon comme garniture, avec un nœud de ruban vers le coude. — Col montant à coins brisés; cornets évasés en toile comme sous manches.

2. Petite fille de huit à neuf ans. — Robe *Parisienne* en drap bleu marine. — Les devants sont complètement de forme princesse; une garniture de petits boutons boule encadre le milieu; ces boutons sont posés deux par deux et forment par conséquent deux lignes. Le dos est celui d'un paletot terminé en pointe, reposant sur une petite jupe; celle-ci, montée à une ceinture prise dans les coutures de côté, s'agrafe au milieu de la taille dessous. Ce dos de paletot ferme la robe au milieu par deux rangs de petits boutons qui se boutonnent jusqu'à l'extrême pointe. Les coutures de dessous de bras sont également garnies de petits boutons, ce qui encadre le dos et le détache parfaitement du reste; un nœud de ruban bleu s'ajoute au bas du dos et tombe sur le milieu du jupon. Les manches sont entourées d'un volant ruche, soutenu par une bande piquée.

3. Toilette de jeune femme. — Robe princesse en velours de chasse prune. — Une garniture en faille assortie et plissée dessine un tablier, se terminant au bas de la taille derrière avec un nœud assorti. Un autre plissé entoure la jupe un peu au-dessous de cette garniture jusque derrière.



Poche de faille sur le côté, garnie de nœuds. Dans le haut du corsage, un fichu de faille forme la pointe derrière et devant, où il descend plus bas; ses bords sont ornés d'un plissé remontant, dont le pied est bordé avec le fichu sous un petit biais en pareil; nœud de ruban semblable aux précédents pour réunir devant les pointes du fichu. Le bas des manches est entouré d'un plissé de faille posé à plat, avec tête plissée en volant et nœud allongé sur le dessus.

4. Petite fille de neuf à dix ans. — Costume en cachemire gris avec biais de foulard à rayures roses sur fond blanc. — Jupou court entouré d'un biais et terminé par un volant plissé en foulard assorti. — Polonaise lacée derrière, ouverte en châle devant, avec un biais sur tous les bords. La polonaise, relevée haut derrière, forme le tablier et un pouff, puis retombe naturellement. Un plissé de cachemire, soutenu par un biais de foulard, termine le bas des manches. — Col et manchettes en mousseline festonnée de rose.

#### Description de la gravure coloriée n° 1373.

TOILETTES DE VISITE. — 1. Confection de drap, demi-ajustée, courte derrière, très-longue devant, où elle s'ouvre dans le bas par un assez large écart en formant la pointe. Toute la grâce de ce modèle vient de la pose de la garniture, qui consiste en sept petits galons de soie; ces galons, cousus très-près les uns des autres depuis le bas de chaque devant, côtoient les bords de côté pour remonter se confondre au milieu du dos. Une frange de chenille suit le bord inférieur de la garniture. Le bas du dos est garni d'une large bande de galon marabout (petits rubans de soie ondulés) et d'une frange de chenille. Une plaque de passementerie, terminée par un gland, est fixée dans le haut du dos. Le bas de la manche est entouré de petits galons de soie et d'une bande de marabout; dans le haut du cou et sur le bord des devants, court une autre bande de marabout. — Jupou à traîne, en cachemire vert bouteille, garni sur le côté derrière d'une longue bande coulissée, laquelle est encadrée et coupée au milieu par des lisérés de faille et ornée de nœuds papillon. — Un tablier, partant du haut de ce coulissé, recouvre en biais et presque à plat le devant et le côté du jupon et va se fixer dans le bas derrière en retombant sur la traîne. Les bords de ce tablier sont entourés d'une bande de faille dentelée. La tunique, garnie de même, retombe derrière seulement, en formant un pouff soutenu par un nœud de ruban. Cette tunique est taillée avec le dos affectant la forme princesse; le devant du corsage est celui d'une cuirasse. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau *baby* en velours épinglé noir. Fond mou et passe coulissée; groupes de violettes de Parme autour du fond. Tour de tête en tulle blanc et brides mentonnières en ruban.

2. Costume en faille lie de vin claire et *fantaisie* brochée laine et soie de nuance plus foncée. — Jupou à traîne, découpé en dents carrées; le vide entre ces dents est rempli par un plissé de fantaisie laine. — Tunique en fantaisie de laine brochée, formant un tablier arrondi dont les draperies sont prises dans les coutures de côté. Par derrière, cette tunique est ouverte au milieu; l'une des pointes est relevée en draperie très-serrée sur le côté de la couture; l'autre pointe, après avoir formé une traîne, va faire un nœud à bout pendant sur le côté du devant. Franges à tête grillée sur tous les bords de la tunique. — Cuirasse-postillon formant devant une basque qui se termine en carré sur les côtés; ici le bord de la basque s'en va en fuyant vers le postillon, qui tombe derrière en deux pans carrés, encadrés de petits boutons. Revers de faille dans le bas des manches et boutons suivant la couture du coude. — Lingerie plissée. — Chapeau de velours noir; fond légèrement pointu; passe ronde, assez basse. Nœuds de satin noir sur le côté, avec branche de roses jaunes et boutons rosés. Mêmes fleurs retenant au bas de la calotte derrière une barbe de dentelle noire qui sert de mentonnières. Bande de satin jaune, avec nœud papillon sous la passe.

#### Description de la gravure coloriée N. n° 2.

Substituée à la gravure n° 1373, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX POUR LA SAISON D'HIVER. — 1. Chapeau *Marie Tudor* en feutre blanc. La passe, relevée tout autour, ondule dans le haut devant. Turban de crêpe de France ponceau, traversé par une barre d'argent, et brides mentonnières assorties. Un galon d'argent entoure la calotte, soutenant le pied d'une plume blanche qui orne le dessus.

2. Chapeau *Cloche* en feutre gris. Passe plate, se rabattant sur les cheveux, et calotte élevée. Un ruban de satin gris borde la passe, d'où s'échappe un tour de plumes de même nuance. Nœud alsacien en faille grise sur le devant du chapeau, rejoignant par des traverses un nœud placé au bord de la passe derrière. Plumes grises placées l'une devant l'autre sur le côté.

3. Capote *Agloé*. La passe est en feutre blanc; le fond, en surah bleu pâle tout plissé, forme le bavolet. Une longue boucle d'acier retient les plis sur le côté, près du pied d'une plume bleue qui recouvre tout le sommet du chapeau. Sous la passe, une draperie en surah assorti, avec aigrette d'acier sur le côté. Brides de même étoffe.

4. Chapeau *l'Étourdi*, en feutre gris fer. La passe, baissée d'un côté, est relevée de l'autre; le fond, assez haut, est arrondi. Un coulissé en satin gros vert orne le dessous de la passe; il est bordé d'un rouleauté de même étoffe. Deux roses thê retombent de la passe sur les cheveux du côté gauche. Un ruban de satin gros vert est posé à plat autour de la calotte, et une plume de même ton recouvre le sommet du chapeau.

#### Description de la figurine coloriée L. N° 101.

Annexe de l'édition n° 3.

COSTUME Breton. — Jupou de faille à courte traîne, entouré d'un volant plissé. Seconde jupe en drap bleu marine, plissée à la religieuse derrière et relevée à la paysanne par un galon rouge. Le devant de la jupe forme un tablier tendu et arrêté sur les côtés. Un velours noir, liseré de jaune, encadre tous les bords du tablier et de la jupe avec un galon rouge; broderie jaunée sur les angles et enfilade de sept ou neuf boutons de nacre sur les côtés. — Veste bretonne, sorte de longue cuirasse carrée, formant un gilet carré également. Sur le milieu de celui-ci s'étale un cœur de velours brodé de jaune et encadré de rouge. Garniture semblable à celle de la jupe au bas du gilet et sur tous les bords de la veste, et groupes de boutons sur les devants de celle-ci. Poche carrée sur les côtés, faite au moyen de la même garniture. Col marin et bas des manches ornés pareillement. — Col montant en toile et manchettes brodées. — Chapeau *Jean-Bart* en feutre noir, garni dessous et dessus d'un turban de foulard rouge et bleu.

#### DÉTAILS DE MODES

CORSETS, JUPONS, TOURNURES, CHAPEAUX, BONNETS.

On peut dire que l'esprit de la mode actuelle est tout entier dans le corset et le jupon: l'un fait la taille, l'autre donne la tournure; les deux réunis procurent l'élégance de forme et l'harmonie d'ensemble qui constituent le type parfait.

C'est, du reste, ce que M. de Plument (rue Vivienne, 33) a toujours parfaitement compris: aussi, pour bien édifier nos lectrices sur cet esprit de la mode, nous reproduisons aujourd'hui les derniers modèles de jupons, tournures et corset qu'il a créés, ne pouvant mieux choisir ailleurs.

Voici d'abord le corset *Sultane* avec ses nombreuses baleines, sa coupe gracieuse allongeant si bien le buste, complété par la ceinture *Jeanne d'Arc*. Au bas de celle-ci, des boutons placés de distance en distance permettent d'assujettir le jupon.

La tournure *Coverley*, à côté du corset dont nous venons de parler, a pour but de soutenir les étoffes lourdes, telles que le drap, le velours. Un volant, garni lui-même d'un autre volant bordé par un plissé, est boutonné au bas de la tournure, ce qui forme un jupon complet.

La tournure *Parisienne* offre l'avantage d'être extrêmement plate; c'est un auxiliaire à choisir de préférence, lorsqu'on n'en a pas trop besoin.

Au-dessous de cette tournure, nos lectrices verront le jupon *Récamier*, un des modèles les plus précieux de la maison de Plument. Il est monté à une ceinture pourvue de boutonnières qui s'adaptent aux boutons du corset, ainsi que le présente la gravure. Grâce à une coulisse bien placée, l'ampleur du jupon est rejetée en arrière.

Passons maintenant à la ceinture cuirasse dont nous avons déjà vanté les mérites à nos lectrices. Elle s'établit en flanelle ou en percale et s'adapte à tous les jupons; elle coûte 6 fr. et 10 fr., selon qu'elle est en laine ou en coton.

Enfin, nous terminerons cet aperçu par le jupon *Sidonie*, le modèle préféré de toutes les femmes élégantes pour les robes du soir. Il est fait en beau nansouck, boutonné derrière, ce qui est toujours préférable, avec une



coulisse dans le bas pour retenir la traîne très-longue. Volants sur volants dans le bas et dentelle sur les bords.

De l'auxiliaire de la toilette, passons à ce qui en est le complément, nous pourrions dire le couronnement, et décrivons deux chapeaux qu'il

rière sous la passe, d'où tombe un nœud de ruban à bouts flottants. Ruche de satin dans le haut du chapeau et coques de ruban assorti; des roses rouges avec feuillage fixent le pied d'une plume bleue qui rejoint celles du bandeau.



Corset, Jupons, Tournures. — Modèles de M. de Plument. (Voir la description, page 567.)

nous a été donné de voir chez M<sup>me</sup> Gillot et C<sup>e</sup> (5, boulev. des Capucines):  
Chapeau en feutre de soie noir; passe et fond réunis. La passe est bordée de satin bleu pâle; le bandeau est tout en plumes de même nuance. Une écharpe de satin bleu entoure la calotte et va se perdre der-

rière sous la passe, d'où tombe un nœud de ruban à bouts flottants. Ruche de satin dans le haut du chapeau et coques de ruban assorti; des roses rouges avec feuillage fixent le pied d'une plume bleue qui rejoint celles du bandeau.





*A. Veronien*

L N 104

Imp. H. Lefevre Paris

Ad Goubaud & fils Editeurs



Lequel recouvert la machine  
pour servir de l'autre...



Clapnet  
pour servir des jolis  
de coupe pour donner



Collerette  
pour la broderie pour servir  
pour le drap et s'en  
servir en drap et...



Le pied du nœud suit le même mouvement. Une touffe de plumes crème est placée derrière et tombe sur la barbe.



Chapeau en feutre de soie noir.

Décrivons encore deux jolis modèles de coiffures pour terminer : Coiffure sérieuse pour dîner ou soirée. Cette coiffure est composée d'une



Coiffure pour dîner ou soirée.

barbe de dentelle posée sur une couronne de tulle blanc; la dentelle débordante sur le chignon et s'avance, d'autre part, près du milieu du front. Un ruban violet est disposé en coques sur cette dernière partie de la coiffure;

une rose rouge l'accompagne. Brides de même ruban noué derrière avec la barbe de dentelle.



Chapeau de velours marron.

Bonnet du matin en nansouck. Fond mou, passe plate avec bande brodée soutenue sur les bords et faisant bavolet; barbe tombante dessous.



Bonnet du matin.

Un ruban rose, corné contre le fond, est posé à plat sur la passe et noué derrière. Barbes mentonnières brodées comme le reste.



PLANCHE G. N° 703. — DESCRIPTION, PAGE 566.



## TOILETTES DE MARIAGE

Modèles de M<sup>me</sup> Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19).





A. Levy, imp. r. de Paris 16.

Ad. Goubaud & Fils, Ed. Paris

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Couture Régente de M<sup>me</sup> De Vertus Saens, Rue Aubert, 12.

Parfumerie de la M<sup>me</sup> Ed. Pinaud, B<sup>is</sup> des Italiens, 30. Machines à coudre  
de H. Seeling, B<sup>is</sup> Sibastopol, 90 et r. N<sup>os</sup> des Petits Champs, 97.

Entered at Stationer's Hall







PLANCHE G. N° 680. — DESCRIPTION, PAGE 566



COSTUMES D'ENFANTS ET JEUNE FEMME

Modèles des magasins du Tapis-Rouge (rue du faubourg Saint-Martin, n° 65 & 67).



## LA MÈRE AUX CHATS

(NOUVELLE. — FIN.)

En ce moment, quelqu'un me passa une longue-vue, que vivement je braquai sur le Ratier.

Au milieu du clapotement de la marée, qui montait avec une rapidité terrifiante, je distinguai le baron des Genêts, je reconnus sa femme et sa fille.

Réfugiés sur la plus haute des roches, ils y formaient un groupe palpitant de désespoir, les deux femmes cherchant à se hisser sur les épaules de l'homme, tous trois ensemble agitant avec frénésie des mouchoirs et des écharpes.

Quant aux frères Guérin, complètement affolés par l'ivresse et par l'épouvante, ils couraient çà et là dans le flot qui déjà leur montait aux genoux.

Une première vague balaya toute l'étendue du banc. Les cinq malheureux se confondirent en une seule masse et jetèrent un même cri, tellement aigu, que le vent l'apporta jusqu'à nous.

C'était comme un suprême appel. Il redoubla l'activité des travailleurs, il réalisa presque un miracle. Les trois canots flottaient enfin.

Une dizaine de sauveteurs s'y précipitèrent, escortés par une longue clameur d'encouragement, de prière ou d'effroi. On savait qu'ils allaient risquer leur vie.

Mais il est des sacrifices que Dieu n'accepte pas.

La première des embarcations, celle de Trouville, fut aussitôt chavirée, rejetée, brisée sur le galet. Quant aux hommes, ils parvinrent à regagner la falaise, meurtris et sanglants, il est vrai, mais sauvés du moins, ceux-là.

Les deux autres canots avaient franchi les premières lames, celles qui déferlent avec le plus de violence à cause de l'obstacle que leur oppose le rivage... de véritables avalanches d'eau, comme furieuses de ne pouvoir bondir plus loin!

Mais une fois au large, l'impétuosité du courant devint tellement invincible, que les deux embarcations, en dépit d'efforts surhumains pour piquer droit au Ratier, furent emportées vers Honfleur. Ceux-là non plus ne devaient pas être punis : le dévouement, Dieu l'épargne.

Il n'en pouvait être ainsi des Guérin et des Bacherot. Leur dernière chance de salut venait de s'évanouir à jamais. Tous les regards se tournèrent vers eux. Moi-même j'eus le courage de reprendre ma longue-vue.

Ils avaient de l'eau maintenant jusqu'à la ceinture... ils redoublaient de gestes et de cris désespérés.

Oh!... c'était vraiment cruel de mourir en un si beau jour. Le vent, qui se faisait harmonieux, avait chassé jusqu'au moindre nuage; le soleil resplendissait, le ciel était tout bleu, la mer était toute verte, ainsi qu'en un rêve de bonheur et d'espérance!

En présence de ce merveilleux spectacle, au milieu duquel l'inexorable marée s'appêtait à les engloutir, le baron et sa femme semblaient crier avec des sanglots :

— Nous nous repentons... mon Dieu! .. pardonnez-nous... laissez-nous vivre encore!... nous qui touchions au but de toutes nos ambitions... nous si riches... nous qui pouvions être si heureux!

Je voyais aussi Athénaïs, tout effarée, tout en pleurs, et je croyais l'entendre dire :

— Pitié du moins pour ma jeunesse... Je n'ai que vingt-cinq ans... O mon Dieu!... j'allais peut-être aimer!

Quant aux Guérin, béants et livides, ils ressemblaient à ces condamnés que l'aspect seul de l'échafaud transforme en cadavres. Cependant ils murmuraient une prière aussi, celle-ci peut-être :

— Nous vous promettons de respecter désormais notre vieux

père... O bonne Notre-Dame de Grâce! qui êtes là-bas, dans votre chapelle de la côte... venez donc à notre aide... et sauvez-nous!

Mais la clémence divine restait sourde à ces vaines clameurs! Mais la marée montait toujours! Mais dans le souffle du vent qui tourbillonnait au-dessus de leurs têtes échevelées, dans le fracas des eaux qui déjà les étreignaient de leur froid linceul, ils entendaient une voix qui frappait aussi mon oreille... la grande voix de la mer, la grande voix de Dieu... et cette voix incessamment leur répondait :

Tes père et mère honoreras  
Afin que tu vives longuement.

A terre, dans la foule maintenant immobile, il s'était fait un profond silence.

Au milieu de ce silence, une prière tout à coup monta : la prière des agonisants.

Je me retournai, j'aperçus le digne curé de Villerville.

Debout sur la falaise, il bénissait de loin ceux qui allaient mourir.

Autour de lui, comme dans toute l'étendue des dunes, chacun s'était agenouillé, chacun priait. Jamais je n'oublierai l'émouvante simplicité, la sublime ferveur de cette prière, qui était en même temps un dernier adieu!...

Pas une poitrine qui ne fût palpitante, pas un regard qui ne se fixât avec une ardente angoisse vers le terrible drame se dénouant au large.

Bientôt on n'entrevit plus que les têtes des malheureux dont la dernière minute allait sonner... cinq points noirs perdus dans un remous d'écume!

Il me semblait voir des mains éperdûment agitées au-dessus des vagues.

Une dernière lame arriva du fond de l'horizon... une lame énorme... et lorsqu'elle fut passée, on ne revit plus rien... rien...

De l'immense clameur un cri se détacha, plus déchirant à lui seul que tous les autres ensemble... le cri d'une mère!

Pauvre mère François! elle était là, presque à mes côtés... elle avait tout vu!

Cette fois encore, je la reçus dans mes bras, où plutôt je l'aidai à retomber à genoux. Ne lui restait-il pas à remplir un dernier devoir?

— Mon Dieu! dit-elle, ô mon Dieu... je ne vous avais pourtant pas demandé de les punir... Pardonnez-leur dans le ciel!...

## XIV

L'année suivante, dès le printemps, je débarquai sur la plage de Villerville, et grimant en droite ligne jusqu'au sommet de la falaise, je traversai de même deux ou trois vastes cours où tous les pommiers étaient en fleurs, où tous les oiseaux chantaient la chanson d'avril, afin de revoir plus vite ma bien-aimée maisonnette.

Mais à peine eus-je franchi la barre du jardin que, songeant d'abord à ma vieille voisine, j'allongeai la tête au-dessus de la haie mitoyenne, et criai :

— Mère François!... bonjour! Eh! bonjour donc, mère François! mère François!...

Une femme se montra... c'était la Guillemaine.

— Monsieur, me dit-elle d'un air triste, celle que vous appelez ne vous répondra plus...

— Où donc est-elle?

— Où tous nous irons..., au cimetière!

Je ne puis dire à quel point cette nouvelle glaça tout à coup ma joie. Telle fut l'explication de la Guillemaine :

— Personne ne pourrait au juste vous renseigner. Depuis le commencement de l'hiver, elle n'ouvrait que bien rarement la



porte de la rue; la maison voisine, la vôtre, n'était plus habitée. Ce ne fut qu'au bout de deux ou trois jours qu'on vint me dire : « Mais on n'aperçoit plus la mère François, mais, on n'entend plus chez elle aucun bruit ! »

Tout étonnée j'accourus aussitôt, je frappai, j'appelai..., comme vous tout à l'heure. Pas de réponse. Mon homme alla quérir le maire, on força la serrure. On entra. Ah! monsieur, quel spectacle! Elle était là, dans son grand fauteuil, assise et gaère plus pâle que de coutume... allez... si bien qu'on pensa tout d'abord qu'elle dormait.

Mais non... elle était morte, et depuis longtemps déjà! morte seule, sans secours, abandonnée de tous... hormis de ses gredins de chats qui, par quelque lucarne entr'ouverte, avaient bien su trouver moyen de continuer leurs visites.

— Pourquoi donc leur en faire un crime? observai-je avec un amer sourire; il me semble qu'eux du moins lui sont restés fidèles!

— Ah! ne dites pas ça, monsieur! se récria la Guillemaine avec indignation. Ils avaient à demi dévoré ses deux mains, ses deux bonnes vieilles mains qui depuis tant d'années les nourrissaient!

— Taisez-vous!... interrompis-je en frémissant. Oh! taisez-vous... c'est horrible!

Et tout bas, j'ajoutai :

— Pauvre mère François! il était dans ta destinée de toujours faire des ingrats!

Charles DESLYS.

## LA DAME DE THOUARS

(LEGENDE DU X<sup>e</sup> SIÈCLE.)

C'était par une belle journée d'été, dans la riante contrée du Poitou; le ciel d'un bleu foncé n'avait pas un nuage; les arbres séculaires qui étendaient leurs rameaux au pied du château de Thouars placé sur la hauteur, projetaient leur ombre au loin et semblaient inviter le voyageur fatigué à se reposer un instant avant de continuer sa route. La chaleur, quoique grande, n'était pas accablante; aussi les paysans qui passaient pour se rendre au travail, les écuyers qui devisaient dans les cours, les serviteurs et tous ceux qui composaient le personnel du manoir paraissaient-ils d'humeur joyeuse; on aurait dit que le soleil, en envoyant ses gais rayons sur tout le pays, en avait banni à jamais la mélancolie et la mauvaise humeur.

Seule, la noble Hildegarde, fille de Caldon, vicomte d'Aunery, de l'Auny, épouse bien-aimée d'Aimery, vicomte de Thouars, faisait ombre à cette gaieté générale.

Tristement assise au milieu de ses femmes, dans la haute chambre aux poutres en bois sculpté, où le jour ne pénétrait qu'à peine à travers les étroites fenêtres en ogives, ornées de vitraux, elle songeait à son époux, le brave Aimery, parti pour une expédition lointaine et périlleuse.

C'est en vain qu'elle appelait le travail à son aide pour chasser les sombres pensées qui venaient l'assaillir; ses doigts rosés redoublaient d'activité et filaient l'or et la soie dont elle composait de précieux tissus pour en offrir une écharpe au vaillant chevalier qui combattait loin d'elle; mais de tristes pressentiments, plus forts que sa volonté, s'emparaient de son esprit; distraite, elle oubliait son travail et tombait dans de longues et pénibles rêveries, auxquelles il devenait presque impossible de l'arracher.

En vain ses oiseaux favoris faisaient entendre leurs plus doux gazouillements; la belle châtelaine ne les entendait pas.

Elle n'écoutait pas davantage la brune Anagilde, sa suivante de prédilection, lorsque celle-ci lui racontait les prouesses de maint noble chevalier ou lui chantait les plaintives romances qu'elle avait apprises des ménestrels.

Hildegarde demeurait toujours triste et soucieuse, son front restait toujours voilé par une sombre mélancolie, et des larmes venaient souvent ternir l'éclat de ses beaux yeux où tant de joie et de bonheur se lisaient avant le départ d'Aimery.

En ce moment Anagilde achevait de chanter les infortunes d'un chevalier, forcé de quitter une noble damoiselle pour aller guerroyer au loin et qui, à son retour, voyant sa place prise dans le cœur de sa fiancée, se tue sous les yeux de l'infidèle qu'il aime encore malgré sa trahison.

C'était plaisir de voir combien toutes les jeunes filles, assises sur des tabourets autour de la haute chaise en bois merveilleusement sculpté où se tenait la vicomtesse, prenaient d'intérêt à ce récit; toutes les mains étaient oisives, oubliant le travail commencé; tous les yeux étaient curieusement fixés sur la jolie contense; tous les cœurs battaient au moment où le chevalier, arrivant, apprend le parjure de sa fiancée et exhale sa douleur en plaintes amères.

Hildegarde, sortant de sa rêverie, interrompit Anagilde un peu avant le dénouement du conte, au grand regret de l'auditoire, qui reprit le travail oublié, en étouffant plus d'un soupir :

« Assez, mignonne, dit doucement la châtelaine; j'ai besoin de me recueillir un instant. Je veux me retirer dans mon oratoire et prier le Seigneur qu'il mette fin à l'inquiétude où je suis, ou qu'il daigne m'envoyer le courage qui me fait défaut alors qu'il me serait pourtant si nécessaire pour supporter l'absence de mon époux. »

Et Hildegarde, s'appuyant sur le bras d'Anagilde, se leva pour aller prier Dieu dans son oratoire.

Mais au même moment un page, soulevant la lourde tapisserie d'une portière, annonça que Guillaume Bras-de-Fer, comte de Poitou, duc d'Aquitaine, venait d'arriver au château.

A ce nom, Hildegarde pâlit soudain, car Guillaume, qui avait le plus profond respect pour le mérite et les vertus de la vicomtesse, et qui la vénérât presque comme une sainte, n'avait pas cru, fort de ces chevaleresques sentiments, devoir cacher l'admiration que sa rare beauté lui inspirait; et plus d'une fois il avait risqué de la compromettre en prolongeant plus qu'il ne l'aurait dû son séjour au château de Thouars.

La femme de Guillaume, Emma, fille du comte de Blois, se voyant dédaignée par son mari, accusait Hildegarde de cet abandon; elle la poursuivait de sa jalousie, de ses propos calomnieux, et avait même osé plusieurs fois proférer d'horribles menaces contre celle qu'elle nommait sa rivale.

La pieuse châtelaine de Thouars connaissait la haine qu'Emma lui portait, aussi la visite du comte de Poitou lui était-elle toujours pénible; mais en ce moment elle devait la considérer comme un malheur, car le séjour de Guillaume au château, en l'absence de son seigneur, devait nécessairement donner lieu à de malignes interprétations qui, arrivant aux oreilles d'Aimery, pourraient même lui inspirer des doutes sur la fidélité de sa femme.

Après s'être entretenue pendant quelques instants avec son noble visiteur, Hildegarde comprit que celui-ci avait l'intention de rester pendant plusieurs jours au château de Thouars.

La vicomtesse ne savait que résoudre, car, désespérée de cette visite inopportune, elle craignait cependant par-dessus tout de manquer aux lois de l'hospitalité en laissant deviner au comte tout l'embarras que lui causait sa présence.

Étant si fort en peine et ne sachant comment en sortir, Hildegarde appela sa fidèle suivante, Anagilde, et la faisant entrer avec elle dans un des retraits qui entouraient sa chambre, et où se trouvait un crucifix d'ébène devant lequel la châtelaine aimait à se prosterner, elle demanda à la jeune fille de l'aider à trouver un moyen de concilier les égards qu'elle devait à son hôte avec le soin de sa réputation, espérant recevoir d'elle un conseil pour sortir, sans manquer au comte de Poitou, de la pénible situation où il l'avait placée involontairement.



Anagilde, en fille d'esprit, assura qu'elle trouverait bientôt un moyen pour tirer de peine sa bonne maîtresse, et demanda seulement quelques instants afin de chercher une façon honnête d'éloigner le noble duc d'Aquitaine.

Après avoir songé un moment, tandis qu'Hildegarde, pour calmer l'anxiété avec laquelle elle attendait sa réponse, avait recouru à une prière fervente, la jeune fille dit :

— Je crois, Dame, que le mieux, pour échapper aux dangers des méchantes paroles, serait de prétexter une affaire importante qui vous appellerait dans votre principauté de Talmont, et d'aller y passer le temps que doit durer l'absence de Monseigneur le vicomte; car, pour ce qui est de faire comprendre à Monseigneur le comte de Poitou qu'il doit quitter le château, il n'y faut pas songer : ce serait manquer à l'hôte que Dieu envoie sous votre toit et attirer sur vous la malédiction divine.

Ne trouvant pas de meilleur expédient que celui proposé par Anagilde, la châtelaine, après bien des hésitations, se résigna à l'employer, quoique le mensonge dont elle devait souiller ses lèvres lui répugnât infiniment.

Elle resta encore assez longtemps dans son oratoire, suppliant Dieu de lui inspirer un autre moyen de sortir d'embarras, ou de lui pardonner le péché qu'elle allait commettre en considérant le motif qui la faisait agir.

Et comme plusieurs heures s'étaient écoulées déjà depuis l'arrivée de Guillaume, elle se décida enfin à se rendre auprès de lui, et lui annonça qu'elle était forcée de partir le jour même pour sa principauté de Talmont.

Celui-ci, quoique vivement contrarié de ce départ imprévu, avait cependant pour la dame de Thouars un si profond respect, qu'il dissimula son chagrin de peur de l'offenser en laissant voir toute la peine qu'il éprouvait.

Hildegarde partit en effet le soir même, laissant à son hôte la libre disposition du manoir qu'elle abandonnait.

Elle n'était accompagnée que d'Anagilde et de deux vieux serviteurs dévoués.

Ce fut avec ce modeste cortège qu'elle se rendit dans sa principauté de Talmont, située en Bretagne, non loin de Pornic. Elle n'y trouva qu'une suite peu nombreuse, car le vicomte de Thouars avait emmené avec lui la plus grande partie de ses hommes d'armes; mais Hildegarde était sans crainte : sa douceur, ses bonnes œuvres la faisaient chérir de tous; et si l'on en excepte Emma, la vindicative épouse de Guillaume Bras-de-Fer, il n'existait pas, parmi ceux qui la connaissaient, un cœur qui ne fût tout à elle.

La vicomtesse était arrivée depuis plusieurs jours déjà au terme de son voyage, et vivait d'une manière encore plus triste, s'il est possible, et plus retirée qu'elle ne le faisait en son château de Thouars. Elle restait constamment seule, partageant ses journées entre la prière et les bonnes œuvres; elle ne trouvait plus aucun plaisir à ses travaux ordinaires, et ne permettait même pas à Anagilde de parler devant elle; aussi la gentille suivante s'ennuyait-elle à mourir dans ce triste château où, disait-elle, sa maîtresse laisserait sa santé et peut-être sa vie si elle continuait longtemps encore de mener une existence aussi triste.

Et vraiment, Anagilde n'avait pas tout à fait tort, car Hildegarde était bien changée non-seulement depuis le départ d'Aimery, mais aussi depuis qu'elle avait quitté le château de Thouars. La belle châtelaine ressemblait à ces plantes qui meurent alors qu'elles sont privées des rayons du soleil. Elle avait besoin de joie, de calme, de bonheur, et elle était triste et isolée, dévorée d'inquiétudes; tout le tranquille bonheur auquel elle était accoutumée, la présence de son mari, les femmes qui la suivaient habituellement, sa demeure de Thouars qu'elle aimait autant que Talmont lui plaisait peu, tout lui manquait! aussi son cœur avait froid, et sans souffrir beaucoup, Hildegarde dépérissait de jour en jour.

Un matin, on vint lui dire qu'un pauvre homme était tombé sans connaissance sous les murs du manoir.

Elle ordonna aussitôt qu'on le fit entrer et qu'on lui donnât tout ce dont il avait besoin.

L'existence qu'on menait au château était si monotone, que le plus petit incident prenait une importance singulière et des proportions gigantesques.

La curiosité d'Anagilde fut bientôt excitée, et pour excuser le vif désir qu'elle éprouvait de voir le malheureux qu'on venait de secourir, elle se persuada à elle-même que sa curiosité n'était autre chose que l'espoir de procurer une distraction à sa maîtresse et de la tirer ainsi de l'abattement où elle était plongée.

Mais elle n'eut pas plutôt aperçu l'homme, qui prenait alors son repas dans la salle basse, qu'elle revint tout effrayée annoncer à Hildegarde qu'elle avait cru reconnaître en lui un des gens de la suite d'Emma, comtesse de Poitou.

— Tais-toi, folle, lui dit la châtelaine, ne viens pas me troubler l'esprit de tes billesées, qui ne sont bonnes qu'à jeter la frayeur dans l'imagination et à enfanter de mauvais rêves durant la nuit.

— Oh! Dame, répondit Anagilde, croyez-moi, ce ne sont point chimères que mes craintes! Interrogez les deux écuyers de table qui étaient présents au repas de cet homme, et ils vous diront qu'il s'est permis de faire une foule de questions, toutes plus malséantes les unes que les autres. D'ailleurs, ajouta la jeune fille, rien qu'en regardant sa laide figure, on devine tout de suite que ce vilain mendiant cache certainement en son âme quelque mauvais dessein; je n'ai jamais vu de mine si effrayante!

— Vraiment! dit Hildegarde qui malgré sa profonde tristesse ne put s'empêcher de sourire des terreurs de sa suivante; tu me rends presque aussi curieuse que toi, et je voudrais savoir quelles sont les questions que cet homme a pu faire, et de quelle manière on y a répondu?

— Dame! ne riez pas, je vous en conjure, reprit Anagilde, car j'ai grand' peur que vous ne soyez en danger par la présence de cet homme. Il s'est d'abord informé de l'endroit que vous habitez en ce moment, car il n'était sans doute pas certain que vous fussiez ici. La première fois qu'il a fait cette question, on lui a demandé s'il avait quelque message à vous transmettre. Alors il a paru embarrassé et s'est mis à parler de choses indifférentes. Mais peu de temps après, il est revenu plusieurs fois à la charge, si bien qu'il a fini, en écoutant un mot de l'un, un mot de l'autre, par acquérir la certitude de votre présence au château. Il a demandé aussi combien le seigneur, votre époux, avait emmené d'hommes d'armes, et a tâché d'apprendre le nom de ceux qui sont restés ici. Loys, votre page, qui depuis quelques instants maîtrisait à grand'peine sa colère, lui a dit alors qu'il y aurait toujours assez d'hommes d'armes pour le pendre s'il continuait longtemps encore ses demandes indiscrettes, et qu'au besoin lui-même, Loys, se chargerait volontiers de cette besogne.

— Loys a eu grand tort, dit gravement la dame de Thouars; ce n'est point ainsi que l'hospitalité s'exerce sur le sol de la Bretagne. Pour rassurer ce pauvre homme que l'on a effrayé au mépris de toute convenance et de toute charité, je veux lui parler moi-même et voir (ajouta-t-elle en souriant) s'il me produira une aussi mauvaise impression qu'à toi, et si sa présence me causera un effroi aussi grand. Va donc le chercher et me l'amène au plus tôt.

Vainement Anagilde tenta de dissuader sa maîtresse de ce projet; elle la supplia de la manière la plus pressante, lui demandant en grâce de ne pas s'obstiner à courir ainsi volontairement un danger inutile et presque certain, disait-elle. Rien ne put ébranler la volonté d'Hildegarde; car, dans sa pieuse charité, elle se serait reproché comme une faute grave d'avoir injustement mauvaise opinion d'un malheureux peut-être très-honnête homme; or, cette opinion défavorable, elle la sentait déjà ger-



mer au fond de son cœur, malgré toute sa bonté et son indulgence.

Suivant ses ordres, Anagilde introduisit le vagabond auprès d'elle. Nonobstant son courage et la ferme résolution qu'elle avait prise de lui témoigner d'autant plus de bienveillance qu'elle se sentait intérieurement moins bien disposée pour lui, Hildegarde ne put se défendre d'un sentiment d'effroi à la vue de cet homme, et commanda à ses femmes de ne pas s'éloigner.

En effet, l'aspect du nouveau venu était de nature à inspirer une profonde répulsion; petit de taille, mais robuste et trapu, il paraissait doué d'une force peu commune; ses cheveux d'un brun rouge descendaient crépus et hérissés sur un front très-bas qu'ils cachaient entièrement; de petits yeux verdâtres qui ne se fixaient sur aucun objet, mais continuellement en mouvement, semblaient toujours chercher quelque personne absente et lui donnaient un air presque hagard; sa tête était baissée et un sourire idiot faisait grimacer le bas de son visage, où les passions les plus mauvaises paraissaient avoir imprimé leurs traces.

Cet homme, sans paraître s'apercevoir qu'il était en présence de la châtelaine, promenait autour de lui des regards investigateurs, comme s'il eût voulu bien étudier la situation de l'appartement qu'elle occupait, et en graver dans sa mémoire jusqu'aux moindres détails.

Hildegarde garda quelques instants le silence; elle éprouvait un étrange embarras à entamer l'entretien avec ce singulier personnage; enfin, surmontant son malaise, elle lui demanda si l'on avait amplement pourvu à tous ses besoins, et s'il n'avait point à se plaindre de la manière dont il avait été traité?

Il répondit affirmativement, mais par un seul mot dit d'un ton bourru et embarrassé, et toujours sans regarder la châtelaine.

Tant qu'il resta en présence de la dame de Thouars, il conserva la même attitude.

Celle-ci, de son côté, sentait croître son trouble et sa contrainte; un effroi dont elle ne pouvait se rendre compte et qu'elle cherchait vainement à surmonter, s'emparait de son âme en présence de cet homme dont la physionomie ne pouvait inspirer d'autres sentiments que la répulsion et la terreur.

Incapable de supporter plus longtemps sa présence, Hildegarde le congédia; mais la vue de ce misérable lui avait laissé, outre sa tristesse habituelle, une impression de crainte qu'elle ne pouvait parvenir à chasser, quoiqu'elle se blâmât elle-même sévèrement de ce qu'elle nommait une lâche pusillanimité, puisque rien ne paraissait justifier la terreur qui s'était emparée d'elle.

Pour essayer de changer le cours de ces sombres pensées et les empêcher de prendre trop d'empire sur son esprit, elle résolut de faire à cheval une promenade dans la campagne, espérant que la distraction, le grand air chasseraient les funestes pressentiments qui l'obsédaient et que l'événement ne justifia que trop.

Elle partit, suivie seulement d'un serviteur dévoué, et s'enfonça dans un bois situé à quelque distance de sa demeure.

Bientôt la fraîcheur qui commençait à se faire sentir sous ces épais ombrages, succédant à la chaleur d'une journée d'été, rendit un peu de calme à l'esprit d'Hildegarde. Lâchant la bride de Fatma, sa belle jument grise, la jeune châtelaine se laissa conduire par elle, et s'abandonnant à de douces rêveries, elle oublia complètement le moment présent qui ne lui apportait que trouble et chagrin, pour songer à son noble époux, à l'heure tant désirée du retour, aux embellissements qu'elle-même avait commandé de faire au castel de Thouars pour fêter l'arrivée de son cher Aimery. Douces et consolantes occupations, que Guillaume Bras-de-Fer avait malencontreusement interrompues par sa visite à la vicomtesse.

Marie GUERRIER DE HAUP.

(La fin au prochain numéro.)

## LA NOUVELLE MANUFACTURE DE SÈVRES

C'est le vendredi 17 novembre qu'a eu lieu l'inauguration des nouveaux bâtiments de la Manufacture de Sèvres. Destinés à remplacer l'édifice qu'élevèrent les fermiers généraux, en 1745, pour y installer la manufacture royale de Vincennes, ces bâtiments occupent, à l'extrémité occidentale du parc de Saint-Cloud, un espace de quarante et un mille mètres, dont dix mille recouverts de constructions.

Le Président de la République a honoré cette solennité de sa présence. Accompagné par le ministre de l'instruction publique, le général d'Abzac, M. de Chennevières, directeur des beaux-arts, et les membres de la commission de perfectionnement de la manufacture de Sèvres, le maréchal de Mac-Mahon a successivement parcouru les salles du musée, installées au premier étage du bâtiment principal, puis visité les ateliers des peintres, des sculpteurs, l'école des mosaïstes, les ateliers de pétrissage, de moulage, de tournage, de vernissage, et enfin les fours. Dans chacune de ces subdivisions, les artistes et les ouvriers, devant leurs pièces ou leurs établis, ont opéré, sous les yeux des visiteurs.

La commission du budget et son président, M. Gambetta, avaient été invités. Au nombre des sénateurs et des députés présents étaient MM. Gambetta, Duclerc, Henri Martin, de Lacretelle, Lepère, etc.

Pendant cette longue et intéressante promenade, le directeur de la manufacture résumait pour le Président l'histoire et la technologie de la porcelaine.

En complimentant M. Robert, pour la bonne direction qu'il a su donner à l'établissement, et M. Champfleury, pour l'organisation du musée, M. le Président de la République a annoncé à M. Robert qu'il le nommait officier de la Légion d'honneur, et M. Champfleury officier d'académie.

## CORRESPONDANCE

— M<sup>lle</sup> THÉRÈSE M..., A QUIMPER.

Le crêpe anglais noir s'emploie beaucoup pour garnir les robes de deuil; cette étoffe entre bien dans l'esprit du deuil.

— M<sup>me</sup> BLANCHE C..., A MARSEILLE.

Le bas de soie noire est fort bien porté, surtout avec des coins brodés en soie de couleur, sous forme de flèche, la pointe effilée montant vers le haut du bas.

## REVUE DES MAGASINS

Tailler une robe est d'une grande difficulté, sans doute; mais avec une certaine connaissance de la coupe, on y arrive assez facilement: c'est une science mathématique où tout est prévu et réglé d'avance.

Le relevage et l'agrément des garnitures, voilà les points scabreux, les écueils où vient sombrer plus d'un talent de couturière. M<sup>me</sup> DALTROPHE-VORMES se trouve ici, au contraire, dans son élément; l'imagination et le goût ne lui font jamais défaut, pour peu surtout qu'on l'abandonne à son initiative personnelle et qu'on ne limite pas trop ses allures.

Les derniers modèles sortis de sa maison (14, rue Vivienne), nous ont enchantés. L'un, en drap gros vert, comprend une jupe relevée à la paysanne derrière par une bande de velours assorti. Tunique bordée de velours, posée en biais, de façon que l'une des pointes soit drapée dans le haut derrière, tandis que l'autre est fixée dans le bas. Poche sur le côté, marquée par une bande de velours ornée de boutons plats en nacre. Veste bretonne carrée du bas, ouverte sur un gilet carré, le tout bordé de velours et garni de boutons assortis aux précédents.

Un autre costume consiste en une robe princesse de velours noir, avec



traîne de cour en satin noir, celle-ci sortant d'une ouverture pratiquée au milieu de la jupe par derrière; le tout est soulevé en pouff et encadré de dentelles noires et blanches. Manches en satin à partir de la saignée, avec brassart et bracelet de dentelles semblables, légèrement coquillées. Un fichu de forme carrée, composé des mêmes éléments, orne le haut du corsage et complète l'harmonie du tout.

— Pour justifier leurs prix exorbitants, les commerçants des quartiers riches disent volontiers, en parodiant un vers célèbre : — Nul n'a de talent que nous et nos amis, — ou plutôt nos voisins avec lesquels nous formons une sorte de camaraderie commerciale, devraient-ils ajouter plus franchement.

S'il est une artiste de l'industrie coquette qui donne le démenti le plus formel à cette fausse maxime, c'est bien M<sup>me</sup> Rosa DECOTTE (67, rue Meslay).

L'habile modiste, quoique établie dans une rue en dehors des centres parisiens, ne redoute aucune rivalité sérieuse. Impossible de mettre plus d'élégance et de distinction qu'elle n'en dépense dans ses ravissants chapeaux. Et à quel prix ! Ce qu'elle vous vend 30 ou 40 fr. se paye plus de 100 francs dans les magasins du grand luxe. — Citons son *chapeau Restauration*, en peluche tilleul, merveille de goût et de distinction. Derrière s'épanouissent des roses retenues par des anneaux grecs. Touffe de plumes sur le côté. Autour du front, formant diadème, un ruban peluche tilleul, agrafé de roses des rois. Brides peluche tilleul à envers satin.

Du goût le plus galant, la capote tourterelle en feutre, garnie de rubans peluche sombres avec boucles lophophore.

Originellement élégant le chapeau *Dimitri*, tout en lophophore, aux scintillements de lucioles, garniture bleu ciel avec boucles d'acier bleu.

M<sup>me</sup> Rosa Decotte coiffe jeune; on ne saurait imaginer choses plus originellement coquettes que ses créations.

— Il nous semble utile de rappeler de temps à autre à nos lectrices les qualités inappréciables de l'excellente machine à coudre *Wheeler et Wilson*.

Pour la couture de tous les tissus, la machine *Wheeler et Wilson*, à navette circulaire, sans bruit ni fatigue, est infiniment préférable à toute autre, — quelle que soit la force des tissus, — pour la mousseline comme pour la plus forte toile, pour la soie aussi bien que pour le drap le plus épais.

C'est une des meilleures machines à coudre que l'on puisse recommander, soit aux familles, soit aux couturières, lingères, corsetières, chemisières, etc.

Parmi les nombreux avantages que présente la machine à coudre *Wheeler et Wilson*, nous citerons ceux-ci comme les plus importants : 1<sup>o</sup> point indécoûtable à double piqûre; 2<sup>o</sup> vitesse dépassant de moitié celle de toutes les machines à navette de va-et-vient; 3<sup>o</sup> mouvement doux et sans bruit; 4<sup>o</sup> aucune tension à régler dans la navette; 5<sup>o</sup> simplicité, solidité et précision du mécanisme, garanti cinq ans; 6<sup>o</sup> emploi pour toute espèce d'ouvrage; 7<sup>o</sup> aucune crainte de tacher le travail.

On se procure à des prix différents, naturellement, la machine *Wheeler et Wilson* selon la simplicité ou l'élégance du meuble qui la supporte : il y a le *quart* de meuble Louis XV, le *demi* meuble Louis XV et le meuble *entier*. Ce dernier offre cet avantage, que sitôt le travail terminé, on renferme le système dans une jolie boîte; la machine ainsi dissimulée, il ne reste plus qu'un meuble digne de figurer dans le plus beau salon.

C'est toujours à M. Henri Seeling (70, boulevard Sébastopol) qu'on doit adresser les demandes.

### SPÉCIALITÉS

Nous recommandons comme un excellent produit l'*Huile de Macassar*, dont le succès ne s'est jamais démenti pendant la longue durée de son existence. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure qu'il rend soyeuse et souple et à laquelle il donne un lustre admirable. L'*huile de Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles; enfin cette composition extra-délicate, qui vient directement d'Angleterre, offre encore l'avantage de *prévenir la décoloration des cheveux*. De pareilles qualités dispensent de tout commentaire en faveur d'un produit aussi rare.

Les personnes qui désirent se la procurer demanderont le *Bowland's Macassar Oil* : à Londres, Hatton Garden, 20; — à Paris, chez M<sup>me</sup> veuve Lamar, rue du Quatre-Septembre, 22 (dépôt principal pour la vente en gros); Guérlain, rue de la Paix, 15; Hogg, rue Castiglione, 2; Roberts, place Vendôme, 23; Swann, rue Castiglione, 2; C. Fay, rue de la Paix, 9; et enfin chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France.

Se bien défier des produits vendus sous le nom de *Bowlands*. Les flacons de l'*Huile de Macassar* sont recouverts de la signature : *A. Rowland and Sons*, en encre rouge.

M. D'A.

## PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉS

### GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueilli le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnés, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était senti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le *Panorama des modes d'automne et d'hiver* que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de **quatorze toilettes complètement inédites**, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

### SOMMAIRE DU 4<sup>e</sup> N<sup>o</sup> DE NOVEMBRE 1876.

**TEXTE.** — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUVERVILLE. — Détails de modes. — *La Mère aux chats*, nouvelle, par M. Charles DESLYS. — *La Dame de Thouars*, légende du x<sup>e</sup> siècle, par M<sup>lle</sup> Marie GUERRIER DE HAUP. — La nouvelle Manufacture de Sèvres, par B. F. — Correspondance. — Revue des magasins et avis divers.

**ANNEXES.** — Gravure coloriée n<sup>o</sup> 1373, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de visite. — Planche coloriée N. n<sup>o</sup> 2 (substituée sur demande à la gravure n<sup>o</sup> 1373), dessin de M. NÉRAUDAU : nouveaux modèles de chapeaux pour la saison d'hiver. — Figurine coloriée L. n<sup>o</sup> 104 (annexe spéciale à l'édition n<sup>o</sup> 3), dessin de M. NÉRAUDAU : costume Breton.

Dans le texte : P. n<sup>o</sup> 340, dessin de M. E. THIRION : toilette de mariée. — G. n<sup>o</sup> 680, dessin de M. E. PRÉVAL : costume d'intérieur (enfants et jeune femme). — G. n<sup>o</sup> 703, dessin de M. E. THIRION : toilette de mariage.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gerants.



## MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous informons nos Abonnées qu'à partir du 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons seront transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là qu'à partir de cette époque nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

La mode ne s'occupe pas seulement de dicter nos toilettes et notre ameublement, elle règle encore notre contenance, nos attitudes. Caractère extérieur de notre individu, mouvements intérieurs de l'âme même jusqu'à un certain point, tout est soumis à sa loi. Que de personnes, cependant, pèchent par ignorance ou manque de réflexion à ce sujet ! De là cette absence d'harmonie entre l'attitude et l'habillement, qui vous choque à l'égal d'une note fause.

La Rochefoucauld a dit qu'il y a un air qui convient à la figure et aux talents de chaque personne. Nous ajouterons qu'il en est un spécial aux gens de même société ; les personnes inoccupées ne marchent pas, ne parlent pas, n'agissent pas comme les autres. Enfin, s'il y a une infinité de contenance bonnes ou mauvaises, il n'y a qu'un seul bon maintien.

Le temps est loin où les attitudes guerrières, les physionomies fatales, les pâleurs des incomprises étaient de mode. Époque de victoires où le nom d'un soldat enthousiasmait les esprits ; jours de poésie et d'orageuses passions suscitées par le genre byronien qu'un poète anglais imposait à tous ; moments de romantisme et de sensiblerie qui amollissaient le cœur... Tout cela est bien fini, personne n'y songe plus.

Aujourd'hui, l'attitude est ferme et raide ; plus de bras arrondis, plus de mouvements balancés, plus de révérences. On marche droit devant soi, sans tourner la tête, les coudes appuyés sur les hanches, qu'ils ne doivent pas dépasser ; si l'on se salue, c'est d'un petit mouvement de tête, qui jadis eût paru de la dernière impertinence. La toilette actuelle donne le mot de ce changement ;

la dureté des cols montants qu'il ne faut pas briser, le collant des corsages, le « bridage » des jupons, voilà des raisons suffisantes pour expliquer que l'ampleur des mouvements soit tout à fait hors la loi.

La toilette a ses exigences au point de vue de l'attitude. Une femme magnifiquement parée d'une robe de velours à traîne ondoiyante doit marcher posément, avec toute la noblesse que réclament ses atours. Il ne lui est pas permis de courir, de sauter, de gesticuler, comme pourrait le faire une femme en toilette écourtée. « Il est encore permis de rêver avec un chapeau bleu de ciel, mais il est défendu de pleurer avec un chapeau rose, » a dit une femme d'esprit.

Par ces temps d'égalité parfaite, alors que les étoffes à bon marché sont à la portée de tous, et que l'idée la plus simple fait surgir tout à coup des fortunes de nabab, il semble que le caractère extérieur des individus devrait être le même. Mais point, et c'est là que nous en voulons venir : l'attitude implique manifestement une certaine communauté d'origine entre les personnes. Grâce à elle, on reconnaît une bonne ou une mauvaise éducation, et la fréquentation des gens d'un monde choisi. C'est comme un sceau ineffaçable auquel chacun se reconnaît en dépit de l'habit. — L'habit ne fait pas le moine, et cependant ils devraient l'un et l'autre ne faire qu'un !

Maintenant que l'opinion est formée sur les modes d'hiver, on peut sûrement désigner le paletot russe et la redingote

comme étant les confections les mieux portées. Nous n'avons pas à revenir sur le premier : tout le monde le connaît trop bien ; quant au second, c'est presque le similaire de l'autre. La redingote se présente sous plusieurs aspects : c'est tantôt une copie presque exacte du vêtement masculin, et il est, par conséquent, de la plus grande simplicité ; tantôt la redingote affecte une allure moins grave, sa coupe se modifie par derrière et des ornements de velours ou de faille viennent en rehausser la valeur. Nous citerons, à cette occasion, le gracieux modèle suivant, dont l'étoffe est un beau drap



P. N° 341. — CHAPEAU Boyard.



matelassé noir. Les devants, croisés par deux rangs de boutons, tombent tout droit. Le dos cintré et ses deux petits côtés sont ajustés dans le haut, tandis que du bas ils forment une jupe assez ample. A partir du dessous de bras et pris dans la couture de côté du vêtement, un revers de même étoffe va se rabattre sur la jupe de la redingote et s'y fixer par cinq boutons. Ces revers, bordés de velours, sont gracieusement échancrés autour de la taille, qu'ils encadrent et dégagent à la façon d'une polonaise. Poches fendues bas sur les côtés, avec biais de velours, boutons et fausses boutonnières. Col *Angot* et parements de velours au bas de la manche; celle-ci ronde et large, avec boutons et fausses boutonnières.

Une petite critique en passant : Pourquoi donc placer des poches tout à fait dans le bas de ces longs vêtements, et parfois une seule complètement derrière? Ce n'est ni beau, ni commode, excepté du moins pour messieurs les *pick-pocket*.

Sommes-nous donc vraiment si en retard pour les toilettes de bal? Qui donc songe à danser? Les réceptions officielles sont généralement le signal de ces fêtes mondaines, à Paris comme en province, et ce n'est guère avant la dernière quinzaine de janvier qu'on en reçoit l'avis. Il est vrai qu'une femme prévoyante a raison d'arrêter à l'avance la toilette qu'elle pourra faire en cette circonstance. En principe général, le tulle, la gaze, le crêpe et la tarlatane sont, de toutes les étoffes, les meilleures pour danser; c'est vaporeux et léger, en outre jeune et seyant. Les volants tuyautés, les bouillonnés, les coulissés, le capitonné, voilà les plus heureuses combinaisons pour les jupons. Une cuirasse avec écharpes assorties, un peplum ou une tunique juive, un fourreau, une traîne abbesse, etc., que l'on établit en faille ou crêpe de Chine, tels sont les éléments que présente la mode actuelle pour accompagner le jupon léger à longue traîne *froufrou*.

Pour le début de la jeune fille à son entrée dans le monde, nous conseillons une toilette de tarlatane blanche. Jupon de taffetas blanc à courte traîne, couverte jusqu'en haut de volants de 12 centimètres, tuyautés, et dont les bords sont échiquetés, ce qui est plus léger que l'ourlet. Corsage à la vierge, c'est-à-dire peu décolleté, en taffetas blanc voilé de tarlatane à pointes arrondies devant et derrière. Une berthe tuyautée en tarlatane, encadre le corsage; sur le côté, un groupe d'œillets blancs et de clématites de même couleur avec feuillage. Une écharpe en faille blanche part de la pointe du corsage pour entourer la toilette et former un beau nœud sur la traîne, avec un bouquet de mêmes fleurs se répandant tout autour.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description de la gravure dans le texte.

P. N° 341.

CHAPEAU *Boyard*. — Ce chapeau, en forme de pain de sucre, est en velours royal gris, avec passe diadème de même étoffe. Des bandes de plumes grises sont cousues en colimaçon sur la calotte, de façon à recouvrir toute la forme jusque derrière; des bandes pareilles voilent la passe en entier. Une bande de velours, recouvert de plumes semblables, coupe le bavolet derrière, formant des brides; celles-ci se nouent sur le côté, derrière l'oreille, et le nœud est fixé par une étoile de plumes rouges.

G. N° 695.

TOILETTES DE VILLE. — 1 et 2. Même costume vu de dos et de face. — Le *Confortable*, grand paletot de drap matelassé gris; les devants tombent tout droit, le dos est cintré à deux petits côtés, et le tout est demi-ajusté. Un large biais de sicilienne noire entoure le bas du vêtement, avec une torsade en cordonnet comme tête. Deux longues pointes de sicilienne rayent les devants et le dos, où elles se terminent par un gland. Une torsade suit le bord intérieur de chaque pointe, et des boutons de soie au cro-

chet accompagnent les bords extérieurs sur toute leur longueur. Des macarons en passementerie, avec glands pendants, ornent le milieu du dos sur trois lignes; la même garniture se retrouve dans le haut des devants. Un col de sicilienne à coins brisés pour le haut du vêtement, et des parements de même étoffe au bas des manches, avec feuille et glands en passementerie, complètent le tout. — Jupon de faille noire, à courte traîne, entouré de trois volants; celui du milieu est plissé. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre gris ardoise; la passe enlevée à la façon du *Gainsborough*. Bandeau de plumes noires dessous. Une grande plume noire, dite *amazonne*, sortant d'un anneau de jais, entoure la calotte entière en se tortillant derrière. Une griffe de jais simule une tête de peigne dans le bas et complète l'ensemble.

G. N° 699.

ÉLÉGANTE TOILETTE D'INTÉRIEUR (vue de dos et de face). — Costume de drap et velours prune. — Le devant seul du jupon est en velours, couvert de broderies de soie jaune et terminé par une frange jaune mélangée d'or. Le premier côté du jupon se rabat comme une pointe sur le devant; ses bords, lisérés de jaune, sont ornés de boutons et de fausses boutonnières de même couleur. Le second côté se joint à la traîne, et le bord, qui touche au précédent, est garni de même. Le jupon, par derrière, est ample, et ses plis sont coulissés de place en place jusqu'à la traîne qui forme éventail. Deux écharpes de velours, ornées de franges jaunes, partent du milieu de la ceinture devant pour se réunir au bas de la traîne par un large nœud. — Le corsage, en drap, possède un plastron de velours devant et derrière; ces plastrons sont brodés de soie jaune comme le tablier. Le drap se rabat sur le velours et ses bords sont lisérés de jaune, puis garnis de boutons dorés et de fausses boutonnières; les coutures font toutes saillie derrière et sont lisérées de même; la couture du dessous de bras est ornée de boutons pareils. La manche, fort originale, est en drap pour la partie plissée et en velours pour le reste; ce velours forme de larges dents, dont l'une forme parement dans le bas. Broderies jaunes sur le dessus de la manche; liséré, boutons et boutonnières assortis au reste de la toilette sur tous les bords. — Lingerie ruchée en dentelle blanche.

#### Description de la gravure coloriée n° 1376 C.

TOILETTE D'APPARTEMENT ET TOILETTE DE VISITE. — 1. Robe de chambre en cachemire bleu pâle, de forme princesse très-collante. L'ampleur de la traîne provient de plis cachés sous la couture du milieu; la naissance de ces plis est dissimulée par un nœud de ruban à longs bouts flottants. Les devants offrent cette particularité, qu'ils sont doublés de deux autres devants, pris dans les coutures d'épaule, d'entourure et de dessous de bras en suivant les côtés jusqu'en bas. Ces devants, moins larges que les autres, sont arrondis du haut et font écart du bas, de façon à laisser le devant principal de la robe bien à découvert. Celui-ci est fermé par des boutons dorés, avec un encadrement de petits galons d'or et d'argent, qui entoure également le petit col à coins brisés. Même garniture sur tous les bords de la robe, y compris le parement de la poche et celui de la manche. — Bonnet-fanchon en nansouck, entouré d'un volant brodé et garni d'un ruban bleu.


2. Costume en faille prune et matelassé laine et soie à rayures grises. — Jupon à courte traîne, composé des deux étoffes: le milieu devant est en faille plissée; les côtés plats, en faille également, sont ornés de deux volants plissés en faille et en laine; le derrière du jupon est formé d'un large pli bulgare en laine, dont le milieu est en faille plissée; des nœuds de ruban assorti relient les bords des plis du damassé laine sur le plissé de faille. Pour compléter le devant du jupon, trois écharpes en damassé laine, entourées de franges à tête grillée, sont superposées et drapées en tablier; prises sous le plissé de faille, ces écharpes vont se perdre sous le pli bulgare. — Cuirasse en damas laine, recouverte dans le haut devant d'un petit plastron carré en faille; le tout se boutonne ensemble par des boutons bleus assortis. Une frange à tête grillée termine le bas de la cuirasse. Manches de faille ornées d'un bracelet de damassé, fermé par un nœud de ruban. — Toque de plumes de coq; le bord est couvert de petites plumes noires et grises, avec un gentil colibri fixé, le bec en bas, sur le milieu devant.



## Patrons tracés annexés au journal.

La feuille de patrons tracés annexée à ce numéro contient les modèles suivants :

1. Robe de chambre, d'après la gravure coloriée n° 1376, fig. 1 (annexe du présent numéro).
2. Polonaise de ville, d'après la gravure coloriée n° 1372, fig. 1 (annexe du numéro paru le 18 novembre).
3. Fichu de théâtre, d'après la gravure P. n° 335, insérée dans le texte du numéro paru le 18 novembre.
4. Polonaise pour bal, d'après la gravure coloriée n° 1377, fig. 1 (annexe du numéro paraissant le 9 décembre).
5. Confection de drap, d'après la gravure coloriée n° 1373, fig. 1 (annexe du numéro paru le 25 novembre).
6. Forme de chapeau.



## CAUSERIE

Novembre aura eu, cette année, l'insigne bonne fortune de voir des feuilles sur toutes les branches : feuilles jaunies, languissantes, mais qui sont encore une parure à ce moment de la saison déjà rude où l'on a perdu le droit de se montrer difficile.

A l'heure même où le soleil parvenait à se dégager des brouillards traditionnels qui suivent la Toussaint et nous apportait un dernier sourire, s'éteignait un homme d'un talent original, plus coloriste que dessinateur, mais possédant, au plus haut degré, le sentiment de la couleur et de la lumière : ce grand maître s'appelait Narcisse-Virgile Diaz de la Pena ; il était né à Bordeaux, le 9 août 1809, et c'est à Menton qu'il a fini ses jours.

Diaz faisait partie de cette pléiade d'artistes qui caractérisent notre époque, ayant eu le mérite de rompre de bonne heure avec les traditions et de rester eux-mêmes. Il se voua à son art dès l'enfance et débuta obscurément, de 1831 et 1840, par des esquisses de sujets pris dans la contrée dont sa famille était originaire, les *Environs de Saragosse* et la *Bataille de Medina-Cæli*. A partir de 1841, il s'adonna au paysage, peupla les bois de nymphes, d'amours, de déités mythologiques, et inonda leurs formes gracieuses de rayons tamisés à travers les feuillages.

Les adeptes de la vieille école de l'Empire ne lui épargnèrent pas les railleries, et l'on fit circuler sur son compte les plus fantastiques anecdotes. Ainsi l'on racontait qu'un jour, ayant envoyé à l'Exposition un paysage avec des animaux, Diaz, avant l'ouverture, vint savoir de quelle manière il avait été placé.

Il arrive et interroge les garçons, qui lui disent :

— Ma foi ! monsieur Diaz, nous ne savons guère... Voyez dans la salle à gauche ; peut-être l'avons-nous mal accroché...

Diaz court à son tableau, revient vite tout effaré, et s'écrie :

— Malheureux ! qu'avez-vous fait ? Vous l'avez mis la tête en bas ! Ma vache du premier plan a les pattes en l'air !

— Nous allons réparer notre erreur, monsieur Diaz.

Ils se mettent en mesure de retourner la toile ; mais Diaz se ravisant :

— Au fait, dit-il, laissez-la comme cela ! Ça fait mieux.

Les critiques les plus sévères et les ennemis les plus systématiques ne purent toutefois se défendre d'admiration quand Diaz exposa la *Vue du Bas-Bréau*, belle inspiration puisée à Fontainebleau.

Après avoir parcouru l'Orient pendant quelques années, Diaz revint à Paris où il exposa le magnifique paysage la *Mare aux vipères*, l'*Amour puni*, l'*Education de l'Amour*, la *Fée aux joujoux*. Ses nymphes, ses enfants, ont un charme vaporeux, une grâce ineffable et en même temps une justesse de tons qui donne véritablement la vie à ses œuvres.

Il paraît que la *skating-manie* n'a pas dit son dernier mot. Non-seulement la plupart des rincks ouverts cet été fonctionneront tout l'hiver, mais encore on annonce l'ouverture de nouveaux établissements où tout doit marcher sur des roulettes.

C'est d'abord le Cirque des Champs-Élysées qui va être, comme l'hiver dernier, transformé en une arène bitumée ; c'est ensuite un nouveau palais qui va sortir de dessous terre en pleine Chaussée-d'Antin.

Une Société de riches Anglais a, dit-on, acquis moyennant la bagatelle de 750 000 francs l'ancien terrain du collège Chaptal. Sachant qu'il faut prodiguer l'argent pour faire bien et beau, cette Société ne dépenserait pas moins de 450 000 fr. en travaux d'édification et de décoration. Ayant comme administrateur M. Boutin, l'importateur à Paris de ce genre de divertissement, et actuellement directeur du Skating du Luxembourg, la nouvelle société pourrait faire, si la bonne compagnie l'adopte, une concurrence assez sérieuse au Skating-Palace du baron Baillot. Mais que de chutes cela fait prévoir pour cet hiver !...

Une discussion intéressante a eu lieu, il n'y a pas longtemps, au sein de la convention ecclésiastique de Dublin. Il s'agissait de savoir s'il était convenable de permettre aux femmes de voter dans les affaires paroissiales.

— Quant à moi, dit le révérend M. Hickley, je pense qu'il est juste d'accorder le droit de vote à toute mère de famille.

— Excepté à la mère de mes enfants, a répondu avec vivacité sir William Osborne. Je vous assure que ma femme a assez de besogne à la maison sans courir à tous les meetings diocésains ou paroissiaux qui peuvent se tenir dans une paroisse ou un diocèse. J'ai travaillé toute la journée et, la nuit venue, je me rends au logis, brisé de fatigue.

— Où est madame ? dis-je à la domestique qui vient m'ouvrir.

— Monsieur, madame est sortie il y a une heure pour assister à un meeting préliminaire du synode.

— Alors où sont mes filles ?

— Monsieur, les *young ladies* sont à l'assemblée paroissiale depuis trois heures environ.

J'entre en grommelant et dis à la domestique :

— Servez-moi à dîner.

— Impossible, monsieur ; la cuisinière a accompagné ces demoiselles. Madame m'a dit de vous dire qu'elle est en ce moment tellement occupée, à l'occasion des élections paroissiales, qu'elle vous saurait gré d'aller dîner ce soir à votre club.

— Et bien ! non, messieurs, a repris sir William Osborne, au milieu des éclats de rire, j'aime décidément mieux que ma femme reste chez elle pour coudre mes boutons et veiller sur le pot-au-feu.

Après une discussion assez vive, la convention a décidé par 158 voix contre 108, — 50 voix seulement de majorité, — que la femme continuerait, comme par le passé, à ravander les chaussettes de son mari.

Les abbés sont fort à la mode en ce moment. Si nous en croyons le *Sport*, d'ordinaire bien informé en cette matière, on s'amuse, depuis quelques jours, dans les salons de Paris et surtout dans nos châteaux, au jeu des *rébus* et du *questionnaire*, si fort en vogue il y a quelques années. Ainsi, l'autre soir, on demandait à une dame quel était l'abbé le plus gourmand ? Elle répondit, en souriant, que c'était l'abbé Daine ; et comme on voulait savoir quel était l'abbé le plus redoutable parmi les aumôniers, elle prétendit que c'était la Bévue.

N'en déplaise au *Sport*, les salons et châteaux où l'on s'amuse aussi innocemment ne sont pas bien difficiles en matière de divertissements spirituels !

Il y aura toujours des enfants terribles, à en juger par le mot que nous allons rapporter.



La présence de Brown agace la petite Rosa, ce qui paraît amuser beaucoup Brown. Pour la tourmenter, il prend l'enfant de force sur ses genoux et lui dit :

— Vois-tu, petite Rosa, je ne t'aime pas.

— Oh ! pourtant, tu devrais bien m'aimer, monsieur Brown !

— Pourquoi cela ?

— Parce que la Bible dit qu'il faut aimer ceux qui vous haïssent, et si tu savais, monsieur Brown, comme je te déteste !

Terrible ou non, voilà une petite fille qui rendrait au besoin plus d'un point à la dame dont le *Sport* a cru devoir reproduire les spirituelles réparties.

LUDOVIC SAUVEUR.

## GOÛTS ET COULEURS

La préférée de la mode, cette saison, c'est la peluche, et c'est bien joli, cette étoffe mate, soyeuse, veloutée, qui serre une taille souple comme un corselet d'abeille. On l'aime surtout en nuance mordorée, en carmelite et en gris-fer. Jupons de peluche, casaques de peluche, grands mantelets duchesse en peluche bordée de fourrure, bandes de peluche autour des tuniques, capotes de paluche. Quand une chose a du succès à Paris, on la veut sous toutes les formes. Ne nous plaignons pas, c'est une caresse pour les yeux. On ne rêve pas autrement le costume d'un fleur d'hiver.

Ce qui me gêne la peluche, ce sont les galons. Assez de galons, au nom du ciel ! Les magasins de nouveautés charment leurs toilettes confectionnées de ces galons éternels. Si j'étais femme, je serais aussi fâchée de voir ma robe ressembler à une toilette confectionnée que si le diner offert chez moi ressemblait à celui d'un buffet de chemin de fer. Donc, un peu moins de galons, n'est-ce pas ? Et puis, moins de rouge.

On avait retrouvé dans un coin de la chambre royale de Marie-Antoinette et sur la palette de M<sup>me</sup> Lebrun des teintes pâlies, mélancoliques, changeantes, comme celles des nuages, des fleurs à l'ombre et des feuilles d'automne.

En dehors du blanc et du noir, jamais une femme n'est si jolie qu'avec ces couleurs fondues qui relèvent l'éclat triomphant de la jeunesse et poétisent les déclinés de la beauté.

N'allez donc pas chercher du sang de bœuf et du bleu papier d'épicier : c'est hideux.

Charmantes, au contraire, les nouvelles teintes tilleul. Un vert argenté presque blanc, et poussière d'ambre, ou poussière de corail rose.

Pour le jour, du vert mousse, carmelite, prune, cuir, la nuance cendre blonde, charmante, en drap fin, rehaussée de marbre, voilà les vraies couleurs. En grosse soie armure, la couleur brouillard, violette d'Afrique, oreille d'ours. Sauf la cendre blonde et la cendre d'argent qui sont des teintes claires, rien que des tons foncés. De plus en plus on veut du simple pour le jour, le costume en pied. Toutes les femmes sortent à pied par un beau soleil d'hiver. La démarcation est établie plus grande que jamais entre la toilette de visite, très-brillante, et le costume de rue, absolument couleur de muraille.

La peluche déjà nommée triomphe, parce qu'elle est à la fois élégante en visite et commode à la promenade.

Beaucoup de polonaises de plus en plus collantes, en drap, bordées de castor blond, de loutre, de skong ou de labrador, relevées d'un seul côté par un cordage de soie. Par-dessus, souvent une casaque, toute en loutre, très-ajustée et garnie d'une fourrure pareille à la robe. Le jupon de dessous, en brocart, en matelassé, en velours, en grosse faille. Plus de volants à ce jupon ; une bordure de fourrure, ou une passementerie, ou une ruche à la vieille très-fournie, ou grosse soie, ou un simple gros cordage. L'aumônière suspendue à une ceinture byzantine.

Charmante, la blouse russe faisant corsage, à longnes basques et à plis dans le dos, par-dessus laquelle on agrafe une ceinture à clous d'argent niellés, ou une ceinture en grosse faille. L'aumônière doit être brodée ou armoriée en même couleur que la robe.

Les nouvelles petites capotes de peluche blanche avec fanchon de dentelle ancienne avançant sur les cheveux, et longues plumes blanches rejetées en arrière, sont des bijoux. La toque bordée de loutre, avec brides de loutre, va bien aussi.

Pour remplacer le banal ulster, des manteaux d'Incroyable aussi longs, en drap amande, à trois collets, immenses boutons en doubles rangées, le tout bordé de fourrure, de velours, de petits plissés de faille, ou de galons en natté uni d'une couleur plus foncée.

J'ai vu des galons armoriés. On avait l'air de les avoir décousus de l'habit d'un valet de pied. Quand on a le faible du galon, on arrive à des fantaisies d'un goût douteux.

Un détail d'un effet ravissant, c'est une longue frange de chenille ou de soie à glands, posée au bord d'une polonaise assez longue pour qu'on ne voie pas le jupon en dessous, mais seulement le bout du pied s'avancant gentiment sous ces effilés.

Et le pied, aujourd'hui, c'est toute la Parisienne.

Sur la seule apparition d'un pied, on peut dire si la femme est jolie, si elle a de l'esprit, si elle est jeune, si elle est coquette ou romanesque. Oui, parfaitement. Les bas de soie unis ou brodés en camaïeu, avec les petits souliers de satin à trois barrettes, sont délicieusement romanesques. Les coquettes préfèrent le soulier Charles IX à boucles ciselées étincelantes, et les bas rayés ou brodés de couleurs différentes. Il y aurait un volume à écrire sur les souliers parisiens. Il faut s'arrêter pour aujourd'hui.

W.

## REGAIN D'AUTOMNE

C'est étonnant comme le soleil a grand-peine à nous quitter cette année. Trouverait-il l'humanité plus aimable que de coutume ? Je voudrais bien alors lui emprunter ses yeux pour la voir comme lui. Quoi qu'il en soit, il s'obstine à nous accabler de fauveurs posthumes. Nous voici à la fin de novembre, et il nous reste fidèle.

Jamais la campagne, je crois, n'a offert un si admirable spectacle à une pareille époque. Tandis que deux jours de gelée ont suffi pour jeter à terre, sous les pieds des promeneurs, la fragile frondaison des arbustes de nos boulevards, dans les vrais bois, une verdure plus profonde, tachée çà et là de pourpre et de rouille par les ardeurs caniculaires, subsiste intense et épaisse comme au printemps.

Les coteaux de Ville-d'Avray offrent un superbe échantillon de ce feuillage bariolé par masse, et, en les voyant dans cette splendeur, j'ai pensé à leur hôte disparu, au grand Corot, qui avait là sa retraite dans un délicieux coin de paysage et qui semblait s'y survivre au milieu de son œuvre vivante. Comme il avait aimé ces forêts d'automne baignées de vapeur, pleines de sérénité et de mélancolie ! Sa noble âme de poète en avait pénétré les charmes mystérieux. Ainsi sa verte vieillesse, comme une saison tardive, s'était longtemps prolongée dans la vigueur et la plénitude intellectuelle. Dieu eût dû lui permettre de voir encore cette automne pareille à celle de sa vie.

Fort heureusement, l'asile de l'artiste n'est pas tombé aux mains d'un profane. L'éditeur Lemerre, qui s'est fait si vite un nom célèbre dans les fastes typographiques, a acquis le domaine de Corot et s'est fait le gardien des souvenirs de l'illustre peintre. Parmi les richesses semées par celui-ci à tous les coins de la pro-



priété, il faut citer quatre grands panneaux décoratifs et autant de médaillons exécutés par lui, à la fresque, dans un pavillon. Le temps et l'humidité menaçaient ces ouvrages précieux. Mais l'art du rentoilage ne connaît plus d'obstacles aujourd'hui. Des fragments épars du mur, détachés pour cette opération, la couche mince de peinture qui les couvre sera isolée par un travail lent et patient pour être ensuite répartie sur des châssis neufs qui la préserveront. On conçoit ce qu'un tel ouvrage a de délicat et quelles mains exercées il réclame. La tâche est aussi malaisée que de fixer la poussière vivante de l'aile d'un papillon. Les progrès faits dans cette voie et qui assurent la longévité à des œuvres fragiles entre toutes méritent assurément l'intérêt. Ce sont de vrais et consciencieux artistes, dont les recherches les ont assurés.

Mais me voilà loin du spectacle grandiose que donne la nature encore ensoleillée et vivante dans l'arrière-saison. Hâtons-nous d'en jouir, car ses dernières splendeurs sont passagères, et, demain, l'aile coupante du froid peut faucher d'un coup ces panaches verdoyants et rouges qui oscillent encore dans l'atmosphère vibrante avec un air triomphal.

G. B.-F.

---

## THÉÂTRES

THÉÂTRE ITALIEN. — *Aida* nous est revenue avec une attraction supplémentaire tout à fait digne de l'œuvre de Verdi. Le rôle principal est maintenant tenu par Nicolini, un Français italianisé, mais un Français, et de plus un véritable chanteur.

Nicolini s'est créé une méthode à lui, qu'il a fait accepter avec l'autorité d'un talent hors ligne. On a pu constater, en le revoyant dans *Aida*, qu'il a non-seulement conservé sa supériorité, mais accru la puissance dont il faisait preuve déjà il y a quelques années. M. Escudier a fait acte de haute sagesse en l'engageant.

Grâce aux efforts intelligents de la direction actuelle, le Théâtre-Italien reprend peu à peu sa place dans le mouvement de la vie parisienne; nous souhaitons, à tous les points de vue, qu'il lui soit donné de la conserver.

THÉÂTRE-LYRIQUE. — C'est à Bernardin de Saint-Pierre et à ses charmants héros, *Paul et Virginie*, qu'échoit en ce moment la bonne fortune d'attirer la foule et de soulever des bravos incontestés. L'honneur de ce résultat revient pour une bonne part, cela va sans dire, à MM. Jules Barbier et Michel Carré, qui ont disposé en huit tableaux le roman que tout le monde connaît, et à M. Victor Massé, dont l'écrin musical vient de s'enrichir d'un nouveau joyau.

A vrai dire, la musique de l'auteur des *Noces de Jeannette*, des *Saisons* et de *Galatée* ne pouvait guère rencontrer de sujet plus poétique, de libretto plus intelligemment composé, et le parti qu'il a su en tirer donne, il faut encore le reconnaître, un immense éclat à sa personnalité artistique. Sa partition est tout à la fois mélodique, variée, savante, essentiellement originale et pleine d'initiative: aussi sommes-nous heureux d'enregistrer le succès sans réserve qui vient de l'accueillir.

Chose rare, l'interprétation aussi bien que la mise en scène, est à la hauteur de l'œuvre. Capoul, revenu de l'étranger dans tout l'épanouissement de son talent, joue le rôle de Paul; celui de Virginie est tenu par M<sup>lle</sup> Cécile Ritter, une étoile qui se lève et qui déjà brille d'un éclat particulier. M<sup>mes</sup> S. Engalli et Sallard, MM. Bouhy et Melchissédéc complètent de la façon la plus satisfaisante un ensemble auquel on peut assurer pour longtemps la faveur du public.

ODÉON. — Le second Théâtre-Français a bien mérité des lettres, ce qui n'est pas coutume de la part de nos scènes parisiennes. Grâce à lui, nous avons pu voir, sous la forme d'une comédie

héroïque, l'œuvre d'un vrai poète se dérouler sous les yeux du public que ses beaux vers tenaient sous le charme.

L'histoire de *Deidamia*, — cette fille de Lycomède à qui la ruse d'Ulysse et de Diomède vient enlever Achille, son époux, pour le conduire sous les murs de Troie, — a fourni à M. Théodore de Banville le sujet d'une étude savante où se trouvent prodigués les trésors de sa poésie et les magnificences de son style. Dans ce tableau d'allure superbe, plein d'harmonie et de clarté, se meuvent, vivantes et vraies, les plus pures figures de l'antique mythologie, et c'est merveille de voir le charme que prêtent à leur langage les beaux vers que M. de Banville fait tomber de leur bouche. On peut en juger par les strophes que chante Achille, avec la voix chaude et colorée de M<sup>lle</sup> Rousseil.

Oh! protège les nefs rapides,  
Thétis, déesse au peplos bleu,  
Qui dans l'azur des flots splendides  
Réfléchis le soleil de feu!  
Tous les Dieux, que le ciel effleure,  
Désiraient ta belle demeure  
De clairs saphirs et de coraux:  
Tous, ils t'adressaient leur prière;  
Mais toi, dans ton âme guerrière,  
Tu leur préféras un héros!  
Car le héros en sa démence  
Est l'image du flot amer!  
Pareil, dans la mêlée immense,  
Aux fureurs de la vaste mer,  
Il court, semblant avoir des ailes;  
Et, parmi les flèches mortelles,  
Riant à l'airain qui le mord,  
Il va, la main de sang trempée,  
Cherchant le baiser de l'épée  
Et la caresse de la mort!

Nous avons nommé M<sup>lle</sup> Rousseil: dans le rôle d'Androgyné qu'elle avait à remplir, son beau talent s'est montré sous un nouvel aspect, et elle a dit les admirables vers du poète avec un art consommé. M<sup>lle</sup> Volsy unit la grâce à la beauté; c'est bien ainsi que l'auteur de *Deidamia* devait avoir rêvé son intéressante héroïne.

Ajoutons que la musique de M. Cressonnois est discrète comme il convient et que la mise en scène, à la fois correcte et soignée, fait le plus grand honneur à la direction de l'Odéon.

GYMNASE. — C'est faire le plus grand éloge possible de la *Comtesse Romani*, que de constater que l'auteur, M. de Jalin, a su faire toujours supporter, souvent applaudir, à force d'esprit, une pièce faite d'exceptions et d'anomalies. Il est vrai que le talent de M. Alexandre Dumas a passé à travers cette œuvre et que les principaux rôles en sont supérieurement tenus par M<sup>me</sup> Pasca et M. Worms.

Robert HYENNE.

---

## LES PAROLES D'OR

Il est des êtres qui ont le privilège d'être parmi les hommes comme des astres bienfaisants dont la lumière éclaire les esprits, dont les rayons réchauffent les cœurs.

BALZAC.

Il y a une sorte d'intrépidité qui ne doute de rien; elle n'est que trop facile: c'est le courage des gens mal élevés.

Alfred DE MUSSET.

On oublie quelquefois les offenses reçues, mais on pardonne rarement à ceux qu'on a offensés.

Charles DE BERNARD.



PLANCHE G. N° 695. — DESCRIPTION, PAGE 578.



TOILETTE DE VILLE (VUE DE DEVANT ET DE DOS)

*Le Confortable*, nouveau modèle de confection de la maison Costadon (rue des Jeûneurs, 25 et 27).





1376<sup>c</sup>

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de la Maison Costadan, rue des Jeuneurs, 25-27 - Etoffes pour deuil  
 des magasins de La Scabiense, rue de la Pivoine, 10 - Jupons et Cournures de P de Plument, 33, rue Vivienne, 33.  
 Passementerie et Garnitures (H. V.) de la M<sup>me</sup> Vatelot & C<sup>ie</sup>, Rue Carbiye, 59.

Entered at Stationer's Hall



Faint, illegible text or markings across the middle of the page.



ÉLÉGA



PLANCHE G. N° 699. — DESCRIPTION. PAGE 578.



ÉLÉGANTE TOILETTE D'INTÉRIEUR (VUE DE FACE ET DE DOS)

Modèle nouveau de M<sup>me</sup> Bréant-Castel (rue du Quatre Septembre, 19).



## HISTOIRES BUISSONNIÈRES

## VII

## SUR LA PLANCHE

A mon ami Gustave Doré.

L'orage n'avait pas duré longtemps, mais la pluie était tombée copieuse et drue, par flaques.

Des hauteurs de Montmartre, dans la rue des Martyrs surtout, les ruisseaux devenus de petits torrents roulaient sur Paris des flots grisâtres que les bouches d'égout ne savaient avaler assez vite. Notre-Dame-de-Lorette émergeait d'un lac, et les passants qui ne passaient plus étaient entassés sous les portes cochères, refoulés par l'inondation.

Comme la pluie, cependant, semblait consentir à faire relâche, un épicier bienfaisant ou impatient de sa clientèle venait, dans son génie d'épicier, de disposer une planche au-dessus de la mare qui le séparait du monde ambiant; mais si étroite était la planche, qu'en vérité, comme sur le rasoir du Paradis de Mahomet, le pied une fois dessus, il ne fallait plus songer à revenir en arrière.

Je m'engageai pourtant, pressé par l'heure, sur la planche de l'épicier pontonnier, avec prudence, un pied devant l'autre, et les yeux baissés, — semblable, pensais-je, à ces personnes remarquables qui savent marcher sur la corde.

Mais, au beau milieu du trajet, je vis, non sans quelque inquiétude, devant mes pieds, une autre paire de pieds adverses engagés contradictoirement sur ma planche, — et je levai le nez.

Je me trouvai face à face avec une vieille, très-vieille dame, de mise bourgeoise peu opulente : elle s'était arrêtée comme moi, trop nécessairement, — et elle m'interrogeait de son petit œil rond...

J'ai la plus grande déférence pour les vieilles femmes : ma mère était si âgée quand je la perdus... — Sans hésiter, faisant demi-tour pour céder le passage, je plongeai bravement de mes deux pieds dans le cloaque jusque bien au-dessus de la cheville.

Vous avez connu ce frisson qui vous saisit quand l'eau pénètre, brutale à la fois et insinuante, traversant vos chaussures pour arriver subtile jusqu'à la moelle de vos os?

J'étais tout entier à cette impression ultra-sensationale; — mais, chevaleresque, naturellement content de moi, — et même un peu fier, — je contemplais la bonne dame qui, arrivée au bout du pont, se retourna sur moi, et, avec un regard indéfinissable me murmura :

— Nigaud!

Que lui avait-on donc fait souffrir?

## VIII

## CHEZ LE TONDEUR DE CHIENS

A mon ami Élisée Rectus.

Certainement la bonne vieille demoiselle qui vint à entrer là était toute confite en bien et en toutes choses. — Tu as rencontré, de loin en loin, quelqu'une de ces vieilles figures particulièrement benoîtes qui ne sauraient déceler aucune passion intérieure et sur lesquelles on perdrait son temps à chercher autre chose que la timidité craintive, le détachement, le désintéressement complet de toutes les agitations humaines et, par-dessus tout, une extrême bienveillance générale.

Elle tenait componctueusement sur son bras gauche le petit chien, son bien-aimé, le couvant de temps en temps d'un regard attendri et le tapotant amicalement de la main droite. — Oh! comme on voyait qu'elle l'aimait bien, ce petit chien, successeur

des précédents petits chiens, roi et despote à son tour régnant sur ce vieux cœur, absolu, impérieux comme toute royauté; — ce petit chien éternel, qui avait remplacé pour elle l'amant, l'époux, le fils, — cher, adoré petit chien, centre et circonférence de son horizon, — sa vie, son tout!

Et elle lui zézayait, à la façon des personnes tendres qui se plaisent à parler *chiénchien* : « — Nous allons faire la petite toilette à Bibi! Nous aurons de toutes petites oreilles bien pointues! nous serons zoli, zoli, zoli! »

Elle tendit avec son sourire béat le petit chien au tondeur, car tout était entendu et disposé à l'avance par cette personne prudente. Le tondeur empoigna dans l'étau de ses deux jambes la petite bête qui tremblait, puis il prit ses grands ciseaux... Je me détournai bien vite avant le premier cri, et m'enfuis au fond de l'autre pièce...

Mais les cris du petit mutilé ne s'arrêtaient plus; de plus en plus aigus, ils m'entraient dans le tympan qu'ils perçaient. Je comptais les secondes en attendant la fin, et la fin ne venait pas : il y avait tout au contraire comme un *rinfornando* de hurlements, de glapissements atroces. On eût dit qu'on coupait en petits morceaux toute une meute. — Je n'y pouvais plus tenir et je rentra.

Le tondeur était inondé du sang des deux oreilles. La bonne vieille demoiselle, penchée tendrement sur l'exécuté, disait doucement, sans se presser, avec son éternel et doux sourire :

— Celle-ci est encore un peu plus longue que l'autre, il me semble? Veuillez donc tailler d'un peu plus près! Coupez ici! Coupez encore un peu là! — Et ici aussi, je vous prie; — puis de ce côté, et là, — et là encore!!!

Et elle souriait toujours de son éternel sourire, pendant que la victime, hurlant à chaque coup de ciseau supplémentaire, roulait en désespéré, hors de l'orbite, comme deux boules, ses yeux injectés...

Comment en garderiez-vous rancune à la bonne vieille demoiselle? Puisqu'elle était sourde, pouvait-elle entendre, comprendre les cris de son adoré?

Et combien, des meilleurs parmi nous, n'entendent rien du mal horrible qu'ils font, même à ceux qu'ils aiment le mieux, — sans parler de ces pires sourds, qui, eux, ne veulent pas entendre!...

## IX

## LE CHEVAL

Je m'étais bien promis de dormir à poings fermés jusqu'au grand jour, m'étant couché si las, et je me tenais déjà parole; mais on ne peut compter sur rien.

Au milieu de mon plein sommeil, j'entends confusément sous ma fenêtre quelque chose comme la chute d'un corps très-lourd, puis un tumulte de charrois et de gens, tout à fait inouï dans ma rue paisible, surtout à pareille heure : des cris et des paroles se croisaient comme si plusieurs personnes donnaient leur avis à la fois, et j'entrevois à travers mes rideaux des lumières qui allaient et venaient... Enfin le bruit sembla vouloir se calmer : une charrette — ce devait être une charrette — s'éloigna au grand trot avec un fort claquement de fouet; et peu à peu les voix se turent.

Je me rendormais, n'entendant plus rien que le hennissement d'un cheval et un coup de sabot ferré sur le pavé...

Mais, chaque fois que le sommeil revenait me prendre, chaque fois résonnait ce hennissement, immédiatement suivi du coup de sabot, toutes les cinq minutes, comme pour scander la nuit, — le hennissement toujours le même, intense, prolongé, lugubre par ces ténèbres, — et le même coup de pied, sec...

Pourquoi ce cheval si obstinément stationnaire devant ma porte? — Il fallait renoncer à dormir, au moins pour l'instant; je passe mon pantalon, et me voici dans la rue.



A la projection un peu lointaine du gaz, je vois en effet un grand cheval de trait qui me paraît jeune et vigoureux. Ce cheval debout, dans le ruisseau, contre le trottoir, n'est pas attaché, et il semble immobile comme si le corps était de pierre et figé au sol; mais la tête, tantôt par gauche, tantôt par droite, ne s'arrête pas.

Debout et taciturne, immobile aussi, adossé au mur, un homme en blouse.

J'apprends l'histoire, la triste histoire.

Le cheval attelé a fait un écart en descendant le pavé gras de Montmartre et s'est cassé la cuisse. — « Une bête de huit cents francs, monsieur! » me dit l'homme en blouse. — On est allé quérir le propriétaire du cheval, un richard, et aussi l'équarisseur pour abattre et vendre l'animal sur place. Mais ces messieurs ne se sont pas entendus sur le prix, tenant bon chacun de son côté : donner comme cela, tout de suite, pour trois ou quatre écus un cheval de huit cents francs, c'est dur! Alors, comme les agents de police exigeaient le dégagement de la voie, on a hissé le cheval sur un camion pour le ramener chez son maître. En route, les cahots du camion ont fait peu à peu glisser la bête, qui est venue tomber juste devant ma maison. Des passants ont estimé qu'elle devait être remise debout et sont parvenus à la dresser, car la jambe cassée porte quand même. — Au jour venu, dans cinq ou six heures, le patron se sera entendu sans doute avec l'équarisseur, et alors on abattra l'animal.

Et pendant ce temps, le cheval dans l'angoisse tourne à droite et à gauche sa tête morne, pousse chromatiquement à travers les espaces son hennissement lamentable comme un appel désespéré à Celui qui créa la souffrance, même pour les innocents, et fait claquer le grès sous son pied... — Après tout ce que tu as souffert de la brutalité, de l'implacable cupidité de l'homme depuis le premier jour où tu as pu lui être utile, voilà donc le dernier paiement de tes braves offices, pauvre serviteur muet, toujours passif et résigné : il te fait suracheter même ta mort!...

Et je me rappelle l'épique lamentation du livre des *Contemplations*, cet admirable *requiem*, déchirant comme un sanglot, qu'exhale le Maître des Maîtres :

Le chariot pesant porte une énorme pierre

Je remonte lentement, la gorge serrée, la poitrine gonflée d'une tristesse affreuse; et me voilà forcé de raconter là haut ce qu'il m'est intolérable d'avoir appris, ce que je voudrais tant lui épargner d'apprendre, à elle; mais que lui dire?...

Aussitôt : — Il a peut-être faim? dit-elle.

Ah! chère âme du bon Dieu! Toujours la même, toute prête toujours à s'aviser tout de suite de ce qui doit être fait pour soulager, adoucir ou consoler! Ces femmes, c'est si bon, quand c'est bon, que ça mérite toujours d'avoir la bonne dée avant nous!

Et en courant rompre un pain à la cuisine, j'admire une fois de plus cette loi d'éternelle justice qui réserve rigoureusement la jouissance ineffable du bien d'abord à ceux qui la valent. Non, certainement, je ne suis pas jaloux de cette préexcellence à jamais impeccable qui la fait si supérieure à moi! mais cette fois je m'en voulais : — Là, encore! Tu ne songeais pas à cela tout de suite, toi, mauvaise bête, aussi mauvais en réalité que ceux contre qui tu t'indignes! Belle affaire, ton indignation, et beau soulagement pour le pauvre cheval!

J'arrive avec mon pain et j'en présente un morceau à la bête. Elle flaire, pousse de ses naseaux sur ma main un souffle chaud de fièvre, et refuse. — Et il me semble voir dans l'ombre son gros œil humain regarder avec surprise par les affres de la mort celui qui lui donne quelque chose, à elle qui ne peut plus rien rendre...

L'homme en blouse me dit alors :

— Il a plutôt soif.

— Et tu ne lui donnes même pas à boire, bourreau! allais-je m'écrier; mais je m'abstins, pensant que moi-même, tout à l'heure...

Oh! oui, il a soif! En deux reprises il vida le seau d'eau fraîche que j'allai emplir de nouveau. Son gardien, cependant, mangeait le pain qu'avait laissé le cheval. Cet homme me faisait horreur.

Jusqu'au jour et encore le jour venu, la bête toujours debout clama obstinément son hennissement plaintif : protestation vaine, hélas! comme toutes les protestations, et son sabot claquait l'appel funèbre. Oh! l'horrible nuit!...

Au matin, quand je redescendis, la foule entourait celui qui allait mourir. Il y avait matière à discours : on questionnait l'homme en blouse, resté sombre, qui répondait sobrement; généralement on s'accordait à plaindre le maître du cheval, qui perdait une aussi belle bête. Des petits enfants couraient en jouant, et le plus hardi passait et repassait sous le ventre du cheval. — Un gardien de la paix arrivait par là. Comme membre de la Société protectrice, je crus pouvoir l'invoquer contre une cruauté si gratuitement féroce : il y avait là un vrai scandale, une démoralisation publique. Le gardien me répondit avec un accent alsacien que « cela ne le regardait pas », et continua son chemin.

A neuf heures, enfin, des hommes arrivèrent pour achever le misérable.

Je me détournais pour ne pas voir, — et je vis alors, qui se détournait également, l'homme à la blouse; — et quand un coup sourd nous annonça que le supplicié était délivré de la vie, l'homme à la blouse pleurait... Je l'avais pris pour un meurtrier ou un complice; ce n'était qu'un bourreau inconscient.

Quelle atroce, lancinante douleur me transperce quand, trop souvent, je viens à penser, comme tout à l'heure, à la dernière nuit de cette pauvre créature martyrisée...

Suis-je donc le coupable, moi, ou ai-je pris ma part du crime pour que cette horrible vision, comme un reproche, comme un remords, revienne ainsi me hanter opiniâtement?

NADAR.

## IN EXCELSIS

A EMMANUEL DES ESSARTS

I

Dans les espaces étoilés  
Peut-être un jour, errantes flammes,  
Comme d'autres s'en sont allés,  
A leur tour s'en iront nos âmes.

Alors, — si, tournés vers l'azur,  
Dans les sentiers de la Sagesse  
Nous avons toujours d'un pas sûr  
Marché, le front haut, sans faiblesse ;

Si, du Bien nous étant épris,  
Tous les instants de notre vie  
Par le Devoir ont été pris ;  
Si nous n'avons eu qu'une envie :

Du malheureux sécher les pleurs,  
A tous prodiguer la tendresse,  
Et, bravant toutes les douleurs,  
Contre le Mal lutter sans cesse, —

D'ici-bas quand elles fuiront,  
De leur corps enfin délivrées,  
Nos âmes se retrouveront  
Au sein des plaines éthérées...



## II

Mystérieuse affinité,  
Force vive de la Nature,  
C'est toi qui, dans l'immensité,  
Dirigeant toute créature,

Rassemble les êtres épars,  
Et de tous ces milliers d'atomes  
Emportés au gré des hasards  
Refais incessamment des hommes.

C'est toi qui vers les grands sommets  
Où s'agite l'Idée altière  
Attires nos esprits, et fais  
Qu'ils gravitent vers la lumière.

Puisqu'ici-bas c'est une loi  
Que tout croisse, meure et renaisse ;  
Puisqu'il faut qu'en dehors de toi  
Rien ne se meuve et disparaisse ;

O toi sous qui tout doit ployer,  
Pour qui la nuit n'a point de voiles,  
Conduis-nous au lointain foyer  
Où vont s'allumer les étoiles...

Par un irrésistible effort  
Dans l'éther entraînant nos âmes,  
Fais que nous devions à la mort  
De revoir ceux que nous aimâmes !...

Paris, novembre 1870.

Robert HYENNE.

## LA DAME DE THOUARS

(LÉGENDE DU X<sup>e</sup> SIÈCLE. — FIN).

Le temps qu'Hildegarde passa de la sorte lui parut bien court, et cependant il dut être considérable, car, lorsqu'elle revint au sentiment de la réalité, la nuit était déjà tout à fait noire; la châtelaine se trouva seule au milieu du bois; elle ne reconnaissait plus le chemin qui devait la conduire au château, et son oreille n'entendait plus les pas du cheval que montait le fidèle écuyer qui l'avait suivie.

Cette solitude, ce profond silence au milieu de l'obscurité, succédant sans transition aux deux songes dont son esprit se berçait un moment auparavant, lui enlevèrent d'abord toute présence d'esprit; sa première impression fut un sentiment d'effroi encore irréféré; et d'une voix tremblante elle appela le serviteur qu'elle supposait devoir être à quelques pas d'elle.

Mais elle ne reçut aucune réponse.

Faisant tous ses efforts pour maîtriser la terreur qui la domine de plus en plus, Hildegarde redoubla ses cris.

L'écho seul, en répétant les sons qui s'échappent de ses lèvres, lui apporte la preuve de son complet isolement et vient justifier la frayeur qu'elle éprouve.

Mais pourquoi cet isolement? Comment Bertrand a-t-il pu l'abandonner? Bertrand, un ancien compagnon d'armes de son père, le plus dévoué de ses serviteurs; Bertrand qui donnerait mille fois sa vie pour elle si elle courait le moindre danger. Hildegarde ne peut le soupçonner de félonie, elle sait qu'il se ferait tuer plutôt que de la trahir; mais alors qu'est-il arrivé au brave écuyer? d'où vient qu'il n'est pas à sa place habituelle auprès de sa maîtresse?

Tandis qu'Hildegarde s'adresse avec angoisse ces questions, Fatma rencontre un obstacle devant ses pas; elle s'arrête au mi-

lieu du chemin et refuse absolument d'avancer et d'obéir à la voix qui l'excite à continuer sa route.

La châtelaine met pied à terre, elle veut toucher elle-même l'obstacle qui arrête Fatma, et reconnaît que c'est un corps humain jeté en travers de la route.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle glacée de terreur.

Au son de sa voix, un soupir s'échappe de la poitrine du fidèle Bertrand, car c'est bien lui qui est étendu là, presque sans vie aux pieds de sa maîtresse.

Il rassemble le peu de forces qu'il a encore, pour lui dire que la voyant aller si doucement, il a cru devoir se tenir plus à l'écart, de peur de la troubler, et qu'au moment où il cherchait à la rejoindre, six hommes masqués l'ont assailli, dépouillé de ses armes, et laissé pour mort sur le chemin, emmenant son cheval avec eux.

— Fuyez, Madame, ajouta-t-il, fuyez, c'est à vous qu'ils en veulent; l'homme de ce matin... Emma... Mon Dieu!...

En disant ce dernier mot, il expire.

Hildegarde au désespoir oublie tout, et jusqu'au danger qui la menace, pour pleurer amèrement le serviteur dévoué lâchement assassiné par les gens de sa cruelle ennemie.

Tout à coup, elle entend le bruit des pas de plusieurs chevaux. Les paroles de Bertrand lui reviennent à la mémoire. L'imminence du péril la rappelle à elle-même et lui rend l'énergie qui l'abandonnait.

Elle rassemble toutes ses forces pour trainer hors du chemin le corps du malheureux Bertrand, qu'elle ne veut pas laisser exposé à être foulé aux pieds par les chevaux; puis, rapide comme l'éclair, elle s'élance sur Fatma et fuit, sans savoir où, poursuivie par les assassins qui se sont éloignés un instant après le meurtre de l'écuyer, mais qui semblent maintenant se rapprocher de minute en minute.

Fatma, qui semble comprendre le danger de sa maîtresse, paraît voler plutôt que courir; et plus d'une fois, dans cette course désordonnée, les branches des arbres arrachent les cheveux d'Hildegarde, ensanglantant son visage et ses mains; mais la fugitive gagne de vitesse; encore quelques instants et les bourreaux auront perdu sa trace, Hildegarde sera sauvée.

Déjà le bruit effrayant du galop des chevaux, lancés à sa poursuite, se confond avec le souffle du vent qui se joue dans les feuilles des arbres.

Désespoir! soudain Fatma s'arrête, ses pieds semblent rivés à la terre par une force surnaturelle.

Hildegarde croit à une défaillance causée par la fatigue, elle excite l'animal de la voix et du geste.

— Allons, Fatma! s'écrie-t-elle, courage encore; allons, allons, quelques instants de marche, et tu te reposeras.

On dirait que le noble animal devine les paroles de sa maîtresse: réunissant toute sa vigueur, il tente un nouvel effort pour s'élancer de nouveau à travers le bois.

Mais Fatma est engagée dans un épais bourbier, et chaque effort qu'elle fait pour s'en arracher l'y enfonce davantage.

Les pas des chevaux se font entendre derechef, mais cette fois tout à fait rapprochés.

Hildegarde ne peut songer à descendre de cheval dans l'obscurité et au milieu de la boue où elle disparaîtrait bientôt; d'ailleurs serait-elle sur la terre ferme qu'elle ne pourrait espérer, à pied, échapper à la poursuite de plusieurs cavaliers bien montés.

Comprenant alors que sa dernière heure est venue, la jeune femme recommande son âme à Dieu en regrettant amèrement d'être privée des secours de la religion et de ne pouvoir du moins, en ce moment suprême, dire un dernier adieu à son époux.

Dans ce péril, et se croyant perdue sans ressources, n'ayant plus d'espoir qu'en l'intervention divine, elle fait vœu, si Dieu lui accorde la grâce de la sauver de tous les dangers auxquels elle sera exposée entre les mains de ses bourreaux, et s'il lui permet



de revoir encore en ce monde son cher Aimery, de fonder une abbaye dans la *Vallée-d'Or*, non loin de son château de Thouars.

Hildegarde achevait à peine sa fervente prière qu'elle se vit entourée par les assassins de Bertrand, qui allaient probablement devenir aussi les siens.

Ils l'enlevèrent de dessus son cheval et la forcèrent de marcher à pied au milieu de leurs chevaux; l'insultant, la maltraitant de la façon la plus brutale, l'accablant de moqueries et de cruelles injures.

La malheureuse châtelaine souffrait tout sans se plaindre; elle mettait sa confiance en Dieu et le priait mentalement, avec ardeur, pour obtenir de lui la grâce de revoir Aimery encore une fois sur cette terre.

Cependant les scélérats qui la conduisaient ne paraissaient pas d'accord sur le sort qu'ils réservaient à leur victime; les uns voulaient la tuer, d'autres étaient d'avis qu'on se contentât de l'abandonner dans le bois, assurant que la fatigue et la terreur suffiraient bien à la faire mourir. C'était Dieu sans doute qui avait permis cette division entre les misérables pour sauver la pieuse dame; car, après l'avoir ainsi maltraitée pendant plusieurs heures, comme le jour était près de paraître, ils entendirent quelque bruit qui leur fit craindre qu'un secours inattendu n'arrivât à leur victime; ou le Seigneur, peut-être touché par la fervente prière de la pauvre femme, fit descendre une lueur de pitié dans le cœur de ces hommes endurcis, qui abandonnèrent enfin Hildegarde dans un taillis où ne pénétrait jamais la lumière du jour. Ils la laissèrent ainsi, la nuit, dans un lieu qu'elle ne connaissait pas et qu'elle devait supposer fort éloigné de son habitation, à en juger par tous les détours que les gens de la cruelle comtesse de Poitou l'avaient obligée de faire.

Il n'en était rien cependant, car, au point du jour, ses serviteurs qui, inquiets de ne pas la voir rentrer avaient passé la nuit à sa recherche, la trouvèrent enfin, à demi morte de froid, de fatigue et surtout de terreur.

Ils la rapportèrent en toute hâte au château, où les soins empressés d'Anagilde la rappelèrent à la vie. Mais sa santé, ébranlée par cette terrible secousse, ne se rétablit jamais complètement; et loin d'apporter l'allégresse et le bonheur, ce fut un triste jour que celui où le vicomte de Thouars, revenant enfin au château, y trouva sa chère Hildegarde dans un état qui donnait pour son existence des craintes continuelles.

A force de soins et de tendresse, Aimery parvint à conserver son bon ange encore quelques années, mais jamais il n'eut la joie de voir reparaitre les roses de son charmant visage, ni le gai sourire avec lequel la jeune femme accueillait jadis le retour de son époux.

A partir de ce moment, quand il était forcé de quitter Hildegarde pour plusieurs jours, il ne revenait jamais près d'elle sans être agité par de funestes pressentiments, et c'était en tremblant qu'il franchissait le pont-levis, craignant toujours de ne plus la retrouver vivante.

Emma, joignant une audace effrontée au crime qu'elle avait commis, se retira dans son château de Chinon, s'y fortifia, et osa défier son époux, Guillaume Bras-de-Fer, de venir l'y chercher.

Celui-ci répondit comme il le devait à cette insolente provocation par le dédain le plus complet, et laissa Emma souveraine maîtresse au château de Chinon, sans aller l'y troubler et sans même chercher à la revoir.

Hildegarde n'oublia pas le vœu qu'elle avait fait dans sa détresse, de fonder une abbaye s'il lui était permis de revoir encore Aimery sur cette terre; et pour remercier le Seigneur qui, dans sa bonté, l'avait miraculeusement sauvée des mains des assassins, elle fonda, en 971, une abbaye dans le lieu où s'élève aujourd'hui la petite ville d'Airvault, en Poitou, et qui n'était, à cette époque, qu'une vallée appelée *Vallée-d'Or*, dont on a fait depuis *Orvault*, et maintenant *Airvault*.

On voit encore à Airvault les ruines de cette abbaye; et la chapelle, qui avait été mise sous le patronage de saint Pierre, sert aujourd'hui d'église à la population.

Le tombeau d'Hildegarde se trouve dans l'église d'Airvault; ce monument est en pierre et d'une grande simplicité.

Guillaume d'Aquitaine renonça au monde. Il entra en religion et mourut moine, dans l'abbaye de Saint-Messant, peu éloignée du château de Thouars et de l'abbaye d'Airvault.

De nos jours, le château de Thouars, très-bien entretenu et conservant son apparence féodale d'autrefois, a été transformé en collège. Les enfants renfermés derrière ces hautes murailles, se livrent insouciant à leurs jeux pleins de gaieté; ils ne songent guère aux malheurs d'Hildegarde, ni aux larmes répandues par celle qui fut jadis dame et maîtresse en ce manoir, et sut se faire adorer de tous par ses bienfaits et ses vertus.

Mais le rêveur, qui aime à évoquer les sentiments des temps passés, s'arrête pensif au pied du château de Thouars; et quand le jour vient à baisser, à la fin d'une belle journée d'été, oubliant les joyeux enfants dont le rire argentin réveille l'écho des grandes chambres aux poutres en bois merveilleusement sculpté, il croit voir encore le doux et mélancolique visage d'Hildegarde, qui chevauche tristement, accompagnée de sa suivante Anagilde et de ses deux fidèles écuyers, pour se rendre à sa principauté de Talmont, laissant au château de Thouars Guillaume Bras-de-Fer, comte de Poitou et duc d'Aquitaine.

MARIE GUERRIER DE HAUPT.

## CORRESPONDANCE

— M<sup>me</sup> P. V..., A LONDRES.

Mettez votre jolie guipure au bas de la tunique de faille, mais non autour de la basque du corsage, ce qui ne serait pas à la mode. Employez plutôt le reste de cette guipure à garnir vos manches et à faire une élégante poche pour le côté de la tunique. Si, malgré cet emploi, il vous reste encore de la dentelle, vous pouvez en former un gracieux fichu ouvert qui accompagnera le corsage et sera bien plus élégant qu'un col.

L'idée de la chenille nous paraît bonne, quoique nous ne connaissions nullement les couleurs de la toilette, ni de la dentelle; aussi nous vous recommandons une grande circonspection pour le ton de la chenille.

— M<sup>me</sup> X..., A AMIENS.

Il est vrai que le paletot russe est surtout établi en drap ou matelassé; mais la mode ne s'oppose nullement à ce qu'on le fasse en velours. C'est une élégance à laquelle toutes les femmes ne peuvent prétendre, voilà tout.

## REVUE DES MAGASINS

La *Scabieuse* (10, rue de la Paix) a eu un véritable succès avec son costume breton; quand on a vu le sien, on ne saurait en vouloir d'autre. Ce gentil modèle réunit toutes les qualités désirables: non-seulement il a bien le caractère voulu, mais il est confortablement établi, avec l'élégance la plus complète et sans aucune affectation excentrique.

Ce costume breton suffit à prouver à nos lectrices que la *Scabieuse* ne s'occupe pas exclusivement du costume tout noir. Sur la demande des dames qui depuis longtemps s'habillent dans la maison; elle s'est mise en mesure de pouvoir répondre à toutes les demandes qui pourraient lui être faites sous ce rapport.

Les costumes riches de la *Scabieuse* ont le plus grand air; la coupe en est parfaite et les garnitures du plus haut goût. Aucune autre maison mieux qu'elle ne sait donner cette grace piquante à l'habit, au péplum, à la redingote. Nous avons vu des habits de velours doublés de satin blanc et garnis de dentelles blanches et noires, pour accompagner une jupe de faille noire, garnie le plus coquettement du monde de volants noirs et blancs.

Nous pouvons citer également un péplum en brocart gris encadré de loutre et qu'accompagnait une jupe sicilienne grise genre fourreau; puis



une redingote en drap matelassé noir, fendue derrière et ornée de boutons de fantaisie sur les ouvertures, aux manches et aux poches.

Les chapeaux et coiffures de cette maison sont empreints d'un grand caractère de distinction et coiffent à ravir. Une femme jeune et élégante y trouvera la toque de plumes ou la timbale de feutre entourée de castor argenté; la femme âgée pourra choisir, parmi de nombreux modèles raisonnables, la coiffure qui lui conviendra.

— On peut dire que la mode actuelle favorise grandement le commerce de passementerie. A moins que ce ne soient les passementiers qui, par leur intelligence du beau et leur magnifique fabrication, aient créé de si jolies garnitures, que la mode ne veut plus entendre parler d'autre chose. C'est cela plutôt, et nous en trouvons la preuve en visitant le magasin de la maison VATELOT ET C<sup>ie</sup> (59, rue Turbigo).

On y voit d'abord la plus haute nouveauté dans le genre passementerie (galons, franges et boutons), puis le plus grand choix, et tout cela dans les prix les plus avantageux comme *gros*. Car la maison Vatelot et C<sup>ie</sup> est une maison de gros; elle vend par grosses ou demi-grosses, et ses prix sont disposés en conséquence.

La chenille — M. Vatelot nous l'a montré — est à tout et partout : dans les galons, les franges, en broderies sur tulle et dentelle, etc.; rien n'est plus joli.

Le galon brodé se fait surtout sur commande. On envoie un échantillon d'étoffe à la maison en indiquant le choix des couleurs; c'est le plus sûr moyen d'assortir la garniture au costume.

La maison Vatelot possède un superbe choix de franges riches pour robes et confection, avec les assortiments de boutons mohair, ou crochet, présentant de nouveaux aspects.

Confectionneuses et couturières peuvent s'adresser en toute confiance à cette maison; elles y trouveront tout ce qui concerne leur état : fournitures de mercerie, baleines, doublures, faux ourlets, — sans compter la passementerie comme nous venons de le dire, les plissés tout faits, les tulles-dentelles de fantaisie et broderie anglaise ou autre.

— Les mariages occupent fort la maison DE PLEMENT depuis quelque temps; il est, en effet, reçu aujourd'hui de mettre au moins deux corsets dans un trousseau; or, on se marie beaucoup en ce moment. Le joli corset *sultane*, avec sa ceinture *Jeanne d'Arc* obligatoire, est l'heureux élu de toutes ces fêtes; son prix modéré de 35 fr. est un atrait de plus pour les femmes économes. On ne peut regretter, en effet, de déboursier cette somme, lorsqu'on voit le modèle. La maison de Plument se charge également de l'établir en satin ou en moire, avec toute l'élégance que peut réclamer un corset de ce genre.

Afin d'éviter une correspondance inutile pour tout le monde, M. de Plument nous prie de faire observer à nos lectrices que la ceinture de jupon dite *cuirasse*, ainsi que les *jarretelles hygiéniques* et le *lacet hygiénique*, sont d'assez mince importance pour être envoyés *franco* par la poste. Il faut donc avoir le soin d'adresser à M. de Plument (rue Vivienne, 33) un bon de poste de la valeur de l'objet, lorsqu'on en fait la demande. Nous rappellerons, à cette occasion, les différents prix de ces objets : la *ceinture cuirasse* coûte : en étoffe de coton, 6 fr.; en flanelle bien doublée, 10 fr.; — les *jarretelles hygiéniques* : en coton, 3 fr.; en soie, 6 fr.; — le *lacet hygiénique*, 3 fr.

Voici d'autres renseignements à propos de plusieurs questions qu'on nous a adressées : la tournure *Parisienn*e vaut 6 fr.; — le jupon *Récami*er, se boutonnant au corset, 20 fr.; — enfin le beau jupon *Sidonie*, pour toilette de soirée, 45 et 60 francs, selon la richesse des broderies ou dentelles.

### SPÉCIALITÉS

On ne saurait trop signaler, au moment où la température change et se fait plus rigoureuse, les excellents effets de la *crème Simon*, qui doit, selon nous, faire partie de tous les nécessaires de toilette. C'est un produit très-hygiénique, délicieusement aromatisé, qui conserve au teint sa beauté, sa fraîcheur et son éclat; en même temps, il prévient et détruit les rides, préserve du hâle et des taches de rousseur.

La glycérine est la base principale de la *crème Simon*; il n'y entre aucun corps gras : aussi ce précieux cosmétique ne peut subir aucune altération ni par la chaleur, ni par le froid; il se conserve indéfiniment pendant les plus longs voyages.

Nous ne saurions trop recommander la *crème Simon* à celles de nos lec-

trices qui, n'en ayant point encore fait usage, seraient disposées à en essayer sur un avis très-sérieux de notre part. On la trouve à Lyon chez l'inventeur, M. SIMON, rue de Lyon, 83, et à Paris, rue Beaubreillis, 23. Dépôt chez les parfumeurs.

M. D'A.

### PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉS

#### GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueilli le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnées, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était senti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le **Panorama des modes d'automne et d'hiver** que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de **quatorze toilettes complètement inédites**, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée *franco* et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

### SOMMAIRE DU 1<sup>er</sup> N<sup>o</sup> DE DÉCEMBRE 1876

**TEXTE.** — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>lle</sup> Mary d'ACBERVILLE. — Causerie, par M. Ludovic SAUVEUR. — Goûts et couleurs, par W. — Regain d'automne, par X. B.-F. — Théâtres, par M. Robert HYENNE. — Les Paroles d'or. — Histoires buissonnières : le Cheval, par NADAR. — In *Exce*lsis, stances, par M. Robert HYENNE. — La Dame de Thouars, légende du X<sup>e</sup> siècle, par M<sup>lle</sup> Marie GUERRIER DE HAUPT. — Correspondance. — Revue des magasins et Avis divers.

**ANNEXES.** — Gravure coloriée n<sup>o</sup> 1376, dessin de M. Jules DAVID : toilette de ville, toilette d'intérieur. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. n<sup>o</sup> 341, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau *Boyard*. — G. n<sup>o</sup> 695, dessin de M. E. PRÉVAL : toilette de ville, avec confection nouvelle, vue de dos et de devant. — G. n<sup>o</sup> 699, dessin de M. E. PRÉVAL : élégante toilette d'intérieur.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous informons nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

L'art de se décolleter n'est pas donné à toutes les femmes ; beaucoup parmi elles passent la mesure, quelques-unes ne l'atteignent pas.

Sous le prétexte qu'il faut se décolleter aux réunions priées du soir, on arrive à des exhibitions d'épaules maigres et d'épaules grasses qui font peine à voir ; d'autant plus qu'à côté de celles-ci, il en est d'admirables, ce qui rend la comparaison fâcheuse.

Pourquoi donc entrer en lice d'une façon désavantageuse ? Malgré la bonne opinion que chacun a de soi-même, il est impossible d'admettre qu'une femme ne sache pas un peu par où elle pêche.

A certains égards, les **COUTURIÈRES** sont, sous ce rapport, plus coupables que leurs clientes ; c'est à elles qu'incombe surtout la responsabilité du coup de ciseau. Mais il faut s'entendre ! La coupe d'un corsage de bal, sans que cela paraisse, est la chose du monde la plus délicate et la plus difficile à réussir ; elle révèle ou le tact d'une faiseuse habile ou la main d'une maladroite.

Pour s'acquitter coquettement de ce soin, il est indispensable de savoir à quelles épaules on a affaire !

Au reste, nous allons indiquer quelques principes généraux. Les épaules anguleuses gagnent à être dissimulées, et le décolletage en carré semble inventé pour elles. Les épaules rondes, au contraire, sont faites pour s'épanouir dans un encadrement ovale qui les fasse valoir. Telle conformation exige un corsage presque montant devant, tandis que le dos est fort découvert ; ou bien c'est l'opposé qui se présente. Les gros bras sont généralement courts, ils le paraissent du moins : donc il faut les allonger ; peu de manche dans ce cas, mais une dentelle dans le haut pour en

voiler l'ampleur, et des trains de fleurs pour apporter des ombres comme opposition. Les bras maigres et longs réclament de petites manches, des bouillonnés, des garnitures « meublantes ». Les bras parfaitement beaux peuvent seuls se montrer au naturel.

A côté de ces observations, nous en placerons d'autres dans lesquelles la couturière n'a rien à voir. Il est des défauts physiques qu'il est encore plus facile de dissimuler et dont on ne s'occupe pas souvent. Un cou maigre, des « salières » apparentes, voilà de

malheureux détails à mettre en évidence, et qu'un collier de perles dissimulerait parfaitement. On le choisit à un ou plusieurs rangs, selon la nécessité et l'harmonie voulue au point de vue de l'ensemble. Ajoutons qu'un velours, quelque large qu'il soit, ne remplirait nullement le même but ; il soulignerait, au contraire, le défaut d'une façon manifeste.

Comme complément à ces conseils tout sympathiques, nous citerons l'opinion de M. Ch. Blanc, qui confirme jusqu'à un certain point la nôtre : « A des épaules un peu rondes, dit l'éminent écrivain, une berthe de dentelle sied mieux posée à plat ; sur les épaules maigres, il convient de la froncer : car il va de soi que la dentelle sans pli est faite pour laisser voir ce qu'elle couvre, et que, plissée, elle sert à le cacher à demi en le montrant. »

En dehors de l'article trousseau, c'est-à-dire du beau linge, les **LINGÈRES** se distinguent en ce moment par des caprices d'imagination, si nous pouvons

parler ainsi. Leurs créations nouvelles ne doivent être placées, en effet, que dans l'ordre de la plus haute fantaisie.

Nous n'en voulons pour preuve que cette guimpe bretonne ! Qu'on se figure un carré de dentelle blanche faisant plastron et tournant derrière le cou pour s'y fermer. De petites bandes de fin organdi, à festons pointus rouges et bleus, sont posées pied contre pied en lignes transversales sur la dentelle. Une bande de drap bleu marine, couverte de broderies bretonnes rouges et blanches, suit les bords de la guimpe, encadrant le plastron. Une



P. N° 342. — MANTEAU Nilsson.

Modèle de la Scabieuse (rue de la Paix, 10).



ruche de dentelle forme collerette autour du cou; un chou de ruban rouge est placé à l'angle inférieur du carré. On pose cette guimpe sur la robe en épinglant les angles du bas.

Aux personnes qu'effrayerait l'originalité de ce modèle, nous ferons observer qu'on peut l'établir tout en blanc, avec de petites dentelles torchon très-fines que l'on ruche sur le carré, de façon à le couvrir et à l'entourer, ce qui produit un effet mousseux on ne peut plus seyant pour le teint. Ce genre de dentelle ruchée s'applique à des cravates qui ont beaucoup de succès en ce moment. Les bouts de la cravate s'élargissent sensiblement, et du bas s'échappent les bouclettes de ruban de couleur.

On fait de charmants cols, de mignons gilets et des nœuds de cravate ou de tête en peluche mélangée de satin et de dentelle blanche ou noire; le tout pour être porté en petite soirée, à dîner ou au théâtre.

Un joli bonnet de femme âgée : une blonde anglaise blanche coquillée, sous forme de diadème, se terminant derrière par un nœud de ruban vieil or. Le fond, en tulle noir, est recouvert d'une barbe carrée en blonde, qui tombe naturellement; des pensées de velours se mêlent à des boucles de ruban vieil or sur le côté de la couronne et sur le milieu de la barbe appuyant sur le fond.

Le genre couronne se retrouve en ce moment dans la catégorie des chapeaux habillés, avec autant de succès qu'au début des *Léopold Robert*, de gentille mémoire. Au lieu de fleurs, ce sont des plumes, ou de la fourrure, ou bien encore une natte de velours. Celle-ci, à cinq brins, forme un diadème emboitant bien la tête pour encadrer le visage. Le fond du chapeau est quadrillé par de larges bandes de velours, qu'une cannetille soutient intérieurement; des plumes et des dentelles blanches ornent le sommet, où elles sont retenues par un motif d'acier. Touffe de fleurs vers le bas derrière et barbes mentonnières en dentelle assortie : valenciennes ou point à l'aiguille, blonde poire ou Chantilly, selon l'élégance et le goût.

Un modèle de chapeau fort agréable à la vue et très-seyant est celui-ci : forme *timbale* en velours épinglé gris, recouverte de bandes de plumes assorties, serpentant comme un colimaçon sur tout le chapeau depuis le sommet jusqu'au bord en bas. Les brides de velours, assez étroites, sont également couvertes par des plumes. Sur le côté, une touffe de fleurs rouges, ou un oiseau en aigrette.

Voici une gentille garniture de chapeau, et toute simple : il s'agit de dentelles étroites, ruchées assez serré, de chaque côté d'une bande de velours ou de peluche. Cette garniture sert à entourer la calotte et à former des nœuds d'un genre particulier. Avec cela, une touffe de plumes, un motif d'acier, des barbes de dentelle, et vous avez un chapeau complet auquel on ne reprochera pas la vulgarité.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 342.

MANTEAU *Nilsson*, de forme très-ample. — Le devant est celui d'un paletot, le dos ressemble au dolman-visite. Une jupe est rapportée sous la pèlerine et fixée par les côtés au devant. La pèlerine n'est pas double; c'est la pose de la garniture qui simule cette disposition. Des bandes de castor argenté courent sur tous les bords.

G. N° 685.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en faille noire et matelassé laine grisaille. — Jupon à courte traine, en faille noire, entouré d'un volant plissé de même sorte, surmonté d'un long effilé gris. — Tunique en

matelassé, garnie dans le bas devant d'un plissé de faille noire à tête de velours noir ruchée; par derrière, le bas est orné de bouillonnés de velours noir, avec ruchés assortis sur les deux bords. Un large ruban de velours noir bride le devant de la tunique et vient derrière la soulever en pouff avec un nœud à bout flottant; ce ruban se termine à la ceinture. — Cuirasse en matelassé gris, simplement bordée d'un galon assorti, avec un nœud de velours noir placé sur le côté de la basque derrière de façon à continuer l'effet de la garniture de la tunique. La manche est en velours noir, garnie d'un ruché plat en matelassé, avec nœud de velours dessus. Boutons de velours sur le devant de la cuirasse. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre gris, orné de velours noir et d'une plume grise.

2. Costume en granité laine et soie, de couleur pain grillé. — Jupon à traine, entouré d'un plissé et d'un bouillonné ruché aux deux bords. — Polonaise à longue tunique derrière, se détachant des devants par les côtés. Un rouleauté de faille et des franges grillées encadrent cette partie de la polonaise, qui est en outre soulevée en pouff. Le devant forme un long tablier entouré de franges, qui va se perdre sous la tunique derrière; on l'attache par des cordons que l'on serre à volonté. Deux écharpes de même étoffe, garnies de franges, sont drapées l'une au-dessus de l'autre et en biais, sur le devant de la polonaise; celle-ci se boutonne au côté même du point de départ des écharpes. Petite écharpe analogue au bas des manches. — Chapeau de faille brune, à passe diadème et fond mou coulissé, terminé par un nœud. Une plume partant d'un nœud de ruban orne le devant de la passe, rejoignant au sommet une réunion de coques assorties.

(Voir la description des autres gravures et annexes page 599).

### NOS ÉTRENNES POUR 1877

Nos lectrices nous sauront gré certainement de leur offrir, à l'occasion de la nouvelle année, un véritable cadeau, en leur indiquant le moyen de se procurer dans des conditions tout à fait exceptionnelles un objet à la fois artistique et utile, dont l'acquisition ainsi réalisée pourra être considérée comme une bonne fortune.

Il s'agit d'un joli SERVICE À LIQUEURS, composé de douze verres et deux carafes en cristal demi-mousseline, orné sur chaque pièce d'une couronne de lierre et d'un semis de pois très-finement gravés. Le porte-liqueurs, en bronze doré (genre bijouterie), est lui-même une merveille par sa légèreté et sa forme gracieuse. Du reste, il nous suffira de citer la maison d'où il émane, — et dont le chef, M. Julien Hesse (rue Richer, 49), a bien voulu le mettre à la disposition de nos abonnées dans des conditions toutes particulières, — pour faire comprendre que nous nous faisons un plaisir de recommander cet objet comme le plus charmant cadeau qu'on puisse offrir en toute circonstance et notamment au moment des étrennes.

La valeur réelle de ce service est de 35 francs; mais, par une faveur toute spéciale et dont nous lui sommes reconnaissants, M. Julien Hesse a bien voulu s'engager à le livrer moyennant la somme de 20 francs à toute personne qui lui en adressera directement la demande rue Richer, 49, pourvu qu'elle joigne à celle-ci le montant en un mandat ou un chèque. Pour recevoir l'objet franc de port et d'emballage, il suffira d'ajouter 3 francs pour la province et 5 francs pour l'étranger.

Nous ne doutons pas que le plus grand nombre de nos abonnées n'aient à cœur de se procurer d'une façon aussi avantageuse un service aussi coquet, que la femme la plus élégante prendra plaisir à faire circuler à la fin d'un repas ou à présenter elle-même à ses amies et à ses invités. Du reste, bien que nous ne nous chargions pas nous-même de l'expédier, on peut voir ce service et même en faire l'acquisition dans nos bureaux.

M. d'A.



## DÉTAILS DE MODES

1. Coiffure de soirée composée de deux barbes de dentelle blanche entremêlées de coques de velours caroubier. Le tout est entouré d'une dentelle noire, puis de deux dentelles blanches posées pied contre pied,



1. Coiffure de soirée.

sur lesquelles vient se fixer une traverse de velours avec rose thé et feuillage sur le côté; enfin, dans le haut, une large coque de gaze bleu électrique



2. Coiffure pouff.

2. Coiffure pouff en application de Bruxelles. Elle est garnie de coques de ruban bleu prune et de marguerites des champs faisant traîne derrière, avec barbe et double pan de ruban.

3. Fichu pour robe ouverte en châle. Large ruche à la vieille, en gaze de couleur rouge cardinal, complètement encadrée de blondes blanches;



3. Fichu pour robe ouverte en châle.

barbe de crêpe lisse blanc, drapée et fixée par des choux de ruban crème.

4. Bonnet du matin. Fond mou en nansouck; passe recouverte de deux



4. Bonnet du matin.

bandes brodées, ruchées pied contre pied et accompagnées d'une natte de ruban pensée qui retombe derrière avec un coquillé de broderie. Un nœud de ruban orne le bas derrière. Mentonnières en broderie assortie.



## CHRONIQUE MONDAINE

Nous n'en sommes plus au temps des grandes chasses aristocratiques dont M. Eugène Chapus se plaît, de temps à autre, à rappeler, dans le *Sport*, les incomparables splendeurs. Les regrets de l'aimable chroniqueur, hâtons-nous de le dire, ont un côté légitime. Ces chasses aristocratiques étaient, pour une variété d'industries, ce qu'est en ce moment, pour les fabriques de toile et de porcelaines, une nouvelle et très-élégante recherche dans le service de la table.

Beaucoup de familles riches ont imaginé d'approprier le linge damassé dont elles font usage aux circonstances dans lesquelles elles reçoivent. Est-ce un dîner de chasse? la nappe étale les faunes de nos bois, poursuivis par les chiens et les chasseurs. On peut varier à l'infini: tantôt c'est une chasse au sanglier, une autre fois on court le cerf, on tire le faisan, etc. Un *gentleman-farmer*, qui donne toujours une grande fête à l'époque de ses moissons, couvre sa table d'une nappe représentant un champ de blé touffu, dont la brise fait onduler les lourds épis. Marie-t-on sa fille? on donne à de jeunes époux le repas appelé le retour de noces: ce sont des colombes qui se becquettent, des papillons qui se poursuivent, des oiseaux qui bâtissent leur nid. Les chiffres, les couronnes, les armoiries ne sont plus brodés, mais tissés — ce qui est bien moins banal — en fil d'une ou deux couleurs.

Les services de porcelaine ont des décorations analogues à celles du linge. Le jour de la Saint-Hubert, on a inauguré, au château de Girelle, un service fond chamois avec dessins noirs reproduisant des cerfs, des daims, des chevreuils, en un mot tout le gibier à poil. Sur la bordure rouge, des dessins, noirs aussi, offraient aux regards toutes les variétés du gibier à plume. C'est un luxe coûteux et raffiné, dira-t-on; oui, mais d'une vraie élégance, et qui restera l'apanage exclusif des hautes classes.

Les raffinements d'élégance s'étendent jusqu'au sablage des parcs de nos châteaux. On garnit les allées de sable de diverses nuances et avec ces combinaisons de couleurs ont fait des dessins qui rappellent les mosaïques. Dans plusieurs maisons on emploie des sables nuancés aux couleurs des armoiries des maîtres de céans. Cette mode, partie de la Robertsau, l'attrayante demeure de la comtesse Edmond de Pourtalès, s'étend peu à peu à tous les châteaux d'élégance à outrance.

Une autre mode non moins séduisante, adoptée par les individualités du beau monde, est de faire des visites en robe de couleur tendre, velours, brocatelle ou cachemire pêche, rose pâle, bleu myosotis, réséda, mais, que sais-je? Toute la toilette est recouverte d'un long pardessus, sorte de douillette en cachemire sombre, cette fois, ouatée, moulant moelleusement le corps et garnie de fourrures ou de galons de peluche. La femme laisse ce vêtement à l'antichambre et apparaît dans le salon où elle fait visite, rayonnante et resplendissante comme le papillon sorti de sa chrysalide.

Le Cercle de France vient d'inaugurer sa saison d'hiver par un grand dîner de trente couverts que présidait M. de Verteillac. Au nombre des convives se trouvaient M. Léon de Rohan, député de Bretagne, et beaucoup de personnes de distinction.

On se rappelle le bal splendide donné par le Cercle le 15 janvier dernier, sous le patronage de M<sup>mes</sup> de la Rochefoucauld-Doudeauville et de Pomereu. Cette fête sera suivie, cet hiver, de plusieurs autres. Le conseil d'administration vient de décider qu'il organiserait des fêtes de toutes sortes et des plus radieuses: bals, concerts, comédies, séances littéraires, conférences, etc.

L'hiver s'annonçait triste; sera-t-il donné au Cercle de France de l'égayer par ses brillantes fêtes? Beaucoup l'espèrent.

De son côté, toute clémente aux amateurs de danse, la maréchale de Mac-Mahon a décidé d'avancer, cette année, la date du

premier bal de l'Élysée. La Présidence méritera bien ainsi du jeune monde officiel.

Toujours la skatinomanie, mais cette fois à la glace.

La comtesse S... fait en ce moment asphalter une pelouse qui se trouve au-devant de son hôtel donnant sur le bois de Boulogne. Un pied d'eau y sera versé et, viennent les grands froids, on aura un lac qui pourra rivaliser avec celui de Saint-James. Là viendront patiner ou pousser des traîneaux les amis de la comtesse. Il y aura des réunions aux flambeaux avec orchestre. Les cartes d'invitation porteront comme mention: *On patinera*.

\* \* \*

Quelques châteaux, où les invitations se font par série, se distinguent par des raffinements d'hospitalité qui sont dignes d'être notés pour prouver que la galanterie française, en dépit de l'américanisme qui tend à tout envahir, n'est pas encore éteinte. A C..., dans Seine-et-Marne, chaque soir, au moment de s'habiller pour le dîner, les hommes trouvent dans leur chambre un petit bouquet de fleurs artistiquement fait pour être placé à la boutonnière.

Cet usage est renouvelé de ce qui se passe en Angleterre, le vrai pays, il faut bien le reconnaître, de l'hospitalité châtelaine. Les fleurs jouent là-bas un rôle considérable: hommes et femmes ont leurs bouquets en permanence. Les fleurs, chez ce peuple qui ne porte pas de décoration, deviennent l'ornement par excellence. Le prince Arthur, même en uniforme, ne manque jamais d'avoir une fleur à sa boutonnière. Ce n'est peut-être pas beaucoup d'ordonnance, mais c'est fort élégant.

Au théâtre, il n'est peut-être pas une femme qui ne soit pourvue d'un bouquet, qu'elle lance à la fin de la représentation à l'artiste en vogue. De là ces monceaux fleuris sur les scènes anglaises, dont nos théâtres français n'ont aucune idée. Souvent les spectatrices se font précéder, dans leurs loges, de leurs bouquets, si bien qu'avant le lever du rideau, les galeries du théâtre semblent une véritable guirlande.

H. DE M.

## TENDRESSES HUMAINES

Il paraît que nous allons bel et bien avoir une exposition de serins; aucuns disent même qu'elle existe déjà.

Avec les chats et les chiens, ce sont les serins qui se partagent toutes les tendresses humaines inemployées.

Bien souvent, on s'est moqué de l'amour que les vieilles filles, les célibataires et les veuves portaient à ces petits êtres charmants. Moqueries injustes. Éclats de rire cruels. Les heureux, j'entends par là ceux qui ont encore quelqu'un à aimer sur cette terre, ont tort de plaisanter sur ce sujet.

Ah! si l'on réfléchissait, comme on admirerait, au contraire, ces amitiés, que les cœurs privés d'autres affections éprouvent pour les animaux familiers! N'est-il pas bien heureux, en vérité, que ceux qui sont restés seuls, que les survivants puissent trouver dans les zwi-zwi joyeux d'un oiseau, dans les battements d'aile du petit captif, un adoucissement à leur solitude? Toutes les âmes sont faites pour aimer; mais il y en a, de par le monde, que les durs hasards de la vie privent de toute affection. Ce sont les pauvres filles laides et sans dot; ce sont les infirmes, les difformes. Que deviendraient ces parias de l'amour, si la Providence, dans sa toute-bonté, n'avait permis que leur tendresse, repoussée par les hommes, se reportât sur les bêtes, qui n'ont pas nos yeux et qui savent aimer tous ceux qui les aiment?

J'ai connu bien des misérables, j'ai vu bien des déshérités. Je me rappelle encore un pauvre vieux, à moitié paralysé, qui vivait des charités qu'on voulait bien lui porter dans son galetas. Il avait





L.N. 105

Imp. H. Lefevre, Paris

Ad. Goubaud & fils Editeurs



... d'une des perso  
... me, ni enfants,  
... dans la vie lui éta  
... temps. Il était  
... Toujours le mē  
... le décor de la  
... sale et déch  
... d'abord, il e  
... de la vie future.  
... dans son dénué  
... mulation, une d  
... jamais laquell  
... dans le r  
... apprivoisées av  
... avec lui; el  
... à elles,  
... éclairé. De  
... avec des oi  
... enfants, j'ai  
... content q  
... des mē  
... les mē  
... heureuses e

LE

... tout deux  
... de fab  
... que le pren  
... pas sen  
... an  
... car l'ar  
... New-York  
... dans  
... 187.

... jouts passe  
... des en  
... mathém  
... oséux au  
... se peuen  
... brues.

... part, nos  
... petites barap  
... la grenouille  
... au sommet de  
... la verpe, la tr  
... tout, les m  
... l'écume, la  
... de fer-bl  
... des joujoux q  
... s'arr des jo  
... peuvent s'  
... joujoux ont diff  
... miniature,  
... se fabrique  
... de l'Asie. La  
... de plomb,  
... fournit les  
... drapés, le  
... les quilles  
... sur Thère. Le  
... en bois de la  
... approches du j



bien encore des personnes qui s'intéressaient à lui, mais il n'avait ni femme, ni enfants, ni parents. Tout ce qu'il y a de bon et de beau dans la vie lui était refusé. Ni promenade, ni ciel, ni soleil, ni printemps. Il était cloué sur son grabat, cloué là jusqu'à la mort. Toujours le même spectacle sous les yeux, et quel spectacle? le décor de la misère : le plafond incliné de la mansarde, le papier sale et déchiré, la chambre sans meubles. Il a vécu pourtant. D'abord, il croyait en Dieu. Il avait au cœur l'espérance de la vie future. Mais sur cette terre même, dans son abandon, dans son dénûment, au milieu de ses douleurs, il a trouvé une consolation, une distraction, une joie du cœur. Vous ne devineriez jamais laquelle. Il avait fini par se lier avec les souris qui nichaient dans le même logis que lui; il les avait attirées peu à peu, apprivoisées avec la patience d'un Latude. Elles jouaient sur son lit avec lui; elles répondaient aux noms qu'il leur avait donnés. Grâce à elles, le malheureux aimait quelque chose enfin.

Cela m'a éclairé. Depuis, toutes les fois que j'ai vu une vieille fille causant avec des oiseaux dans cette langue caressante que l'on parle aux enfants, j'ai trouvé ce spectacle plus touchant que risible.

Et je suis content qu'on fasse une exposition de serins, parce qu'on donnera des médailles aux plus jolis, et que les maîtresses — j'allais dire les mères — des lauréats auront une occasion de plus d'être heureuses et fières de leurs babies à plumes.

G. B. F.

## LES JOUJOUX

Depuis tantôt deux mois, une activité dévorante règne dans tous les ateliers de fabrication de jouets d'enfants.

On sent que le premier de l'an s'avance à pas de géant. C'est qu'il ne s'agit pas seulement de fabriquer les jouets qui seront donnés en étrennes aux bébés parisiens : il faut aussi songer à l'exportation, car l'article *Paris* est destiné à s'étaler dans les avenues de New-York et dans les bazars de Constantinople, en même temps que dans nos baraques du boulevard pour le 1<sup>er</sup> janvier 1877.

Certains jouets passent dans plus de vingt mains avant d'être mis dans celles des enfants; quelques-uns exigent une précision véritablement mathématique; d'autres, comme les singes musiciens et les oiseaux automates, nécessitent tant de travail et de soins, qu'ils ne peuvent être établis qu'au prix de plusieurs centaines de francs.

Pour notre part, nous ne revoyons jamais sans attendrissement, dans les petites baraques du boulevard (section des boutiques à un sou), la grenouille qui saute, le singe toujours prêt à faire la culbute au sommet de son bâton, la crécelle, le cheval de bois taillé à la serpe, la trompette, le popard de carton, la montre d'étain, le fouet, les maréchaux-ferrants dont les marteaux alternent sur l'enclume, la marmite, le chandelier de plomb, le mirliton, l'assiette de fer-blanc, le sabre de bois, la bergerie, etc.

Voilà des joujoux qui sont immortels. Tant qu'il y aura des bébés, il y aura des joujoux à un sou, de ces joujoux avec lesquels les enfants peuvent s'amuser sans crainte de les casser.

Les joujoux ont différentes provenances. La ferblanterie et la poterie en miniature, le serpent de bois, le singe, la grenouille, la crécelle se fabriquent à Notre-Dame-de-Liesse, dans le département de l'Aisne. La montre d'étain se fait à Paris, ainsi que le chandelier de plomb, le mirliton, le fouet, le sabre, le fusil.

Le Tyrol fournit les joujoux de bois blanc. La Saxe fabrique les animaux drapés, les bergeries, les arches de Noé. Les flageolets, les sifflets, les quilles sont la spécialité de Saint-Claude et d'Oyonnax, dans l'Isère. Les soldats fins viennent de Nuremberg et les animaux en bois de la forêt Noire.

Aux approches du jour de l'an, la grande question est de savoir

quel sera le joujou à succès de l'année. Problème difficile à résoudre. Il est, cependant, un nouvel article qui nous paraît destiné à un grand succès : c'est la France-railway, une carte-jouet destinée à l'éducation géographique de l'enfance. On en vendra cette année dans les baraques.

Elie FRÉBAULT.

## LES LIVRES D'ÉTRENNES

Voici que surgissent de toutes parts les publications nouvelles, et, cette année comme les précédentes, parmi les éditeurs en renom, c'est encore la librairie Hachette qui tient la corde. Deux des ouvrages qu'elle vient de publier, — les seuls dont nous ayons le temps de parler aujourd'hui — méritent d'être signalés d'une manière toute particulière à ceux qui, sans sortir de chez eux, veulent connaître à fond et l'Angleterre et le Canada, Londres actuel et Londres au siècle passé. L'Angleterre n'a jamais été mieux reproduite, mieux étudiée, mieux analysée que dans le livre intitulé : *Les Anglais chez eux*. L'auteur M. Francis Wey, n'est pas seulement observateur attentif, pénétrant, expérimenté, mais un écrivain de haute race. Son livre a le double avantage de révéler l'Angleterre à celui qui ne l'a pas vue et de compléter les souvenirs de ceux qui l'ont habitée.

Le second ouvrage vous promène dans toute cette vaste et intéressante contrée du nord de l'Amérique, qui fut une des plus belles colonies de la vieille France, et qui est restée française de mœurs et de sentiment, en dépit de la cession qui en a été faite à l'Angleterre. Cet ouvrage se compose d'une série de lettres de M. Molinari, membre correspondant de l'Institut, écrites d'un style vif, aux allures élégantes. Rien n'est omis, dans ces lettres, de ce qui peut plaire et intéresser, non-seulement sur le Canada, mais sur les États-Unis, dont elles signalent les particularités de mœurs originales et caractéristiques.

Les livres de voyages, autrefois, étaient loin d'offrir la perfection qu'on trouve dans ceux-ci. Ce sont tout à la fois des initiateurs et des modèles qu'il faut étudier pour savoir et pour se façonner à leur école.

En dehors des livres d'étrennes, sur lesquels nous reviendrons, nous devons une mention aux nouveaux documents récemment publiés par M. Adolphe Jullien sur l'histoire de l'Opéra. Rien de plus curieux que cette brochure, ainsi résumée par son titre : *Un potentat musical*, Papillon de la Ferté; son règne à l'Opéra de 1780 à 1790, d'après ses lettres et ses manuscrits conservés aux archives de l'État et à la bibliothèque de la ville de Paris. Il y a là une foule de détails ignorés que nous recommandons aux amateurs du genre.

Nous aurions fort à faire s'il nous fallait indiquer toutes les productions musicales qui se disputent le droit de charmer nos oreilles. Dans ce domaine, on n'a littéralement que l'embaras du choix, depuis les partitions nouvelles dont la plus récente est l'œuvre exquise de Victor Massé, *Paul et Virginie*, jusqu'aux innombrables fantaisies écloses sous les doigts des compositeurs en quête de succès.

Parmi tant d'œuvres dont beaucoup méritent l'attention, recommandons seulement une légende toute d'actualité : *les Rois Mages*, de M. Désiré Dihau. Cette composition d'un très-beau caractère et qui a déjà été interprétée par M. Sylva, de l'Opéra, est certainement un des chants qui conviennent le mieux pour les fêtes de Noël. On peut se la procurer chez Katto, éditeur (rue des Saints-Pères, 17), ainsi qu'une jolie valse du même auteur, intitulée : *Rita Sangalli*. Le nom de la charmante danseuse de l'Opéra portera certainement bonheur à l'œuvre de M. Dihau.

Robert HYENNE.



PLANCHE G. N° 685. — DESCRIPTION, PAGE 590.



## TOILETTES DE PROMENADE

Nouveaux modeles de M<sup>me</sup> Du Riez (rue Halévy 8)





*Jules David*

1377°

*S. Levy, imp. des Marse 66.*

*Ad. Hochard & Fils Ed. Paris*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du quatre Septembre, 3.

Parures de bal de M<sup>lle</sup> Rosa Decotte p. Maslay 67 - Coiffures de M<sup>lle</sup> M<sup>me</sup> Bataillon p. Chèresse, 5.  
 Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon - Corssets de P. de Plument, rue Vivienne, 33 - Parfumerie Oriza de  
 L. Legrand, p. S. Honoré, 207 - Machines à coudre de H. Seeling 13. Sébastopol, 70. et p. N. des Petits Champs, 97.

*Entered at Stationer's Hall*







PLANCHE G. N° 698. — DESCRIPTION. PAGE 599.



TOILETTES DE BAL

Modèles nouveaux de M<sup>me</sup> Bréant-Castel rue du Quatre-Septembre, 19.



## PATRIOTISME

(NOUVELLE.)

## I

Le 25 février 1793, fête de saint Mathias, apôtre, et deuxième lundi de Carême, s'ouvrit à Saint-Laurent-de-Cerda une des deux foires annuelles du village, qui durent de deux à trois jours chacune. Contre l'ordinaire, la première foire de cette année n'avait attiré qu'un nombre très-restreint de chalands et de curieux. Les esprits étaient inquiets. Une sourde agitation parcourait, de proche en proche, le département. Le bruit s'était répandu dans les localités, même les plus reculées à l'extrémité sud du Roussillon, et dans les dernières gorges des Pyrénées, qu'à la nouvelle de la mort du Roi, les officiers des régiments en garnison à Perpignan, transportés de colère, avaient cassé les tables du café où ils se rassemblaient. On n'ignorait plus à Saint-Laurent, dans ce repaire de contrebandiers, habituellement sujets à de tout autres préoccupations, que le roi d'Espagne Charles IV avait rappelé de Paris son chargé d'affaires, le chevalier d'Ocariz, et que, malgré les sages conseils du vieux comte d'Aranda, il se disposait à commencer les hostilités. Les plus timides, ou les plus discrets, remarquèrent pourtant que ce n'était encore qu'un simple cordon de troupes espagnoles qui protégeait la frontière. On leur répondait que, n'ayant nous-mêmes, sous les ordres du général Dubouquet, qu'une seule division de quatre à cinq mille hommes pour garder le pays, depuis la Méditerranée jusqu'à la Haute-Garonne, le département n'en restait pas moins exposé à une prochaine et subite invasion. Les agents de la Convention imposèrent bientôt silence aux promoteurs de toutes ces paniques. Revenus de leur stupeur, les officiers comprirent que le premier devoir de l'armée était la discipline et l'obéissance, et l'esprit public se releva.

Bien que la fête du deuxième lundi de Carême n'eût amené que fort peu de monde, les notables du village, pour se rendre agréables à la jeunesse, avaient annoncé qu'on tiendrait un *baill*, pendant toute la journée, sur le champ de foire, aux sons du tambourin, de la cornemuse, du flageolet et du hautbois. *Lou baill*, danse d'origine roussillonnaise, et malheureusement tombée en désuétude, comme la plupart de ces réjouissances locales qu'on devrait respecter, s'ouvre par un intermède appelé *lou coutrapas*, que les hommes seuls exécutent en se tenant par la main. Le vrai *baill*, qui lui succède, consiste en un cercle immense que décrivent hommes et femmes, en ne cessant de tourner, de sauter, de frapper du pied en cadence, les femmes à reculons et suivies de leurs danseurs. Ce branle aboutit à une ronde générale : celle-ci se divise en plusieurs autres particulières, et toutes se terminent par un saut que fait chaque danseur en saisissant sa danseuse pour l'enlever souvent à bras tendus et très-haut.

A l'appel des instruments de musique avaient répondu tous les jeunes gens qui se piquaient d'adresse et d'élégance, joyeux et parés de leurs plus beaux habits de fête : veste et culotte de velours vert olive ; la culotte sanglée autour des reins par une large bande de serge rouge ou bleue ; grand bonnet rouge à pointe ondulant un peu plus bas que les épaules ; souliers de cordes ou *espartaignes*, attachés autour de la jambe en forme de cothurnes. Les filles les y avaient rejoints, en jupon court de mérinos à raies voyantes, en camisole à manches plates, un joli fichu croisé sur la poitrine, les cheveux enfermés dans une coiffe bien blanche bordée de dentelle, et par-dessus la coiffe, le traditionnel capuchon de laine ou de basin dont l'extrémité descend et flotte sur la ceinture. Il y en avait quelques-unes, les plus adolescentes, pudiquement vêtues d'une longue jupe qui les enveloppait depuis le sein jusqu'aux pieds ; souvenir très-probable de la conquête romaine, où l'on retrouve la *castula* signalée par Varron. Celles-ci

étaient accompagnées de leurs parents, marchant derrière elles à pas comptés, mais conservant encore sous leurs rides cette mobilité de physionomie qui distingue, même dans un âge avancé, les races du midi de celles du nord ; espèces d'automates à muscles mûs comme par un ressort, envers qui l'attitude la plus révérentielle est assurément de droit, mais d'un aspect assez répulsif quand on a vécu sous d'autres latitudes.

Parmi ces toutes jeunes filles, il en était une plus svelte, plus gracieuse, plus attrayante que les autres. Quinze à seize ans, le nez grec, le menton à fossette, l'œil d'un bleu velouté, profond comme le saphir d'Orient, les lèvres fraîches et vermeilles comme une cerise mûre. On reconnaissait en elle le sang des femmes de Narbonne, renommées pour l'engageante mièvrerie de leur langage et la délicatesse de leur peau aussi blanche que le lait. Elle avait, en avançant le pied sous le lé presque traînant de sa jupe, une sorte de balancement aérien, où se révélait déjà la beauté des formes ; et comme une bouffée de vent avait culbuté son capuchon sur la nuque, deux ou trois boucles touffues de cheveux noirs, folâtrant sur les tempes, laissaient deviner l'ampleur du chignon que le sommet renflé de la coiffe pouvait à peine contenir. Cette angélique enfant était pourtant la nièce d'un contrebandier, mais contrebandier par occasion, à sa fantaisie et à ses heures.

Jean Castéjors, — c'est ainsi qu'on le nommait, — agriculteur de son état, possédant assez de bien pour ne frauder les droits qu'en amateur, friand de quelques-unes de ces superfluités coûteuses que l'impôt rend inaccessibles aux petites bourses, avait épousé lui-même une femme de Narbonne, dont la sœur, veuve et sans fortune, pouvant suffire tout au plus à sa propre existence, lui avait confié l'éducation de l'aimable enfant à qui nous venons de consacrer un crayon très-imparfait et qu'elle visitait deux ou trois fois l'an, à Saint-Laurent-de-Cerda. Jean Castéjors atteignait la cinquantaine. C'était encore un des miquelets les plus robustes et les plus hardis des Pyrénées-Orientales. Il ne lui restait que deux enfants mâles de son mariage avec Marguerite Lajarriez. L'aîné se nommait Guillaume, le cadet Louis, et sa nièce adoptive, Rose Lacourdiou.

Depuis près d'une heure, les *Coutrapassés* et les *Baill* se succédaient sur le champ de foire avec assez d'entrain, aux éclats redoublés de la cornemuse et du hautbois, sans que Jean Castéjors qui, non moins que sa femme, redoutait pour Rose quelque incartade de la part d'un de ces garçons entreprenants à qui l'exercice de la contrebande n'inculquait guère le respect de l'innocence, eût permis à sa nièce d'accepter une invitation. Il voulait, pour éviter toute querelle, que Rose n'y figurât qu'avec l'un ou l'autre de ses deux cousins.

Mais où étaient-ils ? Que faisaient-ils ? Et pourquoi n'avaient-ils point assisté à l'ouverture de la danse ?

Son regard les cherchait de tous côtés dans la place, lorsque Louis, le cadet, parut à l'entrée du champ de foire. Il n'était point en habit de fête. Il avait les pieds poudreux, un gros feutre gris rabattu sur son bonnet de laine et un fusil sur l'épaule.

Jean s'était élancé au-devant de lui :

— D'où viens-tu ?

— De Costujas.

— Ah ! ah ! dit le père en souriant, est-ce qu'il y aurait un bon coup de main à donner ?

— Il s'agit bien de ça ! riposta le fils.

— Quoi donc ?

— Eh ! la guerre, pardieu ! qui est plus prochaine qu'on ne le croit. J'étais allé de grand matin aux nouvelles.

— Eh bien ?

— Citoyen Castéjors ! s'écria Louis.

Il regardait son père dans les yeux.

— Voyez-vous ce fusil ? J'y ai coulé deux balles pour en descendre deux, quand ils viendront.



— Qui est-ce donc qui viendra ?

Louis ôta son fusil de l'épaule, et en fit sonner tour à tour la baguette dans chaque canon.

— Citoyen Castéjors ! j'ai dit deux balles pour deux Espagnols ! tonnerre ! Je ne déshonorerai point, moi, les miquelets du Rousillon.

Tout en parlant, sa voix avait acquis un timbre passionné que son père ne lui connaissait point ; et quoique un peu petit, un peu chétif même pour un montagnard, le feu du cœur lui montait au visage, un éclair jaillissait de chacune de ses prunelles. Il était beau à voir.

Jean étouffa un cri d'orgueil et de joie prêt à lui échapper. Puis baissant la voix :

— Et ton frère ? demanda-t-il d'un air soucieux.

— Je l'ai rencontré à Costujas, escorté de quatre hommes d'assez mauvaise mine. Ce sont peut-être des contrebandiers. Il venait de la Mauera, il allait avec eux à Jerralongue et de là à Prats-de-Mollo pour leur montrer le pays. J'ai quitté longtemps après lui Costujas. Il sera de retour à Saint-Laurent dans une heure.

— Viens, dit Jean coupant court brusquement aux réflexions qui l'assaillaient, ta cousine n'attend plus que toi pour danser. Il est temps. Voilà le prélude du tambourin.

— Et mon fusil ?

— Je le garderai, dit le père, et il conduisit son fils vers sa cousine.

Louis fit son invitation à Rose, qui se leva, tout heureuse de prendre sa part de la fête ; ils dansèrent ensemble un baill. Louis ensuite la ramena près de sa tante, et s'assit pour causer à côté d'elle. Une heure s'était écoulée. Guillaume à son tour, portant ainsi que son frère un fusil sur l'épaule, se montra sur le champ de foire, suivi de ses quatre compagnons.

C'était un grand et beau garçon, haut en couleur, bien découplé, souple et alerte, solide et vigoureux, mais une vraie tête de malandrin ; l'œil dur, le regard faux, le sourire mauvais ; très-brave d'ailleurs, tout son père au physique, moins l'âme qui, par son reflet de franchise et de loyauté, atténuait un peu ce qu'il y avait de trop violent dans l'expression du visage du vieux Castéjors, et qui parfois même tempérait l'implacable fermeté de son caractère ; Guillaume était l'antithèse vivante de son frère Louis, de qui les traits doux, fins et avenants, comme ceux de sa mère Marguerite Lajarriez, s'éclairaient au besoin d'un vif rayon, tantôt d'intelligence et de bonne humeur, tantôt d'intrépide résolution et de martiale fierté.

Les compagnons de Guillaume n'étaient pas doués non plus d'une physionomie très-rassurante. Au lieu d'un fusil, ils portaient un énorme couteau suspendu à leur ceinture. Vêtus à la mode de Puycerda, le mollet saillant sous la boucle d'argent de leur culotte, une des manches de leur veste hors du bras et négligemment rejetée sur le dos, ils imprimaient en marchant une oscillation régulière à la pointe flottante de leur bonnet rouge, coiffé sur l'oreille gauche avec une crânerie que n'avaient pas eux-mêmes les contrebandiers de Saint-Laurent. C'était évidemment du sang espagnol qui circulait sous ces peaux au teint mat et bronzé par le soleil.

Jean Castéjors adressa, d'un ton bref, à son fils aîné, la même question qu'il avait adressée à son fils cadet :

— D'où viens-tu ?

— Louis ne vous l'a point dit ? demanda Guillaume, qui décocha sur son frère, à la dérobee, un regard perçant où le soupçon acérait la haine.

— Qu'es-tu donc allé faire à Prats-de-Mollo ? reprit Jean avec une grande froideur.

— Quel mal y a-t-il ? ces gens, que je promène, ne sont-ils pas du métier, comme nous ?

— Leur nom ? poursuivit Castéjors impassible.

— Oh ! s'écria Guillaume feignant un enjouement qui ne lui seyait guère, des noms qui sonnent autrement que ceux de ce pays-ci !... Répondez vous-mêmes, dit-il à ses compagnons.

Les quatre miquelets ou contrebandiers mirent aussitôt le bonnet à la main avec une politesse ironique et, pirouettant sur un talon, s'effacèrent successivement l'un derrière l'autre, après avoir décliné leur nom.

— Vasco Manco.

— Thomas Farril.

— Ruy Caroco.

— Gil Buscarril.

— Tiens ! dit gaiement Louis, une *rimade* comme sur le papier à cigarettes de Barcelone ou de Mataro.

— On t'en chantera bientôt la rime, grommela Guillaume entre ses dents.

— Et vous venez... ? conclut Castéjors en interpellant à la fois directement les quatre inconnus.

— De Saillagousse, dans la vallée de Cerdagne, répondit Gil Buscarril ; celui qui le dernier ayant satisfait à la question, se trouvait, par suite de leur manège, en tête des trois autres.

— Il n'y a pas loin de Saillagousse à Llivia, remarqua Jean, dont la voix eut une inflexion équivoque.

Pour en préciser le sens, il faut observer que Llivia est une ville espagnole enclavée très-avant dans le territoire français, et qu'on y arrive par un chemin neutre.

— Un peu plus d'une lieue, dit à son tour Ruy Caroco.

— Et de Saillagousse à Puycerda ? reprit Jean sans s'émouvoir.

— Près de trois lieues, répondit d'un peu plus loin Thomas Farril.

— C'est bien ! puisque Guillaume est avec vous, dit Jean, vous savez qui je suis.

— Oui, ci...toyen, cria Vasco Manco, qui, se trouvant à la queue, crut devoir placer sa main en guise de porte-voix devant sa bouche afin de se faire mieux entendre.

La prononciation railleuse du mot citoyen n'avait nullement échappé à Jean Castéjors, mais il se contenta de hausser les épaules.

— Ces messieurs désirent se rafraîchir ? demanda-t-il.

— Oh ! ci...toyen, répartit Manco, le plus effronté de tous, souffrez d'abord, de grâce, que nous dansions un baill avec quelques-unes des adorables demoiselles de Saint-Laurent ; nous boirons ensuite à leur santé un verre de votre excellent vin de Sallus et de Collioure.

Guillaume commençait à perdre contenance.

— Allons ! viens ! viens donc, Manco, répéta-t-il en le prenant par le bras, jete donnerai pour danseuse la plus jolie fille du village.

Et, l'entraînant avec lui tout en glissant à son oreille quelques mots qu'on n'entendit point, il se dirigea vers l'endroit du champ de foire où était sa cousine.

Jean Castéjors avait froncé le sourcil. Une colère sourde s'amasait et fermentait dans sa poitrine. Mais, en vieillissant, il avait acquis assez d'empire sur lui-même pour maîtriser la furie de ses passions. Quand elles débordaient, c'était un torrent déchainé qui dévastait tout sur son passage. Louis, qui le savait, s'était élancé sur les talons de son frère pour l'avertir. Il était trop tard. Guillaume venait de s'emparer de la main de sa cousine et l'avait mise dans celle de Manco. Étourdie de la rapidité de ce mouvement, Rose se laissa conduire dans le baill dont un roulement de tambourin annonçait le prélude. Louis resta debout à distance, en simple spectateur. Le vieux miquelet n'avait pas bougé de place ; cet homme irascible devait horriblement souffrir de sa patience ; il était plus pâle qu'un mort.

Au bout d'une demi-heure, le cercle principal se divisa, selon la coutume, en plusieurs autres, et Manco saisit Rose par la taille afin d'exécuter, en l'enlevant, le saut qui termine le baill. Soit



nsolence préméditée, soit que la tête lui eût tourné, la façon dont il s'empara d'elle fit pousser à l'honnête jeune fille le cri de la pudeur offensée.

Louis n'avait fait qu'un bond vers sa cousine. Il l'arracha, sans dire un mot, à l'étreinte de Manco et la posa à terre toute rougissante, tout émue de la maladresse ou de l'insulte. La tante Marguerite, qui avait tout vu, était déjà à côté d'elle, et Castéjors, non moins prompt, disait tranquillement à sa femme :

— Ramène la petite à la maison.

Les trois camarades de Manco s'étaient rapprochés. Une querelle! des coups! des membres cassés! du sang répandu! bravo! La rixe semblait imminente. Honteux de sa déconvenue, Manco avait sauté deux pas en arrière. Il fit un geste provocant et tira son couteau de sa ceinture.

— Ah! vous attendrez bien, lui dit Louis avec beaucoup de calme, que j'aie cherché le mien.

— Parfaitement juste! — affirmèrent d'un commun accord Thomas Farril, Ruy Caroco et Gil Buscarril.

— C'est-à-dire, objecta Castéjors, qu'après avoir insulté ma nièce, votre ami tâchera d'égorger mon fils.

— Quoi! la jeune senora est votre nièce? Pardon, señor! daignez m'excuser, dit Vasco Manco, en saluant noblement; il ne m'en coûte rien d'avouer que j'ai tort. Je vous jure, cependant, que ce n'a été qu'une inadvertance de ma part; j'ai craint que la senora ne se blessât en trébuchant.

Et il rengaina son couteau.

— Puisque vous le dites, je le crois, répondit Jean; messieurs, je vous salue. Suis-moi, dit-il à Louis, qui obéit sans répliquer.

La maison de Castéjors avoisinait le champ de foire. Mais Rose ne s'éloignant qu'avec lenteur, au bras de sa tante, n'avait pas encore atteint la porte du logis. Elle se retournait à chaque pas, attachant un regard anxieux sur son cousin, qui ne la rejoignait pas assez vite, à son gré.

— Guillaume! tu ne rentres pas? cria le vieux montagnard à son fils aîné.

— Je vais reconduire ces messieurs, répondit Guillaume; je serai revenu, sans faute, à l'heure du souper.

Puis, se ravisant :

— Un bleu! dit-il à Manco d'une voix sombre.

Il désignait du doigt son frère Louis.

— Ah! ah! riposta le miquelet dont le regard aigu s'était enfoncé dans les yeux de son interlocuteur comme une vrille; fort bien!

Et suffisamment renseigné par cet examen, il se détourna de Guillaume en réprimant un geste de dégoût.

Augustin CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)

## CORRESPONDANCE

M<sup>me</sup> L..., A FALAISE.

Le journal vous est expédié en même temps qu'à nos autres abonnées; s'il vous arrive plus tard, cela tient à une cause dont il vous faut chercher la provenance à la poste ou dans votre entourage. — Vous trouverez dans nos prochains numéros les gravures dont vous nous parlez.

— M<sup>me</sup> E. M..., A TOULON

Pour la robe de la mariée, nous vous conseillons d'employer la faille en robe princesse, à longue traîne ondoiyante. (Vous obtenez cette traîne par l'ampleur que vous donnez à chaque largeur de derrière à partir du buste.) Garnissez le cou et les poignets de crêpe lisse plissé et ruché à double pli creux. Si vous avez de la dentelle, vous en ferez un gracieux fichu, fixé par un bouquet de fleurs d'oranger.

Pour la robe bleue de demoiselle d'honneur faites un jupon bleu foncé que vous garnirez d'un plissé de 25 cent. Vous ferez ensuite une polonaise bleu pâle, en lui donnant la façon suivante : devants princesse, petits côtés

de derrière terminés en longues pointes, dépassant à peine une longueur de cuirasse; milieu du dos de forme princesse. Les devants seront drapés sur les côtés, puis fixés aux pointes susdites sous un joli nœud bleu foncé, rappelant le jupon. Quant au dos, qui forme une longue traîne, il sera soulevé au milieu à trois reprises par des nœuds bleu foncé, en ayant soin de commencer le relevage plus bas que celui des pointes. Des manches duchesse avec nœuds assortis, un fichu de crêpe lisse plissé, mélangé de ruban gris, bleu, et des sous-manches de même genre formeront le complément de la toilette.

— M<sup>me</sup> P. DE M..., A MUEAT.

Le pli bulgare est un gros et large pli deux fois creux, que l'on forme au milieu du jupon par derrière. Pour obtenir l'ampleur voulue, deux largeurs d'étoffe, et même trois, sont nécessaires. Ce pli constitue la traîne.

## UNE MAISON EN RENOM

Les quatre ou cinq grandes maisons de couture qui tiennent le sceptre de la mode parisienne savent si bien imprimer à leur travail un caractère particulier, qu'une femme un peu expérimentée dans l'art de l'élégance reconnaît aujourd'hui à première vue l'origine d'une toilette.

Le genre de la maison DUBOYS, par exemple, pour n'en citer qu'une, peut se déterminer ainsi : richesse et simplicité, — deux mots qui semblent s'exclure et pourtant la peignent au mieux. Au premier aspect, les lignes de la toilette sont simples, l'attention n'est attirée par aucun côté ébouriffant; mais si l'on en considère les détails, que de charme et d'élégance vraie dans l'ensemble!

Sans prétendre que M<sup>me</sup> Duboys devance la mode, nous pouvons dire et nous devons faire observer que le genre qu'elle adopte étant toujours d'une élégance de bon goût, les femmes comme il faut l'ont bien vite adopté et la mode le patronne naturellement. Nous pourrions citer telle étoffe et telle façon de robe, sorties l'an dernier des salons de la rue d'Anjou-Saint-Honoré, 31, qui cette année font merveille comme dernière nouveauté. Les soies brochées ont été mises en évidence par M<sup>me</sup> Duboys, il y a deux ans déjà; la robe princesse, avec fausse jupe, est une de ses créations de l'hiver dernier.

Un point essentiel à noter, dans l'intérêt de nos lectrices, c'est que cette maison, quoique arrivée à l'apogée des affaires, n'a pas augmenté ses prix, qui se font remarquer par leur modération. Loin de nous cependant la pensée de faire croire à un bon marché extrême qui ne peut exister dans certaines conditions d'élégance.

M<sup>me</sup> Duboys possède une fort belle clientèle à l'étranger; elle a un talent tout particulier pour habiller à distance et réussit aussi parfaitement une robe sur de simples mesures que si on l'essayait devant elle. Parmi les lettres que nous recevons journellement, plus d'une suffirait à l'attester. Mais voici trois toilettes d'aspect bien différent, que nous avons esquissées avant qu'elles fussent emballées; elles donneront une idée du genre de cette maison aux personnes qui n'auraient pas encore eu affaire à elle.

L'une est un costume de faille et reps de soie couleur loutre. Le jupon en faille a des dents crénelées qui se détachent sur un plissé. Tablier et tunique en reps, l'un coulissé sur le côté avec tête saillante, l'autre drapée derrière avec des écharpes de faille qui se terminent par un nœud. Une jolie frange de chenille orne les bords du tablier et de la tunique. Le tout est fixé au jupon avec une pochette gracieusement tournée sur le côté. Le charme du corsage est tout entier dans sa coupe irréprochable : il n'a aucune garniture.

La seconde toilette est une robe de mariée en beau reps de soie blanche, de forme princesse, avec plis ondulants derrière et longue traîne. Une malines posée sur un plissé de crêpe lisse encadre le corsage comme un fichu et presque à plat; cette garniture descend



ensuite sur le côté, où elle forme deux lignes qui s'arrondissent ensuite et se perdent derrière sous un bouquet de fleurs d'oranger.

La troisième toilette est noire, en velours et pékin à rayures satin et armure. Le devant du jupon, en velours, est ouvert par des revers de même étoffe sur une échelle de plissés de faille. Une écharpe en pékin part de chacun de ces revers pour se perdre sous une traîne de cour, en pékin également, qui complète le jupon. Des dentelles noires chenillées ornent les bords des écharpes. Le corsage-habit a des pointes perdues et un arrangement de dentelle chenillée qu'il nous est impossible de rendre; mieux vaudrait les avoir vues comme nous, dans les salons de la rue d'Anjou-Saint-Honoré.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description de la gravure noire G. n° 698.

TOILETTES DE BAL. — 1. Costume de jeune femme, en faille crème et lampas à dessin rouge sur fond crème. — Le jupon à traîne est en faille, entouré de petits volants dentelés et ruchés, dont la tête est formée par une chenille rouge. — Cuirasse en lampas, fendue sur les côtés derrière, bordée d'un biais de faille liséré de velours noir, et lacée derrière par un lacet noir. Une berthe de velours noir orne le haut du corsage, d'où s'échappe une modestie plissée en tulle, avec entre-deux et dentelle au bord et velours noir passé dedans. Volant de dentelle blanche pour les manches. — Tunique de lampas, entourée de biais de faille, lisérés de velours noir et ouverte derrière; l'un des côtés, monté à la ceinture, passe sous la cuirasse, d'où il tombe en traîne pointue; l'autre côté est ruché et les plis sont fixés au bord de la cuirasse, puis au milieu derrière. Grandes nœuds de velours et roses rouges sur le côté et dans le bas de la tunique.

2. Costume de jeune fille, en taffetas blanc et tarlatane blanche. — Jupon à traîne en taffetas, entouré d'un volant plissé en tarlatane, d'un volant de même étoffe brodée, puis derrière seulement d'un autre volant plissé. Une seconde jupe en tarlatane, terminée par une broderie, est montée à la même ceinture que la première jupe; les côtés sont ramenés derrière et fixés par un nœud de ruban rose. — Corsage de taffetas recouvert de tarlatane; cette dernière étoffe se prolonge pour former devant un tablier arrondi, entouré d'un volant brodé; ce tablier se perd dans les coutures de côté sous une guirlande de roses au feuillage sombre. La tarlatane recouvrant les petits côtés se prolonge également de façon à former de petites tuniques ornées d'un volant brodé et réunies, au milieu du jupon, par un nœud de ruban rose. Le dos, terminé en pointe, est lacé. Petit volant brodé, avec draperie plissée, dans le haut du corsage ainsi qu'aux manches, et roses avec feuillage sur les épaules. — Collier de perles blanches au cou et rose dans les cheveux. (Nos abonnés des éditions n° 2 et n° 3 recevront avec le prochain numéro le patron de cette toilette.)

#### Description de la gravure coloriée n° 1377.

TOILETTES DE BAL. — 1. Costume en faille et crêpe de Chine rose. — Jupon en faille, à longue traîne, entouré de volants plissés alternant avec des volants de blonde blanche. Large pli bulgare en crêpe de Chine sur le côté du jupon; le milieu est couvert de riches broderies crème. — Polonoise en crêpe de Chine, décolletée et à manches courtes; celles-ci composées d'un jockey tout brodé, entouré de franges crème. Le corsage se ferme en biais sur le côté; le tablier vient se fixer en plusieurs drapés, au bas de cette ouverture, sous un nœud de ruban. Le dos de ce vêtement se prolonge en deux traînes, dont l'une est rajoutée dessous. Celle de dessus est relevée en un léger pouff garni de broderies et de franges crème, avec un nœud de ruban. Les bords du corsage, y compris l'ouverture, ceux des deux traînes et du tablier, sont brodés de soie rose et soie crème; en outre, le tablier est entouré d'une superbe frange rose et crème. Une blonde blanche forme modestie dans le haut du corsage. — Plume blanche et rose dans les cheveux. — Gants de Suède crème, à neufs boutons. — Souliers Louis XV en faille rose à barrettes crème.

2. — Costume en tarlatane blanche et foulard des Indes broché et uni d'un bleu lumière. — Jupon de tarlatane, à longue traîne, entouré de

plusieurs volants ruchés faisant mousse. La jupe est soulevée en pouff par deux écharpes de foulard bleu uni, entourées d'un plissé de tarlatane blanche voilé par une jolie frange bleue; ces écharpes partent des côtés, se croisent et se fixent sur la traîne, avec des guirlandes de volubilis bleus sur leurs bords supérieurs. — Corsage (genre peplum), en foulard broché; au bas, devant, vient s'ajouter un tablier tout en filet bleu entouré de franges; ces dernières suivent le bord de la basque derrière. Revers bleu, entouré de blonde blanche, sur le côté; partant de là, une guirlande de volubilis traverse en biais le corsage, s'arrêtant à l'épaule droite. Le haut du corsage est orné d'une berthe en foulard uni, découpée sur l'épaule et qui se termine par une blonde blanche. — Volubilis dans les cheveux. — Gants de Suède. — Bottines de faille bleue, lacées sur le cou-de-pied.

NOTA. — Ces deux toilettes, d'un caractère élégant, peuvent être établies d'une façon plus simple. Ainsi, pour modifier la toilette rose, il suffit de supprimer les broderies et les dentelles; on peut encore faire les plissés et le gros pli de côté du jupon en tarlatane rose. On réalisera de cette façon une économie sensible. — Quant à la toilette bleue, on peut supprimer le tablier en filet bleu et les écharpes de soie bleue. On remplacerait alors ces parties du costume par de larges écharpes en tarlatane bleue, qui rendraient absolument la même disposition, tout en donnant à la toilette un caractère de simplicité relative.

#### Description de la gravure coloriée n° 1378 D.

Substituée à la gravure n° 1377, pour celles de nos abonnés qui en ont fait la demande.

NOUVEAUX MODELES DE CHAPEAUX ET LINGERIE DE FANTAISIE. — 1. Chapeau cloche en feutre gris. La passe est bordée de velours bleu et garnie dessous d'un bandeau bouillonné de même étoffe. Draperie de velours autour de la calotte, traversée par une boucle dorée sur le côté; deux plumes, de nuance assortie, s'échappent d'un nœud placé en arrière: l'une vient retomber devant, l'autre sur le catogan.

2. Nœud de cravate en ruban de satin gris, à bordure caroubier, entremêlé de dentelle crème.

3. Autre nœud de cravate pour accompagner un fichu de dentelle noire ou blanche. Ce nœud est formé d'un ruban broché rouge sur fond clair; les trois pans coupés en triangle sont bordés d'un ruban étroit à pois rouges. Blonde blanche coquillée sur les côtés.

4. Aumônière en peluche caroubier, formant trois pointes dans le bas. Le haut se rabat comme un portefeuille et présente la même disposition que le bas. Cette aumônière est doublée de soie jaune et garnie de cordelières et de glands jaunes. On la suspend à la taille par une cordelière formant ceinture et terminée par des glands.

5. Chapeau de feutre gris, genre sérieux. Ruban de satin gris foncé coquillé et plissé par groupes dans le haut; draperie autour de la calotte et nœud dans le bas. De ce point sort une plume qui retombe sur elle-même et est r-jointe par une autre plume posée dans le haut.

6. Chapeau habillé, en velours bronze et satin vieil or. Le fond, assez haut, est arrondi; la passe diadème est bordée de satin vieil or. Un tour de plumes de cette nuance forme le bandeau dessous jusque vers le côté; d'ici, une draperie de velours fixée par un oiseau cardinal va, en se plissant, se mêler à des nœuds de satin plissés en éventail derrière le chapeau. Une touffe de plumes assorties aux deux nuances est posée dans le haut.

NOTA. — On porte beaucoup plus de chapeaux avec brides que sans brides; aussi nous conseillons à nos lectrices d'en ajouter à ces différents modèles, en les fixant derrière; ils sont faits pour cela.

#### Description de la figurine coloriée L. N° 105.

Annexe spéciale à l'édition n° 3.

TOILETTE DE BAL. — Costume en faille et gaze vert tilleul. — Jupon à traîne en faille, entouré de volants olissés et alternés en faille et gaze. — Tunique de gaze, entourée de biais de faille rose et de blonde blanche, et



fermée de côté par des nœuds de ruban rose. — Longue cuirasse boutonnée en biais et terminée par une blonde froncée à la vieille sur ses bords. Le haut du corsage est encadré d'un liséré rose avec blonde dépassant. Petite manche en crêpe lisse, terminée par une blonde assortie aux autres.

## REVUE DES MAGASINS

Parlez-nous des étrennes utiles : voilà de l'argent bien placé et que personne ne regrette.

La *Colonie des Indes* (114, rue de Rivoli) possède un grand choix des plus beaux foulards, et dans les prix les plus doux. On trouve là sûrement les éléments de cadeaux agréables à offrir ou à recevoir. Que les personnes qui sont embarrassées sur l'offrande à faire suivent notre conseil. Voici, à l'appui, un aperçu des différentes catégories de foulards de la *Colonie des Indes* ; il démontrera clairement l'avantage d'un pareil choix.

Les foulards de poche pour priseur sont marqués au prix de 4 fr. 50 jusqu'à 15 fr., ce qui les met à la portée de toutes les bourses. Un vieux grand-père sera flatté d'une étrenne de ce genre. — Les jolis foulards de « gommeux » que les jeunes gens placent dans la poche de côté du veston constituent un cadeau très-présentable par boîte de 6 fr. ; le prix de ces foulards, dans ce qu'il y a de plus beau, est de 4 à 5 fr.

Une jeune fille peut offrir à une amie un foulard de cou, soit blanc, soit de couleur, et la *Colonie des Indes* lui en présentera des séries remarquables depuis 4 fr. jusqu'à 10 fr.

Le cache-nez en foulard épais, de grande dimension, que tous les hommes portent en hiver, vaut 10, 12, 15, 25 et 30 fr. C'est encore là un précieux souvenir qu'une femme peut offrir à son mari.

Le surah broché, qualité extra, s'emploie fort coquettement aujourd'hui comme pouff de coiffure, garniture de chapeau, fichu de soirée, en y mêlant de la dentelle et des fleurs. On en trouve un bel assortiment à la *Colonie des Indes*, dans les prix de 7, 8 et 10 fr.

Nous citerons également : le *Mossault*, joli foulard, en plusieurs dimensions, valant de 4 fr. 50 à 10 et 12 fr. ; le *Nanga-Saki*, qualité supérieure depuis 4 fr. jusqu'à 12 et 15 fr.,

— Parmi les plus jolies nouveautés que la *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée-d'Antin) offre en ce moment à ses jolies clientes, nous signalerons le ruban de peluche avec envers satin, en toutes couleurs et en toutes grandeurs, y compris celle qui convient pour médaillon. Que de ravissantes parures, de nœuds et de fantaisies coquettes la *Ville de Lyon* tire de cet élément soyeux !

La gaze chenillée, en toutes couleurs, est une précieuse découverte pour les femmes élégantes, mais frileuses. On en forme des écharpes, des cache-nez et de chaudes cravates pour l'appartement.

On a bien raison de dire que la peluche et la chenille tiennent les deux bouts de la corde du succès. La *Ville de Lyon* nous le prouve suffisamment. Voici le filet en chenille, dont on nous montre de gracieuses pointes entourées de franges assorties. Posées en fanchon sur la tête, elles encadrent le visage de la plus aimable façon ; les deux extrémités, négligemment nouées, se fixent au corsage sous une fleur ou un nœud. On en forme aussi des fichus. Dans l'un et l'autre cas, rien n'est plus doux ni plus seyant.

Le succès obtenu par la *Ville de Lyon* pour ses passementeries hors ligne, ses tulles et dentelles brodés de chenille, la met en devoir de renouveler chaque jour ses assortiments. Or, comme noblesse, réputation oblige : aussi a-t-elle toujours de plus nouveaux et de plus riches modèles ; plusieurs d'entre eux sont la propriété exclusive de cette maison. Galon, frange, passementerie, tulle, dentelle, garniture quelconque, il n'est rien dans ce genre qu'on ne soit sûr de trouver dans ses magasins.

Le tulle et la dentelle chenillée font complètement florès chez certains grands couturiers pour les robes de soirée. On nous a même cité une robe fourreau en satin vieil or, qui est entourée, garnie, drapée d'écharpes noires chenillées, dont tout l'honneur reviendra à la *Ville de Lyon*.

— Il est maintenant prouvé, et nous sommes heureuse de l'attester, que la machine *Wheeler et Wilson* l'a emporté sur toutes les machines à coudre à l'Exposition de Philadelphie. Voici, au surplus, le résultat officiel :

« Le Jury de l'Exposition de Philadelphie vient d'accorder à la Compagnie *Wheeler et Wilson* une récompense toute spéciale, la plus haute, pour ses nouvelles machines à coudre. Jugeant qu'une seule médaille et un seul diplôme formeraient une distinction insuffisante pour marquer la

grande supériorité de ces machines sur toutes les autres, le Jury a décidé à l'unanimité de décerner à la Compagnie *Wheeler et Wilson* SEULE, pour machines à coudre :

» Deux médailles de mérite,

» Deux diplômes d'honneur.

» La Commission du centenaire a ratifié, à l'unanimité, cette décision du Jury.»

De pareils faits se passent de commentaires, nos lectrices le comprennent comme nous, et, l'occasion se présentant, elles n'hésiteront pas à choisir la machine à coudre *Wheeler et Wilson* de préférence à toute autre.

Le prix de cette jolie machine n'a pas augmenté pour cela, tant s'en faut, puisqu'on peut se la procurer depuis 175 fr. M. H. SEEING (70, boulevard Sébastopol) nous a même informée qu'on peut l'acquérir moyennant 25 et 50 fr. par mois, ce qui constitue un avantage précieux pour les ouvrières.

— Pour qu'un corsage de robe aille bien aujourd'hui, il faut qu'il soit très-baleiné ; et pour que le résultat de ce travail soit satisfaisant, il importe que la baleine soit mince, souple, et qu'elle soit tenue très-libre dans son enveloppe. Les baleines d'un corsage n'ont qu'un but, celui d'empêcher l'étoffe de se plisser ; on n'attend pas d'elles un soutien pour la taille : ceci est l'affaire du corset.

Mais si la baleine est aussi indispensable aujourd'hui, combien il faut la connaître et la bien choisir ! Nous insisterons, à ce propos, sur les baleines de la maison LEDOUX AINÉ ET C<sup>ie</sup> (9, rue Pierre Lescot, au coin de la rue de Rambuteau) dont nous avons déjà entretenu nos lectrices ; ce sont les meilleures et les mieux préparées. Coupées par machine, régulières comme elles le sont, les baleines LEDOUX l'emportent certainement sur toutes les autres. Les bonnes maisons de couture les emploient exclusivement.

Tous les comptoirs de mercerie, soit dans les maisons spéciales, soit dans les magasins de nouveautés, vendent les baleines Ledoux. On peut les demander sous ce nom, en exigeant qu'elles portent la marque de fabrique reproduite sur la couverture de ce journal : car les baleines Ledoux sont disposées par paquets soigneusement liés et revêtus de la marque de fabrique qui consacre la propriété exclusive de cette maison. Le contrôle est donc facile.

M. D'A.

Au moment où la Turquie fait tant parler d'elle, un jeu turc vient d'être adopté par la mode. C'est un jeu qui plaisait jadis à Mahomet : aussi tout bon mahométan se fait-il presque un devoir de le cultiver pour ses menus plaisirs. Seulement, il a été quelque peu francisé, pour lui donner droit d'entrée dans nos salons.

Le *Mahomet* — car on a baptisé ce jeu du nom du Prophète — se trouve dans la maison Guillou, 190, rue de Rivoli, près le passage Deforme.

## SOMMAIRE DU 2<sup>e</sup> N<sup>o</sup> DE DÉCEMBRE 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Étrennes pour 1877. — Détails de modes. — Chronique mondaine, par H. DE M. — Tendresses humaines, par G. B.-F. — Les joujoux, par M. Élie FRÉBAULT. — A travers les livres, par M. Robert HYENNE. — *Patriotisme*, nouvelle, par M. Augustin CHEVALIER. — Une maison en renom, par M<sup>me</sup> M. D'A. — Description des gravures. — Revue des magasins.

ANNEXES. — Gravure coloriée n<sup>o</sup> 1377, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de bal. — Gravure coloriée n<sup>o</sup> 1378 D (substituée sur demande à la gravure n<sup>o</sup> 1377), dessin de M. E. THIRION : nouveaux modèles de chapeaux et lingerie de fantaisie. — Figurine coloriée L. n<sup>o</sup> 105 (annexe spéciale à l'édition n<sup>o</sup> 3), dessin de M. NÉRAUDAU : toilette de bal.

Dans le texte : P. n<sup>o</sup> 342, dessin de M. Jules DAVID : manteau Nilsson. — G. n<sup>o</sup> 685, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de promenade. — G. n<sup>o</sup> 698, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de bal.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



## MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous informons nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

La mode n'a jamais un instant de repos; elle est à tout et partout. Son influence s'étend de la toilette à l'ameublement et au service de la maison, de la vie intérieure à la vie extérieure, de la façon de parler à celle de marcher, etc., etc. En ce moment, ses prérogatives s'étendent plus loin encore; elles embrassent jusqu'aux cadeaux du jour de l'an : dons du cœur, de l'orgueil, ou de convenances. Or, notre devoir le plus impérieux étant de suivre pas à pas les traces de la mode, nous ne pouvons laisser passer sans observation des questions aussi intéressantes.

Personne n'a oublié que le genre, l'an passé, était d'offrir avec les bonbons du jour un objet de prix, une jolie porcelaine de Saxe, même une simple petite assiette, pourvu qu'elle fût de Chine ou de faïence ancienne. Les bonbons n'étaient que le prétexte de l'autre cadeau.

Cet usage est maintenant consacré par le succès; on ne demande pas mieux que de continuer. Mais la grande difficulté, c'est l'embarras du choix pour l'objet à offrir. D'abord on ne peut dissimuler ainsi le présent que s'il est de petite dimension; quant aux bijoux d'une grande valeur, on doit les présenter purement et simplement dans leur écrin. Mais revenons à ces dons modestement cachés sous les bonbons comme la violette dans l'herbe, et donnons quelques indications en harmonie avec le goût du jour.

Quelle plus charmante surprise que de recevoir un de ces jolis bijoux de fantaisie : porte-bonheur, croix, collier, bracelet en forme de cercle, d'or ou d'argent ! Ce dernier genre atteint parfois une véritable valeur artistique.

La dentelle présente, d'autre part, les plus précieuses ressources,

car, malgré sa dignité immuable, elle subit les influences de la mode. En voici la preuve : ce sont des colliers de dentelle duchesse, Médicis, ou point à l'aiguille, à pendeloques devant et qu'on boutonne derrière; une ruche en tulle illusion dépasse le bord en haut. N'est-ce pas là une gracieuse création? La *charmeuse*, parure du même genre, affecte devant la forme d'un large cœur. Placée sur un corsage de soie ou de velours, la pointe retenue par un nœud, une fleur, une broche de diamant, elle présente un ensemble des plus élégants et mérite bien le nom qu'on lui a donné.

L'aumônière de dentelle, accompagnée de ses montants obligatoires et destinée à être placée sur une aumônière de soie ou de velours, est encore un joli modèle fait pour entrer dans la catégorie des cadeaux qui nous occupent. Nous citerons encore la cravate écharpe, soit en tulle dentelle noir avec application de Bruges, soit en dentelle blanche, point génois, ayant vingt centimètres de largeur sur un mètre vingt-cinq de longueur, ce qui est une jolie dimension.

On peut encore donner de la dentelle au mètre; on a le choix alors entre la dentelle de Bruges, la valencienne, le Médicis, le point à l'aiguille, le réseau d'Argentan, une vraie dentelle de famille, etc. Trois mètres de dentelle sont une jolie coupe et forment une parure complète; six mètres sont dignes de figurer dans une corbeille et conviennent à plus forte raison pour la circonstance dont nous parlons. Et quelle surprise agréable pour une femme, lorsqu'en ouvrant une modeste boîte

de bonbons, dont la vue ne lui aura peut-être causé qu'une médiocre satisfaction, elle découvrira le présent caché!

A propos des visites que l'approche du jour de l'an rend obligatoires, nous répondrons à qui de droit qu'il est préférable de laisser la pelisse fourrée dans l'antichambre, car c'est un vêtement exclusivement de rue. L'habitude qu'on a prise, depuis bien des années, de sortir en taille nue, quand le temps le permet, autorise pleinement à se présenter ainsi dans un salon. Le paletot russe en drap est, de son côté, un peu négligé pour une visite; en



P. N° 345. — FICHU-ÉTOILE.

Modèle de la maison Caliste (rue Neuve-Saint-Augustin, 23).



soie, au contraire, il peut aller partout. La mode de garnir les polonaises de bandes de fourrure permet de constituer des toilettes d'après-midi pleines de confort, le drap et le velours aidant.

Le col Angot et le long boa font florès comme fourrure de cou; ainsi emmitoufflée, une jolie tête qui s'en échappe n'est pas plus désagréable à voir pour cela; mais, dans ce cas le chapeau garni de fourrure constituerait un abus. Le manchon est toujours petit; quant aux bandes de fourrure que l'on met aux vêtements, elles s'élargissent et se posent à plat.

Le vieil or, le vert tilleul, avec le blanc *gros sel*, telles sont les nuances à la mode.

La chenille est toujours à l'ordre du jour de la mode; on l'utilise à tout. Le filet de chenille, avec franges assorties, s'emploie en écharpes pour robes et en fichus pour corsage ou fanchon. Ainsi posée, la pointe de chenille à brins tombant et encadrant le visage est d'une coquetterie raffinée pour les blondes. Le tulle et la dentelle noirs, brodés de chenille, ont un grand succès auprès des couturières, qui en font des garnitures de robe et des transparents sur étoffes de nuances claires. On voile ainsi prudemment le rouge trop vif et le jaune trop éclatant, et l'on obtient des tons fondus d'une harmonie délicieuse.

A ce propos, voici une jolie robe de dîner: — Milieu du dos de forme princesse en velours noir, avec ouverture pratiquée vers le bas de la traîne pour laisser sortir la tête coquillée d'une traîne supplémentaire en lampas jaune, qui est posée dessous. Les petits côtés du dos sont en lampas et taillés de façon à ce que les bords touchant ceux du velours puissent être froncés, coulissés même, tandis que les autres sont plats. Les petits côtés du devant touchant à l'épaule sont de forme princesse également et en velours. Le devant du corsage, en lampas, forme une longue pointe garnie de boutons jaunes; le tablier, de même étoffe, est coulissé de chaque côté et ses bords se perdent sous le velours. Une dentelle noire brodée de chenille borde les contours du velours se rabattant sur les parties vieil or. Les manches, en lampas, sont bouillonnées, puis coupées de place en place par des bracelets de velours noir; le bas est terminé par des volants de dentelle chenillée.

Le mouchoir de poche est aujourd'hui d'une élégance forcée, et quoiqu'il soit tout petit, il ne nous est pas possible de le passer sous silence. Commençons par les gentils carrés de batiste à bordure de couleur, les uns à large bande unie, les autres à plusieurs bandes croisées aux angles, avec lignes de jours sur le pied de chaque bande. D'autres sont entourés de gentils festons, une ou plusieurs fois répétés. Il y a également de gentilles vignettes de couleur et dans une grande variété de dispositions. En tout blanc, on trouve un choix plus considérable encore. Le mouchoir de luxe comprend les broderies fines, en guirlandes mignonnes, faites au plumetis et au point d'arme, et les magnifiques dentelles avec simple carré de batiste, comme pour mémoire. En dehors de ces splendeurs, il y a encore une quantité de jolis modèles: celui-ci possède un ourlet quadrillé à jours; cet autre est garni de damiers dans les angles, avec deux rangs de jours sur les bords. Il y en a qui sont entourés de pavés marqués par des jours, ou encore encadrés de petits plis à fils tirés.

Le chiffre constitue un genre d'élégance qu'il ne nous est pas permis d'omettre, car il subit les fantaisies de la mode comme toute autre chose. Aujourd'hui, ce qui domine, ce sont les longues lettres entrelacées, affectant parfois la forme d'animaux excentriques. Nous avons calculé que, sur des mouchoirs de poche d'homme, par exemple, le chiffre ainsi composé atteignait de sept à dix centimètres de hauteur. Le monogramme est également de très-bon ton; l'un et l'autre de ces chiffres se reproduisent partout: sur le linge naturellement, sur la maroquinerie et sur tout ce qui peut porter un chiffre.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description de la gravure dans le texte.

P. N° 355.

FICHU-ÉTOLE. — Ce gracieux modèle est en dentelle *Clovis*, d'un genre particulier et qui tient un peu de la guipure par des dessins en relief. Il est posé sur un corsage ouvert, et fixé par un bouquet de fleurs. Des manchettes de même dentelle sont placées sur le bas des manches. — Robe princesse en velours marron, à longue traîne; une écharpe en crêpe de Chine caractéristique, garnie de franges, est drapée autour de la taille et se termine au bas de la traîne, sur le côté opposé à celui du point de départ.

G. N° 702.

MODÈLES DE COIFFURE DE VILLE ET D'APPARTEMENT. — 1. On fait d'abord une raie transversale allant d'une oreille à l'autre et descendant un peu bas dans le cou; puis on prend une forte mèche de cheveux sur le sommet de la tête et on la fixe solidement pour servir de fondation à la coiffure. Les cheveux de devant sont roulés par petites mèches et réunis à la partie nouée. On place ensuite un crépon sur ce même point, et on le recouvre d'une large natte dont les extrémités sont disposées au bas de la tête. Enfin on relève les cheveux de la nuque que l'on tortille pour traverser la natte et s'y perdre.

2. Même coiffure que la précédente, à cette différence près que la partie postérieure au lieu d'être relevée à racine droite, est constituée par une seconde natte ajoutée et formant catogan sur le cou.

3. Cette coiffure se compose de deux petits bandeaux russes sur le front, et sur les tempes de mèches relevées en racine droite; bandeaux et mèches sont fixés au tortillon des cheveux de derrière préalablement formé. On recouvre ensuite le tout d'un chignon de coques solidement attaché, et complété par deux longues boucles tombantes.

4. Tous les cheveux sont relevés à la chinoise et noués sur le sommet, à l'exception de ceux des tempes que l'on crêpe un peu en dessous, avant de les relever, pour qu'ils soient plus bouffants. On place ensuite un bandeau de frisures sur le devant de la tête; on pose une natte croisée dans le bas derrière, et avec les cheveux restés libres au sommet, on fait des coques en tous sens. Si les cheveux ne sont pas assez abondants, on les remplace par un chignon.

5. Faites une raie frontale et une raie transversale; ondulez les bandeaux sur le front et relevez-les à la grecque; puis dissimulez le reste des cheveux sous le chignon postiche indiqué sur la figure 5 de la gravure.

G. N° 708.

COIFFURES DE DINER ET DE BAL. — 1 et 2. Coiffure de grande soirée ou théâtre. — On commence par faire une raie frontale, puis une raie transversale qui passe derrière l'oreille. Les cheveux du front sont ondulés sur bigoudi; ceux de derrière sont noués au sommet pour servir de centre d'opération. On place alors un crépon sur le haut de la tête, puis on étale les ondulations dessus. Les cheveux des tempes sont relevés par mèches que l'on tourne en dehors et dont on forme de petites boucles, en y joignant les mèches foliâtres de la nuque. Avec les cheveux noués, on dispose des coques lisses, en ajoutant des postiches, s'il est nécessaire, ainsi que de longues boucles flottantes dans le bas. Des bandelettes de velours sont placées à travers les coques comme l'indique le modèle n° 1. — Au modèle n° 2 on a ajouté des perles qui tournent derrière et des plumes sur le sommet.

3. Coiffure de soirée ou théâtre. — Même exécution que la précédente, avec cette différence qu'on ajoute un chignon postiche. Celui-ci est épinglé solidement dans le haut, sur les côtés et au milieu. On pose un groupe de fleurs sur le sommet de la tête, avec de petits bouquets disséminés de place en place derrière.

4. Coiffure de bal. — Faites une raie transversale et nouez les cheveux derrière en formant une torsade. Séparez les cheveux de devant en trois parties, que vous diviserez encore; il faudra alors crêper chaque mèche, pour la rouler ensuite sur le doigt, sans quitter le bout, que l'on fixe au crépon préalablement placé sur le sommet de la tête. Enfin, on ajoute un chignon de marteaux en comblant les vides par des fleurs.

5. Coiffure de dîner et même d'intérieur. — Les raies sont faites comme pour les modèles n° 1 et n° 2; les cheveux du front, divisés en petites mèches, forment de petits rouleaux crêpés et aplatis sur le front. On relève



en torsades les mèches de côté, puis on entrelace des coques avec les cheveux de derrière, en ajoutant ce qui est nécessaire, plus deux boucles tombant sur le cou. Un diadème perlé est placé sur le devant de la coiffure.

(Pour les explications démonstratives, s'adresser à M. de Bysterweld, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.)

#### Description de la gravure coloriée n° 1379.

TOILETTES DE THÉÂTRE. — 1. Costume de velours et faille noire. — Jupon court et fourreau en faille, terminé par un volant de velours. Deux écharpes peplum, en velours noir, sont superposées sur le devant et forment le tablier; leurs bords, ornés de fausses boutonnières et de boutons de faille, sont en outre garnis d'un liséré et d'un plissé de faille; ils sont fixés derrière sur le jupon. — Cuirasse-habit à longue traîne rajoutée. Le devant ne diffère en rien de la cuirasse ordinaire; ses bords lisérés sont ornés d'un plissé de faille. Les petits côtés et le dos forment les deux pans, qui vont en s'élargissant vers le bas; un plissé de faille orne la couture du milieu jusqu'à l'endroit indiqué par un nœud, où la traîne est ajoutée; celle-ci est entourée d'un liséré et d'un plissé. Deux grands revers de faille partent des côtés de l'habit pour se rabattre, l'un dans le haut avec un nœud de ruban, l'autre dans le bas sous le nœud de la traîne. Ces revers sont ornés de fausses boutonnières et de boutons dans le haut, et dans le bas de passementerie et de plissés. Au bas des manches est posé un double parement boutonné sur le dessus et encadré de plissés. — Lingerie en dentelle avec nœud rabat devant. — Capote de velours royal bleu. La passe, toute plissée, est ornée dessous d'un bandeau de plumes bouton d'or. Le fond est comme entr'ouvert derrière par un bavolet coquillé en satin bouton d'or, lequel se termine par de longs pans et une bouclette en ruban de satin assorti. Une plume bleue, teintée de jaune sur les bords, part du sommet pour retomber sur le haut du coquillé; traîne de clochettes roses et bleues sur les côtés.

2. Costume en velours caroubier foncé et crêpe de Chine bleu pâle. — Robe princesse en velours, à longue traîne. Le corsage est entr'ouvert sur une colerette de blonde blanche à jabot, le tout coquillé, puis fermé par trois rangs de boutons d'or. La manche, ouverte jusqu'au coude, laisse échapper des volants de blonde blanche; au delà de ce point, elle est ornée de boutons dorés. — Longue tunique en crêpe de Chine, gracieusement drapée sur la robe de velours; tous les plis sont arrêtés sur le côté par une large passementerie à jour tout en or. Les bords de la tunique sont brodés de soie jaune ou d'or à volonte, puis garnis d'une belle frange à haute tête grise en soie ou or également. — Veston en crêpe de Chine bleu, ouvert sur le corsage de la robe et sans manches; tous les bords sont brodés comme ceux de la tunique, et le bas se termine par une frange assortie. — Boucles d'or dans les cheveux.

#### Description du patron coupé.

Annexe spéciale des éditions nos 2 et 3.

TOILETTE DE BAL. — Ce modèle est celui de la toilette représentée sur la gravure G. n° 698 (fig. 2), dont la description se trouve à la page 595 (numéro du 9 décembre).

Notre patron se compose de trois pièces :

1. Devant et côté du devant, formant un tablier qui se drape sur le côté aux points indiqués par les crans. Les fronces sont faites à deux reprises différentes, et chaque fois d'un cran à l'autre. Une garniture placée au milieu simule un second tablier.

2. Côté du dos. Les crans rapprochés indiquent l'espace réservé aux fronces du tablier. Ce côté du dos forme deux draperies qui se réunissent au milieu du jupon sous un nœud.

3. Dos de cuirasse, terminé en pointe et lacé.

#### CORRESPONDANCE

A NOS ABONNÉES ANCIENNES ET NOUVELLES. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire, mais le mal vient trop souvent de ce qu'en

nous écrivant, soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

#### NOS ÉTRENNES POUR 1877

Nos lectrices nous sauront gré certainement de leur offrir, à l'occasion de la nouvelle année, un véritable cadeau, en leur indiquant le moyen de se procurer dans des conditions tout à fait exceptionnelles un objet à la fois artistique et utile, dont l'acquisition ainsi réalisée pourra être considérée comme une bonne fortune.

Il s'agit d'un joli SERVICE À LIQUEURS, composé de douze verres et deux carafes en cristal demi-mousseline, orné sur chaque pièce d'une couronne de lierre et d'un semis de pois très-finement gravés. Le porte-liqueurs, en bronze doré (genre bijouterie), est lui-même une merveille par sa légèreté et sa forme gracieuse. Du reste, il nous suffira de citer la maison d'où il émane, — et dont le cher, M. Julien Hesse (rue Richer, 49), a bien voulu le mettre à la disposition de nos abonnées dans des conditions toutes particulières, — pour faire comprendre que nous nous faisons un plaisir de recommander cet objet comme le plus charmant cadeau qu'on puisse offrir en toute circonstance et notamment au moment des étrennes.

La valeur réelle de ce service est de 35 francs; mais, par une faveur toute spéciale et dont nous lui sommes reconnaissants, M. Julien Hesse a bien voulu s'engager à le livrer moyennant la somme de 20 francs à toute personne qui lui en adressera directement la demande rue Richer, 49, pourvu qu'elle joigne à celle-ci le montant en un mandat ou un chèque. Pour recevoir l'objet franc de port et d'emballage, il suffira d'ajouter 3 francs pour la province et 5 francs pour l'étranger.

Nous ne doutons pas que le plus grand nombre de nos abonnées n'aient à cœur de se procurer d'une façon aussi avantageuse un service aussi coquet, que la femme la plus élégante prendra plaisir à faire circuler à la fin d'un repas ou à présenter elle-même à ses amis et à ses invités. Du reste, bien que nous ne nous chargions pas nous-même de l'expédier, on peut voir ce service et même en faire l'acquisition dans nos bureaux.

M. D'A.

#### ÉCHOS DE LA MODE

La mode nouvelle, aux soirées de contrat, est d'offrir, en souvenir de cette cérémonie, à ceux qui ont signé au précieux papier matrimonial, le portrait des fiancés.

Les deux portraits sont accolés l'un à l'autre, surmonté chacun des armoiries ou du chiffre du fiancé, et encadrés d'emblèmes de circonstances. Au bas, la date sur une banderolle.

Rien de charmant comme ce souvenir, donné à des amis, d'un jour mémorable, et nul doute que l'usage ne s'en étende comme celui du *lunch* après la cérémonie à l'église, de l'exposition du trousseau, etc. C'est la carte de visite des mariés à ceux qui ont bien voulu apposer leur nom à leur contrat.

Signalons parmi les toilettes remarquées à la soirée donnée par M<sup>me</sup> Le Bertre, à l'occasion de la signature du contrat de mariage de sa fille avec M. de Borant, sous-préfet de Compiègne :



Une robe de velours nacarat à longue traîne : le devant en satin de ton plus clair, avec nœuds de satin et passementeries mates. Corsage décolleté en carré et garni de point de Gênes; manches en pourpoint.

Une toilette de tulle blanc toute bouillonnée, avec écharpe de crêpe de Chine, rose pâle, brodée d'argent, serrant la jupe à mi-hauteur, à l'odalisque.

Une robe de faille et gaze paille, garnie d'effilés à l'Espagnole, longs et historiés, en chenille pourpre.

Une robe de brocatelle brochée azur et argent, relevée, sur dessous de satin bleu, par des torsades assorties à la brocatelle et mêlées à des guirlandes de pavots roses. Dans les cheveux, un pavot rose pâle, placé haut sur la tête, avec torsade de même façon que celle de la robe.

H. de M.

## LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Tous les journaux vous ont parlé des noces d'or de Bouffé, ce charmant artiste qui a fait les délices de mes contemporains : aussi je ne veux rien vous dire de la cérémonie, mais je vous demande la permission de vous parler un peu de ce couple honorable et intéressant qui habite dans mon voisinage à Auteuil, puis du bon effet moral qu'a produit la conduite du curé de l'endroit à cette occasion. Ainsi il n'est pas bien loin de nous, le temps où l'église était interdite aux comédiens, que l'on disait excommuniés, — tandis que, ces jours derniers, celle d'Auteuil s'ouvrait toute grande et avec pompe pour bénir la cinquantaine de l'un d'eux : et ce n'était que justice, car personne n'est plus digne de respect que les époux qu'elle avait à recevoir comme ses enfants.

C'est cependant la seconde femme de Bouffé, celle qui est venue célébrer avec lui la cinquantaine : il est vrai que la première avait duré peu, puisqu'il avait pu se remarier à vingt-sept ans. Une chose tout à fait à la gloire de cette seconde épouse, c'est que l'enfant qu'avait laissé la pauvre morte, sitôt remplacée, — c'était un fils, — ne sut qu'il n'était pas l'enfant de la femme qu'avait alors son père que le jour de son propre mariage, tant celle-ci s'était montrée maternelle pour lui. Cette révélation causa au pauvre garçon un profond chagrin. Quant à la digne femme, elle continua d'agir comme par le passé, voulant ainsi le consoler et lui montrer qu'elle ne serait jamais pour lui une étrangère. On se demande combien de femmes seraient capables d'une conduite pareille, surtout quand on songe que, de son côté, elle avait plusieurs enfants de ce mari qu'elle adorait.

Pendant que je suis en train de parler de l'église d'Auteuil, j'en veux profiter pour lui adresser ici un adieu, puisqu'elle va être renversée pour devenir et plus grande et plus belle ! — Cette décision entraînera l'expropriation d'une maison, dans laquelle s'est éteinte une de nos célébrités modernes, Gavarni. Et comme je saisis toujours volontiers l'occasion de faire un retour en arrière, — le monde extérieur m'apparaissant maintenant voilé d'un brouillard qui offusque ma vue, j'aime à me plonger dans le passé pour échapper à toute cette brume et retrouver un petit coin de mon ciel bleu, — nous causerons un peu de Gavarni, si vous le voulez bien.

Qui n'a entendu parler de cet artiste de talent, qui sut tenir pendant trente ans le public attentif aux éclairs de son esprit, aux caprices de son fusain, à l'aide duquel notre société d'alors se reflétait avec ses travers et ses ridicules ! Il avait succédé à Balzac dans l'observation de la comédie humaine, et aussi bien que le maître il avait saisi et cloué sur le papier les types étranges, les originalités comiques et dangereuses, en un mot les prétentions et les vices de notre époque. Mais comme il était homme de bonne compagnie avant tout, sa critique ne procédait pas par insulte ; elle était fine, accorte, aristocratiquement badine ; elle

donnait des pichenettes avec des doigts gantés de beurre frais, non des coups de poing avec une main nue ; en un mot, elle frappait avec une marotte, non avec une massue. Aussi fut-il, à bon droit, surnommé l'Hogarth français ; et un jour, nos arrière-neveux seront obligés de consulter les œuvres de Gavarni, s'ils veulent bien connaître l'histoire de nos habitudes, de nos costumes, de nos plaisirs, de notre caractère et de nos mœurs.

Je demandais, un jour, à Eugène Isabey quel était, à son avis, le plus grand peintre de notre époque ?

— C'est Gavarni ! me répondit sans hésiter celui-ci, et je trouvai qu'il avait raison, si l'esprit et l'observation sont d'un aussi grand poids dans la balance que peut l'être le pinceau.

Gavarni observait toujours et partout : aussi disait-il, quand il allait au bal de l'Opéra : « Je vais à la Bibliothèque ! » Et que de spirituelles choses il y lisait et y faisait lire !

Mais ce n'était pas seulement le présent qu'il aimait à fouiller : il se plaisait aussi à chercher dans le passé, prétendant que c'était le meilleur de tous les maîtres ! Et rien n'était plaisant comme de l'entendre raconter une foule d'histoires sur les gens qui n'étaient plus : ainsi je me rappelle lui avoir entendu dire une jolie histoire, dont il prétendait avoir connu l'héroïne dans sa jeunesse, — héroïne qui est morte centenaire au fond des Pyrénées, dans un vieux château datant d'une foule de siècles.

Cette dame, qui avait fait florès à la cour de Louis XV et qui se désolait de voir arriver la cinquantaine avec le nouveau roi Louis XVI, fut aux anges quand elle apprit qu'un enchanteur nommé Cagliostro venait d'arriver à Paris, possesseur de l'eau de Jouvence : car ce personnage prétendait avoir le pouvoir de rajeunir quiconque se mettait entre ses mains.

Elle fait donc venir le susdit sorcier et lui demande s'il peut la faire retourner à ses beaux vingt ans ? Cagliostro, sans se déconcerter, lui répond que la chose est la plus facile du monde ; seulement il demande d'avance une somme fort rondelette pour la cure dont s'agit. La marquise et lui tombent d'accord sur le chiffre, mais la question d'avance soulève des difficultés et, avant de lâcher ses espèces, la noble dame désire une preuve du pouvoir surnaturel dont se targue le docteur mystérieux.

— Qu'à cela ne tienne, Madame la marquise ! répond Cagliostro qui avait établi des intelligences avec la femme de chambre de la dame. Prenez M<sup>lle</sup> Babet : elle a quarante ans bien sonnés ; je lui enlèverai une vingtaine d'années sous vos yeux et vous vous assurerez ainsi de ce que je sais faire.

La chose convenue, on appelle M<sup>lle</sup> Babet qui, toute joyeuse, remercie et sa maîtresse et le docteur du service immense qu'ils veulent bien lui rendre.

— Prenez ceci, dit alors Cagliostro à la donzelle en tirant de sa poche un flacon bien bouché. Vous en boirez le quart ce soir en vous couchant, mais pas plus du quart surtout, et demain matin à votre réveil vous n'aurez plus que vingt ans.

M<sup>lle</sup> Babet partie, la marquise et le docteur prennent rendez-vous pour ce même lendemain au point du jour, afin d'aller ensemble admirer la métamorphose.

En effet, avant l'aube, la marquise, qui n'avait pas pu dormir de la nuit et qui avait donné l'ordre à sa camériste de ne pas quitter sa chambre avant qu'elle ne la sonnât, se trouvait toute prête. Cagliostro arrive : on grimpe chez M<sup>lle</sup> Babet, on entre, on ouvre les rideaux du lit et l'on voit... une grosse fillette de quatre ou cinq ans au plus, qui dormait véritablement du sommeil de l'innocence !

— Oh ! la malheureuse... elle aura tout bu !... s'écria alors le docteur en saisissant le flacon vide qui se trouvait sur la table de nuit.

Vous comprenez le saisissement de la marquise et sa confiance dans le sorcier, à qui elle donne immédiatement la somme demandée, en échange d'un autre de ces précieux flacons dont elle se promet bien de ne boire que le quart, suivant l'ordonnance ;



mais ce que vous comprenez aussi, ce fut sa déconvenue le jour suivant, déconvenue dont le monde s'amusa et qui faisait encore rire Gavarni comme charlatanisme rétrospectif, quand le souvenir de la marquise lui revenait à la mémoire.

Comtesse de Bassanville.

## LE RÔLE DES POCHEES

Nous suivions le boulevard, et devant nous trottaient deux élégantes Parisiennes emmitouffées dans ces pelisses à taille, garnies de fourrures, qui sont la dernière invention de la mode. Tout à coup, mon compagnon me dit : « Qu'est cela ? » Et il me montrait tout à fait en arrière, et dans le bas de ces coquets et chauds vêtements, de mignonnes petites poches béantes, bordées de minces bandes de fourrures, où reposaient, comme dans des nids, un mouchoir de dentelle et un foulard aux vives couleurs. — « Cela ? mais ce sont des poches ! » répondis-je. — « Comment ! des poches ? Quelle étrange idée de placer là des poches ! A moins d'avoir des bras aussi longs que ceux des nègres, il me semble impossible que ces charmantes femmes puissent les atteindre sans se livrer à des contorsions fatigantes. Voilà, en vérité, une mode bien ridicule. D'habitude, c'est pour soi qu'on a des poches, et non pour ses voisins. Or, celles-ci me paraissent être une provocation permanente à la cupidité des pick-pockets. »

Paix là ! mon cher ami, vous vous enflamez hors de propos, et vous ne paraissez pas vous faire une juste idée du rôle des poches dans la toilette féminine. Le bon sens et la judiciaire n'ont ici rien à voir. Quand il s'agit de modes, il sied de déraisonner un peu. Sachez donc qu'en matière de poches féminines, il y a les poches d'apparat et les poches utiles, les poches postiches et les vraies poches. De même qu'il y a en architecture les fausses fenêtres, de même il y a les poches de symétrie. Les variétés, d'ailleurs, sont infinies. Il y a la poche de la soubrette, la poche de la ménagère, la poche de la dévote, la poche de la châtelaine.

Voici Lisette en jupons courts et petit tablier. Ses mains prestes frétilent au fond de deux poches peu sévères. Que met-on dans ces poches-là ? Dans l'une se glisse le billet qu'on doit discrètement remettre ; dans l'autre disparaît la bourse sonnante qui paie cet aimable office. Ah ! les jolies poches, et comme la vieille comédie française en a usé ! Que de secrets, d'intrigues, de quiproquos, de brouilles, de raccommodements ont passé par là ! C'était vraiment la boîte aux lettres, aux levées irrégulières, à la taxe plus irrégulière encore !

Voici la ménagère. L'ouverture de sa poche se cache sous les plis de sa robe ; mais cette poche est profonde et gonflée comme un sac. On y trouve pêle-mêle le trousseau de clefs, la clef de l'armoire au linge, la clef de l'armoire au sucre et aux conserves, une pelotte de laine, un étui à aiguilles, un dé et des ciseaux, des notes de fournisseurs, des recettes de cuisine, des formules de pharmacie, des patrons de cols et de manchettes, etc.

Voici la dévote. Sa main grassouillette s'insinue dans une poche dissimulée. Elle en tire un livre de messe, un chapelet, quelque relique, une tabatière faite avec du bois de la vraie croix, un vieux morceau de pain bénit oublié et desséché, des billets de loterie sacrée ou de concert pieux, une broderie au crochet pour quelque nappe d'autel, et un modèle de tapisserie pour les pantouffles du révérend père qui va prêcher l'Avent.

Nous avons encore la poche dite aumônière, suspendue à la ceinture, et que nos élégantes balancent fièrement à leurs flans, comme la sabretache des hussards ; la petite poche dite du sacré-cœur, dessinée en gousset, s'ouvrant hardiment sur le sein, laissant passer, ainsi qu'une brillante aigrette, le coir de quelque mouchoir de fine dentelle, quand elle ne porte pas la

montre diamantée que retient la chaîne d'or pareille à l'aiguillette de l'aide de camp ; la petite pochette de la vareuse de l'artiste ; la poche brodée du corsage à basques, qui rappelle le gilet à ramages où s'engouffre la grosse main de Turcaret...

Que vous dirai-je, enfin, mon ami ! les variétés de poches sont innombrables, et quant à celles qui excitaient tout à l'heure votre étonnement, comme il n'est plus d'usage que Lisette ou Marton accompagnent leurs maîtresses à la ville, il faut croire que Clémène a voulu porter elle-même les poches de Lisette. Tant pis pour elle si les pick-pockets y trouvent leur compte !

PAUL-ÉMILE.

## THÉÂTRES

OPÉRA. — Reprise de *Robert le Diable*. Une mise en scène splendide et une interprétation irréprochable, en ce qui concerne M<sup>lle</sup> Krauss et M<sup>me</sup> Carvalho, assurent à l'œuvre de Meyerbeer une longue série de fructueuses représentations.

THÉÂTRE-LYRIQUE. — Pour les lendemains de *Paul et Virginie*, M. Vizentini a cru devoir reprendre l'immortel *Barbier de Séville*, de Rossini, et une œuvre de jeunesse d'Hérold, les *Troqueurs*, en faveur desquels personne n'avait réclamé le bénéfice de l'exhumation.

La reprise du *Barbier* suffira à faire attendre patiemment l'apparition du *Timbre d'argent*, de M. Camille Saint-Saëns.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — La comédie en trois actes de MM. Erckmann-Chatrion, *l'Ami Fritz*, n'avait pas besoin, pour obtenir un légitime succès, des attaques injurieuses dont une presse partielle a cru devoir l'honorer par anticipation.

Certes, les auteurs n'ont pas cette science du théâtre que donne seule une longue pratique de la scène ; ils sacrifient trop souvent l'intérêt qui captive le spectateur, au plaisir de nous donner le tableau de quelqu'une de ces joies intimes, ou de ces mœurs pastorales, si simplement honnêtes, si vraiment poétiques, tableau qui serait mieux placé sur la toile ou dans les pages d'un livre que sur une scène de théâtre, fût-ce même celle de la Comédie-Française. Mais aussi comme ils savent toucher et émouvoir sans apprêt, sans emphase, sans déclamation, sans effort, doucement, naturellement, et si sûrement que le public ne peut se soustraire au charme de ces paroles, si simples cependant, qui lui vont droit au cœur.

Ce qu'on peut reprocher à la charmante églogue qu'ils viennent de donner, c'est un excès de réalisme que ne dissimule aucune velléité de poésie. Ces tableaux champêtres, qui ramènent sous nos yeux les mœurs de la vieille Alsace, se passent un peu trop dans la maison et pas assez sous ce grand ciel bleu qui baigne les campagnes et verse aux hommes de travail le rêve et la sérénité de l'âme.

Cette part faite à la critique, il faut bien dire que la mise en scène est admirable et l'interprétation hors ligne, MM. Got, Barré, Coquelin cadet, M<sup>me</sup> Jouassain et M<sup>lle</sup> Reichemberg (dans le joli rôle de Suzel) se sont littéralement surpassés.

Le lendemain de la première représentation, la délicieuse pastorale de MM. Erckmann-Chatrion a retrouvé des détracteurs ; on peut les laisser dire, mais le devoir de la presse est d'encourager des auteurs qui nous ont donné une œuvre saine, où tout le monde est heureux, généreux, honnête, une œuvre qui nous repose et nous remet des pièces répugnantes, — quoique non dépourvues de talent, hélas ! — que les théâtres donnent trop souvent au public depuis quelques années.

HOP-FROG.



PLANCHE G. N° 702. — DESCRIPTION, PAGE 602



## COIFFURES DE VILLE ET D'APPARTEMENT

Nouveaux modèles de M. H. de Bysterweld (rue du Faubourg-Saint-Honoré, 3).





*Jules Durand*

*A. Leroy, imp. r. des Minimes, 66.*

*W. B. Godey*

1379

*Ad. Goubaud & Fils Ed. Paris*

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre Septembre, N° 3.

*Modes de la Maison Gillot & C<sup>ie</sup> Boul. des Capucines, 5. (Anc. M<sup>me</sup> Paturot.)*

*Ceinture-Régente de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, rue Aubert, 12. Foulards de La Colonie des Indes*

*& Rivoli, 114. Lait Antiphétique de Candès & C<sup>ie</sup> B. P. Denis, 26.*

Entered at Stationer's Hall.





Mod



PLANCHE G. N° 708. — DESCRIPTION, PAGE 602.



COIFFURES DE DINER ET DE BAL

Modèles de M. H. de Bysterweid (rue du Faubourg-Saint-Honoré, 3).



## PATRIOTISME

(NOUVELLE. — SUITE.)

1

C'était le soir. Il faisait presque nuit, car la demie de cinq heures avait sonné. La *marinada*, vent du sud-sud-est, pronostiquait la pluie. L'humidité qu'elle attire pénétrait dans l'intérieur des maisons, à travers les moindres fissures du bois de charpente, le plâtre écaillé des cloisons et les pores de tous les enduits. Mais un bon feu de chêne flambait chez Jean Castéjors, dans la vaste cheminée de sa cuisine. Il était à table, entouré de sa femme, de sa nièce et du cadet de ses fils. Une tranche patriarcale de bœuf rôti, entourée de poivrons, fumait au milieu d'un large plat de faïence à fleurs bleues. Le vin généreux de Banguls, versé d'une dame-jeanne, riait dans les gobelets d'étain; et Guillaume ne rentrait pas.

— Soupçons! dit Jean. Ce n'est point au père qu'il convient d'être à la discrétion du fils.

Il découpa le rôti sur plusieurs assiettes, les passa à sa femme, et chacun se mit à manger.

Tout en ne refusant rien à son appétit ni à sa soif, Castéjors interrogeait tour à tour d'un regard affectueux le visage de Louis et celui de Rose.

— Petite, demanda-t-il subitement à sa nièce, aimes-tu bien ton cousin Louis?

Les joues de l'enfant s'empourprèrent comme une pomme d'api; elle baissa les yeux sans répondre, et ne les leva plus de dessus son assiette.

— Et toi, Louis, aimes-tu bien ta cousine? poursuivit Jean du même ton.

— Je n'aurais jamais cru, répondit franchement Louis, qu'il dût m'arriver un jour de l'aimer autant.

— L'action de ce Vasco y est peut-être bien pour quelque chose, hein? C'est comme moi. T'en souviens-tu Marguerite? dit Castéjors à sa femme; c'est à cause d'une injure qu'on t'avait faite que je me suis senti affolé de toi.

— Ah! j'en ai souvent remercié la Providence, s'écria-t-elle avec une explosion de tendresse et de reconnaissance; c'est à la grossièreté d'un goujat qu'en devenant ta femme, j'ai dû le bonheur de toute ma vie. Si Rose aime autant Louis que je l'aime, il n'aura certes point à se plaindre!

— Eh bien! nous en causerons, dit Castéjors.

— Et Guillaume? demanda Marguerite, Jean, ne crains-tu point qu'il ne soit bien malheureux?

Le visage de Castéjors se rembrunit.

— Ne parlons pas de Guillaume. Ce garçon tourne mal. Je ne suis guère content de lui. Il y a des moments où je me surprends à douter qu'il soit de ton sang et du mien. Cependant, continua le père s'adressant à Louis, n'oublie pas qu'il est ton aîné et que tu lui dois du respect.

— Oui, bien qu'il ne réponde en aucune façon à mon amitié, dit Louis; je n'oublierai ce respect que dans un seul cas: s'il renie la France pour l'Espagne.

— Et tu feras bien! s'écria Jean.

— Mon Dieu! est-ce donc sûr que nous aurons la guerre? dit Marguerite.

La pluie commençait à tomber. Tout à coup Guillaume ouvrit la porte, dont il repoussa du talon le battant derrière lui. L'aspect du souper servi parut l'irriter. Il posa son fusil dans un coin, et dit d'un ton bourru, en essuyant le canon avec sa manche:

— Je suis donc bien en retard?

— D'un gros quart d'heure, répondit sèchement Castéjors; il ne t'appartient pas de nous faire attendre... Allons! assieds-toi et

soupe. Mais surtout point de ces grands airs qui me déplaisent! Personne, ici, n'a peur de toi.

Guillaume occupa le siège vacant à la droite de son père, qui avait Louis à sa gauche, et en face de lui Rose et Marguerite. Cette dernière poussa le plat vers Guillaume qui se prit à manger goulument, non pas en homme que presse la faim, mais qui cherche une occasion de querelle.

— En Espagne, dit-il, la bouche pleine, le père est maître absolu au logis; donc, comme de raison, je n'aurais pas dû me faire attendre. Mais en Espagne aussi, poursuivit Guillaume, les cadets honorent leur aîné.

— Est-ce que Louis t'a jamais manqué de respect?

— Je ne le lui conseillerais pas, mordieu!

— Alors de quoi te plains-tu?

Ce sujet de dispute lui échappant, Guillaume en brusqua un autre.

— Des poivrons! s'écria-t-il en mordant avec rage dans ceux qui étaient sur son assiette; peste! ça aiguise l'appétit. Malheureusement, sottise chose que la faim, quand on n'aura plus de quoi se mettre sous la dent!

— C'est donc pour nous ôter le pain de la bouche que les Espagnols entrent en France? lui demanda sa mère.

Mal prêt à la riposte, Guillaume se tut; puis après une pause assez longue durant laquelle on eût ouï trotter une souris dans la cuisine:

— Vous ne savez pas? reprit-il, espérant que cette fois-ci la revanche serait bonne; on dit que ces gredins de la Convention nous mitonnent un petit calendrier pour leur République Une et Indivisible, dans lequel il n'y aura plus ni dimanches ni saints.

— Avec ça que tu les fêtes, les saints! repartit sa mère; tu ne vas pas même à la messe le dimanche.

Guillaume, en train de croquer un poivron, voulut répliquer; mais le sel et le vinaigre du fruit desséché et confit lui fusant de la gorge aux narines, un malencontreux éternement lui coupa la parole.

— Prends garde! tu vas étouffer, dit Marguerite en le regardant avec une sorte de pitié.

Ce calme achevait d'irriter Guillaume. Il se sentait battu. Que répondre? Une insolence à sa mère? En présence d'un aussi rude compère que Jean Castéjors, il savait bien que c'eût été trop risquer.

— On peut ne pas aller à la messe, dit-il avec emphase, et cependant avoir de la religion.

— Comme en Espagne, dit Marguerite un peu railleuse. Eh bien! j'y ai été dans ton Espagne, la première année de mes noces, et je te souhaite seulement d'en avoir, de la religion, comme nous en avons en France.

Jusqu'ici le dialogue n'avait eu lieu qu'entre Guillaume et sa mère. Castéjors restait immobile et pensif; Louis écoutait avec beaucoup d'attention; Rose, un peu tremblante, n'osait plus regarder son terrible cousin.

— Corbleu! s'écria Guillaume exaspéré, que direz-vous donc quand on vous empêchera, vous, d'y aller, à la messe, sous peine d'amende ou de prison? quand...

Il s'arrêta. Une contraction farouche de tous les muscles de la face refoulait dans sa bouche les mots que la véhémence de l'articulation précipitait sur ses lèvres. Il pointa une de ses mains vers Rose, à travers la table, et faillit tordre entre ses doigts osseux la croix d'or suspendue par un ruban de velours noir au cou de sa cousine.

— Oui! oui! répéta-t-il avec frénésie, un jour, on ira jusqu'à vous arracher ce joujou, cette croix qui pour les femmes n'est qu'une parure.

— Ah! dans tous les cas, jamais aussi brutalement que tu le fais! répliqua Marguerite indignée.



Louis s'était levé pâle de désespoir. Castéjors appliqua un vigoureux coup de poing sur la table, et dit impérativement, en se tournant vers Guillaume :

— Tais-toi ! cela ne sera pas !

— Mais... mais que diriez-vous si cela était ? balbutia Guillaume intimidé par l'attitude de son père.

— Je dirais que c'est une sottise, une horreur ! Mais la folie n'a qu'un temps, la patrie demeure. Quand on n'a plus de patrie, on n'a plus ni honneur ni religion.

— Il est bien fâcheux que tout le monde ne pense pas comme vous à Saint-Laurent, ricana Guillaume.

— Je le sais. Je n'ignore pas non plus que tu es de cœur et d'âme avec tous ceux qui ne seraient point fâchés que le Roussillon revint à l'Espagne. Tes sentiments, je n'ai plus rien à t'en dire. Mais gare à toi ! je te surveille. Si les Espagnols entrent en France, je leur barre le chemin. Le premier que j'y rencontre, je le tue comme un chien, et toi aussi, ne l'oublie point, si tu te mets avec eux.

— Juste ciel ! protesta Guillaume se dérochant sous le manteau d'une modération qui ne couvrait que son hypocrisie ; est-il possible qu'on se mange le sang pour si peu ! Eh ! n'étions-nous pas Espagnols avant d'être Français ?

— Pas un mot de plus ! ou je te maudis, je te frappe ! repartit Castéjors, le poing levé.

Il était debout, et dans l'iris de ses yeux, injectés de bile, chaque prunelle dilatée étincelait comme un charbon de feu.

— Je te crache au visage ! s'écria-t-il hors de lui.

— Jean, souviens-toi que c'est ton fils ! lui dit Marguerite suppliante.

— Oh ! je vois bien maintenant que vous me laissez, que je vous ai toujours été odieux ! murmura Guillaume atterré.

— Tu te trompes ! Je t'aime, comme ton frère ; pas de la même façon, mais tout autant que lui ! Eh ! que m'importerait que tu ne sois qu'un lâche, si je ne t'aimais point !

— Un lâche ! Moi ? moi ?

— Oui, toi !... Malheureux ! n'es-tu donc pas Français par ta mère ? Toute ta famille ne l'est-elle point, depuis plus de cent ans et ça ? Tous tes parents n'ont-ils pas mangé le pain de la France ? Et c'est quand on l'attaque partout, quand on la déchire pour mieux se la partager, que tu la renies, que tu l'abandonnes ! Songe aux Lorrains, aux Alsaciens. La trahissent-ils, eux ? Non : ils sont les premiers, les plus ardents à la défendre... Va, retire-toi. Monte dans ta chambre, et prie Dieu qu'il te détourne de la voie criminelle où tu es entré !

Guillaume s'élança vers la porte de la cuisine et s'enfuit dans l'escalier en blasphémant.

— N'a-t-il pas emporté son fusil ? demanda Castéjors.

— Non, répondit Marguerite.

— Louis, assure-toi s'il n'est pas chargé.

— Une balle au moins dans chaque canon, dit Louis, après y avoir tour à tour plongé la baguette jusqu'à deux pouces au plus hors de l'orifice.

— Donne-le-moi. Éteignez le feu, éteignez la lumière. Il est temps de se coucher. Bonne nuit ! dit Jean en gravissant les marches de l'escalier.

— Attends ! que je t'éclaire, lui dit sa femme.

— C'est inutile. Merci.

Une heure après, de sa chambre à coucher, contiguë à celle de Guillaume, Jean qui ne dormait pas crut distinguer qu'on appelait mystérieusement son fils aîné du dehors, au pied de la fenêtre. Guillaume courut précipitamment l'ouvrir, et quelqu'un lui dit à voix basse :

— Demain matin, à sept heures, au col des Orts.

— J'y serai, dit Guillaume.

— Bien ! n'y manque pas. Au revoir.

Cette voix était celle du Cerdagnol Vasco Manco.

## III

On touchait à la fin du mois de mars. Le comte d'Aranda, remplacé par le favori de la reine, Godoy, venait d'être uniquement relégué à Jaën, en Andalousie. La Convention nationale, prévenant l'Espagne, lui avait déclaré la guerre, dès le 7. Mais cette cour s'y préparait depuis longtemps, malgré ses dénégations, comme le prouve une circulaire du Conseil de Castille, datée du 6 février. Charles IV avait sur pied une armée d'opérations de cinquante-sept mille hommes bien organisée, bien approvisionnée, et pourvue d'un matériel énorme. On ne saurait, en outre, douter que le cabinet de Madrid n'eût depuis longtemps noué des intrigues en France, surtout dans le Roussillon, et qu'une nuée d'espions n'y eût précédé la marche de ses troupes. Le prompt écoulement de leur matériel de siège et de campagne à travers des passages regardés comme impraticables, la reddition presque simultanée de plusieurs places depuis Ille jusqu'à Port-Vendres l'attestent évidemment.

On se rappelle, comme il a été dit plus haut, que nos forces dans le Roussillon se composaient, au mois de juin 1793, tout au plus de six mille hommes, commandés par le général Deffers ; la Convention n'apprit que le 6 juillet suivant l'invasion et les progrès rapides des Espagnols dans le département des Pyrénées-Orientales. Quelques bandes de volontaires accouraient bien sous le drapeau de la République ; mais elles n'étaient que fort mal armées, et leur ardeur elle-même nuisait au maintien de la discipline. Presque tous les villages voisins des gorges et des défilés nous étaient d'ailleurs hostiles ; c'est par là que s'introduisait la contrebande, par là aussi que l'ennemi devait pénétrer.

Depuis plusieurs jours, Castéjors servait en quelque sorte de cible aux coups de langue envenimés des contrebandiers de Saint-Laurent-de-Cerda. La possession de ce village, assez rapproché du col des Orts, importait à l'ennemi pour occuper les districts de Prades et de Céret. Les émissaires du vieux Ricardos y avaient soigneusement entretenu l'animosité des habitants contre le nouveau régime inauguré en France.

— Eh bien ! demandait-on à Castéjors, es-tu toujours bleu ? — Si tu n'es pas bleu, tu n'es pas blanc. — Et ton fils Guillaume, qu'est-il ? — Jaune et rouge, pardieu (1) !

Jean s'efforçait de demeurer impassible devant les railleurs ; puis hâtant le pas afin que son désespoir échappât du moins aux yeux des malveillants et des imbéciles, il regagnait sa maison, le cœur ulcéré.

Guillaume avait déserté le toit paternel sous prétexte d'éviter toute altercation avec sa famille. Louis l'apercevait, de loin en loin, aux alentours de la Mauéra ou de Costujas. Il s'était empressé d'en avertir son père, et Castéjors, sortant de grand matin, pour ne revenir souvent qu'à la nuit close, avait enfin réussi, après bien des allées et des détours dans tous les sentiers de la montagne, à mettre le pied sur les traces de son fils aîné.

Le jour où le secret de son absence lui fut révélé, Jean rentra plus taciturne et plus sombre que de coutume. Il soupa sans prononcer un mot, puis se retira dans sa chambre, et plaçant sur ses genoux le fusil que Guillaume n'avait point osé réclamer, il y attacha en silence un long regard fixe qu'il semblait ne plus pouvoir en détacher.

— Oui ! avec son propre fusil ! dit-il d'une voix creuse.

Ensuite il se coucha et ne tarda point à s'endormir paisiblement, comme en ont la puissance tous les hommes à caractère, une fois que leur résolution est prise.

Le lendemain 8 avril (l'avant-veille même de l'invasion), il sortit de sa chambre à une heure plus matinale encore que selon son habitude, portant une cartouchière en guise de ceinture, le

(1) Couleurs du drapeau espagnol.



fusil de Guillaume sur l'épaule, et dans sa main droite un brin d'estoc, bâton ferré indispensable aux piétons qui abordent les sentiers les plus abrupts des régions montagneuses. Marguerite, ayant entendu son pas dans l'escalier, avertit Rose et Louis, et tous les trois descendirent aussitôt au rez-de-chaussée.

— Vite, un morceau à manger, un verre de vin ! Je suis pressé, dit Casteljors à sa femme.

Elle obéit avec une ponctualité toute machinale, n'osant lui adresser aucune question. Le repas fut court. Jean mangeait d'un air distrait. Son esprit était ailleurs. Sa frugale réfection achevée, il alla droit à sa femme avant de sortir, et lui dit :

— Marguerite, je ne te demanderai pas si tu m'aimes. Tu as toujours été pour moi la plus affectueuse et la plus fidèle des compagnes ; je ne le demanderai pas non plus à Louis. Oh ! je suis

— Jean, où vas-tu ? Louis ne t'accompagne donc pas ? s'écria Marguerite fondant en larmes.

— Non ! je ne veux point qu'il voie ce que j'ai à faire... Allons ! ne pleure point. Rassure-toi. Je ne rentrerai que tard, lorsque tout sera prêt. Embrasse-moi, ma femme, du courage ! A ce soir.

Il ouvrit la porte, et Marguerite, demeurée debout sur le seuil, le vit tourner à l'ouest, au bout du champ de foire, vers la rive droite du Tech.

— Louis, dit-elle à voix basse, prends ton fusil, suis ton père.

— Vous avez entendu qu'il ne le veut pas, dit Louis.

— Tu le suivras de loin. S'il le remarque, s'il se fâche, tu répondras que c'est moi qui l'ai voulu. Va !

Augustin CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)



LA SALUTE, ÉGLISE CONSTRUITE PAR LE LONGHENA. — ENTRÉE DU GRAND-CANAL.

bien heureux et bien fier d'avoir cet enfant, si l'autre a si mal répondu à mon espérance. Le demanderai-je à Rose ? je l'ai toujours traitée comme ma fille...

— Mon Dieu, qu'y a-t-il donc ? soupira Marguerite.

— Écoute-moi bien, chère femme, reprit Jean ; sous peu, les Espagnols seront ici ; oui, ici même à Saint-Laurent. Si je reste, je ne pourrai le souffrir ; Louis s'en mêlera, et ils vous égorgeront sans que personne ait le cœur de vous défendre. Nous quitterons le village cette nuit. Nous irons à Perpignan. Un général de la République y est, j'ai à lui parler. Ne m'interromps pas. Tu feras un paquet de nos meilleures hardes. Tu trouveras dans mon bahut une ceinture où j'ai fourré six mille livres d'or, tu la rouleras autour des reins, sous ta jupe. Nous avons quatre mules à l'écurie : vous mettrez dessus tout ce qu'il sera possible d'emporter ; Louis aura soin de couder sous leurs sabots une semelle de liège, afin que pas un de nos voisins ne soupçonne notre départ.

## VENISE

SON HISTOIRE, PAR M. CH. YRIARTE

Le nom seul de Venise a l'incontestable privilège d'éveiller la curiosité et de frapper l'imagination : la ville est si étrange, la puissance fut si grande, la chute est si profonde, que le voyageur porté à l'enthousiasme et à la rêverie s'arrête devant ce grand et splendide théâtre dont la scène est restée vide, et se reporte aux temps passés, où tout un monde de législateurs, de marins, de soldats, de riches commerçants, et toute une pléiade d'artistes faisaient de cette ville unique un des centres de puissance et de lustre.

M. Charles Yriarte, qui depuis quelques années s'était voué à l'étude des archives de Venise, et à qui l'on doit le volume intitulé : *La vie d'un Patricien de Venise au XVI<sup>e</sup> siècle*, a voulu écrire un livre où, dans un grand tableau d'ensemble divisé par cha-



pitres, — l'Histoire, le Commerce, la Navigation, l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, la Littérature et la Synographie, le Verre, la Mosaïque, la Dentelle et le Costume, la Ville et la Vie, — il donnerait aux gens du monde une idée de cette ville exceptionnelle, en leur faisant connaître tout ce qui s'y rattache : les origines de sa grandeur et les causes de sa chute, les raisons de sa puissance commerciale, le développement de ses arts, la vie de ses artistes, les monuments, l'industrie d'autrefois et celle d'aujourd'hui, enfin les merveilles typographiques que les Vénitiens ont produites. Il s'est ainsi proposé de peindre la ville elle-même et la vie pittoresque de ses habitants, leurs fêtes, leur carnaval, leurs mœurs et leurs habitudes.

pelle Filippo Calendario. Il est devenu légendaire : c'est le héros du sombre drame dont le dénouement est la décapitation de Marino Faliero, doge de Venise.

Calendario était un homme de mer, probablement un constructeur de navires ; il grandit peu à peu par sa propre intuition, fut attaché à l'Arsenal, quitta le compas pour l'ébauchoir et le crayon, et enfin arriva à donner de telles preuves de talent que le Sénat l'appela au Conseil de ce que nous appellerions aujourd'hui « les Bâtiments civils. » Comme tel, il eut la surveillance de la construction du Palais ducal.

C'était un homme ardent et dévoué aux siens. Un jour, son beau-père, Israël Bertuccio, ayant été insulté et même battu par



ENTRÉE DE L'ARSENAL DE VENISE.

Un tel ouvrage ne pouvant être complet qu'à la condition d'être illustré de nombreuses gravures, l'éditeur de l'œuvre, M. J. Rothschild, l'a orné de 400 planches. Nous empruntons aujourd'hui à ce volume qui va paraître par livraisons, par fascicules et par demi-volume, deux gravures choisies parmi celles de moyenne grandeur et représentant, l'une l'entrée de l'Arsenal de Venise, l'autre la Salute, église construite par le Longhena, et l'entrée du Grand-Canal.

Nous regrettons que le manque d'espace ne nous ait pas permis de montrer ici, d'après l'ouvrage de M. Yriarte, la façade du Palais ducal, qui regarde la Lagune et constitue un des plus beaux spécimens de la période gothique à Venise. Elle est de 1350. L'architecte dont le nom est resté attaché à cette œuvre à la fois pleine de force, de noblesse et de fantaisie, — et où, comme l'a fait remarquer Théophile Gautier, les parties pleines portent sur des parties vides, au rebours de tout ce qu'on a fait ailleurs, — s'ap-

un noble dans l'enceinte de l'Arsenal, se présenta le samedi, comme c'était la coutume, au tribunal du doge et demanda justice. C'était en avril 1354 et, par une singulière coïncidence, le lendemain du jour où le doge Marino Faliero, insulté lui aussi, au milieu d'une fête, par Michel Sténo, avait déféré celui-ci au jugement des Dix. Le Conseil avait exilé Sténo. Ce n'était pas assez au gré du doge qui, plein de ressentiment, jurait de se venger de la noblesse tout entière qui lui refusait satisfaction. Israël Bertuccio vient sur ces entrefaites, se plaint du traitement dont il a été l'objet ; le doge, outré, lui répond qu'il est impuissant à se faire rendre justice à lui-même, que par conséquent lui, Bertuccio, simple patron de l'Arsenal, n'a rien à attendre.

On voit d'ici la complicité qui s'établit. Le doge revoit Bertuccio, l'engage dans un complot ; l'architecte Calendario, le gendre, y entre à son tour. Bientôt le complot est découvert. Bertuccio, mis à la torture, dénonce ses complices. Marino Faliero a la tête



tranchée le 16 avril 1354. Quant à l'architecte du Palais ducal, il est pendu entre les deux colonnes de porphyre rouge de la belle loge du palais qu'il a construit.

M. Charles Yriarte a pensé qu'en menant ainsi de front dans son ouvrage (1) et l'histoire et l'étude de l'art à Venise, il intéresserait les gens du monde. Nous croyons qu'il a adopté un excellent programme. Instruire, donner des notions justes en attachant par l'anecdote historique : c'est là un point de vue que nous approuvons pleinement, et le succès doit récompenser cette tentative.

Nous reviendrons, du reste, sur cette belle publication, à propos des chapitres spécialement consacrés par l'auteur à la dentelle et au costume. Il y a dans cette partie de l'ouvrage de M. Yriarte des planches qui intéressent au plus haut degré nos lectrices.

Robert HYENNE.

## REVUE DES MAGASINS

La maison DE PLUMENT ne veut pas laisser passer le mois de janvier sans offrir à nos abonnées quelque nouvel article de sa maison, avec prix réduits, comme elle en a pris la gracieuse habitude. Elle vient de créer un superbe corset *Sultane en satin* de première qualité, doublé de belle soie, avec ceinture « Jeanne d'Arc » en tissu de soie élastique de nuance assortie. Ce splendide modèle est garni de peluche sous le busc, ses baleines sont toutes de *premier choix*, et le bord d'en haut est orné de deux rangs de vraie valenciennes avec nœud de ruban.

La maison de Plument, sachant se contenter d'un faible bénéfice, consent à livrer ce magnifique corset au prix de 70 francs et à l'expédier franco en France. — Les Colonies et l'étranger sont exceptés de l'envoi franco parce qu'on n'a pas pu obtenir de traité avec les administrations de chemin de fer. Nous ajouterons qu'un corset équivalent à celui dont nous venons de parler vaut, dans la plupart des maisons, de 120 à 150 francs, et que, passé le délai expirant fin février, la maison de Plument ne pourra plus continuer la vente à ce prix exceptionnel : le même corset pris chez elle coûtera alors 100 francs.

Pour jouir de ce grand avantage offert à nos lectrices, on devra joindre à la demande du corset un mandat de poste, accompagné de la bande du journal, avec indication des mesures suivantes prises sur la personne habillée : tour de taille, tour de poitrine et dos, et tour de hanches.

— Maintenant que les modes de la saison d'hiver sont dans tout leur éclat, il est facile de se renseigner sur ce qui est le mieux porté par les femmes élégantes en demandant à la maison LASSALLE ET C<sup>ie</sup> (21, rue de Grammont), son bulletin de modes saison d'hiver. C'est ce qui se publie de plus exact, aujourd'hui, pour les toilettes des femmes qui savent s'habiller, et les fournitures de la maison Lassalle, quoique très-riches et très-élégantes, sont d'un prix beaucoup moins élevé que celui des maisons en réputation dans la capitale.

La maison Lassalle expédie des toilettes complètes avec tous leurs accessoires. Elle s'applique principalement à mettre la plus grande harmonie dans les diverses parties du costume. Ses succès disent assez qu'elle a réussi, et sa clientèle aristocratique augmente chaque jour.

Nous avons remarqué, dans les récents envois de la maison Lassalle, des robes en brocatelle, en loupas et cachemirienne d'une haute distinction ; des manteaux longs en drap matelassé ou tissu de soie à armure, bordés de fourrure de sept à dix centimètres de haut, avec lesquels on porte le manchon assorti ; des paletots pour matinée, genre jaquette ou vareuse, en drap noir ou de couleur à envers de teinte claire, avec garniture de galons brodés de soie, genre *canaïeu*. Citons également des chapeaux allant avec ces toilettes, en velours, peluche ou feutre, très-élégamment ornés de saules en plumes et de chenilles.

(1) *Venise* (Histoire, Art, Industrie, la Ville, la Vie), par Charles Yriarte. Un volume imprimé sur beau papier teinté, format grand in-folio. Il paraît une livraison (prix 1 franc) par semaine, ou une série (prix 5 francs) par mois. L'ouvrage sera complet en trente livraisons environ. — J. Rothschild, éditeur, 13, rue des Saints-Pères, Paris.

Les toilettes de bal, dont la maison Lassalle s'occupe beaucoup en ce moment, présentent des types ravissants sur lesquels nous nous proposons de revenir.

## SPÉCIALITÉS

Avoir le teint frais et dispos, la chair ferme, blanche et rose, sans le concours d'un cold-cream, sans l'addition d'une veloutine quelconque, n'est-ce pas là un mystère qui vaut la peine d'être approfondi ? Tel est certainement l'avis de nos lectrices.

Or, il n'est pas besoin d'un grand travail intellectuel pour résoudre le problème. Il suffit de songer à M. CANDÈS, le chimiste célèbre à qui l'on doit le fameux *lait antipélique* dont les lotions coupées d'eau pure, et faites régulièrement chaque jour, réconfortent la peau et lui conservent ou lui donnent la beauté.

C'est toujours à M. Candès, boulevard Saint-Denis, 26, qu'il convient d'adresser les demandes.

— Nous recommandons comme un excellent produit le *Rowlands Macassar Oil*, dont le succès ne s'est jamais démenti pendant la longue durée de son existence. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure qu'il rend soyeuse et souple et à laquelle il donne un lustre admirable. L'*huile de Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles ; enfin cette composition extra-délicate, qui vient directement d'Angleterre, offre encore l'avantage de prévenir la *décoloration des cheveux*. De pareilles qualités dispensent de tout commentaire en faveur d'un produit aussi rare.

Les personnes qui désirent se le procurer demanderont le *Rowlands Macassar Oil* : à Londres, Hatton Garden, 20 ; — à Paris, chez H. Walterspiel Lamar, 22, rue du Quatre-Septembre (dépôt principal pour la vente en gros) ; Guerlain, 15, rue de la Paix ; Hogg, 2, rue Castiglione ; Roberts, 23, place Vendôme ; Swann, 12, rue Castiglione ; C. Fay, 9, rue de la Paix ; et enfin chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France. — Éviter les contrefaçons vendues sous le nom de *Rowland's Macassar Oil*, et n'acheter que le *Rowlands Macassar Oil*.

M. D'A.

## SOMMAIRE DU 3<sup>e</sup> N<sup>o</sup> DE DÉCEMBRE 1876

**TEXTE.** — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Échos de la mode, par H. DE M. — Lettres d'une Douairière, par M<sup>me</sup> DE BASSANVILLE. — Le rôles des poches, par PAUL-ÉMILE. — Théâtres, par HOP-FROG. — *Patriotisme*, nouvelle, par M. Augustin CHEVALIER. — *Venise* (son histoire par M. Charles Yriarte), par M. Robert HYENNE. — Revue des magasins.

**ANNEXES.** — Gravure coloriée n<sup>o</sup> 1379, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de théâtre. — Patron coupé (annexe spéciale des éditions n<sup>o</sup> 2 et n<sup>o</sup> 3) : toilette de bal, d'après la gravure G. n<sup>o</sup> 698, fig. 2, insérée dans le texte du numéro du 9 décembre.

Dans le texte : P. n<sup>o</sup> 345, dessin de M. E. PRÉVAL : fichu-étole. — G. n<sup>o</sup> 702 et G. n<sup>o</sup> 708 : dessins de M. E. THURION : modèles de coiffures de ville, d'appartement, de soirée, de diner et de bal.

Voici le sommaire du journal *La Jeune Mère*, — n<sup>o</sup> 2 (1<sup>er</sup> décembre 1876). Rédacteur en chef, D<sup>r</sup> BROCHARD ✽ :

Causerie du Docteur (*Les Robes collantes*). L'Étude et la santé chez les enfants. Primes du journal. L'Arbre de Noël. La Vaccine. Nouvelles. — Illustré de 17 gravures de Bertall et Stop.

Bureaux : E. Plon et C<sup>ie</sup>, éditeurs, rue Garancière, 10, Paris. — Prix d'abonnement : un an, 6 fr.

ROUVENAT ✽ et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous informons nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

Enlevez la fantaisie à la mode actuelle, et du même coup vous aurez détruit tout ce qui constitue son véritable caractère.

La mode n'a aujourd'hui aucun système arrêté; son sentiment n'a rien de positif, sa conviction rien de persistant. On la voit, en effet, adopter les genres les plus opposés, les goûts les plus disparates; elle aime à la fois le vrai et le faux, le beau et le laid. Enfin, ce qu'elle adorait hier sera foulé aux pieds demain; on peut la résumer en deux mots: fantaisie et changement.

Tout cela complique notre travail de chroniqueuse, et nous nous trouvons parfois assez embarrassée: non par la pénurie de nos renseignements, mais plutôt par leur abondance et l'embarras du choix. En ce moment surtout, c'est la tour de Babel: on ne sait à qui entendre, ni à quoi donner la préférence. Par où faut-il commencer? Réflexion faite, nous nous occuperons, en ce qui concerne les COUTURIÈRES, de la question du costume de visite, parce que celle-ci nous paraît urgente. Pour la toilette qu'il convient de faire en telle circonstance, il est bien entendu qu'elle se complète toujours d'un vêtement additionnel quelconque, lequel varie, cela va sans dire, selon la position de la visiteuse ou de la personne visitée. On devra toutefois observer qu'il ne faut rien outrepasser. Telle femme élégante, habillée de satin et de velours, paraîtra dans un salon avec une « visite » en sicilienne doublée de peluche blanche et entourée de passementerie et de frange de chenille. Une autre femme, non moins élégante, se présentera en robe de faille et manteau de loutre. Dans un ordre d'idées plus simple, mais élégant encore, on pourra voir

une femme en costume de drap et velours, avec paletot cuirasse de même nature, ou paletot russe en sicilienne. Le dernier genre, pour celui-ci, est de le garnir de larges bandes de castor argenté, entourant le cou et bordant à plat les devants. Le bord inférieur doit rester nu. Même garniture aux manches et aux poches.

On nous a demandé comment se monte un jupon. La réponse pouvant servir à toutes nos lectrices, nous la placerons ici. Disons d'abord que le jupon se compose d'une largeur de devant qu'on

nomme le *tablier*, de deux petits côtés se plaçant à droite et à gauche, et d'une largeur entière pour le milieu, derrière: en tout, six lés. Le tablier doit être *busqué*, si l'on veut qu'il tombe bien; il y a même plusieurs degrés de plus ou de moins dans le « busquage »; le *moins* convient aux femmes fortes. Ainsi préparé, le jupon se monte à une ceinture et tout plat jusque derrière, où les fronces sont accumulées. Une coulisse est placée au milieu de la traine pour resserrer l'ampleur et la maintenir à poste fixe: point essentiel pour favoriser le colant de la tunique.

Le pli bulgare est démodé: il est donc inutile de revenir là-dessus; ce sont les plis à la religieuse et à la paysanne qui maintiennent le remplacement.

Puisque nous en sommes aux indications techniques, ajoutons encore que, les étoffes ayant pour la plupart de 120 à 140 centimètres de large, on peut tailler la tunique droite, les écharpes et tout ce qui se drape en ce sens dans la longueur de l'étoffe, ce qui est une façon heureuse d'éviter

les coutures. Notons, cependant, que l'étoffe doit le permettre et que certaines d'entre elles, comme le velours, ont des reflets qui exigent un sens uniforme.

LES MODISTES abandonnent peu à peu les fleurs, et si par hasard elles en garnissent un chapeau, c'est mystérieusement enfoncées au fond d'un nœud, ou voilées d'une dentelle, qu'on les voit.



P. N° 344. — PALETOT le Merveilleux.

Modèle de M<sup>me</sup> Morison (rue d'Antin, 14).



La plume l'emporte en élégance et de beaucoup : aussi les plumassiers ont-ils déployé toute leur activité pour mettre en lumière les différents plumages de la gent ailée. Ils n'ont rien dédaigné : non-seulement nous portons des plumes de coq domestique, mais encore celles du coq de bruyère. On trouve en ce moment des plumages préparés sur bandes, que l'on n'avait jamais vus : il y en a de rouges, de gris, de verts, de jaunes, etc. En regardant de près, on se rappelle vaguement la gentille perdrix, grise ou rouge, le faisan doré, etc.

La plume est donc fort à la mode, plume sérieuse et plume de fantaisie, — le vrai et le faux, comme nous le disions en commençant ! — Donnons une bonne note aux plumes de coq blanches pointillées de nacré : lorsqu'elles sont bien disposées sur un chapeau blanc, l'aspect en est charmant.

Si nous cherchons en dehors de cet élément ce qui constitue la garniture de chapeau pour une modiste, nous trouvons : la frange et la torsade de chenille, avec glands assortis ; le feuillage de satin ou de velours aux chaudes couleurs d'automne ; des motifs de bijouterie, en acier ou autres.

Notons deux gracieux modèles de chapeaux, pris nous ne avons plus où :

Chapeau de feutre gris ardoise, garni à l'extrémité de la calotte d'un nœud papillon en ruban assorti, duquel sortent les bouts de ruban servant à former les brides mentonnières. Une guirlande de feuilles mortes, en satin bronzé, entoure le pied de la calotte. Bandeau de velours et touffe d'œillets rouges sur le côté dessous.

Chapeau *Directoire* en peluche fleur de tilleul. Large nœud éventail en peluche, placé assez haut sur le côté, et draperie de même étoffe croisant derrière pour former des brides qui se nouent sur le côté, près de l'oreille.

La gentille dentelle Clovis (dentelle torchon) trouve en ce moment une nouvelle et charmante application, et c'est à une LAGÈRE qu'en revient tout le mérite. Il s'agit d'un bonnet du matin, en organdi, à grand fond tombant ; la dentelle Clovis est ruchée sur une passe étroite faisant le tour du bonnet, avec des bouclettes de velours noir intercalées dans chaque pli. Cette disposition forme une auréole diadème des plus coquettes et fort séyante. Large nœud de velours au sommet du bonnet et autre nœud dans le bas derrière.

Nous recommanderons aussi la gentille guimpe modestie, qui consiste en un plastron carré de crêpe lisse, formé de petits plis ; une ruche en crêpe lisse en suit tous les bords, et une fraise de même étoffe, qui se boutonne derrière, complète le tout. On pose cette guimpe modestie par dessus le corsage de robe, en l'épinglant à chaque coin, et l'on fixe un bouquet mignon sur celui de gauche. Ce gentil modèle peut s'exécuter en tulle poudre de riz, ce qui est plus diaphane, en organdi pour les bourses modestes, et en foulard pour les frileuses.

La mantille en blonde espagnole, blanche ou noire, est maintenant passée dans les mœurs parisiennes ; on en trouve de toutes montées sur couronnes de fleurs ou de feuillage pour théâtre ; quelques-unes n'ont qu'un bouquet ou un nœud.

Le corsage *Gabrielle*, réédité pour une de nos lingères habiles, est appelé à faire sensation. Il est en mousseline de l'Inde, complètement bouillonné, avec de petits entre-deux de dentelle et des rubans passés dedans, qui séparent les bouillons. Fraise de dentelle au cou et au bas des manches. Ce gentil modèle se voile à demi par un corselet avec épaulettes et qui ne le cache pas trop. Une jeune femme ayant ce corsage avec corselet et jupon fourreau à longue traîne, en velours noir, ferait certainement sensation dans un salon.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description de la gravure noire P. n° 314.

PALETOT *le Merveilleux*. — Vêtement de sicilienne noire ; demi ajusté derrière et à longue pointe, il est flottant devant, où il subit un écart du bas ; col et revers dans le haut. Les bords du paletot, assez amples, ondulant derrière, et l'extrémité de la pointe est ornée de nœuds de ruban. Même garniture devant et aux manches. Petits galons d'acier cousus les uns près des autres sur tous les bords. — Chapeau de feutre noir, à passe ondulée formant bavolet derrière et se rabattant sur la tête. Large draperie de velours noir autour de la calotte, fixée derrière une flèche d'acier. Voilette de tulle noir moucheté de chenille.

NOTA. — Ce paletot, qui remplit ici le rôle d'un vêtement de visite, peut être fait plus simplement en drap et plus richement en velours. Nous ferons observer également qu'on en ferait un agréable « coin de feu » en supprimant les manches, qui seraient de trop pour l'appartement. Dans ce cas, il faudrait faire le paletot en velours noir ou de couleur, rouge sombre par exemple, avec galons de vieil or et nœuds assortis à ceux-ci. Une autre combinaison consisterait à l'établir en flanelle ou foulard pour matinée.

#### NOS ÉTRENNES POUR 1877

Nos lectrices nous sauront gré certainement de leur offrir, à l'occasion de la nouvelle année, un véritable cadeau, en leur indiquant le moyen de se procurer dans des conditions tout à fait exceptionnelles un objet à la fois artistique et utile, dont l'acquisition ainsi réalisée pourra être considérée comme une bonne fortune.

Il s'agit d'un joli SERVICE À LIQUEURS, composé de douze verres et deux carafes en cristal demi-mousseline, orné sur chaque pièce d'une couronne de lierre et d'un semis de pois très-finement gravés. Le porte-liqueurs, en bronze doré (genre bijouterie), est lui-même une merveille par sa légèreté et sa forme gracieuse. Du reste, il nous suffira de citer la maison d'où il émane, — et dont le chef, M. Julien Hesse (rue Richer, 49), a bien voulu le mettre à la disposition de nos abonnées dans des conditions toutes particulières, — pour faire comprendre que nous nous faisons un plaisir de recommander cet objet comme le plus charmant cadeau qu'on puisse offrir en toute circonstance et notamment au moment des étrennes.

La valeur réelle de ce service est de 35 francs ; mais, par une faveur toute spéciale et dont nous lui sommes reconnaissants, M. Julien Hesse a bien voulu s'engager à le livrer moyennant la somme de 20 francs à toute personne qui lui en adressera directement la demande rue Richer, 49, pourvu qu'elle joigne à celle-ci le montant en un mandat ou un chèque. Pour recevoir l'objet franc de port et d'emballage, il suffira d'ajouter 3 francs pour la province et 5 francs pour l'étranger.

Nous ne doutons pas que le plus grand nombre de nos abonnées n'aient à cœur de se procurer d'une façon aussi avantageuse un service aussi coquet, que la femme la plus élégante prendra plaisir à faire circuler à la fin d'un repas ou à présenter elle-même à ses amies et à ses invités. Du reste, bien que nous ne nous chargions pas nous-même de l'expédition, on peut voir ce service et même en faire l'acquisition dans nos bureaux.

M. d'A.

#### DÉTAILS DE MODES

G. N° 706.

1. Pélerine et col de velours noir (ou peluche, à volonté) doublés, lisérés et entourés de faille et ruches couleur fleur de soufre. Rangée de petits boutons de même nuance et nœud de ruban assorti dans le bas.

2. Pélerine plastron en satin tilleul, à col montant ruché derrière, for-





1. Pèlerine de velours ou peluche.

mée par des boutons assortis. Bandes de skung sur les bords et au pied du col, et nœuds de ruban de même ton.



2. Pèlerine-plastron.

et va se terminer derrière, sous une aile. Chaîne de bijouterie sur le pied de la ruche. Autour de la calotte, une plume de paon; sur le devant, un oiseau verdâtre aux ailes déployées.

4. Chapeau de feutre gros bleu, à calotte haute et passe relevée comme



3. Chapeau de feutre vert bouteille.

3. Chapeau de feutre vert bouteille, à passe relevée sur les côtés où elle est maintenue par une ruche de satin. Cette ruche remonte sur la calotte



4. Chapeau de feutre gros bleu.

pour une toque. Velours bleu étroit au pied de la calotte et plumes assortie sur le côté. Bandeau de surah tilleul, avec nœud et rose thé.



## CHRONIQUE MONDAINE

Les représentations de *Robert le Diable* à l'Opéra vont devenir un des rendez-vous du monde élégant. Les toilettes y sont fort belles. Aux premières places, toutes les femmes, sans exception, se montrent coquettement décolletées et scintillantes de gemmes et de diamants.

Les hommes, à l'orchestre, s'habillent aussi avec plus de soin que jamais.

A la première représentation, M<sup>me</sup> la duchesse de Magenta portait une robe blanche de satin, recouverte de dentelles; elle était coiffée d'une couronne de roses assorties de toutes nuances.

M<sup>me</sup> Gendrin avait une chevelure blond cendré, un diadème de marguerites de diamants, avec aigrette de diamants et têtes de plumes blanches, collier et pendant d'oreilles, diamants et turquoises. La robe était bleue et toute recouverte de dentelles blanches.

M<sup>me</sup> la vicomtesse de Brimont portait des cheveux d'un blond éblouissant, avec plumes noires; robe de crêpe noir et corselet de satin noir très-évasé.

Nous citerons enfin une dame vêtue d'une robe satin cardinal, recouverte de point d'Angleterre. Ses cheveux étaient d'un noir de jais; sa coiffure était de style Louis XVI, avec deux petites boucles diaphanes dans le creux des tempes; les cheveux étaient entrelacés de satin cardinal et surmontés d'un pouf de plumes Marie-Antoinette, de couleur crème, avec aigrette de diamants et entrelacement de perles.

La reine de Hollande a fait un court séjour à Paris, retour de Biarritz. A cette occasion, le président de la République et la duchesse de Magenta lui ont offert un dîner à l'Élysée, suivi d'une soirée coupée par un intermède dramatique.

On n'était reçu pour cette soirée, à l'Élysée, que sur invitation, et la réunion en avait pris un caractère d'élégance et de grand ton qui a été fort goûté. On sait que le suffrage universel a son entrée libre aux jeudis ordinaires de la Présidence, suivant la mode américaine.

Avant son départ, la reine Sophie avait accepté à dîner chez le baron de Zuylen de Nyevelt, ministre des Pays-Bas à Paris.

On a beaucoup remarqué l'heureuse disposition du surtout qui reproduisait en violettes le chiffre de la reine. Grâce aux nouveaux surtout importés d'Angleterre, sorte de petites rigoles de cristal très-basses qui affectent toutes les formes et se prêtent à toutes les combinaisons, la mode est de figurer sur la table le chiffre ou l'emblème de la personne en l'honneur de qui le dîner est donné. Avec ce surtout, les fleurs sont pour ainsi dire à plat sur la nappe, et rien n'est plus charmant que la physionomie que présentent les verres, l'argenterie, le couvert émergeant de ces garnitures fleuries.

La reine était coiffée à la Sévigné, une coiffure de prédilection dont elle ne se départit jamais et qui sied à merveille à son intelligente et gracieuse physionomie. L'illustre souveraine porte cette coiffure en toute occasion, et pour mieux s'assurer d'en maintenir l'ordonnance dans toute son intégrité, elle se fait suivre dans ses voyages de son coiffeur, dont le goût et l'imagination ont façonné cette coiffure à sa personne; cet artiste capillaire est de tous les déplacements de la reine. Il était à Biarritz, on l'a vu à Paris, et il est actuellement rendu à la Haye.

Les idées mondaines et les idées rationnelles en fait de coiffure, c'est-à-dire les partisans des faux cheveux à outrance et les partisans de la chevelure naturelle, en sont arrivés à une transaction qui donne raison à tout le monde. De cet accord, il résulte que l'usage de la perruque sera de rigueur pour les grandes circon-

stances, bals, soirées, dîners d'apparat, spectacles en loges, et les cheveux naturels pour les intercourses ordinaires du monde.

Ainsi se perpétue le règne de la perruque, sans cesse attaquée et sans cesse triomphant de ses adversaires.

Les coiffeurs sont en liesse.

L'aimable, le spirituel, l'excellent de Saint-Georges était d'avis, lui aussi, que dans les circonstances de la vie mondaine de quelque peu d'apparat, une coiffure étudiée était indispensable et rentrait forcément et harmoniquement dans le cadre des belles assemblées. Il ne poussait pas ses théories, à ce sujet, aussi loin que feu le duc de Brunswick, qui voulait qu'on en vint à adopter des perruques de coloration variée, se succédant les unes aux autres; mais il comprenait qu'on suppléât toujours dans la décoration du corps aux insuffisances de la nature, et qu'on s'attachât à réparer des ans les très-réparables outrages. Son idée était que l'homme du monde ne devait jamais être vieux, alors même qu'il était condamné à être un vieillard!

On sait à quelle perfection il avait poussé l'art de façonner la perruque pour son compte personnel. C'était mirifique d'ingéniosité, si bien qu'entre ses amis les plus intimes, ceux qu'il voyait tous les jours, les paris étaient en permanence sur la question de savoir s'il portait perruque ou s'il n'en portait pas.

Comment, en effet, ne pas s'y tromper? De Saint-Georges se servait de trois perruques, qu'il portait dans le courant de chaque mois, et qui se succédaient sur sa tête tous les dix jours. La première du 1<sup>er</sup> au 10, la seconde du 10 au 20 et la troisième du 20 au 30. Celle de la première décade avait les cheveux courts, celle de la seconde les avait un peu plus longs, et celle de la troisième encore plus longs, de manière à simuler aussi naturellement que possible la croissance naturelle de la chevelure. A la fin du mois, il avait coutume de se plaindre de ses cheveux devenus trop longs, et il était censé les avoir fait couper, lorsqu'il en revenait à sa perruque n° 1.

C'est ainsi qu'il s'est montré à Paris, grâce à ce stratagème, et pendant on ne sait combien d'années, le vieillard non-seulement le plus agréable, le plus recherché, le plus avenant, le plus distingué, mais l'un des cavaliers les mieux tenus, et comme n'ayant jamais dépassé la ligne néfaste de la soixantaine.

Quelques jours avant le départ de la reine de Hollande, un couple charmant de nouveaux mariés quittait aussi Paris pour se rendre à Bruxelles, retour d'Italie, où ils avaient été passer leur romantique lune de miel, dans une ruche qui n'était autre qu'un palais de la ville de Bologne.

Nous parlons du prince et de la jeune princesse Ercolani, née de Montalte et nièce de M<sup>me</sup> la princesse de Ligne. Leur mariage, qui s'est fait à Bruxelles, a été fort beau et soigné dans tous ses détails, à tel point qu'un coiffeur fut mandé de Paris uniquement pour qu'il mit son tour de main à la coiffure de la charmante épousée.

Ceci nous conduit à un fait qui vaut la peine d'être indiqué, et qui se rattache à une prétention officielle d'un ordre tout particulier. Le conseil municipal de Bruxelles, lui aussi paraît-il, a ses exigences. Jugez-en :

Le jour du mariage avait été fixé, ainsi que les heures de la double cérémonie à l'hôtel-de-ville et à l'église. Celle de l'hôtel-de-ville pour huit heures; celle de l'église pour midi, avec tout le luxe que comportaient le rang des fiancés, les traditions et la majesté des lieux. C'était là le programme de la famille.

Quelle ne fut donc pas sa surprise, lorsqu'un avis est venu prévenir qu'on eût — mariée et assistance — à se présenter à l'hôtel-de-ville non pas en petite tenue, comme cela est d'usage, mais dans tout l'éclat des toilettes qu'on réservait pour les cérémonies d'église! Le conseil exigeait qu'on eût pour lui les mêmes égards, le même respect, la même révérence que pour le clergé et Dieu! C'était à prendre ou à laisser.





A. Nivroux

L N 103

Imp. H. Lefevre Paris

Ad. Goubaud & Fils Edit<sup>r</sup> Paris



... le teint pour dit,  
... elle et l'autre, il  
... doit se résigner  
... d'orange, sa  
... blanc.

### PROGRÈS I

... dans la fabrication  
... marquée sur tout  
... des chefs-d'  
... lui enco  
... dans la  
... l'innocence. Qu'  
... en entier par  
... noire.

... comme la r  
... plus en plus à se  
... à rem  
... grand mon  
... des  
... faire fig  
... dans l  
... lui, mais on  
... abandonnée p  
... retomberent  
... leur assigner  
... pu faire pourrai  
... de ce meuble  
... est plus seulem  
... auxilia  
... l'un l'autre.

... grande dame  
... commander un  
... les incident  
... l'air est original  
... en juge  
... la loi est en soi  
... à quoi la scien  
... de la M  
... de la  
... pochette est as  
... l'elles lui  
... d'un  
... Sacho est  
... la peinture  
... est.

... possède  
... qu'on p  
... au chât  
... à procèsse Ma  
... qu'elle dés  
... le grand d'ime  
... d'un mait  
... en voit, en un vé  
... et puisque le bij  
... qui en fo  
... qu'il conti  
... Girard, Cl  
... de là, on voit  
... les Len  
... purement fa  
... d'origine arist  
... l'un autre plus



On se le teint pour dit, et comme, entre la cérémonie de l'hôtel-de-ville et l'autre, il y avait un intervalle de quatre heures, la mariée dut se résigner à rester tout ce temps avec sa coiffure de fleurs d'oranger, sa robe blanche, son long voile et ses souliers de satin blanc.

Eugène CHAPUS.

## PROGRÈS DE L'ÉVENTAIL

Paris a dans la fabrication des éventails et leur composition une supériorité marquée sur tous les autres peuples. Le dix-septième siècle a produit des chefs-d'œuvre en ce genre, dont la valeur est excessive. Aujourd'hui encore, nous avons des artistes d'un tour de main inimitable dans la création de ces charmants auxiliaires de la toilette féminine. Qu'on se figure ce que pourrait être un éventail peint en entier par de Pommerac : un objet d'art d'un inappréciable mérite.

A une époque comme la nôtre, où toutes les conditions sociales tendent de plus en plus à se mêler, se confondre, l'éventail pourrait avoir une mission à remplir, qui ne serait pas sans importance. Les femmes du grand monde, il y a une trentaine d'années, au milieu du luxe effréné des toilettes qui régnait indistinctement, avaient eu l'idée de faire figurer leurs armoiries de famille, d'une manière quelconque, dans l'ordonnance de leurs robes d'apparat. L'essai en fut fait, mais on n'eut point alors le courage de son rang et l'idée fut abandonnée parce qu'elle faisait des jalouses, et les riches toilettes retombèrent dans le domaine public et dans l'effacement que leur assignaient les envieux sans généalogie. Ce que la robe n'a pu faire pourrait bien se réaliser à l'aide de l'éventail. Le caractère de ce meuble-bijou est en train de se transformer. L'éventail n'est plus seulement considéré comme un utile réfrigérant ou un gracieux auxiliaire d'élégance; voici qu'il prend l'importance d'un album.

Une très-grande dame espagnole, la duchesse de Medina-Cœli, vient de se commander une série d'éventails, peints sur soie, qui représenteront les incidents principaux du chef-d'œuvre de Cervantes. L'idée est originale, et l'artiste éventailleur en a tiré un excellent parti, à en juger par le premier éventail sorti de ses mains. Le fond est en soie rouge cardinal, la peinture bleu clair. Le peintre a choisi la scène, à la fois burlesque et charmante, où l'illustre chevalier de la Manche se laisse accommoder le visage par les demoiselles de la duchesse, déguisées en nymphes. Le raide Don Quichotte est assis, aussi grave que possible, tandis que l'une des belles filles lui frotte la figure de savon et que l'autre, avec un mouvement d'une grâce non pareille, verse de l'eau dans une aiguère. Sancho est accroupi derrière son maître avec une figure ahurie. La peinture est délicieuse. Ce sont de petits tableaux de grande valeur.

M<sup>lle</sup> Abbattucci possède un éventail dont le caractère indique une des applications qu'on peut faire de cet ornement féminin. L'idée en a été conçue au château de Saint-Gratien et sous les inspirations de la princesse Mathilde. Cette dernière, se préoccupant d'un souvenir qu'elle désirait offrir à M<sup>lle</sup> Abbattucci, parla d'un éventail de grande dimension dont chaque feuillet serait illustré par le pinceau d'un maître différent. C'était convertir l'éventail, comme on voit, en un véritable album. L'idée devint aussitôt une réalité, et quoique le bijou ne soit pas au grand complet, il porte déjà des noms qui en font un objet d'art d'une incomparable valeur, puisqu'il contient de délicieuses fantaisies signées de MM. Eugène Giraud, Claudius, Hébert, Detaille, Baudry, etc.

Partant de là, on voit le parti qu'on peut tirer de l'éventail. Ce serait pour toutes les femmes un ornement de luxe. Pour les unes, il resterait purement fantaisiste, coquet et artistique; mais pour d'autres, d'origine aristocratique, il constituerait un accompagnement d'un ordre plus élevé, en prenant chaque compartiment

pour le cadre d'une scène empruntée aux annales généalogiques de leurs familles. Les éventails deviendraient ainsi des espèces d'armes parlantes.

L. S.

## LES PETITS ENFANTS

Les enfants ont, cette année, la bonne fortune d'avoir inspiré des livres qui parlent à leur cœur, écrits par des pères, — des poètes, naturellement; l'enfance, ses grâces mutines, ses étonnements, ses caprices ne peuvent être dignement interprétés que par la poésie.

Et qu'on ne croie pas que la poésie de l'enfance soit une poésie à part, inférieure : le plus grand poète des temps modernes, Victor Hugo, a célébré les enfants en vers admirables, aussi bien qu'en prose éblouissante, témoin les chapitres des enfants dans *Quatre-vingt-treize*.

Un poète d'une renommée moins éclatante, mais qui occupe une place très-honorable dans la littérature moderne, M. Victor de Laprade, a écrit pour ses enfants une série de pièces de vers qui sont ou des leçons de morale, ou des récits, ou des conseils et dont l'ensemble forme un charmant volume : *Le Livre d'un père*.

La poésie se déflore à l'analyse; il faut citer. Nous choisirons la pièce suivante, d'une exquise délicatesse de pensée et de sentiment :

### L'ENFANT GRONDÉ

Je t'ai grondé!... trop fort peut-être!  
Et je me sens tout soucieux  
En voyant grossir dans tes yeux  
Ces deux larmes que j'ai fait naître.

Je m'étais trop vite irrité  
D'un tort pur de toute malice;  
C'est oublié, c'est légèreté,  
Et ton cœur n'était pas complice.

Je t'aurai dit dans mon émoi  
Quelque vive et dure parole...  
Mon bon enfant que je désole,  
Va! j'en souffre encor plus que toi.

Qu'il en coûte d'être sévère!  
Tâche, ami, de te souvenir  
Du chagrin que se fait ton père  
Quand il faut gronder et punir.

Garde sa douloureuse image  
Dans ton petit cœur bien aimant;  
Si tu songes à ce moment,  
Tu seras toujours, toujours sage!

Ah! oui, c'est la dernière fois  
Que tu fais mal et que je gronde.  
Tu m'as bien compris, je le vois;  
Tu relèves ta tête blonde.

Tu t'élançais sur mes genoux...  
Viens, viens! C'est moi qui te rappelle;  
Vite, oublions notre querelle,  
Mon cher petit, embrassons-nous!

Tous les pères et toutes les mères retrouveront dans leurs souvenirs quelque querelle de ce genre, terminée par un baiser; mais combien regretteront de n'avoir pas obtenu de leurs chers enfants leur pardon par des paroles aussi sensées!

T. G.



PLANCHE G. N° 705. -- DESCRIPTION, PAGE 623.



## PALETOTS ET CONFECTIONS

Nouveaux modèles de la maison Costadau (rue des Jeûneurs, 25 et 27)





A. Levy imp. r. des Math. 66.

1380  
*J. Bonnard*  
 Ad. Goubaud, B. Fils Ed<sup>r</sup>. Paris

# LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre N° 3

Coiffes de la Maison Costaud, rue des Saussaies, 25 & 27.

Cointure Régente de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, s. Anber, 12. Machine à coudre

de H. Seeling, B<sup>at</sup>. Sebastopol, 70 & 72. Robes P<sup>re</sup>. Champs, 27.

Entered at Stationer's Hall.







PLANCHE G. N° 697. — DESCRIPTION, PAGE 623.



COSTUMES D'ENFANTS

Nouveaux modèles pour la saison d'hiver.



## PATRIOTISME

(NOUVELLE. — FIN.)

ouis, sans insister, saisit vivement son fusil dans un coin de la cuisine, et s'élança sur les traces de son père en profitant de tous les accidents de terrain pour ne pas éveiller son attention.

— J'ai comme un pressentiment qu'il aura besoin de moi, pensait-il.

Jean, malgré son âge, marchait de ce pas rapide et sûr, qui est l'allure ordinaire des contrebandiers pliant même sous le fardeau le plus lourd. Il avait beaucoup plu la veille, et tous les affluents gonflés des rivières, dont la source jaillit des Pyrénées, s'y écoulaient avec un murmure rauque, auquel se mêlaient les sifflements aigus de la tramontane roulant, comme un tonnerre, à travers la chaîne des Corbières.

Arrivé en face de la Preste, Jean se rabattit à gauche, vers La Forge, petit village au-dessous de la source du Tech; puis, longeant l'extrémité de la limite départementale, il franchit à gué la rivière de Caransa, pour descendre jusqu'au col du Manlète. Il y traversa la rivière de Prats-de-Balaguer guéable aussi, et contournant le pied du mont Puigual, en remonta les pentes, sur le chemin de Llo, à quelques pas de la Sègre, où il s'embusqua derrière un angle de rocher. De là, sans être découvert, son regard pouvait à la fois viser, au nord, vers le village de Llo, au-devant de Saillagousse, ou décrire un quart de cercle, au nord-ouest, vers le chemin libre qui conduit à Llivia, sur le territoire espagnol. Louis, qui ne l'avait pas un instant perdu de vue, prit également position, à une demi-portée de fusil de son père, dans un des sentiers abrupts qui s'embranchent aux cols principaux de toutes ces montagnes.

La tramontane continuait à souffler avec furie; mais le soleil, au zénith, fondait peu à peu tous les nuages dont la livide épaisseur avait résisté à la fréquence et à l'impétuosité des rafales. Solitude complète. Aucun autre bruit que le grondement sourd d'un torrent lointain, ou le cri d'un oiseau de proie, qui, contrarié par le vent, rasait d'un vol oblique et irrité la crête de quelque escarpement dressé en surplomb sur sa route.

Il était environ une heure de l'après-midi.

Tout d'un coup Guillaume, armé d'une carabine, déboucha de la grande route de Saillagousse, pour prendre le chemin de Llo, en descendant vers le pied du mont Puigual; et les quatre Cerdagnols, Manco, Farril, Caroco et Buscarril, qui venaient de Llivia, par Estavar, se lançant dans la même direction, l'eurent bientôt accosté sur la rive droite de la Sègre, encaissée là dans un lit de rochers. Partis sans défiance, ils n'avaient, comme d'usage, que leur couteau.

Le dialogue s'engagea brusquement; la conclusion en fut tout aussi brusque.

— Or ça, compère, où en sommes-nous? dit Manco.

— Ricardos peut se porter en avant quand il lui plaira, répondit Guillaume.

— Par le col des Orts?

— Oui.

— Et celui de Perthus?

— Sans difficulté.

— Fort bien!

— Et La Masiera, Castujos, Serralongue? interrogèrent simultanément Caroco, Farril et Buscarril.

— Pas plus de résistance qu'à Saint-Laurent.

— Parfait! merveilleux! Nous entrerons les mains dans nos poches.

— Comme vous le dites, messieurs.

— Ton père est toujours bleu? demanda Manco.

Guillaume pâlit, se mordit les lèvres et ne répondit pas.

— C'est que Ricardos a l'ordre positif de traiter « en rebelles à leur religion, à leur prince, à leur patrie, tous ceux qui persisteront dans leur obéissance à la Convention. »

— Ne parlons pas de cela, répartit Guillaume d'une voix dure.

— Heu! tu ne serais pourtant pas fâché qu'on te débarrassât de ton frère Louis qui trouve nos quatre noms si drôles! insista Manco; tu n'en épouserai qu'une mieux la petite.

— Occupez-vous de vos affaires.

— Ami, tes affaires sont les nôtres, observa Farril.

— Tonnerre! s'écria Guillaume.

Son juron avait été appuyé d'un coup si furieux sur le sol avec la crosse de sa carabine, que le cuivre dont elle était garnie ébrécha le roc.

Ce bruit couvrit à moitié celui que venait de faire Castéjors en abattant le chien de sa carabine pour l'armer en vérifiant l'amorce dans le bassinet. Pas une phrase du conciliabule ne lui avait échappé, tandis que, posté un peu plus loin, Louis en avait à peine saisi deux ou trois mots.

— Chut! avez-vous entendu? demanda Buscarril qui prêta l'oreille.

— Bah! c'est le vent! dit Manco.

— Pourquoi donc m'avez-vous donné rendez-vous ici? reprit Guillaume.

— Pour ton bien, l'ami! répondit Buscarril; on lève en Catalogne des volontaires: ils garderont la Cerdagne; nous te donnerons un commandement dans les cols de Sou et de Perdès.

— Mais je tiens à ne point quitter mon pays.

— Tu n'as plus maintenant d'autre patrie que l'Espagne, répliqua Manco; notre roi, Charles IV, est le tien. Sois tranquille; il nous accordera des *fueros* comme à ses fidèles sujets des provinces vascongadas.

— Vraiment, riposta Guillaume d'un ton railleur, tu tiens à m'envoyer loin de Saint-Laurent pour m'enlever ma cousine, n'est-ce pas? Par malheur pour toi, j'ai deviné ta perfidie, traître!

— Il vous sied bien, monsieur, d'accuser qui que ce soit de trahison, de perfidie, vous qui, pour quelques onces d'or, vendez la France! répartit dédaigneusement Caroco.

— Ah! les scélérats! Tas d'aventuriers, de bandits, d'espions! hurla Guillaume exaspéré.

Et relevant sa carabine, il recula de dix pas dans l'intention manifeste d'épauler et de faire feu.

Mais les quatre Cerdagnols avaient déjà dégainé leurs couteaux. Ils s'étaient précipités sur lui, en vociférant, afin de l'étourdir, et rétrécissaient de plus en plus le cercle dont ils l'enveloppaient, pour l'empêcher de prendre du champ.

— Ah! ah! ricanait Manco; c'est toi qui es le bandit, l'espion! A mort! à mort! tu nous appartiens! Nous ne te lâcherons pas!

— Le misérable! murmura Castéjors, comme il est puni. N'importe, c'est mon sang. Je ne veux pas qu'il meure de la main d'un Espagnol!

Il coucha Guillaume en joue. Un éclair brilla. Le traître tomba frappé au cœur, sans pousser un cri, sans avoir peut-être entendu l'explosion.

Les quatre Cerdagnols s'étaient retournés à la fois afin de découvrir d'où partait le coup. Mais la fumée leur dérobait encore le visage de celui qui avait tué Guillaume. L'aile du vent la troua et la dissémina dans l'espace, comme le duvet d'un édredon; et ils reconnurent Castéjors qui, épaulant son fusil, s'appêtait à tirer de nouveau. Un seul cri jaillit de leurs lèvres:

— Le vieux miquelet

— Mort au bleu! dit Manco.

D'un bond de tigre, il s'était intrépidement rué à sa rencontre; il se rapprochait de lui graduellement, dans une savante série de zigzags d'une vertigineuse vélocité, qui devaient ôter à Jean jusqu'à la possibilité même de viser.



Manco n'était plus qu'à dix pas du père de Guillaume, lorsqu'une balle l'atteignit en pleine poitrine. Ses trois camarades l'avaient suivi, Buscarril en tête. Le temps nécessaire manquait à Jean pour recharger son fusil ; il saisit par le milieu son bâton ferré dans la main gauche, et en décrivit un moulinet formidable, tandis que de l'autre, il ouvrait la lame de son couteau dans la ceinture de sa cartouchière. Buscarril, que le dard du bâton menaçait d'éborgner, rompit sur sa droite, afin d'en éviter la pointe, tout en continuant de voltiger autour de Jean, mais d'un peu moins près, dans l'espérance que son avant-bras, arc-bouté sur le coude, fléchirait à la fin, et qu'au moment favorable, il pourrait l'étreindre corps à corps. Soudain, une troisième détonation, presque à bout portant, le souleva de terre, et frappé par derrière, il tomba sur le dos.

Farril et Caroco s'arrêtèrent effarés.

— Le frère de Guillaume ! s'écrièrent-ils ; c'était donc une embuscade !

La partie n'était plus tenable. Ils prirent leurs jambes à leur cou, et rampant ou sautant comme des chats sauvages, à travers tous les obstacles de la route, s'enfirent dans la direction de Llo à Estavar, et d'Estavar à Llivia jusqu'au chemin libre par lequel ils devaient rentrer à Puycedra, capitale de la Cerdagne espagnole, à sept kilomètres de Llivia.

Louis avait abordé son père.

— Ah ! ah ! c'est toi, lui dit Castéjors d'une voix tranquille.

— Ma mère l'a voulu, dit Louis.

— Brave femme ! oh ! brave femme ! dit Castéjors en levant les yeux vers le ciel.

Puis s'avancant vers Manco et Buscarril, qui respiraient encore, il les acheva, l'un après l'autre, d'un coup de son bâton asséné sur la tempe, et les poussa du pied dans la Sègre.

Deux espions de moins ! dit Castéjors ; Louis, voilà leur rimade disloquée : Caroco n'a plus de Manco, ni Farril de Buscarril. Quand ils flotteront là-bas, d'où ils venaient, on saura que la France a bien encore quelques bons miquelets dans le Roussillon. Viens, relevons le corps de ton frère.

Les chutes produites par les coups de feu sont souvent fort extraordinaires. Il est d'expérience que frappé par devant, au cœur ou à la tête, on tombe presque toujours sur la face, et frappé par derrière, aux reins ou dans la moelle allongée, sur le dos. Buscarril était donc tombé sur le dos, et par la même raison, Guillaume et Manco sur la face.

Le poids de la tête entraînait peu à peu, sur une pente très-inclinée, le corps de Guillaume vers le lit de la Sègre. Ses traits étaient déjà livides ; deux gros caillots de sang marquaient sur le velours de sa veste la place du cœur. Castéjors le regarda une dernière fois, sans sourciller, le prit par la tête, Louis par les pieds, et tous deux le transportèrent loin du chemin, dans un des recoins les plus sauvages, du mont Puiguiàl, où croissaient assez abondamment une verdure précoce et de la mousse. Ils en amoncelèrent sur lui tout ce qui s'offrait à leurs mains. Puis Jean, ayant cassé son brin d'estoc sur le genou, en attacha les deux bouts en forme de croix, l'enfonça dans cette sépulture improvisée, et dit à Louis :

— Allons-nous-en !

La nuit depuis longtemps était close, lorsqu'ils rentrèrent à Saint-Laurent. Jean n'avait pas échangé une seule parole avec son fils, tout le long de la route. Ce ne fut qu'à la clarté du feu allumé dans la cuisine, où était servi le repas du soir, que Louis s'aperçut de l'extrême pâleur de son père. Deux flots de larmes sillonnaient ses joues. Il tremblait de froid, de besoin, de fatigue. Louis aurait dû succomber plutôt que lui à l'épuisement des forces physiques, puisqu'il n'avait rien pris depuis la veille ; mais ces natures d'un extérieur délicat ont parfois une vigueur de nerfs et de volonté qui supprime la lassitude, la faim et la soif.

Marguerite n'avait pas ouvert la bouche. Les traits altérés, et

très-pâle aussi, elle attendait avec cette patience affectueuse qui est dans le cœur des femmes dévouées, que son mari se fût enfin remis de son accablement. Voyant qu'il cessait de manger et que ses larmes coulaient encore, elle s'approcha de sa chaise, et le toucha légèrement à l'épaule.

— Jean ! mon Dieu ! Jean, qu'as-tu ? s'écria-t-elle un sanglot dans la voix.

— Ce que j'ai ! dit Jean, les yeux hagards.

Il s'était levé. Il promenait les cinq doigts écartés de sa main droite sur son front, comme pour rassembler ses souvenirs. Un moment affaissée, toute l'énergie déployée par lui, dans l'exécution du châtement, se ranimait peu à peu au fond de cette âme vaillante, afin d'en étouffer la sensibilité devant sa femme.

— Ce que j'ai ? répéta-t-il ; écoute, Marguerite, écoute-moi. Guillaume avait vendu la France ; pour la vendre, le malheureux avait tout oublié, jusqu'à toi, jusqu'à son frère... J'ai tout oublié, mais pour punir un traître et venger la France, j'ai tué Guillaume.

Marguerite tressaillit, fit involontairement un pas en arrière.

— Et Louis ?

— Il a sauvé son père ! dit Jean.

— Ah ! béni sois-tu, cher fils de mes entrailles ! s'écria-t-elle en s'élançant vers Louis et le serrant contre son cœur.

Puis, revenue à côté de son mari :

— Jean, reprit-elle, je ne te dirai point : tu as bien fait ! Mais jamais, entre nous, je le jure, il ne sera question de ce que tu as fait. Ordonnerais-tu davantage ?

— Non, dit Jean, tu es la meilleure de toutes les femmes !

— Es-tu résolu à quitter, cette nuit même, Saint-Laurent ?

— Oui, cette nuit. Il le faut.

— Eh bien ! partons. Tout est prêt, comme tu l'as indiqué. Les quatre mules ont leurs semelles de liège. Reste là, auprès de Louis. Rose m'aidera à les charger.

— Soit ! mais la petite n'a rien mangé, ni toi non plus.

— Nous mangerons un morceau en route, si la faim nous gagne. J'ai rangé quelques provisions dans un panier.

Une heure après, tout reposait dans le village. Leur départ s'effectua sans esclandre et sans obstacle.

Augustin CHEVALIER.

## LES LIVRES D'ÉTRENNES

### II

Le cachet de durée imprimé aux livres de la *Bibliothèque d'éducation et de récréation*, par la maison Hetzel, dit assez que le jour de l'an n'est pour cette précieuse collection de beaux et bons livres, spéciaux pour la *Jeunesse* et pour l'*Enfance*, qu'une occasion de naître et non un but. La confiance due à cette succession d'excellents ouvrages, les suffrages unanimes donnés chaque année à cette œuvre méritoire, ont classé les 450 ouvrages qui la composent à la tête des classiques modernes de l'enfance et de la jeunesse.

Ce qui distingue l'œuvre générale de M. Hetzel, c'est qu'il a voulu que, par le talent de ses collaborateurs, cette littérature enfantine, autrefois insipide pour les grands, eût un attrait pour les parents eux-mêmes. Les familles ont fait, grâce à cet effort tout nouveau pour nous, cette découverte heureuse que l'histoire, le voyage, le récit, l'aventure, et le livre d'instruction lui-même, dont le but principal est d'intéresser la jeune fille et le jeune garçon, peut, sous la main d'un véritable écrivain, devenir un livre plein d'attraits, même pour l'âge mûr. Les pères, en un mot, et les mères ont pris enfin intérêt à ce qui devait instruire et récréer l'enfant, — et le résultat a été d'établir un lien commun de saines lectures entre tous les membres d'une même famille.



La moisson nouvelle, offerte cette année aux enfants et à la jeunesse par le directeur du *Magasin* et de la *Bibliothèque d'éducation et de récréation*, ajoute au trésor littéraire de la famille huit beaux ouvrages à l'usage du second âge et de la jeunesse, et huit de ces charmants albums qui ont créé de toute pièce la littérature des hébés. — Il est vraiment touchant de voir ce qu'une bonne pensée persévérante peut produire d'excellents résultats quand elle s'obstine au bien et ne recule que devant le mauvais et le médiocre.

A côté des *Œuvres complètes* de Jules Verne, qui, par un rare privilège, conviennent également à tous les âges; à côté des livres de Macé, de ceux de P.-J. Stahl, couronnés par l'Académie française, et de tant d'ouvrages charmants dus à nos meilleurs écrivains, nous signalerons sommairement les nouveautés pour 1877.

En première ligne et pour tous les âges, *Michel Strogoff*, le grand et récent succès de Jules Verne, déjà constaté par sa publication dans le *Magasin d'éducation*; le *Livre d'un père*, œuvre exquise, note vraiment nouvelle dans notre littérature poétique, de M. Victor de Laprade, de l'Académie française; le *Jardin d'acclimatation*, livre si justement nommé par son savant auteur, M. Grimard; le *Tour du Monde d'un naturaliste*; la *Géographie illustrée de la France*, par Jules Verne et Th. Lavallée, complétée par Dubail, livres deux fois remarquables et par la forme et par le fond.

Pour le second âge, sous ce titre: *les Histoires de mon Parrain*, la fleur des contes, le dessus du panier de ces récits à la fois gais et touchants, dans lesquels excelle P.-J. Stahl; la *Morale en action* PAR L'HISTOIRE, de E. Muller, remplie des grands faits et des grands exemples anciens et contemporains qui honorent l'humanité; *les Jeunes voyageurs*, de Mayne-Reid, et huit nouveaux albums Stahl, véritables bijoux de bonne humeur et de bon goût à l'usage des hébés eux-mêmes; puis, enfin, les deux beaux volumes du *Magasin d'éducation* de l'année, répertoire de contes, de récits, de travaux variés, à la hauteur de leurs vingt-deux aînés.

Joignez à cela un bon d'abonnement, pour 1877, au *Magasin d'éducation*, qui donnera à ses abonnés la primeur d'une œuvre inédite de Verne: *Hector Servadac, voyages et aventures à travers le Monde solitaire*, et vous aurez en gros l'aperçu des richesses nouvelles dont la librairie Hetzel grossit le trésor littéraire de nos jeunes générations, plus heureuses en cela que nous ne l'avons jamais été. Devant un choix si varié, on ne peut hésiter que du bon au meilleur.

La librairie Hachette est une des curiosités de Paris. C'est un bazar et un musée tout à la fois, d'un aspect extrêmement intéressant, surtout à cette période de l'année. Cette librairie est la grande et féconde mine des livres illustrés et des albums, qui ornent les riches bibliothèques et les salons du monde élevé. C'est là aussi qu'on s'approvisionne de tous les ouvrages classiques et utiles dans leur variété infinie.

Les belles œuvres sont plus multipliées cette fois que de coutume. On ne sait à laquelle donner la préférence, lorsqu'il s'agit d'approprier un présent éternel au caractère, au sexe ou à l'âge du donataire.

Voici, par exemple, l'*Histoire du mobilier*, un immense in-8°, par MM. Albert et Jules Jacquemart père et fils, deux intelligences spéciales, qui ont collaboré l'une par le texte, l'autre par les illustrations. Ce magnifique ouvrage contient des recherches extrêmement intéressantes sur les objets d'art qui peuvent composer l'ameublement et les collections de l'homme du monde et du curieux, y compris les écrins de pierres fines. L'ouvrage est orné de 200 eaux-fortes typographiques.

Citons encore, dans ce riche assortiment de beaux livres: *L'Inde des Rajahs*, voyage dans l'Inde centrale par M. Louis Rousselet, orné de 317 gravures sur bois, dessinées par nos plus célèbres artistes; ouvrage, qui résume toute cette terre enchantée, terre d'or et de roses, de parfums, de ciel bleu, de bayadères, de

palanquins, de monuments étranges, de civilisation mélangée d'Europe et d'Orient, prise au Vedham et à l'Évangile.

Vient ensuite le livre magistral du baron de Hubner: *Promenade autour du monde*, qui en est à sa cinquième édition. M. de Hubner, ancien ambassadeur, a vu tous les lieux qu'il a parcourus avec la rare sagacité qui le distinguait; c'est par lui qu'il faut voir et juger l'Amérique, ses mœurs et ses paysages. Son album contient 316 gravures, c'est-à-dire tout le déroulement des natures grandioses de l'Asie et du Nouveau-Monde.

L'Italie, par M. Jules Gourdauld, est illustrée d'une suite de 450 gravures auxquelles nulle autre série d'illustrations ne saurait être comparée, et rehaussée par une typographie hors ligne.

Enfin, ce qu'il faut toujours recommander, entre toutes les publications du même genre, c'est le *Journal de la Jeunesse*. Les quatre premières années de ce recueil forment huit magnifiques volumes grand in-octavo, et sont une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains des jeunes filles et des jeunes gens.

Le journal forme chaque semaine une livraison de 16 pages, imprimées sur deux colonnes, contenant 1 200 lignes de texte et de nombreuses gravures d'après nos meilleurs artistes, et l'on peut dire qu'il a atteint les extrêmes limites du succès à l'aurore de sa cinquième année. Ses romans illustrés ont obtenu en librairie le même accueil que dans ses colonnes, et ces lectures de famille constituent un genre original et tout à fait nouveau dans la littérature contemporaine. Il suffira de citer quelques titres déjà populaires: *Les Braves gens*, *Nous Autres*, *la Toute petite*, *l'Oncle Placide*, par J. Girardin; *Une sœur*, par M<sup>me</sup> de Witt; *la Fille aux pieds nus*, par Auerbach; *le Violoneux de la Sapinière*, *Deux Mères*, *la Fille de Caricls*, par M<sup>me</sup> Colomb; *le Jeune Chef de famille*, par M<sup>me</sup> Fleuriot; *la Terre de Servitude*, par H. Stanley; *le Capitaine Magon* et *la Bannière bleue*, par Léon Cahun, et tant d'autres récits qui sont encore dans toutes les mémoires.

Signalons, en terminant, deux volumes édités par la librairie Ducrocq et dont nous reparlerons: *le Robinson noir*, par M. Alfred Séguin, et *l'Éducation d'Aline*, texte et illustrations de Georges Fath. Ce dernier ouvrage est un de ces livres rares qui, spécialement écrits pour les jeunes filles, peuvent leur être offerts en toute sécurité.

R. H.

## CORRESPONDANCE

— M<sup>me</sup> H. M..., A SAN-GIULIANO (TOSCANE).

Il nous serait impossible de donner maintenant le modèle exact de paletot et de veste que vous demandez; mais vous reportant à la gravure DG, n° 694, de notre deuxième numéro de novembre, vous trouverez des modèles qui répondront, croyons-nous, à votre désir.

— M<sup>me</sup> LA COMTESSE D'Y..., A L...

Le plus élégant des jupons de dessous est en satin, capitonné de duvet et saupendré d'iris à l'intérieur; le bas est terminé par une petite dentelle blanche. Le jupon de flanelle à bords festonnés de soie ne vient qu'en seconde ligne.

— M<sup>me</sup> PAULA T..., A BRIVES.

Il est d'usage aujourd'hui que, pour le contrat, la jeune fiancée soit en toilette rose, — ce qui enlève à toutes les jeunes filles présentes le droit de prendre cette couleur.

— M<sup>me</sup> I. DE K..., A SAINT-BRIEUC.

La pendule, en effet, commence à être un peu démodée pour chambre à coucher; on la remplace sur la cheminée par un groupe artistique, une belle coupe, etc. Cependant, comme il est nécessaire parfois de savoir l'heure, on a une petite pendule, genre *rococo*, que l'on met sur une étagère spéciale dans un coin de la pièce.



## Description des planches dans le texte.

G. N° 697.

TOILETTES D'ENFANTS. — 1. Costume en *Sibérienne*, grosse étoffe de laine brochée, de couleur prune. — Le devant, tout à fait de forme princesse, est boutonné au milieu par des boutons de nacre blanche; même garniture de boutons sur la couture des dessous de bras. Le dos, de forme princesse également et à couture cintrée au milieu, se termine par une bande de cygne; il repose sur un volant plat de même étoffe. Trois pattes de même étoffe, lisérées de blanc et ornées de boutons de nacre, raient le bas du dos. Ceinture lisérée de blanc et boutonnée derrière. Le col marin et les parements des manches sont entourés de cygne. — Chapeau de velours royal prune, à fond mou, garni de cygne et de nœuds de ruban.

2. Petit garçon de huit à dix ans : habillement de petit homme. — Pantalon descendant sur la bottine, en drap à carreaux gris. Pardessus, genre ulster, avec deux rangées de boutons plats; col rabattu dans le haut. — Chapeau de feutre noir à bords relevés.

3. Petit garçon de quatre à cinq ans : costume en velours anglais violet foncé. — Pantalon zouave, c'est-à-dire bouffant et coulissé sous le genou. Blouse plate fermée en zigzag, ornée sur tous ses bords d'un galon blanc pointillé de petits boutons. Même répétition au parement des manches. — Béret de drap gris, à pompon et boutons violets. — Ceinture de galon blanc.

4. Costume *Vendéen* pour petit garçon de six à sept ans. — Il est en drap bronzé; le pantalon bouffant est pris dans des bottes molles. Le veston, à grand col et revers de velours, se ferme devant par deux rangées de boutons assortis; du bas de la taille prend une petite jupe plissée à plis plats. La manche est plissée et terminée par un revers de velours. Poche de velours et grosse cordelière de chenille autour de la taille. — Chapeau de feutre, entouré d'un ruban de couleur bronze noué sur le côté.

5. Costume de cachemire bleu et velours assorti, pour petite fille de dix ans. — Robe princesse et paletot d'un nouveau genre. Ce paletot est cintré derrière et à demi ajusté devant, où il est complété par un plastron de velours qui forme le tablier. Celui-ci est couvert de petits boutons de nacre, dont la rangée de côté sert à fermer le vêtement. Col rabattu et poche en velours bleu, garnis de galons blancs. Bandes de loup blanc sur tous les bords. — Chapeau *Postillon*, en feutre, avec écharpe de surah bleu.

G. N° 705.

NOUVEAUX MODÈLES DE PALETOTS ET CONFÉCTIONS. — 1. Col *Angot* en peluche noire ou de couleur, doublée de satin assorti, ourlé et piqué, avec nœud de satin pour fermer.

2 et 3. Paletot de sicilienne noire (vu de face et de dos). La forme de ce vêtement, genre tailleur, est à dos cintré et petits côtés avec coutures saillantes et piquées; col montant et manches à sabot. Les bords sont dentelés, et les dents, bordées de faille, reposent sur un plissé de même étoffe qui est placé dessous. Passementerie riche au-dessus de cette garniture.

4. Paletot cuirasse en matelassé de drap. Col rabattu, fermé devant par un nœud de ruban à longs bouts flottants. Lisérés de faille sur les bords du vêtement et plissés dans le bas. Les manches sont unies d'une part et garnies d'un plissé de faille de l'autre : trois lisérés de faille entourent le bas, qui est en outre orné d'un nœud de ruban.

5 et 6. Jaquette de drap bleu (vue de dos et de face). Le devant se ferme en biais par des boutons de corne; le dos a une seule couture au milieu, qui forme ricochet à partir de la taille, comme pour certains vêtements masculins. Grandes poches à revers sur les côtés derrière, ornées de tresse mohair et de boutons assortis aux précédents. Des galons semblables partent de chaque poche pour encadrer le dos, en le dessinant, puis revenir devant se fixer par des nœuds de ruban au commencement de chaque poche. Parement dentelé et bordé de tresse au bas des manches; trois petits boutons ornent le revers du parement. Col rabattu et nœud de ruban derrière.

## Description de la gravure coloriée n° 1380.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en fantaisie brochée laine et soie. — Jupou à traîne, entouré d'un volant garni d'un quadrillé noir et blanc, liséré de rouge. — Polonaise garnie dans le bas du même galon,

avec liséré rouge et franges noires et blanches pour terminer. Le milieu du dos est plissé à plis plats piqués, formant relief et éventail dans le haut. Cette disposition donne beaucoup d'ampleur au bas de la polonaise, qui est relevée en deux poulfs sous lesquels vient se draper le tablier. Un galon quadrillé, bordé de rouge, forme sur le côté des revers qui se rabattent sur les poulfs, avec nœud rouge sur l'un d'eux. La poche carrée est bordée de rouge et ornée d'un nœud de même couleur; une frange noire et blanche la termine. Un galon assorti est disposé en parement sur la manche avec une bordure rouge. — Chapeau de velours noir à fond mou et passe toute plissée. Une plume noire part du milieu de la passe pour se répandre sur la calotte; un motif en acier bleuté en fixe le pied. Fleurs de haie rouges et lierre groupés derrière. Brides de velours nouées sur le côté.

2. Toilette fourreau en drap matelassé de couleur olive mûre et faille assortie. — Jupou de faille, entouré d'un petit volant plissé, puis d'un grand volant froncé. — Redingote fourreau en matelassé, tombant tout droit, entourée de trois bandes de castor argenté et terminée par un plissé de faille. Un galon tresse mohair marque la poche, qui est fixée aux deux bouts par un macaron et un gland. Fourrure assortie dans le haut du vêtement, qui s'ouvre en formant revers; deux rangs de même garniture au bas des manches et manchon assorti. — Chapeau de feutre crème, garni dessus d'une écharpe de faille nouée derrière d'une touffe de plumes placée dans le haut, le tout de nuance assortie à la toilette. Bandeau de velours rouge et brides de ruban crème.

## Description de la figurine coloriée L. N° 108.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE RÉCEPTION OU DÎNER. — Jupou de faille fleur de tilleul, à longue traîne, entouré d'un volant de 40 centimètres qui est garni lui-même en haut et en bas d'un plissé de faille loutre. Une belle frange à tête grillée surmonte ce volant par devant. — Tunique formant un manteau de cour en cachemire fin broché, de nuance fleur de tilleul et loutre, sur un gilet Louis XV en velours loutre. La tunique manteau de cour est à longue traîne, de forme princesse derrière et terminée par un plissé de faille loutre; les devants sont assez courts. — Le gilet Louis XV est pris dans le corsage aux coutures d'épaule et de dessous de bras; il est montant et se prolonge en pans carrés, lisérés de faille et garnis de franges pareilles aux précédentes. Boutons de soie au crochet, fermant le gilet dans toute sa longueur. Poches de faille fleur de tilleul sur les côtés des pans. Col rabattu en faille, avec nœuds de rubans assortis aux deux teintes, et manches de faille. Celles-ci sont ornées d'un parement de cachemire broché et de plissés de faille.

## Description de la gravure coloriée N. n° 3

Substituée à la gravure n° 1380, pour celles de nos abonnés qui en ont fait la demande.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX. — 1. Chapeau de feutre gris, à fond pointu et passe ronde, relevée sur les côtés et derrière. Une écharpe en surah bleu pâle entoure la calotte et forme sur le côté une seule large coque, drapée de façon à en simuler plusieurs. Deux brides assorties forment catogan derrière; elles sont réunies au bas par une rose fhé. Bandeau de surah assorti et mêmes fleurs.

2. Capote de velours gris fer. Un bandeau de gaze quadrillée, de nuance assortie, orne le devant de la passe. Des coques de même gaze s'étagent sur le côté de la calotte; l'autre côté est entouré par une plume dont la pointe vient retomber devant. Brides de gaze quadrillée nouées sur le côté. Au lieu de deux coques au nœud, il arrive souvent qu'on n'en fait qu'une avec des pans de longueur inégale.

3. Chapeau de feutre, genre *Auvergnat*. Bandeau sous la passe, draperie et coques autour de la calotte, et brides mentonnières; le tout est en peluche chamois. Plume de ton assorti fixée dans le bas derrière.

4. Chapeau de velours bronze. Passe diadème et bavolet plat. Bandeau de peluche, nuance fleur de tilleul, posé sous la passe, et grappe de raisin vert sur le côté. Autour de la calotte, draperie semblable retenue dans le haut par une touffe de plumes assorties aux deux tons, et fixée dans le bas par une longue grappe de raisin vert. Mentonnières assorties.



## REVUE DES MAGASINS

Bien nous a pris de recommander la *Colonie des Indes* à nos lectrices pour les étrennes : il ne se passe pas de jour que nous ne recevions quelques lettres de remerciement à ce sujet. On en profite même pour nous demander de nouveaux conseils et des indications précises.

Les foulards de couleur, que nous avons indiqués comme étant un joli cadeau à offrir à une jeune fille, consistent en fond uni (bleu, rouge, rose, violet, etc.) ou fond blanc avec ourlet de ton tranchant et de couleurs variées. Ces foulards sont marqués, à la *Colonie des Indes*, de 4 à 10 francs, ce qui est un prix très-modéré.

Dans la catégorie des foulards cache-nez pour hommes, cette maison offre un choix remarquable et une grande variété de dispositions. Il y en a d'unis, d'autres à carreaux ou à dessin cachemire, valant 8, 10, 12, 15, 20 francs et au-dessus. C'est là un présent de famille très-acceptable.

Le petit foulard pour pochette, qui ne coûte à la *Colonie des Indes* que 1 fr. 50, se donne par boîte de six mouchoirs au moins, en variant la série des nuances. La qualité extra de ces mêmes foulards vaut de 4 à 5 francs pièce.

Citons encore les grands *Muffleri* (double surah) qui valent 16 et 18 fr., tandis que la grandeur moyenne est vendue de 9 à 12 francs.

Ces renseignements fournis à nos aimables correspondantes, il ne nous reste plus qu'à leur rappeler l'adresse de M. et M<sup>me</sup> LEXON : A la *Colonie des Indes*, rue de Rivoli, 114.

— Toujours de jolies choses à voir chez M<sup>me</sup> DALTROPHE-VORMUS ; son talent plein de jeunesse, son imagination vive amènent chaque jour une nouvelle création, une toilette d'une coquetterie raffinée. Il n'est donc pas étonnant que sa clientèle se compose plutôt de femmes jeunes et soucieuses de voir rehausser leur beauté par des atours en harmonie avec elles.

Costumes de ville, robes de diner, de soirée, ou de bal, voilà ce qui occupe en ce moment cette habile couturière. Nous détacherons de cet ensemble une charmante robe de diner ou de soirée, de forme princesse, en belle fantaisie de laine brochée de couleur prune. Le dos et les devants sont unis ; les petits côtés, en velours assorti, semblent se boutonner sur les bords du broché par de petits boutons de même teinte. Un plissé de velours termine la traîne et le bas des devants. Les manches sont en broché depuis le haut jusqu'au coude, le reste est en velours. Une ligne de petits boutons forme brassard entre les deux étoffes. Poche aumônière en velours, pendue à la taille par des bandes de velours et un nœud. Des boutons ornent gentiment le dessus de la poche.

Malheureusement les modèles ne restent guère, rue Vivienne, 14 ; ils ne sont pas plus tôt terminés que M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus les expédie. Nous savons qu'elle vient de terminer plusieurs robes de bal dont on dit merveille, mais nous sommes arrivés trop tard pour les voir.

— Le préjugé qui consiste à croire que l'exquise élégance s'est réfugiée dans le centre de Paris et qu'elle s'obstine à n'en pas sortir est difficile à déraciner en province. Jugez si les négociants de ce centre si exclusif se plaisent à entretenir l'erreur !

Disons bien vite que les personnes intelligentes ne s'y laissent pas prendre. C'est ainsi qu'elles s'adressent à M<sup>me</sup> Rosa DECOTTE (69, rue Meslay) dont les élégants chapeaux sont établis à des taux tout à fait modestes. Certes, l'habile modiste ne fait pas payer son talent. Passons en revue quelques-unes de ses créations :

Ce chapeau *Garde-française* est vraiment d'une audacieuse coquetterie. Figurez-vous un fichu lie de vin avec dessous bleu de ciel et retroussis, l'un gaillardement relevé par une torsade en velours lie de vin, l'autre agrafé par une aile de martin-pêcheur ; sur le côté se balancent deux plumes, l'une lie de vin, l'autre bleu de ciel.

Et ce chapeau *Clémence Isauve*, ne lui trouvez-vous pas un petit air languoureux de ballade sentimentale, avec sa couronne de colibris accouplés ? Le fond de chapeau à mignon bavolet est en velours noir. Plumes noires rejetées en arrière. Flot de Chantilly retombant en cascade sur les épaules.

Aimez-vous le chapeau *Vert-galant* ? Le voici en velours tilleul, gracieusement orné de plumes et rubans mandarine.

Les chapeaux de M<sup>me</sup> Rosa Decotte prêtent toujours aux traits la plus suave expression. C'est un avantage dont on ne saurait trop tenir compte.

— Si la gentille *Ceinture Régente* conserve ses prix comparativement élevés, c'est qu'elle est établie avec un soin sans pareil : étoffe, baleines,

main-d'œuvre, tout en est parfait. Et nous ne parlons pas seulement de la *Ceinture Régente* en belle étoffe de soie, satin ou moire, mais aussi de celle en simple coutil. Le même modèle fait avec luxe arrive à des proportions d'élégance inouïe ; peluche et dentelles, rien n'est négligé.

Nous nous reprochons souvent de ne pas entretenir nos lectrices d'une délicieuse ceinture de repos que M<sup>mes</sup> DE VERTUS sœurs ont créée depuis plusieurs années déjà et qui rend de réels services. Lorsqu'on est un peu lasse et qu'on veut rester en robe de chambre, cette ceinture est d'un précieux secours : avec elle on a l'air d'être habillée ; c'est un soutien à la fois doux et sûr. Les femmes qui, par raison de santé, restent, durant toute une partie de leur vie, étendues sur une chauffeuse ou une chaise longue, se trouveront bien de cette ceinture. Envoyer la mesure du tour de taille, prise sous le corset, à M<sup>mes</sup> de Vertus sœurs, 12, rue Auber.

— C'est un avantage énorme pour les familles qui ne peuvent disposer d'une certaine somme à la fois, que de trouver des facilités de paiement telles que les offre M. H. SEELING pour la machine à coudre de la Compagnie *Wheeler et Wilson*. Il va jusqu'à livrer cette excellente machine moyennant une rente de 25 et 50 centimes par jour, du moment qu'on lui présente les garanties d'honorabilité nécessaires. Nous ne pouvons qu'indiquer ce procédé exceptionnel, cette occasion unique en son genre ; les personnes qui voudraient en profiter devront écrire ou s'adresser directement à M. Henri Seeling (boulevard Sébastopol, 70). Il se fera un plaisir de compléter les renseignements à prendre et de régler les conditions.

Outre la véritable machine à coudre *Wheeler et Wilson*, dont la série de prix commence à 175 francs, il y a dans cette maison des machines à main extrêmement avantageuses et qui remplacent très-bien les machines à pédales pour les personnes qu'incommode ce mouvement. Citons la *Favorite des dames* à un fil, prix : 64 francs, et la *Canadienne* à navette, prix : 100 francs.

## SPÉCIALITÉS

En toute circonstance, pour conserver au teint sa fraîcheur et son éclat, on peut employer avec confiance la *Poudre Figaro*.

Cette nouvelle poudre de riz est reconnue supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour. Elle est très-fine, très-adhérente et d'un parfum exquis.

C'est le complément obligé de la *Crème Simon*. Elle a été préparée par M. SIMON dans des conditions d'hygiène et d'élégance sur lesquelles il convient d'appeler l'attention, et c'est pourquoi nous croyons devoir la recommander d'une façon toute particulière à nos lectrices.

On peut se procurer la *Poudre Figaro* : à Lyon, chez l'inventeur, M. Simon, rue de Lyon, 83 ; à Paris, rue Beaubien, 23 ; et chez tous les principaux parfumeurs et coiffeurs en province et à l'étranger.

M. D'A.

SOMMAIRE DU 4<sup>e</sup> N<sup>o</sup> DE DÉCEMBRE 1876.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par M. Eugène CHAPUS. — Progrès de l'éventail, par L. S. — Les petits enfants, par T. G. — *Patriotisme*, nouvelle, par M. Augustin CHEVALIER. — Les livres d'étrennes (II), par M. Robert HYENNE. — Description des gravures. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n<sup>o</sup> 1380, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de promenade. — Gravure coloriée N. n<sup>o</sup> 3, substituée sur demande à la gravure n<sup>o</sup> 1380 : modèles de chapeaux. — Figurine coloriée L. n<sup>o</sup> 108 (annexe spéciale à l'édition n<sup>o</sup> 3), dessin de M. NÉRAUDAU : toilette de réception ou de diner.

Dans le texte : P. n<sup>o</sup> 344, dessin de M. E. PRÉVAL : paletot *le Merveilleux*. — G. n<sup>o</sup> 697, dessin de M. E. PRÉVAL : costumes d'enfants. G. n<sup>o</sup> 705, dessin de M. E. THURON : modèles de confections. — G. n<sup>o</sup> 706, dessin de M. E. THURON : modèles de chapeaux et lingerie de fantaisie.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous informons nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

Jamais la coquetterie n'a été plus nécessaire aux femmes qu'en ce temps exceptionnel, où l'on passe sa vie à se visiter et à se recevoir. Toilette, coiffure, air de la personne, sourire, conversation, tout doit être dirigé dans le seul but de plaire.

Et, franchement, personne ne peut trouver à redire à une coquetterie dont le mobile est de se rendre agréable à tous : à la famille, aux amis, aux vieillards, aux enfants, aux gens pauvres comme à ceux qui sont riches ; sans oublier les ennuyeux qui, souvent, le sont sans s'en douter. Agir ainsi est à la fois d'un grand esprit et d'un bon cœur.

Une femme imbue de cette coquetterie répand autour d'elle un charme incontestable qui captive à son profit toutes les sympathies, et son but se trouve ainsi rempli. Qui ne préférerait un défaut aussi agréable, si défaut il y a, à certaines qualités revêches, moroses et sèches, dont quelques femmes sont pourvues ! Celles-ci, presque toujours habillées sans goût et n'ayant aucune beauté, ne savent pas combien leurs prétendues qualités sont peu enviables.

Savoir donner et savoir recevoir, voilà deux manières de faire également à l'ordre du jour en ce moment. Elles sont l'une et l'autre remplies de nuances délicates qui doublent ou diminuent l'importance de l'offrande d'une part, et qui, de l'autre, remplissent d'aise le donataire ou lui causent une amère déception.

La personne qui donne doit offrir son présent avec simplicité, sans jamais le faire valoir, bien au contraire. Mais celle qui reçoit est tenue de paraître satisfaite à tout prix et de se montrer reconnaissante par de chauds remerciements. Agir autrement serait, de part et d'autre, du dernier mauvais goût.

Une mère prévoyante ne manque pas de styler ses enfants sur le chapitre des remerciements. Nous n'oublierons jamais le courage d'une petite fille de onze ans, à qui des amis firent successivement cadeau, pour le premier de l'an, de nécessaires à ouvrage ; elle en reçut sept !... Nous étions précisément là, lorsqu'arriva le septième nécessaire, et nous savions l'histoire des autres ; aussi la pauvre petite nous fit peine à voir. Malgré sa violente envie de pleurer, elle remercia fort gentiment ; il est vrai qu'elle se sauva ensuite au plus vite pour aller cacher ses larmes.

La vie mondaine, à Paris, n'a pas encore ouvert ses portes à deux battants ; on s'en tient jusqu'à présent à quelques grands dîners, à des réceptions de famille, et aux réunions de l'Opéra, des Italiens, de la Comédie-Française.

Voyons donc un peu de quoi se composent les toilettes qui conviennent le mieux dans ces différents cas.

Le velours uni ou frappé, le satin, le brocart, le crêpe de Chine brodé font merveille comme tissus splendides ; le foulard surah ou matelassé, le cachemire broché, la faille, la gaze de soie, etc., quoique moins ébouriffants, font néanmoins fort bonne mine aux lumières.

Avec certaines combinaisons de tissus, on arrive à de très-heureux résultats ; nous avons déjà expliqué à nos lectrices le parti qu'on pouvait tirer en ce sens de la forme princesse. En faisant les quatre petits côtés en velours, par exemple, puis le devant, le dos et les manches, par moitié, en soie ou broché ; en ajoutant des dentelles pour encadrer les bords de sé-

paration, avec quelques nœuds assortis et coquettement placés, on obtiendra une toilette de haute fashion.

La dentelle noire brodée de chenille, la dentelle noire brodée d'or, la dentelle d'or enfin, constituent, avec une grande variété de franges riches et de broderies découpées, de jolies garnitures pour le costume en question. Le ruban de peluche à envers satin vient, lui aussi, apporter le charme de ses reflets chatoyants, sans cesse renouvelés par le mouvement qu'on lui imprime. Ce ruban, comme la peluche elle-même, existe en toutes nuances. Quand



P. N° 336. — CHAPEAU *Haydée*.



nous aurons ajouté à cette liste les dentelles sérieuses que toute femme allant un peu dans le monde possède comme capital, les parures gracieuses en crêpe lisse, les fleurs ou plutôt les guirlandes de feuillage fort à la mode, sans compter les diamants vrais ou faux et les bijoux de fantaisie, nous aurons, croyons-nous, donné une idée de la variété des éléments dont une femme peut disposer pour ses toilettes du soir.

La manche transparente en tulle, dentelle ou gaze continue de s'appliquer, pour théâtre ou réception, à des robes de tissu épais. Quelques-unes sont bouillonnées, avec entre-deux et rubans en velours étroits, passés dedans sous forme de brassards. Une femme de nos amies s'est ainsi organisé deux toilettes avec la même robe; les manches et la guimpe, tantôt en tulle noir et dentelle noire, tantôt en tulle blanc et dentelle blanche, se chargent de constituer la transformation avec de nouveaux rubans et des fleurs.

Voici une ravissante toilette d'Opéra, — qui entre un peu dans cet ordre d'idées, — véritable robe de princesse, en faille couleur soufre. De forme fourreau avec longue traîne unie et ondoyante, elle est entourée d'un plissé « balayeuse » garni de valenciennes. Tunique de tulle blanc moucheté, garnie d'une dentelle blanche espagnole. Ce vêtement est coulissé sur les côtés pour former un tablier carré, tandis qu'il s'étend derrière en longue traîne légèrement drapée. Une dentelle coquillée sur le côté est fixée par des nœuds en cordelière de soie soufre, dont les glands assortis retombent assez bas. Cette robe fourreau est décolletée en carré; les manches, en tulle moucheté comme la tunique, sont bouillonnées, avec entre-deux de place en place et ruban soufre passé dedans. Un habit de dentelle espagnole blanche vient former cuirasse devant et se coller absolument sur la robe; dentelle espagnole sur tous les bords, y compris ceux du haut, et perles dorées sur le pied de la dentelle. Des cordelières jaunes semblent former le bas de ce corsage de dentelle, où elles se terminent par un nœud. Un large collier de perles dorées orne le cou, et des perles de même nature s'enroulent dans les cheveux.

On peut simplifier l'aspect de ce costume en substituant les dentelles noires aux blanches et en supprimant les perles.

Nous recommandons à nos lectrices la toilette suivante, pour grand dîner: Jupon de faille pensée, à longue traîne terminée par un volant dont le bord crénelé repose sur un plissé de surah souci. Tunique en surah souci, affectant la forme d'un châle dont la pointe est plissée au milieu derrière et fixée par un nœud pensée; les deux autres pointes sont croisées devant et leurs extrémités retenues sur les côtés par un coquillé de dentelle blanche et ruban pensée. Une dentelle blanche suit les bords de la tunique. Corsage en faille pensée et manches de surah souci; il est décolleté en carré et entouré de dentelles blanches; le bas se termine en pointes arrondies devant et derrière, où il est lacé par un lacet de soie souci. Fichu intérieur en crêpe lisse blanc, posé à la paysanne et croisé; sous-manches de même nature, plissées.

Nous remarquons, en général, que pour les théâtres où les femmes vont tête nue on se coiffe assez simplement; plus de nattes ni de boucles tombantes et moins d'élévation. Quelques coiffures à la Ninon et pas mal de bandeaux à la vierge, mais il faut être bien jolie pour cela. Nous avons vu une ravissante jeune femme dont tous les cheveux, largement ondulés devant, étaient réunis et noués derrière en un gros huit, sans plus de façon. Pouff de ruban, de fleurs, ou aigrette en diamants, selon l'élévation de l'endroit.

Citons, en terminant, une toilette de grand style pour visite. Robe de forme princesse, à longue traîne, de couleur vert russe et faite de deux étoffes: devant tout bouillonné et dos en cachemire épais et fin; petits côtés en velours. Une cordelière lace le dos jusqu'au delà de la taille, et les glands pendent bas. Les manches sont en velours et lacées sur le dessus par une cordelière à glands pendants.

Echarpe de velours assorti, garnie de franges en chenille, tombant gracieusement des épaules. Capote mignonne en peluche de couleur assortie formant bavolet; tour de tête en même étoffe, aigrette de héron sur le côté et brides de faille.

Plusieurs personnes nous questionnent sur l'à-propos du châle; nous placerons ici notre réponse, en la généralisant dans l'intérêt de toutes nos lectrices.

Oui, le châle est décidément à la mode, mais pas le premier venu: le *châle de l'Inde* seulement. Ce serait, par conséquent, une grande faute que de n'en pas mettre un dans une corbeille de mariage un peu soignée. De plus, les visites de noce sont, pour une jeune mariée l'occasion naturelle d'exhiber le fameux châle de l'Inde de la corbeille.

Il est d'usage, on le sait, pour un fonctionnaire qui arrive dans une ville, de faire visite avec sa femme à tous les membres de la colonie administrative, ainsi qu'aux gros bonnets de la localité qu'on lui désigne à son arrivée. Une femme de bonne compagnie, pour ce genre de visites, ne manque jamais de mettre son châle de l'Inde; ce vêtement est, dans l'ordre de la toilette, ce qui donne le cachet de son individualité.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 336.

COIFFURE *Haydée*. — Turban de gaze orientale blanche pour théâtre. Cette coiffure se compose d'une large écharpe disposée en fond mou sur l'arrière de la tête, puis tortillée tout autour et ramenée en draperies légères sous le menton, pour se terminer derrière en un pau tombant. Une guirlande de sequins d'or s'enroule dans le turban et tombe en frange sur le front. Groupes de fleurs et feuilles de tilleul au sommet de la coiffure et sur le côté derrière.

DG. N° 696.

TOILETTES DE MARIAGE. — 4 et 6. Même costume vu de dos et de face. — Jupon en faille vert bouteille, garni dans le bas devant de deux volants, dont l'un, plissé, est coupé par un liséré plus clair. Derrière, le jupon est orné d'un volant plissé sur lequel s'appuie une double bande vert foncé et vert clair formant des dents. — Tunique de cachemire et tablier pointu en faille. La tunique enveloppe tout le jupon en formant derrière deux drapés successifs et une traîne pointue. Un galon noir à broderies vert clair, liséré de faille de cette nuance, orne tous les bords de ce vêtement, avec une belle frange muguet assortie. Le tablier est également encadré de cette double garniture; il est monté avec la tunique à la même ceinture de taille qui se fixe derrière. — Corsage de cachemire à sept coutures; celles du dos sont ornées dans le bas de petits revers pointus en faille vert clair. Des plastrons formant la pointe ornent le devant et le dos du corsage dans le haut; ils sont en faille claire ainsi que le col montant. Un galon brodé borde ces plastrons; un nœud de ruban termine celui de devant. Parement vert pâle au bas de la manche, avec encadrement de plissés de faille foncée et nœud de ruban sur le dessus. — Lingerie élégante en batiste, avec ruches de dentelle. — Chapeau de velours vert foncé à fond pointu; la passe diadème est crénelée derrière et ses bords sont ornés d'une cordelière en chenille assortie aux deux tons de vert. Une cordelière parcille s'enroule autour de la calotte et se termine au bas derrière par un nœud et deux glands; des plumes de coq, posées à plat, garnissent le sommet. Les barbes mentonnières sont en tulle chenillé avec franges de chenille.

2. Costume en faille et velours de chasse carmélite. — Le jupon, en faille, est garni de deux volants dont l'un est plissé. — La polonaise est de deux étoffes: le dos, les petits côtés, y compris ceux de devant, ainsi que les manches, sont en velours côtelé (dit de chasse). Le devant, qui est en faille, forme le tablier et se termine par une belle frange à glands. Une bande de velours, coupée dans le travers de l'étoffe, forme revers sur la partie du vêtement de velours, encadrant les devants; des pattes de faille, garnies de boutons, coupent cette bande de place en place. Un plissé de faille entouré d'un bracelet de ruban noué dessus orne le bas des manches.





1581c

*Jules David*  
A Long, sup. y des Marais 66.

*A. Goubaud & Fils Ed. Paris*

# LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3.

*Journal du Grand Monde*

Entered at Stationer's hall.







— Lingerie plate en toile. — Chapeau de velours noir à fond mou, garni dessus de ruban de satin noir, avec nœud derrière et touffe de plumes sur le côté. Tour de tête en blonde ruché, brides de satin.

3. Toilette de mariée, en foulard blanc. — Jupon à traîne unie; le bas, devant, est coupé en larges dents reposant sur un volant plissé. — Tablier entouré de plusieurs lisérés et d'un plissé, drapé et noué derrière. — Cuirasse simplement lisérée et lacée derrière; elle est garnie d'un fichu de crêpe lisse, orné de bruges, lequel est noué devant et fixé par un bouquet de fleurs d'oranger. Le bas des manches est garni de plissés de crêpe lisse et de même dentelle. Ruches de cou et de poignets en crêpe lisse. — Fleurs d'oranger en traîne dans les cheveux et voile à la juive en tulle dentelle.

4. Toilette de mariée très-élégante. Les devants, de forme princesse, sont en brocart, les petits côtés du devant en satin; les petits côtés du dos, au contraire, sont en brocart, et le dos, de forme princesse, s'allongeant en traîne, est en satin. Un volant plissé en crêpe lisse orne le bas des devants; la tête de ce volant est formée d'une guirlande de fleurs d'oranger avec nœud de satin sur les côtés. Le haut du corsage est recouvert par une guimpe « modestie » en crêpe lisse formant de petits plis; elle est encadrée d'un plissé fixé de côté par le bouquet de fleurs d'oranger; fraise de crêpe lisse autour du cou, se boutonnant derrière. Le haut de la manche est en brocart et le bas en satin; brassard de crêpe lisse, avec nœud à fleurs d'oranger, placé entre les deux étoffes. Manchette mousquetaire en crêpe lisse dans le bas, coupée par une ruhe. Aumônière formée de fleurs d'oranger et de coques de satin, suspendue à la taille par une cordelière. — Couronne de fleurs d'oranger dans les cheveux et voile à la juive en tulle de Bruxelles. — Ce modèle de toilette peut être exécuté très-simplement, si l'on veut le faire tout en faille, en sicilienne ou même en alpaga, ne conservant du premier type que sa gracieuse « modestie » et le bas des manches.

5. Costume en faille et cachemire gros bleu. — Jupon à traîne, en faille, entouré d'un volant et, en outre, mais derrière seulement, d'un plissé à la vicille. — Tunique de cachemire lisérée de faille et fermée de côté par des nœuds papillon en ruban et velours assortis. — Cuirasse de cachemire, ouverte en carré sur un plastron de faille et lacée par des cordelières. Nœud de cordelière sur le côté avec glands pendants. Col de velours à revers bordant l'ouverture, et ruches de crêpe lisse à l'intérieur. Le bas des manches est orné d'un parement liséré de faille, avec rabat de velours au bas. Ce parement, qui s'ouvre sur un plissé de faille, est lacé par une cordelière à glands retombant. — Sous-manches de crêpe lisse plissées. — Chapeau de feutre gris. La passe se double sur le côté où elle forme deux bords relevés; le plus éloigné de la figure est doublé de velours noir. Bandeau de velours dessous. Touffe de plumes grises sur le côté, retombant jusque derrière.

6. Toilette déjà décrite sous le numéro 1.

#### Description de la gravure coloriée n° 1381.

TOILETTES DE BAL. — 1. Costume en turlatane blanche et faille bleue. — Jupon de grosse mousseline recouvert de turlatane, avec longue traîne, volant plissé et blonde blanche tout autour; par derrière, un plissé court au-dessus de cette dentelle, puis une haute frange bleue à tête grillée surmonte le tout. Seconde jupe de turlatane ample et drapée en pouff derrière; le bas de cette jupe se perd sous la frange indiquée. — Cuirasse de faille bleue; la manche et le tour du corsage formés d'entre-deux et de blonde blanche que sépare un petit biais bleu. — Tablier de faille bleue, entouré de franges et monté en biais sur le devant de la cuirasse, par un entre-deux et une blonde assortie, avec un biais bleu. Une écharpe en ruban bleu part du côté de ce tablier, où elle est tenue par un nœud; un autre nœud orne le bas du dos tout près de là. Cette écharpe est ornée, sur ses deux bords, de la même disposition d'entre-deux et de blonde coupée par une ligne bleue; elle se termine, au-dessus de la traîne du jupon, par un nœud de ruban. — Ruban bleu au cou. — Plume blanche et fleurs bleues dans les cheveux. — Souliers Louis XV assortis au bleu.

2. Costume en faille et gaze blanches. — Robe princesse à très-longue traîne, boutonnée devant jusqu'au bas du buste; cette partie est entourée d'un volant à tête en dentelle blanche, retenant derrière une tunique de

gaze. Le bas de la robe est entouré d'un volant de gaze plissée, surmonté d'un volant de dentelle; un autre volant plissé, posé à plat devant, est coquillé sur les côtés et derrière. La tunique est encadrée, sur les côtés et dans le bas, d'une blonde coquillée. Une écharpe en crêpe de Chine, de nuance tilleul, bordée d'un volant de blonde, est drapée en trois plis sur le devant de la robe. Le volant de la tunique lui sert de point de départ avec une guirlande de roses. Cette écharpe entoure ensuite l'autre côté de la robe, où elle est retenue de place en place par des roses; puis elle vient brider le bas de la traîne et se terminer sous un groupe de roses. Berthe en crêpe de Chine tilleul, encadrée de blondes, dans le haut du corsage; cette berthe est resserrée au milieu, devant et derrière, ainsi que sur les épaules, par des roses. — Roses dans les cheveux. — Souliers blancs à barrettes.

#### NOS ÉTRENNES POUR 1877

Nos lectrices nous sauront gré certainement de leur offrir, à l'occasion de la nouvelle année, un véritable cadeau, en leur indiquant le moyen de se procurer dans des conditions tout à fait exceptionnelles un objet à la fois artistique et utile, dont l'acquisition pourra être considérée comme une bonne fortune.

Il s'agit d'un joli SERVICE À LIQUEURS, composé de douze verres et deux carafes en cristal demi-mousseline, orné sur chaque pièce d'une couronne de lierre et d'un semis de pois très-finement gravés. Le porte-liqueurs, en bronze doré (genre bijouterie), est lui-même une merveille par sa légèreté et sa forme gracieuse. Du reste, il nous suffira de citer la maison d'où il émane, — et dont le chef, M. Julien Hesse (rue Richer, 49), a bien voulu le mettre à la disposition de nos abonnées dans des conditions toutes particulières, — pour faire comprendre que nous nous faisons un plaisir de recommander cet objet comme le plus charmant cadeau qu'on puisse offrir notamment au moment des étrennes.

La valeur réelle de ce service est de 35 francs; mais, par une faveur toute spéciale et dont nous lui sommes reconnaissants M. Julien Hesse a bien voulu s'engager à le livrer moyennant la somme de 20 francs à toute personne qui lui en adressera directement la demande rue Richer, 49, pourvu qu'elle joigne à celle-ci le montant en un mandat ou un chèque. Pour recevoir l'objet franc de port et d'emballage, il suffira d'ajouter 3 francs pour la province et 5 francs pour l'étranger.

Nous ne doutons pas que le plus grand nombre de nos abonnées n'aient à cœur de se procurer d'une façon aussi avantageuse un service aussi coquet, que la femme la plus élégante prendra plaisir à faire circuler à la fin d'un repas ou à présenter elle-même à ses amies et à ses invités. Du reste, bien que nous ne nous chargeons pas nous-même de l'expédier, on peut voir ce service et même en faire l'acquisition dans nos bureaux.

#### CORRESPONDANCE

— M<sup>me</sup> MARIE G..., AU MANS.

Rien n'est plus facile que de faire un ulster d'un waterproof: on supprime la pèlerine, on ajuste un peu plus le dos en formant un pli Watteau au milieu, et l'on pose à la taille une ceinture qu'on redouble sur elle-même derrière. Pour bien réussir ce vêtement, il est indispensable de démonter les manches et les coutures d'épaule, afin de leur donner plus de netteté dans la forme.

— M<sup>me</sup> P. L..., A AMBOISE.

Une berthe de dentelle blanche, *ancien style*, peut fort bien être utilisée dans le cas dont vous parlez. Formez-en un dessus de poche, que vous resserrez du bas par un nœud assorti à celui du fichu; puis le bout de la berthe ira se perdre un peu plus bas derrière sous un autre nœud semblable.



## CHRONIQUE MONDAINE

Le mois de décembre, que nous venons de parcourir, n'a pas l'importance de novembre au point de vue mondain et gastronomique. Et cependant il est également riche en produits de bouche : c'est la période où les truffes, les huitres, les poissons, le gibier et la venaison sont en pleine prospérité, de même que les foies gras de Strasbourg et de Toulouse, les pâtés de Périgueux, Ruffec, Barbezieux, Nérac, Amiens, etc.

Mais, à partir du 3 de ce mois jusqu'à la célébration de la Nativité, le monde catholique se fait, trois fois par semaine, une règle de l'abstinence; et comme les noces, aujourd'hui encore, sont interdites par l'Église pendant l'Avent, on a ainsi le secret de la rareté des réunions qu'on remarque dans le cours de ce mois, et surtout de la prolongation du séjour du haut monde à la campagne. Cette période de vingt-deux jours finit au réveillon de Noël, qui, lui-même, est bien loin d'avoir conservé sa solennité du vieux temps.

Le Réveillon s'en va; c'est à dîner qu'on festoie Noël, et le gala de ce grand jour est le point de départ d'une série de fêtes gastronomiques; ces fêtes s'échelonnent jusqu'au mercredi des Cendres. Les principales sont : le premier de l'an ou jour des Étrennes, également consacré à saint Fulgence, dont le nom signifie *brillant*; à Odilon, qui signifie *riche*; à sainte Euphrosine, qui se traduit par *gaieté*.

Puis viennent sainte Geneviève, les Rois ou l'Épiphanie, saint Antoine, qui est d'une antiquité vénérable, saint Charlemagne et les grands jours de Carnaval.

Dans quelques contrées de l'Allemagne, à Noël, il existe une assez jolie coutume, à laquelle on ne dérogerait pour rien au monde, ni dans les hautes classes, ni dans le peuple. La veille de la fête, une longue table est apprêtée au milieu de la salle où l'on a dressé le traditionnel sapin illuminé. Cette table est couverte de papier vélin, — chez les riches, — de couleur gris pâle, encadré de roses de Noël; — des plumes, des encriers sont disposés en quantité suffisante. Vers onze heures, petits et grands, jeunes et vieux s'approchent de la table et vont écrire quelques lignes sur un des petits carrés. Ces lignes contiennent l'expression d'un souhait ardent, renfermé au fond du cœur : aussi tient-on son papier à l'abri des regards indiscrets. Les bougies de l'arbre de Noël brûlent encore... minuit sonne : chacun de courir à l'arbre au premier coup et de livrer son souhait à la flamme des bougies. Le carré de papier doit être consommé pendant le temps que l'horloge a mis à sonner les douze heures. Alors c'est signe que les désirs, les vœux, les espérances seront réalisés. Mais s'il reste entre vos doigts la moindre parcelle du papier, hélas ! votre souhait ne sera jamais exaucé.

La vie de château se passe dans l'intimité, cette saison. La chasse règne, mais les salons restent voués aux parties en famille et aux jeux innocents. Tout au plus, de temps à autre, improvise-t-on une sauterie au piano ou la représentation d'une charade entre deux paravents. Il faut dire que la mort a étendu son crêpe sur bien des demeures réputées les plus généreuses en leur hospitalité.

Les petits travaux artistiques bénéficient de cette accalmie. La nouveauté du moment consiste à coller sur des tentures des chimères, des oiseaux, des fleurs de Chine ou du Japon, qu'on rehausse de broderies d'or et d'argent. On peint aussi sur étoffe, mélangeant les peintures aux broderies, et l'on forme, par ces combinaisons, des tentures d'un luxe et d'une originalité merveilleuses. C'est tout un passe-temps nouveau et charmant pour la vie châtelaine, auquel le pinceau masculin peut prendre part en même temps que l'aiguille féminine, et où chacun trouve ainsi son attrait.

Très-brillante réception chez la comtesse Martin du Nord, à

l'issue d'un grand dîner, pour fêter l'anniversaire de sa naissance. Chacun des amis de cette femme charitable et distinguée s'était empressé de lui apporter ses félicitations. On sait que sa petite-fille a épousé M. de Lafaulotte, du conseil d'État.

Les souvenirs abondent sur le nom de Martin du Nord. Étant avocat à Douai avant 1830, il avait fait enchâsser dans un reliquaire d'or quelques grains de tabac échappés d'une prise de Louis XVIII. Les journaux l'apprent.

— Je ne pourrais compter les diableries que m'a valu ce reliquaire, disait spirituellement à ce propos le feu garde des sceaux de Louis-Philippe.

Une autre fois, les journaux racontèrent qu'un jour M<sup>me</sup> Martin du Nord était entrée dans le cabinet de toilette de son mari et, d'une main exercée, en cachette, avait rasé avec dextérité la barbe difficile qui couvrait la face du ministre. Tout Paris s'occupait de la barbe de Martin du Nord pendant un mois.

Le plus curieux, — et ce souvenir était rapporté à la soirée de M<sup>me</sup> Martin du Nord, — c'est que ce détail domestique fit le meilleur effet aux Tuileries, où l'on aimait les bons ménages; et la comtesse Martin ne fut pas peu étonnée d'entendre un jour la reine Amélie la féliciter sur l'ingéniosité de ses soins conjugaux.

C'est dans les détails que se réfugie maintenant le faste d'une époque qui manque de grandeur dans l'ensemble. A défaut de la magnificence générale, on a le luxe dans l'infiniment petit. La mode, en ce moment, est aux lorgnettes diamantées et enrichies de pierreries.

Au dernier mardi de la Comédie-Française, la princesse de Sagan, qui est une des fidèles habituées de ces représentations avec M<sup>me</sup> de Tolstoy, de Montgomery, la duchesse de la Trémouille, la baronne de Rothschild, la duchesse de Bisaccia, la comtesse de Gouy d'Arisy et *tutte quante*, en exhibait une qui a fait sensation et était d'une élégance accomplie.

Rien de plus joli que le miroitement des pierreries, sous le feu des lumières d'une salle de spectacle, dans les doigts qui manient la lorgnette. C'est une véritable parure de plus pour la femme qui se sert d'un tel objet. On fait des lorgnettes entièrement cerclées de pierreries variées; d'autres mêlent l'or ou la nacre aux diamants; enfin, il y en a, et ce ne sont pas, selon moi, les moins réussies, en écaille, avec le chiffre se détachant en diamants, — ainsi qu'on le voit sur les éventails du même genre.

Dans la joyeuse Angleterre, pays chéri de l'excentricité, une parure (collier et bracelets) assez originale, est en immense faveur, depuis cet hiver, auprès des blondes ladies du haut monde. Ce sont de minces serpents en ébène, aux yeux d'émeraude, au dard de rubis, qui, enroulés au cou et aux bras blanc de neige des filles d'Albion, leur donnent un air de charmeuses de reptiles. Les princesses ont donné l'exemple, et la mode en a été immédiatement transmise à toutes les ladies du Royaume-Uni.

Un phénomène d'horticulture attire en ce moment l'attention des florimanes anglais et d'un grand nombre de gens du monde. Il s'agit pourtant de peu de chose, mais ce peu parle à l'imagination. On voit, à bord de la *Pandore*, un bateau à vapeur de retour du pôle arctique, un rosier couvert de fleurs. Il est sain, vigoureux, et ses fleurs sont d'une vive coloration. Ce rosier fait partie du mobilier du navire depuis le moment où il a quitté l'Angleterre. Pendant tout le temps qu'il s'est trouvé dans les régions d'extrême nord, la plante s'est flétrie, affaissée, et passa pour morte. On la laissa de côté par souvenir de la terre natale; mais dès qu'elle se sentit approcher d'un climat plus tempéré, elle revint à la vie, s'aviva, et se mit bientôt en pleine floraison, quoiqu'en hiver.

Est-ce que, par hasard, il y aurait aussi des partis parmi les fleurs? En tout cas, il faut le reconnaître, ce rosier fait honneur au principe conservateur.

H. DE M.



## MESSIEURS LES COIFFEURS

La corporation des coiffeurs de Paris s'est fait une certaine importance. Non-seulement elle est nombreuse, mais sa notoriété s'étend en pays étrangers. Ses concours annuels éveillent une émulation qu'on pourrait dire cosmopolite sans tomber dans l'hyperbole. C'est l'autre lundi que le concours de l'année courante a été tenu. Nous en parlons par la raison que, de ces réunions, il sort toujours quelques *arrêts* et une sorte de direction dans le caractère de la coiffure, qui intéressent naturellement nos élégantes. A très-peu de distance du concours vient le bal, dans lequel il est d'usage de montrer, sur la tête de quelques *invitées*, les coiffures qui ont triomphé aux yeux du jury.

C'est pour le 8 janvier prochain que le bal est annoncé.

Les coiffeurs, au dix-huitième siècle, jouaient un grand rôle; ils étaient devenus les principaux auxiliaires des toilettes d'apparat. Le concours est d'institution récente, mais la corporation des perruquiers avec son bal, est fort ancienne. Elle fut confirmée par édit du roi en 1634. La corporation datait de Saint-Louis, qui en était le patron, et ses fêtes, qui se célébraient le 25 août, étaient on ne peut plus belles. Le nombre des maîtres perruquiers fut fixé à deux cents pour Paris. Ce n'était pas trop à cette époque où tout le monde portait perruque, et quelles perruques! à la Louis XIV, c'est tout dire! elles étaient majestueuses, solennelles! Alors on pouvait dire comme Molière :

Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,  
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?

Malgré les tendances exagérées des coiffures de femmes à notre époque, rien ne ressemble à ces perruques phénoménales du grand siècle, si ce n'est, en Angleterre, celle du lord chancelier lorsqu'il préside la *Chancery Court*. Cette perruque est une amplification de la perruque Louis XIV.

Le talent des perruquiers, — *devenus des coiffeurs* depuis l'immortelle révolution de 1789, qui rognait aussi les perruques, comme on sait, — ne s'exerce guère plus que sur la chevelure des dames, les tours, les chignons, les appendices. Ils n'ont plus que la moitié du genre humain dans leur domaine, mais la plus belle.

Les perruquiers ont compté des célébrités dans leur corporation. Sans parler de celui qui faisait des tragédies et auquel Voltaire répondait : *Faites des perruques!* ils ont eu, surtout le beau *Champagne*, dont les galantes aventures, à Paris, eurent tant d'éclat en 1660 que Louis XIV, entendant souvent parler de lui et de ses succès, voulut voir ce garçon et se le fit amener. C'est celui, sans doute, que Boileau avait en vue quand il disait : « Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier. » *Champagne*, glorieux de cette curiosité du grand roi, devint riche et ambitieux. Il mourut en possession d'une charge de secrétaire du roi. De plus, il avait été le sujet d'une comédie en un acte, de Boucher, jouée en 1662 sous le titre de : *Champagne coiffeur*. La célébrité du Don Juan capillaire en fit le succès.

Un poète du temps le dépeignait dans ces vers :

Enfin, le renommé Champagne  
Ayant fait quatre ans de campagne  
En un pays assez lointain,  
Est de retour entier et sain ;  
Déjà dans Paris il exerce  
Son talent, science du commerce.  
Quoiqu'il soit sec, maigre et menu,  
Il est partout le bienvenu,  
Et quantité de belles fées  
En ont été déjà coiffées.

Parmi les coiffeurs contemporains, beaucoup ont eu aussi une notoriété dans leur art. Ils ont été plusieurs fois mis en scène

sur nos théâtres; mais il y a loin de ces succès du démêloir moderne aux brillantes aventures de *Champagne*, fait secrétaire du roi, et de quel roi!

Mais à quoi pensons-nous? Quelle étourderie de notre part! Voilà que nous oublions l'essentiel, qui est de formuler sommairement le résultat du dernier concours de coiffure au point de vue de son application pratique.

Le jury a décerné sa médaille d'or en faveur d'une coiffure genre Louis XVI modéré : cheveux couleur or, avec des racines droites sur le côté, relevés en plusieurs parties. Sur le devant courent des vagues ondulées, toujours d'un grand effet dans cette nuance de cheveux, quelques-uns finissant en transparent sur le front comme une petite dentelle. Le derrière se compose d'un entrelacement de coques avec trois chutes de boucles en spirales, se terminant par une boucle en frisure. Ce genre de coiffure est combiné de manière à placer à son sommet, et légèrement incliné, un pouff composé de deux têtes de plume bleue, avec aigrette de diamant et cinq étoiles posées en fer à cheval autour du pouff.

Eugène CHAPUS.

## THÉÂTRES

THÉÂTRE-ITALIEN. — *Polito*, le *Barbier de Séville*, *Aida* et le *Trovatore* se partagent l'affiche. Avec de pareils éléments, l'exploitation ne peut manquer d'être fructueuse pour M. Escudier. M<sup>mes</sup> Sanz et Borghi-Mamo, MM. Aramburo et Pandolfini interprètent, du reste, avec un parfait ensemble les œuvres de Donizetti, de Rossini et de Verdi. Tous sont à la hauteur des difficultés qu'offrent leurs rôles : c'est une justice que nous sommes heureux de leur rendre.

OPÉRA-COMIQUE. — Ici l'on joue *Mignon*. Toujours des reprises, c'est chose triste! L'heure n'est pas encore venue, sans doute, pour M. Carvalho, de manifester sa direction personnelle. Nous y touchons, dit-on, et l'on parle pour cela... d'une autre reprise! Il est vrai que celle-là aura toute la saveur d'une vraie nouveauté. Il s'agit de *Cendrillon*, qui jadis fit courir nos pères, et du début d'une toute jeune chanteuse à laquelle on peut prédire un brillant avenir. M<sup>lle</sup> Potel est la fille de l'excellent artiste de ce nom : douée d'une voix fraîche et charmante, d'un talent distingué déjà, elle réalisera merveilleusement le gracieux personnage de *Cendrillon*.

VAUDEVILLE. — Après les *Mariages riches*, de M. Abraham Dreyfus, et *Perfidie comme l'onde*, de M. Octave Gastineau, — où Shakespeare va-t-il se nicher! — le Vaudeville a cru devoir tenter fortune avec la reprise de *Nos alliées*, pièce qui, il y a quinze ans, eut un certain succès au Gymnase. Cela s'appelle peloter en attendant partie, et la partie sérieuse que ce théâtre doit jouer ne s'engagera qu'avec trois actes de M. Sardou, actuellement en répétition.

VARIÉTÉS. — M. Charles Monselet s'est mis en frais d'esprit, ce qui nous a valu une *Revue sans titre* en deux actes. Joignez à cela deux pièces d'allures légères, chacune en un acte, et vous aurez le dernier bilan des Variétés.

THÉÂTRE-CLUNY. — Dans son drame, *l'Affaire Fauconier*, M. Georges Petit raconte l'histoire navrante d'un honnête homme fourvoyé dans le cabinet d'un tripoteur d'affaires véreuses, et qui endosse naïvement la responsabilité de toutes les tristes opérations qui s'y brassent. Ce sujet est en ce moment plein d'actualité, et l'auteur a été certainement bien inspiré en le mettant à la scène.

HOP-FROG.





PLANCHE DG. N° 696. — TOILETTES DE MARIA  
Nouveaux modèles de la maison Cos





E ET CÉRÉMONIE. — DESCRIPTION, PAGE 626.

lau (rue des Jeûneurs, 25 et 27).



## UNE OEUVRE DE GÉANT

(LÉGENDE SUÉDOISE.)

Il n'est aucune ville de Suède, excepté peut-être Upsal et Stockholm, qui renferme autant de curieux monuments que Lund, vieille ville épiscopale et universitaire, située à l'extrémité méridionale de la Suède et dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

De tous ces monuments, le plus remarquable et le plus célèbre est la cathédrale, un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'art gothique, aux murs épais de 6 mètres, longue de près de 900 pieds, haute de 228 et large de plus de 300.

La tradition populaire a conservé une curieuse légende se rattachant à l'édification de cette magnifique église. Un grand poète suédois, Esaias Tegner, l'a racontée dans son poème d'*Axel*, et tout récemment M. Buchner, professeur de littérature à la Faculté de Caen, lui a consacré une intéressante brochure.

Saint Laurent, visitant les peuples pour les convertir à la foi nouvelle, après avoir traversé l'Allemagne, est arrivé dans les pays du Nord. Son éloquence a déjà fait de nombreux chrétiens; mais il ne suffit pas d'avoir des prosélytes, il faut élever à Dieu un temple digne de lui et où puissent l'adorer ses nouveaux enfants. Comme le saint n'est pas riche, il va faire appel à la charité qu'il a enseignée, recueillir l'obole du pauvre et les dons des seigneurs, et travailler sans relâche à la grande œuvre qu'il veut accomplir.

Le voilà parcourant la Scanie tout entière, sans prendre de repos ni jour ni nuit; franchissant, chargé de son précieux fardeau, les larges plaines, les hautes montagnes et les gorges étroites; il boit au ruisseau, il mange du pain noir, n'osant toucher au dépôt sacré qui lui a été confié. Malgré les chaleurs et les frimas, malgré le feu, l'inondation et l'orage, il poursuit sa course pieuse, augmentant peu à peu son fardeau, et ne s'arrête enfin, aux portes de Lund, que lorsqu'il est devenu trop lourd pour ses épaules.

Combien de fois, dans sa promenade solitaire, le saint avait dressé le plan du temple qu'il allait ériger! Combien de fois il s'en était retracé l'image! Sans prendre haleine, il cherche et choisit l'emplacement de la sainte basilique; il fait venir des architectes et des maçons, et leur dit: « Vous voyez l'aigle qui plane dans les airs? C'est à cette hauteur que monteront les tours; vous connaissez les trous que la souris des champs creuse dans les entrailles de la terre? C'est à cette profondeur que descendront les fondements. »

Pourquoi l'homme est-il si peu capable de ce qu'il veut de meilleur? Pourquoi, lorsqu'il croit avoir tout prévu, surgit-il un dernier obstacle qui lui barre la route et l'empêche de réaliser ses plus chères espérances? Saint Laurent avait réfléchi longuement; toutes ses précautions étaient prises; les ouvriers les plus habiles avaient été appelés, et pourtant les travaux n'avançaient pas. Le lendemain trouvait comblées les tranchées creusées la veille pour y placer les assises; les échafaudages élevés le soir gisaient le matin sur le sol; une main invisible dispersait les pierres amoncelées et renversait les constructions déjà faites.

Depuis plusieurs nuits, l'apôtre veillait pour surprendre ceux qui s'acharnaient à la destruction de son œuvre, lorsqu'un soir un géant hideux, immense, aux pieds fourchus, à l'œil sanglant, lui apparut et lui dit: « De quel droit, mortel, es-tu venu occuper le sol qui nous échet en partage? Et quelle audace est la tienne de creuser notre terre et de briser nos roches? Nous ne te donnerons que ce que tu pourras acheter; nous ne sommes, ni les miens ni moi, d'humeur à nous laisser dépouiller sans profit. »

Le mauvais génie qui dictait ainsi ses conditions au saint était

un fils de celui qui seul avait survécu, en s'enfuyant avec sa femme dans une huche à pain, à la lutte des géants contre Odin. De la blessure d'Ymer, le géant primordial tué par Odin, avait coulé une si grande quantité de sang qu'elle avait causé un immense déluge, où s'était noyée, à l'exception de Bergelmer, toute la race des Titans du Nord. Aussi méchants que puissants, les descendants de Bergelmer avaient voué une haine terrible aux étrangers qu'ils accusaient tous de la mort d'Ymer, leur aïeul.

Laurent comprit qu'il fallait un sacrifice pour apaiser leur courroux.

Le génie proposait de construire lui-même l'édifice, s'il lui était promis en retour ce qu'il demanderait. On discuta longtemps les conditions du contrat. D'abord le géant exigea le soleil et la lune. « Comment te donnerais-je ces deux grands astres qui ne m'appartiennent pas et que Dieu a placés au firmament pour illuminer l'univers? lui répond le saint homme. — Alors laisse-moi prendre l'âme du premier qui entrera dans le temple et la lumière de tes yeux. — L'âme d'autrui n'est pas mon bien; je ne saurais te la donner, moi qui veux garder la mienne. — Je me contenterai donc de tes yeux, que je donnerai à mes enfants comme jouets. D'ailleurs, je t'offre un moyen de les racheter: tu n'as qu'à deviner quel est mon nom et où j'ai placé ma demeure. Ce sera chose facile pour toi, qui crois être le mieux instruit et le plus savant des hommes. »

Pour les Scandinaves, l'œil était la chose la plus précieuse qu'on pût obtenir d'un homme. Le grand Odin lui-même n'en avait qu'un, obligé qu'il avait été de déposer l'autre en gage au pied de l'arbre Ygdrasil, chez Mimer, gardien du puits de la Sagesse, pour en boire les eaux merveilleuses.

Tout joyeux du pacte qu'il venait de conclure et du prix donné à son concours, et pensant à la joie de sa famille, le géant se mit courageusement au travail. La fin de la nuit lui suffit pour arracher des montagnes voisines d'énormes blocs de rocher, les charger sur ses puissantes épaules et les transporter à Lund. Avant le jour, sa main de fer les avait brisés et avait déjà commencé à leur donner une forme. Les premiers rayons du soleil levant éclairèrent les fondations cyclopéennes sur lesquelles allait s'élever la future cathédrale.

Quelques heures plus tard, on aurait pu voir le géant assis sur le faite du toit mettre la dernière main à son œuvre en achevant une des tours qui flanquent le grand portail du côté de l'Occident.

Cependant le saint, du haut des collines environnantes, admirait le temple que les païens convertis par lui élevaient à son Dieu et que ses yeux voyaient pour la dernière fois. Que ne lui avait-on demandé plus tôt d'accomplir son généreux sacrifice? Homme oublieux de lui-même, il attendait avec impatience la pose de la dernière pierre, bien qu'il dût à ce moment perdre à jamais la lumière du jour. Laurent allait reprendre le chemin de Lund, lorsqu'il entend tout à coup dans les entrailles de la terre un bruit inusité. C'est comme le craquement sourd qui précède l'éruption des volcans. Il s'arrête, il écoute, et des profondeurs du sol il entend sortir une voix; c'est la femme du géant, cachée dans son antre, qui berce ses enfants. « Dormez, mes chéris; enfants du géant Finn, dormez! de retour à votre réveil, votre père vous apportera de beaux jouets, il vous donnera les yeux brillants du chrétien. »

Remerciant le ciel de la découverte miraculeuse qu'il vient de faire, Laurent se hâte de redescendre vers la ville, il court à l'église et appelant le géant il lui dit et son nom et sa demeure. Furieux d'avoir été trahi, Finn broie dans ses doigts les blocs de pierre qui devaient couronner le sommet de la tour; il s'élance et disparaît en proférant cette malédiction: « Église maudite! je ne t'ai pas achevée, jamais tu ne le seras. » Puis allant chercher sa femme, le géant revint avec elle vers le temple, par des voies souterraines qu'avaient creusées ses pères et de lui seul

connues.  
vigouren  
crouler.  
et étendi  
ici jusqu  
Le voy  
aujourd'h  
chavir pri  
équilibre.  
d'une gran  
sur le dos  
peine aux  
et dont les  
et les tortu  
jours.  
Celle lég  
populations  
dédiée à sui  
sides furent  
surtout d'Al  
prendre les  
gions du Nor  
est la person  
contre l'inva  
prêtre Odin.  
La punition  
faite du paga

Ce matin,  
lement de tax  
plan plan !...  
Un tambour  
güler, par ex  
Vite, vite, j  
porte.  
Personne...  
moillées deu  
ne peu de b  
crite fine des  
ser lentement  
au même mo  
champs sous le  
Le diable soi  
quel est donc l  
avec un tamb  
les touffes de  
sur la route...  
caché en train  
maître Puck. L  
« Ce Parisien e  
lode! » Sur q  
plan !... ran pl  
réveiller mes c  
Ce n'était pas  
C'était Gougn  
et pour le mor  
pays, il a des no  
prêter l'instrum  
la caisse dans le



connues. Ils entrèrent dans l'asile sacré et, saisissant de leurs bras vigoureux les piliers qui le soutenaient, ils tentèrent de le faire crouler. Mais Dieu veillait sur la maison qui lui avait été consacrée et étendant la main leur dit : « Soyez changés en pierre et restez ici jusqu'au jugement dernier. »

Le voyageur qui visite les monuments de Lund peut voir encore aujourd'hui dans la crypte vaste et profonde qui s'étend sous le chœur principal deux des plus forts piliers qui ont perdu leur équilibre. Avec l'un semble se confondre la statue d'un homme d'une grandeur colossale; près de l'autre est une femme portant sur le dos un petit enfant. Les deux colonnes semblent résister à peine aux efforts des deux géants dont les secousses les ébranlent et dont les figures grimaçantes expriment encore les angoisses et les tortures de l'horrible mort qui les a immobilisés pour toujours.

Cette légende, expression vraie du caractère rude et naïf des populations du Nord, signifie que la cathédrale de Lund a été dédiée à saint Laurent, martyr, au nom duquel d'importants subsides furent demandés dans la chrétienté tout entière; ils vinrent surtout d'Allemagne, d'Angleterre et de France. Elle fait comprendre les difficultés très-grandes que rencontra, dans les régions du Nord, la propagation de la foi chrétienne. Le géant Finn est la personnification de la race finnoise qui, après avoir lutté contre l'invasion de la race aryenne et contre son chef et grand-prêtre Odin, se montra la plus rebelle aux idées du christianisme. La punition des deux géants est le symbole de l'irréparable dé faite du paganisme.

T. BAUGIER.

## LE RÊVE DU TAMBOUR

(SOUVENIR DE VOYAGE.)

Ce matin, aux premières clartés de l'aube, un formidable roulement de tambour me réveille en sursaut... Ran plan plan !...

Un tambour dans mes pins à pareille heure!... Voilà qui est singulier, par exemple!...

Vite, vite, je me jette à bas de mon lit et je cours ouvrir la porte.

Personne... Le bruit s'est tu... Du milieu des lambrusques mouillées deux ou trois courlis s'envolent en secouant leurs ailes... Une peu de brise chante dans les arbres... Vers l'orient, sur la crête fine des Alpilles, s'entasse une poussière d'or d'où le soleil sort lentement... Un premier rayon frise déjà le toit du moulin. Au même moment, le tambour, invisible, se met à battre aux champs sous le couvert... Ran... plan... plan, plan, plan.

Le diable soit de la peau d'âne! Je l'avais oubliée... Mais enfin, quel est donc le sauvage qui vient saluer l'aurore au fond des bois avec un tambour?... J'ai beau regarder, je ne vois rien... rien que les touffes de lavande et les pins qui dégringolent jusqu'en bas sur la route... Il y a peut-être par là dans le fourré quelque lutin caché en train de se moquer de moi... C'est Ariel, sans doute, ou maître Puck. Le drôle se sera dit, en passant devant mon moulin : « Ce Parisien est trop tranquille là-dedans, allons lui donner l'aubade! » Sur quoi il aura pris un gros tambour et... ran plan plan!... ran plan plan!... Te tairas-tu, gredin de Puck? tu vas réveiller mes cigales!

Ce n'était pas Puck.

C'était Gougnet (François), dit Pistolet, tambour au 31<sup>e</sup> de ligne, et pour le moment en congé de semestre. Pistolet s'ennuie au pays, il a des nostalgies, ce tambour, et — quand on veut bien lui prêter l'instrument de supplice — il s'en va, mélancolique, battre la caisse dans les bois, en rêvant de la caserne du Prince-Eugène.

C'est sur ma petite colline verte qu'il est venu rêver aujourd'hui... Il est là-bas, debout contre un pin, son tambour entre ses jambes et s'en donnant à cœur joie... Des vols de perdreaux effarouchés partent à ses pieds sans qu'il s'en aperçoive. La fêrigouille embaume autour de lui, il ne la sent pas.

Il ne voit pas non plus les fines toiles d'araignée qui tremblent au soleil entre les branches, ni les aiguilles de pin qui sautillent sur son tambour. Tout entier à son rêve et à sa musique, il regarde amoureuxment voler ses baguettes, et sa grosse face niaise s'épanouit de plaisir à chaque roulement.

Ran plan plan ! Ran plan plan !

« Quelle est belle, la grande caserne, avec sa cour aux larges dalles, ses rangées de fenêtres bien alignées, son peuple en bonnet de police et ses arcades basses toutes pleines du bruit joyeux des gamelles!... »

Ran plan plan ! Ran plan plan !

« Oh ! l'escalier sonore, les corridors peints à la chaux, la chambre odorante, les ceinturons qu'on astique, la planche à pain, les pots de cigare, les couchettes de fer à couverture grise, les fusils qui reluisent au râtelier!... »

Ran plan plan ! Ran plan plan !

« Oh ! les bonnes journées du corps de garde, les cartes qui poissent aux doigts, la dame de pique hideuse avec des agréments à la plume, le vieux Pigault-Lebrun dépareillé, qui traîne sur le lit de camp!... »

Ran plan plan ! Ran plan plan !

« Oh ! les longues nuits de faction à la porte des ministères, la vieille guérite où la pluie entre, les pieds qui ont froid ! les voitures de gala, qui vous éclaboussent en passant!... Oh ! la corvée supplémentaire, les jours de bloc, le baquet, l'oreiller de planche, la diane froide par les matins pluvieux, la retraite dans les brouillards à l'heure où le gaz s'allume, l'appel du soir où l'on arrive essoufflé!... »

Ran plan plan ! Ran plan plan !

« Oh ! le bois de Vincennes, les gros gants de coton blanc, les promenades sur les fortifications... Oh ! la barrière de l'École, le piston du Salon de Mars, la romance sentimentale chantée une main sur le cœur!... »

Rêve, rêve, pauvre homme, ce n'est pas moi qui t'en empêcherai...; tape hardiment sur ta caisse, tape à tour de bras. Je n'ai pas le droit de te trouver ridicule.

Si tu as la nostalgie de ta caserne, est-ce que, moi, je n'ai pas la nostalgie de la mienne?

Mon Paris me poursuit jusqu'ici comme le tien. Tu bas du tambour sous les pins, toi. Moi, j'y fais de la copie... Ah ! les bons Provençaux que nous faisons ! Là-bas, dans les casernes de Paris, nous regrettons nos Alpilles bleues et l'odeur sauvage des lavandes ; maintenant, ici, en pleine Provence, la caserne nous manque, et tout ce qui la rappelle nous est cher!...

Huit heures sonnent au village. Pistolet, sans lâcher ses baguettes, s'est mis en route pour rentrer... On l'entend descendre sous le bois, jouant toujours... Et moi, couché dans l'herbe, malade de nostalgie, je crois voir, au bruit du tambour qui s'éloigne, tout mon Paris défilé entre les pins....

Ah ! Paris... Paris... toujours Paris !

Alphonse DAUDET.



## L'HIVER

C'est le 21 de ce mois que l'hiver a fait son entrée dans le cycle des saisons, ou, pour parler plus scientifiquement, que le soleil a passé au point du Capricorne. Mais nous vivons dans un temps où l'almanach n'est plus pris au sérieux. L'hiver, en ce moment! Mais il fait doux comme en avril! on vend des violettes à tous les carrefours! sur tous les points de la France on signale des arbres fruitiers qui bourgeonnent! On a même parlé d'un hanneton qui s'était manifesté nous ne savons plus où. Après tout, ce hanneton était peut-être un canard vu de très-loin par un naturaliste de bonne volonté.

En attendant, les peintres nous la baillent belle en continuant à nous représenter l'Hiver, dans leurs allégories, sous les traits d'un vieillard blanc, ratatiné au coin d'un feu maigre et soufflant dans ses doigts, en compagnie d'un marassin et d'un petit tas de pommes de pin. Tout cela était bon au vieux temps. Et les poètes donc! que deviennent leurs métaphores? Ce n'est pas nous qui regretterons beaucoup ces vers de Delille :

..... Triomphant sur un trône de glace,  
L'Hiver s'enorgueillit de voir l'astre du jour  
Embellir son palais et lui faire la cour.

Non plus que ceux-ci, de Gilbert :

Sur un vieux char de fer, trainé par les orages,  
L'Hiver, ce noir géant, compagnon des ravages,  
Fuit avec les frimas et l'ennui, ses enfants.

Le trône de glace est fondu et le char de fer prend ses invalides dans quelque coin obscur du ciel, entre le char de Thespis et celui d'Hippolyte. Nous ne sommes plus aussi étonné que Lebrun de ce que

Anacréon sut plaire aux belles,  
Malgré ses quatre-vingts hivers,

si les hivers du joyeux poète ressemblaient à celui-ci, et Voltaire ne nous émeut plus guère en nous parlant de « l'hiver de ses ans, » ce qui était, déjà de son temps, une expression d'un bien détestable français.

Tout cela est bel et bien; mais on se perd en conjectures sur la cause de ce bouleversement des saisons. Les astronomes en donnent, paraît-il, des raisons excellentes. Nous qui ne sommes pas astronomes, nous en avons trouvé une cependant qui nous paraît absolument plausible. Les poètes se sont trompés jusqu'ici sur le vrai caractère de l'hiver et sur le qualificatif qui lui convient. L'hiver n'est ni impitoyable, ni sombre, ni cruel, ni farouche, ni paresseux, ni dur, comme ils l'ont tant répété. L'hiver est tout simplement susceptible. Les patineurs ont voulu se passer de lui, et il les boudé. Il les renvoie à la glace artificielle de leurs skatings et leur refuse cette belle gelée des étangs qui avait au moins, sur toutes ses contrefaçons, l'avantage d'un beau décor dentelé de neige.

Tout cela est bel et bon, hiver, mon ami, et les ridicules humains sont toujours dignes d'une leçon. Mais, bien que nombreux, les patineurs ne constituent qu'une fraction infime de la société, et c'est uniquement pour nous faire croire qu'ils sont innombrables qu'ils ont mis à leurs chaussures ces bruyantes roulettes; mais, en dehors d'eux, il y a des citoyens paisibles qui aiment à boire, en été, des liquides frappés, et qui adorent se promener, par un temps bien sec et sous un ciel bien blanc, dans les bois que la gelée fait crépiter. C'est à ceux-là que nous te prions de penser. Il y a aussi les cultivateurs qui te chargeaient habituellement de tuer une foule d'insectes nuisibles, et que ton abandon

mortifie cruellement. C'est encore pour eux que nous t'implorons, ô toi qui viens de naître et ne te souviens pas assez qu'il faut des fleurs de neige à ton berceau.

G. B.-F.

## CHRISTMAS ET NAVIDAD

Chaque pays a sa manière de célébrer les fêtes de Noël. Chez nous, on ne manque guère de faire le réveillon. Mais nous sommes de bien pauvres festoyeurs à côté de nos voisins d'outre-Manche.

L'Anglais fête la naissance du Christ avec plus de graisse et de viande que les paysans de Rome n'en offraient au dévorant Saturne. Il honore le fils de Dieu, — celui qui a jeûné quarante jours, — avec de la chair, de la bière et du plum-pudding.

Ce jour-là, les commerçants ferment leurs boutiques, mais ils ouvrent leurs buffets. Toute l'année, l'Anglais met à la caisse d'épargne pour fêter la solennité de Christmas. L'ouvrier, s'il le faut, engage ses outils, ses draps, ses vêtements. On se met à table la veille et on ne quitte la place que le surlendemain, au matin. Trente-six heures à boire et à manger.

La veille, tout Londres est illuminé. Pendant la nuit, les magasins sont éclairés à giorno. Des torrents de lard, des avalanches de viande de boucherie, des quantités incommensurables de volailles et de charcuterie, des pâtisseries monstrueuses, d'énormes bœufs dépouillés tout entiers, placés sur des tréteaux avec des becs de gaz dans le mulle; des moutons apoplectiques à force d'être gras; des pores qui n'ont plus forme animale, « nourris au lait par le duc de X... » comme l'indiquent les étiquettes collées sur leurs flancs; des poulets gros comme des dindes, des dindes grosses comme des moutons, des oies phénoménales, des lapins pesant vingt-cinq livres, avec des bouffettes de rubans dans les intestins; des saucissons immenses pendus à des arbres de Noël, avec des cocardes, des rosettes, des drapeaux mêlés à des oranges, des citrons et des raisins de Corinthe.

C'est en Espagne que j'ai vu célébrer ce grand jour de la façon la plus pittoresque. La *Pascua de Natividad* (par abréviation, *Navidad*) est, de l'autre côté des Pyrénées, non-seulement l'époque de la célébration de la Nativité, mais encore de celle du premier de l'an. Huit jours avant la Noël, on reçoit les félicitations réservées chez nous pour le 1<sup>er</sup> janvier et l'on donne les étrennes.

A Barcelone, la solennité a un cachet tout particulier. Toutes les rues sont remplies d'aveugles qui grattent leurs guitares en chantant des *billancicos* (noëls) d'une naïveté toute catalane. Il est de règle, à cette époque, de manger en famille un *pavo* (dindon) bourré de pigeons, de petits oiseaux, de charcuterie, de pruneaux et d'une foule d'autres ingrédients. Ce comestible s'achète à la foire spéciale de *Santo Toma*, qui attire toute la belle société de Barcelone en riches atours.

Il y a encore un autre moyen de s'en procurer. Les promenades sont encombrées de mille petits établissements en plein vent, où le *pavo* traditionnel est mis en loterie. Seulement, là, il arrive le plus souvent que le banquier offre au gagnant une bête si maigre et si peu appétissante que celui-ci opte volontiers pour une petite somme en *cuartos*.

Le démon le tente, et il continue de jouer jusqu'à ce qu'il ait perdu tout son bénéfice et quelque chose de plus, ce qui fait dire aux plaisants de la galerie qu'il a pris la place de la marchandise.

La veille de Noël, chaque maison tenant à honneur de prouver péremptoirement qu'elle n'a pas manqué à l'usage, vous pourrez, dans toutes les rues, marcher sur une couche épaisse de plumes de dindon, témoignage muet d'un devoir accompli.

Comme dans le midi de la France, la Catalogne a ses *crèches* qui s'organisent ce jour-là, dans toutes les familles. Dans la principale



pièce de chaque maison, on met en scène tout le mystère de la Nativité au moyen de petites figures en bois ou en terre cuite. On représente le paysage de la Judée, l'étable où est né le Sauveur, les animaux bibliques, les bergers, les mages, leur étoile, etc. Les plus appréciées de ces crèches (*bélens* en catalan) sont celles qui ont le plus de personnages et d'accessoires, tels qu'une rivière, un moulin, son meunier, et parfois un Catalan avec son bonnet de laine rouge, piochant la terre, une Catalane pilant l'*Paioli*, ou bien des Andalous en veste brodée ou en jupon court dansant des *fundagos* effrénés, les anachronismes étant tolérés pour la circonstance. Dans un coin caché de l'appartement, une jeune fille avec son piano, ou le père muni d'un accordéon ou d'une tabatière à musique, font entendre des accents réputés célestes. On fait queue pendant des heures entières pour visiter ces exhibitions d'objets d'art religieux, où l'on est admis avec des billets.

L'exhibition dure ordinairement quinze jours, pendant lesquels chaque maison où il y a un *belen* n'appartient plus à ses habitants et devient un véritable établissement public.

Ajoutons, pour terminer, qu'on a en Espagne, comme chez nous, la messe de minuit, *noche buena* ou *misa del gallo* (la messe du coq). Seulement, là-bas, on y ajoute un détail qui n'existe pas ailleurs : l'orgue, pendant l'office, imite de temps en temps les va-gissements d'un nouveau-né.

Enfin les théâtres, comme toujours, s'associent aux joies religieuses, et, dans les semaines qui précèdent et qui suivent la *Navidad*, représentent, sous différents titres, la Nativité du Christ.

Ainsi, chaque pays a sa manière originale de célébrer les fêtes de Noël.

Elie FRÉBAULT.

## LES LIVRES D'ÉTRENNES

### III

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les œuvres nouvellement parues ; contentons-nous donc d'en citer encore quelques-unes parmi les plus recommandables.

L'an dernier, M. Rothschild publiait le tome premier du *Musée Entomologique illustré*, — les *Coléoptères*. Cette année, il donne comme second volume, les *Papillons* : « Iconographie et histoire naturelle des papillons d'Europe », par M. Depuiset, avec cinquante planches en couleur et deux cents vignettes. L'auteur fait tourbillonner devant nous tout ce joli monde, écrivain de l'air, bijoux volants des campagnes ; il nous apprend leurs noms, décrit leurs types, classe leurs espèces, et, à chaque description, l'insecte, saisi au vol par le crayon comme par un filet, vient s'étaler sur la page. Ceux qui voudront papillonner en us trouveront aussi, à la fin du volume, une classification exacte et complète. Le lecteur profane sautera cette nomenclature, pour feuilleter ses planches colorées, d'un aspect si riche, d'une si vive variété de teintes qu'on prendrait chacune des gravures pour un casier d'entomologiste. Mais les gracieux insectes n'y figurent pas à l'état mortuaire, piqués par l'épingle qui les dessèche et les momifie ; le dessinateur les a peints en vie, dans leur milieu végétal, sur les plantes qui les nourrissent, sur les fleurs dont ils pompent le miel. C'est la féerie de la nature entourée de ses vrais décors.

L'art introduit dans l'histoire naturelle fait l'originalité des publications de M. Rothschild ; il l'étend à toutes ses branches et à ses règnes. Une de ses grandes publications nouvelles, les *Poissons*, par MM. Gervais et Boulart, vient de s'enrichir d'un deuxième volume. Après les *Poissons d'eau douce*, les *Poissons de mer*, sorte d'aquarium typographique, où tous les chefs des grandes armées de l'Océan défilent dans cent chromolithographies, parées de leurs écailles miroitantes, sous leurs formes d'une monstruosité fantastique ou d'une bizarre élégance.

Dans un autre ordre d'idées, la librairie Plon a publié deux beaux livres : *Bêtes et Gens*, « fables et contes humoristiques, » aussi gaîment illustrés que rimés par Stop, et *les Contes de ma mère*, par Bertall, écrits sous la dictée de pieux souvenirs que le crayon filial évoque avec la vivacité et la fraîcheur retrouvées des impressions de l'enfance. Quelques-uns de ces jolis contes rappellent, par l'enjouement du ton et l'élégance du récit, ceux de M<sup>me</sup> d'Aulnoy et de M<sup>lle</sup> Lhéritier, ces « Mère l'Oie » charmantes du xvii<sup>e</sup> siècle.

*Les Fiancés*, de Manzoni, sont un des rares romans adoptés par les familles, et qui ont conquis la popularité du foyer. L'émotion y est saine et la passion chaste ; on dirait l'œuvre d'un Walter Scott italien. *Les Fiancés* rappellent aussi le grand conteur écossais par l'intérêt soutenu du récit, la mise en scène dramatique des mœurs et des figures d'un autre âge. Quelques pages s'en détachent, dignes de la grande histoire. On peut relire la description de la peste de Milan, même après celles de Lucrece et de Thucydide. L'édition, digne de l'ouvrage qui manquait chez nous, la librairie Garnier vient de la donner, avec une excellente traduction de M. le marquis de Montgrand, illustrée par Staal.

A côté de cet ouvrage se présente, souligné de gracieuses vignettes dues au crayon de MM. Gustave Doré, Bertall et Van Dargent, un Recueil de jolies fables et de poésies enfantines, — *Nos Petits Rois*, — qui fait honneur au talent de M. Henri Jousselin. Les parents ne le liront pas avec moins de plaisir que les enfants.

R. H.

Les bals masqués sont à l'ordre du jour. En attendant les quatre bals que nous promet l'Opéra et pour lesquels M. Halanzier s'est assuré le concours de Johann Strauss comme chef d'orchestre, le succès est à Frascati et au maestro Arban. Les premiers bals étaient remarquables d'entrain, les costumes superbes, la foule aussi pressée que joyeuse. Nul doute qu'il n'en soit de même aux bals des autres samedis.

Quant à l'orchestre, il a fait merveille sous la direction d'Arban qui, en même temps que ses dernières compositions, a fait entendre déjà tout le répertoire de Johann Strauss, dont l'Opéra n'aura ainsi que la seconde édition.

## SOMMAIRE DU 5<sup>e</sup> N<sup>o</sup> DE DÉCEMBRE 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Correspondance. — Chronique mondaine, par H. DE M. — Messieurs les coiffeurs, par M. Eugène CHAPUS. — Théâtres, par HOP-FROG. — *Une œuvre de géant*, légende suédoise, par M. T. BAUGIER. — *Le réve du tambour*, souvenirs de voyage, par M. Alphonse DAUDET. — L'hiver, par G. B.-F. — *Christmas et Navidad*, par M. Elie FRÉBAULT. — Les livres d'étrennes (III), par M. Robert HYENNE. — Table des matières.

ANNEXES. — Gravure coloriée n<sup>o</sup> 1381, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de bal.

Dans le texte : P. n<sup>o</sup> 336, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau *Haydée*. — DG. n<sup>o</sup> 696, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de mariage et cérémonie.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.



# TABLE DES MATIÈRES

## MODES

Articles de mode, description des toilettes, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE, 1, 43, 25, 37, 49, 61, 73, 85, 97, 109, 121, 133, 145, 157, 169, 181, 193, 205, 217, 229, 241, 253, 265, 277, 289, 301, 313, 325, 337, 349, 361, 373, 385, 397, 409, 421, 433, 445, 457, 469, 481, 493, 505, 517, 529, 541, 553, 565, 577, 589, 601, 613, 625.  
Échos de la mode, 14, 26, 62, 109, 110, 149, 160, 184, 207, 219, 267, 291, 315, 364, 387, 411, 423, 436, 447, 483, 507, 531, 555, 603.

## CHRONIQUE

Causeries, par Ludovic SAUVEUR, 3, 63, 111, 159, 219, 267, 315, 375, 423, 484, 532, 579.  
Chronique mondaine, par Eugène CHAPUS, 16, 41, 76, 100, 124, 148, 173, 183, 207, 232, 256, 280, 292, 304, 316, 328, 340, 363, 388, 411, 436, 459, 471, 496, 555, 592, 616, 628.  
Beaux-arts, par Robert HYENNE, 209, 245, 268, 305.  
Théâtres, par HOP-FROG, 5, 17, 29, 77, 89, 101, 113, 137, 149, 161, 185, 197, 209, 221, 233, 245, 281, 317, 341, 365, 449, 473, 485, 497, 509, 533, 545, 557, 581, 605, 639.  
Lettres d'une douairière, par M<sup>me</sup> DE BASSANVILLE, 52, 88, 136, 196, 244, 291, 351, 399, 448, 508, 556, 604.  
A travers les livres, par Robert HYENNE, 123, 226, 269, 286, 299, 323, 420, 425, 431, 515, 544, 593, 621, 635.

## VARIÉTÉS

Mon jardin, par Robert HYENNE, 5, 28.  
L'hôtel des ventes, par le baron SHOP, 5.  
Histoire des jouets, par Ch. DAVID, 16.  
Les anniversaires, par B. V.-P., 35.  
Nos grands poètes, par Ernest LEGOUVÉ, 53, 64, 76.  
Les fourrures, par Ch. DAVID, 59.  
Frédéric-Lemaître, par Paul DE SAINT-VICTOR, 65.  
Les Cirques, par C. DE F., 83.  
Deux des Quarante, par A. MEZIERES, 101.  
Les Vibrions, par Alexandre DUMAS fils, 113.  
Jules Janin, par John LEMOINNE, 125.  
Daniel Stern, par C. DE F., 137.  
Une fille des Muses, par Théodore DE BANVILLE, 149.  
Propos de saison, par Charles MONSELET, 184.  
Mascarade, par BRADA, 190.  
Eloge de l'escrime, par Ernest LEGOUVÉ, 208.  
Jadis, par S., 233.  
Portraits d'enfants, par Ernest LEGOUVÉ, 257, 273, 297, 346.  
Tigre ou lion?... par J. DES D., 262.  
Guizot, par J.-B. DUMAS, 281.  
George Sand, par R. T. et DE LOMÈNE, 293, 321.  
Histoire d'un vieil âne, par George SAND, 329.  
Vieux mur, par BRADA, 359.  
Un menu de Gargantua, par Georges STENNE, 364.  
Une journée sur l'eau, par NYL, 389.  
La Prédiction, par Paul DE SAINT-VICTOR, 389.  
Dîner au château, par NYL, 412.  
Les muses du théâtre, par Eugène CHAPUS, 413.  
La pierre des bavardes, par Georges STENNE, 419.  
Les alliances malheureuses, par Eugène CHAPUS, 424.  
Le corbeau, par J. MICHELET, 425.  
Les travaux des femmes à Philadelphie, par Ch. DAVID, 472.  
Madame a ses nerfs, par P. X., 473.  
L'amour des porcelaines, par Eugène CHAPUS, 485.  
Les cartes à jouer, par B. F., 509.  
Soleil d'automne, par G. B.-F., 532.  
La liberté d'être jolie, par PAUL-ÉMILE, 544.  
Une lumière dans la nuit, par G. B.-F., 545.  
Histoire d'une hydrocrase, par Jules NORIAC, 550.  
Goûts et couleurs, par W., 580.  
Regain d'automne, par G. B.-F., 580.  
Tendresses humaines, par G. B.-F., 592.

Les joujoux, par Élie FRÉBAULT, 593.  
Le rôle des poches, par PAUL-ÉMILE, 605.  
Venise, par Charles YRIARTE, 610.  
Progrès de l'éventail, par L. S., 617.  
Messieurs les coiffeurs, par Eugène CHAPUS, 629.  
L'hiver, par G. B.-F., 633.

## POÉSIES

La rose, par Germain PICARD, 46.  
Démolitions, par Gabriel MARC, 60.  
A Ernesto Rossi, par Sully PRUDHOMME, 77.  
Olivier, par François COPPÉE, 89.  
Spleen, par H. BAZOUGES, 105.  
Le Parnasse contemporain, par R. H., 161.  
La mendicante, par André GILL, 178.  
Rondels : le Jour, la Nuit, par Théodore DE BANVILLE, 250.  
Propriété à vendre, par Charles MONSELET, 269.  
Terrain vague, par Albert MÉRAY, 305.  
Renaissance, par Robert HYENNE, 369.  
La chanson de l'enfant, par Jean AICARD, 405.  
A Félicien David, par Paul COLLIN, 437.  
In excelsis, par Robert HYENNE, 585.  
L'enfant grondé, par Victor DE LAPRADE, 617.

## NOUVELLES

Le concert pour les pauvres, par Jules SANDEAU, 8, 20.  
Le paresseux et ses tantes, par SHOP, 11.  
Un cinquième au whist, par BÉNÉDICT, 22.  
La laitière et le pot au lait, saynète, par George SAND, 32, 44.  
La garde-chasse, par Camille ÉTIÉVANT, 46, 56, 70.  
L'appui moral, par Albert CAISE, 47.  
Les épaulettes du capitaine Roland, par Robert HYENNE, 68.  
Trop belle et trop laide, par Xavier EYMA, 80, 92, 104.  
Le facteur rural, par Louis COLLAS, 95, 105.  
Sombreker, par Camille DEBANS, 116, 128, 140.  
Dimanche ou Un mariage aux Champs-Élysées en 1816, par PIGAULT-LEBRUN, 119.  
Midi à quatorze heures, par Philibert AUDEBRAND, 130.  
La mouette, par Augustin CHEVALIER, 152, 164, 176.  
Le comte Joseph, par H. ROUX-FERRAND, 154.  
Les frères Van Buck, par Alfred DE MUSSET, 166.  
La dernière classe, par Alphonse DAUDET, 178.  
La morale du bilboquet, par Julien LEMER, 188, 200, 212, 224.  
Jean le lourdaud, par ANDERSEN, 202.  
Le Percepteur dans l'embarras, par Charles DEULIN, 214, 236.  
A Douarnenez, par Armand DUBARRY, 237, 248, 260, 272, 284, 296.  
Le Bohémien d'Irlande, par Ernest FALIGAN, 250.  
Histoire des amours d'un rossignol et d'une rose, par Félicien MALLEVILLE, 308, 320.  
La Mendicante, par Paul GINISTY, 310.  
La Dévote du Soleil, par Emmanuel GONZALEZ, 332, 344, 356, 368.  
La Chienne de Jemmapes, par Emile RICHEBOURG, 334.  
Le Père de l'enfant, par Augustin CHALLAMEL, 358, 370, 380, 392, 404.  
Histoire d'une ville d'eau, par le baron SHOP, 382.  
Deux buveurs d'eau, par Eugène MULLER, 394, 405, 416.  
Histoires buissonnières, par NADAR, 418, 478, 584.  
Les Absents n'ont pas tort, par Alfred DES ESSARTS, 428, 440, 452, 464, 476, 488.  
Le sultan Pince-Oreille, par Savinien LAPOINTE, 454, 466.  
L'Article 214, par Armand LAPOINTE, 489, 500, 514.  
La Mère aux chats, simple récit, par Charles DESLYS, 512, 524, 536, 548, 560, 572.  
L'Homme vert, par Savinien LAPOINTE, 526.  
La Dame de Thouars, par Marie GUERRIER DE HAUT, 573, 586.  
Patriotisme, par Augustin CHEVALIER, 596, 608, 620.  
Une œuvre de géant, par T. BAUGIER, 632.  
Le Rêve du tambour, par Alphonse DAUDET, 633.















